DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE MEDECINE.

TOME TROISIEME.

DICTIONNAIRE
UNIVERSEL
DE MEDECINE,

DE CHIRURGIE, DE CHYMIE, DE BOTANIQUE, D'ANATOMIE, DE PHARMACIE, D'HISTOIRE NATURELLE, &c.

Traduit de l'Anglois de M. JAMES,

Par Mrs DIDEROT, EIDOUS & TOUSSAINT.

Revu, corrigé & augmenté par M. JULIEN BUSSON, Docteur-Régent de la Faculté de Medecine de Paris.

TOME TROISIEME.







A PARIS, RUE SAINT JACQUES.

Chez { BRIASSON, à la Science & à l'Ange Gardien.
DAVID l'aîné, à la Plume d'Or.
DURAND, à Saint Landry & au Griffon.

M. DCC. XLVII.

AVEC APPROBATIONS ET PRIVILEGE DU ROI.

AVERTISSEMENT

DE L'EDITEUR.

Le desir de donner à ce Dictionnaire plus de perfection, la très-grande variété des matieres qu'il renferme, & le peu de confiance dans mes propres lumieres, m'engagerent à proposer dans l'Avertissement que je mis à la tête du premier Volume, à ceux qui y appercevroient quelques fautes, ainsi que dans les suivans, de vouloir me communiquer leurs observations, par la voie des Libraires chez lesquels ils auroient souscrit. Je promettois de corriger les fautes reconnues, & de donner les explications que l'on croiroit que demanderoient les endroits peu clairs & peu intelligibles. Ce moyen me parut propre à rendre cet Ouvrage de plus en plus utile, & entrer par-là dans les vues de son Auteur.

Quoique la loi que je m'imposois dût me mettre quelquefois dans une situation un peu mortifiante pour l'amour propre, en avouant mon erreur; ou augmenter mon travail, en m'obligeant à des explications toujours pénibles, je sacrifiai, sans répugnance, en me l'imposant, ce qu'il pouvoit m'en couter; & je souhaiterois qu'on m'eût fourni plus d'occasions de remplir mes engagemens à cet égard; (car je n'ose attribuer au défaut de sujet, le petit nombre de Remarques que l'on m'a communiquées.)

Une des plus importantes a pour objet l'article *Alvus*, Tome premier, où, en parlant de la constipation du ventre, & des moyens de remédier à ses causes, on ordonne, lorsqu'elle provient de la viscosité des humeurs, une poudre composée de deux parties de sel ammoniac, d'une partie de poivre, & d'une d'euphorbe, à la dose de trois ou quatre scrupules. Dans cette recette, l'euphorbe s'y trouve à la dose de quinze ou dix huit grains, ce qui, s'il étoit suivi, seroit de la plus pernicieuse conséquence.

Il y auroit de l'injustice à me rendre responsable de l'excès de cette dose. Le passage dans lequel cette recette est insérée, est tiré de Trallien, & il se trouve mot pour mot dans le Chapitre onzieme de son premier Livre, la citation y est conforme. Il y a un point, auquel on doit faire une attention singuliere en lisant ce Dictionnaire; c'est que dans les articles de maladies, les sentimens des Auteurs qui ont écrit sur ce sujet, sont rangés dans une sorte d'ordre chronologique, à commencer par le premier dont nous ayons les Ecrits. On peut voir par ce moyen le développement de la pratique Médicinale, & ses progrès, pour parvenir à l'état où elle se trouve aujourd'hui. La méthode curative des Modernes, se trouvant ainsi mise en opposition avec celle des Anciens, nous instruit sur sa nature, & elle en est éclairée à son tour. Nous apprenons par la comparaison que cet ordre nous met en état d'en faire, que quoique les Anciens ne le cédassent en rien aux Modernes dans la connoissance des maladies, des signes qui les caractérisent, & qui en font prévoir l'évenement, ils leur étoient cependant inférieurs en tout pour la matiere Médicinale. Ils ne faisoient que très-peu, ou même aucun usage des purgatifs que nous employons sous le nom de *minoratifs*, & ils purgeoient avec des substances qu'une pratique plus éclairée a bannies, tels étoient l'euphorbe, l'élaterium, &c. Le défaut d'autres purgatifs, la différente constitution, peut-être, des sujets qu'ils avoient à traiter, les forçoient,

ſans doute, à en faire uſage: mais leur autorité deviendroit dangereuſe, ſi l'on vouloit combattre aujourd'hui les mêmes maladies avec les mêmes armes. Je croyois avoir prévenu tout inconvénient de cette nature, par l'Avertiſſement qui eſt à la tête du premier Volume, où je marquois avec quelles précautions il falloit lire ce qui regardoit la Thérapeutique des Anciens, qu'il n'étoit pas poſſible d'omettre dans un Dictionnaire de Medecine, ſans le rendre imparfait: mais il paroît qu'on auroit ſouhaité que j'euſſe attaché une Notte à cet endroit en particulier, pour prévenir les inconvéniens qui pourroient arriver de l'uſage inconſidéré de la preſcription de Trallien. Je dois avertir que cette inadvertence, ſi c'en eſt une, eſt deja réparée: on trouvera à l'article *Euphorbe*, après l'expoſition des propriétés de cette Plante ſi violente, une Remarque relative au ſujet qui a occaſionné cette obſervation. J'ai pouſſé la même attention, auſſi loin que je l'ai pû, pour tous les autres cas ſemblables.

Toutes les compoſitions, tant Chymiques que Pharmaceutiques, qui ont mérité par leur utilité de ſe faire un nom, ſont placées dans ce Dictionnaire avec les noms de leurs Auteurs, quand ils ont été connus. Je n'ignore pas qu'il y en a pluſieurs, principalement dans la premiere claſſe, dont différentes perſonnes s'attribuent la découverte. J'ai crû qu'un Dictionnaire de Medecine, étoit un Ouvrage trop ſérieux pour entrer dans de pareilles diſcuſſions. Il m'a ſuffi qu'une compoſition fût utile, pour lui conſerver ſa place, & je lui ai attaché le nom de l'Inventeur, à qui M. James & les Auteurs où il avoit puiſé, la donnoient, prêt cependant à faire honneur de ſa découverte, à celui qui me feroit voir bien clairement, que le merite lui en étoit dû. Je réitere cette promeſſe à des perſonnes qui m'ont déja obligé à la leur faire.

J'ai crû devoir donner dans l'Avertiſſement préliminaire du premier Volume, un plan général de cet Ouvrage, & indiquer en même-tems les moyens que M. James avoit employés pour ſon exécution. J'ai repréſenté ce Dictionnaire comme une compilation choiſie, de ce que les meilleurs Auteurs avoient écrit en différens tems, ſur toutes les parties de la Medecine. On ne l'a pas enviſagé ſous ce point de vue, dans quelques Remarques que l'on a faites ſur quelques-uns de ſes articles. Il ſembleroit, d'après elles, que M. James dût être garand des opinions particulieres aux Auteurs qu'il cite, & qu'il devroit les défendre comme les ſiennes. Il a dû les rapporter pour rendre ſon Ouvrage plus complet: mais après en avoir cité les Auteurs, je penſe qu'il a pû ſe regarder comme quitte. Il eſt bien vrai que ſi ces ſentimens particuliers avoient pû induire en erreur dans des matieres capitales, on eût été en droit d'exiger de lui les moyens de la prévenir: mais ce cas ne s'eſt point encore préſenté. Quant à l'article *Vinaigre*, par exemple, on lit qu'il eſt bon pour rémedier aux effets de la gratiole & de la carline, auxquelles on donne le nom de poiſon; l'opinion qui fait regarder ces deux Plantes comme vénéneuſes, eſt attribuée perſonnellement à Dioſcoride, dont le nom ſe trouve cité à la fin du paſſage qui en eſt tiré. Il n'eſt pas queſtion d'examiner en cet endroit, ſi ces deux Plantes ſont vénéneuſes ou non, c'eſt aux articles reſpectifs de la gratiole & de la carline, que cet examen appartient; il ſuffit à M. James, à l'article *Vinaigre*, que réellement Dioſcoride les ait regardées comme telles: l'Hiſtoire naturelle du tems de cet Ancien, étoit bien éloignée de l'état où elle ſe trouve de nos jours. Les lois de l'Analyſe des corps, qui dans pluſieurs cas ont fourni des moyens utiles pour en connoître les principes conſtituans, & pour en découvrir les propriétés, étoient abſolument inconnues. Quelques rapports, ſouvent vagues, ſuffiſoient pour ranger des ſubſtances ſous la même claſſe: ainſi la gratiole ayant, comme un purgatif très-violent, des

effets communs avec quelques corps réellement vénéneux, a pû être regardée par Dioscoride comme participant à leur nature; & l'expérience lui ayant appris que le Vinaigre en arrêtoit les effets, il a pû le prescrire à ceux qui en avoient fait un usage qui leur devenoit nuisible. Il en est de même par rapport à la carline: cette Plante, quand on s'en sert intérieurement, est sudorifique, & bien loin d'être regardée comme vénéneuse, on s'en sert comme d'un alexipharmaque: mais il y a bien des personnes, à qui l'odeur qu'elle exhale procure des nausées, des vertiges, & même des défaillances. Il y a tout lieu de croire que c'est à cette propriété que se rapporte l'épithete que lui donne Dioscoride, ainsi que ce qu'il dit de la vertu du Vinaigre pour y remédier.

Que le Vinaigre dissolve ou coagule les liqueurs animales, & principalement le sang, c'est une question encore indécise. Ceux qui soutiennent les deux opinions, alleguent chacun en leur faveur des expériences. M. James a proposé les siennes, il les a appuyées de l'autorité respectable de Boerhaave, qui paroît pencher pour la premiere. Si jamais la liberté fut permise, c'est dans les faits de Physique, où l'évidence n'en a pas encore détruit les droits. C'est à l'expérience à décider si la vapeur du vinaigre dans les affections hystériques est préférable aux exhalaisons puantes des matieres animales que l'on enflamme: M. James a crû qu'elle l'obligeoit à prononcer pour l'affirmative. Ce sentiment ne lui est pas particulier, il seroit trop long de nommer ceux avec qui il le partage. Il a semblé croire que le muscle transverse du bas-ventre fournissoit par l'écartement de ses fibres, un passage au cordon des vaisseaux spermatiques, avant qu'il sorte par l'anneau: mais est-il le seul Anatomiste qui l'avance; tout le poids que des Anatomistes, d'une réputation éclatante & méritée, peuvent donner à l'opinion contraire, n'empêche pas que celle dont je parle n'ait des partisans. Falloit-il à chacun de ces articles, ainsi que dans mille autres de même espece, s'épuiser en dissertations. Le Dictionnaire de Medecine en seroit devenu plus étendu, sans certainement devenir plus utile. C'est, encore une fois, le seul but que l'Auteur s'est proposé, & auquel il a tout rapporté: j'ai fait tout ce qui a dépendu de moi, pour répondre à ses intentions.

C'est pour cela qu'entre plusieurs additions, qu'il sera facile de distinguer, j'ai eu soin d'y insérer des articles des eaux-minérales de France qui ont le plus de réputation, & qui sont d'un usage plus fréquent en Medecine. On les trouvera sous leurs noms respectifs, ou à l'article *Thermales*. Il seroit à souhaiter que cette partie si essentielle de la matiere médicinale eût été plus soigneusement examinée, & que nous eussions des analyses plus exactes & plus détaillées d'un grand nombre de nos eaux minérales. Elles serviroient à faire connoître leur nature, les principes que ces eaux contiennent, & les effets que l'on pourroit en attendre.

J'avois crû qu'il se trouveroit quatorze Planches dans ce troisieme Volume, & on les avoit cottées suivant ce nombre: mais l'ordre des matieres qu'il renferme n'en ayant exigé que treize, on a cotté la Planche neuvieme, 9 & 10. Les renvois se trouvant justes, on évite par-là tout inconvénient, & spécialement celui qui seroit arrivé, lorsque ceux qui auront ce troisieme Volume n'y trouvant que treize Planches, quoique la derniere fût cottée quatorze, auroient crû en avoir une de moins.

Je réitere mes instantes prieres, à ceux qui auroient quelque observation particuliere, importante & utile, de me la communiquer, pour en enrichir cet Ouvrage. Je leur rendrai toute la justice qui leur sera due, en la donnant sous le nom de son Auteur. J'aurois voulu que l'on m'eût mis en état plus souvent d'acquitter cette promesse.

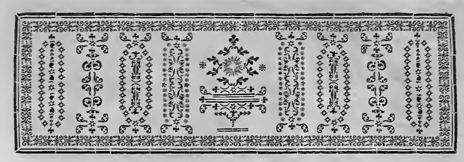
APPROBATION DU CENSEUR ROYAL,

pour les second & troisieme Volumes.

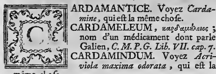
J'AI lû par l'ordre de MONSEIGNEUR LE CHANCELIER, le second & le troisieme Tome du Dictionnaire de Medecine, &c. traduit en François. J'ai jugé que la continuation de cet Ouvrage méritoit également d'être imprimée. A Paris ce premier Décembre 1746.

Signé, LASONE.

DICTIONNAIRE



DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE MEDECINE



CARDAMANTICE. Voyez *Cardamine*, qui eſt la même choſe.

CARDAMELEUM, καρδαμήλειος ; nom d'un médicament dont parle Galien, *C. M. P. G. Lib. VII. cap.* 7.

CARDAMINDUM. Voyez *Acriviola maxima odorata*, qui eſt la même choſe.

CARDAMINE, Offic. Ger. Emac. 259. Ger. 201. Raii Hiſt. 1. 814. Synop. 3. 299. Merc. Bot. 1. 25. Phyt. Brit. 20. Mer. Pin. 20. *Cardamine Pratenſis, magno flore*, Tourn. Inſt. 224. Elem. Bot. 191. Boerh. Ind. A. 2. 16. Dill. Cat. Giſſ. 49. Rupp. Flor. Jen. 62. Buxb. 54. *Naſturtium pratenſe, magno flore ſimplici*, Hiſt. Oxon. 2. 233. *Naſturtium pratenſe, magno flore*, C. B. Pin. 104. *Naſturtium pratenſe majus, ſive Cardamine latifolia*, Park. Theat. 825. *Iberis Fuchſii, ſive Naſturtium pratenſe ſylveſtre*, J. B. 2. 887. Chab. 282. *Cardamine.*

C'eſt une petite plante tendre, qui croît à la hauteur d'environ un pié ; ſes feuilles inférieures ſont dentelées, chacune ayant cinq ou ſix feſtons à peu près ronds ; elles ne ſont pas toujours placées l'une vis-à-vis de l'autre ; il y en a une ſeule vers le pié qui eſt plus large que toutes les autres. Sa tige eſt douce & ronde, & porte des feuilles plus petites que celles du pié, & qui ont des dentelures plus étroites. Ses fleurs viennent pluſieurs enſemble à ſa ſommité ; elles conſiſtent chacune en quatre pétales à peu près ronds, blancs, & quelquefois marquetés de pourpre, avec des veines plus foncées que le reſte. Sa graine eſt petite & rougeâtre ; elle vient dans des coſſes longues & minces. Sa racine eſt petite & fibreuſe. Elle croît par-tout dans les prés, & fleurit en Avril.

Cette plante, fort reſſemblante au creſſon de fontaine, en a à peu près les qualités ; car elle eſt, comme certe autre plante, échauffante & bonne pour le ſcorbut ; & lorſqu'on ne ſauroit avoir de creſſon de fontaine, elle en tient la place. On l'emploie rarement dans les boutiques. MILLER, *Bot. Off.*

CARDAMOMUM, *Cardamome.*

Le meilleur *cardamome* vient de Comagene, d'Armenie & du Boſphore. Il en croît auſſi dans l'Inde & dans l'*Arabie*. Choiſiſſez par préférence celui qui eſt plein, bien fermé & difficile à rompre. Celui qui n'a pas toutes ces qualités eſt trop vieux, & n'eſt plus bon. Il faut auſſi qu'il ait une odeur forte, & un gout acre & un peu amer.

Il eſt d'une qualité échauffante. Pris dans de l'eau, il eſt ſalutaire dans l'épilepſie, la toux, la ſciatique, la paralyſie, les ruptures, les convulſions, les douleurs de ventre & les vers. Pris dans du vin, il eſt bon contre les maux de reins & la difficulté d'uriner ; c'eſt un remede contre le poiſon du ſcorpion & des autres animaux venimeux. Pris à la quantité d'une dragme avec l'écorce de la racine de laurier, il rompt la pierre. Employé en ſuffumigation, il détruit le fœtus : il guérit la gale appellée *pſora*, ſi l'on en frotte la partie affectée avec du vinaigre. C'eſt un ingrédient qui entre dans la plupart des onguens & des antidotes, auxquels on l'ajoute pour les épaiſſir. DIOSCORIDE, *Lib. I. cap.* 5.

Nous avons dans les boutiques trois ſortes de graines qui portent ce nom.

La premiere eſt le

CARDAMOMUM MAXIMUM, *grains de Paradis.*

Grana Paradiſi, Offic. Ger. Emac. 1542. *Grana Paradiſi Officinarum*, C. B. Pin. 413. *Cardamomum majus*, Barr. Icon. 571. Obſ. 1394. Matth. Valg. 27. *Cardamomum Arabum majus*, Ger. 1358. *Cardamomum, granum Paradiſi, Melleguetta*, Chab. 128. *Cardamomi genus maximum, grana Paradiſi, ſive Melleguetta*, J. B. 2. 204. *Melleguetta*, Jonſ. D. *Melleguetta, ſive Cardamomum maximum, & grana Paradiſi*, Park. Theat. 1576. *Malleguetta, grana Paradiſi Officinarum*, Raii Hiſt. 2. 1205. DALE.

Ce ſont des grains quarrés, angulaires, d'un rouge brun, blancs en-dedans, d'une ſaveur chaude & mordante,

mais moins aromatique que celle du *cardamome* proprement dit. Ils sont renfermés dans des cosses à peu près rondes, de la figure d'une figue verte, & nous viennent de la Guinée: mais on ne sait pas quelle est la plante qui les porte.

Ils sont chauds & dessiccatifs, réchauffant l'estomac & les entrailles, ils soulagent la colique, & sont salutaires dans les affections paralytiques & nerveuses. Miller, *Bot. Off.*

Ils ont les mêmes qualités que le poivre, & sont un spécifique dans toutes sortes de paralysies. Dale.

La seconde sorte est le

Cardamomum majus, Offic. Bont. 127. Raii Hist. 2. 1204. *Cardamomum majus vulgare*, Ger. Emac. 1542. Park. Theat. 1576. *Cardamomum majus Officinarum*, C.B.Pin. 413. Jonf. D. Ger. 1358. *Cardamomum cum siliquis longis*, J. B. 2.205. Chab. 148. *Cardamomum medium*, Barr. Icon. 571. Obs. 1595. Matth. Valg. 27. *Grands Cardamomes.* Dale.

Ce sont des cosses longues, d'une forme à peu près ronde, mais approchante aussi de la triangulaire, pleines de grains à cornes, d'un rouge brun, chauds & aromatiques.

Ils croissent dans l'Isle de Java, dans les Indes Orientales; & c'est de-là qu'on nous les apportoit: mais on n'en fait plus venir depuis quelques années, parce qu'ils sont hors d'usage, & qu'on ne les emploie plus dans les boutiques. Miller, *Bot. Off.*

La graine est la partie dont on se sert: elle est échauffante & dessiccative, elle fortifie les visceres, atténue, dissipe les flatuosités, aide la digestion, provoque l'urine & les regles, soulage les personnes qui ont la respiration courte, & dégage les obstructions du foie, de la rate & du mésentere. Dale.

La troisieme sorte est le

Cardamomum minus, Offic. Bont. 126. Ger. 1358. Raii Hist. 2. 1204. Barr. Icon. 571. Obs. 1396. Matth. Valg. 27. Boerh. Ind. A. 2. 128. C. Comm. Flo. Mal. 71. Bod. in Theoph. 1014. *Cardamomum minus vulgare*, Ger. Emac. 1547. Park. Theat. 1576. *Cardamomum simpliciter in Officinis dictum*, C. B. Pin. 1414. *Cardamomum cum siliquis seu thecis brevibus*, J. B. 2. 205. *Elettari*, 2. Hort. Mal. 11. 9. Tab. 6. *Ensal*, Herm. Mus. Zeylan. 66. *Cardamome commun.* Dale.

Ce sont de petites capsules ou cosses triangulaires qui viennent sur de petites tiges courtes, coriaces & pleines de stries, qui contiennent plusieurs petits grains, angulaires, bruns, d'un gout chaud, épicé, aromatique & d'une couleur gracieuse.

On nous les apporte des Indes Orientales: mais nous ne savons pas bien quelle est la plante qui les produit. On en fait un grand usage: ils sont d'une nature échauffante, confortative: ils fortifient l'estomac & les visceres, aident à la digestion, chassent les vents, & sont bons dans toutes les maladies de la tête & des nerfs: ils provoquent les urines & les regles, & sont salutaires dans la jaunisse. Miller, *Bot Off.*

C'est la graine qu'on emploie: elle a les mêmes qualités que celle du grand *cardamome.* Dale.

On compte aussi l'amome parmi les especes du *cardamome.* Voyez *Amomum.*

CARDAMON; le même que *Cardamine.* Voyez ci-dessus. Blancard.

CARDEL, *Moutarde.* Johnson.

CARDIA, Καρδία, *le cœur:* mais ordinairement ce mot se prend pour l'orifice gauche & supérieur de l'estomac. Voyez *Ventriculus.* Quelquefois il se prend aussi pour la moelle d'un arbre.

CARDIACA, en Botanique, est une plante qu'on désigne de la maniere qui suit.

Cardiaca, Offic. J. B. 3. 320. Raii Hist. 1. 571. Synop. 3.239. Park. Theat. 41. Tourn. Inst. 186. Elem. Bot. 155. Ger. 569. Emac. 705. Boerh. Ind. A. 180. Dill. Cat. Giff. 122. Buxb. 55. Phyt. Brit. 21. Mer. Pin. 20. Rivin. Irr. Mon. *Cardiaca lycopus Ruellii*, Chab. 437. *Marrubium Cardiaca dictum*, Hist. Oxon. 3. 378. *Marrubium Cardiaca dictum, forte primum Theophrasti*, C. B. Pin. 230. *La Matricaire.* Dale.

Les feuilles inférieures de la *matricaire* sont fort grandes & fort larges; elles sont à peu près rondes du côté du pédicule qui est fort long. Elles sont profondément incisées par devant, & forment par leur découpure trois dents aiguës, dont la plus longue est celle du milieu: elles sont tant soit peu velues, & ont des veines très-remarquables; elles sont vertes au-dessus & blanchâtres par-dessous. La tige est quarrée, ligneuse & cassante: elle a à chaque jointure deux feuilles en trefle, qui ont, ainsi que les autres, de longs pédicules. Les fleurs viennent aux jointures avec les feuilles un grand nombre ensemble, en peloton, dans des calyces fermes & durs, qui se terminent en plusieurs pointes piquantes; elles sont d'un rouge tirant sur le pourpre, découpées par le bord en trois parties, & ont une espece de casque rond; elles sont un peu lanugineuses par-dehors. Les graines viennent quatre ensemble dans chaque calyce. La racine est petite & menue, & rampe sous terre. Cette plante vient dans de mauvaises terres, sur les bords des chemins, & le long des murailles; elle fleurit en Juin. Miller, *Bot. Off.*

On appelle cette plante *cardiaque*, parce qu'elle soulage dans les défaillances & dans les désordres de l'estomac, dont l'orifice supérieur est appellé *cardia.* Schroder, dans sa Pharmacopée, la regarde comme très-salutaire dans les distensions des hypocondres, & dans les maux d'estomac des enfans. Elle est extremement amere & d'un gout pénétrant; ce qui indique clairement ses qualités, stimulante, incisive, résolvante & apéritive, qui la rendent propre aux maladies qui proviennent d'une surabondance de phlegme ou de fluides visqueux; raisons pour lesquelles on l'emploie, dans la vue de provoquer l'urine & les regles, & de faciliter les accouchemens laborieux. La graine employée en poudre dans la décoction des feuilles, à quoi on ajoute du sucre, est d'une efficacité singuliere, selon Ray, dans les palpitations de cœur, les affections de la rate & les désordres hystériques. Matthiole, sur Dioscoride, dit qu'une cuillerée de cette plante en poudre dans du vin, est d'une efficacité merveilleuse pour faciliter un accouchement difficile.

Etmuller nous apprend, que hachée & bouillie autant qu'il faut pour en faire un cataplasme, elle est excellente à cause de ses qualités incisive & résolvante pour les maladies des enfans qui viennent d'un acide mucilagineux, & pour les flatulences qui en sont des suites, appliquée sur la région de l'estomac & des hypocondres.

L'eau distilée de *matricaire* avec le chêne de Jérusalem, s'emploie dans les gonflemens des hypocondres qui arrivent aux enfans. Simon Pauli, dans son *Quadripartitum Botanicum*, en ordonne les feuilles bouillies dans l'huile d'absinthe & d'amandes ameres, appliquées sur le nombril, pour faire mourir les vers des intestins.

Les maréchaux emploient aussi la *matricaire* dans les maladies des bestiaux & des chevaux; & Ray nous apprend dans son *Catalogus Plantarum Angliæ*, qu'elle fut d'une grande utilité dans le tems que la mortalité étoit sur les chevaux en Angleterre.

CARDIACA PASSIO, *Passion cardiaque.*

La *passion cardiaque* est une maladie dont il est souvent parlé dans les Anciens sous ce nom, mais dont les Modernes traitent plus souvent sous le nom de syncope.

Voici la description qu'en donne Cœlius Aurelianus.

Quelques-uns divisent la *passion cardiaque* en deux especes; l'une *commune*, & l'autre *propre*. La premiere est celle dans laquelle il y a une substance non-naturelle dans l'estomac, & principalement vers son orifice inférieur, laquelle cause une douleur poignante dans ces parties, comme nous l'apprennent Hippocrate & Erasistrate, le premier dans les deux premiers Livres de ses Epidémiques, & le second dans les Traités qu'il a composé sur le ventre. La seconde espece, qui est celle dont nous allons parler, est appellée par eux *passion cardiaque propre*, & est accompagnée d'une sueur abondante, & d'un pouls foible & concentré. Cette maladie, suivant quelques-uns, dérive son nom de la partie affectée; car ils s'imaginent que le cœur est le principal siége de cette maladie; d'autres ne conviennent point de cette circonstance, & disent que cette opinion ne vient que de ce que le Vulgaire a coutume de donner des noms pompeux aux choses qui lui paroissent de quelque importance. C'est ainsi qu'il appelle la Mer, le grand & sacré Océan; & l'épilepsie *lues deifica*, pour signifier, à ce que je crois, une maladie opiniâtre & très-difficile à détruire. Comme le cœur est le plus important de tous les organes du corps, & la source immédiate de la vie, on a donné à cette formidable maladie le nom de ce viscere.

Soranus évitoit toujours de définir les maladies. Attemidore de Sidon, sectateur d'Erasistrate, soutenoit que cette maladie *est une tumeur qui se forme autour du cœur*. Les Medecins de la secte d'Asclépiade la définissent aussi une *tumeur autour du cœur produite par un amas & un engorgement de corpuscules*. Mais Soranus, dont je préfere le sentiment à tout autre, assure qu'on n'apperçoit pas le moindre signe de tumeur dans ceux qui sont affligés de cette maladie.

Plusieurs personnes croyent qu'il n'est pas vraissemblable que le cœur soit affecté dans ce cas; & Soranus assure, que la *passion cardiaque* est une *solution ou relaxation subite & instantanée*, qui, suivant lui, disperse les corpuscules & les atomes, & les pousse dans les passages les plus déliés & les plus éloignés du corps. Cette maladie est beaucoup plus fréquente en été que dans aucune autre saison. Les hommes y sont plus sujets que les femmes; les jeunes gens d'un tempérament chaud, les personnes corpulentes & accoutumées à des exercices violens, en sont plus souvent affligées que celles d'un tempérament opposé. Les causes antécédentes de cette maladie sont nombreuses & fort différentes: elle est néanmoins le plus souvent occasionnée par l'indigestion, la crapule, le bain que l'on prend après le dîner, & le vomissement que l'on se procure après souper, & par la tristesse & la frayeur, dans lequel cas, le corps en conséquence de son union avec l'ame, se résout en sueurs. Ceux qui ont des fievres chaudes & inflammatoires continues, sont souvent attaqués de cette maladie le cinquieme ou sixieme jour.

On peut connoître par les signes suivans qui sont ceux qui sont à la veille d'être saisis de la *passion cardiaque*, & ceux qui en sont déja tourmentés. Dans le premier cas, on a une fievre ardente, aiguë & violente, le pouls fort serré, foible & comme humide (*humectus*) pendant tous le tems de l'accès, & quelquefois même jusqu'à la fin du paroxysme; de sorte que quoique la chaleur diminue en quelque sorte, le pouls n'est pas élevé à proportion, mais plutôt fort bas en comparaison de ce qu'il étoit auparavant. Le pouls est aussi quelquefois inégal, mais non point tout-à-fait déficient, ses battemens sont forts, confus, sans ordre & sans mesure.

Le malade a du dégoût pour les viandes, une soif immodérée, il dort peu & s'éveille fort aisément, sa raison s'égare par intervalles, il a le corps engourdi, & de si grandes inquiétudes, qu'il voudroit à tous momens changer de place. Durant l'accès, on même jusqu'à la fin du paroxysme, il a les genoux, le coude & les jambes froides & engourdies. Ces symptomes paroissent quelquefois comme la suite de la maladie, lors même que les forces du malade n'ont point été auparavant affoiblies. Mais il arrive quelquefois lorsqu'elles l'ont été par des saignées trop abondantes, par des purgatifs violens, ou une évacuation immodérée, que la fievre augmente & que le malade s'affoiblit considérablement. Quelques-uns ont encore égard dans ce cas à la chaleur de l'atmosphere, & observent si les maladies qu'elle cause ne sont point épidémiques; si le malade est d'une habitude de corps *laiteuse* (*lactea*) ou s'il est foible, blanchâtre, replet, corpulent & pâle; & enfin, s'il a été sujet autrefois à cette maladie: mais Soranus prétend que tous ces signes sont incertains & sujets à tromper.

Ceux qui sont actuellement attaqués de la *passion cardiaque*, ont les jointures, les jambes, quelquefois les deux mains & quelquefois tout le corps froid & engourdi; le pouls concentré, fréquent, petit, foible, vuide & comme flottant. A mesure que l'accès augmente, le pouls baisse, devient obscur, tremblant, formicant, irrégulier, l'esprit s'égare, le malade ne dort point, & dans quelques-uns tout le corps se couvre d'une sueur abondante. Quelquefois il s'éleve autour du cou & sur le visage du malade une petite sueur claire & aqueuse, qui, comme on l'a remarqué, devient dans la suite universelle & abondante, épaisse, gluante, visqueuse & fétide, comme de la lavure de viande. La respiration est petite, courte & très-difficile; & dans le cours de la maladie, la parole devient foible & chancelante. Ajoutez à cela la pâleur du visage, des yeux creux, une oppression de poitrine occasionnée par la foiblesse & la défaillance à l'approche de l'accès. Dans quelques-uns, quoique le cerveau soit affecté, la langue est humide; d'autres, dont la maladie est compliquée avec une petite tumeur dans les visceres, ont la langue brûlée de soif, & sont avides des liqueurs rafraîchissantes. Lorsque le malade tombe en défaillance, sa vue s'obscurcit, une couleur livide s'empare des jointures, & ses ongles se courbent, ce que les Grecs appellent γρύπωσις (*Gryposis*.) Quelques-uns conservent l'usage de leur raison, d'autres la perdent tout-à-fait, & le cœur leur bat avec beaucoup de vitesse. Après quoi si la lipothymie est violente, la superficie du corps se ride, & le malade rend ses excrémens sans le sentir, ce qui est un symptome ordinaire de mort.

C'est encore un signe de mort lorsque le malade pleure sans en avoir aucun sujet; qu'il s'amasse une chassie sanieuse & purulente dans quelque endroit de l'œil; ou qu'il se forme sur la prunelle une tache blanchâtre de la figure d'un ongle, ou d'un croissant qui augmente successivement, & que les Grecs appellent ὄνυξ (*Onyx*.) C'est aussi un signe de mort lorsque le malade avale les alimens entiers & sans les mâcher avec bruit. Ce signe est encore plus infaillible lorsque ces alimens demeurent long-tems dans l'estomac sans se digérer, & sans recevoir la moindre altération, & que le ventre rend un son pareil à celui qui sort d'une vessie, que les Grecs appellent βόμβος (*Bombus*;) car c'est un signe que le corps est mort lorsque l'aliment tombe dans un réservoir inanimé & insensible. C'est aussi un très-mauvais signe lorsque le malade a du dégoût pour les alimens, qu'il ne veut rien prendre, qu'il rebute le vin, qu'il sent une oppression après avoir mangé, & que la fievre le saisit aussi-tôt après la défaillance. On n'a rien de bon à attendre pour la vie du malade lorsque le froid le plus léger fait revenir l'accès, lorsqu'il rejette ce qu'il a pris, ou qu'il est attaqué de la diarrhée, & d'un tremblement de levres. C'est un très-mauvais prognostic que de mordre la cuillere ou le bord du verre en beuvant ou en mangeant; car c'est une marque que les esprits sont comme épuisés, & ne suffisent point pour faire ouvrir la bouche, mais contrai-

gnent à ces morſures involontaires. Le cas eſt très-dangereux lorſque la cardialgie eſt accompagnée du délire, parce qu'on ne peut rien faire prendre au malade pour le ſuſtenter. Il n'eſt pas moins dangereux que la fievre le reprenne après qu'il a mangé, parce que la ſueur qu'elle procure abbat les eſprits, détruit les forces, énerve le corps, relâche le ton des parties. Cet accident eſt quelquefois ſuivi de la perte de la vue, de la rudeſſe & de la ſécheresſe de la langue, du gonflement des hypocondres, & d'une oppreſſion qu'on y reſſent. Il arrive de-là que le malade après avoir langui plusieurs jours perd entierement ſes forces & ſuccombe ſous le poids de la maladie. Car une diete auſſi rigide que celle qu'il eſt obligé de ſuivre, ne ſuffit point pour entretenir ſes forces, & ſon eſtomac ne ſauroit ſupporter une nourriture abondante & ſolide. Il y a des malades, qui, ſans ſuer, dépériſſent tous les jours inſenſiblement & perdent leur vigueur naturelle par une tranſpiration que les Grecs appellent inſenſible, ἄδηλος διαφόρησις, dans laquelle toute l'habitude du corps eſt relâchée, & dans un état de fluxion & de diſſipation.

Si la maladie eſt accompagnée de ſymptomes favorables, & que le malade commence à ſe mieux porter, ſon pouls reprend ſa vigueur, une chaleur douce ſe répand dans toutes les parties, la reſpiration devient plus libre, & ces ſignes ſalutaires ſont accompagnés d'une eſpece de ſécurité d'eſprit. Le malade ſent revenir ſes forces après avoir mangé, & dort auſſi profondément qu'un homme qui a beaucoup fatigué. Cœlius Aurelianus, *Acut. Morb. Lib. II. cap.* 32.

On a mis en queſtion ſi la *paſſion cardiaque* eſt accompagnée de la fievre. Un grand nombre d'Auteurs qui ont précédé Aſclepiade, ont ſoutenu que non ; d'autres, du nombre deſquels eſt Apollophane, ſectateur d'Eraſiſtrate, tiennent pour l'opinion contraire. Aſclepiade aſſure que la plupart de ceux qui ſont affligés de cette maladie ſont exempts de fievre. « J'oſe avancer, » dit cet Auteur dans les Traités qu'il a écrit ſur Eraſiſtrate, « que les perſonnes affectées de la *paſſion cardiaque* n'ont point la fievre. » Mais dans ſon ſecond Livre des maladies aiguës; il dit, « que ceux qui ont cette maladie ſont rarement affligés de la fievre. » Themiſon, Theſſalus & Démetrius Aponieus, diſent que « quelques-uns ont la fievre & d'autres ne l'ont point. » Démetrius Aponieus aſſure en particulier, « que tous ont la fievre au commencement de la maladie, mais que la *paſſion* diminue dès que la fievre devient violente. »

Ceux qui avancent que pas un de ceux qui ſont affectés de la *paſſion cardiaque* n'ont la fievre, allèguent pour appuyer leur ſentiment, que toutes les fievres en général ſont accompagnées d'une grande chaleur, de peſanteur & d'engourdiſſement, d'une ſécheresſe & d'un picotement dans les pores, de rougeur & d'une diſtention des hypocondres. Puis donc, diſent-ils, que ceux qui ont la *paſſion cardiaque* ne ſont affligés d'aucun de ces ſymptomes, on ne peut pas dire qu'ils aient la fievre.

« La fievre, dit Aſclepiade, eſt une chaleur violente répandue dans toutes ou la plupart des parties du corps, avec un pouls fort élevé, à cauſe de l'obtruſion des corpuſcules (*obtruſio.*) » Mais dans la *paſſion cardiaque*, le pouls n'eſt ni plein ni fort, mais petit & foible, & la chaleur modérée dans l'intérieur du corps, & moindre dans les parties mitoyennes ; ce qui fait qu'il ordonne des lavemens dans toutes les occaſions où il n'y a point de fievre.

Quelques-uns de ceux qui attribuent la cauſe de la fievre à l'obſtruction des pores ou paſſages, diſent que la diſſipation ou tranſpiration ne provient que de la raréfaction de toutes les parties du corps; & que la fievre ayant pour cauſe la condenſation des parties, la chaleur eſt produite par une eſpece d'attrition.

Apollophane dit que c'étoit l'opinion d'Eraſiſtrate que tous ceux qui ſont affligés de la *paſſion cardiaque* ont la fievre ; car cette maladie, ſelon lui, paroît provenir d'une tumeur du cœur, & la fievre d'un trop grand reſſerrement des pores. Quelques Auteurs modernes diſent qu'aucune maladie n'eſt dangereuſe lorſqu'elle n'eſt point accompagnée de la fievre, mais que les maladies malignes ſont cauſées par la fievre, & que dans ce cas il ſe fait une évacuation par la ſueur, qui ceſſe ſans détruire pour cela le levain de la fievre.

Soranus ne veut admettre aucune de ces opinions ; car quant à la premiere, il ſoutient que le *ſigne* differe de l'*accident*, en ce que le premier eſt inſéparable de la choſe qu'il ſignifie ; au lieu que l'accident, que les Grecs appellent ſymptome n'eſt pas toujours préſent, paroît dans un tems & diſparoît dans un autre. De ce nombre ſont ce qu'on appelle *accidens* dans les perſonnes qui ont la fievre, comme la difficulté de ſe mouvoir, la peſanteur & la tenſion que l'on ſent dans la région des viſceres; car quelques-uns de ceux qui ont la fievre n'ont aucun de ces ſymptomes, lorſque la maladie ne vient que d'une ſolution ou rélaxation, au lieu que quelques-uns de ceux qui ſont affectés de la *paſſion cardiaque* reſſentent une chaleur mordicante qui paroît avoir ſon ſiége dans l'intérieur du corps, & qui eſt un ſigne de fievre.

Aſclépiade dans ſon ſecond Livre des maladies aiguës, dit que la *paſſion cardiaque* eſt le plus ſouvent cauſée par la fievre. Il a ſoutenu, il eſt vrai, que ceux qui ſont attaqués de la *paſſion cardiaque* n'ont point de fievre, parce que, ſuivant lui, on ne remarque en eux aucun ſigne de cette maladie ; mais cette erreur ne vient que de ce qu'il n'a pas bien compris en quoi conſiſtent les véritables ſignes de la fievre. Car au commencement de l'accès les jointures ſont viſiblement froides & le pouls bas & foible ; & ceci peut encore tenir lieu d'objection contre ceux qui regardent l'obſtruction ou condenſation des pores ou paſſages du corps comme la véritable cauſe de la fievre.

Quelques-uns diront peut-être que la *paſſion cardiaque* accompagnée de la fievre, eſt une complication de maladies, que la dilatation de quelques-uns des pores cauſe la ſueur, & que le reſſerrement des autres joint au frottement, excite la fievre.

Quant à moi, je crois avec Soranus, que la fievre eſt l'effet de la ſolution & du relâchement des pores, ainſi qu'il l'enſeigne dans ſon Traité des fievres. Nous répondrons aux Sectateurs d'Eraſiſtrate, qu'il eſt faux que toutes les fievres aient pour cauſe le reſſerrement des pores, mais qu'elles ſont plutôt l'effet de leur relâchement. Peut-être n'en conviendront-ils point : mais du moins faudra-t'il qu'ils avouent que la *paſſion cardiaque* peut être excitée ſans tumeur. Car puiſque les malades conſervent l'uſage de leur raiſon, ne reſſentent aucune douleur & n'apperçoivent en eux aucun ſigne de reſſerrement, il eſt ridicule d'attribuer la cauſe de cette maladie à une tumeur ou au reſſerrement du cœur, & de ſoutenir que la *paſſion cardiaque* eſt toujours accompagnée de la fievre. Celle-ci n'eſt même pas toujours une marque certaine qu'une maladie eſt dangereuſe, car le *cholera-morbus* qui l'eſt infiniment, n'eſt jamais accompagné de la fievre. Il eſt vrai que la *paſſion cardiaque* eſt précédée d'une fievre qui ſe termine quelquefois par la ſueur, & que la même choſe arrive à une tumeur avant qu'elle ſoit convertie en pus : mais il eſt contraire à l'expérience que la fievre continue après la ſueur, & on voit pluſieurs perſonnes en qui elle ceſſe entierement.

Je penſe donc avec les méthodiques que quelques-uns de ceux qui ſont attaqués de la *paſſion cardiaque* ſont exempts de fievre ; ceux, par exemple, dans leſquels le relâchement eſt cauſé par une hémorrhagie. D'autres au contraire l'ont ; car ſi l'on applique la main ſur les hypocondres & les parties contiguës, ou ſur la partie ſur laquelle le malade a reſté couché, on ſentira une vapeur chaude & irritante s'élever des parties internes, ce qui eſt un diagnoſtic manifeſte de fievre, outre qu'elle eſt accompagnée d'une reſpiration chaude &

fréquente, de la rudesse & de la sécheresse de la langue & d'un désir violent de liqueurs rafraîchissantes. Cœlius Aurelianus, *Acut. Morb. Lib. II. cap.* 33.

La partie principalement affectée par la *passion cardiaque* est, suivant Erasistrate & Asclépiade, le cœur. Quelques-uns veulent que ce soit la membrane qui environne ce viscere, (*le péricarde*) d'autres le diaphragme, c'est-à-dire, la cloison qui sépare les intestins des visceres (*le cœur & les poumons*;) les uns soutiennent que ce sont les poumons, les autres que c'est le foie. Ceux qui disent que le cœur est la principale partie qui souffre dans cette maladie se fondent sur le nom qu'elle porte. On l'appelle, disent-ils, *passion cardiaque*, parce qu'elle procede originairement du cœur; car les Grecs appellent ce viscere καρδία, (*cardia.*) La seconde raison qu'ils apportent est que la palpitation que l'on sent durant l'accès, paroît appartenir au cœur, & le poids ou oppression, résider dans la partie gauche du thorax autour de la mamelle. Troisiemement, la grandeur de la maladie est, à ce qu'ils croyent, un puissant argument pour leur opinion, puisque la maladie ne pourroit jamais arriver à un si haut point de violence & devenir si dangereuse, si quelqu'une des principales parties du corps n'étoit point affectée. Or le cœur est la partie la plus noble & la plus nécessaire du corps humain, entant qu'elle distribue le sang & les esprits dans toutes ses autres parties.

Quelques-uns répondent au premier de ces argumens que la maladie est ainsi nommée plutôt à cause de sa violence, qu'à cause de la partie qu'elle affecte. En second lieu, que la palpitation ou pulsation du cœur & des arteres sont semblables, & que quelques-uns de ceux qui ont certe maladie sentent une oppression non-seulement dans la partie gauche, mais encore dans toute la région de la poitrine : or si cela étoit, l'oppression seroit causée par quelque désordre de la plenre ou de quelqu'une des parties voisines, si l'on peut attribuer les causes aux lieux où réside la maladie.

Quant à la grandeur de la maladie, qui est la troisieme raison qu'on allegue, on répond, qu'il y a un grand nombre de maladies dangereuses dont le cœur n'est point le siége; car il n'est point nécessaire que dans toute maladie considérable il y ait quelque partie principale du corps (*propriam*) affectée, puisque toutes les parties sont principales & nécessaires eu égard à l'intégrité du corps.

D'autres nient que le cœur soit principalement affecté dans cette maladie, parce que de l'aveu de ceux qui avancent cette opinion, dès qu'une partie principale & nécessaire à la vie est affectée, la mort prévient toute sensation : par exemple, si l'on reçoit une plaie au cœur, la mort prévient immédiatement tous les effets de la blessure; bien plus, la moindre offense qu'il reçoive il est nécessairement privé de la vie, bien différent en cela des autres parties qui se flétrissent, se durcissent & tombent en paralysie.

On répond à cela que les playes du cœur ne causent tout d'un coup la mort, que parce qu'elles ne peuvent pénétrer jusqu'à ce viscere sans offenser auparavant un grand nombre d'autres parties, & sans occasionner une effusion de sang considérable. Il ne s'ensuit pas non plus de ce que le cœur ne se flétrit, ni ne se durcit point,& ne tombe point en paralysie, qu'il ne soit pas du tout offensé, cela prouve tout au plus qu'il ne l'est que légerement; car s'il étoit de même nature que les autres parties du corps, il seroit nécessairement sujet aux influences des mêmes causes.

Puis donc qu'il paroît par ce que nous avons avancé avec Soranus que dans cette maladie le corps est dans un état de relâchement, il faut nécessairement croire que chacune de ses parties est affectée. Nous ne nous mettrons point en peine de rechercher ici quelle est la partie qui souffre le plus, car cela ne fait rien ni pour les diagnostics, ni pour la méthode que l'on doit suivre dans la cure, puisque les remedes doivent également convenir à toutes les parties du corps.

Il y en a d'autres enfin qui disent que la *passion cardiaque* procede quelquefois du cœur & quelquefois du péricarde; & que dans le dernier cas le malade est affecté d'une douleur & d'une sensation poignante & très-vive; mais que lorsque sa cause est dans le cœur, il ne sent qu'une pésanteur ou oppression. Mais nous répondrons à ceux-ci que leurs signes diagnostics sont imaginaires; car si les parties voisines ou contiguës au cœur sont affectées, il est nécessaire qu'il en résulte quelquefois une sensation poignante & quelquefois une oppression. Cœlius Aurelianus, *Acut. Morb. Lib. II. cap.* 34.

Comme la plupart de ceux qui ont une *cardialgie* sont sujets à des défaillances, à des sueurs, à des froideurs dans les jointures, ont le pouls bas & le teint pâle, & que tous ces symptomes sont les mêmes dans la *passion cardiaque*, je crois qu'il est à propos de montrer la différence qu'il y a entre ces deux maladies.

Asclépiade dit que l'on peut distinguer ceux qui souffrent de la *passion cardiaque*, de ceux qui ont une *cardialgie*, (*stomachi supinitas*) parce que les premiers ont le pouls très-bas & très-foible, mais accompagné d'une grande palpitation de cœur, d'une oppression de poitrine & d'une difficulté de respirer; au lieu que ceux qui sont affligés d'une *cardialgie*, ont le battement des arteres très-fort, & celui du cœur fort foible, sans compter les autres accidens que les Grecs appellent symptomes.

Quant à moi, je ne me suis jamais apperçu que le cœur battît si fort dans la *passion cardiaque*; car ce viscere est beaucoup plus affecté en supposition qu'en réalité; néanmoins ceux qui sont attaqués de cette maladie, ont une oppression de poitrine & une difficulté de respirer. Quelques-uns de ceux qui ont une *cardialgie* ne se plaignent que d'une grande foiblesse, & tous ceux qui souffrent de la *passion cardiaque* ont la respiration embarrassée.

Je conclus donc que suivant que l'estomac est dans un état de resserrement ou de relaxation, l'on sent une chaleur & une douleur dans les parties du thorax qui sont situées sous les côtes, ou dans les parties opposées entre les épaules, & quelquefois un sentiment de pesanteur & d'oppression après avoir mangé. Dans le dernier cas ou quand l'estomac est relâché, il survient un flux de salive avec une humidité aqueuse, des nausées ou un vomissement de substances liquides & quelquefois des alimens, avec un froid dans les jointures; mais au commencement de l'accès le froid & le chaud s'emparent tour à tour du malade.

Dans la *passion cardiaque* au contraire, on ne sent ni douleur, ni oppression après le repas, on ne vomit point, & le froid & l'engourdissement des jointures continuent toujours également. Bien plus, la sueur qui sort du corps d'une personne affectée de la *passion cardiaque* est quelquefois épaisse & de mauvaise odeur, & ressemble à de la sanie ou du sang; au lieu que dans la *cardialgie* elle est claire & aqueuse. Les défaillances dans la *cardialgie* suivent de près le retour de l'accès, au lieu que dans la *passion cardiaque* elles ne surviennent que sur la fin. Lorsque les deux maladies se rencontrent ensemble il est beaucoup plus difficile de les distinguer, mais leur cure est cependant la même.

Le *cholera-morbus*, le tetanos, la passion hystérique & l'asthme, sont accompagnés de sueurs abondantes, du froid & de l'engourdissement : mais chacune de ces maladies a des symptomes qui servent à les distinguer. Le *cholera morbus*, par exemple, est accompagné de vomissement; le tetanos de la courbure du cou; la passion hystérique d'un gonflement de matrice, & l'asthme d'une oppression considérable. Mais quoiqu'aucune des causes précédentes ne suffise pour exciter la *passion cardiaque*, néanmoins puisqu'il y a un relâchement actuel & évident qui est la marque caractéristique de certe maladie, nous osons la qualifier de ce nom, sans nous croire obligés à découvrir les causes de certe solution ou relâchement, car la différence des causes anté-

cédentes n'en apporte aucune dans la méthode de la cure.

Il y a encore une maladie que quelques-uns appellent *cardimone*, & les Grecs καρδιωγμός, (*cardiogmos*.) Elle est toujours accompagnée d'une douleur à l'orifice supérieur de l'estomac, que quelques ignorans appellent douleur de cœur.

Enfin pour conclure, la *passion cardiaque* est une maladie de relâchement, aiguë & violente, quoique souvent accompagnée de quelques symptomes de constriction, comme de la tension ou enflure des parties mitoyennes, (les hypocondres, les iles & le bas-ventre) qui ne sont pas nécessairement attaqués dans cette maladie. Cœlius Aurelianus, *Acut. Morb. L. II. c.* 35.

Comme les sueurs salutaires abondantes qui surviennent dans la crise des fievres violentes & continues, & que les Grecs distinguent par l'épithete de *critiques*, ont quelque ressemblance avec la *passion cardiaque*, j'ai cru qu'il étoit nécessaire de fixer la différence qu'il y a entre elles, parce que quelques Medecins les ayant souvent arrêtées à dessein de soulager ceux qu'ils croyoient souffrir de la *passion cardiaque*, ont non-seulement ruiné le tempérament des malades, mais leur ont encore causé la mort. Il est donc nécessaire de faire voir en quoi consiste leur différence, que l'on peut déduire de plusieurs circonstances, comme de ce qui a précédé, des différentes especes de la maladie, de l'abondance, du tems, de la nature, de la quantité & de la qualité de la sueur. On connoît cette différence par ce qui a précédé, en considérant si quelque symptome a prognostiqué une sueur salutaire, ou une sueur pareille à celle que produit la *passion cardiaque*. On découvre encore cette différence en faisant attention aux especes de la maladie qui se manifestent par leurs qualités. Si la maladie provient de relâchement, la sueur ne peut manquer d'être extremement préjudiciable & de même nature que celle dont la *passion cardiaque* est accompagnée. Mais si la maladie provient de resserrement, il faut avoir égard à son plus ou moins de violence: car lorsqu'elle est légere, la sueur n'est pas nécessaire: mais quand elle est considérable il faut attendre que la nature procure elle-même l'éruption de la sueur. Dans le fort de la maladie & du paroxysme particulier, ou dans le tems de la rémission, la sueur est le plus souvent critique & salutaire; mais elle est extremement nuisible au commencement de la maladie & dans le tems de son accroissement. On peut encore déterminer cette différence par la nature de la sueur même. Celle qui est égale passe pour bonne, au lieu que celle qui est inégale est estimée mauvaise. On peut aussi tirer un diagnostic de la quantité de la sueur; car c'est un bon symptome quand elle est modérée, mais c'en est un très-mauvais quand elle est excessive. Ceux qui ont sué avec excès, ont souvent tombé dans la *passion cardiaque*. On peut enfin tirer des diagnostics de la qualité de la sueur, dont on peut juger par le toucher.

Une sueur salutaire est chaude, tenue & n'a point de mauvaise odeur; au lieu que celle qui est d'une mauvaise espece est froide, gluante, sent mauvais & ressemble à de la lavure de viande. On doit encore appuyer son jugement sur les symptomes présens & concomitans; car dans la *passion cardiaque* le pouls est petit, fréquent, foible & languissant. On sent une oppression de poitrine, la respiration est fréquente, on est dans des inquiétudes continuelles, les forces sont abattues, la voix est foible & le teint pâle; au lieu que ceux en qui les sueurs sont salutaires ont le pouls vif, la respiration libre & aisée, dorment aisément, ont le corps & l'esprit dans une assiette tranquile, & une diminution de tous les symptomes qui ne sont pas favorables. Cœlius Aurelianus, *Acut. Lib. II. cap.* 36.

Cardiaca; les *cardiaques*, les *cordiaux* que l'on appelle encore *cordialia*, *analeptica*, *confortantia*, *confortativa*, *refectiva*, *resumptiva*, sont proprement des remedes qui entretiennent ou augmentent la force du cœur, & par ce moyen les forces vitales, quoiqu'ils n'agissent pas immédiatement sur ce viscere, & ne soient pas particulierement destinés à fortifier cette partie. Ils produisent cet effet soit en remplissant d'humeurs louables les vaisseaux épuisés, ou en excitant du mouvement dans les endroits où il est nécessaire. On peut donc mettre de ce nombre les nourrissans appropriés aux différentes constitutions, aussi-bien que les corroboratifs & les irritans astringens, qui passent ordinairement pour les seuls *cardiaques*. C'est dans ce sens qu'on doit entendre la définition qu'Harvey donne d'un *cardiaque*: c'est, dit-il, quelque chose qui a la vertu de rassembler en peu de tems les esprits qui sont dispersés & atténués, de les augmenter ou de fortifier les fibres du cœur qui sont trop lâches.

Il s'ensuit que les *cardiaques* sont principalement destinés à fortifier, & que l'on peut donner ce nom à tout ce qui leve les obstacles qui s'opposent à la circulation du sang. Valcarengus ne s'est donc point trompé lorsqu'il a dit, « qu'un *cardiaque* est tout ce qui détruit, ou tout au moins émousse la force de la cause « morbifique, rétablit le ton des solides, met les flui- « des en mouvement, & entretient par ce moyen cet « équilibre qui est le seul principe continu de tous les « mouvemens du corps. En général, dit Rega, *Methodus Medendi*, tout ce qui facilite le mouvement, « augmente encore la force & l'action du cœur. »

Comme la foiblesse a pour cause, non-seulement le défaut d'humeurs louables, & le trop grand relâchement des vaisseaux, mais souvent encore la surabondance des humeurs, & que l'épaississement & la stagnation du sang, & l'obstruction des vaisseaux proviennent d'une trop grande tension, contraction ou compression; il s'ensuit que les remedes que l'on nomme débilitans, rafraîchissans, relâchans, résolutifs & évacuans, appartiennent aussi à la classe des *cardiaques*, en tant qu'ils remédient à la foiblesse du corps, en agissant immédiatement & d'une maniere opposée à ce qui l'occasionne, *Tralles. de Remediis terreis*, *cap.* 12. Riviere observe que comme le cœur peut être quelquefois affoibli par le chaud, & quelquefois par le froid; de même il est nécessaire d'avoir des *cardiaques*, dont les uns soient chauds & les autres froids.

Ecoutons ce que dit *Lindestolpe* dans son Traité *de Venenis*.

« Le Vulgaire croit qu'il y a des remedes qui fortifient « & qui réjouissent le cœur immédiatement: mais je « n'en ai point encore trouvé de cette espéce; car « toutes les substances qui fortifient ce viscere, & y « causent des contractions fortes & fréquentes, sont « des poisons très-violens, & possedent une qualité en- « tierement contraire au tempérament. De ce nom- « bre sont tous les poisons acres, métalliques, acides « & alcalis, & les poisons putréfians des Animaux, « qui étant donnés en grandes doses augmentent le « mouvement du cœur, en détruisant en même-tems « le tempérament. Comme les maladies ont des cau- « ses différentes, il s'ensuit qu'on peut donner le nom « de *cardiaque* à tout remede qui est contraire à la ma- « ladie, non point parce qu'il fortifie le cœur, mais « parce qu'il est ami du tempérament. Dans les fievres « putrides, par exemple, & dans celles qui proviennent « d'un alcali prédominant, toutes les substances aci- « des, métalliques & végétales, sont des *cordiaux*; « au contraire, dans celles qui sont causées par la sur- « abondance d'acide, on doit recourir aux substances « alcalines, comme aux *cardiaques* les plus propres « que l'on puisse employer.

« On doit dans les maladies qui sont produites par la co- « lere, enjoindre au malade le calme & la tranquilité « de l'esprit; la joie & la gaieté dans celles qui pro- « viennent de tristesse & de chagrins; enfin dans cha- « que maladie, tout ce qui semble lui être le plus di- « rectement opposé. » On ne doit point donner indif-

tinctement à toutes sortes de malades des *cardiaques* volatils qui aiguillonnent les fibres, qui raniment les esprits, & qui échauffent le corps plus qu'il ne faut. C'est néanmoins une coutume presque généralement reçue de donner des esprits inflammables, & des remedes aromatiques & balsamiques, à dessein de ranimer les esprits lorsqu'ils languissent & qu'ils sont abbatus. Il faut avouer, que ces substances raniment les esprits, & soulagent le malade pour un moment: mais lorsqu'on en use à contre-tems & avec excès, elles excitent des agitations trop violentes dans les liqueurs, & dissipent les plus fluides; de sorte que celles qui restent sont trop épaisses & impropres à la circulation. Delà naissent la secheresse & la rigidité des parties solides, & une foiblesse occasionnée par des obstructions; & lorsque dans les cas de cette nature, on réitere & on continue l'usage de ces sortes de *cordiaux*, les maladies dont nous venons de parler, augmentent considérablement. En un mot, un homme qui cherche follement à ranimer ses forces & ses esprits par ces sortes de moyens, ressemble à ceux qui soufflent leur feu pour le rendre plus vif, mais qui le rendent par-là moins durable qu'il ne l'auroit été sans cela. Paul Valcarengus, dans sa Medecine Raisonnée, *Medicina Rationalis*, s'efforce de prouver que ce qui sert de *cordial* à un malade, peut devenir un poison pour un autre. Le Docteur Cheyne dans son Essai sur les moyens de conserver la santé & la vie, parlant de la mauvaise habitude que quelques femmes ont prise d'user de *cordiaux*, décrit fort bien l'origine & les conséquences fatales de cette funeste coutume. « La moindre colique & la plus légere vapeur, un « malheur domestique, un accident fâcheux, la mort « d'un enfant ou d'un ami, jointe aux sollicitations « d'une Nourrice, d'une Sage-femme & d'une voisine, « sont souvent les causes de leur usage. On commence « d'abord par des gouttes, que l'on avale sous le nom « de remede, & on continue ensuite par des dragmes « que l'on prend sans poids & sans mesure; de sorte « qu'à la fin, ce qui n'étoit que coutume, devient en- « suite d'une nécessité absolue: mais bien-tôt les accès « hystériques, les tremblemens, & les convulsions « augmentent si-bien; que l'usage immodéré de ces « sortes de remedes, attire enfin une espece d'hydro- « pisie, des convulsions & une atrophie nerveuse, une « diarrhée continue, & quelquefois une fievre & une « frenesie qui ne finissent que par la mort de la ma- « lade. »

Le Docteur Cheyne eût pu ajouter aux causes de la coutume qu'on a prise d'user des *cordiaux* connus sous le nom de gouttes, l'usage habituel des liqueurs chaudes délayantes telles que le thé qui relâchent par leur chaleur les organes de la digestion, & occasionnent par-là des flatuosités, & un abbattement d'esprits qui oblige à user de ces gouttes ou de quelque remede semblable, afin de les ranimer.

Il y a cependant certains cas dans lesquels on peut donner en toute sûreté ces sortes de remedes *cardiaques*. Dans les palpitations de cœur, par exemple, & les syncopes, lorsque ces maladies proviennent de la qualité froide & aqueuse, ou de l'inertie & de la viscosité des sucs; car pour lors rien n'est plus propre que les eaux distilées cohobées, & les huiles essentielles distillées de baume & d'écorce d'orange. Voyez *Aqua*.

Etmuller nous apprend que le remede cephalico-cardiaque, que la Reine Elisabeth d'Angleterre communiqua à l'Empereur Rodolphe II. étoit composé d'ambre, de musc & de civette dissous dans de l'esprit de roses. « On ne doit point s'imaginer, dit Hoffman « dans sa Medecine Raisonnée, que l'on puisse procu- « rer un rétablissement de forces, vrai & constant par « l'usage de médicamens qui animent la circulation « des esprits, & donnent du ressort aux parties solides. « Car il y a beaucoup de maladies, sur-tout des fie- « vres & des convulsions, où la force & la puissance « motrice du cœur, des arteres & des membranes ner- « veuses sont dans un haut degré, quoique les forces « naturelles soient languissantes & très-foibles. La vé- « ritable vigueur des forces naturelles dépend donc, « pour la plus grande partie, de la conversion des ali- « mens solides & liquides en sang & en liqueurs bien « conditionnées, dont il se forme de nouveau un flui- « de, qui se séparant dans le cerveau, entre dans les « muscles & les membranes nerveuses par le moyen « des nerfs, & communique de la vigueur & de la fer- « meté au corps & à toutes ses parties. Les nourritures « de bon suc sont donc les meilleurs analeptiques. De « ce nombre sont les bouillons gelatineux de viande, « de chapons, des os & de leur moelle, tirés par la coc- « tion de ces alimens dans l'eau avec un peu de vin, « quelques tranches de citron, quelques grains de sel, « de macis & de girofle en poudre, dans un vaisseau « fermé; ceux qui se font avec de gros pain de West- « phalie (Voyez *Bompournikel*), de l'eau, du vin, & « des œufs. On peut mettre encore dans ce nombre la « décoction de chocolat dans l'eau ou dans le lait; le « lait d'ânesse; l'eau distilée de gros pain avec des « écorces de citron; & sur-tout le vin vieux du Rhin, « & le véritable vin de Hongrie. Il ne faut point em- « ployer ces secours alimentaires & nourrissans pour « rétablir les forces pendant la maladie, & lorsque « toute la masse du sang & des liqueurs est remplie « d'impuretés; mais dans le déclin des maladies, & « dans la convalescence; & lorsque les passions de « l'ame, de longues veilles, les travaux de l'esprit « & du corps, ou de grandes hémorrhagies les ont ab- « batues & détruites. Il faut même dans ces circon- « stances user d'un grand ménagement, parce que ces « alimens passent promptement dans le sang, & en « augmentent la quantité. » A l'égard de l'usage des *cordiaux* dans les maladies chaudes, telles que les fievres continues; voici ce qu'en dit *Sydenham*:

« J'ai éprouvé que les *cordiaux* sont nuisibles, lorsqu'on « les donne trop-tôt, & qu'ils peuvent, à moins qu'on « ne fasse précéder la saignée, détourner la matiere « crue qui cause la maladie sur les membranes du cer- « veau ou sur la pleure. C'est ce qui fait que je ne les « donne jamais aux malades qui n'ont point été sai- « gnés, ou auxquels on n'a tiré que fort peu de sang, « ni à ceux qui n'ont souffert aucune évacuation con- « sidérable, ou qui n'ont point passé le méridien de la « vie; car tant que le sang est assez riche de lui-même, « il ne faut point l'enrichir davantage, au risque de « nuire au malade, ni l'exalter, tant qu'aucune éva- « cuation considérable n'a point diminué sa chaleur « naturelle. Ces sortes de malades ont en eux-mêmes « des *cordiaux* qui rendent ceux du dehors superflus ou « nuisibles. J'ai donc coutume, dans ces sortes de cas « de ne point donner du tout de *cordiaux*, ou de n'en « donner que de très-foibles. Mais lorsque les mala- « des ont été affoiblis par des évacuations considéra- « bles, & qu'ils sont sur le déclin de l'âge, je leur « donne des *cordiaux*, même au commencement de « la fievre; & le douzieme jour de la maladie, lors- « que la crise est à la veille de se faire, je leur per- « mets l'usage des remedes les plus chauds. Je crois « même qu'on peut les leur donner plutôt, pourvu « qu'il n'y ait point à craindre que la matiere fébrile « se jette sur les principales parties; car dans ce tems, « plus on échauffe le sang, plus on hâte la concoction. « Je me sers (continue-t'il un peu après) dans cette « maladie des *cordiaux* les plus doux au commence- « ment que l'ardeur de la fievre est la plus violente, « & je passe ensuite par degrés aux plus chauds, sui- « vant que la fievre ou les degrés d'ébullition l'exi- « gent, observant toujours, lorsque les saignées ont « été copieuses, ou que le malade est dans un âge avan- « cé, d'en employer de beaucoup plus forts, que lors- « qu'on ne lui a point tiré de sang, ou qu'il est encore « dans toute la vigueur de l'âge. Les *cordiaux* les « plus doux sont ceux que l'on prépare avec les eaux

« distillées de bourache, de citrons, de fraises, & « l'eau composée de scordium, mêlées avec du syrop « de baume, de girofle, ou du suc de citron. Les plus « forts sont la poudre de Gascogne, le bézoard, la « confection d'Hyacinte, la thériaque de Venise, & « autres de même nature. » Voyez. *Analeptica*.

Tous les Dispensaires modernes sont si pleins de *cardiaques* ou *cordiaux*, tant secs que liquides, qu'on en composeroit un volume. Mais la plupart sont si mal préparés, & ont si peu de vertus qu'il est inutile de les spécifier. Les meilleurs de tous les *cardiaques* sont les remedes qui guérissent les maladies dont l'abbattement des esprits est la suite; & après eux, le vin, qui pris en quantité convenable, & plus ou moins trempé, suivant que les circonstances l'exigent, a toutes les vertus des meilleurs *cordiaux*, sans en avoir les mauvaises qualités.

Je finirai cet article en rapportant les sentimens d'Harvey & de Vallisneri sur les poudres *cardiaques* des boutiques. Le premier assure qu'il y a plus de qualités *cordiales* dans une cuillerée de bon bouillon, ou dans quelques gouttes d'eau-de-vie, que dans une once de ces poudres officinales à qui l'on donne l'épithete pompeuse de *cordiales*; Vallisneri, dans ses *Opere Fisico-Mediche, Tom. III.* dit que « ceux-là se trompent, qui croyent que les substances terrestres, telles que le bol d'Armenie, la terre sigillée, la terre de Samos, les perles & les bézoards sont propres dans les fievres pestilentielles pour résister à la corruption que produit l'excès de chaleur & d'humidité, puisque cette corruption n'étant causée que par les obstructions, augmente à proportion de celles-ci, & que les substances terrestres, seches & froides ne font qu'augmenter les obstructions, & conséquemment la corruption qui en est une suite.

CARDIALGIA, καρδιαλγία, de καρδία, le cœur, ou plutôt l'orifice gauche du ventricule, & ἀλγέω, je souffre; douleur violente qu'on sent à l'orifice de l'estomac, ou *caldialgie*.

Les Anciens appelloient l'orifice supérieur de l'estomac καρδία, comme Galien l'observe dans plusieurs endroits, surtout *Lib. II. de Placitis Hippoc. & Plat.* οὐ μὴν, οὐδ' ἡ καρδιαλγία τοὔνομα, &c. « Ce mot *cardial-* « *gia*, dit-il, ne signifie point une douleur de cœur « renfermée au-dedans de la poitrine; mais ce terme « est équivoque, comme le savent ceux qui sont versés « dans les Ouvrages des Anciens; car ceux-ci don- « noient le nom de cœur non-seulement à ce viscere, « mais encore à l'orifice du ventricule. » Il appuie ensuite ce qu'il avance de plusieurs passages de Nicandre, de Thucydide & d'Hippocrate. C'est ainsi qu'il traduit καρδιῆς πόνον, « douleur de cœur, » Hippocrate *Prorrhet.* στόμαχος τῆς γαστρὸς πόνον, « douleur à l'ori- « fice de l'estomac. » Et derechef, *Comment.* 3. *in. L. I. Epid.* il traduit καρδιαλγεῖν, « avoir mal au cœur, » τὸ στόμα τῆς κοιλίας ὀδυνᾶσθαι, « sentir de la douleur à « l'orifice de l'estomac; » & *Comment.* 3. *in Progn.* γινομένης δ' ἐνίοτε τῶν κατὰ τὸν πνεύμονα τόπων ἀναθυμιάσεως τοιαύτης, &c. « On distingue les vapeurs qui « s'élevent des poumons de celles qui viennent de l'es- « tomac, auxquelles nous donnons le nom de *cardial-* « *gie*; car les poumons ne se sentent que peu ou point « de ces sortes d'humeurs; au lieu que l'orifice de l'es- « tomac que l'on appelle καρδία, étant composé d'un « nombre infini de nerfs qui ont un sentiment très- « vif, se ressent aisément de tout ce qui l'affecte. Par « exemple, le picotement qu'y excite une bile amere « occasionne cette maladie qu'on appelle *cardiogmus*, « & qui est accompagnée de vomissemens bilieux. Thu- « cydide a connu cette maladie; car il dit que quand « elle (l'humeur maligne) venoit à se fixer à l'orifice « de l'estomac (καρδία) elle irritoit cette partie; & « que le malade étoit incommodé de ce que les Mede- « cins appellent diarrhée bilieuse. » Le passage de Thucydide cité par Galien, est du second Livre, où cet Auteur décrit la peste qui ravagea la Ville d'Athenes; & sur lequel le Scholiaste observe que l'orifice de l'estomac étoit appellé καρδία (*cardia*) par les Anciens. Voyez *Cardiogmus*.

La *cardialgie* n'est pas un des moindres maux qui affligent le genre humain, & elle tient de la nature de ces maladies qui affectent le corps & l'esprit en même tems. Ce n'est point une douleur au cœur, comme on le croit communément, mais à l'estomac, qui est une partie très-nerveuse, & d'un sentiment exquis, dont elle affecte principalement les orifices. Cette douleur, qui est très-poignante, a son siége près du creux de l'estomac, & est accompagnée d'une grande anxiété, de la difficulté de respirer, de l'abbattement total des forces, d'inquiétudes, d'efforts pour vomir, d'un tremblement & d'un froid dans les extrémités du corps, & d'une légere lipothymie. Elle doit son origine à une convulsion ou à un gonflement d'estomac, & communique souvent ses mauvais effets, par le rapport & la liaison des parties, à tout le sisteme nerveux.

On ne doit point donner indifféremment le nom de *cardialgie* à toutes les douleurs de l'estomac, à celle, par exemple, qui est accompagnée de pression & d'anxiété, & qui provient de la trop grande quantité, & de la trop longue détension des alimens cruds dans l'estomac, parce que dans celle-ci, il n'y a ni sensation aignë, ni douleur considérable aux orifices de l'estomac, & qu'elle n'est point accompagnée de cette inquiétude & de cet abbattement des forces, qui sont les diagnostics les plus formels de cette maladie, à moins qu'on ne veuille donner à la maladie dont nous venons de parler, le nom de fausse *cardialgie*.

La douleur dans la *cardialgie* est plus ou moins aiguë, & les symptomes plus ou moins violens, à proportion de la grandeur de la cause.

Le siege de cette douleur aiguë, suivant l'opinion commune des Medecins anciens & modernes, n'est que dans l'orifice gauche de l'estomac, qu'Hippocrate & Galien appellent *cardia*, d'où est venu le nom de *cardialgie*; mais je croirois plutôt qu'elle reside dans l'orifice droit appellé *pylore*, & qu'elle affecte tout l'estomac, à cause de la sensibilité de sa tunique nerveuse-fibreuse. Une chose même qui prouveroit ce que j'avance, est que cette douleur commence toujours & se fixe autour du creux de l'estomac, au-dessous du cartilage xiphoïde, en tirant vers le côté droit, où le pylore est toujours situé; qu'elle s'étend de-là jusqu'à l'orifice gauche, qui est situé vers le dos près de l'épine, & pénetre dans le diaphragme entre la onzieme & la douzieme vertebre du thorax: car dans les dissections de ceux qui sont morts de *cardialgie*, on a trouvé l'orifice droit beaucoup plus affecté que le gauche; de sorte qu'on a remarqué dans le pylore des ulceres, des abscès, des tumeurs & des corruptions sphacéleuses, qui avoient endommagé le duodenum & le fond même de l'estomac.

Comme toute sensation douloureuse & incommode dans le corps humain présuppose toujours une distention violente dans les parties nerveuses & fibreuses, qui menace d'une solution de continuité, ou une contraction violente & convulsive, produite par une cause violente, on peut diviser la *cardialgie* en flatueuse & en spasmodique. Dans la premiere de ces maladies tout l'estomac est violemment distendu par les vents qui sont enfermés dans sa cavité; dans la seconde il est contracté & réduit en un très-petit espace.

Il est extremement important de connoître les signes propres & diagnostics qui distinguent la *cardialgie* flatueuse de la spasmodique. La premiere est accompagnée d'une grande difficulté de respirer, à cause que l'estomac étant extremement gonflé, s'oppose à la descente du diaphragme, qui est absolument nécessaire à l'inspiration. On observe encore fort souvent dans le creux de l'estomac une tumeur semblable à un œuf, laquelle incline vers le côté droit, parce que le pylore est continuellement élevé par le gonflement de l'estomac.

mac. Cette maladie est encore accompagnée d'éructations fréquentes, qui paroissent en sortant un peu appaiser la douleur; mais elle augmente après qu'on a mangé, surtout lorsqu'on a usé d'alimens flatueux.

Lors au contraire que toute la substance de l'estomac est affectée d'un spasme obstiné, on sent une grande anxiété autour des hypocondres, un abbattement total des forces, des inquiétudes, & un froid dans les extrémités.

Lorsque la *cardialgie* est causée par une humeur venimeuse, les symptomes sont beaucoup plus violens & menacent d'un plus grand danger. Le malade est saisi de maux de tête, du vertige, sa vue s'obscurcit, il ne dort plus, il tombe quelquefois dans des convulsions & dans le délire, sa poitrine est oppressée, il a des palpitations de cœur, & tombe en foiblesse, son pouls est foible, quelquefois dur, inégal & intermittent; les tranchées, la constipation & la suppression d'urine se joignent à tous ces symptomes, le froid, le tremblement, les frissons, des sueurs froides s'emparent des parties externes; le malade a le visage livide & retiré, le teint jaune & l'aspect extremement desagréable.

On ne trouvera point étrange que cette suite formidable de symptomes qui affectent tout le corps doive son origine au dérangement de l'estomac pour peu que l'on soit versé dans l'Anatomie, & si l'on se souvient que la huitieme paire des nerfs qui fournit des rameaux aux principales parties internes, dont elles reçoivent leur vigueur, leur force, le sentiment & le mouvement, envoye deux branches considérables vers l'orifice gauche du ventricule, dont l'interne aboutit en forme de petite arcade au pylore, & l'externe au fond de l'estomac.

Il est donc aisé maintenant de rendre raison de la sympathie qui subsiste entre l'estomac & les autres parties nerveuses, puisqu'il n'y en a aucune qui ait plus de communication que le ventricule avec les parties du corps les plus nobles. Une preuve sensible de ce que j'avance, entre un grand nombre d'autres que je pourrois alléguer, ce sont les observations que l'on trouve dans les écrits des Medecins qui ont laissé des cas relatifs à la Medecine judiciaire, (on entend par ce mot *la Medecine considérée entant qu'elle sert à déterminer les procédés judiciaires; comme dans cet exemple qui fait à notre sujet, on demande si un homme est mort d'un coup qu'il a reçu à l'estomac, car on a besoin dans ce cas de savoir le sentiment du Medecin*,) par où l'on voit qu'un coup violent donné avec le poing ou quelqu'autre corps dur dans le creux de l'estomac a souvent occasionné les symptomes les plus terribles, comme un frissonnemenr soudain suivi d'une syncope effrayante, l'épilepsie & même une mort subite.

Comme il y a deux sortes de *cardialgie*, ainsi que de colique, savoir, la *cardialgie* flatueuse, qui provient de vents qui distendent avec violence la cavité de l'estomac, & la *cardialgie* spasmodique convulsive, il s'agit maintenant de rechercher comment ces vents, qui dans un autre tems se frayent un passage à travers les routes qu'ils rencontrent, sont détenus avec tant de force dans la cavité de l'estomac. On a à peine connu jusqu'à présent la raison de ce phenomene: mais j'ose avancer que tous ces gonflemens violens de l'estomac ne sont occasionnés que par une convulsion, qui néantmoins, n'affecte point toute la substance membraneuse de l'estomac, mais seulement ses orifices qui ont un sentiment extremement exquis. Ces orifices étant donc fortement comprimés & fermés, on ne doit point s'étonner si les vapeurs qui sont principalement engendrées par une masse d'alimens crus & non digérés, étant excitées par la chaleur & ne trouvant aucune issue, deviennent, en distendant avec violence la cavité du ventricule, la cause immédiate des douleurs les plus cruelles, des inquiétudes & de la difficulté de respirer dont elles sont accompagnées.

Les personnes hypocondriaques dont l'estomac est surchargé d'humeurs acides & bilieuses, sont les plus sujettes à la *cardialgie* flatueuse. De-là vient que quelques heures après avoir mangé, le malade sent des tensions violentes autour des hypocondres, un gonflement, des douleurs cruelles & une difficulté de respirer: mais ces symptomes diminuent en partie & s'appaisent considérablement au moyen d'une décharge de rôts acides, ou d'un vomissement acide & pituiteux; enfin la maladie cesse entierement à mesure que la chaleur s'empare de l'estomac & des extrémités dont le froid l'avoit auparavant chassée. J'ai souvent vu ces accidens arriver à ceux qui ayant eu l'estomac affoibli par une longue maladie, ont mangé avec un peu trop de précipitation des alimens gras, acides & sujets à fermenter ou des fruits d'été. Dans ces sortes d'occasions cette maladie a été presque toujours excitée, & est revenue par intervalles accompagnée d'un refroidissement de tout le corps, surtout de celui des piés ou de la région des reins.

J'ai encore observé un pareil gonflement d'estomac joint à des douleurs & à une difficulté de respirer dans les enfans qui sont encore en nourrice, lorsque le lait séjournant dans leur estomac vient à s'y coaguler, s'y corrompre & à s'y changer en acide; car les flatulences ont distendu toute la région des hypocondres au-dessous des fausses côtes d'une maniere si extraordinaire, qu'on s'en appercevoit à la vue & au toucher. Je me souviens encore à cette occasion d'un jeune homme qui pour avoir mangé avec excès du fromage mou & nouveau, & bu par-dessus du vin du Rhin un peu aigrelet, fut saisi d'une *cardialgie* flatueuse violente, (que l'on prit pour une colique) laquelle avoit son siége dans un lieu beaucoup plus bas que l'estomac, & qui n'étoit point accompagnée d'une trop grande difficulté de respirer. Je me crois ici obligé de faire remarquer au lecteur la différence qu'il y a entre la colique qui a son siége dans la partie du colon, qui est immédiatement située au-dessous de l'estomac, & la colique stomachique, si l'on peut se servir de ce terme, parce que j'ai vu plus d'une fois des Medecins se tromper sur cet article, & confondre ces maladies. Sans parler donc des circonstances des endroits douloureux, des causes antécédentes & des symptomes propres à la *cardialgie*, un Medecin qui a de la prudence doit toujours observer avec soin le succès des remedes dont il se sert dans ces sortes de cas; car j'ai souvent vu des coliques situées au-dessous de l'estomac, dissipées par un lavement discussif.

Quoique généralement parlant la cause ordinaire de la tension & du gonflement de l'estomac soit une humeur vitieuse qui étant trop long-tems détenue dans la cavité du duodénum, excite des vents qui affectent les orifices de l'estomac d'une contraction spasmodique; j'ai néantmoins vu des *cardialgies* flatueuses sans pouvoir découvrir aucune matiere vitieuse ni dans la cavité de l'estomac, ni dans le duodénum. Nous avons été en état de porter ce jugement en considérant que ces sortes de *cardialgies* flatueuses tourmentent souvent les jeunes femmes dont les regles ont été supprimées, & même dans les premiers mois de leur grossesse, & se manifestent par des rôts & des douleurs autour du creux de l'estomac & dans le dos, qui reviennent exactement vers le tems ordinaire des regles. Nous avons aussi apperçu quelque chose de semblable dans les hommes dont les hémorrhoïdes réglées avoient été supprimées.

Quoiqu'il ne soit pas aisé de découvrir la cause de cette maladie, néantmoins lorsque je considere qu'une stagnation de sang dans les vaisseaux des membranes du colon ou de l'intestin rectum, excite des douleurs spasmodiques dans ces parties, je juge par la même raison que cette cause ne consiste qu'en ce que le sang se jette sur les régions de l'estomac & des hypocondres, & que surchargeant les vaisseaux du ventricule, il excite ces resserremens convulsifs qui affectent cette partie, & surtout ses orifices. Ce qui confirme même mon opi-

nion c'est qu'on a découvert par de fréqnentes observations que ceux qui ont été affligés d'un asthme stomachique spasmodique flatueux, qui est souvent mortel & suivi pour l'ordinaire d'une hydropisie, ont eu après leur mort les visceres & spécialement le foie, engorgés de sang, & même des concrétions polypeuses dans les ventricnles du cœur, qui s'opposant à la circulation du sang l'obligent à se jetter sur les visceres contenus dans les régions hypocondriaqnes & épigastriques, ce qui occasionne des douleurs & des anxiétés qui sont toujours accompagnées de rôts.

Mais comme il y a une *cardialgie* ou douleur très-violente suivie d'anxiété, sans aucun gonflement considérable, qui affecte non-seulement les orifices de l'estomac, mais encore toute sa substance, à cause de sa tunique nerveuse, de convulsions violentes, je rechercherai avec soin les causes d'une pareille maladie. Rien n'est plus commun dans la pratique que de voir des personnes qui après un accès violent de colere sont saisies d'une douleur autour des hypocondres & du creux de l'estomac, qui se fait beaucoup plus sentir du côté droit, & qui est accompagnée d'anxiété, de la difficulté de respirer, de nausées, du dégoût & de l'amertume de la bouche. Il ne sera pas maintenant difficile de découvrir la cause de cette maladie, si l'on considere que telle est la nature & la force de la colere, lorsqu'elle est extremement violente, qu'elle fait sentir ses pernicieux effets principalement sur les entrailles, sous lequel terme, comme Fernel, *de Febrib. Lib. IV.* l'explique fort bien sont compris la région de l'estomac, le diaphragme, la cavité qui loge le foie, les conduits biliaires, le pancréas, l'estomac en particulier & son orifice supérieur, avec tout ce qui est contenu sous les inflexions des fausses côtes en avançant en dehors vers le sternum, qui toutes par la violence de cette passion furieuse sont sujettes à des contractions spasmodiques. Il est d'ailleurs certain que la colere jette les sucs hilieux dans un mouvement extraordinaire, & que les conduits biliaires en se contractant à un plus haut degré, déchargent une plus grande quantité de bile dans le duodénum, ou par un trop long séjour elle se corrompt & acquiert une qualité corrosive, qui seule occasionne des diarrhées, des *cholera morbus*, des vomissemens & des douleurs *cardialgiques*, parce qu'elle irrite le pylore & le fond de l'estomac par son acrimonie. La *cardialgie* est encore souvent causée par la peur; & Platerus, *Observ.* 2. prouve par un exemple, que la tristesse en corrompant insensiblement les humeurs, dispose le corps à des *cardialgies* longues & cruelles.

L'affection convulsive de l'estomac est quelquefois sympathique. Il est souvent arrivé que le calcul s'arrêtant à l'entrée, ou ce qui est pire, dans le milieu des uréteres, cause outre plusieurs symptomes fâcheux, une *cardialgie* violente, suivie d'une anxiété insupportable. J'ai été temoin des mêmes effets à l'occasion du passage, ou du séjour de certains calculs bilieux dans le conduit cholidoque. Il s'ensuit donc delà qu'une partie de notre corps douée de sentiment, peut se ressentir par sympathie d'un mouvement désordonné, sans qu'il y ait en elle aucune cause matérielle.

Mais la plus cruelle & la plus dangereuse espece de *cardialgie*, est celle qu'excitent les poisons d'une nature brûlante & caustique. L'arsenic, cette funeste drogue qui a fait périr un si grand nombre de personnes, & les autres substances semblables, ne causent la mort que parce que leurs pointes subtiles, venimeuses & pénétrantes s'insinuent dans les parties les plus intimes des fibres nerveuses de l'estomac, & qu'en les déchirant & les corrodant, elles excitent des contractions violentes dans ces parties, qui se communiquant à tout le systeme des nerfs, sont non-seulement la cause des symptomes qui sont essentiels à la *cardialgie*, mais de plusieurs autres encore plus formidables & plus funestes; tels que l'inflammation sphacéleuse, le délire & les convulsions.

Les émétiques préparés avec le régule d'antimoine, lorsqu'on les donne en trop grande dose, causent des symptomes *cardialgiques*. Que s'il se rencontre avec cela d'autres causes internes, & que les entrailles soient déja affectées de contractions spasmodiques, ils tuent dans leur opération de la même maniere que les poisons, ainsi qu'on en a vu plusieurs exemples. Il en est de même des cathartiques les plus forts & les plus acrimonieux, qui agissent par un principe caustique, subtil & irritant, dont l'usage inconsidéré détruit une infinité de personnes.

On sait que le venin de la contagion pestilentielle exerce sa malignité, premierement, en excitant des spasmes & des inflammations dans l'estomac, accompagnées de cruelles *cardialgies*, & quelquefois de syncopes. La *cardialgie* qui succede aux fievres pétéchiales ou pourprées, passe pour un signe funeste. C'est aussi un très-mauvais symptome lorsque la *cardialgie* accompagne la goute, ainsi qu'il arrive souvent lorsque la matiere peccante se jette sur les parties les plus nobles; on, ce qui est assez ordinaire, quand elle succede aux ulcérations sordides de la peau & des parties externes. Car, lorsque la matiere peccante d'une nature active & caustique, après s'être séparée des humeurs & s'être jettée sur la superficie de la peau, vient ensuite à rentrer & à s'insinuer profondément dans les tuniques nerveuses de l'estomac & des intestins, soit que ces tuniques aient un tissu ferme ou délicat, elle agit de la même maniere que le poison; & lorsqu'on n'a pas soin de la chasser aussi-tôt, elle excite des anxiétés *cardialgiques*, qui jettent le malade dans une lipothymie, dont la mort est souvent la suite.

Les dyssenteries épidémiques & malignes sont encore suivies d'une *cardialgie*, qui ne prognostique rien de bon lorsqu'on les supprime à contre-tems; car la matiere acrimonieuse & caustique se portant par un mouvement rétrograde des parties inférieures des intestins dans les supérieures & dans l'estomac, endommage considérablement ces parties nobles, & cause souvent des symptomes funestes.

Il est aussi une espece de *cardialgie* très-dangereuse qui doit son origine aux vers; qui, comme l'observe Trallien, montent des parties inférieures à l'estomac, & s'attachent fortement à ses orifices.

Hercules Saxonia, *Prælect. Prac. Partie II. cap.* 7. en rapporte un exemple remarquable. « Je fus appellé, « dit-il, il y a trois ans pour voir un enfant de onze « ans qui étoit rempli de vers. Je lui donnai quelques « pilules: mais je le trouvai mort lorsque je revins le « lendemain. Lui ayant ouvert l'estomac, j'y trouvai « trente-trois vers d'environ neuf pouces de long, qui « tenoient si fortement à l'orifice de l'estomac, que « j'eus toutes les peines du monde à les en détacher. » On peut encore voir plusieurs autres exemples de cette espece dans Henri de Hier; Lancisi, *de Mort. subit.* & Riviere, *Lib. IX. cap.* 10. Il est probable que la cause de cette mort soudaine ne fut autre qu'une syncope invincible, occasionnée par la contraction violente du cœur, ou plutôt des vaisseaux qui lui sont contigus.

On peut voir par-là de quelle importance est l'estomac pour la conservation de la vie. Van-Helmont la jugeoit si considérable, qu'il n'a pas fait difficulté de placer le siége de l'ame sensitive dans cette partie.

Il y a encore plusieurs causes cachées de ces funestes convulsions de l'estomac. Car lorsque la douleur continue pendant plusieurs mois, qu'elle consume le corps & qu'elle abbat les forces, on peut raisonnablement conjecturer qu'elle a sa cause dans les parties solides; & cela se trouve confirmé par les dissections. Riviere, *Cent. I. Obs.* 90. trouva dans le corps d'un homme qui mourut d'une pareille maladie chronique, un skirrhe qui environnoit tout le pancréas, avec le commencement du pylore & du duodénum. Et Houllier, *de Morb. intern.* rapporte l'histoire d'un homme, qui après avoir été long-tems tourmenté d'une fievre, d'une *cardialgie*, de vomissemens, de tranchées & de déjec-

tions semblables à de la poix, mourut enfin. Lorsqu'on vint à l'ouvrir, on trouva un ulcere entouré de pustules, qui avoit rongé toutes les tuniques de l'estomac dans l'endroit qui aboutit au pylore.

On peut encore occasionner cette maladie fâcheuse par translation. J'ai vu deux exemples de cette espece dans deux femmes, dans lesquelles une *cardialgie*, accompagnée de la difficulté de respirer, succéda à une tumeur considérable des glandes parotides que l'on fit disparoître par le moyen de quelques applications externes. J'ai aussi remarqué que la migraine & la *cardialgie* ont paru & disparu alternativement; de sorte que quand la *cardialgie* cessoit, la migraine survenoit & réciproquement.

Lorsque cette douleur d'estomac, que nous appellons *cardialgie*, n'est point accompagnée d'inflammation, elle est du nombre de ces maladies qui ne sont mortelles que lorsqu'elles durent trop long-tems. De-là vient que cette maladie n'est dangereuse que quand elle succede à d'autres, surtout à des fievres aiguës & malignes; car Hippocrate, dans le soixante-sixieme Aphorisme de la quatrieme section, observe très-bien, « que « c'est un très-mauvais symptome, lorsqu'on sent du-« rant la fievre une chaleur violente autour de l'esto-« mac, & une espece de douleur rongeante autour du « cœur. » On doit encore mettre cette maladie au rang de celles qui reviennent quelquefois dans des tems fixes, & d'autres fois n'ont pas de retour réglé, dont le période est tantôt plus long & tantôt plus court, & qui sont dans de certains tems beaucoup moins violentes que dans d'autres. Les premieres approches de cette maladie sont généralement accompagnées d'un froid dans le dos, du frissonnement de la peau, & quelquefois de bâillemens; & dans son plus haut période, les extrémités, surtout les inférieures, deviennent si froides, que la chaleur la plus forte ne fait aucune impression sur elles: cette indisposition ne cesse que lorsque le chaud s'empare de nouveau des extrémités, & que le corps se couvre d'une sueur chaude. Pendant le froid, le pouls est concentré & petit: dans le déclin de la maladie, il devient plus grand & plus mou, ce qui est un signe que la maladie est sur le point de finir.

Comme il est de la prudence & de l'habileté d'un Medecin de ne point s'attacher inviolablement à de certains remedes dans la cure d'une maladie, & de ne point suivre irrévocablement la route battue, mais d'avoir égard aux différentes causes, au tempérament du malade, aux maladies & aux symptomes qui ont précédé, & à plusieurs autres circonstances aussi importantes: il doit aussi prendre les mêmes mesures dans la cure de la maladie dont nous parlons. Il lui importe extremement d'avoir toujours présentes à l'esprit ces indications générales de la cure, s'il veut être en état de pouvoir ordonner les remedes qui peuvent soulager le malade. La premiere est de tempérer, corriger, adoucir & évacuer par des discussifs ou des évacuans, la matiere qui peche par sa quantité ou son acrimonie, & qui s'est logée autour de l'estomac. La seconde est d'appaiser ces douleurs violentes qui détruisent les forces d'une maniere si surprenante, de peur qu'il ne survienne à la fin une inflammation. La troisieme est d'avoir égard, supposé que la maladie soit symptomatique, à la maladie premiere & originaire. La quatrieme, est de rétablir par des remedes convenables la force & le ton de l'estomac & des intestins, que la violence des douleurs & des spasmes ont affoiblis.

Comme il arrive souvent que la salive & les humeurs qui se sont acumulées dans la région de l'estomac, rendent par leur trop long séjour la bile qui est dans le duodénum porracée, érugineuse & extremement corrosive, & qu'en corrodant les tuniques nerveuses, elles causent une *cardialgie*, & que cela arrive fréquemment dans les hypocondriaques, aussi-bien que dans d'autres, par le trop grand usage des vins acides, & par la fermentation des fruits qui ne sont pas mûrs; il est à propos alors, comme l'expérience le prouve, de ne tenter la cure qu'avec des absorbans, & des remedes propres à corriger l'acrimonie. Rien n'est plus propre pour satisfaire à cette intention que les poudres préparées avec des yeux d'écrevisses, de la corne de cerf calcinée, de la nacre de perle, du crystal de roche; ou plutôt avec la pierre spéculaire préparée (le verre de Moscovie,) surtout lorsqu'on le donne dans une eau carminative spiritueuse.

Nous recommandons encore pour cet effet les décoctions gélatineuses & parfaitement soûlées, de rapure de corne de cerf, & l'eau d'orge émulsionnée avec des amandes douces, & édulcorée avec du sirop de pavot blanc.

Mais lorsque cette maladie est causée par une bile chaude, acre & sulphureuse, qu'un excès de passion a mise en mouvement, il convient de mêler quelques grains de nitre purifié avec les poudres précédentes, dont on donnera une dose convenable dans une décoction. Il est quelquefois nécessaire d'évacuer la bile par les selles après l'avoir corrigée. J'ai encore appris par expérience, que quand cette maladie provient de la trop grande chaleur, du trop d'effervescence & de la qualité caustique de la bile, rien n'est plus salutaire que de donner plusieurs fois au malade chopine ou plus, d'eau froide toute pure, de le couvrir avec soin, & de lui appliquer sur la région de l'estomac des fomentations chaudes, car par ce moyen on excite une sueur universelle, qui fait cesser la maladie. J'ai encore observé que ce remede est propre non-seulement pour délayer & corriger l'acrimonie bilieuse, mais aussi pour appaiser le trop de chaleur, & rétablir en partie les forces que la chaleur & la douleur ont abattues. J'ai encore vu une *cardialgie* accompagnée d'un *cholera morbus*, considérablement adoucie par ce remede. L'usage fréquent du petit lait & des émulsions, est encore d'une utilité considérable dans ces sortes de cas.

Il est assez ordinaire après des fievres tierces, de voir les malades affligés d'une douleur incommode autour de la région des hypocondres, accompagnée d'une langueur considérable des forces, du dégout, de la sécheresse de la bouche, & quelquefois de défaillances, & de chaleur hectique. Tous ces symptomes sont occasionnés par une bile acre & peccante, qui s'amasse & croupit dans le duodénum, lorsque son mouvement péristaltique est affoibli par l'effort de la maladie, comme j'en ai été convaincu en donnant deux ou trois grains de tartre émétique au malade dans une quantité d'eau suffisante. Car ce remede n'a pas eu plutôt produit son effet que tous les symptomes dont j'ai parlé ci-dessus ont disparu. Ceci se trouve conforme à l'observation que fait Hippocrate dans le dix-septieme Aphorisme de la quatrieme Section, « que l'aversion « pour les alimens, une douleur rongeante à l'orifice « de l'estomac, un vertige accompagné de l'obscurcis-« sement de la vue & de l'amertume de la bouche dans « ceux qui n'ont point de fievre, prouvent que les éva-« cuations par haut sont nécessaires. »

Dans les cas où la *cardialgie* bilieuse est accompagnée du vomissement, comme cela est assez ordinaire, j'ai procuré un prompt soulagement au malade, en lui donnant quelques gouttes de ma liqueur anodyne mynérale dans de l'eau de pluie froide, ou dans de l'eau de fleurs de camomile, de mille-feuille, de buisson d'Egypte, de tilleul, de sureau, de lis des vallées & de primerose. Le Medecin doit bien se garder dans de pareils cas de donner au malade des essences stomachiques ou carminatives, ni de surcharger son estomac d'infusions chaudes, parce que tous ces remedes augmentent la maladie bien loin de la diminuer.

Lorsqu'une douleur pésante affecte depuis long-tems la région de l'estomac, & qu'elle est causée par des crudités acides-visqueuses qui adherent fortement aux tuniques de l'estomac & du duodénum, ce qui arrive très-souvent à ceux qui ne font que sortir de maladie, ou qui ont l'estomac affoibli par quelque cause que ce

soit, il faut pour lors suivre une autre méthode dans la cure; car dans ces sortes de cas, les remedes digestifs & ceux qui agissent par une qualité saline, huileuse, aromatique, incisive & corroborante, sont absolument nécessaires. Je ne recommande rien tant pour satisfaire à cette intention que les remedes suivans, dont j'ai reconnu l'efficacité par ma propre expérience.

Prenez *racine de pié-de-veau*, *pimprenelle*, *gingembre*, *galanga*, *surface externe d'écorce d'oranges*, *semence de cumin*, *de macis*, *de chaque une dragme*. *de sucre Candi, une quantité égale à celle de tous les autres ingrédiens ensemble.*

Faites-en une poudre, dont on fera bouillir une dose convenable dans le meilleur vin que l'on pourra trouver pour la faire boire au malade.

Le mélange suivant est encore fort propre pour ces sortes de cas.

Prenez *essence de zédoaire*, *essence carminative de Wedelius*, *esprit de Tribus*, *de chaque deux dragmes*. *de mon baume de vie, quinze gouttes.*

Il est quelquefois nécessaire avant que de mettre ces remedes en usage d'évacuer par haut les humeurs sordides & peccantes qui se sont amassées dans le corps du malade, surtout, s'il se sent quelque envie de vomir. Mais dans ce cas même on ne doit employer d'autre émétique que l'ipécacuanha, parce qu'il n'irrite jamais trop fort les tuniques nerveuses, & ne laisse après son opération aucune envie de vomir, comme le font ordinairement les préparations d'antimoine.

Si quelqu'un pour avoir pris du poison ou quelque purgatif trop violent, est attaqué de cette maladie au point de courir risque de perdre la vie, on ne peut rien employer de plus propre pour le soulager que le lait, les substances huileuses, l'huile d'amandes douces & celle d'olives, dont on lui fera boire nne quantité suffisante, en lui donnant en même tems une dose de thériaque de Venise. Mais il est plus à propos de ne lui donner d'abord que du lait, ou plutôt de la creme sans thériaque, de peur d'arrêter trop-tôt l'évacuation de la matiere corrosive & vénéneuse par haut & par bas.

Lorsque la *cardialgie* accompagne en qualité de symptome d'autres maladies d'une espece aiguë & exanthémateuse, ce qui arrive rarement sans danger d'une inflammation funeste, on ne peut rien employer de mieux que les poudres bézoardiques, avec quelques grains de nitre & la quatrieme partie ou la moitié d'un grain de camphre, à cause que ces drogues possedent une qualité discussive & diaphorétique.

Mais afin que ces poudres répondent plus efficacement à cette intention, je les donne dans une émulsion préparée avec les amandes douces, les quatre semences froides, les semences du chardon-marie, & l'eau de fleurs de sureau. Supposé qu'il faille évacuer par la transpiration la matiere peccante qui est rentrée dans le corps & qui approche de la nature du poison, on ne peut mieux y réussir que par le moyen de ma liqueur minérale anodyne, mêlée avec une quatrieme partie d'esprit de Bussius ou d'esprit de tartre, dont on réitérera la dose suivant que la situation du malade l'exigera : mais ce remede demande un régime diaphorétiqne modéré.

Lorsque cette maladie est causée par la suppression des regles, qui oblige le sang à se porter avec impétuosité dans les visceres, on procure un prompt soulagement à la malade en la saignant du pié, pourvu que ce ne soit point durant le paroxysme, ni dans le tems que les extrémités sont froides, mais dans celui de sa remission. On achevera ensuite la cure avec des anodyns & des discussifs appliqués extérieurement. Je me sers dans toutes sortes de *cardialgies* des fleurs de camomile ordinaire & de leurs différentes préparations, comme d'un remede d'une efficacité singuliere. De cette espece est l'eau de fleurs de camomile, l'huile distilée de camomile naturelle sans aucun mélange d'huile de térébenthine, réduite en *elæosaccharum*. Toute essence convenable parfaitement soûlée avec de l'esprit modérément fort de fleurs de camomile, & battue avec l'elœosaccharum de l'huile de cette même plante, est encore extremement efficace dans les mouvemens spasmodiques convulsifs. A cette Classe appartient encore l'extrait de camomile, dont on peut faire des pilules avec quelques autres ingrédiens convenables. La décoction de fleurs de camomile dans de la biere douce, ou de l'eau d'orge avec quelque peu d'huile d'amandes douces, bue toute chaude, est un remede commun, mais en même tems très-efficace pour cette maladie.

Les clysteres anodyns & émolliens ne manquent jamais de produire leurs effets dans les *cardialgies* de toutes especes. De ce nombre sont ceux que l'on prépare avec les fleurs de camomile, l'huile de ses fleurs, soit par coction ou distilation, & avec les quatre semences carminatives. Ils satisfont beaucoup mieux à cette intention quand on les prépare avec du lait. Mais il est quelquefois nécessaire de les injecter deux ou trois fois de suite; dans la *cardialgie*, de même que dans toutes les autres douleurs violentes, ils procurent un prompt soulagement par leur chaleur douce & anodyne, aussi-bien que par la vertu qu'ils ont de ramollir & de relâcher les fibres qui sont trop tendues.

On a toujours remarqué qu'il y a de certains remedes, qui étant appliqués sur la région de l'épigastre, sont extremement salutaires dans les *cardialgies* violentes, & les douleurs des entrailles. Entre un grand nombre que je pourrois indiquer pour cet effet, je n'en ai point trouvé de plus efficaces que les deux suivans, dont le premier est un liniment que l'on prépare comme il suit :

Prenez *de la thériaque*, *de l'huile exprimée de noix muscade*, *de chaque une once*, *castoreum*, *saffran*, *baume du Pérou*, *de chaque une dragme*, *huiles de cedre*, *de clous de girofle*, *de chaque vingt gouttes*, *de camphre, demi-dragme.*

Les poudres suivantes sont aussi d'une efficacité singuliere.

Prenez *de la mente*, *des fleurs de camomille, romaine & commune*, *des fleurs de sureau*, *de chaque une poignée*. *baies de laurier*, *de genievre*, *de chaque demi once*. *semence de cumin*, *de carvi*, *clous de girofle*, *& noix muscade*. *de chaque deux dragmes*.

Après avoir suffisamment incisé & battu ces drogues ensemble, enfermez-les dans un sachet que vous appliquerez chaudement sur la partie affectée; car la chaleur dans un certain dégré, a par elle-même la vertu d'appaiser & de discuter.

Lorsque les vers sont la cause de cette maladie, il faut suivre une méthode tout-à-fait différente pour la cure. Mais quand ils sont logés dans l'estomac, il faut bien se garder de donner au malade les anthelminthiques les plus forts, ceux principalement qui operent par une qualité acre, drastique & corrosive, tels que les préparations mercurielles, le vitriol de cuivre, le vitriol de Mars, les purgatifs aloëtiques, & même les sels, quoique propres d'ailleurs, parce qu'ils aigrissent souvent la maladie; il faut plutôt lui ordonner du lait chaud avec une quantité suffisante d'huile d'amandes douces. Ces substances sont extremement propres pour la cure de cette maladie, à cause de leur qualité anodyne, & parce qu'elles fournissent à ces animaux une nourriture qui les empêche de ronger les tuniques de l'estomac. On sentira beaucoup mieux ce que j'avance, si l'on considere que le lait chaud bû copieusement, cause au malade des envies de vomir qui obligent ces animaux à quitter prise, & à sortir avec les matieres qu'il rend.

Les malades sujets aux affections hypochondriaques-spasmodiques, sont souvent affligés de ces sortes de douleurs incommodes. Dans ce cas, après avoir employé les remedes ordinaires, sans aucun effet, j'ai ordonné à mes malades les eaux minerales chaudes, sur-tout celle de Carlsbade, qui ont produit tout l'effet que je désirois. Mais il faut en réitérer quelquefois l'usage; j'ai souvent remarqué qu'elles ont procuré au malade un flux hémorrhoïdal qui l'a beaucoup soulagé.

Mon *Elixir Balsamicum viscerale*, mêlé avec l'essence de castoreum, les poudres anti-spasmodiques modérément nitrées, & la saignée faite au tems des équinoxes, sont aussi d'une utilité singuliere dans les douleurs chroniques & les maladies de cette espece.

Ceux qui sont sujets aux cardialgies, durant & après le paroxysme, doivent s'abstenir avec soin des remedes d'une nature saline, du nombre desquels sont les eaux de *Sedlitz*, qui, comme je l'ai souvent observé, font beaucoup plus de mal que de bien dans ces sortes de cas.

Pour prévenir le retour d'une si facheuse maladie, il faut avoir égard à plusieurs circonstances extremement importantes. Premierement ceux qui sont sujets aux cardialgies, doivent s'abstenir des purgatifs trop acres, parce qu'étant de leur nature très-préjudiciables à l'estomac & à ses tuniques, ils occasionnent, lorsqu'on en use souvent, une foiblesse dans ces parties qui les rend plus sujets aux rechutes. D'ailleurs ils détournent les humeurs des autres parties du corps vers les premieres voies. Il faut toujours néanmoins entretenir le ventre dans une certaine liberté qu'on lui procure beaucoup mieux par le secours des alimens, que par celui des remedes. Il faut encore avoir soin de garantir le dos & l'épigastre, dans lequel l'estomac & ses orifices sont situés, des atteintes du froid; car on ne sauroit croire combien le froid est préjudiciable aux parties nerveuses, aussi-bien qu'aux maladies qui naissent de leur foiblesse: mais il est difficile de persuader les hommes de cette verité. Quant aux alimens, les malades doivent s'abstenir de toutes les substances qui possedent une qualité intempérée, des mets trop salés, ou des viandes sechées à la fumée, du poivre, de l'ail, des choses confites dans le vinaigre, du raifort, & autres choses de même nature. Je leur recommande au contraire les bouillons de volailles & de veau, & leur ordonne de s'abstenir des viandes grasses, sur-tout lorsqu'ils boivent froid, ou qu'ils ont coutume de porter l'estomac découvert. HOFFMAN.

La *Cardialgie* est ordinairement causée par une acrimonie alcaline ou acide qui domine dans l'estomac. Lorsqu'elle vient de la surabondance de l'acide, ce qui est le plus ordinaire, on la guérit avec des substances alcalines, telles que les poudres testacées, ou en mâchant un clou de girofle, que l'on avale peu à peu. Mais lorsqu'elle procede d'un alcali, il faut avoir recours aux substances acides ou acescentes.

Galien recommande le vinaigre de Squille pris à jeun, comme le remede le plus efficace pour prévenir la cardialgie. Hippocrate dans le second de ses épidémiques, ordonne au malade de manger du pain chaud trempé dans du vin.

Je me souviens qu'un Medecin étranger vint à bout de guérir une cardialgie habituelle, au moyen d'un mêlange dans lequel il n'entroit d'autres ingrédiens que les préparations de menthe, comme l'eau, l'esprit, le sel, & le sirop de cette plante.

CARDIMELECH, est un terme inventé par Dolæus, *Encyclop. Lib. II.* pour exprimer une espece de principe actif particulier qui réside dans le cœur, & qui sert à ce que nous appellons communément *Fonctions vitales*, comme à la respiration & à la distribution du sang par tout le corps.

CARDINALIS *flos*, est le *Trachelium Americanum*, ou Gantelée de l'Amérique, que l'on appelle ainsi, parce qu'elle est d'un rouge aussi vif que la robe d'un Cardinal, sur-tout lorsque le soleil donne dessus. BLANCARD.

CARDINAMENTUM, articulation en forme de gond ou de charniere.

CARDIOBOTANON, καρδιοβότανον, est le nom d'une plante dont il est parlé dans Myrepse, *de Unguentis*, *cap.* 46. & que les copies latines, à ce que dit Fuchsius, rendent par *carduncellus*, le même que *carduus benedictus*. Mais cet Auteur croit que Myrepse par καρδιοβότανον a voulu désigner ce que nous appellons *cardiaca*, Matricaire; tant à cause que ces deux noms ont beaucoup de rapport, que parce que la matricaire incise, atténue & résout les humeurs grossieres.

CARDIOGMUS, καρδιωγμὸς, (de καρδιώσσω, sentir une douleur rongeante à l'orifice de l'estomac;) picotement ou sensation mordicante à l'orifice de l'estomac, occasionnée par une humeur acrimonieuse qui incommode cette partie. Ce mot est fort fréquent dans Hippocrate; & Galien, *Comment. ad Aph. 17. Lib IV.* en donne la définition suivante: Καρδιωγμὸς, δῆξις καρδίας, τοῦ ἐστι τε στόματος τῆς γαστρὸς, ὠνόμαζον γὰρ οἱ παλαιοὶ καὶ τοῦτο καρδίαν. « Le *cardiogmus* est une sensation mordicante au *cardia*, c'est-à-dire, à l'orifice « de l'estomac, que les Anciens appelloient *cardia*. » Et *Lib. VIII. C. M. S. C.* Εἴρηται πολλάκις ὡς τὸ τῆς γαστρὸς στόμα καλεῖν ἔθος ἐστὶν τοῖς ἰατροῖς, ὥσπερ καρδίαν, οὕτω καὶ στόμαχον, &c. « J'ai souvent observé que les Mede- « cins ont coutume d'appeller l'orifice du ventricule « ou estomac, quelquefois *cardia*, quelquefois *stoma- « chus*: mais on se servoit autrefois plus communément « du mot *cardia*, d'où sont venus τὸ καρδιώσσειν, & « ἡ καρδιαλγία, qu'on emploie encore aujourd'hui, « *pour exprimer une douleur ou sensation mordicante à « l'orifice de l'estomac.* »

Eustachius traduit καρδιώττειν par καρδίαν ἀλγεῖν καὶ ναυτιᾷν, « être affecté d'une douleur à l'orifice de l'esto- « mac, & de nausées. » Hesychius traduit le même mot par τὴν καρδίαν ἀλγεῖν: mais il ajoute qu'il signifie dans quelques Auteurs δάκνεσθαι στόμαχον ὑπὸ λιμοῦ; « avoir une sensation mordicante à l'orifice de l'esto- « mac à l'occasion de la faim: » il est pris quelquefois pour ναυτιᾷν, « être affecté d'une nausée ou d'une aver- « sion pour les alimens. » Mais Erotien s'étend plus au long sur la signification de ce mot, qu'il traduit par καρδιώσσειν.

« Les Anciens, dit-il, appelloient l'orifice de l'estomac « *cardia*, que nous nommons communément *stoma- « chus*; d'où vient que καρδιώττειν & καρδιαλγεῖν signi- « fient, être affecté d'une douleur & de nausées à l'es- « tomac; & que l'on emploie le mot καρδιωγμὸς, pour « exprimer une sensation mordicante à l'orifice de « l'estomac. Il y a un autre *cardiogmus* (καρδιωγμὸς) « qui appartient au *cardia*, pris proprement comme un « des visceres (*le cœur*) qui est un *diogmus*, (διωγμὸς)

« c'est-à-dire, une palpitation vive & violente de cette « partie. »

Galien, dans son *Comment. ad Aph.* 65. *Lib. IV.* explique cette homonymie de la maniere suivante.

« La plupart de ceux, dit cet Auteur, qui ont commenté « les Aphorismes, ont pris καρδιώσσειν & καρδιαλγεῖν « dans le même sens : mais quelques-uns prennent le « καρδιωγμὸς pour une palpitation dn *cardia*, pris pour « nn des visceres.

« Maintenant quand il survient une agitation violente « dans l'estomac, à l'occasion de l'effervescence d'une « bile jaune qui est enfermée dans ses tuniques ; il « est naturel que l'on sente à son orifice une sensa- « tion mordicante, qui ne peut être qu'un très-mau- « vais symptome. Mais si l'on veut que le *cardiogmus* « soit un mouvement vif & précipité du *cardia* (*cœur*) « approchant de la palpitation, ce sera le plus mauvais « de tous les symptomes ; car il dénote l'inflammation « du principe vital. »

Le mot καρδιώσσειν, dont on a donné ci-devant l'explication d'après Erotien, se trouve dans le passage suivant d'Hippocrate, *Lib. I.* περὶ γυναικ. εἰκὸς δὲ ἐστὶ καὶ τῷ μεσηγὺ χρόνῳ πυρεταίνειν καὶ φρίσσειν, καὶ καρδιώσσειν. « Il est probable que dans le tems intermédiaire, la « femme a la fievre, le frisson, & sent une douleur « mordicante à l'orifice de l'estomac. » Il emploie ce même mot dans plusieurs autres endroits du même Livre. Voyez *Cardialgia*.

CARDIOTROTUS, καρδιότρωτος ; est une personne qui a le cœur blessé. GALIEN.

CARDIR, *Etain*. JOHNSON.

CARDIS, *Mars*, *fer*. JOHNSON.

CARDO. On appelle ainsi quelquefois l'articulation par *ginglyme*, à cause de sa ressemblance avec un gond.

CARDONIUM ; vin mixtionné avec des plantes, dans le langage de Paracelse.

CARDOPATIUM ; nom du *Carlina acaulos magno flore*. RIEGER.

CARDUELIS, Offic. Will. Ornith. 1. 189. Raii Ornith. 256. Ejusd. Synop. A. 89. Aldrov. Ornith. 2. 798. Gesn. de Avib. 215 Jonf. de Avib. 68. Charlt. Exer. 87. Mer. Pin. 175. Schw. A. 233. Bellon. des Oys. 353. *Chardonneret*.

On prétend qu'il est bon pour la colique & la passion iliaque, étant rôti & mangé. DALE.

CARDUNCELLUS. On ne sait si ce mot signifie ce que nous appellons chardon-béni, ou la plante nommée *cardiaca*, matricaire. Voyez *Cardiobotanon*.

CARDUUS, *Chardon*. Voyez *Acanthus*.

Les Anciens font mention de plusieurs especes de *chardons* : mais il n'est pas aisé de les distinguer par leurs noms. Pline, *Lib. XX. cap.* 23. nous apprend que leurs racines, cuites dans l'eau, fortifient l'estomac, & qu'elles produisent quelque effet sur l'utérus, qu'elles rendent propre à concevoir des mâles, suivant le rapport de Chæreas d'Athenes & de Glaucias.

Apicius, *Lib. III. c.* 19. enseigne plusieurs manieres de préparer ces plantes pour les usages de la cuisine ; & les Lecteurs qui y prennent plus de part qu'à la Medecine, peuvent le consulter.

Les Botanistes Modernes ont fort embrouillé leurs especes, chacun ayant pris la liberté de mettre les plantes qui convenoient le plus à leur systeme particulier au rang des *chardons*, & d'en exclurre les autres.

Boerhaave en compte trente-trois especes différentes.

Voici les caracteres de cette plante.

Ses feuilles sont disposées alternativement, & terminées par des piquans. Les têtes sont pour la plupart écailleuses & garnies de pointes, de même que toute la plante, qui rend pour l'ordinaire, lorsqu'on la coupe, un suc laiteux.

1. *Carduus Pycnopolycephalus sylvestris*, Triumfett. 100. 103. Ic. M. H. 3. 153. *a. b.*
2. *Carduus spinosissimus, angustifolius vulgaris*, C.B. Pin. 385. *Carduus sylvestris tertius*, Dod. p. 740. *Carduus caule crispo*, J. B. 3. 59. *b. Flore purpureo.*
3. *Carduus spinosissimus angustifolius, flore albo*, *b.*
4. *Carduus caule crispo, capitulis minoribus. b. Carduus asininus, seu sylvestris.*

Ce *chardon* a deux ou trois piés de haut ; il est même quelquefois de la hauteur d'un homme, lorsque le terrein lui est favorable. Sa racine est simple, blanche, & entourée d'un grand nombre de fibres capillaires. Sa tige est épaisse d'un pouce, quelque peu velue, verdâtre, canelée, creuse & divisée en un grand nombre de branches fort longues. Ses feuilles ont neuf pouces de long, ou un peu moins ; elles sont découpées, d'un verd foncé, & armées d'un grand nombre de pointes. Les sommets de la tige & des rameaux sont écailleux, garnis de piquans, & portent des fleurs blanches ou purpurines, auxquelles succedent des semences brunes & couvertes de duvet. Cette plante croît sur les bords des fossés, près des haies, & parmi les brossailles.

Riviere remarque, que demi-once de racines de ce *chardon*, cuites avec deux dragmes de réglisse, composent un remede excellent pour ceux qui sont sujets à la pierre, & pour évacuer le sable & le gravier des reins & de la vessie.

5. *Carduus lanceatus latifolius*, C. B. P. 385. M. H. 3. 153. *Carduus lanceolatus, sive sylvestris Dodonæi*, J.B. 3. 58. *b. Flore purpureo.*
6. *Carduus lanceatus latifolius, flore albo*, *b.*
7. *Carduus lanceolatus ferocior*, J. B. 3. 58. *b.*

8. CARDUUS HÆMORRHOIDALIS, Offic. Chom. 762. Cod. Med. 28. *Carduus vinearum repens sonchi folio*, C. B.P. 377. Boerh. Ind. A. 136. Dill. Cat. Giff. 113. *Carduus vulgatissimus viarum*, Ger. Emac. 1173. Raii Hist. 1. 310. Synop. 3. 194. Hist. Oxon. 3. 156. Mer. Pin. 21. *Carduus vulgatissimus, radice repente acanthos Theophrasti*, Merc. Bot. 1. 27. Phyt. Brit. 23. *Carduus acanthos, sive viarum & vinearum repens*, Park. Theat. 959. *Carduus serpens lævicaulis*, J. B. 3. 59. *Cirsium arvense sonchi folio, radice repente, flore purpurascente*, Tourn. Inst. 448. Rupp. Flor. Jen. 151. Buxb. 72. *Chardon des vignes, Chardon aux hémorrhoïdes.*

M. Herman a raison de croire que cette plante est la même que le *Carduus in avenâ proveniens*, C.B.Pin. & le *Carduus serpens lævicaulis*, J. B. 3. 59. M. Ray y ajoute le *Carduus spinosissimus, capitulis parum aculeatis*, C. B. Pin. Mais il ne s'accorde point avec la figure de l'*Onopyxus alter*, Lugd. Un grand nombre d'Auteurs qui ont parlé de cette plante, ont ignoré que sa racine étoit rampante. La figure & la description qu'en donne Columna, est fort bonne. TOURNEFORT, *Hist. des Plantes.*

Sa racine est d'un blanc tirant sur le noir, d'une odeur forte, & jette en s'avançant dans la terre un grand nombre de fibres qui s'étendent à une distance considérable. Elle croît à la hauteur d'une coudée & demie, & quelquefois plus, & pousse une tige grêle, ronde, striée, verte & quelquefois rouge, velue près de sa racine, & garnie de quelques pointes, auxquelles sont attachées des feuilles découpées comme celles du laitron, tantôt velues, tantôt unies & tantôt étroites, parmi lesquelles il s'en trouve de plus grandes qui ne sont point découpées si profondément, d'un verd luisant pardessus & pâle dessous. De sa tige sortent un grand nombre de rameaux qui portent des sommets oblongs, écailleux, terminés en pointe, & armés de pointes courtes & molles. Ses fleurs sont d'un rouge pâle, & il

leur succede des petites semences oblongues, de couleur olive foncée, & enveloppées d'un duvet. La fleur change souvent de couleur, & le sommet de la tige se convertit quelquefois en un corps épais, & d'une figure approchante de l'ovale qui sert de matrice à une espece d'insecte.

Ce *chardon* est fort fréquent dans les terres labourées, & on le trouve quelquefois dans les lieux incultes & le long des chemins. Il pénetre fort avant dans la terre, ce qui fait que l'on a de la peine à l'extirper entierement, & fleurit aux mois de Juillet & d'Août.

On l'appelle *hémorrhoïdal* à cause de ses effets, car étant pilé ou cuit dans l'eau & reduit en forme de cataplasme, il appaise les douleurs que causent les hémorrhoïdes. Quelques-uns assurent que les tubercules que cause la morsure des insectes sur sa tige, produisent le même effet, lorsqu'on les porte dans un sachet ou dans un bout de la chemise. D'autres conseillent de porter les sommets desséchés de la plante dans un sac.

9. *Carduus, vinearum, repens, folio sonchi, flore albo.* C. B. Pin. 377. 6.

10. Carduus Mariæ, Offic. Ger. 989. Emac. 1149. Raii Hist. 1. 312. Synop. 87. *Carduus Mariæ vulgaris*, Park. 975. *Carduus marianus, sive lacteis maculis notatus*, J. B. 3. 52. *Carduus marianus sive lacteus*, Chab. 348. *Carduus albis maculis notatus vulgaris*, C. B. 381. Hist. Oxon. 3. 155. Tourn. Inst. 440. Boerh. Ind. A. 136. Dill. Cat. 129. Buxb. 56. *Chardon-Marie.*

Ce *chardon* differe de tous ceux qui croissent en Angleterre, en ce que ses feuilles qui sont larges, longues, d'un verd gai, découpées en plusieurs parties, & armées de pointes aiguës & fort dures, sont parsemées à leurs sommets de taches blanches, longues & larges. Sa tige a quatre ou cinq piés de haut & porte des têtes écailleuses, armées de pointes fort dures, qui terminent chaque écaille. Du milieu de ces têtes sortent des fleurs purpurines en maniere de tête, en tuyau, auxquelles succedent des semences blanches, oblongues, un peu applaties & couvertes de duvet. Sa racine est épaisse & pénetre fort avant dans la terre. Elle croît communément sur les bords des champs & fleurit au mois de Juin. Ses feuilles & ses semences sont d'usage en Medecine.

On fait cuire ses feuilles lorsqu'elles sont nouvelles avec de la viande salée, comme le chou, après en avoir ôté les pointes. On prétend que cette plante a les mêmes vertus que le *chardon-béni*; mais dans un moindre degré. Quelques-uns la recommandent pour la pleurésie, mais on prefere l'émulsion de sa semence qui passe pour un spécifique dans cette maladie, elle est encore fort bonne pour la jaunisse, le calcul & la suppression d'urine. On la trouve rarement dans les boutiques. Miller, *Bot. Offic.*

Ses feuilles sont ameres, astringentes & rougissent fort peu le papier bleu. Il y a apparence qu'elles contiennent un sel semblable à l'*oxysal diaphoreticum Angeli Sala*, c'est-à-dire un sel acre, plus que soûlé d'acide: cette plante est sudorifique & diurétique. Quatre onces du suc des feuilles soulagent les hydropiques. Tournefort, *Hist. des Plant.*

Sa semence possede une qualité apéritive & irritante, la dose est d'une dragme en poudre: mais on l'emploie ordinairement en émulsion avec d'autres semences propres pour cet effet. Le fréquent usage qu'on en fait dans la pleurésie, l'a fait appeller par les Allemands *stech korner*, c'est-à-dire, remede contre les douleurs poignantes de côté, & en effet l'émulsion de sa semence avec du miel ou un peu de sirop violat passe pour très-efficace dans la pleurésie. M. Tournefort ordonne pour la pleurésie & cette espece de rhumatisme que l'on confond souvent avec elle, une émulsion faite avec deux gros de semences de ce *chardon*, & six onces d'eau distilée de ses feuilles. « Ce remede, dit Pontedera, « appaise les douleurs, ramollit les duretés, évacue les « humeurs & mûrit le pus; on le recommande dans tou« tes les maladies des poumons & de la poitrine. » Sa semence pulvérisée & prise dans du vin, depuis une dragme jusqu'à deux, est recommandée par Hildanus, à ce que rapporte Etmuller contre l'hydrophobie & la morsure des chiens enragés, comme un excellent sudorifique. Quelques-uns font beaucoup de cas de l'eau qu'on en tire par la distilation dans les maladies de la poitrine, des poumons, du foie, de la rate, des reins, de l'utérus, & pour lever les obstructions de ces parties. Cette eau n'est gueres en usage aujourd'hui, & l'on peut très-bien s'en passer sans que le malade y perde, parce que les vertus de cette plante, qui dépendent de son amertume & de son astringence, ne sauroient monter dans l'alembic.

On prétend qu'elle est bonne extérieurement pour les nomes (*nomæ*) & les ulceres phagédéniques & corrosifs, si l'on y trempe un linge & qu'on l'applique sur la partie affectée. Je ne déciderai point si cela est vrai ou non, & je laisse à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra. S'il faut pourtant dire ce que je pense, je ne crois pas que cette eau soit préférable aux autres eaux distilées. Rieger.

11. *Carduus, Mariæ, non maculatus*, M. H. Blæs. *a.*

12. *Carduus, maculis albis notatus, exoticus.* C. B. Pin. 381. M. H. 3. 155. *Carduus, lacteus, Syriacus.* Camer. 35. Ic. 10. *Carduus, lacteus, peregrinus.* Camerarii. J. B. 3. 53. *Flore purpureo. Cnicus, albis maculis notatus, flore purpureo.* T. 450. *a.*

13. *Carduus, maculis albis notatus, exoticus, flore albo.* H. R. P. *Cnicus, albis maculis notatus, flore albo.* T. 451. *Carduus, leucographus, capitulis acutissimis, ferocissimis, spinis eminentibus circumdatus.* H. C. *b.*

14. *Carduus, galactites.* J. B. 3. 54. M. H. 3. 154. *b.*

15. *Carduus, humilis, alatus, sive carduus Mariæ, annuus, folio lituris obscuris notato.* H. C. *b.*

16. *Carduus, nutans.* J. B. 3. 56. *Carduus, alatus, major, flore rubro moschato, capite nutante.* M. H. 3. 153. *b.*

17. Acanthium, Offic. *Acanthium vulgare*, Park. 979. Raii Hist. 1. 313. *Acanthium album*, Ger. 988. Emac. 1149. *Spina alba latifolia tomentosa sylvestris*, C. B. 382. *Spina alba sylvestris Fuchsio*, J. B. 3. 54. Chab. 34. *Carduus tomentosus acanthium dictus vulgaris*, Raii Synop. 87. *Carduus tomentosus latifolius sylvestris, spina alba, vel acanthium dictus*, Herm. Cat. 119. *Carduus alatus tomentosus latifolium vulgaris*, Hist. Oxon. 3. 152. *Carduus tomentosus, acanthi folio, vulgaris*, Tourn. Inst. 441. Dill. Cat. 122. Boerh. Ind. A. 136. Buxb. 55. *Carduus acanthium dictus*, Volck. 84. *Carduus leucanthemus*, Schrod. 38. *Chardon commun, artichaut sauvage.*

La tige de cet arbrisseau a trois ou quatre condées de hauteur, elle est striée, lanugineuse, creuse, & munie dans toute sa longueur de membranes, armées de beaucoup de pointes, sinuées, fort éminentes & couvertes de poils blancs. Les feuilles, qui sont une continuation de cette membrane, ont un pié de long, ou plus; elles sont sinuées, garnies de pointes velues & blanches des deux côtés, surtout les plus petites, avant que la tige soit formée. Les sommets des tiges & des rameaux portent de grosses têtes, qui pour l'ordinaire sont seules, plattes & larges, composées d'écailles qui se terminent en une pointe longue, fort dure, & d'un jaune foncé comme celles des feuilles. Les fleurs sont purpurines, rarement blanches, & il leur succede des semences cannelées, garnies d'aigrettes, enfermées

dans une substance lanugineuse & d'un gout acre mêlé d'amertume. Sa racine est tendre, blanche, douceâtre, tant que la plante croît, mais dure & ligneuse quand la tige est formée. Elle croît partout sur les bords des sentiers & des fossés. Elle fleurit la seconde année depuis Juin jusqu'en Août. Sa racine meurt dès que la semence est mûre.

La racine de cette plante est estimée apéritive, diurétique, carminative, stomacale, discussive & résolutive. Quelques Auteurs la recommandent pour le mal de dents & l'épilepsie des enfans. Ses fleurs caillent le lait, ce qui a fait donner à la plante le nom de *presura*.

18. *Carduus, tomentosus, acanthi folio, angustiore.* T. 441. *Spina, tomentosa, altera spinosior.* C. B. Pin. 382. *Carduus, quibusdam dictus acanthium Illyricum, aliis vero onopordon.* J. B. 3. 35. *Onopordon.* Dod. p. 738. *Acanthium sylvestre, flore albo.* H. Eyst. Æst. o. 11. T. 7. fig. 2. *Carduus, tomentosus, Illyricus, procerior.* M. H. 3. 152. *b.*

19. *Carduus, tomentosus, acanthi folio, altissimus, lusitanicus.* T. 441. *Acanthium altissimum, lusitanicum.* H. R. Par. M. H. 3. 153. *Acanthium lusitanicum.* M. H. Blæs. *b.*

20. *Carduus, tomentosus, acanthi folio, alepicus, magno flore.* T. 441. *Acanthium, ex alepo, caule alato, flore magno, cæruleo, cinaræ instar.* H. Edinb. *b.*

21. *Carduus, Græcus, parvus, acanthi folio tomentoso, flore minore.* T. Cor. 31. *b.*

22. *Carduus, Creticus, acanthi folio viridi & glutinosi, flore purpurascente.* T. Cor. 31. *b.*

Carduus Eriocephalus, Offic. Germ. Emac. 1152. Merc. Bot. 1. 27. Phyt. Brit. 22. Mer. Pin. 20. Boerh. Ind. A. 137. Buxb. 56. *Carduus capite rotundo tomentoso*, C. B. Pin. 382. Hist. Oxon. 3. 155. Tourn. Inst. 441. Rupp. Flor. Jen. 150. *Carduus capite tomentoso*, J. B. 3. 57. *Carduus tomentosus corona fratrum dictus.* Park. Theat. 978. Raii. Hist. 1. 311. Synop. 3. 195.

Cette plante pousse une tige épaisse & striée, haute de trois ou quatre coudées, divisée en un grand nombre de branches, couverte d'une substance blanche approchante de la laine & sans piquans. Ses feuilles sont garnies de longues pointes fort dures, larges, dentelées, longues d'un pié ou d'un pié & demi, mais étroites, couvertes d'un duvet par dessous & vertes par-dessus. Elles composent comme quatre rangs de feuilles dentelées, éloignées les unes des autres, les deux rangs de dessus sont plats & égaux & les autres élevés. Les tiges portent à leurs sommets un grand nombre de têtes rondes, écailleuses, armées de pointes & couvertes d'une grande quantité de duvet blanc & délié, & produisent de leurs sommités des fleurs de différentes couleurs, sous lesquelles est une pulpe blanche, d'un gout aromatique fort agréable. Sa semence est oblongue, luisante, gluante, de couleur de cendres, striée, médiocrement applatie, douce & enfermée dans une espece de laine. La racine est épaisse, d'un gout aromatique agréable, de même que la tige & les feuilles, si l'on en excepte une substance blanche, seche & insipide. Lorsqu'on sépare les têtes des tiges, il en sort un suc laiteux. Cette plante croît sur le bord des champs, dans les prairies, dans les lieux montagneux & incultes. Elles fleurit aux mois de Juillet & d'Août, & tire son nom d'*Eriocephalus* de ἔριον, laine & κεφαλὴ, tête. On l'appelle aussi *Corona fratrum*, parce que ses branches qui sont toutes d'une égale hauteur & chargées de leurs têtes, entourent celle qui est sur le sommet de la tige, de la même maniere que les Moines entonrent pour l'ordinaire leur Abbé ou Prieur. Quelques-uns font cuire ces têtes dans l'eau avant qu'elles soient en fleurs, les assaisonnant avec du beure, & du poivre comme les artichauds, & en font un service de table. Rieger.

Borelli dit que son suc ou ses feuilles pilées, guérissent les cancers du nez, & des mamelles : il l'appelle *ornipodon*, & en recommande l'usage dans ces sortes de cas. Tournefort, *Histoire des Plantes.*

24. Acarna, Offic. *Acarna Theophrasti*, Ger. 1012. Emac. 1175. *Acarnà major caule non folioso*, C. B. 379. Park. 996. *Acarnæ similis carduus polyacanthus*, Leon di Cardi Maschio. *Casabonæ*, Chab. 356. *Polyacanthus Casabonæ acarnæ similis*, J. B. 3. 92. Raii Hist. 1. 315. *Carduus polyacanthus folioso caule, acarna dictus*, Hern. Cat. 120. *Carduus polyacanthus caule non folioso acarna major dictus*, Pluk. Almag. 85. *Carduus cæruleus procerior, spinis ternis per intervalla foliorum marginibus donatus*, Hist. Oxon. 3. 159. *Carduus seu polyacantha vulgaris*, Elem. Bot. Tourn. Inst. 441.

Ce *chardon* croît naturellement en Italie, mais on ne lui attribue aucune vertu médicinale.

25. *Carduus, canescens, aculeis flavescentibus munitus. Acarnæ similis, flore purpureo, chamæleon salmanticensis Clusii.* J. B. 3. 91. *Cnicus, polycephalus, canescens, aculeis flavescentibus munitus*, T. 451. *Chamæleon, salmanticensis*, Clus. H. 154. *Acarna, major, caule folioso.* C. B. 379. H.

26. La vingt-sixieme espece de Boerhaave est le *chamæleon niger, umbellatus, flore cæruleo hyacinthino*, que Dale prétend être une espece de cartame. Voyez *Carthamus*.

27. *Carduus, humilis, aculeatus, ptarmicæ Austriacæ foliis*, Triumf. 96. *Carduus stellatus, foliis integris, flore purpureo*, H. R. Park. *Carduus stellatus, leucoii lutei foliis.* A. R. Par. 69. *Carduus, leucoii folio.* M. H. Blæs. *a. Semina huic pappo carentia.*

28. *Carduus, mollior.* Clus. H. 150. *b.*

29. *Carduus Creticus, tomentosus, folio acanthi, flore magno purpurascente.* T. C. 31. *b.*

30. *Carduus, Hispanicus, altissimus.* Salvad.

31. *Carduus, orientalis, folio acanthi candidissimo, flore parvo, suaverubente.* T. C. 31. *b.*

32. *Carduus, leucographus, purpureus, capitulis acutissimis, ferocissimis, spinis eminentibus subtus circumdatus.* H. C. *Est flore albo. a.*

33. *Carduus, palustris.* C. B. Pin. 377. Prodr. 156. Park. *Carduus, polyacanthos*, 3. Ger. *Carduus spinosissimus, erectus angustifolius, palustris.* M. H. 3. 153. *b.*

Dale met au nombre des *chardons* le

Acanus, Offic. *Acanus Theophrasti*, Park. 975. Raii Hist. 1. 314. *Carduus latifolius acinos obsoletæ purpuræ ferens*, C. B. 380. *Chardon de Theophraste.*

Il croît en Crete ; on mange ses jeunes pousses, mais on ne lui attribue aucune vertu.

Carduus altilis ; c'est l'artichaud. Voyez *Cinara*.

Carduus benedictus, *chardon-béni*. Voyez *Cnicus*.

Carduus Brasilianus, *foliis aloes*. Voyez *Ananas*.

Carduus chrysanthemus est le *scolymus* de Théophraste. Voyez ce mot.

Carduus domesticus ou *Sativus*. C'est l'artichaud. V. *Cinara*.

Carduus fullonum, est le *chardon* à carder dont se servent les Ouvriers en drap. Voyez *Dipsacus*.

Carduus stellatus. Voyez *Calcitrapa*.

Carduus *stellatus luteus foliis cyani*, est la *jacea stellata ; spina solstitialis dicta, foliis cyani.*

Carduus veneris ; c'est le *dipsacus*. Voyez ce mot.

Carduus xeranthemus, est l'épithete de quelques especes de carline. Voyez *Carlina*.

CAREBRAIA,

CAREBARIA, καρηβαρία, de κάρα, *tête*, & βάρος, *pesanteur*; pesanteur de tête incommode & quelque peu douloureuse.

CARENA; la vingt-quatrieme partie d'une goutte. RULAND.

CARENUM, κάρηνον, *la tête*. GALIEN.

CARETTI. Voyez *Bonduch*.

CAREUM, *carvi*.

CARICA, *figue*, mais plus communément celle qui est seche.

CARICUM, καρικὸν; remede cathérétique qui déterge les ulceres sordides & consume les chairs superflues. *Hippocr. de Ulceribus*. Il est préparé avec l'hellébore noir, la sandaraque, la batiture de cuivre, le plomb lavé, le soufre, l'orpin & les cantharides, que l'on mêle ensemble & qu'on réduit en forme liquide avec de l'huile de cedre. On y ajoute quelquefois du pié de veau en décoction, en suc ou en poudre avec du miel. Ce même remede en poudre est composé des mêmes ingrédiens: mais on en retranche l'huile de cedre & le miel. On n'y emploie souvent que l'hellébore noir & la sandaraque. Galien dans son *Exegesis* en donne cette définition: Καρικὸν τι ἔδεσμα ἔτως ὀνομάζει ὡ ἡ τὴν σκευασίαν ἐν τῷ περὶ ἑλκῶν γράφει. Foesius croyant qu'il y a de l'erreur dans ce passage, substitue au mot ἔδεσμα, qui signifie quelque chose bon à manger, σκεύασμα, « préparation, » ou ἄλειμμα, « onguent, » ou tel autre mot semblable, & pour lors on doit traduire ainsi ce passage. Le *caricum* est une espece de composition médicinale, ainsi appellée par Hippocrate, qui en donne la préparation dans son Livre des ulceres. Quelques-uns écrivent *carycum*, & croyent que ce mot vient de κάρυον, *noix*: mais ils se trompent, car il n'est point question de ce fruit. Καρικὸν est encore une huile dont parle Athenée, *Lib. II*.

CARIDES, καρίδες, *chevrettes*. GALIEN.

CARIES, *carie*; maladie des os. Voyez *Os*.

CARIM-CURINI, H. M. *Frutex Indicus spicatus, floribus galeatis, vasculo bivalvi dicocco*. C'est un arbrisseau des Indes qui porte des fleurs en casque, d'un bleu verdâtre, en épis, & dont le fruit est partagé en deux cellules dans chacune desquelles est une semence plate, arrondie & terminée en pointe comme un cœur. Lorsque cette semence est mûre elle est jaunâtre ou d'un rouge pâle, raboteuse, surtout quand elle est seche & tout-à-fait insipide.

Sa racine est fibreuse, blanchâtre & couverte d'une écorce amere. Sa décoction appaise les douleurs de la goute; cuite avec de l'huile & du beure, elle augmente les forces; pilée & prise dans de l'huile de *Sirgelim*, elle modere les douleurs que cause la goute. La décoction de ses feuilles & de sa racine brise le calcul; ses feuilles ont la même vertu lorsqu'on les applique sur le ventre après les avoir pilées. Leur suc exprimé sert au même usage; leur décoction guérit la dysurie, & leur infusion dans l'eau chaude appaise la toux & les douleurs du calcul. Elle produit le même effet lorsqu'on en fomente le ventre.

BEM-CURINI, H. M. *Frutex Indicus spicatus, florum pediculis brevioribus*. Cette plante ne differe de la précédente que par les feuilles & le vaisseau qui renferme la semence.

La décoction de la racine est bonne pour les fievres & les maladies de la tête. Ses feuilles frittes dans l'huile, pilées ensuite & appliquées sur les ulceres, ont la vertu de les consolider. RAY, *Hist. des Plant. p.* 1709.

CARIMPANA, espece de palmier. Voyez *Palma*.

CARINA, est le nom que les anciens Botanistes donnoient aux écorces dures & osseuses qui recouvrent les fruits, comme celles des noix. Les modernes donnent maintenant ce nom à une cavité terminée à ses deux extrémités par des angles aigus, représentant à peu près celle d'un navire. Ainsi le pétale inférieur des fleurs légumineuses porte le nom de *carina*. On désigne par ce nom dans quelques plantes de l'espece des *gramen* ce sillon creusé en angle aigu qui se trouve dans la longueur de leurs feuilles; & ces feuilles ainsi creusées s'appellent en Botanique carinées, *carinatæ*. On entend aussi quelquefois par le mot *carina* cette éminence sillonée que l'on voit au revers des feuilles, & qui les divise par le milieu dans toute leur longueur sous la forme d'une nervure saillante. RIEGER.

CARINA est un terme employé par Malpighi pour signifier les premieres parties qui se réunissent pour former l'épine du dos d'un poulet dans le tems de l'incubation.

CARIUM TERRÆ, *chaux*. RULAND.

CARLINA, *Carline*.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est ordinairement radiée & il s'éleve de son disque un grand nombre de fleurons portés sur des embryons; mais les principaux pétales qui naissent de la couronne ne sont attachés à aucun embryon. Le calyce de la fleur est large, épineux & contient les embryons, qui se changent ensuite en des semences couvertes d'un duvet, & séparées l'une de l'autre par une feuille pliée en goutiere.

Boerhaave fait mention de sept especes de *carline*.

1. CARLINA, *Chamæleon albus, carlina*, Offic. *Carlina; sive χαμαιλέων λευκὸς, Dioscoridis. Carline blanche de Dioscoride à fleur rouge*, Ger. Emac. 1157. Ger. 995. *Carlina humilis*, Park. Theat. 968. Raii Hist. 1. 288. *Carlina acaulos magno flore*, C. B. 380. Tourn. Inst. 500. Boerh. Ind. A. 101. *Carlina caulifera vel acaulis*, J. B. 3. 64. *Carlina, carolina*, Chab. 353. *Carlina major*, Schw. 39. *Carduus xeranthemos flore albo ampliore acaulis*, Hist. Oxon. 3. 162. *Caméléon blanc*.

Les feuilles de cette plante sont longues, étroites, découpées profondément & garnies de pointes dures & fort piquantes. Elles sont couchées à terre & environnent une tête large sans tige, orbiculaire, épineuse & garnie de feuilles. Elles soutiennent des fleurs radiées de couleur blanche ou purpurine, disposées autour d'un tuyau qui passant dans le duvet renferme un grand nombre de petites graines oblongues, garnies de poils blancs. Sa racine est longue & épaisse, d'un rouge brun en dehors, blanche en dedans & d'un gout fort & aromatique. Elle croît en Allemagne & dans plusieurs autres pays, & fleurit au mois de Juillet.

Sa racine qui est la seule de ses parties que l'on emploie en Medecine est estimée sudorifique, alexipharmaque & bonne contre toutes les maladies pestilentielles & même contre la peste. Elle est aussi diurétique, bonne pour l'hydropisie, pour exciter les regles & pour les maladies hypocondriaques. On en use rarement en Angleterre. MILLER, *Bot. Offic.*

Plusieurs personnes croyent que Dioscoride & Pline n'ont donné à cette plante le nom de *caméléon* qu'à cause de la variété de ses feuilles qui sont vertes, blancbâtres, bleues & quelquefois rouges. Elle est appellée ἰξία, (*ixia*) d'une espece de glu qui croît sur ses racines & que l'on emploie à la place du mastic; car ἰξία signifie de la glu. Les Allemands l'appellent *Eber Wurtzel*, c'est-à-dire, racine de sanglier, parce que cet animal aime extremement ses racines, & non point à cause qu'elle les fait mourir; car l'expérience prouve le contraire. Pontedera croit qu'on a confondu cette plante avec le *caméléon* de Dioscoride, & que c'est plutôt une espece de *leucanthe* ou épine blanche. « La *carline*, dit « cet Auteur, est une plante fort estimée des Medecins. « Sa racine a un gout aromatique, mêlé de quelque « douceur, & l'on en fait beaucoup de cas à cause des « vertus qu'elle possede contre la peste, le poison & les

« fievres malignes. Elle contient beaucoup de parties « volatiles ; ce qui fait qu'elle chasse la matiere mor- « bifique par la transpiration, & qu'elle procure du « soulagement dans l'anasarque, dans les maladies hy- « pocondriaques & les foiblesses d'estomac. » Philippe Mélanchton, à ce que rapporte Bauhin, se délivra des douleurs qu'il ressentoit dans les hypocondres par l'usage de cette plante. Amatus Lusitanus, sur Dioscoride, recommande les têtes de *carline*, dépouillées de leurs piquans, mondées & confites avec du sucre, comme un remede excellent pour les foideurs de l'estomac. Jean Langius, *Medicinalium Epistolarum Miscellanea*, nous apprend que ce remede est fort usité chez les Italiens. Ray dit, après Gesner, que les petites têtes charnues de la *carline*, lorsque le calyce, les fleurs & les semences en ont été séparées, fournissent une nourriture aussi agréable qu'excellente, lorsqu'on les fait cuire dans l'eau avec du beure, du sel & du poivre, de la même maniere que les artichaux. Bodæus rapporte, que les habitans de la Savoye & du Piémont font cuire les têtes de *carlines* avant qu'elles soient en fleur, après en avoir séparé les plus grosses feuilles & les petites lames qu'elles renferment, & coupé leur fonds par tranches, avec du sel, du beure & du poivre, comme les navets. Ce même Auteur assure qu'étant ainsi préparées, elles sont plus délicates & plus agréables au palais que les culs d'artichaux. Les Suisses & les Habitans des Pyrenées, à ce que rapporte Valentini, mangent les têtes & les racines de *carline*. On garde la racine de cette plante dans les boutiques : mais il faut, pour être bonne, qu'elle soit récente, entiere, bien seche, douce, & d'une odeur aromatique agréable. On peut l'employer utilement dans les cas où la nature a besoin d'être animée, pour se débarrasser des matieres excrémentitielles dont elle est surchargée. Il paroît par-là qu'elle doit être bonne pour lever les obstructions, exciter la transpiration, provoquer les regles & l'urine, & tuer les vers par son amertume. On la donne pour l'ordinaire en poudre, depuis un demi-scrupule jusqu'à demi-dragme, dans un véhicule convenable à la nature de la maladie, ou au tempérament du malade.

On l'ordonne encore dans les décoctions & les infusions, & on la joint ordinairement à la pariétaire d'Espagne pour les paralysies, surtout pour celles de la langue. On en donne dans les tems de peste, une dragme en poudre dans du vin, tant pour se garantir de cette maladie que pour la guérir. Quelques-uns en donnent pour cet effet aux bestiaux, surtout aux pourceaux, dans la persuasion qu'elle est efficace contre la contagion pestilentielle. Je ne déciderai point si étant portée en forme d'amulete, elle est aussi utile qu'on le prétend pour la peste. Les paysans de la haute Allemagne donnent de cette racine à leurs chiens pour les rendre plus courageux & plus voraces, parce qu'en aiguillonnant les vaisseaux, elle accélere la circulation des humeurs & rend l'animal plus intrépide. Cette circonstance peut nous servir à rendre raison de l'observation qu'a faite Van-Helmont, que la *carline* dissipe le sommeil & prévient l'assoupissement. Sa décoction dans du vinaigre est estimée propre pour guérir la gale, les dartres & les autres maladies de la peau les plus difficiles à guérir. Elle passe aussi pour appaiser le mal de dents. Supposé que l'expérience confirme ces effets, on peut les attribuer à la nature aromatique, acre, résolutive & apéritive de cette racine. Il est un peu plus difficile de comprendre pourquoi ceux qui mâchent ou qui portent cette racine avec eux, deviennent plus forts dans le tems que ceux qui en sont près s'affoiblissent. Valentini dit à ce sujet, « qu'on doit attribuer cette foiblesse à l'odeur « de la racine que ces personnes ne peuvent endurer, & « que ceux au contraire qui la mâchent, se trouvent forti- « fiés par sa qualité aromatique qui excite le mouvement « des esprits animaux. » Il est pourtant certain que son odeur cause à plusieurs personnes par sa violence, de fâcheux maux de tête, des vertiges & des nausées, comme Boecler l'a observé. On voit par-là d'où vient qu'Hoffman (*Clavis Schroder*) assure avoir souvent observé dans la pratique, que le bouillon dans lequel on en a fait cuire, excite le vomissement dans quelques personnes. C'est encore son acrimonie qui fait qu'elle tue les souris, lorsqu'on en mêle avec de la farine. Mais il paroît qu'Hoffman a tiré cette circonstance de Pline, qui attribue la même vertu au *caméléon*.

2. *Carlina caulescens, flore magno albente*, Cod. Med. 28. Tourn. Inst. 500. Boerh. Ind. A. 101. *Carlina caulescens magno flore*, C. B. Pin. 380. Elem. Bot. 401. Rupp. Flor. Jen. 172. Volck. Flor. Nor. 87. Buxb. 57. *Carlina caulifera*, J. B. 3. 64. Raii Hist. 1. 288. *Carlina caulescens*, Park. Theat. 968. *Carduus xeranthemos, flore albo caulescens*, Hist. Oxon. 3. 162. *Carline noire, Carline des Alpes.*

Elle a les mêmes vertus que la *carline* sans tige, *carlina acaulos*, à laquelle on substitue sa racine.

3. *Carlina sylvestris*, Offic. Raii Hist. 1. 288. *Carlina sylvestris major*, Ger. 997. Emac. 1159. Park. Theat. 969. Mer. Pin. 22. *Carlina sylvestris vulgaris*, Clus. Hist. 156. Tourn. Inst. 500. Elem. Bot. 401. Dill. Cat. Giss. 167. Boerh. Ind. A. 101. *Carlina sylvestris quibusdam, aliis atractylis*, J. B. 3. 81. Chab. 353. Raii Synop. 3. 175. Buxb. 58. *Carlina scandens*, Wedel. 175. *Cnicus sylvestris spinosior*, C. B. Pin. 378. *Heracantha*, Rupp. Flor. Jen. 172. *Carduus Vulgaris*, Merc. Bot. 1. 27. Phyt. Brit 23. *Carduus Xeranthemos vulgaris annuus*, Hist. Oxon. 3. 162.

Ses vertus passent pour être les mêmes que celles de l'espece précédente. Wedelius la recommande pour le mal de tête. DALE.

4. *Carlina sylvestris, flore aureo perennis*, H. L. *Carduus xeranthemus vulgaris annuus*, M. H. 3. 162. *Cnicus sylvestris spinosior, flore aureo perennis*, H. R. Par. 54. 64.

5. *Carlina sylvestris minor, Hispanica*, Clus. 14. 157. *Acarna flore luteo patulo*, C. B. P. 379. *Carduus, Carlina minor sylvestris Clusii, flore luteo*, J. B. 3. 84. *Carduus xeranthemos, flore luteo, patulo Hispanicus perennis*, M. H. 3. 162. H.

6. *Carlina flore purpuro-rubente patulo*, T. 500. *Carlina annua purpurea Monspeliensium*, Bot. Monsp. *Acarna, flore purpureo rubente patulo*, C. B. P. 379. *Carduus xeranthemos, flore purpureo rubente patulo*, M. H. 3. 162. *Acanthoides parva apula*, Col. 1. 29. *a. b.* H.

La septieme espece de *carline* dont parle Boerhaave, est la *Carlina patula atractylidis, folio & facie* : mais on en a parlé ci-devant comme d'une espece de chardon.

CARMEN, ἔπος, ἐπῳδή ; c'est proprement un poëme : mais chez les superstitieux, c'est la même chose qu'*incantatio*, c'est-à-dire, un charme ou enchantement que l'on fait ordinairement en prononçant certains vers. Voyez *Amuleta*.

CARMES (*Eau des*) Cette eau est connue aujourd'hui dans toute l'Europe par ses vertus singulieres. Elle est cordiale, propre pour animer les esprits, & pour procurer du soulagement dans la goute qui attaque l'estomac.

Les Carmes de Paris qui font un commerce considérable de cette *eau*, n'ont rien négligé pour en tenir la composition secrete : mais on est parfaitement informé que ces Religieux la composent de la maniere suivante.

Eau des Carmes, ou *Eau magistrale de Baume.*

Prenez *feuilles récentes de baume, quatre onces,*
écorce récente de citron, deux onces,

noix muscade,
semences de coriandre, } *de chaque*, *une once*.
clous de girofle,
canelle,
racine d'angélique de Boheme, } *de chaque*, *demi-once*;

Pilez les feuilles, pulvérisez les autres ingrédiens, & mettez-les dans une cucurbite de verre avec une quarte d'eau-de-vie, bouchez la cucurbite, & mettez le tout en digestion dans un lieu chaud pendant deux ou trois jours. Ajoutez-y ensuite une pinte de la meilleure eau de baume simple. Remuez ces drogues; adaptez un chapiteau à la cucurbite, & à celui-ci un récipient. Faites-les distiler au bain-marie, au moyen d'une chaleur suffisante, pour que les gouttes se suivent les unes les autres sans interruption, jusqu'à ce que les drogues contenues dans la cucurbite soient presque seches. Lorsque les vaisseaux seront refroidis, retirez l'eau du récipient, & gardez-la dans des bouteilles bien bouchées.

CARMIN; est une fécule ou une poudre d'un très-beau rouge foncé & velouté qu'on tire de la cochenille, par le moyen d'une eau dans laquelle on a fait infuser du *chouan* & de l'*autour*. Voyez ces mots.

La cochenille qu'on emploie dans cette opération, est une espece de cochenille sauvage que l'on trouve sur les figuiers d'Inde sans qu'on l'y ait apportée, comme dans les bois de la Province de Chiapa dans la nouvelle Espagne: mais cette cochenille qui vient ainsi d'elle-même, est de beaucoup inférieure à l'autre, & à plus bas prix.

Le *carmin* doit être en poudre impalpable & haut en couleur.

On l'emploie pour peindre en mignature, & pour faire les draperies rouges des tableaux de conséquence. Lemery, *des Drogues*. Voyez *Cochinilla*.

CARMINANTIA ou CARMINATIVA, *Remedes carminatifs*.

Quincy dit que l'on met les *carminatifs* au nombre des remedes bons pour les nerfs, parce que les vents occasionnent souvent de fâcheuses maladies dans les parties nerveuses, & que par conséquent on doit regarder tout ce qui peut les dissiper, comme extremement utile à ces parties.

Ce terme paroît étranger à un grand nombre de personnes, parce qu'il ne semble point assez exprimer l'efficacité médicinale des simples qui passent sous cette dénomination. Il a vraissemblablement pris naissance dans un tems où la Medecine étoit exercée par des Charlatans, qu'une ignorance profonde de cet Art, obligeoit d'intéresser la Religion en leur faveur, & qui n'étant point en état de guérir les maladies par l'usage des remedes ordinaires, avoient recours aux charmes & aux prestiges, pour en imposer aux simples, & cacher leur ignorance sous ces dehors imposans. On donna le nom de *carminatifs* aux moyens auxquels ils avoient recours dans la cure de certaines maladies, parce que le jargon dont ils avoient coutume de se servir pour rendre raison de l'opération des remedes qu'ils employoient, & dont ils étoient hors d'état d'expliquer les effets, étoit ordinairement en vers, que les Latins appellent *carmen*. Comme les remedes connus sous le nom de *carminatifs*, operent avec beaucoup de promptitude, & sont d'une efficacité surprenante dans plusieurs cas, puisqu'ils appaisent sur le champ les douleurs violentes que les vents occasionnent; on leur a, dis-je, donné le nom de *carminatifs*, comme s'ils opéroient par enchantement, leur effet paroissant trop prompt, pour qu'on puisse l'attribuer à une cause ordinaire.

Mais de quelque façon que ce terme se soit introduit dans la Medecine, l'usage a suffisamment déterminé sa signification; & tout le monde sçait à présent que les *carminatifs* sont des remedes qui chassent les vents. On n'aura pas de peine à concevoir la maniere dont ils operent, si l'on fait attention que toutes les parties du corps sont capables de transpiration.

Sanctorius, dans sa *Medecine Statique*, a démontré que les vents qui sont renfermés dans les intestins, ne sont autre chose qu'une matiere qui s'échape à travers les tuniques de l'estomac & des intestins. Cette même matiere peut aussi s'insinuer entre les différentes membranes des parties musculaires, & y séjourner pendant quelque-tems. Il s'ensuit donc que tout ce qui peut raréfier & artéanuer ces sortes d'amas de vapeurs, est propre à les chasser du corps, & conséquemment à dissiper les douleurs qui naissent de leur détention. Et comme toutes les substances connues dans la Medecine, sous le nom de *carminatifs*, sont chaudes & composées de particules extremement subtiles, il est aisé de concevoir comment le mélange de ces sortes de particules peut agiter & raréfier ces flatuosités, & en faciliter l'évacuation; sur-tout si l'on considere de quels secours peuvent être pour cet effet les sensations agréables, que ces remedes impriment dans les fibres, puisqu'elles ne peuvent que fortifier leurs ondulations toniques, au point de chasser entierement les vents qui y sont enfermés. Lorsque l'obstruction est légere, comme l'est pour l'ordinaire celle des intestins, à cause de l'issue que trouvent les vents tant par haut que par bas, leur raréfaction & leur explosion est souvent si subite, qu'elle approche de celle de la poudre à canon.

Toutes les substances comprises sous cette classe étant chaudes & discussives, on peut les employer fréquemment dans les compositions des cathartiques, sur-tout de ceux qui sont d'une nature violente; car l'irritation qu'ils causent seroit insupportable, si l'on n'avoit soin de l'adoucir par le moyen de ces sortes d'ingrédiens. On employe pareillement plusieurs de ces drogues dans les compositions des topiques discussifs, parce qu'elles échauffent, raréfient & atténuent les humeurs qui forment l'obstruction. Quincy.

Les remedes *carminatifs*, sont ceux qui chassent les vents des premieres voies, de l'estomac & des intestins, & qui appaisent les douleurs qu'ils occasionnent. De-là vient qu'on les appelle encore *Flatus discutientia*, ou remedes propres à dissiper les flatuosités; & telle est leur nature, qu'ils peuvent aussi détruire les spasmes des parties dont nous venons de parler. Cela étant, on peut mettre au nombre des *carminatifs* les *antispasmodiques*, dont les meilleurs sont ceux qui sont directement opposés à la cause connue des maladies. Lorsqu'il est question, par exemple, de corriger une acidité acrimonieuse, on doit employer les alcalis; & pour rendre la chose plus sensible par un exemple particulier, lorsque quelqu'un a pris une dose d'arsenic, on ne peut rien lui donner de plus propre pour prévenir ses effets, que l'huile de tartre par défaillance, qui est d'une nature tout-à-fait opposée à la sienne. Lorsque la maladie provient d'une cause froide & visqueuse, ou d'un flegme pésant & inactif, le malade ne doit attendre du soulagement que des remedes d'une nature chaude, tels que la mente, la camomile, l'absinthe, l'écorce d'orange, les bayes de genevrier, les quatre grandes & petites semences chaudes, leurs eaux & leurs huiles distilées, les autres liqueurs aromatiques, spiritueuses & balsamiques; en un mot tous les stomachiques chauds, que l'on comprend généralement sous le nom commun de *carminatifs*. Forestus *Lib. XVIII. Obs. Med.* 39. rapporte qu'un homme qui avoit l'estomac très-foible, ayant usé avec excès en Automne d'alimens flatueux, & bu du moût immédiatement après, fut attaqué d'une douleur d'estomac insupportable, accompagnée de l'enflure apparente de cette partie. Le malade fut cependant délivré de cette maladie en buvant de la biere dans laquelle on avoit fait bouillir de la camomile Romaine & commune, avec quelque peu de semences d'anis & de carvy.

Sylvius recommande aux jeunes Medecins le mélange suivant contre les flatuosités.

Prenez *Eaux de mente*, *de fenouil*, *de chaque deux onces.*
esprit de vin rectifié, ou *eau de vie de Matthiole*, ou *esprit carminatif de Sylvius*, *une once.*
du meilleur esprit de nitre, *vingt gouttes.*
laudanum solide, *trois grains.*
huile distilée de macis, *six gouttes.*
syrop de mente, *une once & demie.*

Mêlez.

On donnera à tems une cuillerée de ce mêlange au malade, & l'on en réiterera la dose aussi souvent que la violence des douleurs & des spasmes l'exigeront.

Etmuller recommande l'eau carminative de Managetta corrigée, qui est un composé de plusieurs végétaux aromatiques, arrosés avec un peu d'esprit de nitre, & distilés avec le vin ou l'esprit de vin. Mais ces sortes de remedes ne valent rien pour ceux dont les vents proviennent de la distension des vaisseaux que le trop de sang occasionne, de la pléthore, ou de l'usage des substances chaudes & acres. Boerhaave, *Chym. Vol.* 2.

Sylvius observe judicieusement que les sels aromatiques & volatils, que l'on prescrit généralement contre les vents, sont souvent nuisibles aux malades, parce qu'ils augmentent la chaleur violente du corps; & il est persuadé que de tous les remedes que l'on peut employer, il n'y en a point de meilleur que l'esprit de nitre, ou simple ou dulcifié, parce que non seulement il incise la matiere qui engendre les vents, & le flegme gluant, mais parce qu'il corrige encore l'acrimonie excessive de la bile. Boerhaave, *Chym. Vol. II.* Observations sur le Procédé 135. met l'esprit de nitre dulcifié, *Spiritus nitri dulcis*, à la tête des remedes qui ont la vertu de chasser les vents. Les *carminatifs* conviennent particulierement à ceux qui sont sujets aux vents & aux borborygmes, du nombre desquels sont les personnes incommodées de la rate, les hypocondriaques & les hysteriques, & les enfans dont l'estomac est dérangé par un lait acide.

L'effet des *carminatifs* est de chasser les vents par haut & par bas; car peu importe, dit Demetrius dans Seneque, *Epitr.* 91. qu'ils sortent par un endroit ou par l'autre. Les Stoïciens assurent, au rapport de Ciceron, 9. *Epist. ad Fam.* 22. que les pets n'ont rien de plus indécens que les rots. Mais les mœurs ont changé, & un homme qui suivroit aujourd'hui ces maximes, passeroit pour un vrai rustre. Les Arabes sur-tout sont extremement délicats sur cette matiere, & ce seroit un crime chez eux que de lâcher un vent en leur présence. *Memoires du Chevalier d'Arvieux.* Il s'ensuit donc que l'on doit restraindre l'usage des *carminatifs*, par rapport aux tems & aux lieux, puisqu'on n'a point encore publié jusqu'ici un Edit pareil à celui que Claude avoit dessein de donner, par lequel il permettoit à tout le monde de peter librement en compagnie, sur ce qu'un homme extremement modeste avoit couru risque de perdre la vie pour s'être retenu. *Sueton. in Claud.* Les Medecins qui n'ignoroient point de quelles conséquences fâcheuses la rétention d'un vent peut être suivie, ont ordonné plusieurs remedes pour les chasser, dont les uns sont internes & les autres externes; mais composés pour la plupart d'ingrédiens chauds, qui sont les plus opposés à la viscosité froide & pituitense qui les produit.

CARMOT, matiere dont la pierre Philosophale est composée. Castelli.

CARNABADIUM, καρναβάδιον, καρναβάδι, dans Myrepse est le même que *cuminum Æthiopicum*, comme il l'explique lui-même, *Antid.* 429. Simeon Sethi & quelques Grecs modernes, comme Fuchsius l'observe, appellent le *carnabadium*, *carvum*, & de-là vient que les copies Latines de Myrepse au lieu de *carnabadium*, portent *carvum*. Ceux-là se trompent qui traduisent *carnabadium* par *Doronicum*.

CARNEOLUS LAPIS, *Sardus*, *sarda*, *carneolus*, Offic. *Sardus*, *sarda*. Geoff. Prælect. 78. *Sardius lapis*, Schrod. 331. *Sardius lapis*, *sive corneolus*, Aldrov. Mus. Metall. 923. *Sardius*, *sive carneolus*, Boet. 230. *Sarda*, Laet. 60. Kentm. 48. *Corneolus*, *vel potius carneolus*, Worm. 92. Charlt. Foss. 35. *Carniolus*, Schw. 371. *Carneolus*, *sardius lapis*, *sardonyx*, Mont. Exot. 14. *Lapis sarda aut corniola*, *sanguinis diluti coloris*, Cap. Hort. Cath. Supp. 2. 50. *Cornaline.*

La *cornaline* est une pierre précieuse à demi transparente, de couleur de chair sanglante. On la trouve dans l'Isle de Sardaigne.

On la prescrit en poudre en boisson dans toutes les especes d'hémorrhagies; étant portée, elle passe pour réjouir le cœur, chasser la crainte, inspirer du courage, détourner les charmes, préserver du poison, & arrêter les hémorrhagies dans quelque partie du corps que ce soit. Liée autour du ventre elle empêche l'avortement. Dale *d'après Schroder*.

CARNICULA, c'est un mot dont Fallope, *Expos. de Ossib.* se sert au lieu de celui de *caruncula* pour signifier en particulier la chair qui entoure les dents & qui sert à les affermir. Castelli.

CARNIFEX, le vulcain spagirique ou le feu en matiere de pierre Philosophale. Castelli.

CARNIFORMIS ABSCESSUS, est un abscès dont l'orifice est dur, la substance ferme ou de consistance dure comme celle d'une coquille, peu élevée, mais large, étendue & entremêlée pour l'ordinaire de membranes, de fibres & de vaisseaux capilaires. Il se forme ordinairement aux endroits où les muscles recouvrent les articulations. Castelli *d'après Severinus*.

CARNIVORUS, σαρκοφάγος, qui dévore les chairs, est une épithete que l'on donne à la pierre d'*asso*. V. *Assius lapis*.

On donne le nom de *carnaciers* aux animaux qui se nourrissent de chair, pour les distinguer de ceux qui ne vivent que de végétaux.

CARNOSA CUTIS, le même, suivant Castelli, que *Panniculus carnosus*.

CARO, σάρξ, κρέας, *chair*. La signification de ce mot est trop connue pour avoir besoin d'explication. Il suffit seulement d'observer que les Anatomistes ne donnent ce nom qu'à la partie rouge ou ventre d'un muscle.

Caro en terme de Botanique est la pulpe ou chair d'un fruit.

CAROBA, *Siliqua dulcis*, *caroba*, *carantia*, Offic. Rand. Ind. 84. *Siliqua*, Mont. Ind. 19. Schrod. 4. 158. Chab. 89. *Siliqua edulis*, C. B. Pin. 402. Jons. Dendr. 381. Tourn. Inst. 578. Elem. Bot. 449. Boerh. Ind. A. 2. 38. *Siliqua dulcis*, Commel. Plant. Usu. 79. Mill. Cat. 148. *Siliqua dulcis sive vulgatior*, Park. Theat. 236. *Siliqua arbor sive carantia*, J. B. 1. 413. Raii Hist. 2. 1718. *Ceratia*, *siliqua sive ceratonia*, Ger. 1241. Emac. 1427. *Ceratio*, *sive siliqua dulcis & edulis*, Pluk. Almag. 97. *Ceratonica*, Herm. Cat. Hort. Lugd. Bat. 135. Dale. *Carouge.*

C'est un arbre qui croît dans la Sicile & dans le Royaume de Naples. Son fruit, dont on use fort rarement, est dessiccatif & astringent, & propre pour la toux & pour les maladies de l'estomac. Dale, *ibid*.

Le *carouge* est un arbre fort haut & dont les racines ont la figure d'une corne, ce qui leur a fait donner par les Grecs le nom de κεράτιον & κερατωνία, mots dérivés de κέρας, *une corne*. Pline assure que son follicule est

bon à manger & qu'il a la douceur du miel. Ce même Auteur & Dioſcoride nous apprennent qu'étant mangé verd il dérange l'eſtomac & lâche le ventre; au lieu que quand il eſt ſec il le reſſerre, fait du bien à l'eſtomac & provoque l'urine. Quoique tous ceux qui ont écrit ſur ce fruit aſſurent, dit Jean Baubin, qu'il reſſerre le ventre, j'ai néantmoins éprouvé le contraire à Veniſe où il eſt fort commun; car non-ſeulement il cauſe des nauſées, mais il purge encore auſſi fortement que la pulpe de la caſſe, ce qui le rend enſuite nuiſible à l'eſtomac. Ceux qui y ſont accoutumés s'en trouvent aſſez bien. Les Egyptiens, à ce que rapporte Proſper Alpin, tirent du follicule de cet arbre une eſpece de miel fort doux qni tient lieu de ſucre aux Arabes. Ils l'employent fréquemment dans les clyſteres & en font même avaler aux malades à deſſein de les purger, car il produit antant d'effet que la pulpe de caſſe. Ils en uſent encore intérieurement & extérieurement pour les inflammations des reins. Etmuller aſſure que le follicule eſt un remede excellent pour l'ardeur & les douleurs d'eſtomac.

Siliqua purgatrix, C. B. *Caroba*, *ſive ſiliqua ex Guinea purgatrix*, Park. Pona. Ital.

Cet arbre devient extremement grand en Guinée, & differe du précédent par la maniere dont il croît. Sa coſſe eſt courte, épaiſſe & recourbée, &, comme dit Pona, approchante de l'*anacardium*, appellé *cajous*, longue de trois pouces & de couleur brune comme le *carouge* ordinaire, mais d'un gout plus acre & plus brûlant.

Siliqua Africana, *fructu minore*. La coſſe de cette eſpece de *carouge* eſt trois fois plus petite que celle du *carouge* ordinaire & n'a rien de remarquable. Ray, *Hiſt. Pl.*

CAROENUM, καροινον, eſt, à ce que l'on croit un mot Latin dont les Grecs modernes ſe ſont ſervis pour ſignifier ce que les anciens appelloient σίραιον, (*ſiræum*) & ἕψημα, (*hepſema.*) Palladius s'en ſert, *Lib. XI. c.* 18. où parlant de la préparation du *defrutum carœnum* & du *ſapa* que l'on tire du moût, il dit que le *defrutum* eſt ainſi appellé à *defervendo*, à cauſe qu'il eſt fait avec le moût que l'on réduit en le faiſant bouillir à une conſiſtance convenable. Le *carœnum* eſt un moût cuit juſqu'à conſomption d'un tiers, & le *ſapa* cette même liqueur que l'on fait bouillir juſqu'à diminution des deux tiers. Marcellus Empiricus, *cap.* 26. met le *carœnum* au nombre des remedes qui ſont bons pour la pierre & les maladies des reius; & Myrepſe emploie ſouvent ce mot, & ſurtout dans l'antidote d'Adrien, *Antidot. cap.* 5. qu'il ordonne à ceux qui ſont ſujets à la ſciatique ou aux maladies des reins, de prendre dans du *carœnum.*

CAROLI, eſt un terme dont quelques Auteurs ſe ſervent pour ſignifier les puſtules vénériennes qui ſe forment ſur les parties naturelles, & que l'on appelle autrement *caries pudendorum* ou *chancres.*

CAROS, κάρος, eſt défini par Galien, *Comm. ad Aph.* 5. *Lib. V.* ἡ παντὸς τοῦ σώματος αἰφνίδιος ἀναισθησία καὶ ἀκινησία, « une privation ſoudaine de ſeotiment & de « mouvement qui affecte tout le corps. » Hippocrate exprime ſouvent cette affection par ἀφωνία; car, comme Galien l'aſſure, dans l'endroit que nous venons de citer, il lui eſt ordinaire d'appeller τοὺς ἐποσοῦν καρωμένους ἀφώνους, « ceux qui ſont affectés du *caros*, *aphoni.* » Voyez *Aphonia.*

Le même Auteur, *Lib. IV. cap.* 2. *de Locis Affectis*, nous dit, que le *caros* eſt une privation de ſentiment & de mouvement, ſans que la faculté de reſpirer ſoit du tout offenſée, & qu'elle eſt cauſée par une affection de la partie antérieure du cerveau ſeulement, ſon ventricule moyen ſouffrant auſſi à cauſe de la correſpondance des parties, juſqu'à troubler les fonctions de la faculté raiſonnable. Mais ſi le *caros* ou aſſoupiſſement, opprime la reſpiration au point que le malade ne puiſſe reſpirer qu'avec des grands efforts, comme il arrive à ceux qui ronfient en dormant, on l'appelle apoplexie, qui eſt ordinairement ſuivie par une paraplégie; au lieu qne le *caros* eſt ſuivi pour l'ordinaire d'une convaleſcence parfaite. Ce même Anteur dans ſon *Comment. II. in Prorrhet.* fait entendre que le κάρος eſt quelquefois pris pour un ſommeil peſant & profond, qu'il appelle βαθὺν καὶ δυσέγερτον ὕπνον, « un ſommeil profond dont il eſt « difficile de ſortir; » ce qui ſignifie que le cerveau eſt oppreſſé d'une trop grande quantité d'humeurs benigoes, qui ne ſauroient nuire par leur qualité, mais qui excitent un ſommeil profond & invincible, pareil à celui dans lequel tombent ceux qui ont trop bu. Il convient que cette eſpece de *caros* eſt quelquefois ſalutaire & qu'un tel ſommeil a fait beaucoup de bien à des malades qui avoient paſſé trois ou quatre jours ſans dormir. Il aſſure avoir vu des enfans qui ont dormi un ou deux jours entiers, & qui s'en ſont très-bien trouvés. Il y a auſſi un κάρος νοσώδης, « un *caros* qui eſt « une maladie, » & qui eſt toujours nuiſible. Il arrive lorſque le cerveau eſt ſurchargé d'une humeur froide viciée, ou d'un phlegme qui détruit ſes ſeoſations. Ce *caros* differe peu de la léthargie, il reſſemble au *coma* ou *cataphora*, & il eſt appellé δυσδιέγερτος κατάστασις, « un état dont il eſt difficile de ſortir, » comme Galien nous l'apprend dans l'endroit que nous avons déja cité; car, dit-il, ὅταν ὑπὸ φλέγματος ὁ ἐγκέφαλος ὑγρανθῇ καὶ ψυχθῇ, &c. « Lorſque le cerveau a été hu« mecté & refroidi par le phlegme & diſposé par là aux « affections léthargiques, il ſurvient un *coma*, que l'on « peut, ſi l'on veut, appeller *carus*. Quelques-uns lui « donnent ce nom lorſque le malade demeure pendant « quelque tems privé de ſentiment & de mouvement, « quoiqu'on le tourmente ou qu'on l'appelle à voix « baute, comme il arrive à ceux qui ont rcçu un coup « violent ſur les muſcles des tempes. Ce ſymptome « accompagne ſouvent les fievres, (κατὰ τὰς πυρετώδεις « νόσους ἐν ἐπισημασίαις) & rend les malades inſenſibles « aux piquures, aux coups & au bruit quelque violent « qu'il ſoit. » Le même Auteur, *Meth. Med. L. XIII.* diſtingue καταφορὰς βαθείας, « les inclinations violen« tes à un profond ſommeil, » qui ont pour cauſe une humeur froide qui n'eſt point putréfiée & qui ne ſont poiot accompagnées de fievre, en *apoplexie*, *caros* & *catoche*; car celles qui ſont jointes à la corruption de l'humeur froide & à la fievre, produiſent, dit-il, une léthargie. Cœlius Aurelianus, *cap.* 5. *Lib. III. Acut.* appelle le κάρος, *gravatio*; & Pline, *c.* 13. *L. XXV. gravedo.* Car comme Dioſcoride, *c.* 76. *L. IV.* dit des pommes de mandragore qu'elles ſont καρωτικὰ, qu'elles « diſpoſent au *carus*, » lorſqu'on les ſent ou qu'on en mange; de même Pline dit d'elles, *gravedinem etiam afferunt olfactu.* Erotien ſur Hippocrate, rend τὸ καρῶδες par καρηβαρία, ἢ καρωτικὸν, « une peſanteur de tête « ou ce qui diſpoſe au *caros* ou *ſopor*; » où il paroît avoir en vue ce paſſage des *Prorrhet. Lib. I.* 63. τὸ καρῶδες ἆρα γε πανταχοῦ κακὸν, « on doit conſidérer ſi une « diſpoſition à un profond ſommeil ou l'aſſoupiſſement « doivent toujours paſſer pour un mauvais ſigne. » Dans les *Coac.* αἱ μετὰ κάρου ἀφωνίαι, &c. « la perte de la voix « ſuivie du *caros*, ou d'un aſſoupiſſement profond, me« nace de convulſions. » Dans le *Liv. des Epid.* καρώδεα ὄμματα, ſont des yeux affectés d'un aſſoupiſſement ou du *caros*; & ἀτενίζοντες κεκαρωμένῳ ὀφθαλμοὶ ſignifie des yeux immobiles, ou fixés dans la tête & affectés d'un *caros.*

CAROSIS, κάρωσις, le même que *caros* dans Moſchion, *de Mulierum morbis.*

CAROTA. *Carrote.* Voyez *Daucus.*

CAROTICUS, adjectif de *caros*, *ſoporeux*, *endormi.*

CAROTIDES, καρωτίδες, de κάρα, la tête. Les arteres carotides, qui conduiſent le ſang à la tête, marquées par les chiffres 5. & 5. planche V. du II. Volume. Voy. *Arteria.*

CAROUM. On appelle ainſi le *carum*, *carvi.* Voyez *Carum.*

CARPASUS, κάρπασος, eſt une plante dont parlent

Dioſcoride, Pline, Galien & Paul Eginete, & dont le ſuc qui eſt appellé *opocarpaſon*, ou *opacarpathon*, paſſe pour être un poiſon très-violent. Paul, *Lib. V. cap.* 153. dit qu'il aſſoupit & ſuffoque ſur le champ, & qu'on doit employer pour prévenir ſes effets, les mêmes antidotes que contre la ciguë.

Les Botaniſtes modernes ignorent quelle eſt cette plante. Elle reſſembloit ſi fort à la myrrhe qu'on la prenoit ſouvent pour elle, & que l'on s'empoiſonnoit.

CARPENTARIA, eſt le nom de la *ſanicle*. Voyez *Prunella*. GERARD.

C'eſt, ſuivant Blancard, l'*herba Judaica*, qui eſt la ſeptieme eſpece de *ſideritis* de Ray.

Lemery dit que c'eſt la mille-feuille.

CARPESIUM, καρπήσειον, eſt un aromate dont il eſt ſouvent parlé dans les anciens, & qui paſſe pour avoir les mêmes vertus que la canelle. Les Arabes le confondent avec les cubebes. On ignore ce que c'eſt.

CARPHALEON, καρφαλέον, *ſec*. HIPPOCRATE.

CARPHUS, κάρφος. Les Auteurs Latins traduiſent ce mot par *fétu*. Il ſignifie dans Hippocrate, une paille, un atome, ou telle autre choſe ſemblable. Il dit que c'eſt un mauvais ſymptome, & un ſigne de phrénéſie lorſque dans les maladies aiguës, les malades épluchent ces petits corps de leurs couvertures, ou des murailles qui ſont auprès du lit. C'eſt auſſi une petite puſtule que l'on guérit, ſuivant Aétius, *Tetrabibl. I.* en la frottant avec la ſemence ſeche de mercuriale.

CARPIA, *Charpie*. BLANCARD.

CARPINUS, *le Charme*. GERARD.

CARPIO, Offic. *vel carpo*, Schrod. 5.326. *Cyprinus*, Aldr. de Piſc. 635. Bellon. de Aquat. 273. Geſn. de Aquat. 309. Charlt. de Piſc. 43. Jonſ. de Piſc. 111. Mer. Pin. 190. Raii Ichth. 245. Ejuſd. Synop. Piſc. 115. Rond. de Piſc. 2. 150. Salv. de Aquat. 91. *Carpa*, Caſſiod. *Carpe*.

Voyez l'Article *Alimenta*.

La *carpe* doit être choiſie groſſe, graſſe, bien nourrie, qui ne ſoit point trop jeune, & qui ait été priſe dans les rivieres, préférablement à celle qui habite dans les étangs.

Elle eſt fort facile à digérer; elle nourrit médiocrement, & elle produit un aſſez bon aliment.

Quelques Auteurs prétendent que ſa chair contient beaucoup de ſucs lents, viſqueux & groſſiers; cependant on en uſe très-communément, & il eſt rare qu'elle produiſe des mauvais effets.

Elle contient beaucoup d'huile, de phlegme & de ſel volatil.

Elle convient en tout tems à toute ſorte d'âge & de tempérament.

La *carpe* eſt un poiſſon d'eau douce trop connu pour en faire ici la deſcription. On le trouve dans les rivieres, dans les étangs & dans les marais : il n'habite point dans la mer, comme le rapporte Pline, *Lib. IX. cap.* 16. Quand il eſt dans un endroit où il trouve abondamment de quoi manger, il croît à une grandeur conſidérable. Quelques Auteurs rapportent qu'on en avoit vu dans de certains lacs qui avoient juſqu'à deux piés de long. Il multiplie beaucoup, & il ſe trouve preſque partout en grande quantité. Il ſe nourrit d'herbe, de boue & de limon; & c'eſt peut-être ce qui a fait dire à quelques perſonnes, qu'il produiſoit un mauvais aliment. Il vit fort long-tems, on en tire la preuve de ces grandes & groſſes *carpes*, qui ſont aſſez ſouvent dans les foſſés des Villes, & qu'on y garde par rareté. Geſner dit avoir connu un homme très-digne de foi, qui lui avoit aſſuré en avoir vu une de cent ans.

Rondelet rapporte que les *carpes* ſe peuvent quelquefois produire d'elles-mêmes, apparemment par une ſimple corruption de quelque matiere; & il aſſure pour prouver ſon ſentiment, qu'il a vu des *carpes* dans des creux de montagnes remplis uniquement d'eau de pluie. Cependant n'en déplaiſe à cet Auteur, il eſt impoſſible que ce poiſſon auſſi-bien que tous les autres puiſſe être produit de la maniere qu'il l'entend, & qu'il prenne naiſſance dans un lieu, ſans qu'une *carpe* mâle & femelle la lui aient donnée. Pour ce qui eſt du fait qu'il rapporte, je ne me donnerai point la peine de l'expliquer, puiſque l'on peut douter de ſa vérité.

La chair de la *carpe* étant naturellement aſſez molle, & chargée d'humidités phlegmatiques, ce poiſſon ne doit point être choiſi ſi jeune, parce qu'à meſure qu'il avance en âge, ſes humidités trop abondantes ſe diſſipent par la fermentation continuelle de ſes humeurs, & ſa chair devient plus ferme, d'un meilleur gout & plus ſalutaire. Auſſi eſtime-t-on beaucoup ces groſſes & belles *carpes* qui ſont aſſez vieilles & d'une couleur jaunâtre. On fait encore plus de cas de la *carpe* mâle que de la femelle, parce que ſa chair eſt plus ferme & d'un meilleur gout. Enfin, le tems de l'année où l'on prétend que les *carpes* ſont meilleures, eſt dans les mois de Mars, de Mai & de Juin.

On trouve dans la tête de la *carpe* un os pierreux, qui eſt eſtimé propre pour pouſſer par les urines, pour atténuer la pierre des reins & de la veſſie, pour arrêter le cours de ventre, & pour abſorber les humeurs acres & acides.

Le fiel de la *carpe* éclaircit la vue.

La tête de la *carpe* eſt la meilleure de toutes ſes parties, à cauſe de la langue qui eſt d'un gout très-délicat. LEMERY, *Traité des Alimens*.

CARPOBALSAMUM, de καρπὸς, *fruit*, & βάλσαμον, *baume*. Eſt le fruit de l'arbre qui produit le baume. Voyez *Balſamum*.

Les Egyptiens, à ce que rapporte Proſper Alpin, employent le *carpobalſamum*, aux mêmes uſages que le baume, bien qu'il ſoit moins efficace. La doſe eſt de deux dragmes dans la décoction de ſpicnard. On s'en ſert auſſi dans les fumigations pour les maladies de l'uterus qui proviennent d'une cauſe froide. Les Européens n'employent le *carpobalſamum* que dans la thériaque de Veniſe, & dans le mithridate, & pour l'ordinaire même, on lui ſubſtitue les cubebes & les baïes de genevrier.

CARPOS, καρπὸς, *ſemence* ou *fruit*.

CARPUS, καρπὸς. Le *carpe* ou le *poignet*. Voyez *Brachium*.

CARSIA. Johnſon traduit ce mot par *Aqua ſalis panis*.

CARTHAMUS, *cartame* ou *ſafran bâtard*.

Voici ſes caracteres.

Cette plante a la plupart des caracteres du chardon, mais ſa ſemence n'eſt jamais couverte de duvet. MILLER, *Dictionn.*

Boerhaave ne compte que trois eſpeces de cette plante.

1. CARTHAMUS, *Cnicus*, Offic. *Carthamus ſive Cnicus*, J. B. 3. 79. Ger. 1006. Emac. 1169. Raii Hiſt. 1. 302. Synop. 88. *Carthamus officinarum*, *flore croceo*, Tourn. Inſt. 457. Boerh. Ind. A. 139. *Cnicus ſativus*, *ſive carthamum officinarum*, C. B. 378. Hiſt. Oxon. 3. 145. *Cnicus ſive carthamus ſativus*, PARK. 259. *Cnicus*, *cnecus*, *carthamus*, Chab. 354. *Carduus ſativus*, *Cnicus ſeu carthamus dictus*, PLUK. Almag. 82. *Safran bâtard*.

C'eſt une plante annuelle dont la racine eſt petite, ligneuſe, & ne pénetre pas fort avant dans la terre. Les feuilles inférieures ſont très-larges, longues & mouſſes. Ses tiges ont deux ou trois piés de haut, elles ſont anguleuſes, ſans piquans, diviſées vers le haut en pluſieurs rameaux, & couvertes de petites feuilles d'un pouce de large ſur deux de long, pointues & couvertes d'un petit nombre de pointes peu dures. Ses fleurs naiſſent aux ſommets des branches, elles conſiſtent en

des têtes écailleuſes, armées d'un petit nombre de piquans, qui laiſſent paroître en s'épanouiſſant un bouquet de fleurs à pluſieurs fleurons, d'un jaune foncé, ou de couleur de ſafran. Quand ſes fleurs ſont tombées il leur ſuccede des ſemences blanches, anguleuſes, oblongues, étroites à l'une de leurs extrémités. On la ſeme dans les champs & dans les jardins, & elle fleurit au mois de Juillet. On ſe ſert de la fleur de cette plante pour teindre la ſoie. Sa ſemence eſt ſeule d'uſage dans les boutiques.

Elle paſſe pour un violent purgatif, & pour évacuer la pituite par haut & par bas, ce qui la rend propre pour debarraſſer les poumons, & pour ſoulager les phthyſiques. Elle eſt auſſi fort utile pour la jauniſſe, quoiqu'on n'en faſſe preſque plus uſage. Miller, *Bot. Off.*

La ſemence du *cartame* ou *ſafran bâtard* eſt d'uſage en Medecine. On doit la choiſir groſſe, bien nourrie, mûre, récente & parfaitement ſeche. Quelques impoſteurs ont trouvé le ſecret de préparer les ſemences de melon & de concombre, de telle ſorte qu'elles reſſemblent à la ſemence de *cartame* mondée. Mais pour ne point s'y tromper, on ſe ſouviendra que la véritable ſemence de *cartame* eſt ronde à une extrémité, pointue de l'autre, & moins blanche que celle du melon & du coocombre. Pauli veut qu'avant d'employer cette ſemence, & d'en ôter l'écorce, l'on s'aſſure de ſa bonté. « Celle, dit-il, qui va au fond de l'eau eſt de bonne qualité, mais celle qui nage deſſus ne vaut abſolument rien. » Voici ce que dit Diſcoride de ſes vertus & de ſes uſages : « Le ſuc exprimé des ſemences pilées, donné avec du miel & de l'eau, ou avec du bouillon de volaille, purge les inteſtins, mais nuit à l'eſtomac. » On prépare avec ce même ſuc, des amandes, du nitre, de l'anis & du miel cuit, des gâteaux, qui tiennent le ventre libre. On doit partager ces gâteaux en quatre parties de la groſſeur d'une noix, & en prendre deux ou trois pour doſe avant ſouper.

Voici la proportion des drogues qui y entrent.

Preoez *cartame blanc, une pinte,*
amandes dont on a ôté la peau, trois onces,
anis, une pinte,
nitre, une dragme, avec la pulpe de trente figues.

Dioscoride, *Lib. IV. cap.* 82.

Le ſuc de ces ſemeoces caille le lait & lui communique une qualité extremement purgative. Suivant Gulielmus Pantinus dans ſon *Comment. ad Celſum.* « Quelques-uns caillent le lait avec la ſemence de *cartame* pilée, & après l'avoir coulé y ajoutent du ſel ou de l'eau de mer. Lorſque le lait eſt ainſi préparé il purge avec efficacité & devient une boiſſon fort agréable. On ne doit point y mettre du ſel lorſqu'on ne veut que purger les inteſtins, ou que le corps eſt rempli d'humeurs acres & corroſives. Cette préparation convient aux vieillards, aux enfans & à ceux dont l'habitude du corps eſt fort lâche, mais on doit la rendre plus draſtique quand les tempéramens ſont différens & les maladies violentes. » Hippocrate, *de Diæta, Lib. II.* oous apprend que le *Cnicus* eſt purgatif. Galien ſuivant Matthiole, *ad Dioſc.* aſſure qu'on n'emploie la ſemence du *cartame*, (*Cnicus*) qu'en qualité de purgatif. Paul Eginete, *Lib. VII.* la met au nombre des hydragogues. Sylvius fait la même choſe. Bauhin nous apprend que cette ſemence étant pilée & cuite dans du bouillon de viande ou de pois chiches, purge le phlegme & les humeurs viſqueuſes.

Ettmuller dit « qu'elle eſt propre dans les cas où les premieres voies ſont ſurchargées d'une mucoſité épaiſſe & viſqueuſe, dans les maladies de la poitrine, dans l'aſthme & dans la toux qui eſt occaſionnée par une matiere épaiſſe & ténace, ce qui l'a fait mettre au nombre des remedes qui évacuent le phlegme. » Ces ſemences purgent avec beaucoup de force, & cauſent par leur acreté & leur viſcoſité des tranchées violentes accompagnées de l'enflure du bas-ventre. De-là vient que les Medecins ont ſoin quand ils les employent d'en émouſſer la force avec des ſels ou des aromates, tels que le nitre, le ſel commun ou le ſel gemme, le gingembre, la ſemence d'anis, le cardamome ou la cannelle. Car ces drogues diſſolvent leur viſcoſité & les empêchent de s'attacher aux inteſtins avec autant de force qu'elles le feroient ſans cette précaution. Quelques-uns ont ſoin en préparant les décoctions dans leſquelles ces ſemences doivent entrer, de les enfermer dans un morceau de toile fine ou de mouſſeline, de peur qu'elles ne s'attachent aux inteſtins & ne cauſent une ſuperpurgation, uoe tenſion ou d'autres maladies ſemblables.

Lorſqu'on donne ces ſemeoces en ſubſtance, la plus forte doſe eſt de trois dragmes ; mais cela ne ſe pratique pas ſouvent, car on les donne pour l'ordinaire en forme d'une émulſioo qu'Etmuller prépare de la maniere ſuivante.

Prenez *ſemences de cartame, deux dragmes, ou entre trois & quatre.*

Donnez-leur la forme d'une émulſion purgative avec quelque eau aromatique, telle que celle de fénouil ou d'anis, ou avec la décoction des ſemences de fénouil ou d'anis.

Ajoutez-y,

d'eau de cannelle, une dragme.

Mêlez pour une doſe.

Cette émulſion eſt fort agréable & évacue efficacement la matiere peccante. On emploie ces mêmes ſemences dans les décoctions & dans les infuſions, depuis une once juſqu'à ſix dragmes, à deſſein de relâcher, mais cette méthode ne vaut rien. On en met pour l'ordinaire dans les lavemens lorſqu'il eſt beſoin de purger avec violence & de faire une révulſion de la tête dans les maladies de cette partie, le carus, l'apoplexie, la léthargie ; & cela au commencement de ces maladies. D'autres préparent un extrait de ces ſemences avec un menſtrue ſpiritueux, tel que les eaux ſpiritueuſes de ſemence d'anis ou d'écorce d'orange, ou l'eſprit de vin, ou celui d'anis modérément rectifié. La doſe de cet extrait eſt depuis un ſcrupule juſqu'à une dragme, ce qui ſuffit pour purger efficacement. On peut encore donner cet extrait ſous la forme de pilules. L'huile exprimée de cette ſemence eſt purgative lorſqu'on en oint le bas-ventre. Il paroît, je crois, par ce qu'on vient de dire, que dans les cas où ces ſemences produiſent l'effet qu'on déſire, elles agiſſeot par une qualité purgative réſolutive ; ce qui fait que les Auteurs les recommandent dans l'hydropiſie, la jauniſſe, la goute, la toux & pour exciter les regles. Sennert dans ſes *Inſtitutiones Medicæ*, obſerve fort bien, « que les ſemences du *cartame* évacuent l'eau & le phlegme par le vomiſſement & par les ſelles, ce qui les rend propres pour les maladies du foie, de la rate & de la poitrine, pour l'hydropiſie, la colique & l'aſthme. » Meſue, *de Re Medica*, obſerve encore la même choſe. Cette ſemence malgré ſa qualité purgative, ne produit aucun effet ſur les pies & les geais qui la recherchent avec avidité, ce qui lui a fait donner par Averroes le nom de *ſemen de papaga*, & par les Venitiens celui de ſemence *papagalli*. Les fleurs de cette plante ornent beaucoup les jardins.

Bauhin nous apprend après Tragus que le même Peuple emploie cette ſemence pilée en guiſe de ſauce, qu'elle donne une couleur de ſafran aux alimens & tient le ventre libre. Ses fleurs priſes au poids d'une dragme

ont une qualité purgative, & on les donne avec celles de souci dans les maladies de l'utérus & dans la jaunisse. Les Apothicaires mêlent ces fleurs avec les étamines du véritable safran pour en augmenter le poids. De-là vient qu'on a donné à cette plante le nom de *safran bâtard*. Mais il est facile de découvrir cette fraude par l'odeur qui est moins aromatique que celle du véritable safran. Suivant Matthiole, quelques-uns l'appellent en Italie *crocus saracenicus*, parce que les Paysans emploient sa fleur à la place du safran.

2. CARTHAMUS, *Africanus, frutescens, folio ilicis, flore aureo*. H. R. D.
3. CHAMÆLEON NIGER, Offic. Ger. Qnad. Descript. 997. Emac. 1160. Chab. 352. *Chamæleon niger verus*, Park. 970. *Chamæleon niger umbellatus, flore cæruleo hyacinthino*, C. B. 380. *Chamæleon niger Dioscoridis Maranthæ*, J. B. 3. 63. Raii Hist. 1. 314. *Carthamus aculeatus, carlinæ folio, flore multiplici dictus, capitulis pluribus minoribus cæruleis, corymbatim dispositis*, Hist. Oxon. 3. 159. *Caméléon noir.*

Cette plante croît dans la Grece & fleurit au mois de Juin. Sa semence qui est seule d'usage est oblongue, épaisse, de couleur brune par dehors & blanche en dedans. Elle est si acre que son suc brûle la peau, mais elle est extremement efficace pour déterger les ulceres malins. DALE *d'après Bellon. Epist. ad Clus.*

CARTILAGO, *Cartilage*. Le *cartilage* est une matiere blanchâtre, ou en quelque maniere de couleur de perle, qui revet les extrémités des os joints par articulation mobile, augmente l'étendue de plusieurs en maniere d'épiphyses, en unit quelques-uns fort étroitement, & n'a aucune adhérence ou connexion immédiate avec d'autres.

La substance des *cartilages* est plus tendre & moins cassante que celle de l'os, néantmoins avec l'âge elle s'endurcit quelquefois au point de devenir toute osseuse. Elle est souple, pliante, capable de ressort; ce qui fait qu'elle se remet facilement après avoir été comprimée ou pliée jusqu'à un certain degré, au-delà duquel elle se casse.

Tout ce que je viens de dire se trouve renfermé dans la courte définition que Charles Etienne en a donné dans son Anatomie. « Le *cartilage*, dit-il, est une partie du « corps appellée avec raison simple ou similaire, plus « dure que nulle des autres, & plus molle que les os, « blanche, unie, polie, souple & flexible. Elle est plus « ou moins ténace dans la plupart des *cartilages*, tou« te son épaisseur paroît sans cavité, cellule ou poro« sité sensible, excepté des conduits très-fins pour le « passage des petits vaisseaux. »

Les *cartilages* dont il est ici question, sont différens entre eux par rapport à leur étendue, leur figure, leur situation & leur usage. On les peut tous ranger sous deux classes générales. La premiere renferme ceux qui sont intimement unis aux os; la seconde, ceux qui n'y sont pas immédiatement attachés.

Les *cartilages* de la premiere classe, ou ceux qui sont intimement unis aux os sont de quatre sortes.

Il y en a qui de part & d'autre encroûtent les articulations mobiles & les coulisses ou passages des tendons. Ils sont fort polis & glissans.

Il y en a qui unissent tout-à-fait les os; les uns avec fermeté qui ne permet aucun mouvement sensible, comme dans la symphyse qui unit ensemble les os pubis, & encore plus dans celle qui soude les épiphyses. Les autres avec flexibilité, comme dans la connexion des corps des vertebres. Les premiers s'endurcissent facilement; les derniers paroissent en quelque maniere visqueux & conservent leur flexibilité.

Il y en a qui augmentent le volume ou l'étendue des os. De ceux-ci les uns s'articulent avec les os voisins, comme les portions cartilagineuses de presque toutes les vraies côtes, ou en quelque maniere avec d'autres *cartilages*, comme celui de la cloison du nez: les autres ne font que border plus ou moins, comme ceux de la base de l'omoplate & de la crête de l'os des iles, aussi-bien que ceux des sourcils, des cavités & ceux des apophyses épineuses & transverses des vertebres.

Enfin il y en a qui ont une forme singuliere, comme ceux des oreilles & la plupart de ceux du nez. Ces derniers *cartilages* montrent le plus évidemment leur élasticité.

Les cartilages de la seconde classe générale, ou ceux qui ne sont pas immédiatement attachés aux os, sont pour la plupart placés dans les articulations mobiles. On en peut aussi observer de plusieurs especes.

Il y en a qui sont tout-à-fait détachés des os articulés & des cartilages qui encroûtent ces os, entre lesquels ils glissent librement en différens sens: tels sont ceux qui se trouvent dans l'articulation du tibia avec le fémur, dans celle de la mâchoire inférieure avec l'os des tempes; dans celle de la clavicule avec le sternum. On en a aussi trouvé entre la clavicule & l'acromion, & dans l'articulation de la premiere vertebre du cou avec la seconde.

Il y en a qui sont en partie arrêtés à un autre cartilage, & en partie glissans entre deux os encroûtés de leurs cartilages, comme le cartilage de l'extrémité inférieure du rayon.

On pourroit encore compter parmi les cartilages, quoiqu'improprement, quelques-uns des petits osselets nommés sésamoïdes, qui restent quelquefois longtems cartilagineux, de même que les portions cartilagineuses des tendons. Ces portions font la même fonction que les osselets ou cartilages sésamoïdes. WINSLOW.

Il y a aussi plusieurs cartilages dans le corps qui n'appartiennent point aux os, comme ceux qui composent le larynx ou qui l'environnent, & d'autres que nous avons décrits, avec les parties auxquelles ils appartiennent, ou dans les articles de leurs noms respectifs.

Dans la Zoologie, les poissons cartilagineux sont ceux qui ont l'épine du dos cartilagineuse, comme la plupart des poissons plats, & quelques autres. Voyez *Selachos*.

CARVI. Voyez *Carum*.

CARVIFOLIA, J. B. C. B. est le *Carum pratense* de Parkinson.

CARVINUM. Johnson rend ce mot par *Lac quoddam*.

CARUM, *Carvi*.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles naissent par paires, sans queue, & découpées par plusieurs petits segmens. Les pétales des fleurs sont fendus en deux levres, & ont la figure d'un cœur. Les semences sont longues, menues, lisses & canelées. MILLER, *Diction.*

Boerhaave n'en compte que trois especes, qui sont:

1. CARUM, Offic. *Carum sive Careum*, Ger. 879. Emac. 1034. Raii Hist. 1. 446. Synop. 3. 213. Mer. Pin. 22. *Carum*, Rivin. Irr. Pent. Dill. Cat. Giss. 64. Rupp. Flor. Jen. 227. *Carum vulgare*, Park. Theat. 910. *Carum sive Carui*, Mer. Umb. 24. Hist. Oxon. 3. 296. Hort. Lugd. Bat. 121. *Caros*, J. B. 3. 69. *Caros, Carus, Carum* & *Careum*, Chab. 391. *Carui*, Tourn. Inst. 306. Elem. Bot. 256. Boerh. Ind. A. 59. *Cuminum pratense, Carui Officinarum*, C. B. Pin. 158. DALE.

La racine du *carvi* est assez grosse, & pénetre fort avant dans la terre, blanche & d'un gout si agréable, que quelques-uns la préferent au panais. Les feuilles inférieures sont larges, ailées, divisées en plusieurs segmens comme celles des carottes; mais plus minces, plus lisses, & peu ou point velues. Ses tiges ont deux ou trois piés de haut; elles sont canelées & divisées en plusieurs branches. Les feuilles qui sortent de chaque nœud sont fort petites, surtout vers leur sommet, où elles

elles le sont presque autant que celles du fenouil. Ses fleurs sont blanches, petites, à cinq pétales chacune, & disposées en parasols; & il leur succede des semences longues, brunes, cannelées, jointes ensemble deux à deux, comme dans les autres plantes umbelliferes, d'un gout acre & aromatique fort agréable. Cette plante croît sans culture dans plusieurs endroits des provinces de Lincoln & d'Yorck, suivant M. Ray. Je l'ai souvent trouvée aux environs de Londres : mais je crois qu'elle devoit sa naissance à quelques semences qu'on avoit répandues par hasard dans les champs. Cette semence nous vient d'Allemagne; & c'est la seule de ses parties qui soit d'usage en Medecine.

Elle est une des plus grandes semences chaudes; elle est stomacale & carminative, bonne pour la colique & la foiblesse d'estomac, pour aider à la digestion, pour la pesanteur de tête, pour fortifier la vue, pour exciter l'urine, & pour augmenter le lait des nourrices.

Ses préparations officinales sont, sa semence confite avec du sucre, & l'huile qu'on en tire par la distilation. Miller, *Bot. Off.*

On ne se sert en Medecine que de la semence de cette plante, quoiqu'il y ait des personnes qui employent sa racine dans les tisanes & les clysteres carminatifs. La semence est stomacale, diurétique & très-propre pour dissoudre les matieres gluantes qui causent la colique. On met la graine de *carvi* dans le pain pour prévenir cette maladie : pour la guérir, on prend un pain tout chaud au sortir du four, on le saupoudre avec cette graine pilée, on l'arrose avec de bonne eau-de-vie, & on l'applique sur le bas-ventre. On couvre cette même graine avec du sucre pour dissiper les vents. L'huile essentielle que l'on tire de la semence de *carvi*, est fort acre & fort pénétrante : on l'ordonne à cinq ou six gouttes dans cinq ou six onces d'huile d'amandes douces. Pour la surdité, on en met quelques gouttes dans de bon esprit de vin que l'on seringue dans l'oreille. Tournefort, *Histoire des Plantes.*

2. *Carvi semine majore*, Vaill.
3. *Carvi alpinum*, C. B. P. 158. Prodr. 84. Descr. *a.*

CARUNCULA, diminutif de *caro*, chair; *Caroncule*, petite piece de chair, ou du moins qui en a l'apparence. Telles sont les *caroncules lacrymales* dans les coins des yeux. Voyez *Oculus*. Les *caroncules myrtiformes* qui sont de petites *caroncules* à l'entrée du vagin, que l'on prétend être formées par le déchirement de l'hymen. Les *caroncules* capillaires dans les reins; & une *caroncule* qui est dans l'uretre, à l'orifice des vésicules séminales outre un grand nombre d'autres. On donne aussi quelquefois le nom de *caroncule* à la luette.

On appelle encore de ce nom de petites excroissances charnues non-naturelles, aussi-bien que ces petits morceaux de chair que l'on rend quelquefois par les selles dans la dyssenterie, ou par l'urine dans les maladies des conduits urinaires.

CARUS. Voyez *Caros*.

CARYA, καρύα, *noyer*. Theophraste.

CARYCHUS, κάρυχος, est le nom d'un ingrédient que Myrepse, *cap.* 295. emploie dans un de ses antidotes, & que Fuchsius avoue ne point connoître.

CARYCIA, CARYCE, καρυκεία, καρύκη. Suidas, Erotien & Galien nous apprennent que c'est une espece de mets fort conteux que les Lydiens ont inventé, & que l'on prépare avec du sang & plusieurs autres ingrédiens. Varinus croit qu'on lui a donné le nom de *caryce*, à cause qu'il est noir comme les noix que l'on a fait cuire. Gorræus.

CARYCOIDEA, καρυκοειδέα, de καρύκη, *caryce*, & εἶδος, *ressemblance*; est un mot que l'on trouve dans Hippocrate, *Epid. Lib. IV.* & que Galien dans son *Exegesis* traduit par ὕφαιμα, « approchant du sang. » Voici le passage d'Hippocrate : Ὄιστα τὰ μέλανα κατ' ἀρχὰς διῄει, ὑπέρυγρα καρυκοειδέα : « Leurs selles au « commencement étoient noires, quelque peu féculen« tes, & semblables au *caryce*; » mets dont on a parlé ci-dessus. C'est dans ce sens qu'on doit prendre le mot *carycode*, καρυκώδη, que l'on trouve dans Actuarius, *Lib. V. Meth.* où cet Auteur donne cette épithete aux selles de ceux qui ont bu du sang de taureau.

CARYEDON CATAGMA, καρυηδὸν κάταγμα; espece de fracture. Voyez *Alphitedon*.

CARYITES. Dans Dioscoride, *Lib. IV. cap.* 165. est le nom du tithymale femelle.

CARYOCES, CARYOSSE; est le nom que les Portugais donnent au fruit du palmier de Guinée. Ray.

CARYOCOSTINUM ELECTUARIUM.

Prenez *clous de girofle*,
costus blanc, ou
zédoaire,
gingembre,
semences de cumin, } *de chaque, deux dragmes.*
hermodactes mondées,
diagred, } *de chaque, demi-once.*
miel rosat, trois fois la quantité du tout;

Pulvérisez ces drogues, excepté le diagred; & après les avoir mêlées avec le miel rosat au moyen d'une spatule de bois, ajoutez-y le diagred, & faites-en un électuaire selon l'art.

Cette composition est la même dans le Dispensaire du Collége de Londres & dans celui d'Ausbourg, excepté qu'on a substitué le miel rosat au miel ordinaire; ce qui est un changement de peu de conséquence. Zwelfer lui attribue la vertu de purger la bile par bas, & de lever les obstructions des tempéramens cachectiques. Ce remede est encore un purgatif excellent pour les personnes robustes. Il agit avec beaucoup de promptitude, & va chercher les humeurs dans les parties les plus éloignées; ce qui le rend d'une grande utilité dans les rhumatismes & dans les goutes. Il n'est pas moins salutaire dans l'hydropisie, à cause de sa chaleur, & de la vertu qu'il a d'évacuer les humeurs froides & aqueuses. Il convient dans l'apoplexie & dans la paralysie, lorsque les fibres ont besoin d'être aiguillonnées, & que les purgatifs sont nécessaires : mais il est trop violent pour les personnes foibles. La dose est depuis une dragme jusqu'à six. Il entre dans chaque demi-once de cette composition de diagred & d'hermodacte, de chaque 15 grains. Quincy.

CARYON, κάρυον, *une noix*. On donne ce nom à tout fruit, qui, sous une coquille dure, contient quelque substance bonne à manger. Plutarque, *Sympos.* 3. *Quæst.* 1. dit que les Anciens ont appellé le noyer *caryon*, à cause qu'il appesantit les esprits au point d'affecter ceux qui dorment dessous; & que la maladie *caros* a pris son nom de cet arbre, ou l'arbre de cette maladie.

Caryon Basilicon, *sive* Euboicon, *sive* Persicon, κάρυον βασιλικὸν, ἢ Εὐβοϊκὸν, ἢ Περσικὸν, *noix de noyer.*

Caryon heracleoticon, *sive* Ponticon, κάρυον Ἡρακλεωτικὸν, ἢ Ποντικὸν; *petite noix*, comme une *noisette* ou une *aveline*, ainsi appellée par les Grecs, de la Ville d'Héraclée dans la Province du Pont, d'où on l'apportoit.

Caryon Lepton, *sive* Leptocaryon, κάρυον λεπτὸν ἢ λεπτοκάρυον, de λεπτὸς, *petit*; le même que le précédent.

CARYOPHYLLATA, *Benoite.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont aîlées & approchantes de celles de l'aigremoine. Le calyce est d'une seule piece divisée en dix parties. Les fleurs sont en rose, à cinq pétales : les semences sont disposées en rond & terminées par une queue. La racine est vivace & a une odeur fort douce, Miller, *Diction.*

Boerhaave, en admet huit especes.

Caryophyllata, Offic. Ger. 842. *Benoîte*, Emac. 994. Raii Hist. 1. 606. Synop. 3. 253. Mer. Pin. 22. *Caryophyllata vulgaris*, Benoîte commune, Park. Theat. 136. C. B. Pin. 321. Dill. Cat. Giss. 97. Tourn. Inst. 294. Elem. Bot. 244. Boerh. Ind. A. 42. Hist. Oxon. 2. 430. Rupp. Flor. Jen. 86. Buxb. 58. *Caryophyllata vulgaris*, *Herba Benedicta*, Merc. Bot. 1. 27. Phyt. Brit. 23. *Caryophyllata vulgaris flore parvo luteo*, J. B. 3. 398. *Caryophyllata*; *Janamunda*, Chab. 172. Dale.

La racine de cette plante à qui on donne le nom de *Caryophyllata*, parce qu'elle a l'odeur du clou de girofle, est menue, dure, ligneuse, fibrée, roussâtre & a l'odeur du girofle. Ses feuilles inférieures sont comme conjuguées, & terminées par une feuille impaire, plus large que les autres, divisée en trois parties. Elles sont velues, de même que la tige, qui a deux piés de haut, & quelquefois couverte de petites feuilles accompagnées de deux petites ailes à la base de la queue, & terminées par trois lobes. Les fleurs naissent au sommet des rameaux; elles sont à cinq pétales, de couleur d'or, portées sur un pédicule fort long, & garnies de plusieurs étamines brunes dans le milieu. Il leur succede des têtes arrondies, composées de plusieurs semences velues, aplaties, terminées par une queue ou filet roide recourbé à son extrémité, ce qui fait qu'elles s'attachent aisément à tout ce qu'elles trouvent dans leur chemin. Cette plante vient dans les bois & le long des haies, & fleurit une grande partie de l'Eté.

On n'employe que sa racine, laquelle étant infusée dans du vin lui communique un goût & une odeur agréable, & le rend plus cordial & plus ami des esprits. Elle appaise les douleurs qui viennent du froid, ou des vents qui sont enfermés dans les intestins. Elle est cephalique & alexipharmaque, & comme elle est manifestement d'une nature astringente, on l'employe utilement dans les diarrhées, les flux de sang & les hemorragies, Miller, *Bot. Offic.*

La Benoîte est amere, styptique & rougit beaucoup le papier bleu. Sa racine sent le clou de girofle. Le sel de cette plante approche du sel ammoniac; mais il est fort chargé d'acide, & enveloppé de beaucoup d'huile essentielle & de terre. Le vin où la racine de benoîte a infusé est stomacal, à ce que dit Tragus, & leve les obstructions du foie. Ce même vin est fort vulnéraire & détersif. L'extrait de cette plante a les mêmes vertus, on l'ordonne dans les rhumatismes, Tournefort.

2. *Caryophyllata*; *Alpina*; *lutea*. C. B. P. 322. *Caryophyllata*, *Alpina*, *lutea*, *major*. M. H. 2. 430. *Caryophyllata*, *montana*, *flore luteo*, *magno*. J. B. 2. 398. *Caryophyllata*, *montana*. Dod. p. 137. *Caryophyllata*, *montana*, 2. & *Caryophyllata*, *Alpina*, *aureo flore*, Clus. H. 103.

3. *Caryophyllata*; *Alpina*; *flore croceo*.

4. *Caryophyllata*, *aquatica*, *flore nutante*. C. B. Pin. 321. *Caryophyllata*, *montana*, 1. & *Caryophyllata*, *Alpina*, *nutante flore*. Clus. H. 103. *Caryophyllata*, *aquatica*, *nutante flore*, *purpureo*, *Calathi effigie*. M. H. 2. 431. *Caryophyllata*, *aquatica*, *flore rubro*, *striato*. J. B. 2. 398.
5. *Caryophyllata*, *Virginiana*, *albo flore*, *minore*, *radice inodorâ*. H. L.
6. *Caryophyllata*, *montana*, *flore luteo nutante*. C. H. R. Par. 39. *Caryophyllata*, *montana*. H. Eyst. Vern. o. 1. F. 5. Fig. 2.
7. *Caryophyllata*, *montana*, *flore rubro*, *nutante*, *prolifero*.
8. *Caryophyllata*, *Alpina*, *Chamædryos folio* 1. M. H. 2. 432. *Chamædrys Alpina*, *cisti flore*, C. B. P. 248. *Chamædrys Alpina*, *flore fragariæ albo*, J. B. 3. 290. *Chamædrys III. seu montana*, Clus. H. 351. Boerhaave, *Benoîte de montagne*.

CARYOPHYLLUS, *Oeillet*.

Voici quels sont ses caracteres, suivant *Boerhaave*.

Ses feuilles sont oblongues, entieres, conjuguées, adhérentes aux tiges, sans pédicules.

Le calyce est à deux feuilles, petit, & en enferme un autre tout semblable, & au-dessus de ces deux-ci il s'en éleve un troisieme qui est de figure cylindrique, membraneux, & divisé en cinq parties à son sommet.

Les fleurs sont à cinq pétales, les feuilles, ou pétales sortent du fond du calyce, & d'étroites qu'elles sont au commencement, elles deviennent d'une largeur considérable, elles sont placées en rond & fournies de dix étamines. L'ovaire croît sur le placenta qui est situé dans le fond du calyce, il est muni de deux tubes, & se change en un fruit cylindrique qui est enveloppé dans le calyce, ouvert par le sommet, & rempli de petites graines feuillées.

1. *Caryophyllus flore simplici*, Offic. *Caryophyllus hortensis simplex*, *flore majore*, C. B. Pin. 218. Tourn. Inst. 331. Elem. Bot. 279. *Caryophyllus simplex major*, Ger. Emac. 590. *Betonica coronaria sive Caryophyllus flore simplici sativus*, J. B. 3. 328.

Les vertus médicinales de cette espece sont les mêmes que celles du *Caryophyllus ruber*, dont on parlera plus bas.

2. *Caryophyllus*, *hortensis*, *simplex*, *flore majore*, *pallidè purpurascente*, *vel incarnato*, C. B. P. 208.
3. *Caryophyllus*, *hortensis*, *simplex*, *versicolor*. C. B. P. 208. H. Eyst. Æst. o. 14. F. 11. Fig. 2.
4. *Caryophyllus*, *hortensis*, *simplex*, *variegatus*, *petalis albescentibus stigmatibus rubris dispersis*, C. B. P. 208. *Caryophyllus*, *major*, *sylvestris*, *variegatus*, H. Eyst. Æst. o. 14. F. 12. Fig. 1.
5. *Caryophylli hortensis*, *simplicis*, *flore majore*, *amæna ex diversitate colorum varietas*.
6. *Caryophyllus*, *maximus*, *ruber*, C. B. P. 207. M. H. 2. 561. *Caryophyllus*, *maximus*, *plenus*, *flore rubro*, H. Eyst. Æst. o. 14. F. 6. Fig. 1. *Tunica Officinarum*.
7. *Caryophyllus*, *maximus*, *alter*, *lato Porri folio*, H. R. Par.
8. *Caryophyllus*, *maximus*, *variegatus*, C. B. P. 207. M. H. 2. 561. *Caryophyllus major*, *rubens & albicans*, *flore pleno*, *punctulis rubentibus fortuitis adsperso*, Lob. Ic. 441. *Caryophyllus*, *multiplex*, *maximus*, *variegatus*, H. Eyst. Æst. o. 14. F. 9. Fig. 1. *Betonica Coronaria*, *flore pleno*, *maximo*, *punctis rubris variegato*. J. B. 3. 327.
9. *Caryophyllus*, *maximus & plenissimus*, *colore mixto*, *cærneo*, *corniculis quibusdam carneis*, Bry, C. B. P. 207. M. H. 2. 561.
10. *Caryophyllus*, *maximus & plenissimus*; *colore vario in diversis foliis scarlatino*, *dilutiùs rubente*, *albo*. Bry. C. B. P. 207. M. H. 2. 561.
11. *Caryophyllus*, *maximus & plenissimus*, *colore rubro*, *saturatiore*, *staminulis tribus niveis in medio*, Bry. C. B. P. 207. M. H. 2. 561.
12. *Caryophylli maximi*, *hortensis*, *pleni*, *amplissima diversitas*.
13. *Caryophyllus ruber*, *Vetonica*, *Tunica*, Offic. *Caryophyllus hortensis pleno rubro*, Park. Parad. 306. *Cariophyllus multiplex*. Ger. 472. Emac. 588. *Caryophyllus hortensis*, Raii Hist. 2. 986. *Caryophyllus altilis major*, C. B. Pin. 207. Hist. Oxon. 2. 561. Tourn. Inst. 350. Elem. Bot. 279. Boerh. Ind. A. 217. *Betonica Coronaria sativa*, *sive Caryophyllus flos*, J. B. 3. 327. *œillet rouge*.

Cette plante fleurit au mois de Juillet. Ses fleurs sont

estimées céphaliques & cordiales. On les emploie principalement dans le vertige, l'apoplexie, l'Epilepsie & les autres affections de la tête & des nerfs; dans la syncope & la palpitation de cœur. Elles sont bonnes pour les plaies, elles facilitent l'accouchement, & on les recommande dans la foiblesse d'estomac, la cardialgie & les fievres pestilentielles.

On prépare dans les boutiques, avec cette fleur, une conserve. Voyez *Conserva*, & un sirop.

Sirupus Caryophyllorum, Sirop d'œillets.

Prenez *d'œillets mondés de leur partie herbeuse & blanche, une livre.*

Faites-les infuser pendant une nuit dans deux pintes d'eau de pluie; exprimez la liqueur, & faites-la bouillir avec deux livres de bon sucre, jusqu'à consistance de sirop. S. A.

On ajoute le double de sucre de la quantité de fleurs dans la préparation précédente, ce qui suffit pour donner la consistance de sirop; mais comme il est besoin de le faire cuire long-tems avant qu'il ait aquis la consistence nécessaire; il faut avoir soin de ne point lui faire perdre sa couleur en poussant trop vite le feu. *Dispens. de Londres.*

14. *Caryophyllus, plenus, miniato colore.* H. Eyst. Æst. *o.* 14. F. 11. Fig. 1.
15. *Caryophyllus, flore majore, dimidiatâ parte carneus, dimidiatâ vero alterâ rubris & albis striis & punctis variegatus; plenus.* H. Eyst. Æst. *o.* 14. F. 4. Fig. 1.
16. *Caryophyllus, multiplex, foliis florum ex rubro & albo dimidiatim divisis & punctuatis*, H. Eyst. Æst. *o.* 14. F. 5. fig. 1.
17. *Caryophyllus, plenus, purpurascens, punctatis & laciniatis foliis.* H. Eyst. Æst. *o.* 14. F. 8. Fig. 1.
18. *Caryophyllus, plenus, miniato colore.* H. Eyst. Æst. *o.* 14. F. 11. Fig. 1.
19. *Caryophyllus, purpureus, flore multiplici, laciniato.* H. Eyst. Æst. o. 14. F. 11. Fig. 3.
20. *Caryophyllus, multiplex, flore albo*, H. Eyst. Æst. *o.* 14. F. 10. Fig. 1.
21. *Caryophyllus, multiplex, laciniatus, flore pleno*, H. Eyst. ib. Fig. 2.
22. *Caryophyllus, multiplex, flore è purpureo rubescente*, H. Eyst. ib. Fig. 3.
23. *Caryophyllus, plenus, latè rubescens, instar florum mali Persici*, H. Eyst. Æst. *o.* 14. F. 7. Fig. 7.
24. *Caryophyllus, multiplex, flore carneo*, H. Eyst. Æst. *o.* 14. F. 5. Fig. 2.
25. *Caryophyllus, purpureus, flore multiplici, profundè laciniato*, H. Eyst. ib. Fig. 3.
26. *Caryophyllus, flore minore, pleno, rubescens, punctatus*, H. Eyst. Æst. *o.* 14. F. 4. Fig. 2.
27. *Caryophyllus, miniatus, medio albescens*, H. Eyst. ib. Fig. 3.
28. *Caryophyllus, tenuifolius, plumarius, flore pleno, purpurascente*, Flor. 2. 92. *Caryophyllus, flore tenuissimè dissecto*, C. B. Pin. 209. *Caryophyllus, plumarius, flore inodoro, tenuissimè secto*, M. H. 2. 562. *Superba recentiorum*, Lob. Adv. 189. Observ. 24. *Caryophyllus minor*, Dod. p. 174. *Caryophyllus sylvestris*, H. Eyst. Æst. *o.* 14. F. 12. 13. 14. *Betonica, coronaria, tenuissimè dissecta, sive caryophyllæa, superba, elatior, vulgaris*, J. B. 3. 330. *Armerius, simplici flore*, Clus. H. 287.
29. *Caryophyllus, tenuifolius, plumarius, flore pleno, albo*, Flor. 2. 92.
30. *Caryophyllus, tenuifolius, plumarius, flore pleno, albo, cum corolla purpurea*, Flor. 2. 92.
31. *Caryophyllus, tenuifolius, plumarius, flore simplici, albo, cum duobus corniculis*, Flor. 2. 92.
32. *Caryophyllus, tenuifolius, plumarius, flore simplici, pallidè incarnato, cum duobus corniculis*, Flor. 2. 92.
33. *Caryophyllus, tenuifolius, plumarius, flore simplici, albo, cum corolla sanguinea*, Flor. 2. 92.
34. *Caryophyllus, tenuifolius, plumarius, flore simplici carneo, cum corolla pallidè purpurascente*, Flor. 2. 93.
35. *Caryophyllus, tenuifolius, plumarius, serotinus, flore simplici, odoratissimo*, Flor. 2. 93.
36. *Caryophylli tenuifolii, plumarii, multiplex ex varietate suavi pulchritudo.*

37. Caryophyllus Barbatus, Offic. *Caryophyllus hortensis barbatus latifolius*, C. B. Pin. 208. Tourn. Inst. 333. Boerh. Ind. A. 218. *Caryophyllus barbatus hortensis, simplex, latifolius*, Hist. Oxon. 2. 563. *Betonica coronaria latifolia petræa flore punctiulis albis notato*, J. B. 3. 333. *Armeria rubra lafolia*, Ger. 479. Emac. 598. Raii Hist. 2. 99. *Armerius latifolius simplex, flore rubro*, Park. Parad. 319.

Je ne sache point que ces éspeces soient de quelque usage en Medecine. Dale prétend qu'elles emportent les taches des étoffes de laine, lorsqu'après les en avoir frottées on les lave dans l'eau.

38. *Caryophyllus barbatus, hortensis, latifolius, flore albo*, C. B. Pin. 208. *Flos armerius, albus*, H. Eyst. Æst. *o.* 9. F. 4. Fig. 1.
39. *Caryophyllus, barbatus, hortensis, latifolius, flore variegato, flos armerius, variegatus*, H. Eyst. Æst. *o.* 9. F. 4. Fig. 3. *Caryophyllus, barbatus, hortensis, simplex, latifolius, flore versicolore, rubro & carneo guttato in eodem ramulo, seu diversicolore ex albo, rubro, & medio*, H. 4.
40. *Caryophyllus, barbatus, hortensis, simplex, latifolius, flore carneo*, H. L.
41. *Caryophyllus, barbatus, flore multiplici*, C. B. Pin. 208. M. H. 2. 563. *Betonica, coronaria, latifolia, petræa, pleno flore rubro, vel ad purpureum accedente*, J. B. 3. 333. *Armerius, pleno, rubro, flore*, H. Eyst. Æst. *o.* 14. F. 14. Fig. 1. *Armerius, pleno flore*, Clus. H. 287.
42. *Caryophyllus, barbatus, flore multiplici, albo*, C. B. Pin. 208.
43. *Caryophyllus, barbatus, flore multiplici, roseo*, C. B. P. 208.
44. *Caryophyllus, barbatus, hortensis, angustifolius*, C. B. Pin. 209. M. H. 2. 563. *Betonica, coronaria, minus latifolia, flore profundè dissecto*, J. B. 3. 333. *Armerius flos, alter*, Dod. p. 176. *Colore rubro.*
45. *Caryophyllus, barbatus, hortensis, angustifolius, colore niveo*, C. B. Pin. 209.
46. *Caryophyllus, barbatus, hortensis, angustifolius, colore purpurascente, oris albis*, C. B. Pin. 209.
47. *Caryophyllus, barbatus, hortensis, angustifolius, flore versicolore in eodem ramulo*, C. B. Pin. 209.
48. *Caryophyllus, barbatus, sylvestris, annuus, angustifolius, perpaucis capitulis donatus*, M. H. 2. 563. *Caryophyllus, barbatus, sylvestris*, C. B. Pin. 209. *Viola, barbata, angustifolia*, J. B. 3. 335. *a.*
49. *Caryophyllus, barbatus, sylvestris, latifolius, annuus, multis capsulis, simul junctis, donatus*, M. H. 2. 563. *Caryophyllus, sylvestris, prolifer*, C. B. Pin. 209. H. Eyst. Æst. *o.* 14. F. 13. Fig. 2. *Betonica, coronaria, squamosa, sylvestris*, J. B. 3. 335. *a.*
50. *Caryophyllus, sinensis, supinus, leucoii folio, flore vario*, T. Ac. Reg. 1705. H.
51. *Caryophyllus, Sinensis, supinus, leucoii folio, flore rubro*, H.
52. *Caryophyllus, Sinensis, supinus, leucoii folio, flore albo*, H.
53. *Caryophyllus, Sinensis, supinus, leucoii folio, flore pleno*, H.
54. *Caryophyllus, repens, angustifolius, flore eleganti rubro.*
55. *Caryophyllus, minimus, muralis*, C. B. Pin. 24. *Beto-*

nica coronaria, sive Tunica minima, J. B. 3. 337. *Tunica minima*, Lugd. 1191. *Lychnis, minima, muralis*, M. H. 2. 547. *Flore rubro, a. b.*

56. *Caryophyllus, minimus, muralis, flore albo, a. b.*

57. *Caryophyllus, montanus, saxatilis, flore dilutè rubente, foliis angustissimis.* Micheli. Boerhaave Index alter.

Caryophyllus sylvestris, Offic. *Caryophyllus sylvestris vulgaris latifolius*, C. B. Pin. 209. Tourn. Inst. 333. *Betonica coronaria, sive caryophyllus sylvestris vulgatissimus*, J. B. 3. 334. *Betonica coronaria vulgatissima*, Chab. 441. *Armeria alba*, Ger. 478. Emac. 597. Raii Hist. 2. 990. *An armerius latifolius flore rubro, saturo, holoserico?* Park. Parad.

Cette plante croît dans les pâturages & les lieux incultes & fleurit au mois de Juin. On prétend qu'elle est bonne pour le calcul & l'épilepsie prise dans de l'eau d'arrête-bœuf ou de lis des vallées. Dale.

Outre les *œillets* dont nous venons de parler, il y a encore quelques aromates à qui on donne ce nom.

Le premier est le

Caryophyllus, Offic. *Caryophyllus aromaticus fructu oblongo*, C. B. Pin. 410. Breyn. Prod. 2. 25. Raii Hist. 2. 1508. *Caryophyllus aromaticus vulgaris*, Jons. Dendr. 174. *Caryophyllus aromaticus*, Ogilb. Chin. 1. 223. *Caryophyllus aromaticus Indiæ Orientalis, fructu clavato, Monopyreno*, Pluk. Almag. 88. Phytog. Tab. 155. *Caryophyllus Indicus*, J. B. 1. 423. *Caryophylli*, Chab. 32. Park. Theat. 1577. *Caryophylli veri Clusii*, Ger. 1351. Emac. 1535. *Caryophylli aromatici*, Mont. Exot. 9. *Ts-hinka*, Pis. Mant. A. 177. Dale. *Girofle.*

Les *clous de girofle* sont des fruits d'un brun noirâtre, de la figure d'un gros clou quelque peu émoussé, avec quatre petites cornes à son sommet, du milieu desquelles s'éleve une petite tête ronde, creuse & friable qui tombe aisément. Ils ont un gout chaud, aromatique très-agréable. L'arbre qui les porte a les mêmes feuilles que le laurier, excepté qu'elles sont d'un tissu plus ferme & plus épais. Il croît dans les Isles Moluques dans les Indes Orientales.

Les Medecins attribuent aux *clous de girofle* la vertu d'échauffer & de dessécher. Ils sont cordiaux, céphaliques & stomachiques, bons pour arrêter le vomissement, pour fortifier l'estomac, pour chasser les vents, pour prévenir les défaillances. L'huile qu'on en tire par la distilation appaise le mal de dents, lorsqu'on y trempe du coton & qu'on le met dans le creux de la dent.

La seule préparation que l'on trouve dans les boutiques est l'huile distilée des *clous de girofle*. Miller, *Bot. Offic.*

On voit deux sortes de *clous de girofle* dans les boutiques. Les premiers sont les *girofles* proprement dits, qui sont des fruits desséchés avant leur maturité, de la figure d'un clou, anguleux, ailés, de couleur de rouille, armés à leur sommet de quatre petites pointes en forme d'étoile, du milieu desquelles s'éleve une petite tête creuse & convexe d'où sort une fleur d'un gout acre, un peu amer & agréable, & d'une odeur très-pénétrante. Les seconds sont ce qu'on appelle meres de girofles, *antophylli*, qui ne different des précédens que parce qu'ils sont venus à maturité. Ils ont la figure d'un clou, ils sont noirs & semblables aux premiers, excepté qu'ils sont plus épais & plus enflés, & qu'ils contiennent sous une écorce fort dure une graine oblongue de couleur brune. On doit choisir les *clous de girofle* fort odorans & qui donnent, lorsqu'on les presse, une espece de liqueur huileuse. Les meres des *girofles* sont très-rares dans les boutiques.

Le *clou de girofle* est cordial, céphalique & stomacal, il possede une qualité dessiccative & discussive, ce qui fait qu'on s'en sert dans la lipothymie, le mal de dents, le vertige, les affections de l'utérus, la contagion, & dans les maladies occasionnées par les crudités de l'estomac. Dale.

Huile distilée de clous de girofle.

Le *clou de girofle* est d'une nature tout-à-fait extraordinaire. La plus grande espece porte sa semence fort près de son sommet, & la petite qui n'en produit aucune, contient une telle quantité d'huile acre & balsamique, que lorsqu'elle a acquis sa maturité, & pour peu qu'elle soit échauffée, elle en donne une qui est extremement odorante & pénétrante, quand on la presse avec le doigt ou qu'on la pique avec une aiguille. Il est incroyable combien les *clous de girofle* contiennent d'huile quand on les apporte des Indes & qu'on vient à les déballer, & rien ne leur est comparable à cet égard. Il ne faut pour s'en convaincre, qu'en faire distiler quelques-uns d'entiers par l'alembic à un feu assez fort, avec douze fois autant d'eau commune: il s'élevera une eau trouble, épaisse, de couleur de lait, & en même tems une grande quantité d'huile jaunâtre, qui se précipite & s'amasse au fond de l'eau. Lorsqu'il se sera élevé les deux tiers de l'eau, on changera le récipient, on en ajoutera autant de nouvelle, & continuant la distilation, on aura une eau qui tiendra quelque peu de la vertu aromatique du *girofle*. On mettra toutes ces eaux à part, pour s'en servir à la place d'eau commune dans les distilations que l'on fera de la même huile. Il reste au fond de la cucurbite une liqueur brune, épaisse, sans odeur, d'un gout acide & quelque peu austere, qui ne possede aucune des vertus du *girofle*, quoique les clous qui restent conservent leur premiere forme & leur premiere figure au point de ne pouvoir plus être distingués lorsqu'ils sont demi secs, de ceux dont on n'a point encore tiré l'huile; & ce qu'il y a de particulier, c'est qu'ils prennent l'odeur & le gout de ceux-ci, en s'imprégnant de l'huile qu'ils contiennent, de sorte que les Marchands n'ont pas beaucoup de peine à les faire passer pour naturels. L'huile ainsi distilée paroît toujours quelque peu mucilagineuse; de sorte que lorsqu'on veut l'avoir claire à la premiere distilation, il faut employer de la saumure au lieu d'eau commune, & la distiler après l'avoir mise en digestion pendant deux ou trois semaines: mais pour lors on ne sauroit si bien examiner le résidu.

REMARQUE.

Cette huile est extremement chaude & même caustique; ce qui la rend très-propre aux tempéramens froids & dans les maladies de même nature, quand on sait l'employer avec prudence. Elle est encore excellente pour ranimer les esprits, soit qu'on en use intérieurement ou extérieurement. Mais il est étonnant que cette huile perde si-tôt ses esprits quand on la laisse à découvert, & qu'elle dégénere à la fin en une substance grasse, visqueuse & inactive, tandis que les clous de girofle conservent leur esprit malgré la chaleur violente du pays où ils croissent. Cette huile est encore plus pesante que l'eau; de sorte qu'elle se précipite au fond sans rien perdre de ses vertus. Il n'en est pas de même des huiles que nous avons en Europe, & il n'y a que celles de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique, surtout celles des plantes aromatiques, telles que les *clous de girofle*, la canelle, le gayac & le sassafras qui possedent cette propriété. Cependant cette huile, malgré sa pesanteur, devient volatile par le moyen de l'eau bouillante, & s'éleve avec ses vapeurs. Enfin, il est remarquable que les plantes qui contiennent une si grande quantité d'huile aromatique, ne paroissent point alcalines dans le résidu que laisse la distilation; mais acides, austeres, froides & très-fixes, comme si c'étoit afin de retenir cette huile, qui pourroit d'elle-même devenir trop volatile. Boerhaave, *Chymie.*

Hoffman recommande un plumasseau de charpie trempé dans de l'huile de *clous de girofle*, dissoute dans de l'esprit de vin rectifié, comme un topique excellent pour arrêter les progrès de la gangrene.

Une autre espece de *caryophyllus*, est la

Cassia Caryophyllata, Offic. *Cassia Caryophyllata, cortex Caryophylloides*, Mont. Exot. 8. *Caryophyllus folio & fructu rotundo*, Breyn. Prod. 2. 26. *Caryophyllus folio & fructu rotundo, Caryophyllon Plinii*, C. B. Pin. 411. Jonf. Dendr. 176. *Caryophyllus aromaticus Indiæ Occidentalis, foliis & fructu rotundis, dipyrenis seminibus ferè orbiculatis planis*, Pluk. Almag. 88. Phytog. 155. Tab. 3. *Amomum quorumdam, forte Caryophyllon Plinii*, Ger. Emac. 1610. *Amomum aliud quorumdam, & Caryophyllon Plinii Clusio suspicatum*, Park. Theat. 1567. *Amomum quorumdam odore Caryophylli*, J. B. 2. 194. Raii Hist. 2. 1507. *Xocoxochitl seu Piper Tavasci*, Hern. 30. Laet. 277. *Piper Chiapæ*, Redi Lat. 132. Dale.

Cette plante est très-commune dans l'Isle de Cuba, & dans les autres parties des Indes Occidentales. Son écorce, qui est d'usage en Medecine, est mince, de couleur de rouille quand on en a ôté la peau extérieure, & en forme de petits tuyaux : elle est d'un gout acre, piquant, aromatique, & d'une odeur semblable à celle du girofle. On vend dans les boutiques le fruit de cet arbre pour le *carpobalsamum*, ou, suivant d'autres, pour l'*amomum*.

Ce fruit est une baie ronde, noirâtre, un peu plus grosse qu'un grain de poivre, avec un œil à son sommet, & contient sous une peau fort mince & une substance spongieuse, deux semences noires d'un gout & d'une odeur approchante de celle du *girofle*. Elle est céphalique, cordiale, & possede les mêmes vertus que ce dernier. Dale, *Pharmacolog.*

La troisieme espece est la

Pimenta, Offic. *Piper Jamaicense quibusdam, odoratum Jamaicense nostratibus*, Raii Hist. 2. 1507. *Myrtus arborea, foliis laurinis aromatica*, Transf. Philosoph. Abr. p. 663. N. 192. Cat. Jamaic. p. 161. Hist. 2. 76. Tab. 171. Raii Dendr. 33. *Caryophyllus aromaticus Americanus, lauri acuminatis foliis, fructu orbiculis*, Pluk. Almag. 88. Phytog. 155. Tab. 155. *Piper Caryophyllatum, Piper Jamaicense*, Mont. Exot. 9. *Cocculi Indi aromatici*, Mus. Regiæ Societ. *Poivre de la Jamaïque.* Dale.

Le *Myrtus arborea foliis laurinis aromatica Pimenta*, ou *Poivrier de la Jamaïque*, a son tronc de la grosseur de la cuisse, de la hauteur environ de trente piés, couvert d'une écorce lisse, verdâtre, poussant de tous côtés des branches dont les extrémités sont terminées par des feuilles de différentes grosseurs, les plus larges ayant quatre ou cinq pouces de long sur deux ou trois de large au milieu, & étant terminées en pointe, lisses, minces, luisantes, sans découpures, d'un verd foncé, & portées sur de longues queues, d'une odeur forte quand on les pile, & en tout semblables à celles du laurier. Aux extrémités des tiges naissent des bouquets de fleurs, dont chacune est portée sur son pédicule. Ces fleurs sont composées de quatre pétales de couleur verte, repliés en arriere, au milieu desquels sont plusieurs étamines de la même couleur. A ces fleurs succedent des baies disposées en grappes, dont l'extrémité est terminée par une couronne composée de quatre petites feuilles ; elles sont plus grosses que celles du génevrier, grisâtres quand elles commencent à paroître ; mais noires, lisses & luisantes quand elles sont mûres. Elles contiennent sous une chair molle, verte, aromatique & piquante, deux gros pépins séparés l'un de l'autre par une membrane, de figure demi-sphérique, & qui joints ensemble composent une semence sphérique ; ce qui fait que Clusius en fait une semence divisible en deux parties.

Cet arbre croît dans les montagnes de l'Isle de la Jamaïque, surtout dans sa partie septentrionale, où on le cultive préférablement à tout autre, à cause du profit que rapporte son fruit, dont on envoie une grande quantité en Europe.

Il fleurit aux mois de Juin, de Juillet & d'Août, plutôt ou plus tard, suivant la situation des lieux, & le plus ou moins de pluie qu'il tombe ; & son fruit mûrit aussitôt que les fleurs ont paru : cependant il a plutôt acquis sa maturité dans les lieux qui sont à découvert, que dans ceux où il y a beaucoup de bois.

Il ne faut pas beaucoup de préparation pour conserver ce fruit & pour le préparer, & ce sont les Negres eux-mêmes qui en prennent soin. Ils montent sur l'arbre & arrachent les jets avec le fruit encore verd, les feuilles & les baies qui sont mûres ; après quoi ils les exposent au soleil depuis le matin jusqu'au soir pendant plusieurs jours, les étendant sur des draps, les remuant de tems en tems, & les mettant à couvert de la rosée qui est forte dans ce pays. Par ce moyen, ce fruit se ride, se desseche & acquiert une couleur brune ; & en cet état on le porte au marché. Sa grosseur ordinaire est la même que celle du poivre noir ; & il a à peu près le gout & l'odeur du *girofle*, des baies de genevrier, de la canelle & du poivre, ou plutôt une odeur qui tient de toutes celles-là, ce qui lui fait donner le nom de *toute-épice*. On sépare avec soin les baies qui sont mûres de celles que l'on veut garder, parce que leur chair les empêche de se conserver ; & de-là vient qu'on les envoie encore vertes en Europe, ce qui a donné lieu aux Naturalistes de les prendre pour le *fructu umbilicato sicco*. Plus elles sont petites & odorantes, & plus elles sont estimées.

Ce fruit distilé avec l'eau *per vesicam*, donne une huile chymique odoriférante, qui se précipite dans l'eau comme celle des *clous de girofle*. Cette épice passe à juste titre pour la meilleure & la plus tempérée de toutes celles dont on se sert, & mérite qu'on en fasse un plus grand usage qu'on n'en a fait jusqu'ici. Car c'est de toutes celles qu'on nous apporte des Indes la plus propre pour aider à la digestion, pour atténuer les humeurs, pour échauffer & fortifier l'estomac, pour chasser les vents, & pour les rendre moins incommodes aux intestins.

Les Droguistes la vendent aujourd'hui pour le *carpobalsamum* ; ce qui vient, à ce que je crois, d'Hernandez, qui dit qu'on peut la lui substituer. Elle ne ressemble pas tout-à-fait cependant à ce fruit ; elle est plus odorante, moins astringente & moins balsamique. Clusius dit qu'étant mâchée, elle guérit la puanteur de l'haleine. Joan. de Barri dit, qu'elle est un ingrédient que les Habitans de la nouvelle Espagne employent dans le chocolat. Et François Vria qui l'apporta de ce pays, & la donna à Redi, assure qu'on la recommande contre l'épilepsie & la goute sereine ; mais qu'il en a fait l'essai sur plusieurs personnes sans aucun succès. Il la croit cependant stomacale & céphalique, étant prise en petite quantité.

Clusius l'a prise pour le *caryophyllon* de Pline, & d'autres pour l'*amomum* : mais il n'y pas d'apparence que les Anciens en aient eu connoissance, puisqu'elle ne croît point ailleurs que dans les Indes Occidentales.

Hernandez a raison de décrire cette espece sous le nom de *Kocoxite seu Piper Tavasci*, puisqu'elle est tout-à-fait conforme à sa description, à l'exception de la fleur. Peut-être est-ce l'arbre que Pison décrit sous le nom d'*Anhuiba miri. Philos. Transf. Abr.*

CARYOTI, καρυωτὶς, est le nom que Galien, *de Al. Fac. Lib. II. cap.* 26. donne aux meilleures dattes, ou fruit du palmier qui croît dans la Syrie & dans la Palestine.

CAS

CASAMUM, κάσαμον dans Myrepse & les Auteurs

Grecs des derniers siecles, est le nom du κυκλαμινᾶ (*cyclamen.*) Fuchsius, *in Myrep. Antidot. cap.* 412.

CASCARILLA, diminutif de *cascara*, qui en Espagnol, signifie écorce ou coquille. La drogue la plus connue sous ce nom est l'écorce du Pérou, que l'on nomme à la Douane *cascarilla*. Quelques personnes qui ignoroient apparemment la vraie signification de ce nom, l'ont donné à quelques autres écorces, ce qui a causé quelque confusion dans la matiere médicale.

L'écorce à qui Dale donne ce nom, est le

Cortex thuris, Offic. *Cortex thuris nonnullis dictus, vel thymiama*, Raii Hist. 2. 1841. *Elaterii Pharmacopol. vel Elatherii cortex*, *Thymiama*, Schrod. 4. 166. *Cascarilla*, Ind. Med. 29. *Schakarilla*, *Chakarilla*, Mont. Exot. 8. *Kina-kina aromatica Palode Calenturas. Cascarilla, cortex Elaterii, sive scacarilla officinarum. Cortex Peruvianus grisens, sive spurius*, Geoff. Tract. 307. *Storax rubra officinarum*, C. B. Pin. 452. Jonf. Dendr. 127. *Thus Judæorum*, Park. Theat. 1602. *Chacril* ou *Cascarille*.

On nous apporte cette écorce des Indes Orientales, & d'une des Isles de Bahama dans l'Amérique, appellée *Elatheria*. Elle est roulée en petits tuyaux, & en petits morceaux de l'épaisseur de la cannelle, de couleur de rouille de fer en dedans, d'un gout acre, aromatique & amer, & d'une odeur fort agréable lorsqu'on la brûle. Elle est ordinairement dépouillée de sa premiere écorce, qui est rude & de couleur cendrée. La meilleure est celle qui est épaisse, grasse, odorante, lisse & sans la moindre âpreté; on l'emploie dans les fumigations à cause de son odeur agréable, & pour remédier aux contractions spasmodiques de l'utérus.

Quoique cette drogue soit appellée *cortex thuris;* c'est-à-dire, écorce d'encens, dans les boutiques; cependant les Naturalistes ne sont point d'accord sur l'arbre dont on la tire. Quelques uns veulent qu'elle soit le *νάρκαφθος*, ou *νάρκαφθος* de Dioscoride, *Lib. I. cap.* 22. que cet Auteur dit être une espece d'écorce des Indes, semblable à celle du mûrier, & que l'on emploie dans les parfums à cause de son odeur. Cæsalpin la prend pour l'écorce extérieure de l'arbre qui produit la muscade; Amatus pour cette espece de calambac que les Portugais appellent *lignum aquilæ*, bois d'aigle; Parkinson croit que c'est l'écorce de l'arbre qui produit l'encens. Quoique je ne veuille rien décider là-dessus, je ne saurois être du sentiment de C. Bauhin & de Bellonius qui prétendent que cette écorce est la même que le storax rouge des boutiques. Dale.

Je ne déciderai point si l'écorce dont Dale fait mention, & qu'il dit venir des Indes orientales, est la même que l'écorce du Pérou connue aujourd'hui sous le nom de *cascarille*, ou si elle est différente. Juncher, Valentini & quelques Auteurs Allemands, la confondent avec l'écorce de Winter (*Cortex Winteranus.*)

La description suivante de la *cascarille*, que je tire des *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, est la meilleure que j'aie encore vue.

Le *chacril*, remede peu connu, & dont les Livres qui traitent des drogues médicinales, du moins ceux de ce pays-ci, ne font nulle mention, est une écorce assez ligneuse, épaisse depuis une ligne jusqu'à une ligne & demie, de la couleur à peu près du quinquina ordinaire, d'un brun plus pâle, moins compacte, & plus friable, d'un gout amer, un peu styptique, piquant la langue avec assez d'acrimonie, & laissant à la fin une impression d'amertume mêlée de quelque chose d'aromatique. Cette écorce est couverte d'une pellicule blanchâtre, mince & insipide, ridée & sillonnée légérement en divers sens. C'est l'écorce d'une plante du Pérou qu'on ne connoît point encore.

Elle a tant de ressemblance au quinquina, que, comme on en compte présentement jusqu'à six especes, on la met pour une septieme. Aussi quelques-uns la nomment-ils *Kina-kina spuria* on *falsa*, ou *Kina-kina urens* ou *Kina-kina odorifera*. Elle porte chez les Droguistes le nom de *cortex elaterii*, sans doute par rapport à son amertume piquante, semblable à celle de l'*elaterium :* mais d'ailleurs, il n'y a point d'apparence, que cette écorce soit celle d'un concombre sauvage. Le nom de *chacril* dont nous nous servons, vient de l'Espagnol *chacarilla* ou *cascarilla*.

Malgré sa ressemblance avec le quinquina, le *chacril* en differe beaucoup. Au gout il est plus amer, plus acre, & presque brûlant; au lieu que le quinquina est d'une amertume plus désagréable, & a plus d'astriction ou de stypticité. Le *chacril* échauffé ou brûlé donne une agréable odeur aromatique que n'a point le quinquina. Enfin le *chacril* allumé à la bougie, jette une fumée épaisse & beaucoup de fuliginosités, & ce qui en reste est un charbon boursoufflé & raréfié, pareil à celui des résines brûlées, ce qui marque une grande quantité de matiere résineuse par rapport à ce que le quinquina en peut contenir.

De-là M. Boulduc le fils, qui voulut étudier la nature & les effets du *chacril*, jugea qu'il donneroit par l'esprit de vin beaucoup d'extrait résineux; & en effet une once en donna cinq gros d'un gout amer, piquant & aromatique, le même que celui du mixte & d'une belle couleur de pourpre. M. Boulduc ne connoît point de végétaux qui donnent tant d'extrait. A peine d'une once de quinquina en tire-t-on vingt grains. Le marc desséché pesoit trois gros, & n'étoit plus que la partie terreuse & fixe du *chacril*. Il paroît par-là que le mixte en petite quantité doit avoir beaucoup de vertu.

Feu M. Fagon avoit dit plusieurs fois à M. Boulduc, que dans le tems où le quinquina étoit encore rare en France, il avoit souvent employé le *chacril* avec succès dans les fievres intermittentes. Apparemment sa partie résineuse & pénétrante, divise & atténue les matieres mal cuites, épaisses, visqueuses qui sont le levain de la fievre. Ce fébrifuge a cet avantage sur le quinquina qu'il agit en plus petite dose, & n'a pas besoin d'être si long-tems continué.

En général M. Fagon, au rapport de M. Boulduc, étoit si persuadé que dans les fébrifuges c'est la partie résineuse qui agit le plus pour la guérison de la fievre, qu'il faisoit souvent faire une infusion du quinquina avec l'eau-de-vie, pour l'ajouter aux infusions ordinaires & hâter par-là l'effet du quinquina. Quelques-uns y ajoutent d'autres matieres résineuses en suivant la même idée.

Apinus, fameux Medecin & Professeur à Astorf, paroît être le premier qui ait employé le *chacril* en teinture, ou en infusion pour les fievres épidémiques & catarrhales, & en substance pour les fievres ordinaires. L'illustre M. Stahl, Medecin du Roi de Prusse, a étendu son usage aux pleurésies, aux péripneumonies & à ces toux acres & convulsives qu'on appelle *quintes*. C'est encore en incisant & en atténuant les viscosités, que le *chacril* produit ses bons effets. Par la même raison, il est fort utile dans les cas où il faut aider ou augmenter la transpiration.

M. Boulduc a éprouvé lui-même la vertu du *chacril* dans des coliques venteuses, dans des affections hystériques & hypocondriaques, qu'on appelle communément vapeurs.

Mais il est bon de remarquer, que s'il ne s'agit que de subtiliser des liqueurs, la teinture de *chacril* suffit, parce qu'elle contient tout le résineux; que s'il faut de plus rétablir & affermir le ressort de quelques parties qui ont été secouées, agitées, tiraillées, il faut le *chacril* en substance, parce qu'on a besoin que ses parties terreuses & styptiques, fassent leur office d'astringent.

Le *chacril* en substance réussit pour les hémorrhoïdes in-

ternes, qui ont peine à fluer, pourvu que le malade ait l'habitude du corps un peu grasse. C'est qu'alors le tissu de la peau n'étant point trop serré, le *chacril* augmente la transpiration, toutes les liqueurs ont plus de liberté & les hémorroïdes s'ouvrent. Peut-être aussi le *chacril* contribue-t-il à les faire couler en resserrant les vaisseaux qui contiennent le sang hémorrhoïdal. M. Boulduc a été témoin du fait.

Mais ce qu'il a vu de plus particulier & de plus avantageux au *chacril*, c'est le grand secours dont il a été dans les dyssenteries de 1719. soit qu'elles aient été accompagnées de fievres ou non.

L'*ipecacuanha* s'y est presque deshonoré, & le *chacril* y a acquis beaucoup de gloire, ce qui ne tire pourtant pas à conséquence pour une autre année: car malheureusement il n'est que trop certain que d'une année à l'autre les maladies qui ont le même nom sont différentes.

M. Boulduc a reconnu qu'au lieu que l'*ipecacuanha* & les autres végétaux émétiques, laissent un long abbattement & beaucoup de foiblesse d'estomac, le *chacril* remet l'estomac fort promptement & lui rend toute sa force. Le voilà donc qui a les vertus de ses deux compatriotes, le quinquina & l'ipecacuanha, & qui les a peut-être avec quelque avantage tant sur l'un que sur l'autre. M. Boulduc, *Histoire de l'Acad. Royale des Sciences, ann.* 1719.

CASCHU. Voyez, *Catechu*.

CASEUS, τυρὸς, *Fromage*. Le *fromage* quand il est nouveau & non salé, est nourrissant, agréable à l'estomac & facile à digérer. Il engendre de la chair, & tient le ventre libre. Le *fromage* est plus ou moins bon, suivant la qualité du lait avec lequel on l'a fait. Etant cuit, exprimé & roti ensuite, il acquiert une qualité astringente. Appliqué sur les yeux en forme de cataplasme, il en appaise l'inflammation, & en dissipe les meurtrissures. Le *fromage* nouveau & salé nourrit moins car (au lieu de εὐτροφώτερος, je lis ἀτροφώτερος avec Saracenus, & le sens l'exige,) il amaigrit, nuit à l'estomac & dérange le ventre & les intestins; mais il est astringent quand il est vieux ou rance. Le babeurre est extremement nourrissant pour les chiens. Dioscoride, *Lib. II. cap.* 29.

Le *fromage* reçoit une acrimonie de la presure qu'on y met, & dépose toute son humidité, sur-tout quand on le garde long-tems; pour lors son acreté augmente, & il acquiert une qualité plus chaude & plus ardente. C'est ce qui fait aussi qu'il altere davantage; qu'il se digere difficilement, & qu'il engendre de très-mauvais sucs. Quoique le *fromage* possede une qualité acrimonieuse & atténuante, qui est naturelle aux alimens grossiers, il n'en est pas pour cela moins mal-sain; car il nuit beaucoup plus par la mauvaise qualité de son suc & par sa chaleur brûlante, qu'il n'est utile par sa vertu atténuante, qui ne rend pas son suc moins disposé à engendrer des calculs dans les reins; nous avons fait voir que le calcul se forme dans les corps dont les sucs sont épais & accompagnés d'une chaleur ignée. On doit donc s'abstenir de cette espece de *fromage*, parce qu'il ne se digere, ni ne se distribue pas comme il faut, qu'il ne passe pas aisément & qu'il engendre de mauvais sucs. Le *fromage* qui n'est ni vieux ni acre est mauvais, mais cependant moins nuisible que l'autre. De tous les *fromages*, le meilleur est celui que l'on fait à Pergame, & dans la Mysie, au-dessous de Pergame, & que les Habitans appellent (ὀξυγαλάκτινος); il est fort agréable, fort ami de l'estomac, & se digere aisément. Son suc n'est ni mauvais ni grossier, comme l'est ordinairement celui de toutes les especes de *fromages*. On l'estime beaucoup à Rome, où on le sert sur les meilleures tables, sous le nom de *Bathys*. On trouve encore de fort bon *fromage* dans quelques autres pays.

Puis donc qu'il y a une si grande différence entre les *fromages*, tant par rapport à la nature de l'animal dont on tire le lait, que par rapport à la maniere de le faire, sans compter le tems qu'on l'a gardé, je vais tâcher de renfermer toutes leurs propriétés sous certains chefs, pour que l'on puisse plus aisément distinguer le bon *fromage* d'avec le mauvais. On peut réduire en général ces propriétés à deux, dont la premiere regarde la substance du *fromage*, qui peut être dur ou mou, poreux ou serré, gluant ou friable. L'autre regarde le gout, car on trouve des *fromages* aigres, on en trouve aussi qui sont acres, gras, doux, ou qui tiennent de tous ces gouts ensemble.

Le *fromage* mou est préférable à celui qui est dur, celui dont la substance est rare & lache, à celui qui est plus serré & plus compacte: mais comme le *fromage* peut pécher par être trop gluant, comme par être trop friable, il vaut mieux en choisir un qui tienne le milieu entre ces deux qualités. Quant aux distinctions qui naissent du gout, il vaut mieux que le *fromage* peche par trop de douceur que par trop de force, & qu'il soit modérément salé, que s'il ne l'étoit point du tout, ou qu'il le fût trop. On connoît encore que le *fromage* est bon quand il ne cause aucun rapport; car celui dont on perd le gout sur le champ, est plus sain que celui dont le gout se conserve long-tems dans la bouche, parce que ce dernier est beaucoup plus difficile à digérer, & ne reçoit de l'altération que difficilement, & l'on sait que la coction des alimens est nécessairement suivie de l'altération de toutes les qualités dont nous venons de parler. Galien, *de Aliment. Facult. Lib. III. cap.* 17.

Le *fromage* nourrit beaucoup, aide à la digestion, & produit plusieurs autres bons effets, étant pris en petite quantité.

Quand il est trop nouveau, il est difficile à digérer, il pese sur l'estomac & cause des vents & des obstructions. Quand au contraire il est trop vieux, il échaufe beaucoup par sa grande acreté; il produit un mauvais suc, il a une odeur désagréable, & il rend le ventre paresseux.

Il contient beaucoup d'huile, médiocrement de sel essentiel, peu de phlegme & de terre.

Il convient en tout tems aux jeunes gens qui font beaucoup d'exercice, & qui ont l'estomac bon: mais les vieillards, les personnes d'un tempérament délicat, & ceux qui ont quelque atteinte de pierre ou de gravelle, doivent s'en abstenir, ou du moins en user modérément.

Le *fromage* n'est autre chose que le caillé du lait séparé du *serum* & endurci par une chaleur lente.

On doit regarder le *fromage* comme la partie du lait la plus grossiere & la plus compacte: de-là on peut juger qu'il nourrit beaucoup, & qu'il produit un aliment solide; mais qu'il est difficile à digérer, quand on en use avec excès. Quoique néanmoins il puisse aidet à la digestion, étant pris en petite quantité.

On peut faire le *fromage* ou avec du lait dont on a auparavant séparé la partie butyreuse, ou avec le lait chargé encore de cette partie. Dans le dernier cas le *fromage* est beaucoup plus agréable que dans le premier, à cause de cette partie cremeuse, ou butyreuse qui est la portion du lait la plus exaltée, & la plus remplie de principes huileux & de sel volatil.

Le *fromage* fait avec le lait de vache est celui dont nous nous servons le plus ordinairement. Il est d'un gout fort agréable; il nourrit beaucoup, mais il se digere & il se distribue un peu difficilement. Quelques-uns prétendent que le *fromage* de brebis est préférable à ce premier, parce qu'il se digere plus aisément, qu'il n'est pas d'une substance si grossiere ni si compacte: néanmoins il ne nourrit pas tant que le *fromage* de vache.

On fait encore du *fromage* avec le lait de chevre; mais ce *fromage* est peu estimé. Cependant il se digere & il se distribue assez aisément. Il y a plusieurs autres laits dont on peut faire aussi d'autres sortes de *fromages*. Nous n'en parlerons point ici, parce qu'ils ne sont point en usage parmi nous.

Quand le *fromage* est encore trop nouveau, il est mou, visqueux, & chargé d'humidité. C'est pourquoi il est

pour lors pesant sur l'estomac, venteux, & difficile à digérer. Cependant il nourrit beaucoup & lâche médiocrement le ventre. Quand au contraire le *fromage* est vieux, il est sec, piquant, & brûlant sur la langue, d'une odeur forte & desagréable, & propre à produire plusieurs mauvais effets, dont nous avons parlé. En un mot le *fromage* vieux n'est point reconnoissable de ce qu'il étoit étant nonveau, & Matthiole paroît être persuadé qu'il ne convient en cet état qu'aux goutteux, étant appliqué extérieurement sur les parties où ils ressentent de grandes douleurs. Cet Auteur pour appuyer son opinion cite qnelques malades qui se sont parfaitement bien trouvés de ce remede.

Concluons donc que le *fromage* qui n'est ni trop vieux ni trop nouveau est le plus salutaire de tous. LEMERY, *Traité des Alimens.*

Tout le monde sait que l'huile devient acre & rance en vieillissant: la même chose arrive au meilleur *fromage*, c'est-à-dire, à celui qui contient le plus d'huile. Boerhaave même nous apprend que des personnes ont eu les levres, les gencives, la langue & le gosier enflammés pour avoir mangé du *fromage* vieux. D'où il suit qu'un tel *fromage* doit nécessairement affecter l'estomac & les intestins par son acrimonie.

C'est une opinion commune que le *fromage* vieux digere toutes choses, sans recevoir la moindre altération. J'ignore quel est l'origine de cette croyance, & je ne déciderai point ici si elle est bien ou mal fondée. Je croirois cependant que dans les cas où il y a beaucoup de viscosités dans l'estomac, le vieux *fromage* peut par son acrimonie, les atténuer, & agir par ce moyen en qualité de médicament.

CASIA, Voyez *Cassia.*

CASIBO, *Cyprus*, (espece de Troëne exotique. JOHNSON.

CASMINARIS, ou CASMUNAR. Voyez *Cassumunias*.

CASSA, mot barbare dont se sert Fallope, *de Ossib.* au lieu de *Thorax.*

CASSALE, *vulnus*. Est un terme dont se servent quelques Medecins pour signifier une plaie à la poitrine. Il est dérivé de l'Arabe *cas*, poitrine

CASSAMUM, κάσσαμον, nom que quelques-uns donnent au fruit de l'arbre qui donne le baume. P. EGINET, *Lib. VII. cap.* 3.

CASSATUM, sang foible, grumeleux & dénué d'esprits, qui empêche le cours de celui qui est louable dans les veines. PARACELSE, *Archidox. Lib. VII. Sect. de Specifico diaphoretico.*

CASSAVI. Est une espece de pain qui est en usage dans les Indes Occidentales, & qui est fait avec la racine du *Manihot*. Voyez ce dernier mot.

CASSIA, *Casse.*

Voici ses caracteres.

Ses fleurs sont composées de cinq feuilles disposées en rond, avec un pistil ressemblant à la trompe d'un éléphant.

Ses siliques sont longues, cylindriques ou plates, divisés par des cloisons transversales en plusieurs cellules, enduites d'une pulpe ou substance moelleuse, dont chacune renferme des semences fort dures.

Boerhaave compte quatre especes de *casse.*

1. *Cassia Americana fœtida, foliis oblongis glabris*, T. 619. *Pajomirioba*, II. Pisonis. Edit. 1658. 185. *Senna Occidentalis odore opii viroso, orobi Pannonici foliis mucronatis, glabra*, H. L. H. Prægn.
2. *Cassia Americana fœtida, foliis subrotundis acuminatis.* T. 619. *Pajomirioba*, II. Pisonis. Edit. 1658. 185. *Senna Occidentalis, odore opii minus viroso, foliis glabris obtusis*, H. L. H. Prægn.
3. *Cassia fistula*, Offic. Ind. Med. 29. Ger. 1242. Emac. 1431. *Cassia solutiva, Cassia fistularis*, Mont. Exot. 10. *Cassia fistula Alexandrina*, Raii Hist. 2. 1746. C. B. P. 403. Tourn. Inst. 619. Elem. Bot. 492. Boerh. Ind. A. 2. 58. Commel. Flor. Mal. 73. *Cassia nigra seu fistulosa prima, sive Cassia fistula Alexandrina*, Cat. Jam. 145. Hist. 2. 42. *Cassia fistula Chaiarxambar vocata*, Alpb. Ægypt. 7. *Cassia fistula vulgaris flore luteo*, Breyn. Prod. 2. 26. *Cassia solutiva vulgaris*, Park. Theat. 234. *Cassia purgatrix*, J. B. 1. 416. Chab. 89. *Cassia fistula purgatrix Alexandrina*, Jons. Dendr. 382. *Arbor Cassiam solutivam ferens*, Bont. 107. *Conna*, Hort. Mal. 1. 37. Tab. 22. *Quauhayohuatli*, 2. *sive Cassia fistula*, Hern. 87. DALE.

C'est le fruit d'un grand arbre qui croît en Egypte, & dans les Indes Orientales & Occidentales. Il porte de grandes feuilles semblables à celles du noyer, du milieu desquelles s'élevent des fleurs jaunes composées de cinq pétales, auxquelles succedent des siliques longues, minces, arondies, d'un peu moins d'un pouce de diametre, mais longues d'un pié, & souvent de deux, couvertes d'une écorce dure, ligneuse & noirâtre, ayant dans toute leur longueur une élévation qui est un peu moins visible d'un côté que de l'autre. Chaque silique est partagée en-dedans par des cloisons fort minces en plusieurs cellules, enduites d'une moelle douce & noirâtre, dans lesquelles sont enfermées des semences applaties, lisses & de figure ovale. MILLER, *Bot. Off.*

Prosper Alpin croit que la meilleure *casse* est celle qui raisonne quand on l'agite, & assure que les Egyptiens ne font aucun cas de celle qui ne fait point de bruit, dans la croyance où ils sont que ce défaut est occasionné par la mauvaise qualité de la moelle, & par une humidité aqueuse qui s'est amassée dans ses cellules. Mais Veslingius soutient le contraire dans le passage suivant: « Les Egyptiens, dit-il, qui font trafic de la *casse*, ont « fait croire à Alpin que les meilleures siliques sont « celles qui font du bruit quand on les secoue: mais « j'ai remarqué que les Marchands les plus habiles séparent avec soin ces sortes de siliques de celles qui « sont les plus solides; & que s'il arrive qu'une de « leurs parties soit solide & l'autre vuide, ils séparent « cette derniere comme tout-à-fait inutile, puisqu'elle ne contient que des semences desséchées, & qu'elle est dénuée de cette moelle douceâtre, & de ce suc « dont abondent celles qui sont solides. Il arrive souvent que le fruit de la *casse* périt lorsqu'il a presque « atteint sa maturité; car la violence du vent fait « que les siliques heurtent les unes contre les autres, & « qu'il en tombe un grand nombre qui ne sont d'aucun « usage en Medecine. Pour remédier à cet accident, « on a soin d'attacher plusieurs siliques ensemble, afin « qu'elles puissent mieux résister à son impétuosité. Le « soin qu'on est obligé de prendre pour les garantir des « voleurs, est encore une circonstance qui augmente « considérablement leur prix. » On ne doit cueillir ces siliques pour les usages de la Medecine, que lorsqu'elles sont tout-à-fait mûres: mais il arrive souvent que les Marchands étrangers n'en apportent que de très-vieilles, puisqu'on en trouve qui ont été gardées quarante ans dans les magasins. Après avoir cueilli ces siliques, on les met dans des lieux où elles soient à couvert des atteintes de l'air; car sans cette précaution, elles ne manqueroient pas de se corrompre, comme il arrive à celles que l'on transporte à Venise, qui s'aigrissent & se gâtent par la suite du tems; ce qui fait que Prosper Alpin conseille aux Medecins & aux Apothicaires de choisir celles qui sont récentes & dont la substance est douceâtre, & de rejetter celles qui sont vieilles, & d'une saveur acide ou saline. Les Egyptiens n'employent jamais la *casse* qu'elle n'ait été gardée quatre mois, parce qu'on a observé que celle qui est nouvelle, est non-seulement inutile, mais encore extremement nuisible. Ils usent de la moelle que l'on tire des siliques en forme de bol ou de potion dans toutes les maladies qui naissent d'une bile trop échauffée; car

car ils sont persuadés que la *casse* prise intérieurement, rafraîchit & purifie le sang, en évacuant & émoussant ses particules les plus chaudes & les plus acres. L'expérience leur a aussi appris qu'elle débarrasse l'estomac de toutes les matieres excrémentitielles qui peuvent l'offenser. Ils employent encore la *casse* avec beancoup de succès dans les fluxions d'humeurs chaudes sur les poumons ou la poitrine, seule, ou mêlée avec du sucre candi ou de l'huile d'amandes douces. Ils trouvent que ce fruit ainsi préparé ou employé sans mélange, est extremement salutaire aux reins & à la vessie. Ils se servent de la pulpe de *casse* mêlée avec du sucre candi & du suc de réglisse, dans toutes les maladies des reins & de la vessie; elle appaise la chaleur immodérée des reins, évacue les humeurs de ces parties, & les chasse par les urines; ce qui fait que le fréquent usage qu'on en fait prévient la formation du calcul & du gravier. Les Egyptiens se servent encore de la pulpe de *casse* avec l'agaric contre la toux immodérée, la difficulté de respirer, l'asthme & l'orthopnée. Ils l'employent en forme d'emplâtre dans les douleurs chaudes des articulations, dans la goute & les inflammations. Ils conservent dans du miel ou du sucre les petites siliques vertes de la *casse*, après les avoir fait bouillir dans l'eau & sécher à l'ombre, pour l'usage des enfans & des femmes d'un tempérament délicat. La dose pour ces dernieres, est de quatre onces au plus, & d'une pour les premiers. Ils les ordonnent aussi dans les maladies dont nous avons parlé. Les fleurs confites avec du sucre, sont un excellent remede pour corriger la chaleur des reins, & évacuer les récrémens épais & visqueux logés dans les uréteres.

Les Egyptiens employent aussi ces fleurs pour appaiser les douleurs de toute espece, surtout celles de la goute. PROSPER ALPIN, *Medicina Ægypt. Lib. IV. cap.* 5.

Acosta nous apprend dans son Traité *de Medicamentis in Indiâ orientali nascentibus*, que l'on oint dans les Indes Orientales les éréfipeles & les tumeurs inflammatoires avec la pulpe de la *casse*. On confit ses siliques tandis qu'elles sont encore vertes avec du sucre, & l'on en donne une once aux femmes & aux enfans avec beaucoup de succès. On doit les choisir tendres & récentes avant que leur écorce soit endurcie, & les faire macérer dans l'eau avant de les confire. Les fleurs ainsi préparées, sont légerement purgatives, & operent sans causer de douleurs.

Bontius, dans son *Historia Naturalis & Medica Indiæ orientalis*, nous apprend que les Malayens font un usage très-fréquent de la pulpe de *casse* dans les maladies des reins & de la vessie, dans toutes les indispositions néphrétiques, aussi-bien que dans la gonorrhée virulente: mais ils la mêlent dans ce dernier cas avec de la poudre de térébenthine cuite. La *casse* que l'on cultive en Amérique, à ce que rapporte Nicolas Monard, *de Medicamentis simplicibus ex Occidentali India dilatis*, purge doucement & sans causer de tranchées, évacue principalement la bile, le phlegme & toutes les matieres qui obstruent le conduit intestinal. Elle tempere la constitution de ceux qui en usent, & purifie le sang. Elle est salutaire dans toutes les maladies, mais surtout dans celles des reins & de la vessie urinaire, lorsqu'on la donne deux heures avant le souper. On l'emploie journellement en forme de looch contre les maladies de la poitrine & des côtés. Elle est propre pour la chaleur fébrile & pour éteindre la soif. L'usage journalier de la *casse* avant le dîner & le souper, empêche la formation du calcul & du gravier. Mêlée avec de l'huile d'amandes douces, elle est un excellent topique pour appaiser les douleurs des poumons & des reins. La dose de la pulpe est depuis dix dragmes jusqu'à une once & demie; & celle de la pulpe & de la silique, de quatre onces. On conserve en Amérique les siliques les plus petites & les plus récentes, après les avoir auparavant préparées & fait cuire avec du sucre. Elles purgent sans causer aucune incommodité, & sans exciter les accidens & les tranchées qui sont ordinairement inséparables de l'usage des purgatifs; elles sont agréables au palais & operent sans violence. La dose est depuis deux onces jusqu'à trois.

On peut en confire les fleurs de deux manieres, on en les broyant avec du sucre, tel que le rosat, ou en les mettant toutes entieres dans du sucre & les faisant cuire avec aussi long-tems qu'il le faut. Ces fleurs préparées suivant l'une ou l'autre de ces manieres, sont très-agréables au gout & purgent sans incommoder le malade. On peut en donner deux ou trois onces pour dose. Lorsque ce remede ne produit aucun effet, on doit en attribuer la cause à la mauvaise qualité du sucre que l'on a employé dans sa préparation. La *casse* dont on fait aujourd'hui usage en Europe, nous vient d'Egypte, des Indes Orientales, du Brésil & d'Antigua dans l'Amérique. La meilleure est celle qui est noirâtre, lisse, pésante, remplie d'une pulpe grasse, parsemée de raies rouges sur le dos, récente, mûre & qui ne fait aucun bruit quand on l'agite. Celle qu'on nous apporte des Indes Orientales passe pour la plus mauvaise, parce qu'elle se gâte pendant le tems qu'on est obligé d'employer pour faire ce voyage, outre qu'on la cueille peut-être avant qu'elle ait atteint sa maturité, pour l'empêcher de se corrompre si facilement. On assure dans la Pharmacopée de Bruxelles qu'une once de *casse* du Brésil purge beaucoup plus efficacement que deux onces de celle d'Egypte, qui est la *casse* ordinaire des boutiques connue sous les noms de *siliqua Ægyptia*, & de *fistula Alexandrina*. Les Arabes l'ont introduite les premiers dans la Medecine: mais le Docteur Freind assure dans son histoire de la Medecine, qu'Actuarius est le premier qui en ait parlé, & qui l'ait mise au rang des purgatifs les plus légers & les plus doux. *Actuar. Method. Medend. Lib. V. cap.* 2. Il n'en est fait aucune mention chez les anciens Auteurs Grecs, qui donnent pour la plupart le nom de κασία σύριγξ, ou *cassia fistula*, à notre cannelle. Les Grecs modernes appellent la *casse* purgative κασία μέλαινα, κασία κεκαθαρμένη, & κασία καθαρισμένη. Lors donc que l'on trouve le mot *cassia* dans les compositions des anciens Grecs, on doit employer la canelle. La même regle a lieu à l'égard des Medecins Arabes qui rapportent les compositions des Grecs, aussi-bien qu'à l'égard des remedes qui ne sont point destinés à purger. Mais lorsque les Medecins Arabes décrivent ou ordonnent des remedes purgatifs, on doit dans ce cas se servir de la *casse* purgative, comme l'observent fort bien l'Auteur de l'*Antidotarium de exacta componendorum medicamentorum ratione*, Matthiole *ad Dioscor*. & Bodæus *in Theophrast*. C'est la pulpe de cette espece de *casse* que l'on emploie pour les usages de la Medecine sous le nom de *medulla cassiæ*, *cassia extracta*, *cassia cribrata*, *cassiæ atramentum & flos cassiæ*. L'extrait s'en fait en la passant à travers un tamis après l'avoir délayée dans quelque peu d'eau. Les Medecins ordonnent pour l'ordinaire cet extrait récent, parce qu'il se corrompt aussi-tôt à cause de la disposition qu'il a à fermenter. De-là vient que Boerhaave dans ses *Elémens de Chymie*, *Vol. II.* le met au rang des substances qui facilitent la fermentation. Les Apothicaires pour garder cet extrait plus long-tems & pour empêcher qu'il ne fermente, y ajoutent du sucre; mais ce mélange lui fait perdre sa vertu naturelle.

Lorsque cet extrait est fait avec des siliques parfaitement mures, il purge autant qu'il faut sans faire aucun mal, ce qui l'a fait mettre au nombre des meilleurs cholagogues. On le donne ou en forme de bol ou de potion. Lorsqu'il est récent & en substance, la dose pour l'usage interne est depuis trois dragmes jusqu'à une once; & en lavement depuis une once jusqu'à deux. Lorsqu'il n'est pas récent on peut le donner intérieurement depuis demi-once jusqu'à une once & demie, ou deux onces; & en lavement à la dose de quatre onces. Schulzius dans ses *Prælectiones de Viribus & usu medicamentorum*, en parle en ces termes:

« Il est purgatif ; mais comme on a remarqué qu'il n'opere, quand on le prend en substance, qu'à raison de sa dose qui doit être considérable, & qu'il affoiblit l'estomac, on ne l'emploie que très-rarement. Supposé que l'extrait soit récent on peut le donner avec succès avec quelque carminatif, tel que l'anis ou le fenouil, la dose est depuis une once jusqu'à dix gros. »

Jerôme Capivacci dans sa *Medecine Pratique*, nous apprend que ses vertus sont forr au-dessus de celles de la manne, & qu'il évacue les humeurs recrémentitielles, soit épaisses ou liquides. Il rafraîchit, émousse l'acrimonie, humecte & nourrit en quelque sorte. Mais il se convertit aisément en des flatuosités qni en distendant les vaisseaux occasionnent des douleurs considérables. De-là vient que Rhases veut que l'on fasse bouillir la *casse* avant de la donner, parce que la cuisson dissout celles de ses parties qui sont sujettes à se convertir en vents, comme il arrive à l'orge & aux feves, qui perdent en se cuisant leurs parties flatueuses. Ce même Auteur veut que l'on fasse bouillir la *casse* dans le suc de réglisse, & que si on la donne crue, on la corrige avec de l'anis, du fenouil ou des semences de limon. Jacques Duttelius dans l'Ouvrage qui a pour titre, *Tractatio Medico-Practica de virulenta purgantium indole*, nous apprend que la *casse* purge légerement à raison de sa douceur & de sa qualité modérément acrimonieuse. C'est ce qui la rend extremement propre, surtout quand on l'emploie comme il faut, pour évacuer les humeurs acides & bilieuses, puisqu'elle opere sans exciter aucune agitation violente, ni aucune chaleur extraordinaire. L'expérience, le plus puissant de tous les argumens, prouve suffisamment que la *casse* est un remede efficace dans les maladies de la poitrine, dans les affections arthritiques salines, dans le calcul, dans les cas où les premieres voies sont surchargées d'acides salins, dans les fievres catarrheuses & quelquefois dans les tierces. Quant à la maniere d'employer la *casse* lorsqu'on a dessein de purger, il faut observer qu'on doit la donner en grande quantité, soit seule ou avec la manne, parce qu'autrement elle n'opere que peu ou point. Il est encore bon de savoir que la *casse* opere beaucoup mieux quand on la mêle avec quelque sel neutre, surtout avec le tartre tartarisé. La décoction de *casse* ne doit point être prise tout à la fois, mais à différentes reprises; & de peur qu'elle ne cause des tranchées ou qu'elle ne fasse vomir, il est bon de prendre après quelque potion chaude. Les personnes hypocondriaques & hystériques, ceux qui ont l'estomac foible & qui sont sujets aux vents ou à la colique, doivent s'abstenir avec soin de ce remede. On doit bien se garder aussi de l'ordonner aux femmes enceintes, dont le bas-ventre est déja distendu par le volume du fœtus ; car cette distension augmentant à l'occasion des vents que la *casse* engendre, elle ne manqueroit pas d'occasionner plusieurs symptomes fâcheux. Caspard Hoffman nous apprend que la *casse* relâche extremement le placenta dans les femmes enceintes; & Forestus dans ses *Observ. Medic. Lib. II. Observ.* 28. assure qu'elle ne convient aucunement aux femmes enceintes, parce qu'elle évacue principalement par les urines, ce qui rend l'avortement beaucoup plus à craindre. Ce même Auteur dans le *Lib. X. Obs.* 85. *in Scholio*, déclare cette drogue tout-à-fait nuisible aux paralytiques à cause de sa qualité trop humectante; & il assure dans ce même Livre *Obs.* 33. *in Scholio*, qu'elle offense le cerveau en le remplissant de vapeurs & en causant une disposition léthargique. Suivant Rondelet l'usage de la *casse* n'est point sûr dans les tems froids & humides, surtout dans les premiers, à cause que par sa qualité émolliente qui est trop forte, principalement lorsqu'elle est récente, elle cause pour l'ordinaire des diarrhées, des lienteries & à la fin des dyssenteries opiniâtres. On croiroit peut-être que ce sont là toutes les objections que l'on a faite contre la *casse*, si on ne savoit que Riolan a avancé qu'il n'en faut souvent qu'une petite quantité pour causer la mort à quelques malades. Michel Boudewyns célebre Medecin d'Anvers, dans son *Ventilabrum Medico-Theologicum*, réfute cette opinion, & dit, que l'on peut à la vérité abuser de la *casse*, mais qu'elle produit les meilleurs effets lorsqu'on sait l'employer à propos. D'ailleurs, dit-il, il faut pénétrer ici l'intention de Riolan, qui est de faire sentir à ceux qui sont chargés du gouvernement qu'il est dangereux de permettre l'exercice de la Medecine à tous ceux qui prennent le titre de Medecin, parce que la plupart des remedes demandent d'être administrés avec beaucoup de soin & de circonspection. Il paroît par ce qu'on a rapporté ci-devant d'après Alpin & Bontius, que Wedelius a eu raison d'avancer dans son Traité de *Medicamentorum Facultatibus*, que la *casse* est pectorale, bonne pour les douleurs néphrétiques, pour corriger l'acrimonie des humeurs, & par conséquent très-propre pour la cure de la gonorrhée. Fallope est garant des effets salutaires de ce remede dans la derniere de ces maladies. Quelques-uns, & entre autres Bernardinus Ramazini, *Opera Medica & Physiologica*, condamnent absolument l'usage de la *casse* dans toutes les maladies des reins, dans la croyance qu'elle possede une certaine virulence. Zecchius, *Consultationes Medicinales*, assure que la *casse* n'est point sûre dans les maladies des reins, à moins qu'on n'évacue auparavant l'estomac & les premieres voies, par l'abstinence, les émétiques ou les autres purgatifs: & la raison qu'il en donne est que la *casse* est un des meilleurs diurétiques. Il recommande cependant ailleurs ce remede comme très-propre pour évacuer les premieres voies. Veslingius paroît avoir approché plus près de la vérité lorsqu'il assure que si en conséquence de l'usage de ce remede l'ardeur & l'acreté de l'urine, & les douleurs néphrétiques augmentent, on ne doit point rejetter la cause de cet accident sur la *casse*, qui est bonne & saine, mais sur celle qui est gâtée & dépouillée de ses vertus. Il est impossible en effet qu'un remede qui vient de si loin & que l'on a peine à conserver pendant un tems considérable dans son pays natal, puisse retenir ses vertus après qu'il est parvenu dans nos mains. Les sentimens de Veslingius & de Wedelius au sujet de la *casse* paroissent justes & bien fondés, puisqu'il est visible par la pratique des Egyptiens & de quelques autres peuples, qu'elle est un remede propre pour modérer la trop grande chaleur, & pour corriger l'acrimonie des humeurs. D'ailleurs Borelli nous apprend dans ses *Observat. Medico-Physic. Cent.* 3. *Observ.* 5. que la *casse* est extremement salutaire pour appaiser & corriger la chaleur extraordinaire qui accompagne les fievres épidémiques & pestilentielles; car outre la propriété qu'elle a de résister à la corruption, elle incline encore vers une nature acescente. Caspard Hoffman, *de Medicamentis officinalibus*, *Lib. II. cap.* 7. assure que la *casse* est salutaire tant qu'elle est douce & récente; & que non-seulement elle dissipe les maux de tête qui surviennent après les repas, & guérit les inflammations des yeux les plus obstinées, mais qu'elle est encore extremement propre pour modérer les chaleurs excessives des reins.

Mais comme on a remarqué que son usage occasionne une décharge abondante d'urine, on ne doit point l'ordonner à ceux dont l'urine est sanglante, qu'on a taillé de la pierre, qui sont affligés du diabetes ou d'autres maladies des parties qui servent à la sécrétion de l'urine, parce que dans ce cas elle est beaucoup plus nuisible que salutaire. Fallope nous apprend « que la *casse* ne convient point dans les ardeurs de la vessie, à cause que par sa qualité diurétique, elle entraîne dans la vessie des petites concrétions de sable avec une matiere acre & saline qui augmente la chaleur, qui devient beaucoup plus incommode dans le tems de l'opération de la *casse*, bien qu'elle diminue en-

« suite un peu. » Vallisneri assure dans ses *Opere Fisico-Mediche, Tom. III.* « que la *casse* & sa pulpe possé« dent une qualité rafraîchissante & humectante, non« seulement quand on les donne intérieurement, mais « encore quand on les employe à l'extérieur; puisqu'on « ordonne avec succès la pulpe de *casse* dans les dou« leurs arthritiques les plus violentes qui proviennent « de chaleur, & qu'elle les appaise d'une façon surpre« nante. Mais on croit communément qu'elle humec« te plus qu'elle ne rafraîchit, comme cela paroît par « le grand nombre de flatuosités hypocondriaques qui « résultent de son usage. Car l'humidité recevant du « changement à l'occasion de la chaleur, elle se con« vertit en flatuosités, qui venant à occuper un plus « grand espace, distendent & relâchent les vaisseaux, « & causent par ce moyen des douleurs & souvent des « tranchées. C'est pourquoi les Medecins ont soin, « pour l'ordinaire, de mêler quelque carminatif avec « la *casse* pour prévenir les accidens dont nous venons « de parler. » On peut ajouter aux observations précédentes celles de Paul Valcarengus dans sa *Medecine Raisonnée*, que la *casse* est extremement préjudiciable à raison des douleurs d'estomac & des tranchées qu'elle cause, quand on la donne dans les maladies qui proviennent de la viscosité & de la grossiereté de la bile. Mais revenons à ce que nous avons dit de l'intention dans laquelle on a introduit la *casse* dans la pratique de la Medecine, qui est de tenir le ventre libre & d'en évacuer les excrémens. Pour cet effet on la prescrit, pour l'ordinaire, deux ou trois heures avant le repas. Monard nous assure qu'une expérience de plusieurs années lui a appris qu'elle évacue très-peu quand on la donne de cette sorte; car, dit-il, comme elle est très-foible, elle se resout en des vapeurs qui se répandent par tout le corps, & se convertissent en aliment, si l'on tarde à manger. C'est pourquoi il conseille de la donner demi-heure au plus avant les repas, à cause que quand elle se mêle avec les alimens elle agit avec eux & opere avec moins de violence. Mais, continue cet Auteur, si l'on n'a point intention d'évacuer, mais seulement d'obliger ces vapeurs à se répandre dans les reins & autres parties du corps, on peut la donner plusieurs heures avant les repas. Aloisius Mundella (*Epistolæ Medicinales, Epist. 10. & 26.*) a donné les mêmes regles long-tems avant Monard. Mais Laurent Joubert, *Tom. I.* pense différemment, & peut-être plus juste, lorsqu'il conseille de donner la *casse* le matin, & non point comme le font la plupart des Medecins, une heure ou demi-heure avant dîner: car, dit-il, plus un remede est léger, plus son opération est lente, & moins il est capable de se mêler avec les alimens, qui détruisent facilement son énergie. Pour pouvoir user de la *casse* avec plus de sureté, il faut observer avec Sennert (*Institutiones Medicæ*) que comme ce remede ne convient point dans les cas où l'estomac est foible & surchargé d'une humidité superflue, ou lorsque les intestins sont trop relâchés; il est à propos quand on le donne pour cette derniere maladie, d'y ajouter une quantité convenable de rhubarbe ou de myrobolans; au lieu que dans les foiblesses d'estomac, il faut le corriger avec de la canelle ou du macis, & dans les flatuosités avec les semences d'anis, de fenouil & de carrote. Ce même Auteur nous dit que l'on mêle pour l'ordinaire les remedes qui aident ou corrigent la *casse* avec cette drogue depuis demi-dragme jusqu'à une dragme, & qu'on la prescrit beaucoup plus commodément en forme de bol ou d'électuaire qu'en forme liquide. On peut ajouter aux observations précédentes celles de Vallisneri dans ses *Opere Fisico-Mediche*: on donne, dit-il, douze gros de la pulpe pour dose. On prescrit aussi la *casse* dans des potions, après l'avoir fait dissoudre dans des eaux distilées, des décoctions, ou des véhicules convenables; mais on la donne rarement sous cette forme, si ce n'est à ceux qui ne peuvent la prendre en bol. Les Medecins Venitiens ordonnent souvent ce remede clarifié avec du petit lait pour lui faire perdre son odeur dégoutante & sa saveur désagréable, & sous cette forme il évacue avec beaucoup de succès. On tire aussi la pulpe des siliques, & on la donne à la même dose, après l'avoir coupée par morceaux avec les semences & les petites cloisons qui partagent la silique. Cette forme est entierement nouvelle, & ceux qui l'admettent assurent que ces lames n'empêchent point le rafraîchissement, l'humectation & l'évacuation de la bile, mais donnent à cette préparation l'avantage d'incifer & d'évacuer les humeurs épaisses & pituiteuses qui tiennent aux tuniques des intestins. C'est ainsi qu'en donnant la *casse* avec ses lames on évacue la bile & les autres substances ténaces & visqueuses. Etmuller nous apprend que ce fut le hasard qui découvrit la qualité purgative & évacuante de la pulpe de *casse* & des interstices ligneux qu'elle contient; car un singe à qui on donna une de ces siliques en fut violemment purgé. On trouve le détail de cette observation dans Fallope. Il y a deux cens ans que Monard nous a appris dans ses *Epistolæ Médicinales*, que les semences de la *casse* sont beaucoup plus purgatives que sa pulpe. Il ne convient point que l'usage de cette drogue change la couleur de l'urine & lui en donne une rouge ou noire. Ce que nous venons de dire suffit quant à l'usage interne de la *casse*. On emploie extérieurement sa pulpe dans les cataplasmes résolutifs & émolliens.

Dans les douleurs arthritiques, par exemple, qui naissent d'une humeur chaude, on peut appliquer le cataplasme suivant sur les parties affectées.

Prenez *de la pulpe de casse, demi-once,*
farine d'orge, & de féves, } *de chacune trois dragmes;*
suc d'ache, de coings, } *de chacun six dragmes.*
sandal rouge, demi-once,
huiles de violette, de roses, de lis, } *de chacune une quantité suffisante.*

Mêlez & faites un cataplasme.

La *casse*, suivant Etmuller, pilée ou cuite avec la Morelle, est un remede excellent pour oindre les parties affectées de douleurs arthritiques. On peut encore s'en servir de la même maniere dans les inflammations. On emploie l'extrait de *casse* avec l'esprit de vin, pour oindre les parties affectées de la goute. Boëcler traitant de ce que l'on a découvert de la nature de la *casse*, nous apprend dans sa Continuation de la *Cynosura Materiæ Medicæ* de Paul Herman, que si l'on délaie de la pulpe de *casse* qui est fort sujette à s'aigrir dans une quantité d'eau suffisante, & qu'on la laisse dans un petit vaisseau pendant quelques mois, il se formera un précipité de sel essentiel pareil à la crême de tartre; mais que si on la distile, elle se convertira en un phlegme acide & en huile. Suivant Tournefort, on peut tirer par la distilation de deux livres de *casse*, demi-livre de phlegme acide, & trois onces de phlegme insipide. Il ajoute qu'en distilant cette liqueur une seconde fois, on en tire six onces d'esprit volatil urineux, six dragmes d'huile, & environ une once de sel fixe, il reste un *caput mortuum*.

Les préparations officinales de la *casse*, sont la *cassia extracta cum vel sine foliis sena*, & la *diacassia cum manna*; elle est encore un des principaux ingrédiens de l'électuaire lénitif. On a déja décrit la maniere de faire l'extrait de *casse*.

Diacassia cum manna.

Prenez *prunes de Damas, deux onces,*
fleurs de violettes, une poignée & demie,

eau de fontaine, une livre & demie.

Faites bouillir le tout jusqu'à diminution de moitié; & faites dissoudre dans la colature

de la pulpe de casse récente, six onces,
du sirop violat, huit onces,
de la pulpe de tamarin, une once,
sucre candi, une once & demie,
de la meilleure manne, deux onces,

Faites-en un électuaire.

Cette composition a toujours été la même malgré toutes les corrections du Collége de Londres, qui a cependant jugé à propos d'en retrancher le sucre violat. Le Dispensaire d'Ausbourg convient que l'on n'en connoît point l'Auteur. Zwelfer dans ses notes sur ce même Dispensaire, conseille de n'en faire qu'une petite quantité à la fois, de même que des autres compositions de cette espece, de peur qu'elles ne s'aigrissent & ne fermentent en vieillissant. Fernel donne le même avis. Mais on peut aisément remédier à cet inconvénient en les faisant chauffer à petit feu, & les remuant sans cesse avec une spatule de bois pour empêcher qu'elles ne se brûlent, jusqu'à ce qu'elles aient acquis une consistance assez épaisse.

On la néglige entierement dans les ordonnances modernes.

Cassia extracta, cum foliis sena :

Extrait de *casse* avec les feuilles de séné.

Prenez *de la diacassia cum manna, deux livres,*
feuilles de séné pulvérisées, deux onces,
semence de carvi, une once,
sirop violat, une quantité suffisante.

Mêlez pour en faire un électuaire. QUINCY, *Dispens.*

Cassia, sylvestris, fœtida, siliquis alatis, Plum. Nov. Gen. App. 13. 18. H. Prægn. appellée dans les Indes Orientales *french guava*. BOERHAAVE.

Miller compte cinq autres especes de *casse*.

La *cassia lignea* est une espece de canelle. Voyez *Cinnamomum*.

CASSIBOR, CASSIDBOTT, *Coriandre*. JOHNSON, RULAND.

CASSIDA, *toque*.

Scutellaria, Offic. Buxb. 298. Rivin. Irr. Mon. *Scutellaria aquatica, vulgo tertianaria dicta*, Herm. Hort. Lugd. Bat. 546. Volck. Flor. Nor. 344. *Scutellaria aquatica, angustifolia vulgaris*, Herm. Flor. 2. 77. *Scutellaria palustris repens cærulea*, Hist. Oxon. 3. 416. *Cassida palustris vulgatior flore ceruleo*, Tourn. Inst. 182. Elem. Bot. 150. Boerh. Ind. A. 117. Dill. Cat. Giss. 117. Rupp. Flor. Jen. 180. Raii Synop. 3. 244. *Tertianaria aliis Lysimachia galericulata*, J. B. 3. 435. *Lysimachia galericulata*, Ger. 387. n. 6. Emac. 477. Mer. Pin. 74. *Lysimachia cerulea galericulata*, Merc. Bot. 1. 49. Phyt. Brit. 71. *Lysimachia cerulea galericulata seu gratiola cærulea*, C. B. Pin. 246. Raii Hist. 1. 572. DALE.

La *cassida* dont nous parlons n'est guere d'usage en Medecine : cependant Camerarius dit que sa décoction est bonne dans l'angine; & Jean Bauhin rapporte que Turnerus assuroit qu'on l'avoit appellée *tertianaria* à cause qu'elle guérit les fievres intermittentes : elle est amere, sent l'ail & rougit peu le papier bleu, de même que le scordium commun, & quelques autres plantes fébrifuges & apéritives. TOURNEFORT.

…erhaave en compte treize especes différentes.

CASSINE. Il y a deux especes de *cassine*, qui sont la troisieme & la quatrieme espece d'*alaternus*. Voyez *Alaternus*.

Miller appelle la *cassine vera Floridanorum*, le thé de la mer du Sud, & la *Perygua*, *cassioberry-bush*.

Le *paraguay* ou thé de la mer du Sud, est estimé fort sain par les Indiens, & j'ai appris de plusieurs personnes qui avoient long-tems demeuré à la Caroline, que c'est le seul remede dont ils fassent usage. Pour cet effet ils viennent en foule dans un certain tems de l'année de quelques centaines de milles sur le bord de la mer pour chercher les feuilles de cet arbre, qui n'en est jamais fort éloigné. Lorsqu'ils sont arrivés ils font du feu sur le rivage & mettent dessus une grande chaudiere pleine d'eau dans laquelle ils font bouillir une grande quantité de ces feuilles. Après quoi ils s'asseyent tout autour & plongeant dans ce chaudron une grande tasse qui tient environ une pinte, ils boivent à la ronde de cette décoction qui ne manque pas de les faire vomir en très-peu de tems. Ils en continuent l'usage pendant deux ou trois jours, jusqu'à ce qu'ils soient suffisamment purgés. Cela fait ils prennent chacun une brassée de ces feuilles, qu'ils emportent avec eux dans leurs habitations. Cette plante a cela d'extraordinaire dans son opération, qu'elle ne cause ni douleurs, ni tranchées, & qu'elle fait vomir ceux qui boivent de sa décoction sans le moindre effort, & sans qu'ils soient obligés d'incliner la tête.

M. Frezier dit aussi, que les Espagnols qui habitent aux environs des mines du Pérou, sont souvent obligés d'user de la décoction du *paraguay* ou *mata*, pour humecter leur poitrine, & pour se garantir d'une espece de suffocation que leur causent les exhalaisons qui s'élevent continuellement de ces mines.

Il ajoute encore que les habitans de Lima font un grand usage de cette plante, que quelques-uns appellent *herbe de S. Barthelemi*, lequel à ce qu'ils prétendent étant venu dans ces Provinces, la rendit saine & salutaire de venimeuse qu'elle étoit auparavant. On l'apporte, dit-il, à Lima seche & presque réduite en poudre.

Au lieu de boire la teinture ou l'infusion de cette plante comme nous buvons le thé, ils mettent ses feuilles dans une tasse de calebasse garnie d'argent, qu'ils appellent *mate*, avec du sucre, & versent dessus de l'eau chaude qu'ils boivent aussi-tôt sans lui donner le tems d'infuser, parce qu'elle noircit comme de l'encre. Pour ne point avaler les feuilles qui nagent dessus ils se servent d'un chalumeau d'argent, à l'extrémité duquel est une boule percée de plusieurs petits trous, & appliquant la bouche à l'autre bout, ils tirent à eux la liqueur sans qu'il s'y mêle aucune feuille. Ils boivent à la ronde avec ce chalumeau, & versent dessus cette plante de nouvelle eau chaude, quand la tasse est vuide. Quelques-uns au lieu de ce chalumeau qu'ils appellent *bombilla*, séparent les feuilles de la liqueur avec une écumoire d'argent appellée *apartador*. La répugnance que les François ont témoignée à boire après toutes sortes de personnes dans un pays où la vérole est fort commune, a donné lieu à l'invention de certains petits chalumeaux de verre, dont on commence à se servir à Lima. Cette liqueur est, suivant moi, meilleure que le thé; elle a un gout d'herbe assez agréable. Les habitans du pays y sont si accoutumés, qu'il n'y a personne, quelque pauvre qu'il soit, qui n'en boive tous les matins à son lever.

Le trafic de cette plante se fait à Santa-Fé; on l'apporte par la riviere de la Plata. Il y en a deux especes; l'une est appellée *Yerba de Palos*; & l'autre qui est meilleure & a plus de vertus, *Yerba de Camini*. On apporte cette derniere des terres qui appartiennent aux Jésuites. La plus grande consommation s'en fait entre la Paz & Cuzco, où elle se vend la moitié plus que l'autre qu'on apporte du Potozi. On apporte tous les ans du Paraguay au Pérou plus de cinquante mille arrovas, ou douze cent cinquante mille pesant des deux especes, dont un tiers au moins est de Camini, sans compter

vingt-cinq mille arrovas de celle de Palos pour le Chili. Chaque paquet, qui eſt de ſix ou ſept arrovas, paye quatre réaux pour le droit appellé *Alcavala*; ce qui avec la dépenſe du charroi, qui eſt de plus de ſix cent lieues, augmente du double le premier prix qui eſt environ de deux pieces de huit. De ſorte que chaque arrova rendue au Potoſi revient environ à cinq pieces de huit. Le tranſport de cette plante ſe fait ſur des chariots dont chacun porte cent-cinquante arrovas, de Santa-Fé à Jujui, qui eſt la derniere ville de la Province de Tucuman, & de-là au Potoſi, qui eſt cent lieues plus loin, le tranſport s'en fait avec des mules.

L'obſervation qu'a faite cet Auteur qu'il y avoit deux eſpeces de cette plante, peut fort bien s'accorder avec ce que l'on a dit au commencement de cet Article, qu'il y avoit deux ſorte de *caſſine*, puiſqu'elles paſſent toutes deux pour avoir les mêmes qualités, bien que l'une ſoit préférable à l'autre. Je crois donc que l'*Yerba de Camini* eſt ce que nous appellons *Paraguay* ou thé de la mer du Sud; & l'*Yerba de Palos* notre *caſſioberry-buſh*, dont les feuilles ſont extremement ameres, ſurtout quand elles ſont vertes, & laiſſent dans la bouche lorſqu'on les mâche, un gout qui s'y conſerve pluſieurs heures. Comme notre Auteur n'a vu ces feuilles que lorſqu'elles étoient déja ſeches, il ne lui a pas été plus aiſé d'appercevoir leur différence, qu'il l'eſt à nous de diſtinguer celle qui ſe trouve entre les diverſes eſpeces de thé qui nous viennent de la Chine; je parle ici des arbres particuliers qui les produiſent. Miller, *Dictionn.*

CASSITA, *Allouette hupée*, en Latin *alauda criſtata*. Voyez *Alauda*.

CASSITEROS, κασσίτερος, *étain*.

CASSIUS; c'eſt un fameux Medecin qui vivoit dans le tems de Celſe ou un peu avant lui, & qu'il appelle dans ſa Préface, le Medecin le plus ingénieux de ſon ſiecle. Il ſuivoit la doctrine d'Aſclépiade. C'eſt lui dont il eſt parlé dans Galien & dans Scribonius Largus ſous le nom de *Caſſius le Medecin*, & qui eſt l'Auteur des Problemes que nous avons ſous ſon nom. La plupart des queſtions que l'on trouve dans ce Traité ſont, dit M. le Clerc, fort curieuſes, & leurs ſolutions extrêmement ingénieuſes.

CASSOLETA; eſpece de fumigation humide dont parle Marcellus, *de Præf. Remed. Form.*

CASSOUVARIUS, eſt le nom d'un oiſeau exotique que le Docteur Grew, (*Comparative Anatomy*,) dit être ſans jabot.

CASSUMMUNIAR, Offic. *Alias Ryſagon*, Peach. Obſ. *Caſmunar*, Mare. *Ryſagon*, Muſ. Reg. Soc. *Zedoaria radice lutea*, Breyn. Prod. 2. 105. *An zerumbeth, ſeu zingiber rubrum, ſylveſtre, Ternatenſe*, Camel. Syllab. Dale,

C'eſt une racine qu'on nous apporte des Indes Orientales, & qui a fait beaucoup de bruit il y a quelque tems. Elle eſt de la groſſeur environ du petit doigt & coupée par petits morceaux, de couleur brune, d'un gout aromarique, piquant, mêlé de quelque amertume, & entourée par dehors de cercles comme le galanga.

On ignore qu'elle eſt la plante dont on tire cette racine: mais on l'eſtime un remede excellent pour les maladies des nerfs, pour la paralyſie, les convulſions, la colique, les tranchées & les affections hyſtériques. Miller, *Bot. Off.*

Cette racine paſſe pour être modérément chaude & aſtringente, & de-là vient qu'on l'emploie pour fortifier les nerfs, pour ranimer les eſprits, pour corroborer l'eſtomac & chaſſer les vents. On l'ordonne auſſi dans l'apoplexie, les mouvemens convulſifs, la paralyſie, les tremblemens, les affections hypocondriaques & hyſtériques, les vertiges & les tranchées. On l'eſtime propre pour fortifier la mémoire & pour corriger le quinquina. Albertus Seba, *Rerum naturalium accurata deſcriptio*, à l'Article *Radix Caſminaris Mexicana*, aſſure que cette racine a beaucoup d'affinité avec celle de la zédoaire ronde, qu'étant coupée par tranches reſſemble au jalap blanc; qu'elle eſt quelque peu raboteuſe, entremêlée de petites fibres, jaune en partie, du même gout que la zédoaire, & d'une qualité céphalique & ſtomacale. Ce même Auteur aſſure que rien n'eſt meilleur pour l'apoplexie qu'une forte teinture de cette racine tirée par le moyen de l'eſprit de vin. On peut en donner une cuillerée intérieurement, & en oindre la tête. L'huile qu'on en tire par la diſtilation peut encore ſervir de liniment.

CASSUTHA. Voyez *Cuſcuta*.

CASSYMA, κάσσυμα, dans Hippocr. *Epid. Lib. V.* eſt ſuivant la traduction de Fœſius un ſoulier; ou plutôt, ſuivant Cornarius, la ſemelle d'un ſoulier. C'eſt le ſens que le Scholiaſte d'Ariſtophane donne au mot καττύματα (*cattymata*). L'on trouve ce mot κάσσυμα dans une relation abrégée d'un cas remarquable, qui eſt le quarante-cinquieme du Livre dont nous venons de parler. Le voici: Ὁ σκυλεὺς κάσσυμα κεντῶν ὁ ἐπὶ τῷ πιτύῳ ὑπέῤῥησεν αὐτόν, &c. « Un Savetier de Pityum « eut le malheur en perçant la ſemelle d'un ſoulier, « d'enfoncer l'alêne dans ſa cuiſſe, au-deſſus du genou, « de la longueur d'environ un travers de doigt. La « plaie ne ſaigna point, & ſe referma immédiatement. « Peu de tems après toute ſa cuiſſe s'enfla, & l'enflu-« re s'étant étendue juſqu'aux aines & aux iles, il « mourut le troiſieme jour. »

CASTALTICUM. Terme barbare employé au lieu de *cataſtalicum*. Voyez ce mot.

CASTANEA. La *Chataigne*, dont Boerhaave compte trois eſpeces.

1. Castanea, Offic. Raii Hiſt. 2. 1382. Aldrov. Dendr. 294. *Caſtanea ſativa*, C. B. Pin. 418. Tourn. Inſt. 584. Boerh. ind. A. 2. 178. Jonſ. Dend. 117. *Maronnier*. Dale.

Le gland *ſardinien* que quelques-uns appellent *Lopima*, ou *Caſtana* (Chataigne) *Mota* (dans *Athenée Amota*) & glands de Jupiter, poſſede une qualité aſtringente, & produit le même effet que le gland de chêne, ſur-tout la tunique qui eſt entre l'amande & l'écorce; l'amande eſt bonne pour ceux qui ont bu l'Ephemeron. Dioscoride, *Lib. VII. cap.* 148.

Le *Maronnier* eſt un très-bel arbre que l'on plante ſouvent dans les parcs à cauſe de l'ombre qu'il donne. Ses rameaux s'étendent de tous côtés, & ſont garnis de feuilles longues, quelque peu étroites, pointues & dentelées en leurs bords. Les chatons ſont longs, minces & grêles, & le fruit eſt enfermé dans une coſſe ronde, armée de piquans, & couverte d'une écorce liſſe de couleur brune, dont le dedans eſt tapiſſé d'une peau très-mince & très-fine qui enveloppe immédiatement le fruit qui eſt blanc, d'un gout fort agréable, ſur-tout quand il eſt rôti.

Les *Marons* ou *Chataignes* tiennent plutôt lieu d'aliment aux Habitans des pays chauds, que de remede, quoiqu'elles ſoient venteuſes & qu'elles chargent l'eſtomac. Elles ſont eſtimées aſtringentes, ſur-tout la peau de dedans, que quelques-uns aſſurent être bonne pour toutes ſortes de flux, ſoit de ſang ou d'humeurs. Miller, *Bott. Offic.*

2. Castanea, ind. Med. 30. *Caſtanea ſylveſtris*, Chom. 619. Jonſ. Dend. 118. *Caſtanea ſylveſtris, quæ peculariter caſtanea*, C. B. Pin. 419. Ger. 1253. Emac. 1442. Mont. ind. 39. Raii Synop. 3. 440. *Caſtanea vulgaris*, Park. Theat. 1400. *Chataigner*.

Les *Chataignes* engraiſſent & ſont d'aſſez bonne nourriture, mais elles reſſerrent auſſi, & produiſent quelquefois des vents. La farine des *chataignes* mêlée avec le miel, ou les *chataignes* rôties & malaxées avec le miel

& les fleurs de soufre, sont un electuaire propre pour ceux qui crachent le sang, ou qui toussent beaucoup. La décoction des *chataignes*, ou leur écorce torréfiée, soulage ceux qui ont le cours de ventre; la petite peau qui est sous l'écorce a la même vertu. Une émulsion faite avec les *chataignes*, la semence de pavot & l'eau d'orge, adoucit l'ardeur d'urine.

Les *chataignes* sont douces, un peu styptiques & rougissent le papier bleu, ce qui fait connoître que l'alun & le soufre dominent dans ce fruit. TOURNEFORT, *Hist. des Plantes.*

3. *Castanea, humilis, racemosa*, C. B. P. 419. J. B. 1. 127. *Castanea, humilis*. Lugd. 33. *Boerhaave.*

CASTOR, Offic. Schrod. 5. 279. Aldrov. de Quad. Digit. 276. Charlt. Exer. 18. Rondel. de Aquat. 2. 226. Jonf. de Quad. 101. Gesn. de Quad. Digit. 309. *Castor sive Fiber*, Raii Synop. A. 209. *Fiber*, Besson. de Aquat. 30. *Fiber sive Castor*, Schonef, Ichth. 34. DALE, *Castor.*

CASTOR, *Fiber*, *Canis Ponticus* & κάςωρ, sont autant de noms de cet animal que nous appellons communément *Castor*. C'est un quadrupede qui a cinq doigts à chaque pié, armés chacun d'une griffe; il a deux dents incisives d'une grosseur considérable à chaque machoire; sa queue est horisontale, lisse & sans poil. Cet animal est amphibie, il se nourrit de végétaux, & sur-tout, de l'écorce, des branches, des feuilles, du fruit & de la racine des arbres, particulierement du saule. On le trouve presque par-tout, mais il est beaucoup plus commun dans le Canada & en Russie. On n'en voit plus aujourd'hui en Angleterre, parce, dit Ray, que les Chasseurs en ont détruit la race depuis long-tems. Il étoit autrefois très-commun dans la Province du Pont, ce qui lui avoit fait donner le nom de *Canis Ponticus*. C'est une opinion généralement reçue des Savans que les poches qui contiennent le *castoreum*, sont tout-à-fait différentes des testicules. C'est donc une erreur de croire que lorsqu'il est poursuivi, il s'arrache ces parties, & les laisse pour prix de sa rançon.

M. Sarrazin a donné dans les *Mem. de l'Acad. Roy. des Sciences, ann.* 1704. une description anatomique du *castor*, à laquelle il joint plusieurs particularités touchant la maniere de vivre de ces animaux.

Lorsque les grandes inondations sont passées, les femelles retournent à leur logement, pour y mettre bas, mais les mâles tiennent la campagne jusqu'aux mois de Juin & de Juillet, & ne reviennent chez eux que lorsque les eaux sont tout-à-fait basses. Alors ils réparent le désordre que les inondations ont fait à leurs logemens, ou ils en font de nouveaux. Ils changent de lieu pour trois principales causes. 1°. Lorsqu'ils ont consommé les alimens qui étoient à leur portée; 2°. Quand la compagnie est trop nombreuse. 3°. Quand les Chasseurs les inquietent trop.

Pour établir leur demeure, ils choisissent un endroit abondant en vivres, arrosé d'une petite riviere, & propre pour y faire un lac. Ils commencent par y construire une chaussée de hauteur suffisante pour élever l'eau jusqu'au premier lit de leur logement. Si le pays est plat, & que la riviere soit creuse, les chaussées sont longues, mais moins élevées que dans les vallons. Ces chaussées ont dix à douze piés d'épaisseur dans leur fondemens & diminuent peu à peu jusqu'au haut, où elles n'en ont ordinairement que deux. Comme ces animaux ont une grande facilité à couper du bois, ils ne l'épargnent pas, & le taillent ordinairement par morceaux, gros comme le bras ou comme la cuisse, & longs depuis deux, jusqu'à 4, 5 ou 6 piés. Ils les enfoncent par l'un des bouts fort avant dans la terre, & fort proches les uns des autres, les entrelaçant avec d'autres morceaux plus petits & plus souples, dont ils remplissent les vuides avec de la terre glaise. Ils continuent à mesure que l'eau s'éleve, afin de pouvoir transporter plus aisément les matériaux. Ils arrêtent enfin ces sortes de digues, lorsque les eaux retenues peuvent atteindre le premier lit du logement qu'ils doivent faire. Le côté de la chaussée que l'eau touche est en talut, & l'eau qui pese, suivant sa hauteur, la presse puissamment contre terre, & le côté opposé est à plomb. Elles sont assez solides pour soutenir les personnes qui montent dessus, & ces animaux ont grand soin de les entretenir; car ils réparent les moindres ouvertures avec de la terre glaise. S'ils s'apperçoivent que les Chasseurs les observent, ils n'y travaillent que la nuit, ou bien ils abandonnent leurs demeures.

La chaussée étant finie, ils travaillent à leurs cabanes, qu'ils fondent toujours solidement sur le bord de l'eau, sur quelque petite isle, ou sur des pilotis. Ces logemens sont ronds ou ovales, & débordent des deux tiers hors de l'eau, mais ils ont la précaution de laisser une porte que la glace ne puisse pas boucher. Quelquefois ils bâtissent leur cabanes entieres sur la terre, & font des fossés de cinq ou six piés de profondeur, qu'ils conduisent jusqu'à l'eau. Ils employent les mêmes matériaux pour les bâtimens, que pour les chaussées, excepté que les bâtimens sont perpendiculaires, & terminés en maniere de dome. Les murailles ont ordinairement deux pieds d'épaisseur. Comme leurs dents valent bien les meilleures scies, ils coupent tous les bouts de bois qui excedent les murailles, & y appliquent un enduit en dedans, & en-dehors, qui est une espece de torchis fait avec la terre glaise & des herbes seches. C'est bien dans cette occasion où ils se servent de leur queues pour mieux affermir cet enduit.

Le dedans de la cabane est vouté en anse de panier, & propre pour loger huit ou dix *castors*. Hors d'œuvre, cette maison a huit ou dix pieds de large, sur dix ou douze piés de long: supposé que la cabane soit ovale: dans œuvre elle a quatre ou cinq piés de large, sur cinq ou six pieds de long, si le nombre des *castors* est de quinze ou vingt, & même de trente, ce qui néanmoins est fort rare, le logement est grand à proportion, & même il y en a plusieurs les uns contre les autres Quelques Missionnaires ont assuré M. Sarrazin qu'on avoit trouvé quarante *castors* logés dans différentes cabanes qui communiquoient les unes aux autres. Elles sont disposées par étages, afin de s'y pouvoir retirer quand les eaux croissent. Ils ont aussi une ouverture séparée de leur porte & de l'endroit où ils se baignent. C'est par cette ouverture qu'ils vont à l'eau rendre leurs excrémens.

On appelle *castors* terriers ceux qui se logent dans les cavernes pratiquées dans un terrein élevé sur le bord de l'eau. Ils commencent leur logement par une ouverture qui va plus ou moins avant dans l'eau, selon que les glaces peuvent être plus ou moins épaisses, & la continuent de cinq ou six piés de long: mais elle n'a de large qu'autant qu'il en faut pour y pouvoir passer; après quoi ils font un lac de trois ou quatre piés en tout sens, où ils se baignent quand il leur plaît; ensuite ils ouvrent un autre boyau dans la terre qui va toujours en s'élevant par étages, afin de s'y mettre au sec quand les eaux s'élevent. On trouve quelquefois de ces boyaux qui ont plus de cent piés de long. Ces *castors* couvrent les endroits où ils couchent avec de l'herbe. En hiver ils font des copeaux, qui leur servent de matelats.

Tous ces ouvrages, surtout ceux des *castors* qui vivent dans les pays froids, sont ordinairement acbevés au mois d'Août & de Septembre, qui est le tems où il faut commencer à faire des provisions pour vivre pendant l'hiver. Ils coupent donc le bois par morceaux, longs depuis deux ou trois piés jusqu'à huit ou dix: les gros morceaux sont traînés par plusieurs de ces animaux, les petits par un seul, mais par des chemins différens pour ne pas s'embarrasser les uns les autres. Ils en mettent d'abord une certaine quantité qui flote dans l'eau, puis ils en placent de nouveaux sur les premiers, qu'ils entassent pieces sur pieces jusqu'à ce que leur provision

réponde au nombre des animaux qui ont dessein de loger ensemble : par exemple, la provision pour huit ou dix *castors*, est de vingt-cinq ou trente piés en quarré, sur huit ou dix piés de profondeur. Ce bois n'est pas entassé comme celui de nos chantiers : mais il l'est d'une maniere qui leur permet d'en arracher les morceaux qu'il leur plaît, & ils ne mangent que ceux qui trempent dans l'eau. Avant que de les manger, ils les coupent menu, & les apportent dans l'endroit de la cabane où ils couchent. S'ils les avoient coupés avant de les mettre dans leur chambre, l'eau les auroit entraînés de côté & d'autre.

A l'égard de la chasse du *castor*, on la fait depuis le commencement de Novembre jusqu'au mois de Mars & d'Avril, parce que ces animaux sont bien fournis de poil alors.

L'orifice par où cet animal rend ses excrémens, est situé entre les os pubis & la racine de la queue : il ne se resserre point comme dans les autres animaux par un sphincter, mais simplement comme une fente qui se forme en s'allongeant. Cette ouverture est commune à la sortie de l'urine, aussi-bien qu'à celle des excrémens; non pas de même qu'aux oiseaux, dont les uréteres apporent l'urine dans l'extrémité du rectum, mais d'une maniere particuliere, la verge étant enfermée dans un conduit conché sur le rectum, & qui aboutit à l'ouverture commune de même que le rectum.

Wepfer distingue l'orifice de l'anus de cette fente de la maniere suivante :

« Sur la surface de la peau qui couvre les os pubis, « on voit deux orifices; le supérieur est la fente située « sous l'os pubis, & l'inférieur est l'anus qui est pla- « cé sous la queue. Suivant Rondelet, le *castor* fe- « melle rend ses excrémens & met bas ses petits par « un orifice commun. » De chaque côté de cette fente, près des aines de cet animal, soit mâle ou femelle, on trouve deux petites poches dont l'inférieure est beaucoup plus petite que la supérieure. La premiere de ces poches est revêtue en-dedans d'une membrane rude, ridée & glanduleuse, qui s'ouvre par un conduit excrétoire à l'endroit qui est entre la fente & l'anus, & que les Anatomistes appellent *périnée*. Elle coutient une substance huileuse, jaunâtre, un peu plus liquide que le miel, & d'une odeur aussi désagréable que celle du castoreum. Tout près du col de cette vessie ou follicule, dans la partie inférieure, on trouve une glande de la grosseur d'un haricot, qui, lorsqu'on la presse, rend par son orifice inférieur, qui n'est pas plus grand que le point lacrymal, une matiere de la consistance du fromage nouveau, qui a la même odeur que le castoreum. L'autre poche qui est au-dessus de celle-ci, est plus grande, & ressemble à une poire oblongue seche : elle aboutit par un orifice dans lequel on pent introduire le doigt à l'ouverture commune, & contient une matiere jaunâtre & friable, semblable à la cire; d'un gout acre désagréable, laquelle étant séparée par petites portions de la grosseur d'un pois, ou un peu plus, reçoit le nom de castoreum. Il doit probablement se former quelquefois dans cette matiere épaisse & figée, des petites pierres de differentes grosseurs, composées de plusieurs lames comme le bézoard, & d'une odeur de castoreum, pareilles à celles que l'on trouve dans la vésicule du fiel des autres animaux. De ces deux poches partent quatre différens conduits qui vont abourir à l'ouverture commune. Le grand nombre de vaisseaux sanguins qui se distribuent dans ces réservoirs, partent des vaisseaux hypogastriques & iliaques voisins; & les glandes conglomérées & sébacées qu'ils forment, paroissent convertir les humeurs qu'elles reçoivent en une matiere onctueuse qu'elles versent dans l'émonctoire ou follicule commun.

Cette matiere venant à s'amasser dans le plus grand follicule, & s'y épaississant par son séjour, constitue le castoreum.

La verge est logée dans la partie supérieure de la fente, dans un sinus particulier formé par les expansions du péritoine sous les deux plus grandes poches du *castor*. La verge de cet animal est d'une substance osseuse comme celle du chien.

Les testicules sont situés au-dessous des os pubis, auprès des poches du castoreum: mais on ne peut les découvrir extérieurement dans l'aine, ni à la vue ni au toucher; & quoiqu'ils soient situés fort près du castoreum, ils n'ont cependant aucune communication avec lui, & n'en ont point l'odeur, soit qu'ils soient secs on récens.

Il est faux, comme l'assurent Rondelet & Amatus, *ad Dioscoridem*, que les testicules tiennent à l'épine du dos. Ils ressemblent tout-à-fair à ceux des chiens, mais ils sont un peu plus longs & plus petits qu'ils ne devroient l'être, eu égard à la grosseur de l'animal. Les épididymes & les autres vaisseaux qui servent à la génération, ne different en rien de ceux des chiens. Il est évident par ce qu'on vient de dire, que les poches qui renferment le castoreum, different des testicules; & par conséquent qu'il est faux que le *castor* se les arrache lorsqu'il est pousuivi par les chasseurs, afin de sauver par-là sa vie. On lit dans le Lexicon de Faber, d'après Horapollus, que les Egyptiens désignent un homme qui s'est châtré lui-même par la figure d'un *castor*, à cause que quand cet animal se voit pressé par les chasseurs, il leur abandonne ses testicules pour prix de sa rançon. La Hontan, dans ses *Nouveaux Voyages dans l'Amérique septentrionale*, rapporte que ces animaux ne s'éloignent jamais de l'eau de crainte des chiens; qu'ils s'y plongent lorsqu'ils entendent le moindre bruit, & qu'on les poursuit plus souvent pour leurs peaux que pour le castoreum. D'ailleurs le *castor* est incapable de donner aucun divertissement quand il est poursuivi par une meute de chiens.

Dioscoride, *Lib. II. cap.* 23. assure qu'il est faux que le *castor* se coupe les testicules lorsqu'il est poursuivi par les chasseurs; & la raison qu'il en donne, est qu'ils sont cachés, & par conséquent qu'il ne peur y toucher. Pline, *Lib. XXXII. cap.* 3. représente Sextius Niger, soutenant ce sentiment long-tems avant Dioscoride. Saumaise, dans ses *Prolegomenes* à ses *Exercitationes de Homonymis*, nous apprend que c'est Pline, & non point Sextius, qui a avancé que les testicules tiennent à l'épine du dos, & qu'on ne peut les arracher sans causer la mort à l'animal. Mais Pline lui-même, *Lib. VIII. cap.* 30. assure que cette castration ou amputation volontaire du *castor* est réelle. Suivant Wepfer, cette amputation est si dangereuse, supposé qu'elle ne soit pas impossible, qu'elle serviroit plutôt à hâter la mort de l'animal qu'à lui conserver la vie, puisqu'il faut qu'il arrache d'un seul coup de dents non-seulement les testicules, mais encore les poches qui contiennent le castoreum; ce qui ne peut se faire sans une hémorrhagie violente, à cause de la largeur de la base de ces parties, & des vaisseaux sanguins qui y sont logés. Cette hémorrhagie seroit d'autant plus funeste, que le sang de ces animaux est extremement fluide, & qu'ils n'ont pas le tems, étant poursuivis, d'y apporter les remedes nécessaires. Rondelet, à qui on ne peut refuser beaucoup de jugement, paroît avoir distingué le premier les testicules de cet animal d'avec les poches qui renferment le castoreum. Mais peut-être ignoroit-il qu'il y a quatre poches, puisqu'il ne décrit que les deux qui contiennent le véritable castoreum. « Les *castors*, dit-il, ont deux tumeurs dans l'aine, « une à chaque côté, de la grosseur d'un œuf d'oie, « entre lesquelles se trouve la verge dans les mâles & « le vagin dans les femelles. Ces tumeurs ne sont point « des testicules, mais des poches couvertes, comme je « l'ai déja dit, d'une membrane. Dans le milieu de « chacune de ces poches sont des conduits d'où sort une « liqueur grasse & séreuse, que le *castor* leche sou- « vent, & avec laquelle il oint comme avec de l'huile « toutes les parties de son corps auxquelles il peut at- « teindre, comme le font les oiseaux, surtout ceux que « l'on emploie pour la chasse; car ces derniers ont au-

« dessus de l'anus, ou dans la partie qui dépend de la « queuë, une vessie pleine d'une certaine liqueur grasse « semblable à l'huile, qu'ils tirent avec leurs becs, & « dont ils oignent leurs plumes les unes après les autres, « en commençant par les plus grosses. Ce Naturaliste « assure que c'est un signe de pluie ; car la nature ensei- « gne aux oiseaux qui vivent en plein air à garantir « leurs plumes de l'humidité en les oignant avec cette « espece d'huile. Ce qui prouve que ces tumeurs ne « sont point des testicules, c'est qu'elles ne communi- « quent avec la verge par aucun conduit qui puisse ver- « ser une humeur dans sa cavité ; outre que les testicu- « les sont placés plus profondément. » Cette liqueur sert encore, selon toutes les apparences, à garantir le corps de l'animal de la froideur de l'eau ; car elle est acre, irritante, & par conséquent d'une nature propre à échauffer. Elle peut aussi servir à nettoyer ses dents, & à les débarrasser de la gomme des arbres dont il se nourrit. Il est donc faux que le *castor*, pour réveiller son appétit, exprime avec ses pates le castoreum, le leche & l'avale. Il est encore faux que les Indiens graissent avec cette liqueur huileuse les piéges qu'ils tendent aux *castors*. On lit dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, *Ann.* 1704. que les Américains oignent avec la même liqueur les piéges qu'ils dressent aux animaux carnassiers qui font la guerre aux *castors*. On examine dans les Commentaires de l'Académie des Sciences de Petersbourg l'opinion communément reçue, que le castoreum que le *castor* avale sert à dissoudre & à incifer les alimens dont il se nourrit. L'esprit se plaît à former des conjectures, lorsque les expériences ne le satisfont point entierement. Mais rien n'est si mal fondé que la supposition qu'on a faite que le *castor* tire son nom de ce qu'il se châtre lui-même. Lorsqu'on remonte à l'origine de ces deux erreurs, que les poches du castoreum sont des testicules, & que l'animal se les arrache lui-même quand il est poursuivi par les chasseurs, il semble que la premiere vient de ce que ces poches sont situées dans les aines, où devroient être les testicules ; & quant à l'autre, Wepser croit que cette histoire a été faussement inventée par les chasseurs, sur ce qu'ils ont remarqué que le *castor*, lassé de leur poursuite, leche ses aines ; ou parce qu'ayant dérobé eux-mêmes le castoreum comme une chose précieuse, ils se sont servis du prétexte de cette amputation pour en imposer à leurs maîtres & cacher leur larcin.

Les différentes parties du *castor* servent à plusieurs usages : sa peau, en conséquence de son épaisseur, est un excellent préservatif contre le froid ; mais elle est si pésante qu'on ne l'emploie que dans la fabrique des gands & des chapeaux. Rondelet assure que rien n'est meilleur pour la goute que de porter des souliers faits de peau de *castor*. Il n'y a point d'apparence qu'un Auteur aussi savant ait attribué à ces peaux d'autres vertus anti-arthritiques que celles de garantir les parties du froid & d'entretenir leur chaleur naturelle, ce qui est extrêmement salutaire aux personnes gouteuses. Quel qu'ait été le succès avec lequel on a appliqué la peau du *castor* sur les différentes parties du corps, il semble qu'on ne doit attribuer ses bons effets qu'à la vertu qu'elle a de garantir du froid & d'entretenir un degré de chaleur convenable. Marius nous apprend qu'un bonnet fait de peau de *castor* augmente considérablement la mémoire, surtout si celui qui le porte a soin de se graisser tous les mois la tête & l'épine du dos avec de l'huile de *castor*, & de prendre deux fois par an une quantité convenable de castoreum. Mais il faudroit avoir beaucoup plus de crédulité que de philosophie pour ajouter foi à ce secret, quoique le Juif qui l'a communiqué à Marius, l'attribue à Salomon. Ceux qui recommandent le poil du *castor* pour arrêter le saignement de nez, & les hémorrhagies qui accompagnent les plaies, supposent sans doute qu'elles sont peu considérables, & dans ce cas on peut les arrêter avec de la laine ou tel autre poil que ce soit.

L'efficacité surprenante que Francus attribue aux dents du *castor* dans plusieurs maladies, vient, selon toute apparence, de la qualité absorbante qu'elles ont quand on les réduit en poudre, & à cet égard elles ne different point des dents des autres animaux. Je n'insisterai point sur les vertus médicinales que l'on attribue à l'urine, au sang, à la caillette au fiel du *castor*, puisqu'elles ne possedent aucune vertu qu'on ne puisse également se promettre de ces mêmes parties des autres animaux. Quant à sa chair, Rondelet nous apprend qu'elle est dure, grasse, semblable à celle du bœuf, d'une odeur toujours forte, qu'elle engendre de mauvais sucs de quelque maniere qu'on la prépare, & qu'elle est beaucoup meilleure quand après l'avoir fait rôtir on la saupoudre avec des aromates. Suivant Sebizius les Chasseurs préferent les parties de derriere à celle du devant. Il ajoute ensuite que sa queue passe pour un mets délicat, & que les Catholiques usent de sa chair principalement pendant le Carême. Les Cuisiniers lui donnent différentes préparations pour la rendre d'un gout plus agréable. Elle engendre un suc épais & phlegmatique, elle se digere difficilement, & comme elle est extremement grasse elle relâche l'estomac & cause des nausées quand on en mange avec excès. La Hontan dans ses Nouveaux Voyages de l'Amérique Septentrionale, rapporte que les habitans du Canada font grand cas de la queue de cet animal ; & Bellonius nous apprend que les Lorrains en mangent dans le Carême, & qu'étant bien apprêtée elle approche du gout de la lamproye. Wormius joint à la queue les jambes de derriere ; & Gesner, suivant Aldrovandi, croit que ces parties doivent être apprêtées comme l'anguille. Francus dit que les parties postérieures de cet animal doivent être apprêtées à la sauce noire, & qu'il faut faire macérer celles de devant dans le vinaigre pendant quelques jours avant de les faire cuire, & que pour lors elles composent un mets excellent. On peut aussi, continue-t'il, les mettre à la broche après les avoir piquées avec du lard, des clous de girofle & de l'écorce de citron. Mais voici, suivant lui, la meilleure maniere d'apprêter la queue. Après avoir ôté la premiere peau par le moyen de l'eau bouillante, on la fait cuire avec les piés pendant deux ou trois heures, jusqu'à ce qu'elle blanchisse & que la seconde peau s'en détache, après quoi on la coupe par rouelles & on la fait frire avec du vin blanc, du gingembre, du poivre, de la canelle, des groseilles, des amandes & du safran. Mais de toutes les différentes parties de cet animal, il n'y en a aucune dont on fasse plus de cas & qui soit d'un plus grand usage, que le castoreum, qui est une substance huileuse, semblable à un mélange de cire & de miel, de couleur brune, d'une odeur forte & fétide, d'un gout amer & dégoûtant, que l'on trouve dans deux poches situées dans les aînes du *castor*. Cette substance peut se dissoudre dans les menstrues spiritueux, huileux & aqueux, & paroît composée de parties oléagineuses & salines mêlées avec de la terre. Elle paroît même être une espece de sel volatil huileux uni avec une grande quantité de parties terrestres. On l'apporte de différens pays, mais surtout de Pologne, de Russie & des Indes Orientales & Occidentales. Celui qui nous vient de Pologne, de Russie & de Prusse par la voie de Dantzick, est estimé le meilleur & on l'appelle communément *Castoreum de Dantzick*. Dans les Dispensaires de Londres & d'Edimbourg, toutes les fois qu'il est parlé du castoreum, c'est de celui de Russie dont il s'agit. Il n'est point inférieur à celui des *castors* du Rhin, & on le vend souvent pour celui de Dantzick.

Celui du Canada passe pour le plus mauvais, parce qu'il n'a presque point d'odeur, & que celle qu'il répand est très-désagréable, ce qui a fait croire à quelques personnes qu'il étoit falsifié. Le meilleur de tous est celui qui nous vient des Indes Orientales. Alb. Seba, *Descriptio rerum naturalium*, met le castoreum de Siberie au premier rang, & les autres après lui, chacun dans l'ordre qui leur convient ; savoir, celui de Nor-vege,

vege, de Suede & de Pologne; mais celui du Canada est le plus mauvais de tous pour les usages de la Medecine. De quelque pays que vienne le *castoreum*, il est toujours bon lorsqu'on l'a tiré d'un *castor* formé, qu'il a une odeur fétide & désagréable, un gout acre & piquant, une couleur brune & qu'il est friable. Celui qui est gras & huileux est le moins estimé. On le falsifie, suivant Dioscoride, avec le sang de *castor* & la gomme ammoniaque, & suivant Matthiole sur Dioscoride, en broyant les reins de cet animal & en en remplissant les poches. On lit dans les Prologomenes à la Pharmacopée d'Ausbourg, qu'on l'altere souvent en coupant le fiel du *castor* par petits morceaux, & en le mêlant avec le suc oléagineux du castoreum; mais que l'on peut découvrir cette fraude en faisant attention que les véritables poches ont une origine commune, & par la consistance & la grosseur de la masse qui excede la grandeur ordinaire de ces follicules, outre que l'odeur de cette espece de *castoreum* n'est point si forte que celle du véritable. Mais il est plus difficile qu'on ne pense de distinguer le *castoreum* sophistiqué de celui qui ne l'est point, puisque la différence de l'odeur & de la consistance ne vient quelquefois que du climat dans lequel le *castor* vit, des alimens dont il se nourrit, & de son âge. D'ailleurs, comme le remarque Rondelet dans son *Histoire des Poissons*, *Tom. II.* le *castoreum* ressemble à l'huile lorsqu'il est récent: mais il acquiert à mesure qu'il vieillit la couleur & la consistance du miel. C'est une marque sensible qu'il est sophistiqué quand on y apperçoit des membranes, des pellicules & des fibres. On fait sécher le *castoreum* dans les poches où il est enfermé, afin que ses parties aqueuses venant à se dissiper, il acquierre une odeur plus forte, & qu'il puisse se conserver plus long-tems sans se corrompre. On le garde beaucoup mieux quand il est entier qu'après l'avoir réduit en poudre. On peut le faire sécher de deux manieres, ou à l'ombre, suivant Gesner, ou à la fumée en pendant les poches sous la cheminée. Cette derniere méthode est la plus en usage dans les boutiques. Sans nous arrêter à tous les contes fabuleux qu'on a débité au sujet du castoreum, nous nous bornerons aux usages qu'il a dans la Medecine. Les anciens, au rapport de Dioscoride, lui attribuoient une qualité chaude, & l'employoient intérieurement & extérieurement pour exciter les regles, chasser le fœtus & l'arriere-faix, contre les vents, les tranchées, le hoquet, le poison, les caries, & pour la léthargie, quelle que fût la violence de cette maladie. Il assure encore qu'étant employé intérieurement & en forme de liniment, il est bon pour les tremblemens, les convulsions & toutes les maladies des nerfs. Pline rapporte la même chose plus au long, *L. XXXII. c.* 3. Suivant Matthiole sur Dioscoride, Galien admettoit l'usage interne & externe du castoreum dans les maladies des nerfs: mais comme il est chaud & dessicatif, il nous apprend, qu'il est très-nuisible dans les convulsions qui proviennent d'un défaut d'humidité & d'inaction. Il veut aussi qu'on s'en abstienne dans le hoquet qui a pour cause la sécheresse, l'évacuation ou le picotement des humeurs acres. Mais il lui attribue un usage singulier dans les cas où il est besoin de dessécher un temperament trop humide, de fortifier & d'échauffer celui qui est trop froid. « Il ne peut nuire, « continue-t'il, à aucune partie, surtout si le malade « est exempt de fievre, & si celle qu'il a n'est pas plus « chaude que celle qui accompagne pour l'ordinaire « la cataphore & la léthargie. J'ai souvent donné à un « grand nombre de malades du castoreum avec du poi« vre blanc à la dose de deux scrupules chacun, dans « du miel & de l'eau, sans qu'ils s'en soient trouvés « incommodés. Dans la suppression des regles, après « une légere saignée à la cheville du pié, j'ai toujours « donné le *castoreum* avec le pouliot & le calament « avec beaucoup de succès sans nuire à la malade. Il « évacue encore les vuidanges, & pour cet effet on « doit le prendre dans l'hydromel. Quant aux ma« lades dont le bas-ventre est si distendu qu'il n'y a « presque plus d'espérance de guérison, ceux qui « ont des tranchées ou un hoquet causé par des « humeurs froides & visqueuses, ou des esprits « épais & flatueux, il leur est plus avantageux de « prendre les drogues dont nous venons de parler « dans de l'oxycrat. Si le *castoreum* est salutaire « étant pris intérieurement, il ne l'est pas moins « appliqué extérieurement avec de l'huile sicyonien« ne, ou de la vieille huile. On doit en frotter les par« ties qui ont besoin d'un plus grand degré de chaleur. « Sa fumée est extremement salutaire dans les ma« ladies froides & humides des poumons, quand on « la respire. Mais il est mieux dans les léthargies & « les cataphores accompagnées de la fievre, de ne « point se servir des huiles dont nous venons de par« ler, & d'oindre la tête & le cou du malade avec de « l'huile rosat. » Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 3. dit la même chose en moins de mots. Alexandre de Tralles recommande sur toutes choses le *castoreum* aux léthargiques, *Lib. I. cap.* 14. où il fait les observations suivantes.

Si la maladie est maligne & invétérée on rasera la tête du malade, & on l'oindra avec des substances propres à irriter & picoter la peau, mêlées avec le *castoreum*. On lui donnera encore une potion dans laquelle on aura mis du *castoreum*. On doit prendre ces mesures une heure avant l'accès; car il atténue, échauffe, & ranime le corps qui étoit presque transi de froid. Je connois, dit-il, plusieurs léthargiques qui n'ont échappé qu'avec le secours de ce remede. Il est beaucoup plus salutaire quand on le donne avec de l'oxymel. Lorsque le malade est rempli d'humeurs excrémentitielles, on doit le donner avec quelques purgatifs, surtout avec la scammonée, dont un scrupule plus ou moins, suivant la force du malade suffit pour deux scrupules de *castoreum*.

Hippocrate, *de Morb. Mul. Lib. I.* entre plusieurs autres remedes, recommande le *castoreum* pour hâter les vuidanges des femmes en couche; dans son Livre *de Natura Muliebri*, il l'ordonne pour exciter les regles, & dans son Traité *de Morb. Mul. Lib. I.* il le prescrit pour hâter la sortie du fœtus. De-là vient que dans son Livre *de Morb. Popul.* il assure que le *castoreum* appaise les maux de tête qui naissent de l'uterus, à cause qu'il en dissipe les maladies, c'est-à-dire, la suppression des regles, qui est ordinairement accompagnée du mal de tête. On peut voir dans la Préface l'usage que les Medecins empiriques ont fait autrefois du *castoreum*. Actuarius, *Meth. Medend. Lib. VI. cap.* 9. nous apprend que le *castoreum* est un remede efficace dans toutes les maladies invétérées. Vegece, *Lib. III. cap.* 24. dit que de son tems les Maréchaux employoient le *castoreum* dans les lavemens & les onguens pour le bétail qui étoit attaqué de spasmes des nerfs. Il paroît par ce qu'on vient de dire, que les Anciens ont connu la qualité chaude du *castoreum*, comme on le voit par un passage des Epidémiques d'Hippocrate, *Lib. V.* où cet Auteur rapporte que la femme d'Aspasius étant incommodée d'un violent mal de dents, elle en fut guérie en tenant du *castoreum* & du poivre dans sa bouche. Or tout le monde sait que toutes les substances acres, chaudes & caustiques, sont ordinairement salutaires dans les cas de cette nature. Cette doctrine se trouve confirmée par Avicene, qui assure, au rapport d'Aldrovandus, qu'un mélange de jonc odorant & de poivre, produit le même effet que le *castoreum*, & qu'une dragme de ce dernier dans du vin est un remede excellent dans les cas où il est besoin de substances irritantes, propres à mettre les humeurs en mouvement, afin d'évacuer le venin qui s'est introduit dans le corps par la morsure des animaux venimeux. Etmuller donne un détail des maladies pour lesquelles les Modernes employent le *castoreum*. Il le

recommande dans les douleurs de la tête & des nerfs, dans l'engourdissement des sens, dans la léthargie & les maladies soporeuses, dans les paralysies, les apoplexies; dans l'épilepsie & les maladies convulsives, soit internes ou externes, dans l'aphonie & les vertiges; & la raison qu'il donne de son efficacité dans ces sortes de cas, est, qu'il réveille les esprits & les tire de l'assoupissement dans lequel ils étoient plongés. Il assure que le *castoreum* est un remede admirable dans les coliques flatueuses, les maladies hystériques, & les accidens dont elles sont accompagnées. Il le recommande pareillement dans les cas où les premieres voies sont surchargées d'acides peccans; dans le tintement d'oreilles, dans l'asthme convulsif, dans l'épilepsie qui vient des maladies de l'utérus, & dans les autres indispositions de cet organe; mais surtout pour chasser le fœtus & l'arriere-faix, pour exciter les regles, lorsqu'elles sont tout-à-fait supprimées, ou qu'elles coulent avec peine; dans les différentes maladies du bas-ventre, pour appaiser les douleurs qui suivent l'accouchement, & pour évacuer les vuidanges. Il croit aussi que le *castoreum* est un préservatif excellent contre la petite vérole, la rougeole & les maladies exanthémateuses, & qu'il facilite aussi leur éruption. Il assure que rien n'est plus efficace pour la cure des maladies léthargiques que le *castoreum*, lorsqu'on a soin de le faire précéder d'un émétique, ou qu'on le prend avec des purgatifs convenables, tels que la scammonée. Ce même Auteur assure qu'une éponge trempée dans du vinaigre dans lequel on a fait dissoudre du *castoreum*, portée au nez, fait cesser la léthargie & l'assoupissement causé par les vapeurs narcotiques qui s'élevent du charbon, de la biere fermentante, ou des celliers. Dans les paralysies, les tranchées, les douleurs du bas-ventre causées par des vents; & dans les maladies hystériques on l'applique souvent sur les parties affectées. De-là vient qu'on l'employe pour l'ordinaire dans les lavemens destinés à aiguillonner & à faire une révulsion dans les maladies apoplectiques & épileptiques. Rien n'est meilleur pour le tintement & les autres maladies des oreilles que d'y mettre un floccon de coton trempé dans du *castoreum*.

Rondelet, dans son Livre *de Ponderibus*, assure que le *castoreum* est un remede excellent dans les maladies d'oreilles les plus violentes.

Hoffman (*Clavis Schrod.*) recommande le remede suivant dans les spasmes, & assure qu'il ne trompe jamais l'attente du Medecin.

Prenez du meilleur vin brûlé, demi-once, & faites infuser dedans deux gros de *castoreum* coupé par morceaux.

La méthode d'user de ce remede est d'en oindre l'épine du dos.

Suivant le même Auteur, l'eau distilée d'hirondelles avec le *castoreum*, est un excellent topique pour remédier au tremblement des parties. Borelli dans ses *Observat. Medico-Physicæ*, *Cent.* 1. *Observ.* 52. assure que le mélange précédent de scammonée & de *castoreum*, recommandé par Trallien, donné en deux doses dans de l'oxymel, produit des effets surprenans dans la cure de la léthargie. Et Forestus, *Observ. Medic. Lib. X. Observ.* 92. *in Schol.* attribue une efficacité surprenante au *castoreum* dans les paralysies de toute espece. On lit dans les *Acta Medicorum Berolinensium*, *Dec.* 2. *Vol. X.* que le *castoreum* est un remede d'une efficacité singuliere dans la cure des maladies auxquelles les femmes sont sujettes. Hoffman, dans son Traité *de Prudenti virium Medicamenti exploratione*, nous dit « que « pendant plusieurs siecles on a regardé le *castoreum* « comme un spécifique contre les affections hystéri- « ques, & qu'on a cru qu'il appaisoit dans un instant « les convulsions de l'utérus. Mais, continue cet Au- « teur, si ce remede possede une vertu aussi singuliere, « d'où vient que plusieurs personnes sont affligées de « cette maladie pendant plusieurs années sans pouvoir « en être délivrées? Il certain que par la subtilité de « ses parties, & par sa qualité sulphureuse adoucissan- « te, il appaise les spasmes, & par conséquent les dou- « leurs: mais cet effet dure fort peu de tems; car il ne « détruit point la cause qui est fixée dans les nerfs & « dans les hypocondres; si bien qu'il faut prendre des « mesures tout-à-fait différentes pour dissiper cette « maladie obstinée. » Il suit de ce qu'on vient de dire que les Anciens recommandoient le *castoreum* dans les mêmes maladies que les Modernes. Il est composé de parties irritantes, & par conséquent propres pour échauffer & pour dessécher, & possede une nature alcaline; il paroît donc convenir extremement à la cure des maladies froides qui proviennent d'acidité, du trop grand relâchement des solides, & de l'état languissant des humeurs pituiteuses. Le *castoreum* est surtout excellent dans les cas où les vaisseaux ont besoin d'être aiguillonnés, & que des obstructions occasionnées par les causes précédentes exigent des remedes incisifs & resolutifs. Le *castoreum* est donc extremement salutaire dans la cacochymie & les maladies hypocondriaques & hystériques qui dépendent de l'état languissant des vaisseaux & des fluides qui y circulent. Mais il est nuisible aux malades qui se trouvent mal des remedes qui échauffent & augmentent le mouvement des fluides. Il est donc bien éloigné de faire du bien indifféremment à tous ceux qui sont affligés de la même maladie. On voit en quel sens on peut l'appeller céphalique, antiapoplectique, antiepileptique, antiparalytique, carminatif, utérin, antihystérique, antihypocondriaque, nervin, arthritique & antispasmodique. Suivant Stenzelius dans sa *Toxicologia*, le *castoreum* n'est ni un spécifique utérin, ni un antispasmodique, mais un remede résolutif antiacide, également salutaire aux hommes & aux femmes, dont les solides sont dans un trop grand relâchement, ou qui ont une cacochymie acide & séreuse. Ces considérations nous mettent en état de rendre raison des différens effets que produit le *castoreum* dans les maladies de la tête, de l'utérus & des intestins. On doit donc prendre dans un sens limité ce que dit Hippocrate dans le septieme Livre de ses Epidémiques; que le *castoreum* dissipe les maux de tête qui proviennent des maladies de l'utérus. Hoffman, *de Remed. benign. abusu*, nous dit que le bas peuple & les nourrices connoissent aussi-bien que les Medecins les vertus admirables du *castoreum*, puisqu'ils ont recours à ce remede dans toutes les maladies convulsives & spasmodiques. On sait que le mauvais usage du *castoreum* a eu souvent des suites funestes. On la donné, par exemple, dans des maladies hystériques; mais quoiqu'il ait d'abord appaisé la cardialgie & les spasmes des visceres, il a rendu la maladie plus longue & plus obstinée; mais on n'a pas plutôt eu débarrassé les premieres voies des humeurs peccantes qui les surchargoient au moyen de quelque purgatif léger, que les douleurs ont cessé. L'on sçait encore que l'usage fréquent & copieux du *castoreum* a souvent appésanti la tête des femmes en couche, & troublé leur sommeil. Puisqu'il est visible parce que nous venons de dire, que c'est une erreur de chercher une vertu spécifique dans le *castoreum*, non-seulement contre les maladies des femmes, mais encore contre toutes les autres maladies; & qu'il est certain que le mauvais usage de ce remede a produit de très-mauvais effets dans le tempérament, on doit conclure que Zwelfer dément l'expérience, quand il assure dans sa *Pharmacopœia Regia*, que l'odeur & les applications externes du *castoreum* sont salutaires aux femmes hysteriques; & qu'au contraire ce remede est extremement nuisible étant pris intérieurement. Hoffman, dans sa *Clavis Schroder.* assure que le sentiment de Zwelfer est contredit par l'expérience, puisqu'il est certain que dans les affections hystériques, ou plutôt

hypocondriaques, rien n'est plus efficace que l'usage interne & externe du *castoreum*. Mais ces deux Auteurs peuvent avoir en pour eux l'expérience; car les accès hystériques, ou les contractions spasmodiques de l'utérus cedent aux substances d'une odeur fétide & désagréable. Le *castoreum* appliqué au nés dans le paroxysme produit son effet, en détournant les esprits de la partie qui est dans la contraction: on ne peut pas dire dans ce cas que l'usage du *castoreum* nuise à ceux qui se trouveroient mal de l'usage interne des remedes qui échauffent, puisque le mouvement que son odeur imprime dans les nerfs, dure beaucoup moins que si on s'en servoit intérieurement. Mais si l'on donnoit le *castoreum* intérieurement à ces sortes de malades, il ne manqueroit pas de leur nuire en rarefiant trop les humeurs, en les jettant dans un trop grand mouvement, & en occasionnant des hémorrhagies, qui suivant Francus, dans ses Observations sur la Castorologie de Marius, causent un avortement. C'est sans doute ce qui a fait croire à Zwelfer que le *castoreum* est nuisible aux femmes hystériques. Il seroit à souhaiter qu'il eût écrit d'une maniere un peu moins vague; puisqu'en parlant des *Pilules anodynes de cynoglosse*, il en retranche le *castoreum*; « par ce, dit-il, que cette « composition sert à plusieurs maladies, outre les af- « fections hystériques, dans lesquelles le *castoreum* ne « vaut rien. Tel est l'écoulement immoderé des re- « gles, dans lequel le *castoreum* fait plus de mal que de « bien. »

Cependant quand les femmes sujettes aux accès hystériques, souffrent de la viscosité & de l'inactivité de la lymphe, l'usage interne du *castoreum* ne leur est point contraire; car, comme nous l'avons déja observé, il est un remede excellent dans les maladies qui naissent d'une cause froide, à cause de sa qualité irritante, chaude & résolutive. Bartholin, *de Medicina Danorum domestica*, observe que quelques femmes qui ne sauroient souffrir l'usage interne du *castoreum*, se trouvent très-bien de son odeur. Suivant Schulzius, dans ses *Prælectiones*, le célebre Stahl, & les autres Auteurs qu'il cite, condamnent presque tous l'usage interne du *castoreum*. On mêle encore, ce dernier avec les emplâtres & les onguens, on l'employe aussi dans des poudres en qualité d'errhine, on le donne intérieurement en poudre, en forme de pilules, quelques-fois dans des électuaires, & dans une forme liquide; dans des essences, par exemple, & des esprits. Sa plus forte dose est d'une dragme.

Le *castoreum*, suivant Marius, dans sa *Castorologia*, fortifie la mémoire, étant appliqué sur la tête, parce qu'il leve les obstructions, & qu'en procurant un cours libre aux humeurs dans les vaisseaux, il facilite la sécrétion des esprits. Ce même Auteur assure que le *Castor* tue les poux par son odeur ou son acrimonie. Ce remede paroît devoir être mis au nombre des antidotes, parce qu'en échauffant, il augmente la transpiration, qui est extrement salutaire, soit pour chasser le venin, ou pour résister à la contagion & l'empêcher de s'insinuer dans notre corps. Le *castoreum* est estimé un correctif de l'opium, parce qu'il émousse ses vertus; car, comme on l'a déja remarqué, il empêche le sommeil. On le mêle avec les purgatifs pour hâter leur opération, & à dessein d'incisér & d'évacuer le flegme épais; car lorsqu'on le donne en substance en une forte dose, il opere comme purgatif. Mais son principal usage quand on le mêle avec les cathartiques, est de corriger la virulence de ceux qui sont les plus actifs, & de les empêcher d'agir avec toute leur violence. Le *castoreum*, par exemple, mêlé avec l'ellebore blanc, le fait agir en qualité d'émétique & de cathartique, mais avec moins de violence qu'il ne le feroit sans cela.

Avicenne & Matthiole conviennent avec quelques autres Auteurs, que le *castoreum* est un poison quand il est vieux, noir, & gâté; qu'il cause la folie, fait enfler la langue, & excite une fievre qui cause souvent la mort au malade dans l'espace d'un jour. Les remedes pour cet accident sont de faire vomir le malade en lui faisant boire de grands verres d'hydromel, mêlé avec du beurre, & de lui donner ensuite du diamoron, ou du suc de limon ou de citron avec du sucre. Les semences seches de coriandre, prises à la dose de deux dragmes, sont encore un antidote contre ce poison.

Si l'on fait attention que lorsque le *castoreum*, qui est une substance animale onctueuse, se corrompt, elle doit nécessairement devenir rance, alcaline & extremement acrimonieuse; on comprendra sans peine, qu'elle doit agir comme poison; & dans ce cas il semble que les acides mêlés avec les substances capables d'émousser son acrimonie, comme le beure, sont un remede extremement convenable. Il s'ensuit donc que l'hydromel & le beure avec les acides dont nous venons de parler, ne peuvent que faire beaucoup de bien dans ces sortes de circonstances.

L'axonge de *castoreum* est une substance molle & huileuse contenue dans deux poches situées au-dessous de celles dans lesquelles le *castoreum* est enfermé. Elle est estimée émolliente & pénétrante, & par conséquent propre dans les cas où il est besoin de ramollir des duretés & de lever les obstructions. De-là vient, suivant Etmuller, qu'on l'employe dans les maladies du cerveau, dans la paralysie & les atrophies qui en sont une suite; dans les tremblemens des articulations & dans les autres maladies douloureuses des nerfs. On en oint pour cet effet les parties affligées. On en frotte aussi le bas-ventre dans les maladies convulsives, les coliques, les accès hystériques & les tranchées qui suivent l'accouchement. Nous apprenons des *Memoires de l'Academie Royale des Sciences*, *ann.* 1704. que les femmes des Sauvages graissent leurs cheveux avec l'huile des bourses du *Castor*.

Esprit de Castor.

Prenez *du meilleur castoreum de Russie*, *quatre onces*,
fleurs de lavande, *une once*,
de la sauge, } *de chaque demi-once*,
du romarin,
canelle, *six dragmes*,
macis, } *de chaque deux dragmes*,
clous de girofle,
esprit de vin, *trois pintes*;

Mettez ces drogues en digestion, & distilez-les par la retorte au feu de sable.

Cette composition est exactement la même dans le premier Dispensaire du College de Londres. Elle vaut beaucoup mieux que la teinture de *castor*, parce qu'elle est plus agréable à la vue & au gout, mais elle n'est pas de si grand usage. Elle lui est préférable à cause des aromates qui y entrent, & qui lui communiquent une vertu céphalique extremement propre pour toutes les maladies qui ont leur siége dans les nerfs. Il faut cependant en excepter les affections hystériques auxquelles la teinture convient davantage, parce qu'elle est plus fétide. On peut donner cet esprit depuis trente gouttes, jusqu'à quarante dans quelque véhicule convenable, soit aux enfans qui ont des convulsions, ou aux adultes dans l'épilepsie, la paralysie, le mal de tête & les douleurs qui ont la même origine. On peut même suivant l'éxigence des cas, en réitérer la dose deux, trois ou quatre fois par jour.

Teinture de Castor.

Prenez *du castoreum de Russie*, *demi once*,
esprit de castor, *demi-livre*.

Mettez-les en digestion pendant dix ou douze jours; décantez la teinture & la gardez pour l'usage.

On peut garder le résidu de cette teinture, qui est fort

épais pour l'eau composée de Bryoine, aussi-bien que les peaux & les parties membraneuses qu'on ne sauroit pulvériser, & qui ont une qualité extremement fortifiante. Peu de personnes ont assez de bonne foi pour employer l'esprit de *castor* dans cette composition, & lui substituent pour l'ordinaire l'esprit de vin. Elle a les mêmes vertus que l'esprit, & on la donne en même dose; mais elle est beaucoup plus dégoutante & communique à l'eau une couleur laiteuse fort désagréable. QUINCY, *Dispensaire*.

Le Dispensaire d'Edimbourg prépare la teinture de *castor* d'une maniere un peu différente de la précédente.

Prenez *castoreum de Russie, une once & demie,*
sel de tartre, deux dragmes,
esprit de vin rectifié, une livre.

Mettez ces drogues en digestion pendant quarante jours, & exprimez-en la teinture.

Le sel de tartre est ici fort propre, pour diviser le tissu résineux du *castoreum*, & pour faire que le menstrue en prenne une plus grande quantité qu'il n'auroit fait sans cela; de-là vient qu'il laisse un moindre résidu que l'esprit de *castor*, ou l'esprit de vin seul, dont on pourroit se servir pour extraire cette teinture.

Huile composée de castor.

Prenez *castoreum,*
storax,
galbanum,
euphorbe,
opopanax,
casse,
safran,
carpobalsamum, ou cubebes,
spicnard, — *de chaque trois dragmes,*
costus,
souchet,
jonc odorant,
poivre long & noir,
savinier,
pariétaire, — *de chaque deux dragmes,*
huile d'olive, quatre livrs;
vin de Canarie, deux lives.

Faites bouillir ces drogues, excepté les cinq premieres, après les avoir préparées, dans de l'huile, & du vin, jusqu'à ce que ce dernier soit tout-à-fait évaporé. Faites dissoudre ensuite le galbanum, l'opopanax & l'euphorbe, après les avoir concassés grossierement, dans une partie de ce vin, qu'on doit avoir gardée pour cet effet. Mêlez la colature avec l'huile, que vous devez avoir laissée sur le feu pour l'entretenir chaude, en les remuant avec une spatule de bois. Enfin, incorporez-y le storax & le *castoreum* pulvérisés.

On attribue cette composition à Jacques de Manliis, & on la trouve dans le Dispensaire d'Ausbourg & dans celui du College de Londres. Ce dernier varie quelque peu, tant dans la proportion des ingrédiens, que dans la maniere de les préparer; mais ces altérations ne sont pas d'une grande conséquence, parce qu'il est rare qu'on fasse usage de ce remede.

Pilules de castor.

Prenez *castoreum de Russie, une dragme,*
sel d'ambre, demi-dragme,
baume du Pérou, autant qu'il en faut pour faire vingt-quatre pilules.

Ces pilules sont bonnes pour toutes les maladies nerveuses de l'un & l'autre sexe, soit que leur origine soit dans la tête ou dans l'utérus. On peut en prendre deux ou trois fois par jour, au nombre de cinq, & en continuer l'usage, si les circonstances l'exigent. QUINCY, *Dispensaire*.

CASTRATIO, *castration*. L'objet de la Medecine & de la Chirurgie est de faire rentrer dans leur état naturel les corps qui en sont sortis; mais la *castration* fait tout le contraire. Cependant, comme des circonstances malheureuses nous obligent souvent malgré nous de faire cette opération, je vais donner ici en peu de mots la maniere dont on doit s'y prendre pour y réussir. La *castration* se fait de deux manieres, ou par collision, ou par exsection. On exécute la premiere sur les enfans, que l'on place dans un vaisseau plein d'eau chaude afin de relâcher leur corps; & lorsqu'il l'est suffisamment, on saisit les testicules avec les doigts, & on les froisse l'un contre l'autre, jusqu'à ce qu'ils soient entierement dissous, & qu'on ne les sente plus. Quant à la seconde méthode, on couche l'enfant le ventre en haut sur une table, le Chirurgien saisit de la main gauche le scrotum avec les testicules, qu'il enveloppe; & après les avoir mis dans une situation convenable, il fait deux incisions longitudinales, avec le bistouri, vis-à-vis chaque testicule. Dès qu'ils sont sortis, il les sépare de leurs tégumens, & les coupe, en ne laissant qu'une petite portion des vaisseaux spermatiques. Cette méthode est préférable à la premiere; car ceux qui ont souffert la *castration* par collision, ressentent quelquefois des desirs amoureux, étant impossible qu'il ne reste quelque portion des testicules après l'opération. PAUL EGINETE, *Lib. VI. cap.* 68.

L'opération de la *castration* étoit autrefois plus fréquente en Europe qu'elle ne l'est aujourd'hui; elle est encore fort commune dans l'Orient, où on l'emploie en qualité de châtiment, ou pour satisfaire la jalousie des Grands, qui ne leur permet point de laisser approcher de leurs femmes ceux qui portent les marques de leur virilité.

Quelques-uns, par un excès d'enthousiasme, & par une petitesse de jugement, qu'on ne peut assez déplorer, se sont soumis volontairement à cette opération, & n'ont pas fait par-là beaucoup d'honneur à leur conscience ni à la religion. On assure qu'Origene a été de ce nombre.

On ne fait plus aujourd'hui cette opération que dans une extreme nécessité, comme lorsqu'un cancer qui s'empare des testicules, ou un sarcocele, rendent leur extirpation absolument indispensable.

M. Sharp donne la méthode de faire cette opération dans le sarcocele, & rapporte plusieurs circonstances, qu'il est bon de connoître, pour savoir quand il est à propos ou non d'y recourir. Le Dran rapporte aussi un cas remarquable sur le même sujet.

Avant d'entrer dans un plus grand détail de la *castration*, il est bon de remarquer qu'Aëtius, *Tetrab. IV. serm.* 1. *c.* 122. assure que cette opération arrête les progrès de la lepre; & sur l'autorité d'Archigene, que les Eunuques sont rarement sujets à cette infame maladie. Si cette derniere circonstance est vraie, elle donneroit lieu de soupçonner que la lepre des Anciens approche beaucoup plus de la vérole des Modernes qu'on ne le croit communément.

La *castration* est une des opérations les plus fâcheuses de la Chirurgie, puisqu'elle n'a lieu pour l'ordinaire que dans les maladies, dans lesquelles le malade est fort sujet à retomber; sçavoir, dans le skirrhe & le cancer; car elle ne convient point dans la plupart des symptomes, que l'on croit la rendre nécessaire, tels que l'hydrocele, l'abscès des testicules, la mortification, ou la maladie à qui l'on donne le nom de sarcocele, dont il ne fera pas inutile de dire un mot. Ce terme, dans la plus grande étendue de sa signification, signifie une tumeur charnue du testicule, que l'on appelle aussi hernie charnue; généralement parlant, on la considere comme une excroissance charnue, formée dans la substance du testicule, laquelle devenant extremement dure & tuméfiée, paroît pour l'ordinaire exiger l'extir-

pation, soit en cautérisant la tumeur ou en amputant le testicule: mais cette maxime, pour avoir été reçue avec trop de précipitation, a souvent jetté les Chirurgiens dans des erreurs qui ont eu des suites funestes.

Pour mieux concevoir la distinction que je vais faire, il faut se souvenir que les testicules sont composés de deux différentes parties; l'une, glanduleuse, qui compose le corps du testicule même, & l'autre, vasculaire membraneuse, connue sous le nom d'épididyme, qui est le commencement des vaisseaux déférens, ou un amas des conduits excrétoires de la glande. Il arrive quelquefois que cette partie, qui est indépendante du testicule, s'enfle, & que paroissant au toucher une excroissance accidentelle, elle répond parfaitement à l'idée que la plupart des Chirurgiens se forment du sarcocele. Mais comme ils ignoroient la nature & le différent tissu de l'épididyme, ils ont souvent confondu les maladies auxquelles il est sujet avec celles du testicule, & recommandé également l'extirpation dans l'endurcissement de l'un & de l'autre. Or, sans ennuyer le Lecteur, dit Sharp, des histoires particulieres des cas qui ont rapport à ce sujet, j'ai recueilli de plusieurs expériences, que toutes les duretés de la partie glanduleuse du testicule, qui ne tendent ni à une inflammation ni à un abscès, dégénerent ordinairement en skirrhe & en cancer; ce qui n'arrive que rarement ou jamais à celles des épididymes. Il est vrai que ces derniers conservent souvent leur dureté, nonobstant les remedes internes & externes qu'on emploie pour la dissiper, & viennent quelquefois à suppuration, mais sans beaucoup de danger dans l'un & l'autre cas. Il n'est pas difficile de rendre raison de la différence des effets qui résultent des tumeurs d'un même corps, lorsqu'on fait attention que c'est l'ordinaire du cancer de se fixer sur les glandes, & à la différence qu'il y a entre celles-ci & l'épididyme, quoiqu'il en approche beaucoup. Il ne s'ensuit pas de ce que je viens de dire, que l'épididyme ne devienne jamais chancreux; & je conviens qu'il est aussi sujet à cet accident que toutes les autres parties du corps. Mais je soutiens qu'il ne le devient presque jamais, que la partie glanduleuse du testicule ne soit déja affectée de la même maladie, qui ne manque presque jamais de se communiquer à l'épididyme & de confondre peu-à-peu ces deux corps, de telle sorte qu'ils ne composent plus qu'une même masse.

Il faut, avant que d'en venir à la *castration*, examiner si le malade ne sent point de douleur dans le dos; & supposé qu'il en ressente, rejetter l'opération, sur la présomption que les vaisseaux spermatiques sont affectés. Mais on ne doit pas trop se hâter dans cette occasion; car le poids seul de la tumeur peut tirailler le cordon, & occasionner ces douleurs. Pour découvrir la cause de la douleur que le malade ressent dans le dos, lorsque le cordon spermatique n'est point enflé; on tiendra le malade au lit, & on lui suspendra le scrotum, par le moyen d'un suspensoire, ce qui le soulagera infailliblement, si le poids seul est la cause de sa maladie. Mais si le cordon spermatique est enflé ou endurci, ce qui est une maladie que les Latins décrivent sous le nom de *Ramex*, quand elle est suivie de la dilation des vaisseaux du scrotum, quoiqu'elle soit plus connue sous le nom de circocele & de varicocele, le cas est désespéré & l'opération inutile.

Supposé que tout conseille de recourir à cette opération, on la fera de la maniere suivante. On couchera le malade sur une table quarrée, d'environ trois piés quatre pouces de haut; les jambes pendantes, que l'on fera tenir, de même que le reste du corps, par autant d'aides qu'on le jugera nécessaire. On commencera l'incision au-dessus des anneaux des muscles épigastriques, pour pouvoir lier les vaisseaux; car sans cette précaution, l'Opérateur seroit embarrassé de faire la ligature; on continuera cette incision le long de la membrane adipeuse, en descendant, à proportion de la grosseur du testicule. Lorsqu'il est petit, on peut le retrancher sans enlever aucune partie du scrotum; mais Sharp n'approuve point cette méthode, parce que cette peau mollasse est sujette à former des abscès & à devenir callense. Si le testicule, par exemple, pese vingt onces, après avoir fait une incision d'environ cinq pouces de long, quelque peu circulaire, on en commencera une seconde au même endroit que la premiere, en la dirigeant de telle sorte qu'elle la rencontre dans la partie inférieure, & forme avec elle un ovale, dont le plus petit diametre sera de deux pouces; après quoi on coupera le corps de la tumeur avec la partie du scrotum qui le couvre, en s'assurant auparavant de quelques-uns des vaisseaux sanguins, supposé qu'on appréhende une hémorrhagie. On liera ensuite le cordon le plus près qu'on pourra du bas-ventre; & s'il y a de l'espace entre la ligature & le testicule, on en fera une seconde, un pouce plus bas, afin de mieux s'assurer du sang. On se servira pour cet effet de ce qu'on appelle le nœud des Chirurgiens, dans lequel on fait deux tours du ruban. Cela fait, on coupera le testicule un peu au-dessous de la seconde ligature, & l'on traitera le malade comme pour les autres plaies récentes.

Sharp rapporte qu'il châtra une fois un homme dont le testicule pesoit plus de trois livres, & dont quelques-uns des vaisseaux étoient tellement variqueux & dilatés, qu'ils égaloient à peu près la grosseur de l'artere humérale. Il s'assura néanmoins de trois des plus considérables, & continua son opération en retranchant environ les trois quarts de la peau, par où il prévint l'hémorrhagie, & eut d'autant moins de ligatures à faire, qu'il sépara les vaisseaux avant qu'ils fussent extremement ramifiés. Le succès répondit à son attente, & le malade survécut à cette opération: mais l'humeur chancreuse étant venue à se jetter sur le foie quelque tems après, elle le mit au tombeau. Lorsque les tumeurs sont considérables, comme la derniere dont on vient de parler, il est plus sûr d'enlever une grande partie de la peau; car outre que l'hémorrhagie est beaucoup moins abondante & l'opération plus courte, la peau étant devenue très-mince à cause de la grande distension qu'elle a soufferte, ne manqueroit pas, si on ne la séparoit, de se gangrener, & le restant dégénéreroit bien-tôt en un ulcere chancreux.

Je suis bien-aise de faire remarquer, dit notre Auteur, que je n'approuve point, que pour éviter d'offenser les vaisseaux spermatiques, on pince la peau avant de faire l'incision, & que l'on introduise le doigt entre la membrane adipeuse & le testicule pour les séparer: la premiere de ces deux méthodes n'a rien d'adroit, la seconde est trop cruelle; & l'une & l'autre, dans l'opinion de Sharp, servent à prévenir un danger que l'on a très-peu à craindre. SHARP.

Quelques Auteurs prétendent, que quand les vaisseaux spermatiques sont enflés autour de l'anneau du muscle oblique dans le sarcocele, on ne doit point faire la *castration*. Cette regle n'est point générale; car l'on a vu plusieurs personnes en qui elle a réussi en faisant une ligature au-dessus de l'anneau, lorsque les vaisseaux spermatiques étoient obstrués & enflés dans cet endroit. Ce n'est que par des observations fréquentes que l'on peut s'assurer des cas où l'on peut employer la ligature avec succès.

La facilité qu'on a, dit le Dran, de suivre les vaisseaux spermatiques entre les tuniques du péritoine jusqu'à leur origine, nous met en état de faire la ligature au-dessus de la tumeur aussi haut que l'on veut. Mais il est bon de faire attention à deux choses: premierement, qu'en faisant la ligature trop haut, il est à craindre qu'elle ne cause une inflammation dans le péritoine, & par conséquent dans tout le bas-ventre après l'opération, qui meroit immanquablement le malade. En second lien, que lorsque le gonflement des vaisseaux spermatiques s'étend trop haut, le malade meurt quelque tems après l'opération, à cause que la partie de ces vaisseaux qui reste saine, s'enfle à la fin & rend la maladie incurable. M. Maréchal nous dit qu'il avoit

souvent été témoin de cet accident à l'hôpital; ce que je rapporte parce que cela fait à mon sujet. L'observation suivante peut être de quelque usage dans des cas paralleles.

Le 6. Avril 1726. on conduisit un malade à l'hôpital qui avoit le testicule droit & les vaisseaux spermatiques extremement enflés depuis 9 mois, & cela à l'occasion d'une forte compression de cette partie. Le testicule s'endurcit, & devint insensiblement aussi gros que le poing. Les vaisseaux spermatiques étoient enflés plus de quatre travers de doigts au-dessus de l'anneau de l'oblique externe, & égaloient la grosseur du pouce.

Comme l'opération me parut extremement dangereuse, je ne voulus point la hasarder, & me contentai d'appliquer sur la partie des cataplasmes émolliens pendant l'espace de trois semaines, & d'oindre le testicule & les vaisseaux spermatiques avec de l'onguent Napolitain, & de les fomenter avec des décoctions émollientes. M. Burette, pour lors Medecin de l'hôpital, ne négligea aucun des remedes internes qu'il crut propres pour dissoudre & ramollir cette dureté : mais tous nos soins furent inutiles. Au bout de trois semaines, je sentis une fluctuation dans le corps du testicule; ce qui m'obligea à l'ouvrir, dans l'espérance qu'après l'évacuation du pus, les vaisseaux spermatiques se relâcheroient avec plus de facilité. Je trouvai entre le testicule & les membranes du scrotum, environ une coque d'œuf remplie d'une sérosité purulente, & un pus blanc dans la substance du testicule. Je pansai la plaie suivant la méthode ordinaire, & continuai l'usage des cataplasmes.

L'enflure des vaisseaux spermatiques diminua de la moitié : mais la plaie prit un mauvais tour; car il s'y forma un fungus de la figure d'un carcinome qui enveloppoit tout le corps du testicule.

M. Maréchal étant venu à l'hôpital avec Messieurs Guerin, Gerard & Morand le fils, nous examinâmes la maladie ensemble, & nous conclûmes, que puisque le malade ne pouvoit pas manquer de périr, il valoit mieux hasarder l'opération, quelque incertaine qu'en fût le succès, que de le laisser sans secours; de sorte que je la fis.

Après avoir coupé l'anneau & les muscles de l'abdomen le long des vaisseaux spermatiques, dont la grandeur découvroit les progrès, j'y fis une ligature quatre travers de doigt au-dessus de l'anneau, à la hauteur de l'épine de l'os des iles où la dureté finissoit.

Après avoir pansé le malade, j'examinai la partie des vaisseaux spermatiques que j'avois séparée, elle étoit de la grosseur du doigt dans toute son étendue, dure & de différentes couleurs, si bien qu'on ne pouvoit distinguer l'artere des veines.

Le malade fut saigné deux fois le jour de l'opération & la nuit qui la suivit : mais malgré cette précaution, il survint une inflammation dans le bas-ventre accompagnée de douleurs violentes, qui lui causa la mort le sixieme jour.

Je l'ouvris, & trouvai une tumeur inflammatoire dans toute l'étendue de l'abdomen; les vaisseaux spermatiques étoient variqueux au dessus de la ligature, mais sans dureté.

REMARQUE.

Cette enflure variqueuse donne lieu de présumer, que si le malade eût été assez heureux que d'échapper, ce qui restoit des vaisseaux spermatiques se fût endurci avec le tems; ce que M. Marechal nous dit avoir vu plusieurs fois. LE DRAN.

CASTRENSIS, στρατιωτικός, στρατευματικός, *militaire*, ou qui appartient au Camp; est une épithete de quelques maladies épidémiques & contagieuses, surtout des fievres dont il est parlé dans Van-Helmont, *de Febr. c.* 10. *n.* 7. qui les appelle assez proprement *endémiques.* Dans ces sortes de maladies, l'on souffre moins de l'effervescence de la chaleur, que des crudités malignes que l'on a contractées par un mauvais régime, & par l'abus des choses non-naturelles.

Willis, *de Febr. c.* 14. les met au nombre des maladies pestilentielles. Jean Valent. Willius, Medecin Danois, a écrit un Traité particulier sur ces fievres, qui a été imprimé à Copenhague en 1676. *in*-4°.

CASUS, *cas.* Ce mot est extremement équivoque : il signifie quelquefois la même chose que symptome, *symptoma*, σύμπτωμα; d'autrefois quelque chose de fortuit; & pour lors il est opposé à l'art ou à la Providence, & appellé en grec τύχη ou τύχης ἔργον, « fortune, ou ouvrage de la fortune. » Il a aussi le même sens que le mot αὐτόματον, dont se sert Hippocrate, *de Arte*; & Galien sur les *Prognost. Hippocr.* & signifie *spontané*, ou qui arrive sans dessein ou sans qu'on y ait réfléchi.

CASUS est quelquefois le même que πτῶσις, « chute d'un « lieu élevé. Dans Paracelse, *Paragr. Lib. I. cap.* 13. il signifie une maladie présente; & enfin on entend souvent par-là l'histoire entiere d'une maladie, ou une observation que l'on appelle ordinairement *casus medicinalis*; cas ou observation médicinale. CASTELLI.

CAT

CATABLEMA, καταβλημα, dans Hippocrate, *Lib. I. de Articulis*, est la surbande qui assure le reste du bandage, suivant que l'explique Galien dans son Commentaire sur ce passage, aussi-bien que dans son *Exegesis.*

CATACERASTICOS, κατακεραστικός. Voyez *Epicerasticos.*

CATACHLOOS, κατάχλοος; de χλόη, *herbe* ou *gason*, est traduit par Galien, (*Exegesis*) ἄγαν χλοώδη; « de « couleur extremement verte. » Il paroît avoir en vue ce passage du *L. VII. Epid. c.* 15. où κατάχλοα est appliqué à ὑποχωρήματα, « aux selles. » Mais il faut observer que bien des gens lisent au lieu de κατάχλοα, κατάχολα, « très-bilieux. » C'est ainsi encore, qu'au lieu de γλισχρόχροα, Erotien lit γλισχρόχολα; & on lit souvent ὑδατόχολα pour ὑδατόχλοα ou ὑδατόχροα.

CATACHRESIS, κατάχρησις. Voyez *Abusus.*

CATACHRISTON, κατάχριστον; de καταχρίω, *oindre.* C'est dans Hippocrate, *de Morb. Mul. Lib. I.* un remede employé en forme de liniment.

CATACHYSIS, κατάχυσις, de καταχύω, *verser dessus*; *affusion.* Hippocrate emploie ce mot, *Lib. V. Aph.* 21. où il dit qu'une affusion abondante, κατάχυσις, d'eau froide pendant le fort de l'été, rappelle la chaleur dans les parties dans le *tetanos*, pourvu que le malade soit jeune & d'un bon tempérament.

CATACLASIS, κατάκλασις, de κατακλάω, *rompre, tordre*, signifie en général une rupture ou distorsion, mais particulierement celle des yeux. C'est ainsi que Galien traduit ἐπανάκλασις ὄμματος, du *Lib. VI. Epid. Sect. Aph.* 19. par ὅταν διαστρέφηται τὰ βλέφαρα, « lorsque « les paupieres sont tournées. » Voyez *Campylon.* Et κατακλάσιες τῶν ἄρθρων dans l'Aphorisme précédent signifie une distorsion des articulations quand elles ne sont pas dans leur état naturel, mais contractées, relâchées ou poussées en dehors sans aucun ordre. FOESIUS.

CATACLEIS, κατακλεὶς, est un os cartilagineux ou le cartilage situé à l'endroit où l'omoplate se joint à la clavicule. Galien, *Lib. de Ossibus, cap.* 14. dit qu'il n'existe que dans l'homme. Dans un autre endroit, il l'appelle la premiere petite côte de la poitrine. *De Dissect. Musc. cap.* 12.

CATACLINES, κατακλινὴς, de κατακλίνω, être couché dans un lit; est celui que la foiblesse & la violence du mal obligent à garder le lit. Le mot κατακλινὴς signifie la même chose que κατακεκλιμένος, κλινήρης & κλινοπετὴς *clinicus*, & il est opposé à τὸ ὀρθοστάδην ἐνοχλεῖσθαι, « être si légerement malade que l'on puisse agir. » *Lib. I. Epid.*

CATACLYSMA, καθάκλυσμα, de καθακλύζω, *laver*; le même que *clyster*. Voyez ce mot.

CATACLYSMI, καθακλυσμοὶ, sont des embrocations. Cœlius Aurelianus traduit dans plusieurs endroits *cataclysmi* par *illisiones aquarum*, des douches.

CATACORES, καθακορὴς, dans Hippocrate, signifie plein, abondant, rassasié, & purement bilieux quand on l'applique aux évacuations par bas. Ainsi κατακορέστερα μᾶλλον τῦ καιρῦ, *Lib. de Rat. Vict. in Morb. Acut.* « (les excrémens) sont plus bilieux qu'ils ne « devroient l'être, ou colorés & teints avec de la bile « pure à un degré excessif. » Galien rend ces mots par ἱκανως ἄκρηθα, χολώδη, τὰ πυῤῥὰν ἢ ξανθὴν ἔχοντα καὶ παχεῖαν χολὴν, « bilieux à l'excès, contenant un bile « rouge, jaune & grossiere. » De même *Coac.* τὰ καθακορέα, seul sans l'addition d'humeur ou de couleur, signifie des excrémens extremement teints de bile, ou tout-à-fait bilieux.

CATÆONESIS, καθαιόνησις, de καθαιόνεω, *arroser*; arrosement par une affusion abondante de liqueur sur quelque partie du corps, que l'on substitue au bain, quand le malade est obligé de s'en abstenir. Elle ne differe de l'embrocation, dit Gorræus, qu'en ce qu'après la *catéonése* on couvre la partie avec une étoffe de laine, de la toile ou autre chose semblable, ce qu'on ne fait point après l'embrocation.

CATAGLYPHE, καθαγλυφὴ, de γλύφω, tailler dans le bois ou le métail; excavation, trou ou creux. Hippocrate emploie ce mot *de Art. & de Morb.*

CATAGMA, κάταγμα, *fracture*. Galien la définit une solution de continuité dans l'os, & dit dans son second Commentaire sur Hippocrate, *de Art.* que ἕλκος est une solution de continuité dans la chair, de même que *catagma* ou fracture l'est de celle de l'os; mais quand elle arrive à un cartilage, on n'a aucun nom pour l'exprimer, quoiqu'Hippocrate par catachrese, par abus de nom, l'appelle improprement *catagma*.

CATAGMATICA, καθαγμαθικὰ, de κάταγμα, une fracture; *catagmatiques*, remedes propres pour les fractures & pour faire former plus promptement le cal.

CATAGOGE, καθαγωγὴ, dans Hippocrate, *Lib. VII. Epid.* est ce que nous appellons ordinairement *région*, y compris les parties qui sont autour, comme quand il dit, μέσον δ' ὀμφαλῦ καὶ χόνδρυ καθὰ ταύτην τὴν καθαγωγὴν ἁπθομένῳ τῇ χειρὶ τοιῦτος παλμὸς ἦν, &c. tant est grande la palpitation que l'on sent autour de la région ombilicale, & le *chondrus*, « le cartilage xiphoïde, &c. »

CATALENTIA, mot forgé par Paracelse pour exprimer une espece d'épilepsie. CASTELLI.

CATALEPSIS, καθάληψις, de καθαλαμβάνειν, *occuper*, *détenir*, *saisir* ou *interrompre*; *catalepsie*.

Ce mot a plusieurs significations. Galien l'emploie pour exprimer la perception ou connoissance d'une chose, & c'est dans ce sens que les Stoïciens s'en servent. Il signifie aussi la rétention d'haleine qui survient quand on s'efforce d'aller à la selle, ou celle d'une humeur qui demande à être évacuée. Il signifie pareillement l'interception du sang dans les veines par un bandage, comme il arrive dans celui que l'on fait avant la saignée. C'est encore un terme qui regarde les bandages, & signifie l'action de les assurer ou de les fixer sur quelque partie, pour qu'ils ne tombent point.

Mais *catalepsie* signifie proprement une maladie que Cœlius Aurelianus exprime par *apprehensio* & *oppressio*, en nous apprenant qu'Hippocrate & Dioclès l'appellent du nom d'aphonie (*aphonia*) & Antigene par celui d'*anaudia*.

Les Auteurs qui ont écrit de la Medecine doutent si la *catalepsie* & le *catoche* ne sont qu'une seule & même maladie, ou si elles different l'une de l'autre. Quelques-uns veulent que le *catoche* soit le même que le *coma vigil*: mais le plus grand nombre n'entendent par le nom de *catoche* & de *catalepsie* que la même maladie. Il y a une différence manifeste entre la *catalepsie* & le *tetanos*; car dans le dernier toutes les parties du corps sont fixes & immobiles, au lieu que dans la *catalepsie* elles sont fixes à la vérité, mais flexibles & restent dans la situation où on les met.

Cette maladie est très-rare, & ne regne à ce qu'on prétend, que dans les tems excessivement froids. Elle saisit les malades par intervalles, & dure pendant quelques heures, quoique Forestus rapporte l'exemple d'un jeune homme en qui elle continua pendant trois jours.

Il est rare qu'elle soit précédée de signes qui annoncent son approche. Henri de Heers dit néantmoins qu'un Religieux qui étoit sujet à cette maladie, étoit auparavant saisi d'un engourdissement dans le cou; & Forestus rapporte le cas d'un Prêtre qui sentoit avant l'accès une douleur sourde dans la partie postérieure de la tête.

OBSERVATION PREMIERE.

En disséquant des sujets qui étoient morts d'une *catalepsie*, nous avons trouvé les grandes veines qui aboutissent de la partie postérieure de la tête au sinciput, remplies d'un sang épais coagulé, & une matiere séreuse logée dans la partie postérieure du cerveau. Et en effet, les anciens Medecins ont cru que les parties postérieures de cet organe important étoient les plus affectées dans cette maladie. Galien dans ses Commentaires sur les Prorrhétiques d'Hippocrate, fait mention d'un Ecolier qui survécut à cette maladie, car les maladies de quelques espece qu'elles soient, sont quelquefois plus & quelquefois moins violentes. JACOTIUS, *Comm. ad Aphor. 7. Lib. II. Coacarum.*

OBSERVATION II.

Un Greffier de Gascogne dans le déclin d'une fievre accompagnée d'un cours de ventre & d'une évacuation d'urine dans un état de coction qui le flattoit d'une prompte guérison, fut attaqué d'une *catalepsie* dont il mourut en un jour de tems.

Lorsqu'on vint à l'ouvrir on trouva ses poumons & son foie tout-à-fait gâtés, une espece de sérosité rougeâtre dans la partie postérieure du cerveau, & le sinus longitudinal qui traverse la tête, par le milieu rempli d'un sang coagulé. SCOLIAGRAPHUS, *ad caput 9. L. I. Hollerii de Morbis intern.*

OBSERVATION III.

Un jeune homme fut saisi d'une fievre légere, & ensuite d'une phrénésie & d'une *catalepsie*, pendant l'accès de laquelle ses yeux étoient fixes & sans mouvement. Il en mourut.

On lui ouvrit le crane & l'on trouva les veines de cette partie variqueuses & remplies de sang noir & de sanie. La substance médullaire du cerveau, qui dans son état naturel est molle & friable, étoit seche, mais beaucoup moins que les meninges qui l'étoient extraordinairement.

OBSERVATION IV.

Un Marchand de Liége fut mis en prison pour dettes; mais ayant été élargi sous caution, il retourna chez lui & se livra tout-à-fait à la mélancolie. Quelques jours après il fut saisi d'une fievre aiguë, mais sans délire. La fievre l'ayant quitté, il tomba dans une espece de manie qui dégénéra ensuite en fureur; de sorte qu'on fut obligé de le lier. Il secouoit avec une telle violence les liens qui lui serroient les mains, qu'on craignoit qu'il ne les mît en pieces. Ayant saisi le collier de sa femme avec les dents, il le réduisit en poussiere. Après avoir usé long-tems de remedes menalagogues, le sommeil lui revint, & il recouvra l'usage de sa raison au point qu'on le crut parfaitement guéri. Vingt mois après il tomba dans la démence, quoiqu'il n'eût que quarante-un ans; & les trois derniers doigts de sa main gauche se tournerent si fort en dedans, qu'il fut impos-

sible de leur faire reprendre leur état ordinaire. Il en recouvra cependant l'usage au moyen des remedes qu'on lui donna pour lui purger le cerveau, & des huiles chaudes & émollientes qu'on lui appliqua sur la région de la moelle épiniere; mais peu de tems après, tous les doigts de la même main se courberent, perdirent tout-à-fait leur mouvement, & tout de même que dans la *catalepsie*, il lui étoit impossible de les étendre. Il perdit peu de tems après l'usage de la parole, du bras droit & des deux jambes, & resta sans mouvement. Il recouvra néantmoins la voix avec le secours de différens linimens, de diverses fomentations & de quelques gargarismes: mais il lui fut impossible pendant deux ans qu'il vécut encore, d'articuler distinctement aucun son; il ne parloit pas mieux qu'un enfant de six mois, & ne mangeoit que par la main d'un autre. Il avoit d'ailleurs le ventre & la respiration assez libre & le pouls fort bon: mais il mourut enfin quatre ans après.

Ayant été appellé à l'ouverture de son corps, je priai le Chirurgien d'en commencer la dissection par la tête. Le crane étant ouvert, nous trouvâmes le cerveau très-dur, très-sec & très-friable sur sa surface lorsqu'on le touchoit avec les doigts. Il étoit encore teint partout d'un jaune de citron, à la profondeur environ d'un travers de doigt. Il étoit plus mou & plus humide vers les ventricules & la base, mais sa couleur étoit quelque peu altérée. Le *rete mirabile* étoit affaissé; les origines des nerfs extremement seches, & plus minces qu'elles ne le sont dans leur état ordinaire. Nous ne remarquâmes rien d'extraordinaire dans la poitrine & dans le bas-ventre. HENR. AB HEER. *Observat. Medicin.* 3.

La plupart des signes qui annoncent la *catalepsie* sont les mêmes que ceux de la léthargie; savoir la langueur & l'engourdissement; le malade ne sent aucun mal, ne répond qu'avec peine à ce qu'on lui demande, & tombe insensiblement dans un profond sommeil. Mais les signes propres qui distinguent l'approche de cette maladie sont la rougeur excessive des joues, une fievre continue, un flux de salive, un pouls haut & plein, la constipation, ou un flux de ventre immodéré. Lorsque la maladie est une fois formée, le malade reste continuellement couché sur le dos, son cou est distendu, ses joues rouges; il a la fievre, il perd l'usage de la parole, ses sens sont engourdis, il dort ayant les yeux ouverts & fixes, comme ceux qui regardent attentivement un objet, ou comme un taureau qu'on assomme; les larmes lui coulent des yeux; les muscles des mâchoires, ses levres, ses sourcils, ses doigts & ses mains sont attaqués de convulsion ou d'une palpitation; il est extremement incommodé du hoquet; son pouls est fort, plein & humide; il est constipé, il ne sauroit étendre ses membres, ni les retirer quand ils sont une fois étendus. Quelques-uns ont le ventre enflés, comme par des vents, qui s'étendent insensiblement vers l'estomac: cette enflure paroît quelquefois être causée par des humeurs ou par les alimens, & est accompagnée du murmure des intestins. Le malade est saisi d'un grincement, & quelquefois d'un craquement de dents, & dans le fort de l'accès elles se séparent & laissent quelque distance entre-elles: il dort la bouche ouverte & les levres pendantes, la salive lui sort des coins de la bouche, & tombe quelquefois dans sa gorge avec bruit. Il ne peut rien avaler de liquide, & ce qu'on lui fait prendre de force lui reste dans la bouche: il serre souvent les levres, & pousse des soupirs qui témoignent son chagrin; si quelqu'un lui passe les doigts devant les yeux, il les cligne, & suit le mouvement de la main avec la vue: lorsqu'il commence à revenir, il fixe les objets avec attention; il regarde autour de lui quand on l'appelle, & laisse couler des larmes sans rien dire, quoiqu'il paroisse vouloir parler. Il aime les odeurs agréables autant qu'il témoigne de l'aversion pour celles qui sont fortes & fétides: il distingue les choses douces de celles qui ont de l'amertume, quand on les lui approche de la langue, & sent les piquures qu'on lui fait: si on lui étend le bras, il le retire aussi-tôt; & si on le tourmente, il tremble & devient rouge. Sur la fin de l'accès & lorsqu'il commence à revenir en santé, il tombe souvent dans des sueurs chaudes & abondantes: supposé que la maladie augmente on sent une chaleur extraordinaire sur la superficie du corps; la respiration est plus profonde, les yeux sont tournés, le menton tendu & sans mouvement, les mains retirées & les muscles des mâchoires dans des affections spasmodiques qui leur donnent une situation riante; le malade tombe dans des sueurs extremement chaudes, & il paroît quelquefois sur sa poitrine & sur son visage des éruptions de différentes couleurs, semblables à ces pustules rondes que les Grecs appellent *ionthi* (ἴονθος) accompagnées de l'abbattement soudain des forces à cause de la violence de la maladie. A ces symptomes se joignent le ronflement que les Grecs appellent (ῥέγχος) l'engourdissement des membres, la pâleur du visage, & enfin une suffocation qui met le malade en danger de perdre la vie. CŒLIUS AURELIANUS, *Acut. Lib. II. cap.* 10.

Cette description s'accorde en quelques choses avec celles que les Modernes nous ont données de la *catalepsie*: mais comme elle en differe à quelques égards, je vais donner les signes caractéristiques de cette maladie d'après Hoffman.

La *catalepsie* saisit pour l'ordinaire tout d'un coup le malade de la maniere suivante.

Il demeure dans la posture où il se trouve lors de l'accès, soit qu'il soit debout, assis ou couché: si ses yeux sont fermés, ils restent ordinairement dans cet état; mais comme la maladie survient généralement dans le jour, il demeure les yeux ouverts, fixes & immobiles, comme s'il regardoit un objet, & on ne peut les lui faire cligner, quoiqu'on les frotte avec un mouchoir. Si l'on remue ses bras ou ses jambes, il les tient fixes dans l'attitude qu'on leur donne. Il perd tout sentiment, il ne voit, ni n'entend, ni ne sent, quoiqu'on le pince ou qu'on le pique. Les actions involontaires continuent cependant toujours avec la même régularité; le pouls est naturel & la respiration libre, & comme l'observe Forestus, le malade avale tout ce qu'on lui met dans la bouche. Le bas-ventre & les côtes inférieures entrent souvent en convulsions, suivant le rapport de Forestus, de Sylvius, de Platerus & de Dolæus: en même-tems l'anus est si serré, comme le remarque Henri de Heers, qu'on ne sauroit y introduire la plus petite cannule. Le visage ne perd point sa couleur, suivant la remarque de N. Pison. Le malade pousse enfin de profonds soupirs, & revient à lui, & pour lors il fait des récits surprenans de ce qu'il a vu ou entendu, comme s'il revenoit d'une extase. Après l'accès il ne mange que fort peu ou point du tout.

On trouve dans l'Histoire de l'Académie Royale des Sciences, année 1708. un exemple remarquable d'une *catalepsie*, qui donnera une idée beaucoup plus parfaite de cette maladie, que toutes les descriptions générales que je pourrois en faire, ce qui m'oblige à l'insérer ici.

Pendant le Carême de 1737. une Dame dont nous supprimons le nom, âgée de quarante-cinq ans, vint de Vesoul à Besançon, pour y solliciter un procès de la derniere conséquence pour elle, & qui, si elle l'eût perdu, eût mit le comble à des malheurs très-sensibles qu'elle avoit déja essuyés. Agitée de la plus vive inquiétude, elle ne sortoit point ou de chez ceux à qui elle avoit affaire, ou des Eglises pour tâcher de mettre le Ciel dans ses intérêts; on l'y voyoit quelque-

fois

fois allant se prosterner devant tous les Antels l'un après l'autre, d'une maniere à se faire remarquer de tous les assistans. Elle dormoit peu, & ne mangeoit presque point, soit parce qu'elle avoit perdu l'appétit, soit parce qu'elle se déroboit à elle-même sa subsistance pour faire plus d'aumônes qui lui obtinssent un bon succès.

Elle apprit cependant que l'air du Bureau ne lui étoit pas favorable, & la veille du jour qu'elle devoit être jugée, elle tomba vers les cinq heures du soir dans un état que l'on prit pour une apoplexie, & l'on alla avec grande précipitation chercher M. Attalin, Professeur en Medecine à Besançon, qui y courut avec M. Vacher, Chirurgien des Hôpitaux de cette Ville, Correspondant de l'Académie.

Ils trouverent la Dame, assise dans un fauteuil, immobile, les yeux fixés en haut, & brillans, les paupieres ouvertes, & sans mouvement, les bras élevés, & les mains jointes, comme si elle eût été en extase. Son visage, auparavant triste & pâle, étoit plus fleuri, plus gai, plus gracieux qu'à l'ordinaire. Elle avoit la respiration libre & égale, & les muscles du bas-ventre jouoient avec facilité. Son pouls étoit doux, lent & assez rempli, le même à peu près qu'aux personnes qui dorment tranquilement. Ses membres étoient souples, légers, & se laissoient manier en tel sens qu'on vouloit, sans faire aucune résistance; mais, & c'étoit-là ce qui caractérisoit son mal, ils n'étoient que trop obéissans, ils ne sortoient point de la situation où on les avoit mis.

On lui abbaissoit le menton, sa boucbe s'ouvroit & restoit ouverte. On lui levoit un bras, ensuite l'autre, ils ne retomboient point; on les lui tournoit en arriere, & on les élevoit si haut que l'homme le plus fort ne les eût pas tenus long-tems dans cette attitude, ils y demeuroient d'eux-mêmes tant qu'on les y laissoit. On la mit debout pour faire sur ses jambes les mêmes épreuves que sur ses bras, & pour donner aux jambes & aux bras en même-tems des attitudes difficiles à soutenir, & il est aisé de juger que non-seulement l'envie de connoître & d'approfondir le mal, mais encore une certaine curiosité pour un pareil spectacle, firent imaginer tout ce qu'il y avoit de plus bisarre. La malade fut toujours comme une cire molle, qui prend successivement toutes les figures que l'on veut, & s'en tient éternellement à la derniere. M. Attalin dit qu'il croit qu'elle se fût tenue la tête en bas, & les piés en haut. Ce qui est très-surprenant, c'est que son corps, quoiqu'on l'inclinât en différentes façons, conservoit toujours, & constamment un parfait équilibre. Il sembloit en un mot, que comme une statue de cire, elle se collât par les piés à ce qui la portoit, pour s'empêcher de tomber.

Elle paroissoit insensible. On la secouoit, on la pinçoit, on la tourmentoit, on lui mettoit sous les piés un rechaud de feu, on lui crioit même aux oreilles qu'elle gagneroit son procès; nul signe de vie, c'étoit une *catalepsie* parfaite.

M. Attalin fit venir M. Charles, Professeur comme lui en Medecine, la Dame fut saignée du pié par M. Vacher; ces Messieurs allerent souper, & revinrent bien vîte à leur malade. Ils la trouverent revenue de son accident, qui avoit duré trois ou quatre heures, & elle les étonna beaucoup par un discours assez long, bien prononcé, bien lié, où elle faisoit une histoire pathétique de ses malheurs, & racontoit tout le détail de son procès, le tour accompagné de réflexions morales qui naissoient du sujet, & de prieres à Dieu qu'elle n'avoit point prises dans ses heures, mais qu'elle composoit sur le champ.

On commença par la rassurer autant que l'on put aux dépens même de la vérité, sur ce fatal procès, qui avoit causé tant de ravage dans son ame; ensuite on l'interrogea soigneusement sur tout ce qui s'étoit passé en elle pendant son accès.

Elle ne voyoit rien, quelquefois elle entendoit, & même si bien qu'elle reconnut quelques personnes à la voix. Elle ne se souvenoit point d'avoir été saignée: mais elle s'en donta quand elle se vit le pié lié. Le réchaud de feu, qui auroit dû lui faire une impression beaucoup plus sensible qu'une voix, ne lui en avoit fait aucune. Quoiqu'elle eût été fort tourmentée, il ne lui en restoit point de douleur ni même de lassitude.

Pendant qu'on s'entretenoit ainsi avec elle, on s'appercevoit que de tems en tems elle interrompoit son discours pour pousser de petits soupirs, & que dans ces momens ses yeux devenoient fixes & immobiles. On ne manquoit pas aussi-tôt de faire tout ce qui étoit possible pour prévenir l'accès dont on étoit menacé. Elle revenoit d'abord à elle, & continuoit de parler, mais sans reprendre le fil de son discours où elle l'avoit laissé; elle en commençoit un autre, quoiqu'on la fît souvenir de quoi il avoit été question, & à quel point elle en étoit demeurée; & cela arrivoit toutes les fois que cette petite menace d'accès avoit interrompu son discours. L'idée de ce qu'elle avoit encore à dire périssoit absolument, & il s'en présentoit à elle une autre qu'elle n'étoit pas maîtresse de refuser.

Au bout d'une heure l'accès vint dans toute sa force, les accidens *cataleptiques* furent les mêmes, ou peut-être plus marqués que la premiere fois. Quand ils eurent finis, la malade assise dans son fauteuil, se mit à parler pendant une bonne heure & demie sur le ton & dans le style que l'on connoissoit déja; mais enfin ses discours sensés se changerent en extravagances, accompagnées de hurlemens affreux, & elle fut attaquée d'une frénésie violente, dont la *catalepsie* n'avoit été que le prélude.

Tous les remedes que les habiles gens qui la traitoient, purent employer pendant trois ou quatre jours qu'elle passa encore à Besançon, furent inutiles. On la renvoya chez elle à Vesoul; & ce qui ne surprendra peut-être pas moins que sa maladie, elle est actuellement à Vesoul en bonne santé, sans avoir eu aucune récidive. Viendra-t-il un tems où ces sortes de phénomenes s'expliqueront? *Histoire de l'Académie Royale des Sciences, année* 1738.

Borelli, *cap.* 2. *Hist.* 54. & Marc Marei, *Philos. Rest.* assurent que cette maladie est beaucoup plus fréquente dans les femmes que dans les hommes, surtout cette espece qui est accompagnée d'une sorte d'extase ou de transport; car les femmes ayant les nerfs plus mous, plus délicats & plus sensibles que les hommes, sont non-seulement beaucoup plus sujettes aux mouvemens déréglés du systeme nerveux, mais ont encore en elles tont ce qu'il faut pour entretenir les impressions & les passions les plus violentes de l'ame, aussi-bien que les maladies qui naissent d'une imagination dérangée. Mais celles-là y sont les plus sujettes qui sont d'un tempérament mélancolique; & qui se laissent emporter à la force de leur imagination; surtout si, suivant Nicolas Pison & l'expérience, dont l'autorité est beaucoup plus respectable, un régime froid, une saison peu favorable & le froid du climat, y concourent.

Les dissections des personnes qui sont mortes d'une *catalepsie*, les douleurs qui se font sentir dans la partie postérieure de la tête & dans la nuque du cou, quelquefois avant le paroxysme, & le consentement unanime de tous les Medecins, prouvent que la cause de cette fâcheuse maladie a son siége dans la partie postérieure de la tête. Ceux qui ont voulu donner une raison plus particuliere de la cause de ces symptomes, se sont jettés dans des hypotheses très-obscures. Quelques-uns assurent que les esprits animaux sont tellement fixés & concentrés, que leur mouvement se trouve retardé; mais cela ne sauroit avoir lieu dans des corps aussi subtils & aussi pénétrans. D'autres ont avancé des hypotheses encore plus absurdes & plus ridicules, dans le détail desquelles les bornes que je me suis prescrites ne me permettent pas d'entrer. Je croirois plutôt que la

cause immédiate de la *catalepsie* consiste dans la difficulté que trouve le fluide nerveux à s'insinuer dans les nerfs qui servent à la sensation & aux mouvemens volontaires, tandis qu'il se porte avec plus d'impétuosité dans ceux qui servent aux actions vitales & méchaniques. Il s'agit d'examiner maintenant comment leur cours est intercepté dans les nerfs de la premiere classe. Si l'on considere que tout sentiment & toute fonction animale cesse dans les *cataleptiques*, on comprendra sans peine que le cours du fluide nerveux doit être surtout intercepté dans la partie d'où toutes les fibres nerveuses du corps tirent leur origine. Cet endroit est appellé le siége du sens commun, *sensorium commune*; & l'on peut y fixer aussi le principal siége de l'ame: car bien que ce principe intelligent ne puisse, à cause de sa nature immatérielle, être enfermé dans l'espace; néanmoins comme il est certain qu'il conserve l'union &la correspondance la plus étroite avec le corps,& qu'il influe extremement sur les sens & les fonctions animales, il est nécessaire, eu égard aux opérations qu'il exécute par le moyen du fluide nerveux d'une maniere qui nous est inconnue, que nous lui assignions un certain espace dans lequel il puisse s'appercevoir de tous les changemens qui surviennent dans les fibres, & s'acquitter commodément de toutes les actions qui dépendent de la détermination de la volonté.

Mais le *sensorium commune* n'est ni dans la glande pinéale, comme le prétend Descartes, ni, suivant Lancisi, dans sa *Differt. de sede Animæ cogitantis*, dans le corps calleux du cerveau. J'aime mieux le placer avec les Anatomistes modernes les plus exacts, dans la moelle allongée, & dans celle qui constitue la base du cerveau: les nerfs qui en naissent, reçoivent leur tunique interne de la pie-mere, qui est parsemée d'un grand nombre de vaisseaux, & entoure les portions médullaires du cerveau; & se distribuent dans toutes les parties du corps qui servent aux sensations & aux mouvemens volontaires. Le fluide subtil se rend avec le sang dans la tête par les arteres carotides & vertébrales, d'où il est enfin poussé avec une certaine force dans la région médullaire; & c'est par son secours que certains mouvemens déterminés & volontaires résultent de certaines pensées particulieres; & au contraire, que certaines idées succedent à quelques mouvemens particuliers du corps.

Tout ainsi donc que quand ce fluide subtil circule en quantité convenable, que tous les sens sont en leur entier; & les fonctions animales non-interrompues, nous nous portons bien & sommes éveillés; de même quand son affluence est moindre, on dit que nous sommes assoupis; & quand il est tout-à-fait intercepté, nous nous trouvons privés de tout sentiment & de tout mouvement volontaire. Or, l'interruption de cette influence est produite ou par une paralysie, ou par la contraction spasmodique des petites fibres nerveuses, & l'obstruction des nerfs n'en est point la cause; mais dans la *catalepsie*, la paralysie des petites fibres nerveuses ne peut point s'opposer au cours de ce fluide dans les nerfs, à cause que l'accès revient par intervalle, & que le visage conserve sa rougeur tant qu'il dure; au lieu que c'est tout le contraire dans les maladies léthargiques qui viennent d'une paralysie. Il s'ensuit donc que la cause qui s'oppose dans la *catalepsie* au cours des esprits animaux dans les nerfs, est une contraction spasmodique des petites fibres nerveuses à leur origine, avant qu'elles pénetrent dans la pie mere; d'où résultent encore tous les autres symptomes dont nous avons parlé.

De-là vient que toutes les sensations & toutes les fonctions animales cessent: mais comme il n'y a aucuns spasmes dans les parties nerveuses qui partent du cervelet, il est aisé de voir que les membres qui sont alors incapables de mouvement, doivent rester dans la situation où on les met, tandis que tous les mouvemens que nous appellons méchaniques, se conservent dans leur entier. Il est certain par les découvertes qu'on a faites dans l'Anatomie, que les nerfs qui servent aux sensations & aux mouvemens volontaires, tirent leur origine de la substance médullaire du cerveau; & qu'au contraire les fonctions vitales qui ne dépendent point de la détermination de la volonté, sont exécutées par les nerfs qui viennent de la partie médullaire & inférieure du cervelet, conformément à une expérience que rapporte le célebre Vieussens dans sa *Neurograph. Lib. I. cap.* 20. Nous avons observé ci-devant, que dans la *catalepsie* les petites fibres qui ont leur origine dans le cerveau, & qui forment les nerfs qui servent aux mouvemens volontaires, se contractent, tandis que celles qui partent du cervelet pour la conservation de la vie, demeurent saines & dans leur état naturel.

De-là vient que le battement du cœur & la pulsation des arteres continuent, que le visage devient rouge, & que la respiration est naturelle. En même-tems, comme le fluide nerveux ne peut s'insinuer dans les organes qui servent aux sensations & aux mouvemens volontaires, il arrive aisément que ce fluide nerveux est poussé du cervelet en plus grande quantité & avec beaucoup de violence, dans les parties dont dépendent les actions vitales: à quoi l'on doit attribuer la constipation opiniâtre & les mouvemens convulsifs de la poitrine & du bas-ventre.

Il ne nous reste plus qu'à rendre raison des extases ou visions que les *cataleptiques* s'imaginent souvent avoir eues; car pour l'ordinaire quand l'accès est passé, ils parlent des plaisirs infinis, des apparitions tragiques, des visions célestes qu'ils ont eues, & des Anges dans la compagnie desquels ils ont été. Ils se mêlent aussi de prédire l'avenir, & prétendent avoir acquis l'esprit de prophétie. On peut voir plusieurs exemples remarquables de cette espece dans les Ouvrages des Medecins. On doit bien se garder de croire que l'ame abandonne le corps pour se transporter ailleurs: il n'est pas besoin non plus de recourir à des causes surnaturelles. Si l'on fait attention que les *cataleptiques* sont pour l'ordinaire d'un tempérament mélancolique, ont l'imagination vive, & ne sont généralement occupés que d'objets pieux, comme de Dieu, des Anges & de l'éternité; & si, comme nous l'apprenons de l'expérience & de ce qui se passe dans les songes, nous supposons que plus l'ame est détachée des objets extérieurs, plus aussi elle a de penchant à se livrer aux saillies de l'imagination; nous comprendrons sans peine que les extases dans lesquels tombent les *cataleptiques*, ne sont que l'effet d'une imagination échauffée; car l'esprit qui se trouve dégagé du commerce qu'il avoit avec les objets extérieurs, se rappelle les idées passées, & prédit par comparaison ce qui doit arriver dans la suite. Mais retournons à l'examen des causes secondes & éloignées qui contribuent à la production de la *catalepsie*.

La plus considérable est la qualité peccante des humeurs épaisses & visqueuses, que les Anciens ont distinguées par l'épithete de *mélancoliques*; & qui circulant avec difficulté dans la tête & dans le cerveau, & formant des stagnations dans la base du cerveau & dans la pie-mere, occasionnent des contractions dans les petites fibres nerveuses. C'est ce qui fait que les femmes hystériques & les personnes hypocondriaques ou mélancoliques sont non-seulement plus sujettes que les autres à la *catalepsie*, mais encore que les vaisseaux situés dans la partie postérieure du cerveau, se trouvent remplis d'un sang épais & coagulé, & le cerveau même d'un amas de sérosités extravasées, comme on l'apprend des dissections qu'on a faites de ceux qui meurent de cette maladie. On voit encore par-là d'où vient que la *catalepsie* est quelquefois une suite de la suppression des évacuations ordinaires de sang; & pourquoi le jeune homme dont parle Aëtius, *Tetrabibl. II. serm.* 2. *cap.* 4. revint d'une *catalepsie* dans laquelle il avoit été pendant trois jours au moyen d'un saignement de nez abondant qui lui survint. Ces humeurs contribuent encore bien plus à la production de la *catalepsie*, lorsqu'elles viennent à se raréfier & à s'échauffer, puisque

par-là les vaisseaux du cerveau & de la pie-mere sont beaucoup plus distendus. On voit donc pourquoi cette maladie est produite par une fievre intermittente qu'on a supprimée mal-à-propos, ou qu'on a traitée avec des remedes spiritueux & volatils, suivant Dodonée, *Obs. Med.* 44. par le trop grand usage du vin, suivant Platerus, *Lib. I.* & par l'ivresse ou une passion violente, suivant Dolæus, *Encyclop. Medic.* On ne doit pas oublier non plus, que comme les vers des intestins occasionnent souvent les maladies les plus violentes, de même, suivant Marcellus Donatus, *Lib. II. cap.* 7. ils deviennent quelquefois la cause d'une *catalepsie*.

On doit d'ailleurs avoir égard à la violence des passions, qui, comme les Auteurs nous l'apprennent, occasionnent souvent une contraction dans les fibres nerveuses du cerveau & une *catalepsie*, la maladie étant toujours proportionnée à la violence de la cause. Tulpius, *Lib. I. Obs. c.* 21. rapporte l'exemple d'un jeune homme, qui devint *cataleptique* sur le refus qu'une femme lui fit de l'épouser, & qui guérit dès qu'il posséda sa maîtresse. Rondelet, *Lib. I.* rapporte celui d'une fille qui ayant été forcée de se marier avec un homme qu'elle n'aimoit point, en conçut un tel chagrin, qu'elle tomba dans une *catalepsie* dont l'accès revenoit toutes les fois qu'elle voyoit son mari, qu'elle en entendoit parler, ou qu'elle pensoit à lui. On trouve dans Henri de Heers, *Obs.* 3. celui d'un homme d'un tempérament melancolique qu'un excès de chagrin jetta dans une *catalepsie*. Voyez *ci-dessus Observ.* 4. C'est encore une chose confirmée par le récit des Medecins que cette maladie est souvent occasionnée par une trop forte application d'esprit, & des méditations profondes, surtout si la froideur du tempérament & quelques autres causes accidentelles y concourent. On trouve quelques exemples de cette espece dans Galien, *Comment. in Hippocr.* Zacutus Lusitanus, *Lib. I. Histor.* 42. & Fernel, *in Pathol. Lib. V. c.* 2. Les méditations profondes sur des matieres de religion, surtout quand elles sont jointes à un vif repentir des péchés passés, contribuent extremement à la production de cette maladie, qui pour lors est accompagnée d'extases. Voyez Sennert, *in Praxi. Herfelt. Tr. Philosoph. Hominis.* Saint Augustin, *de Civitate Dei, Lib. XIV. c.* 24.

On peut encore mettre au nombre des *cataleptiques* ceux qui sont comme gelés de froid,& qui restent sans mouvement. La raison en est que le froid a le pouvoir de contracter la surface du corps, qu'il environne immédiatement. Cette contraction fait que les humeurs se portent en plus grande quantité dans les parties internes, s'amassent principalement dans la tête, croupissent dans les vaisseaux du cerveau, & les distendent. De-là naît la contraction des fibres nerveuses qui sortent du cerveau, laquelle occasionne une *catalepsie*, accompagnée de la privation de tous les sens. La violence du froid continuant toujours, & ses effets subsistant par ce moyen dans le corps, il survient à la fin une extravasation de sang ou de sérosité dans la tête, qui comprime le cerveau de telle sorte, que le fluide nerveux ne peut plus s'insinuer dans les organes vitaux, ce qui occasionne la mort. Ces accidens sont presque journaliers, comme on peut le voir dans Forestus, *Lib. X. Obs.* 41. qui rapporte que l'on trouve souvent en hiver des Soldats morts de froid dans leurs guérittes. D'autres ont été gelés de froid à cheval, sans abandonner les rênes, & sont morts avec leur monture après avoir entierement perdu le mouvement. (*Cette maladie paroît cependant être différente de la catalepsie.*)

Les accidens qui causent ordinairement la *catalepsie* sont les passions violentes de l'ame, le chagrin, la terreur, la joie, la crainte & la mélancolie, aussi-bien que la vue des objets hideux & désagréables. Les Auteurs rapportent que quelques personnes ont été comme congelées par la lecture de certains Livres. Moi-même, dit Hoffman, j'ai vu une femme qui en oyant certains mots qui exprimoient un violent amour pour le Redempteur, tomba dans une *catalepsie*; & Saint Augustin rapporte qu'un Ecclésiastique étoit sujet au même accident toutes les fois qu'il entendoit les cris des malheureux. Suivant Nicolas Pison, *Lib. I. c.* 13. la froideur de l'air, le séjour dans les montagnes & des lieux froids, l'hiver & l'usage des mauvais alimens, contribuent extremement à la génération de cette maladie.

Quant aux prognostics de la *catalepsie*, lorsqu'elle est occasionnée par les passions de l'ame ou des méditations profondes, elle n'est pas fort dangereuse, au lieu qu'elle l'est extremement quand elle a pour cause la viscosité & l'impureté du sang, ou la suppression des évacuations de sang auxquelles on est accoutumé, car elle dégénere en mélancolie ou en épilepsie, comme Marcellus Donatus, *c.* 8. nous l'apprend d'après Benivenius; ou bien elle se termine par une apoplexie violente qui met le malade au tombeau. La congélation qui vient du froid n'est pas moins dangereuse, & la mort en est la suite lorsqu'on n'y remédie point à tems.

Dans la cure de cette terrible maladie on doit principalement avoir égard à deux intentions curatives. La premiere consiste à relâcher la tension spasmodique des petites fibres nerveuses du cerveau. La seconde à détruire les causes matérielles ou secondes qui contribuent à la production de cette tension. On doit satisfaire à la premiere dans le tems même du paroxysme, & à la seconde après qu'il a cessé.

Durant le paroxysme même, surtout quand il est violent, on ne retire pas grand fruit des médicamens. Mais cela n'empêche point qu'on ne doive employer tous les soins possibles pour appaiser les contractions spasmodiques & pour faire revenir le malade de l'assoupissement. On doit pour cet effet lui faire flairer ou des esprits volatils urineux, ou des acides extremement pénétrans, tels que le vinaigre ordinaire, ou celui de rue, ou l'esprit retiré des crystaux de cuivre, qui n'est qu'un esprit concentré de vinaigre distilé; (voyez *Acetum*) car ces acides possedent une qualité plus pénétrante & beaucoup plus efficace qu'aucun sel volatil que ce soit. Il ne sera pas inutile en même tems d'appliquer sur la nuque du cou & sur la partie postérieure de la tête du malade, qu'on doit avoir rasé auparavant, des huiles nerveuses & anti-spasmodiques. Forestus, *Lib. X. Obs.* 42. fait grand cas de cette espece de remede. Les lavemens conviennent encore, supposé que le malade puisse en recevoir. Enfin, lorsque la maladie provient de trop de sang, & de ce qu'il se porte en trop grande quantité à la tête, & que les veines du visage souffrent une distension violente, durant le paroxysme, rien n'est plus propre à soulager le malade que de lui scarifier les narines, ou d'irriter ces parties au moyen d'une sonde cannelée jusqu'à ce que le sang en sorte.

Tant que l'accès dure il faut s'en tenir à ces remedes: mais on doit profiter des intervalles qu'il laisse pour détruire les causes matérielles & médiates de la maladie, autant qu'il est possible de le faire. Supposé qu'elle provienne de mélancolie, & qu'elle soit de la même espece que l'affection hypocondriaque & hystérique, comme c'est assez l'ordinaire, dans laquelle les humeurs grossieres & visqueuses forment des stagnations ou circulent avec difficulté dans les vaisseaux du cerveau; il faut recourir à des remedes propres à surmonter la maladie, à rendre le sang plus liquide, & à en faciliter le cours. De ce nombre sont, outre les lavemens & les laxatifs légers, la saignée répétée à propos, le mouvement & l'exercice, & l'usage modéré des choses non-naturelles. Les bains & les demi-bains conviennent encore, de même que l'usage des eaux minérales, ou à leur défaut le petit lait impregné du sel des eaux de Sedlitz, ou du sel purgatif amer tel que celui d'Epsom.

Si la maladie est entretenue par une pléthore, ou surabondance de sang & d'humeurs, occasionée par la suppression du flux menstruel ou hémorrhoïdal, ou parce qu'on a négligé la saignée ou les scarifications auxquelles on étoit habitué, on doit profiter de l'occasion, dans les intervalles que le paroxysme laisse, pour rétablir

ces mêmes évacuations, ou du moins pour diminuer la trop grande quantité de sang par le moyen de la saignée. Rien n'est meilleur pour cet effet que la saignée du pié; & supposé qu'elle ne suffise pas & qu'on ait lieu d'appréhender une apoplexie, on ouvrira les veines du nez au moyen d'une sonde qu'on introduira. Si le corps du malade est lâche & spongieux, on pourra lui substituer les scarifications; & si l'on juge par les douleurs qui se font sentir autour de l'os sacrum & de l'intestin rectum que le flux hémorrhoïdal veuille reprendre son cours, ou que sa suppression soit la cause de cette maladie, on le facilitera, comme le conseille Nicolas Pison, *Lib. I. c.* 13. par des fomentations convenables & l'application des sangsues.

On aura recours aux anthelminthiques supposé que l'on soupçonne des vers: mais on doit éviter ceux qui sont acres & propres à picoter les intestins qui ne sont déja que trop irrités, les purgatifs trop acres, par exemple, les préparations de vitriol, celles d'aloès, les acides, les mercuriels, & surtout les préparations du cuivre qui sont un vrai poison. Il vaut beaucoup mieux user de pilules composées de drogues moins acres & moins corrosives, telles que l'extrait de tanaise, de barbotine, de rhubarbe, de myrrhe, d'assa-fœtida & le panchymagogue de Crollius que l'on mêlera en quantités égales. Ces pilules sont d'une efficacité singuliere.

Lorsque la cause de la maladie réside principalement dans l'esprit, qu'il est agité de passions violentes, profondément occupé de certaines idées, ou tourmenté par les remords de la conscience, les remedes sont de peu d'utilité dans ces cas; le Medecin n'a autre chose à faire que de détruire par des moyens convenables les causes matérielles, supposé qu'il y en ait de telles qui concourent à la production de la maladie. Il doit encore essayer de bannir de l'esprit les idées noires & mélancoliques qui occupent le malade, par des récits & des entretiens agréables, & ne point souffrir qu'il se livre trop à l'oisiveté qui engage à des méditations profondes. Le changement d'air est un des meilleurs remedes que l'on puisse employer dans ce cas, puisque j'ai obtenu par lui seul la guérison de cette fâcheuse maladie. C'est encore lui qui guérit la femme dont nous avons rapporté l'histoire ci-dessus d'après les Mémoires de l'Académie des Sciences.

A l'égard de ceux qui sont congelés de froid, & qui donnent encore quelques signes de vie, on doit les transporter dans des lieux modérément chauds, de peur que s'ils l'étoient trop, le sang qui s'est porté dans les parties internes ne vînt à fermenter tout d'un coup & à s'extravaser. Il convient aussi dans ces sortes de cas d'échauffer le corps par des légeres frictions, afin de relâcher les parties externes & d'y attirer les humeurs. Le malade étant revenu à lui-même on doit lui mettre les piés dans des bains très-chauds, qui sont d'une utilité singuliere, tant parce qu'ils relâchent la peau, qu'à cause qu'ils rétablissent le cours des fluides. On doit encore rétablir ses forces par le moyen des cordiaux, & avec d'excellent vin.

Avis & précautions-pratiques.

On se souviendra que les sels volatils huileux, les baumes apoplectiques extremement forts, & les liqueurs trop chaudes ne valent absolument rien durant l'accès, lorsque la *catalepsie* provient de l'orgasme, de la dilatation ou de la stagnation des humeurs; car dans ce cas le mouvement du sang augmente considérablement, & il est à craindre que venant à s'extravaser il n'occasionne une apoplexie. Il vaut mieux pour lors employer les acides les plus forts, & à l'extérieur les baumes & les huiles nerveux, anodyns & anti-spasmodiques. Mais si la contraction spasmodique des petites fibres du cerveau est occasionnée par les passions de l'ame, la crainte, le chagrin ou des méditations profondes, on se servira intérieurement & extérieurement de sels volatils huileux.

Dans toutes les maladies violentes de la tête, causées par la trop grande abondance du sang, dont le mouvement est trop fort, & qui se porte en trop grande quantité dans cette partie, telles que les douleurs de tête, le délire, les convulsions & l'épilepsie, rien n'est plus efficace que d'introduire une sonde dans le nez pour procurer une hémorrhagie. Le même remede a lieu dans la *catalepsie* qui provient des mêmes causes. Cette opération n'étoit point inconnue aux Anciens, comme il paroît par le passage suivant que je tire du septieme Livre d'Aretée.

« Dans ces cas, dit cet Auteur, il est nécessaire de tirer « du sang des parties internes du nez, en y introduisant un long instrument appellé *Cateiadion*, ou celui qu'on appelle *Storyme*; ou bien si le Chirurgien ne les a point à la main, il prendra une plume d'oie, dont il retranchera le tuyau, & dont il taillera la partie nerveuse en forme de scie pour l'introduire jusqu'à l'os ethmoïde, à qui l'on a donné ce nom à cause de sa ressemblance avec un crible, après quoi il la tournera avec ses deux mains, pour que ses dents puissent déchirer les parties & occasionner une hémorrhagie abondante; car les narines sont parsemées de petits vaisseaux, dont la substance est molle & facile à ouvrir. »

Lorsque la *catalepsie* est produite par le déréglement de l'imagination, elle résiste à tous les remedes, & il n'y a que les voyages & le changement d'air qui soient capables de la guérir. On ne sauroit croire quelle est la vertu & l'efficacité des voyages pour la cure des maladies du système nerveux & des esprits, surtout quand on les fait dans des lieux dont l'air est sain, comme le dit Celse, opposé à celui qui a causé la maladie; car l'air est cet élement subtil, dont la portion éthérée & élastique se mêlant avec le sang & le suc lymphatique, communique non seulement le sentiment & le mouvement aux parties solides, mais produit encore, suivant la remarque de Galien des effets divins dans la cure des maladies. D'ailleurs, on trouve encore cet avantage dans les voyages, que les idées qui ont coutume de troubler l'esprit se dissipent, & qu'il leur en succede d'autres plus agréables auxquelles il s'habitue insensiblement. On a encore souvent remarqué que cette maladie cesse d'elle-même par la longueur du tems; car à mesure qu'on avance en âge, les fibres nerveuses deviennent plus fortes, & l'esprit plus ferme.

A l'égard des préservatifs, on peut se garantir de cette maladie en évitant soigneusement les causes accidentelles qui contribuent à la faire naître. Comme le froid est extremement nuisible à cet égard, on doit non-seulement s'en garantir, mais encore, s'il est en notre pouvoir de le faire, abandonner les lieux froids & montagneux, pour se retirer dans ceux où l'air est plus tempéré. On gardera un régime convenable, & l'on évitera avec soin tout ce qui est acide & capable de refroidir l'estomac. On fuira la solitude, & l'on fera choix d'une société agréable parmi laquelle on puisse bannir les soucis, les chagrins & la rêverie. Il est bon encore, à l'approche de l'hiver, de chasser du corps tout ce qui peut occasionner cette maladie, & pour cet effet d'évacuer les impuretés des premieres voies, & de diminuer la pléthore par le moyen de la saignée & de l'exercice.

CATALOTICA est employé dans Castelli & Rieger, pour *Catulotica*. Voyez ce mot.

CATALYSIS, κατάλυσις, de καταλύω, dissoudre ou détruire. Ce mot signifie une résolution des membres, c'est-à-dire, une paralysie, ou une résolution universelle, comme est celle qui arrive souvent avant la mort du malade. Il signifie encore ce que nous exprimons par dissolution, c'est-à-dire la mort.

CATAMENIA, καταμήνια, de κατὰ & μὴν, mois, *regles*. Voyez *Menses*.

CATAMOSAS, καταμώσας. Galien rend ce mot dans son *Exegesis*, par καθὼς ἕνεκα τοῦ ζητῆσαι, « qui a laissé « tomber quelque chose à dessein de la chercher; » & il

dit, « ce mot est dérivé παρὰ τὸ ματεύειν, qui signifie « chercher, de même que *catamateumenos*, καταματευόμενος. » Ce dernier mot paroît être pris d'Hippocrate. *Lib. de Intern. morb.* quoiqu'au lieu de καταματεύμενος, on y trouve καταματτευόμενος & καταματτόμενος pour lequel peut-être on a mis dans quelques copies, avec Galien, καταμάτας. Foesius.

CATANANCE, *Sesamoïde.*

C'est une plante dont voici les caracteres.

Son calyce est écailleux & de couleur d'argent; les fleurons dont il est entouré sont beaucoup plus grands que ceux du centre de la fleur, & ses semences sont enfermées dans une substance cotoneuse, de même que leur enveloppe.

1. Catanance, *quorumdam.* Lugd. 1190. *Catanance Dalechampii, flore Cyani, folio Coronopi.* J. B. 3. 26. *Chondrilla cærulea, Cyani capitulis*, C. B. P. 130. *Chondrilla Sesamoides dicta flore completo.* H. Eist. Æst. o. 5. F. 4. Fig. 2. *Cichorium cæruleum, coronopi foliis angustis, caliculis squammatis argenteis*, M. H. 3. 55.

Dioscoride décrit deux especes de *sesamoïde*, mais d'une maniere si obscure, surtout à l'égard de la grande *sesamoïde*, qu'on ignore encore aujourd'hui ce que c'est. Quelques-uns veulent que ce soit l'hellebore, d'autres la resede, & d'autres enfin, le garon. Les sentimens sont partagés à l'égard de la petite *sesamoïde*: mais la description qu'en donne Dioscoride est plus conforme à la plante dont nous parlons. Dale.

La petite *sesamoïde* pousse une tige, à la hauteur d'un pié & demi, avec des feuilles semblables à celles du *coronopus*, excepté qu'elles sont plus petites & plus velues. Les sommets des tiges sont chargés de petites têtes de fleurs purpurines dont le milieu est blanc. Sa semence ressemble à celle du sesame; elle est amere & de couleur jaune. Sa racine est fort menue.

Une once de cette semence, prise dans l'hydromel, évacue la bile & le flegme par bas; appliquée avec de l'eau, en forme de cataplasme, elle résout les tubercules & les tumeurs œdémateuses. Cette plante croît dans les lieux pierreux. Dioscoride. *Lib. IV. cap.* 153.

2. Catanance, *flore luteo; latiore folio.* T. 478. *Stæbe Plantaginis folio.* Alp. Exot. 284. *a.*
3. Catanance, *flore luteo, angustiore folio*, T. 478. *Stæbe Plantaginis folio, angustifolia* H. Cath. *a. a.* Boerhaave, *Ind. alt. Plantarum.*

CATANGELIE, καταγγελία. Voyez *Cacangelia.*

CATANTIA, κατάντη dans Hippocrate κατ' ἰνηέτερον, en suivant Galien, *Comment.* une déclivité de membres, par exemple, des bras & des jambes, quand ils sont pendants. Foesius.

CATANTLEMA, κατάντλημα, de ἀντλάω, verser de l'eau; est une espece de lotion que l'on fait en versant de l'eau sur quelque chose. Moschion, *de Morbis mulierum.*

CATANTLESIS, κατάντλησις, est une lotion avec de l'eau chaude que l'on exprime d'une éponge. Marcellus Empiricus, *cap.* 1. la recommande pour les ulceres phagédéniques de la tête.

CATAPASMA, ou CATAPASTUM, DIAPASMA, EMPASMA & SYMPASMA, sont des mots qui ont tous la même signification, & qui viennent de πάσσω, *Saupoudrer.* Les anciens Medecins Grecs donnoient ce nom à tout remede pulvérisé dont on saupoudroit le corps, ou quelqu'une de ses parties. Paul, *Lib. VII. cap.* 13. décrit leurs différens usages, & dit que quelques-uns étoient appropriés aux ulceres, & d'autres à la peau. Il y en avoit de la premiere espece qui incarnoient les plaies, d'autres qui réprimoient les excroissances, qui cicatrisoient, qui arrêtoient les hémorrhagies, & d'autres enfin qui étoient d'une nature caustique & corrosive. De ceux qu'on appliquoit sur la peau, quelques-uns étoient déterfifs & mondificatifs; d'autres, atténuans & discussifs. On peut donc composer les *catapasmes* avec différens remedes, suivant l'intention qu'on se propose; comme, par exemple, de dessiccatifs, d'astringens, de déterfifs, de drogues acres, corrosives & autres. Pline, *Lib. XXI. cap.* 19. nous dit que l'on se servoit de *diapasmes* faits avec des roses pour arrêter les sueurs, & sécher le corps au sortir du bain: & Dioscoride, *Lib. I. cap.* 21, que l'on préparoit un *diapasme* avec le bois d'*agallochum*, dont on saupoudroit le corps, pour prévenir la sueur. On donnoit encore le nom de *diapasmes* aux poudres qu'ils mettoient dans leurs boissons; mais surtout, suivant Pline, *Lib. XIII. cap.* 2. aux poudres qui étoient les plus estimées à cause de leur odeur. Oribase prouve après Antillus, que l'on employoit les *empasmata*, ἐμπάσματα, pour réprimer la sueur ou les autres évacuations par les pores de la peau, ou pour scarifier l'épiderme & exciter des demangeaisons. On saupoudroit les ulceres avec les *catapasmes*; au lieu qu'on n'avoit en vue que l'odeur dans la préparation des *diapasmes*, que l'on appliquoit sous les aisselles & en-dedans des cuisses, pour corriger leur puanteur. Cælius Aurelianus, *Morb. acut. Lib. II. cap.* 38. nous apprend que l'on appelloit *sympasmata*, συμπάσματα, certaines poudres acrimonieuses dont on saupoudroit le corps, pour l'échauffer: & *Tard. Pass. Lib. III. cap.* 5. que l'on donnoit ce nom aux aspersions dont on se servoit pour exciter des demangeaisons sur la peau.

CATAPASMUS, καταπασμός, est un mot que Cælius Aurelianus a employé par mégarde pour un autre. Il signifie, suivant lui, l'action de frotter la partie postérieure des épaules & du cou, du haut en bas (*devexo cursu.*)

CATAPHORA, καταφορα, le même que *Coma.* Voyez *Lethargus.* Ce mot est dérivé de καταφέρω, qui signifie assoupir.

CATASTUS, *lapis.* Voyez *Achates.*

CATAPHRACTA, κατάφρακτα, est le nom d'un bandage dont Galien donne la description. Il se fait avec une bande large de quatre doigts, longue de quatre aunes, roulée à un ou deux chefs, avec laquelle on fait des croisés sur le sternum, derriere le dos & sur les épaules, & ensuite des doloires autour de la poitrine finissant par quelques roulemens circulaires.

CATAPLASMA, κατάπλασμα; *Cataplasme*, topique ou remede externe, de consistance molle en forme de bouillie, composé de différentes parties de plantes, d'animaux, de minéraux, c'est-à-dire, de farines, de pulpes, d'onguens, de graisses, d'huiles, de fleurs, de fruits, de gommes, de poudres & d'autres médicamens, suivant l'indication. De-là vient qu'il y a différentes sortes de *cataplasmes*, eu égard à la matiere dont ils sont composés, d'anodyns, d'émolliens, de résolutifs, de digérans, de suppuratifs, de corroboratifs & d'antiseptiques: & comme l'on se sert souvent des *cataplasmes* dans les cas qui demandent des émolliens; de-là vient que *malagma*, de μαλάσσω, & *cataplasma*, sont mots synonymes, biens que les premiers ne soient point composés d'émolliens, mais de drogues astringentes de toute autre espece. Le Clerc dit que les *cataplasmes* des Anciens étoient une sorte de médicament qui avoit moins de consistance que les cérats; & qu'ils étoient composés de poudres ou d'herbes, que l'on délayoit, ou que l'on faisoit cuire dans de l'eau ou dans quelqu'autre liqueur, & qu'on y ajoutoit quelquefois de l'huile. Hippocrate propose pour l'esquinancie un *cataplasme* fait avec de la farine d'orge, cuite dans du vin & de l'huile. Les *cataplasmes* s'appliquoient dans le dessein de ramollir, d'adoucir & de résoudre une tumeur, de faire mûrir un abscès, à peu près comme les cérats. Il y avoit aussi des *cataplasmes* rafraîchissans, composés avec des feuilles de poirée, d'olivier, de figuier, ou de chêne, cuites dans l'eau.

Ce même Auteur nous apprend que le *cataplasme* des Anciens étoit une composition molle, préparée de différentes manieres, tantôt avec de l'huile & du miel, & quelques poudres, comme de la farine de lin, de fœnugrec & autres semblables; tantôt avec des herbes cuites dans l'eau, ou dans quelqu'autre liqueur; ou simplement avec de l'eau, de l'huile & de la fleur de farine. On en faisoit aussi avec du pain cuit dans de l'eau, ou avec du son, ou avec des figues, ou avec du levain & de l'huile. Tous ces *cataplasmes* servoient à ramollir, à adoucir, à mûrir des abscès, ou à les résoudre. Il s'en faisoit aussi d'astringens, de rafraîchissans, & d'apéritifs.

Les plus forts de tous, étoient ceux qui se faisoient avec de la montarde pilée, & même d'autres matieres plus âcres, comme des cantharides, qu'on mêloit avec de la mie de pain, ou des figues seches détrempées dans de l'eau, & réduites en pulpe. Ces *cataplasmes* faisoient rougir la partie, & y excitoient même quelquefois des vessies & enlevoient la peau. On appelloit cette sorte de cataplasme *Sinapismus*. Il avoit lieu dans les maladies longues & froides, ou dans celles où les sens sont assoupis. Le Clerc.

En Italie, les Sectateurs de Pythagore & d'Erasistrate faisoient un plus grand usage des *cataplasmes* dans la cure des maladies, que tous les autres Medecins, comme Schulze l'observe dans son *Histoire de la Medecine*.

On applique pour l'ordinaire les cataplasmes chauds ou tiedes, enveloppés dans du linge, & ils conservent leur chaleur pendant un tems considérable au moyen de l'huile qu'on y ajoute. Quelques-uns pour cet effet appliquent dessus une vessie de bœuf ou de cochon, & quelquefois sur celle-ci une brique chaude. Quant aux autres cataplasmes qui tirent leurs noms des parties sur lesquelles on les applique, de leurs effets, ou de quelqu'autre circonstance; on peut voir ce que nous en disons aux mots *Anacollema*, *Frontale*, *Epicarpium*, *Epispasticum* & *Vesicatorium*. Mais comme il s'agit ici des cataplasmes en général, il est bon d'observer qu'il y en a qu'on fait cuire sur le feu & d'autres non; ce qui fait qu'on les distingue en cruds & en cuits; du nombre des premiers sont les plantes récentes pilées, & réduites en pulpe, ou seches & pulvérisées, & mêlées avec une suffisante quantité de quelque huile naturelle préparée, ou autre liqueur convenable. On prépare les cataplasmes par le moyen du feu, en faisant bouillir les plantes broyées ou pilées dans une quantité suffisante de quelque liquide, & en les coulant ensuite, ce qui n'est pas toujours nécessaire, lorsqu'elles ont été bien pilées & bien cuites. Cela fait, on y ajoute la quantité nécessaire de mucilage, de farine & de graisse, d'huile, d'onguent, de levain, de pain, de miel, & on les fait cuire de nouveau jusqu'à consistance de bouillie. On peut les faire bouillir dans l'eau, l'huile, le lait, le petit lait, le vin, la biere, le vinaigre, ou telle autre liqueur, suivant la volonté du Medecin. Mais il seroit absurde de préparer des cataplasmes par la décoction des especes dont la vertu consiste dans leurs parties volatiles, à cause qu'elles s'évaporent en bouillant. Au lieu, au contraire, que rien n'est plus propre que de les préparer par la décoction des substances mucilagineuses qui entrent dans la classe des émolliens, parce qu'elles sont aussitôt réduites en pulpe; ce qui fait que l'on doit préférer dans leur composition les végétaux récens à ceux qui sont secs. Il conviendroit aussi lorsqu'on fait des cataplasmes avec du lait à dessein de ramollir, de suivre l'avis de Forestus, qui est, de ne point les trop faire cuire; ou plutôt que de tomber dans ce défaut, de ne les point cuire du tout, à cause que le lait s'épaissit en bouillant, & que ses parties les plus légeres se dissipent; en second lieu de choisir le lait le plus gras & le plus nouveau qu'on pourra trouver. La pulpe étant préparée, il peut souvent arriver que l'on soit obligé de la mêler, pour satisfaire à l'intention qu'on se propose, avec des ingrédiens secs, comme les poudres; secondement avec les substances molles & liquides, comme la graisse des animaux, le beure, les huiles préparées ou exprimées des végétaux, les onguens, les jaunes ou les blancs d'œufs, & autres choses semblables; troisiemement, avec les huiles distilées, les essences, les teintures, les élixirs & les esprits. Toutes ces substances doivent être mêlées en telle quantité qu'elles ne détruisent point la consistance pulpeuse du cataplasme. La proportion ordinaire est de mettre sur une livre de pulpe, trois onces au plus d'ingrédiens secs, ou poudres, & des liquides dont nous avons parlé au second chef, & trois dragmes au plus des substances spiritueuses dont il est fait mention au troisieme. Le Medecin qui prescrit le cataplasme, détermine le poids ou la quantité d'ingrédiens nécessaires pour préparer la pulpe, suivant l'intention qu'il a: il déclare s'il veut qu'on les réduise en pulpe par la décoction, ou qu'on se contente de les piler; enfin, il fixe la quantité des autres drogues que l'on doit mêler avec la pulpe, s'il les juge nécessaires. Supposé qu'il trouve à propos d'y ajouter des substances résineuses ou gommeuses, il ordonne de les faire dissoudre ou macérer dans quelque menstrue, pour pouvoir les mêler plus commodément: & l'on doit suivre la même méthode à l'égard des balsamiques, avec la térébenthine, par exemple; lorsqu'on employe les excrémens des animaux, leur consistance, par rapport à la secheresse, l'humidité ou la mollesse, indique s'il est nécessaire de les mêler avec des substances seches ou liquides; pour leur donner la forme de cataplasme. Il faut observer avec Joubert, que le cataplasme est d'une consistance plus épaisse que l'onguent, & qu'il tient à-peu-près le milieu entre l'onguent & l'emplâtre. On substitue quelquefois aux cataplasmes, les électuaires, les extraits des végétaux, le levain & les autres corps mous, les pulpes des fruits, les sucs épaissis, les baumes, &c. tels que la nature les produit, ou altérés par l'addition de quelque autre substance liquide, molle ou seche, en telle quantité qu'il faut ponr donner au tout une consistance convenable. Lorsque le Medecin appréhende que l'addition de ces différens ingrédiens qu'on appelle *accessoires*, ne donne point à ce remede la consistance qu'il doit avoir, il doit, pour ne point s'exposer aux railleries de l'Apothicaire, quelquefois soigneux de critiquer ses ordonnances, & ne lui point donner occasion d'y faire des changemens de son chef qui ne s'accorderoient point avec son intention, suivre la coutume qu'on a de nommer à la fin de la formule ou ordonnance, quelque liquide ou espece dont l'excès ne peut point être dangereux, & le prescrire sans en déterminer la proportion par un *Quantum sufficit*, ou autant qu'il est nécessaire pour donner une consistance convenable au remede. On prescrit quelquefois après le cataplasme une liqueur que l'on apporte au malade dans un vaisseau séparé, & avec laquelle on l'arrose avant de l'appliquer, soit pour lui donner une meilleure odeur, ou pour exalter les vertus du remede, pour l'humecter, ou pour telle autre fin que le Medecin peut se proposer. La quantité du cataplasme est ordinairement déterminée par la partie sur laquelle on doit l'appliquer: mais il est rare qu'elle soit moindre de demi-livre, lorsqu'il est préparé par décoction.

CATAPLEXIS, κατάπληξις, de πλήσσω, *frapper*, signifie un engourdissement soudain ou une privation de sentiment dans quelqu'un des membres ou organes du corps que ce soit.

CATAPOSIS, κατάποσις, de καταπίνω, *avaler*; déglutition; ou suivant Aretée, les instrumens ou organes de la déglutition, Delà encore,

CATAPOTIUM, καταπότιον, ou κατάποτον; *une Pilule*. Voyez *Pilula*.

CATAPSYXIS, κατάψυξις, de ψύχω, *rafraîchir*; refroidissement sans frisson, soit universel, soit de quelque partie.

CATAPTOSIS, κατάπτωσις, de καταπίπτω, *tomber*. C'est une chute ordinaire aux personnes attaquées d'apopléxie ou d'épilepsie, ou la chute spontanée d'un

membre paralytique. Ce mot signifie aussi l'état d'une personne qui devient malade de saine qu'elle étoit.

CATAPUTIA *major*. Voyez *Ricinus*.

CATAPUTIA *minor*. Voyez *Lathyris*.

CATARACTA, *Cataracte*, maladie des yeux. Les mots dont se servoient les anciens pour exprimer ce que nous appellons une *cataracte*, sont ὑπόχυμα, ou ὑπόχυσις, γλαύκωσις, ou γλαύχωμα.

Quelques-uns, comme nous l'apprend l'Anteur du *Medicus*, définissent l'ὑπόχυμα, ou ὑπόχυσις, un flux d'humeur autour de la prunelle, qui intercepte totalement la vue, ou la diminue. Dans les *Definitiones Medicæ* que l'on attribue à Galien, ainsi que dans l'Ouvrage du *Medicus* dont nous venons de parler, on définit l'ὑπόχυμα, la concrétion d'une humeur aqueuse, qui détruit plus ou moins la vue. Paul, *Lib. VI. cap.* 21. prétend que l'ὑπόχυμα est la concrétion d'une humeur grossiere au-dedans de la cornée auprès de la prunelle, qui intercepte ou obscurcit la vue. Celse dit aussi *Lib. VI. cap. 6.* que la *suffusion* que les Grecs appellent ὑπόχυσις se forme quelquefois vis-à-vis la prunelle.

Les Γλαυκώσεις, & γλαυκώματα, (*Glaucedines*) sont à ce que dit Hippocrate, *Aph.* 31. *Lib. XIII.* fort ordinaires aux vieillards, & ont pour cause, suivant la remarque de Galien sur cet aphorisme, la secheresse des organes qui servent à la vision.

Le γλαύκωσις, suivant Aétius, *Tetrab.* 2. *Lib. III. cap.* 50. est le changement de l'humeur crystalline en une couleur verdâtre on bleuâtre, avec secheresse ou concrétion. Il y a une autre espece de γλαυκώσις, ou *glaucedo* qui accompagne la suffusion, lorsque l'humeur qui est auprès de la prunelle, se congele & se desseche; & c'est ce qu'ont voulu exprimer les Anciens par ce mot, toutes les fois qu'ils s'en sont servis. Ils ont cru cette maladie incurable. Galien, *Lib. X. de Usu Part.* définit le γλαύκωσις, une secheresse & une concrétion de l'humeur crystalline.

M. de S. Yves, Oculiste François, donne la description suivante de la *cataracte*.

De la cataracte en général.

Les Auteurs ne sont point d'accord sur la nature des *cataractes*: les uns prétendent que c'est le crystallin altéré, les autres veulent au contraire que ce soit une membrane formée par l'épaississement de l'humeur aqueuse, laquelle en s'appliquant au bord de la pupile, s'oppose au passage des rayons de lumiere. Il y a lieu de présumer que la diversité de ces opinions dépend moins de l'entêtement de leur Auteur, que du peu d'occasion qu'ils ont eu de se détromper eux-mêmes, puisque si on examine avec soin cette matiere, on trouvera qu'il y a des *cataractes* crystallines & des membraneuses, & qu'on peut même établir autant d'especes de *cataracte* du crystallin que les altérations dont cette humeur est susceptible sont différentes.

Pour ce qui est des *cataractes* membraneuses, j'en remarque de deux sortes. La premiere est une suite de l'opacité de la membrane qui revet le chaton de l'humeur vitrée derriere le crystallin. La seconde succede aux fluxions de la choroïde, à l'occasion desquelles il s'épanche dans l'humeur aqueuse une matiere semblable à du pus, qui en se desséchant prend corps comme une membrane. On pourroit peut-être en présumer une troisieme qui dépendroit de l'opacité de la membrane qui recouvre antérieurement le crystallin, si tant est que l'altération de cette membrane puisse arriver sans celle de l'humeur crystalline; c'est ce que l'expérience ne m'a pas encore fait voir, non plus que celle que l'on croit venir par la congestion, ou épaississement de l'humeur aqueuse. Il est vrai que j'ai souvent remarqué qu'une petite portion de la membrane qui recouvre antérieurement le crystallin étoit devenue opaque, sans que la vue se soit perdue, tandis que le crystallin est demeuré sain, aussi bien que le reste de cette membrane. Ceux qui n'ont connu que des *cataractes* membraneuses se sont trompés de même que ceux qui n'en ont connu que de crystallines: mais pour donner une idée plus claire des différentes especes de *cataracte*, je les diviserai en vraies, en douteuses & en fausses.

De la vraie cataracte.

Par vraie *cataracte*, j'entens avec la plupart des Modernes, l'humeur crystalline altérée, & non une membrane formée dans l'humeur aqueuse, comme l'ont voulu les Anciens. Des expériences sans nombre ont fait connoître l'erreur de ces derniers; cependant on voit encore plusieurs personnes, qui, partisans de l'antiquité, s'obstinent à soutenir l'opinion de ces hommes sages, qui cependant n'étoient pas infaillibles. Ils aiment mieux chercher des raisons dans les Auteurs pour appuyer leur sentiment, que de se rendre à des expériences évidentes, & s'en rapporter à leurs propres yeux.

J'ai été comme eux un assez long-tems dans l'opinion que la *cataracte* guérissable par l'opération, étoit toujours une membrane qui s'étoit formée dans l'humeur aqueuse: mais deux reflexions que j'ai faites, m'en ont entierement détrompé. La premiere est sur la maniere dont la *cataracte* se forme depuis son commencement, jusqu'à sa parfaite maturité. La seconde est sur ce qui résulte de l'opération même qui convient à cette maladie. Lorsque la *cataracte* commence, elle est si profonde, qu'à peine peut-on l'appercevoir; de-là je tire cette conséquence, que si c'étoit une membrane, ou un épaississement qui se fît dans l'humeur aqueuse, & qu'elle fût située dans la chambre postérieure de l'œil, derriere l'iris, il seroit aisé de l'y distinguer, & elle ne paroîtroit pas si éloignée. Trois ou quatre mois après, plus ou moins, que les malades se plaignent d'une diminution de la vue, en examinant leurs yeux, on y apperçoit une blancheur fort enfoncée sans que l'humeur aqueuse se trouve trouble ni épaisse: ce qui fait juger que c'est l'humeur crystalline qui commence à devenir opaque. En observant de tems en tems les yeux du malade, on remarque sensiblement que le crystallin s'avance vers le trou de la prunelle; & la vûe diminue de plus en plus, jusqu'à ce que la *cataracte* se soit avancée proche la prunelle qu'elle ferme, comme une espece de rideau, qui étant tiré devant une fenêtre, laisse encore un certain jour dans la chambre, mais au travers duquel on ne sauroit distinguer les objets.

Cette seule reflexion devroit suffire pour faire connoître, que la *cataracte* n'est pas une membrane qui naît dans l'humeur aqueuse, ni un épaississement de cette humeur; parce que si cela étoit, elle demeureroit au même lieu, où elle auroit pris son origine sans changer de place, comme je viens de faire voir qu'elle change dans sa naissance, dans son progrès & dans sa maturité.

Ma seconde reflexion est tirée de l'opération même de la *cataracte*; car lorsqu'on pique l'œil, & que l'on enfonce l'aiguille, il arrive quelquefois qu'elle entre dans le milieu du corps qui forme cette maladie, quoiqu'on l'ait dirigée de maniere qu'elle ne puisse pas pénétrer jusqu'à l'endroit où le crystallin est naturellement situé; cependant la *cataracte* abbatue, en relevant l'aiguille, on apperçoit à son extrémité par la prunelle un corps opaque de la forme du crystallin qui tient à l'aiguille. Si ce corps étoit une membrane, elle seroit plate ou plissée, & n'auroit point la forme d'un corps convexe; d'où il faut conclurre, que c'est le crystallin même que l'on abbat dans cette opération, conjointement avec la membrane qui le tenoit enchassé dans l'humeur vitrée avant son altération, d'autant que s'il arrivoit qu'il sortît hors de ladite membrane, il tomberoit de lui-même au bas de l'œil; mais puisque cela n'arrive pas, il faut de nécessité qu'il demeure toujours attaché à la membrane qui le recouvre.

Que la *cataracte* ait son siége dans l'humeur crystalline, je vais en donner une preuve convaincante par une expérience faite sur l'œil du cadavre d'un homme mort à l'Hôpital du Nom de Jesus, auquel M. de Woolhouse avoit fait l'opération de la *cataracte*. Je priai M. Mery de l'Académie Royale des Sciences, de se transporter audit Hôpital, pour examiner cet œil. Il tira de l'orbite l'œil sur lequel on avoit fait l'opération, il l'ouvrit, & trouva que le crystallin étoit placé au bas du globe de l'œil, à la partie postérieure & inférieure de la prunelle, où il avoit été abbattu par l'Opérateur. Ce que je viens de dire prouve assez que le siége de la *cataracte* est dans le crystallin. On verra dans la suite de ce Traité, que tout concourt à soutenir ces preuves. Ceux qui voudront là-dessus de plus grandes lumieres, n'ont qu'à lire les Ouvrages de Messieurs Brisseau & Heister, qui nous ont tiré de l'erreur où les Anciens nous avoient jettés, faute d'avoir examiné ce fait à fond.

Ces nouveaux sentimens ont donné occasion à Messieurs de l'Académie Royale des Sciences, de faire plusieurs expériences pour découvrir la vérité; & depuis ce tems-là plusieurs d'entre eux ont abandonné l'opinion des Anciens, comme on peut le voir dans leurs Mémoires.

Ainsi la vraie *cataracte* est une altération du crystallin, lequel de transparent qu'il est naturellement, devient opaque, ce qui empêche à la fin les rayons de lumiere, qui se réfléchissent des corps éclairés, de passer dans le fond de l'œil, pour y faire leurs impressions, & fait perdre la vue jusqu'à ce que par l'opération on l'abbarte, ou que par la suite du tems ce crystallin altéré tombe de lui-même par son propre poids, comme j'ai observé dans les deux cas suivans.

Le premier arriva en la personne de M. Barthelemi, Doyen de la Chambre des Comptes, âgé d'environ soixante-dix ans, qui demeuroit dans la rue de la Cerisaie à Paris, dont la *cataracte* tomba d'elle-même, & se logea dans l'endroit où on la place ordinairement avec l'aiguille; de sorte qu'il vit avec la même facilité que l'on voit après certe opération, lorsqu'elle a bien réussi.

L'autre cas fut dans la rue de Richelieu, à une vieille chienne aveugle, appartenante à Madame la Comtesse de Chamillart. On fut surpris un jour de ce que cette chienne, contre son ordinaire, voyoit à se conduire. Comme j'allois dans cette maison pour M. l'Abbé de Guide, à qui je venois d'abbattre une *cataracte*, on me fit voir cette chienne. J'apperçus dans l'un de ses yeux une *cataracte* qui étoit à moitié tombée, de sorte qu'il passoit assez de lumiere dans le fond de l'œil pour qu'elle vit.

Après avoir établi, & comme démontré que le crystallin est le siége des vraies *cataractes*, il reste à faire voir que les différentes altérations de cette humeur établissent les différentes especes des vraies *cataractes*.

Je reconnois trois sortes d'altérations du crystallin dans les vraies *cataractes*. Dans la premiére, il se ramollit simplement & devient comme mucilagineux. Dans la seconde au contraire, le crystallin se durcit & se desseche. Dans la troisieme, l'intérieur de la substance de cette humeur devient purulente, pendant que quelques couches externes, aussi-bien que la membrane qui le recouvre, servent de poche & d'enveloppe à certe matiere.

Les situations des vraies *cataractes* sont différentes quelquefois, elles s'avancent vers la prunelle jusqu'à leur parfaite maturité; elles s'appuyent pour lors à la circonférence interne de l'iris. D'autres fois, quoique le crystallin altéré soit détaché du chaton de l'humeur vitrée, il s'avance très-peu vers la prunelle restant au milieu de la chambre postérieure où la *cataracte* mûrit. Dans cette derniere espece, les malades ne perdent pas entierement la vue; & quoique les *cataractes* soient mûres, ils distinguent les objets, mais très-confusément, parce qu'il passe encore quelques rayons de lumiere jusqu'au fond de l'œil autour de la circonférence de la *cataracte*.

Les Auteurs ont établi deux especes particulieres de *cataractes* vraies, sous le nom de caseuse & de laiteuse. Mais ils se sont trompés; car ces prétendues especes de *cataractes* ne sont proprement que les différens degrés d'altération, par lesquels le crystallin doit passer, pour arriver à une parfaite maturité. C'est pourquoi on ne les trouve ordinairement que lorsqu'on abbat trop-tôt la *cataracte*.

Les *cataractes* de naissance demandent beaucoup de tems pour acquérir une parfaite maturité. D'ailleurs les enfans qui n'ont pas assez de résolution pour souffrir qu'on leur porte une aiguille dans l'œil, peuvent se faire blesser & perdre la vue, comme je l'ai vu arriver à la fille d'un Marchand dans la rue Thevenot, à laquelle M. Gerard le pere abbattit une *cataracte* à l'âge de sept ans. C'est pourquoi je laisse les enfans jusqu'à l'âge de dix ou douze ans, pour ne pas tomber dans le même inconvénient.

Il arrive quelquefois que le centre de la *cataracte* de naissance est pierreux, y ayant dans le milieu du corps de la *cataracte* quelque chose de la grosseur d'une tête d'épingle, qui est dur & solide comme une pierre; on sent même que l'aiguille fait du bruit, lorsqu'elle touche cet endroit en l'abbattant, tout de même que si on la poussoit contre un petit gravier. Cela n'empêche point que les malades ne recouvrent la vue après l'abbattement de la *cataracte*.

Des cataractes douteuses.

J'appelle *cataracte* douteuse, celle dont l'heureux succès de l'opération est aussi incertain que l'usage des remedes topiques. J'en reconnois de quatre sortes. La premiere est une espece de membrane, qui se remarque à la suite d'un épanchement de matiere purulente dans l'humeur aqueuse. C'est certe espece que je nommerai dans la suite membraneuse. J'appelle la seconde filandreuse à raison du nombre des filamens qui la composent. La troisieme est le déplacement du crystallin après un coup reçu à l'œil. La quatrieme est l'altération de la membrane qui recouvre le fond du chaton de l'humeur vitrée.

De la cataracte membraneuse.

J'ai déja dit que la *cataracte* membraneuse étoit une suite des ophtalmies de la choroïde & de l'uvée, dont les vaisseaux obstrués laissent échapper un pus blanchâtre qui se repand dans l'humeur aqueuse. Ce pus par sa viscosité, s'attache à la circonférence de la prunelle, & y fait paroitre une toile fine.

Lorsque certe matiere n'est pas abondante, elle ne ferme pas exactement la prunelle. Dans ce cas, si la fluxion vient à cesser avant d'avoir endommagé le fond de l'œil, elle laisse assez de passage à la lumiere, pour qu'elle y fasse impression; ce qui fait que les malades voyent un peu, mais foiblement.

Si au contraire la fluxion se communique au fond de l'œil, & qu'elle détruise l'action des fibres par lesquelles les esprits sont portés à l'œil, la vue se perd. J'en ai eu une expérience en la personne de M. de Vilvaudé, à qui, après avoir souffert une fluxion violente à ses deux yeux, l'un périt par un abscès, & l'autre fut attaqué d'une *cataracte* membraneuse, dont il perdit la vue. M. de Woolhouse lui avoit promis de le faire voir, en lui abbattant certe *cataracte*. Ce malade me vint consulter ensuite; mais ayant remarqué que certe *cataracte* étoit compliquée de goute sereine, je l'assurai que l'opération seroit inutile.

Cependant il persista à vouloir m'y engager. Comme j'étois assuré de son peu de succès, je ne voulus l'entreprendre qu'en présence d'un Oculiste. On fit venir M. Bailly

Bailly le pere, qui déféra aux souhaits du malade, disant que si l'opération ne lui rendoit pas la vue, elle ne feroit pas de tort à son œil. J'opérai donc en présence de cet habile Oculiste. La *cataracte* étant bien abattue, on lui montra des objets, mais il n'en vit aucun, quoique la prunelle parût bien claire.

Lorsque le fond de l'œil n'est pas endommagé, il reste certaines ouvertures dans cette *cataracte* qui permettent aux malades de voir. J'en rapporterai deux exemples. Un Marchand de Drap de la ville de Beauvais vint à Paris pour se faire traiter d'une fluxion sur les deux yeux, qui lui duroit depuis long-tems, & l'empêchoit meme de distinguer les objets, parce qu'il y avoit une liqueur blanchâtre qui s'étoit placée dans le trou des prunelles. Quinze jours après la fluxion cessa, & la vue commença un peu à revenir, parce que la matiere qui étoit dans le trou des prunelles se dissipa, & peu à peu le malade revit à lire. Sa vue cependant en est restée foible, à cause que l'iris se trouvoit brisée par une partie de cette matiere blanchâtre, ne laissant que peu d'espace pour l'entrée des rayons de lumiere dans l'œil.

Il se fait encore une autre sorte d'épanchement d'un pus blanchâtre dans l'humeur aqueuse, lequel se place derriere le trou de la prunelle & y séjourne jusqu'à ce que la fluxion ait cessé. J'ai vu ce cas en la présence de M. Lemery, qui dans une fluxion violente, dont je l'ai traité en 1713. ne voyoit aucunement de son œil malade. On appercevoit derriere le trou de la prunelle une espece de *cataracte* purulente, qui ayant acquis une certaine consistance, tomba au bas de l'œil, duquel il a bien revu ensuite.

On voit par ces exemples, que la *cataracte* membraneuse se place en trois lieux différens. 1°. Lorsqu'elle occupe entierement la prunelle, & qu'elle se trouve adhérente à la circonférence de ce trou. 2°. Lorsque la *cataracte* quoiqu'adhérente ne bouche qu'en partie l'ouverture de la prunelle. 3°. Lorsque la matiere qui la forme, nage dans l'humeur aqueuse derriere l'iris, sans s'y attacher; & lorsque la fluxion cesse, elle se précipite ordinairement au fond de l'œil; & si elle s'attache derriere la prunelle, elle fait une *cataracte* membraneuse.

L'on connoîtra par ce que je viens de dire, que j'admets des *cataractes* membraneuses, qui sont les suites des abscès qui se forment dans la choroïde ou dans l'uvée, & dont la matiere se vuide & s'épanche dans l'humeur aqueuse. Le plus liquide de la matiere épanchée se mêle avec cette humeur: mais le plus solide se rassemble & se place dans les différens endroits que j'ai marqués. Si cette matiere demeure placée derriere l'iris, elle formera une *cataracte* semblable à une membrane, sans que le cristallin soit altéré; & voilà ce que j'ai appellé *cataracte* membraneuse. On ne peut douter que l'opération ne puisse réussir dans cette nature de *cataracte*, lorsque la fluxion qui a causé l'abscès n'a pas détruit les parties essentielles de la vision, ce qui arrive néanmoins rarement. Il est rare aussi de rencontrer des *cataractes* de cette espece: c'est pour cela que j'avance que presque toutes les *cataractes* qui réussissent par l'opération, sont des altérations du crystallin.

Tous ceux qui soutiennent qu'il n'y a que les *cataractes* membraneuses qui réussissent par l'opération, ne nous ont encore donné aucune preuve convaincante de ce fait. S'ils avoient ouvert un œil, & qu'ils y eussent trouvé le crystallin dans son entier après la mort d'une personne à laquelle on auroit abattu une *cataracte* de cette nature, & qui eût vu après l'opération, & dont le crystallin se feroit trouvé sans altération, ils auroient quelque sorte de fondement à soutenir leur opinion, & on les croiroit s'ils avoient fait voir plusieurs expériences de ce fait bien avérées. Tout ce qu'ils ont donné est seulement la dissection de quelques yeux auxquels on n'avoit point opéré, & où il s'est trouvé des *cataractes* membraneuses: au lieu que l'opinion contraire qui soutient que presque toutes les *cataractes* viennent par une altération du crystallin, est appuyée sur une infinité d'expériences avérées, faites sur les yeux des personnes qui avoient souffert l'opération, & qui ont vu depuis jusqu'à la mort; ces yeux ayant été ouverts, on a trouvé le crystallin abattu conjointement avec la membrane qui le recouvre.

On a encore des expériences faites sur des personnes vivantes plusieurs années après l'opération de la *cataracte*; le corps qui avoit été abattu ayant passé par le trou de la prunelle dans la chambre antérieure de l'œil, a été tiré par l'incision faite à la cornée transparente; & on a trouvé par l'examen que c'étoit le crystallin qui avoit passé par la prunelle, les malades ayant ensuite vu parfaitement bien à lire avec des lunettes à *cataractes*.

De la cataracte filandreuse.

Je mets au nombre des *cataractes* douteuses une espece qui semble pourtant être vraie: elle peut fort bien être nommée filandreuse; car en l'abattant, il paroît que ce sont des filets que l'aiguille tire toujours sans en trouver la fin. Il est impossible de guérir cette *cataracte* par l'opération, d'autant qu'on ne sauroit rompre ces filamens: c'est pourquoi je suis bien aise d'en avertir ici, afin que si ce cas qui est fort rare, arrive à quelqu'un, il n'en soit pas surpris.

De la cataracte par des coups.

Les *cataractes* qui viennent par des coups reçus aux yeux ou aux environs, sont (au sentiment de quelques Oculistes) incurables. Mais j'ai plusieurs expériences du contraire. En voici une en la personne d'un nommé Constantin, qui demeuroit à Paris rue du Verbois, aux Carneaux. Il reçut un coup de fusil dans les deux yeux il y a seize ans. Les grenailles qui avoient pénétré entre les membranes de l'œil sortirent de tems en tems d'elles-mêmes pendant trois ou quatre années, qui se passerent depuis le coup reçu, jusqu'à son opération. La violence du coup avoit fait plier ou enfoncer le devant du globe de l'œil; ce qui paroît ne devoir arriver qu'en élargissant les côtés du globe par la compression du coup; le crystallin se détacha avec la membrane, & s'avança vers la prunelle, à laquelle il paroissoit adhérent vers le côté du petit angle, où une des grenailles avoit pénétré l'iris jusqu'à son union avec la cornée transparente. La prunelle même étoit devenue oblongue de ce côté. L'iris n'avoit plus aucun mouvement de dilatation ni de constriction. Cependant il appercevoit de ce même côté l'ombre de la main exposée entre la lumiere & son œil. Cela me détermina à lui faire l'opération, il y a onze ou douze ans. Depuis il a vu de cet œil aussi-bien que si la *cataracte* étoit venue de cause interne. Mais une chose que l'on trouvera fort surprenante, c'est qu'ensuite du coup de fusil il avoit perdu la vue de l'autre œil, auquel il ne paroissoit rien dans les humeurs qui dût l'offusquer; & insensiblement la vue lui revint sans rien faire, une année après ladite opération.

Lorsqu'on a reçu un coup violent dans l'œil, le crystallin se détache dans le moment, & en deux ou trois jours il devient opaque; de sorte que les malades ne voyent plus que la lueur du jour.

Je donne trois situations différentes à ces *cataractes*. La premiere est quand le crystallin étant détaché par le coup qui a frappé l'œil, s'avance vers la prunelle. Dans ce cas s'il se desseche avant de toucher à l'iris, il tombe de lui-même, & les malades revoyent sans opération. Mais si étant placé derriere l'iris il s'y attache, alors il faut y faire opération.

La seconde situation de cette *cataracte* est quand le crystallin déplacé s'avance dans la prunelle, qu'il s'y attache.

La troisieme est lorsqu'il passe tout-à-fait dans la chambre antérieure de l'œil, & qu'il se place entre la cornée

transparente & l'iris, dont il faut le tirer de la maniere que je le marquerai dans la suite.

De la cataracte causée par l'altération de la membrane du chaton.

Je mets au nombre des *cataractes* douteuses, l'altération de la membrane située au fond du chaton de l'humeur vitrée, dans laquelle les malades ne perdent pas entierement la vue, mais elle s'affoiblit simplement. Dans ce cas on apperçoit dans le fond de l'œil, par le trou de la prunelle, une blancheur qui paroît plate & mince, comme si c'étoit la membrane qui recouvre le fond du chaton de l'humeur vitrée qui est altérée. Elle prend souvent la forme d'une étoile, laissant des espaces où il n'y a point d'opacité, & d'autres où il y en a; ensorte que cette opacité, qui ne réside que dans la concavité du chaton, partant du centre à la circonférence, paroît comme une étoile. Dans cette maladie le crystallin ne se détache pas, & la vue subsiste quoique foiblement.

Des fausses cataractes.

On appelle *cataractes* fausses celles où les remedes n'apportent point de soulagement, & dans lesquelles on ne fait l'opération que pour ôter la difformité ou les douleurs qu'elles causent. J'en remarque de deux sortes, savoir, le glaucome & la *cataracte* branlante.

Du glaucome.

On appelle ordinairement glaucome cette maladie dans laquelle le cristallin paroît de couleur de mer. La pratique m'a fait connoître que cette couleur ne se rencontre que dans sa naissance, devenant ensuite d'une couleur blanchâtre ou grisâtre. Cette maladie a donné lieu à plusieurs opinions, tant par rapport à son origine, que par rapport aux différens siéges qu'on lui a donnés. Les uns ont cru que c'est simplement une altération du crystallin, & les autres de l'humeur vitrée, &c.

J'ai remarqué dans l'examen des yeux des malades qui en étoient attaqués, une espece d'altération dans le crystallin survenue après une paralysie des nerfs de la vision, laquelle paroît d'abord par une dilatation de la prunelle.

Les signes que donne le glaucome dans son commencement sont une fumée & des brouillards qui semblent passer devant les yeux, & troublent la vue des malades. Dans la suite ils voyent encore un peu les objets, quoiqu'imparfaitement, mais seulement du coin de l'œil, d'autant qu'il se trouve encore quelques fibres qui ne sont pas totalement obstruées. Peu à peu la vue se perd & les malades ne voyent plus que la clarté du jour; pour lors le crystallin vient à s'altérer & à perdre sa transparence, prenant d'abord la couleur de mer; à mesure qu'il devient plus solide, il change sa premiere couleur & prend celle de *cataracte*, tantôt d'une couleur, & tantôt d'une autre, comme j'ai déja dit; c'est ce que j'appelle glaucome, qui ne differe de la vraie *cataracte* que par la complication d'une goute sereine, comme je viens de le marquer.

Le glaucome commence quelquefois après une fievre, dans la crise, par laquelle il se fait un transport dans l'œil de l'humeur qui la causoit, d'où toutes les membranes de cet organe souffrent inflammation, sans que la conjonctive soit beaucoup intéressée. Les malades ressentent une douleur vive dans le fond de l'œil & dans la tempe. La goute sereine suit cette fluxion, après laquelle il succede un glaucome.

Quelquefois un coup de soleil produit le même effet, comme j'ai vu arriver en 1717. à un Commandeur de Malte, qui avoit long-tems souffert d'un pareil accident des douleurs très-vives dans la tête & à l'œil, lesquelles ont été suivies d'un glaucome.

Quelquefois cette maladie n'a pour cause qu'une humeur épaisse qui fait des obstructions dans le fond de l'œil & dans le crystallin, d'où il résulte la goute sereine, & une *cataracte* qui se forme sans douleur, d'où s'ensuit le glaucome.

On accuse les vieillards d'être sujets à cette maladie, parce que leur crystallin paroît desséché, ce qui ne les empêche pas de distinguer les objets, mais de les voir finement. J'ai vu deux personnnes dont le crystallin étoit devenu si opaque, qu'il sembloit qu'elles avoient des vraies *cataractes*, & qu'elles ne dussent point voir; cependant ces personnes voyoient à lire.

Je ne prens point ce desséchement du crystallin pour glaucome, parce que les parties essentielles de la vision demeurent saines; pendant que le crystallin se desseche dans cet état, la lumiere pénetre encore jusqu'au fond de l'œil, trouvant une entrée autour de ce corps desséché; ce qui fait que les malades nonobstant l'opacité du crystallin, voyent & distinguent les objets jusqu'à lire l'écriture; cette maladie tient plus de la *cataracte* que du glaucome. S'il arrivoit à ces sortes de personnes une goute sereine, comme il peut arriver tout d'un coup, la prunelle se dilateroit, & ce seroit alors un glaucome selon ma définition.

Le prognostic de cette maladie est très-fâcheux, d'autant qu'elle ne guérit point par les remedes lorsqu'elle est une fois formée; & que quand elle attaque un œil, il y a beaucoup à craindre pour l'autre.

Dans ceux ausquels ce n'est qu'un desséchement du crystallin, comme il arrive dans les vieillards, la vue se conserve souvent toute leur vie. C'est dans ces vieillards, où le vin d'Euphraise & ses préparations tant vantées par nos Anciens, font merveille.

Je me crois obligé de détromper ici le Public sur un fait rapporté dans un des Ecrits de M. de Woolhouse, qui a prétendu que la Mere de S. Paul, Religieuse à l'Hôtel-Dieu, étoit attaquée d'un glaucome incurable, & qu'elle n'a point vu après l'opération: mais j'ai dequoi convaincre tous ceux qui aiment la vérité, que le fait s'est passé comme le voici.

Je vis la malade dès le commencement, & je trouvai dans sa maladie tous les signes des vraies *cataractes*, l'iris ayant tout son mouvement. L'hiver avant que je lui fisse l'opération, elle eut une fluxion violente sur cet œil, qui dilata la prunelle, & détruisit en partie l'action des nerfs visuels. Mais parce qu'elle voyoit l'ombre de la main exposée entre la lumiere & son œil, je lui accordai de lui faire l'opération, en l'avertissant qu'elle verroit peu; dequoi elle étoit si contente, qu'elle ne se proposoit d'autre bien que de ne pas se heurter en marchant.

J'abbattis sa *cataracte*; elle fut pansée à l'ordinaire; elle a vu de son œil autant & plus qu'elle n'espéroit, puisqu'une année après l'opération, je lui ai fait voir avec une lunette à *cataracte* des lettres & des figures dans un tableau.

De la Cataracte branlante.

Je ne dirai que fort peu de chose de la *cataracte* branlante, d'autant que cette maladie est incurable, & que l'opération n'y sert qu'à ôter la difformité de l'œil, & à faire cesser les douleurs. Le crystallin devient plâtreux, & semblable à celui du merlan frit. Il va de côté & d'autre suivant les différens mouvemens de l'œil, parce que ce corps se trouve encore attaché à quelques fibres ciliaires qui le tiennent suspendu au milieu de la chambre postérieure. Par succession de tems, ces fibres viennent à se rompre; c'est alors que le corps du crystallin n'ayant plus d'atrache qui l'arrête, passe au moindre ébranlement dans la chambre antérieure de l'œil, d'où l'on est obligé de le tirer, comme il sera enseigné au chapitre de l'opération de la *cataracte*.

Des causes des Cataractes.

Les *cataractes* sont produites par des causes internes ou

externes. Ceux qui en ont traité jusqu'à présent, n'ont pas encore assez expliqué de quelle maniere cette maladie se forme. Voici ma pensée la-dessus.

La premiere chose qni arrive dans la formation de la *cataracte* de cause interne, est l'épaississement & la viscosité des sucs nourriciers qui passent dans les vaisseaux de la membrane qui assujettit le crystallin dans l'humeur vitrée, & dans ceux du crystallin même. Ces sucs par leur viscosité bouchent les canaux par où ils passent, & alors la nourriture qui doit servir à entretenir les parties dans leur état tonique, venant à manquer par le défaut des tuyaux obstrués, les derniers sucs nourriciers ayant perdu le cours de la circulation, s'aigrissent par leur séjour & fermentent ensuite. De là il arrive une fonte générale de toute la substance du crystallin; ce qui cause les abscès & les *cataractes* purulentes. Si cette fonte n'est qu'imparfaite, elle rend le crystallin moins fluide, lequel aussi-bien que la membrane dans laquelle il est enveloppé, se détache de l'humeur vitrée, se rendurcit ensuite: à mesure qu'il redevient plus solide, il s'avance vers le trou de la prunelle, étant poussé par une sérosité qui s'amasse derriere lui, soit que ce soit l'humeur aqueuse qui s'y glisse, soit que l'humeur vitrée la fournisse, d'autant plus que les cellules antérieures de la vitrée en paroissent plus remplies. La preuve qu'il s'amasse de l'eau entre le crystallin altéré & le corps vitré, c'est qu'en abbattant la *cataracte*, s'il s'en détache quelque portion, elle se pousse avec rapidité dans la chambre antérieure de l'œil, comme si elle y étoit fortement chariée par une liqueur qui se porte de derriere en devant.

Ainsi, je crois que dans le commencement des *cataractes* de cause interne, il se fait une fonte qui ramollit le crystallin, & le rend plus ou moins liquide. En effet, lorsqu'on veut tenter l'opération de la *cataracte* avant le tems de sa maturité, l'aiguille passe au travers comme dans une crême épaisse sans pouvoir l'abbattre; au lieu que dans l'état sain & naturel du crystallin, l'aiguille trouve une résistance: il faut donc nécessairement conclurre par cette différence, qu'il se fait d'abord un ramollissement & une fonte de l'humeur crystalline aussi-tôt que la *cataracte* commence.

Il ne faut pourtant pas croire que toutes les *cataractes* aient toujours pour cause la fonte du crystallin; car il s'en trouve aussi qui proviennent d'abord de son endurcissement ou dessechement. Cette sorte de *cataracte* peut être abbattue fort peu de tems après sa formation.

Il est bien difficile d'expliquer comment le crystallin prend cette consistance en si peu de tems. Cela n'est pourtant pas surprenant, puisque dans la *cataracte* branlante il devient comme du plâtre.

La couleur du crystallin dans cette espece de *cataracte* approche du brillant du vif-argent, tirant sur la couleur du verre de vitres. Je ne saurois le mieux comparer qu'à du talc par rapport à sa consistance, parce qu'en l'abbattant il se casse par écaille comme cette matiere, quand on appuie l'aiguille dessus. Ce qui n'empêche pas que l'opération ne réussisse.

Les causes externes qui produisent les *cataractes*, sont des coups reçus dans l'œil & aux environs, comme les chutes qui ébranlent beaucoup la tête, les coups reçus autour de l'orbite qui causent un ébranlement dans l'œil, les coups sur le milieu du globe qui font plier la cornée en-dedans; ce qui fait écarter les parties postérieures & latérales des membranes qui enveloppent les humeurs de l'œil, d'où il arrive que la membrane qui attache le crystallin au corps virté, occasionne en se rompant le détachement du crystallin.

Ces sortes de coups sont ou de grenailles, comme je l'ai vu arriver au nommé Constantin dont j'ai parlé, ou d'une infinité d'autres manieres qu'il seroit trop long de décrire. J'en rapporterai cependant quelques cas. En voici un arrivé il y a six ans à l'Hôtel des Asturies, rue du Sepulchre à Paris, à un jeune homme de qualité, à qui un de ses amis avoit frappé le milieu de l'œil avec le bout d'une baguette sans y penser. Je ne fus appellé que le lendemain de cet accident: je trouvai le crystallin détaché, & flottant dans l'humeur aqueuse, qui étoit déja devenu opaque, sans qu'il parût ni égratignure, ni blessure à l'extérieur de l'œil. Le malade ne discernoit de cet œil, que la lueur du jour.

Les enfans qui tirent des fusées dans les rues, occasionnent souvent des *cataractes* aux passans; il y a dans les fusées quelque chose de gros comme un pois, qui les bourre. Lorsque ce corps vient à frapper l'œil, il y produit une *cataracte* en détachant le crystallin de la même maniere que nous l'avons dit ci-devant. Un pareil accident arriva il y a quatre ans, dans la rue de la Mortellerie à Paris, au fils d'un Marchand de blé, âgé de douze ans; le crystallin se détacha dans le moment, & il parut le lendemain de ce coup, opaque & blanchâtre.

Un coup de pointe de ciseaux reçu à l'œil, peut détacher le crystallin dans le moment; il n'y a que peu de jours que cet accident arriva à une jenne fille de douze ans; la pointe de ses ciseaux lui ayant frappé la cornée transparente, je rtouvai en examinant son œil dès le lendemain, que le crystallin s'étoit détaché, & étoit devenu opaque.

Une épingle, ou tout ce qui peut piquer le globe de l'œil, peut produire une *cataracte*, comme il est arrivé l'hiver dernier à la Communauté des filles de Sainte Genevieve, sur le quai de la Tournelle. Une des Sœurs secouant son tablier, une épingle lui entra dans l'œil, à l'endroit où l'on pique avec l'aiguille, lorsqu'on veut abbattre une *cataracte*: certe épingle enrta fort avant & piqua le crystallin, & il y survint des douleurs terribles, lesquelles étant appaisées, je découvris qu'il s'étoit formé une *cataracte*.

J'ai encore vu un exemple de *cataracte* venue par un coup tranchant, qui avoit frappé le milieu de la prunelle. Le crystallin s'étoit détaché de l'humeur vitrée, & placé dans la chambre postérieure de l'œil à l'endroit où se placent les vraies *cataractes*. Dans ce coup, l'instrument pointu qui entra par la cornée, poussa jusques dans le crystallin, & le blessa; d'où il arriva que certe *cataracte* tenoit à la plaie de la cornée par une continuité d'une matiere blanchâtre qui partoit du crystallin, & venoit s'attacher à la cornée à l'endroit où étoit la cicatrice interne de la plaie. Ce malade s'étant addressé à moi trois ans après avoir reçu ce coup, j'examinai son œil dont les parties du fond étoient saines, & je reconnus que si on pouvoit abbattre la *cataracte*, il verroit. C'est pourquoi j'y portai l'éguille. La *cataracte* s'abbattit par sa partie supérieure; & je vis que l'attache étoit trop dure, & qu'elle tiroit à elle la cornée transparente. N'ayant pas pu la rompre avec l'éguille, il me fut impossible de la faire descendre plus bas que son attache, parce que dans ce tems-là je me servois d'aiguille ronde; si j'en avois eu une rtanchante & plate par le bout comme à present, j'aurois pu par son tranchant couper cette attache, & y réussir parfaitement.

L'on m'objectera peut-être que ces sortes de *cataractes* venues par des coups qui détachent le crystallin, ne sont qu'un épanchement d'une liqueur blanchâtre dans l'humeur aqueuse, qui a coulé par la rupture de quelques vaisseaux du globe, & s'est placée derriere l'iris; & qu'ainsi je me rtompe en prenant cette liqueur blancbâtre pour le crystallin.

A cela je répons qu'il est bien facile d'en faire la différence, si le coup n'a point occasionné la rupture de quelques vaisseaux sanguins. Car si on examine l'œil peu de jours après le coup reçu, on appercevra par le trou de la prunelle que cette *cataracte* a une forme ronde & vontée comme le crystallin, ayant même de la consistance; ce qui n'arriveroit pas, si c'étoit un suc blanchâtre qui fût épanché.

D'ailleurs, ce suc blanchâtre ne peut s'épancher dans l'humeur aqueuse, que par la rupture de quelqnes vaisseaux, d'où il suit qu'il devroit être mêlé de sang.

Mais pour faire voir que cette espece de *cataracte* ne vient point d'un suc blanchâtre épanché dans l'humeur aqueuse, c'est qu'elle ne se trouve jamais mêlée de ce sang. Il est vrai que lorsqu'il y a eu rupture aux vaisseaux ou aux membranes, par un coup qui a détaché le crystallin, il paroît quelquefois du sang dans l'humeur aqueuse : mais il n'en paroît jamais dans le corps du crystallin, comme cela devroit être, si ce que je prends pour le crystallin, n'étoit qu'un suc blanchâtre ; puisque ce sang étant résous par les remedes, on apperçoit la *cataracte* flottante dans l'humeur aqueuse sans aucune couleur de sang. On doit conclurre de-là que cette espece de *cataracte* ne vient point de ce prétendu suc épanché, & qu'elle n'est autre chose que le crystallin détaché de son chaton, parce que souvent elle tombe d'elle-même aubas de l'œil, à l'endroit où on la place dans l'opération ; & alors les malades ne peuvent voir à lire que par le secours des lunettes à *cataractes* ; preuve certaine que c'est le crystallin qui a été détaché, puisque ces lunettes en font l'office.

Cette description de la *cataracte*, qui vient d'une cause extérieure, paroît très-bien raisonnée. Lorsque l'humeur crystalline est détachée de sa place, & les vaisseaux dont elle reçoit sa nourriture, rompus, il est évident qu'elle ne doit point tarder à devenir opaque.

Des Signes des Cataractes.

Lorsque la *cataracte* commence, & que les canaux du crystallin se bouchent, la lumiere qui entre dans l'œil frappant l'endroit de l'obstruction, fait une ombre sur la partie de l'œil, où se doivent peindre les faisseaux de la lumiere ; ce qui fait paroître aux malades des mouches dans l'air ou des toiles d'araignées qui vont de côté & d'autre, selon le mouvement du globe de l'œil. Cette ombre prend différentes figures, suivant la quantité de canaux ou tuyaux embarassés du crystallin, & selon leurs différens dérangemens, comme des cheveux, de la poussiere, des toiles d'araignées, mouches, crêpes, &c.

Il est difficile de connoître la *cataracte* dans son commencement, parce que les signes précédens se trouvent à peu près les mêmes dans d'autres maladies de l'œil, sans que ce soit des *cataractes*. Car ces mouches ou ombres se peuvent encore former par le relâchement des vaisseaux de la rétine, lorsqu'elles se trouvent en quelques endroits séparés de la choroïde ; en ce que la lumiere qui doit tomber sur ces endroits, n'y pouvant faire impression, il en résulte une espece d'ombre sur la choroïde.

Il y a encore une fausse suffusion, dans laquelle on apperçoit une infinité d'atomes dans l'air : mais ni dans l'une, ni dans l'autre de ces deux dernieres maladies, la vue n'est point racourcie.

Les signes certains d'une *cataracte* commençante, sont que les malades ne sont pas long-tems à s'appercevoir que la vue de l'œil affligé s'accourcit de plus en plus, qu'ils ne voyent pas si distinctement de loin qu'ils faisoient auparavant, & que de huit en huit jours, leur vue diminue sensiblement.

Mais aussitôt que la fonte dont j'ai parlé ci-dessus, survient dans cette humeur, on apperçoit la blancheur & l'opacité enfoncée dans la chambre postérieure de l'œil, à l'endroit où est situé le crystallin ; alors on connoît parfaitement bien la *cataracte* par l'examen de l'œil ; ce que l'on ne savoit auparavant, que par le récit que le malade faisoit de la diminution & de l'affoiblissement de sa vue.

Après avoir rapporté les signes qui font connoître la *cataracte*, il faut parler de ceux qui désignent sa maturité & ses degrés ; ils sont au nombre de trois. Le premier est, lorsque la *cataracte* paroît d'une opacité égale partout ; car quand l'opacité n'est pas égale en regardant par le trou de la prunelle, on apperçoit des endroits qui paroissent plus solides les uns que les autres.

Le second signe paroît, le malade étant placé le dos tourné à la lumiere en lui présentant un objet ; s'il le distingue, c'est une preuve que la *cataracte* n'est pas encore mûre, à moins que ce ne soit une de ces especes de *cataracte*, dont le crystallin est demeuré au milieu de la chambre postérieure de l'œil.

Le troisieme signe qui est le plus certain, c'est lorsque l'Opérateur regardant l'œil exposé à la lumiere du jour, & trouvant le crystallin d'une opacité égale, il ferme avec ses pouces les yeux du malade ; & ayant frotté avec son pouce la paupiere de celui où est la *cataracte*, il l'ouvre aussitôt, tenant l'autre fermé ; pour lors, si la lumiere qui tombe sur la prunelle, fait que l'iris se resserre, & quoiqu'exposé à la lumiere, il se dilate de moitié, ou du quart de ce qu'il s'étoit resserré, on peut juger certainement que la *cataracte* est mûre. Je ne sai encore aucun Auteur qui ait décrit les signes pour connoître & faire la différence de la *cataracte* membraneuse d'avec celle qui est produite par l'altération de l'humeur crystalline : cependant il est d'une grande conséquence d'en pouvoir faire la distinction, selon ceux qui n'admettent que des *cataractes* membraneuses, afin de ne prendre point dans l'opération l'une pour l'autre ; on en fera la différence, en ce que si la *cataracte* est membraneuse, on la connoîtra en ce qu'elle est plate, & que son milieu paroît souvent enfoncé ; au lieu que dans celle qui est produite par l'humeur crystalline, en regardant par le milieu de la prunelle, on y distinguera une forme lenticulaire, plus élevée dans son milieu, que dans sa circonférence.

Il ne suffit point d'avoir examiné les signes qui font connoître la maturité de la *cataracte* : il est encore nécessaire de parler de ceux qui nous assurent que le malade verra, la *cataracte* étant abattue. Ces signes se tirent de la disposition de l'œil, & de la nature de la *cataracte*. La premiere chose est de savoir si les organes de la vision sont sains, & bien disposés ; ce qu'on connoîtra par la facilité que l'iris aura de se dilater & de se resserrer, comme nous avons déja dit ; car si on n'apperçoit aucun mouvement à l'iris, c'est une preuve certaine que le malade ne verra point, quoiqué sa *cataracte* soit abattue, à moins qu'elle ne soit du nombre de celles qui viennent à la suite d'un coup, où l'iris a été blessée ; car pour lors, si en plaçant la main devant l'œil ouvert, entre la lumiere & l'œil, le malade apperçoit l'ombre de la main, & qu'étant retirée il voie une certaine clarté du jour, c'est une preuve que le fond de l'œil est sain.

A l'égard des signes prognostics tirés de l'œil, si l'œil malade est plus gros ou plus petit que le sain, c'est un mauvais signe, puisque la grosseur démesurée du globe est une preuve certaine, que ce qui s'est épanché dans l'œil pour le rendre en cet état, a forcé les parties essentielles de la vision, & que l'œil est atteint de goute sereine par l'allongement de ses nerfs.

Si au contraire le globe se trouve émacié, c'est encore un mauvais signe, puisque la diminution du globe prouve que les parties nerveuses ont été abreuvées par un suc acre & salé qui les a flétries, & intercepté le cours des esprits dans l'œil.

Quant aux signes prognostics tirés de la *cataracte*, il y en a de deux sortes ; les uns regardent son ancienneté, & les autres ses différentes couleurs.

A l'égard de l'ancienneté, on doit remarquer qu'à mesure que les *cataractes* membraneuses vieillissent, elles se rendent adhérentes à toute la partie postérieure de l'iris, ou seulement à quelques points de sa circonférence ; d'où dépendent les changemens qui arrivent pour lors à la prunelle, comme certaines couleurs étrangeres qu'elle prend, ou rides qu'on y remarque.

La difficulté, ou pour mieux dire, l'impossibilité où l'on a été de détruire ces adhérences dans l'opération, en a fait entierement abandonner l'usage à plusieurs Oculistes, quoiqu'il ne soit pas impossible d'en venir à bout, en coupant ces adhérences avec une aiguille tranchante.

Quelqu'ancienne que devienne la *cataracte* du crystal-

lin, elle ne se rend jamais adhérente à l'iris. Elle s'est approche à la verité si exactement, qu'elle lui fait perdre presque tout son mouvement. Ainsi ne craint-on pas d'entreprendre son abattement, à quelque degré d'ancienneté qu'elle soit arrivée, malgré ce qu'ont avancé plusieurs Auteurs sur l'impossibilité d'y réussir, pourvu que l'on ait la dextérité de couper les fibres qui résistent à son abattement, sans intéresser les parties auxquelles elles sont adhérentes.

Il est bon de dire un mot des *cataractes* barrées. On nomme *cataracte* barrée celle dont la partie antérieure est traversée par une ou plusieurs fibres placées en divers sens. Comme ces sortes de *cataractes* n'acquierent que très-rarement la consistance convenable pour être surement abattues, il arrive très-souvent qu'il se trouve dans le corps de ces *cataractes* une matiere blanchâtre, & quelquefois jaunâtre, laquelle s'épanche dans le moment de l'opération, & se mêlant avec l'humeur aqueuse, la trouble. Il arrive pour l'ordinaire que cette matiere acquiert de la consistance, & forme par sa présence le même obstacle aux passages des rayons de lumiere, qu'avant d'être abattue. Pour lors, si elle ne se précipite pas d'elle-même au bas de la chambre postérieure, l'on sera dans la nécessité après six semaines d'y reporter une seconde fois l'aiguille, pour abattre ce nouveau genre de *cataracte*, qui aura acquis assez de consistance pour obéir aux impulsions de l'aiguille.

Quant aux couleurs des *cataractes*, l'expérience m'a fait connoître que de quelque couleur qu'elles soient, l'opération réussit toujours, pourvu que les signes qui marquent sa maturité: & la bonne disposition de l'œil soient présens. On peut dire cependant qu'entre ces différentes couleurs, celles d'un gris cendré réussissent le mieux; celles d'un blanc céleste, celles qui sont d'un brillant argentin tirant sur le verre de vitre, & les blanches qui tirent sur le verd de mer suivent après; les cendrées, de même que celles qui sont de couleur de plomb, & les roussâtres, ou de couleur de charaigne; celles qui sont d'un blanc de neige sont difficiles, & elles sont douteuses pour la réussite, aussi bien que celles qui ont des vaisseaux sanguins qui les traversent antérieurement.

Les fausses *cataractes* dans lesquelles l'opération ne peut servir que pour ôter la difformité, sont celles d'un blanc de plâtre, ou qui ressemblent à un grain de grêle, ou enfin à de l'ivoire blanche & polie.

De ce qu'il faut faire avant l'Opération de la Cataracte.

Après avoir reconnu la nature de la *cataracte*, ses différentes causes, les signes qui nous marquent sa maturité, & ceux enfin qui nous annoncent le succès de son opération en nous faisant appercevoir la disposition de l'œil, il reste à examiner si la personne est en état de la supporter. Car si elle avoit quelque douleur de tête, ou qu'elle fût incommodée de fievre ou autrement; il faudroit remédier à ces accidens avant de l'entreprendre. Il faut sur-tout bien prendre garde de ne la point entreprendre trop-tôt; car on en voit qui restent quatre ans, d'autres cinq, & même sept, avant d'acquérir leur parfaite maturité. L'inconvénient est que ceux qui sont attaqués, veulent voir; & n'ont pas la patience d'attendre un si long tems. Il se trouve d'ailleurs des Opérateurs, qui pour gagner de l'argent, les battent comme ils les trouvent, mûres ou non; ils flatent les malades de recouvrer bien-tôt la vue. Ceux-ci se laissent aisément séduire par un appas qui leur fait plaisir; & le desir du gain fait que l'Opérateur, de crainte de perdre cette pratique, se hasarde de faire une opération douteuse, s'embarrassant moins de sa réputation pour l'avenir, que de son intérêt présent.

La *cataracte* est semblable à un fruit que l'on doit laisser mûrir sur l'arbre. Si on veut le cueillir avant sa maturité, il faut en casser la queue; au lieu qu'étant mûr, il se sépare aisément de l'arbre, & tombe quelquefois de lui-même. Si on se hâte de faire cette opération, il arrive, ou que l'aiguille passe sans succès au travers du corps que l'on veut abattre à cause de sa mollesse, ou que les fibres ciliaires n'étant pas assez desséchées pour pouvoir être cassées aisément par l'aiguille, on les tiraille, & ce mouvement forcé se communique aux autres parties de l'œil, d'où il suit une fluxion violente, qui quelquefois fait perdre la vue. Et quand même cet accident n'arriveroit point, on est obligé quelque-tems après d'y reporter l'aiguille, pour abbattre ce qui est resté de la premiere fois.

L'opération de la *cataracte* n'est pas indifférente à raison des suites fâcheuses qu'elle peut avoir: sa réussite ne dépend pas moins de l'adresse de l'Opérateur, que de la bonne disposition du malade. Il faut le bien préparer par les saignées, les bains, les bouillons rafraîchissans, & les légers purgatifs, avant de faire l'opération. On doit choisir même le tems le plus tempéré, comme sont les saisons du Printems & de l'Automne: mais le Printems est préférable, parce qu'on entre toujours dans la belle saison, ce qui n'est pas de même dans l'Automne. Je sai qu'on peut faire cette opération en tout tems: mais celui que je marque est toujours le plus avantageux pour les malades.

Outre ce que je viens de dire, il faut encore prendre un beau jour; car les tems humides sont très-contraires aux malades, & causent des fontes abondantes qui donnent lieu à la décharge d'une grande quantité de sérosité fournie par la glande lacrymale, ce qui attire sur l'œil des fluxions fort opiniâtres.

Les tonneres sont aussi fort contraires dans les premiers jours de l'opération, à raison de l'altération considérable qu'ils occasionnent aux humeurs de l'œil.

De la maniere de faire l'Opération de la cataracte.

Toutes les choses marquées ci-dessus étant observées, on couvrira l'œil sain d'une compresse, que l'on retiendra par un tour de bande; & le malade étant assis le visage tourné vers le jour, l'Opérateur se placera vis-à-vis sur une chaise de telle hauteur, que sa tête soit un peu plus élevée que celle du malade, & qu'ils soient placés tous deux de maniere que la tête de l'Opérateur ne fasse point d'ombre sur l'œil où est la *cataracte*. Il mettra ensuite les jambes du malade entre les siennes, afin d'être plus près de lui. Un aide placé derriere mettra sa main gauche sur la tête du malade, & la droite sous le menton, supposé que l'opération se fasse à l'œil gauche, & appuyant ensuite la tête du malade contre sa poitrine, il la tiendra ferme, de crainte que le malade ne la tourne de côté & d'autre. L'Opérateur posera le doigt indice de la main gauche sur la paupiere supérieure, pour l'ouvrir & la retenir levée, & il appuiera le pouce sur l'inférieure, pour la maintenir abaissée. Il prendra alors l'aiguille à *cataracte* qui doit être plate & tranchante pour les raisons que nous dirons ensuite. Il doit la tenir de la main droite entre les trois premiers doigts, à peu-près de la même maniere que l'on doit tenir une plume à écrire, ensorte que le doigt du milieu pose sur l'endroit qui est éloigné d'un travers de doigt de l'extrémité du porte-aiguille. Il pose ensuite le doigt annulaire & le petit doigt sur la tempe du côté qu'il doit operer, & ordonne au malade de tourner l'œil vers le nez, & l'œil ainsi tourné, il le pique dans le blanc à environ une demie-ligne ou une au plus de distance de la cornée transparente, évitant les vaisseaux sanguins qui rampent sur la conjonctive, & en détournant la pointe de l'aiguille de l'iris, crainte de la blesser. Aussi-tôt que la pointe de l'aiguille, qui doit entrer horisontalement par rapport à ses deux tranchans, a percé les membranes, sans la faire entrer plus avant, il faut la diriger droit vers la partie postérieure de la *cataracte* sans rouler l'aiguille. On la pousse pour lors, jusqu'à ce que sa pointe ait atteint au-delà du milieu de la prunelle, ce que l'on reconnoîtra en appuyant la pointe derriere le corps de la *cata-*

racte, & pour ne point blesser la membrane de l'humeur vitrée, on doit encore diriger la pointe de l'aiguille vers le corps de la *cataracte*. On levera ensuite la pointe de l'aiguille pour gagner la partie postérieure de la *cataracte* que l'on baissera tout doucement pour la faire descendre au-dessous de la prunelle, le plus près qu'on pourra de la partie postérieure de l'iris. On levera pour lors l'aiguille sans la retirer; & pour s'assurer si toutes les attaches de la *cataracte* ont été détruites, on fera tousser le malade, & si on voit remonter la *cataracte*, on la rabattra sur le champ; si elle ne remonte pas, on baissera la pointe de l'aiguille pour appuyer encore sur le corps de la *cataracte*, évitant de blesser la membrane de l'humeur vitrée, ce qui pourroit occasionner la perte de la vue, si on venoit à détacher cette humeur. On fermera ensuite les paupieres avec les deux doigts qui les tenoient ouvertes, & on retirera doucement l'aiguille.

Il faut observer que si on opere du côté droit, on se servira de la main gauche. Il en est de même de l'aide qui placera ses mains d'une maniere opposée à celle que nous avons dit.

L'opération faite, on trempera une compresse dans un mélange de dix parties d'eau commune tiede, sur une d'esprit de vin, & on exprimera la compresse pour en faire couler sur la piqure. On appliquera ensuite cette compresse sur l'œil; & une semblable par-dessus. On en fera autant à l'œil sain. Le tout sera assujetti par un simple tour de bande, laquelle ne doit appuyer que sur le haut de la compresse, c'est-à-dire, sur les sourcils, & on attache les deux bouts de la bande au bonnet du malade avec des épingles.

Il faut mettre le malade dans son lit avec deux ou trois oreillers derriere son dos, pour le tenir élevé & comme assis. On fermera les rideaux du lit, les fenêtres & les volets, afin qu'il n'entre aucun jour dans la chambre du malade; on le laissera en repos sans lui parler, ni le faire parler. On arrosera d'heure en heure les compresses avec la même liqueur tiéde, & en faisant ceci on place la lumiere derriere la tête du malade, afin qu'elle ne frappe aucunement ses yeux. Trois heures après l'opération, on lui fait prendre un bouillon, & deux heures après le bouillon on le saigne. On continue de le nourrir de même pendant trois jours, en donnant des bouillons de trois heures en trois heures. Vers le quatrieme jour, on lui fait manger de la soupe mitonnée jusqu'au septieme ou au neuvieme, auquel tems on le remet à la viande.

Le matin & le soir on leve les compresses de dessus les yeux, pour faire entrer du mélange d'eau & d'esprit de vin tiéde dans l'œil. Vers le cinquieme jour de l'opération, on découvre l'œil sur lequel on n'a pas opéré, supposé qu'il ne soit arrivé aucun accident à l'autre. On met dessus pendant cinq autres jours une compresse seche, si le malade voit de cet œil: sinon on le laise exposé à l'air sans rien appliquer dessus.

Après neufs jours on couvrira l'œil opéré avec une compresse seche attachée au bonnet; & afin qu'il s'accoutume à recevoir la lumiere par dessous ladite compresse, on laisse entrer un jour foible dans la chambre du malade, ensorte que l'on puisse s'y voir; & peu à-peu on accoutume l'œil à la lumiere, la faisant entrer dans la chambre, & passer dans l'œil par degrés.

Il y a des personnes qui ne peuvent demeurer couchées sur le dos. Dans cette occasion, je les fais mettre dans un fauteuil, les piés élevés sur un tabouret, & entourer le fauteuil de rideaux, où ils demeurent quatre ou cinq jours. Puis je les fais coucher quand ils peuvent se tenir dans le lit, les faisant coucher & lever quand ils sont trop fatigués d'une même situation.

Il y en a qui se trouvent si échauffés d'être couchés sur le dos, que si on vouloit les obliger à s'y tenir, la fievre les prendroit & causeroit des fluxions sur l'œil. C'est pourquoi je les fais lever après vingt-quatre heures, & les fais mettre à côté de leur lit dans un fauteuil que l'on entoure du rideau du lit. Il faut seulement prendre garde en les faisant lever & coucher, qu'ils aient toujours la tête élevée, & ne fassent aucun effort dans ces mouvemens.

Les aiguilles dont on se sert sont différentes, plates ou rondes; les plates entrent mieux & plus aisément dans l'œil. Quelques-uns veulent qu'elles soient coupantes comme les aiguilles des Chirurgiens. J'en ai inventé une espece très-avantageuse, dont la pointe est comme celle d'une lancette; ensorte que la longueur du tranchant est seulement d'une ligne, après quoi de plate qu'elle est elle devient ronde. Il faut que la pointe fasse l'ouverture aussi large qu'il est nécessaire, pour pouvoir avancer & reculer le corps de l'aiguille dans la piquure sans résistance de la part des membranes; ce que l'on est quelquefois obligé de faire dans l'opération, pour abbattre quelques portions de la *cataracte*, qui sont plus ou moins éloignées dans l'œil.

De la maniere d'opérer aux cataractes qui sont dans la chambre antérieure de l'humeur aqueuse.

Lorsque les *cataractes* ont passé dans la chambre antérieure de l'humeur aqueuse, il faut y faire une opération particuliere. Mais avant que d'en expliquer la méthode, je dirai de quelle façon elles peuvent passer par le trou de la prunelle, & se loger entre l'iris & la cornée transparente.

Il y a trois sortes de *cataractes* qui passent par le trou de la prunelle, une dans laquelle la consistance du crystallin est molle; l'autre où cette consistance est dure & pierreuse; & une troisieme qui est en partie molle, & en partie pierreuse. Lorsqu'elle est molle, l'humeur aqueuse qui se trouve derriere ce corps, le pousse & le fait nicher dans la prunelle de la maniere que j'ai dit en traitant des *cataractes*: lorsqu'au contraire ce corps est dur comme il arrive dans la *cataracte* branlante, il passe tout d'un coup par le trou de la prunelle au moindre effort que l'on fait en baissant la tête; par exemple, en soufflant le feu, &c. Ce dernier cas peut arriver aussi à une *cataracte* trois ou quatre ans après qu'elle a été abattue.

Quand on veut faire l'opération pour tirer le corps du crystallin qui auroit ainsi passé, il faut faire asseoir le malade sur une chaise, l'œil bien exposé au jour, ouvrir les deux paupieres avec le pouce & l'indice, puis avec une lancette bien tranchante, fendre la cornée transparente un peu au-dessus du milieu de la prunelle, & continuer l'incision transversalement d'un côté à l'autre, ensorte qu'il ne reste pas plus d'une demi-ligne de la cornée transparente de chaque côté qui ne soit fendue. On introduira pour lors par l'ouverture que l'on a faite une curette fine que l'on passera derriere le corps du crystallin, au moyen de laquelle on le fera sortir par l'incision faite à la cornée. On appliquera ensuite sur l'œil du malade une compresse trempée dans un défensif, & on continuera à panser l'œil comme dans la vraie *cataracte*; après quoi on couchera le malade dans son lit sur le dos, la tête peu élevée. Dès le lendemain on trouve la plaie cicatrisée par une raie qui n'est pas plus apparente qu'un cheveu. Quoique j'aie fait plusieurs de ces opérations, je me contenterai d'en rapporter trois exemples; savoir, un de chaque espece de *cataracte*, qui se loge dans la chambre antérieure de l'œil.

Le premier fut en 1707. en présence de M. Mery de l'Académie Royale des Sciences, à un Marchand de la Ville de Sedan, lequel vint à Paris à l'occasion d'une *cataracte* branlante qui avoit passé par le trou de la prunelle dans la chambre antérieure de l'humeur aqueuse. La *cataracte* pressoit tellement l'iris, qu'elle causoit au malade une douleur de tête très-considérable, avec une insomnie qui lui duroit depuis trois mois. Je n'avois jamais entendu parler d'une semblable opération; mais faisant réflexion que j'ouvrois bien la

cornée, pour vuider la matiere d'un abscès qui se trouve derriere, je tirai la conséquence que je pouvois le faire également pour un corps solide, & j'opérai de même. Ce corps étant tiré de l'œil ressembloit entierement à du plâtre. Je fis ensuite coucher le malade sur le dos. Le lendemain je m'y rendis avec M. Mery, & nous trouvâmes que le malade avoit bien dormi, ce qu'il n'avoit pas fait depuis long-tems, que la plaie étoit cicatrisée, & l'humeur aqueuse, qui s'étoit écoulée par l'opération entierement réparée.

La seconde opération fut faite en 1708. par M. Petit, fameux Chirurgien, & à présent Membre de l'Académie Royale des Sciences, à un Prêtre, dont le crystallin dans un effort qu'il fit quelques années après s'être fait abattre une *cataracte*, passa par le trou de la prunelle, & se logea entre l'iris & la cornée transparente. M. Petit, entre les mains duquel étoit ce Prêtre, me fit avertir pour être présent à l'opération à laquelle M. Mery se trouva aussi. M. Petit ayant percé la cornée avec une aiguille, la fendit avec une lancette, tira le corps par cette ouverture, & nous trouvâmes que c'étoit le crystallin. Ce Prêtre fut ensuite bien-tôt guéri. Je l'ai rencontré dans Paris plus d'une année après cette opération, & je l'ai vu lire parfaitement bien avec une lunette à *cataracte*. Ce fait rapporté à l'Académie des Sciences, n'a pas laissé d'être contesté par M. de Woolhouse, qui a prétendu dans un de ses Ecrits, qu'on avoit fait disparoître cet Ecclésiastique pour ne pas être vu & examiné de lui. Il me pardonnera de le citer ici; car je dois rendre justice à la vérité, comme ayant été un des témoins de cette opération, que M. Mery a fait insérer aussi-bien que la précédente dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences des années susdites.

Ma troisieme expérience fut en 1716. à un pauvre homme qui demeuroit au Faubourg S. Germain, rue Cassette. Il fut blessé à l'œil, le crystallin se détacha, & passa par le trou de la prunelle, entre l'iris & la cornée transparente. Ayant fait l'ouverture de la cornée transparente, je tirai ce corps qui étoit en partie glaireux, & en partie pierreux, & devenu adhérent à la cornée. L'adhérence détruite, je tirai le crystallin qui tenoit à une des fibres ciliaires assez longue, laquelle je coupai le plus avant qu'il me fut possible avec les ciseaux, l'opération réussit parfaitement bien, & le malade guérit en peu de tems.

De la maniere de surmonter les accidens qui arrivent dans l'opération de la cataracte.

Il ne faut pas croire que cette opération se fasse toujours sans qu'il arrive des inconvéniens, soit par la difficulté d'abbattre la *cataracte*, soit à cause de certains mouvemens que les malades se donnent aux yeux, pendant que l'Opérateur travaille. Il est vrai qu'il y a des Opérations, où pour peu qu'on touche le corps de la *cataracte* avec le plat de l'aiguille, elle se détache & tombe presque d'elle-même, comme une noisette bien mûre qui se sépare aisément de son calyce: mais il y en a aussi qui sont sujettes à plusieurs grandes difficultés.

La premiere est d'éviter l'épanchement de sang; car en introduisant l'aiguille, on peut ouvrir quelques-uns des vaisseaux qui rampent dessus la conjonctive; ce sang se glisse dans la chambre antérieure, où se mêlant avec l'humeur aqueuse, la trouble, & ôte par-là à l'Opérateur la facilité d'agir.

Lorsque cet accident arrive, il faut travailler promptement, afin d'abbattre le corps de la *cataracte*, avant que le sang ait rempli toute cette chambre; auquel cas on sera obligé de retirer l'aiguille sans opérer pour ne point risquer de gâter l'œil du malade, en travaillant sans y voir.

Une seconde difficulté est, lorsqu'on trouve une *cataracte* laiteuse ou caseuse, au travers de laquelle l'aiguille passe aisément, & divise le corps de la *cataracte* en plusieurs parties de différentes consistances, si ces parties ont assez de solidité, on ne laisse pas que de les abattre à force de les agiter avec l'aiguille, en appuyant légerement dessus: mais si elles sont trop molles, on est obligé d'abandonner l'opération, & de ne pas s'opiniâtrer, de crainte de trop fatiguer l'œil, & de causer d'autres accidens. Cette seconde difficulté se rencontre toujours lorsque les *cataractes* ne sont point mûres.

J'ai abattu des *cataractes* de vingt-cinq ans avec succès. Cela prouve le grand tort de certains Oculistes, qui pour engager les malades à faire leurs opérations avant leur maturité, leur disent, que s'ils attendent plus long-tems, la *cataracte* deviendra adhérente, & ne pourra plus s'abbattre; mauvaise prévention qui a fait manquer l'opération à bien des malades.

Une troisieme difficulté est, lorsqu'en abbattant la *cataracte*, on trouve que ce n'est qu'une poche remplie de pus: aussi-tôt que l'aiguille a appuyé dessus, cette poche s'ouvre & répand dans l'humeur aqueuse une matiere blanchâtre, qui la trouble, & empêche de voir la membrane qui enveloppoit cette matiere, & par conséquent d'achever l'opération. Il faut néanmoins donner à l'aiguille les mêmes mouvemens que l'on donneroit, si l'on abbattoit une *cataracte*, afin de placer, s'il est possible, la poche au-dessous de la prunelle; quoique les malades ne voyent pas clair, on retire l'aiguille, la portion la plus solide de cette matiere tombe au bas de l'œil, celle qui est plus liquide reproduit une espece de membrane qui s'attache autour de la circonférence postérieure de l'iris, vers l'endroit où l'iris s'unit à la choroïde: six semaines ou deux mois après, on y fait une seconde opération pour l'abbattre, & alors les malades peuvent revoir.

J'ai fait deux opérations semblables aux deux yeux du Pere Saunier, Chanoine Régulier de Sainte Genevieve. La premiere fut à un œil en 1713. quelques jours après Pâques, dans lequel j'abattis la poche qui enveloppoit une matiere purulente. Il se répandit dans l'humeur aqueuse une liqueur blanchâtre abondante qui la troubloit, mais qui ne m'empêcha pas de baisser le corps solide qui l'enveloppoit; cette matiere purulente se corporifia, & forma une espece de membrane fine comme un crêpe; six semaines après j'y reportai l'aiguille, & le malade vit parfaitement bien par cette seconde opération.

Je lui fis la deuxieme en 1715. parce qu'ayant eu déja cet accident, je me flatois qu'en retardant mon opération de deux ans, la *cataracte* acquerroit plus de solidité. Cependant en opérant il m'arriva la même chose, & je fus aussi obligé de reporter l'aiguille une seconde fois, ce qui me réussit encore parfaitement bien.

On doit juger par ce que nous venons de dire, qu'en retardant l'opération dans cette espece de *cataracte*, on ne doit point attendre une maturité assez parfaite pour y réussir. Dès la premiere fois il se fait une espece de membrane du corps fluide qui s'est répandu dans l'humeur aqueuse que l'on est obligé de rabattre environ six semaines après.

Une quatrieme difficulté est, lorsqu'en abattant la *cataracte*, elle entre dans la chambre antérieure de l'œil & passe par le trou de la prunelle, comme il m'est arrivé à une femme de la rue Saint Honoré en présence de M. Petit. Dès que j'eus appuyé l'aiguille sur la *cataracte*, il se répandit une matiere glaireuse dans l'humeur aqueuse, laquelle se porta avec beaucoup de rapidité dans la chambre antérieure de l'œil, entre l'iris & la cornée transparente. Je ne laissai pas de poursuivre mon opération autant que je le pus, sans qu'il me fût possible de retirer ce qui s'étoit coulé dans la chambre antérieure de l'œil, de sorte que je fus obligé de retirer l'aiguille. Quelques mois après tout ce qui s'étoit porté entre l'iris & la cornée transparente rentra par le trou de la prunelle dans la chambre postérieure. Enfin quelques tems après tout ce fluide se précipita au bas de la partie postérieure de l'iris, & aussi-tôt la malade vit

clair, ce qu'elle n'avoit pas fait immédiatement après l'opération.

Lorsqu'on fait cette opération & que ce qui se porte par le trou de la prunelle dans la chambre antérieure a assez de solidité, il faut pousser la pointe de l'aiguille que l'on a dans l'œil, par le milieu du trou de la prunelle, sans toucher à l'iris, piquer ensuite ce corps de *cataracte*, & le rapporter dans la chambre postérieure pour le placer à l'endroit ordinaire.

Il se rencontre une cinquieme difficulté, lorsque la *cataracte* se trouve attachée par certains filamens, & qu'en l'abattant elle remonte aussi-tôt que l'on a relevé l'aiguille & se remet en sa place, faisant un pont-levis. Il faut pour lors retirer un peu l'aiguille & la piquer dans le milieu de ce corps, ensuite le pousser au côté opposé que l'on a piqué. Par ce moyen les filamens du côté de l'entrée de l'aiguille se rompent, & on place la *cataracte* en-bas, de sorte qu'elle ne remonte plus, parce que le peu de filamens qui restent attachés au côté opposé à ce corps, ne peuvent plus le relever, n'étant point assez forts pour résister à la pésanteur de la *cataracte* qui les tire en-bas.

Le cas que je viens de rapporter, arrive souvent dans cette opération. En appuyant l'aiguille sur la *cataracte*, les filamens qui la tiennent attachée en sa partie supérieure cassent facilement. Mais ceux qui sont aux deux côtés pretent & obéissent; de sorte que l'aiguille n'appuyant pas sur la *cataracte*, elle remonte par ces filamens des deux côtés qui n'avoient fait d'abord que plier. C'est pourquoi en piquant, comme j'ai dit, dans le corps de la *cataracte*, on la pousse le plus loin que l'on peut au côté opposé, ensuite on la retire en-bas, on la ramene du côté de la piquure, non pas en retirant l'aiguille, mais en relevant le manche, afin que la pointe qui est dans le corps de la *cataracte* la rapproche au-dessous de la prunelle, où l'on a dessein de la placer.

Il arrive quelquefois qu'en relevant l'aiguille, le corps de la *cataracte* tient à sa pointe. Pour lors on tient la pointe panchée en-bas, on leve un peu les deux doigts qui posent sur la tempe, & on frappe adroitement un petit coup de ces deux doigts sur la tempe. Cela cause un ébranlement ou trémoussement à l'aiguille qui fait que le corps qui y tient tombe de lui-même en abandonnant sa pointe.

Il faut remarquer que tout ce qui tient ainsi la *cataracte* attachée & la rend si difficile à abattre, ce sont quelques fibres ciliaires qui sont adhérentes à l'iris & à la membrane qui recouvre le crystallin. C'est ce que M. Antoine appelle accompagnemens de la *cataracte*.

Pour ce qui est de briser la *cataracte* & de la hacher avec l'aiguille, comme quelques modernes se vantent de faire, cette méthode est pernicieuse, & on ne doit jamais s'en servir à moins qu'on ne se soit trompé sur la maturité de la *cataracte*.

On voit bien par ce que je viens de dire, que cette opération n'est pas aisée, qu'elle demande une main sûre, légere, & un opérateur qui se possede, attentif non-seulement à abattre la *cataracte*, mais encore à manier l'aiguille selon les différens incidens qui se rencontrent; car de vingt *cataractes* que l'on abat, il ne s'en trouve pas deux tout-à-fait semblables.

Il faut aussi prendre garde lorsque l'aiguille est dans l'œil de ne pas la tirailler en devant, parce que ce mouvement fatigue les parties du fond de l'œil, d'où il résulte des fluxions terribles. C'est pourquoi l'opérateur doit être attentif aux différens mouvemens que les malades donnent quelquefois à leurs yeux, afin qu'il gouverne son aiguille suivant ces mouvemens; sans quoi il lui peut arriver de piquer l'iris, d'en couper les fibres qui en font la rondeur, en un mot de gâter & perdre l'œil du malade.

Ceux qui n'admettent que des *cataractes* membraneuses, disent qu'il est d'une grande conséquence de savoir positivement le siége de la *cataracte*; & ils ajoutent que ceux qui sont d'une opinion contraire attaquent le crystallin sain, lorsqu'ils introduisent l'aiguille pour faire l'opération, & que par conséquent ils courent risque de faire perdre la vue au malade.

A cela je répons premierement, qu'il se rencontre très-rarement des *cataractes* membraneuses, & que de cent qu'on abat, à peine en trouve-t-on une ou deux où le crystallin ne soit pas altéré; en second lieu, de la maniere que j'ai dit qu'il faut introduire l'aiguille dans l'œil, il est impossible de piquer le crystallin s'il n'est point altéré; ni d'endommager l'humeur vitrée, ni par conséquent de faire aucun tort à l'œil, puisqu'on introduit l'aiguille sur les aponévroses des muscles à très-peu de distance de la cornée transparente; & que d'abord qu'elle a percé les membranes, on tourne le manche de l'aiguille vers le petit angle; par ce moyen la pointe de l'aiguille est portée directement derriere la *cataracte*, sans aller du côté du crystallin, s'il n'est point altéré; ainsi je conclus, que soit que la *cataracte* soit membraneuse ou non, il n'importe pour l'Opérateur lorsqu'il dirige son aiguille, comme je l'ai marqué ci-devant, n'y ayant aucun risque à courir pour l'œil, comme le prétendent ceux qui n'admettent que les *cataractes* membraneuses.

Après avoir expliqué tous les accidens qui arrivent pendant l'opération de la *cataracte*, il faut que je dise encore un mot de celles qui sont sujettes à devenir membraneuses. J'en trouve de trois sortes qui sont des laiteuses, des caseuses & des purulentes.

Dans la *cataracte* laiteuse il y a un corps en partie solide & en partie fluide. Par l'opération on abat aisément le premier, mais l'aiguille passe toujours au travers du fluide, lequel forme souvent de nouveau une pellicule que l'on est obligé de rabattre une seconde fois, lorsqu'elle a acquis assez de solidité.

La *cataracte* caseuse a ses parties plus solides, ce qui rend l'opération plus heureuse que la précédente: mais l'une & l'autre sont des fruits qui ne sont pas mûrs. S'il reste du fluide qui n'obéisse point à l'aiguille, il fera encore naître une membrane comme la précédente.

On appelle la troisieme espece *cataracte* purulente, parce qu'en appuyant l'aiguille dessus, comme j'ai déja dit, pour l'abattre, il se répand une quantité considérable de matiere purulente dans l'humeur aqueuse qui a la couleur jaune blanchâtre, & dans la tunique on n'y trouve plus le crystallin. Cette *cataracte* ne mûrit jamais.

Des moyens de remédier aux accidens qui suivent l'opération de la cataracte.

Le premier accident qui suit l'opération de la *cataracte* est l'épanchement de sang: lorsqu'en introduisant l'aiguille on pique quelques vaisseaux sanguins des membranes de l'œil, ce sang coule & séjourne dans la chambre antérieure, où il trouble l'humeur aqueuse. Pour le résoudre promptement il faut saigner un pigeon sous l'aîle, & faire tomber quelques gouttes de son sang dans l'œil opéré, ce que l'on continue pendant trois jours soir & matin, ayant soin de panser l'œil avec l'eau & l'esprit de vin, en y mouillant aussi les compresses qu'on applique dessus, comme j'ai dit ci-devant. Je préfere ce mélange d'eau & d'esprit de vin au collyre fait d'eau de rose, de plantain, de blanc d'œuf & d'alun, parce que les compresses trempées dans cette derniere liqueur se durcissent & fatiguent l'œil, au lieu qu'avec la premiere elles sont toujours mollettes.

Le second accident est le larmoyement ou abondance de sérosités que la glande lacrymale fournit dans l'œil après l'opération. Cet accident est plus ou moins dangereux suivant la nature de la sérosité; car si elle est acre, elle cause une fluxion qui devient quelquefois très-violente & suivie de douleurs cruelles dans la tête du côté que l'on a opéré, qui semblent se fixer à la dure-mere, par l'endroit que les malades désignent, à savoir tout le long de la partie intérieure de l'os pariétal, commençant vers la suture coronale.

J'ai

J'ai long-tems cherché quelle pouvoit être la cause d'une douleur si vive à cet endroit, & je n'en ai pas trouvé de plus apparente que la continuité des nerfs de l'œil aux parties que je viens de nommer, par laquelle l'inflammation se communique jusqu'aux membranes ci-dessus. La preuve que j'en puis rapporter, c'est que ces mêmes accidens arrivent dans les ophthalmies violentes; d'où je conclus que ce n'est pas le défaut de l'opération, comme plusieurs le prétendent, supposant que l'on ait piqué avec l'aiguille quelques fibres nerveuses qui causent ces douleurs. Si cela étoit, cet accident ne devroit pas arriver dans d'autres fluxions qui ne sont pas excitées aux yeux par l'opération, ni autre occasion de piqure.

Lorsqu'à cet accident se joint un battement dans l'œil, comme la pulsation d'un artere, c'est une preuve certaine que la plaie de la piqure suppure en-dedans au lieu de suppurer en dehors de l'œil. Alors la conjonctive & la membrane commune avec la paupiere se tuméfie & s'avance entre les deux paupieres de la grosseur quelquefois du petit doigt. Si cette élévation est pâle, ce n'est qu'une sérosité qui la cause; & il est facile de la faire cesser par plusieurs scarifications avec la lancette. Si le boursoufflement est rouge, c'est un engorgement dans les vaisseaux sanguins qui fait suppuration dans l'interstice des membranes du globe, & qui s'écoule ensuite entre l'iris & la cornée transparente. Mais comme j'ai parlé de ce cas dans le chapitre où j'ai traité de l'ophthalmie qui abscede dans l'œil, je me contenterai de dire ici ce qu'il y a à faire pour remédier à l'accident dont il s'agit.

Aussi-tôt que l'on voit le larmoyement, il faut saigner le malade du bras, de la gorge, ou du pié s'il est besoin, appliquer des sangsues autour de l'œil & à la tempe, mettre l'emplâtre vésicatoire à la nuque du cou, & faire le tout promptement, afin de prévenir la suppuration & la perte de l'œil.

Le troisieme des accidens qui surviennent à l'œil après l'opération, est que lorsque la fluxion est longue, les cils de la paupiere inférieure se renversent en-dedans, à cause que blessant les yeux des malades, ils sont fort long-tems sans les ouvrir, ce qui fait que la peau de la paupiere se relâche, & donne lieu au cartilage de se retourner en-dedans. Alors il s'y fait la maladie appellée trichiaise, qui n'est autre chose que le renversement du cartilage de cette paupiere en-dedans, d'où il arrive que les cils portent leur extrémité sur la conjonctive & même sur la cornée transparente. Le frottement continuel de ces cils occasionne des fluxions & des ulceres de longue durée à ces membranes, si on n'y remédie par les moyens suivans. Je me contenterai d'en rapporter un exemple.

M. de Saint-Leon, Major à Bouchain, s'est adressé à moi au mois de Juillet 1718. après s'être fait abattre une *cataracte* au mois d'Octobre 1717. Il avoit sur son œil une fluxion violente avec ulceres, & il ressentoit de grandes douleurs dans le haut de la tête, au-dessus de l'œil, & à la tempe du côté qu'on lui avoit fait l'opération.

Je commençai d'abord par le faire saigner. Je lui appliquai ensuite à la nuque du cou le cautere potentiel écrasé, & en suffisante quantité pour faire une escarre de la grandeur d'un écu, dont j'entretins l'ulcere pendant deux mois : & comme c'étoit un bomme fort échauffé, je lui fis prendre pendant dix-huit jours les eaux minérales de Passy; je lui fis l'opération de la trichiaise dont j'ai parlé en traitant de cette maladie; après quoi les cils des paupieres ne blessant plus, la fluxion & les douleurs de tête cesserent; enfin il fut si bien guéri en deux mois de tems, qu'il revit de son œil; ce qu'il n'avoit pas fait depuis dix mois.

Le quatrieme accident est, lorsque la *cataracte* étant abattue elle remonte ou toute entiere, ou en partie. Dans le premier cas, si elle étoit bien mûre quand on l'a abattue, elle redescend d'elle-même : mais si c'est seulement une portion de la *cataracte* qui avoit de la fluidité, elle s'attache à la partie postérieure de l'iris & ne descend que par une seconde opération.

Quelquefois il ne remonte rien de la *cataracte* : mais il arrive souvent que les malades voyent bien d'abord après l'opération, la vue se continue de même jusqu'au douzieme ou quinzieme jour; ensuite elle diminue & les malades se plaignent de voir des filamens passer devant leurs yeux; la raison est, qu'en abattant la *cataracte* elle s'est séparée au milieu ou à l'extrémité des fibres ciliaires, du côté qu'elles se joignent à la membrane du crystallin; alors ces fibres demeurant attachées à la grande circonférence de l'iris, d'où elles prennent naissance, & venant à se rassembler derriere le trou de la prunelle, font entrevoir au malade des especes de filamens, ce qui diminue en partie sa vue, & l'empêche de voir aussi bien qu'il devroit faire après l'opération de la *cataracte*. L'Opérateur ne s'en étant pas apperçu d'abord, croit son opération bien faite, comme elle l'est aussi pour ce qui le regarde.

Dans tous ces cas où il est resté quelque portion de *cataracte* derriere la prunelle, si la vue en est trop affoiblie, on est obligé d'y reporter l'aiguille & de rabattre ce corps. Cette seconde opération est beaucoup plus pénible & plus douloureuse que la premiere, attendu que la pellicule formée de la portion restante de la *cataracte* est attachée derriere l'iris, quelquefois par deux ou trois filamens qu'il faut détruire. C'est en cela qu'il faut de l'adresse, parce que ces attaches plient, prêtent & cedent ordinairement à l'aiguille ; de sorte qu'aussi-tôt qu'on releve l'aiguille, la pellicule remonte & se remet au même endroit où elle étoit : on est obligé souvent de la pousser avec l'aiguille par le trou de la prunelle, jusques dans la chambre antérieure pour la piquer, & la rapporter ensuite dans la postérieure, la poussant du côté du grand angle. On fait enfin les mêmes mouvemens de l'aiguille dont j'ai déja parlé au sujet de la *cataracte* qui fait le pont-levis.

Le cinquieme accident qui peut arriver après l'opération est incurable, parce que la vue est perdue; c'est lorsqu'il survient une fluxion qui se porte sur le nerf optique, & sur les membranes internes de l'œil : alors ces parties se dessechent & se flétrissent, ce que l'on connoît par le rétrécissement de la prunelle, & parce que les malades ne voyent plus la lumiere. Saint Yves.

Il se forme quelquefois au-devant de la prunelle de l'œil, qui est la partie par le moyen de laquelle il discerne les objets, une *cataracte* que les Grecs appellent *hipochysis*, *ὑπόχυσις*, qui demande nécessairement l'opération lorsqu'elle est invétérée & qu'elle a atteint sa maturité. Quand la *cataracte* ne fait que commencer on peut la dissiper par le moyen des remedes, comme par la saignée du front ou du nez, en cautérisant les veines des tempes, par les apophlegmatiques, les fumigations, & en oignant les yeux avec des remedes acres. Les meilleurs alimens pour le malade sont ceux qui atténuent le phlegme. Celse, *Lib. VI. c. 6.*

Cet avis de Celse est d'autant plus important, qu'un petit nombre d'Auteurs modernes, si l'on en excepte Heister, n'y ont pas fait toute l'attention possible & qu'il mérite. Il est difficile de comprendre comment les humeurs de l'œil pourroient conserver leur transparence pendant un si grand nombre d'années, comme elles font, si elles ne recevoient, de même que toutes les autres parties du corps, des vaisseaux destinés à leur usage les sucs nécessaires à leur entretien; & si cela est, l'opacité du crystallin ou de telle autre humeur que ce soit, doit venir du défaut de ces sucs, ou peut-être de l'obstruction des vaisseaux qui les entretiennent, de leur trop grand gonflement ou de la distension qu'y causent des sucs peu propres à y suppléer. Lors donc que la *cataracte* est récente, ou qu'on a quelque disposition à cette maladie; il semble que les remedes capables d'atténuer les sucs, de décharger les vaisseaux, & de détourner une partie des liqueurs qu'ils contiennent vers quelque partie éloignée du corps, ne peuvent que faire beaucoup de bien, quelque peu de fond qu'on

doive faire sur eux lorsque la *cataracte* est une fois formée. Le raisonnement appuyé de l'expérience a son utilité dans la Medecine, sans quoi il est plus propre à nous jetter dans l'erreur qu'à nous la faire éviter. L'expérience de Celse est extremement favorable à ce que je viens de dire, & j'ose assurer que plusieurs personnes ont prévenu des *cataractes* par un traitement pen différent de celui que cet Auteur recommande.

Il ne faut quelquefois qu'une maladie ou qu'un coup pour occasionner une concrétion de l'humeur sous les deux tuniques de l'œil dans l'endroit où il se rencontre du vuide, laquelle se durcissant peu à peu obscurcit la partie interne où se fait la vision. Il y a différentes especes de *cataractes*, dont les unes sont curables & les autres incurables. Lorsque la *cataracte* est petite, immobile, de couleur de mer ou de fer bruni, & qu'elle donne passage à la lumiere par ses côtés, il y a quelque espérance de guérison. Mais lorsqu'elle est grande, que la figure de la prunelle est altérée, que la *cataracte* est bleue ou de couleur d'or, & qu'elle est mobile; il est rare qu'on puisse la dissiper. Elle est généralement d'une très-mauvaise espece, quand elle provient d'une maladie violente, d'un grand mal de tête ou d'un coup violent. Les personnes âgées dont la vue est naturellement foible, & les enfans, sont des sujets peu propres pour un Oculiste: mais il n'en est pas de même de ceux qui sont d'un âge moyen, & l'on peut hasarder sur eux l'opération. Un œil trop petit ou trop creux ne la favorise pas beaucoup. Il est même nécessaire que la *cataracte* ait acquis une certaine maturité: c'est pourquoi il est bon d'attendre qu'elle ait perdu sa fluidité, & qu'elle forme une espece de concrétion dure.

Pendant les trois jours qui précedent l'opération, le malade ne doit se nourrir que d'alimens légers, & ne boire que de l'eau, & ne prendre rien du tout le troisieme. On le fera ensuite asséoir dans un lieu éclairé, le visage tourné vers l'endroit d'où vient le jour, sur un siége un peu plus bas que celui du Chirurgien, qui doit être placé vis-à-vis du malade. Un aide aura soin de lui tenir la tête fixe; car le moindre mouvement seroit capable de l'aveugler pour le reste de ses jours; & pour rendre l'œil malade le plus immobile qu'il est possible, on couvrira l'autre avec un morceau de flanelle. L'opération sur l'œil gauche doit se faire de la main droite; & celle que l'on fait sur l'œil droit, de la gauche. Après quoi on prendra une grosse aiguille bien pointue, que l'on plongera en droite ligne à travers les deux tuniques extérieures dans l'endroit situé entre la prunelle & le petit angle vis-à-vis le milieu de la *cataracte*, en prenant garde de ne point offenser les vaisseaux. Le Chirurgien doit enfoncer son instrument avec d'autant plus de hardiesse, qu'il pénetre dans un endroit vuide, & qu'il lui est facile, quelque peu d'expérience qu'il ait, de connoître lorsqu'il y est parvenu, puisqu'il ne rencontre plus de résistance. L'aiguille étant parvenue à l'endroit qu'il souhaite, il la panchera du côté de la *cataracte*, & la tournant légérement il l'abaissera peu à peu jusqu'au bas de la prunelle, où il la tiendra sujette pendant un petit espace de tems, pour qu'elle puisse mieux s'y fixer; & si elle y demeure, l'opération est parfaite: mais si elle remonte aussi-tôt qu'elle est lâchée, on la divisera avec l'aiguille en tant de petites particules qu'elle se puisse dissiper entierement. L'opération étant finie, on retire l'aiguille en ligne droite, & l'on applique sur l'œil une compresse de laine trempée dans un blanc d'œuf, que l'on assure par le moyen d'un bandage, pour appaiser l'inflammation.

Le malade a maintenant besoin de repos, d'abstinence, d'onctions avec des médicamens adoucissans, & de prendre de la nourriture, dont il peut pourtant se passer jusqu'au lendemain. Elle doit être d'abord liquide pour ne point exercer les mâchoires; mais lorsque l'inflammation est dissipée, il doit user de celle qui convient dans la cure des plaies, en observant de ne boire que de l'eau pendant un tems considérable. Celse, *Lib. VII. cap. 7. tit. 14.*

Comme l'opération de la *cataracte* demande beaucoup de dexterité & de connoissances, il ne sera pas inutile de rapporter la description qu'en donne Heister.

Quant à la cure de la suffusion ou *cataracte*, on peut l'entreprendre ou par les remedes, ou avec l'aiguille. Je sai que quelques personnes rejettent les remedes comme tout-à-fait inutiles: mais on ne doit pas les négliger dans certains cas; car on a vu dans notre siecle, & dans ceux qui nous ont précédés de deux mille ans, des personnes, qui avec le secours de la nature, ou celui des remedes, ont été guéries de la *cataracte*, contre l'attente de tout le monde (voyez le passage de Celse que nous avons rapporté ci-dessus.) Je laisse au Medecin le soin de proportionner ces remèdes aux différentes causes de la maladie, à l'âge & au tempérament du malade; puisque je n'ai dessein pour le présent, que d'indiquer au Chirurgien la maniere dont il doit s'y prendre pour guérir cette maladie par une opération manuelle avec l'aiguille où autres semblables instrumens.

Avant que d'entrer en matiere, je ne puis m'empêcher de recommander sérieusement à tous ceux qui font profession de la Chirurgie, l'étude de l'opération de la *cataracte*, & de les inciter à revendiquer un art aussi noble des mains des Charlatans, qui ne parlent dans toutes les occasions, que des difficultés insurmontables dont cette opération est accompagnée, quoique les Chirurgiens & ces Charlatans eux-mêmes s'en acquittent tous les jours avec succès: & à dire vrai, l'opération de la *cataracte* est beaucoup plus aisée & beaucoup plus sure que celle de la saignée, que les Fraters & les Apprentifs pratiquent cependant tous les jours. Car en abbattant une *cataracte*, on ne court point risque de piquer un nerf, un tendon, une artere, comme cela arrive quelquefois dans la saignée: outre que les veines ne sont pas toujours visibles, surtout dans les personnes grasses & corpulentes, où il est souvent difficile de trouver la veine & de l'ouvrir comme il faut: au lieu que dans l'opération de la *cataracte*, on découvre toujours suffisamment l'endroit dans lequel on doit introduire l'instrument. Néantmoins, de peur qu'on ne me soupçonne de croire que des Chirurgiens sans expérience, des Apprentifs & des Charlatans, peuvent s'acquitter comme il faut de cette opération; je vais spécifier ici les qualités que doit avoir un Chirurgien pour être parfait Oculiste. Premierement, il doit avoir une connoissance parfaite de la structure de l'œil, pour ne point commettre de bévue, ni offenser quelqu'une de ses parties par ignorance. En second lieu, il doit être instruit de tout ce qui concerne cette opération; & pour cet effet il ne peut mieux faire que de voir opérer souvent des Chirurgiens habiles & expérimentés dans leur art. Une troisieme qualité nécessaire à un Oculiste, est d'être intrépide, d'avoir la main ferme & assurée & la vue bonne. Quatriemement, il doit se servir également des deux mains, afin de pouvoir opérer avec autant de dexterité de la main droite sur l'œil gauche, que de la gauche sur l'œil droit. Enfin, il doit s'exercer souvent à ces sortes d'opérations sur les yeux des animaux & des cadavres, avant que de les hasarder sur des personnes vivantes.

Deux choses sont surtout nécessaires pour réussir dans l'opération de la *cataracte*. La premiere est de choisir une saison convenable, & de ne point l'entreprendre qu'on n'ait auparavant préparé le malade. Le tems le plus propre pour cette opération est le printems & l'automne. En second lieu, le Chirurgien doit choisir un jour clair & serein, & préferer la matinée à toute autre partie du jour. Ce n'est pas que l'après-midi ne convienne, & ne soit même quelquefois préférable, surtout quand on a à faire à des malades d'un tempérament timide qui sont moins sujets à tomber en foiblesse après avoir mangé que quand ils sont à jeun; ce qui est un accident qu'on ne sauroit prévenir avec trop de soin, puisqu'il suffit pour faire échouer l'opération.

Plus l'appartement est éclairé, plus il est propre pour operer, pourvu qu'il ne soit point trop exposé à l'ardeur du soleil : car une lumiere trop forte venant à frapper l'œil immédiatement, fait rétrécir la prunelle, ce qui empêche le Chirurgien de discerner son aiguille, ou les autres corps qui peuvent se rencontrer dans cet organe. A l'égard de la préparation du malade, il doit non-seulement observer le régime le plus exact pendant les jours qui précédent l'opération ; mais il est bon encore de le purger & de le saigner, pour prévénir l'inflammation, les douleurs, & peut-être la suppuration & la perte de l'œil, qui a été quelquefois la suite de l'opération. Le jour destiné pour la faire étant venu, on donnera un lavement au malade, à moins qu'il n'ait le ventre aussi libre qu'il doit l'être. Enfin, pour empêcher qu'il ne tombe en foiblesse durant l'opération, ce qui jetteroit le Chirurgien dans des difficultés insurmontables, il sera à propos, supposé qu'on ait choisi l'après-midi, de lui faire prendre quelque nourriture, ou du moins quelque bouillon ou quelque liqueur fortifiante avant de commencer l'opération. Mais rien n'est plus efficace pour prévénir ou pour dissiper les fâcheux symptomes qu'elle peut occasionner, que de lui procurer par le moyen de quelque émulsion anodyne un sommeil tranquile & agréable, qui rende au corps ses forces, & à l'esprit sa premiere tranquilité, & empêche la *cataracte* de remonter de nouveau.

Le Chirurgien ne doit jamais entreprendre l'opération dont nous parlons, sans avoir avec lui deux aides au moins, dont l'un assujettira la tête du malade, comme on le voit par la *Planche I. figure* 1. *A*, & l'autre lui donnera l'aiguille & toutes les autres choses nécessaires pour operer avec succès. Il doit surtout se munir d'une aiguille convenable, que quelques-uns manient à l'aide de ce qu'ils appellent un *Speculum oculi.* (Voyez *Pl. I. fig.* 15. & 16.)

Il y a différentes aiguilles propres pour abbattre la *cataracte* : mais les plus en usage sont celles que l'on voit représentées *Pl. I. fig.* 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10 & 11. Les meilleures, selon moi, sont celles qui sont marquées par les chiffres 5, 6 & 10. Leur pointe a quelque largeur, & la figure d'une lauge ou d'un grain d'orge. Celle surtout qui est marquée 6, a une rainure à son extrémité qui la rend plus propre pour abbattre la *cataracte*, que les autres dont la pointe est plus fine ou plus mousse ; car lorsque la pointe est trop fine, comme l'est celle des aiguilles marquées 2 & 4, *A*, *fig.* 4, elle déchire aisément la *cataracte* ; & quand elle est trop émoussée, comme l'est celle de l'aiguille marquée 8, elle ne perce l'œil qu'avec beaucoup de difficulté. Il n'est donc pas surprenant que quelques Chirurgiens conseillent l'usage de deux différentes aiguilles dans la même opération, dont l'une qui est extremement pointue (*figure* 7 & 9) sert à percer le corps de l'œil ; & l'autre qui a sa pointe émoussée (*fig.* 8.) pour abattre la *cataracte.* Mais il est plus aisé d'indiquer l'usage de ces deux aiguilles, que de s'en servir sans offenser l'œil. Quoiqu'il en soit, il faut avoir soin de frotter l'aiguille sur un morceau de drap ou de peau pour la rendre la plus unie qu'il est possible, de peur que s'il y restoit quelque inégalité, elle ne perçât l'œil qu'avec peine, ou ne déchirât ses tuniques. M. Freytage recommande fort l'usage de certaines aiguilles crochues qu'il prétend extremement propres pour tirer hors de l'œil les *cataractes* membraneuses : mais si cela est, il a eu tort de ne point nous en donner la figure.

Pour que rien ne puisse retarder le pansement de l'œil après l'opération, le Chirurgien aura soin de préparer auparavant tout ce qui est nécessaire pour cet effet. Il doit se munir (1) de quelque collyre rafraîchissant, préparé avec l'eau de plantain ou de bluet dans laquelle on battra un blanc d'œuf ; on pourra y ajouter si l'on veut quelque peu d'alun, ou de tuthie préparée, ou de safran ou de camphre. D'autres ne se servent d'autre chose que d'esprit de vin. M. de Saint Yves recommande sur toutes choses une liqueur composée de dix parties d'eau tiede sur une d'esprit de vin. (2) On aura à la main une compresse souple, de largeur suffisante pour couvrir entierement l'œil. (3) Une bande d'environ neuf piés de long sur deux pouces de large, ou un mouchoir plié en triangle, pour bander les yeux au malade après l'opération. (5) Enfin, on se pourvoiera d'eau de la Reine d'Hongrie, de vinaigre ou de quelqu'autre liqueur forte, pour faire revenir le malade de sa foiblesse, s'il venoit, comme il arrive quelquefois, à s'évanouir durant l'opération ou aussi-tôt après.

Il ne s'agit plus maintenant que de placer le malade dans une posture convenable. Pour cet effet on le fera asseoir le visage presque tourné vers le jour sur un siége plus bas qu'à l'ordinaire, comme on le voit représenté *Pl. I. Fig.* 1. *E*, & face à face du Chirurgien *C*, qui doit être assis sur un siége un peu plus haut que l'autre, *D.* On mettra une compresse ou un bandeau sur l'œil sain du malade, de peur que s'il le remuoit, il ne mît l'autre en mouvement & ne l'exposât à être blessé dans l'opération. On aura soin de l'avertir aussi en cas qu'il vînt à recouvrer la vue pendant l'opération, comme cela est quelquefois arrivé, de ne point se laisser emporter à la joie ni faire des exclamations, qui bien que naturelles dans ces circonstances, le mettroient en danger de perdre la vue pour toujours, le moindre mouvement qu'il fît. Pour que le Chirurgien opere plus commodément, il est bon que le malade soit assis de maniere qu'il puisse appuyer ses mains sur les genoux de l'Opérateur & passer ses jambes entre les siennes. Quelquefois lorsqu'on connoît l'impatience du malade, on lui fait tenir les jambes par un Aide, pour qu'il ne puisse se lever que quand on le lui permet. Derriere lui, comme nous l'avons déja dit, doit être un Aide qui lui soutiendra la tête contre son estomac, en la tenant de la main gauche par le front, & de l'autre par le menton ; car le moindre mouvement l'exposeroit à perdre la vue pour toujours, comme l'expérience ne l'a que trop fait voir.

Tout étant ainsi disposé, on ordonnera au malade d'ouvrir l'œil autant qu'il est possible, & de le tourner vers le nez, pour qu'il y ait un plus grand espace du côté du petit angle. Le Chirurgien écartera ensuite avec le doigt indicateur & le pouce de la main gauche, supposé qu'il opere sur l'œil gauche, les paupieres l'une de l'autre, (voyez *Fig.* 1. & 14.) & tiendra par ce moyen l'œil malade aussi fixe & aussi immobile qu'il lui sera possible. Quelques-uns recommandent le *speculum oculi* (*Fig.* 15. ou 16.) ou tel autre instrument semblable pour cet effet : mais je trouve cet expédient plus propre à retarder qu'à hâter l'opération. Je laisse cependant à ceux qui sont accoutumés à s'en servir ou qui s'en promettent quelque secours, la liberté d'en faire tel usage qu'ils jugeront à propos. Le Chirurgien prendra ensuite l'aiguille ou instrument de la main droite, & la tiendra comme l'on tient ordinairement une plume à écrire. (Voyez *Planche I. Figure* 1. & 14.) Il appuiera en même tems les deux autres doigts sur la joue du malade, pour que la main soit plus ferme & plus assurée. Cette précaution prise, il plongera l'aiguille dans le corps de l'œil, dans le milieu à peu près de la distance qui est entre la cornée & le petit angle, (voyez *Fig.* 14. *A.*) & la dirigera en droite ligne à travers ses tuniques, vis-à-vis le milieu de la *cataracte* pour ne point offenser les vaisseaux.

Lorsque l'aiguille aura pénétré dans l'œil, ce que l'on connoît parce qu'elle ne rencontre plus de résistance, on l'inclinera vers la *cataracte* ; (voyez *Pl. I. Fig.* 14. *B.*) & dès qu'on aura atteint avec sa pointe son sommet, on l'abaissera doucement jusqu'au bas de la prunelle, soit que ce soit une membrane non-naturelle ou une opacité de l'humeur crystalline ; car nous n'avons jusqu'à présent aucunes marques certaines qui puissent servir à nous les faire distinguer l'une de l'autre, si on excepte celles que l'on trouve dans les observations de

M. de Saint Yves. Si la *cataracte* descend avec l'aiguille dès le premier coup, comme elle fait quelquefois lorsqu'elle est mûre & endurcie, il est bon de la tenir sujette pendant un petit espace de tems, pour lui donner le tems de se fixer au-dessous de la prunelle; que si elle y demeure l'opération est faite, & on doit retirer l'aiguille en droite ligne comme elle y est entrée: mais si elle remonte aussi-tôt qu'elle est lâchée, comme cela arrive très-souvent, il faudra l'abattre derechef avec la même aiguille, la comprimer plus fort & l'assujettir un peu plus long-tems pour qu'elle ne se releve plus.

M. Freytage conseille dans ce cas d'introduire dans l'œil une aiguille crochue avec laquelle on saisit & on retire la *cataracte*, qui est ordinairement suivant lui, une pellicule, ainsi qu'il dit l'avoir souvent vu pratiquer à son pere. Mais comme il ne décrit ni l'aiguille dont il parle, ni la maniere de s'en servir, & qu'il est à craindre qu'en retirant cet instrument après qu'il a saisi la pellicule, on ne déchire les tuniques de l'œil, la rétine, la choroïde & la sclérotide, car je ne vois rien qui puisse empêcher cet accident, je ne saurois encore déférer à son avis.

Lorsque la *cataracte* est fort adhérente, il est souvent difficile de la détacher & de l'abattre entierement. Dans ce cas il faut la fendre avec l'aiguille en plusieurs parties, & les abattre l'une après l'autre avec le même instrument. Cette méthode a lieu quand la *cataracte* se fend en plusieurs pieces, ou d'elle-même, ou par quelque accident durant les efforts que l'on fait pour l'abattre. Celse, Guillemeau, Paré, Barbet & Brisseau, & plusieurs autres, rapportent des exemples de malades qui ont recouvré la vue par ce moyen, & j'ai moi-même en deux fois occasion d'observer la même chose. Si la *cataracte* étoit si fort adhérente à l'uvée, qu'il fût impossible de l'en détacher, il feroit à propos de la percer dans le milieu, pour donner passage aux rayons lumineux, & rétablir par-là en quelque sorte la vue du malade, ce qui a quelquefois réussi. Cette méthode réussit beaucoup mieux vraissemblablement lorsque l'humeur crystalline est fort mince; car je vis il y a quelque tems un sujet dans lequel elle avoit si fort diminué que son épaisseur excédoit à peine celle d'un ongle, outre qu'elle tenoit fortement à l'uvée. Dans les cas où la *cataracte* est encore trop molle, Brisseau croit qu'il vaut mieux différer l'opération jusqu'à ce qu'elle ait acquis une maturité suffisante, que d'aveugler entierement le malade en se hâtant de la faire trop-tôt. Lorsque la *cataracte* s'est formée dans l'œil droit le Chirurgien doit suivre la même méthode dans l'opération, en observant de saisir l'œil de la main droite, & l'aiguille de la gauche, & l'abattre de la maniere qu'on a dit ci-devant; car le voisinage du nez fait qu'on ne sauroit opérer commodément de la main droite. Un de mes amis m'a fait voir une aiguille avec laquelle il prétend qu'on peut opérer de la main droite sur l'œil droit dans le grand angle, quand on n'est pas accoutumé à se servir de la main gauche. L'invention de cette aiguille m'a paru si ingénieuse, que j'ai jugé à propos de la représenter dans la *Planc. I. Fig. 17. A* représente l'aiguille, *B* son manche, & *C* l'inflexion qu'elle doit avoir pour s'accommoder à la figure du nez. Lorsque la *cataracte* est également mûre dans les deux yeux, il faut après l'avoir abattue d'un côté, & avoir pansé l'œil, l'abattre de l'autre, & procéder de la même maniere. Mais lorsque l'opération qu'on a faite sur un œil a duré trop long-tems, il faut attendre pour opérer sur l'autre que les symptomes que la premiere opération a occasionnés soient dissipés, de peur de trop tourmenter le malade ou de le faire tomber en défaillance.

Après avoir enseigné la maniere dont il faut s'y prendre pour faire l'opération de la *cataracte*, il ne me reste plus qu'à dire en peu de mots ce qu'il faut faire après. C'est la coutume ordinaire de quelques Oculistes & des Charlatans, après qu'ils ont retiré l'instrument de l'œil, de montrer au malade deux de leurs doigts étendus, ou deux verres dans l'un desquels il y a de l'eau & dans l'autre du vin rouge ou de la biere, & de leur demander quel est l'objet qu'ils voyent & de quelle couleur il est. Lorsqu'il répond pertinemment aux questions qu'on lui fait, & qu'il distingue les objets qu'on lui présente, ils concluent que l'opération est bien faite. Mais cet essai est non-seulement hors de place, mais encore très-préjudiciable au maladie, puisque l'exercice que l'œil malade est obligé de faire ne manque presque jamais de faire remonter la *cataracte*. Il est donc beaucoup plus à propos aussi-tôt après l'opération, de mettre sur l'œil une compresse trempée dans quelqu'un des collyres dont nous avons parlé, & de l'assurer avec un bandage ou un bandeau, pour empêcher que la lumiere ne frappe l'œil avec trop de force. Il faut dans ce cas que le bandeau couvre les deux yeux, quoique l'opération n'ait été faite que sur un, de peur que le mouvement de celui qui est sain ne mette en mouvement ou n'incommode celui qui est malade. Car lorsque cela arrive, il est à craindre que la *cataracte* ne remonte de nouveau, que l'inflammation n'augmente, ou qu'il ne survienne quelqu'autre symptome fâcheux.

Ces précautions prises, on mettra le malade dans son lit, où il demeurera couché sur le dos pendant huit jours, la tête médiocrement haute. Il ne faut pas qu'il parle, qu'il éternue, qu'il tousse, qu'il rie, ni qu'il prenne de la nourriture solide, jusqu'à ce qu'on soit assuré que la *cataracte* est entierement fixée dans la partie inférieure de l'œil; de peur que le moindre mouvement de tête ne la fasse remonter, ou tomber une fluxion sur l'œil. Il est bon d'observer qu'il n'y a point de Chirurgien quelque habile & quelque expérimenté qu'il soit, qui puisse assurer avec certitude que la *cataracte* ne remontera plus après qu'on l'a une fois abbattue; la seule chose dont il peut flater le malade est de lui faire espérer qu'en cas que ce malheur lui arrive, on pourra la lui abbattre de nouveau, & lui rendre la vue par ce moyen. Le fameux Antoine Maître Jean dans son Livre *de Morbis oculorum, cap. de Cataracta*, nous apprend qu'ayant fait l'opération à un homme en automne, la *cataracte* remonta; mais qu'il l'abbattit de nouveau le printems suivant avec beaucoup de succès. Ce même Auteur rapporte qu'on a vu des malades dans lesquels la *cataracte* est remontée après avoir été abattue, mais qu'elle est redescendue d'elle-même peu de tems après; & je me souviens d'avoir été témoin moi-même d'un pareil accident. Mais Freytage dans sa *Dissertat. de Cataracta*, assure que son pere la tiroit hors de l'œil, au moyen d'une aiguille crochue.

Il est à propos pour prévenir l'inflammation, de saigner le malade quelques heures après l'opération, & de lui tirer autant de sang que ses forces peuvent le permettre. Mais de peut qu'une saignée trop forte ne l'incommode, ou qu'il ne survienne une inflammation, si elle n'étoit pas assez copieuse, il est nécessaire, comme on le pratique dans les autres inflammations violentes, de la réitérer en différens tems. On ne doit point négliger dans cette occasion les collyres que nous avons recommandés ci-dessus, ni les remedes internes que les Medecins habiles prescrivent dans ces sortes de cas. J'ai souvent vu des malades saisis d'un vomissement une heure ou deux après l'opération, & quelquefois la nuit suivante. Freytage dans sa *Dissert. de Cataracta*, dit avoir eu occasion d'observer la même chose. Ce symptome n'est causé, selon moi, que par une certaine irritation des nerfs, & cesse pour l'ordinaire de lui-même aussi-tôt après. Il est étonnant qu'il y ait si peu de Chirurgiens qui fassent attention à ce phénomene, puisqu'il est pour l'ordinaire un mauvais prognostic; car les efforts que le malade est obligé de faire pour vomir, font presque toujours remonter la *cataracte*. On a coutume pour l'ordinaire de donner sur le soir au malade une émulsion narcotique, pour lui tranquiliser le sang & le faire dormir; car il est à craindre que l'inquiétude & l'agitation, compagnes ordi-

naires de l'infomnie, ne faffent remonter la *cataracte*, quand on néglige cette fage précaution. A l'égard du régime, il doit être le même que pour les autres plaies & inflammations dangereufes; l'inflammation dans ces fortes de cas étant prefque toujours accompagnée d'un très-grand danger. Suppofé que le malade foit conftipé, on lui donnera un clyftere émollient pour évacuer les matieres excrémentitielles qui l'incommodent, fans abbattre les efprits, ni lui caufer des efforts violens & contre nature. On ne doit point fouffrir non plus qu'il forte du lit pour aller fatisfaire à fes befoins, & on doit mettre à fa portée les vaiffeaux néceffaires pour cet effet; car moins la tête eft en repos, & plus il eft à craindre que la *cataracte* ne remonte une feconde fois.

Voici ce qu'il faut obferver au fujet du panfement.

Sur le foir du jour qu'on a fait l'opération, on relâchera le bandage le plus doucement qu'il fera poffible, & l'on remettra fur l'œil une nouvelle compreffe trempée dans le collyre dont il eft fait mention ci-deffus, que l'on affurera comme auparavant. Le lendemain on renouvellera l'appareil tout au moins deux fois, c'eft-à-dire, le matin & le foir. On peut même le renouveller trois ou quatre fois par jour, lorfque la chaleur eft extremement grande, parce que les compreffes fe fechent auffi-tôt. Deux chofes font furtout néceffaires toutes les fois qu'on change l'appareil. La premiere, eft d'examiner avec foin s'il n'y a point d'inflammation, & de prendre garde que le trop grand jour n'incommode le malade. Si l'œil eft en bon état, ou qu'il n'y ait qu'une légere inflammation, on fuivra la même méthode à l'égard du panfement pendant huit jours; car il eft rare qu'il furvienne une inflammation après ce tems-là. Il convient pour lors de donner un peu plus de jour à l'appartement, pourvu qu'on ait la précaution de tenir les rideaux du lit du malade fermés, & de lui garantir l'œil par le moyen d'un morceau de taffetas noir ou verd. Si tout continue dans le même état, le malade pourra au bout de dix jours fe hasarder à quitter le lit & fe promener dans fa chambre, pourvu que les rideaux des fenêtres foient tirés, & qu'il ait devant fes yeux le taffetas dont nous avons parlé. Que s'il ne furvient aucun accident fâcheux, la cure fera bientôt complete, & le malade en état de reprendre fon premier genre de vie, autrement il fe tiendra en repos dans fa chambre jufqu'à ce que les fymptomes qui l'y retiennent foient diffipés.

Pour que le Chirurgien foit plus en état de remédier aux accidens qui furviennent quelquefois après l'opération: je vais examiner ici ceux qui font les plus ordinaires. Premierement, s'il arrivoit durant l'opération que quelque vaiffeau vînt à fe rompre & laiffât échapper du fang dans l'œil qui obfcurcît l'humeur aqueufe; il faudroit la hâter le plus qu'il feroit poffible, pour ne point donner le tems au fang de fortir en plus grande quantité; & appliquer fur l'œil le collyre dont nous avons parlé ci-deffus, lequel eft très-propre à remettre l'humeur aqueufe dans fon premier état, comme de fameux Chirurgiens l'ont éprouvé. Le danger eft beaucoup plus grand lorfque le fang vient à fe mêler avec l'humeur aqueufe; puifqu'il eft à craindre dans ce cas qu'un hypopyon (qui eft un amas de pus fous la cornée) ou quelque autre maladie, n'aveugle entierement le malade. Lorfque ce malheur arrive, il eft à propos de faire une faignée copieufe au malade, & d'appliquer chandement fur l'œil affecté des fachets remplis de fauge, de romarin, d'hyfope & de fenouil, qu'on aura fait bouillir dans du vin. Ces remedes font d'une efficacité finguliere, excepté dans les cas où la maladie eft entierement défefpérée. Secondement, lorfque durant l'opération, l'humeur aqueufe vient à s'écouler, ce qui caufe l'affaiffement de la cornée, on ne doit pas trop s'en mettre en peine, puifque l'humeur revient pour l'ordinaire en peu de jours, & fait reprendre à l'œil fa premiere forme. Troifiemement, lorfqu'il furvient une inflammation après l'opération, on ne doit rien négliger pour la diffiper. Quand elle n'eft que légere, les remedes dont avons parlé ci-deffus, fuffifent pour cet effet; autrement il faut de plus que le malade boive beaucoup d'eau, & lui tirer de tems en tems du fang du bras, du pié ou de la jugulaire; & lui oindre fouvent les tempes avec de l'efprit de vin camphré. Les lavemens, les véficatoires & les remedes internes que l'on prefcrit contre les inflammations, ne font point à négliger dans de pareilles circonftances, pourvu qu'on fache les employer à propos.

Il eft vifible, je crois, par ce que viens de dire, que ma doctrine qui fixe le fiége le plus ordinaire de la *cataracte* dans l'humeur cryftalline, eft d'un ufage plus étendu, non-feulement par rapport aux diagnoftics, aux prognoftics & à la cure, mais encore par rapport à la conftruction & l'ufage des inftrumens qui fervent à l'abbattre. Car dès qu'on s'eft apperçu que la *cataracte* vient le plus fouvent de l'opacité de l'humeur cryftalline, & rarement de la formation d'une tunique contre nature; Briffeau a fort bien remarqué, que les meilleures aiguilles pour cette opération, font celles dont la pointe eft quelque peu large & crochue, comme eft celle que l'on voit repréfentée *Pl. I. fig. 6.* lettre *C.* Car il eft prefque impoffible en fe fervant des petites aiguilles d'or, d'argent, d'acier, ou de fer, qui étoient autrefois en ufage, de pouvoir abaiffer le cryftallin qui eft altéré, ou telle autre matiere nuifible qui offufque la vue, fans les déchirer ou les divifer. L'aiguille que Briffeau a inventée depuis peu, *fig. 6.* eft non-feulement plus large & plus crochue que les autres, mais encore plus pointue & plus tranchante, pour qu'elle puiffe pénétrer plus aifément dans l'œil. Son manche *A B* qui eft de figure octogone, a un de fes côtés *E, E*, marqué par des lignes ou telle autre chofe femblable, pour pouvoir diftinguer pendant l'opération la partie crochue de l'aiguille de l'autre; car par ce moyen il eft aifé de connoître fi c'eft la partie platte ou tranchante de l'inftrument qui touche la *cataracte*; & par le fecours de la petite élevation *D*, de combien il pénetre dans l'œil.

Quelques Chirurgiens s'imaginant que la principale caufe de la *cataracte* eft une certaine membrane contre nature qui fe forme dans l'œil, fe font fervis des inftrumens qu'ils ont cru propres pour extraire cette *cataracte* membraneufe par l'ouverture que l'aiguille a faite, afin d'empêcher qu'étant une fois abbatue elle ne revienne, comme il n'arrive que trop fouvent. La premiere efpece d'inftrument dont ils fe fervent, eft un petit tuyau ou aiguille creufe qu'ils appliquent fur l'œil, & par le moyen de laquelle ils tâchent en fuçant d'attirer la tunique étrangere qui s'y eft formée. La feconde eft une aiguille particuliere faite en forme de pincettes fort minces, dont on peut voir la figure à la *Planche I. du premier Vol. fig.* 28. 29. 30. & l'explication au mot *Acus*. Les inftrumens de la troifieme efpece, font les aiguilles crochues de Freytage, & les petits crochets que l'on introduit dans l'œil à travers une fonde creufe, pour faifir & enlever la *cataracte.* Mais j'ai affez fait voir l'inutilité de ces inftrumens, tout ingénieux qu'ils foient, non-feulement en détruifant l'opinion de ceux qui attribuent la caufe de la *cataracte* à la production d'une membrane, mais encore en rapportant le témoignage des plus fameux Chirurgiens, qui déclarent unanimement que les opérations faites de cette maniere ne réuffiffent jamais. Jufqu'à tant que Freytage ait décrit plus exactement fa méthode, donné la figure des aiguilles dont il fe fert, & fait voir comment on peut empêcher que l'œil ne foit déchiré, je croirai toujours que la vérité a eu moins de force fur lui, que le caprice de fon imagination.

S'il arrivoit que la *cataracte* tombât à travers la prunelle, ce qui eft affez fréquent, il faudroit dans ce cas faire une incifion dans la partie inférieure de la cornée, &

introduire par-là un petit crochet ou une sonde convenable, pour enlever la *cataracte* qui est comme prête à tomber sur la cornée.

Taylor, dans le onzieme chapitre de son Traité de la *cataracte* & du glaucome, donne une nouvelle méthode d'abattre la *cataracte* avec l'aiguille. La voici. Il place le malade à la maniere ordinaire; & après s'être assuré de l'œil affecté par le moyen du *speculum oculi*, il fait avec un bistouri ou une lancette, une incision longitudinale dans le corps de l'œil, demi ligne plus bas que l'endroit où l'on plonge ordinairement l'aiguille. Il introduit ensuite dans l'œil une petite aiguille plano-convexe, dont il tourne le côté convexe vers la partie inférieure de l'humeur crystalline. Après quoi il éleve doucement la pointe de l'aiguille, jusqu'à ce qu'il sente une foible résistance de la part de l'humeur crystalline qui est dessus, & qu'il l'apperçoive à travers la prunelle. Quand il est assuré que la pointe de l'aiguille est immédiatement sous la capsule de l'humeur crystalline, il la plonge jusqu'au fond en l'abbaissant pour séparer l'humeur vitrée, & préparer une place à l'humeur crystalline qu'il doit abaisser. Il retire ensuite environ deux lignes de l'aiguille, & l'introduit dans la partie inférieure de la tunique de l'humeur crystalline, dont il observe avec soin la situation. Il divise, dis-je, cette partie de la tunique avec l'aiguille sans offenser le ligament ciliaire, pour pouvoir abaisser ensuite par cette ouverture l'humeur crystalline. Il tâche, ainsi qu'il nous l'apprend, par ce mouvement ou action de l'aiguille, d'augmenter en même-tems l'espace qui doit recevoir l'humeur crystalline; & pour l'abattre & la déprimer totalement, il retire environ trois lignes de l'aiguille, pour que l'humeur crystalline qui se trouve dégagée de sa tunique, puisse tomber comme d'elle-même par l'ouverture qu'on a faite au-dessous dans l'espace qu'on lui a préparé. Après quoi il retire son aiguille le plus doucement qu'il lui est possible. Il assure que par ce moyen l'uvée ni le ligament ciliaire ne sont point offensés, mais restent dans leur état naturel. Cette circonstance n'est pas d'une petite importance, puisqu'en suivant la méthode ordinaire on déchire souvent ce ligament. Quoique le détail que cet Auteur donne de cette opération soit beaucoup plus circonstancié, je crois cependant en avoir tiré tout ce qu'il y a de plus important & de plus nécessaire pour l'instruction d'un Oculiste: mais il contient d'autres circonstances si superflues, qu'il y a peu de personnes en état d'en profiter; & l'Auteur lui-même seroit fort embarrassé d'en faire usage dans la pratique, tant elles sont difficiles à observer. C'est à cela peut-être que l'on doit attribuer les symptomes facheux, les douleurs cruelles, les inflammations violentes, les abscès de l'œil qui sont inséparables de sa maniere d'opérer, sans que le malade recouvre pour cela l'usage de la vue. Mais c'est au tems & à l'expérience à faire connoître les avantages & les désavantages de cette méthode, aussi-bien que des autres choses de même nature. *Le jeune Heister a publié le cas d'un Habitant d'Amsterdam, à qui Taylor fit l'opération de la* cataracte *avec un très-mauvais succès.*

Il nous apprend dans deux chapitres différens la maniere d'abbattre la *cataracte* branlante, ou l'humeur crystalline devenue opaque & flotant derriere la prunelle; car cette opération demande une méthode tout-à-fait différente.

Voici en abrégé le contenu de ces deux chapitres.

Il plonge son aiguille dans l'œil du malade de la maniere que nous avons dit ci-dessus, & dirige sa pointe vers la partie antérieure & supérieure de l'humeur crystalline vitiée qu'il enleve avec la surface plane de l'aiguille, & abaisse jusqu'au bas de l'humeur vitrée, en prenant garde en même-tems de ne point offenser le ligament ciliaire.

Il soutient que dans quelques especes de *cataractes* qu'il appelle *fausses*, non-seulement l'humeur crystalline, mais encore sa tunique, deviennent opaques & se gâtent; & après avoir abbattu l'humeur crystalline, il enseigne fort au long dans deux chapitres la maniere dont il sépare sa tunique du ligament ciliaire, pour l'abbattre ensuite à son tour. Il donne dans deux autres chapitres un détail de l'opération du glaucome, & attache à ce mot une idée extraordinaire & tout-à-fait nouvelle; car il entend par-là une opacité & une augmentation si considérable de l'humeur crystalline, qu'elle s'étend avec son enveloppe jusqu'aux bords de la prunelle. Il dit que dans ce cas on doit tenter la cure de la maniere à peu près que nous avons dit. Mais comme les Anciens ont distingué le glaucome de la *cataracte* par la profondeur de sa situation dans l'œil, & par son éloignement de la prunelle, on ne sauroit admettre la signification que Taylor donne de ce mot, puisqu'il ne nous convient point d'attacher aux mots anciens de nouvelles idées. Je serois plutôt d'avis de mettre la maladie à laquelle il donne le nom de glaucome au nombre des *cataractes*, à cause de sa proximité de la prunelle.

Il est bon encore d'observer que l'on peut quelquefois extraire les *cataractes* qui sont descendues d'elles-mêmes dans la chambre antérieure par une incision dans la cornée. J'ai appris par un ami que j'ai en Angleterre, que Taylor se vante de pouvoir extraire une *cataracte*, quand même elle seroit logée derriere l'uvée, par le moyen d'une incision qu'il fait à la cornée. Mais je n'ai pu savoir encore s'il est en état de s'acquitter d'une si magnifique promesse. Heister.

Je vais terminer ce qui concerne cette opération par ce que M. Sharp en a dit dans ses Ouvrages.

Ayant placé le malade dans une lumiere convenable, & sur une chaise proportionnée à la hauteur de celle où vous devez vous asseoir; vous mettrez deux ou trois oreillers derriere son dos, afin que son corps avançant, sa tête soit plus près de vous. Un Aide placé derriere lui la tiendra appuyée sur son estomac, vous lui couvrirez l'œil sain pour l'empêcher de se mouvoir; & l'Aide s'assurant de la paupiere supérieure, vous lui baisserez celle de dessous pour plonger l'aiguille à travers la tunique conjonctive, un peu moins d'un dixieme de pouce au-dessous de la cornée, vis-à-vis le milieu de la prunelle, dans la chambre postérieure, afin d'abaisser la *cataracte* avec le côté plat de votre instrument. Supposé qu'elle remonte de nouveau, quoiqu'avec moins de ressort, vous l'abbaisserez de nouveau jusqu'à ce qu'elle se fixe. Si elle est membraneuse, après que le fluide aura sorti, il faut la diviser & abbattre ses parties l'une après l'autre: mais si elle est tout-à-fait fluide ou extremement élastique, il faut renoncer à l'opération, de peur de causer une inflammation dangereuse dans cette partie.

S'il falloit abbattre la *cataracte* de l'œil droit, & que le Chirurgien ne se servît point de sa main gauche avec autant de dextérité que de la droite, il pourroit dans ce cas, en se plaçant derriere le malade, faire usage de cette derniere.

Je n'ai point parlé du *speculum oculi*, dont on ne sauroit cependant se passer, à moins que le malade ne veuille se déterminer à tenir son œil fixe, à cause que l'œil venant à se vuider par la sortie de l'humeur aqueuse, on abat beaucoup mieux la *cataracte* que lorsqu'il est gêné par l'instrument.

Quant à la méthode de traiter l'inflammation quand il en survient, ce qui est assez rare, je ne saurois rien conseiller de nouveau, sinon de s'abstenir des collyres qui sont chargés de poudres; car les parties les plus subtiles venant à se dissiper, il ne reste dans l'œil qu'une substance graveleuse qui ne peut manquer d'être extremement nuisible. La saignée & les autres remedes généraux sont absolument nécessaires. L'usage des topiques ra-

fraîchissans est beaucoup moins incommode à l'œil: mais cela n'empêche point qu'il ne survienne quelquefois une dangereuse ophthalmie, qui jointe à l'incertitude de l'opération ont empêché plusieurs Chirurgiens de la tenter; & s'ils s'y sont résolus, ce n'est qu'après avoir étudié & connu la nature de la maladie. Mais je ne doute point qne cette opération ne devienne plus en usage lorsqu'on la verra pratiquée par des habiles gens; car c'est moins sa difficulté que l'abus qu'on en fait qui lui a fait perdre son crédit. Sharp.

Je dois avertir le Lecteur que l'on a représenté deux fois les aiguilles dont on se sert pour abatre la *cataracte*; l'une dans la *Planche premiere du premier Vol.* & l'autre dans la *Planche premiere du troisieme.* Voyez l'explication de ces aiguilles au mot *Acus.*

CATÁRIA, *Herbe aux Chats.*

Voici ses caracteres.

Elle pousse une seule tige extrêmement branchue des deux côtés. Le casque ou crête de la fleur est droit, arrondi & découpé en deux levres, dont l'inférieure est divisée en trois segmens; celui du milieu est creux, large & finement dentelé tout autour; les deux autres ressemblent à des aîles & embrassent l'ouverture que forment les levres.

1. *Nepeta, mentha cataria*, Offic. *Nepeta major vulgaris*, Park. Theat. 38. Raii Synop. 3. 237. *Nepeta*, Rivin. Irr. Mon. Dill. Cat. Giss. 126. Buxb. 233. Rupp. Flor. Jen. 191. *Mentha cataria*, J. B. 3. 225. Raii Hist. 1. 548. *Mentha cataria sive nepeta*, Chab. 415. *Mentha cataria vulgaris & major*, C. B. Pin. 228. Hist. Oxon. 3. 414. *Mentha felina sive cataria*, Ger. 554. Emac. 682. Mer. Pin. 77. *Mentha felina, vel cataria*, Merc. Bot. 1. 50. Phyt. Brit. 74. *Cataria major vulgaris*, Tourn. Inst. 202. Elem. Bot. 171. Boerh. Ind. A. 174. Dale.

L'*herbe aux chats* pousse des tiges quarrées, velues, hautes & branchues, des nœuds desquelles sortent deux grandes feuilles souples semblables à celles de la grande ortie, blanchâtres & velues par-dessous, vertes par-dessus & portées par des queues fort longues.

Ses fleurs naissent aux sommités des branches, elles sont blanches, disposées en maniere d'épis, en gueule & découpées en deux levres, dont celle de dessus est divisée en deux, & celle de dessous en rrois segmens. Elles sont portées sur un calyce fait en cornet & à cinq pointes dans lequel la semence est enfermée. Sa racine est blanche, ligneuse & divisée en plusieurs branches. Elle croît au bord des sentiers & parmi les haies & fleurit en été. Elle est d'une odeur forte, qui tient de la mente & du pouliot. On l'appelle *herbe aux chats*, parce que ces animaux l'aiment beaucoup, surtout quand elle est un peu fanée; car pour lors ils se roulent dessus & la mangent avec beaucoup de plaisir. Elle est composée de particules chaudes & atténuantes, comme le pouliot, & sert comme lui à lever les obstructions de l'utérus, à guérir les pâles couleurs & à appaiser les accès & les vapeurs hystériques. Elle hâte l'accouchement & la sortie de l'arriere-faix, & quelques Auteurs la recommandent contre la stérilité. Miller, *Bot. Off.*

L'*herbe aux chats* est aromatique, acre, amere & ne rougit point le papier bleu, ce qui fait connoître qu'elle contient un sel volatil aromatique huileux, dans lequel la partie urineuse domine, de même que dans le sel volatil huileux artificiel. Cette plante est fort apéritive, propre à provoquer les regles, & guérir les vapeurs, étant prise en forme de thé ou en infusion dans du vin. Tabernæmontanus dit que l'*herbe aux chats* bouillie dans de l'eau & du miel, guérit la jaunisse & la toux violente. On l'emploie pour l'ordinaire dans les bains des piés pour les pâles-couleurs. Tournefort, *Hist. des Plantes.*

Boerhaave compte encore sept especes d'*herbe aux chats.*

2. *Cataria, quæ nepeta, minor, folio melissæ Turcicæ*, H. C. b.
3. *Cataria, angustifolia, major*, T. 202.
4. *Cataria, angustifolia, major, flore cæruleo-purpurascente.*
5. *Cataria, Lusitanica, erecta, folio betonicæ, tuberosa radice*, T. 202.
6. *Cataria, Lusitanica, erecta, folio betonicæ, tuberosa radice, flore albo*, Ind. 70. b. H.
7. *Cataria, quod horminum, spicatum, flore & odore lavendulæ*, Bocc. Rar. 39. Vaill. b.
8. *Cataria minor, vulgaris*, T. 202. Boerhaave, *Index alter Plantarum.*

CATARRHECTICUS, καταῤῥηκτικὸς, dérivé de ῥήγνυμι, *rompre*, est une épithete qu'Hippocrate donne aux substances d'une nature pénétrante & dissolvante; par exemple, au vin, à cause qu'il possede une qualité diurétique, à l'oxymel & au peplium. Hippocrate, *de Ratione Victus in Acutis.*

CATARRHEUMA, κατάῤῥευμα, de ῥέω, *je coule*, est le même que *catarrhus, catarrhe.*

CATARRHEXIS, κατάῤῥηξις, de ῥήγνυμι, *rompre*, est une éruption ou effusion copieuse & violente. Ainsi κοιλίης κατάῤῥηξις, *in Coac.* est une évacuation ou flux de ventre copieux, qui *Epid. Lib. IV. Ægr.* 25. est simplement appellé κατάῤῥηξις. Hippocrate emploie souvent le verbe καταῤῥήγνυμι, dans le même sens, en parlant du ventre, & quelquefois pour exprimer la rupture & l'effusion des tumeurs. Ce même verbe, lorsqu'on s'en sert en parlant des parties les plus humides & les plus lâches du corps, comme des veines & des mamelles, signifie tomber, s'affaiser ou devenir flasque; comme, *in Lib.* περὶ φύσ. παιδίυ, où il dit, οἵ τε μαζοὶ καὶ τ' ἄλλα μέλεα ὁκόσα ὑγρότερα καταῤῥηγνύνος τῶν γυναικῶν; « les mamelles des femmes aussi-bien que les « autres parties de leur corps les plus humides, tom« bent & deviennent flasques, » il parle de l'état dans lequel se trouve la femme après les évacuations qui suivent l'accouchement.

CATARRHOECUS, καταῤῥοικὸς, de ῥέω, *je coule*, dans Hippocrate, *Aph.* 24. *Lib. V.* signifie qui excite des fluxions; & il l'applique ici aux substances froides, telles que la neige & la glace. Il s'en sert aussi dans un sens passif en parlant des maladies que causent les fluxions.

CATARRHOPIA, καταῤῥοπίη, de ῥοπὴ, *inclination*, ou de ῥέπω, *incliner, pancher*, signifie tout ce qui va en pente ou qui tend en-bas; de même qu'*anarrhopia*, au contraire, signifie ce qui va en montant. Hippocrate emploie ces deux mots au commencement de son Traité des humeurs.

Catarrhopa Phymata, καταῤῥοπα φύματα, *Epid. Lib. VI. Sect.* 1. *Aph.* 12. « tubercules qui tendent en-bas, » sont, suivant Galien dans son Commentaire sur cet endroit ὅσα κατὰ τὴν κάτω χώραν τὴν κορυφὴν ἑαυτῶν ἴσχει τῆς ἐμπυήσιος, « des tubercules dont la pointe ou som« met par où se fait leur suppuration, est affaissé, » par opposition à τὰ ἀποξέα καὶ κορυφώδεα, « ceux dont le « sommet est pointu & fort élevé; » dans le même Aphorisme.

Catarrhopos splen, καταῤῥοπος σπλὴν, suivant l'explication de Galien, est une rate qui panche & tend en-bas, *Epidem. Lib. VI. Sect.* 2. *Aphorism.* 30. dont la partie inférieure est enflée & pendante, & pousse les visceres du bas-ventre vers les parties inférieures.

Καταῤῥοπος νόσος, *in Lib.* περὶ χυμῶν, est la rémission ou le déclin d'une maladie; son contraire est παροξυσμὸς, le paroxysme ou l'accès.

CATARRHUS, *Catarrhe*, κατάῤῥοος, κατάῤῥους, de ῥέω, *je coule*; dans l'*Aphorisme* 38. *Livre VII.* signifie une distilation ou fluxion qui tombe de la tête dans la bouche & sur la trachée-artere, & de-là sur les poumons. Galien, *Comm. II. in Prog.* dit que le *catarrhe*, κατάῤῥους

est une fluxion d'nne hnmeur crue & ténne du cerveau dans la bouche & le palais, qu'Hippocrate comprend sons le nom de κόρυζα, *coryza*. Et dans son Commentaire sur l'*Aph.* 12. *Lib. III.* il dit que les Medecins employent communément le mot κάταῤῥοι pour désigner les fluxions qui tombent de la tête par la trachée-artere sur les poumons. Quelquefois κάταῤῥες signifie toute fluxion qui tombe de la tête par les veines sur les parties inférieures, comme dans l'Aphorisme que nous venons de citer. Ces especes de fluxions, quand on a passé quinze ans, & qu'on s'expose tout-à-coup à l'ardeur du soleil ou au froid, occasionnent une apoplexie ou une paralysie dans quelqu'une des parties du corps, suivant Hippocrate, *de Aere, Locis & Aquis*; & celles-ci sont les κάταῤῥοι συντόμως ἀπόλλυντες, « les fluxions qui tuent le malade sur le champ, » dont il est parlé dans cet Aphorisme; ou qui, suivant le Livre que nous avons cité ci-dessus, causent une mort soudaine, ou une résolution du côté droit. Celse, *Lib. II. c.* 1. rend κάταῤῥοι par *distilationes*; & Cœlius Aurelianus *Tard. Pass. Lib. II. c.* 7. traduit κατάῤῥοος par *influxio*. Hippocrate, *in Coac.* parle aussi d'un καταῤῥὲς νωτιαῖος, « d'une fluxion sur la moelle épiniere; » & κατάῤῥοος φλέγματος ὀφθαλμοὶ, *Lib. II. Epid.* sont des yeux affligés de fluxions pituiteuses.

Les sinus frontaux, les grandes cavités situées dans les os maxillaires, que l'on appelle *antra bighmoriana*, toutes les cellules de l'os ethmoïde & les narines, sont tapissées d'une membrane molle & épaisse, munie d'un nombre presque infini de vaisseaux artériels, de corps ronds glanduleux & de vaisseaux excrétoires, d'où sort sans cesse une lymphe fort claire. Le gosier & la bouche sont pleins de glandes qui ont chacune leurs conduits excrétoires. La trachée-artere & ses différentes ramifications sont pareillement revêtues d'une membrane qui contient des glandes dont les conduits excrétoires s'ouvrent dans leur cavité. Lorsqu'il sort de tontes ces glandes ou de quelqu'une d'elles, une trop grande quantité d'humeur séreuse, on donne à la maladie qui en provient le nom de *catarrhe*, & plus communément celui de rhume, & celui de fievre *catarrheuse*, quand elle est accompagnée de la fievre, qui en est presque toujours inséparable.

Les anciens qui ne connoissoient point la structure glanduleuse des parties sujettes au *catarrhe*, croyoient, comme je l'ai observé ci-devant, que les humeurs tomboient de la tête sur ces parties. Les modernes ont quelquefois conservé le terme *fluxion*, quoiqu'ils n'aient point ignoré l'erreur qui lui a donné origine.

Le *catarrhe* suffoquant est une toux violente & suffocante causée par un *catarrhe* excessif, par la rupture d'une vomique dans les poumons, par un polype qui a passé du cœur dans l'artere pulmonaire, & quelquefois par la contraction spasmodique des nerfs, comme il arrive dans quelques cas hystériques.

Les remarques suivantes d'Hoffman ne sauroient mieux trouver place ailleurs qu'ici.

Quoique l'asthme convulsif & le *catarrhe* suffoquant, (*catarrhus suffocativus*) se ressemblent beaucoup à plusieurs égards, ils different cependant l'un de l'autre; car ce dernier est une espece de paralysie qui affecte les paires des nerfs qui servent à la respiration, qui attaque le malade dans le tems qu'il s'y attend le moins, & qui est accompagnée d'une grande anxiété, du ronflement & du râlement; le visage est rouge & enflé, & le malade court risque d'être suffoqué. L'asthme convulsif au contraire est plus périodique & d'une nature chronique, au lieu que le *catarrhe* suffoquant est mis avec raison au nombre des maladies aiguës. Le malade sent dans celui-ci une affluence continuelle de matiere, ce qui est un symptome qn'on ne remarque point dans l'asthme. Le *catarrhe suffoquant* abat beaucoup plus les forces que l'asthme convulsif. Le premier afflige principalement les vieillards, les malades d'un tempérament foible, & quelquefois les enfans, surtout quand on a fait rentrer mal-à-propos des éruptions exanthémateuses, la petite vérole, la rougeole, la teigne, les achores du visage, la gale & les autres maladies de la peau. Hoffman.

La paralysie des nerfs qui servent à la respiration, & qui se distribuent aux bronches, intercepte la respiratioo, & occasionne ce que nous appellons *Catarrhe suffoquant*. Ibid.

Les concrétions polypeuses qui se renferment dans l'artere pulmonaire, causent souvent un crachement de sang violent & funeste, *un catarrhe suffoquant*, un asthme convulsif, & une hydropisie de poitrine. Ibid.

On trouve ordioairement dans les sujets qui sont morts d'un asthme & d'un *catarrhe suffoquant*, des concrétions polypeuses dans les vaisseaux qui communiquent immédiatement avec le cœur & les poumons. Cela se trouve confirmé par les observations de plusieurs Auteurs célebres. Greiselius, *in Misc. nat. curios. an.* 1720. *Obs.* 74. dit que dans tous les sujets morts d'un *catarrhe suffoquant* dont il a fait la dissection, il a trouvé des corps étrangers, calleux, glutineux & visqueux dans le cœur. Ibid.

De la Fievre Catarrheuse.

La fievre que l'on distingue généralement par l'épithete de *catarrheuse*, est une des fievres lymphatiques & séreuses, dans laquelle par l'augmentation du mouvement des solides & des fluides, la sérosité devenue impure & superfine par le défaut de transpiration, s'évacue d'une maniere critique & salutaire, surtout par les organes glanduleux de la gorge, des narines, & des bronches.

Cette maladie saisit ordinairement le malade vers le soir, & commence par un frissonnement, un froid aux extrémités, surtout aux piés, par la constipation, la strangurie, une pesanteur de tête, une langueur dans tout le corps, par une envie de manger qu'on ne sauroit rassasier, la soif, la difficulté d'avaler, un picotement dans le larynx, & une chaleur dans le nez & dans la gorge. A ces symptomes succedent l'éternument, l'oppression de poitrine, des sueurs nocturnes, la vitesse & l'augmentation du pouls, une toux violente, le rhume de cerveau, (le coryza) l'ardeur du gosier, un sommeil interrompu; & sur le matin, l'éruption de la sueur, une pesanteur & un engourdissement dans tout le corps, & le dégout.

La cause immédiate de ces symptomes, est une sérosité, ou lymphe acre & caustique, logée dans les tuniques glanduleuses, laquelle y cause une inflammation, accompagnée de douleur, de tumeur & de rougeur. Cela arrive dans toute la région du nez, du palais, & du gosier, dans toute la trachée-artere & les ramifications bronchiales, dans l'œsophage même, l'estomac & les intestins; car, que toutes ces parties soieot affectées en même tems, c'est ce qui est suffisamment confirmé par l'enrouement, la toux, le crachement d'une matiere visqueuse, l'éternument, la pesanteur d'estomac, les nausées, qui sont quelquefois si violeotes qu'elles excitent le vomissement, l'ardeur que l'on sent dans les hypocondres, les tranchées, & le cours de veotre salutaire qui les accompagne.

Cette sérosité est principalement produite par le défaut de transpiration; d'où il arrive, que cette fievre commence pour l'ordioaire à régner durant les équinoxes du printems & de l'automne; car dans ces saisons, les vicissitudes considérables & les changemens de tems, du chaud au froid, du sec à l'humide, & réciproquement, affectent la surface du corps en tant de différentes manieres, qu'elles interrompent les évacuations nécessaires pour la conservation de la santé.

C'est ce qui fait aussi que les *catarrhes* attaquent ordinairement ceux qui sont obligés à changer d'air tout d'un coup, qui passent d'un eodroit chaud dans un autre qui est froid, ou d'un lieu froid dans un lieu humide;

mide; ceux qui s'exposent sans précaution pendant les nuits d'automne au froid & à l'humidité de l'air, ceux qui quittent trop tôt les habits d'hiver, ou qui les prennent trop tard, comme aussi ceux, qui au tems des équinoxes s'exposent imprudemment au froid, après avoir été saignés, ou avoir essuyé une hémorrhagie critique abondante.

C'est encore la raison pour laquelle les personnes d'une habitude spongieuse, lâche, phlegmatique, & sanguine, les enfans, les filles & les femmes, sont plus sujettes aux fievres catarrheuses que les adultes, les hommes, & ceux qui sont d'un tempérament plus fort & plus bilieux. De-là vient aussi que ceux-là y sont les plus sujets, qui passent les nuits à veiller, qui font des excès soit dans le boire ou le manger, & qui après s'être remplis de vin & de liqueurs spiritueuses, s'exposent ensuite à la froideur & à l'humidité de l'air.

Les malades, qui après avoir desséché mal à propos des achores, la teigne, ou la gale, ou qui après une cure imprudente ou palliative d'un *coryza* (rhume de cerveau ou toux) tombent dans des fievres catarrheuses, ne doivent attribuer la cause de cette indisposition qu'à la répulsion de la sérosité acre & corrosive, qui tend à causer une inflammation, de la surface du corps vers les parties internes.

Mais il ne faut point douter qu'il n'y ait quelquefois dans l'air une matiere subtile & caustique qui s'insinue par le moyen de l'inspiration dans les parties glanduleuses, à travers lesquelles venant à passer, elle excite la douleur, le gonflement, la rougeur, & cause une fievre catarrheuse. Cette matiere acre dont l'air est imprégné, s'engendre fort promptement, au commencement du printems, lorsque la neige, & la glace venant à se fondre, la terre est couverte d'une eau qui croupit, se corrompt, & infecte l'air de ses exhalaisons; c'est pourquoi les fievres de cette espece doivent être en ce tems, pour la plupart épidémiques.

Si les *catarrhes* & les fievres catarrheuses sont contagieuses, & affectent les personnes qui approchent des malades, ou qui ont quelque disposition à ces maladies, cela provient principalement de ce qu'elles ont pour cause un vice de la lymphe, & qu'il en est en ce cas, ainsi que dans toutes les contagions qu'on fait être engendrées par corruption ou putréfaction de la lymphe.

Lorsqu'un malade est attaqué d'une fievre catarrheuse bénigne, un Medecin versé dans la connoissance de ces maladies, s'en appercevra bientôt, en comparant les symptomes présens avec ceux des autres especes de fievres qu'il a à traiter journellement, comme les fievres lentes, hectiques, quotidienne, double-tierce & triple-quarte.

Il n'aura pas non plus grande peine à distinguer les maladies des tuniques glanduleuses à la gorge, & aux narines qui ont pour cause le scorbut, & le virus vénérien, de celles qui proviennent d'un *catarrhe*; car dans les premieres, il y aura corrosion & exulcération, faite par la matiere séreuse, lymphatique, & caustique, sans fievre; au lieu que dans ces dernieres, outre la corrosion, il y aura de plus quelques vestiges d'inflammation produite par la stagnation de la partie la plus subtile du sang, avec fievre.

Il ne confondra pas non plus la fievre catarrheuse & celle qui accompagne le rhumatisme; car dans l'une, les tuniques glanduleuses internes sont affectées, & il s'en suit une évacuation : au lieu que dans l'autre ce sont les tuniques extérieures des muscles qui souffrent, & la maladie ne se termine point par une évacuation critique.

Mais une fievre catarrheuse bénigne a tant de symptomes communs avec une fievre maligne, surtout dans son commencement, qu'il est quelquefois difficile de les distinguer l'une de l'autre : or la fievre maligne differe de la fievre catarrheuse, en ce qu'elle donne aux forces des échecs plus violens, & plus prompts, & qu'elle cause une insomnie perpétuelle, qui est ordinairement suivie d'altération dans les fonctions de l'esprit; & en ce qu'elle est plus contagieuse, & pour l'ordinaire accompagnée de taches & d'éruptions pétéchiales.

Plus la quantité de sang impur & de sérosité est grande, plus les symptomes seront violens, & plus la maladie sera longue, ainsi qu'il est suffisamment démontré dans les cas de scorbut, & dans ceux où la matiere qui cause la fievre pourpreuse demeure enfermée dans le corps.

Dans les hypocondres, outre le prolongement de la maladie; l'affoiblissement du ton de l'estomac & des intestins, & la disposition aux constrictions venteuses & spasmodiques feront ordinairement naître différens symptomes violens, surtout l'embarras des parties circonvoisines du cœur, la difficulté de respirer, & l'agitation continuelle, accompagnée de gonflement, & d'une espece de douleur pesante dans l'hypogastre.

Ceux qui abondent en sang, qui vivent dans l'intempérance & la crapule, qui boivent avec excès de mauvais vin, & qui sont avides d'alimens acides & salins, sont attaqués de chaleur sur le soir, tourmentés d'une toux seche & cruelle, & n'ont qu'un sommeil troublé & interrompu.

Les femmes en qui la frayeur, ou quelqu'autre cause aura supprimé les regles, seront pendant cette fievre affligées d'indispositions & de malaise dans les parties circonvoisines du cœur, accompagnées de défaillances fréquentes, d'une grande foiblesse de tous les membres, d'une sensation de froid & de chaud à la peau, qui se succéderont alternativement; & ces symptomes augmenteront en violence, surtout pendant la nuit.

Mais cette fievre est bénigne de sa nature, & le malade ne court aucun danger entre les mains d'un homme qui sait la traiter; il guérit pour l'ordinaire, & tous les accidens se trouvent dissipés, en sept, ou tout au plus en quatorze jours. Mais il y a d'autres maladies de la tête, comme les céphalalgies & les migraines, qui sont quelquefois emportées par un *catarrhe* qui leur succede & par une évacuation qui se fait par les narines.

Lorsque la fievre catarrheuse commence, on la dissipe quelquefois sur le champ, en augmentant la transpiration; dans d'autres, elle finit au bout de quelques jours, soit par une expectoration abondante de matiere visqueuse, soit par une évacuation copieuse de sérosité muqueuse par les narines: il y en a en qui elle se termine par des selles fréquentes, & en d'autres par les urines. On remarque que ceux en qui elle se termine par les urines, les rendoient auparavant claires, & en petite quantité; mais que lors de la crise, l'évacuation de ce fluide est très-abondante, & qu'il est si chargé, qu'il contient au moins une quantité de matiere épaisse, double de celle qu'il contenoit dans son état naturel.

Maniere de prévenir & de traiter les Catarrhes.

Pour prévenir les attaques de *catarrhe*, je conseillerois donc qu'on s'interdit toutes ces choses, dont j'ai fait mention ci-dessus, & que je regarde comme capables de les attirer, de se faire saigner à propos au Printems & en Automne; de manger modérément; de tenir la perspiration libre & ininterrompue, & de faire des exercices convenables. Quant aux personnes jeunes, d'une constitution humide & lâche, & conséquemment selon l'Aphorisme second de la section sixieme d'Hippocrate, très-sujettes aux fluxions catarrheuses & aux douleurs de rhumatismes, j'ai eu lieu de m'applaudir de leur avoir fait prendre pendant quarante jours, une décoction préparée avec la squine, la sarse-pareille, l'écorce de sassafras, les raisins & un peu de canelle, leur enjoignant en même-tems de ne prendre d'autre aliment que des viandes roties, des amandes seches & du biscuit. Je leur ordonnois aussi de se tenir le ventre libre en faisant un usage fréquent de tisanne où entroit la manne; & lorsque la cure étoit finie, de se fortifier l'estomac, en prenant tous les jours avant dîner quelque remede propre à cet effet, dans de l'eau, ou dans du vin.

Voici les trois choses que l'on se doit proposer principalement dans la cure des fievres catarrheuses. Premierement, de corriger & d'émousser l'acrimonie saline de la lymphe. Secondement, de rétablir & de remettre dans l'ordre la perspiration dont le trouble & l'interruption sont les causes premieres de la congestion de sérosité qui se fait dans les parties intérieures. Troisiemement, d'évacuer les mucuosités épaisses, & visqueuses, & d'en prévenir la formation pour l'avenir.

On corrigera l'acrimonie de la lymphe, non-seulement avec les poudres bézoardiques & absorbantes, mais encore avec toutes les substances huileuses & humides, comme l'huile d'amandes douces, le blanc de baleine, la crême & les émulsions d'amandes, & de pignons blancs, avec la graine de pavot blanc, l'eau de gruau, les décoctions de navets & d'orge, les bouillons de poule & de chapon, & les jaunes d'œufs. Entre les substances douces, on préferera la reglisse & ses infusions, le jus de reglisse d'Espagne, & le suc des figues & des raisins.

Si l'acrimonie étoit corrodante, & trop subtile, il faudroit avoir recours aux anodyns les plus doux, entre lesquels on choisiroit, comme les meilleurs, les préparations de pavot, de safran, les pilules de Wildegansins, le diacod de Montanus, & les pilules de Styrax dont la composition, & les usages ont été fort connus, & bien vantés des Anciens, comme il paroît par le Livre cinquieme d'Alexandre de Tralles.

Pour hâter les excrétions, surtout celle qui se fait par la peau, & qui est la plus salutaire de toutes; on ne peut rien employer de mieux que les infusions chaudes des plantes, comme la betoine de Paul, l'hysope, la racine de reglisse, les fleurs de sureau, la semence de fenouil & le pavot sauvage. On se servira aussi avec beaucoup de succès des poudres diaphorétiques fixés, surtout avec des eaux pectorales & antispasmodiques. Mais ce qui contribuera d'une maniere salutaire à l'évacuation de la sérosité par la peau, ce sont le mouvement & l'exercice qu'Hippocrate vante, *Lib. de Insom. Sect. IV. & de Rat. Vict. in acutis*, comme des moyens excellens, pour procurer une diaphorese, le matin après la friction. Cependant dans les fievres, le mouvement & l'exercice, sont des remedes auxquels il ne faut recourir qu'avec précaution, & qui, s'ils conviennent, ne conviennent que fort rarement.

On procurera l'évacuation de la matiere visqueuse qui séjourne dans les glandes de la gorge, par les pectoraux, comme les figues & les raisins, réduits en une espece de sirop, en faisant brûler dessus de l'esprit de vin, par le baume pectoral de Meybomius, de même que par l'élixir pectoral, préparé avec la gomme ammoniaque, la myrrhe, la racine de réglisse, l'aunée, le safran, le benjoin, & l'huile d'anis, dont on augmentera la qualité fondante par une addition de teinture de sel de tartre, ou d'esprit vineux de sel ammoniac. Mais rien ne sera plus propre à résoudre, & à atténuer le phlegme qui sera en stagnation dans les cavités des narines, que le sel volatil sec de sel ammoniac, imprégné de quelques gouttes d'huile de marjolaine, pure, douce & non adultérée, & qu'on appliquera fréqnemment aux narines.

Quant à l'usage de tous ces remedes en général, il faut observer qu'il est à propos d'aider le matin la perspiration, en faisant prendre des infusions chaudes de plantes, des bouillons, & des poudres bézoardiques, correctives & en ordonnant pour le soir des remedes anodyns & adoucissans. Mais ce que l'on doit se proposer particulierement dans le cours de la cure, c'est de calmer les symptomes, & d'ordonner des remedes convenables dans la dose, & dans l'ordre requis : c'est à l'état, & à la disposition particuliere du malade, à déterminer l'un & l'autre.

Mais nous allons traiter de ces choses plus au long dans les remarques suivantes.

Précautions & observations cliniques.

Les maladies catarrheuses, ainsi que toutes les autres indispositions fiévreuses veulent être traitées d'une maniere douce & modérée. Il faut tenir le malade assez chandement, soit dans son lit, soit auprès du feu. On ne lui ordonnera aucun remede trop chaud, aucun purgatif violent & capable de causer de l'agitation, non plus qu'un régime chaud; parce qu'on pourroit mettre par ces moyens, la matiere acre en mouvement, & communiquer aux parties une disposition inflammatoire. D'un autre côté on n'évitera pas avec moins de soin toutes les substances rafraîchissantes, acides & propres à troubler la perspiration. C'est avec la derniere circonspection qu'on usera d'opiat, & de préparation thériacale, surtout lorsque la tête sera pesante; ou que le malade sera âgé ou constipé. On laissera manger peu; quant à la boisson, il faut qu'elle soit saine & tiede. La meilleure que l'on puisse ordonner, est une décoction d'orge mondé, avec de la rapure de corne de cerf, des raisins & de la réglisse. Le vin & l'eau-de-vie étant des liqueurs spiritueuses capables d'échauffer, & contenant un acide stimulant, ne sont d'aucun usage dans cette espece de fievre. On a remarqué que lorsque la maladie étoit sur son déclin, & que les excrétions commençoient à se faire, le bon vin pris en assez grande quantité, aidoit la circulation du sang, entretenoit la perspiration dans un état d'uniformité & produisoit un effet salutaire.

Si l'on s'appercevoit que l'effervescence fût violente, & qu'il y eût quelques dispositions inflammatoires dans les parties internes; il seroit assez à propos de faire mêler quelques grains de nitre, avec les poudres bézoardiques, & de faire prendre des émulsions en abondance. Si, pendant cette maladie, il y a constipation, & que les excrémens grossiers soient durs, l'on joindra les clysteres émolliens, à l'eau de gruau, aux décoctions de manne, de pruneaux & de raisin. Dix ou douze grains de pilules alcophangines, ou de Becher, avec quatre grains de pilules de styrax, pris, avant que de se mettre au lit, produiront un fort bon effet, en rendant le ventre libre, & en modérant la violence de la toux.

Si la fievre est sur son déclin, & que la toux soit trop humide, & trop opiniâtre, & la matiere produite trop abondante, il sera à propos de tenter la dérivation & l'évacuation des humeurs pituiteuses par les selles. Pour cet effet on ordonnera deux ou trois onces d'une décoction de manne dans l'eau de bétoine de Paul. On peut encore, en pareil cas, tirer de grands avantages des pilules balsamiques de Becher, de même que de celles de Rufus, préparées avec la myrrhe, l'aloès & le safran en parties égales.

Mais si la fievre catarrheuse ne fait que commencer; ce seroit très-mal-à-propos qu'on ordonneroit des purgatifs, mais surtout des purgatifs acres; parce qu'ils seroient capables de déterminer les humeurs séreuses, & acrimonieuses sur les intestins, d'exciter des tranchées, & le dévoiement, & d'exposer le malade à être attaqué d'une fievre lente. J'ai connu une jeune femme de constitution pléthorique, à qui l'on procura une inflammation d'estomac, pour lui avoir fait prendre du mercure doux, avec de la résine de jalap.

Si la toux est violente & cruelle, on se servira d'huile récente d'amandes douces, mêlée avec le sirop de capilaires, ou de l'électuaire suivant.

Prenez *de l'huile d'amandes douces, trois dragmes;*
de blanc de baleine,
de sucre candi blanc,
de sirop violat, } *de chaque 1 dragme;*
de safran, un scrupule,
d'huile d'anis,
de macis,
de sassafras, } *de chacune 6 gouttes.*

Faites un électuaire dont on prendra en petite quantité, mais fréquemment.

Si une femme est attaquée d'un *catarrhe*, & qu'elle soit en même-tems affligée de suppression de regles ; alors on rendra le ventre libre, & l'on ordonnera des diaphorétiques pour pousser le sang à la surface du corps. C'est pourquoi il sera à propos d'ajouter un peu de safran, ou quelques grains de fleurs de soufre aux poudres bézoardiques. Quant aux substances expectorantes, on n'en fera absolument aucun usage.

On dissipera par des clysteres émolliens, & carminatifs, ou par des essences carminatives, unies avec des pectoraux, les symptomes *catarrheux* qui surviendront aux hypocondriaques, & dont le gonflement contre nature de l'estomac sera la cause principale.

Lorsque la fievre vient à cesser, & les poumons à se relâcher, au point que l'expectoration est trop abondante, on ajoutera aux poudres bézoardiques quelques grains d'écorce de cascarille, ou l'on fera prendre sur le soir quelques gouttes de mon baume de vie.

La saignée faite à propos, & jointe à un régime convenable, est très-capable de garantir les personnes pléthoriques, d'attaques fréquentes de *catarrhes* : mais il faudra s'abstenir absolument de ce remede pendant la fievre catarrheuse ; car nous savons par expérience qu'alors il prolonge la maladie.

Dans les toux violentes, & qui durent long-tems, les béchiques doux, & les remedes incrassans donnés en grande quantité poussent à la cachexie, & à la phthisie, non-seulement en diminuant l'appétit, & affoiblissant les liqueurs digestives, mais encore en relâchant le ton des poumons.

Hippocrate dit dans la Section troisieme du sixieme Livre de ses Epidémiques, que « si une fievre catarrheuse attaque ceux qui seront sujets à des maux de tête, « à la pesanteur, & à l'enrouement, il n'y aura pas lieu « de craindre de rechute, si la maladie se termine naturellement par une fluxion. » Mais de peur qu'elle ne laissât dans le corps le germe de quelqu'autre maladie ; je suis d'avis, avec cet Auteur, que les malades convalescens consultent leur Medecin sur la nature de leurs alimens ; qu'ils aient égard à l'état de leur estomac ; & que pour entretenir la perspiration dans un état convenable, ils continuent pendant quelque tems l'usage de leurs infusions le matin. HOFFMAN.

CATARTISMUS, καταρτισμὸς, de καταρτίζω, verbe dont se sert Paul Eginete, pour marquer l'action de réduire une luxation, & qui est dérivé de ἄρτιος, entier. Galien entend par *catartisme*, la réduction d'un os d'une situation contre nature à la naturelle.

CATASARCA, κατασάρκα, ou ANASARCA. Voy. *Anasarca.*

CATASCEUE, κατασκευή. Ce mot se trouve dans Galien, *Lib. III. de Sanitate tuendâ, cap.* 2. & il étoit en usage parmi les Athletes ou les Lutteurs, pour signifier un cours complet d'exercice, ce qui les occupoit quelquefois pendant un jour entier, après qu'ils s'y étoient préparés. Galien se sert du même terme, *Comment. II. in Lib. de R. V. I. A.* pour désigner la structure organique du corps humain.

CATASCHASMOS, κατασχασμὸς, de σχάζω, qui signifie entre autres choses, scarifier, & ouvrir la veine ; scarification. CASTELLI.

CATASEISIS, κατάσεισις, de σείω, secouer : c'est proprement concussion, agitation. Mais il paroît être pris dans Hippocrate *Lib.* περὶ ἄρθρων, *cap.* 24. pour distension, ou extension. Suidas rend ἀνασεῖειν, par ἐκτινάσσειν, étendre, ou secouer, & l'on peut étendre le αἰγ' ἐπ' ἀνασείσασα d'Hesiode, par « elle entendit ou se- « cona son bouclier. » FOESIUS.

CATASTAGMOS, καταστάγμος, de στάζω, *distiler.* Les Grecs entendoient du tems de Celse, par *Catastagmos*, ce que nous entendons par distilation. CELSE, *Lib. IV. cap.* 4.

CATASTALAGMOS, καταςαλαγμὸς, ςαλαξις, de ςαλάζω, *distiler*. Ce terme est synonyme à *Catastagmos.* CASTELLI.

CASTASTALTICUS, καταςαλτικὸς, de καταςέλλω, *resserrer*, de ςέλλω, *serrer*. Ce mot se trouve souvent dans les Auteurs, & il signifie styptique, astringent, répercussif. Les Auteurs qui ont ignoré le Grec, ont écrit quelquefois *Castalticus*. Le mot simple *stalticus*, ςαλτικὸς, signifie la même chose.

CATASTASIS, κατάςασις, de καθίςημι, *constituer*, lequel est un composé de ἵςημι, *être* ; en général, constitution, habitude, état, condition. Hippocrate emploie souvent ce mot, pour marquer la constitution de l'air, ou des saisons, ou la nature d'une maladie ; ce parquoi il entend, selon Galien, l'essence ou la forme ἰδέαν, des choses. Il se sert aussi du même mot, *Prorrhet.* 2. pour signifier la couleur, ou l'état extérieur du corps, & dans le *Lib. de Fract.* Galien rend κατάςασις, par καθίδρυσις, d'où il paroît qu'il se prend aussi pour la réduction d'une luxation, ou restitution, remplacement d'une chose dans son lieu propre.

CATASTEMA, κατάςημα. L'étymologie, & la signification de ce mot, sont les mêmes que celles du mot précédent ; mais strictement, il s'entend de l'habillement, de l'air, du mouvement, & de l'habitude extérieure du corps. Galien rend ce mot, dans son *Exegesis*, par effort ou pésanteur d'une chose sur une autre, & il cite le second Livre des Epidémiques, ou cependant on ne trouve point ce mot. Le verbe καταςῆσαι, passe pour synonyme à ἀποσκῆψαι, glisser ou tomber ; mais καταστῆσεσθαι signifie *Lib. I.* περὶ γυναικ, être modéré, repoussé, réprimé, & l'on s'en sert pour exprimer les effets des remedes rafraîchissans & astringens sur la bile.

CATASTOLE, καταςολὴ, ce mot signifie, *Lib. I.* περὶ εὐσχήμον, un habillement simple & modeste, une robe longue. Hesychius rend καταςολὴ, par περιβολὴ, habit, vêtement ; & Suidas par ςολὴ, habit ou robe longue.

CATATASIS, κατάτασις, de κατείνω, *étendre*, ou *replacer*. Ce mot a deux significations dans Hippocrate. Il se prend, ou pour l'extension d'un membre fracturé, ou disloqué, dont il est question de faire la réduction ; ou pour la réduction actuelle de ce membre.

CATATRIPSIS, κατάτριψις, de τρίβω, *frotter* ; ce mot signifie *frottement dans les machines*. Hippocrate l'applique aussi aux organes du corps humain.

CATAUDESIS, καταύδησις, l'action d'appeller, ou l'usage de la voix.

CATAXA, κάταξα. Aétius & Actuarius, entendent par ce mot, de la soie crue, ou qui n'est point encore seche.

CATE. Nom que l'on donne quelquefois à la terre du Japon ou Cachou.

CATECHESIS, κατήχησις, de κατηχέω, instruire de vive voix ; instruction ou ordre donné de vive voix, dans Hippocrate.

CATECHU, *terre du Japon. Cachou*. Voyez *Terra Japonnica.*

CATEIADION, κατειάδιον, instrument fort long qu'on introduisoit dans les narines, pour procurer l'hémorrhagie dans la cure de la céphalalgie, ou du mal de tête. Arétée en fait mention, *Lib. I. cap.* 2. *de Curatione morborum Diuturn.*

CATELLUS, *un petit chien*. Les anciens se faisoient une nourriture des petits *chiens*. Les Auteurs de Medecine ordonnent de les mettre sur différentes parties du corps, lorsqu'on y sent de la douleur. Voyez *Canis.*

CATHÆRESIS, καθαίρεσις, de αἱρέω, *emporter*. C'est la soustraction ou l'expulsion d'une partie du corps quelconque, par une évacuation quelle qu'elle soit.

CATHÆRETICA, καθαιρετικά. Ce mot a la même étymologie que le précédent. Les remedes *cathérétiques*

sont ceux qui consument les chairs superflues. Celse distingue ces remedes qu'il appelle *rodentia*, rongeans, des caustiques, qu'il appelle *crustam inducentia*, qui forment une croûte. Voyez *Corrodentia*.

CATHARMA, κάθαρμα, de καθαίρω, *purger*; *excrément* chassé par la purgation hors d'une partie quelconque du corps, comme l'estomac, les intestins ou la vessie. On donne encote ce nom à toutes les choses sacrifiées en expiation dans le dessein d'appaiser la colere du Ciel & d'en prévenir les vengeances.

CATHARMOS, καθαρμὸς. Ce mot a la même étymologie que le précédent, & il signifie purgation par les remedes, ou expiation ou cure d'une maladie par des sacrifices & des cérémonies superstitieuses.

CATHAROS, καθαρὸς. Ce mot signifie dans Hippocrate *pur*, ou *sans mélange*, & dans ce sens il se dit des excrémens. Il signifie aussi clair, limpide ou qui n'est point trouble, & il se dit des utines. Appliqué aux yeux, on entend par ce mot la clarté de la vision ou l'éclat de son organe.

CATHARSIS, κάθαρσις, *purgation*, soit naturelle, soit artificielle, ou généralement évacuation de toute humeur peccante, par quelque voie que ce soit, comme la bouche, l'anus, la matrice, le passage de l'urine, les pores de la peau, &c.

Catharsis se dit aussi de l'évacuation des menstrues & des vuidanges.

CATHARTICA, καθαρτικά. On entend maintenant par *cathartiques* ordinairement des remedes purgatifs: mais son acception s'étend aussi aux vomitifs ou émétiques.

Hippocrate croyoit que chaque *cathartique* particulier purgeoit une humeur particuliere: lorsqu'un purgatif est entré dans le corps, il fait premierement vuidet, dit-il, l'humeur qui a le plus de rapport à sa nature, après quoi il altere & purge aussi les autres; un médicament qui doit ainsi purger la bile, tire premierement la bile; mais s'il est trop fort, ou si son action continue trop long-tems, ne trouvant plus de bile à purger, il purge encore la pituite, & après la pituite, la bile noire & enfin le sang. C'est, je crois, ce qu'entendent aussi les Medecins lorsqu'ils parlent de purgatifs électifs, c'est-à-dire, qui agissent sur une humeur & qui n'agissent point sur une autre. Il y en a qui ne pouvant expliquer comment un *cathartique* peut agir sur une humeur & en respecter une autre, ont pris un moyen fort court de terminer cette question que nous laisserons indécise; c'est de nier le fait. Cependant il est constant qu'entre les simples en général, il y en a qui agissent naturellement sur les glandes, sur certains ot-ganes & sur certaines parties du corps, tandis que d'autres tournent leur action d'un autre côté & ne font rien sur ces parties. C'est pourquoi l'on dit des plantes que les unes sont bonnes pour les reins, les autres pour le foie, les testicules ou les glandes salivaires. Qui empêche donc qu'on ne dise qu'elles sont électives, par rapport aux humeurs filtrées dans ces glandes particulieres? Mais si l'on suppose que quelques *cathartiques* n'agissent point au-delà de l'estomac & du canal intestinal; il ne sera point absurde de supposer qu'entre ces *cathartiques* il y en a qui agissent sur les glandes de l'estomac, qui sont destinées à fournir le suc qui aide la digestion des alimens; rien n'empêchera qu'on n'ajoute qu'il y en a d'autres qui operent particulierement sur le foie, le pancréas, & sur les glandes intestinales, qui peuvent être de différente nature, & destinées à séparer des fluides différens. On peut donc dire en ce sens, quoiqu'improprement, à la vérité, qu'il y a des purgatifs électifs. Les purgatifs que l'on employoit du tems d'Hippocrate, ont la plupart la propriété de purger par les selles, & de faire vomir en même tems; ou s'ils ne font pas toujours ce dernier effet, du moins ils purgent presque tous violemment. Ces médicamens sont l'hellébore blanc & l'hellébore noir, dont le premier est un des plus violens médicamens qu'on puisse donner pour faire vomir; les baies Cnidiennes qui ne sont autre chose que la semence du thymelæa, le cnæorum qui est aussi un remede tiré du thymelæa, ou du chamælea, le peplium qui est une espece de tithymale; aussi-bien que le peplus, le tapsia, le suc de l'hipposaé, espece de rhamnus, l'élaterium, qui est le suc de concombre sauvage, la coloquinte, la scammonée & la pierre magnésienne, qui est une espece d'aimant. Hippocrate parle encore du cnicus, qu'on prend pour le carthame, & d'une espece de pavot, qu'il appelle pavot blanc, & qu'il met au rang des purgatifs, mais qu'il faut bien se garder de confondre avec le pavot blanc d'aujourd'hui.

Comme ces purgatifs étoient la plupart fort vigoureux, notre Auteur prenoit de grandes précautions lorsqu'il s'en servoit. Il n'en donnoit point dans le tems de la canicule. Il ne purgeoit jamais les femmes grosses, si ce n'est dans le cas de l'orgasme des humeurs, dont on parlera bien-tôt; & il avertit même qu'en cette occasion il est dangereux de purger avant le quatrieme & après le septieme mois de la grossesse. Hippocrate devoit aussi par la même raison s'abstenir de purger les enfans & les vieillards, ou du moins y venir rarement.

Le principal ou le plus fréquent usage qu'il faisoit d'ailleurs des purgatifs, c'étoit dans les maladies chroniques. Dans les aiguës il étoit fort circonspect à cet égard. De tous les fébricitans ou autres attaqués de maladies aiguës dont il fait l'histoire dans ses Epidémiques, il y en a très-peu à qui il dise avoir donné des médicamens purgatifs. Il remarque même expressément qu'en certains cas ils avoient produits de très-mauvais effets dans les maladies dont il s'agit.

Il semble qu'on pourroit conclurre de-là qu'Hippocrate rejettoit absolument l'usage des purgatifs dans ces maladies: mais il paroît d'ailleurs qu'il n'étoit point de ce sentiment. Il purgeoit effectivement dans les maladies aiguës ainsi que dans les chroniques, mais plus rarement dans les premieres. Il croyoit, par exemple, que la purgation étoit utile dans la pleurésie, lorsque la douleur est au-dessous du diaphragme; & il donnoit en cette occasion de l'hellébore noir ou du peplium, mêlé avec du *laserpitium*. Il déclare ailleurs en divers endroits qu'on peut donner des purgatifs dans les maladies aiguës, en y apportant les précautions suivantes.

Voici la principale regle qu'Hippocrate donne touchant la purgation.

L'on doit, dit-il, purger seulement les humeurs qui sont cuites, mais non celles qui sont crues; il faut bien se garder de purger au commencement d'une maladie, à moins que les humeurs ne se gonflent & ne se remuent extraordinairement, ce qui arrive rarement. Par le commencement de la maladie, Hippocrate entendoit tout le tems qui se passe, depuis le premier jour jusqu'au quatrieme accompli. Il n'avoit pas été le premier qui eût remarqué qu'on se trouvoit mal de remuer les humeurs, ou de purger avant ce tems-là. Les Medecins Egyptiens avoient déja fait la même observation. Hippocrate pouvoit l'avoir apprise de Démocrite qui avoit long-tems voyagé en ce pays-là, ou de quelques Egyptiens, supposé que les Asclépiades ses prédécesseurs, n'eussent pas fait la même observation, ou qu'il ne la dût point à sa propre sagacité & à son expérience.

Il y a un autre Aphorisme qui paroît diamétralement opposé au précédent. C'est celui où il est dit, dans le commencement des maladies il faut remuer, c'est-à-dire, purger ce que l'on croit devoir remuer. Cet Aphorisme a embarrassé les Medecins des siecles suivans qui se sont beaucoup tourmentés pour le concilier avec le premier. Galien tire d'affaire Hippocrate, en expliquant le mot remuet, par faire tous les remedes nécessaires au soulagement d'un malade, entre lesquels il compte particulierement la saignée & la purgation; ensorte que le remuement qu'Hippocrate conseille en cet Aphorisme, se fait plutôt, selon la pensée de Ga-

lieu, par le premier de ces remedes que par le dernier, quoique cet Auteur convienne que celui-ci peut aussi avoir lieu au commencement de ces maladies, mais plus rarement. Cette interprétation de Galien pourroit être admise, s'il n'y avoit pas un troisieme Aphorisme qui explique celui qu'on vient de citer & qui paroît contraire au sens de Galien; c'est le vingt-quatrieme de la premiere Section, qui dit qu'il faut rarement purger dans les maladies aiguës, & le faire dans le commencement, après avoir bien examiné si c'est le cas. Galien sauve la contradiction apparente qui se trouve entre cet Aphorisme & le premier, en disant que c'est dans les maladies longues qu'il faut toujours attendre la coction avant que de purger; mais que dans les aiguës, on peut le faire dès le commencement, lorsque les humeurs se gonflent; & il ajoute que c'est la rareté du cas qui a obligé Hippocrate à avertir qu'on examinât bien toutes choses en cette occasion, avant que d'en venir à ce remede.

Il paroît effectivement qu'Hippocrate purgeoit quelquefois au commencement des maladies; car outre ce qu'on trouve dans l'Aphorisme qu'on vient de lire, il dit ailleurs en termes exprès, que l'on doit purger au commencement des fievres, lorsque les urines des malades sont troubles, mais qu'il faut s'en abstenir si elles sont claires. Néantmoins il faut convenir qu'il le faisoit rarement, de quelque maniere que les choses allassent. Ce que l'on a dit d'abord en est une preuve, savoir que sur un grand nombre de personnes attaquées de maladies aiguës, dont il parle dans ses Epidémiques, il ne s'en trouve que très-peu à qui il ait donné des purgatifs.

D'ailleurs il donne dans le Livre intitulé, *de Ratione Victus in Acutis*, un avis important qui a du rapport avec le premier des Aphorismes que nous avons cité. Ceux, dit-il, qui essayent de résoudre ou de dissiper par un remede purgatif les inflammations qui se forment dans quelques parties, ne tirent rien de cette partie où est l'inflammation, à cause de la grande tension qu'il y a, & parce que la maladie est encore crue: au contraire ils fondent ou corrompent ce qui y restoit de sain, & qui résistoit encore au mal. Mais pour revenir aux contradictions véritables & apparentes des Aphorismes qu'on vient de lire, ce ne seroit pas une chose fort surprenante que ces Aphorismes ne s'accordassent point, s'il est vrai, comme Galien lui-même en convient, que dans le Recueil qui porte le nom d'Aphorismes, il y en a de supposés. On pourroit inférer de-là que cette supposition a eu lieu, à l'égard de l'un de ceux dont il s'agit, quoique Galien ne le reconnoisse pas.

Au reste, Hippocrate ordonne *Aphorif. 9. Sect. 2.* qu'avant de purger un malade, on rende son corps fluide ou ses humeurs disposées à s'évacuer, en les détrempant suffisamment, afin qu'elles puissent sortir avec plus de facilité.

La critique précédente est de M. le Clerc. Quoique cet Auteur soit très-judicieux, je crois qu'il s'est trompé dans cette occasion, & que la contradiction qu'il a cru remarquer entre les Aphorismes que nous avons cités ci-dessus, est purement imaginaire; quant à moi, j'avoue que je n'y en apperçois point. Le précepte contenu dans le premier Aphorisme cité, qui est le vingt-deuxieme de la premiere Section, se réduit à ceci. Purgez, dit Hippocrate, & chassez les humeurs cuites; mais gardez-vous bien de mettre en mouvement celles qui sont crues. Selon cet Aphorisme il n'est point à propos de purger au commencement d'une maladie aiguë, parce qu'alors les humeurs sont ordinairement crues. Si toutefois il y avoit une grande effervescence ou raréfaction dans les humeurs, ce qui n'arrive pas ordinairement, alors pour diminuer leur quantité & modérer les symptomes qui en résultent, on pourroit avoir recours à la purgation.

Ce précepte contient le point le plus important peut-être de l'art de guérir les maladies, non-seulement par rapport à la purgation, mais encore par rapport aux autres évacuations artificielles quelles qu'elles soient, excepté celles dont le but est de modérer les symptomes & de débarrasser d'impureté les premieres voies. Car si nous regardons avec Sydenham, une maladie aiguë comme un instrument dont la nature ou les facultés vitales font usage pour surmonter quelque obstacle qui gêne la circulation du sang; & si nous supposons que cet obstacle consiste dans la concrétion d'une partie des sucs vitaux, & dans leur stagnation dans les vaisseaux, il s'ensuivra évidemment qu'alors la quantité ordinaire d'humeur n'aura pour circuler qu'un espace beaucoup plus petit, que quand les vaisseaux étoient entierement ouverts & libres d'obstruction: le sang retournera donc plus fréquemment au cœur dans le premier cas, que dans le second; les contractions de ce viscere seront donc plus fréquentes, le sang se mouvera donc avec plus de vitesse, & conséquemment le frottement des solides & des fluides sera augmenté, & avec ce frottement la chaleur. Or la masse du sang agissant sur la matiere coagulée & croupissante dans les vaisseaux, avec plus de vitesse & de force, doit contribuer à sa résolution, c'est-à-dire, à la rendre plus fluide, capable de circuler dans les vaisseaux, & propre à être chassée du corps. La chaleur augmentée tend aussi au même but. Car nous avons observé à l'Article *Albumen* que, pour résoudre la sérosité du sang coagulé, il suffisoit de lui donner un certain degré de chaleur; donc les facultés vitales prennent les moyens les plus efficaces pour résoudre les humeurs coagulées & lever les obstructions, en augmentant le mouvement & la chaleur. Il suit de ce que nous venons de dire, que tant que les humeurs peccantes sont en concrétion & en stagnation, il est inutile d'en tenter l'expulsion par des *cathartiques*: il faut différer leur usage, dit Hippocrate, jusqu'à ce qu'il y ait des symptomes évidens de leur coction, jusqu'à ce qu'elles soient résolues & atténuées, soit par la nature, soit par l'art, suffisamment pour être emportées par les glandes intestinales; ce qui ne peut arriver tant que la maladie est dans sa force.

Dans le second aphorisme cité, qui est le vingt-neuvieme de la seconde section, M. le Clerc interprete le mot κινεῖν, mouvoir, par purger; ce qui peut signifier aussi-bien écarter la cause de la maladie, que purger les humeurs: & c'est effectivement au premier sens qu'il faut s'en tenir. S'il est à propos, dit Hippocrate, de tenter quelque chose pour le soulagement du malade, soit par la saignée, soit en débarrassant d'impuretés les premieres voies par quelques purgatifs doux, soit en provoquant l'estomac à rendre ce qu'il contient; soit en donnant des fluides émolliens en grande quantité, soit par les clysteres, les fomentations, les bains, &c. faites-le dans le commencement de la maladie; car lorsqu'elle sera dans sa force, il sera plus prudent de demeurer en repos.

Le troisieme Aphorisme cité, qui est le vingt-quatrieme de la premiere section, ne contient ni l'un ni l'autre des précédens.

Voici à quoi il se réduit.

« Dans les maladies aiguës, dit Hippocrate, surtout lorsqu'elles commencent, ordonnez rarement des purgatifs violens, & ne les ordonnez jamais qu'avec une extreme circonspection. » J'ai dit purgatif violent, parce qu'il est évident que c'est de cette espece de purgatif qu'Hippocrate veut parler.

D'où il paroît que M. le Clerc & quelques Auteurs ont hasardé leur critique, sans qu'elles eussent beaucoup de fondement.

Hippocrate disoit enfin, à l'égard du choix des purgatifs, qu'il falloit donner aux bilieux, ou dans les maladies bilieuses, les médicamens qui purgent la bile; dans les mélancoliques, ceux qui purgent la mélancolie ou la bile noire; & dans l'hydropisie en particulier, ceux qui purgent les eaux. Il ajoutoit, que le Medecin con-

noît si un purgatif a chassé du corps ce qui est nécessaire qu'il en sorte, selon que le malade s'en trouve bien ou mal. S'il est mieux, c'est une marque que le médicament a effectivement vuidé l'humeur qui péchoit. Au contraire s'il étoit plus mal, il conjecturoit qu'il n'avoit point rendu l'humeur qui faisoit le désordre, quelle que fût d'ailleurs la quantité de selles qui avoient été évacuées; car il ne jugeoit pas qu'une purgation pût être avantageuse par la quantité des matieres qu'elle faisoit sortir du corps; mais par leurs qualités, & par l'effet qui s'ensuivoit.

S'il vouloit rappeller les humeurs des réduits les plus cachés du corps, il employoit des médicamens plus vigoureux; & l'hellébore blanc, que nous avons mis au rang des drastiques, étant un de ceux dont il usoit le plus volontiers en cette occasion, il en faisoit prendre particulierement aux mélancoliques & aux fous, comme on voit, *Lib. de Dietâ*: & c'est du grand usage que tous les anciens Medecins ont fait de ce médicament en semblable cas, qu'est venu le proverbe, avoir besoin d'hellébore pour dire avoir perdu le sens. Il en donnoit aussi dans les fluxions qui viennent selon lui du cerveau, & qui se jettent dans les narines ou dans les oreilles, ou qui remplissent la bouche de salive, ou qui causent des douleurs de tête opiniâtres, ou une lassitude & une pesanteur extraordinaire, ou une foiblesse de genoux, ou quelque enflure de tout le corps. Il en donnoit encore aux phthisiques avec du bouillon de lentilles, à ceux qui étoient attaqués de l'hydropisie appellée leucophlegmatie, & en d'autres maladies chroniques: mais l'on ne voit pas qu'il s'en soit servi dans les maladies aiguës, si ce n'est dans le cholera-morbus, où il nous dit, *Lib. V. Epid.* avoir donné de l'hellébore avec succès. On ne vomit déja que trop dans cette maladie: mais en ce cas le vomissement fut guéri par le vomissement, comme cela arrive quelquefois.

Quelques-uns prenoient ce médicament à jeun: mais la plupart après avoir soupé. La raison pourquoi il donnoit des vomitifs après le repas, c'étoit apparemment afin qu'ils se mêlassent avec les viandes; & que perdant ainsi un peu de leur acrimonie, ils agissent moins violemment sur l'estomac. Ils se servoient aussi quelquefois d'une plante nommée sésamoïde, pour faire vomir, & quelquefois ils la joignoient à l'hellébore. Il faut enfin remarquer qu'ils donnoient en de certains cas l'hellébore, qu'il appelle mou ou doux μαλτακὸς ἐλλέβορος. C'étoit apparemment quelque préparation particuliere qui corrigeoit ce médicament, & qui rendoit son action moins forte.

Lorsqu'Hippocrate se proposoit simplement de tenir le ventre libre, ou de procurer l'évacuation des excrémens contenus dans les boyaux, sans faire plus, il se servoit premierement de quelques simples propres à cet effet, comme de la mercuriale ou du chou, dont il faisoit boire le suc & la décoction. Il employoit aussi le petit lait, & même le lait de vache ou d'ânesse, y ajoutant un peu de sel, & le faisant quelquefois bouillir. Il donnoit aussi en quelques occasions le lait d'ânesse seul en bonne quantité, afin qu'il lâchât le ventre. Il en ordonne, dans le Traité *de Ratione Victûs in Acutis*, jusqu'à 16 cotyles ou émines: or chaque émine contenoit neuf onces italiques de liqueur. Il est fait mention dans le septieme Livre des Epidémiques, d'un jeune homme à qui notre Auteur en fit prendre neuf émines en deux jours; ce qui est beaucoup moins. Mais on pourroit dire que le tems nécessaire pour prendre les 16 cotyles dont il est parlé dans le premier passage, n'étant pas marqué, rien n'empêche qu'on entende que cette quantité de lait étoit pour plus d'un jour.

Hippocrate paroît faire mention quelquefois de certains demi-purgatifs, ou d'une maniere de purgation qui peut tenir le milieu entre les lavemens & les purgatifs proprement dits. Mais le terme qu'il emploie est équivoque, & peut signifier également une purgation incomplete, comme quelques Commentateurs l'expliquent, & une purgation par bas, c'est-à-dire une purgation ordinaire, ainsi appellée par opposition au vomissement qui est une purgation par haut.

Hippocrate mettoit encore en usage les suppositoires & les lavemens dans le même dessein de lâcher le ventre. Ces suppositoires étoient composés de miel, de suc de mercuriale, de sel, de nitre, de poudre de coloquinte, & d'autres ingrédiens acres pour irriter l'anus, dans lequel on les introduisoit en forme ronde comme une bale, ou ronde & longue à peu près comme le petit doigt, ou plus ou moins longue selon la nécessité. Ces clysteres étoient faits de lait, d'ingrédiens onctueux, mêlés avec des décoctions de pois chiches, d'eau de mer, ou d'eau salée. D'autres fois il prenoit de la décoction de blette ou d'autres herbes semblables, dans laquelle il délayoit du miel, de l'huile & du nitre, ou d'autres ingrédiens, selon qu'il vouloit attirer, laver, irriter, adoucir, ou selon les maladies dont il s'agissoit. La quantité de la liqueur alloit jusqu'à quatre émines, c'est-à-dire trente-six onces italiques; ce qui semble marquer qu'il faisoit donner ces lavemens à diverses reprises.

Ciceron dit, *Lib. III. de Naturâ Deorum*, que le troisieme Esculape, qui étoit fils d'Arsippe & d'Arsinoé, inventa la purgation. Mais le premier cas que nous rencontrions dans l'histoire où l'on ait fait usage de la purgation, c'est celui des filles de Pretus que Mélampe guérit de la folie en les purgeant. Voyez la *Préface*.

Erasistrate étoit d'avis que les évacuations causées par les *cathartiques* provenoient du sang & des parties solides du corps, que ces remedes mettoient pour ainsi dire en fusion; ensorte que, selon cet Auteur, il seroit plus vrai de dire qu'ils engendrent des humeurs qu'il ne l'est qu'ils les évacuent. La scammonée, par exemple, change, dit-il, le sang en bile; les fleurs d'airain le convertissent en eau; les baies Cnidiennes & le carthame le mettent en phlegme.

Asclépiade étoit du même sentiment; & il prétendoit que ceux qui fondent une cure immédiatement sur une évacuation causée par un purgatif, ne guérissent pas leur malade, parce qu'ils ont expulsé quelque humeur particuliere, mais parce qu'ils ont diminué en général la plénitude de tout le corps. Il ajoutoit à cela que la plénitude n'étoit pas la cause immédiate des maladies, quoiqu'elle en pût être cause antécédente, ou cause par accident. C'est pourquoi il recouroit rarement aux purgatifs: il leur substituoit les clysteres qu'il croyoit suffisans, & dont il faisoit usage dans presque toutes les maladies: les autres Medecins les ordonnoient encore plus souvent que lui.

Tous les Méthodiques rejettoient absolument la purgation; & Cœlius Aurelianus étoit de leur sentiment. Cependant il la permet dans l'hydropisie. Il prescrit en pareil cas l'euphorbe avec le vin doux dans la quantité de deux ou trois cuillerées, ou délayé avec un jaune d'œuf. Il ordonne aussi la décoction de squille.

Nota. *Il y avoit parmi les Anciens deux especes de cuillerées, la grande qui contenoit une dragme, & la petite qui n'étoit que d'un scrupule.*

Plutarque étoit ennemi des purgatifs.

C'est aux Arabes que nous avons obligation de la connoissance de tous les purgatifs doux.

Les Arabes non-seulement trouverent des purgatifs plus doux que ceux qui étoient connus des Anciens, & dont ils faisoient usage: mais ils diminuerent encore la dose des purgatifs violens & anciens.

La purgation étant un remede très-important dans la Medecine, il ne sera pas hors de propos d'entrer dans un examen profond & étendu de la nature & des causes de l'excrétion intestinale. Entre les Praticiens, les uns négligeant trop cette espece d'évacuation, & les autres faisant un trop grand fond sur les évacuations faites, soit par les passages de l'urine, soit par le

moyen des clysteres : nous avons cru qu'un discours qui pourroit éclaircir cette matiere ne seroit point ici déplacé.

Peyer, qui découvrit le premier les glandes intestinales, leur attribua la fonction de fournir une humeur propre à délayer & à travailler le chyle ; & il les regarda comme la source de cette grande quantité de matiere que les *cathartiques* entraînent au-dehors. Il y en a qui nient que tant d'humeurs puissent être tirées de ces glandes, soit naturellement, soit par le secours de l'art ; & la raison qu'ils donnent de l'impossibilité de l'abondance de cette excrétion naturelle par ces glandes, c'est qu'ils ne conçoivent point comment un *cathartique* peut produire cet effet en n'agissant que sur une aussi petite source. Mais il ne faut que mettre les choses en calcul pour résoudre cette difficulté.

Les évacuations par les selles sont à celles qui se font par les pores de la peau, selon les regles mécaniques de Sanctorius, comme un à dix : donc en vingt-quatre heures le rapport étant comme quatre onces, six dragmes, un scrupule, quatre grains, à quarante-huit onces ; en une heure il sera comme quatre scrupules, seize grains, à quarante-huit scrupules. Dans les pays froids où la perspiration est moindre, l'évacuation par les selles sera peut-être un peu plus grande.

Ceux qui ont agité ce sujet, ont confondu sans raison cette derniere évacuation avec l'excrétion qui se fait par les glandes ; car il paroîtra à ceux qui examineront attentivement les choses, qu'elles sont fort différentes l'une de l'autre. Le tissu de la peau & celui des intestins ont beaucoup de ressemblance : ils sont l'un & l'autre parsemés de glandes qu'on apperçoit difficilement à la vûe simple, mais qui n'échappent point au microscope. La nature a sagement pourvu à la facilité de l'excrétion dont il s'agit dans les intestins, en répandant un grand nombre de vaisseaux sanguins dans leurs tuniques. La peau contient, en s'en tenant à une estimation moyenne, environ deux mille six cent quarante pouces quarrés en surface ; & les intestins qui ont à peu près trente piés de long, & l'un portant l'autre environ quatre pouces de tour, forment un cylindre dont la surface se monte à mille quatre cent quarante pouces quarrés ; d'où il s'ensuit que la surface des intestins est plus grande que la moitié de celle de la peau : mais comme les glandes ne sont pas si serrées dans les intestins qu'à la peau, soient supposées les surfaces par lesquelles les humeurs sont évacuées en raison de un à quatre ; donc s'il sort par la peau dans l'intervalle d'une heure quarante-huit scrupules, il en sortira par les intestins douze dans le même-tems ; & nous ne trouverons aucune difficulté à admettre un si prodigieux écoulement de lymphe par cette voie, si nous considérons combien les orifices des vaisseaux excrétoires sont plus grands dans les intestins que dans la peau, & si nous estimons la grandeur relative de ces orifices par la grandeur relative des glandes mêmes.

Il paroît donc par ce calcul que les glandes sont suffisantes pour rendre habituellement une quantité d'humeur beaucoup plus grande que celle qui vient par les selles. Mais les récrémens des alimens faisant une grande partie, pour ne pas dire la plus grande partie des selles, parce qu'ils sont solides, il seroit aisé de démontrer qu'il s'en manque beaucoup que la matiere qui est fournie par les glandes intestinales soit entierement évacuée : mais qu'il en rentre au contraire la plus grande partie avec le chyle dans les vaisseaux lactés, & qu'elle est reportée dans les vaisseaux sanguins précisément de la même maniere que la lymphe y revient des parties du bas-ventre.

Il est constant, & démontré par l'expérience, que quand il n'y a point de chyle pour remplir les vaisseaux lactés, alors ils sont occupés par la lymphe qui sort des glandes.

C'est faute d'avoir fait attention à cette distinction, que Pitcairn est tombé en erreur, lorsqu'à propos de la voie la plus commode des évacuations, il fait le rapport de la sécrétion cuticulaire à la sécrétion ventrale, plus grand que celui de cent à un. Car les intestins étant irrités par l'action continuelle d'un *cathartique*, rendent non-seulement les récrémens des alimens, mais encore tout ce qui provient des glandes ; de sorte que cette cause seule suffit pour faire sortir des intestins agités par un *cathartique*, quatre fois plus qu'ils ne rendroient dans leur état naturel.

Les *cathartiques* agissent particulierement des deux manieres suivantes, ou en irritant les tuniques des intestins comme avec une espece d'aiguillon, ou en communiquant au sang un mouvement plus prompt. Les *cathartiques* violens operent de l'une & de l'autre maniere. Par l'irritation, les *cathartiques* non-seulement expriment des glandes une plus grande quantité de lymphe, mais ils déterminent encore les humeurs à s'y porter, en leur rendant la sortie plus facile par cette voie, que par aucun autre passage du corps. Il y a donc un accroissement d'affluence d'humeurs dans ces glandes ; ou, ce qui est la même chose, la vitesse du sang y est augmentée à peu près de la même maniere, & à peu près avec les mêmes suites qu'il arrive à la peau, lorsque corrodée par un vésicatoire elle rend de la sérosité. De plus, les *cathartiques* se mêlant avec le sang, en rendent la circulation plus prompte, non-seulement parce qu'ils augmentent le mouvement de ce fluide, mais parce qu'ils atténuent les humeurs grossieres & ténaces. La chaleur causée par les *cathartiques*, & le pouls que l'on sent alors plus fort, plus plein & plus fréquent, sont deux preuves qui ne permettent pas de douter que les choses ne se passent ainsi que nous venons de dire.

Il résulte de cet accroissement de vitesse du sang un accroissement aux évacuations ventrales, qu'il sera très-aisé d'estimer par le calcul suivant.

Les arteres mésentériques qui se dispersent dans les intestins, sont en grosseur à celle de la basse de l'aorte dans le rapport d'un à dix. Or, puisqu'on sait par expérience que l'aorte reçoit quatre mille onces de sang par heure ; il s'ensuit que les arteres mésentériques porteront dans le même tems quatre cens onces de sang dans les intestins ; à quoi il en faut encore ajouter une petite quantité, pour une branche ou deux de l'artere cœliaque. L'excrétion naturelle qui provient de-là, ne se monte qu'à douze scrupules. Pour faciliter le calcul, supposons maintenant que le mouvement du sang soit augmenté de telle sorte, que sa vitesse soit double, comme il est démontré qu'elle l'est en effet, par l'action d'un purgatif violent. Donc les arteres mésentériques porteront chaque heure dans les intestins huit cens onces de sang ; & dans le même espace de tems, les glandes sépareront environ vingt-quatre scrupules : car tout étant égal d'ailleurs, il faut estimer la vitesse de chaque sécrétion sur la vitesse du sang. Si la vitesse du sang est triplée, supposition qui ne paroîtra point absurde, si l'on considere la force de l'aiguillon porté dans le sang avec le *cathartique*, sur-tout à l'embouchure des glandes ; alors la sécrétion sera de trente-six scrupules. Mais si les diametres des vaisseaux excrétoires sont aussi doubles, & il n'y a aucun doute qu'ils ne le soient, lorsque le *cathartique* donné est plus fort qu'à l'ordinaire, alors l'excrétion des glandes des intestins se montera à cent quarante-quatre scrupules, c'est-à-dire, à douze fois la quantité de la même excrétion dans l'état naturel ; ensorte que selon ce calcul, les glandes intestinales sont capables de fournir, en conséquence de l'action d'un *cathartique*, quarante-huit onces, dans l'intervalle de huit heures.

Mais la bile ne doit point être négligée dans le calcul que l'on fait des évacuations produites par les remedes purgatifs. Tâchons donc d'en faire l'estimation. S'il passe dans l'intervalle d'une heure par la force seule de

la nature, deux dragmes de bile dans les intestins, comme l'a fait voir le Docteur Keil, homme fort versé dans ces matieres, un *cathartique* en fera passer six onces dans le même tems, en supposant seulement la vitesse du sang triplée, sans avoir aucun égard à l'aggrandissement des diametres des vaisseaux: d'où l'on voit déja pourquoi les évacuations procurées par art, sont ordinairement bilieuses. Il faut encore remarquer ici que, plus la bile est abondante, & coule avec vitesse, plus elle paroît délayée. Nous trouvons donc par ce calcul, que sans compter les récrémens des alimens ou le suc pancréatique, la quantité de matiere expulsée par un *cathartique* est de quatre livres & demie. Mais si nous eussions fait entrer en calcul la dilatation des vaisseaux, l'évacuation étant alors comme le quarré des diametres, elle se fût trouvée beaucoup plus grande. Cela posé, l'erreur de ceux qui attendent des clysteres les mêmes effets que des *cathartiques*, devient évidente. Les clysteres sont assez propres à laver le ventre, & à en emporter les excrémens grossiers: mais ils sont incapables d'évacuer la bile, & d'affecter de quelque maniere que ce puisse être, les glandes des intestins, mais particulierement celles qui sont situées dans l'ileum.

C'est par cette raison que, quand les intestins sont affectés de quelque maladie considérable, quand le purgatif est trop violent, le mouvement du sang trop grand, & les orifices des glandes trop dilatés, l'excrétion qui se fait par ces organes, est portée beaucoup plus haut. Par exemple, dans le cholera-morbus, où les intestins sont continuellement irrités par l'aiguillon des fruits de l'été, ou par quelqu'autre crudité, il se fait une évacuation d'humeur incroyable. Il est démontré que les orifices des glandes peuvent prendre par la distension, des diametres beaucoup plus grands que ceux qu'elles ont naturellement; non seulement par ce que nous appellons flux de ventre symptomatique, mais encore par le flux critique, ou celui par lequel on est débarrassé d'une matiere que le froid, par exemple, avoit arrêtée dans la gorge, ou dans les poumons, évacuation qui n'est pas moins bienfaisante que la perspiration. Dans ce cas, où une grande quantité d'humeur qui devoit être expulsée par la peau, prend son cours par les glandes intestinales, l'évacuation ne manquera pas d'être dix fois plus considérable, que si la lymphe étoit seule.

Cette excrétion des intestins est établie sur des principes si constans, & elle est si nécessaire à la préparation du chyle; que s'il survient dans les glandes par le moyen desquelles elle se fait, soit obstruction, soit callosité; il s'ensuivra une constipation incurable, ou une affection cœliaque: cette derniere maladie est beaucoup plus fréquente que l'autre, comme nous en sommes instruits par les dissections. Mais si l'obstruction des glandes ne dure pas long-tems, ou si les humeurs visqueuses n'en embarrassent qu'une partie, ensorte toutefois que la lymphe qui est si nécessaire à préparer, & à rendre le chyle fluide, ne soit pas en quantité suffisante; il surviendra cette espece d'affection cœliaque qui n'est pas incurable, & qu'on distingue du flux chyleux, qui provient à proprement parler de l'obstruction des vaisseaux lactés.

Si nous examinons avec attention l'usage des glandes & de la lymphe qu'elles séparent, nous connoîtrons à fond la cause de l'affection cœliaque. Rien ne me paroît plus propre à la développer, que l'examen du méchanisme des glandes de Peyer: tant l'étude de l'Anatomie est nécessaire pour bien entendre la théorie de la Medecine, & pour la pratiquer avec succès. Si nous parcourons les Ecrits des anciens Medecins, nous verrons aisément combien ils se trompoient, pour ne pas dire dans quelle absurdité ils donnoient, en imputant la cause de l'affection cœliaque, soit à une intempérie froide & humide, soit à une foiblesse de la faculté rétentive. Mais l'Anatomie a dissipé tous ces nuages, & prouvé par une exposition claire & distincte de la construction des intestins, que cette maladie devoit sa naissance à l'interception d'une partie de l'humeur destinée à sortir par les glandes intestinales. Aussi, les remedes qui remuent doucement le ventre, & qui débouchent par une irritation légere les orifices des glandes, produisent-ils alors des effets très-salutaires: une connoissance plus parfaite des parties nous a donc conduit à une connoissance plus parfaite de la nature de la maladie, & celle-ci à la maniere la plus sûre & la plus prompte de la guérir. Les Anciens qui n'en connoissoient point la nature, se tromperent aussi dans le traitement: ils n'employoient alors que des astringens, ce à quoi ils étoient déterminés par l'opinion dans laquelle ils étoient que la maladie consistoit dans un défaut de ton, ou dans la foiblesse des intestins. Mais il est évident que quiconque se laissera diriger en pareil cas par les Anciens; quiconque, suivant la pratique des méthodiques, n'ordonnera en pareil cas que des astringens, loin de dégager les glandes, ne fera au contraire qu'en augmenter de plus en plus l'obstruction, que cimenter la maladie, & que conduire le malade à sa fin au lieu de le soulager.

Mais pour terminer cet essai, après avoir suffisamment expliqué comment se fait la sécretion dans les glandes intestinales, quelles sont les loix que la nature suit en pareil cas, & quelle est la fin qu'elle se propose, nous observerons qu'il est maintenant facile de comprendre par quelle raison le Chancelier Bacon faisoit un si grand cas des *cathartiques*. « Nous assurerons sans balancer, « dit cet Auteur, que les purgations réitérées sont in« finiment plus propres à conserver la santé & à pro« longer la vie que l'exercice & les sueurs; car il est « constant qu'il s'évapore & se dissipe par la sueur, « non-seulement des humeurs & des vapeurs excré« mentitielles; mais avec elles des sucs & des esprits « bienfaisans, & dont la perte est difficile à réparer: « il n'en est pas de même des purgatifs, à moins qu'ils « ne soient trop violens; car leur action tombe prin« cipalement sur les humeurs. » Telle est la maniere philosophique dont s'exprime Bacon: mais si un Anatomiste substituoit dans ce raisonnement les termes de l'Art; il diroit que l'usage des *carthatiques* non-seulement ouvre, & nettoye les orifices des vaisseaux lactés, mais encore débarrasse les glandes des humeurs grossieres qui y font des obstructions fréquentes; ensorte qu'on les tient toujours en état de fournir la quantité de lymphe nécessaire pour la préparation du chyle, ou de ce fluide dont dépendent entierement la nutrition & la vie. On aura donc soin de ne point user dans l'état de santé un remede dont on peut tirer de si grands services dans la maladie. FREIND. *Comment. in Hippocrat. Epidem.*

Voici la maniere dont Hoffman pense des *cathartiques*. Comme entre les différentes especes de remedes, il n'y en a point qui contribuent plus efficacement à la conservation de la santé & à la cure des maladies que ceux que nous appellons communément évacuans; de même entre les différentes especes d'évacuans, il n'y en a point qui soient plus importans que ceux qui chassent par les selles, les matieres récrémentitielles & peccantes, contenues dans le corps. Entre ces derniers, les uns sont doux & modérés; & les autres, forts & violens. Nous appellons remedes lénitifs ou laxatifs, ceux que les Grecs appelloient eccoprotiques, & qui rendent le ventre libre en agissant surement, doucement, & sans offenser aucunement l'estomac & le systême nerveux. Nous entendons au contraire par purgatifs, ceux qui évacuent les matieres contenues dans les intestins d'une maniere plus efficace & plus forte. Du premier genre, les principaux entre les végétaux, sont la manne, la rhubarbe, la casse, l'agaric, les tamarins, les feuilles de sené, l'aloës, les baies de nerprun, les raisins, le polypode, les fleurs de pêcher, celles de chardon d'Egypte, ainsi que les fleurs & les graines de violettes. Entre les sels, le sel commun, le borax, & le nitre; auxquels il faut ajouter ceux qu'on tire des eaux

eaux médicinales, comme d'Epsom, d'Egra, de Sedlitz, & de Carlsbath.

Entre les substances animales, le lait, sur-tout celui d'Anesse, le petit lait, & le sucre de lait. Entre les préparations chymiques, la terre foliée de tartre, le tartre vitriolé, la crême de tartre, le sel préparé d'alun, & le sel de tartre, le sel essentiel d'alleluia, la magnesie, & le sel polychreste, l'or fulminant, le mercure doux, les fleurs de benjoin; ainsi que quelques autres remedes composés, comme les pilules de succin de Craton, les pilules aleophangines, les pilules marocostines, les pilules de tartre de Schroder, l'essence, l'extrait & le sirop de rhubarbe, le sirop solutif de roses, l'eau laxative de Vienne, l'élixir purgatif de Thomson, & beaucoup d'autres. Ces laxatifs doux évacuent non-seulement les excrémens grossiers, mais encore la sérosité des glandes des intestins, si on les ordonne en une dose un peu forte, sans troubler ni affoiblir considérablement le mouvement péristaltique de l'estomac & des intestins. Ils n'agissent point ainsi que les purgatifs violens, par un sel acre, subtil & caustique qui affecte les parties nerveuses; mais par une substance particuliere douce & innocente, qui est cependant d'une nature saline, déliée & stimulante, & qui s'évapore & s'anéantit par une longue ébullition, comme il arrive aux émétiques: mais cela est sur-tout particulier à la manne, à la rhubarbe, à l'aloès & aux feuilles de sené: c'est par cette raison qu'il est beaucoup plus à propos de les donner en infusion qu'en décoction. Tous ces remedes agissent, ou par un certain principe salin & stimulant, comme la manne, la casse, les raisins, & le polypode; ou par un certain sel subtil, sulphureux, amer & terreux, comme l'aloès & la rhubarbe; ou par un sel acide qui picote les fibres, comme les tamarins, la crême de tartre, & le sel d'alleluia; ou par un sel neutre, comme le nitre, le borax, le sel gemme, le digestif de Sylvius, l'arcanum duplicatum, ou le tartre vitriolé, les sels tirés des eaux médicinales & les sels essentiels des plantes; ou par un certain sel amer & calcaire, comme les sels de Sedlitz, d'Epsom & d'Egra; ou enfin par une terre calcaire, comme la magnesie, qui lorsqu'elle est dissoute par l'acide des premieres voies, se convertit en un sel acre & stimulant.

Corollaires de pratique.

Ces remedes laxatifs, doux, dont l'usage est si sûr, & qu'on emploie si fréquemment, & avec succès dans la cure d'un grand nombre de maladies, ce qui a donné lieu de les distinguer par l'épithete de *benedicta*, benis, étoient peu connus des Anciens, dans les Ouvrages desquels il n'est fait aucune mention de l'aloès, de la rhubarbe, des tamarins, des feuilles de sené & de l'agaric: ils ne connoissoient de purgatifs doux que la casse & le polypode. Dioscoride est le premier qui ait écrit quelque chose de la rhubarbe & de l'aloès, & c'est de lui que Pline & Galien ont tiré ce qu'ils ont dit de ces remedes. Quant à la manne, aux tamarins & aux feuilles de sené, il paroît que ce sont les Medecins Egyptiens & Arabes qui les ont employés les premiers. Quoique tous les laxatifs aient ceci de commun qu'ils rendent le ventre libre, sans danger, sans violence & sans grande agitation, il faut cependant les distinguer dans la pratique, & en déterminer l'usage par la constitution des malades & la différence des maladies. On ordonnera, par exemple, la manne, la casse, les raisins & le polypode, avec un avantage particulier dans les maladies de la poitrine, comme la toux, le crachement de sang, la pleurésie, la phthisie, & dans toutes les indispositions qui proviendront d'une sérosité saline, acre & scorbutique, comme les goutes, les rhumatismes, les gratelles & les éruptions pourpreuses. Dans tous ces cas on doit préférer les remedes que j'ai indiqués aux autres, parce que non-seulement ils évacuent les excrémens contenus dans les intestins, mais parce qu'ils temperent & corrigent en même tems l'acrimonie saline des fluides. Les acides doux, comme les tamarins, la crême de tartre, le sel d'alleluia, les sels essentiels tirés des plantes nitreuses, le sel Polichreste & le nitre antimonié, sont très-convenables dans les climats chands, en été, & pour les personnes colériques, ainsi que dans les maladies qui naissent d'une trop grande quantité de bile, dans celles qui sont accompagnées d'une chaleur contre nature, dans les fievres continues, dans les fievres doubles & dans les fievres d'été, de même que dans le causus accompagné d'une soif excessive. On choisira les remedes précédens préférablement à d'autres, non pas à cause de la vertu qu'ils ont d'évacuer, mais parce qu'ils sont capables de reprimer le mouvement intestin des parties sulphureuses du sang, & de corriger l'acrimonie extraordinaire de la bile. Dans les maladies qui auront pour cause le défaut de bile ou le manque de soufre balsamique dans le sang, comme les cachexies & presque toutes les maladies chroniques qui seront accompagnées de l'épaississement des sucs, & de l'engorgement des visceres, j'aimerois mieux user des laxatifs amers, tels que les préparations de rhubarbe & d'aloès bien corrigé, que d'aucun autre. Mais dans les maladies qui viennent d'humeurs visqueuses & épaisses, logées dans les premieres voies, & qui sont suivies de la perte de l'appétit, de distension des hypocondres, d'éructations & de flatulences; alors les sels neutres préparés chymiquement, & tous les sels naturels tirés des eaux médicinales donnés à grande dose, & dans une quantité suffisante de quelque liqueur appropriée, non-seulement rendront le ventre libre, mais emporteront encore les récrémens épais & visqueux. Si un acide domine dans la constitution & résiste aux purgatifs les plus acres, comme il arrive ordinairement dans les maladies hypocondriaques & mélancoliques; outre les préparations de manne, il faut avoir recours à la magnesie, qui prendra, en rencontrant un acide dans l'estomac, les mêmes propriétés & la même nature que quand elle est entierement dissoute par l'esprit de vitriol, c'est-à-dire, qu'elle deviendra un sel neutre amer & purgatif: mais s'il arrivoit qu'elle ne rencontrât dans le corps aucune liqueur capable de la dissondre, elle ne produiroit que peu ou point d'effet, & seroit peut-être plus de mal que de bien.

On met assez communément au nombre des laxatifs, l'or fulminant & le mercure doux: mais l'usage n'en n'est pas tout-à-fait sûr. Si l'or fulminant est parfaitement adouci, il n'agira point du tout, ou son action sera très-foible, au contraire s'il est richement imprégné de pointes salines & nitreuses, il rendra à la vérité le ventre libre en s'attachant fortement, en conséquence de sa pésanteur aux tuniques de l'estomac & des intestins: mais il causera des tranchées violentes, des flatulences & d'autres symptomes incommodes dans les constitutions délicates. Il seroit encore très-préjudiciable à la santé, s'il venoit à rencontrer dans l'estomac & dans le duodénum une grande quantité d'humeurs acides & corrosives, ou de bile caustique. Le mercure doux qui seul & sans l'assistance de quelqu'autre substance, n'agit pas ordinairement comme un purgatif, prend cette qualité au supreme degré, affecte le systeme nerveux & peut donner la mort, s'il rencontre dans le duodénum une bile corrosive. C'est assez la coûtume de se servir de ce remede pour tuer les vers: mais comme l'expérience m'a appris que les préparations mercurielles sont très-préjudiciables aux enfans; & comme je les ai vu produire des symptomes violens & causer une grande foiblesse, je serois d'avis qu'on ne les ordonnât qu'avec la derniere circonspection, & que l'on fit observer alors un régime, après avoir pris auparavant les précautions convenables. Il y en a qui pour augmenter la qualité purgative de l'or fulminant y ajoutent des sels neutres, comme l'arcanum duplicatum ou le tartre vitriolé: j'avoue qu'une demi-dragme

de l'un ou de l'autre de ces sels broyés avec deux grains d'or fulminant, acquiert un gout métallique, & vuide les intestins en les picotant: mais cet effet est ordinairement accompagné de tranchées. On prendra surtout bien garde que le mercure doux ne soit point trituré long-tems avec des sels, particulierement d'une nature alcaline, ou avec le sel ammoniac, car il ne manqueroit pas de prendre une qualité corrosive, par laquelle il agiroit sur les glandes & sur les nerfs, & pourroit exciter une salivation fort incommode.

Tous les sels dont nous venons de parler, surtout les sels neutres & amers, donnés à la dose d'une demi once ou d'une once, & en une quantité suffisante de quelque liqueur appropriée, sont d'une efficacité singuliere pour rendre le ventre libre sans mettre le sang en agitation, & sans détruire l'appétit & les forces. L'usage en est plus sûr & plus énergique que celui des purgatifs violens tirés du regne des végétaux, surtout dans les maladies & dans les constitutions où il y a une grande quantité d'humeurs épaisses & visqueuses logées dans les premieres voies & les vaisseaux. Les eaux médicinales chaudes & froides qu'on appelle communément acidules, & qui sont d'une si grande efficacité, soit pour prévenir, soit pour guérir les maladies chroniques & opiniâtres, tiennent les qualités apéritives, déterfives qu'on leur connoît, du principe aqueux, mais beaucoup plus encore du principe salin qui est en elles.

Entre les fleurs laxatives, les plus énergiques sont celles de chardon d'Egypte, de pêcher, les violettes & les roses: mais il faut qu'elles soient récentes & les donner en infusion, & point du tout en décoction. La meilleure maniere de les faire prendre, c'est avec le petit-lait ou le lait d'ânesse, surtout au printems. Si un malade est foible & délicat, il continuera cette boisson tous les matins pendant quelques semaines, pour purifier le sang; car le petit-lait & le lait d'ânesse ont l'un & l'autre la vertu de relâcher, ainsi que Celse nous l'apprend *Lib. II. cap.* 12. « Il y a, dit-il, de certaines maladies « dans lesquelles il est très-à-propos de purger avec le « lait. » Puis il ajoute un peu plus bas: « Les anciens « faisoient prendre aux malades ce qui restoit du lait « d'ânesse, de vache ou de chevre, après l'avoir fait « bouillir avec un peu de sel & en avoir ôté la partie « coagulée. »

Les préparations laxatives d'aloës, soit hépatique, soit succotrin, sont des remedes d'une efficacité peu commune; surtout si on a pris les moyens convenables pour en ôter auparavant le principe sulphureux & volatil, & la résine, qui nuiroient en s'attachant aux tuniques des intestins. La dose en doit être petite, même après avoir pris ces précautions, & il faut le mêler avec des extraits amers & des ingrédiens légérement balsamiques. C'est pourquoi l'on pourra se servir avec beaucoup de succès, non-seulement pour rendre le ventre libre, mais encore pour fortifier les intestins & les remettre au ton qu'ils avoient, avant que d'avoir été affoiblis par la maladie, & dont l'usage des purgatifs violens les éloigneroit encore davantage, on peut, dis-je, se servir avec succès des pilules que Becher trouva vraissemblablement par hasard, ou de celles qu'on a préparées avec des poudres plus convenables à l'imitation des pilules de Becher. Quoique ce remede ne produise que des effets légers & presque insensibles sur les personnes d'une constitution robuste & sanguine; son action est plus prompte & plus considérable sur les personnes naturellement délicates, sur celles que le choc de la maladie a affoiblies, sur les femmes en conche & sur celles dont les évacuations menstruelles sont suspendues ou dérangées. Il est aussi fort salutaire pour les personnes en qui la digestion s'opere foiblement à la suite de quelque maladie, soit qu'il faille corriger, soit qu'il faille évacuer des humeurs crues: les hypocondriaques dont l'estomac regorge continuellement de crudités acides, s'en trouveront bien. Au contraire les préparations d'aloës données en grande dose & sans aucun correctif, mettent le sang dans une agitation violente; c'est pourquoi on ne l'ordonnera jamais aux personnes pléthoriques, à celles qui sont d'une constitution délicate & aux malades sujets à des évacuations de sang. Ces préparations employées mal-à-propos, ont ce désavantage particulier, qu'elles causent des hémorrhoïdes aveugles extremement douloureuses, & qu'elles portent le sang dans la région des reins & sur les parties contenues dans le bassin. Mais entre les différentes pilules dans lesquelles on fait entrer l'aloës avec d'autres ingrédiens convenables, il y en a d'autres que celles de Becher, auxquelles nous ne pouvons refuser un éloge qu'elles ont bien mérité par leur efficacité; telles sont les pilules de tartre de Schroder, les pilules aléophangines, les pilules marocostines, les pilules de succin de Craton & les pilules de Solenander.

Mais les intestins sont évacués d'une maniere beaucoup plus forte & plus énergique, par ce que nous appellons purgatifs forts. Tels sont entre les plus importans les racines du mechoacan noir & blanc, de jalap, l'hellébore blanc & noir, l'iris commune, la bryoine & le tithymale, la soldanelle, la gratiole, le lin purgatif, la coloquinte, la noix purgative, la graine de catapucia, le turbith, l'écorce moyenne de sureau, la gomme gutte, le concombre sauvage & la scammonée avec toutes les préparations qu'on en fait, comme les trochisques d'Alhandal, les extraits de coloquinte & de tithymale, le panchimagogue de Crollins, le diagred sulphureux, la poudre cornachine & la poudre de la Comtesse de Warwich. Le principe par lequel ces purgatifs violens agissent, est d'une nature extremement violente; & le sel subtil, caustique & inflammatoire qui attaque les membranes nerveuses non-seulement de l'estomac & des intestins, mais encore de tout le corps, comme fait le poison, agit avec violence en quelque petite dose qu'on le donne, & excite ordinairement des constrictions spasmodiques, la mal-aise des parties circonvoisines du cœur, des cardialgies, & des tranchées accompagnées de déjections fréquentes, de hoquet, d'inflammation à l'estomac & aux intestins, de la froideur des extrémités & quelquefois de convulsions; car le sel contenu dans ces purgatifs étant très-subtil & très-actif, & étendant son action sur toute la masse des humeurs, doit produire des effets très-considérables; & ces effets sont suffisamment démontrés, par cela seul qu'un enfant est purgé par le lait de sa nourrice, lorsqu'elle a pris un de ces purgatifs.

L'application extérieure des purgatifs violens a quelquefois suffi pour donner des flux considérables & dangereux. Aussi lisons-nous dans le Commentaire de Heurnius sur les Aphorismes d'Hippocrate, que les anciens se purgeoient en se lavant les piés dans une décoction d'hellébore; & au rapport de Waléus l'hellébore appliqué sur les cauteres pour les mondifier, purge quelquefois par haut & par bas.

Tout onguent dans lequel la coloquinte entrera appliqué sur le nombril, purgera non-seulement les enfans, mais encore les adultes. Mais la nature caustique & inflammatoire des purgatifs violens se manifeste en ce qu'appliqués extérieurement ils brûlent la peau & excitent des ampoulles comme un vésicatoire. Le suc de tithymale consume les verrues. L'essence extraite des drastiques, tels que le jalap, le mechoacan & la scammonée, brûlera & corrodera la gorge & l'œsophage si on en avale, & excitera des pustules brûlantes & des aphthes. La qualité virulente & vénéneuse des drastiques est bien prouvée par les expériences de Wepfer, qui nous apprend dans son Traité *de Cicuta Aquaticâ*, qu'ayant donné différens purgatifs violens en une certaine quantité à de petits chiens, ils furent attaqués sur le champ de vomissemens & de convulsions qui furent suivis de la mort; & qu'ayant disséqué ces petits animaux, il leur trouva l'estomac & les intestins grêles enflammés & marqués de petites taches rouges, com-

me si on leur eût fait prendre de l'arsenic: mais ce qui mérite particulierement notre attention, c'est que le même Auteur dit précisément que la résine de jalap dont on fait aujourd'hui un si grand usage, cause les mêmes symptomes & est suivie des mêmes effets.

L'action des *cathartiques* les plus acres & les plus violens étant très-dangereuse & même quelquefois fatale, un Medecin prudent & qui raisonnera, se gardera donc bien d'en faire un fréquent usage. Il est démontré par l'expérience de tous les âges qu'aucuns remedes mal-à-propos ordonnés n'ont jamais produit de si grands ravages, & n'ont eu des suites aussi terribles que les purgatifs violens: moi-même, dit Hoffman, qui ai pratiqué la Medecine pendant quarante-cinq ans & davantage, j'ai vu un nombre infini de malades emportés ou affectés de maladie incurable par l'usage seul des purgatifs violens. Il ne se fait chez les Apothicaires aucune préparation qui diminue si promptement & si puissamment les forces, change le pouls, offense l'estomac & les intestins, & leur ôte le ton qui leur convient naturellement, que les médicamens acres & drastiques. J'en ai vu l'habitude suivie tantôt de l'hydropisie, tantôt d'une affection hypocondriaque, d'inflammations d'estomac accompagnées de fievre mortelle, de dyssenterie, de *cholera-morbus* & quelquefois de paralysie, ou du côté droit ou du côté gauche. J'avoue que les anciens à qui les laxatifs doux & les sels étoient, pour ainsi dire, entierement inconnus, recouroient fréquemment aux purgatifs violens, & qu'Hippocrate même purgeoit ses malades avec l'elaterium, & l'hellébore: mais si nous lisons leurs ouvrages avec attention, nous verrons qu'ils n'en venoient à ces remedes que dans les cas où le danger éminent du malade les rendoit nécessaires; & même alors ils faisoient prendre du lait à leurs malades avant & après avoir donné l'elaterium, sur les vertus duquel ils faisoient grand fond; & ils corrigeoient l'hellébore en y joignant le vin doux, l'huile ou le lait. D'ailleurs ils n'employoient point ces purgatifs indifféremment; ils distinguoient exactement les maladies dans lesquelles ils convenoient ou ne convenoient point; Hippocrate, par exemple, en proscrit absolument l'usage, *Lib. de Purgantibus*, dans toutes les fievres & dans toutes les maladies inflammatoires. Il est démontré par les préceptes & par les maximes répandus dans les Ouvrages de ceux qui ont excellé les premiers dans la Medecine, que les suites fâcheuses des drastiques ne leur étoient point inconnus. Nous lisons expressément, *Aphorisme trente-sept*, *Section seconde*, qu'il ne faut qu'une purgation pour faire passer un homme de l'état de santé dans l'état le plus déplorable. Hippocrate appuie sur la même vérité, l'*Aphorisme seizieme*, *Section quatre*; & Heurnius qui entreprend de démontrer le même Aphorisme, ajoute avoir vu des personnes saines & en santé emportées par un simple aposeme purgatif de fumeterre & de feuilles de séné donné mal-à-propos. Nous lisons dans Celse, *Lib. I. cap.* 3. que si les purgatifs sont quelquefois nécessaires, l'usage fréquent en est fort dangereux; & il dit *chap.* 12. *Liv. II.* en propres termes, qu'ordinairement ils offensent l'estomac, affoiblissent le malade, & ne conviennent que dans les maladies où il n'y a point de fievre.

C'étoit aussi l'avis de Dioscoride, comme on peut voir, *Lib. IV. cap.* 178. où il assure que l'estomac ne s'accommode point des purgatifs. Mais Campegus a fait un Ouvrage particulier dans lequel il traite de la qualité nuisible, & vénéneuse des purgatifs, d'une maniere beaucoup plus étendue, & plus circonstanciée qu'aucun de ceux qui l'avoient précédé. Helmont & ses Disciples, ainsi que Bontekoe, ne font aucune difficulté d'appeller les purgatifs drastiques des poisons mortels. Montanus, Craton, & Solenander, tous gens versés dans la Medecine, ne les ordonnoient qu'en tremblant: mais ils faisoient un usage fréquent de pilules préparées d'extraits amers, de gomme & d'aloès. Les remedes drastiques sont particulierement préjudiciables aux malades d'une constitution foible, aux enfans & aux vieillards; aux personnes convalescentes dont les estomacs sont foibles, & en qui le sisteme nerveux est sujet à des mouvemens déréglés. Je ne connois rien de plus nuisible pour les personnes d'un tempérament délicat & colérique; surtout lorsqu'elles ont souffert du chagrin & des peines d'esprit. Dans ces circonstances, j'en ai vu plusieurs emportées par un purgatif violent qui produisit une inflammation d'estomac qui fut suivie du cholera. Ceux qui seront sujets à des coliques hémorrhoïdales, & à des spasmes hypocondriaques, & hystériques, ne prendront jamais de remedes drastiques, à moins qu'ils n'aient résolu de s'exposer aux maladies les plus terribles; ils sont fatals pour les enfans, surtout lorsqu'ils ont de la peine à pousser leurs dents.

Quelques terribles que soient les conséquences qu'on a à craindre de l'usage des purgatifs violens, & quelque circonspect que leur qualité vénéneuse doive rendre un Medecin en les ordonnant: cependant il y a des cas où il est très-à-propos d'y avoir recours, & dans lesquels les émétiques antimoniaux & mercuriels, sont peut-être les seules choses dont on puisse user avec succès; je n'en citerai qu'un: C'est l'espece d'hydropisie qu'on appelle *anasarque*, surtout lorsqu'elle ne provient point d'endurcissement, ou de skirrosités dans les glandes, & dans les visceres, mais d'une stagnation subite d'eau, à la suite d'une suppression d'écoulement menstruel, ou hémorrhoïdal, ou d'une trop grande voracité pendant ou après une maladie. J'ai éprouvé que quelques onces de suc d'iris commune, ou un peu de gomme gutte, ou d'élatérium & l'extrait de petit tithymale, produisoient un fort bon effet dans une demi-pinte de lait; on peut réitérer la dose autant de fois que l'état du malade le permettra. Ce remède fera rendre aux femmes, soit par l'anus, soit par la matrice, une quantité d'eau surprenante. Je me souviens de deux cas dans lesquels il ne fit évacuer qu'une très-petite quantité d'excrémens grossiers, mais beaucoup d'urine. Les fibres intestinales étant dans un état lâche & languissans dans les hydropiques, ils n'en sont que plus propres à supporter les purgatifs violens dont l'aiguillon devient nécessaire pour irriter ces fibres, & les contraindre à produire leur mouvement excrétoire. On peut encore les ordonner dans les paralysies des membres, dans les léthargies, dans la folie même, & toutes les fois que la langueur d'un malade exigera un remede efficace. Celse dit à ce propos, *cap.* 12. *Lib. II.* que l'hellébore noir est fort bon pour ceux qui abondent en bile noire, aux fous mélancoliques, & à ceux dont les nerfs sont paralytiques dans quelque partie du corps. Je sai encore par expérience que les purgatifs violens soulagent dans les douleurs qui se font sentir à l'os ischion, & au coxis, & qui s'étendent quelquefois sur les cuisses; en procurant sept ou huit selles promptes, ils dissipent le poids des humeurs bilieuses, & mal cuites, ce en quoi consistoit la cause de la maladie.

Les personnes d'une constitution robuste, qui habitent les pays les plus Septentrionaux, & qui vivent d'alimens grossiers, & de digestion difficile, pourront prendre un purgatif violent, lorsqu'ils auront besoin d'être purgés; mais il faut qu'il soit en petite dose, en poudre mêlé avec des sels, comme la crême de tartre ou le tartre vitriolé, avec une addition de quelques grains d'antimoine diaphorétique; ou mettez en forme de pilules l'extrait d'hellébore noir, les trochisques d'Alandal, la scammonée, la résine de jalap, ou d'autres substances de la même nature, & ajoutez-y quelque chose propre à en calmer, ou à en corriger la qualité virulente, comme le cinabre, le vitriol de Mars, le castor, le safran, le sel d'ambre, l'ambre, & la myrrhe; ajoutez de plus une dose convenable de l'extrait panchimagogue de Crollius qui contient des purgatifs assez acres, & vous aurez des pilules qui rempliront

votre attente, lorsque vous vous proposerez de picoter & d'irriter. Cependant un précepte qu'on doit toujours avoir present, c'est que dans les cas où il est question de tenter une grande évacuation, il est plus à propos de recourir aux purgatifs doux, dont on augmentera alors la dose, que d'user de purgatifs acres, violens & virulens. HOFFMAN.

Quincy donne les regles suivantes sur l'usage des *cathartiques*, dans ses leçons Pharmaceutiques.

Il est à propos de remarquer, dit-il, par rapport aux *cathartiques*, que plus la forme sous laquelle on les donne est grossiere, plus ils sont énergiques, & plus promptement ils font leur effet. Plus au contraire ils sont divisés dans la préparation & réduits dans leurs parties constituantes; plus ils ont de facilité pour suivre la circulation, lorsqu'ils sont admis dans le corps, & plus on est de tems à s'appercevoir de leur opération. Ainsi les émétiques, mais surtout les salins qui sont ceux dont on fait le plus d'usage actuellement, extrement divisés, & réduits en parties élémentaires, cessent d'agir sur l'estomac, ne causent point de vomissement, mais se font sentir dans les intestins, & operent par les selles; si l'on pousse la division, & la comminution plus loin, ils passeront dans le sang, & prendront la qualité de diurétiques. Enfin, si l'on suit ce procédé aussi loin qu'il peut aller, ils seront portés dans les plus petits vaisseaux du corps, avant que leur action soit sensible, surtout s'ils sont sulphureux.

Il y a encore une autre maniere d'altérer les *cathartiques*, & même tout autre médicament, c'est de les mêler avec des ingrédiens qui les empêchent d'agir sur une partie, & qui leur laissent toute leur efficacité sur d'autres.

Outre les *cathartiques* salins produits par quelques procédés de Pharmacie Chymique, nous n'en connoissons gueres d'autres que la manne; mais comme toute sa préparation se réduit à une simple solution dans quelque véhicule aqueux, nous passerons à des choses plus difficiles, entre lesquelles la premiere qui se présente naturellement est le sel commun.

La maniere ordinaire dont il se produit est assez connue. La base de presque toutes les préparations médicinales qu'on en fait, est un esprit que les Chymistes obtiennent de différentes manieres: mais ce qu'il y a de plus important à savoir dans ces méthodes, c'est qu'il faut d'abord faire sécher le sel au feu, ou au soleil, le mêler avec trois ou quatre fois autant de substances terreuses & fragiles, comme des pipes à fumer broyées, de la brique réduite en poudre, ou autre semblable; ce qui facilitera la séparation de ses parties, & l'aidera à monter sur le feu, ce à quoi sa nature pesante le rend peu disposé, & exige ces secours. Mais comme dans l'état où on l'obtient, il est trop corrosif pour entrer dans un remede, on l'adoucit avec un mélange d'esprit de vin. Ce mélange s'échauffe d'abord, & fermente ensuite: d'où ses pointes ayant été brisées, & se trouvant enveloppées par celles de l'esprit, on peut s'en servir avec assez de sécurité; car loin de picoter trop fort les premieres voies, il ne s'y fait pas sentir, & il n'opere qu'après avoir suivi le cours de la circulation, & qu'en qualité de diurétique. On peut en faire autant sur le nitre, le vitriol, & les autres substances salines.

On trouve chez nos Droguistes un fameux *cathartique*, sous le nom de sel de Glauber. Lemery donne la maniere de le préparer avec le sel ammoniac, & le vitriol: mais comme l'œconomie est permise, lorsque la qualité du remede n'en souffre point, nos Chymistes obtiennent un esprit de sel, en ajoutant de l'huile de vitriol sur du sel commun, & en distilant le tout ensemble: ce qui reste dissous, filtré, & évaporé se crystallise sous la forme que nous trouvons au sel de Glauber, chez nos Droguistes.

On vient encore de tirer par évaporation, filtration, & crystallisation, des eaux minérales, purgatives, un sel qui peut servir aux mêmes besoins: ce sel a d'abord été appellé sel admirable, on sel *cathartique* amer; mais la contrefaction en est telle à présent, que ce n'est presque autre chose qu'un sel commun, dissous, & recrystallisé.

Le tartre donne un grand nombre de remedes, dont la nature varie selon la différence des procédés. Le plus en usage est la crême de tartre qui se fait en dissolvant le tartre, autant qu'il est possible dans l'eau bouillante; après la filtration on l'aura telle qu'on la vend chez les Droguistes.

La quantité de ces sels qui doit entrer dans une formule se déterminera principalement sur la dose que le malade en peut prendre: la manne, le sel de Glauber, & le sel *carthartique* amer, se dissoudront dans une grande quantité de liqueur, pour être donnés à plusieurs reprises, comme quand on se purge avec les eaux minérales ordinaires; car si on les faisoit dissoudre dans une petite quantité de liqueur capable d'être prise d'une seule fois, & d'environ trois onces, comme les medecines ordinaires, ils se crystalliseroient derechef dans la phiole en se refroidissant; inconvénient qui arrive fréquemment par rapport à la manne. Mais s'il n'étoit question que d'ajouter une dragme on deux de ces sels avec d'autres *cathartiques*, non-seulement ils en prendront assez, mais on les en trouvera même relevés; & cela suffira pour faciliter l'action des autres ingrédiens; surtout s'ils sont résineux, ou gommeux. C'est pourquoi on observe que les infusions communes de séné, de rhubarbe, & d'autres substances semblables non-seulement operent beaucoup mieux, en y ajoutant un peu de ces sels, mais encore que, de même que le sel fixe de tartre, ils en rendent les teintures beaucoup meilleures.

Dans les bols, les électuaires, & sous toutes les formes qui demandent du tems pour les avaler, ils sont très-désagréables; sans compter le volume incommode qu'ils forment, lorsqu'on est obligé de les donner en quantité suffisante, pour produire un effet considérable. Cependant s'il n'en falloit prendre qu'une petite dose à la fois, on pourroit les ordonner dans quelque électuaire laxatif; mais dans ces cas on choisit entre eux la crême de tartre.

La maniere la plus avantageuse d'ordonner tous ces remedes, est la forme liquide. On doit en attendre plus de succès dans une grande quantité de liqueur, qu'autrement; parce qu'on se propose de lever, par leur moyen, les obstructions qui causent les coliques, & les douleurs néphrétiques; cas dans lesquels on a éprouvé qu'ils agissoient d'autant plus efficacement, qu'ils étoient plus délayés; sur-tout, lorsqu'il étoit question de porter leur action sur des parties éloignées, comme dans les passages des urines. Cependant, cela n'est point sans inconvénient; car ces sels sont d'une apreté si propre à exciter des nausées, que les estomacs foibles ne manquent point à les rejetter.

L'aiguillon qu'ils portent avec eux, les rend extremement propres dans les clysteres dont on attend un prompt effet. C'est pourquoi l'on ordonne quelquefois en pareil cas, le sucre, le sel commun, ou le sel gemme.

L'usage trop fréquent de ces remedes produit dans plusieurs maladies beaucoup plus de mal que de bien: on a observé qu'ils affectoient les glandes, qu'ils causoient une grande soif, & qu'ils produisoient quelquefois les fievres les plus dangereuses; ces fievres commencent avec frisson, & avec les autres symptomes des fievres intermittentes; mais elles se terminent par les accidens les plus fâcheux: c'est pourquoi il sera très-à-propos de délayer beaucoup ces sels, & de les ordonner dans des gruaux & du bouillon, plutôt que dans des liqueurs plus légeres.

A ces *carthartiques* succédent les résineux. J'entens par

cathartiques résineux, ceux qui ne transmettent leurs propriétés médicinales qu'à des liqueurs spiritueuses, ou tout au moins qu'on prépare avec ces liqueurs de la maniere la plus avantageuse.

Entre les remedes de cette classe, le plus important est le jalap. Un examen scrupuleux de son tissu, & de la maniere d'en user, répandra tout le jour nécessaire sur l'usage & la contexture des substances qui lui sont analogues, comme le turbith, les hermodactes & autres.

Le jalap le plus noir, le plus fragile, le plus pesant & le plus luisant, est le plus abondant en résine ; il faut donc lui donner la préférence dans le procédé suivant, qui consiste à faire infuser une livre de sa racine dans trois livres d'esprit de vin pendant un jour ou deux, dans un vaisseau bien fermé; on ôtera ensuite cet esprit, & on en remettra d'autre, jusqu'à ce qu'il ne prenne plus de teinture. On mêlera ensuite tous ces esprits, & on les fera exhaler, jusqu'à ce qu'il n'en reste que la quatrieme partie ; alors on versera dessus un peu d'eau commune. Cela fait, la résine se précipitera au fond.

Les avantages de cette préparation consistent à diminuer le volume de la dose; car quelques grains de jalap préparé de cette maniere, font autant d'effet qu'une quantité considérable de la racine même. C'est ce qui donne la facilité aux Empiriques d'en faire leurs dragées, & autres pilules sucrées ; car la quantité de jalap qui y entre suffit pour purger la plupart de ceux qui en font usage, & qui sont ordinairement de jeunes enfans, & ne suffit pas pour altérer l'odeur, le gout, & même la couleur du sucre.

Quant à ses désavantages, un des plus grands, c'est d'un autre côté la facilité que nos Droguistes, & nos Chymistes ont d'altérer les substances résineuses les plus précieuses.

La maniere la plus ordinaire d'altérer la résine de jalap, c'est d'y mêler le plus de résine noire que l'on peut, sans risquer de se faire découvrir à la vue. Je me suis laissé dire qu'il arrivoit assez ordinairement de mettre deux parties de résine noire sur une de jalap. Mais lorsqu'on a quelque raison de soupçonner cette fourberie, on s'en assurera en la faisant infuser de nouveau dans de l'esprit rectifié : cet esprit se chargera de la vraie résine de jalap, & ne touchera point à l'autre.

J'apprens qu'on vend encore un extrait fort de décoction de dreche mêlée avec la gomme gutte, pour de la résine de jalap : mais on distinguera aisément l'un de l'autre par le moyen de l'eau; car cet extrait s'y dissout, au lieu que la vraie résine de jalap ne s'y dissout point. Il y a cependant des résines que l'esprit de vin seul peut dissoudre, comme la résine de gayac, & avec lesquelles on peut adultérer la résine de jalap, & les autres résines *cathartiques*, sans qu'il soit possible de s'en appercevoir par les moyens que nous venons d'indiquer : mais ces résines sont pour la plupart trop cheres, pour qu'on s'en serve à adultérer les autres : si toutefois on avoit quelque soupçon que cela eût été fait ; on n'auroit qu'à consulter le gout, pour s'en appercevoir. La résine de gayac, par exemple, ainsi que toutes les autres, produit une chaleur au palais, ou cause une sensation particuliere à la matiere d'où elle a été extraite, qui la distinguent du vrai jalap. Mais les Droguistes ne s'en tiennent pas à cette fripponnerie ; lorsqu'ils ont fait la vraie résine, ils font sécher le reste, ou les feces de la teinture, le mettent en poudre, le mêlent de rechef avec un peu de racine fraîche, & le vendent pour la vraie poudre de jalap, d'où il resulte que les inconvéniens de cette préparation des substances résineuses & purgatives, ne sont pas contrebalancés par les avantages qui en résultent ; car on sait par l'expérience journaliere, que les *cathartiques* de cette espece s'attachent aux membranes, & aux fibres de l'estomac & des intestins, occasionnent des nausées, des tranchées, & quelquefois même des convulsions; c'est par cette raison que dans les formules on ordonne en même-tems une addition de sucre, de sel de tartre, ou de quelqu'autre substance semblable, pour prévenir l'adhésion des résines.

Lorsque les parties résineuses des *cathartiques* sont prises avec des liqueurs spiritueuses, & données en teinture sans précipitation, comme dans l'élixir de salut, la teinture sacrée, la teinture de rhubarbe & autres, elles sont moins sujettes à produire ces effets incommodes; elles sont assez délayées & séparées les unes des autres, pour ne causer en passant qu'une irritation modérée. Elles ont d'ailleurs tous les avantages dont nous avons fait mention, à propos de la comminution réitérée des sels purgatifs ; c'est-à-dire, d'entrer plus profondément dans les humeurs, & de produire des effets importans qui demandoient plus que leur action dans les premiers passages. Ainsi, de la même maniere qu'on a changé un *cathartique* salin en un diurétique, on changera un *cathartique* résineux en un sudorifique. Par la comminution, on a rendu le *cathartique* salin propre par son poids à passer par les urines : par la comminution, on rendra un *cathartique* résineux, propre par sa volatilité à s'exhaler par les sécrétions les plus éloignées, & à passer en grande partie par les pores de la peau. C'est donc à l'effet que l'on se propose de produire avec une résine, à déterminer la maniere de la préparer. Lorsque les premieres voies veulent être nettoyées, & que pour cela il n'est question que de les mettre dans une agitation extraordinaire, plus les *cathartiques* résineux seront grossiers, moins ils seront divisés, plus sûrement ils opéreront l'effet qu'on en attend. Mais si le siége de la maladie est plus éloigné, & que l'on ait besoin d'un remede qui conserve son efficacité plus long-tems, il faudra recourir aux véhicules spiritueux, & aux préparations qui délayeront & diviseront la résine dans ses parties constituantes.

Ce qu'il y a de plus important à observer dans la pratique par rapport aux *cathartiques* résineux en teinture, c'est qu'il ne faut les ordonner sous cette forme qu'aux personnes qui pourront supporter la force du véhicule, qu'il ne faut point alors affoiblir avec quelque chose d'aqueux, à moins que ce ne soit un moment avant de le donner; parce que les particules qui font la vertu du remede se précipiteront, & seront perdues en demeurant au fond, ou ne seront point assez divisées en parvenant à l'estomac ; ce qui donnera lieu à tous les inconveniens que nous avons attribués aux résines grossierement préparées.

Quant à la méthode ordinaire de donner les substances résineuses avec le sel de tartre, le sucre, ou autre chose d'un tissu fragile, & propre à tenir leurs parties séparées & divisées, elle nous conduit naturellement à examiner ces drogues avant que leur résine soit extraite, & à les considérer avec les autres principes qui se trouvent naturellement réunis en elle.

Il paroît par les expériences que M. Bolduc a fait sur le jalap, qu'après que l'esprit s'est chargé de ses parties résineuses, on en obtient avec l'eau un extrait qui se trouve purgatif, mais dans un dégré inférieur au jalap, quoiqu'il lui reste encore assez d'efficacité pour opérer par les urines.

Ce qui prouve que cette drogue contient, outre sa résine, un sel terreux; & qu'en modifiant ou corrigeant cette résine avec le sucre, le tartre, ou autre chose pareille, ce n'est que remettre le jalap autant qu'il est possible dans l'état où la nature nous l'a donné. M. Bolduc dit qu'une longue expérience l'a convaincu, que la racine même purge mieux qu'aucune de ses préparations. Quoiqu'il en soit, nous pouvons conclurre avec quelque certitude de tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, que les parties résineuses operent avec le plus de force & d'âpreté, & consomment la plus grande partie de leur action dans les premieres voies & dans les passages les plus larges; & que les parties salines & les plus terreuses qui ne se dissolvent que dans des véhicules

aqueux, ne produisent dans les entrailles qu'une légere irritation, mais pénetrent fort avant dans la constitution avant que leur énergie soit éteinte; ce qui suffit pour nous diriger dans la préparation de cette drogue, & pour nous indiquer les cas où il est à propos de la donner en teinture avec l'esprit de vin, en résine, en infusion avec l'eau, en résine ou en substance. On n'a qu'à considérer l'effet que l'on veut produire, si on l'attend fort ou foible, sur les premieres voies ou sur des passages plus éloignés.

Voilà des regles qu'on n'a qu'à appliquer à tous les autres *cathartiques* de la même natnre & du même tissu. Mais il faut observer, par rapport à la racine même de la rhubarbe sans aucune préparation, que celle qui est luisante, légere, la plus odoriférante & la plus entiere, contient moins de soufre ou de résine, relativement à sa partie saline & terreuse, que celle qui est pesante, tenace & fétide; aussi trouvons-nous qu'elle opere plus doucement, qu'elle est plus agréable à l'estomac, & qu'elle produit plus sûrement les effets qu'on en attend en qualité d'astringent, de diurétique ou d'altérant. Quant à la derniere, elle excite des nausées plus fortes, elle fatigue l'estomac, & purge plus fortement les premieres voies: mais cette différence est encore plus remarquable dans ses préparations, soit teinture, soit infusion. L'infusion qui se charge principalement de ses particules terreuses & salines, opere plus doucement, & donne des nausées & des tranchées moins fortes que la teinture, ainsi que chacun peut s'en assurer, en comparant les effets de l'une & de l'autre dans une formule ordinaire. La teinture qui s'en fait & se vend chez nos Apothicaires, se tire par le moyen d'une liqueur spiritueuse.

Après avoir observé de quelques résines, que plus les liqueurs dans lesquelles elles ont été dissoutes sont spiritueuses, plus leur action est douce & modérée dans les premieres voies, mais énergique & forte sur les parties les plus éloignées, il est à propos de dire, que les substances qu'on désigne communément par cette dénomination, different entre elles par le dégré de subtilité; ensorte que, quoiqu'on puisse les dissondre toutes dans l'esprit de vin, il y en a cependant d'un tissu si grossier, ou dont les parties constituantes sont si intimement embarrassées dans je ne sai quoi de tenace & de visqueux, qu'il n'est pas possible, en les dissolvant, de les diviser & de les atténuer autant que d'autres: ainsi, les plus subtiles & les plus pures sont seules capables du premier des effets mentionnés ci-dessus, & les plus grossieres du second. Cette différence est remarquable, & dans les substances mêmes & dans leur teinture. Les teintures brillantes & transparentes tirées de substances dures & fragiles, produisent le premier effet: les teintures épaisses, troubles & communément fétides, tirées de matieres gluantes & visqueuses, produisent le second. Le tissu du jalap & de la rhubarbe, ainsi que la consistance de leur différente teinture, justifient cette distinction.

Ceci nous conduit à une classe de simples qui n'est pas proprement du genre des résines ou des sels, mais dans laquelle ces deux principes semblent si parfaitement unis, qu'il n'est pas possible de les séparer purs par quelque menstrue que ce soit; ensorte qu'il s'agit au contraire de les retenir unis, & de rejetter seulement les parties grossieres & les feces inutiles. On donne communément à ces substances le nom de gommes ou de sucs épaissis.

La gomme gutte est le plus important des *cathartiques* de cette espece. L'Auteur que j'ai cité ci-dessus, a fait plusieurs expériences qui tendent à prouver principalement que cette gomme ne se dissout pas précisément dans l'eau, mais qu'elle s'y transforme en une espece de substance laiteuse; que l'esprit de vin en prend les parties les plus résineuses; que cette teinture opere plus fortement que la gomme gutte même, & que ce qui reste après qu'on a tiré cette teinture, donne quelque chose de salin à l'eau, qui réduit en extrait par l'évaporation, ne purge que peu ou point du tout par les selles, mais est diurétique. C'est donc au but qu'on se propose d'atteindre, à marquer la préparation de cette drogue, quoiqu'à dire vrai on s'en sert rarement à antre chose qu'à la composition des pilules qui portent son nom dans la Pharmacopée nouvelle du Collége de Londres; à moins qu'on ne l'ordonne seule divisée avec le sel de tartre, & corrigée avec une petite quantité de quelqu'une des huiles essentielles, aromatiques ou carminatives. Mais son âpreté incommode, & sa force excessive fait qu'on ne l'ordonne qu'à des constitutions robustes, & dans des maladies opiniâtres.

Il en est de même de la scammonée: l'eau la transformera en un fluide laiteux, & l'esprit de vin en prendra la plus grande partie. Cette partie dont l'esprit de vin se sera chargé, précipitée derechef avec l'eau comme la résine de jalap, formera ce que nos Droguistes appellent la résine de scammonée. Cette résine peut s'adultérer des mêmes manieres que la résine de jalap, & l'adultération se découvrir par les mêmes moyens. On peut encore appliquer à l'une ce que nous avons dit de la forme & de l'action de l'autre: mais la scammonée a quelque chose de si adhérent, qu'il n'est pas possible de la réduire en poudre sans frotter le mortier avec un peu d'huile, & sans continuer ainsi jusqu'à ce qu'elle cesse de s'attacher. C'est apparemment à cette propriété qu'il faut rapporter la force de son action, comme nous avons fait à propos des substances qui lui sont analogues.

L'aloès ayant les mêmes propriétés que la scammonée, doit être mis dans la même classe, exiger la même préparation, & avoir les mêmes usages. L'espece la plus grossiere qu'on appelle communément aloès hépatique ou aloès des Barbades, est plus gommeuse, très-fétide & fort glutineuse; ce qui la rend mal-faisante à l'estomac, & ce qui donne lieu à la violence de son action & aux tranchées qu'elle excite. Mais l'aloès succotrin, qui est plus cassant, plus fin, plus doux, & qui se dissout plus aisément dans l'esprit de vin, opere plus doucement sur les premiers passages, suit plus facilement le cours de la circulation, & transmet son action plus loin.

En voilà suffisamment, à ce que je crois, sur la division des simples en général en résineux & salins, sur la maniere de les préparer, & sur les avantages ou les désavantages qu'on en doit attendre ou craindre dans l'usage. Quant à ceux qui sont résineux & salins, dont les principes ne se séparent pas aisément, qui ne produisent pas le même effet, lorsque leurs principes sont séparés, que quand ils sont unis, & qui demandent quelque préparation pour en enlever les parties grossieres & inutiles; il semble que ce qu'on a de mieux à faire, c'est de les dissoudre, & d'en faire des extraits avec des véhicules spiritueux & aqueux, & de mêler ensuite ces extraits les uns avec les autres; car par ce moyen, non-seulement on conservera les vertus médicinales du tout; mais comme les parties salines sont peut-être ce qu'il y a de plus propre pour tempérer l'action des résineuses, on aura en même-tems le correctif le meilleur & le plus naturel que ces substances puissent recevoir.

Il paroît par ce que M. Bolduc dit de la coloquinte, qui est un des principaux ingrédiens de la plupart des préparations *cathartiques* officinales, qu'elle contient un sel piquant enveloppé dans quelques particules résineuses ou gommeuses; & il est prouvé par les expériences qu'il a faites sur les extraits de coloquinte par des liqueurs spiritueuses & aqueuses, que les extraits salins operent avec plus de violence que les résineux, comme nous l'avons déja observé de la plupart des simples purgatifs. Mais les particules salines de cette drogue paroissent avoir quelque chose de plus piquant & de plus subtil qu'à l'ordinaire; car si on vient à les séparer, il leur reste encore assez d'efficacité pour se faire sentir aussi-tôt qu'elles sont dans le corps: il n'en est pas d'elles, ainsi que des particules salines des au-

tres *cathartiques*, elles agissent sur les premieres voies, conservent leur force dans le cours de la circulation, & deviennent diurétiques.

Mais malgré la subtilité ou volatilité de ce sel, & l'amertume excessive de la coloquinte, cependant il ne s'éleve rien de purgatif ou d'amer dans le chapiteau de l'alembic; ensorte qu'il doit s'être glissé quelque erreur dans les expériences que M. Bolduc produit pour prouver le contraire.

La violence de cette drogue, & les tranchées qu'elle cause lorsqu'on la prend seule, a donné lieu à plusieurs recherches sur la maniere d'en modérer la force: mais les trochisques d'Alandal sont la seule préparation qui ait lieu dans notre pratique. La coloquinte est chargée dans les trochisques d'Alandal d'une gomme mucilagineuse qui affoiblit son action sur les tuniques des vaisseaux: cependant on fait si peu de cas de ce remede, qu'on l'ordonne assez rarement; ensorte que dans la plupart des compositions officinales où l'on fait entrer cette drogue, c'est telle que la nature l'a produit. On ne prend que sa pulpe, dans la supposition que c'est dans cette partie seule que réside toute sa faculté purgative. Il y en a cependant qui prétendent que sa graine purge aussi, & qu'elle contient une plus grande quantité d'huile que la pulpe; ce qui corrige les parties salines, & rend leur action plus douce. Quoiqu'il en soit, il est fort ordinaire de trouver des personnes qui dans leur pratique ne se font aucun scrupule d'user de la pulpe, & de la graine ensemble, & même de substituer l'une à l'autre, quoique ce dernier cas soit plus rare.

L'agaric paroît être du même tissu que la coloquinte, & contenir aussi quelque portion d'un sel stimulant, embarrassée dans une substance spongieuse, gommeuse ou visqueuse, mais en moindre quantité que la coloquinte; ensorte que tout son effet se réduit à charger & à incommoder l'estomac. On trouve dans les Pharmacopées Officinales, & même dans celle du Collége de Londres, des formules de pilules & de trochisques dont il est la base, & auxquels il donne nom: mais on fait point assez de cas, soit pour en avoir, soit pour n'en en demander.

Le catapucia & l'elaterium contiennent un sel très-caustique & très-piquant, qui en rend les effets extremement dangereux; ensorte que ces drogues ne se trouvent gueres qu'entre les mains des Empiriques, & ne s'employent que dans des cas très-dangereux, & que dans des maladies très-opiniâtres. L'euphorbe qui surpasse le catapucia & l'élaterium dans les mêmes qualités, ne s'emploie plus pour l'intérieur.

Les myrobolans qui entrent dans cette division, & qui semblent devoir leurs propriétés medicinales à quelque portion de principe salin, ainsi que les tamarins, la casse, & autres substances semblables, ne sont pas assez énergiques, pour être employés dans des occasions importantes; ce ne sont que des troupes auxiliaires qu'on allie avec des *cathartiques* puissans, excepté dans les cas où il n'est besoin que de lénitifs ordinaires.

L'hellébore noir donne, selon les expériences de M. Bolduc, une grande quantité d'extrait salin avec de l'eau, & il n'est que diuretique. Avec un menstrue spiritueux, il donne quelque chose de résineux, & il paroît *cathartique*. Ce qui prouve suffisamment que c'est à l'effet, qu'on se propose d'en obtenir, à en fixer la préparation: si l'on a besoin d'un désobstruant & d'un remede qui porte son action au-delà des premieres voies, il faut l'exposer à un menstrue qui ne manquera pas de se charger de ses parties salines. Mais un esprit de vin rectifié seroit trop fort pour cet effet; il faut choisir quelque chose de plus doux, comme un vin fort, ou un esprit foible qui unira les parties salines aux résineuses. Pour un extrait, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de réitérer le procédé qu'on a décrit ci-dessus avec l'esprit de vin & l'eau, & de mêler ensuite le tout; pour la teinture, ce mélange deviendroit trouble, & précipiteroit; il sera donc à propos de choisir un menstrue moyen entre ces extremes; & ce menstrue agira beaucoup mieux sur cette drogue.

Quant à ce qui concerne l'introduction de ces substances dans une formule, il n'y a aucune difficulté; on les trouvera préparées chez les Apothicaires, sous toutes les formes propres pour en faire des *carthartiques*: la seule chose qui reste à faire, c'est de marquer la dose que la maladie exige, & que la constitution du malade peut supporter.

Les *cathartiques* violens seront beaucoup mieux en pilules, que sous toute autre forme: on dérobera de cette maniere au malade leur gout & leur odeur desagréables, & on lui épargnera les nausées qu'ils lui causeroient: d'ailleurs, venant à se développer dans l'estomac peu-à-peu, il y a moins à craindre qu'ils ne soient rejettés par le vomissement. Il y en a quelques-uns qu'on ordonne avec assez de succès en teinture, comme nous l'avons observé ci-dessus, à l'occasion des ingrédiens qui entrent dans l'élixir de salut, dans l'élixir de propriété, dans la teinture sacrée, & autres: mais il est plus convenable d'ordonner en infusion tous les *carthartiques* d'un tissu lâche, & dont la dose en substance excede le volume ordinaire d'un bol, comme les fleurs, les herbes, & quelques racines; c'est ainsi qu'il en est des infusions ordinaires de sené & de rhubarbe; & entre ces infusions il y en a qui sont assez fortes, pour qu'on en puisse faire, par l'ébullition, & avec une quantité convenable de sucre, un sirop, sans excéder la mesure d'une dose, comme le sirop de chicorée avec la rhubarbe, le sirop de rhubarbe simple, & autres: mais on fait peu de cas de ces préparations; & on ne les ordonne gueres qu'aux enfans, que leur douceur engage à les prendre. On compose encore quelques sirops *cathartiques* avec les sucs exprimés des substances de cette classe, comme le sirop de nerprun & le sirop de roses de Damas; mais de tous ces sirops, il n'y a que ces deux qui soient estimés.

Il y a quelques électuaires officinaux, dont les substances de cette classe sont la base: mais ils sont si amers, & ils excitent de si grandes nausées, qu'il n'est gueres possible de les prendre sous cette forme, ou d'en déterminer exactement la dose; ensorte qu'on se hasarde rarement de les ordonner, sur-tout ceux que l'on regarde comme les plus énergiques. Quant aux compositions lénitives, comme il importe peu d'en fixer scrupuleusement la dose, il y a peu de danger de les ordonner sous cette forme, qu'on peut choisir en toute assurance, lorsque la quantité de la dose n'excede pas celle d'un bol.

Il y a dans la même classe quelques poudres officinales composées; mais comme elles sont sujettes à perdre beaucoup de leur vertu, & qu'elles sont d'ailleurs incommodes dans l'usage, il y en a peu dont on fasse quelque cas. Comme en potion elles sont extremement desagréables à la vue & au gout, & que le volume en est trop gros en bol, pour les prendre tout d'un coup, à moins qu'elles ne soient d'une espece singuliere, comme la poudre cornachine, ou la poudre de la Comtesse de Warvick, ou on ne les ordonne point, ou on les ordonne autrement. D'ailleurs, leurs ingrédiens purgatifs étant résineux, ils sont sujets à se mettre en masse qu'il est difficile de délayer dans un vehicule aqueux, & que l'estomac auroit de la peine à dissoudre. C'est une raison de plus, pour ne pas donner en potion même la poudre Cornachine, ou la poudre de la Comtesse de Warvick. Il faut donc extraire les résines par la teinture avec un menstrue fort, & les précipiter avec l'eau. Il est extremement facile de les sophistiquer. Si l'on ne divise point par l'interposition de quelqu'autre corps les particules des substances purgatives résineuses, elles s'attacheront fortement aux intestins, & causeront des tranchées violentes. L'esprit de vin étant très-propre à se charger de ce qu'elles ont de plus pur & de plus subtil, on s'en servira pour en obtenir la teinture, si la force de ce

vehicule n'est pas insupportable au malade. Lorsque les principes résineux & salins sont unis, on en aura les propriétés dans un extrait fait avec un menstrue spiritueux & aqueux, beaucoup plus parfaitement que sous toute autre forme. C'est en pilules qu'il faut ordonner les *cathartiques* violens. QUINCY. *Prælectiones Pharmac. sect.* 3. & 4.

Quant à l'usage des purgatifs dans les maladies aiguës, ç'a été le sujet d'une dispute importante entre les Médecins, dans laquelle il étoit question de savoir si l'usage en étoit salutaire ou non: ceux qui prétendoient qu'ils étoient dangereux, se laissoient effrayer par le danger chimérique que les humeurs ne fussent attirées, pour m'exprimer comme eux, de la circonférence au centre du corps; ce à quoi ils ajoutoient que la purgation diminuoit la transpiration, par où ils imaginoient que la matiere morbifique devoit être emportée. Que la transpiration soit diminuée par l'action d'un purgatif violent; c'est un fait confirmé par quelques passages de Santorius, qu'il est d'autant moins à propos d'examiner, qu'il importe très-peu que la transpiration soit diminuée, ou non, ou que les humeurs soient à la circonférence ou au centre, pourvu que la purgation contribue à la cure de la maladie, plus efficacement qu'aucune autre évacuation. Une chose qui m'a surpris, c'est de rencontrer des raisonnemens contraires dans la bouche de certaines gens qui se vantoient d'avoir lu Sydenham, & qui en faisoient grand cas. Quant à moi, je ne vois point quel profit ils avoient tiré de leur lecture.

Quiconque se donnera la peine de parcourir les Ecrits des Medecins, depuis Hipppocrate jusqu'aujourd'hui, & d'examiner les cas dans lesquels les maladies aiguës se sont terminées d'elles-mêmes, trouvera que la plupart d'entr'elles ont été emportées par des selles copieuses, & que de toutes les évacuations critiques, il n'y en a peut-être aucune qui soit plus fréquente, si ce n'est les sueurs. D'où l'on peut inférer que, quand les facultés vitales n'ont pas la force de soulager le malade, en lui procurant une diarrhée critique, c'est y suppléer, & produire un effet salutaire, que de lui en donner une artificielle.

Le Docteur Freind dit dans son septieme Commentaire sur les Epidémiques d'Hippocrate, que la doctrine de la purgation dans les fievres, est si abstraite & embarrassée de tant de difficultés, qu'il n'ose prescrire des regles en pareil cas. Je crois toutefois que le grand nombre des Medecins sera d'accord avec moi sur la regle suivante, c'est qu'il est à propos de purger, soit fortement, soit légérement, dans les fievres qui sont épidémiques & fréquentes dans notre climat, pourvu que les évacuations du ventre soient artêtées, & que la saignée ait précédé; car il n'y a rien sur quoi Hippocrate & Sydenham insistent plus fortement que sur la nécessité de saigner, avant de donner un *cathartique* ou un émétique.

J'avoue qu'il faut s'en rapporter entierement à la prudence du Medecin sur l'usage des *cathartiques* dans les fievres; car dans ce cas le *cathartique* est comme un pinceau qui produit entre les mains d'un habile homme, des ouvrages qui égalent presque en perfection ceux de la nature, mais qui dirigé par une main mal-adroite, fait d'autant plus mal qu'il s'efforce plus de corriger.

On donne les purgatifs dans les fievres, soit à grande dose, pour les étouffer tout d'un coup lorsqu'elles commencent, & les emporter entierement par l'évacuation que le *cathartique* produit, soit à petite dose, en ordonnant, par exemple, la quatrieme partie de la quantité ordinaire du purgatif, pour calmer l'agitation, tempérer les symptomes, tenir les premieres voies libres, relâcher les solides & faciliter les éruptions cutanées; effet qu'il produit assez fréquemment; mais dans l'un & l'autre cas, il ne faut faire usage que des *cathartiques* lénitifs: les drastiques, loin de répondre à l'attente du Medecin, feroient un mal infini au malade. La pratique que Sydenham a suivie & qu'il recommande dans le *Schedula Monitoria*, démontre l'efficacité des *cathartiques* donnés à grande dose, dans la cure de la fievre qu'il décrit dans cet endroit, & il paroît se repentir d'en avoir négligé l'usage dans les autres fievres. Mais afin qu'on en puisse juger avec plus de connoissance de cause, je décrirai la fievre dont il étoit question, & j'exposerai la maniere dont il la traita avec le succès qu'elle eut.

Selon les observations les plus exactes & l'examen le plus févere que j'aie pu faire, cette fievre étoit accompagnée des symptomes suivans; le froid & le chaud se succédoient par intervalle; il y avoit assez communément douleur à la tête & aux membres; le pouls étoit à peu près tel que dans l'état de santé; le sang que l'on tiroit ressembloit assez à celui des pleurétiques. Il y avoit généralement une toux avec les autres symptomes concomitans d'une péripneumonie légere; cette toux cessoit plus ou moins promptement, selon que l'on étoit plus ou moins éloigné de l'hiver; dans le commencement de la maladie le malade avoit une douleur au cou & à la gorge, mais moins violente que celle qui se fait sentir dans l'esquinancie; quoique la fievre fut continue, elle augmentoit quelquefois sur le soir, comme si elle eût été double tierce ou quotidienne; il étoit dangereux de demeurer toujours dans le lit, même sans y être bien couvert, car la fievre se portoit alors à la tête, & cet accident étoit suivi de phrénésie. Mais à parler vrai, il paroît qu'il y avoit dans cette fievre une si grande disposition à la phrénésie, que le malade en étoit subitement attaqué sans qu'on y eût donné lieu: mais cette phrénésie n'étoit pas si violente qu'elle l'est dans la petite vérole & dans les autres fievres. Le délire étoit plus tranquile que furieux, & dans cet état les malades parloient par intervalle. Un usage peu raisonné de cordiaux, accompagné d'un régime chaud, causoit fréquemment des éruptions pétéchiales; les jeunes personnes d'un tempérament chaud étoient attaquées d'exanthemes pourpreux, signes certains d'une inflammation considérable, tant dans cette maladie que dans toutes les autres maladies aiguës; on donne quelquefois à ces exanthemes le nom d'éruption miliaire; quelquefois ils couvrent toute la surface du corps, on diroit que ce sont des taches de rougeole, ils sont seulement plus rouges, & lorsqu'ils disparoissent, ils ne laissent aucunes écailles comme dans la rougeole; quoique ces éruptions viennent quelquefois d'elles-mêmes, elles sont plus fréquemment causées par la chaleur du lit & par les cordiaux. La langue étoit tantôt humide & tantôt seche, selon le régime qu'on avoit tenu jusqu'alors; quand elle étoit seche, elle étoit brune dans le milieu & blanche par les bords; quand elle étoit humide, elle étoit blanche partout & chargée. La qualité de la sueur dépendoit aussi du régime; si le régime étoit excessivement chaud, la sueur étoit pour ainsi dire visqueuse, surtout à la tête; elle étoit abondante & générale; cependant elle n'apportoit aucun soulagement; d'où il s'ensuit qu'elle étoit symptomatique & non critique. Si l'on se proposoit dans le commencement de la maladie de procurer la sueur par des remedes, il se faisoit ordinairement une transmigration de la matiere morbifique, & elle étoit portée à la tête ou du moins sur quelque membre.

Lorsque le mal s'étoit emparé de la tête & qu'il y avoit phrénésie, alors les symptomes fiévreux disparoissoient, le pouls étoit seulement tantôt fréquent & tantôt lent, dans les cas où les esprits avoient été extremement dérangés par la mauvaise méthode qu'on avoit suivie, & par les remedes mal-à-propos ordonnés, le pouls devenoit inégal, les tendons tressailloient & la mort s'ensuivoit promptement.

Pour guérir cette maladie, je commençai par faire tirer du bras dix onces de sang; & quoique dans cette fievre le sang parût ordinairement pleurétique, cependant la saignée réitérée n'étoit pas salutaire. Si l'on conjecture

ture à la difficulté de respirer, à une violente douleur de tête que le malade ressentira en toussant, & à d'autres symptomes de cette nature; que la maladie tende à une fausse péripneumonie, on en reviendra à la saignée & à la purgation, comme nous l'avons fait entendre ailleurs, jusqu'à ce que les symptomes disparoissent entierement. Je fis appliquer sur le soir une ventouse entre les épaules, & j'ordonnai pour le matin le *cathartique* lénitif suivant.

Prenez *de tamarins, demi-once,*
de feuilles de séné, deux dragmes,
de rhubarbe, une dragme & demie,
une quantité suffisante d'eau de fontaine, pour avoir trois onces de liqueur après l'ébullition.

Passez la liqueur, & faites-y dissoudre,

de la manne, } *de chaque une once.*
du sirop solutif de roses,

Mêlez le tout, & faites-en une potion que le malade prendra de grand matin.

Je réitérai ce purgatif trois fois, laissant un jour d'intervalle entre chaque fois, & faisant prendre ensuite le narcotique suivant ou un autre semblable; lorsque le malade étoit sur le point de se mettre au lit.

Prenez *d'eau distilée de primevere, deux onces,*
de sirop de pavot blanc, une once,
de suc de limon frais, deux cuillerées.

Mêlez & faites une potion du tout.

Mon dessein étoit, en ordonnant cet opiat, de prévenir le *coma* que le trouble des esprits causé par la purgation, qui ne manque pas d'agiter le sang & les humeurs des personnes travaillées de la fievre, pouvoit amener: or ce symptome cede ordinairement aux opiats, quoiqu'ils semblent tous propres à le provoquer. C'est pourquoi n'osant point hasarder un purgatif dans la fievre comateuse de 1673. je continuai l'usage des clysteres; j'étois fortement convaincu que la purgation seroit alors immédiatement suivie du coma, accident que j'aurois pu prévenir, si je m'étois avisé d'ordonner un opiat après l'action du *cathartique*. Mais il faut bien se garder d'ordonner sur le soir un opiat dans les jours intermédiaires d'une purgation à une autre; car il diminueroit, peut-être même anéantiroit-il entierement l'action du purgatif qu'on ordonnera pour le jour suivant. On a beau prendre ce purgatif tard, l'opiat affoiblit ordinairement son action. Je me suis fait une loi dans cette fievre & dans les autres fievres épidémiques, de ne jamais purger, soit dans le commencement, soit dans le fort de la maladie, sans avoir fait précéder la saignée; cette négligence a couté la vie à une infinité de personnes, surtout aux enfans, ainsi que je l'ai observé ailleurs & indiqué comme une précaution à prendre.

Quoique j'estime en général qu'il faut recourir aux évacuations dont j'ai parlé ci-dessus, dans la cure de cette fievre, s'il arrive qu'une premiere saignée & une premiere purgation guérissent le malade, ce qui arrive assez fréquemment, lorsque c'est une jeune personne & surtout un enfant, il ne faudra point réitérer la purgation: mais ce n'est pas la coutume que cette fievre se laisse emporter par le premier *cathartique*, il faudra y revenir plus souvent que nous n'avons dit. Il arrive, rarement à la vérité, que le malade retombe dans son premier état au bout de quelques jours; & cette rechute à laquelle on remédie promptement en purgeant jusqu'à quatre fois, est causée par un nouvel abord de matiere morbifique. Si l'on traite cette fievre par la méthode que nous venons de prescrire, il ne sera pas ordinaire qu'elle ait des retours, à moins qu'ils ne soient causés par des aphthes occasionnés par le premier accès & qui sont entierement formés; alors ces retours sont seulement symptomatiques & accompagnés de hoquets qui prennent par intervalle & qui continuent pendant quelques jours, même après que la fievre est passée. Ces hoquets cessent d'eux-mêmes à mesure que le malade recouvre les forces. Une chose qui mérite d'être observée, c'est que le hoquet qui survient sur le déclin de cette fievre, ne sera jamais dangereux à moins qu'on ne le rende tel par des remedes ordonnés mal-à-propos & sans nécessité. S'il arrivoit toutefois qu'il fût opiniâtre & qu'il ne se passât pas de lui-même, ainsi que les aphthes, on n'auroit qu'à recourir au quinquina. On en prendra une once dont on fera un électuaire ou des pilules, avec une quantité suffisante de sirop de pavot rouge, & l'on boira un verre de petit-lait sur chaque dose, entre lesquelles on laissera des intervalles convenables. Je ne connois aucun remede aussi sûr que celui-là: il produit un bon effet, à moins que le malade ne s'y oppose en gardant le lit, ce qui arrive assez fréquemment.

J'ordonne ordinairement les remedes suivans ou d'autres semblables dans les jours intermédiaires d'une purgation à une autre.

Prenez *de la conserve d'alleluia,* } *de chaque une demi-*
de mûres de ronces, } *once.*
de conserve d'épine-vinette, une demi-once,
de crême de tartre, une dragme,
de sirop de limon assez pour en faire un électuaire dont le malade prendra trois fois par jour la grosseur d'une muscade, avec six cuillerées du julep suivant après chaque dose.

Prenez *d'eaux distilées de pourpier,* } *de chacune trois onces.*
de laitue,
de primevere,
de sirop de limon, une once & demie,
de sirop de violette, une once.

Mêlez & faites un julep; ou,

Prenez *d'eau de fontaine, une pinte,*
d'eau rose distilée, } *de chacun quatre onces.*
de suc de limons,
de sucre fin,

Faites écumer le tout sur un feu modéré.

Le malade en prendra trois onces à discrétion.

Je n'ai point fait entrer d'esprit de vitriol dans ces remedes quoiqu'il soit extremement rafraîchissant, parce qu'il est très-styptique; cette qualité fait qu'il ne convient point dans toutes les maladies qui veulent être traitées par des purgatifs, pour ne rien dire de sa nature minérale.

Il arrive fréquemment, surtout lorsque la fievre est sur son déclin, qu'en suivant la méthode que nous venons de prescrire, le malade aura de tems en tems & pendant la nuit, des sueurs spontanées qui diminueront considérablement la force des symptomes: mais comme il ne faut faire aucun fond sur ces sueurs, elles ne doivent point empêcher de suivre le traitement tel que nous l'avons ordonné, parce que si l'on s'attachoit à pousser ces sueurs, la fievre que les purgatifs précédens avoient fort affoiblie ne manqueroit pas d'augmenter. Si la sueur dure plus de tems qu'il n'en faut pour emporter entierement la matiere morbifique cuite & disposée à l'expulsion, elle ne fera que produire une inflammation. Siles sueurs spontanées peuvent être critiques, relativement à l'expulsion de la matiere fébrile que la nature a disposée à l'évacuation; cependant celles qui suivent cette évacuation ne peuvent être que symptomatiques & faire plus de mal que de bien. Com-

me il peut arriver que la douce chaleur du lit suffise pour favoriser pendant la nuit la sortie de la sueur; si cette sueur n'a pas d'autre cause, il ne faudra point charger le malade de plus de couverture qu'il n'a coutume d'en avoir en santé. Je ne voudrois point non plus qu'on lui donnât des remedes échauffans, qu'il demeurât couché plus long-tems qu'à l'ordinaire, & je suivrois ma méthode sans m'en laisser écarter.

Quant à la nourriture, j'ordonne l'eau d'orge ou de gruau, quelques pommes cuites de tems en tems, & du bouillon foible de volaille après la seconde purgation. En boisson ordinaire la petite biere, & une eau blanche faite avec de la corne de cerf brûlée, une once dans trois pintes d'eau passée & adoucie avec un peu de sucre fin.

J'ai observé d'ailleurs que quand le malade avoit été purgé trois fois, on pouvoit lui permettre de manger du poulet & d'autres mets faciles à digérer: mais ce n'est qu'à cause de la purgation que je permets de manger, sans quoi je proscrirois tout aliment solide quel qu'il fût. Si la fievre est tant soit peu diminuée après la derniere purgation, mais qu'elle n'ait point encore dégénéré en une fievre intermittente, on fera prendre au malade tous les jours, le matin, après dîner & le soir, trois ou quatre cuillerées de vin de Canarie qui aideront les forces à revenir, & qui préviendront les accès de fievre.

Comme cette espece de fievre est plus sujette à attaquer la tête qu'aucune autre que je connoisse, & qu'il n'est pas possible de remédier à cet accident sans peine & sans danger, je conseille à mes malades de garder le lit seulement pendant la nuit: mais s'ils étoient tellement affoiblis qu'ils ne pussent se tenir droits pendant le jour, je permets qu'ils soient couchés sur leur lit nu sur un lit de repos, mais sans couverture, avec leurs seuls habits & la tête un peu haute, & on ne fera point dans leur chambre un plus grand feu que celui qu'on y entretiendroit, s'ils étoient en santé.

On suivra séverement ce régime depuis le commencement de la maladie, & il sera le même pour tous ceux qui seront attaqués de cette fievre, excepté pour les femmes quelques jours après l'accouchement; encore faudra-t'il y revenir indispensablement, s'il y a phrénésie, éruption pétéchiale, taches pourpreuses ou autres symptomes d'inflammation violente, causés par un régime trop chaud; car dans ce cas ni la saignée, ni les soins que l'on prendroit de tenir le malade légérement couvert dans son lit, ni l'usage de quelque boisson rafraîchissante que ce puisse être n'éteindront la fievre, à moins que le malade ne se leve pendant le jour; car la chaleur de l'air environnant & retenu dans le lit par les couvertures, met le sang dans un mouvement excessif & la posture du corps lorsqu'on est couché, favorise son transport à la tête. Si la phrénésie est une des suites du mauvais traitement, il ne faut pas espérer de la faire cesser sur le champ, & il n'est pas sûr de tenter de l'emporter en poussant la saignée & la purgation au-delà des limites que nous avons prescrites: si l'on s'en tient à la méthode que nous avons suivie, elle cessera d'elle-même, lorsque le tems en sera venu. Ce que l'on peut faire de mieux pour dissiper cet accident, c'est de raser la tête: c'est ce que j'ordonne toujours, mais je ne fais point appliquer d'emplâtre, j'ai soin seulement que le bonnet soit assez épais pour suppléer au défaut des cheveux & tenir la tête chaude. Par ce moyen le cerveau se trouve tempéré, rafraîchi, & dans un état capable de surmonter la chaleur qui cause la phrénésie.

Il faut appliquer au coma, qui est aussi une des suites de cette fievre, ce que nous avons dit de la phrénésie; car il arrive que la matiere fébrile est portée à la tête, de sorte qu'à la blancheur près de la langue, il ne paroît aucun signe de fievre, & qu'on en croiroit le malade parfaitement guéri. Dans ces circonstances, ainsi que dans les précédentes, l'usage des purgatifs, des sudorifiques, des ventouses & d'autres remedes, fera plutôt du mal que du bien, & les évacuations procurées par ces moyens tueront plus souvent le malade qu'elles ne le guériront. Lors donc qu'on aura saigné & purgé, quelque effrayant que puisse être l'état du malade pour les assistans, on abandonnera le reste de l'ouvrage à la nature & au tems. Il arrivera qu'après que la stupeur aura duré pendant quelques jours, elle se dissipera d'elle-même, & que le malade recouvrera sa santé, pourvu qu'on ne le tienne pas toujours dans son lit, mais qu'il soit levé pendant le jour, ou couché sur son lit ou sur un lit de repos, sans autre couverture que ses habits. Cependant on ne négligera point de lui raser la tête; & lorsque la maladie sera sur son déclin, on lui fera prendre trois fois le jour trois ou quatre cuillerées de vin de Canarie.

Un Medecin ne se laissera point détourner de faire les évacuations que nous avons indiquées, parce qu'il trouvera le pouls sautillant, & qu'il appercevra des mouvemens convulsifs dans le corps. Il saura que la purgation & la saignée, sont ici absolument nécessaires, & qu'il y a quelques affections des nerfs dans lesquelles elles sont salutaires.

Il arrive quelquefois dans les femmes sujettes aux affections hystériques, que quoiqu'on ait tenté la cure par les évacuations que nous avons prescrites, la fievre continue, malgré la saignée & les purgations réitérées. Dans ce cas il est évident qu'il faut attribuer son opiniâtreté à l'agitation des esprits causée par les évacuans; & que par conséquent s'il n'y a aucun signe de péripneumonie ou d'inflammation aux environs des parties vitales, on n'a rien de mieux à faire que de calmer le mouvement tumultueux des esprits: c'est pourquoi l'on ordonnera pour la nuit un opiat assez fort, & deux ou trois fois par jour des remedes hystériques: de cette nature sont les pilules de galbanum, l'asa-fœtida, le castor & d'autres ingrédiens semblables, ainsi que les juleps doués des mêmes propriétés. D'ailleurs pour réparer les forces & arrêter les vapeurs, il est nécessaire de permettre aux malades les alimens les plus délicieux, tant solides que liquides.

Nous avons observé l'année passée, mais plus particulierement encore dans l'année présente, que cette fievre augmentoit tous les jours sur le soir, & qu'elle avoit un accès, comme si elle eût été intermittente. C'est pourquoi les Medecins qui savoient par expérience que toutes les fievres, pour peu qu'elles fussent intermittentes, & même que celles qui ne l'étoient point du tout, cédoient au quinquina; effet que ce remede produisit dans tout le cours de l'année, & depuis 1677. jusqu'au commencement de 1685. ne manquerent pas de s'en servir dans la maladie dont il est question: mais quelque raisonnée que fût cette pratique, elle n'a point eu le même succès dans les années suivantes. J'ai examiné les choses avec l'attention la plus grande, & je me suis apperçu que, quoiqu'on fît un grand usage du quinquina, c'étoit plutôt à quelque heureuse révolution dans laquelle il n'entroit pour rien qu'à ses propres effets, qu'il falloit attribuer la guérison des malades: tant cette drogue paroissoit avoir perdu parfaitement la vertu qu'on lui avoit remarquée depuis 1677. jusqu'en 1685. du moins par rapport à la fievre dont nous parlons, & qui est assez semblable à une fievre quotidienne.

Si un enfant est attaqué de cette fievre, on lui appliquera deux sangsues derriere les oreilles, & une ventouse entre les épaules, ensuite on le purgera avec une infusion de rhubarbe dans de la biere. Si la fievre devient intermittente après la purgation, on ordonnera un julep fait avec l'écorce du Pérou.

Il faut encore remarquer que les enfans sont aussi sujets à cette espece de fievre que les personnes d'un âge mûr, & conséquemment doivent être traités de la même méthode, à cela près qu'on déterminera par leur âge & par leurs forces, la quantité de sang à tirer, la nature du purgatif, & peut-être le nombre des purgations, un ou deux *cathartiques* suffisant ordinairement pour

emporter le mal dans les enfans & dans les jeunes personnes. Une chose qu'on ne doit point négliger dans le cas présent, non plus que dans toutes les autres fievres de quelque espece qu'elles soient, c'est de bien s'assurer de leur nature.

Mais pour en revenir à celle dont nous nous sommes proposés de traiter ici, il faut remarquer qu'il en est d'elle, ainsi que des rhumatismes & des autres maladies qu'on ne peut guérir que par évacuations ; c'est que si on en continue l'usage jusqu'à ce que les symptomes soient parfaitement dissipés, on la rendra quelquefois mortelle. Il n'est point extraordinaire de voir quelques symptomes légers continuer quelque tems après la guérison de la maladie : mais ils ne menacent point de rechute, & ils disparoissent d'eux-mêmes peu à peu & à mesure que le malade recouvre ses forces ; parce qu'ils sont, pour l'ordinaire, un effet réel des évacuations réitérées auxquelles on a été obligé d'avoir recours contre la maladie, & du régime foible qu'on a fait observer au malade pendant toute la durée de la cure. Les *cathartiques* & la diete affectent tellement certains sujets que les maladies n'ont déja que trop affoiblis, & qu'elles ont, pour ainsi dire usés, qu'ils leur donnent des vapeurs, telles que les femmes en ont : mais ces vapeurs proviennent de la foiblesse & de l'apauvrissement des esprits animaux. Après donc qu'on aura procuré les évacuations suffisantes pour la cure de la maladie, on ne les poussera pas plus loin, & s'il paroît encore quelques symptomes légers à surmonter, un Medecin judicieux abandonnera ce soin au tems, qui y travaillera avec beaucoup plus de succès qu'il ne le feroit. J'ai vu quelquefois sur le déclin de la maladie, ces symptomes légers emportés par un seul opiat pris le soir deux ou trois fois de suite.

La méthode que je viens d'indiquer, est la meilleure que je connoisse dans la fievre que j'ai décrite : si elle ne la guérit pas radicalement, elle la rend du moins intermittente, & le quinquina fait le reste. Mais comme il peut arriver que les purgations que nous avons indiquées soient nuisibles à quelques personnes, je répete que l'expérience m'a appris que rien ne rafraîchit tant & plus sûrement que la purgation après la saignée, & que par conséquent il seroit peut-être à propos de suivre cette méthode dans tous les cas. Si tandis que le purgatif opere il met le sang & les humeurs dans une agitation plus grande qu'auparavant, & conséquemment s'il augmente la fievre, ce mal est plus que suffisamment compensé par le bien qui en résulte ; car il est d'expérience qu'il n'y a aucun remede qui agisse plus promptement & plus efficacement contre la fievre que la purgation après la saignée, en ce qu'elle emporte les humeurs impures qui étoient le foyer de la fievre, soit qu'elles fussent d'abord viciées, soit que la chaleur de la fievre les ait ensuite enflammées & épaissies, & rendues propres à la faire durer. D'ailleurs, elle donne lieu à l'usage d'un opiat, & elle en rend l'action plus prompte & plus sûre que si la matiere morbifique étoit encore dans le corps ; car sa présence ne manqueroit pas de diminuer l'effet du remede.

Mais il y a plus : la méthode qui consiste à chasser la matiere fébrile par les pores de la peau, est non-seulement moins sûre, mais encore plus incommode & plus longue : elle prolonge la maladie pendant plusieurs semaines, & met la vie du malade dans un danger éminent. Est-il assez heureux pour en revenir ? Elle le réduit dans la triste nécessité de continuer pendant long-tems un nombre infini de remedes, pour calmer les symptomes fâcheux qui ne peuvent manquer de naître d'un traitement aussi mal entendu que celui par lequel on tend à guérir avec des remedes échauffans, & un régime extremement chaud, une maladie contre laquelle on n'auroit dû employer naturellement que des rafraîchissans. C'est ainsi que des gens sans jugement, méprisant le témoignage de leurs sens pour s'attacher scrupuleusement à ce qu'ils appellent mal-à-propos les regles de l'art, sont effrayés à chaque pas, rendent incertaine la cure d'une maladie par leur perplexité, transforment sa nature, & d'un mal léger, & qui ne demandoit qu'à guérir, en font une indisposition longue & sérieuse.

Voilà les raisons sur lesquelles j'assure avec une confiance qu'il m'est, je crois, permis d'avoir, qu'il n'y a aucune méthode plus efficace contre la plupart des fievres, que celle que je viens d'indiquer, & qui consiste à saigner & à réitérer la purgation.

Je conviens qu'à proprement parler, la maniere que la nature suit, abandonnée à elle-même & sans secours, pour l'expulsion de la matiere fébrile, c'est de la digérer, de la cuire, & de la pousser doucement par les pores de la peau. Je conviens même qu'elle fait en cela ce qu'elle peut faire de mieux : mais doit-on en conclurre, que toutes les fievres doivent être traitées seulement par les sueurs, & faire un aphorisme de ce préjugé d'après les inductions des Medecins systématiques, fondées sur les observations des Praticiens qui se sont apperçus qu'en effet la nature réussissoit à guérir les fievres par cette voie.

Mais en suivant cette conclusion, il s'ensuit que l'Art, quelque parfait imitateur qu'il soit de la nature, ne parviendra pas toujours à guérir les fievres par les sueurs. L'art ne sait ce que c'est que de cuire la matiere morbifique, & de la préparer à l'expulsion ; & quand il le sauroit, il n'y a aucun signe certain que cette préparation soit faite ; d'où il s'ensuit que l'on ne connoît point le tems auquel il est à propos d'exciter une sueur : cependant on ne peut nier sans opiniâtreté qu'il ne soit dangereux de faire suer inconsidérément avant que la coction de la matiere fébrile soit faite ; car le transport de la matiere crue au cerveau, doit nécessairement augmenter le mal. D'ailleurs, le judicieux Aphorisme d'Hippocrate porte qu'il faut évacuer les matieres cuites, mais non les matieres crues : or, par cette évacuation il faut entendre les sueurs procurées par art, & non la purgation. Mais un homme seroit bien peu versé dans la pratique de la Medecine, s'il ignoroit qu'un nombre infini de personnes se trouvent mal tous les jours, de laisser employer sur elles par de vieilles femmes entêtées de préjugés, & par des gens qui se mêlent de Medecine sans connoissance, des sudorifiques qu'on leur fait prendre aussi-tôt qu'on les entend se plaindre de froid, de douleur de tête, & de mal aux membres ; tous symptomes avant-coureurs d'une fievre, qui se seroit peut-être dissipée d'elle-même, ou qu'une saignée légere auroit emportée ; mais que le traitement singulier auquel ils s'exposent, augmente, & dont il fait une maladie dangereuse & invétérée.

Il faut observer de plus, que de même que les sueurs qui paroissent d'elles-mêmes au commencement d'une fievre sont symptomatiques & non critiques, celles qui sont procurées par les sudorifiques, n'avancent ordinairement pas plus la cure que les premieres qui ne servent à rien : mais si l'on n'est pas en état de choisir le tems propre pour provoquer la sueur, on ne sait pas mieux jusqu'où il faut la pousser ; car si on la fait durer plus de tems qu'il n'en faut pour emporter toute la matiere morbifique, l'accroissement & la prolongation de la fievre seront infailliblement les suites de la déperdition des particules fluides destinées à délayer le sang & en tempérer la chaleur. L'incertitude de cette méthode est donc évidente. Quant à celle qui consiste à expulser la matiere fébrile par la saignée & les purgations, il n'est pas moins évident que le Medecin a les connoissances nécessaires pour l'employer : d'ailleurs elle mérite la préférence, par la raison que si elle ne réussit point, du moins elle n'empire pas le mal ; au lieu qu'il n'y a point de milieu par rapport aux sudorifiques, il faut ou qu'ils guérissent, ou qu'ils nuisent. Mais ce qui arrive ordinairement, c'est que la chaleur causée par le séjour continuel d'un malade dans son lit, & par l'usage des cordiaux, trouble l'œconomie de la nature, excite des mouvemens convulsifs dans les membres, & produit d'autres symptomes tout-à-fait

irréguliers. Nous ne décrirons point ici ces symptomes, parce qu'ils ne sont pas liés proprement à l'histoire de la maladie dont nous traitons, ayant pour cause un tumulte & une confusion accidentelle qui sont les suites d'un mauvais traitement, & dont la nature est opprimée : mais la coutume est d'attribuer ces symptomes irréguliers à une certaine malignité qu'on n'a point encore bien définie.

J'estime que l'introduction de ce mot, *malignité*, dans la Medecine, a été plus fatale au genre humain que l'invention de la poudre à canon; car comme on donne l'épithete de maligne, particulierement aux fievres qui paroissent le plus inflammatoires, quelques Medecins ont recours à des cordiaux, & à des alexipharmaques, pour chasser par les pores un poison imaginaire; car c'est ainsi qu'il faut s'exprimer, à moins qu'on ne veuille jouer sur des mots, & qu'on n'ait résolu de ne point s'entendre. C'est en conséquence de cette malignité & de ce poison qu'ils ont ordonné le régime, & les remedes les plus chauds dans des cas qui demandoient précisément le contraire.

Nous en avons une preuve bien évidente dans la cure de la petite vérole, qui est, ainsi que les autres fievres, une maladie très-inflammatoire. Ce qui peut avoir induit en erreur ces Praticiens, ce sont les éruptions pétéchiales, les taches pourpreuses, & d'autres symptomes qu'on remarque dans la plupart des sujets, & qui proviennent d'un accroissement d'inflammation dans le sang, déja trop échauffé par la fievre. Ce qui me fait attribuer ces symptomes à cet accroissement accidentel de chaleur, c'est qu'ils naissent rarement d'eux-mêmes, excepté dans le commencement de la peste, ou dans cette espece de petite vérole confluente, accompagnée d'une inflammation excessive : alors, à la vérité, on voit des taches pourpreuses en différens endroits du corps mêlées avec les éruptions, lorsqu'elles commencent à se faire; & ces taches seront encore accompagnées d'un crachement ou d'un pissement de sang, & de la toux, si la fievre est assez violente pour exciter dans le sang une agitation tumultueuse, & pour forcer les vaisseaux à se rompre & à se vuider dans les cavités du corps. Quoique les éruptions pourpreuses qui paroissent dans cette fievre ne proviennent point d'une chaleur de sang aussi grande que celle qui cause ces hémorrhagies, cependant l'inflammation qui les fait naître, est la même en nature, & elle ne differe qu'en violence; & lorsqu'elle n'est pas accompagnée de ces pertes de sang, (le seul symptome dans la petite vérole qui ait éludé jusqu'à présent l'Art de la Medecine) elle cede facilement à un régime rafraîchissant.

Mais si l'on inféroit qu'il y a quelque malignité dans ce cas, non-seulement à cause des taches pourpreuses, mais parce qu'il arrive que les symptomes de la fievre sont quelquefois beaucoup plus modérés qu'ils ne le doivent être, & le malade toutefois beaucoup plus foible qu'on ne devoit s'attendre de la violence & de la durée des symptomes; je répons que cette irrégularité dans les accidens apparens, provient de ce que la nature étant en quelque maniere opprimée, & vaincue par la premiere attaque de la maladie, n'est point en état de donner des symptomes proportionnés à la violence de la fievre; car l'œconomie animale étant troublée, &, pour ainsi dire, détruite, la fievre qu'on s'attendoit à voir augmenter selon l'ordre naturel des choses, paroît tempérée. J'eus il y a quelques années un exemple bien remarquable de ce phénomene, dans un jeune homme auprès de qui j'avois été appellé : il me parut expirant; & il avoit les parties extérieures si froides, que je ne pus jamais persuader à ceux qui m'environnoient qu'il y avoit de la fievre : les vaisseaux étoient si pleins, & la circulation du sang étoit tellement embarrassée, qu'il lui étoit impossible de se manifester clairement: mais j'assurai qu'on ne tarderoit pas à l'appercevoir, si l'on tiroit du sang au malade. En effet, à peine lui eut-on fait une copieuse saignée, qu'il s'éleva une fievre si violente, que l'on fut obligé de revenir à cette évacuation trois ou quatre fois encore.

Mais les raisons que je viens d'apporter ne suffisent-elles point pour prouver la vérité de mon sentiment ? Que m'importe, pourvu que l'expérience s'accorde à dire avec moi, que la fievre en question ne doit point être traitée par les sueurs. Que la raison soit muette en pareil cas, je le veux : mais n'est-ce pas assez que nous ayons pour nous l'observation ? N'est-ce pas à elle à nous indiquer quelles sont les fievres qui veulent être traitées par les sueurs, & quelles sont celles qui ne cédront qu'à d'autres évacuations ? Toute personne sensée qui sera suffisamment instruite de la nature de l'homme & des choses, ne se laissera pas entraîner aveuglément par l'autorité, quelque puissante qu'elle puisse être, surtout dans des matieres de pure spéculation, & où l'on ne peut rien démontrer par des faits. Un homme de ce caractere pensera qu'il peut y avoir tant de subtilité dans les raisonnemens sur lesquels on a fondé une théorie, que, quoique cette théorie paroisse solide aujourd'hui, & soit presque universellement embrassée, il n'est pas impossible qu'il ne s'éleve dans la suite quelqu'un, qui venant à considérer ces raisonnemens subtils sur lesquels l'hypothese généralement suivie étoit fondée, ne montre leur peu de solidité, n'en fasse voir l'inconsistance, & ne démontre par des argumens invincibles, que tout cet édifice n'est qu'un ouvrage de l'imagination, où l'on ne rencontre pas la moindre trace de ce qu'on remarque dans la nature, & ne vienne à bout de bâtir à son tour, & d'élever une hypothese nouvelle avec plus d'art & de vraissemblance peut-être, mais qui ne subsistera cependant que jusqu'à ce qu'un troisieme Architecte, autant supérieur au second que le second l'étoit au premier, rende la pareille à celui-là, & renverse son édifice de fond en comble : d'où il conclurra que les hypotheses se succéderont les unes aux autres sans fin, & que nous ne rencontrerons la vérité, s'il est possible qu'elle se présente jamais à nous, qu'à la venue de quelqu'un infiniment supérieur aux autres hommes en connoissance. Mais quand paroîtra cet homme extraordinaire ? Comment le distinguer du reste des hommes ? C'est une chose qui paroîtra aussi difficile qu'elle l'est à quiconque n'aura pas l'extravagante vanité de se regarder lui-même comme ce phénix. Comme il n'est point ridicule de supposer que ces corps qui sont distribués au-dessus de nous dans les régions immenses du firmament, sont peuplés d'une multitude innombrable d'habitans, à qui nous le cédons en pénétration; il ne l'est pas davantage d'assurer que le cerveau, qui est le réservoir de toutes nos pensées, n'a point été formé par la nature, pour que l'homme connût évidemment toute vérité, & fût en état de distinguer entre les différens êtres ceux qui sont les plus analogues à sa nature, & les plus salutaires pour lui. Mais nous n'en dirons pas davantage à ces Medecins qui fondent leur pratique uniquement sur des spéculations furtiles, au lieu de s'en rapporter à l'expérience appuyée sur le témoignage solide de leurs sens.

On pourroit encore m'objecter que la fievre cede fréquemment à une méthode toute contraire à celle que je viens de proposer. A cela, je répons qu'il y a bien de la différence entre une pratique que le succès n'accompagne que de tems en tems, & en faveur de laquelle on ne peut produire que quelques exemples, & celle qui est justifiée par le plus grand nombre des guérisons, & par la facilité avec laquelle elle satisfait à tous les phénomenes. Par exemple, dans la petite vérole, un grand nombre de personnes ont recouvré la santé, quoiqu'on les ait traitées par des remedes & un régime échauffant : d'autres au contraire ont été traités par la méthode opposée, & avec le même succès. Quel parti prendre en pareil cas? Entre les deux méthodes, quelle est la bonne ? Comment me déciderai-je ? Le voici. Si je trouve qu'en suivant la premiere de ces méthodes, plus j'échauffe le malade, plus la fievre, l'agitation, le

délire & les autres ſymptomes s'accroiſſent ; & qu'au contraire, je remarque qu'en le rafraîchiſſant modérément, je lui rende la tranquilité, & j'affoibliſſe la fievre & les autres ſymptomes ; d'ailleurs, ſi je vois encore qu'en tenant les parties charnues dans le dégré de chaleur convenable à la formation & à la ſuppuration des puſtules, elles deviennent plns larges & plus pleines qu'en pouſſant la chaleur à un plus haut dégré : croit-on que je ſois fort embarraſſé dans mon choix, & que je ne voie pas tout d'nn coup quelle eſt entre ces deux méthodes celle qui mérite la préférence ?

A l'application. Si dans la fievre dont il eſt queſtion, je trouve que plus j'échauffe le malade, plus je le diſpoſe à la frenéſie, aux taches pourpreuſes, aux éruptions pétéchiales, & aux autres ſymptomes ; & que plus j'obſerve ſcrupuleuſement cette méthode, plus les ſymptomes qui accompagnent la fievre, ſont irréguliers & violens : ſi j'éprouve d'un autre côté que par un traitement tont contraire j'épargne tous ces accidens au malade ; la raiſon ne demande-t-elle pas que je me détermine pour la derniere de ces méthodes, quand bien même il ſeroit arrivé que deux malades dont l'un auroit été traité par la premiere, & l'autre par la ſeconde, en ſeroient échappés : mais ſi celle-ci a par-devers elle encore un plus grand nombre de ſuccès, je crois qu'il n'y a plus de liberté dans le choix. Cependant je ne prononcerai point en faveur de l'une au préjudice de l'autre, de peur que l'on ne m'accuſe de trop de partialité dans mes opinions. Sydenham.

D'où il paroît que le célebre Sydenham, Auteur plus loué qu'imité, eſt tout-à-fait d'avis que dans les fievres, telles au moins que celle qu'il décrit, il eſt plus commode & plus sûr d'en tenter la cure par les purgatifs, que par les ſudorifiques. Quoiqu'il ſoit très-certain qu'une ſueur ſpontanée, critique, & produite par la force des facultés vitales puiſſe être ſalutaire ; il ne l'eſt pas moins qu'elle ſera nuiſible toutes les fois qu'elle ſera extorquée par des remedes échauffans, & des cordiaux.

Je me ſuis fort étendu ſur cette matiere, par ce que j'ai remarqué que la coutume pernicieuſe d'ordonner des remedes échauffans, & de recourir à des ſueurs forcées, ſubſiſtoit encore, quoique la théorie ſur laquelle elle étoit appuyée, fût ruinée depuis long-tems. Si mon expérience pouvoit ajouter quelque poids à l'autorité de Sydenham, j'aſſurerois, avec toute la ſincérité dont je ſuis capable, qu'on vient à bout de réduire ſoit par terminaiſon, ſoit par intermiſſion, & cela en fort peu de jours, preſque toutes les fievres épidémiques continues qui paroiſſent ſous notre climat, par la ſaignée, & par les purgations réitérées, qui préparent d'ailleurs merveilleuſement le quinquina à produire ſon effet, lorſque ces fievres deviennent intermittentes. J'ai vu pluſieurs fois des malades brûlés, & pour ainſi dire deſſéchés par l'uſage des cordiaux, ſans qu'on eût pû amener une ſueur, & en qui elle ſe fit d'une maniere ſpontanée & critique, auſſi-tôt qu'on eut diſſipé les ſymptomes les plus dangereux par la purgation.

Quant à la méthode qui conſiſte à donner des purgatifs en petite doſe, on la ſuit dans des cas où la fievre eſt trop invétérée, & le malade trop affoibli pour les ſupporter en grande doſe. J'ai vu des malades conſidérablement ſoulagés pour avoir pris ſept grains ou plus de rhubarbe, & pour avoir réitéré ce purgatif à des intervalles convenables, juſqu'à ce que ce remede eût produit des déjections ſuffiſantes. Il faut remarquer que dans ces cas l'urine prend une teinture ſenſible de la rhubarbe, & qu'on voit floter à ſa ſurface une eſpece d'hnile jaune que contient cette racine. Comme on donne la rhubarbe en quantité telle qu'elle ne puiſſe pas être portée promptement à travers les inteſtins, il eſt raiſonnable de penſer qu'elle ſuit le cours de la circulation, qu'elle exerce ſon action ſur des parties plus éloignées, qu'elle y reſout les obſtructions, & qu'elle emploie plus ou moins ſur chaque glande du corps, cet aiguillon qui n'étant pas aſſez fort pour irriter les inteſtins, & en précipiter ſa ſortie, a eu le tems d'être porté dans le ſang, & de ſoulager par ce moyen conſidérablement le malade.

CATHEAUTONPERAS, καθ' ἑαυτὸν πέρας. C'eſt le nom que les Macédoniens donnoient an mois, au commencement dnquel le ſolſtice d'hiver arrivoit. Galien, *Comment.* 1. *in Epid. I. tit.* 1.

CATHECTICE, καθεκτικὴ, de κατέχω, *retenir*, adjectif que l'on joint ordinairement avec le ſubſtantif δύναμις ; & ces deux mots ſignifient *faculté retentive.* Galien, *de Fac. Nat. Lib. III. cap.* 6.

CATHEDRA, καθέδρη, dans Hippocrate, ce mot eſt ſynonyme à *anus.*

CATHEMERINOS, καθημερινὸς, de ἡμέρα, *jour.* Voy. *Amphemerinos.*

CATHESTECOS, καθεστηκὼς, de καθίστημι, *établir, fixer ; conſtant, fixe, établi.* Hippocrate applique ce mot dans ſes Aphoriſmes à l'âge de l'homme, & aux ſaiſons de l'année. Une choſe eſt dite, conſtante ou fixée, lorſqu'elle perſiſte dans ſon état, ſans altération, ou lorſqu'elle eſt parvenue à ſon dernier période d'accroiſſement, & qu'elle eſt ſur le point de décliner. Plutarque dans ſes maximes ſur la ſanté, donne à la diete l'épithete de *catheſtecos*, pour ſignifier une diete ſévere & exacte.

CATHETER, καθετὴρ, de καθίημι, *introduire ; ſonde.* Une *ſonde*, ſelon Galien, *Lib. V. Meth. cap.* 5. & ſelon Paul Eginete, *Lib. VI. cap.* 59. eſt un inſtrument ou un petit tuyau oblong, creux & recourbé, dont les Chirurgiens ſe ſervent dans les maladies de la veſſie. Cet inſtrument n'eut jamais d'autre nom chez les Grecs que celui de *catheter ;* mais il paroît par le vingt-ſixieme Chapitre du ſeptieme Livre de Celſe, que les Latins lui donnerent celui de *fiſtula*, ajoutant l'épithete *ahenea*, tirée de la matiere dont il étoit fait.

CATHETERISMUS, l'introduction de la *ſonde* dans la veſſie, ou l'*action de ſonder.*

L'introduction de la *ſonde* par l'uretre dans la veſſie eſt regardée par les Chirurgiens peu éclairés, comme une opération peu importante ; il y a cependant des cauſes, & il ſe rencontre aſſez généralement des obſtacles qui la rendent ſi difficile, qu'elle ne réuſſit pas toujours, même de la main des Chirurgiens les plus expérimentés, & à qui le maniement de la *ſonde* eſt le plus familier. L'opération de la *ſonde* eſt néceſſaire tant aux hommes qu'aux femmes, dans deux occaſions principales. La premiere, lorſqu'il y a lieu de croire qu'ils ſont attaqués de la pierre. Ce moyen eſt le ſeul certain que l'on ait de s'aſſurer de ſon exiſtence ; car les autres ſignes, comme la douleur dans la veſſie, la difficulté d'uriner, la ſtrangurie, & l'iſchurie, trompent ſouvent ; & au lieu d'avoir la pierre pour cauſe, ils proviennent d'une inflammation, d'un abſcès, ou d'un ulcere dans la veſſie, ou d'une tumeur ſituée aux environs de ſon cou. La ſeconde, c'eſt lorſqu'en conſéquence de quelque vice de la veſſie, les malades ſont affligés d'une ſuppreſſion totale d'urine, indiſpoſition que les Grecs appelloient ἰσχουρία, ou tout au moins d'une difficulté d'uriner. L'urine retenue dans la veſſie peut exciter dans ce cas des douleurs, une diſtention de la veſſie contre nature, & d'autres ſymptomes fâcheux, à qui il ne faut quelquefois que l'introduction de la *ſonde*, pour être diſſipés. Hildanus dit, *Centur. II. Obſerv.* 65. qu'on tira par cette opération, à un malade, d'une ſeule fois, ſix livres d'urine, poids d'Apothicaire ; & qu'un vieillard avoit la veſſie tellement diſtendue par ce fluide, qu'elle s'élevoit juſqu'à ſon nombril, & qu'il avoit l'abdomen auſſi enflé, qu'on le remarque aux femmes groſſes. Panarolus aſſure, *Pentecoſt. I. Obſ.* 27. avoir vu juſqu'à vingt pintes d'urine dans une veſſie diſtendue juſqu'au nombril ; or ſi on ne ſe hâte de délivrer cette partie d'un pareil poids, il y a tout lieu de craindre que les malades ne ſoient attaqués des douleurs les plus aiguës, & les plus cruelles, d'inflammation, ou de gangrene à la veſſie, & de convul-

sions, dont le retour ne manqueroit pas de les emporter s'il étoit fréquent. Ce n'est pas que l'usage de la *sonde* soit absolument nécessaire dans l'ischurie, ou la difficulté d'uriner, & qu'il guérisse toujours cette maladie. Lorsque le siége de la maladie est dans les reins, & dans les ureteres, & que la retention d'urine provient d'une obstruction dans ces parties, la *sonde* est entierement superflue; parce qu'alors l'urine n'est point logée dans la vessie. C'est donc alors au Medecin à travailler à la guérison du malade par les remedes convenables. Mais s'il arrive que l'urine soit logée, & retenue dans la vessie; ce que l'on connoîtra surtout par les douleurs qui se feront sentir aux environs des os pubis, & par le gonflement qu'on y remarquera; soit que la retention ait alors pour cause le froid, ou une suppression trop longue de cette évacuation, par un excès de modestie; soit qu'elle provienne de la distension des fibres musculaires de la vessie, de la perte de leur ressort, ou de quelque contraction spasmodique du cou de la vessie; il ne faudra pas pour cela recourir sur le champ à la sonde; parce que cette opération fait ordinairement horreur au malade, & qu'elle ne manque pas de lui causer de la douleur: on commencera par essayer les remedes contraires à la cause de la maladie; & l'on ne sondera qu'après s'être assuré de leur inefficacité. Fabricius ab Aquapendente, recommande, dans ses Opérations Chirurgicales, l'huile de capres, comme un spécifique en pareil cas, surtout pour les enfans: d'autres prescrivent l'huile de scorpion, appliquée chaude, ou devant le feu, sur la région de la vessie. Et moi-même, dit Heister, j'ai vu les oignons cuits, mis sur les os pubis, produire de très-bons effets. Il ne faut quelquefois que faire avec la main une pression légere sur l'abdomen, pour procurer la sortie des urines, surtout lorsque leur rétention provenoit du relâchement de la vessie. On guérit aussi cette maladie par le sucement. Dans les enfans, par exemple, la Nourrice ou la Sage-femme, & dans les adultes, le Chirurgien ou quelqu'autre personne prend l'extrémité du pénis, la met dans sa bouche, & tâche en suçant de faire venir l'urine. Dans les cas où la rétention provient d'une violente inflammation au cou de la vessie la *sonde* est de si peu d'usage que l'introduction en seroit extremement dangereuse, à cause de l'étroitesse des passages, de l'inflammation des parties, & de la sensibilité du cou de la vessie. Si l'on faisoit entrer l'instrument par force, & qu'on vainquît l'obstacle causé par l'inflammation, il y auroit à craindre qu'on n'eût offensé ou déchiré quelques parties intérieures, qu'il ne survint une grande hémorrhagie, que la douleur & l'inflammation n'augmentassent, que la gangrene ne s'ensuivît, & que le malade ne mourût. Mais si l'on commence par calmer l'inflammation en saignant, en faisant appliquer des cataplasmes résolutifs, & en ordonnant des clysteres convenables; on pourra ensuite introduire la *sonde* avec succès & soulager le malade par cette opération.

L'introduction de la *sonde* se fait, convient & réussit.

Premierement, lorsque quelque pierre appliquée intérieurement sur le sphincter, ou sur le cou de la vessie, empêche l'urine de sortir.

Secondement, lorsque telle est la foiblesse de la vessie, que son action ne suffit point pour faire sortir les urines, & lorsqu'on a essayé tous les autres moyens de les évacuer, sans aucun succès, comme il arrive fréquemment dans les personnes âgées, dans les femmes épuisées par des accouchemens laborieux, & dans les personnes qui ont pris du froid.

Troisiemement, lorsque pour s'être retenu pendant longtems par une sotte modestie, ou par quelqu'autre cause, la vessie est si distendue, & par conséquent tellement affoiblie, qu'elle ne peut expulser les urines. On dit que Tycho-brahé, cet Astronome si vanté, est mort de cette maladie.

Quatriemement, il est à propos de sonder, lorsque quelque mucosité, du sang coagulé, du pus glutineux, ou des particules de chair corrompues, telles que celles qui s'arrêtent ordinairement dans le cou de la vessie, soit lorsqu'il y a ulcere ou blessure aux reins, soit après un pissement de sang, ferment le passage de l'urine.

Cinquiemement enfin, il en faut venir à la *sonde* soit de fer ou d'argent, lorsqu'il s'est formé dans l'uretre ou aux environs du cou de la vessie une caroncule, un tubercule, un abscès, ou une cicatrice large & dure à la suite d'un abscès; & lorsque les prostates sont tellement gonflées, soit par un skirrhe, un abscès, soit par quelqu'autre cause, que la sortie des urines en est empêchée. Mais comme l'introduction de la *sonde* ne se fait presque jamais sans douleur, & sans peine, il ne faut jamais s'en servir qu'après avoir éprouvé des remedes plus doux. Cette opération devient absolument nécessaire, lorsque dans les derniers mois d'une grossesse, l'enfant presse tellement sur la vessie, que le passage des urines en est impraticable, & lorsqu'une chûte de matrice produit une ischurie.

L'introduction de la *sonde* est communément beaucoup plus facile dans les femmes que dans les hommes, parce que la nature leur a formé l'uretre plus court, plus large, & plus droit qu'à nous. Cependant cette opération a sa difficulté même sur elles, pour tout Chirurgien qui ne connoît parfaitement ni la disposition Anatomique de ces parties, ni l'orifice extérieur de l'uretre, ni sa position, ni sa direction particuliere; car il y a à l'entrée du vagin un grand nombre de petits trous qui peuvent aisément tromper le Chirurgien. Mais s'il veut trouver l'orifice de l'uretre, ou le passage de l'urine, & le reconnoître, il faut absolument qu'il examine avec soin la partie qui est située directement entre les levres de la vulve, & l'épaisseur d'un doigt au-dessus du clitoris. Voy. *Planche II. fig.2.D.* Il découvrira là le passage de l'urine, comme une espece de petite cicatrice, ou trou. Voici la maniere dont Paul Eginete veut que se fasse certe opération, qu'il appelle le *cathetérisme*. On couchera la femme sur le dos, soit sur un lit, soit sur une table: on lui tiendra les cuisses fort écartées l'une de l'autre: le Chirurgien éloignera d'une main les levres de la vulve, ou les fera tenir séparées par un assistant; & de l'autre main il introduira, avec toute la circonspection dont il est capable, dans l'orifice que nous avons désigné, une sonde d'argent ou de cuivre, telle qu'on la voit, *Planche III. figure* 1. ou 2. Cet instrument doit avoir sept, huit, ou neuf pouces de longueur, la grosseur d'une petite plume d'oie; & avant que de s'en servir il faut avoir soin de frotter d'huile son extremité representée en *B.* Lorsqu'on en aura fait l'introduction, on poussera le stylet *A*; son bouton s'éloignera du bout de la sonde, & donnera en *B.* à l'urine la liberté de sortir. Voilà tout ce qu'il y a à faire, s'il est question de soulager le malade dans la difficulté d'uriner: mais si le but de l'opération est de s'assurer de la présence d'une pierre, on tournera doucement la *sonde* en tous sens, observant en même tems s'il ne se fait point de bruit, & si l'instrument ne rencontre aucun corps solide; car l'une de ces deux choses suffira, pour faire conjecturer qu'il y a une pierre dans la vessie: cependant il est à propos qu'elles se trouvent réunies, pour décider le Chirurgien; car s'il y avoit dureté sans bruit, la maladie pourroit bien ne provenir que d'une tumeur ou d'un skirrhe. Quant à la construction des sondes, nous observerons que celles dont on se sert pour les femmes, sont ordinairement courtes, & tant soit peu courbées, comme celle qu'on voit *Planche III. figure* 1. Au reste, je ne sens point la nécessité d'avoir une sonde particuliere pour les femmes, car on peut employer sur elles, tout aussi commodément, celles qu'on voit représentées *Planche III, figures* 2, 3, 4, & 5, qui sont diversement recourbées, qui ont differen-

tes longueurs, & qui sont faites pour des hommes. Lorsqu'on a procuré au malade une évacuation d'urine par ce moyen, ordinairement la maladie disparoît: mais si la rétention subsistoit après l'opération, comme il arrive quelquefois, il faudroit la réitérer, & y revenir aussi souvent que les besoins du malade l'exigeront; à moins qu'on ne laisse la *sonde* introduite jusqu'à ce que la vessie ait recouvré son ressort, & soit en état d'expulser les urines. Lors donc qu'une femme est sur le point d'entrer en travail, si l'on s'apperçoit qu'elle ait quelque difficulté d'uriner, je serois d'avis qu'on lui procurât cette évacuation avec la sonde, de peur que si l'accouchement devenoit long, la vessie ne se distendît, que son ton ne s'affoiblît, & que ses nerfs ne se débilitassent au point de produire dans la suite une maladie incurable.

Nous avons observé, ainsi que nous l'avons déja dit, qu'il étoit plus difficile d'introduire la sonde dans les hommes que dans les femmes, parce que l'uretre est ordinairement en eux si long, & tellement sinueux, qu'à moins qu'un Chirurgien ne soit extremement versé dans l'Anatomie de ces parties, qu'il n'en connoisse bien la figure & la position. (Voyez *Planche II. fig.* 1. *E. D.*) qu'il n'ait acquis une certaine dextérité, en voyant opérer les grands Chirurgiens, & qu'il n'ait lui-même tenté fréquemment certe opération, il ne la fera pas communément avec beaucoup de succès. Quoique ces finesses dans le maniement de la *sonde* s'apperçoivent mieux d'un coup d'œil qu'il n'est possible de les représenter dans un volume; cependant nous allons tenter de prescrire aux Commençans, le plus succintement qu'il nous sera possible, la maniere dont ils doivent s'y prendre, & ce qu'il leur est le plus important de savoir. Un Chirurgien doit avoir, pour l'usage des hommes, plusieurs sondes différentes toutes prêtes. Celse, dans le vingt-sixieme Chapitre de son septieme Livre, n'en n'exige que trois, qu'il veut n'être ni trop foibles, ni trop fortes. Quant à moi, je lui conseillerois d'en avoir un très-grand nombre, mais au moins quatre, les unes longues ou courtes, & les autres foibles ou fortes, toutes bien unies & polies. Voyez *Planche III. figures* 2, 3, 4, & 5.

Celle qu'on voit, *figure* 2, peut convenir à un enfant d'environ six ans; celle de la *figure* 3. conviendra depuis six ans jusqu'à douze; celle de la *figure* 4. depuis douze jusqu'à seize, & celle de la *figure* 5. pour toutes les personnes au-dessus de seize ans. La plus longue de celles pour les hommes, doit être, selon Celse, de quinze pouces, & la plus courte de neuf. C'est entre quinze & neuf que sont comprises toutes les différentes longueurs des sondes: mais on se sert aussi commodément de celles de neuf que de celles de quinze. Il y en a qui veulent que leurs sondes soient extremement foibles, dans la persuasion que leur introduction dans la vessie en devient d'autant plus facile; mais ils se trompent lourdement; car ces sondes foibles entrent & s'arrêtent aisément dans les rides & dans les plis de l'uretre, surtout en opérant sur des vieillards; au lieu que les fortes passent commodément sur ces plis. Hildanus confirme ce fait par deux exemples, dans lesquels ni lui, ni le Lithotomiste ne purent jamais parvenir à faire passer une sonde foible dans la vessie, opération qui n'eut toutefois aucune difficulté avec un instrument de la grosseur d'une plume de cigne. Rau assure la même chose, & l'expérience m'a convaincu qu'ils avoient raison. Les meilleures sondes sont faites d'argent, elles sont bien polies, on leur donne une certaine courbure, & pour les renforcer, de peur qu'elles ne vinssent à plier dans l'opération plus qu'il ne seroit nécessaire, on met dedans des stylets d'argent représentés par les lettres *a*, *a*, *a*, &c. Lorsqu'il faut sonder un malade, on le couche sur le dos, soit sur un lit, soit sur une table. Le Chirurgien est à sa droite: il prend le pénis de la main gauche; il le tire en haut, & avec la droite il prend par la poignée *C*, une *sonde* proportionnée à l'uretre, dans lequel il l'introduit doucement après avoir frotté d'huile son extrémité. Lorsqu'il commencera l'opération, il observera de tenir la partie convexe de la sonde tournée du côté de l'abdomen du malade, comme on voit *Planche II. figure* 3, & il la laissera dans cette position jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à la partie la plus basse des os pubis. Alors prenant la sonde par sa poignée, il la tournera de droit à gauche avec une certaine dextérité, ensorte que ce soit sa partie concave qui se trouve du côté de l'abdomen, comme on voit *figure* 4. il abaissera ensuite doucement l'extrémité *B* au-dessous de l'os pubis, l'avançant en même tems avec circonspection dn côté de la vessie, dans laquelle elle ne sera pas plutôt entrée, qu'il retirera le stylet *A*, pour donner lieu à l'urine de passer par les trous *B*, *B*, & de sortir par l'autre extrémité. Lorsque les urines seront entierement évacuées, on retirera la sonde. On fait quelquefois cette opération plus commodément, lorsque le malade est tant soit peu incliné, ou lorsqu'il est droit, & appuyé contre un mur: dans ces cas, le Chirurgien est placé devant le malade, ou à sa droite, on à sa gauche, & il acheve l'opération, comme nous la venons de décrire. Une maniere de sonder beaucoup plus commode, & dont toutefois la plupart des Auteurs modernes ne font aucune mention, c'est lorsque le malade est couché sur le dos, soit sur un lit, soit sur une table, & le Chirurgien placé à sa gauche, tenant le pénis de cette main, de l'incliner un peu du côté du nombril, d'introduire la *sonde* avec sa partie concave du côté de l'abdomen, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à l'os pubis; de la prendre alors par sa poignée, de la mouvoir, comme si l'on avoit envie de décrire un arc du côté des genoux, & de la conduire doucement par ce mouvement dans la vessie; ce qui n'exige point l'adresse nécessaire dans les autres méthodes, pour faire passer son extrémité sous l'arcade des os pubis. C'est ainsi que je conseille de s'y prendre, à tous les Chirurgiens qui n'ont pas cette opération familiere, parce que je la crois beaucoup plus facile de cette façon. Mais de quelque maniere qu'ils procedent; qu'ils agissent toujours avec prudence, adresse, & circonspection, de peur que s'ils employoient trop de force, l'instrument n'offensât l'uretre, qu'il ne fût déchiré, & que cet accident ne causât au malade des douleurs vives, une hémorrhagie violente, une gangrene dangereuse, & la mort même: car j'ai vu la mal-adresse d'un Opérateur suivie de tous ces symptomes. Il arrive quelquefois qu'après l'évacuation faite, l'indisposition se trouve tout-à-fait dissipée, & le malade entierement guéri: mais d'autrefois le malade n'étant pas plus en état d'uriner après l'opération qu'auparavant, il faut y revenir de tems en tems. J'ai connu des personnes qui s'étoient accoutumées en fort peu de tems à se faire elles-mêmes l'opération. Comme l'introduction de la *sonde* dissipe toujours la rétention de l'urine, quoiqu'elle ne la guérisse pas radicalement; & comme cette rétention est toujours un dangereux symptome, il faut en entreprendre la cure aussitôt qu'il est possible, & se hâter le plus qu'on pourra d'en détruire la cause; soit que ce soit une inflammation, un trop grand relâchement de la vessie, des caroncules, ou le gonflement des prostates. L'inflammation du cou de la vessie ne permet pas toujours l'opération aussi promptement qu'on le désireroit: alors il est à propos de préparer & de faciliter l'introduction de la *sonde*, en diminuant l'inflammation par la saignée, & par les remedes convenables. Si l'urine ne vient pas aussitôt que la *sonde* est introduite dans la vessie, comme il arrive quelquefois; on comprimera, ou l'on frottera doucement l'abdomen avec les mains, ce qui produira l'effet qu'on en atrend, sinon il faudra employer le succement. S'il arrivoit que la *sonde* fût arrêtée par cette caroncule des prostates, que les Anatomistes appellent *caput gallinaginis*, on se gardera bien de la faire passer de force; car l'on s'exposeroit à blesser ces parties: mais on la retirera un peu, & on l'avancera doucement, jusqu'à ce qu'on parvienne à la faire glisser sur cette caron-

cule, & entrer dans la vessie. Si une caroncule vénérienne empêche l'introduction de la *sonde*, il faut la faire passer malgré elle.

Si l'introduction s'est faite dans le dessein de s'assurer de la présence d'une pierre, alors il est à propos de mouvoir la *sonde* en haut, en-bas, & selon toute direction. Si quelque corps dur résiste à cet instrument, & si l'on entend dans la vessie du bruit & une espece de cliquetis, il n'y a gueres lieu de douter qu'il n'y ait une pierre: mais si l'on ne rencontre rien de dur, & s'il ne se fait point de bruit, il sera raisonnable de conjecturer qu'il n'y a point de pierre, ou tout au moins de douter qu'il y en ait une. S'il arrive que le corps dur & sonore, que la *sonde* a rencontré dans la vessie, s'enfuie devant elle, qu'on ait de la peine a le retrouver ou qu'on ne le retrouve plus, c'est une marque qu'il est fort petit, ou qu'il est tombé dans quelques-unes de ces cavités, qu'on trouve de tems en tems dans la vessie de certains sujets. Voyez *les figures de ces vessies sous les renvois de l'article Lithotomia*. Mais l'on pourra assurer que la pietre est considérable, si le corps dur & sonore se rencontre immédiatement sous la *sonde*. Si l'on remarquoit de plus qu'elle glissât facilement sur sa surface, & sans qu'on sentît de l'interruption dans ce mouvement, on en pourroit inférer que cette surface est polie. Mais si l'on s'apperçoit du contraire, & si les urines sont en même tems sanglantes, cela prouvera que la pierre est anguleuse, & que sa surface est pleine d'inégalités, & pour ainsi dire, de pointes. Sent-on quelque difficulté à déplacer le corps, & rend-il un son distinct, c'est une preuve qu'il est dur & considérable. Cede-t'il facilement à l'instrument; rend-il un son moins aigu; les urines sont-elles sablonneuses & chargées de petites écailles, concluez-en avec Celse que la pierre est molle.

Mais de peur de tenir dans des douleurs cruelles & réitérées des malades, en qui il faut nécessairement revenir de tems en tems à l'opération, soit à cause de la foiblesse de la vessie ou d'une pierre qui s'applique à l'orifice intérieur de ce viscere, soit parce que l'uretre s'affaisse immédiatement après qu'on a retiré la *sonde*, comme cela arrive quelquefois; quelques Chirurgiens modernes, entre lesquels Solingen est peut-être le premier, se sont avisés, au grand soulagement des malades, d'user dans les rétentions d'urine, d'une *sonde* d'argent flexible, fait avec du fil d'argent poli & tressé d'une façon singuliere, comme on voit *Planc. III. Fig.* 6. On peut, sans beaucoup d'incommodité, laisser cet instrument dans la vessie pendant plusieurs jours, surtout si le pénis est petit. On ne le retire que quand on a lieu de croire que cette partie a repris son ressort, & que la *sonde* n'est plus nécessaire à l'évacuation. On observe pendant son séjour de la tenir attachée à l'abdomen avec des ligatures convenables. Mais comme l'introduction des *sondes* flexibles est ordinairement fort difficile, on se trouve contraint, pour la plupart du tems, de les faire précéder par des *sondes* communes qu'on laisse dans l'uretre, jusqu'à ce que les passages soient suffisamment élargis, & que l'introduction des *sondes* flexibles ne puisse plus souffrir de difficulté: mais comme le passage ne manqueroit pas de s'affaisser si on laissoit quelque intervalle entre le moment où on retire la *sonde* d'argent, & celui où l'on insere la *sonde* flexible; ce sont deux opérations dont l'une doit succéder immédiatement à l'autre; & l'on laissera séjourner dans la vessie la derniere *sonde* introduite, jusqu'à ce que la difficulté d'uriner soit guérie, ou du moins jusqu'à ce que le malade n'en soit plus incommodé. Helmont rejetre absolument, dans le troisieme chapitre de l'Ouvrage intitulé *de Lithiasi*, toutes les *sondes* d'argent & de cuivre, comme trop dures & d'un usage trop douloureux: il leur en substitue une nouvelle de sa façon, flexible, faite de cuir & semblable à un tuyau de pipe: il se flate que la matiere de cet instrument étant plus molle, les malades en seront moins incommodés. Mais cela seul suffit pour démontrer combien il étoit peu versé dans les opérations Chirurgicales; car ou l'on ne parvient point à introduire ces especes de *sondes*, ou on ne les introduit qu'avec beaucoup plus de peine que les autres. Nous lisons dans Fabricius ab Aquapendente, qu'il préparoit une espece de *sonde* avec de la corne, & qu'elles étoient flexibles: d'autres en ont fait avec d'autres substances; mais l'expérience a décidé que celles d'argent étoient les plus commodes, non-seulement parce qu'elles ont le degré de force réquis, mais parce que ce métal se polit bien, & qu'on lui donne facilement la figure & la courbure nécessaires, pour que l'introduction dans la vessie s'en fasse le plus commodément qu'il est possible. Aussi sont-ce les seules qui soient en usage parmi les plus grands Chirurgiens modernes.

Il y en a qui veulent, avec Nuck & Solingen, que la partie recourbée de la *sonde* soit percée de plusieurs petits trous, afin que l'urine sorte plus commodément: mais il est d'expérience que l'évacuation s'en fait très-bien, pourvu qu'il y en ait deux à son extrémité: on éprouve même que quand il y a un plus grand nombre de trous, & que le corps spongieux de l'uretre est gonflé par une congestion de sang, il s'insinue dans ces trous, empêche la *sonde* d'avancer, ou se déchire, d'où il s'ensuit un grand nombre de symptomes fâcheux. C'est pourquoi M. Petit, célébre Chirurgien, recommande une autre espece de *sonde* dont les côtés ne sont point ouverts à son extrémité: il lui donne la préférence sur toutes les autres, tant pour la commodité de l'introduction, que pour celle de la sortie des urines. Voyez *Planch. III. Fig.* 7. L'ouverture antérieure *A* de cette *sonde* est fermée par un bouton pyramidal *B*, qui est à l'extrémité d'un stylet qu'on passe dans la sonde. Lorsque la *sonde* est introduite, on pousse le stylet, & son bouton *B* s'éloigne du bout du *catheter*, comme on voit dans la figure voisine en *D*. Par ce moyen l'urine a la liberté d'entrer dans la *sonde* & d'en sortir. Au reste tout cela se fait à peu près aussi commodément avec les *sondes* ordinaires. Enfin l'on se sert des *sondes*, lorsqu'il est question d'injecter dans la vessie quelque substance; & cette partie est sujette à plusieurs maladies dans lesquelles ces injections sont nécessaires. Alors on adapte une seringue ou la vessie d'un animal à l'autre extrémité de la *sonde*. Cette seringue ou cette vessie contient la liqueur qu'on veut injecter, & on la fait passer par leur moyen dans la vessie. C'est ainsi que Paul Eginete s'y prenoit, comme on le voit par le cinquante-sixieme chapitre de son sixieme Livre. Il arrive quelquefois qu'un abscès formé au col de la vessie; & qui empêche la sortie des urines est percé par la *sonde*, & que par ce moyen le malade est guéri.

Henri Meibomius a publié sur cette opération une Dissertation intitulée, *de Catheterismo*. HEISTER.

CATHIDRYSIS, καθίδρυσις, réduction d'une partie dans son lieu naturel. Hippocrate emploie dans le même sens le verbe καθιδρῦσαι, *Prorrhet.* 2.

CATHIMIA, signifie en langage Spagirique, 1. Une veine minérale souterraine, d'où l'on tire de l'or & de l'argent. 2. Des concrétions qui se forment dans les fourneaux où l'on fond l'or & l'argent. 3. L'or. 4. Les scories d'argent. 5. La suie qui s'atrache aux murs des endroits où l'on prépare le cuivre. RULANN.

Cathimia est aussi synonyme à *cadmia*. Voyez *Cadmia*.

CATHMIA AFFIDIA, le *cathmia* d'argent, qui est de la couleur de la litharge, est la même chose que du plomb calciné. Le *cathmia* sont les scories de l'or, du cuivre & de l'argent. Il y a aussi le *cathmia ferri*. RULAND. Voyez *Cadmia*.

CATHOCHITES. Voyez *Catochites*.

CATHODOS, κάθοδος, & en Ionique κάτοδος, de κατὰ, préposition qui se prend souvent pour *deorsum*, en-bas, & de ὁδὸς, *chemin*; *chute* ou *descente*. Hippocrate dit, περὶ παρθ. κάθοδος ἐπιμηνίων, « chute ou descente de sang qui forme les regles. »

CATHOLCEUS, καθολκεὺς, bande longue qui passe par-dessus le bandage de la tête appellé *periscepastrum*,

&

& qui le tient ferme. GALIEN, *de Fasciis.* Voyez *Periscepastrum.*

CATHOLICUS, καθολικὸς, de κατὰ, & de ὅλος, *universel*; épithete fastueuse que l'on donne à quelques remedes auxquels on attribue la vertu de guérir toutes sortes de maladies, & dont les Chymistes surtout sont très-libéraux envers les préparations qui leur sont propres & particulieres.

CATHYGROS, κάθυγρος, de κατὰ, & de ὑγρὸς, *humide*; *excessivement humide.* Hippocrate, *Aphorisme* 62. *Section* 5. applique cette épithete à la matrice, dont il regarde l'excessive humidité comme une des causes de la stérilité.

CATHYPNIA, de ὕπνος, *sommeil*; *sommeil profond.* BLANCARD.

CATIAS, κατιὰς; c'est selon Paul Eginete, *Lib. VI. cap.* 74. une incision faite pour l'extraction du fœtus mort ou l'ouverture d'un abscès à la matrice. Ce mot paroît être dérivé de καθίημι, introduire, auquel Paul substitue κατίημι, & κατίεναι à καθίεναι, selon la Dialecte Ionique.

CATILLIA, le poids de neuf onces. JOHNSON.

CATILLUS CINEREUS, ou OBRUSÆ CATILLUS. Voyez *Capella.*

CATIMIA. Voyez *Cadmia.* RIEGER.

CATINUM ALUMEN, *Potasse.*

CATINUS FUSORIUS. Voyez *Crucibulum.*

CATISCHON, κατίσχων, qui est resserré, qui est difficile à émouvoir. C'est l'opposé de ὁ βραχὺ καθαιρόμενος, « qu'on purge facilement. » *Epid. Lib. VI. Section* 8. *Aphor.* 33.

CATMA, *limaille d'or.* RULAND. JOHNSON.

CATOBLECTA ANIMALIA, *animaux qui portent la civette.* CASTELLI.

CATOBLEPAS ou CATOBLEPON, κατωβλέπων, bête farouche qu'on trouve en Ethiopie, dont Pline fait mention, & dont on dit, ainsi que du basilic, qu'elle tue de la vue.

CATOCATHARTICA, de κάτω, *par bas*, & de καθαίρω, *purger*; remede qui purge par les selles; au lieu qu'on appelle *anocathartica* ceux qui purgent par haut comme les émétiques.

CATOCHE, κατοχὴ, κάτοχος. Voyez *Catalepsis.*

CATOCHEILON, κατώχειλον, *la levre inférieure.*

CATOCHITES, de κατέχω, *retenir*; pierre qu'on trouve dans l'Isle de Corse, & qu'on dit attirer & retenir la main quand on l'applique dessus. PLINE, *Lib. XXXVII. cap.* 10.

CATODON, de κάτω, *en-bas*, & de ὀδοὺς, dent; nom que l'on donne à une espece de baleine, parce qu'elle n'a des dents qu'à la mâchoire inférieure.

CATOECIDIOS, κατοικίδιος, familier, aisé à faire ou à obtenir. Hippocrate donne cette épithete aux extensions nécessaires pour la réduction des membres luxés, *Lib. de Articulis.*

CATOMISMOS, κατωμισμὸς, de κάτω, *dessous*, & de ὦμος, *épaule*; l'action de passer son épaule par-dessous, maniere de réduire une épaule luxée, dont on trouve la description dans Paul Eginete, *Lib. VI. cap.* 114. Faites placer, dit-il, un jeune homme fort & plus grand que le malade, ou du moins plus élevé du côté de l'épaule luxée; ordonnez-lui de prendre le bras du malade, de l'appuyer sur son épaule, & de l'élever, ensorte que le malade perde terre & demeure suspendu, & étendu le long du dos du garçon qui lui tient le bras, ensorte que le bras tenu par le garçon soit fortement tiré par la pésanteur du corps du malade qu'on feroit tirer par un autre jeune homme, s'il arrivoit qu'il fût fort léger. C'est par l'action de la pesanteur du corps du malade & par celle de l'épaule du garçon qui le soutient, que l'os luxé est forcé de reprendre sa place.

CATOPTER, κατοπτὴρ, de ὄπτομαι, *voir*, *speculum ani.* Voyez *Speculum.*

CATORCHITES, κατορχίτης, espece de vin, dont on trouve dans Dioscoride, *Lib. V. cap.* 41. la préparation & les éloges suivans. Le *catorchites*, dit-il, que quelques-uns appellent *Sycites*, se fait en Chypre, de la même maniere que le vin de Palmier; (voy. *Palmeum vinum*) mais avec cette différence que dans le *catorchites*, au lieu d'eau, on met une égale quantité d'infusion de grappes de raisins nouvellement pressurés. On fait choix pour la préparation de ce vin, de raisins noirs ou de figues seches, de celles qu'on appelle *chelidoniæ* ou *purpureæ*. On les fait macérer; après dix jours de macération on ôte la liqueur, on reprend de l'infusion & on fait une seconde macération. On en fait encore une troisieme; au bout d'un certain tems on en fait une quatrieme & une cinquieme. Lorsque la liqueur qui vient de toutes ces macérations a reposé, elle s'aigrit & l'on a le *catorchites.*

On se sert de cette liqueur comme du vinaigre; ses parties sont très-subtiles; elle donne des vents, elle est mal-faisante à l'estomac, & elle fait perdre l'appétit: mais elle est bonne pour le ventre, elle provoque les urines & les regles, & elle fait venir le lait. Cependant le sang qu'elle engendre est mauvais, elle donne l'éléphantiasis, ainsi que fait le *zythus.*

Il y en a qui mettent sur deux cens pintes de cette liqueur dix livres de sel, d'autres neuf livres de saumure, pour la rendre moins sujette à se corrompre, & plus active sur les intestins. On met quelquefois au fond du vase dans lequel on la renferme, du thym, du fenouil, avec des figues par-dessus, ensuite un autre lit de ces herbes, puis des figues sur ce nouveau lit, ainsi de suite, jusqu'à ce que le vaisseau soit plein.

CATORETICA, κατωρετικὰ, de κάτω, *en-bas*, & de ῥέω, *couler*; *remede purgatif.*

CATOXYS, κάτοξυς, *très-aigu.*

CATROBIL, *terre.* RULAND.

CATTU-SCHIRAGAM; nom que les Peuples du Malabar donnent au *scabiosa Indica arborea.*

C'est un arbrisseau de hauteur d'homme qui croît dans les lieux brûlés du soleil. Sa racine est courte, petite & amere au gout. Son tronc est rond & d'un pouce de diametre. Son écorce est d'un verd d'eau, & son bois rougeâtre. Ses feuilles sont oblongues, étroites, très-pointues & très-ameres au gout. Ses fleurs sont petites, serrées en bouquet, d'une couleur de pourpre pâle & sans odeur; ses semences qui sont contenues en grand nombre dans des têtes composées de feuilles, sont oblongues, cannelées en long & pointues par la partie inférieure qui s'insere dans la base de la tête feuillue, elles ont chacune leur sommet environné d'une touffe de filamens blanchâtres, jaunâtres & assez longs; du milieu de ces filamens sort une petite fleur sur un pédicule verdâtre; cet arbrisseau porte des fruits une fois l'an, dans la saison pluvieuse. Cette plante broyée & bouillie dans l'huile est fort bonne en fomentations pour les pustules. Si on en exprime le suc & qu'on en frotte la tête d'une personne attaquée d'une fievre causée par la bile, elle en sera soulagée. La graine réduite en poudre & prise dans l'eau chaude, guérit la toux, chasse les vents & tue les vers dans les enfans. Elle calme aussi les douleurs de ventre, provoque les urines; & si on la mêle avec de l'eau chaude, on en frottera avec succès les membres affectés de goute ou de douleurs causées par le froid. RAY, *Hist. Plant.*

CATULOTICA, κατουλωτικὰ, de οὐλὴ, *cicatrice*; remedes qui emportent par leur vertu caustique les grosses *cicatrices*, & qui rendent les endroits où elles étoient, luisans & polis. GALIEN, *de Dynamidiis.*

CATULUS, en Botanique un *chaton.* Voyez *Iulus.*

En Zoologie un petit chien. Voyez *Canis.*

CATUS, *Chat.*

Felis, catus, Offic. *Catus domesticus & sylvestris*, Schrod. 5. 280. Schw. Quad. 79. *Felis*, Aldrov. de Quad. Digit. 564. Jonf. de Quad. 126. Charlt. Exerc. 20. *Felis, catus*, Mer. Pin. 169. *Felis domestica seu catus*, Raii

Synop. A. 170. *Catus seu felis*, Gesn. de Quad. Digit. 317. *Chat*. Dale.

La graisse, le sang, la tête, la fiente, la peau, & l'arriere-faix du *chat* sont d'usage en Medecine. La graisse du *chat* sauvage amollit, échauffe & discute, & est fort bonne dans les maladies des jointures, son sang guérit l'herpe ou la gratelle. La tête de *chat* noir réduite en cendre est bonne pour les maladies des yeux, comme pour l'onglet, la taye, l'albugo & autres. La fiente guérit l'alopécie & calme les douleurs de la goute. On met sa peau sur l'estomac & sur les jointures où il y a contraction, pour les tenir chaudement. On porte au cou l'arriere-faix, pour préserver les yeux de maladie. Dale.

CAV

CAVA VENA, *Veine-cave*; grosse veine qui reçoit le sang à son retour & le reporte dans le cœur. Voyez *Vena*.

CAVALAM, plante du Malabar, qu'on appelle aussi *arbor siliquosa Malabarica, pluribus, ad singulos flores, lobis*.

On ne lui attribue aucune propriété médicinale que je connoisse.

CAUCAFON ou MOLY INDICUM.

CAUCALIS; plante dont Boerhaave compte douze especes.

Voici ses caracteres.

Ses pétales sont inégaux & en forme de cœur, sa semence oblongue, sillonnée longitudinalement avec des filets dentelés, &, pour ainsi dire, armés de pointes.

1. *Caucalis arvensis equinata magno flore*, C. B. P. 125. M. H. 3. 308.
2. *Caucalis, major, daucoides, Tingitana*, M. U. 65. M. H. 308. a.
3. *Caucalis Monspeliaca, equinata, magno fructu*, C. B. P. 153. M. U. 33. M. H. 3. 308.
4. *Caucalis*, Offic. καυκαλὶς, Diosc. *Caucalis lato apii folio*, Hist. Oxon. 3. 307. C. B. P. 152. *Caucalis arvensis, equinata, latifolia ejusd.* Raii Hist. 1. 466. Synop. 3. 219. Tourn. Inst. 323. Elem. Bot. 273. Boerh. Ind. A. 63. *Caucalis altera seu secunda*, Ger. 868. *Caucalis apii foliis, floribus rubris*, Merc. Bot. 1. 28. Phyt. Brit. 24. *Caucalis apii foliis, flore rubro*, Persil batard à fleurs rouges. Ger. Emac. 1021. Mer. Pin. 23. *Caucalis seu equinophora tertia*, λεπ'ίδφυλλος, *Purpurea*, Col. Ejusd. *Caucalis arvensis latifolia purpurea*, Persil bâtard à feuilles larges & à fleurs rouges. Park. Theat. 920. *Caucalis Anglica flore rubente, ejusd. Lappula Canaria latifolia seu caucalis*, J. B. 3. 80. Chab. 393. *Echinophora semine magno*, Rivin. Irr. Pent. Buxb. 99. Rupp. Flor. Jen. 223. *Persil bâtard*.

Cette plante croît dans les champs & fleurit en Juin & en Juillet. On la mange crue ou bouillie comme un légume. On dit qu'elle provoque les urines.

5. *Caucalis dauci sylvestris folio, echinato, magno fructu*, Bot. Monsp. App. 292. a.
6. *Pseudoselinum*, Offic. *Caucalis minor, flosculis rubentibus*, Ger. Emac. 1022. Raii Hist. 1. 468. Synop. 3. 219. Merc. Bot. 1. 27. Phyt. Brit. 24. Mer. Pin. 23. *Caucalis*, Rivin. Irr. Pent. Dill. Cat. Giss. 136. *Caucalis, minor, flore rubente*, petit persil bâtard, à fleurs rouges. Park. Theat. 921. Hist. Oxon. 3. 308. *Caucalis semine aspero, flosculis rubentibus*, C. B. P. 152. Boerh. Ind. A. 63. Buxb. 60. *Caucalis vulgaris*, Rupp. Flor. Jen. 224. *Anthriscus quorumdam semine aspero hispido*, J. B. 3. 83. Chab. 402. *Daucus annuus minor flosculis rubentibus*, Tourn. Inst. *Persil des haies*.

Cette plante croît dans les haies & dans les brouffailles; elle fleurit en Juillet & en Août. Sa semence provoque les urines & les regles.

7. *Caucalis segetum, minor, anthrisco, hispido similis*, Raii Synop. 113.
8. *Caucalis daucoïdes Syriaca, altissima, folio pastinacæ, sylvestris, flore albo*, H. Mauroc. 43. *b*.
9. *Caucalis Orientalis altissima folio ferulæ*, T. Cor. 23. b. H.
10. *Caucalis Africana, folio, minori rutæ*, Ind. 15. 2.
11. *Caucalis sylvestris folio chærophylli*, Flor. 2. 18.
12. *Caucalis nodoso echinato semine*, C. B. P. 153. Boerhaave, *Ind. Alt. Plant.*

CAUCALOIDES, καυκαλοειδὲς, c'est dans Moschion, *Lib. de Morbis mulierum*, la rotule, ainsi appellée de la ressemblance qu'on lui suppose avec la fleur du *caucalis*.

CAUCIUM, καύκιον, espece de poids dont Nicolas Myrepse fait mention, *Sect.* 10. *c.* 19. mais dont ses Commentateurs ne nous apprennent point la valeur.

CAUDA, *queue*. Galien considérant la *queue* des animaux comme un aliment, dit qu'elle est crue & de dure digestion.

Cauda signifie aussi l'os coccyx.

Dans Ruland *cauda vulpis rubicundi*, c'est du plomb rouge.

En Botanique, *cauda equina* est synonyme à *equisetum*. Voyez *Equisetum*.

Le *cauda muris* est une espece de *ranunculus*.

Le *cauda porcina* est la même chose que le *peucedanum*.

CAUDATIO. Ce mot signifie dans Blasius, un allongement du clitoris.

CAUDEX, STIPES, TRUNCUS, κορμὸς, στέλεχος, *tronc, tige*; c'est dans l'arbre & dans l'arbrisseau, la partie qui est entre la racine & les branches, & qui naît, pour ainsi dire, de la réunion des différentes parties de la racine, de même que les branches naissent de sa division. Les sucs nourriciers passent de la racine dans le *tronc*, pour se distribuer dans toutes les autres parties de la plante. Cette partie s'appelle dans les plantes & les herbes, *caulis* ou *thyrsus*, καυλὸς, *tige*; quelquefois elle se nomme *scapus*, & dans d'autres cas *calamus, calmus*. Voyez ces mots sous leur Article. Le *tronc* est composé de tous les vaisseaux & de toutes les parties de la racine; c'est pourquoi Linnæus l'appelle dans son *Fondamenta Botanices*, du nom simple de racine hors de terre. L'eau & l'air qui embrassent continuellement cette partie, & qui sont immédiatement appliqués à sa surface, entrent dans les vaisseaux absorbans de l'écorce, & pénetrent par cette voie dans les parties intérieures de la plante & jusques dans sa racine même. L'usage du *tronc* dans une plante est donc de distribuer l'humeur qu'il reçoit de sa racine, ou les fluides qui sont appliqués à sa surface, à toutes les parties qu'il produit, comme les grandes & les petites branches, les feuilles & le reste.

CAVERNA, *caverne*. Quelques Auteurs ont donné ce nom aux parties naturelles de la femme.

CAVIARIUM, le frai mariné de l'éturgeon. Voyez *Sturio*.

CAVICULA ou CAVILLA, la cheville du pié. Schneider dit que Haly-Abbas donne le nom de *cavilla* à l'os cunéiforme.

CAULEDON, καυληδὸν κάταγμα, espece de fracture dans laquelle l'os est rompu transversalement, ensorte que ses parties sont si parfaitement séparées qu'elles ne sont plus dans la même direction, qu'elles vacillent d'un & d'autre côté, & qu'elles font angle comme les deux parties d'une tige rompue, καυλὸς. Galien.

CAULIAS, καυλίας; épithete que l'on donne au suc qu'on tire de la tige du silphium, pour le distinguer de celui qu'on tire de sa racine, & qu'on appelle ῥιζίας.

CAULIS, *Chou*. Voyez *Brassica*.

CAULIS, signifie aussi tige. C'est pourquoi l'on a donné aux plantes qui ont une vraie tige, le nom de *Cauliferes*.

Il y a des Auteurs qui entendent par *caulis*, tantôt le pénis, & tantôt le vagin.

CAULOTON, καυλωτὸν; épithete qu'on donne à la bete.

CAUMA, καῦμα de καίω, *brûler*. C'est la chaleur & la sécheresse ou de l'atmosphere, ou du corps dans la fievre, ou d'une partie enflammée, ou quelque autre chaleur violente que ce soit.

CAUNGA. Voyez *Areca*.

CAUSA. On nomme cause de maladie, ce qui fait la maladie présente : c'est presque toujours une chose physique présente; où elle produit effectivement un nouvel état dans les solides & dans les fluides, qui est presque la maladie même, ou elle détruit ce qui est tout-à-fait requis pour exercer la fonction.

Si elle a existé en quelque maniere dans le corps avant l'effet produit, on l'appelle interne: mais si existant hors du corps, elle y est appliquée & produit en conséquence une maladie, elle prend le nom d'externe.

Les internes blessent le plus souvent, 1°. les humeurs, ensuite les parties solides : les externes ont coutume d'affecter les solides avant les liquides. On exceptera peut-être un petit nombre de maladies que le venin ou la contagion produit.

On appelle *cause* prochaine de maladie, cette *cause* qui constitue directement tout le mal présent : c'est toujours la *cause* entiere, suffisante & présente de toute la maladie; soit que cette même cause soit simple ou composée, sa présence suppose l'existence & la continuation du mal. Il se dissipe par son absence : c'est presque la même chose que la maladie entiere. Il est donc, je ne dis pas très-utile, mais fort nécessaire de la rechercher.

On nomme *cause* éloignée de maladie, celle qui change tellement le corps, qu'il tombe malade lorsqu'il survient une autre *cause* par la mauvaise disposition qu'il avoit auparavant. Cette cause n'est donc jamais entiere ni suffisante pour produire le mal; l'autre *cause* accessoire seule ne le produiroit pas aussi : il faut pour cela le concours des deux ensemble. C'est pourquoi, pour guérir il faut les déraciner l'une & l'autre. Ce sont ces deux *causes*, qui, jointes ensemble, font la *cause* prochaine.

La *cause* éloignée appliquée au corps, s'appelle prédisposante, antécédente, προηγουμένη. Tels sont, par exemple, le tempérament, la pléthore, la cacochymie.

La *cause* accessoire qui se réunit à la *cause* éloignée pour l'exciter à produire de concert la maladie, prend le nom de procatarctique. Quelques-uns la nomment occasionnelle. Elle ne nuit qu'en ce qu'elle change la disposition qu'on avoit à telle maladie, en cette maladie même : elle est tantôt interne, & tantôt externe.

Pour retenir aisément ces dernieres, on peut les ranger en quatre classes fort commodes pour les trouver, & les expliquer avec ordre, qui sont :

Les choses qu'on prend; l'air, les alimens, la boisson, les médicamens, les venins, toutes les choses qui entrent dans le corps par les pores de la peau, par l'ouverture des narines, par la bouche, par la trachée-artere, par l'œsophage, par l'estomac, par les intestins, par les parties génitales de la femme, sous une forme visible ou invisible, en fumée, en boisson, en clysteres, en infusion.

Ce qu'on a fait : le mouvement de tout le corps, ou d'une partie; les passions de l'ame, quelles qu'elles soient, la tranquillité du corps & de l'esprit; d'où il suit qu'il faut ici rapporter le sommeil & les veilles.

Les choses retenues, évacuées, soit saines, soit récrémentitielles, soit morbifiques.

Les choses externes appliquées au corps; l'air, les vapeurs, les fomentations, le bain, les vetemens, les linimens, les onguens, les emplâtres, tout instrument vulnérant, contondant, corrodant.

D'autres divisent ces mêmes *causes* en six classes; sous le titre de choses non-naturelles, qui sont :

1°. L'air; 2°. les alimens & la boisson; 3°. le mouvement & le repos; 4°. les passions de l'ame; 5°. les choses retenues & évacuées; 6°. le sommeil & la veille. Voyez *Non-naturalia*, & l'endroit de la Préface où nous avons exposé le systeme de Galien.

CAUSIS, καῦσις; de καίω, *brûler*; *une brûlure*. Voyez *Ambusta*.

CAUSODES FEBRIS, καυσώδης πυρετὸς, *fievre ardente*. C'est la même chose que *Causus*. Voyez *Causus*. Celse interprétant Hippocrate, *Aphor.* 58. *Lib. IV.* rend, *Lib. II. cap.* 8. *causodes*, καυσώδης, par *febris ardens*, fievre ardente.

CAUSOMA, καύσωμα, πύρωσις. Hippocrate entend par ce mot, chaleur brûlante, & inflammation. GORRÆUS.

CAUSTICA, *Caustique*.

Les *caustiques* ou cauteres tirent leur nom du mot grec καίω, *brûler*; parce que lorsqu'on les applique dans les maladies chirurgicales sur quelque partie vivante du corps, ils la consument, & ils forment une croûte dure ou escarre : c'est par cette raison qu'on les appelle encore escarotiques. De ce genre sont toutes les substances qui agissent comme le feu, & qui détruisent les vaisseaux de la partie à laquelle ils sont appliqués; en sorte que les fluides sont répandus sous les solides séchés & brûlés qui forment une espece de croûte. Il faut rapporter à la même classe de remedes, premierement ceux que nous appellons communément cauteres actuels, comme le feu même, tous les métaux qui peuvent s'échauffer considérablement sans entrer en fusion; en un mot, toutes les substances brûlantes, ou enflammées, comme le moxa, le duvet qui est attaché aux feuilles de la molaine, le coton, le chanvre, & le bois qu'on applique de la maniere la plus convenable, relativement à la partie qu'on veut brûler, & au but que l'on se propose en la brûlant. Ces *caustiques* actuels que quelques Auteurs désignent particulierement du nom de cauteres, sont ordinairement de fer. C'est pourquoi Celse, parlant de ces sortes de *caustiques*, les appelle *Ferramenta candentia*, fers chauds : on fait chauffer ces fers plus ou moins, selon que la partie à laquelle on doit les appliquer, est plus ou moins épaisse.

On met encore au nombre des cauteres actuels le noyau de l'olive, l'huile ou l'eau bouillante, le soufre fondu, ou le plomb. Mais ces substances ne sont d'aucun usage dans la pratique moderne, en qualité de *caustiques*.

Les *caustiques* actuels agissent sur la partie à laquelle ils sont appliqués &, où ils forment une croûte, en échauffant les humeurs, qui venant à se raréfier par l'excessive chaleur qui leur est communiquée, rompent les vaisseaux qui les contenoient; & leurs molécules les plus subtiles, & les plus aqueuses s'exhalant en l'air, la partie demeure seche & encroûtée.

Voici ce qu'Heister prescrit par rapport à l'usage des cauteres actuels.

« Il faut choisir, dit-il, un instrument, dont la grosseur « & la figure soient proportionnées à la partie affectée. « On fera chauffer cet instrument, tandis que le malade « se préparera à l'opération, & se mettra dans « une posture convenable : on aura grand soin d'em- « pêcher que les parties adjacentes ne se sentent de la « combustion; afin de ne point causer au malade des « douleurs inutiles : c'est pourquoi lorsqu'il sera question « d'opérer sur des os cariés, il faudra soigneuse- « ment écarter les chairs & employer le secours d'un

« Assistant, pour les tenir éloignées, tandis qu'on fera l'application du cautere. Lorsque l'instrument sera suffisamment chaud, on l'appliquera fortement à la partie affectée, & on l'y tiendra jusqu'à ce que la maladie paroisse entierement déracinée : mais pour tirer de cette opération, le plus grand avantage qu'il est possible, surtout dans la carie des os, dans les cancers, & dans les hémorrhagies, il est à propos d'avoir un grand nombre de cauteres tout prêts, afin d'achever avec un second ou un troisieme, ce que l'on aura commencé avec le premier. »

Quant aux *caustiques* potentiels, ce ne sont autres choses que les plus violens d'entre les corrosifs, comme le beure d'antimoine, la pierre infernale, le mercure sublimé corrosif, les sels fixes & volatils alcalins, la chaux vive, l'huile de vitriol, l'esprit de sel marin, & l'eau forte. Toutes ces substances s'appliquent ou en cataplasme, ou en onguent, ou avec de la charpie. Les *caustiques* de cette espece agissent en vertu des sels acres qu'ils contiennent, qui détruisent avec leurs pointes la cohésion des membranes qui forment les vaisseaux, & qui excitant d'ailleurs de la raréfaction dans les humeurs font exhaler leurs parties aqueuses les plus déliées, dessechent la partie, & font une escarre. Mais comme il est de la nature des sels de n'agir que quand ils sont dissous, il faut que les *caustiques* potentiels soient sous une forme liquide, ou s'ils sont secs & solides; il faut que la partie sur laquelle ils ont à agir, soit humide.

M. Petit le Medecin, explique de la maniere suivante, dans *l'Histoire de l'Académie Royale des Sciences*, l'action des *caustiques* & des astringens.

On pourroit croire que ce qui s'appelle astringens, ne sont que des emplastiques, ou emplâtres qui n'agissent qu'en fermant l'orifice des vaisseaux ouverts; mais M. Petit le Medecin s'est bien assuré par un très-grand nombre d'expériences, qu'ils sont véritablement astringens, & qu'ils resserrent les orifices auxquels ils s'appliquent. Ils les resserrent, parce qu'ils en absorbent l'humidité, ce qui étant fait, les parois des vaisseaux diminués de volume, se rapprochent par leur ressort naturel, & peuvent se rapprocher au point de se coller ensemble, & de fermer le vaisseau. Il ne s'agit point ici de la compression & des bandages qui aideroient à cet effet.

Cela sera vrai & indubitable, si les astringens appliqués à des morceaux de chairs d'animaux en diminuent le volume, & il est sûr qu'ils en auront diminué le volume, s'ils en ont diminué le poids. C'est ce que M. Petit a trouvé par toutes ses expériences, à quelque exception près que nous ne dissimulerons pas, & qui fortifie encore le raisonnement général. Il a toujours pris la même quantité de chairs de bœuf ou de mouton, c'étoit seize gros, il l'a mise dans différens astringens, dont il l'enveloppoit; il l'y a toujours laissée quatre jours pendant un été assez chaud; au bout de chaque jour il la retiroit un moment pour la peser, la remettoit aussi-tôt en expérience, & par la somme totale des quatre pesées, il voyoit de combien les seize gros étoient diminués.

Les astringens, qui dans le même tems diminuent davantage de poids une même quantité de chairs, sont certainement les plus forts, ils ont absorbé plus d'humidité, ils ont mieux desséché la chair, & ont rendu son ressort plus ferme. De plus en considérant quel a été leur effet plus ou moins grand pendant chacun des quatre jours que leur action a duré, & rien n'empêche de pousser, si l'on veut, l'expérience au-delà des quatre jours, on juge du plus ou moins de promptitude de cette action, si elle s'accelere ou se ralentit.

Il y a encore une attention importante à faire, c'est celle de la corruption ou de la non-corruption de la chair; & c'est par l'odeur qu'on en juge. La corruption vient de la désunion des principes qui formoient les molécules de la chair, ou ses petites parties intégrantes; l'humidité favorise cette désunion, le dessechement & le resserrement y est contraire. De-là suit manifestement qu'un bon astringent doit laisser la chair, s'il est possible, sans corruption & sans mauvaise odeur.

Il y a des astringens de trois especes: les terres, comme les bols, la terre sigillée, le plâtre, la chaux, &c. Les sucs des plantes ou gommes & résines, comme le suc d'aloës, d'acacia, le storax, le benjoin, la gomme Arabique, &c. Les sels, comme le sel marin, l'alun, les vitriols, &c. On y pourroit ajouter une quatrieme espece tirée du regne animal, la toile d'araignée, les yeux d'écrevisse. Toutes ces especes ont été éprouvées par M. Petit, & leurs effets comparés dans un grand détail, dont nous ne donnerons que les résultats les plus généraux.

Communément tous les astringens agissent plus dans les deux premiers jours que dans les deux derniers, & plus le premier jour que le second. Il est rare que leur action n'aille pas toujours en se ralentissant.

Les plus forts astringens terreux ne diminuent que de cinq gros les seize gros de chair.

Ils lui laissent toujours quelque mauvaise odeur; mais moins selon qu'ils ont plus diminué le poids, ou, ce qui revient au même, qu'ils ont plus absorbé d'humidité.

Les astringens végétaux sont en général plus forts que les terreux. La noix de galle a absorbé jusqu'à six gros dix-neuf grains d'humidité. Elle n'a laissé à la chair nulle mauvaise odeur, ce qui n'est pas commun dans cette espece.

Toutes les gommes sont de grands astringens.

Les astringens salins n'ont pas ordinairement plus de force que les meilleurs végétaux, mais ils l'emportent en bonté, c'est-à-dire, qu'ils n'absorbent pas plus d'humidité, mais qu'ils garantissent mieux la chair de corruption; ils ne lui laissent presque jamais de mauvaise odeur. Aussi la pratique s'est-elle fort déclarée pour le vitriol.

Ces astringens ont une propriété singuliere, & qui paroît opposée à celle de tous les autres. Ils augmentent souvent le poids de la chair, au lieu de le diminuer; mais il faut remarquer que ce n'est que dans les derniers jours, ils commencent toujours par diminuer le poids. Après qu'ils ont absorbé une partie de l'humidité de la chair, cette humidité dont ils sont imprégnés dissout quelque-uns de leurs sels, & ces sels mis en mouvement, & portés par ce véhicule, vont dans la chair, s'y joignent & en augmentent le poids. On sait que les sels empêchent la corruption; ainsi ces astringens non-seulement dessechent la chair comme les autres, en attirant hors d'elle son humidité, mais ils l'embaument, en lui fournissant une matiere étrangere. Il leur faut nécessairement un tems avant qu'ils la puissent fournir, & après cela il est aisé de voir ce qui arrivera, selon qu'ils rendront plus ou moins qu'ils n'ont pris.

On voit aussi que cet accident ne peut arrivet que quand les sels sont peu embarrassés dans les mixtes & disposés à s'en dégager facilement; car on n'a pas ici de principes d'une grande action, il n'y a que l'humidité de la chair, & d'une chair morte. Les mêmes astringens auroient beaucoup d'action sur des parties vivantes, animés comme ils le seroient par la chaleur naturelle qu'ils y trouveroient.

Les sels des animaux étant les plus volatils, un astringent qui en contiendroit beaucoup, seroit excellent. C'est apparemment par cette raison, que dans les expériences de M. Petit, la toile d'araignée, bien nettoyée, bien desséchée & mise en poudre, a presque autant absorbé d'humidité qu'aucun astringent des plus forts, & a parfaitement préservé la chair de corruption, ses sels qui sont animaux, passoient aisément dans cette chair, & si la toile d'araignée a un peu moins absorbé d'humidité qu'un autre astringent, ce peut n'être qu'u-

ne fausse apparence; car elle aura pu absorber plus d'humidité, ou diminuer davantage le poids de la chair à cet égard, & paroître d'ailleurs le diminuer moins, à cause des sels qu'elle aura fournis à la chair. C'est même-là une réflexion qui pourroit s'appliquer en général à tous les astringens qui laissent la chair sans mauvaise odeur, ils ne doivent pas paroître avoir absorbé tant d'humidité. Quoiqu'il en soit, les astringens du regne animal ne seront pas communs, ils ne peuvent gueres avoir assez de terre pour absorber & pour dessecher. Les yeux d'écrevisse laissent la chair sans odeur, aussi-bien que la toile d'araignée, mais ils absorbent moins.

Les esprits acides, tels que ceux de sel de nitre, l'huile de vitriol; car M. Petit a voulu tout éprouver, cuiroient en quelque sorte la chair, & la mettroient en pâte, si on les employoit purs: il faut les affoiblir avec beaucoup d'eau, & alors on voit qu'ils augmentent le poids de la chair. Mais nous ne nous arrêterons pas à ces expériences, qui vont plus à confirmer ce qui a été dit, qu'à rien découvrir de nouveau, par rapport à l'objet principal. Venons aux *caustiques*, que M. Petit n'a traités qu'après avoir fait l'histoire de tous les moyens dont on s'est servi depuis Hippocrate jusqu'à présent pour arrêter les hémorrhagies après l'amputation des membres.

Si on applique le feu à l'extrémité ouverte d'un vaisseau, ses parois, desquels le sang se retire se fronçant en dedans l'un vers l'autre, s'approchent jusqu'à se toucher, & se coller ensemble, & par-là enfin ferment le vaisseau. La partie la plus extérieure de ces parois qui ont essuyé l'action du feu, en a essuyé la plus grande force, parce qu'elle y étoit la plus exposée, son tissu en a été totalement altéré, ses fibres détruites ou confondues, ce n'est plus qu'un débris informe qui n'a plus de part à la vie du reste du corps animal, c'est une chair morte qui ne tenant plus à rien, tombe bien-tôt d'elle-même, on l'appelle une escarre.

Le fer chaud, le plomb fondu, l'huile bouillante, peuvent s'employer dans cette opération: mais comme ils la rendent fort douloureuse, on a trouvé d'autres matieres dont l'effet sera le même, & plus doux, parce que sans être actuellement enflammées, elles contiennent un certain feu qui se développera. On les appelle *caustiques* ou *cauteres* potentiels, à la différence des premiers qui sont actuels; l'huile de vitriol, l'esprit de nitre, l'eau régale, sont des *caustiques* potentiels, liquides, la pierre infernale en est un solide.

La matiere subtile ou éthérée, ou, comme d'autres Physiciens la nomment, la matiere du feu, fait tous les *caustiques* tant potentiels, qu'actuels; mais avec cette différence que dans les potentiels qui ont été originairement formés par le feu, pour la plupart, elle s'y est frayé des passages, des routes, qu'elle retrouve & qu'elle reprend dès qu'elle est excitée, au lieu que dans les actuels, elle ne se fait point de route qui se conserve, ce qui est cause que quand ils sont refroidis, ils ne gardent point de traces de son action précédente, & qu'ils ne peuvent agir que chauds ou brûlans. Une aiguille aimantée est un exemple incontestable d'un corps, où une matiere fort subtile & fort agitée s'ouvre de ces sortes de routes qui subsistent.

La chaleur naturelle d'une partie vivante sur laquelle on applique le *caustique* potentiel, jointe à l'humidité de cette même partie, met en mouvement, & dissout les sels très-actifs du *caustique*; la matiere éthérée, qui y étoit en quelque sorte languissante, se remet à circuler avec toute sa vivacité dans les routes qu'elle s'y étoit déja frayées; & voilà ce qui équivaut au feu actuel, sans avoir le même excès d'impétuosité.

Une confirmation de cette petite théorie, c'est que les *caustiques* potentiels n'agissent point assez sur les cadavres pour y faire cette escarre, qui est leur dernier effet. Les cadavres n'ont plus la chaleur qui auroit produit un grand mouvement dans tout le *caustique*. Van-Helmont a le premier avancé le fait, & M. Petit l'a vérifié par des expériences qui l'ont rendu en mêmetems mieux circonstancié.

Il distingue trois especes de *caustiques* potentiels, les premiers n'agissent que sur les chairs découvertes de la peau; les seconds sur la peau & les chairs; les troisiemes sur la peau seule. Les deux premieres especes sont escarrotiques, c'est-à dire, font escarre; la troisieme n'en fait point. Le vitriol de Hongrie ou de Chypre, l'arsenic, le sublimé corrosif, &c. sont de la premiere espece, l'eau regale, l'huile de vitriol, la pierre infernale, &c. sont de la seconde, ceux de la troisieme espece, dont les cantharides sont les plus usités, ne méritent que le nom de vésicatoires, à cause des vessies qu'ils excitent sur la peau. Ils raréfient la lymphe, & particulierement l'air, contenus l'un & l'autre dans les petits vaisseaux de la peau, dont les orifices vont aboutir à l'épiderme qui les couvre. Cette raréfaction violente souleve l'épiderme, sous lequel se forme un vuide qui se remplit aussi-tôt & d'air dilaté, & de la lymphe épanchée de ces petits vaisseaux qui ont crevé. L'épiderme séparée de la peau se seche en peu de tems, & s'enleve aisément. Voilà ce qui tient lieu de l'escarre que font les autres *caustiques*. *Histoire de l'Acad. Roy. des Sciences, année* 1732.

On distingue les *caustiques* potentiels les uns des autres, non-seulement par leurs sels qui sont plus ou moins aigus, & qui conséquemment pénetrent plus ou moins, & dissolvent plus ou moins promptement le tissu des solides; mais encore par la nature de ces sels, & par celle de leur action sur les humeurs que leur solution condense ou sépare; pour ne rien dire de la quantité en laquelle on les applique; quoiqu'il soit certain que plus grande est cette quantité, plus leur action est durable, & plus elle s'étend tant en longueur qu'en profondeur, jusqu'à ce que toute la substance saline étant parfaitement dissoute & suffisamment délayée par les humeurs des vaisseaux, elle soit réduite dans une inertie absolue: on a observé que les *caustiques* solides agissent plus lentement que les *caustiques* liquides; mais que l'action de ceux-ci dure moins que l'action de ceux-là. Etmuller dit, Tome second, « que les cauteres potentiels sont distribués en deux classes, relativement à la nature de leurs sels corrosifs qui sont alcalins ou acides. On range dans la premiere classe tous les sels lixiviels acrimonieux, & entre ces sels, particulierement le sel coagulé, obtenu par la lessive des Manufactures du savon, ainsi que tous ceux avec lesquels, entre autres substances, il se trouve de la chaux vive mêlée. Ludovic fait grand cas de cette espece de sel, & il nous apprend qu'il n'y a point de cautere plus efficace & plus sûr: mais il nous avertit de le tenir dans un lieu sec & chaud, où il ne soit point exposé à être dissous par l'humidité de l'air. Quoiqu'on dise de ces cauteres alcalins; ils sont peu commodes, & peu convenables dans l'usage; parce que leur dissolution putréfie la partie à laquelle elle est appliquée, & y produit promptement une tache noire, & une croûte fétide, qui a toutes les apparences d'une gangrene qui commence. Les sels acides au contraire plus ou moins concentrés, operent plus promptement, ils corrodent seulement, & par cette action ils affectent la partie plus vivement: aussi l'escarre qu'ils font commence-t-elle par être rouge, & finit-elle par être blanche. Entre ces acides, le plus énergique est l'argent dissout dans l'eau forte qui donne seulement en le faisant épaissir, une poudre d'une couleur grisâtre, appellée pierre infernale: on applique sur la partie qu'on veut cautériser, la grosseur d'un pois ordinaire de cette poudre, & on la couvre avec une emplâtre. Comme elle contient de l'eau forte concentrée, elle corrode, & les premiers effets de son action ressemblent assez à des morsures de puces. Employée dans les excroissances fongueuses des ulceres, elle les mortifiera & les corrodera. Après ce cautere celui dont je fais plus de cas, est le beure d'antimoine

= enfermé dans le tuyau d'une plume. » Elias Camerarius donne, *Ephem. N. C. D. 3. a. 5. o. 212.* la même préparation de la pierre infernale qu'Etmuller. L'emplâtre *caustique* d'Andromacus, n'est autre chose que la lessive des Manufactures de savon, avec de la graine de riz & de froment mondés & dissous dans cette lessive.

Heurnius fait de grands éloges de ce cautere composé de la lessive de savon seule, bouillie jusqu'à ce qu'elle devienne une substance noire, & ensuite mise en pierre par la calcination.

Pour avoir le *caustique* minéral d'Ange Sala,

Prenez *de la meilleure eau forte, quatre onces,*
de l'huile de vitriol, une once,

Mettez le tout dans un matras au bain-marie.

Distilez le phlegme.

Ajoutez ensuite

de mercure sublimé, } *de chaque deux dragmes.*
de sel ammoniac,

Conservez la solution pour votre usage dans une phiole bien fermée.

Cette préparation passe pour un spécifique contre les tumeurs pestilentielles, les cancers, les fistules calleuses, les gangrenes, & toutes les excroissances fongueuses des chairs. On en met sur un plumasseau, & on environne ce plumasseau d'une emplâtre défensive lorsqu'il en est besoin. On en fait grand cas, parce qu'elle fait escarre promptement & sans grande douleur, & que cette escarre est molle, & facile à séparer. Tenzelius pense que l'aimant arsenical mérite les mêmes éloges, sinon de plus grands; parce qu'il agit sans causer d'inflammation, ou d'érosion douloureuse : c'est pourquoi, dit-il, il convient extremement pour les personnes de distinction, & d'un tempérament délicat. Si l'on en croit Bartholin, les cauteres préparés de mercure sublimé, sont extremement dangereux, & produisent de grandes douleurs, & de l'inflammation dans les parties auxquelles ils sont appliqués, ensorte que leur usage a les suites les plus fâcheuses entre les mains de la plupart des Chirurgiens, à moins qu'ils n'aient l'attention de les prévenir en corrigeant ce remede avec le camphre. Nous lisons dans les Observations Anatomiques du même Auteur, *Cent. 5. Hist. 36.* qu'en Danemarck les Chirurgiens font entrer dans leurs cauteres, comme un excellent ingrédient les cendres de frêne.

Voici la maniere dont ils préparent ces cendres.

Ecartez la partie grossiere extérieure de l'écorce.

Prenez sa partie moyenne.

Coupez-la en petits morceaux, faites-la secher, & la brûlez.

Passez-les cendres par un tamis.

Mettez-les dans un petit sachet de linge usé.

Trempez ce sachet dans l'eau chaude, jusqu'à ce qu'il soit lui-même fort chaud.

Appliquez ce sachet sur la partie affectée, & le couvrez d'une emplâtre.

L'opération est faite en quatre ou cinq jours, & l'escarre n'en met pas davantage à tomber. Le malade ne sent aucune douleur, & il ne survient aucun autre symptome fâcheux. Mais ce cautere a deux grands désavantages ; l'un, que l'écorce dont on se sert doit être récente ; l'autre, qu'il se dissout aisément, & s'étend beaucoup. Le cautere préparé d'eau-forte & d'orpiment réunit l'efficacité à la commodité, à un point, dit Bartholin, que j'ai été surpris de son opération. La chaux vive, quand on en a, fera aussi la fonction de *caustique*, si on la mêle avec du savon, & si on la couvre d'un morceau de cuir percé. Ceux qui auront besoin d'un *caustique* sous une forme seche, se serviront commodément de celui que l'on prépare avec l'argent dissous dans l'eau forte après l'évaporation sur le feu dans un vaisseau convenable. On fait d'autres cauteres avec le charbon ordinaire ; mais les douleurs qu'ils causent en rendent l'usage trop dangereux. Le cautere potentiel de Bartholin, qui agit si promptement, & qui cause si peu de douleur, se prépare de la maniere suivante, à ce que dit cet Auteur dans l'Ouvrage intitulé *Cista Medica Hafniensis.*

Prenez *du tartre blanc calciné, une partie,*
des cendres faites avec le tronc, } *deux parties.*
les branches, & les nœuds du chêne,

Dissolvez le tout dans une quantité suffisante de lessive de savon noir, & faites-en une pierre selon l'art.

Barbette vante beaucoup son cautere dans sa Chirurgie. Ce cautere agit sans causer de douleur, & se prépare de la maniere suivante.

Prenez *du soufre cru,*
de l'arsenic blanc, } *de chaque deux onces.*
de l'antimoine cru,

Faites fondre le soufre seul sur un feu modéré, remuez avec une spatule, & ajoutez l'antimoine & l'arsenic réduits en poudre.

Remuez le tout, jusqu'à ce que les poudres se soient incorporées avec le soufre, & qu'elle aient pris une couleur rouge.

Prenez ensuite de ce mélange une once.

du caput mortuum de vitriol, une demi-once.

Mêlez & réduisez en poudre.

Lavez six fois avec de l'esprit de vin, & faites sécher pour l'usage.

Hoffman prétend dans ses Remarques sur Poterius, qu'il n'y a point de cautere potentiel, plus actif & plus sûr que la pierre infernale. Les cauteres liquides, comme le beure d'antimoine, & l'esprit concentré de vitriol sont moins commodes, parce qu'ils s'étendent inégalement. Il y a un si grand nombre de substances dont on peut faire des cauteres potentiels, & ces substances peuvent être combinées en tant de façons différentes, qu'il n'est pas étonnant que presque chaque Praticien ait son cautere, dont les effets heureux lui sont connus par l'expérience, & dont il fait un secret. Chaque âge a eu ses mercenaires, & l'intérêt particulier a de tout tems caché des choses qui devoient être divulguées pour l'intérêt public. On trouve dans les Pharmacopées différentes formes de cauteres potentiels, sous des titres différens : Nous n'en ferons point ici l'énumération. Nous laisserons aux Lecteurs curieux le soin de les parcourir.

On trouve dans la Chirurgie d'Heister la préparation suivante d'une excellente pierre *caustique.*

Prenez *de la potasse,*
& de la chaux vive la plus forte, en égale quantité, } par exemple, *six onces de chacune ;*

Ou

de potasse, une livre,
& de chaux vive, six onces.

Broyez-les séparément, & les mêlez ensuite.

Mettez-les dans un grand vaisseau de verre, & versez dessus une grande quantité d'eau.

Laissez le tout pendant une heure ou deux, jusqu'à ce que ces substances soient suffisamment incorporées l'une avec l'autre.

Séparez ensuite du reste de la masse qui sera au fond du vaisseau, ce qu'il y aura de dissous.

Passez-le à travers un linge, & le faites condenser sur le feu, dans un vaisseau de fer.

Mettez ensuite cette matiere condensée, dans un creuset, faites-la fondre sur un feu violent, & tenez-la sur ce feu, jusqu'à ce qu'elle prenne la consistance de l'huile.

Versez-la ensuite dans un autre vaisseau, ou mortier.

Coupez-la par morceaux, ou la broyez avant qu'elle soit entierement froide, & gardez-la dans un vaisseau bien fermé, & mis dans un lieu sec.

On en tirera de ce vaisseau autant qu'il en faudra pour ouvrir un abscès, & on l'appliquera soit en masse, soit broyée grossiérement dans un mortier, sur la partie affectée, de façon qu'elle ne puisse s'en écarter. Si on ajoute à ce *caustique* quelque substance humide ; il opérera plus promptement, & n'employera pas ordinairement plus d'une heure ou deux à corroder les parties adjacentes : il perd de sa qualité corrosive, à mesure qu'il vieillit.

Albucasis donne dans la premiere partie de sa Chirurgie, & au quarante-troisieme chapitre de sa Méthode de cautériser dans la sciatique, la préparation suivante d'un *caustique* potentiel sous une forme liquide, qu'il appelle *eau septique.*

Prenez *d'alcali, ou de sel fixe de cali,*
& de chaux non éteinte, } *parties égales.*

Broyez-les ensemble, & les mettez dans un pot neuf dont le fonds soit percé d'un petit trou.

Placez sous ce pot un autre pot vernissé.

Versez ensuite sur l'alkali & sur la chaux de l'eau fraîche, jusqu'à ce qu'il y en ait un doigt au-dessus de ces matieres.

Pressez-les bien, & laissez les pots dans cet état, jusqu'à ce que l'eau septique soit tombée au fonds du pot vernissé.

Cela fait, prenez toute l'eau, versez-la sur de la chaux nouvelle, & la distillez de rechef.

Vous aurez par ce moyen une eau extremement forte, & dont vous pourrez vous servir dans un grand nombre d'occasions, & surtout lorsqu'il sera question de cautériser dans les amputations.

Le *caustique* holosérique se prépare de la maniere suivante, selon la pharmacopée de Bruxelles.

Prenez *la cendre des tiges & des écosses de feves, une livre & demie,*
des cendres de bois de Chêne, une livre & demie,
de potasse, une demi-livre,
de chaux vive, deux livres,
d'alun de roche, deux onces.

Mêlez les cendres & la potasse, & les mettez dans un grand vaisseau vernissé, plein d'eau de riviere pure, dans laquelle vous éteindrez la chaux.

Laissez macérer le tout pendant deux jours, le remuant de tems en tems avec un bâton, afin que la lessive soit plus acre.

Ajoutez l'alun de roche pulvérisé.

Lorsqu'il sera dissous, passez le tout à travers un linge ; jusqu'à ce que la liqueur soit suffisamment clarifiée.

Faites bouillir cette lessive dans un pot de terre, vernissé, sur un feu de charbon assez grand ; & remuez continuellement, jusqu'à ce que l'humidité soit entierement évaporée.

Sur la fin de l'évaporation, laissez tomber le feu, jusqu'à ce que la lessive se mette en une pâte saline, dont vous ferez de petites boules, de la grosseur d'une lentille ou d'un pois. C'est de ces boules que vous vous servirez pour cautériser.

En attendant que vous ayez occasion de vous en servir ; vous les enfermerez dans un vaisseau de verre bien bouché, afin que l'air ne les dissolve point, & vous tiendrez ce vaisseau dans un lieu chaud.

Le cautere holosérique de Saint Ambroise, ainsi que l'appelle Bauderon dans sa *Pharmacopée*, se fait avec les cendres de tiges & de cosses de feves, les cendres de bois de chêne, de chacune trois livres, avec quatre livres de chaux vive. Ces deux derniers cauteres s'appellent holosériques, comme qui diroit, de soie, parce qu'ils operent doucement, presque sans douleur ; d'où nous les appellons en françois, *Cauteres de velours*. On en fait un autre à l'imitation de ceux-ci, selon Cardan cité par Schottus dans son *Jocoseria*, avec une forte lessive de savon, de la chaux, des cendres de chêne, & une addition de vitriol. CARDAN *de Subtilitate, Lib. VII.* Voyez à l'article *Calx*, la maniere de préparer, à moins de frais encore, celui qu'on appelle le cautere indolent de Platérus, dans lequel il n'entre que la lessive de savon, & la chaux vive. C'est une grande question, dit Wedélius dans ses *Medicamentorum Facultates*, s'il y a un cautere indolent : on peut répondre affirmativement, dit-il, en comparant ce cautere à d'autres ; car les cauteres qui sont fort énergiques, & qui corrodent promptement, n'excitent que peu, ou point de douleur ; tel est celui que l'on prépare avec les crystaux d'argent, & l'eau-forte. Mais nous expérimentons la même chose dans nos corps, non-seulement dans le cas de la gangrenne & du sphacele, où les principes de la méchanique nous permettent de supposer l'action de quelque sel caustique & corrosif ; mais encore dans la dyssenterie violente, où il survient une acrimonie si subite & si considerable, qu'elle est suivie de la perte entiere des sensations, & d'une mort infaillible.

Le *caustique* lunaire, que Boerhaave appelle *Pierre infernale*, se trouve dans la *Pharmacopée* d'Edimbourg. On peut voir sa préparation dans notre Dictionnaire, à l'article *Argentum*. La pierre infernale ou septique de la *Pharmacopée* de Londres, qui se prépare de la ma-

niere suivante, est toute autre chose que le *caustique* précédent.

Prenez de la lessive forte, dont on se sert pour faire le savon.

Donnez-lui la dureté de la pierre, en la faisant bouillir dans un vaisseau.

Prenez garde toutefois que tout le liquide ne s'exhale, & que le reste ne soit parfaitement sec.

Lorsque cela sera froid, coupez-le en petits morceaux, & mettez-les dans un vaisseau bien fermé, pour votre usage.

Autre maniere de préparer la Pierre Infernale.

Prenez *du vitriol calciné au rouge, deux onces,*
sel ammoniac, une once,
tartre calciné au blanc, &
chaux vive, } *de chacun trois onces.*

Mêlez le tout ensemble; versez dessus de la lessive de figuier, d'épurge, ou de lie de savon; & passez cette matiere avec la lessive, jusqu'à ce qu'elle en soit presqu'entierement dissoute.

Faites bouillir ensuite cette liqueur passée, dans un vaisseau de terre, jusqu'à ce que l'humidité soit dissipée.

Mettez ce qui restera dans un vaisseau bien fermé. PHARMACOPÉE *de Londres.*

Boerhaave expose d'une maniere plus claire la façon de préparer la pierre septique ou le cautere potentiel.

Pierre à cautere, ou mélange d'un sel alkali avec la chaux.

Prenez de la chaux vive récemment préparée, seche, solide, sans aucune humidité, & entiere.

Mettez-en une partie dans un pot de fer bien net; & jettez dessus deux parties de cendres gravelées, ensorte que la chaux soit entierement couverte de cet alkali.

Couvrez ces matieres, & laissez-les ensemble, jusqu'à ce que vous entendiez les morceaux craqueter & se fendre.

Versez alors dessus quatre fois autant d'eau de pluie qu'il y a de matiere.

Faites bouillir le tout une heure ou deux.

Lorsque les feces seront tombées au fond de la liqueur; transvasez-la, & passez-la à travers une chausse d'Hippocrate, faite d'un morceau de drap fort épais, jusqu'à ce qu'elle devienne aussi limpide que de l'eau pure.

Mettez cette lessive dans une grande poêle de fer, sur un feu modéré, de peur qu'elle ne vienne à se gonfler & à surmonter les bords du vaisseau.

Faites évaporer jusqu'à entiere siccité.

Alors animez votre feu, jusqu'à ce que votre poêle devienne rouge; aussitôt que votre sel cessera de fumer, il se fondra.

Aussitôt qu'il sera en fusion, versez-le dessus une table de cuivre que vous aurez eu soin de chauffer auparavant.

Tandis que la matiere sera encore molle, rendez-la unie, & coupez-la en petits morceaux propres pour les usages de la Chirurgie.

Mettez ces morceaux dans des bouteilles seches, chaudes & fortes; & fermez-les sur le champ avec un bouchon de liége sec.

Pour empêcher que l'humidité, que l'alkali préparé de cette maniere attire avec tant de force qu'il la fait passer à travers le liége & la peau, n'entre dans les bouteilles, trempez-en l'orifice dans de la poix fondue.

En prenant ces précautions, vous conserverez la pierre septique dans toute sa force pendant plusieurs années.

Lorsque vous en aurez besoin, vous ouvrirez vos bouteilles dans un air sec & chaud, ou devant un bon feu, & vous les refermerez ensuite comme, ci-devant.

REMARQUES.

1. La vertu réellement ignée de la chaux, transmise à l'alkali fixe igné, donne à ce sel la force de pénétrer & de corroder dans un dégré beaucoup plus grand qu'elle n'étoit, soit dans l'alkali, soit dans la chaux, lorsqu'ils étoient séparés: son acrimonie surpasse celle de tous les autres sels connus jusqu'à présent; car si vous faites un trou rond dans une emplâtre, que vous appliquiez cette emplâtre sur le corps; que vous mettiez un morceau de ce sel sur la peau par le moyen du trou fait à l'emplâtre; & que vous fixiez ce morceau de sel dans l'endroit où vous l'avez mis, en le couvrant d'une autre emplâtre, il consumera la peau & la membrane adipeuse en fort peu de tems; c'est pourquoi les Chirurgiens le préferent à tout autre en qualité de cautere potentiel.
2. Si on jette dans une lessive fraîche de ce sel, tandis qu'elle est bouillante, quelque partie que ce soit d'une substance animale, elle sera convertie en fort peu de tems en une matiere liquide, & elle produira le même effet sur presque tous les végétaux & sur les souffres des fossiles. Un homme étant tombé par malheur dans une chaudiere bouillante de cette lessive, ses habits & toutes les parties molles de son corps furent consumées; ensorte qu'il ne resta de lui que les os. Cette lessive est donc d'un usage merveilleux, lorsque la gangrene a profondément pénétré les parties, & qu'elles sont presque sphacélées; elle les disposera à une séparation salutaire: mais elle veut être appliquée par une main habile & prudente.
3. Ce sel se fond sur un feu assez doux; & lorsqu'il est fondu, il coule comme la cire. Dans cet état il est capable de dissoudre, sans l'assistance d'un feu violent, des corps dont on auroit de la peine à venir à bout sans lui, comme la mirrhe, la gomme, la sandaraque & d'autres. Les anciens Chymistes ont beaucoup écrit sur l'art de mettre sur le feu les alkalis en fusion comme la cire; c'est pourquoi ils ont appellé cette opération *incération*. Ne seroit-ce point le procédé que nous venons de décrire, qu'ils entendoient par l'incération? Certainement le sel qu'il donne, a la propriété qu'ils exigeoient des alkalis.
4. Si l'on fait éteindre la chaux, soit dans l'air, soit dans l'eau, ensorte qu'elle soit réduite en une poudre menue, & qu'elle ressemble à de la vieille chaux, & qu'on procede ensuite sur elle avec un alkali fixe, on n'en tirera jamais le sel acre dont nous venons de parler. Si on laisse fondre ce sel dans l'air, ou si on le tient pendant long-tems dans un vaisseau mal fermé, il perdra sa qualité singuliere, & déposera une grande quantité de feces inactives & pierreuses, qu'on n'appercevoit point auparavant: d'où nous voyons que le feu communique aux pierres inactives & aux coquillages une acrimonie qu'il seroit difficile de leur procurer d'une autre maniere. Lorsqu'un sel naturel végétal, est converti, de doux & savoneux qu'il étoit, en un alkali fixe,

fixe, ne seroit-ce pas du feu qu'il tiendroit son acrimonie?

5. Le sel ainsi préparé a ceci de particulier, qu'il est extrêmement disposé à s'unir avec les huiles, tant exprimées que distilées des animaux & des végétaux, & à former avec elles un savon. Il produit cet effet par la qualité de pénétrer qu'il possede au souverain degré, & qui le rend capable de diviser intimement ces huiles, & de se lier avec elles, procédé dont on auroit peut-être bien de la peine à venir à bout sans son secours. C'est à la chaux qu'il faut attribuer la facilité avec laquelle le feu dissout les alkalis; car sans elle ils se mettent très-difficilement en fusion.

L'usage des *cauteres*, mais surtout des *cauteres* actuels, est extremement ancien, ainsi que nous l'apprend Hippocrate qui dit, des Scythes Nomades, qu'on en voit un grand nombre qui ont les épaules, les bras, les poignets, la poitrine, les hanches & les reins brûlés; que comme ils vivent dans un pays plat abondant en prairies, dans un air humide, & qu'ils boivent des eaux de glace & de neige dissoutes, & d'ailleurs ne font aucun exercice du corps, l'excès de l'humidité leur affoiblit tellement les épaules, qu'ils deviennent incapables de bander un arc ou de lancer un javelot; mais qu'aussitôt que le *cautere* actuel leur a été appliqué, & que le feu leur a débarrassé les jointures de l'humidité superflue qui les affoiblissoit, ils deviennent plus robustes, & que leurs membres sont plus souples, & plus forts. Nous lisons dans le même Auteur que les femmes des Scythes Sarmates qui vivent aux environs des Palus Méotides, ont coutume de brûler la mamelle droite à leurs petites filles, avec un instrument de cuivre qu'on fait chauffer dans le feu, afin que lorsqu'elles seront plus avancées en âge, elles puissent combattre l'ennemi, tirer de l'arc & lancer le javelot. Voyez Hippocrate, *de l'air, de l'eau & des lieux*, à l'Art. *Aer.* Ce qu'Hérodote raconte des Libyens, Peuples d'Afrique, n'est pas moins remarquable. Les Libyens, dit-il, qui vivent de leurs troupeaux, sont dans l'habitude de brûler à leurs enfans, lorsqu'ils ont quatre ans, les veines qui sont au sommet de la tête, avec de la laine grasse: d'autres leur brûlent les veines des tempes. Je ne sai si cette coutume est généralement observée, ou si elle est particuliere à quelques-uns d'entre eux: mais le but qu'ils se proposent en la suivant, c'est de prévenir les fluxions de sérosités qui viennent de la tête, & c'est à cette pratique qu'ils attribuent la vigueur de leur constitution, & la fermeté de leur santé: en effet, continue Hérodote, les Libyens sont de tous les Peuples que nous connoissons, les plus sains & les plus vigoureux. S'il arrive que leurs enfans soient attaqués de convulsions, dans le cours de cette opération, le remede qu'ils ont trouvé, c'est de répandre sur eux de l'urine de bouc. Hérodote, *Lib. IV.* D'où il paroît que ce n'est pas sans raison que Van-Helmont dit que les cauteres tirent leur origine des catarrhes. Les Turcs & les Arabes cautérisent avec un fer chaud, une meche ou du linge enflammé, ceux qui sont attaqués de maux de tête ou de fluxions d'humeurs, sur quelques parties du corps; & nous lisons dans les observations de Belon & dans les Voyages de Thevenot, qu'ils font cette opération sans recourir aux Medecins. Prosper Alpin remarque dans sa Medecine des Egyptiens, que de son tems, c'étoit une pratique ordinaire parmi ces Peuples, & surtout parmi les Arabes qui passoient leur vie sous des tentes & sur leurs chevaux, & d'autres Peuples qui habitoient les déserts, d'employer le cautere pour la cure de plusieurs maladies. Il est évident, dit cet Auteur, par les cicatrices dont la plupart d'entre eux sont couverts, qu'ils ont été cautérisés en différens endroits, par exemple, en plusieurs endroits de la tête, comme au sinciput, à l'occiput & ailleurs, aux tempes, derriere les oreilles, au cou, sur la poitrine, aux côtés, aux hypocondres, au-dessous du nombril, à l'épine du dos, & aux articulations des bras, des mains, des jambes & des piés. Il nous assure que tous les habitans de l'Egypte regardent l'opération du cautere comme un spécifique admirable dans plusieurs maladies qui résistent aux autres remedes. Leur coutume, dit-il, n'est pas de se servir de fer, d'or, de quelqu'autre métal rougi; ou de buis allumé, mais de coton ou de linge enflammé. Lorsqu'ils ont quelque partie du corps à cautériser, ils prennent un morceau de linge d'une coudée de long & de trois doigts de large; ils prennent une quantité suffisante de coton qu'ils enveloppent de cette bande, & à laquelle ils donnent la forme d'une pyramide, en cousant artistement la bande sur le coton; ils appliquent la base de cette pyramide sur l'endroit où ils veulent faire l'opération, observant qu'elle touche partout bien exactement; ensuite ils mettent le feu au sommet ou à la petite extrémité, qu'ils laissent brûler jusqu'à ce que le linge & le coton soient entierement consumés: mais de peur que la chaleur ne cause de l'inflammation, ils appuient continuellement un fer sur la chair qui est autour de la base du cone, & cela pendant tout le tems que la peau brûle. J'oubliois de dire qu'en construisant cette pyramide de coton, ils pratiquent depuis son sommet jusqu'à sa base un petit canal, par lequel le feu puisse pénétrer du sommet du cone à la peau. Cela fait, ils mettent de la moelle d'animaux sur l'endroit où ce cautere a été appliqué, jusqu'à ce que l'escarre tombe. Ils ont recours à ce remede dans plusieurs maladies invétérées, soit aux genoux, soit aux articulations & à d'autres parties du corps, surtout lorsque ces maladies sont causées par une chute d'humeurs froides, par une intempérie de la même nature, ou par quelque fluide engendré dans la partie même, ou qui y a été porté de quelqu'autre partie, & qui y est en stagnation. Cette maniere de cautériser guérit & dissipe ces maladies opiniâtres, corrige la foiblesse des parties, résout les humeurs grossieres, discute les flatulences, réchauffe les articulations, les desseche puissamment & les fortifie. Personne ne sera surpris des bons effets de ce remede, dans toutes les douleurs opiniâtres des articulations & surtout dans la sciatique. Dans ce dernier cas ils ne cautérisent pas seulement à l'articulation, mais encore à la cuisse. Il soulage aussi considérablement dans la goute, soit aux piés, soit aux mains, avant la formation des nœuds. Lorsque cette maladie attaque l'articulation du gros orteil, on cautérise cette jointure ainsi que les veines qui y passent. Pour empêcher les retours fréquens de la goute, on cautérise aussi la jointure qui est entre le gros orteil & le premier doigt; par ce moyen les passages par lesquels l'humeur se porteroit aux articulations qu'elle attaquoit habituellement, se trouvant rétrécis, elle sera contrainte de se porter ailleurs. En cautérisant, les Egyptiens corrigent le relâchement & la foiblesse des jointures, & leur donnent une force suffisante pour résister à l'abord des humeurs. Le cautere est encore un remede excellent, toutes les fois qu'il y a fluxion d'humeurs sur quelque partie que ce puisse être. Alors on ne cautérise pas seulement la partie où il y a fluxion, mais encore celle d'où provient l'humeur qui cause la maladie: c'est pourquoi les Peuples dont nous venons de parler cautérisent fréquemment la tête, lorsqu'il y a chute d'humeurs ou fluxion, comme ils disent, à la poitrine & aux poumons. Ils font alors l'opération au sinciput, au sommet de la tête, à l'occiput & derriere les oreilles. Ils usent aussi du cautere dans les chassies invétérées, & dans d'autres maladies opiniâtres des yeux, dans les épilepsies, dans les paralysies, dans les apoplexies, dans les vertiges, dans le délire, dans les enchifrenemens, dans la stupeur, dans l'imbécillité & dans l'assoupissement immodéré. Comme ils supposent que la plupart des maux violens, soit aux yeux, soit aux oreilles, soit aux dents, sont causés par des humeurs qui viennent du cerveau, ils cautérisent les tempes. C'est avec ce remede qu'ils guérissent les douleurs périodiques de dents, accompagnées de relâchement & de putréfaction des gencives; dans ce cas ils appliquent le cautere

tant aux parties d'où les humeurs descendent, qu'à celles que leur foiblesse disposoit à les recevoir. C'est par cette raison qu'ils ont recours avec succès aux mêmes remedes dans l'asthme qui provient d'humeurs froides, grossieres & visqueuses qui embarrassent la trachée-artere & qui gênent l'action des poumons, & dans toutes les maladies qui ont pour cause des chutes de sérosité de la tête sur la poitrine, ainsi que dans le crachement de sang, occasionné par l'érosion de quelques veines produites par ces sérosités : alors ils cautérisent la tête & la poitrine. Lorsqu'il y a phthisie & suppuration, c'est-à-dire empyeme, ils cautérisent seulement quelques parties de la poitrine. Plusieurs malades attaqués d'empyeme ou de suppuration, ont recouvré la santé, après avoir été cautérisés trois ou quatre fois à la poitrine & au dos : ces opérations déterminent le pus à se porter à l'endroit du cautere, & il sort par cette voie, jusqu'à ce qu'il soit entierement évacué. Cette méthode est d'autant moins dangereuse que le pus s'écoule peu à peu & presque insensiblement.

Dominicus à Rege, qui vivoit au Caire, fut attaqué d'un asthme très-dangereux, contre lequel il éprouva pendant plusieurs années une multitude de remedes sans aucun succès ; il avoit alors quarante ans : il étoit presque épuisé, & il tendoit à la consomption, lorsqu'il résolut d'avoir recours aux remedes des Egyptiens, qu'il regarda comme son dernier refuge : il se fit cautériser la poitrine en deux endroits, il tint les ulceres causés par l'opération, ouverts pendant un tems considérable, au bout duquel il recouvra la santé. Ils appliquent le cautere sur ceux qui ont l'estomac humide & froid, & qui sont tourmentés de flatulence & de fluxions d'humeurs. Ce remede leur réussit aussi, lorsqu'il y a refroidissement & endurcissement au foie & à la rate. Dans l'hydropisie, ils cautérisent en plusieurs endroits, mais surtout en trois lieux différens au-dessous du nombril, & ils tiennent les ulceres ouverts jusqu'à ce que les eaux soient entierement écoulées ; il y en a qui appliquent le cautere à l'estomac, à la rate & au foie. Quoique leur maniere de cautériser soit telle que nous l'avons décrite plus haut ; ils se servent aussi des corrosifs ou des cauteres potentiels : les uns les appliquent au-dessous de la cheville du pié, d'autres au-dessus du genou, tant à la partie interne qu'à la partie externe, & ils laissent les ulceres ouverts pendant quelque tems. Il y en a qui appliquent le cautere ou les vésicatoires aux jambes, & ils se proposent par cette opération de former des ulceres par lesquels les humeurs puissent prendre leur cours & s'évacuer parfaitement, quoique peu à peu.

C'est par ces différens usages du *cautere* qu'ils guérissent les ascites avec l'hernie aqueuse & charnue. Il n'est pas étonnant que ce remede, dont la vertu est de dessécher, soulage les hydropiques, dont tout le mal consiste dans un amas d'eaux ; & il ne l'est pas davantage que le cautere potentiel opere aussi efficacement que le cautere actuel. J'ai vu plusieurs fois l'un & l'autre guérir l'hernie charnue, ainsi que toute autre sorte de tumeur froide, œdémateuse & skirrheuse ; & je ne doute point qu'on ne vînt à bout par-là d'un skirrhe, qui auroit pour cause un phlegme épais & grossier. Dans les maux de dos, de reins, du cou, & dans toutes les douleurs aux jointures, le cautere appliqué à l'épine du dos, aux reins, au cou, & aux autres parties où la douleur a son siége, est un remede fort usité. Quant aux enflures qui proviennent d'humeurs crues & pituiteuses, on n'a rien de mieux à faire que de cautériser. Les Egyptiens regardent le cautere comme le remede des pauvres par la raison qu'il guérit très-promptement un grand nombre de maladies. Enfin le cautere est le grand remede de ces Peuples ; & il n'y en a point en qui ils aient autant de confiance pour la cure des maladies invétérées. Voilà ce que nous lisons dans Prosper Alpin, sur la pratique des cauteres en Egypte. Le Chevalier d'Arvieux dit que l'usage des cauteres actuels est très-commun chez les Arabes, & qu'ils appliquent ce remede à toutes les parties du corps, où ils sentent quelque mal. Kœmpfer écrit que les Chinois, les Japonois, & les autres Peuples de l'Asie, y ont recours dans presque toutes leurs maladies. Parmi ces Peuples, le cautere varie seulement selon la différence de la maladie : ils ne se servent jamais de fer chaud. Nous lisons dans le même Auteur que ce remede est très-ancien dans ces contrées, & que son usage a précédé l'exercice de la Medecine même, ou de quelqu'autre partie que ce soit de la Chirurgie.

Le moxa est la matiere dont ils se servent généralement pour cautériser. Ils en font avec leurs doigts une espece de cone environ d'un pouce de hauteur, & dont la base a un peu moins d'un pouce de diametre : ils appliquent cette base sur la partie affectée, observant quelquefois de l'humecter avec de la salive, afin qu'elle s'attache mieux à la peau. Alors ils mettent le feu au sommet du cone avec un petit baton, ou une petite verge enflammée. Lorsque ce cone est consumé, ils en font un second qu'ils appliquent dans le même endroit, & ils recommencent cette opération, jusqu'à ce que le Medecin juge à propos de la faire cesser. L'Auteur que nous venons de citer, dit avoir remarqué que les brûlures du moxa n'étoient aussi fréquentes sur aucune partie du corps, que sur le dos, d'un & d'autre côté de l'épine, & que sur les reins ; ensorte, ajoute-t'il, qu'on voit une multitude de personnes, surtout au Japon de l'un & l'autre sexe, qui ont le dos couvert de tant de cicatrices & de marques de feu, qu'on jureroit qu'elles ont passé par les mains du bourreau. KOEMPFER. *Amænitates exoticæ.*

L'usage des cauteres actuels sur différente partie du corps affligée de quelque douleur, n'étoit point inconnu aux Americains. Ces Peuples cautérisoient avec un morceau de bois enflammé. Mercurialis nous apprend dans son Ouvrage intitulé, *Variæ lectiones*, que c'est une coutume très-ancienne dans la Toscane, & dans plusieurs autres contrées d'Italie, de cautériser les enfans tandis qu'ils sont à la mamelle, ou lorsqu'ils sont un peu plus grands, à l'occiput, & avec un fer chaud, pour les préserver de toutes les maladies pituiteuses, & surtout de l'épilepsie. Linnæus nous apprend que les habitans de la Laponie Suédoise, qui n'ont point de Medecins, ne connoissent point de plus grand remede dans toutes les maladies accompagnées de quelqu'inflammation sensible à l'extérieur, comme le mal de tête, le mal de dents, la pleurésie, la colique & le mal de dos, qu'un cautere actuel fait avec un morceau de bois d'un vieux bouleau : & il ajoute que cette opération à laquelle ils finissent par avoir recours, manque rarement de succès.

Il suit de tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, que le succès des cauteres dans un grand nombre de maladies, est constaté par l'expérience de plusieurs Nations, par l'ancienneté de ce remede, & par l'usage continué qu'on en a fait, depuis les siecles les plus reculés, jusqu'aujourd'hui. Il semble que l'usage du cautere actuel ait passé des hommes aux animaux, & qu'il ne fasse plus partie que de la medecine de ceux-ci. Vegece appelle, *Lib. I. cap.* 28. le cautere. *Animalium novissima cura*, le dernier remede qu'il faut éprouver sur un animal malade. Je tirerai de cet Auteur l'énumération des avantages de cette opération, quoiqu'il ne s'agisse que des quadrupedes ; je ne doute point que ceux qui ont consacré leur tems & leurs soins à la cure des maladies dont les hommes sont affligés, n'agréent cette citation. « Les cauteres, dit Vegece, resserrent les luxations, diminuent les enflures, dessechent les humidités, résolvent les coagulations, extirpent les cancers, calment les douleurs invétérées, restituent dans leur état naturel les parties qui en sont écartées, par quelque cause que ce puisse être, & arrêtent efficacement toute excroissance : car aussitôt qu'on a fait ouverture à la peau avec un fer chaud, l'action de la chaleur cuit & mûrit toutes les matieres corrompues ; lorsqu'elles sont dissoutes, elles sor-

« tent par l'issue qu'on leur a pratiquée; alors la douleur « cesse, & le mal se guérit. D'ailleurs, lorsque la cica- « trice est faite, l'endroit cautérisé devient plus fort « & plus tendu, & la peau y est presqu'indissoluble. »

Si nous consultons les Auteurs qui ont regardé l'étude de l'Histoire de la Medecine dans les Ecrits des Anciens, comme un travail digne d'eux, nous serons convaincus qu'il n'y a nul lieu de douter que les Medecins Grecs, Latins, & Arabes, qui nous ont transmis la connoissance de l'art de guérir les maladies, n'aient employé les cauteres dans un grand nombre d'occasions. Barchusen dit dans ses *Collecta*, qu'Euriphon de Cnide, que Cœlius Aurelianus met au nombre des premiers Fondateurs de la Medecine, & qui passe pour l'Auteur des *Sentences Cnidiennes* citées par Hippocrate, fut le premier qui se servit des cauteres dans la cure des maladies. On croit que ce Medecin vivoit dans le siecle antérieur à celui d'Hippocrate, ou du moins que, si ces deux Medecins étoient contemporains, Hippocrate étoit moins âgé qu'Euriphon. Schulzius ajoute dans son Histoire de la Medecine qu'Hippocrate n'étoit pas fort effrayé de l'usage des cauteres. Quand on lit ce que M. le Clerc dit, page 462. de son Histoire de la Medecine, on croiroit que les Méthodiques rejettoient généralement les cauteres ; cependant ce n'étoit que dans certains cas particuliers, comme dans la céphalalgie, ou la douleur de tête invétérée. Cœlius Aurelianus en trouvoit alors la pratique cruelle & superflue. Quant à Celse, il la recommande dans un grand nombre de cas. Albucasis célébre Auteur Arabe, qui ne traite dans son premier Livre que des cauteres, semble être en extase, lorsqu'il parle de la divine & secrete vertu du feu. Il fait l'énumération de cinquante maladies, dans lesquelles il prétend que les cauteres sont salutaires, & dans lesquels il dit en avoir fait lui-même usage avec succès. Il faut avouer qu'on vient à bout par ce moyen, de quelques maladies cruelles & terribles, & qu'on acheve de grandes cures avec le cautere. Il donne ensuite toutes les regles que l'on doit observer dans l'application des cauteres: mais c'est une opération dont il deffend de se mêler à tous ceux qui n'ont pas de grandes connoissances anatomiques, & qui ne possedent pas exactement la situation des nerfs, des tendons, des veines, & des arteres. C'est pourquoi il recommande même aux autres d'agir avec beaucoup de circonspection; & il rapporte l'histoire d'un malade qui périt de l'opération du cautere qu'on lui fit inconsidérément sur le coup du pié, & dans laquelle les tendons furent offensés. Il décrit à ce propos un cautere terrible à voir selon lui, & dont par cette raison il faisoit rarement usage, quoiqu'il en reconnût l'efficacité. Il ne le recommande à ses Disciples que dans des cas extremes. Nous voyons par-là que la pratique du cautere étoit beaucoup plus familiere aux Arabes qu'aux Grecs; ces derniers Peuples avoient cependant recours fréquemment au cautere potentiel; & nous lisons dans Dioscoride, à propos de la fiente de bouc dont ils se servoient en pareil cas, que cette opération étoit connue depuis plusieurs siecles, sous le nom de *Ustio Arabica*.

Voilà ce que nous lisons dans le Docteur Freind; & il paroît par ces paroles que l'usage des *caustiques* demande beaucoup de circonspection. Qu'on me permette, pour éclaircir cette matiere, de citer Albert Bottonns, célébre Medecin, qui professoit cet art dans l'Université de Padoue, au commencement du seizieme siecle. Voici comment il s'exprime dans son Livre des Maladies des femmes. « Les cauteres, dit-il, sont « des remedes qui évacuent très-sensiblement, & qui « sont indiqués par l'humeur qui s'engendre journelle- « ment & peu-à-peu, & qui ne pouvant plus suivre ses « routes accoutumées, est détenue contre nature dans « le corps, ou causant une altération considérable, les « symptomes augmentent continuellement, tant en « nombre qu'en violence, jusqu'à ce que le Medecin « ayant éprouvé vainement tout autre remede, est « contraint de recourir au cautere, par le moyen du- « quel la matiere peccante qui s'étoit successivement « ramassée, trouve une issue, & s'évacue. L'usage des « cauteres est si général de notre tems, continue Bot- « tonus, qu'il n'y a presqu'aucune maladie considéra- « ble & opiniâtre, dans laquelle on n'en vienne à cette « opération, comme au remede le plus sûr & le dernier « que l'on connoisse. Quant au succès, je n'en dirai « rien: c'est à ceux qui se servent des cauteres avec « tant de confiance, à nous en parler eux-mêmes. « Pour moi, je suis sûr que la plupart de ceux qui « suivent cette méthode, non-seulement n'en retirent « point tous les avantages qu'ils s'en promettent; mais « que les accidens dont elle est suivie, les contraignent « souvent d'y renoncer. D'ailleurs il est constant qu'on « ne peut cautériser sans danger: nous n'avons que « trop d'exemples de gangrene occasionnée par ce « remede, qui alors est devenu plus fatal au malade « que le mal que l'on se proposoit de guérir par son « moyen. On apporte ordinairement différentes rai- « sons pour justifier une maniere de traiter aussi ex- « traordinaire. Une de ces raisons, c'est l'impatience « du malade, qui ne permet pas au Medecin d'atten- « dre la terminaison de la maladie, de la coction des « humeurs que la nature opere par des voies aussi len- « tes que secretes. Une seconde raison, & probable- « ment la vraie, c'est le trop d'ardeur de quelques Me- « decins, qui au lieu d'observer la nature, & de se re- « garder seulement comme son ministre, ne se donnent « pas le tems de la sonder, & se jettent précipitamment « dans des erreurs qu'ils auroient infailliblement évi- « tées, s'ils eussent écouté ses conseils, & s'ils lui eussent « laissé la liberté d'indiquer les voies par lesquelles elle « se disposoit à se débarrasser des humeurs qui l'incom- « modoient. On convient que si ces voies auxquelles la « nature semble être portée, peuvent être suivies sans « danger, alors il est d'une nécessité indispensable de « favoriser ses efforts: mais faire à contre-tems une « breche au corps, & ouvrir aux humeurs une porte « sans savoir si c'est celle par laquelle la nature a réso- « lu de les faire sortir, n'est-ce pas se charger de la « conduire? N'est-ce pas la contraindre dans son opé- « ration? N'est-ce pas déterminer le genre de l'évacua- « tion, & la mettre dans le cas d'expulser, malgré « qu'elle en ait, des matieres crues & non cuites? Mais « produire tous ces effets, c'est augmenter le mal au « lieu de le diminuer; c'est transporter la matiere pec- « cante d'un lieu où elle incommodoit, dans un autre « où elle incommodera davantage; c'est provoquer la « nature au lieu de l'aider, & par conséquent se con- « duire par des principes diamétralement opposés à « ceux de la vraie Medecine. Il est donc de la derniere « imprudence de se servir du cautere, sans en avoir de « très-grandes raisons. De deux choses l'une, ou le « Medecin ne connoît point l'état de la matiere qu'il « se propose d'évacuer; ou si cela lui est connu, il « ignorera du moins le lieu par lequel il est à propos « de lui donner issue. Si nous avons dessein, par exem- « ple, de faire une dérivation, nous choisirons, pour « appliquer le cautere, un lieu voisin de la partie af- « fectée. Au contraire, si la révulsion est le but auquel « nous tendons, nous l'appliquerons plus loin, obser- « vant seulement que le lieu soit dans une ligne droite « avec la partie affectée. Mais comment connoîtrons- « nous si le lieu que nous avons choisi est près ou loin « de la partie affectée, dans une direction directe ou « oblique avec elle, si nous n'avons point une parfaite « connoissance du lieu vrai, où la matiere morbifique « est engendrée? Un Medecin qui prescrit le cautere, « est donc souvent exposé à manquer son but, & à dou- « bler les douleurs & l'incommodité d'un malade pen- « dant tout le cours de sa vie. »

Par ce que nous lisons dans les Auteurs de l'usage des cauteres, il paroît,

Premierement, qu'il n'y a presque aucune maladie dans

laquelle l'usage des cauteres n'ait été regardé, soit dans un tems, soit dans un autre, comme convenable, tant par les anciens Medecins qne par les Egyptiens, & d'autres Peuples barbares; avec cette différence que ceux-ci n'ont en recours à cette opération, que comme à un remede prompt & familier; au lieu que ceux-là ne l'ont faite qu'après avoir vainement essayé d'autres moyens. Secondement, qne ces Nations & les anciens Medecins, excepté les Arabes, ont fait plus d'usage des *cauteres* actuels, que des *cauteres* potentiels. Troisiemement, qu'il semble que c'est par hasard que l'usage des *caustiques* s'est introduit parmi les hommes; & que c'est à l'imitation de la nature qui nous invite de tems en tems à la copier dans ses opérations, que les Medecins ont pratiqué des *cauteres* qui ne sont autre chose que des ulceres artificiels, qu'il est facile de procurer par le moyen des *caustiques*. Ceux qui recommandent cette pratique, & qui forment des ulceres par lesquels la matiere peccante s'évacuant continuellement, la santé se conserve & les maladies se préviennent, paroissent être autorisés par la nature qui prononce en faveur de leur sentiment, en terminant elle-même par des ulceres spontanés ou des abscès, un grand nombre de maladies, soit en faisant passer par dérivation la matiere morbifique dans des parties voisines, soit en l'écartant du siége de la maladie, & en l'envoyant par révulsion aux parties les plus éloignées. Heurnius recommande les *cauteres* comme un excellent préservatif contre la peste; & il nous assure que c'est par ce moyen que la plupart de ceux qui ont soin des pestiférés, échappent sains & saufs. Pour cet effet, ils n'ont qu'à se cautériser eux-mêmes en différentes parties du corps, ainsi qu'on le pratique déja. Cet Auteur ajoute que le *cautere* préserve de la peste, mais ne la guérit point, parce qu'il lui faut au moins dix jours pour exercer sa vertu, & que la peste en met beaucoup moins à emporter un malade. On trouve dans Riviere une Observation mémorable, qui démontre qu'on peut attirer sur des parties éloignées & opposées, la matiere morbifique par des ulceres artificiels, ainsi que la nature le fait par des abscès spontanés. Un homme, dit-il, qui avoit été tourmenté pendant longtems d'une douleur de reins, mourut après avoir essayé sans succès toutes sortes de remedes. Entre ces remedes on lui avoit fait, peu de tems avant sa mort, un *cautere* à la cuisse. Ce *cautere* étoit situé à quatre doigts au-dessus du genou: lorsque l'escarre tomba, il sortit environ une demi-once d'une espece de sanie; après quoi il vint régulierement chaque jour une once & plus d'un pus louable. Ce malade étant mort, on le disséqua, & on lui trouva les poumons purulens, ce qui avoit été la cause principale de sa mort. Quant aux reins, il s'y étoit formé un grand abscès, d'où provenoit le mal opiniâtre & long que le malade y avoit toujours senti. On découvrit encore de cet abscès au *cautere* un canal par lequel il coula quelque peu de pus. Ce canal pratiqué par la nature pour nettoyer les reins & chasser la matiere morbifique, est une preuve évidente des efforts qu'elle fait pour détruire la cause des maladies. Quoique les forces lui aient manqué, & qu'elle ait succombé au milieu de son ouvrage, son industrie n'est pas moins démontrée par cette espece d'aqueduc. Mermannus dit dans ses Consultations, qu'une pratique longue & générale lui a appris qu'il étoit plus sûr d'appliquer des *cauteres* aux bras qu'aux jambes; & que les personnes qui ont beaucoup de corpulence, & le ventre fort gros, mais les jambes foibles & ulcérées, de même que celles qui sont sujettes aux érésipeles & aux inflammations, ne sont pas des sujets propres pour le *cautere*. Nous pouvons tirer de Mercurialis plusieurs choses capables de nous diriger dans l'usage de ce remede. Il semble, dit cet Auteur, que les Medecins, en inventant les *cauteres*, ont eu en vue l'opération de la nature, qui, lorsqu'elle travaille à délivrer un malade de quelque maladie, soit chronique, soit aigue, tente soit d'expulser la matiere morbifique hors du corps, par une espece d'abscès qu'Hippocrate appelle, *Epid. II.* & ailleurs, *κατ' ἐκροήν*; soit de la déposer sur quelque partie moins importante qne celle qu'elle menace; abscès qu'Hippocrate appelle *κατ' ἀπόστασιν*: or dans l'un & l'autre cas l'événement est ordinairement heureux, lorsque les abscès se forment aux parties inférieures, ou du moins au-dessous du siége de la maladie. Un Medecin qui copiera exactement la nature, fera donc cautériser les parties inférieures, ou du moins celles qui sont au-dessous du siége de la maladie.

Mercurialis ajoute, que la vieillesse du malade ne doit point être une raison pour le Medecin de s'interdire les *caustiques*; car loin que les esprits soient affoiblis & dissipés par ce moyen, ils en sont au contraire rendus plus libres dans leur opération, & par conséquent la chaleur naturelle en doit être augmentée.

Mais passons maintenant aux principales objections que l'on fait contre les *cauteres*. Helmont le pere, combattant l'usage de pratiquer des *cauteres* dans les catarrhes, pour préparer à la nature un nouvel émunctoire par lequel elle puisse se dégager, prétend, que loin d'ouvrir une issue à l'humeur peccante, on ne fait au contraire que travailler à la diminution du sang qui se convertit successivement en pus, & que c'est de cette source seule que vient tout celui qui coule de l'ulcere artificiel. Le célebre Albinus est dans le même sentiment: après s'être déclaré formellement contre les *cauteres* dans le Discours qu'il a composé sur ce sujet, il conclut par ces paroles d'Helmont:

Consulto claudantur fontanella;

« Si vous êtes prudent vous fermerez vos *cauteres*. »

Mais sans alléguer des autorités, & pour nous en tenir au sentiment même d'Helmont, nous remarquerons que cet Auteur convient qu'on peut se procurer par les *cauteres* tous les avantages qu'on a lieu d'attendre de la diminution continuelle & insensible d'une quantité de sang surabondante & nuisible, & que par conséquent on peut les pratiquer avec succès sur les personnes corpulentes, pléthoriques, qui mangent beaucoup, & qui menent une vie sédentaire: il est vrai que dans ces cas mêmes il ne les regarde que comme des palliatifs: il n'est pas cependant éloigné de croire qu'ils puissent être salutaires de tems en tems dans les catarrhes: mais la raison qu'il en apporte, ce n'est pas parce qu'ils donnent lieu à l'évacuation de la matiere qui descend dans le catarrhe, ou à sa diversion d'un autre côté, mais parce que la masse des humeurs & du suc nourricier est diminuée par ce moyen.

On ne peut nier, que lorsqu'il y a un *cautere* ou un ulcere artificiel à quelque partie, les humeurs saines qui y sont portées ne soient converties en pus; car un fait qui n'est ignoré de personne, c'est que le concours de fluides dont toute blessure est accompagnée, donne lieu, avec la mortification commencée des fibres, à la formation du pus. Mais Rodericus à Castro démontre par les expériences & les observations qu'il a faites, que le pus qui distile des *cauteres* n'est autre chose que le suc nourricier corrompu; car j'ai remarqué, dit cet Auteur, que le bras ou la jambe où l'on a fait cette opération, est beaucoup plus exténuée que l'autre; d'où il paroît que ce n'est pas sans raison qu'Etmuller prescrit de faire le *cautere* seulement aux personnes qui sont excessivement grasses & pesantes. J'avouerai avec Hoffman que ces ulceres artificiels, sont plutôt un préservatif qu'un moyen de guérir, & un palliatif qu'une cure radicale & parfaite: mais que tous les *cauteres*, sans exception, doivent être fermés à la fois, c'est une pratique proscrite par l'expérience, qui nous apprend que de même que les vieux ulceres cicatrisés trop promptement, sans aucun égard à l'état du sang & des humeurs, sont suivis de cachexie, de fievre

lente, & de différentes especes d'affections spasmodiques, surtout dans les corps qui abondent en fluides dépravés ; ainsi, toute suppression subite d'écoulement procuré par le moyen d'un *cautere*, produira les mêmes effets. Qu'on objecte là-contre tout ce qu'on voudra, dit Hoffman, toutes les raisons du monde, quelque plausibles qu'elles puissent être, ne doivent point contrebalancer une expérience. Rodericus à Castro que nous avons cité ci-dessus, après avoir fait contre les *cauteres* un long raisonnement, ajoute : « Je ne voudrois pas toutefois que l'on me regardât comme absolument déclaré contre les *cauteres*, je n'en condamne « que l'usage trop fréquent & trop peu raisonnée; car « j'avouerai y avoir eu recours moi-même dans quelques occasions avec beaucoup de succès. » Cet Auteur établit ensuite les cas dans lesquels il est à propos de faire un *cautere*. Premierement, dit-il, il faut consulter la nature de la matiere morbifique ; on peut cautériser lorsqu'elle est vaporeuse ou pituiteuse, ou du moins fluide & délayée. Secondement, il faut avoir égard à sa quantité ; si elle opprime le malade & qu'elle demande à sortir de quelque côté, il faudra lui faire une issue. Troisiemement, il faudra considérer l'état des passages destinés aux évacuations naturelles ; s'ils ne sont pas libres, il sera naturel de pratiquer une autre porte à la matiere peccante. Enfin on aura recours au *cautere* lorsque les systemes nerveux & musculaire seront affectés de rhumatismes errans.

On pourra se servir encore de cautere, lorsqu'il sera question de faire passer les humeurs d'un lieu dans un autre. Ce remede sera surtout nécessaire pour arrêter les progrès d'un sphacele ; car en donnant lieu à l'effusion des humeurs saines, on en préviendra la corruption que les humeurs dépravées ne manqueroient pas de leur communiquer. Les avantages des caustiques sont sensibles dans les ouvertures d'abscès, dans l'extirpation, ou la séparation des substances inutiles & corrompues, lorsqu'il faut calmer des douleurs, ranimer des nerfs, sécher des parties, les fortifier, & arrêter des hémorrhagies. Ce sont-là, je crois, tous les cas auxquels on peut rapporter les différens usages des *caustiques*. Leur utilité pour ouvrir des abscès, extirper des parties inutiles, comme des verrues, & séparer des parties corrompues, comme lorsqu'un os est carié, est démontrée par l'expérience que nous avons, qu'ils détruisent les parties auxquelles ils sont appliqués. Mais qu'ils calment les douleurs, en empêchant le mouvement qui provient des nerfs, & qui en est transmis à tout le corps, & qu'en même-tems ils soient capables de ranimer ces nerfs & d'en mettre en mouvement tout le sisteme ; ce sont deux faits qui paroissent contradictoires au premier coup d'œil. Nous remarquerons qu'aussi-tôt qu'un cautere est appliqué à un nerf douloureux, l'insensibilité suit immédiatement sa destruction. D'un autre côté on ne peut nier que l'application d'un cautere n'excite une douleur très-vive : mais aussi-tôt que la vertu de la chose appliquée cesse d'agir, la douleur est anéantie, & avec elle le mouvement qui causoit le mal auquel on se proposoit de remédier par l'application du cautere ; car le cautere détruisant la partie mue, il n'y a plus de mouvement. Il faut convenir que les *caustiques* n'agissent point par eux-mêmes & immédiatement sur le principe du mal, lorsque ce principe est circulant dans les vaisseaux, ou fixé dans les humeurs ; mais ils en suspendent, & même ils en empêchent entierement l'effet sur certaines parties déterminées. C'est ce qui a fait dire à Sydenham, à propos de la cure de la goute par le cautere, que ce remede étoit capable de contribuer à l'affoiblissement des douleurs, en attirant & dissipant la partie la plus subtile, & la plus spiritueuse de la matiere morbifique déposée dans les jointures. Mais on peut encore concevoir l'efficacité des cauteres, en les considérant sous une autre face ; on ne peut douter qu'ils ne picotent les vaisseaux, qu'ils n'excitent une nouvelle douleur, & que par ce moyen les humeurs peccantes ne soient mises en mouvement ; ce qui suffit pour leur faire prendre un nouveau cours, & les déterminer à abandonner la partie affectée ; mais si ce mouvement communiqué aux humeurs ne produit point cet effet, il en peut produire un autre qui n'est pas moins salutaire, c'est d'atténuer les humeurs visqueuses & ténaces, & de les rendre plus fluides. Enfin, rien n'est plus propre à diminuer l'abord des humeurs sur une partie, que ce qui est capable d'en détruire les petits vaisseaux ; or personne ne niera que cette destruction ne soit une suite de l'action des *caustiques*.

Après avoir expliqué de cette maniere l'effet anodyn & sédatif des *caustiques*, il ne sera pas difficile de concevoir, comment appliqués sur des personnes d'un tempérament froid, & qui ont besoin d'un puissant aiguillon, ils sont propres à causer des agitations violentes dans le sisteme nerveux. On entend encore pourquoi on vient à bout par ce moyen des fievres intermittentes ; & l'on détermine le tems auquel il est à propos de les appliquer, pour provoquer les regles, pour attirer les humeurs vers certains lieux particuliers, pour stimuler les vaisseaux languissans, & pour mettre les fluides dans une agitation vive & prompte. On sait aussi la raison de tous ces effets ; & c'est ce que n'ignoroit point Amatus Lusitanus, lorsqu'il conseilloit l'usage des cauteres dans un catarrhe froid, & qu'il le proscrivoit dans un catarrhe chaud, à moins qu'on ne choisit le tems de la rémission de la maladie : « parce que le cautere, dit-il, rend la matiere plus coulante, plus acrimonieuse, & plus piquante, ainsi que nous l'avons « expérimenté. » *Centur. II. & V.* Une observation d'Hildanus suffit pour montrer que les cauteres peuvent exciter des mouvemens qu'il est très-important de prévoir : de l'huile *caustique* appliquée sur un cancer qu'une femme grosse avoit au sein, produisit entre autres symptomes terribles, des mouvemens convulsifs si violens qu'ils penserent être suivis de l'avortement. Mais en quel sens est-ce que l'on peut dire que les *caustiques* fortifient ? Je répons que c'est, premierement en dissipant l'humidité, en desséchant, en excitant la chaleur, & en stimulant les solides ; secondement, en ce qu'aussi-tôt que l'escarre est tombée & l'ulcere consolidé, la cicatrice qui se fait, & qui provient des vaisseaux qui ont été rompus & desséchés, est dure & calleuse, & rend la partie rigide ; rigidité qui vient de la coalition des vaisseaux, & de l'augmentation de constriction dans la peau. Ce qui nous reste à expliquer, c'est comment l'action des cauteres arrête l'hémorrhagie des petits vaisseaux : mais il est évident que la combustion qui suit leur application, ride & crispe ces vaisseaux, & les rend incapables de transmettre les fluides.

Un usage imprudent & déraisonnable des meilleurs remedes suffisant pour tromper l'attente du Medecin ; il seroit singulier que les cauteres ne fussent point sujets à la même loi, & qu'ils opérassent toujours avec succès. Ainsi tout ce que l'on peut conclurre des symptomes terribles qui en ont suivi quelquefois l'application ; c'est qu'il faut les mettre au nombre de ces moyens auxquels le Medecin prudent n'aura recours que dans les cas de nécessité absolue. On choisira avec beaucoup de soin le lieu d'appliquer le cautere, lorsqu'on y sera déterminé ; on évitera les nerfs & les tendons : comme les deux accidens considérables que l'on a à craindre, sont la gangrene & l'hémorrhagie, on ne cautérisera aucune veine ni aucune artere considérable : ne permettez point à votre cautere de pénétrer trop profondément, & de faire une trop grand escarre ; car outre la plaie terrible & douloureuse qui s'ensuivra, il se pourroit faire qu'il affectât les nerfs, d'où s'ensuivroient des douleurs vives & continuelles, & d'autres symptomes terribles : d'ailleurs la suppuration étant proportionnelle à la plaie, elle pourroit être si grande que le corps en seroit affoibli & épuisé. Ne cautérisez que rarement ou jamais dans les tumeurs chancreuses ; il y a même des tems dans l'année

où Hippocrate a prononcé qu'il seroit mal-à-propos de cautérifer. Voyez le Traité *de l'Air, de l'Eau, & des Lieux*, à l'Article *Aer*.

Albucafis n'eft point de l'avis d'Hippocrate, il prétend qu'on peut cautérifer en toute faifon : « Il y a des « maladies mortelles, dit-il, qui demandent une « prompte application du cautere : il y a furtout des « douleurs vives & preffantes, qui ne permettent au- « cun délai, & dans lefquelles il y a infiniment plus « à craindre de la malignité de la maladie, que de « l'action douloureufe, mais paffagere du cautere. »

Les Auteurs ne font point d'accord fur la préférence des *cauftiques* actuels aux *cauftiques* potentiels ; & il paroît difficile de décider généralement en faveur des uns ou des autres ; car telle eft la variété des cas qu'il eft quelquefois plus à propos d'employer le cautere actuel, que le cautere potentiel, & réciproquement. Fienus dit *Lib. III. cap.* 17. qu'il faut fe fervir des cauteres actuels, lorfqu'on fe propofe de faire une cicatrice dure & folide. Claudinus, *Lib. II. Sect.* 1. *cap.* 7. eft pour les mêmes cauteres, furtout, dans les deux cas fuivans : Le premier, lorfqu'on a à opérer fur une partie noble & principale, ou tout au moins fur une partie qu'il eft à propos de fortifier ; cela pofé, il ne faudroit jamais appliquer fur la tête que le cautere actuel. Le fecond, c'eft lorfque la partie demande à être promptement évacuée, nettoyée & féchée. C'eft aufli l'opinion de Vefale, & de Bottonus. Le cautere actuel, dit celui-ci, *Gynec. Tom. II.* fera, fans douleur, & prefque fans aucun danger, ce qu'on ne peut attendre d'aucun autre moyen. Scultet défaprouve les cauteres potentiels, parce qu'ils operent lentement, qu'ils caufent ordinairement beaucoup de douleur, & que comme nous n'avons point une exacte connoiffance de leur vertu, ils agiffent quelquefois plus, & quelquefois moins efficacement que nous ne nous y attendons : d'où il conclut, qu'il y a peu de fureté à s'en fervir. Hildanus rend les raifons fuivantes de la préférence que de bons Auteurs donnent aux cauteres actuels fur le cautere potentiel dans la cure de la gangrene & du fphacele. La premiere, c'eft que le feu eft, comme le remarque Albucafis, quelque chofe de fimple, qu'il n'a aucune qualité étrangere, & qu'il ne laiffe après lui que la chaleur & l'empyreume ; au lieu que le *cauftique* potentiel, furtout l'arfenic, le fublimé & autres femblables ont & laiffent après eux dans la partie affectée, une qualité maligne. La feconde, c'eft qu'on eft maître de l'action du feu. Un fer rouge n'opere qu'autant qu'il plaît au Chirurgien : mais le cautere potentiel agit malgré qu'il en ait ; parce que fon énergie dépend de fa nature. La troifieme, c'eft que le feu étant extremement actif, il agit en un moment ; au lieu que le cautere potentiel, qui n'a la vertu & la faculté de brûler qu'en puiffance, opere lentement : or la gangrene étant une maladie très-aiguë, & qui ne fouffre aucun délai, il faut employer contre elle le plus violent de tous les remedes, le fer rouge. La quatrieme, c'eft que l'abondance exceffive des humeurs excrémentitielles dans la gangrene & le fphacele exige un remede qui foit chaud au fupreme degré : or tel eft le fer rouge ; & c'eft ce qu'on ne peut pas dire du cautere potentiel, mais particulierement de l'arfenic, qui, quoiqu'il foit chaud, laiffe toutefois, pour m'exprimer comme Avicene, une humidité infecte. La cinquieme, c'eft que la partie affectée de gangrene étant extremement foible, & relâchée par la furabondance d'humeur excrémentitielle, elle veut être defféchée & fortifiée : or le cautere actuel fortifie & deffeche ; au lieu que le cautere potentiel bumecte & affoiblit, tant par la malignité qu'il communique à la partie affectée, que par la douleur que caufe fon action, & par la lenteur avec laquelle elle fe fait ; la douleur étant longue, il fe fait un abord d'humeurs confidérable, par lequel la partie eft de plus en plus humectée, relâchée, & affoiblie. Au lieu que la douleur du cautere actuel n'eft que momentanée, elle ceffe aufli-tôt que le fer chaud eft écarté, furtout fi on applique un anodyn immédiatement après l'opération.

Voilà ce qu'on lit dans Hildan.

Le favant Fabricius ab Aquapendente, s'accorde avec Hippocrate dans la préférence qu'il donne au *cautere* actuel fur les *cauteres* potentiels, lorfqu'il eft queftion d'opérer fur les jointures, parce que ceux-ci ne ridant & ne crifpant point la peau, ne fortifient point les jointures comme le feu. Profper Alpin dit, *Med. Ægypt. Lib. III.* que les *cauteres* potentiels ne peuvent abfolument fortifier les parties, parce que leur qualité vénéneufe en détruit la chaleur naturelle. Les perfonnes foibles ne peuvent fupporter l'action du *cautere* actuel, cependant elle eft moins terrible & moins cruelle qu'elle n'eft puiffante & efficace : la vivacité de la douleur qu'elle caufe ne peut que produire quelque révulfion furprenante. Mais les *cauftiques* potentiels agiffent d'une maniere plus douce & plus lente, & donnent, pour ainfi dire, au malade une efpece de délai. La force & l'énergie de ceux-ci varient felon les différentes fubftances dont ils font composés, & la maniere dont ils ont été préparés, ainfi que felon la quantité plus ou moins grande dans laquelle ils font appliqués. « Plufieurs, dit le favant M. Freind dans fon « Hiftoire de la Medecine, *Vol. II.* préferent le *cautere* « actuel au *cautere* potentiel, parce que l'efcarre que « fait l'un fe fépare plus promptement que celle que « l'autre produit. Mais comme l'application du pre- « mier a quelque chofe de plus cruel & de plus barba- « re en apparence, que l'ufage de l'autre, on cede à « la pufillanimité des malades, & à l'effroi qu'ils ont « de la douleur, & l'on fe fert plus fréquemment du « fecond. Il arrive de-là qu'on a toutes les commodités « qu'on pourroit défirer, pour donner à un ulcere au- « tant de profondeur que l'on veut. Glandorp qui a « traité la matiere des *cauteres* avec beaucoup d'exac- « titude, fait un fi grand cas du *cautere* actuel, qu'il ne « balance point à dire, qu'il aimeroit mieux fe fou- « mettre à fix ouvertures faites avec celui-ci, qu'à une « feule avec le *cautere* potentiel, dont il nous avoue « n'avoir jamais fait ufage que deux fois, dans l'efpace « de quatorze ans de pratique. »

Jean Heurnius dit, *Tom. I.* que le fer chaud eft un *cautere* très-sûr. La Coutume, ce tyran impitoyable même des hommes les plus intelligens dans notre profeffion, contraint quelquefois un Chirurgien à fubftituer le *cautere* potentiel au *cautere* actuel : l'attention alors eft de choifir dans la matiere médicale, celui qu'il juge le plus propre à repondre à fes deffeins, à produire le plus promptement fon effet, & à laiffer la cicatrice la moins difforme. C'eft à l'expérience feule à le diriger dans fon choix. Nous avons vu que les Arabes, les nations barbares & les anciens Medecins, ufoient plus volontiers du *cautere* actuel que du *cautere* potentiel : mais comme il y a différentes fubftances par le moyen defquelles on peut appliquer le feu actuel à une partie du corps, il nous refte maintenant à traiter de la différence qu'il y a entre les *cauteres* actuels. Hippocrate cautérifoit quelquefois avec le lin cru, le fer rouge, un morceau de buis, & quelquefois avec le champignon, felon qu'il fe propofoit de cautérifer plus ou moins profondément. Lorfqu'il avoit à opérer fur les parties offeufes du corps, il fe fervoit du champignon : mais il appliquoit le fer aux parties charnues & mufculeufes, ainfi que nous l'avons déja dit. Nous avons remarqué plus haut, d'après Profper Alpin, que les Egyptiens avoient coutume de cautérifer avec des bourdonnets de lin & de coton. On lit dans le même Auteur que plufieurs nations barbares n'employoient à cette opération que des bourdonnets de lin bouilli, ferrés & allumés. Nous ne manquerons pas de rapporter ici les raifons par lefquelles Profper Alpin s'efforce de perfuader que la maniere de cautérifer, felon les Egyp-

tiens, est préférable à celle des Européens, qui employent le fer à cette opération. « Je ne doute point, « dit-il, qu'il n'y ait des gens qui traitent de futile la « maniere dont les Egyptiens cautérisent; car ils n'em« ployent à cette opération que des bourdonnets de lin « & de coton auxquels ils donnent une figure pyrami« dale, qu'ils allument par la pointe, & dont ils appli« quent la base sur la partie à cautériser : cependant « leur pratique me paroît très-fondée en raison; & je ne « puis que les approuver de préférer le lin & le coton « allumés au fer rouge, & à quelques autres métaux « que ce puisse être : car le feu logé dans une substance « plus poreuse qu'eux, agit sur les parties, les change, « les résout plus doncement, & cause moins de dou« leur aux tégumens pendant l'opération. Aussi l'opé« ration du *cautere* est-elle moins terrible pour eux que « pour nous. Un métal rouge quel qu'il soit, cause à un « malade les douleurs les plus vives & les plus insup« portables : c'est pourquoi mes compatriotes ont en « horreur ce cruel remede : & c'est par la même raison « que je trouve la méthode des Egyptiens préférable à « celle des Européens : la résolution des parties se fait « plus doucement avec le lin & le coton, qu'avec le fer; & « l'inflammation qu'ils causent est plus légere, surtout « lorsqu'il se rencontre des nerfs & des tendons « qu'on risque d'offenser avec un feu trop violent & « trop prompt : mais ce ne sont pas là les seuls avanta« ges de cette pratique sur l'autre ; remarquez de plus « qu'en appliquant la base sur la partie à cautériser, & « mettant le feu au sommet qui en est à une distance « considérable, l'opération commence peu à peu & « par des degrés presque insensibles : au contraire, en « cautérisant avec le fer, son action se fait sentir d'a« bord dans toute sa violence, la nature passe brusque« ment d'un état tranquile à un état cruel, & cette vi« cissitude qui n'est point préparée, ne peut lui être que « nuisible. En suivant la méthode des Egyptiens, la « partie est échauffée peu à peu, ensorte que l'action du « feu se fait moins sentir quand elle est plus proche, & « que la douleur n'est pas excessivement forte quand « le feu est immédiatement sur la partie. La méthode « des Egyptiens a donc deux avantages considérables « sur celle des Européens : le premier, c'est que la par« tie est consumée plus doucement : le second, c'est « qu'elle est préparée peu à peu à la plus grande action « du feu ; d'où il arrive que les uns se soumettent à « l'action du *cautere* actuel avec beaucoup moins de « crainte & d'horreur que les autres. » Nous lisons dans les Notes de Marcianus sur Hippocrate, qu'il a trouvé par expérience, « que toutes ces manieres de « cautériser étoient bonnes, & que la seule différence « qu'il y avoit entre elles, c'est que plus la substance « qui reçoit le feu est dense & compacte, plus elle brû« le & cautérise profondément ; d'où il conclud qu'il « faut varier les *cauteres* selon la nature de la partie af« fectée, le sexe, l'âge & le tempérament du malade. » Hippocrate ne nous dit rien de la façon dont il s'y prenoit pour cautériser avec le lin cru & le champignon.

Voici comment Marcianus a suppléé à ce silence.

« Il faut, dit-il, former avec le lin cru, fortement enve« loppé, une espece de pyramide dont on déterminera « la base par la nature de la partie qu'on veut cautéri« ser : il est surtout important de savoir que la brûlure « sera tant soit peu plus grande que la base de la pyra« mide. On appliquera la base sur la partie à cautériser, « on l'allumera par le sommet, & on la laissera dans « cet état jusqu'à ce qu'elle soit entierement consu« mée. Le feu s'approchant peu à peu de la peau, la « cautérisera : mais ce qui doit paroître surprenant, « c'est qu'il produira cet effet presqu'insensiblement & « sans douleur. Lorsque le feu étoit éteint, Hippocra« te appliquoit sur la partie cautérisée des poiraux « bouillis dans de l'huile jusqu'à ce que l'escarre tom« bât. Les modernes ont substitué aux poiraux le beure « & le chou, par le moyen desquels ils tiennent l'ulce« re ouvert aussi long-tems qu'ils le désirent. Hippo« crate préparoit quelquefois des *cauteres* de cette es« pece avec ces champignons dont quelques-uns se ser« vent en guise de meche. » Fabricius ab Aquapendente dans sa Chirurgie pense, « qu'Hippocrate entend » par du lin cru, du lin filé non bouilli, ou une corde « faite avec du lin cru, filée & semblable à nos meches « à canon qui demeurent allumées lorsqu'elles l'ont « été une fois, avec cette seule différence qu'on a fait « bouillir celles-ci. » Le savant M. le Clerc dit dans son Histoire de la Medecine, qu'Hippocrate entend par du lin cru une toile de lin nouvelle qui n'a point été mise à la lessive, & telle que celle dont se servent les Egyptiens. Le même Auteur remarque que dans la méthode de cautériser selon les Egyptiens avec des sachets de lin remplis de coton, il ne faut pas avoir égard à l'action seule du feu sur la partie à laquelle le sachet est appliqué, mais encore à celle de l'huile acre & caustique qui tombe goutte à goutte du lin qui en est imprégné après qu'on y a mis le feu; ensorte que selon lui, le coton ne sert qu'à entretenir le feu. Cette observation est contraire au sentiment de Sydenham : celui-ci pensoit que la maniere dont on traite la goute aux Indes Orientales, en faisant brûler le moxa sur la partie affectée, étoit très-conforme à celle d'Hippocrate, qui se servoit en pareil cas de lin cru, imaginant qu'il n'y avoit aucune différence entre la chaleur produite par le lin, & celle que produit le moxa. Je finirai cet Article par l'Aphorisme célebre d'Hippocrate qu'on lit, *Sect.* 7. 85. « qu'il faut guérir avec le fer, ce « dont on ne peut venir à bout avec les médicamens ; « avec le *cautere* actuel ce que le fer ne guérit point, « & regarder comme incurable ce qui résiste au *cautere* « actuel. »

CAUSUS, *καῦσος*, de *καίω*, *brûler*. Espece de fievre ardente, continue, & accompagnée d'une chaleur brulante, & d'une soif violente. Voici ce qu'Hippocrate dit de sa cause premiere, & de ses symptômes. *Lib. de Rat. vict. in morb. acut.* *καῦσος δ'ἐγίνεται*, &c. « Il sur« vient un *causus* en Eté, lorsque les veines brûlées & « séchées par la chaleur de la saison, attirent à elles une « sanie acre & bilieuse. Cela arrive ordinairement après « qu'on a fait un long voyage, & qu'on a beaucoup « souffert de la soif. Les veines desséchées se chargent « alors plus volontiers d'humeurs chaudes & acrimo« nieuses. Dans cette indisposition la langue est rude, « séche & très-noire ; on sent dans les hypocondres « des douleurs poignantes ; les excrémens sont pâles & « très-liquides ; il y a soif ardente, insomnie, & quel« que-fois délire.

Il ajoute à cela, *Lib. περὶ παθῶν*, « Que dans cette mala« ladie, la couleur du corps, & les crachats sont tant « soit peu bilieux ; qu'il y a refroidissement des parties « extérieures, & chaleur violente au-dedans. » Il dit un peu plus bas, « que cette maladie provient d'une « agitation de la bile contenue dans le corps ». La description qu'il en fait dans les second & troisieme Livre des Maladies, & dans le Livre des Jours critiques, est à peu-près la même : d'où il s'ensuit qu'une chaleur interne & brûlante, avec une soif violente & insatiable, sont les principaux caracteres de cette fievre : c'est du moins le sentiment de Galien, comme on peut voir dans les second & troisieme Commentaires sur le troisieme Livre des Epidémiques, & dans le quatrieme Commentaire sur le Livre du Régime dans les maladies aiguës. L'Auteur des Définitions de Medecine, dit à propos de cette maladie, « qu'elle est ac« compagnée d'une inflammation considérable, d'in« quiétude dans tous les membres, d'un violent ap« pétit d'eau froide, & de la sécheresse & de la noir« ceur de la langue ».

Hippocrate fait mention de deux especes de *causus*, l'un vrai & l'autre faux, ainsi que Galien le suggere, *Comment.* 4. *R. V. J. A.* » Je trouve, dit-il, que quand le « Malade sent une chaleur brûlante, & qu'il est tour-

« menté d'une soif insatiable ; les Medecins appellent « sa maladie, *causus* brûlant. C'est pourquoi s'il arrive « que la chaleur ne soit point ardente, & que la soif « soit modérée, nous appellerons cette maladie simplement *causus* ; quoiqu'à parler strictement, on ne « puisse point lui donner ce nom, & que cette maladie « n'étant proprement qu'un diminutif de la précédente, « on ne dût, pour suivre l'analogie qu'elles ont entr'elles, la nommer que *causus* faux. Comme nous avons « institué une pareille distinction entre les fievres tierces ; il n'y a point d'inconvenient à nous accoutumer à distribuer le *causus*, ainsi que ces fievres, en « *causus* vrai & parfait, & en faux & *semi-causus* accompagné seulement de quelques-uns des symptomes « du *causus vrai* ». Hippocrate *Liv. I. des Epid.* compte expressément le *causus* entre les différentes especes de fievres continues.

Frederic Hoffman expose de la maniere suivante les causes, les symptomes & la cure de cette espece de fievre, dans sa Medecine sistématique & raisonnée.

Chez les Auteurs modernes, toutes les fievres soit aiguës, soit continues qui commencent avec frisson & froid, & qui sont ensuite accompagnées d'une chaleur violente, de soif, d'inquiétude dans tous les membres & de fréquence dans le pouls, s'appellent fievres ardentes : Hippocrate, ce Fondateur immortel de l'Art de guérir les Maladies, place le principe de toutes les fievres, dans une bile plus ou moins viciée ou exaltée ; il ne fait point mention particulierement des fievres qui sont dans le sang, ou des fievres synoques ; mais il les comprend toutes dans le cours de ses Ouvrages, soit continues, ou inflammatoires, soit simples ou complexes, soit putrides ou malignes, soit synoques, sous le nom commun de fievres ardentes. Cependant il ne faut pas avoir suivi ces fievres avec beaucoup d'attention, pour avoir remarqué une différence considérable entre elles, & pour s'être apperçu qu'elles ont des symptomes différens, que leur terminaison n'est pas la même, & qu'elles exigent chacune une curation particuliere.

La fievre ardente que les Grecs appellent καῦσος, est, à parler proprement & strictement, cette espece de fievre qui est accompagnée d'une chaleur brûlante de tout le corps, & d'une soif insatiable, & dans laquelle le malade a la langue brûlée, sillonnée & noire. Tous les Anciens s'accordent à regarder ces deux symptomes comme les signes pathognomoniques les plus clairs & les plus infaillibles du *causus* : c'est pourquoi ils l'ont aussi appellé fievre chaude & brûlante.

Voici la maniere dont Hippocrate en parle dans son Livre *de Affectionibus*.

« Dans cette Maladie, dit-il, la chaleur est très-grande, « la soif insatiable, la langue âpre & noire, la couleur « tant soit peu bilieuse, & les crachats bilieux ». Mais Aretée, cet Historien exact & fidele des Maladies, en donne une description plus étendue dans le quatrieme Chapitre de son second Livre des Maladies aiguës : « Dans le *causus*, dit-il, la chaleur est très-« grande & très-pénétrante dans toutes les parties du « corps : il semble sur-tout au Malade que son haleine ne soit enflammée, il respire avec avidité l'air frais, « il desire passionément le froid ; sa langue est brûlée, « ses lévres & sa peau sont âpres & seches ; ses extrémités sont froides, & ses urines extremement bilieuses : « il ne peut dormir ; il a le pouls petit, foible & fréquent : ses yeux sont clairs, brillans & rougeâtres, « & son visage est d'une couleur qui n'est pas naturelle : à mesure que la maladie augmente, tous ces symptomes deviennent plus grands & plus violens, le « pouls devient plus petit & plus fréquent, & la chaleur plus ardente & plus insupportable. Le délire survient, & le malade perd connoissance. Sa soif s'accroît, & il est avide de manier des objets froids, comme les couvertures du lit, ou de les toucher, comme « les murs, & le careau, ou de s'y plonger, comme « dans l'eau. Le dessus de ses mains est froid, le dedans « est fort chaud, & ses ongles sont livides. Sa respiration est très-frequente, & son front & son cou sont « couverts d'une sueur légere ». Mais comme l'exact Lommius est encore plus étendu & plus circonstancié sur les symptomes & les prognostics de cette maladie ; nous transcrirons ici ce qu'il en a dit dans ses Observations Médicinales. « Le *causus*, dit-il, se reconnoîtra à une chaleur brûlante du corps, plus violente « encore au-dedans qu'au dehors. Dans cette maladie « on est quelquefois tourmenté d'une insomnie opiniâtre, & l'on tombe d'autres fois dans un sommeil « profond ; la langue est seche, sale, âpre, noirâtre, « & d'une saveur amere. On respire avec beaucoup de « difficulté. On commence par sentir des douleurs violentes dans l'estomac ; on perd l'appétit, la soif devient grande, & la chaleur dans les parties circonvoisines du cœur est très-grande : on a quelquefois le « ventre libre, & quelquefois on est constipé. Ceux qui « sont attaqués de cette maladie sont dans une agitation continuelle ; ils la supportent avec beaucoup « d'impatience, & il leur est assez ordinaire de tomber dans le délire. Comme cette fievre est très-violente, sa terminaison est ordinairement très-prompte : lorsque les symptomes par lesquels elle s'annonce, & qui l'accompagnent, ne sont pas funestes, « elle se termine en quatre jours : mais de quelque « maniere que soient les choses, elle ne dure pas plus « de sept ; elle finit soit par un vomissement, soit par « un flux, soit par une diaphorese universelle, soit par « une hémorrhagie par le nez. Les vieillards en sont « rarement attaqués : mais quand cela leur arrive, elle « est extremement dangereuse pour eux. Les jeunes « gens y sont plus sujets, & s'en tirent beaucoup « mieux. Le *causus* ou la fievre ardente dégénere assez « souvent en une inflammation de poumon, & alors la « mort n'est pas loin : s'il arrive dans cette maladie, « ainsi que dans toutes les autres fievres continues, qu'une jaunisse se répande sur le malade avant le septieme « jour, ou qu'il soit attaqué de frisson avant la coction « de la matiere, le danger sera grand. L'état du malade « empirera, en proportion que ses forces diminueront : « si lorsque le frisson sera passé, le malade ne réchauffe « point ; si l'insomnie, ou l'assoupissement est continuel, si le délire survient, si la voix est éteinte ; s'il y « a surdité, si le malade sent une douleur violente au « cou, le peril sera éminent. Mais ces symptomes seront « d'autant plus funestes que le délire sera plus voisin. « L'état du malade est encore très-fâcheux, lorsqu'il « est attaqué de tremblement, toutes les fois qu'il veut « saisir quelque chose avec les mains ; lorsque sa soif « est insatiable, son corps extremement sale, sa langue noirâtre, sa bouche seche, & tontefois sans qu'il « soit altéré, son haleine excessivement fétide, & « lorsque le hoquet le prend, surtout après avoir été « purgé, ou après une effusion immodérée de sang. Le « danger est extreme pour les enfans, lorsqu'ils ne « rendent point d'excrémens, qu'ils ne dorment point, « qu'ils changent souvent de couleur, & qu'ils « pleurent sans interruption ; ces symptomes sont « ordinairement suivis de convulsions. Dans les « cas où la douleur de tête est violente, où les « hypocondres ont tirés en embas, & où il ne survient aucune hémorrhagie par le nez ; ainsi que dans « ceux où cette maladie n'est point accompagnée de « ces accidens, ou si elle en est accompagnée, ils ne « soient point emportés par des selles bilieuses, « avec tranchées ; & où le malade ne sent aucune douleur dans les hanches, ou dans les genoux ; il est menacé d'un délire prochain. Si les douleurs aiguës dans « les visceres sont accompagnées de convulsions ; si les « parties circonvoisines du cœur sont distendues, si « le sommeil est profond, si une chaleur brûlante, ou « des tiraillemens d'estomac sont suivis de selles bilieuses ;

« lieuses, ou si la rétention des excrémens est entiere, & que le mal de tête soit en même-tems continuel, le péril sera grand. Si les urines sont comme de l'eau, ainsi qu'on le remarque communément dans le délire, & si elles continuent long-tems à paroître telles, ce sont des signes de mort. On peut former le même prognostic, si les urines sont rouges, épaisses, troubles & fétides; si le malade les rend en petite quantité, à des intervalles forts courts, & avec difficulté; si elles paroissent mal cuites, si elles s'écoulent involontairement; si le délire dérobe au malade la violence de son mal; si à l'approche de la fievre les sueurs sont abondantes; si le délire est le premier symptome qui paroisse; si quelque partie du corps est attaquée de paralysie; enfin, si le paroxysme est violemment augmenté au troisieme jour. Passons maintenant au prognostic qu'on peut faire d'une mort infaillible dans le *causus*. Le malade sera promptement emporté, si le *causus* est violent, & que les forces soient petites, surtout s'il est accompagné de délire ou de frisson; si le malade ne parle point, pourvu qu'il ne soit point privé de l'usage de la parole par quelque cause étrangere; si dans l'état de foiblesse, ses sourcils, ses yeux & ses narines sont en distortion; si en même-tems il ne voit ni n'entend; ou si après avoir perdu la parole, il a les yeux à-demi fermés, sans qu'il y ait lieu d'espérer que la maladie sera emportée soit par une hémorrhagie par le nez, soit par un vomissement prochain. La mort sera plus voisine encore, si la respiration est excessivement embarrassée. L'état ne sera pas moins déplorable, si les urines coulent involontairement; si les yeux sont enfoncés, prominens, ou obscurcis, s'ils roulent dans leur orbite d'une maniere vague; s'ils sont immobiles, ou de travers; si le blanc devient plus large, plus grand que dans l'état naturel, & le noir plus petit; si le noir est couvert de la partie supérieure; si le blanc paroît rouge; si on y remarque des veines pâles ou noires; si le globe entier se couvre d'une substance semblable à une toile d'araignée; si la mucosité naturelle s'arrête à l'extrémité des angles; si pendant le sommeil les paupieres ne sont point entierement fermées; si elles sont excessivement pâles, & que leur pâleur ne provienne pas d'un flux; & si un œil est plus petit que l'autre. Je puis ajouter que la mort est certaine, s'il y a une douleur aiguë à l'une des oreilles: ce symptome emporte communément un malade en sept jours, surtout, si c'est un jeune homme: le danger est un peu moins grand pour les vieillards en qui cette douleur & la fievre sont moins violentes; si la fievre est accompagnée de grincemens de dents; si les dents sont livides, noires & extremement seches; si dans le commencement de la maladie, la langue est dabord seche, puis rude, & enfin sale & noire; si le malade a la bouche ouverte, & dort continuellement; s'il paroît être menacé d'une suffocation subite; s'il ne peut ni boire ni avaler sa salive, quoiqu'il n'ait cependant aucun tubercule dans la gorge; s'il fait avec beaucoup de difficulté les mouvemens du cou, si cette partie est dans une distortion telle que la déglutition en soit gênée; si l'haleine est froide, & le pouls profond, embarrassé, interrompu; si la soif qui étoit grande auparavant, vient à cesser, & qu'en même-tems la fievre continue dans toute sa violence, & que la langue soit toujours également seche & noire; s'il survient un vomissement de sang, ou de substances fétides de différente couleur; si le malade arrache de petits floccons de laine de ses couvertures, s'il en écarte involontairement les bords, ou s'il jette les mains sur quelque objet attaché au mur adjacent; si les extrémités de ses doigts & de ses ongles sont livides & noirâtres; tous ces symptomes seront mortels, excepté le dernier; car si le malade a des forces suffisantes, pour supporter la maladie, les symptomes pourront diminuer, le malade recouvrer la santé, & la partie noire & corrompue des ongles tomber. Les symptomes suivans ne sont pas moins funestes que les précédens: il y a péril de mort, si l'abdomen devient enflé, surtout après une purgation, ou si le ventre est distendu par des flatulences qui ne puissent être évacuées; si le malade rend de la bile jaune au commencement de la fievre; si les excrémens sont liquides & en même-tems noirs ou pâles, gras ou fétides; s'il est entierement constipé; s'il a des palpitations subites de cœur avec le hoquet; si les urines commencent à se supprimer, ou à devenir noires, épaisses & fétides; ou si de bonnes qu'elles étoient, elles deviennent subitement mauvaises; ou si elles sont dans tout le cours de la maladie telles que celles d'une personne en santé; si le sang vient au lieu d'urine, & si la vessie est douloureuse & dure. Le danger sera le même, si dans le commencement de la maladie les extrémités du corps sont froides & qu'on ne puisse les réchauffer; si dans le tems que les extrémités sont froides, les parties intérieures sont dévorées d'une chaleur violente; si la soif est insatiable; si la chaleur fébrile cesse subitement & sans aucune cause évidente; s'il survient des sueurs & des défaillances, & que l'affoiblissement soit en même-tems considérable; si le malade est couché sur le dos, les genoux pliés; s'il glisse vers les piés de son lit; s'il se découvre les bras & les jambes, & s'il les étend à l'air sans que ses membres soient plus chauds que dans leur état naturel; si la douleur qui se faisoit sentir aux parties inférieures du corps, passe subitement aux visceres; si un ulcere formé avant que le malade fût attaqué de la fievre, ou depuis qu'il en est attaqué, se seche & devient livide; s'il se fait une éruption de pustules sur tout le corps, sans qu'il paroisse d'abscès purulent; s'il paroît un abscès vers l'oreille, sans venir à maturité, qu'il y ait hémorrhagie par le nez, ou qu'il se fasse une évacuation abondante par les urines; s'il y a des sueurs froides, & que l'état du malade empire au quatrieme & au septieme jour; si l'onzieme jour arrive sans qu'il y ait eu de crise; si dans les jours critiques le malade devient froid, & n'a point de sueur; s'il y a frisson; si ce frisson est fréquent, & que la maladie continue dans la même violence. La mort est certaine, si les tempes paroissent affaissées, le nez aigu, les yeux creux, les oreilles froides, languissantes, & un peu panchées par les extrémités, la peau du front dure & tendue, & la couleur du visage pâle, cadavéreuse, noire & sensiblement altérée par la maladie. »

Mais pour en revenir au judicieux Hoffman qui nous a fourni la premiere partie de cet article: ces fievres ardentes sont fort différentes des autres especes de fievres continues; car dans la synoque soit simple soit complexe, soit cacochyme, la chaleur est moins grande, & la soif moins insatiable, l'ardeur est tempérée par une espece d'humidité qui l'accompagne. Personne n'est plus sujet à la synoque que les pléthoriques, ceux dont la constitution est lâche, & qui vivent délicatement; & ces fievres ne sont jamais plus fréquentes qu'au printems, & sous les climats tempérés. Le *causus* au contraire attaque particulierement les personnes maigres, d'une constitution délicate & bilieuse; & il cause ses plus grands ravages dans les tems secs & chauds, & sous les climats chauds. D'ailleurs, dans la fievre ardente, le malade devient jaune, il est attaqué de vomissement, ou du moins tourmenté d'envies de vomir, & ces envies de vomir sont accompagnées de dégout; toutes choses qui n'arrivent point dans les autres fievres continues. Les urines qu'il rend ont une forte teinture de bile, & sont hautes en couleur. Quant aux excrémens grossiers, ils sont fétides, bilieux, & en grande quantité. Les fievres ardentes & celles qui sont produites par l'acrimonie, ou par le trop de bile, ont ceci qui ne leur est point commun avec les autres fievres continues, inflammatoires, sanguines & mali-

gnes; c'est que dans les jours critiques impairs, & environ le troisieme jour, elles augmentent, au lieu qu'elles se relâchent un peu dans les jours pairs; ce que l'on observe arriver aussi dans les fievres tierces continues, dans les colériques, & dans celles que les Anciens appelloient *tritéophyes*: celles-ci semblent un peu s'irriter au troisieme jour, toutefois sans aucun frisson periodique ou accès froid, tel que celui qui se fait dans l'hemitrite on demi-tierce. Ajoutez à ceci que les fievres accompagnées de surabondance d'un sang pur ou impur se terminent ordinairement le quatrieme jour, ou par une diaphorese, ou par une hémorrhagie annoncée par la rougeur du visage; au lieu que les fievres ardentes ne se terminent que le septieme jour après un frisson qui devient critique par la diaphorese qui le suit, ou symptomatique par une inflammation dangereuse de l'estomac, du duodenum & des parties auxquelles aboutissent les canaux biliaires. Enfin, il y a de la différence entre la cure du *causus* & celle des autres fievres. On calme les fievres ardentes en faisant prendre des liqueurs rafraîchissantes; ce qu'elles ne produisent point dans les autres fievres inflammatoires & continues, & moins encore dans les malignes & putrides. La saignée est absolument nécessaire dans les fievres causées par la stagnation du sang dans les gros vaisseaux, ainsi que dans les fievres inflammatoires, surtout si elles attaquent les visceres & les parties les plus abondantes en sang; au lieu que dans les fievres ardentes réelles & violentes, cette évacuation fait plutôt du mal que du bien.

Ces fievres ardentes réelles & violentes étoient jadis, & sont aujourd'hui très-fréquentes en Asie, en Grece, en Egypte & en Italie; c'est pourquoi les premiers Fondateurs de la Medecine, Hippocrate, Galien & Arétée en ont décrit avec exactitude & dans toute l'étendue possible les prognostics & la vraie méthode de les traiter: mais elles sont rares dans nos climats tempérés, & lorsqu'elles s'y montrent, c'est à l'usage excessif des liqueurs fortes, à la chaleur des étés, à l'obstruction de la perspiration, & à la violence des exercices, soit du corps, soit de l'esprit qu'il faut les attribuer. C'est aux fievres ardentes & sanguines, synoques & bilieuses, & aux fievres colériques qu'on est sujet dans nos climats.

Nous entendons communément par fievres synoques bilieuses, celles qui attaquent le malade, sans s'annoncer par aucun frisson considérable; mais qui sont accompagnées d'une chaleur violente, de la soif, de l'insomnie, de l'inquiétude, & de l'agitation, surtout dans les personnes d'une constitution sanguine & colérique, & dans celles qui abondent en un sang chaud & bilieux. Ces fievres se terminent après un petit frisson, dans les jours impairs ou critiques, & d'une maniere salutaire, ou mortelle. Leur terminaison est salutaire, lorsqu'elle se fait par une diaphorese, ou par une hémorrhagie par le nez, comme il arrive plus ordinairement; car c'est de ces especes de fievres ardentes qu'Hippocrate dit, *Lib. I. Epid. comment.* 2. ainsi qu'il l'avoit observé, que ceux qui en revenoient avoient eu une hémorrhagie par le nez, ou par quelqu'autre partie; & que ceux en qui cette évacuation ne s'étoit point faite, en mouroient. Leur terminaison est fatale, lorsqu'elle se fait par l'inflammation des parties nobles, comme des membranes du cerveau, des poumons, de l'estomac, des intestins, ou par une syncope mortelle, le sang venant à séjourner & à s'engrumeler dans le ventricule droit du cœur.

Une autre espece de fievre ardente réelle à laquelle on est sujet dans nos contrées, est celle que nous appellons bilieuse & qui se déclare dans un malade, par une chaleur violente, par la soif, par l'inquiétude, par le vomissement, ou par des envies continuelles de vomir, par des selles abondantes bilieuses, par le froid des extrémités du corps, par une chaleur interne, & par la cardialgie. On distingue avec raison cette fievre en deux autres especes, l'une plus aiguë & l'autre moins aiguë. Dans la premiere, les symptomes sont plus violens; les selles & les matieres rendues par le vomissement sont bilieuses & abondantes, le malade est attaqué de cardialgie accompagnée de syncope, & communément il est emporté avant le septieme jour, par une violente inflammation de l'estomac & du duodénum, qui se manifeste par une chaleur violente, fixe & brûlante des parties circonvoisines du cœur, par la froideur des extrémités, par l'agitation, par l'inquiétude, par le hoquet, par un vomissement abondant de bile, par un flux de salive, par une couleur jaune, & par un visage cadavéreux, connu communément sous le nom de face hippocratique: entre ces fievres il y en a qui sont moins aiguës, mais qui durent plus long-tems; elles paroissent quelquefois se rallentir, on les prendroit même pour des fievres intermittentes; mais elles s'irritent tous les jours ou tous les trois jours, & détrompent le Medecin par des vomissemens, par des inquiétudes & par des accès de frisson; ce qui les a fait nommer fievres quotidiennes ou fievres tierces continues. Si l'on ne remédie promptement à ces fievres, elles ne tarderont point à dégénérer en fievres lentes, & à causer de grands maux d'estomac, des pésanteurs, des rapports & des enflures, symptomes produits par l'érosion profonde ou superficielle des membranes de l'estomac, par des sucs acres & bilieux.

Quant aux causes & à la génération de ces fievres, celle qui est extremement ardente, dans laquelle le malade sent une chaleur violente, a la langue seche, & une soif insatiable, & qui consume, pour ainsi dire, les parties tant internes qu'externes, ne provient d'autre chose que d'un mouvement & d'une agitation violente qui se font dans le sang & les humeurs, en conséquence de l'obstruction & de la constriction spasmodique des petits vaisseaux qui forment le tissu fibreux & vasculaire du corps: le frottement réciproque des solides & des fluides augmente le mouvement des parties sulphureuses, d'où il se fait une chaleur inflammatoire qui évapore & dissipe les fluides, & qui brûle & desseche en même tems les solides; la mollesse & le relâchement des fibres sont les causes qui rendent dans les personnes pléthoriques & surchargées d'humeurs, la chaleur plus douce, la fievre moins ardente, la sécheresse de la peau & de la gorge moins grande, & la soif moins insatiable. Dans l'espece de fievre ardente que nous appellons bilieuse, ce ne sont pas seulement la surabondance des parties salines & sulphureuses dans les humeurs, & l'obstruction & l'étroitesse accidentelle de quelques petits vaisseaux qui donnent lieu à l'augmentation du mouvement des fluides; cet effet a pour cause beaucoup plus considérable, la grande quantité de sucs bilieux, dont la sécrétion se fait dans le foie, & qui est portée dans le duodénum & dans l'estomac dont elle irrite, corrode & enflamme les tuniques nerveuses par son acrimonie & ses picotemens: c'est de-là qu'il faut déduire tous les symptomes particuliers à cette fievre, comme la chaleur, les inquiétudes, la cardialgie, les nausées, les envies de vomir, avec les déjections violentes de matiere bilieuse, tant par la bouche que par l'anus.

Tout ce qui est capable d'échauffer le sang, d'y engendrer des particules sulphureuses, de gêner & de retarder sa circulation dans des plus petits vaisseaux, peut contribuer à la production des fievres ardentes: c'est par cette raison que les personnes d'un tempérament fort & bilieux, qui font un usage excessif de liqueurs spiritueuses & qui s'abandonnent fréquemment à l'impétuosité de leurs passions, surtout à la colere, ou qui font des exercices trop violens, y sont plus sujettes que d'autres. C'est de-là qu'il faut partir, pour rendre raison de la fréquence des grandes fievres ardentes dans les climats chauds & dans les contrées méridionales du monde; & de ce que les fievres bilieuses, les diarrhées bilieuses, les dyssenteries, les fievres doubles tierces continues, sont non-seulement fréquentes, mais même épidémiques dans nos contrées, si l'été est sec, si les

chaleurs ont été grandes & longues, & si elles sont suivies d'un automne froid. Mais deux causes capables de concourir à la production immédiate de cette fievre dans les constitutions qui y ont déja quelque disposition naturelle, ce sont l'obstruction de la perspiration, & les violens accès de colere : lorsque les humeurs abondent en particules chaudes & sulphureuses, & que l'évaporation ne s'en peut faire par les petits canaux excrétoires, soit qu'ils aient été resserrés par un air épais & humide, soit qu'on ait donné lieu au même effet en s'exposant imprudemment au froid, elles demeurent dans le corps & produisent dans les fluides un mouvement intestin qui est suivi de la fievre : voilà pour l'obstruction de la perspiration : quant à la colere il est certain qu'elle cause un mouvement violent, & une forte constriction spasmodique non-seulement dans les systêmes nerveux & vasculaire, mais encore dans les conduits nerveux biliaires; & qu'en augmentant considérablement leur mouvement péristaltique, elle en fait sortir les sucs bilieux & les contraint de passer en abondance & avec impétuosité dans la cavité du duodénum : or tandis que la bile est en stagnation dans les convolutions de cet intestin, elle reçoit de la salive & des crudités acides, avec lesquelles venant à se mêler, elle entre en effervescence & acquiert une qualité stimulante & presque caustique, comme il est démontré par sa couleur verte & érugineuse, semblable à celle qu'elle prend hors du corps, lorsqu'on verse sur elle quelque esprit acide & corrosif, comme l'huile de vitriol & l'eau-forte.

Pour traiter ces maladies d'une maniere raisonnée, il faut reconnoître avec soin la fievre qui se présente entre les autres especes de fievre ardente, & avoir égard à la constitution du malade; car lorsqu'une violente fievre ardente attaque un malade d'un tempérament foible, bilieux & peu fourni de sang & d'humeurs, il ne faut point saigner. La saignée ne convient pas davantage dans les fievres bilieuses, soit aiguës, soit intermittentes, accompagnées de vomissemens fréquens, de selles copieuses, d'embarras dans les parties circonvoisines du cœur & de froideur aux extrémités. Mais s'il y a fievre ardente & pléthore, ce qui est assez fréquent dans nos contrées, & ce que les anciens appelloient synoque bilieuse ou putride, une saignée proportionnée aux forces & à l'état du malade & à la distension des vaisseaux, est un remede absolument nécessaire : car lorsque la quantité du sang est suffisamment diminuée, la violence de la fievre & ses différens symptomes ne tardent point à se calmer; ensorte qu'on peut se flater d'une terminaison prompte & favorable. Au contraire l'expérience nous apprend que c'est exposer au danger de perdre la vie les personnes qui ont du sang abondamment & particulierement les femmes, que d'omettre la saignée dans le commencement de la maladie; car faute de soulager la nature par ce remede, on la contraint de tenter elle-même l'évacuation du sang superflu surtout par le nez : or si cette évacuation ne se fait pas dans un tems propre & critique, elle n'aura point l'effet désiré; il ne s'ensuivra autre chose qu'une stagnation de sang dans les vaisseaux du cerveau, & qu'une affection dangereuse des membranes de cette partie qui menacera de phrénésie.

Après avoir diminué la quantité du sang par la saignée, ce que l'on doit se proposer ensuite c'est de calmer la chaleur du corps & d'affoiblir la sécheresse de la gorge & la soif insatiable, par des remedes propres à corriger & suspendre l'agitation violente des parties sulphureuses, à relâcher la constriction spasmodique des fibres, à délayer les humeurs arrêtées dans les petits vaisseaux, à les remettre en circulation & à lever les obstructions qui empêchent les fluides de passer librement dans leurs canaux, & d'être portés dans les lieux pour lesquels ils sont destinés. Pour cet effet les anciens recommandoient unanimement de boire de l'eau froide. Hippocrate ordonne dans les fievres brûlantes, *Lib. de Affect. Sect.* 2. de faire prendre au malade de l'eau froide peu & souvent. Voici comment Aretés s'exprime, *Lib. II. de Morb. Acut. cap.* 4. « Si un malade est attaqué d'un vomissement bilieux, de tension, de dégout, de malaise & de la perte des forces, il faut lui faire prendre deux ou trois verres d'eau froide pour lui fortifier l'estomac, car l'eau froide ne tarde pas à s'échauffer dans ce viscere. » Galien après avoir fait l'éloge de la saignée en pareil cas, prescrit l'eau froide, & voici la raison qu'il donne de cette pratique, *Method. Medend. Lib. IX. cap.* 5. « L'eau, dit-il, éteindra la fievre, fortifiera la nature & la rendra capable de chasser, soit par l'anus, soit par les pores de la peau, ce qu'il y aura de vicieux & de dépravé dans la constitution. » Celse est du même avis. « Si une fievre ardente, dit-il, *Lib. III. cap.* 7. n'est pas parvenue à son dernier degré de violence avant le quatrieme jour, & qu'elle soit accompagnée d'une soif insatiable, on donnera de l'eau froide en abondance & en aussi grande quantité que le malade la pourra supporter. Si l'on met ensuite sur lui plusieurs couvertures, & qu'il soit dans une posture convenable au repos, un sommeil profond s'en emparera, & il se fera une diaphorese abondante & il se sentira soulagé sur le champ : mais il faut pour cela que l'opiniâtreté de l'insomnie, la violence de la fievre & la force de la chaleur aient été éteintes dans l'eau. » Le même Auteur ajoute : « Qu'au reste l'eau froide n'est bonne qu'à ceux en qui la chaleur n'est accompagnée ni d'aucune douleur, ni de gonflemens aux parties circonvoisines du cœur, ni d'obstruction, soit au poumon, soit à la gorge, ni d'ulcere, ni de flux. Un malade en qui cette espece de fievre seroit accompagnée de la toux, devroit boire sobrement & ne point boire d'eau froide. » Prosper Alpin dit, *Meth. Med. Lib. II.* « que dans les fievres violentes continues, tous les Medecins Egyptiens avoient coutume de faire prendre de l'eau froide en abondance, parce que cette liqueur concentre la chaleur à tel point que la soif & la chaleur cessent sur le champ, ensorte que tout le corps se trouve fortifié & l'eau digérée. L'usage de l'eau froide produit ordinairement en pareil cas des sueurs abondantes, quelquefois des vomissemens bilieux, une évacuation abondante d'humeurs par les selles, & une effusion copieuse d'urines. L'efficacité de ce remede dans ces fievres, continue-t'il, est surprenante, car elle se termine généralement par les évacuations qu'il produit. » Cet Auteur après nous avoir appris que telle étoit la pratique des Medecins Egyptiens, ajoute *de Med. Ægypt. Lib. IV. cap.* 15. que l'eau froide étoit regardée comme un spécifique en pareil cas : « Il y en a, dit-il, qui font prendre dans la synoque & dans les fievres ardentes une grande quantité d'eau d'angarille qui est une espece de concombre, seule pendant plusieurs jours, en guise de spécifique. D'autres prescrivent dans le fort de la maladie l'eau froide en abondance, après quoi ils couvrent bien leur malade pour lui procurer une diaphorese; & j'apperçois que cette pratique réussit ordinairement. »

La raison & l'expérience se réunissent pour nous montrer que la haute opinion que les Anciens avoient de l'efficacité de l'eau froide dans les fievres ardentes n'est pas tout-à-fait sans fondement. En effet, les liqueurs fraîches étant capables de corriger & de calmer l'agitation violente des particules éthérées & sulphureuses dont le sang est chargé, de rendre aux fibres relâchées le ton qui leur convient, & de remettre celles qui ont été violemment distendues dans le degré naturel d'élasticité; on ne doit point être étonné que de l'eau fraîche, modérément froide, & donnée en grande quantité, mais peu à peu, produise ces effets & soulage considérablement dans les fievres ardentes, surtout lorsqu'il n'y a point d'inflammation à l'estomac, & aux autres parties intérieures, & que le malade est sans anxiété, sans froid aux extrémités, sans contraction dans le pouls, & sans défaut de sang. Il n'y a aucune

suite fâcheuse à craindre de la fraîcheur de l'eau; car passant peu à peu dans le corps, la chaleur intérieure l'a bien-tôt échauffée. Cette tiédeur de l'eau jointe à l'humidité des parties est extremement propre à relâcher les fibres qui sont dans une constriction spasmodique, & à rendre aux fluides arrêtés dans les vaisseaux capillaires la capacité de circuler: effets qui seront suivis d'une transpiration, de selles abondantes, & d'évacuation copieuse d'urines. Comme il est difficile de trouver dans les pays Septentrionaux une eau aussi pure & aussi légere qu'il la faut; on aura soin de corriger celle qu'on a en la faisant bouillir, & en y mêlant des ingrédiens convenables. Hippocrate recommande dans les fievres ardentes une décoction d'orge dans de l'eau, & Arétée dans les fievres bilieuses, le lait coupé avec de l'eau. Les juleps faits avec l'eau de fontaine, le suc de limon & le sucre; les tisannes préparées de rapures de corne de cerf, de racine de scorsonere, le sirop de suc de limon, le julep de roses, & l'esprit de vitriol, sont les boissons fraîches les plus salutaires pour les malades dans nos contrées. Nous pouvons mettre au nombre de ces liqueurs le petit lait doux, celui qui est acidulé avec le suc de limons, ainsi que les eaux minérales tempérées, comme celles de Tonnestein, de Selters & de Wildung dans le Comté de Waldec.

Cette pratique si recommandée par Hoffman est nouvelle. Ceux qui seront curieux de la voir exposée plus au long, n'ont qu'à recourir au Traité des Fievres de Lommius.

Entre les remedes composés propres à corriger & à émousser l'acrimonie caustique des sucs bilieux qui sont en stagnation dans l'estomac, & dans le duodenum, surtout dans les fievres bilieuses; je n'en connois point de plus énergiques que la poudre du Marquis, & les poudres absorbantes mêlées convenablement avec les substances terreuses les plus légeres, les yeux d'écreviffe, la nacre de perles, les écailles préparées, les os & les cornes brûlées, & selon Langius & Craton, la pierre spéculaire ou le verre de Moscovie. Le nitre étant très-capable d'éteindre la chaleur, & de calmer le mouvement intestin: on pourra l'employer avec succès, en l'unissant aux poudres dont nous venons de parler. On délayera ces poudres destinées à corriger les humeurs dans une quantité suffisante d'une liqueur appropriée, & on en fera prendre fréquemment & par intervalle. Les remedes atténuans & délayans ne seront pas moins salutaires: telles sont les émulsions d'amandes, les quatre semences froides, surtout celle de courge avec les eaux distilées de fleurs dont la vertu soit parégorique, comme celles de sureau, les roses, la buglose, la prime-vere, celles de tilleul, de lis des vallées, à quoi l'on peut ajouter l'eau de cerises noires; on peut encore ordonner les gelées de rapure de corne de cerf, le lait mêlé avec l'eau, l'huile d'amandes douces, le petit lait doux, & les bouillons faits de volaille écrasée & bouillie dans un vaisseau bien fermé. Tous ces remedes tendront efficacement à dissiper l'inflammation des parties nerveuses & membraneuses, qui est ordinairement mortelle dans ces maladies: mais pour cet effet il faut observer de l'ordre en les donnant, choisir les tems convenables, & en fixer exactement les doses; en un mot, je voudrois qu'on n'en usât qu'avec les précautions suivantes.

Observations de pratique & précautions à prendre dans l'usage des remedes pour les fievres ardentes.

La méthode la plus courte & la plus sûre de traiter toutes les fievres aiguës, mais surtout les fievres ardentes & inflammatoires, c'est de procéder doucement & avec circonspection dans tout le cours de la maladie, & d'éloigner avec soin tout ce qui pourroit contribuer tant en alimens qu'en remedes à l'accroissement de la maladie, ou au délai de la guérison.

On lit au septieme Chapitre du troisieme Livre de Celse, une observation excellente à cette occasion; elle est conçue dans les termes suivans.

« Il faut tenir le malade, dit-il, dans un appartement
« assez large, afin qu'il puisse respirer un air frais & li-
« bre; il ne faut point le surcharger de couvertures,
« mais le couvrir seulement de quelques-unes des plus
« légeres; pour prévenir ou calmer la soif immodérée,
« on lui appliquera sur l'estomac des feuilles de vi-
« gne trempées dans de l'eau froide. »

Une chaleur égale & modérée ne contribue pas moins dans ces fievres à la correction, résolution & évacuation de la matiere morbifique, qu'aucun autre remede quel qu'il soit. Mais rien n'est plus fatal que de donner lieu à l'accroissement de la chaleur, par celle de l'appartement, ou par le défaut de boisson; car il s'ensuit de-là que les forces sont diminuées, que la séparation des humeurs peccantes d'avec les sucs vitaux est retardée, & que l'humidité nécessaire pour entretenir la circulation du sang & des humeurs, & pour relâcher & ouvrir les vaisseaux capillaires qui sont obstrués, ou en constriction, est entierement consumée; c'est pourquoi une boisson fréquente d'infusion chaude est pour l'ordinaire beaucoup plus nuisible que salutaire dans les fievres ardentes. Les remedes capables d'échauffer le sang, de le mettre dans une agitation considérable, & de procurer une sueur actuelle, feroient encore plus de mal. Voilà les raisons pour lesquelles le judicieux Celse recommande de placer le malade dans un grand appartement, & où l'air pur ait un accès libre. Car s'il est vrai que la substance élastique, éthérée & subtile de l'air est le vrai soutien de la force élastique, vitale & systaltique des vaisseaux & de celle des parties du corps; il ne l'est pas moins que l'air imprégné & chargé d'exhalaisons humides & corrompues, est conséquemment privé de son ressort & nuisible à ceux qui se portent bien, & à plus forte raison à ceux qui sont indisposés. Je ne doute point qu'une des raisons principales de la fréquence des morts par les maladies aiguës, ne soit la multitude de malades rassemblés dans des lieux étroits & bas, où l'air est échauffé, corrompu & chargé d'exhalaisons mal saines; ces circonstances suffisent pour accabler des personnes qui auroient eu des forces de reste pour surmonter la violence de la maladie.

Comme il n'y a point de meilleur Medecin dans les fievres continues que la nature même, il faut observer exactement tous ses mouvemens. Elle decélera ses efforts principalement dans le frisson qui paroît provenir de la moelle spinale, & qui est accompagné d'une sensation de froid. Ce frisson a ses tems marqués, il se fait surtout dans les jours impairs, comme à la moitié du quatrieme jour, au septieme, au onzieme & au quatorzieme; & ce n'est autre chose qu'une affection spasmodique de tout le sisteme nerveux par laquelle le sang & les humeurs sont portés avec une certaine violence de la surface du corps vers les parties intérieures, comme le cœur, le cerveau & les plus gros vaisseaux; c'est pourquoi les extrémités sont froides, & les parties intérieures extremement pleines & distendues par le sang: d'où il résulte que le pouls est serré, qu'il y a mal-aise dans les parties circonvoisines du cœur, & que le visage avec les vaisseaux de la tête sont gonflés. Mais s'il arrive qu'après ce frisson les humeurs poussées sur les parties intérieures, soient repoussées par une force égale, & par une systole du cœur & des arteres augmentée, du centre à la circonférence; la violence de la maladie pourra être dissipée, & la matiere morbifique emportée par une sueur universelle & abondante, ou par une effusion de sang par le nez. On a donc raison de donner le nom de critique à un frisson salutaire: car à peine est-il fini, que le pouls devient égal & doux, la circulation du sang rentre dans l'état

naturel, le malade reprend ses forces, & repose comme dans l'état de santé. Mais si la force systaltique du cœur & des arteres ne suffit pas pour repousser le sang des parties intérieures à sa surface; alors le frisson est symptomatique & fatal; car le corps ne reprend plus sa chaleur, ni le pouls son égalité, il ne se fait point d'hémorrhagie par le nez, ni de sueur universelle; il se répand seulement une moiteur froide & partielle à la tête & au cou; la vigueur du corps & de l'esprit ne revient point, & le malade ne recouvre point le repos qui lui étoit naturel. Au contraire le sang détenu intérieurement dans les petits vaisseaux, & dans le cerveau, produit le délire & les convulsions des parties circonvoisines du cœur & des poumons, la mal-aise des mêmes parties, la difficulté de respirer, & les défaillances, accidens qui emportent ordinairement le malade le neuvieme jour. Le frisson dont il est question survient quelquefois dans les jours critiques; mais s'il n'est pas suivi des heureux effets dont nous avons parlé plus haut, il faudra le regarder comme symptomatique & avant-coureur d'une terminaison funeste. Il s'agit donc de la vie ou de la mort du malade dans ces mouvemens de la nature. C'est pourquoi le Medecin les observera avec la derniere attention; car c'est de l'examen qu'il en fera que dépend en pareil cas l'art de former un prognostic & d'ordonner des remedes convenables, & par conséquent la pratique entiere. La loi excellente d'observer les mouvemens de la nature a toujours été suivie scrupuleusement par Hippocrate, & ses fideles Interpretes Jerome Mercurial & Duret: n'ont pas manqué de la recommander; il paroît que les Modernes n'en font pas tout le cas qu'elle mérite.

Lorsque la nature se détermine ainsi à faire des efforts extraordinaires, le Medecin doit attendre & ne rien ordonner, le malade doit s'abstenir de tout aliment, & il faut lui tenir le corps dans une chaleur égale & modérée. Si on s'apperçoit que les forces de la nature ne suffisent pas seules pour pousser le sang, & pour avancer les sécrétions, on l'assistera adroitement, soit intérieurement par des analéptiques & des diaphorétiques tempérés, soit extérieurement par des remedes capables de dériver & de discuter: mais j'avertis qu'il n'est dans aucune autre circonstance plus important que dans les maladies aiguës & violentes, d'ordonner à propos les remedes.

Si, après le frisson, il survient un mal de tête causé par la pléthore, avec un commencement d'agitation dans l'esprit, & s'il sort par le nez une petite quantité de sang; je fais raser la tête, & j'applique aux tempes, & par tout ailleurs un épitheme froid préparé avec le vinaigre & l'eau rose, le camphre dissous dans l'esprit de rose, le nitre & l'huile de bois de rose. Ce remede rafraîchit, discute, résiste à l'inflammation & produit les plus heureux effets. On s'en servira encore avec succès, pour dissiper l'anxiété, écarter la mal-aise, & faciliter la respiration, en l'appliquant sur la poitrine avec un linge plié en trois doubles. Mais la maniere la plus immédiate de prévenir la phrénésie, c'est d'ouvrir les veines des narines, soit avec un scarificateur, soit en introduisant dans leur cavité un bout de paille; observant de tenir en même-tems les jambes & les cuisses chaudes par les frictions & de faire prendre intérieurement quelque composition diaphorétique, discussive & analéptique, faite avec le vinaigre distilé, les eaux de canelle, de roses, de chardon-benit, & le *mixtura simplex*, fait avec le cinabre, les yeux d'écrevisses, & le bézoard minéral.

J'ai observé qu'il n'y avoit aucun remede plus efficace, pour calmer la soif, & humecter la langue & la gorge desséchées, qu'une demi-dragme du meilleur nitre dissoute dans une pinte de petit lait doux. Si le malade prend de cette préparation froide fréquemment & peu à la fois, il s'en trouvera singulierement soulagé. On aura soin de faire gargariser la bouche & la gorge avec de l'eau où l'on aura mis une suffisante quantité de nitre & de rob de mûre. J'approuve fort ce gargarisme; mais il n'en n'est pas de même des injections avec une seringue; parce qu'elles ne se font point sans un frotement violent qui augmente ordinairement la douleur & l'inflammation.

Si l'inflammation est poussée au point qu'il y ait danger d'esquinancie, le mélange suivant pris peu à peu sera fort salutaire.

Prenez *de la conserve de rose, une once;*
du meilleur nitre, quinze grains,
du camphre, trois grains.

Dissolvez le tout dans une dragme d'huile d'amandes douces.

Quoique l'expérience & la raison concourent à démontrer qu'il y auroit un extreme danger à purger dans les fievres ardentes: cependant il est à propos de tenir le ventre libre dans tout le cours de la maladie; ce dont on viendra à bout de la maniere la plus convenable, tant par les suppositoires, que par des clysteres préparés avec du lait, du miel & un peu de nitre. Mais lorsque la coction des humeurs & la crise sont faites, ce qu'il sera possible de découvrir par le sédiment des urines, alors il sera à propos de tenir le ventre libre par les purgatifs les plus doux, comme les préparations de manne, les tamarins, la rhubarbe, les raisins de Corinthe & le tartre; sans cette précaution les sucs viciés engendrés dans les premieres voies pendant le cours de la maladie ne seront point évacués, & donneront occasion à des rechutes.

Hoffman se déclare ici formellement contre la purgation dans ces sortes de fievres ardentes; je n'ai point supprimé ses raisonnemens en faveur de ce que j'ai dit ailleurs à l'article Catharsis. *Je me contenterai d'y renvoyer le Lecteur, lui laissant la liberté de se déterminer par l'examen des raisons pour & contre la purgation dans les fievres.*

L'eau froide, dont l'usage dans les fievres ardentes est si fort recommandé par les Anciens, est en effet d'une efficacité singuliere. Ainsi, tout Medecin prudent & éclairé ne la négligera point, & y aura toute la confiance qu'elle mérite. Comme nous avons déja indiqué quand & comment il étoit à propos d'y avoir recours, nous nous contenterons de répéter ici, qu'il ne faut jamais la donner en grande dose à la fois, mais peu & souvent; jamais au commencement de la maladie, mais quelques jours après sa premiere attaque; jamais dans le tems du paroxysme, ou tant que le frisson dure, & que le pouls paroît petit & intermittent; en un mot, jamais avant que d'avoir diminué la pléthore: mais l'usage en sera bienfaisant, si les extrémités sont chaudes, & si le pouls est égal, fréquent & étendu.

Si la fievre est bilieuse, aiguë & dangereuse, les sucs bilieux & corrosifs affectant les tuniques nerveuses de l'estomac & des intestins, il faudra nécessairement avoir recours à quelque remede prompt & efficace. Alors il est à propos d'ordonner les poudres absorbantes & altérantes plus fréquemment & à plus grande dose que de coutume, dans les liqueurs lénitives & délayantes.

Voici un remede que je ne manque jamais d'ordonner dans ces occasions, & dont la vertu m'est connue par expérience.

Prenez *des poudres d'yeux d'écrevisse,*
de nacres de perles,
de la corne de cerf non-calcinée,
de la pierre speculaire, ou
} *de chaque, une demi-dragme.*

du verre de Moscovie, ou *du talc calciné*, *de nitre*, *un scrupule*; } *de chaque*, *une demi-dragme*.

Faites prendre au malade une dragme de ce mélange par heure, dans deux onces d'une émulsion d'amandes; à quoi vous ajouterez,

huile d'amandes douces, *deux dragmes*.

Lorsqu'il sera question de modérer des évacuations bilieuses trop violentes, j'ai éprouvé l'efficacité de ma liqueur minérale anodyne, imprégnée de quelques gouttes d'huile de macis, & donnée dans quelque véhicule fluide, ou seulement dans de l'eau froide: comme elle réprime la violence du mouvement systaltique ou péristaltique des conduits biliaires, il ne se portera plus dans le duodenum qu'une petite quantité de sucs bilieux, & conséquemment l'évacuation en sera moins copieuse.

J'ai moi-même, dit Hoffman, différens exemples de cholera & de dyssenterie, promptement & heureusement terminées par ces remedes donnés à propos, & dans la dose convenable. FREDERIC HOFFMAN. *Medicin. Rational. systemat.* Voyez *Febris*.

* CAUTERES-AQUÆ, *Eaux de Cauteres*.
Cauteres est un Village situé dans cette partie des Monts Pyrenées qui est dans la Province de Bigorre. Il y a trois sources d'eau minérale, & quatre bains. La premiere de ces sources est celle de Larraliere; c'est la plus tempérée; elle est placée sur la croupe d'une haute montagne, au milieu d'une grande quantité de pieces de rochers qui se sont séparées de la montagne & se sont écrasées dans leur chute. Elle paroît en jaillissant à travers un fond de terre grasse & noirâtre, dans laquelle on découvre beaucoup de petites paillettes de métal fort brillant. On trouve à l'entour de cette source & parmi les pieces de rocher, beaucoup de marjolaine, de serpolet, de camedrys, & une fougere extremement haute, plus verte & plus dentelée que la fougere de la plaine.

La fontaine de Manhourat est plus vive que la premiere. Elle est située au pié d'une montagne voisine le long du Gave: il n'y a qu'environ 24 ans qu'elle est découverte. Les Habitans s'étant apperçus d'un petit filet d'eau qui se méloit avec celle du Gave, & qui formoit un peu de fumée, & entendant d'ailleurs bouillonner l'eau dans le sein du rocher, se servirent de la poudre pour l'ouvrir. Ils trouverent une cavité considérable dans laquelle étoit la source, & remarquerent que toute la surface intérieure de cette cavité étoit enduite d'une matiere grasse & grisâtre, dont on se sert aujourd'hui avec succès pour aider la résolution des tumeurs, & dissiper les douleurs fixes de rhumatisme. Cette matiere grasse se renouvelle chaque jour. Le rocher où se trouve cette source, est couvert de sapins & de hêtres blancs dont le bois brûle très-aisément, & forme un feu clair le jour même qu'il a été coupé.

La fontaine du bois est la plus vive; elle tire sa dénomination du lieu où elle se trouve. On n'en fait point usage.

Le premier des quatre bains qui sont à *Cauteres*, se nomme le petit bain des Peres, parce qu'il appartient, de même que les deux suivans, aux Moines de Saint Sever, qui sont tenus de les entretenir pour l'utilité publique.

Le second s'appelle le bain du milieu; & le troisieme, bain du haut, ou bain supérieur. Ces trois bains sont entretenus par la même source; ainsi ils sont essentiellement les mêmes, quoiqu'on observe qu'ils different un peu par leur chaleur: cette différence provient du plus ou moins d'éloignement de la source.

Le quatrieme se trouve à Larraliere, d'où il tire son nom. C'est le plus fréquenté, malgré le grand désordre dans lequel il se trouve.

Toutes les *eaux* qui se trouvent à *Cauteres*, sont de même nature; elles different seulement du plus ou moins tant pour la chaleur que pour les principes.

L'*eau* de la source de Larraliere a une odeur semblable au foie de soufre, & un gout d'œuf couvé: elle teint l'argent à sa source dans l'espace d'une demi-minute de tems, d'un noir plombé, avec des taches vertes & rouges.

Celle de Manhourat frappe le nez d'une odeur plus vive de soufre: son gout est aussi plus fort: elle perd toute sa qualité quand on la transporte. Dans l'espace d'une demi-minute de tems, elle brunit l'argent à sa source, avec des taches d'un rouge vif, & d'autres bleuâtres.

L'*eau* de la fontaine du bois, qui est si vive qu'on n'en fait aucun usage, est plus forte que les deux autres, & pour l'odeur & pour le gout: elle brunit l'argent dans le même espace de tems, avec des taches jaunes, vertes, bleues, & d'un rouge brillant.

On trouve dans le cours de ces trois sources un sédiment gras & onctueux au toucher, que l'on emploie dans le pays comme résolutif: On s'en sert aussi pour blanchir & adoucir la peau. C'est une espece de fard.

Ces *eaux* prises à la source, troublent le plus souvent le ventre dans le commencement, & procurent des déjections noirâtres: elles produisent dans les suites une constipation assez opiniâtre. On remarque la même chose dans l'usage intérieur du mars.

Elles fournissent par la distilation une assez grande quantité de sel volatil ammoniacal: il y en a moins dans celles de Larraliere, un peu plus dans celles de Manhourat; il abonde dans la fontaine du bois.

Ces *eaux* ne fermentent avec aucune liqueur, & n'operent aucun changement ni sur le lait, ni sur les différentes teintures avec lesquelles on peut les mêler, à moins qu'elles n'aient été concentrées; car alors elles verdissent le sirop violat, & fermentent avec l'huile de vitriol; preuve assurée d'un alkali.

Si on les mêle avec la teinture de noix de galles, elles la brunissent un peu, & il se fait dans huit ou dix heures de tems un précipité qui noircit en séchant, & dont le couteau aimanté enleve quelques parties; ce qui démontre la présence du fer.

Quand on les mêle avec la dissolution de mercure dans l'esprit de nitre, il se fait une révivification du mercure; après une légere effervescence, il se fait un précipité, & il se forme une pellicule très-brillante: l'un & l'autre noircissent l'argent & blanchissent l'or: il arrive dans ce cas que l'alcali qui est dans les *eaux* se saisit de l'acide qui tenoit le mercure dissous: celui-ci dégagé s'attache en partie au soufre qui est dans les *eaux*, & se précipite, & en partie au bitume qui s'y trouve, & forme ainsi la pellicule dont j'ai parlé. Cette expérience prouve la présence d'un alcali, du soufre, & d'une partie bitumineuse.

On retire de ces *eaux* quelques crystaux de sel de Glauber; ce qui fait voir qu'outre l'alcali volatil qu'on retire par l'analyse, il y en a un autre fixe, qui n'est autre chose que la base du sel marin, & que ces *eaux* conservent quelque acide vitriolique.

Ces *eaux* par la concrétion acquierent la consistance du pétrole; celles de Larraliere l'acquierent plus promptement que les deux autres. On voit par-là qu'il y a une partie bitumineuse ou balsamique qui se trouve en plus grande quantité dans la source de Larraliere.

Il est donc évident que ces *eaux* abondent en esprit sulphureux & en bitume; qu'elles contiennent une assez grande quantité de sel volatil urineux & de sel alcali fixe; qu'il s'y trouve un peu de mars & très-peu d'acide vitriolique. On doit les regarder comme des *eaux* savoneuses, balsamiques & martiales.

On emploie les *eaux* de Larraliere comme un remede des plus efficaces dans la phthisie même confirmée, dans l'asthme humide, & dans les maladies de l'estomac: rien n'en corrige mieux les aigreurs, & n'en rétablit la force d'une façon plus prompte & plus assurée.

Celles de Manhourat sont recommandées pour détruire

les obstructions rebelles des visceres : on les défend aux personnes qui ont la poitrine foible : elles produisent de très-bons effets dans les maladies scrophuleuses.

La premiere saison de ces *eaux* commence vers la fin du mois de Mai jusqu'à la fin de Juillet. La seconde commence vers le 10 ou 12 du mois de Septembre, & finit vers le commencement de Novembre. On boit jusqu'à deux ou trois pintes de ces *eaux*; on commence cependant par n'en boire qu'une pinte pendant quelques jours, & on augmente insensiblement : il arrive quelquefois qu'elles portent à la tête dans le commencement, & qu'elles occasionnent une constipation opiniâtre; ces accidens ne doivent point alarmer ni éloigner les personnes auxquelles ils surviennent de l'usage de ces *eaux*, une saignée & un purgatif les dissipent sans retour.

Nota. Ce mémoire sur les *eaux de Cauteres* m'a été communiqué par M. Borie, Medecin de la Faculté de Paris, qui a été témoin des cures opérées par ces *eaux* sous la direction de M. son Pere, Medecin dans ces quartiers.

CAUTERISATIO; l'action de cautériser.

CAUTERIUM, καυτὴρ, καυτήριον, de καίω, *brûler*; *cautere actuel* ou *potentiel*. Voyez *Caustica*.

CAVUS, *creux*; epithete que l'on donne à différentes parties du corps, comme on le fait voir à l'article *Coila*. Voyez *Coila*.

C A Y

CAYMANES; Crocodile des Indes Occidentales nommé *Alligator*. Voyez *Crocodilus*.

C E A

CEANOTHOS, ou *Carduus vinearum repens*. Voyez *Carduus*.

CEASMA, κέασμα; de κεάζω, *fendre* ou *diviser*; *fente* ou *fragment*. Hesychius.

C E B

CEBI GALLINÆ, *foie de poule broyé*. Castelli, d'après Paulus Bagellardus, *de Morbis puerorum*.

CEBI-PIRA, *Brasilliensibus*, Marcgrav. *Cebi-pira guacu* & *Cebi-pira miri*, Pison. qu'on appelle encore *Arbor Brasiliensis; floribus speciosis spicatis, Pericarpio sicco*. Son écorce qui est amere & astringente, entre dans des bains & des fomentations qui passent pour excellens dans les maladies qui ont pour cause le froid, dans les tumeurs des piés & du ventre, & dans les douleurs de reins, que les Portugais appellent *Curimentos*.

Elle est astringente & tant soit peu acrimonieuse. On s'en sert pour la galle, les dartres & les autres maladies cutanées de la même espece.

CEBUS, espece de Singe. Castelli.

C E C

CECIS, κηκὶς, *gland*. Voyez *Quercus*.

CECRYPHALOS, κεκρύφαλος, & κεκρύφαλον; c'est proprement une espece de réseau dont les femmes se servoient pour contenir leurs cheveux; c'est en ce sens que ce mot est pris dans Hippocrate : mais il signifie encore l'estomac, qui est précisément avant l'*omasum* dans les animaux ruminans.

C E D

CEDMATA, κέδματα; fluxion invétérée d'humeurs aux articulations, surtout sur celle de la hanche, où l'os de la cuisse s'emboîte dans la cavité cotyloïde. Hippocrate parle fréquemment de ces fluxions : on donne quelquefois ce nom à celles qui attaquent les parties génitales.

CEDRÆLEUM; huile de cedre, faite, à ce que dit Pline, avec le fruit du cedre, *malis cedri*. Bellonius dit qu'il y a de la différence entre le *cedreleon* & l'huile de cedre. Voyez *Cedria*.

CEDRELATUM, *cédrelat*; ce nom vient, selon Bellonius, de ἐλάτη, *sapin*, & de κέδρος, *cedre*. Les Botanistes entendent par *cédrelat*, un arbre d'une grosseur prodigieuse, & qui surpasse en étendue non-seulement tous les coniferes & tous les résineux, mais même tous les autres arbres du monde.

CEDRIA. On entend par ce mot tantôt la poix, & tantôt la résine que l'on tire du grand cedre; ensorte qu'à proprement parler, ce n'est autre chose que les larmes crues de cet arbre. Il y en a qui prétendent que cette substance differe du *cedrium*, ou de l'huile de cedre, & que cette huile est d'une consistance plus fluide & plus huileuse que le *cedria*. Mais les Auteurs se servent indistinctement, si l'on en croit Gorræus, *in definit.* de *cedria*, de *cedrium*, κεδρέλαιον; de κεδρίαν, de κεδρίαν, & de κέδριον.

Nous lisons dans Pline, chapitre cinquieme, Livre vingt-quatrieme, que le grand cedre rend une poix appellée *cedria*; & dans Bellonius, que Galien donne différens noms à cette substance, l'appellant tantôt résine, larme, poix de cedre, & tantôt *cedria*; & que quant à ce qui sort de soi-même du cedre, il l'appelle résine, ou larme crue, pour le distinguer de ce qu'on en obtient par l'ébullition & la préparation. Selon Saumaise, les Arabes appellent l'huile de cedre *ketran* ou *alketran*, d'où nous avons fait par corruption le mot *cedrinum*, que nous donnons à toutes les especes de poix qui se distribuent chez nos Droguistes. Les Grecs donnent au *cedria* les noms de ζώπισσον & de ἀπόχυμα, que l'on trouve souvent dans les Ecrits des Auteurs Grecs qui ont traité des maladies des chevaux. On mêloit cette poix avec de la cire, on en enduisoit les vaisseaux, d'où il paroît que c'étoit quelque chose de différent du *ketran* des Arabes. La plupart des Grecs confondent le κεδρέλαιον, & le κεδρία : mais il y en a quelques-uns qui en font des substances différentes. Le κεδρία est la poix du cedre, au lieu que le κεδρέλαιον est l'huile tirée de cette poix, qui nage à la surface de l'eau, lorsqu'on la fait bouillir, & qu'on ramasse avec de la laine. Dioscoride fait très-clairement cette distinction dans sa description du Cedre. La substance qui, tirée de la poix du cedre, s'appelloit κεδρέλαιον, portoit le nom de πισσέλαιον, lorsqu'elle étoit tirée d'une autre espece de poix; d'où il paroît que c'étoit, pour ainsi dire, la sérosité de la poix qui flotoit à la surface de la poix dans l'ébullition, & qu'on recevoit dans de la laine propre, étendue sur toute la masse. On peut donner au *cedræleum*, le nom de πισσέλαιον, comme on donne à l'espece le nom du genre; car le *cedræleum* est une huile tirée d'une poix. Pline nous apprend que le *Pisselæon* se fait avec le suc du cedre, ou avec le κεδρία.

Dioscoride parle du *cedria* de la maniere suivante, au Chapitre quatre-vingt-neuvieme de son premier Livre.

« Le *Cedria* le meilleur, est celui qui est épais, transparent, & d'une odeur désagréable, qui quand on le verse ne s'étend pas, mais tombe par gouttes, & qui a la faculté de conserver les corps morts, & de corrompre ceux qui sont vivans, d'où quelques-uns l'ont appellé la vie des morts. Comme il possede dans un haut degré la qualité d'échauffer, & de dessécher, il attaque les habits & la peau. On s'en sert avec succès, comme d'un ingrédient dans les collyres, & dans d'autres préparations pour les yeux. Si l'on en frote cet organe, la vue en sera éclaircie; & les excroissances membraneuses dissipées. Si on en fait distiler avec du vinaigre dans les oreilles, il

« tuera les vers qui y sont : il en fera cesser le tintement, « si on y en verse avec de la décoction d'hyssope. Mis « dans une dent creuse, il la brise & calme la douleur. Il « produira les mêmes effets, si l'on en met dans du vi- « naigre & que l'on s'en lave la bouche. Si l'on s'en « frote les parties genitales avant l'acte venerien, il « empêchera la conception. Il en faut froter les parties « affectées dans l'esquinancie, & l'on s'en trouvera « bien dans les inflammations aux amygdales. Il dé- « truira les lentes & les poux, si l'on en frote la tête. « Il soulagera dans la morsure du serpent appellé *Ce- « rastes*, si on le mêle avec du sel, & qu'on l'applique « sur la blessure. Pris dans du vin il est salutaire contre « le poison du Lievre de mer. Il réussit dans l'éléphan- « tiasis, pris intérieurement en looch, ou appliqué à « l'extérieur en onguent. Il déterge les ulceres des « poumons, & il n'en faut qu'un petit verre pour les « guérir radicalement ; donné en clystere, il tue les « ascarides & les autres vers, & il chasse le fœtus. « L'huile tirée du *cedria* par l'ébullition, & ramassée « avec des floccons de laine répandus sur la surface de « l'eau où elle surnage, en a toutes les propriétés : « mais elle a ceci de particulier, c'est qu'elle guerit la « galle des quadrupedes, des chiens & des bœufs ; pour « cet effet il n'est question que de les en bien froter : « elle tue les vers logés dans leur peau, & elle guérit « les blessures qu'on leur fait en les tondant ».

Si l'on en croit Bellonius, Dioscoride assure que le *cedria* corrompt la peau, par la raison qu'on le conservoit d'abord dans des peaux des animaux, au lieu que dans les Pays orientaux, on le conserve maintenant dans des bouteilles. Voici la maniere dont Pline a commenté ce que Dioscoride a dit des vertus du *cedria*. « Le *ce- « dria*, dit Pline, corrompt les habits & tue les insec- « tes ; c'est pourquoi je ne le crois pas convenable dans « les esquinancies, non plus que dans les maladies cau- « sées par des crudités, quoique d'autres personnes « trompées par son goût ne soient point de mon avis. « Je craindrois aussi de m'en laver la bouche avec du vi- « naigre dans le mal de dent, ou d'en distiler dans les « oreilles, soit pour dissiper la surdité, soit pour tuer « les vers qui peuvent y être logés : quant à la proprié- « té qu'on lui attribue d'empêcher la conception, ou « procurer l'avortement en en frotant les parties géni- « tales, je la regarde comme fabuleuse ; je ne me ferois « aucun scrupule de m'en servir en onguent dans le « *Pthyriasis* & dans les maladies scorbutiques. Je crois « qu'on en peut boire dans du vin, contre le poison du « Lievre de mer : mais son véritable usage c'est en on- « guent dans l'éléphantiasis ». Si nous comparons ce passage de Pline avec ce qu'il dit dans le onzieme Chapitre du seizieme Livre, nous aurons tout lieu de croire que ce n'est pas proprement du *cedria* qu'il appelle poix, mais du suc de cedre qu'il appelle *cedrium*, & qui est moins épais que le *cedria*, qu'il faut entendre ce que nous avons cité de cet Auteur ; quoiqu'il en soit, si l'on examine son discours avec soin, on s'appercevra qu'il attribue une partie des choses que Dioscoride a écrites du *cedria* seul, au *cedria* même, mais l'autre partie au *cedrium* ; d'où l'on conjecturera ou que du tems de Pline on entendoit la même chose par les noms de *cedria* & de *cedrium*, ou que cet Auteur a confondu ces deux substances, quoique Dioscoride dise que le *cedrium* étoit fluide, & couloit comme l'eau, & que le *cedria* étoit plus épais. D'ailleurs Bauhin s'étonne, avec raison, que Pline qui ne veut point du tout que l'on employe le suc de cedre dans les esquinancies, & dans les maladies causées par les crudités, en permette l'usage dans les ulceres du poumon. Car selon Galien, le *cedria* non seulement irrite les ulceres, & produit des phlegmons, mais il est encore d'une nature septique.

Hippocrate ordonne dans son Traité *de Morbis Mulierum*, *Lib. I.* un pessaire fait d'environ six dragmes de *cedria* mêlées avec quatre dragmes de graisse de bœuf, pour favoriser la conception. Prosper Alpin dit dans ses Remarques sur Hippocrate qu'il ne faut point s'étonner que cet Auteur ait recommandé le *cedria*, pour faciliter aux femmes la conception, quoique selon Dioscoride il l'empêche, en en frotant les parties genitales des hommes ; car les effets de ce remede sur l'homme & la femme doivent différer autant entr'eux que la constitution de l'homme & de la femme sont différentes entr'elles ; or la constitution de la femme est froide & humide ; au lieu que celle de l'homme est chaude & seche ; aussi la stérilité des femmes provient-elle ordinairement de la froideur & de l'humidité, & la force & la vigueur des hommes des qualités contraires. Cette opinion qui est celle du vulgaire, est aussi scellée de l'autorité d'Hippocrate, qui, pour faciliter aux femmes la conception, leur ordonne toujours, lorsque les évacuations menstruelles ont été bien faites, & que l'orifice de la matrice est dans sa situation naturelle, des remedes composés de simples dont la nature est d'échauffer & de dessécher, ce qui seroit extremement préjudiciable aux hommes. Hippocrate avoit en vue cette différence de constitution, lorsqu'il ordonne dans son Livre *de Sterilitate*, à une femme qui connoit un homme dans le dessein d'en avoir un enfant, de s'abstenir de manger ; & à l'homme de se nourrir d'alimens convenables. Le *cedria* possédant la qualité d'échauffer à un haut dégré, il peut faire cesser la stérilité dans les femmes, en corrigeant par son séjour dans leurs parties naturelles la froideur de la matrice ; & rendre la conception impossible, en échauffant & desséchant, pour ainsi dire, la matiere séminale dans son émission, si l'homme s'en est froté les parties génitales ; s'il y a inflammation à la matrice, ou si elle a été exulcerée dans l'accouchement, Hippocrate veut qu'on déterge la partie ulcérée avec une injection faite de beure, d'huile de cedre, & d'un peu de miel. Il prescrit le même remede pour les ulceres aux parties naturelles, & pour les ulceres invétérés à la matrice. Pour composer cette injection, il prend de la graisse d'oie & de la résine, il les fait fondre, & y ajoute une petite quantité d'huile de cedre & de miel. Pour l'expulsion du fœtus mort, il se sert du galbanum enveloppé dans du linge trempé dans l'huile de cedre, en forme de pessaire. Celse donne au dix-huitieme Chapitre de son cinquieme Livre la composition du Malagme de Numenius pour la goute & pour les duretés formées dans les jointures. Or le *cedria* est un des ingrédiens de ce remede. On trouve dans l'Ouvrage de Scribonius Largus intitulé *de Compositione Medicamentorum*, un remede de la consistance du miel, fait avec le vinaigre, l'alun & le *cedria*, & dont il faut froter les dents, quand on y a mal. Qu'est-ce que le *Cedria* ? Comment est-il produit ? C'est un point fort agité par les Auteurs ; les plus considérables conviennent que c'est une résine naturelle, tirée du grand Cedre, appellé par les Botanistes, *Cedrus major* ou *Libaniconifera*. Voyez l'Article *Larix orientalis*. Il y en a qui substituent au *cedria* la gomme de genievre, d'autres son huile, ou le *pissélæon*, ou les larmes de sapin, ou le *labdanum* ; ou le suc de bouleau. Voyez *ambra*.

CEDRINUM VINUM, κέδρινος οἶνος, *vin de Cedre*. On prépare de la maniere suivante les vins de Cedre, de Genievre, de Ciprès, de Laurier, de Pin, de Sapin, & autres semblables.

Prenez de petits morceaux du bois de l'arbre dont vous voulez faire le vin, lorsqu'il est encore chargé de fruit, & exposez-les au soleil, ou les mettez dans le bain, ou sur le feu pour en exprimer le suc par transsudation.

Mêlez une pinte de ce suc avec six pintes de vin.

Laissez reposer ce mélange pendant deux mois.

Ensuite transvasez-le, & après l'avoir exposé de rechef au soleil,

soleil, pendant quelque-tems, conservez-le pour l'usage.

Observez que les vaisseaux dans lesquels vous renfermerez tous ces vins factices en soient exactement pleins, autrement les vins s'aigriront.

Tous ces vins médicamentés ne sont pas bons pour les personnes en santé.

Ils sont échauffans, diurétiques, & modérément astringens; mais le vin de laurier possede la premiere de ces qualités à un degré remarquable.

On fait le vin de Cedre, en mêlant une demi-livre de ses bayes écrasées avec six pintes de vin doux. On tient le tout exposé au soleil pendant quarante jours, ensuite on passe la liqueur, & on l'enferme dans des vaisseaux pour l'usage. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 45.

CEDRIS, le fruit du grand Cedre. Dioscoride dit qu'il est échauffant & mal-faisant à l'estomach, mais qu'il est bon dans les coups, les contusions & les stranguries, & qu'il provoque les regles, si on le prend avec du poivre-concassé. Dioscoride, *Lib. II. cap.* 105.

CEDRITES, κεδρίτης. Le *Cedrites* se prépare de la maniere suivante.

Prenez de la poix ou de la résine qui distile du grand Cedre.

Lavez-la dans de l'eau claire.

Jettez-en un verre, ou la douzieme partie d'une pinte sur un *ceranium*; ou sur trente pintes de vin doux.

Ce vin échauffe, atténue, est bon dans les toux invétérées qui ne sont point accompagnées de fievre, dans les douleurs de la poitrine & des côtés, dans les tranchées, dans les douleurs au ventre & aux intestins, dans l'empieme, dans l'hydropisie, & dans les maladies hystériques. On l'emploie aussi contre les vers, & dans les frissons. Il guérit la morsure des animaux venimeux, il tue les serpens, & distilé dans les oreilles, il en calme les douleurs. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 47.

CEDRO, *Citronier*.

CEDROMELLA, *Citron*.

CEDRONELLA, *Baume*. Voyez *Melisse*.

CEDRUS, *Cedre*.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont en écailles comme celles du cyprès. Ses fleurs sont amentacées, composées d'un grand nombre de petits pétales, avec plusieurs pointes ou sommets. Le fruit est une baie qui croît fort écartée de la fleur, il est plein de noyaux anguleux qui contiennent chacun une semence oblongue. Boerhaave, *Index Alt.*

Boerhaave distingue deux especes de *cedre*.

1. *Cedrus, folio cupressi, major, fructu flavescente*, C. B. P. 487. *Cedrus Lycia, retusa, Bellonio dicta*, J. B. 1. 300. *Oxicedrus, Lycia*, Dod. Pag. 853. *Juniperus major Dioscoridis*, Clus. Hort. 38. *Thuya genus quartum*, Lugd. 61. *Sabina baccifera*, Lob. Icon. 220. 2. H.

C'est un arbrisseau qui surpasse rarement la hauteur de l'homme, dont le tronc inégal & recourbé est couvert d'une écorce rude, & pousse un grand nombre de branches. Ses feuilles sont charnues, & attachées les unes aux autres quatre à quatre dans un ordre successif, comme celles du cyprès. Ses fleurs sont jaunes, semblables à celles du genievre commun, mais situées à l'extrémité des feuilles, comme dans le cyprès & le thuya, ou l'arbre de vie. A ses fleurs succede un fruit rond de la grosseur d'une baie de myrte, qui commence par être verd & qui devient ensuite d'une couleur de pourpre. Il s'amollit quelquefois à mesure qu'il mûrit, & il a le gout & l'odeur des baies du genievre. Il contient trois, quatre & même un plus grand nombre de graines oblongues & cannelées qui renferment une espece de moelle blanchâtre dont l'odeur revient à celle de la résine. Il fleurit au printems, & porte ses fruits ainsi que le genievre; long-tems avant qu'ils soient mûrs. Une graine donne naissance à cet arbrisseau, & lorsqu'il est jeune, ses feuilles sont tout-à-fait dissemblables de ce qu'elles sont lorsqu'il est fort; on les prendroit alors pour des feuilles de genievre, si elles n'étoient un peu plus courtes & un peu plus molles: mais lorsqu'il a trois ou quatre ans, ses feuilles commencent à s'arrondir & à approcher de celles du cyprès: mais en tout tems ses branches inférieures sont couvertes de feuilles longues & pointues, au lieu qu'elles sont obtuses & rondes sur les branches supérieures. Ceux qui n'ont pas fait attention à cette métamorphose des feuilles, se tromperont facilement & prendront cet arbrisseau quand il est jeune, pour une plante d'une espece tout-à-fait différente de celle à laquelle ils le rapportent quand il est âgé, & qu'il a pris tout son accroissement; il croît sur les côtes de la mer de Toscane, dans les contrées maritimes du Languedoc, & en grande abondance aux environs de Marseilles & d'Avignon; on le trouve aussi en Grece, & il aime les lieux froids & marécageux.

On dit qu'il est échauffant & diurétique comme le genievre commun, & l'on croit vulgairement que la vapeur qui s'en exhale, lorsqu'il est enflammé, fait fuir les serpens. Ses baies, selon Dioscoride, sont modérément échauffantes, astringentes & bienfaisantes à l'estomac. Prises dans quelque liqueur appropriée, elles sont très-efficaces contre les maladies de la poitrine, les toux, les enflures, les tranchées & les morsures des serpens; elles provoquent les urines; c'est pourquoi on les ordonne aux malades affligés de rupture, de convulsions & de maladies hystériques. Comme les feuilles ont un certain degré d'acrimonie, on peut en boire le suc ou l'infusion dans du vin, contre la morsure des viperes. Il faut aussi appliquer sur la blessure cette même préparation. En France les habitans de la Provence broyent ses feuilles & les mettent sur les charbons pour les empêcher d'augmenter. Ils se servent aussi des sommités de cet arbre en guise de corde, & ils les emploient aussi à la construction de leurs chariots & de leurs caissons. Si nous en croyons Garidelle, on lit dans Pline, *Lib. XIV. cap.* 16. qu'on fait un vin de *cedre* en mettant bouillir les baies ou le bois nouveau, dans du vin doux. Dale nous assure avoir vu quelqu'un qui lui a dit expressément que cet arbre rendoit dans la Caroline une gomme si semblable au vrai oliban, que quand il s'en mêloit par hasard quelques morceaux avec l'oliban qu'on apporte de l'Europe, il n'étoit plus possible ni de les distinguer, ni de les séparer, d'où cet Auteur conclud que cet arbre est réellement celui qui produit l'oliban.

2. *Cedrus folio cupressi media majoribus baccis*, C. B. P. 487. *Cedrus Phœnicea, altera Plinii & Theophrasti*, Lob. Ic. 221. *Thuya massiliensium*, Lugd. 59. *Juniperus ex Goa*, H. L. *Cedrus ex Goa, vulgò, Sabina Goensis*, Raii H. 1916. *Juniperus, Caroliniana, thuya ramulis fusis & compressis, odoratior*, Pluk. Phyt. T. 40. F. 9. H.

Boerhaave fait du grand *cedre* du Liban une espece de *larix*.

Voici comment on le distinguera dans les Auteurs de Botanique.

Cedrus, Offic. Chab. 71. *Cedrus Libani*, Ger. 1161. *Le grand cedre du Liban.* Emac. 1352. *Cedrus conifera foliis laricis*, C. B: P. 490. Raii Hist. 2. 1404. *Cedrus conifera*, Jonf. Dend. 315. *Cedrus magna, sive Libani conifera*, J. B. 277. *Cedrus magna conifera Libani*, Park. Theat. 1532. *Larix Orientalis fructu rotundo obtuso*, Tourn. Inst. 586. Elem. Bot. 458. Boerh. Ind. A. 2. 180. *Cedre du Liban.* DALE.

Ce qui est dit dans les Saintes Ecritures des *cedres* élevés du Liban, n'est nullement applicable à cet arbre; car nous voyons que ceux qui croissent maintenant en Angleterre, & nous savons par le témoignage de plusieurs Voyageurs qui ont parcouru le Mont Liban, que cet arbre a beaucoup plus de disposition à étendre ses branches au loin qu'à s'élever. Ce qui revient beaucoup mieux à la comparaison que le Psalmiste en fait avec l'état d'un Peuple florissant, dont les branches, dit-il, s'étendront comme celles du *cedre*.

Rauwolf dit dans ses Voyages qu'il n'y avoit de son tems, c'est-à-dire en 1574. sur le Mont Liban que vingt-six arbres de reste, dont vingt-quatre étoient rangés circulairement; les deux autres étoient écartés à quelque distance; le tems en avoit presque consumé les branches: quelque fût le soin avec lequel il considérât l'état des lieux, il ne vit point de jeunes arbres qui se disposassent à leur succéder. Ils étoient placés au pié d'une monticule située sur le sommet des montagnes & couverte de neige. Comme ces arbres ont les branches fort étendues, ordinairement leur poids les fait pancher d'un côté: mais ces branches se disposent dans un ordre si régulier & si beau, qu'on diroit qu'elles le tiennent de l'art & des soins de quelque habile Jardinier: il est aisé de les distinguer, & même de fort loin des sapins. Ils ont les feuilles, continue Rauwolf, comme le larix; elles croissent les unes contre les autres, en petites grappes, & elles sont situées à l'extrémité de petites branches brunâtres.

Maundrel dit dans ses Voyages qu'il ne restoit que seize grands arbres sur le Mont Liban, dont quelques-uns étoient d'une grosseur prodigieuse. Mais il assure qu'il y en avoit un grand nombre de petits. Il mesura un des plus grands, & il trouva qu'il avoit douze aunes & six pouces de circonférence, & qu'il étoit sain. Quant à ses branches, elles s'étendoient à la distance de trente-sept aunes; il se divisoit à la hauteur de terre de cinq ou six aunes, en cinq grosses branches dont chacune étoit égale à un grand arbre. Ce que nous lisons dans Maundrel m'a été confirmé par une personne de connoissance digne de foi, & qui voyageoit dans ces contrées en 1720. La seule différence qu'il y avoit entre les dimensions des branches du plus grand arbre qu'elle m'assura avoir prises exactement, c'est que leur étendue étoit de vingt-deux aunes de diametre. Mais par la façon dont Maundrel s'est exprimé, on ne sait si l'étendue des branches étoit de trente-sept aunes en circonférence ou en diametre. Au reste, de quelque façon que Maundrel l'entende, ses mesures ne reviennent point à celles de mon ami.

M. le Brun dit qu'il ne restoit sur le Mont Liban que trente-cinq ou trente-six arbres, lorsqu'il y voyagea; il ajoute que quelques-uns d'entre eux ont leurs cones panchés, ce qui est suffisamment réfuté tant par le témoignage des Voyageurs que nous venons de citer, que par notre propre expérience. Tous les cones du *cedre* croissent à la partie supérieure des branches; ils y sont tenus droits & fortement attachés par un style épais & ligneux qui les traverse, ensorte qu'il est fort difficile de les en détacher: ce style central demeure à la branche après qu'on en a séparé le cone, & ce cone ne tombe jamais entier, ainsi que font les pommes de pin.

On dit que le bois de cet arbre fameux garantit de la putréfaction tout corps animal, & que tout le secret que quelques personnes se vantent de posséder pour embaumer, consiste dans l'usage de la poudre de bois de *cedre*. Ce bois passe pour rendre une huile fameuse pour la conservation des Livres & des Ecrits. Le Chancelier Bacon dit qu'il se conserve sain pendant plus de mille ans. On rapporte de plus qu'il y avoit à Utique dans le Temple d'Apollon, une poutre qui avoit plus de deux mille ans. On dit encore que la statue de Diane qu'on adoroit dans le fameux Temple d'Ephese, étoit de ce bois, ainsi que la plus grande partie de la charpente de cet édifice. *Dictionn. de Miller.*

CEDUE, *l'air.* RULAND.

CEDURINI, terme dont Paracelse s'est servi dans son Traité de *Vita longa*, que personne n'a interprété jusqu'à présent & que je ne me flate pas d'entendre.

C E I

CEIRIÆ, κειρίαι, *vers plats.*

C E L

CELASTRUS, *l'alaterne.* Voyez *Alaternus.*

CELATUS AER; c'est l'air qui est en stagnation dans les puits & dans les lieux fermés, où il n'est ni agité par les vents, ni échauffé par le soleil.

CELE, κήλη, *hernie* ou *rupture* en général.

CELERY. Nous avons remarqué à l'Article *Apium* que quelques Auteurs pensoient que la plante que nous appellons *celeri*, n'étoit autre chose que l'*apium palustre*, amelioré par la culture. Mais c'est avec raison que d'autres assurent au contraire que ces deux plantes sont tout-à-fait différentes, puisqu'il y a plusieurs especes de *celeri* qui different non-seulement de l'*apium palustre*, mais encore les unes des autres. Ray prétend que le *celeri* que l'on cultive dans les jardins d'Angleterre & dont la semence vient de France & d'Italie, dégénere au bout de quelques années en *apium palustre*, à cause de la froideur & de l'inclémence de l'air; ensorte que ceux qui veulent avoir le vrai *celeri*, sont obligés lorsque cette altération se fait, de se pourvoir dans ces contrées de graine nouvelle. Cette plante a les mêmes vertus que l'*apium* des boutiques. Voy. cet *Apium.* L'eau-de-vie distilée avec la semence du *celeri* a une qualité aphrodisiaque. On fait de sa racine qui est blanche à l'extérieur comme le panais, & de la partie intérieure de sa tige, bien lavée & coupée par morceaux, des salades qu'on regarde comme un fort bon mets dans l'hiver & sur la fin de l'automne. Il y en a qui ne préparent ces salades qu'avec de l'huile & du poivre, d'autres y ajoutent du sel, du vinaigre & de la moutarde. La chair & le poisson bouillis avec sa racine en sont plus délicieux. Il y en a qui font usage de la graine de *celeri* en dragées.

CELIFOLI, ou COELIFOLIUM. Voyez *Cœlifolium.*

CELIS κηλίς. Tache ou marque à la peau.

CELLA. *Cellule*, c'est le nom que les Anatomistes donnent à une quantité prodigieuse de petites cavités dont les différentes parties du corps sont parsemées.

Quant aux Botanistes, ils entendent par *cellules*, des divisions ou lieux séparés dans les cosses ou gousses des plantes, où leurs graines ou leurs semences sont contenues.

CELLULA, *petite cellule.*

CELLULOSA MEMBRANA, *membrane cellulaire*, qu'on appelle aussi *membrane adipeuse.*

Cette *membrane* est d'un tissu vasculaire, & forme une multitude innombrable de cellules qui communiquent les unes avec les autres. La force la plus petite suffit pour y produire une distension prodigieuse, elles sont si parfaitement détruites dans la phthisie qu'on n'en remarque pas la moindre trace. Lorsqu'elles sont distendues par l'air dans l'emphyseme, ou remplies d'eau dans l'anarsaque, elles se gonflent & forment un volume considérable. La *membrane cellulaire* enveloppe toutes les parties mobiles du corps; & c'est par son interposition entre la partie interne de la peau & la sur-

face extérieure des muscles que la peau est capable de se mouvoir, tandis que les muscles sont en repos. L'on remarque qu'elle est naturellement plus épaisse & plus chargée de graisse aux environs des muscles, dont les mouvemens sont plus grands & plus fréquens qu'ailleurs, comme à la poitrine, à l'abdomen, au dos, aux reins, aux fesses, aux cuisses, aux jambes, aux épaules, aux bras, aux tempes & au cou. Au contraire, dans les endroits où les muscles sont fort petits, & où leur action est peu considérable, elle porte si peu de graisse que la plupart des plus grands Anatomistes ont nié qu'elle y existât; ainsi ils ont prétendu que la *membrane cellulaire* ne s'étendoit point à la tête, aux paupieres, au visage, & au scrotum : mais ils étoient dans l'erreur. La *membrane cellulaire* tapisse ces parties : mais elle y est d'autant plus foible, que les muscles releveurs de la paupiere supérieure, & corrugateurs du front, sont moins considérables que les fessiers. Cette *membrane* ne sépare pas seulement les muscles de la peau; on la trouve même entre les muscles; elle les sépare les uns des autres; elle les enveloppe, & paroît être faite pour en faciliter le mouvement. Elle forme des gaînes dans lesquelles leurs tendons peuvent se mouvoir sans obstacle, tant en avant qu'en arriere. Elle accompagne le commencement & les tendons des muscles, depuis l'endroit où les derniers prennent leur origine dans les os, jusqu'à celui où ils s'y inserent. Elle s'étend sur la surface extérieure du périoste, sur les os & sur les ligamens des articulations; elle les enveloppe & s'insinue dans les visceres, sous les membranes, la pleure & le péritoine. Mais ce n'est pas assez de servir d'enveloppe ou de couverture à chaque muscle, ainsi que nous venons de dire, il n'y a point de fibre musculaire, si petite qu'elle soit, que son prolongement ne renferme, ne sépare, & ne distingue de toute autre fibre. C'est en conséquence de l'expansion incroyable de cette *membrane* & de la communication que ses cellules ont les unes avec les autres qu'il se fait un commerce & une circulation entre les parties du corps les plus éloignées les unes des autres, par exemple, entre la peau & la moelle des os. Ce commerce sera évident pour quiconque saura que la *membrane cellulaire* de la peau communique avec l'extérieur du perioste, & qu'une partie de la matiere qui forme la moelle, est reportée loin de l'os par les vaisseaux du perioste. Boerhaave nous assure que cette structure & ces usages lui sont démontrés par un grand nombre d'expériences incontestables, & que la connoissance en est absolument nécessaire, pour entendre & traiter d'une maniere raisonnée l'inflammation, la suppuration, la gangrene, le skirrhe, le cancer, l'atherome, le stéatome, le meliceris, le sphacele & l'hydropisie.

Le même Auteur pense que cette *membrane* est la partie principalement affectée dans les maladies vénériennes.

Chefelden dit que les cellules de cette *membrane* communiquent si parfaitement les unes avec les autres, dans toute l'étendue du corps, qu'on peut faire passer de l'air de l'une à toute autre. J'ai vu, ajoute-t'il, deux cas, dans lesquels la trachée-artere ayant été coupée, & la blessure extérieure exactement recousue par des Chirurgiens ignorans, l'air qui s'en échappoit passa dans les cellules de la *membrane adipeuse*, & gonfla la partie supérieure du corps comme un ballon. Le même accident arriva en conséquence d'une côte rompue, dont je conjecturai que l'extrémité avoit piqué les poumons. Toutes ces personnes moururent. Dans l'anasarque l'eau remplit ces cellules, & son poids la précipite dans les parties adjacentes, ainsi que nous avons vu l'air se précipiter dans les parties supérieures, dans les cas que nous venons de citer. Lorsque les cellules sont extremement pleines, il arrive fréquemment que l'eau en sorte & qu'elle tombe dans l'abdomen; alors une nuit suffit aux membres pour s'affaisser & se vuider, quelques pleins qu'ils fussent. Cette *membrane* est le siége ordinaire des abscès & des ulceres : dans l'un & dans l'autre cas la nature corrode sans interruption, & parvient à percer la peau; d'où nous devons conclurre qu'il n'y a rien de mieux à faire à un abscès que de l'ouvrir, & que le vrai tems de faire cette opération & de délivrer la nature d'un poids qu'elle est ennuyée de porter, c'est celui où il est sur le point de percer de lui-même. Il y a quelquefois un grand ulcere ou charbon logé dans cette *membrane*; le mal est caché, & la fondriere couverte, jusqu'à ce qu'il se fasse un grand nombre de petits trous à la peau qui se mortifie & tombe à la longue : plus l'ulcere est demeuré ouvert, plus il rend, & plus le malade est soulagé. Sur la fin la matiere a une teinture de sang & une odeur de bile, la même exactement que celle qui vient des ulceres au foie. Voilà ce qui se fait dans le charbon : mais dans ce cas les urines sont douces, ainsi que dans le diabetes. Cheselden.

CELSA. Paracelse entend par ce mot, de l'air, ou une certaine vapeur confinée dans les tégumens, & qui cherche à s'en échaper. Je crois que c'est ce que le vulgaire entend par battement de cœur.

CELSUS, *Celse*, Auteur celébre qui a écrit sur la Medecine, & qui n'est pas moins estimé pour la bonté de sa doctrine que pour l'élégance de son style. Voyez *la Préface*.

CELTIS, *l'Asilier*.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est en rose, polypétale, & fournie de plusieurs étamines courtes; son ovaire est fourchu; il dégénere en une baie ronde pleine de graines à peu près sphériques. Boerh. *Index alter Plant. Vol. II.*

Boerhaave en distingue trois especes.

1. *Celtis* offic. *Celtis*, *Lotus arbor*, Mont. Ind. 39. *Celtis fructu nigricante*, Tourn. inst. 612. Elem. Bot. 485. Boerh. ind. 2. 231. *Lotus arbor*. Germ. 1308. Emac. 1493. Park. theat. 1522. Raii Hist. 2. 1483. *Lotus fructu cerasi*. C. B. P. 447. *Lotus arbor fructu cerasi* J. B. 1. 229. Chab. 16. *Lotus domestica*. Jonf. Dend. 90. *l'Asilier*.

Cet arbre croît en France & en Italie. On fait usage de son fruit en medecine, il est astringent & resserre le ventre; mais il perd ses qualités en mûrissant. Sa décoction est bonne dans la dyssenterie, & on peut l'ordonner aux femmes en qui l'écoulement menstruel est trop abondant.

2. *Celtis; fructu nigricante; folio variegato.* H.
3. *Celtis Africana procera, fructu flavo.* H. Boerh. *Index alter Plant. Vol. II.*

CEM

CEMBRO, *sive Pinus cui ossicula fragili putamine* J. B. *Pinus sylvestris montana tertia*. C. B. *Pinus sylvestris altera fructifera, tada arbor forte*. Park. *Pinus sylvestris secunda*. Ger.

C'est une espece de *Pin*. Ray nous apprend qu'il croît dans le pays des Grisons, & que les Habitans en mangent le fruit. Je ne lui connois aucune vertu particuliere.

CEMENTATIO, ou *Cæmentatio*. Voyez *Calx* & *Cæmentum*.

CEMENTERIUM, un aludel. Ruland.

CEMENTUM. Voyez *Cæmentum*.

CEN

CENCHRAMIS. κεγχραμίς, *graine de figue*. Hippocrate dit, dans son Traité des *Maladies des femmes*, que pour faire un pessaire avec des figues, il faut les tenir en ébullition, jusqu'à ce que la semence κεγχραμὶς en sorte.

CENCHRIAS, κεγχρίας. Serpent qu'on appelle encore *Ammodytes*, dont Aëtius parle de la maniere suivante.

Cet animal est au plus d'une coudée de long; car dans toutes les descriptions & représentations que j'en ai vues on ne lui en donne pas davantage. Il est de la couleur du sable, & tacheté de marques noires. Sa queue est fort dure; elle est fourchue à l'extrémité: il y en a qui prétendent que c'est de la dureté de sa queue que lui vient le nom de *Cenchrias*; ce en quoi elle ressemble au *cenchros*, κέγχρος, millet. Il a les machoires plus larges que la vipere, & quoiqu'il lui ressemble beaucoup à tous autres égards; cependant il est aisé de les distinguer, car la vipere est jaunâtre.

La morsure de ce serpent est communément suivie d'une mort assez prompte: si le malade y survit quelque tems, le sang coulera de la blessure, & la partie s'enflera, peu de tems après il viendra du pus, de la sanie; il y aura pesanteur de tête & défaillance: & lorsque ces symptomes sont les plus favorables, le malade ne vit pas plus de trois jours. On en a pourtant vu qui ont été jusqu'à sept. La morsure de la femelle tue beaucoup plus promptement que celle du mâle.

Quant à la cure, on commence par les remedes ordinaires, c'est-à-dire, par ventouser la partie blessée, la scarifier tout autour, la lier fortement au-dessus de la morsure, & faire des incisions à la morsure même. Les principaux remedes sont, la mente infusée dans l'hydromel & prise en boisson, le castoreum, la casse & le suc d'armoise pris dans de l'eau: on donnera aussi de la thériaque, & on en appliquera en même-tems sur la blessure. On aura recours aux emplâtres attractives, & ensuite aux cataplasmes dont on se sert pour les ulceres malins. Aetius, *Tetrab. IV. serm.* 1. *cap.* 25.

La morsure du *cenchrias* produit les mêmes effets que celle de la vipere; il survient une tumeur comme si le malade étoit hydropique, les chairs se corrompent, tombent; à cela succede la léthargie & un sommeil profond. Erasistrate dit, qu'en disséquant ceux qui sont morts de la piqure du *cenchrias*, il a trouvé le foie, la vessie & le colon gangrenés, d'où il conclut que ce sont là les parties que le venin affecte.

Les applications extérieures qu'il convient d'employer contre la morsure de ce serpent, se font avec les graines de laitue, de lin, la sarriette broyée, la rue sauvage & la marjolaine mêlées ensemble. On fera prendre sur le champ au malade deux dragmes de racine de centaurée ou d'aristoloche dans le quart d'une pinte de vin. On pourra encore se servir en pareil cas du cresson & de la gentiane. Paul Eginete, *Lib. V. cap.* 16.

CENCHRITES, ou ACONTIAS; c'est un serpent de deux coudées de long, d'une figure conique, d'une couleur verte, surtout autour du ventre, ce en quoi il ressemble au millet, d'où quelques-uns l'ont appellé *cenchrias*; voyez *le mot précédent*. On dit qu'il n'est jamais plus vigoureux que quand le millet est en fleur. Lorsqu'il veut mordre, il s'étend & s'élance comme un dard sur l'objet auquel il fait une blessure.

La morsure de ce serpent est suivie des mêmes symptomes que celle de la vipere, s'ils ne sont plus funestes; la chair se corrompt, tombe, & le malade meurt. Pour prévenir ces accidens, il faut employer les mêmes remedes que ceux que nous avons indiqués contre la morsure de la vipere. Aetius, *Tetrab. IV. serm.* 1. *cap.* 7.

On attribue à la chair de ce serpent & du précédent, les mêmes vertus médicinales qu'à celle de la vipere.

CENCHROS, κέγχρος, *Millet*. Voyez *Milium*.

Hippocrate appelle quelquefois la graine de *millet* κεγχρίδες.

C'est de-là que vient κεγχρώδεες ἱδρῶτες, *sueur miliaire*, ou sueur qui sort en gouttes grosses comme des grains de *millet*: c'est de-là que vient aussi l'expression τραχύσματα κεγχρώδεα, *pustules miliaires*, ou *éruptions miliaires*. Hippocrate parle de cette éruption au commencement du second Livre de ses *Epidémiques*, comme d'un symptome concomitant d'une certaine fievre épidémique. Dans cette fievre, ces éruptions ne causoient pas grande demangeaison; elles ne paroissoient qu'aux femmes; & tous ceux qui en étoient attaqués recouvroient la santé.

M. David Hamilton a écrit un Traité sur la fievre miliaire seule. Voyez à l'article *Miliaris febris*, ce que nous disons cette maladie.

CENEANGIA, κενεαγγεῖν, de κενὸς, *vuide*, & de ἀγγεῖον, *vaisseau; inanition des vaisseaux*. On se sert de ce mot pour désigner l'abstinence que l'on ordonne aux malades pour vuider les vaisseaux.

CENEBRIA, κενέβρια; épithete que l'on donne à la chair des animaux morts naturellement, ou à la charogne.

CENEONES, κενεῶνες, de κενὸς, *vuide*; les flancs, ou l'espace contenu de chaque côté entre les fausses côtes & l'os des iles.

CENIFICATUM, ou CINIFICATUM, *calciné*. Ruland.

CENIGDAM. Voyez *Ceniplam*.

CENIOTEMIUM; remede purgatif, efficace dans les maladies vénériennes, dont Paracelse fait mention, sans nous apprendre ce que c'est: on croit que c'est quelque préparation mercurielle.

CENIPLAM, CENIGDAM, CENIGOTAM, ou CENIPOLAM. Ruland dit que c'est le nom d'un instrument de Chirurgie avec lequel on ouvre le crane dans l'épilepsie.

CENOSIS, κένωσις, de κενὸς, *vuide*; *évacuation*.

Il faut bien distinguer en lisant Hippocrate κένωσις, de κάθαρσις. Le premier de ces mots signifie une *évacuation* générale de toutes sortes d'humeurs ensemble produite par quelque moyen que ce soit; au lieu qu'il entend par le dernier, l'*évacuation* de quelque humeur particuliere d'une mauvaise qualité qui la rendoit nuisible au corps.

CENTAURIUM MAJUS, *la grande Centaurée*.

Voici ses caracteres.

Sa racine dure toujours: ses feuilles ne sont pas pointues, mais découpées par les bords: le calyce de la fleur est en écailles, & n'a point de pointes: la fleur en est large & belle. Boerhaave, *Index alter*.

Boherhaave en compte neuf especes.

1. *Centaurium majus Orientale erectum, glasti folio flore luteo*, T. Cor. 32. Commel. Rar. 39. Ic. & Descrip.
2. *Rhaponticum falsum*, Offic. *Rhaponticum folio Helenii incano*, C. B. 117. *Rhaponticum enulæ, folio latiore*, Park. 156. *Rha capitatum lobelli*, Ger. 316. Emac. 343. *Centaurium majus, rha capitatum, folio enulæ subtùs incano & hirsuto*, J.B. 3. 41. Raii Hist. 1. 331. Chab. 345. Hist. Oxon. 332. *Centaurium majus folio Helenii incano*, Elem. Bot. 355. Tourn. Inst. 443. Boer. Ind. A. 143. *Rhapontic.*

Quelques Botanistes le cultivent dans leur jardin: sa racine est épaisse, oblongue & compacte, brune à l'extérieur, & d'une couleur jaunâtre au-dedans: lorsqu'on la coupe transversalement, elle a quelque chose d'amer, d'acre & d'astringent au gout. Quant à son odeur elle est assez agréable.

3. *Centaurium majus folio Helenii angustiori*, T. 449.
4. *Centaurium majus, alpinum luteum*, C.B.P. 117. Prod. 56. M. H. 3. 132.
5. *Centaurium folio cinaræ*, Cor. 72.
6. *Centaurium majus*, Offic. Chab. 344. *Centaurium magnum*, Ger. 436. Emac. 546. Raii Hist. 1. 329. *Centaurium majus vulgare*, Park. 469. *Centaurium majus, folio in lacinias plures diviso*, C. B. P. 117. Tourn. Inst. 449.

Boerh. Ind. A. 144. *Centaurium majus, juglandis folio*, J. B. 38. Hist. Oxon. 3. 131: *Grande Centaurée*. DALE.

La grande *centaurée* a la racine large, d'une couleur rougeâtre à l'extérieur, & s'enfonçant profondément en terre : il en sort plusieurs feuilles longues, larges, vertes en-dessus, blanchâtres & velues en-dessous, divisées en différens segmens par des découpures profondes, dentelées par les bords; elles sont quelquefois entieres, dentelées sans être divisées. La tige s'éleve à cinq ou six piés de haut; elle est épaisse & se divise en différentes branches, sur lesquelles croissent des feuilles plus petites & plus divisées: elles sont garnies à leur extrémité de sommités larges, rondes & écaillées, d'où sortent en bouquet des fleurs tubuleuses de couleur de pourpre : elles dégénerent ensuite en un duvet qui couvre des semences luisantes & longuettes.

Elle croît dans quelques-unes des contrées montagneuses de l'Italie, & elle fleurit en Juillet.

Sa racine, qui est la seule partie dont on se serve, desseche, & est bonne dans toutes les especes de flux, & elle arrête toutes les hémorrhagies qui se font soit par le nez, soit par la bouche, ou par quelqu'autre partie que ce soit : on en fait grand usage dans la cure des plaies; & Pline nous apprend qu'elle doit son nom au Centaure Chiron, qui se guérit par son usage d'une blessure qu'il avoit reçue d'une des fleches d'Hercule; cependant on en fait peu d'usage. MILLER, *Bot. Off.*

Sa racine est longue, étroite & épaisse, d'un brun rougeâtre au-dehors, d'un rouge moins foncé au-dedans, & d'un gout aigre-doux. On lui attribue la propriété de lever les obstructions du foie & de fortifier cette partie: on s'en sert aussi dans les hernies.

7. *Centaurium majus, flore exalbido*, Ind. 54.
8. *Centaurium majus alterum laciniatum purpurascente flore*, H. R. P.
9. *Centaurium majus, folio molli acuto laciniato, flore aureo magno, calyce spinoso.* BOERHAAVE, *Index alter Plantarum.*

Dale fait mention d'une autre espece de *grande centaurée*, c'est le

Rhaponticum, J. B. 2. 989. Chab. 310. *Rhaponticum siccatum*, Ger. 317. Emac. 395. *Rhaponticum genuinum*, Park. 155.

Cette espece differe peu, soit en apparences, soit en vertus du *Rhaponticum falsum*.

CENTAURIUM MINUS, *la petite Centaurée.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont conjuguées; son calyce est long, tubuleux, pentagonal, & divisé en cinq segmens qui sont extremement pointus : ses fleurs sont monopétales, découpées en cinq segmens en forme d'entonnoir, percées à la partie postérieure, garnies de cinq étamines, & presque formées en ombelle : son fruit est ordinairement ovale, cylindrique ou conique, formant un long tube: il se divise en deux parties composées de deux cellules distinctes qui sont pleines d'une grande quantité de petites graines. BOERHAAVE, *Index alter Plant.*

Boerhaave fait mention de quatre especes de *petite centaurée.*

1. *Centaurium minus*, Offic. C. B. P. 278. *Petite Centaurée purpurine*, Raii Hist. 2. 1092. Synop. 3. 286. Chab. 447. Boerh. Ind. A. 223. Tourn. Inst. 122. Elem. Bot. 102. Dill. Cat. Giss. 127. Buxb. 60. *Centaurium minus vulgare*, la *petite Centaurée commune*, Park. Theat. 272. Merc. Bot. 1. 28. Phyt. Brit. 25. *Centaurium minus flore purpureo*, J. B. 3. 353. *Centaurium minus rubrum*, Hist. Oxon. 2. 566. *Centaurium parvum*, Ger. 437. Emac. 547. Mer. Pin. 24. DALE.

La *petite centaurée* commune s'éleve rarement à plus d'un pié; elle pousse un grand nombre de tiges quarrées qui ont deux feuilles rondes, oblongues, pointues, placées sans pédicule à chaque nœud : ses fleurs sont en ombelle, les unes contre les autres au sommet des branches, faites d'une feuille qui est tout d'une piece, divisée en cinq segmens, ouverte & étendue en étoile, avec plusieurs petites étamines jaunes dans le milieu, & placées dans un calyce long & creux : elles sont d'une belle couleur rouge. La semence qui est très-petite, est renfermée dans un vaisseau séminal fort foible. Sa racine est petite, ligneuse, & périt tous les ans.

Elle croît dans les champs & dans les pâturages secs, elle fleurit au mois de Juillet.

La petite *centaurée* est très-amere au gout. Elle est apéritive & déterfive; elle leve les obstructions du foie & de la rate, provoque les regles & les urines, soulage dans la jaunisse & dans les fievres intermittentes, fortifie l'estomac & tue les vers; on s'en sert à l'extérieur en fomentation dans les enflures, & les inflammations.

L'extrait qu'on en tire est la seule préparation officinale qu'elle fournisse. MILLER, *Bot. Off.*

Ses feuilles & sa fleur sont d'une amertume insupportable, & ne laissent pas que de rougir considérablement le papier bleu. Ce qui peut faire conjecturer que le sel de cette plante, n'est pas fort différent du sel naturel de la terre qui est fort amer. Il y a même apparence que celui de la petite *centaurée* est mêlé avec une portion considérable de soufre & de terre; mais de telle sorte que le sel ammoniac y est plus dégagé que les autres principes; tel est à peu près le sel qui se trouve dans l'aloès, dans le quinquina & dans l'ipécacuanha; car ces corps sont très-amers, rougissent la solution du tournesol; savoir, l'aloès en vin rosat, & les deux autres en gris de lin; ainsi il n'est pas surprenant que la petite *centaurée* soit fébrifuge, laxative, & apéritive, qu'elle tue les vers, & qu'elle rétablisse les fonctions des premieres voies. On fait infuser une poignée des sommités de cette plante dans un verre de vin blanc: mais comme l'infusion est très-amere, il vaut mieux faire l'extrait de *centaurée* & en mêler un gros, ou le mêler avec autant de quinquina en poudre, surtout dans les fievres intermittentes, où il y a des obstructions dans les visceres; car dans cette rencontre les malades guérissent sans retour : l'infusion ou la décoction de petite *centaurée* est vulnéraire, déterfive & fort résolutive, quand on s'en sert intérieurement. TOURNEFORT, *Hist. des Plantes.*

2. *Centaurium minus, flore albo.* H. Eyst. Vern. o. 5. fig. 8. fig. 3. C. B. p. 278. J. B. 3. 353. H. R. P.
3. *Centaurium minus, caryophylloides, Africanum, semper virens.* Pard. Par. prodrom. 321.
4. *Centaurium luteum perfoliatum.* C. B. P. 278. J. B. 355. M. H. 3. 565. BOERHAAVE, *Index alter Plant.*

CENTIMORBIA ou NUMMULARIA. Voy. *Nummularia.*

CENTINERVIA. *Plantain.* Voyez *Plantago.*

CENTINODIA ou POLYGONUM. Voyez *Polygonum.*

CENTRATIO. Terme employé par Paracelse pour exprimer l'altération du principe salin, & l'action par laquelle il contracte une qualité exulcérante & corrosive. C'est pourquoi le *centrum salis* passe pour la cause ou le principe des ulceres. CASTELLI.

CENTRION, κέντριον, de κεντέω, piquer; nom d'une emplâtre contre les points de côté. GALIEN.

CENTRUM, *Centre.* C'est en langue Chymique le foyer, le siége principal ou la source d'une chose : c'est

aussi cette partie du médicament dans laquelle est sa plus grande vertu.

CENTUM CELLIS. C'est selon les notes de Rhodius sur Scribonius Largus, la Ville que nous appellons maintenant *Civita-Vecchia*, fameuse jadis par ses excellentes eaux chalybées.

CENTUNCULUS ou ALSINE. Voyez *Alsine*. Blancard dit que c'est le *gnaphalium*.

CEP

CEPA, *Oignon*. Voici ses caracteres.

Sa racine est bulbeuse, & composée de tuniques orbiculaires, ses feuilles sont tubuleuses, ainsi que sa tige qui s'éleve formant un ventre, comme travaillé autour des deux côtés; ses fleurs sont hexapétales & ramassées en une tête ou bouquet sphérique. Le pistil de la fleur dégénere en un fruit long, triangulaire & plein de graines rondes. Boerhaave, *Index alter Plant.*

Boerhaave fait mention de dix sortes d'*oignons*.

1. Cepa, Offic. *Cepa vulgaris*, C. B. p. 71. Elem. Bot. 304. Raii Hist. 2. 1116. Hist. Oxon. 2. 383. *Cepa alba & rubra*, Ger. 134. Emac. 169. Park. Parad. 512. *Cepa vulgaris, floribus & tunicis candidis & purpurascentibus*. Tourn. Inst. 382. Boerh. Ind. *a*. 2. 144. Rupp. Flor. Jen. 123. Buxb. 62. *Cepa rubra & alba, rotunda & longa*. J. B. 547. *Cepa vel cæpe*. Chab. 200. *Oignon*. Dale.

Cette racine est bien connue; elle est ronde, large & applatie, couverte d'une peau mince & rougeâtre, & composée de plusieurs tuniques appliquées les unes sur les autres, avec une touffe de petites fibres à sa partie inférieure. Sa tige s'éleve à peu près à deux piés de haut, accompagnée de quelques feuilles vertes, creuses & tubuleuses, portant à son sommet une espece d'ombelle ronde, composée d'une infinité de petites fleurs à six feuilles qui sont suivies de petites semences noires à trois quarres. Toute la plante est d'une odeur forte & insupportable à quelques personnes; elle fait pleurer ceux qui la coupent, ou la pelent, on la cultive dans les jardins, & on ne se sert que de sa racine.

Cette plante est d'un grand usage dans les cuisines; non-seulement elle entre dans les sauces & dans les potages, on la mange même seule. Les *oignons* sont tant soit peu venteux, mais du reste assez bien-faisans pour ceux qui abondent en humeurs froides & humides : ils sont salutaires dans les toux & les maladies de la poitrine. Battus & réduits en cataplasmes avec un peu de sel, c'est un bon remede pour éteindre le feu des brûlures, & des échauboulures, lorsque la peau n'est point enlevée. Miller, *Bot. Off.*

Nous savons par expérience que les *oignons* ont de grandes propriétés médicinales, surtout en application extérieure. Cuits & unis aux figues, rien n'amollit plus puissamment les tumeurs dures, & ne fait mûrir plus promptement les bubons vénériens. Appliqués sur la région des os pubis, ils soulageront promptement les enfans affligés d'une suppression totale d'urine. Il y a aussi dans toutes les especes d'ails & d'*oignons* un certain sel subtil & caustique d'une nature très-pénétrante, & très-attractive en vertu de laquelle ces substances appliquées immédiatement aux parties nerveuses excitent des douleurs violentes, & quelquefois l'inflammation. Gaspard Hoffman dit dans le cinquieme Livre de ses Instituts de Medecine, que le suc d'*oignon* versé sur les plaies les empêche de se consolider, & que comme il teint les couteaux & les instrumens qui en approchent, il faut le regarder comme une espece de poison, à moins qu'on ne veuille s'exposer à de fâcheuses conséquences dans l'usage qu'on en fera : cependant on en prend tous les jours intérieurement, sans en ressentir de mauvais effets. Hoffman, *de Præstantiâ Remediorum Domesticorum*.

2. *Cepa vulgaris, floribus & tunicis candidis*, C. B. P. 71. M. H. 2. 383. *Oignon blanc d'Espagne*.
3. *Cepa oblonga*, C. B. p. 71. Dod. p. 687. M. H. 2. 383. *Oignon de Strasbourg*.
4. *Cepa, radicis tunicâ Buxeâ*. K.
5. *Cepa Ascalonica*. Offic. *Cepa Ascalonica*, Matth. 1. 556. Hist. Oxon. 2. 383. Tourn. Inst. 382. Elem. Bot. 304. Boerh. Ind. A. 2. 144. Rupp. Fl. Jen. 123. *Cepa, Ascalonica sive fissilis*. J. B. 2. 551. Chab. 200. *Cepa sterilis*, C. B. Pin. 72. *Cepa Ascalonica, sive Ascalonitides*, Park. Parad. 513. *Ascalonitides*, Germ. Emac. 170. *Echalottes*.

On fait un grand usage de sa racine dans les cuisines, elle passe pour échauffante, dessiccative, incisive, apéritive & irritante; elle excite l'appétit, & tue les vers dans les intestins.

6. *Schoenoprassum*, Offic. Germ. 139. Emac. 176. Park. Theat. 870. *Porrum sectivum juncifolium*, C. B. P. 72. *Porrum, juncifolium*, Offic. Commel. Plant. usual. 65. *Porrum sectivum & schoenoprassum quorumdam*. J. B. 2. 553. Raii Hist. 2. 1117. Chab. 200. *Cepa sectilis*, Rupp. Flor. Jen. 123. *Cepa sectilis, juncifolia perennis*, Hist. Oxon. 2. 383. Tourn. Inst. 382. Elem. Bot. 304. Boerh. Ind. A. 2. 144. *Civette, ou petite ciboule*.

Elle a les mêmes propriétés que l'*oignon*.

7. *Cepa fissilis Matthioli*, Lugd. Bat. 1539. C. B. P. 72. *ciboule*.
8. *Cepa sylvestris tenuifolia, prolifera & florifera*. Voyez *Allium sylvestre*.
9. *Cepa, Lusitanica foliis capillaceis, minima; flore purpurascente*, T. 385.
10. *Cepa, Alpina, palustris, tenuifolia*, T. 585. Boerhaave, *Index alter Plant.*

CEPÆA, *Petit orpin*. Voyez *Sedum*.

CEPASTRUM. Dale comprend sous ce titre l'*allium sylvestre*, l'ail sauvage. Voyez *Allium*. Le *cepa Ascalonica*, l'échalotte, & le *schœnoprassum*, la ciboule. Voy. *Cepa*. Ces plantes, dit-il, se rapportent au *cepa*, en ce qu'elles ont une odeur forte, & la feuille tubuleuse; mais elles en different en ce que leur racines sont prolifiques, & en ce que leurs tiges ne forment point un ventre comme celle du *cepa*.

CEPHALÆA, κεφαλαία, sorte de mal de tête. Voyez *Cephalalgia*.

CEPHALALGIA, κεφαλαλγία, de κεφαλὴ, *tête*, & de ἄλγος, douleur, mal; *mal de tête. Cephalalgie*.

Le Cephalæa, κεφαλαία, & la *cephalalgie* sont des affections de la tête qui ne different que par le degré. Le *cephalæa* n'est autre chose qu'une *cephalalgie* opiniâtre & invétérée, selon Arétée, qui dit, *Lib. I. cap. 2. de Causis & Signis Chronicorum morborum*, « qu'une douleur « de tête subite, produite par quelque cause passage« re, πρόσκαιρῳ, s'appelle *cephalalgie*, quand bien « même elle dureroit plusieurs jours; mais qu'on l'ap« pelle *cephalæa*, si elle s'invétere, si ses retours sont « opiniâtres & fréquens, & si elle devient de jours en « jours plus violente & plus difficile à guérir. »

On lit aussi dans l'Auteur des Définitions de Medecine, « que le *cephalæa* est une affection de la tête, dans la« quelle une douleur insupportable se fait sentir en « certains tems, à des retours périodiques, & est ac« compagnée de tintemens d'oreille, d'inflammation « aux yeux, de distension des veines du front, & de « rougeur du visage. »

Comme les dissections de personnes mortes de différens maux de tête, sont rapportées dans les Auteurs en trop grand nombre pour pouvoir être toutes insérées ici, nous choisirons & nous abrégerons les observations les plus curieuses & les plus importantes que le célebre Bonnet a recueilli sur la *céphalalgie*; nous aurons soin en même tems de n'omettre aucune circonstance importante, & de n'oublier aucun phénomene pour peu qu'il soit propre à former le jugement du Medecin & du Chirurgien, ou à les diriger dans la pratique.

OBSERVATION PREMIERE.

Un Marchand âgé de quarante ans, d'un tempérament mélancolique & embarqué dans de grandes affaires, fut attaqué dans le tems de la canicule, d'un mal de tête si violent, qu'il le réduisit en fort peu de tems à garder le lit.

On m'appella; je le fis saigner au bras, & ensuite appliquer les sangsues aux vaisseaux des narines, du front, des tempes, & à ceux qui sont derriere les oreilles; je lui fis aussi ventouser & scarifier le dos; malgré ces précautions il mourut le quatrieme jour, sans qu'il parût aucun symptome nouveau. Si j'avois eu un Chirurgien qui eût été en état de faire l'artériotomie, j'aurois ordonné cette opération.

Je trouvai à l'ouverture du crane les vaisseaux des meninges & le cerveau tant soit peu livides, mais si gonflés de sang, que le crane paroissoit à peine capable de le contenir. Il y avoit un petit abscès à peu près de la grosseur d'une noix, plein de sérosités, mou & cédant facilement au toucher: cet abscès étoit situé à la partie antérieure du cerveau, proche de l'os frontal.

OBSERVATION II.

Une femme de qualité qui avoit été sujette pendant plusieurs années à des maladies spasmodiques, commença enfin à se plaindre d'un sentiment de pésanteur & d'un mal violent à la tête. Peu de tems après s'étant reveillée brusquement d'un profond sommeil, sur le commencement de la nuit, elle eut un accès convulsif qui dégénéra promptement en une apoplexie mortelle.

Je trouvai à l'ouverture du crane les vaisseaux des meninges & du cerveau, distendus & gonflés de sang, au lieu qu'à peine en parut-il dans la dissection que je fis des autres parties de son corps. Après avoir écarté la dure-mere, j'apperçus à travers la pie-mere qui est foible & transparente, une eau limpide qui flottoit, pour ainsi dire, sur toute la substance du cerveau, & qui en remplissoit les plis & les sinus. Le plexus choroïde avoit été si long-tems couvert de cette eau qu'il en avoit perdu sa couleur, qu'il étoit corrompu, & qu'on eût dit qu'il étoit cuit. WILLIS, *Pathologia Cerebri*, *cap.* 10.

OBSERVATION III.

Un homme mourut après avoir été tourmenté pendant deux ans d'un mal de tête violent.

Je trouvai à l'ouverture du crane la dure-mere criblée de trous en différens endroits, surtout à la fontanelle, sous la suture sagittale dans l'endroit où elle se joint à la coronale; il couloit de ces trous un sang noir & presque coagulé dont les vaisseaux distribués sur la surface extérieure de la dure-mere, ainsi que ceux qui traversent la pie-mere, étoient distendus. La substance du cervelet étoit devenue tout-à-fait flasque, & beaucoup plus molle que celle du cerveau. P. PAW, *Observat. Anatom.* 8.

OBSERVATION IV.

Une femme appella des Medecins pour la traiter d'un écoulement de fleurs blanches. Il y avoit quelques jours qu'elle étoit entre leurs mains, lorsqu'elle fut attaquée d'une douleur de côté violente, accompagnée de fievre. Ces Medecins conclurent unanimement que c'étoit une pleurésie & une péripneumonie, & lui ordonnerent des remedes en conséquence de ce jugement. Le célebre Duret qui étoit du nombre de ces Medecins, prédit que, s'il survenoit un mal de tête, la malade étoit morte, parce que la matiere qui faisoit la péripneumonie, seroit portée au cerveau. Le jour suivant le mal de tête se fit sentir, & la malade mourut quelques heures après.

On ouvrit le corps, pour savoir si la prédiction avoit été juste, & s'il y avoit en transport d'humeurs de la pleure à la tête. A peine le cerveau fut-il découvert, qu'on en vit toute les parties, ainsi que la pie-mere, pleines de pus. AMBROISE PARE', *Lib. XXIV. cap.* 68.

OBSERVATION V.

Un homme après avoir été tourmenté pendant long-tems par le mal de tête & l'insomnie, fut enfin attaqué d'un délire léger, & mourut en convulsions.

On lui ouvrit le crane, & on y trouva un abscès plein d'un pus fétide & corrompu. SEBASTIEN NASIUS, *Methodo Medendi*, *Part. II. Quæst.* 16.

OBSERVATION VI.

Willis dit dans son Anatomie du cerveau, *chap.* 9. qu'il a eu des occasions fréquentes d'ouvrir des personnes qui pendant leur vie avoient été sujettes à des maux de tête; & qu'il a trouvé dans ces sujets la pie-mere collée à la dure-mere, de la largeur de deux doigts, & d'une longueur considérable aux environs du sinus longitudinal où étoit le siége du mal: d'où il se formoit une tumeur rude & inégale, en conséquence de laquelle les orifices des vaisseaux étoient entierement obstrués, ensorte que quelle que fût l'effervescence du sang, il ne pouvoit se faire un passage dans les sinus adjacens.

OBSERVATION VII.

Un malade avoit été tourmenté pendant dix ans d'un mal de tête, & chaque année il avoit consommé trois livres de philonium pour calmer ce mal qui provenoit d'un abscès vénérien, d'exostose & de carie au crane: on lui fit l'opération du trépan; sa tête se trouva pleine de phlegme & son crane corrompu: c'est pourquoi il mourut peu de tems après avoir été trépané.

Nous trouvons dans les *Prælectiones Practicæ*, de Hercules Saxonia, une observation fort analogue à celle-ci.

Une femme qui avoit la teigne, en guérit enfin par l'usage qu'elle fit de certaines lotions: mais à peine sa teigne fut-elle passée qu'il lui survint un mal de tête accompagné d'une fievre continue. Elle m'appella, & après m'être informé de ce qu'elle avoit fait, je lui témoignai combien j'étois peu surpris de ce qui lui étoit arrivé. Ni la dérivation, ni la révulsion, ni l'évacuation n'ayant pu dissiper ces symptomes, elle mourut au bout de trente jours.

Je lui trouvai à l'ouverture du crane la moitié entiere du cerveau du côté droit, tout-à-fait corrompue, & pleine d'une sanie jaunâtre qui ressembloit à de l'urine.

OBSERVATION VIII.

Une personne fut blessée à la tête d'un coup de pié de cheval, la blessure avoit à peine pénétré jusqu'au crane, cependant elle commença dès ce moment à se plaindre d'un mal violent à la tête & au cou.

Nous lui trouvâmes à l'ouverture du crane la moitié du cerveau corrompue, & les ventricules du milieu & des côtés pleins d'une grande quantité d'eau & de pus, teints d'une couleur rougeâtre. Cependant la dure-mere étoit entiere & ne paroissoit point affectée.

OBSERVATION IX.

Un avare ayant gardé pendant long-tems la vérole & les différens symptomes qui l'accompagnent, fut enfin attaqué d'un mal de tête des plus violens & des plus cruels : malgré tous les moyens employés pour le calmer, il subsistoit au point que le malade ne pouvant le supporter avoit attenté plusieurs fois à sa vie, surtout pendant la nuit, car il redoubloit alors. Ce mal épuisa bien-tôt ses facultés animales & vitales, & la mort ne tarda pas à suivre cet épuisement.

Après avoir ouvert le crane & levé la dure-mere & la pie-mere, on ne trouva dans toute sa cavité au lieu de cerveau, qu'une certaine substance muqueuse & qu'un phlegme cru qui en remplissoient à peine la quatrieme partie.

OBSERVATION X.

Il y avoit vingt-cinq ans qu'une femme étoit tourmentée d'un mal de tête si violent, que quand elle commençoit à mâcher ses alimens ou qu'elle s'exposoit à l'inclémence de l'air, il s'augmentoit si considérablement, surtout du côté droit, que les larmes lui couloient des yeux en abondance, & qu'elle troubloit par ses cris, non-seulement sa famille, mais encore tout son voisinage. Elle implora vainement les secours de la Medecine; son mal résista aux remedes, & la mort seule le termina.

Nous trouvâmes à l'ouverture du crane, premierement sous la pie-mere, une grande quantité d'eau limpide : secondement, les ventricules du cerveau remplis d'une pareille liqueur. Troisiemement, dans la glande pinéale plusieurs petites concrétions de sable, dures, & dont quelques-unes étoient assez grosses pour mériter le nom de pierres. Quatriemement, les arteres carotides tellement endurcies qu'elles paroissoient avoir pris extérieurement un tissu pierreux : nous trouvâmes en les ouvrant qu'elles étoient enduites d'une substance calleuse & pierreuse : cependant cette croûte étoit percée & laissoit une espece de passage pour le sang. REGNER. DE GRAAF, *Miscell. Curios. An. 1670.*

OBSERVATION XI.

Un jeune homme fut tourmenté pendant long-tems d'un mal de tête si opiniâtre qu'on ne put jamais le dissiper, quelque remede qu'on employât. Après sa mort on examina son crane, où l'on ne trouva pas le moindre vestige de suture, tout paroissoit être d'une seule piece & sans aucune solution de continuité. On en conclut que n'y ayant eu aucun passage pour l'évaporation des particules qui s'élevent du cerveau en ceux où ces sutures ne sont point effacées, leur séjour ou leur détention avoit été la cause de la maladie. COLOMB. *Anat. Lib. I. cap. 5.*

OBSERVATION XII.

Une femme de distinction après avoir souffert long-tems d'un mal de tête vif qui se faisoit sentir dans la partie affectée, comme des piqures d'aiguille ou de dard, & qui étoit tantôt plus & tantôt moins violent, y succomba enfin & mourut.

On trouva à l'ouverture de son crane, sous la dure-mere, proche le pressoir d'Hérophile, une certaine matiere pierreuse, dure, assez semblable à la pointe d'un petit rocher, inégale, rude, anguleuse, parsemée de différentes figures, comme de griffes de chat, de coquillages & autres représentations ; cette matiere adhéroit fortement à la dure-mere ; quelques petites veines étoient distribuées dans ses inégalités, & l'humectoient. Il y avoit encore sur la pie-mere une certaine humeur muqueuse. CATTIERUS, *Observ. Medic. 15.*

Le *Cephalaea* a ordinairement pour cause le refroidissement, on le froid, quelquefois au contraire la chaleur des rayons du soleil, ou une longue insomnie : les femmes y sont plus sujettes que les hommes, parce qu'elles prennent plus de soin de leur chevelure. Ceux qui sont attaqués de cette maladie sentent un mal violent qui occupe toute la tête, ou qui n'en n'occupe que la moitié. Alors on l'appelle *hemicrania* : s'il ne se fait sentir qu'aux tempes, on lui donne le nom de *Crotaphos*, tiré du mot grec, κρόταφος, tempe ; la douleur s'étend aussi jusqu'au fond des yeux à la partie postérieure de la tête, au cou, & même à l'épine du dos, ensorte que, quand le malade veut s'asseoir, il est attaqué de vertige, d'obscurcissement de la vue, de mal de cœur, & de vomissement bilieux. Lorsque ce mal est violent, les yeux deviennent rouges, & prominens, les paupieres se ferment, la lumiere devient insupportable, les larmes coulent, on est dégoûté de tout aliment, la vue s'obscurcit, les oreilles tintent ; on a l'ouie dure, on est tourmenté d'insomnies longues & fréquentes, on a mal aux dents, & l'on rend par le nez, au commencement du paroxysme, quelques gouttes de sang qui ne soulagent point.

Dans ce cas, si le mal affecte la tête entiere, on fera coucher le malade sur le dos, s'il n'affecte que la moitié de la tête, on le fera coucher sur le côté affecté ; car la chaleur douce du lit, & la compression légere faite par le poids de la tête, appaise en quelque façon le mal. S'il augmente, le visage changera en pis, le pouls sera plus bas, & tous les sens seront affoiblis.

Il y a des personnes en qui cette maladie est aiguë & accompagnée de fievre. Les Chefs de notre Secte lui ont donné dans ce cas le nom de *cephalalgie* ; mais dans tous les autres nous la mettons au nombre des maladies chroniques ; elle est sans fievre, elle a des retours périodiques, & elle n'affecte que la tête du malade, les Anciens lui ont donné le nom de *cephalaea*.

Il y en a qui placent le siége de cette maladie dans les membranes du cerveau, d'autres dans le péricrane : quelques-uns prétendent que la peau de la tête, ou les muscles des temples & des joues appellés *siagones*, sont les parties principalement affectées ; quand nous consultons l'étendue de la douleur, pour en déterminer le lieu, nous le fixons quelquefois dans quelques-unes de ces parties, quelquefois dans toutes, selon l'énergie des causes qui amenent le retour régulier de la maladie. Selon que la rémission est plus ou moins parfaite, le retour est plus ou moins prompt, il faut raisonner de même du levain de la maladie. Il ne faut pas avoir moins d'égard au paroxysme, & aux accroissemens qui sont quelquefois continus & quelquefois périodiques, leur retour se fait attendre un jour ou deux, ou ils sont du nombre de ceux que nous appellons typiques, périodiques & hemitrites, selon l'intervalle qu'ils laissent entr'eux. CÆLIUS AURELIANUS, *Morb. Chronic. Lib. I. cap. 1.*

Le mal de tête est une sensation très-douloureuse dans les membranes nerveuses de la tête ; elle provient de différentes causes, & elle est souvent accompagnée de symptomes facheux qui varient selon sa violence, & son siége.

Cette sensation affecte différentes parties de la tête, ce dont on ne peut rendre d'autre raison, sinon que le crane est tapissé, tant intérieurement qu'extérieurement de membranes nerveuses fort distinguées les unes des autres. On trouve à la surface extérieure du crane, une membrane deliée, mais assez forte & extremement sensible, qui l'enveloppe immédiatement, & qui reçoit dans ses parties antérieures, intermédiaires, & postérieures, plusieurs petites branches de l'artere carotide externe, & plusieurs petites ramifications de nerfs qui partent des vertebres du con, & de la septieme paire du cerveau. Le péricrane adhere aux muscles contigus du crane, & communique avec la lame extérienre de la dure-mere. C'est dans cette membrane, c'est dans le péricrane que nous plaçons le plus ordinairement le siége du mal de tête, & rien

& rien n'est plus propre à démontrer que nous ne nous trompons point, que l'effet salutaire des remedes appliqués à l'extérieur, des scarifications, des sétons, des cauteres, & des vésicatoires. Lorsque nous regardons le péricrane, comme le siége principal du mal de tête, nous ne prétendons pas donner l'exclusion aux tégumens communs, ou à la peau, dont la surface interne est contiguë au péricrane dont elle peut être séparée, & dans laquelle un grand nombre de vaisseaux sanguins sont distribués. C'est dans cette partie que réside principalement cette douleur, sourde, pesante, & accompagnée d'un sentiment de pression; au lieu que celle qui est plus vive & plus aiguë réside dans le péricrane.

La membrane intérieure qui enveloppe le cerveau, & que nous appellons la dure-mere, peut être aussi le siége de la maladie. Cette membrane est formée de fibres très-tendineuses & très-nerveuses; elle est composée de deux lames; elle reçoit des ramifications de la cinquieme & de la septieme paire des nerfs, & trois petites arteres. La premiere part de la carotide interne & se distribue dans la partie antérieure de la dure-mere; la seconde part de la carotide externe, entre dans le crane par un trou qui lui est propre, & s'avance jusqu'au milieu de la dure-mere. La troisieme part de la branche externe de l'artere vertébrale interne, entre dans le crane par le trou de la veine jugulaire interne, & se distribue dans la partie postérieure de la dure-mere. La douleur de tête a son siége moins fréquemment dans cet endroit; mais lorsque cela arrive, elle est beaucoup plus dangereuse; car si le sang reste long-tems en stagnation dans les vaisseaux de cette membrane, ou s'il en altere la force motrice par sa quantité, ou par son acrimonie; il s'ensuit ordinairement les maux de tête les plus violens, comme la phrénésie & les convulsions dans les maladies aiguës, sur-tout s'il y a pulsation; & les paralysies, les hémiplégies, & les affections léthargiques dans les maladies chroniques.

Il ne me paroît point que les autres membranes foibles, qui enveloppent immédiatement le cerveau, comme la pie-mere, & l'aracnoïde qui semble être plutôt la lame extérieure de la pie-mere, & qui forme un interstice cellulaire, à travers lequel les vaisseaux pénetrent, puissent être le siége de la douleur, ou de quelque sensation fâcheuse, parce qu'elles n'ont point de fibres tendues & élastiques; & qu'elles ne sont parsemées d'aucune ramification de nerfs qui soit remarquable: enfin cette membrane d'une finesse & d'une sensibilité exquises, qui naît de la tunique pituitaire, & qui couvre les sinus de l'os frontal, est fréquemment le siége de la douleur la plus forte & la plus aiguë.

Les maux de têtes different les uns des autres, selon les parties où ils ont leur siége, & selon leur degré de véhémence & leur durée; c'est pourquoi les Auteurs ont jugé à propos de leur donner des noms différens. Si le mal est léger, & n'occupe qu'une partie de la tête, on l'appelle *cephalalgie*, s'il est violent & opiniâtre, & qu'il affecte toute la tête; on l'appelle *cephalaea*. Galien a donné une très-belle description de cette derniere maladie. « Le *cephalaea*, dit cet Auteur, est un mal « constant qui occupe toute la tête, qu'on a de la peine « à guérir; & que les plus petits accidens font augmenter au point que le malade ne peut supporter aucun bruit, les voix fortes, l'éclat de la lumiere, & « le mouvement; mais la crainte de l'un & de l'autre le « contraint de s'enfermer dans quelque chambre obscure & retirée. Entre ces Malades les uns s'imaginent qu'on leur frappe la tête avec un maillet, les « autres qu'ils ont la tête fendue & ouverte; il y en a, « peu à la vérité, en qui la douleur s'étend jusqu'au « fond des yeux; ensorte qu'il n'y a pas lieu de douter « que toute la membrane qui enveloppe la tête, ne soit « violemment affectée dans cette maladie ».

Il arrive quelquefois que le mal n'affecte qu'un des côtés de la tête, & que l'autre est, pendant ce tems, sans douleur & sain; les Grecs appellent *hemicrania* cette espece de mal de tête. D'autres fois la douleur est fixe au sommet de la tête, & contenue dans un intervalle qui excede à peine en diametre une groseille; c'est-à-dire, qu'elle n'a pas plus de surface que notre demi-Louis. Cette espece de maladie attaque fréquemment les femmes, sur-tout celles qui sont hystériques; & on l'appelle *clavus*, le clou. Une douleur très-aiguë se fait encore sentir au-devant de la tête, & aux parties circonvoisines des sourcils. Quelquefois elle occupe le sommet, aux environs de la suture sagittale, & d'autres fois elle affecte les tempes. La douleur de tête, comme on voit, n'est pas toujours une & la même; tantôt elle est ou aiguë, ou poignante, & tantôt lancinante; l'une se fait sentir comme une contusion, l'autre comme un poids, & comme une pression; il y en a qui naissent de constriction, d'autres sont inflammatoires, & excessivement chaudes, il y en a au contraire qui sont accompagnées d'une sensation de froid, telles sont celles qui saisissent particulierement les femmes au sommet de la tête, & dans lesquelles elles se plaignent, comme si on leur avoit appliqué dans cet endroit un morceau de glace.

En général, c'est de l'interruption & de l'embarras du mouvement progressif & circulaire du sang dans les vaisseaux sanguins distribués dans les tégumens de la tête, dans le péricrane & dans la dure-mere, qu'il faut déduire la cause de tous les maux de tête. Aucun Medecin ne s'est jamais expliqué sur cette matiere d'une maniere plus exacte, & plus mécanique qu'Hippocrate l'a fait dans la treizième Section de son Livre *de Flatibus*: Voici la maniere admirable dont il s'exprime. « Puisque le mouvement du sang se fait dans la tête, dit cet Auteur, par des passages très-étroits; s'il « arrive qu'il soit en trop grande quantité; ils'y trouvera resserré & ce resserrement causera de la douleur. « Comme le sang est naturellement chaud, lorsqu'il est « emporté avec quelque force; on conçoit facilement « qu'il doit trouver de la difficulté à passer par ces canaux étroits, ou s'il vient à rencontrer des obstacles, « & des obstructions, il y aura pulsation aux environs « des tempes; c'est ainsi qu'il faut expliquer ce dernier phénomene ». On seroit tenté de conclurre de ce passage que le mouvement progressif du sang des arteres dans les veines n'étoit pas entierement inconnu à Hippocrate; il donne le nom d'obstruction aux obstacles qui gênent son retour; or les obstructions ne proviennent d'aucune autre cause que d'un défaut d'impulsion dans les vaisseaux qui rapportent. C'est en conséquence de ce défaut que le mouvement du sang devient de plus en plus foible & languissant. Quoiqu'il en soit, cette doctrine est confirmée par les dissections qu'on a faites de ceux qui sont morts de maux de tête opiniâtres & violens; on trouve, selon Bonet, Wepfer, Pechlin & d'autres dans ces sujets les sinus du cerveau, & les veines jugulaires externes & internes pleins d'un sang épais & muqueux, & quelquefois de fausses concrétions polypeuses; ce qu'il m'est arrivé à moi-même, dit Hoffman, d'observer dans ceux qui sont morts d'épilepsie. Car s'il se porte à la tête une plus grande quantité de sang que les veines ne sont capables d'en rapporter avec le même dégré de vitesse, les vaisseaux artériels, surtout les plus petits d'entre eux & les capillaires seront violemment distendus par la congestion du sang; le même effet sera sensiblement produit sur les membranes du cerveau; & il s'ensuivra de la douleur & une sensation facheuse.

On remarque de plus que les maux de tête varient selon l'état & la constitution du sang, selon qu'il peche par trop d'abondance, ou par sa qualité épaisse & glutineuse, ou en ce qu'il est imprégné de sérosité extrement acre: car quand il est porté avec trop d'impétuosité & en trop grande quantité dans les membranes, ce qui arrive surtout aux pléthoriques, aux jeunes gens, & à tous ceux en qui des évacuations habituelles de sang par le nez sont supprimées; il produit ordinairement une douleur qui occupe toute la tête, & cette partie devient alors chaude, rouge & gonflée; les vais-

ſeaux s'enflent, leur pulſation eſt forte, ſurtout aux environs des tempes & du con; les narines ſont ſeches & brûlées, la gorge eſt enflammée d'une chaleur violente, & le malade ſouffre une grande ſoif. Les Anciens diſoient que cette maladie provenoit d'une intempérie chaude.

Lorſque le ſang amaſſé dans les vaiſſeaux de la tête abonde en ſéroſité inactive, en conſéquence d'une obſtruction, ou de la ſuppreſſion d'un coryza, d'un catarrhe, ou d'un écoulement par le nez, il s'enſuit une douleur ſourde & peſante, accompagnée d'un ſentiment de preſſion qui occupe particulierement le devant de la tête. Il arrive dans ces cas que le ſentiment de peſanteur eſt quelquefois ſi conſidérable que le malade a à peine la force de ſupporter ſa tête. Un accident aſſez fréquent, c'eſt qu'il ſe forme des tumeurs dans les tégumens, ſurtout au ſommet. Le doigt laiſſe ſon impreſſion ſur ces tumeurs, le pouls du malade eſt languiſſant, & ſa couleur eſt livide. On a fait il y a long-tems des obſervations ſur cette maladie. On lit au ſecond chapitre du quatrieme Livre de Celſe, le paſſage ſuivant. « Outre les maux de tête dont nous venons « de parler, il y en a un d'une eſpece ſinguliere qui « dure très-long-tems, dans lequel il ſe forme des tu« meurs à la peau; & ces tumeurs cedent à la preſſion « du doigt. » Les Anciens aſſuroient que cette maladie provenoit d'une intempérie froide.

Le mal de tête le plus dangereux & le plus opiniâtre eſt celui qui attaque ceux en qui le virus vénérien a jetté de profondes racines, lorſqu'une matiere acre, ſéreuſe & cauſtique eſt fortement engagée dans le péricrane: cette matiere carie quelquefois le crane même, & lorſqu'on vient à bout de guérir cette maladie, ce n'eſt pas ſans peine, & ſans avoir employé bien des remedes. Cette eſpece de mal de tête eſt ordinairement analogue à celui qui a pour cauſe une matiere ſaline & cauſtique rentrée dans le corps, d'où elle fait enſuite des efforts pour paſſer à ſa ſurface; ce que j'ai eu occaſion d'obſerver pluſieurs fois, dans le long exercice que j'ai fait de la Medecine, dans les maladies gouteuſes, dans les goutes, dans les gratelles, dans les éréſipeles à la tête, & dans le *gutta roſacea*. Lorſque la matiere morbifique n'a point encore été repouſſée par la nature à la ſurface du corps, ou ce qui eſt beaucoup plus fâcheux, lorſque cette matiere eſt rentrée, comme il arrive quelquefois dans la petite vérole & la rougeole, alors les enfans ſont attaqués d'un mal de tête violent, accompagné de la fievre, du délire & de l'épilepſie. S'il arrive dans ce cas que la douleur provienne d'une très-petite quantité de matiere cauſtique, il faudra attribuer les ſymptomes à une conſtriction des membranes contre nature, plutôt qu'à la diſtenſion; car la diſtenſion n'a pour cauſe ordinaire que l'abondance exceſſive du ſang & de la ſéroſité. Le mal de tête produit par la cauſe précédente eſt ſi fixe, ſi durable, ſi violent, ſi inſupportable & ſi aigu, qu'il trouble les facultés animales & rationnelles, prive le malade du ſommeil, empêche la digeſtion, donne des nauſées, engendre le dégout, & entraîne à ſa ſuite les affections les plus terribles de la tête & des nerfs, comme le vertige, l'obſcurciſſement de la vue, les cataractes, l'aveuglement, le tintement d'oreilles, les convulſions & les épilepſies; la ſympathie qu'il y a entre toutes les parties nerveuſes fait que tous ces ſymptomes ſont encore accompagnés du vomiſſement, de la conſtipation, & de la froideur des extrémités du corps. Dans cet état, un malade a l'air d'un moribond. Toutes ces choſes n'avoient point échappé aux Anciens, & nous trouvons dans le ſecond Chapitre du quatrieme Livre de Celſe le paſſage ſuivant: « Le tremblement violent, l'état « paralytique des nerfs, l'obſcurciſſement de la vue, « l'aliénation de l'eſprit, le vomiſſement, la perte de « la parole, la froideur du corps, & les défaillances, « ſont les ſymptomes du *Cephalæa*. »

En traitant de la cauſe & de l'origine du mal de tête, nous ne manquerons pas d'obſerver que cette maladie peut provenir d'une imbécilité naturelle des parties nerveuſes de la tête, que les enfans héritent de leurs parens; car plus une partie eſt foible; ou plus elle eſt éloignée du ton & de l'élaſticité qui lui conviennent, plus elle a de facilité pour recevoir & pour retenir les humeurs étrangeres; de-là naît la ſtagnation des fluides & l'affection des parties nerveuſes. J'ai pluſieurs exemples de maux de tête héréditaires, tranſmis des parens aux enfans. J'ai vu pluſieurs fois auſſi des perſonnes qui de longs chagrins, le commerce intempéré des femmes, des excès de travail, la violente application, les ſaignées trop fréquentes, & des hémorrhagies conſidérables avoient tellement affoibli la tête, qu'ils avoient cette partie non-ſeulement tourmentée de douleurs violentes, mais encore affligée d'autres maladies terribles.

Nous n'exclurrons point le froid du nombre des cauſes génératrices du mal de tête: comme il eſt nuiſible à toutes les parties nerveuſes, & qu'il interrompt la tranſpiration par les pores de la peau; il affecte d'une maniere particuliere la tête, lorſqu'on ne prend pas les ſoins néceſſaires pour l'en garantir pendant la nuit; ou lorſqu'après s'être échauffé à parler long-tems, avoir pris quelqu'exercice violent, avoir été expoſé au ſoleil, s'être abandonné à quelque paſſion, ou avoir bu avec excès des liqueurs ſpiritueuſes & qui enivrent, on paſſe ſubitement dans un air froid & humide, ſurtout pendant la nuit.

Il faut obſerver auſſi que la *céphalalgie* n'eſt quelquefois qu'un ſymptome concomitant d'une maladie; ainſi elle accompagne fréquemment les fievres intermittentes & continues, & plus particulierement encore les fievres quartes. Rien n'eſt plus commun dans la pratique de la Medecine que d'être appellé auprès de jeunes perſonnes affligées d'un mal de tête violent, lorſqu'elles ſont ſur le point d'avoir leurs regles, ou lorſqu'elles les ont trop abondantes; car alors les conſtrictions ſpaſmodiques du bas-ventre tranſmettent leur influence juſqu'à la tête. Ceux en qui la digeſtion ſe fait mal, ou qui ſont tourmentés de ce que nous appellons affection hypocondriaque, ſont fort ſujets aux maux de tête; car lorſque les premieres voies ſont ſurchargées d'humeurs peccantes, & lorſque les ſpaſmes & les flatulences qu'elles produiſent, envoyent à la tête une trop grande quantité de fluides, la congeſtion contre nature qui s'en fait, cauſe la diſtenſion des vaiſſeaux dont les tuniques nerveuſes étant offenſés par ce moyen, il s'enſuit une ſenſation douloureuſe. Il eſt conſtant que le mal de tête appellé *hemicrania*, provient d'un vice de l'eſtomac, en conſéquence duquel la digeſtion ſe fait mal, il s'engendre des crudités, qui ſe mêlant avec le chyle, ſont portées du canal thorachique dans le cœur, & du cœur à la tête, où avant que d'être évacuées par les émonctoires convenables, elles excitent des douleurs périodiques dont on eſt ordinairement attaqué lorſque la digeſtion eſt faite. Il arrive auſſi que les humeurs indigeſtes contenues dans l'eſtomac agiſſent immédiatement ſur les parties nerveuſes de ce viſcere.

Il eſt d'obſervation que les enfans ſont encore forts ſujets aux maux de tête, non-ſeulement parce que le régime qu'on obſerve à cet âge n'eſt pas fort exact, & que l'eſtomac eſt preſque continuellement chargé de mets ſucrés, de fruits verds, de gâteaux faits avec le fromage, & d'alimens préparés avec du lait, mais parce que les vers, auxquels on eſt fort ſujet dans la jeuneſſe, donnent lieu à cette maladie; car il ne peut manquer de s'engendrer, ſoit par l'une, ſoit par l'autre cauſe, des humeurs corrompues, qui portées à la tête avec le chyle, ôtent aux membranes élaſtiques & motrices leur ton & leur force naturels.

Il faut ſavoir de plus que la *céphalalgie* n'eſt pas continuelle; elle ne tourmente pas le malade ſans relâche, il y a quelques bons intervalles dans leſquels le mal eſt moins fort, ou ceſſe entierement: mais il revient à certaines heures, certains jours, mois ou années. Ces rémiſſions ſont des ſignes certains que la cauſe de la

maladie réside dans les parties les plus éloignées, comme dans l'estomac & dans les visceres de l'abdomen; car ces organes ne peuvent être affectés sans que la circulation soit gênée dans tout le corps, mais particulierement à la tête; il y aura donc alors *céphalalgie*. Enfin, j'ai remarqué que ceux qui étoient, ou qui avoient été sujets à des évacuations hémorrhoïdales, ou qui avoient quelque disposition aux maladies hypocondriaques, ne manquoient gueres d'être attaqués de *céphalalgie*.

La *céphalalgie* n'est pas toujours sans danger: si le siége de cette maladie est dans le crane, ou dans les membranes du cerveau, & si la douleur est violente, continue, accompagnée de fievre & d'insomnie, il y a tout lieu de craindre la phrénésie. Si les hypocondriaques & ceux qui ont quelque disposition à la mélancolie, sont attaqués d'un mal de tête, subitement, ou après s'être abandonnés à quelque passion violente, qu'ils en perdent & le repos & l'appétit, que la faculté d'entendre soit affoiblie en eux, & qu'il se fasse dans les vaisseaux internes une pulsation sans qu'il y ait de fievre, ils sont menacés de manie. Si un mal de tête violent & subit est suivi du tintement d'oreilles, de la difficulté de marcher, de la foiblesse des genoux, & d'embarras dans les organes de la parole, il faut s'attendre à une apoplexie ou à une hémiplégie, dans laquelle le côté opposé sera plus cruellement tourmenté ou de convulsions ou de douleurs, que le côté paralytique; celui-ci même n'aura plus de sensibilité. Nous ajouterons à cela que les fréquens maux de tête sont dans les jeunes gens des avant-coureurs de la goute, ou des maladies gouteuses.

Indications curatives.

Comme le mal de tête peut provenir de différentes causes, & que toute la curation consiste à les détruire, on doit s'appliquer avec soin à les distinguer: cela fait, voici en général ce à quoi l'on travaillera principalement:

Premierement, si le sang & les humeurs sont portés à la tête avec impétuosité, & qu'ils s'y arrêtent, il faudra en tenter la dérivation vers des parties moins nobles, & la discussion par des remedes convenables.

Secondement; si quelque matiere acre & caustique produit des constrictions spasmodiques dans les membranes de la tête, on y remédiera en relâchant, & l'on rendra aux fluides la liberté de leur mouvement progressif, à travers les membranes des vaisseaux qui étoient attaquées de spasme.

Troisiemement; si c'est par quelque mauvaise qualité que les humeurs causent la maladie, il faut les corriger & les évacuer par les émunctoires convenables.

Quatriemement; enfin on préviendra les rechutes, en fortifiant toute la tête & tout le systeme nerveux par les remedes qui conviennent, & spécialement par le régime & par des alimens bien choisis.

Si la maladie est occasionnée par une trop grande quantité de sang portée violemment à la tête par les spasmes des parties inférieures, il n'y a point de remede capable de soulager plus promptement que la saignée, qu'il faut faire le plus près que l'on pourra de la partie affectée, pour donner plus d'efficacité à la dérivation: ainsi l'on saignera sous la langue, au front, aux veines jugulaires externes, ou l'on appliquera des sangsues derriere les oreilles, observant toutefois d'ouvrir la veine du pié un jour ou deux avant que d'ouvrir celle de la tête. Si le malade étoit pléthorique ou trop plein de sang, avant que d'en venir à cette derniere opération, il seroit peut-être fort à propos de vuider les intestins; ce que l'on fera commodément, & au grand soulagement du malade, avec les clysteres ordinaires, ou les infusions de manne & de rhubarbe, avec un peu de sel apéritif, tel que la crême de tartre & le sel de Sedlitz.

Pour tempérer le mouvement violent & l'agitation tumultueuse du sang en effervescence, il est à propos d'ordonner un diaphorétique doux, ou un mélange altérant préparé avec des eaux de fleurs de tilleul, de lis des vallées, de sureau, de cerises noires, ajoutant une quantité convenable d'antimoine diaphorétique, de nitre purifié, de corne de cerf calcinée, de cinabre & de sirop de pavot blanc. On aura soin de faire appliquer à l'extérieur, sur la tête & sur le front, un épitheme altérant & discussif par le moyen d'un linge plié en double.

On préparera de la maniere suivante l'épitheme qui convient en pareil cas.

Prenez *du vinaigre de roses*, & *du vinaigre de rue*, } *de chaque, une once & demie*;
d'esprit de roses, deux dragmes,

Faites dissoudre dans cet esprit,

de camphre, six grains,
de nitre purifié, deux scrupules,
d'huile de Rhodium, quinze grains.

On ordonnera l'émulsion suivante avec beaucoup de succès.

Prenez *des amandes de pêches*, & *des amandes ameres*, } *de chaque, demi-once*;
de la graine de pavot blanc, deux dragmes;
des eaux de roses, *de fleurs de sureau*, & *de cerises noires*, } *de chaque, 2 onces*;

Faites une émulsion, à laquelle vous ajouterez,

de nitre, une demi-dragme,
de camphre, cinq grains;

Faites dissoudre le nitre & le camphre dans de l'huile d'amandes douces.

Mêlez le tout ensemble.

Mais la maniere dont il est à propos de traiter un malade sera bien différente de celle-ci, si le mal de tête continue pendant un tems considérable, s'il est accompagné de stupeur & d'un sentiment de pesanteur, & s'il est produit par quelque quantité de sérosité visqueuse & peccante en stagnation, soit au-dedans, soit au-dehors des vaisseaux des membranes du cerveau. Les saignées & les laxatifs doux ne sont pas des remedes assez puissans en ce cas; il faut avoir recours à des moyens plus efficaces, & se proposer de dissoudre les humeurs épaisses & glutineuses; & de vuider en même-tems les intestins: deux effets que les pilules suivantes sont très-capables de produire.

Prenez *de gomme ammoniaque pure*, *de sagapenum*, *de la meilleure myrrhe*, *d'aloès lavé avec l'eau-rose*, *d'extrait d'hellébore blanc*, *de résine de jalap*, *de mercure doux*, *de cinabre préparé*, } *de chaque, une demi-dragme*.
d'extrait de safran, *de poudre de castor*, *de sel d'ambre*, } *de chaque, 15 grains*.

Faites du tout une masse; d'un scrupule formez-en douze pilules;

Faites-en prendre six le soir & six le matin.

Tandis que le malade prendra ces pilules, il s'abstiendra de tout aliment, excepté de bouillons foibles: il y reviendra de trois jours en trois jours; & lorsqu'on aura lieu de croire que la sérosité peccante a été suffisamment évacuée, on cessera l'usage de ces pilules pour prendre des remedes capables de fortifier les vaisseaux, de les remettre dans leur ton, & qui soient en même-tems diurétiques.

Je me suis servi plusieurs fois, dit Hoffman, avec beaucoup de succès de la composition suivante, & j'ai trouvé qu'elle produisoit les effets que j'en attendois.

Prenez *de la teinture acre d'antimoine, quatre parties,*
de l'essence d'ambre,
de l'esprit bézoardique de Bussius,
de ma liqueur minérale anodyne,
} *de chaque, deux parties.*

Mêlez le tout ensemble.

On peut substituer à l'esprit bésoardique de Bussius, l'esprit de tartre en égale quantité.

On fera prendre au malade une dose de cette composition deux ou trois fois par jour pendant une semaine, ou plus long-tems, si l'état du malade l'exige; car j'ai observé, que tout ce qui tendoit à fortifier les fibres languissantes, à les remettre à leur ton naturel, à leur rendre la force élastique, & à procurer en même-tems une évacuation d'urine, est très-efficace dans l'espece de *céphalalgie*, qui a pour cause l'extravasation de la sérosité entre le crane & ses tégumens, ou même sur le cerveau.

Outre ces remedes, Celse recommande encore le travail & l'exercice comme des moyens suffisans pour favoriser la transpiration, ajoutant des frictions violentes, & l'usage d'alimens & de liqueurs propres à provoquer les urines, & à dissiper la matiere qui causoit la *céphalalgie*. Si ces remedes ne dissipent pas le mal, il faudra avoir recours aux applications extérieures, entre lesquelles on employera avec beancoup de succès les vésicatoires, parce qu'ils procurent l'évacuation de la matiere morbifique qui est en stagnation. Je me sers ordinairement en pareil cas de l'emplâtre de mélilot, sur une once de laquelle j'ajoute une dragme de cantharides, avec quelques grains de camphre: on en appliquera sur la nuque du cou, de la largeur d'un écu, & l'on continuera ce remede tant qu'on le jugera à propos, observant seulement de le renouveller aux intervalles convenables. Par ce moyen, on fera sortir une quantité considérable d'humeurs séreuses sans incommoder le malade. Mais dans les maux de tête violens, & toutes les fois que la sérosité en stagnation sous les tégumens du crane aura formé une tumeur, non-seulement sensible aux yeux, mais encore douloureuse au toucher; Wepfer fait raser la tête, & y fait appliquer un vésicatoire, dont les effets sont de produire des cloches, & d'attirer au-dehors une grande quantité de sérosité visqueuse. Riviere nous apprend qu'il s'est servi de ce remede avec succès dans un mal de tête opiniâtre.

Il arrive quelquefois qu'il n'y a qu'un endroit particulier de la tête où la douleur se fait sentir, mais avec une violence qui n'est pas ordinaire: dans ce cas où la maladie provient d'une matiere peccante profondément fixée dans les membranes, Chesneau, célebre Medecin François, recommande dans ses Observations la renoncule des prés en vésicatoire. Il désigne cette plante en disant que ses feuilles ressemblent à celles de l'anémone, & que quand on les mâche, elles piquent fortement la langue. Il ordonne de les broyer, & de les appliquer sur la partie affectée, en la couvrant d'une emplâtre fénestrée. Il paroît que cette plante fait à peu près le même effet que le moxa, dont les plus habiles Medecins font un cas particulier dans l'espece de *céphalalgie* dont il s'agit. Quant à moi, dit Hoffman, j'ai employé avec beaucoup de succès le sel volatil sec de sel ammoniac, appliqué sur la partie de la tête affectée, avec une égale quantité de fleurs de moutarde, parce que l'humeur peccante étant fixée profondément dans les membranes, demande un discussif dont la force soit proportionnée à son adhésion. Il faut raser la tête avant que de faire cette application.

Lorsque le mal de tête provient de la suppression imprudente d'un *coryza*, (rhume de cerveau) ou d'une mucosité retenue dans les cavités & dans les sinus des narrines, il est à propos de réitérer l'application aux narrines du sel d'Angleterre, qui est un sel volatil sec de sel ammoniac, exalté avec quelque huile céphalique, comme celle de lavande ou de marjolaine; ou de faire tirer par le nez une errhine, ou une poudre modérément sternutatoire, faite avec la marjolaine, la bétoine, le vrai marum, les fleurs de benjoin, & la poudre de clous de girofle. Lorsque le mal de tête est violent, qu'il dure depuis long-tems, & que par conséquent il est causé par la corruption de la sérosité & de la dépravation du sang, comme il arrive dans la vérole & le scorbut, il faut nécessairement attaquer le principe de la maladie par les remedes qui conviennent dans l'un & l'autre cas. Ce qu'on fera en employant principalement les décoctions des bois avec l'antimoine cru, observant de chasser préalablement les humeurs corrompues par les selles, en ordonnant les pilules que nous avons décrites plus haut. Le malade se trouvera fort bien de faire abstinence pendant un ou deux jours, de même que de prendre quelque exercice suffisant pour procurer une transpiration abondante. Ce sera aussi fort à propos que dans cette maladie opiniâtre qui provient d'une sérosité impure, on excitera la sueur par des remedes sudorifiques.

La poudre suivante fera des merveilles en pareil cas.

Prenez *du cinabre naturel,*
de la céruse d'antimoine,
ou du bézoard minéral,
du sel volatil de vipere,
ou du sel volatil de corne de cerf,
} *de chaque dix grains;*
du nitre pur,
du camphre, un demi-grain.

Le tout pour une dose; après laquelle on boira un verre de quelque décoction propre à purifier le sang.

L'*hémicrania*, surtout celle qui est périodique, a communément son siége dans les premieres voies. Cette maladie ne survient gueres que l'estomac & le duodenum ne soient surchargés d'humeurs peccantes, qu'il faudra évacuer par des émétiques doux. Il est quelquefois très-important de tenir le ventre libre, & de les précipiter par les selles; par ce moyen on fera une dérivation, & l'on débarrassera la tête des humeurs qui l'incommodoient. Cela fait, on ordonnera des élixirs stomachiques, ou des remedes propres à rendre aux intestins & à l'estomac le ton & les forces. Que si le mal de tête naît d'un écoulement immodéré des regles ou des hémorrhoïdes, il faudra travailler à réduire ces évacuations salutaires dans l'état convenable & naturel. Mais l'usage des remedes capables de produire cet effet demande beaucoup de prudence de la part du Medecin.

Observations & précautions cliniques.

Après avoir exposé la maniere de traiter les *cephalalgies*, il est à propos d'indiquer quelques précautions qu'il est nécessaire de prendre dans les différens cas qui peuvent

se présenter lorsque la douleur se fait sentir au sinciput, & dans les sinus frontaux, & qu'elle est si violente & si aiguë que les forces du malade en sont considérablement diminuées, & qu'il est en danger de perdre la vie : ce n'est point le principe de la maladie qu'il faudra commencer d'attaquer. Ce que l'on doit se proposer d'abord, c'est de rendre des forces au malade ; car les efforts du Medecin sont inutiles s'ils ne sont secondés de la nature. Il arrive quelquefois que la *cephalalgie* est poussée à un point si excesif, qu'elle entraîne après elle les symptomes les plus fâcheux, comme l'insomnie continuelle, les défaillances, les fievres, les inflammations & l'aliénation d'esprit. Alors il faut travailler à calmer la douleur, en employant le plus promptement qu'il sera possible, tous les remedes convenables, tant intérieurs, qu'extérieurs. Entre les remedes pour l'intérieur, je donne ordinairement la préférence sur tout autre, aux pilules de Wildegansius, mêlées avec le cinabre naturel, & aux pilules de Starkei. Mais il faut observer de tenir le ventre libre par des clysteres, avant que d'ordonner des anodyns.

Quant aux applications extérieures, je n'en connois point de plus sûre & de plus efficace, qu'un liniment épais, fait des substances & de la maniere suivante.

Prenez *de l'huile exprimée de muscade, une demi-once.*
de la resine de stirax, }
de la résine d'écorce de Cascarille, } *de chaque une dragme,*
de l'extrait de safran, }
de baume du Perou, } *de chaque une demi-dragme,*
de l'huile de rhodium, douze gouttes.

Faites un liniment épais dont vous couvrirez un morceau de peau de la largeur d'un louis d'or, & que vous appliquerez aux tempes.

Lorsque les remedes tant intérieurs, qu'extérieurs, & l'usage des anodyns auront abattu la violence du mal, il sera à propos d'ordonner un cathartique doux, & d'en venir ensuite aux remedes capables par leurs qualités de détruire le principe de la maladie, quel qu'il puisse être. Lorsqu'une douleur aiguë & presque insupportable paroît fixée dans les cavités des narines & dans les sinus des os de la tête, espece de *céphalalgie* produite par une petite quantité d'humeurs ou de sang extravasés & logés sous la membrane qui couvre ces sinus ; il est à propos d'alléger la maladie, non-seulement par les remedes dont nous avons fait mention ci-dessus ; mais encore de diminuer l'impulsion du sang d'où dépend en grande partie la violence du mal. Pour cet effet on fera des scarifications aux narines, pratique fort usitée par les Medecins Egyptiens ; ou s'il est nécessaire de donner un secours plus prompt & plus énergique, on enfoncera subitement & avec violence une paille forte dans les narines ; jusqu'à ce qu'il s'ensuive une hémorrhagie.

Si l'humeur acre & corrosive extravasée sous la membrane du péricrane commence à carier l'os, & qu'on ait vainement tenté tous les remedes que nous avons indiqués ; il faudra avoir recours à l'incision qu'on fera avec un succès surprenant dans cette maladie, ainsi que dans le panaris qui provient d'une cause semblable. Mais si la carie a passé jusqu'au diploë & à la lame intérieure du crane, il n'y a plus de ressource que dans l'opération du trépan.

Il faut observer en général de commencer la cure des maux de tête, quel qu'en puisse être la cause, par les clysteres & par la saignée, lorsqu'il y aura pléthore, & de rendre le ventre libre avant que de saigner. Cela fait, on en viendra aux remedes convenables tant pour l'intérieur, que pour l'extérieur. Lorsqu'on aura pourvu à la pléthore, il sera quelquefois à propos d'ouvrir la veine du front pour rendre la dérivation de la matiere plus prompte & plus efficace. Le célébre Heurnius nous avertit dans ses notes *ad Aphorismum 68. Hippocratis, Sect. 5.* d'une précaution importante qu'il faut prendre en faisant cette opération ; c'est de faire avant que de la commencer une ligature au cou, afin que la veine se gonfle, & de l'ouvrir ensuite obliquement, prenant bien garde d'offenser le péricrane.

Il est confirmé par le témoignage des plus habiles Medecins, que l'artériotomie aux tempes a quelquefois emporté subitement des maux de tête contre lesquels on avoit employé pendant long-tems & sans succès tous les autres remedes. Je ne nie point tous les avantages de cette opération, quoique je ne l'aie jamais prescrite : mais je pense qu'en ouvrant la veine jugulaire externe, on levera plus promptement les obstructions de la tête, qu'on dissipera plus facilement la stagnation des humeurs extravasées qui cause le mal, & qu'on rendra plus efficacement au sang & aux autres fluides la liberté de la circulation dans laquelle consiste la guérison ; car on n'aura pas plutôt fait une évacuation à cette veine, que le sang artériel s'y portera avec beaucoup plus de vitesse. Si l'on fait ouvrir la veine temporale, que ce soit à côté de l'oreille ; car l'opération se fera là plus surement & plus commodément.

Dans tous les maux de tête, où les forces du malade & le défaut de sang en quantité ne permettront point la saignée, on pourra ordonner les bains des piés, qui pris modérément, déterminent le sang & les humeurs aux parties inférieures, & sont toujours bienfaisans : je ne désapprouve pas non plus les frictions assez fortes faites aux jambes & aux piés avec un morceau de drap. Les substances capables de rendre les parties rouges & enflammées comme des raclures de grand raifort, mêlées avec du sel & appliquées aux piés, ont aussi leur utilité.

Quant aux épithemes actuellement froids, l'application ne doit s'en faire dans les *céphalalgies* qu'après un mur examen, & qu'avec beaucoup de circonspection ; car, dit Hoffman, j'ai vu plusieurs malades à qui l'on avoit appliqué des épithemes froids, pour dissiper le mal de tête qui accompagne ordinairement les fievres, surtout les exanthémateuses, la petite vérole, les rougeoles & les fievres pourpreuses, privés pour toujours de la vue, ou affligés de cataractes & d'inflammations aux yeux, parce qu'on avoit malheureusement employé ces remedes, lorsque la nature étoit sur le point d'expulser la matiere peccante, en forme de vapeurs par les pores de la peau. Il faut de même user fort sobrement des topiques ; leur application est quelquefois plus dangereuse pour le malade, & exige de la part du Medecin, plus de connoissance & plus de jugement, que l'usage des remedes intérieurs. Tous les remedes ne conviennent pas non plus indistinctement à toutes sortes de malades, & tel se trouve bien d'une chose qui en incommoderoit beaucoup un autre.

J'ai expérimenté que quelques gouttes de ma liqueur anodyne, versées sur un morceau de sucre réduit en poudre, & données fréquemment dans le paroxysme même soulageoient considérablement le malade. Je puis encore recommander dans les intervalles du paroxysme, tant pour fortifier la tête, que pour prévenir le retour de la maladie, mon baume analéptique vital, appliqué aux tempes, & au sommet de la tête, ou respiré modérément par le nez ; on peut aussi en verser quelques gouttes sur du sucre, & les faire prendre en guise de thé, dans quelque infusion appropriée ; c'est sur des succès que j'annonce ces remedes.

Lorsqu'une effervescence excessive, ou qu'une agitation tumultueuse & contre nature du sang, est la cause du mal de tête, les purgatifs & les évacuans ne conviennent point alors : c'est aux rafraîchissans & aux altérans qu'il faut avoir recours ; aussi ordonnai-je ordinairement en pareil cas, l'eau chaude toute seule & les préparations de nitre.

L'avis qu'Hippocrate donne à cette occasion est de la

derniere importance, & mérite bien d'être connu : « Gardez-vous bien, dit-il, *Lib. de Ratione victûs in acutis*, de purger ceux, à qui la fatigue, la course, « le trop marcher, la chasse, ou quelqu'autre exerci- « ce violent auront donné mal à la tête. » D'où il paroît que cet Auteur proscrivoit l'usage des purgatifs dans tous les maux de tête qui ont pour cause la chaleur & l'effervescence du sang.

Il est assez ordinaire au *cephalæa* d'accompagner les maladies hypocondriaques, avec le désordre de la digestion, la foiblesse du corps, l'abattement des esprits & l'altération de la couleur. Alors ce que l'on peut ordonner de mieux, c'est la saignée, les bains dans de bonne eau, un exercice convenable, un usage prudent des eaux médicinales, des bouillons, surtout faits avec le suc de chicorée, & le lait de chevre chalybé, ou coupé avec le suc de chicorée.

Jerôme Mercurial prescrit dans ses Consultations, Tome second, Consultation 107. le régime suivant, dans toutes les maladies de la tête, ainsi que dans celles qu'on appelle proprement *maux de tête*. Ce régime étant peut-être ce que l'on peut faire de mieux pour prévenir les *céphalalgies*, nous le rapporterons en entier.

« Si un malade n'est point fait aux inclémences de l'air, « il ne doit s'y exposer que le moins qu'il lui est possi- « ble, se tenir dans des appartemens bien chauds, & « n'en sortir que bien garni. Il observera de ne se li- « vrer au sommeil que modérément, & de laisser tou- « jours deux heures entre son repas & son repos. Il se « couchera la tête haute, il exercera également & « tour à tour son corps & son esprit, de peur que l'un « ne languisse d'oisiveté, lorsque l'autre sera épuisé de « fatigues ; il ne se chargera point la tête de trop de « soins, il ne s'abandonnera point à une étude ou à des « réflexions capables de dissiper la chaleur naturelle « de son tempérament, il se tiendra le ventre aussi « libre qu'il sera possible, si ce n'est pas sa coutume de « l'avoir tel ; car rien ne tend plus directement à affec- « ter la tête, & à y porter le levain du vertige, que la « détention des excrémens dans les gros intestins. « L'intempérance & les débauches lui seroient exces- « sivement nuisibles ; il ne doit donc point s'y li- « vrer ; il s'interdira l'usage habituel des vins forts & « généreux, il ne se nourrira point d'alimens épais, « gras & flatulens, comme les bouillies, les herbes « potageres, les poissons & les mets préparés avec des « épices, ainsi qu'on fait en Allemagne. Tout cela « n'est capable que d'augmenter le mal. » HOFFMAN, *Medicina Rationalis Systematica*.

Comme il y a un grand nombre de maux de tête qui ne sont que symptomatiques, on en trouvera la cure dans les maladies qu'ils accompagnent. Nous remarquerons seulement ici en général que la douleur qui survient aux piés & qui est spontanée, soulage considérablement dans les maux de tête. Ce phénomene a donné lieu aux Medecins d'essayer, si une douleur causée artificiellement par des applications stimulantes ne seroit pas également salutaire ; & l'effet a parfaitement bien répondu à leur attente. C'est par un raisonnement semblable qu'ils sont parvenus à s'assurer par expérience & à savoir que l'évacuation des veines hémorrhoïdales soulageoit dans la *céphalalgie*.

Cowper recommande une façon particuliere de traiter le mal de tête qui a pour cause un amas de matiere fait dans le sinus de la mâchoire supérieure. Elle consiste à tirer une dent molaire dont le fond de l'alvéole n'est séparé de cette cavité que par une petite lame osseuse qu'il perce sur le champ, & par ce moyen il donne issue à la matiere dont la détention causoit le mal de tête.

Cette espece de mal de tête est ordinairement accompagné d'une tumeur qu'on apperçoit à l'un des côtés du visage, aux environs de la cavité ; cette tumeur s'affaisse immédiatement après l'opération, ainsi que je l'ai vu plusieurs fois.

Drake rapporte à cette occasion deux histoires de *céphalalgie* très remarquables.

Je fus appellé, dit-il, auprès d'un jeune homme qui étoit affligé d'un abscès à la cavité de la mâchoire supérieure, depuis quatre ou cinq ans : je lui avois annoncé douze mois environ auparavant que d'être appellé, quel étoit le siége de sa maladie, & comment je croyois qu'il étoit à propos de la traiter, mais il avoit négligé mes avis. Je lui conseillois alors de se faire tirer une dent, ce à quoi il ne put se résoudre, malgré les raisonnemens que lui faisoit un Medecin très-habile pour le déterminer à cette opération : mais le mal augmenta, & je fis avec succès dans cet intervalle la même opération sur une personne aussi remarquable par ses qualités personnelles que par sa naissance, qui se trouva attaquée de la même maladie que ce jeune homme. Cet exemple le convainquit de la bonté des conseils que je lui avois donnés. Mais comme il avoit conservé son mal pendant long-tems, la matiere s'étoit fait jour d'elle-même par la dent molaire la plus éloignée du côté gauche, ensorte qu'il me fut possible d'introduire une sonde dans la cavité de la mâchoire supérieure avant que la dent fût tirée. Le jour qui suivit l'extraction de cette dent ou plutôt de cette racine, car la plus grande partie de cette dent ayant été cariée étoit tombée par morceaux, mon malade ayant la tête baissée rendit par l'alvéole la valeur d'une cuillerée ordinaire d'un pus dont l'odeur & la couleur étoient extremement mauvaises. Je fis seringuer dans cet alvéole pendant plusieurs jours de suite, une liqueur convenable ; & en moins de trois jours le mouchoir lui devint presque inutile, au lieu que pendant trois ou quatre ans auparavant il avoit coutume d'en changer cinq ou six fois par jour. Le septieme jour que je lui rendis visite, il me dit, tout émerveillé, qu'il n'avoit ni écoulement par le nez, ni mal de tête, que ses yeux n'étoient plus affectés, & pour me servir de ses termes, qu'il se croyoit en parfaite santé.

Une personne fort âgée rendoit depuis long-tems par le nez une grande quantité de matiere fétide ; je la vis & lui assurai qu'il étoit possible de la guérir : mais lorsque je lui expliquai les moyens, je ne célerai point qu'ils lui parurent ridicules, & ce fut sans espérance de soulagement qu'elle se détermina à s'en servir. Il y avoit déja plusieurs mois qu'elle m'avoit consulté, lorsqu'elle m'envoya le Dentiste pour savoir quelle étoit la dent qu'il falloit arracher. Quoique cet homme entendît parfaitement son art, toute sa dextérité ne put empêcher que la dent sur laquelle il appliqua son instrument, qui lui paroissoit saine & ne l'étoit pas, ne tombât avec sa voisine & leurs alvéoles. Cet événement effraya le Dentiste : mais je le rassurai en lui démontrant qu'il n'y avoit point de sa faute, & que le long séjour de la matiere sur l'os, l'avoit entierement corrompu. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que cette opération ne causa presque aucune douleur au malade. Comme on avoit fait une nouvelle issue à la matiere, elle cessa de sortir par le nez : mais il survint dans la suite des douleurs errantes au visage & à ce côté de la tête ; & quelques mois après mon malade fut attaqué de convulsion & mourut.

Je trouvai à l'ouverture de sa tête la partie supérieure du sinus de la mâchoire supérieure, & une partie de cet os entierement carié : mais le mal n'en étoit pas demeuré là, il s'étoit fait un passage par le trou déchiré, la partie opposée de l'os sphénoïde avoit été percée, & la dure-mere découverte : mais elle étoit entiere, elle étoit seulement enflammée, & beaucoup plus épaisse de ce côté que de l'autre. Je trouvai de plus un abscès dans la substance corticale de la partie antérieure du

lobe postérieur du cerveau du même côté; cet abscès contenoit environ une once de matiere fétide. La pie-mere n'étoit point affectée. DRAKE, *Anatomie*, *Volume II.*

CEPHALARTICA, *Céphalartiques*, remedes qui purgent la tête. BLANCARD.

CEPHALE, κεφαλὴ, *la tête*. Voyez *Caput*.

CEPHALICUS, κεφαλικὸς, *céphalique*, qui a rapport à la tête. On appelle veine *céphalique* une des veines du bras, parce qu'on croyoit que la saignée faite à cette veine soulageoit la tête.

On donne l'épithete de *céphaliques* aux remedes dont on fait usage dans les maladies de la tête. On comprend sous cette dénomination toutes les substances qui produisent quelque effet salutaire sur le cerveau : ainsi on entend en général par *céphaliques*, ceux qui favorisent la sécrétion & la distribution des esprits, tels sont tous ceux qui entretiennent les humeurs dans une circulation libre par les vaisseaux du cerveau; d'où il faut conclurre que les *céphaliques* varient selon la diversité des causes qui peuvent empêcher ou gêner la circulation des humeurs dans le cerveau. Si cette cause est d'une nature froide & muqueuse, il faut ordonner des *céphaliques* échauffans, stimulans, odoriférans, & aromatiques. Au contraire si la *céphalalgie* provient d'un excès de chaleur dans le corps, les *céphaliques* qu'on ordonnera seront rafraîchissans & calmans. Ainsi lorsqu'on emploie les altérans, les évacuans & les autres remedes pour affoiblir ou dissiper la cause génératrice de quelque maladie particuliere de la tête, on peut leur donner l'épithete de *céphaliques*. Or comme les différentes maladies de la tête peuvent avoir des causes fort opposées, quiconque ne donne le titre de *céphaliques* qu'à des substances échauffantes & volatiles, est certainement dans une erreur grossiere, & il s'exposera en traitant plusieurs maladies de la tête, à faire beaucoup de mal, ainsi qu'il est d'expérience. C'est donc aux différens caracteres de la cause morbifique à déterminer les remedes *céphaliques* qu'il faut employer, ainsi qu'ils en déterminent les différentes especes. Les remedes *céphaliques* se prennent soit intérieurement, comme par la bouche & dans le dessein d'agir par la circulation générale des liqueurs, soit en forme de clysteres; ce qui produit quelquefois les effets les plus heureux, en occasionnant une révulsion des parties supérieures & nobles à d'autres; ou on les applique extérieurement à la tête, & il faut mettre dans cette classe les errhines, les lotions faites avec des liqueurs convenables, les calotes médicamenteuses, & d'autres remedes qu'on appelle communément topiques, & qu'on emploie dans une infinité d'autres maladies du corps. Quant aux topiques *céphaliques* en général, il faut observer que la tête s'accommode beaucoup mieux des applications seches que des humides, parce que celles-ci relâchant ou distendant les vaisseaux, donnent lieu à des congestions d'humeurs dont le cerveau est incommodé. Enfin les préparations humides appliquées sur la tête, ne produiront jamais d'effet salutaire, à moins que la maladie ne provienne de chaleur ou de sécheresse, ou de quelque disposition inflammatoire; car il est évident qu'en suivant en pareil cas la méthode antiphlogistique, on n'a rien de mieux à faire que d'appliquer à la tête, au cou & à la gorge, des épithemes & des fomentations humectans; car alors l'eau s'insinue dans les pores, les ouvre davantage, & les humeurs y passent plus librement, & conséquemment compriment moins le cerveau : d'ailleurs l'artere carotide externe se distribuant dans toutes les parties de la tête, le relâchement doit nécessairement donner lieu à la révulsion du sang.

C'est pourquoi Boerhaave ordonne en fomentation dans les délires, *Aphorisme 702.* dans les coma, *Aphorisme 706.* dans les insomnies opiniâtres, *Aphorisme 709.* dans la phrénésie, *Aphorisme 781.* dans l'esquinancie inflammatoire, *Aphorisme 809.* & dans l'hydrophobie, *Aphorisme 1143. N°. 5.* les décoctions de fleurs de guimauve, de molaine & d'autres émolliens, ou l'oxymel modérément chaud, l'eau & le vinaigre de sureau. Hoffman nous avertit dans ses Remarques sur Poterius, *N°. 17.* de ne point employer de substances huileuses & d'onguens gras dans les blessures de la tête & du péricrane, parce qu'ils obstruent les pores & occasionnent des inflammations violentes. Il faut leur substituer des substances seches, comme les pondres d'iris de Florence, le mastic, l'ambre, le miel, ajoutant une petite quantité de baume du Pérou. Dans les autres maladies de la tête qui naissent d'une cause froide, les calotes médicamenteuses, & les sachets d'ingrédiens chauds, tels que la sauge, la marjolaine, l'encens & le sel, pourront produire de bons effets. On se trouvera fort bien aussi de faire laver la tête du malade avec une lessive dans laquelle on aura fait bouillir des ingrédiens d'une nature chaude, car en cette qualité ils seront propres à atténuer la matiere qui fait obstruction & à fortifier le cerveau.

Nous lisons dans les Institutions de Medecine de Sennert, « que les liqueurs dont quelques-uns ne veulent « point absolument qu'on lave la tête, quelles qu'elles « soient, ne sont cependant pas aussi inutiles qu'ils « le pensent, puisqu'étant capables d'ouvrir les po« res de la peau, elles peuvent donner lieu à l'exha« laison des vapeurs qui causent l'obstruction des pe« tits vaisseaux. Mais il avoue qu'il ne faut point fai« re usage de ces remedes, dans le tems même qu'un « malade est attaqué d'un catarrhe ou d'un mal de « tête : il est beaucoup plus à propos de s'en ser« vir dans les intervalles de remission, & l'usage « en est alors beaucoup plus salutaire. Quant à la « maniere d'en user, il faut en laver la tête, soit le ma« tin, soit une heure avant souper, & lorsqu'elle aura « été suffisamment lavée, l'essuyer avec des linges mo« dérément chauds. Le lavement des piés ne sert pas « seulement à enlever la crasse; il peut encore procurer « une dérivation des humeurs de la tête ». Voici quelques précautions que Campegius veut que l'on prenne avant que de se servir des sachets médicamenteux & échauffans. « Il ne faut les appliquer, dit-il, dans son « *Campus Elysius Galliæ*, qu'après avoir fait une éva« cuation douce, mais toutesfois considérable; non « dans la force du mal, mais dans son déclin, non « dans le commencement de la maladie, ou dans « ses accroissemens, jamais avant l'évacuation; car il « pourroit arriver qu'en faisant monter les humeurs à la « tête, par leur qualité chaude & attractive, ils feroient « plus de mal que de bien ». Cheyne dit dans son Trai« té *de Infirmorum sanitate tuendâ*, qu'on fera beaucoup de bien aux yeux, aux oreilles & à toute la tête, en la rasant fréquemment, & en la baignant tous les jours dans de l'eau froide, après y avoir versé quelques gouttes d'eau de vie de lavande, ou d'eau de la Reine d'Hongrie. Lorsqu'on se lave ainsi la tête, il s'ensuit des effets salutaires qui ne sont connus, & estimés ce qu'ils valent, que de ceux à qui cette fomentation est habituelle. Une maniere de guérir sur le champ la céphalalgie, l'embarras du cerveau, & la foiblesse des yeux qui proviennent du relachement, & de la foiblesse des fibres nerveuses; c'est de se faire frotter la tête. Ainsi que les évacuations d'humeurs réitérées en diminuent la quantité, & donnent lieu à la dérivation de leurs parties récrémentitielles: de même plus fréquemment on rase la tête, plus grande est la quantité d'humeurs évacuées, en sorte que raser souvent la tête & faire souvent la barbe; c'est appliquer une espece de vésicatoires, ou entretenir une espece de cautere perpétuel. Un autre avantage considérable qui naît du lavement fréquent de la peau de la tête avec l'eau & le savon, & de l'habitude de la raser ensuite, c'est de débarrasser l'orifice des pores, de la crasse qui les bouche; d'où il s'ensuit une évacuation libre de la matiere perspirable, dont la rétention ne pouroit être que très-nuisible à la tête & au cerveau. En se plongeant souvent la tête dans l'eau

froide, & en se la lavant avec soin, on resserre encore les couches de l'*épiderme*; on empêche qu'elles ne soient séparées les unes des autres d'une maniere difforme, & que la matiere perspirable ne s'exhale en trop grande abondance; exhalaison qui affoiblit considérablement les personnes d'une santé foible, & qui les rend extrêmement sensibles à l'impression du froid extérieur. Je conseillerois donc à toutes les personnes valétudinaires de se raser tous les jours, ou de deux jours l'un, ou du moins aussi souvent qu'elles le pourront, & de se laver de tems en tems la tête dans l'eau froide.

Voici les soins que Celse veut que l'on prenne de la santé de cette partie.

« Quiconque, dit-il, au Chapitre quatrieme de son premier Livre, a la tête foible, doit se la froter doucement avec les mains tous les matins; la tenir couverte le moins qu'il pourra, & ne la point faire raser près de la peau, pourvû qu'il digere bien. Il fera bien de ne point s'exposer aux influences de la Lune, surtout avant sa conjonction avec le Soleil; il se fera une loi de ne point sortir immédiatement après le repas, s'il a des cheveux, il les peignera tous les jours: & il se promenera beaucoup, mais que ce ne soit ni dans la maison, ni au Soleil. Il s'interdira particulierement l'usage du vin, & il évitera la chaleur du Soleil après les repas. Il s'oindra plus souvent qu'il ne se baignera, & lorsqu'il s'oindra, il se mettra devant un feu modéré de charbon vif & bien allumé, & non devant un feu violent, & qui rende une grande flamme. S'il veut prendre le bain, il se fera d'abord suer un peu, couvert de ses habits, dans le *Tepidarium*, ensuite il se fera frotter, & il passera dans le lieu où l'on fait suer. Lorsqu'il aura sué, il n'ira point se jetter dans le bain; mais il se fera jetter sur la tête & sur tout le corps, une grande quantité d'eau modérément chaude, puis froide; & il aura soin d'en faire verser beaucoup plus sur sa tête que sur les autres parties de son corps; il la frotera ensuite pendant quelque tems, il s'essuiera & se fera oindre. Rien ne fait tant de bien à la tête que l'eau froide. Celui donc qui aura la tête foible, fera bien de se la plonger tous les jours en Eté dans un assez grand vaisseau d'eau froide; & quoiqu'il se fasse oindre, sans se baigner, ou qu'il ne puisse supporter le froid du bain sur tout le corps, cependant il ne manquera jamais de se faire verser de l'eau froide sur la tête. S'il ne veut pas que l'eau mouille les autres parties de son corps, il se baissera & avancera la tête en devant, assez pour qu'elle ne se répande point sur son cou, & que ses yeux & les autres parties de son visage puissent partager les avantages du bain. Il aura soin d'arrêter de tems en tems avec ses mains l'eau tombante, & de la tenir appliquée aux parties. Il mangera peu, & ne fera usage que d'alimens faciles à digérer: si la diete affecte son cerveau, il fera un repas au milieu du jour; mais s'il peut la supporter, sans en ressentir d'incommodité, il fera beaucoup mieux de ne manger qu'une fois par jour. Quant à sa boisson ordinaire, il est plus à propos que ce soit un vin foible & trempé, que de l'eau; il est encore à propos qu'il ait un lieu où il puisse se reposer & se retirer, lorsque sa tête commencera à s'échauffer. Un usage continu soit de vin, soit d'eau, lui seroit préjudiciable; parce que ces liqueurs ne sont médicinales que quand on en use alternativement. Il n'écrira, ne lira, ni ne disputera après souper: une profonde méditation lui seroit même alors préjudiciable. Mais entre les choses qui peuvent l'incommoder, le vomissement est ce qui peut lui arriver de pis ». Il paroît par ce que nous venons de dire, qu'il y a deux classes principales de *céphaliques*, & que ces remedes sont ou rafraîchissans & calmans, ou échauffans & desséchans; car puisqu'ainsi que l'observe sensément Riviere, le cerveau est sujet à des maladies dont les unes ont le froid pour principe, & les autres le chaud, il doit y avoir deux remedes analogues à ces deux principes différens. « Les médicamens échauffans, dit cet Auteur, non seulement dessechent le cerveau, mais encore divisent & atténuent le phlegme qui y est contenu; au lieu que ceux qui rafraîchissent, corrigent en partie l'intempérie chaude du cerveau, & épaississent en partie le phlegme acre & salin, & les autres humeurs séreuses qui causent les grandes fluxions ». C'est à ces deux especes de remedes qu'il faut rapporter ce qu'Hoffmann dit dans les termes suivans, dans ses notes sur Poterius. « On employe principalement deux classes de remedes dans les maladies de la tête qui proviennent soit d'un mouvement irrégulier & tumultueux des esprits, soit des obstructions des nerfs & des vaisseaux du cerveau. Entre les premiers, sont les anodyns qui arrêtent par leurs exhalaisons agréables, temperent l'agitation violente & désordonnée des esprits, tels sont les fleurs de primevere, de tilleul, de pivoine, de chardon d'Egypte, de sureau, de roses, de violettes, de pavot sauvage, & de lis des vallées, ainsi que les substances odoriférantes & balsamiques, comme le musc, le castor, l'ambre & le safran. Les remedes de la seconde classe sont toutes les choses qui contiennent un sel huileux & subtil, entre lesquelles il faut compter toutes les substances huilenses, & les esprits volatils tirés des animaux, comme la marjolaine, la rue, la lavande, la valériane, le bois d'aloës blanc, le romarin des Jardins & des champs, les cardamomes, les cubebes, le serpolet, le basilic, l'ambre gris & le baume du Perou. Tous ces ingrédiens bouillis, soit dans de l'eau, soit dans du vin, ou infusés dans quelque menstrue convenable, sont des remedes excellens pour les maladies de la tête ».

Toutes les substances qui relâchent, lorsqu'il y a dans les vaisseaux une constriction qui donne trop de mouvement aux humeurs & trop de chaleur au corps, rallentissent l'accélération de toutes les humeurs, & peuvent être mises au nombre des *céphaliques*. Quant à ce qu'on appelle des spécifiques *céphaliques*, c'est-à-dire, des remedes qui agissent particulierement sur la tête à l'exclusion de toute autre partie du corps, qui en guérissent toutes les maladies, & que par conséquent on peut employer indistinctement dans toutes les indispositions de cette partie, quelqu'en puissent être les causes, c'est ce sur quoi on ne doit prononcer qu'avec une extreme circonspection; car les uns nient qu'il y ait de pareils remedes, les autres prétendent au contraire qu'il y en a, & opposent à leurs adversaires l'expérience qu'ils prétendent les favoriser. Nous lisons dans les *Centuriæ exercitationum medicarum* de Wedelius, *Cent. 1. Dec. 7.* que l'hysope étoit le spécifique *céphalique* d'Hippocrate, comme il paroît en comparant ce qu'il dit dans son Livre *de Morbo sacro*, avec ce qu'il a dit de l'hysope. Mais ce qu'il y a de vrai, c'est que cette plante ne convient que dans une seule espece d'épilepsie, dans celle par exemple qui est produite par une abondance de phlegme, & c'est la seule aussi dont Hippocrate fasse mention dans l'Ouvrage que nous avons cité. Il est constant que les remedes échauffans & dessiccatifs conviennent dans ce cas: or l'hysope est une plante de cette espece, & Wedelius lui-même nous apprend qu'elle abonde en un sel volatil huileux. Hippocrate dit aussi *Lib. II. de Diætâ* que l'hysope est chaud & évacue le phlegme. Forestus a remarqué une vertu céphalique dans la verveine qui est singuliere, & inexpliquable. Il dit *Observation. Med. Lib. IX. Obs. 52.* qu'un malade qui avoit été tourmenté pendant plusieurs nuits d'un mal de tête violent & général, & à qui les cheveux étoient trempés de sueur, fut guéri comme miraculeusement par un morceau de verveine broyée qu'on lui pendit au cou pendant qu'il dormoit, quoiqu'on eût éprouvé sur lui sans succès tous les remedes dont l'efficacité est la mieux constatée en pareil cas; L'Auteur nous assure qu'il ne faut ôter la verveine que

que quand elle eſt ſeche, anquel cas il arrive ordinairement qu'elle ſe détortille & tombe d'elle-même.

CEPHALINE, κεφαλίνη, la partie de la langue qui eſt la plus proche de ſa racine, & la plus voiſine de la gorge.

CEPHALOIDES, κεφαλοειδὴς, qui a une tête, ou la figure d'une tête: c'eſt l'épithete que les Grecs donnoient anx plantes qu'on nomme en latiu, *Planta capitata*, plante dont le ſommet eſt ramaſſé en tête.

CEPHALONOSOS, κεφαλονόσος de κεφαλὴ, tête, & νοσος maladie. Ou donne cette épithete à une fievre maligne, épidémique, aſſez commune en Hongrie, d'où elle eſt appellée *Febris Hungarica*.

CEPHALO-PHARINGÆUS, muſcle dn pharinx. Voyez *Pharinx*.

CEPHALOPONIA, κεφαλοπονία, de κεφαλὴ, tête, & de πόνος, mal. *Mal de tête*.

CEPHALOS, κέφαλος; poiſſon que les Latins appellent *Mugil*, & que nous appellons *Mulet*. Voyez *Mugil*.

CEPHALOTOS, κεφαλωτός, *Capitatus*, ramaſſé en tête. Voyez *Capitata*.

CEPHALOTROTOS, de κεφαλὴ, tête, & de τιτρώσκω, bleſſer; *bleſſé à la tête*.

CEPINI, *vinaigre*. RULAND.

CEPULA, κέπυλε; *grands Myrobolans*. NIC. MYREPSE, *Sect. 9. cap. 83*.

CER

CERA, κηρὸς, *Cire*.

La meilleure *cire* eſt jaunâtre, un peu graſſe, odoriférante, ayant à peu près l'odeur du miel, pure, & produite dans la Créte ou dans le Pont.

La *cire* la plus eſtimée après celle-ci, eſt blanche & d'une ſubſtance naturellement graſſe.

Toutes les *cires* échauffent, amolliſſent, & ſont modérément incarnatives. On les mêle avec des liqueurs convenables, & on en fait un remede pour la dyſſenterie. Si les nourrices en avalent dix morceaux, chacun de la groſſeur d'un grain de millet, cela empêchera le lait de ſe cailler dans leur ſein. DIOSCORIDE, *Lib. II. cap. 105*.

Il y a ſur les feuilles de quelques plantes, en petite quantité à la vérité, un certain baume, que la chaleur du Soleil épaiſſit, comme il paroît évidemment ſur le romarin. On remarque auſſi dans d'autres, certains globules extremement petits qui ſortent des capſules séminales, & qui occupent le milieu de la fleur. Nous n'avons aucun moyen de ramaſſer ce baume ou ces globules: mais il m'eſt arrivé pluſieurs fois en cohobant fréquemment l'eſprit de vin ſur les feuilles de romarin, de trouver mon eſprit, qui étoit fort bon avant l'opération, portant une odeur déſagréable, & un gout de *cire*. J'ai cru, en examinant ces feuilles avec un microſcope, appercevoir ſur leur ſurface de petites éminences de *cire*; & en effet, en les maniant pendant un tems conſidérable, je ſentis la *cire* s'attacher peu-à-peu à mes doigts; d'où l'on peut conclurre que la *cire* n'eſt autre choſe qu'une eſpece de térébenthine exprimée par la chaleur du Soleil des ſucs gras des plantes ſur la ſurface deſquelles elle eſt répandue, à moins qu'elle ne ſoit produite dans les cavités de leur capſule. C'eſt cette ſubſtance que les abeilles recueillent, mettent en petites maſſes, & portent entre leurs pattes dans leurs ruches, où elles en font leurs cellules, & c'eſt de-là que nous la tirons: nous en ſéparons le miel, & nous l'employons enſuite à différens uſages. Elle eſt ordinairement jaune, & n'a rien de déſagréable ni à l'odorat ni au gout: le froid la rend dure & preſque fragile, & le chaud l'amollit & la diſſout.

Procédés ſur la Cire.

Mettez dans une retorte de verre de la meilleure *cire* coupée en morceaux aſſez petits pour paſſer par l'orifice du vaiſſeau; mettez deſſus autant de ſable pur & nettoyé qu'il en faut pour remplir la retorte. Faites-la chauffer doucement, juſqu'à ce que la *cire* ſoit fondue & ſuffiſamment mêlée & répandue dans le ſable. Placez la retorte au bain de ſable; appliquez-y un récipient, & diſtillez à un feu gradué. Il viendra d'abord un peu de phlegme tartareux d'une odeur fétide & déſagréable avec un peu d'eſprit. Pouſſez le feu juſqu'à deux cens quatorze dégrés; & lorſqu'il ne montera plus rien, changez le récipient, & augmentez le feu; il vous viendra peu à-peu une huile claire d'une couleur blanchâtre, & qui prendra dans le récipient la conſiſtance du beure; cela fait, appliquez un feu violent de ſuppreſſion, & incontinent tout le reſte de la *cire* ſe rendra dans le récipient, en forme ſolide comme le beure: mais elle n'aura ni la nature fragile & dure de la *cire*, ni celle de ſon huile liquide. Ajoutez à la *cire* autant de ſable qu'il en faut pour l'empêcher de monter ou de briſer les vaiſſeaux, comme cela ne manqueroit pas d'arriver dans l'ébullition.

REMARQUES.

Il paroît par-là qu'à un certain dégré de feu, tout le corps de la *cire* devient volatil, ce en quoi cettte ſubſtance eſt ſemblable au camphre, avec cette différence que le camphre eſt beaucoup plus volatil. Nous voyons auſſi que la *cire* qui eſt entierement inflammable, peut exiſter ſous une forme dure & preſque fragile; quand on la fait diſſoudre dans l'eau chaude, paſſer à-travers un tamis, & tomber dans des moules creux de métaux, où elle ſe met en petits gâteaux, qui étant expoſés à l'air & au Soleil, & fréquemment arroſés d'eau pure, blanchiſſent peu à-peu; quoique dans cet état elle ſe conſume preſqu'entierement dans le feu, cependant peu s'en faut qu'elle ne ſoit auſſi fragile que le verre, & on la prendroit pour une ſubſtance tout-à-fait différente de l'huile. Les huiles végétales & inflammables peuvent donc exiſter ſous les formes différentes d'huile, de baume, de réſine, de poix, de larmes ſeches, de *cire* & de beure. D'où il paroît que le feu peut convertir en vraies huiles liquides des corps qui ne paroiſſoient point être des huiles auparavant, comme nous voyons évidemment dans la diſtilation de la colophone & de la *cire*. Cette transformation de la *cire* en beure eſt durable; car de long-tems elle ne reprend une conſiſtance dure, elle demeure conſtamment un beure mou, même dans les plus grands froids. J'ai conſervé ce beure de *cire* pendant vingt ans dans un vaiſſeau cylindrique de verre, ſimplement couvert d'un papier, ſans qu'au bout de ce tems il ſe ſoit remis en *cire*, au lieu que les huiles de térébenthine les plus liquides s'épaiſſiſſent très-promptement: d'où l'on voit combien ſont ſurprenans les différens effets du feu ſur les ſeules parties huileuſes des plantes, & d'où l'on peut inférer qu'il n'y a aucune regle certaine à poſer par rapport à l'action du feu ſur les huiles. Le camphre, qui eſt une huile pure inflammable, redevient camphre, & non pas une huile liquide, après avoir été élevé par le feu. Le beure de *cire* ainſi préparé fournit un baume anodyn extremement doux, ami des nerfs, très-émollient, & très-relâchant. Si l'on en frotte les parties, il produira de bons effets dans les contractions des membres; & l'on peut encore l'employer avec ſuccès pour empêcher la peau de devenir rude & ſeche, & de ſe crevaſſer dans le froid & dans l'hiver. Il eſt encore excellent dans les douleurs aiguës des hémorrhoïdes. BOERH. *Chymie*.

Transformation du Beure de Cire *en une huile liquide; par des diſtilations réitérées par la cornue.*

Faites fondre le beure de *cire*, & le convertiſſez ſur un feu modéré en une huile liquide; verſez-le par un entonnoir, que vous aurez fait chauffer dans

une retorte de verre qui sera pareillement chaude; remplissez-en la retorte à moitié; faites ensorte qu'il ne s'attache point de beure au cou de ce vaisseau, parce que cette matiere grossiere ne manqueroit pas de tomber dans le récipient, ce qu'il faut éviter ici. Mettez la retorte au bain de sable; lutez-y un récipient bien propre. Poussez votre distilation avec circonspection, & ménagez votre feu desorte que la chute d'une goutte n'attende la chute d'une autre que pendant six secondes. Lorsque ce degré de chaleur ne produira plus rien, poussez votre feu; distilez comme ci-devant; & continuez de la même maniere, en augmentant votre feu avec la même circonspection, tant qu'il restera du beure dans la retorte. Par ce moyen vous aurez tout le beure, & à peine restera-t'il dans la retorte quelques feces: mais ce beure sera converti en une huile tant soit peu épaisse, & la quantité que vous en trouverez dans le récipient ne différera point de la quantité de beure que vous aviez. Si vous distilez derechef cette huile de *cire*, elle deviendra plus douce, plus transparente & plus claire, de sorte qu'elle ressemblera enfin à une huile subtile & limpide. Plus la distilation aura été réitérée de fois, plus cette huile sera douce, limpide & pénétrante.

REMARQUES.

Il s'ensuit de-là que l'action du feu va en atténuant de plus en plus une certaine partie huileuse des plantes, sans toutefois rendre cette partie acrimonieuse; la rendant au contraire plus douce & plus pénétrante en même-tems. Cette derniere huile est un remede admirable pour toutes les maladies des papiles nerveuses & extérieures de la peau. Elle n'a pas son égale pour guérir les gerçures aux levres en hiver, & celles de la mamelle des femmes qui nourrissent; il faut en frotter ces parties, ainsi que les mains & les doigts, lorsqu'il y aura des crevasses à la peau. Elle est encore très-bonne pour discuter les tumeurs froides qui viennent au visage ou aux doigts pendant l'hiver; lorsque des tendons sont retirés, & qu'il y a roideur dans les membres en conséquence de cette contraction, on s'en sert en fomentation & en frictions. Elle possede singulierement la vertu de rendre aux parties leur flexibilité. Si l'on en frotte le ventre fréquemment; elle préviendra la constipation; elle est aussi excellente dans presque toutes les maladies des enfans. BOERHAAVE *Chymie*, *Volume* 2.

Il paroît par cette analyse que la *cire* n'est pas un ingrédient qui convienne aussi peu que quelques Auteurs se l'imaginent dans le baume de Lucatelli.

CERÆÆ κεραῖαι, *Cornua uteri*, les *Trompes de la matrice*. RUFUS EPHESIUS. *cap*. 31.

CERAGO, l'*Aliment des abeilles*. CASTELLI.

CERAMICE, ou CERAMITIS, κεραμικὴ, ou κεραμίτις. Ce mot joint avec γῆ, terre, signifie *Terre de Potier*. Hippocrate ordonne, *Lib. de internis Affectionibus*, de l'appliquer froide, en guise de cataplasme, dans l'érésipele des poumons. Dans l'endroit où Hippocrate parle de l'application de cette terre, il n'est pas clair s'il faut la faire sur tout le corps, ou seulement sur la région des poumons. Il fait encore mention de cette terre comme d'un topique rafraîchissant dans les maux de tête, dans le premier & dans le troisieme Livre *de Morbis*.

CERAMIUM, κεράμιον, mesure des Grecs, & la même que l'*Amphora* des Latins. Elle contenoit environ trente pintes.

CERAMOS, κέραμος, *une Tuile*.

CERANITES, κερανίτης, nom d'une pastille ou d'un trochisque dont il est parlé dans Galien.

CERANTHEMUS, κηράνθεμος, ou κηράνθεμον, *glu*. Voyez *Propolis* & *Ambra*.

CERARE, *incorporer*, ou *mêler*. RULAND.

CERAS, κέρας, une *Corne*. Voyez *Cornu*.

CERASIATUM, nom d'un remede purgatif dont Libavius fait mention; il est ainsi appellé, parce que le jus de cerises est un des ingrédiens dont il est composé.

CERASION, κεράσιον, *Cerise*. Voyez *Cerasus*.

CERASIOS; nom donné par Mesué à deux onguens, dont il appelle l'un grand *cérasios*, & l'autre petit *cérasios*. CASTELLI.

CERASMA, κέρασμα, de κεράννυμι, *mêler*; mélange d'eau froide & chaude qui se fait en versant la chaude sur la froide. CASTELLI d'après *Galien*.

CERASTES, κεράστης, κεραστῆς, de κέρας, *corne*; c'est une espece de serpent d'une ou de deux coudées de long tout au plus: il porte sur son front deux petites éminences semblables à deux cornes: il est couvert d'écailles cendrées partout, excepté en sa queue qui est fort menue: ces écailles sont artistement rangées. Il fait en rampant un bruit qui approche du sifflement: il ne va jamais en ligne droite, il rampe toujours obliquement.

Sa morsure cause une tumeur semblable à la tête d'un clou: il en sort une sanie rougeâtre, de la couleur du vin; ou noirâtre, surtout par les bords, ainsi qu'il arrive dans les blessures qui ont pour cause des coups ou des contusions.

Elle est suivie d'accidens pareils, & demande des remedes semblables à ceux dont on use contre la morsure de la vipere. Le malade n'en meurt qu'au bout de neuf jours: mais il est plus cruellement tourmenté que s'il avoit été mordu par une vipere. AETIUS, *Tetrab. IV. serm*. 1. *cap*. 28.

Lemery, qui paroît avoir tiré d'Aétius ce qu'il dit du *cérastes*, ajoute qu'on en peut obtenir les mêmes préparations médicinales que de la vipere; qu'il contient beaucoup de sel volatil & d'huile; qu'il est sudorifique, qu'il résiste au poison; qu'il purifie le sang, & qu'il est fort bon dans la petite vérole, la peste & la gratelle.

CERASUS, *cerisier*, ainsi nommé de *Cerasus*, ville du Pont, d'où cet arbre fut apporté à Rome par Lucullus. De Rome, il passa en Angleterre, à ce que dit Pline.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont assez larges & luisantes; le calyce est très-profond, il est d'une seule piece, il est terminé par une couronne à cinq segmens, il est fort étendu, & il se recourbe lorsqu'il commence à mûrir: la fleur est assez semblable à la rose; elle est pentapétale; ses pétales sortent des espaces formés par les segmens du calyce, & elle n'a jamais moins de trente étamines. L'ovaire qui forme un long tube placé au fond du calyce, devient pulpeux, s'arrondit, & forme un fruit en cœur. Ce fruit contient un noyau d'une figure ronde; & ce noyau, une amande de la même figure: ce fruit est placé sur un pédicule fort long. BOERHAAVE, *Index alter Plant. Vol*. 2.

Dioscoride dit, que toutes les cerises en général lâchent le ventre lorsqu'on les mange crues, & qu'elles le resserrent lorsqu'on les mange seches. Il ajoute que la gomme de *cerisier* prise dans de l'eau & du vin, rétablit le tempérament après des maladies longues, éclaircit la vue & donne de l'appétit. *Lib. I. cap*. 157.

Boerhaave dit dans l'Ouvrage que nous venons de citer, que l'industrie des Jardiniers a tellement multiplié les especes de *cerises*, que nous en avons plus de quarante-quatre. Mais les suivantes sont celles dont on fait principalement usage en Medecine.

Cerasus rubra, Offic. *Cerasus*, Mont. Ind. 39. *Cerasus vulgaris*, Ger. 1319. *Cerisier commun*. Emac. 1502. *Cerasus Anglica*, Park. Theat. 1517. *Cerasus sativa*, Jons. Dend. 92. *Cerasa sativa*, *rotunda*, *rubra & acida*, *quæ nostris cerasa sativa*, C. B. P. 449. Raii Hist. 2. 1537. *Cerasus sativa*, *fructu rotundo*, *rubro & acido*,

Tourn. Inst. 625. Elem. Bot. 496. *Cerasus acida rubella*, J. B. 1. *Cerise aigre*, Dale.

Cet arbre croît un peu moins haut que le *cerisier* noir : il étend ses branches un peu plus au loin. Quant aux fleurs & aux feuilles, elles sont à peu près semblables dans l'un & l'autre arbre : mais le fruit de celui dont il s'agit est plus gros, d'une couleur rouge & d'un gout acide.

Ces *cerises* passent pour plus rafraîchissantes que les noires ; elles calment la soif ; elles sont bienfaisantes à l'estomac, & aiguisent l'appétit : on en fait rarement usage en Medecine. La gomme de *cerisier* passe pour lithontriptique ; elle est bonne pour la pierre, pour la gravelle, &c. Miller, *Bot. Off.*

Le fruit de ce *cerisier* est rafraîchissant, desséchant & astringent ; il fortifie le cœur & l'estomac : on s'en sert pour calmer la chaleur & la soif des fievreux : ses amandes sont bonnes pour les calculeux. Dale, d'après *Schroder*.

Ces *cerises* passent pour un fruit très-agréable & très-salutaire. Le suc qu'on en tire lorsqu'elles sont parfaitement mûres, est savoneux & très-résolutif. Si on en fait un usage long & fréquent, surtout lorsqu'on a fait bouillir le fruit, il est capable de guérir plusieurs maladies chroniques des plus invétérées, & d'emporter par une diarrhée salutaire la matiere qui faisoit obstruction.

Cerasus acida nigricantia, Ind. Med. 32. *Cerasus fructu acido serotino, succi sanguinei*, Tourn. Inst. 625. Rupp. Flor. Jen. 167. *Cerasus fructu acido, succi sanguinei*, Elem. Bot. 497. *Cerasa acidissima, sanguineo succo*, C. B. P. 450. *Cerasa acida nigricantia, solidiora tardius maturescentia*, J. B. 1. 221. Raii Hist. 2. 1538. *Cerise morelle*.

Son fruit gardé & le rob de son suc épaissi, sont d'usage en Medecine, & ils ont les mêmes propriétés que ceux de la *cerise* rouge. Dale.

Cerasus nigra, Offic. Ger. 1323. *Cerise noire commune*, Emac. 1505. Park. Parad. 571. Mer. Pin. 25. Phyt. Brit. 25. *Cerasus major ac sylvestris, fructu subdulci; nigro colore inficiente*, C. B. Pin. 450. *Cerisier noir*, Raii Hist. 2. 1538. Dill. Cat. Giss. 45. Buxb. 62. Tourn. Inst. 620. Elem. Bot. 497. *Cerasus sylvestris, fructu nigro*, J. B. 1. 220. Raii Synop. 3. 463. *Cerise noire*.

Ce *cerisier* est un assez grand arbre ; ses branches sont couvertes de feuilles arrondies, dont l'extrémité est pointue, & dont les bords sont découpés. Les fleurs précédent les feuilles : elles croissent plusieurs ensemble sur de longs pédicules : elles n'ont qu'une seule feuille blanche découpée en segmens très-délicats : elles ont au milieu plusieurs étamines placées sur l'embryon du fruit ; ce fruit est à peu près rond, plus petit que la *cerise* rouge : il y a un noyau dur dans le milieu ; ce noyau est couvert d'une pulpe fort agréable au gout, & dont le suc est purpurin. Cet arbre est sauvage, & croît en différentes contrées de l'Angleterre : son fruit fait qu'on le plante aussi dans les jardins. Il fleurit en Avril, & son fruit est mûr en Juillet.

Les cerises noires passent pour cordiales, céphaliques & salutaires dans toutes les maladies de la tête & des nerfs, comme les épilepsies, les convulsions, les paralysies & autres semblables. Quelques Auteurs les recommandent dans la pierre, la gravelle & la rétention des urines.

On n'en fait d'autres préparations officinales que l'eau distilée : cette eau est plus d'usage dans la pratique moderne, qu'aucune autre eau simple, quelle qu'elle soit. Miller, *Bot. Off.*

Voyez *Aqua*.

Les noyaux de *cerises* noires, pilés avec leurs amandes & réduits en poudre, passent pour être extremement diurétiques.

On ajoute que ces noyaux rendent par la distilation une huile qui n'est pas moins vénéneuse que celle du laurier. C'est par cette raison que l'eau de *cerises* noires est tombée en discrédit chez quelques personnes, sans que l'expérience ait démontré que ce soit avec raison.

Padus Offic. *Padus Theophrasti*, Dill. Cat. Giss. 66. *Padus Germanica folio deciduo*, Rupp. Flor. Jen. 108. Buxb. 149. *Cerasus avium*, Merc. Bot. 2. 18. Phyt. Brit. 25. *Cerasus avium nigra & racemosa*, Ger. 1322. Emac. 1504. Mer. Pin. 24. Raii Hist. 2. 1549. Synop. 3. 463. *Cerasus racemosa sylvestris, fructu non eduli*, C. B. P. 451. Tourn. Inst. 626. Elem. Bot. 497. Boerh. Ind. A. 2. 244. *Cerasus racemosa sylvestris*, Jonf. Dend. 93. *Cerasus avium racemosa*, Park. Theat. 1517. *Cerisier sauvage*.

Il croît entre les rochers & les montagnes, & l'on pend son fruit au cou des enfans, pour les guérir de l'épilepsie. Dale.

Mahaleb, Offic. *Macaleb Gesneri*, Ger. 1211. *Bois de sainte Lucie*, Emac. 1397. *Machaleb Germanicum*; *Cerisier sauvage des montagnes d'Autriche*, Park. Theat. 1519. *Cerasus sylvestris*, Ind. Med. 32. *Cerasus sylvestris mahaleb*, Mont. Ind. 39. *Cerasus sylvestris amara, mahaleb putata*. J. B. 1. 227. Raii Hist. 2. 1549. Tourn. Inst. 627. Elem. Bot. 497. *Cerasus sylvestris amara*; *Arabum mahaleb putata*, Chab. 16. *Cerasso affinis*, C. B. Pin. 451. Jonf. Dendr. 93. *Cerisier des montagnes*.

Cet arbre croît dans les lieux montagneux : ses noyaux sont d'usage dans la Medecine ; ils passent pour échauffans & pour émolliens. Dale.

CERATIA, κερατία, *le caroubier*. Voyez *Caroba*.

CERATIO ; l'action d'enduire avec de la cire. Les Chymistes entendent par ce mot la maniere de réduire une substance dans un état tel qu'elle puisse ensuite être mise en fusion comme la cire, soit que le corps qu'on se propose de réduire dans cet état, fût naturellement trop dur, soit qu'il fût trop volatil pour entrer dans une fusion semblable à celle de la cire. Dans le premier de ces sens, cette opération n'est autre chose que l'amollissement d'une substance dure & non fusible, ensorte qu'elle soit capable de se liquéfier. Les Alchymistes entendent par le même mot la fixation du mercure, ensorte qu'il flue comme la cire, & qu'il demeure en cet état.

CERATITES, l'*unicorne fossile* ; pierre qui a la forme d'une corne.

CERATITIS, κερατῖτις. Marcellus Empiricus dit que c'est la violette de mer. Mais nous lisons dans Pline que c'est le *Papaver corniculatum*. Pline, *Lib. XX. cap. 19.*

CERATIUM ; κεράτιον ; le fruit du caroubier. Voyez *Caroba*.

Ce mot signifie aussi carat, espece de poids. Voyez *Carata*.

CERATOGLOSSUS ; nom d'un muscle de la langue ; il part charnu de trois endroits différens : il est large & charnu à sa premiere origine, qu'il prend à la corne de l'os hyoïde ; & c'est proprement le *cératoglosse*. Sa seconde tête part de la base de cet os, & on l'appelle *Basioglosse*. Sa troisieme vient de l'appendice cartilagineuse de l'os hyoïde, & quelques-uns l'appellent *chondroglosse*. Ces trois muscles se réunissent, & leurs fibres, suivant la même direction, vont s'insérer larges & minces aux environs de la racine de la langue, & latéralement.

L'usage de ce muscle est de mouvoir la langue obliquement de l'un & de l'autre côté : mais quand toutes les parties des deux agissent sur elle à la fois, leur action

est de retirer la langue en ligne droite vers le fond de la bouche. Douglas.

CERATOIDES, κερατοειδὴς; nom que les Grecs donnent à la cornée.

CERATOMALAGMA, κερατομάλαγμα, *cérat*. Voy. *Ceratum*.

CERATONIA; le *caroubier*. Voyez *Caroba*.

CERATOPHYLLON, plante aquatique dont on distingue deux especes.

La premiere est le

Ceratophyllon leve, aquis immersum. Hydroceratophyllum; folio levi, octo cornibus armato. Act. Acad. R. Sc. Par. 1719. pag. 20. Vaill. 32.

Le Docteur Manningham, & le Docteur Dillenius l'ont trouvée dans les fossés attachée au côtés, depuis Chichester, jusqu'à Chelsey. *Syn. Stirp. Brit. Ed.* 135.

La seconde est le

Ceratophyllon asperum, aquis immersum. Hydroceratophyllum; folio aspero, quatuor cornibus ornato. Act. Acad. Scient. Par. ann. 1719. pag. 20. *Millefollium aquaticum, cornutum*, 2. Raii Hist. 191. *Equisetum sub aqua repens, foliis bifurcis*, Flor. Pruss. 67.

On la trouve communément dans les eaux croupissantes. Tournefort.

On ne leur attribue aucune propriété médicinale que je connoisse.

CERATUM, un *Cérat*.

Les Anciens entendoient par *cérat*, quelque chose de plus épais en consistance que l'acopon, & le *cereleon*, & de plus mou que l'emplâtre, selon Galien. Nous lisons dans Paul Eginete, que l'acopon étoit d'une consistance moyenne entre le *cérat* & l'emplâtre. Le *cérat* étoit fait d'huile & de cire, à quoi l'on ajoutoit quelquefois des poudres. Voici la proportion qu'on observoit généralement entre ces ingrédiens. On mettoit douze parties de cire, quatre parties d'huile, & une partie de poudre. Mais on faisoit quelquefois des *cérats* avec des ingrédiens onctueux & des poudres sans cire.

Les Modernes font leur *cérat* avec des substances grasses & huileuses, des gommes, des résines, des baumes & des poudres, unis ensemble par une quantité suffisante de cire, à laquelle on ajoute quelquefois des mucilages & différentes sortes de sucs; ensorte que toute la composition soit plus épaisse qu'un onguent, & plus molle qu'une emplâtre. La regle prescrite par les Auteurs, est de prendre huit parties d'huile, de graisse, ou de suc, quatre de cire, & une ou deux de poudre. D'autres prennent trois onces d'huile, une demi-once de cire & trois dragmes de poudre. Mais comme les substances huileuses & onctueuses sont plus fluides dans les tems chauds, que dans les tems froids, c'est une circonstance à laquelle il faut avoir égard.

Voici la maniere de faire un *cérat*.

Faites fondre sur le feu les ingrédiens fusibles; remuez-les tandis que vous y répandrez les poudres jusqu'à ce que le mélange soit froid.

On prépare quelquefois un *cérat* avec huit parties d'un onguent, sur deux ou trois parties de cire: d'autres fois, c'est en amollissant la matiere d'une emplâtre par une addition d'une quantité suffisante d'huile.

Pour user du *cérat*, la coutume est de l'étendre sur du linge, ou sur de la peau, & de l'appliquer sur la partie à laquelle il est destiné.

On se propose avec les *cérats* de produire un grand nombre d'effets différens, comme relâcher, amollir, digérer, cicatriser, attirer, &c.

Quincy dit qu'un *cérat* ne differe d'un onguent qu'en ce que le premier a plus de consistance que le second. Il n'y a maintenant dans la Pharmacopée de Londres, que deux préparations qui portent ce nom: la premiere est calmante, & la seconde modérément détersive. Elles sont si-tôt faites que nos Apothicaires n'ont pas coutume de les tenir prêtes.

Cérat blanc.

Prenez *de la cire la plus blanche; quatre onces,*
de l'huile d'amandes douces, cinq onces,
du blanc de baleine le plus fin, une once,
de la céruse lavée dans de l'eau rose, une once & demi.
du camphre, une demi-once.

Faites du tout un *cérat*.

Cérat jaune.

Prenez *de la résine jaune, une demi-livre,*
du suif de mouton, quatre onces,
de la meilleure térébenthine, deux onces.

Faites fondre le tout sur un feu modéré, & lorsqu'il aura un peu bouilli, passez, & vous aurez un *cérat*.

Il y a un grand nombre de compositions sous ce nom, dans les anciennes Pharmacopées officinales, & surtout dans celle du Collége de Londres: mais elles sont difficiles à faire, si mal raisonnées, & de si peu d'usage, qu'on les en a bannies. Les deux que nous venons de rapporter, qu'il est facile de faire, & dont on peut user avec avantage, sont les seules qu'on y ait laissées. La principale raison de la réduction de cette classe, est la facilité que l'on a de leur substituer sur le champ & en toute occasion, des formules capables de produire les mêmes effets; ensorte qu'il est assez inutile d'en embarrasser les boutiques de nos Apothicaires. *Pharmacopée de* Quincy.

Cérat de Turner, ou cérat de pierre calaminaire. Voyez la description que nous en avons donnée à l'article *Cadmia*.

CERAUNIA, *sive fulminaris lapis*, Offic. *Ceraunius*. Boet. 480. Worm. 74. Charlt. Foss. 30. de Laet. 155. Aldrov. Mus. Metall. 606. Schw. 372. Kentm. 30. *Ceraunia vel Ceraunias*, Gesn. de Lapidibus 61. *Pierre de foudre*.

Cette pierre est d'une figure pyramidale, & d'une couleur brune ou noire. Les Auteurs la distinguent de la Belemnite. On la trouve communément en Allemagne.

Les femmes attaquées de tumeurs ou de fluxions aux genoux & au sein, en frotrent superstitieusement ces parties. On dit qu'elle est bonne dans l'hydropisie & dans la jaunisse. Mais ces vertus ne sont fondées sur aucune expérience que je connoisse.

CERAUNO-CHRYSOS ou AURUM FULMINARE. Johnson. *Or fulminant*.

CERBERUS TRICEPS ou PULVIS CORNACHINI; *poudre cornachine*. En langue Chymique, c'est le mercure réuni du sel, du vif-argent & du vitriol. Castelli, d'après *Libavius*.

CERCHNALEOS, κερχναλέος, tout ce qui fait & cause

l'enrouement ou la difficulté de se faire entendre.

CERCHNOS, κέρχνος, relâchement ou bruit rauque qui se fait entendre quand la personne respire dans le larynx ou dans la trachée-artere, lorsque ces parties sont affectées de quelque maladie. Les Auteurs Grecs qui ont écrit sur la Medecine, ont coutume de prendre ce mot en ce sens.

CERCIO. C'est, selon Johnson, un oiseau des Indes, gros comme un étourneau, de diverses couleurs, remuant presque toujours la queue. On lui apprend à parler, & il est encore plus disciplinable que le perroquet. On ne lui attribue aucun usage en Medecine. Lemery, *des Drogues*.

CERCIS, κερκὶς, un pilon ou un instrument dont on se sert pour battre & pulvériser. Ce mot est aussi synonyme à Radius, & signifie cet os de l'avant-bras.

CERCOPES, κέρκωπες, espece de Charlatans, & de fourbes, que Galien nous peint, comme répandus dans les mauvais lieux de Rome.

CERCOPITHECUS, *un Singe à queue.*

CERCOSIS, κέρκωσις, maladie du clitoris qui consiste dans un accroissement contre nature.

CERDAC, *mercure.* Ruland.

CEREALIA, toutes les especes de grains dont on fait du pain. Ce mot vient de *Cerés*, nom d'une Déesse qui passoit chez les Payens pour avoir appris aux hommes l'usage des grains.

CEREBELLUM, le *Cervelet*. Voyez l'article suivant.

CEREBRUM, le *Cerveau*.

On donne en général le nom de *cerveau* à toute la masse qui occupe entierement la cavité du crane, & qui est enveloppée de deux membranes appellées *meninges*, selon les Grecs, & *meres*, selon les Anciens, dont l'opinion commune étoit que ces membranes sont l'origine & comme les meres de toutes les autres membranes du corps humain.

La masse générale est distinguée en trois portions particulieres; savoir, en *cerveau* proprement dit, ou grand *cerveau*; en cervelet ou petit *cerveau*, & en moelle allongée. On joint à ces trois portions renfermées dans le crane une quatrieme, qui occupe le grand canal de l'épine du dos, sous le nom de moelle de l'épine ou moelle épiniere, & qui est la continuation de la moelle allongée.

Le cerveau proprement dit, est une masse moelleuse, médiocrement ferme, superficiellement grisâtre, qui occupe toute la portion supérieure de la cavité du crane, c'est-à-dire, la portion au-dessus de la tente du cervelet. Sa figure est en dessus une convexité ovalaire, à peu près comme celle de la moitié d'un œuf coupé en long, ou plutôt comme celle de deux quarts d'œuf coupés en long & à peine écartés l'un de l'autre; en dessus elle est plus applatie par le fond, dont chaque moitié latérale est divisée en trois bosses, qu'on appelle lobes, un antérieur, un mitoyen, & un postérieur.

Sa substance est de deux sortes, distinguée par deux différentes couleurs, dont l'une est grisâtre ou cendrée, & plus mollasse; l'autre très-blanche & plus ferme. La substance cendrée occupe principalement l'extérieur du *cerveau*, & en fait comme une espece d'écorce, ce qui a donné occasion de la nommer substance corticale, ou substance cendrée. La substance blanche domine au-dedans du *cerveau*, & est appellée substance médullaire, ou simplement substance blanche.

Le *cerveau* est divisé en deux portions latérales, séparées l'une de l'autre par la faulx ou grande cloison longitudinale de la dure-mere. On les appelle communément hémisphères, quoiqu'elles méritassent plutôt le nom de quarts de spheres oblongues; chacune de ces portions latérales, ou quarts de spheres est distinguée en deux extrémités, une antérieure & une postérieure, qu'on appelle lobes du *cerveau*, entre lesquelles il y a inférieurement une grosse protubérance à laquelle on donne le même nom; de sorte que chaque portion latérale a trois lobes, un antérieur, un moyen & un postérieur.

Les lobes antérieurs, *Planche IV. A A*, sont appuyés sur les parties de l'os frontal, qui contribuent à la formation des orbites & des sinus frontaux, aux endroits qu'on appelle communément fosses antérieures de la base du crane. Les lobes postérieurs, *Planche IV. BB*, sont posés sur la tente du cervelet, & les lobes moyens logés dans les fosses latérales ou moyennes de la base du crane.

Chaque portion latérale du *cerveau* a trois faces, une supérieure convexe ou voutée; une inférieure, inégale; & une latérale, applatie, qui regarde la faulx. Dans toute l'étendue superficielle de ces trois faces on voit des anfractuosités, comme des circonvolutions d'intestins, formées par des raies ondoyantes & très-profondes, quoique fort étroites, dans lesquelles la pie-mere s'insinue par autant de cloisons ou duplicatures qui séparent ces circonvolutions ou anfractuosités.

Vers la surface du *cerveau* ces circonvolutions sont un peu écartées en maniere de sillon serpentant. Dans ces écartemens sont logées les veines superficielles du *cerveau*, entre les deux lames de la pie-mere; d'où elles passent dans la duplicature de la dure-mere & vont s'ouvrir dans les sinus.

Ces anfractuosités sont attachées selon toute leur profondeur aux cloisons ou duplicatures de la pie-mere, par une infinité de filets vasculeux très-fins & très-déliés, comme on le peut voir en écartant peu à peu les circonvolutions avec les doigts.

Quand on coupe ces circonvolutions en travers, on voit que la substance blanche occupe le milieu de l'épaisseur de chaque circonvolution, de sorte qu'il y a autant d'anfractuosités médullaires au-dedans, qu'il y a d'anfractuosités corticales en-dehors. Les médullaires sont comme des lames blanches, enduites & environnées de substance cendrée. Les couches de la substance corticale sont en plusieurs endroits plus épaisses que celles de la substance médullaire.

Le lobe antérieur du *cerveau* & le lobe moyen de chaque côté sont séparés par un sillon très-profond & fort étroit, qui monte obliquement de devant en arriere, depuis l'aîle temporale de l'os sphénoïde, vers le milieu de l'os pariétal; & les deux faces de cette division ont aussi chacune leurs sillons & leurs anfractuosités particulieres, ce qui donne une très-grande étendue à la substance corticale. On appelle ce sillon la grande fissure de Sylvius, ou simplement la grande fissure du *cerveau*.

Ayant détaché la faulx du *crista galli* & l'ayant renversée en arriere, si l'on écarte légerement les deux parties latérales du *cerveau* communément nommées hémisphères, on voit d'abord une portion longitudinale d'une voûte blanche, à laquelle portion on donne le nom de corps calleux. C'est une portion mitoyenne de la substance médullaire, qui sous le sinus inférieur de la faulx, depuis l'extrémité antérieure de ce sinus jusqu'à son extrémité postérieure, & à un peu de distance de côté & d'autre, est comme détachée de la masse du *cerveau* & n'y est que contiguë; de sorte qu'en cet endroit le bord de la face interne de chaque hémisphere est simplement couché sur le corps calleux; à peu près comme les lobes antérieurs & les lobes postérieurs sont couchés sur la dure-mere. Les deux extrémités de cette portion médullaire se terminent chacune par un petit bord transversalement courbé en-dessous.

La surface du corps calleux est couverte de la pie-mere, qui se glisse aussi entre les portions latérales de ce corps & le bord inférieur de chaque hémisphere. Il y a le long du milieu de la surface, depuis un bout jusqu'à l'autre une espece de raphé faite par la rencontre & le croisement des fibres médullaires, dont le corps calleux est composé. Ces fibres paroissent d'abord tout-à-fait transversales, mais elles sont transversalement obliques, de maniere que celles qui viennent du côté droit se croisent légerement avec celles qui viennent du côté gauche. Cette espece de raphé devient plus sensible par deux petits cordons medullaires qui l'ac-

compagnent très-près de côté & d'autre, & qui sont intimement adhérentes aux fibres transversales.

Le corps calleux se continue ensuite de côté & d'autre avec la substance médullaire, qui dans tout le reste de son étendue est entierement uni à la substance corticale, & forme conjointement avec le corps calleux une voute médullaire un peu oblongue & comme ovale. Pour rendre ceci sensible, on emportera adroitement par plusieurs coups selon la convexité du cerveau, toute la substance corticale avec les lames médullaires dont elle est entremêlée. Alors on verra une convexité médullaire beaucoup plus petite que la convexité générale ou commune de tout le *cerveau*, mais conforme à cette grande convexité; de sorte qu'elle paroît comme une espece de noyau médullaire du *cerveau*, surtout quand on la considere conjointement avec la substance médullaire de la partie inférieure ou base du *cerveau*. C'est ce qui a donné lieu à M. Vieussens d'appeller ce noyau le centre ovale.

Sous cette voute il y a deux cavités latérales beaucoup plus longues que larges, avec très-peu de profondeur, séparées l'une de l'autre par une cloison médullaire & transparente dont il sera parlé ci-après. On appelle communément ces cavités les ventricules antérieurs ou supérieurs du *cerveau*, pour les distinguer des deux autres beaucoup plus petits, & qui sont en quelque façon plus en arriere, comme on verra dans la suite. Il vaut mieux donner avec Stenon aux ventricules dont il s'agit à présent, le nom de ventricules latéraux, ou même de grands ventricules, que ceux de ventricules antérieurs ou de ventricules supérieurs.

Les ventricules latéraux sont d'abord larges & arrondis par leurs extrémités voisines de la cloison transparente. Ils vont de devant en arriere, en s'écartant de plus en plus l'un de l'autre & en se rétrécissant. Ensuite ils se recourbent en-dessous, reviennent obliquement de derriere & devant par un contour semblable à celui de cornes de belier, & se terminent presque au-dessous de leurs extrémités supérieures, mais moins avant & plus en dehors.

A l'endroit où ils commencent à se courber pour descendre & revenir sur le devant, il y a de côté & d'autre un allongement particulier qui va de devant en arriere, & se termine par une cavité triangulaire, pointue & un peu tournée en dedans, de sorte que les deux points se regardent mutuellement en maniere de cornes. Ces ventricules sont tapissés par toutes leurs concavités d'une membrane très-mince.

La cloison transparente communément appellée *septum lucidum*, est directement sous la couture du corps calleux dont elle est la continuation, & comme une espece de duplicature. Elle est composée de deux lames médullaires écartées plus ou moins l'une de l'autre par une cavité verticale fort étroite & quelquefois remplie de sérosités. Cette cavité en quelques sujets est fort étendue de devant en arriere, & elle m'a paru communiquer avec tout le troisieme ventricule, dont il sera parlé ci-après.

La cloison transparente est unie par sa partie inférieure à la portion antérieure du corps médullaire particulier appellé improprement la voute à trois piliers, à cause de quelque ressemblance aux arceaux des anciennes voutes. Ce n'est que le corps calleux, dont la face inférieure est comme un plancher concave à trois angles, un antérieur & deux postérieurs, & à trois bords, deux latéraux & un postérieur. Les bords latéraux sont terminés chacun par un gros rebord demi-cylindrique; ces deux rebords semblables à deux arcs ou arceaux, s'unissent ensemble à l'angle antérieur, & forment là par leur union, ce qu'on appelle le pilier antérieur de la voute; ils s'écartent l'un de l'autre en arriere vers les angles postérieurs du plancher, où on leur donne le nom de piliers postérieurs de la voute.

Le pilier antérieur étant double, est plus gros que les piliers postérieurs, & les traces de sa composition ne s'effacent pas. Immédiatement au-dessous de la base de ce pilier on apperçoit un gros cordon médullaire très-blanc & court posé transversalement d'une hémisphere à l'autre. On l'appelle *commissure* antérieure du *cerveau*. C'est à ce pilier que le *septum* est adhérent; le reste du *septum* n'est pas adhérent en-bas, de sorte que les deux ventricules latéraux communiquent ensemble. Les piliers postérieurs se courbent en-bas & se continuent dans les portions inférieures des ventricules jusqu'à leur extrémité, en maniere & sous le nom de cornes de bélier. Ils diminuent en épaisseur à mesure qu'ils avancent. Ils ont chacun à leur côté externe un petit rebord collatéral, mince & plat comme une espece de bandelette. Ces bandelettes ont fait inventer le nom de *corpora fimbriata*, corps bordés.

La surface inférieure du plancher triangulaire qui est entre ces arceaux, est toute remplie de lignes médullaires, transverses & saillantes: c'est pourquoi les anciens lui ont donné le nom de psalloïde & de lyre, l'ayant comparée à un instrument à cordes, à peu près semblable à celui qu'on appelle ici communément tympanon ou psalterion.

La voute étant disséquée & renversée en arriere ou entierement enlevée, on voit d'abord une toile vasculaire appellée plexus choroïde, & plusieurs éminences plus ou moins recouvertes par l'expansion de la même toile: il y a quatre paires d'éminences qui se suivent très-régulierement, savoir, deux grandes & deux petites. Les deux premieres des grandes éminences sont appellées corps cannelés; les deux suivantes sont nommées couches des nerfs optiques. Les quatre petites éminences sont très-unies ensemble. On en appelle les antérieures *nates*, & les postérieures *testes*. Il convient mieux de les nommer simplement tubercules antérieurs & tubercules postérieurs. Immédiatement devant ces tubercules il y a une petite éminence impaire, appellée glande pinéale.

On a donné aux corps cannelés ce nom parce qu'en les râclant avec un scalpel, on y trouve quantité de lignes blanches & de lignes cendrées alternativement disposées; ces lignes ne sont que la coupe transverse des lames médullaires & des lames cendrées, entremêlées dans une position verticale ou perpendiculaire sur la base du *cerveau*. Cela paroît évidemment par des sections de haut en-bas. Ces deux éminences sont grisâtres dans leur surface, oblongues, arrondies, pyriformes, grosses en-devant, étroites & courbées en arriere.

Elles occupent le fond de la cavité supérieure des grands ventricules, dont elles imitent en quelque façon la forme; de sorte que leurs parties antérieures sont proches de la cloison transparente, & les postérieures s'écartent l'une de l'autre à mesure qu'elles diminuent; elles ne sont réellement que le fond même de ces ventricules, qui s'y élevent en bosses dans leurs cavités, c'est au-bas de l'intervalle des grosses portions de ces deux corps, que se trouve le gros cordon transverse nommé *commissure* antérieure du *cerveau*, dont j'ai parlé à l'occasion du pilier antérieur de la voute calleuse. Il communique plus particulierement avec le fond des deux corps cannelés par un contour de côté & d'autre.

Les couches des nerfs optiques ont reçu ce nom, parce que ces nerfs en tirent principalement leur origine. Ce sont deux grosses éminences situées l'une à côté de l'autre, entre les portions ou extrémités postérieures des corps cannelés. Leur figure est hémisphéroïde & tant soit peu ovale; elles sont blanchâtres à leur surface, & leur substance en-dedans est mêlée de gris & de blanc, ce qui y fait paroître des raies différemment colorées, quand on les disseque, à peu près comme celles des corps cannelés.

Ces deux éminences sont fort étroitement adossées ensemble, & dans leur convexité elles sont réellement unies, & ne font qu'un même corps, par la vraie continuation de la substance blanchâtre de leur convexité. Cette substance est très-mince, & se rompt par le pro-

pre poids des parties latérales d'un *cerveau* détaché du crane. C'est pourquoi pour s'en assurer, il faut l'examiner dans la place naturelle, & encore faut-il avoir soin de manier ces parties légérement.

Immédiatement après la substance blanchâtre on enveloppe commune des deux éminences, leurs masses sont extremement contiguës jusqu'environ le milieu de leur épaisseur. De-là elles s'écartent insensiblement en-bas vers le fond, où leur écartement forme un canal particulier, nommé le troisieme ventricule, dont une extrémité s'ouvre en-devant & l'autre en-arriere, comme on verra dans la suite. Quelques-uns avoient pris la convexité superficielle de ces éminences pour le pont de Varole.

Le fond de ces deux éminences s'allonge en-bas de côté & d'autre, & produit deux gros cordons ronds, blanchâtres qui s'écartent l'un de l'autre par une courbure très-ample, comme deux cornes, & ensuite se rapprochent de nouveau vers le devant, chacun par une petite courbure tournée à contre-sens de la grande courbure, comme un petit bout de cornes. La grosseur de ces cordons diminue par degré depuis leur naissance jusqu'à leur réunion antérieure. J'en parlerai davantage ci-après à l'occasion des nerfs optiques.

Les tubercules sont au nombre de quatre; deux antérieurs & deux postérieurs. Ils tiennent tous quatre ensemble comme n'étant qu'un seul corps, situés derriere l'union des couches des nerfs optiques. Ils sont transversalement oblongs. Les antérieurs sont un peu plus arrondis & un peu plus larges; c'est-à-dire, ont un peu plus d'étendue de devant en arriere que les postérieurs. Leur surface est blanche, & leur épaisseur est grisâtre. Les noms de nates & testes qu'on a donnés à ces tubercules sont très-impertinens, & ne marquent aucune ressemblance aux choses mêmes dont on les a tirés. Je les appellerois volontiers tubercules quadrijumeaux, à l'imitation du langage des Anatomistes, qui ont employé le même terme de quadrijumeaux, pour nommer quatre petits muscles voisins qui sont attachés aux environs du grand trochanter de la cuisse.

Sous le fond de ces quatre tubercules, & directement au-dessus de l'union des tubercules d'un côté, avec les tubercules de l'autre côté, il y a un petit canal mitoyen, dont l'ouverture antérieure communique avec le troisieme ventricule qui est sous les couches des nerfs optiques; & l'ouverture postérieure mene au quatrieme ventricule, qui appartient au cervelet, comme on verra dans la suite.

Les tubercules antérieurs, par la rencontre de leurs deux convexités avec les deux convexités postérieures des couches des nerfs optiques, & par l'intervalle de ces quatre convexités, forment une ouverture qui communique avec le troisieme ventricule & avec le petit canal mitoyen. Au lieu du nom ridicule d'anus qu'on a donné à cette ouverture, on la peut appeller ouverture commune postérieure, pour la distinguer d'une autre dont je parlerai ci-après, & que je nommerai ouverture commune antérieure.

La glande pinéale, *Planche IV. fig. 2.* est un petit corps mollet, grisâtre, environ de la grosseur d'un pois médiocre irrégulierement arrondi, quelquefois figuré comme une pomme de Pin, d'où est venu le nom de pinéale, situé derriere les couches des nerfs optiques, immédiatement au-dessus des tubercules quadrijumeaux. Elle est attachée comme un petit bouton au bas des couches des nerfs optiques par deux pédicules, ou péduncules médullaires fort blancs qui sont près l'un de l'autre vers la glande, & s'écartent presque transversalement vers les couches.

La substance de ce corps paroît pour la plus grande partie, corticale, excepté aux environs des péduncules, où elle paroît un peu médullaire. Ces péduncules sont quelquefois doubles, comme s'ils appartenoient aussi aux tubercules antérieurs. Ce corps est fort adhérent au plexus choroïde qu'il couvre, comme on verra ci-après; & qu'il faut par conséquent lever adroitement pour ne pas détacher la glande pinéale de sa place, & rompre ses péduncules. On la trouve plusieurs fois graveleuse. Il y a au-dessous de la glande pinéale dans l'épaisseur des couches optiques, un cordon médullaire transversal, appellé commissure postérieure des hémisphères du *cerveau*.

Entre la base du pilier antérieur de la voute & la partie antérieure de l'union des couches des nerfs optiques, se trouve une cavité ou fossette, appellée l'entonnoir. Il descend vers la base du *cerveau*, en se rétrécissant à mesure qu'il descend, & se termine tout droit par un petit canal membraneux à un corps mollet situé dans la selle sphénoïde, & appellé glande pituitaire. Cette cavité s'ouvre en en-haut immédiatement devant les couches des nerfs optiques par un trou ovale, qui se nomme l'ouverture commune antérieure, & par conséquent communique avec les ventricules latéraux.

Au bas de l'épaisseur des couches des nerfs optiques, & directement au-dessous de leur union, est creusé naturellement un canal particulier, qu'on appelle le troisieme ventricule du *cerveau*. Je dis naturellement, afin qu'on ne prenne pas pour le troisieme ventricule une fente accidentelle qu'on trouve entre les couches dans un *cerveau* détaché, comme j'ai dit ci-dessus.

Ce canal ou ventricule s'ouvre en-devant dans l'entonnoir & sous l'ouverture commune antérieure, par où il communique aussi avec les ventricules latéraux; il s'ouvre en arriere sous l'ouverture commune postérieure entre les couches & les tubercules quadrijumeaux, vis-à-vis le petit canal mitoyen qui va au cervelet.

Le plexus, *ou* lacis choroïde est une toile vasculaire très-fine, remplie d'un grand nombre de ramifications artérielles & veineuses, & en partie ramassée en deux paquets flotans qui s'étendent dans les cavités des ventricules latéraux, ou dans chaque ventricule, & en partie épanouie aux environs en maniere d'enveloppe qui couvre immédiatement avec une adhérence particuliere les couches des nerfs optiques, la glande pinéale, les tubercules quadrijumeaux, & les parties voisines tant du *cerveau* que du cervelet.

On découvre d'abord dans chaque portion latérale de ce plexus un tronc de veines, dont les ramifications sont dispersées par toute l'étendue de ces deux portions. Les deux troncs se rapprochent vers la glande pinéale, s'unissent derriere cette glande, & vont ensuite s'aboucher vers le *torcular*; c'est-à-dire, avec le quatrieme sinus, ou sinus commun de la dure-mere. Quand on souffle dans un de ces troncs vers le plexus, on voit passer le vent dans toutes les ramifications qui en dépendent. Dans quelques sujets, ces deux veines forment un seul tronc commun qui aboutit au sinus.

Les portions flottantes ou ventriculaires du plexus paroissent souvent parsemées d'un grand nombre de corpuscules semblables à des grains glanduleux. Ces corpuscules sont très-petits dans l'état naturel, & grossissent par maladie. Pour les bien examiner, il faut faire flotter dans de l'eau claire les portions ventriculaires du plexus & les y épanouir adroitement. Alors au moyen du microscope, on verra, pourvû que ce soit dans l'état naturel, ces grains comme de simples follicules, ou comme de petites boursettes plus ou moins applaties.

Outre cette toile vasculaire & plexiforme du *septum*, les parois de la voute, des éminences, des ventricules, des canaux & de l'entonnoir, sont toutes revêtues d'une membrane très-fine, dans laquelle on découvre par des injections & par les inflammations beaucoup de vaisseaux très déliés. Cette membrane est comme la continuité de la toile plexiforme, qui de même paroît être un détachement de la pie-mere. On découvre encore par ce moyen une membrane extremement mince sur les parois internes de la duplicature du *septum*, quoique ces parois se touchent dans quelques sujets.

On donne le nom de glande pituitaire à un petit corps spongieux logé dans la selle sphénoïde, entre les replis sphénoïdaux de la dure-mere: elle est d'une substance particuliere, qui ne paroît ni médullaire, ni glandu-

leuse ; elle est extérieurement en partie grisâtre, & en partie rougeâtre, & intérieurement blanchâtre ; elle est transversalement longuette ou ovale, & divisée inférieurement dans quelques sujets par une petite échancrure en deux lobes, à peu près comme un petit rein ou une phaséole ; elle est recouverte de la pie-mere, comme d'une bourse, dont l'ouverture est l'extrémité de l'entonnoir, elle est environnée des petits sinus circulaires, qui communiquent de côté & d'autre avec les sinus caverneux.

Le Cervelet.

Le Cervelet est renfermé sous la cloison transversale de la dure-mere, il est plus large latéralement qu'en devant & en arriere, aplati en dessus, & legerement incliné de côté & d'autre, conformément à cette cloison qui lui sert de tente ou de plancher. En dessous il est plus arrondi, & en arriere il est distingué en deux lobes légerement séparés par la petite cloison occipitale de la dure-mere.

Il est composé de deux substances comme le grand cerveau : mais il n'y a point de circonvolutions dans sa surface comme dans le cerveau. Ses sillons qui sont à proportion assez profonds, sont disposés de maniere qu'ils forment des couches plattes & minces, plus ou moins horisontales, entre lesquels la lame interne de la pie-mere s'insinue par autant de feuillets qu'il y a de couches.

Sous la cloison transversale, ou tente de la dure-mere, il est recouvert d'un lacis vasculeux qui communique avec le plexus choroïde. Sur le devant, il y a deux avances mitoyennes appellées appendices vermiformes, l'une antérieure & supérieure qui regarde en devant, l'autre postérieure & inférieure, qui va en arriere, il en a encore deux latérales, tournées chacune en dehors : on les appelle en général vermiformes, parce qu'elles ressemblent à un gros bout de ver de terre.

Outre la division du *cervelet* en portion latérale, comme en deux lobes ; il paroît y avoir encore une espece de subdivision de chacun de ces lobes en trois bosses ou protubérances, une antérieure, une moyenne ou latérale, & une postérieure. Ces bosses ou protubérances ne sont pas également distinctes dans tous les sujets par leur convexité & par leurs bornes. Ils le sont cependant par la différente direction de leurs couches, en ce que les couches de chaque protubérance latérale ou moyenne, & celle de chaque protubérance antérieure, sont moins transversales que les couches des protubérances postérieures.

Quand on écarte les deux portions latérales ou lobes par une coupe médiocrement profonde ; on découvre d'abord la portion postérieure de la moelle allongée, dont il sera parlé ci-après, & dans la surface postérieure de cette portion, depuis les tubercules quadrijumeaux jusqu'au dessous de l'échancrure postérieure du corps du *cervelet*, on verra une cavité oblongue, qui se termine en arriere, comme le bec d'une plume à écrire ; c'est ce qu'on appelle le quatrieme ventricule.

Au commencement de cette cavité, immédiatement derriere le petit canal commun qui est au dessous des tubercules, on trouve une petite lame médullaire très-mince, que l'on regarde comme une valvule entre le petit conduit commun & la cavité du quatrieme ventricule. Un peu après cette lame, la cavité s'élargit un peu plus à droite & à gauche, & reprend ensuite sa premiere largeur. La cavité est revêtue intérieurement d'une membrane très-mince, & elle paroît souvent distinguée en deux parties latérales par une rénure très-fine, depuis la lame valvulaire jusqu'à la pointe du bec de plume.

Cette membrane interne est une continuation de celle qui tapisse le petit canal commun, le troisieme ventricule, l'entonnoir & les deux grands ventricules. Pour voir le quatrieme ventricule dans son état naturel, où il a moins de largeur, il faut le découvrir pendant que le *cervelet* est encore dans le crane ; & pour cela il faut scier l'os occipital bien bas.

Aux deux côtés de ce ventricule, on voit la substance médullaire former une espece de tronc qui s'épanoüit en maniere de lame dans l'épaisseur des couches corticales du *cervelet*. On découvre ces lames médullaires selon leur largeur, en coupant le *cervelet* par tranches, à peu-près paralleles à la base du cerveau ; mais en coupant un des lobes du *cervelet* verticalement du haut en bas, la substance médullaire paroîtra dispersée dans l'épaisseur de la substance corticale, comme par ramifications. Cette derniere coupe a donné lieu de nommer ces ramifications l'arbre de vie. Les deux troncs médullaires qui produisent ces différentes lames sont appellés les pédoncules du *cervelet*.

On ne peut pas continuer de suite la description des autres parties moyennes de la base du *cervelet* avant celle des parties moyennes de la base du cerveau ; car ces deux sortes de parties sont réunies, & forment conjointement ce qu'on appelle moelle allongée. J'ajouterai seulement ici, que les couches de l'une & de l'autre substance du *cervelet*, ne sont pas toutes d'une même étendue dans les mêmes portions ou bases de chaque lobe. C'est ce qui paroîtra par l'inspection de la seule convexité ou surface externe du *cervelet*, où on voit d'espace en espace des couches corticales plus courtes les unes que les autres, & les bouts d'une couche courte se terminer par une diminution de leur épaisseur entre deux couches plus longues.

Si on fait seulement un petit trou dans la lame externe de la pie-mere sur un des lobes du *cervelet*, sans blesser la lame interne, & qu'on soufle par ce trou au moyen d'un petit tuyau dans le tissu cellulaire qui lie les deux lames de la pie-mere ensemble, on verra peu à peu le vent gonfler le tissu, & écarter plus ou moins également les différentes couches les unes des autres dans toutes leur étendue. On verra en même tems l'arrangement de toutes les cloisons membraneuses ou duplicatures de la lame interne de la pie-mere, & de la distribution nombreuse des vaisseaux sanguins très-déliés qui y rampent surtout après une bonne injection anatomique, ou dans un état inflammatoire de ces membranes.

La Moelle allongée.

On donne ce nom à la substance médullaire, qui occupe de devant en arriere la partie moyenne de la base du *cerveau*, & tout de suite la partie moyenne de la base du *cervelet*, entre les parties latérales de l'une & de l'autre de ces deux bases. Elle est comme une seule base médullaire, mitoyenne & commune du *cerveau* & du *cervelet* par la continuité réciproque de leur substance médullaire, au moyen de la grande échancrure de la cloison transversale de la dure-mere ; laquelle base commune est située immédiatement sur la portion de la dure-mere qui revêt la base du crane. Ainsi on a raison de regarder la *moelle allongée* comme une troisieme partie de toute la masse du cerveau en général, une production commune, & un allongement réunis de toute la substance médullaire du grand & du petit *cerveau*.

Il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de la bien examiner, & de la démontrer dans sa situation naturelle. On est obligé de faire l'un & l'autre dans un cerveau tout-à-fait renversé : c'est ici qu'on ne peut pas mettre en usage l'avis que j'ai donné dans le Traité des Os secs N°. 186 & 187. par rapport à l'examen & à la démonstration de la base du crane : cependant pour prévenir les fausses idées, il est nécessaire quand on regarde ou quand on fait regarder la *moelle allongée* ainsi renversée, de bien inculquer, que tout ce qu'on y voit alors en dessus & superieur, est dans la situation naturelle en dessous & inférieur.

La face inférieure de la moelle allongée vue dans la situation renversée dont je viens de parler, présente plusieurs

ſieurs différentes parties, qui ſont en général des productions médullaires, des troncs des nerfs & des troncs de vaiſſeaux ſanguins.

Les productions médullaires ſont principalement celles-ci : les groſſes branches ou branches antérieures de la moelle allongée, autrement appellées jambes antérieures de cette moelle, péduncules du grand *cerveau*, bras de la moelle allongée, cuiſſes de la moelle allongée : la protubérance tranſverſale, qu'on nomme auſſi protubérance annullaire ou pont de Varole ; les petites branches ou branches poſtérienres de la moelle allongée ; auxquelles on donne encore le nom de péduncules dn cervelet & de jambes poſtérieures de la moelle allongée ; l'extrémité ou queue de la moelle allongée, avec deux paires de tubercules, dont l'une eſt appellée corps olivaires, & l'autre corps pyramidaux. Il faut ajouter à ces productions médullaires le bec de l'entonnoir & deux mamellons médullaires.

Les groſſes branches de la moelle allongée ſont deux faiſceaux médullaires très-conſidérables, dont les extrémités antérieures s'écartent l'une de l'autre, & les extrémités poſtérieures s'uniſſent, de ſorte que les deux faiſceaux repréſentent un V Romain. Ces faiſceaux ſont plats, beaucoup plus larges en-devant qu'en arriere, composés dans leurs ſurfaces de pluſieurs fibres médullaires, longitudinales, diſtinctement ſaillantes. Leurs extrémités antérieures paroiſſent ſe perdre au-bas des corps cannelés ; c'eſt pourquoi on les conſidere comme les péduncules du grand *cerveau*.

La protubérance tranſverſale ou annulaire, ou plutôt demi-annulaire, eſt une production médullaire qui paroît d'abord embraſſer les extrémités poſtérieures des groſſes branches de la moelle allongée : mais la ſubſtance médullaire de cette protubérance ſe confond intimement avec celle des groſſes branches. Varole, ancien Auteur Italien, regardant ces parties dans leur ſituation renverſée, comparoit les groſſes branches à deux rivieres, & la protubérance à un pont, ſous lequel paſſoit le confluent de deux rivieres. C'eſt ce qui a fait nommer cette protubérance le pont de Varole ; elle eſt tranſverſalement rayée dans ſa ſurface, & elle eſt diſtinguée en deux parties latérales par un enfoncement longitudinal fort étroit & qui ne pénetre pas dans l'épaiſſeur.

Les petites branches de la moelle allongée ſont des productions latérales de la protubérance tranſverſale, qui pat leurs racines paroiſſent embraſſer le fond de la portion médullaire, dans laquelle le quatrieme ventricule, ou ventricule en forme de plume à écrire, eſt creuſé. Elles forment de côté & d'autre dans les lobes du cervelet les expanſions médullaires, dont la coupe verticale fait paroître les ramifications blanches, qu'on appelle vulgairement l'arbre de vie. Ces branches poſtérieures de la moelle allongée, méritent aſſez le nom de péduncules du *cerveau*.

L'extrémité ou queue de la moelle allongée, eſt un rétréciſſement qui va en arriere & en diminuant juſqu'au bord antérieur du grand trou de l'os occipital, & s'y termine par la moelle épiniere. Il y a pluſieurs choſes à obſerver dans cette partie. On y voit d'abord quatre éminences, dont deux ſont nommées corps olivaires, & les deux autres ſont appellées corps pyramidaux. Immédiatement après elle eſt partagée en deux portions latérales par deux rainures étroites, l'une en-deſſus & l'autre en-deſſous. Ces deux rainures s'avancent dans l'épaiſſeur de la moelle, comme entre deux cylindres, applatis chacun par un côté, & unis enſemble par leur côté applati.

Quand on écarte avec les doigts ces ſillons, on découvre un entrelacement croiſé de pluſieurs petites cordes médullaires, qui paſſent obliquement de l'épaiſſeur de l'une des portions latérales dans l'épaiſſeur de l'autre portion. C'eſt M. Petit, de l'Académie Royale des Sciences & Docteur en Medecine, qui a donné cette découverte, par laquelle on explique pluſieurs phénomenes, tant en Phyſiologie, qu'en Pathologie, dont il ſera parlé ailleurs.

Les corps olivaires & les corps pyramidaux ſont des éminences blanchâtres, ſituées en long les unes auprès des autres, à la face inférieure de cette partie, immédiatement après la protubérance tranſverſale ou annulaire. Les corps olivaires ſont dans le milieu, de ſorte que leur interſtice qui n'eſt que comme une rainure ſuperficielle, répond à la rainure inférieure de la portion ſuivante.

Les corps pyramidaux ſont comme des éminences collatérales & dépendantes des olivaires. Willis a donné ce nom aux premieres. Ces quatre éminences occupent la moitié inférieure de la moelle. Je repete ceci exprès pour faire ſouvenir que dans les démonſtrations & dans les figures on voit comme ſupérieures toutes les parties, qui dans leur ſituation naturelle ſont inférieures. Ainſi ces éminences ſont au-deſſous du quatrieme ventricule, & au-deſſous des péduncules du cervelet.

Les tubercules mamillaires qui ſe trouvent immédiatement après le bec de l'entonnoir, ont été pris pour des glandes, apparemment à cauſe de la ſubſtance griſe qu'on a trouvée dans leur épaiſſeur, laquelle ſubſtance ne paroît pas cependant différer de celle qui forme le dedans de pluſieurs autres éminences de la moelle allongée. C'eſt pourquoi auſſi je trouve plus à propos de les nommer tubercules mamillaires, eu égard à leur figure, que mamellons médullaires.

Ces tubercules paroiſſent en partie avoir quelque rapport avec les deux piés, racines ou baſes du pilier antérieur de la voute ; de ſorte qu'on pourroit les nommer avec M. Santorini, oignons ou bulbes de ces racines, quoiqu'ils paroiſſent en partie être la continuation d'autres portions d'un tiſſu particulier de la ſubſtance cendrée & de la ſubſtance médullaire.

Le bec ou tuyau de l'entonnoir eſt une production très-mince de la ſubſtance des parois de la cavité, qu'on appelle entonnoir : il eſt fortifié par une tunique particuliere que lui donne la pie-mere. Ce bec ſe recourbe un peu de derriere en-devant pat ſon extrémité, vers la glande pituitaire, & y étant arrivé il s'épanouit de nouveau autour de cette glande.

La membrane arachnoïde ou lame externe de la pie-mere, paroît très-diſtinctement ſéparée d'avec la lame interne dans les intervalles de toutes ces éminences de la face inférieure de la moelle allongée, ſans qu'il y ait là viſiblement un tiſſu cellulaire entre les deux lames. La lame interne y eſt toujours collée & plus adhérente à la ſurface des intervalles qu'à celle des éminences. La lame externe eſt comme ſoulevée par les éminences, & également tendue entre leurs portions les plus ſaillantes auxquelles elle eſt fortement attachée. Il faut à cet égard compter parmi ces éminences les racines ou groſſes cornes des nerfs optiques.

Il faut obſerver en général des éminences de la moelle allongée, que celles qui ſont médullaires extérieurement & dans leurs ſurfaces, ſont au-dedans ou ſeulement corticales, ou en partie corticales & en partie médullaires, ou formées par un mélange ſingulier des deux ſubſtances, dont le développement reſte encore à faire, de même que celui de pluſieurs autres particularités qui ſe rencontrent dans l'examen de la ſtructure interne du *cerveau*.

C'eſt de cette portion commune du *cerveau* & du cervelet, que naiſſent preſque tous les nerfs qui ſortent du crane par les différens trous, dont la baſe eſt percée. C'eſt elle qui produit la moelle de l'épine ou moelle épiniere, qui n'eſt qu'une prolongation commune du *cerveau*, du cervelet & de leur différentes ſubſtances. Ainſi elle eſt encore la premiere origine & comme la ſource primitive de tous les nerfs qui ſortent de l'épine, & par conſéquent de tous les nerfs du corps humain.

La moelle épiniere.

La moelle épiniere n'eſt qu'un allongement continué de

l'extrémité de la moelle allongée, auquel on a donné ce nom on celui de moelle de l'épine, parce qu'il est renfermé dans le canal osseux de l'épine du dos. Elle est par conséquent une continuation & comme l'appendice commune du *cerveau* & du cervelet, tant par rapport aux deux substances dont elle est composée, que par rapport aux membranes dont elle est enveloppée.

On parlera à l'Article *Spina dorsi*, d'un tuyau ligamenteux qui tapisse toute la surface interne du canal osseux de l'épine du dos, depuis le grand trou occipital jusqu'à l'os sacrum, & qui représente un entonnoir très-long & flexible. J'ai encore parlé *N°.* 324. des ligamens jaunâtres & très-élastiques qui remplissent les grandes échancrures postérieures de toutes les vertebres, & sont fort adhérentes au grand tuyau ligamenteux dont je viens de parler.

La dure-mere après avoir revêtu toute la surface interne du crane, sort par le grand trou occipital, & forme en descendant dans le canal osseux des vertebres une espece d'entonnoir. A sa sortie elle rencontre au bord du grand trou occipital le commencement du tuyau ligamenteux ou entonnoir ligamenteux mentionné ci-dessus, & s'y colle fortement. La portion du péricrane qui se termine extérieurement au bord du même grand trou occipital, s'y joint aussi; de sorte que cet entonnoir devient par cette composition très-fort & très-capable de résister au plus violent tiraillement.

Cette adhérence de la dure-mere à l'entonnoir ligamenteux discontinue peu à peu après la premiere vertebre, & ensuite la dure-mere forme séparément un tuyau qui descend dans le canal de l'épine jusqu'à l'os sacrum, & dont la capacité répond proportionnément à celle du canal sans être collée aux parois de ce canal, comme l'est la dure-mere à toute la concavité du crane. Elle est environnée d'une matiere glaireuse, qui devient comme graisseuse dans la portion inférieure du canal.

La moelle de l'épine est composée de substance blanche & de substance cendrée, comme le *cerveau* & le cervelet, avec cette différence que la cendrée est en-dedans & la blanche est en-dehors. Quand on coupe transversalement cette moelle, la substance cendrée paroît décrire une figure en quelque façon semblable à un fer à cheval ou à un os hyoïde, dont la convexité seroit en-devant, & les extrémités on cornes en arriere.

Le corps de la moelle épiniere descend jusqu'à la premiere vertebre des lombes, où elle se termine en pointe: son épaisseur est proportionnée au canal osseux de l'épine, de sorte qu'elle est plus grosse dans les vertebres du cou que dans celle du dos: elle est un peu applatie par-devant & par-derriere; de sorte qu'on peut en considérer deux faces, l'une antérieure, l'autre postérieure & deux bords. Elle est encore comme partagée en deux moitiés latérales, l'une droite & l'autre gauche, par une rainure qui regne le long du milieu de chaque face. Ces deux rainures sont la continuation de celle de l'extrémité de la moelle allongée.

L'une & l'autre portion latérale fournissent de la face antérieure & de la face postérieure, entre la rainure & les bords, d'espace en espace, des paquets fort plats de filets nerveux qui sont tournés vers le bord voisin. Les paquets antérieurs & les paquets postérieurs de chaque côté, s'unissent deux à deux un peu au-delà du bord au côté de la moelle, & forment de côté & d'autre une espece de nœud, que les Anatomistes appellent *ganglions*, dont chacun produit un tronc de nerfs. Ces ganglions sont composés d'un mélange de substance cendrée & de substance médullaire, arrosée de plusieurs petits vaisseaux sanguins.

La dure-mere qui enveloppe la moelle, produit latéralement de côté & d'autres autant de gaines qu'il y a de ganglions & de troncs de nerfs. C'est la lame externe qui produit les gaines. La lame interne qui est très-lisse & polie en-dedans, est percée à l'endroit de chaque gaine par deux petits trous très-près l'un de l'autre, par lesquels trous passent les extrémités de chaque paquet antérieur & postérieur; de sorte que leur union ne se fait qu'immédiatement après le passage par la lame interne.

Les espaces triangulaires que les paquets antérieurs & postérieurs laissent entre eux & le bord de la moelle, sont garnis depuis le haut jusqu'en bas d'un ligament dentelé, très-mince & luisant, dont il y a autant de dentelures qu'il y a de paires de paquets. Il est attaché de distance en distance au bord de la moelle par un côté, & jette un filet à la lame interne de la dure-mere entre chaque paquet; de sorte qu'il distingue les paquets antérieurs d'avec les paquets postérieurs.

La membrane arachnoïde est ici tout au long très-distinguée de la lame interne de la pie-mere; de sorte qu'en soufflant par un petit trou fait dans l'arachnoïde, le vent la fait soulever d'un bout à l'autre comme une espece de boyau transparent. La lame interne, qu'on appelle ici vulgairement tout court la pie-mere, est fort adhérente à la moelle épiniere, & jette plusieurs productions & cloisons dans son épaisseur. Quand on souffle par un trou de la pie-mere dans l'épaisseur de l'une des portions latérales de la moelle épiniere, le vent s'insinue partout, & produit à la surface de l'autre portion un détachement de cette membrane en l'écartant de la moelle.

L'arachnoïde est plus attachée par en-bas à la pie-mere que par en-haut, & en quelque façon suspendue par le ligament dentelé, qui regne tout le long des deux côtés de la moelle, & qui s'attache par un filet à la surface interne de la dure-mere dans chaque entre-deux de paquets nerveux dont je viens de parler ci-dessus: elle forme aussi, comme la dure-mere, des allongemens au cordon ou troncs de nerfs, comme on verra ci-après.

Les nerfs de l'une & de l'autre moelle depuis leur origine jusqu'à leur sortie.

J'ai dit au commencement du traité particulier des nerfs, que tous les nerfs du corps humain tirent leur premiere origine ou de la moelle allongée du *cerveau* & du *cervelet*, ou de la moelle de l'épine du dos; qu'ils en viennent en maniere de faisceaux arrangés par paires; qu'on en compte dix paires de la moelle allongée, dont neuf sortent par les trous du crane, & la dixieme naît de l'extrémité de cette moelle à la sortie par le grand trou occipital. J'ai dit enfin qu'on compte environ trente paires de la moelle épineuse, dont sept passent sous les échancrures latérales des vertebres du cou, douze sous celles des vertebres du dos, cinq sous celles des vertebres des lombes, cinq ou six par les trous antérieurs de l'os sacrum, & une au côté du coccyx.

Je ne parle ici que de certaines particularités qui concernent ces nerfs dans leur trajet dans le crane, depuis leur naissance jusqu'à leur sortie. On verra à l'article *Nervus* le reste de leur route dans les différentes parties du corps humain.

La premiere paire de nerfs de la moelle allongée, sont les nerfs olfactifs, *Planche V. a. a.* anciennement appellés productions mamillaires, ce sont deux cordons médullaires fort plats & très-mollasses, qui naissent chacun d'abord par des fibres médullaires du côté externe de la partie inférieure des corps cannelés, entre le lobe antérieur & le lobe moyen de chaque côté du *cerveau*, ensuite par un filet plus interne, & par un autre qui est postérieur & très-long. Ils rampent sous les lobes antérieurs du *cerveau*, logés chacun dans une espece de rainure superficielle de la base de ces lobes, & couchés immédiatement sur la dure-mere, depuis les apophyses clinoïdes jusqu'à l'os ethmoïde.

Ils font d'abord chacun une courbure de dehors en-dedans, par laquelle ils s'approchent peu à peu l'un de l'autre jusques derriere l'os ethmoïde, d'où ils s'avancent ensuite presque parallelement à quelques lignes de distance l'un de l'autre. Ils sont fort minces en at-

riere, & grossissent de plus en plus vers le devant jusqu'à chaque côté de la crête de l'os ethmoïde, où ils se terminent en forme de mamellons allongés, dont la substance paroît plus mollasse & moins blanchâtre que celle des cordons.

Ces mamellons sont couchés sur les deux côtés de la lame cribleuse, & jettent en-bas dans chaque trou de cette lame un filet nerveux. La dure-mere produit au même endroit autant de gaines qu'il y a de trous & de filets nerveux, lesquelles gaines, comme autant d'enveloppes, accompagnent les filets nerveux & leurs ramifications sur les parties internes du nez.

La seconde paire sont les nerfs optiques, *Planche V. b.b.* J'ai exposé ci-dessus leur origine, des éminences appellées couches des nerfs optiques, & j'ai fait la description de leur grande courbure, jusqu'à leur rencontre ou union qui se fait immédiatement devant la partie supérieure de la glande pituitaire, & par conséquent devant le bec de l'entonnoir. Les carotides internes montent sur le côté externe de ces nerfs, immédiatement après leur union, & avant qu'ils passent par les trous optiques.

Les nerfs optiques, outre leur origine des grosses éminences, ont une espece de communication avec les tubercules quadrijumeaux antérieurs par des filets très-déliés, dont une extrémité se confond avec ces tubercules, & l'autre avec la racine des grosses arcades ou corps des nerfs optiques. La structure interne de ces nerfs paroît changer à leur entrée dans les trous optiques, comme on verra ailleurs.

La rencontre de ces nerfs par les petites courbures de leurs cornes, est très-difficile à développer dans l'homme. Elle se fait toujours pour l'ordinaire par une union fort étroite : elle ne paroît dans quelques sujets qu'une adhérence intime : elle paroît dans d'autres formée en partie par un croisement de fibres. On les a trouvé tout-à-fait séparés : on en a vu l'un très-altéré & en volume & en couleur dans tout son trajet, l'autre étant entierement dans son état naturel.

La troisieme paire, sont les nerfs moteurs communs des yeux, nerfs oculaires, nerfs oculo-musculaires communs, *Planche V. c. c.* Ces deux nerfs prennent leur origine de l'union du bord antérieur de la grosse protubérance transversale avec les grosses branches de la moelle allongée. Ils percent la dure-mere derriere les parties latérales de l'apophyse postérieure de la selle sphénoïde : ils passent ensuite chacun dans les sinus caverneux voisins, à côté de l'artere carotide, jusqu'à la portion large de la fente orbitaire supérieure, où ils se divisent de la maniere exposée dans le Traité des nerfs.

La quatrieme paire, sont les nerfs trochléateurs, nerfs musculaires obliques supérieurs, communément appellés les nerfs pathétiques, *Planche V. d. d.* Ces nerfs sont très-déliés ou menus, & à proportion très-longs : ils naissent chacun derriere les tubercules quadrijumeaux, & de la partie latérale de l'expansion valviforme, de l'entrée du quatrieme ventricule : de-là, ils se contournent vers le devant, & vont jusqu'au bord des extrémités antérieures de la tente du *cervelet*, où chacun de son côté s'insinue dans la duplicature de la dure-mere, & s'y avance jusques dans le sinus caverneux, où il accompagne le nerf de la troisieme paire vers la fente orbitaire supérieure.

La cinquieme paire, sont les nerfs innominés ; nerfs trijumaux, nerfs à trois cordes, *Planche V. f. f.* Ces deux nerfs sont d'abord de gros troncs, qui tirent chacun leur origine principalement des parties latérales & des parties postérieures de la grosse protubérance transversale, & un peu des corps olivaires & des corps pyramidaux. Ce gros tronc descend obliquement en-devant sur l'extrémité de la face supérieure ou antérieure de l'apophyse pierreuse, presque à côté de la selle sphénoïdale, où il entre dans la duplicature de la dure-mere & dans le sinus caverneux.

Dès son entrée dans le sinus, il forme d'abord une espece de ganglion plat & inégal, dont se détachent quelques filets qui se distribuent à la dure-mere, & ils se divisent aussi-tôt après en trois grosses branches, une supérieure ou antérieure, une moyenne, & une inférieure ou postérieure. La premiere branche qu'on peut appeller nerf ou cordon oculaire, accompagne le nerf de la troisieme paire & celui de la quatrieme, jusqu'à la fente orbitaire supérieure. La seconde branche, qu'on nomme cordon ou nerf maxillaire supérieur, sort par le trou maxillaire supérieur ; & la troisieme qu'on appelle nerf ou cordon maxillaire inférieur, passe par le trou maxillaire inférieur. Voyez *le Traité des Nerfs*. Le gros tronc de ce nerf en descendant perce à cet endroit l'arachnoïde, qui fait là comme un petit plancher.

La sixieme paire, sont les nerfs moteurs externes des yeux ; nerfs oculaires externes ; nerfs oculo-musculaires externes, *Planche V. g, g.* Ces deux nerfs sont grêles, mais moins grêles que ceux de la quatrieme paire. Je les ai trouvés doubles. Ils naissent en partie des éminences longuettes inférieures, immédiatement derriere la protubérance transversale ; & en partie de cette protubérance, ils passent sous la protubérance transversale, & percent la dure-mere derriere la symphise occipitale de l'os sphénoïde.

Ils se glissent chacun de son côté dans la duplicature de la dure-mere jusqu'aux sinus caverneux, où ils entrent & accompagnent le premier cordon de la cinquieme paire jusqu'à la fente orbitaire supérieure. Ils communiquent dans ce trajet avec le premier cordon de la cinquieme paire, & grossissent vers le devant par un filet, quelquefois double, qui monte avec la carotide & naît du grand nerf sympathique, voyez *le Traité des Nerfs*.

La septieme paire, sont les nerfs auditifs, *Planche V. h. h*, ils naissent de la partie latérale & postérieure de la protubérance transversale, attenant les péduncules du cervelet, par deux petits cordons dont l'antérieur est ferme & grêle, le postérieur plus gros & plus mollasse ; on appelle ce dernier la portion molle du nerf auditif, & l'autre la portion dure, laquelle j'ai nommée le petit nerf sympathique. Les deux nerfs de chaque côté s'accompagnent fort près l'un de l'autre jusques dans le trou auditif interne. Voyez *le Traité des nerfs, & l'exposition de la structure de l'oreille.*

La huitieme paire, est la paire vague ; les nerfs vagues, les nerfs sympatiques moyens, *Planche V. i. i. i. i*, ils tirent leur origine de l'extrémité postérieure des grosses branches ou cuisses de la moelle allongée, de la protubérance transversale, & de la partie antérieure des éminences longuettes inférieures, derriere la protubérance transversale, & cela par plusieurs filets qui forment ensemble comme une bande large de chaque côté, laquelle se porte vers le trou déchiré, où elle perce la dure-mere & passe par la partie antérieure de ce trou, après s'être associé un filet de nerfs qui monte de la moelle épiniere par le grand trou occipital, & qui est appellé nerf accessoire de la huitieme paire ou nerf spinal. Il sort par le trou déchiré avec le paquet de la huitieme paire, & immédiatement derriere ce paquet dont il est néantmoins distingué par une cloison membraneuse très-mince. Voyez *le Traité des Nerfs*, n°. 104. & 143.

La neuvieme paire, sont les nerfs hypoglosses externes ; nerfs hypoglosses, appellés communément nerfs gustatifs. Ils naissent chacun de la partie latérale de l'extrémité de la moelle allongée, entre les éminences longuettes inférieures, par plusieurs filets qui se collent ensemble, & forment ordinairement à chaque cô-

té deux petits cordons particuliers. Ces deux petits cordons percent séparément la dure-mere, & forment aussi-tôt après un seul cordon, qui sort du crane par le trou condyloïdien antérieur. Voyez *le Traité des Nerfs*.

La dixieme paire, sont les nerfs sous-occipitaux. Ils naissent au-dessous de la neuvieme paire, principalement de la partie antérieure, & un peu de la partie latérale de l'extrémité de la moelle allongée, vis-à-vis de la partie postérieure des apophyses condyloïdes de l'os occipital, chacun par un simple plan ou paquet de petits filets qui percent la dure-mere directement de dedans en dehors, au même endroit que les arteres vertébrales la percent de dehors en dedans.

Les nerfs de la moelle épiniere.

Les nerfs que les paquets antérieurs & les paquets postérieurs des filets de la moelle épiniere produisent par leur rencontre latérale, sortent ensuite du canal osseux de l'épine du dos, & passent de côté & d'autre par les trous intervertébraux, par les trous antérieurs de l'os sacrum, & par les échancrures latérales du coccyx. C'est ce qui les fait nommer en général nerfs vertébraux. On les divise selon l'arrangement des vertebres en sept paires de nerfs cervicaux, en douze paires de nerfs dorsaux, en cinq paires de nerfs lombaires & en cinq ou six paires de nerfs sacrés.

Comme la moelle épiniere qui fournit ces trente-cinq ou trente-six paires de nerfs, ne descend pour l'ordinaire pas plus bas que vers la premiere ou la seconde vertebre des lombes, selon l'exposition que j'en ai faite ci-dessus; il faut que la situation des paquets de filets nerveux soit en général différente de celle des trous par où ils passent, & que plusieurs de ces paquets antérieurs & postérieurs soient par degré plus longs les uns que les autres. C'est ce qui se trouve en effet de la maniere suivante.

Les paquets de filets nerveux de la moelle épiniere qui produisent les nerfs cervicaux, se portent plus ou moins transversalement de côté & d'autre depuis leur origine jusqu'à leur passage par les trous intervertébraux. Les paquets qui forment les nerfs dorsaux vont un peu obliquement en bas, depuis la moelle épiniere jusqu'aux endroits de leur sortie par les trous intervertébraux. Les paquets qui composent les nerfs lombaires & leurs nerfs sacrés, descendent de plus en plus longitudinalement en-bas, depuis la moelle jusqu'à leur sortie.

Ainsi les paquets cervicaux sont très-courts dans le canal de l'épine. Les paquets dorsaux y ont à proportion plus de longueur. Les paquets lombaires & les paquets sacrés y sont très-longs. Il est encore à observer que les paquets de filets des quatre dernieres paires, ou paires inférieures des nerfs cervicaux, & les paquets de filets de la premiere paire des nerfs dorsaux, sont plus larges & composés de plus de filets que les suivans. Cela est proportionné aux nerfs brachiaux, qui en sont la continuation. Les paquets qui répondent aux nerfs lombaires & aux nerfs sacrés sont aussi à proportion très-larges & ont beaucoup de filets, comme étant les racines des gros nerfs qui vont aux extrémités inférieures du corps humain : les paquets dorsaux sont fort grêles.

Les paquets cervicaux & les paquets lombaires non-seulement sont plus composés & plus larges que les paquets dorsaux, mais ils sont encore entassés & très-proches les uns des autres; au lieu que les dorsaux laissent entre eux des intervalles assez considérables. Les paquets lombaires sont plus entassés & plus larges que les paquets cervicaux.

La continuation de ces paquets lombaires depuis leur origine jusqu'à l'extrémité de l'os sacrum, forme partout le trajet dans le canal des vertébres des lombes & dans celui de l'os sacrum, un gros faisceau de cordons, que les Anatomistes appellent *cauda equina*, à cause de quelque ressemblance qu'il paroît avoir avec une queue de cheval, surtout quand il est détaché du canal osseux & mis dans de l'eau claire.

Quoique la moelle épiniere se termine à la premiere vertebre des lombes, la gaine de la dure-mere dont elle est enveloppée, continue sa route partout le reste du canal osseux des vertebres jusqu'au bout de l'os sacrum, & renferme aussi les gros faisceaux, dont les cordons la percent chacun de côté & d'autre vers les endroits de leur passage par les trous intervertébraux & les trons antérieurs de l'os sacrum à peu près de la même maniere que j'ai exposé ci-dessus en général par rapport à la formation des nerfs vertébraux.

Cette gaine de la dure-mere étant tout-à-fait détachée du canal des vertebres, après qu'on en aura coupé les allongemens latéraux qui servent de gaines particulieres aux cordons, se racourcit aussi-tôt comme les autres parties élastiques du corps humain; par exemple, comme quand on coupe une artere en travers, pourvu que ce ne soit pas trop long-tems après la mort. C'est pourquoi il faut bien observer sa vraie longueur pendant qu'elle est dans sa place naturelle, de même que la situation de ses allongemens latéraux.

De tout ceci résulte une observation très-nécessaire, non-seulement par rapport aux recherches anatomiques & physiques, mais aussi par rapport aux maladies locales, blessures, &c. favoir, que lorsqu'il s'agit de quelques nerfs particuliers aux environs des vertebres du dos, des lombes & de l'os sacrum, il faut se souvenir que dans l'épine du dos, l'origine de ces nerfs n'est pas vis-à-vis leur trajet hors l'épine, mais respectivement plus haut; par exemple, quand il s'agit d'un des derniers nerfs sacrés proche le coccyx, il ne faut pas s'arrêter à l'extrémité de l'os sacrum, mais en chercher l'origine aux environs de la derniere vertebre du dos, ou de la premiere vertébre des lombes.

La membrane arachnoïde accompagne séparément les paquets originaires des nerfs jusqu'à leur passage par les allongemens latéraux de la dure-mere; & forme une espece de duplicature interrompue entre les cordons qui rampent dans la gaine de la dure-mere. La lame interne de la pie-mere, laquelle lame on regarde communément ici comme une pie-mere particuliere distinguée de l'arachnoïde, est très-adhérente à chaque paquet & aux filets dont il est composé.

Parmi les productions originaires des nerfs de la moelle épiniere, il faut encore compter la formation des nerfs accessoires de la huitieme paire, ou associés de ceux que j'ai appellés nerfs sympatiques moyens. Ils naissent chacun de la partie latérale de cette moelle par plusieurs filets, environ vers la troisieme ou quatrieme vertebre du cou, quelquefois plus bas. J'ai même idée de l'avoir suivie dans un sujet jusqu'au milieu du dos. Ils montent chacun de son côté entre les deux rangs, c'est-à-dire, le rang antérieur & le rang postérieur des paquets nerveux de la moelle : à mesure qu'ils montent ils grossissent par des filets que les rangs postérieurs leur communiquent dans ce trajet.

Les nerfs accessoires étant parvenus au-dessus de la premiere vertebre du cou, ont une espece d'adhérence ou de communication avec les ganglions voisins des nerfs sous-occipitaux, ou nerfs de la dixieme paire. Ils reçoivent au-dessus de cette adhérence chacun de son côté deux filets de la face postérieure de la moelle, & continuent ensuite leur chemin en-haut vers le grand trou occipital, ils entrent dans le crane en communiquant avec les nerfs de la neuvieme & de la dixieme paire, & vont gagner le trou déchiré, où ils se joignent avec la huitieme paire, & sortent de nouveau avec elle hors du crane.

Au-bas de la moelle épiniere, sur la face postérieure de cette moelle, il y a dans certains sujets un enfoncement longitudinal, & dans le creux ou fond de cet enfoncement il y a plusieurs fibres transversales. Je n'ai pas

poussé cette observation plus loin. J'ai cru cependant la devoir rapporter comme je l'ai trouvé dans le Recueil de mes Remarques Anatomiques.

Les Vaisseaux sanguins du Cerveau & de la Moelle Epiniere.

Les arteres qui arrosent toute la masse du *cerveau*, du cervelet, & de la moelle allongée, viennent en partie des carotides internes, qui entrent dans le crane par les canaux particuliers creusés dans les apophyses pierreuses des os des tempes, en partie des arteres vertébrales qui entrent par le grand trou occipital, & qui renvoyent dans le canal des vertebres les arteres spinales pour la moelle épiniere.

Toutes ces arteres se divisent d'abord en plusieurs branches, dont il part un grand nombre de ramifications, qui s'insinuent & se distribuent par-tout dans l'une & l'autre substance, & dans toute l'étendue de la piemere. La dure-mere du *cerveau* & du cervelet, a des arteres propres, dont la description est faite ci-dessus avec celle de la dure-mere en particulier.

La Carotide interne de chaque côté, entre dans le crane par le grand canal pierreux, dont le trajet est en quelque façon angulaire ou serpentant, comme on le peut voir dans le Traité des Os secs. La surface interne de ce canal est revêtue d'une production commune de la dure-mere & du péricrane inférieur. L'artere n'y est adhérente que par un tissu filamenteux un peu lâche, dans lequel rampent autour de la carotide les filets plexiformes du grand nerf sympathique, appellés communément nerf intercostal.

Ayant parcouru le canal osseux, elle se recourbe aussitôt de bas en-haut vers une échancrure de la base de l'os sphénoïde, par laquelle échancrure elle entre dans le crane. Dès son entrée elle pénetre le sinus caverneux à côté de la selle sphénoïdale, & ayant fait une troisieme courbure, elle en sort aussitôt de bas en-haut, en faisant une quatrieme courbure autour de l'apophyse clinoïde antérieure, de devant en arriere. Par ce trajet elle baigne, pour ainsi dire, dans le sang du sinus caverneux, de même que la troisieme, la quatrieme, la cinquieme & la sixieme paire des nerfs.

Enfin la carotide interne après cette derniere & quatrieme courbure se trouve à côté de l'entonnoir, & par conséquent à peu de distance de la carotide interne de l'autre côté, où les deux carotides internes communiquent quelquefois par une production artérielle très-courte & transversale. A cet endroit chaque carotide interne se divise en deux branches principales, une antérieure & une postérieure, ou en trois, comme on va voir; & en ce cas il y en a une antérieure, une moyenne & une postérieure.

La branche antérieure d'un côté va d'abord en-devant sous la base du *cerveau*, en s'écartant un peu de la même branche de l'autre carotide. Les deux branches s'approchent derechef sous l'intervalle des deux nerfs olfactifs, en communiquant ensemble par une anastomose très-courte, & en donnant chacune des artérioles à ces nerfs. Elles s'écartent aussitôt après l'une de l'autre, & se partagent chacune de son côté en deux ou trois rameaux.

Le premier rameau de la branche antérieure va au lobe antérieur du cerveau. Le second rameau, qui dans quelques sujets est double, se renverse sur le corps calleux, & lui donne des ramifications, comme aussi à la faulx de la dure-mere & au lobe moyen du *cerveau*. Le troisieme rameau, qui dans quelques sujets est un rameau particulier, & dans d'autres n'est que l'associé ou jumeau du second, va jusqu'au lobe postérieur du *cerveau*. Ce troisieme rameau paroît quelquefois comme une branche principale, de sorte qu'elle passeroit très-bien pour la moyenne des trois principales.

La branche postérieure communique d'abord avec l'artere vertébrale du même côté, & ensuite se divise en plusieurs rameaux sur les anfractuosités superficielles du *cerveau*, & entre ces anfractuosités jusqu'au fond de tous les sillons. La branche antérieure, de même que la seconde ou moyenne, quand il y en a trois, produit aussi de pareilles ramifications aux anfractuosités & à leurs intervalles.

Toutes ces différentes ramifications rampent dans la duplicature de la pie-mere, qui leur donne comme des tuniques accessoires, s'y distribuent par quantité de réseaux capillaires, s'insinuent ensuite dans la substance corticale, & enfin dans la médullaire, où elles se terminent imperceptiblement.

Les arteres vértébrales entrent par le grand trou occipital, après avoir percé de côté & d'autre l'allongement de la dure-mere, aux mêmes endroits où les nerfs de la dixieme paire, que j'appelle nerfs sous-occipitaux, la percent en sortant. Dans ce trajet commun les arteres vertébrales sont en-dessus, & les nerfs sous-occipitaux en-dessous.

A leur entrée dans le crane elles donnent chacune à l'extrémité ou queue de la moelle allongée, aux corps olivaires & aux corps pyramidaux, plusieurs ramifications, qui se distribuent sur les côtés du quatrieme ventricule, produisent le plexus ou lacis choroïde, se répandent sur toute la surface du cervelet, s'insinuent entre ses couches, continuellement enveloppées de la duplicature de la pie-mere, & enfin se perdent dans l'une & l'autre substance du cervelet.

Les deux arteres vertébrales se tournent après cela l'une vers l'autre, pour l'ordinaire immédiatement sous le bord postérieur de la grosse protubérance transversale ou demi-annulaire de la moelle allongée, où elles s'unissent & forment ensemble un seul tronc commun. Ce tronc passe directement de derriere en devant sous le milieu de la grosse protubérance, & en partie dans la rainure mitoyenne de la surface ou convexité de cette protubérance, au bord antérieur de laquelle il se termine.

Dans le trajet par la rainure de la protubérance, le tronc commun ou mitoyen de ces arteres jette plusieurs petites branches de côté & d'autre, qui embrassent transversalement les portions latérales de la protubérance, étant en partie nichées dans les petites rainures transversales ou latérales des mêmes portions. Les branches latérales se distribuent ensuite aux parties voisines du *cerveau*, du cervelet, & de la moelle allongée.

Ce tronc commun ou mitoyen des arteres vertébrales étant arrivé au bord de la grosse protubérance, se divise de nouveau en deux petites branches, dont chacune s'anastomose aussi-tôt avec le tronc de la carotide interne du même côté. Il arrive encore qu'au lieu de division ou bifurcation du tronc commun des arteres vertébrales, les deux dernieres ou plus antérieures de ses branches latérales jettent chacune un petit rameau en-devant, & que ces deux petits rameaux forment les anastomoses mentionnées avec les carotides.

Les principales arteres de la moelle épiniere, appellées communément arteres spinales, sont deux, l'une antérieure, l'autre postérieure, logées le long des rainures qui divisent antérieurement & postérieurement la moelle épiniere en parties latérales. Elles naissent d'abord des arteres vertébrales presqu'au dessus du grand trou occipital, où ces arteres vertébrales jettent dès leur entrée dans le crane, chacune un petit rameau en bas, & étant plus avancées sous l'extrémité ou queue de la moelle allongée, en jettent deux autres en arriere.

Les deux premiers de ces quatre petits rameaux s'approchent, après très-peu de chemin l'un de l'autre, s'unissent & forment ensemble l'artere spinale antérieure, qui descend dans le canal des vertebres le long de la rainure antérieure de la moelle épiniere. Les deux autres petits rameaux se renversent sur les côtés de l'extrémité de la moelle allongée, & se jettent en arriere, où ils s'unissent à peu-près, comme les deux premiers, & forment ensemble l'artere spinale postérieure, qui descend de même le long de la rainure postérieure de la moelle épiniere.

Les deux arteres spinales en descendant tout le long de la moelle épiniere, jettent de côté & d'autre des ramifications latérales, par lesquelles l'artere spinale antérieure fait de fréquentes communications ou anastomoses avec l'artere spinale postérieure. Elles communiquent par le même moyen d'espace en espace avec les arteres vertébrales du cou, & avec les arteres intercostales, &c. Quelquefois elles se fendent, pour ainsi dire, & se réunissent un peu après.

Les veines du cerveau & du cervelet, &c. sont en général comme des rameaux, non-seulement du sinus longitudinal supérieur de la dure-mere & de ses deux gros sinus latéraux, mais de tous les autres sinus inférieurs de la même membrane. Ces veines y aboutissent par des différens ttoncs de la maniere exposée ci-devant dans la description dn grand sinus supérieur; leurs principales ramifications suivent toutes les autres anfractuosités corticales du *cerveau*, & la direction de toutes les couches du *cervelet*. Elles rampent partout dans la duplicature de la pie-mere, où on rapporte à ces veines en général celles du plexus choroïde.

Les veines de la moelle épiniere sont des branches en partie de l'extrémité supérieure de l'une & de l'autre veine vertébrale, & en partie de deux cordons veineux appellés sinus vertébraux qui descendent sur les côtés de la face ou convexité antérieure de la production de la dure-mere,& forment d'espace en espace des communications réciproques par des arcades demi annulaires, comme par autant de sinus subalternes. Les deux sinus longitudinaux communiquent aussi, en chemin faisant, avec les veines vertébrales, à peu-près comme les arteres voisines.

Usages du Cerveau & de ses dépendances en général.

Nous avons obligation à M. Malpighi d'avoir donné les premieres & les meilleures ouvertures pour parvenir à examiner la structure du *cerveau* en général, principalement celle de ses deux substances, & pour en pouvoir deviner quelque chose par rapport aux usages. Les expériences & les recherches de cet illustre & fidele Observateur ayant été réitérées par plusieurs excellens Physiciens, & confirmées par l'Anatomie comparée, de même que par les ouvertures des morts de maladies, engagent tout le monde à regarder le *cerveau* comme un véritable organe sécrétoire, que le langage ordinaire des Anatomistes appellent glande.

Il est inutile de disputer des noms, quand on convient de la chose même, d'autant plus que depuis un demi-siécle, on n'entend pas moins par le terme général de glandes, toutes sortes d'organes capables de séparer une liqueur particuliere de la masse du sang, que l'on entend par le terme général de muscle, toutes sortes de fibres charnues capables de contraction, quoique ce terme pourroit avec autant de raison être critiqué & rejetté dans le sens que l'on rejette celui de glande.

Il faut avouer que tout y est obscur: néantmoins il est à espérer que ce sera le *cerveau* & le foie, qui, à la fin, fourniront le plus grand éclaircissement sur la matiere des sécrétions, ou au moins donneront des moyens pour distinguer le vrai d'avec le faux.

La couleur grisâtre de la substance corticale n'est pas l'effet d'un mélange particulier de rouge & de blanc. Il n'y a point d'expérience qui nous en fournisse d'exemple. Il est vrai que le sang donne à cette substance une teinture de rouge fort légere: mais la couleur cendrée n'en dépend pas, & c'est elle qui paroît caractériser la structure interne de ces organes sécrétoires.

M. Ruysch nous apprend bien par ses injections anatomiques, que la substance corticale est principalement composée de vaisseaux. Il montre qu'en faisant florter ces vaisseaux dans une liqueur claire & transparente, leurs extrémités représentent un nombre infini de pinceaux ou de houpes vasculeuses, & que les derniers filets de ces pinceaux sont remplis de sa matiere d'injection; il dit même que ces derniers filets lui paroissent changer de structure, & enfin que la mécanique de ce changement pourroit faire la fonction qu'on attribue aux glandes.

Cependant ces injections & préparations ne nous découvrent pas encore le mystere, & même ne prouvent point assez l'existence des houpes ou des pinceaux que l'on prétend montrer; car ce ne sont que les dernieres extrémités des artérioles macérées dans de l'eau ou quelqu'autre liqueur, après l'injection, & ensuite artistement détachées ou dépouillées d'autres parties essentielles à l'organe.

Premierement, elles sont détachées des extrémités veineuses qui répondent à ces houpes, de quelque maniere que cela puisse être. Secondement, elles sont détachées des filets membraneux de la pie-mere, qui naturellement lient ces extrémités arterielles ensemble, & leur donnent un autre arrangement que celui de houpes ou de pinceaux. Troisiemement les extremités arterielles sont par cette préparation détachées de leur connexion avec la substance médullaire, que les Expériences particulieres & l'Anatomie comparée démontrent être fibreuses.

Il n'est pas étonnant que ces extrémités capillaires, ainsi dépouillées, flottent librement quand on les remue dans une liqueur, & qu'elles ressemblent alors à des pinceaux ou à des houpes, n'étant absolument dans cet état que les extrémités des petits vaisseaux tronqués. Cela considéré avec attention, il faut revenir aux grains glanduleux, pelotons, follicules, &c. de M. Malpighi dont il sera parlé ailleurs, & il faut reconnoître par les belles injections de M. Ruysch, que ces petits corps sont d'un tissu vasculaire, dont nous ne sçavons pas encore la structure.

En un mot, Malpighi a découvert l'existence des grains ou follicules, sans détruire leur connexion naturelle. Ruysch a découvert une partie considérable de leur structure en détruisant cette connexion; de sorte qu'on a obligation à tous les deux; & ce n'est que par la combinaison des Remarques de ces deux illustres Anatomistes, que l'on peut donner des organes sécrétoires en général, une idée conforme à tout ce que l'on voit touchant les différentes filtrations qu'on trouve dans le corps humain.

Le nombre prodigieux de petits pelotons sécrétoires filtrent de la masse du sang portée continuellement par cette quantité de ramifications dont je viens de parler, & en séparent incessamment un certain fluide extraordinairement fin, pendant que le résidu du sang retourne par autant d'extrémités veineuses, & va se dégorger dans les sinus de la dure-mere, lesquels enfin le déchargent dans les veines jugulaires & dans les veines vertébrales.

Ce liquide subtil, nommé communément esprit animal, suc nerveux, ou lymphe nerveuse, est selon la même idée continuellement poussé dans les fibres médullaires qui forment la portion blanche du *cerveau*, du *cervelet*, de la moelle allongée & de la moelle épiniere; & par le moyen de ces mêmes fibres, arrose, imbibe & remplit continuellement les nerfs, qui n'en sont que la continuation.

Tous les cordons des nerfs, en sortant par les trous du crane & par ceux des vertebres, sont accompagnés des allongemens particuliers de la pie-mere & de la dure-mere. Ceux de la dure-mere leur servent de gaines dans leur passage par les ouvertures osseuses. Ceux de la pie-mere non seulement accompagnent & enveloppent tout au long chaque cordon de nerfs, mais ils forment encore des cloisons internes entre tous les filets, dont chaque cordon est composé. On sait, par plusieurs expériences, que les nerfs sont les organes primitifs de tout le mouvement musculaire, & de toute sensation animale, & que ces deux sortes de fonctions sont dépendantes du *cerveau* en général: mais on ne sait ni en quoi consiste cette dépendance, ni à quoi servent en particulier les accompagnemens membraneux, les filets médullaires & le suc nerveux.

A l'égard de la conformation superficielle & de la différente configuration des contours, des anfractuosités, des éminences, des enfoncemens, des épanouissemens des plis, & des replis qu'on observe dans les deux substances du *cerveau* & du cervelet; il n'y a rien de certain de tout ce que l'on avance sur leurs usages particuliers. On peut dire en général que cela augmente considérablement l'étendue de la sécrétion du liquide animal, & caractérise les emplois particuliers de chaque cordon nerveux, de même que leur correspondance générale & réciproque, tant par rapport à la vivacité des organes des sens, que par rapport à l'activité des organes du mouvement.

La faulx de la dure-mere empêche qu'une portion latérale du *cerveau* ne pese sur l'autre, quand on est couché sur le côté. Sa cloison transversale sert de tente au cervelet, & le met à couvert de la compression mortelle que le *cerveau* pourroit lui causer par son propre poids, surtout quand on marche & quand on saute.

La cloison & les productions de la pie-mere lient & affermissent toutes les anfractuosités, divisions & sillons du *cerveau* & du *cervelet*, &c. répandent un soutien général, & presqu'incompréhensible à toutes les branches, & à toutes les ramifications de leurs vaisseaux sanguins, à tous les filamens médullaires, aux allongemens & aux cordons qui en dépendent.

DISCOURS

Sur l'Anatomie du Cerveau prononcé par M. Stenon dans l'Assemblée qui se tenoit chez M. Thevenot en 1668.

MESSIEURS,

Au lieu de vous promettre de contenter votre curiosité touchant l'anatomie du *cerveau*, je vous fais ici une confession sincere & publique, que je n'y connois rien. Je souhaiterois de tout mon cœur d'être le seul qui fût obligé à parler de la sorte; car je pourrois profiter avec le tems de la connoissance des autres, & ce seroit un grand bonheur pour le genre humain, si cette partie, qui est la plus délicate de toutes, & qui est sujette à des maladies très-fréquentes & très-dangereuses, étoit aussibien connue que beaucoup de Philosophes & d'Anatomistes se l'imaginent. Il y en a peu qui imitent l'ingénuité de Monsieur Sylvius, qui n'en parle qu'en doutant, quoiqu'il y ait travaillé plus que personne que je connoisse. Le nombre de ceux à qui rien ne donne de la peine, est infailliblement le plus grand. Ces gens qui ont l'affirmative si prompte, vous donneront l'histoire du *cerveau* & la disposition de ses parties, avec la même assurance que s'ils avoient été présens à la composition de cette merveilleuse machine, & que s'ils avoient pénétré dans tous les desseins de son grand Architecte. Quoique le nombre de ces Affirmateurs soit grand, & que je ne doive pas répondre du sentiment des autres, je ne laisse pas d'être très-persuadé, que ceux qui cherchent une science solide, ne trouveront rien qui les puisse satisfaire dans tout ce que l'on a écrit du *cerveau*. Il est très-certain que c'est le principal organe de notre ame, & l'instrument avec lequel elle exécute des choses admirables: elle croit avoir tellement pénétré tout ce qui est hors d'elle, qu'il n'y a rien au monde qui puisse borner sa connoissance; cependant quand elle est rentrée dans sa propre maison, elle ne la sauroit décrire, & ne s'y connoît plus ellemême. Il ne faut que voir disséquer la grande masse de matiere qui compose le *cerveau*, pour avoir sujet de se plaindre de cette ignorance. Vous voyez sur la surface des diversités qui méritent de l'admiration: mais quand vous venez à pénétrer jusqu'au-dedans, vous n'y voyez goute; tout ce que vous en pouvez dire, c'est qu'il y a deux substances différentes, l'une grisâtre, & l'autre blanche; que la blanche est continue aux nerfs qui se distribuent par tout le corps; que la grisâtre sert en quelques endroits comme d'écorce pour la substance blanche, & qu'en d'autres elle sépare les filamens blancs les uns des autres.

Si on nous demande, Messieurs, ce que c'est que ces substances, de quelle maniere les nerfs se joignent dans la substance blanche, jusqu'où les extrémités des nerfs y avancent, c'est-là où l'on doit avouer son ignorance, si l'on ne veut augmenter le nombre de ceux qui préferent l'admiration du Public à la bonne foi. Car de dire que la substance blanche n'est qu'un corps uniforme, comme seroit de la cire, où il n'y a point d'artifice caché, ce seroit avoir un sentiment très bas du plus beau chef-d'œuvre de la nature. Nous sommes assurés que par-tout où il y a des fibres dans le corps, par-tout elles observent une certaine conduite entre elles plus ou moins composée, selon les opérations auxquelles elles sont destinées. Si la substance est partout fibreuse, comme en effet elle le paroît en plusieurs endroits, il faut que vous m'avouyez que la disposition de ces fibres doit être rangée avec un grand art, puisque toute la diversité de nos sentimens & de nos mouvemens en dépend. Nous admirons l'artifice des fibres dans chaque muscle, combien les devons-nous admirer davantage dans le *cerveau*, où ces fibres, renfermées dans un si petit espace, font chacune leur opération sans confusion & sans desordre.

Les ventricules, ou les cavités du cerveau, ne sont pas moins inconnues que sa substance. Ceux qui y logent les esprits, croient avoir autant de raison que ceux qui les destinent pour recevoir les excrémens: mais les uns & les autres se trouvent assez empêchés, quand il faut déterminer la source de ces excrémens ou de ces esprits. Ils peuvent venir aussi-bien des vaisseaux que l'on voit dans ces cavités, que de la substance même du *cerveau*; & il n'est pas plus aisé de marquer quelle est leur sortie.

Entre ceux qui mettent les esprits dans les cavités des ventricules du *cerveau*, les uns les font passer des ventricules antérieurs vers les postérieurs, pour y trouver les entrées des nerfs; les autres croient que les extrémités des nerfs se trouvent dans les cavités antérieures. Il y en a qui tiennent, que les excrémens du *cerveau* sont dans ces ventricules, parce qu'ils y voient quelque chose de semblable; ceux-là même trouvent qu'il y a autant de pente dans le *cerveau* pour les faire descendre dans la moelle, qu'il y en a pour les conduire dans l'entonnoir, dit *infundibulum*: mais posons que tout aille dans l'entonnoir, vous les en pouvez faire sortir dans les sinuosités de la dure-mere; & il y a quelque raison de croire qu'ils trouvent des passages qui les conduisent immédiatement dans les yeux, dans les narines & dans la bouche.

On voit encore moins de certitude sur le sujet des esprits animaux. Est-ce le sang? Seroit-ce une substance particuliere séparée du chyle dans les glandes du mésentere? Les sérosités n'en seroient-elles point les sources? Il y en a qui les comparent à l'esprit-de-vin, & l'on peut douter si ce ne seroit point la matiere même de la lumiere? Enfin, les dissections dont nous nous servons d'ordinaire, ne nous peuvent éclaircir l'esprit sur aucun de ces doutes.

Si la substance du *cerveau* nous est peu connue, comme je viens de dire; la maniere de le disséquer ne l'est pas davantage. Je ne parle pas de celle qui coupe le *cerveau* en lamelles; il y a déja long-tems qu'on a reconnu qu'elle ne donne pas grand éclaircissement à l'anatomie. L'autre dissection qui se fait en développant les replis, est un peu plus artiste; mais elle ne nous montre que le debors de ce que nous voulons savoir, & cela encore fort imparfaitement.

La troisieme, qui ajoute au développement des replis une séparation du corps gris d'avec la substance blanche, passe un peu plus outre; elle ne pénetre point toutefois plus avant que jusqu'à la surface de la moelle.

On fait divers mélanges de ces trois manieres de dissections, & l'on pourroit même ajouter diverses manieres de profils de long & de travers.

Pour moi, je tiens que la vraie dissection seroit de continuer les filets des nerfs au travers de la substance du *cerveau*, pour voir par où ils passent & où ils aboutissent. Il est vrai que cette maniere est pleine de tant de difficultés, que je ne sai si on oseroit jamais espérer d'en venir à bout sans des préparations bien particulieres. La substance en est si molle & les fibres si délicates, qu'on ne les sauroit à peine toucher sans les rompre. Ainsi, puisque l'Anatomie n'est pas encore parvenue à ce dégré de perfection, de pouvoir faire la vraie dissection, ne nous flattons pas davantage ; avouons plutôt sincerement notre ignorance, afin de ne nous pas tromper les premiers, & les autres ensuite, en leur promettant de leur en montrer la vraie conformation.

Ce seroit un entretien trop ennuyeux que de spécifier ici toutes les opinions & toutes les disputes que l'on a eues sur le sujet du *cerveau* ; les livres n'en sont que trop remplis. Je rapporterai seulement les principales erreurs qui subsistent encore dans l'esprit de plusieurs Anatomistes ; & qui toutefois peuvent être convaincues de fausseté par l'Anatomie. Elles se réduisent à ces chefs. Entre ceux qui font profession de la bien savoir, les uns nous font paroître des parties séparées dans le *cerveau*, qui ne sont qu'une même substance continuée ; les autres nous veulent persuader par l'administration anatomique, que les parties se trouvent sans aucun attachement, quoiqu'elles soient visiblement jointes ensemble par des filets ou par des vaisseaux. Il y en a qui donnent aux parties la situation qu'ils croyent nécessaire au systeme qu'ils se sont imaginés, & cela sans considérer que la nature les a situées d'une maniere tout-à-fait contraire. Vous en trouverez qui vous démontreront la pie-mere où elle ne se trouve pas, & qui ne connoissent point la dure-mere, dans quelques endroits où elle se voit très-évidemment. Ils vous feront même passer en un besoin la substance du *cerveau* pour une membrane.

J'ai trop bonne opinion des Hommes de Lettres en général, pour croire qu'ils le fassent à dessein de tromper les autres: mais les principes qu'ils ont établis & la maniere de dissection à laquelle ils s'assujettissent, ne leur permettent pas de faire autrement. Tous les Anatomistes le démontreroient de la même façon, s'ils se servoient tous de la même méthode. Il ne faut donc pas s'étonner si leurs systemes se soutiennent si mal.

Les Anciens ont été tellement préoccupés sur le sujet des ventricules, qu'ils ont pris les ventricules extérieurs pour le siége commun des sensations, & destiné les postérieurs à la mémoire, afin que le jugement, à ce qu'ils disent, étant logé dans celui du milieu, pût faire plus aisément ses réflexions sur les idées qui lui viennent de l'un & de l'autre des ventricules. Il n'y a autre chose à faire qu'à prier ici ceux qui soutiennent avec les Anciens cette opinion, de nous donner des raisons qui nous obligent à les croire ; car je vous assure, que de tout ce qui a été allégué jusqu'à cette heure pour établir cette opinion, il n'y a rien de convainquant ; & cette belle cavité voutée du troisieme ventricule où ils avoient posé le siége du jugement & dressé le throne de l'ame, ne s'y trouvant même pas, vous voyez bien ce qu'il faut juger du reste de leur systeme.

M. Willis nous donne un systeme tout-à-fait particulier. Il loge le siege commun des sensations dans le *corpus striatum* ou corps rayé ; l'imagination dans le *corpus callosum*, & la mémoire dans l'écorce ou dans la substance grisâtre qui enveloppe la blanche: mais il y auroit beaucoup de choses à dire, s'il falloit examiner en détail toutes ces hypotheses. Il nous décrit le corps rayé comme s'il y avoit deux sortes de raies, dont les unes montent & les autres descendent; & néanmoins si vous faites une séparation du corps gris d'avec la substance blanche, vous verrez que ces raies ne sont toutes que d'une même nature, c'est-à-dire, qu'elles font partie de la substance blanche du corps calleux, qui va vers la moelle du dos, séparée en diverses lamelles par l'entremise de la substance grisâtre.

Quelle assurance peut-il donc avoir, pour nous faire croire que ces trois opérations se font dans les trois corps qu'il leur destine ? Qui est-ce qui nous peut dire si les fibres nerveuses commencent dans le corps rayé, ou si elles passent plutôt par le corps calleux, jusqu'à l'écorce ou à la substance grisâtre ? Certes le corps calleux nous est si inconnu, que pour peu qu'on ait d'esprit, on en peut dire tout ce qu'on veut.

Pour ce qui est de M. Descartes, il connoissoit trop bien les défauts de l'histoire que nous avons de l'homme, pour entreprendre d'en expliquer la véritable composition. Aussi n'entreprend-il pas de le faire dans son Traité de l'homme, mais de nous expliquer une machine qui fasse toutes les actions dont les hommes sont capables. Quelques-uns de ses amis s'expliquent ici un peu autrement que lui ; on voit pourtant au commencement de cet Ouvrage qu'il l'entendoit de la sorte ; & dans ce sens on peut dire avec raison, que M. Descartes a surpassé tous les autres Philosophes dans ce Traité dont je viens de parler. Personne que lui n'a expliqué mécaniquement toutes les actions de l'homme & principalement celles du cerveau ; les autres nous décrivent l'homme même : M. Descartes ne nous parle que d'une machine, qui pourtant nous fait voir l'insuffisance de ce que les autres nous enseignent, & nous apprend une méthode de chercher les usages des autres parties du corps humain, avec la même évidence qu'il nous démontre les parties de la machine de son homme, ce que personne n'a fait avant lui.

Il ne faut donc pas condamner M. Descartes, si son systeme du cerveau ne se trouve pas entierement conforme à l'expérience : l'excellence de son esprit qui paroît principalement dans son Traité de l'homme, couvre les erreurs de ses hypotheses. Nous voyons que des Anatomistes très-habiles, comme Vésale & d'autres, n'en ont pu éviter de pareilles. Si on les a pardonnées à ces grands hommes, qui ont passé la meilleure partie de leur vie dans les dissections, pourquoi voudrions-nous être moins indulgens à l'égard de M. Descartes, qui a employé fort heureusement son tems à d'autres spéculations ?

Le respect que je crois devoir avec tout le monde aux esprits de cet ordre, m'auroit empêché de parler des défauts de ce Traité ; je me serois contenté de l'admirer avec quelques-uns, comme la description d'une belle machine, & toute de son invention, si je n'avois rencontré beaucoup de gens qui le prennent tout autrement, & qui le veulent faire passer pour une relation fidele de ce qu'il y a de plus caché dans les ressorts du corps humain. Puisque ces gens-là ne se rendent pas aux démonstrations très-évidentes de M. Sylvius, qui a fait voir souvent que la description de M. Descartes ne s'accorde pas avec la dissection des corps qu'elle décrit, il faut que sans rapporter ici tout son systeme, je leur en marque quelques endroits, où je suis assuré qu'il ne tiendra qu'à eux de voir clair, & de reconnoître une grande différence entre la machine que M. Descartes s'est imaginée, & celle que nous voyons lorsque nous faisons l'anatomie du corps humain.

La glande pinéale a été dans ces derniers tems le sujet des plus grandes questions sur l'anatomie du *cerveau* : mais avant que d'entrer dans le fait & que de résoudre la question du lieu où elle se trouve, il faut que je fasse voir premierement l'opinion de M. Descartes sur ce sujet, & cela par ses propres paroles. Voici divers passages où il en parle, & qui sont confirmés par d'autres endroits de son Traité, que l'on peut voir à la fin de ce Discours.

« La superficie de la glande a un rapport à la superficie « intérieure du *cerveau*. »

« Dans les concavités du *cerveau*, les pores sont opposés « directement à ceux de la petite glande. »

« Les esprits coulent de tous côtés de la glande dans les « concavités du *cerveau*. »

« La

« La glande peut servir aux actions nonobstant qu'elle « penche tantôt d'un côté & tantôt de l'autre. »

« Les petits tuyaux de la superficie des concavités regar- « dent toujours vers la glande, & se peuvent facile- « ment tourner vers les divers points de cette glan- « de. »

Ainsi on ne peut douter qu'il n'ait cru que la glande pinéale ne fût entierement dans les concavités du *cerveau*. Il ne faut point s'arrêter à ce que M. Descartes dit en quelques endroits, qu'elle est située à l'entrée des concavités; car cela n'est point contraire à ce qu'il dit ailleurs, puisque de la grandeur qu'elle est, elle peut, selon son opinion, occuper la place qui est vers l'entrée des concavités, ou quelqu'autre endroit des concavités, & être toujours dedans, comme il le dit dans tous les autres passages. Voyons maintenant si cette opinion se trouve conforme à l'expérience. Il est vrai que la base de la glande touche immédiatement au passage du troisieme ventricule au quatrieme : mais la partie postérieure de la glande, c'est-à-dire sa moitié, est tellement hors des concavités, qu'il est très-aisé de satisfaire les spectateurs sur ce point. Et pour cela il n'y a autre chose à faire qu'à ôter le cervelet ou le petit *cerveau*, & une des éminences d'un des tubercules de la troisieme paire, ou toutes les deux si vous voulez, sans toucher aux ventricules; car la chose ayant été faite adroitement, vous verrez la partie postérieure de la glande toute découverte, sans qu'il y paroisse aucun passage par où l'air ou quelque liqueur puisse entrer dans les ventricules.

Maintenant pour s'éclaircir de la situation de sa partie intérieure, & pour faire voir qu'elle n'est pas dans les concavités latérales, on n'a qu'à les considérer après les avoir ouvertes, soit qu'en les ouvrant on se soit servi de la méthode de M. Sylvius ou de celle des anciens, car on verra toujours l'épaisseur de la substance du *cerveau* entre la glande & les concavités latérales. On peut encore démontrer cette vérité sans couper la substance du *cerveau*, en séparant de sa base la partie qui contient les concavités dont il est question; car alors vous trouverez la glande tellement hors de ces concavités, que même elle ne les peut regarder en façon du monde, en étant empêchée par les attaches qui tiennent cette partie du *cerveau* jointe à sa base. Les anciens ont connu que la partie du *cerveau* appellée communément la voute ou le *fornix*, n'est pas continuée avec la base du *cerveau*, mais qu'elle en soutient la substance repliée, & qu'ainsi elle forme au-dessous une troisieme cavité. Il est vrai qu'en poussant de l'air avec force dans l'entrée de la fente des tubercules de la troisieme paire, l'air élevant la voute, rompt les filets qui la joignent à la base, & fait paroître une cavité fort grande. De-là vient qu'on s'est imaginé que quand les esprits enflent les concavités, la voute s'éleve, & que la surface de la glande regarde de tous côtés la surface des concavités.

Je dis qu'on se l'est imaginé, parce qu'encore que la voute s'éleve de la façon que je viens de dire, il n'y a que la surface antérieure de la glande qui puisse regarder les concavités latérales; pour le reste qu'on fasse telle préparation qu'on voudra, on ne fera jamais ensorte que la partie postérieure de la glande regarde les ventricules postérieurs. Mais si vous ne forcez pas le *cerveau* en rompant le crane, ou en faisant entrer l'air avec force entre ses parties, ou en usant de quelqu'autre violence, vous ne trouverez aucune chose dans ce troisieme ventricule, dont le milieu est fort étroit, & qui est seulement rempli par la grande veine qui fait le quatrieme sinus, & par les corps glanduleux qui accompagnent cette grande veine.

J'avoue qu'il se trouve derriere cette fente, & justement au-dessous de son trou postérieur, une cavité qui est comme tapissée devant & à côté par la partie du plexus choroïde, qui monte vers le quatrieme sinus; & par derriere elle est fermée par la glande pinéale, dont la partie antérieure est entierement continuée; & quand on a ôté le *fornix* ou la voute, cette cavité demeure entiere sous la premiere, & représente en quelque sorte un cornet renversé.

Quant à ce que dit M. Descartes, que la glande peut servir aux actions, quoiqu'elle penche tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, l'expérience nous assure qu'elle en est tout-à-fait incapable; car elle nous fait voir qu'elle est tellement engagée entre toutes les parties du *cerveau*, & tellement attachée de tous côtés avec ces mêmes parties, que vous ne lui sauriez donner le moindre mouvement sans la forcer & sans rompre les liens qui la tiennent attachée. Pour ce qui est de sa situation, il est aisé de montrer le contraire de ce que M. Descartes nous en dit, car elle n'est pas à plomb sur le *cerveau*, elle n'est pas tournée vers le devant, comme plusieurs des plus habiles le croyent; mais sa pointe regarde toujours le cervelet ou le petit *cerveau*, & fait avec la base un angle approchant du demi-droit.

La connexion de la glande avec le *cerveau* par le moyen des arteres, n'est pas plus véritable, car le tour de la base de la glande tient à la substance du *cerveau*, ou pour mieux dire, la substance de la glande est continuée avec le *cerveau*, ce qui est directement contraire à ce qu'il dit.

L'hypothese des arteres assemblées autour de la glande & qui montent vers le grand Euripe, n'est pas de peu de conséquence pour le systeme de M. Descartes, puisque la séparation des esprits & leur mouvement en dépend : cependant si vous en croyez vos yeux, vous trouverez que ce n'est qu'un assemblage de veines qui viennent du corps calleux, de la substance intérieure du *cerveau*, du plexus choroïde, de divers endroits de la base du *cerveau* & de la glande même; que ce sont des veines & non pas des arteres, & qu'elles rapportent le sang vers le cœur, au lieu que les arteres le portent du cœur vers le *cerveau*. Quelques-uns ont cru que M. Descartes vouloit continuer les nerfs jusqu'à la glande, mais ce n'a point été son opinion.

Les amis de M. Descartes qui prennent son homme pour une machine, auront sans doute pour moi la bonté de croire que je ne parle point ici contre sa machine dont j'admire l'artifice : mais pour ceux qui entreprennent de démontrer que l'homme de M. Descartes est fait comme les autres hommes, l'expérience de l'anatomie leur fera voir que cette entreprise ne leur sauroit réussir. On me dira qu'ils se croyent aussi fondés sur l'expérience & sur l'anatomie. Je répons à cela, qu'il n'y a rien de plus ordinaire que de faire des fentes sans s'en appercevoir en disséquant le *cerveau*, ce que l'on verra clairement dans la suite de ce Discours.

Les dissections & les préparations étant sujettes à tant d'erreurs, & les Anatomistes ayant été jusqu'à cette heure faciles à se faire des systemes & à y accommoder la mollesse de ces parties, il ne faut pas s'étonner si les figures qu'on fait d'après ne sont pas exactes. Mais les fautes de la dissection ne sont pas la seule cause de ce qui manque à leur exactitude; le dessinateur y mêle quelquefois l'ignorance de son art. La difficulté qu'il y a de donner dans le dessein le relief & l'enfoncement à ces parties, & celle de lui faire bien entendre ce qu'il y a à observer le plus soigneusement, lui servent toujours d'excuse. Les meilleures figures du *cerveau* que nous ayons eues jusqu'à présent, sont celles que M. Willis nous a données : il s'y est pourtant glissé des fautes qu'il importe de remarquer, & il y auroit bien des choses à ajouter pour les rendre parfaites. Dans la troisieme figure, il représente la glande supérieure, autrement la glande pinéale, comme une boule ronde; si elle étoit sans pointe, comme sa figure la représente, on ne pourroit dire que sa pointe regarde plutôt le devant que le derriere. Vous n'y voyez rien aussi de la substance du *cerveau* qui est devant la base de la glande & qui passe outre d'un côté du *cerveau* à l'autre, & selon la figure vous jugeriez qu'il n'y avoit

rien au-devant. Derriere la glande il paroît une espace entre les corps de la troisieme paire des tubercules, qui se rencontre dans la base du *cerveau*, lequel espace paroît tout autrement quand on le voit dans le naturel. L'expansion mince de la substance blanche du *cerveau* qui se va continuer avec le milieu du petit *cerveau*, & qui en cet endroit est fort épaisse, ne s'y trouve pas, ni la vraie origine des nerfs pathétiques, qui sortent de cette même expansion. Il fait aussi paroître séparés les corps de la deuxieme paire de tubercules, encore qu'ils tiennent d'ordinaire ensemble. Le dessous de la voûte y paroît toute d'une même substance; cependant on y trouve des inégalités & une structure très-élégante. Le corps *striatum* ou rayé, fait à la vérité paroître des rayons, quand on le coupe en travers; mais ils sont fort différens de ce que la huitieme des figures de M. Willis nous représente. Vous vous imagineriez à la voir que ces rayons blancs se continuent avec la partie antérieure du même corps *striatum* ou rayé, au lieu que la partie antérieure de ce corps est d'une substance grisâtre, laquelle passant entre les rayons blancs, fait que dans cette maniere de dissection elle ne paroît ni tenir, ni être jointe à aucun autre corps.

Dans la troisieme figure, l'*infundibulum* ou l'entonnoir n'a rien d'approchant du naturel: les nerfs qui font remuer les yeux ont une situation droite, au lieu qu'ils devroient être tournés; vous n'y voyez pas la vraie origine des filets qui sortent de la base du *cerveau* pour composer ces mêmes nerfs. Le pont de Varole pouvoit être mieux exprimé & plus distinctement: aussi les racines antérieures de la voute que vous voyez dans la sept & huitieme figure, ne sont pas séparées, comme ces figures le font paroître, mais elles se touchent en-haut où elles font un angle aigu. La ligne marquée *G*, *G*, *G*, dans la septieme figure, paroît une ligne continuée, encore que ce qui est représenté entre les racines de la voute n'ait point de connexion avec les extrémités. Dans la même figure la glande pinéale tient à la substance du *cerveau* par deux cordons. Je ne parlerai point des figures de Vésale, de Casserius, &c. car puisque les dernieres & les plus exactes sont si éloignées de la perfection qu'elles pouvoient avoir, on s'imaginera bien quel état on doit faire des autres.

Je n'ai vu que trois figures de Varole, lesquelles expriment très-mal les plus belles remarques que personne nous ait jamais données du *cerveau*. Je ne sai pas si les figures de la premiere édition, qui est celle de Padoue de l'année 1573. sont meilleures que celles que j'ai vues, qui sont de Francfort 1591. & qui se trouvent aussi dans l'Anatomie de Bauhin. Entre celles de Bartholin, il y en a trois qui représentent des dissections faites selon la maniere de disséquer le *cerveau*, que M. Sylvius nous a donnée, où l'Auteur même avertit le Lecteur de quelques fautes. Mais sans m'arrêter à diverses autres qui se trouvent dans ces figures en général, je dirai seulement qu'il n'y a gueres de figures où l'on trouve la vraie situation de la glande, ni le vrai conduit du troisieme ventricule. Nous n'en avons point non plus qui nous exprime bien le plexus ou le lacis choroïde, ni qui nous y représente la ramification des veines contenues dans les concavités latérales, la distribution des arteres, le concours de plusieurs veines qui compose le quatrieme sinus, ni les corps glanduleux qui s'y trouvent en assez grande quantité.

Vous venez de voir, Messieurs, de quelle maniere s'est faite jusqu'aujourd'hui la dissection du *cerveau*, le peu de lumiere que l'on en a tiré, & comment les figures expriment peu fidelement les parties qu'elles devroient représenter. Jugez par-là quelle foi on doit ajouter aux explications faites sur de si mauvais fondemens. Il est encore arrivé que ceux qui ont entrepris de faire ces explications par je ne sai quel esprit, qui s'est rencontré en la plupart de ceux qui ont écrit des Arts, ont employé des termes fort obscurs, des métaphores & des comparaisons si peu propres, qu'elles embarrassent presque également l'esprit de ceux qui entendent la matiere & de ceux qui s'en veulent instruire. D'ailleurs, la plupart de ces termes sont si bas & si indignes de la partie matérielle de l'homme la plus noble, que je suis aussi étonné du déréglement de l'esprit de celui qui les a employés le premier, que de la patience de tous les autres qui depuis si long-tems s'en sont toujours servis. Quelle nécessité y avoit-il d'employer les mots de *nates*, de *testes*, d'*anus*, de *vulva*, de *penis*, puisqu'ils ont si peu de rapport aux parties qu'ils signifient dans l'anatomie du *cerveau*! En effet, ils leur ressemblent si peu, que ce que l'un appelle *nates*, l'autre l'appelle *testes*, &c.

Le troisieme ventricule est un terme fort équivoque. Les anciens ont appellé ainsi une cavité sous le *fornix* ou la voûte, laquelle voute ils croyent séparée de la base du *cerveau*, & ils l'ont représentée comme posée sur trois piés, pour soutenir le corps du *cerveau* qui repose dessus. Sylvius prend pour le troisieme ventricule un canal qui se trouve dans la substance de la base du *cerveau*, entre l'entonnoir & le passage qui va sous les deux paires postérieures des tubercules du *cerveau*, vers le quatrieme ventricule. Il y en a qui en disséquant séparent les corps de la deuxieme paire des tubercules, & prennent pour le troisieme ventricule l'espace entier qui se trouve entre ces deux corps, ce qu'ils ont fait en les séparant; de sorte que le troisieme ventricule est tantôt la fente qui est au dessus, & tantôt le canal de dessous; & les autres veulent que ce soit l'espace d'entre le canal & la fente, fait par la rupture des corps que je viens de décrire. Voilà donc trois sortes de troisieme ventricule très-différentes, desquelles il n'y a que la seconde qui soit vraie dans le naturel. Car la premiere & la troisieme dépendent entierement de la préparation. On pouvoit ajouter une quatrieme signification, si on vouloit prendre la petite fente qui est sous la voute pour un passage des deux ventricules antérieurs dans le quatrieme ventricule. Mais elle est fort petite, & tellement remplie par les vaisseaux & les corps glanduleux du lacis choroïde, que je doute fort qu'il y ait par-là quelque communication entre les ventricules antérieurs & les postérieurs, puisque le troisieme ventricule, selon l'appellation de M. Sylvius, est assez grand pour cela. Aussi la situation de ce canal de M. Sylvius est tellement propre à cet usage, que si vous voulez que quelque chose aille des ventricules latéraux au quatrieme ventricule, rien n'y peut aller devant que l'entonnoir & ce canal en soient premierement remplis.

Nous comptons deux glandes dans le *cerveau*, encore que nous ne sachions pas si l'une ou l'autre a quelqu'autre chose de commun avec les glandes, que la seule figure, laquelle encore étant bien examinée, ne se trouvera pas tout-à-fait conforme à celle des glandes. La glande supérieure ou pinéale, ne ressemble pas à la pomme de pin dans tous les animaux, ni dans l'homme même. On appelle la glande inférieure pituitaire, encore qu'on n'ait pas la moindre assurance que son action soit sur la pituite.

Le plexus choroïde représente un lacis de vaisseaux: cependant vous y voyez aisément les veines distinctes des arteres, & vous pouvez avec la même facilité conduire la distribution des unes & des autres séparément. Le nom de voute vous fait concevoir une cavité voutée, laquelle pourtant ne s'y trouve en aucune façon quelconque; quand vous la cherchez comme il faut. Le corps calleux, selon l'usage commun, signifie la substance blanche du *cerveau* qu'on voit quand on en sépare les deux parties latérales: mais il est vrai que cette partie est entierement semblable au reste de la substance blanche du *cerveau*; & ainsi l'on ne voit point de raison de donner un nom particulier à une partie de cette substance.

Il n'y a que deux voies pour parvenir à la connoissance d'une machine; l'une que le Maître qui l'a composée

nous en découvre l'artifice ; l'autre, de démonter jusqu'aux moindres ressorts, & les examiner tous séparément & ensemble. Ce sont-là les vrais moyens de connoître l'artifice d'une machine, & néantmoins la plupart ont cru qu'ils l'avoient mieux deviné, qu'il n'étoit aisé de le voir en l'examinant de près par les sens. Ils se sont contentés d'observer ses mouvemens, & sur ces seules observations ont bâti des systèmes qu'ils ont donnés pour des vérités, quand ils ont cru qu'ils pouvoient expliquer par-là tous les effets qui étoient venus à leur connoissance. Ils n'ont pas considéré qu'une même chose peut être expliquée de différente maniere, & qu'il n'y a que les sens qui nous puissent assûrer, que l'idée que nous nous en sommes formée est conforme à la nature. Or le *cerveau* étant une machine, il ne faut pas que nous espérions d'en découvrir l'artifice par d'autres voies que par celles dont on se sert pour trouver l'artifice des autres machines. Il ne reste donc qu'à faire ce qu'on feroit en toute autre machine, j'entens de démonter piece à piece tous ses ressorts, & considérer ce qu'ils peuvent faire séparément & ensemble. C'est en cette recherche qu'on peut dire avec raison, que le nombre de ceux qui y font paroître l'ardeur d'une vraie curiosité est bien petit. La Chymie a eu dans tous les siecles des particuliers & des Princes qui lui ont fait construire des laboratoires : mais peu de gens se sont appliqués avec une pareille ardeur à l'Anatomie. On ne doit point attribuer cette négligence aux Princes parmi lesquels il s'en est trouvé plusieurs qui ont eu de la curiosité pour une science si importante, & qui ont fait dresser des magnifiques Théatres, qu'ils ont même quelquefois honorés de leur présence. Mais ceux qui font les dissections ont toujours voulu paroître consommés dans cette science ; pas un d'eux n'a voulu confesser combien il restoit de choses à y apprendre ; & pour cacher leur ignorance, ils se sont contentés de faire les démonstrations de ce que les Anciens ont écrit.

Les Anatomistes auroient sujet de se plaindre de moi, si je ne m'expliquois ici davantage, pour faire voir qu'ils n'ont pas tout le tort, dont il semble que je les accuse, lorsque je dis qu'ils ne s'appliquent pas assez aux recherches Anatomiques. Ceux qui s'y adonnent sont d'ordinaire Medecins ou Chirurgiens ; ils sont obligés les uns & les autres à voir leurs malades, & dès qu'ils ont acquis quelque connoissance & quelque réputation, ils ne peuvent plus donner le tems nécessaire aux recherches. Mais ils ne devroient pas entreprendre de guérir un corps dont ils ne connoissent pas la structure ; c'est-à-dire, qu'ils ne devroient pas se hasarder à remonter une machine dont ils ne connoissent pas les ressorts. Les autres qui ne voyent point de malades, & qui n'ont point d'autre emploi que la profession de l'Anatomie dans les Ecoles, ne se croient pas plus obligés à faire des recherches que les Medecins & les Chirurgiens. Car le but de leur profession est d'enseigner à ceux qui veulent pratiquer la Medecine ou la Chirurgie, la description que les Anciens nous ont laissée du corps humain ; & quand on a démontré clairement ce qui est dans leurs écrits, & que les autres l'ont distinctement compris, les uns & les autres pensent avoir satisfait à leur devoir. L'on a si mal marqué les bornes de ces deux professions, que la connoissance véritable de la machine du corps humain qui étoit la plus nécessaire, est négligée, comme n'étant pas du département de l'Anatomiste, du Medecin, ni du Chirurgien.

Le soin de faire des recherches qui nous apprennent la vérité, veut un homme tout entier, qui n'ait que cela à faire. Celui même qui fait profession d'Anatomie n'y est pas propre ; il est obligé à des démonstrations publiques qui l'empêchent de s'engager à cette application par des raisons que j'ai déja dites, & par d'autres que je m'en vais encore vous représenter.

1. Chaque partie pour être bien examinée, demande tant de tems & une telle application d'esprit, qu'il faut qu'on quitte tout autre ouvrage & toute autre pensée pour vaquer à celle-là ; ce que la pratique ne permet pas aux Medecins ni aux Chirurgiens, non plus que les démonstraions Anatomiques à ceux qui en font profession. Il faut quelquefois des années entieres pour découvrir ce qui peut ensuite être démontré aux autres dans l'espace d'une heure. Je ne doute pas que M. Pequet n'ait employé bien du tems avant qu'il ait conduit le chyle du mesentere jusques dans la souclaviere ; & je ne serois peut-être pas cru, si je disois la peine que j'ai eue avant que de pouvoir montrer la vraie insertion de ce même conduit de Pequet, dont Bils nous avoit donné la figure ; au lieu qu'il ne faut maintenant que demi-heure ou une heure pour préparer & pour démontrer l'une & l'autre ensemble.

2. Encore que les Anatomistes ouvrent mille corps dans les Ecoles, c'est un pur hasard s'ils y découvrent quelque chose ; ils sont obligés de démontrer les parties selon les Anciens, & il faut même pour cela qu'ils suivent une certaine méthode. Les recherches au contraire n'en admettent aucune, mais elles veulent être essayées par toutes les manieres possibles. Il faut couper toutes les autres choses pour démontrer celle qu'on demande ; au contraire les recherches demandent qu'on ne coupe pas la moindre partie sans l'avoir examinée auparavant. Si on suivoit cette maniere dans les Ecoles, les spectateurs prendroient celui qui dissèque pour un ignorant. Ils auroient raison de se plaindre du tems qu'il leur auroit fait perdre, parce que souvent après avoir long-tems cherché, il ne trouveroit pas ce qu'il avoit entrepris de leur montrer. Vous voyez bien par-là que ceux qui ont professé l'Anatomie jusqu'à présent, n'ont pas été obligés aux recherches, & que même ils n'auroient pu y réussir ; de sorte que ce n'est pas leur faute si l'Anatomie n'a pas fait plus de progrès depuis tant de siecles.

Cette science, parlant en général, a donc été traitée avec peu de succès, & les recherches du *cerveau* en particulier ont encore moins réussi, n'ayant pas été entreprises avec toute la diligence nécessaire, à cause des difficultés attachées à la dissection de cette partie. Voyons maintenant en quoi elle consiste, & si quelques-uns de ceux qui s'y sont exercés s'y sont pris comme la chose le mérite.

M. Bils s'est appliqué à l'Anatomie, sans étudier ce qu'ont écrit les Anciens ; mais je ne doute point qu'il n'eût poussé plus loin la connoissance qu'il en a eue, si, après avoir vu ce que les Anciens avoient fait de bon, il eût employé son tems & son ardeur à faire de nouvelles recherches. Il faut avouer que l'on voit de si belles expériences dans les écrits de ceux qui nous ont précédés, que nous aurions couru grand risque de les ignorer, s'ils ne nous en eussent avertis. Il s'est même rencontré quelquefois, qu'ils nous ont dit des vérités que ceux de notre tems n'ont pas reconnues, pour ne les avoir pas examinées avec assez de précaution. Il est vrai d'ailleurs que ce que les Anciens & les Modernes nous ont enseigné touchant le *cerveau*, est si plein de disputes, que chaque Traité d'Anatomie sur cette partie, est un recueil de disputes, de doutes & de controverses. Mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse beaucoup profiter de leur travail, & même tirer de grands avantages de leurs erreurs. Je parle des Auteurs qui ont travaillé eux-mêmes ; car pour les autres qui n'ont travaillé que sur les travaux d'autrui, on ne les peut lire que par divertissement, & il n'est pas toujours inutile de le faire : mais ils auroient eu bien plus de mérite, & leurs études auroient été d'un bien plus grand soulagement pour ceux qui travaillent, s'ils eussent fait un récit exact de ce que les Anatomistes ont écrit du *cerveau*, ou s'ils eussent détaillé selon les lois de l'analyse, toutes les manieres d'expliquer mécaniquement les actions animales, ou s'ils se fussent occupés à dresser un catalogue bien exact de toutes les propositions

qu'ils y ont trouvées, entre lesquelles il auroit fallu distinguer soigneusement celles qui sont fondées sur le fait & sur l'expérience, d'avec celles qui ne sont que des raisonnemens: mais il n'y a eu personne jusqu'à cette heure qui s'y soit pris de la sorte; c'est pourquoi il ne faut gueres s'arrêter qu'à ceux qui ont travaillé eux-mêmes.

La premiere chose qu'on y doit considérer, est l'histoire des parties, dans laquelle il est nécessaire de déterminer ce qui est vrai & certain, pour le pouvoir distinguer d'avec les propositions qui sont fausses ou incertaines. Ce n'est pas même assez de s'en pouvoir éclaircir soi-même, il faut que l'évidence de la démonstration oblige tous les autres à en demeurer d'accord; autrement le nombre des controverses augmenteroit au lieu de diminuer. Chaque Anatomiste qui s'est occupé à disséquer le *cerveau*, démontre par expérience ce qu'il en dit. La mollesse de la substance lui est tellement obéissante, que sans y songer les mains forment les parties selon que l'esprit se l'est imaginé auparavant; & le spectateur voyant souvent deux expériences contraires sur une même partie se trouve bien empêché, ne sachant laquelle il doit recevoir pour vraie, & il nie à la fin quelquefois l'une & l'autre pour se tirer de peine. C'est pourquoi pour prévenir cet inconvénient, il est absolument nécessaire, comme je l'ai dit, de chercher dans les dissections une certitude convaincante. J'avoue bien que cela est difficile, mais je connois aussi qu'il n'est pas tout-à-fait impossible. Ne croyez pas, Messieurs, sur ce que je viens de dire, que je tienne qu'il n'y a rien d'assuré dans l'anatomie, & que tous ceux qui l'exercent, nous forment uniquement les parties à leur plaisir; sans qu'on les en puisse convaincre. Vous pourrez douter à la vérité si les parties qu'on vous montre séparées, n'ont pas été jointes auparavant; mais il seroit impossible de vous les faire voir jointes les unes avec les autres, si elles ne l'avoient été naturellement. Pour sortir nettement de ce doute, & pour s'assurer si les parties qu'on vous montre n'ont pas été jointes ensemble, il ne faut que les examiner en l'état où elles se trouvent naturellement sans les forcer, mais laisser faire à ceux que l'on veut convaincre, tout leur possible pour les démontrer jointes. On peut parvenir à la même certitude dans les autres circonstances, & particulierement lorsqu'il s'agit de la situation des parties, pourvu que l'on ne touche rien sans l'avoir examiné auparavant, & même qu'à chaque moment on exprime ce qu'on touche. Pour cet effet il ne faut pas seulement être attentif à la partie à laquelle on est occupé, mais il faut aussi faire réflexion sur toutes les opérations que l'on a faites avant d'y parvenir, lesquelles peuvent avoir causé quelque changement dans cette même partie. Car en maniant les parties extérieures, vous changez souvent les intérieures, sans vous en appercevoir; & quand vous venez à les découvrir, vous croyez qu'elles sont telles quelles vous paroissent, & vous ne vous souvenez pas que vous avez vous-même fait changer leur situation & leur union avec les autres parties. Je vous en rapporterai ici un exemple dans une question anatomique la plus fameuse de ce siecle. Ceux qui nient la continuation de la glande pinéale avec la substance du *cerveau*, & l'attachement de la voûte avec la base du *cerveau*, ne parleroient pas d'une chose de fait avec tant d'assurance, s'ils ne croyoient s'en être éclaircis par des expériences faites avec toute l'attention nécessaire. Il faut que dans leurs expériences ils n'aient pas considéré les changemens qui arrivent, quand on a ôté le dehors, & qu'en le faisant on déchire les attaches qui joignent le crane à la dure-mere: & j'ai vu en levant la partie supérieure du crane, que le milieu de la dure-mere y étoit encore attachée, lors même que je l'avois assez ouverte pour passer trois doigts entre les parties du crane séparées. Comment cette élévation de la dure-mere se pourroit-elle faire, sans que les parties supérieures qui y sont attachées souffrissent par cette violence? La glande pinéale tient au quatrieme sinus qui est attaché au *sinus falcis*; de sorte que vous ne sauriez tant soit peu élever la dure-mere en cet endroit-là, sans forcer la glande pinéale. Le même sinus de la faulx reçoit toutes les veines qui passent entre la voute & la base du *cerveau*, & tiennent ces deux parties jointes ensemble. Il y a une connexion assez ferme entre la partie supérieure du *cerveau* & la dure-mere, par le moyen des rênes, & quand vous élevez la dure-mere, la substance supérieure du *cerveau* qui y est attachée obéit en même-tems, & le quatrieme sinus étant tiré en-haut, fait que la connexion qui est entre la voute & la base se rompt. Je m'y suis trompé bien des fois au commencement, & je ne pouvois comprendre pourquoi ces attachemens n'étoient pas toujours sensibles. Mais voyant après dans les chevaux, les moutons & les chats, où la partie de la dure-mere qui sépare le petit *cerveau* d'avec le grand, est endurcie en os, que je rompois beaucoup de parties intérieures, en faisant l'évulsion de cette partie osseuse, je commençai à reconnoître la cause de cette erreur, & j'ai appris que ce n'étoit pas une opération de peu de conséquence que de bien séparer le crane. On fait toujours une section circulaire dans le crane humain pour en ôter le segment supérieur; mais si on faisoit une autre section dans ce segment perpendiculaire à la premiere, on l'ôteroit plus aisément sans forcer beaucoup le *cerveau*. Car il faut avouer que le ciseau, la scie & les tenailles ne se laissent jamais manier sans force & sans concussion ou ébranlement. On pourroit faire faire une petite scie tout-à-fait circulaire, qui ne causeroit pas un grand ébranlement, principalement si on la faisoit tourner sur un axe préparé d'une certaine maniere, & posée entre deux colonnes pointues. Cette même scie pourroit servir à exécuter divers autres desseins, que l'on peut avoir dans la séparation du crane; mais si on avoit quelque liqueur qui pût dissoudre les os en peu de tems ou les amollir, on ne pourroit rien souhaiter de plus commode, & ce seroit la meilleure de toutes les manieres de séparer le crane.

Ce n'est pas assez d'avoir à tout moment une attention exacte, il y faut ajouter le changement des manieres de disséquer, qui sont comme autant de preuves de la vérité de votre opération, & qui peuvent également vous contenter vous-même, & convaincre les autres.

Cela paroîtra bien étrange à ceux qui croyent qu'il y a des lois arrêtées, selon lesquelles on doit faire la dissection de chaque partie, & qui tiennent que les administrations anatomiques données par les Anciens, doivent être entierement observées, sans qu'il y ait rien à changer ni à ajouter. J'avouerai bien que les Anciens nous auroient pu donner des regles inviolables de la dissection de chaque partie, s'ils en avoient eu une connoissance parfaite: mais comme ils y ont été aussi peu éclairés que ceux de notre siecle, & en diverses particularités encore moins que nous, ils ont été aussi incapables que nous le sommes de prescrire la vraie maniere de la dissection, dans laquelle il n'y aura rien de constant ni d'arrêté, jusqu'à ce qu'on ait fait un plus grand nombre de découvertes.

Il faut pourtant bien, me dira-t'on, se servir de quelque méthode pour disséquer les parties selon qu'elles sont connues jusqu'à cette heure; j'en demeurerai aisément d'accord, il est bon de se servir de la méthode des Anciens faute d'une meilleure, mais non pas comme d'une chose assurée. La principale cause qui a entretenu beaucoup d'Anatomistes dans leurs erreurs, & qui les a empêchés d'aller plus loin que les Anciens dans leurs dissections, a été qu'ils ont cru qu'il ne restoit rien davantage à rechercher par les Modernes; & comme ils ont pris les regles anciennes de la dissection pour des lois inviolables, ils n'ont fait autre chose toute leur vie que de démontrer les mêmes parties par une même méthode; au lieu que l'anatomie ne se doit assujettir à aucune regle, & changer autant de fois qu'elle commence de dissections. D'où elle tire ce profit, que si elle ne découvre pas toujours quelque chose de nou-

veau, elle reconnoît au moins si elle s'est trompée dans ce qu'elle a vu auparavant, principalement quand il y a quelque dispute; car elle doit alors laisser aux spectateurs la liberté de prescrire les lois de la dissection.

Il est vrai que cette maniere de dissection n'est pas de grande parade, & qu'on ne peut pas faire le savant dans le tems que l'on avoue son ignorance; pour moi, j'aime mieux avouer la mienne, que de débiter avec autorité des opinions dont la fausseté sera démontrée quelque tems après par d'autres. Nous avons vu de grands Anatomistes qui sont tombés dans cet inconvénient, & nous en voyons encore d'autres qui s'imaginent que le monde aura plus de foi pour leur opiniâtreté, que pour ses propres yeux. Je laisse cet amour-propre à ceux qui s'en repaissent; je tâche de suivre les lois de la Philosophie, qui nous enseignent à chercher la vérité en doutant de sa certitude, & à ne s'en contenter pas, avant qu'on se soit confirmé par l'évidence de la démonstration. Je ne puis vous donner des preuves plus manifestes de la nécessité du changement des dissections, que les deux suivantes.

C'est une expérience très-assurée, que quand on a soufflé dans le commencement de la fente qui est sous la voute, on trouve la voute séparée de la base, & une cavité assez considérable entre deux, de même qu'on fait quand on ôte de force le crane, comme j'ai dit ci-dessus. Cela est tellement manifeste, que ceux qui travaillent & ceux qui assistent à cette opération, croyent qu'il ne se peut rien faire de plus certain: si l'on commence à en douter il n'y a point d'autre moyen pour se délivrer de ce doute, que de chercher à démontrer cette cavité par d'autres voies. Car si elle y est naturellement, vous la trouverez toujours de même, de quelque maniere que vous la cherchiez: mais si par quelqu'autre sorte de dissection vous trouvez qu'elle n'y est pas, & que les parties entre lesquelles cette cavité se doit rencontrer, sont attachées ensemble, sans espace entre deux, vous devez dès-lors être convaincu de l'erreur de la premiere démonstration, & vous verrez clairement que la force de l'air que l'on avoit soufflé dedans, vous avoit causé cette apparence. Si l'on fait la dissection du *cerveau* humain à la maniere de Varole & de Willis, après l'avoir ôté du crane, vous verrez d'ordinaire les corps de la deuxieme paire des tubercules séparés au milieu de la substance blanche, qui est devant la glande, & qui sera le plus souvent rompue. Quand on fait la même dissection en laissant le *cerveau* dans le crane, on voit l'un & l'autre tout entier, & il est aisé de remarquer alors en faisant comparaison entre ces deux sections, que la cause de la premiere erreur a été la pesanteur des parties latérales qui tompent celles du milieu.

Après que l'on auroit fait un plan véritable & très-exact des parties du *cerveau*, découvert les erreurs avec leurs causes, & arrêté la vraie maniere de démontrer ces parties, en usant de toutes les précautions nécessaires, il faudroit encore tâcher d'exprimer ce que l'on auroit connu par des figures justes & fideles; car il vaudroit mieux n'en avoir point, que d'en avoir de fausses ou d'imparfaites. On se sert du portrait quand l'original est éloigné, afin de s'en conserver ainsi la mémoire: il y en a même qui ne voyent jamais ces parties qu'en peinture; l'aversion qu'ils ont pour le sang les empêche de contenter leur curiosité, par l'inspection des sujets & du naturel, tellement que si les figures ne sont pas telles qu'elles doivent être, elles donnent de fausses idées à ceux qui s'en servent pour apprendre l'Anatomie, & embarrassent les autres qui ne s'en servent que pour aider leur mémoire.

C'est pourquoi il faut employer tous les moyens possibles pour en avoir d'exactes; à quoi un bon Dessinateur est aussi nécessaire qu'un bon Anatomiste. Il faut aussi une application & une étude toute particuliere pour bien prendre ses mesures, & voir de quelle maniere se doit faire la dissection, & comment il faut ordonner les parties, afin qu'on exprime distinctement tout ce qui est à voir dans le *cerveau*, où il se rencontre une difficulté qui est particuliere à cette partie lorsqu'on en veut faire le dessein; car pour les autres parties, il suffit de les préparer une fois pour en achever la figure. Le *cerveau* au contraire étant préparé, s'affaisse avant que l'on en ait tiré le dessein; de sorte qu'il faut dessiner d'après plusieurs *cerveaux* pour achever une seule figure; ce qui n'ayant peut-être pas été considéré, pourroit bien être cause qu'il n'y a point de figures dans l'Aanatomie plus imparfaites que celles du *cerveau*.

Je n'ai rien dit jusqu'ici de l'usage des parties, ni des actions qu'on appelle animales, parce qu'il est impossible d'expliquer les mouvemens qui se font par une machine, si l'on ne sait l'artifice de ses parties. Les personnes raisonnables doivent trouver ces Anatomistes affirmatifs fort plaisans, lorsqu'après avoir discouru sur l'usage des parties dont ils ne connoissent pas la structure, ils apportent pour raison des usages qu'ils leur attribuent, que Dieu & la nature ne font rien en vain. Mais ils se trompent dans l'application qu'ils font ici de cette maxime générale; & ce que Dieu, selon la témérité de leur jugement, a destiné à une fin, se trouve par la suite avoir été fait pour une autre. Il vaut donc mieux confesser encore ici son ignorance, être plus retenu à décider, & n'entreprendre pas si légerement d'expliquer sur de simples conjectures une chose si difficile.

Ce que j'ai dit jusqu'à cette heure n'est encore que la moindre partie de ce que je crois qu'on doit faire pour avoir quelque connoissance du *cerveau*; car il faudroit pour cela disséquer & examiner autant de têtes qu'il y a de différentes especes d'animaux & de différens états dans chaque espece. Dans les fœtus des animaux on voit comment le *cerveau* se forme; & ce que l'on n'auroit point vu dans le *cerveau* sain & en son entier, on le verra dans les *cerveaux* qui ont été changés par quelque maladie.

Dans les animaux vivans, il y a à considérer toutes les choses qui peuvent causer quelque altération aux actions du *cerveau*, soit qu'elles viennent du dehors comme les liqueurs, les blessures, les médicamens; soit que les causes soient internes, comme sont les maladies dont la Medecine compte un grand nombre. Il y a encore cette raison de travailler sur le *cerveau* des animaux, que nous les traitons comme il nous plaît. On y fait le trépan & toutes les autres opérations de la Chirurgie, pour y apprendre les manieres de les faire; pourquoi ne pas faire ces mêmes opérations pour voir si le *cerveau* a quelque mouvement, & si en appliquant certaines drogues à la dure-mere, à la substance du *cerveau* ou aux ventricules, on n'en pourra pas apprendre quelques effets particuliers?

On pourroit aussi faire divers essais sans ouvrir le crane, appliquer dessus extérieurement différentes drogues, en mêler d'autres aux alimens, faire des injections dans les vaisseaux, & apprendre par-là ce qui peut troubler les actions animales, & ce qui est plus propre à les remettre quand elles sont troublées.

Le *cerveau* est différent dans les différentes especes d'animaux, ce qui est une nouvelle raison de les examiner tous: le *cerveau* des oiseaux & des poissons est fort différent de celui de l'homme; & dans les animaux qui l'ont le plus approchant du nôtre, je n'en ai pas vu un seul où je n'aye trouvé quelque différence fort manifeste.

Or, cette différence, quelle qu'elle puisse être, donne toujours quelque lumiere aux recherches; elle nous peut apprendre ce qui est absolument nécessaire. Il y a des animaux où les fibres se voyent plus aisément que dans l'homme; les parties qui dans l'homme sont mêlées & jointes ensemble, se trouvent par fois distinctes & séparées dans d'autres animaux; dans d'autres encore on trouve la substance plus ou moins solide, la grandeur inégale, & la situation différente.

Je ne m'étendrai pas davantage, parce que je suis persua-

dé que tout le monde avouera sans difficulté, que nous devons à la dissection des animaux presque toutes les nouvelles découvertes de ce siecle, & qu'il y a des parties qu'on n'auroit jamais reconnues dans le *cerveau* de l'homme, si on ne les avoit remarquées dans celui des animaux.

Ce que nous avons vu jusqu'ici, Messieurs, de l'insuffisance des systemes du *cerveau*, des défauts de la méthode que l'on a suivie pour le disséquer & pour le connoître, de l'infinité des recherches qu'il faudroit faire sur les hommes, sur les animaux, & cela dans tous les différens états où il les faudroit examiner ; le peu de lumiere que nous trouvons dans les écrits de ceux qui nous ont précédés, & tous ces égards qu'il faut avoir en travaillant sur des pieces si délicates, doit bien détromper ceux qui s'en tiennent à ce qu'ils trouvent dans les livres des Anciens. Nous serons toujours dans une misérable ignorance, si nous nous contentons du peu de lumiere qu'ils nous ont laissé, & si les hommes les plus propres à faire ces recherches ne joignent leurs travaux, leur industrie & leurs études pour parvenir à quelque connoissance de la vérité, qui doit être le principal but de ceux qui raisonnent & qui étudient de bonne foi. *Anatomie de* WINSLOW.

Avant que de passer à l'examen du *cerveau* en tant qu'aliment & que remede, je suis bien aise de faire observer que le sujet de mon discours est cette substance molle & blanchâtre qui est renfermée dans le crane, & ressemble en quelque sorte à la moelle ; & que je comprens sous le nom général de *Cerveau*, tant sa partie antérieure appellée par les Anatomistes, *cerebrum*, cerveau proprement dit, que la postérieure à qui on donne le nom de *cerebellum*, ou *cervelet*. Une chose qui mérite encore d'être observée, est que les Auteurs qui ne se mettent pas trop en peine des termes anatomiques, donnent le nom de *cerebellum* au *cerveau* & au cervelet joints ensemble, lorsqu'ils parlent du *cerveau* des petits animaux, des oiseaux, par exemple, & des cochons de lait.

Athenée, *Lib. II. cap.* 24. dit que les Anciens s'abstenoient de manger la cervelle des animaux par un motif de religion, à cause qu'elle est située dans la tête qui est le siége de presque tous les sens. Et Plutarque, *Sympos.* 8. *Probl.* 9. met le *cerveau* au nombre des alimens dont on ne voulut point user d'abord, mais que l'on rechercha dans la suite avec le plus d'empressement à cause de leur délicatesse. Bulenger, *de Conviviis, L. II. cap.* 24. dit que l'on estimoit beaucoup le cervelet des oiseaux nettoyé de ses fibres & tiré par le cou. Apicius, qui se rendit si fameux dans l'art de satisfaire l'appétit, *Lib. II. cap.* 1. où il traite des Saucisses, y fait entrer le *cervelet* cuit des animaux ; &, *Lib. VII. cap.* 2. il donne le détail de ceux qui entrent dans la composition de plusieurs mets.

Aujourd'hui même, la cervelle de veau, de chevreau & de lievre, est recherchée des personnes les plus délicates: cependant les Medecins en condamnent l'usage, la regardant comme un aliment pituiteux, de mauvais suc, de difficile digestion, nuisible à l'estomac & propre à exciter des nausées, quoiqu'il y en ait qui prétendent qu'elle nourrit beaucoup quand elle est bien cuite. Il vaut donc mieux s'en abstenir tout-à-fait, à moins qu'on n'ait l'estomac bon, ou les assaisonner avec des épices pour en faciliter la digestion. Il y a dans le *cerveau* des animaux une humidité grasse & onctueuse qui empêche l'estomac de pouvoir le digérer, d'où il suit que le *cerveau* d'un animal est d'autant meilleur, qu'il est plus sec ; & c'est ce qui rend le cervelet des oiseaux préférable aux autres, & celui des oiseaux terrestres à celui des oiseaux aquatiques. Il passe pour engendrer un sang louable, & pour exciter à l'amour. Vitellius, ce fameux glouton, se fit servir un plat de cervelles de phaisan & de paons, dont les Historiens n'ont pas dédaigné de faire mention dans la vie de cet Empereur ; & Héliogabale distribua six cent têtes d'autruches à ses hôtes pour qu'ils en mangeassent le *cerveau*.

On mange aujourd'hui ceux des poules & des chapons ; & quelques-uns recommandent celui du moineau, comme très-propre pour exciter à l'amour. *Ludovici Nonnii Diæteticon, Lib. II. c.* 36.

Averrhoes & Rasis assurent, que le *cerveau* des animaux est beaucoup plus propre que toute autre substance à fortifier celui de l'homme, à cause que les substances similaires se fortifient les unes les autres. De-là vient que Forestus, dans ses *Observ. Med. Lib. IX. Obs.* 72. *Schol.* ordonne à ceux qui ont reçu un coup à la tête qui a été suivi d'une hémorrhagie par le nez & par les oreilles, de manger de la cervelle de poule & de petits cochons châtrés. Les Auteurs attribuent différentes vertus médicinales au *cerveau* des divers animaux.

La *cervelle*, par exemple, cuite & triturée, passe pour hâter, lorsqu'on la mange, la pousse des dents ; & quelques-uns assurent qu'elle est bonne pour les tremblemens. Dioscoride assure que la *cervelle* d'un coq prise dans du vin ; est un remede efficace contre la morsure des bêtes venimeuses, & qu'elle arrête les hémorrhagies des membranes du *cerveau*. La *cervelle* du chameau étant desséchée & avalée dans du vinaigre, guérit l'épilepsie, à ce que rapporte Galien. Celle de la belette passe pour produire le même effet ; & quelques-uns prétendent que celle des hirondelles mêlée avec du miel, guérit les cataractes. La *cervelle* de brébis préparée de la même maniere, hâte d'une façon extraordinaire la sortie des dents aux enfans, à ce que dit Paul Eginete, dans le troisieme chapitre de son septieme Livre. Suivant Joseph Lanzonius, le *cerveau* du chat est regardé comme un poison, parce qu'il cause des vertiges, des engourdissemens, & quelquefois la rage.

On a parlé des vertus particulieres des *cerveaux* des différens animaux sous les noms respectifs de ces animaux même. Je vais examiner ici l'usage & les vertus médicinales de celui de l'homme. Suivant Etmuller, le *cerveau* humain est un spécifique infaillible dans l'apoplexie & l'épilepsie. Quand on le soumet à la distilation, il donne une grande quantité d'eau & d'huile.

Mais comme il a une odeur empyreumatique quand on le distile par la retorte, il vaut beaucoup mieux en faire la distilation d'abord au bain-marie, & exprimer ensuite l'huile du résidu. Cette huile est un excellent analeptique, & l'eau que l'on obtient de cette maniere est fortement recommandée par Bartholetus contre la perte de la mémoire, à cause de la qualité anodyne & céphalique qu'elle possede. C'est ce qui fait qu'étant mêlée avec l'huile, elle est un remede excellent pour les contractions des tendons & des nerfs. Cette eau vaut encore beaucoup mieux, quand on la distile avec des fleurs aromatiques & céphaliques. Le *cerveau* humain ne donne pour l'ordinaire qu'une petite quantité d'esprit. Mais étant coupé par morceaux & gardé pendant quelque tems, son huile se résout en conséquence du mouvement de putréfaction qui avoit déja commencé, & lorsqu'on le soumet à la distilation & qu'on la repete ensuite après y avoir ajouté de l'esprit de lis des vallées, il donne un esprit huileux & urineux d'une efficacité singuliere dans l'épilepsie & contre la perte de la mémoire. On voit par-là d'où vient que Schroder donne le nom d'eau anti-épileptique, (*aqua antepileptica*) à celle que l'on tire du *cerveau* humain par la distilation avec l'eau de lis des vallées, de lavande, de prime-vere & le vin de Malvoisie, & pourquoi ce même Auteur qualifie du nom d'anti-épileptique excellent l'huile distilée par la retorte au feu de fable de la substance du *cerveau* avec du sel commun ; cet Auteur donne encore le titre d'eau d'or, (*aqua aurea*) à l'esprit retiré du *cerveau* d'un jeune homme mort d'une mort violente, y compris ses membranes, ses arteres, ses veines & même la moelle épiniere, agitées ensemble avec les eaux céphaliques de tilleul, de pivoine, de bétoine, de cérises noires, de lavande & de lis des vallées. On doit les mettre en infusion pendant quelque tems, les soumettre à des distilations réitérées, & ajou-

ter à ces eaux le sel qu'on aura tiré par élexiviation du *caput mortuum* calciné. Sa dose pour l'épilepsie est, suivant Hartman, d'un scrupule jusqu'à quatre. Le *cerveau* humain étant soumis à l'analyse chymique donne de même que les substances animales que l'on traite de la même maniere, des produits qui possedent les mêmes vertus que les autres sels volatils urineux.

Je laisse à d'autres le soin de déterminer si l'opinion que l'on a des vertus anti-épileptiques du *cerveau* n'est point fondée sur la superstition plutôt que sur l'expérience, & si elle ne vient point de la croyance où l'on est que les esprits s'engendrent dans le *cerveau*.

CEREFACTIO; ce mot paroît signifier la même chose que *ceratio*.

CEREFOLIUM; le même que *cherefolium*, cerfeuil. Voyez *Cherefolium*.

CEREIBA *Brasiliensibus*, Marcgraw. *Mangue seu mangles prima species*, Pison. *Arbor Brasiliana foliis salicis, in quibus sal concrescit, floribus tetrapetalis*, Raii.

C'est un petit arbre du Brésil semblable au saule. Il a cela de remarquable que lorsque le soleil donne sur ses feuilles il s'y amasse un sel qui se dissout en rosée pendant la nuit ou lorsqu'il y a du brouillard. On ne lui attribue aucune vertu médicinale.

CEREIBUNA, *Mangue*, 2. *Species*, Pison. C'est une seconde espece de la plante précédente, qui n'est d'aucun usage en Medecine.

CERELÆUM, κηρέλαιον, le même que *ceratum*; mais dans quelques Auteurs modernes il signifie l'huile de la cire, ou le beure de cire, *butyrum ceræ*, que nous avons décrit à l'Article *Cera*. Galien distingue le cérat & le *cerelæum*, & nous apprend que le *cerelæum* ou l'*acopon* sont les plus liquides de toutes les compositions de cette espece, & après elles les cérats.

CEREVISIA, *Biere*; boisson faite avec l'orge.

CEREUS, *Cierge* ou *flambeau du Pérou*. Sa racine est vivace, petite en comparaison de la plante & très-fibreuse. La plante n'a point de feuilles, elle est garnie de piquans & anguleuse. Les angles des ailes sont attachés à des épines qui partant du centre comme des rayons, forment une espece d'étoile. La partie interne de la tige est ligneuse; celle de dehors est blanche, fongeuse & couverte d'une membrane semblable à du cuir. Le calyce est long, écailleux, & sa partie supérieure est garnie de longs rayons qui entourent le sommet de l'ovaire. La fleur qui sort de l'extrémité du fruit est composée d'un grand nombre de pétales, qui s'élargissent à mesure qu'ils s'éloignent de leur base; elle est ornée de plusieurs étamines & d'un très-beau pistil. L'ovaire qui est à l'extrémité du pédicule forme le corps du calyce, il est muni d'un tube & se change en un fruit semblable à celui du poirier sauvage, charnu, couvert d'une membrane velue & visquense lequel contient un nombre infini de semences.

Boerhaave en compte treize différentes especes.

1. *Cereus, erectus, altissimus; Syrinamensis*, Park. Bat. 116. *Spinis fuscis*, H. R. D.
2. *Cereus, erectus, altissimus, Syrinamensis*, Park. Bat. 116. *Spinis albis*, H. R. D.
3. *Cereus, maximus, fructu spinoso, rubro*, Daduf. Par. Bat. 113.
4. *Cereus, erectus, fructu rubro, non spinoso*, Park. Bat. 114.
5. *Cereus, erectus, fructu rubro, non spinoso, lanuginosus, lanugine flavescente*, Par. Bat. 115.
6. *Cereus, erectus, crassissimus, maximè angulosus, spinis albis, pluribus, longissimis, lanugine flavâ*, H. R. D.
7. *Cereus, erectus, gracilis, spinosissimus, spinis flavis, polygonus, lanugine albâ pallescente.*
8. *Cereus, erectus, gracilior, spinosissimus, spinis albis, polygonus*, H. R. D.
9. *Cereus, erectus, quadrangulus, costis alarum instar assurgentibus*, Ind. 181.
10. *Cereus, scandens, minor, trigonus, articulatus, fructu suavissimo*, Par. Bat. 118.
11. *Cereus, scandens, minor, polygonus, articulatus*, Par. Bat. 120.
12. *Cereus, minimus, articulatus, polygonus, spinosus*, H. R. D.
13. *Cereus, erectus, polygonus, spinosus, per intervalla compressus quasi in articulos*, H. R. D. BOERHAAVE, *Index alter Plantarum, Vol. I.*

M. de Jussieu a donné une description fort étendue de cette plante dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, Année 1716.

CERIFICATIO, le même que *ceratio*.

CERINTHE, *Melinet*.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont d'un verd bleuâtre; sa fleur est à une seule feuille, en cloche, tubuleuse, découpée, ayant ses bords tantôt ouverts & tantôt fermés. Le calyce contient un pistil trétagone qui se change en un fruit qui consiste en deux coques divisées en deux loges qui renferment pour l'ordinaire une semence oblongue. BOERHAAVE, *Index Alter.*

Boerhaave en compte huit especes différentes.

1. *Cerinthe quorundam major, versicolore flore*, J. B. 3. 602. Tourn. Inst. 80. Boerh. Ind. A. 195. *Cerinthe*, Offic. *Cerinthe major*, Ger. 431. Emac. 538. Raii H. 1. 506. *Cerinthe major flore luteo & rubro*, Park. Theat. 520. *Cerinthe veteribus, cerinthe quorundam*, Chab. 520. *Cerinthe, seu cynoglossum montanum majus*, C. B. Pin. 258. Hist. Oxon. 3. 445.

Dale dit qu'on ne sait rien de certain touchant les vertus de cette plante.

2. *Cerinthe, quorundam, major, flore ex rubro purpurascente*, J. B. 3. 603. Clus. H. 168.
3. *Cerinthe, quorundam, major, spinoso folio, flavo flore*, J. B. 3. 602.
4. *Cerinthe, quorundam, minor, flavo flore*, J. B. 3. 603. Clus. H. 168.
5. *Cerinthe, flore versicolore ex luteo & albo. a.*
6. *Cerinthe, flore versicolore ex albo & rubro. a.*
7. *Cerinthe, flore versicolore ex albo & purpureo. a.*
8. *Cerinthe, folio non maculato, viridi.* C. B. P. 258.

CERINTHOIDES; *espece de melinet.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont d'un verd bleuâtre & lisses; le calyce est d'une seule piece, tubuleux, pentagone & divisé en cinq lobes; les fleurs sont petites, tubuleuses, découpées en cinq parties, non radiées. Ses semences sont lisses.

Cerinthoides, argentea, flore pulchrè cæruleo; buglossum marinum incanum, flore cæruleo, H. L. T. 135. *Cynoglossum, maritimum, procumbens, læve, purpuro-cæruleum*, Flor. 2. 62. *Cynoglossum, procumbens, glaucophyllum, maritimum, nostras, floribus purpuro-cæruleis, seminibus lævibus*, Pluk. T. 172. Fig. 3. *Cynoglossum, perenne, maritimum, procumbens, foliis glaucis, brevioribus*, M. H. 3. 450. *Echium marinum*. Phytol. Brit. Raii Synop. 120. H. BOERHAAVE, *Index Alter Plantarum.*

CERIO, maladie de la tête appellée *favus*. V. *Achor.*

CERION, κηρίον, *Rayon de miel.* Hippocrate dans plusieurs endroits recommande la décoction des *rayons de miel* avec de l'eau, comme une boisson convenable dans les fievres. *Cerion* signifie aussi cette maladie de la tête que les Latins appellent *favus.* Voyez *Achor. Ceria* ou *Ceriæ*, sont encore des vers plats qui s'engendrent dans les intestins.

CERITUS ou CERRITUS, *Fou*, *Fanatique* ; ce mot vient de la Déesse Cerès qui passoit pour affecter les hommes de cette maladie. Ce mot peut encore être traduit par, qui s'est ennivré avec de la biere.

CERNUA, ὀρφὸς, est une espece de poisson dont Galien fait mention. On ignore quel il est, quoique quelques-uns prétendent que c'est le *Ruff* des Anglois.

CEROBER, *Eau.* RULAND.

CEROMA, χήρωμα, *Cérat.* Voyez *Ceratum.*

CERONEUM, *Cérat.* BLANCARD.

CEROPISSUS, κηρόπισσος, emplâtre faite avec de la poix & de la cire.

C'est avec cette sorte d'emplâtre que les Anciens faisoient leurs *Dropaces.* Ils en mettoient ordinairement une certaine quantité sur du linge ou de la peau, l'appliquoient sur quelque partie du corps & l'ôtoient ensuite, ce qu'ils réitéroient plusieurs fois à dessein d'attirer au dehors les humeurs ou les sucs qui servent à nourrir les parties, ou d'ouvrir les pores. Pour rendre cette emplâtre plus efficace, ils y employoient quelquefois des drogues acrimonieuses ; par exemple, de la pariétaire d'Espagne, du poivre, du sel ou du soufre en poudre. Ils s'en servoient aussi pour faire tomber le poil ou l'arracher.

CEROTUM. Le même que *Ceratum.*

CERRUS. Le même qu'*Ægilops.* Voyez ce mot.

CERVARIA. Nom du *Seseli Æthiopicum.* BLANCARD.

CERVICALIS, qui appartient au cou. On donne ce nom aux arteres de la partie antérieure du cou.

CEVICARIA, *Gantelée.* Voyez *Campanula.*

CERVICULÆ SPIRITUS. C'est, suivant Ruland, l'esprit de l'os du cœur de cerf.

CERVIX, le *Cou*, cette partie du corps qui est située entre la tête & la poitrine. On donne figurément ce nom à plusieurs autres parties. On dit, par exemple, le cou de la vessie, le cou de l'utérus.

Le *cou* en général est divisé en gorge ou partie antérieure, & en chignon ou partie postérieure, & en parties latérales. La gorge commence par une éminence, & se termine par une fossette. Le chignon commence par une fossette, appellée le creux de la nuque, qui s'efface en descendant. Le *cou* renferme le larynx & une portion de la trachée-artere, le pharynx & une portion de l'œsophage, les muscles peauciers, les sterno-mastoïdiens, les sterno-hyoïdiens, les thyro-hyodiens, les omo-hyoïdiens, les splenius, les compléxus, les muscles vertébraux qui couvrent les sept premieres vertébres, & la portion de la moelle épiniere qui y répond.

Les arteres qui vont au *cou*, sont

Les arteres carotides en général.
Les carotides externes.
Les carotides internes.
Les arteres vertébrales.
Les arteres cervicales.

Les veines qui rapportent du *cou*, sont

Les veines jugulaires en général.
Les jugulaires externes.
Les jugulaires internes.
Les veines cervicales.
Les veines vertébrales.

Les nerfs qui se distribuent au *cou*, sont

Les petits nerfs sympathiques, ou de la portion dure de l'un & de l'autre nerf auditif.
Les nerfs sympathiques moyens, ou de la huitieme paire de la moelle allongée.
Les nerfs accessoires de la huitieme paire.
Les nerfs sous-occipitaux, ou de la dixieme paire.
Les sept paires cervicales.
Les grands nerfs sympathiques, communément dits nerfs intercostaux. WINSLOW, *Anatomie.*

Nous allons maintenant examiner deux choses, l'une, est le *cou* tortu, & la seconde, les plaies de cette partie.

On voit plusieurs personnes dont le *cou* est courbé de telle sorte, qu'il leur fait pancher la tête du côté droit ou du côté gauche (voy. *Pl. I. du II. vol. fig.* 12.) Tulpius appelle cette maladie, peut-être à l'imitation du *Stes capite obstipo* d'Horace, *Caput obstipum*, & d'autres lui ont depuis donné ce nom. Ce défaut peut venir de naissance ou de quelque accident. Dans le premier cas, il est presque impossible d'y remédier, à cause que les vertebres du *cou* sont ou naturellement courbées, ou sont devenues tellement difformes par la longueur du tems, qu'on ne sauroit presque plus les remettre dans leur état naturel. Et c'est ce qui fait que nous avons d'autant plus de raison d'être surpris de ces cures extraordinaires que Tulpius, Meekren, & Roonhuysen assurent avoir faites sur des jeunes personnes de douze, quinze, dix-huit & même de vingt-trois ans, qui étoient venues au monde avec le *cou* tortu, sans qu'un si long espace de tems y ait apporté aucun obstacle. Lorsque ce défaut ne vient point de naissance, il est pour lors occasionné, ou par une brûlure & par le trop grand retirement de la peau de l'un ou de l'autre côté, ou par la contraction spasmodique violente d'un des muscles mastoïdiens (*Pl. I. du II. vol. fig.* 12. *A. A.*) qui se desseche & s'endurcit peu à peu ; ou du trop grand relâchement de quelqu'un de ces muscles, qui fait qu'il est extremement difficile d'empêcher que le muscle antagoniste qui est le plus fort ne tire la tête & le *cou* du côté opposé ; ou enfin, suivant Roonhuysen, ce défaut peut venir de quelque ligament contre nature qui tire la tête en bas. Dans l'un ou dans l'autre de ces cas, on ne doit point absolument desespérer de la guérison du malade, surtout s'il est jeune, & que la maladie ne soit point trop invétérée.

Voici la méthode que l'on doit suivre dans la cure.

Quand la maladie est récente, & occasionnée par des humeurs corrompues ou superflues, appellées communément fluxions ou catarrhes, la chaleur & les sudorifiques légers apportent pour l'ordinaire beaucoup de soulagement. Lorsqu'elle provient d'autres causes, particulierement de la contraction d'un muscle, ou du retirement de la peau ensuite d'une brûlure, il faut tâcher par le fréquent usage des fomentations & des linimens, des huiles & des emplâtres émolliens de ramollir & de relâcher peu à peu les parties contractées, & contenir la tête du côté opposé par le moyen d'un bandage convenable. Nuck & Solingen recommandent l'usage d'un instrument (*Pl. I. du II. vol. fig.* 1.) très-propre pour cet effet. Il consiste en un arc d'acier (*BB*) accompagné d'une bande ou collier très-simple (*A.*) On met ce collier autour du *cou* du malade, & on le suspend par le moyen d'une corde que l'on passe dans l'anneau plusieurs fois par jour pendant un quart d'heure, ou plus, suivant que ses forces peuvent le permettre. Si ces remedes ne réussissent point, ce qui arrive très-souvent, ainsi que Tulpius & Roonhuysen l'assurent, ou que la maladie soit trop invétérée, il faut en venir à l'opération.

Lors donc que la maladie vient du retirement de la peau ensuite d'une brûlure, il faut faire une, deux ou un plus

plus grand nombre d'incisions dans l'endroit où la peau est contractée, en prenant garde de ne point ouvrir la veine jugulaire. On remplira ces incisions avec de la charpie pour dilater la peau, & on les pansera avec quelque onguent digestif, de même que les autres plaies. Mais il faut avoir soin à chaque pansement de tirer la tête du côté opposé par le moyen d'un bandage, jusqu'à ce que les plaies s'étant remplies de nouvelle chair, la peau s'allonge, & que la tête ait repris sa situation naturelle.

Supposé que ce défaut provienne de la trop grande contraction d'un des muscles mastoïdiens, ou de quelque ligament contre nature, on y fera avec le bistouri une incision transversale près de la clavicule ou du sternum, en évitant avec soin les veines & les arteres qui ont quelque grosseur considérable, dont l'ouverture ne manqueroit pas d'occasionner une hémorthagie dangereuse. Pour arrêter le sang, il faut remplir immédiatement la plaie avec de la charpie, & la cicatriser peu à peu par le moyen de quelque onguent digestif, ou avec l'huile d'hypericum, ou le baume de Copaü, que Roonhuysen préfere à tout autre.

Tulpius, Meekren & Roonhuysen, rapportent les histoires de certains cas qui se sont présentés à eux, dans lesquels, après avoir coupé le ligament ou tendon contre nature, la tête a acquis tout d'un coup & avec une vitesse incroyable sa situation naturelle. Il me paroît nécessaire dans le cours de la cure, quoique cette circonstance ait échapé aux Auteurs dont nous venons de parler, de contenir la tête avec un bandage, jusqu'à ce que la plaie soit fermée, & que le *cou* ait repris la situation qu'il doit avoir. Ceux qui desirent un plus grand nombre d'observations sur ce sujet, peuvent consulter Tulpius, surtout, *Lib. IV. cap.* 58. Meekren, *cap.* 33. & Roonhuysen, *Observ.* 22. & 23.

Il est surprenant que les Chirurgiens François les plus modernes, ne disent rien de cette maladie, ni des moyens dont on peut se servir pour y remédier.

Voici, suivant Sharp, la maniere dont se fait cette opération.

L'opération nécessaire pour remettre le *cou* qui est de travers dans sa situation naturelle, n'est pas commune, & on ne doit y avoir recours que dans les cas où la maladie ne vient que de la contraction du muscle mastoïde, car il ne serviroit à rien de séparer ce muscle, si tous les autres étoient dans le même état, surtout lorsque la maladie vient d'enfance, parce que les vertebres ayant pris une mauvaise situation, il est impossible de pouvoir jamais y remédier & de redresser la tête.

Supposé que les circonstances soient favorables, voici comment on s'y prendra pour faire l'opération.

Après avoir couché le malade sur une table, on fera une incision transversale dans la peau & la graisse, un peu plus large que le muscle à un tiers environ de sa longueur, à commencer de la clavicule; après quoi on détachera le muscle & on le coupera avec le bistouri. Les gros vaisseaux du *cou* sont situés sous ce muscle, mais je crois qu'on ne court point risque de les offenser lorsqu'on est instruit de leur situation. L'incision étant faite, on remplira la plaie avec de la charpie pour empêcher les extrémités du muscle de se réunir. Pour cet effet il faut les séparer l'une de l'autre autant qu'il est possible par le moyen d'un bandage propre à contenir la tête, jusqu'à ce que la cure soit achevée, ce qui arrive pour l'ordinaire au bout d'un mois. Sharp, *Chirurgie.*

Des plaies du cou.

Les plaies du *cou* n'étant ni moins incommodes, ni moins dangereuses que celles de la poitrine & du bas-ventre, on a lieu d'être surpris que quelques Auteurs de Chirurgie ne disent rien dans leurs écrits de ces sortes de plaies, ou n'en traitent que d'une maniere fort superficielle.

Les plaies du *cou* peuvent être fort différentes entre elles: quelques-unes n'affectent que la peau & la chair, & sont par conséquent les moins incommodes & les moins dangereuses: mais les plus terribles & celles qui passent avec raison pour incurables, sont celles qui offensent quelqu'une des plus grosses veines & arteres; par exemple, les veines jugulaires & vertébrales, ou les carotides, ou la trachée-artere, l'œsophage, la moelle épiniere, les nerfs qui passent par le *cou*, comme la paire vague, les nerfs intercostaux & diaphragmatiques, ou qui affectent plusieurs de ces parties à la fois.

On peut découvrir la nature des plaies du *cou*, aussi-bien que les parties offensées, ou par la vue seule, ou en examinant l'endroit de la plaie par le secours de l'Anatomie, ou en observant les symptomes qui en résultent. Le prognostic suivra aisément & naturellement de ce diagnostic; car lorsqu'on sera une fois instruit de l'état de la plaie, on n'aura point de peine à en prédire l'événement. Lors donc qu'il n'y a que la peau & la chair d'offensées, on n'a aucune suite fâcheuse à craindre: mais quand les autres parties du *cou* le sont aussi, on a tout lieu de craindre pour la vie du malade, parce que ces parties sont absolument nécessaires à sa conservation, quoique dans cette circonstance même, il ne soit pas impossible de venir à bout de guérir la plaie, lorsqu'elle est peu considérable.

Les plaies des arteres de cette partie ne se guérissent presque jamais, ou du moins que très-rarement; dans ce cas l'hémorthagie tue le malade avant que le Chirurgien ait pu le secourir; car il est extrement difficile de se rendre maître du sang, tant à cause de la grosseur des arteres, que parce qu'il est impossible de pouvoir faire une ligature assez forte pour arrêter l'hémorrhagie.

Les plaies de la jugulaire externe n'ont rien de dangereux quand on y remédie à tems; car outre qu'on peut se rendre maître du sang par une légere compression, comme on le voit dans les saignées que l'on fait à cette partie, les plaies de cette veine se ferment & se conglutinent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes. Au contraire celles des jugulaires internes sont extremement dangereuses, tant à cause de leur grosseur extraordinaire, qui excede ordinairement celle du doigt, qu'à cause de la profondeur de leur situation qui fait qu'on ne sauroit les lier qu'avec beaucoup de difficulté. Quelques Chirurgiens persuadés par la force de ces raisons n'ont point hésité à déclarer toutes les plaies des jugulaires internes incurables, mais je ne saurois convenir avec eux qu'elles le soient toujours. Je suis au contraire persuadé que lorsque ces plaies sont petites & que le Chirurgien a soin d'y remédier avant que l'hémorrhagie ait entierement abattu le malade, il n'est pas impossible de lui sauver la vie. J'enseignerai plus bas la maniere dont on doit traiter ces sortes de plaies.

Tous ceux qui ont écrit de la Chirurgie conviennent unanimement que les plaies de la trachée-artere sont incurables & absolument mortelles, & tant s'en faut que je m'oppose à leur sentiment, que je prétens au contraire en établir la certitude, en prouvant qu'elles sont toujours telles dans les cas où la trachée-artere est tout-à-fait coupée, ou blessée en dedans du thorax, ou comme il arrive pour l'ordinaire, lorsque les carotides & les jugulaires sont entierement coupées. Lors au contraire qu'elle n'est blessée que dans sa partie antérieure, & que les vaisseaux dont nous venons de parler ne sont point endommagés, on peut y apporter du remede, ainsi que l'on peut s'en convaincre par les exemples qui se présenteront dans le cours de ces observations, & par ceux que l'on rencontre partout.

Le malade est dans une situation extremement dangereuse lorsque la plaie de l'œsophage est considérable, ou qu'il est entierement coupé, tant à cause que le passage des alimens est intercepté, qu'à cause que cette partie

ne sauroit être blessée sans que quelqu'un des nerfs & des arteres voisines ne le soient aussi, outre que le traitement de ces sortes de plaies est ordinairement très-difficile & très-incommode au Chirurgien. Lorsque l'œsophage est seul offensé, & que la plaie est petite, je ne doute point qu'on ne puisse quelquefois venir à bout de la guérir.

Toutes les plaies de la moelle épiniere sont extremement dangereuses, surtout quand elles sont voisines du *cou*. Il n'est donc pas étonnant que peu de personnes en échappent. On n'aura pas de peine à en comprendre la cause si l'on fait attention que la plupart des nerfs qui sont absolument nécessaires aux fonctions vitales procedent de cette partie; que les veines & les arteres vertébrales ne peuvent presque éviter d'être blessées en même tems, & que la situation de ces sortes de plaies les met hors d'état d'être pansées comme il faut, & empêche le Chirurgien d'y appliquer les remedes convenables pour en arrêter l'hémorrhagie & pour les déterger. Les plaies des gros nerfs du *cou* ne sont pas moins à craindre, puisqu'ils ne sauroient être offensés, sans que les parties les plus importantes de la poitrine & du bas-ventre auxquelles ils se rendent, ne soient entierement privées de tout sentiment & de tout mouvement.

Le traitement des plaies du *cou* varie suivant leur différente nature. Quand elles n'affectent que la peau & les chairs, il doit être le même que celui des plaies ordinaires qui sont peu considérables. Lorsque la jugulaire externe est blessée, il suffit pour l'ordinaire d'y appliquer des compresses épaisses & de les assurer avec un bandage, comme on le pratique après l'ouverture de cette veine.

Supposé que l'on vienne à ouvrir la jugulaire interne, mais légerement, ce que l'on connoît par le peu de sang qui en sort, il sera aisé d'arrêter l'hémorrhagie en introduisant dans la plaie un plumasseau de charpie, ou en mettant dessus une vesse de loup que l'on assurera par le moyen de quelques compresses & d'un bandage proportionné à la situation de la partie. Comme l'hémorrhagie d'une veine est beaucoup plus facile à arrêter que celle d'une artere, il ne s'agit dans le cas dont nous parlons que de comprimer avec soin le vaisseau qu'on a eu le malheur d'ouvrir, ce qui suffit d'ordinaire pour le fermer en peu de tems. Il arrive quelquefois que le pansement ne produit aucun effet, & pour lors on doit ordonner à un aide de comprimer le vaisseau avec le doigt, ou avec un nouvel instrument de Chirurgie représenté dans la *Planche V. du premier Volume, Fig.* 2. ou tel autre semblable, jusqu'à ce que l'hémorrhagie soit tout-à-fait arrêtée. Il est quelquefois besoin de continuer cette pression pendant un jour ou deux. On doit observer la même méthode à l'égard des veines vertébrales. Le sang une fois arrêté, il ne faut ôter l'appareil qu'au bout de trois jours, & appliquer pour lors sur la plaie quelque baume vulnéraire & une emplâtre pour la consolider.

Lorsque la plaie de la jugulaire interne est considérable, le malade meurt pour l'ordinaire d'une hémorhagie en très-peu de tems. Mais supposé que le Chirurgien arrive à tems pour le secourir, je lui conseille d'appliquer immédiatement des compresses sur la plaie, de les comprimer avec le doigt, & d'aggrandir ensuite la plaie par une incision longitudinale pour pouvoir lier le vaisseau avec le secours d'une aiguille courbe. Après quoi il remplira la plaie de plumasseaux, & la pansera de la maniere que nous avons dit ci-dessus. Quoique par cette méthode le cours du sang soit entierement interrompu dans ce vaisseau, on peut néanmoins sauver la vie au malade, comme j'en ai été convaincu par un grand nombre d'expériences que j'ai faites sur des chiens qui n'ont pas laissé de vivre sans aucun inconvénient considérable après la ligature de la veine jugulaire interne. Il vaut donc mieux risquer un remede incertain que de n'en employer aucun.

Les plaies de l'artere carotide sont beaucoup plus dangereuses que celles de la veine jugulaire interne; je crois cependant que le Chirurgien peut en tenter la cure par la même méthode, supposé qu'il soit appellé à tems. La cure de ces sortes de plaies réussit beaucoup mieux dans la partie supérieure & moyenne de l'artere que dans l'inférieure. Si le tronc de l'artere n'est point coupé, mais seulement une ou deux de ses branches qui sont près de la tête, on remplira la plaie avec de la charpie trempée dans quelque liqueur styptique. On la couvrira de plusieurs compresses de différente grandeur que l'on assurera par le moyen d'un bandage, & l'on ordonnera à un Aide de comprimer la partie avec ses mains pendant quelque tems. J'ai arrêté par cette méthode un jet de sang presque aussi gros que le doigt, qui sortoit d'une branche de l'artere carotide que j'avois eu le malheur d'ouvrir en extirpant des glandes parotides ou sous-maxillaires enflées, skirrheuses, & d'une grosseur considérable. Mais il faut avoir soin dans ce cas de n'ôter l'appareil qu'au bout de trois ou quatre jours, pour prévenir l'hémorrhagie qui ne manque pas de survenir quand on néglige cette précaution, comme je l'ai moi-même éprouvé.

A l'égard du traitement des plaies de la trachée artere, le principal soin du Chirurgien, après qu'il aura nettoyé la plaie, doit être de réunir les parties avec une emplâtre agglutinative; ou lorsque la plaie est considérable, par le moyen de deux points de suture.

Il le pansera ensuite avec quelque baume vulnéraire, des emplâtres agglutinatives & des compresses, qu'il assurera avec un bandage, en ordonnant au malade de tenir toujours la tête panchée en devant. Par cette méthode la plaie se fermera peu à peu, surtout si elle a été faite avec un instrument pointu ou tranchant. Lorsqu'un morceau de la partie antérieure de la trachée-artere a été emporté par une balle, la suture est hors de saison, & l'expérience m'a appris que ces sortes de plaies se guérissent plutôt par l'usage de quelque onguent digestif ou d'un baume vulnéraire que par tout autre moyen, pourvu qu'on ait soin de tenir la tête panchée sur le devant. Lorsque la trachée-artere est entierement coupée & sa partie inférieure tellement contractée qu'on ne peut plus la réunir à la partie supérieure, le cas est désespéré & le malade ne peut éviter la mort.

Quand l'œsophage est blessé, la plus grande partie de ce qu'on mange ou de ce qu'on boit sort par la plaie; le hoquet & le vomissement surviennent souvent dans cet accident: mais la mort est inévitable quand il est tout-à-fait coupé. Lorsqu'il n'est blessé que dans un endroit, le mieux que l'on puisse faire est de panser la plaie avec quelque baume vulnéraire, & de tâcher d'en réunir les levres par le moyen d'une emplâtre agglutinative, en conseillant au malade d'observer une étroite abstinence pendant quelques jours, ou tout au moins de manger fort peu, & de suppléer au défaut de nourriture par des clysteres nourrissans préparés avec de bon bouillon & du lait. Supposé que les besoins de la nature l'obligent à manger, il aura soin de laver la plaie aussi-tôt après, de peur qu'il n'y reste quelques parcelles d'aliment dont la corruption ne manqueroit pas d'occasionner de très-fâcheux symptomes; après quoi on bandera de nouveau la plaie & on la traitera comme auparavant, jusqu'à ce qu'elle soit tout-à-fait consolidée.

Si quelque partie de la moelle épiniere vient à être blessée, la méthode la plus sûre est de panser la plaie avec du baume du Pérou, ou avec de l'essence de myrrhe & d'ambre, ou de l'esprit de mastic, ou tel autre remede semblable que l'on mêlera avec du miel rosat pour l'appliquer chaudement après l'avoir étendu sur de la charpie. On doit en laisser l'évenement à Dieu & à la bonté du tempérament du malade; les plaies de ces parties se guérissent quelquefois quand elles sont légeres, au lieu qu'elles causent infailliblement la mort lorsqu'elles sont considérables.

Les plaies des gros nerfs du *cou* sont toujours suivies d'u-

ne prompte mort : mais quand elles sont légeres on peut espérer de les guérir par la méthode que nous avons indiquée pour celles de la moelle épiniere. Heister, *Chirurgie*.

CERUMEN, *Cire des oreilles*.

Le *cerumen* ou *marmorata aurium* des Latins, & le κυψέλις, le κυψέλη & le ὤτων ῥύπος des Grecs, repondent à ce que nous appellons en François *cire des oreilles*, qui est cet excrément naturel qui s'amasse dans le conduit auditif, & sort des glandes de ces parties à travers la membrane qui les tapisse. Il est d'abord fluide : mais il s'épaissit dans la suite, devient plus solide, plus visqueux, de la consistance de la terre glaise & d'un gout amer. Quelques-uns le mettent au nombre des remedes, surtout cette espece que l'on tire de l'oreille humaine, que l'on emploie intérieurement & extérieurement. Paul Eginete dans le troisieme Chapitre de son septieme Livre, nous apprend que la *cire des oreilles* guérit les crevasses de la peau qui se forment autour de la racine des ongles; & Pline dans le quatrieme Chapitre de son vingt-huitieme Livre, assure qu'elle guérit la morsure de l'homme. Van-Helmont rapporte qu'elle est d'un grand secours dans les piquures des nerfs. Etmuller dit que cette observation se trouve confirmée par l'expérience; il recommande la *cire de l'oreille* humaine comme un excellent vulnéraire, soit seule ou mêlée avec le baume de soufre ou celui du Pérou, pour les blessures faites depuis peu avec un instrument aigu dans des parties nerveuses. Il assure encore qu'étant mêlée avec de l'huile exprimée de noix, elle est excellente pour déterger les plaies.

Prenez *cire d'oreilles, deux onces,*
sucre de Saturne, une dragme.

Faites-en un liniment avec une quantité suffisante d'huile exprimée de noix.

Ce même Auteur assure que cette *cire* lorsqu'elle est cuite avec l'huile tirée des noix par expression, est un excellent baume vulnéraire pour la cure des plaies récentes.

Agricola dans sa *Chirurgia parva*, nous donne la composition d'un onguent qui guérit en peu de tems d'une maniere surprenante les inflammations, les tumeurs des jointures & les abscès.

La voici.

Prenez *cire d'oreilles, trois gros,*
sucre de Saturne, deux gros,
huile exprimée de noisettes, une quantité suffisante.

Mêlez ces drogues; & supposé qu'elles demandent une consistance plus forte, faites-les épaissir sur le feu.

On prétend qu'une demi-dragme de *cire d'oreilles* prise dans quelque liqueur convenable, est un spécifique pour la colique. On lit dans les *Ephem. N. C. Vol. II:* qu'un vieil *Imprimeur* qui avoit porté des lunettes pendant très-long-tems, vint à bout de s'en passer & d'augmenter sa vue en oignant les angles internes des yeux & des paupieres avec de la *cire d'oreilles*. Serenus Samonicus recommande la *cire des oreilles* du bétail pour la cure des furoncles. L'amertume de cette *cire* & sa consistance qui la fait paroître composée de *cire* & d'huile, donnent lieu de croire qu'elle possede une qualité savoneuse, abstergente & déterfive, & qu'elle est par conséquent d'une nature vulnéraire. Je vais finir par un passage de Pauli dans sa Dissertation *de Medicamentis è corpore humano desumptis*. Bien, dit-il, que l'on ne puisse rien objecter contre ce remede, il y en a cependant plusieurs autres beaucoup moins dégoutans & aussi efficaces qui satisfont aux mêmes intentions. Tels sont le blanc de baleine pour la colique, & les baumes du Péron & de Copaü pour la guérison des plaies, sans parler de plusieurs autres que les Medecins les plus habiles emploient avec beancoup de succès. Voyez *Auris*.

CERUSIANA; nom d'un médicament composé dont Galien donne la description dans son Traité *de Compos. Medicam. S. Loc. L. VII. c.* 5.

CERUSSA, ψιμμύθιον, Dioscorid. *Cerussa & sandix*; Offic. *Cerussa*, Aldrov. Mus. Metall. 164. Worm. 131. Charlt. Foss. 54. Mattb. 1351. *Plumbum album*; *quibusdam. Ceruse.* Dale.

La *ceruse* est rafraîchissante, bonne pour empêcher la transpiration, pour ramollir, remplir & atténuer. Elle dissipe les excroissances & cicatrise les plaies, & de-là vient qu'on l'emploie dans les cérats, les emplâtres & les trochisques : mais elle est du nombre des choses qui possedent une qualité mortelle prises intérieurement. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 103.

On ne l'emploie qu'à l'extérieur, car elle est un poison prise intérieurement. Voyez *Plumbum*.

CERUSSEA URINA, *urine blanche* dans laquelle il paroît qu'on a dissous de la ceruse. Paracelse la regarde comme un signe de mort ou d'une obstruction considérable dans le foie.

CERVUS, *Cerf*.

Le *cervus* des Latins & l'ἔλαφος des Grecs sont la même chose que ce que nous appellons *cerf* en François, qui est le mâle de la biche. Il est inutile de donner la description d'un animal aussi connu, & de nous arrêter à son histoire naturelle. Nous n'examinerons donc ici que les alimens & les remedes qu'on en tire. Quelques personnes estiment beaucoup ses cornichons, ou cornes nouvellement sorties, qu'on appelle vulgairement tête ou cru de *cerf*. On les prépare de différentes manieres : on les fait bouillir, par exemple, & d'autres fois on les fait frire après les avoir coupés par morceaux. Pierre Castellan, dans sa κρεωφαγία, *Lib. II. cap.* 3. assure qu'on attribue à ces cornichons une efficacité extraordinaire contre toutes sortes de poisons, & ne leur refuse point une qualité alexipharmaque, bien qu'il nie qu'on doive les regarder comme un aliment, à cause qu'ils ne nourrissent pas plus que les autres cartilages. Melchior Sebizius, dans son *Manuale*, a donc raison de dire, que ceux-là se trompent qui les regardent comme un aliment salutaire, puisque ces cornes naissantes sont gluantes, grossieres, épaisses, visqueuses & terrestres; leur gout & leur odeur approche en quelque sorte de ceux des champignons.

La chair de cet animal passe pour approcher beaucoup de celle du bœuf; & Celse, dans le dix-huitieme chapitre de son second Livre, assure qu'elle est extremement nourrissante. Suivant Hippocrate, dans son second Livre de la diete, la chair du *cerf* desseche, ne passe pas aisément par les selles, & provoque l'urine. Dans presque tout son Livre *de Morbo sacro*, il la met au rang de celles qui excitent des maladies violentes dans les intestins. Pline, dans le trente-deuxieme chapitre de son huitieme Livre, nous apprend que la chair du *cerf* prévient les fievres au lieu de les faire naître. « Je « connois, dit-il, une femme de distinction, qui s'é« tant habituée à en manger tous les jours à dîner, est « parvenue à un âge très-avancé sans avoir jamais eu « aucune attaque de fievre. On croit que cet effet est « beaucoup plus certain, lorsque l'animal n'a été tué « que par une seule blessure. » Jean Bruyerinus, dans son Traité *de Re Cibaria*, *Lib. XIII. cap.* 23. réfute cette opinion de Pline, & assure que la chair du *cerf* est non-seulement dure & de mauvais suc, mais encore qu'elle se digere difficilement & engendre de la bile noire; ce qui fait qu'elle dispose le corps de ceux qui en mangent à des fievres violentes, & à plusieurs autres maladies terribles; ce qui doit engager ceux qui sont jaloux de leur santé à en user rarement. Simeon

Sethi assure que la chair du *cerf* engendre des mauvais sucs, se digere difficilement & produit la mélancolie; & il défend spécialement d'en user pendant l'été, à cause que cet animal se nourrit pour l'ordinaire de viperes & de serpens; ce qui rend sa chair venimeuse & préjudiciable au tempérament. Mais Melchior Sebizius, dans son Traité *de Alimentorum facultatibus*, prétend que ce sentiment est démenti par l'expérience, & que la chair du *cerf* est meilleure en été qu'en hiver, parce qu'il est mieux nourri dans la premiere saison que dans la derniere, & qu'on peut en user en toute sûreté. Les personnes de qualité qui aiment la chasse, mangent souvent de la chair de *cerf*, ainsi que de celle du daim, elle est beaucoup plus humectante, plus tendre, plus délicate, plus facile à digérer, d'un gout plus agréable & moins mal-saine. La meilleure chair après celles dont on vient de parler, est celle du faon qui a atteint l'âge de trois ans. Les parties du daim les plus estimées par les personnes délicates, sont celles de derriere. La chair du daim qu'on a châtré avant la sortie des cornes, est beaucoup meilleure, parce qu'elle est plus tempérée tant à l'égard de la chaleur que de la secheresse. Quelques-uns préferent les faons qui tetent encore à ceux qui sont plus vieux. Sebizius, dans son Traité *de Alimentorum facultatibus*, dit que l'on apprête la chair du *cerf* de plusieurs manieres; qu'on la fait bouillir ou rôtir; qu'on en fait des pâtés, ou qu'on la met à l'étuvée. Pour me servir des termes de Castellan, dans sa *κρεωφαγία*, je ne saurois approuver le caprice de quelques personnes de distinction qui recherchent par friandise les faons qui sont encore dans le ventre de leurs meres; car la viscosité de leur chair est si grande, qu'on ne sauroit en manger sans en être dégouté, outre que les sucs dont elle abonde sont si crus, qu'elle ne peut se digérer ni se convertir en un aliment salutaire. La chair du *cerf* que l'on tue aux mois d'Août & de Septembre que cet animal est en rut, est désagréable & d'une odeur forte, approchante de celle de la chevre, comme Aristote l'a observé depuis long-tems. Lorsque le *cerf* est vieux la chair n'en vaut rien, parce qu'elle est seche, de difficile digestion, qu'elle cause des obstructions, engendre de la bile noire, & dispose le corps aux fievres. Comme elle se digere difficilement, elle dérange l'estomac de ceux qui sont d'un tempérament foible, & cause plusieurs désordres dans leurs intestins. Je ne sai sur quoi Hippocrate fonde ce qu'il dit de la vertu qu'a la chair de cet animal d'exciter l'urine.

Si l'on fait attention que le *cerf* ne se nourrit que de végétaux & d'eau, on comprendra sans peine que sa chair ne peut être extremement alcalescente, à moins qu'elle ne devienne telle par la chaleur & l'exercice. Il s'ensuit donc que le *cerf* que l'on tue au fusil, est beaucoup moins alcalescent que celui que l'on force. Il est remarquable que le Législateur des Juifs ordonne de couper la gorge au *cerf* pour qu'il saigne suffisamment, à dessein sans doute de diminuer le penchant qu'a sa chair à la putréfaction alcaline après qu'il a fait beaucoup d'exercice.

On tire un grand nombre de préparations médicinales de cet animal; & on lit dans tous les Auteurs anciens, que presque toutes ses parties sont efficaces contre le venin. Quelques Modernes en ont excepté la queue, dont l'extrémité passe pour venimeuse, & qui lorsqu'on en mange, excite, selon eux, les plus cruels symptomes, des douleurs d'entrailles insupportables, des syncopes fréquentes qui causent en peu de tems la mort au malade, à moins qu'on ne le fasse vomir promptement, & qu'on ne lui donne de la thériaque avec des absorbans. Cette opinion sur la nature venimeuse de la queue du *cerf* paroît devoir son origine à une erreur des Anciens, qui croyoient que la bile de cet animal est logée dans cette partie. Etmuller, dans ses *Opera Medica*, *T. I.* croit que toutes les parties du *cerf* sont estimées avec raison alexipharmaques & diaphorétiques, & que toutes leurs préparations possedent les mêmes qualités. Musitanus assure la même chose en termes exprès dans sa *Pyretologia*; & Cardan assure que les larmes épaissies du *cerf* sont efficaces contre le venin quand on les porte sur soi.

Agricola dit la même chose des dents du *cerf*: mais d'autres attribuent cette vertu à la corne d'un de ses piés droits. Suivant Sextus, Philosophe de la Secte Platonique, il ne faut que se vétir de peau de *cerf* pour être à l'épreuve du poison. On assure aussi dans le *Theatrum sympatheticum*, que l'os de cœur de *cerf* est un préservatif contre les bêtes venimeuses. Baricellus, dans son *Hort. Genial.* est du même sentiment. Elien & Mizaldus assurent que les serpens n'approchent jamais de l'endroit où il y a de la graisse de *cerf*; & Dioscoride, dans le soixante-neuvieme chapitre de son second Livre, nous apprend que ceux qui s'oignent de la même substance, n'ont point à craindre la morsure de ces animaux. Ce même Auteur assure encore dans le cinquante-deuxieme chapitre du même Livre, que la fumée de la corne de *cerf* bannit les serpens. Il dit dans le trente-neuvieme chapitre du Livre que nous venons de citer, que ceux qui sont mordus d'une vipere, reçoivent du soulagement du pénis du *cerf* pilé & pris dans du vin. Guainerius, après avoir ordonné le bézoard & les préparations de thériaque, veut que l'on bande fortement l'endroit qui a été piqué ou mordu par un animal venimeux avec une bande de peau de *cerf*; car, dit-il, cette peau est d'une efficacité singuliere contre le venin.

Je ne déciderai point si ce qu'on rapporte de l'inimitié qui subsiste entre le *cerf* & le serpent est véritable ou fabuleux, ou si le *cerf*, dont la vie est de longue durée, a la vertu, lorsqu'on s'en nourrit, de prolonger la vie & de prévenir les maladies, puisque ces deux opinions ne sont point encore confirmées par l'expérience. C'est pourquoi, sans m'arrêter à grossir cet article de différentes conjectures, & de ce que les Savans ont avancé sur ce sujet, je me bornerai à examiner ici les parties du *cerf* qui passent pour posséder quelque vertu médicinale, sans m'arrêter à leurs qualités alexipharmaques dont j'ai déja parlé.

Mais il est bon d'observer, pour mieux comprendre ce qui suit, que les sucs du *cerf*, de même que ceux des autres animaux, ont du penchant à la putréfaction alcaline, & que cette putréfaction augmente sans cesse à cause du grand exercice que font ces animaux.

A l'égard des vertus médicinales que l'on attribue à la queue du *cerf*, Xenophon, dans le cinquieme chapitre du dix-neuvieme Livre de ses Géoponiques, nous apprend, que si l'on oint les testicules & les parties naturelles de quelque animal que ce soit avec de la poudre de queue de *cerf*, calcinée & broyée avec du vin, elle excite en lui des desirs amoureux, que l'on appaise en oignant ces mêmes parties avec de l'huile. On produit de semblables effets dans l'homme par la même méthode. Rieger croit que non-seulement la queue, mais encore toute autre partie du *cerf* ou autre animal, quand elle n'est point calcinée jusqu'à être tout-à-fait dépouillée de son huile, peut par son acrimonie irriter les fibres, & causer ces dégrés de rigidité nécessaires pous l'érection, tandis qu'en même-tems le vin, par sa qualité irritante, contribue au même effet. La queue de cet animal ne se trouve point dans les boutiques.

Johnston dans son *Historia Naturalis de Quadrupedibus*, nous apprend que Rhasis recommande le cerveau du *cerf* pour les douleurs de sciatique & des côtés, aussi-bien que pour la cure des fractures. Comme il est d'une nature grasse & huileuse, il peut être propre, employé extérieurement, pour ramollir les parties. Mais comme on a une grande quantité de ces remedes émolliens, on ne conserve point le cerveau de cet animal dans les boutiques.

Pline nous apprend dans le quatorzieme Chapitre de son trente-huitieme Livre, que la presure du faon cuite avec des lentilles & de la poirée, est d'une utilité admirable dans quelques maladies des intestins. On la

recommande aussi pour modérer l'écoulement excessif des regles, & pour resoudre le sang coagulé. Scribonius Largus, dans son Traité *de Medicamentorum Compositione*, la recommande pour l'épilepsie.

Elle n'est aujourd'hui d'aucun usage en Medecine ; & sa qualité acre, irritante fait qu'on ne la peut employer surement que dans les cas, où elle peut produire quelques bons effets par sa vertu resolutive.

Ceux qui attribuent des vertus médicinales à toutes les parties du *cerf*, mettent son cœur au nombre des cordiaux les plus efficaces & les plus renommés. On emploie cependant très-rarement ses préparations, parce qu'on peut avoir plus aisément d'autres remedes de pareilles vertus.

L'os de cœur de *cerf* est d'un plus grand usage en Medecine que le cœur même. Cette substance, suivant Vesale, n'est autre chose que les tendons des muscles du cœur qui sont situés à l'origine de l'aorte & de la veine poulmonaire, qui dans les vieux *cerfs*, acquierrent d'abord une dureté cartilagineuse & ensuite osseuse. Cet os paroît proprement être situé entre les valvules de la veine cave, & l'origine de l'aorte vers le milieu de la cloison. Quelques-uns assurent que dans les *cerfs* nouvellement tués, cette substance est molle & fléxible comme un cartilage ; mais qu'étant exposée quelque tems à l'air, elle prend la dureté & le tissu d'un os. Ces os doivent être d'un très-beau blanc & de grosseur médiocre, de peur de ne pouvoir plus les distinguer de ceux que l'on tire des vieux bœufs, avec lesquels on ne les mêle que trop souvent. On recommande cet os comme propre pour résister au venin & pour prolonger la vie. On assure qu'en conséquence de sa qualité alexipharmaque, il procure un prompt soulagement aux pleurétiques qui ont soin d'en user souvent pendant le cours de leur maladie. La raison qu'on en donne, est, qu'il contient une grande quantité de sel volatil, par le moyen duquel il leve les obstructions des petits vaisseaux de la pleure. Il passe communément pour être extremement propre dans les maladies du cœur, ce qui fait qu'on l'employe dans les remedes cordiaux & confortatifs. On le recommande généralement comme un spécifique contre l'avortement, étant donné avec quelques grains de kermès dans un véhicule convenable. On le donne communément en poudre à la dose de demi-dragme. Hildanus croit qu'il est beaucoup meilleur lorsqu'il est calciné que quand il ne l'est pas. On l'ordonne extérieurement en qualité d'amulete, dans les hémorrhagies violentes, on en met aussi dans la boisson du malade, ou on lui en souffle dans le nez après l'avoir réduit en poudre. Comme l'on trouve ces sortes d'os non-seulement dans les *cerfs*, mais quelquefois encore dans les bœufs, & dans d'autres animaux : Etmuller revoque en doute les vertus particulieres qu'on lui attribue ; & croit qu'elles doivent leur origine à la fausse supposition qu'on a faite, que le cœur possédoit des vertus supérieures à celles des autres parties, à cause qu'il est le siége du principe de la vie. Stahl dans son *Ars sanandi cum expectatione*, *satyra Harveana*, observe très-bien que l'os du cœur de *cerf* ne differe des autres os de cet animal, qu'en ce qu'il est seul. On peut donc avancer avec raison que ses vertus médicinales ne sont point au-dessus de celles des os & des cartilages des autres animaux. Etant réduit en poudre, il peut, en conséquence de sa qualité absorbante, détruire les acidités de l'estomac & des intestins ; & même à cet égard, suivant Ludovici, tant s'en faut qu'il soit au-dessus des yeux d'écrevisses, ou de la corne de *cerf* calcinée, qu'il leur est au contraire fort inférieur dans plusieurs cas. Ceux qui préparent des gelées avec cet os, obtiennent une substance qui posséde les mêmes vertus que les gelées des os du *cerf* ou des autres animaux. Lorsqu'on y ajoute d'autres ingrédiens, on peut juger des effets de la gelée par la nature de ces ingrédiens. On peut voir dans la Pharmacopée de Schroder, la méthode de préparer une gelée avec l'os de cœur de *cerf*. Les malades ne souffrent donc point de l'effet du remede, lorsque les Apothicaires substituent à l'os de cœur de *cerf* la trachée d'un bœuf dans leurs compositions, ce qui, suivant Matthiole sur Dioscoride, *Lib. II. cap.* 52. leur est assez ordinaire, ou lorsqu'ils employent à sa place les os que l'on trouve dans le cœur des bœufs, comme le font la plupart des Apothicaires, au rapport d'Hildanus ; ou lorsqu'ils se servent d'un os fléxible, qui se trouve dans la tête des brebis, comme le pratiquent les Venitiens, à ce que dit Amatus sur Dioscoride.

On a déja remarqué ci-devant que la peau du *cerf* est efficace contre le poison. On la recommande aussi contre les suffocations de matrice. Joel assure qu'une ceinture faite de la peau d'un *cerf* qu'on a tué pendant qu'il s'accouploit avec sa femelle, posséde des propriétés singulieres. On prétend qu'étant appliquée sur les reins, elle est un remede infaillible pour hâter la sortie du fœtus. Burrhus, suivant Etmuller, recommande des bas de cette même peau contre la goute ; & lui-même en fit faire un juste-au-corps pour un Prince. Les rapures qu'on enleve de cette peau avec la piêrre de ponce, broyées avec du vinaigre, passent pour être un liniment excellent pour les éresipeles. On assure que ces mêmes rapures sont un remede pour l'écoulement involontaire d'urine, lorsqu'on en met dans le lit. Je ne vois aucune raison des effets surprenans qu'on attribue à cette peau, & je n'ose point assurer qu'ils répondent à l'attente du malade, puisque je suis persuadé que l'opinion qu'on a de ses vertus doit son origine à la fausse persuasion où l'on est que toutes les parties du *cerf* sont d'une utilité singuliere dans la Medecine, & dans la cure d'un grand nombre de maladies.

Le penis de *cerf*, suivant Etmuller, est d'un usage singulier en Medecine : mais l'animal doit être tué dans le tems du coït ; car par ce moyen il excite beaucoup mieux la sécrétion de la semence, quand on en donne une dragme en poudre dans un œuf poché ou dans de bon vin. Solenander nous apprend aussi qu'il excite puissamment à l'amour. Lorsque le *cerf* est tué dans le tems du coït, son penis est plutôt nuisible qu'utile dans la dyssenterie ; quand on le tue dans un autre tems, il est un remede excellent contre les dyssenteries & les pleuresies, lorsqu'on le donne en poudre ou rapé. La dose en est depuis demi-dragme jusqu'à une dragme entiere dans quelque eau appropriée à ces maladies, en y ajoutant quelque peu de laudanum ; ou bien on fait bouillir les rapures, & l'on en donne la décoction au malade ; ou on en prépare une gelée qui a la vertu de provoquer la sueur. Elles sont d'une utilité singuliere dans les maladies dont nous venons de parler, lorsqu'on en réitere la dose, & on les employe avec succès dans les électuaires antidyssentériques. Le penis de cet animal, suivant Bartholin, dans ses *Historiæ Anatomicæ*, *Cent. 6. Hist.* 50. est extremement propre pour la colique & pour les maladies hystériques. Ce penis pulvérisé & mêlé avec du vin, excite la sécrétion de la semence, lorsqu'on en oint les testicules. D'autres en recommandent l'usage contre la difficulté d'uriner, pour le pissement de sang, pour la peste & pour faciliter l'accouchement. Etant donné dans du vin, il est estimé propre contre les morsures des bêtes venimeuses. Welschius, dans ses *Hecatosteæ*, *Observ.* 75. rapporte qu'un Medecin, qu'il ne nomme point, avoit trouvé le secret de guérir les dyssenteries, & les hémorrhagies avec la poudre seule du penis & des testicules du *cerf*, mêlée avec un peu de sucre commun, ou du sucre candi rouge, qui reçoit sa couleur du sandal qu'on emploie dans sa préparation. Je crois que l'on peut ajouter foi à ce que rapporte cet Auteur, pourvu que ce qu'il dit soit fondé sur sa propre expérience & non point sur le récit d'autrui. Mais la raison me persuade que l'on ne doit attendre d'autres vertus du penis de *cerf*, que celles qui proviennent de la qualité dessiccative absorbante de sa poudre, ou de la nature mucilagineuse & gélatineuse de sa décoction ; de sorte que je soupçonne que plusieurs effets que l'on croit

communément qu'il produit ne viennent que des substances que l'on mêle avec, comme le vin, & les œufs pochés, qui sont très-propres pour exciter à l'amour. Il est vraissemblable que plusieurs vertus que l'on attribue au penis du *cerf*, doivent leur origine à l'opinion mal fondée dans laquelle étoient les Anciens, que toutes les parties du *cerf* avoient plusieurs propriétés médicinales. A l'égard de la vertu qu'on lui attribue d'exciter la sécrétion de la semence, je crois qu'elle n'a d'autre fondement que le naturel chaud & lubrique de cet animal.

Les larmes du *cerf*, ou les ordures qui s'amassent dans le grand angle de son œil, & qui ressemblent à la cire endurcie des oreilles, & dont l'odeur est rance comme celle de la sueur de l'animal, possedent une qualité dessiccative, corroborante, astringente & diaphorétique. On les estime propres contre le venin & les maladies contagieuses, pour faciliter l'accouchement, & pour chasser le fœtus qui est mort dans la matrice. On en ordonne trois ou quatre grains pour dose.

François Joel assure qu'un demi-scrupule de cette substance pris dans de bon vin, suffit pour chasser toutes sortes de venins par la sueur. Avenzoar fameux Medecin Arabe, dans son *Abhomeron Lib. I. Tract.* 13. *c.* 6. nous apprend qu'il a guéri une jaunisse occasionnée par le poison, en donnant au malade le poids de trois grains d'orge, de cette substance dans cinq dragmes d'eau de citrouille. On prétend qu'étant portée en forme d'amulete, & souvent flairée, elle est une panacée ou remede universel contre les poisons. Elle n'est plus d'usage aujourd'hui dans la Medecine, & Ludovici, dans sa *Pharmacopée*, assure que ses vertus ne sont point assez considérables, pour rendre un remede aussi dégoutant préférable à d'autres beaucoup plus agréables que l'on peut avoir plus aisément.

Voici, suivant Avenzoar, sur quoi sont fondées les vertus qu'on attribue aux larmes du *cerf*. « De toutes les especes de Bézoard, il n'y en a point de plus naturel « & de plus utile que celui, qui dans quelques parties « de l'Orient, se forme près des yeux du *cerf* de la maniere suivante. Les *cerfs* de ce pays mangent quelquefois des serpens pour se procurer des forces; & « avant que d'en avoir reçu du dommage, ils vont se « plonger dans les rivieres jusqu'à la bouche, & cela « par un instinct qui leur est naturel. Ils se gardent bien « de boire, sachant que cela leur causeroit infailliblement la mort. Ils restent cependant dans l'eau jusqu'à « ce que leurs yeux commencent à jetter des larmes « qui s'épaississant peu-à-peu sous les paupieres, deviennent à la fin aussi grosses qu'une chataigne ou une « noisette. Quand ils s'apperçoivent que le venin est « entierement dissipé, ils sortent de l'eau. Ces larmes, « après s'être endurcies, se détachent par le frotement « insensible, & ceux qui les trouvent les estiment fort « au-dessus de tous les autres bezoards. » On voit par-là d'où vient que ces larmes sont appellées par quelques-uns *pierre* ou *bezoard* de *cerf*. Scaliger, dans ses *Exercitationes*, rapporte une autre fable, & attribue ces larmes à la longue vie de cet animal. Voici ses termes. « Avant, dit-il, que le *cerf* ait atteint cent « ans, il ne jette aucunes larmes: mais quand il est parvenu à cet âge, il se forme dans les angles de ses « yeux une substance qui tient aux os, & qui est plus « dure que la corne. Sa partie la plus éminente est « ronde, extremement luisante, de couleur jaune, & « parsemée de petites veines noirâtres. On ne peut « presque point la saisir, tant elle est glissante, & se « retire comme si elle avoit du mouvement. Elle est « un remede efficace contre le poison, & on la donne « avec succès dans un peu de vin à ceux qui sont attaqués de la peste, & elle excite une sueur si abondante, qu'on croiroit que le corps est en danger d'être « dissous. » Je laisse à d'autres à deviner quelle est la pierre que ce fameux Auteur décrit dans ce passage. Je me contenterai d'observer, que quelques personnes célebres par leur savoir, ont adopté l'une & l'autre des opinions précedentes touchant la production de cette pierre. Mais Scribonius Largus, dans son Traité *de Medicamentorum Compositione*, paroît avoir mieux rencontré, lorsqu'il donne le nom de larmes aux ordures que l'on trouve dans l'angle des yeux du *cerf*, qui est contigu à la face, après qu'on l'a pris. Il rapporte que les Chasseurs de Sicile ont soin de les ramasser, à cause de la vertu qu'elles possédent contre la morsure des serpens. Harderus a découvert dans le *cerf* une glande lacrymale particuliere qui ne se trouve point dans les autres animaux.

Cette glande n'a aucune communication avec la glande innominée, ni avec la caroncule lacrymale qui se trouvent toutes deux dans le *cerf*. Elle est située dans la partie inférieure de l'orbite, & contient un grand nombre de vaisseaux. Elle rend par un conduit excrétoire qui lui est particulier une lymphe d'autant plus abondante, qu'elle est plus grosse que la glande innominée & la glande lacrymale ordinaire. Il croit que cette lymphe épaissie donne cette substance qu'on appelle communément *larmes de cerf*. Voyez *les Actes de Leypsic pour l'année* 1694. Ce que je viens de dire ne conclut rien contre les Auteurs qui assurent que les larmes de l'homme aussi-bien que celles du *cerf*, peuvent quelquelquefois se pétrifier; ces accidens sont contre le cours ordinaire de la nature; je ne parle ici que des larmes ordinaires du *cerf*, ou de ces ordures endurcies qui ressemblent à la cire des oreilles.

Quelques-uns préferent la moelle du *cerf*, ou cette substance molle & grasse contenue dans les cavités des os, à celle des autres animaux, pour appaiser les douleurs, & guérir les ulceres malins. Dioscoride rapporte qu'elle met ceux qui s'en frottent à l'abri du poison; & Ovide, dans son *Art d'aimer*, dit qu'on l'employoit autrefois dans le fard. Cette moelle devient en vieillissant, rance, âcre, inflammatoire, corrosive & caustique; mais quand elle est nouvelle, elle est d'une nature douce & oléagineuse, qui la rend propre pour ramollir les parties endurcies, & humecter celles qui sont seches. On voit par-là dans quelles occasions elle peut être propre, soit en forme de liniment, de potion ou de lavement dans les tranchées des intestins. Galien, pour provoquer les regles, ordonne de l'enfermer dans un nouet, & de l'introduire dans le vagin, avec un fil pour pouvoir le retirer, à cause sans doute que ce remede par sa qualité émolliente, peut être extremement utile dans le cas où l'orifice de l'utérus est resserré, desséché, ou endurci contre nature; car par ce moyen les humeurs qui sont prêtes à sortir, trouvent beaucoup moins de résistance. Hippocrate dans son premier Livre des *Maladies des Femmes*, ordonne pour cet effet d'oindre l'orifice de la matrice avec de la moelle d'oie ou de *cerf*, mêlée avec de l'onguent rosat & du lait de femme. Comme les substances émollientes & anodynes sont extremement salutaires aux ulceres qui sont trop secs, ou qui abondent en une acrimonie corrosive, il est visible pourquoi Hippocrate, dans le Livre que nous venons de citer, place la moelle de *cerf* au nombre des remedes propres pour les ulceres qui surviennent à l'orifice de la matrice. Ce que je viens de dire ne peut me servir à expliquer d'où vient que ceux qui se frottent de cette moelle sont à l'épreuve du poison. Si nous étions assez simples pour croire que les vertus médicinales de plusieurs substances dépendent des causes fabuleuses que l'on employe pour leur explication, nous pourrions recourir à l'inimitié qui subsiste entre le *cerf* & le serpent, pour rendre raison de ce phénomene surprenant. A l'égard de son usage pour embellir la peau, je crois qu'elle convient dans les cas où les autres substances médullaires sont propres; je veux dire, quand il s'agit de dissiper la secheresse ou les gerçures de la peau. Si l'on a donné la préférence à la moelle de la biche plutôt qu'à celle du *cerf*, c'est parce qu'on ne permettoit point aux femmes qui la prenoient, en

qualité de remede, de se servir de la derniere. La moelle du *cerf* ne se trouve que dans un petit nombre de boutiques, ce qui n'est pas un grand mal, puisqu'on peut avoir plus aisément celle des animaux que l'on tue tous les jours dans les cuisines. Cette moelle se digere très-difficilement, & devient extremement nuisible quand on en mange avec excès: mais elle nourrit beaucoup les personnes qui ont la force de la digérer.

Quant aux vertus médicinales des *elaphopila*, on poils que l'on trouve dans l'estomac, & quelquefois dans les intestins du *cerf*, voyez l'article *Ægagropila*. J'observerai seulement que cette substance est formée des poils que cet animal avale en se léchant, & que ces poils deviennent compactes & solides en se mêlant avec les filamens des végétaux qui lui servent de nourriture, & avec les sucs renfermés dans son estomac.

On prétend que les poumons du *cerf* se digerent aisément & qu'ils sont un remede admirable dans plusieurs cas, surtout quand l'animal est jeune. Si l'on en croit Pline, dans le 12 & le 17. chapitre de son XXVIII. Livre, les poumons & l'œsophage du *cerf* séchés à la fumée, pilés avec du miel, ou pris tous les jours dans du vin, sont un remede d'une efficacité surprenante contre la phthisie & la toux. La seule raison que l'on puisse rendre de cet effet est, que le *cerf*, surtout quand il est jeune, fait voir par son agilité, la bonté & la bonne disposition de ses poumons. Les vertus que l'on attribue de plus à cette partie, n'ont pas un meilleur fondement, si l'on en croit Johnson, dans son Histoire naturelle des animaux à quatre piés.

On assure que le sang du *cerf* desséché guérit les ulceres des intestins, & les cours de ventre invétérés, quand on en met dans les lavemens; & qu'étant bû dans du vin, il résiste à toutes sortes de poisons. On le recommande aussi contre la toux & la pleurésie: sa dose est depuis demi-scrupule jusqu'à une dragme. Cependant malgré tous les éloges qu'on lui donne, il ne possede point d'autres vertus que celles du sang des autres animaux.

A l'égard de ce que nous dit Dioscoride, que la graisse du *cerf* éloigne les serpens de ceux qui s'en sont frottés, ce sentiment ne paroît fondé que sur l'opinion que l'on a que toutes les parties de cet animal possedent une qualité alexipharmaque. On assure que cette graisse est bonne pour ramollir les tumeurs, pour consolider les plaies, pour guérir les engelures, & pour appaiser les douleurs, sans en excepter celles de la goute. Elle est encore estimée bonne pour les descentes, les excoriations du périnée, les taches de rousseur & les ulceres du visage. On l'emploie avec succès dans les lavemens destinés à guérir les cours de ventre & la dyssenterie: l'huile distilée de cette graisse passe pour appaiser les douleurs de la goute, lorsqu'on en frotte la partie tous les jours. Suivant Hoffman, dans sa *Clavis Schroder*, lorsqu'on l'étend sur un linge, & qu'on l'applique sur les gencives, elle appaise le mal de dents d'une maniere surprenante, & en fait sortir les vers qui occasionnent les douleurs.

« Etmuller assure que la graisse du *cerf* est un remede excellent pour consolider les excoriations superficielles. Pour les chûtes du fondement, on en oint chaudement la partie & on en applique dessus. Elle est encore un remede admirable pour l'*intertrigo*, ou écorchure qu'on se fait par le frotement d'une partie contre l'autre; comme aussi pour les crevasses que le froid cause aux piés & aux mains; car il n'y a point de graisse qui possede une nature plus pénétrante & plus résolutive. Le Docteur Nester faisoit tomber une goutte de graisse de *cerf* dans l'urine de ceux qu'il croyoit en danger: si cette goutte se précipitoit au fond, il regardoit le cas comme désespéré, au lieu que si elle surnageoit, il en tiroit un prognostic pour la guérison du malade.

Hippocrate dans son Livre *de Morb. Mulier.* ordonne de tremper un flocon de laine dans de la graisse de *cerf* fondue, & de l'introduire dans le vagin des femmes qui sont en couche, lorsque les vuidanges ne sortent point. Il recommande encore, dans le même Livre, cette graisse dans les pessaires pour les ulcérations de l'utérus; & lorsqu'on a usé de pessaires acres pendant quelque tems pour provoquer le flux menstruel, il veut qu'on les laisse, & que l'on applique sur la partie de la graisse de *cerf* dissoute dans du vin. Il suit de ce qu'on vient de dire, que l'on peut employer avec succès la graisse de *cerf* tant intérieurement qu'extérieurement, de même que les autres substances d'une nature douce & huileuse, dans les cas qui demandent des substances émollientes, humectantes & propres pour corriger l'acrimonie.

A l'égard de la cheville du pié du *cerf*, ou petit os quarré qui avance au-dessus du sabot; quelques-uns en font grand cas en poudre contre la dyssenterie, la colique & le calcul: mais je crois que ceux-là ont raison qui avancent qu'il ne differe point en vertus des os des autres animaux.

Les parties du *cerf* les plus renommées en Medecine sont les cornes, dont les Auteurs parlent en ces termes.

Dioscoride, *Lib. II. cap. 63.* dit que le vinaigre dans lequel on a fait bouillir de la corne de *cerf* crue, appaise les douleurs que cause la sortie des dents, quand on en frotte les gencives. Le vinaigre seul est un remede excellent pour dissiper les douleurs: mais ce n'est que l'expérience qui peut nous assurer qu'il reçoit une augmentation de vertus de la corne de *cerf*. Pline nous apprend dans le trente-deuxieme Chapitre de son huitieme Livre, que l'odeur de la corne de *cerf* allumée est très-salutaire aux Epileptiques. On se sert quelquefois des rapures de corne de *cerf* que l'on brûle en tems de peste, pour corriger & purifier l'air: mais elles sont peu propres à cet effet, puisqu'au lieu de résister à la corruption putréfactive de l'atmosphere, ce qui est absolument nécessaire dans ce tems-là, elles paroissent plutôt l'augmenter par leur nature alcalescente. Ces rapures réduites en poudre, que l'on appelle corne de *cerf* préparée, sont, suivant Etmuller, extremement propres dans plusieurs cas, surtout quand il est besoin d'absorber les acides des premieres voies, & de procurer une transpiration insensible. Mais leur vertu diaphorétique n'a d'autres garans que ceux qui croyent que toutes les parties du *cerf* possedent une qualité alexipharmaque. Cette persuasion fait que les paysans qui sont attaqués de fievres malignes préparent eux-mêmes une poudre avec les rapures des cornes de *cerf*, macérées & trempées dans une lessive de trefle de marais, préparée avec son eau & du sel, qu'ils font sécher ensuite. Les malades recouvrent la santé par l'usage de cette poudre, bien moins à cause des vertus de la corne de *cerf*, que par celles de la lessive. Willis, *de Morbis Castr.* nous apprend qu'il composoit pour le même effet une poudre avec la rapure de corne de *cerf*, la racine de succisa, la tormentille, les feuilles de trefle de marais & le nitre, qu'il prise beaucoup à cause de sa vertu anti-acide: mais la nature mucilagineuse, gélatineuse & ténace de la corne de *cerf*, même quand elle est réduite en poudre, la rend de difficile digestion pour ceux qui ont l'estomac foible, & sans cette qualité ténace, elle seroit beaucoup plus absorbante qu'elle ne l'est en effet. On a donc imaginé plusieurs autres préparations de la corne de *cerf*, qui se trouvent dans les boutiques, pour que les Medecins ne fussent point réduits à la nécessité de l'employer crue. Ces préparations sont de deux especes; on les obtient par le moyen du feu ou sans son secours. La préparation par le feu, appellée corne de *cerf* calcinée, n'est autre chose que de la corne de *cerf* ordinaire, que l'on calcine jusqu'à ce qu'elle devienne blanche, spongieuse, friable, & facile à réduire en poudre. On la lévige ensuite sur un marbre, en versant dessus de tems à autre quelque eau convenable, comme celle de rose; & après qu'elle est seche, on la garde ou en forme de poudre, ou sous

celle de trochifques: on l'appelle auffi quelquefois par excellence, corne de *cerf* préparée. On obtient la même fubftance en faifant calciner jufqu'à blancheur le *Caput Mortuum* qui refte après la diftilation de l'efprit, de l'huile & du fel volatil de corne de *cerf*. Hildanus dans fon Traité de la Gangrene, blame à ce fujet la négligence ou plutôt l'ignorance de quelques Apothicaires; qui au lieu de calciner la corne de *cerf* dans un creufet, ou autres vaiffeaux convenables, fe contentent de la brûler fur les charbons ardens. Cette méthode eft auffi nuifible & préjudiciable au malade, qu'elle eft facile & commode pour l'Apothicaire; car le charbon contient en lui une vapeur maligne & peftilentielle, qui peut fe communiquer fort aifément à la corne de *cerf*, tandis elle brûle & qu'elle fe mêle avec fes cendres. La méthode que donne Diofcoride eft donc préférable à la premiere; car il ordonne d'enfermer la corne de *cerf* dans un vaiffeau de terre groffier, lutté avec de la terre glaife, & de la faire calciner dans un four, jufqu'à ce qu'elle foit devenue blanche. On recommande généralement la corne de *cerf* calcinée pour réfifter à la putréfaction, pour arrêter le cours de ventre & les hémorrhagies, pour tuer les vers & pour exciter la tranfpiration: on l'ordonne auffi pour exciter les regles, pour guérir la jauniffe, pour le crachement de fang, les ulceres & les fluxions fur les yeux, dans les dentifrices, & contre les douleurs de la veffie, conjointement avec la gomme adraganth. Quelques-uns rejettent abfolument la corne de *cerf* calcinée, affurant que par la calcination elle eft réduite à une terre inactive & dépouillée de toutes fes vertus médicinales. Etmuller dans fon premier Volume nous dit « qu'elle n'eft purement qu'une terre morte qui ne « produit aucun effet, foit en qualité d'aléxipharma« que, ou de diaphorétique, fi ce n'eft peut-être par « accident, en abforbant les acides des premieres « voyes, en les rendant inactifs, ou en les changeant, « & en prévenant par ces moyens leur effet fur les par« ties du corps. Mais dans les diarrhées & dans le re« lâchement des inteftins elle produit de très-bons ef« fets, parce qu'elle abforbe l'humidité, ce qui fait « qu'on peut la donner avec fuccès dans les maladies « aiguës accompagnées du cours de ventre, d'hémor« rhagies, du vomiffement & du *Cholera morbus*, auffi « bien que dans le cas où l'acide domine dans les in« teftins; car elle abforbe efficacement les acidités & « les autres humeurs acres ». On la donne encore utilement pour chaffer les vers des inteftins, furtout aux enfans.

Le Docteur Michaëlis préparoit une poudre contre la dyffenterie, en faifant calciner dans un creufet de la corne de *cerf* avec de l'antimoine, qu'il lévigeoit enfuite. Hartman s'eft fouvent fervi de la corne de *cerf* calcinée avec l'antimoine dans la dyffenterie épidémique: mais il y ajoutoit de l'or pour donner apparemment plus de dignité à ce remede. Mufitanus, dans fa *Pyretologia*, nous apprend, que la corne de *cerf* calcinée n'eft qu'une chaux morte, & croit que la vertu qu'elle a quelquefois d'exciter la fueur, ne vient que de la qualité des eaux avec lefquelles on la donne, de celle de chardon benit, par exemple, & des hardes dont on a foin de couvrir le malade. Clauderus, *in Ephem. N. C. D.* 2. *a* 4. & Morley, *in Collect. Leyd.* affurent que la corne de *cerf* calcinée ne poffede point d'autres vertus que celles qui lui font communes avec les autres fubftances abforbantes, telles que les yeux d'écreviffes & le corail.

Foreftus affure néanmoins dans fes *Obfervat. Med. Lib. VI. Obf.* 4. *Schol.* que rien n'eft plus falutaire que la corne de *cerf* calcinée dans certaines fievres malignes épidémiques, accompagnées du cours de ventre & d'une grande quantité de vers; il y joint cependant quelques claffes d'abforbans, qu'il affure poffèder la même efficacité dans la cure de ces maladies. Je fuis perfuadé que dans la calcination des cornes & autres parties dures des animaux, il fe fait une confommation de la partie phlegmatique, une expulfion de l'humidité & une évaporation du fel volatil. Ces corps, l'union de leurs parties une fois rompue, deviennent friables, & fe dépouillent de l'eau, de l'huile & du fel qu'ils contenoient; d'où il fuit que la corne de *cerf* calcinée ne poffede aucune vertu, qu'on ne trouve pareillement dans les autres fubftances feches, terreftres & abforbantes. De-là vient que Welfchius dans fes *Curationes propriæ*, n'approuve point ce remede dans toutes fortes de cas, parce qu'il peut produire de très-mauvais effets, à caufe de fa qualité deficcative. Une preuve que la corne de *cerf* calcinée n'eft qu'un corps purement terreftre dépouillé de fes particules falines & huileufes; c'eft qu'on obtient une pareille fubftance du *caput mortuum*, quand on le calcine après en avoir tiré l'efprit, le fel volatil & l'huile. C'eft donc avec raifon qu'Hoffman dans fes *Acta Laboratorii Altdorfini*, après avoir dit que Martin Ruland employoit la corne de *cerf* calcinée dans fes décoctions, ajoute: « on « peut fuivre cette méthode, fuppofé que le malade fe « contente d'une décoction auffi infipide que celle que « le fameux Screta dans le Traité qu'il a donné fur une « des fievres malignes qui regnent dans les Camps, « prépare en délayant une dragme d'antimoine diapho« rétique dans de l'eau de fontaine, à deffein de défal« térer & d'appaifer la chaleur fébrile. » On voit par ce qui précede d'où vient que Scribonius Largus dans fon Traité *de Medicamentorum compofitione*, donne de fi grands éloges à un remede compofé de copeaux de corne de *cerf* calcinés dans un vaiffeau de terre bien fermé jufqu'à blancheur, & mêlés enfuite avec du poivre blanc & de la myrrhe, pour appaifer & pour prévenir les douleurs du colon. Car fi cette maladie eft produite par une caufe froide, une mucofité vifqueufe ou un acide furabondant, ce remede ne peut qu'être extremement falutaire, en conféquence des qualités abforbantes qui réfident dans la corne de *cerf* calcinée, & des qualités irritantes, réfolutives & fortifiantes qui réfultent de l'addition de la myrrhe & du poivre. Mais je ne comprends point fur quoi les anciens fe font fondés, quand ils ont attribué à la corne de *cerf* calcinée une qualité atténuante. Que c'ait été leur opinion, c'eft ce qui eft évident par un paffage du prémier Livre d'Hippocrate de *Morb. Mulier*, où il ordonne aux femmes qui ne peuvent point concevoir à caufe de la graiffe & de l'épaiffeur de l'orifice de l'utérus, un topique compofé de corne de *cerf* calcinée, & d'une double quantité de farine d'orge, mêlés avec du vin. Si l'on recommande la corne de *cerf* calcinée en qualité de dentifrice, c'eft parce qu'elle eft une fubftance terreftre fort rude, furtout quand on n'a pas foin de la léviger, ce qui fait qu'elle nettoye les dents. Elle paroît convenir dans ces efpeces de jauniffes où le duodénum eft obftrué par des matieres acides, qui le diftendant trop fortement, bouchent le conduit biliaire commun à l'endroit où il aboutit dans cet inteftin. Les enfans font fort fujets à cette maladie, & on la guérit avec la corne de *cerf* calcinée ou tel autre remede abforbant, furtout quand on y ajoute des fels réfolutifs. Quoique François Joel affure qu'elle eft bonne pour toutes fortes de hoquets indifféremment, elle n'a cependant d'efficacité que dans les cas où la maladie provient d'une matiere âcre irritante, qui adhere à la partie la plus nerveufe de l'eftomac, où fon orifice fupérieur communique avec le diaphragme. La corne de *cerf* préparée fans feu, que l'on appelle encore corne de *cerf* philofophiquement préparée, fe fait en fufpendant par un fil de la corne de *cerf* coupée par morceaux dans le col d'un alembic pendant que l'on diftile de l'efprit de vin ou quelque eau cordiale, telle que celle de chardon-béni ou de chardon ordinaire, afin que par ce moyen elle foit pénétrée, & rendue blanche & friable par les vapeurs qui s'élevent. Après l'avoir fait sécher on la garde en cet état, ou on la réduit en trochifques avec quelque eau convenable. Cette préparation, par la vapeur des liqueurs que l'on fait diftiler, eft appellée

pellée dans les *Collect. Leyd.* fumigation de la corne de *cerf.* Cette espece de calcination fut découverte fortuitement à Dresde en Saxe, vers le milieu du dernier siecle, par un nommé Gaspard Pantzerus, Apothicaire natif de Prusse, qui ayant voulu mettre en digestion quelque remede, introduisit un morceau de corne de *cerf* dans le bec de l'alembic: mais lorsqu'il vint à le retirer, il le trouva presque aussi mou que du fromage. On la prépare encore en la faisant bouillir dans une quantité suffisante d'eau commune, jusqu'à ce qu'elle soit devenue molle, friable, & que son enveloppe extérieure puisse se détacher avec un couteau, aprèsquoi on fait sécher la substance blanche qui est dans le milieu, & on la garde pour l'usage. Hoffman dans ses *Acta Laboratorii Altdorfensis*, conseille d'imprégner l'eau dans laquelle on la fait bouillir avec quelque sel alcali, pour qu'elle se ramollisse plutôt. Il observe encore que cette corne ainsi préparée prend une couleur rougeâtre, quand on la fait bouillir avec de l'eau de fleur de chaux dans un vaisseau bien fermé. La corne de *cerf* ainsi préparée sans feu sert au même usage que celle qui est calcinée: mais quelques-uns la préferent à cette derniere, & la donnent en moindres doses, dans la croyance où ils sont qu'elle possede de plus grandes vertus. Quand elle est ainsi préparée elle possede les mêmes qualités absorbantes & dessiccatives, & l'on peut l'employer dans les mêmes cas que celle qui est calcinée: mais elle est un peu moins absorbante, parce qu'elle retient toujours quelque peu de sa substance gélatineuse. Schulzius dans ses *Prælect.* nous dit, « que plusieurs Medecins n'attribuent que peu ou « point de vertus à cette préparation, puisqu'elle est « dépouillée de sa partie gélatineuse, d'où ses vertus « dépendent. Mais une preuve que sa substance géla- « tineuse n'est point entierement détruite, c'est qu'en « mettant de sa poudre dans de l'eau, elle la rend « aussi-tôt mucilagineuse & incapable de se garder « long-tems. Quelques Medecins fameux la recom- « mandent encore à cause de sa qualité tempérante, « anti-spasmodique & diaphorétique, & l'employent « très-souvent dans ces différentes intentions. Mais en- « tre autres un certain Medecin, *Eph. N. C. D. 2. a. 6.* « attribue à ce remede la vertu de guérir efficacement « les fievres malignes. » On peut soupçonner avec raison que la sueur critique qui fait cesser la fievre maligne, puisse être excitée seulement par l'eau de chardon-béni avec laquelle on prend la corne de *cerf.* Quelques-uns donnent encore le nom de corne de *cerf* philosophiquement préparée à celle que l'on calcine avec de la poussiere de brique: mais elle n'est autre chose que de la corne de *cerf* calcinée. Je ne m'arrêterai point ici aux différentes préparations de la corne de *cerf* que l'on trouve dans les Dispensaires, ni aux différentes critiques qu'on en a fait; mais je ferai observer au Lecteur que toutes ces préparations dépouillent la corne de *cerf* de son sel volatil, & ne laissent qu'une poudre terrestre absorbante.

Les décoctions des rapures de corne de *cerf* dans l'eau commune peuvent être utiles quand il s'agit de corriger l'acrimonie des humeurs, d'humecter les parties desséchées & d'appaiser la soif: mais elles conviennent beaucoup plus dans les maladies qui proviennent des acidités, que dans celles qui ont pour cause l'alcalescence des sucs. Ces décoctions doivent être foibles pour ceux qui sont d'un tempérament délicat, & un peu plus fortes pour ceux qui sont plus robustes; car elles sont d'une nature gélatineuse & difficiles à digérer. Hoffman dans le vingt-troisieme Chapitre de ses *Off. Paral.* nous dit: « Que ceux qui croyent que la « corne de *cerf* guérit les fievres malignes & pestilen- « tielles, en mettent dans la boisson du malade, ou « la font bouillir dans de l'eau d'orge, à laquelle ils « attribuent une qualité diurétique. Mais, dit-il, je « voudrois bien sçavoir si pour cet effet on doit em- « ployer la corne de *cerf* crue ou calcinée. Tous les « Medecins employent la derniere, si l'on en excepte « Saxonia; qui se déclare en faveur de celle qui est « crue, à cause qu'elle retient les propriétés de la cor- « ne de *cerf*, que la calcination détruit. Il y a des subs- « tances que l'on calcine à dessein de les rendre plus « douces, comme l'airain & la cadmie, & d'autres que « l'on soumet à la calcination pour les rendre plus « acres, & de ce nombre est la corne de *cerf.* Ceux qui « ne veulent point croire qu'elle acquiert en se calci- « nant une qualité acre, peuvent se convaincre de cet- « te vérité en en mettant quelque peu dans une plaie. « Afin donc que l'eau d'orge acquiere une qualité des- « siccative, ils employent la corne de *cerf* calcinée dans « sa composition. Je suis persuadé que l'évacuation de « l'urine n'est point augmentée par la corne de *cerf*, « mais par l'eau qui relâche les reins, surtout quand « on en boit une grande quantité. »

Il seroit trop ennuyeux de rapporter ici toutes les différentes méthodes dont on se sert dans les cuisines ou dans les boutiques pour préparer les gelées de corne de *cerf.*

Voici ce que dit Etmuller des vertus particulieres de ces sortes de préparations.

« La gelée que l'on tire de la corne de *cerf* en la faisant « bouillir, n'est autre chose que la quintessence ou suc « qui sert de nourriture au *cerf.* Elle possede des ver- « tus alexipharmaques & anti-fébriles, quand on en « fait dissoudre demi-once, ou entre six dragmes & une « once, dans demi-pinte ou une pinte de biere douce, « ou dans quelque liqueur dont on use pour boisson or- « dinaire. Elle est encore un remede aussi bon que fa- « cile à préparer contre la chaleur & la malignité « des fievres & autres maladies semblables; comme « aussi pour évacuer les matieres peccantes qui séjour- « nent dans le corps. Elle est aussi d'une nature analep- « tique tempérée, propre pour corriger l'acrimonie des « sucs, pour appaiser l'effervescence qui en résulte, & « modérer la chaleur naturelle. De-là vient que rien « n'est plus ordinaire aux Medecins, dans les fievres « continues, que de donner des fortes doses de gelée « de corne de *cerf*, tant dans les juleps altérans & alexi- « pharmaques, que dans la boisson ordinaire du mala- « de; car cette gelée n'est autre chose qu'un sel volatil, « concentré par un mucilage spermatique. On la don- « ne simple, pour l'usage des hectiques & des phthisi- « ques, pour hâter l'éruption de la petite vérole, du « pourpre & des fievres pétéchiales; ou bien on l'ar- « rose avec du vinaigre distilé, ou on la rend acide avec « le suc de citron; & sous cette forme, elle est beau- « coup plus propre dans les cas où il y a une chaleur « contre nature, & une ébullition de toute la masse du « sang. »

Il est bon d'observer que la gelée de corne de *cerf* n'est autre chose que sa décoction épaissie au point qu'étant exposée à l'air, elle acquiere une consistance capable d'être coupée avec un couteau; qu'elle est richement imprégnée de la substance dont la corne est originairement formée, & qu'elle contient par conséquent des parties propres pour nourrir la personne qui en use, pour lubrifier les fibres qui sont trop seches, & pour corriger la trop grande fluidité des liqueurs. C'est en conséquence de sa qualité gluante qu'elle produit quelquefois de si bons effets dans les diarrhées & les dyssenteries. Mais on se souviendra qu'elle nuit à ceux qui ont l'estomac foible par cette même qualité, quand on en use avec excès; c'est pourquoi on doit la donner au malade sous une forme liquide, comme celle des décoctions. En second lieu, il faut observer que sa nature alcalescente la rend propre pour les maladies où il est besoin de corriger une acrimonie acide. Comme un grand nombre de malades qui ont la fievre, & qui sont attaqués de la phthisie, souffrent beaucoup de l'alcalescence des sucs, il est beaucoup plus sûr de leur donner de la gelée de corne de *cerf* acidulée. Au con-

traire, dans les maladies qui proviennent de l'acide, on doit mêler cette même gelée avec des aromates.

De-là vient que Welschius, dans ses *Curationes propriæ*, ordonne toujours à ceux qui ont la fievre, cette gelée préparée avec le suc de limon. Ce que je viens de dire suffit, je crois, pour déterminer les usages de la gelée de corne de *cerf* dans la Medecine : mais je crois en même-tems que ses vertus alexipharmaques ou analeptiques ne sont point au-dessus de celles que l'on peut attribuer à juste titre aux gelées préparées avec les parties des autres animaux. Je ne voudrois point non plus, pour établir les vertus alexipharmaques & diaphorétiques de cette gelée, recourir à un esprit urineux & à un sel volatil qui s'y trouvent concentrés; car on peut par la distilation les obtenir de la gelée aussi-bien que de la corne crue, sans que je conclue de-là qu'il y a quelque matiere qui agit sur notre corps par la vertu des substances que l'on tire de la gelée par la violence du feu dans les vaisseaux qui sont en usage dans la Chymie. Lorsqu'on ajoute d'autres substances à cette gelée, on doit aussi avoir égard à leur nature & à leurs qualités, pour pouvoir rendre raison des effets qu'elles produisent généralement. Par exemple, on peut assurer que la gelée de corne de *cerf* dans laquelle on a pilé des amandes douces pour en composer une espece d'émulsion, est extremement nourrissante, & propre pour corriger toutes sortes d'acrimonies, en conséquence de l'huile balsamique que contiennent les amandes lorsqu'elles sont nouvelles.

Comme les Compilateurs des Dispensaires de Londres ne font aucune mention de l'eau distilée de corne de *cerf*, & que quelques Medecins en font un grand usage, je vais donner les différentes méthodes de la préparer, telles qu'on les trouve dans quelques-uns des Dispensaires les plus célebres. Celui de Brandebourg & celui de Paris la préparent en faisant distiler les cornichons du *cerf*. Etmuller assure, « que cette eau est « un remede excellent contre les palpitations de cœur, « & un véhicule très-commode pour donner aux enfans « & aux adultes des remedes alexipharmaques dans les « fievres & les autres maladies d'une nature maligne. « Elle est propre pour hâter l'éruption de la petite vé« role & de la rougeole, & pour guérir l'épilepsie, soit « seule ou mêlée avec d'autres remedes convenables. « On la donne avec succès aux femmes qui sont en « couche, quand elles sont attaquées de la fievre pour« prée, aussi-bien que dans le flux immodéré des vui« danges, dans les dyssenteries & le scorbut. » D'autres la recommandent aussi pour hâter la sortie du fœtus. Mais elle ne paroît pas posséder d'autres vertus que celles de l'eau commune; car, comme Zwelfer l'observe, ces cornichons, de même que toutes les parties des autres animaux, ne donnent qu'une eau élémentaire qui ne possede aucune vertu, & qui malgré son odeur empyreumatique, n'en est pas plus efficace. L'*Aqua cornu Cervi è tenellis cum vino*, du Dispensaire de Brandebourg, reçoit, outre ces cornichons, des remedes irritans & alexipharmaques, des citrons entiers, des astringens & d'autres substances, qui ne se dépouillent point de leurs vertus dans la distilation qui se fait avec le vin & l'eau de germendrée. Elle passe pour être alexipharmaque & cordiale; qualités auxquelles elle a beaucoup plus droit de prétendre que l'eau précédente, moins à cause de la corne de *cerf*, que des ingrédiens aromatiques, spiritueux & chauds qui entrent dans sa composition.

Schulzius, dans ses *Prælectiones*, en porte ce jugement : « Ces deux eaux n'ont d'autres vertus que celles que « le préjugé leur attribue, quoique quelques partisans « de l'Antiquité fassent grand cas de ces sortes de com« positions : mais on doit leur laisser la liberté d'aug« menter autant qu'ils voudront la classe des cordiaux « & des alexipharmaques. La dose de l'eau simple peut « être de quelques onces : mais il n'en faut qu'une de « celle qui est préparée avec du vin. » Ces eaux ne sont plus d'usage aujourd'hui, parce qu'on a découvert des compositions pour le moins aussi bonnes, & beaucoup plus aisées à préparer. On peut cependant les employer en qualité de véhicules.

L'*Aqua typhorum Cervi*, de la Pharmacopée de Strasbourg, est distilée avec le vin seul. Cette préparation est estimée par quelques-uns alexipharmaque, & bonne pour les fievres chaudes & malignes. On peut en donner quelques cuillerées pour dose. Ce qui monte dans l'alembic ne paroît être que de l'esprit de vin simple, comme il est aisé de s'en assurer par ses vertus & par ses propriétés. L'*Aqua cornu Cervi citrata*, *Waldschmidii*, de la Pharmacopée de Strasbourg, se prépare avec des raclures de cornes de *cerf*, distilées avec des citrons entiers, & quelques eaux distilées de végétaux; appellées communément alexipharmaques ou cordiales, & de l'eau d'oseille. Cette préparation passe pour analeptique, & propre pour modérer la chaleur : on lui attribue aussi une qualité alexipharmaque. On peut en donner une cuillerée à la fois, ou la mêler avec d'autres liqueurs convenables. Il suit de ce qu'on vient de dire, que les vertus que ces eaux possedent, de quelque nature qu'elles soient, sont dues aux eaux dont on se sert dans la distilation, & non point à la corne de *cerf*.

Passons maintenant à l'esprit, au sel, & à l'huile de corne de *cerf*.

Boerhaave, que je vais suivre, a jugé à propos, pour éviter les répétitions inutiles, de donner dans un seul article la méthode de tirer des sels volatils alcalis de toutes les substances animales, parmi lesquelles la corne de *cerf* est la plus en usage. Il prend pour exemple la corne du pié de cheval : mais il est bon de remarquer qu'il est indifférent en Medecine de se servir des cornes du daim ou du *cerf*.

Prenez les rognures des sabots d'un cheval qui est au verd, faites-en macérer une quantité suffisante dans de l'eau; & après les avoir fait sécher, remplissez-en une cornue de verre jusqu'au col, que vous placerez au feu de sable, après y avoir adapté un large récipient, & en avoir lutté les jointures avec de la pâte de farine de graine de lin. Distilez d'abord à un feu assez doux, que vous augmenterez par dégrés. Il sortira d'abord une liqueur limpide sous la forme de rosée : continuez le même dégré de chaleur tant que cette liqueur s'élevera; versez-la ensuite, & mettez-la à part. Remettez de nouveau le récipient, & augmentez le feu jusqu'à ce qu'il commence à paroître des vapeurs blanches, aussi-tôt il s'élevera un esprit gras en forme de veines huileuses : entretenez ce même dégré de feu, & il s'élevera une matiere saline. Augmentez encore le feu, & avec cet esprit huileux vous aurez un sel volatil alcali, qui formera de petites masses avec l'huile. Continuez ce feu jusqu'à ce qu'il ne monte plus rien; poussez-le au plus haut dégré de violence; & faisant enfin un grand feu de suppression, il s'élevera un sel volatil un peu plus fixe, avec une huile rouge fort épaisse; le sédiment se fondra pour lors, & se changera en une masse qui s'élevera jusqu'au cou du vaisseau. Cessez l'opération, & ôtez le récipient avant que la cornue soit entierement refroidie, parce qu'autrement la plus grande partie du sel retomberoit dans la retorte. Mettez le produit à part dans un vaisseau bien bouché; car il est extremement volatil. Le *caput mortuum* est très-acre, léger, spongieux, fétide & amer; & quand on le calcine à un feu ouvert, il donne une petite quantité de terre blanche, insipide, extremement pure.

Si l'on rompt par morceaux de la corne de *cerf* après l'avoir gardée pendant plusieurs années, & qu'on la mette sur un fourneau dans une cucurbite de fer, à laquel-

le on aura adapté un alembic de terre à deux becs, dont chacun aboutisse à un large récipient, & que l'on en fasse la distilation avec les mêmes dégrés de feu, on en tirera à peu près les mêmes matieres; savoir, un esprit alcali gras & huileux, un sel volatil, un huile légere, un sel un peu plus fixe, & une huile épaisse & grossiere. Il restera un charbon noir & solide qui ne se dissout pas aisément au feu, mais qui demeure friable; & qui étant réduit en poudre & pris à jeun, est un remede excellent pour tuer les vers.

Les os récens des animaux dépouillés de leur graisse autant qu'il est possible & ménagés de même, donnent les mêmes substances, excepté qu'elles contiennent un peu plus d'huile fétide qui infecte tout ce qu'elle touche. Il en est de même des cornes, des ongles, des sabots, du poil & de la soie.

REMARQUES.

Le plus ou le moins d'eau que l'on tire de tous ces corps, même de ceux qui sont les plus secs, montre combien ce fluide peut adhérer intimement aux autres principes des animaux, & se convertir avec eux en un corps extremement dur & sec, ensorte qu'elle demeure fixée pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'elle soit de nouveau mise en liberté par le moyen du feu. C'est ce qui paroît surtout lorsque l'esprit fluide vient à se séparer de son sel volatil & de son huile; car pour lors on retire une quantité considérable d'eau fétide. Il suit de-là que les corps les moins odorans peuvent par la seule force du feu acquérir un grand nombre de degrés & d'especes d'odeurs fétides; tandis que chacune de leurs parties a une odeur particuliere qu'elle conserve opiniâtrément pendant un fort long-tems. La même chose a lieu à l'égard des différens gouts qui naissent d'un corps insipide; car l'eau, l'esprit, le sel & l'huile, ont chacun leur saveur particuliere. On tire aussi d'un corps solide différens fluides dont a beaucoup de peine à former de nouveau une masse concréte. On tire encore plusieurs principes volatils des corps fixes, sans qu'il reste d'une si grande masse qu'un peu de terre ferme & fixe. Comme l'on obtient les mêmes principes tant des solides que des fluides, quoique les premiers donnent toujours plus de terre, on voit par-là la nature commune des deux, & que les solides sont composés de fluides; mais les plus gros os calcinés jusqu'à une parfaite blancheur par le moyen d'un feu violent, retiennent toujours la même grosseur & la même figure: & lorsqu'on les expose à l'action du feu dans un vaisseau fermé, ils ne donnent ni eau, ni sel, ni esprit, ni huile, mais ils s'émietent; néanmoins ils reprennent leur ténacité lorsqu'on les trempe dans l'eau & dans l'huile. Si l'on fait bouillir long-tems des cornes, des os, ou autres parties semblables, dans l'eau en la changeant souvent & en mettant à part les premieres décoctions, jusqu'à ce que l'eau demeure claire; & que l'on fasse épaissir toutes ces décoctions sans le secours du feu en une masse épaisse, approchante de la corne; cette masse ainsi préparée avec de la corne de *cerf*, de l'ivoire, des os ou de la viande, donnera par la distilation les mêmes principes. Mais la matiere osseuse qui reste après la décoction, donne d'autant moins de sel, d'huile & d'esprit, qu'on en a tiré plus de gelée par la cuisson; d'où il paroît que toute la matiere saline, spiritueuse & huileuse, ne provient que des sucs; & que la plus solide est une pure terre qui n'a presque point de cohérence, & qui après avoir souffert la plus grande violence du feu ne contient point de sel fixe, mais donne toujours, après avoir été calcinée à blancheur, une espece de cendres propres pour la coupelle. J'ai trouvé après plusieurs opérations, que ces os étant traités dans la machine de Papin, ils restent presque entierement terrestres après la cuisson; ce qui m'a fait connoître qu'il est difficile d'appercevoir quelque différence sensible dans ces productions, quel que soit le sujet animal, si ce n'est à l'égard de l'huile qui est beaucoup plus abondante dans une partie que dans l'autre. L'huile dans la distilation acquiert une odeur fétide insupportable, qui donne à tout ce qu'elle touche un gout & une odeur qui ne se perd jamais. D'où il suit que plus les substances solides qui donnent ces produits sont infectes & désagréables, plus elles contiennent d'huile. De-là vient que la corne de *cerf*, qui est moins huileuse, donne une huile & un esprit moins dégoutans que les os de bœuf, qui sont pleins de moëlle; mais, à cela près, on a de la peine à les distinguer; car tous ces esprits & tous ces sels, purifiés de leur huile, deviennent la même chose, & je n'ai jamais pu découvrir la moindre différence entre les productions de différens animaux; le sabot du cheval, les cornes de bœuf & de *cerf*, l'ivoire, l'écaille de tortue, le poil & la soie, donnent tous les mêmes produits. Peu importe donc de quel sujet on les retire, si ce n'est à l'égard de l'huile, comme on l'a dit ci-dessus. Je ne me suis jamais apperçu que l'esprit de sang humain, la corne de *cerf*, l'ongle de cheval, ou la soie crue, différassent en autre chose que dans leur huile. Je sai que Van-Helmont préfere l'esprit de sang humain à tout autre, pour la cure de l'épilépsie; & en Angleterre on préfere les gouttes de Goddard, distilées de la soie crue, aux autres de la même espece. Mais j'ai observé depuis long-tems qu'il est difficile d'appercevoir ces différences dans la pratique de la Medecine. Il est évident que l'on peut obtenir toute la matiere capable de donner ces principes par la distilation, en faisant dissoudre les solides animaux dans l'eau bouillante, & que ce qui reste après l'ébullition n'en donnera que très-peu. Toute la matiere qui donne les esprits, les sels & les huiles, est donc cachée dans ces décoctions insipides & sans odeur, & tous ces sels des animaux ne sauroient devenir alcalins ou volatils quelque long-tems qu'on les fît bouillir. Il est certain encore que l'air, la pluie & le soleil dépouillent à la fin les os de toute la matiere animale qui donneroit dans la distilation de l'eau, des huiles, des sels & des esprits; & l'on trouve que les vieux os qui sont devenus parfaitement blancs ne donnent aucun de ces principes quand on les distile, mais seulement une simple terre, la putréfaction ayant emporté les autres. C'est une expérience fort agréable que de faire bouillir un muscle, ou, par exemple, un cœur de bœuf dans plusieurs eaux, jusqu'à ce que l'eau reste aussi claire que lorsqu'on l'a mise; de l'exprimer ensuite avec la main & de le faire bouillir de nouveau dans de l'eau fraîche, après l'avoir dépouillé de sa membrane extérieure, pour que la graisse se fonde & se détache en bouillant; car par ce moyen on a à la fin un muscle parfaitement solide, sec & incorruptible, dont on apperçoit toutes les fibres; surtout quand on a eu soin d'injecter auparavant les vaisseaux coronaires avec de l'eau chaude, pour emporter le sang qui peut avoir resté dans les veines & les arteres; car il ne reste qu'un simple squelete de muscle.

Rectification des sels alcalis, des huiles & des esprits animaux.

Prenez le produit entier du procédé que nous venons de décrire, mettez-le dans un grand vaisseau de verre, adaptez-y un grand chapiteau, dont vous couperez le cou à l'endroit le plus large, pour que le sel puisse aisément passer dans le récipient; car autrement il s'y arrêteroit, fermeroit le passage, & feroit casser le chapiteau avec violence. Mettez le vaisseau au bain de sable, en entretenant une chaleur de cent cinquante degrés. Il s'élevera un esprit alcalin, gras & volatil avec un sel blanc & concret. Lorsqu'il ne montera plus rien, changez le récipient, & mettez cette liqueur avec son sel volatil à part. Si le sel, en l'agitant, ne se dissout point dans son esprit, c'est une preuve que l'esprit qu'on a mis à part, est aussi fort & aussi riche qu'on puisse l'avoir. Gardez-le donc pour l'usage dans un vaisseau bien fermé sous le

nom d'esprit de corne de *cerf*, d'esprit de sang humain, &c. Et le sel qui ne peut se dissoudre dans cet esprit sous le titre de sel volatil huileux de corne de *cerf*, ou de tel autre sujet dont on l'aura tiré.

Poussez le résidu par le degré de feu qui rend l'eau bouillante, & il s'élevera un autre esprit beaucoup moins fort que le premier, sur lequel nagera une huile légere, & quelque peu de sel volatil; entretenez le même degré de chaleur jusqu'à ce qu'il ne monte plus rien; & mettez à part cette liqueur aqueuse, huileuse & saline, il restera au fond du vaisseau une huile épaisse & fétide.

On obtient donc par ces moyens, des substances dont nous avons parlé ci-dessus, une eau qui d'abord n'est ni huileuse ni saline, comme on la vu au commencement du procédé; ensuite un esprit alcali huileux : en troisieme lieu, un sel volatil huileux: quatriemement, une huile volatile avec un alcali huileux un peu plus fixe, & une eau fétide; enfin, une huile plus fixe que celle qu'on eût pû séparer par une chaleur de deux cens trente degrés.

En distilant de nouveau le premier esprit dans un second vaisseau à une chaleur de cent degrés, on obtient un sel plus pur sous une forme presque solide. Et si l'on continue cette opération jusqu'à ce que ce sel sublimé commence à se dissoudre par la liqueur qui le suit, il restera au fond du vaisseau un fluide aqueux sur la surface duquel flottera une huile : si bien donc que ces esprits sont composés d'une eau extremement légere, d'une huile & d'un sel unis ensemble, ce qui fait qu'ils se resolvent de nouveau en ces trois. Cet esprit est donc une lessive volatile savoneuse, dont on peut séparer l'eau & l'huile de telle sorte par une nouvelle distilation, que l'eau demeure insipide, quoique fétide, & l'huile presque sans aucun mélange; tout le sel s'étant séparé avec l'huile la plus volatile : cela peut servir à nous faire connoître la nature de ces esprits. Mais le sel ainsi séparé par cette sublimation de son esprit, est toujours huileux, quoiqu'il le soit moins que le premier, ce qui fait qu'il est plus blanc; à cause qu'à chaque rectification il dépose une huile jaune & quelquefois rouge qui lui donnoit sa couleur. On voit par-là que les sels des animaux étant une fois rendus volatils & alcalins par la putréfaction, ou par la force du feu dans la distilation, ils deviennent beaucoup plus volatils que l'eau la plus pure & l'huile la plus volatile; & que l'eau ainsi restée seule manifeste l'huile qu'elle cachoit auparavant, à cause qu'elle composé avec son alcali une espece de savon qui se dissout dans l'eau; & dont l'alcali étant séparé, l'huile ne demeure pas plus long-tems mêlée avec l'eau, mais flotte à part.

Versez l'huile qui restera après la dépuration des esprits sur le résidu dont nous avons parlé ci-dessus, afin quelle se mêle avec. Versez de l'eau chaude sur le mélange, & agitez-le, afin que le sel qui a pu se fixer avec l'huile, se dissolve dans l'eau; par ce moyen l'acreté caustique de l'huile se dissipera, & l'huile elle-même deviendra beaucoup plus douce. Versez cette eau saline pour pouvoir en séparer ensuite le sel par la sublimation. Mettez cette huile dans un vaisseau de verre, & dépouillez-la de son humidité aqueuse par la chaleur de l'eau bouillante, jusqu'à ce qu'il ne s'en éleve plus. Mettez les huiles dans une retorte, & distilez-les à une chaleur douce dans un grand récipient, en augmentant successivement le feu au plus haut dégré, jusqu'à ce qu'il ne monte plus rien: & par ce moyen l'huile deviendra plus claire, & plus limpide, quoique toujours fétide: il restera une terre noire au fond de la retorte; & si l'on remet l'huile dedans, & qu'on la distile une seconde fois sur ces feces, elle deviendra de nouveau plus pure, plus limpide, plus claire & moins fétide, & laissera beaucoup plus de terre, ce qui arrive dans un grand nombre de cohobations.

Mais j'ai eu de la peine à finir cette opération; j'ai essayé avec beaucoup de patience de préparer le remede diaphorétique huileux que Van-Helmont prescrit dans son *Aurora Medicinæ*, où il ordonne de purifier ces huiles par la distilation, jusqu'à ce qu'elles ne laissent aucune terre après elles. Je distilai donc l'huile de corne de *cerf* de la maniere que j'ai dit ci-dessus, & je la cohobai plusieurs fois, mais il me resta toujours une matiere noire féculente; si bien qu'à la fin je perdis une partie de l'huile, & obtins une grande quantité de terre, qui devint toujours plus abondante au fond de la retorte. Mais j'eus par ce moyen une huile extremement pénétrante qui n'étoit point désagréable; ce qui me fait croire que Van-Helmont n'a jamais poussé son expérience jusqu'à la fin, de la maniere qu'il l'enseigne, & que M. Boyle est beaucoup plus véridique, lorsqu'il assure dans son Traité sur la transmutation des principes chymiques, qu'après un grand nombre de cohobations presque toutes ces huiles se convertissent en terre, & perdent par dégrés cette acrimonie qui reste dans l'huile après qu'on en a séparé le sel. Après quinze cohobations, ces huiles deviendront claires, transparentes, pénétrantes, & presqu'aussi volatiles que l'esprit, d'un gout & d'une odeur pénétrante, & s'insinueront avec force dans toutes les parties du corps. Elles sont anodynes, somniferes, & résolutives, bonnes dans les fievres & amies des nerfs, elles guérissent les fievres intermittentes, lorsqu'on a soin de s'en frotter l'épine du dos avant le retour de l'accès. Leur dose est depuis vingt gouttes jusqu'à trente. Ces huiles sont donc réduites en une grande quantité de terre, & en une très-petite de véritable huile : & alors la plus grande partie de ces huiles animales acquiert à peu près la même nature; ensorte qu'on ne peut plus les distinguer l'une de l'autre; si-bien que toutes les huiles distilées des animaux, après qu'elles sont entierement dépouillées de leurs autres principes, ne paroissent qu'une seule & même chose, quelque soit l'animal dont on les a tirées. Voyez *Animal*.

On purifie les sels volatils des animaux de plusieurs manieres, pour les rendre à la fin purs & sans mélange.

1° *Prenez* une grande cucurbite de verre, & mettez-y les sels volatils que vous voulez rectifier; adaptez-y un chapiteau avec son récipient, & faites en la distilation au feu de sable; le sel s'élevera dans le chapiteau au cou de la retorte; continuez l'opération, jusqu'à ce qu'il ne monte plus rien. Mettez le sel à part dans un vaisseau bien fermé; il restera dans la retorte une huile & une substance fétide.

Par cette méthode il monte toujours quelque peu d'huile avec le sel. Mais on peut l'en séparer par la sublimation, & rendre par ce moyen le sel plus pur. Le sel de l'urine, du blanc d'œufs, du sang, des cornes & des os paroissent par-là une même chose; car je les ai rendus tels par des sublimations réitérées, que j'avois peine à les distinguer; & leur différence est d'autant moins sensible qu'on réitere plus souvent les sublimations. Il paroît par-là que toute la différence de ces sels volatils ne vient que de l'huile empyreumatique avec laquelle ils sont unis, & qu'on les rend tout-à-fait semblables, lorsqu'on les en a une fois dépouillés. Mais le sel que l'on a blanchi par cette opération, jaunit en vieillissant; & l'huile qui étoit cachée se manifeste par-là de nouveau. C'est ce qui nuit aux Chymistes qui préparent du sel de cornes de *cerf* pour les vendre, puisqu'on ne l'estime qu'à proportion de sa blancheur. C'est ce qui m'a fait préférer la méthode suivante à toute autre.

2° *Mettez* le sel que vous avez obtenu par la sublimation précédente dans une cucurbite de verre fort haute, avec quatre fois autant de craie chaude, pure & seche réduire en pondre très-fine, ensorte que tout le sel en soit convert; adaptez-y un alembic, qni sera d'autant meilleur, qu'il sera plus grand & son col plus ouvert; luttez-y un récipient, & faites-en la distillation à la chaleur seule de l'eau tiede. Tout le sel montera sous nne forme blanche, pure, alcaline & volatile, l'huile demeurera attachée à la craie, qui sans changer la nature du sel, sert à le séparer de son huile, & à le rendre plus pur.

Les sels que l'on a ainsi préparés peuvent se garder longtems sans changer, surtout lorsqu'on a eu soin avant la sublimation de les bien broyer avec la craie. Mais en les broyant ainsi, on en perd une grande partie qui s'évapore, & le restant se dissout d'abord en attiranr l'humidité de l'air.

Enfin, si après avoir ainsi épuré le sel par le moyen de la craie, on le mêle avec autant d'esprit de sel marin qu'il en faut pour le soûler parfaitement, que l'on dissolve le sel ammoniac qui en proviendra dans l'eau, & qu'après l'avoir filtré, on le fasse crystalliser, & que l'on distile ce sel avec un alcali fixe, on aura un sel alcali blanc, pur & solide, beaucoup plus naturel que tous ceux que l'on peut avoir, & entierement dépouillé d'huile. Lorsqu'on a une fois réduit les sels alcalis volatils, huileux, à leur plus grande pureté par ces trois méthodes, on n'apperçoit aucune différence entr'eux, soit qu'ils se soient engendrés d'eux-mêmes dans le sujet, ou qu'ils aient été produits par la putréfaction, ou par le feu; & on les obtient exactement sous la même forme des oiseaux, des animaux terrestres, & amphibies, des poissons, des reptiles, des animaux qui vivent sous terre, des végétaux alcalescens & de la suie; car comme toutes ces substances, quand elles sont dépouillées de leur esprit & de leur huile, donnent la même espece de sel ammoniacal, quand on les mêle avec l'esprit de sel marin, de même ce sel ammoniacal étant ensuite résout par des alcalis fixes, donne le même sel alcali & le même esprit de sel ammoniac. Il n'y a donc qu'un seul alcali volatil pur dans la nature: mais la différence qu'on y remarque, dépend toujours du mélange de quelqu'autre principe, surtout de l'huile avec laquelle il est uni, & qui est très-différente dans les différens sujets, quoique la principale différence des huiles ne vienne que d'une très-petite quantité d'esprit. On voit par-là que l'eau, la rerre, & le sel des animaux, quand on les réduit par les moyens que nous venons d'indiquer, à leur plus grande simplicité, sont exactement les mêmes, leur différence ne dépendant que de l'huile avec laquelle ils sont unis; car on ne distingue l'huile que par par son esprit, & quand ce dernier en est une fois entierement séparé, les huiles elles-mêmes deviennent tout-à-fait semblables. C'est donc cette esprit qui constitue la vraie différence que l'on remarque dans les animaux; & il est le dernier & le plus simple produit d'une analyse chymique. Lorsqu'on veut passer plus avant, on court risque de perdre son sujet, dont les parties sont disposées à s'évaporer; car lorsque les principes sont ainsi purifiés, il n'y a pas grande liaison entr'eux; quoique par les différenres manieres dont ils sont unis, ils forment une prodigieuse variété de mixtes.

REMARQUES.

Voici quelles sont les vertus & les propriétés chymiques de ce sel alcali pur & volatil.

1° Il fermente avec tous les acides dont on a connoissance, aussi fort & aussi long-tems qu'un sel alcali fixe. Il s'unit fortement avec l'acide, & forme un sel composé qui tient de la nature de ce dernier. Lorsqu'il en est parfaitement soûlé, son poids augmente environ de $\frac{5}{12}$, selon l'acide qn'on a employé. On peut voir par-là quelle est la proportion requise pour établir l'équilibre entre un acide & un alcali, & la quantité de l'un & de l'autre que l'on peut espérer d'obtenir de la résolution de ces sels composés. Le point de la saturation une fois obtenu, on ne doit point estimer l'action de ce sel qui en résulte par l'acide ou l'alcali qu'on a employé dans sa composition, mais par la nature nouvelle qne ce sel composé a acquis. Il est donc aisé de réfuter l'erreur de ceux qui s'imaginent que les vertus des sels composés sont telles qu'elles paroissent dans les parties produites par la séparation.

2° Ce sel, mis en action par la chaleur du corps, s'enflamme, brûle & cause une escarre sphacéleuse, & détruit par ce moyen toutes les parties du corps humain sur lesquelles on l'applique, comme si le mouvement que la chaleur y a prodnit, influoit sur la partie. Si l'on met, par exemple, un scrupule de sel volatil pur de corne de *cerf* sur la peau, & par-dessus nne emplâtre, il y cause en un demi-quart d'heure un charbon noir, comme si on y avoit appliqué un bouton de fer rouge; la couleur, la douleur, la chaleur & la dureté de la peau sont les mêmes qu'elles le seroient dans ce cas; & il résout les humeurs en une liqueur sanieuse.

3°. Il est le corps le plus mobile que l'on connoisse, & il surpasse même l'alcohol du vin en volatilité; car si l'on met de l'eau, de l'esprit de vin & de ce sel dans une cucurbite de verre fort haute, & qu'après y avoir adapté un chapiteau, on l'expose à un petit degré de chaleur, le sel montera long-tems avant l'alcohol, celui-ci s'élevera ensuite, & l'eau le suivra avec beaucoup plus de difficulté. Ce sel s'échape de tous les endroits qui l'échauffent, & lorsqu'on en met sur la main, il s'évapore sans l'endommager, sa réaction sur le corps dont il reçoit de la chaleur n'étant pas fort considérable; par où il differe des sels fixes alcalis qui s'attachent par leur propre poids. Mais lorsque ces sels alcalis volatils sont reçus dans les vaisseaux du corps, & y sont mis en mouvement par la chaleur vitale & l'action des fluides qui y circulent, ils agissent par leur qualité acre, irritante & corrosive, surtout sur les fibres les plus sensibles & les plus déliées du systeme nerveux, dont ils augmentent le mouvement; & atténuant les humeurs en même tems, ils excitent la transpiration, la sueur, l'urine & la salive. Ils sont souvent utiles quand on reçoit leurs exhalaisons volatiles avec l'air par le nez; car ils irritent la membrane pituitaire des narines, la bouche, la gorge & les poumons, & dissolvent par cette irritation le phlegme visqueux qui peut s'y être attaché, pourvû qu'on en use avec précaution.

4°. Ces sels produisent donc de très-bons effets dans les maladies aqueuses, acides & austeres des humeurs, dans l'engourdissement du systeme nerveux, & le mouvement désordonné des esprits qui se jettent involontairement dans des muscles particuliers: c'est ce qui les rend propres pour la cure des maladies hypocondriaques, hystériques, épileptiques & spasmodiques. Etant délayés dans l'eau & reçus en forme de vapeurs dans le vagin, ils passent pour un des remedes les plus efficaces pour exciter les regles, pourvû qu'on les emploie avec précaution. Mais ils sont un poison dans les maladies alcalines & putrides où les humeurs sont dissoutes, & le corps déja trop agité. On peut aussi les appliquer extérieurement en forme de caustiques, pour ouvrir des cauteres, pour extirper les verrues, & pour emporter les excroissances des paupieres. La méthode d'employer ce sel dans ces cas, est d'en mettre sur une petite pelote de charpie que l'on applique sur la partie, de le couvrir avec une emplâtre, & de l'y laisser jusqu'à ce qu'il ait produit son effet. Boerhaave, *Chymie.*

Quelques-uns regardent le sel volatil de corne de *cerf*, comme un remede presque universel dans l'épilepsie, l'apoplexie, la létargie, le vertige, en un mot dans

toutes les maladies qui affectent le cerveau. On lui attribue les mêmes vertus dans la cure des affections hystériques, pour lever les obstructions des visceres, pour dissiper les fievres, les maladies des reins & de la vessie, pour guérir la peste & pour remédier aux mauvais effets du poison. On ne l'estime pas moins efficace pour rendre le ventre libre lorsqu'il est constipé, & pour le faire rentrer dans l'état où il doit être lorsqu'il tombe dans l'extrémité opposée ; comme aussi pour exciter les regles, & pour en modérer le cours quand il est excessif. Mœbius, au rapport d'Etmuller, assure que le sel volatil de corne de *cerf* employé à « propos, excite non-seulement la sueur, mais enco- « re le vomissement ». On le donne intérieurement mêlé avec d'autres substances, soit en forme de poudre, de pilule, ou de potions. On le tire par le nez, après l'avoir enfermé dans une petite bouteille, dont le goulot est très-étroit, pour lever les obstructions causées par une lymphe visqueuse ; on l'employe de la même maniere pour faire revenir les Apoplectiques, les Epileptiques & les Hystériques. Si les vertus de ce remede étoient telles qu'on le prétend, & s'il étoit propre indifféremment pour toutes les maladies dont on a parlé ; on n'auroit presque point besoin d'aucun autre remede dans les boutiques, si l'on en excepte ceux qui sont rafraîchissans & émolliens, aussi bien que les topiques ; puisque le sel volatil de corne de *cerf* produiroit tous les effets qu'on pourroit attendre des autres.

« L'esprit rectifié de corne de *cerf* est, à ce que dit Et- « muller, fort en usage dans la cure des fievres & des « maladies aiguës malignes, pour exciter la sueur & « guérir l'épilepsie : il pénetre dans toute la substance « du corps, en corrige la malignité par sa qualité ale- « xipharmaque, & la chasse par la transpiration. Il « corrige la mauvaise qualité des acides, & hâte l'é- « ruption des pustules de la petite vérole & des fie- « vres pétéchiales. Quelques-uns le regardent comme « un remede universel, & en effet rien n'est plus pro- « pre dans le fort des maladies malignes ». Ludovici, dans sa *Pharmacopée*, l'estime un alexipharmaque extrement pénétrant dans la plupart des maladies malignes, & un excellent céphalique dans celles qui tiennent de la léthargie & du vertige, lorsqu'on le flaire. Schulzius dans ses *Prælectiones*, dit qu'on le donne intérieurement depuis dix gouttes jusqu'à trente, & que les paysans en prennent quelquefois une dragme dans de l'eau de vie. Il possede une qualité apéritive, antispasmodique & anodyne. Joint à un régime convenable, il est extremement diaphorétique; autrement il est diurétique. Il est dit dans les *Eph. Nat. Curios. Dec.* 3. *a* 1. *o.* 9. que l'on guérit avec ce sel une fievre maligne épidémique qui succéda à un hiver modérément chaud & pluvieux, après avoir inutilement tenté tous les autres remedes ; & que les malades, aussi-tôt après en avoir usé, furent délivrés du délire & des mouvemens convulsifs, dont cette maladie étoit accompagnée.

Spleissius nous apprend qu'il produisit un effet surprenant sur une femme, à qui un mauvais régime avoit causé une indigestion, un dégout, des inquiétudes, & un grand abbatement des forces. Etant tombée à la fin dans une défaillance qui faisoit désespérer de sa vie, on lui donna, sans qu'elle s'en apperçût, demi-dragme d'esprit de corne de *cerf* qui la fit revenir aussi-tôt, & lui fit vomir un ver qui lui eût infailliblement causé la mort. Hoffman, dans ses *Acta Laboratorii Altdorfensis*, en recommande l'usage en forme de liniment dans la cure des ulceres malins, phagédéniques & chancreux. Il ordonne aussi de le mêler avec quelque décoction convenable pour l'injecter dans les fistules par le moyen d'une séringue.

Sydenham recommande deux, trois, ou quatre gouttes d'esprit de corne de *cerf* dans une cuillerée ou deux d'eau de cerises noires, ou dans quelque julep convenable, cinq ou six fois réitérées, comme un remede excellent contre les fievres, auxquelles les enfans sont sujets lors de la sortie des dents. Mais on peut en donner aux adultes quatre-vingt gouttes & plus, suivant le but qu'on se propose.

Je ne dirai rien de plus des vertus que l'on attribue au sel & à l'esprit de corne de *cerf*, auxquels certaines personnes donnent des éloges extravagans, parce que ce que j'en ai dit ci-dessus d'après Boerhaave, est plus que suffisant : mais je suis persuadé que plusieurs personnes d'un tempérament délicat, se portent un très-grand préjudice, en faisant un trop grand usage des gouttes préparées avec l'esprit de corne de *cerf* ; car cette coutume prépare la voie à des maladies nerveuses très-dangereuses, dont la mort est toujours la suite. Il n'est pas nouveau de voir les remedes les plus efficaces, devenir nuisibles par le mauvais usage qu'on en fait. Mais lorsque l'esprit ou le sel de corne de *cerf* sont falsifiés, ce qui est assez ordinaire, leur usage peut avoir des suites encore plus funestes. Quincy, dont l'autorité sur tout ce qui concerne la Pharmacie, est d'un très-grand poids, observe que ces sortes de préparations avoient été jusqu'ici à la tête des remedes nervins ; mais que les sophistications de quelques Chymistes les ont jetté enfin dans le mépris, & les ont fait bannir de la pratique de la Médecine. Pour donner à cet esprit cette odeur pénétrante qui lui manque pour le rendre recommandable, les Chymistes ont trouvé le secret d'employer la chaux & les sels volatils urineux ; ils ont même été assez hardis pour l'avouer & pour lui donner place dans leur Catalogue, sous le nom de *Spiritus cornu Cervi cum calce*, d'esprit de corne de *cerf* avec la chaux. Cette pratique est aujourd'hui poussée si loin, qu'ils ont entierement rejetté la corne de *cerf*, pour lui substituer l'urine & la chaux, avec lesquelles ils composent un esprit dont l'odeur est extrement pénétrante, & auquel ils donnent la couleur & l'odeur avec quelques gouttes d'huile fétide de corne de *cerf* ; après quoi ils ne se font point scrupule de le vendre pour du véritable esprit de corne de *cerf* ; ou sans cette huile, pour de l'esprit de sel ammoniac, de sorte qu'ils donnent pour huit ou dix sous, ce qui vaudroit huit ou dix fois davantage, si le remede étoit tel qu'il devroit l'être. Mais il est aisé de reconnoître cette supercherie à l'odeur rance, urineuse de cet esprit sophistiqué, & par la blancheur qu'il communique au vaisseau dans lequel on l'a gardé long-tems. Le sel volatil que l'on vend dans nos boutiques pour celui de corne de *cerf*, ne vaut pas mieux, & est plutôt un caustique qu'un cordial, tant est grande la quantité de chaux & de sel urineux qu'on y met, au lieu que celui que l'on ramasse dans la distillation au sommet & dans le col du récipient, est un véritable sel animal volatil, adouci par une telle portion d'huile extremement subtilisée, qu'il est aussi agréable qu'efficace dans les usages qu'on en fait. Mais il est rare qu'on en trouve, ou qu'on l'emploie, à moins que le Medecin ne prenne la peine de le voir composer, ou qu'il ne soit sûr de la probité de celui à qui il le demande.

A l'égard du sel de corne de *cerf*, la dose en est depuis trois jusqu'à douze, quinze ou vingt grains. Mais on commet de grandes erreurs dans l'administration de ce remede, car on le donne sous des formes qui lui font perdre ses vertus, ou qui le dépouillent de sa volatilité avant que le malade l'ait pris. Il est aussi difficile à assujetir dans les pilules que les autres sels volatils, & il en rend la masse dix fois plus grosse qu'elle ne l'étoit auparavant. Il raréfie les bols de la même maniere, & s'évapore aussitôt ; & quand on le donne en poudre, ce qui est assez fréquent, il ne vaut pas mieux au bout de quelque tems que la craie, ou de la chaux en poudre. La meilleure forme pour lui conserver ses vertus est, de le dissoudre dans quelque véhicule convenable.

Liquor cornu Cervi succinatus:

L'esprit de corne de *cerf* succiné.

Pour préparer ce remede, il faut faire dissoudre quantités égales de sel volatil de corne de *cerf* & de succin dans de l'esprit rectifié de corne de *cerf*, jusqu'à ce que la liqueur en soit soûlée. On les mettra ensuite en digestion à une chaleur douce dans un vaisseau de verre bien fermé, jusqu'à ce que les drogues soient intimement unies. Après quoi on en fera la distilation au feu de sable dans une retorte dont on aura soin de lutter parfaitement les jointures, & on les cohobera ensuite plusieurs fois. Le Dispensaire de Brandebourg emploie quatre onces d'esprit de corne de *cerf* sur une de sel volatil de corne de *cerf* & de succin. Le sel volatil monte avec l'esprit & constitue la *liqueur succinée* de corne de *cerf*.

Le *caput mortuum* qui reste étant calciné à blancheur est d'un double usage; car premierement il absorbe efficacement les acides qui sont logés dans les premieres voies, & excite par ce moyen une sueur quoique d'une maniere fort éloignée. Secondement, il est quelque peu astringent, ce qui fait qu'on peut le donner avec succès dans les maladies aiguës accompagnées du cours de ventre.

Le Docteur Michaelis célebre Medecin de Leipsic, est le premier qui ait mis cette liqueur en usage; & Etmuller nous apprend que sa réputation est fondée sur un millier d'expériences qu'on en a faites sur des personnes de tout âge & de tout sexe. Le même Auteur la recommande à la dose de vingt ou trente gouttes pour guérir les catarrhes par la transpiration, & assure qu'elle est un excellent analeptique, surtout quand on la donne aux enfans, à dessein de corriger les acidités & d'incifer ou atténuer les crudités visqueuses. Hoffman dans ses *Acta Laboratorii Altdorfensis*, nous apprend qu'elle est extremement salutaire dans l'épilepsie, l'apoplexie, les maladies léthargiques, l'asthme convulsif & autres maladies spasmodiques, surtout dans celles qui affligent les enfans. Konigius dit qu'Etmuller a éprouvé l'effet de cette liqueur dans plusieurs maladies de la lymphe, & que lui-même s'en est servi avec succès dans celles de la tête, surtout à l'égard des malades d'un tempérament chaud.

Voici ce qu'en dit Faginus dans ses Notes sur le Dispensaire de Brandebourg.

« On attribue communément un grand nombre de vertus « admirables à cette liqueur, surtout dans les maladies « catarrheuses & dans celles qui tirent leur origine d'u- « ne surabondance de mucosité ou de sérosité, à cause « de sa qualité resolutive, discussive & fortifiante. El- « le n'est pas non plus à mépriser quand on la donne « avec ces indications, pourvu qu'on le fasse à propos « & qu'on choisisse plutôt des malades d'une constitu- « tion phlegmatique que d'un tempérament sanguin. « Elle est propre pour appaiser les douleurs spasmodi- « ques, pour incifer & résoudre les conjections de sang « particulieres, surtout celles qui sont invétérées; car « nous lisons dans les *Annales Phys. Med. Wratislav.* « *Ann.* 1722. *M. Februar. Class.* 4. *Articl.* 17. qu'on « est venu à bout de guérir avec ce seul remede une « migraine invétérée & opiniâtre. Mais dans ces sortes « de cas on doit en user avec beaucoup de précaution, « de peur qu'elle n'occasionne des symptomes aussi fâ- « cheux, ou peut-être pires que la premiere maladie, « comme on en trouve un exemple dans les mêmes An- « nales *Ann.* 1724. *M. Aug. Class.* 2. » Pourvu donc qu'on en use avec les précautions qu'on vient de dire, je crois avec Schulzius dans ses *Prælectiones*, qu'elle est un diaphorétique excellent, un puissant diurétique, & en même tems un anti-spasmodique admirable & un remede extremement propre pour appaiser les mouvemens convulsifs & épileptiques auxquels les enfans sont sujets. Une ou deux gouttes suffisent à ceux-ci. On peut en donner depuis trois jusqu'à six gouttes aux jeunes gens, & depuis vingt jusqu'à trente aux adultes. Si pour composer l'esprit succiné de corne de *cerf* on fait dissoudre, suivant la méthode des Compilateurs du Dispensaire d'Ausbourg, une partie de sel succiné de corne de *cerf* dans trois parties d'eau de cerises noires, on aura un remede qui possedera les mêmes vertus, & qu'on pourra donner en plus forte dose, parce qu'il est plus foible & plus délayé; en recherchant la composition de ce remede, il est évident qu'il y entre deux sortes de sels volatils unis ensemble, du sel alcali de corne de *cerf* & du sel acide de succin. D'où Konigius conclut que la liqueur succinée de corne de *cerf* est d'une nature ammoniacale; car le sel ammoniac est composé d'un sel volatil alcali & de la partie acide du sel commun; & comme, suivant lui, le succin est une production de la mer, il conclut que l'on peut préparer sur le champ une liqueur de cette espece, en mêlant l'esprit volatil de corne de *cerf* bien déphlegmé, afin qu'on n'ait pas besoin de l'animer avec le sel volatil de corne de *cerf*, avec de l'esprit de sel commun, car il en résultera une effervescence qui produira une liqueur analogue à la nature d'un sel ammoniacal. Cette liqueur est d'une efficacité admirable, non-seulement dans les maladies des enfans, mais encore dans les douleurs néphrétiques. Si l'on mêle encore de l'esprit ou du sel volatil de corne de *cerf* avec de l'esprit de nitre, & quelque peu d'essence thériacale ou d'esprit bézoardique, on aura un remede extremement efficace dans les maladies aiguës & dans les inflammations internes. Mais j'attens que l'expérience ait confirmé le sentiment de cet Auteur avant de me résoudre à y acquiescer. D'ailleurs on peut douter avec raison que le succin soit une production de la mer.

CES

CESTREUS, *κεστρεύς*, *le mulet.*

CESTRITES VINUM, *κεστρίτης οἶνος*, *vin* imprégné avec de la bétoine. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 54. donne la méthode de le préparer. On peut connoître ses vertus par celles de la bétoine.

CESTRUM, *κέστρον*, *bétoine.*

CET

CETACEUS; on appelle ainsi les gros poissons qui au lieu de frayer, mettent bas un animal parfait; ou ceux qui comme les animaux vivipares, ont des poumons, engendrent, s'accouplent, font des petits & les nourrissent de leur lait.

CETE ou CETUS. Voyez *Balæna.*

CETERACH. Voyez *Asplenium.*

CEV

CEVADILLA, Offic. Monard. 343. *Cevadilla Hispanorum*, Ind. Med. 33. *Cevadilla sive hordeolum causticum Americanum*, Park. Theat. 1625. *Hordeum causticum*, C. B. Pin. 23. Theat. 467. Raii Hist. 2. 1246. *Ytzenimpatli, seu canis interfector vel hordeolum*, Hernand. 307. *Petit orge.*

Ray nous apprend d'après Monard, que la semence de cette plante est si caustique & si brûlante, qu'on peut l'employer dans la gangrene & les ulceres putrides, au lieu de cautere actuel ou de sublimé corrosif. Cette semence étant réduite en poudre tûe les vers qui s'engendrent quelquefois dans les ulceres & les déterge.

Dale dit que l'on se sert de la capsule qui renferme la semence. On l'apporte du Mexique.

CEVILLUS ou *Ludus Paracelsi*, est une pierre dont

il est parlé dans Paracelse & Van-Helmont. Voyez *Ludus*.

CHA

CHAA, plante dont les feuilles sont ce que nous appellons thé.

CHACEF, *Pot de terre*. RULAND.

CHÆROPHYLLUM, *Cerfeuil*. Ses caracteres sont à tous égards les mêmes que ceux du *myrrhis*, excepté que ses semences ne sont point striées.

Boerhaave en compte quatre especes.

1. *Chærophyllum sativum*, C. B. Pin. 152. Raii Hist. 1. 430. Tourn. Inst. 314. Elem. Bot. 264. Boerh. Ind. A. 70. Buxb. 63. *Chærophyllon*, J. B. 3. 75. Chab. 393. *Cerefolium vulgare*, Park. Parad. 494. Ger. 882. *Cerefolium vulgare sativum*, Ger. Emac. 1338. *Cerefolium sativum*, Mor. Umb. 46. Hist. Oxon. 3. 303. *Cerefolium officinarum sive chærophyllon, Tournefortii*, Rupp. Flor. Jen. 228.

Frederic Hoffman assure que le *cerfeuil* est bon pour résoudre le sang coagulé, & qu'on l'emploie avec succès dans les bouillons pour faciliter l'expectoration dans l'asthme; qu'il est vulnéraire, résolutif, diurétique & emménagogue.

C'est une petite plante fort basse dont les fleurs sont disposées en parasol. Ses feuilles sont ailées, plus petites & plus minces que celles du persil. Sa tige qui est grêle & canelée, n'a pas plus d'un pié de haut, elle est couverte des mêmes feuilles, excepté qu'elles sont plus petites, & porte à son sommet des fleurs disposées en parasol, composées de cinq pétales blancs, divisés en deux, auxquelles succedent des semences oblongues, lisses, convexes, dont le sommet est plus pointu que la base. Sa racine est petite & meurt tous les ans. On le seme dans les jardins.

Le *cerfeuil* tient beaucoup de la nature du persil; il est apéritif & atténuant, bon pour la pierre & la gravelle, pour exciter les regles & l'urine. On s'en sert plus dans les salades qu'en Medecine. MILLER, *Bot. Off.*

2. *Chærophyllum sylvestre perenne, cicutæ folio*, Tourn. Inst. 314. Elem. Bot. 264. Boerh. Ind. A. 70. *Cicutaria vulgaris*, Offic. J. B. 3. 71. Chab. 404. Raii Hist. 1. 429. Synop. 3. 207. *Cicutaria alba*, Merc. Bot. 1. 29. Phyt. Brit. 28. Mer. Pin. 26. *Cicutaria alba Lugdunensis*, Ger. Emac. 1038. *Cerefolium sylvestre*, Dill. Cat. Giss. 51. Rupp. Flor. Jen. 228. Rivin. Irr. Pent. *Cerefolium sylvestre perenne seminibus lævibus nigris*, Mor. Umb. 46. Hist. Oxon. 3. 303. *Chærophyllum sylvestre*, Buxb. 64. *Myrrhis sylvestris*, Park. Theat. 935. *Myrrhis sylvestris seminibus lævibus*, C. B. Pin. 160.

Tragus persuadé que c'étoit le *myrrhis* de Dioscoride, en conseille l'usage dans la suppression des regles: mais Jean Bauhin rapporte des histoires fâcheuses de deux familles, qui avoient mangé les racines de cette plante à la place de celles de panais. TOURNEFORT.

Les racines de cette plante sont un poison, elles causent une difficulté de respiration, l'engourdissement & la folie. C'est peut-être cette racine que l'on confond souvent en Angleterre avec le panais, & que le menu peuple appelle communément *madnips*.

3. *Chærophyllum, palustre, latifolium, flore albo. Myrrhis, palustris, latifolia alba*, T. 315.
4. *Chærophyllum, palustre, latifolium, flore albo. Myrrhis, palustris, latifolia, rubra*, T. 315. BOERHAAVE, *Index alter Plantarum*.

CHAFAR ALPINI, espece de melon d'Egypte.

CHAITA, χαίτα; c'est proprement la criniere d'un animal à quatre piés: mais Ruffus d'Ephese s'en sert pour exprimer les cheveux de derriere la tête.

CHALASIS, χάλασις, de χαλάω, *relâcher*; *relâchement*.

CHALASTICOS, χαλαστικὸς, *chalastique*; *chalastica medicamenta* sont des remedes qui ont la vertu de relâcher les parties tendues & douloureuses. Ils different fort peu des émolliens.

CHALAZA, χάλαζα, *chalazion*, χαλάζιον, signifie proprement un grain de grêle, *orgeolet*, maladie de l'œil, ou plus exactement de ses paupieres. Les Naturalistes donnent aussi ce nom à un espece de plexus fibreux & reticulaire par le moyen duquel le blanc & le jaune de l'œuf sont unis ensemble. Les Auteurs Grecs ont distingué & donné des noms différens à une maladie des paupieres qui paroît être la même, c'est cette tumeur contre nature qui y survient. Lorsqu'elle ressemble à un grain d'orge ils l'appellent *crithe*, mais quand elle a l'apparence d'un grain de grêle dur, ils la nomment *lithiasis*.

L'*orgeolet* est une tumeur plus ou moins étendue, qui naît en différens endroits des paupieres. On le nomme communément orgueilleux. Lorsqu'il est petit il n'attaque que l'extrémité des paupieres entre les cils ou fort près; lorsqu'au contraire il a plus de volume il s'étend vers le milieu de la paupiere. Ces tumeurs sont pour l'ordinaire accompagnées d'inflammations dans leur commencement; & lorsqu'elles ne suppurent point, cette inflammation cesse, la matiere qui les causoit s'endurcit & les fait dégénérer en loupes, qui sont quelquefois molles & quelquefois très-dures. Quoiqu'elles ne soient pas incommodes, attendu qu'elles sont sans douleur, il n'y a cependant personne qui ne souhaite en être délivré. Cette maladie est sujette à des variations, car il arrive quelquefois qu'elle disparoît pour quelque tems, & revient ensuite quelques jours après. Quant à la guérison de cette maladie, elle est différente suivant les circonstances qui l'accompagnent. S'il y a inflammation, un peu de pomme cuite appliquée en forme d'emplâtre ou de cataplasme, la fait bien-tôt évanouir & souvent même fait disparoître la tumeur. Si elle vient à se durcir on y appliquera l'emplâtre Diabotanum ou celle de l'Abbé de Grace. Voyez *Emplastrum*.

Si elle ne se résout point par ces moyens, il faut l'ouvrir avec la pointe de la lancette. Rarement y trouve-t-on de la matiere, car ce n'est souvent qu'une espece de chair dure que l'on doit consumer avec le caustique liquide; on y met ensuite l'emplâtre de l'Abbé de Grace, & on la touche plusieurs fois avec le caustique pour achever de la consumer. Il faut prendre garde de ne pas trop mettre de caustique à la fois crainte de percer la paupiere, & de consumer ce qui est sain au-delà de la tumeur.

Si l'*orgeolet* se trouve placé à la paupiere inférieure, il est ordinairement en-dedans plus qu'en dehors; c'est pourquoi en renversant la paupiere, on l'apperçoit aisément. On le guérira en le consumant avec la pierre infernale, si l'on n'aime mieux l'emporter de la maniere suivante.

La paupiere étant renversée, on passera au travers la tumeur une aiguille courbe enfilée de soie. L'aiguille étant passée, l'Opérateur prendra d'une main les deux extrémités de la soie pour élever la tumeur, tandis que de l'autre il incisera avec une lancette la membrane qui recouvre la tumeur vers le bord de la paupiere; il quittera ensuite la lancette pour prendre des ciseaux droits dont il introduira une branche dans la plaie, & dirigera l'autre du côté du globe de l'œil pour couper la tumeur le plus près de sa base qu'il pourra. La plaie qu'on fait se guérit ordinairement en huit jours, en y mettant le collyre fait avec dix parties d'eau sur une d'esprit de vin. Il y a encore d'autres petites tumeurs qui viennent sur les bords des paupieres & que l'on appelle grêles, à raison de leur blancheur & de leur dureté. Leur volume n'est pas toujours le même. Si elles sont grosses, on les sépare de la paupiere avec une lancette, en faisant une incision à la peau qui les recouvre;

vre ; après quoi on tire le corps avec une petite curette. Mais les unes & les autres sortiront également d'elles-mêmes, si au lieu de l'incision on touche une fois ou deux la peau qui la recouvre avec la pierre infernale pour la consumer.

Il y a outre cela d'autres especes de tumeurs qui viennent aussi sur les bords des paupieres ; on les nomme gravelle. Elles sont produites par une humeur endurcie, qui se convertit en petites pierres ou sable, & leur guérison est la même que celle des tumeurs précédentes. SAINT YVES.

CHALBANE, χαλβάνη, *Galbanum*.

CHALCANTHUM, *Vitriol.* Voyez *Vitriolum*.

CHALCEDONIUS, Offic. de Laet. 76. Gesn. de Lap. 79. *Chalcedonius*, Boet. 238. *Chalcedonius, alias Carchedonius*, Charlt. Foss. 34. *Chalcedonius, seu Carcedonius*, Worm, 98. *Calcedoine* ; espece de pierre précieuse.

Elle est estimée bonne contre les maladies occasionnées par une bile noire, comme la mélancolie, & la crainte des démons & des esprits. On prétend que celles qu'on nous apporte des Indes Orientales, qui sont médiocrement transparentes & rayées de blanc, augmentent le lait lorsqu'on les porte pendues au cou. Quelques Auteurs poussent la superstition au point de promettre la victoire dans les combats à ceux qui portent sur eux la pierre de calcédoine.

Sa vertu paroît consister dans sa qualité absorbante, lorsqu'après l'avoir pulvérisée on la donne comme les autres poudres terrestres & absorbantes. Mais comme les Apothicaires ont d'autres substances qui possedent les mêmes vertus, & qui sont plus aisées à préparer, il est rare qu'on en fasse usage.

Chalcedonius est encore le nom d'un remede dont Galien donne la description, & qu'il ordonne d'injecter dans les oreilles, dans les maladies invétérées de cette partie. GALIEN, *de Comp. Pharm. secundum locos, Lib. III. cap.* 1.

CHALCEION, χαλκεῖον ; c'est, suivant Boerhaave, la *Pimpinella spinosa, seu sempervirens*.

CHALCIDICA LACERTA, est une espece de serpent à qui on a donné ce nom, parce qu'il a la couleur de la calcedoine. Sa morsure est suivie d'une tumeur transparente, bordée de noir. Pulvérisé & bu dans du vin, il guérit la morsure qu'il a faite, à ce que rapporte Paul Eginete, *Lib. VII.* On l'appelle encore *Seps*.

CHALCITIS, Offic. Matth. 1365. Worm. 26. Aldrov. Mus. Metall. 340. Charlt. Foss. 11. Kentm. 15. *Calcite*.

Comme on trouve généralement le *misy*, le *sory*, le *chalcitis* & le *melanteria* dans les mêmes mines, & que les Auteurs ne les séparent point, je suivrai leur exemple.

Le *chalcitis*, χαλκῖτις, des Grecs tire son nom de χαλκὸς, *cuivre* ; & on le dépeint communément comme un recrément métallique de couleur d'airain, & traversé de veines longues & brillantes. Il se trouve dans les mêmes mines que le *sory* & le *misy*. Il tient le milieu entre ces deux substances, non-seulement par rapport à son tissu, mais encore par rapport à sa consistance ; car, suivant quelques-uns, le *sory* est plus fin, & le *misy* plus grossier ; &, selon d'autres, le *sory* est plus grossier & le *misy* plus fin que le *chalcitis*. Suivant Galien, la couche inférieure est d'un tissu pierreux & de *sory* : au-dessus de celle-ci, est une couche de *chalcitis*, qui ressemble à une efflorescence ; & la plus haute est de *misy*, qui ressemble au verd-de-gris : mais par la suite des tems, le *chalcitis* se change en *misy*, & le *sory* en *chalcitis*. Suivant Pline, « on donne le nom de *chalcitis* à la pierre dont on tire l'airain. Elle differe de « la cadmie, en ce qu'on la taille dans les rochers qui « sont à découvert, au lieu qu'on ne trouve la derniere que dans ceux qui sont sous terre. Le *chalcitis* « devient friable, & prend un tissu mou, pareil à celui d'un amas de duvet. La cadmie differe encore du « *chalcitis*, en ce que celui-ci contient trois sortes de « substances, du cuivre, du misy & du sory ; car il est « traversé par des veines oblongues de cuivre. Le meilleur est celui qui a la couleur du miel, qui est parsemé de petites veines, qui est friable & non pierreux. « Il est d'autant plus estimé, qu'il est récent, parce « qu'en vieillissant il se change en *sory*. » Suivant Dioscoride, *Lib. V. cap.* 115. « la meilleure espece de « *chalcitis* est celle qui ressemble au cuivre, qui est « friable, non pierreuse, récente, & traversée de veines longues & brillantes. Cette substance est d'une « nature chaude & détersive, & cicatrise les plaies. « Elle dissipe les humeurs épaisses & visqueuses qui « s'attachent aux yeux. En un mot, on la met au nombre des remedes qui corrodent sans violence. Elle est « efficace contre l'érésipele & l'herpes. Mêlée avec le « suc de poireau, elle arrête les hémorrhagies. Sa poudre guérit les maladies des gencives, les ulceres phagédéniques, & l'enflure des amygdales. Elle détruit « les callosités & les rudesses des paupieres. Employée « en forme de collyre, elle guérit les fistules des yeux. « On prépare avec le *chalcitis* un remede à qui l'on donne l'épithete de *psoricon*. On prend pour cet effet « deux parties de *chalcitis* & une de cadmie, & l'on triture le tout avec du vinaigre : on l'enferme dans un « vaisseau de terre, & on l'enterre dans le fumier pendant quarante jours au fort de la canicule, pour que « ce remede acquiere plus d'acreté. Le *chalcitis* seul « acquiert une pareille acrimonie, étant préparé de la « même maniere. D'autres préparent ce remede en « triturant parties égales de ces deux substances avec « du vin. On doit calciner le *chalcitis* dans un vaisseau « de terre neuf, placé sur des charbons ardens. On a « coutume de calciner l'espece la plus molle de *chalcitis*, jusqu'à ce qu'elle ne laisse plus échapper de « bulles, & qu'elle soit parfaitement seche : mais on « peut retirer les autres especes du feu lorsqu'elles ont « pris une couleur pareille à celle du sang ou du minium. Il faut ôter les saletés qui paroissent sur sa surface : on peut aussi le calciner sur la braise, jusqu'à ce « qu'il soit devenu d'une couleur pâle ; ou poser le « vaisseau sur des charbons ardens, & remuer le *chalcitis*, jusqu'à ce qu'il s'enflamme & qu'il change de « couleur. »

Il est évident que les Anciens mettoient le *chalcitis* au nombre des remedes détersifs, dessiccatifs, acres, caustiques & escarotiques. Les différentes compositions dans lesquelles Scribonius Largus rapporte qu'ils l'employoient, sont une preuve suffisante de ce que j'avance. On voit dans le vingt-sixieme chapitre du second Livre de Vegece, que leurs Maréchaux l'appliquoient aux mêmes usages. Forestus, dans ses *Observat. Chirurg. Lib. VII. Obs.* 12. recommande le *chalcitis* pour dessécher les ulceres. Il entre aujourd'hui dans la thériaque d'Andromachus, & dans l'*emplastrum diachalciteos Galeni*, que l'on appelle aussi *diapalma*. Mais comme le *chalcitis* n'est pas connu de tout le monde, les Modernes se servent pour l'ordinaire du vitriol blanc, calciné ou cru, ou du vitriol de mars, que Schulzius, dans son *Blancardi Lexicon renovatum*, préfere à tout autre pour la thériaque.

On a mis en question si le *chalcitis* étoit un ingrédient convenable pour la thériaque : pour moi, je crois qu'il n'est point nécessaire dans cette composition ; & tout le monde en tombera d'accord, si l'on fait attention à la nature de cette substance. Matthiole, *ad Dioscor. Lib. II. cap.* 78. paroît être le premier qui ait donné l'idée de sa véritable origine dans le passage suivant : « Tout le monde fait, dit-il, par expérience, que le « vitriol, de quelque espece qu'il soit, dégénere en « *chalcitis* par la suite des tems. » Car c'est une espece

de récrément métallique, appellé *atramentum rubrum*, engendré des pyrites ramollies dans l'eau, qui contient du fer pur ou mêlé avec du cuivre, & qui se dissout & se divise continuellement de plus en plus jusqu'à devenir friable. Ce récrément est composé de particules humides & aqueuses, & d'une moindre portion de soufre ou d'acide sulphureux, que de vitriol. Il differe du sory & du misy par sa consistance & sa couleur : il est d'un gout acide, acre & astringent, d'une odeur pénétrante & désagréable. Les Fondeurs en tirent souvent du cuivre, de la cadmie, du *pompholix*, du *spodium* & du *diphryges*.

Le meilleur *chalcitis*, suivant quelques-uns, doit être en morceaux d'un rouge fort vif : mais il importe peu pour l'usage de quelle couleur il soit ; car celui que l'on apporte en France de Saint Christophe, est, suivant Pomet, de couleur verdâtre, comme le vitriol, qui est à demi calciné. Il vaut mieux au contraire, à ce que prétend Henckel, nous attacher, après en avoir séparé par l'élixiviation le vitriol, à connoître sa nature, s'il tient du fer ou du cuivre, pour l'appliquer aux usages pour lesquels il est le plus propre. Il paroît que ceux-là ont raison qui appellent le *chalcitis* le colcothar, ou *caput mortuum* du vitriol, & qui le mettent au nombre des minéraux vitrioliques, ou des vitriols crus & impurs. On voit aussi la raison pour laquelle quelques-uns le regardent comme une espece de vitriol, & d'où vient que Boerhaave l'appelle *vitriolum rubrum*, c'est parce qu'il est un composé de l'acide du soufre & de fer, mêlé peut-être avec quelque peu de cuivre. Mais comme il lui manque une forme crystalline, le nom de colcothar de vitriol lui convient beaucoup mieux que celui de vitriol entier & parfait.

On distingue le *misy* de la maniere suivante.

Μίσυ *Dioscoridis*, *Misy*, Offic. Matth. 1365. Worm. 26. Aldrov. Mus. Metall. 341. Charlt. Foss. 11. Kentm. 15. Dale.

Le meilleur *misy* vient de Chypre. Il est jaune, dur, brillant comme l'or quand on le brise.

Comme on le calcine de la même maniere que le *chalcitis*, il a aussi les mêmes vertus, excepté qu'il ne produit point de *psoricon*. Quant à leurs qualités le *misy* & le *chalcitis* ne different l'un de l'autre que par leur densité & leur porosité. Le *misy* d'Egypte a beaucoup plus de force que celui de Chypre : mais il lui est inférieur quant à ses vertus ophthalmiques. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 117.

Geoffroy dit que le *misy* ne paroît être que l'efflorescence du *chalcitis*.

On distingue le *sory* comme il suit.

Σῶρυ *Dioscoridis*, *Sory*, Offic. Matth. 1365. Worm. 26. Aldrov. Mus. Metall. 341. Charlt. Foss. 11. Kentm. F. 15. Dale.

Quelques-uns confondent le *sory* avec la *melanteria* ; mais ils sont de différente espece quoiqu'à peu près semblables. Le *sory* a cependant l'odeur plus forte, & cause des nausées. On l'apporte d'Egypte, d'Afrique, d'Espagne & de Chypre : mais le plus estimé est celui d'Egypte, qui est de couleur noire lorsqu'on le brise, percé de plusieurs trous, un peu gros, astringent d'une odeur très-forte, & d'un gout qui souleve l'estomac. Le *sory* qui étant brisé ne brille point comme le *misy*, est d'une autre espece, & passe pour avoir moins de vertu.

Etant calciné, il a les mêmes vertus que le *misy* & le *chalcitis*. Mis dans le creux d'une dent, il en appaise les douleurs, & raffermit les gencives. Infusé dans du vin il soulage ceux qui ont la sciatique, & dissipe les pustules de la peau lorsqu'on les en frotte avec de l'eau. On l'emploie dans les remedes pour noircir les cheveux.

Généralement parlant, cette drogue, de même que la plupart des autres, a beaucoup plus de force avant la calcination qu'après, si on en excepte le sel, la lie de vin, le nitre, la chaux, & autres substances semblables, qui ont peu d'efficacité quand elles sont crues, mais qui acquierent plus de vertus par la calcination. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 119.

Geoffroy dit que le *sory* des Grecs est une substance fossile plus épaisse & plus compacte que le *chalcitis* & le *misy* ; qui étant frottée repand les mêmes étincelles que ce dernier, qui est spongieuse, ou percée de plusieurs trous, un peu grasse, de couleur noirâtre, d'un gout astringent, qui cause des nausées, & est d'une odeur forte & puante. Cette description convient assez bien à une substance fossile, caustique, que les femmes Turques ont coutume d'employer pour faire tomber les poils du corps, & qu'elles appellent *rusma*.

Le *rusma*, selon Bellonius, est un fossile semblable au mâche-fer, mais plus poli & de la même couleur que la poix brûlée, que l'on trouve dans quelques mines de la Galatie.

Voici la maniere de s'en servir.

On réduit le *rusma* en une poussiere très-fine, & on y ajoute la moitié de son poids de chaux vive. On les fait macérer ensemble dans l'eau dans un vaisseau de terre. Lorsque les femmes sont sur le point d'entrer dans le bain, elles frottent avec cette composition les endroits dont elles veulent faire tomber le poil, & elles l'y laissent attachée autant de tems qu'il en faut pour cuire un œuf. Ensuite elles examinent si les poils tombent : alors elles lavent la partie avec de l'eau chaude & de la pâte, & par cette lotion elles emportent les poils. Nos Barbiers font la même chose aujourd'hui avec l'orpiment & la chaux vive. Geoffroy.

Voici comme on distingue la *melanteria*.

Μελαντηρία *Dioscoridis*, *melanteria*, Offic. Matth. 1365. Worm. 26. Aldrov. Mus. Metall. 341. Charlt. Foss. 11. *Melanteria*, *atramentum nigrum*, Offic. Schw. 385. *Atramentum nigrum*, *seu sutorium*, *Græcis melanteria*, Kentm. fol. 14. Dale.

On trouve une espece de *melanteria* à l'entrée des mines de cuivre, sous la forme de sel concret, & une autre à la superficie du même lieu : mais celle-ci est terrestre. Il s'en rencontre une troisieme qui est fossile dans la Cilicie & dans quelques autres contrées.

Celle qui a la couleur du soufre, qui est polie, pure, égale & qui se noircit sur le champ par le contact de l'eau, est la meilleure. Elle est caustique comme le *misy*. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 118.

On trouve rarement aujourd'hui ces sortes de fossiles chez les Apothicaires, & il faudroit les chercher dans l'Isle de Chypre, dans l'Asie mineure ou dans l'Egypte. Ils sont brûlans, font des escarres & sont un peu astringens.

De toutes ces substances il n'y a que le *chalcitis* que l'on emploie présentement dans la thériaque d'Andromaque l'ancien ; mais comme on le trouve rarement dans les boutiques, on lui substitue pour l'ordinaire le vitriol calciné à rougeur, ou le colcothar. Geoffroy.

CHALCOS, χαλκὸς, *Cuivre*. Voyez *Æs*.

CHALCUS, χαλκοῦς, poids d'environ deux grains. Le même qu'*Æreolum*.

CHALCUTE, *Cuivre brûlé*. Ruland.

CHALEPOS, χαλεπὸς, *difficile*, *dangereux*.

CHALICRATON, mélange de vin & d'eau, ainsi appellé de χαλὶς, vieux mot qui signifie du vin pur, & κεράννυμι, *mêler*.

CALINOS, χαλινὸς, est la partie de la bride qui entre

dans la bouche du cheval: mais on se sert de ce mot pour exprimer cette partie des joues qui aboutit de chaque côté aux angles de la bouche.

CHALYBS, est proprement de l'acier, mais il signifie du fer en Medecine; car l'acier, c'est-à-dire le fer trempé n'est pas si propre que le fer pour les différens usages auxquels on l'emploie. Sydenham même dit avoir appris que la mine de fer est beaucoup plus efficace dans la cure des maladies que le fer même, ce que je n'ai pas de peine à croire. Ce que l'on appelle proprement *acier*, ne sert en Medecine qu'en tant qu'on en fait les instrumens de Chirurgie.

CHAMA, Offic. Charlt. Exer. 65. Bellon. de Aquat. 403. *Ab altero tantum latere ferè naturaliter hiantibus*, Lift. Hist. Conch. 3. n. 258. *Chama, alio nomine glycymerides magna, hoc est, chama magna dulcis*, Bonan. 106. n. 59. *Chama glycymeris*, Aldrov. de Exang. 473. Rondel. 2. 13. Jonf. Exang. Tab. 14. Gesn. de Aquat. 71. *Pétoncle bâtard.*

On le trouve dans la Mediterranée. Dioscoride dit que le bouillon de ce coquillage est laxatif & tient le ventre libre: il ajoute qu'on le prend ordinairement avec du vin.

CHAMÆACTE, de χαμαὶ, sur terre, & ἀκτὴ, *sureau*; *hieble*. Voyez *Sambucus*.

CHAMÆBALANUS LEGUMINOSA, est le *lathyrus*, *arvensis*, *repens*, *tuberosus*. Voyez *Lathyrus*.

CHAMÆBATOS, *ronce*. Le même que *rubus*, *repens*, *fructu cæsio*. Voyez *Rubus*.

CHAMÆBUXUS, nom du *polygala*, *frutescens*, *folio buxi*, *flore maximo*. Voyez *Polygala*.

CHAMÆCEDRYS, l'*Abrotanum fœmina*. BLANCARD.

CHAMÆCERASUS, est un arbrisseau dont voici les caracteres.

Son calyce est mince, long, étroit & composé de deux pétales, au milieu desquels est l'ovaire. Sa fleur est monopétale, formée en tuyau, évasé & découpé en deux levres, dont la supérieure est divisée en plusieurs segmens, & l'inférieure forme une espece de langue. Cette fleur pose sur l'ovaire & contient cinq étamines. L'ovaire est quelquefois double sur le même pédicule, pousse un long tuyau entre chaque fleuron, & se change à la fin en une baie charnue qui contient des semences plattes & arrondies. BOERHAAVE, *Index alter*.

Boerhaave en compte de trois especes.

1. *Chamæcerasus*, *Alpina*, *fructu gemino*, *rubro*, *duobus punctis notato*, C. B. P. 451.
2. *Chamæcerasus*, *montana*, *fructu singulari*; *cæruleo*. C. B. P. 451.
3. *Chamæcerasus*, *dumetorum*, *fructu gemino*, *rubro*. C. B. P. 451. BOERHAAVE, *Index alter Plantarum*, *Vol. II.*

On cultive toutes ces plantes dans les jardins; mais elles ne sont d'aucun usage en Medecine.

CHAMÆCISSUS, *Liere terrestre*. Voyez *Chamæclema*.

CHAMÆCISTUS. On donne ce nom à plusieurs especes d'*helianthemum*. Voyez *Helianthemum*.

CHAMÆCLEMA, *Liere terestre*.

Voici ses caracteres.

Sa racine pénetre fort avant dans la terre, & ses tiges poussent un grand nombre de petits jets. Ses feuilles sont épaisses, sillonnées, arrondies & dentelées; le casque droit, rond, fendu en deux; & la barbe en trois. Les fleurs naissent sur des pédicules branchus des deux côtés des nœuds des tiges. BOERHAAVE, *Index alter*.

Boerhaave fait mention de quatre plantes qui portent ce nom.

1. *Chamæclema*, *vulgaris*, Boerh. Ind. A. 172. *Hedera terrestris*, *chamæcissus*, Offic. Merc. Bot. 1. 41. Phyt. Brit. 57. *Hedera terrestris*, Ger. 705. Emac. 856. Raii Hist. 1. 567. Mer. Pin. 60. *Hedera terrestris vulgaris*, C. B. Pin. 306. Park. Theat. 676. Hist. Oxon. 3. 409. *Chamæcissus*, *sive hedera terrestris*, J. B. 3. 855. Chab. 649. Buxb. 64. *Chamæcissus*, Rivin. Rupp. Flor. Jen. 188. *Calamintha humilior folio rotundiori*, Tourn. Inst. 194. Elem. Bot. 163. Dill. Giss. 45. Raii Synop. 3. 243. *Liere terrestre*.

Le *liere terrestre* a un grand nombre de petites racines qui pénetrent fort avant dans la terre, & d'où sortent des tiges grêles, quarrées, qui prennent racine par des petites fibres. Ses feuilles naissent de deux en deux opposées l'une à l'autre, elles sont rudes & velues comme les tiges, rondes, creuses du côté de la tige, & dentelées en leurs bords. Les fleurs naissent deux ou trois ensemble dans les aisselles des feuilles, elles sont formées en gueule; ou en tuyau découpé par le haut en deux levres, & chaque levre en quatre parties, de couleur bleue. Elles sont longues, creuses & portées sur un calyce qui contient trois ou quatre petites semences longuettes. Elle croît parmi les haies & aux lieux ombrageux, & fleurit au mois d'Avril. La plante entiere est d'usage en Medecine.

Cette plante est estimée pectorale, & on l'emploie pour la toux, l'asthme & les autres maladies des poumons. On la prend en infusion comme le thé, & on fait de son suc un sirop très-salutaire. On en met souvent dans la biere douce pour la clarifier. Elle est apéritive, & bonne pour le scorbut, elle excite l'urine & dégage les uréteres. Quelques Auteurs recommandent de la faire infuser dans de l'eau-de-vie, & donnent cette infusion comme très-bonne pour la colique.

On fait avec son suc un sirop que le dernier Dispensaire de Londres a rejetté, & que l'on prépare en faisant cuire son suc dépuré avec du sucre. Boerhaave le recommande pour la toux, le crachement & le pissement de sang. MILLER, *Bot. Offic.*

Pitcarn dit que le *liere terrestre* est au-dessus de tous les autres remedes pour la consomption.

Les feuilles du *liere terrestre* sont amères, un peu aromatiques & ne rougissent guere le papier bleu; ce qui fait croire que leur sel approche en quelque maniere du tartre vitriolé. Ce sel est mêlé avec forr peu de sel ammoniac; mais avec beaucoup de soufre & de terre. Cette plante ne donne point de sel volatil concret par l'analyse chymique, mais un peu d'esprit urineux; tout le reste qu'on en tire est acide, alcali, huile & terre, & ces deux dernieres parties s'y trouvent en assez grande quantité.

Le *liere terrestre* est fort apéritif, déterfif & vulnéraire; Camérarius & Césalpin l'estiment beaucoup pour faire passer les urines & le calcul.

Simon Pauli faisoit boire la poudre de cette herbe mêlée avec autant de suc, & détrempée dans l'eau distilée du *liere terrestre*. D'ailleurs il consolide les ulceres: on l'emploie dans les bouillons & dans les tisanes que l'on fait prendre aux phthisiques & à ceux qui rendent des urines purulentes. Lobel s'en servoit pour prévenir la goute & pour désobstruer les visceres. On prépare l'extrait, la conserve & le sirop des fleurs & des feuilles de cette plante. TOURNEFORT, *Hist. des Plantes*.

2. *Chamæclema*; *minus*.
3. *Chamæclema*, *minus*, *flore purpureo*.
4. *Chamæclema*, *minus*, *folio variegato*, *aureo*.

CHAMÆCRISTA, est le nom de deux plantes dont

Ray parle après Breyn. La premiere croît dans le Brésil & est appellée *Chamacrista Pavonis Brasiliana, siliqua singulari*. La seconde à *Curacao* sous le nom de *Chamacrista Pavonis Americana siliqua multiplici*. On ne leur attribue aucune vertu médicinale.

CHAMÆCYPARYSSUS, est le nom de l'*aurone* femelle, *abrotanum fœmina*. Voyez *Abrotanum*.

CHAMÆDAPHNE, est le nom de la *laureole*. Suivant Boerhaave, *chamædaphne* est le *laurus Alexandrina*, qu'il prétend être une espece de *ruscus*.

CHAMÆDROPS, dans Paul Eginete & Oribase, est le même que *chamædrys*, dont on peut voir l'Article.

CHAMÆDRYITES, χαμαιδρυίτης οἶνος, est du vin dans lequel on a fait infuser de la *germandrée*, appellée en Latin *chamædrys*. Dioscoride, *Lib. V. c.* 51.

CHAMÆDRYS, *Germandrée*.

Voici ses caracteres.

Elle est herbeuse; ses feuilles ressemblent à celles du chêne, mais elles sont petites & épaisses; le calyce est tubuleux; la fleur ne differe en aucune maniere de celle du teucrium.

Boerhaave fait mention de neuf especes de *germandrée*.

1. *Chamædrys, major, repens*, C. B. P. 248. Dod. p. 43. M. H. 3. 422.

2. *Chamædrys, minor, repens*, C. B. P. 148. Hist. Oxon. 3. 422. Tourn. Inst. 205. Boerh. Ind. A. 182. *Chamædrys, Trissago*, Offic. *Chamædrys*, Chab. 427. *Chamædrys vulgaris*, Park. Theat. 104. Raii Hist. 1. 527. *Chamædrys minor*, Ger. 530. Emac. 656. *Chamædrys vulgo vera existimata*, J. B. 3. 228, Elem. Bot. 173.

Les racines de la *germandrée* sont traçantes & jettent de tout côté des tiges quadrangulaires velues, ayant à peine un pié de haut, sur lesquelles naissent des feuilles deux à deux, portées sur un pédicule fort court, longues d'environ un pouce, larges de six lignes, divisées en plusieurs segmens, approchantes de celles du chêne, quelque peu dures & bouchonnées, d'un verd gai pardessus & blanches dessous. Ses fleurs naissent vers les sommets des branches entre les feuilles; elles sont verticillées & purpurines, en gueule, & à la place du casque dont elles sont privées, elles ont plusieurs étamines droites. Les semences naissent de quatre en quatre dans des calyces velus à cinq pointes. Elle ne croît que dans les jardins & fleurit aux mois de Juin & Juillet. On emploie en Medecine ses feuilles & ses sommités.

La *germandrée* est une plante extrêmement chaude, propre à lever les obstructions du foie, de la rate & des reins, bonne dans la jaunisse, l'hydropisie & la rétention d'urine. Elle est un excellent emménagogue, & quelques-uns la recommandent comme un spécifique pour la goute, le rhumatisme & les douleurs dans les membres. Miller, *Bot. Offic.*

Les feuilles de cette plante sont ameres & aromatiques; elles ne rougissent pas le papier bleu, ce qui fait voir qu'elles contiennent des principes différens de ceux de la petite centaurée. Le sel de la *germandrée* ne differe pas du sel naturel de la terre, qui est un mélange de sel marin, de nitre & de sel ammoniac. Il est acre, très-amer & fort apéritif: il y a apparence que celui qui se trouve dans cette plante a perdu son acrimonie par le mélange de beaucoup d'huile essentielle, qui rend la *germandrée* aromatique; elle est fébrifuge, stomacale, apéritive, diaphorétique. On fait infuser à froid pendant la nuit une poignée de ses feuilles dans un verre de vin blanc, avec un demi-gros de sel végétal, & l'on fait boire l'infusion à jeun pour les pâles-couleurs. On prépare l'extrait des feuilles & des fleurs, dont on ordonne un gros avec une ou deux gouttes d'huile de canelle; on se sert des feuilles en infusion, comme de celles du thé, surtout pour la goute & pour la sciatique. Elle entre dans la poudre du Prince de la Mirandole, laquelle passe pour un grand spécifique pour ces sortes de maladies.

En voici la composition.

Il faut faire sécher & mettre en poudre fort subtile, également les parties de feuilles de *germandrée*, de chamæpitys, de petite centaurée, de racine de grande centaurée, d'aristoloche ronde & de gentiane: on mêle toutes ces poudres, on les garde dans un lieu sec & dans une boîte bien fermée, après les avoir passées par un tamis de soie. On en fait infuser un gros pendant la nuit dans un demi-verre de bon vin vieux, ou dans un bouillon dégraissé, il vaut mieux la prendre en substance, que de jetter le marc, & ne boire que la simple infusion.

On prétend qu'il faut se servir de cette poudre pendant un an, tous les jours, le soir ou le matin, de deux jours l'un, ou au moins une fois la semaine: le malade ne prendra aucune nourriture que trois ou quatre heures après ce remede: il sera purgé par avis de son Medecin dans le commencement des saisons, ou plus souvent s'il est nécessaire; il évitera les ragouts, le laitage & les exercices violens. Cette poudre est excellente aussi pour les fievres intermittentes, l'hydropisie, & pour toutes les maladies où il y a de grandes obstructions dans les visceres. On emploie la *germandrée* dans la thériaque de Venise, dans l'*Hiera Diacolocynthidos*, dans le sirop d'armoise, dans le sirop hydragogue de M. Charas, dans le sirop apéritif & cachectique du même Auteur, dans l'huile de scorpion composée, dans l'onguent *martiatum* & dans le mondificatif d'ache. Tournefort, *Hist. des Plantes.*

3. *Chamædrys, foliis laciniatis*, Lob. Obs. 209.
4. *Chamædrys, folio pulchrè laciniato, majore, odorato; flore rubello. b.*
5. *Chamædrys, major, repens, flore albo*, C. B. P. 248. Var.
6. *Chamædrys, Hispanica, tenuifolia, multiflora*, H. R. Par. T. 205. H. R. D.
7. *Chamædrys, Hispanica, tenuifolia, latiori folio, multiflora*, H. R. Par. H. R. D. Boerhaave, *Index alter. Plantarum, Vol. I.*

Chamædrys palustris, allium redolens. Voyez *Scordium*.
Chamædrys, fruticosa, sylvestris, melissæ folio. Voyez *Scordium*.
Chamædrys frutescens. Voyez *Teucrium*.
Chamædrys spuria angustifolia. Voyez *Veronica*.
Chamædrys spuria latifolia. Voyez *Veronica*.

CHAMÆFICUS, le *ficus humilis*, C. B. P. Voyez *Ficus*.

CHAMÆFILIX, est le *filix marina Anglica*, Parkinson.

CHAMÆGENISTA, est le *genistella, herbacea, sive chamæspartium*, J. B.

CHAMÆIASME ALPINA, est le *sedum alpinum*, 4. Clus. Ger. Emaculat.

CHAMÆIRIS, nom que l'on donne à plusieurs especes d'iris. Voyez *Iris*.

CHAMÆITEA, est le *salix pumila angustifolia recta*. Parkinson.

CHAMÆLÆA, *camelée*. C'est une plante qui a l'apparence d'un arbrisseau & dont les feuilles ressemblent à celles de l'olivier. Son calyce est court, d'une seule piece & dentelé en trois endroits. Sa fleur est à trois pétales & sort de la base de l'ovaire, d'où s'élevent trois

étamines qui occupent l'espace que laissent entre eux les pétales. L'ovaire est placé au fond du calyce, il est muni d'un long tuyau, de figure triangulaire, & consiste lorsqu'il est mûr en trois baies qui renferment des semences oblongues. BOERHAAVE, *Index alter.*

Boerhaave ne fait mention que d'une espece de cette plante.

Chamælea, tricoccos, C. B. P. 462. J. B. 1. 584. *Chamælea*, Dod. p. 363. BOERHAAVE, *Index Plantarum*, *Vol. I.*

Ray nous apprend que les vertus de la *camelée* sont presque les mêmes que celles de la lauréole: mais comme on doute qu'elle soit la vraie *chamælea* des anciens, nous nous garderons bien de lui attribuer les vertus que Pline & Dioscoride donnent à cette plante. Jean Bauhin assure que le suc de toute la plante est aujourd'hui fort en usage, surtout à Montpellier, où, suivant Rondelet, les Apothicaires le gardent exprimé & épaissi, & qu'il l'a souvent donné depuis une dragme jusqu'à deux avec beaucoup de succès seul, & plus souvent encore mêlé avec d'autres cathartiques hydragogues. Mais il s'en faut de beaucoup qu'il procure une évacuation aussi abondante de matiere peccante, ni qu'il opere avec tant de violence que la lauréole, le mezereon d'Allemagne & la gratiole. Quelquefois il n'opere que peu ou point du tout, à moins qu'on ne le mêle avec quelque purgatif doux & léger. Il ne cause ni tranchées, ni vomissement aux enfans à qui on le donne, il évacue seulement l'eau & la sérosité. Il n'y a rien de plus efficace que cette plante pour provoquer l'urine, lorsqu'on l'applique sur le pubis & le bas-ventre des hydropiques. Rondelet l'a souvent employée de cette maniere avec succès.

La *thymelæa, lauri folio deciduo, sive laureola fœmina*, est quelquefois appellée *chamælea*. Voyez *Thymelæa*.

On confondoit les noms de ces plantes du tems de Dioscoride.

CHAMÆLÆAGNUS. Nom du *Myrtus Brabantica*, ou *Galle*. Voyez *Galle*.

CHAMÆLAITES, *Vinum*, χαμαιλαίτης οἶνος *Dioscorid. Lib. V. cap.* 79. Vin impregné de *Chamælæa*. On ne sait quelle est la plante à qui Dioscoride donne ce nom.

CHAMÆLARIX, est le nom d'une plante qui croît au Cap de bonne Espérance. RAII. *Hist. Plant.*

CHAMÆLEON. Offic. Charlt. Exer. 38. Caii de Animal. 80. Gesn. de quad. Ovip. 3. Bellon. de Aquat. 55. ejusd. Observ. ed. Clus. 125. *Chameleon cinereus verus*, Aldro. de quad. Ovip. 670. Jonf. de quad. 140. *Chamæleo*. Raii Synop. A. 276. *Cameleon.*

Le fiel, le cœur & l'animal même sont d'usage en Medecine. Le fiel dissipe les suffusions. Marcellus Pline recommande le cœur pour les fievres quartes, & Trallien l'ordonne pour l'épilepsie & la goute. DALE.

Dans la Botanique, le *chameleon albus* est le *Carlina, acaulos, magno flore*. Voyez *Carlina*.

Le *Chameleon niger* est le *Carthamus*, ou *safran bâtard*. Voyez ce dernier.

CHAMÆLEUCE, suivant Blancard, est le *Tussilago*, ou Pas d'Asne.

CHAMÆLINUM, nom du *Linum Catharticum*. Le *Knawel, folio alsines, glabro, flosculis plurimis*, est appellé par Tournefort, *Chamælinum vulgare*.

CHAMÆMALUS, espece de Pommier nain appellé par Gerard, *Pommier de Paradis*.

CHAMÆMELUM, *Camomile*.

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibreuse, son calyce écailleux & garni d'un grand nombre de feuilles. Ses fleurs sont ordinairement radiées, rarement nues, avec des pétales radiés, pour la plupart blancs & portés sur un disque jaune. Ses feuilles sont découpées fort menu. Dans tout le reste elle ressemble à la pâquerette. BOERHAAVE, *Index alter.*

L'Auteur que nous venons de citer, compte quatorze especes de *camomile*.

1. *Chamæmelum, vulgare, leucanthemum Dioscoridis. C. B. Pin.* 135. *Cod. Med.* 34. *Tourn. Inst.* 494. *Elem. Bot.* 395. *Boerh. Ind. A.* 195. *Hist. Oxon.* 3. 35. *Dill. Cat. Giss.* 78. *Rupp. Flor. Jen.* 139. *Vail. Bot. Par.* 34. *Chamæmelum vulgare*, Offic. Park. Theat. 85. *quod iconatem*, Buxb. 65. *Chamæmelum*, Ger. 615. *quoad etiam iconatem*, & Emac. 753. Raii Synop. 3. 189. *Chamæmelum vulgare amarum*, J. B. 3. 116. Raii Hist. 1. 355. *Chamæmelum majus foliis tenuissimis, caule rubente*, Hort. Monsp. *Chamæmelum elatius, foliis obscure virentibus, semine nigro*. Pluk. & Almag. 97. *Anthemis, sive Chamæmelum*, Chab. 362. *Chamomilla Officinarum*, Volk. flor. Nor. 100.

Cette plante croît dans les lieux incultes & parmi le blé, & fleurit au mois de Juin. On emploie ses fleurs & ses feuilles en Medecine. On croit qu'elle possede les mêmes vertus que la seconde espece de *camomile*. DALE.

Cette plante est amere, aromatique, & rougit beaucoup le papier bleu. Il y a apparence qu'elle contient du sel ammoniac chargé de beaucoup d'acide, & enveloppé d'une grande quantité de soufre & de terre. La *camomile* est apéritive, diurétique, adoucissante, fébrifuge. Du tems de Dioscoride on se servoit de la poudre de ses fleurs pour guérir les fievres intermittentes. Riviere l'ordonnoit dans les mêmes occasions; & c'est encore à présent le fébrifuge ordinaire des Ecossois & des Irlandois. L'infusion des sommités de *camomile* & de melilot soulage fort ceux qui sont tourmentés de la colique néphrétique, & de la rétention d'urine, elle appaise les grandes tranchées qui surviennent après l'accouchement.

Dans la pleurésie, Simon Paulli loue beaucoup le vin, où ses fleurs ont infusé pendant quelque tems; mais tandis que l'on fait boire ce vin par cuillerées, il faut faire appliquer sur l'endroit où l'on sent la douleur, des vessies de cochons remplies de la décoction de la même plante, & faire échauffer cette décoction de tems en tems. On l'employe aussi dans les lavemens, dans les fomentations, dans les cataplasmes, & dans les demi-bains où il faut adoucir & résoudre; commé, par exemple, dans la goute, dans la sciatique, dans les hémorrhoïdes. L'huile de *camomile* faite par l'infusion de cette plante, est fort utile dans les mêmes occasions. Pour les rhumatismes, on la mêle avec parties égales d'huile de mille-pertuis & d'esprit de vin camphré, pour en faire un liniment que l'on couvre d'un linge bien chaud, plié en quatre. TOURNEFORT. *Hist. des Plantes.*

2. *Chamæmelum, nobile, sive leucanthemum, odoratius.* C. B. P. 135. *Tourn. Inst.* 494. *Elem. Bot.* 395. *Boerh. Ind. A.* 109. *Dill. Cat. Giss.* 78. *Rupp. flor. Jen.* 139. *Chamæmelum*, Offic. Ger. 616. Emac. 755. Mer. Pin. 25. Park. Parad. 289. *Chamæmelum vulgare*, Mer. Bot. 1. 28 Phyt. Brit. 26. Park. Theat. 85. Pharm. Edimb. 6. *Chamæmelum Officinarum*, Act. Reg. Par. an. 1720. p. 317. *Chamæmelum nobile*, Dux 65. *Chamæmelum odoratissimum repens flore simplici*, J. B. 3. 118. Raii Hist. 1. 353. Synop. 3. 185. Hist. Oxon. 3. 35. *Chamæmelum Romanum, seu chamæmelum odoratissimum repens flore simplici*, Chab. 362. *Chamæmelum vulgarius odoratum*, Schw. 47. *Chamomilla Romana Officinarum*, Buxb. 65.

La *camomille* qui est en usage dans les Boutiques est pour l'ordinaire rampante, ses feuilles sont minces, aîlées, & divisées en un grand nombre de segmens fort déliés. Ses fleurs sortent des aisselles des feuilles, elles sont portées sur des queues fort longues, & naissent dispersées çà & là. Elles sont composées de pétales larges & blancs disposés autour d'un vaisseau séminal qui contient des petites semences applaties. Sa racine est fibreuse, & pénetre fort avant dans la terre. Ses feuilles & ses fleurs ont une odeur forte, assez agréable & un gout très-amer. Elle vient dans les bruyeres, & fleurit aux mois de Juin & de Juillet. On cultive dans les Jardins une espece de *Camomile* dont les fleurs sont doubles, & que l'on employe préférablement à toute autre dans les boutiques à cause de leur beauté. Cependant plusieurs personnes prétendent que les fleurs simples ont beaucoup plus de force & de vertu, parce qu'elles ont plus de la partie dans laquelle réside toute la force de la plante.

La *camomile* possede un grand nombre de vertus. Elle est stomacale, hépatique, neuritique, émolliente & carminative. Elle fortifie l'estomac & les intestins; elle est bonne pour la colique, la jaunisse, la pierre, la rétention d'urine, la fievre quarte, & les autres especes de fievres. On l'emploie dans les lavemens, les bains & les demi-bains pour le calcul & la rétention d'urine, comme aussi dans les fomentations pour les inflammations & les tumeurs. Appliquée chaudement sur les côtés, elle en fait cesser les douleurs. On employe ses fleurs & ses feuilles.

On trouve dans les boutiques l'eau simple, l'eau composée, l'huile distilée, & l'huile par infusion, ou décoction de *camomile*. MILLER. *Bot. Offic.*

Morton parle de la *camomile* en ces termes à l'occasion des fievres intermittentes. « Le Docteur Elisha Coysh « m'a souvent assuré qu'il avoit trouvé les fleurs de *ca- « momile* pulvérisées & données à propos dans un véhi- « cule convenable, aussi efficaces pour la cure de ces for- « tes de fievres que le quinquina. Je ne deciderai point si « cet Auteur a raison ou tort dans ce qu'il avance, car « je n'ai jamais fait usage de ce remede simple; ce que « j'en puis dire, c'est que j'ai guéri avec cette plante « mêlée avec quelques autres drogues, en deux jours de « tems, le fils de M. Bernard Avocat à Londres, d'une « espece de fievre appellée hémitritée que l'usage conti- « nué du quinquina n'avoit pu dissiper. J'ai aussi délivré « par le même moyen une vieille femme de condition, « nommée Gumley, d'une fievre tierce qui avoit résisté « au quinquina. C'est avec ce remede que je guéris dans « le même tems la femme de M. Royston, Libraire du « Roi, quoiqu'elle eut près de 70 ans, d'une fiévre inter- « mittente qu'elle avoit depuis deux ans, qui se chan- « geoit quelquefois en tierce, quelquefois en quarte, & « quelquefois en hémitritée, sans qu'elle soit revenue « depuis. Ce sont-là les seuls malades de cette espece à « qui j'ai ordonné la *camomile*: quant aux autres, ils n'ont « jamais employé le quinquina qu'ils ne s'en soient bien « trouvés. Je croirois donc me rendre responsable d'un « crime, si à dessein de faire des expériences, je mettois « la vie de mes malades en danger, & si je préférois un « remede incertain & peu connu à un autre dont on a « tant de fois éprouvé les effets. Comme je suis cepen- « dant bien aise de contenter les curieux, je vais donner « la formule de ce remede. C'est à eux à en faire l'essai, « & à voir si ce fébrifuge est aussi infaillible qu'on le « prétend, ou si, comme cela m'est arrivé, on peut en « faire usage au défaut du quinquina. »

Voici comme on prépare cette poudre.

Prenez *fleurs de* camomile, *un scrupule, plus ou moins, suivant l'âge du malade,*
antimoine diaphorétique, }
& sel d'absinthe, } *de chacun, demi-scrupule.*

Faites-en une poudre que vous donnerez au malade dans un verre de petite biere ou dans quelque julep tempéré. On peut en faire un bol avec du sirop de girofleé musquée, ou des pilules avec le mucilage de gomme adraganth, & en donner au malade toutes les six heures pendant deux ou trois jours. MORTON, Πυρετολογία.

Il n'y a point de simple dans la matiere médicale qui soit plus ami des intestins que les fleurs de *camomile*. Je m'en suis servi jusqu'ici avec succès dans les lavemens que j'ai ordonnés dans les maladies qui en indiquoient l'usage, y ajoutant suivant le besoin, de l'huile d'amandes douces, & pour les malades dont les moyens étoient bornés, de l'huile de semence de lin ou de navet, ou lorsqu'il étoit besoin d'évacuer, une quantité suffisante de sel commun. Sa qualité irritante la met au-dessus de tous les extraits ou électuaires laxatifs & purgatifs, dont on peut fort bien se passer dans les lavemens. Les fleurs de cette plante composent un excellent cataplasme pour discuter, ramollir & faire suppurer les abscès. Cuites dans du lait & enfermées dans une vessie, seules ou avec des fleurs de sureau, de mauve, de mille-feuilles ou de safran, elles appaisent les douleurs & ramollissent les tumeurs des parties sur lesquelles on les applique. L'expérience m'a appris que l'eau-de-vie distilée des sommités de mille-feuilles, de fleurs de *camomile*, de semences d'anis & de cumin d'Ethiopie, a beaucoup plus d'efficacité pour dissiper les vents, que toutes les autres préparations carminatives & anti-spasmodiques dont on fait si grand cas. HOFFMAN, *de Præstantia Remediorum Domesticorum.*

Pour la méthode de préparer l'eau simple & composée de *camomile*, voyez *Aqua*.

Boerhaave représente l'eau simple de *camomille* préparée par des cohobations réitérées, comme efficace pour la guérison de la fievre tierce.

Le Dispensaire de Londres prépare l'huile de *camomile* de la maniere suivante.

Faites infuser au soleil quatre onces de fleurs de *camomile* pilées dans une livre d'huile d'olive: exprimez-en l'huile, mettez-y des nouvelles fleurs & réitérez la même chose plusieurs fois de suite.

Cette huile passe pour être discussive & on l'emploie extérieurement en cette qualité.

La préparation de cette huile est quelque peu différente dans le Dispensaire d'Edimbourg.

Prenez *de fleurs de camomile pilées, une livre, d'huile d'olives mûres, trois pintes.*

Mettez-les dans un vaisseau de verte ou de terre vernissée; bouchez-le bien & exposez-le pendant quinze jours à l'ardeur du soleil.

Ajoutez-y ensuite,

de suc de camomile, quatre onces.

Faites-les bouillir à petit feu, jusqu'à ce que le suc soit tout-à-fait évaporé, & exprimez ensuite l'huile par le moyen de la presse.

Pour la maniere de retirer l'huile distilée de *camomile*, voyez *Oleum*.

Boerhaave dit que l'huile essentielle de *camomile* réduite en forme de pilules avec un peu de mie de pain, & donnée deux heures avant les repas après une longue

abstinence, est un remede certain pour les vers.

3. *Chamæmelum, nobile, flore multiplici*, C. B. P. 135. *Chamæmelum flore pleno*, Park. Theat. 85. Parad. 290. *Chamæmelum Anglicum flore multiplici*, Ger. 616. Emac. 755. *Chamæmelum repens odoratissimum perenne flore multiplici*. J. B. 3. 119. Raii Hist. 1. 353. *Chamæmelum Romanum*, Volk. 101. *Chamæmelum Romanum sive nobile, flore multiplici*, Chab. 362.

On cultive cette espece dans les jardins, & elle possede les mêmes vertus que la précédente.

4. *Chamæmelum, leucanthemum, Hispanicum, magno flore*, C. B. P. 135. M. H. 3. 35. C. B. Pin. in Prodr. 70. *a.*
5. *Chamæmelum, Chium, vernum, folio crassiori, flore magno*, T. C. 37.
6. *Chamæmelum, inodorum*, C. B. P. 135.
7. *Chamæmelum, fœtidum*, C. B. P. 135. Tourn. Inst. 494. Boerh. Ind. A. 109. Dill. Cat. Giss. 122. Raii Synop. 92. Rupp. Flor. Jen. 139. *Cotula fœtida*, Offic. Ger. 617. Emac. 757. Park. Theat. 86. Raii Hist. 355. *Chamæmelum caninum fœtidum*, Schw. 47. *Chamæmelum fœtidum, sive cotula fœtida*, J. B. 3. 120. Chab. 363. *Chamæmelum annuum præcox fœtidum semine aureo*, Hist. Oxon. 3. 36. *Maroute.*

Cette plante differe de la *camomile* en ce qu'elle est plus droite. Ses feuilles sont plus fines & ses fleurs croissent en plus grand nombre aux sommets des tiges : elle est d'ailleurs annuelle & d'une odeur forte & désagréable. Elle croît parmi le blé & aux lieux incultes, & fleurit aux mois de Mai & de Juin.

Cette plante est de peu d'usage, quoique bien des Auteurs la recommandent pour les vapeurs & les accès hystériques. Ray dit qu'on l'emploie pour les écrouelles. Miller, *Bot. Offic.*

Cette plante est acre & amere, elle sent le bitume & rougit fort peu le papier bleu, ce qui semble marquer qu'elle contient beaucoup plus d'huile fétide que la précédente. Les fomentations de *maroute* sont fort bonnes dans les vapeurs, à ce que dit Tragus. On s'en sert à Paris pour appaiser les douleurs des hémorrhoïdes.

8. *Chamæmelum, marinum*, J. B. 3. 122.
9. *Chamæmelum, maritimum, incanum, folio absinthii crasso.*
10. *Chamæmelum, orientale, incanum, folio millefolii*, T. Cor. 37. H.
11. *Chamæmelum, montanum, folio absinthii, odore parthenii*, H. C. H.
12. *Chamæmelum, Orientale, folio absinthii*, T. C. 37.
13. *Chamæmelum, luteum, capitulo aphyllo*, C. B. P. 235. M. H. 3. 35.
14. *Chamæmelum, maximum, Asiaticum, nudum, humifusum, folio crasso*. Ind. 36.
15. *Chamæmelum, Orientale, foliis pinnatis*, T. Cor. 37. 6. H.
16. *Chamæmelum, Æthiopicum, lanuginosum*, Breyn. Cent. 1. 33. M. H. 3. 36.
17. *Chamæmelum, Æthiopicum, lanuginosum, flore luteo, a.*
18. *Chamæmelum, nobile, sive leucanthemum odoratius, nunquam florens*. Boerhaave, *Index alter Plantarum, Vol. I.*

CHAMÆMESPILUS, c'est le *cratægus, folio oblongo, serrato, utrimque virente*. Boerhaave, *Index alter, Part. II.*

Le *chamæmespilus Gesneri* est le *mespilus, folio subrotundo, fructu rubro. Ibid.*

CHAMÆMORUS, Offic. Ger. 1090. Emac. 1273. Raii Hist. 1. 654. Synop. 3. 260. *Vaccinia nubis*, Ger. 1630. Emac. 1420. *Chamæmorus Anglica*, Park. Theat. 1014. *Chamæmorus vaccinia nubis*, Ejusd. *Cambro-Britannica sive Lancastrensis vaccinium nubis*, Ejusd. *Chamærubus folio ribes Anglica*, C. B. Pin. 480. Jonf. Dendr. 273. *Rubus Alpinus humilis Anglicus, vaccinia nubis, id est, vulgo dictus*, Pluk. Almag. 325. *Rubus palustris humilis*, Tourn. Inst. 615. *Rubus Alpinus, foliis ribes*, Rupp. Flor. Jen. 115. *Rubro Idæo minori affinis, chamæmorus*, J. B. 2. 62. Chab. 110. *Espece de ronce.*

C'est un arbrisseau qui croît dans plusieurs endroits de l'Angleterre aux sommets des montagnes, dans les lieux où il y a beaucoup de fondrieres. Sa feuille est semblable à celle de la mauve, du murier, ou plutôt, suivant Ray, à celle du groseiller. Son fruit approche de la mure ou de la framboise. Il est blanc & aigre avant qu'il soit mûr, mais il acquiert par la maturité une douceur mêlée d'acidité, & devient de couleur rouge jaunâtre.

Ray croit que le *chamæmorum Norwegicum Clusii*, Park. 10. est la même plante que la précédente. Son fruit est mûr dans les mois de Juillet & d'Août.

Hoierus nous apprend que les habitans de la Norwege & de la Finlande préparent toutes les années avec ce fruit un électuaire contre le scorbut. Ils font cuire ces baies dans un vaisseau de terre ou de cuivre jusqu'à une consistance modérée, sans aucune liqueur, car le fruit est si charnu & si succulent qu'il est inutile de l'arroser avec des liqueurs étrangeres. Quelques-uns cependant plus délicats que les autres, y ajoutent une espece d'hydromel dont les peuples du Nord font beaucoup de cas. Ces baies étant cuites, ils les mettent dans des vaisseaux convenables, & versent dessus du beure fondu pour empêcher que l'air ne les corrompe. Il n'y a personne qui n'ait de cet électuaire chez soi, tant on est persuadé de son efficacité contre le scorbut. On auroit de la peine à croire le nombre de cures que l'on fait tous les jours par le moyen de ce remede, & il faut avouer que la cueillerée, dont on fait tant de cas chez nous, ni le becabunga, ni la mente d'eau, ni le cresson des prés, ni les autres plantes de cette espece que les Allemands exaltent si fort, ne méritent point d'entrer en comparaison avec lui.

Quelques-uns guérissent ceux qui ont le scorbut d'une maniere, qui bien que singuliere, ne laisse pas d'avoir du succès. Ils exposent les malades dans quelque Isle voisine où le *chamæmorus* est abondant, & ne leur permettent de retourner chez eux que lorsqu'ils sont parfaitement guéris. Les malades ainsi abandonnés à eux-mêmes, & toujours désirant comme on peut croire, de recouvrer la santé, sont obligés de se nourrir de ce fruit qui est le seul remede qui leur reste, tant pour conserver leur vie, que pour appaiser la soif dont ils sont tourmentés ; de sorte qu'en mangeant de ce fruit autant qu'il leur en faut pour pouvoir vivre, ils recouvrent infailliblement la santé en peu de jours. Comme cette méthode ne peut se pratiquer en hiver, ils ont recours à leur électuaire qui ne manque pas de produire le même effet, quoiqu'ils ne s'assujettissent ni à la dose, ni au régime. Ray, *Hist. Plant.*

Il y a une autre espece de cette plante qui est appellée *chamæmorus altera Norwegica*, J. B. Clus. Park.

CHAMÆNERION ; nom de plusieurs especes de *Lysimachia*, comme du *Lysimachia chamænerion dicta, latifolia*, C. B.

Lysimachia chamenerion dicta, angustifolia, C. B.

Lysimachia chamænerion dicta, Alpina, C. B. Park.

CHAMÆORCHIS, est l'*Orchis latifolia minor, sabuletorum Zelandiæ & Bataviæ*. Boerhaave, *Index A. Pars II. p. 152.*

CHAMÆPERICLYMENUM, est le *Chamæcerasus Alpina, fructu gemino rubro, duobus punctis notato*. Boerh. Ind. A. Pars II.

CHAMÆPEUCE. Dioscoride, *Lib. IV. cap. 127.* fait

mention du χαμαιλεύκη, *chameleuce*, que ses Traducteurs nomment *chamæpeuce*, sans nous en apprendre la raison. Le *cameleuce* est le pas d'âne, en latin *tussilago*.

CHAMÆPITUINUM VINUM, χαμαιπιτυΐνος οἶνος, Dioscoride, *Lib. V. cap.* 180. est du vin dans lequel on a fait infuser les feuilles du *chamæpitys* après les avoir pilées. Il excite l'urine.

CHAMÆPITYS, Χαμαιπίτυς, *Ivette*.

C'est une plante dont voici les caracteres:

Ses feuilles sont étroites, & découpées en trois parties: le casque de la fleur est remplacé par une petite dent: la levre inférieure est divisée en trois parties, & le segment du milieu en deux: ses fleurs sortent des aisselles des feuilles; elles sont disposées par anneaux, mais peu nombreuses & clair-semées.

1. *Chamæpitys lutea vulgaris, sive folio trifido*, C. B. Pin. 249. Tourn. Inst. 208. Elem. Bot. 177. Hist. Oxon. 3. 424. Boerh. Ind. A. 183. Buxb. 67. *Chamæpitys, iva arthritica*, Offic. *Chamæpitys, sive iva moschata*, Chab. 430. *Chamæpitys mas*, Ger. 421. Emac. 525. Mer. Pin. 26. *Chamæpitys, iva arthritica, sive moschata*, Merc. Bot. 1. 28. Phyt. Brit. 27. *Chamæpitys Officinarum*, Rupp. Flor. Jen. 178. *Chamæpitys vulgaris*, Park. Theat. 283. Raii Hist. 1. 573. Synop. 3. 244. *Chamæpitys vulgaris odorata, flore luteo*, J. B. 3. 295.

L'*ivette* pousse une racine longue, ligneuse & fibreuse, qui pénetre fort avant dans la terre, de laquelle sortent plusieurs tiges, hautes de quatre ou cinq pouces, velues & rampantes. Les feuilles naissent opposées deux à deux; & elles sont si nombreuses, qu'on ne peut voir la tige: elles sont très-velues, & divisées à leurs sommets en trois parties. Les fleurs sont jaunes & en gueule, mais elles n'ont que peu ou point de casque. Elles sortent des nœuds des tiges entre les aisselles des feuilles, & sont portées sur des calyces arondis, dans chacun desquels sont contenues quatre semences. Toute la plante a une odeur résineuse très-forte, & les tiges ramassées ensemble avec les feuilles, ont la figure d'un petit pin.

Elle croît dans les terres en friche, & où il y a beaucoup de craie, & fleurit dans les mois de Juin & de Juillet.

Les feuilles de l'*ivette* infusées, bues dans du vin pendant sept jours de suite, guérissent la jaunisse; & dans l'hydromel pendant quarante jours, la sciatique. On les ordonne aussi dans les maladies du foie, dans la suppression d'urine, & dans les maladies des reins; elles appaisent les tranchées. Les Habitans d'Héraclée dans le Royaume du Pont, donnent cette plante en qualité d'antidote à ceux qui ont bu la décoction d'aconit. Sa décoction mêlée avec du polenta, fournit un cataplasme excellent pour les maladies dont nous venons de parler. Pulvérisée avec des figues & réduite en forme de pilules elle purge par bas. Prise avec du miel, de la batiture du cuivre & de la résine, elle sert de purgatif. Réduite en forme de pessaire avec du miel, elle purge l'utérus: elle résout les duretés des mamelles, elle consolide les plaies & arrête les progrès de l'hernie, étant employée avec du miel en forme de cataplasme. Dioscoride, *Lib. III. cap.* 175.

Ce même Auteur nous apprend qu'elle est appellée *holocyron*, ὁλόκυρον, dans le Royaume du Pont, *Ionia*, Ἰωνία à Athenes, & *Siderites*, σιδηρίτης dans l'Eubée.

L'*ivette* est chaude & seche, bonne pour échauffer & fortifier les nerfs, pour la paralysie, la goute, la sciatique, le rhumatisme, le scorbut, & toutes les douleurs des membres: elle est diurétique, elle leve les obstructions de l'utérus, & excite les regles avec tant de force, qu'on en défend l'usage aux femmes enceintes, de peur qu'elles n'accouchent avant le terme. Miller, *Bot. Off.*

Cette plante est amere, aromatique, & rougit un peu le papier bleu; ce qui fait conjecturer qu'elle contient du sel volatil aromatique huileux, chargé de beaucoup de soufre & de terre; car par l'analyse Chymique, le *chamæpitys* donne plusieurs liqueurs acides, un peu d'esprit urineux, beaucoup d'huile, & encore plus de terre.

Il n'est donc pas surprenant que cette plante rétablisse le cours ordinaire des esprits & des liqueurs dans les nerfs & dans les vaisseaux capillaires: c'est pourquoi elle est fort propre pour les maladies où le genre nerveux est attaqué. Elle est diurétique, elle provoque les regles & dissipe les causes de la goute. On fait boire le vin où elle a infusé, ou on en fait de la tisane avec la germandrée. On se sert du suc de *chamæpitys* pour faire les pilules arthritiques de *Nicolaus Salernitanus*. Tournefort, *Hist. des Plantes*.

2. *Chamæpitys moschata foliis serratis an prima Dioscoridis*, C. B. Pin. 244. Tourn. Inst. 208. Elem. Bot. 177. Boerh. ind. A. 183. Raii Hist. 1. 574. *Chamæpitys altera*, Offic. *Chamæpitys moschata*, Cod. Med. 34. *Chamæpitys sive iva moschata Monspeliensium*, J. B. 3. 425. *Chamæpitys, iva moschata Monspeliaca*, Ger. 422. Emac. 525. *Chamæpitys anthyllis altera herbariorum*, Park. Theat. 282.

Cette espece est commune en France, & fleurit au mois de Juin: elle est d'usage. Dale.

Dale ajoute l'espece qui suit aux précédentes.

3. *Chamæpitys tertia seu mas*, Offic. *Chamæpitys odoratior*, Park. Theat. 283. *Chamæpitys incana exiguo folio*, C. B. Pin. 249. *Chamæpitys folio non laciniato*, J. B. 3. 297. *Chamæpitys folio non laciniato, seu tertia Dioscoridis Matthiolo*, Chab. 431. Raii Hist. 1. 574. *Chamæpitys tertia Dodonæi*, Ger. Emac. 532.

Elle est commune en Italie, où elle fleurit au mois de Juin.

Dioscoride dit que les deux dernieres especes possedent les mêmes vertus que la premiere, mais dans un moindre degré.

CHAMÆPLION, est le nom qu'Oribase donne à l'*erysimum*.

CHAMÆPYXOS; nom du *Pseudo-Chamæbuxus*, Park.

CHAMÆRAPHANUM. La partie supérieure de la racine de l'ache est ainsi appellée par Paul Eginete, *Lib. VII. c.* 10.

CHAMÆRIPHES; nom du *Palma humilis dactylifera, radice repente, sobolifera, folio flabelliformi, pedunculo spinoso*. Boerhaave, *Ind. A. Pars II. p.* 169.

CHAMÆRODODENDROS. Voyez *Ægolethron*.

CHAMÆROPS; espece de palmier appellé *Palma chamærops Plinii*. Boerhaave, *Ind. A. Pars II. p.* 169. Voyez *Palma*.

CHAMÆRUBUS; nom du *Rubus alpinus humilis*. Boerhaave, *Index A. Pars II. p.* 60. Voyez *Rubus*.

CHAMÆSYCE; nom que l'on donne à quelque espece de tithymale. Voyez *Tithymalus*.

CHAMÆZELOS, χαμαίζηλος, *bas, affaissé*. Hippocrate.

CHAMBAR. Le même que *magnesia*. Ruland.

CHAMBELECH, *Elixir*. Ruland.

CHAMBROCH, *trefle*. Castelli d'après *Paracelse*.

CHAMELÆA. Voyez *Chamelæa*.

CHAMEUNIA, χαμευνία, de χαμαί, *sur la terre*, & εὐνή, *lit*; l'action de coucher sur la terre ou sur la dure. Galien.

CHAMPACAM, H. M. *An flos Indicus champacca dictus Bontii, an champe dicti flores Indici Garziæ*, J. B.

C'est un grand arbre qui croît dans les Indes Orientales, & qui porte deux fois l'année des fleurs extremement odorantes : mais il ne donne du fruit que long-tems après qu'on l'a planté.

Sa racine étant desséchée, & son écorce pilée & mêlée avec du lait épais appellé *dayr*, sert à mûrir les abscès & à les faire venir à suppuration. Pulvérisée & donnée dans de l'eau chaude, elle excite les regles & hâte l'accouchement. Ses fleurs étant pilées & cuites dans l'huile, composent un onguent pour les maux de tête, les maladies des yeux & la goute. Elles produisent le même effet lorsqu'on les fait infuser dans l'huile au soleil pendant quarante jours. L'eau distilée des fleurs a une odeur très-agréable, & ranime les esprits. Ray croit que cet arbre est le *champácca* de Bontius. RAY, *Hist. Plant.* p. 1642.

CHANCRE. Entre les premiers symptomes qui accompagnent le mal vénérien, les *chancres* tiennent le premier lieu; & Antoine Musa, entre les Anciens, nous fait entendre que ces tubercules qui paroissent quelquefois sur le gland ou sur le prépuce ou à l'un ou à l'autre, tirent leur origine de l'acrimonie des humeurs qui sont remuées dans le coït, & des particules du virus quel qu'il soit contenues dans le cou de la matrice, ou qui sortent de la verge masculine.

Ces choses ainsi supposées, nous pouvons dire avec certitude, qu'il y a une grande difference entre les *chancres* du frein & du prépuce, & ceux qui attaquent le gland & les autres parties du corps : car ces derniers ressemblent à des tubérosités entourées de bords durs & inégaux; mais les premiers ne s'élevent point au-dessus de la peau, ils sont d'une substance d'où il sort, lorsqu'on la comprime avec la main, une matiere un peu dure, & ils ressemblent fort à ces petits ulceres qui viennent aux levres inférieures, & qu'on appelle des *chancres*. Tous ces noms sont quelque peu différens de ceux que les Grecs & les Latins leur ont donnés. Mais parce que ces deux especes de *chancres* ont une substance dure & rendent des humeurs acres, & qu'ils ont aussi beaucoup d'autres qualités propres aux *chancres*, nous sommes obligés de les comprendre sous ce même nom; & la commune dénomination de *chancre* chez les Latins, & de *carcinome* chez les Grecs, nom analogique imposé dans ces derniers tems à ces ulceres, leur est légitimement due.

Si l'on s'étonne par hasard que la cure des *chancres* qui sont cachés dans les replis du frein & du prépuce, ait jetté les Auteurs dans de si grands embarras, on cessera de s'en étonner, quand on saura que leur nature & leurs accidens n'ont pas encore été examinés avec assez d'attention : ce qui fait que l'on n'en a encore ni de justes descriptions, ni même, comme nous l'avons déja dit, de noms imposés qui leur conviennent.

Ce n'est pas ici le lieu de parler de la cure des *chancres*; nous ne nous embarrasserons pour le présent que de savoir comment le virus de la gonorrhée sortant par la verge, produit un *chancre*. Or faisant réflexion & nous rappellant la dureté & les autres qualités du *chancre*, nous nous sommes persuadés que les parties les plus voisines pouvoient bien s'endurcir par l'impression de la matiere acre d'une gonorrhée, soit en coagulant les liqueurs, ou en dissipant les plus fluides à la maniere d'un feu dévorant : de sorte que nous croyons que ce virus a beaucoup d'affinité avec l'huile caustique de vitriol ou d'origan, avec la pierre infernale ou avec le feu même.

La seule coagulation ou dissipation des humeurs qui sont répandues dans le frein ou dans le prépuce, ou dans les autres parties membraneuses du voisinage, suffiront pour l'explication des *chancres* cachés dans ces parties : pour ce qui est des tubercules qui s'élevent sur le gland, ils dépendent principalement de la coagulation de ses liqueurs ou de leur interception.

On peut dire que la dureté des *chancres* est plutôt due à la coagulation des humeurs qu'à leur dissipation, ce qui est confirmé par l'usage d'un certain médicament rendu public depuis quelques années. Ces liqueurs étant facilement dissoutes par la vertu de ce remede & sans causer de la douleur au malade, le *chancre* s'anéantit sans aucune perte de substance; au lieu que par l'usage des médicamens escarrotiques, la chair se consume avec beaucoup de douleur : ces circonstances ont porté les Medecins à croire que les *chancres*, par rapport à leur cause, ont des qualités approchantes de celles du feu. Cockburn veut ici parler du remede qu'il donne plus bas.

Comme les *chancres* sont causés par le virus acre de la gonorrhée qui irrite le prépuce & le gland, il s'ensuit que plus les glandes sont tendres & délicates, plus elles ont de facilité à en recevoir l'impression. Tel est le cas de ceux qui ont toujours leur gland couvert du prépuce : car comme leur gland toujours couvert est d'une substance plus molle & plus délicate, le virus qui s'y trouve arrêté a tout le tems de s'y étendre & de s'y fixer.

Il est aisé de comprendre comment un *chancre* peut se communiquer d'un sujet à un autre dans l'acte vénérien. Le mercure doux nous fait assez connoître comment ils se forment; car s'il est donné à trop forte dose, & s'il n'a pas été par une louable préparation suffisamment dépouillé des pointes irritantes de ses sels, il ne manquera pas d'exciter sur la langue & à l'intérieur des joues des petits ulceres, semblables à ceux que le virus vénérien a coutume d'exciter sur le prépuce.

Il suit que l'on peut déterminer par tout ce qui a été dit ci-devant, quels sont les *chancres* qui dépendent de la gonorrhée & qui ne sont que symptomatiques, & ceux qui n'en dépendent point du tout, & qui viennent originairement du mal vénérien; & cela en observant le tems de l'apparition du *chancre*, & plusieurs autres circonstances, tant à l'égard de la gonorrhée qu'à l'égard du tems du coït. Ces connoissances sont si difficiles, qu'elles ont souvent échapé à la pénétration des Medecins les mieux versés dans le traitement des maux vénériens de toute espece.

Tous les divers *chancres* dont nous venons de parler, ont été bien connus au Sieur de Blegny, quoiqu'il n'ait pas pu nous marquer distinctement le caractere & les différences de chacun de ces *chancres*. « L'expérience, dit-il, nous avertit qu'il y a eu bien de gens qui ont été « attaqués de douleurs, de gales, de verrues, & de « *chancres* au gland, au frein ou au prépuce, sans qu'ils « eussent contracté aucun mal vénérien. » Ce qu'il dit ici nous fait certainement entendre que chacun de ces petits ulceres a des signes particuliers, qui peuvent en distinguer les especes : mais il n'a désigné en aucun endroit ces signes particuliers, que l'on peut néanmoins facilement tirer de notre théorie précédente. COCKBURN, *Traité de la Gonorrhée*.

M. Astruc dit que les *chancres* sont produits aussi-bien par une vérole invétérée, que par un virus récent. Que les parties génitales ne sont pas les seules qui soient sujettes à ces maladies; mais qu'il en vient aussi en d'autres parties du corps, par où l'on aura reçu le virus, comme dans les parties internes & externes de l'anus des Sodomites, aux mamelons des Nourrices qui allaitent des enfans vérolés; dans les enfans qui tettent des Nourrices infectées, & dans les Amans qui baisent lascivement une Maîtresse mal saine, les levres, le dedans des joues, les gencives & la langue, sont attaqués de *chancres* vénériens.

Il place le siége de ces sortes d'ulceres dans les glandes sébacées.

Il observe qu'il vient rarement des *chancres* aux parties génitales lorsqu'on a soin de les laver immédiatement après le coït avec de l'eau, du vin ou de l'urine.

Lorsque ces ulceres sont anguleux, c'est un signe de la malignité du virus, qui ronge plus promptement &

plus puissamment les parties voisines.

Toutes choses étant égales d'ailleurs, il faut juger différemment du caractere des *chancres*, suivant les places qu'ils occupent. 1° Ceux du prépuce dans les hommes sont en général plus mauvais que ceux du gland, & de même dans les femmes, ceux du clitoris & des caroncules myrtiformes, sont plus mauvais que ceux des grandes levres ou des nymphes. 2° Ceux du gland qui occupent le frein ou la couronne, sont plus malins que ceux qui occupent la surface ou les côtés. 3°. Ceux qui sont placés sur le bord du prépuce, le sont aussi davantage que ceux qui sont placés sur le milieu ou sur la racine de cette partie.

Il juge des différens degrés de malignité de ces ulceres, par le plus ou le moins de sensibilité des parties qu'ils affectent.

Lorsque les *chancres* sont fréquens & d'un mauvais caractere, ils enflamment les parties & causent le phymosis, le paraphymosis, la crystalline, le cancer du gland, la gangrene & le sphacéle.

Quant au diagnostic de cette maladie, il dit que les *chancres* sont faciles à distinguer de ces excoriations superficielles qui arrivent quelquefois dans ces mêmes endroits lorsqu'on habite avec une femme dont les menstrues sont fort acres, & qui les a actuellement, ou les a eus depuis peu, ou par la grande acreté de l'humeur qui sort des glandes sébacées, & qui s'amasse sous le prépuce dans les hommes qui négligent de se laver; car ces derniers n'intéressent la peau que superficiellement, s'étendent irrégulierement, n'ont point de callosité, & se dessechent bien-tôt, ou d'eux-mêmes, ou par le moyen des lotions qu'on fait avec le vin ou avec l'infusion des herbes vulnéraires dans cette même liqueur. Il arrive aussi, quoique plus rarement, des ulceres dans ces endroits, à la suite d'une plaie, d'un abscès, d'une érosion, de même que dans les autres parties du corps. Mais la différence de ces ulceres & des *chancres* véroliques saute aux yeux, en ce que ces sortes d'ulceres sont larges, irréguliers, profonds, sans callosités à leurs circonférences, sans mucosité dans leur fond, en un mot, entierement semblables aux ulceres des autres parties, & par conséquent très-différens des *chancres*.

Il n'est pas aisé, à ce qu'il prétend, de distinguer les *chancres* qui sont produits par un virus récemment communiqué dans un commerce impur, de ceux qui viennent d'une vérole invétérée. Cependant, quand dans les hommes les *chancres* occupent le frein, & dans les femmes, les caroncules myrtiformes, les nymphes ou le clitoris, quand ils sont nombreux, confluens & malins, quand ils parcourent rapidement leurs divers périodes, il y a grande apparence qu'ils doivent leur naissance à un commerce récent; parce que ceux qui dépendent de la vérole, n'affectent pas le frein du prépuce, ou les caroncules de la vulve & du vagin préférablement aux autres endroits des parties naturelles.

Il dit que l'on confond souvent les *chancres* qui occupent l'extrémité du canal de l'urethre avec la gonorrhée; d'autant plus qu'ils causent à peu-près les mêmes symptomes, comme la dysurie, la douleur dans l'érection, l'écoulement de pus, &c. On pourra cependant éviter cette méprise, si l'on fait attention, 1° que dans ces sortes de *chancres* il coule moins de pus que dans la gonorrhée. 2° Que la douleur qui se fait sentir durant l'érection, n'a pas son siége au périnée, comme dans la gonorrhée, mais à l'extrémité de la verge. 3° Que le malade indique lui-même ordinairement vers la racine du gland, le siége de la douleur & par conséquent celui de la maladie. 4° Qu'on peut aisément reconnoître ces sortes d'ulceres, ou simplement en les touchant s'ils sont calleux, ou avec une sonde, ou une bougie qu'on introduit dans l'uréthre.

Quant à la cure, Turner dit, que s'il n'y a qu'une simple excoriation du gland ou du prépuce, il suffit d'appliquer dessus un plumasseau de diapompholyx; mais que s'il y a une ulcération, il faut en hâter la suppuration, surtout s'il s'est déja formé une callosité ou un *chancre*; & que dans un pareil cas le précipité rouge de mercure dont on saupondrera la partie & que l'on convrira d'un digestif, est extrement convenable & propre à déterger. Il ne faut point se hâter de la dessécher, jusqu'à ce que le virus soit entierement évacué & corrigé par l'usage des remedes internes, de peur de faire rentrer le venin, qui dans ce cas ne manqueroit pas de se faire jour à-travers un autre endroit, ce qui obligeroit à mettre en usage les remedes qu'exige une vérole confirmée. Supposé que le précipité ne suffise pas pour corriger la malignité du virus vénérien & pour surmonter les *chancres*, on peut les toucher avec la solution de sublimé corrosif, ou y appliquer un plumasseau imbibé de la même liqueur. Il est même nécessaire dans certaines occasions de les frotter légerement avec le beure d'antimoine, ou le caustique de lune. Mais supposé que leur virulence augmente toujours, & qu'ils fassent des progrès, il n'y a pas de meilleur moyen pour faire une révulsion que de donner au malade, après l'avoir purgé avec les mercuriels, huit, neuf ou dix grains de turbith minéral (à proportion de son âge, de ses forces & de l'usage plus ou moins grand qu'il a fait de ce remede) en forme de bol, ou dans la conserve de roses, & de le réitérer, s'il est nécessaire, à deux ou trois jours d'intervalle, deux ou trois fois de suite: ce qui réprimera la violence du *chancre*, le rendra plus doux & plus facile à traiter.

Je ne dois pas oublier, dit Turner, une méthode dont je me suis servi avec succès il y a quelques années, pour guérir ces ulcérations chancreuses, soit sur le gland ou le prépuce des hommes, ou sur les grandes levres & le clitoris des femmes; qui est de les fumiger avec du cinabre, que l'on jette sur une pêle chaude, ou sur un fer à repasser du linge, & dont on dirige la fumée par le moyen d'un entonnoir ou d'une chaise percée, dont je me sers souvent pour cet effet, tout-au-tour des parties affectées. J'ordonne ce remede tous les jours, & quelquefois deux fois par jour, pendant une semaine; & j'emploie à chaque fois une dragme de cinabre, en observant que la pelle sur laquelle on le jette soit assez chaude pour l'allumer & le faire s'élever en fumée; mais non point d'une rougeur à le faire consumer en flammes seulement. Turner, *Syphilis.*

Cockburn dit, qu'au lieu de la mauvaise & trop lente cure des *chancres* par le moyen des escarrotiques, il ne veut pas différer davantage à proposer une autre méthode plus prompte & plus facile, qui les détruit en très-peu de tems, sans presqu'appréhender l'inflammation & les violentes douleurs, & sans exposer le malade à la perte de substance; joint à ce que ce remede n'a besoin du secours d'aucun autre, ni pour enlever les *chancres*, ni pour reproduire la peau qui a été rongée. Ce bon effet est produit par un certain onguent, dont la vertu n'est pas seulement fondée sur le préjugé, mais sur des effets réels & sur une expérience qui ne s'est point démentie depuis vingt années; l'efficacité de cet onguent ayant répondu aux desirs de ceux qui s'en servent aujourd'hui, aussi-bien qu'à ceux de quelques amis auxquels on en fit part autrefois.

La maniere de le faire est courte & facile, & ce n'est qu'un topique pour appliquer sur le *chancre*.

Prenez une dose de mercure cru telle qu'il vous plaira, & de la térébenthine à proportion, & faites-en un onguent.

Il est à propos d'expliquer de quelle maniere ce remede a guéri d'autres ulceres facheux. Cette explication sera d'autant plus satisfaisante, que l'espece d'ulcere dont il s'agit est inconnu à tous les peuples de l'Europe, & que sa cure prouve en même-tems l'efficacité de cet onguent. L'histoire m'en a été communiquée par le Docteur Cockburn mon cousin, résident à la Jamaïque, dans les termes suivans:

« Je ne puis pas avancer, dit-il, que je me sois jamais « servi de votre onguent pour guérir des *chancres*, « mais bien de l'avoir employé pour d'autres ulceres « d'un caractere peu différent, & situés dans des parties « encore plus dangereuses. Un More qui me servoit « étoit attaqué d'un certain ulcere, appellé en notre « Langue, *crab-yaws*. Cette sorte d'ulcere vient or- « dinairement à la plante des piés, & a des bords si « durs & si calleux, qu'on ne peut les couper qu'avec « peine. On avoit coutume de les brûler avec un fer « ardent, après les avoir coupés avec un instrument « tranchant, on d'y appliquer des poudres caustiques, « comme celles de verd-de-gris, ou de vitriol Ro- « main, sans en tirer le plus souvent aucun avantage. « L'ulcere dont il s'agit se manifesta à l'endroit de la « plante du pié où la peau étoit le plus calleuse. Après « avoir coupé les bords de l'ulcere, j'y appliquai de « votre onguent, toute la dureté s'évanouit en peu de « jours, & le pié de ce jeune homme fut bientôt réta- « bli dans sa mollesse & dans son état ordinaire. » Cockburn.

M. Astruc prétend que le seul moyen de guérir les *chancres* qui viennent d'une vérole cachée, est de recourir sans délai aux frictions. Il regarde meme cette méthode comme la meilleure que l'on puisse employer dans le traitement de ceux qui viennent d'un commerce récent. Mais comme les frictions font ordinairement peur aux malades, & qu'ils ne regardent les *chancres* que comme un mal léger, on est obligé de suivre une méthode plus courte; je veux dire, d'employer les saignées réitérées, les fomentations émollientes & anodynes, les mercuriels, en qualité d'altérans, soit en-dedans, soit en-dehors, jusqu'à ce que la salivation approche, car lorsqu'on en voit des marques il faut l'arrêter aussi-tôt par un purgatif. Il conseille ensuite l'usage des décoctions sudorifiques de squine, de sarse-pareille, de gayac & de sassafras avec l'antimoine.

Il recommande le même onguent que Cockburn pour les *chancres* qui sont légers; mais il y ajoute la pierre calaminaire & le soufre.

Prenez *pierre calaminaire*, *demi-once*,
soufre,
& mercure, } *de chacun un gros*.
térébenthine, *ce qu'il en faut*.

Mêlez tout cela pour un onguent, y ajoutant un peu de sain-doux.

Il veut, lorsque les *chancres* sont obstinés, qu'on les touche légérement avec la pierre à cautere ou la pierre infernale; ou, ce qui est encore mieux, qu'on y applique du précipité rouge ou jaune en poudre, sur lesquels on a brûlé plusieurs fois de l'esprit de vin, & qu'on mêle avec parties égales de céruse pulvérisée. On peut même employer le précipité blanc : mais comme il est plus corrosif, il faut non-seulement l'adoucir, en faisant brûler par-dessus de l'esprit de vin, mais le broyer encore dans un mortier de marbre avec un jaune d'œuf durci & un peu de miel de Narbone, pour le réduire en forme d'onguent. Si ces remedes caustiques produisent une phlogose trop forte, pour l'adoucir on fomentera la partie avec le lait tiede, ou avec la décoction de racines de guimauve & de nénuphar, ou avec le mucilage des graines de *psyllium* & de lin, tiré par le moyen de l'eau rose, &c. ou bien on y appliquera la crême fraiche, le jaune d'œuf seul, ou mêlé avec l'huile de lis; l'onguent blanc de Rhasis, le cataplasme de mie de pain; ce qu'on réiterera souvent, pour tenir sans cesse la partie humectée & relâchée.

Si la chute de l'escarre est trop lente, on l'aidera par le moyen du beurre frais, du jaune d'œuf, du digestif simple, de l'onguent *basilicum* mêlé avec l'huile d'œuf, & de tous les autres anodyns, qui par leur qualité émolliente, favorisent la suppuration, & par conséquent la séparation de l'escarre.

Mais malgré l'estime que quelques-uns font de ces remedes, on ne laisse pas de préférer communément à tous les autres l'onguent suivant, qui est composé d'une partie de précipité rouge bien lavé, & de six ou huit parties de *basilicum*, bien mêlés ensemble dans un mortier de marbre. Cet onguent, quoique simple & facile à préparer, est néantmoins plus efficace & plus sûr que tous les autres remedes; car les parties balsamiques du *basilicum* adoucissent tellement l'activité des parties mercurielles & corrosives, qu'elles ne rongent que légerement, & ne font qu'une escarre superficielle sans exciter de phlogose; & en même-tems l'escarre est tellement ramollie par l'onguent, qu'elle tombe bien-tôt sans augmentation considérable de l'ulcere.

On évitera soigneusement les violens escarotiques; tels que sont toutes les préparations arsénicales, le sublimé corrosif, l'huile glaciale de vitriol; les eaux fortes tirées du nitre, du vitriol, de l'alun, du sel marin, par la distilation au feu de réverbere; la seconde eau des Orfevres, dont on s'est servi pour la dissolution de l'argent, & où l'on a mis des lames de cuivre pour le faire précipiter, & quantité d'autres préparations semblables qui font de profondes escarres & qui causent de fâcheuses inflammations.

Si après la détersion & la mondification de l'ulcere, il reste quelques légeres callosités, il vaut mieux les résoudre & les faire fondre insensiblement, en les frottant doucement quelques jours de suite avec l'onguent Napolitain, que de les consumer par un trop long usage des cathérétiques trop forts qui tourmenteroient inutilement le malade, & qui en aggrandissant l'ulcere, contribueroient à augmenter le mal.

Dès qu'il n'y aura plus ni mucosité, ni callosité, & que le tour de l'ulcere sera mou, uni & de couleur de rose, on aura grand soin de discontinuer les cathérétiques, qui par leur causticité ne feroient qu'entretenir & même dilater l'ulcere; & pour aider la formation des chairs, on employera uniquement les vulnéraires, comme le baume d'*Arcaus*, ou le simple *basilicum*.

L'ulcere, dès qu'il sera rempli, se cicatrisera aisément par l'usage des mêmes remedes. On pourra néantmoins, si on le juge à propos, y mettre de la poudre de tuthie, de pompholyx, de céruse & de térébenthine cuite; ou le fomenter avec l'élixir de propriété de Paracelse, que quelques-uns vantent beaucoup.

Que si, par la négligence du malade, par la trop grande violence des remedes qu'on aura employés, par quelque faute dans le régime, par l'usage des femmes, ou par quelque autre cause que ce soit, le mal vient à s'augmenter; si le prépuce ou le gland dans les hommes, les nymphes, les caroncules, ou le clitoris dans les femmes, s'enflamment & attirent de fâcheux symptomes : il faut alors cesser l'usage des escarotiques, & sans employer des remedes curatifs, s'en tenir pour quelque tems aux seuls palliatifs.

On doit se servir de la même méthode pour les *chancres* qui viennent à l'extrémité du conduit de l'urethre. Il faut introduire dans ce canal, ou goutte à goutte, ou avec une petite seringue ou avec un pinceau, les mêmes remedes, dans le même ordre & avec les mêmes précautions, en réitérant cette manœuvre toutes les fois que la pente naturelle du canal, ou l'écoulement de l'urine, aura emporté ces remedes. Cependant il faut bien se garder, sous prétexte de les retenir en place, de boucher l'urethre avec une tente, comme font quelques Chirurgiens, parce qu'alors la matiere virulente qui coule des *chancres*, se trouvant retenue en-dedans, rongeroit les parties saines & augmenteroit le mal.

Au reste, il faut pendant tout le traitement tenir la verge relevée en-haut par le moyen d'un linge qu'on liera autour de la ceinture. Cette situation de la verge ren-

dra le retour du sang qui y circule plus aisé, & diminuera le danger où elle est de s'enflammer ou de se tuméfier. Quant au régime, il suffira qu'il soit tempérant, humectant & modéré, à moins que la fievre, l'inflammation ou quelque autre fâcheux symptome n'oblige à l'ordonner plus léger. ASTRUC, *de Morb. Vener.*

Boerhaave décrit ainsi les *chancres* & les ulceres vénériens.

Lors, dit cet Auteur, qu'il paroît sur le gland ou sur le prépuce, un tache rouge qui se change en un tubercule rempli d'une matiere blanchâtre, jaunâtre, de la consistance de crême nouvelle, qui ne s'attache point aux doigts, & qui étant seche, est d'une couleur qui tient tout le milieu entre le verd & le jaune; la maladie ne présage rien de bon, la cure en est fort difficile, & le Medecin a sujet de s'allarmer. Ce tubercule est ce que l'on appelle pour l'ordinaire, un *chancre*. J'ai toujours observé qu'il a son siége dans l'humeur onctueuse, qui dans une personne saine remplit ce tissu vésiculaire appellé par les Anciens, *Panniculus adiposus*, & par les Modernes, *Membrane cellulaire*. Voyez *Cellulosa membrana*.

Lors donc que ce venin contagieux qui s'est introduit par les pores de l'épiderme, s'est fait jour à travers la substance de la peau dans les cellules de la membrane adipeuse, & s'y est mêlé avec cette masse onctueuse, il corrompt par sa qualité virulente cette huile ténace. On remarque, malgré la viscosité de cette huile, qu'il fermente, & que devenant tous les jours plus acre & plus actif par la chaleur, le mouvement & la stagnation, il corrode & détruit la peau & l'épiderme dans le même tems qu'il répand tout autour & dessous son venin à travers les cellules adipeuses. De-là vient que dans ces sortes de cas le pannicule adipeux est toujours beaucoup plus endommagé que la peau qui le couvre. Ce tubercule ainsi formé, augmente peu à peu avec tension & douleur, s'ouvre dans la partie la plus élevée, & répand une matiere pareille à celle que j'ai décrite ci-dessus. On a beau l'essuyer, il s'en forme toujours de nouvelle, l'ulcere répand sans cesse du pus, sans que cette suppuration oblige la partie affectée à se séparer de celle qui est saine. Au contraire, ce même virus se répandant dans les parties voisines, fournit toujours de nouveau pus; & par-là les ulceres qui ont leur siége dans la membrane adipeuse, augmentent successivement, corrompent peu à peu les tégumens communs, & laissent à découvert les muscles qu'ils renferment sans les endommager, leur surface étant au contraire fort belle & d'un rouge très-vif. Les bords de ces sortes d'ulceres sont couverts de la peau dans quelques endroits; ils ne paroissent jamais enflés ni renversés, mais contractés, & aussi unis que si on les avoit polis, & d'une couleur pâle. La matiere qui en sort est si différente de celle des autres abscès, que l'on peut du premier abord, pour peu que l'on soit versé dans cette maladie, la distinguer du pus & de la sanie des autres ulceres, & de la lymphe des cancers; car le pus qui se forme dans cette maladie reluit comme le suif fondu; il ne file presque point; sa couleur est d'un blanc sale particulier, & tire en même-tems sur le verd. Elle ne fait paroître aucune acrimonie, soit en causant de la chaleur, de la douleur ou des picotemens, & ne s'étend pas plus loin que la membrane cellulaire qu'elle résout en une masse putride, mais sans aucune douleur considérable.

Quand cette espece d'ulcere vient à se fermer de lui-même, la peau de la partie demeure attachée aux muscles qui sont dessous; il reste une cavité, les muscles demeurent immobiles & la peau tendue, & d'une couleur rougeâtre très-livide: les tégumens sont très-secs & très-tendus; aucune matiere ne sauroit transpirer à travers, & leur tension est si grande qu'ils paroissent luisans. Cette cure, que l'on a tort de regarder comme telle, n'est pas plutôt achevée, qu'il paroît un nouvel ulcere dans quelque partie voisine, qui tient la même route & laisse après lui les mêmes marques. Quelquefois ces ulceres virulens paroissent sur plusieurs endroits du corps à la fois, & les consument à la fin. J'ai vu un jeune Gentilhomme dont le dos étoit couvert par-ci par-là d'ulceres de cette espece, aussi larges que la paume de la main, tandis que dans quelques endroits la peau d'entre les ulceres étoit entiere, & paroissoit avoir été coupee par bandes; de sorte qu'après que la cure fut finie, les cicatrices rendoient la peau extremement difforme & hideuse. J'observai dans ce malade que les muscles qui étoient à découvert conservoient toujours une couleur très-vive; & je trouvai, après une exacte recherche, que les ulceres n'avoient pas pénétré dans les chairs, n'avoient pas étendu leur action au-delà de la tunique adipeuse, & n'avoient détruit autrement la peau qu'en rongeant les vaisseaux qui sont dessous, l'empêchant par-là de recevoir de nourriture nouvelle. Ce cas me fit connoître le génie particulier de cette maladie; c'est-là que je la vis sous la forme sous laquelle elle parut en Europe pour la premiere fois, & tout-à-fait conforme aux descriptions que les Auteurs de ce tems-là nous en ont laissées. Je découvris aussi la raison pour laquelle on lui donna d'abord le nom de pustules Espagnoles, *variola Hispanica*: mais je m'apperçus en même-tems de la différence qu'il y a entre cette maladie, telle qu'elle parut alors, & celle qui est si commune aujourd'hui dans toute l'Europe.

Lorsqu'on entreprend la cure de ces sortes d'ulceres avec les remedes dont on a éprouvé l'efficacité dans ceux d'une autre espece, on perd inutilement son tems & ses peines, à moins qu'on ne sépare tout d'un coup avec le bistouri, un cautere actuel ou des corrosifs, la chair affectée des parties saines. Dans ce cas même, après que par des topiques on a formé une escarre sur l'ulcere, le virus qui reste dessous déploie sa violence, se répand de plus en plus, fait sentir sa maligne influence aux parties voisines & cause souvent une vérole extrement maligne. Cela étant on ne sauroit s'empêcher de condamner la coutume qu'ont quelques modernes de toucher ces petits ulceres avec la pierre infernale, l'eau divine de Fernel, l'eau de vitriol, le précipité & autres topiques de même nature, dont les Charlatans qui cherchent plus leur intérêt que celui des malades, racontent de si grandes merveilles. Car ces sortes de topiques produisent une escarre que la vérole accompagne très-souvent, comme je l'ai plusieurs fois observé. La meilleure méthode que l'on puisse employer dans le traitement de ces sortes d'ulceres, est d'user de fomentations savoneuses, émollientes & aqueuses, qui les tiennent ouverts aussi long-tems qu'il est possible, mous & capables de transpiration, pour faciliter l'issue de la matiere virulente qui s'est portée vers cet endroit, par les orifices des vaisseaux qui se trouvent ouverts. Ce moyen est le plus sûr & le plus efficace dont on puisse se servir pour consolider ces ulceres malins, comme j'en ai souvent été convaincu par ma propre expérience, après avoir inutilement employé plusieurs autres remedes. On admettra sans peine certe pratique si l'on fait attention qu'il n'y a point de meilleur préservatif pour prévenir la vérole, que d'entretenir le plus long-tems que l'on peut par des moyens convénables l'écoulement d'une gonorrhée virulente; & qu'au contraire rien n'est plus capable de la causer que d'arrêter cet écoulement mal-à-propos.

Je crois avoir suffisamment expliqué la nature de cette maladie telle qu'elle est dans son origine, aussi-bien que la méthode de la guérir, & qui ne consiste qu'à évacuer entierement les particules virulentes qui se trouvent enveloppées dans la masse huileuse. Cela est fort facile à faire lorsqu'elle est récente & qu'elle n'affecte qu'une seule partie: mais lorsqu'elle est invétérée, que le virus s'est repandu dans toute l'habitude, & a affecté les parties internes qui sont hors de la portée

des fomentations, la chose devient beaucoup plus difficile.

Il est maintenant nécessaire d'examiner ces ulceres lorsqu'ils se forment sur une partie qui n'est point couverte de la peau. Comme ces parties sont fort nombreuses dans le corps humain, je n'entreprendrai point de les examiner chacune en particulier dans cet état, ce qui fourniroit assez de matériaux pour un gros volume: je me contenterai pour le présent de supposer que le gland de la verge est affecté d'un pareil ulcere. Le gonflement de cette partie dans l'orgasme vénérien, occasionne l'érection & le rétrécissement des mamelons nerveux & les rend susceptibles du sentiment le plus vif. Cette partie est composée du corps spongieux de l'urethre, qui s'étend depuis le con de la vessie jusqu'au bout de la verge; de-là il remonte sur les extrémités des deux corps caverneux de la verge où il finit, & forme une espece de rebord appellé la couronne du gland. La substance propre du gland est donc principalement composée de la même substance que l'urethre. Le sang artériel qui se porte en abondance dans cette partie, ne pouvant retourner par les veines à cause de l'action des muscles érecteurs qui sont attachés à la partie bulbeuse de l'urethre au-dessous du cou de la vessie, cette partie se gonfle & se distend même au point de s'ouvrir quelquefois. Cette tension si violente ne survient qu'un peu avant l'éjaculation; de sorte que le gland est pour lors extremement enflammé: mais après que la semence est sortie la verge devient lâche & molle; & comme dans cet instant elle est extremement spongieuse, elle attire aisément dans ses vaisseaux qui se trouvent vuides, toutes les particules pénétrantes qui sont appliquées sur sa surface. On voit donc la raison pour laquelle cette partie est si souvent affectée du virus vénérien; pourquoi la partie fongueuse du gland est souvent si fort gonflée de la sanie que nous avons décrite plus haut, jusqu'à sortir de ses pores pour peu qu'on la presse; pourquoi les ulceres qui se forment dans ce corps spongieux, en rongent la substance, la font dégénérer en pus & font tomber le gland en mortification; tandis que le reste de la verge reste dans son entier. Enfin on apperçoit clairement une communication qui s'étend par le moyen du corps spongieux de l'urethre depuis le bout de la verge jusqu'au-dessous du cou de la vessie; & puisque ce n'est qu'un seul & même corps cellulaire qui occupe tout ce trajet, & que les surfaces de ces cellules sont enduites d'une humeur graisse & onctueuse qui les entretient dans un état capable de dilatation, il est aisé de concevoir que le virus qui s'y introduit fait d'abord de grands progrès.

Outre le corps spongieux de l'urethre, il y a encore un nombre infini de mamelons nerveux qui contribuent à la composition du gland. Ils forment plusieurs rangs réguliers sur la surface du corps spongieux, & constituent la surface du gland de telle sorte, que les extrémités des nerfs qui sont les principaux organes du plaisir & de la douleur, sont posées les unes sur les autres & liées par la membrane mince qui couvre le gland. Lors donc que ce dernier est découvert, ces mamelons ne trouvant plus rien qui les arrête s'avancent en-dehors, & toute la surface de cette partie paroît dentelée & velue. De plus, chacun de ces mamelons est enveloppé dans une gaine cellulaire extremement déliée. Lors donc que le virus vénérien après s'être frayé un chemin à travers la membrane externe du gland est venu à bout de détruire les tégumens propres de ces nerfs, ces mamelons restent à découvert. Mais quelle douleur insupportable ne ressent-on point alors? Elle est si vive, que de tous les symptomes qui accompagnent la maladie vénérienne, il n'y en a aucun que l'on souffre avec plus de peine. Si donc l'acreté du virus vient à détruire ce léger tissu cellulaire, les mamelons ne trouvant plus de résistance bourgeonneront & formeront des poireaux vénériens. Ce fâcheux symptome se manifeste surtout sur la couronne du gland où les mamelons sont les plus nombreux. J'ai vu avec horreur le gland défiguré au point de ressembler à un hérisson, & le prépuce tout-à-fait privé de mouvement par ces excroissances. Il est même souvent arrivé dans ce cas que par un mauvais traitement, comme pour avoir écorché par des topiques acres, la substance nue, sensible & mameloneuse du gland, tout le corps de la verge est devenu extraordinairement enflammé & sanglant, & a été affecté d'un priapisme extremement douloureux. Il s'ensuit donc que les remedes les plus sûrs que l'on puisse employer contre ce fâcheux accident, sont les topiques émolliens, humectans, laxatifs & anodyns, & ceux qui attirent le virus dehors. On est même toujours obligé de recourir à ces remedes, quoiqu'un peu tard, lorsque les symptomes occasionnés par l'application des corrosifs sont un peu appaisés. Le lait & la guimauve ont souvent fait dans ce cas ce que je n'avois pu faire avec le mercure, & je me suis servi avec succès de l'onguent de guimauve, après avoir éprouvé le peu d'effet de l'onguent d'Egypte & des mercuriels.

La derniere partie qui contribue à la formation du gland, est cette membrane déliée qui l'enveloppe & dont nous avons parlé ci-dessus. Elle n'est qu'une expansion mince de la peau qui tapisse la surface interne du prépuce, elle passe par-dessus la couronne du gland, & sert d'enveloppe à ce dernier. Elle couvre aussi la surface externe du prépuce & des tégumens de la verge dont elle forme l'épiderme. Par ce moyen il y a une sympathie entre l'épiderme de la verge & la surface du gland. Delà vient qu'il est souvent arrivé que les ulceres virulens de la verge ont infecté le gland, & que les maladies de celui-ci se sont communiquées aux parties externes de la verge. On voit donc ici un exemple du mécanisme surprenant par le moyen duquel la nature produit tant de différens maux avec le même virus, toujours mêlé avec les humeurs huileuses, mais dont la violence se fait sentir dans différentes parties du corps.

Supposé que le virus ne se soit communiqué que depuis peu à une partie couverte de peau, on la fomentera long-tems avec du vin chaud, du miel & du sel mêlés ensemble; on enveloppera la partie dans un linge mouillé dans la même fomentation, & on l'entretiendra toujours dans une chaleur égale.

Si le virus a fait un long séjour dans la partie avant qu'on ait appellé le Medecin, après avoir fomenté la partie comme ci-devant, on y appliquera un vésicatoire préparé avec des cantharides, sur lequel on mettra des linges trempés dans la même liqueur. Après que la vésicule formée par le vésicatoire aura crevé, on en entretiendra l'évacuation avec l'onguent doré ou basilicum, avec une petite quantité de précipité rouge, sur lequel on appliquera une compresse trempée dans la fomentation précédente. On continuera ce pansement douze jours ou plus; & si le malade a la précaution en même tems de s'abstenir des alimens gras & de tout ce qui est d'une nature chaude & irritante, il peut être sûr de sa guérison.

Si le virus est récemment communiqué, & que la partie qu'il affecte ne soit point couverte, par exemple, la surface interne du prépuce & le gland dans les hommes, les grandes levres & les caroncules myrtiformes dans les femmes; en supposant que l'une des deux parties que nous avons nommées les premieres soit affectée, on trempera la verge après avoir retiré le prépuce en arriere, dans une fomentation pareille à la précédente; ou dans quelque chose semblable. Les bains ne sauroient être dans ces sortes de cas d'une nature trop émolliente, car le point le plus important de la cure consiste à relâcher tellement les pores de la partie que le virus puisse se faire un passage au travers. On doit donc entretenir ces parties dans une transpiration continuelle au moyen de topiques chauds, humectans & émolliens. On doit même user de ces remedes lorsque la partie infectée est ulcérée; car tant qu'on facilite un écoulement à la matiere morbifique, on ne doit pas craindre qu'elle se porte en dedans; on guérit par ce moyen la maladie présente, & l'on prévient celles qu'el-

le eût pu occasionner dans la suite. Les purgatifs hydragogues souvent réitérés concourent également au même but; & rien n'est plus efficace, en application extérieure, qu'un baume émollient composé de térébenthine, d'un jaune d'œuf & de mercure cru. En un mot on peut être sûr par cette méthode de guérir radicalement cette maladie, qui lorsqu'elle est négligée cause presque toujours une vérole des plus malignes.

On ne doit point être surpris que je propose une méthode aussi simple, sans donner au malade le moindre grain de mercure, malgré l'opinion où sont tous les Medecins que le mercure seul peut la surmonter, & qu'on ne peut se dispenser de l'employer dans sa cure. Je prie mon Lecteur de se souvenir de la supposition que j'ai faite jusqu'ici, que le virus s'étoit récemment communiqué, qu'il n'y a qu'une partie externe affectée, & que le foyer de la maladie ne réside que dans un léger ulcere. Tant que le cas est tel que je viens de dire, j'ose promettre une cure parfaite à ceux qui useront de la méthode que je viens de prescrire, & je suis assuré qu'elle suffit. Je ne saurois donc m'accommoder de la coutume qu'ont quelques Medecins de prescrire le mercure à tous ceux qui sont attaqués de quelque maladie vénérienne; car outre qu'il affoiblit le tempérament, il ne produit souvent aucun effet.

Comme les femmes qui ont la vérole, sont pour la plupart affectées de ces sortes d'ulceres dans les cavités mucilagineuses des parties naturelles, rien n'est plus utile, tant que la maladie subsiste dans l'état que nous avons décrit, que de fomenter & de bassiner la partie avec des liqueurs émollientes, relâchantes, déterſives & anti-septiques. Le vinaigre, le vin, le miel & le sel possedent les deux dernieres qualités, & je choisirois pour les deux premieres toutes les herbes émollientes. J'ai eu l'avantage de guérir par cette méthode un grand nombre de femmes de cette maladie: mais il est vrai qu'elle étoit récente, & qu'elle n'étoit accompagnée d'aucun autre symptome. BOERHAAVE, *Préface de l'Aphrodisiacus.*

CHANNA, χάννος, χάννη, est une espece de poisson de mer semblable à la perche, mais dont la chair, à ce qu'on dit, est un peu plus dure. Il y a une autre espece de poisson pareil à celui-ci appellé *cannadella*, ou plutôt *channadella*, & qui est connu à Marseille, en Provence sous le nom de *channa*. CASTELLI.

CHANTERELLA, *Flava, gelatinosa. Fungus gelatinus, flavus.* Vaill. 58.

C'est un champignon d'environ un pouce de haut & d'une ligne ou deux d'épaisseur, qui croît pour l'ordinaire en grappes. Ses tiges sont un peu applaties & fillonnées d'un côté, & leur superficie en façon de chagrin. Sa tête est ordinairement angulaire avec un enfoncement dans le milieu qui a la figure d'un nombril, & ses bords qui sont renversés sont découpés en trois ou quatre segmens arrondis. La surface supérieure de la tête est jaune, mais plus livide & plus sale que les tiges. Lorsqu'il se pourrit il se change en une gelée verdâtre.

Sous le nom de *chanterella*, je comprends ces champignons dont la tête est solide, je veux dire, ni laminée, ni poreuse, ni treillissée, sans piquans, & qui ne se change point en poussiere en mûrissant. TOURNEFORT.

CHAOMANTIA, parmi les Alchymistes est l'art de prédire l'avenir par le moyen des observations que l'on fait sur l'air.

CHAOS, dans le stile de Paracelse, signifie l'*air*. Il a encore plusieurs autres significations parmi les Alchymistes dont la connoissance est très-peu importante.

CHAOSDA, épithete que Paracelse donne à la peste.

CHAOVA, nom que les Egyptiens donnent au caffé. Voyez *Coffée.*

CHARA, *Lustre* ou *Girandole d'eau*; est une espece de plante que M. Vaillant décrit parmi plusieurs autres dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1719. en ces termes:

« Les fleurs de cette plante naissent sur les feuilles de ses « especes. Chaque fleur est incomplete, réguliere, « monopétale & androgyne. Elle porte sur le sommet « d'un ovaire, où par ses découpures elle forme une « couronne antique. Par-là cet ovaire devient une « capsule couronnée, laquelle est solide & monosperme. Les feuilles sont simples, sans queue & disposées en rayons qui accolent la tige d'espace en espace. Celles d'où naissent les fleurs sont toujours découpées de maniere que les segmens d'un côté sont « directement opposés à ceux de l'autre, pour former « conjointement comme des mors de pincettes, dans « chacun desquels un ovaire se trouve engagé. »

M. Vaillant en distingue neuf especes, mais on ne leur attribue aucune vertu médicinale. Elles étoient toutes auparavant appellées du nom d'*Equiseta*.

CHARABE ou CARABE, *Ambre*. Voyez *Ambra*.

CHARACIAS, de χάραξ, *boulevard*, *bastion*; épithete que l'on donne à quelques plantes qui ont besoin de support, comme la vigne. Elle est ordinairement jointe à l'*Arondo Vallatoria*, & Dioscoride la donne au *Tithymalus mas*, *Lib. IV. cap.* 165.

CHARACTA, poids appellé *Carat*. Voyez *Carata*.

CHARACTER, *Caractere*, en terme de Botanique, est cet assemblage de marques qui servent à distinguer un genre, ou une espece de plantes de toute autre.

En Chymie c'est une marque qui désigne quelque chose de particulier. J'ai donné les principales, *Planche VI.* & *VII.*

Character signifie aussi quelquefois une disposition héréditaire à quelque maladie particuliere.

CHARADRIUS, χαραδριός, est une espece d'oiseau, dont le regard, à ce que rapporte Ælien, guérit une personne de la jaunisse. On l'appelle encore *Galgulus* & *Hiaticula*.

CHARAMAIS, nom que les Turcs & les Persans donnent à l'*Ambela*. Voyez ce dernier mot.

CHARANTIA. *La Balsamina mas* ou *Momordica*.

CHARCEDONIUS LAPIS. Le même que *Chalcedonius lapis*.

CHARIEN, χάριεν, est le nom d'une plante dont la racine étant appliquée pendant quelque-tems sur le nombril fait sortir le fœtus qui est mort dans la matrice. Je ne saurois dire précisément quelle est cette plante. Quelques Auteurs prétendent que c'est le *Tithymalus characias*.

CHARISTOLOCHIA, un des noms de l'armoise appellée en Latin *Artemisia*.

CHARME ou CHARMIS, nom d'un antidote dont parle Galien, *Lib. I. de Antidot. cap.* 4.

CHARONIUS, χαρώνειος, *Caronienne*; épithete que l'on donne à quelques grottes que l'on trouve en Italie & dans quelques autres parties du monde, dans lesquelles l'air est tellement chargé de vapeurs venimeuses, que les animaux ne sauroient y vivre un seul instant.

CHARTA VIRGINEA, nom de l'*Amnios*.

CHASME, χάσμη ou χασμός, *baillement*. Hippocrate nous apprend, *Epidem. Lib. II.* que la respiration longtems retenue guérit le *baillement*. Il veut dire, je crois, que l'on doit prendre sa respiration peu à peu.

CHATE. Le concombre d'Egypte, appellé par Boerhaave, *Cucumis*, *Ægyptius*, *rotundifolius*. Voyez *Cucumis*.

CHAULIODONTA, χαυλιόδοντα. On donne ce nom aux animaux, à qui les dents sortent de la bouche, à cause de leur longueur. Tels sont le sanglier & l'éléphant.

CHAUNOS, χαῦνος, *mou*, *lâche*, qui cede à la pression des doigts, *fongueux*. Hippocrate donne ce nom aux

tumeurs & aux os, & quelquefois à l'urine pour signifier qu'elle est aqueuse, claire, sans nuages ou sédiment; & peut-être aussi à celle dans laquelle il paroit une espece de nuage spongieux.

CHE

CHEDROPA, χεδροπά, toutes sortes de légumes.

CHEILOCACE, χειλοκάκη, de χεῖλος, *levre*, & κακὸν, *mal*; littéralement *mal de levre*; enflure des levres à laquelle les habitans des pays Septentrionaux, surtout les enfans sont sujets.

CHEILOS, χεῖλος, *levre*.

CHEIMETLON, χείμετλον, de χεῖμα, *hiver*, *engelure*. Voyez *Pernio*.

CHEIMIA, χειμία, *froid*, *frisson*.

CHEIMON, χειμὼν, *hiver* ou *eau froide*.

CHEIR, χεὶρ, *la main*. Voyez *Brachium*.

CHEIRAPSIA, χειραψία, de χεὶρ, *la main*, & ἅπτομαι, *toucher*; *l'action de grater*. Cœlius Aurelianus.

CHEIRI, CHEYRI ou KEIRI, *violette jaune*. C'est le *Leucoium*, *luteum*, *vulgare*. Voyez *Leucoium*.

CHEIRIATER, χειριάτρος, de χεὶρ, *la main*, ἰατρὸς, *Medecin*, *Chirurgien*.

CHEIRISMA, χείρισμα ou χειρισμὸς, l'*action de toucher quelque chose*, ou *opération manuelle*.

CHEIRIXIS, χείριξις, *Chirurgie en général*, ou le traitement de quelque maladie que ce soit, lequel comprend toutes les opérations nécessaires pour la guérison du malade.

CHEIRONOMIA, χειρονομία, exercice dont parle Hippocrate dans son Traité *de Victus Ratione*, *Lib. II.* lequel consistoit dans certains gestes des mains & des bras.

CHEIZI, dans le langage de Paracelse, lorsqu'il traite des minéraux, signifie *vif-argent*; mais relativement aux végétaux, il signifie leurs fleurs. Quelques-uns veulent que ce soit l'or potable; d'autres l'antimoine. Ruland.

CHELA, χηλὴ, a plusieurs significations dans la Medecine; car il signifie une sonde crochue dont on se sert pour extraire les polypes du nez. Il en est parlé dans Hippocrate, *Lib. II. de Morbis*; dans Ruffus Ephesius, *cap.* 4. χηλαὶ, *Chelæ* signifie les extrémités des cils qui se touchent les unes les autres lorsqu'on ferme les yeux. Mais la plus fréquente signification de *chelæ* est griffes, pattes, surtout celles des écrevisses. *Chelæ* signifie encore des fentes qui viennent aux talons, aux pieds ou aux parties naturelles.

CHELIDON, χελιδὼν, *Hirondelle*. Voyez *Hirundo*. On donne ce nom au creux que forme le pli du bras.

CHELIDONIUM MAJUS, *Eclaire*, *Chelidoine* ou *Felogne*.

Voici ses caracteres.

Le calyce de la fleur est composé de deux feuilles qui tombent en très-peu de tems. Sa fleur est à quatre pétales disposés en croix & de peu de durée. Ces pétales sont disposés autour de la base de l'ovaire, d'où sortent aussi un grand nombre d'étamines. Le pistil se change en une silique à deux panneaux, mais à une seule cavité, laquelle contient un grand nombre de semences rondes. Cette plante repand en quelqu'endroit qu'on la coupe un suc acre de couleur de safran.

Boerhaave fait mention de cinq différentes especes de cette plante.

1. Chelidonium, *majus*, *vulgare*, Park. Theat. 616. C. B. Pin. 144. Hist. Oxon. 2. 257. Dill. Cat. Giss. 56. Tourn. Inst. 231. Elem. Bot. 198. Buxb. 68. Boerh. Ind. A. 305. Mer. Pin. 26. *Chelidonium majus*, Offic. Ger. 911. Emac. 1096. Chab. 484. Merc. Bot. 1. 28. Phyt. Brit. 27. Raii Hist. 1. 858. *Chelidonia*, J. B. 3. 482. *Chelidonium*, *sive Chelidonia*, Rupp. Flor. Jen. 56. *Papaver corniculatum luteum Chelidonia dictum*, Raii Synop. 3. 309. *Eclaire*.

La racine de cette *éclaire* est fort épaisse à sa tête, divisée en plusieurs branches qui pénetrent fort avant dans la terre, & d'où sortent des feuilles aîlées d'un verd bleuâtre, divisées pour l'ordinaire en cinq parties, à peu près comme celles de la colombine, mais plus longues & plus larges à leurs extrémités. Ses tiges croissent à la hauteur d'un pié, ou plus, noueuses, & garnies de feuilles alternes. Ses fleurs sont disposées en bouquet & portées sur des pédicules longs de trois ou quatre pouces. Elles sont à quatre pétales jaunes renfermés dans un calyce composé de deux parties creuses. Après qu'elles sont tombées, ce qui arrive en très-peu de tems, il leur succede des siliques longues remplies de petites semences noires, luisantes & arrondies. Cette plante répand, en quelque endroit qu'on la coupe, un suc acre, amer, de couleur de safran. Elle croît dans les lieux incultes & parmi les décombres, sur les murailles & les édifices, & fleurit au mois de Mai.

L'*éclaire* est apéritive & déterfive, bonne pour lever les obstructions de la rate & du foie, & d'un grand usage dans la jaunisse & le scorbut. Quelques-uns l'estiment cordiale & un excellent antidote contre la peste. On en met quelque peu dans l'eau admirable (*aqua mirabilis.*) On l'emploie intérieurement pour le mal des yeux, pour dessécher le rhume, & dissiper les taches de la peau, les dartres, & la teigne. Miller, *Bot. Offic.*

Dioscoride rapporte que l'on croyoit de son tems que les hirondelles, par l'application de cette herbe, redonnoient la vue à leurs petits, à qui l'on avoit crevé les yeux. Aristote l'a cru de même; mais Celse a eu raison de refuter cette erreur: l'expérience fait voir que dans moins d'une heure de tems un animal voit fort clair, quoiqu'on lui ait percé la cornée, jusqu'à faire sortir plusieurs gouttes de l'humeur aqueuse. L'*éclaire* est amere, acre & brûlante, surtout la racine, qui donne plus de suc orangé que les autres parties de la plante. Elle ne rougit que légerement le papier bleu, & sent comme les œufs couvis, ce qui fait croire que son suc est, pour ainsi dire, phagédénique, semblable en quelque maniere à la liqueur qui resulte du mélange de la solution du sublimé & de l'eau de chaux, ou approchant du lait qui a bouilli avec quelque sel acre.

La *chelidoine* par l'analyse chymique, donne assez de ce sel, tant fixe que volatil; mais il y est enveloppé de beaucoup de soufre & de terre.

Cette plante prise intérieurement est fort apéritive; l'infusion d'une pincée des feuilles macérées à froid pendant la nuit dans un verre de petit lait, avec un gros de crême de tartre est un bon remede pour la jaunisse & pour les pâles couleurs: quelques-uns y ajoutent une once de sirop de chicorée.

Pour l'hydropisie, on fait infuser pendant vingt quatre heures une once de racine d'*éclaire*, & demi-once de teinture de Mars dans une chopine de vin blanc: on passe l'infusion par un linge & l'on en fait prendre trois onces deux fois par jour.

La préparation suivante est très-bonne pour les vapeurs & pour la maladie du poumon, qu'on appelle consomption d'Angleterre.

Il faut mettre en digestion pendant huit jours, douze livres de toute la plante pilée légerement, trois douzaines d'écrevisses de riviere dépecées, deux livres de miel, luter l'alembic, & distiler ces matieres au bain-marie.

L'eau qu'on en tire est excellente pour les vapeurs, bue depuis deux onces jusqu'à quatre; elle abbat l'inflam-

mation des yeux & desseche les ulceres de ces parties, ainsi que le suc d'*éclaire* modéré avec du lait : on l'applique sans lait sur les taies pour les ronger. Julien Paulmier, fameux Medecin de la faculté de Paris, faisoit grand cas du suc de la racine de cette plante dans la peste. L'herbe pilée guérit les blessures des chevaux : quelques-uns y ajoutent les feuilles du pavot cornu. Tournefort, *Hist. des Plantes*.

2. Chelidonum, *majus, foliis quernis, flore laciniato*. M. H. 2. 257.
3. Chelidonium, *majus, foliis & flore minutissimè laciniatis*. H. R. Par. 49.

Cette espece, à ce que prétend Boerhaave, est l'*Othonna* de Dioscoride. Voyez *Africanus Flos*.

4. Chelidonium, *maximum, canadense*, Corn. 212.
5. Chelidonium, *majus, vulgare*, C. B. Pin. 144. Boerhaave, *Index alter Plantarum*, Vol. I.

Chelidonium minus. *Petite Chelidoine*.

Sa racine est glanduleuse & annuelle. Ses feuilles sont arrondies, les tiges couchées sur terre pour la plus grande partie, & portent à leurs sommets un placenta dont la base est entourée d'un calyce composé de trois feuilles, quelquefois de quatre, mais rarement de cinq, qui tombent en très-peu de tems. Sa fleur est en rose, composée de cinq pétales ou plus, qui sortent du fond du placenta au dedans du calyce, avec un grand nombre d'étamines qui sortent du même endroit entre les pétales & l'ovaire. Le placenta contient un ovaire sphérique, dont chaque œuf ou cellule est munie d'une gaine crochue, avec un sommet fongueux. Boerhaave, *Index alter*.

Boerhaave fait mention de quatre especes de petite *éclaire*.

1. Chelidonium, *minus*. Offic. Ger. 669. Emac. 816. Chab. 484. Park. Theat. 617. Raii Hist. 579. Synop. 3. 246. Mer. Pin. 26. Boerh. Ind. A. 29. *Chelidonium minus, sive scrophularia minor*, Merc. Bot. 1. 28. Phyt. Brit. 27. *Chelidonia rotundifolia minor*, C. B. Pin. 309. *Scrophularia minor sive Chelidonium minus vulgo dictum*, J. B. 3. 468. *Ficaria*, Dill. Cat. Giss. 39. *Ficaria vulgaris*, Rupp. Flor. Jen. 127. Buxb. 110. *Ranunculus vernus rotundifolius minor*, Tourn. Inst. 286. *Ranunculus præcox rotundifolius radice granulosa*, Hist. Oxon. 2. 446. *Ranunculus Chelidonides rotundifolius præcox radice granulata*, Pluk. Almag. 314. *Ranunculus rotundifolius minor*, Hort. Monsp. 169. *Petite Scrophulaire*.

La racine de cette plante est composée de plusieurs petites fibres blanchâtres qui pénetrent fort avant dans la terre, & auxquelles sont attachés des tubercules arrondis, approchans de la tumeur des vaisseaux hémorthoïdaux, ce qui lui a fait donner par les Anglois le nom de *Pilewort*; car les bémorrhoïdes sont appellées *Piles* en Anglois. Ses feuilles ont des queues fort longues, elles sont lisses, luisantes, semblables à celles du liere, mais plus petites, plus arrondies, & d'un tissu moins serré, couvertes quelquefois de petites taches blanches. Ses fleurs sont portées sur des pédicules fort longs qui penchent vers la terre & sur chacun desquels sont une ou deux feuilles plus anguleuses, plus pointues & plus petites que les autres. Elles sont composées de huit ou neuf pétales, étroits & pointus, d'une belle couleur dorée, avec quelques étamines jaunes dans le milieu qui entourent une tête verdâtre, composée de petites semences nues.

Cette plante croît dans les prés, les lieux humides & le long des haies, & fleurit au mois d'Avril.

Cette plante est estimée bonne pour les bémorthoïdes, dont elle appaise les douleurs, diminue l'enflure & arrête l'écoulement lorsqu'on en use intérieurement.

Quelques-uns les frottent avec un onguent fait avec ses racines & ses feuilles pilées. On la recommande pour la jaunisse & le scorbut, surtout pour celui de la bouche, pour fortifier les gencives & conserver les dents. Miller, *Bot. Off.*

Elle passe aussi pour un excellent remede pour les descentes des enfans, soit qu'on l'emploie intérieurement ou extérieurement.

2. Chelidonium, *minus, folio angulofo, maculoso*.
3. Chelidonium, *minus, flore pleno*. Camerar. Hort. 40.
4. Chelidonium, *minus, folio majori, angulofo*. Boerhaave, *Index alter Plantarum*, Vol. I. p. 209.

CHELIDONIUS. *Lapis*, *Pierre d'hirondelle*, est une pierre que l'on trouve, à ce qu'on prétend, dans l'estomac des jeunes hirondelles. Dioscoride, *Lib. II. c.* 60. nous apprend que si l'on ouvre l'estomac de ces animaux on y trouvera quelques pierres.

Prenez-en, dit-il, deux, l'une de différentes couleurs, & l'autre d'une seule, & enfermez-les avant qu'elles aient touché la terre, dans un morceau de peau de genisse ou de cerf. Si vous les attachez autour du bras ou du cou des personnes sujettes à l'épilepsie, vous les guérirez infailliblement de cette maladie.

Les circonstances superstitieuses dont ce remede doit être accompagné, rendent son efficacité suspecte. Car en premier lieu, les jeunes hirondelles doivent être de la premiere couvée, ce qu'il est fort difficile de connoître. Secondement, ces pierres doivent être tirées de l'estomac de ces animaux dans le tems que la lune est dans son plein. Troisiemement, elles ne doivent jamais avoir touché la terre. Je ne sache pas qu'on ait jamais fait des expériences pour s'assurer de la vertu de ces *pierres*, & je ne crois pas que la chose en vaille la peine.

CHELONE, χελώνη, *Tortue*. C'est aussi la partie d'un instrument de Chirurgie, dont il est parlé dans Oribase, *de Machinamentis*, *cap.* 4. & 5. Voyez *Testudo*.

Chelone, est une plante à qui M. Tournefort donne ce nom dans les Mémoires de l'Academie des Siences, année 1706, à cause de sa ressemblance avec l'écaille d'une *tortue*.

Voici ses caracteres.

Son calyce est court, verd & écailleux, sa fleur monopétale & à deux levres, & son casque qui ressemble à l'écaille d'une *tortue*, a son sommet fendu en deux, avec une barbe découpée en trois parties, qui s'étend audelà du casque. De la partie interne & inférieure de la fleur s'élevent quatre étamines dont les sommets ont la figure d'un testicule. L'ovaire croît sur le placenta dans le fond du calyce au-dedans de la fleur; il est garni d'un long tube, & se change en un fruit tout-à-fait ressemblant à celui de la gantelée, rond, oblong, partagé en deux loges, & rempli de semences dont les bords sont garnis de petites franges foliées. Boerhaave, *Index alter*, *Part. I. pag.* 240.

Boerhaave ne fait mention que d'une espece de cette plante, qui est,

Chelone, acadiensis, flore albo. Boerhaave, *Index alter Plantarum*, *Vol. I.*

CHELONIUM, χελώνιον, la partie convexe du dos, située immédiatement au-dessous du cou.

CHELONITES,

CHELONITES, *Lapis*, nom du *Lapis Bufonites*.

CHELYS, χέλυς la *Poitrine*, ainsi nommée à cause de sa ressemblance avec le dos d'une tortue.

CHELYSCION, χελύσκιον mot dérivé du précédent, qui signifie une espece de *Toux seche*.

CHEMA, χῆμα C'est, suivant Blancard, *Lex. renov.* & Lem. *Phar.* le nom d'une certaine mesure dont il est quelquefois parlé dans les Auteurs Grecs, & que l'on croit contenir environ la valeur de deux petites cuillerées. On doit observer que les Athéniens avoient deux *chemas*, dont l'un pesoit trois gros, & l'autre deux. Ce dernier est équivalent à la trentieme partie d'un *cotyle*, ou chopine. Il y a apparence qu'on entend par *chema*, une mesure qui contient autant qu'un certain coquillage appellé *chama*. On ne sauroit déterminer au juste le poids de cette mesure, à cause des différentes pesanteurs spécifiques des substances. Le mot de *cuillerée* est employé aujourd'hui dans un sens vague & indéterminé, surtout à l'égard des substances dont le plus ou le moins est indifférent dans l'usage qu'on en fait.

CHEMIA, χημεία, *Chymie*.

Suidas définit la *chymie*, ἡ τοῦ ἀργύρου καὶ χρυσοῦ κατασκευή, la préparation de l'argent & de l'or. Le mot κατασκευή ne paroît signifier autre chose que la séparation de l'or & de l'argent de leurs mines. Suidas ajoute que l'Empereur Dioclétien fit brûler tous les Livres qui traitoient de la *Chymie*, de peur que les Egyptiens devenus riches par le moyen de cet art, ne fussent tentés de se révolter.

Il paroît d'abord étrange qu'un pays aussi plat que l'Egypte, & qui n'a jamais abondé en mines de métaux, ait été aussi célebre par le savoir de ses Habitans dans l'art de les traiter. Mais si l'on fait attention aux richesses prodigieuses des anciens Egyptiens, on aura peut-être lieu de soupçonner qu'elles ne venoient pas toutes de la fertilité de leur pays. Il est assez vraissemblable que ce Peuple commerçoit avec les Habitans des régions méditerranées de l'Afrique, où l'on trouvoit des mines ou de la poudre d'or, ou peut-être d'argent; & que des raisons de politique l'obligerent à laisser ignorer ce commerce aux autres Nations. Comme les Prêtres possédoient tout le savoir aussi-bien que toutes les richesses du Pays, c'étoient aussi eux sans doute qui étoient les fondeurs & les rafineurs de ces mines, & il y a toute apparence que l'intérêt de leur Nation, aussi-bien que le leur propre, les obligeoit à réserver pour eux la méthode dont ils se servoient pour cet effet. De-là vient que tout ce qu'ils écrivoient sur cette matiere, étoit enveloppé d'allégories & couvert d'obscurités, pour que personne ne pût en pénétrer le sens.

Il est même probable qu'ils se vantoient de pouvoir convertir les métaux qu'ils employoient dans leurs procédés, en or véritable, pour mieux cacher la source de leurs richesses. Il est donc arrivé dans la suite des tems, que les savans entre les mains desquels leurs ouvrages sont tombés, n'ayant pu en comprendre le véritable sens, ni les déchiffrer, ont pris leurs allégories à la lettre, & se sont imaginés qu'il y avoit réellement une méthode pour convertir les métaux en or. Cette idée ayant une fois prévalu, il étoit naturel que l'avarice des hommes ne négligeât rien pour découvrir les principes d'un art qu'ils croyoient perdu. Cette erreur a, selon toute apparence, été la source des recherches que l'on a faites sur la transmutation des métaux; car je ne saurois croire que cet art ait jamais existé, la transmutation d'un métal en un autre étant, je crois, aussi impossible que de convertir un chardon en un cedre. Il est cependant fort heureux pour la Médecine que les hommes aient donné dans cette erreur, parce que les expériences qu'elle les a obligés de faire ont donné occasion à la découverte de plusieurs remedes importans.

L'ortographe du mot *chymie*, quoique la chose ne soit pas fort importante d'elle-même, n'a pas laissé d'être le sujet de plusieurs controverses, qui ne méritent point notre attention. Je remarquerai seulement que la dérivation de ce mot est tout-à-fait incertaine.

Aiant déja parlé dans ma Préface de la maniere dont la *chymie* s'est introduite dans la Medecine, il ne me reste plus qu'à marquer son utilité & ses défauts, ses usages & ses abus, & à donner un catalogue des principaux Auteurs qui ont écrit sur cet art. Je satisferai au premier point en rapportant la substance d'un discours que Boerhaave a composé sur ce sujet. Quant à ceux qui sont curieux d'être instruits des controverses qui regardent l'antiquité de la *chymie*, ils peuvent consulter Borrichius & Conryngius, *de Hermetica Medicina*. Voyez *encore notre Préface*.

Plusieurs personnes, aussi recommandables par leur savoir que par leur probité, rejettent la *chymie* comme un art sujet à une infinité d'erreurs, de peu d'utilité, capable de consumer la fortune d'un homme, & de le réduire à la derniere misere; en un mot, comme la perte & la ruine d'un esprit raisonnable. Ceux au contraire qui se sentent de l'inclination pour cet art, & qui ont été convaincus par les expériences, croyent qu'on ne peut donner trop de louanges à la *chymie*. Mais leur autorité est de peu de poids auprès de Juges éclairés, qui savent que les louanges de ces derniers sont aussi outrées, que les reproches des premiers sont mal fondés. Comme je suis fort éloigné de leur ressembler, après avoir reconnu les erreurs qui se sont introduites dans cet art, je tâcherai de prouver que l'industrie de ceux qui s'y appliquent, est seule capable de les dissiper.

A l'égard de l'enthousiasme des Chymistes, & des fables qu'ils ont débitées au sujet de leur art, on peut assigner dans la nature des choses, certaines causes des fictions auxquelles ont été adonnés ceux qui l'ont les premiers cultivé. La *chymie* étoit autrefois entre les mains des ouvriers des mines & des fondeurs de métaux, gens tout-à-fait ignorans dans les Arts Libéraux, dénués de tout commerce avec les Savans, condamnés à passer leur vie dans les ténebres, & à la conserver au moyen d'une nourriture pesante & grossiere.

Représentons-nous ces hommes exposés tous les jours à mille dangers, toujours dans la crainte de ce qui peut leur arriver, & passant leur vie dans le chagrin, dans le trouble & dans la frayeur que leur inspirent les fréquens tremblemens de terre, les torrens qui descendent des montagnes, les météores & les embrasemens des exhalaisons sulphureuses & grossieres, le retentissement des cavernes & les mugissemens souterreins; éloignés des personnes capables de les rassurer & de dissiper le trouble de leur esprit, on comprendra sans peine qu'ils doivent être portés à ajouter foi aux contes superstitieux & aux fables que l'on a inventées, autant pour effrayer que pour amuser l'esprit, & qui en augmentant leur mélancolie, nourrissent extremement leur crédulité. Il est donc nécessaire que ceux qui choisissent de tels maîtres pour guides dans quelqu'art que ce soit, aient une fermeté d'esprit extraordinaire, pour se garantir des erreurs dont ils sont imbus. Car c'est l'ordinaire de ceux qui s'adonnent à un art de se laisser séduire par l'autorité d'un Maître, d'une fable qui a passé des uns aux autres par tradition.

La multiplicité des exemples qui s'offrent tous les jours ne rend cette vérité que trop sensible, quoiqu'ils soient en état dans toute autre occasion de distinguer la vérité du mensonge, & la fiction de la réalité.

Ce qui a encore augmenté le mal dont nous nous plaignons est, que des Medecins célebres méprisant Galien, les Péripatéticiens & les Arabes s'adonnerent entierement à la *Chymie*. Car s'étant apperçus que les premiers ne les entretenoient pour l'ordinaire d'autres choses que de mots, & les Chymistes d'expériences; que les premiers n'étoient munis que de notions générales & de spéculations formées dans leur cerveau, & que les derniers leur donnoient des preuves sensibles de leur Art par des effets extérieurs; frappés de cette

différence, ils se jetterent aveuglément dans leurs opinions, & embrasserent tous les raisonnemens de ceux qui les amusoient si agréablement. C'est-là ce qui fit revivre toutes ces notions absurdes des Mages des Chaldéens & des Persans, aussi-bien que l'opinion flateuse de Pythagore sur la transmigration des Ames. Quelques-uns soutinrent avec Epicure que l'Ame étoit un composé de corpuscules que leur petitesse rend imperceptibles; d'autres imaginerent avec Platon des Démons qui existent partout. Quelques-uns cultiverent l'Art magique de Zoroastre; & l'on vit les plus fameux Chymistes enseigner comme vraies toutes les fictions ingénieuses des Poëtes, au sujet des Faunes, des Satyres, des Génies, des Nymphes, des Pygmées, des Demi-Dieux, & Divinités des bois, des Montagnes, des Eaux, de l'Air, & des lieux souterreins. Et ils semerent dans l'esprit de leurs disciples la croyance des sortiléges, des charmes & des enchantemens, des vaines conjectures & des fausses prédictions des Astrologues, des Amuletes portés par les Nations barbares, des Talismans, des Génies confinés dans les métaux, & des esprits introduits par enchantemens dans les corps solides.

Il n'est pas surprenant, vu ce que nous venons de dire, que ces personnes aient enfin violé ce qu'il y a de plus sacré, & qu'ils aient regardé le Pentateuque de Moïse, les écrits de Salomon, & les révélations de saint Jean, comme autant de Traités sur la Pierre-Philosophale. Il n'y a rien qu'ils n'aient perverti par leurs Commentaires, Allégories, Emblemes, Types & Cérémonies; & l'on auroit peine à trouver dans l'Ecriture un seul passage, si clair qu'il soit, dont ils n'aient perverti le sens, le fanatisme les ayant porté au point de changer l'histoire des faits & des miracles opérés pour la confirmation de l'Evangile, en des préceptes & des maximes d'Alchymie. Je ne doute point qu'en voyant ces choses, on ne soit rempli d'indignation, & qu'après avoir condamné un Art établi sur des principes aussi faux, on ne souhaite encore de le voir exterminé. Mais j'espere que quiconque écoutera la vérité de part & d'autre sans partialité, reconnoîtra sans peine que les Chymistes eux-mêmes condamnent toutes ces absurdités, bien loin de les défendre, & cela par des argumens & des preuves que la *Chymie* leur fournit. Je n'ai point dessein d'entrer ici dans aucun détail sur cette matiere: mais je ne puis m'empêcher de parler d'un fameux Chymiste du treiziéme siécle, je veux dire de Roger Bacon: cet homme extraordinaire savoit si bien assujettir la Nature sous les regles de l'Art, qu'il exécutoit des choses beaucoup plus surprenantes que les prodiges qu'on attribue aux Magiciens. Il prouve par des expériences qu'un homme instruit des lois qu'observe la Nature, est en état de produire des effets qu'il leur est impossible d'imiter avec leurs charmes, leurs sortiléges & leurs prestiges. Il expose avec autant de facilité que de candeur, la superstition, l'erreur & le fanatisme du siecle où il vivoit. Il fait voir avec beaucoup de jugement la différence qu'il y a entre les Mysteres qui ont la Religion pour fondement, & les chimeres & les inventions ridicules des cerveaux dérangés, entre les principes corruptibles du corps, & l'origine céleste de l'ame, entre Dieu & la Nature. Peut-on s'empêcher d'admirer cet homme, & d'avoir de la vénération pour lui? Un autre Chymiste de la même Nation, est le célebre Boyle, que ses succès dans cet Art mettent audessus de tous ceux qui ont paru jusqu'aujourd'hui. Il employa sa vie à interroger la nature, & à faire des expériences, & par une générosité qu'on ne peut assez admirer; il communiqua au Public, sans aucune vue d'intérêt, les découvertes qu'il avoit faites lui-même avec beaucoup de peine, de danger & de dépense.

Il me paroît que M. Boerhaave a poussé ses éloges un peu trop loin, dans ce qu'il dit ici du caractere de M. Boyle; car on s'appercevra sans peine, si l'on veut se donner celle de parcourir ses Ouvrages, qu'encore qu'il communique certaines choses, il en indique un plus grand nombre d'autres, dont il fait voir la nécessité, sans nous dire la maniere dont il faut s'y prendre pour réussir. Personne n'ignore qu'il a dérobé aux yeux du Public quelques-unes de ses plus importantes découvertes, & qu'il les auroit même laissé ignorer aux Ouvriers qu'il employoit, s'il eût pu se passer de leur secours.

Les changemens qui arrivent dans les corps sont une suite du mouvement qui est répandu dans tout le sisteme corporel, & qui l'agite. Il faut donc commencer par rechercher les causes de ce mouvement, ce qui peut le produire, le détourner, ou le faire cesser dans les corps. Or c'est ce qu'il est impossible de faire sans le secours des expériences, & sans l'observation des effets qui se manifestent aux sens. Rien n'est plus digne de nos soins que d'observer avec attention les mouvemens qui résultent de l'action des corps qui sont voisins les uns des autres, de l'application des corps les uns sur les autres, & de leur éloignement ensuite, tandis que par le moyen du feu on excite dans chaque corps un mouvement convenable, ce qui est la meilleure méthode dont on puisse se servir pour découvrir les propriétés des corps. Tout cela est l'ouvrage de la Chymie, qui à cet égard est d'une très-grande utilité dans la Medecine, puisqu'il n'y a point d'Art plus propre pour découvrir les secrets de la Nature, quoiqu'il faille avouer en même tems qu'il a été la source d'une infinité d'erreurs. La principale de ces erreurs, est qu'aussitôt que les Chymistes ont eu découvert par le secours des expériences, l'action qui étoit propre à un corps particulier, ils ont regardé cette propriété comme universelle, & avancé hardiment qu'elle étoit la même dans tous les corps. Les Chymistes ont imité en cela les Philosophes, qui ayant remarqué une attraction mutuelle entre l'aiman & le fer, en ont attribué une pareille à tous les autres corps. C'est à cette mauvaise maniere de raisonner que les doctrines des fermens, des effervescences, des sels opposés, de soufre échauffant, de fermentation, de putréfaction, de génération, de transmutation, de précipitation, doivent leur universalité, aussi bien qu'une infinité d'autres qui en sont la suite. Quel changement la Medecine n'essuya-t'elle pas après qu'on eût découvert ce petit nombre d'actions? On n'en admit point d'autres pour expliquer les lois de la Nature, & l'on rejetta tout ce qui ne pouvoit s'accorder avec elles; en peu de tems cette notion prévalut si fort, que l'on enferma toutes les actions de la Nature dans les limites étroites de cette maniere d'agir, & si la Chymie n'eût elle-même mis des bornes à cette façon licentieuse de raisonner, on eût réduit toute la Medecine sous la dépendance d'un petit nombre de lois que les Chymistes avoient établies. Mais dès que la Chymie commença à se perfectionner, à essayer les mêmes méthodes sur différens corps, & à les varier sur le même, on apperçut une si grande différence dans les substances, aussi-bien que dans les produits des opérations, qu'on ne put plus se résoudre à restraindre dans les bornes de quelques exemples la vaste & incompréhensible nature des choses. On fut alors convaincu qu'il y a dans les corps une variété de qualités, qu'on ne connoissoit point auparavant, mais dont l'efficacité est surprenante, & qui sont la cause des mouvemens particuliers, qui ne laissent pas d'être souvent fort considérables.

Eclaircissons ce que je viens de dire par un exemple: si l'on enferme dans un vaisseau des végéraux qui s'aigrissent d'eux-mêmes, la chaleur seule de l'air les mettra en mouvement; & si ce mouvement continue pendant quelque-tems, il changera une partie de l'huile naturelle en esprits volatils propres à se mêler avec l'eau & à s'enflammer. Ces mêmes végétaux, par un mouvement peu différent du premier, changeront la même partie de leur huile en des esprits acides, qui se mêleront bien avec l'eau, mais qui éteindront le feu.

Les Chymistes donnent à ces deux actions le nom de *fermentation*, à cause du changement remarquable qui survient dans les principes. Jusqu'ici on n'a rien à leur objecter : mais ils tombent ensuite dans un faux raisonnement, lorsqu'ils avancent qu'il ne peut y avoir de vrai changement que par la vertu d'un ferment, & aucun sans fermentation. Après s'être ainsi égarés, satisfaits de leur nouvelle découverte, ils en prennent occasion de se former l'idée d'un ferment universel, & d'une vertu si étendue, que la plus petite de ses parties venant à se mêler avec le ferment propre de quelque corps que ce soit, suffit pour l'imprégner de telle maniere qu'il devienne capable d'assimiler & de convertir les fermens de tous les autres corps en sa propre nature. Ainsi une seule expérience leur suffit pour connoître, à ce qu'ils prétendent, la nature d'une infinité de choses. Qu'on ne s'imagine point que cela n'a lieu que dans le cas dont nous parlons; car il n'y a aucun sujet, si important qu'il soit, sur lequel ils ne raisonnent de la même maniere. De-là vient qu'il y a chez eux un si grand nombre de Sectes qui se forment chacune une doctrine universelle qui lui est particuliere, & qu'ils bâtissent sur leurs propres expériences; de-là vient encore qu'on a de la peine à en trouver deux qui s'accordent sur le même principe, & que ceux d'entre eux qui ont le plus de littérature, rejettant la doctrine de leurs Ecoles, & souhaitant de découvrir quelque chose d'assuré, après s'être appliqués à la *Chymie*, restent dans le doute & dans l'incertitude, & ne savent parmi un grand nombre d'opinions qui s'offrent à eux, laquelle il leur convient d'embrasser, pour l'explication des Phénomenes qu'elle présente.

La *Chymie* gémit de se voir réduite dans cet état : mais elle ne manque point de ressources ni de moyens pour s'en tirer. Aucune Science n'est venue à son secours, & elle a été forcée de travailler seule à sa délivrance. Cet état ne paroîtra point extraordinaire à ceux qui feront attention, que le mélange d'un corps avec différens autres, produit toujours de nouvelles apparences, des actions différentes, des effets dissemblables qu'il est impossible d'assujertir sous la même loi. On a été convaincu par les découvertes qui ont été faites par les Chymistes, qu'elles demandent un grand nombre d'observations, un examen scrupuleux, & d'être comparées avec jugement les unes avec les autres, pour pouvoir établir un moyen universel d'explication auquel toutes les actions de la nature soient assujetties; Qu'il n'y a rien de plus capable de jetter dans l'erreur, que de juger d'une chose par la ressemblance qu'elle a avec une autre; & que comme il est ordinaire à ceux qui commencent de déduire les causes de tous les évenemens d'un seul mode ou d'une seule propriété, de même ceux qui ont atteint un âge mûr, & qui sont instruits par l'expérience, suivent en tout les regles de la véritable prudence, laquelle dicte aux Chymistes de ne point se hâter, d'agir avec beaucoup de précaution, & d'examiner avec toute l'attention & toute la circonspection possible chaque particularité, avant de décider sur ce qui regarde les choses naturelles. C'est d'après ces regles que la *Chymie*, en corrigeant les erreurs, en embellissant la vérité & en détruisant les abus, est devenue une des Sciences les plus utiles, les plus certaines & les plus célebres. J'en appelle, pour confirmer la vérité de ce que j'avance, au témoignage de ceux qui voudront comparer Homberg avec Tachenius, Boyle avec Van-Helmont, & les écrits des Chymistes vulgaires avec les *Miscellanea* d'Allemagne, & les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences.

La Physique a tant de rapport à la Medecine, que les erreurs des Chymistes dans la premiere influent sur la derniere, & corrompent non-seulement la théorie, mais encore la partie de cet Art qui regarde la pratique. Que l'on me permette de découvrir ici la source de toutes ces erreurs. Les Chymistes, au moyen d'un feu artificiel, de vaisseaux & d'instrumens, excitent différentes sortes de mouvemens, par lesquels les corps étant mêlés ou séparés en différentes manieres, prennent différentes formes, d'où procedent de nouvelles propriétés qui étoient auparavant inconnues. Lors donc que l'on vient à soumettre ces corps à l'analyse *chymique*, on y découvre différentes especes de mouvemens, qu'aucun autre Art ne sauroit produire; & que la nature abandonnée à elle-même n'eût jamais présentés aux sens. L'Artiste se réjouit avec raison de sa découverte : mais le plaisir du succès séduit l'esprit de l'inventeur; il ose avancer, & soutient à la fin comme une chose certaine, que la même chose a lieu dans la nature & dans le corps humain; & que ce que l'on n'a pu obtenir que par des moyens pénibles & laborieux, doit résulter du mouvement tranquille du corps humain, & y être entretenu par ce même mouvement; enfin, que tout ce qui existe sur la terre, dans l'eau & dans l'air, en est également muni. Cela a été la source d'une infinité d'erreurs, & de la croyance dans laquelle on a été, que les sels acres, alcalis, fixes & ignés dominent dans les animaux & dans les végétaux; que des sels volatils, extremement acres & alcalis, impregnent les humeurs les plus douces du corps humain aussi-bien que ses parties les plus solides, & se logent dans les dents & même dans le lait. D'autres fois les acides ont été en réputation; & l'on a cru qu'ils existoient non-seulement dans les fossiles & les végétaux, mais encore dans l'homme, en telle quantité, qu'ils le détruisoient par leur acrimonie corrosive. On a donc fait du corps humain un laboratoire de Chymiste, ou un théatre sur lequel tous les différens effets de la *Chymie*, les chocs, les effervescences, la paix, la génération, la destruction & les différens effets des sels opposés, ont été représentés chacun à leur tour. C'est de ces principes qu'on a déduit la cause de toutes les maladies, & tiré les indications curatives d'une maniere trop ridicule pour mériter qu'on s'y arrête, quoiqu'appuyée de l'autorité de Sylvius de la Boe & de Tachenius. Ce seroit du tems perdu que de rapporter toutes les erreurs & toutes les rêveries que les Chymistes ont débitées tant sur la théorie, que sur la pratique de leur art. Quoi de plus extravagant que le caractere qu'ils attribuent à l'antimoine de guérir toutes les maladies, par la raison qu'étant fondu avec l'or, il détruit toutes les impuretés & les métaux grossiers avec lesquels il est mêlé ? Quoi de plus absurde & de plus opposé à l'expérience que les propriétés qu'attribue Paracelse à son remede secret, par le secours duquel il se promettoit une vie aussi longue que celle de Mathusalem? Quoi de plus ridicule que les extravagances des Freres de la Rose-Croix ? Quoi de plus imaginaire & de plus insensé que la liqueur proposée par Van-Helmont, & préparée, à ce qu'il dit, avec le cedre immortel du Liban, laquelle enrichit tellement les humeurs vitales par ses vertus salutaires, qu'en purgeant toutes les impuretés, & suppléant aux besoins du corps par une nouvelle recrue d'esprits, elle conserve un homme pendant plusieurs âges dans toute la vigueur de la jeunesse. Je ne dis rien de la pierre de Butler, qu'il suffisoit de toucher du bout de la langue pour être guéri des maladies les plus obstinées; ni de l'Artephius attirant à lui par une vertu électrique les esprits vitaux d'un jeune corps, entretenant perpétuellement le feu vital par ses exhalaisons médicinales, & le rendant immortel comme le feu des Vestales; & de plusieurs autres rêveries qui ont été débitées par les Chymistes. Cependant ces choses, toutes absurdes & incroyables qu'elles sont, occupent l'attention de plusieurs personnes, qui, quoique sensées d'ailleurs, sacrifient leurs biens, leur réputation, leur santé & leur ame à la recherche de ces sortes de secrets : & cet entêtement est si général, qu'il n'y a plus d'espérance d'y remédier. La *Chymie* a pourtant fourni à la fin les moyens de remédier aux maux qu'elle a causés. Libavius, Boyle, Bohnius & un grand nombre d'autres, après d'exactes recherches, ont enfin prouvé par la *Chymie* seule, que

les préparations de l'art different entierement de celles de la nature, & par conséquent que les instrumens dont se sert la nature & ceux qu'emploie la *Chymie*, ne doivent point être regardés comme les mêmes; car la nature n'agit point dans l'homme par les moyens dont la *Chymie* se sert poûr venir à bout de ses desseins; ce qui fait qu'on ne doit rien conclurre de l'une au sujet de l'autre sans une parfaite évidence. Il suit de-là que la *Chymie* produit souvent des effets qu'on n'a jamais découverts dans le corps humain, ni dans aucune autre partie de la matiere, & qu'il faut être insensé pour inférer de ce qu'un corps est propre à purifier les métaux, qu'il puisse rendre un homme tout-à-fait exempt de maladies. Tout le monde est convaincu que la *Chymie* ne peut imiter les moyens dont la nature se sert pour fournir les matieres qui causent les maladies, & que la vie & la santé dépendent de causes si différentes, si embrouillées & si difficiles à découvrir, que cet Art est hors d'état d'effectuer ce qu'il promet sur ce sujet. Heureusement ces erreurs & une infinité d'autres ont été corrigées & chassées hors de la Medecine; & l'on ne peut que se féciliter du bon état dans lequel est aujourd'hui la Chymie en Europe; car elle n'est plus un Art trompeur, mais une Science extremement utile dans la Physique & dans la Medecine. Je n'avance rien qui ne soit appuyé de l'autorité du fameux Bacon & du célebre Boyle, aussi-bien que du témoignage d'un Homme dans lequel il semble que la nature ait fixé les limites de la sagacité humaine; c'est du célebre Newton dont je veux parler, lequel se sert de la Chymie pour démontrer les lois, l'action & les forces des corps, & pour les faire servir à l'explication des phénomenes; ce qui prouve que sans le secours de cet Art, ce grand Homme auroit eu peine à découvrir, malgré toute sa pénétration, la nature & les propriétés des corps simples.

Auteurs Chymistes, y compris les Alchymistes & les Métallurgistes.

Nous avons une liste de plusieurs manuscrits grecs sur la *Chymie*, que l'on trouve dans la Bibliotheque de l'Empereur à Vienne, dans celle du Roi de France à Paris, dans celle d'Elisabeth à Breslau, dans celle du Duc de Saxe-Gotha, dans celle de l'Escurial, & dans la Bibliotheque *Bodleiana* (de Boyle.)

Le Docteur Shaw, dans sa traduction de la *Chymie* de Boerhaave, a donné par forme de notes un Catalogue de ces Ecrits, que le Lecteur peut consulter, à moins qu'il n'aime mieux parcourir la Bibliotheque Greque de Fabricius, qui fait mention de ces Auteurs. Je n'en parlerai point, parce qu'on ne sauroit les avoir: mais cela ne m'empêchera pas d'insérer ici le jugement qu'a porté Reinesius sur cette collection de la Bibliotheque du Duc de Saxe-Gotha.

Jugement de Reinesius sur la collection des Manuscrits grecs chymiques que l'on trouve dans la Bibliotheque de Saxe-Gotha, A. D. 1634.

La copie manuscrite greque qui a été transcrite en 1632. d'une autre que l'on trouve dans la Bibliotheque d'Ausbourg, contient différens Traités, dont quelques-uns portent le nom de leurs véritables Auteurs; d'autres sont attribués à des personnes qui ne les ont jamais connus, & d'autres enfin ne sont qu'une collection de différens Ouvrages. Ils traitent tous de ce qu'on appelle Art divin de la Pierre Philosophale, ou grand Magistere, c'est-à-dire, des moyens de transformer les métaux imparfaits en or & en argent, des différentes especes de vaisseaux & de fourneaux, aussi-bien que des différentes opérations qui sont en usage dans la *Chymie*. On y trouve aussi un petit Traité sur les poids & les mesures, sur la maniere de préparer la *polenta* avec l'orge, de faire la biere, sur les différens dégrés de feu, des couleurs, & sur plusieurs autres opérations qui appartiennent à la *Chymie*. Comme on a toujours traité cet Art d'une maniere allégorique; qu'on l'a enveloppé sous des énigmes & des paraboles, que Zosime appelle λεξεις γραφας, « écrits figurés, » & Etienne αλληγορικας, « allégoriques, & exprimés par « certains caracteres & signes. » On y a ajouté un Léxicon qui donne la signification de ces mots qui ont plusieurs sens dans les Auteurs Grecs, aussi-bien que l'explication des signes & des caracteres qu'on y emploie.

On y trouve aussi une copie manuscrite tirée d'une autre, qui existe quelque part en Italie, & qui est citée par Robertus Valensis, dans son Livre *de la vérité & l'antiquité de la Chymie*, & par Gesner dans sa Bibliotheque; ou de celle qui est dans la Bibliotheque du Roy de France, qui est citée par Isaac Casaubon, sur les Annales de Baronius, & par Saumaise, dans ses *Exercitationes Plinianæ*, dont les citations répondent mot pour mot au manuscrit. Jean Dee, Medecin à Londres, qui dédia son *Monas Hieroglyphica* à l'Empereur Maximilien en 1564. passe pour avoir eu une copie manuscrite de la Physique de Démocrite, avec les noms de Synesius, Pelagius & Stephanus, laquelle a été traduite en Latin par Pizimentius, & imprimée à Cologne en 1574. avec les *Memorabilia* de Mizaldus. La plupart de ces écrits ont été traduits en Latin, & insérés (*a*) dans le *Theatrum Chymicum*, le *Turba Philosophorum*, l'*Aureum Vellus* & autres Livres de cette espece.

Quoique la Physique & la Magie de Démocrite soient citées par Hermolaus Barbarus sur Dioscoride, l'Epître de Psellus au Patriarche Xiphilin par Mylius dans sa *Basilica Philosophica*, & les Ouvrages de Zosime, la pratique de Stephanus & quelques autres pieces de même nature par d'autres Auteurs, je ne sache point cependant qu'on les ait imprimés en Grec, quoiqu'ils le méritent, à cause qu'ils contiennent un grand nombre de choses curieuses sur l'antiquité, & nous instruisent de l'origine de la *Chymie*. Les autres écrits ne consistent qu'en quelques fragmens fort obscurs incapables de contribuer en rien à l'avancement de cet Art. On peut dire en général de tous ces Ouvrages qu'ils ont été composés par des Moines & autres personnes savantes, d'abord à Alexandrie, & quelque tems après à Constantinople, où ils furent recueillis en un seul corps & transportés de-là en Italie par les Grecs qui abandonnerent Constantinople lorsque cette ville fut prise par les Turcs en 1454. & ensuite en France où ils furent placés dans la Bibliotheque Royale.

Avant que de parler des Auteurs dont les noms se trouvent dans cette Collection, il faut observer que quelques-uns d'eux étoient Payens, & d'autres Chrétiens (*b*). Qu'ils vécurent d'abord à Athenes, ensuite à Alexandrie d'Egypte où les Philosophes étoient plus estimés qu'à Athenes même. Car long-tems avant & sous le regne de l'Empereur Dioclétien, il y avoit en Egypte & en Perse des Juifs, des Chrétiens & des Payens qui

(*a*) Fabricius prétend qu'on n'en a inséré qu'un petit nombre dans ces Collections, & même qu'on n'y en trouve aucun.

(*b*) Comme il paroit que le Compilateur vivoit après l'Empereur Héraclius, qu'il étoit Chrétien, qu'il a pris dans différens Auteurs ce qui lui a plu, & ajouté plusieurs choses de son chef; ni les citations, ni les marques de Christianisme, ni les dates que l'on trouve dans cette Collection ne peuvent nous servir à déterminer au juste l'âge ou la religion de ceux dont on trouve les noms à la tête de ces extraits. Comme ni Hérodote, ni Clement Alexandrin, ni les autres Auteurs qui traitent des sciences qui étoient cultivées en Egypte, ni Pline ne font aucune mention de la Chymie; je suis entierement persuadé avec Conryngius & Reinesius, quoiqu'en dise Borrichius, que les Auteurs dont les noms sont cités dans cette Collection ne sont pas plus anciens que Théodose & Dioclétien. FABRICIUS.

travailloient à la pierre philosophale, comme nous l'apprend Suidas au mot *χημεία*, *chemia*. On est même assûré qu'Héliodore dont on trouve le nom à la tête d'un de ces Traités, étoit originaire d'Alexandrie, & qu'il fut mis par ses parens Hermias & Ædesia, avec son frere Ammonius, auprès de Proclus, le plus grand Philosophe de son tems, qui vivoit long-tems après Theodose. Il peut même se faire que ce Philosophe qui étoit adonné à la *Chymie* & y avoit fait des progrès, ait dédié quelque Ouvrage de cette nature à Théodose le Grand, que cet Empereur l'ait gouté de même que plusieurs de ses Courtisans, & entre autres Eugenius, à qui l'on attribue un des Procédés qu'il contient. Les noms d'Archelaus, d'Hierotheus & de Théophraste sont tous imaginaires, & la Poësie est toute de Stephanus. Il est certain encore que cet Héliodore dont nous venons de parler étoit Payen & attaché à la Secte de Platon, au lieu que l'Auteur de ces vers est Chrétien; Pappus, à qui l'on attribue un des Procédés, étoit un Philosophe d'Alexandrie, Auteur d'une Collection Mathématique, qui vivoit sous l'Empereur Théodose.

Quant à Synesius dont nous avons les Scolies sur la Physique de Démocrite, & les *Mystica* de Dioscorus Prêtre du grand Serapis: il est vrai qu'il y a eu sous Théodose un Synesius qui avoit étudié à Athenes & à Alexandrie, qui fut fait Evêque de Cyrene dans la Libye l'an 410. de J. C. & dont les Ouvrages ont été publiés en 1633. à Paris avec des notes, par le P. Petau. Mais ce Synesius ne peut être l'Auteur des *Scolies* qui contiennent des erreurs puériles touchant Ostanes & Démocrite, dont nous parlerons plus bas; au lieu que Synesius étoit un homme extremement savant, comme il paroît par ses écrits dans lesquels on ne trouve pas la moindre trace de *Chymie*, ni le moindre mot au sujet de son amitié avec Dioscorus. Zosime, Philosophe d'Alexandrie, écrivoit vers le même tems, & ses Ouvrages sont entremêlés de divers discours abrégés, qu'on ne peut lui attribuer avec justice, car il y est fait mention de plusieurs choses qui étoient inconnues aux anciens Medecins Grecs, & qui n'ont été nommées & mises en usage que par les Perses & les Arabes, comme par exemple, *βελιλέγ*, *νάτηφ*, *θέιακας* & autres semblables. On ne sauroit douter que ce Zosime ne soit le même que l'Historien de ce nom; car quoique dans son Traité à Théosebien il fasse mention de la création, de l'incarnation & de la passion, il ne laisse pas d'accommoder les spéculations des Platoniciens & les fables des anciens Egyptiens qu'il avoit trouvées dans Pœmander & Trismegiste à son art, & d'appliquer la vision Prophétique d'Ezéchiel au sujet de la résurrection à ses Procédés Chymiques. Suidas fait mention de Zosime, qu'il appelle le Philosophe d'Alexandrie, & dit qu'il a écrit *χημευτικά*. Photius dans sa Bibliotheque, parle de ses *λόγοι χημευτικοί*. Il est appellé dans quelques endroits de ce manuscrit, peut-être du lieu de sa naissance, Panapolita.

Olympiodore, dont on trouve le Traité dans ce manuscrit, a écrit après Zosime, & Saumaise se trompe lorsqu'il le place parmi les Auteurs Grecs des derniers siecles, car il ne dit pas un mot de Stephanus, qui vivoit vers l'an 620. de J. C. & qui étoit très-savant dans la *Chymie*; au lieu qu'il parle souvent de Zosime & de Synesius qui vivoit quelque tems auparavant; c'est l'ordinaire des Auteurs qui écrivent sur ces sortes de sujets, de citer tous ceux qui les ont précédés dans le même art. Je crois que cet Olympiodore est le même que celui qui étoit natif de Thebes en Egypte, qui écrivit l'Histoire de son tems depuis l'an 400. de J. C. jusqu'à l'an 425. & la dédia à Théodose le jeune. Il cite à la page 182. Hermès, *ἐν τῇ κυρανίδι βίβλῳ*, qui est le même que la Physique d'Hermès citée par Zosime, *Lib. IX. de Chemia ad Theoseb.* Maintenant le nom *kyranidum* signifie un volume compilé de plusieurs autres; & comme les Persans & les Arabes avoient composé ce Livre de plusieurs Traités magiques, tant de leur Nation que des autres; ils l'appelloient *curanon*, de même que l'Alcoran est appellé par les Grecs des premiers siecles de l'Egire *κυρανίον*, c'est-à-dire, Collection de Préceptes Divins. Suidas nous apprend de plus que Dioclétien ne se contenta pas d'abolir l'ancienne maniere de supputer le tems qui étoit en usage chez les Egyptiens, mais qu'il fit encore brûler tous leurs Livres qui traitoient de l'art de faire l'or, pour leur ôter tous les moyens de se révolter, qu'il en usa de même à l'égard de ceux des Persans qui traitoient de l'*Alchymie*, qui dans ce tems-là étoit fort cultivée chez eux, & qui les mettoit en état de se révolter souvent contre les Romains.

Stephanus étoit Chrétien, puisqu'il cite les Evangiles & les Epîtres de Saint Paul, & vivoit sous l'Empire d'Héraclius. Il n'y a point de partie dans toute la Collection dans laquelle la doctrine des anciens soit mieux expliquée.

Quant à Démocrite, dont le nom est souvent cité dans cette Collection où l'on trouve aussi plusieurs de ses Traités en entier, comme celui sur la couleur du pourpre, sur la maniere de faire l'or, l'argent & les pierres précieuses, c'est une opinion qui n'est pas moins folle pour être ancienne, qu'il est le même que le Philosophe d'Abdere, qui vivoit du tems de la monarchie des Perses.

Le faux Synesius le dit en termes exprès, & on trouve la même chose dans la chronique Greque d'Eusebe (*a*). Mais Scaliger croit que cette Histoire n'est point d'Eusebe, mais d'un certain Panadorus Moine Egyptien, qui vivoit sous l'Empereur Arcadius, dont Syncellus qui transcrivit sa Chronographie vers l'an 732. fait un extrait qui a été inséré dans cette Collection. Il y a toute apparence en effet qu'Eusebe n'en est point l'Auteur, car Saint Jerôme n'y trouve rien de semblable; & que ce conte a été forgé par un Egyptien qui a cru faire honneur à sa Nation en publiant que les plus fameux des Sages de la Grece s'étoient fait initier dans ces mysteres. Cet Ostanes, comme il paroît par un fragment de la page 66. étoit Chrétien, & par conséquent le Démocrite à qui l'on attribue ces Ouvrages ne peut être celui d'Abdere. On dira peut-être, & je suis assez de ce sentiment, que ce fragment n'est point d'Ostanes, car il paroît par le style que le Livre dont nous venons de parler ne peut être l'Ouvrage d'un Philosophe aussi ancien. Cette piece est néanmoins fort ancienne & l'Ouvrage d'un Auteur qui étoit parfaitement instruit de la nature des minéraux, & très-versé dans la Medecine. Peut-être que le Démocrite qu'on prétend avoir été initié par Ostanes aux mysteres de l'Alchymie dans le tems de Sapor, appellé Sophar, dans la Collection, page 85. & avant Constantin le Grand, est quelqu'un de ce nom qui vint en Perse à dessein de s'instruire de cet Art. Or on sait que Sapor vivoit l'an 270. de J. C. d'où l'on peut conjecturer que le Démocrite que l'on dit avoir vécu l'an 300. de Notre-Seigneur, étoit le troisieme de ce nom qui eût voyagé en Egypte. Il peut se faire aussi que ce que rapportent Synesius & d'autres Auteurs d'Ostanes & de Démocrite, soit purement fabuleux, & que ces pieces appartiennent à d'autres qui pour donner plus de réputation à leurs Ouvrages, les auront publié sous le nom des Phi-

(*a*) Démocrite d'Abdere fut initié aux mysteres des Egyptiens par Ostanes le Mede, que le Roi de Perse avoit envoyé en Egypte pour présider aux Offices que l'on célébroit dans le Temple de Memphis avec d'autres Prêtres & d'autres Philosophes, parmi lesquels étoient Pammenes & Marie, Juive de naissance. Il a écrit sur l'or, l'argent, les pierres précieuses & la pourpre, d'une maniere figurée. Ostanes loue Démocrite & Marie d'avoir caché leur art sous une multitude d'énigmes, & blâme Pammenes d'avoir été trop franc & trop ouvert dans ses écrits. *Chronicon Syncelli.*

losophes qui étoient les plus fameux par leurs connoissances dans les sciences occultes. Il n'est même pas surprenant que dans un siecle aussi peu éclairé, on ait attribué ces écrits au fameux Démocrite d'Abdere, puisque la même chose est arrivée dans le tems de Pline, comme on le voit, *Lib. XXIV. cap. 17. & L. XXX. c. 1.* Laerce dans la vie de Démocrite, Aulu-Gelle, *L. X. cap. 12.* & Columelle, *Lib. VII. de R. R.* nous apprennent que les Mémoires de Bolus Mendesius, *de Re pecuaria*, ont été attribués à Démocrite, sous le nom duquel plusieurs personnes publioient leurs rêveries. La même chose est arrivée à Hermès Trismegiste; & les Poëtes qui vécurent six ou sept cens ans après Séneque, publioient leurs vers sous son nom.

On doit porter le même jugement de Cléopatre que ces Auteurs disent avoir été femme d'un des Ptolomées, & que Stephanus fait parler avec Ortanes; car comment peut-on attribuer à cette Reine ou aux anciens Auteurs Geoponiques un Ouvrage dans lequel il est parlé des trente pieces d'argent que Judas reçut pour prix de sa trahison, & de la maladie dont Job fut affligé pendant sept ans & demi?

Michel Psellus qui vivoit à Constantinople en 1080, passe pour avoir été un des Grecs le plus savant de son tems. Il étoit fort adonné aux arts & aux siences occultes, sur lesquelles il a composé une infinité de Livres qui sont aujourd'hui ensevelis dans la poussiere des Bibliotheques.

L'Auteur du Lexicon doit être mis au nombre des Auteurs modernes qui vivoient il y a deux cens cinquante ans.

J'ai suivi jusqu'ici Reinesius; je vais maintenant parler des Auteurs, dont les ouvrages sont plus connus, en faisant d'abord observer au Lecteur que la plupart des circonstances dont cet Auteur fait mention, semblent favoriser ce que j'ai avancé au commencement de cet article au sujet de l'origine de la connoissance de la transmutation des métaux.

1. Geber, appellé l'Arabe, quoique Grec de nation suivant Léon l'Afriquain, abandonna le Christianisme pour se faire Mahométan. Il vivoit dans le septieme siecle, & a écrit en Arabe.

Il paroît être le premier qui ait réformé & perfectionné la *chymie*. Son Histoire est fort obscure: Le mot Geber signifie un grand homme & un Roi, ce qui a fait croire à bien des gens qu'il étoit Prince & Arabe de nation, à cause que ses Ouvrages sont écrits en Langue Arabe. Mais on ne sait au juste ni ce qu'il étoit, ni en quel tems il a vécu.

Ceux qui prétendent qu'il a travaillé le premier à la recherche d'un remede universel, se fondent sur certaines expressions que l'on trouve dans ses Ouvrages, lesquelles sont plus que suffisantes pour faire croire au Lecteur ignorant qu'il en a eu connoissance. Telle est celle-ci, *l'Or ainsi préparé guérit la lepre & toutes sortes de maladies*. Mais il faut observer que dans son langage les métaux les plus bas sont les lépreux, & l'or ceux qui se portent bien. Lors donc qu'il dit, *je voudrois guérir six lépreux*, il n'entend autre chose sinon qu'il voudroit les convertir en un or capable de soutenir l'épreuve de l'antimoine. Comme il n'a jamais été Medecin, il est plus que probable qu'il n'a jamais voulu parler d'un remede universel. Depuis cet Auteur jusqu'au douzieme siecle, on ne trouve aucun Chymiste qui ait fait quelque bruit.

Golius, Professeur des Langues Orientales dans l'Université de Leyde, est le premier qui ait fait présent des Ouvrages de Geber en manuscrit à la Bibliotheque Publique. Il les traduisit en Latin, & les publia à Leyde *in-folio*, & ensuite *in-4°*, sous le titre de *Lapis Philosophorum*. Ces Ouvrages contiennent plusieurs choses utiles & curieuses sur la nature, la purification, la fusion & la malléabilité des métaux, avec plusieurs histoires excellentes des sels & des eaux fortes. On fait passer plusieurs de ces expériences pour des découvertes modernes. L'exactitude de ses opérations est tout-à-fait surprenante, si l'on en excepte celles qui ont rapport à la pierre philosophale.

Voici quels sont ses Ouvrages.

De Alchemia, vel Chymia, aut de investigatione Perfectionis Metallorum.
De summa Perfectione Metallorum.
De Claritate Alchymiæ.
De Lapide Philosophico.
De Testamento.
De Epitaphio.
De invenienda Arte Auri & Argenti. Boerhaave.

Le Docteur Shaw y ajoute,

Geb.ri super Artem Alchymiæ, Libri VI. ou, Six Livres de Geber sur l'Alchymie. Cet Ouvrage existe en manuscrit dans la Bibliotheque de Boyle, à qui il a été donné par M. Elie Ashmole.

De Alchymia Libri III. Argent. 1529. *fol.*

Geberi summa perfectionis magisterii in sua natura. Venet. 1542, 8°. *Norib.* 1545, 4°. *c. Fig. arg.* 1598, 8°.

Les Ouvrages de Geber ont aussi été publiés en Anglois par Richard Russel. *Lugd. Bat.* 1668, *in*-8°.

On peut mettre après lui Avicenne, qui vivoit dans le onzieme siecle, & qui, comme Soranus nous l'apprend, a composé un Livre sur l'Alchymie; mais on a un plus grand nombre de pieces sous son nom, savoir:

Abohali (id est) Avicennæ Liber de Rebus Alchymiis (id est) Livre d'Abohali ou d'Avicenne sur l'Alchymie. Il existe en manuscrit dans la Bibliotheque de Boyle à qui M. *Kenelm Digby* l'a donné, avec une autre copie qui y a été mise par M. Elie Ashmole.

Tractatus de Tinctura Metallorum. Francfort, 1550, *in*-4°.

Chemicus Liber, Porta Elementorum dictus. Basil. 1572, *in*-8°.

Mineralia, seu de Congellatione & Conglutinatione Lapidum. Il a été imprimé avec le *Summa perfectionis magisterii in sua natura* de Geber, & plusieurs autres pieces sur le même sujet. *Venet* 1542, *in*-8°. On l'a aussi inseré dans le *Theat. Chym.* Tom. IV. p. 986, & dans la *Bibl. Chym. de Manget*, Tom. I. p. 636.

Morienus natif de Rome se retira à Jérusalem pour y vivre en Hermite. Il a écrit sur la Transmutation des Métaux, & il passe pour un des meilleurs Auteurs qui nous restent. Ses Ouvrages ont été traduits de l'Arabe en Latin en 1182, suivant Boerhaave.

Le Docteur Shaw fait aussi mention des deux Ouvrages suivans:

Liber de Compositione Alchemiæ. On le trouve dans la *Bibliotheque Chymique de Manget.* Tom. I. p. 509.

Liber de Distinctione Mercurii Aquarum. Il existe en manuscrit dans la Bibliotheque de Boyle, à qui. M. Elie Ashmole l'a donné.

L'Auteur qui parut après, est Albertus Bolstadius, surnommé Grotus, & connu pour l'ordinaire sous le nom d'*Albert le Grand*. Il a écrit plus de vingt volumes *in-folio*. On prétend qu'il étoit si stupide & si pesant dans sa jeunesse, que ses compagnons d'étude en faisoient leur jouet ordinaire. A la fin, ne pouvant plus résister à leurs railleries, il prit l'étrange résolution de se précipiter des murs du Couvent en-bas. Comme il étoit sur le point de le faire, la Vierge s'apparut à lui sur la muraille, & lui donna ce savoir & cette habileté qui l'ont rendu si fameux dans la suite. Il entra dans l'Ordre des Dominicains, & fut reçu Docteur à Paris en 1236. Il enseigna ensuite à Cologne, où il eut Tho-

mas d'Aquin pour Disciple. Il quitta un Evêché pour rentrer dans son Monastere à Cologne en 1263, où il mourut en 1280, à l'âge de soixante-quinze ans.

Le Pere Labbe dit dans son Eloge, qu'il écrivit soixante Volumes, dont la plupart existent aujourd'hui ou en manuscrit, ou en imprimé. Petr. Jammy a donné une Edition de la plus grande partie de ses Ouvrages en vingt-un volumes *in-fol. Lugdun.* 1651.

Fabricius a donné le Catalogue des Titres des Chapitres contenus dans chaque Volume, p. 113, &c. On l'a accusé de magie; mais Tritheme, Pic de la Mirandole & Naudé l'ont lavé de ce reproche. La correspondance qu'il entretenoit avec les Mineurs répandus dans toute l'Allemagne, lui acquirent des connoissances extraordinaires dans la Métallurgie. On célebre sa Fête dans les Eglises de Cologne & de Ratisbone.

Ses Ouvrages sur l'Alchymie sont:

De Mineralibus & Rebus Metallicis, Lib. V. *Oppenhemii.* 1518, *in-4°. Argent.* 1541, *in-8°.*
Lilium floris de Spinis Avulsum.
Speculum Alchemiæ, de Compositione Lapidis, &c.

On a encore de lui un petit Traité sur l'Alchymie, intitulé *de Alchymia Libellus*, imprimé à *Basle* en 1516.

Après Albert parut Thomas d'Aquin, Religieux de l'Ordre de S. Dominique, qui naquit en 1234 de la Famille des Comtes d'Aquin. Il mourut dans son voyage au second Concile de Lyon, où il avoit été appellé par le Pape Urbain IV, dans le Monastere de Fossa Nova, près de Terracine en 1214.

Les Ouvrages qu'il a composés sur la *Chymie*, sont:

Secreta Alchemiæ magnalia de Corporibus supercœlestibus, & quòd in rebus inferioribus inveniantur, quoque modo extrahantur.
De Lapide Minerali, Animali & Plantali.
Thesaurus Alchemiæ secretissimus, quem dedit fratri suo Reinaldo.

On y a ajouté le *Traité sur la Lumiere*, de Jean de la Roquetaillade, & la Clavicule, & l'*Apertorium* de Raym. Lulle, publiés par Dan. Bronchusius, avec une Préface par J. Heurnius. *Lugd. Bat.* 1598. *in-8°.* On les trouve dans le *Theat. Chym.* Tom. 3. p. 277.
Aurora, sive Aurea Hora.
Commentarium super Turbam Philosophorum breviorem, ut dicitur. Ces Ouvrages ont été insérés dans la seconde Décade de l'*Harmon. Chym. Philosophica*, recueillie par Joseph Rhenanus. *Francof.* 1628. *in-8°.*

Roger Bacon, Anglois, Religieux de Westminster, mais résident à Oxford, étoit contemporain de cet Auteur. Il excelloit dans l'Alchymie, la *Chymie*, les Méchaniques, la Métaphysique, la Magie Naturelle, la Physique & les Mathématiques. Il mourut à Oxford en 1284, & fut enseveli dans le Couvent des Franciscains. Ceux de ses Ouvrages qui sont venus jusqu'à nous, sont écrits d'un style clair, aisé & concis.

Il a été sans contredit le plus grand homme de son tems, & peut-être qu'on pourroit le mettre en parallele avec les Auteurs les plus célebres qoi ont paru après lui. Il est étonnant, vu l'ignorance du siecle où il vivoit, qu'il ait pu acquérir des connoissances aussi universelles sur toutes sortes de sujets. Ses Ouvrages sont écrits avec tant d'élégance, de précision, de force, & contiennent des observations si justes & si exactes sur la Nature, qu'il n'a point d'égal parmi les Chymistes anciens.

Il a composé plusieurs Traités, dont qnelques-uns sont perdus ou cachés dans les Bibliotheques de quelques Particuliers. Ceux qui regardent la *Chymie*, consistent en deux petites Pieces, qu'il composa à Oxford, & qu'on a imprimées, & en quelques manuscrits que l'on voit dans la Bibliotheque publique de Leyde, où ils ont été transportés d'Angleterre parmi les Manuscrits de Vossius. Il entreprend de montrer dans ces derniers comment on peut convertir les métaux imparfaits en parfaits. Il adopte le sentiment de Geber, qui prétend que le mercure est la base, & le soufre le ciment de tous les métaux; il fait voir que c'est par la dépuration successive de la matiere mercurielle & l'accession d'un soufre subtil que la nature produit l'or; & qne si durant le procédé il intervient une troisieme matiere outre le mercure & le soufre, il se forme un métal moins parfait, de sorte que qui pourroit imiter la méthode dont se sert la nature, viendroit à bout de convertir les métaux en or.

Il sembleroit, en comparant plusieurs Observations de Bacon avec les Expériences que M. Homberg a faites, par ordre du Duc d'Orleans, Régent de France, que ce dernier auroit publié comme nouvelles plusieurs choses que l'on trouve décrites dans les Ouvrages de Bacon. Par exemple, celui-ci dit expressément que le soufre pur, lorsqu'il est uni avec le mercure, produit l'or; & c'est sur ce principe que M. Homberg a fait pour la production de l'or, le grand nombre d'expériences que l'on trouve rapportées dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences.*

Il ne montre pas moins de pénétration & de force d'esprit dans les autres Ouvrages qu'il a composés sur la Physique. Il fait voir dans son Traité des *Ouvrages secrets de l'Art & de la Nature*, qu'une personne qui seroit parfaitement instruite de la maniere dont la Nature agit dans ses Opérations, pourroit non-seulement l'égaler, mais encore la surpasser. Il montre avec beaucoup de sagacité dans celui où il traite de l'*Inutilité de la Magie*, quelle a été l'origine de cette Science, & la fausseté de ses principes. L'admiration, la mere de la Magie, & la fille de l'ignorance a enfanté toutes les chimeres dont une imagination déréglée est capable: les hommes ne pénétrant point la cause des effets dont ils étoient témoins, ont eu recours au Démon, persuadés qu'il n'y avoit que la Magie ou quelque puissance surnaturelle qui fût en état de les produire. Cet Auteur judicieux détruit avec beaucoup de solidité ce subterfuge ordinaire de l'ignorance, & fait voir, que la Magie n'existe point, à moins qu'on n'entende par ce mot, la connoissance des propriétés des corps & des moyens qu'employe la Nature, par l'application desquels on peut produire plusieurs choses beaucoup plus surprenantes que celles que la Magie a jamais opérées.

Voilà le but que cet Auteur s'est proposé dans ses écrits. Pourroit-on croire qu'un bomme qui a détruit avec tant de force les folles prétentions de ceux qui ajoutent foi à la Magie, eût été lui-même traité de Magicien, & emprisonné comme tel? c'est-là cependant la récompense qu'il a eue de ses travaux.

Ses Ouvrages ont été imprimés *in-8°.* & *in-12.* sous le titre de *Frater Rogerius Baco, de Secretis Artis & Naturæ*, & *in-folio* à Londres. On s'apperçoit en lisant les écrits de ce Religieux avec attention, que la plupart des plus belles découvertes du siécle passé & du nôtre, ne lui ont point été inconnues.

Il a certainement connu la poudre à canon: Il dit que l'on peut imiter par art le Tonnerre & les Eclairs; car le soufre, le nitre & le charbon, qui séparés ne produisent aucun effet sensible, éclatent avec grand bruit lorsqu'on les mêle dans une proportion convenable, qu'on les enferme dans un lieu étroit, & qu'on y met le feu. On ne peut certainement décrire la poudre à canon avec plus de précision, cependant on n'a pas laissé d'attribuer la gloire de cette découverte à Barthol. Schwartz. Il fait aussi mention d'une espece de feu inextinguible artificiel; ce qui montre qu'il a connu le Phosphore. On ne sauroit douter non-plus, qu'il n'ait eu connoissance de la raréfaction de l'air, & de la structure de la Machine Pneumatique.

Catalogue des Ouvrages du Moine Bacon.

Tractatus duo de Chemia.
Speculum Alchemiæ.
Thesaurum Chymicum.
De Secretis Artis atque Naturæ operibus, & de nullitate Magiæ.
Specula Mathematica.
Medulla Alchemiæ, in-8°. Ann. 1608.
De Arte Chemia scripta.
Breviarium de Dono Dei.
Verbum abbreviatum de Leone viridi.
Secretum Secretorum Naturæ, de laude lapidis Philosophorum.
Tractatus trium verborum.
Epistola de modo miscendi.
Epistola secretissima de ponderibus.
Speculum Secretorum.
Opus majus, ad Clem. IV.
Rog. Baconis Epistolæ de secretis Operibus Artis & Naturæ, & de nullitate Magiæ. Opera Joh. Dee Londin. è pluribus exemplaribus castigata olim, & ad sensum integrum restituta. Nunc vero à quodam veritatis amatore in gratiam veræ scientiæ emissa, cum notis quibusdam, partim ipsius Joh. Dee Londin. partim edentis, cum responsione ad Fratres Rosaceæ crucis illustres. Hamb. 1618. *in*-8°.

On trouve dans ses Ouvrages plusieurs fameuses découvertes dans les Mécaniques, la Magie naturelle, & plusieurs autres Arts, que l'on a faussement attribuées aux Auteurs modernes, & regardées sans aucun fondement, comme l'effet de la Magie criminelle.

George Ripley, Anglois & Chanoine de Bridlington, vivoit sous le regne d'Edouard IV, à qui il dédia en 1577. son Ouvrage intitulé *The twelve Gates, les douze Portes*. Tous ses Livres sont bons chacun dans leur genre, mais écrits d'une maniere plus allégorique que celle de Bacon, qu'il a cependant imitée. Comme il n'étoit point Medecin, il n'a donné aucune préparation qui ait rapport à cette Science; mais il traite fort au long de la Cure des Métaux, c'est-à dire, de leur purification & de leur maturation. Il a suivi fort scrupuleusement les principes de Geber & de Bacon; & a soutenu par exemple, que le Mercure est la matiere universelle de tous les Métaux, & qu'étant exposé au feu avec du soufre très-pur, il se convertit en or; mais que si l'un des deux devient malade ou lépreux, c'est-à-dire, souillé de quelque impureté, il se forme au lieu d'or, quelqu'autre métal plus bas. Il ajoute que le mercure & le soufre suffisent pour la formation de tous les métaux, & que l'on peut en tirer un remede ou métal universel pour toutes sortes de maladies, ce que quelques-uns ont entendu mal-à-propos d'un remede universel pour toutes les maladies. On dit que Ripley, envoya plusieurs années de suite cent mille livres par an, aux Chevaliers de Rhodes, pour les mettre en état de se défendre contre les Turcs.

Ses Ouvrages sont,

Duodecim Portæ.
Medulla Chymica.
Un Manuscrit sur l'Alchymie, composé en vers, que l'on garde dans la Bibliothéque de Leyde. Ses Ouvrages ont été imprimés ensemble à Cassel, *in*-8°. 1649.
De Mercurio Phylosophorum; ou Piéce sur le Mercure des Philosophes: & *Commentarium Hermesii Philosophi*, aujourd'hui en Manuscrit dans la Bibliothéque de Leyde.
Pupilla Oculi, avec une Préface. On trouve cet Ouvrage en Manuscrit dans la Bibliothéque de Boyle à qui M. Elie Asbmole l'a donné.
De regimine ignium Philosophorum, & quibusdam probatissimis experimentis; c'est-à-dire; du ménagement des feux des Philosophes, avec quelques expériences très-constatées. On le trouve en Manuscrit dans la même Bibliothéque.

Cet Auteur a été suivi d'Arnaud de Villeneuve, François de Nation, surnommé de *Ville-neuve*, du lieu de sa naissance. Il étoit fort savant dans la Philosophie, dans la Medecine, dans la Chymie & dans l'Alchymie. Van-Helmont, un de ses plus grands partisans, lui attribue l'honneur d'avoir introduit le premier la *Chymie* dans la Medecine. Comme il alloit à Rome par ordre de Frederic Roi de Sicile, pour y guérir le Pape Clément V. Il fit naufrage sur sa route & fut enterré à Genes en 1313. Les Espagnols veulent qu'il soit né en Catalogne Il est certain qu'il exerça la Medecine à Barcelone, ce qui lui fit donner le surnom de *Catalanus*. On l'a soupçonné de Magie.

Ses Ouvrages sont,

Rosarium.
Testamentum novum practicum.
De Alchemia.
Semita Semitarum.
Rosa Novella.
Epistola ad Papam Pium.
Novus Splendor, vel Lumen.
Flos Florum.
De Furno Philosophico.
De Secretis Naturæ.
De nova compositione Lapidis vitæ Phylosophorum.
De principiis naturalibus, ad Clementem Papam.
Opus in arte majore.

On a aussi de lui,

Speculum Alchemiæ, quo Artis Chymicæ Mysteria, etiam secretissima, luculenter enodantur & explicantur.
Cet Ouvrage a été publié par Jer. Megiserus, *Francof.* 1602. *in* 8°. ensuite avec ses autres Traités de *Chymie*, par le même Editeur, *Francof.* 1603. *in*-8°.
Opera, unà cum ipsius vitâ, à Symphor. Campegio descripta; ac tractatus de Lapide Philosophorum. 1530. *in*-8°.
Opera, cum Nic. Tawcelli Annotationibus. Bas. 1585. *in-fol.*
Thesaurus Thesaurorum, le Trésor des Trésors, conservé en Manuscrit dans la Bibliotheque de Boyle, à qui M. Elie Ashmole l'a donné.
Tract. de Solutione Dubiorum in Alchemia: de la Solution des doutes dans l'Alchymie. M. Kenelm Digby l'a donné en Manuscrit à la même Bibliotheque.

Raymond Lulle, Espagnol, disciple d'Arnaud de Villeneuve nâquit à Barcelone en 1235, & mourut en Afrique en 1315. Il est le premier qui dans son Traité intitulé *de Quinta Essentia*, ait parlé d'un remede universel pour toutes les maladies, & de la Pierre Philosophale.
D'autres assurent que cet Auteur nâquit dans l'isle de Maïorque ou de Minorque, & qu'il sortoit de l'illustre famille des Lulles de Barcelone.
Les Auteurs qui ont vécu dans le même tems que lui, en parlent comme d'une personne extrement versée dans la Logique, & cela paroît en effet par la plupart de ses écrits. Il eut l'adresse d'introduire un nouvel Art transcendant, que l'on appelle l'*Art de Lulle*, par le moyen duquel un homme pouvoit disputer un jour entier sur quelque topique que ce fut, sans entendre un mot de la matiere. S'étant apperçu à la fin de la futilité de son Art, il quitta la superfluité stérile des mots pour s'attacher aux choses.
Il n'eut pas plutôt commencé à s'attacher à la *Chymie*, qu'il prêcha une autre sorte de doctrine, savoir qu'on ne peut acquérir cet Art que par l'expérience, & qu'on ne

ne sauroit s'en instruire par de simples paroles.

Lulle n'a pas seulement écrit sur la Logique, il a encore composé plusieurs autres volumes sur d'autres Sciences : il est difficile d'en savoir le nombre au juste, parce que ses Ecoliers avoient coutume de publier leurs Ouvrages sous le nom de leur Maître.

Il voyagea dans la Mauritanie, où l'on suppose qu'il prit connoissance pour la premiere fois de la *Chymie* ; il suça les principes de cet Art dans les écrits de Geher ; la conformité que l'on remarque entre ces deux Auteurs, semble démontrer cette opinion.

L'occasion de son voyage fut, si l'on en croit les Auteurs Espagnols, sa passion pour une jeune fille appellée Eléonore, qui refusa opiniâtrement de l'écouter. Un jour qu'il la pressoit, & qu'il lui demandoit la raison de ses refus, elle ouvrit sur le champ son corset, & lui montra une partie de son sein dévorée par un cancer. Lulle, en Amant tendre & généreux, forma sur le champ le dessein d'aller dans la Mauritanie, où Geber vivoit, espérant trouver dans la science de celui-ci quelque remede contre l'infirmité de sa Maîtresse. D'autres disent, que frappé de ce spectacle, il se dévoua à la vertu, & aux exercices de la pénitence, & qu'il se consacra entierement à la conversion des Infideles, ce qui l'engagea à étudier l'Arabe à l'âge de trente ans. Jacques, Roi d'Arragon, fonda à sa sollicitation un Seminaire à Majorque pour l'instruction de Missionnaires ; ensuite Lulle se mit à parcourir l'Allemagne, la France & l'Angleterre, & finit par être lapidé en Afrique, où il prêchoit le Christianisme à des Infideles.

On dit qu'il y a eu deux Raimonds Lulles, l'un Moine & Martyr ; l'autre Alchymiste, & Juif d'origine. L'on ajoute que dans la Bibliotheque de la République de Venise, l'on conserve plus de cent manuscrits sur la *Chymie* de Raimond Lulle qui n'ont point encore vu le jour.

Ses principaux Ouvrages sont :

De Secretis naturæ, seu quinta-essentia.
De Accurtatione lapidis Philosophorum.
Codicillum, seu Vade mecum de formatione lapidum pretiosorum, ou Codicile, ou *Vademecum*, pour la composition des pierres précieuses, maintenant en manuscrit dans la Bibliotheque de Leyde.
Clavicula de lapide Philosophorum.
Testamentum.
Apertorium.
Epistola ad Edvardum Regem Angliæ.
Lux Mercuriorum.
De Mercurio.
Speculum magnum.
Testamentum Novissimum.
Epistolæ ad Robertum Regem Angliæ.
Aphorismi.
Epistolæ Accurtationum.
De Investigatione occulti secreti.
Exempla Accurtationis.

Tous ces Ouvrages sont en manuscrit dans la Bibliotheque de Leyde.

On a dans la Bibliotheque de Boyle une fort belle copie de tous les Ouvrages Chymiques de Raimond Lulle, faite en 1483. & 1484. en deux Volumes *in-folio*, donnée par M. El. Ashmole. On trouve dans le Théatre Chymique, & dans la Bibliotheque Chymique de Manget, quelques-uns des Ouvrages dont nous avons fait mention.

Jean de la Roquetaillade, Franciscain, mourut en prison environ l'an 1375. il a composé plusieurs Ouvrages sur l'Alchymie. Paracelse lui reproche d'avoir avancé des choses fausses & ridicules.

Cet Auteur passe pour le Patriarche des Chymistes. Ses écrits sont en grand nombre, & on se les procure aisément. Son autorité est d'un très-grand poids : outre des Ouvrages Théologiques, on a encore de lui beaucoup d'écrits sur la *Chymie*, & il en eût composé davantage, car il avoit un gout bien décidé pour cet art, s'il n'eût été retenu, ainsi que Bacon son illustre prédécesseur, par des accusations de magie, en conséquence desquelles il fut emprisonné. Il trouva moyen de s'échapper de la prison, où il étoit détenu : mais il fut si sensible à l'injustice du traitement auquel il fut exposé, qu'il en mourut de chagrin. Sa mort nous a privé d'un grand nombre de découvertes, & de plusieurs secrets qu'il tenoit de la nature qu'il avoit beaucoup étudiée.

Ses principaux Ouvrages sont :

Liber Magisterii, de Confectione veri lapidis Philosophorum, publié avec d'autres écrits d'Alchymie recueillis par Gratarolus, & imprimés à Basle en 1561. 2. vol. *in-fol.* On trouve cet Ouvrage pag. 126. Il est encore dans le Théatre Chymique, Tome III. page 189. & dans la Bibliotheque Chymique de Manget, Tom. III. pag. 80.
Liber Lucis, publié avec les *Secreta Alchymiæ Magnalia* de Thomas d'Aquin, par Dan. Bronchuisius à Leyde en 1598. *in-fol.* On le trouve dans le Théatre Chymique, Tom. III. pag. 284. & dans la Bibliotheque Chymique de Manget, Tom. II. pag. 84.
Rosarium Philosophorum, cet Ouvrage est dans la Bibliotheque de Manget, Tome II. p. 87. & 119.
De Consideratione Quinta essentia rerum omnium, à Basle 1597. *in-8°.*

Isaac le Hollandois, ou Jean-Isaac le Hollannois, nâquit à Stolk, Village de la Hollande. Il a écrit différens Ouvrages sur l'Alchymie, & l'on y trouve plusieurs expériences fort extraordinaires. Il y en a qui disent qu'il y a eu deux Isaacs, pere & fils. D'autres prétendent qu'ils étoient freres, ce qui n'est point aisé à déterminer ; mais il est constant qu'ils étoient l'un & l'autre gens d'un grand mérite, & d'une sincérité particuliere ; ils ont écrit sur les topiques fées de la Chymie, d'un style vrayment élégant & oratoire. Ils vivoient selon toute apparence dans le treizieme siecle, quoique cela ne soit point absolument décidé. L'art d'émailler, ainsi que celui de colorer les pierres précieuses & le verre, en y appliquant des plaques légeres métalliques, est de leur invention.

Leurs écrits sont sous la forme de procédés ; & ils ont poussé la description de toutes les opérations qu'ils ont faites, jusqu'aux circonstances les plus minutieuses.

Le Traité de l'art d'émailler passe pour leur chef-d'œuvre. On y trouve tout ce qui concerne la fusion, la séparation & la préparation des métaux. Ils ont très-bien parlé de la distilation, de la fermentation, de la putréfaction, & de leurs effets. Enfin, de la maniere dont ils ont traité de toutes ces choses, il paroit que les Modernes ne les entendent pas mieux qu'eux ; ils ont publié un petit Traité de la Pierre Philosophale, qu'ils prétendent pouvoir être préparée avec un corps, quel qu'il soit dans la nature. Ils ont donné une méthode de la produire avec le plomb, le sang, le soufre, le mercure, & d'autres matieres. Ils ont fait un grand nombre d'expériences sur le sang humain ; expériences qui ont été repetées depuis par Van-Helmont & Boyle. Paracelse s'est fait aussi honneur de beaucoup de choses qu'il a tirées de leurs Ouvrages. On a encore un Volume considérable *in-folio* sous leur nom, & qui a pour titre *la Construction des Instrumens & des Fourneaux Chymiques.*

Leurs principaux Ouvrages sont :

De Lapide Philosophorum. On le trouve dans le Théatre Chymique.
Scientia Chymiæ.

De Projectione infinitâ.
Opera Mineralia, sive de Lapide Philosophorum. Il est dans le Théatre Chymique. On en a aussi donné une édition à Middelbourg en 1660. *in*-8°.
Opera Mineralia, & Vegetabilia, Arnheim 1616. *in*-8°.
De Vino.
Opera Vegetabilia. Francof. 1666. *in*-8°.

Outre ces Ouvrages, on a encore d'eux.

Manus Philosophica.
De Salibus & Oleis Metallorum.

Basile Valentin, passe communément pour avoir été Moine Benedictin à Erfort, quoique nous soyons bien informés qu'il n'y a jamais eu aucun Monastere de Benedictins dans cette Ville. Les deux noms *Basile Valentin* paroissent avoir été formés l'un du Grec, & l'autre du Latin, & n'être point ses vrais noms.

On fait beaucoup de cas de ses écrits, & ils sont fort recherchés. On y a joint plusieurs morceaux qui ne sont assurément point de lui. Il a écrit en haut Allemand, & il n'y a qu'un très-petit nombre de ses Ouvrages traduits en Latin. On peut compter sur l'exactitude des expériences qu'il annonce, il est sincere; quant à son style, il est clair, intelligible & pur, excepté dans les endroits où il est question de ses Arcanes, & surtout de la pierre Philolosophale, alors il ne s'est pas piqué de plus de clarté que le reste de ses Confreres.

Il paroît avoir été le premier qui ait appliqué la Chymie à la Medecine; car après chaque préparation, il ne manque jamais d'en donner quelque usage médicinal. Il est encore le premier qui ait posé pour le fondement de la Chymie les trois principes suivans, le sel, le soufre, & le mercure, doctrine que Paracelse s'est appropriée dans la suite; on pourroit faire voir, si l'on vouloit s'en donner la peine, que celui-ci, Van-Helmont, Lemery le pere, & beaucoup d'autres Auteurs modernes, d'une grande réputation, doivent la plus grande partie de ce qui est estimable dans leurs écrits à Basile Valentin; ensorte que ce n'est pas sans raison, qu'il passe pour le pere de la Chymie moderne, & pour le Fondateur de la Pharmacie-Chymique.

Van-Helmont a écrit sur l'alcaheft ou le menstrue universel, & Zwelfer qui a prétendu connoître son secret, dit dans la description qu'il en a faite, que c'est une préparation de vinaigre, & de verd-de-gris distilés jusqu'à ce que le verd-de-gris disparoisse. Mais Othon Tachenius prouve que Zwelfer a tiré tout son procédé d'un Livre de Valentin, intitulé *Stangeist*, dans lequel il faut convenir que le procédé de Zwelfer se trouve décrit d'une maniere assez claire. C'est à Basile Valentin qu'appartient originairement la découverte du sel volatil huileux dont Sylvius de la Boé a passé long-tems pour inventeur, ainsi que celle de plusieurs autres secrets dont les Auteurs modernes font grand cas. Voyez *la Préface*.

Ses Ouvrages Chymiques sont

Opus ad utrumque, imprimé dans le Théatre Chymique.
De magno lapide antiquorum sapientium, imprimé dans la Bibliotheque Chymique de Manget.
Practica una cum duodecim clavibus & appendice, traduit du haut Allemand en Latin, & publié avec le *Tripes aureus* de Micher Magerus, *Francof.* 1618. On y a joint le *Musæum Hermeticum reformatum & amplificatum*, Francof. 1677. & 1678. *in*-4°. Cet Ouvrage est aussi dans la Bibliotheque Chymique de Manget.
Apocalypsis Chymica, Erf. 1624. *in*-8°.
Currus triumphalis Antimonii, traduit en Latin & orné d'un Commentaire par Theod. Kerckringius, *Amstelod.* 1671. *in-douze.*
Tractatus Chymico-Philosophicus de rebus naturalibus metallorum & mineralium, Francof. 1696. *in*-8°.
Chymische Schrifften alle, &c. c'est-à-dire, tous les Ouvrages Chymiques, tant manuscrits qu'imprimés, revus, corrigés, augmentés & divisés en deux parties, en haut Allemand, Hambourg 1677. *in*-8°. avec figures, seconde édition à Hambourg 1717. *in*-8°.
Le *Testament & les dernieres volontés de* Basile Valentin, *avec ses Opérations manuelles, & un Traité des choses naturelles & surnaturelles*, Lond. 1671. *in*-8°.

Paracelse parut ensuite sur la scene. Je me contenterai de donner ici le Catalogue de ses Ouvrages, quant à ce qui le concerne du reste, on n'aura qu'à recourir à ma Préface, où j'en ai parlé assez au long.

1. *Chirurgia magna*, Ouvrage dédié à Jérôme Bonnerus, Dictateur de la Ville de Colmar, 2 Juin 1528.
2. *Liber Apostematum*, dédié à Conrad Wiserum, Consul de Colmar, 5 Juillet 1528.
3. *De Gradibus, Compositionibus & Tartaro.*
4. *Chirurgia magna*, Ouvrage dédié à l'Empereur Ferdinand, de Munchrath, 7 Mai 1536.
5. *Seconde Partie* du même Ouvrage au même Prince, 11 Août 1536.

Il fait mention dans ces Ouvrages de plusieurs autres écrits qu'il dit avoir publié, savoir:

6. *De Archidoxis.*
7. *De Sanationibus.*
8. *De sanitate microcosmi & elementorum.*
9. *De Generationibus naturalium.*
10. *De Suppuratione.*
11. *De Signis.*
12. *De Caracteribus adeptis.*
13. *De Phlebotomia.*
14. *De origine novorum morborum.*
16. *De Magia.*

Outre ces Ouvrages le Docteur Shaw fait encore mention,

1. *De Gradibus & compositionibus receptorum, & naturalium, Lib. VII.* Ouvrage dédié au Docteur Eph. Clauserus, Medecin de Zurich, Basle 1526. 4°.
2. *Archidoxorum, Lib. X.* Ouvrage dédié aux Etudians de Zurich, Basle 1527. 4°.
3. *Aurelii Theophrasti Paracelsi archidoxorum, seu de secretis naturæ mysteriis, Lib. X. quibus nunc accesserunt Lib. II. Unus de mercuriis metallorum, alter de quinta-essentia. Manualia item duo quorum primum Chymicorum verus thesaurus, posterius præstantium medicorum experientiis refertum est, ex ipsius Paracelsi autographo*, Basle 1582. 4°.
4. *Paramirica opera*, dédié à Joachim Vadianus, Medecin, 1531. 5 Mars.
5. *De natura rerum, Lib. VIII.* dédié à son ami Jean Winckesteiner de Fribourg. 1537.
6. *Opera omnia*, en 2 vol. fol. Lat.
7. Il y a encore une traduction Angloise de son *Archidoxa*, par J. H. Oxon. 1661. 8°.

Jean-Baptiste Helmont succéda à Paracelse. Il nâquit à Bruxelles en 1577. trente-six ans après la mort de Paracelse. Sa famille étoit illustre dans cette ville. Il perdit son pere en 1580. Il étoit le plus jeune de ses freres, & il s'appliqua de lui-même à l'étude de la Medecine; & malgré l'opposition de sa mere & celle de ses amis, il finit son cours de Philosophie l'an 1597. Il avoit à peine dix-sept ans qu'il avoit lu deux fois Galien, une fois Hippocrate, tous les autres Medecins, tant Grecs qu'Arabes, avec beaucoup de soin; il avoit même fait des remarques sur la plupart d'entre eux; ensorte que l'on peut dire, qu'il avoit fait plus de lecture à l'âge où les autres commencent de lire, qu'on n'en fait communément dans toute la vie. Il fut fait Docteur en Medecine à Louvain en 1599. c'est-à-dire, à la vingt-deuxieme année de son âge. Ce fut alors qu'il commença à soupçonner l'insuffisance des leçons

des Ecoles: mais ce ne fut que long-tems après qu'il fut en état de substituer quelque chose de mieux à ce qu'il avoit appris sur les bancs. Incommodé d'une galle légere, dont il ne put jamais venir à bout de guérir par la méthode des Ecoles, mais qu'il dissipa presque sans aucune peine avec le soufre; l'incertitude de la science à laquelle il s'étoit dévoué lui fit faire des réflexions. Il crut avoir dérogé en s'appliquant à la Medecine qui n'avoit été cultivée jusqu'alors par aucun de sa famille, & il se repentit de s'être livré à cette profession. Ces motifs l'engagerent à y renoncer. Il partagea son bien à ses amis, & abandonna sa patrie dans le dessein de n'y jamais reparoître. Il dispersa avec mépris tout l'argent qu'il avoit retiré de ses Ouvrages, & il se mit à parcourir les pays étrangers. Après des voyages de dix années il se livra enfin entierement à la *Chymie*, dans laquelle il avoit été initié par un homme sans lettres, que le hasard lui avoit offert.

Après deux ans de travaux il parvint à la connoissance de quelques remedes *chymiques*, & il se trouva en état de guérir quelques maladies.

En 1609. il épousa une femme riche, noble & vertueuse, avec laquelle il se retira à Wilwoord, où il se renferma plus que jamais dans son laboratoire. Pendant son noviciat de *Chymie*, il fit plusieurs expériences dangereuses, qui penserent lui couter la vie. Il ne visitoit point les malades, il ne pratiquoit point la Medecine par espoir de lucre : cependant il nous assure qu'il guérissoit chaque année des milliers de personnes. Il passa cinquante années entieres à distiler. L'Electeur de Cologne, Prince extremement versé dans la *Chymie*, en faisoit beaucoup de cas. L'Empereur Rodolphe & ses deux successeurs l'inviterent à séjourner à la Cour de Vienne : mais ces honneurs ne le tenterent point. En 1624. il publia un Traité à Liege, *de Aquis Spadanis*, ou des Eaux de Spaw, & ensuite différens autres Ouvrages.

Avec toute sa science il ne put jamais parvenir à guérir deux de ses fils qui moururent de la peste, ni sa fille aînée de la lepre, bien qu'il eût essayé sur elle ses remedes pendant deux ans entiers. Ses secrets ne lui réussirent pas mieux sur sa femme, sur une autre de ses filles & sur lui-même; elles moururent toutes deux de poison. En 1640. au mois de Janvier à la soixante-troisieme année de son âge, il fut attaqué d'une fievre accompagnée d'un frisson violent qui lui faisoit claqueter les dents, d'une douleur aiguë aux environs du sternum, d'une difficulté de respirer, & d'un crachement d'abord de matiere sanglante, & ensuite de sang pur; il se délivra de la plupart de ces fâcheux symptomes avec de la râclure de pénis de cerf; à peine eut-il pris ce remede que la douleur du sternum se rallentit. Une dragme de sang de bouc arrêta le crachement de sang en quatre jours; & il ne lui resta qu'une petite toux, avec une expectoration modérée: mais la fievre persista & fut suivie d'une douleur à la rate, contre laquelle il employa le vin où il avoit fait bouillir des yeux d'écrevisses. Ce remede emporta le reste de la maladie; en 1643. il fut saisi d'une syncope occasionnée par la fumée du charbon, dont il guérit avec le soufre de vitriol. Le dix-huit Novembre 1644. il fut attaqué d'un asthme accompagné de deux attaques de pleurésie, & il mourut le trente Décembre 1644. d'une fievre lente & d'une foiblesse extreme, après avoir langui pendant sept semaines.

D'où nous pouvons conclurre qu'Helmont ne possédoit point ce remede universel dont il s'étoit vanté si souvent; nous conviendrons pourtant qu'il opéra des cures extraordinaires de maladies chroniques, en employant des remedes violens, qui lui réussirent, toutes les fois que la constitution du malade étoit assez forte pour en supporter l'action. Mais une observation que nous ne pouvons nous dispenser de faire, c'est qu'aucun de ces Chymistes qui promettoient aux autres une longue vie, n'a eu le secret de se la procurer à lui-même.

Pendant sa retraite à Wilwoord, il examina par les voies de la *Chymie* avec une industrie & des travaux incroyables presque tous les corps que nous connoissons, fossiles, végétaux & animaux; ensorte qu'on peut dire qu'il étoit en état de fournir lui seul un nouveau corps ou Cours de *Chymie*. C'est dans ce laboratoire de Wilwoord qu'il fit les célebres découvertes de l'huile de soufre *per campanam*, du laudanum de Paracelse, de l'esprit de corne de cerf, de l'esprit de sang humain, du sel volatil huileux, & de beaucoup d'autres choses.

Sur le préjugé violent qu'il avoit conçu contre la méthode & les remedes Galeniques, par le peu de succès qu'il en avoit éprouvé dans la pratique, & sur la force & les avantages des médicamens dont la *Chymie* lui avoit donné les préparations, il prit la lance contre l'Ecole Galenique, & réduisit tout l'Art de la Medecine aux principes *chymiques*.

Voilà les idées dont il étoit préoccuppé lorsqu'il se mit à écrire. Son premier Ouvrage fut, comme nous l'avons dit, le Traité sur les eaux de Spaw, imprimé à Liege en 1624. Cet Ouvrage lui fit une grande réputation; aussi conviendrons-nous qu'il est parsemé de fort bonnes choses, & qu'il n'est point défiguré ainsi que ses derniers Ouvrages, par des fanfaronades & des rêveries systématiques. Il en donna dans la même année une nouvelle édition à Cologne, enrichie de nouvelles expériences. En 1644. parurent un second écrit *de Humoribus*, un troisieme *de Febribus*, & un quatrieme *de Lithiasi.* Ce sont-là tous les Ouvrages qu'il ait publiés pendant sa vie. Il mourut peu de tems après avoir donné ce dernier; ensorte que le soupçon que quelques-uns des premiers *Chymistes* se plaisent à répandre, savoir qu'Helmont avoit abandonné ses premiers sentimens pour se jetter dans des idées toutes contraires; ce soupçon, dis-je, paroît sans fondement. Lorsqu'il sentit approcher l'heure de sa mort, il appella son fils & lui tint le discours suivant. Prenez tous mes Ouvrages, tant ceux qui sont ébauchés, que ceux qui sont finis, joignez-les ensemble, je vous les abandonne. Faites-en tout ce que vous croirez qu'il sera bon d'en faire. Dieu qui dirige tout pour une meilleure fin, ne me permet pas d'y donner les derniers soins. Son fils étoit un homme singulier, & tant soit peu enthousiaste, qui du vivant de son pere s'étoit enrôlé dans une troupe de Bohemiens avec lesquels il s'étoit mis à courir les Provinces. Après la mort de son pere il ne s'acquita que trop fidelement de ce qu'il lui avoit ordonné. Il donna au public le dépôt de ses Ouvrages, tel qu'il l'avoit reçu, les publiant sans avoir aucun égard à l'ordre, à la liaison & à la correction, abandonnant le tout au soin de son Imprimeur; de-là il est arrivé que nous rencontrons dans les Ouvrages d'Helmont des contradictions. En effet à en juger par la maniere dont ils ont été recueillis, il seroit trop extraordinaire qu'ils fussent tous de la même teneur. On conçoit aisément que les vues nouvelles qui devoient se succéder les unes aux autres dans l'esprit d'un homme qui travailloit depuis quarante à cinquante ans à la perfection de la *Chymie*, qui naissoit, pour ainsi dire, entre ses mains, ne pouvoient manquer d'y jetter beaucoup d'inégalités.

Les Ouvrages qu'il a publiés lui-même sont excellens. Le morceau sur la pierre est incomparable, le Traité des fievres est très-bon, & l'on ne peut dire trop de bien de celui des humeurs. La doctrine Galenique des quatre élémens, des quatre qualités, des quatre degrés, des quatre humeurs, avec la méthode de traiter ces maladies en tempérant les degrés est démontrée dans les Ouvrages de Helmont comme absurde & fausse, & cela d'une maniere claire & directe. Il y a plusieurs bonnes choses dans le Traité de la peste : mais cet Ouvrage posthume n'est point du mérite des premiers; quant aux autres ils sont d'une si grande infériorité aux précédens, qu'on a de la peine à supposer qu'ils soient sortis de la même main.

La meilleure édition que nous ayons des Ouvrages de

Van-Helmont est celle d'Amsterdam, *in-4°.* chez Elzevir; l'édition de Venise *in-folio* est parsemée de différens morceaux qui ne sont point d'Helmont. On peut faire le même reproche à celle qu'on a donnée tout nouvellement en Allemagne.

Si les protestations les plus solemnelles étoient de quelque poids contre l'expérience, il n'y auroit aucun lieu de douter que Van-Helmont n'eût été possesseur d'un remede universel, ainsi qu'il l'insinue dans presque tous ses Ouvrages. Ce qu'il dit sur l'origine de ce remede universel est assez singulier. On y reconnoît l'enthousiasme qui faisoit une partie de son caractere. Le poison, dit-il, ne peut agir sur un cadavre, il ne produit d'effet que quand il y a vie, il donne le nom d'*archée* à la vie, & il attribue la perception & le jugement à l'archée. Maintenant, continue-t'il, si quelque corps hétérogene se présente à l'archée, il entre en fermentation, il s'efforce de chasser la matiere ennemie, & pour cet effet il met en action toutes les puissances. D'où il conclut que pour guérir une maladie quelconque, il n'est question que de pacifier l'archée. Un remede universel doit donc consister en une matiere capable d'appaiser & d'anéantir sur le champ cette fermentation contre nature dans laquelle l'archée ne manque jamais d'entrer toutes les fois qu'une matiere étrangere lui en donne l'occasion.

Cette Doctrine de Van-Helmont ne seroit peut-être pas aussi absurde qu'elle le paroît du premier coup d'œil sans l'intelligence qu'elle attribue à son archée. Mettant à part cette idée folle, il est constant que la circulation du sang est le principe qui rend les poisons mortels & les remedes salutaires. Or, on ne peut douter que Van-Helmont ne connût la circulation du sang. Harvey avoit publié ses découvertes quelques années avant la mort de ce Chymiste, qui pourroit avoir pris à tâche de les déguiser, en les liant avec son systeme, qu'il n'avoit ni le tems ni l'envie de réformer sur elles.

Le nombre des Chymistes & des Ouvrages qui ont paru depuis Paracelse & Van-Helmont, est immense. Ce seroit donc une tâche infinie que d'en faire un dénombrement exact. Il est fait mention dans la Bibliotheque *Chymique* de Borelli, imprimée à Heidelberg en 1653. de plus de quatre mille Auteurs de *Chymie*; encore en a-t'on nécessairement omis plusieurs qui n'étoient point parvenus à la connoissance de Borelli: ceux qui se sont piqués de plus d'exactitude dans les Catalogues qu'ils nous ont donnés, ont presque doublé ce nombre; & nous pouvons ajouter qu'il a plus paru d'Ouvrages de *Chymie* dans ces seules dernieres années, que tous les âges & que tous les siecles antérieurs n'en avoient produits.

Nous nous arrêterons donc ici: ce seroit une témérité de s'embarquer sur une mer si vaste; nous avons conduit la *Chymie* depuis son origine jusqu'à son état de perfection. Nous pouvons dire maintenant qu'elle a peu de progrès à faire: nous observerons seulement ici, que cet Art n'étant pas seulement obscur, pénible & difficile, mais encore dangereux, il suppose dans celui qui s'y livre au moins autant de prudence que d'adresse. Ce que nous disons, concerne surtout la partie qui traite des métaux: la seule vapeur de l'arsenic peut suffoquer sur le champ, ou occasionner une foiblesse incurable. Un Auteur qui décrit une expérience, & qui n'entre pas dans les circonstances même les plus minutieuses, n'est pas seulement inutile pour ses Lecteurs, son ouvrage peut encore leur être fatal. Il n'y a presque point d'opération dont le succès ne dépende de la circonstance la plus légere; l'altération la moins considérable en apparence peut tromper l'attente de l'Artiste, & même tourner au désavantage de sa santé.

De ce nombre infini de personnes qui se sont consacrées à la *Chymie*, nous ne ferons donc mention que de celles qui se sont rendues recommandables par l'exactitude & par la fidélité avec laquelle elles ont exposé les points fondamentaux de l'Art. Nous les distribuerons en quatre classes. La premiere sera composée des Auteurs systématiques, ou de ceux qui ont rassemblé toutes les opérations connues dans un corps, & qui les ont dirigées en forme d'art ou d'institut pour la commodité des Etudians; ce à quoi ils ont ordinairement ajouté à la fin de chaque opération quelque raisonnement qui en fût explicatif. La seconde contiendra les Ecrivains Métallurgistes. La troisieme sera formée des Auteurs Alchymistes; & la quatrieme, de ceux qui ont appliqué la *Chymie* à la Philosophie naturelle, à la Medecine & aux autres Arts.

FRANÇOIS DE LA BOE SYLVIUS, OTHON TACHENIUS, & leurs Sectateurs, ont contribué par leurs efforts successifs à l'introduction de la *Chymie* dans la Medecine; ils étoient même parvenus à rendre celle ci entierement dépendante de celle-là, tant par rapport à la pratique qu'à la théorie.

Il s'ensuit de tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, qu'il est plus avantageux pour un Etudiant en *Chymie* de commencer par l'étude des Auteurs qui ont donné un ordre systématique aux opérations.

Voici les principaux d'entre eux.

Auteurs Systématiques.

1. OSWALD CROLLIUS, Hessois & Medecin ordinaire de Christian, Prince d'Anhalt: c'étoit un homme savant, mais sectateur ardent de Paracelse. Il admiroit jusques dans ses extravagances sur les influences des astres, les signatures, la chiromancie, la physionomie, les gnomes, les sylphes, les paralleles, & les ressemblances des corps célestes & sublunaires, toutes choses qu'il s'efforce de poser pour fondemens de la Medecine. Cependant ses procédés *chymiques* sont généralement décrits avec fidélité & exactitude: son Ouvrage imprimé à Prague en 1608. est dédié au Prince d'Anhalt. Il y donne la maniere de préparer différens remedes *chymiques*, qui sont maintenant connus de tout le monde.

Ces Ouvrages sont:

Basilica Chymica Philosophicam, propiâ laborum experientiâ confirmatam descriptionem, & usum remediorum Chymicorum selectissimorum è lumine gratiæ & naturæ desumptorum, continens.

A la fin de ce Traité, on en a ajouté un autre qui a pour titre: *Tractatus novus de signaturis rerum internis*, Francof. 1609. *in-4°.* réimprimé en 1611. *in-4°.* en 1620. *in-4°.* en 1622. *in* 8°. *Basilica Chymica cum augmento Joannis Hartmanni*, Lypsiæ, 1634. *in-4°.*

Le même Ouvrage, Geneve, 1630. 1635. 1643. 1658. *in-8°.*

2. BEGUIN vient ensuite: il étoit Aumonier du Roi de France.

Il a donné,

Les Elemens de Chymie, à Paris, 1615. & 1624. *in-8°.* à Rouen, 1637. *in-8°.* à Lyon, 1665. *in-8°.*

Ils ont été traduits en latin & éclaircis par des notes par Jer. Barthins, sous le titre de *Tyrocinium Chymicum*, Francof. O. 1618. *in-8°.* ensuite augmentés de près de la moitié, avec des notes & des formules de Medecine, choisies par Christoph. Gluckradt, Regiamont. 1618. *in-8°.* Ils ont reparu avec les notes des deux précédentes éditions, & les formules de Medecine de la seconde, dirigées dans un ordre systématique par Jean George Pelshofer, Wittemberg. 1650. *in-8°.* Enfin ornés d'un nouveau Commentaire par Gher. Blasius, Amstel. 1659. *in-12°.* Il y a une seconde édition du même Ouvrage & de ce Commentaire, augmentée &

corrigée, donnée à Amster. en 1669. *in-12*. Cet Ouvrage a été aussi traduit en Anglois par Richard Russel sous le titre de *Chymie Royale & pratique*.

3. Jean Hartmann. Ses Ouvrages sont :

Opera omnia Medico Chymica collecta, & in unum volumen congesta atque pluribus aucta à Conrado Johrenio, Francof. M. 1684. *in-folio*, ibid. 1690.

Praxis Chyamitrica, publiée par Jean Michaelis, & par Everh. Hartmann, fils de l'Auteur, Lypsiæ, 1683. *in-4°*. & Geneve, 1639. *in-8°*. & 1682. *in-8°*. augmentée de trois nouveaux morceaux.

4. Christophe Glaser, Apothicaire ordinaire du Roi de France, & du Duc d'Orléans, a fait des leçons publiques de *Chymie*, & de préparations chymiques au Jardin du Roi à Paris. Ces Leçons sont imprimées : le style en est clair & simple. On trouve dans cet Ouvrage un petit systeme de procédés *chymiques*, avec une maniere aisée de composer les remedes que la *Chymie* fournit à la Medecine. Il s'en tient exactement à la description des opérations que lui-même avoit fréquemment faites : il ne se jette dans aucune théorie où hypothese étrangere. Ce Livre est court, mais très-propre pour les commençans. Il parut pour la premiere fois à Paris *in-8°*. en 1688. Il a été traduit en Anglois par Walter-Harris, Docteur en Medecine, sous le titre de *Chymie complete*, ou *nouveau Traité de Chymie, contenant une méthode claire & facile d'obtenir les préparations de cet Art les plus nécessaires dans la Medecine*, Lond. 1677. *in-8°*. Cet Ouvrage a été aussi publié en haut Allemand, sous le titre de *Chemischer-Wegwiser*, &c. Jen. 1710. *in-12°*.

5. Nicolas le Fevre, Professeur Royal de *Chymie*, & Apothicaire de la Maison du Roi Charles second, fut aussi connu en France en qualité de Chymiste de Louis XIV. La meilleure édition de son Ouvrage est celle *in-12°*. On ne peut trop louer la clarté qu'il a répandue sur la *Chymie*, & la précision avec laquelle il a décrit tous ses procédés, ne négligeant absolument aucune circonstance. Il est très-fidele & très-exact dans l'exposition de ses expériences : il s'est attaché surtout à marquer tous les procédés, où l'Artiste couroit quelque danger. On peut toutefois lui reprocher un défaut; c'est qu'il regne dans ses raisonnemens un peu trop d'esprit chymique, & qu'il parle trop au long des propriétés de ses médicamens. M. Boyle le désigne dans ses Ouvrages par les lettres L. F. & il fait mention de son *Ens primum Balsami*, par lequel il prétendoit rendre la jeunesse & la vigueur aux animaux décrépits.

Il a donné son *Traité de Chymie* à Paris en 1660. & 1669. en 2. Vol. *in-8°*. & à Leyde, 2. Vol. 1699. *in-12°*. Il a été traduit en Anglois par P. D. C. Ecuyer, & imprimé à Lond. en 1640. *in-4°*. sous le titre de *Corps complet de Chymie en deux parties, contenant tout ce qu'il est bon de connoître dans cet Art, avec sa pratique entiere.*

6. Lemery le Pere, nâquit à Rouen en 1645. il reçut les premieres notions de *Chymie* d'un Apothicaire de cette Ville, à qui on en avoit confié le soin. Mais peu content de ce qu'il avoit appris de l'Apothicaire, il vint à Paris, & s'attacha à M. Glaser. Il fit ensuite plusieurs voyages pour son instruction, & il revint à Paris au bout de six ans Chymiste accompli. Il fit son premier cours de *Chymie* dans le laboratoire de M. Martin son ami, Apothicaire du Prince de Condé. Bien-tôt il en eut un qui fut ouvert aux naturels, & aux étrangers qui s'y rendoient de toutes parts. Paris devint alors le centre de la *Chymie*. Il commença le premier à dissiper l'obscurité jusqu'alors affectée à cet Art ; il le réduisit à des idées plus simples & plus claires, & moins vagues, écartant tout ce jargon dont il étoit obscurci, & s'accommodant au goût & à la Philosophie de son tems.

Il donna en 1675. son cours de *Chymie*. Cet Ouvrage fut reçu avec beaucoup d'applaudissement, & traduit en plusieurs langues : l'Auteur s'étoit pourtant réservé quelques secrets, & on le soupçonne d'avoir seulement simplifié quelques opérations, sans révéler le dernier dégré de facilité avec lequel il les exécutoit.

En 1681. les troubles sur la Religion s'étant élevés, M. Lemery qui professoit le Protestantisme, fut obligé d'interrompre ses cours. Dans ces entrefaites, l'Electeur de Brandebourg l'appella à Berlin : mais il le refusa, sur les offres qu'on lui faisoit pour se rendre en Angleterre, où le Roi Charles II. lui fit un accueil favorable. Les choses ne répondant point encore dans cette Cour à son attente, il repassa en France, & prit le Bonnet de Docteur en Medecine. L'Edit portant révocation de celui de Nantes publié en 1685. interdisant la pratique de la Medecine à ceux de sa religion, il se trouva absolument sans emploi. Ce fut alors qu'il embrassa la Religion Catholique Romaine, & il s'appliqua dans la suite à la Pharmacie. En 1697. il donna deux Volumes considérables, dont l'un est intitulé ; *Pharmacopée universelle*; & l'autre, *Traité universel des Drogues simples*.

Au rétablissement de l'Académie Royale en 1699. il fut choisi pour associé Chymiste ; & M. Bourdelin, pensionaire Chymiste, étant venu à mourir, il lui succéda : il lut à l'Académie son Traité *de l'Antimoine* à plusieurs reprises ; alors commençant à avancer en âge, il sollicita sa place pour M. son Fils. Il mourut d'apoplexie en 1715.

Voici les Ouvrages que nous avons de lui :

Nicol. Lemery, Cours de Chymie, *contenant la maniere de faire les opérations qui sont en usage dans la Médecine, par une méthode facile*, à Paris, 1675. *in-8°*. Lyon, 1724. *in-8°*. Leyde, 1716. *in-8°*. En Latin, Gen. 1681. *in-12*. En Haut-Allemand, à Dresde, en 1697. *in-8°*. En Anglois, par Walter Harris, Docteur en Medecine, seconde édition, Londres, 1688. *in-8°*, & quatrieme édition, traduite d'après la onzieme édition Françoise. La meilleure édition de l'original est celle de Paris, *in-8°*. 1713. On y a mis beaucoup de choses qui ne se trouvent point dans les précédentes ; elle contient les principales opérations sur les substances des trois regnes; elles sont écrites avec exactitude & fidélité; elles sont chacune accompagnées de notes qui en contiennent les raisons physiques ; mais ce n'est point-là la meilleure partie de son Ouvrage ; & je ne conseillerois point au Lecteur de s'en rapporter aux raisonnemens de M. Lemery. Du reste, on ne peut trop louer la diligence minutieuse avec laquelle il a décrit toutes les circonstances des procédés, & particulierement de ceux où il pourroit y avoir quelque danger pour l'Artiste. Cet Ouvrage a eu plusieurs éditions, en plusieurs Langues différentes : il ne me paroît pourtant point, à la maniere dont il est fait, destiné pour les Commençans. L'Auteur débute par la partie la plus difficile de la *Chymie*, l'analyse des métaux. Le grand nombre de ses procédés sont purement analogues à la préparation des remedes. Enfin, son dessein semble par-tout être ; beaucoup plutôt de remplir les Boutiques d'Apothicaires de remedes, que d'instruire ses Lecteurs dans la connoissance des principes & des fondemens de la *Chymie*. Cependant, quel gré ne doit-on pas lui savoir d'avoir assujetti à la Medecine, malgré les difficultés qu'il a dû rencontrer, un Art qu'on peut regarder comme la principale partie de la Philosophie naturelle.

Traité de l'Antimoine, contenant l'Analyse Chymique de ce Minéral, & un Recueil d'un grand nombre d'Opérations, &c. à Paris, 1707. *in-12*.

Outre les Ouvrages que nous venons de citer, on rencontre plusieurs Mémoires de cet Auteur épars dans les

Mémoires de l'Académie Royale des Siences.

7. Le Mort étoit Professeur de *Chymie* dans l'Université de Leyde. C'est à lui que le célebre Boerhaave succéda. Il entendoit très-bien la pratique de la *Chymie*. Il en a exposé les opérations fort clairement, les expliquant par l'art même dont il étoit un Protecteur ardent, & un zélé Défenseur. Cependant la plupart de ses procédés sont actuellement hors d'usage. Il ne pouvoit souffrir qu'on appliquât les principes de la Géométrie & des mécaniques aux productions de la *Chymie*. Il avoit banni de cet art la doctrine de l'attraction, & il a traité avec trop de sévérité peut-être, un savant Medecin Anglois qui a emprunté le secours des Mathématiques, & qui a supposé le principe de l'attraction dans les explications qu'il a données des Opérations de la *Chymie*.

M. Le Mort nous a donné les Ouvrages suivans:

1. *Jacobi le Mort Chymiæ veræ Nobilitas & Utilitas in Physica corpusculari, Theoria Medica, ejusque materia, & signis ad majorem perfectionem deducendis.*
2. *Pharmacia Medico-Physica, ratione & experientiâ nobilitata.*
3. *Chymia Medico-Physica.* Lugduni Batavorum, 1699. in-4°.
4. *Metallurgia contracta*, à laquelle on a ajouté *Collectanea Chymica Leydensia*, &c. Lugd. Batav. 1696. in-4°, cum figuris.
5. *Jacobi le Mort, de Concordantia Operum Naturæ & Chymiæ.* Lugd. Batav. in-4°.
6. *Le Mort, Facies ac Pulchritudo Chymiæ ab affectis maculis purificata, & ad veras Naturæ & suæ artis leges ornata.* Lugd. Batav. 1712. in-8°.

8. Barchusen (*Joannes Conradus*) Professeur de *Chymie* à Utrecht, mérite bien d'être lu. C'est un Auteur sincere, assez exact, qui dit de bonnes choses d'une maniere excellente. Il y a peut-être quelque chose à redire dans ses raisonnemens. Ses Elémens de *Chymie* ont été imprimés in-8°, & contiennent plusieurs Expériences particulieres, & différentes Opérations manuelles qu'on ne trouve point ailleurs.

Ses Ouvrages sont:

Joannis Conradi Barchusen Pyrosophia succintè atque breviter Iatro-Chymiam, rem Metallicam, & Chrysopœiam pervestigans. Lugd. Batav. 1698. in-4°, cum figuris.
2. *Acromata, in quibus complura ad Iatro-Chymiam atque Physicam spectantia jucundâ rerum varietate explicantur.* Trajecti Batav. 1703. in-8°.
3. *Elementa Chemiæ, quibus subjuncta est Confectura Lapidis Philosophici, Imaginibus repræsentata.* Lugd. Batav. 1718. in-4°.

Autres Auteurs Syste'matiques.

Zacariæ Brennelii *Chymia in Artis formam redacta, ubi præter methodum addiscendi encheiresesChymicas facillimam, disquisitio curata de præparatione Auri potabilis instituitur.* Jen. 1630. in-12, *cum Præfat. Wern. Rolfinchii.* Jen. 1641. in-8°.

P. Thibaut *Cours nouveau de la Chymie* in-12. En Anglois, sous le Titre de l'*Art de la Chymie, tel qu'on la pratique actuellement*. Lond. 1668. in-8°.
Cours complet de Chymie, contenant non-seulement les meilleurs remedes Chymiques, mais encore un grand nombre d'observations utiles, par Georges Wilson, quatrieme édition. Lond. 1721. in-8°. Cet Ouvrage contient la partie principale des Préparations Chymiques maintenant en usage, avec les Descriptions exactes des Procédés.

Car. de Maets *Prodromus Chymiæ rationalis. Accedunt Animadversiones in Librum cui Titulus Collectanea Chymica Leydensia.* Lug. Bat. 1684. in-8°.
——— *Praxis Chymiatrica rationalis.* Lugduni Batavorum. 1687. in-4°.
——— *Chymia Rationalis, Autore T. P.* Lugd. Batav, 1687. in-4°.

Michaelis Etmuleri *Chymia Rationalis, ac Experimentalis curiosa, secundùm principia recentiorum adornata, variisque ac propriis experimentis, tam Chymicis, quàm practicis, ut & medicamentis nobilioribus referta, comite semper ratione, in ordinem redacta, & edita per Joan. Christ. Anslfeld.* Lugd. Bat. 1684. in-4°.

Staphorst *Officina Chymica Londinensis.* 1685. in-8°.

Chr. Lov. Morley *Collectanea Chymica Leydensia, sive Medicamenta Maetsiana, Marggraviana, le Mortiana.* Lugd. Bat. 1684. in-4°, revus par Theod. Muyhens. Lugd. Batav. 1693. in-8°. Ant. 1702. in-8°. En Haut-Allemand. Jen. 1695. in-8°. Cet Ouvrage contient six cens Procédés Médicaux.

Antoine Deidier *Chymie raisonnée, où l'on tâche de découvrir la maniere & la nature d'agir des remedes les plus en usage en Medecine & en Chymie.* Lyon 1715. in-12.

Ern. Goth. Stuwe *Paradoxum Chymicum*, id est, *Operationes, & Experimenta Physico-Chymico Pharmaceutica, ipsaque Medicamenta Chymica, ignis ope parari solita, sine igne exhibet.* Jen. 1717. in-8°.

M. Senac, Docteur en Medecine. *Nouveau Cours de Chymie, suivant les Principes de Newton & de Stahl.* Paris. 1723. 2 vol. in-12. *& ibid.* 1737.

Hermann. Frid. Theichmeyeri *Institutiones Chemiæ dogmaticæ & experimentalis, in quibus Chymicorum Principia, Instrumenta, Operationes, & Producta; simulque Analyses trium regnorum succinctâ methodo traduntur, &c.* Jen. 1728.

Jo. Frid. Carthuseri *Elementa Chemiæ Medicæ Dogmatico-experimentalis, unà cum synopsi materiæ Medicæ selectioris.* Hal. Magdeb. 1736. in-8°.

Jo. Junckeri *Conspectus Chemiæ Theoretico-Practicæ.* Hal. Magdeb. 1730. in-4°.

Jo. Helfrici Jungken *Corpus Pharmaceutico-Chemico medicum universale, sive Concordantia Pharmaceuticorum compositorum concordans Modernis Medicinæ practicis dicata, edit. tert. prioribus longè auctior reddita, per Davidem de Spina.* Francof. 1732. in-fol.

Boerhaave *Chymia.* Lugd. Batav. 2. vol. in-4°.

Auteurs Metallurgistes.

1. Geber, dont nous avons déja parlé ci-dessus.

2. George Agricola, né à Glaucha, ville de la Misnie en 1494, & mort à Chemnitz en 1555.
Son Ouvrage *de Re Metallica*, réimprimé plusieurs fois in-fol. est une preuve du savoir & de l'expérience de l'Auteur. Il acquit, en visitant toutes les Mines, & en s'entretenant familierement avec les Mineurs, une profonde connoissance de tous les procédés des métaux. La plupart de ceux qui ont écrit depuis lui, ont tiré de son Ouvrage la plus grande partie de ce qu'ils ont su. Tout ce qu'il dit est de la derniere fidélité, & son style est d'une élégance digne de l'ancienne Rome. Nous le consulterons donc dans toutes les occasions, & toutes les fois qu'il sera question de Métallurgie.
Il est le seul Auteur que nous ayons sur la premiere Partie de la Métallurgie, ou sur la découverte des Mé-

taux. Son exactitude dans les Descriptions qu'il en donne, est extrême. Il n'est pas moins exact sur les Instrumens & sur les méthodes, dont on se sert pour découvrir les Mines, pour distinguer si une masse de terre contient du métal. S'il a traité à fond cette partie, il n'a pas négligé les autres. Il a été commenté par différens Auteurs. Au reste, il est assez clair par lui-même pour n'avoir besoin d'aucun éclaircissement.

Ses Ecrits sont :

1. *De re Metallicâ, Lib. XII.* La meilleure édition est celle de Francfort : elle contient de plus le Traité *de re Fodinâriâ.* Voy. plus bas n°. 9.
2. *Bermannus sive Dialogus de re Metallicâ, Basil.* 1530. *in*-8°. *ab acurata autoris recognitione & emendatione nunc primum editus cum nomenclaturâ rerum metallicarum*, Lypsf. 1546. *in*-8°. & Bas. 1547. *in*-8°. apud Froben.
3. *De Ortu & causis subterraneorum*, Lib. V.
4. *De naturâ eorum quæ effluunt ex terrâ*, Lib. IV. Venetiis, 1553. *fol.*
5. *De naturâ Fossilium*, Lib. X.
6. *De veteribus & novis Metallis*, Lib. II.
7. *Explication en haut Allemand des termes usités en Métallurgie*, Bas. 1546. *fol.* & 1558. *fol.* Le même avec un *Index* fort étendu ; le tout revu, distribué en chapitres, avec des argumens à chaque chapitre, & des notes marginales, par Jo. Sigifridus. On a ajouté à cela des Observations sur les noms & les matieres métalliques tirées des papiers de Geo. Fabricius, dans lesquels ces deux particularités omises par Agricola, étoient traitées, Witteb. 1612. *in*-8°.
8. *De animantibus subterraneis Liber*, Bas. 1549. *in*-8°. & 1556. fol. *apud Frobenium in certa capita divisus, nonnullis marginalibus exornatus à Joanne Sigifrido*, Witteberg. 1614. *in*-8°.
9. *De re Metallicâ*, Lib. XII. *Quibus Officia, instrumenta*, &c. Douze Livres sur les Métaux, dans lesquels les forges, les instrumens, les machines, & tout ce qui concerne la Métallurgie, sont décrits fort au long, & représentés par des figures placées dans des endroits convenables, avec les noms Allemands & Latins. On a ajouté à cet Ouvrage celui *de animantibus subterraneis*, revu par l'Auteur, Basil. 1561. *fol.* Dans la derniere édition, outre le Traité *de Animantibus subterraneis*, on trouve encore les Traités *de Ortu & causis subterraneorum*. Lib. V. *De Naturâ eorum quæ effluunt ex terrâ*, Lib. IV. *De veteribus ac novis Metallis*, Lib. II. *Bermannus sive de re Metallicâ*, Lib. I. 1657. *fol.* Basil.

3. Lazarus Erckern. Il a été Surintendant des Mines de Hongrie, d'Allemagne, de Transilvanie, du Tirol, sous trois Empereurs. Ainsi il n'a pas manqué d'occasions de bien connoître les métaux.

Cet Ecrivain a de l'expérience, de la fidélité, de l'exactitude, & de la sincérité. Il ne dit rien que ce qu'il a vu de ses propres yeux, sans y ajouter un mot de théorie, ou de raisonnement. Il semble qu'il étoit devant les fourneaux lorsqu'il écrivoit, & qu'il ne faisoit que peindre ce qui s'y passoit.

Il entre dans toutes les circonstances, mais toujours d'une maniere franche, sans contrainte, sans étude ; son style est clair & facile, & son Ouvrage enrichi de figures pour soulager encore plus le Lecteur. Il a écrit en haut Allemand, & a été imprimé à Francfort en 1694. *in-folio*. Les Curieux font un si grand cas de ses écrits, que la seule satisfaction de les lire, faisoit regretter à M. Boyle la connoissance de sa Langue qu'il n'avoit pas ; mais on les a traduits depuis en Latin avec des notes excellentes ; ensorte que ce seul Auteur contient presque tout l'art d'essayer les métaux. On l'a donné en Anglois sous le titre de *Fleta minor*, ou *les Loix de l'art & de la nature dans la connoissance, le jugement, l'essai, l'affinage & l'alliage des métaux*, à quoi on a ajouté un *Essai sur les termes de Métallurgie*, avec des figures par J. Petrus, *Lond.* 1683. *in-fol.*

4. Jean-Rodolphe Glauber, célebre Chymiste à Amsterdam, a passé pour le Paracelse de son tems. Il a beaucoup voyagé, & acquis par ce moyen un grand nombre de secrets. Nous avons de lui vingt Traités : dans les uns il a joué le rôle de Medecin ; dans les autres, celui d'Adepte ou de Métallurgiste. Il a excellé particulierement dans cette derniere partie. Il faut cependant convenir qu'il le cede en fidelité, simplicité, & exactitude à Agricola & à Erckern, mêlant de tems en tems ses raisonnemens & ses spéculations avec les matieres de fait. Cependant il y auroit de l'injustice à lui refuser de l'intelligence, de la facilité, de l'adresse, & de l'expérience dans la Chymie. Il est l'Auteur du sel qui a conservé jusqu'aujourd'hui son nom dans les boutiques de nos Apothicaires ; je veux dire, le sel de Glanber. Il est aussi l'inventeur de tous les esprits acides, retirés par le moyen de l'huile de vitriol.

Il avoit un peu le défaut de vanter ses arcanes & ses préparations. On lui reproche même d'avoir fait de ses secrets un vil trafic. Il passe pour avoir vendu les plus précieux à un prix excessif à des Chymistes & à d'autres personnes, de les avoir revendu derechef, & enfin de les avoir rendus publics pour augmenter sa réputation, ce qui lui attira l'inimitié de ceux avec qui il eut à traiter.

C'est ce même Glauber qui prouva en présence des Etats d'Hollande, qu'il y avoit de l'or contenu dans le sable. Le procédé par lequel il entreprit de l'en séparer eût un heureux succès. Mais il y eut tant de plomb, de charbon, & de travail employé dans cette opération ; que ce qu'elle rendit ne valoit pas ce qu'on avoit consumé : d'où il s'ensuivit au moins, qu'il n'y a ni terre, ni sel, ni soufre, ni sable, ni aucune autre matiere qui ne contienne de l'or.

Il naquit environ le commencement du seizieme siecle. Il s'appliqua principalement à la Chymie Pharmaceutique, & Physico-Méchanique, & il fit une multitude d'expériences, qui bien entendues & convenablement appliquées, avanceroient nécessairement la connoissance de la composition & de l'analyse des métaux, des soufres & des sels.

Il a passé toute sa vie sur des fourneaux, & on peut dire que personne de son siecle ne l'a emporté sur lui dans la pratique de la Chymie. Il ne voyoit pas toujours l'usage de ses propres expériences ; il lui arrivoit souvent d'appliquer à ses productions des passages tirés des anciens Chymistes, & de s'attribuer vainement la découverte de la panacée des Philosophes, de la pierre philosophale, &c. Plusieurs se laisserent séduire par ses promesses, & c'est ainsi que l'art se trouva exposé aux reproches & à la censure de ceux qu'il trompa.

Sa théorie est fort chargée de ténebres. Quant à sa pratique, il n'est pas vraissemblable qu'il soit coupable de toutes les faussetés dont on l'a accusé, surtout si l'on s'en tient exactement à ses expériences, sans s'embarrasser de ses promesses aussi vaines qu'éblouissantes.

Nous avons de lui les Ouvrages suivans.

1. *Furni Novi Philosophici*, &c. en haut Allemand, 1. 2. 3. 4. & 5. parties. *Amstelodami*, 1648. & 1650. *in*-8°.
2. *Annotationes uber den appendicen*, &c. Remarques sur l'Appendix de la cinquieme partie des Fourneaux Philosophiques, contenant plusieurs secrets utiles, &c. en haut Allemand. *Amstelod.* 1650. & 1661.
3. *La Description des nouveaux Fourneaux Philosophiques traduite par le Sieur du Teil, à Paris*, 1659. *in-octavo*, en Anglois, par J. F. M. D. *Lond.* 1651. *in*-4°.
4. *Operis Mineralis oder vieler Kunstlicken*, &c. Description des différentes opérations métalliques utiles, &c. en haut Allemand, 1. 2. 3. parties, *Francof.* 1651. 8°. & 1655. *in-quarto*.

5. *Operis Mineralis, pars I.* &c. traduit en Anglois sous le titre de *Glauberi ars aurea*, ou *l'art d'extraire l'or des pierres, du sable*, &c. *in*-8°.
6. *Pars II.* Amstelod. 1652. *in*-8°.
7. *Pars III.* Amstelod. 1652. *in*-8°.
8. *Grundeliche Warhafftige Beschreibung*, &c. ou Exposition complete de la maniere d'obtenir le tartre de la lie de vin en grande quantité, &c. *Nuremb.* 1652. *in*-8°. en Latin 1655. *in*-8°.
9. *Miraculum Mundi. Oder Ausfuhelicke Beschreibung*, &c. Description complete des merveilles de la nature, de l'art & des sciences, dans l'ancien menstrue universel, ou *le mercure des Philosophes*, &c. en haut Allemand, *Hanaw* en 1651. *in*-8°.
10. *Pharmacopœa Spargiricæ, oder Grandlicher Beschreibung*, &c. 1. 2. 3. 4. 5. 6. & 7. Parties, Nuremberg, 1654. 8°. & Amstel. 1667. 8°. en Latin, Amst. 1666. 8°. Les 1. 2. & 3. Parties avec un Appendix en haut-Allemand, Amstel. 1667. 1668. 8°. La premiere Partie traduite en Latin en 1669. 8°.
11. *Dess. Teutschlands, Wolfhahrt*, &c. La prospérité de l'Allemagne, premiere Partie, concernant la concentration du vin, du bois, &c. Amstel. 1656. 8°.
12. Parties 2. 3. 4. 5. & 6.
13. *Trost de Scefahrenden*, ou consolation des personnes qui commercent sur mer, en bas-Allemand, 1651. 8°. en Latin, ibid. 1657. 8°.
14. *Tractatus de Medicina universali, sive auro potabili vero*, en haut-Allemand, 1657. 8°.
15. *Opera Chymica Bucher und Schrifften*, Partie premiere, *Francof.* M. 1658. 4°. Partie seconde, *Francof.* 1658. 4°.
16. *Tractatus de natura salium*, en haut-Allemand, 1658. 4°. en Latin, Amstel. 1659. 8°.
17. *Explicatio uber Mein, miraculum mundi*, Amstel. 1658. 8°.
18. *Œuvres minérales*, à Paris 1659. 8°.
19. *Ander. Theil*, ou seconde partie de l'Ouvrage intitulé, *Miraculum mundi*, Amstel. 1660. 8°.
20. *Reichen-Scatz und Sammel-Kastens*, &c. grand thrésor, &c. 1. 2. 3. 4. & 5. Centuries, Amstel. 1661. & 1668. 8°. La premiere & la seconde en Latin, 1660. & 1661. 8°.
21. *Libellus dialogorum*, Amstel. 1663. 8°.
22. *Explicatio oder Ansslegung*, &c. Explication des termes suivans de Salomon, *in herbis, verbis, & lapidibus magna est virtus*, en haut-Allemand, Amstel. 1663. en Latin 1664. 8°.
23. *Libellus ignium oder fever-Buchlein*, Traité des feux, en haut-Allemand, 1663. 8°.
24. *Novum lumen chymicum*, en haut Allemand, Amst. 1664. 8°. en Latin 1664. 8°.
25. *Von den Dreyen, anfangen der metallen*, &c. Des trois principes des métaux, le soufre, le mercure & le sel, Amst. 1666. 8°. Amstel. 1667. 8°.
26. *Kurtze-Erklarung, uber die, Hollische gottin*, &c. Explication de ce que les Poëtes Philosophes tels qu'Ovide, Virgile & autres, entendent par Proserpine, femme de Pluton, Déesse des Enfers, & comment par le moyen de Proserpine, les ames des métaux sont délivrées de l'Enfer *chymique*, Amstel. 1667. 8°.
27. *De tribus lapidibus ignium secretorum, oder von den drey allereddelsten Gesteinen*, &c. en haut-Allemand, 1667. 4°. & 1668. *in*-8.
28. *De Elia artista*, en haut-Allemand, Amstel. 1668. *in*-8°.
29. *De Purgatorio Philosophorum*, en haut-Allemand, Amstel. 1668.
30. *Glauberus concentratus, oder laboratorium glauberianum*, &c. en haut-Allemand, Amstel. 1668. 8°. *Oder kern der Glauberischen Schrifften*, &c. l'amande des écrits de Glauber, en haut-Allemand, Lipf. & Bresl. 1715. 4°. Traduit en Latin sous le titre de *Glauberus concentratus*.
31. *De igne Philosophorum*, en haut-Allemand, Amstel. 1669. 8°.
32. *De lapide animali*, en haut-Allemand, Amst. 1669. *in*-4°.
33. *Curieuser tract von gebrauch*, &c. ou Traité curieux sur l'usage des vins, des grains & des bois, en haut-Allemand, Amstel. 1686. 4°.
34. Tous ses Ouvrages tradnits en Anglois par Christh. Pack, Lond. 1689. *fol.*
35. *Tractatus de signatura salium, metallorum & planetarum*, en haut-Allemand, Prague 1703. 8°.
36. Tous ses Ouvrages traduits en Latin en plusieurs volumes *in*-8°.

5. Jean-Joachim Becher, de Spire, naquit environ 1625. il fut d'abord Professeur en Medecine, ensuite premier Medecin de l'Electeur de Mayence, & dans la suite de l'Electeur de Baviere, enfin du Conseil Privé de l'Empereur. Ce fut un homme d'un profond savoir & d'un esprit fort étendu, comme il paroît par la multitude de ses Ouvrages sur des matieres médicinales, Physiologiques, Politiques & Mathématiques. Mais il s'appliqua particulierement à la *Chymie* dont il fit un grand usage à l'avantage de la Philosophie naturelle, & de la découverte des principes & de la composition des corps. Il passa les dernieres années de sa vie en Angleterre, & mourut à Londres en 1582. Il paroît avoir été d'un caractere vif, prompt, ardent, industrieux. On pourroit lui reprocher d'avoir été un peu entêté des rêveries de l'Alchymie : mais c'est un défaut qu'il faut pardonner à un Auteur, qui comme Becher, appliqua le premier la *Chymie* dans toute son étendue à la Philosophie, & montra de quel usage elle pouvoit être pour expliquer la structure, le tissu & les rapports mutuels des corps.

Sa théorie plus saine & plus profonde que celles des autres *Chymistes*, mérite la préférence. Il déduit tout de l'eau & de la terre, les seuls principes matériels des choses, selon lui ; il distribue le principe terreux en trois especes, c'est-à-dire, qu'il reconnoît trois sortes de terres élémentaires. Au reste, ceux qui voudront s'instruire à fond du détail de cette hypothese, n'ont qu'à lire son Ouvrage intitulé, *Physica subterranea* : c'est-là qu'avec une subtilité prodigieuse, il se sert des principales expériences connues, pour servir de base à une théorie qu'il pousse aussi loin qu'il est possible à la raison humaine.

Ses Ouvrages *chymiques* les plus connus sont les suivans.

1. *Institutiones Chymiæ, seu manuductio ad philosophiam Hermeticam*, Mogunt. 1662. 4°.
Le même avec des notes & d'autres additions, publié par Jean-Jacques Rosenstingel, Franc. 1705. *in*-12. & 1716. 8°.
2. *Œdipus Chymicus, obscuriorum terminorum & principiorum Chymicorum mysteria aperiens & resolvens*, Amstel. 1664. *in*-12.
3. *Actorum Laboratorii Chymici Monacensis, seu Physicæ subterraneæ*, Lib. II. Francof. 1669. *in*-8°. Lypf. 1681. *in*-8°. Le même avec des supplémens tirés des autres Ouvrages de l'Auteur, par Jo. Ern. Stahl. Lypf. 1703. *in*-8°.
4. *Experimentum Chymicum novum & curiosum quo artificialis, & instantanea metallorum generatio & transmutatio ad oculum demonstratur*, Francof. 1661. *in*-8°. Cet Ouvrage se trouve encore joint à la Physique souterraine.
5. *Demonstratio Philosophica, seu Theses Chymicæ veritatem & possibilitatem transmutationis metallorum in aurum evincentes*, Francof. 1675. *in*-8°. Cet Ouvrage est encore imprimé à la fin de la Physique souterraine.
6. *Experimentum novum & curiosum de minerâ arenariâ perpetuâ*, &c. *in*-8°. Lypf. 1680. aussi à la fin de la Physique souterraine.
7. *Tripes Hermeticus Fatidicus pandens oracula Chymica, seu* 1. *Laboratorium portabile*, 2. *Nitri & salis texturæ anatomia*, 3. *Alphabetum minerale seu viginti quatuor*

quatuor theses de subterraneorum & mineralium genesi, texturâ, & analysi, Francof. M. 1689. *in*-8°.

8. *Concordantia Chemica*, en haut Allemand, *in*-4°. Je ne crois point que cet Ouvrage soit traduit en Latin. Il contient plusieurs procédés absurdes & inutiles, mais en même-tems un grand nombre d'expériences utiles & curieuses.

9. *Metallurgia*, *Oder Natur-Kundigung der Metallen*, en haut Allemand; ou la Physiologie des métaux. Il y a eu un grand nombre d'éditions de cet Ouvrage.

6. Jean Kunkel nâquit environ l'an 1630. Il fut d'abord destiné à la Pharmacie; ensuite il se tourna du côté de la Verrerie: il devint Chymiste de l'Electeur de Saxe, puis celui de l'Electeur de Brandebourg, & enfin celui du Roi de Suede. Il cultiva la *Chymie* pendant cinquante ans, & il parvint à un point d'expérience dans cet Art qu'on n'atteint pas communément. Ses Protecteurs faisoient les frais de toutes les expériences qu'il vouloit tenter. D'ailleurs, étant Directeur des Verreries, il avoit l'occasion de connoître presque sans en faire une étude particuliere, une infinité de choses dont les autres ne sont jamais instruits, ou ne s'instruisent qu'avec beaucoup de peine. De plus, il étoit industrieux, opiniâtre & adroit à saisir les phénomenes qui se succédoient dans le cours des procédés. Quant à la théorie, n'ayant jamais appris de Philosophie, il faut avouer que cette partie lui manquoit entierement: ce qu'il a dit des principes est vague & fautif.

Nous avons de lui les Ouvrages suivans:

1. *Observationes Chemicæ*, d'abord publiées en haut Allemand en 1676. & traduites en Latin sous le titre de *Joannis Kunkelii Electoris Saxonici, Cubicularii intimi & Chymici, utiles observationes, sive animadversiones de salibus fixis, & volatilibus, auro & argento potabili, spiritu mundi, & similibus; item de colore & odore metallorum, mineralium, aliarumque rerum quæ in terra producuntur,&c. primum ab autore germanicè conscripta, nunc verò latinitate donata à Carolo Aloysio Ramsaio*, Londin. & Roterodam, 1678. *in*-12. Le même Ouvrage sous le titre de *Philosophia Chemica experimentis confirmata*, Amstel. 1694. *in*-12.
2. *Sur le Phosphore*, en haut Allemand, Lyps. 1678. *in*-8°.
3. *De Acido, & urinoso, sale calido, & frigido*, &c. Berlin, 1696. *in*-8°.
4. *Art de la Verrerie*, ou *Commentaire sur Antoine Neri*, en haut Allemand, Francof. & Lyps. 1689. *in*-4°. Ouvrage curieux.
5. *Collegium Physico-Chymicum experimentale, sive Laboratorium Chymicum*, Hambourg & Lypsiæ, 1722. *in*-8°. haut Allemand; Ouvrage posthume.

7. Olaus Borrichius nâquit en 1626. Il étoit Medecin du Roi de Danemark, & Professeur public dans l'Université de Copenhague. Il a beaucoup travaillé. C'étoit un homme excellent dans une école, & la *Chymie* a été une de ses principales occupations. Il s'est illustré par la dispute qu'il a eue avec le Savant Conringius sur les connoissances des Egyptiens & sur l'Antiquité, les Inventeurs & les Auteurs de la *Chymie*.

On a de lui les Ouvrages suivans:

1. *De ortu & progressu Chemiæ dissertatio*, Haffn. 1668. *in*-4°. Cet Ouvrage est aussi dans la Bibliotheque de Manget.
2. *Olai Borrichii Hermetis Ægyptiorum & Chemicor. sapientia ab Herm. Conringii animadversionibus vindicata*, Haffn. 1669. *in*-4°.
3. *Conspectus Chemicorum illustrium*; Ouvrage posthume, 1697. *in*-4°. Il est aussi dans la Bibliotheque Chymique de Manget.

Quant au fameux Ouvrage de Conringius, voici comment il est intitulé:

Hermann. Conringii de Hermeticâ Medicinâ libri duo quorum primus agit de Medicinâ, pariterque omni sapientiâ veterum Ægyptiorum; altero non tantum Paracelsi, sed etiam Chemicorum Paracelsi laudatorum, aliorumque; potissimum quidem Medicina omnis, simul verò & reliqua doctrina examinantur, Helmf. 1648. *in*-4°. Seconde Edition, revue, corrigée & augmentée d'une Apologie contre Borrichius, 1669. *in*-4°.
Docimastica metallica, Haffn. 1660. *in*-8°. 1667. *in*-4°. & 1680. *in*-4°.

Autres Auteurs métallurgistes.

And. Libavius de Halle en Saxe, mourut en 1616. Il a traité fort au long de la nature & de l'examen des minéraux; & ses Ouvrages sont tels, qu'on n'a pas dédaigné de le mettre de niveau avec Agricola, surtout depuis la publication de son Histoire des métaux; on a encore de lui:

Commentaria metallicâ.
Ars probandi mineralia.

Jean Webster, Histoire des métaux, Lond. 1671. 8°.

Alonso Barba, *Trattato de l'arte metallico compuesto*; en Espagnol, Corduæ 1674. Cet Auteur avoit eu occasion pendant son séjour au Pérou vers le Potosi, de faire un grand nombre d'observations sur les mines. Le même en Anglois, par le Comte de Sandwich, Lond. 1674. 8°.

Libro secundo de l'arte metallico, Corduæ. Le même en Anglois par le Comte de Sandwich. Lond. 1674. 8°.

On a réimprimé cet Ouvrage à Londres en 1738. *in*-12. avec une troisieme partie sur la découverte de toutes sortes de mines, depuis l'or jusqu'au charbon, par M. G. Plattes, & une quatrieme intitulée, *le Mineur complet de Houghton.*

Il Marchese Marco - Antonio Della Tratta; *Della prattica minerale*, Bolog. 1676. 4°.

M. de Reaumur, *Traité de l'Art de convertir le fer forgé en acier, & d'adoucir le fer fondu, ensorte qu'on en puisse faire des ouvrages aussi parfaits que ceux de fer forgé*, Paris 1722.

Em. Swedenborg, membre du College Métallique en Suede, a donné,

Prodromus principiorum rerum naturalium sive novorum tentaminum, Chymiam & Physicam experimentalem explicandi, Amst. 1721. 8°.
——— *Principia rerum naturalium, sive novorum tentaminum phenomena, mundi elementaris Philosophicè explicandi cum figuris æneis*, 3 Vol. Dresd. & Lypsic. 1734. Cet Ouvrage ouvre un nouveau champ à la Philosophie naturelle, & la partie des métaux y est traitée avec beaucoup d'étendue.

On vient de publier un Ouvrage de Métallurgie très-curieux, en haut-Allemand; l'Auteur est,

Christophe André Schluter. Cet Ouvrage contient l'art entier de fondre & d'essayer les métaux, d'après les opérations même exposées à l'œil par un grand nombre de figures en Taille-douce, *in-folio*. Il a pour titre, *Gruntlicher unterricht, &c.* ou description fondamentale des ouvrages sur les minéraux, où l'on voit la vraie maniere de les exécuter, avec différens instrumens mécaniques & fourneaux qui y ont rapport, & la méthode qu'on suit à Hartz & dans les autres en-

droits où l'on travaille la même matiere. On y trouvera surtout les différentes manieres de traiter l'or, l'argent, le cuivre, la mine de plomb, le soufre, le vitriol, &c. l'art entier d'essayer, c'est-à-dire, la maniere d'éprouver toutes sortes de mines métalliques, d'affiner l'argent, de le séparer de l'or avec le moindre déchec possible, &c. Le tout représenté en figures distribuées dans l'une & dans l'autre partie, & réduites au compas de proportion, avec un Index, par Christophe-André Schluter, Surintendant des Mines de Underhartz pour sa Majesté Britannique. A Brunswich, de l'Imprimerie de Frederic-Guillaume Meyer, 1738.

Auteurs d'Alchymie.

Entre les Auteurs qui se sont livrés à l'Alchymie, les suivans sont les plus estimés.

1. Geber, que Bernard, Comte de Trevisa, ne balance pas toutefois de mettre au nombre des Auteurs Sophistes.

2. Morienus.
3. Roger Bacon.
4. George Ripley.
5. Raimond Lulle.

Voyez ci-dessus ce que nous avons dit du caractere & des Ouvrages de ces Auteurs.

6. Bernard, Comte de Trevisa, fleurissoit environ l'an 1390. Boerhaave dit qu'il écrivoit l'an 1453. Il étoit étroitement lié avec Thomas le Boulonois, prémier Medecin de Charles VIII. Roi de France, auquel il a écrit une Epître Alchymique, imprimée à Basle en 1600. 8°. & en 1583. 8°. sous le titre de *Bern. Com. Trevisa. de Chymico miraculo, &c.* On la trouve dans le Theat. Chym. Ursell. & dans la Bibliotheque Chymique de Manget.

7. Jean-Isaac le Hollandois, qui est peut-être le même que l'Auteur suivant.

8. Isaac le Hollandois, fut postérieur à Arnauld de Villeneuve & antérieur à Paracelse. Penot en faisoit si grand cas que l'ayant rencontré par hasard, il le prit pour Elie, cet Artiste attendu par les *Chymistes*, à qui il doit revéler les secrets de l'art. Penot fit cette rencontre du vivant de Paracelse.

9. Basile Valentin. Voyez ce que nous avons dit ci-dessus de ces trois Auteurs précédens.

10. Arthephius & Morienus, passent communément pour antérieurs à Roger Bacon: mais on ne connoît exactement ni le siecle, ni le pays où ils ont vécu; le premier passe unanimement entre les adeptes pour avoir prolongé sa vie au-delà de mille ans.

11. Theatrum Chymicum, *in sex Vol. divisum*, Argent. 1613. 1622. 1661. 8°. Il y a cent vingt-trois Ouvrages contenus dans cette Collection. Endterus en a donné la liste dans son Ouvrage intitulé, *Catal. Libror. Med. Phys. Mathem.* Norimb. 1695. 4°.

12. Turbo Philosophorum, *sive auriferæ artis antiquissimi autores*, 3. Vol. 1510. 1562. 1610. 8°. Cet Ouvrage contient vingt-deux Traités différens.

13. Paracelse. Voyez ce que nous avons dit du caractere de cet Auteur dans notre Préface, & de ses écrits ce que nous en avons dit plus haut.

14. Iræneus Philalethe. Il y a plusieurs Ouvrages d'Alchymie publiés sous le nom de Philalethe; le premier Philalethe anonyme passe pour avoir été un Anglois, dont le vrai nom est Thomas Vaughan, quoiqu'il prenne dans ses Ouvrages tantôt le nom d'Irenée Philalethe, tantôt celui d'Engene Philalethe. Au reste, cet Auteur est estimé pour avoir éclairci Van-Suchten, Sendigovius & d'Espagnet.

Ses principaux Ouvrages sont les suivans.

1. *Introitus apertus ad occlusum regis palatium.*
2. *Brevis manuductio ad rubinum cælestem.*
3. *Fons Chemicæ veritatis.*
4. *Vade mecum Philosophicum.*
5. *Metallorum metamorphosis.*
6. *Experimenta de preparatione mercurii sophici.*
7. *Nucleus Alchymiæ.*

Quoique cet Auteur passe pour avoir écrit fort clairement, cependant ses Sectateurs ne sont gueres d'accord entre-eux.

8. *Eugenius Philalethes euphrates*, ou *Traité des eaux de l'orient ou de la fontaine secrete, dont l'eau est ardente & porte en elle les rayons du soleil & de la lune*, Lond. 1665. 8°.
9. *Anima magica abscondita.* Cet Ouvrage a été publié avec l'*Anthroposophia magica*, Lond. 1656.
10. *Secrets revelés ou entrée libre dans le palais fermé du Roi, contenant le plus grand thrésor de la Chymie, par Irenée Philalethe Cosmopolitain, à l'âge de vingt-trois ans.* Cet Ouvrage a été donné par W. C. Ecuyer, Lond. 1669.
11. *Enarratio methodica trium Geberi medicinarum, in quibus continetur lapidis Philosophici vera confectio*, Amstel. 1678. 8°.
12. *Collection de dix Traités de Chymie concernant la liqueur alkaest, le mercure des Philosophes & autres compositions curieuses, par Irenée Philalethe*, Helmont, Lond. 1684. 8°.

13. Michel Sendigovius, c'étoit le collegue d'Alexandre Sydonius ou Serenus, Gentilhomme Ecossois, qui exigea de lui deux choses sur le point de mourir: la premiere, de publier son manuscrit, la seconde, d'épouser sa femme; Sendigovius fit l'un & l'autre, mais dans l'édition de l'ouvrage il supprima le nom de Serenus, & mit le sien à la place; on a de lui les Ouvrages suivans.

1. *Novum Lumen chemicum.*
2. *Dialogus de mercurio & Alchemia.*

Il apporte dans ces deux écrits de fortes preuves tirées tant du raisonnement, que de l'expérience que le soufre & le mercure unis sont les principes constituans de tous les métaux; par le soufre, il entend avec Geber, les rayons du soleil. Ses écrits veulent être lus avec beaucoup de circonspection, car ils sont remplis, ainsi que beaucoup d'autres, de promesses futiles & vaines.

16. Jean-Baptiste Van-Helmont, *Opera omnia*, Amstel. 1652. 4°. Voyez ci-dessus ce que nous avons dit de cet Auteur.

Autres Auteurs Alchymistes.

Joannis-Friderici Helvetii, *Vitulus aureus quem mundus adorat, & orat.* Traité du grand miracle de la nature, la transmutation des métaux, dans lequel on fait voir comment toute la substance d'une masse de plomb, fut en un moment convertie en or pur, par une petite particule de pierre Philosophale, Amstel. 1667. 8°. Hag. Com. 1702. 8°.

Cet Ouvrage est dans la Bibliotheque Chymique de Manget.

De Alchymia opuscula complura veterum Philosophorum cum fig. Francof. 1550.

Quatre Traités des Philosophes, par Alphonse Roi de Portugal, Jean Sawtre & Florian Randorf, Allemand, Lond. 1652. 4°.

J. Seg. Weidenfeld, *quatre Livres concernant les secrets des adeptes, ou l'usage de l'esprit de vin de Raimond Lulle, Ouvrage pratique tiré des peres de la Philosophie des adeptes conciliés ensemble*, Lond. 1685. 4°.

Jacobi Tollii, *Fortuita in quibus, præter critica nonnulla, tota fabularis Historia Græca, Phœnicia, Ægyptiaca ad Chemiam pertinere asseritur*, Amstel. 1687. *in*-8°.
Manuductio ad cœlum Chemicum, Amstel. 1688. *in*-8°.
Sapientia insaniens, sive promissa chemica, Amstel. 1689. *in*-8°.

Gabrielis Clauderi, *Schediasma, de tinctura universali, vulgo lapide Philosophorum, cum Petri-Joannis Fabri manuscripto, res Alchymicorum obscuras explanante nec non Gottl. Berlichii dissertatio de Medicina universali, quin & Emmanualis Koenigii, Epistola de elixirio Sophorum*, Noribergæ 1736. 4°.

Auteurs qui ont perfectionné la Philosophie naturelle & la Medecine, par le moyen de la Chymie.

Entre les Auteurs qui ont cultivé la *Chymie* dans le dessein d'en tirer quelque avantage pour la Philosophie naturelle & la Medecine, les principaux sont :

1. Van-Helmont.

2. Le célebre Robert Boyle, dans tous ses Ouvrages.

3. Joannes Bohnius dans sa Dissertation *Chymico-Medicale.*

Jean Bohnius étoit Professeur à Lypsic en 1679. Il a montré dans l'Ouvrage que nous venons de citer, outre une érudition peu commune, une grande connoissance de la *Chymie*, on y trouve aussi un grand nombre d'expériences. Quant au raisonnement, personne n'a été plus loin que lui; son Traité *de Acido & Alkali*, est excellent, & l'on peut dire qu'il a jetté beaucoup de lumiere sur ce sujet.

4. Les célebres Docteurs Cox & Slare, dans plusieurs Mémoires répandus dans les Transactions Philosophiques.

5. M. Homberg. Il naquit à Batavia aux Indes orientales en 1652. d'où il vint à Amsterdam avec son pere; d'Amsterdam il passa à Genes & à Leypsic pour étudier en droit: mais négligeant l'étude des lois, pour suivre la pente de son genie, il s'attacha à Othon Guericke célebre par l'invention de la machine pneumatique, des hémisphéres, &c. & se livra entierement à la Philosophie expérimentale.

Il vint ensuite à Padoue, où il donna une année à l'étude de la Medecine, mais surtout de l'Anatomie & de la Botanique; de Padoue, il alla à Bologne & à Rome, d'où il passa en France, & de France en Angleterre, où il travailla quelque-tems avec le grand Boyle, il quitta l'Angleterre pour la Hollande, où il se perfectionna en Anatomie sous le fameux de Graaf; enfin il prit le bonnet de Docteur en Medecine à Wirtemberg.

Il fit ensuite un tour en Allemagne, & au Nord, dans le dessein de voir des mines, il parcourut la Saxe, la Hongrie & la Suede, il séjourna quelque-tems à Stockolm, & il eut l'honneur de travailler quelque-tems dans le Laboratoire du Roi; de Stockolm il repassa en Hollande, & de-là en France, pour y recueillir les connoissances qui pouvoient lui avoir échapé.

Il étoit sur le point d'abandonner Paris & de ceder au desir de son pere qui l'appelloit en Saxe, & de se fixer au milieu de ses parens & de ses amis. Mais M. Colbert jaloux de le retenir, lui fit faire de la part du Roi des offres si avantageuses, qu'après une courte délibération, il les accepta, & se fit Catholique en 1682.

En 1685. il fit le voyage de Rome où il exerça la Medecine avec beaucoup de succès. De Rome il revint à Paris au bout de quelques années, & en 1691. il fut fait Membre de l'Académie Royale des Sciences, & mis en possession de son Laboratoire. En 1702. Monseigneur le Duc d'Orléans le choisit pour s'instruire dans la Chymie. Pour cet effet on construisit le Laboratoire le plus magnifique & le mieux fourni qui ait jamais existé. La même année Son Altesse Royale se procura un grand verre ardent de la construction de M. Tschirnhausen, Allemand de nation. Quel usage ne fit pas M. Homberg de ce verre merveilleux. En 1706. il épousa une fille du fameux M. Dodart, & en 1715. il mourut d'une dyssenterie.

Il n'a jamais publié aucun Ouvrage en forme. Ses Essais ou Elémens de Chymie avoient commencé de paroître dans les Mémoires de l'Académie, & le reste de cet Ouvrage étoit prêt à passer sous la presse lorsqu'il mourut. On trouve de lui dans les Recueils de l'Académie différens Mémoires sur différens sujets; il n'y en a aucun qui ne contienne des vues nouvelles, & qui ne brille d'une lumiere qui leur est particuliere; sa maniere de dire étoit simple, précise & méthodique, & il étoit aussi éloigné de l'ostentation naturelle des Chymistes, qu'ennemi de leur obscurité affectée.

Il étoit Chymiste expérimenté, & il s'est distingué dans cet art autant par la maniere dont il expliquoit les choses, que par le grand nombre de ses découvertes. Ses observations sont générales, & ses raisonnemens clairs, déliés & vraiment Géometriques. La Philosophie naturelle n'auroit pas manqué de faire sous ce grand Maître des progrès plus considérables, s'il eût vecu plus long-tems. Il réunissoit à une grande adresse, & à un genie profond, une opiniâtreté invincible. Il étoit protégé par Monseigneur le Duc d'Orléans, Régent de France, aux dépens duquel se faisoient les expériences; ce qui lui donna occasion d'en tenter un grand nombre qui étoient fort au-dessus de la fortune d'un particulier.

Etienne-François Geoffroy, naquit à Paris en 1672. son pere étoit Apothicaire, & sa mere fille d'un Chirurgien. Son pere n'épargna ni soins ni dépenses pour son éducation quoiqu'il ne l'eût destiné qu'à lui succéder dans sa Boutique, supposant apparemment que la Pharmacie, pour être possédée dans quelque degré de perfection exigeoit un grand fond de connoissance. M. Geoffroy joignit à l'étude de la Philosophie en général, des Cours particuliers de Botanique, de Chymie & d'Anatomie.

En 1692. son pere le plaça à Montpellier chez un fameux Apothicaire; pendant son séjour dans cette ville, il suivit exactement les leçons de l'Université sur toutes les branches de la Medecine, mais il fit de la matiere médicale son étude favorite; en 1693. il subit avec applaudissement les examens ordinaires sur la Pharmacie. Ce fut alors qu'il s'ouvrit à son pere pour la premiere fois, sur le dessein qu'il avoit d'être Medecin, & il obtint son consentement. En conséquence le second fils qu'on avoit destiné à cette profession, prit la place de son frere dans la boutique d'Apothicaire, & c'est maintenant un des Chymistes de l'Académie Royale des Sciences.

En 1698. M. le Comte de Tallard ayant été désigné pour Ambassadeur extraordinaire en Angleterre, prit M. Geoffroy pour son Medecin, quoiqu'il n'eût alors aucun degré dans la Faculté. Ce fut pendant cette Ambassade qu'il fit connoissance avec la plupart des grands Hommes de cette nation, ne négligeant aucuns moyens de se perfectionner dans son Art; en moins de six mois il devint membre de la Société Royale; il passa d'Angleterre en Hollande, & en 1700. il fit le voyage d'I-

talie avec M. l'Abbé de Louvois, en qualité de Medecin; multipliant toujours ses observations, & augmentant sans relâche la sphere de ses connoissances. En 1699. il fut fait membre de l'Académie Royale des Sciences, & contribua à l'ornement & à l'utilité de ce Corps, autant que ses autres occupations le lui permirent.

En 1702. il prit le degré de Bachelier en Medecine; en 1704. celui de Docteur. Ce fut alors qu'il se livra entierement aux études qu'il jugea nécessaires pour pratiquer la Medecine avec succès.

En 1707. M. Fagon, Medecin du Roi, le nomma son Substitut dans la Chaire de Professeur de *Chymie* au Jardin du Roi; il s'acquitta si bien de cet emploi qu'en 1712. M. Fagon lui résigna sa Chaire.

En 1709. le Roi le nomma Professeur de Medecine au College Royal; c'est-là qu'il dicta ses leçons utiles & curieuses sur la matiere médicale; il donna en 1718. son Systeme ou sa Table des rapports mutuels des différentes substances en *Chymie*; Table, qui bien entendue & poussée aussi loin qu'elle peut aller, deviendroit peut-être le fondement des opérations Chymiques & le guide des Artistes.

En 1726. il fut fait Doyen de la Faculté de Medecine de Paris. Les honneurs de cette charge expirent ordinairement au bout de deux ans pour celui qui en est revêtu: mais ils furent continués à M. Geoffroy d'un consentement unanime de ses confreres; sa santé commença à souffrir quelque altération au commencement de l'année 1730. & il mourut le 6 Janvier 1731.

On a de lui un Traité des substances fossiles, végétales & animales, dont on fait usage dans la Medecine. M. Douglas nous en a donné une traduction sur un exemplaire manuscrit des Leçons de l'Auteur.

Outre cet Ouvrage on trouve encore différens morceaux détachés, dont M. Geoffroy a enrichi les Recueils de l'Académie Royale des Sciences de Paris & de la Société Royale de Londres.

M. Geoffroy *le Jeune*, dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences.

M. Lemery *le Fils*, dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences.

* Messieurs Gross, Malouin, dans les mêmes Mémoires.

6. George Ernest Stahl, naquit en 1660. à Onold en Franconie. Il commença à étudier la *Chymie* à quinze ans, & ce fut en méditant le *Collegium Chymicum* de Barnerus qu'il parvint à découvrir un alcali fixe dans le nitre; avec le secours des Livres de Kunkel & de la Physique souterraine de Becher, en pesant avec exactitude, comparant & répétant leurs expériences, il atteignit à un haut point de perfection dans l'art. Les différensOuvrages de *Chymie* qu'il a publiés sont excellens; on y trouve entre autres choses nouvelles, 1. la génération du soufre artificiel; 2. l'analyse du vitriol, la volatilisation de l'acide vitriolique, & sa restitution dans son premier état de fixité; 3. la présence & l'influence du phlogistique en différens corps; 4. la résolution du soufre en un acide subtil; 5. la différente fixité des sels acides minéraux; 6. la destruction subite du nitre par déflagration; 7. le fondement réel de la fermentation vineuse & acéteuse; 8. la conversion de l'esprit de vin, & son ingrés artificiel dans le vinaigre; 9. la transformation du suc de citron en vin; 10. le passage de tous les corps fermentables en une terre insipide; 11. la solution de l'or par le soufre; 12. la solution du fer par un alcali.

Ces principaux Ouvrages sont,

1. *Prodromus de indagatione Chymico-Physiologicâ*, &c. 1683.
2. *Collegium Chymicum*, dicté d'abord en 1684. en forme de leçons aux Etudians de Jéne. Différentes copies manuscrites de cet Ouvrage se répandirent, & l'on s'en servit pendant fort long-tems comme du seul Commentaire que l'on eût sur Becher. Ces copies venant à se multiplier, & à être de plus en plus fautives, l'Auteur fut contraint d'en donner une édition qui parut sous le titre de *Fundamenta Chymiæ dogmaticæ & experimentalis*. Nuremb. 1723.
3. *Zymotechnia fundamentalis*. 1697.
4. *Observationes Chymico-Physicæ*. 1697. & 1698.
5. *Dissertationes de Metallurgiæ & Docimasiæ fundamentis*. 1697.
6. *Animadversiones ad artem tinctoriam fundamentalem & experimentalem*.
7. *Opusculum Chymico-Physico medicum*, Hal. Magdeb. 1715. C'est un Volume dans lequel on a rassemblé différens morceaux que M. Stahl avoit publiés séparément, savoir 1°. le *Prodromus de indagatione Chymico-Physiologicâ*. 2°. La *Zymotechnia fundamentalis*. 3°. Les *Observationes selectiores Physico-Chymico-Medicæ*. 4°. L'*Experimentum novum, verum sulphur arte producendi*. 5°. Le *Spiritus vitrioli volatilis in copiâ parandi fundamentum & experimentum*. 6°. Le *Vitulus aureus*, &c.
8. *Specimen Becherianum*, avec la Physique souterraine de Becher.
9. *Dissert. de elogiis vitrioli*.
10. *Traité sur le soufre tant inflammable, que fixe*, en haut Allemand. 1723.
11. *Traité sur les sels*, en haut Allemand. 1723.
12. *Commentarium in metallurgiam Becheri*. 1273.
13. *Præfatio in concordantiam Chymicam Becheri*. 1276.
14. *Experimenta observationes, animadversiones*, 300 numero *Chymiæ & Physicæ, qualium alibi, vel nulla vel rara, nusquam autem satis ampla ad debitos nexus & veros usus deducta mentio, commemoratio, aut explicatio invenitur*. Berolin. 1731. *in*-8°.

7. Frederic Hoffman naquit à Halle en Saxe, en 1660. C'est à lui que nous devons principalement la vraie méthode d'analyser les eaux minérales; il est le premier qui ait découvert les erreurs des Anciens sur cette matiere, & exposé par des expériences Chymiques les vrais principes des eaux: les remarques principales qu'il a faites, sont que le sel prédominant dans les eaux minérales, aussi-bien que dans les sources chaudes, n'est point acide, mais alcali, que des sels neutres, des terres calcaires, & des matieres ferrugineuses avec les plus subtils acides volatils universels, sont contenus dans toutes les eaux minérales. Voyez ses Dissertations *de Thermarum & acidularum usu ac abusu*, & quelques autres sur la même matiere dont P. Shaw a donné des abregés. 1733. *in-folio*.

Ses principales productions Chymiques sont,

1. *Dissertatio de generatione salium*.
2. *Dissertatio de nitri naturâ*.
3. *Dissertatio de naturâ cinnabaris antimonii*.
4. *Dissertatio de naturâ & mirabili sulphuris antimonii fixati efficaciâ*.
5. *Dissertatio de mercurio, & medicamentis mercurialibus*, &c.
6. *Annotationes & additamenta in Poterii opera*. Francof. M. 1698. *in*-4°.
7. *Observationum Physico-Chymicarum select*. Lib. III. Hal. Magd. 1736. *in*-4°.

Jacobi Barneri, *Chymica Philosophia perfectè delineata doctè enucleata, & feliciter demonstrata*, &c. Noriberg. 1689. *in*-8°.

Jacobi Freind, *Prælectiones Chymiæ in quibus omnes ferè operationes ad vera principia, & ipsius naturæ leges rediguntur. Amst.* 1710. *in*-8°. & *Lugd. Bat.* 1734 *in*-8°.

Le même en Anglois par J. M. avec la défense de l'Ouvrage contre les Editeurs des *Erud. Lypf.* Lond. 1712. *in-8°.*

* Louis-Claude Bourdelin, Auteur de différens morceaux de Chymie répandus dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences.

Jean Browne. Différens Mémoires imprimés dans les Transactions Philosophiques.

Du Clos, *Observations sur les eaux minérales de plusieurs Provinces de France, présentées à l'Académie Royale des Sciences*, à Paris 1675. *in-12.*
Dissertations sur les principes des mixtes naturels. Amstel. 1680. *in-12.*

Charles Newman a écrit differens Mémoires qu'on peut voir dans les Transactions Philosophiques.

Caroli Musitani, *Pyrotechnia Sophica*, &c. *Neapoli* 1683. *Colon. Allobrog.* 1701. *in-4°.*
Opera omnia, Genev. 1716. *in-fol.*

Joannis Vigani, *Medulla Chymiæ*, Lond. 1682. *in-8°.* Sedan 1682. *in-8°.* Gen. 1687. *in-8°.*

Andreæ Cassii, *de Extremo illo & perfectissimo naturæ opificio, ac principe terrenorum sydere auro, de admirandâ ejus naturâ, generatione, effectibus, atque ad operationes artis habitudine.* Hamb. 1685. *in-8°.*

M. Boulnuc, Auteur de plusieurs écrits sur la Chymie, répandus dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences.

Joannis Junckeri, *Conspectus Chymiæ, theoretico practicæ in formâ tabularum representatus, in quibus Physica præsertim subterranea, & corporum naturalium principia, habitus inter se, proprietates, vires & usus, itemque præcipuè Chymiæ Pharmaceuticæ & Mechanicæ fundamenta è dogmatibus Becheri & Stahlii potissimum explicantur.* Part. I. *Halæ Magd.* 1730. *in-4°.* La seconde Partie n'a point encore paru.

* M. le Comte de la Garaie, *Chymie Hydraulique pour extraire les sels essentiels des végétaux, animaux & minéraux avec l'eau pure.* Paris 1745.

Bibliothequaires Chymiques.

Wilh. Gratarolj, *veræ Alchymiæ scriptores*; Bas. 1561. *in-fol.*

Petri Borelli, *Bibliotheca Chymica seu Catalogus Librorum Philosophicorum Hermeticorum, in quo quatuor millia circiter autorum Chymicorum, vel de transmutatione metallorum, re minerali; & arcanis tam manu scriptorum, quam in lucem editorum, cum eorum editionibus, usque ad annum* 1653. *continentur.* Parisiis 1654. *in-12. Heidelb.* 1656. *in-12.* Les Auteurs sont rangés dans cet Ouvrage par ordre alphabétique : mais il s'en faut beaucoup que l'énumération en soit complette, d'ailleurs ils n'y sont point caractérisés.

Nath. Albinei, *Bibliotheca Chymica contracta, in qua continentur*, 1°. *Joannis Aur. Augurelli Chrysopœia utraque.* 2°. *Cosmopolitæ novum lumen Chymicum.* 3°. *Anonymi Galli enchiridion.* Genev. 1653. & 1673. *in-8°.*

Bibliotheca Chemica contracta continens tractatus quatuor, Genev. 1653. & 1654. *in-8°.*

Aureum Vellus, Oder Guldene Schatz, &c. *La Toison d'or.* Cet Ouvrage contient les Ecrits des plus fameux Alchymistes, en haut Allemand, Lamb. 1708. *in-4°.* Tom. II. Bas. 1604.

Guillaume Cooper. *Catalogue des Ouvrages Chymiques qui ont été écrits originairement, ou qu'on a traduits en Anglois en trois parties*, Lond. 1672. & 1675. *in-8°.* La troisieme partie contient un *Index* de tout ce qui se trouve dans les Transactions Philosophiques de la Société Royale, concernant la *Chymie*, ou l'étude de l'art qui a pour objet les regnes, animal, végétal & minéral.

Joannis Jacobi Mangeti, *Bibliotheca Chymica, sive Collectio scriptorum præstantissimorum Chemicorum*, &c. Francof. 1702. 2. vol. *fol.*

Frid-Roth-Scholtzii, *Bibliotheca Chymica Oder Catalogus von Chymischeren-Buchern*, &c. *premiere, seconde, troisieme & quatrieme parties imprimées séparément*, Norib. & Altorf. 1725. & 1728. Cet Ouvrage est alphabétique, & on n'en est encore qu'à la moitié de l'H. du moins c'est tout ce que j'en ai vu, & je ne crois pas qu'on en ait imprimé davantage. *Notes de Shaw sur la Chymie de Boërhaave.*

Il a paru jusqu'à présent que mon sentiment étoit, qu'on ne pouvoit changer ou transformer un métal en un autre. Cependant, j'avouerai que cette opinion a contre elle des faits qu'il est difficile de combattre, tant ils sont bien attestés : on les a rassemblés dans les *Miscellanea des Curieux de la Nature.* A. 1. Dec. 1. Observ. 17.

Voici la maniere dont on y parle sur ce sujet.

C'est entre les Chymistes une question encore indécise ; savoir, s'il est possible de produire par art, ou comme les Philosophes & les Adeptes le prétendent, d'obtenir par le feu de l'or semblable à l'or naturel, ou même plus parfait que celui que la nature prépare dans les entrailles de la terre: les uns regardent la chose comme absolument impraticable, & cela fondés sur plusieurs raisons & sur différens exemples de supercherie. Entre ces faiseurs d'or, disent-ils, tout le secret desuns est de tremper les métaux dans des solutions d'or & d'argent, & d'en imprégner les outils de bois, avec lesquels ils les remuent, & dont ils se serviront ensuite, lorsqu'il sera question de tirer de l'or des autres métaux ; d'autres mêlent du charbon en poudre avec les solutions d'or & d'argent ; ceux-ci ont préparé une encre d'or & d'argent, & ils n'ont pas manqué de s'en servir libéralement sur le papier dont ils enveloppent les matieres à réduire ; ceux-là ont répandu sur les lettres tracées sur le papier, au lieu de sable & de sciure de bois, de la chaux d'or & d'argent : il y en a qui ont employé des creusets, au fond desquels on avoit pratiqué un intervalle qu'ils avoient rempli de chaux, d'or & d'argent, ensorte que toute leur adresse s'est bornée à rompre dans le cours du procédé la cloison qui séparoit cette petite cavité de la grande : plusieurs se sont servi de verges creusées intérieurement, & chargées d'or & d'argent ; plusieurs autres ont rempli d'or les charbons dont ils couvroient leur creuset. Quant à ceux qui avoient quelque adresse dans la main, ils savoient bien introduire l'or & l'argent dans le creuset sans qu'on s'en apperçût. Enfin, il y en a qui ont substitué un amalgame d'or au mercure commun. Outre ces méthodes inventées par l'imposture, on en peut voir une infinité d'autres dans Crugnerus, Kircher, & Michaël Mégérus ; celui-ci compte jusqu'à vingt-neuf fourberies praticables dans la composition de l'or, dans l'Ouvrage intitulé, *Examen des fourberies Chymiques.*

Au préjugé qui naît de toutes ces fourberies, ceux qui nient la transmutation joignent encore le défaut d'unanimité entre les Chymistes eux-mêmes sur la matiere propre à la production de l'or ; tandis que les uns le cherchent dans le soufre, ou dans le vitriol, ou dans le mercure, ou dans l'arsenic : d'autres prétendent qu'on ne peut le trouver que dans un mercure peu commun ;

que le Soleil dans son retour au mois de Mars répand de tous côtés, & qui n'est mûr qu'au mois d'Octobre; tems avant lequel, disent-ils, on l'employeroit inutilement. Il y en a quelques-uns qui assurent que l'or ne peut être extrait que des matieres les plus prétieuses. Ce sont ces motifs qui ont déterminé Kircher à prendre ce milieu: c'est de ce point assurer l'impossibilité de la transmutation, même de la maniere que les Alchymistes supposent qu'elle se fait, c'est-à-dire la conversion des métaux en un or vrai, plus pur, & plus beau que l'or naturel; mais de rejetter l'opération de la Pierre Philosophale qu'on fait consister en calcination, séparation, conjonction, putréfaction, coagulation, cohobation, sublimation, fermentation, circulation, & enfin projection des quatre élémens.

Salomon de Blawenstein, & Valerianus Bonvicinus, ont écrit contre ce sentiment & cette opinion de Kircher avec beaucoup d'emportement: quant à Zwelffer, c'est en observant toute la modération possible qu'il a combattu Kircher. Tandis que ceux-ci nient la transmutation des métaux, un grand nombre d'autres au contraire en assurent non-seulement la possibilité, mais le fait; & ils en décrivent même les procédés. Jean Dan. Mylius a même donné un Catalogue de ces procédés tirés des Auteurs Arabes, Grecs, Espagnols, François, Italiens, Anglois & Allemands; & P. Borelli a fait l'énumération des Ecrits de ces Auteurs.

Je ne prétens point m'ériger ici en Arbitre de cette querelle, & je ne me servirai point du témoignage des siecles passés, non plus que des exemples de Raymond Lulle, Arnaud de Villeneuve, Paracelse, Sendigovius, Ant. Bragadin le Venitien, Trevisanus, Turnheisserus, & d'autres qu'on dit avoir fait de l'or chymique. Pour mettre le Lecteur à portée de décider lui-même cette grande question, je me contenterai de lui rapporter certaines expériences qui ont été faites de nos jours sous les yeux de personnes à qui il étoit difficile d'en imposer, & qui sont appuyées sur des récits authentiques. Cette seule preuve suffira peut-être pour balancer tout ce qu'on a dit contre la transformation des métaux en or.

Sennert dit que la transformation des métaux en or s'est faite plusieurs fois de son tems. Tout le monde sait, ajoute-t'il, qu'Alexandre Scaton, Ecossois, a transformé des métaux en or à Cologne, à Basle & dans d'autres lieux; sur quoi l'on peut voir l'histoire de la Transmutation des Métaux par Ewaldus de Hogelande, & les Ecrits qu'André Libavius a publiés en faveur de cette opération.

Corn. Martin d'Anvers dit de son côté, que se refuser au témoignage de tant de personnes dignes de foi, qui assurent solemnellement dans leurs écrits, que non-seulement ils ont vu de leurs propres yeux, mais qu'ils ont encore exécuté de leur propre main la transmutation d'un métal en un autre; ce seroit montrer beaucoup plus d'imprudence que de Philosophie. Un jour que cet Auteur, qui n'a pas toujours été également décidé sur la question présente, s'occupoit dans un exercice public à réfuter par plusieurs argumens la possibilité de la Pierre Philosophale, un Gentilhomme qui étoit alors du nombre de ses auditeurs, fit apporter du charbon & du plomb; & lorsque ce métal fut en fusion, il ne fit que répandre dessus une certaine teinture, qui le transforma tout en or, en présence de Martin & de beaucoup d'autres: voilà la raison que cet antagoniste de la Pierre Philosophale eut de changer de parti.

Jean-Baptiste Van-Helmont s'exprime de la maniere suivante.

« Je suis contraint d'ajouter foi à la pierre qui transforme « l'or en argent, parce qu'il m'est arrivé à moi-même « en plusieurs tems, de faire de mes propres mains la « projection d'un grain de cette pierre sur plusieurs « milliers de grains de vif-argent chaud, & d'obtenir par « le feu tout le succès promis par les Auteurs, au grand « étonnement de tous ceux qui étoient présens. L'E- « tranger qui me fit présent de la petite quantité de « poudre avec laquelle j'opérai ce prodige; (car il ne « m'en donna qu'un demi-grain, avec quoi je transfor- « mai en neuf onces, trois quarts de vif-argent;) cet « Etranger, dis-je, me parut en avoir plus qu'il n'en « falloit pour la transmutation de 200000 livres. » Van-Helmont répete la même chose sur la fin du Traité *de Vitâ æternâ*, & beaucoup plus au long dans l'Ouvrage intitulé, *Demonstratur thesis*.

En 1648. on en envoya à Prague à l'Empereur Ferdinand III. un seul grain, avec lequel trois livres de mercure furent converties en or. Cette histoire se trouve dans quelques Auteurs, détaillée tout au long. Le Gentilhomme, disent ils, qui convertit ce mercure en or en présence de Sa Majesté Impériale avec un seul grain de poudre, s'appelloit Richthausen, & l'Empereur le créa Baron, avec le titre de *Caos*. Il fit aussi frapper une médaille de cet or chymique, avec des inscriptions particulieres sur l'un & l'autre côté. On voyoit sur une des faces de cette médaille la figure d'un jeune homme nu qui avoit le Soleil pour tête, & qui tenoit dans sa main droite la lyre d'Apollon, & dans sa gauche le caducée de Mercure, avec cette devise: *Divina Metamorphosis exhibita Pragæ* 15. *Jan.* 1648. *in præs. S. Cæs. Maj. Ferdin. III.* Sur le revers on lisoit: *Raris hæc ut hominibus nota est ars, ita rarò in lucem prodit: Laudetur Deus in æternum qui partem infinitæ suæ scientiæ, abjectissimis suis creaturis communicat.* Cette médaille qu'on trouva dans la suite dans l'écritoire de l'Empereur fut donnée à Zwelffer par l'Empereur Leopold, pour être frappée en airain. C'est Zwelffer lui-même qui nous raconte ce fait dans l'Ouvrage intitulé *Mantissa Pharm. Spagyr.* où l'on trouve aussi la figure gravée sur un des côtés de la médaille, telle qu'on la voit dans l'Oedipe Chymique de Becher. Monconnys nous apprend, sur le témoignage de l'Electeur de Mayence qui lui en fit le récit à la diete de Ratisbonne en 1664. comment la poudre en question étoit tombée entre les mains du Baron de Caos, & de qui il la tenoit.

Voici les propres paroles de Monconnys:

« Un nommé la Busardiere demeuroit à Prague dans la « maison d'un Gentilhomme, qu'on croit être le Com- « te de Schlick; ce la Busardiere étant tombé malade, « & se trouvant sur le point de mourir, écrivit à « de Caos son ami de venir à Prague le plus prompte- « ment qu'il lui seroit possible: mais celui-ci ne put « faire assez de diligence, ensorte que le malade étoit « mort il y avoit quelques heures, lorsqu'il arriva. La « premiere chose que fit de Caos, ce fut de s'informer « si son ami n'avoit rien laissé qui dût lui être remis. Le « Maître de la maison lui montra une certaine poudre « que le Sieur la Busardiere lui avoit donnée en dépôt, « mais dont il ne connoissoit point l'usage. De Caos se « saisit de la poudre, l'emporta, & fit avec plusieurs « projections. Elle fut éprouvée pour la premiere fois « en présence du dernier Empereur, qui fit frapper de « l'or produit en sa présence, une médaille qui porte « sur une de ses faces la figure & les attributs de Mer- « cure; & sur le revers, le jour & l'année auxquels la « médaille a été frappée.

Tel est le récit de Monconnys, qui differe un peu de celui de Zwelffer dans la description de la médaille, que ce premier n'avoit point vue: conséquemment le témoignage de Zwelffer, à qui la médaille même avoit été remise, & qui a parlé sur le témoignage de ses yeux, est préférable à celui de Monconnys.

De plus, le même Monconnys avoit entendu dire à Ratisbonne au Comte de Par, Chambellan du dernier Empereur, qu'un inconnu avoit présenté à Sa Majesté un peu de poudre qui étoit restée au fond d'une petite boite; & que cette poudre ayant été jettée avec la boite

sur une masse en fusion de parties égales de mercure & d'argent, il en étoit venu une teinture si forte, que la masse qui étoit d'un rouge extraordinaire ayant été rompue & mise en morceaux, parut entierement traversée de plusieurs grandes veines rouges comme du sang; d'où l'on conjecture que la poudre s'étoit trouvée en trop grande quantité relativement avec la masse sur laquelle elle avoit en à opérer. On remit donc cette masse en fusion, y ajoutant un poids égal de matiere nouvelle, & le tout fut converti en or, qui, à en juger à la couleur, étoit au-dessus des vingt-quatre carats. Cet inconnu tenoit sa poudre d'un autre, & ne connoissoit point la maniere de la préparer.

Le même Comte de Par dit qu'un Vieillard se présenta à l'Empereur dans un autre tems avec une petite quantité d'une certaine poudre, dont il le supplioit qu'on fît l'essai en sa présence, parce qu'il la soupçonnoit de n'être point aussi vile qu'elle le paroissoit. L'Empereur lui ordonna de se représenter dans trois jours. Le Vieillard reparut, l'on fit l'essai de sa poudre, & huit onces de mercure furent converties en un or parfait. L'Empereur ordonna sur le champ qu'on arrêtât cet homme : mais il étoit déja parti, & on ne l'a jamais revu.

Strobelberger, Apothicaire de Ratisbonne, raconta à Monconnys, qu'un certain Marchand de Lubeck qui faisoit peu de cas du commerce, parce qu'il possédoit l'art de convertir le plomb en or, offrit à Gustave, Roi de Suede, une masse d'or de cent livres pesant, dont ce Prince fit frapper des ducats, qui portoient par une marque de distinction d'un côté l'Image du Roi, & sur le revers, les Armes Royales avec les caracteres dont les Chymistes se servent pour marquer le soufre & le mercure. Monconnys obtint de cet Apothicaire un de ces ducats. Quoique le Marchand en question eût quitté le commerce il y avoit long-tems, & même qu'il ne l'eût jamais fait avec succès; il laissa après sa mort 17000000 écus. Louis de Schonleben m'a fait présent à moi-même d'un de ces ducats, sur lesquels le Roi fit graver les caracteres Chymiques du soufre & du mercure.

George Fréderic de Greiffenclau, Archevêque de Mayence, a fait frapper aussi des ducats de mercure converti en or; & ces ducats portent, de même que ceux de Gustave, les caracteres Chymiques du mercure.

La projection dont nous avons parlé ci-dessus, n'est pas la seule que de Caos ait faite, il convertit encore le mercure en or en présence de l'Archevêque de Mayence & de son grand Vicaire; ce qu'il exécuta, ainsi que Monconnys le tient de l'Electeur même, avec les précautions que les Alchymistes ont coutume de prendre en pareil cas. Il fit une petite pilule de la grosseur d'une lentille avec la poudre dont nous avons parlé, & la gomme adraganth qui ne servoit qu'à en tenir les parties plus unies. Il enduisit cette pilule de cire, la mit au fond d'un creuset, & versa dessus quatre onces de mercure. Après avoir tenu le tout au feu de suppression pendant une heure, ils écarta les charbons, & l'on vit l'or en fusion, jettant des rayons extremement rouges, quoiqu'ordinairement ils soient verds; ce qui lui fit penser que cet or étoit d'un carat trop élevé, & qu'ainsi il étoit à propos d'y faire une addition d'argent. L'Electeur lui-même fit cette addition; & lorsque le tout fut rentré en fusion, on en fit un lingot d'un or dont la couleur étoit fort belle, mais qui avoit un peu d'acreté; ce que de Caos attribuoit au cuivre qui s'y trouvoit mêlé. Il jugea donc à propos de le faire affiner à la Monnoie : mais après cette opération, il fut doux & pur; & le Directeur assura qu'il n'avoit jamais employé de plus bel or; qu'il étoit au-dessus de vingt-quatre carats, &, ce qui l'étonnoit beaucoup, qu'il n'avoit fallu qu'une seule fusion simple pour le dépouiller de son acreté. L'Electeur promit à Monconnys un morceau de cet or.

Becher rapporte & confirme le même fait dans son *Œdipe Chymique*.

« La même personne, dit Becher, qui donna la teinture « à l'Empereur Ferdinand, répéta la même chose dix « ans après à Mayence, en présence de l'Electeur & « d'un grand nombre d'autres personnes distinguées; & « la quantité de mercure qu'il transforma en or fut très-« considérable, ainsi que l'assure le Directeur de la « Monnoie, qui fit frapper des ducats de cet or. »

Le même Electeur dit avoir vu un grain de cette poudre produire trois marcs d'or sur deux livres de mercure; & que comme cet or paroissoit trop coloré au sortir du creuset, on avoit été contraint d'y ajouter trois ou quatre dragmes d'argent, & que le tout fut converti en or après la fusion.

Voici un autre fait assez semblable au précédent.

Un inconnu, mal vêtu, & qui se disoit originaire des Contrées septentrionales de la Hollande, se présenta le 27. Décembre 1666. à Jean Fréderic Helvetius qui demeuroit à la Haye, & lui donna de la poudre gros comme un grain de naverte; qui ayant été enduite de cire, & jettée dans six dragmes de plomb fondu, les changea en or : voilà ce qu'on trouve raconté dans le *Vitulus aureus* de cet Auteur. Cet or mis entre les mains de Borelius, Essayeur général des Monnoies en Hollande, se trouva d'une si grande pureté, que quelques particules d'argent qu'on y jetta dans l'essai qu'on en fit, se trouverent aussi transformées.

L'Illustre Monsieur Murray atteste dans une lettre à Monconnys dattée du 17 Aout 1664. que le Prince Rupert tenoit de l'Electeur actuel de Mayence, que la projection de l'or avoit été faite avec succès en sa présence, & que le même Prince Rupert avoit donné en 1662. au Roi Charles II. une grande piece d'or faite à Inspruck, par la même personne de qui l'Electeur tenoit la poudre. Ce fait avoit aussi été raconté en présence de Monconnys par Monsieur Murray, qui attestoit de plus, que l'essai de cet or avoit été fait par les ordres du Roi.

* J'ajouterai ici le nom & le titre des Ouvrages de deux Chymistes célebres, qui font honneur à leur Patrie & à leur Art.

D. Joannis Henrici Pott. *Chem. & Medic. Profess. SS. Pruss. Sodal.*

Exercitationes Chymicæ.
De Sulphuribus metallorum.
De Auripigmento.
De Solutione corporum particulari.
De Terra foliata tartari.
De Acido vitrioli vinoso.
De Acido nitri vinoso.

Sparsim hactenus editæ, jam verò collectæ, restitutæ, à mendis repurgatæ, variisque notis, experimentis & discutionibus ab autore adauctæ, illustratæ. Berolini, apud Joannem Andream Rudigerum, 1738.

D. J. Pott. *Observationum & animadversionum Chymicarum præcipuè circà sal commune, acidum salis vinosum & Wismuthum, versantium collectio prima.* Berolini, 1739.

D. J. Pott. *Observationum*, &c. *præcipuè Zincum, Boracem & Pseudopalenam, tractantium collectio secunda.* Berolini, 1741.

Joann. Andr. Crameri, *Elementa Artis docimasticæ, duobus tomis comprehensa, quorum prior theoriam, posterior Praxim, ex vera fossilium indole deductas, atque*

indubitata experimentorum, summa cum accuratione institutorum, fide firmatas, ordine naturali & doctrina apertissima exhibent.
Editio altera, emendatior, ac tum in theoria, tum in praxi, ab autore ipso multis modis aucta & locupletata. Lugduni Batavorum, 1744.
La premiere édition est de 1730.

On doit à cet Ouvrage de M. Cramer la justice de dire que c'est tout ce que nous avons de mieux dans ce genre. Il a profité des découvertes de ceux qui l'avoient précédé; mais il a su leur donner une application plus étendue, & les faire servir à de nouvelles vues, en les comparant & les unissant avec ses propres découvertes.

CHEMOSIS, χήμωσις, par corruption χύμωσις, de χαίνω, bâiller. C'est une maladie des yeux qui procede d'une inflammation par laquelle le blanc de l'œil s'éleve au-dessus du noir, & déborde de façon qu'il forme une espece de bourlet ou d'*hiatus*, d'où cette maladie prend son nom. L'Auteur de l'Ouvrage intitulé *Definitiones Medicæ*, dit que cette maladie consiste dans une élévation de la membrane qui environne l'œil, & qu'on appelle le *blanc*, & qu'elle a quelque rapport au *leucoma*. Galien, dans le Traité *de Euphoristis*, l'appelle inflammation rouge & charnue de la cornée. Paul Eginette dit, *Lib. III. cap.* 22. qu'on donne à cette inflammation le nom de *chemosis* lorsqu'elle est poussée à un dégré de véhémence, tel que les paupieres en sont renversées au point de couvrir à peine l'œil, & que le blanc paroît plus élevé que le noir, rouge, & le cachant en grande partie.

CHENALOPEX, χηναλώπηξ, de χὴν, *oie*, & de ἀλώπηξ, *renard*. Voyez *Vulpanser*.

CHENOCOPRUS, χηνόκοπρος, de χὴν, *oie*, & de κόπρος, *fiente*, *fumier*; *fiente d'oie*.

La *fiente d'oie* est acrimonieuse, résolutive, & recommandée dans la jaunisse. Quelques Auteurs rapportent, qu'un Moine guérissoit tous ceux qui étoient affectés de cette maladie, seulement en leur faisant prendre le matin pendant huit jours de suite une dose de *fiente d'oie* dans du vin, & que pour cet effet il en nourrissoit deux qui lui fournissoient en récompense un secret précieux contre la jaunisse, & des remedes contre plusieurs maladies de la nature de l'ictere. La *fiente* verte que l'on ramasse dans les prés au printems, passe pour la meilleure: on la fait sécher à une chaleur modérée, on la pulvérise, & la dose en est depuis une demi-dragme jusqu'à la dragme entiere. Etmuller prétend, que pour augmenter son efficacité, il faut avoir soin de nourrir l'*oie* d'herbes anti-ictériques: elle est aussi quelquefois salutaire dans le scorbut, prise habituellement dans du vin, soit en forme de poudre, soit en décoction; c'est d'ailleurs un puissant diurétique, & l'on fera fort bien d'en user dans les cas d'hydropisie. Il y a des Auteurs qui l'ordonnent intérieurement dans les fievres intermittentes, dans la toux & dans les accouchemens laborieux. Au reste, j'en croirois volontiers Ludovicus, *de Pharmaciâ*, qui prétend qu'il faut attendre peu de succès de ce remede.

CHENOPODIO-MORUS. Ses caracteres sont d'avoir le fruit succulent comme la mûre ou la groseille.

Ses especes sont:

1. *Chenopodio-morus major. Atriplex, mori fructu major, seu fragiferâ major*, M. H. 2. 606. *Spinachia fragifera*, Aldin. H. Farnes. 85. *a.*
2. *Chenopodio-morus minor. Atriplex mori fructu minor, seu fragifera minor*, M. H. 2. 604. *Atriplex sylvestris mori fructu*, C. B. P. 119. *Atriplex sylvestris baccifera*, Clus. H. 135. *a.*

Je ne trouve aucunes vertus médicinales attribuées à ces plantes.

CHENOPODIUM, CHENOPUS, χηνοπόδιον, χηνόπους, de χὴν, *oie*, & de ποῦς, *pied*; *pié d'oie*.

Ses caracteres sont comme il suit:

Son calyce est divisé en quatre ou cinq quartiers, avec des découpures profondes: il s'éleve huit ou dix étamines du fond.
L'ovaire est garni d'un long tuyau fourchu, étendu, qui dégénere, quand il est mûr, en une semence sphérique, plate, renfermée sous une espece d'étoile à quatre ou cinq pointes; ses feuilles sont larges, sinueuses & longues.

Boerhaave compte quatorze especes de *chenopodium*; outre lesquelles il fait mention de deux autres qui ont la feuille comme le kali, ou la soude.

1. *Chenopodium folio triangulo.* Voyez *Bonus Henricus.*
2. *Chenopodium betæ folio*, T. 506. *Blitum minus, polyspermum, à seminis copiâ*, C. B. P. 118. M. H. 2. 599. *Blitum, erectius; sive 3. Tragi*, J. B. 2. 967. *a.*
3. *Chenopodium folio laciniato, comâ purpurascente.* Voy. *Atriplex.*
4. *Chenopodium, pes anserinus*, 1. Tabern. Ic. 427. T. 506. *Atriplex dicta pes anserinus*, J. B. 2. 975. *Atriplex sylvestris, latifolia*, C. B. P. 119. M. H. 2. 604. *Pes anserinus*, Dod. P. 616. *a.*

Cette espece passe pour un bon utérin, & pour un puissant anti-hystérique. On dit qu'elle a la vertu de provoquer les regles, ainsi que l'expulsion du fœtus mort & de l'arriere-faix.

5. *Chenopodium, pes anserinus*, 2. Tabern. Ic. 428. T. 506. *Atriplex sylvestris, latifolia, acutiori folio*, C. B. P. 119. M. H. 2. 604. *Atriplex, dictus pes anserinus, altera sive ramosior*, J. B. 2. 976. *a.*
6. *Chenopodium, folio sinuato candicante*, T. 506. *Atriplex sylvestris, folio sinuato, candicante*, C. B. P. 119. M. H. 2. 604. *Atriplex sylvestris*, J. B. 2. 972. *a.*
7. *Chenopodium, angustifolium, laciniatum minus*, T. 506. *Atriplex, angustifolia, laciniata minor*, J. B. 2. 972. *a.*
8. *Chenopodium, folio laciniato, comâ virescente*, T. 506. *a.*
9. *Chenopodium fœtidum.* Voyez *Atriplex olida.*
10. *Chenopodium, lini folio villoso*, T. 506. *Linaria scoparia*, C. B. P. 212. *Linaria belvedere dicta*, J. B. 3. 462. *Osyris*, Dod. p. 101. *Herba studiosorum*, Tabern. *a.*
11. *Chenopodium ambrosioides, folio sinuato.* Voyez *Botrys.*
12. *Chenopodium, ambrosioides Mexicanum.* Voyez *Botrys.*
13. *Chenopodium, ambrosioides Mexicanum fruticosum*, H. 14.
14. *Chenopodium stramonii folio*, Jussieu. *Atriplex sylvestris major, anguloso folio*, Barr. Ic. 540. *Atriplex Chenopodia folio daturæ*, L. R. Monsp. *Atriplex odore & folio daturæ, minori tamen*, Læl. Triumf apud frat.

CHENOPODIUM avec les feuilles, ressemblantes à celles du Kali.

Il y en a de deux sortes.

1. *Chenopodium, sedi folio minimo, folio Kali, semine splendente, annuum. Kali minus, album, semine splendente*, C. B. P. 289. M. H. 2. 609. *Kali album*, Dod. p. 81. *Kali minus*, L. Syst. Æst. o. 6. Pl. I. fig. 3.
2. *Chenopodium, sedi folio minimo frutescens perenne. Kali fruticosum minus, flore minore*, M. H. 2. 611. *Sedum minus fruticosum*, C. B. P. 284. *Sedum minimum, arborescens vermiculatum flore luteo*, J. B. 3. 645. *Sedum minimum arborescens Lobelii*, Lugd. 1132. L. R. D.

BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Vol. II. p.* 90.

CHEOPINA.

CHEOPINA. Voyez *Chopina*.

CHERAMIS, χηραμίς. Ce terme signifie dans Hippocrate, selon Erotien, la concavité de l'écaille d'un poisson appellé *myax*. Il est dérivé, dit-il, de χηραμὸς, qui signifie *cavité*. Il se rencontre souvent dans Hippocrate, où sa signification ne paroît pas fort différente de celle de *chema*, auquel il est synonyme dans l'*Exegesis* de Galien. Cornarius rend le mot *cheramis* qui se rencontre dans Hippocrate, *Lib. I*, περὶ γυναικ. « par « la mesure d'un *chema*. » Calvus fait signifier au même mot dans une note sur un autre endroit du Livre, περὶ γυναικ. « la valeur d'une pincée. » Voyez *Chema*.

CHERAS, ou STRUMA, ou SCROPHULA, *écrouelles*, ou tumeur formée dans les glandes qu'elle fait gonfler. JOHNSON.

CHEREFOLIUM. Voyez *Cherefolium*.

CHERIO. On n'entend autre chose par ce mot que le chaud ou le froid des choses; qualités qui abandonnent quelquefois leurs substances, & se dispersent dans la nature; par exemple, dans le camphre, il y a le froid de son *cherio*, & c'est par cette raison que c'est un remede contre les enflures: mais dans son essence & dans sa nature, (*in substantia suarum primarum*) il est toujours chaud, de la même maniere que le soufre, & l'esprit de sel, la mercuriale, les pierres précieuses & les plantes. Enfin, tout ce que la nature produit a son *cherio*, c'est-à-dire sa substance accidentelle, extérieure & élémentaire. En ce sens le *cherio* est opposé au *relolleum*, qui signifie la nature interne & intrinseque des choses, *Paracelse, de Gradibus & compositione, Lib. II. cap.* 3. & 4. *Cherio* signifie, selon Johnson, une vertu occulte, accidentelle des élémens extérieurs, ou le froid & le chaud dont rien n'a modifié l'essence.

CHERIONIUM. On entend par ce mot tout ce qui n'est susceptible d'aucune altération dans la nature: tel est le crystal que la nature a produit qui ne peut être fondu comme celui que l'on fait par art. JOHNSON.

CHERMES, & *Coccus Baphica*, Offic. *Chermes, seu coccus infectorius*, Park. Theat. 1395. *Kermes sive chermes*, Ind. Med. 63. *Chermes grana tinctorum, coccus baphica, coccus infectorum*, Mont. Exot. 9. *Chermes, kermes, coccum infectorium, coccus baphica, granum tinctorium, scarlatum*, Chom. 313. *Coccus seu coccum ex ilice*, Bram. Hist. *Cocci radicum*, p. 2.

Chermes, graine de chermes, graine d'écarlatte, & cochenille.

On trouve cette graine attachée aux feuilles, mais beaucoup plus fréquemment aux branches de l'arbrisseau que Dioscoride appelle κόκκος βαφική, & à qui nous avons donné le nom de *Ilex aculeata cocci-glandifera*. Elle est d'une figure sphérique, de la grosseur d'un poix ou d'une lentille, unie, luisante, & d'une couleur brune tirant sur le noir.

Les noms différens qu'on a donnés à cette substance, prouvent suffisamment que ceux qui la trouverent les premiers, n'étoient pas d'un même sentiment sur sa nature & son origine, & qu'ils doutoient si c'étoit une production végétale, ou une substance animale; car *kermes* parmi les Arabes signifie un *petit ver*, & κόκκον chez les Grecs, d'où les Latins ont fait leur *coccum*, ne signifie autre chose qu'une graine ou amande. Les derniers Auteurs Grecs ont substitué au mot κόκκον, le terme σκώληξ, qui signifie un *ver*; car cette graine est toujours pleine de petits vers, dont le suc est fort vanté pour l'usage qu'on en fait pour teindre en écarlate; couleur qui a donné tant de prix aux étoffes dans tous les siecles. C'est cette derniere circonstance qui a fait prendre le ver pour la graine même.

Clusius fait parler Pausanias dans son premier Livre de l'Histoire de Grece de la maniere suivante.

« Il y a dans le fruit du coccus un petit animal tout formé « qui s'éleve dans l'air aussi-tôt que le fruit est mûr; il « ressemble beaucoup au cousin, & il vole comme lui: « mais on a soin de ramasser le fruit, avant l'entiere « formation de ce petit animal dont le sang est si pré« cieux; car c'est de lui dont on se sert pour la teinture « des laines en écarlate. » Les Grecs, selon Saumaise, embrassoient sous le nom commun de σκώληκιον, qui signifie *petit ver*, toutes les especes de *coccum tinctorium*, parce qu'elles se changent toutes en cette espece d'insecte. Cependant il faut remarquer que chaque graine contient un grand nombre de ces animalcules, & que par conséquent il est étonnant que la coutume ait prévalu de donner le nom à la graine même dans laquelle il est produit.

Il est maintenant décidé par les recherches exactes des Naturalistes sur la cochenille, qu'il faut attribuer la production du *coccum tinctorum*, à un certain insecte, ou petit ver dont la cochenille n'est proprement qu'une espece de nid, où cette race nombreuse d'animalcules est engendrée.

Quoique les Auteurs soient maintenant d'accord en général, sur cette premiere partie de l'Histoire naturelle de la Cochenille, ils sont cependant encore divisés sur la génération ou formation des animalcules: mais nous n'entrerons point dans le détail de leurs opinions, il est trop étranger à notre sujet. Dioscoride nous apprend, *Lib. IV. cap.* 43. que chez les Anciens le *kermès* produit dans la Galatie, ou dans l'Arménie passoit pour le meilleur; que celui qu'ils estimoient le plus après ce premier, c'étoit celui d'Asie, & de Cilicie; enfin, qu'ils mettoient au dernier rang celui d'Espagne.

A présent le *kermès* en usage est produit, & recueilli en Europe dans les contrées voisines de la Méditerranée. Mais nous regardons comme le meilleur celui du Languedoc & de Provence. On n'ignoroit point du tems de Pline, que l'arbrisseau qui porte le *kermès* n'étoit pas toujours en état de produire des graines dont on pût se servir. Lorsque cet Auteur assure, *cap.* 41. *Lib. IX.* que, quand il a un an, son suc est foible, & que, quand il en a quatre, il n'est plus bon à rien; ceux qui liront ce passage dans l'Auteur, ne douteront point qu'il n'y soit question que de la plante, & non pas des graines qu'on recueille tous les ans: ce qui est contraire au sentiment de Saumaise. Il est vrai que selon l'Auteur du Livre intitulé *Censura in antidotarium Mesuæ*, il y en a qui distinguent le *coccum tinctorium* de la graine de *kermès*, qu'ils prétendent se trouver autour des racines de certaines herbes, mais particulierement, & en plus grande abondance autour des racines de la pimprenelle, qui sont vieilles, épaisses, seches, & qu'on voitpour ainsi dire couchées sur la surface de la terre. Mais cette erreur qui leur est particuliere ayant été suffisamment refutée par Mathiole dans son Commentaire sur Dioscoride, & par Cæsius, nous ne nous y arrêterons pas plus long-tems, & nous passerons aux propriétés médicinales du *kermès*: avant que d'entrer dans cet examen, nous avons crû qu'il étoit à propos de donner quelques observations, & de faire mention de quelques expériences qui tendent à éclaircir la nature & les propriétés de cette graine.

1°. Le Comte de Marsigli nous apprend dans son *Histoire Physique de la Mer*, que la matiere intérieure de la cochenille, ou graine de *kermès* a un gout amer & astringent, de même que l'écorce de l'arbrisseau qui la produit, d'où il est naturel de conclure que le suc de la plante qui sert à la nourriture de l'animal retient toujours sa nature & ses premieres qualités.

2° Nous lisons dans l'*Histoire des Plantes qui naissent aux environs d'Aix*, par Garidel, & dans les *Ephémérides des Curieux de la Nature*, Vol. III. que les pigeons aiment beaucoup la graine de *kermès*, qu'ils en donnent à leurs petits, à qui il arrive souvent d'en mourir; & que les vieux pigeons n'échappent au mê-

me sort, qu'à la saveur d'une diarrhée dont la matiere teint en rouge les murs du colombier.

3° Le Comte de Marsigli, dit dans l'Ouvrage que nous avons cité ci-dessus, que la substance de la graine de *kermès* mêlée avec le vitriol dans la proportion que l'on garde dans le mélange de la noix de galle avec le vitriol, pour la composition de l'encre, produit une substance d'une couleur noirâtre, qui peut servir aux mêmes usages que l'encre. Cependant il ne faut pas inférer de-là que le *coccum tinctorium*, soit une espece de noix de galle. S'il s'ensuit quelque chose de cette expérience, c'est seulement que l'animal que la graine du *kermès* nourrit, n'ôte point à la substance végétale propre à la composition de l'encre, sa qualité naturelle & premiere.

4° Le même Auteur que nous venons de citer, nous apprend que la substance du *kermès*, mêlée avec l'huile de tartre par défaillance, change la couleur de brique en un beau rouge cramoisi, qui ne le cede presque en rien à l'écarlate; si l'on se sert de l'eau de chaux vive, on aura la même couleur donnée par l'huile de tartre, l'esprit de sel ammoniac donnera une belle couleur rouge, mais pas tout-à-fait si foncée, que celle que produiront les deux liqueurs alcalines précédentes.

5° Nous lisons dans le même Ouvrage, que mêlée avec l'esprit de vitriol & de soufre, elle ne perd presque point sa couleur de brique, qu'elle ne produit aucune fermentation, que l'esprit de nitre change sa couleur de brique en une couleur tant soit peu jaunâtre, mais toujours sans aucune espece de fermentation; enfin, que l'esprit de vinaigre rend seulement sa couleur naturelle un peu plus foncée, & que peu après le mélange il se fait une précipitation.

6° Le Comte de Marsigli nous apprend que la graine de *kermès* ne produit aucun changement dans la décoction de fleurs de mauves, non plus que dans une infusion de tournesol, & que si l'on répand sur un papier bleu leurs solutions, elle n'en altérera point du tout la couleur.

7° Antoine Heyde dit dans ses Observations Médiciuales, *Observ.* 75. que l'eau de pluie prend une teinture foncée des graines de *kermès*, & que tout le monde sait que les cendres dissoutes, mêlées avec cette teinture la rendent plus transparente & plus forte, sans qu'elle se décharge sur le fond d'aucune particule; que l'eau forte en affoiblit la couleur, & qu'elle trouble la liqueur même, qui se décharge alors successivement de floccons rouges; que quelques gouttes de cette teinture versées sur une solution de mercure sublimé, produisent une séparation de floccons rouges qui sont précipités; que le mélange de la teinture de ces grains, n'alterent point la teinture bleuâtre de gayac; d'où il s'ensuit que cette teinture est destituée de particules acides, ce que les expériences précédentes semblent confirmer aussi.

8° Le Comte de Marsigli que nous avons déja cité tant de fois, nous apprend que deux livres de substance pure de graine de *kermès* sans cosses, furent dissoutes dans de l'eau de pluie, & mises sur un feu modéré pour y acquérir une consistance convenable, dans le dessein d'essayer, si on n'en pourroit point obtenir un sel volatil solide; mais quelques précautions que l'on eût prises, quelques soins que l'on apportât dans le procédé, le succès ne couronna point ses expériences. On mit donc deux livres de graine de *kermès* entiere & récente dans une retorte lutée, à laquelle on adapta un récipient: après avoir été mises pendant quatre heures & plus en distilation sur un feu, dont on observa bien exactement d'augmenter successivement les degrés; elles commencerent par rendre une espece de liqueur aqueuse, qui prit en s'épaississant une couleur assez semblable à celle du sang. Lorsque les parties huileuses commencerent à monter, toute la capacité du ballon fut remplie de petits nuages produits par un certain esprit de sel volatil, qui furent remarqués s'attacher aux parois du ballon, à mesure que l'esprit recteur se refroidissoit. Le *caput mortuum* restant au fond de la retorte pesoit trois unces. Tout le surplus de la matiere, à l'exception d'une petite quantité que le feu détruisit dans le cours du procédé, consistoit en une substance fluide, aqueuse, huileuse & imprégnée d'un sel volatil dissous. Lorsque cette liqueur eut absorbé tout le sel volatil qui adhéroit aux parois du vaisseau, elle répandit une odeur urineuse assez forte, moins toutefois que celle qui s'exhale de l'esprit de corne de cerf, quoique de la même nature. Toute la liqueur filtrée à travers un papier donna trois onces d'une huile d'une couleur brunâtre. Cette liqueur clarifiée, purgée de ses parties huileuses, & mise dans une cucurbite, rendit par la distilation dix onces d'un esprit richement imprégné d'un sel volatil, dont l'odeur urineuse & pénétrante étoit si forte, qu'on eût dit que tout n'étoit que sel volatil: en continuant la sublimation, il vint un autre esprit plus foible. L'esprit imprégné de sel volatil mêlé avec la décoction de fleurs de mauves, lui donna une teinture d'un jaune verdâtre, semblable à celle qui est produite par le mélange de la décoction de fleurs de mauves, avec l'eau de mer. Une substance quelconque d'une nature parfaitement alcaline y cause la même altération. Le *caput mortuum* d'abord calciné, ensuite lavé, puis séché, jusqu'à ce que toute son humidité fut évaporée, ne rendit qu'une demi-dragme de sel fixe; cette petite quantité de sel fixe semble démontrer que la nature végétale du suc qui sert de nourriture à l'animalcule, ne prend point la nature animale.

M. de Marsigli conclut de ces expériences, que la substance des graines de *kermès* est richement imprégnée d'un sel volatil de nature alcaline. M. Geoffroy d'ailleurs ayant distilé des grains de *kermès* par la retorte, obtint des liqueurs urineuses & volatiles, qui versées sur la teinture de tournesol, n'y produisirent aucun changement, mais qui donnerent à celle de roses & de violettes une couleur verdâtre. Il tira d'une livre de *kermès* une demi-once de sel volatil pur concret; & environ une ou deux dragmes du même sel chargées d'un peu d'huile jaunâtre. Il lui vint aussi une grande quantité d'huile fétide, qui n'étoit point noire, mais d'un jaune foncé, & épaisse comme du beure. D'où il conclut qu'il n'y a rien à quoi l'on puisse mieux rapporter les principes du *kermès* qu'aux produits de la soie crue examinée par la Chymie.

Quant aux propriétés médicinales du *coccum tinctorium*, nous lisons dans Dioscoride, *Lib. IV. cap.* 43. que sa substance est d'une nature incrassante, & que quand elle est broyée avec du vinaigre, elle est extremement bonne pour les plaies, qu'il faut les en frotter, ainsi que les nerfs coupés. Matthiole nous apprend d'après Galien, que le *granum tinctorium* est doué d'une qualité astringente, & en même-tems amere, en conséquence desquelles il desseche sans causer de douleur, d'où il conclut qu'il faut s'en servir dans les grandes blessures, & surtout dans celles qui attaquent les nerfs. Pour cet effet, les uns prétendent qu'il faut le broyer avec du vinaigre, & d'autres avec de l'oxymel. Pline dit, *Lib. XXIV. cap.* 4. qu'il faut le mettre broyé avec du vinaigre sur les plaies, & sur les blessures récentes, & broyé avec de l'eau, sur les yeux, lorsqu'il y a fluxion. Il s'ensuit de ces passages que les Anciens ont cru que le *kermès* étoit salutaire dans les cas où l'usage des astringens, & conséquemment des incrassans & des répercussifs étoit indiqué. Les modernes lui attribuent avec les Arabes, une vertu très-corroborative, & très-cordiale. Les étoffes teintes avec les graines de *kermès*, ou, comme l'on dit communément, en cramoisi, ou de couleur d'écarlate, sont fort estimées, à cause de ces qualités qu'on leur attribue: & c'est par cette raison qu'on s'en sert non-seulement pour emporter les tâches de rougeoles, en frottant avec elles le malade, mais encore pour fortifier le cœur, en enveloppant des épithêmes qu'on applique sur la région de

ce viscere. On prétend ansſi qu'un morceau de la même étoffe appliqué ſur les bubons vénériens les guérit. Schroder nous apprend dans ſa Pharmacopée, que c'eſt une pratique aſſez commune que de lier d'un fil de ſoie de cette couleur les parties affectées d'éréſipeles, dans la vue de diſſiper cette maladie. Simon Pauli prétend dans ſon Ouvrage intitulé *Quadripartitum Botanicum*, qu'on aidera conſidérablement l'éruption de la rougeole dans les enfans, en les enveloppant d'étoffes teintes avec le *kermès*, & qu'il a vu des perſonnes intelligentes s'en ſervir avec ſuccès dans les bubons vénériens.

Il y a des femmes, qui, pour prévenir l'avortement, & fortifier le fœtus, ſe ſervent d'une ceinture de cette couleur comme d'un préſervatif infaillible, & la portent ſur leur peau pendant tout le tems de leur groſſeſſe. D'autres ſe ſervent de la même ceinture, lorſqu'il eſt queſtion de modérer un flux exceſſif d'hémorrhoïdes ou de regles. Ludovic inſinue dans ſa Pharmacopée que ces applications extérieures, ne ſont pas d'un grand avantage. Il y a plus d'oſtentation, dit-il, que d'utilité dans les enveloppes que l'on donne aux ſachets médicinaux, & aux épithemes. Se propoſer quelque ſuccès particulier en liant les parties ſaignantes avec une bande d'écarlate, s'imaginer qu'on facilitera l'éruption de la rougeole en enveloppant le malade dans une étoffe de la même couleur ; c'eſt un préjugé plus digne d'une femme ignorante, que d'un habile Medecin. Hoffman dit dans l'ouvrage intitulé *Clavis Schroderi*, que s'il arrive que l'écarlate ait hâté l'éruption de la rougeole, c'eſt moins l'effet d'une qualité expulſive logée en elle, que celui de l'imagination frappée du malade. Ce n'eſt pas une moindre ſotiſe, ſelon Lanſonius dans ſes *Eph. N. C. D.* 3. *a.* 1. *o.* 26. que d'attribuer à un fil de ſoie rouge, la force de diſſiper l'éréſipele, d'une partie qu'il entoure. Si nous conſidérons que les principes qui compoſent le corps animal ont une tendance à l'alcaleſcence ; ſi nous conſidérons encore que les animalcules formés dans les graines de *kermès* doivent retenir quelques-unes des propriétés de la ſubſtance dont ils ont été nourris, & qu'entre ces propriétés, il eſt plus naturel qu'ils retiennent l'aſtringence particuliere au ſuc de l'arbriſſeau ; nous ne pourrons nier que les graines du *kermès* n'aient en conſéquence de cette aſtringence, & de leur amertume une énergie conſidérable, & que cette énergie ne tende ſurtout à fortifier les fibres relâchées, à leur rendre le ton convenable, & à diſſiper le vice des humeurs qui tournent ſur l'acide : il s'enſuit encore de ces obſervations que les ſubſtances ſalines, alcalines, que les graines de *kermès* rendent dans la diſtilation, en font un remede ſalutaire dans les occaſions où il s'agira d'affoiblir, ou de ſubjuguer un acide ; d'où il s'enſuit que ſoit que l'on emploie les ſels alcalins des graines de *kermès* produits par le feu, ſoit que l'on ſe ſerve de la ſubſtance entiere de ces graines ; les préparations qu'on en fera ne ſeront pas des corroborans, & des cordiaux également bons dans toutes ſortes de cas, qu'il faut les employer avec connoiſſance de cauſe, & conſulter avant que d'en faire uſage, le vice dominant dans la conſtitution d'un malade.

Maintenant il eſt facile d'expliquer pourquoi la poudre de graines de *kermès* dans un œuf poché, avec une addition d'un peu d'encens, ou de maſtic que les Sages-femmes Italiennes & Portugaiſes, ont la coutume d'ordonner pour prévenir l'avortement, leur réuſſit ſi ſouvent ; & pourquoi la poudre ſeule, ſelon Cluſius, eſt ſi fort en uſage à Montpellier dans les accouchemens pénibles & pertes de forces ; car l'effet naturel des remedes corroboratifs étant de rendre aux fibres leur propre tenſion, ils doivent en conſéquence empêcher l'avortement, lorſque cet accident a pour cauſe le relâchement. D'un autre côté, rien n'étant plus propre à accélérer l'expulſion du fœtus, qu'un accroiſſement de force élaſtique dans les parties ; il n'eſt pas moins certain, que l'uſage des corroboratifs propres à donner aux fibres qui compoſent les parties cet accroiſſement de force élaſtique, doit être ſalutaire. Quant aux vertus médicinales de l'écarlate, ou de quelqu'autre étoffe teinte en rouge, plus la teinture ſera forte & foncée, plus puiſſamment la chaleur qui s'exhalera des parties ſur leſquelles elle ſera appliquée, y ſera réfléchie ; enſorte que s'il faut leur attribuer quelque effet ; ce n'eſt qu'en conſéquence de la reflexion puiſſante de la chaleur ſur les parties qu'elles enveloppent, chaleur que par la nature des laines qui les compoſent, & par celle de la teinture dont ces laines ſont imprégnées, elles n'abſorbent point, & ne laiſſent point diſſiper, il en faut dire autant, proportion gardée des fils de ſoie teints avec la graine de *kermès*. Voyez *Alkermès*.

CHERMES MINERALIS. Voyez *Antimonium*.

CHERNIBIUM, χερνίβιον. Ce mot ſignifie dans Hippocrate, *Epid. Lib. VII.* un *urinal*.

CHERSA ou FECULA, ſignifie dans quelques Auteurs, une racine quelconque, réduite en une poudre farineuſe ; il y en a qui prétendent que cette façon de préparer les drogues en anéantit les vertus ; d'où il s'enſuit qu'elles ne ſont plus bonnes à rien ; mais j'imagine que cette réflexion n'a de force, qu'autant que les drogues ſont compoſées de parties plus ou moins volatiles, ou plus ou moins fixes.

CHERSÆA, χερσαῖα, *terreſtre*. C'eſt une épithete que l'on donne à l'une des trois eſpeces d'aſpic. Voyez *Aſpis*.

CHERSYDRUS, χέρσυδρος, de χέρσος, *terre*, & ὕδωρ, *eau* ; ſerpent amphibie ainſi appellé, parce qu'il naît dans les lieux humides d'où il eſt appellé *hydrus*, hydre ; & qu'il change dans la ſuite de demeure, & vit dans les lieux ſecs ; d'où l'on a compoſé le nom *Cherſydrus*. Il eſt plus venimeux lorſqu'il eſt dans les lieux ſecs qu'il ne l'étoit auparavant ; car ne prenant dans les lieux aqueux qu'une nourriture humide, ſon poiſon eſt moins pur, au contraire il ſe purifie & s'exalte, lorſqu'il habite la terre. Il reſſemble à un petit aſpic terreſtre à l'exception qu'il n'a pas le cou ſi gros ; c'eſt-là la ſeule différence remarquable qu'il y ait entre eux.

La morſure de ce ſerpent produit, outre les ſymptomes communs à celle de tous les ſerpens venimeux, comme une tumeur, une douleur brûlante continue, la lividité & le ſphacele de la partie bleſſée, le vertige, la foibleſſe, & les vomiſſemens bilieux & fétides ; elle produit de plus, dis-je, une agitation irréguliere dans tous les membres, mais ſurtout dans le ventre ; & le malade meurt en trois jours.

On ſe ſert en ce cas des remedes ordinaires & des antidotes thériacaux, mais particulierement de celui-ci.

Prenez *pilules de Cyprès*, } *de chaque une dragme*.
de baies de myrthe, }

Broyez-les, & donnez-les dans du miel de roſe, ou du moût.

Appliquez ſur la partie affectée, de la chaux vive ou quelqu'autre ſubſtance ſemblable avec de l'huile. AETIUS, *Tetrab. V. Serm.* 1. *cap.* 35.

Celſe conſeille, *Lib. V. cap.* 27. deux dragmes de panacée, ou de laſer, ou de ſuc de poireau dans une demi-pinte de vin, & il recommande au malade de manger beaucoup de ſarriette, d'appliquer ſur ſa bleſſure du crottin de chevre bouilli dans du vinaigre, ou de la farine d'orge & du vinaigre, ou de la rue, ou du pouliot, broyés avec du ſel & du miel. Ce remede peut ſervir auſſi contre la morſure du *céraſtos*.

CHERVA ou CATAPUTIA, eſpece de tithymale. JOHNSON.

CHERUHUNDA, ou *Solanum fruticosum, Indicum, fructu rubro.* Boerh. Ind. alt. Part. II. Voyez *Solanum.*

CHEUSIS, χεῦσις, de χέω, χεύω, ou χύω, *verser.* Fœsius lit ce mot dans Hippocrate, *Lib. VI. Epid. Sect.* 8. *Aph.* 23. & il entend par-là effusion ou atténuation, ou fluidité des larmes, à laquelle le πάχος, ou l'épaississement des larmes est opposé. Ce Commentateur me paroît avoir raison, quoique les autres Interpretes lisent tous γεῦσις, par où ils entendent le gout.

CHEZANANCE, χεζανάγκη, de χέζω, *aller à la selle,* & ἀνάγκη, *nécessité,* en général tout ce qui contraint d'aller à la selle; mais en particulier, c'est dans Paul Eginete le nom d'un onguent préparé avec le miel & l'alun, bouillis ensemble jusqu'à ce que le tout soit d'une couleur rouge, dont on frotte l'anus, & qui procure une copieuse évacuation, mais non sans douleur & sans peine. Paul Eginete a tiré ce remede d'Oribase, *Synops. Lib. III.* Aëtius donne le même nom, *Tetrab. I. Serm.* 3. *c.* 135. à une emplâtre purgative qu'on appliquoit sur le nombril.

CHI

CHIA TERRA, *Terre de Chio.*

Terra Chia, Offic. Charlt. Foss. 4. Worm. 8. Aldrov. Muf. Metal. 247. Math. 1391. Calc. Muf. 125.

Prenez celle qui est blanchâtre, tirant sur le cendré, & semblable à la terre de Samos. Elle est blanche, & en forme de croute (Oribase lit λεπτὴ, *rare*) elle est en masses de différentes formes, & elle a la même vertu que la terre de Samos. Elle efface les rides, elle éclaircit le teint, & elle donne non-seulement au visage, mais à tout le corps une couleur fleurie & brillante. On s'en sert dans les bains au lieu de nitre, en savon pour nettoyer & décrasser la peau. DIOSCORIDE, *Lib. V. cap.* 174.

On l'apporte de l'Isle de Chio, ou de Scio, dans l'Archipel, & elle est bonne surtout pour les brûlures, on peut lui substituer la terre de Samos, ou la terre sigillée blanche. DALE.

CHIACUM COLLYRIUM. C'est dans Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 16. un remede pour les yeux, dans lequel on a broyé & délayé des ingrédiens secs dans du vin austere d'Aminée, de Falerne ou de Chio.

CHIADUS. C'est dans Paracelse la même chose que *Furunculus.* Voyez *Furunculus.* CASTELLI.

CHIASMOS, χιασμὸς, c'est le concours ou la rencontre de deux choses qui font entre elles une croix, ou la lettre *X.* Les adverbes *chiasti*, χιαστὶ, & *chiasticos* χιαστικῶς signifient la même chose, ainsi l'on dit que les nerfs optiques se rencontrent χιαστικῶς, c'est-à-dire, se croisent.

CHIASTOS, χιαςὸς, nom d'un bandage ainsi appellé dans Oribase de sa ressemblance avec une croix ou la lettre *X.*

CHIBOU. Voyez *Icicariba.*

CHIFFIR ou CHIFIR, c'est, selon Libavius, un synonyme à *lapis animalis*, dans la préparation de la pierre philosophale, ou au minéral qui est appellé *cabos minerale.* Mais Johnson nous apprend que quelques Auteurs ont entendu par *chifir minerale* de l'or. Quant à lui il croit que c'est quelque soufre métallique. CASTELLI. JOHNSON.

CHILIODYNAMON, χιλιοδύναμον, de χίλιοι, *mille,* & de δύναμις, *vertu,* épitbete que Dioscoride donne, *Lib. IV. cap.* 8. au *polemonium* à cause de la multitude de ses propriétés. Voyez *Polemonium.*

CHILIOPHYLLON, χιλιόφυλλον, de χίλιοι, *mille,* & φύλλον, feuille, *mille folium*; *mille-feuille.*

CHILLI, espece de poivre Indien. Voyez *Piper.*

CHILON, χείλων, qui a les levres grosses. Parmi les poissons rangés dans la classe des *Capitones*, il y en a une partie qu'on appelle *Chilones*, c'est-à-dire *Labeones.* CASTELLI.

CHIMALATH, CHIMALATL. Voy. *Corona Solis.*

CHIMETHLON, χείμεθλον. Voyez *Pernio.*

CHIMIA ou CHYMIA. Voyez *Chemia.*

CHIMOLEA LAXA. Terme obscur de Paracelse, *Lib. II. cap.* 4. *de morbo Gallico.* Il entend par ce mot la poudre que l'on sépare des fleurs de la mine de sel.

CHIMUS, terme de Paracelse dont la signification est incertaine, il dit seulement que *Chimus, Realgar, or,* ce n'est qu'une même mine, & que cependant ces substances ont une nature & des propriétés bien différentes: mais l'on peut inferer de ce qu'il ajoute, que par *chimus*, il n'entend autre chose que la crasse de la mine. CASTELLI.

CHINA, Offic. Chab. 116. *China vulgaris officinarum*, Ger. Emac. 1618. *China radix*, C. B. P. 296. Ogilb. Chin. 1. 213. 2. 678. *China radix officinarum*, Park. Theat. 1578. *Chinæ radix*, J. B. 2. 120. Raii Hist. 1. 657. Acost. Clus. Exot. 274. *China orientalis seu smilax aspera chinensis, lampatam dicta in MSS. Herman Sankira, smilax minus, spinosa fructu rubicundo, radice virtuosa chinæ dicta.* Kemp. Amæn. Exot. 781. *Squine.*

La *squine* est une racine épaisse, tubéreuse, noueuse, pleine de jointures, légere, ligneuse, se corrompant facilement, d'un rouge pâle au-dehors, blanche au-dedans, d'un gout terreux & farineux, mêlé d'un peu d'astringence, mais sans odeur. On croit que c'est la racine d'une espece de smilax, qu'on appelle à la Chine où elle est fort commune, *lampatam.* C'est de-là qu'elle nous vient, & qu'elle a pris le nom de *squine.* Il y a à l'Amérique, mais surtout dans la nouvelle Espagne & au Pérou, une racine assez semblable à celle-ci, mais plus oblongue, & tant soit peu rouge au-dedans. On l'appelle *squine* des Indes occidentales; mais elle est inférieure en vertus à celle des Indes orientales, qui vient de la Chine ou des contrées circonvoisines.

Cette racine n'a été connue en Europe qu'en 1535. selon la Cosmographie de Tbevet. Vesale semble être d'accord avec cet Auteur, quand il nous dit dans une dissertation sur la *squine*, que tandis qu'il étoit à Venise, & qu'il étoit employé par les plus célebres Professeurs en Medecine, à visiter les malades, on y apporta cette racine, dont on vantoit prodigieusement les effets. Or Vesale naquit en 1513. conséquemment il ne commença à pratiquer la Medecine à Venise, qu'à l'âge d'environ vingt-deux ou vingt-trois ans; c'est-à-dire, à peu près en 1535. ou 1536. d'autant plus qu'André nous assure dans la Bibliotheque Belgique, que Vesale professoit l'Anatomie à Padoue en 1537.

Voici la maniere de préparer la décoction de *squine* pour la cure des maladies vénériennes.

Prenez une once de *squine* récente, non pourrie; coupez-la par petits morceaux; faites-la macérer pendant vingt-quatre heures, dans six ou huit pintes d'eau de fontaine tiede. Faites-la bouillir ensuite dans un assez grand pot de terre couvert, sur un petit feu, jusqu'à réduction au tiers.

Passez la décoction, mettez-la dans un vaisseau de verre bien fermé, & tenez-la tiede, pour l'usage journalier.

On commence par préparer le malade; on le fait saigner, on le purge, s'il est à propos; & on lui ordonne une potion de cette décoction chaude, dans la dose de dix ou douze onces, tous les jours, de grand matin, dans son lit, bien couvert, & bien disposé à suer; on le tien-

dra dans cet état pendant deux ou trois heures. On l'essuyera ensuite, & on lui permettra de se lever, & de se promener dans sa chambre. Dix ou douze jours après on lui permettra de prendre l'air, si le tems est doux. Quant au régime, il sera un peu moins austere que si on lui avoit ordonné la décoction de gayac. Il pourra manger du poulet, du chapon, rotis ou bouillis sans sel. On le privera entierement de vin; & il n'aura pour sa boisson ordinaire, que de la décoction légere de *squine* tiede. Il continuera pendant vingt-quatre ou vingt-cinq jours, au bout desquels on regardera la cure comme parfaite, disent ceux qui ont beaucoup de confiance dans cette racine. Si le malade est sujet à la constipation, on lui fera prendre tous les deux jours un clystere émollient, & l'on ajoutera à la décoction quelques feuilles de séné.

Le nom & la dignité de l'Empereur Charles-Quint, mirent bien-tôt ce remede en grande réputation. Vesale nous apprend dans son Epître *de Radice Chinæ*, que ce Prince, résidant à Bruxelles, fut attaqué de goute & de cachexie; & qu'ayant usé inutilement du gayac, il se détermina par son propre mouvement, plutôt que par l'avis de ses Medecins à essayer de la *squine*, qui ne le guérit pas parfaitement, mais dont il fut du moins considérablement soulagé. Les Medecins d'Allemagne, continue Vesale, ayant appris que le plus grand Prince du monde, avoit fait usage avec succès de la *squine*, conçurent une haute opinion de ce remede, & regarderent comme des ignorans, ceux qui ne savoient point en préparer & en employer la décoction. Ils en firent de si grands éloges, aux Princes auxquels ils étoient attachés, qu'on ne cessa de solliciter à la Cour de l'Empereur Charles-Quint la maniere de préparer & d'user de cette racine, qu'on ne l'eut obtenue de ses Medecins.

Mais que la fortune des remedes nouveaux est incertaine. Cette *squine* dont on avoit tant vanté les propriétés, perdit bien-tôt toute sa réputation. Vesale même nous assure dans l'Epître que nous venons de citer, & qu'il publia en 1542. qu'il étoit fortement convaincu par l'expérience, que la décoction de *squine*, étoit beaucoup moins énergique que celle de gayac, pour les excroissances, & les tumeurs des os, & pour les ulceres malins vénériens. C'étoit aussi l'avis de Cardan, *Lib. de Radice Chinæ, seu de decoctis* 1548. de Brassavole *Tract. de Radicis Chinæ usu* 1551. de Francantianus, *Lib. de Morbo Gallico*, 1564. de Palmarius, *Lib. I. de Lue Venerea*, 1578. mais surtout de Falloppe, *Tract. de Morbo Gallico*, 1560. Il est inutile, dit ce dernier, de recourir à la *squine* dans la vérole. Je l'ai essayée trois ou quatre fois, sans aucun effet. Il faut convenir que la *squine* a été généralement regardée, pendant un tems considérable, comme bien-faisante dans la goute, la sciatique, les tumeurs œdémateuses, les écrouelles, la foiblesse de l'estomac, les migraines & les ulceres à la vessie & aux reins; mais de peu d'effet dans la vérole, où elle ne soulage point, ou si peu, qu'elle est certainement fort inférieure au gayac. ASTRUC, *de Morb. Vener.* pag. 112.

La *squine* d'Orient est d'un brun jaunâtre à l'extérieur, & d'un blanc rougeâtre au dedans; on nous l'apporte en petits morceaux plats, longs, & pleins de nœuds, formant un corps solide, poli, qui a peu de gout. Cette racine est une espece de *smilax aspera*, dont on trouve la description dans Acosta, Garcias ab Horto, & d'autres; on l'a insérée tout récemment à la fin du *Museum Metallicum* de Valentini, dans l'*India Literat. Epist.* 34. quoique Commelin en fasse une espece de *Senecio*, dans son Catalogue, *Plant. usual.* & l'appelle *Senecio asiaticus, Jacobeæ folio, radice lignosa, China officinarum*, ce qui n'est pas vraissemblable, elle a les feuilles à peu près semblables à celles de la *squine* Occidentale, excepté qu'elle sont un peu plus elliptiques. Sa tige est aussi plus épineuse; elle a une grande quantité de tendrons, & ses baies sont jaunes. La meilleure vient des Indes orientales.

CHINA OCCIDENTALIS, Pharmacop. *China spuria nodosa*, C. B. P. 297. Raii Hist. 1638. *Pseudo-China radix*, Chab. 116. *Pseudo-China*, Germ. Emac. 1618. Park. Theat. 1579. *Pseudo-China radix Clusii*, J. B. 2. 122. *Kabolossa, Riribunnawel, smilax Indica spinosa folio cinnamomi; Pseudo-China quibusdam*, Mus. Zeylan. 22. *Smilax aspera, fructu nigro, radice nodosâ magnâ, levi, farinaceâ, China dicta*, Cat. Jam. 105. Hist. Ejusd. 231. Tab. 145. *Jupicanga*, Pison. ed 1648. p. 99. *Jupicanda vulgo radix China*, Ejusd. Ed. 1658. p. 257. *Olcacatzan seu Pahuatlanica China Mexicana*, Hern. 212. *Altera olcacatzan seu Pahuatlnica*, Nuremb. 321. *Squine d'Amérique.*

C'est une racine qui vient de la Jamaïque en longs bâtons ronds, pleins de nœuds ou de jointures, blanchâtres au dehors & rouges au dedans, n'ayant presque ni gout ni odeur. C'est une espece de *smilax* que M. Hans Sloane appelle dans son Catalogue des Plantes de la Jamaïque, *Smilax aspera, fructu nigro, radice nodosâ, magnâ, levi, farinaceâ, China dicta*; elle a de longues branches rampantes, un peu épineuses, avec des feuilles larges, fortes, nerveuses, terminées en pointe émoussée; ensorte qu'on ne peut pas dire qu'elles soient aiguës. Son fruit ou ses baies sont rondes ou noirâtres, à peu près de la grosseur des grains de genevrier.

J'ai connu des Medecins qui la préféroient à la *squine* d'Orient, surtout dans les écrouelles & dans les consomptions; en un mot, toutes les fois qu'il y avoit quelque soupçon de cause scrophuleuse. MILLER, *Bot. Offic.*

CHINENSE ou SINENSE POMUM, *Orange de la Chine.* Voyez *Aurantium.*

CHINISCI. Ce sont dans Oribase, *Lib. de Machinament. cap.* 4. des chevilles, telles que sont celles qui servent à monter les cordes d'une harpe, & qui fixent dans une machine les différentes parties. On leur donnoit pour l'ornement, à l'une de leur extrémité, la figure d'une tête d'oie.

CHIOLI ou FURUNCULI, PARACELSE, *de Morb. Gallic.* Voyez *Furunculus.*

CHIRAGRA, χείραγρα, de χεὶρ, *main*, & de ἄγρα, *prise, capture; la goute aux mains.* Voyez *Arthritis.*

CHIRAPSIA, χειραψία, de χεὶρ, *main*, & de ἅψις, *tact, attouchement. Chirapsia* est synonyme dans Cœlius Aurelianus, *Acut. Morb. Lib. III. cap.* 18. à *Manuum contractus, tact*, & il l'applique au frottement d'une partie galleuse, ou d'un œil malade.

CHIROMANTIA, χειρομαντία, de χεὶρ, *main*, & de μαντεύομαι, *deviner*; l'art de deviner par les lignes & les figures tracées par les plis de la peau de la main.

CHIRONAX, χειρῶναξ, χεὶρ, *main*, & de ἀνάσσω, *commander*; c'est dans Hippocrate, un Ouvrier, un homme qui opere de la main.

CHIRONIUM, χειρώνιον, épithete par laquelle on designoit un ulcere malin, invétéré, difficile à guérir, dont les bords sont durs, calleux & élevés. *Chironium* vient du nom propre *Chiron*; parce que ce Centaure est le premier qu'on dit avoir possédé le secret de guérir les ulceres. On les appelloit encore *Telephium.* GALIEN, *M. M.*

CHIRONOMIA. Voyez *Cheironomia.*

CHIROTECHNES, χειροτέχνης, de χεὶρ, *main*, & de τέχνη, *art*; ce terme est proprement synonyme à *Chironax*, & signifie un Ouvrier; un Artiste qui travaille de la main. Mais Hippocrate entend par ce mot un Artiste en général. C'est en ce sens qu'il dit *Lib. de Prisc. Med.* qu'un Medecin est un *Chirotechnes.*

CHIROTRIBIA, χειροτριβίη, de χεὶρ, *main*, & de τρίβω, *exercer*; ce terme designe dans Hippocrate παραγγελ. le mérite ou le talent d'un homme à qui la pratique de la Medecine est familiere.

CHIRURGIA, *Chirurgie*, de χεὶρ, *main*, & de ἔργον, *ouvrage*; *strictement*, *ouvrage de la main*. La *Chirurgie* est cette partie de la Medecine qui s'occupe des opérations de la main dans la cure des maladies.

Le Docteur Freind rapporte dans son Histoire de la Medecine, le jugement suivant que portoit de l'état ancien & moderne de la *Chirurgie* M. C. Bernard, l'honneur de sa Patrie & l'ornement de sa Faculté.

« Si nous examinons, dit celui-ci, scrupuleusement les « progrès qu'ont faits les Anciens dans la *Chirurgie*, « nous serons obligés d'avouer, que nous avons si peu « de raison de nous élever au-dessus d'eux, ou d'avoir « quelque envie de les méprîser, comme c'est la mode « parmi ceux qui savent peu de chose & qui n'ont rien « lu, que nous ne saurions par-là fournir une meilleu- « re preuve de notre ignorance & de notre présomption. « Je ne prétens pas dire que les Modernes n'ont pas « contribué du tout à la perfection de la *Chirurgie*; ce- « la seroit absurde & injurieux, & me couvriroit du « même blâme que je donne aux autres : mais ce que « je veux soutenir, c'est que le mérite des Modernes « consiste à avoir raffiné sur les anciennes inventions, à « les avoir développées & mises dans un meilleur jour : « mais on n'a ajouté rien d'important par des décou- « vertes propres. Soit que cet Art de guérir les blessu- « res étant principalement l'objet des sens ait été étu- « dié plutôt, & amené par conséquent à une plus gran- « de perfection que les autres branches de la Medecine; « ou que dans la suite le plus grand nombre de ceux « qui ont été Chirurgiens soit tombé dans l'ignorance « & l'empirisme, cet Art n'a pas été cultivé & avancé « comme il auroit pu l'être, si ceux qui l'ont professé « avoient évité ces défauts; reproche qui porte encore « aujourd'hui sur beaucoup de Chirurgiens. Le peu de « bons Ecrivains en *Chirurgie* comparé avec le grand « nombre qu'il y en a sur chaque autre Art ou Scien- « ce, en est une preuve suffisante : cependant, s'il y « en avoit moins encore, ce ne seroit pas, au jugement « de quelques demi-Savans, une grande perte pour « l'Art. La meilleure excuse qu'il puisse y avoir pour « une proposition si absurde, est que, soit en Mede- « cine, soit en *Chirurgie*, il y a plusieurs méthodes qui « sont incommunicables, & dans lesquelles chaque « homme doit être guidé par son propre jugement & « par sa sagacité naturelle : ces méthodes ne se trouvent « point dans les Auteurs sur lesquels ces vains Prati- « ciens seront tombés par hasard; & dès-lors ils se por- « tent à méprîser toute lecture comme inutile & vuide « de toute instruction, particulierement celle des An- « ciens, qui à la vérité n'ont pas écrit pour des novices, « pour des sots, ou pour des gens qui veulent rester tels « toute leur vie.

« Mais quiconque sera versé dans leurs écrits, & aura « les occasions & la capacité nécessaires pour les com- « parer avec ce qu'il rencontre dans sa propre expé- « rience, avouera bien-tôt qu'une chose qui doit en- « gager à les lire préférablement aux Modernes, c'est « qu'ils ont été plus exacts dans la description des « signes pathognomoniques, plus soigneux & plus pré- « cis dans la distinction des especes de tumeurs & ul- « ceres, que ne le sont nos Modernes les plus raf- « finés.

« Si notre âge a rejetté quelques méthodes grossieres ou « superflues, comme il est certain qu'il l'a fait, on ne « sauroit prouver qu'elles nous viennent des Anciens; « elles ont été plutôt introduites la plupart par des « Praticiens ignorans, dans des tems plus proches de « nous.

« Il n'y a pas de doute que les progrès les plus considéra- « bles en *Chirurgie* qui ont été faits dans ces derniers « tems, ne soient principalement dus aux découvertes « anatomiques, par lesquelles on est devenu plus ca- « pable de résoudre quantité de phénomenes, qui au- « paravant étoient inexplicables, & sur lesquels on n'a- « voit fait que balbutier. La partie la plus importante « cependant, (j'entens l'art de la cure auquel tous les au- « tres sont soumis,) n'est pas dans un état plus parfait « que celui où les Anciens l'ont laissé. Mais l'on peut « dire pour la défense des Modernes, que l'art de co- « pier n'est pas de leur invention, quoiqu'il soit de leur « usage. Car Aëtius & Eginete n'ont pas peu pillé « de Galien; & Marcellus Empiricus a copié encore « plus effrontément Scribonius Largus, sans lui faire « l'honneur même de le citer parmi le reste des Auteurs « à qui il étoit moins redevable.

« Entre les Ecrivains systématiques, je crois qu'il y a peu « de personnes qui refusent la préférence à Jérôme Fa- « brice d'*Aquapendente* : c'est un homme d'un savoir & « d'un jugement généralement reconnu : cependant il « n'a point honte d'apprendre à ses Lecteurs que Celse « parmi les Latins, (Celse qu'il appelle *mirabilis in om- « nibus*, & sur lequel il donne le conseil d'Horace, « *Nocturnâ versare manu, versare diurnâ*,) que Paul « Eginete parmi les Grecs, que parmi les Arabes Al- « bucasis, que nous ne placerons point entre les Mo- « dernes, parce qu'il est un de ceux que ces Praticiens « rejettent, peut-être parce qu'ils ne l'ont point lu, ou « parce qu'il a eu le malheur de vivre il y a six cens « ans : Fabrice, dis-je, n'a pas honte de nous appren- « dre que ces trois Auteurs sont le triumvirat auquel « il doit le plus de secours dans la composition de son « Livre qui est si excellent.

« Mais combien d'opérations avons-nous à présent qui « aient été inconnues aux Anciens ? Je crains qu'après « une recherche un peu exacte, on ne trouve que nous « en avons plus laissé perdre que nous n'en avons in- « venté.

Comme j'ai exposé les progrès de la *Chirurgie* en traçant dans mon Discours préliminaire ceux de la Medecine, il ne reste plus qu'à donner ici un catalogue des Auteurs de *Chirurgie*; après avoir fait observer au Lecteur, que le morceau que je viens de citer doit pleinement justifier à ses yeux les extraits longs & fréquens des anciens Chirurgiens dont j'ai orné cet Ouvrage.

CATALOGUE
des Auteurs de Chirurgie.

A

Abeille; *le Parfait Chirurgien, & le Traité des plaies d'arquebusade*, &c. *in*-8°. Paris, 1696.

Academiæ Petropolitanæ, *Commentarii*. Petropoli, Tom. I. 1728. 4°. Tom. II. III. & IV. *Annis subsequentibus.*

Acta eruditorum Lipsiensia.

Acta Physico-Medica, Acad. Nat. curios. Vol. I. *in*-4°. Norib. 1727. & Vol. II. 1730. Vol. III. 1733. Vol. IV. 1737. On trouvera dans les trois derniers plusieurs Observations Chirurgicales.

Actuarii (*Jo.*) *Methodus medendi*. Voyez l'article *Actuarius*.

Aderlass-Büchlein (*Neu-Vermehrtes*,) *Oder Bericht Vom Aderlassen und Schroppfen*, en haut Allemand, *in*-8°. Noremberg. 1665. C'est un Traité de la saignée & des scarifications.

Adolphi (*Chr. Mich.*) *Trias diss. Chirurgicorum*; 1. *de Spina ventosa*; 2. *de Ligaturis doloriticis*; 3. *de Morborum per manuum attrectatum curatione*, in-4°. Lips. 1730.

——— *de Vinculis Chirurgicis Dissert.* in-4°. Lipsiæ, 1730.

Æginetæ, (*Pauli*) *Opera*. Cet Auteur est excellent. Voyez l'article *Ægineta*.

Aetii, *Libri universi* Voyez l'article *Aetius*.

Agricolæ (*Jo.*) « Instituts de Chirurgie, » en haut Allemand, *in*-12. Francof. 1638.

——— *Wund-Artzeney, Vermehrt und Verbessert*, *in*-8°.

Nurnberg. 1674. c'est-à-dire, « l'Art de la Chirurgie « augmenté & perfectionné. »

——— *Neve Feldscherer-Kunst.* in-12. Dresd. 1716. en haut Allemand ; c'est-à-dire, « la Chirurgie nouvelle. »

——— (*Georg.*) *de Peste*, in-8°. Swinfurt. 1607.

ALBERTI (*Mich.*) *Introductio in universam Medicinam*, in-4°. Halæ, 1719.

——— *Dissertatio de hydrocephalo*, in-4°. Halæ, 1725.

——— *de nasi excrescentia*, in-4°. cum fig. ibid. 1729.

——— *de Fœtus mortui cum secundinis extractione dissertatio*, in-4°. ibid. 1737.

ALBINI, (*Bern.*) *Dissertatio de fonticulis*, in-4°. Francof. ad Viadr. 1681.

——— *Dissertatio de Paracentesi thoracis & abdominis*, in-4°. ibid. 1687.

——— *Dissertatio de Paronychia*, in-4°. ibid. 1694.

——— *de Cataracta*, in-4°. cum fig. ibid. 1695.

——— *de Partu difficili*, ibid. 1696.

——— (BERN. SIEGFR.) *Index supellectilis Anatomicæ Ravianæ, cum Ravi vitâ & calculosorum curatione*, in-4°. cum fig. Lugd. Bat. 1725.

ALBRECHTI, (*Jo. Gunth.*) *Dissertatio de Enematum, evacuantium, alterantium, ac nutrientium usu*, in-4°. ibid. 1698.

ALBUCASIS, *Chirurgorum Primarii, opera.* Voyez l'article *Albucasis.*

ALGHISI, (*Thomaso*) *Lithotomia*, in-4°. ibid. 1708. cum fig. en Italien.

ALLIOT, (*J. B.*) *Traité du Cancer*, in-12. Paris. 1698.

ALPINI, (*Prosp.*) *de Medicinâ Ægyptiorum*, in-4°. ibid. 1645. Lug. Bat. 1719. in-4°. Cet Ouvrage contient un grand nombre de particularités curieuses concernant la *Chirurgie* des Egyptiens.

ALRUTZ, (*Jo. W.*) *Vade mecum*, avec *les Observations Chirurgicales* de Georges Clacius, in-8°. Hanov. 1722. en haut Allemand.

AMAND, (*Pierre*) *Observations sur la pratique des Accouchemens*, in-8°. Paris. 1714.

AMMANNI, (*Pauli*) *Medicina critica*, in-4°. Stadæ, 1677. Cet Ouvrage contient beaucoup de choses relatives à la *Chirurgie.*

——— *Dissertatio de Resonitu sive contrafissura*, Lipsiæ, 1674. in-4°. Extat etiam in *Parænesi ejus ad discentes*, in-12. Lips. 1677.

——— *Praxis vulnerum lethalium*, in-8°. Francofurti, 1690.

ANDRY, (*Nic.*) *Examen de divers Points* d'Anatomie, de Chirurgie, de Physique, de Medecine, in-8°. Paris. 1725.

ANEL, (*Dominiq.*) *L'Art de sucer les plaies sans se servir de la bouche d'un homme*, cum fig. in-8°. Amst. 1707.

——— *Méthode pour guérir les fistules lacrymales*, in-4°. Turin. 1713.

——— *Discours apologétiques pour la nouvelle Méthode de guérir les fistules lacrymales*, in-4°. Turin. 1714.

ANGELINI, (*Facondini*) *Methodus pro Venasectione eligendâ*, in-4°. Patav. 1649.

ANGLICI, (*Jo.*) *Praxis Medica*, in-4°. Aug. Vind. 1595. Il y a dans cet Ouvrage plusieurs choses concernant la Chirurgie.

ANONYMI, *Abhandelung von Erzeugung der Menschen*, en haut Allemand ; c'est-à-dire, « Traité des Accouchemens en haut Allemand, traduit du bas Allemand. »

——— *L'Art de saigner*, in-8°. à Paris, 1689.

——— *The Birth of mankind, Vith copper-plates*, in-4°. Lond. 1654. c'est-à-dire, « de la Naissance de l'homme. »

——— *Catechismus obstetricum*, in-12. Argent. 1722. en haut Allemand.

——— *Charitable Surgeon*, ou « le Chirurgien charitable, » Lond. 1708.

——— *Chirurgia.* Ce Livre est écrit en haut Allemand ; c'est un Traité de Chirurgie, avec les instrumens de l'art, & fig. tiré d'Albucasis, in-fol. Argent. 1540.

——— *Le Chirurgien charitable*, par J. A. G. Maître Chirurgien, in-8°. à Paris, 1656.

——— *Chirurgus, Physicus, & Medicus curiosus*, in-8°. Dresd. 1719.

——— *Der Weitgereiste und Wohl Practicirte Barbierer*, in-8°. Ratisb. 1709. c'est-à-dire, « la Pratique de la « Chirurgie. »

——— *Chirurgus Expertus*, in-8°. Hamb. 1689. en Allemand.

——— *Chirurgyns Gilde, in Amsterdam*, &c. c'est-à-dire, « les Status, les Réglemens & les Privilèges des « Chirurgiens à Amsterdam, » en bas Allemand.

——— *Clysmatica nova*, Kiliæ, in-4°. 1622. Jo. Dan. Major, est l'Auteur de cet Ouvrage.

——— *Collectanea Chirurgica*, an. 1721. & 1722. in-8°. à Hanovre, 1722. en haut Allemand.

——— *Cystotomia hypogastrica*, en Anglois, in-4°. Lond. 1724.

——— *Ansteckender, seuche, Welche Dieses, 1713. Jahr in das Ertz herzogthum oestereich eingeschlichen, grundliche nachricht, samt denen benothigten Hulffmitteln*, Ratisb. in-4°. 1713. c'est-à-dire, « Traité de « la Peste qui arriva en Autriche en 1713. » en haut Allemand.

——— *Enchiridium Chirurgicum*, in-8°. Patav. 1593.

——— *Traité des Fistules* en haut Allemand, sans nom d'Auteur, sans date, ni lieu, in-4°.

——— *Medicinesches und Chirurgisches Schatzkastlein*, in-8°. Francof. & Lips. 1709.

——— *L'Indécence aux hommes d'accoucher les femmes, & l'obligation aux femmes de nourrir leurs enfans*, in-12. à Trevoux, 1708.

——— *Journal de Medecine*, ou « Observations des plus « fameux Medecins, Chirurgiens & Anatomistes de « l'Europe, tirées des Journaux des Pays étrangers, & « Mémoires particuliers envoyés à M. de la Roque, » in-8°. Paris. 1683.

——— *Krebs-Cur, (Bewehrte)* ou « la Cure des Cancers, » in-4°. Jen. 1717.

——— *Libellus, 1. de Morbis oculorum ; 2. de Herniis ; 3. de Tinea capitis ; 4. de Dentibus & ulceribus antiquis*, en Allemand, in-4°. Argent. 1538.

——— *Anonymi Medici antiqui græci*, in-4°. Basil. 1584.

——— *Medicus, nisi Chirurgus, semiplenus vel nihil est*, in-4°. Magdeburgi, 1622.

——— *Medicus theoriâ & praxi instructus*, sive, *de internorum & externorum morborum curatione*, in-8°. Genev. 1690.

——— *Nouvelle Méthode d'opérations de Chirurgie*, in-12. à Paris, 1693.

——— *Nouvelles découvertes sur toutes les parties de la Medecine*, in-12. à Paris, 1679.

——— *Observationes Medico-Chirurgicæ de variis rebus Medicis & Chirurgicis*, en Allemand, in-8°. Ascherſl. 1715.

——— *The Midwives Cathechism*, ou « le Catéchisme des « Sages-Femmes, » en haut Allemand, in-12. Argent. 1722.

——— *Obstetrix Coburgiaca*, in-12. Hildburgshusæ, 1700. en haut Allemand.

——— *Saxonica*, in-8°. Francof. & Lyps. 1701. en haut Allemand.

——— *Opérations de Chirurgie*, in-12. à Paris, 1692.

——— *Von Pestilentialischen drusen, Beulen und Carbunculen*, in-8°. 1686. sans nom de lieu ; c'est-à-dire ; « des Tumeurs pestilentielles, des bubons & des char- « bons. »

——— *Synopsis doctrinæ & Medicinæ vulnerum*, in-4°. Witteberg. 1699.

——— *Theatrum sympatheticum seu de pulvere sympathetico & unguento Armario*, in-4°. Norimb. 1602.

——— *Vade-meum Anatomico-Chirurgicum*, in-8°. Hanov. 1718.

——— *Verhandeling van de Voortteeling en het Kinderbaren*, en bas Allemand ; c'est-à-dire, « Traité de la

« génération & de la naissance de l'homme, » avec fig. in-8°. Amsterd. 1688. Cet Ouvrage a aussi paru en haut Allemand, Francof, 1706.

——— *Unterricht von Schwürigen, offenen Schencklen;* c'est-à-dire, « Méthode de guérir les ulceres invétérés aux jambes, » par D. D. K. ou David Kellner. Nordhus, 1688.

Aquapendente. Voyez *Fabricius.*

Arantius, (*Jul. Cæs.*) *de Tumoribus,* in-4°. Venet. 1587.

——— *Commentarius in Lib. Hippocr. de Vulneribus capitis,* in-8°. Lugd. 1579. & 1639. *in-12.*

Arcæus, (*Franc.*) *de Rectâ curandorum vulnerum ratione,* in-8°. Antwerp. 1574. & *in-12.* Amst. 1658.

——— Le même Ouvrage en haut Allemand, intitulé *Von den Wonden,* &c. *in-8°.* Nuremberg. 1674. avec figures.

De Argellata, (*Petr.*) *Chirurgia,* in-fol. Venet. 1499. & 1531. Cum Albucasi.

L'Art de faire les rapports en Chirurgie, in-8°. à Paris, 1703.

——— *de Saigner,* in-8°. à Paris, 1689.

Astruc, (*Jo.*) *de Morbis venereis,* in-4°. Lutet. Parif. 1736.

Augenius, (*Horat.*) *de Ratione curandi per Sanguinis missionem,* in-fol. Francof. 1598.

Avicennæ *Opera omnia.* Voyez *Avicenna.*

B

Badilius, (*Valerius*) *de Secandâ venâ in pueris,* in-4°. Veron. 1606.

Baieri, (*Jo. Jac.*) *Dissertatio de Fræno linguæ,* in-4°. Altorf. 1706.

——— *de Turundis,* in-4°. ibid. 1707.

Baldutius, *de Tumoribus,* in-4°. Venet. 1612.

Banyer, (*Henr.*) *Microtechne,* ou « Introduction méthodique à l'Art de Chirurgie, » *in-8°.* Lond. 1717.

Barbette, (*Paul.*) *Chirurgia,* in-8°. Amstel. 1663. *Postea cum notis Muysii,* in-12. ibid. 1693.

——— *Opera omnia, cum notis Mangeti,* in-4. Genev. 1688.

——— Les mêmes Ouvrages en haut Allemand, sous le titre *de Medicinische, Chirurgische, und Anatomische Schriften,* in-8°. Lipf. 1718.

Barbierer, (*der Weitgeriste und Wohl practicirte;*) c'est-à-dire, « le Chirurgien versé dans la Pratique, » Regenf. *in-8°.* 1709.

Bartholini, (*Th.*) *Aneurysmatis dissecti historia,* accedit.

——— *Jo. Von Horn ejusdem argumenti Epistola,* in-8°. Panormi, 1644.

——— *Historiæ Anatomicæ centuriæ VI.* in-8°. Hafn. 1654. 1657. & 1661.

——— *Epistolæ Medicinales, Centuriæ IV.* in-8. Hafn. 1663. 1667.

——— *de Insolitis partus humani viis, cui & Veslingii observationes Anatomicæ & Chirurgicæ junguntur,* in-8°. Hafn. 1664.

Acta Medica & Philosophica Hafniensia, in-4°. Hafn. vol.I.1673. vol.II.1675. vol.III. IV.1677. vol.V. 1680. avec fig.

Bartisch (*Georg.*) Ὀφθαλμοδουλεία, *five augendienst.* c'est-à-dire « des maladies des yeux » en haut Allemand. *fol.* Dresd. 1583. avec figures.

Bassius (*Henr.*) *De Fasciis & Vincturis Chirurgicis.* En Allemand. 8°. Lipf. 1720. avec fig.

——— *Commentationes in Nuckii experimenta Chirurgica.* Germ. 8°. Halæ, 1728.

——— *Observationes Anatomico-Chirurgo-Medicæ.* 8°. Hal. 1731.

——— *De Fistula ani.* 4°. Halæ 1718. avec figures.

Bauhini (*Casp.*) *De Hermaphroditorum & monstrosorum partium natura.* 8°. Oppenh. 1614.

Bautzmanni (*J. Chr.*) *Vernünftiges Urtheil von Todlichen Wunden,* c'est-à-dire, « de la maniere de juger des plaies mortelles. » En haut Allemand. *in-12.* Lipf. 1717.

Bazzicalune (*Ascanius Maria*) *Novum systema Medico-Mechanicum, & nova tumorum methodus.* in-4°. Parmæ, 1701.

Becke (*Dav. Vonder*) *De Procidentia uteri.* in-8°. Hamb. 1683. avec figures.

Becker (*J. Conr.*) παιδοκτονία *Inculpata ad servandam puerperam.* in-4°. Giessæ, 1729.

——— (*Jo. Frid.*) *De fistula urethræ virilis dissert.* in-4°. Hal. 1728.

Beckher (*Dan.*) *De cultrivoro Prussico,* en Allemand. in-4°. Regiom. 1643. en Latin, *in-12.* Lugd. Bat. 1640.

Behrens (*Rud. Aug.*) *Triga casuum memorabilium,* (*Chirurgici imprimis argumenti*) in-4°. Wolffenbut. 1727.

——— *de Cerebri vulnere non semper & absolutè lithali.* in-4°. Francof. ad Moen. 1733.

Beieri (*Godof.*) *Dissertatio de Arteriotomia.* in-4°. Jen. 1673.

Belloste, *Chirurgien d'Hôpital.* 8°. 1707.

Benevoli (*Ant.*) *Lettera sopra Due osservationi fatte intorno alla cateratta.* 4°. Fiorez. 1722.

——— (Antonio) *Nuova propositione intorno alla caruncola dell' urethra & della cateratta glaucomatosa.* 8°. ibid. 1724.

——— *Manifesto sopra alcune accuse contenute in uno certo parere del Signo Pietro Paoli, Cerusseo in Lucca.* 4°. ibid. 1730.

——— *Giustificatione delle replicate accuse del Signor Pietro Paoli.* 4°. ibid. 1731.

Berdoti (*Lepold. Eman.*) *Dissertatio de Paronychia.* 4°. Basil. 1731.

Berengarii (*Jac. Carpi*) *de fractura cranii liber aureus.* avec figures, 4°. *Bonon.* 1518. *Venet.* 1535.

——— Le même Ouvrage 8°. *Lugd. Bat.* 1639.

Berenger (*Jo. Georg.*) *Dissertatio de parotidibus.* in-4°. Franc. ad Viadr. 1717.

Berolinensis Academiæ Regiæ Miscellanea, 4°. Berolini 1710. *Cum continuationibus, variis postea annis impressis.*

Berolinensium medicorum acta. in-8°. Berol. 1717. & seq. avec figure.

On trouvera dans les deux derniers Volumes plusieurs observations Chirurgicales.

Bertapaliæ *Chirurgia, junctâ cum Guid. de Cauliaco in arte Chirurgica,* fol. Venet. 1546.

Beverlini (*Rud. Phil.*) *de Luxatione & fractura femoris.* 4°. Altorf. 1719.

Beverovicii (*Jo.*) *Exercitatio de calculo.* in-12. Lugd. Bat. 1633. 1638. & 1641.

——— *Exercitatio in Hippocratis aphorismum de calculo,* in-12. Lugd. Bat. 1641.

——— La *Chirurgie* du même Auteur, en haut Allemand.

On trouvera cet Ouvrage dans la Collection qui a paru 8°. à Francf. 1671. *fol. ibid.* 1674.

Beynon (*Elie*) *Barmhertziger Samariter,* en Allemand. *in-12.* Jen. 1684. c'est-à-dire « le bon Samaritain » &c. avec un Abregé des Accouchemens.

Bidloi (*Godof.*) *Exercitationes Anatomico-Chirurgicæ,* 4°. Lugd. Bat. 1708.

——— *Opera Anatomico-Chirurgica.* 4°. ibid. 1715.

Biumi (*Paul. Geronim.*) *Scrutinio Teorico pratico di Notomia & Cirugia.* 8°. Mediol. 1712.

Blancardi (*Steph.*) *Chirurgia.* En bas Allemand. *in-8°.* Amst. 1680. en haut Allemand, Hanov. 1692.

——— *Collectanea-Medico-Physica.* 8°. Amstel. 1688.

Blegny (*Nic.*) *Zodiacus Medico-Gallicus,* five *Miscellanea Medico-Physica Parisiensia, cum tract. de herniis & de lue venerea,* 4°. Genev. 1680.

——— *Des maladies vénériennes,* in-12. Amst. 1696.

Blondii (*Mich. Angeli*) *Scripta Chirurgica, in thesauro Chirurgiæ Uffenbachii.* fol. Francof. 1710.

Boccacini (*Anton.*) *Desinganni Chirurgici per la cura delle ferite, ulcere & seni.* in-8°. Venet. 1713. 1714. & 1715.

Bohnii (*Jo.*) *De officio Medici duplici, clinico & forensi*, Lipſ. 1704.
——— *De renuntiatione vulnerum*. in-8°. Amſt. 1710. & Lipſ. in-4°. 1711.
——— Sa *Chirurgie*. En haut Allemand. in-8°. Brunſ. 1732.
——— *Diſſertatio de trepanationis difficultatibus*. Lipſ. 1694.
——— *Revulſione cruenta*, ibid. 1704.
Bokelman (*Andr.*) & Bonaventure. *Controverſes ſur l'extraction du fœtus mort*. En Hollandois. Amſterd. 1677.
Bolognini (*Angeli*) *De cura ulcerum*, fol. Francof. 1610. *in Theſauro Uffenbachii*.
Boneti (*Theophil.*) *Sepulchretum ſive Anatomia practica*, fol. Genev. 1679. 1700.
Bonham (*Theoph.*) *le Cabinet du Chirurgien*, the Surgeon's cloſet. in-4°. Lond. 1630.
Bontekoe (*Cornel.*) *Chirurgie*. En Hollandois. in-8°. Gravenh. 1680. & en Haut Allemand. in-8°. Hanov. 1682.
——— *Grundſatze der Medicin und Chirurgie*. 8°. Aug. Vind. 1721. c'eſt-à-dire, « Fondement de la Medecine & de la Chirurgie.
Borrichii (*Olai*) *de Calculorum generatione in macro & microcoſmo, cum appendice Joſephi Lanzoni*. in-12. Ferrar. 1687.
Bosii (*Caſp.*) *Diſſertatio de obſtetricum erroribus*. in-4°. Lipſ. 1729.
Botalli (*Leon*) *de Sclopetorum vulneribus*. in-12. Lugd. 1560. 1565. 8°. Venet. 1566. & 1598. Francof. 1575. in-4°.
——— *de Curatione per ſanguinis miſſionem, venæ ſectionem, ſcarificationem & hirudines*. 8°. Lugd. 1577. & Antw. 1583.
——— *Opera omnia Medica & Chirurgica*. 8°. Lugd. Bat. 1660.
——— *Traité des maladies vénériennes & des bleſſures d'armes à feu*, en Haut Allemand. 8°. Nuremb. 1676. auquel on a joint la *Chirurgie* de Taſſinus.
Boulton (*Rich.*) *Syſtem of rational and practical Surgery*, ou « Syſteme de Chirurgie raiſonnée & pratique. » 8°. Lond. 1713.
——— *Phyſico-Chirurgical treatiſes of the gout, king's evil, the lues venerea and intermitting fevers*, ou « Traités Medico-Chirurgicaux de la Goute, des Ecrouelles, de la Vérole & des Fievres intermittentes. » 8°. ibid. 1715.
Bourgeois (*Louyſe*) *Liber de arte obſtetricandi*. in-4°. Oppen. 1619. 4°. Hanov. 1652.
——— *Obſervations* ſur la ſtérilité, perte de fruit, fécondité, les accouchemens & maladies des femmes & enfans nouveau nés. in-8°. à Paris 1626. En Allemand. 8°. Delft. 1658.
Brandii (*Mich.*) *Diſſertatio de formulis medicamentorum, ſive experimenta Medica & Chirurgica*; in-8°. Francof. 1717.
Brisseau, *Traité de la catarracte & du Glaucome*. in-12. à Paris 1709. avec figures.
Brissot (*Petr.*) & Moreau, *de Sanguinis miſſione, præſertim in pleuritide*. 8°. Lutet. Pariſ. 1622. *item* Venet. 1659. *Cum Matth. Curtii & Victoris Trincavelli, de eadem re libellis*.
Browne (*Jo.*) *A complete Diſcourſe of Wounds*. « Traité « complet des plaies. » 4°. Lond. 1678.
——— *Adenochoiradelogia*; or, « an Anatomic-Chi« rurgical treatiſes of glandules and strumas, or king's « evil Swellings, together with the Royal Gift of hea« ling, or cure thereof by contact or impoſition of « hands, performed for above 640 years by ours kings « of England. » in-4°. Lond. 1684. ou « Traité Anato« mico-Chirurgical des glandes & des écrouelles, « avec les cures faites de la derniere de ces maladies « pendant l'eſpace de 640 ans, par l'impoſition des « mains de nos Rois. »
Bubben (*Jo.*) *Vom Blutlaſſen*, in-8°. Gothæ 1729. En Haut Allemand, c'eſt-à-dire « Traité de la Saignée. »
Buchneri (*And. Eli.*) *Diſſertatio de aeris externi noxis in vulnerum curatione*. in-4°. Erford. 1737.
——— *Ejuſdem Miſcellanea Phyſico-Medico-Mechanica*. in-4°. Erford. 1731. *& ſeq.*
Budæi (*Gottl.*) « Miſcellanies Medico-Chirurgicales. » Haut Allemand. in-4°. Lipſ. 1731.
Burchardi (*Chryſt. Martin.*) *de Partu difficili*. in-4°. Roſtoch. 1726.
——— *de Tumoribus Schirroſis*. in-4°. Roſtoch. 1727.
——— *Chirurgiæ notitia Medico neceſſaria*. in-4°. ibid. 1727.
Burgers (*Petri*) &c. « Traité de Chirurgie. » En Haut Allemand. in-8°. Regiomont. 1674. & Hanov. 1692.
Burgmanni (*Petri Chryſtop.*) *Diſſertatio, num intermiſſâ funiculi umbilicalis ligatura mortem inferre queat*. 4°. Roſtoch. 1734.
Burres (*Laur.*) *Chirurgia Germanica*. in-4°. Erfort. 1544.
Burrhi (*Franc. Joſ.*) *Epiſtolæ duæ de cerebro & artificio oculorum humores reſtituendi*. in-4°. Pariſ. 1669.

C

Caius (*Bernh.*) *de Veſicantium uſu*. in-4°. Venet. 1606.
Calmetei (*Anton.*) *Enchiridion Chirurgicum*. 8°. Pariſ. 1564. & 1667. en Italien in-8°. Venet. 1605. en François, in-12. Lyon 1600.
Camerarii (*Eliæ Rudolph.*) *Diſſertatio de fractura cum vulnere*. in-4°. Tubing. 1693.
——— *Hiſtoria pleuritidis & abſceſſus pectoris*. 4°. ibid. 1690.
——— *de Clyſmatibus*. in-4°. ibid. 1688.
——— (Rud. Jacob.) *Diſſertatio de Bubone & Carbone*. in-4°. ibid. 1713.
Cantarini (*Angeli*) *Chirurgia practica, accomdata al uſo ſcolareſco*. in-4°. Padoue, 1715.
Capelluti (*Roland.*) *Tractatus de curatione apoſtematum peſtiferorum*. in-8°. Francof. 1642.
Carcanus (*Jo. Bapt.*) *de Vulneribus capitis*. in-4°. Mediolani, 1583.
Carlii (*Jo. Sam.*) *Elementa Chirurgiæ Medicæ*. in-8°. Buding. 1727.
Caselini (*Jo. Ant.*) *de Secanda vena in pleuritide revulſionis gratia*. in-4°. Venet. 1605.
Caspius (*Georg.*) *de Cautionibus in ſanguinis miſſione*. in-8°. Baſil. 1579.
Casserius (*Julius*) *de Vocis audituſque organis*, in-fol. Ferrar. 1600. L'Auteur traite dans cet Ouvrage de la laryngotomie; & cette opération eſt expoſée en figures.
Castellani (*J. M.*) *Phylacterion Phlebotomiæ & Arteriotomiæ*. in-8°. Argentinæ 1628.
Castro (*Jac.*) *de Inoculatione variolarum*. in-8°. Hamburg. 1722.
Cauliaci (*Guidonis*) *Chirurgia*. in-fol. Venet. 1499. item in-8°. Lugd. 1559. Belg. in-4°. Amſtel. 1646.
——— *Ars Chirurgica, una cum Chirurgia* Bruni, Theodorici, Rolandi, Lanfranci, Bertapaliæ & Saliceti. in-fol. Venet. 1546.
——— *Sive à Cauliaco Chirurgia cum notis* Jouberti. 4°. Lugd. 1585.
——— *Abregé de Chirurgie* de Guy de Chauliac, par Verduc, in-8°. à Paris 1704. & 1716.
Causape' (*Anicet.*) *Reflexions ſingulieres ſur le fréquent uſage de la ſaignée*. Tom. II. in-8°. à Paris 1697.
Celsus (*Aurel. Corn.*) *de Re Medica ſive Medicina*. fol. Venet. 1497. ibid. in-4°. Colon. 1613. ibid. in-8°. Hagenov. 1528.
——— Cum *Commentar*. Hieronym. Thryveri Brachelii. in-8°. Antwerp. 1539.
——— *Ex Editione Almeloventii*, in-8°. Amſtel. 1687.
——— *Vulpii & Jo. Bapt. Morgagni epiſtolis*. in-8°. Patav. 1722.
——— *Cum Præfat. Wedelii*. in-8°. Jenæ 1713.

Il y a un grand nombre d'autres éditions de cet excellent Auteur.

Chabert, *Observations de Chirurgie pratique.* in-12. à Paris 1724.

Chalmetei (*Anton.*) *Enchiridium Chirurgicum.* in-8°. Parif. 1564. item *in*-12. Lugd. 1588. item *in*-8°. Patav. 1593. & Basil. 1620. *in*-8°.

Chamberlain. *Practice of Midwifry.* « Pratique des Accouchemens. » *in*-8°. Lond. 1665.

Charleton (*Walth.*) *Spiritus Gorgonicus, sive de causis, signis & curatione lithiaseos.* Lugd. Bat. 1650.

Charretanus (*Jo.*) On trouve la Chirurgie de cet Auteur dans un Livre en Haut Allemand, intitulé *Artzney-buch vor allerley Kranckheiten.* in-4°. Erford. 1545.

Charriere (*Josep.*) Traité des Opérations de la Chirurgie. *in*-12. Paris, 1692. & posteà 1706.

Cheselden (*Guil.*) *Treatise of the highoperation*, &c. ou « Traité de la taille ou haut appareil. » avec figures. Lond. 1723.

—— *Anatomy of the human body*, ou « Anatomie du corps humain. » Edit. 3. *in*-8°. Lond. 1726. & edit. 4°. 1730.

—— Le même Ouvrage en 1740. il contient plusieurs observations Chirurgicales.

Chesne (*Jos. du*) *de la Cure des Arquebusades.* in-8°. Lyon 1576.

Chevalier, *Traité sur l'usage des différentes saignées.* 8°. à Paris 1730.

Chicoyneau, *Relation de la Peste de Marseille.* in-8°. à Leyde, 1721. avec un discours *de la Contagion pestilentielle*, par Rich. Mead.

Chiffletius (*Jo. Jac.*) *de Acia Celsi.* in-4°. Antwerp. 1633.

Chirurgici scriptores optimi a Gesnero editi, Nimirum Cauliacus, Brunus, Theodoricus, Rolandus, Lanfrancus, Bertapalia, Rogerius, & Salicetus. *fol.* fig. 1555.

Chirurgici a Petro Uffenbachio editi, qui sunt, Pareus, Tagaultius, Hollerius, Sanctus, Bologninus, Blondus, Ferrius, Dondus, Fabricius Hildanus. *fol.* Francof. 1610.

Chirurgia compendium. En Haut Allemand. *in*-12. Hamb. 1679.

Chirurgische Beritchten ab zu fassen, en Haut Allemand. *in*-8°. Budis. 1713.

—— *Tractaetlein* 1. *Von augen Kranckheiten*, 2. *Von Bruchen* 3. *Von Erbgrind*, 4. *Von Zahnen und alten Scheden*, 4. Argentorat. 1538. Tous ces Ouvrages sont en Haut Allemand.

Chunii (*Jo. Phil.*) *Dissertatio de pedarthrocace.* in-4°. Marp. 1697.

Clacius (*Georg.*) « Observations pratiques de Chirurgie. » En Haut Allemand. *in*-8°. Hanov. 1718. 1722.

Clauderi (*Christ. Ern.*) *Mirabilis calculi humani historia.* in-4°. Chemnitii, 1728. avec fig.

Clerc (le) *Chirurgie complete.* Paris 1695. item *in*-12. à la Haie 1707. ensuite à Paris 1719. & 1720.

—— *L'Appareil commode* en faveur des jeunes Chirurgiens, avec fig. *in*-8°. Paris 1700.

Clowes (*Guil.*) *A book of observations on burns with gun-powder and wounds made with musket-shot; with a Treatise on the lues venerea.* « Recueil d'observations sur les brûlures de la poudre à canon, & sur les blessures d'armes à feu; avec un Traité de la vérole. » Lond. 1596.

Clysmatica nova. En Haud Allemand. *in*-4°. Kil. 1662. par Jo. Dan. Major.

Cocchi, (*Ant.*) *Epistola ad Morgagnum de lente crystallina oculi humani vera suffusionis sede*, in-8°. Rom. 1721.

Codronchius (*Bapt.*) *de Prolapsu cartilaginis mucronatæ*, in-4. Bonon. 1603.

—— *de Hydrophobia & rabie*, in-8°. Amst. 1710.

Cohausen, (*Jo. Henr.*) *Lucina Ruyschiana, sive musculus uteri orbicularis Ruyschii ad Medicinæ Practicæ rationalis trutinam revocatus*, in-8°. Amst. 1731.

Colbatch, (*Jo.*) *Novum lumen Chirurgicum*, in-8°. Lond. 1698.

—— *Works in Physic and surgery*, ou « Traités de Medecine & de Chirurgie. » *in*-8°.

—— *Collection of tracts, Chirurgical and Medical*; ou « Recueil de traits concernant la Medecine & la Chirurgie, » *in*-8°. Lond. 1700.

Colle, (*Jo.*) *Elucidarium Anatomicum & Chirurgicum*, fol. Venet. 1621.

Collectanea Chirurgica, anni 1721. & 1722. en haut Allemand, *in*-8°. Hanov. 1722.

Calot, (*Franc.*) *Traité de la Taille & des suppressions de l'urine*, avec fig. *in*-8°. à Paris, 1727.

Commercium litterarium. Il commence en 1731. & il est continué pendant quelques années. Il contient plusieurs Observations Chirurgicales, Norimb. 1731.

Cooke, (*Jo.*) *Marrow of Surgery, Anatomy and Physic*, ou « la Moelle de la Chirurgie, de l'Anatomie & de la Medecine, » *in*-8°. Lond. 1676.

Corbye, (*A. de*) *Les Fleurs de Chirurgie*, « Cueillies ès Livres des plus excellens Auteurs qui aient écrit d'icelle, tant Anciens que Modernes, » *in*-8°. Lugd. 1642. & Parif. 1660.

Cortesii, (*Jo. Bapt.*) *Commentarius in Librum Hippocratis de vulneribus capitis*, in-4°. Messanæ, 1632.

—— *Chirurgia*, in-4°. ibid. 1633.

Cortilionis, (*Sebast.*) *de Chirurgicâ institutione*, Lib. V. *in*-8°. Francof. 1610.

Coschwitz, (*Georg. Dan.*) *Manuductio ad Chirurgiam*, *in*-4°. Hal. 1722.

—— *Dissertatio de sphacelo senum*, in-4°. ibid. 1725.

—— *De parturientium reclinatione supina pro partu facilitando inutili*, in-4°. Halæ 1725.

—— *De Trepanatione*, in-4°. ibid. 1727.

—— *de Hypopyo*, in-4°. ibid. 1728.

Costæus, (*Jo.*) *de Igneis Medicinæ præsidiis*, in-4°. Venet. 1595.

Courcellius, (*Franc.*) *de Sanguinis missione*, in-8°. Francof. 1593.

Courtial, (*J. Joseph*) *Observations anatomiques* « sur les os & sur leurs maladies, » *in*-8°. Parif. 1705.

Courtii, (*Germain*) *Œuvres Anatomiques & Chirurgicales*, fol. Rouen, 1656.

Coward (*Guil.*) *Ophtalmomiatria sive oculorum medela*, *in*-8°. Lond 1706.

Crausii (*Rud. Guil.*) *de Fœtus mortui ex utero extractione*, in-4°. Jenæ, 1677.

—— *De Sphacelo*, Dissertatio, *in*-4°. ibid. 1678.

—— *Strumis*, Dissertatio, *in* 4°. ibid. 1687.

—— *Ulceribus uteri*, Dissertatio, *in* 4°. ibid. 1690.

—— *Hirudinibus*, Dissertatio, *in*-4°. ibid. 1695.

—— *Sclopetorum vulneribus*, in-4°. ibid. 1695.

—— *Ulceribus antiquis*, in-4°. ibid. 1699.

—— *Suffocatorum aqua vel Laqueo restitutione in vitam*, in-4°. ibid. 1705.

—— *Ranula sub lingua*, in-4°. ibid. sans année de l'édition.

Crellii, (*Lud. Christ.*) *Marmorea memoria*, G. F. *Seligmanni Saxonnici supremi concionatoris, qua portentosi calculi, quæ ipsa fata properarunt, describuntur*, cum fig. *in*-4°. Lips. 1708.

Cron, (*Lud.*) *Vom Aderlassen und Zahnaus ziechen*, cum fig. *in*-8°. Lyps. 1717. c'est-à-dire en haut Allemand, « Traité de la Saignée, & de la maniere d'arracher les dents. »

a Cruce, (*Andr.*) *Chirurgia universalis*, fol. Venet. 1573. & 1596. En Italien, Venet. 1605.

Cypriani, (*Abrah.*) *Oratio encomiastica in Chirurgiam*, *fol.* Franeqner. 1693.

—— *Historia fœtus post* 21 *menses ex uteri tuba, matre salva, excisi*, cum fig. *in*-8°. Lug. Bat. 1700.

—— *Dissertatio de carie ossium*, in-4°. Ultraject. 1680.

Cystitomia Hypogastrica; ou « Traité du haut appareil dans l'opération de la pierre, » *in*-4. Lond. 1724.

D

Dalechamps, (*Jacq.*) *Chirurgie Françoise*, « avec plu- « sieurs figures des instrumens nécessaires, » *in*-8. Lyon, 1570.

Deggeleri, (*Tobiæ*) *Dissertatio de Luxatione vertebrarum*, in-4°. Altorf. 1702.

Deidier, (*Ant.*) *de Morbis venereis & tumoribus*, in-8°. Lond. 1724.

——— *Expériences sur la bile & les cadavres des pestiférés*, in-4°. Zuric, 1722.

Dekkers, (*Fred.*) *Exercitationes Practicæ*, cum fig. *in*-4°. Lugd. Bat. 1695.

Denys, (*Jac.*) *Observationes de calculo renum, vesicæ, urethræ, Lithotomiâ, & vesica punctura*, cum fig. *in*-8°. Lug. Bat. 1731.

Depre', (*Jo. Fred.*) *de Ulcere auris dissertatio*, in-4°. Erford. 1718.

Dethardingii, (*Georg.*) *de Methodo subveniendi submersis in aqua per laryngotomiam, Epist.* in-4°. Rostoch. 1714.

——— *De variolarum inoculatione dissertatio*, in-4°. ibid. 1723.

——— *Dissertatio, an in cranii depressione elevatio ejus per manum Chirurgicam sit semper necessaria*, in-4°. ibid. 1731.

——— *Dissertatio de necessitate inspectionis vulnerum in crimine homicidii*; in-4. ibid. 1726.

Deventer, (*Henr.*) *Operationes Chirurgicæ in arte obstetricandi*, in-4°. Pars I. Lugd. Bat. 1701. Pars II. ibid. 1724. cum fig.

——— Le même Ouvrage en haut Allemand, sous le titre de *Neues Hebammen licht*, in-8°. Jen. 1717.

Dibon, sur les *maladies vénériennes*, in-8°. Paris. 1724.

Digby, (*Kenelm*) *Receipts in Physic and Surgery*; « Recettes de Medecine & de Chirurgie; » *in*-8°. Lond. 1668.

——— *Discours* « sur la guérison des plaies par la Poudre de sympathie, » *in*-12. Paris. 1658. Ed. en haut Allemand, *in*-8°. 1684.

Dini *Chirurgia*, additi sunt *Gentilis de Fulgineo & Gentilis de Florentia de dislocationibus & fracturis commentarii*, in-fol. Venet. 1536.

Dionis (*Petr.*) *Cours d'opérations de Chirurgie*, in-8°. à Paris, 1707. & 1714. *in*-8.

——— *Chirurgische operationes*, in-8°. Augsp. 1712. & ibid. 1722. corrigées & augmentées par Heister.

——— Traité général des accouchemens, *in*-8°. Paris. 1718.

Doebelli, (*Jo. Jac.*) *Historia penis, glandes cancrosi & feliciter resecti*, in-12. Lyps. 1693.

——— Le même Ouvrage en haut Allemand, *in*-12. Lips. 1699. cum fig.

Dolæi, (*Jo.*) *Opera omnia Medica & Chirurgica*, fol. Francof. 1703.

Donni, (*Jac.*) *Remedia Chirurgica*, *in Thesauro Chirurg.* Uffenbachii, *in-fol.* Francof. 1610.

Douglas, (*Jo.*) *Several treatises on the high operation for the stone and venereal diseases*; ou « différens Traités « sur le haut appareil dans l'opération de la pierre, & « sur la vérole. »

——— *A short account of mortifications*, &c. ou « Traité abrégé des mortifications, &c. » *in*-8°. Lond. 1732.

——— (*Jacobi*,) *Hystory of the lateral operation*; ou « Histoire de l'opération latérale, » *in*-4°. Lond. 1726.

——— *Appendix to the History of the lateral operation for the stone; containing M. Cheselden's present Method of performing*; ou « Addition à l'Histoire de l'opération « latérale de la pierre, contenant la méthode présente » de la faire de M. Cheselden, » *in*-4°. Lond. 1731.

Drake, (*Jac.*) *Antropologia*; ou « A new system of « Anatomy, containing some Chirurgical observa- « tions; » ou, Discours sur l'homme, ou nouveau système d'Anatomie, avec quelques Observations chirurgicales, *in*-8°. Lond. 1707. 2 vol.

Dran, (*Henr. Franc. le*) *Parallele* « des différentes ma- « nieres de tirer la pierre hors de la vessie, » avec fig. *in*-8°. Paris. 1730.

Drelincurtius, (*Car.*) *de la Pierre*, in-12. à Leide.

Dube', *Medecin & Chirurgien des Pauvres*, in-8. Rouen, 1712.

Dubon, (*Claud.*) *Idée des Principes de la Chirurgie*, « contenant les différentes tumeurs, plaies, ulceres, « fractures & luxations des os, &c. » *in*-8°. Dresd. 1734.

Duni, (*Thaddæi*) *de Venæ sectione*, in-8°. Fig. 1557.

E

Eckharhi, *Unvorsichtige Hebamme*; ou « la Sage-Fem- « me imprudente, » *in*-8°. Lips. 1715.

——— *Verwegener Chirurgus*, ou « le Chirurgien téméraire, » *in*-8°. Aug. Vind. & Lips. 1698.

Eggerdesii, (*Aland. Maur.*) *de Peste & infallibili eam extirpandi ratione, ex latina in germanicam linguam translata per* Jungkenium, *in*-8°. Franc. 1715. Auctior, Uratisl. 1720. *in*-4°.

Elleri, (*Jo. Theod.*) *Medicinische und Chirusgische anmerckungen*; ou « Observations Medicinales & Chirur- » gicales, » *in*-8°. Berol. 1730.

Elsholtzii, (*Jo. Sigism.*) *Clysmatica nova sive Chirurgia infusoria & transfusoria*, in-8°. Colon. Brandenb. 1667. Edit. 2. cum fig. idem. *in*-4°. Francof. 1668.

——— *Steatomatis resecti & feliciter sanati historia*, in-4°. Colon. Brandenb. 1666.

Enchiridium Chirurgicum, in-8°. Patav. 1593.

Ephemerides, miscellanea & acta, Acad. Nat. Curiosor. variis annis & locis edita. Ces Ephémerides sont parsemées d'un grand nombre d'Observations Chirurgicales.

Erasistratus, sive *de Sanguinis missione*; autore Luca Antonio Portio, Med. Romano, *in*-12. Rom. 1682. & Venet. 1683.

Der Erfahrne Chirurgus; ou « le Chirurgien expérimen- « té, » en haut Allemand, *in*-8°. Hamb. 1698.

Erndelii, (*C.H.*) *Iter Anglicanum & Batavum*, in-8°. Amst. 1711.

Ettmulleri, (*Mich.*) *Opera omnia*, in-fol. Francof. ad Mœn. 1696. vol. 1. & 1697. vol. 2.

——— *Operum compendium*, in-8°. Amst. 1702.

——— *Chirurgia*, in-12. Amst. 1691.

——— *Dissertatio de Vipera morsu*, in-4°. Lips. 1666.

——— *Chirurgia infusoria*, in-4°. ibid. 1668.

——— *transfusoria*, in-4°. ibid. 1682.

——— *Dissertatio de Sarcocele*, ibid. 1723.

——— *de Vulneribus diaphragmatis*; in-4°. ibid. 1730.

——— *ventriculi*, in-4°. ibid. 1730.

Eyselii, (*Jo. Philipp.*) *Compendium Chirurgicum*, in-8°. Erford. 1714.

——— *Dissertatio de Vulnere ventriculi duplicato non lethali*, in-4°. ibid. 1725.

Eysenbarthi, (*Jo. Mich.*) *de Optima Lithotomiam administrandi ratione*, in-4°. Hal. 1713.

F

Fabri, (*Petr. Jo.*) *Chirurgia Spagyrica*, &c. *in*-8°. Argentor. 1632. & Tolos. 1638.

Fabricius, (*Guil.*) Hildanus *de Gangrænâ & Sphacelo, cum Observationibus*, in-8°. 1598.

——— *De Combustionibus*, in-8°. Basil. 1607.

——— *Observationum centuria*, in-fol. Francof. 1610.

——— *De Partu Cæsareo & vulnere sclopeti*, Oppenh. 1614.

——— *Neu Feld-Artzneybuch und Chirusgischer, Reiss-Kasten*, in-8°. Basil. 1615.

——— Sur la *Lithotomie*, en haut Allemand, *in*-8°. Basil. 1626. & Lugd. 1648. en Latin.

——— *Cista militaris*, in-8°. ibid. 1633.

——— *Observationum centuriæ* V. *in*-4°. Basil. 1606. &

Lugd. 1641. cum Epistolâ *de Partu cæsareo.*
——— *de Vulnere sclopeti & monstro lausannæ nato*, in-8°. Oppenh. 1614.
——— *Von dem Halsgeschwulst, und der Bräüne*, in-8°. Stutg. 1661. c'est-à-dire, « de l'Esquinancie. »
——— *Opera omnia*, en haut Allemand, *in-fol.* ibid. 1652.
——— *Observationes & Epistolæ*, ex Jo. Sigism. Henningeri editione, *in-4°*. Pars I. Argent. 1713. Pars II. ibid. 1716.

Fabricii, (*Hier.*) ab Aquapendente, *Pentateuchus Chirurgicus*, cum marginalibus & præfat. Beyeri, *in-8°*. Francof. 1582.
——— *Opera Chirurgica in duas partes divisa*, in-8°. Francof. 1620. *in-fol.* Venet. 1619.
——— Les mêmes en Hollandois, 1647. & 1666. *in-folio.*
——— Les mêmes en haut Allemand, *in-4°*. Noremb. 1716.
——— *Œuvres Chirurgicales* de Fabrice d'Aquapendente, *in-8°*. Rouen, 1658.

Falcon, (*Jean*) *Remarques sur la Chirurgie* de M. Guy de Chauliac, *in-8°*. à Lyon, 1649.

Falconet, (*Camilli*) *Quæstio Medico-Chirurgica : an educendo calculo, cæteris anteferendus apparatus lateralis*, in-4°. Paris. 1730.

Fallopius (*Gabriel.*) *de Ulceribus & Tumoribus*, in-4°, Venet. 1563.
——— *Commentarius in Hippocr. de Vulneribus capitis*, in-4°. ibid. 1566.
——— *Opera omnia*, in-fol. Francof. 1606, & fol. Venet. 1606.
——— *Chirurgia*, in-4°. ibid. 1637.

Faschii, (*Aug. Henr.*) *de Vesicatoriis dissertatio*, in-4°. 1673.
——— *de Medicina prosthetica*, in-4°. ibid. 1677.
——— *Anthrace pestilentiali*, in-4°. ibid. 1681.
——— *Parotidibus*, Jen. 1683.

Fauchard, (*Pierre*) *Chirurgien dentiste*, avec fig. II. Tom. in-8°. à Paris, 1728. en haut Allemand, in-8°. Berlin, 1733.

Fehrii, (*Jo. Henr.*) *Dissertatio de calculo vesicæ, ejusque per sectionem auferendi methodo*, in-4°. Brasil. 1716.

Feltman, (*Gerh.*) *Lib. de cadavere inspiciendo*, in-4°. Bremæ, 1692.

Ferraræ, (*M. Camil.*) *Nova Selva di Chirurgia*, in-8°. Venet. 1596.

Ferrius, (*Alfonsus*) *de Sclopetorum vulneribus*, in-4°. Rom. 1552. & Lugd. 1553. cum Libro *de Caruncula in urethra.*
——— Item, in-8°. Venet. cum botallo, maggio & rota, 1566.
——— Item, in-4°. Francof. 1575.
——— Ensuite, fol. Francof. 1610.

Fickii, (*Jo. Jac.*) *de Abdominis abscessu dissert.* in-4°. Jenæ, 1714.
——— *de Clysteribus nutrientibus & frigidis*, in-4°. Lipsi. 1715.

Fidelis, (*Fortunat.*) *de Relationibus Medicorum*, in-8°. Lipsi. 1664.

Fienus, (*Thom.*) *de Cauteriis*, Lib. V. in-8°. Lovan. 1598.
——— *Libri Chirurgici 12. de Præcipuis artis Chirurgicæ controversiis*, cura H. Conringii, edit. in-4°. Francof. 1649. in-4°. Lond. 1733.

Fierabras ; *la vraie Méthode de la parfaite Chirurgie*, in-8°. Parif. 1648.

Filgi, (*Guil. Lud.*) *de Variis Lithotomiam administrandi rationibus, & præsertim Ravianæ præstantia*, in-4°. Giess. 1727.

Fioraventi Leonh. *Cirurgia*, en Italien, in-8°. Venet. 1588. & 1679.

Fischeri, (*Jo. And.*) *Dissert. de Oculi tumore scirrhoso extirpato*, in-4°. Erford. 1720.
——— *de Veneno canis rabidi*, in-4°. ibid. 1725.
——— *de Variolarum insitione*, in-4°. ibid. 1726.
——— *de Scroti sphacelo curato*, in-4°. ibid. 1729.

a Fonseca, (*Roder.*) *de Calculorum remediis*, in-4°. Rom. 1586.

Fontani, (*Car.*) *Dissert. de Hydrope & Tympanite*, in-8°. Genev. 1697.
——— (*Jac.*) *Opera*, in-4°. ibid. 1613.
——— (*Nic.*) *Aphorismi Hippocratis*, quibus accedit Tractatus *de Extractione Fœtus mortui per uncum*, in-12. Amstel. 1633.
——— *Florilegium Medicum* ; non solum Medicis, verum Chirurgis apprimè jucundum & necessarium, in-12. ibid. 1637.
——— *Commentarius in Sebast. Austrium de puerorum morbis*, ubi capite *de Angina* laryngotomiam describir, cum fig. in-12. Amstel. 1642.

Foresti, (*Petri*) *Observationes & curationes Chirurgicæ*, in-8°. Antuerp. 1610.
——— *Opera omnia*, in-fol. Francof. 1602. & 1634.
——— Item, in-fol. Noremb. 1660.

Formy, (*Sam.*) *Chirurgien de Montpellier. Traité Chirurgical des bandes, lacs, emplâtres, compresses, atelles & bandages*, in-8°. à Montpellier, 1653.

Fragaso, (*Gio.*) *Cirurgia*, traduite de l'Espagnol en Italien, par Balthaz. Grasso, in-4°. Venet. 1686.

Frambesarii, (*Nic. Abrah.*) *Opera canones Medicos & Chirurgicos continentia*, in-4°. Francof. Venet. 1629.

Framboisiere, *Œuvres* où sont décrites l'Histoire du Monde, la Medecine, la Chirurgie & la Pharmacie, in-fol. Lyon, 1669.

Franchimont, (*Nic. à Franckenfeldt*) *de Calculo renum & vesicæ*, in-8°. Prag. 1683.

Franci, (*Georg.*) *Dissertatio de Labiis leporinis*, in-4°. Hidelberg. 1686.

Francisci, [*Jo. de Franc.*] *Libellus aureus de venæ sectione contra Empiricos*, in-12. Neapol. 1645. & in-8°. Francof. 1685.

Franco, [*Pierre*] *Traité des hernies, de la pierre, cataractes, & autres excellentes parties de la Chirurgie*, in-8°. Lyon, 1561.

Francus, [*Jo.*] « Traité des Setons, » en haut Allemand, in-12. Aug. Vend. 1683.

Freitagii, [*Jo. Henr.*] *Dissertatio de Cataracta*, in-4°. Argent. 1721.
——— *de Oscheo-entero & bubonocele*, in-4°. ibid. 1721.

Fritschii, [*Jo. Christ.*] *Theologische, Juristiche, Medicinische und Phisicalische Geschichte*, in-4°. Tom. V. Lipsi. 1730. & 1734.

G

Gailhardi, [*Jo.*] *de Venæ sectione desquisitio*, in-12. Haf. 1699.

Gakenholzii, [*Alex. Christ.*] *Dissertatio de Visu per cataractam impedito*, in-4°. Helmstad. 1713.

Galeni, [*Claud.*] *Opera omnia*. Voyez *Galenus.*

Galvonus, [*Dominic.*] « des Cauteres, » en Italien, in-4°. Pad. 1620.

Garengeot, [*Jacques Croissant*] *Traité des opérations de Chirurgie*, II. Tom. in-8°, Parif. 1720. Edit. 2. ibid. 1731. III. Tom.
——— *Traité des Instrumens de Chirurgie*, II. Vol. in-8°. Parif. 1723. Edit. 2. ibid. 1727.

Gavassetius, [*Mich.*] *de Cauteriis*, in-4°. Venet. 1587.

Gaukes, [*Ivonis*] *Praxis Medico-Chirurgica rationalis*, in-4°. Groneng. 1700. ibid. in-8°. Amst. 1708. en haut Allemand, in-8°. Dresd. 1709.

a Gehema, [*Jani Abrah.*] *Die Eroberte Gicht durch die Chirurgische Waffen der moxa*, in-12. Hamb. 1682. c'est-à-dire, « la Cure de la Goute par le moxa. »
——— *Grausame medicinische mord-mittel, Aderlassen, purgeiren*, &c. in-8°. Bremæ, 1688.
——— *der Vohlversehene feld Medicus* ; ou « le Medecin & le Chirurgien d'Armée, » in-12. Hamburg. 1684.

——— *Observationum Chirurgicarum decas*, 1. & 2. in-12. Hamb. 1686.
——— *Observationes Chirurgicæ*, in-12. Francofurti, 1690.
——— *Tractatus de Plica Polonica*, in-12. Hamb. 1683.
——— *Krancker Soldat*; ou « le Soldat malade, » in-12. ibid. 1690.

GEIGERI, [*Malach.*] *Kelegraphiâ, sive Descriptio Herniarum*, cum fig. in-8°. Monacb. 1631.
——— Le même Ouvrage en haut Allemand, in-12. Ulm. 1696.

GEILFUSII, [*Bern. Guil.*] *Dissertatio de moxa*, in-4°. Marburg. 1676.

GELMANNI, [*Georg.*] « Chirurgie, » en haut Allemand, in-4°. Francof. 1652.

GEMMA, [*Jo. Bapt.*] *Vera methodus curandi Bubonem & Carbunculum pestilentialem*, in-4°. Græcii Styriæ, 1584.
——— Item, in-4°. Dantisci, 1699.
——— Item, in-4°. Venet. 1602.

GENDRON, [*Des Haies*] *Recherche sur la nature & la guérison des Cancers*, in-8°. Paris. 1701.

GENGA, [*Bern.*] *Anatomia Chirurgica*, in-8°. Romæ, 1686
——— *Commentaria in Aphorismos Hippocratis Chirurgicos*, in-8°. ibid. 1694.

GEORG, [*Matth.*] *Phlebotomia liberata*, seu *Apologia pro sanguinis missione contra Dominic. Scalam*, in-4°. Gen. 1697.

GERSTORF, [*Hans von*] *Feldbuch den Wundartzney*, in-4°. Argentor. 1527. c'est-à-dire « le Chirurgien « d'Armée. »
——— *La Chirurgie*, en haut Allemand, avec fig. in-fol. Strasb. 1542.
——— *Hewehrte Wundartzney*, in-4°. Francof. 1606. c'est-à-dire « le Chirurgien expérimenté. »

GESNERI, [*Conr.*] *Scriptores optimi de Chirurgia, veteres & recentiores*, tels que Jo. Tagaultius, Jac. Hollerius, Marianus Sanctus, Angel. Bologninus, Mich. Angelus, Barthol. Maggius, Alfonf. Ferrius, Jo. Langius, Claud. Galenus, Oribasius, Jac. Dondus, in-fol. Tigur. 1555. cum fig.

GHERLI, [*Fulvio*] *Centuria d'Osservationi rare di Medicina & Cirurgia*, in-12. Venet. 1719.

GIBB. *Observations of scrophulous distempers called the King's evil*; ou « Observations de Gibb sur les maladies « scrophuleuses qu'on appelle communément les E- « crouelles, » in-8°. Lond. 1712.

GLADBACHII, [*Car. Frid.*] *Dissertatiuncula de fistula ani*, in-8°. Hanov. 1721.
——— [*Cornel.*] *Quod instrumenta in partu p. n. non nisi summâ necessitate sint adhibenda*, Dissertatio, in-4°. Lugd. Bat. 1732.
——— [*Jo. Adolph.*] *Dissertatio de Hernia incarcerata suppurata non semper lethali*, in-4°. Helmstad. 1738. cum fig.

GLANDORPII, [*Matth.*] *Speculum Chirurgicorum*; *de vulneribus tractans*, in-8°. Bremæ, 1619.
——— *Methodus medendæ Paronychiæ*, in-8°. ibid. 1623.
——— *de Polypo narium*, in-4°. ibid. 1628.
——— *Gazophilacium polyplusium fonticulorum & setaceorum*, in-4°. ibid. 1633.
——— *Opera omnia*, in-4°. Lond. 1729.

GOCKELII, [*Jo. Christ.*] *Chirurgie medicinale*, en haut Allemand, in 8°. Ulmæ, 1704.

GOELICKE, [*Andr. Ottomar.*] *Historia Chirurgiæ antiqua & recentior*, in-8°. Halæ, 1713.
——— *Dissertatio de uteri procedentiam curandi artificio novo*, in 4°. Halæ, 1710.
——— *Dissertatio de mutilo Medicinæ corpore per Chirurgiam & Pharmaciam restituendo*, in-4°. Halæ, 1711.
——— *de Trichiosi*, in-4°. Francof. ad Viadr. 1724.
——— *Dystociæ*, in-4°. ibid. 1732.
——— *Tendinum affectibus*, in-4°. ibib. 1732.
——— *Ileo ex hernia*, in-4°. ibid. 1735.

——— *Chirurgiæ cum Medicinâ conjunctione*, in-4°. ibid. 1735.
——— *Medicina forensis*, in-4°. Efurt. ad Viadr. 1723.

GOHLII, [*Jo. Dan.*] *Abrégé de Chirurgie*, en haut Allemand, in-8°. Noremb. 1736.
——— *De Spina ventosa dissertatio*, in-4°. Halæ, 1727.

GORRÆI, [*Jo.*] *Opuscula de venæ sectione, &c.* in-4°. Paris. 1660.

GOVEY, [*Louis Leger de*] *La véritable Chirurgie*, in-8°. Rouen, 1716.

GORMELINI, [*Steph.*] *Synopsis Chirurgiæ*, in-8°. Lutet. 1566.

GOURMELIN, [*Etienne*] *Œuvres Chirurgicales*, in-8°. à Paris, 1647.

GREIFFENS, [*Sebast.*] *Chirurgie.* En haut Allemand, *Wundartzney*, in-12. Schleuting. 1630.

GRIMBERG, [*Nic.*] *Von nieren und Blasen-stein*, in-8°. Hafn. 1695. ou « Traité de la pierre dans les reins & « dans la vessie. »

GROENEVELT, [*Jo.*] *Dissertatio Lithologica*, cum fig. in-8°. Lond. 1687.
——— *Treatise of the stone and Gravel*, ou « Traité de « la Pierre & de la Gravelle, » cum fig. in-8°. Lond. 1710.

GRUHLMANN, [*Jo. Gottfr.*] *Never Anatomisch-Chirurgischer Tractat von einrichtung, und Zusammenfugung der verrenckungen*, 8°. Lips. 1706. c'est-à-dire; « Traité « des Luxations, &c. »

GRULING, [*Philipp.*] *de Triplici evacuationis universalis genere, venæ sectione, scarificatione, hirudinibus, &c.* in-4°. Francof. 1670.

GUILLEMEAU, [*Jac.*] *Œuvres de Chirurgie*, avec fig. in-fol. Paris. 1612.
——— Item, à Rouen, 1649.
——— *De la grossesse & accouchement des Femmes*, avec fig. in-8°. à Paris, 1643.
——— *Augen und Zahn-artz*, in-8°. Dresd. 1710. c'est-à-dire, « des Maladies des yeux & des dents. »

GUYARD, *de la fréquente Saignée dans les fievres*, seconde édition, in-8°. Paris. 1710.

H

HÆNELII, [*Christ. Fred.*] *Dissertatio de Morbis scroti*, in-4°. Argentor. 1723.

HAMMEN, [*Ludov.*] *de Herniis*, cum Epistolis *de Crocodilo & vesicæ mendaci calculo*, in-12. Lugd. Batav. 1681.

HAMPE, [*Jo. Henr.*] *de Oculorum scarificatione Hippocratica*, *Dissertatio*, in-4°. Duisburg. 1721.

HANCKE, [*Dan. Abrah.*] *Ob in den warmen oder kalten landern ofter ader zu lassen*, en haut Allemand; Francof. in-8°. 1734. c'est-à-dire « S'il est à propos « de saigner & de purger fréquemment, & dans quels « climats, froids ou chauds. »

HARRIS, [*Gualter.*] *Dissertationes Medicæ & Chirurgicæ*, in-8°. Lond. 1725.

HARTRANFFTI, [*Jo. Valent.*] *Dissertatio de non differenda secundinarum adhærentium extractione*, in-4°. Lips. 1735.

HECQUET, *sur la saignée du pié & purgation*, au commencement de la petite vérole & des fievres malignes, avec des raisons contre l'inoculation de la petite vérole, in-8°. Paris. 1724.

HEISTERI, [*Laur.*] *de Cataracta in lente crystallinâ, dissertationes tres*, in-4°. Altorf. 1711. & 1712.
——— *de Cataracta, glaucomate, & amourosi tractatio*, in-8°. Altof. 1713. & 1720.
——— *Apologia pro hoc Libro*, imprimis contra Wolhusium, in-8°. ibid. 1717.
——— *Vindiciæ hujus Libri*, in-8°. ibid. 1719.
——— *de Gastro & enteroraphe*, in-4°. ibid. 1713.
——— *Chirurgia nova adumbratio*, in-4°. ibid. 1714.
——— *de Novâ methodo sanandi fistulas lacrymales*, in-4°. Altorf. 1716.
——— *Chirurgie*, en haut Allemand, in-4°. Norimb.

1718. 1724. 1731. en Latin, Amstel. 1739.
—— *Dissertatio de superfluis & noxiis quibusdam in Chirurgia*, in-4°. Altorf. 1719.
—— *de Fœtu ex utero matris mortuæ maturè excidendo*, in-4°. ibid. 1720.
—— *de Optima cancrum mammarum extirpandi ratione, dissertatio*, in-4°. ibid. 1720.
—— *de Trichiosi oculorum*, in-4°. Helmstad. 1722.
—— *de Anatomes subtilioris utilitate*, (præsertim in Chirurgia) dissertatio, in-4°. ibid. 1728.
—— *de Chirurgorum erroribus in curandis morbis venereis*, in-4°. ibid. 1728.
—— *de Kelotomiæ abusu tollendo dissertatio*, in-4°. ibid. 1728.
—— *Alto adparatu*, in-4°. ibid. 1728.
—— *Observationes Medicæ Miscellaneæ*, in-4°. ibid. 1730.
—— *de Chirurgia cum Medicina necessario conjungenda*, in-4°. ibid. 1732.
—— *de Fallaci pulmonis infantum experimento*, in-4°. ibid. 1732.
—— *de Medico, aut Chirurgo, nimis timido*, in-4°. ibid. 1733.
—— *de Anatomes majori in Chirurgia quam Medicinâ necessitate*, in-4°. ibid. 1737.
—— *Hernia incarcerata suppurata non semper lethali*, in-4°. ibid. 1738.
—— [*Eliæ Frid.*] *Dissertatio de novâ methodo amputandi brachium*, in-4°. Helmstad. 1738.
—— *Dissertatio de Cura principum circa sanitatem subditorum*, in-4°. ibid. 1738.

HELMONTII, [*Jo. Bapt.*] *Opera*, in-4°. Amst. 1652.

HELVETIUS, *Traité des pertes de sang & du Cancer*, in-8°. Parif. 1706.

HELLWIG. [*Christoph.*] *Abrégé de Chirurgie*, en haut Allemand, in-8°. Mulhauf. 1709.
—— *Observations, &c.* in-8°. Francof. 1711. en haut Allemand.
—— *Hauss Medicus und Land barbier*, in-8°. Lipf. 1719. c'est-à-dire, « le Chirurgien & le Medecin domestique. »
—— *Le Praticien*, avec un Lexicon de Chirurgie, en haut Allemand, in-8°. ibid. 1722.

HENNINGERI, [*Jo. Sigism.*] *Observationes & Epistolæ* Fabricii Hildani, *in compend. & ordinem redactæ*, Argent. 1713.
—— *de Paracentesi abdominis*, in-4°. Argent. 1710.

HENSENGII, [*Jo. Thom.*] *de Ulcere cacoethico, dissertatio*, in-4°. Giessæ, 1725.

HERLS, [*Cornel.*] *Examen chirurgical*, en haut Allemand, in-8°. Amst. 1672. Il a pour titre en haut Allemand, *Wundartzney*, in-12. Noremb. 1676.

HEUCHERI, [*Jo. Henr.*] *Dissertatio de Chirurgo insonte*, in-4°. Viteberg. 1710.

HEURNIUS, [*Jo.*] *de Morbis oculorum, aurium, nasi, dentium, &c.* in-4°. Antwerp. 1608.

HEYNE, [*Jo. Christoph.*] *de Præcipuis ossium morbis*, cum fig. in-8°. Amstel. 1705.

HIEROVII, [*Barthol.*] *Methodus Chirurgica*, in-8°. Francof. 1595.

HILDANUS, Voyez *Fabricius*.

HILSCHERI, [*Sim. Paul.*] *Dissertatio de cruris fracturâ cum vulnere*, in-4°. Jenæ, 1710.
—— *de Urinæ incontinentia ex partu globulis ligneis curandâ*, in-4°. ibid. 1716.
—— *Amputatione artuum rite administrandâ*, in-4°. ibid. 1718.
—— *Aneurysmate*, in-4°. ibid. 1728.
—— *Fonticulis*, in-4°. ibid. 1729.
—— *Uteri procidentia*, in-4°. ibid. 1730.
—— *Paronychia*, in-4°. ibid. 1736.

HYPPOCRATES. Voyez l'Article *Hippocrate*.

HISTOIRE *de l'Académie Royale des Sciences*.

Historia Academiæ Regiæ Scientiarum, Autore Jo. Bapt. du Hamel, *in*-4°. Parif. 1701. édit. 2.

HOFFMANNI (*Dan.*) *Historia sanationis cerebri quassati, cum deperditione substantiæ notabili*, in-4°. Tubing. 1719.
—— (Frid.) *de Amputatione membrorum sphacelatorum, Dissertatio*, in-4°. Halæ, 1696.
—— *de Fistularum novâ sanatione, dissertatio*, *in*-4°. ibid. 1697.
—— *Ischaemis dissertatio*, in-4°. ibid. 1698.
—— *Dissertatio de membris fractis*, 4°. ibid. 1700.
—— *de Luxationibus in genere*, 4°. ibid. 1703.
—— —— *Specie*, 4°. ibid. 1704.
—— *Sphacelo ex causa interna*, 4°. ibid. 1717.
—— *Incontinentia urinæ ex partu difficili*, 4°. ibid. 1724.
—— *Vesicatoriorum usu*, in-4°. ibid. 1727.
—— *Cataracta dissertatio*, in-4°. ibid. 1729.
—— *Uteri hæmorrhagiâ*, 4°. ibid. 1730.
—— *Fistula maxillari*, 4°. ibid. 1735.
—— *Consultationes & responsa Medicinalia*, 4°. Halæ 1734. Tom. II.
—— (Jo. Maur.) *Dissertatio de hydrocephalo*, Altorf. 1695.
—— (Mauric.) *Dissertatio de uteri procidentia*, *in*-4°. ibid. 1695.

HOLDER (*Jul.*) *Beschreibung eines Wahrhaften Wundartzens*, in-8°. Lipf. 1672. alias *ibid.* 1690. & 1692. *in*-4°.

HOLLERIUS (*Jac.*) *de Materia Chirurgica*, fol. *Parif.* 1544. 1552. & 1610. idem *in*-12. Francof. 1589.
—— *Chirurgia di tagaultio & hollerio*, *in*-8°. Venet. 1596.
—— *de Morbis internis, febribus, peste & de remediis Chirurgicis*, *in*-12. Francof. 1603.

HOMBERGII (*Andr.*) *Dissertatio de tentigine, S. Clitoridis excrescentia nimiâ*, 4°. Jenæ, 1671.
—— *de Fracturis cranii dissertatio*, 4°. Viteberg. 1671.

HOMBURGEN (*Anna Elis.*) *Unterricht der Hebammen*, Hanov. 1700. *ou* « Instruction des Sages-femmes. »

HOORN (*Jo. Von*) *Sueci, ars obstetricandi*. En Suedois, avec fig. 8°. Stochol. 1697. 1719.
—— *Wehmutter*, 8°. ibid. 1726.

HOPPII (*Eliæ*) *de Palpebrarum affectibus dissertatio*, 4°. Basil. 1715.

HORLACHERI (*Conr.*) « De la cure du cancer, des « écrouelles & du polype. » En Haut Allemand, *in*-8°. Ulmæ, 1697.
—— *Chirurgus extemporaneus*, in-8°. fol. 1701.
—— *Manier bruche ohne schneiden zu curiren*, in-8°. Ulmæ, 1695. « Méthode de guérir les hernies sans « faire d'incisions. »

HORNE (*Jo. Von*) *Microtechne & microcosmus*, in-12°. Lugd. Bat. 1662. 1663. & 1675.

HORNUNGI (*Jo.*) *Chirurgischer unterricht, wie man allerley brandschaden curiren soll*, in-8°. Norimb. 1682. « Méthode de traiter les brûlures. »

HORSTII (*Jo. Dan.*) *Judicium de Chirurgia infusoria*, *in*-12. Francof. 1665.

HOUSTON (*Robert*) *Of ruptures*, « Des ruptures. » *in*-8°. Lond. 1726.

HUBERI (*Rudolph.*) *Dissertationes de tumore scrophuloso maxillæ inferioris, à retropulsâ gonorrhæa*, *in*-4°. Basil. 1713.

HUBNER (*J. Chr.*) *Vom stein im menschlichen leibe*, ou « De la pierre. » 4°. Hal. 1726.

HUTTER (*And.*) 50 *Observations Chirurgicales*, en haut Allemand, 8°. Rott. 1718. « cinquante Observations « plus Chirurgicales que les premieres. » *in*-8°. ibid. 1720.

HUXHOLZII (*Wolrad.*) *Unterricht vor Hebammen*, ou « Instructions pour les Sages-femmes. » En Allemand, *in*-8°. Cassel. 1652.

J

JEHRINGIUS (*Jo.*) *de Calculo*. Jenæ, 1664.

JESSENII A JESSEN (*Jo.*) « Instituts de Chirurgie. » En Haut Allemand, *in*-8°. Witeberg. 1601. 4°. Norimb. 1674.

Ingrassias (*Jo. Philipp.*) *de Tumoribus*, fol. *Neapol.* 1553.
Joel (*Francisf.*) « Chirurgie. » En Haut Allemand, 8°. Norimb. 1680. *Opera omnia*, 4°. Amst. 1663.
Jondot (*Philibert*) *Nachricht vom aderlassen*. 8°. Ratisbonæ, 1710. « Instructions sur la saignée. »
Juncken (*Jo. Helfr.*) « Chirurgie. » En Haut Allemand, *in-8°*. Francofurti, 1691. Nurimberg. 1700. & 1718.
Junckeri (*Jo.*) *Conspectus Chirurgiæ*. 4°. Halæ 1721.
——— *de Fistula thoracis, dissertatio*. 4°. 1730.

K

Kaltschmid (*Carol. Frid.*) *Dissertatio de Hepatis vulnere*. 4°. Jenæ 1735.
——— *Defensio hujus dissertationis cum disquisitione in lethalitatem vulnerum hepatis*. 4°. Cahlæ 1736.
Kapfferi (*Matth.*) « Observation sur une servante qui « avoit avalé un couteau, qu'on lui tira du côté douze « mois après cet accident. » En Haut Allemand. *in-4°*. Wolfenbutel 1565.
Keckii (*Egid. Craton.*) *Dissertatio de ectropio, sub præsidio J. Zelleri*. 4°. Tubing. 1733.
Keil (*Christ. Henr.*) *Chirurgisches Handbuchlein*, *in-8°*. Lipf. & Hofi. 1730.
Kelderman (*Cornel.*) *Onderwys voor alle Uroed-vrouwen rakende hun ampt ende plicht*. 8°. Brug. en Fland. 1699. c'est-à-dire « Devoirs d'une Sage-femme. »
Kennedy (*Petr.*) *Ophthalmographia*, avec des additions sur les maladies des oreilles, *in-8°*. Lond. 1713.
——— *An essay on external remedies*, ou « Essai sur les « remedes extérieurs. » *in-8°*. Lond. 1715.
Kent (*Comtesse de*) *Secrets in Physic and Surgery*, ou « Secrets de Chirurgie & de Medecine. » *in-12*. Lond. 1659.
Kirchmaier (*Jo.*) *Dissertatio de sympthetici pulveris vanitate*. 4°. Viteberg. 1672.
Kisneri (*Jo. Ge.*) *Dissertatio de læsionibus tendinum*. 4°. Lugd. Bat.
Klaunigii (*Godofrid.*) *Nosocomium charitatis*, sive *Observationes Medicæ & Chirurgicæ*, cum fig. *in-4°*. Uratisl. 1718.
Kneuselius (*Chr. Frid.*) *de Hæmorrhagia uteri*, *in-4°*. Giessæ 1698.
Koch (*Dan.*) *Dissertatio de hernia crurali*. 4°. Heildelberg. 1726.
Koenerding (*Adrian.*) « De la Gangrene & du Spha-« cele. » En Haut Allemand, avec figures, Amsterd. 1698.
Krautermanni (*Valent.*) *Medicina renunciatoria & consultatoria*. 8°. Arnstad. 1726.
Kruger (*Barthold.*) *Historia calculorum macrocosmi & microcosmi per analogismum*. 4°. Brunopol. 1714.
Krugii (*Theodor. Christoph.*) *Observationum curiosarum triga*. 4°. Norimb. 1692.
Kuchleri (*Jo. Casp.*) *Dissertatio de ulceribus dentium fistulosis*. 4°. Lipf. 1733.
Kulmi (*Jo. Adam.*) *Dissertatio de clavicula exostosi steatomatode, ejusque felici sectione*. 4°. Gedan. 1732.
——— *de Uteri Polapsu, mortis causa*. 4°. ibid. 1732.
Kupferschmidt (*Jo.*) *de Morbis Prœliantium, quos in victoriosa Bernatum expeditione bellica 1712. observare licuit*. 4°. Basil. 1715.

L

Lambrecht (*Amos.*) « Traité des Accouchemens. » En Hollandois. *in-8°*. Amstel. 1731.
Lamzweerde (*Jo. Bapt.*) *Notæ in sculteti armamentarium Chirurgicum*, in-8°. Primo Amstel. 1672. & dein iterum auctum atque emendatum à Jo. Tillingio, 8°. *Lugd. Bat.* 1693. cum fig. quamplurimis.
Lanfranci, *Chirurgia*. Dans une Collection d'Auteurs de Chirurgie ; avec Guy de Chauliac & d'autres, *fol.* Venet. 1546.

——— *Wundartzney*, *in-8°*. Francof. 1566. ou « Chi-« rurgie. »
Langii (*Jo.*) *Themata aliquot Chirurgica*. Dans la Collection d'Auteurs de Chirurgie, de Gesner, *fol.* fig. 1555.
——— *Epistolæ Medicinales*, 8°. Hanov. 1605.
——— (Christian. Jo.) *Opera Medica*, fol. *Lipf.* 1704.
Lanzoni (*Josephi*) *Animadversiones variæ ad Medicinam, Chirurgiam & Anatomiam facientes*, 8°. Ferrar. 1688.
——— *de Clysteribus*, fol. *ibid.* 1691.
Lapi (*Petri Paul.*) *Epistola, Italicâ linguâ conscripta, quâ ostendere satagit*, « Cataractam oculi non semper « esse in humore crystallino. » *in-4°*. in Rimin. 1722.
Largelata (*Petri de*) *Chirurgia*, fol. *Venet.* 1499.
Lavateri (*Jo. Rud.*) *Dissertatio de Atritais & Hypospadiæis*, 4°. Traject. ad Rh. 1708.
Laugier (*Jean-François*) *Traité des Remedes vulnéraires*, *in-8°*. à Paris 1693.
Launay (*Charles-Denis*) *Sur les maladies vénériennes & le mercure*. ibid. 1698.
——— *Dissertation sur la pierre*. ibid. 1701.
Laurembërg (*Guil.*) *de Curatione calculi*, *in-12*. Lugd. Bat. 1619.
Lazerne (*Jac.*) *Specimen Medico-Chirurgicum de suppurationis eventibus*, *in-8°*. Monsp. 1724.
Leauson, « Opérations Chirurgicales. » En Haut Allemand, *in-8°*. Dresd. 1709.
Lechelii (*Jo.*) *Theorema*, « Sit ne tutum & conve-« niens in capitis imique ventris contusionibus Phar-« maca per inferiora purgantia usurpare necne. » *in-4°*. Guelferb. 1668.
Leporinus (*Christian. Polycarp.*) *Traité* dans lequel on fait voir « qu'il ne faut point attendre de la nature l'ex-« pulsion de l'arriere-faix, selon l'opinion de Ruysch. » *in-4°*. Lipf. 1728. En Haut Allemand.
Lequin, *Traité des Hernies ou Descentes*, avec fig. *in-8°*. Paris 1690. & 1694.
Lichtmann (*J. Mich.*) « De la Cataracte. » En Haut Allemand. *Vom Staar*, *in-4°*. Norimb. 1720.
Listeri (*Mart.*) *A Journey to Paris in the year 1698. containing many things relative to Surgery*, ou « Voya-« ge à Paris fait en 1698. & contenant plusieurs choses « concernant la Chirurgie. » *in-8°*. Lond. 1699.
Lobb (*Theoph.*) *A Treatise on the dissolvents of the stone*. Lond. 1739. en Latin, Basil. 1742. en François, Paris 1744. « Traité des moyens de dissoudre la Pierre. » &c.
Loeberi (*Eman. Christ.*) *Contusionum historia*, 4°. Jenæ 1726.
Loescheri (*Mart. Gotth.*) *Observationes Medicæ & Chirurgicæ*, *in-4°*. Viteb. 1723.
——— *Dissertatio de Herniarum curatione*, *in-4°*. ibid. 1725.
——— *Uteri procidentia*, *in-4°*. ibid. 1728.
Loew (*Jo. Franc.*) *Theatrum Medico-Juridicum*, *in-4°*. Nurimb. 1725.
Lonicerus (*Adam*) « Traité des Accouchemens. » En Haut Allemand, *in-4°*. Francof. ad Moen. 1573. & 1703.
Losen (*Laur.*) *Pest-Barbier*, ou « le Chirurgien des « Pestiférés. » *in-12*. Meinung. 1682.
Loweri (*Richard.*) *Tractatus de corde*. On trouve dans le même Volume un Traité de la transfusion du sang, & quelques réflexions sur la saignée. Lond. 8°. 1669. & *in-8°*. Lugd. Bat. édit. quint. 1708.
Lupii (*Jac. Ant.*) *Chirurgia Inforzata*, *in-8°*. Venet. 1721.
——— *Suellata*, *in-8°*. ibid. 1716.
Lysthenii (*Gottl. Wipert.*) *Dissertatio de Aneurysmate*; *in-4°*. Hal. 1725.

M

Magatus (*Cæsar.*) *de Rara Medicatione vulnerum*, fol. Venet. Primo 1615. postea *ibid.* 1676. & 1733.

Maggius (*Barthol.*) *de Vulnerum Sclopetorum & Bombardarum curatione*, *in*-8°. Bonon. 1552.
——— *de Vulneribus Sclopetorum*, fol. Dans la Collection de Gesner. Tigur. 1555.
Magni (*Pietro Paulo*) *Sopra il modo di sanguinare, attacar le sanguisughe e le ventose, sur le fregagioni & vesicatorii*, *in*-4°. Rom. 1613. & postea 1626. & 1674.
——— *de Cauteriis*. Rom. 1588.
Majoris (*Jo. Dan.*) *Prodromus Chirurgiæ infusoriæ*, 8°. Lipſ. 1664.
——— *Ortus & progressus clysmaticæ novæ*, *in*-4°. Kiliæ 1667.
——— *Chirurgia infusoria*, *in*-4°. ibid. 1667.
Maitre-Jean (*Antoine*) *Traité des maladies de l'œil*. 4°. à Troyes, 1707.
——— Le même Ouvrage en Hollandois, avec des additions, par J. Palfin, *in*-4°. Leyd. 1714. avec fig.
——— Le même en Haut Allemand, *in*-4°. Norimb. 1725.
Malphus (*Tiberius*) *Chirurgie*. En Haut Allemand. *ibid.* 1676.
Mangeti (*Jo. Jac.*) *Bibliotheca Chirurgica*, quâ omnes corporis humani affectiones, manum Chirurgi exposcentes, ordine alphabetico explicantur. *Tom. IV.* fol. cum fig. Genev. 1721.
——— *Notæ in opera Medica & Chirurgica Pauli Barbetti*, *in*-4°. Genev. 1688.
Mannus (*J. Jac.*) *de Malleorum scarificatione ex veterum sententia*. 4°. Patav. 1583.
Mappus (*Marc.*) *de Fistula genæ terminata ad dentem cariosum*. 4°. Argentor. 1675.
Marche (*Madame de la*) *Instruction familiere & utile aux Sages-femmes pour bien pratiquer les accouchemens*. *in*-8°. à Paris, 1710.
Marchettis (*Petri de*) *Observatio & curatio Chirurgica nova*, cum fig. edita à Jacobo Martini Germano. D. 4°. Patav. 1654.
——— *Observationes Medico-Chirurgicæ*, in-8°. ibid. 1664. & 1675.
Marescotti (*Franc.*) « Relation d'une opération ex« traordinaire sur un cancer à la langue. » En Italien, avec fig. 4°. Bonon. 1730.
Marini (*Girol.*) « Pratique des opérations Chirurgi« cales, particulierement sur les yeux & dans la litho« tomie. » En Italien, *in*-8°. Rom. 1723.
Marquadi (*Jo.*) *Practica Medicinalis cum Cortilionis Chirurgia*, in-8°. 1610.
Marque (*Jac. de*) *Traité des Bandages de la Chirurgie*, in-8°. à Paris, 1618. & 1631. avec fig.
——— *Méthodique introduction à la Chirurgie*, in-8°. ibid. 1652. 1662. & 1675.
Marten (*Jo.*) *Treatise of venereal diseases*, in-8°. Lond. 1708. ou « Traité des Maladies vénériennes. »
Martyr (*Petr.*) *de Ulceribus & vulneribus capitis*, in-4°. Tiecinii, 1584.
Maseri (*Theod.*) *Dissertatio de obstetricum erroribus*, 4°. Argent. 1726.
Masiero (*Filippo*) *Chirurgia compendiata*, in-8°. Venet. 1702.
——— *Opere Chirurgiche*, cum fig. *in*-4°. Patav. 1724. « Chirurgie Pratique. » En Italien, *in*-8°. Venet. 1702.
Massa (*Nic.*) *de Morbo Gallico, ligno Guajaco*, &c. 4°. ibid. 1563.
——— *de Venæ sectione*, in-4°. ibid. 1568.
Massaria (*Alex.*) *de Scopis mittendi sanguinem*, in-4°. Lugd. 1622.
——— *Opera Medica*, fol. *ibid.* 1634.
Matebni (*Ge. Christ.*) *Dissertatio de Chirurgia cum Medicina necessariò conjungenda*, in-4°. Helmstad. 1732.
Maubei, *Traité des Tumeurs & des Obstructions*, in-8°. Parif. 1702.
Mauchart (*Jo. Dav.*) *de Hernia incarcerata, dissertatio*, 4°. Tubing. 1721.
——— *Dissertatio de opthalmoxysi*, 4°. ibid. 1726.
——— *Capite obstipo*. 4°. ibid. 1737.

Maurer (*Jo. Georg.*) *Vade mecum Chirurgicum*, in-8°. Schaff. 1731. en Haut Allemand.
Mauriceau (*Franc.*) *Traité des maladies des femmes grosses*, in-4°. Paris, 1712.
——— *Observations sur la grossesse & l'accouchement des femmes*, &c. 4°. ibid. 1695.
——— *Observations dernieres sur les maladies des femmes grosses & accouchées*, 4°. ibid. 1708.
——— *Aphorismes touchant la grossesse, l'accouchement, & les maladies des femmes*, in-12. Amsterd. 1700.
Medicinisch und Chirurgisch schatz-Kaestlein, 8°. Francof. & Lipſ. 1709.
Medicus theoria & praxi instructus, sive de internorum & externorum morborum curatione, 8°. Genev. 1690.
Meekren (*Job.*) « Observations Medico-Chirurgicales. » En Hollandois, *in*-8°. Amst. 1668.
——— Le même Ouvrage en Haut Allemand, *in*-8°. Norimb. 1675.
——— Le même en Latin, *in*-8°. Amsterd. 1682.
Meibomii (*Henr.*) *Dissertatio de paracentesi in hydrope*, in-4°. Helmst. 1670.
——— *Dissertatio de suffusione*, in-4°. ibid. 1670.
——— *Bubonibus*, in-4°. ibid. 1671.
——— *Cancro mammarum*, in-4°. ibid. 1673.
——— *Ulcerum naturâ & curatione*, in-4°. ibid. 1674.
——— *Vulneribus lethalibus*, in 4°. ibid. 1674.
——— *Sanguinis eductione*, in 4°. ibid. 1674.
——— *Læsionibus cranii à causa violenta externa*, in-4°. ibid. 1674.
——— *Tumoribus pedum, imprimis œdematosis*, in-4°. ibid. 1679.
——— *Vulnerum naturâ & curatione*, in-4°. ibid. 1685.
——— *Hernia*, in-4°. ibid. 1686.
——— *Fluxu humorum ad oculos naturali & præternaturali*, in-4°. ibid. 1687.
——— *Venæ sectionis, in variolarum curatione usu*, in-4°. ibid. 1694.
——— *Catheterismo*, in-4°. ibid. 1699.
——— *Abscessibus internis*, in-4°. Dresd. 1718.
——— [*Jo. Henr.*] *de Flagrorum usu in re venerea*, in-12. Lugd. Bat. sine anno.
——— [*Dan. Henr.*] *Dissertatio de Patellæ ossis læsionibus & curationibus*, in-4°. Franeq. 1697.
Melli, [*Sebast.*] *Chirurgo Svegliato* ou *verò pratica Chirurgica*, Pars II. in-8°. Venet. 1717.
——— *Lancetta in Prattica, cum Trat. de scarificatione*; in-8°. ibid. 1717.
——— *Delle Fistole lacrymale*, in-8°. ibid. 1717.
——— *La Commare levatrice*, avec figures, in-4°. ibid. 1721.
——— *L'Arte Medico-Chirurgica*, Vol. I. in-8°. ibid. 1721.
——— *Prattica Chirurgica*, Pars I. in-8°. ibid. 1724.
Memoires *de l'Académie Royale des Sciences*. On y trouvera un grand nombre d'Observations concernant la Chirurgie.
Mercier, [*Petri le*] *Quæstio Medica*, « an ad Extrahen« dum calculum, dissecanda ad pubem vesica, « moderatore Nic. Pietreo, 4°. Parif. 1635.
Mercklinus, [*Ge. Abrah.*] *de Ortu & occasu transfusionis sanguinis*, 8°. Noremb. 1679.
Mercurio, [*Scipione*] La *Commare oriccoglitrice*, avec fig. 4°. Venet. 1621.
Mery, [*Jean*] *Maniere de tailler*, « pratiquée par frere » Jacques, avec un nouveau systeme de la circulation « du sang par le trou ovale dans le fœtus humain, » in-12. Parif. 1700.
Meyer, *Herm. Petr.*] *Dissertatio de Punctura vesicæ in ischuria*, 4°. Marpurg. 1727.
Meyfeldi, [*Jo. Godofr.*] *Dissertatio de Partu difficili ex spastica strictura uteri circa placentam*, in-4°. Altorf. 1732.
Mezgeri. [*Ge. Balth.*] *Dissertatio de Arteriotomia*, in-4°. Tubing. 1670.
Midleton, [*Jo.*] *On the high operation for the stone*; ou « de la

« de l'Operation de la taille au haut appareil, » in-4°. Lond. 1727.
Minadous, [*Jo. Th.*] *De Humani corporis turpitudinibus*, in-fol. Pat. 1600.
Mindererus, [*Raymund.*] « Medecine militaire, » avec les notes de Cardilucius, en haut Allemand, in-12. Norimb. 1679.
Mittermayer, [*Jo.*] *de Strumis Bünsgensium*, dissertatio, 4°. Erford. 1723.
Moebii, [*Jo. Frid.*] *Observationes Miscellaneæ*, in-4°. Helmstad. 1730.
Moellenbroccius, [*Val. Andr.*] *de Varis*, in-8°. Lipf. 1663.
a Moinichen, [*Henr.*] *Observationes Medico-Chirurgicæ*, cum annotationibus Lanzoni, in-12. Ferrariæ, 1688.
Molinetti, [*Anton.*] *Dissertationes Anatomico-Pathologicæ*, 4°. Venet. 1675.
Mombér, [*Ant.*] « De la Pierre dans les reins & dans » la vessie, » Helmst. 1735. avec fig. en haut Allemand.
Monavii, [*Frid.*] *Bronchotomia*, in-8°. Gryphifwald. 1652. & Jenæ, 1711. cum *Sylloge morborum oculi.*
Monnier, [*L.*] *de la Fistule à l'anus*, 8°. Parif. 1689.
Montagnana, [*Marc-Anton.*] *de Herpete, phagedenâ, gangrænâ, sphacelo & cancro*, in-4°. Venet. 1589.
Montuus, [*Hieron.*] *de Febribus, Chirurgicis auxiliis, morbis venereis, & infantum morbis*, in-4°. Lugduni, 1558.
Morand, *Traité de la Taille au haut appareil*, avec une *Dissertation* de M. Morand, & une *Lettre* de M. Winslow sur la même matiere, 8°. Parif. 1728.
Morasch, [*Jo. Adam.*] *de Externis capitis morbis*, in-4°. Ingolft. 1719.
Moreau, [*Renat.*] *de Sanguinis missione in pleuritide*, in-8°. Par. 1622.
Mori, [*Horat.*] *Tabulæ universam Chirurgiam complectentes*, in-fol. Venet. 1572.
Moschionis, *de Morbis mulierum Liber*, *Græce*, *cum variis autoribus, de eodem argumento tractantibus*, 4°. Basil. 1546.
de la Motte, [*Guil. Mauquest.*] *Traité de Chirurgie*, Vol. III. in-12. Parif. 1722.
——— *Traité des Accouchemens*, expliqué dans un grand nombre d'Observations, 4°. Parif. 1722.
Moyle, [*Joan.*] *Chirurgical memoirs; being an account of many extraordinary cures*, in-12. Lond. 1708. c'est-à-dire, « Mémoires de Chirurgie; ou Histoires de plu- » sieurs maladies extraordinaires. »
Mulichii, [*Jo. Frid.*] *Dissertatio de Variolarum insitione*, 4°. Altorf. 1725.
Mulleri, [*Jo. Matth.*] *Observationes & Curationes Chirurgicæ rariores*, in-8°. Norimb. 1714.
——— Item, *de Effractura cranii*, 8°. ibid. 1712.
——— [*Godofr. Guil.*] *Dissertatio de Partu difficili ex situ uteri obliquo*, 4°. Argent. 1731.
——— [*Guil. Henr.*] *Dissertatio de Ankilosi*, 4°. Lugd. Bat. 1707.
——— [*Teoph.*] *Von Winter Kranckheiten und fontanellen*, 8°. Francof. 1687. c'est-à-dire, « des Maladies » de l'hiver, & des Cauteres, » en haut Allemand.
Munnicks, [*Jo.*] *Wundartzney*, 8°. Francof. 1700. ou « Chirurgie, » en haut Allemand.
——— *Chirurgia*, Amstel. 1715.
Muralti, [*Jo.*] *Chirurgische schriften*, 8°. Basil. 1691. ou « Traités de Chirurgie, » en haut Allemand.
——— *Kinder-und Hebammen-buch*, 8°. ibid. 1697. ou « Traité des Accouchemens. »
——— *Schriften von der Wundarstzney*, 8°. ibid. 1711. « Traités de Chirurgie. »
Muratori, [*Lud. Ant.*] *del Governo della peste e delle maniere di guaddarsene*, 8°. in Brescia, 1721. 8°. Modenæ, 1714.
Musitani, [*Car.*] *Chirurgische und Physicalische Schriften*, 3. Vol. 8°. Francof. 1701. « Traités de Chirurgie » & de Medecine, » en haut Allemand.

——— *Opera omnia*, fol. Genev. 1716.
Mustigeri, (*Jo. Casp.*) *Dissertatio de Luxationibus*, in-4°. Argent. 1713.
Muys, (*Jo.*) *Observationes Chirurgicæ*, in-8°. Lugd. Bat. 1684. & *postea in*-8°. Amstel. 1695.
——— *Podalirius redivivus, in quo multa Medica & Chirurgica examinantur*, in-12. Lugd. Bat. 1686.

N

Narvatici, (*Matthiæ*) *Sylva sententiarum ad Chirurgiam pertinentium, ex Hippocratis Libris desumpta, cum Jac. Alberti semeiotice & Frambesarii curatione tumorum*, in-8°. 1632.
Nebelii, (*Dan.*) *Dissertatio de Lithotomia*, in-4°. ibid. 1710.
——— *Dissertatio de Fœtus extractione ex utero*, in-4°. Heidelberg. 1713.
Nenneri, (*Franc.*) *Wundartzney-buch*, in-4°. Francof. 1578. ou « Chirurgie, » en haut Allemand.
Neuteri, (*Ge. Phil.*) *de Vesicatoriorum usu*, in-4°. Argent. 1704.
Niccolinis, (*Annibal de*) *de Curativis & mittendi sanguinem scopis*, in-4°. Peruf. 1591.
Nicoli, (*Nic.*) *Opera Medica & Chirurgica*, fol. Venet. 1533.
Nolet, (*Jos.*) *Observations en Medecine & en Chirurgie*, in-12. Brest. 1711.
Norren, (*Erh.*) *Chirurgischer Wegweiser*, in-8°. Noremb. 1717.
Novarini, (*Ant.*) *Chirurgia curiosa*, fol. Rotemburg. 1682.
Nouvelle méthode d'opérations de Chirurgie, in-12. Parif. 1693.
Nouvelles découvertes sur toutes les parties de la Medecine, in-12. ibid. 1679.
Nuck, (*Ant.*) *Experimenta & Operationes Chirurgicæ*, in-8°. Jen. 1698.
——— Le même Ouvrage en haut Allemand, avec les notes de Bassius, in-8°. Hal. 1728.

O

Opérations de Chirurgie, in-12. Parif. 1693.
Oribasii, *Opera*. Voyez l'article *Oribasius*.
Ortlobii, (*Jo. Frid.*) *Dissertatio de Vesicatoriis*, in-4°. Lipf. 1696.
Overkamp, (*Heidenreich.*) *Beginselen tot de genees-en-Heel-konst*, in-8°. Amsterd. 1681. ou « Fondement de » la Chirurgie, » en Hollandois.
——— *Nieuw gebouw der Chirurgie*, in-8°. ibid. 1682. ou « Chirurgie nouvelle, » en Hollandois.
——— *Alle Medicinale, Chirurgicale, en Philosophische Werken*, in-4°. Amst. 1694.
——— Le même Ouvrage en haut Allemand, intitulé *Overkamps Medicinische und Chirurgische schriften*, in-4°. Lipsiæ, 1705.

P

Paaw, (*Petr.*) *Commentaria in Hippocratem de capitis vulneribus*, cum explicationibus in aliquot capita Libri octavi, Corn. Celsi; qui *de Ossium morbis* agit, in-4°. Lugd. Bat. 1616.
Palfyn, (*Jo.*) « Chirurgie, » en Hollandois, avec fig. in-4°. Leyde, 1719.
——— « Opérations Chirurgiques, » en haut Allemand, avec fig. Norimb.
——— *Anatomie du corps humain*, avec des remarques très-utiles aux Chirurgiens dans la pratique de leurs opérations, avec fig. in-8°, Parif. 1726.
Pandolphinus, (*Joseph.*) *de Ventositate spinæ*, cum notis Ge. Abr. Merklini, in-12. Norimb. 1674.
Paniza, (*Lud.*) *de Phlebotomiis & Vini-naturâ*, in-4°. Venet. 1534. & fol. ibid. 1544.
——— *de Venæ sectione in inflammationibus quibuscunque*, fol. Venet. 1561.
Paoli, (*Pietro*) *Parere*, &c. in-4°. in Lucca, 1730.
——— *Riposta sopra alcune accuse dategli in un certe*

manifesto del Signor Anton. Benevoli, 4°. in Lucca, 1731.
Paracelsus, &c. Voyez la Préface.
Paræi, (*Ambr.*) *Opera Chirurgica*, fol. Francof. 1594. 1610. & 1612.
——— *Œuvres* d'Ambroise Paré, *fol.* Lyon. 1652.
Parisiis, (*Jo. de*) « Chirurgie, » en haut Allemand, *in*-4°. Erford. 1544.
Parmæ, (*Hippoliti*) *Introductio in Chirurgiam*, in-4°. Patav. 1612.
——— *Praxis Chirurgica sive Commentarius in Hippocratem de capitis vulneribus*, in-8°. Venet. 1608.
Pareot, (*Wolffg. Ge.*) *Dissertatio de Mola uteri*, in-4°. Argent. 1733.
Patini, (*Car.*) *Oratio, quod optimus Medicus debeat esse Chirurgus*, in-4°. Patav. 1681.
Patunæ, (*Nic.*) « Histoire d'un Fœtus expulsé par l'anus, » en Italien, *in*-8°. Venet. 1727.
——— *Dell' Erpete*, in-4°. Venez. 1729.
Pauli, (*Sim.*) *Programma de Officiis Medicorum, Pharmacopæorum & Chirurgorum*, (extat in quadripart. Botan. pag. 627.)
Peccetii, (*Car.*) *Opera Chirurgica*, in-8°. Francof. 1619. Prodierunt etiam Florent. apud Juntas, 1616. & Ticini, 1697. *fol.*
Pechlini, (*Joan. Nic.*) *Dissertatio de Vulneribus sclopetorum*, in-4°. Kiloni, 1674.
——— *Observationes Physico-Medico-Chirurgicæ*, quibus accessit *Ephemeris vulneris thoracici*, in-4°. Hamburg. 1691.
Petermanni, (*Andr.*) *Observationes Medicæ*, in-8°. Lipf. 1707.
——— *Casus Medico-legales*, Decad. II. ibid. 1709.
Petit, (*Chirurgien*,) *L'Art de guérir les maladies des os*, *in*-8°. Parif. 1705. Edit. prem.
——— *Traité des maladies des os*, II. Tom. *in*-8°. ibid. 1723. Edit. 2.
——— (*Medecin*,) *Lettre* dans laquelle il démontre que « le Crystallin est fort près de l'uvée. avec de nouvelles « preuves qui concernent l'opération de la cataracte, *in*-4°. ibid. 1729.
Petræi, *Enchiridium Chirurgicum*, en haut Allemand, *in*-4°. Marp. 1617.
——— (*Henr.*) *Handbuch der Wundartzney samt Hildani tractat vom Heissen und Kalten-brand*, in-8°. Norimb. 1625.
Peu, *La Pratique des Accouchemens*, avec fig. *in*-8°. Parif. 1694.
Pezoldi, (*Casp.*) *Observationes Medico-Chirurgicæ*, in-8°. Urastisl. 1715.
Pfisteri, (*Alexand.*) *Dissertatio de Hydrosarcocele*, in-4°. Basil. 1689.
Pfizer, (*Jo. Nic.*) *Vernunftiges Wunden urtheil*, in-12. Norimb. 1674. ou « du rapport des plaies, » en haut Allemand.
Pieteel, (*Nic.*) *Quæstio Medica*, « an ad extrahendum « calculum dissecanda ad pubem vesica sit. » Parif. 1635.
Pigraei, (*Petri*) *Epitome præceptorum Medicinæ & Chirurgiæ*, in-8°. Paris, 1612.
——— *Epitome de préceptes de Medecine & de Chirurgie*, in-8°. Lyon, 1628. & Rouen 1649.
Pistoris, (*Chr. Frid.*) *Dissertatio de fœtu è rupto utero in abdomen prorumpente*, in-4°. Argent. 1726.
Platneri, (*Jo. Zach.*) *Dissertatio de fistula lacrymali*, in-4°. Lipf. 1724.
——— *Dissertatio de scarificatione oculorum*, in-4°. 1728. avec fig.
——— *Calculo ad vesicam adhærescente*, in-4°. 1737.
——— Progr. *de Chirurgia, artis Medicæ parente*, in-4°. 1721.
——— *Chirurgorum temeritate salutari*, in-4°. 1721.
——— *Arte obstetricia veterum*, in-4°. 1735.
Plazzonus, (*Franc.*) *de Vulneribus sclopetorum*, in-4°. Venet. 1618.
Plempii, (*Vop. Fort.*) *Ophtalmographia*, fol. Lovan. 1648.
Pohlii, (*Jo. Christ.*) *Dissertatio de prostatis calculo affectis*, Lipf. 1737.
——— Progr. *de abdominis abscessu*. 1737.
——— *Tumoribus cysticis*. 1738.
Pons, (*Jac.*) *de nimis licentiosa ac liberaliore, intempestivaque sanguinis missione*, in-8°. Lugd. 1596.
Portal, (*Pauli*) « Pratique des accouchemens, » en Hollandois, in-8°. Amst. 1690.
Portii, (*Jo. Dav.*) *Tract. de tumoribus & in specie de spina ventosa*, in-12. Leoward. 1679.
——— (*Luc. Anton.*) *Erasistratus, sive de sanguinis missione*, in-8°. Rom. 1682. idem *in*-12, Venet. 1683.
Prat, (*Ellis*) *Vade mecum Chirurgicum*, en haut-Allemand. *in*-8°. Hamb. 1690.
Preusii, (*Maximil.*) *Sciagraphia vulnerum lethalium*, fol. Uratiflau. 1712.
Proebisch, « Observation sur la taille au haut appareil, » en haut-Allemand, *in*-4°. Regiomont, 1727.
Puemanni, (*Matth. Godofr.*) *der Rechte und Wahrhafte feldscher*, in-8°. Halberstad. 1680.
——— *Grosse Wundartzney*, in-4°. Francof. 1692. & 1705.
——— *Schuss-Wunden curen*, in-8°. ibid. 1703.
——— *Curiose Chirurgische observationes*, in-4°. ibid. 1710.
——— *Feldscherer und pest barbierer*, in-8°. ibid. 1715.

Q

Quentin, (*Just. Ott.*) *de præparatione gravidarum ad partum facilem*, in-4°. Traj. ad Rhen. 1697.
Quercetanus, (*Joseph.*) *de Vulneribus sclopetorum*, 8°. Lug. 1576.
Quesnay, (*Franc.*) *Observations sur les effets de la saignée*, in-12. Paris 1650.

R

Ramelovii, (*Matth.*) *Beschreibung des nieren-steins*, 8°. Lipf. 1679. ou « de l'origine de la pierre dans les « reins. »
Ranchini, (*Franc.*) *Questions sur toute la Chirurgie de Gui de Chauliac*, 3 Part. 2. Tom. *in*-8° Lyon. 1627.
Read, (*Guil.*) *The Whole practice of surgery*, ou « la pratique que complete de la Chirurgie, » *in*-8°. Lond. 1687.
——— *On the diseases of the eyes*, « des maladies des « yeux, » *in*-8°. ibid. sans année.
Reissens, (*Jo. Casp.*) « Anatomie & Chirurgie, » en haut-Allemand, *in*-8°. Augsp. 1716.
Restaurant, (*Raym.*) *de inustionibus sive fonticulis*, in-12. Lugd. 1681.
Rex, (*Sigism.*) *Specimen lithogenesiæ humanæ*, in-12. Bern. 1689.
Rhodii, (*Jo.*) *Observationes Medicinales*, in-8°. Patav. 1657. & Francof. 1676.
Rhodion, (*Euchar.*) *de partu hominis, parturientium & infantum cura*, in-8°. avec fig. Francof. 1563.
Rhodius, de Acia Corn. *Celsi dissertatio*, quâ simul universa fibulæ ratio explicatur; accedit *de ponderibus & mensuris veterum dissertatio, & vita Celsi*, in-4°. cum fig. Hafn. 1672.
Rhumelii, (*Jo. Phar.*) *Opuscula Chymico-magico-medica de Medicina mulierum Herniarum, &c.* in-12. 1653.
Rhunenburgh, (*B. J.*) *Examen des Chirurgiens*, in-12. Rotterd. 1650.
Rhyne, (*Guil. Ten.*) *de Arthritide, acu punctura Chinensium & Japonensium, &c.* in-8°. Lond. 1683.
Riedlini, (*Viti*) *Observationes Chirurgicæ rariores*, in-8°. Aug. Vind. 1702.
——— *Bericht von den vornehmsten verrichtungen eines Wundartztes*, in-8°. ibid. 1724.
Riolani, (*Jo.*) *Chirurgia*, in-8°. Lipf. 1601. idem. *in*-8°. Paris 1618.
Robergii, (*Laur.*) *Dissertatio de pernionibus*, in-4°. Upfal. 1722.
Robinson, (*Nic.*) *On the stone*, ou « sur la pierre, » *in*-8°. Lond. 1723.
Romani sive Franc. de Roma *Consultationes Medico-Chirurgicæ*, fol. Neapoli. 1669.
Roonhuisen, (*Henr.*) « Cures Chirurgicales, » en Hol-

landois, Amst. 1663. & 1672. en haut-Allemand, *in*-8°. Norimb. 1674.

Rossetus, (*Franc.*) *de partu Cæsareo*, in-8°. Paris 1590. & ex editione atque additamentis Casp. Bauhini, Francof. 1601.

Rossii, (*Matth.*) *Observationes Medicæ, Chirurgicæ & practicæ*, in-8°. Francof. 1608.

Rost, (*Jo. Car.*) *Dissertatio de Ozæna*, in-4°. Altorf. 1711.

Rota, (*Jo. Franc.*) *de tormentariorum vulnerum natura & curatione*, in-4°. Bonon. 1555.

——— *de sclopetorum vulneribus*, in 8°. Venet. 1566.

Rothens, (*Jo. Phil.*) *Chirurgie & Lexicon de Chirurgie*, in-8°. Wismar & Lipf. 1707. Lubec & Wismar. 1720. *in*-8°. Lubec. 1734. avec fig. en haut-Allemand.

Rouhault, (*Pierre Sim.*) *Traité des plaies de tête*, in-4°. Tur. 1720.

Rubei, (*Hier.*) *Annotationes in Corn. Celsum*, in-4°. Venet. 1616.

Rudius, (*Eustach.*) *de Chirurgicis, sive externarum partium affectibus*, fol. Venet. 1606.

——— *de tumoribus*, p. n. *in*-4°. ibid. 1600.

——— *Ulceribus*, in-4°. Patav. 1602.

Rueff, (*Jac.*) *de conceptu & generatione*, ubi simul *de arte obstetricandi*, tractatur, *in*-4°. avec fig. Tig. 1554.

——— *de tumoribus quibusdam phlegmaticis*, in-4°. Tig. 1556.

Ruffen, (*Jac.*) *Hebammen buch*, « Traité des accouchemens, » *in*-4°. Francof. 1600.

Ruleau, (*Jo.*) *Vom Kayserlichen schnitt*, in-8°. Norimb. 1716.

Ruyschii, (*Frid.*) *Traité de l'opération Césarienne.* V. le Catalogue de ses Ouvrages à l'Article *Anatomie.*

Ryff, (*Gualt. Herm.*) *Grosse Chirurgie*, in-fol. Francof. 1545. avec fig.

——— *Hebammen buch*, ou « traité des accouchemens, » *in*-4°. ibid. 1600. Prodiit antea, *in*-8°. ibid. 1569. avec fig.

S

Sachsische Wehmutter, in-8°. Francof. 1701.

Saliceto, (*Guil. de*) Voyez la Collection de Gesner.

Salzmanni, (*Jo.*) *Dissertatio de Chirurgia curtorum*, in-4°. Argent. 1713.

——— *mira cranii fractura*, in-4°. ibid. 1718.

——— *tumoribus quibusdam serosis*, in-4°. ibid. 1719.

——— *amputandi membra nova methodo*, in-4°. ibid. 1722.

——— *femoris luxatione rariore, frequentiori colli fractura*, in-4°. ibid. 1723.

Sancassini, (*Dionis. Andr.*) *Il Chirone in campo*, in-8°. Venet. 1708.

——— *Aphorismi della cura delle ferite*, in-8°. ibid. 1713.

Sancti, (*Mariani*) *de lapide renum*, itemque *de lapide vesicæ per incisionem extrahendo*, avec fig. in-4°. Paris 1540.

Sanden, (*Henr. Von.*) *Observatio de prolapsu uteri inversi*, in-4°. Regiomont. & Lipf. 1723.

Santinelli, (*Barth.*) *Confusio transfusionis*, sive *confutatio transfusionis sanguinis*, in-8°. Rom. 1668.

Santorini, *Istoria d'un feto estrattto felicemente intero dalle parti deretane*, in-4°. in Venet. 1727.

Saporta, (*Ant.*) *de tumoribus*, in-12. Lugd. 1624.

Sartorii, (*Petri*) *Franzosen cur.* in-8°. Lipf. & Erford. 1685.

Saviard, *Nouveau recueil d'observations Chirurgicales*, in-8°. Paris. 1702.

Scacchi, (*Durantis*) *subsidium Medicinæ sive Chirurgiæ*, in-8°. Urbin. 1596.

Scala, (*Domin. la*) *Phlebotomia damnata*, in-4°. Patav. 1696.

Scacheri, (*Polyc. Gottl.*) *Dissertatio de cataracta*, in-4°. Lipf. 1701.

——— *Dissertatio de labiis Leporinis*, in-4°. ibid. 1704.

——— *Bronchotomia*, in-4°. ibid. 1707.

——— *Fonticulis*, in-4°. ibid. 1722.

——— *Fœtus excisione ex utero matris mortuæ non negligenda*, in-4°. ibid. 1731.

——— *Epiplocele*, in-4°. ibid. 1734.

Schelhammeri, (*Gunth. Chr.*) *Dissertatio de suffusione*, Jenæ. 1691.

——— *Dissertatio de epulide & parulide*, in-4°. ibid. 1692.

——— *Liber de Humani corporis tumoribus*, in-4°. ibid. 1701.

——— *Dissertatio de fonticulis*, in-4°. ib. 1696.

——— *Spina ventosa*, in-4°. Kil. 1698.

——— *Odontalgia tactu sedanda*, in-4°. ibid. 1695.

Schenck, (*Jo. Theodor.*) *Dissertatio de vexatorum curatione*, in-4°. Jenæ. 1670.

Scheuchzeri, (*Jo. Jac.*) *Dissertation sur la peste de Provence*, en Latin, en François & en haut-Allemand, *in*-4°. Tig. 1721.

Scheurl, (*Christoph. Theophr.*) *de Arteriotomia*, in-12. Norimb. 1666.

Schirlæus, (*Thom.*) *de Causis & curatione calculi*, in-8°. Hamb. 1675.

Schmidii, (*Andr. Chris.*) « Cure d'une blessure dangereuse à la tête, » en haut-Allemand, *in*-4°. Rintelii. 1732.

——— (*Henr. Vict.*) *Dissert. de Pædarthrocace*, in-4°. Lugd. Bat. 1721.

——— (*Joseph.*) *Gründliche erforschung vom aderlassen und schropfen, nebst curirung der Franzozen*, in-12. August. Vind. 1653. « Traité de la saignée. »

——— *Spiegel der Wundartzney*, in-4°. Ulm. 1656.

——— *Kriegs-Artzney*, in-12. Francof. 1664.

——— « Description des instrumens de Chirurgie, » en haut-Allemand, in-12. Aug. Vindel. 1697.

——— *Medicinisches und Chirurgisches schatz Kastlein*, in-8°. Francof. 1709.

——— *Neu und Wohleingerichteter feld Kasten vor Wundartzney*, in-8°. ibid. 1710.

Schneidermannus, (*Jo.*) *de Phlebotomia*, in-12. Helm. 1681.

Schobingeri, (*Jo. Casp.*) *dissertatio de fistula lacrymali*, in-4°. Basil. 1730.

Schorer, (*Christ.*) *Vom nutzen und Gebrauch der Fontanellen*, in-8°. Lipf. sans année.

——— It. Aug. Vind. 1686. *in*-12. « Traité de l'usage des cauteres, » en haut-Allemand.

Schoute, (*Walth.*) *Het gewonde hooft*, in-8°. Amstel. 1694. « des blessures de la tête, » en Hollandois. Le même Ouvrage en haut-Allemand, intitulé, *Walther. Schultzens Vesletzter Kopf*, in-8°. Lipf. 1695.

Schraderi, (*Frid.*) *Dissertatio de partu difficili*, in-4°. Helmstad. 1685.

——— *dissertatio de vulnerum cura*, in-4°. ibid. 1695.

——— (*Christoph.*) *dissertatio de Hirudinibus*, in-4°. Erford. 1713.

Schreiberi, (*Sam. Gotth.*) *dissertatio de partu difficili* in-4°. Francof. ad Viad. 1736.

Schuckmanni, (*Jo. Henr.*) *dissertatio de Herniotomia* absque castratione instituendâ, præside Waldschmidio, *in*-4°. Kil. 1730.

Schulze, (*Jo. Henr.*) *dissertatio*, « an umbilici deligatio in nuper natis absolutè necessaria sit, » 4°. Hal. 1733.

——— *Dissertatio de Anatomes ad praxin Chirurgicam summa necessitate*, in-4°. ibid. 1737.

Schutzens, (*Tob.*) *Chirurgischer hand-leiter*, in-8°. Lipf. 1687. idem. *in*-8°. Berolin. 1714.

Schwartzens, (*Jo. Casp.*) *Gezerrete narren kappe der bader und Barbierer*, in-12. Freiburg. 1702.

——— *Vier dutzend anmerckungen von Wunden*, in-8°. Hamburg. 1713.

——— *Anmerckungen fünftes dutzend*, in-8°. ib. 1718.

——— « des clysteres, de l'eau prise en boisson, du thé & du tabac, » en haut-Allemand, *in*-8°. ibid. 1723.

Schylandri, (*Corn.*) *Practica Chirurgiæ*, in-8°. Antuerp. 1577.
Sculteti, (*Jo.*) *Armamentarium Chirurgicum*, in-fol. Ulm. 1655. cum fig. max.
——— Idem. *in*-4°. Francof. 1666. & *in*-8°. Amst. 1669.
——— Idem. cum notis Lamzwerdii, Amst. 1672. posteà iterùm cum notis Lamzwerdii & Tilingii, *in*-8°. Lugd. Bat. 1693.
——— *L'Arsenal de Chirurgie*, enrichi de 50 fig. *in*-4°. Lyon 1675. & 1712.
——— *Trichiasis admiranda*, in-12. Norimb. 1658.
Sebizii, (*Mich.*) *Examen vulnerum partium similarium*, in-4°. Argent. 1635.
——— *Vulnerum lethalium cum tract. de synovia*, in-4°. ibid. 1639.
——— *de balsamatione cadaverum*, in-4°. ibid. 1649.
——— *Commentarius in Libros Galeni de curandi ratione per sanguinis missionem, de hirudinibus, revulsione, cucurbitula, scarificatione*, in-4°. ibid. 1652.
Sennertus, (*Dan.*) *in praxi Medica*, quæ sæpius variis in locis prodiit, multa tractat Chirurgica.
Severinus, (*Marc. Aur.*) *de recondita abscessuum natura*, in-4°. Neapoli. 1632. Item. *in*-4°. Francof. 1643. cum fig. item. Lugd. Bat. 1724.
——— *de efficaci medicina*, fol. Francof. 1646.
——— *trimembris Chirurgia*, in-4°. ibid. 1653. item. Lugd. Bat. 1725.
——— *Synopsis Chirurgiæ*, in-12. Amstel. 1664.
Sharp, *A treatise on the operations of surgery*, ou « Traité des opérations de la Chirurgie, » par Samuel Sharp, Lond. 1739. seconde édition. Traduit en François, Paris, *in*-12. 1741.
Sigemundin, (*Justina*) *Brandenburgische Hoff-Wehmutter*, in-4°. Berolini. 1689. & 1708. Ce Traité des accouchemens passe pour un fort bon Ouvrage.
——— *defensio sive apologia contra objectiones Andr. Petermanni, Medici Lipsiensis*, 4°. Coloniæ ad Spream. 1692.
Silva, (*Jean-Bap.*) *Traité de l'usage des différentes sortes de saignées*, principalement de celle du pié, *in*-12. Amst. 1729.
Silvaticus, (*Jo. Bapt.*) *de secanda vena in putridis febribus*, in-4°. Mediolani. 1583.
Slevogtii, (*Jo. Hadr.*) *Dissertatio de carie cranii*, in-4°. Jenæ 1695.
——— *de fonticulo suturæ coronalis, memoriæ remedio*, in-4°. ibid. 1696.
——— *ligaturarum usu in hæmorrhagiis*, in-4°. ibid. 1697.
——— *paracenthesi thoracis & abdominis*, cum Progr. *de Scarificatione hydropicorum*, in-4°. ibid. 1697.
——— *vagina uteri lapsu*, in-4°. ibid. 1700.
——— *secundinarum retentione*, in-4°. ibid. 1704.
——— *urinæ incontinentia*, in-4°. ibid. 1707.
——— *cauteriis*, in-4°. ibid. 1708.
——— *instrumentis Hippocratis Chirurgicis, hodie ignoratis*, in-4°. ibid. 1709.
——— *partu Cæsareo*, in-4°. ibid. 1711.
——— *embryulcia Hippocrat.* in-4°. ibid. 1715.
——— *fungosis artuum tumoribus*, in-4°. ibid. 1715.
——— *tumoribus tunicatis*, in-4°. ibid. 1719.
——— *vulnerum exploratione*, in-4°. ibid. 1721.
Solingen, (*Corn.*) *Embryulcia*, en Hollandois, *in*-12. Hagæ Comit. 1673.
——— Chirurgie, en Hollandois, *in*-4°. Amst. 1684. Et postea. *in*-4°. ibid. 1698.
Sommers, (*Jo. Georg.*) *Hebammen-schul*, avec fig. *in*-12. Coburg. 1664. 1691. & 1715. « Traité des accouchemens. »
Sorbait, (*Pauli de*) *Praxis Medica*, cujus tractatus sextus *de Chirurgia & examine Chirurgorum* agit, quo in opere etiam ejus consilium *de peste* laudatissimum continetur. fol. Vien. 1701. « Traité des accouchemens, » en haut Allemand, *in*-8°. sans année d'impression.
Sperlingii, (*Paul. Godofr.*) *dissert. de suffusione*, in-4°. Viteberg. 1684.
——— *Dissertatio de strumis & scrophulis*, in-4°. ib. 1707.

Sporischii, (*Jo.*) *Idea boni medici*, cum tractatu *de symptomatibus crudelissimis quæ scarificationi & cucurbitularum usui Brunæ incolis in Moravia supervenerunt*, in 8°. Francof. 1582.
Sproegelii, (*Dieter.*) *Observationes Chirurgicæ selectiores*, in-4°. Helmst. 1720.
Stahlii, [*Ge. Ern.*] *Dissertatio de Hirudinibus sive sanguisugis*, in-4°. Halæ. 1699.
——— *dissertatio de abscessu & furunculo*, 4°. ibid. 1701.
——— *Narium sacrificatione Ægyptiaca*, 4°. ibid. 1701.
——— *fistula lacrymali*, in 4°. ibid. 1702.
——— *vulnerum lethalitate*, in-4°. ibid. 1703.
——— *Medicinæ & Chirurgiæ perpetuo nexu*, 4°. ib. 1705.
——— *officio Medic in casibus Chirurgicis*, 4°. ibid. 1710.
——— *Chirurgia Medica*, in-4°. Hal. 1713.
——— *Grundliche abhandlung der aderlassens, dessen gebrauch und misbrauch*, in-8°. Lipf. 1719. « de l'usage & des abus de la saignée. »
——— « Introduction à la Chirurgie, » en haut-Allemand. *in*-8°. ibid. 1730.
Steinii, [*Godofr.*] *Lithographia curiosa*, in-8°. Baruthi. 1707.
Stentzelii, [*Chr. Godofr.*] *Tract. de asylis ignorantiæ in Medicina & Chirurgia*, cum tract. *de naturæ Stablianæ in Chirurgia impotentia*, in-4°. Viteb. 1729.
——— *de steatomatibus & tumoribus cysticis*, in-4°. ibid. 1733.
Sterre, [*D. L.*] « nouvelle pratique de Chirurgie, » en haut Allemand. *in*-8°. Dresd. 1701.
Stigleri, [*Sam.*] *dissertatio de oscheocele sive hernia scroti*, in-4°. Argent. 1681.
Stisser, [*Jo. Andr.*] *de machinis fumiductoriis curiosis*, in-4°. Hamburg. cum fig. 1686.
——— [*Jo. Chri.*] « des accouchemens, » en haut Allemand, *in*-8°. Lipf. 1712.
Stoer, [*Gerh.*] *Untersuchung der frage, ob es nothig, nützlich, billig und moglich, die Medicin, Chirurgie, und apotheckerkunst in einer person zu vereinigen*, in-4°. Helmst. 1727.
Stoschii, [*Henr. Sigism.*] *dissertatio de contrafissura, seu resonitu, experientia comprobata*, 4°. Argent. 1722.
Stuarti, [*Petri*] *dissertatio de secundinis salutiferis & nocivis*, in-4°. ibid. 1736.
Stylle, [*Petr.*] « Manuel de Chirurgie, » en haut Allemand, in-8°. Hafn. 1651. item Francof. 1682.
Suevus, [*Bernh.*] *de inspectione vulnerum lethalium*, in-8°. Marpurg. 1629.

T

Taboris, [*Ger.*] *dissertatio de nova cancrum extirpandi methodo*, in-4°. Lugd. Bat. 1711. cum fig.
Tagaultius, [*Jo.*] *de Chirurgica institutione*, cum Jac. Hollerii Libro *de materia Chirurgica*, in-8. Lugd. 1547. idem. Venet. 1544. cum indice locupletissimo, *in*-8°. ibid. 1549. en Italien, Venet 1550.
——— *Institutionis Chirurgicæ*, Lib. V. *de tumoribus, vulneribus, ulceribus, fracturis, & luxationibus*, fol. 1610. Extat in Gesneri scriptoribus optimis Tiguri. 1555. fol.
Taliacotii, *de curtorum Chirurgia*, fol. Venet. 1597. cum fig.
——— *Chirurgia nova curtorum, sive de narium, aurium, labiorumque defectu*, 8°. Francof. 1598. cum fig.
Taranta, [*Valesci de*] *Gazophilacium Pharmaciæ & Chirurgiæ, sive Philorium Pharmaceutico-Chirurgicum*, in-4. Francof. 1680. & *in*-4°. Lipf. 1714.
Tassins, [*Leonh.*] *Chirurgie militaire, ou l'Art de guérir les plaies d'arquebusades*, in-12. Nymweg. 1673. & *in*-8°. Parif. 1688.
Taylor, [*Jo.*] *Of the cataract and glaucoma*, ou « de la cataracte & du glaucome, » *in*-8°. Lond. 1736.
——— *le mécanisme du globe de l'œil*, avec l'usage de ses différentes parties, *in*-8. à Paris 1738. avec fig.
Teichmeyeri, [*Herm. Frid.*] *dissertatio de scrophulis*, in-4°. Jen. 1708.
——— *dissertatio de ventriculi instrumento repurgatorio*, in-4°. ibid. 1712.

———— *cancro mammarum*, in-4. ibid. 1732.
———— *aneurysmate stupendo in brachio*, in-4. ib. 1734.
———— *morsu canis non rabidi pernicioso*, in-4°. ibid. 1736.
TENCKE, [*H.*] *Instrumenta curationis morborum*, *ex Pharmacia, Chirurgia & Diæta*, in-12. Lugd. 1681.
THEATRUM *sympatheticum, sive de pulvere sympathetico & unguento armario*, in-4°. Norimb. 1662.
THEVENIN, [*Franc.*] *Œuvres de la Chirurgie*, in-4°. Parif. 1669.
THURINUS, [*And.*] *de curatione pleuritidis per venæ sectionem*, in-4°. Lugd. 1538.
TOLET, [*Franc.*] *Traité de la Lithotomie*, in-12. la Haye 1686. & *in*-8°. Parif. 1689.
TRALLES, [*Bath. Lud.*] *de vena jugulari frequentius secanda*, in-8°. Uratiflaw. 1735.
TREW, [*Chr. Jac.*] *Von einer raren hauptwund*, in-4°. Norimb. 1724.
TRONI, [*Petr. Martyr.*] *de ulceribus & vulneribus capitis*, in-4°. Ticini. 1584.
TULPII, [*Nic.*] *Observationes*, in-8°. Amft. 1672. item. Lugd. Bat. 1716.
TURNER, [*Dan.*] a écrit beaucoup de choses concernant la *Chirurgie*.

V

VALENTINI, [*Mich. Bern.*] *Praxeos Medicinæ infallibilis pars altera Chirurgica*, cum fig. *in*-4°. Francof. 1715.
VALLÆ, [*Ge.*] *de universi corporis purgatione perfrictionem, venæ sectionem, cucurbitulas, &c.* in-8°. Argent. 1529.
VALLERIOLÆ, [*Franc.*] *observationes Medicinales*, Lib. VII. Lugd. 1588.
VATERI, [*Abrah.*] *dissertatio de Variolarum per insitionem transplantatione*, in-4°. Viteberg. 1720.
———— *de inoculationis Variolarum in nova Anglia successu*, in-4°. ibid. 1723.
———— *de vulnerum in intestinis lethalitate*, 4°. ib. 1720.
———— *de vulnere cerebri sclopetario, septima hebdomade absolutè lethali*, in-4°. ibid. 1722.
———— *Sarcomatis uteri, salvâ vita è pudendo muliebri sectione sublati historia*, cum fig. in-4°. ibid. 1728.
———— *Mola*, in-4°. ibid. 1729.
———— *Gangræna per chinam chinæ sistenda*, 4°. ib. 1734.
———— *Antidoto novo adversùs viperarum morsus*, in-4°. ibid. 1736.
———— (*Chr.*) *Dissertatio de Partu Cæsareo*, in-4°. Viteb. 1695.
———— *de Ulceribus Fistulosis*, in-4°. ibid. 1700.
———— *vesicæ*, in-4°. ibid. 1709.
———— *trachomate*, in-4°. ibid. 1704.
———— *vulneribus*, in-4°. ibid. 1712.
———— *suffusione oculorum*, in-4°. ibid. 1715.
———— *gangræna*, in-4°. ibid. 1717.
VAUGUION. *Traité complet des Opérations de Chirurgie*, avec fig. in-8°. Paris. 1698.
VERBRUGS (*Jo.*) « Pratique de la Médecine Chirurgicale », en haut Allemand, *in*-8°. Dresd. 1715.
———— « Le Chirurgien fur Terre & fur Mer », en Hollandois, *in*-8°. Amsterd. 1704.
VERCELLONI (*Jac.*) *De pudendorum morbis*, in-4°. Art. 1716.
VERDUC (*Jo. Bapt.*) *Maniere de guérir les fractures & les luxations par le bandage*, in-8°. Paris. 1689. item 1712. édit. 3.
———— *Traité des Opérations de Chirurgie*, avec un Sommaire des Bandages, & un Discours fur la Vérole, à Paris 1703.
———— *Pathologie de Chirurgie*, Tom. II. édition 5. in-8°. Amft. 1717.
VERDUIN (*Petr. Adrian.*) *De nova artuum decurtandorum ratione*, in-8°. Amftel. 1696. En François, in-8°. 1697. cum fig.
VERNA (*Jo. Bapt.*) *princeps medicaminum omnium Phlebotomia*, *in*-4°. Pat. 1716.
VERPOORTENII (*Jo. Guil.*) *Dissertatio de Ramice sive hernia varicosa*, in-4°. Lugd. Bat. 1706.
VESALII (*Andr. Dissertatio de vena axillari in pleuritide secanda*, in-4°. Basil. 1539.
———— *Chirurgia magna*, in 8°. Venet. 1569.
VESLINGII (*Jo.*) *Observationes & Epistolæ varias res Chirurgicas continent*, in-8°. Hafn. 1664.
VESTI (*Justi*) *Dissertatio de struma*, 4°. Erford. 1685.
———— *de pulvere sympathetico*, in-4°. ibid. 1687.
VIARDEL (*Cosmus*) *Anmerckungen von der Weiblichen So wohl natürlichen als unnatürlichen Geburt*, in-8°. Francof. 1676. cum fig. « Traité des Accouchemens. » En haut Allemand.
VIDII (*Vidi*) *Opera omnia Medica, Chirurgica, Anatomica*, cum fig. Vol. III. in-fol. Francof. 1668.
VIGIERII (*Jo.*) *Opera Medico-Chirurgica*, in-4°. Hag. Com. 1659.
VIGO (*Jode*) *Chirurgia*, cum Chirurgia Mariani Sancti Berolitani, in-8°. Lugd. 1530. 1534. 1540. & 1582.
———— *practica in Chirurgia*, in-4°. Lugd. 1516. & 1582.
———— Le même Ouvrage, en François, *in*-8°. ibid. 1537. En Italien, *in*-4°. Venet. 1560. 1558. & en haut Allemand, *in*-4°. Norimb. 1577.
VOELTERS (*Christoph.*) *Hebammen-schul*, in-8°. Stutgard. 1687. « L'École des Accouchemens. »
VOETII (*Jo. Euseb.*) *Dissertatio de Ozœna*, in-4°. Lugd Bat. 1725.
VOGEL (*Zachar.*) *Abhandelung aller arten der Bruchen*, avec fig. in-8°. Lipf. 1738. « Traité des Hernies. » En haut Allemand.

W

WAGNERI (*Rud. Chr.*) *Dissertatio de contrafissura*, Jen. 1708.
WAGRET, *Observations de Medecine & de Chirurgie* in-8°. Paris, 1718.
WAHRENDORFFERS (*Jo. Petr.*) *Unterricht vom aderlassen*, in-8°. Budiffin. 1719. « Instructions fur la Saignée. »
WHAHRMUND. « Des Scarifications. » En haut Allemand, *in*-8°. 1690.
WALDSCHMIDII (*Jo. Jac.*) *Opera Medica, quibus continentur Notæ ad Chirurgiam Barbetti*, in-4°. Francof. 1695. item.
———— *Dissertatio de Chirurgo Cartesiano, & alia de pernionibus.*
———— (*Wilh. Hulderic.*) *Dissertatio de spina ventosa*. Kil. 1718.
———— *de fracturis ossium sine violenta causa*, in-4°. ibid. 1721.
———— *variolarum insitione*, in-4°. ibid. 1725.
———— *arteriarum vulneribus in artubus, sæpe funestis, rarò lethalibus*, in-4°. ibid. 1728.
WALTHERI (*Conr. Lud.*) *Observationes Medico-Chirurgicæ*, in-8°. Lipf. 1715.
———— d'un *spina ventosa*. En Allemand. *in* 8°. ib. 1715.
———— (*Henr.*) *Unterricht van Kopf-Wunden*, in-8°. ib. 1718. « Des blessures de la tête. » en haut Allemand.
———— (*Aug. Frid.*) *Dissertatio de obstetricum erroribus*, in-4°. ibid. 1729.
WEDELII (*Ge. Wolffg.*) *Dissertatio de setaceis*. Jen. 1673.
———— *de paronychia*, in-4°. ibid. 1674.
———— *pernionibus*, in-4°. ibid. 1680.
———— *bubone pestilenti*, in-4°. ibid. 1681.
———— *gibbere*, in-4°. ibid. 1681.
———— *hernia*, in-4°. ibid. 1683.
———— *casu ab alto*, in-4°. ibid. 1683. & 1684.
———— *vulnere capitis*, in-4°. ibid. 1684.
———— *clavo pedis*, in-4°. ibid. 1686.
———— *nervorum punctura*, in-4°. ibid. 1689.
———— *cucurbitula sicca*, in-4°. ibid. 1691.
———— *fundamentis vulnerum lethalium*, in4°. ibid. 1695.
———— *verrucis*, in-4°. ibid. 1696.
———— *procidentia ani*, in-4°. ibid. 1696.

——— *aneurysmate*, in-4°. ibid. 1699.
——— *ischuria*, in-4° ibid. 1699.
——— *ligaturarum usu in hydrope*, in-4°. ibid. 1703.
——— *lithotomia*, in-4°. ibid. 1704.
——— *cancro mammarum*, in-4°. ibid. 1704.
——— *phymosi & paraphymosi*, in-4°. ibid. 1705.
——— *testium tumore*, in-4°. ibid. 1706.
——— *atretis*, in-4°. ibid. 1709.
——— *carie ossium*. in-4°. ibid. 1713.
——— *mola*. in-4°. ibid. 1714.
——— *spina ventosa*, in-4°. ibid. 1715.
——— *narium polypo*, in-4°. ibid. 1715.
——— *peripneumonia, empyemate, & abscessibus internis*, in-4°. ibid. 1717.
——— *de gangrena*, in-4°. ibid. 1719.
——— (*Jo. Adolphi*) *de partu difficili*, in-4°. ibid. 1730.
——— *de partu difficili, ex infante brachio prodeunte*, respondente primò Parisio, & posteà Weismanno, in-4°. ibid. 1732.
——— *testium tumore venereo*, in-4°. ib. 1735.

Welschii (*Godofr.*) « Traité des Accouchemens, » traduit de l'Italien de Scipio Mercurio en Allemand, avec des additions, *in-4°*. Lipf. 1652. édit. 1. & Viterb. 1671. édit. 2. a vec fig.
——— *vulnerum lethalium Judicium*, in-8°. Lipf. *item* en haut Allemand, *in*-8°. Norimb. 1719.
——— (*Ge. Hier.*) *Consilia, curationes & observationes*, in-4°. Aug. Vindel. 1698.
——— *Observationes Physico-Medica*, in-4°. ibid. 1675. avec fig.

Wepferus (*Jo. Jacob.*) *de affectibus capitis internis & externis*, in-4°. Scaphuf. 1727.

Werenfeldii (*Conr.*) *Dissertatio de inversione uteri* Præside Bergenio, in-4°. Francof. ad Viadr. 1732.

Westphals (*El.*) *Schiff-barbier*. ou « le Chirurgien de « Vaisseau, » *in*-8°. sine loco, 1683.

Weypert (*Jo. Franc.*) « Trifolium Chirurgicum. » En haut Allemand, *in*-8°. Hamb. 1697.

Widemannia (*Barbara*) *Anweisung christilichen hebammen*, cum figur. in-8°. August. Vindel. 1735. « Traité des Accouchemens. »

Widemann (*Franc.*) *Vom stein und bruchschneiden, wie auch vom Staarstechen*, avec fig. in-8°. ibid. 1719.
——— *Collegium Chirurgicum uber die bandagen*, in-8°. ibid. 1735.

Wiel (*Stalpart van der*) *Observationes rariores*. 2. Vol. in-8°. Lugd. Bat. 1687.

Wierii (*Jo.*) *Observationes Medicinales & Chirurgica*, in-4°. Basil. & in-12. Amstel. 1657.

Wiseman (*Rich.*) *Chirurgical Treatises*, ou « Traités de Chirurgie, *fol.* Lond. 1676 & 1719. 8°. ibid. 2. vol.

Witte (*Jac.*) *Dissertatio de ischuria*, 4°. Lug.Bat. 1717.

Wittichii (*Jo.*) *Consilia, observationes & epistolæ Medicæ*, in-4°. Lipf. 1604.
——— *de Chirurgicis administrationibus, in tract. de medicamentorum simplicium & compositorum methodo*, in-8°. ibid. 1596.

Wolfii (*Ido.*) *Observationes Chirurgico-Medica*, in-4°. Quedlinb. 1704.

Woolhouse. *Expériences des diverses opérations manuelles, & des guérisons spécifiques, que le Seigneur de Woolhouse a toujours pratiquées aux yeux*, in-8°. Paris, 1712.
——— (*Th.*) *Dissertations savantes & critiques sur la cataracte & le glaucome*, in-8°. Offenback. sine anno.
——— *Dissertationes de cataracta & glaucomate*, in-8°. Francof. 1719.

Woorde (*Corn. van der*) *Lichtende Fakkel der* Chirurgie, in-4°. Midderburg. 1664. & 1680. « *Traité de* Chirurgie, en Hollandois.

Woyts (*Jo. Jac.*) « *Chirurgie*. » En haut Allemand, *in*-8°. Dresd. 1715.
——— *Von todlichen Wunden*, in-8°. ibid. 1716.
——— *Thesaurus Pharmaceutico-Chirurgicus*, in-8°. Lipf. 1696.

Wreden (*J. E.*) *Van inoculirung der Pocken*, in-8°. Hanov. 1726. « Traité de l'Inoculation. »
——— (*Otto Just.*) *Anweisung zur Chirurgischen Praxi*, in qua *de vulneribus* agitur, in-8°. Hanov. 1732. « Introduction à la *Chirurgie*. »

Wurtzen (*Felix*) *Wundartzney*, in-8°. Basil. 1576. 1596. 1638 & 1687. *item* Neustadii. 1597.

Y

Younge (*James*). *Account of the many admirable virtues of oleum Terebenthinæ, particularly in wounds and hæmorrhages, anew way of amputation, and. speedier curing stumps*. « des propriétés de l'huile de Térébenthine, &c. » in-8°. Lond. 1679.
——— *Wounds of the brain*. « Des blessures au cerveau », &c. in-8°. ibid. 1682.

Yves (*Charles de S.*) *Traité des maladies des yeux*, in-8°, Paris 1722.

Z

Zacchiæ (*Paul.*) *Quæstiones Medico-legales*, in-*fol*. Francof. 1666.

Zapatæ (*Jo. Bapt.*) *Secreti di Medicina e Cirurgia*, in-8°. Venet. 1618, en Latin. Ulm. 1696.

Zecchii (*Jo.*) *Consultationes Medicinales*, in-4°. Venet. 1627.

Zelleri (*Jo.*) *Dissertatio de funiculi umbilicalis ligandi necessitate*, in-4°. Tubing. 1692.

Zittmanni (*Jo. Frid.*) *Medicina forensis*, in-4°. Lipf. 1706.

Zobelii *Chimische, Medicinische, und Chirurgische Perle*, in-8°. Dresd. 1701.

Zwingeri (*Theod.*) *Dissertatio de calvariæ perforatione*, Basil. 1715.
——— *Theatrum Praxeos Medica*, in-4°. ibid. 1710.
——— *Dissertatio de morbis præliantium*, in-4°. ibid. 1715. Heister.

* Le Catalogue des Auteurs de Chirurgie que l'on vient de lire est tiré en grande partie d'Heister. J'ajouterai pour le rendre plus complet, les titres des Ouvrages & les noms des Auteurs qui ont écrit depuis sa publication sur la Chirurgie.

Col de Vilars, (*Elie*) Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, ancien Professeur de Chirurgie, en Langue Françoise,
——— *Cours de Chirurgie*, dicté aux Ecoles de Medecine de Paris, Tom. I. contenant les principes & le traité des Tumeurs. Parif. 1738.
——— Tom. II. contenant la suite des Tumeurs, Parif. 1738.
——— Tome III. contenant le traité des Plaies, Parif. 1741.
——— Tome IV. contenant le traité des Ulceres, Parif. 1741.
——— *Dictionnaire François-Latin, des termes de Medecine & de Chirurgie*, avec leur définition, leur division & leur étymologie. Suite du cours de Chirurgie, à Paris, 1741.

The Method of treating Gunshot-Wounds, By John Ranby, *principal serjeant surgeon to his majesty*, And. F. R. S. Lond. 1744. *in*-8°. traduit en François par M. Demours, Medecin, & imprimé à Paris, 1746.

Memoires *de l'Académie Royale de Chirurgie*, Tom. I. Parif. 1743.

Platneri, *Institutiones Chirurgica*, Lipf. 1745. 8°. fig.

Chirurgie complete, suivant le systeme des Modernes, &c. 2 vol. in-12. Parif. 1744.

Le Dran, *Traité des plaies d'armes à feu*, in-12. Parif. 1737.

Vacher, *Dissertion sur le Cancer des mamelles*, Besançon, in-12. 1740.

Disdier, *Traité des bandages*, in-12. Parif. 1741.

Gorter, (*Joannes de*) *Chirurgia repurgata*, in-4°. Lugd. Bat. 1742.

Bunon, *Essai sur les maladies des dents*, vol. in-12. Paris. 1742.

——— *Expériences & démonstrations pour servir de suite à l'Essai sur les maladies des dents*, ibid. in-12. 1746.

Fizes, *Opera Medica, ubi de tumoribus, suppuratione*, &c. in-4°. Monspel. 1742.

Trioen, (*Cornelii*) *Observationum Medico-Chirurgicarum fasciculus*, Lugd. Bat. in-4°. fig. 1743.

Mesnars, *le Guide des Accoucheurs*, in-8°. Paris. 1743.

Devaux, *L'Art de faire les rapports en Chirurgie*, in-12. Paris. 1743.

La Faye, *Principes de Chirurgie*, seconde édition, in-12. Paris. 1746.

Gunzii, (*Justi Godofridi*) *Observationum Chirurgicarum de calculum curandi viis quas Foubert, Garengeot, Perchet, le Dran & le Cat, Chirurgi Galli repererunt liber*, Lipsiæ, 8°. 1740. fig.

Observations de Chirurgie sur la nature & le traitement des Plaies, par M. Chirac, premier Medecin du Roi, traduites du latin, Paris. in-12. 1742.

L'Art de guérir les plaies, traduit du latin, des prélecons de Chirurgie dictées à Montpellier par M. Guisard, Docteur en Medecine, deuxieme édition, Paris. in-12. 1742.

CHIST, nom d'une mesure. Voyez *Sextarius*.

CHITON, χιτὼν, *tunique* ou *membrane*. Voyez *Membrana*.

CHIVEF THEVÉTI, J. B. *Ficui Nigritarum similis, fructu magno meloni pari*, C. B.

Il paroît par la description de cet arbre, que c'est un cucurbitifere, dont la feuille est belle, verte, exactement ronde & de la largeur d'un Louis d'or, & dont le fruit est gros comme un melon, doux, fondant en la bouche comme la manne, & contenant des graines semblables à celles du concombre, dont la peau est jaune lorsque le fruit est mûr. Ray, *Hist. Plant.*

CHIVETS; ce sont de petites parties des racines des plantes, par lesquelles la propagation des racines se fait. *Dictionnaire de Miller, Vol. I.*

CHIUM VINUM, χῖος οἶνος, *Vin de Chio*, ou vin du cru de l'Isle de Chio, maintenant Scio. Dioscoride en parle *Lib. V. cap.* 10. comme d'une excellente boisson, nourrissante; & il ajoute qu'il enivre difficilement, qu'il a la vertu d'arrêter les fluxions, & que c'est un excellent ingrédient des remedes ophtalmiques. C'est pourquoi Scribonius Largus ordonne, *N°.* 26. 36. de délayer avec du *vin de Chio* les ingrédiens secs que l'on fait entrer dans les collyres.

CHL

CHLÆNA, χλαῖνα. Erotien commentant Hippocrate, rend ce mot par τὰ καινὰ ἱμάτια, *habits neufs*.

CHLIAROS, χλιαρὸς, *tiede*. Galien dans son Commentaire sur l'Aphorisme trente-septieme, donne *Lib. IV.* cette épithete aux fievres bénignes en opposition à aigu. Le même Auteur dit, *M. M. Lib. I. c. 7.* que le χλιαρὸς ou la tiédeur, est un milieu entre le chaud & le froid.

CHLIASMA, χλίασμα, de χλιαίνομαι, devenir tiede; c'est une fomentation tiede & d'une nature humide; le πυρίη au contraire est une fomentation seche. Hippocrate fait mention de l'une & de l'autre. *Lib. I.* περὶ γυναικ. Il les comprend l'un & l'autre, *Lib. de Rat. Vict. in Acut.* sous le nom de θερμάσματα, *thermasmata*; & il ordonne dans le même Livre les χλιάσματα, dans les douleurs de côté, pour faciliter la coction des humeurs & le crachement.

CHLOE, χλόη, dans la Dialecte Ionique χλοίη, l'*herbe verte* ou le *gason*; de-là viennent χλοώδης & χλοιώδης, d'un verd foible ou pâle, & χλόος ou χλοῦς, *verd pâle*, comme celui des herbes lorsqu'elles sont fanées. Hippocrate, *in Coac.* donne à l'urine l'épithete de χλοώδεα, *verte* ou d'un *verd pâle*; & dans le même Traité il donne le nom de χλοώδεες aux personnes dont la couleur est d'un *verd* pâle, qu'il appelle aussi *Lib. Prorrh.* ἰκτερικοὶ, ictériques, ou malades d'une bile jaune répandue. Cette couleur est, selon Galien, *Lib. III.* περὶ δυσπν. un signe que le foie est affecté.

CHLORASMA, χλώρασμα, de χλωρὸς. (Voyez le mot suivant.) Galien rend ce mot dans son *Exegesis*, par χλωρίτης λαμπρὸν, διαυγμένη, καὶ ἐπὶ τὸ ὑδατῶδες ῥέπουσα; « verd pâle qui a quelque éclat, & qui tire un « peu sur la couleur de l'eau. »

CHLOROS, χλωρὸς, est un mot dont la signification est équivoque dans Hippocrate; tantôt il signifie un verd pâle, tantôt un blanc pâle ou un jaune pâle, ou un verd d'herbe. C'est par la matiere dont il est question dans les lieux où il est employé qu'il faut déterminer son acception, ainsi qu'il paroît que Galien a fait plusieurs fois. Ainsi dans le passage des *Prorrhet.* 2. οὖρον παχὺ καὶ χλωρὸν, « une urine blanche & épaisse ou tirant sur « le blanc, » χλωρὸν est pris pour ὠχρὸν, « pâle. » Celse rend cet endroit, *Lib. II. cap.* 7. par *urinam viridem.* Il regarde comme dangereux, *in Coac.* ἕλκος χλωρὸν γινόμενον, « un ulcere qui devient *chloron.* » Il est à remarquer que χλωρὸν est *in Prog.* synonyme à ὠχρὸν, « pâ« le. » L'épithete χλωραὶ jointe à γλῶτται, « langues, » se prend aussi pour ὠχραὶ, « pâles & jaunes; » *Aphoris.* 3. *Sect.* 5. *Lib. VI. Epid.* Galien rend ce mot *Comment.* 5. *in Lib. VI. Epid.* par ὑπὸ τῆς ὠχρᾶς χολῆς βαπτόμεναι, « teintes d'une bile pâle. » Celse, *Lib. II. cap.* 8. rend le χλωρὸν πύον des *Prognos.* d'Hippocrate par *pus pallidum*; ce en quoi presque tous les Interpretes l'ont suivi; & ils entendent par *pallidum*, la même chose que par *luteum*, jaune-pâle: ou plutôt ils tâchent de prouver que c'est la même chose que le *galbum* des Latins, c'est-à-dire, une couleur pâle entre le jaune & le verd. χλωρὸς signifie aussi verd ou couleur herbacée; sur quoi Galien remarque, *Comment.* 2. *in Epid. VI.* qu'en Asie on donne aux herbes, aux arbres & aux plantes l'épithete de χλωρὰ, & que les troupeaux sont dits en Grec χλωράζειν, lorsqu'on les remet dans les pâturages au commencement du printems. Mais lorsque χλωρὸς est appliqué à l'homme, il signifie un verd pâle ou un verd tirant tant soit peu sur le noir, comme celui du chou & des poireaux, couleur qu'Hippocrate regarde *Prog.* comme cadavéreuse & très-mauvaise. Galien commentant cet endroit des Prognostics, dit que l'altération la plus fâcheuse qui se fasse dans la couleur est de devenir noire: mais qu'il est moins dangereux qu'elle tienne du χλωρὸν; ce par quoi les anciens entendoient quelquefois une couleur pâle, & quelquefois cette couleur que le vulgaire désignoit, lorsqu'il disoit que les choux & les laitues étoient χλωραὶ, c'est-à-dire, d'un noir tirant sur le rouge, ou d'un noir & d'un livide qui commence à naître, & qui est l'effet de la froideur. C'est en ce sens que Galien dit, *Comment.* 2. *in Prognos.* que χλωρὸν signifie tantôt pâle, tantôt une sorte de verd, comme quand nous disons que le chou est χλωρὸν. Le même Auteur donne *Comment.* 2. deux significations à χλωρὸν; par la premiere il entend une teinture forte de bile pâle, & par la seconde une teinture de bile érugineuse. On lit dans son *Comment. in Prorrhet.* le passage suivant: στόματι χλωρὴ στῆψις ἐπεγένετο, « une matiere pu« tride fut rendue par la bouche, & cette matiere étoit χλωρή; » & il ajoute, on entend par χλωρὸς, un verd pâle. Il est à remarquer que χλωρὸς pris pour *viride*, verd, ne se dit jamais que des choses crues & non seches. Cette épithete se donne aux plantes légumineuses lorsqu'elles sont dans une maturité parfaite, & avant que de sécher; c'est du moins ce que l'on infere du Commentaire de Galien sur les mots d'Hippocrate, ὄσπρια χλωρὰ, *R. V. I. A.* χλωρὸν στέαρ signifie dans Hippocrate, *Lib. I.* περὶ γυναικ. de la graisse récente, & χλωρὸν δέος dans Homere, une frayeur ou terreur nouvelle.

CHLOROSIS, χλώρωσις, du mot précédent χλωρὸς, *chlorosis* ou *pâles-couleurs*. Fréderic Hoffman & la plupart des Auteurs, regardent la *chlorose* comme une espece de cachexie. C'est proprement cette maladie dont les filles sont attaquées lorsque l'écoulement menstruel se fait mal ou ne se fait point, & [illegible] pour conserver l'a-

nalogie du mot grec à la couleur de ces malades, nous appellons *pâles-couleurs*. Voyez *Cachexia*.

Nous entendons par cette *cachexie* un état dépravé du corps accompagné de bouffissure, & d'une mauvaise couleur de la peau. Comme cette maladie provient d'une abondance de sérosité viciée & d'un affoiblissement contre nature du ton des viscéres; elle interrompt & trouble d'une maniere remarquable toutes les fonctions naturelles.

Elle s'annonce particulierement par les signes suivans: la couleur de la peau est d'un pâle blanchâtre tirant un peu sur le jaune ou sur le verd; l'habitude du corps est assez pleine, il y a bouffissure; la chair est froide & molle au toucher, & les membres sont en même tems foibles & languissans; la foiblesse se fait sentir particulierement aux jambes, il y a difficulté de respirer, & cette difficulté se fait sentir surtout en montant des escaliers; les piés sont enflés, il y a stupeur & imbécillité d'esprit, oppression pendant le sommeil, enflure aux paupieres, le pouls lent & mou, & les urines blanches & troubles.

Quoiqu'il paroisse qu'Hippocrate n'ait pas connu le nom de cette maladie, on ne peut pas douter qu'il n'eût rencontré la maladie même; car non-seulement il en fait mention, mais encore il en donne une description assez ample au trente-quatre & trente-cinquieme Paragraphes du Livre *de Internis Affectionibus*. Mais entre tous les anciens Medecins, il n'y en a point qui ait rapporté plus distinctement les symptomes pathognomiques de cette maladie, & qui en ait indiqué plus heureusement les causes relatives & adéquates que Cœlius Aurelianus & Aretée.

Voici la maniere dont en a parlé le premier de ces Auteurs au Chapitre sixieme de son troisieme Livre.

« La cachexie, dit-il, ou la mauvaise habitude du corps, « provient de l'intempérance du malade, du traite- « ment mal entendu des maladies antérieures par le « Medecin, de la lenteur & de la difficulté du recou- « vrement des forces après les indispositions, des pur- « gations trop fréquemment réitérées, des concrétions « pierreuses du foie ou de la rate, des écoulemens hé- « morrhoïdaux, des fievres tirées en longueur, des « amas de matiere purulente, des vomissemens après le « souper, & d'autres accidens de la même espece. Cet- « te maladie est quelquefois une des causes antécéden- « tes de l'hydropisie & des éruptions ou pustules qui pa- « roissent à la surface du corps. La couleur des cachec- « tiques est pâle, blanchâtre & quelquefois livide. Tel- « le est la foiblesse de ces malades, qu'on les voit lan- « guissans, lents dans leurs mouvemens, lâches & ac- « cablés d'une bouffissure œdémateuse. Il y en a quel- « ques-uns qui sont attaqués d'un dévoiement accom- « pagné d'une petite fievre, occulte pour l'ordinaire, « & qui s'irrite sur le soir; le pouls est fréquent & ten- « du, on a du dégout pour les alimens, & du gout pour « le vin plus qu'en tout autre tems. Les urines sont « bilieuses & les veines distendues.

Voici la description de la *cachexie* qu'on trouve au seizieme Chapitre du premier Livre des maladies chroniques d'Aretée.

« Les cachectiques, dit-il, sont affligés d'un sentiment de « pésanteur & d'une paresse répandue sur tous leurs « membres. Ils deviennent pâles par intervalles; leur « bas-ventre est gonflé de flatulences, leurs yeux sont « creux, leur sommeil est troublé, & ils se reveillent « dans un état de stupeur & d'engourdissement. La cha- « leur naturelle est dans un degré foible & languissant, « soit à leur abdomen, soit à toutes les autres parties de « leur corps. Ils sont abattus & leur esprit est incapa- « ble de faire ses fonctions. Il sort de tout leurs corps « une sueur accompagnée de prurit, ils respirent len- « tement & leur pouls est languissant, foible & fré- « quent. Cette maladie traîne ordinairement en lon- « gueur. La digestion est lente & imparfaite. On « est jetté dans cet état par la suppression de l'écoule- « ment hémorrhoïdal, par des vomissemens habituels, « ou par la cessation totale d'un exercice, & d'un tra- « vail auxquels on étoit accoutumé depuis long-tems.»

Ce qu'on entend en général par cachexie dans les filles, soit qu'elles n'aient point encore eu leurs regles, soit qu'elles ne les aient pas eues assez abondamment, s'appelle proprement *chlorose* ou *maladie des filles*, ou *fievre blanche* ou *fievre amoureuse*. Hippocrate a traité de cette maladie d'une maniere particuliere, au Livre *de Virginum Morbis*; &, à dire vrai, ce n'est autre chose qu'une espece de *cachexie*, car elle se déclare par les mêmes signes, & les malades ont dans l'un & l'autre cas, le visage pâle & tant soit peu jaunâtre, les levres d'une pâleur qui ne leur est pas ordinaire, les yeux creux, les paupieres livides & tous les membres accablés de lassitude. Ces symptomes sont accompagnés de la stupeur, de la froideur des piés, d'un sentiment de pésanteur, d'aversion pour le mouvement, de la perte de l'appétit, de nausées, du vomissement, d'un sommeil inquiet & d'un pouls languissant. Les urines que l'on rend sont d'abord aqueuses & sans couleur: mais elles deviennent ensuite troubles & chargées; la difficulté de respirer, le tremblement & la palpitation du cœur sont encore des symptomes concomitans de cette maladie. La difficulté de respirer se fait sentir particulierement en montant des escaliers; ajoutez à cela l'enflure des piés, les cardialgies, les maux de tête intermittens & les défaillances, & vous aurez tous les accidens communs à la *chlorose* & à la cachexie.

Quant à la cause immédiate de la *chlorose* & de ses différens symptomes, il paroît qu'elle consiste dans une trop grande quantité de sang impur, & dans un amas d'humeurs grossieres & visqueuses auquel a donné lieu l'affoiblissement considérable du ton naturel, de la vigueur & de l'élasticité des parties solides, mais spécialement des visceres qui servent à la chylification, à la sanguification & à la dépuration du sang & des humeurs.

Il est évident que le défaut de ton & d'élasticité dans les parties fibreuses & vasculeuses, occasionne le rallentissement & la langueur de la circulation du sang; conséquemment les sécrétions & les excrétions dans l'état naturel desquelles consiste la santé, seront troublées; de-là les matieres visqueuses, bilieuses, salines, séreuses, muqueuses & excrémentitielles qui devoient être évacuées après leur sécrétion dans le foie & les reins, seront en grande partie retenues, & porteront l'impureté & le vice dans la sérosité du sang & dans les sucs nourriciers. A la longue les fibres motrices des vaisseaux perspiratoires subcutanés, seront par ce moyen privées de leur force & de leur élasticité naturelle; d'où il arrivera que les humeurs qui sont destinées à sortir par les pores, ne s'exhaleront pas aussi parfaitement qu'elles le devroient. C'est ainsi que le vice passera dans la sérosité logée dans la substance réticulaire, entre l'épiderme & la peau; que celle-ci deviendra d'une couleur jaunâtre ou d'un verd pâle, & que la nutrition sera entierement dépravée. Or comme dans un état si désordonné & si corrompu du sang & des humeurs, ce fluide subtil & nerveux que les anciens appelloient la nature, que les modernes nomment esprits animaux, & qui communique la vigueur & l'élasticité aux fibres solides & préside aux fonctions animales, n'est plus extrait d'un sang & d'une lymphe purs & bien qualifiés, mais au contraire est engendré d'un sang & d'une lymphe imprégnés d'une grande quantité d'excrémens vapides & visqueux; il partagera nécessairement cette dépravation, & son énergie pour produire les fonctions animales & vitales sera considérablement affectée & diminuée. Il n'est donc pas étonnant que cette maladie soit accompagnée d'un nombre de symptomes si grands, si compliqués, & tels qu'un sentiment extraordinaire de pésanteur, la langueur de tous les membres, la perte de l'appétit, l'assoupissement, l'abattement d'esprit & l'affoiblissement de tous les sens.

L'habitude spongieuse & naturellement lâche du corps, qui

qui consiste dans la mollesse des fibres mouvantes, la petitesse & le grand nombre des vaisseaux, & la foiblesse des tendons est le principe de cette dépravation du sang & des humeurs dont la cachexie est une suite immédiate. C'est par cette raison que nous remarquons que les femmes sont plus sujettes à cette maladie que les hommes, & qu'entre les hommes ceux qui sont d'une constitution sanguine & phlegmatique y sont plus sujets que les autres; car la constitution sanguine & phlegmatique donne lieu à la surabondance du sang & de la sérosité; & d'ailleurs comme le sang circule lentement dans les cachectiques, il devient trop épais, trop visqueux & propre à obstruer les petits canaux excrétoires, principalement ceux du foie.

Il est évident par le passage d'Aretée que nous avons rapporté ci-dessus, & dont l'autorité est fondée particulierement sur l'expérience journaliere, qu'une vie indolente & oisive, & la cessation totale d'un travail & d'un exercice auxquels on étoit accoutumé depuis long-tems, peuvent être mis à juste titre entre les causes procatartiques de cette maladie, parce qu'elles contribuent considérablement à la formation trop abondante des humeurs, à leur impureté, à la lenteur de leur circulation, & à leur stagnation, ainsi qu'à l'obstruction des vaisseaux qui servent à la sanguification & à la dépuration des sucs: mais ces accidens arriveront d'autant plus promptement qu'on fera un plus grand usage d'alimens, surtout d'alimens visqueux, flatulens, doux, acides & de difficile digestion; & que la quantité qu'on en prendra sera au-dessus de celle qu'on peut supporter dans cet état de foiblesse & d'épuisement, & qu'on peut convertir en un suc chyleux, utile & salutaire; car alors il se formera une grande quantité de crudités acides & visqueuses qui porteront dans la masse du sang les premieres semences d'impuretés, selon une maxime qui est extremement vraie, que le vice de la premiere coction qui se fait dans les premieres voies se corrige difficilement dans une seconde coction qui se fait dans les organes destinés à la sanguification & à la dépuration des sucs, & moins encore dans une troisieme coction qui consiste dans l'action immédiate de la nutrition.

Un régime mal entendu par rapport aux boissons, dispose diversement les hommes & les femmes à cette maladie; car assez généralement les femmes boivent peu, & il y en a beaucoup entre-elles qui boivent à peine une fois par jour: mais les excrétions journalieres qui se font dans leur corps, emportent de la masse du sang & des humeurs une grande quantité de fluide. Or si cette quantité de fluide n'est pas restituée; si le recouvrément ne s'en fait d'aucune façon, il est nécessaire que les humeurs s'épaississent, deviennent moins propres à circuler librement dans les vaisseaux capillaires, & se disposent à former des dépôts & des obstructions qui sont les causes immédiates & réelles de la *chlorose*. Une autre habitude qui contribue considérablement à la production de cette maladie, surtout en celles qui ne font point d'exercice & qui sont presque toujours constipées, c'est l'usage immodéré d'un caffé fort & pris tous les jours avec une grande quantité de sucre; car que peut-il arriver de là? C'est que le sang qui n'est déja que trop épais, s'impregne d'une grande quantité de parties huileuses, chaudes & sulphureuses; & qu'à moins qu'il ne se fasse une sécrétion suffisante de ces particules avec la bile dans les conduits excrétoires, la qualité & la couleur de la lymphe en seront nécessairement altérées. Quant à moi, je ne vois point qu'il soit nécessaire de recourir à d'autres causes pour expliquer la fréquence des fievres pourpreuses, scorbutiques, que nous remarquons aujourd'hui. Les hommes au contraire pechent par un usage excessif de liqueurs spiritueuses, de vin & de forte biere, qui loin de rendre les sucs vitaux suffisamment clairs & fluides, les coagulent, & inclinent de cette maniere la constitution à la cachexie.

Une constitution mauvaise, mais particulierement trop froide ou trop humide de l'atmosphere, ne contribue pas peu à la production de cette maladie; car cet air resserrant ou relâchant trop la surface du corps, trouble la plus salutaire des évacuations, la perspiration, & donne lien par ce moyen tant à l'accroissement de la quantité, que de l'impureté des humeurs. Une des causes assez fréquente de la cachexie est la longue continuité d'un tems couvert & chargé; surtout lorsque les vents soufflent de l'occident. Cette maladie est encore plus commune au printems & en automne; que dans les deux autres saisons; & les personnes qui vivent dans des contrées humides & marécageuses, & qui logent & dorment dans des appartemens bas & humides, sont aussi fort sujettes.

Les passions de l'ame conduisent aussi à la cachexie: leur pouvoir & leur influence sur le corps sont si grands, que les parties nerveuses, surtout l'estomac & les intestins qui sont entierement membraneux & nerveux, en sont immédiatement affectés, & privés en grande partie de leur mouvement péristaltique & naturel. Entre les passions la frayeur violente, les longs chagrins, le ressentiment & la colere, étouffés, tendent plus directement que les autres à produire la cachexie ou la *chlorose*, parce qu'ils accélerent trop, retardent ou suppriment les évacuations critiques du sang qui se font, soit par les regles, soit par les hémorrhoïdes.

L'expérience journaliere, & l'autorité des plus célebres Medecins ne nous permettent pas de douter que la diminution des évacuations critiques & si salutaires de la partie superflue du sang, soit par l'anus, soit par la matrice, ne soit une des causes principales; je ne dis pas seulement de la cachexie dans les hommes & de la *chlorose* dans les femmes, mais encore d'autres maladies terribles & incurables; car lorsque le sang ne peut se faire un passage & se décharger à l'extérieur ainsi qu'il a coutume, soit par les spasmes, soit par une obstruction des parties contre nature; d'une grande quantité d'humeurs épaisses & visqueuses, il entre en stagnation, il se déprave, il se corrompt & regorge dans les vaisseaux & les visceres les plus considérables auxquels il fait perdre le ton, dont il trouble les fonctions, & où il excite quelquefois, ainsi que dans les parties les plus éloignées, des symptomes violens & très-compliqués. La maladie à laquelle sont sujettes les jeunes personnes, au tems de leur puberté, a son principe dans la suppression seule de cette évacuation. Joannes Langius s'est expliqué là-dessus de la maniere suivante, *in Epist. Medicin. Lib. I. Epist.* 21. « Au tems de puberté, » dit cet Auteur, la nature pousse d'elle-même, & par » la disposition seule des parties organiques, du foie » dans les cavités & dans les veines de la matrice. » Lorsque ce sang ne peut se faire un passage, soit par» ce que l'orifice de ces veines est trop étroit, soit par» ce que des humeurs visqueuses y forment obstruc» tion, soit parce que le sang lui-même est trop épais; » il regorge vers le cœur, vers le foie, vers le diaphrag» me, & dans les veines des parties contenues dans » les hypocondres par les ramifications de la veine cave » & de la grande artere; il en revient la plus grande » quantité à la tête, & de là naissent les violens symp» tomes dont ces visceres sont affectés, comme la dif» ficulté de respirer, les palpitations de cœur, le gon» flement des hypocondres, le dégout de tout aliment, » & la cardialgie. » Ces symptomes attaquent nonseulement les filles & les jeunes femmes, mais encore les femmes mariées, & celles qui sont assez avancées en âge, lorsque l'évacuation menstruelle est sur le point de cesser en elles, selon les lois générales de la nature, ou lorsqu'elle y est supprimée par quelque cause accidentelle. Dans les hommes mêmes, s'il arrive que la suppression d'un écoulement hémorrhoïdal détruise la force & l'élasticité des parties, & remplisse les vaisseaux d'une abondance excessive de sucs dépravés, il y aura tout lieu de craindre la cachexie.

Rien n'est plus ordinaire que de voir les hémorthagies

extraordinaires, soit par la matrice, soit par l'anus, soit par des blessures accidentelles, suivies des maladies chroniques les plus opiniâtres comme la cachexie, la leucophlegmatie, l'anasarque, les enflures œdémateuses des piés, ou l'atrophie, accompagnées d'une langueur contre nature, & de la perte des forces; car, comme les fonctions de toutes les parties faites dans l'ordre établi par la nature dépendent de la quantité du sang, de sa qualité & de sa circulation libre dans tous les vaisseaux, & tirent leur force & leur vigueur de ces trois principes réunis, il s'ensuit nécessairement que ce fluide vital ne peut être menacé d'épuisement, sans que les visceres & les autres parties solides ne soient considérablement affoiblies, & sans que leurs fonctions ne soient considérablement altérées. Mais entre les parties solides aucune ne reçoit plus immédiatement & plus fortement cet échec que l'estomac & les intestins. La foiblesse & l'altération du ton de l'estomac & des intestins influent sur la digestion; la digestion mal faite donne lieu à la corruption des alimens, la corruption des alimens engendre les crudités, & les crudités passans dans les vaisseaux sanguins, & se distribuant dans tout le corps, rendent la nutrition imparfaite & vicieuse, & nuisent aux fonctions des parties destinées à la sanguification, & à la dépuration des sucs, comme le foie, la rate & les reins. Lorsque la quantité du sang & des humeurs est trop petite, il arrive que les vaisseaux capillaires, & surtout ceux qui servent à la sécrétion des sucs louables & nécessaires, & à l'excrétion des sucs vicieux & inutiles, deviennent imperméables, s'affaissent & perdent de leur diametre; d'où il s'ensuit que leurs fonctions se font très-imparfaitement. Ce qui devient une source abondante d'impuretés.

Je ne crois pas qu'il faille avoir recours à d'autres causes qu'à la grande dissipation d'un sang bon & louable, pour expliquer, pourquoi les malades & surtout ceux qui ne sont point encore parfaitement rétablis de maladies chroniques, & principalement des fievres & des dyssenteries, & qui prennent malgré l'état de foiblesse où ils se trouvent, une plus grande quantité d'alimens que leur estomac languissant n'en peut digérer & convertir en un chyle parfait sont si sujets aux cachexies. L'expérience journaliere & l'autorité des plus anciens Medecins nous démontrent que ceux qui ont été trop affoiblis dans la curation mal entendue de quelque maladie, comme celle qui se fait par l'usage des purgatifs violens, ou par celui des astringens les plus forts, employés dans de grandes hémorrhagies, ou dans les paroxysmes de certaines fievres, sont fréquemment attaqués de cette maladie; la raison qu'on en peut apporter c'est que ces remedes les plus mauvais & les plus pernicieux qu'on puisse employer, épuisent les forces, & enlevent à la nature toute son énergie. Nous pouvons compter à juste titre, au nombre de ces remedes, les drastiques & tous ceux qui froncent & bouchent les vaisseaux capillaires qui servent à l'excrétion des matieres peccantes, & à la dépuration des sucs louables. C'est par l'usage imprudent qu'en font des Medecins ignorans, qu'on voit naître des cachexies, & d'autres maladies dont les malades sont emportés.

Mais comme il y a beaucoup d'affinité entre la cachexie & beaucoup d'autres maladies, il ne sera pas hors de propos d'examiner ce qu'elles ont de commun, & ce en quoi elles different. Premierement, il faut observer que la cachexie differe moins de la *chlorose* & des fleurs blanches par sa nature que par la différence des sexes, & que par le siége de la cause génératrice de la maladie. Le siége de la maladie dans les hommes est l'estomac & le foie; dans les femmes ce sont ces deux organes & la matrice en même-tems. Il n'y a gueres moins de ressemblance entre la cachexie & la cacochymie; car l'une & l'autre supposent une grande quantité d'humeurs impures dans les vaisseaux: mais dans la cacochymie ces humeurs impures proviennent plutôt de l'intempérance & d'un vice de la premiere digestion, que de la dépravation des autres visceres qui subsistent dans leur état naturel; ainsi l'on passe d'une violente cacochymie qui consiste dans une mauvaise nutrition, à une cachexie. Il ne faut pas toujours prendre la pâleur & la mauvaise couleur du visage, pour un signe infaillible, essentiel & caractéristique de la cachexie; car la pâleur & la mauvaise couleur sont quelquefois des restes de violentes maladies ou des effets d'un amas d'humeurs peccantes dans les premieres voies, d'une colere retenue, ou des spasmes de l'estomac; or dans tous ces cas, on a des remedes qu'on peut employer avec l'espérance d'un succès prompt & facile. La cachexie ressemble encore beaucoup à la jaunisse; ces deux maladies sont accompagnées d'un vice dans la nutrition, de la pâleur de la peau & du visage, de la perte des forces, de la stupeur, de la foiblesse & du défaut de ton dans l'estomac & les visceres: mais ces symptomes tirent leur origine dans la jaunisse de la bile seule qui reflue dans la masse du sang, en conséquence de la constriction spasmodique, ou de l'obstruction des canaux biliaires; au lieu que dans la cachexie, l'estomac, la rate, le foie & les reins sont tous violemment affectés; ensorte que quand cette maladie est poussée à un haut point, il lui arrive de dégénérer en une jaunisse noire, à moins qu'on n'ait eu l'attention de prévenir cette fâcheuse catastrophe par un régime & des remedes convenables. La cachexie est encore fort différente de l'anasarque & de la leucophlegmatie; car dans ces maladies l'enflure & la dureté des parties inférieures sont beaucoup plus grandes, & si on les presse avec le doigt, il y demeure empreint; ce qui n'arrive pas dans la cachexie, à moins qu'elle ne soit sur le point de dégénérer dans l'une ou l'autre de ces maladies. Nous n'oublierons pas non plus d'indiquer la différence qu'il y a entre la cachexie & l'atrophie: Dans l'une & l'autre maladie les fluides sont très-impurs, les visceres privés de leur ton naturel, & la nutrition est vitiée: mais dans l'atrophie le corps va en s'exténuant tous les jours de plus en plus, & la nutrition est parfaitement détruite; au lieu que dans la cachexie elle est à la vérité vitiée, mais plus abondante que dans l'état naturel; aussi le corps a-t-il plus de volume dans cette maladie que dans la santé. Enfin la cachexie n'est rien moins que le scorbut; dans tout scorbut il y a cachexie, & une altération des humeurs souvent irréparable, & qui se manifeste par les différentes maladies, exulcérations & déformations de la peau; au lieu que dans la cachexie la dépravation des humeurs n'est pas poussée à un si haut degré. Mais si la cachexie est accompagnée de ces différens symptomes, on l'appelle cachexie scorbutique.

Quant au prognostic de la cachexie, je crois que nous pouvons poser comme une regle incontestable, que la terminaison de cette maladie varie considérablement d'un malade à un autre, & qu'on la guérit plus ou moins facilement selon l'âge, la constitution, la maniere de vivre, & le défaut plus ou moins grand des humeurs & des visceres. D'abord si nous n'avons égard qu'à la différence des âges, il est constant que les vieillards sont attaqués plus opiniâtrément de cette maladie que les jeunes gens; parce que la vieillesse elle-même est une espece de cachexie; ensorte que les personnes qui deviennent cachectiques sur la fin de leurs jours, tombent ordinairement dans l'atrophie & le marasme. L'espece de cachexie qui provient subitement de l'intempérance & d'une mauvaise digestion, à la suite de quelque maladie chronique, se guérit plus facilement que celle qui s'est engendrée par des progrès insensibles faits à la faveur d'un défaut des visceres, ou d'une obstruction skirrheuse au foie ou à la rate. Une couleur verdâtre, ou tant soit peu noirâtre de la peau, indiquant ordinairement quelque défaut caché des visceres & la corruption de la bile, annonce un plus grand danger que la pâleur qui ne provient que de l'abondance excessive du phlegme. Nous observe-

rous encore que plus la maladie est invétérée, plus la difficulté de respirer est grande, plus les hypocondres sont durs & tendus, & moins le malade a de force; plus le danger est grand, surtout s'il y a des défaillances par intervalles. Cette maladie est encore de difficile curation, lorsqu'elle provient d'un écoulement hémorrhoïdal qui l'a précédée & dont les retours sont fréquens. Il faut savoir aussi que de toutes les maladies il n'y en a aucune qui dégénere plus promptement en anasarque, en ascite, en atrophie, & en fievre hectique que la cachexie, surtout lorsqu'on n'a point opposé à ses premiers progrès des remedes convenables. Lorsque la *chlorose* est bien traitée, elle n'est ni fort dangereuse, ni de longue durée; le retour de l'écoulement menstruel, ou le mariage en guérit les filles. Quant aux femmes attaquées de cette maladie, ou elles deviennent stériles, ou elles ne mettent au monde que des enfans foibles & languissans.

CURATION.

Après avoir exposé les causes de la cachexie, il nous reste maintenant à parler de la maniere dont nous croyons qu'il est à propos de les attaquer. La premiere chose qu'un Medecin doit se proposer en pareil cas, c'est de corriger le sang & les humeurs, crus, épais & impurs: de les évacuer par les émonctoires convenables, & de travailler à la reproduction d'un chyle & d'un sang parfait. Il doit s'occuper en second lieu à lever les obstructions des visceres & des vaisseaux capillaires, & à remettre le sang dans une circulation uniforme & libre, dans toutes les parties du corps, tant intérieures qu'extérieures. Troisiemement enfin, il s'appliquera à fortifier l'estomac, & les intestins & à les remettre au ton convenable.

Mais avant que de tenter la correction des humeurs peccantes, il ne manquera pas de nettoyer la source où elles s'engendrent & qui les fournit continuellement. Or la source d'où proviennent les crudités visqueuses, acides & muqueuses est dans l'estomac & dans les intestins. Il s'efforcera donc de donner de la force & de l'action à ces parties, par des remedes incisifs & digestifs, afin que les humeurs puissent être expulsées avec plus de facilité. Rien ne remplira mieux cette indication que ce que nous appellons communément sels neutres, comme le tartre vitriolé, l'arcanum duplicatum, la solution d'yeux d'écrevisses dans le suc de limon, la terre foliée de tartre qu'on appelle autrement tartre régénéré, le sel polychreste, & les sels d'Epsom & d'Egra. On peut encore se servir du tartre tartarisé, ou du sel d'absinthe, qu'on donnera dissous dans une quantité d'eau suffisante. Ces remedes réitérés ou ordonnés à grande dose non-seulement incisent & atténuent, mais encore purgent efficacement & évacuent les impuretés logées dans les intestins. Mais s'il arrivoit que ces remedes ne produisissent aucun effet salutaire, il faudroit en venir aux évacuans préparés de quantités égales, d'une demi-dragme, par exemple, de myrrhe, de gomme ammoniaque, d'extrait de rhubarbe, d'absinthe, de cinabre, du paochymagogue de Crollius, de succin & de sel de succin. On peut donner de cette composition un scrupule pour une dose. On se servira aussi avec beaucoup de succès de mes pilules balsamiques qui tendent à fortifier l'estomac, & à le remettre au ton naturel; si l'on aime mieux ordonner un remede sous une forme liquide, on fera infuser dans du vin les racines de pimprenelle, de radis sauvages, de chicorée, la rhubarbe, l'agaric, la peau fraîche d'orange, les sommités de petite centaurée, la crême de tartre, & les raisins de Corinthe. On fera prendre tous les matins pendant dix jours une quantité suffisante de cette infusion. On parviendra presqu'aussi surement au même but, en faisant prendre de deux jours l'un une demi-pinte d'eau de Sedlitz, avec une once de sirop de fleurs de pêcher, de sirop de chicorée, avec la rhubarbe, ou de sirop solutif de roses. Si le malade est constipé, il faut lui lâcher le ventre avec une potion purgative qu'on préparera de la maniere suivante.

Prenez *de la meilleure manne*, *deux onces*,
de la crême de tartre, *une dragme*,
de la rhubarbe, } *de chaque une dragme.*
du nitre purifié, }

Faites infuser le tout dans huit onces d'eau de fontaine.

Lorsqu'on aura dégagé les premieres voies par ce moyen, on tentera de rendre toute la masse du sang plus pure & plus fluide, & de lever les obstructions formées aux émonctoires, afin que la dépuration du sang & de la sérosité se fasse plus parfaitement. Pour cet effet on employera les décoctions de racine de sarse-pareille, de squine, de viperine & de chicorée, ainsi que des décoctions de rapure de sassafras & de canelle; dans l'usage journalier qu'on fera de ces décoctions, il faut qu'elles soient foibles: mais lorsqu'on les prendra le matin dans le lit, si l'on veut qu'elles procurent une transpiration vive, prompte & libre, il faut qu'elles soient plus fortes. Comme il est quelquefois à propos de favoriser une sueur le matin, on ordonnera quarante gouttes d'essence d'ambre & de pimprenelle, avec la teinture d'antimoine, & l'esprit de corne de cerf, mis en égale quantité dans une décoction chaude. On pourroit encore se proposer de pousser par les urines, & dans ce cas l'on feroit prendre une dragme de la teinture de tartre dans une décoction appropriée.

Une des choses auxquelles on doit faire le plus d'attention, c'est à l'état de l'estomac; or il n'y a point de remede plus propre à lui rendre son ton naturel que les élixirs stomachiques. Les principaux d'entre ces remedes sont mon élixir balsamique dont il est fait mention dans les notes sur Poterius, le sel volatil huileux mêlé avec la teinture de tartre, l'élixir stomachique composé des essences de gentiane & de peaux d'oranges fraîche; l'élixir balsamique fait avec l'extrait de petite centaurée, le chardon-béni, l'absinthe, la gentiane, la myrrhe, l'ambre, le safran & la peau d'oranges fraîches, préparé non avec un menstrue spiritueux, mais avec une lessive foible de sel de tartre. Ces remedes pris dans les repas ou immédiatement après, contribueront non-seulement à digérer les alimens, & à donner au chyle une qualité balsamique & spiritueuse; mais encore à restituer aux fluides leur baume naturel, & à fortifier le ton des visceres; mais il n'en faut point attendre ces heureux effets, si on n'en continue l'usage pendant fort long-tems.

Si l'opiniâtreté de la maladie est telle qu'elle ne puisse être subjuguée par ces remedes; il faudra recourir aux eaux minérales convenables; elles sont excellentes pour dissiper la cachexie dans les hommes & la *chlorose* dans les femmes. Entre ces eaux, l'expérience m'a démontré les avantages de celles de Pyrmont. J'ai vu plusieurs malades qui paroissoient d'une constitution très-foible, & affligés d'une *chlorose* causée par la suppression des regles, parfaitement guéris par leur usage. Les eaux de Spaw ont la même vertu: comme elles sont chargées les unes & les autres de particules ferrugineuses, très-déliées, non-seulement elles atténuent les sucs épais, leur donnent de la fluidité, les rendent propres au mouvement, & levent les obstructions formées aux émonctoires; mais elles fortifient encore les visceres, les remettent au ton convenable, & facilitent la circulation du sang dans toutes les parties du corps.

Outre les eaux richement imprégnées de particules ferrugineuses, telles que celles dont nous venons de parler, les autres remedes calybés joints à des ingrédiens salins & balsamiques, & ordonnés à propos, passent à juste titre pour des remedes très-puissans & très-efficaces dans la cure de la cachexie & de la *chlorose*. Quoique les différentes préparations du fer, tant chy-

miques que pharmaceutiques, soient en très-grand nombre, je n'en connois aucune qui mérite d'être préférée au safran subtil préparé avec de la limaille grossiere, non d'acier, mais de fer, arrosée d'eau de pluie, & exposée à l'ardeur du soleil : mais il ne faut donner ce safran que mêlé avec d'autres substances appropriées à la nature de la maladie. Je le joins ordinairement aux racines de pimprenelle & d'arum, à la canelle, au sel de tartre & au sucre ; & je m'en suis servi alors avec tant de succès, qu'il m'a suffi seul pour guérir de jeunes femmes accablées depuis long-tems d'une *chlorose* accompagnée d'un violent mal de tête & d'autres symptomes fâcheux. Les remedes en forme liquide, les plus estimés en pareil cas, sont la teinture de mars avec le suc de pommes, la teinture de mars avec le suc de coing, la même avec le suc de limon, & surtout la teinture de mars de Zwelfer. On augmentera l'efficacité de ces remedes, en les donnant dans une quantité suffisante d'une des décoctions dont nous avons parlé ci-dessus, ou dans des bouillons faits de racines apéritives, de chien-dent, de chicorée, de persil, d'asperges & de fenouil.

Observations & précautions de pratique.

S'il y a quelque maladie à laquelle il faille remédier promptement, c'est particulierement à la cachexie. Il y a tout à craindre que le délai ne jette un malade dans l'atrophie, ou ne lui procure le scorbut ou l'hydropisie. La cachexie provient-elle de la suppression d'une évacuation de sang périodique : le Medecin doit travailler sur le champ à la rétablir. Pour cet effet, si la durée de la maladie n'a point épuisé les forces du malade, il aura soin de faire tirer une petite quantité de sang à certains intervalles ; par exemple, tous les trois jours. Il y a long-tems que cette maniere de traiter les cachectiques est connue ; & hippocrate la recommande dans la troisieme section du Livre *de Morbis mulierum*. Elle est particulierement salutaire aux personnes du sexe affligées de la suppression des regles. Si la saignée est bonne à ces malades, elle seroit très-nuisible à ceux qui seroient surchargés d'humeurs peccantes, & qui n'auroient en même-tems qu'une très-petite quantité de sang dans leurs veines.

Dans la cachexie qui provient de la suppression d'un écoulement hémorrhoïdal ou menstruel, l'usage intérieur des eaux ferrugineuses produira des effets singuliers, surtout s'il a été préparé par des saignées prudentes & faites à propos, & par une purgation convenable. *J'ai vu ces eaux rétablir plusieurs fois des évacuations supprimées. Mais si le mal avoit pour cause l'écoulement immodéré des regles, ou le flux des hémorrhoïdes, il faudroit bien se garder de faire prendre ces eaux.

* Quand cet écoulement immodéré est occasionné par quelque obstruction des visceres, les eaux minérales ferrugineuses administrées par un Medecin prudent, bien loin de nuire alors, peuvent être très-utiles, en ce qu'elles détruisent les causes qui produisent cet état contre nature.

Lorsque la saignée a été faite à propos, & que l'usage des eaux minérales, ou des remedes calybés a levé les obstructions des visceres, la suppression des regles cesse, & elles reparoissent quelquefois d'elles-mêmes. Si cela n'arrive point, on fera tenir la malade environ une heure de tems dans un bain assez chaud, préparé avec les herbes de matricaire, la mente, l'armoise, le pouliot, la sabine, les fleurs de camomile romaine & de sauge, avec les baies de laurier. L'expérience m'a convaincu que ce bain étoit très-propre pour atténuer les humeurs stagnantes, & évacuer la partie muqueuse & ténace de la sérosité par les excrétoires de la matrice.

Il ne faut jamais employer de remedes violens dans la cachexie : les drastiques, les sudorifiques & les bains excessivement chauds doivent donc être proscrits, parce qu'ils ne manqueroient pas de produire un transport fatal des humeurs peccantes dans les parties les plus nobles.

Quant à l'usage des préparations martiales, il faut observer, que pour qu'il soit heureux, premierement, il faut en aider l'efficacité par le mouvement & par l'exercice du corps convenable. Secondement, qu'il faut le continuer pendant dix ou quinze jours, interposant en même-tems un purgatif doux, tous les troisiemes ou quatriemes jours. Troisiemement, qu'il faut prendre en même-tems une quantité suffisante de liqueurs délayantes, & observer un régime exact.

Puisqu'il est d'expérience que les filles affligées de pâles couleurs ont recouvré leurs regles ; que ces regles ont paru régulierement à compter depuis la premiere nuit de leurs nôces ; qu'elles ont repris de l'embompoint, que leur teint s'est éclairci, & qu'elles se sont bien portées depuis qu'elles ont eu commerce avec un homme ; nous ne manquerons pas de recommander avec Hippocrate & Platerus le mariage, comme le meilleur remede de la *chlorose*.

Si les piés sont froids & enflés dans cette maladie, on les tiendra bien couverts & modérément chauds, pour en corriger la mollesse & le relâchement, & y remettre les fluides en un mouvement plus prompt ; on les tiendra bien enveloppés dans des couvertures : mais si l'enflure est poussée à un point extraordinaire, on y appliquera des sachets médicamenteux faits de millet, de son & de sel. Quant aux bains des piés, il ne faut point les ordonner lorsque l'enflure est formée. Outre les remedes que nous venons d'indiquer, des frictions faites avec de gros linge chaud, sont capables de produire un très-bon effet.

Pour ce qui est du régime préservatif ou curatif de la *chlorose*, premierement on évitera l'air froid & humide, & l'on n'habitera point des chambres basses & pleines d'exhalaisons mal-saines ; on choisira pour chambre à coucher des lieux hauts & chauds. Secondement, on ne prendra point d'alimens de digestion difficile, comme des fruits verds, des substances acides, & des mets préparés avec le lait. L'eau seule prise en boisson journaliere, incommodera dans cette maladie : on aura donc soin de la corriger avec de bon vin du Rhin ou de Moselle.

Il est bon de savoir que la cachexie est quelquefois produite & entretenue par un usage excessif des alimens. Dans ce cas, l'abstinence & la sobriété seront des remedes plus efficaces que tous ceux qu'on iroit chercher chez un Apothicaire. FREDERIC HOFFMAN.

Ce qu'Hoffman a dit des eaux de Spaw & de Pyrmont n'est pas moins vrai de nos eaux chalybées. J'ai observé moi-même, que prises à la source, elles produisoient de plus grands effets, surtout quand on faisoit quelque exercice en les prenant, que toutes les eaux d'Allemagne, bues à une grande distance des lieux où elles ont été puisées. Voyez *Cachexia*.

CHN

CHNUS, χνῦς ; on trouve ce mot dans Hippocrate, *Lib. I.* περὶ γυναικ. C'est une laine fine & molle à laquelle il compare une ratte aqueuse, parce qu'elle est dans cet état mollasse comme cette laine. Hesychius entend par χνῦς ou χνόος, de la paille, ou du bruit ou un son. C'est dans ce dernier sens qu'il faut entendre ce mot dans un passage du Livre *de Morbis internis*, où Hippocrate dit, que dans une espece de phthisie, ὁ φάρυγξ χνόυ πίμπλαται, καὶ συρίζει ὡς διὰ καλάμου, « on « entend du bruit dans la gorge, & ce bruit en sort en « sifflant comme s'il venoit d'un roseau. » Mais Castelli observe que χνόυ peut fort bien être pris dans le premier sens, & signifier une laine molle, dont il sembleroit que la gorge fut embarrassée dans la phthisie

dont parle Hippocrate, & qui produiroit le sifflement dont il s'agit dans sa description.

CHO

CHOA. Voyez *Chus*.

CHOACUM *Emplastrum nigrum*; emplâtre noire dont Celse fait mention, *Lib. V. cap.* 19. qu'il appelle *Choacum*, ou *Choacon*, & qui est composée de litharge d'argent & de résine seche, de chacune cent dragmes: mais il faut faire bouillir auparavant la litharge d'argent dans une pinte & demie d'huile.

CHOANA, χοάνη; la cavité du cerveau qu'on appelle l'*entonnoir*, & qui se dit encore en Grec πύελος. CASTELLI. Voyez *Infundibulum*.

CHOANOS, χόανος, χόανον, χῶνος. Ce dernier signifie dans Hippocrate un *entonnoir*. C'est en ce sens qu'il dit, *Lib. de Corde*, que le στόμαχος, « l'œsophage est une espece de χῶνος, ou d'entonnoir, qui reçoit tout ce qu'on veut faire passer dans l'estomac. χόανος & χόανον, signifient un vaisseau de terre blanche à l'usage des Orfevres & des Chymistes pour fondre les métaux. C'est proprement ce que nous appellons une forge, ou un fourneau de fusion; ce que l'on pourroit prouver par Homere & ses Commentateurs, si cela n'étoit évident par un passage du Livre que nous venons de citer, où Hippocrate compare les oreillettes du cœur aux soufflets que les Forgerons appliquent à leurs χοάνοισι, à leurs « forges ou fourneaux. »

CHOCOLATA, SUCCOLATA, *chocolat*. Voyez *Cacao*.

CHOCUS. Voyez *Chus*.

CHOENICIS, χοινικὶς, χοινίκιον, *un Trépan*; c'est ainsi que cet instrument est appellé par Galien, Paul Eginete, & par Celse, qui rend, *Lib. VII. cap.* 3. ce mot grec par le mot latin *modiolus*.

CHOENIX, χοῖνιξ; c'est en grec, en dialecte attique, une mesure de substance seche, contenant, selon Cleopatra, trois cotyles ou émines, c'est-à-dire un septier & demi.

CHOERADES, χοιράδες, de χοιρὸς, un cochon; *struma*, écrouelles. Voyez *Struma*.

CHOERADOLETHRON, χοιραδόλετρον, de χοιρὸς, & de ὄλεθρος, *destruction*. C'est le nom qu'Aétius donne au *xanthium*.

CHOIRAS, χοιρὰς, ou *Struma*. Voyez *Struma*.

CHOIROS, χοῖρος ἢ χοίριος. Galien dit, *Comment. in R. V. I. A.* que les Anciens appelloient de ce mot χοῖρον τὸν μικρὸν, λίαν, « un très-petit cochon. »

CHOIAC; c'est dans Aétius le nom du mois de Décembre, *Tetrab. III. serm.* 4. *cap.* 48.

CHOLAGOGA, χολαγωγά. Les Grecs entendoient par ce mot ce que nous entendons en François par *cholagogues*; il est composé de χολὴ, *bile*, & de ἄγω, *chasser* ou *évacuer*. Les Anciens ne comprenoient sous cette dénomination que les purgatifs qui entraînent les excrémens grossiers, qui ressemblent par leur couleur jaune & par d'autres qualités, comme le luisant, la ténacité & l'amertume, à de la bile cystique : mais ils se trompoient, premierement, en ce qu'ils excluoient de la classe des *cholagogues* beaucoup de substances qu'il falloit y rapporter; car la bile hépatique est tout-à-fait semblable à la lymphe, lorsqu'elle est mêlée avec la bile cystique. Secondement, en ce qu'ils comptoient entre les *chalagogues* quelques substances qui ne l'étoient point; car il y a beaucoup de remedes qui font évacuer des excrémens qui ont toutes les qualités précédentes; & qui ne contiennent pas la moindre parcelle de bile; tels sont la casse, la manne, l'aloès & les tamarins qui teignent les excrémens en jaune. On peut avec raison mettre en question, s'il y a réellement des purgatifs qui agissent en qualité de spécifiques, & d'une maniere particuliere sur la bile; car, selon Etmuller, les purgatifs agissent dans notre corps aussi-bien sur les humeurs saines que sur les peccantes, & à cet égard les uns ne méritent aucune préférence sur les autres : la seule différence que l'expérience nous ait appris à mettre entre eux, est relative à d'autres qualités : à la force, par exemple, les uns agissant plus fortement que les autres; d'où il s'ensuit qu'ils expulsent tous la bile; & qu'il n'y a que du plus ou du moins. Cependant nous conserverons le nom de *cholagogues* aux purgatifs que l'on emploie ordinairement dans les maladies & obstructions du foie & des conduits biliaires, & que l'on fait prendre, aux Gens de lettres, par exemple, aux personnes qui menent une vie sédentaire, dans la jaunisse, dans les fievres, dans les douleurs brûlantes & corrosives des intestins causées par une bile acre; & dans les dégouts qui proviennent d'une bile grasse. Actuarius dit, *Meth. Med.* qu'il faut avoir égard aux substances qui évacuent la bile jaune; dans les cas où l'on soupçonne que cette humeur est logée à l'orifice de l'estomac, ou dispersée dans le systeme des veines; dans les fievres continues, ou dans les fievres tierces lorsqu'elles sont sur leur déclin; dans la jaunisse; en un mot, dans toutes les maladies où l'on juge qu'il y a une quantité excessive de bile jaune. On range ordinairement en deux classes tous les remedes qui évacuent la bile jaune. La premiere est composée des substances qui atténuent le sang hépatique, & procurent une sécrétion plus abondante de la bile : tels sont les sucs acides & douceâtres des fruits mûrs. Le suc de cette espece de *lychnis* qu'on appelle saponaire, la casse, le miel, les tamarins; le suc de roses blanches, l'aloès, la scammonée; les myrobolans, la rhubarbe, les savons, surtout ceux qui contiennent un sel volatil alcalin, & une huile volatile; l'élixir de propriété, les sirops modérément aromatiques, comme le sirop d'armoise de Fernel. Le sirop d'ambroisie, celui des cinq racines apéritives, celui de violettes, le sirop simple de chicorée, le même avec la rhubarbe, le sirop solutif simple de roses, le même avec le séné. On donne tous ces remedes dans le petit lait, dans les décoctions de dent de lion, ou dans quelque autre décoction délayante, le matin lorsque l'estomac est vuide.

De tous les *cholagogues* de cette classe, il n'y en a peut-être aucun qu'on puisse comparer à celui dont on trouve la composition suivante dans la Chymie de Boerhaave.

Prenez deux dragmes de teinture de scammonée bien préparée avec de l'esprit de vin rectifié.

Mêlez-la avec trois fois autant de quelques-uns des sirops dont nous avons parlé ci-dessus.

La seconde classe est composée des substances, qui donnant de violentes secousses à l'abdomen & au diaphragme, chassent des intestins toutes les especes de bile. C'est l'effet que produisent les vomitifs & les purgatifs violens, dont il n'est permis de se servir qu'après avoir essayé les premiers, & qui semblent être réservés pour la cure des maladies causées par la bile noire.

Il y a quelque raison de croire que les remedes antimoniaux agissent plus puissamment sur la bile que les autres remedes.

CHOLAS, χολὰς, qu'Aristote, *Hist. Animal. Lib. I. cap.* 13. rend par *Gaza cholago*, est la cavité entiere des hypocondres & des îles. Cette cavité est appellée, *cholas*, parce qu'elle contient le foie qui est comme le couloir de la bile, *chole*, ou parce qu'elle est très-profonde; & on a dit en grec χολὰς pour χοιλὰς.

CHOLE, χολὴ. Voyez *Bilis*.

CHOLEDOCHUS, χοληδόχος, de χολὴ, *bile*, & de δέχομαι, *recevoir*. C'est l'épithete qu'on donne communément à la vésicule du fiel, aux vaisseaux hépatiques qu'on appelle πόροι χοληδόχοι, « conduits biliaires, » & au canal commun qui communique avec le duodenum. CASTELLI.

CHOLEGON, χολαγὸν, χολήγει, ou *Cholagogum*. Voyez *Cholagoga*.

CHOLERA, χολέρα; le *Cholera morbus*.

Paul Eginete définit cette maladie, *Lib. III. cap.* 39. une agitation excessive du ventre, accompagnée d'une évacuation de bile par haut & par bas, & qui a pour cause une indigestion d'alimens, continuée pendant un tems considérable. Hippocrate, *Lib. de Rat. Vict. in Morb. acut.* distingue deux especes de *cholera*, l'humide & le sec. Le *cholera* simple ou sans épitbete, est l'humide, ou celui qui provient d'humeurs acrimonieuses, bilieuses & séreuses, à la formation desquelles a donné lien la corruption & l'acreté des alimens. C'est pourquoi nous lisons dans le même Livre, que la chair de bonc engendre le *cholera*, & que celle de cochon est χολώδης, c'est-à-dire, selon Galien, qu'elle engendre le *cholera* par son acrimonie : car, ajoute cet Auteur dans son Commentaire, cette maladie provient d'un aliment humide & acrimonieux, qui venant à se corrompre promptement, & à picoter les orifices des visceres qui communiquent avec l'estomac, excite un flux d'humeurs de toutes les parties du corps; & c'est ce qui donne lieu aux selles & aux vomissemens acrimonieux & bilieux. Le *cholera* sec provient d'un amas d'humeurs acrimonieuses & flatulentes dans l'estomac, en conséquence duquel les parties nerveuses adjacentes sont irritées & distendues; ce en quoi il ressemble au *cholera* humide. Les symptomes concomitans du *cholera*, sont, selon Hippocrate, au Livre que nous avons cité ci-dessus, le bruit & l'enflure du ventre, la douleur des côtés & des reins, & la constipation. Cet Auteur parle de cette maladie, *Epid. Lib. V.* sous le nom de τὰ χολερικὰ πάθεα, « affections cholériques; » & dans le même Livre, & *Epid. VII.* simplement sous le nom de τὰ χολερικά. Celse nomme cette maladie *cholera*, *Lib. IV. cap.* 11. d'après Hippocrate, *Lib. III. Aphor.* 30. Ce dernier entend par *cholera*, *Lib. de Insom. & Coac.* une maladie critique, de la nature de celle dont il est question : c'est dans le même sens qu'il prend le mot *cholera*, lorsqu'il dit dans le Traité que nous venons de citer, que la fievre appellée lipyrie, ne se termine jamais que par un *cholera*, & que les femmes qui sont attaquées d'un τρόπον χολερώδεα, avant que d'entrer en travail ont un accouchement heureux & facile, après avoir éprouvé tous les symptomes du *cholera morbus*.

OBSERVATION PREMIERE.

Une fille de vingt ans mourut d'un *cholera*; dans la dissection qu'on en fit, on ne lui trouva point de vaisseaux mammaires, quelque exacte qu'en fût la recherche : la plupart des parties contenues dans son abdomen étoient altérées : le fond de son estomac qui étoit descendu quatre doigts plus bas que les fausses côtes, étoit entierement privé des avantages que procure l'épiploon. Ce viscere étant donc extremement affoibli, cette fille fut sujette pendant toute sa vie à des vomissemens si violens, qu'il s'étoit fait un transport habituel à la tête d'une quantité excessive de sang, qui lui entretint au visage les plus belles couleurs, même après sa mort. C'est aussi à la violence du vomissement qu'il faut attribuer la rupture des ligamens de l'estomac, sa descente & celle des intestins. L'épiploon étoit tombé au-dessous de l'estomac jusques sur l'os ischion. Le colon étoit placé beaucoup plus bas que dans l'état naturel; & au lieu de se plier & de se replier en différens tours & convolutions, on ne lui remarquoit dans ce sujet que de petites inflexions, disposées alternativement comme les dents d'une scie. On trouva dans les intestins un ver rougeâtre, dont la présence dénotoit suffisamment une habitude cacochymique : la rate occupoit un volume double de celui qu'elle a naturellement; & au lieu d'avoir sa figure accoutumée, elle avoit pris celle d'un sphéroïde allongé. Le canal cholidoque étoit divisé en plusieurs petites ramifications, dont les diametres étoient si étroits, que la bile étoit contrainte de regorger en grande quantité; & c'est ce qui donnoit lieu à ce vomissement funeste de matiere bilieuse. Thom. Barthol. *Cent.* 2. *Hist.* 81.

OBSERVATION II.

J'ai remarqué que dans les personnes qui sont mortes du *cholera* en quatre jours de tems, toute la bile étoit évacuée, le foie sec & brûlé, & la vésicule du fiel excessivement gonflée : cependant quand on venoit à la comprimer, il n'en sortoit pas une goutte de bile. Le canal qui va droit du foie aux intestins, étoit dilaté, & égaloit en grosseur presque le petit doigt; d'où je conclus que la bile étoit portée immédiament du foie dans les intestins. Riolan, *Anthropographia, Lib. II. cap.* 10.

OBSERVATION III.

La grande quantité de bile que les personnes affectées du *cholera morbus*, & les enfans rendent dans les diarrhées, est acre, & communément érugineuse ou verte. J'ai trouvé dans tous ceux qui sont morts de ces maladies, une grande quantité de cette espece de bile dans la vésicule du fiel, & peu ou point du tout dans l'estomac; ce qui prouve évidemment que la bile est portée de la vésicule du fiel dans les intestins & dans l'estomac, & que ces visceres ne sont point le lieu originaire de sa formation. Diemerbroek. *Anat. Lib. I. cap.* 5.

J'ai remarqué dans un enfant de dix ans qui mourut d'une fievre lipyrie accompagnée d'inflammation au foie, dont un *cholera morbus* qui avoit précédé avoit rendu les lobes inférieurs extremement noirâtres; j'ai remarqué, dis-je, que la vésicule du fiel étoit gonflée, ainsi que dans l'observation précédente, & pleine d'une bile verte & d'une couleur très-foncée. La distension causée par cette bile olivâtre faisoit occuper à cette vésicule le volume d'un œuf de poule. Les conduits biliaires étoient aussi remplis de la même bile, & elle couvroit toute la partie concave du foie à laquelle elle étoit demeurée attachée à cause de sa viscosité & de son épaississement.

OBSERVATION IV.

Une personne fut attaquée d'un vomissement subit, & eut dix selles successives. Je la disséquai & je trouvai plusieurs morceaux d'arsenic blanc engagés dans les tuniques de son estomac.

OBSERVATION V.

Dans la dissection que je fis d'une personne de qualité, je trouvai le canal cholidoque qui se décharge naturellement dans le duodénum, ouvert aux environs du pylore, & portant par ce moyen la bile dans l'estomac, ainsi que dans les intestins. Ce défaut de conformation produisoit des nausées, des vomissemens & la constipation; car la nature étant privée du secours de la bile qui est, pour ainsi dire, son clystere naturel, n'avoit plus sa faculté expulsive. Aussi le malade fut-il emporté subitement par un *cholera*. Bartholomæus Cabrollius, *Observ. Anat.* 6.

Il y a une grande affinité entre la dyssenterie & la maladie que les Grecs ont appellé *cholera*, à cause de l'évacuation abondante d'excrémens bilieux qui se fait par la bouche & par l'anus, que Cœlius Aurelianus nomme *felliflua passio*, & dont Willis fait mention, *Pharmacop. Rat. Sect.* 3. *cap.* 3. sous le titre de *Dyssenteria incruenta*, ou dyssenterie non-sanglante : elle consiste dans le mouvement péristaltique de l'estomac & des intestins irrités & mis en convulsion par différentes matieres, très-acres & très-caustiques qui y sont logées : ces matieres pervertissent, pour ainsi dire, le mouvement péristaltique; il est accompagné d'une évacuation ex-

ceſſive d'excrémens bilieux, tant par la bouche que par l'anus.

Mais il eſt à propos d'inſiſter d'une maniere particuliere ſur la différence qu'il y a entre le *cholera* & la dyſſenterie. On compte le *cholera* entre les maladies les plus aiguës; & c'eſt avec raiſon, car il ſe termine ordinairement en peu de jours, & ſa terminaiſon ne va pas au-delà du ſeptieme, au lieu que la dyſſenterie dure beaucoup plus long-tems, à moins qu'elle ne ſoit très maligne; d'ailleurs elle n'eſt pas toujours accompagnée de vomiſſement; ce ſymptome ne paroît que lorſqu'elle commence ou qu'elle eſt à ſon dernier période, ou qu'il y a en même tems inflammation à l'eſtomac: mais ſi le *cholera* ne va point ſans le vomiſſement, il n'eſt pas accompagné d'un teneſme auſſi incommode, ou de ſelles ſanguinolentes, auſſi fréquentes qu'elles le ſont dans la dyſſenterie. Enfin cette derniere maladie eſt contagieuſe, & le *cholera* ne l'eſt point.

Le *cholera* ne differe pas moins de la diarrhée bilieuſe; quoique les cauſes de ces maladies ſoient à peu près les mêmes, elles ſont toutefois accompagnées de différens ſymptomes & ne fourniſſent point les mêmes prognoſtics: comme une diarrhée bilieuſe n'eſt autre choſe qu'une évacuation copieuſe d'excrémens bilieux par l'anus, en conſéquence de l'accroiſſement de la force du mouvement périſtaltique des inteſtins, causé par la conſtriction ſpaſmodique où ils ſont, & par leur direction naturelle en embas; elle accompagne toujours le *cholera*, mais il y a de plus dans le *cholera* une eſpece de rétroaction du mouvement périſtaltique des inteſtins, & plus particulierement encore de l'eſtomac & du duodénum, ce qui donne toujours lieu au vomiſſement.

Il y a deux eſpeces de *cholera*, un *cholera* ſec & un *cholera* humide. Le *cholera* eſt ſec, lorſque l'eſtomac & les inteſtins ſont tellement diſtendus par des vapeurs flatulentes, que l'évacuation abondante s'en fait avec beaucoup de peine, ſoit par la bouche, ſoit par l'anus. On trouve un exemple remarquable de cette maladie dans les *Act. Med. Berol. Dec. 2. Vol. III.* Mais il n'eſt pas queſtion encore d'examiner ce *cholera*. Le *cholera* eſt humide lorſqu'il eſt accompagné de ſymptomes que nous avons indiqués ci-deſſus, & qu'il ſe complique, ſoit avec cette eſpece de fievre violente & inflammatoire que les Medecins appellent *cauſus*, ſoit avec quelque degré de friſſon ou d'accès chaud, dont les retours ſont périodiques, quoiqu'on ne puiſſe dire qu'il y ait une fievre évidente & réglée.

Cette eſpece de maladie eſt pour l'ordinaire idiopathique, quoiqu'elle ſe trouve quelquefois ſymptomatique, comme il arrive, ſelon Sydenham, dans les enfans qui ont de la peine à pouſſer leurs dents, ſelon Riviere, *Centuria* 3. *Obſ.* 78. dans les fievres malignes, & ſelon Hippocrate, *Prænot. Coac.* 123. dans l'eſpece de fievre appellée lipyrie, qui ne ſe termine jamais, ſi l'on en croit cet ancien, ſans qu'il ſurvienne un *cholera*. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que toutes ces maladies ſont aſſez fréquemment accompagnées d'un flux bilieux.

Il n'y a preſque aucune différence entre les tempéramens ſujets au *cholera* ſec, & ceux qui ſont ſujets au *cholera* humide. Ce ſont pour l'ordinaire des perſonnes bilieuſes, ſeches & cholériques qui ſont attaquées, ſoit de l'un, ſoit de l'autre; car les perſonnes d'une conſtitution ſanguine, phlegmatique & pléthorique, ſont plus ordinairement tourmentées d'un flux pituiteux. Mais il n'y a perſonne qui ſoit plus diſposé au *cholera* que ceux dont les ſucs vitaux ſont imprégnés de particules acrimonieuſes & ſcorbutiques, ou dont les premieres voies ſont embarraſſées d'un amas d'excrémens acides; tels ſont en général les hypocondriaques, les ſcorbutiques, les cachectiques, & tous ceux qui ont le malheur d'être très-enclins à la colere. Les *cholera* ne ſont jamais plus violens qu'en été & pendant les chaleurs brûlantes. Ils ſont auſſi & plus fréquens & plus cruels dans les pays chauds, que dans les climats doux & tempérés. Auſſi liſons nous dans l'hiſtoire naturelle des Indes de Bontius, *L. IV. c.* 6. & dans les Voyages de Thevenot, *Part. II. Lib. II. cap.* 20. que les *cholera* ſont endémiques parmi les habitans de l'Inde; de la Mauritanie, de l'Arabie & de l'Amérique.

Quant à l'hiſtoire de cette maladie, nous commencerons par obſerver que le *cholera* prend ordinairement tout d'un coup. Les malades ont d'abord, à la vérité, des rapports acides & nidoreux; des douleurs pongitives dans l'eſtomac & dans les inteſtins, des cardialgies & du mal-aiſe dans les parties circonvoiſines du cœur: mais c'eſt tout d'un coup & en même tems qu'ils ſont affligés de vomiſſemens & d'une évacuation exceſſive d'excrémens. Ils rendent d'abord les reſtes des alimens, puis des humeurs bilieuſes mêlées d'une quantité plus ou moins grande de mucoſité; ces humeurs ſont tantôt jaunes, tantôt érugineuſes ou noires; mais toujours exceſſivement acides, corroſives & accompagnées de rapports, de flatulences & quelquefois de ſang. L'évacuation de toutes ces matieres ſe fait à différens intervalles, mais fort voiſins les uns des autres. D'ailleurs on reſſent encore dans les inteſtins les douleurs les plus aiguës; il y a contorſion, corroſion, picotement, enflure & bruit tumultueux, ſurtout au-deſſus du nombril; on eſt encore affligé en même tems de la cardialgie la plus violente. A meſure que le mal augmente la ſoif devient plus grande, les extrémités ſe refroidiſſent, le battement de cœur ne ſe fait plus ſelon l'ordre naturel, le diaphragme eſt fatigué par des ſecouſſes de hoquet, les urines ſont retenues, le corps s'humecte de ſueur froide; on tombe dans des défaillances profondes & qui tiennent quelquefois de la syncope; enfin tous les membres entrent dans des convulſions les plus terribles. La terminaiſon de cette maladie eſt prompte, & elle ceſſe ordinairement au troiſieme, au quatrieme ou du moins au ſeptieme jour; ou s'il lui arrive de durer plus long-tems, c'eſt qu'elle dégénere en une autre maladie.

Entre les anciens Medecins il n'y en a point qui aient parlé plus exactement du *cholera*; que Cœlius Aurelianus & Aretée.

Nous liſons dans le premier de ces Auteurs que l'affection cholérique prend ſa dénomination, ſi l'on en croit quelques-uns, de χολὴ, *bile*, & de ῥοιὰ ou plutôt de ῥοὴ, *flux*, c'eſt-à-dire, maladie qui conſiſte dans un flux ou une évacuation de bile par la bouche & par l'anus. Il y en a d'autres qui prétendent que ſon nom lui vient de la quantité des humeurs rendues qui ne ſont point, diſent-ils, de la bile réelle, mais certains fluides qui prennent la même couleur. Mais qu'importe d'où vienne le mot *cholera*; toutes les diſputes ſur ſon étymologie ſont ſi frivoles que nous ne daignerons pas nous y arrêter. Aſclépiade définit l'affection cholérique dans ſon Livre *de Finibus*, « une évacuation vive « & prompte des humeurs hors de l'eſtomac & des in- « teſtins, dont le principe eſt dans un certain concours « ou dans une certaine protruſion de corpuſcules, ou, « comme il arrive quelquefois, dans l'indigeſtion. » Ceux qui ſe ſont chargés de commenter cette définition, remarquent que les mots *vive & prompte*, y ſont mis pour diſtinguer le *cholera* de l'affection cœliaque, dans laquelle les malades ſont pareillement tourmentés par une évacuation d'humeurs, mais moins vive & moins prompte que dans l'affection cholérique. Ils ajoutent qu'il étoit néceſſaire de dire que l'évacuation provenoit *d'un certain concours, ou d'une certaine protruſion de corpuſcules*, parce qu'il arrive à la plupart des perſonnes qui ſe trouvent ſur mer pour la premiere fois, de rendre des humeurs: mais cette évacuation n'eſt point produite par un concours de corpuſcules. Ils penſent encore qu'il n'étoit pas moins important d'avertir que l'indigeſtion étoit une des cauſes les plus ordinaires de l'affection cholérique, parce que cette maladie en peut avoir beaucoup d'autres, mais moins principales. Quelques Auteurs de notre Secte (c'étoit la méthodique) ont donné du *cholera* la même définition qu'Aſclépiade, à cela près qu'ils en ont

retranché le *concours des corpuscules*, auquel ils ont substitué *la dilatation des passages*, *raritas viarum*. Mais il est très-inutile, à mon avis, de s'étendre sur les causes de cette maladie : ce qu'il nous importe extrêmement de connoître, ce sont les effets de ces causes.

Il est encore beaucoup moins essentiel d'enfler la définition du *cholera*, de l'énumération des causes antécédentes, parce que cette maladie n'est pas la seule qui provienne de l'indigestion, & que l'indigestion ne produit pas seulement le *cholera*. Il naît de plusieurs autres causes contraires & particulieres, dont aucunes n'ont été indiquées dans les définitions précédentes; c'est, par exemple, une des suites de quelque vice non-seulement de l'abdomen & des intestins, mais encore de l'estomac. Aussi Soranus dit que c'est une résolution de l'estomac, de l'abdomen & des intestins, accompagnée d'un danger prompt & instantané. On peut mettre au nombre des causes antécédentes de cette maladie, l'usage excessif du vin, celui des remedes mal-faisans, des eaux chaudes & le mouvement d'un vaisseau qui cause dans les personnes qui n'y sont point faites, une agitation violente. Mais ces causes antécédentes produisent des effets d'autant plus dangereux, que l'indigestion habituelle est plus longue & plus continuée par la trop grande quantité d'alimens délicatement préparés, ou auxquels on n'est point accoutumé. La connoissance de ces causes peut à la vérité contribuer à la satisfaction de l'esprit: mais loin d'être absolument nécessaire au Medecin pour se conduire avec prudence & soulager son malade, je prétens qu'elle est entierement inutile. La diarrhée & la résolution de l'estomac sont deux maladies qui ont beaucoup de ressemblance & d'affinité avec le *cholera*. Mais les disciples d'Asclépiade mettent de la différence entre la diarrhée & l'affection cholérique. L'affection cholérique, disent-ils, est accompagnée d'une évacuation d'humeurs hors de l'estomac, au lieu que la diarrhée n'est qu'un flux par les parties inférieures : mais nous osons assurer que dans la résolution de l'estomac, il y a vomissement sans flux. Lorsqu'il y a flux sans vomissement, on peut en conclurre qu'il y a seulement résolution du ventre, ou ce qu'on appelle diarrhée. Mais dans l'affection cholérique il y a vomissement & flux, & ces deux symptomes se trouvent réunis ensemble & avec un grand nombre d'autres surnuméraires. Ils disent encore que le *cholera* & la diarrhée sont produits selon les différentes especes d'indigestions, une indigestion causant l'une de ces maladies, & l'autre ayant pour cause une indigestion d'une autre espece. Selon les disciples d'Asclépiade, c'est aux différens degrés du concours des corpuscules qu'il faut encore attribuer cette maladie : mais l'indigestion qui cause la diarrhée est telle que le concours des corpuscules est fort petit; & celle d'où naît l'affection cholérique est telle que le concours des corpuscules est beaucoup plus grand. Ils assurent de plus que la diarrhée & le *cholera* different encore par le tems & l'ordre de leurs symptomes, & que l'indigestion précede l'attaque du *cholera*. Mais à quoi bon recourir à ces idées? La différence qu'il y a entre ces deux maladies est assez facile à appercevoir & à déterminer sans elles; d'ailleurs dans l'indigestion qui est produite par la corruption des alimens, le malade n'est pas toujours attaqué ou du vomissement, ou du flux, que les Grecs appellent diarrhée. Mais dans l'affection cholérique il y a toujours vomissement & flux, même sans qu'il y ait corruption d'alimens; ce qui ne doit point étonner, car il ne faut pas être fort habile pour trouver d'autres causes antécédentes que l'indigestion & la corruption des alimens, auxquelles on puisse rapporter le vomissement & le flux.

L'affection cholérique est ordinairement précédée de tension & de pésanteur d'estomac, d'anxiété, d'agitation, d'insomnie, de tranchées accompagnées de cette espece de bruit que les Grecs appellent borborygme, ou bruit d'entrailles, de douleurs de ventre, d'évacuation de vents par l'anus, qui ne soulage point, de rapports nidoreux, de nausée, d'une salivation excessive & contre nature, & d'un sentiment de pésanteur aux environs du thorax, accompagné de l'abattement des membres. A l'approche de la maladie on est attaqué d'un vomissement continuel; les matieres que l'on rend d'abord dans ce vomissement, sont pour l'ordinaire des alimens corrompus, & des humeurs & de la bile jaunâtre; ensuite les matieres évacuées prennent la couleur de jaune d'œufs, après quoi elles deviennent poracées & érugineuses, & elles finissent par être noires. Il y a aussi de l'agitation dans le ventre, & cette agitation est accompagnée de douleurs; les excrémens que l'on rend par bas, sont écumeux, très-âcres, & suivent l'altération & la nature des matieres rendues par le vomissement. On est tourmenté par de fréquentes envies de vomir. A mesure que le mal augmente, il vient par les selles une liqueur claire & aqueuse qui ressemble quelquefois à de la lavure de chair. Ces humeurs sortent communément accompagnées de râclures blanchâtres & pituiteuses. Alors le pouls devient dense, les membres se réfroidissent, le corps prend une couleur noirâtre, la chaleur augmente au-delà du degré naturel, la soif est insatiable, la respiration prompte, il y a contraction dans les membres, tension dans les nerfs, au gras des jambes & aux bras, les parties circonvoisines du cœur se gonflent, & le malade est affligé d'une douleur semblable à celle qui se fait sentir dans la passion iliaque. Les excrémens sont quelquefois sanglans; les membres foibles & exténués, les yeux rouges; & enfin le hoquet est le dernier des symptomes du *cholera*. Lorsque la maladie étoit poussée à ce point, les anciens la regardoient comme tellement aiguë, que nous lisons dans leurs Ouvrages qu'alors elle emportoit le malade avant le second jour. Mais lorsqu'elle prenoit un cours favorable, & qu'elle commençoit à perdre sa violence, ils disent que le froid du corps & des jointures diminue, que le pouls s'éleve sensiblement, que les selles sont moins copieuses & moins fréquentes, & que le malade reprend des forces de jours en jours. Il y a des paroxysmes particuliers qu'il est possible de prévoir par les circonstances qui suivent la maladie même; comme lorsque le malade est attaqué d'agitation & de mal-aise, lorsqu'il y a congestion d'humeurs dans son estomac, & que ses membres sont en contraction; alors on peut annoncer qu'il y aura bien-tôt un paroxysme. Mais si lorsque le malade a vomi il se trouve soulagé, s'il sent son estomac dégagé, si les douleurs pongitives de son ventre se calment, & si tous les autres symptomes diminuent, on peut annoncer que le paroxysme est sur le point de cesser. Il s'ensuit de tout ce que nous avons dit, que l'affection cholérique est ordinairement une maladie violente & aiguë, & qu'elle provient tantôt de la résolution seule, tantôt de la résolution accompagnée de quelques degrés de constriction, comme il paroît par les douleurs de l'estomac, du ventre & des intestins, par la rétraction des jointures. Il est constant que l'estomac, le ventre & les intestins, sont les parties affectées le plus fortement & le plus immédiatement par le *cholera* : mais on ne peut nier qu'il ne se répande en même tems sur tous les membres par la conspiration mutuelle qui regne entre eux. CŒLIUS AURELIANUS, *Acut. Morb. Lib. III. c.* 19. 20.

Voici la description qu'Aretée donne du *cholera*.

Le *cholera morbus* est un reflux de matiere de toutes les parties du corps vers l'estomac, le ventre & les intestins; ce qui constitue une maladie très-aiguë dans laquelle on rend par le vomissement ce qui est contenu dans l'estomac, & par les selles toutes les humeurs du ventre & des intestins. Les matieres qui viennent d'abord par le vomissement sont aqueuses, & les excrémens évacués par bas sont d'une consistance liquide. Comme la maladie a pour cause une indigestion longue & continuée, toutes les matieres rendues sont extrêmement fétides. L'évacuation des matieres liqui-

des est suivie des pituiteuses, & les pituiteuses des bilieuses. Ces évacuations se font d'abord sans peine & sans douleur: mais dans la suite elles sont accompagnées de tranchées & de maux d'estomac cruels.

Lorsque la maladie augmente, les tranchées sont plus fortes, il y a défaillance, résolution des membres, agitation continuelle & aversion pour toute sorte d'alimens; si le malade prend quelque chose, il le rejette sur le champ avec bruit, nausée & chargé de bile jaune; les selles sont de la même nature. Les convulsions surviennent, les muscles des bras & des jambes entrent en contraction, les doigts sont recourbés, le vertige s'empare de la tête & le hoquet fatigue l'estomac; les ongles deviennent livides, tout le corps se refroidit, mais particulierement les extrémités, & le frisson saisit tous les membres.

Si la maladie tend à la mort, le malade tombera dans des sueurs froides, rendra de la bile noire par haut & par bas, sera affligé d'une suppression d'urine; cette rétention aura pour cause la convulsion de la vessie; les urines n'en feront pas pour cela plus abondantes, les fluides prenant leur cours du côté des intestins; sa voix s'affoiblira; son pouls sera petit & fréquent comme dans la syncope; il aura des envies continuelles & inutiles de vomir & d'aller à la selle, comme dans le ténesme, mais il ne rendra rien par haut, & il ne rendra par bas qu'une matiere seche, entierement privée d'humidité, enfin il périra dans les convulsions, la strangulation & les efforts inutiles pour vomir; c'est-à-dire, qu'il aura une mort triste & cruelle.

Le *cholera morbus* est très-fréquent en été; il l'est plus aussi en automne qu'au printems, & plus au printems qu'en hiver: mais il est assez rare dans ces deux dernieres saisons. Les jeunes personnes & celles qui sont à la fleur de leur âge, y sont plus sujettes que les personnes âgées: mais en revanche il est beaucoup plus dangereux pour celles-ci que pour les autres. Les enfans en sont fréquemment attaqués: mais ils en meurent rarement. Arete'e, *de Causis & signis*, *Acut. Morb. Lib. II. cap.* 5.

Dans la dissection des sujets qui sont morts du *cholera*, on trouve ordinairement les petits intestins, surtout le duodénum, & l'orifice droit de l'estomac, gangrenés, couverts de bile & teints en jaune à l'extérieur, & les conduits biliaires excessivement relâchés, ainsi que nous lisons dans ceux qui nous ont laissé des observations de Medecine, entre lesquels nous ne citerons que Dolæus, *Encyclop. Med. Lib. III. cap.* 4. & Bartholin, *Hist. Anat. Centur.* 2. *Observ.* 81. Riolan fait mention dans son *Anthropol. Lib. II. cap.* 20. d'une vésicule du fiel qu'il trouva d'une grandeur extraordinaire & d'un canal cholidoque excessivement distendu, dans une personne morte du *cholera*. Il y a dans les *Act. Med. Berol. Dec.* 2. *Vol.* 8. l'histoire d'un *cholera* mortel dans lequel le duodénum & le pylore étoient gangrenés intérieurement, & remplis d'une substance noire & brunâtre, telle que celle que le malade rendoit par le vomissement, & qui se trouva à l'examen qu'on en fit, n'être autre chose que de la bile mêlée avec du sang. Les veines de l'estomac étoient de plus gonflées de sang, la vésicule du fiel étoit extremement flasque, & l'épiploon froncé du côté de l'estomac.

Il s'ensuit de-là que quoiqu'il faille chercher généralement le siége du *cholera* dans l'estomac, & dans les intestins; on le trouvera particulierement dans le duodenum & dans les conduits biliaires: c'est par cette raison que toutes les parties du systeme nerveux, entre lesquelles il y a sympathie, sont affectées dans cette maladie. Il ne sera pas possible de fixer ailleurs le siege du *cholera*, si l'on considere attentivement sa cause matérielle; car les matieres rendues tant par le vomissement que par les selles sont presque toujours bilieuses, & ne varient par rapport à la quantité de bile dont elles sont chargées que du plus au moins; si elles prennent différentes couleurs, si elles sont tantôt jaunes ou vertes & tantôt noires, c'est qu'il se joint quelquefois à la bile des humeurs étrangeres, acides, pituiteuses, salines & même du sang. Or le mélange des matieres rendues par le vomissement ou par les selles, avec la quantité excessive de bile dont elles sont chargées, ne se peut faire que dans le duodenum; c'est le seul des intestins qui donne lieu par sa situation & ses courbures à la formation & à l'accroissement des matieres acres; & par l'influx qui s'y fait de la bile & du suc pancréatique, au mélange de cette humeur avec ces matieres.

Le picotement de la tunique nerveuse qui tapisse l'estomac & les intestins, est la cause immédiate du *cholera*, de même que la constriction convulsive de ces visceres qui suit le picotement de leur tunique nerveuse produit par la matiere caustique qu'ils contiennent est la cause immédiate de la mort. Cette constriction successivement augmentée par la qualité corrosive des matieres, cause des douleurs pongitives, lancinantes & mordicantes avec la cardialgie. Elle agit dans l'estomac & dans le duodenum de bas en haut; & contre l'ordre naturel; au lieu que dans les autres intestins elle agit de haut en bas: c'est pourquoi il y a vomissement, & diarrhée en même-tems. Mais comme c'est un fait généralement avoué que l'affluence des humeurs est plus grande dans une partie quelconque du corps, lorsqu'il y a irritation, que lorsqu'elle est dans son état naturel; il faut convenir que les sucs vitaux doivent se porter en plus grande quantité dans les vaisseaux de l'estomac & du duodenum, lorsqu'il y a *cholera*, que lorsque ces visceres ne sont point affectés. Or leur constriction spasmodique doit naturellement empêcher ces sucs de repasser librement dans les veines; ils y causeront donc obstruction, & commenceront par y déposer leurs particules les plus subtiles & les plus pénétrantes; or ces particules sont presque toutes acres, séreuses, sulphureuses & bilieuses: telle est aussi la nature de la grande quantité des humeurs rendues dans le *cholera*. Le long séjour de ces particules subtiles & pénétrantes donne lieu à la rupture des vaisseaux, & à l'effusion de quelques gouttes de sang qui venant à se mêler avec les matieres bilieuses, se coagulent & forment une masse blanchâtre: mais si les vaisseaux ne se rompent point, & que les humeurs continuent d'y séjourner, il surviendra une inflammation fatale & la gangrene. Mais ce ne sont pas là les seuls effets du spasme; en vertu de la sympathie & de la conspiration des nerfs, il s'étend & se communique aux parties adjacentes. C'est par ce moyen que les conduits biliaires sont affectés, irrités & contraints de se vuider dans le duodenum. Aussi les spasmes cessant à la mort du malade, trouve-t-on ces conduits flasques & relâchés. Si l'agitation violente qui les accompagne, passe jusqu'au cœur, il y aura palpitation; si elle parvient au diaphragme, il y aura hoquet; si elle se fait sentir à la vessie, il y aura dysurie; si elle s'étend à la surface du corps, il y aura froideur des extrémités; & si les membranes du cerveau, & la moelle spinale en sont attaquées, il y aura mouvemens convulsifs & épileptiques.

Après avoir parlé des causes immédiates du *cholera*; nous allons maintenant chercher quelles sont les causes secondes & éloignées qui rendent la matiere peccante capable de produire de si terribles effets. Cette matiere doit être d'une nature extremement acre & caustique, qu'elle soit en grande ou en petite quantité: On ne peut nier qu'elle ne tienne quelque chose des poisons; car les effets des poison sur le corps sont si semblables aux symptomes du *cholera*, que mourir du *cholera*, ou mourir empoisonné c'est précisément la même chose. Mais nous savons que les poisons opérent par un sel caustique & extremement acre, & que ce sel ne se trouve pas plutôt dans le corps en quelque quantité, qu'il irrite violemment l'estomac & le duodenum, & que la convulsion de ces visceres se transmet sur le champ aux autres intestins. D'où il s'en-

suit que les humeurs séreuses doivent se porter dans ces parties, en se séparant de la masse du sang; & que la vésicule du fiel violemment agitée doit rejetter les matieres bilieuses qu'elle contient; ce qui produira des vomissemens & des selles dont la couleur variera selon l'humeur qui se trouvera dans les premieres voies, lorsque la maladie commencera : mais n'est-ce pas là ce que produisent & l'arsenic & le sublimé? Leurs effets funestes sont donc extremement analogues à ceux du *cholera*; pour s'en convaincre on n'a qu'à consulter Hildanus, les Notes de Decker sur Barbette, & Salmuth, *Cent.* I. *Observ.* 10. Je suis fort porté à croire que c'est au *cholera* qu'il faut réduire toutes les dyssenteries causées par les poisons.

Les remedes purgatifs & émétiques les plus acres ordonnés mal-à-propos ou en trop grande dose, produisent les mêmes effets que les poisons; parce qu'ils contiennent un sel extremement acre. On désigne ordinairement ces effets par les termes d'*hypercatharsis*, ou d'*hyperémesis*, superpurgations; lorsque ces effets sont réunis, ainsi qu'il arrive communément, ils constituent un *cholera* parfait. Entre les substances capables d'imiter le *cholera* par leur action, il faut compter la grande & la petite épurge, les graines de mezereon, & le verre d'antimoine. Rhodius observe, *Cent.* 2. *Observ.* 73. que les antimoniaux mal préparés sont aussi dans le même cas; & Forestus fait mention, *Lib. XXVIII. Observ.* 44. d'un *cholera* violent excité par la coloquinte.

Si l'on fait un usage journalier d'alimens prompts à fermenter, comme ceux qui sont doux, gras, & qui se corrompent facilement; si l'on met sur ces alimens de la biere épaisse ou de l'eau chargée; si de plus la constitution est pleine d'impureté & l'estomac déja embarrassé de matieres bilieuses; il y a tout lieu de craindre qu'à la longue il ne survienne un *cholera*; car les substances précédentes venant à s'unir & à fermenter avec la bile prendront une acrimonie plus caustique que le poison même. Il faut compter entre ces alimens les melons, les courges, les concombres, les pommes de pin, les pêches, les prunes, les raisins, les cerises, les gâteaux faits avec beaucoup de beure, tous les mets doux, les champignons, les œufs de barbeau, le mout, le vin nouveau, la biere, & les poissons gras.

Fontanus fait mention, *Analect. cap.* 21. *Expl.* 12. d'une vieille femme qui fut attaquée & mourut d'un *cholera* pour avoir bu de la biere après avoir mangé du concombre. Guldenklée dit, *Lib. III.* que le même accident arriva à une personne qui but de la biere après avoir mangé des pêches. Henricus ab Heer nous avertit dans sa quinzieme Observation, qu'un usage imprudent du lait est capable de donner un *cholera*.

Entre les causes du *cholera*, nous ne manquerons pas de compter les passions violentes; toutes tendent à causer cette maladie, surtout si on s'y abandonne pendant les repas, ou immédiatement après avoir pris des alimens prompts à fermenter. Ce seroit s'exposer à un danger éminent d'être attaqué de cette maladie, que de manger ou de boire immédiatement après s'être livré à un violent accès de passion; ce seroit faire pis encore que de prendre un émétique, ou un purgatif. Il est évident que l'influence des passions sur les premieres voies & sur les conduits biliaires, n'est pas moins dangereuse que grande; car en mettant ces parties solides & motrices dans une agitation violente, elle donne lieu à l'effervescence de la bile, & à son mélange avec les autres matieres impures qui peuvent se rencontrer dans ces visceres.

Il est parlé dans les *Act. Med. Berol. Dec.* 2. *Vol. I.* d'un *cholera* produit par des choux mangés immédiatement après un accès de passion hystérique. Il est fait mention dans le même Ouvrage *Vol. VIII.* d'un *cholera* mortel causé par cette passion même. On trouve dans le troisieme Livre des Observations de Platerus, & dans la *Cent.* 2. *Observ.* 27. de Borelli, plusieurs cas semblables. La maladie que les enfans qui sont encore à la mamelle prennent de leurs meres, lorsqu'elles les allaitent, après s'être livrées à quelque passion violente, n'est autre chose qu'un *cholera*. Cette maladie qui les met en danger de perdre la vie provient du mouvement causé au lait de la mere, qui passant dans cet état dans l'estomac délicat de l'enfant, entre en effervescence avec la bile, & donne lieu à la corrosion des intestins, qui est suivie d'une inflammation ordinairement mortelle.

Si l'acrimonie n'est pas grande & que les matieres ne soient pas profondément engagées dans les intestins, les causes dont nous avons fait l'énumération ci-dessus, ne produiront qu'une diarrhée bilieuse; car tout ce qui est capable de causer cette derniere maladie ne suffit pas toujours pour faire un *cholera*. Il faut surtout savoir qu'un flux bilieux est quelquefois critique dans les personnes bilieuses, si elles y ont donné lieu seulement en s'écartant légerement du régime de vie auquel elles sont accoutumées, en se livrant à quelque passion, ou s'il a été précédé de l'obstruction de la transpiration. Il arrive assez fréquemment à ce flux de naître de lui-même surtout en été; alors il devient salutaire s'il est bien traité. Il n'est pas rare non plus dans les fievres bilieuses intermittentes, comme sont la plupart des fievres tierces, que l'espece de diarrhée dont il est question, soit critique & soulage considérablement un malade.

Il y a quelques causes procathartiques dont l'action s'unissant avec celle des causes secondaires & éloignées sera beaucoup plus capable de produire un *cholera* & une diarrhée bilieuse. Entre ces especes de causes procathartiques, il faut compter une constitution chaude & brûlante de l'atmosphere, qui mettant tous les fluides du corps dans une agitation violente, produit cet effet sur la bile d'une maniere particuliere : c'est par ce moyen qu'il faut rendre raison de ce que le *cholera* est endémique chez les Arabes, surtout dans les contrées où l'on fait usage de la pomme de pin, fruit qui abonde en un suc prompt à fermenter & très-mal-faisant. Un grand refroidissement du corps répercutant la sérosité acre & bilieuse, pousse aussi au *cholera*. Aussi Schenckius fait-il mention, au troisieme Livre de ses Observations, d'un *cholera* produit par le refroidissement des piés, & par l'usage du moût & des champignons. D'ailleurs, nous sommes forcés de convenir avec Sydenham que les débauches fréquentes de vin & de biere, hâtent cette maladie dans les personnes *cholériques*; car ces débauches ôtant à l'estomac & aux intestins leur énergie naturelle, il s'engendre différentes sortes de crudités dans les premieres voies, & ces crudités mettent toute l'œconomie animale en désordre à l'agitation la plus légere de la bile.

Il est à propos d'observer que quand les sucs des végétaux fermentent dans l'estomac & dans les intestins, ou que quand les liqueurs obtenues par la fermentation y rentrent, & la renouvellent dans les mêmes organes; Le *gas sylvestre*, ou cet esprit incoercible dont nous avons parlé à l'article *Alcohol*, suffit seul pour stimuler l'estomac, les intestins & les parties adjacentes, au point de causer un *cholera*.

Quant au prognostic de cette maladie; on peut la regarder comme mortelle; car à l'exception de la peste & des fievres pestilentielles, il n'y en a aucune qui soit plus aiguë, & qui emporte plus promptement le malade, surtout lorsque le malade est un vieillard, ou un enfant ou une personne épuisée par des maladies chroniques. Plus la matiere évacuée est caustique, & la soif & la chaleur violente, plus le danger est grand. Si l'on rend de la bile noire mêlée avec du sang noir, la mort est inévitable, dit Hippocrate, *Lib. IV. Aph.* 22. les défaillances, les convulsions, les hoquets, la froideur des extrémités, les sueurs froides annoncent le même événement. Il ne faut point s'attendre à une terminaison heureuse, si les sécrétions sont supprimées & si les symptomes continuent. Il y aura quelque lueur d'espérance, si les vomissemens cessent, si le sommeil

revient, si le malade se sent soulagé, & si la maladie dure plus de sept jours. Lorsqu'une diarrhée bilieuse ne dure pas long-tems & n'est point accompagnée de tranchées violentes, elle est salutaire ; la sortie des flatulences annonce la terminaison du *cholera*. Un malade en qui la soif n'est point excessive, ni la chaleur poussée à un degré contre nature, n'est pas ordinairement en danger. Il y aura du péril au contraire s'il a perdu l'appétit, & s'il a en même-tems le ventre plus libre que dans l'état de santé, s'il souffre des tranchées violentes, s'il est privé du sommeil ; il faut s'attendre à la mort du malade, si la fievre double-tierce, & que les Grecs appellent hémitrite, & qui est composée d'une fievre aiguë inflammatoire & d'une fievre tierce intermittente, dont les paroxysmes se succedent alternativement, se joint soit à la dyssenterie, soit au *cholera*, soit à la diarrhée bilieuse, soit au vomissement bilieux. Un des meilleurs signes que l'on puisse desirer, c'est la sortie des flatulences par l'anus. On en peut conclurre sans crainte de se tromper, que le mouvement péristaltique des intestins commence à rentrer dans l'état naturel. Hippocrate avoit observé que la sortie des flatulences étoit un signe salutaire dans la dyssenterie.

Voici la maniere dont Arétée ordonne de traiter le *cholera*.

Il faut bien se garder de supprimer les évacuations dans le *cholera*, parce que ce sont les voies que la nature a choisies pour se débarrasser des crudités. Si elles se font facilement & d'elles-mêmes, il ne faudra rien entreprendre ; sinon on les favorisera par un usage continuel d'eau chaude, prise fréquemment, mais en petite quantité, de peur de mettre inutilement l'estomac dans une distension spasmodique. S'il y a des tranchées & que les piés soient froids ; on fera des fomentations au ventre avec de l'huile chaude, dans laquelle on aura fait bouillir la rhue ou le cumin, on y appliquera aussi de la laine ; car toutes ces choses tendent à l'expulsion des flatulences. On ordonnera le bain des piés dans l'huile dont on les frotera doucement, les oignant légerement plutôt que de les presser fortement : comme on se propose par cette friction de rappeller la chaleur dans ces parties, on l'étendra jusqu'aux genoux : on suivra cette méthode, tant que le vomissement bilieux, & la diarrhée dureront.

Lorsque le ventre sera débarrassé de tout ce qu'il contenoit de reste de digestion, que la bile commencera à venir, que les vomissemens bilieux continueront, & qu'il y aura distension, dégout, mal-aise, & imbécillité ; faites prendre au malade environ le quart d'une pinte (κύαθος δυὰ ἢ τρεῖς) d'eau froide, pour remédier au relâchement du ventre, modérer le flux des humeurs, & calmer les ardeurs d'estomac. Il faut continuer le même traitement tant que le malade rejettera sa boisson ; car l'eau froide étant bien-tôt échauffée dans le ventre, & l'estomac se trouvant soulevé par le conflit du froid & du chaud, rejettera l'eau, mais desirera perpétuellement d'en recevoir de nouvelle.

Si le pouls est très-bas & très-languissant, & en même-tems prompt & fréquent ; si la sueur tombe du front par gouttes, & inonde le cou & le reste du corps ; si le flux de ventre ne s'arrête point, & si les vomissemens continuent, & sont accompagnés de spasmes & de défaillances, il sera à propos de mêler à l'eau froide un peu de vin odoriférant, généreux & astringent qui ranime les sens du malade, entretienne ses forces, & donne à ses membres la nourriture dont ils ont besoin ; car le vin s'élevant promptement aux parties supérieures, comme il paroît par la faculté qu'il a de tempérer les fluxions, & comme ses parties sont extrêmement déliées, il se disperse avec promptitude, porte à la nature opprimée le secours dont elle a besoin, & releve par ses esprits les forces abbattues. Le vin produira plus surement encore ces effets, si l'on aide son action en y joignant quelque fleur récente d'une odeur agréable. Mais si les symptomes sont violens ; s'il y a, par exemple, affection spasmodique, non-seulement de l'estomac, mais encore des nerfs ; sueurs, hoquets profonds, contraction des piés, flux de ventre violent, obscurcissement de la vue & pouls presque imperceptible, il faudra porter au malade les plus grands secours : c'est pourquoi on lui fera prendre abondamment de l'eau froide mêlée avec du vin, mais en petite quantité, de peur de l'enivrer & d'offenser les nerfs. On mettra tremper dans cette boisson de la mie de pain qui lui servira d'aliment ; à quoi l'on pourra ajouter quelques astringens, comme les pommes, la corme ou sorbe, la nefle, les coings & le raisin.

Si le malade vomit tout, & que son estomac ne puisse rien retenir, il faudra revenir aux mets chauds & aux boissons chaudes ; car il ne faut quelquefois que cette vicissitude pour arrêter le vomissement. Au reste, il ne faut attendre cet heureux effet qu'en donnant à ces alimens un dégré de chaleur extraordinaire. Si ces remedes ne soulagent point, appliquez des ventouses entre les deux épaules & au-dessous du nombril : mais ne souffrez point qu'elles s'attachent considérablement ; car elles exciteroient de la douleur, & feroient lever des cloches. La gestation dans un air doux & tempéré produit quelquefois de fort bons effets ; elle est capable de ranimer les esprits, de contenir les alimens dans l'estomac, & de rétablir le pouls & la respiration dans leur état naturel.

Si le mal va toujours en augmentant, appliquez des épithemes sur le ventre & sur la poitrine, comme on a coutume de faire dans la syncope ; mais surtout des dattes amollies dans le vin, de l'acacia & de l'hypociste ; à quoi on ajoutera du cérat de roses qu'on étendra sur du linge, & qu'on appliquera sur le ventre. Pour la poitrine, on préparera une emplâtre avec le mastic, l'aloès, des sommités d'absinthe broyées, & le cérat de nard ou œnanthe. Il faut que cette emplâtre couvre toute la région. S'il y a roideur aux piés & aux muscles, frottez-les d'*oleum sicyonum*, d'*unguentum gleucinum*, (voyez *Sicyonium* & *Gleucinum*,) ou de vieille huile, & répandez dessus du castoreum. Si les piés sont froids, frottez-les d'onguent de *limnestis*, (*adarces*) & d'euphorbe, enveloppez-les dans de la laine, les frottant avec les mains, & les étendant. Appliquez le même onguent sur l'épine du dos, sur les tendons & sur les muscles de la mâchoire.

Si l'usage de ces remedes dissipe les sueurs, calme le flux, contient les alimens dans l'estomac, rend le pouls plein & régulier, fait cesser les spasmes, remet dans toutes les parties du corps une chaleur douce & qui s'étende jusqu'aux extrémités, & procure au malade le sommeil, qui fait la coction généralement de toutes les crudités, on le fera baigner le second ou le troisieme jour, & on le renverra à ses occupations ordinaires : mais si le vomissement s'opiniâtre, & que l'estomac ne conserve rien, si on ne peut arrêter les sueurs, si le corps devient froid & livide, si le pouls s'évanouit, & s'il survient des défaillances, ce que le Medecin a de mieux à faire, c'est de trouver quelque prétexte plausible pour se retirer. Aretée, *de Curat. Acut. Morb. Lib. II. cap.* 4.

Le délai est dangereux dans toutes les maladies, mais particulierement dans le *cholera*, il n'y en a point, dit Celse, *Lib. II. cap.* 2. qui demande des secours plus prompts. Le délai le plus court, dit Alexandre de Tralles, *Lib. VII. cap.* 4. peut avoir les suites les plus cruelles & les plus tristes dans le *cholera*. Plus on est prompt à l'attaquer, plus on est sûr de le vaincre. On doit se proposer dans la cure de cette maladie les trois effets suivans.

Le premier, c'est de corriger & tempérer la matiere peccante, de la disposer à une évacuation, & de l'expul-

fer, s'il est nécessaire, par des remedes convenables. Le second, c'est de calmer & suspendre les mouvemens irréguliers. Le troisieme, c'est de rendre aux parties nerveuses les forces qu'elles ont perdues.

Quant au premier effet qui est de corriger les humeurs peccantes, & d'en aider l'excrétion ; comme ces humeurs sont différentes, & que c'est tantôt une grande quantité de crudités bilieuses, tantôt une petite masse de matiere caustique & subtile, qui est la cause de la maladie : les cas sont différenciés, & exigent une cure tant soit peu différente. Lorsque la maladie provient d'un usage immodéré des alimens, ou des alimens mêmes dont la nature est de fermenter promptement, & de former avec la bile un mélange extremement acre, il faut hâter l'évacuation lorsqu'elle se fait trop lentement, mais prendre garde en même-tems que le malade n'en soit trop affoibli : il n'est pas à propos non plus d'ordonner en pareil cas des purgatifs & des émétiques puissans; mais il faut provoquer le vomissement en faisant prendre abondamment de l'eau chaude mêlée avec une quantité considérable de beure frais, ou de quelque autre substance huileuse & mucilagineuse. On rendra le ventre libre, en faisant prendre un clystere huileux & émollient. Pour cet effet, on peut se servir de lait. Les bouillons faits avec le poulet sont excellens; & Sydenham recommande d'en faire un grand usage. Ajoutez à cela les absorbans, les substances terreuses, & toutes celles qui sont capables de corriger l'acrimonie, comme les poudres d'yeux d'écrevisses, d'écailles de poisson, la nacre de perle, la terre sigillée, le corail préparé, l'ambre, la confection d'hyacinte, les terres bolaires, la corne de cerf calcinée, & le crystal de roche, que quelques-uns recommandent comme un spécifique, avec l'addition de thériaque céleste. Le petit lait est encore extremement propre à corriger l'acrimonie des humeurs, & à éteindre la soif dont les malades sont cruellement tourmentés dans le *cholera*. Les Anciens, mais particulierement Cœlius Aurelianus, *in Morb. Acut. Lib. III. c.* 21. & Alexandre de Tralles, *Lib. VII.* parlent avec beaucoup d'éloge de l'eau modérément froide. On trouve dans Borelli, *Centurie II. Obs.* 27. un exemple remarquable de l'efficacité de ce remede ; & moi-même, dit Hoffman, je l'ai éprouvé plusieurs fois avec succès.

Mais lorsque le *cholera* est produit par le poison, ou par la superpurgation ; lorsqu'il a pour cause une petite quantité de matiere extremement acre, adhérente aux fibres nerveuses de l'estomac ; lorsque la présence de cette matiere fait toute la maladie de la personne, il ne faut ni hâter ni retarder les évacuations. En pareil cas, la fonction principale d'un Medecin est d'envelopper l'humeur fluide & caustique dans une grande quantité de substance grasse, huileuse & mucilagineuse ; ce à quoi il pourra employer l'huile d'amandes douces, les décoctions d'orge, d'avoine, avec la rapure de corne de cerf, ainsi que le lait, qui, mêlé avec quelque absorbant convenable, n'en sera que plus efficace. On peut ordonner encore les poudres absorbantes alternativement avec des remedes acidulés : il est étonnant combien ces remedes sont capables de broyer & d'émousser les pointes du poison. Entre ces derniers, il n'y en a point de plus efficace que le *mixtura simplex*, & l'esprit de nitre & de vitriol dulcifiés.

Lorsque la matiere peccante sera évacuée, si l'on s'apperçoit que les forces du malade soient considérablement diminuées, on aura recours aux anti-spasmodiques, & aux spécifiques analeptiques, principalement à ceux que fournit le regne animal ; tels sont le foie de loup desséché, les rapures de pénis de cerf, de crane humain, & la corne de pié d'élan, les écrevisses de riviere calcinées, & les os humains calcinés. Il est démontré par les Observations des plus célebres Medecins, que ces remedes sont très-propres pour calmer les constrictions convulsives & spasmodiques des fibres nerveuses, tant dans le *cholera* que dans la dyssenterie : il paroît qu'ils agissent particulierement en qualité d'absorbans. Comme l'usage des anodyns joints aux évacuans, est très-salutaire dans toutes les maladies douloureuses, mais spécialement dans celle-ci, je conseillerois donc les pilules de styrax, de cynoglosse & celles de starké. Si j'avois quelque soupçon qu'il restât de la matiere peccante, & si les symptomes continuoient dans toute leur violence, je mêlerois ces pilules aux aloéphangines, & à quelques autres évacuans doux. On feroit encore bien d'ajouter aux poudres absorbantes, la thériaque céleste, l'extrait de castoreum & le cinnabre. Mais ma teinture anodyne mêlée avec l'huile de macis, ou celle de castoreum, l'emporte sur tous les autres remedes, & mérite des éloges particuliers. Les parégoriques externes & les anodyns, ne sont pas des remedes sans vertus, & dont on n'ait aucun bien à dire : les principaux de ce genre, sont le cérat stomachal de mastic de Galien, le *balsamum embryonum*, l'esprit thériacal, les linimens préparés, avec les huiles bonnes pour les nerfs, comme celle de muscade, d'absinthe & de mente, le baume du Pérou, le castoreum & le camphre, les cataplasmes de levain, le vinaigre de rue & l'esprit de vin, ainsi que les sachets discussifs & parégoriques. Mais lorsque les mouvemens spasmodiques sont poussés à un dégré de violence excessive, & n'ont aucune proportion avec la masse de la matiere peccante, il y a des remedes plus sûrs & plus énergiques pour les tempérer, & pour faciliter le reste de la cure ; ce sont l'huile de muscade, & les linimens propres dans les affections des nerfs appliqués sur la région de l'estomac : on peut substituer avec succès à ces linimens, mon baume de vie, mis sur des linges pliés en plusieurs doubles, & appliqué dans le même endroit.

Lorsqu'à l'aide de ces remedes on aura évacué la matiere peccante qui causoit la maladie, & calmé les mouvemens spasmodiques, on n'en travaillera qu'avec plus de succès à fortifier par des remedes convenables les parties affoiblies par le *cholera*, qui ne manquera presque jamais d'altérer leur ton & de diminuer leur élasticité. Pour cet effet, on se servira de la racine de cascarille donnée en essence, en poudre ou en extrait, & de l'écorce du Pérou réduite en électuaire, avec les extraits détergens & corroboratifs, l'essence de peau d'orange, mêlée avec de l'essence de gentiane rouge & d'ambre. On ne retirera pas de petits avantages de l'usage extérieur de l'esprit de vin rectifié, de l'eau de la Reine de Hongrie, ou de l'esprit des fleurs de camomile romaine, mêlés avec l'huile distilée de mente. Lorsque la violence de la maladie est affoiblie, il faut faire observer sur toutes choses un régime sévere, & mettre en garde le malade contre les accès de passions violentes, de peur que cette seule cause ne suffise pour rappeller le *cholera*, dans l'état de foiblesse où sont les visceres. Entre les bouillons, ceux que je regarde comme les meilleurs, ce sont les bouillons faits avec le veau, la volaille, les racines de chicorée, le persil, les asperges, le cerfeuil, les écrevisses broyées & le suc de limons ; à quoi l'on peut ajouter les teintures calybées comme extremement propres à rappeller les forces du malade.

Lorsqu'une diarrhée bilieuse est modérée, & que les forces du malade sont entieres, on en guérit communément sans le secours des remedes. Si elle duroit un tems trop considérable, on feroit prendre des clysteres & des préparations de rhubarbe. S'il arrivoit qu'elle devînt excessivement violente, on corrigeroit l'acrimonie avec des poudres absorbantes & le crystal de roche. On se servira pour calmer les spasmes, de ma liqueur anodyne prise dans de l'eau de mente, & de mon baume de vie, appliqué sur la région de l'abdomen.

OBSERVATIONS PRATIQUES.

Plus la saison, le climat & la constitution du malade se-

ront chauds, plus l'usage de l'eau froide sera salutaire dans le *cholera*. Mais outre son usage intérieur, les Anciens la faisoient appliquer extérieurement sur la région de l'estomac ; pratique qui nous paroît dangereuse, & que nous ne conseillons point, parce qu'elle est capable d'arrêter brusquement les évacuations : c'est d'après les principes que nous avons établis, qu'il faut juger de la vertu des eaux médicinales prises dans la cure du *cholera*.

Lorsque le *cholera* sera causé par le poison ou par un purgatif excessivement acre, rien n'est plus capable de l'emporter & d'en dissiper la causticité que l'usage du lait. Mais lorsqu'il y aura un amas actuel de matieres trop acides, ou lorsque l'excrétion se fera trop lentement, il ne faut pas ordonner le lait inconsidérément ; la prudence veut alors qu'on y mêle quelque absorbant. Le petit lait au contraire peut être prescrit sans danger comme la boisson journaliere, non-seulement parce qu'il est extremement propre à étancher la soif, mais parce qu'il peut aussi corriger l'acrimonie.

Rien ne convient mieux dans la cure du *cholera* que les laxatifs ordonnés intérieurement. Mais si l'évacuation par les selles est indiquée, il est beaucoup plus àpropos de recourir aux clysteres, ou aux préparations de rhubarbe ; car les substances douces, les préparations de manne, les sirops laxatifs, quelques doux & tempérés qu'ils soient d'ailleurs, feroient plus de mal que de bien dans le *cholera*. Les liqueurs corroboratives & spiritueuses données avant que la matiere peccante soit suffisamment évacuée, dans le dessein peut-être d'arrêter le vomissement, tromperont l'attente du Medecin : loin de diminuer ce symptome, ces remedes l'augmenteront, & produiront le même effet sur les autres. Quant aux anodyns, & surtout à l'huile de jusquiame, il ne faut point en user si les forces du malade sont excessivement affoiblies, & s'il y a inflammation aux visceres, parce que dans ces cas ils pourroient jetter dans un sommeil mortel, & causer la mortification, comme dans les dyssenteries, où il y a en même-tems pléthore : rien n'est plus propre à prévenir l'inflammation & à calmer les symptomes que la saignée ; il s'ensuit qu'on peut y recourir en pareil cas dans le *cholera*, sur-tout si les forces du malade ne sont point épuisées. Riviere fait un très-grand cas de la saignée dans le *cholera*, *Prax. Med. cap.* 9.

Il ne faut point arrêter immédiatement & subitement ni une diarrhée bilieuse, ni quelqu'autre que ce puisse être : mais il faut travailler à corriger lentement & successivement les humeurs. C'est pourquoi, j'ordonnerois un scrupule ou une demi-dragme de rhubarbe modérément rôtie, avec quelque grains de nitre. Ce remede évacuera doucement les humeurs peccantes, & fortifiera ensuite les intestins en resserrant légerement leurs tuniques ; car lorsque la rhubarbe est rôtie, elle a deux qualités salutaires en pareil cas ; l'une d'évacuer par ses qualités les plus subtiles, & l'autre de resserrer par ses parties les plus terreuses.

Lorsque la diarrhée est très-opiniâtre, on fera succéder à l'usage de la rhubarbe rôtie, continué pendant quelques jours, un sudorifique composé d'un demi-gros de thériaque récente, avec la corne de cerf calcinée, le diaphorétique antimonial & le nitre purifié, de chacun douze grains. Un cataplasme de levain, de vinaigre & d'esprit de vin, avec une addition de quelques gouttes d'huile, de mente & de cloux de girofle, appliqué chaud sur les parties circonvoisines du cœur, non-seulement fortifiera ces parties subjacentes, mais encore déterminera les humeurs à se porter à la circonférence, & facilitera une évacuation cutanée.

Lorsque le *cholera* est produit par l'arsenic, on ordonnera promptement des substances grasses, comme l'huile d'amandes douces, celle de graine de lin, le beure frais & l'huile d'olives, avec l'eau modérément chaude : rien n'est plus capable de soulager promptement que ces remedes, non-seulement en excitant le vomissement par lequel une grande partie de l'arsenic sera expulsée, mais encore en affoiblissant l'acrimonie caustique qui agit sur les fibres nerveuses de l'estomac, & en calmant la constriction spasmodique des parties.

Lorsqu'on aura calmé la violence du *cholera* ou de la diarrhée bilieuse, il sera à propos d'ordonner pendant quelque tems des alimens émolliens, pour adoucir & humecter en quelque sorte les fibres nerveuses de l'estomac & des intestins qui auront été irritées & offensées. Rien n'est plus capable de produire ces effets que le lait doux, le beure récent, l'orge mondé & bouilli dans de l'eau de poulet, ou dans du lait, ainsi que le petit lait doux.

Un remede très-capable de corriger l'acrimonie des humeurs dans le *cholera* & dans la diarrhée bilieuse, c'est celui qu'on composera d'une demi-dragme d'huile exprimée de muscade, & qu'on donnera dans du bouillon, soit seul, soit mêlée avec un grain de l'opiat de laudanum d'Helmont. Les émulsions foibles faites avec les amandes, & avec la graine de pavots blancs, ajoutant le sirop de pavot blanc, & l'eau de fontaine pure, seront aussi très-salutaires en pareils cas.

Lorsque le *cholera* est compliqué avec la fievre, il faut bien se garder d'ordonner le lait ; car la chaleur des visceres ne manqueroit pas de le coaguler, & il s'ensuivroit un accroissement dans les douleurs, de la tension dans les visceres, des maux de tête, & le dégout des alimens. C'est pourquoi, pour qu'on puisse le donner aux personnes fiévreuses, surtout aux enfans & aux jeunes gens, auxquels il convient beaucoup mieux qu'aux personnes âgées, sans courir aucun danger ; Alexandre de Tralles veut qu'on le coupe avec une grande quantité d'eau de fontaine, & qu'on ne le retire de dessus le feu qu'après l'avoir fait bouillir trois ou quatre fois : il assure qu'en prenant cette précaution, le lait ne nuira point dans la dyssenterie, lors même qu'elle sera accompagnée de la fievre.

Il faut s'interdire absolument dans le *cholera* & la diarrhée bilieuse qui auront eu pour cause quelque accès de passions violentes ; tous les sudorifiques, & tout régime alexipharmaque, sur-tout dans le commencement de ces maladies, parce qu'on s'exposeroit, en y recourant, à procurer au malade des rhumatismes violens & des affections gouteuses.

On trouve dans la premiere Centurie de Riviere, Observation trente-troisieme, un cas singulier que cet Auteur rapporte dans les termes suivans.

« Une personne d'un tempérament robuste & bilieux « fut attaquée d'une diarrhée bilieuse assez violente ac« compagnée d'une grande soif. On m'appella, & j'or« donnai pour la boisson ordinaire le sel de prunelle « dissous dans beaucoup d'eau. Je le fis aussi prendre un « julep préparé avec les eaux de laitue & de pourpier, « trois fois par jour ; & mon malade recouvra la santé « en vingt-quatre heures de tems. »

Il faut convenir de l'efficacité singuliere du nitre & du sel de prunelle dans ces maladies, où non-seulement ils corrigent la chaleur, mais previennent encore l'inflammation. FREDERIC HOFFMAN.

La méthode dont Sydenham traitoit le *cholera* est merveilleuse, & je ne crois point qu'il y en ait aucune autre dont les succès soient plus fréquens. J'ajouterai ici tout ce qu'il a dit de cette maladie.

Cette maladie fut plus commune en 1669. qu'en aucun autre tems dont j'aie mémoire. Elle se déclare presque toujours à la fin de l'été, vers le commencement de l'automne, elle est aussi réguliere à paroître dans ces saisons, que les hirondelles au commencement du printems. Il y a une autre indisposition causée par l'intempérance, qui survient dans tous les tems de l'année, dont les symptomes sont assez semblables à ceux du *cholera*, qui demande le même traitement, & qui

en est cependant fort différente. On reconnoîtra facilement le *cholera* aux signes suivans.

Il y a dans cette maladie : 1° Vomissement excessif, & évacuation douloureuse & pénible d'humeurs corrompues par les selles. 2° Douleurs violentes, & distension de l'abdomen & des intestins. 3° Chaleur de poitrine, soif, pouls vif, ardeur & anxiété, & fréquemment pouls irrégulier & petit. 4° Grande nausée, & quelquefois sueurs colliquatives. 5° Contraction des membres. 6° Défaillance. 7° Froideur des extrémités, & autres symptomes semblables dont les assistans sont fort effrayés, & qui emportent quelquefois le malade en vingt-quatre heures. Il y a pareillement un *cholera* sec, dont la cause sont des vents qui vont de bas en haut, & de haut en bas, sans qu'il y ait ni rapports ni selles ; mais je n'en ai jamais vu qu'un seul exemple, au commencement de cet automne. Au contraire le *cholera* humide est fort commun. Beaucoup de réflexions & d'expériences m'ont appris que les cathartiques les plus doux augmentant l'agitation & produisant un nouveau tumulte ; tâcher d'expulser par leur moyen les humeurs acres qui causent le *cholera*, c'est se proposer d'éteindre du feu avec de l'huile ; & d'un autre côté que de réprimer le premier effort que les humeurs font, par des opiats & d'autres astringens, c'est prévenir l'évacuation naturelle, retenir par force l'humeur dans le corps, enfermer, pour ainsi dire, le loup dans la bergerie, & jetter le malade dans une agitation intestine, dont il ne manque point d'être la victime.

Faites bouillir un poulet dans six pintes d'eau de fontaine, ensorte que la liqueur ait à peine le gout de la chair. Faites-en boire de grands coups au malade ; il faut que cette liqueur soit chaude, & à son défaut on peut substituer le posset. Faites-en prendre en même-tems une grande quantité en clysteres, successivement, jusqu'à ce que le tout ait été reçu dans le corps, & en ait été rejetté tant par le vomissement que par les selles. On peut ajouter tant dans la partie qu'on donnera en boisson, que dans celle qu'on fera prendre par les clysteres, une once de sirop de laitue, de violettes, de pourpier ou d'eau de lis. Au reste la liqueur seule produira assez d'effet. Par ce moyen l'estomac ayant été chargé à plusieurs reprises par une grande quantité de liqueur, prise soit par haut, soit par bas, & son mouvement déterminé, pour ainsi dire, en sens contraire : ou les humeurs acres seront évacuées, ou leur acrimonie étant détruite, elles seront rétablies dans l'état, le mélange & la température qui leur conviennent. Cela fait, (ce qui ne demande pas plus de trois ou quatre heures) un opiate acheve la cure.

J'ordonne fréquemment le suivant auquel cependant il y en a d'autres qu'on peut substituer.

Prenez *d'eau de fleurs de pimprenelle, une once*,
d'aqua mirabilis, deux dragmes,
du laudanum liquide, seize gouttes.

Mêlez le tout ensemble.

Le succès de cette maniere de délayer les humeurs est extremement sûr & prompt ; au lieu que l'usage des évacuans & des astringens qu'on emploie ordinairement est très-dangereux ; car les évacuans augmentent le trouble & l'agitation, & les astringens enferment l'ennemi dans les entrailles ; d'où il s'ensuit que sans compter l'inconvénient qu'il y a à prolonger la maladie par ce moyen, il est encore à craindre que les humeurs corrompues ne soient portées dans le sang, & ne causent une fievre maligne.

Il est à propos de savoir si l'on est appellé auprès d'un malade, que lorsqu'un vomissement, & une diarrhée qui auront duré pendant dix ou douze heures, l'auront épuisé, & lorsque les extrémités seront froides ; il faudra abandonner tout autre remede, pour recourir sur le champ au landanum, l'unique refuge en pareil cas. On le donnera non-seulement dans la violence des symptomes ; mais encore lorsque le vomissement & la diarrhée seront passées, soir & matin, jusqu'à ce que le malade ait recouvré les forces & la santé.

Quoique cette maladie soit épidémique, ainsi que nous l'avons remarqué ci-dessus ; il est rare que sa durée s'étende au-delà du mois d'Août, dans lequel elle commence ; en quoi ceux qui jetteront les yeux sur la conduite de la nature dans la production des maladies épidémiques, ne pourront s'empêcher d'admirer son adresse & ses ressources. Car quoique les causes qui ont produit en Août le *cholera* dans un grand nombre de personnes, subsistent encore dans toutes leurs forces vers la fin de Septembre ; cependant elles ne produisent plus les mêmes effets. L'intempérance & l'usage excessif du fruit, par exemple, ne sont pas moins communs en Septembre qu'en Août ; cependant ils sont moins dangereux dans le premier de ces mois que dans le second. Mais ceux qui connoissent bien les caracteres d'un vrai *cholera*, qui est la maladie dont nous traitons ici, conviendront que la maladie qui survient en tout autre tems de l'année, qui a les mêmes causes, & qui est accompagnée des mêmes symptomes, n'en est pourtant pas un. On diroit que la constitution de l'air soit singuliere dans le mois d'Août, & qu'il n'y ait qu'alors que l'atmosphere soit chargé de particules qui se mêlant au sang & fermentant dans l'estomac, donnent à l'indisposition une forme particuliere qui la constitue *cholera* vrai. Sydenham.

Comme il est parlé d'une espece de *cholera* dont le poison est la cause, dans l'exposition qu'Hoffman a fait de cette maladie, nous allons rapporter un cas remarquable qu'on trouve dans Sydenham, qui indique une maniere de traiter cette maladie, qui nous paroît préférable à celle du premier de ces Auteurs.

Il y a environ deux mois qu'une personne de mon voisinage me fit appeller pour son Domestique, que l'amour avoit jetté dans une profonde mélancolie, ainsi qu'on m'a dit dans la suite ; & qui avoit pris une grande quantité de sublimé : il y avoit environ une heure que le poison avoit été avalé lorsque j'arrivai. Le malade étoit très-mal ; sa bouche & ses levres étoient fort enflées ; il sentoit une ardeur brûlante dans l'estomac, & il étoit presqu'étouffé de chaleur. Je lui fis prendre aussi promptement que je pus, six pintes d'eau chaude, & un grand coup de la même liqueur après chaque vomissement. Lorsque j'eus lieu de conclurre des tranchées que le poison étoit descendu, j'ajoutai les clysteres à la boisson, pour laver plus efficacement les entrailles, j'eus soin que l'eau seule, dont on les faisoit fût chaude, & en grande quantité. Ce malheureux à qui l'envie de vivre revint, se prêta mieux qu'il n'avoit fait jusqu'alors, & but plusieurs pintes d'eau de plus que je n'avois ordonné. Il dit à ses amis qui l'environnoient que celle qu'il avoit rendue la premiere fois étoit extremement acre ; par la raison, sans doute, qu'elle étoit soûlée d'un sel vénéneux ; qu'elle avoit perdu de son acreté à chaque vomissement, jusqu'à ce qu'enfin elle lui avoit paru insipide ; que quant aux tranchées qui lui étoient survenues, elles avoient été dissipées par l'eau seule qu'on lui avoit donnée en lavemens. C'est ainsi que je tirai d'affaire ce malade en quelques heures : il ne lui resta que l'enflure des levres, & quelques exulcérations à la bouche occasionnées par les particules du poison que l'eau entraînoit dans le vomissement ; mais ces symptomes disparurent

quatre jours après qu'il se fut mis au lait. Je préférai l'eau à l'huile & aux autres liqueurs (dont ceux qui ne sont pas suffisamment instruits ont coutume de se servir en pareil cas, mais avec moins de succès) parce qu'étant plus claire & plus fluide, elle me parut plus propre pour absorber les particules du sel vénéneux, qu'une liqueur qui seroit plus épaisse, & qui seroit déja chargée des particules d'un autre corps.

CHOLERICUS, χολερικὸς, *Cholérique*, ou celui qui est d'une constitution cholérique, dont les humeurs abondent en bile, ou qui est attaqué d'un cholera. CASTELLI.

CHOLOBAPHINON, χολοβάφινον, épithete que l'on donne au cuivre qui a la couleur de l'or. Libavius l'appelle, *Art. Chym. Æs Coronarium.*

CHOLOMA, χώλωμα, de χωλὸς, *boiteux*, *estropié*. Ce mot signifie dans Hippocrate περὶ ἀρθ. selon Galien, une distorsion en général d'un membre, ou son inaptitude au mouvement. Il se prend aussi strictement, pour l'action de boiter; comme il paroît, *Lib. VI. Aphor.* 80.

CHOLOS, χωλὸς, *boiteux* ou *estropié*. Ce mot ainsi que le précédent a un sens général, & un sens particulier; c'est dans le premier de ces sens qu'Hippocrate dit *Prorrh.* 2. χωλὴ, χεὶρ, *une main estropiée.*

CHONDRILLA, *Condrille.*

Voici ses caracteres.

Sa racine est vivace & ses feuilles sont très-finement découpées.

Boerhaave en distingue quatre especes.

1. CHONDRILLA *prima*, Offic. Dioscorid. *Chondrilla cærulea*, Germ. 224. Emac. 286. Buxb. 71. *Chondrilla cærulea altera cichorei sylvestris folio*, C. B. 130. Buxb. Ind. A. 83. *Cærulea sive purpurea*, Park. 785. *Chondrille, vel chondrilla*, Chab. 317. *Chondrilla vel chondrilla cærulea*, J. B. 2. 1019. Raii Hist. 1. 227. *Lactuca sylvestris perennis purpuro-cæruleo, laciniato longo folio*, Hist. Oxon. 3. 59. *Lactuca, perennis, humilior, flore cæruleo*, Tourn. Inst. 473. Elem. Bot. 376. *Chicorée gommeuse.* DALE.

Cette plante croît en Allemagne & en Italie, dans les lieux incultes, & fleurit en été, selon Dioscoride.

Dale regarde cette plante comme le *chondrilla prima* de Dioscoride.

On trouve sur ses branches de la gomme semblable au mastic, & de la grosseur d'une feve. Broyée avec la myrrhe, & mise sur un linge dans la quantité d'une olive, elle provoque les regles. On fait de l'herbe, & de la racine broyée, avec une addition de miel, des trochisques, qui délayés, détergent dans la lepre blanche. La gomme colle les poils des paupieres, effet que produit aussi la racine fraîche, si l'on frotte une aiguille avec son suc, & qu'on l'applique ensuite sur les poils. Prise dans du vin, elle guérit la morsure de la vipere; & son suc bouilli & pris seul, ou dans du vin, arrête le flux immodéré. DIOSCORIDE, *Lib. II. cap.* 161.

2. *Chrondilla, altera, cichorei sylvestris folio, flore albo*, C. B. P. 130. *Lactuca, perennis humilis, flore albo.* T. 474.
3. *Chondrilla, altera, cichorei sylvestris folio, flore carneo, lactuca sylvestris, majore flore incarnato*, Flor. 2. 26. *Chondrilla, latifolia laciniata, flore incarnato*, H. L.
4. *Chondrilla, cærulea, laciniata, latifolia*, C. B. P. 130. *Lactuca, perennis humilior dentata nissol. La chicorée gommeuse à fleur bleue, à feuilles larges découpées.* BOERHAAVE, *Index alter. Plant.* Vol. I.

Boerhaave fait mention d'une *chondrille*, à laquelle il attribue d'autres caracteres que les précédens.

Voici ces caracteres.

Ses semences sont oblongues & étroites, & son calice en quelque façon tubuleux & cylindrique.

Boerhaave en compte cinq especes.

1. *Chondrilla, sonchifolio, flore luteo pallescente*, T. 475. *Sonchus, levis laciniatus, muralis, parvis floribus*, C. B. P. 124. *Lactuca, sylvestris murorum, flore luteo*, J. B. 2. 1004. Flor. 2. 26. *a.*
2. *Chondrilla, sonchifolio, flore purpurascente, major.* T. 475. *Lactuca, montana purpuro cærulea major*, C. B. P. 123. *Lactuca, sylvestris, purpurea*, J. B. 2. 1005. Flor. 2. 26. *Sonchus, montanus, purpureus*, τετραπέταλ☉. Col. 1. 245. H.
3. *Chondrilla, hyeracii folio, annua*, T. 475. *La chicorée gommeuse annuelle à feuille d'hyeracium. Hyeracium pulchrum*, J. B. 2. 1025. *Hieracium, montanum, alterum*, λεπτομακρόκαυλον, Col. 1. 248. *a. b.*

Cette plante est annuelle, elle n'est point amere; ses feuilles sont très-molles & très-glutineuses; sa tige est tubuleuse, ses demi-fleurons sont jaunes & dentelés par les bords. Elle fleurit sur la fin de Mai & en Juin. La figure que nous en a donnée Jean Baubin, vaut mieux que celle de Columna. TOURNEFORT.

4. *Chondrilla, altera*, Offic. *Chondrilla, viminea*, J. B. 2. 1021. Chab. 317. *Chondrilla, (rectius lactuca) viminea*, Raii Hist. 1. 223. *Chondrilla cichoroïdes*, Dill. Cat. 119. *Chondrilla, juncea*, Ger. 226. Emac. 288. *Chondrilla, juncea, viscosa arvensis, quæ prima Dioscoridis*, 130. Tourn. Inst. 475. Elem. Bot. 377. Boerh. Ind. A. 84. Buxb. 71. *Condrilla, viminalibus virgis*; Park. 788. *Lactuca, syvestris perennis lutea, juncea viminalibus virgis*, Hist. Oxon. 3. 85. *Chicorée gommeuse à fleurs jaunes.* DALE.

Elle croît dans les lieux sablonneux, en Allemagne, en Italie, & dans d'autres contrées. Elle fleurit en Juillet. On se sert de son herbe. Ses tiges & ses feuilles ont, selon Dioscoride, la vertu d'aider la coction. Son suc rétablit les poils des paupieres dérangés, dans leur situation convenable & naturelle. Sur la description que Dioscoride fait de son *chondrilla secunda*; Dale pense que c'est celui dont nous venons de parler. Selon cet Auteur, le *chondrilla secunda*, a la feuille oblongue, rongée par les bords, étendue par terre; la tige pleine de suc, foible, ronde, fraîche, unie, jaunâtre, & la racine pleine de suc; caracteres qui me paroissent convenir beaucoup mieux à l'espece présente de *chondrille*, qu'à la *chondrille* bulbeuse de C. B.

5. *Chondrilla, viminea, viscosa, monspeliaca*, C. B. P. Prod. 68. *h.* BOERHAAVE, *Ind. alter. Plant.* Vol. I.

CHONDRILLOIDES. Voici ses caracteres.

Ses feuilles ressemblent à celles de la chondrille; C. B. P. Ses tiges s'étendent en se divisant en un grand nombre de branches, & son calyce est en écailles, & presque cylindrique. BOERHAAVE, *Index alter. Plant.* Vol. I.

Boerhaave n'en compte qu'une espece.

C'est le

Chondrilloïdes perennis lutea. VAILLANT. BOERHAAVE, *Index alter. Plant.* Vol. I.

CHONDROS, χονδρὸς, ou *Alica.* Voyez *Alica.*

On entend encore par ce mot une concrétion grumeuse, comme de mastic ou d'encens; les Grecs s'en servent pour signifier cartilage. C'est particulierement dans Hippocrate le cartilage xiphoïde.

CHONDROSYNDESMUS, χονδροσύνδεσμος, ligament cartilagineux. GALIEN, *de Temper. Lib. I. cap.* 9.

Ce mot vient de χόνδρος, *cartilage*, & de σύνδεσμος, *ligament.*

CHONE, χώνη. Voyez *Choana.*

CHOPINO, CHEOPINA, une *chopine*, mesure liquide de Paris, qui contient, selon Lemery, seize onces & demi d'eau; ou seulement seize onces, selon Penicher, & le Diction. de Trevoux.

CHORA, χώρα, *Région.* Galien applique ce mot, *de Usu partium, Lib. VIII. cap.* 6. particulierement aux cavités des yeux. Le même Auteur s'en sert fréquemment pour désigner un espace vuide.

CHORDA, χορδὴ, proprement une corde d'instrument, par métaphore un tendon, & poetiquement *chordæ*, les intestins. Paracelse, *Lib. VII. de Origine & Cur. Morb. Gall.* appelle les parties honteuses du nom de *chordæ.* On entend encore par ce mot une certaine tension douloureuse du pénis, qui est un des symptomes de la gonorrhée. Voyez *Chorde.*

CHORDAPSUS, χορδαψὸς, de χορδὴ, *corde*, & de ἅπτομαι, *toucher*; maladie dans laquelle les intestins paroissent tendus comme des cordes d'instrument. C'est la même chose que l'ileus, ou la passion iliaque. Voyez *Iliaca passio.*

CHORDATA GONORRHEA, *Gonorrhée cordée*, ou *gonorrhée* accompagnée d'une tension douloureuse du pénis. BLANCARD.

CHORDE ou CORDE; c'est un des symptomes de la gonorrhée: il consiste dans une douleur violente qui accompagne l'érection, qui alors est involontaire & très-fréquente. Cette douleur se fait sentir particulierement sous le frein & le long de l'uretre. Le pénis est alors recourbé vers la terre.

Le Docteur Cockburn dit dans son Traité de la Gonorrhée, que la raison pour laquelle le pénis est tenu dans une constriction rigide & douloureuse contre l'ordre naturel, est encore si peu connue, que plusieurs Medecins ont à peine osé tenter de s'en expliquer, & que plusieurs ont confondu cet état, malgré l'expérience, avec l'inflammation du frein.

Lommius, conformément à la pensée de plusieurs autres Medecins habiles, parlant de l'ulcération de l'uretre, s'exprime ainsi: « Cet ulcere est accompagné quelquefois d'une certaine douleur particuliere qui excite un « sentiment dans la verge, qui fait croire au malade « qu'elle est serrée par-dessous avec un lien.

Ce seroit agir avec peu d'équité dans la pratique médicinale, que de manquer à traiter d'un symptome qui se présente tous les jours, ou de le renvoyer ailleurs, ou de se tranquiliser sur une explication difficile, ou d'avouer son ignorance. Nous tâcherons de ne tomber dans aucun de ces inconveniens, & de vaincre la difficulté de cette explication, sans abandonner l'expérience, pour nous jetter dans des hypotheses frivoles.

On ne peut s'étonner assez qu'un ulcere, tel qu'il soit, puisse donner à la partie qu'il attaque un mouvement tel que l'on s'y croit rudement serré par un lien, puisqu'on ne remarque autre chose à la partie malade, qu'une simple divulsion & un gonflement. Il est plus aisé de conjecturer que des parties contiguës séparées les unes des autres, sont plutôt affectées d'un sentiment d'extension que de constriction. La difficulté augmente quand on fait attention que l'ulcere est tout entier dans la substance la plus intérieure de l'uretre, tandis que la force qui comprime ce canal se fait réellement sentir au-dehors.

L'opinion que nous adoptons est fondée sur la structure de l'uretre. Comme ce canal s'étend entre les corps caverneux de la verge, dès que ces corps sont gonflés, il souffre une compression qui est d'autant plus forte, que les parties qui l'environnent sont plus tendues. Dans cet état de compression, il est réduit fort à l'étroit, & il s'y fait une douleur semblable à celle qu'il sentiroit s'il étoit serré d'un lien qui le comprimât fortement. Ce rétrécissement de l'uretre a des suites bien fâcheuses; & nous avons remarqué ailleurs que la semence & l'urine ne sauroient alors s'échapper de son canal qu'avec beaucoup de peine.

L'endroit où réside le virus, & celui qu'il occupe dans toute son étendue, sont marqués par la douleur de l'érection.

Comme cette forte constriction qui succede quelquefois à l'érection de la verge, ne provient que de ce que l'uretre ulcéré se trouve fortement serré entre les deux corps caverneux; & comme l'érection même ne se fait que par l'irritation de la matiere virulente de la gonorrhée, si l'on n'empêche l'ulcération de l'uretre, ce sera vainement qu'on tâchera d'appaiser la douleur.

On empêchera l'ulcération par des diurétiques doux, par des émulsions émollientes, & par des injections rafraîchissantes; & on réprimera l'érection par des moyens propres à arrêter soudainement le gonflement de la verge. Si l'on se rappelle ce qui se passe lorsqu'on se plonge tout-à-coup dans de l'eau froide, dans une riviere, dans la mer, ou lorsque l'on prend un bain froid, on ne doutera point qu'on n'ait toujours dans l'eau froide un remede présent contre le symptome dont il s'agit. L'eau froide étant très-propre à calmer la constriction de la verge dans la gonorrhée *cordée*, il faut y avoir recours sur le champ. Pour me conformer à la méthode qui a été jusqu'à présent la plus usitée, je rapporterai ici quelques formules recommandées par différens Auteurs, qui toutes tendent au même but.

Quoique les femmes n'aient ni frein ni gland, le corps du vagin, le clitoris & les grandes levres, ne laissent pas de souffrir la même inflammation que les parties naturelles des hommes; & on les guérit en suivant les mêmes indications. Ces indications sont d'arrêter l'inflammation, & d'empêcher que la virulence ne gagne les parties voisines; ce que l'on obtiendra par l'usage des remedes suivans.

Prenez *du lait tiede, une once;*
d'eau de roses rouges, une once;
du sucre de Saturne, une dragme & demie.

Mêlez le tout, & fomentez-en le gland & les parties voisines.

Prenez *des fleurs de sureau,* } *de chaque, une*
du son de seigle, } *poignée.*
de la racine de lis blanc, une once.

Faites bouillir le tout dans de l'eau de fray de grenouille, avec un demi-septier de lait récent.

Ajoutez à la colature tiede,

du sucre de Saturne, une dragme.

Mêlez le tout, & fomentez-en les parties malades.

Prenez *des feuilles d'oseille,* } *de chaque, une*
des fleurs de sureau, } *poignée.*
du pain de seigle, deux onces.

Mêlez-les; faites-en un cataplasme avec du lait de beure récent.

Appliquez ce cataplasme sur le gland enflammé.

Turner, Auteur qui regarde toute innovation comme un attentat fait sur la Medecine, raisonne fort au long sur ce symptome de la gonorrhée. Il dit, à propos de l'application

plication de l'eau froide en pareil cas, que « nous ne « vons pas jusqu'où le resserrement subit des pores peut « contribuer à renfermer le poison & fixer l'humeur « maligne; ce qui lui fait craindre la gangrene, en cas « que la fluxion sur les parties fût considérable, & que « la circulation du sang se trouvât ou ralentie, ou en« tierement interrompue; ensorte que son avis n'est « point du tout de remédier à cet accident par l'eau « froide. Je préférerois, ajoute-t'il, un épithême trem« pé dans l'oxycrat, & appliqué sur les os pubis & sur « les testicules. Il pense qu'il seroit plus à propos en« core de ne faire ni l'un ni l'autre, mais de purger & « de détruire le virus qui donne lieu à ce symptome par « quelque cathartique mercuriel prompt, tentant de « tems en tems une révulsion avec une dose de turbith « minéral, & ordonnant dans les jours intermédiaires « quelques émulsions calmantes & rafraîchissantes, « avec le nitre, le camphre & le sel de Saturne. *Syphil« lis de* TURNER.

J'ai éprouvé que le malade se trouvoit considérablement soulagé en pareil cas, par une friction mercurielle faite à la partie affectée, & le long du canal de l'uretre.

CHOREA SANCTI VITI, *la danse de saint Vitus*.

G. Horstius dit avoir parlé à quelques femmes qui se rendoient une fois l'an à la Chapelle de saint Vitus proche Ulm, où elles se mettoient à danser nuit & jour, jusqu'à ce qu'elles tombassent par terre comme en extase. Leur esprit étoit aliéné pendant cet exercice, par le moyen duquel elles guérissoient & restoient en bonne santé jusqu'au retour du mois de Mai de l'année suivante: alors l'agitation s'emparoit de leur esprit, & des mouvemens involontaires & desordonnés de leurs membres; ensorte qu'elles étoient obligées de se rendre à la Chapelle de saint Vitus, où elles guérissoient en recommençant la même danse. HORST. *Epist. Med. §. 7. de Admirandis Convulsionibus.*

C'est de-là qu'on a donné le nom de *danse de saint Vitus* à une espece de convulsion à laquelle les jeunes filles sont sujettes, sur-tout avant l'éruption des regles. Mais il me semble que c'est fort improprement; car la maladie dont Horstius fait mention, & que nous appellons *danse de saint Vitus*, paroît être fort différente de cette maladie.

Sydenham dit que la *danse de saint Vitus* est une espece de convulsion à laquelle sont sujets les enfans de l'un & de l'autre sexe, sur-tout depuis l'âge de dix ans jusqu'à quatorze. Elle se manifeste d'abord par une espece de *boitement*, ou plutôt par la foiblesse d'une jambe que le malade traîne après lui comme un idiot; ensuite elle affecte la main du même côté. Le malade ne peut plus tenir cette main dans une situation fixe, quelle qu'elle soit: soit qu'il la porte sur sa poitrine, soit qu'il l'applique sur quelque autre partie, elle est sur le champ mise en distorsion, & agitée d'une espece de convulsion, qui la fait passer d'un endroit à un autre, & qui lui fait prendre différentes postures, malgré tous les efforts que le malade peut faire au contraire. Si on lui met dans cette main un verre rempli de liqueur, il fait mille postures bisarres avant que de le pouvoir porter à sa bouche: il ne peut point l'en approcher en ligne droite, parce que la convulsion agite sa main en différens sens. Comme il me paroît que cette maladie provient de quelque humeur répandue sur les nerfs dont l'irritation donne lieu à tous ces mouvemens contre nature, je crois que les indications curatives se doivent entierement rapporter à ceci. Premierement, à diminuer les humeurs par la saignée & la purgation; & secondement, à fortifier le systeme nerveux. Pour cet effet, voici la méthode que je suis. D'abord je fais tirer du bras sept onces de sang, on une quantité plus ou moins grande selon l'âge du malade; puis j'ordonne à demi-dose, ou un peu plus, mon purgatif lénitif ordinaire fait de tamarins, de séné, de rhubarbe, de manne & de sirop de roses. Voyez *Cathartica*.

Je fais prendre le soir le parégorique suivant.

Prenez *d'eau de cerises noires, une once,*
d'eau composée de pivoine, trois dragmes,
de thériaque de Venise, un scrupule,
de landanum liquide, huit gouttes;

Mêlez le tout ensemble pour une potion.

Je reviens trois fois à la purgation, laissant entre chaque jour de purgation un jour de repos. Je fais prendre le jour de purgation un opiat sur le soir. Ensuite je fais saigner & purger comme ci-devant. Je passe de la saignée à la purgation, & de la purgation à la saignée, jusqu'à ce que le malade ait été saigné trois ou quatre fois, & purgé tout autant. Consultant toutefois là-dessus les forces du malade, & laissant entre chaque évacuation un intervalle suffisant pour prévenir tout accident.

J'ordonne les remedes suivans dans les jours intermédiaires.

Prenez *de la conserve d'absinthe romaine,* & *de peau d'orange,* } *de chaque, une once.*
de la conserve de romarin, une demi-once,
de la thériaque de Venise, & *de la muscade confite,* } *de chaque, 3 dragmes,*
du gingembre confit, une dragme,
du sirop de citron, autant qu'il en faut pour un électuaire, dont on prendra la grosseur d'une muscade le matin, & cinq fois autant après midi, buvant après chaque dose cinq cuillerées de l'infusion suivante.

Prenez *des racines de pivoine, d'aulnée, d'impératoire,* & *d'angélique,* } *de chaque, une once.*
des feuilles de rue, de sauge, de bétoine, de germandrée, de marrube blanc, & *de sommités de petite centaurée,* } *de chaque, une poignée.*
de baies de genievre, six dragmes,
deux peaux d'orange, que vous couperez par morceaux, & que vous ferez infuser sans feu dans six pintes de vin de Canarie;

Passez le tout à l'ordinaire.

Prenez *de l'eau de rue, quatre onces,*
des eaux composées de pivoine, & *de bryone,* } *de chaque, une once.*
de sirop de pivoine, six dragmes;

Faites-en un julep, dont le malade prendra quatre cuillerées tous les soirs lorsqu'il sera sur le point de se mettre au lit, avec huit gouttes d'esprit de corne de cerf.

Appliquez à la plante des piés une emplâtre de gomme caranna étendue sur de la peau.

A mesure que la guérison s'avance, le pié & la main se rassurent; ensorte que le malade peut porter à sa bouche un verre en ligne droite, ce qui fera connoître qu'il est beaucoup mieux. Quoique pour finir la cure je ne conseille pas de revenir à la saignée plus de trois ou quatre fois; il n'en est pas de même des purgatifs & des altérans, il faut les continuer jusqu'à ce que le malade

soit tout-à-fait guéri : mais comme cette maladie est sujette à des retours, on observera de purger & de saigner pendant quelques jours, lorsque viendra le tems où le malade avoit coutume d'être attaqué, ou même un peu auparavant qu'il vienne.

Sydenham nous assure avoir guéri cinq malades de la *danse de saint Vitus*, en suivant cette méthode.

Le Docteur Cheyne indique une maniere de traiter la même maladie tant soit peu différente de celle de Sydenham. Ses indications curatives consistent, 1°. à évacuer, 2°. à atténuer les sucs, 3°. à resserrer les fibres relâchées.

La *danse de saint Vitus* est certainement un composé de paralysie & de convulsion ; elle provient quelquefois d'épilepsie, sur-tout dans les jeunes gens, lorsque la force du tempérament a surmonté le principe de la maladie. Ce n'est quelquefois aussi que l'avant-coureur de quelque maladie terrible ; d'autres fois c'est une maladie originale & particuliere. CHEYNE, *de la maladie Angloise*.

« Lorsque j'ai traité la *danse de saint Vitus*, en suivant cette méthode, j'ai toujours réussi, dit notre Auteur, « ainsi que le peuvent attester quelques personnes que « j'en ai guéries, & qui vivent encore. Pour répondre à la « premiere indication curative, lorsque le malade étoit « jeune & se portoit bien du reste, (autrement j'aurois « pu commencer par le traiter comme un cachectique,) « j'ordonnois un vomitif. Pour cet effet, je combinois « soit le vin émétique avec une infusion d'ipecacuanha, « soit le tartre émétique avec cette racine en poudre : « le premier de ces remedes agit plus promptement & « plus sûrement ; le second, plus fortement & plus « énergiquement. Je continuois l'usage de ce vomitif « pendant un tems considérable, le faisant prendre ré- « gulierement le même jour de la semaine, jusqu'à ce « que le mal commençât à décliner : alors j'en ralen- « tissois l'usage. Je joignois à cela un régime anti-ca- « chectique. Pour satisfaire à la seconde indication, « je faisois prendre pendant un mois ou six semaines « dans tous les jours intermédiaires, une grande dose « d'æthiops minéral, avec les eaux de Bath pour le « précipiter. Je passois ensuite à la troisieme indica- « tion, qui me paroissoit exiger un électuaire fait avec « le quinquina, la peau d'orange, la poudre de gland, « & le safran de Mars astringent ; en effet, je resser- « rois par ce moyen les nerfs intérieurement. Pour « produire le même effet à l'extérieur, je faisois pren- « dre dans les autres jours les bains froids. J'ai employé « rarement plus de trois mois à cette cure. CHEYNE, *de* « *la Goute & des Eaux de Bath.*

CHOREGIA, χορηγία, de χορὸς, Troupe de Danseurs & de Chanteurs, & de ἄγω conduire. Ce sont les fonctions d'un Chef de Danseurs & de Chanteurs. Hippocrate s'en sert métaphoriquement ἐν παραγγελ. pour signifier tout l'appareil nécessaire à un Médecin ou à un Chirurgien.

CHORION, χορίον, χόριον χωρίον. La membrane extérieure du fœtus. Voyez *Amnios.*

Le *chorion* est une membrane blanchâtre, forte, assez épaisse & parsemée d'un grand nombre de branches, de veines & d'arteres. Il se divise en deux lames, dont l'externe est épaisse & opaque, & l'interne mince & transparente. Ceux qui nient l'existence de la membrane urinaire divisent le *chorion* en trois lames. Voy. *Amnios*. DRAKE. *Anat. Vol. I.*

CHOROIDES, χοροειδὴς, de χορίον, chorion, & de εἶδος, ressemblance ; *Choroïde.* C'est une épithete qu'on donne à différentes membranes qui ressemblent au chorion par la multitude de leurs vaisseaux sanguins. Ainsi le plexus-*choroïde* est une production des membranes du cerveau, chargée d'un assemblage de veines & d'arteres. On donne encore ce nom à une portion de la pie-mere, & à la tunique intérieure de l'œil, qui est sous la cornée opaque. Voyez *Cerebrum* & *Oculus.*

CHOSNOS χῶνος. Hippocrate entend par ce mot, *lib.* περὶ καρδίης, un entonnoir : mais Henri Etienne conjecture sensément qu'il faut lire χῶνος, qui est synonyme à χόανος. Voyez *Choanos.*

CHOUAN. C'est le nom que l'on donne à une petite graine, d'un verd jaunâtre, assez semblable au *Semencontra*, mais un peu plus grosse & légere, d'un gout tant soit peu salé & aigrelet. Elle croît sur une plante étrangere, basse, où elle est disposée par petits bouquets en sa sommité. On l'apporte du Levant.

On s'en sert pour faire le carmin. Voyez *Carmin.* LEMERY, *des Drogues.*

CHOYNE, plante Américaine cucurbitifere, dont les feuilles ressemblent à celles du laurier, & qui porte un fruit de la grosseur d'une petite citrouille, assez beau, qu'on ne mange point, qui a la figure d'un œuf d'autruche, & dont les Indiens se font des tasses. RAY. *Hist. tor.* 1732.

CHR

CHREMA, χρῆμα. Ce mot est synonyme dans Hippocrate à πρῆγμα, & il signifie la même chose que le *Res* des Latins.

CHRESTOS, χρηστὸς, de χρᾶομαι, user. Ce mot signifie dans Hippocrate, bon, utile, sain, commode. L'usage de cette épithete est fort commun, & on s'en sert en une infinité d'occasions. Erotien rend χρηστῶς par καλλῶς, *benè*, bien.

CHRISIS, χρῖσις, de χρίω, oindre, l'action d'oindre. Voy. *Inunctio.*

CHRISTI-MANUS, c'est du sucre dépuré, bouilli dans de l'eau-rose, & mis en trochisques avec une addition de perles préparées, ou sans cette addition. CASTELLI.

CHRISTOPHORIANA. *Herbe de Saint Christophe.*

Voici ses caracteres.

Ses fleurs sont découvertes, en roses, pentapétales, étoilées ; ses pétales sont sujets à tomber, ils environnent la base de l'ovaire, & ils sont garnis de trente étamines. L'ovaire est mou comme une baie, d'une figure presqu'ovale, & plein d'un double rang de semences, qui pour l'ordinaire, adherent les unes aux autres. BOERHAAVE. *Index alter. Vol. II.*

Boerhaave en compte quatre especes.

1. *Christophoriana vulgaris, nostras, racemosa & ramosa.* H. M. 2. 8. *aconitum racemosum, an actæa plinio?* C.B.P. 183. J. B. 3. 55. 660. *Christophoriana.* Dod. P. 402. h. Eyst. æst. 0. 10. f. 3. fig. 1. *Christophoriene commune.*
2. *Christophoriana Americana, racemosa, baccis rubris.* M. H. 2. 8. *aconitum, baccis rubris.* Corn. 77. *Christophoriene Américaine, dont les baies sont rouges.*
3. *Christophoriana Africana, ranunculoïdes, foliis rigidis.* Herm. M. St. *ranunculus Æthiopicus, foliis rigidis, floribus ex luteo virescentibus.* H. A. t. 1. *Sphondylii sive panacis, rigido hirtoque folio; planta Afra caustica.* Par. B. Prod. 378. *Imperatoria, Ranunculoides, Africana Enneaphyllos, laserpitii lobatis foliis rigidis, margine spinosis*, Plukn. Phyt. T. 95. fig. 2. alm. 198. *Imperatoria ranunculoides Sphondylii hirsuto folio.* Mantiss. 108. h.
4. *Christophoriana; arbor aculeata, virginiensis.* Plukn. Phyt. T. 20. fig. 1. *Angelica arborescens spinosa.* H. A. t. 89. *arbor Indica, fraxini folio, cortice spinoso*, Ray. Hist. 1798. *Angelica arbor, vulgò.* H. BOERH. *Index alter Plant. Vol. II.*

CHRISTOS, χριστὸς, de χρίω, oindre. Ce mot se dit de tout ce qu'on applique en forme de liniment. CASTELLI.

CHROMA, χρῶμα. Ce mot signifie dans Hippocrate la couleur du corps, ou de la peau, & la surface du corps & de la peau.

CHROMATISMUS, χρωματισμὸς. Ce mot est dérivé du précédent, & signifie l'art de rappeller la couleur naturelle, ou de commmuniquer une couleur artificielle.

CHROMIS, χρέμις, χρέμης. C'est le nom d'un poisson du

nombre de ceux qui s'attachent aux rochers, qui est bon à manger, & dont on trouve la description dans Aldrovandus, *De Piscibus. Lib. II. cap.* 11.

CHRONICUS, ou CHRONIUS, χρονικὸς; χρόνιος; de χρόνος, tems; *Chronique.* On entend par maladies *chroniques*, celles qui durent long-tems, & qui ne sont point ordinairement accompagnées de fievre. On s'est servi de cette épithete pour les distinguer de celles qui vont rapidement, & dont la terminaison est prompte. On appelle celles-ci maladies *aiguës.*

Si la santé consiste dans une circulation libre & non interrompue des sucs vitaux dans les vaisseaux; & la maladie au contraire dans l'embarras & l'interruption de cette circulation, nous pouvons concevoir qu'il y a maladie aiguë, lorsque plusieurs vaisseaux sont obstrués brusquement, en même-tems, & en beaucoup d'endroits; car alors la quantité ordinaire du sang étant contrainte de passer dans un espace plus étroit, revient au cœur plus promptement; conséquemment les contractions du cœur sont plus fréquentes, la vitesse des fluides circulans est plus grande, l'action réciproque des fluides & des solides est augmentée, & avec elle la chaleur du corps.

Lorsque les obstructions se sont formées par degrés à la longue & peu à peu; à quelque point que l'altération puisse être poussée, il est évident qu'elle n'est point subite: mais les facultés vitales chassant hors du corps une partie des sucs superflus, il peut arriver que l'équilibre soit conservé par ce moyen entre les solides & les fluides; que la quantité des fluides circulans soit proportionnée à la capacité des vaisseaux perméables; & qu'il ne s'éleve point une fievre capable de faire une maladie aiguë.

On peut donc dire que les maladies chroniques sont causées par le défaut des sucs; & que les sucs ont contracté ce défaut insensiblement & par degré, ou que c'est un reste de quelque maladie aiguë mal traitée.

Ce défaut contracté insensiblement & par degrés provient,

Premierement des choses reçues dans le corps, comme l'air, les alimens, les boissons, les épices, les remedes, & les poisons, toutes substances qui sont d'une nature différente de celle de nos humeurs, & qui peuvent être si fortes, que les facultés vitales ne suffisent point pour en faire une assimilation convenable à nos sucs.

Ce défaut des humeurs consiste:

1. Dans l'acidité. Voyez *Acida.*
2. Dans l'austérité qui provient de l'union d'un acide avec des particules terrestres; telle est celle des fruits verds, des sucs astringens, des vins âpres, & d'autres substances de la même nature, qui coagulent les sucs, diminuent les diametres des vaisseaux, & causent des obstructions. Il faut traiter les maladies qui ont cette austérité pour cause, avec des remedes délayans, des alkalis fixes, & des alkalis savoneux, ordonnés avec circonspection & continués pendant long-tems.
3. Dans une acrimonie aromatique & grasse, produite par les alimens, les boissons & les épices, chauds au gout & à l'odorat. Ces substances causent la chaleur & le frottement, & offensent les petits vaisseaux capillaires; d'où il s'ensuit des chaleurs brûlantes, l'atténuation, la putréfaction, l'extravasation des sucs, & beaucoup d'autres effets semblables. Il faut employer contre cette espèce d'acrimonie des remedes aqueux, farineux, gélatineux, & acides.
4. Dans une acrimonie grasse & inactive produite par un usage immoderé de la graisse des animaux terrestres, des poissons, & des végétaux oléagineux; ce qui donne lieu à des obstructions, à une rancidité bilieuse, à l'inflammation, à la corrosion, & à l'espece de putréfaction la plus funeste. On remédiera à cette acrimonie par des délayans, des savoneux & des acides.
5. Dans une acrimonie salée & muriatique causée par le sel marin & les alimens salés. Cette acrimonie détruit les vaisseaux, dissout les fluides, & les rend âcres; d'où naissent les atrophies, la rupture des vaisseaux, & l'extravasation de leurs fluides, que le sel empêche à la vérité de se corrompre promptement, mais qu'il fait élever à la surface du corps, où ils produisent des taches à la peau, & d'autres symptomes scorbutiques. Il faut traiter cette acrimonie avec l'eau fraiche, les acides végétaux, & la lessive de chaux vive.
6. Dans une acrimonie alkaline. Voyez. *Alkali.*
7. Dans la viscosité, ou glutinosité.

Secondement, le défaut des humeurs peut provenir d'une action trop forte des facultés vitales sur les choses reçues dans le corps. Voyez *Strictura.*

Troisiemement, il peut provenir d'une altération spontanée des humeurs qui arrive ordinairement, lorsqu'elles sont mises en stagnation par quelque cause que ce puisse être. Voyez *Acida* & *Alkali.*

Les humeurs peuvent demeurer corrompues à la suite des maladies aiguës mal traitées, dans toutes les parties du corps, & des manieres suivantes.

1. Lorsque la matiere purulente, ayant passé d'un abscès dans les humeurs, cause des fievres hectiques & suppuratoires, & d'autres maladies. Voyez *Abcessus.*
2. La sanie peut être communiquée aux humeurs par les ulceres qui rongent & consument les solides, & affectent les fluides.
3. La putréfaction des visceres peut donner lieu à des maladies chroniques.

Enfin, les maladies aiguës mal-traitées peuvent affecter les solides & les parties composées du corps, & produire des maladies chroniques, en laissant après elles des abscès, des fistules, des empyemes, des skirrhes, des cancers, & des caries; & ces maladies *chroniques* varieront selon les parties que les maladies précédentes attaqueront.

Plusieurs causes peuvent encore concourir à la production d'une maladie *chronique* compliquée, & cette maladie sera d'autant plus difficile à guérir, que la complication sera plus grande. Si toutefois nous parvenons à bien connoître les différentes causes particulieres qui agissent dans une maladie, la curation ne sera pas si difficile à déterminer, que l'on pense; & la multitude des remedes ne produira pas cet embarras tant redouté. On verra d'un coup d'œil quels sont ceux qu'on peut employer avec succès, si la variété des symptomes permet d'en espérer. Mais quelque variés que soient ces symptomes, ils ne décourageront point celui qui sera assez intelligent pour écarter les causes concomitantes, & saisir la cause principale & premiere qui, quoique fort composée dans ses effets, est ordinairement fort simple en elle-même.

Comme nous avons traité dans le cours de cet Ouvrage des différentes maladies *chroniques* en particulier, il est inutile de parler ici plus au long de leur nature en général.

CHROS, χρὼς. Galien dit, *Comm.* 2. *in Lib. de Tract.* que les Ioniens entendoient par χρὼς, tout ce qui étoit charnu dans le corps, comme les membranes & les visceres, & particulierement les muscles & la peau, & qu'ils n'ont jamais donné ce nom ni aux os, ni aux cartilages, ni aux ligamens.

CHRYSALIS, AURELIA, NYMPHA. *Chrysalide, Nymphe.* C'est ainsi que les Nauralistes appellent les vers qui demeurent cachés sous une enveloppe assez dure, d'une couleur jaunâtre ou dorée, (d'où sont venus les mots *Chrysalis* & *Aurelia*) qu'ils se sont formés eux-mêmes, & sous laquelle ils demeurent presque sans mouvement, jusqu'à ce qu'ils en sortent en mouche, en papillon, ou en quelqu'autre insecte ailé.

CHRYSALITES, pierre figurée, d'une couleur d'or & de fer, semblable à celle de la corne d'Ammon, brillante, dure & raboteuse, où l'on apperçoit un grand nombre de raies circulaires, & qui paroît faite de trois

ou quatre couches sphériques appliquées l'une sur l'autre. Ces couches ont quelque ressemblance avec l'enveloppe de la *chrysalide*. RIEGER.

CHRYSANTHEMOIDES, *Chrysanthemum* dont la semence est dure.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles viennent éparses; sa fleur est semblable à celle du petit tournesol. Le calyce est simple. Il y a une des especes dans laquelle il est divisé à la base, & une autre dans laquelle il est écaillé. L'ovaire dégénere en un noyau qui contient une amande dure; chaque fleur produit un ovaire, & il en est ainsi dans toutes les plantes de la même espece. BOERHAAVE, *Index alter Plant. Vol. I.*

Boerhaave distingue trois especes de *chrysanthemoides*.

1. *Chrysanthemoides, osteospermon, Africanum, odoratum, spinosum & viscosum*, H. A. 2. 85. *Chrysanthemi flore, planta Afra, baccifera, ramis in aculeum abeuntibus*, Par. Bat. App. *Chrysanthemum Africanum, frutescens, spinosum*, Volk. 105. *Huic calix simplex*, H. R. D. *Chrysanthemum odoriferant Africain, dont la semence est dure, les branches épineuses & les feuilles visqueuses.*

2. *Chrysanthemoides, osteospermon, Africanum, arboreum, foliis populi albæ, chrysanthemum arborescens Æthyopicum, foliis populi albæ*, Breyn. Cent. 156. M. H. 2. 23. *Chrysanthemoides Africanum, populi albæ foliis*, T. Mem. Ac. Reg. 1705. *Chrysanthemum, bacciferum, populi folio, Africanum*, Ind. 278. *Huic calix squamosus, triplici serie*. H. R. D. *Chrysanthemum Africain, dont la semence est dure & les feuilles semblables à celles du peuplier blanc.*

3. *An Chrysanthemoides? Quod chrysanthemum ex insulis Caribæis, leucoii incanis & sericeis foliis, argenteis, crassis*, Pluk. Phyt. 115. 4. H. R. D. *Chrysanthemum dont la semence est dure, les feuilles épaisses & blanchâtres, & qui vient des Isles Caribbes.* BOERHAAVE, *Ind. alter Plant. Vol. I.*

CHRYSANTHEMUM.

Voici ses caracteres.

Sa racine meurt tous les ans; son calyce est sémi-sphérique & écailleux, & les rayons de la fleur sont pour la plupart de la couleur de l'or. BOERHAAVE. *Index alter Plant.*

Boerhaave compte sept especes de *chrysanthemum*.

1. *Chrysanthemum*, Offic. *Chrysanthemum foliis matricariæ*, C. B. 134. Raii Hist. 1. 340. Tourn. Inst. 491. Elem. Bot. 393. Boerh. Ind. A. 105. *Chrysanthemum veterum, seu majus, folio valdè laciniato*, Chab. 359. *Chrysanthemum, majus, folio valdè laciniato, flore croceo*, J. B. 3. 104. *Chrysanthemum de Dioscoride.*

On le cultive dans les Jardins; rarement, à la vérité; il fleurit en été; on se sert de ses feuilles en Medecine; on dit que broyées avec le cérat elles résolvent le stéatome. DALE *d'après Dioscoride.*

2. *Chrysanthemum, folio matricariæ, flore luteo pleno. Chrysanthemum jaune double.*
3. *Chrysanthemum, flore partim Candido, partim luteo.* C. B. p. 134. *Chrysanthemum blanc & jaune.*
4. *Chrysanthemum folio matricariæ, flore albo pleno.* H. C. a. *Chrysanthemum blanc double.*
5. *Chrysanthemum folio matricariæ floris radiis sulphureis, disco aureo.* a.
6. *Chrysanthemum, folio matricariæ, flore magno bullato ferè nudo. Chrysanthemum, Creticum apetalon.* Bobarl. *An Chrysanthemum, Creticum, petalis florum fistulosis?* T. 491. a. *Chrysanthemum à feuilles tubuleuses.*
7. *Chrysanthemum, folio latiori matricariæ flore magno, sulphureis radiis, disco aureo.* a.
8. *Chrysanthemum, folio latiori matricariæ, flore aureo.* a.
9. *Chrysanthemum segetum, facie bellidis sylvestris, foliis glaucis, papaveris hortensis instar profundè incisis.* H. L. 145.

CHRYSANTHEMUM, *segetum*, Ger. Descrip. 604. Emac. 743. Raii Synop. 3. 182. Hist. 1. 339. *Chrysanthemum, segetum vulgare, glaucum*, Hist. Oxon. 3. 15. *Chrysanthemum, segetum, nostras*, Park. Theat. 1370. *Chrysanthemum folio minus secto glauco*, J. B. 3. 105. Tourn. Inst. 492. *Chrysanthemum arvense, folio glauco dentato*, Rupp. Flor. Jen. 136. *Bellis lutea, foliis profundè incisis major*, C. B. P. 262. *Souci des champs.*

On trouve communément cette plante parmi les grains. On se sert de ses fleurs; les Allemands en font un grand cas, & les vantent comme un remede merveilleux dans la jaunisse. DALE.

10. *Chrysanthemum, segetum facie bellidis sylvestris, foliis glaucis, papaveris hortensis instar profundè incisis, minus*, H. L. 145. *Bellis lutea foliis profundè incisis, minor*, C. B. P. 262. a.
11. *Chrysanthemum folio glauco minus secto, flore ex albo & luteo variegato.* a.
12. *Chrysanthemum, Bellidis majoris folio viridi*, Flor. 1. 34. *Bellis lutea foliis subrotundis*, C. B. P. 262. *Chrysanthemum Myconi*, Lugd. 873. *Chrysanthemum latifolium*, J. B. 3. 105. a.
13. *Chrysanthemum, bellidis majoris folio viridi minus.* a.
14. *Chrysanthemum pallidum minimis, imisque foliis incisis, superioribus integris & capillaribus*, Barr. 1. 421. Obs. 193. a. BOERHAAVE, *Index alter Plant. Vol. I.*

CHRYSATTICUM; épithete que Paul Eginete donne *Lib. III. cap.* 50. à une espece de raisin sec qu'il ordonne de prendre avec la semence d'arroche dans l'ictere, ou la jaunisse.

CHRYSE, χρυσῆ, nom d'une emplâtre pour les blessures récentes, dont Paul Eginete fait mention, *L. VII. cap.* 17.

Voici sa composition.

Prenez *d'encens*, *d'alun de plume*, } *de chacun deux onces.*
de colophone, *de résine*, } *de chacune une livre.*
d'huile, trois onces,
d'orpiment, deux onces.

Broyez l'orpiment dans du vinaigre.

CHRYSISCEPTRUM, nom que Blancard donne au chamæleon blanc.

CHRYSITIS SPODOS, χρυσῖτις σποδὸς, cendres de litharge d'argent recommandées dans les maladies ophtalmiques, dans les additions faites au Livre d'Hippocrate περὶ γυναικ. Dioscoride entend par *chrysitis*, χρυσῖτις, *Lib. V. cap.* 102. une des trois especes de litharge d'argent ainsi nommée de sa couleur jaune, par laquelle elle ressemble à l'or.

CHRYSOBALANUS, χρυσοβάλανος, drogue dont Galien fait mention, *cap.* 3. *Lib. VIII. de C. M. S. L.* mais dont les modernes n'ont pas une connoissance bien sûre. Bauhin suppose d'après quelques autres dans son *Pinax*, que c'est la muscade.

CHRYSOCALLIA; nom que Dioscoride donne, selon Oribase, au *chrysocome* commun, c'est-à-dire, à l'*anthemis* ou *chamæmelum.*

CHRYSOCERAUNIUS, χρυσοκεραύνιος, ou *ceraunio*

chryses, ou *aurum fulminans*, = or fulminant. »
CHRYSOCHALCOS, χρυσοχαλκὸς, ou *aurichalcum*. Roland. Johnson. On écrit aussi *orichalcum*.
CHRYSOCOLLA ou BORAX. Voyez *Borax*.
CHRYSOCOME, χρυσοκόμη, de χρυσὸς, *or*, & de κόμη, *cheveux*. C'est un nom que l'on donne à plusieurs especes d'*helichrysum*. Voyez *Helichrysum*.
CHRYSODENDRON. Voyez *Conocarpodendron*.
CHRYSOGONIA, χρυσογονία, de χρυσὸς, *or*, & de γίνομαι, être fait ou engendré, semence d'or tirée d'une solution d'or parfaite, ou teinture aurifique, d'une couleur rouge, d'une subtilité prodigieuse & dont une des propriétés naturelles est de faire l'or, ainsi qu'une de celles de l'*argyrogonie* est de faire l'argent. *Theat. Chymiq. Vol. II.*

CHRYSOGONUM, Offic. Park. Theat. 683. Raii Hist. 2. 1326. Hist. Oxon. 2. 285. *Chrysogonum Dioscoridis quibusdam*, J. B. 3. 489. Chab. 486. *Chrysogono di Dioscoride*, Pon. Ital. Bald. 141. *Leontopetalo affinis, foliis quernis*, C. B. P. 324. *Leontopetalon; foliis costæ simplici innascentibus. Rave rouge.*

Cette plante croît en Syrie, & sa racine qui est la seule partie dont on se serve en Medecine, est bonne contre la morsure des serpens; elle est digestive, échauffante & desficcative. Dale.
CHRYSOLACHANON, plante dont Pline a fait mention. Rieger soupçonne que c'est la toute-bonne.

CHRYSOLITHUS, Offic. Charlt. Fossil. 39. Mont. Exot. 14. *Chrysolithus modernorum*, Worm. 106. *Topazius veterum, quem recentiores perperam vocant chrysolithum*, de Laet. 46. *Topazius veterum*, Boet. 207. *Topazius*, Aldrov. Mus. Metall. 976. *Topazius, sive chrysolithus*, Geof. Prælect. 82. *Chrysolite.*

C'est une pierre précieuse transparente, verte, brillante comme l'or. On la trouve aux Indes & dans quelques autres contrées. Elle passe pour avoir la vertu d'arrêter les hémorrhagies, & de calmer la bile, la colere & la phrénésie. Dale, *d'après Boet.*

CHRYSOPAZIUS.
Topazius & chrysopazius, Offic. *Topazius*, Charlt. Foss. 39. *Topazius neotericorum, veterum chrysolithus*, Worm. 106. *Topazius*, Schw. 406. Kentm. 47. *Chrysolithus veterum*, Boet. 210. de Laet. 49. Mont. Exot. 14. *Chrysolithos*, Schrod. 327. *Chrysolithos, sive topazius* Geoff. 82. *Chrysolithus vet. Topaze.*

C'est une pierre diaphane & brillante, de la couleur de l'or, & dont la signature passe pour être d'une nature solaire; c'est pourquoi on croit qu'elle raffermit l'esprit contre les frayeurs nocturnes, qu'elle écarte les rêves fâcheux, & qu'elle produit d'autres effets non moins merveilleux. Dale *d'après Schroder.*
Toutes ces propriétés sont purement imaginaires.
CHRYSOPLYCIUS PULVIS, espece de poudre dont Van-Helmont fait mention, *Nat. Cont. Nesc. Tit.* 40. à laquelle il attribue la vertu de procurer au plomb la dureté, au mercure & à l'étain la difficulté d'entrer en fusion, & d'ôter au fer ces deux qualités.
CHRYSOPOEIA, χρυσοποιΐα, de χρυσὸς, *or*, & de ποιέω, *faire*; c'est la partie de l'art Spagyrique ou Alchymique, qui consiste à tirer de l'or des métaux les plus imparfaits, par le moyen du mercure des Philosophes.
CHRYSOPUS, χρυσωπὸς, nom que l'on donne au suc purgatif Indien, que l'on appelle autrement *gomme gutte*. Castelli.
CHRYSOS. Voyez *Aurum*.
CHRYSOSPLENIUM, *Saxifrage dorée.*
Sa racine est fibreuse & vivace, ses feuilles semi-orbiculaires; le calyce de la fleur qu'il faut prendre, selon Tournefort pour la fleur même, se divise en quatre & quelquefois en cinq lobes; la fleur est apétale, & porte huit étamines qui sont rangées circulairement sur les bords de l'ovaire. Son fruit est bivalve, fourchu & forme une capsule membraneuse qui n'a qu'une seule cellule pleine de semence.,

Boerhaave en compte deux especes.

1. *Chrysosplenium foliis amplioribus auriculatis*, T. 416. *Saxifraga, rotundifolia aurea*, C. B. P. 309. *Saxifraga aurea*, Dod. P. 316. J. B. 3. 707. H. Eyst. Hyem. F. B. Fig. 5. *Alchimilla rotundifolia, aurea hirsuta*; H. L. 14. *Saxifrage dorée à feuilles à longue-oreille.*
2. *Chrysosplenium foliis minoribus subrotundis*; T. 146. *Saxifraga rotundifolia, aurea, minor, montis aurei*, H. R. Par. H. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

CHRYSULCA, épithete que Van-Helmont & d'autres Auteurs donnent à l'eau stygienne ou régale.
CHRYSUN, χρυσοῦν, de χρυσὸς, *or*; épithete qu'Aëtius donne à deux collyres & à deux pessaires.

CHU

CHU, CHUS, espece de mesure, la même que *choa*. Voyez *Choa*.

CHY

CHYBUR, CHIBUR, soufre dans le jargon de Paracelse. Castelli.
CHYLARION, χυλάριον, diminutif de χυλὸς, *chyle*; *suc*, ou liqueur, que Fœsius rend par *succatiuncula*, dans son Hippocrate, *Lib. de Inter. Affect.* Il observe qu'au lieu de χυλαρίῳ, on lit dans tous les manuscrits χαλαρίῳ; ce qui est une faute grossiere.
CHYLIFICATIO, CHYLOSIS, χύλωσις, χυλοποίησις, *chilification*, ou l'action par laquelle les alimens se réduisent en chyle dans l'estomac, c'est ce qu'on appelle proprement, *coctio prima*, la premiere coction. V. *Chylus*.
CHYLISMA, χύλισμα, de χυλίζω, de χυλὸς; ce mot signifie dans Dioscoride, *Lib. III. cap.* 125. *Suc exprimé.*
CHYLOSTAGMA DIAPHORETICUM MENDERERI, appellé dans les Pharmacopées d'Ausbourg & de Strasbourg *Aqua theriacalis bezoardica*; c'est une liqueur distilée de la thériaque d'Andromacus, du mithridate de Damocrates & d'un assez grand nombre de végétaux chauds connus sous le nom d'alexipharmaques, auxquels on a ajouté la racine de tormentille, l'écorce de frêne, l'écorce moyenne du sureau, les sucs de noisettes vertes & d'oseille, avec les vinaigres de framboise, de sureau, de rose & de rue. On trouve la même composition tant soit peu altérée dans la Pharmacopée de Brandebourg, sous le titre d'*Aqua theriacalis composita*; *seu bezoardica*. Il paroît que l'eau thériacale bézoardique de la Pharmacopée de Copenhague n'est que le même remede corrigé.
CHYLUS, χυλὸς, *chyle*, ou en général tout suc ou humeur épaissie par la chaleur, & d'une consistance moyenne entre l'humide & le sec. Hippocrate entend par ce mot seulement un suc ou une liqueur potable; comme la tisanne faite avec l'orge, ce qu'il appelle tisanne passée, & qui n'est autre chose que la substance de l'orge exprimée, & non ce que les Latins entendoient par *cremor*, crême. Le *cremor* étoit l'eau exprimée d'orge entier, *integer*, qui n'a point été passé; c'est l'opposé de χυλὸς. Voy. notre traduction d'Hippocrate, *de Rat. Vict. in Morb. Acut.* à l'Article *Alkali*.
CHYLUS, *Chyle*. Il se tire des alimens tant solides que fluides, non-seulement dans le ventricule, mais encore dans le duodenum qui en est un second, & dans tout le canal des intestins grêles, au moyen de la chaleur, & des fermens, qui sont la lymphe gastrique & la bile, une liqueur nourriciere nommée *chyle*, qui séparée de la lie des alimens par le couloir des intestins, est portée dans le sang par une mécanique particuliere, pen-

dant que la lie des alimens enfile les gros intestins, pour être rejettée par l'anus.

Une seule réflexion suffit pour prouver que le duodenum est un second ventricule; c'est qu'il a beaucoup de capacité, & une courbure semblable à celle de l'estomac; ce qui oblige les alimens d'y séjourner assez long-tems. Mais d'autres raisons viennent à l'appui de cette réflexion; c'est que cet intestin a, non-seulement ses dissolvans particuliers qui s'y filtrent continuellement, suivant la déconverte de Brunner, d'une infinité de glandes dont il est tapissé; & que c'est dans sa cavité que se fait le mélange du suc pancréatique & de la bile, pour achever la dissolution des alimens, & la rectification du *chyle*.

Le *chyle* est une liqueur laiteuse, insipide, composée des parties huileuses & mucilagineuses, extraites des alimens.

Le *chyle* est une espece d'émulsion naturelle. Et comme, pour faire une émulsion, il faut des parties huileuses, grasses & mucilagineuses, mêlées dans des parties aqueuses, aussi les trouve-t-on dans le *chyle*, comme le prouve la partie butyreuse, caseuse & séreuse du lait, qui ne differe point du *chyle*. Et comme la blancheur des émulsions artificielles faites avec des semences huileuses pilées, & l'eau, vient des globules huileux extrement petits, qui, nageant dans le liquide, reflechissent de toutes parts les rayons de lumiere, la blancheur du *chyle* n'a presque pas d'autre origine.

Boerhaave a déterminé de la maniere la plus juste la proportion qu'il y a entre les émulsions tirées des végétaux & le *chyle*. Il ne parle que des substances végétales; cependant si l'on fait réflexion que les animaux qui nous servent de nourriture sont originellement formés des végétaux & composés comme eux d'huile, de terre, d'eau & de sels les moins volatils; on concevra facilement comment les organes de la digestion ont la faculté de convertir les substances des animaux en *chyle* ou en une espece d'émulsion.

Voici quel est en substance le passage de Boerhaave.

1° Si l'on réduit quelque substance oléagineuse végétale que ce soit, en poudre, où que venant à la broyer & à la piler dans un mortier de marbre avec un pilon de bois on y verse peu à peu & successivement quelques gouttes d'eau jusqu'à ce qu'on en ait formé une pâte, elle se changera en une masse blanche dont les parties seront d'autant mieux liées & d'autant plus propres à ce procédé qu'on l'aura pilée plus long-tems. 2° Versez dessus peu à peu une plus grande quantité d'eau chaude bien nette jusqu'à ce que le tout soit devenu liquide, & continuez la trituration sans discontinuer comme auparavant: la liqueur qui surnage la matiere commencera à devenir onctueuse & d'un blanc de lait. Laissez la reposer tant soit peu, & la versant par inclination sur un linge très-serré, recevez dans un vaisseau bien net ce qui aura passé à travers. 3° Ajoutez de l'eau nouvelle à la partie la plus grossiere qui a resté dans le mortier & dans le couloir: pilez-la de nouveau, & après l'avoir coulée mêlez cette seconde liqueur avec la premiere. Répétez la même opération plusieurs fois de suite jusqu'à ce que la liqueur soit moins blanche, moins épaisse, moins onctueuse & qu'elle devienne entierement aqueuse. La matiere qui restera pour lors dans le mortier sera en petite quantité, remplie de fibres, épuisée, incapable de se dissoudre dans l'eau, quelque-tems qu'on la broye, purement terrestre, sans sel & sans la moindre partie d'huile, de cette maniere les parties des végétaux qui sont pleines d'huiles se trouvent séparées en deux différentes especes dont l'une peut se dissoudre dans l'eau & l'autre non.

Cette liqueur ainsi préparée, ressemble à plusieurs égards au *chyle* des animaux qui se forme dans leurs corps des végétaux dont ils se nourrissent par la mastication & l'action de leur estomac, avant de se mêler avec la bile dans le duodenum. C'est ce qui paroît manifestement par leur couleur, l'odeur du lait, la douceur, la viscosité, l'onctuosité & la facilité avec laquelle ces deux liqueurs s'aigrissent. De même si l'on laisse pendant quelque-tems la liqueur qu'on a préparée, comme je l'ai dit, dans un grand vaisseau de figure cylindrique, elle se sépare d'elle-même en deux parties dont l'une qui est blanche, épaisse & presque entierement huileuse, nage vers le sommet du vaisseau, & l'autre qui est plus épaisse, transparente & bleuâtre, reste au fond & ressemble parfaitement au lait; car elle se sépare de même en crême & en petit lait. Si l'on expose cette liqueur pendant quelque-tems à un air chaud, elle s'aigrit & acquiert une acreté considérable sans devenir rance comme l'huile que l'on tire par expression, ce qu'elle a de commun avec le lait qui aquiert une pareille aigreur lorsqu'on l'expose à l'air, sans se gâter comme l'huile; d'où l'on peut conclure que les émulsions sont moins dangereuses dans les maladies aiguës que les huiles tirées par expression. Il m'a été impossible de faire cailler cette liqueur, quelques moyens que j'aie employés pour cet effet, ce qui est encore une différence qui se rencontre entre le lait des végétaux & celui des animaux. Voici quelle est, suivant moi, la raison de cette différence qu'on observe entre les huiles tirées par expression & les émulsions. Les parties farineuses venant à se mêler dans la trituration avec celles de l'huile, les divisent & les séparent tellement les unes des autres qu'elles détruisent la ténacité, & font qu'elles se mêlent avec l'eau en forme de lait qui est lui-même composé d'une substance grasse délayée dans l'eau; au lieu que les parties de l'huile que l'on tire par expression étant liées les unes avec les autres ne permettent point à l'eau de se mêler avec elles. Bien plus, la grande quantité de farine mêlée avec l'huile dans une émulsion fait qu'elle s'aigrit sans devenir rance, d'où l'on voit la raison pour laquelle la liqueur est blanche; & elle ne manque jamais de l'être toutes les fois que l'huile est parfaitement divisée & mêlée avec l'eau. Si l'on verse de l'huile dans un verre plein d'eau, les deux liqueurs ne perdront rien de leur transparence, & ne se mêleront point l'une avec l'autre: mais si on les agite avec force elles se mêleront quelque peu & le mélange paroîtra blanchâtre tant que cette union subsistera: mais si on la laisse reposer, l'huile remonte, l'eau reste au fond, & la blancheur s'évanouit aussi-tôt. La même chose arrive souvent au lait des animaux, aux eaux oléagineuses distilées & aux émulsions. Il est encore certain que la blancheur augmente à proportion de la quantité d'huile, & pour lors la liqueur devient bien-tôt rance; au contraire, moins il y a d'huile, moins la liqueur est blanche & plutôt elle s'aigrit. A peine peut-on conserver les émulsions pendant dix heures en été: mais on les garde plus long-tems en hiver. Pour tout dire, en un mot, la méthode qu'on observe dans la composition des émulsions sert à expliquer l'action de la mastication; car tous les alimens que l'on tire du blé contiennent une grande quantité d'huile, & approchent d'autant plus de la nature des émulsions qu'ils sont parfaitement broyés avec les dents & mêlés avec la salive. Ils aquierent même toujours à la fin une couleur blanchâtre lorsque la salive, le sel & l'huile sont parfaitement broyés ensemble. Cette opération qui est commencée dans la bouche continue dans l'estomac & se perfectionne dans les intestins, où la matiere conserve toujours la même nature, excepté qu'elle se mêle toujours avec des nouveaux sucs qui lui communiquent leurs propriétés; au lieu que dans les opérations pharmaceutiques elle ne reçoit d'autre changement que celui que l'eau peut lui procurer. Ceci peut servir à nous faire comprendre la différence artificielle qu'il y a entre le premier *chyle* & le lait des animaux.

On voit encore par-là comment se forme la graisse des animaux qui se nourrissent de végétaux ; puisque ces derniers renferment une huile qui s'en sépare par la mastication & par la faculté qu'a l'estomac de travailler à la formation du *chyle*. 2° Nous apprenons encore quelle est la nature & l'usage de l'huile que contiennent les plantes. 3° La maniere dont on peut produire une liqueur extremement approchante du *chyle* & du lait, en broyant & en mêlant ensemble d'une certaine maniere de l'huile & de l'eau, aussi-bien que la maniere dont le corps humain agit dans la formation du lait & du *chyle*. 4° Ceci nous conduit naturellement à considérer la nature des huiles qu'on appelle essentielles. 5° Les Medecins qui sont au fait de ces particularités ne seront point surpris que les personnes qui se portent bien & qui font peu d'exercice, amassent beaucoup de graisse, quoiqu'elles ne se nourrissent que de végétaux, puisque l'expression & l'émulsion suffisent pour en extraire une grande quantité d'huile qui ne paroît point telle au dehors. 6° On voit encore qu'elle est l'origine du *chyle* & du lait, & 7° la nature des principes qui constituent leur substance, qui ne sont autres que les sucs des animaux, qui sont composés de la salive, de l'humeur visqueuse de la bouche, des mâchoires, du gosier, de l'estomac & des intestins, aussi-bien que des parties aqueuses, savoneuses, huileuses, & spiritueuses qui composent les liqueurs, qui peuvent se réduire en forme d'émulsions & se séparer des parties les plus grossieres, au moyen de la mastication, de la déglutition, l'action de l'estomac & le mouvement péristaltique. 8° On voit aussi naturellement quelle est la raison pour laquelle le lait des animaux qui est formé des végétaux & des fruits dont ils se nourrissent, s'aigrit si facilement lorsqu'il est hors de leur corps. Le foin nouveau étant long-tems mâché & se mêlant avec une grande quantité de salive, acquiert même dans la bouche la forme du lait, & hâte la formation de la graisse des animaux. Il n'est donc pas surprenant que les hommes s'engraissent avec du pain & de l'eau, & les vaches avec de l'eau & du foin.

Comme la partie essentielle du *chyle* est une huile douce & tempérée, & une substance gélatineuse & mucilagineuse, il est évident que les alimens les meilleurs, & ceux qui fournissent le meilleur *chyle* & en plus grande abondance, sont ceux qui ont une substance huileuse & mucilagineuse tempérée, comme les chairs des animaux, & toutes les semences des végétaux.

Il est clair par-là qu'un homme peut vivre avec du pain & de l'eau seuls. Car ces alimens renferment dans la proportion convenable les parties constitutives du *chyle* & du sang. On voit aussi par-là comment le riz tient lieu de pain aux Peuples Orientaux, & comment l'orge, le blé, l'avoine, les châtaignes, les pois, les feves nourrissent parfaitement, & même engraissent les hommes & les animaux de toute espece. On voit encore comment les alimens qui ne sont point tempérés, comme les acides, les spiritueux, les salés, & beaucoup de sucs de végétaux, les herbes, les racines, les âcres, les aromatiques, sont moins propres à la confection du *chyle* & à la nutrition.

Le *chyle* extrait de la masse des alimens digerés, est philtré par le velouté des intestins, qui le porte aux orifices des vaisseaux lactés, & l'y fait entrer,

Le velouté des intestins, qu'on découvre parfaitement dans le jejunum, n'est qu'un amas innombrable de filamens creux entrelacés les uns dans les autres, qui sont le commencement des vaisseaux lactés.

Brunner dans son Traité des glandes des intestins, assure que le microscope découvre la cavité du velouté des intestins. Il nous apprend aussi qu'il y a des vaisseaux lactés partout où l'on voit du velouté, & qu'il n'y en a point où l'on n'en voit point, comme dans l'estomac.

La membrane veloutée des intestins n'est pas purement passive, elle reçoit du sang & du suc nerveux qui lui donnent de la force & de la tension; de sorte que ce velouté, ainsi que les orifices des vaisseaux lactés, peuvent pécher par trop de relâchement, d'ouverture & de contraction.

Les convulsions des intestins, les tranchées, les médicamens purgatifs trop âcres, les poisons corrosifs prouvent que le velouté est susceptible d'une grande contraction, qui empêche de laisser passer antre chose que les liqueurs les plus tenues; & les symptomes qui sont ordinaires aux hypocondriaques, les vents & les congestions d'humeurs visqueuses qui se font dans cet état, confirment cette vérité.

Le velouté qui se trouve surtout dans les intestins grêles, est le couloir universel de toutes les liqueurs, qui passent des premieres voies dans le sang & dans tout le corps. Il est donc très-important qu'il soit bien constitué; car si les orifices sont trop ouverts, la lie, ou la partie la plus épaisse du *chyle* passe dans le sang; & s'ils sont trop resserrés ou retrécis, il n'y passe que la partie aqueuse, & l'utile & nourriciere en est rejettée.

Comme tout le *chyle* & toutes les liqueurs ne peuvent se rendre au sang qu'en passant par les filets du velouté, tout petits qu'ils sont, & de-là aux vaisseaux lactés; il est important que ces filets, & les orifices des vaisseaux lactés soient libres & ouverts, & non-enduits de mucosités qui les obstruent.

Les alimens qui se résolvent en coagulum visqueux, comme sont le pain chaud, la pâtisserie, les gâteaux mal levés, le lait caillé, les alimens visqueux & compactes, les graisses qui se figent aisément, comme celle de mouton, & tous les médicamens & alimens doués de vertu astringente, contribuent beaucoup à obstruer les filets du velouté des intestins.

C'est donc par un effet de la sagesse & de la prévoyance de l'Auteur de la Nature, qu'il coule dans les intestins une liqueur savoneuse & détersive, je veux dire la bile, laquelle se mêle sans cesse avec la lymphe pancréatique, & travaille sans relâche à débarrasser le velouté du mucilage épais qui l'enveloppe.

C'est ce qui fait voir l'utilité des eaux médicinales & des boissons chaudes du thé ou caffé & autres infusions ou décoctions des plantes aromatiques, qui consiste principalement à débarrasser la membrane veloutée du mucilage qui l'obstrue, & à tenir ses filets ouverts. On voit aussi par-là comment ces liqueurs, & même les eaux médicinales bues en grande abondance, au commencement de leur usage, excitent beaucoup de troubles, de vents, d'inquiétudes, & quelquefois le vomissement, si l'obstruction des vaisseaux veloutés les empêche de passer. Il est bon cependant d'observer que l'usage immodéré & trop fréquent des boissons chaudes est très préjudiciable, à cause qu'il relâche le velouté de la membrane.

Le couloir du *chyle* laisse d'abord passer la partie la plus liquide des alimens, qui à raison de sa ténuité, ne trouve aucun obstacle à son passage: c'est ce qui fait qu'après les repas, ou après qu'on a bu un peu largement, ou pris des eaux minérales, l'urine passe d'abord parfaitement claire & insipide, & qu'elle ne se colore que par la suite.

Les parties les plus épaisses, & qui ne sont pas proportionnées aux orifices des vaisseaux lactés, ne se portent point au sang, parce que la petitesse des couloirs les en écarte, elles sont poussées dans les gros intestins.

Si le resserrement du ventre oblige les parties les plus grossieres des alimens d'y séjourner trop long-tems, l'augmentation de compression que souffrent les intestins, fait entrer dans le sang les parties grossieres, salines & même terrestres.

Ce n'est point seulement des intestins grêles qu'il se sépare par les vaisseaux lymphatiques une liqueur qui pénetre jusqu'au sang, & à la masse des liqueurs; il en arrive autant dans les gros intestins.

Si l'on arrête plus qu'il ne faut la sortie des excrémens grossiers, ou que le ventre soit naturellement resserré, les excremens qui seroient sortis mollets & avec une odeur fétide, sortent secs, arides & sans odeur; d'où

il suit que cette liqueur fétide qui les amollit ordinairement, en a été séparée.

Il est donc aisé de concevoir pourquoi la paresse du ventre produit la cacochymie, & rend les liqueurs très-impures.

On peut encore donner une autre preuve qu'il se fait une sécrétion dans les gros intestins, & la tirer des lavemens nourrissans, dont l'usage n'est point à mépriser, des lavemens fébrifuges préparés avec l'écorce de quinquina, & des lavemens antispasmodiques & fortifians, composés de plantes corroborantes & céphaliques, dont on se sert avec succès dans les maladies de la tête.

Le ventricule & les intestins, ont un mouvement particulier de dilatation & de contraction, qui se continue successivement du haut en bas, & que les Grecs appellent *péristaltique*.

L'organe de ce mouvement est principalement les fibres annulaires, qui enveloppent tout le canal intestinal en maniere de spirale, ou de vis, de sorte qu'elles commencent avec l'ésophage, & se continuent jusqu'à l'anus.

L'expérience suivante prouve cette disposition des fibres annulaires. Si l'on fait cuire l'intestin d'un animal, & qu'on en sépare les fibres longitudinales avec la membrane extérieure, on peut enlever de suite les fibres annulaires, comme un long fil dont les intestins seroient enveloppés; ce sont celles d'où dépend principalement la contraction des intestins, avec le secours des fibres longitudinales.

Le mouvement péristaltique est naturellement tranquille, doux, & comme un mouvement d'ondulation; ce qui a été ainsi ordonné pour empêcher les alimens digérés de passer trop rapidement par les intestins grêles dans les gros, & de-là à l'anus, comme il arrive dans la diarrhée. Il y a une autre raison de cette disposition, c'est qu'au moyen de la contraction & dilatation douce des intestins, il ne passe, de la masse des alimens digérés, que la partie la plus déliée du *chyle*, la petitesse des orifices des vaisseaux lactés empêchant la plus grossiere d'être reçue. C'est ce que nous voyons arriver dans les philtres, où une légere compression ne fait passer que la liqueur la moins épaisse. La plus épaisse sort lorsqu'on augmente la compression, & enfin emporte la lie avec elle. Au reste, ce mouvement des intestins est si doux qu'il n'est sensible que dans les animaux de la grande espece, comme bœufs & chevaux disséqués vivans.

Comme tout mouvement progressif des liquides demande une impulsion qui parte d'un principe qui ait beaucoup de force motrice, aussi ce principe est-il triplé dans le canal par où passent les alimens; car le premier est dans le pharynx, le second dans le pylore, & le troisieme au commencement du gros intestin, qu'on nomme *Colon*.

La contraction du pharynx fait descendre dans la cavité du ventricule les alimens qui sont entrés dans l'ésophage. La contraction du côté droit du ventricule & du pylore qui le termine, fait descendre ce qu'il contient dans les intestins grêles, & le pousse jusqu'à l'extrémité de l'iléum, à l'endroit où il s'insere dans le colon, qui, composé de membranes très-fortes, nerveuses, musculeuses & fibreuses, oblige les excrémens de passer par ses différentes circonvolutions jusqu'au sphincter de l'anus qui les arrête.

Il faut que le mouvement des intestins soit assez fort, puisqu'il surmonte une résistance considérable, telle que celle du mercure, l'un des minéraux le plus pesans, pris cependant en grande quantité, & qu'il le fait passer par toutes les circonvolutions des intestins, c'est-à-dire, monter & descendre, & enfin sortir par l'anus. C'est ce qu'on remarque dans les personnes attaquées de la passion iliaque, qui avalent souvent avec utilité une grande quantité de ce métal fluide.

Le mouvement des intestins est alternatif, ou composé de resserrement & de relâchement; car lorsqu'une partie d'un intestin se contracte & se resserre, la matiere qu'elle contient passe dans la partie voisine qu'elle dilate, & qui se resserre immédiatement après.

Comme tel est l'ordre établi pour la conservation du mouvement progressif des liqueurs, & telle la disposition des fibres motrices du cœur & des arteres, que leur dilatation ou diastole est cause de la contraction ou systole, & celle-ci de la dilatation qui la suit, & ainsi à continuer; on remarque aussi la même ordonnance dans les membranes & les fibres qui forment ce canal intestinal, & leur contraction produit la dilatation, comme la dilatation est cause de la contraction.

Puisque la contraction des intestins est cause de leur dilatation & réciproquement, il s'ensuit qu'une forte dilatation ou contraction d'une partie du canal intestinal, comme le ventricule ou les intestins, accélere le mouvement péristaltique du tout, & par conséquent la prompte sortie de ce qui y est contenu.

Ce principe posé, il n'est pas difficile de concevoir comment la contraction douloureuse qu'un purgatif cause quelquefois dans une seule partie d'un intestin où il s'arrête, fait sortir avec tant de vitesse, & jaillir avec impétuosité les matieres contenues dans le canal intestinal, & comment le picotement qu'y causent les matieres acres, produit le même effet dans les diarrhées bilieuses. On conçoit aussi fort aisément comment une quantité de liquide qu'on a avalé, surtout lorsqu'il est empreint d'une qualité irritante, telle que celle que lui donne le sel, fait aller si promptement à la selle, comme on le remarque dans les personnes qui font usage des eaux minérales chaudes ou froides.

Comme la force, la tension & le mouvement de contraction de toutes les fibres du corps, dépend de l'influx d'un sang délié, & du liquide spiritueux que les nerfs distribuent, le mouvement de contraction des intestins procede aussi de la même cause.

Tous les remedes qui augmentent la force du corps, donnent aux parties de la tension & de la vigueur, ou les rétablissent, comme sont les mixtes qui contiennent une huile subtile, de bonne odeur, aromatique, ou renferment un sel volatil, ou abondent en résine douce & tempérée, conservent parfaitement le mouvement des intestins, & le rétablissent lorsqu'il languit. Au contraire tout ce qui abat les forces, qui diminue les mouvemens, comme les odeurs désagréables, les narcotiques, les mixtes trop rafraîchissans, acides, astringens ne cause pas peu de dommage à la force de ces parties. Que le suc nerveux contribue au mouvement des intestins, c'est ce qui me paroît indubitable par l'observation suivante, que les passions de l'ame qui agissent principalement sur ce fluide, changent, détruisent, & augmentent puissamment le mouvement péristaltique du ventricule & des intestins.

Le mouvement péristaltique des intestins est donc la principale cause de la sécrétion du *chyle*, & de son mouvement progressif dans les vaisseaux lactés.

Le mouvement du *chyle* & son passage jusqu'au sang, sont beaucoup aidés par les valvules appellées conniventes, qui se trouvent en quantité dans les intestins grêles, & qui empêchent que la compression du canal intestinal ne fasse couler trop vîte le *chyle* sur les orifices des vaisseaux lactés & sur le velouté des intestins. Il faut en effet que les alimens digérés & demeurent un tems suffisant pour que le *chyle* en soit exactement extrait & qu'il ne passe dans les vaisseaux lactés qu'un suc suffisamment dégagé des parties grossieres auxquelles il est mêlé. En second lieu, la petitesse des vaisseaux lactés & du velouté des intestins, donne encore au *chyle* de la facilité à y entrer; car c'est une expérience constante en Physique que les liqueurs entrent d'elles-mêmes dans les petits tuyaux & les capillaires. En troisieme lieu, le mouvement progressif du *chyle* dans les vaisseaux lactés & le canal torachique, où il est obligé de monter, est beaucoup aidé par les valvules semi lunaires qui s'y trouvent en grand nombre. Car elles sont composées de fibres charnues, motrices, très-déliées, dont le ressort fait avancer la liqueur d'une valvule à l'autre;

l'autre; & ces valvules sont tellement disposées, que le *chyle* & la lymphe peuvent bien avancer & monter, mais non pas reculer ou descendre. En quatrieme lieu, le mouvement progressif du *chyle* est extrêmement aidé par les coups de piston qu'il reçoit des glandes conglobées qui sont au centre du mésentere en assez grand nombre, & d'un volume assez considérable.

La respiration, qui est accompagnée de la dilatation & de la contraction successives & continuelles des muscles du bas-ventre, contribue beaucoup au mouvement progressif du *chyle* dans les vaisseaux lactés & le canal thorachique.

Comme l'inspiration & l'expiration ont une connexion nécessaire avec une forte contraction & dilatation des muscles du bas-ventre, qui non-seulement accélere la sortie des alimens du ventricule & des intestins, mais aussi le mouvement progressif du *chyle*, il convient peu à la digestion & à la santé, d'élever beaucoup la voix ou de faire un violent exercice après avoir beaucoup mangé. Mais quatre ou cinq heures après le repas, la digestion étant faite, le mouvement & l'exercice du corps sont moins dangereux & même font du bien, parce que la respiration étant accélérée, il en arrive autant à la sécrétion & au mouvement progressif du *chyle*. Hoffman, *Tom. I.*

Maniere dont le chyle passe dans le sang.

Après que le *chyle* s'est séparé des alimens de la maniere qu'on vient de dire, il passe dans les vaisseaux lactés qui le transmettent aux glandes mésenteriques. Ces glandes sont dispersées d'espace en espace dans l'épaisseur du tissu cellulaire. Lorsqu'elles sont dans leur état naturel elles ressemblent en quelque maniere à des lentilles & à des féveroles. Elles sont indifféremment plus ou moins, les unes orbiculaires & les autres ovales: mais elles sont toutes un peu applaties. Dans les personnes grasses elles sont environnées de graisse. Les glandes mésentériques sont du nombre de celles que les Anatomistes appellent communément en général glandes conglobées, dont la structure n'est pas encore assez clairement connue. Leur tissu paroît cellulaire, enveloppé d'une membrane ou tunique très-fine, sur laquelle on découvre par le moyen du microscope un entrelacement de filets particuliers, que Malpighi a regardés comme des fibres charnues.

Les injections anatomiques les plus fines & les plus recherchées n'ont encore donné aucune satisfaction là-dessus; car quelque précaution qu'on prenne, elles remplissent entierement le tissu folliculeux de ces glandes. Et si par le moyen des mêmes ou de pareilles injections on y découvre quantité de vaisseaux qui ne paroissoient pas auparavant, on n'en est cependant guere plus avancé, puisque par ce même moyen on ne distingue pas les vrais vaisseaux sanguins d'avec les vaisseaux sécrétoires, ni ceux-ci d'avec les excrétoires.

Outre les vaisseaux sanguins qui se distribuent en forme de réseau dans les glandes mésentériques, & outre plusieurs filamens nerveux qui s'y dispersent, on y découvre un grand nombre d'une autre espece de petits vaisseaux particuliers, qu'elles transmettent les unes aux autres comme par autant de cascades.

Ces vaisseaux particuliers sont extremement fins & transparens. Ils sont garnis de quantité de valvules en dedans, qui ne paroissent au dehors que comme de petits nœuds posés très-près les uns des autres. Ils sortent de chaque glande par ramifications comme par autant de racines, & ayant formé un petit tronc, ils se divisent & entrent aussi par ramification dans une glande voisine.

On les appelle en général vaisseaux lymphatiques, parce qu'ils portent le plus souvent une sérosité claire & très-limpide quoique mucilagineuse, que les Anatomistes nomment lymphe. Mais comme on les a trouvés quelquefois remplis d'une liqueur blanche & laiteuse appellée *chyle*, on leur a donné en particulier le nom de vaisseaux chyliferes ou de veines lactées. On les appelle veines, parce que leurs valvules sont disposées comme celles des veines ordinaires ou sanguines, & parce que le cours de la liqueur qu'elles contiennent va des tuyaux étroits dans des tuyaux plus amples par degrés.

J'ai toujours rapporté les veines lactées à trois classes, par rapport au corps humain, & même à quatre.

Elles tirent leur premiere origine du velouté des intestins, surtout des grêles, par quantité de petites racines capillaires, comme on l'a dit ci-devant. De ces racines il naît entre les tuniques une espece de réseau merveilleux, qui environne presque toute la circonférence du canal intestinal, entre la tunique musculeuse & la tunique externe ou commune.

Ce réseau de veines lactées suit la tunique externe du canal intestinal, & quitte conjointement avec elle les intestins vers le mésentere, où il forme deux plans de ramifications très-distingués l'un de l'autre par le tissu cellulaire, & collés l'un à l'une des membranes du mésentere, & l'autre à l'autre membrane. Les deux plans s'avancent séparément sur la portion voisine du mésentere jusqu'à la rencontre des premieres glandes mésentériques, où ils s'unissent & ne forment qu'un seul plan.

Après cette union les veines lactées se distribuent presque uniformément dans toute l'étendue du mésentere, depuis sa circonférence jusques vers sa naissance ou attache aux vertebres du dos, entre les glandes mésentériques, en les traversant & faisant des communications ou anastomoses réciproques très-fréquentes.

Les veines lactées après le trajet de leurs ramifications par toute l'étendue du mésentere, à mesure qu'elles s'avancent vers l'épine du dos, se concentrent, diminuent en nombre, augmentent en grosseur, & enfin, se terminent après les dernieres glandes mésentériques vers le milieu de l'attache du mésocolon par de petits troncs communs, auxquels aboutissent plusieurs vaisseaux purement lymphatiques des glandes lombaires & d'autres glandes au-dessous.

On peut faire une quatrieme classe des veines lactées des gros intestins. J'en ai démontré plusieurs très-visiblement & très-distinctement à l'Académie Royale des Sciences dans le colon de l'homme, & toutes pleines de *chyle*. Feu M. Méry de la même Académie, qui étoit toujours très-difficile sur les observations d'autrui, étant alors présent, & ayant vu qu'avec le bout de mon doigt je poussois uniformément d'espace en espace dans ces vaisseaux du colon la liqueur blanche qu'ils contenoient, en parut d'abord assez content: mais pour s'en assurer davantage, il me fit en même-tems, & en sa présence, ouvrir un de ces vaisseaux avec la pointe d'une lancette, en tirer une goutte de liqueur, & la mettre sur l'ongle de mon pouce; ce qui le contenta entierement.

Les veines lactées ne paroissent pas toujours dans les cadavres humains. Ce n'est ordinairement que dans ceux, qui, peu de tems après avoir pris de la nourriture, sont morts, soit par violence, soit par maladie. On les voit encore long-tems après la mort, même sur les intestins, dans ceux dont les glandes mésentériques sont pour la plupart devenues skirrheuses, principalement dans le bas-âge.

On fait communément la démonstration des veines lactées dans des animaux vivans, qu'on ouvre environ trois heures plus ou moins après leur avoir fait prendre une suffisante quantité de nourriture, sur-tout de bon laitage. Cette méthode est très-embarrassante, & même empêche souvent une partie de ce beau spectacle. On le voit avec beaucoup plus de facilité & de contentement dans l'animal tout-à-fait étranglé, qui aura suffisamment mangé environ une heure auparavant, ou plutôt, selon que la nourriture aura été plus ou moins coulante. C'est ce que j'ai toujours fait avec succès dans mes cours particuliers.

Les veines lactées de la troisieme classe, c'est-à-dire,

celles qui se trouvent depuis les glandes mésentériques jusqu'aux environs du milieu de l'attache du grand mésocolon à l'épine du dos : ces veines, dis-je, s'avancent sur le corps de l'aorte inférieure, entre les extrémités du petit muscle ou muscle inférieur du diaphragme, où elles aboutissent à une espece de citerne lactée, que les uns appellent simplement réservoir ou réceptacle du *chyle*; les autres, réservoir de Pecquet, Medecin de Dieppe, qui par des démonstrations particulieres, l'a mis en évidence ; car Eustachy l'avoit déja découvert.

Le réservoir du *chyle* est situé ordinairement pour la plus grande partie derriere la portion ou jambe droite du muscle inférieur du diaphragme, au côté droit de l'aorte, sur l'union de la derniere vertebre du dos avec la premiere des lombes. C'est une espece de vésicule membraneuse. Il varie beaucoup en conformation dans l'homme ; souvent il paroît d'une figure ovale allongée ou uniforme, à peu près comme la vésicule du fiel. Quelquefois on le trouve divisé par des rétrécissemens en plusieurs petits sacs, irrégulierement arrondis, & plus ou mois applatis. Dans quelques sujets, le tronc de l'aorte est environné comme d'un collier.

Il est composé de tuniques très-minces, & sa cavité est partagée en-dedans par de petites pellicules ou cloisons membraneuses, dont l'arrangement ne paroît pas régulier. C'est principalement au bas & autour de sa portion inférieure que les dernieres veines lactées s'insèrent, les unes à côté, les autres derriere l'aorte, de même que plusieurs vaisseaux lymphatiques. La portion supérieure se rétrécit entre l'aorte & la veine azygos, & forme un canal particulier qui monte dans la poitrine sous le nom de canal thorachique. WINSLOW, *Sect.* 8. *Nomb.* 208.

Canal thorachique.

C'est un conduit très-mince & transparent, qui du réservoir laiteux, monte le long de l'épine du dos entre la veine azygos & l'aorte, jusqu'à la cinquieme vertebre du dos, ou plus haut, passe derriere l'aorte à gauche, & monte derriere la veine souclaviere gauche, où il se termine dans les uns par une ampoule, & dans les autres par plusieurs branches réunies, & s'ouvre dans la partie postérieure de la veine souclaviere, attenant le côté externe de la jugulaire interne.

Ce canal est garni d'un grand nombre de valvules sémilunaires tournées de has en haut. Son ouverture dans la veine souclaviere du corps humain, au lieu d'une valvule sémi-lunaire, est couverte de plusieurs pellicules, dont l'arrangement permet au *chyle* de s'y avancer vers la veine-cave, & empêche le sang de se glisser en même-tems dans le canal. Il est quelquefois double, un de chaque côté, & quelquefois accompagné des appendices pampiniformes. WINSLOW, *Sect.* 9. *Nomb.* 163.

CHYMATION, nom d'un *oxyporium*, ou remede pénétrant, & qui passe promptement, dans Marcellus Empiricus, *cap.* 20.

CHYMIA. Voyez *Chemia*.

CHYMIATRIA, χυμιατρεία, de χυμία, *Chymie*, & de ἰατρεία, *guérison*; l'art de guérir les maladies par des remedes chymiques. BLANCARD.

CHIMICOPHANTA, χυμικοφάντης, de χυμικός *Chymiste*, & de φαίνω, *paroître*; *un Chymiste*. BLANCARD.

CHYMOLEA. Voyez *Kymolea*.

CHYMOSUM, terme de Paracelse qui signifie, *Lib. II. Paragraph.* 2. la même chose que *Chylus*.

CHYMUS, χυμός, *humeur*, *suc*, & en général tont fluide épaissi par la coction ; ce qui comprend toutes les humeurs bonnes & mauvaises, utiles & contraires à la nutrition dn corps, & à la conservation de la santé. Ce mot signifie quelquefois la partie la plus déliée dn chyle, lorsqu'elle est dégagée des feces, & lorsqu'elle a passé dans les veines lactées & dans le canal thorachique. Galien entend par *chymus*, la qualité qui pique notre gout, soit dans les plantes, soit dans les animaux.

CHYSIS, χύσις, de χύω, *verser*, *effusion*.

CHYTLON, χύτλον; c'est, selon Erotien commentant Hippocrate, une fomentation copieuse, faite avec l'huile & l'eau.

CHYTRA, CHYTRINOS, CHYTRIDION, χύτρα, χύτρινος, χυτρίδιον. C'est dans Hippocrate *un pot de terre*.

CIB

CIBAGE, *Pino similis Orientalis*, C. B. *Pini forma cibage.* J. B. Arbre qui croît aux Indes Orientales, & qui ressemble beaucoup à un pin. RAY, *Hist. Plant.*

On ne lui attribue aucune propriété médicinale que je connoisse.

CIBARIUM. Voyez *Cibus* ou *Alimentum*.

CIBARIUS PANIS, *Pain de ménage & grossier*.

CIBATIO, en Chymie, c'est la maniere de donner de la solidité à une substance qui n'en a point. Voyez *Corporatio*. CASTELLI.

CIBUR ou CHYBUR, *Soufre*. RULAND.

CIBUS. Voyez *Alimentum*.

CIBUS ALBUS, ou *Blanc-manger*; c'est une espece de gelée dont on trouve la préparation suivante dans la Pharmacopée de Fuller.

Prenez *quatre pintes de lait*,
les blancs d'un chapon bouilli,
des amandes douces blanchies, *deux onces*.

Battez le tout ensemble, & faites-en une forte expression.

Faites bouillir l'extrait sur le feu, avec trois onces de farine de ris.

Lorsque le tout commencera à se coaguler, ajoutez

du sucre blanc, *huit onces*,
d'eau de roses rouges, *dix cuillerées*.

Mêlez bien le tout ensemble.

Cette composition est très-bienfaisante dans les consomptions, dans les gonorrhées, & dans d'autres maladies où l'on doit se proposer de corriger les humeurs & d'en tempérer l'acreté.

Les Espagnols donnent encore le nom de *cibus albus* à un certain fruit Américain.

CIC

CICADA, Offic. Schrod. C. 5. 340. Aldrov. de Insect. 307. Jons. de Insect. 22. Mouff. 127. *Cigale*.

Cet insecte est fort commun en Italie : mais on n'en voit point en Angleterre. Il est ailé ; il a quelque ressemblance avec le grillon, il est fort bruyant, & ne vit que de rosée ; il est excessivement commun dans le Royaume de Naples ; on le trouve sur les ormes, & sur les frênes nains à feuilles rondes qui produisent la manne. On fait sécher cet insecte, & l'on s'en sert dans les coliques. On le fait griller, & on le donne à manger dans les maladies de la vessie. On dit que ses cendres sont lithonrriptiques.

CICATRICULA, petite tache blanche, ou vésicule qu'on remarque à l'enveloppe du jaune de l'œuf & à laquelle la formation du poulet paroît causer la premiere altération.

CICATRISANTIA. Voyez *Epulotica*.

CICATRIX, ὠλή, *Cicatrice*, ou élevation à la pean de chairs calleuses que laisse après elle la guérison d'une plaie ou d'un ulcere.

CICCUS, κίκκος. C'est, selon Hesychius, une espece de petite sauterelle ; on en fait si peu de cas, que cela a donné lieu à un proverbe qui marque le mépris. C'est encore une espece d'oie sauvage, selon Aldrovandi. *Ornitholog. Lib. XIX. cap.* 10.

CICER ALBUM, Offic. *Cicer sativum*, C. B. Pin. 347. Germ. 1047. Emac. 1222. Raii Hist. 1. 917. Hist. Oxon. 2. 75. Elem. Bot. 309. *Cicer sativum album*, Park. Theat. 1075. *Cicer arietinum*, J. B. 2. 292. *Cicer, cicer arietinum*, Chab. 143. *Pois chiche blanc.*

Ce *pois* est une espece de légume qui s'éleve environ à la hauteur d'un pié & demi ou de deux piés ; ses tiges sont rondes & velues; des feuilles longues, velues & dentelées, sont placées alternativement sur ses branches; elles ont sept ou neuf petites dentelures, oblongues & rondes, elles sont découpées par les bords, & la tige est terminée par une feuille particuliere. Mais ces dentelures ne sont pas toujours opposées directement les unes aux autres. Au milieu des feuilles naît une seule fleur & quelquefois deux, petites & blanches, moindres que la fleur du *pois* ordinaire, & dont les pédicules sont fort longs; ces fleurs sont suivies d'une gousse courte, épaisse & velue; cette gousse contient un ou deux *pois*, elle est blanche, plus grosse que le *pois*, ronde comme lui, il lui arrive seulement d'être tant soit peu pointue d'un côté. On en seme en Italie, en France, & dans les autres pays chauds, d'où on nous apporte sa semence. Il fleurit en Juin, & il est mûr en Juillet.

Les *pois* chiches noir & rouge, ne different du blanc que par la couleur de la fleur qui est purpurine, & par celle de la graine qui est rougeâtre.

On s'en sert pour préparer les trochisques de squille qu'on fait entrer dans la thériaque. MILLER, *Bot. Off.*

Les Curieux cultivent ces *pois* dans leurs jardins, & les Medecins font usage de leurs semences. DALE.

Les Anciens faisoient jadis un aussi grand usage des *pois* blancs en aliment, que les Italiens aujourd'hui ; ceux-ci les mangent cuits & cruds, lorsqu'ils sont verds. Ils passent pour venteux, & pour aphrodisiaques; ils détergent, ouvrent, incisent, digerent & agissent sur la pierre: mais ils sont malfaisans, lorsqu'il y a exulcération à la vessie ou aux reins. On dit que leur décoction est bonne dans la jaunisse; qu'ils détruisent les vers, qu'ils provoquent les regles, & qu'ils expulsent le fœtus ; en cataplasmes ils ont la réputation de guérir les dartres & les parotides, de dissiper l'inflammation aux testicules, & de consolider les ulceres malins.

CICER, RUBRUM ET NIGRUM, Offic. *Cicer, arietinum rubrum vel nigrum*, Park. Theat. 1075. *Pois chiche, rouge & noir.*

Ces *pois* viennent dans les jardins, & fleurissent en Juin. Leur semence a des propriétés Médicinales. On en fait des bouillons pour la jaunisse; leur décoction tue les vers, provoque les regles, expulse le fœtus, & fait venir le lait. Appliqués en cataplasme ils guérissent le psora, le lichen & les parotides; dissipent les inflammations aux testicules, & consolident les ulceres malins, ils sont diurétiques & lénitifs. C'est pourquoi leur décoction est fort bonne dans les maladies des reins.

CICER, SYLVESTRE, Offic. Germ. 1047. Emac. 1222. Raii Hist. 1. 935. *Cicer, sylvestre majus*, Park. Theat. 1076. *Cicer, sylvestre, foliis oblongis hispidis majus*, C. B. Pin. 347. *Cicer, sylvestre multiflorum*, J. B. 2. 294. *Cicer, sylvestre multiflorum, radice crassa & folliculis brevibus, ventricosis, hirsutis*, Chab. 143. *Astragalus, luteus, perennis, siliquâ gemellâ rotundâ, vesicam referente*, Hist. Oxon. 2. 108. Boerh. Ind. A. 2. 54. Tourn. Inst. 416. Elem. Bot. 329. *Glaux*, Rivin. Irr. Tetr. Rupp. Flor. Jen. 217. Buxb. 140. *Glaux, altera perennis, folliculis turgidis*, R. H. p. 935. *Pois chiches sauvages.*

Ils croissent en Italie, dans les champs & dans les lieux incultes ; on en trouve aussi dans d'autres contrées : ils fleurissent en été ; leur semence a des propriétés Médicinales, elle est échauffante, détersive, dessiccative, & apéritive. En un mot, elle a toutes les vertus des autres *pois*.

Boerhaave regarde les *pois chiches* sauvages comme une espece d'astragal.

CICERA TARTARI, petites pilules composées de Térébenthine & de crême de tartre. BLANCARD.

CICERBITA, espece de *sonchus*, selon Blancard.

CICERCULA. Voyez *Lathyrus*.

CICETHE, κικέθη. Erotien, commentant Hippocrate, rend ce mot par *Cacoethe*, κακοήθη, *mauvais, d'une nature maligne*. Fœsius soupçonne avec raison que les manuscrits ont été corrompus dans cet endroit, & qu'au lieu de κικέθη, il faut lire κακήθη ou κακήθεα.

CICHORIUM, *Chicorée.*

Voici ses caracteres.

Ses fleurs sont placées sur de petits pédicules, qui partent des côtés des tiges & des branches ; & leur calyce se resserre comme une capsule, elle contient des semences anguleuses en forme de coin, & qui ont un ombilic.

Boerhaave compte quatorze especes de *chicorée*, dont les huit premieres sont annuelles, & les autres vivaces.

1. *Cichoreum, latifolium, sive endivia vulgaris.* Elem. Bot. 381. Tourn. Inst. 479. Boerh. Ind. A. 91. *Endivia, scariola. Intybus*, Offic. *Endivia, sativa*, Park. 774. *Intybus, sativa*, Germ. 221. Emac. 282. Raii Hist. 1. 254. *Intybum*, Park. Parad. 495. *Intybus sativa latifolia, sive endivia vulgaris*, C. B. p. 125. Hist. Oxon. 3. 53. *Intybum sativum latifolium*, J. B. 2. 1011. *Intybus, vel Intybum*, Chab. 315. *Endive.*

L'*endive* des jardins a la feuille assez large, longue, unie, d'un verd jaunâtre, étendue, tant soit peu ronde par le bout, découpée par les bords, & pleine d'un suc amer, la tige s'éleve à deux ou trois piés de haut; elle est environnée de feuilles petites & étroites. Les fleurs sont bleues, & comme celles de la *chicorée*, mais plus petites; elles croissent au sommet des tiges. La semence est aussi fort semblable à celle de la *chicorée*. La racine est longue & foible, elle s'étend, mais peu. Cette plante croît dans les jardins, elle fleurit en Juin, & sa racine meurt, sitôt que sa graine est mûre.

On se sert souvent de l'*endive* en salade, surtout, lorsqu'après avoir lié ses feuilles ensemble, on les a fait blanchir; elle est rafraîchissante & humectante, elle leve les obstructions du foie & de la rate, & on l'emploie dans la jaunisse. Elle provoque les urines & rafraîchit l'estomac, sa graine est une des quatre semences froides mineures. MILLER, *Bot. Off.*

2. *Cichorium, latifolium, sive endivia vulgaris, floribus candidis.* T. 479. *a.*
3. *Cichorium, latifolium, sive endivia vulgaris.* T. 479. *Intybus sativa angustifolia.* C. B. p. 125. M. H. 3. 53. *Intybum sativum, angustifolium.* J. B. 2. 1011. *Flore cæruleo. a.*
4. *Cichorium, angustifolium, sive endivia angustifolia ; Flore albo.* T. 479. *a.*
5. *Cichorium crispum.* T. 479. *Intybus crispa*, C. B. p.

125. M. H. 3. 53. *Intybum sativum crispum*. J. B. 2. 1011. *Latifolium*, a.
6. *Cichorium, crispum, angustifolium*, a. *Endive frisée, à feuilles étroites*.
7. *Cichorium, spinosum Creticum*. C. B. Prod. 62. *Cichorium, spinosum*. C. B. p. 126. J. B. 2. 1013. M. H. 3. 55. *Chondrillæ genus; elegans cæruleo flore*. Clus. H. 145. 6. H.
8. *Cichorium degener, ex semine cretici*. T. 479. a.
9. *Cichorium sylvestre, sive officinarum*, C. B. 125. Hist. Oxon. 3. 55. Tourn. Inst. 479. Boerh. Ind. A. 91. Buxb. 72. *Cichoreum, agreste sylvestre*. Offic. *Cichoreum sylvestre*. Raii Hist. 1. 255. Synop. 77. Ger. 222. Emac. 284. Park. 775. J. B. 2. 1007. Chab. 315. Dill. Cat. 159. *Chicorée sauvage*.

La plus grande différence qu'il y ait entre cette *chicorée* & celle des jardins, c'est qu'elle est sauvage, qu'elle s'éleve peu, & que ses tiges sont plus fortes & plus tortueuses. Elle croît dans les haies, & au bord des fossés. Elle fleurit tantôt plutôt, tantôt plus tard que la *chicorée* des jardins.

Elles ont l'une & l'autre les mêmes propriétés; il y a quelques Auteurs qui recommandent l'eau distilée de leurs fleurs, pour calmer les inflammations des yeux. Miller, *Bot. Off.*

Les feuilles & les racines de cette plante sont fort ameres, pleines de lait, & rougissent foiblement le papier bleu. Les fleurs le rougissent un peu davantage; elles sont moins ameres, & d'un gout gluant. Le sel qui est dans la *chicorée* ne paroît pas fort différent du sel naturel de la terre: mais il est joint à une portion considérable de soufre & de parties terrestres. Cette plante analysée donne beaucoup d'huile & de terre, quelques liqueurs acides, un peu d'esprit urineux, & de sel volatil concret.

La dent de lion donne à peu près les mêmes principes: mais on n'en tire point de sel volatil concret; cependant les vertus de ces deux plantes sont à peu près semblables.

Les racines & les feuilles des *chicorées* sont apéritives, diurétiques, rafraîchissantes. Il y a beaucoup d'apparence qu'elles ne rafraîchissent qu'en emportant les obstructions qui faisoient trop séjourner les humeurs dans les visceres. On ordonne les feuilles & les racines de cette plante dans les bouillons, dans les tisannes, dans les apozemes & dans les lavemens. Le suc de *chicorée* procure l'expectoration dans les fluxions de poitrine. L'extrait de cette plante a les mêmes vertus & purifie le sang. Le sirop simple ou composé est un bon désobstruant, surtout avec une addition de deux gros ou demi-once de teinture de Mars, sur une once de sirop. On emploie la conserve des fleurs de cette plante pour les mêmes usages, dans les bolus & dans les opiates apéritifs. Ces opiates sont d'un grand secours dans la cachexie, dans l'hydropisie, dans l'affection hypocondriaque, dans les fievres intermittentes, dans la goute, & dans les chaleurs importunes du bas-ventre. Tournefort.

Le fameux Erasistrate faisoit grand cas de cette plante.

10. *Cichorium, sylvestre flore cæruleo, caule purpureo*.
11. *Cichorium, sylvestre, flore albo*, C. B. p. 126.
12. *Cichorium, sylvestre, flore roseo*, C. B. p. 126.
13. *Cichorium, sylvestre, minus, folio magis laciniato, flore cæruleo tenuiter dissecto, Jamaicense, caule & nervo folii viridi*.
14. *Cichorium, idem*, (13) *caule & nervo folii rubro*. Boerhaave, *Index alter Plant. Vol. I.*

Cichoreum, sativum veris, Offic. *Cichoreum*, J. B. 2. 1007. C. B. 125. Ger. 220. Emac. 280. Parad. 497. Hist. Oxon. 3. 55. Buxb. 73. Raii Hist. 1. 255. *Chicorée des jardins*.

Cette plante a la racine épaisse & conique, brune à l'extérieur & blanche au-dedans, pleine d'un lait amer. Elle croît profondément en terre. Ses feuilles les plus basses ressemblent assez quant à leur forme, à celles de la dent de lion; elles sont comme dentelées, velues & un peu plus larges que celles de la plante à laquelle nous venons de la comparer. Sa tige croît de la longueur d'une aune & plus; elle est striée, velue & angulaire; les feuilles y sont attachées sans pédicule, elle en est presque entierement environnée; ces feuilles sont pointues par le bout. Ses fleurs croissent au milieu des feuilles; elles sont fort près de la tige, ramassées les unes à côté des autres, d'un beau bleu, composées de plusieurs rangs de pétales plats, & dentelées par les bords; sa semence est brune & longuette, & ne croît point dans du duvet, comme celle de la dent de lion. Cette plante croît dans les jardins & fleurit en Juin. On se sert en Medecine de sa racine, de ses feuilles, de sa fleur & de sa graine. C'est une des quatre semences froides mineures.

Tous les anciens Auteurs de Botanique assurent que la *chicorée* est froide; mais son amertume prouve manifestement qu'elle est chaude: cependant elle est apéritive, diurétique, elle leve les obstructions du foie, elle est bonne dans la jaunisse, provoque les urines & nettoye les conduits urinaires des humeurs bourbeuses qui pourroient s'y être arrêtées.

La seule préparation officinale qui porte le nom de cette plante est le *sirupus de cichorio cum rhabarbaro*, sirop de chicorée avec la rhubarbe. Miller, *Bot. Offic.*

Sirupus de cichorio cum rhabarbaro.

Sirop de chicorée avec la rhubarbe.

Prenez *de l'orge entier*, *des racines de tussilage*, *de fenouil*,	*de chacun deux onces.*
d'asperges, *des feuilles de chicorée*, *de dent de lion*, *d'endive*, *de laitron épineux*,	*de chacun deux poignées.*
de laitue, *d'hépatique*, *de fumeterre*, *de sommités de houblon*,	*de chacune une poignée.*
capilaire, *de ruta muraria*, *de ceterach*, *de reglisse*, *d'alkekenge*, *de cuscute*,	*de chacun six dragmes.*

Faites bouillir le tout dans douze pintes d'eau de fontaine, jusqu'à ce qu'elles soient réduites à huit.

Passez la liqueur & faites bouillir dedans six livres de sucre, jusqu'à ce qu'elle ait la consistance de sirop. S. A.

Ajoutez sur la fin,

de rhubarbe, douze onces,
de spicnard, six dragmes.

Cette composition est restée dans la Pharmacopée de Londres telle qu'elle y avoit été introduite. *Pharmacopée de* Quincy.

CICILIANA ou SICILIANA PLANTA. Voyez *Androsemum*.

CICINDELA, λαμπυρίς.

Cicindela, Offic. Schrod. 5. 340. Mouf. Insect. 108. Charlt. Exerc. 48. Mer. Pin. 201. Jonf. de Insect. 80. Aldrovand. de Insect. 492. *Noctiluca terrestris*, Col. Ecphr. 1. 38. *Scarabæus*, λαμπυρίς, *sordidè nigricans, corpore longo, & angusto, seu cicindela mas*, Raii Insect. 78. *Cicindela impennis, seu fœmina*, Ejusd. 79. *Ver luisant*. Dale.

On se sert de cet insecte en entier dans la Medecine. Quelques Auteurs le recommandent dans la pierre, & Cardan lui attribue une vertu anodyne.

Les Auteurs ne sont point d'accord sur les *vers luisans*. Il y en a qui prétendent que le *ver luisant* ailé ne differe du reptile que par le sexe; d'autres assurent que ce sont deux especes différentes. Entre ces derniers sont Jules Scaliger dans ses *Exercitat.* & le Docteur Richard Waller, *Transact. Philos. N°.* 167. Ils disent que les *vers luisans* ailés sont de l'un & de l'autre sexe, & qu'ils les ont vu accouplés. Il est difficile de suspecter la véracité de ces Auteurs. Cependant les expériences que M. Benj. Allen. M. B. vient de faire, confirment l'opinion de Ventimiglia, *in Fab. Colomna*, & de Mouffet, que les *vers luisans* ailés sont les mâles, & les *vers luisans* reptiles sont les femelles. Pendant le séjour de cet Observateur à Brindes, il vit plusieurs fois les *vers luisans* ailés accouplés avec les reptiles. Mais il ne vit jamais ni les ailés, ni les reptiles accouplés, les ailés avec les ailés, ou les reptiles avec les reptiles. D'où il conclut avec Dale, & cela fondé sur sa propre expérience, que les *vers luisans* ailés sont les mâles, & les *vers luisans* reptiles les femelles. Dale.

CICINUM OLEUM.

L'huile appellée *cicinum* se prépare de la maniere suivante.

Prenez une quantité convenable de graine mûre de palma-Christi. (κρότωνος, *ricinorum.*)

Faites sécher ces graines comme le raisin, sur des claies au soleil, jusqu'à ce que leurs cosses s'ouvrent & qu'elles tombent.

Prenez ces semences écossées; mettez-les dans un mortier. Pilez-les bien & ensuite les transportez dans un pot de terre vernissé, où vous les ferez bouillir dans de l'eau.

Lorsque tout le suc vous en paroîtra extrait, ôtez le pot de dessus le feu, & enlevez avec une écaille l'huile que vous verrez nager à la surface, & gardez-la pour l'usage.

On prépare cette huile d'une maniere un peu différente en Egypte, où on en fait un très-grand usage. Après avoit mondé les graines, on les met dans un moulin, & on les broye bien exactement; ensuite on met la farine dans des corbeilles d'où on la tire pour la mettre sous la presse. Pour cette préparation, on prend les semences tout au sortir de leurs gousses; c'est-à-dire, aussi-tôt qu'elles sont mûres.

L'huile *cicinum* est bonne pour la teigne, le psora, les inflammations à l'anus, les obstructions & les distorsions de matrice, pour affaisser les cicatrices trop apparentes, & pour calmer les maux d'oreille. Elle donne de l'efficacité aux emplâtres, & prise intérieurement elle purge les humeurs aqueuses & chasse les vers. Dioscoride, *Lib. I. cap.* 38.

CICIS, κικὶς; ce mot se trouve en quelques endroits d'Hippocrate & de Théophraste, au lieu de κηκὶς, (*cecis*) noix de galle. Fœsius.

CICLA. Voyez *Beta alba.*

CICONGIUS, mesure qui contient douze septiers ou pintes, selon Blancard.

CICONIA, Offic. Schrod. 5. 315. Bellon. de Avib. 202. Aldrov. Ornith. 3. 291. Mer. Pin. 181. Gesn. de Avib. 230. Jonf. de Avib. 100. Charlt. Exerc. 108. *Ciconia alba*, Raii Ornith. 286. Ejusd. Synop. Avib. 97. Will. Ornith. 210. *Cigogne.*

On voit rarement des *cigognes* en Angleterre. Les parties de cet oiseau dont on se sert en Medecine sont outre l'oiseau entier, la vésicule du fiel, le fiel, la graisse, la fiente & le jabot. Cet animal est un grand alexipharmaque & passe pour un excellent remede contre toutes sortes de poisons, & surtout contre la peste; on en use aussi dans les affections des nerfs & des jointures; son fiel est recommandé dans les maladies des yeux, sa graisse en liniment dans les affections gouteuses & le tremblement des articulations. Sa fiente prise dans de l'eau dans l'épilepsie & dans les maladies de la tête; son ventricule ou son jabot desséché & pulvérisé passe pour un spécifique admirable contre plusieurs poisons. Dale.

CICUTA, *Ciguë.*

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibreuse, large & épaisse; ses feuilles sont petites & très-divisées; ses pétales partagés en deux segmens inégaux & en forme de cœur. Sa semence est courte, ronde & fort cannelée.

Boerhaave distingue deux especes de *ciguë.*

1. *Cicuta, major*, C. B. Pin. 160. Tourn. Inst. 306. Elem. Bot. 255. Boerh. Ind. A. 56. Buxb. 73. Rupp. Flor. Jen. 229. Mor. Umb. 18.

2. *Cicuta*, Offic. Ger. 903. Emac. 1061. J. B. 3. 100. Dill. Cat. Gis. 116. Rivin. Irr. Pent. Raii Hist. 1. 451. Synop. 3. 215. Mer. Pin. 26. *Cicuta vulgaris*, Merc. Bot. 1. 29. Phyt. Brit. 27. *Cicuta, major vulgaris*, Park. Theat. 933. Hist. Oxon. 3. 290. *Ciguë.* Dale.

La *ciguë* s'éleve ordinairement à la hauteur d'une aune & demie ou de deux aunes; ses tiges sont unies, rondes, creuses & marquetées de taches noires & purpurines; elle a un grand nombre de feuilles très-larges ailées, & divisées en un grand nombre de petits segmens comme ceux de la fougere. Au sommet des branches croissent en ombelle des fleurs blanches composées de cinq petites feuilles toutes d'une piece, auxquelles succedent des semences blanchâtres, rondes & profondément cannelées. Sa racine est épaisse & ligneuse. Toute la plante a une odeur forte & rance; elle croît dans les champs, au bord des haies & dans les décombres; elle fleurit en été. Quelques fussent les qualités malfaisantes & vénéneuses de la *ciguë* dont se servoient les anciens, & particulierement les Athéniens pour mettre à mort leurs criminels; il est certain que celle qui croît dans nos contrées, (quoique la description que Dioscoride donne de la *ciguë* lui convienne assez bien) n'a point la force, ni la malignité que les anciens Auteurs ont attribuée à cette plante. On a vu des personnes qui avoient mangé une certaine quantité de sa racine & de ses tiges, sans en périr.

On se sert de la *ciguë* en application extérieure, dans les gonflemens & dans les duretés du foie & de la rate. L'emplâtre de *ciguë* avec la gomme ammoniaque, fait merveille en pareil cas, & c'est la seule préparation officinale que cette plante nous fournisse. Miller, *Bot. Offic.*

Cette plante a un gout d'herbe salée, elle sent l'huile fétide & rougit fort peu le papier bleu; ce qui fait conjecturer qu'elle contient un sel approchant du sel ammoniac, & enveloppé de beaucoup d'huile & de terre. Ces principes se trouvent à peu près dans l'opium. Les feuilles de cette plante sont très-adoucissantes & très-resolutives. Bouillies avec du lait on les applique avec beaucoup de succès sur les hémorrhoïdes & sur les endroits où la goute se fait sentir. Le cataplasme de feuilles de *ciguë* pilées avec les limaçons, & mêlées avec des résolutifs, est excellent pour l'inflammation des testicules, pour la goute & la sciatique. L'emplâtre de *ciguës* est un bon fondant pour les tumeurs skirrheuses. Cette plante est employée dans le diabotanum de M.

Blondel, qui est une bonne emplâtre pour les loupes & les tumeurs scrophuleuses. Tournefort.

Emplastrum de cicuta cum ammoniaco.

Emplâtre de ciguë avec la gomme ammoniaque.

Prenez *du suc des feuilles de ciguë*, *quatre onces*,
du vinaigre de squille, } *de chaque huit onces.*
de la gomme ammoniaque,

Faites dissoudre la gomme dans le suc & dans le vinaigre.

Laissez reposer le tout pendant un certain tems; passez ensuite, & donnez la consistance d'une emplâtre. S. A. *Pharmacopée de Londres par* Quincy.

Cicuta aquatica. Voyez *Phellandrium.*

La *ciguë*, si l'on en croit Paul Eginete, donne le vertige & obscurcit la vue; ensorte que le malade voit à peine à quelque distance de lui. Elle produit aussi le hoquet, une espece de folie, le refroidissement des extrémités, les convulsions, & la mort, qu'elle cause en interceptant entierement la respiration.

La maniere de guérir de ce poison est de le faire sortir sur le champ par le vomissement, & d'emporter par bas avec des clysteres cathartiques ce qui en sera passé dans les intestins. Ordonnez ensuite le vin pur: c'est un des remedes les plus efficaces qu'on puisse employer contre la *ciguë*; vous en ferez prendre par intervalles, & vous ferez succéder à chaque prise le lait de vache ou d'ânesse, ou l'absinthe avec le poivre & le vin; vous pourrez aussi recourir au castor, à la rue & à la mente dans du vin. Une dragme de cardamomes ou de styrax, ou de poivre, ou des feuilles tendres de laurier, avec la graine de chardon, sont encore un bon remede. On pourroit aussi se servir du sylphium & de son suc, dans du vin & du *passum*, (γλευκεῖ) mais le vin doux (γλευκύς) suffit seul. Paul Eginete, *Lib. V. c.* 41.

Tragus recommande le vinaigre comme un excellent antidote contre le poison de la *ciguë.*

Quoique disent les anciens Auteurs de la qualité vénéneuse de la *ciguë*, Ray dit qu'on peut ordonner vingt grains de sa racine réduite en poudre comme un remede fort efficace dans les fievres malignes & dans les fievres quartes avant le paroxysme: mais je ne conseille point l'usage de ce remede.

CICUTARIA, *Ciguë bâtarde.*

Voici ses caracteres.

Sa racine est large & épaisse; ses tiges fortes, creuses & noueuses; ses feuilles semblables à celles de la *ciguë* la plus grande; mais plus épaisses, ses semences longues, épaisses, bosselées, faites à peu près en croissant, & très-cannelées. *Dictionn. de* Miller. *Vol. I.*

Cicuta minor, petroselino similis, C. B. Pin. 160. Hist. Oxon. 3. 290. Chom. 1. 787.

Cicuta minor, Offic. Mor. Umb. 18. *Cicuta minor, sive fatua*, Park. Theat. 933. *Cicutaria tenuifolia*, Ger. 905. Emac. 1063. Raii Hist. 1. 451. Synop. 3. 215. Mer. Pin. 26. *Cicutaria, apii folio*, J. B. 3. 179. Chab. 405. *Cicutaria, fatua*, Mer. Bot. 29. Phyt. Brit. 28. *Cynapium*, Rivin. Irr. P. Rupp. Flor. Jen. 223. Dill. Cat. Gis. 124. Buxb. 91. *La petite ciguë ou le persil des fous.*

Cette espece de *ciguë* est plus petite que la précédente, & ressemble si fort au persil qu'il est arrivé à plusieurs personnes de s'y tromper, de prendre l'une pour l'autre, de s'en servir, & d'en être incommodées, il y en a même qui en sont mortes. Miller. *Dictionn.*

Elle a les mêmes vertus que la précédente.

Cicutaria latifolia fœtida. C. B. Pin. 161. Tourn. Inst. 322. Elem. Bot. 273. Boerh. Ind. a. 256.

Sesseli Peloponense, Offic. *Sesseli Peloponesiacum recentiorum.* Park theat. 907. *Sesseli Peloponense Mathioli, sive Cicutaria quorumdam.* J. B. 3. 184. *Cicutaria maxima, fœtida.* 405. *Cicutaria latifolia, fœtidissima.* Rai. Hist. 1. 451. Umb. 18. Hist. Oxon. 3. 291. *Cicuta latifolia, fœtidissima.* Ger. 903. Emac. 1662. *La grande Ciguë à feuilles larges, ou la Ciguë bâtarde.*

Elle croît en abondance dans le pays des Grisons: sa racine & sa graine sont d'usage.

Dale dit que cette plante a les mêmes vertus que le *Sesseli Massiliense* de Dioscoride: mais comme les Botanistes conviennent qu'il ne faut point la prendre pour le *Sesseli Peloponense* de cet Auteur, nous ne lui attribuerons point les mêmes propriétés qu'au *Sesseli Massiliense.*

M. Jussieu fait mention d'un autre *Cicutaria*, c'est la *Cicutaria fœtidissima foliis atrò rubentibus.*

CID

CIDRA, seu *Pomaceum. Cidre.* Voyez *Pomum* & *Pomaceum.*

CIG

CIGNUS. Mesure des liquides, dont Rhodius fait mention d'après Avicene, *Lib. de Ponderibus & Mensuris*, & qui contient, dit-il, le poids de deux dragmes. Castelli.

CIL

CILIA, ταρσοὶ; les *cils*, ou les extrémités des paupieres. Ce sont des parties semi-circulaires, & cartilagineuses garnies de poils, à qui on donne le nom de *cils.* Castelli. Voyez *Oculus.*

CILIARE LIGAMENTUM, ou *Processus ciliaris; ligament*, ou *Procès ciliaire.* C'est un tissu de fibres noires, disposées circulairement, dont l'origine est dans la partie intérieure de l'uvée, & qui se terminent à la partie prominente du crystallin qu'elles environnent.

CILIARIS MUSCULUS; *muscle ciliaire.* C'est la partie du *muscle* orbiculaire des paupieres, la plus voisine des cils, à laquelle Riolan a donné ce nom, parce qu'il la prenoit pour un *muscle* entier.

CILLO, qui clignote continuellement, de *cillendo*, ou *motitando*, agiter continuellement. C'est un nom que l'on donne à ceux dont la paupiere supérieure est affectée d'un tremblement perpétuel. Castelli.

CILO, προκέφαλος, φοξός, qui a le devant de la tête prominent, & les tempes applaties, ou qui a les sourcils joints. Castelli.

CIM

CIMENTATIO. Voyez *Cæmentatio.*

CIMEX. Offic. Schrod. 5. 341. Raii. Hist. Insect. 7. Charlt. Exercit. 52. Aldrov. de Insect. 534. Jons. de Insect. 89. *Cimex domesticus.* Mouff. de Insect. 269. *Cimex lectularius, quibusdam. Cimices domestici impennes.* Mer. Pin. 202. *Punaise.*

C'est un petit insecte d'une figure rhomboïde & d'une couleur brune, qui a six pattes, la peau extrêmement tendre, ensorte qu'elle creve pour peu qu'on la comprime, & répand une odeur très-désagréable. On trouve la *punaise* dans les lits. Dale.

Si vous en faites prendre sept en aliment avec des feves, avant le paroxysme de la fievre quarte, le malade s'en trouvera soulagé; si on les fait avaler seules & sans feves, elles seront salutaires dans la morsure de l'aspic. Leur odeur soulage dans la suffocation histérique; prises dans du vin, ou dans du vinaigre, elles détachent les sangsues; pulvérisées & introduites dans les canaux

urinaires, elles guérissent la rétention d'urine. Dioscoride. *Lib. II. cap.* 36.

La morsure des *punaises* est de si peu de conséquence que les Medecins n'ont pas jugé à propos de prescrire contre elles quelques topiques. Si toutefois il arrivoit qu'on en fût incommodé, je crois qu'on se trouveroit bien de s'être frotté d'huile d'olive, ou d'esprit de vin. Nous lisons dans Aëtius, *Tetrab. IV. serm.* 1. *cap.* 44. que si on lave les bois de lits avec la décoction du chamæleon noir, (voyez *Carthamus*) elle préviendra la génération des *punaises*.

CIMOLIA ALBA. Offic. Matth. 192. *Terra Cimolia*, Tourn. Voy. en Angl. 1. 113. *Argilla alba*, Charlt. foss. 1. *Cimolia terra*. Calc. Mus. *Creta fullonica*. Worm. 3. *Creta Cimolia*, Aldrov. Mus. metall. l. 245. *Terra candida saponaria*, sive *fullonica*. Kentm. 1. *Terre à pipe*. Dale.

Dioscoride dit que la *terre cimolée* est quelquefois blanche, & qu'elle a d'autrefois une teinte purpurine, & que cette derniere est naturellement grasse, froide au toucher, & que c'est la meilleure. L'une & l'autre délayées dans du vinaigre discutent les parotides & les autres tumeurs. Appliquées promptement sur les brûlures récentes, elles empêchent les cloches de s'y former; elles dissipent la dureté des testicules, & les inflammations, en quelque partie du corps que ce soit, & l'on s'en sert avec succès dans les érésipeles. Enfin, dit Dioscoride, on en peut faire un usage très-étendu, pourvu qu'elle soit vraie.

Les Anciens faisoient très-grand cas de la *terre cimolée* blanche. Le nom de *cimolée* lui vient de *Cimolus*, Isle voisine de la Crete que nous appellons maintenant Sicandre, où il y en avoit en grande quantité.

Tournefort décrit la *terre cimolée* blanche, comme une chaux blanche, pesante, insipide, pleine de petits grains de sable, & semblable à celle que l'on tire aux environs de Paris, avec cette différence que la terre cimolée est grasse & savoneuse, d'où on l'appelle encore terre saponaire. Quelques peuples dit-il, n'usent point d'autre savon dans la lessive de leurs linges, d'où l'on peut rendre raison des effets que Dioscoride lui attribue. Je serois porté à croire que la *terre Cimolée* blanche est différente de la *terre* ordinaire *à pipes*: mais Dale nous apprend que l'on trouve dans la Province de Cornouaille une espece d'argile qu'il appelle *steatites*, & qui sert de savon. Cette terre que les Droguistes nous vendent avec une empreinte faite dessus, s'appelle *Terre sigillée blanche*; on la vend quelquefois pour la terre Samienne.

Nous lisons encore dans Dale que la *terre Cimolée* blanche, qu'il paroît confondre avec la *terre à pipe*, est, appliquée extérieurement, ou prise intérieurement, dessiccative & astringente; qu'on en fait aussi un remede excellent dans les fievres soit continues, soit intermittentes, & que c'étoit le grand secret, que possédoit Théodore Mayern pour la guérison de ces maladies.

Cimolia purpurascens. Offic. Matth. 1392. *Smectis*, *seu Terra fullonica*. Mer. Pin. 218. *Smectis*, *seu Terra saponaria Anglica*. Worm. 4. *Smectis*, *seu Terra saponaria & fullonica*. Charlt. 2. *Terre de Foulon*. Voyez *Cimolia alba*.

Dale dit que si l'on s'en sert pour l'intérieur, c'est très-rarement, mais qu'en topique, elle est astringente & dessiccative.

CIN

CINA CINÆ, ou *China china*. *Quinquina*. Voyez ce dernier mot.

CINABARIS. Voyez *Cinnabaris*.

CINÆDUS; κίναιδος; nom d'un oiseau dont Galien ordonne de se frotter les paupieres, lorsqu'on en a fait tomber les poils trop longs, comme il arrive dans le trichiasis. Galien. *de Comp. Med. S. L. Lib. IV. cap.* 8. C'est un oiseau de mer qu'il est très-difficile d'avoir.

CINARA, *Artichaud*. C'est une plante dont la tige soutient à son sommet une tête compacte & garnie d'écailles, qui deviennent d'une grosseur considérable, & dont on mange les extrémités inférieures qui sont charnues. En-dedans de ces écailles est un disque charnu & bon à manger, sur lequel s'élevent des petits calices ayant chacun leurs ovaires, & dont les sommets sont garnis de fleurs. Les écailles extérieures de cette tête sont grandes & unies, & renferment plusieurs feuilles accompagnées de filets & d'un tuyau.

Boerhaave fait mention de six différentes especes d'*Artichauds*.

1. *Cinara hortensis*, *foliis non aculeatis*. C. B. Pin. 383. Buxb. 74. Tourn. Inst. 442. *cinara scolymus*, offic. *cinara maxima alba*. Ger. 991. Emac. 1153. *cinara*, *sativa alba* Park. Parad. 519. *Carduus domesticus*, *capite majore cum spasmis dispansis viridibus*. Hist. Oxon. 3. 157. *Carduus sive scolymus maximus non spinosus*. J. B. 3. 48. Raii Hist. 1. 299. *Artischocus Lævis*, Schw. 235. *Scolymus maximus non spinosus*. J. B. *Artichaud*.

L'*Artichaud* a plusieurs feuilles longues & larges de couleur blanchâtre, divisées en lanieres larges sans épines, ou n'en ayant que très-peu. Sa tige est épaisse, ferme, cannelée, ayant à son sommet une tête grande & ronde, garnie d'un grand nombre d'écailles larges & coriaces, terminées en une pointe mousse, avec une pointe dans le milieu. Du milieu de ces feuilles, lorsqu'elles commencent à mûrir, s'éleve un grand nombre de fleurs qui forment une grande bordure bleuâtre, & qui se changent en un duvet, qui renferme dans une écorce unie une semence garnie d'aigrettes.

Les *artichauds* passent pour une nourriture agréable, saine & nourrissante, & leurs racines pour apéritives & diurétiques, propres pour la jaunisse, pour exciter l'urine, & pour purifier le sang. Miller. *Bot. Off.*

Les François & les Allemands mangent non-seulement les *artichauds*, mais encore leurs tiges lorsqu'elles sont nouvelles, & les assaisonnent avec du beure & du vinaigre. Les Italiens font rarement bouillir les *artichauds*, ils les mangent crus, lorsqu'ils sont encore tendres, avec du sel, de l'huile & du poivre.

On prétend que les *artichauds* portent extrêmement à l'amour. Leurs tiges confites dans du miel sont estimées un excellent pectoral; mais on doit avoir soin auparavant de les faire blanchir de même que le céleri.

Ses feuilles communes bouillies dans du vin blanc, sont fort estimées pour la jaunisse, de même que leur suc.

2. *Cinara spinosa*, *cujus pediculi esitantur*. C. B. Pin. 383.
3. *Cinara hortensis*, *non aculeata*, *capite subrubente*. H. R. Par.
4. *Cinara hortensis*, *aculeata*. C. B. P. 383. Tourn. Inst. 442. Elem. Bot. 351. Boerh. Ind. A. 139. Volck. Flor. Nor. 110. Rup. Flor. Jen. 150. *Cinara*. Cod. Med. 25. *Cinara sylvestris*. Ger. 991. Emac. 1153. Park. Par. 519. *Carduus*, *sive scolymus sativus spinosus*. J. B. 3. 48. Raii Hist. 1. 299. *Carduus hortensis*, *foliis spinosis*. Hist. Oxon. 3. 158.

On cultive cette espece d'*artichauds* dans les jardins; & l'on prétend même qu'elle ne differe de la premiere qu'en ce que ses feuilles sont garnies d'épines.

5. *Cinara Bœtica*.
6. *Cinara sylvestris Bœtica* Clus. Cur. Post. in Fol. 35. *Carduus Tingitanus*, *flore magno cœruleo*, *foliis acutis cinaræ tylidis divisura subincano*, *spinis durioribus horridis*. Plukn. Phyt. 81. 2. M. H. 3. 458.

Il y a plusieurs autres Plantes outre celle-ci, auxquel-

les on donne le nom de *Cinara*, telles sont :

Costus nigra. Offic. *Cinara sylvestris Cretica*. C. B. 384. Park. 972. Raii Hist. 1. 300. Tourn. Inst. 443. *Carduus agriocinara Cretensium, ex quo costus nigra officinarum*. J. B. 3. 52. Hist. Oxon. 3. 158. *Agriocinara Cretensium*. Chab. 350. Append 630. *Artichaud de Candie*.

Cet *Artichaud* croît principalement dans l'Isle de Candie, où les Paysans le mangent cru de même que les *artichauds* ordinaires. Bellonius prétend que les Apothicaires François vendent sa racine pour le véritable *costus* des Indes.

Scolymus Sylvestris. Offic. *Scolymus Dioscoridis*, Park. Theat. 973. *cinara sylvestris*, ejusd. Parad. 519. Ger. 992. Emac. 1153. Raii. Hist. 1. 300. *cinara sylvestris latifolia*, 384. Tourn. Inst. 442. Cod. Med. 39. *Carduus scolymus sylvestris*. J. B. 3. 51. *Carduus, sive Scolymus sylvestris, scolymus Dioscoridis*, Chab. 350. *Carduus, sive Cinara sylvestris latifolia*. Hist. Oxon. 3. 158. *Artichaud Sauvage*.

Cette espece d'*Artichaud* croît en France & en Italie. On n'employe que ses fleurs dans la Medecine, & l'on prétend qu'elles empêchent la stérilité & l'avortement. Elles figent aussi le lait.

CINAROIDES, ou LIPIDA CARPODENDRON; arbrisseau qui croît aux environs du Cap de bonne espérance.

CINCLISIS ou CINCLISMOS, κιγκλισις ou κιγκλισμὸς, de κιγκλίζω, remuer comme un certain oiseau de mer, (κίγκλος) que nous appellons *hochequeue* ou *lavandiere*. Ce mot signifie dans Hippocrate un petit mouvement réitéré : c'est dans ce sens qu'il dit dans le Traité *de Articulis*, qu'il n'y a qu'une petite agitation ou qu'un petit mouvement, κιγκλισμὸς, à l'articulation de la poitrine.

CINEFACTIO, *incinération*; terme Chymique qui désigne l'action ou la méthode par laquelle on réduit un corps en cendres.

CINERARIA, *plante*; la même que *Jacobæa maritima*, C. B. p. 131.

CINERARIUM, le cendrier d'un fourneau chymique.

CINERATIO. Voyez CINEFACTIO, ou INCINERATIO.

CINERITIUM, une *coupelle*.

CINERULA, ou SPODIUM. Voyez *Spodium*.

CINETUS. Voyez *Diaphragma*.

CINGULUM SANCTI JOANNIS; en Botanique, c'est l'*artemisia*, ou l'*armoise*.

CINGULUM SAPIENTIÆ, *ceinture de sagesse*. C'est une espece de ceinturon inventé par Ruland : il est fait avec de la laine suffisamment imprégnée de vif-argent éteint & mêlé avec de la graisse de porc. On coud cette laine dans du linge, & l'on en fait une espece de *ceinture* que l'on applique immédiatement sur la peau aux environs des hypocondres. On s'en sert dans le *phtiriasis*, la galle, les ulceres, & dans tous les cas où il n'est pas absolument nécessaire d'exciter la salivation : quelquefois cependant elle produit cet effet, mais rarement, & seulement lorsqu'on la potte trop long-tems, ou qu'elle est trop richement imprégnée de vif-argent. Ceux qui la portent doivent se tenir le corps extrêmement chaud, & ne point s'exposer au froid de l'air extérieur; autrement de salutaire qu'elle est par ellemême, elle devieodra fort dangereuse. Etmuller nous apprend que le froid extérieur, pris tandis qu'on en fait usage, est capable de procurer la salivation, & qu'il a connu un malade qui fut attaqué d'une fievre pétéchiale violente pour s'en être servi mal-à-propos. C'est apparemment par ces raisons que Juncker l'appelle dans son *Conspectus Chymiæ*, ceinture de folie, *cingulum stultitiæ*. Le même Auteur assure dans son *Conspectus therapiæ generalis*, « qu'elle excite de violentes tranchées, & d'autres symptomes formidables. » Ce n'est donc pas sans sujet qu'Hoffman a mis en questiou, si la *ceinture* mercurielle appliquée pendant neuf heures, comme on fait communément à une personne qui a la galle, avec le jus de pomme & d'autres linimens, est un remede sûr : à quoi il répond qu'il n'est presque pas possible de la regarder comme telle, à moins qu'on ue se soit bien préparé à son usage, & que les remedes généraux ne l'aient précédé; ce qu'il prouve par l'exemple d'uo homme qui étoit d'une constitution cacochymique & mélancolico-pituiteuse, qui avoit tout le corps couvert de gale, & qui négligeant les autres remedes, prit brusquement la *ceinture* faite avec le mercure éteint dans la graisse. Mais il lui survint uoe salivation si violente, & les parties du gosier se gonflerent au point qu'il courut risque d'être suffoqué : cependant on le tira d'affaire par une saignée copieuse, & par des clysteres acres. Bartholin nous avertit, « que cette *ceinture* est mortelle pour des personnes qui sont ou trop jeunes, ou épuisées par quelque maladie, ou d'une constitution cacochymique. « Il faut donc avoir grand soin, continue le même « Auteur, de défendre ce remede aux malades foibles, « & à ceux qui abondent en humeurs impures, sur-tout « lorsqu'on n'en aura point garanti l'usage par des remedes antérieurs. » On lit encore dans Bartholin, qu'un certain Charlatan, qui appliquoit indistinctement à toutes sortes de personnes en Danemark, la *ceinture* mercurielle, tira d'affaire la plupart de ceux que leurs Medecins avoient préparés à la récevoir, tant par des purgations suffisantes que par d'autres remedes, & fit périr une partie de ceux qui ne se trouverent pas dans le même cas, qui étoient foibles, ou d'un tempérament cacochymique. Cet homme éteignoit son mercure dans l'huile de genievre, en faisoit une masse, & la renfermoit dedans un morceau de cuir taillé en forme de *ceinture*, qu'il attachoit autour du corps à tous ceux qui avoient confiance en lui. Il vantoit sa *ceinture* comme infaillible contre les maladies malignes, les cancers & les ulceres opiniâtres invétérés.

Il y en a d'autres qui font la *ceinture* mercurielle de cette façon : Ils éteignent le mercure dans de la salive ou du suif : ils le mêlent avec du blanc d'œuf : ils étendent ce blanc d'œuf sur du coton, & ils font de ce cotoo une *ceinture*.

Nous trouvons dans Harteman la maniere suivante de préparer une troisieme *ceinture de sagesse*, inventée par Ruland, qui la regardoit comme très-propre pour chasser les pous de dessus le corps & les éloigner des habits.

Prenez *de feces noires de mercure préparées, en lavant suffisamment le mercure avec l'esprit de vin, une quantité suffisante;*

Mêlez ces feces avec des pulpes de pommes cuites, & leur donnez la consistance d'un onguent.

Prenez *des morceaux de linge, & les taillez en forme de ceinture.*

Trempez ce linge plusieurs fois dans un extrait liquide de safran.

Faites-le sécher, & appliquez dessus l'oognent préparé en forme d'emplâtre.

Couvrez le tout avec de la peau douce, & appliquez la *ceinture* ainsi faite sur les reins.

Simon Pauli indique dans son *Quadripartitum Botanicum*, une maniere beaucoup plus simple de bannir la vermine; c'est de froter la partie affectée avec les linges dont les Doreurs se servent pour froter l'argent avant

avant que de le dorer ; ou avec un morceau de linge imprégné d'esprit de vin brûlé. On pourra laisser ce dernier sur la partie après l'en avoir frotée.

CINIFICATUM, *calciné*, réduit en cendre.

CINIFLONES ; nom injurieux qu'on donnoit à ceux d'entre les Chymistes qui se vantoient de posséder des secrets merveilleux.

CINIS, *cendres en général. Cineres clavellati*, cendres gravelées, potasse. Voyez *Alkali*.

CINNABARIS, κιννάβαρι, *cinnabre* ; c'est un nom qu'on a donné, je ne sais dans quel tems, à plusieurs substances concretes des régnes minéral ou végétal. C'est en ce sens qu'on appelloit le sang de dragon, & même la racine de garence, *rubia tinctorum*, du nom de *cinnabre*, selon Neophytus. On l'avoit aussi donné à la céruse rougie par la calcination.

Voici ce que nous trouvons dans Théophraste & dans Dioscoride sur le *cinnabre* des Anciens.

Il y a deux especes de *cinnabre*, l'un naturel, & l'autre factice. Le *cinnabre* naturel vient d'Espagne : il est très-dur & pierreux : on en trouve aussi dans la Colchide, où il croît, dit-on, sur des rochers inaccessibles, dont on le détache à coups de fleches. Le *cinnabre* factice est retiré d'un sable rouge & grené, qu'on trouve dans un certain lieu situé un peu au-dessus d'Ephese : on le réduit en une poudre très-fine, en le pilant soigneusement dans des mortiers de pierre ; puis on le lave dans des vaisseaux de cuivre. On prend ce qui se précipite au fond dans la lotion, on le pile, & on le lave derechef. Cette préparation demande de l'art ; car il y en a qui savent tirer une bonne quantité de *cinnabre* d'une masse de sable, de laquelle d'autres moins adroits n'en tirent point ou peu. Ce qui se précipite dans cette seconde lotion s'appelle *cinnabre* ; ce qui surnage, & c'est la plus grande partie, s'appelle *plisma* ou *lavure*. Un certain Athénien nommé Callias passe pour le premier inventeur du *cinnabre* factice. Cet homme s'étant imaginé sur la beauté & l'éclat de ce sable, qu'il contenoit de l'or, en fit un grand amas : mais reconnoissant son erreur, & n'en admirant pas moins la beauté de la couleur de son sable lavé, sa cupidité lui valut cette découverte : elle n'est pas fort ancienne. Callias trouva le *cinnabre* quatre-vingt-dix ans avant que Praxibule fût Archonte, ou premier Magistrat d'Athenes ; ce qui revient, selon Pline, à l'an deux cens quarante-neuf de Rome. THEOPHRASTE, *de Lapidibus*.

Le premier des deux *cinnabres* dont Théophraste fait mention, est notre *cinnabre* naturel.

Pline, qui a traduit presque mot à mot ce que nous venons de rapporter de Théophraste, rend le mot κιννάβαρι par *minium*, *Lib. XXXIII. cap. 7.* Il ajoute, que les Grecs nomment le *minium*, *miltos*, & quelquefois *cinnabaris*, ce qui l'a fait prendre pour le *cinnabre* Indien ; car dans l'Inde on donne le nom de *cinnabre* à la substance qui naît du mélange du sang de dragon, avec celui de l'éléphant, sous le poids duquel il a été écrasé. Ce *cinnabre* entre & sert beaucoup dans les antidotes & dans les remedes : mais il arrive que les Medecins lui substituent le *minium* qui est vénéneux, & se laissent tromper par la ressemblance des mots comme le vulgaire.

Il y en a qui prennent pour *cinnabre* ce qu'on appelle *ammion*. Mais ils sont dans l'erreur ; car l'ammion se fait en Espagne avec une espece de pierre qu'on mêle avec du sable argenté. Les Espagnols ne connoissent cette pierre que par la couleur vive & brillante comme le feu, qu'elle prend dans le fourneau. Lorsqu'elle y est, elle rend une vapeur capable de suffoquer : c'est pourquoi, ceux qui la travaillent se couvrent le visage avec un verre, tant pour jouir de la commodité de voir, que pour se garantir du danger de respirer les vapeurs mal-faisantes. Les Peintres se servent de l'ammion ainsi préparé pour les ornemens prétieux qu'ils sont chargés de faire sur les murailles. Quant au *cinnabre* dont il est question ici, il vient d'Afrique ; & il se vend si cher, qu'à peine les Peintres sont-ils en état d'en prendre la quantité qu'exigent leurs ouvrages. Il est d'une couleur très-riche & très-foncée ; ce qui a donné lieu à quelques-uns de le prendre pour le sang de dragon.

Le *cinnabre* a les mêmes vertus que la pierre hématite : mais il est plus astringent & plus énergique soit dans les ophthalmies, soit dans les hémorrhagies. On en fait un cérat qui guérit les brûlures & les exanthemes. DIOSCORIDE, *Lib. V. cap. 109.*

L'*ammion* de Dioscoride est vraissemblablement la premiere sorte de *cinnabre* de Théophraste ; car l'Espagne les produit l'un & l'autre ; & il y a aujourd'hui à Almaden, ville de l'Estramadoure, une fameuse mine de *cinnabre*, dont M. Jussieu a parlé fort au long dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, *Année 1719*.

On se sert en Medecine de trois sortes de *cinnabre*.

Le premier est le

CINNABARIS NATIVA, Offic. Schaw. *Minium purum, seu cinnabaris nativa*, Worm. 126. *Lapis minium*, Aldrov. Muf. Métal. 637. *Cinnabaris*, Matth. 1355. *Minium Diosc. argenti vivi minera, cinnabar fossilis Dioscoridis*, Calc. Muf. 439. *Cinnabre naturel.*

Le *cinnabre naturel* ou fossile de nos Droguistes, appellé par les Grecs *minium*, & par Vitruve, *antrax*, est une substance fossile, métallique, pesante, peu dure, que l'on trouve pure ou mêlée avec des pierres. Il y en a plusieurs especes de pure. L'une est de couleur de pourpre tirant sur le rouge, mais qui étant pilée devient d'un rouge très-beau. L'autre est un peu noire, ou de couleur de foie, ressemblant à la pierre hématite. Une autre est un peu jaune, & souvent si remplie de vif-argent, qu'il en tombe de lui-même goutte à goutte.

L'espece de *cinnabre* qui est mêlée avec des pierres, se trouve souvent dans une pierre plate comme fendue, & sous la forme de feuilles ou de lames. Quelquefois elle se trouve dans une pierre métallique très-blanche. On la rencontre aussi sous la forme de pyrite, de couleur d'or ou d'argent. Telle étoit celle que l'on trouvoit il y a quelques années en Normandie dans une terre rouge.

On trouve des mines de *cinnabre* en différens endroits en Hongrie, en Carinthie, en Boheme, en Italie, en Espagne & en France. Tout le monde sait de quels principes est composé le *cinnabre naturel*. On en retire le vif-argent par la distilation, en se servant de chaux-vive ou de limaille de fer pour intermede. On en obtient un soufre inflammable, mais en petite quantité, en le faisant bouillir avec de la lessive forte en versant du vinaigre distilé sur la décoction séparée du vif-argent. Les Peintres recherchoient souvent autrefois le *cinnabre* naturel ; on en fait aujourd'hui rarement usage, parce que le factice n'est pas moins beau, & qu'il coute moins. Quelques Medecins le recommandent pris intérieurement, contre l'épilepsie, le vertige, la manie & les maladies de la tête : alors on choisit le *cinnabre* de Hongrie, qui est d'une couleur rouge, brillante, pur, & qui n'est point mêlé avec des parties étrangeres. On rejette celui qui est brun ou jaune, impur. Il arrive quelquefois que le *cinnabre* naturel, à cause de quelques parties vitrioliques, ou peut-être même arsénicales, excite des nausées & des vomissemens, & même des anxiétés ; ce que j'ai observé moi-même deux ou trois fois, dit M. Geoffroy, quoiqu'il eût été purifié par plusieurs lotions. C'est pourquoi, continue-t'il, je préfere toujours le *cinnabre* factice, ou le *cinnabre* d'antimoine, au *cinnabre* naturel. GEOFFROY.

Une livre de bon *cinnabre* doit rendre quatorze onces de vif-argent.

Le second est le

Cinnabaris factitia, Offic. Aldrov. Mus. Metall. 642. *Cinnabaris artificialis*, Schw. 345. *Vermillon commun*, ou *cinnabre factice*.

1. *Prenez* un grand vaisseau de terre, & dont l'ouverture soit fort large; mettez dedans quatre onces de fleurs de soufre. Faites fondre ce soufre sur un feu modéré, ensorte que la figure & la hauteur du vaisseau l'empêche de s'enflammer.

Prenez du vif-argent chaud, mais qu'il ne le soit pas assez pour fumer. Versez un peu de ce vif-argent sur le soufre fondu, qui en deviendra sur le champ visqueux. Remuez continuellement ce mélange avec un gros tuyau de pipe. Continuez de verser du vif-argent & de remuer, jusqu'à ce que vous ayez mêlé avec le soufre trois fois autant de vif-argent. Il se fait ordinairement alors un grand sifflement, il s'éleve des fumées rouges & épaisses, & la matiere s'enflamme avec bruit. Couvrez l'ouverture du vaisseau d'une thuile; laissez refroidir la matiere qu'il contient, & il vous viendra une masse noire.

2. *Mettez* cette masse dans une cucurbite de terre de Hesse, adaptez sur cette cucurbite un chapiteau que vous lutetez avec de l'argille & de la chaux; ou bien convrez le premier vaisseau d'un autre renversé. Mettez cette cucurbite au bain de sable, ensorte qu'elle touche le fond du pot de fer. Qu'elle soit environnée de sable, jusqu'à ce que le sable soit tant soit peu au-dessus de la surface de la matiere, poussez successivement le feu jusqu'à sa derniere violence, il s'élevera d'abord un peu d'eau insipide, ensuite quelques fleurs blanchâtres, & enfin une matiere noirâtre. Lorsqu'on aura entretenu le feu à son plus haut degré pendant trois heures, on laissera tout refroidir. Alors on trouvera une matiere compacte attachée aux parois de la cucurbite, & dont la surface extérieure sera noire; emportez cette noirceur avec une patte de lievre. Broyez la masse, elle prendra une très-belle couleur rouge. Voilà ce qu'on appelle le *cinnabre* factice. Il restera un peu de matiere féculente au fond de la cucurbite.

REMARQUE.

Le *cinnabre* est un mélange de mercure & de soufre unis par le feu, & réduits sous la forme d'un fossile simple que l'on trouve dans plusieurs mines, & que la nature prépare apparemment de la même maniere. Il a sur le corps à peu près la même énergie que l'Æthiops; Craton l'appelloit l'aiman de l'épilepsie. Cependant je n'en n'ai jamais vu de grands effets en pareil cas. Si on le mêle avec quelques purgatifs, alors il en sera comme de l'æthiops; c'est-à-dire, que ces purgatifs passeront plus rapidement dans les intestins. On le fait entrer dans les cosmétiques rouges qui sont sous la forme de pomade. On s'en sert en fumigation dans les ulceres vénériens, au nez, à la bouche, avec peu de succès, & quelquefois avec danger. On peut revivifier le mercure du *cinnabre*, très-purement; pour cet effet il faut le broyer avec deux fois sa pesanteur de limaille de fer, & le distiler dans l'eau au feu de sable le plus violent. Voyez *Æthiops*. Boerhaave, *Chymie*.

Lemery dit qu'il est salutaire dans les épilepsies, les asthmes & la vérole, en ce qu'il favorise la transpiration des humeurs. Sa dose est depuis deux grains jusqu'à douze, dans quelque conserve appropriée, & sous la forme d'une pilule. C'est aussi un ingrédient des onguents dont on se sert extérieurement pour la gale; on en fait des fumigations pour exciter la salivation.

Voici la maniere de procurer la salivation avec le *cinnabre*.

Après qu'on aura duement préparé le malade, on le placera nu sur une chaise convenable, ou dans une étuve. On prendra quelques morceaux de *cinnabre* qu'on jettera sur des charbons ardens; la quantité de ces morceaux sera depuis deux dragmes jusqu'à trois; l'exhalaison sera reçue dans les pores de la peau; bientôt le malade aura extremement chaud, & il suera plus ou moins, selon qu'il aura plus ou moins de force. On repetera cette opération tous les jours, ou tous les deux jours, jusqu'à ce que les gencives commencent à s'ulcérer, & que la salive vienne en quantité suffisante.

On se sert fréquemment des fumigations avec le *cinnabre* factice, contre les ulceres vénériens à la gorge & à la bouche. Le malade les reçoit dans sa bouche par le moyen d'un entonnoir.

Le troisieme est le *cinabre* d'antimoine.

Le *cinnabre* d'antimoine, ainsi que le naturel & le factice, est composé de soufre & de mercure; puisqu'il se prépare avec l'antimoine, & le sublimé corrosif: le feu étant augmenté après la séparation du beurre d'antimoine, pour qu'il se fasse une sublimation du mercure fluide séparé du sublimé corrosif, & du soufre d'antimoine séparé de ses particules métalliques, en un corps extremement coloré, qui, réduit en poudre, fait le *cinnabre* d'antimoine, ou une substance de la couleur du plus beau vermillon. Voyez *Antimonium*. Telle est la maniere ordinaire de préparer le *cinnabre* d'antimoine; & c'est, comme on voit, le même procédé que celui par lequel on en fait le beurre. Mais il y a d'autres façons de s'y prendre; on peut, par exemple, sublimer le soufre séparé de l'antimoine, avec le mercure commun. Voyez *Tachenii*, *Hippocrates Chymicus*. Il y a aussi d'autres préparations mercurielles, qui, sublimées avec l'antimoine, donnent le *cinnabre* de ce nom. Voy. les *Ephémérides Germaniques*. Il arrive quelquefois qu'après que l'antimoine est mêlé avec le sublimé corrosif pour la distilation du beure d'antimoine; il ne faut qu'un moment, & un feu très-modéré pour sublimer le *cinnabre*, tandis que le beurre est encore à venir. Voyez les Essais de Boyle. Mais si l'on choisit le régule d'antimoine pour faire le beurre d'antimoine, il ne viendra point de *cinnabre*, mais du mercure très-pur; ce mercure séparé du sublimé corrosif s'élevera de lui-même. La raison pour laquelle il ne vient point de *cinnabre*; c'est que ce régule est privé du soufre qui doit s'unir au mercure, pour constituer cette substance. Puisque l'on peut démontrer qu'il n'y a point de différence entre le soufre d'antimoine & le soufre commun, eu égard à leur nature & à leurs propriétés; nous en conclurrons avec raison que le *cinnabre* d'antimoine qui se prépare avec beaucoup de travail & à grands frais, n'est pas plus efficace, & ne vaut pas mieux dans l'usage que le *cinnabre* commun, qui se fait aisément & sans dépense avec le mercure dépuré & le soufre naturel commun. On peut donc les substituer sans inconvénient l'un à l'autre. C'est aussi ce que mes Observations, & l'expérience de plusieurs années m'ont appris. A quoi je pourrois ajouter, comme une qualité surérogatoire, que le *cinnabre* commun l'emporte beaucoup par la beauté de sa couleur sur le *cinnabre* d'antimoine. J'ai tiré ce que je viens de dire, des excellentes Observations Physico-Chymiques de M. Hoffman. Le sentiment de cet Auteur n'est point détruit par ce que dit le Docteur Cheyne *de Fibrâ*, où il prétend que le *cinnabre* d'antimoine bien pulvérisé, est un des meilleurs remedes que nous ayons pour diviser, atténuer, & rendre fluides les humeurs grossie-

res, visqueuses & tenaces; car il est certain que plus les substances qui tiennent de la nature du *cinnabre*, sont broyées, que plus la poudre dans laquelle on les réduit, est fine & menue, plus elles ont d'énergie pour atténuer & diviser la lymphe coagulée, résoudre le sang visqueux, épais & grumeux, lever les obstructions, & produire d'autres effets semblables. Au contraire si la trituration en est mal faite, si le *cinnabre* n'est broyé que d'une maniere imparfaite & grossiere; non-seulement il deviendra plus lent dans son opération, mais il lui arrivera même fréquemment de sortir tout entier avec les excrémens auxquels il donnera une couleur rouge. Ainsi quoiqu'une trituration plus ou moins parfaite de ce *cinnabre*, puisse augmenter ou diminuer de quelques degrés son énergie; il ne s'ensuit pas que le *cinnabre* commun préparé avec le même soin, soit moins efficace que cet autre *cinnabre*. Le Lecteur me saura gré de rapporter ici ce que Joannes Jacobus Roek dit de deux préjugés qu'il appelle superstition, dans lesquels il prétend dans son Traité *de Chymiatriâ superstitiosâ*, que sont les Medecins sur le *cinnabre* d'antimoine. Le premier concerne l'explication de la maniere spécifique dont il agit; par exemple, ils imaginent que ses effets dans l'épilepsie, proviennent de sa nature alcaline, ainsi que Morley entre autres l'assure dans ses *Collectiones Chymicæ Leydenses*. Ce en quoi, dit Roek, il me semble qu'on suppose trois choses, dont on peut douter raisonnablement: la premiere, que la cause matérielle prochaine de l'épilepsie est un acide; la seconde, qu'il en faut tenter la cure par les alcalis; & la troisieme, que le *cinnabre* d'antimoine est un alcali. La premiere de ces suppositions me paroît contredite non-seulement par ce que nous lisons de l'épilepsie dans les Histoires les plus authentiques que nous ayons de cette maladie; mais encore par la maniere de la traiter, surtout dans les enfans, dont il est maintenant question; car les symptomes produits par la cause de l'épilepsie, nous démontrent suffisamment qu'elle tire son origine d'une matiere visqueuse, épaisse, ténace, logée soit dans les premieres voies, soit dans les autres parties destinées au transport de la sérosité: d'où il paroît que cette espece de convulsion devient nécessaire pour chasser du corps cette matiere peccante; opinion prouvée suffisamment par les causes accidentelles de l'épilepsie; car il nous arrive souvent d'observer que cette maladie provient de la répercussion de cette éruption cutanée, que nous appellons *Crusta lactea*, croûte laiteuse, ou de l'endurcissement des feces intestinales, poussé au point que le malade ne peut être soulagé, sans une action de la nature aussi puissante que l'épilepsie. Nos sens en nous fournissant des preuves *à Posteriori*, tirées de la cure de l'épilepsie, viennent, pour ainsi dire, à l'appui de cette théorie: car on vient à bout de cette maladie, en donnant aux humeurs visqueuses & ténaces un degré convenable de fluidité, par les remedes qu'on a coutume d'employer dans les catarrhes, par les absorbans, par les altérans, & par les préparations de mirrhe & d'ambre, & lorsque les humeurs ont été corrigées, en les expulsant avec des préparations purgatives de rhubarbe, de mercure doux, & de racine d'iris, ainsi que par les remedes diaphorétiques tempérés; enfin en dissipant les mouvemens épileptiques avec les préparations de *cinnabre*, & d'autres remedes appropriés; d'où il paroît que l'épilepsie provient plutôt d'une substance muqueuse, visqueuse & ténace, que d'une substance d'une nature acide & saline. Ce que nous venons de dire suffit pour juger sainement de la seconde supposition; savoir, qu'il faut traiter les épilepsies par les alcalis; car il est incontestable que si cette maladie a pour cause un acide, il faut la combattre par les alcalis; mais la premiere de ces propositions contredisant l'expérience, comme nous venons de le voir; il s'ensuit que la seconde est sans fondement. Quant à la troisieme supposition, que le *cinnabre* d'antimoine est d'une nature alcaline, c'est encore ce que l'expérience ne nous apprend point; car cette substance ni ne possede, ni n'exerce aucune des qualités soit essentielles, soit accidentelles aux sels alcalins. S'il arrive par hasard qu'elle fasse du bruit & de l'effervescence, lorsqu'on verse dessus un acide corrosif, il n'en faut pas conclurre de-là que ce soit un alcali; car nous savons qu'il y a d'autres substances métalliques & minérales qui ne sont ni acides, ni alcalines, & qui toutefois, donnent lieu à cet effet. D'où proviennent donc ce mouvement & cette effervescence apparente? Ils proviennent de l'atténuation, de l'extreme division, & de la solution de continuité des corpuscules solides, dans les pores desquels le fluide s'introduit en conséquence. Une autre maniere superstitieuse & superflue de traiter le *cinnabre* d'antimoine, c'est de le transformer en quintessence de *cinnabre*, en panacée, en spécifique, & en ce qu'on appelle communément *cinnabre* solaire; car toutes ces opérations laborieuses trompent l'attente du Chymiste, dépouillent le *cinnabre* de ses vraies qualités, & choquent tous ceux qui entendent les vrais principes de la Chymie, & qui procedent en conséquence. Il y a long-tems que le célebre Ludovic a couvert ces préparations, je ne dis pas du ridicule & du mépris, mais de l'horreur qu'elles méritent. « Car, dit-il, s'il provient quelque qualité « d'une longue calcination ou cohobation des esprits, « comme il arrive dans la panacée Anwaldine, qui se « fait par des incorporations & exsiccations fréquen- « tes de l'esprit de vitriol, & de l'esprit de vin avec le « *cinnabre* d'antimoine; cette qualité n'est absolument « point supérieure à celle des diaphorétiques ordinai- « res & communs. » Ce discours de Ludovic est particulierement appliquable à la panacée dont nous venons de parler. Quant aux teintures volatiles de *cinnabre*; ou à ses quintessences extraites avec quelque huile aromatique, sel alcalin, esprit chaud, ou autres préparations anomales, qu'on appelle vins de vie, essences solaires & spirituelles, ce ne sont autres choses que des teintures d'une nature antimoniale & sulphureuse; & la vertu merveilleuse qu'on leur attribue de prolonger la vie en chassant du corps toute matiere peccante, en rétablissant à chaque instant les forces dans leur degré naturel, & en suspendant, pour ainsi dire, la destruction successive de la machine; ce ne sont que des mots, & des fanfaronades de Charlatan. Pour le baume de *cinnabre* qu'on regarde comme un spécifique dans les maladies de la poitrine; & qui est extrait du *cinnabre* d'antimoine, avec les huiles aromatiques d'anis, de mente, de peaux de limons, & de térébenthine, en dissolvant préalablement par quelque alcali l'union qui est entre le *cinnabre* d'antimoine & le mercure; ce n'est dans le vrai qu'une substance de la même nature que le baume d'antimoine qu'on extrait par un procédé bien connu, de ce qu'on appelle communément la teinture seche d'antimoine, où ce sel nitreux & sulphureux tiré des scories du régule d'antimoine; remede d'une efficacité singuliere, tant à l'intérieur, qu'à l'extérieur; car il est anodyn, détersif & consolidant. Quiconque aura le talent d'examiner la nature des choses, & de les apprétier, se convaincra facilement que le baume commun de soufre est équivalent sinon préférable à tous ceux dont nous venons de faire mention. Mon avis seroit donc qu'on fût plus ménager du *cinnabre* d'antimoine, & qu'on n'usât qu'avec beaucoup d'œconomie de ce remede, qu'on n'obtient qu'avec beaucoup de travail; & qu'à grands frais, d'autant plus qu'il y a des choses moins précieuses qui sont capables de produire les mêmes effets que lui. Tels étoient les sentimens de Joan. Jacob. Roek. Le *cinnabre* d'antimoine infusé dans du vin, lui communique les vertus émétiques & purgatives, ce que ne fait point le *cinnabre* commun. D'où nous devons conclurre que le prix n'est pas tout-à-fait la seule différence qu'il y ait entre le *cinnabre* d'antimoine, & le *cinnabre* commun; quoique ce soit une des plus grandes. Rieger.

La dose de ce *cinnabre* est depuis dix grains jusqu'à un scrupule. Geoffroy dit quinze grains.

Il n'y a pas long-tems qu'on a introduit dans la pratique le *cinnabre* d'antimoine, comme un remede puissant, & capable de procurer un soulagement considérable dans les fievres qui marquent affection du cerveau; & il faut convenir qu'on s'en sert avec quelque succès : mais je crains bien que son opération ne soit trop lente, pour secourir aussi promptement qu'il le faut dans des maladies aussi aiguës que celles dans lesquelles on l'emploie, vu qu'alors les organes destinés à le porter dans le sang sont extremement foibles. Ainsi il seroit raisonnable d'attendre de plus grands effets des autres préparations plus énergiques du mercure & de l'antimoine. Voyez *Antimonium*.

CINNAMOMUM, Offic. Park. Theat. 1579. Comm. Plant. Usu. 77. *Cinnamomum, Zeylanicum, cassia cinnamomea, canella*, Mont. Exot. 8. *Cinnamomum, sive canella zeylanica*, C. B. Pin. 408. Raii Hist. 2. 1561. *Laurus Zeylanicus, baccis calyculatis Hermanni*, Ejusd. *Cassia cinnamomea*, Herm. 4. Hort. Lugd. Bat. 129. Pluk. Almag. 88. *Laurus, Zeylanica glandifera, folio trinervio, optimum & legitimum cinnamomum ferens*, Mus. Zeylan. 12. *Canella*, Ger. 1349. Emac. 1532. *Canella sive cinnamomum vulgare*, J. B. 1. 440. *Cinnamomi, vel canella arbor*, Chab. 33. *Canella, cuurdo, & cassia vulgaris*, Pis. Mant. Arom. 165. *Arbor canellifera Zeylanica, cortice acerrimo, seu præstantissimo, qui cinnamomum officinarum*, Breyn. Prod. 2. 17. *Kurudu*, Herm. Mus. Zeyl. 12. *Kurudu*, Ejusd. 37. *Le vrai cannelier*. Dale.

Le *cinnamomum* ou *cinnamum* des Latins est la meme chose que le κίνναμον ou le κιναμωμον, ou le κινναμώμον des Grecs. Ce dernier est composé de κίνναμον & de ἄμωμον, ou du mot Hébreu קים ou קנה, qui signifie une canne ou un roseau, & de l'αμωμον des Grecs. Les anciens n'ont point déterminé positivement dans leurs écrits ce qu'ils entendoient par cette substance : ils ont emprunté les uns des autres presque tout ce qu'ils en ont dit. Mais tous conviennent en ceci, que c'est une certaine production rare & précieuse du regne des végétaux. Pline nous dit que les anciens avoient débité sur cette substance un grand nombre de fables. Et nous lisons dans Hérodote qu'on la doit au phœnix & à d'autres oiseaux qui font leur nid dans des rochers & sur des arbres inaccessibles, d'où le poids de la chair que ces oiseaux portent à leurs petits la fait tomber, ou d'où on la détache avec des fleches chargées d'une certaine quantité de plomb. Théophraste nous débite sur le *cinnamum* une autre fable qui avoit cours de son tems.

« Le *cinnamum*, dit-il, est produit dans des vallées habi-
« tées par des serpens, dont la morsure est mortelle :
« mais les peuples circonvoisins se défendent les piés
« & s'arment les mains, descendent dans les vallées &
« vont le ramasser. »

Pline dit d'après Hérodote, que le cassia des anciens qui est la même chose que notre *cinnamum*, se trouve autour des marais, où ceux qui vont le chercher sont exposés à être attaqués par des serpens ailés & des especes de chauve-souris, armés de griffes formidables. Nous lisons dans Solinus, *cap.* 30. que les Ethiopiens recueillent le *cinnamum*, & que ce sont les Prêtres qui font cette récolte, qu'ils ne commencent jamais sans avoir fait aux Dieux des sacrifices. Ils ne recueillent cette précieuse substance qu'entre les deux soleils; lorsque leur travail est fini, le chef d'entre-eux partage ce qu'on a recueilli en différens monceaux, avec une espece de pique destinée à cette cérémonie. On consacre au soleil une certaine portion de la récolte, & si les monceaux ont été faits bien égaux & avec équité, la portion consacrée au soleil prend feu d'elle-même. Théophraste répete les mêmes choses: mais il les regarde comme autant d'absurdités & de fables évidentes. Les plus petits bâtons de *cinnamum* ou de canelle, & qui sont à peu près de la largeur de la main, sont les meilleurs; les branches qui succedent immédiatement à celles-ci en bonté sont un peu plus grosses; enfin les moins estimées ce sont celles qu'on a cueillies les plus proches de la racine, parce qu'elles ont moins d'écorce que les autres : or c'est dans l'écorce que consiste principalement le gout, l'odeur & les autres propriétés du *cinnamum*. On fait peu de cas du bois qu'on appelle *xylocinnamomum*, & il ressemble à l'origan par sa qualité acrimonieuse. Après ce que nous venons de rapporter de Solinus, cet Auteur ajoute que d'autres ont parlé de deux especes de *cinnamum*, l'un blanc & l'autre noirâtre, & que jadis le blanc étoit le plus estimé, au lieu qu'on donnoit de son tems la préférence au noir. Dioscoride & Galien distinguent le *cinnamum* en différentes especes : mais ces distinctions sont fondées sur les différens degrés de bonté & sur les lieux d'où il venoit. Si je voulois rapporter les différentes marques auxquelles on peut reconnoître le bon *cinnamum* d'avec le mauvais, selon Dioscoride & Galien, selon Pline & Théophraste, je ne finirois point, & j'entrerois dans un détail presque entierement inutile: ce qu'il nous importe plus de connoître, ce sont les propriétés singulieres qui rendent cette substance précieuse aux modernes, & c'est ce que nous allons exposer dans la suite de cet Article.

Le *cinnamum* ou la canelle, de quelque espece qu'elle soit, est, selon Dioscoride, échauffante, émolliente, & digestive, elle provoque les urines; bue dans quelque liqueur appropriée, ou prise avec la myrrhe, elle chasse le fœtus & hâte l'éruption des regles. Elle est bonne contre les poisons & les morsures d'animaux venimeux. Elle éclaircit la vue & atténue les humeurs épaisses & visqueuses; mêlée avec le miel & appliquée en forme d'onguent elle efface les taches & corrige les autres difformités cutanées du visage. Elle est efficace dans les toux, les fluxions, les anasarques, les maladies des reins & la difficulté d'uriner. Elle entre communément dans tous les onguens précieux, & elle est d'un usage extremement étendu, pour ne pas dire général. Les uns la broyent & la mettent dans du vin, d'autres la font sécher à l'ombre, & la logent sous terre, pour lui conserver plus long-tems sa qualité. Nous lisons dans le même Auteur que le *cassia* qui est une espece de *cinnamum*, provoque les urines, est échauffant, dessiccatif & modérément astringent. D'où il conclut que c'est un ingrédient très-convenable dans les malagmes & dans les remedes destinés à éclaircir la vue; il ajoute que mêlé avec le miel & appliqué en forme d'onguent, il ôte les taches du visage; qu'il provoque les regles; & que pris dans un véhicule approprié, il est salutaire contre la morsure des viperes: qu'il est bon dans toutes les inflammations intérieures & dans les maladies des reins; qu'on peut s'en servir soit dans dans les bains de vapeurs, soit en fumigation pour dilater les parties naturelles des femmes, & qu'en en doublant la dose on peut le substituer dans les médicamens au *cinnamum* ou à la canelle, lorsqu'on ne peut point avoir ce dernier; car le cassia produit les mêmes effets. Galien dit que les particules du *cinnamum* ou de la canelle sont extremement déliées, & qu'il n'est chaud qu'au troisieme degré; que le cassia est tant soit peu dessiccatif & qu'il est pareillement chaud au troisieme dégré, que ses particules sont aussi fort déliées, qu'il est extremement acre au gout & tant soit peu astringent. C'est en conséquence de ces qualités qu'il incise & digere les sucs recrémentitiels du corps, & qu'il fortifie ses différentes parties. Strabon, Théophraste, Dioscoride, Galien & Pline, nous assurent que le *cinnamum* ou la canelle ne vient pas seulement dans l'Arabie, mais encore aux Indes Orientales; car ces dernieres contrées n'étant pas moins chau-

des que l'Arabie & l'Ethyopie; il n'est pas étonnant qu'elles produisent les mêmes aromats, comme la canelle, la cassia & les autres. D'où il s'ensuit évidemment que les anciens ne savoient pas exactement l'histoire de la canelle. Ce qui ne doit pas étonner beaucoup, car Pline nous apprend que les Marchands qui l'apportoient en Europe faisoient un voyage si long & si périlleux qu'ils étoient des cinq années entieres sans revenir, que la plupart mouroient en chemin, & que la plus grande partie de ce commerce étoit faite par des femmes. Voilà ce qui donna lieu à toutes les fables débitées sur la canelle, & ce fut l'intérêt qui fit donner les noms différens de cassia & de *cinnamum* à la même substance, par la commodité qu'on trouvoit en confondant les choses, de les faire passer les unes pour les autres & de les falsifier toutes. Comme nous ne trouvons rien de bien certain dans les descriptions que les anciens nous ont laissée du *cinnamum*, il y a des Auteurs modernes qui pensent que cette substance nous est inconnue. Tous ceux qui ont écrit de nos jours sur l'arbre qui porte le *cinnamum* ou sur le cannelier, conviennent que l'écorce des branches est meilleure que celle du tronc. C'est pourquoi les Nations Barbares mettent de la différence entre le *cinnamum* & le *cinnamomum*. Elles entendent par le *cinnamum* l'écorce la plus grossiere, la plus épaisse & la moins aromatique du cannelier, & par *cinnamomum* l'écorce la plus mince & la plus odorante. C'est une distinction qu'ont fait tous les Interpretes Arabes en fixant la signification des trois mots *selicha*, *darsini* & *karfé*. Selon eux le *karfé* c'est le *cinnamomum*, le *darsini* c'est le *cinnamum* & le *selicha* est le *cassia lignea*. J'avoue que la plupart des Auteurs ne conviennent pas de la vérité de ces synonymes; ils pensent que le *cinnamum*, le *cinnamomum* & le *cassia*, ne sont que des parties différentes de l'écorce du même arbre. Tout ce que l'on dit sur la *canelle*, le *cinnamum*, le *cinnamomum* & le *cassia fistula*, est chargé de tant de contradictions & d'obscurités qu'on en est beaucoup plus embarrassé qu'éclairé, & qu'il en naît beaucoup plus d'indécision que de lumiere; c'est pourquoi sans tenter la conciliation des différentes opinions, nous nous contenterons d'observer que ce qui se vend aujourd'hui chez nos Droguistes sous le nom de *canelle*, de *cinnamum*, de *canella cinnamomea*, de *cassia cinnamomea*, d'*odorata aromatica*, & de *cassia fistula*, est une écorce aromatique, d'une couleur rougeâtre, ligneuse, friable, sous la forme de tuyaux de grosseur, d'épaisseur & de longueur différentes, d'un gout douceâtre, poignant & tant soit peu astringent, dont on se sert dans les Apothicaireries & dans les Cuisines, & qu'on tire de l'*arbor cinnamomifera Zeylanica*, qu'on appelle aussi *cassia cinnamomifera*, *cassia cinnamomea*, *canella Zeylanica*, *cannelier*. L'arbre cinnamomifere ou le cannelier, croît dans plusieurs contrées des Indes Orientales: mais il n'y a point de canelle qui ne soit d'un prix & d'une efficacité fort inférieure à celle qui vient de Zeylan. Mais comme à Zeylan même il y a dix especes de cannelier, nous ne parlerons que de celui qui donne la meilleure canelle, celle que la Compagnie des Indes Orientales Hollandoise nous apporte tous les ans, & que les naturels du pays appellent *rasce corunde*, c'est-à-dire canelle acre, agréable & odoriférante. Ce cannelier a les feuilles larges & ovales, d'un tissu fort & épais, & traversées par trois côtes remarquables qui partent du pédicule, & s'étendent jusqu'à leur extrémité; son fruit est petit, longuet, rond & croît dans un calyce fort étroit. Si l'on fait une incision à la racine de cet arbre, il en sort une liqueur qui a l'odeur du camphre. L'écorce de la racine rend de tems en tems du camphre, en forme de gouttes oléagineuses qui se coagulent insensiblement & se mettent en grains blancs, d'où nous devons conclurre que le *cinnamum* ou la canelle des anciens étoit produit par des arbres de la même espece que celui-ci. Car nous lisons au dix-neuviéme Chapitre du douziéme Livre de Pline, « qu'il avoit vu dans le Temple « élevé à l'honneur du Divin Auguste par son épouse « *Augusta*, une racine de cannelier d'un poids considé« rable, d'où il tomboit tous les ans quelques gouttes « qui se durcissoient & se mettoient en grains, » & ces gouttes ressembloient apparemment au camphre. Cette espece de camphre que les Indiens appellent *baros*, s'obtient aussi en distilant l'écorce de la racine broyée, séchée & mise dans de l'eau. Il vient dans cette distilation avec de l'eau en forme d'huile: mais lorsque l'eau est froide il se coagule en partie & se met en petits crystaux blancs & transparens, semblables aux petites glaces qui se forment aux bords des vaisseaux par une gelée modérée. Les Medecins de Zeylan se servent avec succès de cette eau camphrée dans les fievres malignes & continues: c'est un sudorifique qu'ils font prendre par cuillerées à différens intervalles; ils la mêlent avec de l'eau commune & l'ordonnent dans les fluxions & dans la maladie épidémique que les naturels appellent *pipa*. Ils en font appliquer extérieurement avec du linge, lorsqu'il est question de discuter des tumeurs aqueuses & œdémateuses. Cette espece de camphre est assurement le meilleur dont on puisse faire usage dans la Medecine, & il y a des contrées où on le ramasse & où il est destiné pour les Rois seuls qui le prennent comme un cordial d'une efficacité peu commune. Mais ce n'est pas le camphre seul appellé *baros* qui pris intérieurement soit cordial & corroboratif. L'huile de camphre tirée des racines par la distilation, a les mêmes propriétés. Ses effets particuliers sont de fortifier l'estomac, de chasser les flatulences, de calmer les douleurs de la goute & de provoquer les urines. La dose est de dix ou douze gouttes versées sur du sucre blanc ou mêlées avec quelque liqueur appropriée. On l'applique extérieurement dans les douleurs aux jointures produites par le froid ou des obstructions; il n'est question que d'en frotter suffisamment les parties avec la main chaude, & le mal se dissipera successivement. Lorsque cette liqueur est distilée il en reste une autre au fond du vaisseau qui est rougeâtre, & qui donne par évaporation un extrait fort recommandé dans les flux. On ordonne encore depuis une demi-dragme jusqu'à une dragme, l'écorce de la racine en substance, dans les maladies contagieuses & malignes. Les habitans font leur feu & bâtissent leurs maisons avec le bois de cet arbre. Ses feuilles rendent dans la distilation une huile qui a de l'amertume, qui ressemble à celle de cloux de girofle, sur laquelle on met un peu d'huile de canelle, & qu'on appelle *oleum Malabatri*. Entre les remedes instantanés contre les maux de tête & d'estomac & autres maladies, cette huile aromatique est un des plus estimés. Grimm nous apprend dans son *Thesaurus Medicus insulæ Ceyloniæ*, que cette huile prise avec quelque eau ou quelque poudre appropriée, fait des prodiges dans les douleurs du bas-ventre causées par le froid, & que c'est d'ailleurs un excellent correctif pour les purgatifs les plus violens. L'eau distilée des feuilles passe pour posséder les mêmes vertus: mais il faut la prendre à grande dose. L'huile des feuilles qu'on prépare en les faisant bouillir avec l'huile commune, étant échauffante, anodyne & résolutive, est fort recommandée dans les maladies & dans les remedes Chirurgicaux, comme dans la composition des limimens, des cataplasmes & des clysteres, ainsi que dans les coliques, les tranchées, la tympanite & autres tumeurs aqueuses & venteuses. On prescrit à Ceylan ces feuilles réduites en poudre, dans toutes les maladies venteuses qui exigent des remedes d'une nature aromatique & échauffante. On s'en sert pour corriger la force des purgatifs & prévenir les tranchées; on les fait encore entrer sous différentes formes dans les bains, les cataplasmes, les onguens & les clysteres. On obtient des fleurs par la distilation une eau odoriférante qui prise par cuillerées à des intervalles propres, fortifie l'estomac, appaise sur le champ les douleurs de coliques qui proviennent du froid, reveille la couleur du visage, adoucit l'haleine, & dont on se sert pour

conserver différentes sortes d'alimens & les rendre plus agréables au goût. On prépare avec les fleurs une conserve très-recommandée dans les maladies dont la cause est froide. Sa dose est depuis une dragme jusqu'à deux. On tire par expression & par ebullition des amandes du fruit mur une huile qui a quelque ressemblance avec le suif & qu'on met en pain comme le savon. Cette huile froide n'a point d'odeur; mais chaude elle a un peu de celle de la canelle. La Compagnie des Indes Orientales Hollandoise nous l'apporte sous le nom de cire de canelle, parce que le Roi de Candia en fait faire ses bougies & ses flambeaux, & que ces bougies qui rendent une odeur agréable, sont réservées pour son usage & celui de sa Cour. Il permet cependant aux habitans de tirer un suc fluide & gras d'un fruit semblable à celui du canelier, comme nous exprimons l'huile des olives, & ils brûlent de ce suc dans leurs lampes. La cire de canelle est encore un remede chez les Indiens; ils en font prendre intérieurement à ceux qui ont les membres luxés, qui sont tombés dans quelque précipice, qui ont reçu des coups & qui ont des contusioos; ils estiment que sa vertu balsamique & médicioale est capable de guérir & de restituer dans leur état naturel les parties intérieures qui peuvent avoir été offensées par les coups appliqués extérieurement. Ils en donnent aussi dans les dyssenteries depuis une dragme jusqu'à une dragme & demie. Si l'on s'en sert pour l'extérieur, il n'y a aucune espece de pomade qui rende la peau plus nette & plus douce; oo la fait entrer dans les onguens & dans les emplâtres résolutives, nerveuses, céphaliques & carminatives. Comme elle est modérément anodyne & narcotique, & par conséquent très-capable de calmer & de soulager un malade; ils en font prendre intérieurement & en appliquent à l'extérieur daos l'espece de paralysie qu'ils appellent *beriberi*. Si on distile avec de l'eau commune le fruit du canelier grossierement broyé & avant qu'il soit parfaitement mur, on en tire une huile & une eau qui ont exactement le goût, l'odeur & les propriétés de celles de genievre, & il reste au food de l'alembic une substance grasse verte, tant soit peu dure & semblable à de la cire.

L'arbre qui porte la canelle doit avoir un certain nombre d'années, avant que son écorce soit bonne à quelque chose. La seule différence qu'il y ait par rapport à ce sujet entre les canelliers, c'est que les uos donneot de la bonne écorce deux ou trois ans avant les autres. Ceux qui croissent dans des vallées couvertes d'un sable menu, pur & blaochâtre, sont ordinairement propres à être écorcés au bout de cinq ans; au lieu que ceux qui sont plantés dans des lieux humides & marécageux, ne donnent de l'écorce qu'au bout de sept ou huit ans. Ceux qui sont situés à l'ombre de plus grands arbres qui leur dérobent les rayons du Soleil, parviennent aussi plus tard à la maturité. Il y a même de la différence entre les écorces des uns & des autres, ceux-ci l'ont moins agréable au gout & à l'odorat, que les premiers qui naissent dans des sables blanchâtres, & exposés au Soleil. L'écorce des caoelliers plantés dans des lieux humides & ombragés, a de l'amertume, un peu d'astringence, & le gout du camphre; car l'influence du Soleil rend le camphre si délié & si volatil, qu'il se mêle facilement avec les sucs de l'arbre, qu'il entre, pour ainsi dire sur le champ, en fermentation avec eux, & que s'élevant entre le bois & la membrane intérieure & tendre de l'écorce, il se répand si parfaitement dans les branches & daos les feuilles, où il se transforme, qu'il ne se laisse plus distinguer, & que ce qui en reste n'est pas sensible. D'ailleurs, cette membrane intérieure, molle & glutineuse qui est placée entre l'écorce & le bois, s'impregne de la partie la plus douce & la plus agréable des sucs, & ne permet qu'à celle qui est impure & grossiere de s'élever & de passer dans les feuilles, les fleurs & le fruit.

Mais comme ce détail convient beaucoup plus à l'Histoire naturelle qu'à la Medecine, je l'abandonne pour apprendre an Lecteur que la meilleure canelle qoi se vende chez nos Droguistes, est généralement la derniere cueillie, celle qui est roulée, jaunâtre à l'extérieur, d'une couleur un peu plus foncée intérieurement, unie, facile à rompre, extremement odoriférante & piquante au gout. Celle dont les morceaux sont petits, est préférable à l'autre, & les bâtons longs sont plus estimés que les courts. La meilleure espece est appellée par quelques Auteurs *Cinnamomum acutum.* Nous lisons dans les Prologomenes de la Pharmacopée d'Ausbourg que la canelle s'adultere avec l'écorce de caprier ou de tamarios macérée dans de l'eau de canelle, & ensuite desséchée. Mais cette adultératioo est fort rare, parce qu'elle est facile à découvrir. On se sert plus communément pour cet effet du *cassia lignea*, qu'on mêle avec la canelle, & qu'on vend aussi cher, quoiqu'il vaille quatre fois moins. Il y en a qui l'adulterent, ou plutôt qui la priveot de ses qualités aromatiques, en la faisant bouillir, ou en la distilant, & qui la vendent dans cet état; mais cette fraude se reconnoît aisément tant au gout qu'à l'odorat. Il est vrai qu'en laissant séjourner pendaot long-tems des bâtons de canelle, privés, par la distilation, de leur huile odorante, parmi de la canelle bonne & entiere, ils reprennent leur vertu; mais c'est aux dépens de celle sur laquelle on les a mis, & il est évident qu'elle doit avoir perdu tout ce qu'ils ont recouvré; c'est le sentiment de Boerhaave, *Chymie*, *Vol. II.* Celui dooc qui ne voudra point s'exposer à être trompé en achetant de la canelle, en examinera les bâtons les uns après les autres. Mais comme cette précaution entraîneroit après elle de grands embarras, & jetteroit l'Acheteur dans un travail excessif, il est beaucoup plus court, dit Pomet, à ceux qui ont besoin d'une grande quantité de canelle, de s'addresser à un Marchand honnête homme. Valentin nous apprend dans ses *Pandectes Medico-Legales*, *Tom. I.* qu'on adultere quelquefois la poudre de canelle avec le bol; & selon Meier avec les écorces des autres arbres réduites en poudre. Pour conserver la canelle & prévenir la dissipation de son esprit & de ses parties aromatiques, les Droguistes l'enveloppent dans du papier; mais Ludovic a observé que cette précaution ne réussissoit pas toojours. Ainsi ce que l'on a peut-être de mieux à faire, selon Cardan, *de Subtilitate*, *Lib. XIII.* c'est de la tenir parmi des amandes blanchies. La canelle est propre à donner un gout agréable à différentes sortes d'alimens, soit en les en saupoudrant, soit en la faisant bouillir avec. Quant à ses propriétés Médicinales, Baubin dit expressément que notre canelle est aromatique, stimulante & corroborative, & par conséquent qu'elle a toutes les vertus que les Anciens attribuoient à leur *cinnamome* & à leur *cassia*: aussi la mettoos-nous au nombre des remedes stomachiques & emménagogues, & l'ordonnons-nous avec beaucoup de succès aux femmes en qui les forces soot épuisées, l'habitude des fibres relâchées, & les regles supprimées. Enfin il n'y a rien de tout ce qu'on peut dire sur l'usage & l'abus des aromatiques, qui ne lui soit très-applicable; car selon Boerhaave, *Chymie*, *Volume I.* la canelle est le meilleur de tous les aromats, il en a toutes les propriétés, mais dans un plus haut degré. Elle est extremement agréable au gout & à l'odorat. La bonne odeur qu'elle répand occupe non-seulement toute l'Isle de Zeylan; mais lorsque les vents soufient de terre, elle est portée fort avant sur la mer, ensorte que, selon Jurgen-Andersen cité par Dexbacbius, ceux qui voyageot dans ces Contrées sentent l'odeur de la canelle à sept ou huit mille de distance du Rivage. On a remarqué, que la canelle qui est un excellent cordial & un remede qu'on ordonne avec beaucoup de succès dans les palpitations de cœur, procure cette maladie à ceux qui en font un usage excessif. Alors il faut avoir recours aux acides. Quoiqu'elle soit très-salutaire dans quelques-unes des maladies qui surviennent aux femmes grosses, Etmuller conseille toutefois de ne

l'ordonner qu'avec beaucoup de circonspection, parce qu'elle irrite la matrice, & la provoque puissamment à donner passage aux regles, & à expulser le fœtus. C'est pourquoi on en peut tirer un grand avantage dans les accouchemens laborieux, & où il est question de l'expulsion de l'arriere-faix & des vuidanges. Lindanus en faisoit si grand cas, qu'il ordonne d'en mêler une certaine quantité dans tous les emménagogues & dans les remedes destinés à l'expulsion du fœtus. Les Medecins en ordonnent l'usage, sous différentes formes. Baglivi ordonnoit, selon Degnerus, dans son *Historia Medica de Dyssenteria*, de la mâcher en substance pendant tout le jour, & d'avaler sa salive. Sa dose en poudre est depuis une demi-dragme jusqu'à une dragme. Bauhin dit que plusieurs font usage de la poudre appellée, *pulvis dulcis*, qui est composée de canelle & de sucre, & qui est si agréable au gout qu'on la fait entrer avec le vin dans les mêts préparés pour les Grands, dont l'intempérance est poussée, dit-il, au point qu'ils se sont fait une nourriture ordinaire des remedes les plus délicieux. Si l'on prend une once de la meilleure canelle, & qu'on la fasse infuser dans un vaisseau bien fermé dans deux pintes d'eau bouillante, on aura une boisson très-agréable, dont le seul mérite n'est pas dans la couleur, le gout & l'odeur; mais dans d'autres propriétés. Elle est analeptique, stomachique & modérément astringente. On peut donc l'ordonner dans les maux de cœur, destomac, & dans les flux. Dexbachius nous assure qu'il tient de personnes d'une extreme véracité, que d'autres ont conservé leur santé, & sont parvenues à une très-grande vieillesse, en faisant un usage habituel de l'eau de canelle, & en la prenant en boisson journaliere, & que ceux d'entre eux qui avoient l'estomac foible, se sont trouvés délivrés de ces indispositions, en la buvant à leur repas avec le vin. Nous appellons *Vinum Hippocraticum*, ou *Hippocras*, un vin dans lequel on a fait infuser de la canelle, & qu'on a filtré après y avoir fait fondre du sucre. Il est évident que c'est de la canelle que cette liqueur fameuse tire ses propriétés. Pour conserver aux décoctions ses qualités aromatiques & volatiles, c'est ordinairement le dernier ingrédient qu'on y met; si on la fait bouillir pendant quelque tems dans une liqueur, elle sera dépouillée de ses parties volatiles & aromatiques, il ne restera plus qu'une substance astringente & corroborative: mais pour cet effet il faut que le vaisseau dans lequel on la fera bouillir, soit découvert. Ludovic dit, *Ephem. Nat. curios. Decad. I. a. 9. o.* 35. que la décoction d'une once de canelle dans deux pintes de bon vin prise deux fois le jour dans une dose convenable, peut être salutaire aux femmes d'une constitution délicate & cholérique, dans l'écoulement immodéré des regles. Je croi qu'il faut attribuer l'effet de cette préparation à la qualité corroborative de la canelle, qui rendant le ton aux vaisseaux, met le sang en état de se faire un passage dans les vaisseaux obstrués, & conséquemment de se porter également dans toutes les parties du corps, c'est-à-dire, moins à la matrice qu'auparavant. On est donc parvenu par ce moyen à faire une dérivation, & à diminuer la quantité des regles. Le Docteur Hales démontre dans ses *Essais de Statique* la qualité styptique de la décoction de canelle par l'expérience suivante. Il injecta une certaine quantité de cette décoction chaude dans les intestins d'un gros chien; aussi-tôt il vit les vaisseaux se resserrer peu-à-peu, & ils retinrent pendant quelque tems la liqueur qu'ils avoient reçue, d'où il inféra que la canelle étoit très-styptique, & que son effet dans les intestins seroit d'en arrêter les évacuations trop abondantes.

Avant que de passer aux préparations officinales de la canelle, nous allons donner en abregé l'analyse chymique que Boerhaave en a faite, afin que le Lecteur sache en quoi consiste cette efficacité qui la distingue des autres aromats.

« Si vous distilez prudemment & selon l'Art, dit cet Auteur admirable, une livre de la meilleure canelle avec de l'eau bouillante, & que vous fassiez ensorte que rien ne vous échappe, elle vous donnera d'abord une liqueur laiteuse d'une odeur & d'un gout très-agréable, au fond de laquelle vous trouverez une petite quantité d'huile rougeâtre extremement odoriférante, & douée au supreme degré des qualités essentielles de la canelle, il en est de même à la vérité de la liqueur laiteuse. Si vous éloignez ensuite ces deux liqueurs, & que vous fassiez bouillir la canelle qui reste avec de nouvelle eau, vous en tirerez une liqueur claire, aqueuse, d'un gout acide, foible d'odeur, & tenant si peu de la canelle, que si elle étoit confondue avec d'autres eaux, vous ne pourriez la distinguer. Examinez ensuite le reste de la décoction, & vous la trouverez d'un rouge brunâtre, d'un gout acide & austere, sans odeur, & sans aucune qualité sensible qui désigne la canelle. Cependant, ce corps qui reste après la décoction ressemble si fort par sa figure & par ses autres qualités extérieures, à de la canelle, qu'il n'y a personne qui ne le prît pour tel: mais quand on vient à le considérer de plus près, on s'apperçoit que cette ressemblance stérile est tout ce qui lui reste de ce bois précieux, & qu'il n'a plus rien de ses qualités primitives. En effet il n'y a presqu'aucune différence entre ce bois, & toute autre écorce ou bois qu'on auroit traité de la même maniere.

« C'est pourquoi l'on peut dire que l'eau distilée & l'huile qui se précipite au fond de cette eau, contiennent la qualité primitive & essentielle de la canelle. Si vous laissez reposer cette eau pendant un tems considérable, dans un vaisseau bien fermé, elle continuera de déposer de l'huile, & deviendra plus claire & moins aromatique, ce phénomene donne donc l'exclusion à l'eau, & nous pouvons assurer que la vertu particuliere de la canelle consiste principalement en l'huile. Si vous séparez cette eau de l'huile qu'elle couvre, tandis qu'elle est encore richement imprégnée de canelle, & que vous la mettiez dans une bouteille ouverte dont l'orifice soit fort petit, il se répandra dans tout le lieu une odeur forte de canelle, en peu de tems l'eau deviendra parfaitement vapide, & il ne lui restera plus aucune des propriétés de la canelle. Cependant, en l'examinant, on trouve que cette exhalaison ne lui a pas plus ôté de son poids, que l'eau commune n'en auroit perdu dans le même vaisseau, dans le même lieu, & dans un tems égal. La vertu essentielle de cette eau est donc logée dans une très-petite quantité de fluide, & ce fluide doit avoir des propriétés bien singulieres. Enfin, si vous exposez à l'air, dans un vaisseau dont l'orifice soit fort large, une certaine quantité d'huile, il se répandra par-tout une odeur de canelle agréable & forte: mais en même-tems l'huile perdra sa vertu essentielle, & en très-peu de tems vous ne lui retrouverez rien de toutes ses qualités primitives, quoiqu'elle ait presque entierement le même poids » Si vous délayez l'huile de canelle la plus pure dans l'alcohol du vin, & si vous distilez derechef cet alcohol sur un feu modéré; il vous viendra à la vérité avec l'alcohol des parties spiritueuses: mais il ne restera au fond de l'alembic qu'une huile destituée d'esprit, & en même-tems d'une nature résineuse. D'où il s'ensuit que la propriété essentielle de la canelle réside dans une très-petite quantité d'huile, ou même pour parler exactement, dans une très-petite partie de cette huile Nous lisons dans Helmont, que lorsque l'huile est extraite de la canelle, elle a un gout astringent, semblable à celui de l'écorce de chêne. Gaspard Newman dit dans ses Prélections Chymiques, que la canelle est composée de parties huileuses, salines, résineuses, gommeuses, & surtout terrestres, ensorte que dans une livre de canelle il y a presque les trois quarts d'une terre indissoluble, deux onces d'une substance résineuse,

une once & demie d'une ſubſtance gommeuſe, & environ deux ſcrupules & demi d'une huile eſſentielle.

Cette huile vient dans la diſtilation avec une eau, au fond de laquelle elle ſe précipite, parce qu'elle eſt plus peſante en pareil volume.

Elle eſt d'une couleur d'or ou jaunâtre, limpide, extrement acre, inflammable & corroſive, ſoit qu'on l'applique à l'extérieur ou qu'on la prenne intérieurement. Elle cautériſe promptement & fait un eſcarre gangreneux. Si on la conſerve pendant pluſieurs années dans des phioles bien fermées, on dit que la plus grande partie ſe transformera en un ſel doué des vertus eſſentielles de la canelle, & qui ſe diſſoudra dans l'eau. Le Docteur Slare dit, *Abregé des Tranſact. Philoſ. Tom. III.* que la moitié d'une certaine quantité de cette huile ſe changea en ſel en vingt ans. Nous allons ajouter à cela les obſervations que Ludovic a faites ſur la nature de ce ſel. Il garda pendant pluſieurs années un peu d'huile de canelle ſur laquelle il avoit verſé de l'eau commune en petite quantité, mais aſſez pour l'empêcher de devenir à la longue trop épaiſſe & trop réſineuſe. Il avoit auparavant diſſous dans cette eau un peu de ſel commun. Il renouvelloit ſon huile au bout d'un certain tems, & rajoutoit quelquefois de l'eau, lorſqu'il lui paroiſſoit qu'il en reſtoit trop peu : mais ayant ſuſpendu pendant quelque tems cette opération par négligence, il nous dit qu'il s'amaſſa peu à peu, au milieu de la partie la plus épaiſſe de la ſaumure, un ſel concret qui avoit à ſa partie inférieure une forme cubique ; quant à ſa partie ſupérieure, on y remarquoit de petites cannelures comme celles du nitre, mais diſpoſées d'une maniere plus irréguliere. Lorſqu'on eut tiré ce ſel & qu'on l'eut nettoyé avec du papier brouillard & du coton, on le trouva ſous la dent plus compacte que le ſel commun & que le nitre, aſſez ſemblable au ſel ammoniac, mais moins fort au gout qu'aucun autre ſel de la même eſpece. Mis ſur des charbons ardens, il ne ſe brûla ni ne s'enflamma comme le nitre, mais il s'évapora entierement & ſans aucun bruit, en une fumée épaiſſe & blanche, ne laiſſant après lui qu'une tache noire ſur le charbon qu'il avoit éteint. Cette odeur paroiſſoit moins celle de la canelle ſeule, que celle de la canelle & du benjoin. Mais comme cette huile perd ſes eſprits, & ne laiſſe point de ſel, mais ſeulement une maſſe inactive, lorſqu'on l'expoſe négligemment à l'air, Boerhaave conjecture avec beaucoup de vraiſſemblance qu'il y a dans ces eſprits en conſéquence de leur principe ſulphureux, une certaine faculté de former un ſel. Une livre de la meilleure canelle rend à peine, ſi l'on en croit Hoffman & Sala, une dragme d'huile, & ſi l'on en croit Bauhin & Lemery au plus une dragme & demie. Mais nous liſons dans Pomet qui nous aſſure tenir ce fait d'une perſonne véridique, que ceux qui diſtilent la canelle en Hollande, tirent plus d'une once d'huile d'une livre de canelle, par le moyen de l'eſprit de vin préparé d'une certaine maniere dont ils font un ſecret ; c'eſt pourquoi nous tirons de Hollande toute l'huile de canelle que nous employons ; nos Apothicaires trouvant mieux leur compte à l'acheter qu'à la préparer, le même Auteur dit ſavoir de ſcience certaine que l'huile dont ils font trafique n'eſt pas parfaitement pure, mais qu'elle eſt adultérée avec l'eſprit de vin bien déphlegmé & bien tartariſé, enſorte qu'il n'y a pas plus de la moitié de toute la liqueur qu'ils vendent, qui ſoit vraiement huile de canelle. Il nous avertit en même tems que cette fraude eſt extremement facile à découvrir, & qu'on n'a qu'à y tremper la pointe d'un couteau, & l'appliquer enſuite à une chandelle allumée à laquelle elle s'enflammera ſur le champ, au lieu que ſi elle étoit bien pure, elle ne fera point de flamme, mais ſeulement de la fumée.

La nature acre & cauſtique de l'huile de canelle a déterminé pluſieurs perſonnes extremement verſées dans la pratique de la Medecine, à l'employer dans la carie profonde des os. Dans ce cas on l'applique avec une tente ou on la fait tomber par goutte ſur la partie affectée, ou on l'y tient avec de la charpie, couvrant le tout avec des compreſſes ſeches.

Voici la maniere dont Juncker parle de cette huile dans ſon *Conſpectus Therapiæ generalis.*

« C'eſt avec raiſon, dit-il, qu'on regarde l'huile diſtilée « de canelle comme un excellent remede pour arrêter « les progrès de la mortification. C'eſt dommage que « ſon prix exceſſif empêche les Chirurgiens de s'en « ſervir ſouvent, & de conſerver par ce moyen des ma- « lades qui ſont dans le cas d'en avoir beſoin. »

Nous liſons dans les obſervations Médicinales de Tulpius, *Lib. I. cap.* 37. qu'il ne connoît rien qui ſépare plus promptement des os la partie qui en eſt cariée, que l'huile de canelle mêlée avec le mercure ſublimé. Quant à ſes effets, lorſqu'elle eſt dans le corps, Boerhaave nous dit dans ſa matiere Médicale, qu'il y a peu de choſe qu'on puiſſe lui comparer, lorſqu'il eſt queſtion de fortifier, par exemple dans les cas où les forces manquent à une femme pendant ſa groſſeſſe, où quand ſon accouchement devient laborieux, ou lorſqu'elle ſe trouve épuiſée après ſa délivrance, pourvu toutefois qu'il n'y ait ni inflammation, ni rupture, ni dilatation exceſſive des vaiſſeaux. Il ajoute que s'il y a des remedes dont on puiſſe ſe promettre quelque ſuccès dans les maladies de la matrice qui proviennent d'un phlegme froid & muqueux, c'eſt cette huile ordonnée à propos. Il ſuit de-là qu'il ne faudra point y avoir recours, lorſqu'il y aura du danger à augmenter la chaleur du corps & le mouvement des fluides, & lorſque cette chaleur & ce mouvement ſeront trop grands. Mais s'il falloit corriger l'intempérie contraire, & qu'il y eût un défaut de chaleur & de mouvement, cauſé par l'habitude flaſque des vaiſſeaux, ou par la conſtitution muqueuſe, aqueuſe & languiſſante des humeurs : comme l'huile de canelle eſt ſtimulante, corroborative, réſolutive, & échauffante, on ne manqueroit pas de l'ordonner, pourvu toutefois, nous le repétons, que les vaiſſeaux fuſſent ſains ; il s'enſuit encore qu'on peut l'ajouter aux purgatifs, non-ſeulement pour les rendre moins déſagréables au gout, mais encore pour prévenir les flatulences & les tranchées : ſi on la fait entrer dans les linimens, les onguens & les baumes, ce n'eſt pas ſeulement à cauſe de ſa bonne odeur, mais c'eſt parce qu'elle eſt réſolutive, diſcuſſive & échauffante. On en peut donner ſix gouttes en ſubſtance, ſoit dans un œuf poché, ſoit dans du vin doux, ſoit dans du bouillon gras, mais plus convenablement dans du ſucre.

On fait avec la canelle différentes préparations, dont on trouvera la compoſition dans les différentes Pharmacopées, ou qu'on trouvera toutes faites chez nos Apothicaires. Nous allons les indiquer afin qu'on puiſſe y avoir recours dans l'occaſion ou dans le beſoin. On a,

L'eau ſimple de canelle, qu'on appelle auſſi l'eau de canelle ſans vin, & qui eſt dans la Pharmacopée de Londres ſous le titre de petite eau de canelle. Voy. *Aqua.*

L'eau de canelle avec le vin, dans la Pharmacopée de Straſbourg.

L'eau de canelle ſpiritueuſe, dans la Pharmacopée de Brandebourg.

L'eau de canelle ſpiritueuſe, dans la Pharmacopée de Paris.

L'eau forte de canelle, qui eſt dans la Pharmacopée de Londres la même que l'eau de canelle avec le vin dans la Pharmacopée d'Edimbourg. Voyez *Aqua.*

L'eau de canelle dans la Pharmacopée de Bruxelles.

L'eau de canelle orgée qui eſt dans la Pharmacopée de Paris, la même que l'eau de canelle dans la Pharmacopée d'Amſterdam.

L'eau de canelle avec la bugloſſe, dans la Pharmacopée de Straſbourg.

L'eau de canelle avec la bourache, qui est appellée dans la Pharmacopée d'Ausbourg, eau de canelle cordiale.
L'eau de canelle avec les eaux cordiales, dans la Pharmacopée de Copenhague.
L'eau de canelle cardiaque, dans la Pharmacopée de Bates.
L'eau de canelle avec le coing, dans la Pharmacopée de Strasbourg.
L'eau de canelle contre l'épilepsie, dans la Pharmacopée de Nuremberg.
L'eau de canelle contre la peste, dans la Pharmacopée de Brandebourg.

L'*elæosaccharum cinnamomi compositum*, qu'on appelle aussi *aurum horisontale*, *panacea Kornmanni*, & qui est dans la Pharmacopée de Paris sous le titre de poudre de Dresde ou poudre dorée des Allemands.

La poudre dorée ou *pulvis aureus Cellensis*, dans la Pharmacopée de Ratisbonne.
Le baume de canelle.
L'essence ou la teinture de canelle.
La teinture de canelle de Blancard.
L'elixir de canelle, dans la Pharmacopée de Nuremberg.
Le sirop de canelle.
Le *species diacinnamomi*, ou le *diacinnamome* de Mesué.
L'électuaire de *cinnamome* de Mesué, dans l'Antidotaire de Bologne; on l'appelle aussi confection de *cinnamome* de Mesué.
La confection Royale de canelle, dans la Pharmacopée de Nuremberg.
Le *diacinnamome* Royal, dans la Pharmacopée de Ratisbonne.
La confection seche de canelle.
La canelle cuite, dans la Pharmacopée Royale de Zwelfer.
La canelle laxative de Mynsicht.
Le magistere de canelle, dans la Pharmacopée de Schroder.
Le sel fixe de canelle, dans la Pharmacopée de Brandebourg.
Le sel fixe de Schroder.
Le sel volatil huileux de canelle, dans la Pharmacopée de Brandebourg.

Il y a une autre espece de canelle qu'on appelle,

Cassia lignea, Offic. Hern. 35. *Cassia lignea officinarum*, Park. Theat. 1580. *Cassia vulgaris calihacha dicta*, Pis. Mant. A. 165. *Cassia Malabarica*, Herm. Cat. Hort. Lug. Bat. 130. Comm. Flor. Mal. 73. *Cinnamomum, sive canella Malabarica, & Javanensis*, C. B. Pin. 409. *Le cannelier de Malabar*, Raii Hist. 2. 1560. *Canella Malavarica & Javensis*, Jons. Dendr. 164. *Arbor canellifera Malabarica, cortice ignobiliore, cujus folium, Malabatrum officinarum*, Breyn. Prod. 2. 18. *Cinnamomum Malabaricum, canella Malabarica*, Mont. Exot. 8. *Carva*, Hort. Mab. 1. 107. Tab. 59. *Cannellier de Malabar.*

Cet arbre dont l'écorce est une espece de canelle, vient dans le Malabar, à Sumatra, à Java & dans les Isles Philippines. Il est de la même espece que celui qu'on trouve à Ceylan, à cette différence seule que son écorce est plus épaisse, d'un tissu plus ligneux & d'une couleur plus rouge. Tout ce que nous avons dit de la canelle de Ceylan, convient à celle de Malabar, mais dans un degré inférieur; l'écorce du *cassia lignea* qu'on nous apporte en Europe, est d'une couleur plus brune & plus foncée, d'un tissu plus dur & plus compacte, d'une odeur moins forte & d'un gout plus douceâtre, plus mucilagineux & moins chaud. Elle est aussi en plus petits morceaux. Comme cette espece est beaucoup moins chere que celle de Ceylan, on l'adultere souvent avec celle-ci. On nous avertit dans les Prolégomenes de la Pharmacopée d'Ausbourg, qu'on adultere le *cassia lignea* avec les écorces de caprier, de tamarin, macérées dans l'eau de canelle de Ceylan & ensuite séchées. Le meilleur est celui qui est petit; d'une couleur purpurine, qui se rompt aisément, qui est odorant, acre & d'un gout douceâtre, & tant soit peu mucilagineux. Comme il abonde en sels volatils huileux, & que ces sels sont encore enveloppés dans une grande quantité de substance mucilagineuse; il opere moins puissamment sur le corps humain, & on lui donne la préférence lorsqu'il ne faut que modérément échauffer, ouvrir, résoudre & fortifier. Son mucilage doux & balsamique est très-propre à émousser l'acrimonie des humeurs. Il y a des Auteurs qui en recommandent l'infusion dans les maux de gorge, & on le regarde généralement comme très-bien-faisant dans toutes les maladies de la matrice. Il a les mêmes propriétés que la canelle de Ceylan. Il est seulement un peu plus foible & moins aromatique; il entre dans la thériaque & dans quelques autres préparations qui portent le nom d'antidote. On ne l'emploie guere à autre chose. Si on le met en digestion pendant un tems considérable, on en tirera par la distilation une huile semblable à celle que rend la canelle de Ceylan; mais moins précieuse.

Mynsicht prépare avec l'huile distilée de *cassia lignea* un élæosaccharum, qu'il ajoute au rob de coings, auquel il donne la consistance du miel sur un feu modéré, & qu'il réduit à celle du sirop ordinaire, en y ajoûtant la teinture de *cassia lignea*. Ce remede est recommandé comme un excellent cordial aux vieillards & à tous ceux qui sont d'une constitution foible.

Une autre sorte de cannelier, c'est le,

Cassia lignea communis *Pharmacopolis*, *cassia lignea*; *fusca*, *aromatica*, C. B. Pin. 409. *Cassia lignea, fusca aromatici & glutinosi saporis*, J. B. 451. *Cassia canella*, Chab. 33. *Arbor canellifera Indica, cortice acerrimo, viscido, seu mucilaginoso, quæ cassia lignea officinarum*, Breyn. Prod. 2. 17. *Le* cassia lignea *commun.*

L'écorce de cet arbre est un peu plus épaisse que la canelle; son odeur & son gout sont plus foibles, sa couleur est plus rouge, sa substance est plus dure, il est dépouillé de son écorce ou de sa pellicule extérieure; on nous l'apporte des Indes Orientales, & il est assez commun chez nos Apothicaires.

Cinnamomum crassiore cortice, ou *Malabatrum*. Voyez *Malabatrum*.

Cinnamomum album, ou *canella alba*. Voyez *Canella alba*.

Cinnamomum Magellanicum, ou *cortex Winteranus*. V. *Cortex Winteranus*.

Cinnamomum spurium; c'est, selon Rieger, le *cortex caryophillatus*.

CINNIOGLOTTUS, CINNATUS, termes fabriqués par Paracelse, *Lib. V. cap. 7.* par lesquels il entend la corruption ou destruction totale des minéraux.

CINNUS ou CYCEON. Voyez *Cyceon*.

CINZILLA, nom que donne Paracelse à la maladie que les autres appellent *zona*. Voyez *Zona*.

CIO

CION, κίων. Aretée entend par ce mot, un corps solide qui est suspendu au palais entre les amygdales. Il dit qu'on l'appelle aussi *gargareon*, & que *staphile* est le nom d'une maladie à laquelle cette partie est sujette. Ce corps est nerveux, mais humide, parce qu'il est

situé dans un lieu humide, ARETÉE, *de Causis & signis Acut. Morb. Lib. I. cap.* 8. κίων est aussi le nom d'une maladie; c'est proprement le gonflement de la luette, ou cet état dans lequel, parvenue à une grosseur extraordinaire, elle pend, représentant une colonne; car *columna* ou *columella* signifie en latin la même chose que κίων en grec; voyez *Uvula*. C'est par la ressemblance de la luette avec une certaine excroissance caronculeuse dans les parties naturelles de la femme, qu'Hippocrate s'est avisé de donner à celle-ci le nom de κίων *Lib. I.* περὶ γυναικ. φύσ. & *Lib. II.* περὶ γυναικείων.

CIONIA, κιόνια; ou, comme dit Hermolaus Barbarus, χιόνια. Ce sont dans Dioscoride les parties du milieu du pétoncle & de la pourpre, proche le centre. Ces parties étant calcinées, sont plus caustiques, parce qu'elles sont plus actives. La chair de pétoncle & de pourpre est agréable au goût, amie de l'estomac, mais resserrante. Voyez *Buccinum*. DIOSCORIDE, *Lib. II. cap.* 6.

CIONIS, χιονίς, ou *Cion*. Voyez *Cion*.

CIP

CIPOREMA; espece d'ail qui croît au Bresil, & qui n'a point de feuilles. RAY, *Index*.

CIR

CIRCÆA, κιρκαία; de Circé, fameuse enchanteresse qu'on suppose avoir fait usage de cette herbe dans ses enchantemens.

La *circæa*, que quelques-uns appellent *dircæa*, a la feuille semblable à celles de la morelle des jardins; elle pousse un grand nombre de tiges: ses fleurs sont petites, noires & nombreuses: sa graine est comme le millet; elle est quelquefois enfermée dans une espece de petite capsule faite en corne: ses racines ont trois ou quatre empans de long; elles sont blanches, odoriférantes & échauffantes: elle croît assez communément dans les terreins pierreux, & dans les lieux découverts exposés au soleil & au vent.

(*a*) Quatre onces de sa racine broyées & macérées pendant un jour & une nuit dans trois pintes de vin doux, (οἴνῳ γλευκέως) & prises pendant trois jours de suite, purgent la matrice. La graine prise dans des liqueurs convenables, fait venir le lait. DIOSCORIDE, *Lib. III. cap.* 454.

Parkinson prétend que la plante que nous appellons *circæa*, n'est point celle qui portoit ce nom chez les Anciens.

CIRCÆA des Modernes, ou l'herbe enchanteresse.

Voici ses caracteres:

Sa racine est fibreuse, rampante, vivace: ses feuilles sont placées alternativement, sans découpures, comme celles de la morelle commune: le calyce de sa fleur est à deux feuilles, tombant lorsque le fruit est mûr, & placé sur le bord de l'ovaire: sa fleur est bipétale, elle tombe comme le calyce, elle porte deux étamines, & elle est faite en épi. L'extrémité de son pédicule s'insere dans un ovaire de figure ronde, tirant sur l'ovale, qui a à la partie supérieure un placenta & un long tuyau, & qui prend la forme d'une poire, & dégénere en un fruit comme celui de la bardane à deux capsules, sec, & contenant deux semences oblongues.

Boerhaave distingue deux especes de *circæa*.

1. *Circæa lutetiana*, Lob. Ic. 266. *Ocymastrum verrucarium*, J. B. 2. 977.
2. *Circæa minima*, Col. 2. 79. 80. BOERHAAVE, *Index alter plantarum, vol.* 1.

Gerard dit, que la premiere espece a les mêmes propriétés que la morelle des jardins.

CIRCIUS. Voyez *Argestes*.

CIRCOS, κίρκος, & par métathese ou transposition de lettres, κρίκος, signifie un anneau, une espece de bouton, une gance & autres choses semblables. Rhodius, *de Acia*, fait voir par le Traité qu'Hippocrate a intitulé *Mochlicus*, & par son Livre des fractures, que κρίκοι, sont des anneaux faits avec du cuir d'Egypte, que l'on cousoit dans quelque endroit de l'appareil nécessaire pour la distension d'une jambe luxée.

CIRCUITUS. Voyez *Periodus*.

CIRCULATIO, *circulation*, est un terme de Chymie, dont on donne l'explication aux mots *circulatorium* & *circulatum*.

Circulation, en terme d'Anatomie, est le cours de quelque fluide du corps que ce soit dans les vaisseaux destinés à le conduire. Il se fait une *circulation* du chyle, voyez *Chylus*; une *circulation* du sang, voyez *Sanguis*; une *circulatin* de la lymphe, voyez *Lympha*; & une *circulation* des esprits, voyez *Spiritus*. Mais le mot *circulation* ne se dit que du sang, à cause qu'il se meut circulairement ou qu'il retourne au cœur, qui est l'origine de son mouvement; ce que les autres fluides ne font point.

CIRCULATOR, *Charlatan* ou *Saltimbanque*. Voyez *Agyrta*.

CIRCULATORIUM, en Latin, répond à ce que nous appellons en François, *vaisseau circulatoire*, qui est chez les Chymistes une espece particuliere de vaisseau, dans lequel la liqueur que l'on fait chauffer monte & descend de telle sorte, que sa partie la plus volatile ne trouvant point d'issue, est obligée de redescendre de nouveau. Tel est le pélican dont le ventre est de figure ovale; ce qui l'a fait appeller *ovum philosophicum*, ou œuf philosophique. On peut substituer aux vaisseaux précédens des phioles avec un long cou, scellées hermétiquement; ou une cucurbite, avec un alembic aveugle que l'on y adapte; ou bien on prend une cucurbite ou bouteille de verre avec un cou suffisamment long, dans laquelle on met les matieres, & à laquelle on adapte une autre phiole plus petite, dont le cou puisse entrer dans le sien. Après que le vaisseau & les matieres sont suffisamment échauffées, on lute avec soin les jointures; car l'air étant raréfié par la chaleur, sort du vaisseau; de sorte qu'après avoir luté, on peut augmenter le feu autant que l'on veut, & l'entretenir dans le dégré que l'on juge à propos. Mais il arrive ordinairement dans ce procédé que la liqueur venant à tomber toute froide dans le fond du vaisseau, le fait éclater: c'est pourquoi on doit pousser le feu avec beaucoup de précaution. On voit par-là que l'opération chymique, communément appellée *circulation*, n'est autre chose qu'une espece de digestion, & que faire circuler une liqueur, c'est la mettre en circulation ou en digestion, pour que ses parties les plus volatiles montent & retombent alternativement, & que parcourant pour ainsi dire un cercle, elles deviennent plus subtiles & plus atténuées; car, suivant Sennert, on n'emploie la circulation que pour les liqueurs qui ont été déja épurées & dépouillées de leurs feces, ou tout au moins, qui ont besoin d'un plus haut dégré de subtilisation. C'est ainsi que l'esprit de vin rectifié est

(a) Au lieu de μνᾶς, je lis avec Cornarius οὐγγίας; ce qui revient au *quadrans radicis* de Pline: d'ailleurs il n'est pas possible que Dioscoride ait voulu dire quatre livres de la racine; car trois pintes de vin ne suffiroient presque pas pour la macération.

transformé par la circulation, en ce que nous appellons quinteſſence. La circulation a été miſe en uſage, ſuivant Barnerus, pour deux raiſons; 1°. Afin que les eſprits & les liqueurs que l'on veut unir, étant ainſi obligées à monter & à deſcendre, ſe mêlent avec beaucoup plus de force. 2°. Afin de dégager plutôt & plus efficacement une ſubſtance de la liqueur ou eſſence dans laquelle elle eſt contenue. Puis donc que la circulation n'eſt autre choſe qu'une eſpece de digeſtion, il eſt évident, ſuivant Hoffman, que les ſujets de cette opération peuvent être des liquides ſeuls, ou des ſolides mêlés avec des liquides, que l'on a deſſein de clarifier, de dépurer, d'écarter ou de mûrir, on l'emploi quelquefois pour volatiliſer des ſubſtances fixes, ou pour fixer celles qui ſont volatiles : mais les vaiſſeaux doivent être parfaitement joints, ou ſcellés hermétiquement, & le tems proportionné aux différentes intentions de l'Opérateur. Il eſt évident par ce qui eſt dit à l'article *Cohobatio*, que l'on peut ſuppléer à ce procédé par des diſtilations réitérées: & de-là vient que dans le langage de Paracelſe, être ſoumis à la circulation, & être diſtilé en eſprit, ſignifie une ſeule & même choſe

CIRCULATUM. Le *circulatum* de Paracelſe, ſuivant Boerhaave, eſt une liqueur tirée avec un travail infini, & une circulation ennuyeuſe du ſel marin, dans lequel la nature a mis le plus haut dégré de perfection. Ce Chymiſte romaneſque avoit trouvé le ſecret de tirer de ce ſel, par une induſtrie qu'on ne peut s'empêcher d'admirer, une huile perpétuelle, qu'il appelloit *circulatum minus*, ou *circulatus ſal minor*, *ens primum ſalium, oleum, ſalis, liquor ſalis*, & *aqua ſalis*. Il employoit dans ce procédé de l'eſprit de vin, mais dont on ignore la nature. Il avoit auſſi un *circulatum majus*, auquel il donnoit le nom de *materia mercurii ſalis*, & d'*ignis vivens*, qui avoit beaucoup plus d'efficacité que le *circulatum minus*, mais qui étoit auſſi plus difficile à obtenir. Paracelſe dit qu'il préparoit avec ces deux ſubſtances intimement unies, le fameux diſſolvant dans lequel l'or ſe transformoit au point de changer entierement de nature. Barchuſen, dans ſa *Pyroſophia*, nous donne une préparation fort exacte, mais ennuyeuſe, de ces deux *circulatum*, qu'il a tirée des écrits mêmes de Paracelſe. Le *circulatum minus* ſe prépare avec le ſel marin, l'eau, le ſuc de racine de rave & l'alcohol du vin. Le *circulatum majus*, avec le mercure ſublimé & le ſel marin. Quelques-uns aſſurent que le *circulatum majus* de Paracelſe n'étoit autre choſe que de l'eſprit de vin rectifié; & ſon *circulatum minus*, de l'eſprit de vinaigre. D'autres, comme on le voit dans les *Collectan. Chym. Leydenſ.* prétendent que l'eſprit de nitre dulcifié eſt le *circulatum majus* de ce Chymiſte.

Maets, dans le même Ouvrage, donne les directions ſuivantes pour préparer le *circulatum minus* de Paracelſe.

Prenez telle quantité qu'il vous plaira de fleurs extremement pures de ſel ammoniac, ſublimées deux fois du ſel ammoniac ordinaire. Verſez deſſus de l'alcohol de vin; enſorte qu'il ſurnage de 3 doigts. Laiſſez-les en digeſtion à une chaleur modérée pendant 3 jours & 3 nuits ſucceſſivement, ou plus; car par ce moyen l'eſprit de vin s'unira intimement avec le ſel volatil ammoniac, & l'on en tirera un menſtrue beaucoup plus efficace que l'alcohol de vin, & qui ſuppléera à l'eſprit de vin quand on voudra tirer les teintures, du *crocus ſolis*, par exemple, du verre d'antimoine, & des autres ſubſtances minérales.

Suivant Blancard, dans ſon *Lexicon Renovatum*, le *circulatum minus* n'eſt autre choſe que l'eſprit de vin. En un mot, les uns ſont d'un ſentiment, & les autres d'un autre, touchant ces préparations myſtérieuſes dont ils gnorent également la nature. Voyez *Alcaheſt*.

CIRCULUS, κύκλος, κύκλον, *cercle*. Ce mot, outre ſa ſignification connue, ſe dit encore des parties du corps. Dans Hippocrate, par exemple, *Lib. II. de Morb.* κύκλοι τῶ προσώπε, ſont les os de la pomette; & κύκλα τῶν ὀφθαλμῶν, ſont les orbites ou cavités dans leſquelles les yeux ſont enfermés, *Lib. VII. Epid.* Nous liſons dans le même Livre, οὖρα ἐρυθρὰ τὰ κυκλώδεα, « l'urine « étoit rouge vers ſes bords, ou entourée d'un cercle « rouge. » Galien, *de Uſu partium*, fait voir ſept cercles dans l'œil. Les Chymiſtes donnent auſſi le nom de *cercle* à un inſtrument de fer rond avec lequel ils coupent le cou d'un vaiſſeau de verre de la maniere ſuivante. Ils font rougir le cercle, & l'appliquent ſur le cou du vaiſſeau juſqu'à ce qu'il ſoit bien échauffé, après quoi ils le ſéparent au moyen de quelques gouttes d'eau froide, ou en ſoufflant deſſus. On donne auſſi à cet inſtrument le nom d'*abbreviatorium*. *Circulus quadruplex*, le cercle quadruple eſt une eſpece de bandage appellé *plinthius laqueus*, par Galien, *de Faſciis*. On met le cercle au nombre des inſtrumens de Chirurgie; & on peut en voir des figures convenables à l'uterus, dans l'*Armentarium Chirurgicum* de Scultet, *Pl. XXII. fig.* 6. 7. & *Pl.* 43. *fig.* 5.

CIRCUMCALUALIS, CIRCUMOSSALIS, ſont des épithetes qu'Aëtius, *Tetr. II. Serm.* 3. *cap.* 1. donne à la tunique externe de l'œil, que l'on appelle auſſi *tunica adnata*, & conjonctive. Voyez *Oculus*.

CIRCUMCISIO, περιτομὴ, περιαίρεσις, *Circonciſion*. Albucaſis enſeigne différentes manieres de faire cette opération: mais il préfere la ſuivante à toute autre. On fait déborder le prépuce hors du gland, & on le tient dans cet état au moyen d'une ligature que l'on fait en deux endroits differens. Après quoi l'Opérateur le coupe avec des ciſeaux entre ces deux ligatures. On peut auſſi ſe ſervir d'un raſoir pour cet effet. Paul Eginete, *Lib. VI. cap.* 57. ordonne la *circonciſion* comme abſolument néceſſaire lorſque le prépuce eſt gangrené & noirâtre; car dans ce cas, il faut, ſelon lui, le retrancher par une ſection circulaire, & arrêter le ſang avec un fer rouge fait en forme de faulx. On doit ſuivre la même méthode lorſque le gland eſt mortifié, & introduire un petit tuyau de plomb dans le conduit urinaire. J'ai ſauvé la vie à un homme dont la verge étoit rongée d'un chancre au-deſſous du gland, en retranchant la partie avec un raſoir, & en arrêtant le ſang avec un fer rouge. FABRICIUS AB AQUAPENDENTE, *de Operat. Chirurg.*

La *circonciſion* paroît être une opération néceſſaire dans les pays chauds, où l'on eſt obligé à une plus grande propreté. Car les petites glandes ſituées au-deſſus du prépuce, rendent une humeur, qui par ſon ſéjour, ſe corrompt & acquiert une acrimonie qui ronge le gland & le prépuce, & y cauſe une inflammation; & cela même dans nos climats froids où les humeurs ne ſont pas ſi ſujettes à la corruption que dans les premiers. On confond ſouvent cet accident avec la chaudepiſſe.

CIRCUMFORANEUS. Le même qu'*Argyrta*. Voyez ce mot.

CIRCUMLITIO, περίχρισις, περιχριστὸν, ou plutôt περίχριστον. Dans Marcellus Empiricus, *Medicamentum perichriſtarion*, ſignifie en général tout médicament que l'on applique ſur une partie affectée en forme d'onction ou de liniment. On donne ce nom dans un ſens plus étroit aux remedes ophthalmiques, avec leſquels on oint les paupieres. Ces derniers remedes, à ce que dit Scribonius Largus, *n°.* 29. ſont nommés περίχριστα (*Perichriſta*) & Dioſcoride, *Lib. I. cap.* 130. les nomme ὀφθαλμικαὶ περιχρίσεις.

CIRCUMOSSALIS. Voyez *Circumcalualis*. La *circumoſſalis membrana*, eſt la même que le périoſte, *perioſteum*.

CIRCUMSTANTIA, τὸ περιστατικὸν, *Circonſtance*; dans les matieres médicinales comprend tout ce qui n'eſt pas eſſentiellement lié avec le principal incident. De cette eſpece, dans ce qu'on appelle communément *res naturales*, choſes naturelles, ſont la condition du

malade & la partie affectée, la force, l'âge, le sexe, l'habitude & la maniere de vivre; dans les choses contre nature *præternaturalibus*, sont les tems de la maladie, les paroxysmes, le nombre, & les symptomes; & dans les non-naturelles, l'air & le pays. Ce sont-là les choses qui dirigent la conduite du Medecin, & lui indiquent la maniere dont il doit agir. Castelli.

CIRLUS, est un petit oiseau qui ne differe point du *lutea*. Voyez ce mot.

CIRRHOS, κιῤῥὸς, est une espece de couleur propre au vin, & qui signifie la même chose que *fulvus*, jaune pâle ou fauve, comme est le lion. Elle est encore appellée *gilvus*; c'est-à-dire, couleur de brique à demi-cuite. C'est une couleur qui tient le milieu entre le blanc & le jaune. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 8. décrit cette couleur du vin comme tenant le milieu entre le blanc & le noir; mais, pour lors, il prend le mot κιῤῥὸς dans une plus grande étendue. Castelli.

CIRRI, la même chose que *ceræa* dont on peut voir l'article. C'est, suivant Pline, les filets du polype & de la seche.

CIRSIUM. Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont armées de petites épines foibles, & peu piquantes.

Boerhaave en compte neuf especes;

1. *Cirsium, maximum, radice asphodeli*, C. B. P. 377.
2. *Cirsium, Pannonicum, primum, pratense*. Cluf. H. 148.
3. *Cirsium, latissimum*. C. B. P. 377.
4. *Cirsium, majus, singulari capitulo magno, vel incanum variè dissectum*. C. B. P. 377.
5. *Cirsium, singulari capitulo squamato, vel incanum alterum*. C. B. P. 377.
6. *Cirsium, singularibus capitulis parvis*. C. B. P. 277.
7. *Cirsium, acanthoïdes, montanum, flore flavescente*. T. 448.
8. *Cirsium, latifolium, flore flavescente in capitulo folioso*.
9. *Cirsium, maculis argenteis notatum*. T. 448. Boerhaave, *Ind. al. Plantarum*, Vol. I.

La quatrieme & la cinquieme espece croissent en Angleterre sans culture.

Gerard dit qu'on n'attribue aucune vertu médicinale aux différentes especes de *cirsium*.

On distingue le *cirsium* de Dioscoride de la maniere suivante.

Cirsium, Offic. *Cirsium foliis non hirsutis, floribus compactis*, C. B. 377. Raii Hist. 1. 306. Hist. Oxon. 3. 149. Tourn. Inst. 447. *Cirsium foliis non hirsutis*, Ger. Emac. 1182. *Cirsium montanum capitulis compactis*, Park. 962. *Cirsium Monspelianum, folio longo glabro Matthioli*. Cbab. 346. *Carduus cirsium Monspeliacum, folio longo glabro Matthioli*, J. B. 3. 44. *Carduo-cirsium foliis non hirsutis floribus compactis*, Pluk. Almag. 83.

Cette plante croît aux environs de *Montpellier*, & fleurit au mois de Juin. Dale.

Ses racines appaisent les douleurs que causent les varices (κιρσῶν) lorsqu'on les attache sur la partie affectée, comme l'écrit Andreas. Dioscoride, *L. IV. c.* 119.

Le *Carduus vinearum repens, folio sonchi*, est appellé *Cirsium, arvense, sonchi folio, radice repente, flore purpurascente*.

CIRSOCELE, de κιρσὸς, *Varice* ou dilatation d'une veine, & κήλη, *tumeur*.

Quelquefois les veines spermatiques situées au-dessus des testicules auxquelles elles sont contigues, de même que celles qui sont dans les productions du péritoine, dans partie inférieure du scrotum, & quelquefois au-dessus dans l'aine, sont tellement enflées, qu'elles ressemblent à une espece de *varice*, à l'intestin d'un oiseau, à une paille, & quelquefois au tuyan d'une plume, avec cette différence qu'elles sont variées par de gros nœuds inégaux, & que les testicules descendent plus bas qu'à l'ordinaire. Cette espece de maladie est appellée par les Medecins *ramix varicosus, varicocele*, & *cirsocele*; quoiqu'on pût l'appeller plus proprement un état variqueux des vaisseaux spermatiques. Quelquefois encore les veines du scrotum s'enflent comme des *varices*, ainsi que Celse l'a observé depuis long-tems: mais suivant Fabricius ab Aquapendente, la dilatation de ces veines doit être plutôt regardée comme une *varice* du scrotum, que comme une hernie, quoique l'on confonde souvent ces deux maladies.

La cause principale de l'une & de l'autre paroît être une surabondance ou une viscosité extraordinaire du sang, qui distend ces veines par son séjour, & y excite les symptomes les plus fâcheux. Cette maladie peut être quelquefois causée par une violence externe, qui meurtrissant ou affoiblissant ces veines, ne peut manquer d'interrompre le cours du sang. Les jeunes gens, ceux principalement qui ont beaucoup de semence, ou qui sont d'un tempérament lascif, sont quelquefois sujets à cette maladie, mais le plus communément au-dedans du scrotum, comme je l'ai souvent observé; car les veines spermatiques de ces sortes de personnes, en conséquence de la surabondance du sang & de l'impétuosité avec laquelle il se porte dans les testicules, se distendent d'une maniere surprenante. Mais il est rare qu'une *cirsocele*, ou telle autre maladie fâcheuse provienne d'une telle cause. On ne doit point non plus regarder toute dilatation des veines comme une *cirsocele*, ainsi que le prétendent souvent les Charlatans; car à moins que leur distension ne soit accompagnée de symptomes fâcheux ou de douleurs considérables, on ne voit pas pourquoi une légere distension doit passer pour morbifique, & demander le secours du Medecin, & encore moins celui du Chirurgien.

Voici cependant quelques avis qui peuvent ne pas être inutiles dans certaines occasions.

Lorsque ces veines sont enflées au point de causer des douleurs aiguës & violentes, il est à propos d'employer les moyens les plus propres pour soulager le malade. On peut s'y prendre de plusieurs manieres. Lors, par exemple, que la maladie est causée par une surabondance de sang, surtout dans les veines spermatiques, & que le sujet est d'un tempérament vigoureux, le mariage est le remede le plus prompt & le plus efficace qu'on puisse y apporter; c'est pourquoi on ne sauroit trop y exhorter le malade. Lorsque ce moyen ne réussit point, car j'ai vu des personnes mariées sujettes à cette maladie, & lorsque la *cirsocele* est causée par quelque violence ou contusion externe, les remedes sont pour l'ordinaire inutiles; & il est extremement difficile de rendre à des veines lacérées, distendues & affoiblies leur force & leur premiere vigueur. Mais comme cette maladie paroît venir principalement de la trop grande viscosité du sang, on doit employer des remedes propres à le délayer, & à fortifier les vaisseaux; & il est même à propos que le malade consulte un Medecin habile, touchant les remedes internes qui lui conviennent. A l'égard des remedes externes, les fomentations astringentes & corroborantes sont après la saignée, ceux qui produisent les meilleurs effets.

Si nonobstant l'usage des remedes les plus convenables, les nœuds des vaisseaux distendus dans les tuniques du scrotum & les douleurs, viennent à augmenter, il faut, suivant la methode des Anciens, appliquer sur ces veines un cautere actuel, ou y faire une ligature con-

venable. Mais comme ces moyens sont durs & cruels; lorsque les varices sont logées dans les tuniques du scrotum, je crois qu'il convient dans ce cas de faire une incision avec le bistouri dans la veine distendue jusqu'à l'endroit où la tumeur aboutit, & d'en tirer quelques onces de sang. Cela fait, il faut remplir la plaie avec de la charpie, & mettre par-dessus une emplâtre vulnéraire, que l'on assurera avec des compresses & des bandages. Le premier appareil ôté, on hâtera la consolidation de la plaie avec des baumes & des emplâtres vulnéraires. Par cette méthode on débarrasse non-seulement le corps du sang épaissi & des douleurs qu'il occasionne; mais la partie flasque & relâchée de la veine est tellement fortifiée par la cicatrice, que le sang n'est plus en état de la distendre dans la suite. Quand la maladie a son siége dans le scrotum, après y avoir fait une incision aussi bien que dans l'expansion du péritoine, quelques-uns pratiquent la methode que nous venons d'indiquer. Il est à propos cependant, dans l'une & l'autre espece de cette maladie, que le malade boive une quantité suffisante de quelque liqueur légere, qu'il fasse de l'exercice, & qu'il use de remedes propres pour atténuer le sang, sans négliger la saignée deux ou trois fois par an. Il s'abstiendra soigneusement de tout aliment visqueux & difficile à digérer, & fuira la vie sédentaire, qui ne sont propres qu'à épaissir le sang. Cet avis regarde également ceux qui commencent à devenir sujets à cette maladie, tant pour l'empêcher d'augmenter, que pour la dissiper tout-à-fait. Quelques Chirurgiens, lorsque la maladie est devenue insupportable, font une ligature aux vaisseaux spermatiques, dans l'aîne avec les productions du péritoine, & extirpent le testicule avec les vaisseaux variqueux. Mais cette opération ne vaut rien dans le cas où les vaisseaux sont endurcis jusqu'aux anneaux des muscles épigastriques, puisqu'elle cause presque toujours la mort au malade. Heister, *Chirurgie.*

CIRSOIDES, κιρσοειδὴς, de κιρσὸς & εἶδος, ressemblance; *Variqueux*, est l'épithete que donne Rufus Ephesius à la partie supérieure du cerveau, la partie inférieure étant appellée βάσις (*Basis*) la base. Il donne encore ce nom à deux des quatre vaisseaux spermatiques, suivant sa façon de les compter, les deux autres étant ἀδενοειδὴ, *glanduleux.*

CIRSOS, κιρσός. Voyez *Varix.*

CIS

CISSAMPELO *ramoso di Candia* Pon. Bald. Ital. est le *Convolvulus; ramosus, incanus, foliis pilosellæ.* C. B. P. Boerhaave, *Index alter, Vol. I.*

CISSAMPELOS, κισσάμπελος, est l'épithete que Galien & Eginete donnent à une espece de *Convolvulus*, appellé *Helxine.*

CISSAMTHEMOS, nom que Dioscoride donne à une de ses deux especes de *Cyclamen.*

CISSINUM, κίσσινον, est le nom d'une emplâtre dont on trouve la description dans Paul Eginete, *Lib. VII. c.* 17. Elle est bonne pour les blessures & les piqueures des nerfs, même les plus invétérées.

CISSIBIUM, κισσύβιον, est une Tasse de bois de liere; qui étoit en usage chez les Grecs, & que Langius, *Lib. I. Ep.* 19. recommande pour deux raisons, 1°. parce que le liere résiste à l'yvresse par sa froideur. 2°. Parce qu'on découvre par son moyen si le vin est mêlé avec de l'eau; car comme assure Caton, *de R. R. cap.* 110. lorsqu'on verse du vin mêlé avec de l'eau dans un vaisseau de lierre, le vin passe à travers les pores du bois, & l'eau reste seule dedans.

* L'expérience est aisée à faire: mais malgré l'autorité de Caton, je doute qu'elle réussit.

CIST, ou KIST, vaisseau où l'on mettoit du vin, qui contenoit environ deux pintes. Ruland. Johnson.

CISTA, κίστη, κίστις, suivant Pollux, est un Buffet propre pour enfermer les provisions de bouche, un Coffre pour les hardes, ou une boîte pour les médicamens. Le mot κιστίδα se trouve dans les additions qui ont été faites au *Liv. I.* γυναικείων, où l'Auteur ordonne d'enfermer un collyre pour les yeux dans une « Boîte de « cuivre, » ἐς χαλκῆν κιστίδα. Foesius.

CISTERNA, *Citerne*, est un terme dont quelques Anatomistes se servent pour signifier certaines parties du corps, comme par exemple, le quatrieme ventricule du cerveau, ou plutôt du cervelet, & le concours des vaisseaux lactiferes dans les mamelles des femmes, pour former le mamelon. Castelli.

CISTUS, κίστος, *Ciste.*

Le *Cistus* que quelques-uns appellent *Cisthorus*, ou *Cissarus*, est un arbrisseau qui croît dans les lieux pierreux, qui pousse un grand nombre de branches & de feuilles, mais qui n'est pas fort haut. Ses feuilles sont rondes, noires & velues. Celles du *cistus* mâle ressemblent à celles du grenadier: mais celles du *cistus* femelle sont blanches.

Cette plante possede une qualité astringente; ce qui fait que ses fleurs pilées, & bues deux fois par jour dans du vin austere, guérissent la dyssenterie. Employées en forme de cataplasme, elles arrêtent le progrès des nomes ou ulceres phagédéniques; & réduites en *cerat*, elles guérissent les brûlures & les ulceres invétérés. (Galien ajoute de la bouche.) Dioscoride, *Lib. I. cap.* 126.

Voici les caractes du *Ciste.*

La racine de cet arbrisseau est annuelle. Ses feuilles sont conjuguées; le calyce est composé de trois ou cinq feuilles. Sa fleur est en rose, à cinq pétales, & contient un grand nombre d'étamines. L'ovaire s'éleve du centre du calyce; il est terminé par un sommet rude & demi-sphérique, & se change en un fruit arrondi ou pointu, divisé en cinq, ou en un plus grand nombre de loges, qui contiennent plusieurs semences menues. Boerhaave, *Index alter, Vol. I.*

Boerhaave, en compte dix-sept especes.

1. *Cistus, Ladanifera, Hispanica, salicis folio, flore albo, maculâ punicante insignito.* T. 260.
2. *Cistus, ladanifera, Hispanica, salicis folio, flore candido.* T. 260.
3. *Cistus, Ledon, foliis laurinis.* C. B. P. 476. Voyez *Ladanum.*
4. *Cistus, Ledon, foliis populi nigræ, major.* C. B P. 467.
5. *Cistus masc. folio oblongo, incano.* C. B. Pin. 464. Jons. D. Tourn. Inst. 459. Elem. Bot. 227. Boerh. Ind. A. 275. *Cistus hypoci stidem ferens.* Offic. *Cistus mas vulgaris.* Park. Theat. 658. *Cistus mas cum hypocistide.* Ger. 1093. Emac. 1275. *Cistus mas IV. Monspeliensis folio oblongo, Albido,* J. B. 2. 3. Chab. 95. *Dale.*

Il croît sur les rochers & dans les bois, & fleurit en été. L'hipociste qui tient au pié de cette plante, est d'usage en Medecine. Voyez *Hypocistis.*

6. *Cistus mas major, folio rotundiori.* J. B. 3. 2. Tourn. Inst. 259. Elem. Bot. 227. Boerh. Ind. A. 275. *Cistus mas* Offic. Park. Parad. 421. Ger. 2093. Emac. 1275. *Cistus.* Chab. 95. *Cistus mas folio rotundo hirsutissimo.* C. B. Pind. 464. Raii Hist. 2. 1007. *Cistus mas folio subrotundo.* Park. Theat. 658. *Cistus rotundifolius, flore roseo.* Rup. Flor. Jen. 101. *Dale.*

Il croît de lui-même en Italie & en Espagne: mais on le cultive dans les jardins, où il fleurit en été. Ses feuilles & ses fleurs sont d'usage en Medecine. On a parlé de ses vertus au commencement de cet article.

7. *Cistus, mas foliis undulatis & crispis,* T. 259.

8. *Ciſtus, mas folio breviore.* C. B. P. 464.
9. *Ciſtus, Luſitanicus, folio ampliſſimo, incano.* T. 259. H.
10. *Ciſtus, mas II. folio longiori.* J. B. 2. 2.
11. *Ciſtus, fœmina, folio ſalviæ.* C. B. Pin. 464. Raii Hiſt. 2. 1008. Tourn. Inſt. 259. Elem. Bot. 227. Boerb. Ind. A. 275. *Ciſtus fœmina*, Offic. Ger. 1094. Emac. 1276. *Ciſtus.* Park. Parad. 422. *Ciſtus fœmina vulgaris.* Theat. 660. *Ciſtus folio ſalviæ*, Rup. Flor. Jen. 101. *Ciſtus fœmina Monſpeliana, flore albo.* J. B. 2. 4. & Buxb. 96. *Ciſte femelle.*

Ses feuilles & ſes fleurs ſont d'uſage : elles ont les mêmes vertus que celles du *Ciſte mâle.*

12. *Ciſtus, Ladanifera, Monſpelienſium.* C. B. P. 467.
13. *Ciſtus, Ledon, foliis anguſtis.* C. B. P. 467. H.
14. *Ciſtus, folio halimi.* I. J. Cluſ. H. 71. *Ciſtus fœmina, portulacæ marinæ, folio latiore obtuſo.* C. B. P. 465.
15. *Ciſtus, folio halimi, II.* J. Cluſ. H. 71. *Ciſtus folio longiori incano.* J. B. 2. 5.
16. *Ciſtus fœmina, folio ſalviæ, flore ochræ colore.* C. B. P. 465.
17. *Ciſtus, foliis roriſmarini; ſed non incanis.* C. B. P. 467. Boerhaave, *Index alter. Vol. I.*

Dale ajoute aux eſpeces précédentes celle qui ſuit.

Ledum Rosmarini folio. Buxb. 182. Rupp. Flor. Jen. 101. *Ciſtus, Ledon foliis roſmarini ferrugineis.* C. B. Pin. 467. Raii Hiſt. 2. 1006. *Ciſtus, Ledum Sileſiacum.* Ger. 1106. Emac. 1288. *Roſmarinus ſylveſtris quorumdam.* J. B. 2. 23. Chab. 103. *Roſmarinum ſylveſtre Bohemicum Matthioli, ſive Ledum Sileſiacum Cluſii*, Park. Theat. 75.

Cette plante croît dans les bois, & fleurit au mois de Juillet. Elle enivre comme le vin, ce qui fait que dans pluſieurs endroits de Saxe on en met dans la biere, afin qu'elle enivre plutôt : mais on ſe reſſent de ſes effets pluſieurs jours de ſuite. On en met auſſi parmi les hardes pour en chaſſer les tignes. Dale.

CIT

CITHARUS, κίθαρος, ſignifie, ſuivant Heſychius, la poitrine, le côté, & une eſpece de poiſſon. On le trouve ſouvent dans le premier ſens dans Hippocrate, comme il paroît par l'explication qu'en donne Galien dans ſon *Exegeſis.* Erotien nous apprend que ce mot étoit en uſage chez les Doriens.

CITRA *Indis lignum*, J. B.

C'eſt une eſpece de bois rougeâtre, d'une odeur ſuave, & d'un gout aromatique, qui croît dans les Indes orientales. On ignore ſi c'eſt le bois du *citrus arbor* dont les Anciens faiſoient des tables d'un ſi haut prix. Ray, *Hiſt. Plant.*

CITRAGO, nom de la *Moldavica ; Betonicæ flore albo.* Voyez ce mot. Boerhaave, *Index alter.* Vol. I.

CITREUM, *Citronnier.*

Voici ſes caracteres :

Ses feuilles ſont larges & roides comme celles du laurier, mais ſans talon, en quoi elles different de celles de l'oranger. Ses fleurs ſont compoſées de pluſieurs feuilles diſpoſées en forme de roſe : leur calyce eſt mince & charnu, & diviſé en cinq ſegmens à ſon ſommet : le piſtil de la fleur ſe change en un fruit oblong, épais & charnu diviſé en pluſieurs cellules pleines d'un ſuc acide, & de pluſieurs ſemences très-dures.

Il y en a deux eſpeces

1. *Citreum, vulgare*, Tourn. Inſt. 620. Elem. Bot. 493. Boerb. Ind. A. 2. 240. *Malus citra*, Offic. *Citrum, malus citria*, Commel. Plant. Uſual. 87. *Malum citrum*, Aldr. Dendr. 525. *Citreum, malus citria, malus medica*, Mont. Ind. 40. *Citreum malum*, Ind. Med. 37. *Malum citreum vulgare*, Ferr. Hiſp. 61. *Malus citria vulgaris*, Jonſ. Dendr. 10. *Malus citria ſive medica*, Raii Hiſt. 2. 1654. *Malus medica ſive citria*, Park. Theat. 1506. *Malus citria*, J. B. 1. 94. *Malus medica*, Germ. 1278. Emac. 1462. C. B. Pin. 435. Chab. 4. *Citronnier.*

2. *Citreum, medulla dulci.*

Le premier de ces deux arbres eſt d'uſage en Medecine. Il eſt rare qu'il croiſſe fort haut, & tient lieu de clôtures & de haies dans les Indes occidentales, parce que ſes branches ſont armées d'un grand nombre de piquans. Ses feuilles ſont ovales, pointues, & plus grandes que celles de l'oranger ou du *limonier.* Ses fleurs ſont blanches comme celles de l'oranger ; & il leur ſuccede un gros fruit ovale, d'un jaune pâle, ou de couleur de *citron*, dont le dehors eſt raboteux & couvert d'un grand nombre d'éminences. Il eſt blanc, charnu & épais en dedans & contient une petite quantité de pulpe, à proportion de ſa groſſeur, avec pluſieurs ſemences pareilles à celles du *limon.*

Quelques-uns croyent que le *citronnier* eſt l'arbre dont Dieu défendit le fruit à notre premier Pere, ce qui a fait donner à ſon fruit le nom de *Pomum Adami.* On ne le mangeoit point au tems de Pline ; & Plutarque rapporte, à ce que dit Saumaiſe, qu'il n'y avoit pas long-tems qu'on en faiſoit uſage lorſqu'il vint au monde ; mais qu'on en mettoit parmi les hardes à cauſe de ſon odeur & de la vertu qu'on lui attribuoit de les garantir des tignes. Athenée dit qu'on l'enfermoit avec les hardes, comme une choſe d'un très-grand prix. On l'eſtimoit ſalutaire pour réſiſter au poiſon, & pour adoucir l'haleine, lorſqu'on avaloit le ſuc de ſon écorce après l'avoir fait cuire dans du bouillon ou dans telle autre liqueur. Le citron ſec & récent paſſe pour reſiſter au poiſon, quand on en mange avant les repas ; & Athenée, qui en a fait l'expérience, nous apprend « que le *citron* cuit tout entier dans de bon miel, juſ« qu'à ce qu'il ſoit entierement fondu, eſt un excellent « antidote, lorſqu'on prend tous les matins quelque « peu de cette conſerve. »

Dioſcoride aſſure que la ſemence de *citron* priſe dans du vin reſiſte au poiſon, tient le corps libre, excite une douce ſueur, & que les femmes l'employent principalement contre cette eſpece de maladie appellée *Malacia.* Pline dit auſſi que ces mêmes ſemences priſes dans du vinaigre ſont bonnes contre les foibleſſes de l'eſtomac. Voici, ſuivant Matthiole ſur Dioſcoride ; ce que dit Galien des vertus médicinales du *citron* : « Ses ſe« mences poſſedent une qualité extremement acide & « deſſiccative ; de ſorte qu'elles ſont ſeches & froides « au troiſieme degré. » Mais Matthiole obſerve que Galien ne parle point de la véritable ſemence du *citron*, mais ſeulement de ſon ſuc qui environne cette ſemence de tous côtés, comme il paroît par ce qui ſuit.

« Son écorce eſt deſſiccative, & extremement acrimo« nieuſe : mais quoiqu'elle ſoit ſeche au ſecond degré, « elle n'eſt point froide, mais tempérée, ou approchan« te de cette qualité. Sa pulpe contient de plus un ſuc « épais d'une nature froide & pituiteuſe ; qui fait qu'on « la mange auſſi-bien que l'écorce. Sa ſemence n'eſt « point bonne à manger, non plus que l'amande qu'elle « renferme, & qui eſt ſa véritable ſemence. Elle eſt « amere & poſſede une qualité digeſtive & deſſiccati« ve, qui s'éloigne de la tempérée au ſecond degré. » Ses feuilles ſont auſſi d'une nature deſſiccative & digeſtive. Paul Eginete fait mention d'un remede purgatif appellé *Diacitrium*, qui eſt compoſé d'écorce & de pulpe de *citron* avec de l'eau, que l'on fait bouillir juſqu'à conſomption de deux tiers. On y ajoute enſuite du miel, & on la ſaupoudre avec de la ſcammonée & du poivre long. Il paroît par ce qu'on vient de dire

qu'on mangeoit les *citrons* du tems de Galien. On voit aussi dans Apicius, *Lib. IV. cap.* 3. qu'ils servoient d'aliment; mais que l'on choisissoit pour cet effet ceux dont la chair étoit douce; & nous apprenons de Palladius que les Anciens avoient la méthode de la rendre telle, en faisant macérer leurs semences pendant trois jours dans de l'hydromel, ou du lait de brebis, qui vaut beaucoup mieux. On employoit encore, suivant cet Auteur, d'autres moyens pour parvenir au même but. Voilà quelles sont à peu près les vertus que les Grecs & les Romains ont attribuées au *citron*. Mais comme l'arbre qui le produit est très-commun en Italie, en Portugal, en Espagne & dans les Provinces méridionales de France; on trouve dans les Ouvrages des Modernes un grand nombre d'observations sur les vertus de cet arbre & de ses différentes parties. Ses feuilles, par exemple, passent pour posséder une qualité aromatique, & comme telles, pour être d'une nature dessiccative & resolutive; ce qui fait qu'on s'en sert pour la guérison des plaies. On tire de ses feuilles & de ses jets un suc que l'on met avec de la térébenthine de Venise dans un vaisseau de terre vernissé, que l'on a soin de bien couvrir. On fait bouillir ce mélange jusqu'à ce que le suc de *citron* soit tout-à-fait consumé; on exprime cette substance après qu'elle est devenue tiede, & l'on en oint la partie malade dans le besoin. On tire aussi de ses feuilles, après en avoir séparé les petites branches surperflues, & les avoir coupées par gros morceaux, en les faisant distiler avec de l'eau, une huile de couleur verte, blanchâtre, d'une odeur agréable, & d'une utilité surprenante dans la cure de plusieurs maladies. Suivant Ferrarius, trente ou quarante livres de feuilles & de jets, donnent une once d'huile. Les fleurs, par leur odeur agréable & pénétrante, découvrent assez leur qualité aromatique, analéptique & fortifiante. Ferrarius dit que dans les pays où ces arbres sont communs, comme à Regio, & dans les autres endroits de la Sicile; on tire de leurs fleurs par la distilation avec de l'eau, une huile de couleur de succin, d'une odeur foible, mais d'un usage singulier dans la Medecine: mais que cinquante ou soixante livres de ces fleurs donnent à peine une once de cette huile. On confit encore ces fleurs avec du sucre. Elles sont cordiales, & on les prescrit communément dans les électuaires. On a découvert successivement & en differens tems les vertus & les usages du *citron*, au moyen de plusieurs expériences. On a vu ci-devant que les Anciens lui attribuoient la vertu de garantir les hardes des tignes, de résister au poison, & qu'ils l'employoient en qualité d'aliment.

Voici à ce sujet un conte que Ferrarius rapporte d'après Bedreddin, Auteur Arabe.

Un Persan fort renommé par son savoir, ayant perdu la faveur du Roi Chosroes, dont il étoit auparavant fort aimé, fut mis en prison par l'ordre de ce Prince, qui ne lui laissa le choix que d'une espece d'aliment pour sa subsistance, mais il préfera le *citron* à tout autre. Comme on lui demanda la raison de ce choix, il répondit: « L'odeur de ce fruit réjouit mes esprits; son « écorce & sa semence sont cordiales, & fortifient mon « cœur; son écorce interne me tient lieu d'aliment, « & sa pulpe me sert de boisson. »

Dominique Pancirolus, dans ses *Iatrologismes*, ou *Observations Medicinales*, *Pentec.* 2. *Observ.* 36. rapporte, qu'une personne étant à la veille de mourir d'une atrophie, demanda des *citrons*; qu'on lui en donna un qui pesoit quatre livres, & qu'elle ne l'eut pas plutôt mangé, qu'elle se porta mieux de jour en jour, & recouvra entierement la santé, en continuant d'en faire usage.

On se sert au Bresil d'un morceau de *citron* en forme de suppositoire pour guérir une espece d'ulcere de l'intestin rectum, qui est fort commune dans ce pays. On prétend qu'un *citron* piqué avec des clous de girofles, porté dans la poche & flairé souvent, est un excellent préservatif contre les maladies contagieuses. Gui Patin, fameux Medecin, exalte beaucoup ce fruit, & le préfere à quelques-uns des cordiaux que l'on trouve dans les boutiques, qui ont le nom de cordiaux, sans posséder aucunes de leurs vertus. Il assure que dans les maladies malignes & dans les fievres putrides & pestilentielles, on doit plus attendre de soulagement de quelques *citrons*, que de toutes les différentes préparations du bezoard Oriental. Diemerbroeck, dans son Traité de la Peste, *Lib. III. cap.* 2. assure que toutes les parties du *citron*, possedent une qualité alexipharmaque. De-là vient qu'il ordonne pour cette maladie, de mettre un *citron* coupé par tranches dans les alimens du malade, ou dans la boisson dont il use.

Il prépare aussi avec le *citron* la boisson suivante, qui est extremement agréable.

Prenez trois *citrons*, pleins de suc; coupez-les avec leur écorce en petites tranches, & mettez-les dans un vaisseau de verre avec de l'eau de fontaine, ou de chardon-beni, & de l'eau rose, de chacun demi-chopine; de vin blanc léger, une chopine; autant de sucre, ou de sirop de *citron*; qu'il en faut pour l'adoucir médiocrement.

Mêlez toutes ces drogues pour une boisson.

On donne communément à cette préparation le nom de *Limonade*, & on la dit propre pour éteindre la soif, & pour rafraîchir.

On prépare encore avec le *citron* plusieurs autres liqueurs qui servent plutôt pour la sensualité, que pour les usages de la Medecine. Telle est la *citronelle* des François, ou ce que nous appellons *Eau des Barbades*, que l'on prépare de la maniere suivante.

Prenez *de l'écorce jaune de citron, séchée au soleil, trois livres,*
de l'eau-de-vie de France, six chopines.

Mettez-les en infusion dans un lieu froid pendant un mois, dans une cucurbite de verre, à laquelle vous adapterez un alembic & un récipient pour en faire la distilation au bain-marie. Après que l'esprit le plus fort aura monté, vous ajouterez au restant la pulpe des *citrons*; & vous distilerez cinq à six jours après une liqueur qui servira à affoiblir l'esprit précédent. Ajoutez à ce mélange une quantité, suffisante de sucre, & pour lui donner un gout plus agréable, une quantité convenable d'eau de fleurs d'oranges.

On trouve dans la Pharmacopée universelle de Lemery, la composition du ratafia de *citron* dont on fait tant de cas.

Je vais examiner ici les différentes parties du *citron*.

Premierement, son écorce jaune, est d'une odeur aromatique & d'un gout acre, & ranime les esprits. L'huile odorante & pénétrante dont elle abonde, la rend un aromat extremement agréable & d'une qualité corroborante, irritante, chaude, incisive & discussive, que l'on peut prescrire dans les cas où le défaut d'oscillation des muscles occasionne une langueur, puisqu'il est besoin dans ce cas d'un aiguillon convenable. Elle est aussi un remede admirable dans les foiblesses de l'estomac, pour les vents & la cachexie.

On voit par-là d'où vient qu'on la met au nombre des remedes carminatifs, anti-hypocondriaques, anti-scorbutiques, stomachiques & fébrifuges. On l'emploie dans plusieurs liqueurs & dans différens mets, soit en-

tiere ou rapée, non-seulement pour leur donner une saveur agréable, mais encore pour corriger leurs qualités froide & flatueuse. Les Confiseurs se servent de cette écorce dans différentes préparations. Ils la coupent par tranches & la confisent, & c'est ce qu'ils appellent *écorce de citron confite*. Elle est extremement agréable au gout & fortifie l'estomac, dans les cas où sa foiblesse provient du relâchement des fibres. Les Italiens préparent avec le jaune du *citron* pilé avec de la semence de melon & de l'eau, leur *orschato*, qui est une liqueur d'un gout fort agréable, & d'une qualité rafraîchissante & analeptique.

Secondement, la peau blanche qui est immédiatement sous la jaune, & que l'on digere avec tant de peine, passe pour posséder une vertu lithontriptique, & donne, à ce que dit Etmuller quand on la distile avec le fruit de l'alkekengi, une eau néphrétique admirable. On l'emploie rarement dans les boutiques, si ce n'est dans l'*électuaire de citron*, (*electuarium de citro*) & dans les tablettes stomachiques: mais les Confiseurs s'en servent pour différens usages.

En troisieme lieu, la substance acide ou pulpe qui est audessous de l'écorce, se mange crue, soit avec du sucre ou sans sucre, dans les cas où il est besoin de modérer la chaleur du corps, ou de réprimer l'orgasme du sang. De-là vient qu'elle passe pour un remede excellent dans toutes les maladies chaudes, pour appaiser la soif. Non-seulement elle rafraîchit le corps en diminuant le trop grand mouvement des humeurs, mais elle résiste encore à la corruption. C'est pour cela que l'on fait cuire cette pulpe avec les alimens, & que l'on met de son suc sur les viandes, sur le poisson & dans les différens bouillons, pour leur donner une acidité agréable & corriger leur odeur urineuse, aussi-bien que le penchant qu'elles ont à la corruption. Elle est d'un usage singulier pour cet effet, principalement en été, parce qu'elle excite l'appétit & facilite la digestion. De-là vient qu'elle passe pour un remede admirable dans les fievres & dans le scorbut pour corriger l'acrimonie alcalescente & muriatique des liqueurs. Etmuller nous apprend que « l'on ne doit donner aucun remede tant pour prévenir que pour guérir les fievres malignes ardentes, « sans y mêler du suc de *citron*, soit qu'on en mette « dans la boisson du malade ou qu'on en exprime sur « ses alimens. Car quand les esprits sont épuisés par « des sueurs copieuses, & que le malade est extremement affoibli, le suc de *citron*, ses différentes préparations, aussi-bien que ses décoctions, dont Mynsicht « faisoit si grand cas, corrigent la trop grande fluidité « du sang, lui donnent une consistance convenable, « empêchent par leur acidité qu'il ne se divise en des « particules trop petites, résistent à la malignité & fortifient le cœur. Le suc de *citron* possede encore une « qualité diurétique qui fait qu'on l'ordonne dans toutes les maladies néphrétiques. Il passe pour être un « remede admirable dans le scorbut & dans les maladies produites par la corruption de l'atmosphere. Les « Hollandois qui vont aux Indes Orientales ou dans « d'autres pays éloignés, où ils sont presque toujours « attaqués du scorbut, portent avec eux des citrons & « des tonneaux remplis de leur suc, comme un remede pour cette maladie, l'acide volatil de ce fruit « ayant la vertu de corriger l'acide rance du scorbut. » Ferrarius rapporte qu'un Medecin Allemand avoit coutume de donner à l'approche de l'accès des fievres intermittentes, deux cuillerées de suc de *citron* sur une d'eau-de-vie; qu'à chaque dose la fievre diminuoit insensiblement, & cessoit totalement en peu de jours, outre que ce remede appaisoit beaucoup la soif & la chaleur fébrile. Il assure encore qu'on a éprouvé les effets salutaires de ce remede dans la cure d'une fievre tierce qui regnoit à Rome en été & y faisoit de grands ravages. Comme dans la peste, qui est la plus formidables de toutes les maladies chaudes, les humeurs du corps humain ont beaucoup de disposition à se corrompre, il est aisé de concevoir que c'est avec raison que l'on met le suc de *citron* au nombre des remedes anti-pestilentiels. On exalte beaucoup ses vertus dans les maladies qui naissent de l'usage des substances acres & corrosives, car on a vu ci-devant que les acides résistent à leurs qualités nuisibles. Jean-Baptiste Duhamel rapporte dans l'Histoire de l'Académie des Sciences que le suc de *citron* a sauvé la vie à des personnes qui étoient sur le point de la perdre pour avoir pris de l'euphorbe.

On voit donc en quel cas & contre quelles especes de poison on peut recommander le suc de *citron* en qualité d'antidote, & que Stenzelius n'a pas tort d'avancer dans sa *Toxicologia* que le suc acide du *citron* résiste aux poisons alcalins des animaux, mais qu'il doute que le *citron* soit un antidote universel, comme Athenée le prétend. Il est estimé efficace contre cette espece de poison appellé *aqueta*, qui est une liqueur que l'on prépare avec l'arsenic. Hoffman dans sa *Clavis schrod.* assure qu'un homme fut guéri de la morsure d'une vipere par l'usage du suc de *citron*: mais Charas dans la maison duquel cet accident arriva, taxe cette histoire de fausseté. Redi dans ses *Opuscules T. II.* nie les vertus alexipharmaques du *citron* contre la morsure de la vipere, & traite de fable ce qu'Athenée rapporte de la vertu de ce fruit contre la morsure de l'aspic. On voit par ce qui précede d'où vient que le suc de *citron* contribue à la cure du *malacia*, ou appétit dépravé de certaines femmes enceintes, c'est parce qu'il dompte & corrige l'alcali dominant & l'acrimonie rance qui occasionne cette maladie. On peut le mettre au nombre des remedes diurétiques & sudorifiques, à cause que par sa qualité acide il aiguillonne les solides, tandis qu'en même tems il délaye & atténue les humeurs. Je ne déciderai point si la vertu résolutive que Quercetan lui attribue, suffit, comme il le prétend, pour dissoudre les concrétions pierreuses qui se forment dans les visceres, puisqu'on n'a point encore fait d'expériences à ce sujet. Mais la raison que cet Auteur en donne, qui est, qu'il a la force de dissoudre hors du corps les concrétions pierreuses, les perles & les coraux, ne me paroît point satisfaisante, puisque le vinaigre produit les mêmes effets, sans qu'on lui attribue pour cela la vertu de pouvoir dissoudre le calcul. Cependant comme il possede une qualité par le moyen de laquelle il modere le mouvement excessif des humeurs & prévient les engorgemens ou obstructions inflammatoires, on ne peut point lui refuser une certaine efficacité contre les douleurs néphrétiques, qui sont toujours la suite des stagnations inflammatoires ou qui les occasionnent, quand elles durent pendant un tems considérable. Le suc de *citron* est beaucoup plus propre pour appaiser les douleurs néphrétiques quand on le donne avec de l'huile d'amandes douces. Mais ceux qui en ordonnent une ou deux onces dans du vin blanc, pour chasser le calcul, doivent être assurés que le calcul est situé de façon à pouvoir passer de l'uretre dans la vessie, ou de celle-ci hors du corps, & que le malade est assez fort pour supporter l'irritation; car autrement il vaut mieux avoir recours aux remèdes propres à relâcher les parties. On estime ce suc un remede contre les vers des intestins, à cause que les acides leurs sont nuisibles. Puisque le *citron* ne produit de bons effets dans certains cas qu'en vertu de son acidité, il est visible qu'il peut, quand on en fait un mauvais usage, en produire de pareils à ceux des autres acides simples, qui engendrent ces maladies qui naissent d'un acide prédominant. Quand les *citrons* ne sont point mûrs & contiennent un suc acide, cru & piquant, comme sont ceux que l'on vend communément dans les pays du Nord, le trop grand usage qu'on en fait produit une acrimonie acide qui engendre par sa qualité astringente un grand nombre de maladies & d'obstructions. Rien ne prouve mieux les effets funestes qui résultent du trop grand usage des *citrons*, que ce qu'on rapporte dans les Ephémérides d'Allemagne, d'une femme qui en ayant mangé six ou sept par jour pendant un an, mourut d'une tumeur

meur skirrheuse dans le pylore & le duodénum, qui laissoit à peine assez d'espace pour y introduire un tuyau de plume. Je crois, dit Rieger, que le suc de *citron* ne prolonge la vie qu'en corrigeant l'alcalescence des fluides, & qu'il est par conséquent du nombre des alimens qui résistent à la putréfaction. Mais l'usage en paroît plus sûr quand on le mêle avec d'autres liqueurs, que quand on le donne seul. Etant réduit, par exemple, en sirop avec du sucre, on le mêle avec des tisannes dont on peut boire à discrétion pour modérer la chaleur & appaiser la soif. Blegny dans son *Zodiacus Medico-Gallicus*, rapporte qu'un malade fut guéri d'une fievre continue en buvant d'une limonade dans laquelle on fit entrer dans l'espace de vingt-quatre heures le suc de quatre-vingt-dix citrons. Ferrarius croit que le fréquent usage de la pulpe de *citron* cuite avec du sucre, contribue beaucoup à prolonger la vie & à conserver la santé.

Comme ces matieres sont de la derniere importance, je vais rapporter le passage en entier de cet Auteur.

« Ce qui est arrivé à Jean-Baptiste Martini suffit pour « me convaincre des effets salutaires du suc de *citron*. « Cet homme prit pendant quarante ans, depuis le « commencement de Mars jusqu'à la fin d'Octobre, « presque tous les matins, trois heures avant de déjeu« ner, demi-cuillerée de la composition précédente, & « le tiers d'une cuillerée de la même liqueur tous les « soirs avant que de se mettre au lit. Il n'avaloit point « cette derniere dose tout d'un coup: mais il la laissoit « fondre peu à peu dans sa bouche, pour qu'elle pût « détacher le phlegme qui s'attache pendant la nuit au « gosier & à la poitrine, & éteindre la soif que cause « la premiere digestion. Il avaloit ce remede le matin « tout à la fois, afin d'évacuer par l'expectoration ou « par les selles le phlegme de l'estomac, pour tenir son « corps libre, pour exciter l'urine, pour prévenir la pu« tréfaction & appaiser la soif. Il usoit avec succès de la « même liqueur en hiver, lorsque les vents du Sud ré« gnoient. De sorte que sans le secours d'aucun autre « remede, il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans « sans essuyer la moindre maladie, & sans qu'un si grand « âge l'empêchât de vacquer aux fonctions de la vie « civile & domestique. Il avoit soin, surtout, que l'a« crimonie du suc dominât dans cette composition, de « peur qu'elle ne lui causât des nausées si elle eût été « trop douce. Il prenoit pour cet effet huit onces de « suc de citron & douze onces de sucre, & les faisoit « cuire jusqu'à une consistance convenable, les remuant « toujours avec une spatule de bois, de peur que le su« cre ne se brûlât & ne devînt rouge. Il ajoutoit à cette « composition avant qu'elle fût refroidie, une once « d'excellent sucre-candi grossierement pilé, pour lui « donner un gout plus agréable. En ayant gouté moi« même, je trouvai que le mélange du doux & de l'aci« de flattoit extremement le palais. »

On emploie extérieurement la pulpe de *citron* dans les épithemes rafraîchissans; tandis, par exemple, que dans les fievres, afin d'appaiser la chaleur, on en applique des tranches aux poignets & à la plante des piés. Mais je doute que ces sortes de topiques puissent contracter les pores & intercepter la transpiration, sans exposer le malade au danger qui naît de la rétropulsion de la matiere dans les parties internes. On assure que rien n'est meilleur pour prévenir les suites du commerce qu'on a eu avec une femme publique, que de se laver la verge avec du suc de *citron* & de l'eau. Il possede aussi une qualité cosmétique & dissipe les taches, les rousseurs, les dartres & les pustules du visage, surtout quand on le mêle avec du camphre & du vin blanc. Nibelius assure après Johnston, que l'on guérit la gale en oignant les parties qui en sont affectées avec un *citron* coupé en deux, saupoudré avec de la fleur de soufre, & échauffé sur la cendre chaude. C'est son suc qui produit cet effet; de-là vient que l'on peut en ajouter aux poudres dont on compose les onguens contre la gale. Mais il faut auparavant employer les remedes généraux, de peur que la matiere de la transpiration ne vienne à rentrer & ne mette le malade en danger. Comme l'usage des remedes acres déterfifs rend la peau rude; il faut avoir soin de l'adoucir avec le lait, ou les émulsions des substances farineuses, telles que les semences froides & les amandes douces. On se sert aussi du suc de *citron* en place de vinaigre; pour cailler le lait & en séparer le petit lait. Comme on ne peut pas toujours avoir des *citrons* à portée, les Italiens en vendent le jus, imprégné avec du sucre, sous le nom d'*aigre di cedre*. On exprime en Egypte le suc des *citrons*, & après l'avoir laissé reposer pendant quelque tems, on l'enferme dans des tonneaux pour le vendre. Les habitans de Ceylan le font cuire dans des vaisseaux de terre jusqu'à ce qu'il soit devenu noir comme de la poix, & le gardent pour l'usage. On tire, à ce que dit Pomet, du sédiment que laisse ce suc dans les cruches où on le laisse reposer, par le moyen de la distilation, l'huile de *citron* ordinaire, qui est verdâtre, claire & odorante, mais cinquante livres de lie ne donnent pour l'ordinaire que trois chopines de cette huile. On peut aussi, suivant Nibelius, tirer une huile essentielle du suc acide de *citron*, en le faisant bouillir après l'avoir exprimé & coulé, jusqu'à la consomption de l'humidité, & en le mettant ensuite dans un lieu froid, pour que les crystaux puissent s'attacher aux parois & au fond du vaisseau. Ces crystaux tiennent de la nature du suc, sont rafraîchissans & résistent à la corruption. Ils servent aussi à préparer le sirop sec de *citron*, (*sirupus citri siccus.*)

Quatriemement, les semences de *citron* possedent une qualité aromatique, & sont principalement d'usage dans les émulsions contre les fievres & les autres maladies malignes; comme aussi contre la rougeole, la petite vérole & les vers des intestins. C'est à leur qualité aromatique qu'est due l'efficacité qu'on leur attribue communément contre le poison; car c'est en augmentant le mouvement des humeurs qu'elles excitent la transpiration, & que semblables aux autres aromates d'une nature diaphorétique, elles chassent la matiere peccante par les pores de la peau. Pisanelus assure, au rapport de Ferrarius, qu'étant prises dans du vin, elles sont efficaces contre les hémorrhoïdes & les venins de toutes especes, mais sur-tout contre celui du scorpion. Porta, dans sa *Magie naturelle*, assure que l'huile que l'on tire de la semence du *citron* avec des instrumens chauds, après en avoir ôté la peau & l'avoir pilée, résiste au poison. Elle est encore, suivant lui, un menstrue admirable pour extraire l'odeur du musc, de l'ambre & de la civette, & pour préparer des onguens, parce qu'elle est long-tems à devenir rance.

Les Persans, à ce que rapporte Ferrarius d'après Bedreddin, l'employent pour leurs lampes. La Pharmacopée d'Ausbourg l'appelle *Oleum è granis citri*, & la recommande pour la goute, aussi-bien que pour l'enflure dont elle est accompagnée. Elle passe aussi pour chasser le calcul des reins & de la vessie. On l'ordonne pour la peste comme un puissant alexiraire; & quelques-uns assurent qu'elle tue les vers, soit qu'on en use intérieurement, ou qu'on s'en frotte le ventre.

On trouve dans les Dispensaires & dans les Boutiques plusieurs autres préparations du *citron*, outre celles que nous venons d'indiquer; tel est le *conditum totius citri*, dans les Institutions de Medecine de Sennert; le *sirupus de toto citro essentificatus*, du Dispensaire de Brandebourg; l'*essentia corticum citri*, du même Dispensaire; l'*aqua citri composita ex succis*, ibid. l'*aqua citri cum spiritu vini*, ibid. l'*aqua corticum citri*, de la Pharmacopée de Paris; le *decoctum citratum* du Dispensaire de Brandebourg; l'*electuarium de citro Mesue*, dans l'*antidotarium Bononiense*, que Lémery, dans sa Pharmacopée Universelle, appelle *électuaire de citron stomachique de Mesué*; l'*électuaire de citron*, dans

la Pharmacopée de Paris; l'*electuarium de citro tabulatum* de la Pharmacopée de Bruxelles, appellé dans celle de Strasbourg & de Lemery, *électuaire de citron solutif*; l'*élixir de citron* du Dispensaire de Brandebourg; l'*élixir de citron purgatif* de la Pharmacopée de Strasbourg; l'*essence de citron* de la Pharmacopée d'Ausbourg; l'*extractum diacitri, D. D. Hieronymi Reusneri*, dans les Pharmacopées d'Ausbourg & de Strasbourg; *Morsuli citri ex succo*, dans la Pharmacopée de Strasbourg; le *sirupus de corticibus citri*, dans le Dispensaire de Brandebourg; le *sirupus acetositatis citri*; le *sirupus è citro toto*, dans le Dispensaire de Brandebourg; le *sirupus de toto citro essentificatus*, ibid. & l'*unguentum de citriis*, dans le Dispensaire de Brandebourg. Il y a tant d'autres préparations du *citron* dans les Auteurs qui ont écrit de la pratique, ou qui ont composé des Dispensaires, qu'ils fourniroient un catalogue capable d'ennuyer le Lecteur le plus patient; & qui ne lui seroit d'aucune utilité.

On prépare le sirop de suc de *citron* de la maniere suivante.

Prenez *suc de citron clarifié, une chopine,*
de bon sucre, deux livres;

Faites-les cuite à petit feu jusqu'à consistance de sirop.

Syrupus corticum citriorum; ou sirop d'écorce de citron.

Prenez *d'écorce jaune de citron mûre & récente, cinq onces,*
baies de kermès, ou à leur place,
du suc qu'on en tire, deux dragmes,
d'eau de fontaine, trois pintes;

Mettez-les pendant une nuit au bain-marie. Ajoutez à la colature deux livres & demie de bon sucre; & faites-les cuire à petit feu jusqu'à consistance de sirop. *Dispensaire de Londres.*

On attribue à la pulpe douce des *citrons*, les mêmes vertus qu'aux oranges douces.

CITRINATIO, digestion complete. *Theatrum Chymicum, Vol. II.* Ou, suivant Ruland & Johnson, *Résurrection.*

CITRINELLA, *Gesn. Tarin.* C'est un petit oiseau de couleur jaune & de la grosseur d'un alouette. Il chante agréablement, & se nourrit de semences. Il contient beaucoup de sel volatil & d'huile, & on l'estime propre pour l'épilepsie, étant mangé. LEMERY, *des Drogues.*

CITRINULA, est la passe-rose, en latin *flammula*, dont Paracelse faisoit grand usage, comme il paroît par ses écrits. JOHNSON.

CITRINULUS, pierre qui tient le milieu entre le crystal & le béryl; appellée par Paracelse *Saxifragus. Citrinulus*, dans Ruland, est un crystal pâle. On s'en sert contre le calcul. CASTELLI.

CITRONES; mot que l'on tronve dans Paracelse, *Philos. Atheniens.* où il dit que les *corallia*, les *trina* & les *citrones* sont du nombre des corps que la mer produit, sans nous dire ce qu'il entend par-là. CASTELLI.

CITRULLUS, Offic. *Citrullus Officinarum*, Ger. 767. Emac. 913. *Citrullus folio colocynthidis secto, semine nigro, quibusdam anguria*, J. B. 2. 235. *Citrullus, anguria, tetranguria*, Chab. 133. *Anguria, citrullus dicta*, C. B. Pin. 312. Raii Hist. 1. 643. Tourn. Inst. 106. Elem. Bot. 89. Hist. Oxon. 2. 228. Boerh. Ind. A. 2. 79. Rupp. Flor. Jen. 43. *Anguria sive citrullus vulgatior*, Park. Theat. 771. *Citrullus jacea Brasiliensibus*, Marcg. 22. *Citrullus jacea sive Anguria*, Pis. 262. *Citrouille.*

Les Grecs modernes l'appellent ἀγγέιον, d'ἄγγος, qui signifie un vaisseau en général. Ce nom lui a été donné, à cause que quand son écorce est vuidée, elle peut tenir lieu de vaisseau. Elle pousse des petites tiges sarmenteuses, foibles & rampantes, revêtues de grandes feuilles découpées profondément, rudes & inégales. Il sort de leurs aisselles des mains & des pédicules qui soutiennent des fleurs jaunes, auxquelles succede un gros fruit rond, que l'on a peine à embrasser avec les deux bras. Il est couvert d'une écorce dure, mais unie & lisse, de couleur verte, obscure parsemée de taches d'un verd pâle. Sa chair est semblable à celle du concombre, ferme, blanche & d'un gout agréable. Elle renferme une pulpe ou une substance moelleuse; dans laquelle on trouve des semences oblongues, larges, applaties, ridées, & couvertes d'une écorce dure, sous laquelle est une petite amande blanche, qui est aussi agréable au gout que celle de la courge. L'écorce de la *citrouille* n'est pas toujours de la même couleur: elle est verte dans quelques-unes; & parsemée dans d'autres de taches blanches. Sa pulpe est quelquefois rouge & douceâtre, & d'autres fois blanche & d'un gout désagréable: les semences sont noires dans les unes, & d'un rouge foncé dans les autres. Elle croît sans culture dans les pays chauds, tels que la Pouille, la Calabre, la Sicile & autres Contrées méridionales. On la seme dans les pays du Nord, & elle y porte du fruit, mais il n'arrive jamais à une parfaite maturité. Elle fleurit au mois d'Août, & sa semence est mûre en Automne en Italie, en Espagne & dans les autres climats chauds. Il n'y a point d'endroits où elle profite mieux qu'au Bresil, où sa pulpe est douce & succulente, comme celle qu'on apporte tous les ans en Moscovie & à Petersbourg d'Astracan & de Casan, sous le nom d'*arbus*, qui vient peut-être de celui de *carpus* que les Turcs donnent à la *citrouille*. On peut conserver les *citrouilles* fort long-tems sans qu'elles se gâtent: mais il faut avoir soin de les cneillir avant qu'elles soient tout-à-fait mûres.

Leur chair est moins nourrissante qu'agréable: mais elle mérite d'être estimée à cause de sa qualité humectante, laxative, diurétique & rafraîchissante. Elles ressemblent à cet égard au concombre: mais elles ont cet avantage, que n'ayant point sa viscosité, elles se digerent plutôt, & ne sont pas si nuisibles à l'estomac, quelque quantité qu'on en mange. On les mange crues: mais la sensualité a fait imaginer différentes manieres de les apprêter. Les Medecins mettent leurs semences au nombre des quatre grandes semences froides. Elles excitent l'urine, mais avec moins de force que celles de la courge: on les emploie principalement dans les émulsions rafraîchissantes. L'espece de *citrouille* dont nous parlons, n'est pas la seule qui possede ces qualités; elle les a en commun avec un grand nombre d'autres qui croissent en Europe, & qui flatent le palais & l'estomac à proportion de la chaleur des climats respectifs dans lesquels elles croissent.

La semence est la seule partie de la *citrouille* dont on fasse usage dans la Medecine. Elle est une des quatre grandes semences froides: elle tient de la nature de celles du melon & du concombre, & possede, de même qu'elles, des vertus rafraîchissantes & diurétiques.

Boerhaave appelle cette plante *Anguria.*

CITTA, κίττα; maladie à laquelle les femmes sont sujettes. Voyez *Pica.*

CITTITES. Voyez *Ætites.* RIEGER.

C I V

CIVETTA. Voyez *Zibethum.*

C L A

CLADOS, κλάδος, dans Hippocrate, περὶ φύσ. παιδίς, est un plant ou bouture.

CLÆR; terme de Chymie qui signifie fleurs d'os.

On prépare ces fleurs avec les os de la partie antérieure du

crane d'un veau, qu'on dépouille de leur graisse en les faisant bouillir, & que l'on calcine après jusqu'à blancheur. On les lévige ensuite sur un porphyre, on les humecte avec de l'eau fraîche, & on les fait calciner de nouveau dans un pot de terre bien fermé. Après qu'ils sont refroidis, on les réduit en une poudre très-fine que l'on passe à travers un tamis, & dont on saupoudre les vaisseaux de terre que l'on veut mettre sur le feu pour les empêcher de se fendre. CASTELLI.

CLAKIS; nom que l'on trouve dans Rieger comme synonyme à *bernacla*, dont on peut voir l'article.

CLAMOR, βοὴ, *clameur*, *cri*; voix extremement forte. Elle cause quelquefois la rupture des vaisseaux & une espece d'inflammation aux environs des membranes de la gorge & des muscles, que l'on peut comparer à cette lassitude ulcereuse & inflammatoire, qui affecte les mains, les jambes & les reins après un travail excessif, les parties spiritueuses & humides étant épuisées, & les fibres & les membranes desséchées & contractées: telles sont les Observations de Galien. Les *cris* sont quelquefois, à ce que dit Paracelse, un symptome d'une maladie tartareuse, & prouvent l'existence du tartre qui brûle & coupe comme un rasoir, PARACEL. *de Tart. Lib. II. in notis.* La *clameur* est quelquefois une espece de remede, & on s'en sert pour faire revenir une personne d'une défaillance ou syncope. CASTELLI.

CLANDESTINA, *clandestine*, est une espece de plante dont la fleur est monopétale & en masque, faite en forme de tuyau dans sa partie inférieure, & découpée par le haut en deux levres, dont celle de dessus est voutée, & celle de dessous divisée en trois parties.

Du calyce de la fleur qui est en tuyau & crenelé, s'éleve un pistil qui perce le fond de la fleur, & qui se change en un fruit oblong à une seule loge, qui venant à se partager en deux, jette avec force une semence arrondie.

Je ne connois qu'une espece de *clandestine*, dont les variétés sont la *clandestine* à fleurs bleuâtres, & la *clandestine* à fleurs blanches. TOURNEFORT, *Inst.*

CLANGE, κλαγγὴ, est proprement le cri de la grue & de l'oie, c'est-à-dire, un cri aigre & perçant; de-là κλαγγώδης φωνὴ, « un cri perçant, » qui est une expression dont se sert Hippocrate, surtout dans les *Prorrhet*; sur quoi Galien observe dans son Commentaire, que κλαγγώδης φωνὴ, un cri perçant, est occasionné par la sécheresse des organes de la voix, comme βραγχώδης, la voix rauque l'est par leur trop d'humidité.

CLARETA, *blanc d'œuf.* RULAND.

CLARETUM, *clairet.*

On entend généralement sous ce nom en Medecine une infusion de poudres aromatiques dans du vin, que l'on édulcore ensuite avec du sucre & du miel. Cette liqueur est encore appellée *Vinum Hippocraticum*, & par les Allemands *Hippocras*, à cause que lorsque l'infusion en est faite, on la coule à-travers la *chausse d'Hippocrate*. On la prépare avec différens aromats & différentes drogues, suivant les divers usages auxquels on la destine. On trouve, par exemple, un *clairet* laxatif dans la Pharmacopée de Schroder, & un autre qui porte le même nom dans la Pharmocopée Royale de Zwelfer. Schroder, dans l'Ouvrage que nous venons de citer, décrit encore un *clairet* purgatif, qu'il appelle *Vinum Hippocraticum antimoniale.*

Barchusen, dans son *Synopsis Pharmaciæ*, donne la préparation d'un *clairet* purgatif, & Zwelfer (*Pharmacop. regia*) celle d'un *clairet* hydragogue.

On trouve dans différens Auteurs plusieurs autres formules de cette composition, & l'on peut les consulter dans le besoin. Quelques-uns employent pour cette infusion de l'esprit de vin simple ou imprégné d'aromats; d'autres mêlent des eaux distilées avec le vin ou l'esprit de vin. Forestus (*Obs. Med. Lib. III. Obs.* 11.) donne encore le nom de *clairet* à une infusion préparée avec une chopine d'eau de pluie, demi-once de canelle, & trois onces de sucre blanc. Il ordonne cette infusion à la place de vin dans les fievres tierces.

Geiger, dans sa *Kelegraphia*, nous donne la recette suivante pour appaiser la soif.

Prenez *eau de pluie bien nette*, *deux chopines*;
sucre candi, *une once*;
poudre de sandal rouge, *trois dragmes*;
canelle, *deux dragmes*;
feuilles de roses rouges, *une dragme*.

Mettez ces drogues en infusion pendant six heures dans un lieu chaud, coulez la liqueur, &

Ajoutez-y *un scrupule d'esprit de vitriol*;
de suc de limon, &
de juleps de roses, & } *de chacun*, *une once*.
de violettes,

Faites-en un *clairet*.

Quelques personnes prétendent que le *clairet* est différent du vin Hippocratique, parce que le premier est édulcoré avec du miel, & le dernier avec du sucre; que le *clairet* est jaune à cause du safran qu'on y met, au lieu que le vin Hippocratique est rouge, puisque l'on fait infuser les poudres dans du vin qui a cette couleur naturellement.

Lorsqu'on veut faire sur le champ un *clairet*, on se sert d'esprit de vin imprégné de poudres aromatiques, ou d'une certaine essence aromatique appellée *Tinctura pro clareto*, dont on met quelques gouttes dans un verre de vin.

Sans m'arrêter ici à toutes les formules particulieres que l'on trouve dans plusieurs Dispensaires, sous le nom de *Vinum Hippocraticum*, je ne ferai mention que de celles à qui l'on donne le nom de *clairet*.

Bauderon, dans sa Pharmacopée, prépare le *Claretum simplex* de la maniere suivante:

Prenez *de la meilleure eau-de-vie*, *six onces*;
eau-rose, *quatre onces*;
sucre blanc, *trois onces*;
canelle choisie, *une once.*

Mettez ces drogues en infusion pendant vingt-quatre heures dans un vaisseau de verre, dont l'orifice soit étroit, & passez la liqueur deux ou trois fois par la chausse d'Hippocrate.

On en prend une once le matin à jeun pour fortifier l'estomac, & chasser les vents.

Le *Claretum compositum* est préparé dans la même Pharmacopée avec des drogues aromatiques & astringentes, que l'on fait macérer dans du vin blanc, & que l'on distile ensuite avec du sucre, de la melisse & de la canelle.

On trouve une autre espece de *clairet* dans la Pharmacopée de Paris sous le nom de *Claretum è sex seminibus carminativis*, que l'on prépare de la maniere suivante:

Prenez *semences d'anis*,
de fenouil,
d'aneth,
de coriandre, } *de chacune une once.*
de carvi, &
de carotte,

Pilez ces drogues, & faites-les macérer dans un vaisseau de verre bien fermé, avec une quantité suffisante d'eau-de-vie, ensorte qu'elle surnage de quatre doigts, en les exposant au soleil pendant trois semaines. Filtrez la liqueur à travers un papier gris.

Ajoutez-y *du sirop préparé*, avec
une livre de sucre blanc, &
une quantité suffisante d'eau de camomile, &
de chien-dent.

Mêlez.

La dose est d'une cuillerée ou deux.

On estime cette liqueur un remede excellent pour dissiper les vents qui sont causés par le froid.

CLARIFICATIO. *Clarification.*
On dit que les Apothicaires clarifient les liqueurs, le suc exprimé des végétaux, par exemple, les décoctions, ou les sirops, lorsqu'ils les rendent plus clairs, plus purs, & moins chargés de lie.

Pour en venir à bout, ils laissent reposer quelque tems la liqueur dans un lieu froid, afin que les particules les plus grossieres & les plus terrestres, se précipitent peu-à-peu d'elles-mêmes au fond du vaisseau. C'est ce que les Chymistes appellent *Clarificatio per subsidentiam*, ou *Clarificatio per residentiam*. On clarifie encore les liqueurs en les filtrant par le papier gris qui ne donne passage qu'aux parties les plus subtiles, & retient les plus grossieres. La fermentation est une autre méthode de clarifier les liqueurs: par ce moyen les parties les plus grossieres se précipitent au fond. On clarifie quelquefois les liqueurs en y mêlant des blancs d'œufs battus; car cette substance par une suite de sa qualité gluante, s'attache aux particules les plus grossieres du fluide, dont on les sépare en les filtrant. Enfin on clarifie les liqueurs en versant dessus d'autres liqueurs, suivant la nature de celles que l'on veut clarifier; car on les trouble par-là, & on occasionne une précipitation qui rend la liqueur plus pure & plus claire.

CLARUM, tel ouvrage de crystal que ce soit. Ruland.

CLASIS, CLASMA, κλάσις, κλάσμα, de κλάω, rompre; *Fracture*. Voyez *Fractura*.

Galien, *Lib. II. de Mot.* se sert souvent du verbe κλᾶσθαι, pour exprimer une distorsion des muscles, qui les prive presqu'entierement de leur mouvement. C'est ainsi qu'il est parlé dans Hippocrate, *Lib. de Fract.* de la distorsion, ou courbure des membres.

CLAVATA, *enchevillée*, est le nom d'une suture. Voyez *Sutura*.

CLAVATIO, le même que *Gomphosis*. Voyez *Articulatio*.

CLAUDIACON, κλαυδιακὸν, est le nom d'un collyre, dont parle Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 16.

CLAUDICATIO, l'action de *boiter*.

CLAVELLATI CINERES, *potasse*. Voyez *Alcali*.

CLAVICULÆ, *clavicules*.
Les deux *clavicules* sont situées transversalement & un peu obliquement vis-à-vis l'une de l'autre à la partie supérieure & antérieure du thorax, entre les omoplates & le sternum.

Chaque *clavicule* ressemble en quelque maniere à une *S* italique couchée. C'est un os long, irrégulierement cylindrique, & courbé en-devant du côté du sternum, & en arriere du côté de l'omoplate, comme s'il étoit composé de deux arcs joints bout à bout & à contresens, & dont celui du devant de la poitrine est plus grand que l'autre. Les *clavicules* sont moins courbées dans les femmes que dans les hommes. On la peut diviser en corps ou partie moyenne, & en extrémités; l'une antérieure, inférieure & interne, que j'appelle extrémité pectorale ou sternale; l'autre postérieure, supérieure & externe, que je nomme extrémité humérale ou scapulaire.

L'extrémité pectorale ou sternale est la plus épaisse, & comme triangulaire, principalement tout au bout où elle est évasée & se termine par une facette cartilagineuse, un peu convexe & à trois angles, dont l'inférieur est le plus saillant, & un peu tourné vers la cavité de la poitrine. Cette extrémité de la *clavicule* est marquée aux environs des angles par des inégalités ou empreintes musculaires & ligamenteuses. Il y a quelquefois du côté de l'angle pointu une empreinte élevée en maniere de tubercule.

L'extrémité humérale ou scapulaire est plate & large. On y peut considérer deux faces; une supérieure, & une inférieure; deux bords, un antérieur, & un postérieur, une petite facette articulaire.

La face supérieure a plusieurs inégalités; l'inférieure a une espece de tubérosité longuette, oblique & raboteuse. Les bords sont voutés en arriere, & forment la petite courbure ou le petit arc de la *clavicule*. Le bord antérieur est concave, étroit & uni, excepté vers le grand arc, où il est marqué d'une empreinte raboteuse. Le bord postérieur est convexe, épais & inégal. La petite facette articulaire est au bout de cette extrémité: elle est cartilagineuse, tournée obliquement en-devant, d'une figure ovale comme celle de l'acromion, avec laquelle elle est articulée.

Le corps de la *clavicule*, ou sa partie moyenne, qui avec l'extrémité pectorale ou sternale forme la grande courbure de cet os, est moins épaisse que les extrémités. Elle est légerement applatie en-dessus & en-dessous; de sorte qu'elle a comme deux faces & deux bords. La face supérieure est assez égale, l'inférieure est un peu raboteuse & un peu enfoncée par une canelure superficielle. Les bords sont arrondis & se voutent en-devant, l'antérieur par sa convexité, & le postérieur par sa concavité.

La *clavicule* est diploïde dans ses extrémités. Le reste est plus solide & comme un tuyau dont les parois sont fort épais, & ne laissent qu'une cavité étroite plus ou moins garnie de filets osseux en maniere de roseau.

Il est aisé de connoître la situation particuliere de cet os par ce qui a été dit. Il faut se souvenir de tourner en-dessous ou en-bas la face la plus inégale du corps, & la face raboteuse de l'extrémité humérale.

La *clavicule* est articulée avec l'omoplate & avec le sternum par arthrodie. L'articulation avec l'omoplate au moyen de l'acromion, est aussi réelle & distincte que l'articulation avec le sternum. Celle-ci paroît extraordinaire dans le squelete, où l'échancrure étroite du sternum ne se trouve pas proportionnée à l'extrémité large de la *clavicule*.

Les *clavicules* servent d'arc-boutans aux omoplates, dont elles bornent les mouvemens en-devant. Elles les bornent encore en-haut; & par leurs connexions ligamenteuses, elles empêchent les omoplates de se jetter trop en-arriere, par exemple, dans ceux qui traînent quelque fardeau derriere eux. Elles servent aussi d'attache à plusieurs muscles.

L'extrémité sternale ou pectorale de la *clavicule* est encroutée d'un cartilage un peu convexe, qui en occupe toute la facette triangulaire. Outre ce cartilage propre & fixe, elle est couverte d'un cartilage mobile & glissant qui lui est commun avec le sternum. Voyez *Sternum*.

La petite facette cartilagineuse de son extrémité humérale, qui répond à celle de l'acromion, a beaucoup plus d'épaisseur dans les os frais que dans les secs, & paroît, de même que celle de l'acromion, avoir un peu de convexité.

Il y a dans quelques sujets, entre la facette cartilagineuse de la *clavicule* & la pareille facette de l'acromion, un cartilage inter-articulaire très-mince & très-poli de côté & d'autre.

L'articulation de l'acromion avec l'extrémité voisine de la *clavicule* est affermie tout-au-tour par plusieurs petits ligamens très-forts, qui passent de l'un des os à l'autre. Ces ligamens sont fort près les uns des autres, & si serrés autour de l'articulation, qu'ils la cachent, & paroît plutôt être une enveloppe cartilagineuse qu'un tissu ligamentenx. La surface interne de ce tissu ligamenteux est revêtue de la membrane capsulaire.

Quand le petit cartilage interne articulaire s'y trouve, il est attaché par toute sa circonférence à ces ligamens.

L'articulation de la *clavicule* avec le sternum est soutenue par le moyen de plusieurs bandes ligamenteuses, qui par un bout sont attachées tout-au-tour de son extrémité pectorale, près du bord de la facette triangulaire, & de-là passant par la circonférence du cartilage inter-articulaire, vont s'attacher au sternum.

Il y a un ligament long, étroit & fort, qui passe d'une *clavicule* à l'autre, derriere la fourche du sternum. Ce ligament, que j'appelle inter-claviculaire, s'attache aux environs de l'angle interne de l'extrémité voisine de l'une & l'autre *clavicule*. Winslow.

Fractures des clavicules.

La *clavicule* (a) est sujette aux fractures, tant à cause de sa position transversale, qu'à cause de son peu de solidité. Elle se rompt quelquefois dans le milieu, quelquefois près de l'humerus ou du sternum; mais toutes les fois que cela arrive, la partie contiguë à l'humerus descend plus bas que celle qui touche au sternum, à cause de la pesanteur du bras qui y est attaché. Quoique la partie contiguë à la poitrine demeure immobile, il faut de toute nécessité, l'autre venant à descendre, qu'elle s'incline sur elle.

Il est aisé de s'appercevoir de la fracture de cette partie; car, en premier lieu le malade ne peut lever le bras; en second lieu, ce membre panche vers la poitrine, au lieu qu'auparavant il en étoit plus éloigné & placé plus supérieurement; troisiemement, comme les os des *clavicules* ne sont presque couverts d'aucun muscle, il est facile d'en découvrir la fracture au toucher, à la vue & à l'ouie, surtout pour peu que l'on remue l'humerus ou le bras qui est du côté fracturé.

La réduction de l'os d'une *clavicule* fracturée est facile à faire, surtout quand la fracture est transversale; car, l'on peut faire l'extension & remettre à sa place l'humérus avec le morceau de la *clavicule* auquel il est attaché, sans autre instrument que les doigts. Mais il est très-difficile de contenir les os fracturés, principalement lorsque la fracture est oblique, & cela pour deux raisons. 1° Parce que le bandage circulaire, par le moyen duquel on s'assure des os des extrémités supérieures & inférieures, ne peut pas avoir lieu dans ce cas, à cause de la situation de la partie affectée. En second lieu, parce que la pesanteur du bras dérange ce que l'on avoit replacé. Il n'est donc pas étonnant que les os des *clavicules* demeurent souvent inégaux & sans force, après que le cal est formé, quoiqu'on ne manque point d'exemples de la parfaite guérison de ces sortes de fractures, surtout lorsque les malades ont soin de se tenir en repos.

Voici la maniere de réduire la fracture de la *clavicule*.

On fait asseoir le malade sur un siége fort bas, & un Aide appuyant ses genoux contre son dos, entre les deux omoplates, saisit avec les mains ses épaules & les tire doucement en arriere, pour étendre les *clavicules* autant qu'il le faut. Pendant ce tems là le Chirurgien, qui est placé vis-à-vis du malade, essaye avec ses mains de remettre les os dans leur place, & lorsqu'ils y sont, il ordonne à un Aide de les contenir dans cette position. Il applique ensuite d'abord au-dessus & au-dessous de la *clavicule* une compresse étroite, mais épaisse, pliée d'un côté, pour en remplir les cavités. Il en met deux autres plus étroites par dessus, disposées en forme de sautoir (*Planche VIII. fig.* 11.) & enfin sur celles-ci un morceau de gros papier (*Pl. VIII. fig.* 12.) accommodé à la figure du cou & des épaules, qu'il a eu soin de tremper auparavant dans de l'esprit de vin ou de l'oxycrat. Il met ensuite sous l'épaule une bande roulée, ou une pelote, pour empêcher le bras de retomber; il assure le tout avec un bandage convenable, & tient le bras suspendu par le moyen d'une écharpe. Les emplâtres, quoiqu'en disent quelques-uns, sont pour l'ordinaire tout-à-fait inutiles dans le cas dont nous parlons.

Comme on a quelquefois de la peine à contenir le bras en arriere, & beaucoup à conglutiner les os fracturés, à moins qu'on ne le retienne dans cette situation, on a inventé pour assujettir l'humérus un instrument qui a la forme d'un *T*, comme on le voit représenté dans la *Pl. VIII. fig.* 13. & que l'on peut faire de bois ou de fer. Ses branches ont presque trois pouces de largeur, & sont couvertes avec de la peau ou du linge. On l'applique comme il suit. Ses parties transversales *A*, *A*, appuyent sur les deux épaules, tandis que sa partie *B* s'étend le long du dos. On passe dans l'ouverture *C* deux forts cordons, par le moyen desquels, après que les bras sont passés dans les anneaux *A*, *A*, on l'assure contre le corps. L'humérus recule plus ou moins en arriere, suivant que l'on serre ou que l'on lâche la branche *B*. Lorsqu'on ne peut point serrer l'instrument autant qu'il le faudroit, on applique une compresse longitudinale sur le dos du malade sous la partie *B* avant d'attacher les cordons; car par ce moyen, on tire la *clavicule* un peu plus en arriere, & on la contient un peu plus haut. Les anneaux *A*, *A*, peuvent être de fer ou de cuir: mais on doit les faire de telle sorte qu'on puisse les serrer & les lâcher autant qu'on voudra.

Lorsque l'os est brisé, & qu'il y a des esquilles qui blessent la chair, & empêchent la réduction de la *clavicule*; il est nécessaire de faire une incision dans la peau, & de les retirer avec soin avant de passer à la réduction, & au pansement des autres parties. Si les esquilles tiennent encore à l'os, & qu'elles piquent les muscles voisins, ou empêchent la réduction, on les coupera avec les ciseaux représentés par la *fig.* 1. de la *Pl. VIII.* ou bien on les remettra dans leur place, supposé qu'elles soient suffisamment émoussées; car il arrive souvent qu'elles font corps avec le reste de l'os. Mais il faut prendre garde en faisant cette incision de ne point offenser les veines & les arteres souclavieres, & de causer par-là une hémorrhagie funeste au malade.

Luxation des clavicules.

Quoique les *clavicules* soient rarement sujettes aux luxations, à cause de la force de leurs ligamens, il arrive cependant quelquefois qu'elles se séparent du sternum ou de l'acromion, auquel elles sont adhérentes à l'occasion d'une chute, d'un coup, ou des efforts que l'on fait pour porter un fardeau trop pesant. Quant à la cure de cet accident, moins on differe la réduction, plus les os ont de facilité à reprendre leur situation naturelle. La cure est au contraire d'autant plus difficile qu'on differe la réduction; car les luxations des *clavicules* sont presque toujours incurables quand elles sont une fois invétérées.

Les *clavicules* peuvent se séparer du sternum en deux manieres, & glisser ou vers sa partie interne, c'est-à-dire, vers la trachée-artere, ou vers sa partie externe. Dans le premier cas, on apperçoit ordinairement un certain creux autour de la partie affectée; & la trachée-artere, les nerfs contigus, & l'œsophage même, sont violemment serrés & comprimés; au lieu que quand la *clavicule* se sépare extérieurement du sternum, il se forme une tumeur contre nature à l'endroit où ces deux os se joignent.

On doit suivre à l'égard de la réduction des *clavicules* qui sont luxées, les mêmes regles que pour la réduction des fractures de ces mêmes parties. Il faut avoir soin seulement de contenir l'os dans sa place par le moyen d'un bandage convenable, aussi-tôt après qu'on l'a réduit; car les bandages ne sont jamais plus nécessaires

(a) La fracture de la *clavicule* est appellée par Celse, *Lib. VIII. cap.* 8. *jugulum fractum*; mais tous les Anatomistes modernes donnent à cet os le nom de *clavicule*, & prennent le mot *jugulum* dans un sens différent.

que dans cette occasion, surtout quand on a tardé long-tems à secourir le malade; comme les *clavicules* n'ont presque aucun muscle qui les soutienne, leurs ligamens se trouvent tellement affoiblis, qu'ils ne peuvent plus soutenir le bras; ce qui rend l'application des bandages absolument nécessaire.

Les luxations qui surviennent à l'extrémité des *clavicules* qui touchent l'acromion, sont pour l'ordinaire si difficiles à découvrir, que, suivant Hippocrate, dans son Livre *de Articulis*, & Paré, un grand nombre de Medecins & de Chirurgiens célebres, les ont souvent confondues avec les luxations de l'humérus, & ont fait souffrir inutilement des douleurs au malade; mais lorsque cela arrive, la partie supérieure de la *clavicule*, comme l'observe Paré, remonte, & il reste une cavité dans l'endroit où la *clavicule* s'est séparée de l'acromion. Le malade ressent aussi des douleurs violentes, & il est hors d'état de pouvoir lever le bras. Il n'est donc pas étonnant, lorsqu'on differe la réduction, que le bras à qui cet accident est arrivé tombe dans une foiblesse qui le met hors d'état dans la suite de pouvoir atteindre à sa bouche ou à sa tête. Galien nous apprend dans son Commentaire sur le premier Livre d'Hippocrate, *de Articulis*, qu'ayant eu le malheur de se démettre la *clavicule* en luttant, il se forma entre elle & l'acromium une cavité qui avoit environ trois pouces de large; mais que ces deux os se réunirent de nouveau par le moyen d'un fort bandage qu'il porta pendant quarante jours.

Il suit de ce qu'on vient de dire, que les principales marques auxquelles on peut distinguer cette luxation des *clavicules*, sont premierement un creux ou cavité entre cette partie & l'acromion, qui marque la séparation de ces os qui sont contigus l'un à l'autre dans leur état naturel. En second lieu, l'impossibilité dans laquelle est le malade de porter le bras à sa tête. Le Chirurgien doit avoir soin, en traitant ces sortes de maladies, d'étendre & de réduire les parties disloquées dans leur situation naturelle, avec toute la promptitude & la dextérité qu'il pourra. Et comme la réussite de la cure dépend entierement des bandages, il doit les appliquer avec tout le soin possible; car il est rare que les malades à qui on les a mal appliqués guérissent parfaitement, mais ils ressentent toujours un engourdissement ou une foiblesse dans le bras. HEISTER, *Chirurgie.*

Bandages pour la clavicule.

1. Il y a deux sortes de bandages pour les fractures de la *clavicule*, eu égard à l'éloignement de la fracture du sternum ou de l'humérus. Le bandage le plus convenable, lorsqu'elle est fracturée auprès du sternum, est la capeline, qui consiste en une bande roulée à deux chefs, de six aunes de long sur quatre doigts de large. Après avoir réduit la fracture, on remplit les cavités qui sont au-dessus & au-dessous de la *clavicule* avec des compresses étroites, sur lesquelles on met deux éclisses de carton, d'environ un pouce de large, de la figure à peu près de cette partie; & par-dessus, à l'endroit de la fracture une troisieme très-petite, que l'on assure avec une compresse & une attelle de carton fort épais (*Planche VIII. fig.* 12.) pour empêcher la *clavicule* de sortir hors de sa place. Cela fait, le Chirurgien ordonne à un Aide de tenir l'appareil avec ses mains, tandis qu'il applique le milieu de la bande sur le haut de l'épaule malade, (*Planch. IX. Fig.* 23. *a.*) que l'on y suppose être la gauche. Il conduit ensuite obliquement son chef antérieur sur la poitrine, *b*, & le chef postérieur obliquement derriere le dos entre les deux épaules pour descendre vers l'aisselle, *c*, du côté sain, au-dessous de laquelle il le fait passer. Il le croise sur la poitrine, le faisant passer sur le chef antérieur & sous l'aisselle malade, *e*, & le replie sur le dos. Il renverse le chef antérieur qui est engagé par le roulement circulaire de l'autre, sur l'épaule malade, *f*, & l'engageant sur le dos dans la partie de la bande qui vient croiser sur la poitrine, il le renverse sur l'épaule pour venir le faire croiser de nouveau sur la poitrine. On emploie donc ainsi toute la bande en conduisant un de ses chefs autour du corps, & en engageant l'autre dans celui-ci, le faisant revenir de la poitrine sur le dos, & du dos sur la poitrine, toutes les fois que les chefs se rencontrent; & par ce moyen on assure les attelles & les compresses sur l'os fracturé. On arrête enfin les extrémités de la bande avec des épingles, & on suspend le bras malade avec une écharpe. Comme il est extremement difficile de contenir les parties de la *clavicule* fracturée dans leur place après les avoir réduites, avec ce seul bandage, & qu'elles sont fort sujettes à sortir de leur situation naturelle à cause de la pésanteur du bras, le Chirurgien ne peut mieux faire que de fortifier ce premier bandage par un second à qui sa figure a fait donner le nom d'*étoilé*, & qui contient en arriere & soutient en quelque sorte les épaules.

Voici la maniere dont on l'applique.

2. *Prenez* une bande de quatre ou cinq aunes de long & de trois doigts de large, roulée, & appliquez-en l'extrémité sur une compresse sous l'aisselle du côté sain, (*Planche IX. Fig.* 24. *a.*) Conduisez-la obliquement sur le dos entre les deux épaules au-dessus de celle qui est malade au point *b*, & faites-la passer sous la même aisselle, *c*, pour la faire revenir obliquement sur le dos au-dessus de l'épaule & sous l'aisselle du côté sain où on a commencé. Cette bande par ses intersections en *e*, forme la figure d'un X dans le milieu du dos. On continue ces circonvolutions jusqu'à ce qu'on ait employé toute la bande, & pour lors le bandage fixé sur le dos représente la figure X, c'est-à-dire, deux anneaux contigus par leurs angles verticaux. Par ce moyen on contient l'épaule du côté fracturé en arriere, & l'on prévient le déplacement des fragmens qu'on a réduits. Si ce bandage vient à se lâcher, comme cela est assez ordinaire, il faudra le renouveller tous les deux ou trois jours, & faire tenir en même tems par un Aide le bras malade en arriere jusqu'à ce qu'on l'ait remis. Il est même à propos que le malade ait toujours le bras en écharpe. On donne à ce bandage le nom d'étoilé, parce qu'il forme sur le dos à peu près la figure d'une étoile. On peut aussi le commencer en appliquant l'extrémité de la bande sur l'épaule, *d*, & de-là par *e* & *a* vers *b*, & ainsi de suite jusqu'à ce qu'on l'ait toute employée. On remarquera que l'on peut substituer à ce bandage la machine dont nous avons parlé ci-dessus & que l'on voit représentée *Planche VIII. Fig.* 13.

3. Quand la *clavicule* est fracturée près de l'humérus, on ne peut se servir d'un bandage plus commode que celui à qui on donne le nom de *spica simplex*, à cause de sa ressemblance avec un épi de blé. Il a encore été connu par les Medecins sous le nom de *geranium*, même depuis Hippocrate. On prend une bande ordinaire d'environ cinq aunes de long & de trois doigts de large, que l'on roule à un chef, & commençant par réduire la fracture comme je viens de dire, on applique l'extrémité de la bande sous l'aisselle opposée à la partie malade, après l'avoir garnie d'une compresse, & on la fait tenir par un Aide. Voyez *Pl. IX. Fig.* 25. *a.* On conduit ensuite la bande obliquement sur la poitrine, *b*, & la *clavicule* fracturée, *c*, & l'on descend sous l'aisselle malade, *d*, pour monter par-dessus l'épaule du même côté, en croisant sur la partie supérieure & externe du bras, *c*, où elle forme la figure X; après on va par derriere gagner l'aisselle opposée au mal, *a*, où l'on a commencé. On refait deux autres tours de même en doloire, suivant le même chemin, & observant de bien faire des doloires par-devant & par derriere, toujours en montant, & de croiser à l'endroit du spica, qui doit

être à la partie supérieure & externe du bras malade. Cela étant fait, le spica doit être formé, après quoi on monte le long du sternum par une quatrieme doloire, en allant par dessus la tête de l'humérus pour descendre dessous l'aisselle du côté malade; ensuite on fait un tour autour du bras au bas du spica, & on arrête le bout de la bande ou avec des épingles, ou avec quelques points de couture. On met aussi le bras du malade en écharpe, de peur que son poids n'oblige les os qu'on a réduits à sortir de leur place. Le Chirurgien doit avoir soin d'appliquer exactement le bandage sur la partie fracturée, & empêcher qu'il ne change de situation. Il y a des personnes qui pour mieux soulager le bras malade, l'assurent contre la poitrine avec un bandage circulaire ou spiral.

D'autres commencent par appliquer la bande en-devant sous l'aisselle opposée au mal, comme dans la *Fig.* 25. & montent obliquement derriere le dos & en allant sur l'épaule contiguë à la *clavicule* fracturée, *c*, que le bandage doit aussi embrasser. Ayant passé la bande sous l'aisselle, *d*, on remonte sur l'épaule du côté malade, en croisant sur la fracture, *c*, & l'on revient le long du sternum *b*, rejoindre l'aisselle opposée, *a*, où l'on a commencé. On continue de même jusqu'à ce qu'on n'ait plus de bande, & on l'arrête par son extrémité à l'endroit où elle finit. L'utilité de ces bandages dans les fractures ou dans les luxations de la *clavicule* est évidente par elle-même. On peut aussi s'en servir avec succès dans les luxations de l'humérus, aussi-bien que dans les fractures du cou.

4. Le spica simple à deux chefs est un bandage que l'on fait avec la même bande ou avec une autre un peu plus longue, roulée à deux chefs, de la maniere suivante.

On pose le milieu de la bande sous l'aisselle opposée à la partie malade, (*Fig.* 25. *a.*) & l'on conduit son chef antérieur sur le sternum, *b*, & son chef postérieur obliquement sur le dos par-dessus l'épaule malade *c* où l'on change les chefs pour les faire descendre l'un par-devant & l'autre par-derriere sous l'aisselle, *d*, où après les avoir changé on remonte avec eux par-dessus l'épaule, *c*, où on les croise pour les conduire obliquement, l'un sur la poitrine, & l'autre derriere le dos vers l'aisselle opposée au côté malade *a*, où on les croise de nouveau pour continuer la même manœuvre, jusqu'à ce que la bande soit toute employée, & la *clavicule* assurée & bien couverte. On met le bras en écharpe & on observe les mêmes précautions qne ci-devant.

Voici une autre méthode d'appliquer le spica à deux chefs.

On pose le milieu de la bande sous l'aisselle du côté malade, *Fig.* 25. *d*, & l'on fait remonter les deux chefs par-dessus l'épaule, *e*, où on les croise, pour les mener obliquement par-dessus la poitrine, *b*, & le dos vers l'aisselle droite, *a*. On les croise ici de nouveau & changeant de chef, on les fait revenir par-dessus l'épaule, *c*, *e*, où on les croise en serrant autant qu'il faut pour descendre sous l'aisselle gauche, *d*, où l'on a commencé. On continue de même jusqu'à ce qu'on ait employé toute la bande, & que la partie malade soit couverte & bien assurée. Quelques Chirurgiens modernes pour se conformer à la méthode de Galien & des anciens, appliquent une partie de ce bandage vers la partie inférieure du bras, afin de le soutenir: mais comme la pésanteur du bras ne peut manquer de tirer en embas la *clavicule* fracturée, je conseille plutôt de se servir d'une écharpe que l'on attache autour du cou & de l'épaule opposée au côté malade.

Gouey, Chirurgien François, dans sa *Chirurgie véritable*, donne la description d'un bandage différent du précédent, mais qui est aussi commode & peut-être même préférable, parce qu'on peut l'employer dans toutes les différentes especes de fractures de la *clavicule*. Dans cette méthode, qui est une application particuliere de la *capeline*, il se sert d'une bande de six aunes de long & de deux doigts de large, qui est aussi roulée à deux chefs, de la maniere suivante.

Il pose le milieu de la bande sous l'aisselle la plus proche de la *clavicule* affectée, (voyez *Fig.* 25. *lett. d.*) & fait remonter ses deux chefs par-dessus l'épaule, où ils s'entrecroisent en forme d'X. Il les conduit ensuite, l'un par-dessus la poitrine, *b*, & l'autre par-dessus le dos vers l'aisselle opposée, *a*, où il les croise de nouveau & les fait revenir circulairement autour du corps sous l'aisselle contiguë à la fracture. Il les croise encore ici & les fait remonter sur l'épaule, en continuant de même jusqu'à ce qu'ils soient revenus à l'endroit où il a commencé. Il renverse ensuite le chef postérieur par-dessus l'épaule sur la poitrine, & il l'engage dans les circonvolutions que fait l'autre chef autour du corps. (Voyez *Fig.* 23. *a. b.*) Après l'avoir passé par-dessous il le renverse en arriere suivant la direction *f*, pour l'engager dans le tour de la bande qui passe sur le dos, d'où il revient l'engager de nouveau sur la poitrine, en faisant tenir la même route aux deux chefs, jusqu'à ce que la bande soit entierement employée. Pour concevoir la raison qui a pu engager cet Auteur à préférer ce bandage à tout autre, il est à propos de faire voir son utilité, suivant la description qu'il en donne.

Le commencement de cette bande comprimant fortement l'aisselle du côté malade, il oblige la *clavicule* fracturée que la pésanteur du bras faisoit sortir de sa situation, à rentrer dans sa place. Outre cela on n'a pas plutôt croisé la bande par-dessus l'épaule pour la conduire obliquement sur la poitrine & sur la partie affectée jusqu'à l'aisselle voisine, que le fragment de la *clavicule* contigu au sternum, que la fracture oblige presque toujours à remonter, rentre dans sa premiere situation; de sorte qu'on n'a pas plutôt fait deux tours avec la bande, que la fracture se trouve réduite. M. Gouey préfere encore ce bandage à tout autre pour les fractures de l'omoplate.

Le bandage pour la luxation de la *clavicule* est presque le même que celui dont on se sert pour les fractures de cette partie, ces deux accidens étant à peu près de même nature. Dès que la luxation se trouve réduite, il faut appliquer sur la partie une compresse trempée dans de l'esprit de vin; & supposé que la dislocation soit du côté du sternum, on se servira de la capeline dont nous avons donné la description. Si la *clavicule* rentroit malgré cela en dedans, il faudroit nécessairement y appliquer encore le bandage étoilé dont nous avons parlé, afin qu'en contenant les épaules en arriere, la *clavicule* pût se jetter en avant. Ce bandage est inutile lorsque l'os a beaucoup de saillie, & il faut tâcher de le réduire par le moyen de fortes compresses. Si c'est la tête de la *clavicule*, contiguë à l'omoplate qui est luxée, on doit se servir du *spica* simple à deux chefs, ou du bandage de M. Gouey. Enfin quand les deux *clavicules* sont également déplacées, il faut y appliquer le *spica* double, comme nous l'enseignons en parlant des luxations de l'humérus & de l'omoplate. Dans toutes les fractures & luxations de cette espece le malade doit porter le bras en écharpe, jusqu'à ce que les parties soient suffisamment raffermies, pour prévenir une nouvelle dislocation. HEISTER, *Chirurgie.*

CLAVICULÆ, en termes de Botanique, est le même que *capreoli.* Voyez *Capreolus.*

CLAVIS SILIGINIS. Leonicerus appelle ainsi les grains de seigle qui se gâtent après avoir atteint leur maturité, & deviennent de couleur noire. On les estime un excellent remede contre le flux immodéré des vuidanges.

CLAVIS, en terme d'Anatomie, est le même que *Clavicula.*

CLAVIS, en terme de Chymie, est un menstrue, sur-tout ceux des minéraux, qui les ouvrent pour ainsi dire, & pénetrent dans leur substance. Il signifie aussi les précau-

tions & le manuel pour exécuter un procédé.

CLAUSTRUM GUTTURIS, κλεῖθρον, κλῄθρον; l'entrée du larynx qui est située à la racine de la langue & entre les amygdales. *Claustrum virginitatis*, c'est l'*hymen*.

CLAUSURA, l'obturation d'un canal ou d'une cavité du corps. Ainsi *Clausura uteri* est une imperforation contre nature de l'utérus. *Clausura tubarum Fallopianarum* est l'imperforation des trompes de Fallope, causée par une maladie, que Ruysch donne pour une des causes de la stérilité.

CLAVUS est un instrument de Chirurgie d'or avec une large tête, dont Amatus Lusitanus fait mention. On l'introduisoit dans la bouche quand le palais étoit ulcéré, afin de pouvoir mieux articuler les paroles. Forestus en décrit un qui est fait avec de l'argent.

CLAVUS HYSTERICUS est un symptome hystérique que Sydenham décrit de la maniere suivante.

La maladie hystérique affecte quelquefois la partie extérieure de la tête entre le péricrane & le crane, & y cause une douleur violente fixe, qui ne s'étend pas plus loin que de la largeur d'un pouce, & qui est accompagnée d'un vomissement continuel. J'appelle cette espece de maladie *clavus hystericus*. Elle affecte principalement les femmes qui ont les pâles couleurs. SYDENHAM. Voyez *Hysterica*.

Cette douleur est quelquefois causée par une carie ou exostose vénérienne de quelque os du crane. ASTRUC.

CLAVUS OCULORUM, suivant Celse, *Lib. VII. cap. 7.* est un tubercule calleux qui se forme sur le blanc de l'œil, auquel on a donné ce nom à cause de sa figure. Il veut qu'on le perce à sa racine avec une aiguille, & qu'après l'avoir coupé, on panse la plaie avec des remedes lénitifs.

CLAVUS signifie aussi quelquefois les tubercules endurcis de l'utérus.

CLAVUS est aussi un *cor* des piés.

Il se forme très-souvent sur les extrémités des piés, & surtout entre les orteils, des tubercules durs semblables à des verrues unies, auxquels on donne le nom de *cors*, *clavi*, quelle qu'en soit la figure & la forme. La cause la plus générale de ces sortes de cors, est la compression de la chaussure; car ceux qui par un principe de vanité portent des souliers étroits sont non-seulement plus sujets que les autres à cet accident, mais en sont encore plus tourmentés, surtout dans les tems chauds, ou lorsqu'ils sont obligés de demeurer longtems debout, ou de faire de longues courses. Quoique les Medecins ordonnent plusieurs remedes émolliens & corrosifs propres pour les extirper, il n'y a pas de meilleur moyen pour en venir à bout que de les ramollir lorsqu'ils sont extremement durs. Rien n'est meilleur pour cet effet que de tremper long tems le pié dans l'eau chaude, & de couper ensuite avec un rasoir la partie supérieure du *cor*; car par ce moyen on remédie souvent à la douleur que cause cette maladie. Supposé que cela ne réussisse point, il faut, après l'avoir coupé, y appliquer une emplâtre de cire verte, ou de gomme ammoniaque, ou l'emplâtre de mucilage, ou une autre préparée avec du savon coupé par feuilles, ou une feuille de *sedum majus*, ou de grande joubarbe, qu'on aura soin de renouveller tous les jours. Après avoir pris ces mesures pendant quelque tems, on peut enlever le *cor* avec l'ongle, le couper avec un rasoir, ou, ce qui vaut encore mieux, le racler avec précaution, jusqu'à ce qu'il soit entierement enlevé. On doit cependant prendre garde, lorsqu'on se sert du rasoir, de ne point offenser le tendon du muscle exteoseur; ce qui expose souvent le malade à des douleurs violentes, à des inflammations, des gangrenes, des convulsions, quelquefois même au danger de perdre la vie, comme on en a des exemples dans Hildanus & dans plusieurs autres Auteurs.

Quoique pour l'ordinaire la méthode que nous venons d'indiquer ne suffise pas pour extirper entierement les *cors*, & qu'ils reviennent quelque tems après, on a du moins l'avantage d'appaiser la douleur qu'ils causent, surtout lorsqu'on a la précaution de porter des souliers larges. En pratiquant ce que je viens de dire tous les mois, ou aussi souvent que la douleur & les autres symptomes y obligent, & en appliquant sur le *cors*, après qu'on l'a coupé, les remedes que j'ai indiqué ci-dessus toutes les vingt-quatre heures, on vient enfin à bont de faire tomber les *cors* en mortification, ou du moins de les ramollir au point de les rendre supportables. HEISTER, *Chirurgie*.

Harris prétend que le diachylon simple empêche les *cors* de revenir après qu'on les a conpés. Il attribue la même vertu au *galbanum coctum* de Mynsicht, aussi-bien qu'à la cire molle dont se servent les Gens de Palais : mais rien n'est meilleur, suivant lui, que d'entourer l'orteil d'un morceau de linge bien propre après que le callus est enlevé. Le Roi Charles II. s'étoit fort bien trouvé de ce remede. HARRIS, *Dissert.*

La pulpe de limon laissée toute la nuit sur un *cors*, le ramollit si fort, qu'on peut l'enlever sans peine le lendemain matin.

CLE

CLEIDION, κλειδίον; épithete d'une pastille dont Galien donne la description dans son Traité *de Compositione Medicam.* S. L. IX. c. 5. Il en est aussi parlé dans Paul Eginete, *Lib. VII. cap. 12.* C'est encore le nom d'un épitheme dont Aëtius nous a laissé la description. Tous ces remedes sont d'une nature astringente, & tirent leurs noms de κλείω, « fermer. » Ce mot signifie quelquefois la même chose que *clavicula*.

CLEIS, κλεὶς. Le même que *clavis*.

CLEISAGRA, de κλεὶς, *clavicula*, & ἄγρα, *proie*; goute à l'articulation des *clavicules* avec le sternum. PARE'.

CLEITHRON, κλεῖθρον, le même que *claustrum*. Voyez ce dernier mot.

CLEMA, κλῆμα; rejetton ou tendron d'une plante. Le même que *sarmentum*. De-là,

CLEMATIS; nom du *Vinca pervinca*. Voyez *Pervinca*. De-là aussi,

CLEMATITIS, *clematite* ou *herbe aux gueux*.

C'est une plante à qui on a donné ce nom, parce qu'elle s'attache aux arbres par des mains pareilles à celles de la vigne.

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibreuse, annuelle; ses feuilles sont opposées deux à deux en sautoir; sa fleur est nue, composée de quatre pétales & rarement de cinq, en forme de croix: ses étamines sont nombreuses, velues, fort serrées, & surtout à la partie la plus basse du bord de la base de l'ovaire. Le sommet du pistil se change en un placenta, autour duquel sont attachées plusieurs semences garnies d'aigrettes.

Boerhaave en compte douze especes, qui sont,

1. *Clematitis, sive Flammula surrecta alba*, J. B. 2. 127. Raii Hist. 1. 621. Tourn. Inst. 294. Elem. Bot. 244. Boerh. ind. A. 46. Hist. Oxon. 3. 316. Chab. 117. *Flammula Jovis*, Offic. *Flammula Jovis surrecta*, Ger. 741. Emac. 888. Park. Theat. 382. Parad. 393. *Flammula recta*, C. B. Pin. 300. *Flammula surrecta*, Rupp. Flor. Jen. 54. Buxb. 114.

Cette plante fleurit en été : ses feuilles & ses fleurs sont d'usage, & possedent une qualité caustique & brûlante. DALE.

Ses fleurs, sa semence, son écorce & sa racine ont une qualité caustique. Cette espece étant froissée entre les doigts & portée au nez, frappe dans l'instant l'odorat d'une odeur forte & pénétrante. Elle donne une eau aussi brûlante que l'esprit de vin, que Mathiole assure être extremement efficace dans les maladies froides. Mais il n'est pas sûr d'en user intérieurement, à moins qu'on ne la mêle avec d'autres eaux pour la tempérer & l'empêcher de nuire aux visceres.

Quelques Auteurs recommandent son huile pour les douleurs

leurs de la sciatique, des jointures & des reins, pour la strangurie & le calcul des reins. On en frote chaudement la partie, & on en met dans les lavemens.

On la prépare de la maniere suivante.

Coupez les feuilles de *clématite* par petits morceaux, & faites-les infuser au soleil pendant l'Eté dans de l'huile de roses dans un vaisseau de verre bien bouché. On en met aussi le poids de trois dragmes dans les alimens pour ces mêmes maladies. Ray, *Hist. Plant.*

2. *Clematitis sylvestris latifolia*, C. B. Pin. 300. Voyez *Atragene*.
3. *Clematitis peregrina, foliis pyri incisis*, C. B. P. 300.
4. *Clematitis Canadensis, trifolia dentata flore albo*, H. R.
5. *Clematitis cærulea erecta*, C. B. Pin. 300. M. H. 3. 616.
6. *Clematitis cærulea, vel purpurea repens*, C. B. Pin. 300. Tourn. Inst. 294. Elem. Bot. 244. Boerh. Ind. A. 46. *Clematitis altera*, Offic. *Clematitis peregrina cærulea sive rubra*, Ger. 740. Emac. 887. Raii Hist. 1. 622. *Clematitis peregrina flore rubro vel purpureo simplex*, Park. Theat. 381. Parad. 392. *Clematis sive flammula flore purpureo & cæruleo scandens*, J. B. 2. 128. Chab. 117. *Clematis flore simplici*. Rupp. Flor. Jen. 54. Dale.

On croit que c'est la *clématite* de Dioscoride. Cet Auteur nous apprend, que sa semence prise dans du vin ou de l'hydromel, purge le phlegme & la bile, & que ses feuilles appliquées sur la partie affectée, guérissent la lepre. Les Modernes ne lui attribuent pas d'autres vertus.

7. *Clematitis repens rubra.*
8. *Clematitis Orientalis, folio apii, flore ex viridi flavescente, posterius reflexo*, T. Cor. 20. t. subm.
9. *Clematitis cærulea, flore pleno*, C. B. P. 301.
10. *Clematitis alpina, geranifolia*, C. B. P. 300. Prodr. 135. M. 3. 616.
11. *Clematitis Hispanica, surrecta altera & humilior, flore albicante*, H. R. Par. H. subm.
12. *Clematitis erecta, folio fraxini.*

La seconde espece croît naturellement dans quelques endroits d'Angleterre sur le bord des rivieres & parmi les haies, & s'attache aux arbres & aux arbrisseaux qui sont dans son voisinage. Miller, *Dictionn.*

CLEONIS *collyrium*, est le nom d'un collyre dont Celse donne la description, *Lib. VI. cap. 6.* Le *Cleonis gluten* dont parle Oribase, *Lib. IV.* & qu'il recommande pour arrêter les fluxions, est composé de parties égales de terre de Samos, de myrrhe & d'encens mêlés avec un blanc d'œuf. On l'étend sur un linge, & on l'applique sur le front & sur les tempes.

CLEOPHANTUS, *Cleophante*, Ancien Medecin, qui, à ce que rapporte Celse, *Lib. III. cap.* 14. guérissoit la fievre tierce, en versant une grande quantité d'eau froide sur la tête du malade avant l'accès, & en lui donnant ensuite du vin. Celse condamne cette méthode.

CLEPSYDRA, κλεψύδρα, de κλέπτω, *cacher*, & ὕδωρ, *eau*. C'est proprement un instrument dont on se sert pour mesurer le tems par le moyen de l'eau qui coule d'un vaisseau dans un autre à travers d'un petit trou qu'on y fait. On donne encore ce nom à un vaisseau de Chymie percé de la même maniere. La *clepsydre* est aussi un instrument dont il est parlé dans Paracelse, qui sert à conduire les fumigations dans l'utérus.

C L I

CLIBANUS, κλίβανος, petit four portatif de fer, de terre, de cuivre ou telle autre matiere convenable. V. *Artos.*

CLIDION. Voyez *Cleidion.*

CLIMA, κλίμα, *climat*. Il est absolument nécessaire qu'un Medecin connoisse les différens *climats*; tant à cause des différentes maladies qu'ils occasionnent, que parce qu'ils demandent que l'on varie les méthodes qu'on emploie dans la cure, aussi-bien que le régime. Paracelse.

CLIMACION, κλιμάκιον ou κλιμάκειον, *échelon*. Hippocrate en parle dans son Traité *de Arte*, dans l'endroit où il enseigne la maniere de réduire la luxation de l'humérus.

CLIMACTER, κλιμακτὴρ; ce mot signifie la même chose que le précédent.

CLIMACTERICUS ANNUS, *Année climactérique*. Suivant quelques Auteurs, chaque septieme année est *climactérique*; mais d'autres ne regardent comme telles que celles qui sont le produit de la multiplication du nombre 7 par les nombres impairs 3. 5. 7. & 9. Ces années, à ce qu'ils prétendent, amenent avec elles quelque changement remarquable par rapport à la santé, la vie ou la fortune. La grande *climactérique* est la soixante-troisieme année; quelques personnes y ajoutent la quatre-vingt-unieme. Les autres *années climactériques* remarquables sont la septieme, la vingt-unieme, la quarante-neuvieme & la cinquante-sixieme. Je crois que le crédit des *années climatériques* n'est fondé que sur la doctrine des Nombres que Pythagore avoit introduite, quoique plusieurs grands hommes tant anciens que modernes, paroissent y ajouter beaucoup de foi.

CLIMIA, c'est le nom de la *cadmia fornacum*, cadmie des fourneaux. Ruland rend *climia ereps*, par *cadmia auripigmenti.*

CLINERES, κλινήρης. Voyez *Clinopetes.*

CLINICUS, κλινικὸς, de κλίνη, *un lit*; *Clinique*. Le Medecin *Clinique* est celui qui visite les malades qui sont alités. De-là est venue la Medecine Clinique, dont on prétend qu'Hippocrate est l'Auteur. On donne aussi le nom de *clinique* à tout malade qui garde le lit.

CLINOIDES, les quatre petites apophyses de l'os sphénoïde, entre lesquelles est la selle du Turc. Castelli.

CLINOPETES, κλινοπετής; on appelle ainsi une personne que sa grande foiblesse ou quelque maladie obligent à garder le lit.

CLINOPODIUM, *basilic sauvage.*

Voici ses caracteres.

Le calyce est long, tubuleux, découpé en cinq segmens, rude & très-compacte; le casque est rond, droit, fourchu & garni d'une barbe divisée en trois parties; les fleurs sont verticillées ou rangées par étages ou anneaux, épais & touffus autour des tiges & des branches.

Boerhaave en compte neuf especes.

1. *Clinopodium, origano simile, elatius, majore folio*, C. B. Pin. 224. Cat. Monsp. 71. Hist. Oxon. 3. 374. Tourn. Inst. 195. Elem. Bot. 163. Boerh. Ind. A. 158. Rupp. Flor. Jen. 188. Buxb. 75. *Clinopodium*, Offic. Dill. Cat. Giss. 132. Rivin. Irr. Mon. *Clinopodium majus*, Raii Hist. 1. 558. Phyt. Brit. 28. *Clinopodium vulgare*, Merc. Bot. 1. 29. *Clinopodium quorundam origani facie*, J. B. 3. 250. *Clinopodium, acinos*, Ger. 548. Emac. 675. Mer. Pin. *Acinos sive clinopodium majus*, Park. Theat. 22. Dale.

Cette plante est fort commune le long des haies; ses feuilles & leur décoction passent pour un antidote contre les piquures des animaux venimeux, & pour un remede efficace pour les spasmes, les contusions & la strangurie. Elle facilite l'accouchement, elle excite les regles & fait tomber les verrues pendantes appel-

lées *acrochordones*, lorsqu'on en use pendant quelques jours. Elle arrête la diarrhée, si on en boit après l'avoir faite bouillir jusqu'à diminution d'un tiers. Il faut la faire bouillir dans du vin en cas de fievre, & dans l'eau si le malade en est exempt. DIOSCORIDE.

2. *Clinopodium, Alpinum, roseum, satureja foliis*, Bocc. Mus. p. 119.
3. *Clinopodium, angustifolium, minus, pulegii odore, Romanum*, Bocc. Mus. p. T. 45. a.
4. *Clinopodium, orientale, hirsutum, foliis inferioribus ocymum, superioribus hyssopum, referentibus*, T. Cor. 12. a.
5. *Clinopodium, Canadense, fistulosum, foliis dilutè virentibus & hirsutis*, Flor. 2. 69. *Origanum fistulosum, Canadense*, Cornut. 14. *Leonurus, Canadensis, origani folio*. T. 187.
6. *Clinopodium, Canadense, fistulosum, foliis saturatius virentibus & hirsutis*, Flor. 2. 69.
7. *Clinopodium, orientale, humile, verticillis florum singularibus & crassioribus*, T. Cor. 12. a.
8. *Clinopodium fistulosum, pumilum, India occidentalis, summo caule floridum*, Pluk. a.
9. *Clinopodium, spicatum & verticillatum, Lusitanicum*, T. 195. *Bigula, odorata, Lusitanica*, Corn. 46. a. BOERHAAVE, *Index alter Plantarum, Vol. I.*

CLISSUS, dans Paracelse, est une certaine vertu ou vicissitude occulte des choses, par le moyen de laquelle elles retournent dans l'état où elles étoient auparavant. C'est ainsi que les fleurs de tous les végétaux se fanent vers le soir & s'épanouissent de nouveau le matin par la vertu du *clissus*.

Il signifie aussi la même chose que *clyssus*. Voyez ce mot.

CLISTUS. Voyez *Clyssus*.

CLITORIS, ou comme d'autres l'appellent *Oestrum veneris*, est une portion externe des parties naturelles de la femme placée dans l'angle, que les nymphes forment entr'elles.

Le *clitoris* paroît d'abord sans dissection comme un petit gland, excepté qu'il n'est pas percé. Il est recouvert en dessus & latéralement d'une espece de prépuce formé par un repli particulier d'une portion de la face interne des aîles. Ce repli ou prépuce paroît glanduleux & suinter une humidité. Il est grenu à sa face interne.

Par la dissection on y découvre encore un tronc & deux branches à peu près comme le pénis; le tout pareillement composé d'un tissu spongieux ou caverneux, & de tuniques ou membranes fort élastiques, mais sans urethre. Ce tissu se gonfle de même par le souffle & par l'injection anatomique de l'artere, &c. L'épaisseur du tronc est aussi partagé en parties latérales par une cloison mitoyenne, depuis sa bifurcation jusqu'au gland, où elle s'efface insensiblement.

La bifurcation du tronc est sur le bord de l'arcade cartilagineuse des os pubis. Les branches qui sont aussi comme les racines des corps caverneux, sont de même attachées chacune au bord de la branche inférieure de l'os pubis voisin, & s'étendent intérieurement sur la petite branche de l'ischion, où elles se terminent peu à peu, quoiqu'une portion du tuyau membraneux paroisse dans quelques-unes s'étendre jusqu'à la tubérosité.

Le tronc du *clitoris* est soutenu par un ligament suspensoire proportionné, qui est attaché à la symphyse des os pubis, & renferme ce tronc dans sa duplicature, à peu près comme dans l'autre sexe.

Il y a quatre muscles ou trousseaux de fibres charnues attachées aux trônc du *clitoris*, deux à chaque côté. L'un des deux de chaque côté descend le long du corps caverneux voisin, le couvre antérieurement & s'attache ensuite par une portion tendineuse ou aponévrotique, en partie à l'extrémité du corps caverneux, & en partie plus bas à la tubérosité de l'os ischion. On donne à ce muscle & à son pareil le nom d'érecteurs: mais celui d'ischio-caverneux seroit plus convenable.

L'autre muscle de chaque côté est immédiatement au-dessous: il descend à côté de l'urethre & du grand conduit de l'utérus, en s'élargissant jusqu'au sphincter de l'anus, auquel il se termine en partie à peu près comme celui qu'on appelle communément accélérateur dans l'homme.

Ce muscle & son pareil de l'autre côté embrassent ensemble étroitement les parties latérales de l'urethre & une portion du grand conduit. Il devient fort large en descendant & se répand jusqu'embas sur les parties latérales du grand conduit; de sorte que plusieurs Anatomistes ont regardé ces deux muscles comme une espece de sphincter ou de ceinture musculaire. Tous ces muscles, principalement les deux derniers, sont souvent très-garnis & même tout couverts de graisse.

Les vaisseaux sanguins du *clitoris* viennent principalement des vaisseaux hypogastriques. Les nerfs sont fournis par la seconde & la troisieme paire des nerfs sacrés, & par leur moyen communiquent avec le plexus mésentérique inférieur, & avec les grands nerfs sympathiques. WINSLOW, *Anat.*

Le *clitoris* a une érection de même que la verge, & passe pour être le principal siége du plaisir vénérien.

Maniere d'extirper une partie du clitoris lorsqu'il est trop grand.

Le *clitoris* est quelquefois d'une grandeur si démesurée dans quelques femmes qu'il excede les levres des parties naturelles, & les excite fortement au plaisir vénérien par l'érection qu'y cause le frottement des habits. De-là vient que les Egyptiens en retranchoient une partie avant qu'il eût atteint une grandeur si excessive, aux filles qui étoient sur le point de se marier.

Voici la maniere dont ils faisoient cette opération.

Après avoir placé la fille sur un siége commode, un homme robuste qui est derriere elle la saisit par les cuisses & la tient dans une posture convenable à l'opération. Cela fait le Chirurgien se place vis-à-vis & saisissant avec de grosses pinces qu'il tient de la main gauche le *clitoris*, il le tire vers lui autant qu'il le faut & le coupe de la main droite au niveau des dents de la tenaille. Mais on doit prendre garde de même que dans l'extirpation de la luette, de n'en retrancher que ce qu'il y a de superflu: car comme cette partie est munie d'un grand nombre de pellicules qui lui permettent de s'étendre beaucoup, il est à craindre que le Chirurgien ne fasse l'incision beaucoup plus haut qu'il ne faut, ce qui occasionneroit une perte involontaire d'urine. Après que l'opération est faite on lave la plaie avec une éponge trempée dans du vin astringent ou dans de l'eau froide, & après avoir saupondré la partie affectée avec de l'encens en poudre, on met par-dessus une compresse trempée dans de l'oxycrat, & sur celle-ci une éponge imbibée de la même liqueur que l'on a soin d'assurer. Sept jours après on saupoudre la partie avec de la cadmie pulvérisée, ou seule ou avec des feuilles de roses, ou avec une préparation seche de pierre de Phrygie, dont on se sert pour les crevasses des parties naturelles ou avec la cendre de noyaux de dates. AETIUS, *Tetrab. IV. Serm. 4. cap.* 103.

On met à peu près en usage la même opération dans cette espece de maladie appellée κέρκωσις par les Grecs, & *cauda* par les Latins, dont Aëtius donne la description suivante dans le même Livre que nous venons de citer.

« On voit certaines femmes, dit cet Auteur, qui ont à « l'entrée de l'utérus une substance charnue qui occu- « pe toute la capacité du vagin, & qui excede même « quelquefois les levres. On lui a donné le nom de

« *cauda*, à cause qu'elle ressemble à la queue d'un « animal. Lorsque cela arrive on doit placer la ma- « lade dans la même posture que pour l'extirpation « du *clitoris*, & extirper totalement la caroncule après « l'avoir saisie avec des pinces. L'opération étant ache- « vée on suivra pour la cure la méthode que nous avons « indiquée ci-dessus. » *Ibid.* 104.

Quelques femmes ont le *clitoris* si grand qu'il leur cause une difformité monstrueuse. On doit dans ce cas coucher la malade sur le dos, & retrancher ce qu'il y a de superflu dans cette partie avec un bistouri après l'avoir saisie avec des tenailles propres pour cet effet. Mais le Chirurgien doit avoir soin en faisant l'opération de ne pas faire l'incision trop profonde, de peur qu'elle n'occasionne une perte involontaire d'urine. Il arrive aussi quelquefois que le *cauda*, (κέρκοσις) qui est un corps charnu qui se forme à l'entrée de l'utérus & occuppe toute la cavité du vagin, sort hors des levres. On doit dans ce cas retrancher ce qu'il y a de superflu avec un bistouri, de même qu'on le fait pour le *clitoris*. Paul Eginete, *de Re Medica*, L. VI.

Le *clitoris* est dans quelques femmes d'une grandeur si extraordinaire qu'il ressemble à la verge, & leur fait donner le nom d'hermaphrodites, (*a*) quoiqu'il n'ait aucune ouverture pour donner issue à la semence & à l'urine. Comme cette incommodité devient un grand obstacle au devoir conjugal, on est obligé quelquefois de recourir au Chirurgien pour y remédier. On prétend que cette maladie étoit fort fréquente autrefois chez les Arabes & les Egyptiens, ce qui les obligeoit lorsqu'une fille venoit à naître, d'extirper tout ce qu'il y avoit de superflu dans cette partie. Si cette opération est moins fréquente parmi les Européens qu'elle ne l'étoit parmi ces peuples, on doit en attribuer la cause à la modestie ou à la crainte qu'ont du bistouri les personnes sujettes à cette incommodité. Je ne laisserai pas d'indiquer ici deux méthodes différentes d'y remédier afin que le Chirurgien ne soit point embarrassé s'il se trouvoit jamais dans l'occasion de pratiquer cette opération. La premiere est de faire une ligature à la partie & d'en extirper toutes les superfluités ou excroissances de la maniere qu'on le fait à l'égard des tubercules & des parties du pénis qui tombent en mortification. La seconde est de couper avec un bistouri ce qu'il y a de superflu dans la partie, & après l'avoir laissé suffisamment saigner d'arrêter l'hémorrhagie avec des styptiques, en suivant pour la cure la même méthode que dans les autres plaies. Bellonius rapporte que les Indiens diminuent la longueur excessive de cette partie dans leurs femmes, en y appliquant un cautere actuel. Heister, *Chirurg. p.* 1025.

CLITORIDIS *Flos Ternatensibus*, *Breymei*, est une fleur qui croît dans l'Isle Ternate, & que les Habitans mangent après l'avoir fait cuire. On ne lui atrribue aucune vertu médicinale.

CLO

CLOACA, *Cloaque*, dans l'anatomie comparative signifie un canal qui est dans le corps des oiseaux, & qui sert à conduire l'œuf depuis l'ovaire jusqu'à son issue. Il a cela de remarquable que la partie qui est contigue à l'ovaire, est dentelée comme le *Morsus Diaboli*, ou la portion frangée de la trompe, & flotte dans le bas-ventre, sans être attachée à l'ovaire.

CLONODES, κλονώδες, est l'épithete d'une espece de pouls qui est grand, fort, & en même-tems inégal dans le même battement d'artere. Castelli.

CLONOS, κλόνος, mouvement tumultueux & irrégulier de telle espece qu'il soit. On donne ce nom à tout mouvement épileptique & convulsif.

CLU

CLUNES, les *Fesses*. Elles sont composées de peau de graisse & de muscles, surtout de ceux à qui on donne le nom de *Glutai*, Fessiers.

CLUPEA. *Alose*. Voyez *Alosa*.

CLUTIA.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est en rose, & a cinq pétales. Il s'éleve du centre un pistil entouré de cinq étamines, lequel se change en un fruit divisé en trois parties & en trois cellules; dans lesquelles la semence est enfermée. Miller. *Dictionnaire*, *Vol. II.*

Boerhaave n'en compte qu'une espece qui est:

Clutia. Frutex Æthiopicus, portulacæ folio, flore ex albido virescente. H. A. 1. 177. Boerhaave. *Index alter Plantarum*, *Vol. II. pag.* 260.

CLY

CLYDON, κλύδων, agitation & flatuosité dans les intestins & l'estomac.

CLYMA, scories de l'argent & de l'or. Castelli.

CLYMENOS *Dioscoridis* est le *Scorpioides folio bupleuri*. Boerhaave. *Index alter*, *Vol II. pag.* 52.

CLYMENUM:

Est une Plante, dont voici les caracteres.

Sa tige, ses fleurs & son fruit ressemblent à ceux de l'épurge; mais ses feuilles sont conjugées & attachées à une côte qui se termine par un tendron. Miller. *Dictionn. Vol. I.*

Boerhaave en compte quatre especes, qui sont:

1. *Clymenum Hispanicum, flore vario, siliquâ planâ.* T. 396. *Lathyrus, vicioides, vexillo rubro, petalis rostrum ambientibus caeruleis.* M. H. 2. 50. *Lathyrus, viscosi nomine missus.* Ind. 159. a.
2. *Clymenum Hispanicum, flore vario, siliquâ articulatâ.* T. 396. *Lathyrus vicioides, floris vexillo Phœniceo, foliis labialibus, subalbescentibus, siliquis ochri.* M. H. 2. 55. a.
3. *Clymenum Bithynicum, siliquâ singulari, flore minore.* Jussieu, a.
4. *Clymenum, vexillo obsoletè caeruleo, petalis pallidis, an Clymenum Parisiense, flore caeruleo?* T. 396. a. Boerhaave. *Index alter Plantarum.*

Miller en ajoute une cinquieme, qui est:

Clymenum, Græcum, flore maximo singulari. T. Co.

CLYPEALIS CARTILAGO, le Cartilage Thyroïde.

CLYPEUS. C'étoit, à ce qu'il semble, une espece de registre pratiqué dans les Bains des Anciens, à qui on avoit donné ce nom à cause de sa figure. Son usage étoit d'augmenter ou de diminuer la chaleur, en empêchant la sortie de l'air, ou en lui donnant entrée.

CLYSMA, κλύσμα. *clystere* Voyez *Enema*.

CLYSSIFORMIS, *Distilatio*, Distilation des substances qui sont sujettes à s'enflammer & à détonner, par une rétorte tubulée. Castelli d'après *Wedelius*.

CLYSSUS. Ce mot signifioit chez les Anciens Chymis-

(*a*) On trouve plusieurs exemples de cette espèce dans Tulpius, de Graaf, Plater, Rhodius, Plazzonus, Panarole, Paulinus & autres Auteurs.

tes un extrait préparé de différentes substances mêlées ensemble, & il signifie encore aujourd'hui un mélange qui contient les divers produits d'une substance, unis entre eux, comme par exemple, quand on mêle de telle sorte l'eau distilée, l'esprit, l'huile, le sel & la teinture d'absinthe, que le mélange possede toutes les vertus du simple qui a fourni toutes ces différentes préparations. C'est pourquoi Ruland nous apprend dans son Lexicon, « qu'un *clyssus* peut contenir l'essence entiere d'une substance, lorsque par la séparation de ses parties grossieres & impures, ses principes essentiels & constituans sont réduits en un composé; ou, un *clyssus* est un extrait de toutes les parties subtiles d'une plante, combinées & unies en une substance commune. » Suivant Poterius, un *clyssus* est une certaine union de toutes les vertus d'une plante qui existent dans les trois principes constituans des corps, le soufre, le sel & le mercure, extraits des différentes parties de la plante; comme, par exemple, quand on extrait ces trois principes des racines traitées à part, ensuite des feuilles, du fruit & des semences, pour les mêler & les incorporer ensuite les unes avec les autres. Il faut d'abord commencer à mêler l'huile avec le sel en les exposant à la chaleur d'un feu modéré, & les remuant doucement. L'eau distilée, qui est cette liqueur spiritueuse qui ressemble à l'esprit de vin, & qui est proprement le mercure, l'élixir, & la quintessence de la plante, ne doit y être ajoutée que la derniere. Quand il y a une quantité considérable de liqueur, ces substances s'incorporent beaucoup mieux par des cohobations réitérées, les orifices des vaisseaux étant bien fermés. Pour cet effet on peut aussi les réduire en poudre, ou sous telle autre forme, suivant qu'on le juge à propos: mais on les garde beaucoup plus commodément sous celle d'un extrait. Elles sont très-commodes pour l'usage, & on peut les donner dans quelque liqueur convenable, ou en forme de bol ou de pilules. L'expérience peut seule en déterminer la dose. Le Medecin doit choisir un tems convenable, & avoir égard à la nature de la maladie, à l'état du malade & à la qualité du tems.

Voici ce que dit Borrichius, dans son Traité *de Usu Plantarum Indigenarum in Medicina*, de l'usage & de la maniere de préparer un *clyssus* de cette espece.

Prenez, dit-il, telle plante, fleur, semence, ou racine que vous voudrez, pourvu qu'elle soit récente, ou si vous voulez, toutes ces parties ensemble. Pilez-les dans un mortier de pierre ou de fer. Faites-en la distilation par une cucurbite fort basse, mais très-large, avant qu'elles aient eu le tems de fermenter, & gardez la liqueur qui en proviendra pour l'usage. On peut aussi faire cette distilation au bain-marie, en plaçant le vaisseau dans du sable mouillé.

Il est bon d'observer qu'en ménageant ainsi la plupart des Plantes, on en tire une eau beaucoup plus efficace que les eaux distilées ordinaires, & qui est unie avec de l'huile.

Prenez les parties restantes de la plante, qui sont maintenant seches, & par conséquent à l'épreuve de la corruption, & gardez-les dans un vaisseau de bois pour l'usage. Ajoutez à ce marc, lorsque vous voudrez vous en servir, de l'eau qui en a été retirée, en sorte qu'elle le couvre d'un ou deux pouces; & mettez le tout sur la cendre chaude pendant un quart-d'heure. Exprimez-en la liqueur, & s'il est nécessaire, coulez-la pour qu'elle puisse se clarifier en se reposant. On en donnera au malade avec un peu de sucre, supposé qu'il ne lui cause point de nausées, ou dans trois fois autant de bouillon. On mettra la lie qui reste dans un vaisseau de terre bien fermé, pour la calciner. On lavera ses cendres, & on ajoutera le sel jaunâtre que donnera leur lessive à la liqueur précédente, ou bien on le gardera à part.

Par cette méthode, on ne perd aucune des vertus de la plante, & on n'en garde aucune d'inutile ou de gâtée dans les Boutiques. On ne doit point craindre que la liqueur prenne un gout d'empyreusme, si l'on a soin d'humecter continuellement avec de l'eau le sable, dans lequel la cucurbite est placée. On évite par ce moyen cet amas de sirops, & cette quantité d'eaux inutiles dont les boutiques sont pleines; & il ne faut qu'un petit nombre de vaisseaux pour conserver les eaux salutaires dont nous parlons.

Si l'on ajoute à ce mélange ou *clyssus*, après l'avoir purifié, de bon vinaigre, on aura sur le champ du vinaigre de scordium, de roses, de giroflée musquée, de framboise, ou de sauge, suivant la diversité du *clyssus*. Supposé que l'on veuille des mélanges composés, on pourra les transformer en *clyssus* avec autant de facilité que les plantes simples, en extrayant par la distilation les principes de plusieurs substances en même-tems; & les ajoutant à volonté à leurs sucs épaissis, pour les clarifier ensuite. Peu importe que l'on garde dans des boîtes de bois le marc qui reste dans la cucurbite après la distilation, ou qu'après l'avoir fait bouillir dans de l'eau de fontaine, on le réduise par l'évaporation, à ce que nous appellons un rob, que l'on gardera au besoin dans des phioles, car cela revient à peu près au même.

Je ne répondrai point ici à l'objection qu'on peut me faire, qu'en suivant cette méthode, on fait évaporer les esprits des plantes, qui contribuent le plus au rétablissement de la santé; car plus ces esprits sont purs, plus ils agitent le malade, & nuisent aux esprits naturels du corps; au lieu que ce mélange, quand on le donne à propos, opere sans violence, & n'excite aucune chaleur extraordinaire dans le corps. Les plantes & les semences les plus seches donnent si peu de liqueur par la distilation, qu'elle suffit à peine pour en humecter la lie; c'est pourquoi il faut faire bouillir le marc, qui reste dans la cucurbite après la distilation, dans de l'eau de fontaine, & lui donner la consistance de Rob. On a coutume d'y ajouter sa liqueur naturelle, pour pouvoir lui donner une consistance convenable. Ce qui fait que l'on préfere les sels qui sont de couleur jaunâtre à ceux qui sont blancs, c'est que ces derniers ayant été exposés long-tems à la violence du feu, ont perdu presque toutes les vertus essentielles de la plante; au lieu que les autres n'y demeurant exposés que peu de tems dans un vaisseau couvert, retiennent beaucoup plus d'huile naturelle & de soufre. Il est vrai que l'on n'obtient par cette méthode qu'une très-petite quantité de sel: mais en récompense il tient beaucoup plus des vertus de la plante. En exposant cette substance noire épaissie à un feu ouvert, on aura, il est bien vrai plus de sel, mais il s'éloignera davantage des vertus naturelles de la plante. Il suit de ce qu'on vient de dire, que l'on peut obtenir par cette méthode toutes les vertus actives d'une ou plusieurs plantes, que l'on peut souhaiter dans le sel & dans l'huile essentielle, tandis qu'en même-tems l'eau élémentaire fournit un véhicule, propre aux différens usages de la Medecine.

Boerhaave dans le trente-neuvieme Procedé du second Volume de sa Chymie, suit une méthode quelque peu différente de la précédente.

Prenez, dit-il, une dragme de quelque élæosaccharum, & deux dragmes du sel fixe de Tachenius.

Pilez ces drogues ensemble pendant un tems considérable dans un mortier de verre, jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement mêlées.

Ajoutez-y six onces d'eau distilée & cohobée de la plante dont on a fait l'élæosaccharum, & quelque peu de sirop de cette même plante, supposé qu'on en puisse avoir. On aura par ce moyen en peu de tems les vertus médicinales d'une plante pour les usages de la Medecine, lesquelles agiront dans le corps suivant leur nature.

Le sel de Tachenius, quoique tiré de différentes plantes, ne sauroit communiquer à ce remede aucune vertu contraire à l'intention du Medecin; car la vertu particuliere des plantes ne réside point dans leur sel, mais dans leur huile essentielle. Si quelqu'un donc, pour préparer cette liqueur avec la canelle, se servoit du sel qu'on en tire par la calcination, la perte qu'il feroit de son tems & de cet aromat, ne sauroit jamais être compensée par la vertu de cette liqueur.

On obtient par ce moyen les vertus propres de chaque plante, à cause que l'eau élementaire étant la même dans toutes, ne sauroit altérer leurs effets. Le sel perd aussi la nature qui lui est propre dans la calcination, & retient à peine la plus commune, ce qui fait qu'il possede les mêmes vertus, quelle que soit la plante dont on l'a tiré; si bien que toute la vertu particuliere d'une plante réside dans son esprit, qui est ici logé particulierement dans l'huile. Il suit de là que cette préparation est extremement commode, efficace & utile, lorsqu'on connoît auparavant la vertu médicinale d'une plante; car on obtient par-là une espece de sel essentiel, savonneux & huileux de la plante, beaucoup plus sûr, quoique moins parfait, que celui dans lequel Van-Helmont place presque toute l'efficacité des remedes. La dose de ces substances unies est principalement déterminée par la force de l'huile qu'on y a employée. On doit les prendre à jeun, & avoir égard surtout à la nature de la maladie.

Voici, par exemple, la maniere dont on doit s'y prendre pour guérir une fievre tierce simple qui est extrêmement froide au commencement:

On fera prendre deux heures avant le retour de l'accès un demi-bain au malade, jusqu'à ce qu'il ait suffisamment chaud; & on lui donnera ensuite tous les quarts d'heures demi-once d'une liqueur préparée avec l'eau, l'huile & le sel d'absinthe: on lui frottera les piés & les jambes, & l'on continuera ces remedes encore deux heures après le tems auquel l'accès devoit revenir.

On guérit par ces moyens ces sortes de fievres, même dans les vieillards, à moins qu'elles ne soient accompagnées de quelque skirrhosité ou suppuration. Une pareille préparation de Tanaise prise tous les matins à jeun pendant quelque-tems, est encore excellente pour les vers; mais on peut substituer au sel de Tanaise, qui est fort rare, celui d'absinthe. RIEGER. BOERHAAVE.

CLYSSUS ANTIMONII. Cette liqueur est encore appellée *Aqua stimmi sulphurea*, *clyssus mineralis*, & dans le Dispensaire de Brandebourg, *Spiritus antimonii*. On obtient cette liqueur d'un mélange d'antimoine, de nitre & de soufre, que l'on jette par cuillerées dans une retorte dont le fond est rouge; il se fait par ce moyen une détonation, & la liqueur s'amasse en vapeurs dans un récipient que l'on doit avoir adapté à la cucurbite, après y avoir mis quelque peu d'eau. La proportion des ingrédiens varie suivant l'intention de l'Artiste. C'est un esprit quelque peu acide, qui tient beaucoup de la nature de l'esprit de vitriol, & qui provient de l'inflammation du soufre commun, & de celui que contenoit l'antimoine, lesquels s'unissent dans la détonation avec la partie inflammable du nitre. Il sert à differens usages. On le prescrit à ceux qui ont la fievre, pour donner une acidité agréable à leurs potions, aussi-bien qu'à ceux qui ont perdu l'appetit. Schulz, dans ses *Prelections*, nous apprend que l'usage de cet esprit continué pendant quelque-tems, chasse les vers du corps des enfans, & guérit les épilepsies les plus opiniâtres, & peut-être que celui qui a le premier ajouté l'esprit de vitriol à l'eau composée d'hirondelles, a vu des exemples de cette espece. On peut le donner depuis trois gouttes jusqu'à quinze ou vingt, suivant qu'il contient plus ou moins de phlegme, pourvu qu'on ait soin de le délayer dans une grande quantité de quelque véhicule aqueux. Il est bon de remarquer avec Etmuller, *Tom. II.* qu'il s'éleve en faisant ce *clyssus* durant la détonation dans le coû de la retorte, des fleurs rougeâtres d'antimoine, d'un gout quelque peu acide, lesquelles étant édulcorées avec de l'eau chaude, peuvent remplacer les fleurs d'antimoine. Quelques-uns prépatent le *clyssus* d'antimoine avec du tartre, au lieu de soufre; mais dans ce cas, on a une liqueur beaucoup moins agréable, & un esprit urineux, volatil, diaphorétique, diurétique, carminatif & antiacide, appellé *Aqua Tartarea*.

CLYSTER ou CLYSTERIUM, κλυστὴρ ou κλυστήριον, de κλύζω, laver. *Clystere.* Voyez *Enema.*

CNA

CNACOS, CNECOS, κνακὸς, κνηκὸς, espece de couleur qui tient du blanc & du jaune. CASTELLI.

CNAPHOS, κνάφος, est le *Carduus Fullonum*, ou *chardon à foulon.* Il signifie dans Hippocrate, *Lib. II.* περὶ γυναικείων, la boutique d'un foulon.

CNE

CNEMATA, κνήματα. Galien dans son *Exegesis*, rend ce mot par ξύσματα, *pelures*, *rognures*, *coupaux.* Quelques copies portent κνήσματα, & c'est ainsi que ce mot est écrit, *Lib.* περὶ φύσ. παιδίου.

CNEMIU, κνημίυ, est expliqué par Galien, τῆς κνήμης « ce qui appartient au tibia. » Peut-être qu'il doit y avoir κνημαίη, comme on le trouve dans les meilleures copies. FOESIUS.

CNEMODACTYLÆUS, κνημοδακτυλαῖος, est le nom du *musculus extensor digitorum pedis communis*, du muscle extenseur commun des orteils. CASTELLI.

CNEORON, κνέωρον. Le *cneoron* est le même que le *cnestrum* ou *thymelæa*, comme il paroît par Dioscoride, *Lib. IV. cap.* 173. & par Pline, *Lib. XIII. cap.* 21. qui dit, « quelques-uns appellent cet arbrisseau *thymelæa*, d'autres *chamelæa*, les uns *pyros achne*, les autres « *cnestron*, d'autres enfin *cneoron.* » Hippocrate, *Lib. I.* περὶ γυναικ., ordonne la décoction du *cnestron* pour purger le phlegme & la bile; *Lib. II.* du même Traité il ordonne de faire cuire une décoction de deux potions (δύο πόσιας) de *cnestrum* dans un cotyle d'eau, de les mêler avec de l'huile *narcissinum* ou *anthinum*, & de les injecter dans l'utérus pour en dissiper l'inflammation.

CNEORON ALBUM, est le *convolvulus*, *major*, *rectus*, *creticus*, *argenteus.* Voyez *Convolvulus.*

Le CNEORON NIGRUM, est la *thymelæa*, *Alpina*, *linifolia*, *humilior*, *flore purpureo*, *odoratissima.* Voyez *Thymelæa.*

Le dernier passe pour être le *cneoron* ou *cnestrum* d'Hippocrate & de Galien.

CNESERA, κνισέρα, un *tamis* ou *crible.*

CNESIS, κνῆσις, le même que κνησμὸς, *cnesmos* (de κνάω, *gratter*) signifie, dit Galien, *Com. in Aph.* 4. *Sect.* 5. *Lib. VI.* le mouvement par lequel les animaux grattent avec leurs ongles l'endroit de leur corps où ils sentent de la demangeaison, & cela par une inclination qui leur est naturelle. Mais on emploie plus généralement ce mot pour signifier la demangeaison même, que quelqu'un a défini un chatouillement douloureux

excité sur la peau, par une sanie claire, salée & acrimonieuse sans ulcération.

CNESMA, κνῆσμα. Voyez *Cnemata.*

CNESMOS. Voyez *Cnesis.*

CNESTRON, κνῆστρον, le même que *cneorum*. Il signifie encore une *rape*, qne l'on appelle *cnester*, & particulierement celle dont on se sert pour raper dn fromage.

CNI

CNICELÆON, κνικέλαιον, de κνίκος, *cnicus*, & ἔλαιον, *huile*; est un hnile faite avec la semence du *cnicus*. Dioscoride en donne la préparation, *Lib. I. cap.* 44. & assure qu'elle possede les mêmes vertus que celle des *grana cnidia*, mais dans un moindre degré.

CNICION, κνίκιον, est le nom que Dioscoride, *Lib. III. cap.* 123. donne au *Trifolium*.

CNICUS, nom du *carthame*. Voyez *Carthamus*.

Plusieurs Botanistes modernes ont exclu le *carthame* du nombre des especes du *cnicus*.

Voici suivant eux les caracteres de ce dernier.

Ses têtes sont entourées d'une couronne formée de l'amas d'un grand nombre de feuilles.

Boerhaave compte neuf especes de cette plante, qui sont:

1. *Cnicus, perennis, caruleus, Tingitanus.* H. L. *Carduus caruleus, erectus, Tingitanus, cnici facie, foliis magis integris*, M. H. 3. 159.
2. *Cnicus, atractylis lutea dictus.* Voyez *Atractylis.*
3. *Cnicus, atractylis purpurea dictus.*
4. *Cnicus, exiguus, capite cancellato, semine tomentoso.* T. 451. *Carduus parvus.* J. B. 3. 93. *Carduus, minimus.* Alpini Exot. 254. *a.*

Prosper Alpin dit qu'il n'est d'aucun usage en Medecine.

5. *Cnicus, sylvestris, hirsutior, sive carduus benedictus*, C. B. P. 378. Tourn. Inst. 450. Boerh. Ind. A. 140. *Carduus benedictus*, Offic. J. B. 3. 77. Chab. 351. Ger. 1008. Emac. 1171. Park. Parad. 530. Raii Hist. 1. 303. *Carduus luteus, procumbens sudorificus & amarus*, Hist. Oxon. 3. 160. *Carduo-cnicus sylvestris hirsutior*, Pluk. Almag. 82. *Chardon-beni.*

Cette plante pousse d'une petite racine ligneuse, qui meurt après que les semences sont mûres, un grand nombre de tiges rougeâtres, velues, hautes de deux piés au plus, d'où sortent de longues feuilles vertes & velues, découpées des deux côtés en plusieurs parties, dont chacune est terminée par une petite pointe qui ne fait aucun mal. Les fleurs naissent aux sommets des tiges en têtes rondes, entourées de plusieurs feuilles, plus petites & plus courtes que celles qui sont dessous, moins découpées, & armées d'un plus grand nombre de piquans. Elles sont jaunes, en tuyau, & portées sur des calyces écailleux, dont chaque écaille est terminée par une longue pointe mince, dentelée des deux côtés comme une scie. Sa semence est longuette, ronde, cannelée, de couleur brune, chargée au sommet d'une couronne de petits poils (*seta*) fort rudes & hérissés. Toute la plante est amere. On la seme tous les ans dans les jardins, & elle fleurit au mois de Juin.

Pauli observe, après Césalpin, que la tête de cette plante a une odeur aromatique pareille à celle de la poire muscade: mais Césalpin la compare à celle du musc même. Cette odeur ne se répand pas cependant fort loin, & ne se fait point sentir en tout tems: on ne s'en apperçoit que lorsqu'elle est en fleur, & que le tems est sec & serein: mais elle est de peu de durée. Comme l'odeur de cette fleur ne se fait point sentir que de près, étant en quelque sorte dominée par l'odeur fétide que jette la plante, & qu'elle est armée d'un grand nombre d'épines fort aiguës, personne n'avoit eu assez de courage avant Césalpin pour la chercher & la découvrir. Toute la plante est extremement amere, si l'on en excepte la racine, qui ne l'est presque point. Quelques-uns ont observé, que lorsqu'on coupe les boutons du chardon avant que les fleurs soient formées, il en sort une petite quantité de suc rougeâtre: mais Matthiole nie que cela soit. On a donné à ce chardon le titre pompeux de *béni*, à cause des vertus singulieres qu'il possede contre un grand nombre de maladies. Pontedera croit que cette plante étoit inconnue aux Anciens, ou du moins qu'ils l'ont négligée; & que s'ils eussent été instruits de l'efficacité qu'elle possede dans la cure de plusieurs maladies, ils n'auroient pas manqué de nous en faire part, puisqu'ils ont souvent prodigué leurs éloges à des plantes dont les vertus existoient plutôt dans leur imagination que dans la plante même. On prétend que ce *cnicus* fut apporté des Indes en présent à l'Empereur Fréderic III. à qui on en parla comme d'un préservatif excellent contre cette espece de mal de tête que l'on appelle migraine, soit qu'on en usât en forme d'aliment ou de boisson. Les Medecins de cet Empereur voulant flater leur Maître, commencerent à s'en servir dans plusieurs cas, & ses succès dans la pratique ayant répondu aux éloges qu'on lui donnoit, il acquit un nom & une réputation extraordinaire. On cultiva bien-tôt cette plante dans différentes Provinces: mais on découvrit peu de tems après qu'elle croissoit sans culture en Europe, suivant Bellon, dans ses *Observations de plusieurs singularités, Lib. I. cap.* 25. elle est fort commune dans l'isle de Lemnos. Elle croît aussi en France dans ces parties des Alpes qu'on appelle Marignols, près de Monsterias en Provence.

Suivant Ray, l'espece qui croît sur ces montagnes, est ferme & plus petite que celle que l'on cultive dans les jardins. On n'en fait pas grand cas aujourd'hui, quoiqu'on la cultive encore pour l'usage de qnelques Medecins. Elle fleurit en Eté, & ses semences sont mûres en Automne.

Hoffman, dans son Traité *de Medicamentis Officin. Lib. II. cap.* 50. parle des vertus médicinales de cette plante en ces termes:

« Ses vertus sont à peu près comme celles de l'absinthe: « ses décoctions, surtout celle que l'on en fait dans du « vin, ont une efficacité singuliere, quand le malade « n'a point la fievre. Elle a moins d'effet quand on la « donne en poudre; son eau distilée vaut encore moins. « On l'estime beaucoup dans toutes les maladies pituiteuses de la tête, telles que la migraine, la surdité, « le vertige, l'épilepsie, les fluxions de poitrine, l'hy« dropisie, les fievres quartes, & dans les autres mala« dies invétérées qui naissent d'obstructions. Elle passe « aussi pour un remede excellent dans la colique, les « douleurs néphrétiques & sciatiques, en tant qu'elle « résout la matiere peccante, & la chasse par les urines. « Elle produit surtout des effets admirables dans la « peste, pour laquelle on en use intérieurement & ex« térieurement. On la donne intérieurement avec une « intention préservative & curative, à cause qu'elle « excite puissamment la sueur. On l'applique extérieu« rement, à dessein de faire venir à suppuration les « bubons pestilentiels, aussi-bien que les autres tu« meurs. Le menu Peuple attribue de si grandes vertus « au vin que l'on prépare en Automne avec cette plan« te, que peu s'en faut qu'il ne le regarde comme une « panacée, ou remede universel. Il est préférable au « vin d'absinthe, à cause de sa qualité analeptique qui « l'empêche de nuire à la tête, tandis qu'il est égale« ment ami de l'estomac; car, si je ne me trompe, il « est aussi propre pour les maladies pituiteuses & bi« lieuses, à cause de sa qualité détersive, que pour ar-

« rêter les hémorrhagies, à cause de la vertu astringente qu'il possede. »

Cette plante abonde en sels volatils, suivant Pontedera; d'où il conclut qu'elle est extremement salutaire dans les cas où les sucs viennent à s'épaissir ou à se coaguler. Sa décoction dans l'eau est donc fort bonne pour ceux qui ont la migraine, qui sont sujets aux vertiges, à l'épilepsie, ou à une dureté d'oreille. On guérit souvent par l'usage de cette décoction les coliques qui naissent de la trop grande distension du colon, occasionnée par des vents, les douleurs néphrétiques, & la plupart des maladies auxquelles les conduits urinaires sont sujets. Elle est aussi un remede excellent pour les fievres intermittentes, & pour celles qui ne quittent jamais entierement le malade. J'ai connu, dit Pontedera, plusieurs personnes qui ont été guéries en peu de tems de ces sortes de fievres par le moyen de ce remede, qu'on avoit soin de leur donner dès que le froid commençoit à s'emparer des extrémités. Les autres remedes dont j'ai coutume de me servir dans les fievres intermittentes, n'ont pas produit un moindre effet. Ruland, au rapport d'Etmuller, après avoir donné au malade une préparation d'asarabacca ou d'antimoine en forme d'émétique, lui faisoit prendre pendant quelques jours une décoction de cette plante avec les feuilles de petite centaurée pour exciter une diaphorese. Il assure avoir guéri par cette méthode un grand nombre de personnes de la fievre quarte : mais il se servoit pour cet effet de cette plante seule, ou bien il la donnoit avec la racine d'asarabacca. Bauhin dit qu'un Medecin Allemand très-fameux avoit trouvé le secret de guérir les fievres avec la poudre des petites feuilles qui sont dans le centre du chardon-béni, qu'il faisoit prendre au malade dans du vin chaud pendant trois nuits consécutives. Etmuller dit qu'une dragme de cette poudre, donnée avec intention d'exciter la diaphorese, est un remede fameux parmi le bas peuple pour la fievre tierce. Il ne guérit pas aussi aisément la fievre quarte. Le chardon-beni a un gout amer extremement pénétrant, qui ne se conserve pas long-tems dans la bouche. Le peu d'huile qu'il contient est presque spiritueuse, & répandue dans toute la plante; ce qui fait, comme dit Ludovici dans sa Pharmacopée, qu'on a de la peine à l'obtenir. De-là vient que cette plante possede une qualité résolutive & extremement sudorifique, surtout quand on la met en infusion tandis qu'elle est encore récente, puisque son principe amer est d'une nature très-subtile, & rend son infusion préférable à celle du *lapis porcinus*, ou pierre que l'on trouve dans la vésicule du fiel du porc-épic. Etant infusée dans de l'eau & prise en forme de thé, elle est un sudorifique admirable contre les fievres, pour les maladies d'un tempérament languissant, froid, pituiteux & leucophlegmatique. L'infusion de cette plante dans du vin pur, ou trempé, étant bue toute chaude, excite une diaphorese qui fait cesser toutes les fievres intermittentes bénignes, & purifie la masse du sang de tous les sels étrangers qui s'y trouvent; ce qui la rend très-utile dans les maladies scorbutiques. Les Anglois, à ce que dit Ray, la font bouillir dans du posset, & la donnent en petite dose, quand ils n'ont dessein que d'exciter la diaphorese : mais ils l'augmentent dans le cas où le vomissement est nécessaire pour débarrasser l'estomac des matieres qui s'y sont amassées. Bauhin dit que Gesner se servoit pour tuer les vers d'une poudre préparée avec les feuilles desséchées du *chardon-bénit*, un peu de canelle, du fenouil & du sucre, qu'il donnoit le matin à jeun ou après souper, avec une petite rôtie de pain trempée dans du vin. Ces effets sont une suite de l'amertume & de la qualité pénétrante & résolutive de cette plante. On voit par-là d'où vient qu'on la met au nombre des remedes sudorifiques, alexipharmaques, emmenagogues, fébrifuges & anti-scorbutiques.

Hoffman, *Clavis Pharmaceutica Schroderiana*, recommande l'infusion suivante comme un préservatif contre toutes sortes de maladies.

Prenez *des feuilles de chardonbéni, des sommités d'absinthe, & de la petite centaurée*, *ana*, une once;

Faites-les infuser pendant trois jours dans un lieu chaud dans deux chopines de vin du Rhin, dans lequel on aura mêlé deux gros d'esprit de vitriol.

La dose de cette liqueur, après qu'on l'a coulée, est d'une cuillerée ou deux le soir quand on se met au lit. Quelques-uns regardent cette préparation comme un spécifique contre la pleurésie : mais je ne puis croire que ce remede puisse avoir d'autre efficacité contre cette maladie, que celle d'exciter la diaphorese dans les cas où la situation du malade l'exige. Etmuller assure que cette plante est un remede excellent contre la pleurésie, de quelque maniere qu'on la donne, mais qu'elle produit beaucoup plus d'effet en forme de décoction. De-là vient qu'elle entre dans l'esprit anti-pleurétique de Michaëlis, que l'on prépare en versant de l'esprit de vin sur des plantes anti-pleurétiques, que l'on distile ensuite à petit feu par l'alembic. On y ajoute de l'esprit de nitre, on les met en digestion, & on les distile une deuxieme fois par l'alembic : on obtient par ce moyen l'esprit de nitre dulcifié, qui est lui-même excellent pour la pleurésie. Une ou deux dragmes de cet esprit, données dans de l'eau distilée de *chardon-béni*, ou dans quelque autre véhicule convenable, produisent des effets admirables dans les pleurésies accompagnées d'une grande difficulté de respirer. Ce remede excite aussi la diaphorese, dissipe les inflammations, facilite l'expectoration & arrête le progrès des fievres. Ce même Auteur assure que le *chardon-béni* résout le sang coagulé en excitant la diaphorese, surtout quand cet accident est causé par une chute d'un lieu fort élevé. Il chasse aussi le sang caillé par les urines, après l'avoir atténué.

Nous voilà donc au fait des différentes manieres dont cette plante opere; savoir, en levant les obstructions & chassant la matiere peccante hors du corps; en excitant la sueur ou une décharge abondante d'urine, suivant les différens régimes que l'on suit. Son usage paroît moins à craindre dans les maladies chaudes, que celui de la plupart des autres remedes d'une nature résolutive & sudorifique. Comme il résout les sucs épaissis par la subtilité de ses parties, il ne demeure pas long-tems dans le corps, outre qu'il met les humeurs en mouvement. Je crois donc, pour me servir des termes de Paulli, qu'il n'y a personne qui ne sache aujourd'hui que le *chardon-béni* est le meilleur remede que l'on peut employer pour guérir les maladies malignes de toute espece. On tire des avantages considérables de l'usage de cette plante, dans le tems que la peste, les fievres pétéchiales, la rougeole & la petite vérole font les plus grands ravages. Je suis aussi persuadé que cette plante agit par sa qualité résolutive & pénétrante, quand on l'emploie extérieurement. On assure, par exemple, que la fumée de sa décoction reçue dans l'oreille, est un excellent remede pour la surdité, à cause qu'elle enleve les obstructions & résout la cire endurcie qui s'y trouve.

Paulli assure qu'il n'a presque point trouvé de plante qui lui soit comparable pour consolider les ulceres putrides & obstinés, & même les cancers; & il rapporte, sur la foi de Bauhin, qu'Arnaud de Villeneuve avoit connu un homme qui fut guéri par son moyen d'un ulcere qui lui avoit rongé la chair de la jambe jusqu'à l'os, & pour la guérison duquel il avoit consumé tout son bien. Cet homme, las enfin de souffrir, prit des feuilles récentes de *chardon-béni*, qu'il pila & fit bouillir dans du vin avec un peu de sain-doux & de la farine de fro-

ment, en remuant continuellement cette masse avec une spatule, jusqu'à ce qu'elle eût acquis la consistance d'une emplâtre. Il en mit deux fois par jour sur son ulcere; ce qui le guérit entierement. Paulli rapporte encore, après Bauhin, qu'une femme fut guérie d'un cancer aux mamelles qui avoit consumé la chair jusqu'aux côtes, par le moyen de l'eau distilée de cette plante, & en saupoudrant la partie malade avec la poudre de ses feuilles. Garidel, dans son *Histoire des Plantes qui naissent aux environs d'Aix en Provence*, croit qu'il y a de l'hyperbole dans ce passage; qu'il peut se faire que l'on ait guéri avec ce remede un ulcere malin ou chancreux, mais non point un véritable cancer, pour la guérison duquel on n'a point encore trouvé de remede.

Les semences du chardon-béni possédent les mêmes vertus médicinales que la plante même. On les donne dans du vin chaud à la dose de demi-once dans les cas où les hypocondres sont indisposés par des vents, ou par les obstructions du foie; on en fait le plus souvent des émulsions avec de l'eau de pavot sauvage pour la pleurésie, & dans ce cas le malade doit se tenir chaudement afin de transpirer. On prépare aussi avec ces mêmes semences & quelque liqueur convenable, une émulsion propre pour chasser par la transpiration la matiere maligne dans la petite vérole, la rougeole & les autres maladies de même nature. La racine de cette plante, autant que je puis le savoir, n'entre dans aucune préparation, si l'on en excepte celle du baume d'Espagne dont Lemery donne la composition dans sa Pharmacopée universelle. On trouve dans les boutiques différentes préparations de cette plante, telle que son suc épaissi, *succus inspissatus*, qui n'est autre chose que le suc exprimé du *chardon-béni* récent, cuit sur le feu jusqu'à consistance de sirop. Une cuillerée de ce suc est un puissant vomitif, & on le donne en moindre quantité à la dose de demi-dragme, par exemple, pour provoquer les regles. Il excite la diaphorese étant pris dans un véhicule convenable, pourvu qu'on suive un régime propre à cette intention. L'extrait de chardon-béni, (*extractum cardui benedicti*) produit le même effet. On le prépare en faisant évaporer la décoction de cette plante, & on le prescrit dans des pilules. On en met aussi quelques grains dans les purgatifs, pour empêcher qu'ils ne causent des vents & des tranchées.

Etant préparé avec du vinaigre distilé, il est, suivant Schroder, un remede admirable contre les maladies putréfactives, telles que la peste. Etant donné depuis demi-scrupule jusqu'à un, avec un peu de *laudanum opiatum*, il excite, suivant Etmuller, une si grande diaphorese, que le corps du malade paroît être prêt à se fondre en sueurs. Les nourrices & les gens du commun font grand cas du sirop préparé avec le suc récemment exprimé des feuilles de cette plante & du sucre, dans les maladies de l'estomac, les crudités & le défaut d'appétit. Ils en usent aussi après les saillies de colere & dans la colique. Ils le recommandent pour tuer les vers & pour dissiper la corruption, & le donnent pour cet effet dans les pleurésies & dans les fievres malignes & pestilentielles. La dose est d'une cuillerée jusqu'à trois. L'eau distilée simple du *chardon-béni* est une des quatre eaux anti-pleurétiques.

On la donne dans toutes les maladies où la plante est d'usage, surtout à dessein d'augmenter la transpiration & de faciliter l'éruption de la petite vérole & de la rougeole. Mais comme cette eau est un peu foible & lente dans son opération, on doit, quand on veut exciter la sueur, lui préférer celle qu'on tire de la même plante par la distilation, suivant la méthode que nous avons indiquée au mot *Aqua*, & que Ludovici recommande beaucoup. L'essence qu'on en tire avec l'esprit de vin, possede les mêmes vertus que celle de l'absinthe, & convient extremement aux maladies de l'estomac. On peut en donner depuis vingt-gouttes jusqu'à trente pour une dose. L'huile essentielle distilée de *chardon-béni* a les mêmes vertus que l'huile d'absinthe. Ce sont là les préparations les plus ordinaires de cette plante.

6. *Cnicus, sive carduus benedictus, ex Chio*, Volk. 2.
7. *Cnicus, Hispanicus, arborescens, fœtidissimus*, T. 451. H.
8. *Cnicus, ceruleus, humilis, & mitior*, T. 451. *Eryngium, minimum, mitius, capitulo magno*, H. R. Par. H.
9. *Cnicus, ceruleus, asperior*, C. B. P. 378. T. 456. *Carthamus, sive cnicus, flore ceruleo*, J. B. 3. 80. *Carduus erectus, ceruleus, cnici facie, foliis dissectioribus*, M. H. 3. 159. Boerhaave, *Index alter Plant. Vol. I.*

Dale fait mention d'une autre espece de *cnicus*, qui est

Carduus pinea, Offic. *Carduus pinea Theophrasti*, Alp. Exot. 126. Raii Hist. 1. 301. *Carduus Creticus humillimus integris & angustis foliis*, Hist. Oxon. 3. 159. *Carduus humilis gummifer, magno flore simplici ceruleo*, Ejusd. 158. *Carduus pinea seu ixine Theophrasti*, Park. 970. *Carlina acaulos gummifera*, C. B. 380. *Cinara acaulis gummifera*, Raii Hist. 1. 301. *Cnicus carlinæ folio, acaulos, gummifer, aculeatus, flore purpureo & flore albo*, Tourn. Coroll. 33. *Chamæleo albus apulus purpureo flore gummifer*, Raii Hist. 1. 301. *Chamæleo albus verus acaulis*, Park. 967. Dale.

Les Bergers de la Pouille ramassent la gomme qui se forme au sommet & entre les feuilles de cette plante, & l'appellent *cera di cardo*, à cause qu'étant figée elle est aussi dure que la cire. Ils l'emploient en qualité d'attractif. Quand elle est récente elle file comme la glue, & ses filets sont blanchâtres; car elle est formée originairement d'un suc laiteux, qui s'épaissit comme de la cire après qu'on l'a cueilli, & prend une couleur noirâtre quand on le manie. Nous devons ces particularités à Colonna. Ray, *Hist. Plant.*

CNIDE, κνίδη, est le nom que Dioscoride, *L. IV. cap.* 94. donne à l'ortie.

CNIDELÆON, κνιδέλαιον, de κνίδιος, *cnidien*, & ἔλαιον, *huile*; est une huile faite avec les *grana cnidia*. Dioscoride, *Lib. I. cap.* 43. enseigne la maniere de la faire.

CNIDIA GRANA, *baies cnidiennes*. Hippocrate les ordonne en qualité de purgatif. Les Botanistes modernes ne sont point d'accord sur la plante qui donne ce fruit: mais la plupart croyent que c'est la *thymelæa foliis lini*, C. B. P. D'autres croient au contraire que les *grana cnidia* sont le fruit du *mezereon*. De ce nombre sont Cordus & Schroder. Schulzius prétend que ce sont les baies du *cneoron* ou *cnestron*. Ray dit que ce ne sont point les baies de la *thymelæa* qui sont les *grana cnidia*, mais plutôt les graines qu'elles contiennent. Voyez *Thymelæa*.

CNIDOSIS, κνιδωσις, demangeaison & sensation poignante, pareille à celle que cause l'ortie, *cnide*.

Ce mot est fort fréquent dans Hippocrate, *Prorrhet. II.* Celse, *L. II. c.* 8. rend κνιδώσιες que l'on trouve dans cet Auteur, par *pruriginem*.

CNIPES, espece de petits vers qui rongent les vignes. Voyez *Ampelites terra*.

CNIPOTES, κνιπότης; Galien dans son *Exegesis* rend ce mot par demangeaison, κνησμὸς: mais quelques-uns veulent que ce soit une ophthalmie seche, ce qui est le sentiment d'Erotien.

CNISMOS, κνισμὸς. Voyez *Cnesmos*.

CNISSOREGMIA, κνισσορεγμία, (de κνίσσα, *odeur nidoreuse*, & ἐρευγὴ, *éructation*) éructation nidoreuse, de même ὀξυρεγμία est une éructation acide. Tel est le sentiment de Castelli; mais il ne paroît pas fort heureux dans la composition des mots, car κνισσερευγμὸς & ὀξερευγμὸς sont des termes d'un meilleur coin, & qui expriment bien mieux ce qu'il veut dire.

CNY

CNYMA, κνῦμα, de κνύω, le même que ξύω, *gratter* ou *râcler*,

râcler, signifie dans Hippocrate une râclure, un picotement ou vellication, & la même chose que *cnesmos*. Κνῦμα, à ce que dit Galien dans son *Exegesis*, est un terme formé par Onomatopée pour exprimer un son doux & mélodieux; *κνῦμα μολύβδιον*, *L. II. περὶ γυναικ.* est un pessaire de plomb.

C O

CO, COS, COOS, *κῶ*, *κῶς*, *κῶος*, est une Isle de l'Archipel, appellée aujourd'hui Lango, fameuse par la naissance d'Hippocrate, à qui l'on donne ordinairement le nom de *Cous*.

C O A

COA, c'est une plante à qui le P. Plumier a donné ce nom en mémoire d'Hippocrate. Elle croît à la hauteur de cinq à six piés, elle est toujours verte & produit une fleur d'une seule piece faite en forme de cloche, du calyce de laquelle s'éleve un pistil découpé en plusieurs parties & enfoncé comme un clou dans la partie postérieure de la fleur. Ce pistil se change en un fruit composé de trois autres fruits membraneux, à deux panneaux & divisés en deux loges qui contiennent des semences ailées de figure oblongue. Cette plante est fort commune dans l'Amérique, surtout aux environs de Campeachy, d'où on nous en a apporté la semence en Angleterre.

Nous n'en avons qu'une espece qui est,

Coa scandens, fructu trigemino subrotundo, Plum. Miller, *Dictionn. Vol. II.*

COACTIO. Voyez *Anance*.
C'est aussi le nom d'une maladie à laquelle les chevaux sont sujets & qui est causée par un travail violent, par la mauvaise nourriture ou par le défaut de soin. On peut l'appeller une indigestion. Vegece, *L. I. c. 37.*
COACUS, est l'épithete que l'on donne à un Traité d'Hippocrate appellé *Coacæ Prænotiones*, de *Coos*, qui est le lieu de la naissance de cet Auteur.
COAGULANTIA; ce sont en général les substances qui épaississent les fluides avec lesquels on les mêle. Mais on donne pour l'ordinaire ce nom aux médicamens ou poisons qui coagulent le sang & les humeurs.
COAGULATIO, *coagulation*. Ce que les Latins appellent *coagulatio*, les Grecs *πῆξις*, & les François *coagulation*, signifie un certain changement dans l'état d'une liqueur, par le moyen duquel, au lieu de conserver sa fluidité, elle devient plus ou moins ferme & solide, suivant le degré de la *coagulation*. Ces sortes de changemens & de transmutations sont très-fréquens dans la nature, puisque les corps solides ne semblent être autre chose que des liqueurs épaissies. Les bois les plus durs sont formés par la concrétion & la *coagulation* des sucs nourriciers. Les parties les plus solides des corps animaux, les os, par exemple, se forment successivement & d'une maniere insensible par l'épaississement d'un fluide. On est convaincu par un grand nombre de preuves très solides, que les substances fossiles ont été fluides dans leur origine. Quelques fluides acquierent par le moyen du froid un degré de consistance considérable & se changent en ce que nous appellons glace. Il se forme aussi des *coagulations* d'une espece morbifique & contre nature dans le corps humain, d'où naissent des obstructions dans les vaisseaux & dans les cavités qui doivent demeurer ouvertes. Le chaud & le froid sont les deux principaux instrumens dont la nature se sert communément pour produire des *coagulations*. Les fluides se coagulent aussi quelquefois par le mélange de quelque substance étrangere qui unit fortement leurs parties. Les Apothicaires condensent & coagulent les fluides en différentes manieres, par l'évaporation, par exemple, ou la distilation, lorsqu'ils préparent les sucs épaissis des végétaux, les extraits & les gelées; car par ce moyen les parties les plus fluides venant à s'évaporer, les autres qui sont naturellement disposées à s'unir se coagulent. Les Chymistes appellent cette espece de *coagulation*, *coagulatio per segregationem* ou *per separationem*. Elle est opposée à ce qu'ils appellent communément *coagulatio per comprehensionem*, qui se fait lorsque le fluide sans perdre aucune de ses parties se coagule en une substance uniforme, au moyen de certaines préparations.

Ceux qui veulent produire des *coagulations* de la premiere espece doivent suivre l'avis d'Hoffman.

« Lors, dit-il, qu'on veut donner à quelque chose la consistance d'un extrait, par l'évaporation du fluide qu'elle contient, on doit la faire au bain-marie, pour empêcher que les particules de l'extrait ne se brulent & ne prennent une odeur d'empyreume. On doit observer la même chose à l'égard des extraits d'aloès, d'opium & des autres végétaux. Il vaut mieux encore faire évaporer la plus grande partie de la liqueur à un feu ouvert, ou à la chaleur d'un feu de sable, & faire épaissir ensuite ce qui reste au moyen d'une chaleur plus douce. Il faut encore observer qu'il y a des extraits, des robs & quelques autres substances de même espece qu'on ne peut réduire à une consistance convenable par un degré violent de chaleur, & qui conservent toujours leur fluidité; au lieu qu'elles s'épaississent & acquierent la consistance qu'il faut quand après les avoir fait bouillir on les expose pendant un certain tems à la chaleur douce d'un poële ou d'un fourneau. »

La Chymie qui imite si bien la nature dans ses opérations, nous apprend quelles sont les substances propres à donner de la consistance aux fluides: car les coagulations Chymiques sont produites.

1°. Par l'eau, soit en forme de *coagulation*, de crystallisation ou de précipitation. La congélation se fait par le moyen du froid, comme nous l'avons expliqué en son lieu. Les sels que l'on a dissous dans l'eau se réduisent en crystaux par l'évaporation qui se fait de l'eau en bouillant. Si l'on veut donc transformer quelque poudre en sel, il faut nécessairement avoir recours à l'eau. Car les sels étant une fois dépouillés de ce fluide se réduisent en poudre, & leurs parties ne peuvent se réunir pour composer une masse solide. Il en est de même de toutes les especes de vitriol & des sels métalliques en général. C'est encore l'eau, qui en s'unissant avec le soufre commun, est la cause de sa coagulation; car l'esprit de soufre que l'on obtient par la cloche, contient environ trois quarts d'eau, laquelle est unie au principe acide qui réside en lui. L'eau est non-seulement logée dans les substances animales & végétables, mais encore dans les métaux, & c'est à elle que tout ce qui existe dans la terre, est redevable de son état & de sa condition respective. C'est par son moyen que les terres se lient les unes avec les autres, & que l'on donne à tous les vaisseaux de terre ou d'argille la forme & la figure qui leur sont propres. C'est encore par son secours, joint à celui du feu, que les briques se convertissent en des substances dures & pierreuses, qui étant réduites en poudre & soumises à la distilation, donnent une certaine quantité d'eau. C'est encore à la *coagulation* & à l'épaississement de l'eau qui coule des voutes de certaines cavernes qu'est due la formation de plusieurs pierres. La précipitation produit aussi des *coagulations*, comme il paroît par la préparation du mercure de vie: car l'huile d'antimoine, par exemple, qui conserve tant qu'elle est sous une forme liquide, le régule d'antimoine dissous dans l'acide du sel marin, dépose une poudre, quand on la jette dans l'eau. On *coagule* le camphre, après l'avoir dissous dans des menstrues huileux & acides, en versant de l'eau dessus.

2° La *coagulation* eſt encore l'effet de l'huile, jointe à un degré de chaleur convenable, qui unit les parties du ſoufre, des ſels & des métaux. L'huile *coagule*, par exemple, un ſel alcali en ſavon : c'eſt elle qui transforme les ſoufres en des baumes d'une conſiſtance très-forte. Le ſucre de Saturne, & la litharge, quand on les fait bouillir dans l'huile pendant un tems conſidérable, ſe convertiſſent en une maſſe ſolide.

3° L'alcohol du vin *coagule* les eſprits volatils alcalis, le blanc d'œufs, le *ſerum* du ſang, l'huile de vitriol, & l'eſprit de nitre.

4° Un ſel acide & un ſel alcali, forment enſemble un *coagulum* ſolide, comme il paroît par la préparation du tartre vitriolé, qui ſe fait par la combinaiſon de l'huile de tartre par défaillance, & de l'huile de vitriol. Le beure rectifié d'antimoine forme de même un *coagulum* avec l'huile de tartre ; il réſulte une *coagulation* du mélange de l'eſprit de l'urine avec une forte ſolution de vitriol. L'eſprit de nitre ſe *coagule* avec quelque ſel fixe que ce ſoit, comme il paroît par la préparation du *nitre régénéré*.

5° Les ſels fixes alcalis produiſent des *coagulations*, comme dans le lait, par exemple. Ceux-là ſe trompent donc, qui avancent comme un axiome, que la diſſolution eſt l'effet des ſels alcalis, & la *coagulation* celui des ſels acides : car M. Matte, Profeſſeur Royal de Chymie à Montpellier, a prouvé par une expérience ſans réplique, que l'on diſſout quelquefois avec un ſel acide, ce qui avoit été *coagulé* par un alcali. Il réduit, par exemple, en poudre la ſubſtance qni reſte dans la retorte après la diſtilation de l'eſprit dn ſel volatil ammoniac avec la chaux. Il fait bouillir cette ſubſtance dans l'eau pendant deux heures. Il filtre enſuite l'eau, & en fait évaporer une partie, en la remuant de tems en tems avec une ſpatule de bois, juſqu'à ce qu'il ſe ſoit formé une pellicule ſur ſa ſurface. Il mêle deux dragmes de cette eau avec une pareille doſe d'huile de tartre par défaillance, dans un vaiſſeau de verre, & les remue avec un bâton, pour qu'elles s'uniſſent plus intimément. Ce mélange acquiert en peu de tems une telle conſiſtance, qu'on en peut faire des petites boules, & les faire rouler ſur une table ſans que leur forme ſe perde. Cette liqueur reprend ſa fluidité quand on verſe de l'eſprit de nitre deſſus, & elle la perd de nouveau quand on la mêle avec de l'huile de tartre.

6° Un ſel acide produit encore une *coagulation* dans le lait, par exemple, le petit lait, le blanc d'œuf, la bile, l'huile tirée par expreſſion des olives & des amandes douces, dans quelques foſſiles & autres ſubſtances ſemblables. Il ſe forme un *coagulum* de l'huile de vitriol & des ſcories du régule d'antimoine que l'on fait diſſoudre dans un lieu ſouterrein. Cette même huile ſe coagule avec le ſel marin, auſſi-bien qu'avec de la limaille d'acier. Lorſqu'on en laiſſe tomber quelques gouttes dans de l'huile d'anis, elle produit un *coagulum* tout-à-fait réſineux. Elle fait la même choſe avec une décoction de chaux vive & d'arſenic. La teinture de la mine de plomb préparée avec l'*acetum radicatum*, étant mêlée avec le beure d'antimoine, forme un *coagulum* dans la ſuite du tems. Il en eſt de même de l'eſprit de vinaigre, quand on le mêle avec de la chaux de plomb, avec du corail ou des perles. L'eſprit rectifié de nitre coagule l'huile d'olives, quand on les met en digeſtion enſemble pendant quelques jours. Il ſuit de ce qn'on vient de dire, que les acides produiſent des *coagulations*, quand on les mêle avec des acides.

7° La vapeur ou fumée du plomb fondu *coagule* le mercure.

8° Les aſtringens ou ſtyptiques *coagulent* le blanc d'œuf, le lait & la bile.

9° Le mouvement ſeul, ſans le ſecours d'aucune ſubſtance ſenſible, ſuffit pour donner de la conſiſtance aux fluides, comme il paroît par la maniere dont on fait le beure, par la diſtilation ſouvent réitérée de l'huile de térébenthine & de l'eſprit d'urine, auſſi-bien que par la préparation du *Mercurius præcipitatus ruber per ſe.* Concluons donc avec M. Boyle, que la plupart des *coagulations* ſont produites par les ſels, mais que cela n'eſt point général, comme bien des perſonnes l'ont avancé ſans aucun fondement. Quant à la qualité endurciſſante des ſels, elle ne vient point, ſuivant cet Auteur, d'aucune propriété particuliere & inéxplicable, par laquelle ils *coagulent* & lient les corps ; « mais « plutôt de la figure & du mouvement des corpuſcules « ſalins qui paroiſſent naturellement plus diſpoſés que « les autres ſubſtances concretes, à s'inſinuer dans les « pores des autres corps, & à en unir les parties, non-« ſeulement entre eux, mais encore les unes avec les « autres ; ſoit en uniſſant ces corpuſcules par force, « ou en pénétrant dans la plupart d'entre eux au moyen « de leurs parties roides & déliées, ou de leurs angles « aigus, de même qu'on retient pluſieurs morceaux de « papier enſemble en paſſant un fil à travers, ou qu'en « fichant un conteau dans pluſieurs tranches de pain « on les enleve toutes à la fois. » Mais de qnelque maniere que ſe faſſe la *coagulation* ſoit par nature ou par art, on peut vraiſſemblablement conclure avec cet Auteur, qu'il faut pour la produire, ou que les parties conſtituantes du fluide deviennent plus épaiſſes & moins diſpoſées à mouvoir & à rouler les unes ſur les autres ; ou que ſes parties demeurent en repos & ſe touchent par leurs ſur faces ſans laiſſer aucun vuide entre elles ; tout de même que ſi c'étoit deux marbres polis qu'on eut appliqués l'un contre l'autre, ou qu'elles demeurent unies entre elles, comme deux corps que l'on auroit joints avec un clou ou du ciment. On peut donc regarder le changement qui ſurvient dans le tiſſu ou dans l'arrangement des parties conſtituantes d'un corps, comme la cauſe la plus ordinaire de la *coagulation*, de quelque maniere qu'elle ſe faſſe. On peut ajouter à ces différentes eſpeces de *coagulations*, ce qu'a dit Becher touchant la *coagulation* du continu (*coagulatio continui*,) la *coagulation* de la partie (*coagulatio partis*) & la *coagulation* du tout (*coagulatio totius*.) La *coagulation* du continu eſt produite en deux manieres, ou par impaſtation ou par condenſation : par impaſtation, quand on mêle des poudres avec de l'eau ou de la leſſive ; car en faiſant évaporer l'humidité, le mélange ſe *coagule*, au lieu qu'il ſe reſout de nouveau quand on y met de l'eau. La *coagulation* par condenſation ſe fait lorſque l'eau ſe *coagule* par le froid, car dans ce cas elle ſe diſſout de nouveau par la chaleur, comme dans la glace, par exemple. Il faut dans ces deux eſpeces de *coagulation* du continu ſe ſouvenir de l'axiome ſuivant :

Tout ce qui eſt coagulé par le feu, ſe reſout par l'eau ; & vice verſa, *tout ce qui eſt coagulé par l'eau ſe reſout par le moyen du feu.*

La *coagulation* de la partie ſe fait lorſqu'un principe huileux s'unit à un principe ſalin, le ſoufre au ſel, l'huile à l'eau, le mâle à la femelle, le ſec à l'humide, & ce qni eſt volatil à ce qui eſt fixe. Cette eſpece de *coagulation* ſe reſout ou par ſympathie, ou par antipathie ; dans le premier cas, par une ſubſtance de même eſpece qu'elle ; & dans le ſecond par une ſubſtance oppoſée à la ſienne.

Voici quelques axiomes ſnr cette *coagulation* :

Le plus foible cede au plus fort. Les choſes d'une nature ſimilaire, s'accordent entre elles. La nature tend toujours à produire ce qu'il y a de plus parfait. La vie d'une ſubſtance eſt la deſtruction d'une autre. Toute ſéparation doit être faite avec prudence & avec précaution.

La *coagulation* dn tout eſt auſſi de deux eſpeces, ſurnaturelle & naturelle. La *coagulation* eſt ſurnaturelle, lorſque des ſubſtances hétérogenes ſe *coagulent*, & elle eſt naturelle, quand des fluides homogenes ſe *coagulent* par voie de génération. Rieger.

COAGULUM. *Présure*. Les Latins appellent *coagulum*, & les Grecs πιτύα & τάμισος, ce que nous nommons *présure*; savoir, le lait caillé que l'on trouve dans le ventricule des animaux à quatre piés qui sont encore à la mamelle, & qui n'ont point encore reçu d'autre nourriture que le lait de leurs meres. Elle se trouve non-seulement dans le ventricule des animaux qui ont le pié fourchu & qui ruminent, mais encore dans ceux dont le pié est d'une seule piece, comme dans le cheval, dans l'âne aussi-bien que dans les bêtes dont les piés sont divisés en doigts, telles que les lievres. Dans les animaux qui ruminent & qui ont plusieurs ventricules, elle se trouve pour l'ordinaire dans le dernier, qu'on appelle *abomasus*, quoiqu'il s'en rencontre dans quelqu'un des autres ventricules, surtout dans le troisieme qu'on nomme *omasus*, où elle est embarrassée dans les plis & les replis que forme sa membrane, & qui sont extremement nombreux. La raison pour laquelle on la trouve communément dans le dernier ventricule des veaux, c'est qu'il est rare qu'on les tue immédiatement après qu'ils viennent de têter, ce qui peut donner le tems au lait caillé de passer des autres ventricules dans le dernier. Les Anciens ont attribué à la *présure* en général une qualité acre, & l'ont estimée bonne pour arrêter le cours de ventre, pour modérer l'écoulement excessif des ordinaires, pour prévenir les mauvais effets du poison, pour résoudre le lait qui s'est caillé dans l'estomac, & pour délayer le sang trop épais. Aristote soutient que la *présure* possede une qualité chaude & ignée; qu'elle est d'autant meilleure, qu'elle est plus vieille; qu'elle est excellente pour le cours de ventre, & que celle du faon de biche est préférable à celle de tous les autres animaux. Celle du lievre vaut beaucoup mieux, suivant Galien. Dioscoride nous apprend que la *présure* en général coagule les substances fluides, & résout celles qui sont coagulées. Hippocrate, dans le second Livre de son Traité *de Morbis mulierum*, ordonne pour le cours de ventre & pour toutes les maladies de l'utérus, une potion préparée avec du vin, de la *présure* d'un ânon, de la racine de grenadier doux, & du fiel. Quelques Anciens, à ce que dit Galien, assurent dans leurs écrits, que la *présure* du lievre prise dans du vinaigre, guérit l'épilepsie. Cœlius Aurelianus dans le quatrieme chapitre du premier Livre de son Traité *de Tardis passionibus*, rejette cependant l'usage de la *presure* dans la cure de l'épilepsie.

Averroes, suivant Jerôme Mercurialis, *in Morb. Mul. Lib. III. cap.* 5. avance dans ses Ouvrages, que la *présure* possede une qualité astringente, puisqu'elle a la vertu d'arrêter le cours de ventre & la dyssenterie. Mercurialis soutient que cette opinion d'Averroes est d'autant plus vraie, qu'elle est confirmée par l'expérience; mais que nonobstant cela, la *présure* est d'une nature résolutive & atténuante; que sa qualité astringente dépend de quelque propriété occulte, au lieu que sa vertu atténuante & résolutive est une suite des qualités sensibles qu'on y découvre.

Riviere rapporte que les femmes Françoises remédient au flux immodéré de leurs regles avec un demi-scrupule de *présure* de chevreau ou de lievre, & que ce remede arrête non-seulement l'hémorrhagie, mais dissout & atténue le sang qui s'est caillé dans l'utérus. Rondelet, dans son Traité *de Ponderibus*, fixe la dose des différentes especes de *présures* dans les remedes internes, depuis un grain jusqu'à douze, & dans les applications externes, depuis un scrupule jusqu'à une dragme. La *présure* de lievre passe dans l'*Antidotarium Florentinum* pour la meilleure de toutes pour les usages de la Medecine; celle de chevreau tient la seconde place après elle, & celle de faon de biche la troisieme: on doit la tirer de ces animaux tandis qu'ils têtent encore. La *présure* que l'on tire du veau marin avant qu'il puisse nager & suivre sa mere, est aussi fort estimée. Ces *présures*, quand on les fait sécher à la fumée ou au soleil, & qu'on les tient dans un lieu sec, se conservent une année ou deux. On n'en garde plus aujourd'hui dans les boutiques, & on ne s'en sert plus en Medecine. Les Anciens employoient encore la *présure* pour cailler le lait dont ils vouloient faire du fromage, & se servoient ordinairement pour cet effet de celle d'agneau ou de chevreau, comme il paroît par Columella, *Lib. VII. cap.* 8. & par Pallad. *Lib. VI. Tit.* 9. Varron assure, *Lib. II. cap.* 4. que la *présure* du lievre & du chevreau étoit plus estimée de son tems que celle de l'agneau. Pline nous apprend dans le quarantieme chapitre de son onzieme Livre, que celle du faon de biche, du chevreau & du lievre passoient pour le meilleures. Il n'y a personne qui ne sache de quel usage est la *présure* pour cailler le lait, & pour en séparer la sérosité quand on veut faire des fromages.

Suivant Jean-Jacques Scheuchzer, dans ses *Voyages des Alpes*, les Suisses prennent deux ventricules de veau & une poignée de sel commun, & versant de l'eau dessus autant qu'il en faut pour les couvrir, ils les laissent macérer ensemble pendant deux semaines. Ils mettent une cuillerée de cette liqueur ainsi préparée sur trente à quarante chopines de lait chaud; & pour qu'il se caille mieux, ils ont soin de le bien remuer. Quand on mêle une trop grande quantité de cette liqueur avec le lait, le fromage qui en provient est extrêmement salé; ce qui prouve qu'il se mêle quelques particules de ce sel avec celles du lait caillé. De-là vient que quelques-uns aiment mieux se servir de la *présure* de veau ou d'agneau, qu'ils pilent dans un mortier, & qu'ils font ensuite macérer dans du vinaigre. Il y en a qui préparent la *présure*, surtout celle du veau, d'une maniere tout-à-fait différente. Les Hollandois ont une méthode de préparer la *présure* qu'ils tiennent secrete, & qui communique un goût extrêmement agréable au petit lait. Il y a quelques personnes en Angleterre qui prennent la membrane interne du ventricule d'un veau, qui la lavent avec soin, & la pendent au plancher dans du gros papier gris aprés l'avoir salée. Quand elles veulent s'en servir, elles en ôtent le sel, & en font macérer un petit morceau pendant une nuit dans quelques cuillerées d'eau, qu'elle mettent ensuite dans le lait pour le cailler. Il est bon d'observer que la *présure* de veau dont on se sert ordinairement, n'est pas la seule chose qui caille le lait; son ventricule produit le même effet sur le lait chaud sans autre préparation.

La *présure* rougit encore le suc du tournesol, & purge avec violence; ce qui prouve qu'elle est d'une nature acide. Quiconque fera attention que le lait, quand il est gardé quelque-tems dans un lieu chaud, perd sa douceur & s'aigrit de plus en plus, & que ses parties les plus grasses, auxquelles on donne le nom de crême, deviennent extremement rances, concevra sans peine, premierement, que la *présure* est d'une nature acide, à cause de la grande quantité de parties contenues dans le lait, dont la *présure* prend son origine, qui tirent sur l'acide, & sont entre-mêlées avec d'autres qui ont de la disposition à devenir rances. Secondement, que l'acrimonie acide doit dominer plus ou moins sur celle qui est rance, suivant que le lait de l'animal dont on fait la *présure*, est imprégné d'une plus ou moins grande quantité de parties grasses.

La *présure* possede une acrimonie qui tient de l'acide & du rance, & on apperçoit de la différence entre celles des différens animaux, suivant qu'elles tiennent plus ou moins de cette seconde qualité. Mais elles ont cela de commun, qu'elles appartiennent à la classe des remedes acres & résolutifs. Si l'on attribue une qualité astringente à la *présure*, ce n'est qu'à cause qu'on s'est apperçu qu'elle est salutaire dans les flux de toute espece. Mais je suis persuadé que toutes les fois qu'elle a fait cesser des flux de ventre, ce n'a été que par un effet de sa qualité résolutive, au moyen de laquelle elle évacue la matiere peccante & irritante qui l'occasionne; elle résout celle qui forme des obstructions, & appaise les spasmes qu'elle excite, & dont l'hémorrhagie est souvent la suite. De-là vient que Galien, dans son Traité *de Medic. Facult. Lib. X. cap.* 2. blâme ceux

qui ont osé avancer, que la *présure* de lievre arrête le vomissement de sang par sa qualité acre ; au lieu que la maladie indique l'usage des astringens. Cet Auteur remarque encore, à ce que dit Martin Shoockius, dans son Traité *de Aversatione casei*, que l'acrimonie de la *présure* se communique au fromage durant sa préparation. Mais aucun de ceux qui ont mangé du fromage acre ne s'est encore apperçu, je crois, qu'il possede quelque astringence ; & peu importe qu'on dise que la *présure* caille le lait ; car outre que les acides & les astringens le font aussi, cet effet peut être produit par des substances acres, & même par des alcalis, ainsi qu'on peut le voir au mot *Coagulatio*.

Il suit de ce qu'on vient de dire touchant la vertu résolutive de la *présure*, qu'elle doit être un remede efficace dans les cas où l'estomac est surchargé d'alimens, ou dans les indigestions, quand on la donne de la maniere qu'on a dit au mot *Alcali*.

On voit aussi par-là d'où vient que le fromage qui est trop fort de *présure*, & qui a vieilli, possede une qualité résolutive, & aide l'estomac à atténuer les alimens dont il est surchargé, lorsqu'il n'a pas la force de les digérer.

COALESCENTIA, *coalescence* ; l'union naturelle de deux corps avant leur séparation. Cela se dit de quelques os du corps qui sont séparés dans l'enfance & s'unissent ensuite, ou de l'union morbifique des parties qui devroient être naturellement séparées. Il se fait, par exemple, une *coalescence* des parois de la matrice, de l'anus, des narines, des paupieres, des doigts, des orteils & de plusieurs antres parties.

COALTERNÆ FEBRES, sont des fievres dont parle Bellini, & qui, selon toute apparence, sont tout-à-fait imaginaires. Il dit que ce sont deux fievres qui affectent le malade en même-tems, l'accès de l'une commençant dès que l'autre finit. Il y a plus d'apparence que ce second paroxysme appartient à la fievre qui a causé le premier.

COAPOIBA. Voyez *Caopoiba*.

COARCTATIO, *resserrement* ; rétrécissement ou contraction des diametres des vaisseaux.

Le *resserrement* du pouls, c'est sa diminution.

COARTICULATIO. Voyez *Abarticulatio*.

C O B

COBALTUM, *Cobalt*. Voyez *Arsenicum* & *Cadmia*.

COBASTOLI, *Cendres*. RULAND.

COBBAN, c'est un petit arbre semblable au pêcher qui croît à Sumatre, & que l'on appelle *Persica affinis in Taprobana*. C. B. *Arbor gebuph, sive Cobban*, J. B.

Sa feuille est petite, & pareille à celle de l'arbre qui produit la *filiqua cathartica* : ses branches sont fort courtes, & couvertes d'une écorce jaune ou de couleur de safran : son fruit a la grosseur & la figure d'une pomme, & renferme une noix de la grosseur d'une aveline, dans laquelle est un noyau amer, qui a le gout de la racine de l'angélique.

Le fruit est bon pour appaiser la soif : mais l'amande, quoiqu'amere, a beaucoup plus de vertu que lui. Les Habitans de Sumatre tirent une huile de cette amande qui est efficace dans les douleurs du foie & de la rate, prise intérieurement, ou employée extérieurement en forme de liniment. Elle est encore un remede souverain pour la goute, à laquelle les Habitans de cette Isle sont très-sujets.

Il découle de cet arbre une gomme qui est fort salutaire dans les maladies dont nous venons de parler, lorsqu'on l'applique en forme de cataplasme sur la partie affectée, après l'avoir fait dissoudre dans une quantité modérée d'huile. RAY, *Hist. Plant.* p. 1518.

COBITES, est une espece de poisson d'eau douce de la nature du gonjeon, dont il est parlé dans Aldrovandi.

COBRA DE CAPELLO, nom d'un serpent très-venimeux, appellé encore *Serpens Indicus*, Offic. *Serpens Indicus coronatus, diadematus, seu conspicillo insignitus*. Raii Syncop. A. 330. *Cobras de capello Lusitanis dictus*. Garc. ab Hort. *Vipera Indica vittata gesticularia*. Cat. Mus. Ind. *Vipera pileata quibusdam*. *Serpent des Indes*.

La partie de ce serpent qui est d'usage, est la *pierre*, ou plutôt l'os de la tête, appellé *Pedro del cobra*. Cette *pierre* de serpent, appellée dans *Ind. Med.* 65. par méprise *Piedra di cobra*, est de figure ovale, plate d'un côté, & convexe de l'autre, de couleur foncée, luisante, & parsemée de quelques pores.

Elle chasse toutes sortes de poisons, soit qu'on la prenne intérieurement, ou qu'on l'applique extérieurement. Elle résiste à la corruption ; elle excite une transpiration insensible, ranime les esprits, conforte le cœur, communique une nouvelle fermentation au sang, & soulage la nature dans les maladies malignes. *Marl. Observ.*

Quoique Garcias, Redi & plusieurs autres Auteurs aient donné la description de cette *pierre*, les Savans ne laissent pas d'être partagés sur son sujet, & doutent si c'est une *pierre* naturelle ou factice. Kircher, dans sa *China illustrata*, & Thevenot, dans la Relation de ses Voyages, assurent que l'on trouve ces *pierres* dans la tête d'un gros serpent de la Chine ; M. Boyle dans la tête d'un serpent d'Afrique. D'autres, au contraire, comme le Pere Boccone, *in Museo di Fisica*, croit que ce sont des substances artificielles, comme des os calcinés, & d'autres fragmens testacés. Thevenot le jeune veut que ces *pierres* soient un composé de cendres de quelques racines brûlées, & d'une espece de terre que l'on trouve aux environs de Diu, dans les Indes Orientales.

Ils ne sont point d'accord non plus sur leurs vertus. Le Pere Kircher rapporte plusieurs expériences pour confirmer la vertu qu'elles ont d'extraire le poison infusé par la morsure d'une vipere, ou de quelqu'autre serpent. M. Boyle, dans son Traité des Remedes Spécifiques, assure la même chose d'après une expérience faite sur un jeune chat. Et Clayton, dans son Histoire de la Virginie. *Act. Philosoph.* N°. 21 rapporte qu'il étoit présent aux Expériences que ce grand homme fit sur quelques poulets qui échapperent tous. Le Docteur Havers a été témoin des effets salutaires de cette *pierre* sur un chien ; & le Docteur Tyson, dans son *Anatomie du Serpent à sonnettes*, rapporte une Observation que lui communiqua un Medecin de Londres, qui guérit par son moyen un homme qui avoit été mordu par une vipere. Baglivi fit la même expérience sur un homme qui avoit été piqué par un scorpion. Mais quoique ces essais aient réussi aux personnes dont nous venons de parler, il n'en a pas été de même de Redi & de Charas, qui ont fait les mêmes expériences avec différens succès.

Après avoir rapporté les opérations des Savans pour & contre, il ne me reste plus qu'à les concilier. Pour cet effet je me contenterai d'observer que j'ai vu deux sortes de cette espece de *pierre* ; l'une ressembloit à un os, étoit poreuse, & portoit des marques sensibles de la lime ; l'autre étoit lisse & d'une substance plus compacte. Je ne doute point que celles-ci ne soient factices, & que les expériences qui ont si mal réussi, n'ayent été faites avec ces *pierres* artificielles, & non point avec la véritable.

La *pierre* de serpent, *Lapis colubrinus*, que l'on vendoit autrefois si cher, est aujourd'hui à très-bas prix aux Manilles : mais celle-ci n'est point tirée du serpent (*coluber*) mais faite avec de la corne de cerf que l'on place dans un pot de terre où on la fait calciner jusqu'à blancheur, & que l'on polit ensuite. Les Mores assurent que celle-ci est falsifiée, & qu'elle est faite d'une espece de terre-glaise semblable à la terre sigillée. La véritable *pierre* de serpent guérit la morsure des serpens par application. Plusieurs de ces *pierres* appliquées sur ceux qui

ont une fievre pourprée, les soulagent considérablement. En 1681 je sauvai la vie à Brana à un jeune enfant de trois ans qui avoit avalé de l'arsenic dissous dans du lait, en lui appliquant plusieurs fois cette *pierre*. C'est une question que de savoir si l'on doit attribuer sa vertu an sel de la corne de cerf, qui n'est point entierement calcinée, ou à ses pores qui font qu'elle attire comme une ventouse. *Ex. Mss. Camell. Dale.* Voyez *Boicininga.*

COC

COCAZOCHITL, est le nom que les Méxicains donnent au *Tagetes Indicus, Medius, flore simplici, luteo-pallido.* Boerh. I. Alt. Voyez *Tagetes.*

COCCA. *Gnidia*, ou *Cnidia.* Voyez *Cnidia.*

COCCALOS, κόκκαλος. Quelques-uns donnent ce nom aux *Grana Cnidia* : mais la signification la plus générale de ce mot est *Nux pinea*, ou la Pomme de pin, ou plutôt dans Hippocrate, les pignons, Voyez *Pinus.*

COCCARIUM, est une petite pilule de la grosseur à peu près d'un pois chiche. *Oribasii Synops. L. III.*

COCCINELLA. Voyez *Cochinilla.*

COCCION, κόκκιον, est un poids dont il est parlé dans Myrepse, le même que *Siliqua.* Voyez ce dernier mot.

COCCOBALSAMON, κοκκοβάλσαμον, dans Myrepse, est le fruit de l'arbre qui produit le véritable baume.

COCCONES, κόκκωνες, sont les grains ou pepins (*acini*) de la grenade.

COCCONILEA, est le nom de la *Coccygria.*

COCCOTRHAUSTES, de κόκκος, un grain, & θραυω, rompre, est un oiseau que l'on trouve dans les Bois d'Italie & d'Allemagne, & que l'on appelle encore *Fringilla rostrata.* Son nom lui vient de sa maniere de vivre; car il se nourrit, en été principalement, de noyaux de cerises, qu'il casse avec son bec, & de baies de différentes especes.

Il est propre pour l'épilepsie, pour exciter l'urine, étant mangé ou pris en décoction. LEMERY, *des Drogues.*

COCCULUS INDUS, Offic. Theat. 1582. *Cocculus officinarum.* Jonf. Dendr. 156. *Cocculus* Ind. Med. 38. *Cocculæ officinarum.* C. B. Pin. 511. Mont. Exot. 11. Pluk. Mant. 52. Phytog. 345. *Cocci Orientales*, Ger. 1365. Emac. 1548. J. B. 348. Raii Hist. 2. 1812. Chab. 26. *Natsiatham*, Hort Mal. 7. 1. Tab. 1. *Arbor Indica cocculos officinarum ferens*, Breyn. Prod. 2. 19. Commel. Flor. Mal. 24. *Solanum racemosum Indicum arborescens, cocculos Indos ferens.* Raii Dendr. 115. *Coques du Levant.*

C'est une petite baie environ de la grosseur de celle du laurier, mais qui approche plus de la figure d'un rein. Elle est ridee par dehors, entourée d'une espece de couture, & d'un gout amer. L'arbre qui la produit est décrit dans le second Volume de l'*Hortus Malabaricus*, sous le nom de *Natsiatam.* Ses feuilles ont la figure d'un cœur, ses fleurs sont blanches, disposées en forme de bouquets, & composées chacune de cinq pétales. Elles sont remplacées par les baies dont nous parlons. Cet arbre croît dans le Malabar aux Indes Orientales.

On les emploie rarement en Medecine, parce qu'elles passent pour être d'une nature pernicieuse. MILLER. *Bot. Offic.*

Codronchius nous apprend dans un Traité qu'il a composé sur ces baies, qu'il a souvent éprouvé qu'une petite quantité de leur poudre mêlée avec du sain-doux, une pomme cuite, ou autre substance de même nature, & appliquée sur la tête des enfans, étoit beaucoup plus efficace pour faire mourir les poux que le staphisaigre, & moins dangereux que le vif-argent.

On les emploie principalement pour attraper du poisson. Cardan donne une recette célebre pour cet effet, dont voici la teneur:

Prenez *des baies de coccus Oriental, un quart d'once*,
du cumin, &
d'eau bouillante, } *de chaque deux onces.*
du fromage, une once,
de la farine, trois onces.

Broyez ces drogues, & faites-en de petites boules.

D'autres mêlent ces baies avec du vieux fromage, du miel & de la farine de froment, & en forment des petites boules qu'ils jettent aux poissons. Il y en a qui y mêlent plusieurs autres drogues: mais il est inutile, dit Ray, d'y prendre tant de peine, puisqu'une simple boule faite avec la poudre de ces baies, de la farine de froment & de l'eau, est aussi efficace pour engourdir & tuer à la fin le poisson. Quelques-uns avancent que ces boules ne font qu'engourdir & étourdir le poisson pour un tems, & qu'il rentre bien-tôt dans son état naturel: mais ce sentiment est contraire à l'expérience; car j'ai éprouvé, aussi-bien que les Pêcheurs dont parle Codronchius, que ces sortes de balles tuent les poissons sur le champ. J'ignore, il est vrai, s'ils se pourrissent aussitôt, & s'il tombent en morceaux, comme ils le prétendent, à moins qu'on ne les retire promptement de l'eau. On m'objectera peut-être, dit Codronchius, « que les vertiges & l'étourdissement dont le « poisson est saisi après qu'il a avalé ces boules, ne viennent que de la vitesse & de la précipitation avec laquelle il monte & descend dans l'eau : » mais je réponds à cela, que ce n'est point le vertige dont il est attaqué qui est la cause de ce mouvement, mais bien la douleur que lui cause une nourriture contraire à sa nature; car la même chose arrive aux autres animaux, surtout à l'homme, quand il est tourmenté de douleurs violentes. Je garantis donc pour certain que ces boules jettent d'abord le poisson dans des vertiges & dans une espece d'ivresse : mais je soutiens en mêmetems qu'il meurt aussitôt. Je crois même que c'est moins l'amertume & l'acreté de ces baies qui leur cause ces vertiges, & qui les tue, que quelqu'autre qualité qu'elles possedent, & qui nous est encore inconnue. Je ne déciderai point ici si le poisson que l'on prend de cette sorte peut se manger en sureté : mais je crois avec Codronchius, qu'il ne sauroit faire du mal, lorsqu'on a soin de le vuider & de le faire cuire aussitôt qu'on l'a pris.

L'acreté & l'amertume de ces baies, jointes aux effets qu'elles produisent, ainsi que Codronchius l'a suffisamment démontré, prouvent qu'elles sont chaudes malgré leur qualité narcotique, quoique Matthiole soutienne le contraire.

Ce même Auteur est persuadé que ces baies ne possedent aucune qualité vénéneuse & nuisible, & que ce n'est que leur amertume & leurs autres qualités principales qui tuent le poisson.

Voici cependant une Histoire qui prouve tout le contraire.

Un Maître d'École, dit Amatus, ayant demandé des cubebes à un Apothicaire ignorant, celui-ci lui donna de ces baies en leur place. Ce pauvre homme n'en eut pas plutôt mangé trois ou quatre, qu'il lui prit un soulevement de cœur, un hoquet & des inquiétudes, qui lui auroient infailliblement causé la mort, si on n'eût appaisé tous ces fâcheux symptomes par le moyen d'un vomitif. RAY. *Hist. des Plant.*

COCCOS ou COCCUM; κόκκος dans Hippocrate lorsqu'il est seul, signifie les *cnidia grana.* Mais *coccus* signifie quelque baie ou grain que ce soit.

COCCOS, *Noix de Cacao.* Voyez *Palma, Coccigera, Angulosa.*

COCCUS AMERICANUS, c'est la cochenille. Voy. *Cochinilla.*

Le *Coccum baphicum*, *infectorium*, *tinctorium*, *chermesinum* ou *scarlatinum*, est le *chermes*. Voyez *Chermes*.

Le *coccus Polonicus*, que Breyne appelle *coccus radicum tinctorius*, à cause qu'on le trouve attaché aux racines du *polygonum cocciferum*, *Kosmaczeh Polonis*, C. B. qu'il croit être le *poligonum Germanicum*, *incanum*, *flore majore perenni*, Raii, est une autre sorte de graine d'écarlate qu'on emploie dans la teinture.

On trouve cette coque, dit Breyne, quelquefois seule, quelquefois au nombre de quarante sur la même plante; sa grosseur varie, car elle est depuis la grosseur d'une graine de pavot jusqu'à celle d'un grain de poivre blanc. Elle est ronde, lisse, d'un rouge tirant sur le violet, & renferme sous une peau fort mince un suc extremement rouge. Elle est plus de la moitié convertie d'une écorce rude & de couleur brune foncée, par laquelle elle est attachée aux racines.

Les paysans la cueillent vers la mi-été & la font sécher à un petit feu sur des plats de terre.

L'Auteur dont nous venons de parler, ayant exposé plusieurs de ces coques au soleil, il trouva le vingt-quatre de Juillet que chacune avoit donné à proportion de sa grosseur, un petit ver à six piés. La partie qui paroissoit être la tête avoit deux antennes courtes & charnues, & il ne put découvrir avec le microscope ni bouche, ni yeux. Ces animaux avoient le long de leur dos deux sillons, qui étoient plus ou moins visibles suivant leur différens mouvemens. Les piés paroissoient armés de griffes, dont les deux premieres étoient plus fortes & plus foncées que les autres. Tout le ver étoit d'une très-belle couleur de pourpre & couvert de poils gris-brun.

Au bout de dix ou de quatorze jours ces vers ne remuerent plus & se couvrirent d'une substance lanugineuse fine, extremement blanche; & après avoir demeuré cinq ou huit jours dans cet état, ils déposerent leurs œufs, les uns cinquante, d'autres cent ou plus. Ces œufs ressembloient à autant de points rougeâtres & oblongs: mais étant vus avec le microscope ils étoient comme des œufs de fourmis, presque transparens & remplis d'une liqueur rougeâtre.

Ces œufs étant de nouveau exposés au soleil vers la Saint Barthelemi, furent éclos un mois après & laisserent échapper des petits vers qui étant regardés avec le microscope parurent avoir six piés, de couleur rouge, avec deux antennes à leur tête & deux poils gris à leurs queues, que l'on ne pouvoit voir que sur un papier noir.

Il croit que ces derniers vers après avoir erré pendant quelque tems, s'attachent aux racines & à quelques-unos des branches contiguës du polygonum, où venant à perdre le mouvement & le sentiment d'une maniere ou d'autre, ils attirent à eux le suc de la plante & se changent en ce qu'on appelle *cocci*, ou en des vésicules pleines de ce suc rouge fort vif qui est si utile pour la teinture.

Cet insecte, sous quelque forme qu'il paroisse au sortir de l'œuf, donne toujours quand on le presse une matiere de couleur de pourpre, qui est cependant beaucoup plus abondante dans les *cocci* & les vers, surtout dans les femelles. *Phil. Transf. Abr. Vol. VIII.*

Quant aux usages de cette plante de *coccus*, Pauli nous apprend que le menu peuple de la Silesie en avale toutes les années trois grains pour prévenir l'attaque des fievres. Mais il condamne avec raison cette coutume, comme ne produisant point l'effet qu'on désiroit. Ce même Auteur blâme aussi la superstition de ceux qui cueillent la veille de Saint-Jean sur le midi ces graines, à dessein d'imprimer sur leurs chemises & sur leurs poitrines certains caracteres avec le suc qu'elles rendent quand on les presse, croyant par-là être à couvert des chutes, des contusions, des plaies, de la morsure des chiens enragés & d'un grand nombre de maladies. Quoique ce célebre Auteur assure avoir des raisons suffisantes pour condamner l'usage interne de cette espece de *coccus*, je ne vois point cependant pourquoi on doit bannir cette graine de la Medecine; car quel que soit l'usage qu'en font les personnes superstitieuses, on ne sauroit jamais lui ôter les vertus réelles qu'elle possede. J'avance ceci avec d'autant plus de confiance, que l'expérience a fait voir qne le *coccus Polonicus* a le même effet dans les médicamens que le kermès, & qu'on peut le substituer à ce dernier, bien qu'on ne l'ait point encore reçu dans les boutiques. Si les conjectures sont pardonnables dans les cas de cette nature, je croirois que la *cocca Polonica* donneroit si on la soumettoit à l'analyse chymique, les mêmes principes que le kermès, & se montreroit d'une nature tout-à-fait semblable à la sienne. Rieger.

Coccus de Maldiva, Offic. Park. Theat. 1598. *Coccus de Maldiva, sive nux Indica ad venena celebrata*, Chab. 28. Raii Hist. 2. 1359. *Palma coccifera figura ovali*, C. B. Pin. 509. *Nux Indica ad venena celebris, sive coccus de Maldiva*, J. B. 1. 384. *Tavaccare, sive nux medica Maldivensium*, Pis. Mant. 203. *Palma Naldivensis, aliis Maldivensis*, Jons. Dendr. 147. *Noix de Maldives.*

Cette noix est couverte d'une écorce noire beaucoup plus luisante que celle du cacao commun ou noix des Indes, & d'une figure plus ovale & moins ronde que cette derniere. Sa moelle ou pulpe intérieure est extremement dure quand elle est seche & d'un blanc pâle, très-poreuse, pleine de fentes, & d'une saveur fort désagréable.

Les noix que Jean Bauhin a vues avoient un pié de long, & elles étoient si grosses, que c'étoit tout ce qu'on pouvoit faire que de les empoigner avec les deux mains. La partie comprimée avoit six pouces, & l'on y découvroit une large ouverture formée par un autre fruit séparé, de sorte que le fruit étoit réellement double & plus gros que la tête d'un homme. Sa coque étoit dure & épaisse comme celle des autres noix, couverte par dehors de longues raies obliques, & raisonnoit quand on frappoit dessus, comme un pot vuide.

Garcias dit que c'est une ancienne tradition que les Maldives ne formoient autrefois qu'un seul continent, mais que les inondations de la mer les réduisirent en une multitude d'Isles, & que les palmiers qui portent ce fruit ayant été ensevelis dans la terre, il s'y durcit de la maniere qu'on le voit aujourd'hui. Il n'est pas aisé de décider si ces noix sont de la même espece que les autres *coccus*, parce qu'on n'a jamais vu une feuille ni un jet de l'arbre qui les produit, & que la noix est jettée toute nue sur le rivage, quelquefois seule, quelquefois double. Cependant on ne sauroit les cueillir sans courir risque de perdre la vie, parce que tout ce que la mer jette sur le rivage appartient au Souverain. On dépouille la pulpe ou substance médullaire de sa coquille, & on la fait sécber ou durcir au point qu'il convient pour en faire commerce.

Ce fruit est si estimé par les habitans dn Malabar, qu'Acosta nous assure que non-seulement le peuple, mais encore les grands Seigneurs, s'en servent comme d'un remede souverain contre presque toutes les maladies. Il passe surtout pour un excellent antidote. On fait des tasses avec sa coquille, & l'on prend un morceau de sa pulpe dans l'eau dont on boit, persuadé que le poison ne peut nuire à ceux qui boivent dans ces tasses, & qu'on est à couvert par-là d'un grand nombre de maladies. Comme ces vertus ne sont point confirmées par l'expérience, que plusieurs Medecins assurent avoir employé cette noix sans aucun effet dans les cas dont nous venons de parler, & que d'autres sontiennent que ce remede est plus nuisible que salutaire, je ne m'arrêterai pas davantage sur cet article.

Quant à la vertu spécifique, dit Pison, qu'on lui attribne de hâter l'accouchement & de résister aux accès de l'épilepsie, je m'en suis assuré par plus d'une expérience. Quelques fameux Medecins l'ont même employée avec

tout le succès désiré. Ray, *Histoire des Plantes.*

COCCYGRIA. Voyez *Cotinus coriaria.*

COCCYMELEA, est un autre nom du *cotinus coriaria.*

COCCYX, κόκκυξ, est un os situé à l'extrémité de l'os sacrum dont il est comme l'appendice. Sa figure est en quelque maniere comme celle d'une petite pyramide renversée & un peu courbée vers le bassin, à peu près comme le bec d'un coucou. Sa face antérieure est plate, & la postérieure un peu arrondie. Il est composé de quatre ou cinq pieces en maniere de fausses vertebres, jointes les unes aux autres par des cartilages plus où moins souples. Quelquefois plusieurs de ces pieces & quelquefois toutes, sont entierement soudées ensemble.

La premiere est la plus grande de toutes. Elle a quelquefois à chaque côté de sa base de petites apophyses particulieres en maniere de cornes, qui embrassent étroitement l'extrémité de l'os sacrum. Elle a aussi quelquefois une espece d'apophyses transverses un peu échancrées en haut, qui par leur rencontre avec les échancrures de la derniere piece de l'os sacrum forment une paire de trous, dans le même rang des autres grands trous. Les autres pieces du *coccyx* sont des quarrés irréguliers qui diminuent en volume par degrés, de sorte que la derniere est comme un os sesamoïde.

Les cartilages qui lient les différentes parties du *coccyx* conservent leur nature dans quelques sujets jusqu'à un âge fort avancé; il y en a d'autres au contraire dans lesquels ils deviennent promptement osseux. Winslow *Anatom.*

COCHIA, *Cochiée*, est le nom que l'on donne à certaines pilules officinales. L'étymologie de ce mot est fort obscure. Castelli le dérive de κόκκος, *une baie*, à cause de leur forme, ou de χέχος, *écoulement* abondant d'humeurs, par allusion à leurs effets. Mais comme la formule de ces pilules vient des Arabes, il y a toute apparence que leur nom l'est aussi.

Pilulæ cochiæ majores.

Pilules *cochiées* majeures.

Prenez *hiera picra*, *dix dragmes;*
trochisques alhandal, *trois dragmes & demie;*
diagrede, *deux dragmes & demie;*
du meilleur turbith, *cinq dragmes.*

Donnez à ces drogues la consistance convenable avec une quantité suffisante de sirop de nerprun. S. A.

Cette recette est de Rhases, *c.* 1. *ad Almansorem*, & elle a été d'abord reçue par le Collége de Londres & le Dispensaire d'Ausbourg. Le premier substitua les trochisques alhandal à la coloquinte, qui étoit dans la formule originale: mais non content de ce changement, il a jugé à propos de rejetter le stœchas, & de donner à ces drogues la consistance convenable avec du sirop de nerprun, au lieu de celui de stœchas, à cause qu'il satisfait beaucoup mieux à l'intention du remede: mais il est rare qu'on s'en serve aujourd'hui.

Pilulæ cochiæ minores.

Pilules *cochiées* mineures.

Prenez *aloès choisi*, *scammonée pure*, *pulpe de coloquinte*, } *de chaque une once.*

Pulvérisez ces drogues & faites-en une masse avec une quantité suffisante de sirop de nerprun, S. A. en y ajoutant deux dragmes d'huile distilée de clous de girofle.

Cette composition est moderne, & d'un plus grand usage aujourd'hui que toutes les autres de cette espece. On ne la trouve point dans le premier Dispensaire du Collége de Londres, & le penultieme ne met que deux scrupules d'huile de girofles sur la même quantité d'ingrédiens, au lieu que la dose qu'on y emploie maintenant rend le remede beaucoup plus chaud & d'une plus grande efficacité dans plusieurs maladies, surtout dans la colique, & pour dissiper les viscosités, les humeurs aqueuses & les flatuosités, pour lesquelles on l'ordonne souvent. Mais pour lors on y ajoute un grain ou deux d'opium pour rendre son opération plus douce, & empêcher qu'il n'irrite trop les membranes. Sa dose est depuis quinze grains jusqu'à deux scrupules pour les hommes faits.

Pilulæ cochiæ cum helleboro.

Pilules *cochiées* avec l'hellébore.

Prenez *pilules cochiées mineures*, *poudre d'hellébore noir*, } *de chaque une once.*

Faites-en une masse avec du sirop de stœchas.

On trouve cette composition dans les premieres éditions du Dispensaire du Collége de Londres. Mais on l'a retranchée de la derniere où l'on en a laissé beaucoup d'autres qui valent certainement moins. Ce remede, quand il est appliqué à propos, est un cathartique admirable dans la manie, dans les maladies hypocondriaques, & dans beaucoup de maladies de cette espece; rien n'est plus propre à provoquer les regles. On peut le donner depuis quinze grains, jusqu'à demi-dragme. Il fait d'abord vomir, mais après quelques doses il agit par bas. Quincy, *Dispensaire.*

COCHINILLA & COCCINILLA, Offic. *Cochenille*, Duret. 66. *Cochinilla*, Laet. Ind. Occ. 229. *Cochinille*, *sive Fici Indici grana*, Park. Theat. 1498. *Ficus Indicæ grana*, C. B. P. 458. *Coccinella*, Offic. *Coccus Indicus tinctorius*, Geoff. Tract. 370. *Nepalnocheztli*, *seu coccus Indicus in Tunis quibusdam nascens*, Nieremb. 312. Hern. 79. *Cochenilla Hispanis*; Breyn. Hist. Cocc. 6. *Scarabeolus hemisphæricus cochineelifer*, Gaz. Pet. T. 1. Fig. 5. Sloan. Hist. Jam. 2. 208. *Scarabæus nigricans alarum aliàs rubicundus limbis*, Mer-Surin. 2. *Cochineal*, Act. Philosoph. Lond. n°. 176. 193. *Cochenille.*

Cette drogue vient des Indes Occidentales: mais les Auteurs ne sont pas bien d'accord entre eux sur sa nature; les uns estimant que c'est une espece de vers, & les autres, que c'est simplement la graine d'un arbre.

Le Pere Plumier, Minime, fameux Botaniste, mort en 1704. s'étoit déclaré pour le premier sentiment; mais Pomet, mort aussi à peu près dans le même tems, a vivement soutenu le second dans son Histoire générale des Drogues.

L'on pourroit peut-être soutenir qu'ils se sont tous deux également éloignés de la vérité dans les descriptions qu'ils ont faites de la *cochenille*, soit qu'elle soit ver, soit qu'elle soit graine; & néantmoins pour les accorder en quelque sorte, établir qu'il y a une *cochenille* qui est un ver, & une *cochenille* qui est une graine.

Cette opinion est de Dampierre, Voyageur Anglois, qui, dans la Relation qu'il a donnée au public, sous le nom de *Nouveau Voyage autour du Monde*, où il assure ne rien dire que ce qu'il a vu, parle de ces deux sortes de *cochenilles.*

La description qu'il fait de l'une & de l'autre, est si précise, & si bien circonstanciée, que si elle n'est pas vraie, elle est au moins plus vraissemblable que tout ce qu'on a donné jusqu'ici sur ce sujet.

Voici la description qu'il fait de la *cochenille* qui est un ver.

La *cochenille* est un insecte qui s'engendre dans une espece de fruit, qui ressemble beaucoup à la poire piquante. L'arbrisseau qui porte ce fruit, ne s'éleve gueres qu'à la hauteur de cinq ou six piés, & est très-épineux; au haut du fruit, croît une fleur rouge, qui étant mûre se renverse sur le fruit. Lorsque cette fleur séchée par l'ardeur du soleil, est tombée, le fruit s'ouvre, & l'ouverture a deux ou trois pouces de diamette. Ce fruit paroît alors tout rempli de petits insectes rouges, qui ont des ailes d'une petitesse surprenante, & qui y mourroient & y pourriroient, si l'on n'avoit soin de les en tirer. Aussi dès que les fruits sont suffisamment entr'ouverts, les Indiens étendent un grand drap sous l'arbre, & l'agitent avec des bâtons: ils tourmentent si fort ces précieux insectes, qu'ils sont contraints de sortir & de voler quelques momens autour de l'arbre; mais l'ardeur du soleil, qui leur est contraire, les fait presque aussi-tôt mourir, & ils tombent sur le drap préparé à cet effet, où les Indiens les laissent jusqu'à ce qu'ils soient entierement secs.

Quand cet insecte vole, il est rouge; quand il est tombé, il est noir; & quand il est sec, il est blanc, quoiqu'il change ensuite de couleur.

On distingue l'arbre qui produit la *cochenille* de la maniere suivante.

Cochinillifera, Offic. *Ficus Indica major, lævis, sive spinosa, vermiculos, quos cochinilla vocant, proferens*, Pluk. Phytog. Tab. 231. Almag. 145. *Opuntia maxima, folio oblongo, rotundo, majore, spinulis obtusis, mollibus & innocentibus, obsito flore striis rubris variegato*, Cat. Jam. 194. Hist. 2. 152. Raii Dendr. 19. *Tuna mitior flore sanguineo, cochenillifera*, Dillen. Hort. Eltham. 399. Tab. 297. Fig. 383. *Arbor cochenille*, Duret. 66. *Nocheznopatli, seu Nopalnochezli, in quo coccus Indicus nascitur*. Hern. 78. *Nepalnocheteli seu nochetzli nopalli*, Jonf. Dendr. *Cochenillier*. Dale.

Il y a de grandes plantations de *cochenilliers*, ou *tonna*, qui est le véritable nom de cet arbre, aux environs de Guatimala, de Chepe, & de Guaxaca, dans le Royaume du Méxique, aussi-bien que dans la Province de Tlascala.

La *cochenille* graine, suivant Dampierre, croît sur un arbre approchant de celui sur lequel on trouve celle dont nous avons parlé ci-devant. Quand son fruit est mûr, il s'ouvre & laisse paroître un grand nombre de petites graines que les Indiens ont soin de cueillir. Ces graines teignent presque d'une aussi belle couleur que l'autre *cochenille*; & l'on peut s'y tromper, mais il s'en faut bien qu'elles soient autant estimées.

Je crois que tout le monde convient aujourd'hui que la *cochenille* dont on se sert dans la Medecine est un insecte. Melchior de la Runscher s'est donné la peine de faire venir d'Antiquera, dans la Nouvelle Espagne, où se fait le plus grand trafic de la *cochenille*, des attestations appuyées du serment de huit personnes, qui ont été employées pendant plusieurs années à la faire multiplier, d'où j'ai tiré tout ce qui concerne l'Histoire Naturelle de cette drogue.

Il y est dit d'abord au sujet de la *cochenille*:

Que ce sont des petits animaux vivans, qui ont un bec, des yeux, des piés & des griffes: qu'ils rampent, grimpent, vont chercher de quoi vivre, & font des petits. Qu'ils ne changent point d'espece comme les vers-à-soie, & qu'ils produisent des petits, dont la grosseur n'excede pas celle d'une mite, ou la pointe d'une aiguille: mais que quand ils ont atteint leur maturité, ils ont la figure & la grosseur d'une tigne. Tout cela paroît assez vraissemblable: mais ce qu'on dit de la maniere dont ils engendrent est douteux, quoique ceux qui les cultivent croyent communément que c'est par le moyen d'un petit papillon qui naît sur le nopal (plante où ils vivent) qui, passant & repassant sur eux, les rend féconds.

A l'égard de la maniere de les faire venir, de les nourrir & de les élever, il semble que lorsque le printems est venu, & que ces petits animaux peuvent supporter l'air, on met les *cochenilles* que l'on a tenu renfermées dans le logis, & qui sont en état de faire des petits, douze ou quatorze ensemble dans un petit nid fait d'une espece de foin ou de paille très-douce, de mousse d'arbre, ou duvet qui enveloppe immédiatement la noix de cacao. On pose ces nids sur le nopal, ou figuier épineux des Indes, que l'on a soin de cultiver pour cet effet, & en moins de deux ou trois jours ces animaux mettent bas un grand nombre de petits: mais les meres meurent aussi-tôt après. Ces petits quittent leurs nids, grimpent sur le nopal, s'y attachent & sucent son suc, qui est leur seule nourriture; car ils ne mangent point la plante; ce qui fait qu'ils cherchent toujours les parties qui sont les plus vertes, les plus remplies de suc, & le plus à couvert des injures du tems. On a grand soin dans le tems qu'ils croissent & qu'ils s'accouplent, de les garantir de la vermine, qui ne manqueroit pas de les incommoder ou de les tuer, de les tenir proprement, & de les dégager de certains fils pareils à ceux des araignées qui croissent sur le nopal, comme aussi de les garantir du chaud, du froid, du vent, & de la pluie, parce qu'ils sont extremement délicats. Il est vrai que la *cochenille* sauvage résiste à toutes ces incommodités: mais elle est si sale, d'une si mauvaise odeur, & a si peu de qualité, qu'on doit bien se garder de la mêler avec l'autre.

Il y a deux manieres de receuillir la *cochenille*.

La premiere est de ramasser les meres qui sont mortes dans les nids après avoir mis bas leurs petits. Trois mois après lorsque la saison le permet, que les petits sont suffisamment gros & en état d'en produire d'autres & en ont même donné quelques-uns, les Indiens les cueillent avec soin sur les nopals avec un petit bâton au bout duquel ils attachent du poil, & qui forme une espece de pinceau. Ces animaux s'y attachent, & on les fait mourir dans l'eau chaude ou sur le feu. C'est là ce qu'ils appellent la seconde recolte, ou plutôt la premiere des petits qui ont été nourris & élevés en plein air. Trois ou quatre mois après ils recueillent la seconde couvée de ceux qui sont nés sur le nopal, & qui sont déja assez gros pour avoir donné quelques petits. Ils s'y prennent de la même maniere que ci-devant, avec cette différence qu'ils enlevent de la plante un grand nombre de petits avec leurs meres; ce qui compose cette espece de *cochenille* à laquelle on donne le nom de *granilla*, à cause du grand nombre de petits qu'elle contient. Ils laissent en même tems plusieurs de ces petits sur les nopals, qu'ils arrachent & transportent chez eux pour qu'ils puissent s'en nourrir pendant l'automne. Enfin, lorsque ceux-ci sont devenus grands, ils les mettent dans des nids & se conduisent en tout de la maniere qu'on a vu ci-devant; de sorte que le plus souvent ils font jusqu'à trois recoltes par an.

On fait mourir les *cochenilles* de deux manieres, en les jettant dans l'eau chaude, ou en les enfermant dans des petits fours appellés *tamascales*. Il y a des personnes qui les tuent en les faisant rôtir sur des *comales*, qui sont des especes de poiles, dans lesquels il y a du feu, & dont les Indiennes se servent pour faire cuire leur pain de maïs. Ces trois méthodes donnent à la *cochenille* trois différentes couleurs. La premiere la rend d'un rouge foncé, l'eau chaude lui faisant perdre la blancheur qu'elle a tant qu'elle est en vie. La seconde lui donne une couleur cendrée & marbrée ou jaspée, tant à cause du blanc qui lui est naturel, qu'à cause de la couleur rouge

rouge & transparente de la *cochenille*. La troisieme devient noire, comme si on l'avoit brûlée. Quatre livres de la *cochenille* qui est morte dans son nid après avoir fait ses petits, se réduisent à une quand elle est seche, ou plutôt une livre se réduit à quatre onces: au lieu que trois livres de celle qui a été prise sur les nopals donnent la même quantité, après qu'on l'a fait mourir & sécher.

Ces insectes passent pour un sudorifique, un alexipharmaque & un fébrifuge très-puissant, capable de guérir toutes sortes de fievres si malignes qu'elles soient, & de-là vient qu'on les ordonne souvent dans la peste & dans les fievres pétéchiales. DALE.

Geoffroy dit que la *cochenille* satisfait aux mêmes intentions que le kermès, qu'elle sert pour teindre l'écarlate & pour faire le carmin.

Lemery assure qu'elle est bonne pour la pierre, pour la gravelle, pour la diarrhée & pour empêcher l'avortement, étant prise en poudre par la bouche, depuis douze grains jusqu'à demi-dragme.

Il est dit dans les *Transactions Philosophiques* qu'il croît dans les Bermudes & dans la Nouvelle Angleterre une baie appellée *summer-island Reed-weed*, qui est aussi rouge que la poire piquante & qui donne une teinture fort approchante de la sienne; qu'il en sort de petits vers qui se changent dans la suite en des mouches un peu plus grosses que la *cochenille* insecte & qui se nourrissent de la même baie; que ces vers donnent une couleur qui n'est point inférieure à celle de la *cochenille*, & qu'ils ont beaucoup plus de vertus qu'elle.

COCHLAX, Κόχλαξ, *caillou*.

COCHLEA, *Limaçon*. Les Latins appellent *cochlea* & les Grecs κόχλος ou κοχλίας, ce que nous nommons *escargot*, *limaçon*. Le nom qu'il a dans la langue Greque vient du verbe κόχλω, *je tourne*, à cause que cet animal est enfermé dans une coquille faite en forme de spirale. Sans m'arrêter à toutes les particularités qui concernent l'histoire de cet animal, je me contenterai d'observer que l'on divise les *limaçons* en terrestres & en aquariques. Les premiers se subdivisent encore en *limaçons* de jardins & en *limaçons* de vignes; & ceux de la seconde classe en *limaçons* de mer & en *limaçons* de rivieres. Ces animaux varient considérablement quant à leur grosseur, leur figure, & leur couleur. Swammerdam, *Biblia naturæ*, rapporte qu'il a découvert par expérience que le sel ne consume point le *limaçon*, comme on le croit pour l'ordinaire, mais qu'il le tue seulement quand on l'en saupoudre; & que la contraction qu'il cause dans ses muscles & dans ses visceres est si considérable, qu'il lui fait perdre entierement sa forme, & fait sortir de son corps toute la mucosité qu'il contient, ainsi qu'il dit l'avoir observé. Le sel diminue encore d'un tiers les vaisseaux spermatiques de cette espece de *limaçon*, ce qui le lui fait regarder comme un vrai purgatif qui évacue toutes les humeurs du corps de cet animal. Il conseille d'oindre le *limaçon* avec différentes especes de remedes purgatifs, & d'observer les effets qu'ils produisent sur lui, ne doutant point que cet essai ne soit extremement utile à la Medecine.

Sans m'arrêter à ces sortes d'expériences, je vais rapporter les différens usages que les anciens & les modernes ont fait de cet animal.

Il paroît d'abord par Athenée, *Lib. II. cap.* 23. que les Grecs mangeoient les *limaçons*, & on ne sauroit douter que les Romains ne les aient imité, puisque nous apprenons d'Apicius Cœlius, *de Opsoniis & condimentis*, *Lib. VII. cap.* 16. qu'il en composoient différens mets après les avoir nourris & engraissés d'une façon particuliere dans des especes de souterrains appellés *Cchlearia* destinés à cet usage. Pline nous apprend dans le cinquante-sixieme Chapitre de son neuvieme Livre, qu'on les engraissoit au moyen de certains alimens à un tel point, que leurs coquilles pouvoient contenir *octo quadrantes*, suivant la leçon de Sanmaise, dans ses *Exercitationes Plinianæ*, & non point *octoginta quadrantes*, suivant la leçon ordinaire. Or le *quadrans* étoit la quatrieme partie du septier & contenoit cinq onces, mesure de vin; de sorte que quatre-vingts *quadrantes* vaudroient vingt septiers (*sextarii*) ou vingt de nos chopines, suivant la supputation de Gesner.

Suivant Dioscoride, *Lib. II. cap.* 9. « Les *limaçons* terrestres, appellés *operculares*, sont amis de l'estomac & moins sujets à se corrompre. Ceux de mer ont la même qualité & se digerent aisément. Le *limaçon* de riviere a une odeur rance. Mais cette espece qui s'attache aux ronces & aux buissons, & que quelques-uns nomment *sesilon*, dérange le ventre & l'estomac, & cause le vomissement. Etant appliqués crus avec leurs tégumens, ils résolvent l'anasarque: mais on ne doit point les retirer que l'humeur ne soit entierement évacuée. Ils appaisent les inflammations arthritiques & ont la vertu d'attirer les corps étrangers qui peuvent être entrés dans l'une ou l'autre des parties du corps. Etant pilés & appliqués en forme de pessaire, ils excitent les regles. Leur chair réduite en forme d'onguent avec de l'encens & de la myrrhe, est bonne pour consolider les plaies, surtout celles des nerfs. Etant pilés avec du vinaigre ils arrêtent le saignement de nez. Le *limaçon* vivant, surtout celui d'Afrique, appaise les maux d'estomac quand on le mange avec du vinaigre. Etant trituré avec sa coquille, avec du vin & de la myrrhe, il fournit une liqueur dont il ne faut que quelques gouttes pour appaiser les douleurs du colon & de la vessie. Le suc visqueux du *limaçon* retient les cheveux dans la position où on les met. Les coquilles de toutes ces especes de *limaçons* sont d'une nature dessiccative & caustique. Elles dissipent la lepre, les taches blanches qui sont semées sur la peau, & nettoyent les dents. Ces coquilles étant calcinées avec leur chair, & broyées avec du miel, composent un onguent excellent pour les maux des yeux, pour les taches du visage, pour les taies & pour remédier à la foiblesse de la vue. »

Pline dans le quatrieme Chapitre de son trentieme Livre assure, « que les coquilles de *limaçons* calcinées incrassent & échauffent par leur qualité savoneuse; ce qui fait qu'on les emploie dans les caustiques, aussi-bien qu'en forme d'onguent pour la gale, la lepre & les taches de rousseur. »

On appaise encore les douleurs de la luette en l'oignant avec le suc que l'on tire du *limaçon* en le piquant avec une épingle. Il ajoute quelques lignes plus bas que les *limaçons* bien dépouillés de la terre qu'ils contiennent, cuits dans du lait, pilés & pris dans du *passum*, (vin fait de raisins à demi-cuits au soleil) appaisent les fluxions & les acretés de la gorge. Il nous apprend encore que rien n'est meilleur pour appaiser le mal de dents, que de mettre dans leurs creux le petit sable que l'on trouve dans les cornes; que ces concrétions sabloneuses facilitent la pousse des dents, & que la cendre de *limaçon* avec de la myrrhe, est excellente pour les gencives. Il assure que la chair de cet animal cuite dans l'eau, rôtie sur la braise & donnée dans du vin & du *garum*, est fort amie de l'estomac, mais qu'elle rend l'haleine forte. Il rejette avec Dioscoride le *limaçon* de riviere & de bois, & il recommande celui que l'on trouve dans la mer, comme un remede excellent pour les maux d'estomac quand on le mange vivant avec du vinaigre. Il dit aussi que les *limaçons* dépouillés de leurs coquilles & pilés avec de l'eau, sont bons pour le crachement de sang. Il recommande pour la toux des *limaçons* pilés dans trois *cyathi* d'eau modérément chaude. On prépare, selon lui, en faisant bouillir des *limaçons* bruts dans du mout (*protropum*) ou dans l'eau

de mer, une décoction propre pour les repas; il dit que ces animaux pilés tous entiers avec du moût, sont un remede excellent pour la toux. Que rien ne soulage plus efficacement ceux qui tombent en défaillance, qoi ont des aliénations d'esprit & des vertiges, que de boire pendant neuf jours des *limaçons* pilés avec leurs coquilles, dans trois onces de vin chaud. Qu'il y a des personnes qni employent pour cet effet un *limaçon* le premier jour, deux le second, trois le troisieme, deux le quatrieme & un le cinqnieme; & que par ce moyen ils rendent l'asthme & les abscès des poumons plus supportables. Que rien n'est meilleur pour appaiser les maux des reins que de piler rrois *limaçons* avec leurs coquilles, de les faire cuire dans du vin avec quinze grains de poivre, & d'en donner la liqueur au malade.

Ce même Auteur assure, *cap.* 7. que deux *limaçons* triturés avec leurs coquilles, avec un jaune d'œuf, un peu de sel, & deux onces de passum, ou suc de palmier, ou trois onces d'eau, & cuits dans un vaisseau neuf, composent une boisson excellente pour la dyssenterie. Il recommande pour le même effet leurs cendres dans du vin avec quelque peu de résine. Il ajoute dans le Chapitre suivant, que trois *limaçons* triturés sans coquilles avec une once de vin, sont un remede admirable contre la perte involontaire d'urine; qu'on ne doit en employer que deux le lendemain, & un seulement le jour d'après. Il recommande aussi les coquilles des *limaçons* calcinées pour chasser le calcul, & il assure que le suc qu'on en tire en les piquant remédie aux chutes du fondement, lorsqu'on en oint la partie; que le vin *Aminéen*, dans lequel on a pilé des *limaçons* crus & du poivre, appaise les douleurs sciatiques; que lorsqu'un testicule descend plns bas que l'autre, il ne faut pour remédier à cette incommodité, que l'oindre avec de l'écume de *limaçon*; & que les petits escargots larges triturés avec du vin, ou calcinés, guérissent les ulceres phagédéniques de ces parties; que les cendres des *limaçons* d'Afrique calcinés avec leurs coquilles, & pris dans quelque liqueur convenable, guérissent l'hydrocele; que leurs coquilles calcinées & mêlées avec de la cire, sont propres pour résoudre les tumeurs glanduleuses (*pani*) & qu'on dissipe celles qui se forment aux aines, en les oignant avec des *limaçons* pilés avec du miel. On assure, continue cet Auteur dans son neuvieme Chapitre, que rien n'est meilleur pour dissiper les douleurs des piés & des articulations, que de boire du vin dans lequel on a pilé deux *limaçons*: mais il faut aussi appliquer ces animaux sur la partie affectée avec du suc d'*helxine*: quelques-uns se contentent de les piler avec du vinaigre. Il dit dans le treizieme Chapitre de ce même Livre, que les *limaçons* pilés & appliqués sur le front, arrêtent les hémorragies du nez; qu'étant pilés avec leurs coquilles, ils sont propres pour les ulceres phagédéniques; & qu'ils guérissent les plaies des nerfs étant pilés avec de la myrrhe & de l'encens. Que les *limaçons* terrestres séchés au Soleil, & appliqués avec du vinaigre, sont bons pour les plaies; qu'étant tirés de leurs coquilles, pilés & appliqués, ils consolident les plaies récentes, & arrêtent le progrès des ulceres; que ceux qui vivent en troupes sur les feuilles, étant pilés avec leurs coquilles, & appliqués, attirent les éclats de bois, les fleches & autres corps étrangers hors du corps; qu'on doit les dépouiller de leurs coquilles quand on veut les manger, mais qu'ils sont beaucoup plus d'effet avec la présure de lievre. Pline assure encore dans le quatorzieme Chapitre du même Livre, que les *limaçons* hâtent l'accouchement, & qu'ils facilitent la conception étant appliqués avec du safran. Que l'ongnent fait avec des *limaçons*, de l'amydon, & de la gomme adraganth, arrêtent les hémorragies de l'uterus; qu'ils facilitent la sortie des vuidanges, lorsqu'on les mange; qu'étant mêlés avec de la moelle de cerf, ils corrigent les indispositions de l'uterus; qu'ils en chassent les vents étant pilés tout entiers avec de l'huile-rosat; mais que les *limaçons* de *Stampalia* sont les plus propres pour cet effet. Que deux *limaçons* d'Afrique pilés avec autant de fœnugrec qu'on peut prendre avec trois doigts, & quatre cuillerées de miel, composent un liniment excellent pour le ventre, mais qu'il faut avoir soin de l'oindre auparavant avec du suc d'iris. Que les petits *limaçons* blanchâtres, que l'on trouve partout, étant séchés au Soleil, pulvérisés, & mêlés avec une quantité égale de farine de feves, sont un remede excellent ponr rendre la peau blanche & unie; & que ces mêmes *limaçons* mêlés avec du *Polenta*, font cesser les demangeaisons. Il dit encore dans le *chap.* 15. *du trentieme Liv.* que l'écume ou morve des *limaçons* appliquée en forme de liniment sur les yeux des enfans, corrige les défauts des paupieres, & les fait croître quand elles sont trop petites; que leur cendre préparée avec de l'encens & du blanc d'œuf, & appliquée pendant trente jours en forme d'onguent sur la partie affectée, guérit les hernies; que leurs coquilles calcinées & mêlées avec de la cire, previennent les chutes du fondement, mais qu'il faut y joindre la sanie qui coule du cerveau de la vipere, quand on la pique; que les excrémens du *limaçon* bus avec de l'huile & du vin, répriment les desirs amoureux. Mais Pétrone attribue une vertu toute contraire au cou de ces animaux. Ce même Auteur assure encore dans le cinquieme Chapitre de son trente-deuxieme Livre, que la chair des *limaçons* de rivieres, soit qu'on la mange crue ou cuite, est bonne contre le venin des scorpions; que quelques personnes la salent pour qu'elle se conserve mieux, & l'appliquent sur les plaies de quelque espece qu'elles soient. Il dit aussi dans le dixieme Chapitre du même Livre, que les *limaçons* de riviere sont bons pour la fievre quarte; qu'on les sale aussi, & qu'on les donne broyés dans quelque liqueur convenable.

Hippocrate, dans son Traité *des Fistules*, ordonne pour les chutes du fondement, d'oindre la partie avec de la morve de *limaçon*, & de la fomenter avec une éponge trempée dans quelque liqueur convenable.

Galien, suivant Matthiole sur Dioscoride, parle de l'usage & des vertus des *limaçons* en ces termes:

« Les *limaçons* calcinés avec leurs coquilles & mêlés avec « de la noix de galle & du poivre blanc, sont d'une effi- « cacité singuliere, dans la dyssenterie, tant que les ul- « ceres ne sont point putrides. » Ce mélange doit être composé d'une partie de poivre sur deux de noix de galle & quatre de cendres. Après avoir lévigé ces coquilles, on en saupoudre les alimens, & on en boit dans de l'eau, dans du vin blanc, & dans du vin vert: mais sans la noix de galle, les cendres des coquilles sont d'une nature très-desliccative & un peu trop chaude, à cause de leur calcination. Les *limaçons* que l'on applique sur le ventre des hydropiques & sur les enflures arthritiques des articulations, après les avoir pilés avec leurs coquilles, s'y dessechent de telle sorte, qu'on a toutes les peines du monde à les arracher. Mais on doit les y laisser jusqu'à ce qu'ils tombent d'eux-mêmes. On les applique de même sur les tumeurs causées par des coups, que l'on a de la peine à résoudre, aussi-bien que sur celles qui se forment dans les oreilles ensuite d'une contusion; car ils dessechent extremement toutes ces especes de tumeurs, quand même elles contiendroient une humeur épaisse & visqueuse. La chair des *limaçons* pilée dans un mortier & réduite ensuite en une pâte uniforme, desseche puissamment l'humidité superflue des parties; ce qui la rend propre pour l'hydropisie. Le suc de ces animaux, qui séparé de la chair, est appellé μύξα κοχλίου, c'est-à-dire, morve de *limaçon*, étant mêlé avec de l'aloès, de l'encens, ou de la myrrhe, ou avec toutes ces drogues ensemble, mis en consistance de cérat, possede une qualité glutinative, il dessecbe le flux purulent des oreilles, & dissipe les fluxions des yeux, quand on l'applique sur le front.

Quelques-uns lévigent les *limaçons* entiers avec leurs coquilles, & les emploient en forme de topiques pour tirer les éclats de bois des parties où ils sont entrés. D'autres s'en servent pour modérer l'écoulement excessif des regles.

« Un Paysan ayant reçu une blessure accompagnée de contusion & de la lésion du nerf, je me contentai, dit Galien, d'y appliquer de la chair de *limaçon* pilée; ce qui le guérit parfaitement: il est vrai que le malade étoit d'un tempérament très-robuste. Je la mêlai, après l'avoir pilée avec la farine subtile, qui étoit attachée aux murs d'un moulin qui se trouvoit au voisinage. » On peut même, dans de pareils cas, y ajonter un peu de résine. Lorsqu'on veut tirer beaucoup de suc de ces *limaçons*, il faut les percer avec une sonde peu de jours après les avoir pris; car ils se dessechent lorsqu'on les garde trop long-tems. On a même remarqué qu'ils contiennent beaucoup de ce suc quand ils sont récens. Galien nous apprend encore, dit Konigins, « que les *limaçons* sont un remede excellent pour les abscès des amygdales, lorsqu'après les avoir dépouillés de leurs coquilles, & les avoir fait calciner dans un pot, on mêle leur poudre avec du miel pour en faire un onguent, que l'on applique sur la partie affectée. » Avicenne recommande pour l'hydrocéphale une décoction céphalique de *limaçons*, avec le stœchas d'Arabie & le calament. Ce même Auteur rapporte que quelques personnes les pilent pour cet effet, & les appliquent sur la tête. Galien, à ce que dit Lister, *ad Apicium*, « assure que la chair des *limaçons* est de difficile digestion; mais qu'elle nourrit beaucoup, quand on a assez de forces pour la digérer. » Il faut séparer dans ces animaux la partie dure, appellée *spondylus*, du lobe, ou cavité dans lesquels les visceres sont enfermés. Galien nous apprend aussi dans son Commentaire sur le dix-huitieme Aphorisme de la seconde Section d'Hippocrate « Que la chair des *limaçons* ne nourrit que fort lentement. » Celse, dans son dix-huitieme Chapitre de son second Livre, met les *limaçons* au nombre des alimens dont la substance est extremement tendre; & il assure dans le vingtieme Chapitre du même Livre, qu'ils contiennent un suc louable, Horace dit, dans la quatrieme Satyre du second Livre, « que les *limaçons* redonnent l'appétit qu'on a perdu par la débauche. »

Il suit de ce qu'on vient de dire que les Anciens employoient les *limaçons* dans plusieurs maladies du corps humain; qu'ils reconnoissoient en eux une qualité glutinative, desiccative, rafraîchissante, & répercussive, & que comme tels, ils les estimoient propres pour corriger l'acrimonie, & pour appaiser les douleurs. Ils étoient encore convaincus de leur qualité irritante, de la propriété qu'ils ont de tenir le ventre libre, de faciliter la conception & l'accouchement: mais que les vertus médicinales de ces animaux dépendent de leurs différentes especes, des diverses manieres de les préparer, aussi-bien que de la nature & de la qualité des ingrédiens avec lesquels on les mêle. Ils conviennent unanimement des qualités déterstves & desiccatives des *limaçons* calcinés, surtout de leurs coquilles; assurant que par une suite de ces propriétés, ils sont très-efficaces pour guérir les maladies de la peau. Il faut encore observer qu'avant Serenus Samonicus, qui vivoit dans le troisieme siecle, on n'ordonnoit point les *limaçons* dans la phthisie.

Je vais tâcher maintenant, par le moyen de ce que les Modernes ont dit au sujet des *limaçons*, de découvrir leurs véritables vertus, aussi-bien que la raison pour laquelle ils sont utiles dans les maladies dont nous avons parlé. Je remarquerai d'abord, qu'en faisant abstraction de la coquille, qui constitue leur genre particulier, ces animaux ne different en rien des autres *limasses*.

Voici ce qu'en dit Swammerdam (*Bibliâ Naturæ.*)

« Quoiqu'on mette, dit cet Auteur, les *limaçons* au nombre des animaux impurs, dont l'usage étoit deffendu aux Juifs, à cause, selon toute apparence, de la disposition qu'ils ont à la putréfaction alcaline: on trouve cependant plusieurs Nations Chrétiennes qui en mangent, quoiqu'ils ne soient pas tons également propres à cet usage. Car, bien qu'il y en ait un grand nombre d'especes en Hollande, on n'y en mange cependant point d'autre que celle de mer, appellée *aliekruik*, qui est notre petoncle, encore n'est-ce que depuis Pâques jusqu'à la Pentecote, qui est le tems qu'on en apporte plein des paniers dans les villes, où on les vend à la mesure, après les avoir fait cuire avec de l'eau & du sel. Les Mariniers, & ceux qui aiment les alimens qui irritent la soif, sont ceux qui en mangent le plus. Ils les tirent de leurs coquilles avec une aiguille ou une épingle, & boivent un grand verre de liqueur par-dessus. Je ne saurois me faire à leur gout, qui est extremement salé & fort rance. Le foie est de toutes les parties celle qui a le plus de gout. Ils fournissent d'ailleurs un aliment grossier, plus propre à irriter la soif qu'à conserver la santé. Leurs intestins sont si souvent remplis de gravier ou de sable, qu'ils craquent sous la dent. Les Italiens, les Allemands & les François mangent ceux des vignes, surtout quand par le défaut de nourriture ils se sont purgés des saletés qu'ils contenoient; car pendant ce tems-là il se forme à l'entrée de leurs coquilles une espece de couvert d'argille qui empêche la terre & les autres ordures d'y entrer. Cette espece de *limaçon* demeure plus de sept mois sans mouvement; savoir, depuis l'Automne jusqu'au Printems, & ne prend aucune nourriture pendant tout ce tems-là. »

Henri Mundius rapporte, *Opera Physico-Medicâ*, que les Italiens & les autres Peuples qui entendent le mieux la cuisine, préparent avec des *limaçons*, du vin, des aromates & de l'huile, un mets qui est extremement recherché des personnes délicates, mais qu'ils se servent pour cet effet de l'espece appellée *pomacia*, surtout de ceux qui naissent dans la Ligurie & dans quelques autres cantons de l'Italie. Aldrovandi assure que l'on mangeoit de son tems les *limaçons* dans quelque saison que ce fût. Il dit aussi que quelques personnes les cueillent en Automne dans les tems de pluie, & les gardent dans un lieu dont la voute est couverte de son ou de sable, afin qu'ils puissent se purger. Ces animaux s'attachent aux murailles & à la voute du lieu où on les a enfermés, & on les y laisse pendant tout l'Hiver pour les manger au Printems & durant le Carême. Il dit encore qu'à Boulogne on les apprête de différentes manieres; qu'on les fait cuire dans du bouillon avec du persil & des aromates, ou bien qu'on se contente de les faire frire. Les Suisses, à ce qu'il dit, les mangent aussi, & on en transporte de leur pays & des autres contrées qui sont du même côté des Alpes en Italie.

Matthiole, *ad Dioscor.* nous apprend, que ceux qui vivent dans le centre de l'Italie mangent rarement des *limaçons*; mais que c'est tout le contraire de ceux qui habitent le long des côtes.

Voici ce qu'en dit Bruyer dans son Traité *de Re cibaria*, *Lib. III. cap.* 51.

« Je n'ignore point, dit-il, que quelques-uns de mes compatriotes en Bresce gardent des *limaçons* dans des fosses pour les manger en Hiver; car ces animaux peuvent se conserver long-tems à cause de la grande quantité de mucosité & de sucs visqueux qu'ils contiennent: on assure même qu'ils sont d'autant meilleurs qu'ils ont moins de ce suc. On préfere en France les petits *limaçons* blancs que l'on trouve dans les vignobles & dans les pépinieres, aux autres. On les mange surtout au Printems & durant le Carême: mais dès que les vignes ont commencé à bourgeonner, & que leur tendrons ont grossi, on ne s'en sou-

« cie plus. La maniere dont on les prépare, est fort longue & fort laborieuse; car on les lave trois fois dans l'eau froide pour en ôter la mucosité, que les Grecs, à ce que dit Galien, appellent μύξα. On les fait ensuite bouillir dans deux ou trois eaux différentes, afin de ramollir leur chair qui est extremement dure. Il y en a qui les font frire, & d'autres qui en font des pâtés, que l'on a soin pour l'ordinaire d'assaisonner le plus que l'on peut. Tous les Medecins conviennent que la chair de ces sortes de *limaçons* est extremement pesante & difficile à digérer. Elle nourrit cependant beaucoup: mais le trop grand usage qu'on en fait, engendre de la bile noire. »

On lit dans la *Bibl. Angl. T.* 13. que les Habitans de Silesie nourrissent les *limaçons* avec les feuilles de certaines plantes pour les manger ensuite. On rapporte dans le *Commerce littéraire* pour l'année 1739. que dans quelques Jardins de Brunswick on garde les *limaçons* que l'on cueille pendant l'été dans des especes de fosses quarrées, dont les côtés sont boisés & l'ouverture couverte d'un fil de fer, pour les manger en Hiver. La plupart des Medecins conviennent que les meilleurs *limaçons* sont ceux que l'on trouve dans les vignobles & dans les pépinieres, & qui s'attachent aux haies & aux tendrons des vignes. Ceux de cette espece sont appellés *Operculares*, ou *Pomaciæ*, *Edules*, *Gesneri*; ce sont les πωματίαι de Dioscoride, mot dérivé de πῶμα, *operculum*, couvercle. Mais Mathiole observe, que les *limaçons*, de quelque grosseur & de quelque couleur qu'ils soient, possedent tous la même nature, & que la différence qu'on remarque entre eux, ne vient que de la qualité du terrein où ils ont été nourris: & en effet, ceux qui vivent dans des lieux découverts & qui se nourrissent de plantes, sont préférables à ceux que l'on trouve dans des endroits couverts ou marécageux; ce que l'on distingue aisément au gout: car ces derniers sont insipides, ou ont un gout de limon, au lieu que les premiers ont un gout beaucoup plus agréable. Ceux qui vivent de feuilles d'absinthe ont une amertume desagréable; au lieu que ceux qui se nourrissent de marjolaine, de pouliot, de calament, d'origan & d'autres plantes aromatiques, ont une odeur qui flate extremement. On peut mettre au nombre de ceux-ci cette espece de *limaçon* un peu plus gros qu'un lupin que l'on trouve aux environs de Rome, & qui s'attachent en Automne par pelotons aux tiges de certains arbrisseaux.

Swammerdam, *Biblia Naturæ*, observe que l'Hiver est la saison la plus propre pour transporter cette espece de *limaçons* appellés *operculares*, d'un lieu à un autre, parce que dans ce tems-là ils se tiennent enfermés sans mouvement dans leur coquille, dont l'entrée est fermée avec une espece de couvercle. Quand on veut les transporter en été, il faut, à ce qu'il dit, les empaqueter avec des herbes; & si l'on veut les manger sur le champ, les enfermer dans un sac avec de la paille coupée, pour les empêcher de sortir de leur coquille.

On peut dire en général que les *limaçons* conviennent à ceux qui ont besoin d'une diete mucilagineuse & gluante, & par conséquent aux personnes d'un tempérament fort & robuste. Mais cette circonstance donne lieu de douter qu'ils soient propres pour les pthisiques, pour ceux qui ont une maladie de consomption & qui sont exténués. Welschius, dans ses *Curationes propriæ*, observe qu'ils sont préjudiciables dans la phthisie; & Lanzoni, dans ses Oeuvres *Medico-Physiques*, croit que les *limaçons* ne valent rien pour la phthisie, parce qu'ils se digerent difficilement, & ne donnent point un suc louable: outre que ceux qui sont affligés de cette maladie, ayant toujours la fievre, n'ont point assez de force pour digérer une nourriture aussi indigeste.

Sebizius pense de même, & finit son raisonnement par la question suivante:

« Comment se peut-il qu'un animal d'une nature aussi froide & aussi visqueuse que le *limaçon*, qui vit sous terre, ou dans des lieux couverts & marécageux, & qui se nourrit le plus souvent d'alimens nuisibles, puisse fournir un aliment louable & salutaire au corps humain? »

Boecler tâche de détruire la force de ce raisonnement de la maniere suivante:

« Les oies & les canards, dit-il, vivent dans des lieux marécageux, & le plus souvent de substances dont la qualité est extremement nuisible; d'où il suivroit, suivant ce raisonnement, que ces animaux ne peuvent fournir une nourriture louable. Il est certain en effet qu'ils peuvent, quand ils sont mal apprêtés, ou qu'on en use avec excès, devenir nuisibles: mais il ne s'ensuit pas de-là qu'on doive s'en abstenir entierement; il arrive souvent que des Medecins consultent leur gout plutôt que la raison dans la plupart des ordonnances. »

Rolfincius, dans son *Ordo & Methodus Medicinæ*, assure que le fréquent usage des *limaçons* des vignes préparés avec du bouillon, est extremement salutaire aux personnes hectiques, & qu'ils donnent une nourriture facile à digérer, quelque peu froide & humectante. Sennert prétend qu'on ne doit point interdire absolument l'usage des *limaçons* aux personnes hectiques & exténuées: mais que leur chair crue ne vaut rien pour elles, parce qu'elle se digere difficilement, & demande un bon estomac; ce qui oblige à la faire cuire long-tems & à l'appréter de différentes manieres. Malgré toutes ces précautions, elle est toujours fort difficile à digérer; elle engendre un sang noir & épais, & cause des obstructions. Ce qu'il y a de meilleur pour elles, à ce qu'il dit, c'est leur second bouillon, parce qu'en les faisant cuire long-tems, l'eau s'impregne d'une plus grande quantité de substance gluante & alimentaire. On trouve encore dans la partie postérieure des *limaçons*, qui, suivant Aristote, dans son *Histoire des animaux, Lib. IV. cap.* 4. est appellée μήκων, une certaine substance gluante, de la même consistance à peu près que le fromage, qui se dissout aisément, cede aussi-tôt à la dent, se digere sans peine & nourrit beaucoup. C'est cette partie que l'on doit choisir pour l'usage des hectiques; on peut même ne leur en faire prendre que le bouillon, qui passe pour être ami de l'estomac & pour en appaiser les douleurs.

Mais on doit apporter beaucoup de soin dans le choix de ces *limaçons*; car il leur arrive souvent de se nourrir de substances corrompues & nuisibles, comme de champignons, de serpens, de charognes & d'herbes venimeuses; ce qui fait que plusieurs personnes sont mortes pour en avoir mangé. De-là vient que Cardan traite d'insensé celui qui pour contenter son appétit, s'expose à un danger aussi manifeste. Si l'on se résout à en manger, il veut qu'on les nourrisse pendant quinze jours dans un pot, qu'on les change souvent de place, & surtout qu'on ait la précaution de les cueillir dans des lieux propres.

Voici quelques particularités touchant l'usage de ces animaux que j'ai tirées des Ouvrages de Theodore Mayerne, (*Opera Medica.*)

Suivant Matthiole, les *limaçons* de bois, bien nettoyés de leur morve, & cuits dans du lait avec du pas d'âne, sont une nourriture excellente pour ceux qui ont une maladie de consomption.

La chair de ces animaux séparée de leurs coquilles & de leurs excrémens, lavée dans l'eau, enveloppée dans un linge plié en plusieurs doubles, enterrée pendant deux heures dans de la fiente de cheval, lavée ensuite dans du bouillon de poulet, soulage considérablement

ceux qui ont une maladie de consomption & qui sont exténués.

Mais ils valent beaucoup mieux préparés de la maniere suivante.

Prenez cinquante gros *limaçons* : après les avoir suffisamment lavés, faites-les cuire dans l'eau avec de l'orge mondé, jusqu'à ce que ce dernier ait crevé. Tirez-les de leurs coquilles, & faites-les cuire une seconde fois avec du bouillon de chapon, jusqu'à ce que leur chair soit assez tendre. Passez le bouillon par un linge, & donnez-en six onces soir & matin au malade, trois heures avant qu'il déjeûne & qu'il soupe, après l'avoir édulcoré avec une once de sucre.

Voici une autre maniere de les préparer.

Prenez *des limaçons dépouillés de leurs coquilles, deux livres,*
racines de réglisse récente, une livre,
racines de guimauve, quatre onces;

Coupez-les par petits morceaux, & distilez-les par l'alembic au bain-marie. On donnera tous les matins quatre onces de cette eau au malade, après l'avoir édulcorée avec une once de sucre.

Jean Juncker, dans son *Conspectus Therapiæ generalis*, nous apprend que les meilleurs *limaçons* que l'on puisse employer pour l'usage des hectiques, des phthisiques & des personnes qui ont une maladie de consomption, sont ceux qui ont été nourris pendant quelque-tems avec de la farine & du sucre. Mais comme ils se digerent difficilement, qu'ils causent du dégout à plusieurs personnes, & n'apportent pas un grand soulagement, il aime mieux se servir de leur gelée. Etmuller assure, que tous les *limaçons* donnent une gelée imprégnée d'une grande quantité de sel volatil extremement doux, pareil à celui que contiennent les plantes rafraîchissantes, qu'ils humectent & digerent aisément ; d'où il conclut qu'ils sont propres pour la phthisie, étant préparés à la maniere d'un certain Italien, qui n'employoit d'autre remede pour ces sortes de maladies que des *limaçons* de montagnes préparés de la maniere suivante.

Il les nourrissoit pendant quelques jours avec de la farine & du sucre : deux ou trois jours après il les faisoit bouillir avec de l'eau & quelque peu de vinaigre, & ensuite dans du bouillon de volaille ou de mouton. Boecler assure positivement que s'étant trouvé exténué au point que sa peau étoit collée sur les os, il ne revint de ce fâcheux état qu'au moyen des bouillons de *limaçons*, & de la gelée de gruau d'avoine. Voyez *Gelatina*.

Voici la maniere dont il prépare ce bouillon.

Prenez la partie muqueuse de huit ou dix *limaçons* bien cuits, & deux ou trois écrevisses de riviere dont vous ôterez la tête & les intestins. Pilez-les & faites-les cuire dans du bouillon jusqu'à ce que ce dernier ait pris une couleur rouge. Passez le bouillon, & remettez-le sur le feu une seconde fois, & tandis qu'il bouillira ajoutez-y,

de la cuillerée, } *de chaque deux ou*
de cresson d'eau, } *trois pincées.*

Retirez le vaisseau du feu & couvrez-le bien. Délayez en même tems un jaune d'œuf dans une quantité suffisante de quelque autre bouillon; & lorsque le premier sera refroidi au point de le pouvoir boire, mêlez-les ensemble & ajoutez-y du sel, du beure ou du macis à discrétion. Cette liqueur veut être prise à jeun pendant quelques semaines.

On peut voir plusieurs autres exemples de personnes hectiques que l'usage des *limaçons* a guéries & engraissées, dans les *Eph. Nat. Curios. Decad.* 2. *a. b.* On ne peut douter que les *limaçons* ne donnent quand on les fait bouillir, une substance capable de nourrir le corps humain, mais on ne sauroit nier que leur nature visqueuse & gluante ne les rende un peu difficiles à digérer. Je suis cependant persuadé qu'étant délayés dans d'autres liqueurs ils se digerent facilement & contribuent efficacement à émousser & à corriger l'acrimonie des humeurs. Quiconque réfléchira sur cette qualité des *limaçons* & sur leur nature gluante par laquelle ils bouchent les pores du corps, ne sera point en peine de déterminer les cas & les maladies auxquelles ils sont propres. S'ils produisent des effets différens de ceux dont je viens de parler, on doit en chercher la cause dans le tempérament particulier du malade, qui peut être ne peut point supporter des substances gluantes, ou dans les substances qui ont servi de nourriture aux *limaçons*.

Voici un remede contre le calcul des reins & de la vessie, que Bruckman prépare avec les *limaçons* de la maniere suivante.

« On prend des *limaçons* en hiver tandis qu'ils sont tapis « sous terre, & on les fait calciner pendant deux heures « au moins dans un vaisseau de terre tout neuf, couvert « & luté. Lorsqu'ils sont refroidis on les pile dans un « mortier, ou bien on les lévige sur un marbre pour les « réduire en une poudre de couleur de cendre noirâtre « que l'on passe par un tamis de crin, & qui a la vertu « d'appaiser les douleurs néphrétiques & de chasser le « calcul. On donne toutes les quatre heures demi-dragme de cette poudre au malade dans de l'eau avec du « crystal minéral si l'on veut, jusqu'à ce que les douleurs aient cessé, & on lui fait boire après chaque dose une quantité convenable d'huile d'amandes douces. Le malade doit pour prévenir les attaques de « cette maladie prendre tous les mois vers le tems de « la pleine lune en se mettant au lit, trois doses de cette poudre dans de l'eau de persil simple ou distilée, & « continuer de même pendant un an de suite. Depuis « vingt ans que j'exerce la Medecine j'ai donné cette « poudre à un grand nombre de personnes affligées de « douleurs néphrétiques, & elle a produit tout l'effet « que je désirois. Ce remede est d'une nature terrestre « & alcaline, comme la plupart des autres lithontriptiques. »

On observera que cette poudre est un des ingrédiens du remede de Mlle Stevens. Wagnerus nous apprend, *Eph. Nat. Curios. Decad.* 2. *a.* 10. *o.* 110. que les *limaçons* de la grosse espece triturés avec leurs coquilles, chauffés dans un vaisseau, étendus sur un linge & appliqués à différentes reprises en forme de cataplasme, sont un remede excellent dans les douleurs arthritiques qui proviennent d'une fluxion d'humeurs acres. Quelques-uns, à ce que dit Etmuller, tirent des *limaçons* en les faisant distiler au bain-marie après les avoir bien lavés, un phlegme ou une eau qui est non-seulement diurétique, mais encore excellente pour les maladies de la peau, des mains & du visage. Il préfere cependant la liqueur que l'on tire de ces animaux *per deliquium*, à celle qu'ils donnent par la distilation. Schroder croit aussi que leur eau distilée est fort inférieure à la liqueur qu'ils rendent quand on les pique avec une aiguille, aussi-bien qu'à celle en laquelle ils se convertissent quand après les avoir pilés on les saupoudre avec du sel commun, ou plutôt du sel de tartre, & qu'on les met dans un lieu froid ; car ces deux liqueurs sont imprégnées d'un sel volatil médiocrement hui-

leux, qui les rend des remedes anodyns & rafraîchissans dans les chaleurs extraordinaires, aussi-bien que dans les douleurs qui naissent d'une cause acide ou visqueuse; mais elles sont surtout extremement salutaires dans la goute. Jean Heurnius nous apprend que l'on peut donner huit onces d'eau distilée de *limaçons* dans les cas où les forces sont extremement abattues. Forestus dans ses *Observ. Medicinal. Lib. XVI. Obs.* 58. dit avoir connu un Religieux extremement exténué qui reprit son embompoint en peu de mois, contre l'attente de tout le monde, en buvant de tems en tems une cuillerée d'eau distilée de *limaçons* cueillis dans les vignes avant le lever du soleil, avec deux jaunes d'œufs. Quant à l'usage externe de cette eau, Juncker conseille aux Medecins de prendre garde qu'il ne nuise aux malades en repoussant tout d'un coup de la surface du corps les matieres recrémentitielles qui peuvent s'y être portées. Pour ce qui est de l'eau distilée ordinaire des *limaçons*, Hoffman remarque très-bien dans sa *Clavis Schroderiana*, que ces animaux ne donnent aucune de leurs vertus dans la distilation; au lieu que quand on les fait bouillir ils déposent dans la liqueur ce mucilage dans lequel leur vertu nutritive & gluante est logée. Suivant Hoffman, *ad Poterium*, les coquilles de *limaçons* calcinées à blancheur, sont un excellent remede anti-néphrétique. Ce même Auteur assure, *Dissertatio de remediorum domesticorum præstantia*, qu'il n'a point trouvé de préservatif plus efficace contre le calcul que d'user plusieurs fois par semaine de la poudre de *limaçons*. Adolphi croit que cette poudre prise fréquemment dans quelque véhicule convenable, depuis demi-dragme jusqu'à une, est préférable à la plupart des autres remedes anti-néphrétiques, à cause qu'elle dissout efficacement la gravelle & la matiere sablonneuse dont la pierre se forme, puisque ceux qui en usent rendent une grande quantité de sable par les urines. Mais selon toute apparence cette poudre ne possede pas plus de vertus que les autres substances d'une nature également absorbante. Etmuller recommande les coquilles blanches des *limaçons* terrestres, lavées & réduites en poudre, comme un remede efficace pour guérir l'hydropisie par une décharge copieuse d'urine, si le malade en prend matin & soir autant qu'il peut en tenir sur la pointe d'un couteau dans quelque véhicule convenable. Ce même Auteur observe que d'autres font dissoudre ces coquilles dans de l'esprit de sel, les coagulent en les séparant du menstrue, & les réduisent *per deliquium*, en une liqueur qu'il prétend être un puissant diurétique dans l'hydropisie. Cette liqueur possede, suivant lui, la même vertu, lorsqu'on fait cette solution dans du vin sûr ou dans du vinaigre. Ces coquilles sont de toutes les parties des *limaçons* les plus aisées à avoir, parce que ces animaux s'en dépouillent eux-mêmes tous les printems. On les recommande pour la suppression d'urine, & elles passent étant mêlées avec un peu de nitre, pour un remede excellent contre la pierre. Quelques-uns y ajoutent des pierres d'écrevisses, des noyaux de pêches ou de la rapure de dent de vérat. On trouve dans les Auteurs plusieurs exemples de personnes qui ont rendu différentes especes de *limaçons* par haut & par bas.

Les Naturalistes donnent la description d'un grand nombre d'especes de *limaçons*: mais je ne m'arrêterai qu'à ceux qui sont de quelque usage dans la Medecine.

Cochlea nuda. Voyez *Limax*.

Cochlea olearia. On a donné, suivant Pline, *Lib. XXXII. cap.* 11. l'épithete d'*olearia* à cet animal, parce que sa coquille servoit d'huilier; peut-être aussi parce qu'on le croyoit de quelque efficacité contre le poison.

Cochlea terrestris, *Limax terrestris*, Offic. *Cochlea testacea*, Schrod. 5. 283. *Cochlea cinerea, maxima edulis, cujus os operculo crasso, velut Gypseo, per hyemem clauditur*, Lift. Hist. Animal. Angl. 111. *Cochlea cinereo-rufescens fasciata, leviter umbellicata*, Ejusd. Hist. Conch. 1. n. 46. *Cochlea Pomatia edulis Gesneri*, Ejusd. Exer. Anatom. 1. *Pomatia*, Gesn. de Aquat. 255. *Cochlea terrestris Gypseo operculo observata*, Aldrov. de Exang. 389. *Limas*.

Ces limas sont d'usage en Medecine & dans les alimens.

Cochlea cœlata, Aldrov. de Exang. 393. Jonf. de Exang. Tab. 12. Gesn. de Aquat. 240. Rondel. de Pisc. 2. 98. Charlt. Exer. 62. *Cochlea cœlata antonomastice dicta*, Bon. 114. Tab. 11. n. 11. 12. 13. *Cochlea trochiformis striata, rugosa, papillosa*, &c. Lang. Math. Test. 51.

C'est une espece de *limas* que l'on trouve dans la Méditerranée. Son couvercle est, suivant quelques-uns, l'*umbilicus marinus* des boutiques. Voyez *Umbilicus marinus*.

Cochlea *minor ex luteo & nigro variegata*, Ind. Med. *An cochlea interdum unicolor interdum variegata*, &c. Lift. Hist. Conch. 1. n. 54. *Limaçon de jardin.*

On l'emploie dans les collyres. Dale.

Cochlea aquatica, Offic. *Cochlea fusca, fasciis crebris angustisque prædita*, Lift. Hist. Anim. Ang. 162. *Cochlea nigricans, densè & leviter striata*, Ejusd. Hist. Conch. 4. Sect. 5. n. 43. *Pétoncle.*

Cochlea purpurifera; c'est le *murex*. *La pourpre.*

Cochlea sarmatica, est un gros coquillage que l'on trouve dans la mer Baltique, & dont il est parlé dans Aldrovandus & dans Johnson. Rieger dit qu'il est aussi gros qu'un (*dolium*) muid, avec des cornes aussi grandes que celles d'un cerf. Je ne sache point qu'il soit d'usage ni dans la Medecine, ni dans les alimens.

Cochlea cærulea est un poisson à coquille que l'on ne recherche qu'à cause de sa couleur.

Cochlea margaritifera. Voyez *Concha margaritifera*.

Les coquilles de tous ces poissons se convertissent en chaux par la calcination.

Cochlea fossilis, *vel* lapidea. Voyez *Cochlita*.

COCHLEAR, COCHLEARE, COCHLEARIUM, κοχλιάριον, est une *cuilliere* à qui l'on a peut être donné ce nom à cause de sa ressemblance avec quelque coquillage.

Ce mot signifie dans les Auteurs une mesure pour les substances séches & liquides. Rieger dit que le κοχλιάριον attique étoit la quatrieme partie du *cyathus*, & qu'il contenoit quatre scrupules & deux cinquiemes de grain, & que le *cochleare* Romain contenoit autant que lui. Il n'étoit suivant Eisenschmidius & Galien, que la dixieme partie du *cyathus*. Monard prouve que dans Dioscoride & Pline, le *cochleare* vaut moins d'une dragme, & qu'il est parlé dans Galien de deux sortes de *cochleare*, l'un grand & l'autre petit. Sennert prétend qu'il y avoit quatre sortes de *cochleare* qui alloient toujours en augmentant; que le plus petit étoit de demi-dragme, celui d'au-dessus d'une dragme, le grand d'une dragme & demie, ou de deux dragmes, & le plus grand de demi-once. Arbuthnot nous apprend que le *cochleare* valoit la moitié du *chema*, qui est la sixieme partie d'un *xestes* attique ou *sextarius* Romain. Suivant ce calcul un *cochleare* vaudroit un dixieme du *cyathus*.

Dans les Dispensaires de Londres & d'Edimbourg le *cochleare* tient demi-once pour les sirops, & trois dragmes pour les eaux distilées.

COCHLEARIA.

Voici les caracteres de cette plante.

Son fruit est presque sphérique & ses semences rondes.

Boerhaave compte six especes de cette plante.

1. *Cochlearia, folio cubitali*, Tourn. Inst. 215. Elem. Bot. 184. Boerh. Ind. A. 2. 10. Dill. Cat. Giss. 66. Buxb. 77. *Raphanus sylvestris*, Offic. *Raphanus rusticanus*, Cod. Med. 96. Ger. 187. Emac. 241. Park. Theat. 860. C. B. Pin. 96. Raii Hist. 1. 818. Synop. 3. 301. Merc. Bot. 1. 64. Phyt. Brit. 103. Mer. Pin. 102. Hist. Oxon. 2. 237. *Raphanus sylvestris, seu armoracia multis*, J. B. 2. 851. *Raphanus sylvestris armoracia*, Chab. 474. *Armoracia Rivini*, Rupp. Flor. Jen. 74. *Raifort*. Dale.

La racine de cette plante pénetre fort avant dans la terre, elle est de la grosseur du doigt, mais beaucoup plus longue, de couleur blanche, d'un gout acre & piquant, & d'une odeur volatile pénétrante. Elle pousse un grand nombre de feuilles d'une seule piece, dentelées à leurs bords, & d'un verd foncé. Ses tiges ne sont pas fort hautes, elles poussent un petit nombre de feuilles longues & étroites, & leur sommet est chargé de fleurs en croix, blanches, & composées de cinq feuilles, auxquelles succede un fruit mousse dont les semences mûrissent rarement. Cette plante croît sans culture sur le bord des rivieres, & on la cultive dans les jardins pour en avoir la racine, qui est seule d'usage.

Elle est chaude, dessiccative & apéritive, & on l'emploie souvent dans les ragouts pour exciter l'appétit. Elle est d'un grand usage contre le scorbut, l'hydropisie & la jaunisse, & l'on en met souvent dans les potions que l'on ordonne pour ces maladies. Miller, *Bot. Offic.*

La seule composition qui porte le nom de cette plante, est l'*Aqua Raphani composita*. Voyez *Aqua*.

Lorsqu'on calcine cette plante, on ne tire que peu ou point de sel de ses cendres, à cause de leur volatilité.

Le suc exprimé de cette plante étant putréfié, donne un sel volatil alcali, comme l'urine; & de là vient qu'el le est si salutaire dans le scorbut acide. Elle est extrêmement pernicieuse dans l'autre espece de scorbut, & je l'ai souvent vue causer une rupture du foie. Mais on peut l'employer avec succès lorsque le corps manque de chaleur, & que les sucs sont froids & gluants. Elle tueroit infailliblement le malade, si on la donnoit dans le scorbut qui est accompagné de la fievre chaude & de putréfaction. De même dans l'hydropisie, si la maladie provient d'une cause froide; on peut en user sans rien craindre, autrement il faut s'en méfier. J'ai connu des personnes, qui, pour en avoir usé mal-à-propos, ont été attaquées d'une perte de sang par les selles & les urines.

Une Dame de Leyde, qui étoit affligée d'un scorbut chaud, ayant usé de cette plante, fut attaquée d'un saignement de nez continuel, auquel elle ne remédia que par le moyen de l'oseille.

Sa racine prise en grande quantité, excite un vomissement.

Pilée & prise à la dose de deux onces, elle est bonne pour ceux dont l'estomac est chargé de pituite; & supposé qu'elle fasse vomir, il faut après chaque dose boire copieusement de l'eau chaude. Cette plante mêlée avec l'oseille fournit un remede excellent pour le scorbut; lorsqu'on craint les mauvais effets de son acrimonie, on doit la tempérer avec du lait, du petit lait ou du raisin sec. On l'emploie dans les gargarismes pour la putréfaction des gencives, & l'on en tire un esprit & une teinture fort efficace. Boerhaave, *Hist. Plant.* pag. 419.

On se sert souvent de cette plante dans les cataplasmes irritans avec la semence de moutarde, du vieux levain & du vinaigre.

2. *Cochlearia, folio subrotundo*, C. B. P. 110. Tourn. Inst. 215. Elem. Bot. 184. Boerh. Ind. *a*. 2. 10. Rupp. Flor. Jen. 67. Buxb. 76. *Cochlearia Batava, rotundifolia, hortensis*, Offic. *Cochlearia*, J. B. 2. 942. Chab. 297. Raii Hist. 1. 822. Synop. 3. 302. Mer. Pin. 27. *Cochlearia rotundifolia*, Germ. 344. Emac. 401. *Cochlearia major rotundifolia, sive Batavorum*, Park. Theat. 285. *Cochlearia major Batavica subrotundo folio*, Hist. Oxon. 2. 308. *Cochlearia rotundifolia, sive Batava*, Merc. Bot. 2. 19. Phyt. Brit. 29. *Cueillerée des jardins*.

La racine de cette *cueillerée* est longuette & fibreuse. Elle pousse un grand nombre de feuilles plates, vertes & succulentes, portées sur des longues queues. Elles sont rondes & creuses comme une cuillere, ce qui lui a fait donner le nom de *cochlearia*. Ses tiges ont huit à neuf pouces de haut, elles sont cassantes & couvertes de feuilles pareilles aux précédentes, mais plus anguleuses & plus pointues. Ses fleurs naissent en touffes aux sommets des tiges, elles sont à quatre pétales blancs, & il leur succede un petit fruit rond partagé en deux par une petite membrane, dans lesquelles sont contenues des petites semences rondes. Les fleurs & les feuilles ont un gout acre & piquant. Cette plante croît sans culture dans plusieurs endroits du Nord de l'Angleterre, sur le bord de la mer, mais on la cultive dans les jardins où elle fleurit au mois d'Avril.

La *cueillerée* contient une grande quantité de parties extremement volatiles; & de-là vient que l'infusion ou le suc exprimé de cette plante ont plus de vertu que sa décoction, parce que ces particules se dissipent en bouillant. Elle passe pour un remede efficace contre le scorbut, pour purifier les sucs des mauvais effets de cette maladie, & pour dissiper la galle, les pustules & les autres éruptions de cette espece.

Ses préparations officinales sont l'eau simple, l'esprit & la conserve de *cueillerée*. Miller, *Bot. Offic.*

On se souviendra que ces sortes de plantes chaudes & alcalescentes ne conviennent que dans le scorbut acide; mais qu'elles sont un poison dans le scorbut putride alcalin, comme nous l'avons remarqué en parlant de la premiere espece de *cueillerée*.

4. *Cochlearia, major, Batavica, erecta, folio oblongo*, H. L. 165. *a*.

5. *Cochlearia, folio sinuato*, C. B. P. 110. Raii Hist. 1. 833. Synop. 3. 305. Tourn. Inst. 215. Elem. Bot. 184. Boerh. Ind. *a*. 2. 10. *Cochlearia Britannica marina*, Offic. *Cochlearia Britannica*, Germ. 324. Emac. 401. *Cochlearia Britannica folio sinuato*, Hist. Oxon. 2. 308. *Cochlearia vulgaris*, Park. Theat. 285. Mer. Pin. 27. *Cochlearia vulgaris longo & sinuoso folio*, Merc. Bot. 1. 29. Phyt. Brit. 29. *Cueillerée de mer*.

Cette espece de *cueillerée* croît environ à la hauteur de celle des jardins: mais ses feuilles sont plus épaisses, plus longues, plus étroites, plus pointues, dentelées, plus près à près à leurs bords, & d'un verd plus foncé que celles de l'autre. Les fleurs & les semences sont les mêmes dans toutes les deux. Elle est d'un gout plus salé, mais moins chaud & moins piquant. Elle croît dans les marais salans, surtout du côté de la Thamise au-dessous de Woolwich, & fleurit plus tard que celle des jardins.

La *cueillerée* marine entre souvent avec celle des jardins, dans les remedes anti-scorbutiques; mais elle a moins de vertus qu'elle, étant privée de parties volatiles. On peut cependant l'employer avec succès en qualité de diurétique, à cause des particules salines dont elle abonde. Miller, *Bot. Offic.*

6. *Cochlearia, minima, ex montibus Waliæ*. Sher. *a*.

COCHLEATA. Voyez *Medica*.

COCHLIA ou COCHLIAS. Voyez *Cochlea*.

COCHLIACON, Κοχλιακὸν, est le nom d'une partie

d'une machine dont Oribase donne la description dans son Livre *de Machinamentis*, C. 24. & qu'il appelle *Glossocomum Nymphodori*.

COCHLIDIUM, κοχλίδιον, le même que κόχλος. C'est un petit limaçon dont la coquille, à ce que Breyne rapporte, est de figure conique & faite en forme de spirale réguliere. Cet Auteur dans sa *Dissertatio Physica de Polytholamiis*, décrit plusieurs especes de *cochlidium*.

COCHLITA, est une pierre que l'on appelle aussi *cochlea fossilis*, ou *lapidea*, & qui a la figure d'un certain limaçon.

Elle passe pour posséder une vertu lithontriptique.

COCHONE, κοχώνη. Galien, en expliquant ce mot, dit qu'il signifie l'articulation de l'os ischium avec l'os sacrum: mais on le donne encore indistinctement aux parties voisines de cette articulation. Hippocrate dans le premier Livre *de Morbis mulierum*, dit que les parties qu'il nomme *cochone*, sont affectées de douleurs vives dans les irrégularités de l'écoulement des regles; & dans le second Livre du même Ouvrage, il parle de douleurs à ces parties dans quelques maladies utérines. Dans le cinquieme Livre *Epidémiques*, où il rapporte l'histoire d'Eupoleme qui souffroit des douleurs violentes au coccyx, à l'aine, & à l'articulation de l'ischium, du côté droit avec l'os pubis; il dit que ces douleurs se terminerent par une suppuration funeste vers l'os ischium, l'aine & le *cochone*. Selon Hesychius, on donne le nom de *cochone* à cette partie de l'épine du dos qui est proche l'os sacrum. On trouve encore le même nom employé pour signifier les deux faces de l'os sacrum, ainsi que les os ischium.

COCILIO, poids de onze onces. RULAND.

COCOLATA, *Chocolat*. Voyez *Cacao*.

COCOMICA SIGNA, terme dont se sert Paracelse dans son Traité *de Podagricis*, *Lib. II.* Il n'est pas aisé de découvrir sa vraie signification. Il paroît parler d'une certaine vertu ou substance qui séjourne, à ce qu'il dit dans le milieu du ciel (*cœli*) d'où elle descend sur les plantes, les feuilles, les arbres, &c. On trouve de même, dit-il, soit qu'il fasse de la rosée ou non, un grand nombre de figures, de formes, & des signes *cocomiques*, qui tombent sur ceux qui marchent dans la ligne de leur direction.

COCOS. Voyez *Palma*, *Indica*, *Coccigera*, *Angulosa*.

COCTIO, *Coction*. Les Latins appellent *coctio*, & les Grecs πέψις, ce que nous nommons en François *coction*, qui consiste à faire chauffer une liqueur à un tel point qu'il s'y forme des bulles. Ce procédé est une espece de digestion forte & violente, & de-là vient que Juncker, dans son *Conspectus Chymiæ Theoretico-Pratica*, nous apprend que les anciens Chymistes employoient souvent le terme *coction* (*coctio*) pour celui de digestion (*digestio*) & leur donnoient la même idée. Les Chymistes & les Apothicaires font bouillir plusieurs des corps que nous fournissent les trois regnes, dans différentes liqueurs pour en composer des extraits, des essences, & ce que nous appellons *décoctions composées*; afin que les vertus de ces corps se communiquent par ces moyens aux liqueurs respectives dans lesquelles on les fait bouillir. La *coction* sert encore à épurer certaines substances, à épaissir des sucs, à donner aux conserves les qualités nécessaires pour qu'elles se gardent long-tems, à corriger les vertus drastiques de quelques substances, & à dépouiller certains alimens & certains remedes de leurs qualités flatueuses.

Oribase, dans ses Collections Medicinales, parle de la *coction* en ces termes :

« Lorsqu'on fait bouillir une substance solide dans l'eau, « elle dépose dans ce fluide ses qualités premieres, & « devient d'une nature insipide, sans rien conserver « du gout salé, amer, ou astringent qu'elle avoit auparavant. Les substances ameres que l'on fait bouillir « deux ou trois fois dans l'eau perdent leur amertume, « & deviennent pareilles à celles qui passent pour ne « posséder aucune qualité. Il en est de même des substances acres & astringentes. »

On emploie diverses liqueurs & plus ou moins de tems pour la *coction*, suivant les différentes intentions de l'Opérateur, & la nature particuliere des substances dont on se sert; de sorte qu'on ne peut donner là-dessus aucune regle générale. Ce n'est donc que par la connoissance que l'on a de la nature des corps que l'on soumet à cette opération, que l'on peut déterminer la maniere dont on doit les faire cuire. On ne peut ignorer pour peu l'on que connoisse l'action du feu & la nature pénétrante & résolutive des liqueurs dont on se sert, qu'il ne se fasse un changement considérable dans les corps que l'on met en *coction*, quand ils sont d'une nature pénétrable, & qu'ils ne se dépouillent des qualités qui dépendent de leurs parties volatiles dont les menstrues s'impregnent plus ou moins, suivant que le vaisseau est plus ou moins fermé. Plus on fait bouillir une liqueur dans un vaisseau découvert, sans y en ajouter de nouvelle, plus aussi elle doit s'épaissir, à cause de la dissipation qui se fait de ses parties les plus fluides & les plus volatiles. Il est donc évident, suivant Boerhaave, dans sa *Chymie*, *Vol. I.* que l'on peut venir à bout de détruire par la *coction*, la disposition que certains sucs ont à fermenter.

Quant à cette espece de *coction* particuliere à qui l'on donne le nom d'*assation*, voyez *Assatio*.

Les végétaux perdent en bouillant leurs eaux naturelles, l'huile volatile & essentielle, dans laquelle réside leur esprit distinctif, & une portion de l'acide qu'ils contenoient originairement; & il ne reste que leur terre, leurs sels, & une portion d'huile fixe.

La *coction* des alimens dans l'estomac est leur digestion, ou réduction en une espece d'émulsion ou chyle.

Par la *coction* des humeurs, les Auteurs entendent la réduction du chyle en sang, à qui l'on donne le nom de seconde *coction*; comme aussi la séparation de quelque fluide que ce soit, de la masse du sang, par le moyen des glandes destinées à cet usage, & qu'on appelle troisieme *coction*.

On dit communément que les fautes qui naissent du défaut de la premiere *coction*, ne se corrigent point dans la seconde, ni celles de celle-ci dans la troisieme, c'est-à-dire, que lorsque l'aliment n'est pas suffisamment atténué dans les organes de la digestion, les particules du chyle ne se trouvent point assez petites pour passer dans les petits vaisseaux des poumons, & pour se convertir en sang louable, les organes de la sanguification ne pouvant point dissoudre les particules qu'ils reçoivent de l'estomac. Il arrive de-là que ces particules étant trop grosses pour circuler dans les arteres capillaires, elles causent des obstructions & tous les accidens qui en sont inséparables. La troisieme *coction*, c'est-à-dire, celle qui se fait dans les glandes, est aussi peu propre que la seconde, à contribuer à la dissolution de ces mêmes parties.

Il se fait aussi une *coction* de la matiere morbifique, ou de la matiere qui cause une maladie, quand, par les facultés vitales, ou par la force des médicamens, elle rentre dans son premier état, ensorte qu'elle ne peut plus nuire, ou quand on la dispose à être évacuée par une crise salutaire, voyez *Cathartica*. Pour lors la maladie cesse, ou du moins elle diminue beaucoup, de même que tous ses symptomes; la force des facultés vitales augmente, le corps reprend ses fonctions; & la circulation des humeurs, les sécrétions, les excrétions & les récrémens, que la maladie avoit altérés, rentrent dans l'état d'où ils étoient sortis. Plus cette *coction* est prompte & parfaite, moins la maladie est dangereuse, & réciproquement.

Les remedes propres pour faciliter cette *coction*, & pour hâter

hâter la crise, sont ceux qui atténuent & épaississent les sucs, qui émoussent & détruisent l'acrimonie, levent les obstructions des vaisseaux, fortifient les fibres trop lâches, relâchent celles qui sont trop tendues, & temperent le mouvement du sang; & c'est de ces sortes de remedes que dépend la cure de toutes les maladies, tant aiguës que chroniques.

COD

CODAGA PALA. H. M. *Arbor Malabarica lactescens, jasmini odore, siliquis oblongis.* D. SYEN.

C'est un arbre qui croît dans le Malabar. L'écorce du tronc & de la racine pulvérisée, & prise dans du lait aigre, arrête le cours-de-ventre & le flux hémorrhoïdal. Sa racine réduite en poudre & cuite dans de l'eau où l'on a lavé du riz, est propre pour fomenter les parties enflées dans l'esquinancie, les tumeurs, de quelque espece qu'elles soient, aussi-bien que les parties affectées de la goute. Elle guérit le mal de dent, quand on la garde dans la bouche; & tue les vers. RAY, *Hist. Plant.*

CODAGEN. Voyez *Hydrocotyle; Zeilanica, asari folio.*

CODDAM PULLI. Voyez *Carcapuli.*

CODDA PANNA. Voyez *Palma, montana, folio plicatili, flabelliformi, maximo; semel tantum frugifera.*

CODESELLA, *charbon.* FORESTUS.

CODIA, κωδία, κωδία, κώδεια, dans Hippocrate, signifie une *tête de pavot.* GALIEN. HEZYCHIUS.

On donne aussi ce nom aux têtes des autres Plantes.

CODI-AVANAM. H. M. *An lathyris fruticescens, fructu in foliorum alis echinato?*

C'est un arbrisseau qui croît dans les lieux sablonneux des Indes Orientales. Son suc pris dans du vin est un remede excellent pour le cours-de-ventre; on le fait cuire avec de l'huile, & on le donne en qualité de corroborant à ceux dont les forces sont épuisées. L'huile que l'on tire de toute la plante fournit une embrocation excellente pour dissiper le vertige.

CODOSCELLÆ, *bubons.* FALLOPE.

CŒL

CŒLA, κοῖλα, les cavités, ou trous des yeux. Ils sont au nombre de deux, l'un immédiatement au-dessus de la paupiere supérieure, qui est appellée κοῖλον, l'autre au-dessous de la paupiere inférieure, appellé ὑπόκοιλον. Ces trous sont sujets à s'enfler & à se remplir, dans la cachexie, l'œdeme, ou telle autre mauvaise habitude du corps.

Les κοῖλα du pié sont les cavités qui sont au bout de cette partie auprès du talon.

CŒLESTINUS *Color*, dans Paracelse est la couleur d'*azur*. Il nous apprend qu'un cercle de cette *couleur* dans l'urine des femmes, est un signe de putréfaction lépreuse dans la matrice, de même qu'une bulle de la même *couleur*, au-dessus de l'urine, est un signe de lepre, & quelquefois que l'on est menacé d'une alopecie.

CŒLIA, κοιλία, ou κοιλίη. Ce mot a un grand nombre de significations différentes. Il est pris pour une cavité dans quelque partie ou quelque viscere du corps que ce soit. Il signifie la même chose qu'*alvus*, dont on n'a qu'à voir l'article. Le mot κοιλίη, en y ajoutant ἄνω ἡ ἄνω κοιλίη, signifie l'estomac, & quelquefois la poitrine; & ἡ κάτω κοιλίη, le bas-ventre, ou le conduit intestinal.

Comme le mot κοιλίη signifie le conduit alimentaire depuis le ventricule jusqu'à l'anus, je donnerai ici la description de ces parties considérées comme un seul organe, pour que le Lecteur en ait une plus parfaite intelligence.

L'estomac est un grand réservoir en forme de sac placé en partie dans l'hypocondre gauche, & en partie dans l'épigastre.

La figure de l'estomac ressemble à celle d'une cornemuse; c'est-à-dire, elle est oblongue, recourbée, ample & grosse par une extrémité, retrécie & petite par l'autre. Cette figure paroît mieux, quand l'estomac est médiocrement rempli de vents, ou de quelqu'autre matiere liquide.

La courbure de l'estomac y fait distinguer deux arcades; une grande, qui regne le long de sa plus grande convexité, & une petite qui y est directement opposée. Je donne à ces deux arcades le nom de grande courbure & de petite courbure de l'estomac, & j'appelle faces de l'estomac, ou côtes de l'estomac, les portions latérales, qui sont entre les deux courbures ou arcades.

Le ventricule ou estomac a deux extrémités; une grosse & une petite en maniere d'entonnoir recourbé. Il a deux ouvertures qu'on appelle orifices de l'estomac; une entre la grosse extrémité & la petite courbure; l'autre au bout de l'extrémité retrécie. La premiere ouverture est une continuation de l'œsophage, & l'autre s'abouche avec le canal des intestins. On appelle cette derniere ouverture en particulier pylore.

L'estomac n'est pas situé dans l'hypocondre gauche & dans la région épigastrique, de la maniere que la plupart des figures le représentent. Il y est couché transversalement, obliquement & presque latéralement; de sorte que la grosse extrémité avec l'orifice voisin de cette extrémité est à gauche, & la petite extrémité avec son orifice ou le pylore, est à droite, plus bas & plus inclinée que l'autre. C'est pourquoi il faut distinguer ces deux orifices avec les anciens Anatomistes, en orifice supérieur & en orifice inférieur.

La grosse extrémité de l'estomac est dans l'hypocondre gauche, pour l'ordinaire immédiatement sous le diaphragme. Cependant l'orifice supérieur de l'estomac n'y est pas. Il est presque vis-à-vis & attenant le milieu du corps des dernieres vertebres du dos.

La petite extrémité de l'estomac ne va pas jusqu'à l'hypocondre droit. Elle se recourbe obliquement de devant en arriere vers l'orifice supérieur, de sorte que le pylore se trouve, environ à deux travers de doigts, éloigné du corps des vertebres, immédiatement au-dessous de la petite portion du foye, par conséquent plus bas & plus en devant que l'autre orifice, d'environ la même distance. Cette extrémité de l'estomac a quelquefois du côté de la grande courbure une dilatation particuliere.

Selon cette situation particuliere & la plus naturelle, l'estomac, surtout quand il est plein, est placé de façon que la grande courbure est plus tournée en-devant qu'en-bas, & la petite courbure plus en-arriere qu'en-haut.

L'une des faces ou convexités latérales regarde en-haut, & l'autre en-bas. Elles ne sont pas en-devant & en-arriere, comme on le voit dans un cadavre ouvert, où les intestins ne soutiennent plus cette situation naturelle.

Si on divise l'estomac le long de ses courbures en deux moitiés égales, on verra que les deux orifices ne se trouvent pas dans le même plan de cette division, comme on le pourroit penser suivant l'idée vulgaire; mais que l'orifice diaphragmatique reste tout entier sur la face que je nomme supérieure, & l'orifice intestinal sur la face inférieure.

Ainsi le corps du ventricule, loin de faire un même plan avec l'œsophage, comme le représentent les figures dessinées d'après un estomac tiré hors du ventre, & mis sur une table ou sur une planche, forme une espece d'angle ou pli, en traversant le petit muscle diaphragmatique, lequel pli fait tourner l'orifice supérieur un peu en-arriere.

Le ventricule eſt compoſé de pluſieurs parties, dont les principales ſont les différentes couches qui font ſon épaiſſeur, & auxquelles les Anatomiſtes donnent le nom de tuniques.

On en compte ordinairement quatre, dont on fait enſuite des ſubdiviſions; ſavoir l'externe commune, la muſculeuſe ou charnue, la nerveuſe on aponévrotique, la veloutée ou l'interne.

La premiere tunique ou la plus externe eſt ſimplement membraneuſe, & une des productions internes ou la continuation du péritoine. C'eſt ce qui paroît évidemment par la connexion de l'orifice ſupérieur avec le diaphragme, où la tunique externe ou membrane de l'eſtomac ſe continue réellement avec la membrane qui tapiſſe la ſurface inférieure du diaphragme. C'eſt ce qui a donné occaſion de la nommer tunique commune.

La ſeconde tunique qui eſt la charnue ou muſculeuſe eſt compoſée de pluſieurs plans de fibres, que l'on peut rapporter à deux principaux, l'un externe, & l'autre interne. Le plan extérieur eſt longitudinal en différens ſens, & ſuit en quelque maniere la direction des courbures & des convexités de l'eſtomac. Le plan interne eſt tranſverſalement circulaire.

Les fibres du plan externe de la tunique charnue biaiſent d'eſpace en eſpace, & ſont entrecoupées en pluſieurs endroits par de petites lignes obliques, blanchâtres & comme tendineuſes. Ce plan externe eſt fortifié par un plan ou trouſſeau particulier, qui ſe trouve le long de la petite arcade ou courbure, & dont les fibres paroiſſent moins obliques que celles du grand plan.

Les fibres du plan interne ou circulaire de la tunique charnue du ventricule ſont plus fortes que celles du plan externe. Elles ſont plutôt des ſegmens de cercles, qui s'uniſſent d'eſpace en eſpace, que des cercles entiers; car elles ſont auſſi entrecoupées par quantité de petites lignes blanchâtres, & comme tendineuſes, fort obliques, qui repréſentent enſemble une eſpece de réſeau dont les areoles ou mailles ſont fort étroites en travers.

Ces cercles ou tours circulaires, à meſure qu'ils s'avancent ſur la groſſe extrémité de l'eſtomac, vont en diminuant, & y forment une eſpece de tourbillon charnu, dont le centre eſt au milieu de cette extrémité.

Entre le plan externe & l'interne, autour de l'orifice ſupérieur, il y a deux plans particuliers larges, d'environ un travers de doigt au plus, & fort obliques, qui embraſſent réciproquement cet orifice, & ſe croiſent de côté & d'autre à leur rencontre ſur les faces latérales où ils ſe diſperſent.

Le long du milieu de chaque face latérale de la petite extrémité, il y a une bande tendineuſe ou ligamenteuſe, large de trois ou quatre lignes, qui ſe termine au pylore. Ces deux bandes ſont entre la tunique externe ou commune & la tunique charnue, & elles ſont fort adhérentes à l'externe.

Entre la tunique externe ou membraneuſe & la tunique charnue, il y a un tiſſu cellulaire fort adhérent à la tunique externe, & qui ſe gliſſe entre les fibres charnues juſqu'à la troiſieme tunique, comme on s'en peut convaincre en ſouffiant ce tiſſu. On en fait une tunique à part ſous le nom de tunique cellulaire : mais ce n'eſt qu'une portion de la tunique membraneuſe, comme la portion cellulaire du péritoine.

La troiſieme tunique, appellée communément la tunique nerveuſe, ſoutient par ſa convexité une grande diſtribution réticulaire de vaiſſeaux capillaires & de nerfs. Par ſa concavité, elle paroît d'un tiſſu fort lâche & comme ſpongieux ou filamenteux, qui loge quantité de petits grains glanduleux, principalement du côté de la petite courbure, & autour de l'extrémité pylorique de l'eſtomac.

Ce tiſſu ſpongieux eſt ſemblable à une eſpece de coton très-fin. Il paroît aſſez bien par un peu de macération dans l'eau claire, qui le fait beaucoup gonfler en très-peu de tems. Il eſt ſoutenu par un canevas de filamens ligamenteux ou aponévrotiques très-fins & obliquement croiſés, à peu près pareils à celui de la troiſieme tunique des inteſtins dont il ſera parlé ci-après; & il eſt adhérent à la convexité de la tunique veloutée de l'eſtomac.

La quatrieme tunique de l'eſtomac eſt nommée veloutée, à cauſe de quelque reſſemblance au velours qu'on s'eſt imaginé y voir, quand on l'a fait floter dans l'eau claire. Les Anciens l'ont appellée tunique fongueuſe; & peut-être ce terme s'accorde-t-il mieux avec la vraie ſtructure de cette tunique. On y découvre un grand nombre de petits trous qui répondent aux grains glanduleux dont je viens de parler.

Ces deux tuniques ont plus d'étendue que les deux autres, & forment enſemble des rides éminentes dans la ſurface interne ou concavité de l'eſtomac, leſquelles ſont pour la plupart tranſverſales, quoiqu'irrégulieres & ondoyantes. Il y en a auſſi de longitudinales qui ſe croiſent enſuite avec celles-là: mais vers le pylore elles deviennent toutes longitudinales & s'y terminent.

A l'orifice ſupérieur de l'eſtomac ces rides ſont comme rayonnées, & paroiſſent une continuation des plis de l'œſophage. Elles ont cependant plus d'épaiſſeur, & forment à leur rencontre avec les plis de l'œſophage, une eſpece de couronne qui borne l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, & le diſtingue d'avec l'extrémité de l'œſophage.

Les intervalles de ces rides contiennent ſouvent une glaire plus ou moins épaiſſe, dont le reſte de la cavité de l'eſtomac paroît auſſi mouillé. Cette glaire eſt plus coulante dans les vivans, & fournie par les glandes ſtomachiques. On la peut appeller liqueur gaſtrique, ou ſuc ſtomacal.

Dans la ſurface interne de la petite extrémité de l'eſtomac, à l'endroit où elle aboutit au canal inteſtinal, on obſerve un rebord circulaire large & peu épais, qui laiſſe dans le milieu de ſon contour une ouverture plus ou moins arrondie. C'eſt l'orifice inférieur de l'eſtomac, & ce qu'on appelle pylore; terme grec qui ſignifie *portier*.

Ce rebord eſt un repli ou redoublement de deux tuniques internes de l'eſtomac, ſavoir, de la nerveuſe & de la veloutée. Il eſt en partie formé par un paquet circulaire de fibres charnues, immédiatement emboîtées dans la duplicature nerveuſe, & diſtinguées non-ſeulement des autres fibres charnues de l'extrémité de l'eſtomac, mais auſſi de celles du canal inteſtinal, par un cercle blanchâtre fort délié, qui paroît à travers la tunique externe ou commune autour de l'union de ces deux parties.

La figure du pylore eſt comme celle d'un anneau tranſverſalement applati, dont le bord interne qui eſt du côté du centre, eſt un peu enfoncé, & s'avance dans le canal inteſtinal en maniere d'une eſpece d'entonnoir large & tronqué. Il eſt naturellement plus ou moins pliſſé vers ce bord interne, à peu près comme l'ouverture d'une bourſe preſque fermée. Tout ceci eſt fort différent de ce que les figures ordinaires & les préparations ſeches repréſentent. C'eſt une eſpece de ſphincter, qui par ſon action peut rétrécir l'orifice inférieur de l'eſtomac, mais ne paroît pas pouvoir le rétrécir entierement.

Les principales arteres de l'eſtomac ſont la coronaire ſtomachique qui va le long de la petite courbure, & les deux gaſtriques, ſavoir la grande ou gauche, & la petite ou droite, qui toutes deux enſemble ne font qu'un ſeul tuyau continu, ou une gaſtrique commune, dont le trajet occupe la grande courbure. La coronaire ſtomachique ſe continue de la même maniere avec la pylorique, en ne faiſant avec elle qu'un tuyau continu.

Ces deux arcades artérielles jettent l'une vers l'autre ſur les côtés ou faces latérales de l'eſtomac quantité de branches. Les branches, à meſure qu'elles s'avancent, ſe ramifient en divers ſens par des diviſions & des ſubdiviſions très-fréquentes, dont la plus grande partie font des communications réciproques en ſe rencontrant.

Il réſulte de ces fréquentes ramifications & communica-

tions des arcades artérielles de l'estomac deux différens réseaux, dont l'un qui est gros se trouve entre la tunique externe ou commune & la tunique charnue, où il est soutenu par le tissu cellulaire, & l'autre qui est très-fin accompagne la surface de la tunique appellée nerveuse. Ce dernier est une production du premier, & est formé par le moyen de plusieurs détachemens courts, qui en partent & traversent les petits intervalles des fibres de la tunique charnue.

Par des injections artificielles, on peut encore faire voir un troisieme réseau extremement fin de vaisseaux capillaires, qui rampent entre les grains & les mamelons de la tunique interne ou veloutée de l'estomac. Ces vaisseaux dans leur état naturel ne paroissent pas purement sanguins, ou donner passage à la portion rouge du sang, comme on le pourroit juger par l'inflammation & par les injections anatomiques.

Les arteres de l'estomac viennent originairement de l'artere cœliaque par le moyen de l'artere hépatique, de la splénique & de la coronaire. La pylorique & la mésentérique supérieure y contribuent par des communications plus ou moins voisines, ou immédiates. Elles communiquent aussi avec les mammaires internes & les diaphragmatiques particulieres, & par le moyen de l'épigastrique gauche avec la mésentérique inférieure.

Les veines de l'estomac sont des ramifications de la veine-porte en général, & en particulier de la grande mésaraïque, de la splénique, & même de l'hémorrhoïdale interne, dont on peut voir la distribution dans le traité des veines. Elles accompagnent plus ou moins les arteres, & forment à peu près de pareilles arcades & de pareils réseaux, avec cette différence qu'elles sont à proportion plus grosses, leurs aréoles réticulaires plus amples, & leurs communications externes plus fréquentes.

On trouve entre la tunique commune & la tunique charnue de l'estomac quantité de nerfs plus ou moins déliés. Plusieurs de ces nerfs s'accompagnent en maniere de trousseau plat ou de bande large le long de la petite courbure de l'estomac, depuis l'orifice supérieur jusqu'à l'inférieur. Tous les autres se dispersent en différens sens sur les côtés, sur les extrémités & vers la grande courbure, en faisant d'espace en espace des lacis réticulaires, dont quantité de filets se détachent & percent jusqu'aux tuniques internes.

Ils tirent principalement leur origine des nerfs sympathiques moyens, ou de la huitieme paire, moyennant le plexus coronaire stomachique formé autour de l'orifice supérieur de l'estomac, par l'épanouissement de l'extrémité des deux gros cordons qui descendent le long de l'œsophage sous le nom de nerfs stomachiques. Les grands nerfs sympathiques, communément appellés nerfs intercostaux, y contribuent aussi par des filets de communication que le plexus stomachique reçoit des ganglions sémilunaires, du plexus hépatique & particulierement du plexus splénique.

L'estomac reçoit en général tout ce que la bouche & la langue y font passer par le canal de l'œsophage : mais il sert particulierement à recevoir les alimens & à les garder comme en dépôt pendant plus ou moins de tems, selon leur plus ou moins de consistance ou de liquidité, pour les digérer, c'est-à-dire, pour les mettre en état de fournir ensuite la liqueur nourriciere qu'on appelle chyle.

Cette opération qu'on nomme en général digestion, par où commence la chylification, s'exécute en partie par la pénétration de la liqueur gastrique qui suinte continuellement de la tunique veloutée, & en partie par le mouvement continuel de contraction & de relâchement de la tunique charnue ; mouvement très-foible dans l'homme & très-insuffisant pour la digestion, sans les mouvemens réciproques du diaphragme & des muscles du bas-ventre.

Le pylore ou cercle charnu de l'orifice inférieur de l'estomac, sert à retenir & à faire séjourner les alimens, jusqu'à ce qu'ils aient acquis la fluidité suffisante pour passer sans effort par l'ouverture de cet orifice. Je dis sans effort ; car une irritation particuliere de la tunique charnue de l'estomac, & encore plus une contraction violente du diaphragme & des muscles du bas-ventre pousseroient bien-tôt le contenu de l'estomac vers sa petite extrémité, & lui feroient passage par le pylore.

Les mouvemens doux & alternatifs des fibres orbiculaires de la tunique charnue peuvent aider à faire passer naturellement par l'orifice inférieur de l'estomac ce qui y est suffisamment digéré. Ce mouvement est appellé mouvement péristaltique ou mouvement vermiculaire par ceux qui le croyent successivement réitéré, à peu près comme celui qu'on observe dans les vers de terre quand ils rampent.

Le terme de trituration peut convenir ici, pourvu qu'on ne l'explique pas par un broyement sec & violent, mais par une agitation douce des fibres charnues, accompagnée d'un arrosement continuel de la liqueur gastrique.

La situation presque transversale de l'estomac aide aussi à y faire séjourner les alimens, & même peut servir à rendre la durée de ce séjour, pour ainsi dire, arbitraire, par les attitudes qu'on se donne ; car étant couché sur le côté gauche, les alimens y demeurent plus long-tems ; & étant sur le côté droit, ils passent plus vîte, &c.

L'obliquité de l'estomac peut tirer de peine ceux, qui, prévenus de la fausse idée du prétendu niveau de ses deux orifices, se tourmentent inutilement pour expliquer comment les choses pesantes qu'on auroit avalées peuvent remonter à ce niveau pour passer dans les intestins.

Des intestins en général, & en particulier du duodenum.

Depuis le pylore jusqu'au fond du bas-ventre, est un canal très-long, courbé & recourbé en différens sens par beaucoup de circonvolutions, ou, pour mieux dire, contours, que l'on appelle intestins.

Ce canal ainsi replié ou tortillé forme un paquet considérable qui occupe la plus grande partie de la cavité du bas ventre, où il est attaché selon toute son étendue à des productions ou continuations membraneuses du péritoine, principalement à celles qu'on appelle mésentere & mésocolon dont il sera parlé ci-après.

Les courbures du canal intestinal forment deux arcades différentes ; l'une petite, par laquelle ce canal est attaché au mésentere & au mésocolon ; l'autre grande, qui est à l'opposite & sans attache. Ce canal en son entier a ordinairement sept fois & souvent huit fois au moins la longueur de tout le corps du sujet.

Toute cette étendue n'est pas égale en volume ni en épaisseur ; c'est ce qui a donné lieu de regarder ses différentes portions comme autant d'intestins particuliers, & de les diviser en grêles & gros.

Et comme on a encore trouvé quelque différence dans ces deux classes, on a aussi subdivisé chacune d'elles en trois, que l'on a distinguées par des noms particuliers ; savoir, les intestins grêles par les noms de duodénum, de jejunum & d'iléon, & les gros par ceux de cœcum, de colon & de rectum.

Les intestins en général sont composés de plusieurs tuniques à peu près comme le ventricule. La premiere & la plus externe est une continuation du mésentere, ou d'autres plis & allongemens du péritoine.

Cette tunique est ordinairement appellée tunique commune. Elle est aussi garnie en-dedans d'un tissu cellulaire, comme celle de l'estomac. M. Ruysch met cette garniture au nombre des tuniques, & l'appelle tunique cellulaire.

La seconde tunique des intestins est charnue ou musculeuse : elle est composée de deux plans, l'un externe & l'autre interne. Le plan externe est très-mince, & ses fibres sont longitudinales. Le plan interne est plus épais ;

& ses fibres se contournent transversalement autour de la circonférence du cylindre intestinal.

Je ne dis pas que ces fibres internes soient spirales, ni qu'elles forment autant d'anneaux; car elles paroissent plutôt des segmens de cercles, qui sont disposés à peu près comme dans l'estomac, & environnent entierement le canal de l'intestin.

Ces deux plans sont fortement collés ensemble ; de sorte qu'il est très-difficile de les séparer. Ils sont encore adhérens à la tunique commune par le tissu cellulaire dont j'ai parlé, qui est plus sensible du côté du mésentere que du côté opposé.

La troisieme tunique est appellée nerveuse, & ressemble en quelque maniere à celle de l'estomac. Elle a un plan particulier qui lui sert comme de base & de soutien, & qui est composé de fibres obliques très-fines, cependant très-fortes, & comme tendineuses ou ligamenteuses.

Pour voir ce plan distinctement il faut remplir de vent une portion d'intestin, & ensuite en séparer la membrane commune & ratisser les fibres charnues.

Cette tunique soutient deux réseaux vasculaires, l'un artériel & l'autre veineux, accompagnés d'une grande quantité de filamens nerveux. Le réseau vasculaire avec son accompagnement nerveux est une production des vaisseaux & des nerfs mésenteriques : & comme il entoure tout-à-fait le canal des intestins, on a voulu en faire une tunique à part sous le nom de tunique vasculaire.

La tunique nerveuse produit de sa face interne ou concave quantité de portions de cloisons plus ou moins circulaires, qui contribuent à la formation de ce qu'on appelle valvules conniventes, dont il sera parlé dans la suite. Cette troisieme tunique paroît aussi soutenir différens grains glanduleux qu'on découvre dans la cavité des intestins.

La quatrieme tunique ou la plus interne, est très-mollasse. On la nomme tunique veloutée. Elle a la même étendue que la troisieme tunique qui lui sert de soutien, & dont elle tapisse aussi les cloisons. Elle n'est pas uniforme par tout le canal.

Les intestins grêles.

Ce n'est qu'un seul canal continu & uniforme, dont trois portions sont différemment nommées, sans être réellement distinguées par des marques précises, qui déterminent l'étendue ou plutôt la longueur de chacune de ces portions, & qui en caractérisent au juste les limites.

La premiere portion & la plus petite de tout ce canal est appellée duodénum ; la seconde qui est beaucoup plus longue, porte le nom de jejunum ; & la troisieme, qui surpasse encore la seconde en longueur, est nommée ileum.

Cette premiere portion des intestins grêles a été ainsi appellée par rapport à la longueur de douze travers de doigts que les anciens lui ont attribuée, & que les modernes ne lui disputeront pas beaucoup, si l'on prend cette mesure avec les bouts des doigts du sujet.

Aussi-tôt que cet intestin a pris sa naissance du pylore, il fait d'abord une petite courbure en arriere, obliquement de haut en bas ; ensuite il forme une seconde courbure vers le rein droit, auquel il est plus ou moins attaché, & de-là il passe devant l'artere rénale, la veine rénale & la veine cave, en remontant insensiblement de droite à gauche jusques devant l'aorte & devant les dernieres vertebres du dos. Il continue sa route au-delà obliquement en devant, par un contour léger que l'on peut regarder comme une troisieme courbure & comme l'extrémité du duodénum.

Dans tout ce trajet le duodénum est fortement attaché par des replis du péritoine, principalement par une duplicature transversale qui donne origine au mésocolon. Les deux lames de cette duplicature du péritoine étant d'abord écartées l'une de l'autre & s'unissant un peu après, laissent naturellement entre elles un espace triangulaire, dont le dedans est tapissé du tissu cellulaire.

C'est dans cet espace que le duodénum est adhérent par le tissu cellulaire aux parties que je viens de nommer, & qu'il est enfermé comme dans un étui, de maniere que sans dissection on ne voit que ses deux extrémités, lesquelles sont encore cachées par le colon & par les premieres circonvolutions de l'intestin jejunum.

La premiere tunique du duodénum est par conséquent différente de celles des autres intestins grêles, ayant cela de particulier qu'elle n'enveloppe pas toute sa circonférence à cause de l'engagement de la plus grande partie de sa longueur dans l'espace triangulaire dont je viens de parler. C'est pourquoi la garniture celluleuse de cette tunique est plus considérable ici que dans tous les autres intestins.

La tunique musculeuse du duodénum est plus épaisse que celle des deux autres intestins grêles.

La tunique nerveuse & la veloutée forment conjointement ensemble au-dedans de cet intestin un très-grand nombre de petits duplicatures, qui s'élevent & s'avancent plus ou moins directement dans la cavité de l'intestin, en maniere de portions de bandes circulaires dont un bord seroit attaché à l'intestin, & l'autre bord seroit libre & sans attache. C'est à ces bandes qu'on a donné le nom de valvules conniventes.

Le bord libre ou flottant des valvules conniventes est un peu plissé & comme en serpentant dans leur état naturel. Je dis exprès dans l'état naturel, ponr détruire la fausse idée que les préparations seches des intestins forment communément. Toute la surface de ces duplicatures ou valvules est garnie de velouté, aussi-bien que leurs intervalles.

Le velouté de cet intestin est plus épais que celui de l'estomac. Son tissu n'est pas en poil dans l'homme, comme on le dépeint ordinairement. Il paroît plutôt comme une substance fongueuse & grenue, composée d'un amas prodigieux de mamelons très-fins & différemment figurés, dans lesquels on temarque avec le microscope quantité de points enfoncés ou pores, dont toute leur surface paroît percée.

On découvre par le même moyen en divers endroits de la surface interne de cette tunique de petits boutons veloutés, plus ou moins écartés les uns des autres, & élevés en maniere de petites verrues.

Ce tissu soutient une infinité de plusieurs sortes de vaisseaux capillaires ; car outre les sanguins, on y apperçoit quelquefois un grand nombre de filamens blancs traverser l'épaisseur, & aboutir à la surface interne du même tissu, comme autant de racines capillaires des vaisseaux qu'on appelle veines lactées.

La substance fongueuse qui lie ces filamens capillaires ensemble & les environne, est très-tendre ; & les extrémités capillaires des petits vaisseaux sanguins dont elle est parsemée, paroissent tournées vers les pores des mamelons. On voit suinter par ces pores une certaine liqueur mucilagineuse, plus ou moins transparente, qui arrose continuellement la cavité de l'intestin.

La surface interne du duodénum est encore garnie d'un grand nombre de petits grains glanduleux fort plats dont le contour est un peu élevé en maniere de bourlet, & le milieu enfoncé par une espece de fossette. On en trouve beaucoup plus dans le commencement du duodénnm, que dans le reste de son étendue. Ils sont, pour ainsi dire entassés vers le pylore, & s'écartent ensuite de plus en plus jusques vers l'autre extrémité de cet intestin, où ils deviennent solitaires.

Quand on les examine de près, ils paroissent comme des follicules, dont les orifices sont du côté de la cavité de l'intestin, & le fond est niché dans le tissu spongieux du côté de la tunique nerveuse. Ces follicules fournissent une humeur particuliere que l'on tronve souvent visqueuse & gluante.

Dans la surface interne du duodénum, presqu'au bas de sa premiere courbure, sur la petite extrémité de cette

courbure, se trouve une éminence longitudinale, terminée en pointe ou en bec par une ouverture particuliere, qui est l'orifice du conduit biliaire, & au-dedans de laquelle s'ouvre aussi le conduit pancréatique.

Cet intestin est ordinairement le plus ample, quoique le plus court des intestins grêles. Il est environné de plus de tissu cellulaire que les autres, surtout dans son étui triangulaire, où il n'est pas totalement environné d'une tunique membraneuse comme les autres, & par conséquent plus susceptible de dilatation par les matieres qui seroient arrêtées dans sa cavité.

L'intestin jejunum.

Cet intestin, ainsi nommé du mot Latin *jejunum*, parce qu'on le trouve souvent plus vuide que l'ileum, commence à la derniere courbure du duodénum, où il est d'abord attaché à la naissance du mésocolon.

De-là il se recourbe embas, & de gauche à droite, en s'éloignant des vertebres du dos, & fait des circonvolutions qui occupent principalement la partie supérieure de la région ombilicale. Il est attaché dans tout ce trajet au mésentere de la maniere que je le dirai ci-après.

Il est assez difficile de trouver les bornes qui distinguent précisément l'extrémité de cet intestin d'avec le commencement de l'ileum. Les marques externes que l'on voit communément d'une couleur plus rougeâtre dans l'un que dans l'autre, ne sont pas constantes; & les internes que l'on désigne par la pluralité des valvules conniventes, sont très-vagues, & outre cela ne paroissent souvent que par la dissection.

On distingueroit plutôt ces deux intestins par leur différente situation, qui est assez constante : mais comme ce partage n'est pas encore assez précis, celui que j'ai trouvé le plus commode & qui m'a paru pour l'ordinaire assez juste, est de diviser toute la longueur de ces deux intestins en cinq portions égales, & de donner environ deux cinquiemes au jejunum, & trois cinquiemes ou un peu plus à l'ileum.

Les tuniques du jejunum sont en général à peu près de la même structure que celles du duodénum, mais plus délicates. La commune membraneuse ou externe, est une continuation du mésentere. Le tissu cellulaire de cette tunique n'est pas si considérable ici que dans le duodénum. Il paroît manquer le long de la grande courbure des circonvolutions de l'intestin, où les fibres longitudinales de la tunique musculeuse sont très-adhérentes à la tunique membraneuse.

La tunique musculeuse est moins forte que celle du duodénum. Le plan des fibres longitudinales y est extrêmement mince & presque imperceptible, excepté le long de la grande courbure vis-à-vis l'attache du mésentere, où l'on découvre à travers la tunique membraneuse ou commune une espece de bande blanchâtre & ligamenteuse, large de quatre ou cinq lignes, qui se continue de suite le long de la grande convexité de toutes les circonvolutions de cet intestin & de toutes celles de l'ileum.

Cette bande ligamenteuse ressemble à celles qu'on voit sur les côtés de la petite extrémité de l'estomac. Elle est tout-à-fait adhérente à la tunique membraneuse ou commune de l'intestin & aux fibres longitudinales de sa tunique charnue, qui sont ici plus visibles & paroissent plus fortes qu'ailleurs.

La tunique nerveuse, que j'aime mieux appeller tunique toilée ou réticulaire, & son tissu cellulaire propre ou lanugineux, n'ont rien de particulier outre ce que j'en ai dit ci-dessus dans la description des intestins en général. En soufflant par artifice dans le tissu lanugineux, on peut le gonfler jusqu'à effacer toutes les duplicatures ou valvules conniventes, en soulevant toute l'étendue de la tunique vers la cavité de l'intestin.

Les duplicatures internes ou valvules conniventes de cet intestin sont fort larges & en grand nombre, bien près les unes des autres. Leurs contours sont continus & sans interruption du côté de la grande courbure : mais du côté de la petite ces valvules sont interrompues, & leurs extrémités s'avancent les unes au-delà des autres en se terminant en pointe. De ces valvules il y en a qui achevent le tour, d'autres qui n'en font qu'une partie, & quelques-unes très-petites, qui vont obliquement d'une grande à une autre comme par une espece de communication.

Les mamelons de la tunique veloutée paroissent ici plus élevés, plus flottans & plus ondés ou ondoyans que dans le duodénum. Ils y paroissent même chacun en particulier divisés en plusieurs, & comme découpés d'une maniere très-singuliere. Au reste ils répondent assez à ce qui est exposé ci-dessus à l'occasion des intestins en général. Les observations & les figures que M. Helvétius a données dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, expriment bien ces mammelons, de même que la tunique toilée.

Les lacunes glanduleuses du jejunum ont en général chacune la même conformation que les glandes duodénales ou de Brunner : mais elles sont autrement arrangées. On les trouve en parties solitaires, plus ou moins dispersées les unes des autres, en partie assemblées d'espace en espace, principalement autour de la grande courbure intestinale, par des tas particuliers en maniere de grappes oblongues & plattes, nommées plexus glanduleux de Peyer. Ces plexus ou grappes traversent plusieurs valvules conniventes à la fois.

L'intestin ileum.

Les circonvolutions de l'intestin ileum environnent celles du jejunum par les deux côtés & par embas, en serpentant depuis le côté gauche par l'hypogastre vers le côté droit, où il se termine un peu au-dessous du rein droit, & s'abouche avec les gros intestins. Les circonvolutions latérales sont soutenues par les os des hanches, appellés os des iles, non pas de cet intestin, mais de la région du bas-ventre qu'on appelle *ilia*.

La structure de l'ileum est en général à peu près comme celle du jejunum; mais les duplicatures internes ou valvules conniventes y diminuent peu à peu, par degrés, en nombre & en largeur. Elles changent de direction vers l'extrémité de l'ileum, & de transversales ou circulaires qu'elles étoient, elles y deviennent insensiblement longitudinales, comme pour aller se terminer par une espece de pylore qui s'avance dans la cavité des gros intestins.

On voit aussi d'espace en espace dans cet intestin, à peu près comme dans le jejunum, des glandes ou lacunes glanduleuses solitaires & des glandes réticulaires ou grappes glanduleuses, dont la derniere qui se trouve à l'extrémité de l'intestin, est souvent d'une grande étendue. Mais la plupart de ces lacunes ou glandes paroissent ici plus plattes que dans le jejunum. Il est encore à observer que le tissu cellulaire de la tunique commune ou externe ne paroît pas tant ici que dans les intestins précédens, & qu'en général cet intestin paroît souvent plus pâle ou moins rougeâtre que le jejunum.

On peut voir à l'Article *Cæcum* & *Appendicula* ce qui concerne cet intestin.

L'intestin colon.

Le colon est le plus considérable des gros intestins. Depuis le cæcum, dont il n'est réellement que la continuation, il s'étend en forme d'arc par-dessus la région ombilicale jusqu'au bas de l'hypocondre gauche. Sa continuation est cependant un peu interrompue par l'extrémité de l'intestin ileum qui s'avance dans la cavité du colon, & avec un certain repli de cet intestin forme ce qu'on appelle la valvule du colon.

Toute l'étendue de la convexité du colon est divisée en trois parties longitudinales par trois bandes ligamenteuses qui ne sont que la continuation de celles du cæcum & qui ont la même structure. Deux de ces bandes regnent de côté & d'autre le long de la grande conve-

xité ou courbure de l'arc du colon. La troisieme va tout le long de sa petite convexité ou courbure.

La supérieure des deux bandes de la grande courbure est la plus large des trois. Celle de la petite courbure en est la plus étroite, & elle est cachée par l'attache du mésocolon. C'est M. Morgagni qui l'a mise au jour.

Ces trois bandes ligamenteuses sont comme des brides longitudinales, entre lesquelles cet intestin est dans toute la longueur de sa convexité, alternativement enfoncé par des plis transverses & alternativement élevé en grosses bosses. Les plis sont autant de duplicatures qui produisent dans la cavité de l'intestin comme des portions de valvules conniventes, & les bosses y forment des loges qu'on appelle cellules du colon.

Toutes les tuniques du colon concourent également à la formation de ces duplicatures & de ces cellules, dont la hauteur diminue par degrés vers l'extrémité de l'intestin. Les unes & les autres se terminent par les bandes ligamenteuses, qu'elles ne passent point.

Les portions du colon qui répondent aux bandes ligamenteuses, & qui en sont immédiatement recouvertes, sont très-unies & sans rides. C'est pourquoi en coupant à travers les bandes seules, l'intestin ne s'allonge pas assez pour effacer les plis & les cellules.

La tunique commune d'un côté est une continuation du mésocolon, & d'un autre côté elle contribue par cette même continuation à former l'épiploon. Les fibres longitudinales de la musculeuse sont très-fines; celles qui répondent aux circulaires ou annulaires des intestins grêles, ne sont que des segmens, dont l'étendue est sur les bosses & dans les plis. Les autres tuniques sont à peu près comme dans le cœcum. Les lacunes glanduleuses ou glandes solitaires y sont plus larges & en plus grand nombre.

L'arc du colon commence sous le rein droit. Il monte devant ce même rein auquel il s'attache, passe sous la vésicule du fiel qui lui communique une teinture jaune à cet endroit, & il continue sa route devant la premiere courbure du duodenum, laquelle il cache en partie, & y est adhérent. Ainsi il y a dans cet endroit une connéxion très-digne d'attention entre le colon, le duodenum, le rein droit & la vésicule du fiel.

De-là l'arc du colon se porte devant la grande convéxité de l'estomac, quelquefois plus bas; après quoi il se tourne en arriere sous la rate dans l'hypocondre gauche, & descend devant le rein gauche, auquel il est plus ou moins attaché, & sous lequel il s'incline ensuite vers les vertebres, en se terminant par un double contour, ou deux circonvolutions à contre-sens, qui représentent en quelque maniere un S Romain renversé.

Ces derniers contours du colon sont quelquefois multipliés & s'avancent même dans le côté droit du bassin. Il y a le long du grand arc & le long des autres contours de cet intestin, une espece de franges adipeuses nommées appendices graisseuses du colon.

A l'endroit où le cœcum s'unit au colon, une portion de leur circonférence est enfoncée, & forme en dedans un grand repli. Ce repli s'avance dans la cavité de l'intestin; il est entr'ouvert dans son milieu, & ses extrémités sont fort épaisses par la duplicature mutuelle des tuniques du cœcum & du colon.

L'extrémité de l'ileum est comme implantée dans l'ouverture de ce repli, & fortement collée à ses parois, par l'union de ses fibres transverses aux fibres transverses du cœcum & du colon.

Cette union forme une espece de bourlet assez épais, qui s'avance dans la cavité commune du cœcum & du colon. Le bourlet est ridé ou plissé intérieurement, à peu près comme l'extrémité inférieure de l'œsophage, le pylore ou le dedans de l'anus. Il est plus ou moins approchant de la figure ovale par son contour, & par une espece de continuité avec le pli commun du cœcum & du colon, il forme deux allongemens que M. Morgagni appelle les brides de la valvule du colon.

La tunique membraneuse de l'extrémité de l'ileum se continue sur le cœcum & sur le colon, sans s'enfoncer dans aucun pli à l'endroit où l'ileum entre dans le colon. Les fibres longitudinales de la tunique musculeuse se paroissent en cet endroit se confondre avec les circulaires voisines du cæcum & du colon.

La portion interne de la tunique charnue de l'ileum, c'est-à-dire, celle dont les fibres sont annulaires, s'enfonce entre les fibres annulaires du cœcum & celles du colon, & cela comme dans un repli commun de ces deux intestins; de sorte qu'il en résulte un bout de tuyau circulairement charnu & d'une épaisseur considérable, qui forme le bourlet dont je viens de parler.

La tunique nerveuse & la tunique veloutée de l'extrémité de l'ileum entrent aussi dans la cavité commune du cœcum & du colon, où elles se rencontrent au bord du bourlet avec les pareilles tuniques du cœcum & du colon; de sorte que la portion charnue du bourlet au bout du tuyau musculaire est revêtue, tant par sa concavité que par sa convexité, d'une tunique nerveuse & d'une tunique veloutée. L'ileum fournit celle de la concavité, & les deux gros intestins fournissent celle de la convexité.

La situation de l'extrémité de l'ileum est ici pour l'ordinaire transversale, & s'insere presque transversalement dans la cavité commune des deux intestins dont je viens de parler. On la trouve souvent plus inclinée vers le cœcum que vers le colon. Son diametre, qui jusques-là est assez grand & s'élargit aisément, devient étroit & ferme dans son insertion.

C'est principalement dans cette structure que consiste la mécanique de l'insertion ou l'embouchure de l'ileum dans le cœcum & le colon, sur laquelle on trouve les Auteurs partagés, les uns la regardant comme valvule, & les autres comme un simple sphincter.

Il paroît assez clairement par ce que je viens de dire, que c'est une double machine pour empêcher le retour des excrémens, en ce qu'elle peut produire cet effet, en partie comme valvule, & en partie comme une espece de sphincter. Les préparations seches de cette partie donnent une très-fausse idée de sa structure & de sa conformation. Il en faut dire autant de l'embouchure de l'appendice vermiculaire dans le cœcum.

L'arc du colon dont la capacité est très-grande, est attaché par les deux extrémités à la région lombaire, près des reins, moyennant deux ligamens particuliers, l'un à droite & l'autre à gauche. Ces ligamens ne sont que de petites duplicatures plus ou moins transversales du péritoine.

L'autre portion, c'est-à-dire, celle qui forme les contours de l'S Romain, se retrecit d'abord sous le rein gauche, où elle paroît plus étroite que dans la suite. Les tuniques de cette portion deviennent comme par degrés jusqu'au dernier contour plus fortes & plus épaisses, de même que les bandes ligamenteuses, qui en cet endroit s'approchent de plus en plus, & paroissent même augmenter en largeur.

L'intestin rectum & l'anus.

Le dernier de tous les intestins est nommé rectum, à cause de sa situation, selon laquelle étant vu de front ou directement en devant, il paroît descendre tout droit depuis les vertebres des lombes, devant la face interne ou antérieure de l'os sacrum, jusques vers l'extrémité du coccyx, où il se termine & forme ce qu'on appelle anus.

Cet intestin n'est à proprement parler, que la continuité du dernier contour du colon, & il est la décharge, le dépôt & l'égout de tout le canal intestinal. Outre ces fonctions, il a un rapport très-particulier avec la vessie & les parties naturelles de l'un & de l'autre sexe.

L'intestin rectum après avoir passé par la derniere vertebre lombaire & gagné la face interne de l'os sacrum, se courbe en arriere conformément à la concavité de cette face, à laquelle il est adhérent, & étant parvenu au coccyx, il en suit de même la direction, & se cour-

be peu à peu en devant. Il se termine plus avant que l'extrémité du coccyx.

La figure varie selon que l'intestin est vuide ou plein. Etant vuide, il est irrégulierement cylindrique & affaissé par des rides irrégulierement transverses. Dans cet état son diametre est d'environ trois travers de doigt, plus ou moins. Etant rempli il en a davantage, selon la quantité du dépôt fécal, des vents & d'autre matiere qu'il contient; & il peut augmenter jusqu'à devenir comme une grosse vessie & à représenter une espece d'estomac.

La tunique membraneuse renferme souvent beaucoup de graisse, qui est dispersée entre elle & la tunique musculeuse, & forme autour de l'intestin quantité d'éminences qui tiennent lieu des appendices graisseuses qui se trouvent au colon.

La tunique musculeuse ou charnue est très-épaisse: les fibres longitudinales, qui dans les autres intestins sont très-minces & souvent très-imperceptibles, sont ici plus fortes que les fibres circulaires de ces autres intestins. Les bandes ligamenteuses s'élargissent & s'approchent les unes des autres, comme il est déja dit; de sorte que leurs fibres charnues particulieres paroissent seules faire l'épaisseur des fibres longitudinales de la tunique charnue.

La tunique nerveuse ou filamenteuse,& la tunique interne sont beaucoup plus amples ici, à proportion, que dans les autres intestins; de sorte qu'elles forment dans la cavité du rectum, lorsqu'il est vuide, quantité de rides ou rugosités ondoyantes, qui diminuent & s'effacent à mesure que l'intestin se trouve rempli.

La tunique interne est très-improprement appellée veloutée, & à peine peut-elle mériter le nom de papillaire ou mamelonée, à cause de la petitesse des corpuscules qui en rendent la surface légerement grenue. Elle est parsemée d'un grand nombre de glandes solitaires, & elle est toujours enduite d'une mucosité plus ou moins épaisse, que ces glandes ou follicules, & peut-être aussi les petits grains, fournissent.

Les rides de cette tunique deviennent en quelque façon longitudinales vers l'extrémité de l'intestin, & forment enfin vers la circonférence du bord interne de l'anus des especes de petites pochettes ou lacunes semi-lunaires, dont les ouvertures sont tournées en haut vers la cavité de l'intestin. Ces lacunes ressemblent un peu à celles de l'extrémité de l'œsophage, ou l'orifice supérieur de l'estomac.

L'extrémité de l'intestin rectum se rétrécit enfin & se termine par un orifice étroitement plissé, auquel on donne particulierement le nom d'anus. Cette extrémité est environnée de plusieurs muscles, dont les uns l'embrassent étroitement en maniere de sphincter, & les autres s'y attachent comme des bandes larges, qui étant aussi attachées à d'autres parties, le soutiennent dans sa situation naturelle, & l'y ramenent quand il en est dérangé par les efforts qu'on fait pour se délivrer des excrémens. On donne à ceux-ci le nom de releveurs de l'anus, & on nomme les autres simplement sphincters.

Les muscles de l'anus qui font l'office de sphincters sont au nombre de trois; un intestinal ou orbiculaire, & deux cutanés ou ovalaires; dont l'un est grand, supérieur & interne; l'autre petit, inférieur & externe.

Le sphincter intestinal ou orbiculaire de l'anus n'est qu'une certaine augmentation de la portion inférieure des fibres charnues de l'extrémité du rectum.

Il est encore deux ligamens dont il est à propos que je donne la description. L'un est le ligament cutané du coccyx & l'autre le ligament interosseux des os pubis.

Le ligament cutané part antérieurement de la pointe ou extrémité du coccyx. Il est grêle, & se fend d'abord en deux vers l'orifice de l'anus, s'implante dans la membrane adipeuse, & s'attache à la peau des deux côtés de l'anus par une espece d'épanouissement, qui s'efface peu à peu en s'écartant de côté & d'autre du périné.

Le ligament interosseux des os pubis est une membrane triangulaire très forte, attachée par deux de ses bords aux branches inférieures des os pubis jusqu'à leur symphyse commune. Le troisieme bord, qui est l'inférieur des trois, est libre, & tout le plan de cette membrane dont le milieu est percé par un trou particulier, est très-tendu entre les os sous leur arcade cartilagineuse à laquelle elle est fort adhérente.

Au bas du ligament interosseux du pubis, & tout le long du bord libre ou inférieur de ce ligament, se trouve un muscle digastrique, attaché par l'une de ses extrémités à l'un des os pubis, & par l'autre à l'autre os; & dont le tendon mitoyen répond au milieu du bord inférieur du ligament. Ce n'est pas ici le lieu de décrire ce muscle, & ce n'est qu'à cause du rapport qu'il a avec les sphincters cutanés de l'anus, que j'en ai fait mention. On l'appelle muscle transversal de l'urethre. On lui donne aussi le nom de muscle triangulaire.

Les sphincters cutanés de l'anus ont chacun leur attache antérieure & postérieure; ainsi ils font une espece de pointe en-devant & en arriere, & renferment le trou de l'anus dans l'écartement de leurs portions moyennes.

Ils sont distingués l'un de l'autre par leur situation, par leur volume, & par des traces blanches d'un tissu cellulaire. Le grand ou supérieur paroît encore comme double. Le petit ou inférieur est plus proche de la peau, & s'y attache plus particulierement.

En arriere ils sont attachés en partie à la pointe du coccyx, & en partie à la portion attenante du ligament cutané du même coccyx. En devant ils sont principalement attachés au tendon mitoyen du muscle transversal, & ont quelque connéxion avec d'autres muscles de l'urethre.

Les muscles releveurs de l'anus, sont des portions musculaires, larges & minces, attachées par un bout de leurs fibres charnues tout autour à la concavité du petit bassin, depuis la symphyse des os pubis, jusqu'au de-là de l'épine des os ischion; & par l'autre bout ces fibres descendent de côté & d'autre derriere, & sous la courbure de l'extrémité du rectum, où elles se rencontrent & s'unissent depuis la base du coccyx jusqu'au contour de l'anus.

Ces portions sont par leurs attaches supérieures distribuées en trois classes sur chaque côté du bassin, savoir, en antérieures, en moyennes & en postérieures. Les antérieures vont depuis environ le milieu de la symphyse des os pubis jusqu'au dessus des trous ovales du bassin. Les moyennes continuent cette route immédiatement au-dessus de l'attache du muscle obturateur interne, sur les os ischion, & un peu sur les os des îles. Les postérieures s'épanouissent ensuite sur la face interne des os ischion jusqu'à leurs épines ou apophyses épineuses, & même un peu au-delà, sur le ligament sacro-sciatique.

Les portions antérieures s'attachent en passant aux prostates, au cou de la vessie, au bulbe de l'uretre, & jettent même quelques fibres vers le muscle transversal mentionné ci-dessus.

Les fibres de toutes ces portions, après avoir formé par leurs attaches supérieures un contour si ample & si large, descendent obliquement de devant en arriere, en s'amassant & en s'approchant les unes des autres en maniere de rayons tronqués. Elles forment par ces épanouissemens & par leur rencontre derriere & sous l'extrémité du rectum, à peu près comme le muscle mylo-hyoïdien, un muscle digastrique qui termine le bas du bassin osseux, & fait le fond de la cavité du bas-ventre, comme le diaphragme en fait la voute.

Il est bon d'observer ici que les muscles du coccyx peuvent être regardés comme des auxiliaires de ces releveurs.

Que le bord de l'anus est formé par la rencontre & l'union de la peau & de l'épiderme avec la tunique interne de l'extrémité du rectum, de sorte que la portion

ſuperficielle de cette tunique paroît être une continuité de l'épiderme.

Le méſentere & le méſocolon.

Tout ce grand paquet d'inteſtins ne roule pas indifféremment dans la capacité du bas-ventre; il y eſt artiſtement arrêté par une toile membraneuſe qui empêche les circonvolutions du canal inteſtinal de s'embarraſſer les unes les autres, de s'entortiller ou de s'étrangler par leurs différentes rencontres, & qui leur permet un flottement doux & en même tems borné par ces attaches.

On appelle cette toile en général méſentere, nom que les anciens Grecs lui ont donné, parce qu'elle eſt en quelque maniere au milieu des inteſtins. On la diſtingue par ſon étendue en deux portions, dont l'une eſt très-large & pliſſée, qui attache les inteſtins grêles; l'autre qui eſt très-longue & contournée, arrête les gros inteſtins.

Ces deux portions ne ſont dans le fond qu'une même continuation de la lame membraneuſe du péritoine redoublée ſur elle-même, & elles ne ſont diſtinguées que par un certain rétréciſſement. Elles forment enſemble une eſpece de rouleau ſpiral plus ou moins pliſſé par ſa circonférence. La premiere de ces portions a retenu particulierement le nom de méſentere, l'autre eſt appellée méſocolon.

Le méſentere commence à la derniere courbure du duodénum, & deſcend obliquement de gauche à droite le long des vertebres lombaires. Dans cet eſpace la lame ou portion membraneuſe du péritoine ſe détache à droite & à gauche, & produit une duplicature par deux allongemens ou lames particulieres qui s'adoſſent & forment ce qu'on appelle méſentere.

Il eſt étroit par en-haut & par embas, mais principalement en-haut. Il s'élargit beaucoup entre ces deux endroits, & ſa largeur ſe termine tout au long vers les inteſtins par un bord très-pliſſé. Ces plis ne ſont que des inflexions ondoyantes, comme celles d'un morceau de chamois qu'on auroit fort tiraillé le long d'un de ſes bords. Elles rendent le bord du méſentere très-long & elles n'occupent gueres plus que le tiers de ſa largeur.

Les deux lames ſont jointes enſemble par une ſubſtance celluleuſe; qui renferme des glandes, des vaiſſeaux & des nerfs, & eſt dans pluſieurs ſujets remplie de graiſſe qui tient quelquefois les deux lames fort écartées l'une de l'autre.

Tout le long de la circonférence du méſentere les deux lames s'écartent naturellement, embraſſent de côté & d'autre le canal des inteſtins grêles, l'enveloppent par leur rencontre, ou pour mieux dire par leur continuation réciproque ſur la grande convexité ou courbure de ce canal, & le portent comme en écharpe. C'eſt ce qui forme la tunique externe ou membraneuſe des inteſtins.

Le méſocolon n'eſt que la continuation du méſentere, qui étant parvenu à l'extrémité de l'inteſtin ileum, ſe rétrécit & change le nom de méſentere en celui de méſocolon. Dans cet endroit la lame particuliere qui regarde le côté droit, fait un petit pli tranſverſal que l'on nomme ligament droit du colon.

Le méſocolon monte enſuite vers le rein droit, où il ſemble s'effacer par l'attache immédiate de l'inteſtin colon à ce rein, & à la premiere courbure du duodénum. Enſuite il reparoît pour ainſi dire, s'élargir de nouveau & prend une route preſque tranſverſale ſous le foie, ſous l'eſtomac & ſous la rate, où il redeſcend ſous l'hypocondre gauche vers le rein du même côté.

Dans tout ce trajet le méſocolon s'élargit & forme un plan demi-circulaire preſque tranſverſal, & très-peu pliſſé vers la circonférence du grand bord. Il eſt attaché par ce grand bord tout le long de l'arc du colon, & par-là cache une des bandes ligamenteuſes de cet inteſtin, ſavoir celle de la petite convexité de l'arc. Il forme par le petit bord le tuyau triangulaire du duodénum & produit par le grand bord la tunique externe du colon, de la même maniere que le méſentere fait celle des inteſtins grêles. En paſſant ſous la groſſe extrémité de l'eſtomac, il eſt un peu adhérant à la portion inférieure de cette extrémité, qui par ſa portion ſupérieure l'eſt auſſi au diaphragme.

Etant arrivé ſous le rein gauche, il ſe rétrécit & forme un pli tranſverſal qui eſt le ligament gauche du colon. Enſuite il s'élargit de nouveau, mais moins qu'en-haut, & deſcend ſur le muſcle pſoas du côté gauche, vers les dernieres vertebres des lombes. Cette portion deſcendante eſt attachée aux circonvolutions, de la même maniere que la portion ſupérieure ou tranſverſe l'eſt à l'arc du colon.

L'inteſtin rectum eſt auſſi enveloppé par une production particuliere du péritoine, à laquelle on donne vulgairement le nom barbare de meſo-rectum. Cette production eſt fort étroite, & forme environ ſur la partie moyenne du rectum un pli tranſverſalement demi-circulaire, qui paroît quand l'inteſtin eſt vuide, & s'efface quand il eſt rempli.

Glandes méſenteriques, vaiſſeaux lymphatiques & veines lactées. Voyez *Chylus*.

Arteres, veines & nerfs des inteſtins.

Le duodénum a communément une artere propre appellée artere duodénale ou inteſtinale. Elle vient indifféremment de la ſtomachique coronaire, de la pylorique, de la grande gaſtrique & même de l'hépatique. Outre l'artere particulierement appellée duodénale; quelques-unes de ces arteres, comme auſſi la méſenterique ſupérieure & la ſplénique, lui fourniſſent pluſieurs petites ramifications qui communiquent enſemble.

L'artere duodénale propre conjointement avec les autres artérioles acceſſoires, forme un réſeau vaſculaire autour de la tunique muſculeuſe du duodénum, lequel reſeau jette quantité de capillaires & en-dehors & en-dedans, de ſorte que cet inteſtin en paroît plus ou moins rouge.

Les veines du duodénum ſont des rameaux de la veine porte, & leur diſtribution de même que leur dénomination, répondent à peu près à celles des arteres. Elles communiquent plus entr'elles que les arteres, & avec la grande veine hémorrhoïdale.

Les ramifications veineuſes font autour du duodénum un réſeau pareil à celui des ramifications artérielles. En général ce réſeau vaſculaire d'arteres & de veines ſe trouve plus ou moins ſur les autres inteſtins.

Les arteres du jejunum viennent principalement de l'artere méſenterique ſupérieure. La branche remontante de la méſenterique inférieure lui en fournit aſſez. Les veines ſont pour la plupart des branches de la grande veine méſaraïque. La ſplénique lui en fournit auſſi, de même que la petite méſaraïque qui eſt l'hémorrhoïdale interne.

Les principaux troncs ſubalternes de ces arteres & de ces veines s'accompagnent dans le tiſſu cellulaire entre les lames du méſentere, s'y diſtribuent en branches, en rameaux & forment des mailles, des lozanges & des arcades. Les dernieres de ces arcades & lozanges, c'eſt-à-dire, celles qui ſont les plus proches des inteſtins, produiſent deux petits plans vaſculaires, qui s'écartent très-diſtinctement & vont embraſſer le canal inteſtinal en forme de réſeau.

Les arteres & les veines de l'ileum viennent des mêmes ſources que celles du jejunum, & il faut remarquer ici de même que par rapport au jejunum, que ces arteres & ces veines dans toute leur route par le méſentere, donnent des ramifications aux glandes méſenteriques, aux lames & au tiſſu cellulaire du méſentere. Il ſe rencontre une eſpece de communication de pluſieurs petites veines méſaraïques avec des rameaux capillaires des veines lombaires & des veines ſpermatiques.

Les arteres du cœcum & de ſon appendice vermiforme ſont

sont des ramifications de la derniere branche de la convexité de l'arc & de l'artere mésentérique supérieure.

La seconde branche, & quelquefois la troisieme quand elle s'y trouve, leur fournit encore de petits rameaux.

Les veines du cæcum & de son appendice sont de pareilles ramifications de l'arc de la grande veine mésaraïque. Riolan a donné à une de ces branches le nom de veine cæcale.

La portion droite du colon, c'est-à-dire, celle qui suit le cæcum & qui en est la continuation, est pourvue d'arteres par la seconde branche de la concavité de l'arc de l'artere mésentérique supérieure, & un peu par la troisieme quand elle y est.

La portion supérieure ou moyenne de l'arc du colon est fournie par la premiere branche de la même concavité de l'arc artériel, laquelle branche par sa bifurcation communique à droite & à gauche avec les autres portions de l'arc du colon.

La portion gauche de cet arc tire ses arteres en partie de cette même branche de l'artere mésenterique supérieure, en partie de la premiere branche de l'inférieure, lesquelles deux branches forment la communication célebre ou l'arcade commune des deux arteres mésentériques.

Par cette communication ou continuation le tronc de l'une de ces deux arteres étant obstrué ou comprimé, l'autre artere fourniroit du sang à toutes les branches qui se trouvent après l'endroit de l'obstruction. La seconde branche de la mésenterique inférieure donne aussi des artérioles à l'extrémité gauche du colon.

Les contours descendans du colon auxquels on donne le nom d'S Romain, sont arrosés par les autres branches de l'artere mésentérique inférieure, dont la derniere forme l'artere hémorrhoïdale interne.

Les veines de toutes ces portions du colon sont des branches & des ramifications de la veine porte ventrale, & principalement de ses troncs subalternes, la grande veine mésaraïque & la petite veine mésaraïque ou veine hémorrhoïdale interne. La distribution de ces branches & de ces ramifications suit en quelque façon celle des arteres.

Les arteres du rectum sont fournies par l'artere hémorrhoïdale interne, qui est la derniere branche de l'artere mésenterique inférieure. Elle communique avec l'artere hypogastrique, & particulierement avec l'artere hémorrhoïdale interne, qui est la production d'une de ces arteres.

Les veines du rectum sont des ramifications des dernieres branches de la petite veine mésaraïque ou veine hémorthoïdale interne. Elles communiquent avec les veines hémorrhoïdales externes, qui sont des rameaux d'une des veines hypogastriques. Elles communiquent encore avec les ramifications capillaires des autres veines hypogastriques qui vont aux parties naturelles de l'un & de l'autre sexe.

On doit observer en général qu'il y a une continuation successive plus ou moins simple, ou multipliée entre toutes les arteres de tout le corps intestinal, & pareillement entre toutes ses veines. Que les veines sont ici, comme partout ailleurs, plus minces & plus amples que les arteres; & même cette différence paroît, à proportion, plus considérable dans ces parties que dans toutes les autres du corps humain.

Les nerfs du duodénum sont le plexus mitoyen des ganglions semi-lunaires, outre quelques filets du plexus stomachique & du plexus hépatique.

Ceux du jejunum, de l'ileum & des glandes mésentériques sont le plexus mésentérique supérieur, les trousseaux arriere-mésentériques, le plexus mésentérique inférieur.

Du cœcum. Les trousseaux ou plexus arriere-mésenteriques, le plexus mésentérique inférieur.

De l'arc du colon. Les mêmes trousseaux, le plexus mésentérique supérieur, le plexus mésentérique inférieur.

De l'S Romain. Le plexus arriere-mésentérique, le plexus mésentérique inférieur, le plexus sous-mésentérique.

Du rectum. Le plexus mésentérique inférieur, le plexus sous-mésentérique ou plexus hypogastrique, les deux ganglions du même plexus.

De l'anus & de ses muscles. Les ganglions du plexus sous-mésentérique ou plexus hypogastrique, le cordon inférieur de l'un & de l'autre grand nerf sympathique où nerf intercostal, l'arcade commune de l'extrémité de l'un & de l'autre cordon.

Les intestins en général achevent ce que l'estomac a commencé. La pâte ou pulpe alimentaire ayant été suffisamment préparée par la lymphe stomachique, reçoit ensuite par la lymphe intestinale, la bile & le suc pancréatique, une altération plus propre à en produire la liqueur lactée qu'on appelle chyle, à rendre cette liqueur plus fluide afin qu'elle puisse entrer dans les veines lactées par les pores du velouté des intestins grêles, pendant que la portion grossiere de la pâte alimentaire continue son chemin, & s'épaissit à mesure qu'elle s'avance vers les gros intestins, où elle s'amasse comme une espece de marc qu'on nomme matiere fécale.

La tunique commune des intestins borne leur dilatation. Les contractions ondoyantes, successives & périodiques des fibres charnues, surtout des orbiculaires de la tunique musculeuse, expriment la lymphe intestinale, l'émulsionent avec la pâte alimentaire, en passant l'émulsion par les orifices des veines lactées, & en poussent le marc de la maniere & par le chemin que je viens d'indiquer.

La tunique nerveuse ou toilée sert de soutien à la tunique veloutée ou interne. Elle prête par l'arrangement oblique de ses fibres aux mouvemens périodiques de la tunique musculeuse, sans serrer ni étrangler les racines chyliferes qui passent par les mailles de la toile des intestins grêles.

La longueur des intestins grêles donne au tamis du chyle une grande étendue, & cette étendue est encore très-augmentée par la multitude des replis qu'on appelle valvules conniventes. La grande étendue rend la transcolation copieuse, & le grand nombre de replis sert à empêcher la pâte alimentaire de glisser trop vîte, & à en tirer par un séjour suffisant tout le suc laiteux, principalement au commencement des intestins, où les replis sont plus nombreux & plus larges, de même que la pâte alimentaire y est plus fluide que dans la suite.

La capacité des gros intestins sert à recevoir le marc des alimens, & en garder un amas considérable sans être incommodé de leur séjour pendant un certain tems, & sans être dans la nécessité de le vuider fréquemment; ce qui seroit encore une autre incommodité. La courbure du colon, ses cellules, le rétrécissement de ses contours inférieurs favorisent ce retardement, & même le cœcum en paroît être le premier organe, en ce que le marc s'y étant d'abord amassé, est ensuite obligé de rétrograder & remonter pour aller dans le colon.

La valvule du colon, qui mériteroit plutôt d'être nommée le sphincter ou le pylore de l'ileum, empêche les matieres grossieres de repasser dans les intestins grêles. Je dis les matieres grossieres; car il n'est pas sûr qu'elle s'oppose entierement ou qu'elle s'oppose toujours au passage d'une matiere liquide qui seroit poussée du colon vers le cœcum, même dans l'état naturel.

Les lacunes glanduleuses des gros intestins fournissent continuellement une espece de mucilage, qui non-seulement défend la tunique interne contre l'acrimonie de la matiere fécale, mais encore sert à faire glisser cette matiere, selon qu'elle est plus ou moins ferme.

L'appendice vermiforme est trop petite dans les adultes pour en pouvoir deviner le vrai usage. La matiere mucilagineuse, dont le grand nombre de lacunes glanduleuses entassées de sa tunique interne, remplit sa cavité, & qui n'en sort en partie que par plénitude, contracte peut-être par-là une acrimonie, moyennant laquelle elle picote le cœcum, & y cause des contractions né-

ceſſaires pour pouſſer ſon dépôt vers le colon.

L'inteſtin rectum eſt le dernier magaſin des matieres fécales. La grande épaiſſeur de ſa tunique charnne & la grande quantité de fibres longitudinales qui forment principalement cette épaiſſeur, la font prêter à l'amas fécal juſqu'au point d'avoir la forme d'une groſſe veſſie ou d'un eſtomac.

Les muſcles releveurs de l'anus ſervent de ſuſpenſoir à la portion inférieure de cet inteſtin, ſurtout quand il eſt chargé de matieres. C'eſt en partie par la contraction des fibres charnues de ces mêmes muſcles qu'on pouſſe l'amas dehors, en forçant les ſphincters de l'anus, qui eſt le troiſieme pylore de tout le canal alimentaire.

Le méſentere & le méſocolon attachent les inteſtins de façon que leurs circonvolutions ne puiſſent s'entortiller ni ſe nouer, & que cependant ils puiſſent gliſſer & céder les uns aux autres, ſelon les différentes attitudes de l'homme, & ſelon qu'ils ſont plns ou moins remplis, ou vuides.

L'attache du méſentere forme de tous les inteſtins grêles, par l'arrangement de leurs circonvolutions, un gros paquet irrégulierement arrondi, qui occupe une grande partie de la capacité du bas-ventre, depuis l'épigaſtre juſqu'en-bas.

Le méſocolon, par ſon attache au colon, eſt comme une cloiſon tranſverſale entre ce paquet des inteſtins grêles, & les viſceres contenus dans l'épigaſtre; cloiſon qui ſoutient le foie & l'eſtomac ſoulevés vers la voute du diaphragme, autant qu'elle eſt ſoutenue elle-même par le paquet inteſtinal. Cette ſituation naturelle ſe trouve dérangée le plus ſouvent dans les cadavres qu'on ouvre ſelon la maniere commune & ſans précaution.

La largeur du méſentere & du méſocolon donne place à une grande étendue de ramifications d'arteres, de veines & de nerfs, qui s'y diſtribuent par quantité de rencontres & d'anaſtomoſes, au moyen deſquelles, en cas de compreſſion & d'obſtruction de quelque rameau conſidérable, la portion inteſtinale qui répond à ce rameau, eſt dédommagée par les rameaux voiſins.

Le tiſſu cellulaire de la duplicature du méſentere & dn méſocolon, non-ſeulement ſert à loger mollement toutes ces ramifications, il ſert auſſi à renfermer des collections adipeuſes néceſſaires pour la formation de la bile. Celui du méſentere a un uſage particulier, qui eſt d'envelopper les glandes lymphatiques & les veines lactées. On voit même qu'il a plus d'épaiſſeur que le pareil tiſſu du méſocolon.

Les veines lactées étant d'abord formées autour de la circonférence du canal inteſtinal par un réſeau très-multiplié, à peu près comme le réſeau vaſculaire du même canal; & enſuite ſe rencontrant par-tout dans la duplicature du méſentere avec les ramifications artérielles, & les accompagnant en pluſienrs endroits, il eſt aiſé de comprendre que le battement des arteres méſentériques fait continuellement avancer le chyle dans les veines lactées, depuis les inteſtins vers le réſervoir lombaire, par la diſpoſition de leurs valvules. WINSLOW. *Anatomie.*

CŒLIACA ARTERIA, *Artere cœliaque.* Voyez *Arteria.*

CŒLIACA PASSIO, *Paſſion cœliaque.* Hippocrate ne fait aucune mention de cette maladie. Aretée appelle ceux qui en ſont affligés, κοιλιακοὶ; & Cœlius Aurelianus, *Ventriculoſi.* Ce que Celſe appelle *Cœliacus ventriculi morbus*, eſt une maladie fort différente de celle dont parlent les Auteurs que je viens de nommer, & de ce que les Modernes appellent *paſſion cœliaque.* Car Celſe, *Lib. IV. cap.* 12. décrit cette maladie comme accompagnée d'un endurciſſement & de douleurs dans le bas-ventre, d'une conſtipation ſi grande, que les vents ne peuvent ſortir, d'un froid aux extrémités, & d'une difficulté de reſpirer. Si l'on compare la deſcription de Celſe avec celles d'Aretée & de Cœlius Aurelianus, on s'appercevra ſans peine que la maladie dont parle le premier, eſt tout-à-fait différente de celle dont il eſt fait mention dans les deux autres.

L'eſtomac, qui eſt l'organe de la digeſtion, eſt troublé dans l'exercice de ſes fonctions lorſqu'on a une diarrhée, qui eſt une évacuation copieuſe & fréquente d'excrémens crus & liquides. Lorſque cette maladie ne provient point d'une cauſe paſſagere, & qu'elle continne un jour on deux au point d'affoiblir le corps faute de nourriture, elle devient chroniqne, & pour lors on l'appelle *paſſion cœliaque.* La cauſe de cette affection eſt une foibleſſe de la chaleur concoctive, & un refroidiſſement de l'eſtomac, la chaleur ſuffiſant pour diſſoudre l'aliment, mais non point pour le cuire & le convertir en un ſuc propre pour le corps, ne pouvant venir à bout de ſon objet, & n'achevant que la moitié de ſon ouvrage par foibleſſe. La digeſtion étant ainſi imparfaite, l'aliment change de couleur, d'odeur & de conſiſtance, étant blanc, dénué de bile, de mauvaiſe odeur, limoneux, humide & liquide, faute d'une élaboration convenable, & ne tient pas plus de la vertu & du bénéfice de la digeſtion qne dans le commencement.

Le malade a le ventre enflé par des vents; il eſt continuellement incommodé par des rots fétides, qni ſe frayant un chemin par bas, cauſent un murmure dans les inteſtins, & une évacuation d'une matiere groſſiere, humide, argileuſe & flatueuſe, accompagnée d'un écoulement de quelque choſe d'humide en apparence. Il ſent par intervalle une douleur poignante dans l'eſtomac, il tombe dans l'atrophie, il devient maigre, pâle, foible & incapable d'agir; il ne ſauroit marcher ſans que ſes forces l'abandonnent & ſans courir riſque de tomber. Les veines des tempes paroiſſent élevées tant ces parties ſont creuſes faute de nourriture, & on diſtingue toutes les veines du corps; car outre que l'aliment n'eſt point aſſez digéré, il ne ſe diſtribue pas également dans tout le corps, cette maladie conſiſtant ſelon moi, dans le défaut de diſtribution auſſi-bien que de coction.

La maladie venant à augmenter, il ſe fait un reflux de toutes les parties du corps à l'eſtomac, accompagné du dépériſſement de toute l'habitude, de la ſéchereſſe de la bouche, & d'un défaut d'humidité & de ſueur ſur toute la ſuperficie du corps. On ſent quelquefois dans l'eſtomac une chaleur auſſi brûlante que ſi l'on y appliquoit un charbon ardent; & dans d'autres tems, un froid auſſi vif que celui de la glace. Les ſelles ſont quelquefois accompagnées d'un écoulement d'un ſang jaune, pur & ſans mélange, qui paroît venir de l'ouverture de quelque veine; car les veines ſont corrodées par l'acrimonie de l'humeur. Cette maladie eſt de longue durée, & difficile à guérir; car quoiqu'elle paroiſſe abandonner le malade ſans aucune cauſe manifeſte, elle revient pour peu qu'on lui en donne occaſion, accompagnée des mêmes ſymptomes qu'auparavant.

Les vieillards & les femmes ſont plus ſujets à cette maladie que les hommes dans la force de l'âge. Quant aux enfans, leur peu derégime les rend ſnjets à une diarrhée continuelle qni ne provient d'aucun dérangement de l'eſtomac. Cette maladie eſt plus fréquente en Eté qu'en ancune autre ſaiſon: elle regne auſſi en Automne, & le froid de l'Hiver ne contribue pas peu à la produire, en éteignant preſque en nons la chaleur naturelle. Elle eſt auſſi la ſuite d'une longue maladie, de la dyſſenterie & de la lienterie; & on a vu des perſonnes qui en ont été attaquées pour avoir bu avec précipitation un verre d'eau froide. Aretée, περὶ αἰτ. κ̀ σημ. χρον. παθ. *Lib. II. cap.* 7.

La maladie de l'eſtomac, que les Grecs appellent κοιλιακὴν, *cœliaque*, a pris ſon nom de la partie dn corps qu'elle affecte, de κοιλία. Elle a pour cauſe une indigeſtion de longue dnrée, une inflammation violente, (que les Méthodiqnes appellent tumeur, *tumor*,) ou une dyſſenterie. Les ſymptomes qui l'accompagnent ſont une variation des excrémens tant par rapport à leur qualité que par rapport à leur couleur; car ils ſont

quelquefois d'une consistance claire & lâche, & d'autres fois grossiers, inégaux & épais, tantôt blancs & tantôt pareils à l'urine de chameau, quelquefois jaune & écumeux, & d'autres fois poracées, livides, noirs, purulens ou sanglans, extrémement fétides, & surtout avec un murmure dans les intestins, à qui on donne le nom de *borborygme*, βορβορυγμὸς. Les déjections paroissent remplies de vessies ou bulles, & fatiguent quelquefois continnellement le malade la nuit comme le jour; quelquefois elles sont copieuses, & viennent par intervalles, comme une ou deux fois par jour, de deux jours l'un, ou peut-être plus; quelquefois avec tension, enflure & tranchées, ou avec douleur, hoquet, contraction & compression de la peau du ventre, soif, chaleur d'entrailles, & un froid léger dans les parties intérieures. A ces symptomes succedent l'insomnie, le dégout, & quelquefois un appétit extraordinaire, une foiblesse, une pâleur blanchâtre, & enfin la fievre. Il sort de tout le corps une odeur fétide qui se communique à tout ce qu'on touche, & qui ne se dissipe qu'avec peine, les piés & les mains s'enflent aussi. Cette maladie est quelquefois accompagnée d'une dyssenterie, les humeurs ulcérant les intestins par leur acrimonie.

La *passion cœliaque* est une maladie de relâchement qui se trouve quelquefois compliquée avec un resserrement; car elle paroît par quelques-uns de ses symptomes tenir des deux, comme on peut le conjecturer de ce que nous avons dit ci-dessus. Cœlius Aurelianus, *Morb. Chron. Lib. IV. cap.* 3.

Quelques Modernes prétendent que la *passion cœliaque* & la lienterie ne different qu'en dégré: mais cette différence est plus grande qu'ils ne le croient; car dans la lienterie les alimens sortent crus & à demi-digérés; ce qui indique que l'estomac n'a pu les dissoudre, au lieu que dans la *passion cœliaque*, le chyle sort avec les excrémens; ce qui montre que l'estomac a bien la force de digérer l'aliment, mais que les vaisseaux lactés sont obstrués; ensorte que le chyle n'y peut passer; ou que les intestins sont trop relâchés.

Freind distingue la *passion cœliaque* du flux chyleux: le dernier, dit-il, est causé par l'obstruction des vaisseaux lactés; l'autre par l'obstruction des glandes intestinales, qui les empêche de fournir assez de lymphe pour délayer le chyle & le mettre en état de passer dans ces vaisseaux; ce qui l'oblige de se précipiter avec les matieres fécales. Cela se trouve confirmé, dit-il, par les dissections qu'on a faites de ceux qui sont morts de cette maladie.

Le flux chyleux que l'on appelle quelquefois *passion cœliaque*, quand il provient de l'engorgement des veines lactées, est plus ou moins dangereux suivant que l'obstruction est plus ou moins obstinée; & c'est à lever cette obstruction que consiste toute la cure. Quand elle ne réside que dans l'orifice des vaisseaux, elle est beaucoup moins difficile, que quand elle a son siége dans le mésentere.

La *passion cœliaque* qui est causée par le défaut du fluide délayant, que séparent les glandes des intestins est plus aisée à guérir que l'autre: mais l'une & l'autre sont extremement dangereuses quand elles continuent trop long-tems.

Comme la méthode que les Anciens avoient de guérir ces maladies par les astringens est extremement mauvaise, & très-propre à augmenter la maladie, je me contenterai de citer celle d'Arétée pour exemple.

Lorsque l'estomac ne peut retenir l'aliment (*a*) & que celui-ci sort du corps cru, mal digéré, & sans avoir reçu aucun changement (*b*) & sans contribuer en rien au soutien du corps, nous donnons à ceux qui sont affligés de cette maladie le nom de *cœliaci*, comme étant affectés d'un réfroidissement de la chaleur naturelle qui est nécessaire à la digestion, & de l'imbécillité de la faculté distributive.

On doit d'abord délivrer l'estomac de la douleur qui l'obsede par l'abstinence & le repos, qui ne manqueront point de rétablir les forces; & supposé que ce viscere paroisse oppressé d'une grande quantité d'humeurs, le malade doit boire de l'eau ou de l'hydromel à jeun pour tâcher de vomir. Il est encore à propos de couvrir & d'humecter le ventre avec de la laine grasse, qui a une qualité astringente, ou de l'oindre avec l'onguent *rosaceum*, *œnanthinum*, ou *melinum*, ou ce qui vaut encore mieux, avec le *schœnantinum*, l'*hypocystis* ou l'*omphacium* (V. ces mots à leur rang alphab.), & d'y appliquer des cataplasmes chauds au toucher, & d'une vertu astringente. Si la maladie est accompagnée d'une convulsion, ou d'une inflammation du foie ou de l'orifice de l'estomac, il faudra employer les ventouses humides, qui ont quelquefois suffi pour la cure; & lorsque les cicatrices seront sur le point de se former par l'usage des cérats, on y appliquera des sangsues & ensuite des épithemes propres à aider la concoction, comme est celui que l'on prépare avec les semences & la racine de chamæleon. Les baies de laurier sont encore fort utiles dans le cas dont nous parlons, de même que l'emplâtre verte & celle de mon invention, que j'appelle *mysterium*, qui sont d'une nature émolliente & apéritive, propres à exciter la chaleur naturelle & à dissiper les vents des visceres, effets qui sont tous nécessaires pour causer une contraction convenable. La moutarde, le limnestis, l'euphorbe & les autres substances de même espece, préviennent le réfroidissement & raniment la chaleur naturelle. Les potions suivantes conviennent encore à cause de leur astringence. Je parlerai d'abord du suc de plantain & de l'eau astringente de baies de myrte ou de coings. Les pepins des raisins verts & les vins les plus astringens ont aussi leur utilité dans ces occasions. On donnera ensuite au malade quelque potion propre pour lui échauffer le ventre, comme est celle que l'on prépare avec le gingembre, le poivre & les semences du persil sauvage qui croît sur les rochers, le tout mêlé avec de la thériaque. Si ces remedes sont inutiles, on lui donnera du raifort pour le faire vomir. Que si l'on fait infuser avec ce dernier de la racine d'hellebore blanc pendant une nuit, on aura un excellent cathartique propre pour évacuer les humeurs froides & pour faire revivre la chaleur naturelle.

Le malade doit observer le régime le plus exact, dormir la nuit, agir le jour, exercer sa voix & se promener dans des bois de myrte, de laurier, & dans des endroits où il y a beaucoup de thim; car rien n'aide plus la digestion que de transpirer & de respirer un air aussi doux. Les exercices du corps, les frictions, les mouvemens artificiels des bras, & tous ceux généralement qui demandent de la force, lui conviennent aussi, parce qu'ils exercent les poumons & l'estomac. Il est bon qu'il boive beaucoup, car le pain seul feroit peu capable de lui rendre ses premieres forces. Aretée, περὶ θεραπ. χρον. παθ. *Lib. II. cap.* 7.

Le Docteur Freind dit que la meilleure méthode quel'on puisse mettre en usage pour la cure de la *passion cœliaque*, est d'employer des remedes propres à aiguillonner le conduit intestinal & à lever les obstructions des glandes. Il recommande pour cet effet les purgatifs légers, donnés en petite quantité, mais à plusieurs reprises, surtout l'ipecacuanha donné à petites doses. Voyez *Lienteria*.

CŒLIFOLIUM, le *Nostoch* de Paracelse qu'il nomme aussi quelquefois *Cerefolium*, & que d'autres appellent *Cœli flos*, *Cœlifolium*, *flos terræ*, paroît être une espece de gelée quelquefois claire, quelquefois verdâtre, tremblante lorsqu'elle est fraîche, qu'on trouve souvent après

(*a*) Je lis ἀκρατὴς au lieu d'ἀκρισίης.
(*b*) ἄτρεπτος pour ἄθρεπτος.

les pluies dans les prés & dans les terres seches, arides & sablonneuses. Cette matiere ne paroît ordinairement que depuis l'équinoxe du printems jusqu'à celui d'automne. Il faut la ramasser avant le lever du Soleil, car la chaleur de ses rayons la desseche, de maniere qu'il n'en reste que des membranes de couleur brune.

On est en doute sur son origine : quelques-uns veulent qu'elle tombe du ciel comme une rosée, & que ce soit l'excrément de quelques étoiles. D'autres la regardent comme une production de la terre, ou comme une sorte de plante.

M. Magnol, dans son *Botanicum Monspeliense*, l'a nommé *Muscus fugax membranaceus pinguis*. M. Tournefort, dans son Traité des Plantes des environs de Paris, la nomme *Nostoch Ciniflorum*. Je crois qu'ils sont les seuls Botanistes qui l'aient mis au rang des plantes.

J'ai cru qu'il seroit bon de la faire voir à la Compagnie dans ses différens âges, afin de l'assurer que cette matiere est produite de la terre ; qu'elle y tient même par une ou plusieurs racines fort déliées.

L'embrion de cette plante ne paroît d'abord que comme un petit tubercule charnu, mollasse, garni de petites inégalités, comme celles qu'on remarque sur les fraises. Sa couleur est verte-brune, elle s'éclaircit à mesure que la membrane s'étend, & enfin cette membrane paroît tout-à-fait développée sur la terre, qu'elle laisse quelquefois moulée de ses creux.

Lorsque cette plante est parvenue à cet état, elle s'y conserve tant que le tems est humide, & ne se fane que lorsque le vent & le Soleil viennent à dessécher la terre, & à la priver par conséquent de sa nourriture.

Dans son état naturel je l'ai trouvée ordinairement pliée en deux dans sa longueur, & il m'a paru que ses deux bouts venant ensuite à se rejoindre, formoient un paquet membraneux.

M. Duclos apporta à l'Académie en 1667. une eau claire & insipide distilée du Nostoch, qui blanchissoit la solution du sublimé corrosif.

En 1678. M. Bourdelin en fit une analyse plus exacte, & il en tira outre beaucoup de phlegme, une assez grande quantité de sel volatil concret ou dissous dans la liqueur, & de l'huile fétide.

L'analyse que j'en ai faite s'accorde fort bien avec celle de ces Messieurs, puisque j'en ai tiré d'abord une liqueur fort claire, sans gout, qui a blanchi la solution du sublimé corrosif, & verdi le sirop violat.

Les autres liqueurs que j'en ai retirées n'ont fait que confirmer ce que j'avois déja remarqué dans la premiere.

Enfin j'en ai retiré un beau sel volatil concret, bien crystallisé aux parois du récipient, un esprit volatil urineux, & une huile fétide. Le *caput mortuum* étant calciné & lessivé, m'a fourni très-peu de sel fixe, encore étoit-il chargé de terre, il a jauni légerement la solution de sublimé corrosif. Il a altéré le sirop violat, & l'a rendu de couleur verdâtre.

Si on laisse fermenter cette plante sur elle-même dans un vaisseau bien fermé, elle se pourrit & se résout en liqueur assez puante, qui au bout de vingt jours est de couleur rouge, & dix autres jours après, de couleur bleue.

J'ai observé que ces deux sortes de liqueurs, même après un tems considérable, étoient, l'une acide, & l'autre alcaline. La liqueur rouge n'a fait aucun effet sur la solution du sublimé corrosif, & a rougi tant soit peu le sirop violat. La liqueur bleue a blanchi la solution du sublimé, & a verdi le sirop violat.

On attribue au *nostoch* des grandes vertus. Les Paysans en Allemagne s'en servent pour faire croître les cheveux. On le croit excellent pour les cancers & les fistules. Un Medecin Suisse le réduisoit en poudre, & en donnoit deux ou trois grains pour calmer les douleurs intérieures, & il s'en servoit extérieurement pour les ulceres.

Il entre dans le *sperniolum compositum Craeffelii pro Principe van Eggenberg*, dont on peut voir la description dans les Ephémerides d'Allemagne, année 1676. parmi les Secrets de Craeffelins.

Les Alchymistes s'imaginent que le *nostoch* contient l'esprit universel. Ils en tirent un esprit doux, auquel ils attribuent de grandes vertus, & qu'ils croyent être le dissolvant radical de l'or.

On en distile l'eau à la seule chaleur du Soleil, ou à un feu très-lent, sans quoi elle monte très-vîte. Cette eau passe pour être un dissolvant fort doux. On dit qu'elle guérit les ulceres, quelques rebelles qu'ils puissent être. *Mem. de l'Acad. Roy. des Sciences, année 1708. par M.* Geoffroy *le jeune.*

Le *nostoch* est généralement appellé par le menu Peuple Anglois *star-fall* ; & l'on croit que c'est ce que vomissent certains animaux qui vivent de grenouilles ou de poisson, tel que le héron ou Butor.

CŒLOMA, κοίλωμα. Voyez *Bothrion*.

CŒLOSTOMIA, κοιλοστομία, de κοῖλος, creux, & στόμα, bouche. C'est un défaut des organes de la voix, qui fait que les paroles que l'on prononce sont inintelligibles, & semblent sortir du fond d'une caverne.

CŒLUM, l'*Air*, ou *Climat*.

C Œ M

CŒMENTATIO. CŒMENTUM. Voyez *Cæmentum*.

C Œ N

CŒNA, le *Souper*. La plupart des Medecins conseillent de mettre entre le *souper* & le coucher un intervalle de tems suffisant, de ne manger que des alimens aisés à digérer, & de ne commettre jamais aucun excès. Les personnes valétudinaires doivent observer ces regles avec soin, de même que ceux qui font peu d'exercice.

CŒNOLOGIA, κοινολογία, *consultation de Medecins*.

CŒNOTES, κοινότης, de κοινός, commun. Les Medecins de la Secte méthodique assurent que toutes les maladies naissent de relâchement, ou de contraction, ou du mélange des deux. Celles-ci étoient appellées *κοινότητες, ce que les maladies ont de commun.*

C O F

COFFEE. *Caffé*.

On distingue la plante qui produit le *caffé* de la maniere suivante.

Coffee, Offic. *Coffee frutex, ex cujus fructu fit potus*, Raii Hist 2. 1691. *Jasminum Arabicum, castaneæ folio, flore albo odoratissimo cujus fructus coffy in officinis dicuntur*, Comm. Plant. Usu. 85. Boerh. Ind. A. 2. 217. *Frutex coffee*, Act. Reg. Soc. Lond. 208. p. 61. *Arbor Ymensis fructum coffé ferens*, Dougl. p. 2. *Evonymo similis Ægyptiaca fructu baccis lauri simili*, C. B. Pin. 428. *Bon arbor cum fructu suo Buna*, Park. Theat. 1622. *Bon*. Alp. Ægypt. 63. Veslinge, Obs. 21. *Bon vel Ban arbor*, J. B. 1. 422. *Bon vel Ban, ex cujus fructu Ægyptii potum Coava conficiunt*, Pluk. Almag. 69. Phytog. 279.

C'est un arbrisseau fort bas, qui croît dans l'Arabie heureuse, que Commelin prétend être une espece de jasmin, qui porte des fleurs aussi odorantes que le nôtre. Ses feuilles ont environ cinq pouces de long sur deux de large dans le milieu, & sont terminées en pointe. Les fleurs naissent des aisselles des feuilles, & sont remplacées par des baies, dont chacune renferme deux semences ovales enveloppées d'une peau fort mince, arrondies d'un côté, & applaties de l'autre, avec une petite rainure qui les traverse dans leur longueur. Miller, *Bot. Offic.*

La semence du *caffé* doit être mise en terre tandis qu'elle est encore récente, si l'on veut qu'elle produise. Quelques-uns ont avancé que les Arabes, par un principe d'envie, trempent dans l'eau bouillante ou passent au four tout le *caffé* qui sort de leur pays, de peur de per-

dre un revenu très-considérable que leur produit sa culture : mais cela est visiblement faux ; car les Hollandois ont trouvé le moyen de transporter des semences de *caffé* de l'Arabie heureuse dans l'Isle de Java, où elles ont fort bien réussi. Il en a été de même de celles qu'on a apportées de Java en Europe, d'abord dans le Jardin des Plantes d'Amsterdam, & ensuite dans celui de Paris, & cet arbrisseau est aujourd'hui cultivé dans plusieurs Jardins de l'Europe.

Ce reproche que l'on a fait aux Arabes, tombe à plus juste titre sur les Gouverneurs de Surinam dans l'Amérique, qui ont défendu sous peine de mort de sortir du *caffé* de leur territoire, avant qu'il ait été passé au four : mais les François ont trouvé le moyen d'enfraindre ce réglement & d'en planter dans l'Isle de Cayenne où ils cultivent cet arbrisseau chéri avec tout le succès imaginable.

On prépare aujourd'hui dans presque toutes les parties du monde habitable, avec ces semences roties & mises en infusion, une liqueur connue sous le nom de *caffé*. Les premiers parmi les Européens qui ont écrit de l'usage de ces baies ont été deux Medecins ; savoir, Rauwolfsius, Allemand, au retour de ses voyages d'Orient ; & Prosper Alpin, Italien, qui avoit demeuré quelquetems dans cette partie de l'Egypte, qui confine avec l'Arabie heureuse. Comme les caffiers que l'on cultive en Europe, ne produisent point une quantité de baies proportionnée à la consommation qui s'en fait, on est obligé d'en faire venir non-seulement de l'Arabie, sous le nom de *caffé du Levant*, dont l'espece est beaucoup plus petite que toutes les autres, mais encore de Java, par la voie de Hollande, qui est beaucoup plus gros & plus blanchâtre, & que l'on vend sous le nom de *caffé de Java* ou *d'Orient*. On nous en apporte encore de l'Amérique sous le nom de *caffé d'Angleterre* ou de *Surinam*, dont les baies sont de différente grosseur, & de couleur verdâtre. Il nous en vient aussi quelquefois de l'Isle de Bourbon en Afrique, sous le nom de *caffé de France*. Le *caffé* de la meilleure qualité doit être choisi nouveau, verdâtre, de moyenne grosseur, ne sentant point le moisi, mais le foin, d'un gout d'herbe agréable, compacte & quelque peu transparent ; cette espece de *caffé* peut se conserver cinq à six ans. On préfere généralement le *caffé* du Levant à tout autre : mais on assure que celui de Surinam vaut beaucoup mieux, parce qu'on peut l'avoir plus récent que celui qui nous vient des autres pays.

Nous allons examiner maintenant la maniere dont les diverses Nations de qui nous recevons le *caffé* le préparent, les effets qu'elles se promettent de son usage, dans quelles occasions elles le recommandent : enfin tout ce qu'on a avancé jusqu'ici de plus vraissemblable touchant l'usage & les vertus médicinales de cette espece de baie.

Les Arabes pilent le *caffé* dans un vaisseau de terre, immédiatement après qu'il est rôti, versent dessus de l'eau chaude, dans laquelle ils le font bouillir quelque-tems, & boivent cette liqueur sans lui donner le tems de se reposer & de déposer ses parties les plus grossieres. Quelques-uns aussi-tôt après avoir retiré le vaisseau du feu l'enveloppent d'un linge humide pour précipiter ses parties les plus grossieres, & pour le verser à clair dans les tasses. Les personnes les plus distinguées de cette Nation n'employent que les coques qui servent d'envelope au *caffé*, & en préparent une liqueur extremement agréable & exempte d'amertume. Mais ces coques doivent être fraîches & récentes. Les François appellent ce caffé, *caffé à la Sultane*. Quand on demande aux Arabes d'où vient qu'ils font un si grand usage de cette liqueur : ils répondent que c'est à cause que l'expérience leur a fait connoître qu'elle possede une qualité nourrissante, & qu'elle garantit de plusieurs maladies. Mais à dire vrai, ils ne cherchent dans l'usage de cette boisson que le plaisir de le prendre.

Le Chevalier d'Arvieux nous apprend dans ses Mémoires, que cette liqueur est absolument nécessaire à tous ceux qui, comme les Arabes, font un grand usage des opiates & des narcotiques. Les Egyptiens préferent le *caffé* à la Sultane à tout autre, à cause de l'efficacité qu'ils lui attribuent. Ceux-ci, de même que les Arabes prennent du *caffé* toute la journée, mais surtout le matin à déjeuné, parce qu'ils se sont apperçus, dit Alpin, qu'il fortifie l'estomac, & qu'il leve les obstructions des visceres.

Le *caffé* est un remede aussi prompt qu'efficace pour exciter les regles ; & les femmes d'Egypte qui ne les ont pas aussi en abondance qu'elles devroient l'être, en boivent copieusement, mais peu à la fois, ce qu'elles pratiquent toutes généralement. Le *caffé* que l'on boit à jeun, surtout le matin après avoir employé les remedes généraux, excite efficacement les regles, & apporte un prompt soulagement dans les cas où elles coulent avec douleur & en trop petite quantité. Pour préparer leur *caffé*, elles prennent une livre & demie ou dix-huit onces de baies dépouillées de leurs coques ; elles les font rotir à petit feu & bouillir ensuite dans vingt chopines d'eau. Quelques-unes mettent ces baies en infusion pendant un jour, après les avoir roties & pilées. D'autres, sans les faire infuser, les font bouillir jusqu'à consomption de la moitié de l'eau, coulent la liqueur & la gardent pour l'usage dans des vaisseaux de terre bien fermés. Elles préparent le *caffé* des coques qui servent d'enveloppe à ces baies de la même maniere : mais elles en employent une moindre quantité, quelques-unes se contentant d'en faire bouillir six onces, & d'autres neuf dans vingt chopines d'eau, jusqu'à ce que la moitié de la liqueur soit consumée. Veslingius dit que les Egyptiens préparent leur *caffé* ou avec les baies seules, ou avec leurs coques, ou avec toutes les deux ensemble. Dans ce dernier cas, ils les font sécher ou même rotir au four pour pouvoir les pulvériser plus aisément. Ils font bouillir cette liqueur dans des chaudieres bien étamées, qu'ils placent sur des fourneaux bâtis avec beaucoup d'art, & ne brûlent que de la fiente d'animaux dont ils font des boules avec de la paille. Alpin dit que ceux qui aiment le *caffé* un peu plus chargé y mettent moins d'eau, & que c'est tout le contraire des autres qui le veulent plus clair & plus foible ; qu'il n'est pas besoin de couler la liqueur, & que dans les maisons où on la vend, on trouve des personnes qui mettent dans leurs tasses quelque peu de *caffé* en poudre. Il ajoute que cette liqueur est extremement salutaire pour l'estomac. Ils en prennent une once au plus le matin à jeun en infusion ; car on a remarqué qu'ils sont aussi amateurs du *caffé*, que nous le sommes du vin & des autres liqueurs fortes. Veslingius rapporte qu'à Memphis, que nous appellons aujourd'hui le Grand Caire, il y a plusieurs milliers de maisons à *caffé*, toujours remplis d'une infinité de personnes qui y boivent de cette liqueur pour passer le tems ou pour leur santé, surtout quand elles se sentent le cœur & l'estomac languissant. Quelques-uns en corrigent l'amertume avec du sucre, & confisent même ses baies. L'usage du *caffé* est non-seulement répandu en Egypte, mais encore dans toutes les Provinces de l'Empire Ottoman. Il est impossible d'imaginer la consommation qu'en font une multitude de gens oisifs qui n'ont d'autre occupation pendant toute la journée que de boire du *caffé* & de fumer du tabac tour à tout dans les Caffés. Et comme, suivant ce même Auteur, les coques ont une certaine acidité beaucoup moins dégoutante que l'amertume des baies ; ils en boivent une fort grande quantité, après les avoir fait rotir & pilé dans un mortier de marbre avec un pilon de bois. La décoction des coques vaut mieux en été pour ceux qui sont sujets à la fievre. Lors au contraire que les visceres & différens conduits du corps sont obstrués par des humeurs froides & visqueuses, celle du *caffé* est préférable à la premiere : mais il faut user de l'une & de l'autre avec beaucoup de modération. L'Auteur que nous

venons de nommer, croit que ce fruit & sa décoction n'ont eu les noms de *caffé* & de *coavá* qu'à cause de leur qualité fortifiante. C'est de-là que sont nés chez les étrangers ceux de *coava alcawa*, *chaova choube*, *cave* & *café*. Il dit avoir souvent rétabli par l'usage de cette liqueur les estomacs que l'eau avoit affoiblis, n'étant point à portée d'avoir du vin. Il assure encore que le *caffé* est excellent pour les maladies dont la tête est souvent affligée à cause de la correspondance qu'elle a avec les autres parties du corps. Il faut remarquer ici que le mot Arabe *cahova*, qui est l'infinitif d'un verbe, qui signifie n'avoir point d'appétit, convient, suivant quelques-uns, non-seulement au vin, mais encore à toutes les autres liqueurs & par conséquent au *caffé*. C'est de-là que les Turcs ont dérivé leur *cahveh*, d'où s'est formé celui de *caffé*. Bauhin rapporte après Rauwolffius, que le *caffé* est fort en usage en Turquie, aussi-bien qu'en Egypte. Quant à la proportion qu'ils observent par rapport aux ingrédiens ; Dumont dit qu'ils mettent une partie de *caffé* en poudre sur vingt parties d'eau. Les Grands Seigneurs mettent dans chaque tasse une goutte d'essence d'ambre, d'autres le font bouillir avec des clous de girofle, d'autres avec un peu d'anis des Indes, & d'autres avec du *cacoulch*, qui est la graine du *cardamomum minus*. Les Hollandois mettent quelquefois dans leur *caffé* du suc que l'on tire de la reglisse en la faisant bouillir : mais on l'édulcore le plus ordinairement avec du sucre que quelques-uns employent en si grande quantité, qu'ils font de leur *caffé* une espece de sirop, & lui ôtent entierement son gout. Il y en a qui le boivent avec du lait ou de la crême : mais la plupart de ceux qui en usent ne consultent que la coutume ou leur gout. Il est inutile de disputer sur la maniere dont on prépare cette liqueur en Europe, puisque chaque pays a la sienne.

M. de Jussieu dans sa These soutenue dans les Ecoles de Medecine de Paris en 1716. (Si l'usage du *caffé* est salutaire aux gens d'étude) se sert des paroles suivantes :

« On doit faire rotir le *caffé* après l'avoir dépouillé de « ses coques dans un plat de terre, plutôt que dans « une poelle de fer ou de cuivre, jusqu'à ce qu'il ait ac- « quis également de tout côté une couleur noire bleuâ- « tre. Il vaut mieux, quand on en a besoin, le moudre « dans un moulin, que le piler dans un mortier. Une « once de *caffé* ainsi préparé suffit pour imprégner une « chopine d'eau ; & c'est-là la proportion que l'on ob- « serve généralement en Europe depuis plus de qua- « rante ans. »

Il y a cependant des personnes qui employent une moindre quantité de *caffé*. Meisner, par exemple, ne met qu'environ trois gros de *caffé* sur dix ou douze onces d'eau. On fait rotir le *caffé* afin que le feu ouvrant ses pores, le dispose à donner sa teinture, & afin de corriger la qualité flatueuse qui lui est commune avec toutes les substances farineuses. On ne doit moudre le *caffé* qu'au moment qu'on veut le prendre, parce qu'il est moins sujet à s'évaporer lorsqu'il est entier, que quand il est moulu. Il est même à propos, pour empêcher l'évaporation de ses parties volatiles, de ne le rotir que quand on en a besoin. Dumont n'a donc point tort de dire qu'il vaut mieux le brûler dans un plat couvert, que dans un qui ne l'est point.

Examinons maintenant la nature particuliere du *caffé*, aussi-bien que les vertus & les propriétés de la liqueur qu'on en prépare.

Suivant Stenzel dans sa *Toxicologia*, *Sect.* 3. Taury a tiré du *caffé* par l'analyse chymique un sel volatil, un sel fixe mêlé avec une grande quantité de soufre, & une substance terrestre. Le Fevre dit que M. du Tour voulant découvrir les parties constituantes du *caffé* en mit une livre dans une cucurbite de verre qu'il couvrit de terre glaise ; qu'après y avoir adapté un récipient il en luta les jointures & poussa son feu par degrés. Il s'éleva d'abord un phlegme limpide, ensuite des vapeurs ou nuages qui se convertirent en une huile d'abord rougeâtre, mais qui devint ensuite noirâtre.

L'odeur du *caffé* pénétra par les jointures, quoiqu'elles fussent lutées, & se répandit dans tout le laboratoire. Le vaisseau étant refroidi, on ne tira du récipient que demi-livre des différens élémens dont le *caffé* est composé, savoir, deux onces & cinq gros d'une huile noire, qui étant rectifiée prit une couleur d'ambre, une once & trois gros d'esprit volatil, & quatre onces de tête morte, qui donne par l'élixiviation une dragme de sel fixe. Boecler nous apprend qu'une livre de *caffé* donne par l'analyse chymique environ quatre onces de phlegme & d'esprit volatil, une once d'huile & plus de quatre onces de tête morte, mais que les autres parties s'évaporent. M. Bourdelin a tiré de trois livres du meilleur *caffé* distilé par la retorte vingt-onces & sept gros d'une liqueur qui contenoit une grande quantité d'acide mêlé avec un principe sulphureux & huileux, comme il en a été convaincu par plusieurs expériences. Il en a aussi tiré beaucoup d'huile, savoir, huit onces & deux gros sous une forme concrete. Le *caput mortuum* occupoit beaucoup plus de volume que les baies qu'il avoit d'abord employées ; & il en tira une once & soixante grains de sel fixe.

Houghton dit qu'une livre de *caffé* mondé lui a donné par la distilation six onces & six gros de phlegme, deux onces, quatre gros & deux scrupules d'une huile épaisse, & cinq onces & trois gros de tête morte. Que l'huile & le phlegme avoient une odeur d'empyreume fort désagréable, que le *caput mortuum* étoit insipide, incapable d'être calciné & destitué probablement de sel. Ayant soumis des feves & du froment à la même analyse, il trouva que la quantité d'huile qu'il avoit obtenue du *caffé* étoit presque le double de celle que les feves lui donnerent & le triple de celle qu'il tira du froment. Gaspard Newman a tiré d'une livre de *caffé* qu'il distila à feu ouvert cinq onces, cinq gros & demi de phlegme, six onces & demi-gros d'huile épaisse & fétide, & quatre onces & deux gros de tête morte, qui donna par la calcination & l'élixiviation trois dragmes de sel fixe. Il paroît par ces expériences que le *caffé* donne par la distilation du phlegme, de l'huile & une substance terrestre, dont tous les Auteurs que nous venons de citer, si l'on en excepte Houghton, ont tiré un sel fixe par élixiviation. Les substances que le *caffé* a données ont été plus ou moins abondantes, à proportion du plus ou moins de soin qu'ils ont apporté dans la distilation qu'ils en ont faite. La méthode de Newman me paroît avoir été la plus exacte, puisqu'il a obtenu le poids du *caffé* qu'il avoit employé. Mais il est fâcheux qu'en rapportant les expériences que les autres ont faites ou décrites avec trop peu d'exactitude, il attaque leur caractere avec un air d'orgueil qui messied toujours à un savant. M. Bourdelin est le seul qui ait trouvé un acide parmi les substances que le *caffé* lui a données : mais il est évident qu'il se trouve dans les huiles de même consistance que le baume. Newman lui-même ne nie point qu'il y ait un acide dans le *caffé* : mais il prétend en même tems que les parties alcalines sont produites pendant la distilation par l'action continuée du feu. Si l'on fait attention qu'il est ordinaire à la plupart des Chymistes de prendre le tout pour la partie & de donner le nom de principe sulphureux à celui qu'ils veulent faire passer pour huileux, on verra que ces Auteurs ne méritent point le mépris que Newman a témoigné pour eux. Mais voyons ce que ce dernier a découvert sur la nature du *caffé* par le moyen des menstrues aqueux & spiritueux.

Deux onces de *caffé* lui ont donné par la digestion & la coction avec de l'eau commune distilée, cinq gros d'un extrait aqueux, & le marc par le moyen de l'esprit de

vin rectifié vingt-six grains d'extrait spiritueux. Lorsqu'il s'est servi de l'esprit de vin seul, il a eu trois dragmes & demie d'extrait spiritueux. Il a ensuite tiré de la masse restante par le moyen de l'eau, deux gros d'extrait aqueux. L'esprit de vin rectifié distilé des baies du *caffé*, n'a souffert aucun changement, & l'eau n'a presque pas été différente de l'eau distilée ordinaire. On peut conclurre de ce qu'on vient de dire, premierement, que le *caffé* contient une grande quantité de parties résineuses auxquelles l'esprit de vin sert de menstrue, aussi-bien que des parties d'une nature gommeuse que l'eau a la vertu de dissoudre. Secondement, que les dernieres parties sont plus nombreuses dans ces baies que les premieres. En troisieme lieu, que les parties résineuses ou huileuses, aussi-bien que les gommeuses ou salines sont d'une nature si fixe, qu'il leur faut pour s'élever un degré de feu plus fort que celui qui fait monter l'esprit & l'eau.

Voyons à présent qu'elles sont les propriétés de ces baies & les principes qu'elles donnent quand on les fait rotir.

M. Bourdelin a obtenu de trois livres de *caffé* rôti à la maniere ordinaire & qui étoient réduites à deux livres & demie, en les distilant par la retorte, dix onces ou plus d'une liqueur qui contenoit un principe manifestement acide & un autre sulphureux: mais il trouva dans les deux dernieres onces & demie de cette liqueur une plus grande quantité de sel volatil que dans le reste, qui fermenta considérablement avec l'esprit de sel. Cette liqueur lui donna de plus sept onces & six gros d'huile, & neuf gros & demi de sel fixe.

On peut ajouter à ces expériences qu'il sort du *caffé* quand on le fait rôtir, une espece de substance grasse ou huileuse, qui s'éleve sur la surface de l'eau dans laquelle on le fait infuser & dont les Turcs sont fort avides. Il paroît par ce qu'on vient de dire que le *caffé* que l'on a fait rôtir est plus disposé à donner les parties gommeuses & résineuses qu'il contient, que quand il est cru.

Le *caffé* roti contient donc des particules terrestres qui demeurent indissolubles après qu'on en a fait l'extrait, aussi-bien que des parties d'une nature gommeuse & huileuse. On peut donc admettre dans l'infusion ou décoction du *caffé* dont on se sert pour l'ordinaire, un extrait gommeux imprégné de parties huileuses, fixes & volatiles, sensibles à la vue & au gout qui se dégagent des baies que l'on a fait rotir & qui se mêlent avec l'eau. Il s'ensuit donc, 1°. que le *caffé* tient de la vertu délayante de l'eau chaude. 2°. Qu'il possede les qualités émollientes & modérément nourrissantes des substances farineuses & huileuses. 3°. Qu'en conséquence de son principe volatil, il contient des parties qui aiguillonnent les fibres & réveillent les esprits animaux. 4°. Que son principe huileux & son principe salin joints ensemble agissent en qualité de savon naturel, & que l'eau qui en est une fois imprégnée se mêle avec la masse du sang & agit par sa qualité résolutive & détersive. Les autres vertus du *caffé* dépendent des différentes substances que chaque personne y ajoute suivant son gout. On peut donc assurer que le *caffé* donne de l'activité & bannit le sommeil, qu'il désaltere & appaise la chaleur extraordinaire qui accompagne la fievre & l'indigestion; & que dans les maux de tête qui naissent des congestions du sang dans cette partie, il contribue à détourner les humeurs vers les parties inférieures & les moins nobles.

Voici ce que le Fevre dit du *caffé*.

« Je suis persuadé, dit-il, que le *caffé* est propre pour « guérir & pour prévenir les maladies soporeuses qui « naissent d'un phlegme ou d'un sang trop épais. D'ail- « leurs, cette liqueur aidant la chylification & la san- « guification, augmente la quantité des esprits ani- « maux, & répare ceux qu'on a perdu par les veilles. « Le *caffé*, en conséquence de son sel volatil leve ausi « les obstructions du cerveau, en desseche l'humidité « superflue, & rétablit l'élasticité de ses membranes & « de ses vaisseaux. Puis donc que cette liqueur contri- « bue si fort à la sécrétion des esprits, il n'est pas éton- « nant que ceux qui à dessein de veiller en prennent « après souper, passent plusieurs jours & plusieurs nuits « sans dormir & sans que leurs forces diminuent, & « que l'on mette cette liqueur au nombre des remedes « anti-apoplectiques, puisqu'elle leve les obstructions, « met les esprits en mouvement, facilite la circulation « du sang, surmonte la langueur des parties solides, « fait cesser l'ivresse & réjouit l'esprit. »

La vertu désobstruante de cette liqueur, suivant Prosper Alpin, est confirmée par la ressemblance qu'a son gout avec celui de la décoction de chicorée. On trouve dans les Mémoires de l'Acad. Roy. des Sciences, Ann. 1702. des exemples de personnes que des lavemens de *caffé* ont fait revenir d'un état d'apoplexie. On peut conclurre avec raison de ce qu'on vient de dire, que le *caffé* convient aux gens d'étude dont la trop forte application dissipe les humeurs les plus subtiles & détruit le ton des fibres, d'où naissent des indigestions, des flatuosités hypocondriaques, une diminution de toutes les sécrétions & excrétions, la pâleur de tout le corps, la foiblesse avec tous les symptomes qui l'accompagnent. Rien n'est si propre que le *caffé* pour prévenir ces maladies, comme M. de Jussieu l'a suffisamment prouvé.

On peut joindre à son autorité celle de Baglivi, qui parle du *caffé* en ces termes:

« Je dois faire observer, dit-il, que le *caffé* est un secret « infaillible pour dissiper cette espece de mal de tête « qui naît du défaut de digestion quelques heures après « dîner. Je lui ai vu produire cet effet à Rome sur plu- « sieurs malades, & j'en fais moi-même l'expérience « tous les jours; car depuis que mon estomac s'est af- « foibli, & que je suis affligé d'un mal de tête, d'une « langueur & d'une mélancolie vers les trois heures « après midi, à cause de mes profondes méditations, « du grand nombre de malades que je suis obligé de « visiter, des soins infinis que je me donne pour décrire « la nature de leurs maladies, ce qui est absolument « nécessaire à la pratique de la Medecine, je me déli- « vre heureusement de ces maladies que je dois au dé- « faut de digestion, en buvant deux ou trois tasses de « *caffé*. Je prends aussi quelquefois du thé ou du choco- « lat; mais je ne m'en trouve point si bien que du *caffé*, « qui est un remede efficace pour les désordres de l'es- « tomac & pour les maladies qui en naissent, au lieu « que le thé n'est propre que pour celles de la tête. »

Le Fevre appuie le sentiment de Baglivi en ces termes:

« Le *caffé* est salutaire à ceux qui sont d'un tempérament « mélancolique, qui se nourrissent d'alimens grossiers « & visqueux, & qui ne boivent point de vin. La ma- « niere dont les Turcs vivent est une preuve sensible « que le *caffé* contribue beaucoup à la digestion des « alimens; car quoiqu'ils vivent de légumes, de fruits, « de lait & de pain sans levain & mal cuit, ils sont ra- « rement affligés de maladies d'estomac. »

Je puis ajouter que cette liqueur paroît en quelque sorte nécessaire aux Turcs, à cause de l'usage fréquent qu'ils font de l'opium, qui est un puissant narcotique. Henri Schulze dans sa *Dissertation des choses non-naturelles*, dit que l'on peut avancer hardiment que le *caffé* que l'on prend une heure après dîner, est extremement propre pour ceux qui sont sujets aux maux de tête & qui ont l'estomac affoibli par des profondes méditations & par une étude assidue. Il est encore très-bon pour le mal de tête que cause l'yvresse.

Levenhoek, *Epist.* 120. en parle en ces termes :

« S'il m'arrive, dit-il, de manger ou de boire à souper « plus qu'à l'ordinaire, je prens le lendemain matin « quelques tasses de *caffé* de plus en forme de remede. « Je le bois aussi chaud & aussi vîte que je puis ; ce qui « excite en moi une transpiration abondante. Je tâche « par ce moyen non-seulement de chasser la matiere « qui nuit à mon corps, mais encore de la remplacer « avec du *caffé*, que j'édulcore avec du sucre candi. Si ce « remede ne me réussit point, je n'en prens point d'au- « tre, persuadé que je suis qu'il n'y en a aucun qui « puisse me faire plus de bien. Ayant eu la fievre, il y « a quelques années, je n'employai point d'autres re- « medes, excepté que je bus du thé de tems en tems « pour exciter la transpiration. »

On trouve dans les *Ephémérides*, *Nat. Curios. Decad.* 2. *a.* 3. 198. l'histoire d'une céphalalgie opiniâtre, que l'on vint à bout de dissiper par l'usage seul du *caffé*. Il est dit dans le même Ouvrage, *Dec.* 2. *a.* 8. *o.* 5. qu'une personne se délivra des vertiges auxquels elle étoit sujette, en buvant du *caffé* trois fois par jour ; & l'on a dans les *Eph. Nat. Curios. Vol. I.* 44. l'exemple d'une diarrhée que l'on guérit avec cette même liqueur. Comme elle a souvent produit des effets anodyns en conséquence de ses qualités délayantes & apéritives, quelques-uns ont cru que c'étoit le remede dont Helene se servoit pour bannir le chagrin, & qu'Homere appelle *Nepenthes* : mais d'autres sont d'une opinion contraire. Quelques-uns, suivant Muraltus, croyent que le *caffé* étoit la boisson noire des Lacédémoniens, (*jus nigrum*,) voulant par-là le rendre recommandable par son ancienneté.

On vient de voir quelles sont les vertus du *caffé* : mais on peut dire en général que l'usage journalier de cette liqueur paroît convenir davantage à ceux qui sont d'un tempérament phlegmatique, qu'aux personnes colériques, maigres, exténuées, & dont le sang circule trop vîte. Si ces dernieres ont leur santé à cœur, elles doivent le prendre foible, coupé avec du lait & avec un peu de pain rôti, & boire un verre d'eau froide auparavant.

L'estomac se trouve par-là fortifié contre les qualités affoiblissantes de l'eau chaude ; la digestion des alimens qu'on a pris se fait plus aisément, & le ventre conserve sa liberté. Il y a des personnes, qui, pour rétablir la force & le ton de l'estomac, mettent quelques aromates, de la canelle, par exemple, dans leur *caffé* : mais ceux qui le prennent avec du lait ou de la crême le rendent extremement nourrissant. Lanzonius prescrit du *caffé* préparé avec du lait au lieu d'eau, comme un excellent remede pour l'asthme, la consomption commençante, la goute, la pleurésie, la passion hystérique, les rhumatismes & la stérilité. On peut se servir du lait d'ânesse, de vache ou de chevre, suivant que l'état & la condition du malade paroîtront l'exiger. Je ne cacherai point ici les inconveniens qui résultent généralement de l'usage immodéré du *caffé*. Il y a des personnes auxquelles il cause un tremblement de mains & des palpitations de cœur. Cela provient, selon moi, non-seulement du trop grand usage de l'eau chaude qui résout & affoiblit les fibres de l'estomac & de tout le corps, mais particulierement de la vertu irritante du *caffé* trop chargé, sur-tout si la personne qui en use a le systeme nerveux trop prompt à s'émouvoir, & qu'elle le boive à jeun dans un lieu froid; car pour lors les pores de la peau étant contractés, les humeurs se portent plus qu'à l'ordinaire vers les parties intérieures. Dans les cas où le corps n'est point habitué à un mouvement musculaire réglé, le *caffé* se précipitant dans les premieres voies, se convertit en une espece de colle farineuse qui obstrue les vaisseaux lactés, & empêche la distribution du chyle. De-là naissent toutes les maladies qui ont pour cause la trop grande viscosité du sang, & la rétention des évacuations ordinaires. On voit donc la raison qui a fait dire à Waldschmidius, que le mauvais usage du *caffé* dispose à la paralysie.

Voici comme en parle Willis, (*Pharmaceutice Rationalis* :)

« Le *caffé* est souvent utile dans la plupart des maladies de « la tête, comme la céphalalgie, le vertige, la léthargie, « le catarrhe, lorsque l'habitude du corps est pléthori- « que, la continuation froide, le sang aqueux, le cer- « veau trop humide, & le mouvement des esprits trop « foible & trop languissant ; car lorsqu'on en use jour- « nellement, il ranime les esprits vitaux & animaux « d'une maniere surprenante, & il éloigne tout ce qui « peut retarder les fonctions animales. Ceux au con- « traire qui sont maigres, d'un tempérament bilieux « & mélancolique, dont le sang est acre & brûlé, le « cerveau chaud, & les esprits animaux disposés à des « mouvemens irréguliers, doivent s'abstenir de cette « liqueur, puisqu'elle dérange les esprits & les hu- « meurs, & les met hors d'état de faire leurs fonc- « tions ; car j'ai souvent vu des personnes sujettes aux « céphalalgies, aux vertiges, aux palpitations de « cœur, aux tremblemens des jointures, à des engour- « dissemens & à une disette d'esprits animaux qui n'ont « fait qu'augmenter leurs maux par l'usage du *caffé*, « & qui sont tombées dans des langueurs extraordinai- « res. »

Boecler nous apprend que plusieurs personnes sont tombées dans la consomption pour avoir pris long-tems du *caffé* à jeun. Il dit même avoir connu un homme qui après avoir pris le matin une ou deux petites tasses de cette liqueur, fut saisi d'un vertige & d'une foiblesse de vue, dont il ne fut délivré qu'après avoir mangé. La propriété qu'a le *caffé* d'aiguillonner les fibres & de mettre les humeurs en mouvement, donne lieu de conclurre qu'il est extremement nuisible quand il est trop fort & trop chaud, aux personnes pléthoriques, à celles qui ont une toux qui est causée par l'acreté ou la trop grande subtilité du sang, & dans les consomptions formées.

Mais je ne trouve point de tempérament plus particulier que celui de ces hommes, à qui, comme Boyle nous l'apprend, une tasse de *caffé* tenoit lieu du plus fort émétique. Les observations qu'ont faites plusieurs Medecins célebres, prouvent que le trop grand usage du *caffé* est capable de causer toutes les maladies dont nous avons parlé ci-dessus.

Voici ce qu'en dit Hoffman dans sa Dissertation *de Remediorum benignorum abusu* :

« Il n'y a personne, dit cet Auteur, qui pût s'imagi- « ner que le *caffé* est préjudiciable à sa santé, puisque « non-seulement les Turcs, mais encore les Peuples « d'Allemagne, ont coutume d'en boire copieusement « tous les matins & immédiatement après les repas. On « a pourtant des preuves des mauvais effets dont cette « coutume est souvent suivie ; car l'usage fréquent & « immodéré de cette liqueur est extremement préjudi- « ciable aux personnes foibles, surtout aux femmes, « dont il affoiblit extremement les nerfs, si bien que « l'accouchement ou la plus légere maladie les jette « dans une telle langueur, qu'elles ne sauroient sur- « monter les symptomes dont elles sont affligées. Je « connois plusieurs personnes à qui le trop grand usa- « ge de cette liqueur a causé un tremblement de mains. « Elle en a jetté d'autres dans une insomnie obstinée & « a affoibli leurs sens ; car le *caffé*, de même que tou- « tes les autres especes de feves, contient une huile qui « n'est point balsamique, ni bienfaisante, mais nuisible « au systeme nerveux qu'elle affoiblit toujours de plus « en plus.

Slare,

Slare, dans l'Epître dédicatoire qu'il a mise à la tête de son apologie du sucre, rapporte que l'usage trop fréquent du *caffé* le jetta dans une paralysie, dont il ne fut guéri qu'en l'abandonnant tout-à-fait.

Stenzel, dans le premier Livre de sa *Toxicologia*, parle des maladies qui proviennent de l'abus du *caffé* de la maniere suivante :

« Le *caffé* est souvent un poison pour un tems lorsqu'on « en prend trop souvent & en trop grande quantité, « surtout après-midi, sans faire attention s'il convient « ou non au tempérament. Car le feu fait évaporer ses « parties les plus volatiles, & ne laisse en lui qu'une « huile narcotique, & une terre qui cause des obstructions & une constipation. Aussi voit-on que ceux qui « ont les vaisseaux étroits, & les sucs épais & tenaces, « sont affligés après en avoir pris, surtout s'il est trop « fort, d'inquiétudes dans les hypocondres, d'une palpitation de cœur & d'anxiété, tombent dans « l'insomnie, dans la mélancolie & dans plusieurs autres maladies semblables; car les parties terrestres & « huileuses du *caffé* rendent la circulation du sang, qui « est déja gluant par lui-même, de plus en plus languissante dans l'extrémité des petits vaisseaux coniques, « obligent les sucs épais, visqueux & terrestres à croupir dans divers endroits ; & quand une fois leur cohésion a commencé par l'accrétion & la combinaison « des particules similaires, il se forme des obstructions « & des engorgemens dans les extrémités des vaisseaux « capillaires, qui empêchent le sang d'y affluer, produisent un engorgement & tous les symptomes qui en « sont la suite. On remarque au contraire, que l'usage « modéré de cette liqueur ne produit aucun mauvais « effet dans ceux dont les sucs sont chauds & déliés; « mais qu'elle entretient leur santé, en corrigeant les « particules acres de leurs fluides, fortifie le velouté « des parties solides, & hâte la sécrétion des excrémens, « de la sueur & de l'urine. »

On soutint en 1695. une these dans les Ecoles de Medecine de Paris, dans laquelle on entreprit de prouver, que l'usage journalier du *caffé* rendoit les hommes & les femmes inhabiles à la génération : mais on sera d'un tout autre sentiment, si l'on fait attention que l'Europe n'est pas moins peuplée aujourd'hui qu'elle l'étoit avant que cette liqueur s'y fût introduite.

Voici ce que dit à ce sujet Stenzel, que nous avons déja cité :

« L'usage modéré du *caffé*, loin d'affoiblir la force de « ceux qui sont d'un tempérament vif & robuste, & « qui ont les parties de la génération en bon état, sert « au contraire à les exciter à l'amour. Il produit des « effets contraires dans les personnes foibles qui abondent en phlegme, qui ont beaucoup de particules terrestres superflues, & dont les organes de la génération « sont languissans. De ce nombre étoit Mahmud Kasnin, Roi de Perse, qui étoit grand preneur de *caffé*, « & qui se trouva hors d'état de s'acquitter du devoir « conjugal. Sa femme attribua son impuissance à l'usage immodéré qu'il faisoit du *caffé* ; & elle en étoit « tellement persuadée, que voyant un jour de sa fenêtre « un cheval qu'on alloit châtrer, elle dit à ceux qui le « menoient qu'ils pouvoient se dispenser de faire souffrir à cet animal une opération aussi cruelle, puisqu'en lui donnant seulement du *caffé*, on pourroit « le rendre aussi énervé que le Roi. »

Je ne saurois croire que l'usage journalier du *caffé* ait rendu le scorbut, les maladies hypocondriaques & la mélancolie plus fréquentes qu'autrefois, comme quelques-uns l'ont avancé. Sans vouloir décider si cette liqueur contribue à la santé à proportion de ce qu'on l'aime, je me contenterai d'observer qu'elle a produit de très-bons effets dans plusieurs occasions. L'abus qu'on fait d'une chose ne doit jamais en détruire l'usage ; & Simon Paulli, Medecin Danois, a eu tort de condamner absolument le *caffé*. L'opinion de cet Auteur, toute mal-fondée qu'elle est, a été depuis embrassée par deux célébres Medecins François, Duncan & Hecquet.

Puis donc, comme on vient de dire, que le *caffé* fait du bien aux uns, tandis qu'il nuit à d'autres, je rapporterai ce que dit Cheyne à ce sujet, dans son Essai sur les moyens de conserver la santé & de prolonger la vie.

« Le *caffé*, dit cet Auteur, n'est proprement qu'une « espece de feve brûlée, plus légere que les autres « & d'un meilleur gout. Lui & l'opium tiennent « lieu d'eau-de-vie aux Turcs. Mais l'excès que ces « peuples en font ne leur est pas moins nuisible qu'à « nous, puisqu'il y en a qui deviennent stupides, « foibles & paralytiques, surtout quand ils y joignent « l'opium, comme c'est assez leur coutume. Ce qu'il « y a de vrai, c'est que ces sortes de personnes ne sont « pas moins méprisées en Turquie que le sont chez « nous les ivrognes & les buveurs d'eau-de-vie. Une « tasse ou deux de *caffé* avec un peu de lait pour l'adoucir sont non-seulement un remede innocent dans les « tems froids & humides pour ceux qui ont l'estomac « rempli d'eau ou de phlegme, mais encore un secours « très-efficace. Mais il est aussi ridicule, & peut-être « plus nuisible, du moins à ceux qui sont d'un tempérament sec, de prendre du *caffé* deux ou trois fois « par jour, qu'il le seroit de ne boire que de l'eau de « chaux. »

Andry dans son Traité des *Alimens de Carême*, enseigne une maniere de préparer un *caffé* préférable à celui que l'on prend pour l'ordinaire. Il est d'un gout & d'une odeur plus agréable, il est ami de la tête & de l'estomac, il dissipe les crudités, il corrige l'acrimonie des humeurs & guérit la toux la plus obstinée.

La voici.

Prenez *du caffé cru dépouillé de sa coque, une dragme.*

Faites-le bouillir dans huit onces d'eau commune pendant un demi-quart d'heure au plus, & vous aurez une liqueur de couleur de citron. Laissez-la reposer & buvez-la avec un peu de sucre.

Ces mêmes semences peuvent servir pour une seconde & même pour une troisieme infusion, parce qu'elles ne communiquent pas leur vertu à l'eau tout-à-la-fois. Quand on les fait bouillir sur un grand feu, la liqueur devient verdâtre, ce qui indique qu'il s'y est mêlé des parties terrestres, mais elle vaut beaucoup moins. M. Duncan rejette cette méthode & soutient que par ce moyen on n'extrait aucun des principes que l'on demande dans le *caffé*; que la teinture est insipide, presque sans odeur & peu différente de l'eau chaude ; ce qui doit la faire préférer à l'autre par ceux qui ne prennent du *caffé* que pour s'amuser, puisque l'abus qu'on en fait est moins nuisible à la santé & moins couteux. C'est dans la vue d'éviter la dépense qu'on a fait diverses expériences sur des légumes & différentes especes de grains, pour tâcher de trouver quelque chose qui pût remplacer le *caffé* & qui possedât le même gout & les mêmes qualités. On a découvert à la fin que les feves ordinaires rôties en approchent beaucoup, tant à l'égard du gout que de l'odeur : mais elles chargent l'estomac & causent des maux de tête. On a encore trouvé que le seigle rôti avec une quantité suffisante d'amandes, & cuit plus long-tems que le *caffé* ordinaire, donne une liqueur qui a le gout, l'odeur & les autres qualités du *caffé*. Newman appelle cette espece de

caffé, *Caffé à la Paysane*, à l'imitation du *caffé à la Sultane* des François.

Le Docteur Friedel dans un Traité Allemand intitulé *Medicinische Bedencken*, prépare une boisson pour les femmes, avec quantités égales d'amandes douces & ameres dont il ôte la peau & qu'il fait rôtir jusqu'à ce qu'elles tombent presque en poudre. Cette liqueur ne possede pas les mêmes qualités que le *caffé*, & il ne la recommande que pour deshabituer de cette liqueur celles qui y sont accoutumées. Ceux qui veulent rendre les baies de *caffé* qui ont perdu leur vertu par vieillesse aussi agréables que si elles étoient récentes, les font rôtir avec un peu de beure.

Il est bon de savoir encore que l'on sert des baies de *caffé* rôties & confites avec du sucre pour dessert sur les meilleures tables, & que l'on en tire par le moyen de l'esprit de vin, une liqueur que les François qui lui ont donné le nom d'*eau de caffé*, préparent de la maniere suivante.

Prenez *du caffé rôti, trois onces,*
de l'esprit de vin, deux chopines.

Mettez-les en digestion, & adoucissez la liqueur qui proviendra de la distilation avec une quantité suffisante de sucre. On a imaginé cette préparation pour satisfaire ceux qui aiment beaucoup l'odeur du *caffé*.

Plusieurs Auteurs ont avancé que l'usage du *caffé* fut découvert par le Prieur d'un Monastere, qui ayant été averti par un homme qui gardoit des chevres ou des chameaux, que ces animaux après avoir brouté les feuilles ou mangé du fruit de caffier veilloient & dansoient toute la nuit, en recommanda les semences à ses Moines, pour qu'ils pussent vacquer plus aisément à la priere.

Cette origine de l'usage du *caffé* approche fort de la fable, mais en voici une autre plus croyable.

Vers le milieu du quinzieme siecle un certain Gemaleddin qui étoit de Bhabhan, petite ville de l'Arabie heureuse & qui demeuroit à Aden, ville & Port fameux à l'orient de l'embouchure de la mer rouge, faisant un voyage en Perse, y trouva des gens de son pays qui prenoient du *caffé* & qui vantoient cette boisson. De retour à Aden il eut quelque indisposition, dont il se persuada qu'il seroit soulagé s'il prenoit du *caffé*; il en prit & s'en trouva bien. Il reconnut par expérience qu'il dissipoit les fumées qui apésantissent la tête, qu'il inspiroit de la joie, qu'il tenoit le corps libre & dispos, & qu'il empêchoit de dormir sans qu'on en fût incommodé. Gemaleddin étoit Chef de la Loy à Aden, & avoit accoutumé de passer la nuit en prieres avec les Derviches, auxquels il proposa de prendre du *caffé* pour y vacquer avec plus de liberté d'esprit. L'usage de cette liqueur de l'Arabie heureuse passa en Egypte vers le commencement du seizieme siecle par le moyen des Moines de la Religion Mahometane : celui qui commandoit à la Mecque choqué de ce que l'usage de cette liqueur s'étoit introduit dans le Temple, assembla son conseil & la fit condamner par autorité publique, sous prétexte qu'elle portoit le peuple à des choses incompatibles avec la religion Mahometane. Quelques Medecins entreprirent aussi de décrier ses effets salutaires : mais ils trouverent des oppositions de la part de leurs confreres. Sultan Cansou leva bien-tôt la défense qu'avoit faite le Checq de la Mecque. Le *caffé* passa donc d'Egypte en Syrie & de là à Constantinople. Les Derviches déclamerent contre, parce que l'Alcoran dit que le charbon ne peut être mis au nombre des choses que Dieu a créées pour la nourriture de l'homme. Le Mouphti ordonna que les maisons à *caffé* seroient fermées. Cette défense fut renouvellée avec plus de force sous le regne d'Amurath III. Cependant comme il n'étoit pas possible de priver absolument les hommes de l'usage de cette liqueur, on permit à ceux qui voudroient payer une certaine somme d'en boire chez eux; de sorte que la loi ne regarda plus que ceux qui en boiroient publiquement. Un autre Mouphti ayant déclaré que le *caffé* n'étoit point du charbon, on commença à en reprendre l'usage, & l'on autorisa les maisons publiques où on le distribuoit. Les assemblées des Nouvellistes qui parloient trop librement des affaires d'Etat dans ces sortes de lieux, obligerent le grand Vizir Kupruli qui gouvernoit pour Mahomet IV. qui étoit déja sur ses vieux jours, de les supprimer pendant la guerre de Candie. Cette supppression qui dure encore n'empêche pas qu'on n'en prenne publiquement non-seulement à Constantinople, où on le vend dans les rues, mais encore dans les autres villes de l'Empire Ottoman.

Les Turcs regardent le *caffé* comme une chose si nécessaire, que les maris s'obligent par contrat d'en fournir à leurs femmes. Dumont s'efforce de prouver que cette liqueur a été de tout tems en usage dans l'Orient, du moins parmi les Arabes : mais les raisons qu'il allegue auroient peine à supporter un examen rigoureux. Il y a toute apparence que ce sont les Marchands Vénitiens qui ont introduit l'usage du *caffé* en Europe à leur retour d'Egypte ou de Constantinople. Marseille est la premiere ville de France où l'on ait vu du *caffé* en 1644. on ne l'a presque point connu à Paris jusqu'en 1669. Mais il a passé de-là non-seulement dans les autres Provinces du Royaume, mais encore dans toutes les autres parties de l'Europe. Le premier *caffé* qu'on ait vu à Londres y a été établi en 1652. mais on en compte aujourd'hui jusqu'à trois mille dans cette capitale.

Il y a suivant Geoffroy, deux sortes de *caffé*, l'un est petit & verdâtre comme de la corne, & l'autre plus gros & de couleur jaunâtre.

Le dernier qui est le moins estimé croît dans l'Isle de Bourbon. Le *caffé* augmente le mouvement du sang, guérit le mal de tête & excite les regles ; c'est pourquoi ceux qui sont sujets aux hémorrhagies & aux érésipeles doivent s'en abstenir s'ils veulent en être guéris. Il est certain qu'il accélere le mouvement du sang, & l'on a souvent remarqué qu'il cause des saignemens de nez.

S'il est vrai que le *caffé* cause des hémorrhagies, on doit craindre qu'il ne cause aussi l'avortement.

C O H

COHOB, COHOPH, COHOBIUM, COHOBATIO, *Cohobation*; distilation réitérée d'une liqueur par l'alembic, qu'on fait en reversant chaque fois sur la matiere restée au fond de la cucurbite la liqueur distilée, pour en exalter les vertus. Voyez *Aqua*.

COHOL, le même qu'*alcohol*. Castelli nous apprend qu'Avicenne donne ce nom aux collyres subtilement pulvérisés.

COHOS, le même que *Chaos*.

COHYNE; c'est un arbre de l'Amérique dont les feuilles ressemblent à celles du laurier. Son fruit est aussi gros qu'un melon & de la figure d'un œuf d'autruche. Les Indiens en font des tasses. Il ne vaut rien pour manger : mais on assure que sa chair étant pilée & appliquée sur la tête, en appaise les douleurs.

C O L

COLATORIUM, un couloir en général.

COLATURA, *Colature*. On donne ce nom à toute liqueur que l'on a filtrée ou coulée.

COLCAQUAHUITL, est une plante de l'Amérique, que l'on appelle encore *Johualxochitl, seu flos orbicularis*, Nieremberg.

On prétend que ses feuilles guérissent la syncope quand

on les applique sur la poitrine ; qu'elles excitent la sueur quand on les boit dans de l'eau, qu'elles engraissent ceux qui les mangent frittes après en avoir auparavant exprimé le suc, & qu'elles guérissent les ulceres les plus obstinés quand on les en saupoudre. Cette plante est encore estimée bonne pour la paralysie & les maladies utérines. RAY, *Hist. Plant.*

COLCHICUM, *Colchique* ou *mort aux chiens.*

Voici ses caracteres.

Sa fleur est nue, d'une seule piece, découpée en six parties, faite en forme d'un tuyau qui s'éleve immédiatement de la racine. L'ovaire qui est placé dans la partie inférieure de la fleur est muni d'un long tuyau, & se change en un fruit oblong, de figure triangulaire, partagé en trois loges remplies de semences rondes. Sa racine est double, tubéreuse, charnue, stérile & se flétrit par debors au bout d'un an, tandis que l'autre partie qui est enfermée dans la premiere, pousse plusieurs fibres, est couverte d'une écorce membraneuse, & pousse la plante. BOERHAAVE, *Index alter, Par. II.*

Boerhaave compte huit especes de cette plante.

1. *Colchicum, vernum, Hispanicum*, C.B. P. 69.
2. *Colchicum, candidum, multiflorum*, C. B. P. 68. M. H. 2. 341.
3. *Colchicum, commune*, C. B. Pin. 67. Raii Hist. 2. 1170. Synop. 3. 373. Hist. Oxon. 2. 340. Buxb. 77. Rupp. Flor. Jen. 27. Tourn. Inst. 348. Elem. Bot. 388. Boerh. Ind. A. 2. 117. *Colchicum*, Offic. J. B. 2. 649. Chab. 225. Dill. Cat. Giff. 175. *Colchicum purpureum & Anglicum album*, Ger. 127. Emac. 157. Park. Theat. 153. *Colchicum Anglicum purpureum; ac etiam flore albo, sed rariùs*, Mer. Pin. 28. *Colchicum purpureum, ac etiam flore albo sed rariùs*, Merc. Bot. 1. 29. Phyt. Brit. 29. DALE.

Cette plante croît dans les prés. Sa racine est d'usage en Medecine : mais elle est mortelle quand on la prend intérieurement, car elle gonfle dans la gorge & dans l'estomac comme les champignons & fait suffoquer. DIOSCORIDE.

Sa racine passe pour être la même que l'hermodacte des boutiques. Elle est un poison : mais on l'applique extérieurement pour la goute. *Buxb.* DALE.

4. *Colchicum, pleno flore.* C. B. P. 69. J. B. 2. 654. Clus. H. 202.
5. *Colchicum, pleno flore, variegato.* C. B. P. 68. M. H. 342.
6. *Colchicum, floribus Fritillariæ instar tessellatis, foliis planis.* M. H. 2. 340.
7. *Colchicum, Chionense, floribus Fritillariæ instar tessellatis, foliis undulatis.* Hist. Oxon. 2. 341? *Hermodactylus*, Offic. Park. Theat. 1587. Chab. 228. Mil. Cat. 53. *Hermodactylus officinarum*, Germ. Emac. 164. Raii Hist. 2. 1172. *Colchicum radice siccata alba.* C. B. Pin. 67. *Colchicum minus malignum, sive hermodactylus officinarum.* J. B. 2. 658. *Colchicum variegatum.* Corn. 173. DALE, *Hermodacte.*

C'est une racine qui nous vient de Turquie : mais on ne sait de quelle plante on la tire. Quelques-uns veulent qu'elle soit la racine du *Colchicum* ou *Dens caninus* : d'autres de l'iris tubéreux ; d'autres enfin, celle d'une espece de *Cyclamen*. Elle est platte d'un côté, & un peu convexe de l'autre, d'une figure approchante de celle d'un cœur, d'une substance ferme & compacte, mais aisée à réduire en poudre ; de couleur brune, légere en dehors, blanche en dedans, d'une odeur & d'un gout très-foible.

L'*hermodacte* est un carbartique très-fort & purge les humeurs séreuses, grossieres & phlegmatiques des articulations, ce qui la rend propre pour la goute & les rhumatismes. On l'emploie dans l'*Electuarium caryocostinum*, & dans le *Pulvis diaturpethi compositus.* MILLER, *Bot. Offic.*

8. *Colchicum, vernum, flore pleno, purpureum.* H. Eyst. Vern. o. 2. F. 1. Fig. 3. BOERHAAVE, *Index alter Plantarum*, Vol. II.

COLCOTHAR, c'est le *caput mortuum* du vitriol. Voy. *Vitriolum.*

COLERITIUM, est une liqueur préparée de la partie corrosive, & la plus nuisible des métaux, qui sert à éprouver l'or, quand on le frotte contre la pierre de touche, & à laquelle il n'y a que l'or qui puisse résister.

On connoît aussi-tôt par le moyen de cette liqueur si l'or n'est point mêlé avec quelqu'autre substance ; car il change de couleur lorsqu'il est allié ; au lieu que lorsqu'il est pur, il ne souffre aucune altération de la part de la liqueur. RULAND.

COLES, COLIS, καυλός, le même que *Penis.* Voyez ce mot.

COLETTA VEETLA.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont conjuguées & armées de piquans : les fleurs sont monopétales, grandes & découpées en cinq parties. Le fruit est à deux paneaux, oblong & rempli de semences.

Boerhaave compte une espece de cette plante.

COLETTA VEETLA. H. Mal. 9. 77? *Eryngium zeylanicum, febrifugum, floribus luteis*, Herman. Herbar. Viv. *Melampyro cognata, Maderas patana, spinis horrida, an colettavetela*, H. Mal. 9. 77. Pluk. Phyt. 119. 5.? H. BOERHAAVE, *Index alter Plantarum*, Vol. II.

COLIAS, *Colias sive Colia*, Arist. *Lacertus maximus minor, Plinii.*

C'est un poisson qui ressemble beaucoup au maquereau, mais il est marqué de points noirs & de lignes obliques sur la peau : il est bon à manger, mais sa chair est indigeste ; on le sale.

Il est résolutif étant écrasé & appliqué, sa saumure est propre pour la douleur des dents, étant tenue dans la bouche. LEMERY, *des Drogues.*

COLICA, *Colique.*

Le nom de cette maladie est du nombre de ceux qui ne se trouvent point dans Hippocrate ; & il paroît, de la maniere dont Celse en parle, qu'il étoit nouveau de son tems. « Diocles Carystien, dit-il, a donné le nom « de *Chordapsus* à une maladie de l'intestin grêle ; & « il a appellé *Ileus* une autre maladie qui a son siége « dans le gros intestin : mais je vois que la plupart des « Medecins nomment aujourd'hui la premiere & la « derniere, *colique.* » S'il en faur croire Pline, ce nom n'étoit pas seulement nouveau du tems de l'Empereur Tibere, sous lequel on a dit que Celse avoit écrit, mais la maladie elle-même étoit toute nouvelle. « La *colique*, dit cet Auteur, s'est fait sentir pour la premiere fois sous l'Empire de Tibere. Personne n'en avoit « été attaqué avant cet Empereur ; ensorte qu'il ne fut « pas entendu à Rome, lorsqu'il fit mention de ce « mal dans un Edit où il parloit de l'état de sa santé ; « le nom de *colique* ayant été inconnu jusqu'à ce tems-« là. » Le passage de Celse que l'on a cité, prouve à la vérité, que le nom de cette maladie étoit assez nou-

veau de son tems; mais il ne s'ensuit pas de-là que la maladie elle-même n'eût point été vue avant le tems dont il s'agit. Celse est même entierement contraire à Pline à cet égard, puisqu'il convient que Diocles avoit donné à ce mal le nom d'*Ileus*. Il semble d'ailleurs qu'Hippocrate a pu comprendre la *colique* sous le nom des *tranchées* ou des *douleurs de ventre* dont il parle en plusieurs endroits.

Il n'y a pas même d'apparence que le nom de *colique* fût si nouveau que Pline le dit; & lorsque Celse remarque que c'étoit le nom que la plupart des Medecins de son tems, donnoient à cette maladie, ce n'est pas à dire que ce nom lui eût été donné précisément en ce tems-là. Cela signifie seulement que les Medecins du tems de Dioclès, ou d'Hippocrate, avoient autrement nommé la maladie en question, & qu'il n'y avoit pas longtems que le mot *colique* étoit en usage. Ce qui me confirme dans cette pensée, c'est que Celse lui-même nous donne la description d'un médicament pour la *colique*, qui avoit été inventé par Cassius, ajoutant que ce Medecin s'étoit glorifié de l'invention de ce remede. Celse parle de Cassius comme d'un Medecin de son siecle, mais d'une maniere à faire connoître que Cassius l'avoit précédé; & le dernier passage que l'on vient de citer, prouve la même chose. Cassius, dit Celse, se glorifioit, ce qui prouve que Cassius n'étoit plus au tems que Celse écrivoit. Cœlius Aurelianus, traitant de la même maladie, fait aussi mention des remedes que Thémison y jugeoit propres. Or ce dernier vivoit avant & sous le regne d'Auguste.

Je trouve encore un Auteur que je crois aussi ancien que les deux que je viens de nommer, qui fait mention de la même maladie, & qui la nomme du même nom. C'est Philon de Tarse, qui, entre les qualités qu'il attribue à un médicament de son invention, dit qu'il est propre à ceux qui ont des douleurs au *colon*. C'est le nom de l'intestin où est le siége de cette maladie; & c'étoit aussi le nom de la maladie elle-même, comme on le recueille du passage de Pline que l'on a cité. Mais quoique ce nom eût déja été employé, comme on vient de le voir, par des Medecins qui vivoient sous Auguste, il se peut que ce même nom ne fût pas encore connu parmi le peuple, sous le regne suivant. La même chose peut arriver tous les jours à l'égard de certains noms que les Medecins donnent à quelques maladies, & qui se trouvent dans leurs écrits, mais qui pour cela ne sont pas d'abord dans la bouche de ceux qui n'exercent pas la même profession. Ainsi ce que Pline dit que personne n'avoit encore oui parler de la *colique* du tems de Tibere n'est pas plus véritable, si on le prend dans un sens absolu, que ce qu'il assure que cet Empereur est le premier des hommes qui ait eu cette maladie.

Sydenham, parlant des maladies épidémiques des années 1670. 1671. & 1672. dit, que pendant tout ce tems-là le sang étoit extremement disposé à déposer des humeurs chaudes & choleriques dans les intestins, ce qui rendit la *colique* bilieuse, beaucoup plus fréquente qu'à l'ordinaire. « Quoique cette maladie, dit-il, puisse « passer pour une maladie chronique, & qu'elle soit « étrangere à mon sujet, cependant comme elle dépen- « doit de la même disposition du sang qui occasionna « plusieurs des maladies épidémiques qui régnoient « alors, j'en parlerai ici, d'autant que je me suis apper- « çu qu'elle étoit précédée des mêmes symptomes fé- « briles que la dyssenterie qui fit tant de ravage dans « ce tems-là. » Cette maladie succédoit même quelquefois à la dyssenterie, lorsque cette derniere après avoir continué long-tems, paroissoit être sur le point de finir; ou bien elle étoit la suite d'une fievre qui n'affligeoit le malade que pour quelque heures, & qui se terminoit ordinairement en cette maladie.

Elle attaque principalement les jeunes gens d'un tempérament chaud & bilieux, surtout en été. Elle est accompagnée de douleurs violentes & insupportables dans les intestins, qui paroissent quelquefois noués; & d'autres fois extremement resserrés, & percés comme avec un instrument pointu. La douleur s'appaise de tems en tems, mais elle revient aussi-tôt après. Elle n'est point d'abord aussi fixe que dans le progrès de la maladie; ni le vomissement si fréquent, le ventre même cede plus aisément à l'action des purgatifs: mais à mesure qu'elle augmente, elle se fixe plus opiniâtrément dans un endroit, le vomissement devient plus fréquent, le ventre moins libre, si bien qu'à la fin la violence des symptomes occasionne un renversement total du mouvement péristaltique des intestins (à moins qu'on ne secoure promptement le malade) & par conséquent une passion iliaque, dans laquelle tous les cathartiques deviennent immédiatement émétiques, de même que les lavemens; & le malade rend les matieres fécales par la bouche. Lorsque la matiere est sans mélange, elle est quelquefois verte, quelquefois jaune ou de quelqu'autre couleur insitée.

Comme tous les signes de cette maladie prouvent clairement qu'elle a pour cause une humeur ou vapeur acre qui passe du sang dans les intestins; je crois que la principale indication curative, consiste, 1° à évacuer cette humeur lorsqu'elle est dans les veines, & même quand elle est dans les intestins. 2° A réprimer le penchant qu'ont les humeurs à se jetter sur les parties affectées, & à appaiser les douleurs par l'usage des opiates.

Pour cet effet, je saigne d'abord copieusement le malade au bras, supposé qu'il n'ait point encore été saigné, & je lui donne un narcotique trois ou quatre heures après. Le lendemain je lui prescris quelque purgatif doux, que je réitere une seconde ou une troisieme fois, en laissant un jour d'intervalle entre chaque dose, suivant que l'humeur qui reste paroit être plus ou moins abondante. Mais il faut observer, que si la maladie est causée par un excès de fruit ou de quelque autre aliment de difficile digestion, qui a engendré des sucs corrompus, qui d'abord ont passé dans le sang, & delà dans les intestins; il faut commencer par bien débarrasser l'estomac du malade, en lui donnant une grande quantité de petite biere pour le faire vomir, & ensuite un narcotique. On lui ouvrira la veine le lendemain, & l'on suivra pour tout le reste le procédé que nous avons indiqué ci-dessus.

Supposé que les purgatifs légers ne suffisent point pour appaiser la douleur & le vomissement, qui renversent en quelque sorte le mouvement des intestins, il faudra en donner de plus forts; car il ne sert à rien de mettre en usage des cathartiques légers, à moins que le malade n'ait aucune disposition au vomissement, ce qu'il est bon de savoir; car autrement ces sortes de remedes étant trop foibles pour se frayer un chemin dans le conduit intestinal, ne font qu'augmenter le vomissement & la douleur par leur peu d'action. Une potion purgative composée avec une infusion de tamarins, de séné & de rhubarbe, dans laquelle on a fait dissoudre de la manne & du sirop de roses, est préférable aux autres purgatifs, parce qu'elle agite moins les humeurs. S'il arrivoit que le malade ne pût point la retenir dans son estomac, soit à cause de l'aversion qu'il a pour les remedes liquides, ou à cause de la facilité avec laquelle il vomit, il faudroit nécessairement recourir aux pilules, surtout aux cochiées dont l'opération est beaucoup plus certaine dans ce cas aussi-bien que dans beaucoup d'autres de cette nature. Lorsque le malade rejette ces pilules avec la même facilité, soit par foiblesse d'estomac ou autrement, je lui donne un narcotique, & quelques heures après un purgatif; laissant écouler assez de tems pour que ce dernier produise son effet & demeure assez long-tems dans l'estomac pour lui communiquer sa vertu purgative, & opérer immédiatement après que l'opiate a perdu sa vertu. Il vaut mieux néanmoins, si le cas le permet, donner le purgatif long-tems après l'opiat, parce qu'il opere avec difficulté même au bout de douze heures.

Comme les purgatifs ne font qu'augmenter la douleur dans cette maladie, je fais prendre le soir qui suit la

purgation un narcotique tiré de l'opium, le malade sent ses douleurs considérablement diminuées peu de tems après l'avoir pris, & je le réitere matin & soir aux jours intermédiaires, pour qu'il puisse plus surement appaiser la douleur; j'emploie cette méthode jusqu'à ce que le corps ait été suffisamment purgé.

Après avoir ainsi purgé le malade, je tâche de réprimer le mouvement excessif des humeurs, qui est la seule chose qui reste à faire, en lui donnant un narcotique matin & soir, & même plus souvent encore; car je n'ai jamais pu venir à bout d'appaiser des douleurs violentes, sans en donner une forte dose à plusieurs reprises. D'ailleurs ce qui suffiroit pour surmonter une autre maladie, est inutile dans celle-ci, la violence de la douleur détruisant la force du médicament. On peut donc donner les narcotiques à grandes doses tant que la douleur subsiste dans sa violence, mais non point après qu'elle a cessé: c'est pourquoi, je les proportionne à la violence de la douleur, jusqu'à ce qu'elle ait entiérement cessé ou considérablement diminué, en observant pourtant de les donner par intervalle pour voir l'effet de la premiere dose avant de passer à une seconde. Mais en général, à moins que les douleurs ne soient excessives, il suffit de donner un narcotique au malade matin & soir. Je me sers pour l'ordinaire, dit Sydenham, de mon laudanum liquide, dont je donne seize gouttes à la fois dans quelque eau cordiale distilée, augmentant cette dose suivant que la violence de la douleur l'exige.

Cette méthode par laquelle j'évacue l'humeur peccante par les purgatifs & par la saignée, & j'appaise la douleur par le moyen des narcotiques, m'a toujours mieux réussi qu'aucune autre; au lieu que les clysteres carminatifs dont on se sert pour évacuer les humeurs acres, prolongent la maladie en troublant le mouvement des liquides du corps.

Je suis bien-aise de faire observer ici, que quoique j'aie avancé que la saignée & les purgatifs doivent toujours précéder l'usage des opiats, il y a cependant des cas où l'on peut commencer la cure par les narcotiques seuls, sans employer les deux autres remedes. Par exemple, lorsqu'à l'occasion de quelque maladie précédente on a employé des évacuations copieuses peu de tems avant que la *colique* ait commencé, il arrive souvent à ceux qui ont été guéris d'une maladie, de tomber tout d'un coup dans celle-ci par la foiblesse des intestins, surtout s'ils ont excité en eux un trop grand dégré de chaleur par l'usage immodéré du vin, ou de quelque autre liqueur spiritueuse. Or dans ce cas, je crois qu'il est non-seulement inutile, mais encore dangereux de mettre les humeurs dans un plus grand mouvement par l'usage des purgatifs; sans compter que le malade a pris pour l'ordinaire plusieurs lavemens avant de consulter les Medecins. Il semble donc que cette raison, jointe à la continuité de la maladie, doit nous engager à ne lui donner que des narcotiques.

Je fus appellé au mois d'Août 1671. à Belvoir-Castle par Milord Annesley, qui étoit affligé depuis plusieurs jours d'une *colique* bilieuse, accompagnée de douleurs violentes & de vomissemens fréquens. Les Medecins des environs lui avoient déja ordonné toutes les especes de clysteres qui sont en usage, & un grand nombre d'autres remedes sans avoir pu le guérir. Je lui prescrivis aussi-tôt l'usage réitéré des narcotiques de la maniere que j'ai dit ci-dessus; ce qui le mit en état en peu de jours de retourner avec moi à Londres en bonne santé.

Comme cette maladie est plus sujette à revenir qu'aucune autre, il est à propos, pour éviter toute occasion de rechute, de prendre encore de l'opiat deux fois par jour pendant quelque tems. Si elle revient à cause qu'on a négligé ce remede, comme il arrive quelquefois, il n'y a rien de plus efficace pour en hâter la guérison, que de se promener à cheval ou en carosse, en observant de prendre un narcotique matin & soir; car par le moyen de cet exercice, la matiere morbifique passe dans l'habitude du corps & dans le sang, s'atténue par le mouvement continuel, souffre une nouvelle dépuration, & à la fin les intestins reprennent leur premiere force, au moyen de la chaleur naturelle que cet exercice ranime dans le corps.

J'avouerai même que j'ai souvent guéri cette maladie par cet exercice, après avoir inutilement tenté tous les autres remedes. Mais on ne doit y recourir qu'après avoir suffisamment évacué le corps, & il faut le continuer pendant quelque tems.

Dans l'année dont j'ai parlé, un de mes voisins, qui vit encore aujourd'hui, fut attaqué d'une *colique* bilieuse des plus violentes, qu'il essaya inutilement de guérir par des purgatifs, des lavemens & des balles de plomb qu'il avala. Il prit enfin des narcotiques qui produisirent un assez bon effet: mais voyant qu'ils ne faisoient que pallier la maladie sans la déraciner entierement, & qu'elle retournoit aussi-tôt que ce remede avoit produit son effet, touché de compassion pour cet homme que la violence du mal avoit déja réduit dans un état pitoyable, je lui prêtai un cheval, & lui ordonnai de voyager pendant quelques jours. Cet exercice eut tout l'effet que je desirois; car ses intestins acquirent assez de force pour se débarrasser des restes de la matiere morbifique, & il recouvra par ce moyen la santé avec le secours des narcotiques. J'ai reconnu par expérience que cet exercice produit toujours un bon effet, non-seulement dans le cas dont je parle, mais encore dans la plupart des autres maladies chroniques, pourvu qu'on y persiste constamment. Car si l'on fait attention que le bas-ventre où sont situés tous les organes sécrétoires, est extrement agité par cet exercice, peut-être plusieurs miliers de fois par jour, on comprendra sans peine qu'il doit disposer ces mêmes organes à se débarrasser des humeurs grossieres & gluantes qui s'y sont fixées; &, ce qui est encore plus essentiel, les fortifier par le moyen de la chaleur naturelle, qu'il ranime au point qu'ils puissent s'acquitter librement des fonctions auxquelles la nature les a destinés.

Je prescris aux jeunes gens d'un tempérament chaud, une diete rafraichissante & incrassante, comme de la crême d'orge, des panades, & un petit poulet ou un merlan bouilli: lorsque l'appétit commence à leur revenir, je ne leur donne pour toute boisson que de la petite biere ou du lait bouilli avec trois fois autant d'eau, à moins que l'exercice du cheval, qui est nécessaire pour rendre la cure complete, n'exige une diete plus nourrissante; & l'usage de quelque liqueur capable de réparer la perte des esprits qu'il a occasionnée.

L'expérience a fait connoître de plus, que quand cette maladie, par un mauvais traitement, continue au point d'affoiblir les intestins & d'exténuer le malade, l'usage fréquent de l'eau contre la peste, de l'eau admirable, ou de tel autre cordial qu'il aimoit le plus quand il se portoit bien, produisent des effets auxquels on ne se seroit jamais attendu; car outre que ces liqueurs raniment le peu de chaleur naturelle qui reste, elles rendent tout-à-fait inactif le ferment qui réside dans les intestins, & qui occasionne de tems en tems le retour des accès.

On doit observer ce régime non-seulement pendant tout le cours de la cure, mais encore quelque tems après que la maladie est dissipée; car étant plus sujette à revenir qu'aucune autre, & ayant son siége dans les principaux organes de la digestion, qui sont les intestins qu'elle a déja affoiblis, la moindre erreur suffit pour occasionner une rechute. On doit donc dans cette maladie, aussi-bien que dans toutes les autres des intestins, s'abstenir des alimens dont la digestion est difficile, & user fort sobrement de ceux qui se digerent avec plus de facilité.

Quelques femmes sont sujettes à une maladie hystérique fort approchante de la *colique* bilieuse, par la violence de la douleur dont elle est accompagnée, par son siége aussi-bien que par la couleur verte & jaunâtre de la matiere qui sort par le vomissement.

Elle afflige principalement celles qui ont l'habitude du

corps lâche & replete, & qui ont été auparavant sujettes à quelque indisposition hystérique; ou, ce qui est assez fréquent, celles qui sont sorties depuis peu d'un accouchement laborieux occasionné par la grosseur de l'enfant, qui a presque épuisé les forces & les esprits de la mere. Elle affecte la région de l'estomac & quelquefois les parties qui sont immédiatement au-dessous, d'une douleur pareille à celle qui accompagne la *colique*, ou la passion iliaque: à cette douleur se joignent des vomissemens fréquens d'une matiere tantôt verte, & tantôt jaunâtre; &, comme je l'ai souvent observé, un plus grand abattement des esprits & des forces que dans aucune autre maladie. La douleur cesse au bout d'un jour ou deux, pour revenir au bout de quelques semaines avec la même violence qu'auparavant: elle est quelquefois accompagnée d'une jaunisse, qui se dissipe d'elle-même quelques jours après. Le moindre trouble d'esprit occasionné par la colere ou le chagrin auxquels les femmes sont extremement sujettes dans ce cas, suffit souvent pour les jetter dans une rechute, lorsqu'elles paroissent être parfaitement guéries. La même chose leur arrive quand elles marchent ou qu'elles font de l'exercice trop-tôt, ces causes produisant des vapeurs dans les constitutions lâches & foibles. Je me sers du terme de vapeurs avec le vulgaire: mais soit vapeurs ou convulsions de quelques parties, les symptomes sont toujours tels que je viens de les décrire.

Lorsque ces vapeurs ou convulsions affectent quelque partie du corps, elles produisent les symptomes qui sont naturels à cette partie; de sorte qu'encore qu'elles constituent dans toutes la même maladie individuelle, elles ressemblent cependant à la plupart de celles qui affligent le genre humain, comme il paroît par la maladie dont nous parlons qui ressemble exactement à la *colique* bilieuse, tandis qu'elle attaque les parties contiguës au colon.

Elle est également manifeste dans la plupart des autres parties du corps que cette maladie affecte. Elle cause quelquefois, par exemple, dans l'un des reins une douleur violente, accompagnée d'un vomissement excessif; & s'étendant le long des ureteres, elle ressemble à la *colique* néphrétique occasionnée par une pierre; & pour lors la douleur augmentant par l'usage des lavemens & des autres remedes lithontriptiques que l'on emploie pour chasser le calcul, elle continue pendant long-tems avec la même violence, & cause quelquefois la mort au malade, contre sa nature, n'étant pas d'elle-même dangereuse. Je lui ai vu produire des symptomes parfaitement semblables à ceux que cause le calcul de la vessie.

Il y a quelque tems que je fus appellé, la nuit, chez une Comtesse qui logeoit dans mon voisinage & qui avoit été tout d'un coup saisie d'une douleur violente dans la région de la vessie, suivie d'une suppression d'urine. Ayant appris qu'elle étoit sujette aux maladies hystériques, je conjecturai que la maladie n'étoit point telle qu'elle paroissoit; de sorte que je défendis de lui donner un lavement que sa fille de chambre avoit déja préparé, dans la crainte qu'il ne la fît augmenter. Je renvoyai même quelques émolliens, tels que du sirop de guimauve que son Apothicaire avoit apporté, & ne lui donnai autre chose qu'un narcotique, qui la guérit en très-peu de tems. Cette maladie n'épargne aucune partie du corps; elle cause dans les mâchoires, dans les cuisses & dans les jambes des douleurs insupportables; & quand elle est dissipée, elle laisse une telle sensibilité dans ces parties, qu'elles ne peuvent supporter le toucher, comme si la chair avoit été moulue de coups.

Après avoir rapporté par forme de digression quelques particularités qui ont rapport à l'histoire de la *colique* hystérique, pour empêcher qu'on ne la confonde avec la *colique* bilieuse, je vais en rapporter quelques autres qui regardent la cure de la douleur dont elle est accompagnée. Quant à la cure de la maladie même que l'on obtient en détruisant la cause qui la produit, elle demande une méthode tout-à-fait différente.

La saignée & les purgations réitérées qui sont si manifestement indiquées dans la *colique* bilieuse, dès le commencement, ne sont d'aucune utilité dans cette occasion; car l'expérience a fait voir que ces sortes d'évacuations ne font qu'augmenter la douleur & les autres symptomes par le dérangement qu'elles causent dans le corps: j'ai souvent observé aussi, que les lavemens anodyns causent les mêmes symptomes.

Si l'on fait attention en effet aux causes ordinaires de cette maladie, & que l'on consulte la raison & l'expérience, on verra sans peine qu'elle vient plutôt du mouvement irrégulier des esprits, que de la dépravation des sucs. Ces causes sont ou des hémorrhagies copieuses & contre nature, des passions déréglées de l'ame, un exercice violent, ou autres choses semblables: or dans tous ces cas les remedes qui augmentent le désordre des esprits sont extremement nuisibles. On doit au contraire leur substituer les narcotiques, quoique la couleur verdâtre de la matiere qui sort par le vomissement paroisse indiquer le contraire; car la considération des couleurs n'est point assez sûre pour pouvoir servir à autoriser des évacuations dont l'expérience fait voir le danger; & je ne doute point que cette maladie, qui bien que cruelle, ne met pas toujours la vie en danger, n'ait été funeste à plusieurs personnes à cause de ces sortes de méprises. On peut ajouter à ce que je viens de dire, qu'encore que l'on donne aujourd'hui un émétique au malade pour évacuer la matiere que l'on croit être la cause de sa maladie, il ne laisse pas d'en vomir le lendemain une aussi verte, ou d'une aussi mauvaise couleur que la premiere.

La pléthore est quelquefois si grande & résiste avec tant de force à l'opération des narcotiques, qu'ils ne sauroient calmer le mouvement déreglé des humeurs, quelque réitérée qu'en soit la dose, à moins que la saignée & la purgation n'aient précédé. C'est ce que j'ai remarqué dans les femmes d'un tempérament sanguin & d'une constitution vigoureuse. Cela étant il faut mettre en usage l'un ou l'autre de ces remedes, & même tous les deux ensemble pour faire place à l'opiat, dont la moindre dose ne manquera pas de produire l'effet que l'on souhaite; au lieu que sans cette précaution la plus forte seroit tout-à-fait inutile. Mais ce cas n'est pas ordinaire, & ces remedes ne doivent point être réitérés. Cela supposé, si la maladie oblige de recourir aux narcotiques, il faut les donner suivant la méthode que nous avons indiquée en parlant de la *colique* bilieuse, & en réitérer la dose à proportion que la douleur sera plus ou moins grande. Cette méthode ne sert qu'à faire cesser la douleur, & je n'ai point prétendu parler de celle qu'il faut mettre en usage pour détruire la cause de la maladie.

Mais comme cette maladie dans les sujets hypocondriaques & hystériques dégénere souvent en une jaunisse, qui augmente à proportion que la maladie primitive diminue, il est bon de remarquer qu'on ne doit employer aucun purgatif pour la guérir, si l'on en excepte la rhubarbe ou quelqu'autre lénitif, car il est à craindre que la purgation ne mette de nouveau les humeurs en mouvement, & ne fasse revenir les symptomes.

Il vaut donc mieux dans ce cas n'employer aucun remede, d'autant plus que la jaunisse qui provient de cette cause diminue insensiblement d'elle-même, & s'évanouit entierement en très-peu de tems. Mais supposé qu'elle soit de trop longue durée & qu'elle tarde trop à disparoître & qu'on croie devoir recourir aux remedes, je me sers pour l'ordinaire de celui-ci.

Prenez *de la racine de garance,* } *de chacune une once;*
de turmeric,

racines & feuilles de grande éclaire, } *de chacune une poignée.*
sommités de petite centaurée,

Faites-les bouillir dans quantités égales de vin du Rhin & d'eau de source, par exemple, deux pintes.

Ajoutez à la colature,

de sirop des cinq racines apéritives, deux onces.

Mêlez pour en faire un apozeme, dont on donnera demi-chopine au malade matin & soir, jusqu'à parfaite guérison. SYDENHAM.

Comme il y a plusieurs autres especes de *colique* outre celles dont j'ai parlé ci-dessus, & diverses autres méthodes de les traiter, je vais ajouter ce qui suit à ce que l'on a déja vu.

On peut mettre au nombre des affections du systeme nerveux ces douleurs violentes qui se font quelquefois sentir dans les intestins, qui sont des parties nerveuses & sensibles, douées d'un mouvement propulsif, douleurs qui affectent les autres parties du genre nerveux dans les endroits du corps les plus éloignés, par une espece de correspondance, & occasionnent en même tems plusieurs autres maladies fâcheuses.

Comme les intestins gros & grêles different par leur tissu, leur capacité, leur fonction & leur situation, de même les douleurs qui les affligent different entre elles par les lieux où elles ont leur siége, leur degré de violence, le danger dont elles sont accompagnées, & plusieurs autres circonstances semblables.

On a remarqué que les douleurs qui ont leur siége dans les intestins grêles sont beaucoup plus aiguës que celles des autres intestins. C'est ce qui paroît par les effets que produisent les cathartiques violens & les poisons d'une nature caustique, car ils causent des tranchées & des douleurs bien plus violentes au-dessus & au-dessous du nombril & dans le milieu du ventre, que dans les autres endroits du corps. De-là vient qu'Hippocrate donne à toutes les douleurs des intestins le nom général d'*iliaques*, ne faisant aucune mention de la *colique*, quoique dans notre siecle presque toutes les douleurs des intestins soient appellées de ce nom & passent pour telles.

Les douleurs *iliaques* à proprement parler, sont celles qui affectent le milieu du ventre de contractions spasmodiques ou d'un gonflement extraordinaire; au lieu que celles que produit la *colique* ont leur siége dans les hypocondres, & causent par leur constriction & leur distension une anxiété fort grande.

Hollier, *de Morb. intern. cap.* 39. décrit la *colique* en ces termes:

« Elle se fixe dans un lieu particulier, quelquefois aussi « elle s'étend jusqu'aux aînes, jusqu'au rein gauche ou « jusqu'aux deux reins; quelquefois elle remonte, « changeant de place suivant les replis du colon, qui « après avoir quitté le rectum se détourne vers l'aîne « gauche, d'où il monte au rein gauche où il a le moins « de diametre; & c'est son peu d'étendue & sa courbu- « re en cet endroit qui sont cause que la douleur se fait « sentir avec plus de violence dans cette partie. De-là « le colon devenant plus lâche & plus large se porte « vers la rate, passe sous le foie où il est quelquefois « adhérent à la vésicule du fiel, descend à droite vers « l'os des iles, & va s'insérer à la fin dans le cœcum. »

Je regarde toute la région des intestins comme le siége & le sujet de la douleur, jusques-là même que quand une de ses parties est affectée d'une maniere extraordinaire; tout le conduit intestinal depuis l'œsophage jusqu'à l'anus souffre par sympathie, ou pour mieux dire, les mouvemens extraordinaires & même le renversement du mouvement péristaltique, se communiquent à tout le reste, de telle sorte, que si la cause de la maladie est très-considérable, tout le systeme nerveux se trouve en même tems affecté à un degré extraordinaire.

Les affections & les symptomes les plus violens & les plus dangereux qui accompagnent ou suivent les douleurs du jejunum, de l'ileon, du colon ou du rectum dans les hémorrhoïdes aveugles, naissent principalement de la convulsion des parties nerveuses & se réduisent aux suivans: un frisson, un tremblement des parties externes, une sueur froide, un abattement total des forces, l'inquiétude, l'agitation, une anxiété extreme & un mal-aise interne, le hoquet, le vomissement, la constipation, le tenesme, la suppression d'urine, les spasmes de la vessie, la fievre, un pouls serré, la difficulté de respirer, & quelquefois des convulsions épileptiques & le délire.

Comme la nature ou la cause immédiate de toutes les douleurs consiste dans la trop forte distension, distraction ou expansion des membranes & des parties nerveuses, ou dans la contraction ou compression violente & convulsive de ces mêmes parties: de même les douleurs des intestins proviennent de la même cause; car ou quelques portions des intestins sont distendues & tiraillées par les vents qui y sont enfermés; au point de faire craindre une solution de continuité, ou bien ces parties sont contractées & comprimées par une contraction spasmodique qui produit une sensation extremement douloureuse à l'occasion de quelque humeur acre, caustique, piquante, contenue dans les intestins, ou dans leur substance membraneuse. Ce n'est donc point sans raison que l'on retient encore aujourd'hui la distinction que les anciennes Ecoles ont faite des douleurs des intestins, ou de la *colique*, en *flatueuse* & en *spasmodique*.

Dans les douleurs flatueuses des intestins le bas-ventre s'enfle à un degré extraordinaire, & les vents ont quelquefois tant de force qu'ils distendent la peau jusqu'à faire que la douleur s'irrite par le toucher: on leur a même vu causer une hernie ombilicale. La douleur dans ce cas est aiguë, la constipation opiniâtre; on sent une anxiété ou oppression accompagnée de l'enflure de l'estomac & d'une grande difficulté de respirer. Les rôts qui s'échapent de tems en tems procurent un léger soulagement au malade, qui est saisi par surcroît de mal de la cardialgie, & fait de vains efforts pour vomir.

La *colique* qu'on appelle spasmodique ou convulsive, est accompagnée d'une compression plus étroite du bas-ventre, le nombril rentre en-dedans, & la constipation est si grande qu'il ne peut s'échaper le moindre vent & qu'on a peine à donner un lavement au malade. On sent outre cela une douleur très-violente dans les reins; une contraction excessive dans le perinée & dans les muscles du bas-ventre, & ces symptomes sont accompagnés d'un froid & d'un tremblement dans les extrémités, de frissons, d'un pouls dur & serré, d'une anxiété extreme & de fréquentes défaillances.

Il est bon d'observer ici qu'il y a beaucoup de différence entre une flatuosité des intestins & une douleur flatueuse de ces mêmes intestins; car la premiere ne vient que de la foiblesse du ton, du mouvement & du peu de force de ces visceres, surtout dans les personnes âgées, & dans ceux qui ont fait un usage immodéré d'alimens froids & flatueux, ou dont le corps a été affoibli par quelque maladie; la derniere affecte violemment les intestins, ne s'en va point aisément & est accompagnée des symptomes les plus formidables, au lieu que l'autre se termine aussi-tôt par des rapports & par une ou deux selles flatueuses.

Il faut encore distinguer avec soin les douleurs néphrétiques qui sont causées par le calcul des reins, de celles dont la cause réside dans les intestins mêmes. Galien & ses Sectateurs se sont plaints il y a déja longtems, de ce qu'on les confondoit ensemble. En effet, quelques conformes que paroissent ces maladies, tant à l'égard des symptomes que des effets, il y a cependant cette différence entre elles, que la douleur qui

provient du calcul des reins est plus fixe dans ces parties, plus obstinée & plus aiguë que dans la *colique* spasmodique, qui de son côté cause une constipation beaucoup plus grande que les douleurs néphrétiques. D'ailleurs la *colique* cesse après qu'on a évacué le ventre par le moyen d'un lavement, ce qui n'arrive point dans les douleurs néphrétiques. Dans ces dernieres encore le malade sent une envie plus fréquente d'uriner, & l'urine paroît claire, aqueuse & quelquefois sablonneuse dans le paroxysme. Enfin dans les douleurs néphrétiques la douleur se fait sentir successivement dans toute l'étendue des uréteres, ce qui est un symptome qu'on ne remarque point dans les douleurs des intestins. Ceux qui ont eu un ou deux accès de douleurs néphrétiques, sont plus en état de discerner ces marques caractéristiques.

Quant à la théorie des douleurs des intestins, il y a principalement une chose à observer, qui est, que la cause d'où elle naît a son siége dans un endroit tout-à-fait différent de celui où ces douleurs se font sentir avec le plus de force. Un intestin ne s'enfle jamais que cet accident ne soit précédé ou suivi de quelque contraction spasmodique, de la rétention des excrémens, ou de quelqu'humeur ténace dans un autre intestin. Il est vrai que le conduit intestinal n'est jamais sans flatuosités à cause de sa chaleur & de l'humeur aqueuse qui y séjourne sans cesse; & si ces vents ne causent aucune incommodité, c'est qu'ils ont la liberté de pouvoir s'étendre de tous côtés: mais dès que quelqu'obstacle s'oppose à leur cours, ils se ramassent & se concentrent dans un endroit particulier, & distendent les membranes des intestins à un point extraordinaire.

Toutes les fois qu'il survient une convulsion, une obstruction ou quelque constriction extraordinaire dans quelque partie des intestins grêles, comme il arrive dans les descentes du scrotum, à l'occasion des vers ou des excrémens endurcis, ou lorsqu'il y a une stagnation d'une quantité considérable d'excremens dans le commencement du colon au côté droit, qu'on ne peut dissiper, il survient une enflure douloureuse dans le bas-ventre au-dessus & au-dessous du nombril, & dans le milieu de cette partie.

Lorsque l'intestin rectum, ou la partie inférieure du colon est affectée d'une convulsion violente, la grande courbure du colon qui est située dans l'hypocondre gauche vers la rate, aussi-bien que sa partie qui est située au-dessous de l'estomac près du foie, s'enfle d'une maniere surprenante. Mais lorsque le commencement du jejunum ou l'extrémité du duodenum est affectée de contractions spasmodiques, comme il arrive assez souvent dans les maladies hypocondriaques & hystériques, on sent une douleur violente dans la région lombaire à cause du voisinage de la branche supérieure mésentérique & intercostale des nerfs qui s'étendent sur le jejunum; le duodenum & l'estomac se remplissent de vents à un degré surprenant, & le mouvement du diaphragme est interrompu, d'où résulte une grande anxiété, une difficulté de respirer, & une excrétion violente, fréquente & continue de rots. J'ai vu plus d'une fois dans la *colique* spasmodique la partie inférieure du colon entortillée comme une corde, & les intestins grêles de la grosseur du bras.

Les douleurs des intestins sont si fréquentes qu'il n'y a ni âge, ni sexe, ni habitude ou constitution du corps qui en soient exempts. Les enfans, surtout, les femmes, les vieillards, les personnes d'une nature foible & délicate & d'un sentiment vif y sont les plus sujets.

Ces douleurs ont plusieurs causes, & elles sont plus ou moins dangereuses, & leurs symptomes plus ou moins variés, suivant leur nature, leur disposition & leur force. Une des causes les plus fréquentes de ces douleurs, est la rétention & l'endurcissement des matieres fécales dans les gros intestins & quelquefois dans les grêles, lequel provient en grande partie d'un excès de crudités acido-visqueuses, de l'usage des alimens secs & astringens, d'un sommeil immodéré, & du défaut d'exercice. Toutes les fois donc que le ventre étant dans cet état il arrive que son enflure & les douleurs augmentent pour avoir mangé des alimens doux & sujets à fermenter, de la viande grasse, surtout du mouton, pour avoir bu des liqueurs froides, & s'être réfroidi les piés & le ventre; il est aisé de discerner la nature & les marques de la *colique* flatueuse, que les Anciens attribuoient à une cause froide; & dont la génération & les attaques fréquentes supposent un défaut de ton & de force dans les intestins. De-là vient que cette espece de *colique* attaque souvent les personnes grasses, phlegmatiques, âgées & infirmes, surtout quand elles n'ont pas la précaution de garantir leurs piés, leur dos & leur ventre du froid.

La *colique* bilieuse est une autre espece de *colique*, qui, suivant les Anciens, doit son origine à une cause chaude, & à une humeur bilieuse, acre & corrompue qui s'est amassée en grande quantité dans les intestins grêles, surtout dans le duodenum, & qui y croupit. Elle est souvent la suite d'une colere violente, surtout dans les personnes d'un tempérament chaud & sec, & d'un âge mûr, elle a lieu principalement lorsque le tems est chaud & étouffant. Elle vient aussi de l'usage excessif des liqueurs chaudes & spiritueuses, des boissons rafraîchissantes, qui interceptant la transpiration l'occasionnent avec la derniere violence. Les symptomes les plus remarquables qui l'accompagnent, sont l'enrouement, la cardialgie, un dégout continuel, un vomissement d'une matiere bilieuse & poracée, le hoquet, la chaleur & la fievre, l'inquiétude, une soif excessive, l'amertume de la bouche, une urine haute en couleur & peu abondante, à laquelle succedent quelquefois des selles fréquentes & bilieuses.

Les enfans sont aussi fort sujets à des tranchées occasionnées par une stagnation d'un lait, que son mélange avec la bile a corrompu & rendu corrosif. De-là vient que leurs excrémens sont pour la plus grande partie verts, peu abondans & coagulés, & que corrodant les tuniques des intestins, ils les jettent quelquefois dans des convulsions épileptiques, dont la mort est très-souvent la suite.

Ils sont souvent attaqués d'une *colique* qui a pour cause un amas de vers qui se sont fixés dans l'ileum, & qui est accompagnée d'une fievre continue, de syncopes & d'une douleur poignante dans le bas-ventre, comme si on le perçoit avec une tarriere. On peut en voir des exemples dans Zacutus Lusitanus, *Prax. admir. Lib. II. Obs.* 33. *& dans* Hildanus, *Cent.* 1. *Obs.* 57.

Les femmes en couches ne sont pas exemptes de douleurs dans le bas-ventre, surtout lorsque les vuidanges viennent à être supprimées, qu'on ne leur bande pas le ventre comme il faut après l'accouchement, ou qu'elles se réfroidissent.

Les personnes hypocondriaques ont souvent des *coliques* violentes qui se fixent dans l'hypocondre droit au-dessus de l'os des iles, lorsque le commencement du colon est engorgé de vents ou d'excrémens, ou au-dessus du foie, quand la courbure que le colon fait en cet endroit est distendue par les mêmes matieres. Mais la douleur est beaucoup plus aiguë dans l'hypocondre gauche au-dessous du diaphragme & de la rate, parce que c'est-là qu'est située la grande courbure du colon. Les symptomes qui l'accompagnent, sont la constipation, la difficulté d'uriner, l'anxiété, l'oppression, des inquiétudes internes, & l'abbatement des forces. Car dans la maladie qu'on appelle hypocondriaque, le mouvement péristaltique des intestins étant vicié, les excrémens ni les vents ne peuvent suivre leur route ordinaire, & s'arrêtant dans les intestins, surtout dans leurs replis, où leur élasticité & leur contraction est moins forte, ils y croupissent & y excitent ces distensions douloureuses & incommodes.

Il y a des douleurs d'intestins qui ont une nature & une origine différentes des précédentes. Elles sont causées par une sérosité impure & acrimonieuse qui a son siége au-dedans des tuniques des intestins. On observe souvent

vent un pareil fluide dans les sujets scorbutiques, dans ceux qui sont infectés du pourpre scorbutique ou de la gale ; & même dans la goute, lorsque par le défaut des forces naturelles cette matiere corrompue est retenue, & ne peut point se jetter sur les extrémités, ou qu'à l'occasion de diverses causes externes elle passe par métastase de celles-ci audedans du corps. Cette espece de *colique* qui se fait principalement sentir par des convulsions, tient de la *colique* spasmodique, & est accompagnée de symptomes très-fâcheux. Elle est difficile à guérir; elle fait craindre une inflammation & ne cesse d'inquiéter le malade, jusqu'à ce qu'on ait obligé de nouveau la matiere morbifique à se jetter sur les extrémités. Voyez *Arthritis*.

Je ne dois point oublier de parler ici d'une espece de *colique* spasmodique-convulsive que quelques-uns appellent *colique-sanguine*, parce qu'elle provient du sang qui s'est amassé au-dedans des tuniques des intestins surtout du colon, où il croupit & distend considérablement les membranes nerveuses qui sont d'un sentiment très-délicat. Les femmes sont ordinairement sujettes à cette maladie, lorsque leurs regles viennent à être supprimées, & pour lors on lui donne le nom d'*hystérique*. Elle vient aussi de la suppression d'un flux hémorrhoïdal périodique,& dans ce cas on lui donne le nom d'*hémorrhoïdale*. Quoiqu'elle soit très-fréquente dans la pratique, la plupart des Medecins ne se sont pas beaucoup mis en peine jusqu'ici d'en découvrir la cause.

Les hommes d'un tempérament robuste & sanguin, qui mangent beaucoup, qui font un grand usage du vin, & qui menent une vie déréglée, sont les sujets ordinaires de cette maladie. Nous avons un grand nombre d'exemples & d'observations sur cette *colique* dans l'excellent Traité que Pison nous a laissé des *maladies qui proviennent d'un amas de sérosités corrompues*.

Il y a une espece de *colique* spasmodique très-violente, qui est causée par les vapeurs qui s'élevent des fourneaux où l'on fond le plomb, & que l'on avale avec la salive. Cette maladie est très-fréquente parmi les Ouvriers qui travaillent à fondre & à purifier le plomb,ou à le séparer de l'argent dans des fourneaux d'affinage, comme le pratiquent les Ouvriers qui travaillent dans les Mines de la Forêt noire en Allemagne, & ailleurs. Le malade est attaqué de douleurs d'intestins insupportables, & d'une constipation si opiniâtre qu'elle a peine à céder aux lavemens ou aux laxatifs; le nombril rentre en-dedans, le malade est dans une agitation continuelle; les membres se contractent, il a des fréquentes nausées, & il bâille continuellement. Cette maladie est fort sujette à dégénérer en une vraie paralysie ou en un asthme spasmodique, & tourmente souvent le malade pendant un tems considérable. Les Potiers qui vernissent leurs ouvrages avec du plomb y sont aussi sujets; & nous sommes convaincus par des observations pratiques que les médicamens, dans la composition desquels il entre du plomb, comme la *teinture antiphthisique*, ou Magistere de Saturne, dont les Charlatans se servent souvent pour arrêter la gonorrhée, ont laissé après eux une constipation opiniâtre accompagnée de douleurs violentes. Les fâcheux accidens qui résulterent il y a quelques années de la méthode dont quelques Marchands de Souabe s'étoient servis pour édulcorer les vins acides avec de la litharge, ont été suffisamment attestés dans un Discours du Président Zeller, qui a pour titre *De noxa Vini Lithargirio Mangonisati*, « de la qualité malfaisante du vin édul- « coré avec la litharge. » Ce vin occasionna non-seulement des douleurs dans l'estomac, dans le bas-ventre & dans l'hypocondre gauche, avec une constipation opiniâtre, mais encore une *colique* convulsive, & même un asthme convulsif. Cette espece de *colique* est appellée le *Bellon*.

Il y a une autre espece de *colique* que l'on peut proprement appeller *endémique*, à cause qu'elle est commune dans quelques pays. Par exemple, les habitans de la Moravie, de l'Autriche & de la Hongrie sont souvent affligés d'une *colique* spasmodique & convulsive très-violente, qui n'a d'autre cause que l'usage immodéré des vins spiritueux de ces Contrées, surtout quand on n'a pas soin de se garantir du froid. Car il arrive par-là que le sang dont le mouvement est considérablement augmenté, & qui est dans une agitation violente, ne pouvant s'évacuer, soit naturellement ou artificiellement, se jette sur les intestins, où venant à s'y accumuler, il excite les symptomes les plus formidables. On peut proprement rapporter cette maladie à la *colique* sanguine & spasmodique.

Une *colique* opiniâtre est souvent la suite de plusieurs maladies, & j'ai des exemples qu'une diarrhée supprimée trop-tôt par le moyen des astringens, & une dyssenterie causée par un mauvais régime & par l'usage immodéré d'alimens flatueux & sujets à fermenter, ont été suivies de douleurs dans le bas-ventre dont la fin a été funeste. Fernel, *Pathol. Lib. VI. cap.* 10. rapporte avoir connu une personne qui pour avoir mangé avec excès des coings dans le dessein d'arrêter une diarrhée, fut attaquée de tranchées, qui ayant dégénéré en un *cholera morbus*, la mirent au tombeau. J'ai quelquefois vu produire le même effet à des cathartiques trop violens. Ceux qui sont versés dans la pratique de la Medecine, peuvent s'être apperçus que les fievres intermittentes, une fievre tierce ou quarte, par exemple, qui n'a pas été bien guérie, a souvent été suivie de douleurs d'intestins les plus terribles, lors surtout que le malade a suivi un mauvais régime. On peut en voir des exemples dans Binninger, *Cent.* 3. *Obs.* 34. *Cent.* 4. *Observ.* 41. *& Lib. IV. Observ.* 8. 9. Cette *colique* est pour l'ordinaire très-opiniâtre, car le conduit intestinal ayant été vicié & altéré par les maladies qui l'ont précédée, & ses fonctions qui dépendent pour la plupart d'une contraction & d'une dilatation convenable, réguliere & successive ayant été dérangées au point que les humeurs vicieuses y séjournent aisément, il peut en résulter outre la maladie dont nous parlons, un grand nombre d'autres aussi funestes.

La *colique* spasmodique est pour l'ordinaire la suite des autres douleurs, & des autres maladies. Rien n'est plus commun, par exemple, que de voir une douleur causée par la descente du calcul des reins dans les uretéres, & qui tâche à se frayer un passage jusqu'à la vessie, exciter les douleurs les plus cruelles dans le bas-ventre, une cardialgie, des nausées & le vomissement; ce qui vient principalement de la correspondance que ces parties ont entre elles, au moyen du nerf intercostal qui leur est commun. De-là vient que quelques Medecins confondent souvent la *colique* avec les douleurs que cause la pierre, ne faisant pas assez d'attention pour les distinguer, comme nous l'avons déja remarqué. On a encore observé que la *colique* convulsive, & la constipation opiniâtre qui dégénerent enfin en épilepsie dans les enfans, naissent des douleurs que leur cause la sortie des dents, en vertu de la correspondance qu'ont entre elles les parties nerveuses.

Il paroît encore par les dissections qu'on a faites des personnes qui sont mortes dans cette maladie, que les douleurs du bas-ventre peuvent être causées par un calcul biliaire détenu dans la véficule du fiel, lequel irrite son conduit. On voit dans Ballonius, *Lib. II. Epidem.* & dans les *Mélanges des Curieux de la Nature, années* 6. & 7. *Observation* 220. qu'on a trouvé la vésicule du fiel de personnes qui sont mortes de la *colique*, remplie de pierres. Et Horstius, *Lib. IV. Observ.* 47. rapporte qu'une personne fut soulagée d'une *colique* qui la tourmentoit depuis très-long-tems, après avoir rendu deux cens trente-trois pierres qui s'étoient formées dans la vésicule du fiel. Je ne puis passer sous silence une cause particuliere de la *colique* qui a été observée par Tulpius, *Observ. Lib. II. cap.* 37. « La *co-* « *lique*, dit cet Auteur, est causée quelquefois par une « bile jaune qui affecte le colon, comme on l'a souvent « remarqué dans les dissections, & qui selon toute ap- « parence transpire insensiblement à travers les mem-

branes de la vésicule du fiel dans cet intestin, qui « est tout auprès. Il ne convient donc point de com- « primer le foie en courbant le corps en avant, à cause « qu'une pareille posture ne peut manquer de faire sor- « tir la bile. »

Il peut se faire encore qu'il survienne des douleurs dans tout le canal intestinal, à l'occasion d'une humeur acrimonieuse qui corrode leurs membranes. C'est ce que confirment les observations qu'on a faites sur les corps qu'on a disséqués, & dans lesquels il a paru que la matiere purulente après la rupture d'un abscès du mesentere, s'étant attachée aux intestins, avoit causé les douleurs qui avoient précédé la mort du malade, comme Willis, Benivenius & Wharton paroissent le faire entendre dans plusieurs endroits de leurs Ouvrages.

Outre les douleurs des intestins dont nous venons de parler, qui sont d'une nature aiguë, & qui se terminent en peu de tems, ou par la mort ou par la guérison du malade; il y en a d'autres encore d'une espece chronique & de plus longue durée, puisqu'elles continuent plusieurs semaines & même une année entiere, quoiqu'avec des rémissions & des redoublemens par intervales. On a découvert après la mort des malades, que la cause d'une maladie aussi opiniâtre, étoit un resserrement, une contraction, un skirrhe ou callosité dans quelque partie des intestins, qui détruisoit l'égalité du mouvement de ces visceres. Kerckringius rapporte à ce sujet, *Spicileg. Anatom. Observ.* 50. qu'ayant disséqué un enfant qui étoit mort de tranchées, il trouva toutes les parties distendues par des vents, & l'orifice du pylore si petit, que le souffle à peine y pouvoit passer. Les parois du duodenum & du rectum étoient affaissées & collées l'une contre l'autre, comme si elles eussent été cousues. Hollier, *de Morb. Int. L. I. c.* 41. & Rhodius, *Cent. II. Obs.* 76. nous donnent la description d'un skirrhe du colon. Et Benivenius, *L. V. de Abdit. c.* 30. 34. observe que la *colique* est quelquefois causée par un callus qui se forme dans les intestins. Rhodius, *Cent.* 2. *Obs.* 77. & 82. a trouvé après une dyssenterie, que le canal des intestins étoit effacé par la réunion de leurs parois. On peut comparer ces observations avec celles que l'on trouve dans Bartholin, *Cent. 6. Observ.* 38. & 2. & dans les *Mélanges des Curieux de la Nature*, *ann.* 1672. sur le même sujet. Ballonius, *Epidem. Lib. I.* p. 58. parle d'un intestin contracté & couvert d'un callus. A quoi l'on peut ajouter que Waltberus, Professeur à Leipsic, a donné une Dissertation très-savante sur le rétrécissement des intestins, qui mérite fort d'être lue. On a souvent remarqué dans les dissections de ceux qui meurent d'une *colique* spasmodique, un entortillement ou repliement de l'épiploon, qui prouve que cette partie est pareillement sujette à une espece de mouvement convulsif. J'ai souvent observé que les douleurs chroniques du bas-ventre peuvent venir d'une maladie du foie; car je l'ai trouvé blanchâtre & endurci, outre que la vésicule du fiel étoit remplie de pierres. Car toutes les fois que le cours du sang dans le foie est intercepté, il ne peut se dépouiller de la bile qui s'est mêlée avec lui; & comme outre cela, il ne peut circuler dans les intestins à cause de son abondance excessive, & de la trop grande distension des vaisseaux, il forme des stagnations douloureuses dans les membranes.

Ceux qui meurent subitement d'une douleur aiguë des intestins, ont pour l'ordinaire ces parties enflammées & sphacélées. Spigel, dans son Traité de l'*Hémitritée*, nous apprend qu'il a trouvé les intestins des personnes qui étoient mortes de cette fievre, & qui avant leur mort avoient ressenti des douleurs violentes pareilles à celles de la *colique*, enflammés & érésipélateux. Il ajoute qu'il est extremement nuisible dans ces cas de négliger la saignée, & de lui substituer la purgation, comme c'est assez l'ordinaire. J'ai vu moi-même l'intestin rectum sphacélé ensuite d'un mauvais traitement des hémorrhoïdes aveugles.

La *colique* ou douleur des intestins, se guérit souvent par une sueur abondante, par un saignement de nez, ou un flux hémorrhoïdal; aussi-bien que par une expulsion du pourpre vers les parties externes, par un accès de goute, ou une éruption de taches scorbutiques. On trouve presque par tout des exemples fréquens de douleurs de *colique* cruelles & opiniâtres, occasionnées par la goute qu'on avoit repoussée en dedans, qui ont cessé dès qu'elle s'est rejettée en dehors & sur les extrémités. C'est ainsi encore que la *colique* bilieuse se resout par une diarrhée qui évacue une matiere noire & putride. Je suis bien aise de rapporter à ce propos un passage que l'on trouve sur la fin du Livre d'Hippocrate, *des Humeurs*; où il dit : « Qu'une personne qui souffroit « d'une douleur dans les intestins du côté droit, ayant « été saisie d'un accès de goute, se trouva beaucoup « soulagée. »

C'est un bon prognostic lorsque la douleur change de place.

C'est un très-mauvais signe lorsque la *colique*, surtout celle qui est spasmodique & convulsive, après que les forces ont été épuisées, & que le malade est tombé dans une sueur colliquative, dégénere en une vraie ou fausse paralysie, ou en une stupeur des piés & des mains; & c'est un prognostic funeste lorsque la douleur va toujours en augmentant; car pour lors une épilépsie, des convulsions, ou quelqu'autre dangereuse maladie de la tête, comme une léthargie, un carus, ou une apoplexie mettent fin à la vie du malade. La *colique* est aussi extremement dangereuse, de quelque nature qu'elle soit, convulsive ou bilieuse, lorsqu'elle saisit le malade en même-tems que le frisson, & qu'elle commence avec la plus grande violence; car c'est un signe d'une inflammation qui dégénere bien-tôt en sphacele lorsqu'on néglige d'y apporter un prompt remede.

Méthode curative.

Il paroît par ce qu'on vient de dire, que les causes de la *colique* sont extremement variées, & par conséquent que l'on doit proportionner la cure de cette maladie à la différence de celles qui l'occasionnent.

Lorsque la suppression du flux hémorrhoïdal ou menstruel, surtout dans les personnes pléthoriques, occasionne une *colique* violente accompagnée d'une grande chaleur & de l'accélération du pouls, je fais saigner le malade du pié; & je lui prescris des lavemens émolliens, des poudres antispasmodiques, avec une petite portion de nitre & de cinnabre que je mêle avec un peu de castoreum, comme aussi ma liqueur minérale anodyne, (voyez *Liquor*,) mêlée avec l'essence de castoreum & du sel ammoniac, sans oublier les demi-bains, qui sont un remede souverain dans le tems de l'accès par la vertu qu'ils ont d'appaiser la douleur. Il faut, pour prévenir le retour de l'accès, saisir le moment que laisse sa rémission pour faire reprendre aux regles & aux hémorrhoïdes leur cours ordinaire. Les remedes les plus propres pour cet effet, sont les bains, les demi-bains, & l'usage des eaux minérales, surtout au printems. Le mouvement & l'exercice, un régime convenable, les pilules balsamiques & les infusions en forme de thé, faites avec des plantes utérines & carminatives, sont aussi d'un grand secours dans le cas dont nous parlons.

Lorsque la *colique* est causée par la surabondance d'une bile intempérée & caustique, on doit recourir aux remedes que nous venons de prescrire. Mais rien n'est comparable à une poudre nitreuse, mêlée avec une ou deux gouttes d'huile essentielle distilée de millefeuille, & prise dans 3 ou 4 onces d'eau de fleurs de camomile ordinaire, que l'on peut rendre plus agréable par le mélange du sirop de pavot blanc & de l'esprit de nitre dulcifié. L'eau précédente est un véhicule excellent pour tous les remedes que la *colique* exige: mais elle opere avec plus de succès quand on la distile avec de la biere faite avec de la dreche de froment. Il est bon en-

core dans cette espece de *colique* de donner les remedes dont nous parlons dans un véhicule tiede plutôt que dans un véhicule chaud, de s'abstenir des décoctions & des infusions chaudes, d'un régime sudorifique & des bains chauds, qui peuvent aigrir l'humeur bilieuse, & la faire pénétrer plus profondément dans les parties nerveuses. On sait par des Observations-pratiques, que l'usage seul de l'eau froide, que Galien prescrit lui-même dans la *colique* bilieuse, a été d'une grande utilité dans des cas pareils à celui-ci, & a dissipé la maladie: mais ce précepte a lieu surtout lorsque la *colique* est la suite d'un accès violent de colere.

Lorsque la douleur cause une tension convulsive, & qu'elle est fixée dans l'un ou l'autre hypocondre, ou au-dessous de l'estomac, c'est une marque sûre qu'elle est causée par des vents, ou par des excrémens enfermés dans les courbures du colon. Dans ce cas, la principale indication nous conduit à l'usage des clysteres émolliens, résolutifs & corroborans: mais on doit appliquer en même-tems sur la partie affectée des linimens carminatifs & émolliens. Après avoir ainsi chassé les vents & dégagé le ventre du malade, on doit lui donner mes pilules balsamiques préparées à la maniere de Becher, en interposant entre les doses quelque sel digestif, une décoction de manne, la crême ou terre foliée de tartre, que l'on mêlera avec une cuillerée ou deux d'huile d'amandes douces.

Lorsque le rectum & une partie du colon, surtout du côté gauche, sont affectés d'une contraction convulsive violente qui s'oppose au cours des vents, des excrémens ou des lavemens, il faut dans ce cas fomenter la région du bas-ventre avec des huiles chaudes préparées par la coction, surtout avec celles de camomile, d'aneth ou de rue, & avec les graisses de blaireau, de chien, de renard, de castor & d'homme; qu'il faut, si l'on peut, introduire aussi dans le ventre, au moyen des lavemens, pour relâcher la contraction spasmodique. Cela fait, on doit donner au malade l'infusion de manne dont nous avons parlé.

La *colique* venteuse qui provient de la foiblesse, & de l'atonie du ventricule & des intestins, ou du défaut de digestion, demande des drogues carminatives un peu plus chaudes qu'à l'ordinaire. On peut mettre dans ce nombre les eaux carminatives spiritueuses préparées avec les semences de cumin & de carvi, l'écorce d'orange, les fleurs de camomile commune & romaine, & de cinnamome distilées dans du vin, l'essence carminative de Wedelius, l'essence d'écorce d'orange mêlée & exaltée avec l'esprit de sel ammoniac, la liqueur anodyne minérale mêlée avec mon baume de vie, ou la liqueur carminative suivante.

Prenez *de l'esprit de nitre dulcifié*, ou *de ma liqueur anodyne minérale*, *de l'essence d'écorce d'orange*, & *de la teinture de tartre*, — *de chaque, trois gros*;
de l'esprit de sel ammoniac, *une dragme*;
de l'huile distilée de carvi, *de l'huile de cumin*, *de l'huile de cedre*, *de l'huile de camomile commune distilée*, — *de chaque, six gros*.

Mêlez.

La dose est depuis trente gouttes jusqu'à cinquante.

Un verre de vin Hippocratique préparé avec des drogues aromatiques, telles que l'écorce de citron & d'orange, le macis, le clou de girofle, le cardamome & le sucre, procure souvent un prompt soulagement aux personnes âgées, quand la maladie est causée par le refroidissement du bas-ventre & des extrémités. Il est bon de fomenter de tems en tems la région du bas-ventre avec une brique ou une piece de marbre chaude, ou avec des sachets remplis d'avoine & de sel commun, de semences de carvi & d'anis, de baies de laurier & de genievre.

Lorsque les douleurs du bas-ventre sont occasionnées par la répression de quelque matiere exanthémateuse, ou de quelque évacuation critique, la gale, le pourpre, la goute & le rhumatisme, il est de la prudence du Medecin d'exciter une légere sueur; & c'est ce dont je suis souvent venu à bout avec l'essence de scordium, extraite avec l'esprit de fleurs de sureau modérément rectifié, & mêlée avec une égale quantité de ma liqueur anodyne, que je donnois deux fois par jour au malade dans quelque véhicule chaud à la dose de trente ou quarante gouttes. Je lui donne aussi, quand il va se coucher, une poudre bézoardique mêlée avec une petite quantité de nitre & de cinnabre dans du suc récent de limon, sans négliger pour cela les clysteres émolliens & anodyns, que je tâche de rendre encore plus efficaces, en entretenant le corps dans une sueur légere.

Si la *colique* est causée par des vers, comme c'est assez l'ordinaire dans les jeunes gens, il faut commencer par appliquer sur la région du bas-ventre un cataplasme composé de drogues émollientes & parégoriques, telles que les fleurs de sureau, la camomile commune, le mélilot, le bouillon, les semences de fénu-grec, d'aneth & d'anis, bouillies avec du lait & du safran, & enfermées dans une vessie de cochon ou dans un sachet de toile. Il faut leur donner ensuite quelques lavemens préparés avec les mêmes drogues & du lait nouveau; & leur faire prendre une teinture de rhubarbe & de tanaise, cette derniere étant un spécifique anthelmintique. On joindra à l'usage des lavemens celui d'une eau dans laquelle on aura fait bouillir du mercure cru. On chasse souvent par ces moyens l'amas de vers qui picotent & obstruent le passage des intestins; ce qui fait cesser la *colique* & tous les dangereux symptomes qui l'accompagnent.

Je ne dois point oublier ici de parler de cette douleur presque insupportable qui affecte la membrane nerveuse de l'intestin rectum, qui est une partie d'un sentiment extrement délicat, & qui se communique par correspondance à presque toutes les autres parties du corps. Cette maladie, à qui l'on donne le nom d'hémorrhoïdes aveugles, est causée par un sang hémorrhoïdal qui remplit & distend les plus petits vaisseaux, & demande une méthode curative toute particuliere. Je fais saigner dans ce cas le malade au bras pour attirer le sang des parties inférieures vers les supérieures, & j'employe à l'extérieur les deux remedes suivans, dont j'ai plus d'une fois éprouvé l'efficacité.

Le premier est un liniment préparé avec trois gros de blanc de baleine, une dragme d'huile de jusquiame, six grains de camphre, & dix grains de safran.

Le second est un épitheme préparé avec de l'eau de chaux-vive, adoucie avec de l'eau-rose & de l'eau de fleurs de sureau, du sucre de Saturne, & de l'esprit de vin camphré, que l'on applique tout chaud sur un linge.

A l'égard de cette *colique* spasmodique convulsive, appellée *Saturnine*, *colique de plomb*, (de Saturne, qui est le nom que les Chymistes donnent au plomb,) qui afflige ceux qui travaillent au plomb, on n'a point encore trouvé jusqu'ici de meilleur remede pour s'en garantir, que de prendre tous les matins un bouillon gras. On la guérit avec des lavemens d'huile pure, & en buvant copieusement de l'huile d'amandes douces avec de la manne. On peut se passer, si l'on veut, de cette derniere. Supposé qu'elle dégénere en paralysie, on baignera le malade dans l'eau douce, & on lui oindra le

bas-ventre & l'épine du dos avec un liniment préparé avec de la graisse humaine, de l'huile exprimée de muscade & de jusquiame, du safran & de l'huile de romarin. C'est le remede le plus efficace que l'on puisse employer. Voyez *Bellon*.

* Je traiterai plus au long à l'article *Plumbum*, de cette maladie, & des moyens que l'on emploie pour la combattre. J'examinerai alors la pratique d'Hoffman relativement à ce sujet.

Précautions & Observations cliniques.

On doit dans toutes les douleurs spasmodiques & convulsives des intestins, accompagnées d'une constipation opiniâtre, s'abstenir des cathartiques & des lavemens d'une qualité acrimonieuse, parce qu'ils produisent des inflammations dont la mort est toujours la suite.

Lorsque la constipation est invétérée, & que les intestins sont obstrués par des excrémens endurcis, un lavement ne suffit pas, & il est souvent besoin d'en donner deux ou trois dans l'espace d'une heure.

Il arrive quelquefois qu'une portion compacte & endurcie des excrémens se fixe dans l'intestin rectum & intercepte le passage au reste aussi-bien qu'aux vents. Dans ce cas il faut appliquer sur le fondement des fomentations émollientes & solliciter le ventre avec des suppositoires gras & salins. Il est même bon de donner au malade un lavement composé de quelques onces d'huile de semences de lin ou de navette, avec une décoction émolliente dans laquelle on aura fait dissoudre une quantité suffisante de savon de Venise, pour ramollir les excrémens.

On croit que la fumée seule du tabac injectée par le moyen d'une seringue convenable, est au-dessus de tous les autres remedes, mais je ne saurois me rendre garant de l'efficacité qu'on lui attribue. Je sai seulement qu'elle remédie avec succès à la constipation opiniâtre des chevaux, & que quelques personnes de ma connoissance se sont délivrées en un instant de la *colique* dont elles étoient tourmentées, en avalant seulement la fumée du tabac.

Les carminatifs chauds, les bains & les sudorifiques, sont extremement préjudiciables dans toutes les douleurs violentes des intestins quand on en use avant que d'avoir évacué le ventre; car faisant passer la matiere bilieuse ou corrosive dans le sang sans l'évacuer par la transpiration, ils augmentent l'anxiété & occasionnent des paralysies, des contractions, des fievres bectiques & même des convulsions épileptiques.

Les personnes âgées ou foibles qui ont la *colique*, doivent s'abstenir des opiats & des narcotiques. Cette précaution est encore nécessaire lorsque le corps est déja affoibli par la violence des douleurs, mais surtout lorsqu'après une extreme foiblesse le malade tombe dans des sueurs abondantes, car je sai qu'une paralysie & même le sphacele des parties internes ont été souvent la suite du mépris qu'on en a fait.

Néantmoins dans les maladies hypocondriaques & hystériques accompagnées d'une toux violente, de douleurs d'intestins avec érosions, mes pilules balsamiques ou les pilules aléophangines, animées avec l'extrait panchymagogue de Crollius, avec un ou deux grains de laudanum préparé comme il faut, ou de la thériaque céleste, en prenant entre chaque dose quelques poudres nitro-salines & absorbantes, appaisent d'une maniere extraordinaire les douleurs & les spasmes. Ce n'est donc point sans raison que quelques Medecins célebres, entre autres Riviere, Poterius, Cranius, Hollier & Forestus, recommandent fortement les pilules cathartiques mêlées avec quelques grains de laudanum dans les douleurs du bas-ventre; car la remission des douleurs & des spasmes facilite beaucoup l'opération des cathartiques & contribue à l'évacuation que l'on désiroit.

Si la *colique* revient par intervalles, ce qui est assez ordinaire dans les mois de Mars & d'Avril, surtout quand il regne un vent du Nord violent, elle n'a d'autre cause qu'un amas de sang au-dedans des tuniques ou membranes des intestins, parce que dans cette saison le mouvement du sang s'augmentant il s'amasse dans les veines de l'anus.

Il est donc à propos pour prévenir cet accident de saigner le malade au pié pour exciter le flux des hémorrhoïdes, supposé qu'il y soit sujet, autrement je crois qu'il vaut mieux lui ouvrir la veine du bras pour détourner le sang des parties inférieures vers les supérieures; car lorsqu'il ne peut point se frayer un passage par les veines hémorrhoïdales, la saignée du pié ne fait que l'attirer en plus grande quantité vers les parties inférieures, & nuit au malade au lieu de le soulager.

Les personnes hypocondriaques & sujettes aux hémorrhoïdes sont presque continuellement affligées de douleurs d'estomac & d'intestins. Si donc la maladie est invétérée, & qu'elle ne cede ni aux remedes domestiques ni à ceux des boutiques, on ne peut mieux faire que de prendre les eaux de Carles-Bade, ou telles autres eaux minérales tempérées, celles de Seltz ou d'Embsen, par exemple, & de se baigner dans celles de Tœplitz, surtout si l'on a soin en même tems de faire un exercice convenable & d'observer un régime exact.

* Nos eaux minérales chalybées de France produiront le même effet.

Les femmes en couche sont très-sujettes à des douleurs dans les reins & dans le bas-ventre, lorsque les vuidanges ne sont ni reglées ni assez abondantes, & ces douleurs occasionnent des fievres exanthémateuses qui deviennent souvent funestes quand elles augmentent jusqu'à un certain point.

Le Medecin doit dans ce cas appaiser ces douleurs par tous les moyens propres à faire reprendre aux vuidanges leur cours ordinaire. Si les remedes sont inutiles, pour cet effet il faut sans rien craindre, saigner la malade du pié, car il arrive souvent, & j'ai moi-même souvent éprouvé que les vuidanges reprennent alors leur cours & que les douleurs cessent entierement.

Cure préservative.

Ceux qui sont sujets à des douleurs d'intestins & de bas-ventre, ce qui est assez ordinaire aux personnes affligées de la goute, du calcul, des hémorrhoïdes & de l'affection hypocondriaque, doivent sur toutes choses observer le régime le plus exact & le plus févere, & éviter autant qu'il est en leur pouvoir, toutes les agitations violentes de l'ame, la frayeur, la colere & le chagrin, car il n'y a rien de plus pernicieux au systeme nerveux, & de plus propre à exciter une maladie dans ces parties qu'une violente agitation de l'ame. Ils doivent se garantir du vent du Nord qui ne contribue pas moins à faire revenir cette maladie qu'à l'aigrir, mais surtout mettre la région des reins, les hypocondres & les piés à couvert de ses atteintes. On leur conseille aussi de s'abstenir de tout aliment légumineux, principalement des feves, des pois & des choux. La graisse de mouton & l'usage des liqueurs froides leur sont extremement préjudiciables. Ils ne doivent point laisser passer un seul jour sans faire de l'exercice, & profiter du conseil de Trallien qui le recommande particulierement pour ces sortes de maladies.

« L'exercice, de quelque espece qu'il soit, dit cet Auteur, la promenade, la course, le cheval, les voyages sur l'eau & sur terre, aussi-bien que les frictions, conviennent extremement à ceux qui sont sujets à la *colique*, en tant qu'ils débarrassent par ces moyens leur corps des matieres excrémentitielles qui l'occasionnent, & fortifient l'habitude universelle du corps au point que les parties affectées ne sont plus si sujettes à recevoir l'humeur froide qui s'y jette des autres endroits du corps. »

Enfin je conseille à ces sortes de personnes de faire le

moins d'usage qu'elles pourront des liqueurs spiritueuses, surtout des eaux stomachiques & cordiales, car j'ai souvent observé qu'elles ont été plus nuisibles dans ces cas que les fruits mêmes, malgré l'opinion où l'on est que ces sortes de liqueurs aident à la digestion, qui dépend principalement de l'humeur salivaire: mais bien loin qu'elles soient propres à hâter la dissolution des alimens, elles fournissent la matiere des rôts & des vents par leur qualité incrassante & obstruante, & précipitent les parties chyleuses dans les intestins. HOFFMAN, *Medec. Raif. System.*

Comme je soupçonne que la plupart des *coliques* sont accompagnées d'inflammations réelles, je ferai encore quelques remarques sur cette maladie en parlant de l'inflammation des intestins. Voyez *Intestina.*

COLIFORME OS, *l'os cribleux*, (*ethmoïde.*) Voyez *Caput.*

COLINIL, H. M. *Polygala Indica minor, siliquis recurvis*, D. Syen. *Nil, sive indiga spuria.* C'est le nom d'une plante de l'Amérique, dont le suc étant mêlé avec un peu de miel, est, à ce que l'on dit, un topique excellent pour les pustules de la bouche. RAY, *Hist. Pl.*

COLIPHIUS PANIS, est une espece de *pain* qui tenoit lieu tout seul de dîner. Il étoit fait avec de la fleur de froment paitrie légerement avec la levure de biere, dont on faisoit des *pains* de figure oblongue. CASTELLI d'après *Langius.*

COLLA, *κόλλα*, *colle, colle-forte.*

COLLATENNA, est un certain spécifique pour la cure des plaies, dont Paracelse fait mention dans son Traité *de Vita longa, L. II. c.* 14.

COLLATITIUM, est une espece de mets préparé, suivant Blancard, avec de la chair de chapon ou de poulet pilée & paitrie avec du bouillon de mouton, que l'on mange avec du verjus ou du suc de citron.

COLLETICA, *κολλητικὰ φάρμακα*, de *κόλλα*, *colle*; remedes conglutinans.

COLLICIÆ, l'union des vaisseaux qui conduisent les humeurs des yeux depuis les points lachrymaux jusques dans le sac nazal.

COLLICULA. Voyez *Nymphæ.*

COLLIGAMEN, *ligament.*

COLLIQUAMENTUM, est un fluide extremement transparent que l'on observe dans l'œuf deux ou trois jours après l'incubation, & qui contient les premiers rudimens du poulet. Il est enfermé dans ses propres membranes & séparé du blanc. Harvey l'appelle aussi *oculus.*

COLLIQUATIO, *Colliquation*, se dit du sang qui a perdu sa constitution ou son état balsamique. Il se dit encore des parties solides qui dépérissent & des substances animales, végétales & minérales, qui peuvent se fondre, & pour lors il est le même que fusion.

COLLISIO. Voyez *Contusio.*

COLLIX, *κόλλιξ* ou *κόλιξ*, est un pain rond ou plutôt un gâteau de forme plate ou ronde. Mais dans Hippocrate & les autres Auteurs Grecs, *κόλλιξ* signifie une espece de pastille ou trochisque qui a la forme dont nous venons de parler.

COLLODES, *κολλώδης*, *gluant*, de *κόλλα*, *colle.*

COLLODIUM, est un mot dont Paracelse se sert dans son Traité *de Vita longa, L. II. c.* 9. en parlant de la cure des plaies, sans expliquer ce qu'il signifie.

COLLUM. Voyez *Cervix.*

COLLUTORIUM ORIS, *Gargarisme.* Voyez *Gargarismus.*

COLLYMUS LAPIS ou COLLINUS. Voyez *Lapis Aetites.*

COLLYRION, est le nom d'un oiseau que l'on distingue de la maniere suivante.

Merula, Offic. Aldrov. Ornith. 604. Gesn. de Avib. 542. Jonf. de Avib. 73. Charlt. Exer. 90. Mer. Pin. 177. *Merula nigra*, Schw. A. 300. Bellon. des Oys. 320. *Merula vulgaris*, Will. Ornith. 140. Raii Ornith. 190. Ejusd. Synop. A. 65. *Collyrion*, Turn. *Merle.*

Pline nous apprend que cet oiseau étant rôti avec des baies de myrte enfermées dans son corps, guérit la dyssenterie. Sa fiente mêlée avec du vinaigre efface les taches de rousseur. DALE d'après *Johnson.*

COLLYRIUM, *κολλύριον* ou *κολλούριον*, de *κόλλα*, *colle*, & *οὐρὰ*, *queue*, *collyre*, parce que les anciens *collyres* étoient faits comme la queue d'un rat, & qu'on les préparoit avec des poudres & quelque matiere gluante.

Le mot *collyrium* signifie proprement une composition médicinale réduite sous une certaine forme. Oribase, *Coll. L. X. c.* 23. dit qu'un *collyre* doit avoir quatre travers de doigt de long & la figure d'une queue de rat, c'est-à-dire, qu'il doit être non-seulement rond & long, comme les *magdalides* pour les emplâtres; (voyez Scribonius Largus, *cap.* 69.) mais encore diminuer peu à peu d'un côté, comme Celse, *Lib. V. cap.* 28. l'explique, & comme l'étymologie du mot le signifie.

La matiere du *collyre* est généralement tout ce qui peut servir à former une composition ou masse d'une consistence propre à recevoir la forme dont nous venons de parler. Cette forme qui est essentielle au *collyre*, a rendu ce nom commun aux remedes dont les ingrédiens & l'usage sont tout à-fait différens, comme aux suppositoires qui sont un composé de savon, de miel cuit & de quelques autres ingrédiens, auxquels on donne la forme dont nous parlons pour les introduire plus commodément dans le fondement. Les anciens donnent encore ce nom aux tentes faites des mêmes ingrédiens qui servent à la composition des emplâtres, que l'on introduit dans les fistules ou ulceres profonds, aussi-bien qu'aux autres especes de tentes dont on se sert en Chirurgie, non-seulement pour les plaies & les ulceres, mais encore pour les introduire dans les cavités naturelles, comme les oreilles, les narines & l'urethre. Ils donnent encore pour la même raison le nom de *collyre* aux pessaires, à cause que leur figure, aussi-bien que celle des tentes approche beaucoup de celle des *collyres*. Ces sortes de *collyres* s'appellent communément *entiers* ou *formés*, à cause qu'on les emploie dans la même forme qu'on leur a donnée en les faisant, pour les distinguer d'une autre sorte de *collyre* que l'on réduisoit en poudre, ou que l'on délayoit dans quelques liqueurs convenables quand on vouloit s'en servir.

Il n'étoit pas toujours nécessaire que ces derniers *collyres* eussent exactement la même forme, il suffisoit qu'ils en approchassent & qu'ils pussent être les *magdalides* des emplâtres, que l'on appelloit aussi quelquefois *collyria.* On donna le même nom aux petits morceaux de pâte avec lesquels on engraissoit la volaille. Ces sortes de remedes étoient en forme de masse pour qu'ils conservassent mieux leurs vertus & qu'ils ne pussent point s'évaporer, quand on ne les fixoit point avec des gommes, ou avec telle autre chose propre à les réduire en une masse solide. Quand on vouloit s'en servir on les piloit dans un mortier, ou on les lévigeoit sur un marbre pour que la poudre en fût plus fine: ces derniers *collyres* étoient principalement destinés aux maladies des yeux.

Oribase, *Collect. Lib. X. cap.* 23. distingue ces deux sortes de *collyres* dans le passage suivant, qui est tiré d'Antyllus.

« Les *collyres* sont proprement des remedes que l'on applique sur les yeux après les avoir lévigés sur un marbre; au lieu que les *collyres* que l'on appelle communément *entiers*, s'emploient sous la forme qu'on leur a donnée, soit qu'on les applique sur une partie ou qu'on les introduise dans une autre. On les appli-

« que sur l'utérus, on les introduit dans les fistules &
« dans les ulceres sinueux. »

Quand Oribase dit ici que les *collyres*, proprement dits, sont des remedes pour les yeux; je crois qu'il veut seulement faire entendre que cette espece de *collyres* étoit la plus connue; encore qu'ils n'aient eu ce nom qu'à cause qu'ils avoient la même forme que ceux qu'on employoit en entier. Mais comme cette forme n'étoit point essentielle à ces remedes quand on s'en servoit pour les yeux, on la changea dans la suite, sans toucher à leurs noms, & l'on appella du nom de *collyres*, *collyria*, tous les remedes qui sont propres pour les maladies des yeux. Il y avoit deux sortes de *collyres*: Les uns étoient secs, & on les appelloit ξηροκολλύρια, *collyres secs*; les autres étoient préparés avec des substances liquides, & s'appelloient ὑγροκολλύρια, *collyres humides*. Les ingrédiens des premiers étoient les mêmes que ceux que l'on employoit dans la composition des *collyres* entiers; savoir, des poudres métalliques, la ceruse, la calamine blanche, l'antimoine brûlé, le verd-de-gris, le chalcitis, la cadmie, & autres drogues de pareille nature. On les mêloit avec les poudres & les sucs de quelques plantes, & avec des gommes, par exemple, avec du safran, des roses, du suc d'éclaire, & de fenouil, de l'aloès, de la myrrhe & de l'opium. On mêloit toutes ces drogues ensemble, on en formoit des masses que l'on faisoit sécher & que l'on pulvérisoit quand on vouloit s'en servir. Il n'entroit dans les *collyres* liquides que des substances de même espece; savoir, du miel Attique, qui passoit pour le meilleur, de l'opobalsamum, du fiel de vipere, de perdrix, ou de quelqu'autre animal, & du suc de fenouil. On faisoit de ces drogues un mélange dont on mettoit quelques gouttes dans les yeux quand on vouloit fortifier la vue, ou prévenir une cataracte. On trouve différentes prescriptions pour les *collyres* tant secs que liquides dans Aëtius, dans Galien, & dans plusieurs autres Auteurs. Ces deux especes de *collyres* servoient pour toutes les maladies des yeux, comme pour arrêter une fluxion, pour dissiper une inflammation, pour appaiser les douleurs, pour déterger & consolider les ulceres des membranes, pour dissiper les taches ou les taies; en un mot, pour toutes les maladies auxquelles ces parties sont sujettes.

Un savant homme, qui a commenté Horace avec beaucoup de succès, dit dans sa note sur un vers de ce Poete, *Serm. Lib. I. Sat.* 5. où il parle des *collyres*, qu'un *collyre* est un remede pour les yeux, préparé avec des eaux distilées & diverses autres drogues, pour ne s'être pas souvenu qu'on ne connoissoit point les eaux distilées du tems d'Horace, & que le *collyre* dont ce Poete parle étoit fort différent des nôtres.

On entend aujourd'hui communément par le nom de *collyres* des remedes externes destinés pour les maladies des yeux, soit solides & secs, ξηροκολλύρια, en Arabe *sief*, que l'on garde sous la forme de trochisques & dont on saupoudre les yeux, après les avoir réduits en poudre très-fine; soit liquides ou humides ὑγροκολλύρια (que l'on appelle proprement & par éminence *collyres*, & dans lesquels il entre souvent quelque peu de poudre) que l'on instile dans l'œil, ou que l'on applique dessus avec une compresse; soit enfin qu'on les applique sur les yeux en forme de liniment, d'onguent ou de cataplasme, ou en forme de fumée ou de vapeur.

On connoît leur usage par les différentes manieres dont ils sont préparés, & par un examen scrupuleux de la cause de la maladie pour laquelle on les prescrit; car, comme Gorræus l'observe fort bien, il faut que la variété des *collyres* soit proportionnée à celle des maladies auxquelles l'œil est sujet. Les uns sont propres pour le commencement d'une ophthalmie; les autres pour le période ou le plus haut degré de cette maladie; d'autres enfin, pour son déclin, tout de même que dans les inflammations des autres parties. Mais il faut observer en général que l'emploi des substances huileuses & grasses dans les *collyres* demande beaucoup de précaution, à cause que relâchant les vaisseaux, elles les disposent à des fluxions. Il est bon de savoir aussi que les matieres acres & astringentes sont préjudiciables à la cornée qu'elles dessechent à un point excessif, outre qu'irritant la fluxion elles excitent une inflammation, ou bien elles augmentent celle qui étoit déja formée. « Généralement parlant les *collyres* sont ou
« trop acrimonieux, & de ce nombre sont ceux que l'on
« prépare avec l'eau de chaux vive, le sel ammoniac
« & le vitriol blanc; ou trop astringens, tels que ceux
« que l'on compose avec de l'alun, du sang de dra-
« gon, le bol d'Armenie, la calamine, la tuthie & le
« blanc d'œuf; ou trop raffraîchissans, comme sont
« ceux d'eau de frai de grenouilles; d'eau-rose, d'eau
« de plantain, auxquelles on ajoute un peu de sucre de
« Saturne; ou trop dessiccatifs, tels que ceux que l'on
« prépare avec la corne de cerf calcinée, la calamine,
« la tuthie; ou enfin trop relâchans, comme ceux de
« mucilage de semences de l'herbe aux puces, de coings,
« de fénugrec, avec la gomme adraganth & du beure
« frais. Quoique toutes ces compositions soient d'une
« utilité admirable dans les autres maladies des yeux,
« elles ne valent cependant rien dans l'inflammation,
« surtout dans la sanguine qu'elles ne font qu'augmen-
« ter & rendre plus opiniâtre, sans compter qu'elles
« troublent les humeurs transparentes des yeux, ce qui
« est suivi d'une atrophie du globe de l'œil, d'une corru-
« gation, d'une cataracte, d'une épiphore chronique,
« rouge, seche, & de l'ulcération des paupieres. » Frederic Hoffman, *dans sa Medecine Raisonnée, Tom. IV. pag.* 1. Wedelius dans ses *Amœnitates materiæ Medicæ*, met l'opium au nombre des substances acrimonieuses que l'on ne peut point employer avec sureté dans la composition des *collyres*. « L'usage extérieur des re-
« medes tirés de l'opium, est de peu d'utilité, dit-il,
« dans les maladies des yeux; car loin d'appaiser l'ar-
« deur ils ne font que l'augmenter par leur amertume.
« On me dira peut-être que l'œil aime les substances
« qui ont quelque acrimonie. J'en conviens: mais il faut
« aussi que l'on avoue que l'aloès est préférable à l'o-
« pium dans le cas dont il s'agit. » Dioscoride nous apprend, *Lib. IV. cap.* 60. que quelques Anciens ont condamné l'usage de l'opium dans les *collyres*; Zecchius a établi pour regle dans ses *Consultations de Medecine*, de laver avant toutes choses l'œil malade avec du lait de femme, ou du vin miellé parfaitement délayé, non point avec une éponge, mais en faisant distiler la liqueur dans la partie au moyen d'une bouteille dont le goulot soit fort étroit, toutes les fois qu'on est obligé de se servir d'un *collyre* trop fort. Il y a cependant des cas où l'on applique sur les yeux des substances acres toutes pures, & il est parlé dans les *Eph. Nat. Curios. Decad.* 3. *a.* 9. *o.* 182. d'un homme plus que sexagenaire qui vint à bout de dissiper une excroissance membraneuse de la grosseur d'un pois & d'une figure cylindrique qui s'étoit formée dans son œil droit, & qui lui affoiblissoit extremement la vue en l'oignant avec une ou deux gouttes d'esprit de vitriol. Les Auteurs recommandent différentes substances, comme propres pour servir de matiere aux *collyres*.

Ramazzini nous apprend que les Anciens se sont servis de la batiture de cuivre pour cet effet; & Lemort assure que rien n'est plus propre pour toutes les maladies des yeux qu'un *collyre* composé de demi-dragme de verd-de-gris, d'un scrupule de camphre, d'environ demi-gros d'esprit de vin rectifié, & de deux dragmes d'esprit de sel ammoniac. La teinture que l'on tire de ces drogues est d'un bleu céleste foncé, & l'on doit la garder pour l'usage dans une bouteille bien fermée. Il ne faut en employer qu'autant qu'il en faut pour donner une couleur bleuâtre à quelque eau convenable, telle que celle de roses, de plantain, d'eufraise & de fenouil.

Mais on aura un *collyre* beaucoup plus efficace en mêlant quelque peu de cette teinture au mélange suivant.

Prenez le blanc d'un œuf nouvellement pondu; incorporez-le comme il faut avec de l'eau de fenouil, d'eufraise & de roses, de chaque deux onces.

Après qu'il sera suffisamment délayé, ajoutez-y dix grains de sucre de Saturne, & six grains de vitriol blanc.

Ce même Auteur recommande pour les inflammations, les taies & les autres maladies des yeux, un *collyre* composé d'une dragme de fleurs d'airain ou de verd-de-gris crystallisé; d'une once d'esprit de sel ammoniac; & d'une once & demie d'alcohol de vin camphré. On en tire une teinture bleuâtre dont on mêle quelques gouttes avec une once de quelque eau convenable, pour lui communiquer une couleur bleuâtre; après quoi on y ajoute trois grains de sucre de Saturne. Il assure qu'il n'y a point de *collyre* comparable au suivant pour les inflammations des yeux.

Prenez *huile de Saturne*, *vingt gouttes*;
teinture de cuivre, *dix gouttes*;
esprit de vin camphré, *quinze gouttes*;
eau de roses,
de plantain,
ou *de sureau*, } *de chaque une once & demie.*

Mêlez & oignez-en souvent la partie affectée.

On trouve un nombre infini de *collyres*, non-seulement dans Galien, Paul Eginete, Aétius, & Oribase, mais encore dans les Auteurs modernes, dans le *Collectanea Leydens.* par exemple, dans la *Pharmacia Acroamatica* de Wedelius, dans les *Consultat.* de Zecchius, dans les *Observ. Médicin.* de Forestus, dans les Ouvrages d'Etmuller & dans les Ephémér. des Curieux de la Nature. On trouve aussi différentes formes de ce remede dans les boutiques, & elles reçoivent leurs noms ou de leurs couleurs ou de leur Inventeur. Tel est le *collyrium album*, dans l'*Antidotarium Bononiense*, que l'on appelle encore *Sief album*, ou les *Trochisci albi* de Rhasis; le *collyrium*, ou *Sief album Galeni*, qui est appellé dans l'Antidotaire de Florence, *Trypherum Galeni*, le *Sief album Mesuæ*, dans l'*Antidot. Florent.* le *collyre* de Lebrun, dans la Pharmac. de Lemery, que Schroder appelle dans sa Pharmacop. *Aqua Ophthalmica Bruni*; le *collyre citrin* de Mesué, dans l'*Antidot. Bonon.* le *collyre de Damantius* dans la Parmacop. de Lemery, le *collyre de Lanfranc* dans la Pharmacop. de Paris; le *collyrium Libyanum* dans l'*Antidot. Florent.* le *collyrium rubrum aridum Rhasis* dans l'*Antido. Bonon.* le *Sief rouge de Mesué*, dans l'Antidot. Florent. le *collyrium*, ou *Sief viride Antei*, dans la Pharmacop. d'Ausbourg, & plusieurs autres que l'on trouve dans divers Dispensaires.

COLOBOMATA, κολοβώματα. Celse traduit ce mot par *Curta*. Ils signifient tous deux un défaut dans quelque partie du corps, sur-tout dans les oreilles, les levres, & les aîles du nez.

COLOCASIA, *Feve d'Egypte.*

Voici ses caracteres.

Sa racine est noueuse, épaisse & farineuse; ses feuilles sont lisses, & leur queue est enfoncée dans leur ombilic. De l'extrémité du pédicule s'éleve un calyce membraneux, à une seule feuille, de figure ovale, creux vers sa base, & terminé par une guaîne pointue à demi-ouverte comme l'oreille d'une brebis. Du fond de ce calyce s'éleve un pistil entouré d'un grand nombre de baies sphériques, dont chacune est munie d'un long tuyau mince, & renferme une ou deux semences arrondies. Autour de ce même pistil, au-dessus des baies, sont des étamines mâles placées près à près, & munies de leurs testicules. Au-dessus de celles-ci, autour du même pistil, est un troisieme rang de filets fort nombreux. Le pistil se termine ici par un petit pédicule de couleur de pourpre, qui se change à la fin en une gousse longue & noire.

Boerhaave compte cinq especes de cette plante, qui sont:

1. *Colocasia.* Voyez *Arum maximum*, *Ægyptiacum*, *quod vulgò Colocasia.*
2. *Colocasia maxima, foliis à parte posteriore usque ad pedunculi insertionem apertis.* H.
3. *Colocasia, Strongylorhiza, Zeylanica, pediculis & limbis foliorum atropuniceis.* Par. Bat. 85. *Arum maximum Ægyptiacum, quod vulgò Colocasia, cauliculis nigricantibus Zeylanica.* H. L. H.
4. *Colocasia, quod Arum Zeylanicum, minus, colocasiæ foliis, pediculis punicantibus.* Par. Bat. 77. Par. Bat. Pr. *Ghahala. Zeyl. Arum Ceylonicum, cauliculis nigricantibus, foliis colocasiæ similibus.* Commel. Cat. Hort. Med. Amst. H.
5. *Colocasia, Americana, folio ex viridi & rubro speciosissimè variegato.* Boerhaave, *Index alter Plantarum Vol. II.*

COLOCHIERNI. Nom de la plante appellée *Colochierni, carduus Cretensibus.* J. B. *Atractylidi, & cnico sylvestri similis.* C. D.

Elle differe fort peu de l'*Atractylis.*

COLOCYNTHIS, κολοκυντὶς, *Coloquinte.*

Hippocrate en parle sous le nom de κολοκύντη ἀγρία, concombre sauvage, & il l'ordonne quelquefois dans la composition des pessaires irritans: mais je ne me souviens point qu'il l'ait jamais employée intérieurement.

Voici qu'elles sont ses caracteres.

Elle ressemble en tout à la courge, avec cette différence que ses feuilles sont profondément découpées, & que son fruit ne peut se manger à cause de son extreme amertume.

On se sert de deux especes de *coloquintes* en Medecine. La premiere est,

Colocynthis, Offic. Ger. 768. Emac. 915. J. B. 2. 232. Chab. 133. Raii. Hist. 1. 642. *Colocynthis vulgaris.* Park. Theat. 160. *Colocynthis fructu rotundo minor.* C. B. Pin. 313. Tourn. Inst. 108. Chomel. 67. *Coloquinte.* Dale.

La *coloquinte* ressemble au melon d'eau par la maniere dont elle croît, aussi-bien que par la forme de ses feuilles. Elle pousse un grand nombre de tiges rempantes & velues armées de mains, par le moyen desquelles elle s'attache à tout ce qu'elle rencontre. Ses feuilles sont découpées en cinq segmens, mais un peu plus grandes que celles du melon d'eau. Ses fleurs sortent des mêmes nœuds que les feuilles, & sont d'un blanc jaunâtre. Son fruit a la grosseur, la figure & la couleur d'une orange, mais il est plus uni, & renferme sous une écorce dure une substance blanche & spongieuse, remplie de semences ovales, applaties, dures & d'un jaune pâle. Ce fruit est extremement amer. Il croît en Turquie, d'où on nous l'apporte sans son écorce la plus extérieure. Miller. *Bot. Offic.*

Les Medecins ont fait grand cas de cette drogue pendant plusieurs siecles: mais ils ont toujours été en peine de déterminer laquelle de ses parties occasionne la violence de son opération, ce qu'il seroit pourtant nécessaire de savoir pour pouvoir la corriger & l'adoucir. Quelques-uns croyent qu'elle réside dans certaines particules résineuses, qui se mêlent aussi-tôt avec l'es-

prit de vin, & qui en rendent l'infusion trop violente; ce qui fait qu'ils conseillent l'usage des menstrues plus aqueux, qui étant unis avec le sel de tartre, sont propres à séparer les résines, & à rendre leur opération sur les fibres du corps beaucoup moins violente. Schroder & Ludovic s'étendent fort au long sur ce sujet, & recommandent l'extrait fait par l'évaporation de la liqueur avec le sel de tartre comme un excellent correctif. Ils l'ordonnent depuis trois grains jusqu'à huit. D'autres conjecturent que sa vertu cathartique réside dans ses parties gluantes & mucilagineuses dont l'extrait & la dissolution se font beaucoup mieux avec l'eau commune. Plusieurs autres l'attribuent à un sel volatil pénétrant, & ce dernier sentiment paroît avoir été celui des Anciens, surtout des Arabes, qui la corrigent dans la composition des trochisques *alhandal* (car *handala* ou *alhandala* sont les noms sous lesquels cette drogue leur étoit connue) avec des substances gommeuses & mucilagineuses, qui sont les plus propres à émousser la violence de ses pointes, & à empêcher qu'elles n'irritent trop les membranes. Van-Helmont en parle comme d'une drogue qu'il est aisé de dépouiller de sa qualité purgative, & de réduire en un altérant d'une vertu extraordinaire dans quelques maladies chroniques: mais il n'a point jugé à propos de nous communiquer son secret.

M. Boulduc rapporte dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de l'année* 1701. les observations & les expériences qu'il a faites sur cette drogue. Elles méritent d'avoir place ici. Il dit que la *coloquinte* est un fruit de même nature que la courge sauvage, & qui purge avec tant de violence, que son opération est quelquefois accompagnée de l'excoriation des membranes & d'un flux de sang, ce qui a fait croire à quelques-uns que la *coloquinte* contient un sel volatil propre à rendre le sang plus fluide, ce qui est démenti par l'expérience; car en ayant mis une certaine quantité en poudre dans du sang nouvellement tiré, elle ne l'empêcha point de se coaguler à son ordinaire. Le peu de succès qu'on eu jusqu'ici tous les moyens dont on s'est servi pour corriger ce remede, n'a point empêché M. Boulduc d'en tenter d'autres. Il a fait fermenter quatre onces de pulpe de *coloquinte* avec six livres de moût de vin, pendant dix ou douze jours de suite, après quoi il a distilé ce mélange au bain de vapeur. La premiere portion de huit onces étoit fort claire, modérément spiritueuse & excessivement amere. Les autres portions l'étoient beaucoup moins, & lorsque la liqueur a été entierement insipide, il a cessé la distilation & fait évaporer le résidu en un extrait qui étoit d'une consistance assez solide, & pesoit deux onces & demie.

M. Boulduc ne s'en est pas tenu là, il a fait plusieurs expériences sur un malade avec toutes les précautions nécessaires. Une once de la liqueur qui a monté la premiere dans la distilation a excité de fortes nausées & des coliques violentes que l'on a été obligé d'appaiser avec d'autres remedes; deux onces de cette même liqueur ont ensuite purgé fortement, en causant cependant des tranchées. Dix grains de l'extrait fait après la distilation ont opéré avec beaucoup de violence, ce que M. Boulduc attribue aux sels essentiels du vin dont l'acide dompte & fixe, pour ainsi dire, le sel volatil de la *coloquinte*.

M. Boulduc s'est servi d'eau commune au lieu de moût & a mis en digestion pendant quinze jours seize onces de pulpe de *coloquinte* dans quatre pintes d'eau qu'il a soumises à la distilation. Les liqueurs qu'elle a données n'avoient rien de pénétrant ni de volatil, elles étoient sans gout & n'ont produit aucun effet sur le malade qui en a pris. L'extrait du résidu s'est trouvé beaucoup plus efficace. Il a purgé avec assez de force quoique donné en petite quantité. Peut-être, dit-il, que comme la substance de la *coloquinte* est extrement spongieuse, ses parties mucilagineuses qui sont en grand nombre sont les plus nuisibles; & une longue digestion dans une grande quantité d'eau peut tellement les atténuer, les subtiliser & les dissoudre, que leur extrait devienne un excellent remede. Il croit même que les expériences suivantes favorisent son sentiment. Il a tiré de la *coloquinte* toutes les teintures possibles par le moyen de l'eau, & séparé par la filtration les plus claires des mucilagineuses. Il a fait de chacune un extrait solide, dont le premier a eu plus d'efficacité que le dernier, quoiqu'il fût moins violent dans son opération. Il a fait le dernier essai avec l'esprit de vin: mais il n'a tiré de huit onces que demi-once d'un extrait résineux, au lieu qu'il a eu par le moyen de l'eau d'un pareil poids, près de trois onces d'un extrait salin y compris les parties claires & mucilagineuses. D'où il conclut que la *coloquinte* contient beaucoup plus de sel que d'huile ou de soufre, & que ce sont les sels, particulierement les plus grossiers enveloppés dans les parties mucilagineuses, qui sont la cause de son opération violente.

Je laisse au Lecteur le soin de faire la meilleure application qu'il pourra de ce détail à sa pratique; & je me contenterai d'observer, que la méthode ordinaire de faire l'extrait d'Eustachi, c'est-à-dire, l'*Extractum Rudii*, dément la premiere expérience de M. Boulduc, par laquelle il a trouvé que l'esprit de vin étoit excessivement amer & purgatif; car la liqueur dans laquelle on met infuser les ingrédiens de cette composition, dont le principal est la *coloquinte*, étant soumise à la distilation, (ce que quelques-uns font par ménage, & afin qu'elle puisse servir une seconde fois,) n'a pas plus de couleur, de gout & de qualité purgative que l'esprit de vin ordinaire. Il paroît donc que M. Boulduc s'est trompé dans son expérience, & qu'il a laissé passer par inadvertence dans le récipient quelque peu de l'infusion, dont la moindre quantité suffit pour communiquer une extreme amertume à tout ce qui s'éleve en forme de vapeur.

Cette drogue entre dans la plupart des compositions Officinales: mais il est rare qu'on la prescrive dans les préparations extemporanées, son mauvais gout ne permettant de l'employer que sous la forme de pilules. Elle purge avec tant de violence, qu'il n'y a que des personnes extremement robustes & d'un tempérament replet qui puissent en faire usage sans rien craindre, la grande quantité d'humeurs dont les dernieres sont remplies, garantissant leurs fibres de ses pointes. Elle passe pour très-efficace contre les vers: mais la violence de son opération fait qu'on ne peut la donner aux enfans qu'en forme de lavement.

* Pour sentir combien il seroit imprudent & téméraire d'employer la pulpe de *coloquinte*, même en lavement dans ce cas; on n'a qu'à faire attention à ce qui est dit un peu plus bas, qu'on s'en sert pour irriter & picoter les intestins des personnes qui sont tombées en apoplexie: des intestins foibles & délicats, comme ceux des enfans, n'éprouveroient pas impunément l'action d'un remede aussi violent.

Quoique le Collége de Londres ait retenu la *Confection Hamech* dans son Dispensaire, on ne la prescrit pourtant presque jamais, à cause du mauvais gout que lui communique cette drogue. QUINCY, *Dispensaire.*

Geoffroy ajoute que la pulpe de ce fruit est amere & purgative, & que ses semences le sont moins, excepté qu'elles aient touché la pulpe; car pour lors elles ont une amertume extreme. La *coloquinte* prise en grande dose, est un des purgatifs les plus violens que l'on connoisse. Elle cause non-seulement un flux de sang, mais encore des convulsions violentes, des ulceres dans les intestins & des superpurgations funestes. Quand on prend sa pulpe en substance, elle s'attache aux tuniques de l'estomac & des intestins; ce qui fait qu'on la pulvérise le plus subtilement que l'on peut pour en faire des trochisques connus sous le nom de *trochisques alhandal*; encore ceux-ci ne valent-ils rien pour les personnes

personnes dont les visceres du bas-ventre sont affoiblis. Quand on veut la donner en lavement, il faut la faire bouillir dans un sachet de toile, pour empêcher qu'il ne se mêle quelques morceaux de la pulpe avec la décoction. On ordonne souvent ces sortes de lavemens dans l'apoplexie. Quelques-uns prétendent que la *coloquinte* purge les enfans, sur le nombril desquels on l'applique, après en avoir fait une pâte avec du fiel de bœuf.

L'autre espece de cette plante est,

Colocynthis, *fructu rotundo major*, C. B. Pin. 313. Tourn. Inst. 109. Chomel. 67. Boerh. Ind. A. 2. 80. Hist. Oxon. 2. 27. *Colocynthis major rotunda*, Park. Theat. 160. *Grande Coloquinte.*

On l'apporte du Levant, & elle passe pour avoir les mêmes vertus que la précédente.

Colocynthis Monococcos. Voyez *Sicyoïdes Americana, fructu echinato, foliis angulatis.*

COLOEOS, κολοιός. Voyez *Graculus.*

COLON; nom d'un des gros intestins. Voyez *Cœlia.*

COLOPHONIA, *Colophone, bray sec.*

Cette substance, quand elle est parfaitement froide, est dure, seche & friable: mais elle se fond aisément pour peu qu'on l'approche du feu. Elle est jaunâtre ou rougeâtre, transparente & presque semblable au verre. Elle n'a ni gout ni odeur, n'étant autre chose qu'une résine que l'on réduit à cette consistance au moyen d'un grand feu, qui se durcit ensuite au froid, & est dépouillée de toutes ses parties volatiles; & de-là vient qu'elle est appellée par quelques Auteurs *Resina fricta* ou *tosta*, résine seche. On doit la choisir jaunâtre, transparente & en gros morceaux. Elle a reçu son nom de Colophon, Ville d'Ionie, d'où on la transportoit partout ailleurs. Pline assure, *Lib. XIV. cap.* 20. que cette espece de *colophone* est plus jaune que les autres; qu'elle devient blanche quand on la pile, & qu'elle a une odeur très-desagréable; ce qui fait que les Parfumeurs ne l'ont jamais employée. Puisque les anciens font mention de deux especes de *colophone*, dont l'une est seche & l'autre liquide, il y a toute apparence que cette derniere est la poix liquide, ou *poix Greque*, qui n'étoit autre chose que la résine crue du pin que l'on apportoit de Colophon; au lieu que l'autre étoit la *resina fricta*, que les Grecs appelloient simplement φρυκτή.

Galien, dans son Traité *de Compos. Med. per Gen. Lib. VII. cap.* 3. nous apprend, que quoique l'on se servît indifféremment des mots *pinea*, *fricta resina*, & *colophonia*, il y avoit cependant une autre espece de *colophone* à Chio fort approchante du mastic, & qui avoit, de même que lui & l'encens, une qualité émolliente. Les Grecs modernes, à ce que dit Saumaise, donnent le nom de *colophone* à la résine, de quelque espece qu'elle soit, parce que celle de Colophon passoit pour la meilleure. De-là vient que les Arabes appellent la résine du nom de *kalphonia*. La *colophone* que l'on vend aujourd'hui est de la térébenthine cuite dans l'eau, que l'on fait ensuite sécher: mais le *caput-mortuum*, c'est-à-dire, la résine qui reste après la distilation de l'huile éthérée, est ce qu'il y a de meilleur; & quand on la pousse par un feu violent & continuel, elle se change en véritable *colophone*. La *colophone* ainsi préparée, donne, au moyen d'un feu de suppression, une huile épaisse avec une eau acide & pesante; caracteres qui découvrent la véritable nature, aussi-bien que les propriétés de la résine. On peut donc attribuer toutes les vertus de la *colophone* à l'énergie de ces deux principes réunis dans une substance commune, & découvrir d'où vient que quand on jette de la *colophone* en poudre sur la flamme d'une chandelle, elle prend feu comme un éclair. On peut aussi connoître sa nature par celle de la résine. La *colophone* réduite en poudre, est d'usage en Chirurgie, dans les cas où les os sont découverts, ou lorsque le périoste, les tendons & les muscles son offensés par des brûlures, des corrosions, des contusions, des piqures & des lacérations. Elle empêche aussi les fluxions de sérosités sur les articulations: elle cicatrise les plaies, & réprime les excroissances fongueuses des ulceres lorsqu'on en répand dessus. Elle possede une qualité dessiccative consolidante, & anodyne, & elle entre dans diverses emplâtres & dans plusieurs onguens. Konigius assure que l'emplâtre balsamique suivante est d'un usage universel pour discuter les tumeurs, pour guérir les plaies & les ulceres, & pour appaiser les douleurs de la goute.

Voici la maniere de la préparer.

Prenez *de la colophone*, &
de la cire nouvelle, } *de chaque, trois onces.*
de nitre, une once & demie,
de soufre natif, six gros,
sandal rouge en poudre,
myrrhe,
mastic, &
encens, } *de chaque, demi-once*
huile de baies de laurier, six dragmes,
baume du Pérou, deux dragmes;

Faites infuser le sandal pendant quelque tems dans l'esprit de vin. Ajoutez-y les autres ingrédiens, & faites-en une emplâtre de consistance convenable.

Quelques-uns préparent des pilules de *colophone* pendant qu'elle est encore chaude, pour la cure de la gonorrhée & des autres maladies vénériennes. On la recommande aussi en poudre pour chasser le calcul. On prépare en faisant dissoudre de la *colophone* dans de l'esprit de vin, une teinture rougeâtre appellée *Or potable*, qui passe pour être excellente contre les maladies chroniques qui naissent d'obstruction. Hoffman assure, *Clavis Schrod.* qu'elle est d'une efficacité singuliere pour chasser les matieres tartareuses par les urines.

La *colophone* pilée & mêlée avec le double de sable sec, passée par un tamis & distilée par la retorte au feu de sable, donne d'abord une liqueur blanche & aqueuse, à laquelle en succede une autre huileuse & de couleur jaune, ensuite une liqueur rougeâtre, & enfin une substance épaisse que l'on appelle baume de *colophone*, & qui étant distilée de nouveau avec la liqueur huileuse dont on a séparé le phlegme, donne l'huile de *colophone*, que Margrave recommande, pour la guérison des plaies & pour ramollir les tumeurs. On l'emploie pour cet effet intérieurement & extérieurement. La dose pour l'intérieur est de quelques gouttes. On trouve dans l'Antidotaire de Boulogne une préparation de *colophone*, sous le titre d'*Onguent de Colophone; Unguentum Colophonia.*

COLOSTRUM, le premier lait d'un animal après qu'il a mis bas. Il est légerement cathartique & purge le meconium. Il sert d'aliment & de remede.

On donne quelquefois ce nom à une émulsion préparée avec la térébenthine dissoute dans un jaune d'œuf.

COLOTES, κωλώτης, le même qu'*Ascalabotes*. Voyez ce dernier mot. Espece de lézard tacheté. De-là,

COLOTOIDES, κωλωτοειδής, bigarré comme la peau de cet animal. Hippocrate l'applique aux excrémens.

COLPOS, κόλπος, le même que *sinus*. Voyez ce mot.

COLUBRINA. On donne ce nom au *dracontium*, suivant Blancard, aussi-bien qu'à la bistorte.

COLUBRINUM LIGNUM; *bois couleuvré*; espece de bois ou de racine, que l'on distingue de la maniere suivante.

Lignum colubrinum, Offic. *Nux vomica minor Molucca-*

na, lignum colubrinum officinarum, Parad. Bat. Prod. 357. *Nux vomica altera*, Raii Dendr. 117. *Radix colubrina, lignum colubrinum*, Mont. Exot. 7. *Solanum arborescens Indicum, foliis napeca majoribus magis mucronatis, fructu rotundo, duro, spadiceo-nigrescente, semine orbiculari compresso, maximis*, Breyn. Prod. 2. 93. Commel. Flor. Mal. 249. *Fructus orbicularis peregrinus cum granis nuci vomicæ similibus*, J. B. 1. 341. *An clematitis Indica foliis persica, fructu periclymeni?* C. B. *Lignum colubrinum primum Garciæ*, Park. C. B.

C'est un bois ou plutôt une racine dure, compacte, pesante, qu'on nous apporte des Indes Orientales. Elle est couverte d'une écorce de couleur de fer, parsemée de taches de couleur de cendre & d'un gout très-amer. On croit que c'est la racine d'une espece d'arbre qui porte la noix vomique; & quoique certains Auteurs l'estiment bonne contre la morsure des serpens & pour les fievres tierces, neantmoins le Docteur Antoine de Heide après en avoir fait l'épreuve, lui attribue une qualité maligne, somnifere & venimeuse, qui doit en faire rejetter l'usage. MILLER, *Bot. Offic.*

COLUM, *filtre.*

COLUMBA, Offic. *Columba domestica*, Schrod. 5. 316. Bellon. des Oys. 314. *Columba, sive columbus*, Ind. Med. 39. *Columba domestica seu vulgaris*, Raii Ornith. 180. Ejusd. Synop. A. 59. Will. Ornith. 131. *Columba domestica*, Aldrov. Ornith. 2. 462. Jonf. de Avib. 62. Schw. A. 237. *Colomba domestica*, Livia, Charlt. Exer. 84. *Columba vulgaris*, Gesn. de Avib. 245. *Columba vulgaris*, Livia, Mer. Pin. 174. *Pigeon* ou *colombe.*

On emploie le *pigeon* vivant, son sang, la tunique de son estomac & sa fiente. Le *pigeon* vivant ouvert en deux & appliqué sur la tête tandis qu'il est encore chaud, diminue l'abord des humeurs, dissipe la mélancolie & la tristesse, ce qui qui le rend propre dans la phrénésie, la mélancolie & la goute. Son sang récemment tiré & mis dans l'œil en appaise les douleurs, dissipe la chassie, les cataractes & le sang qui y croupit, guérit les plaies nouvellement faites, arrête les hémorrhagies des membranes du cerveau, & appaise les douleurs de la goute. La tunique de l'estomac séchée & réduite en poudre est bonne pour la dyssenterie. Sa fiente est extremement chaude & par conséquent caustique & discussive. Elle cause des rougeurs sur la peau en y attirant le sang, ce qui fait qu'on l'emploie souvent dans les emplâtres & les cataplasmes irritans. Pulvérisée & appliquée avec la semence du cresson, elle soulage ceux qui sont sujets à des maladies invétérées, comme la goute, le vertige, le mal de tête, la migraine, &c. Prise intérieurement elle dissout la pierre & provoque l'urine. SCHRODER. DALE.

Il y a plusieurs especes de *pigeons* que l'on peut distinguer en deux classes générales, savoir, en domestiques & en sauvages.

Les uns & les autres doivent être choisis jeunes, tendres, gras, charnus, bien nourris & qui aient été élevés dans un air pur & serein.

Ils nourrissent beaucoup, ils resserrent un peu le ventre, ils fortifient, ils excitent les urines; ils sont estimés propres pour nettoyer les reins & pour chasser au-dehors les matieres grossieres qui s'y étoient arrêtées.

Quelques Auteurs prétendent que l'usage du *pigeon* guérit les convulsions & préserve de l'attaque des maladies pestilentielles : mais je ne voudrois pas assurer que ces prétensions soient fondées sur des expériences bien certaines.

A mesure que le *pigeon* vieillit, sa chair devient plus seche & plus massive, difficile à digérer & propre à produire des humeurs grossieres & mélancoliques. C'est pour cela que plusieurs Auteurs ont condamné l'usage du *pigeon*, le regardant comme un mauvais aliment.

Il contient beaucoup d'huile & de sel volatil, moins de phlegme que le poulet & le chapon, & un peu plus de parties terrestres.

Il convient en tout tems à toute sorte d'âge & de tempérament: cependant les mélancoliques doivent en user plus sobrement que les autres.

REMARQUES.

Le *pigeon* domestique est un oiseau fort connu par le grand usage qu'on en fait parmi les alimens. On l'appelle *pigeonneau* lorsqu'il est encore jeune. Sa chair est alors tendre, succulente, facile à digérer, parce qu'elle contient une proportion convenable de principes salins, huileux, balsamiques & phlegmatiques. Mais à mesure qu'il avance en âge, la fermentation de ses humeurs en fait dissiper les parties les plus humides, ce qui rend ensuite ses sucs grossiers, terrestres & disposés à former une chair massive & pésante sur l'estomac. Cependant cette même chair étant fort nourrissante & produisant un aliment solide & durable, elle peut être convenable à ceux qui digerent facilement, qui sont dans un exercice continuel & qui dissipent beaucoup.

On peut dire en général que tous les *pigeons* sont d'un tempérament sec, & qu'ils ne different en cela les uns des autres que du plus au moins. Leur chair est nourrissante, parce qu'elle contient beaucoup de parties huileuses & balsamiques. Elle produit même un aliment assez solide & durable, parce qu'étant compacte & massive elle s'attache de maniere aux parties solides, qu'elle ne s'en sépare ensuite que difficilement. Enfin la chair du *pigeon* convient dans les cas où il est question de fortifier & resserrer le ventre, non-seulement parce qu'elle contient beaucoup de principes exaltés, mais encore parce qu'étant peu humide & chargée de quelques parties terrestres, elle absorbe les humidités trop abondantes qui se trouvent pour lors dans les intestins, & qui relâchent les fibres de ces parties. LEMERY, *des Alimens.*

COLUMELLA. Voyez *Uvula.*

COLUMELLARES DENTES, *les dents canines.*

COLUMNÆ CORDIS, *colonnes du cœur.* On donne ce nom à certains petits allongemens oblongs & charnus qui se trouvent dans les ventricules du cœur. Voy. *Cor.*

COLUMNA NASI, le cartilage du nez qui est entre les deux narines & qui en fait la séparation.

COLUMNA ORIS, *la luette.*

COLUS JOVIS, dans la Botanique, est la *sclarea, glutinosa, floris lutei, variegati, barba ampla, cava.* Voyez *Sclarea.*

COLUTEA, *Baguenaudier.*

Voici ses caracteres.

Ses gonsses sont membraneuses & enflées comme de petites vessies.

Boerhaave en compte six especes.

1. *Colutea, vesicaria*, C. B. Pin. 396. J. B. 1. 380. Chab. 81. Raii Hist. 2. 1720. Jonf. Dendr. 377. Tourn. Inst. 649. Elem. Bot. 509. Boerh. Ind. A. 2. 39. *Colutea*, Offic. Ger. 1116. Emac. 1299. Ind. Med. 39. *Colutea vesicaria vulgaris*, Park. Theat. 226. *Senna Mauritanorum*, Chomel. 1. 42. *Pseudo-senna, sive senna Europæa*, Boerh. Hist. Plant. 468. *Senna pauperum*, Ejusd. *Sené bâtard.*

C'est un petit arbrisseau dont la racine pousse un grand nombre de branches menues de couleur de cendres, qui portent des feuilles longues ailées, neuf ou onze attachées à une même côte, rondes & creuses à leurs extrémités. Ses fleurs naissent en bossettes aux sommets

des jeunes pousses, elles sont jaunes, légumineuses & il leur succede des gousses ou follicules membraneuses, quelque peu applaties par-dessus & tranchantes par-dessous, terminées par un appendice crochu & remplies de semences noires qui ont la figure d'un rein. Cette plante croît sans culture dans plusieurs endroits d'Italie; on ne la trouve que dans nos jardins où elle fleurit au mois de Juillet.

Les feuilles de *sené* bâtard & surtout ses semences, purgent par haut & par bas avec beaucoup de violence : c'est pourquoi on ne doit les donner qu'à des personnes robustes & qu'avec de bons correctifs. Miller, *Bot. Offic.*

2. *Colutea, vesiculis rubentibus*, J. B. 1. 380. Descr.
3. *Colutea orientalis, flore sanguinei coloris, lutea macula notato*, T. Cor. 44. H. R. D.
4. *Colutea, Æthiopica, flore Phœniceo, folio barbæ jovis*, Breyn. Cent. 70. Prod. 30. H.
5. *Colutea, Africana, annua, foliis parvis, mucronatis, vesiculis compressis*, H. A. 2. 87.
6. *Colutea, Zeylanica, argentea tota*, H. L. 169. Boerhaave, *Index alter Plant. Vol. II.*

Colutea, *scorpioides.* Voyez *Emerus.*

COLYMBADES, κολυμβάδες, *Olives marinées.* Voy. *Oliva.*

COLYMBÆNA, κολυμβαῖνα, c'est le nom d'une espece de chevrette dont parle Galien.

COM

COMA, κῶμα, est traduit dans l'*Exegesis* de Galien par καταφορά, *cataphora*, c'est-à-dire, un penchant extraordinaire au sommeil; & il nous apprend dans le troisieme Chapitre de son Traité du *Coma*, que cette maladie comprend le *coma somnolentum*, & le *coma vigil.*

Il la définit de même dans son *Com. I. in Prorrhet.* où il dit ὡς εἶναι τὸ κῶμα τὴν εἰς ὕπνον καταφοράν; &c. « Si « bien que le *coma* est une *cataphore* dans laquelle le « malade est incapable d'agir comme ceux qui sont « éveillés, mais il ferme ses yeux dans l'espoir de dor- « mir. Mais il arrive quelquefois qu'il ne peut le faire « quoiqu'il ait les yeux fermés, & il demeure aussi « éveillé qu'auparavant. Hippocrate appelle cette ma- « ladie ἐξ ὑπνῶδες κῶμα, (*coma vigil*); mais j'ai écrit « un Traité entier sur la signification du mot *coma*, « dans lequel j'ai fait voir par plusieurs passages, « qu'Hippocrate appelle indifféremment toutes les es- « peces de *cataphore* du nom de *coma.* »

Il dit encore *Com. III. in Prorrhet.* qu'il a écrit un Traité du *coma* suivant les sentimens d'Hippocrate, dans lequel il a fait voir que le mot *coma* signifie τὴν εἰς ὕπνον καταφοράν, « un penchant violent à dormir, » qui empêche le malade de tenir les yeux ouverts, souvent il reste éveillé quoiqu'il les ferme.

Il dit encore *Com. I. in Lib. III. Epid.*

« J'appelle εἰς ὕπνον καταφορὰν, une maladie qui fait que « le malade ne peut demeurer éveillé ni tenir les yeux « ouverts, mais il les ferme soit qu'il dorme en effet, « qu'il sommeille ou qu'il veille. Il est besoin de beau- « coup de jugement & d'une grande expérience pour « pouvoir connoître avec certitude l'espece de *coma* « dont le malade est affligé. »

Il est parlé de deux especes de cataphore & de deux sortes de *coma* dans Hippocrate; il y a le *coma* (κῶμα) βαρὺ, ὑπνῶδες, ἢ δυσεξέγερτον, profond dont il est difficile de sortir, qui est opposé au sommeil léger & de peu de durée, λεπτὸς καὶ μικρὸς ὕπνος. Cette espece de *coma* accompagne ordinairement la léthargie. De-là vient que κωματώδεις ὕπνοι, dans les *Coac.* signifie un profond sommeil, suivi d'un assoupissement dont le malade a beaucoup de peine à revenir. Car, suivant Galien, *Com. ad Aph.* 3. *Lib. II.* on l'appelle *coma* quand le malade a beaucoup de peine à s'éveiller: mais on lui donne simplement le nom de long sommeil, quand il passe les bornes que la nature lui a prescrites. Le *coma* dans ce sens comprend les affections léthargiques, surtout quand il est suivi des maladies de la tête, du refroidissement de tout le corps, d'un engourdissement, d'une pésanteur, pareille à ce qu'Hippocrate, (*Coac.*) appelle κωματώδεες νωθροὶ, « maladies « comateuses. » C'est la coutume de l'Auteur des *Prorrheticon*, dit Galien, d'employer le mot *coma* pour signifier une léthargie; car on ne trouve pas une seule fois celui de λήθαργος, dans tout l'Ouvrage. Ceux donc qui sont accablés d'un sommeil accompagné d'une espece d'engourdissement sont appellés κωματώδεες, affligés du *coma.*

Il y a une autre espece de *coma* qu'Hippocrate appelle κῶμα ἐξ ὑπνῶδες, ἢ ἄγρυπνον, *coma vigil.* C'est un symptome ordinaire de phrénésie, qui tient du sommeil & de la veille.

Voici comme Hippocrate en parle, *Lib. III. Epid.*

Κωματώδεες ἐπὶ πολὺ, καὶ πάλιν ἄγρυπνοι, « ils sont pour la « plupart du tems assoupis, & ensuite affligés d'une in- « somnie. » Il dit encore dans le même Livre, κατεῖχε δ' ἤδη τὸ κῶμα συνεχῶς ἐξ ὑπνῶδες, ἢ μετὰ πόνων ἄγρυπνοι, « ils sont continuellement affligés d'un *coma* vigil, ou « d'une insomnie, accompagnée de grandes inquiétu- « des. »

Galien, *Lib. de Comate, cap.* 3. 4. & *Comm. III. in Lib. III. Epid.* décrit cette affection de la maniere suivante:

« Lorsque les malades ne peuvent tenir les yeux ouverts; « qu'ils les ferment dans l'espérance de dormir sans « pouvoir en venir à bout, nous appellons cette affec- « tion *coma vigil.* Que s'ils ont avec cela des inquiétu- « des; ils paroissent beaucoup plus éveillés, bien loin « que l'on puisse croire qu'ils sommeillent. Ceux qui « sont dans cet état paroissent tenir le milieu entre les « personnes qui veillent & celles qui dorment. »

Ce même Auteur dit, *Comm. I. in Lib. I. Prorrhet.* que cette maladie est composée d'une léthargie & d'une phrénésie, & qu'elle est appellée par quelques-uns *typhomanie*, ce qui est contraire au sentiment d'Hippocrate. Voyez le Traité de Galien du *Coma*, *cap.* 4. Mais il dit dans son *Isagoge pulsuum*, que cette affection n'a point de nom propre, & qu'on ne peut la connoître que par le moyen des symptomes qui l'accompagnent.

Nous donnons un plus grand détail du *coma* à l'Article *Lethargus.*

Quant aux causes & au traitement du *coma* considéré comme un symptome des fievres, voyez *Febris.*

COMA AUREA, *Immortelle* ou *Amarante jaune.*

Voici ses caracteres :

Sa racine est fibreuse & vivace: ses feuilles qui sont très-nombreuses, sont disposées alternativement sur chaque côté des rameaux: le calyce de la fleur n'est pas fort ample : les fleurs sont jaunes ; elles naissent en ombelles aux extrémités des rameaux. Cette plante a la figure d'un arbrisseau. Miller, *Dictionn. Vol. I.*

Boerhaave en compte neuf especes.

1. *Coma aurea Germanica*, Park. 688. *Linaria foliosa*

capitulo luteo major, C. B. P. 213. *Linaria aurea*, H. Eyst. Æst. o. 1. f. 14. fig. 1. *Linaria aurea Tragi*, *sive Linaria tertia*, J. B. 3. 151. *Linosyris Nuperorum*, Lob. Ic. 409. *Virga aurea*, *linariæ foliis*, Raii Meth. 189. *Conyza*, *linariæ folio*, T. 455. *Virga aurea*, *linariæ foliis*, *floribus congestis & umbellatim dispositis*, M. H. 3. 25.

2. *Coma aurea Africana*, *fruticans foliis linariæ angustis major*, H. A. 2. 89. *Conyza Æthiopica*, *flore bullato*, *aureo*, *pinastri brevioribus foliis*, *latè viridibus*, Plukn. 327.
3. *Coma aurea Africana*, *fruticans foliis crithmi marini*, H. A. 2. 89. H. R. D.
4. *Coma aurea Africana*, *fruticans*, *foliis glaucis & in extremitate trifidis*, H. A. 2. 97. H. R. D.
5. *Coma aurea Africana*, *fruticans foliis viridibus & in extremitate trifidis*, *floribus majoribus*, H. R. D.
6. *Coma aurea Africana*, *fruticans foliis glaucis*, *longis*, *tenuibus*, *multifidis*, *apice pinnularum trifido*, H. R. D.
7. *Coma aurea Africana*, *fruticans foliis tenuissimis*, *longis*, *trifidis*, H. R. D.
8. *Coma aurea Africana*, *fruticans foliis glaucis*, *succulentis*, *digitatis*, *odoratis*, H. R. D.
9. *Coma aurea similis frutex*, *ambarum spirans*. *Frutex Africanus ambarum spirans*, Volk. 175. Plukn. 183. H. R. D. *h*. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

On ne dit rien des vertus de ces plantes, quoiqu'il paroisse, à en juger par leur qualité aromatique & par leur odeur, qu'elles n'en sont point tout-à-fait dépourvues. La huitieme espece est la plus odorante; elle est bonne pour les douleurs de colique qui proviennent d'acidité. Les Habitans de l'Afrique employent la neuvieme dans les maladies froides; elle est extremement odorante : mais son odeur s'évanouit dès qu'on broie sa feuille. Elle est bonne pour la suppression d'urine & des regles, pour dissoudre le sang caillé, & pour tuer les vers.

COMA, *chevelure*, *cheveux*.

COMÆ, sont les sommités des plantes ou les feuilles des arbres. Raii, *Hist. Plant.*

COMARUS *Theophrasti*. Voyez *Arbutus*.

COMBUSTIO, en terme de Chymie, signifie l'action de brûler, ce qui est une espece de calcination.

COMEDONES. Voyez *Crinones*.

COMETZ, une *demi-goutte*. Ruland.

COMISDI, *gomme arabique*.

COMISTE, κομιςή, *épilepsie*. On appelloit ainsi cette maladie, parce que c'étoit ordinairement dans les assemblées du peuple appellées *Comitia*, qu'elle attaquoit ceux qui y étoient sujets.

* On donnoit, suivant quelques Auteurs, à l'épilepsie, le nom de *Comitialis morbus*, parce que ceux qui en étoient attaqués étoient exclus des assemblées du peuple nommées *Comitia*.

COMAGENUM, κομμαγηνὸν; nom d'un onguent dont Galien fait mention dans son Traité *de Compositione Med. S. L. Lib. II. cap.* 1. On l'appelle encore *Syriacum unguentum*.

COMMANDUCATIO, *mastication*.

COMMANSUM; le même qu'*Apophlegmatismus*. Blancard.

COMMELINA, est une plante à qui le P. Plumier a donné ce nom, en mémoire du Docteur Commelin, célebre Professeur de Botanique à Amsterdam.

Voici ses caracteres :

Ses feuilles sont alternes; elles entourent les tiges vers leur base, & approchent de la figure de l'éphemeron. Ses tiges sont rampantes & fort branchues. Il sort des aisselles des feuilles une fleur composée de deux feuilles disposées en forme d'aîles, de la même maniere que celles des fleurs légumineuses. Du sommet de la fleur s'élevent trois étamines courtes, ou styles, qui portent des sommets jaunes qui ressemblent à la tête d'un champignon. De la partie inférieure de cette même fleur s'élevent trois autres étamines mâles, plus longues & plus grosses que les autres. L'ovaire est au centre de la fleur; il forme un tuyau long & tortueux, & se change en un fruit oblong, partagé en deux loges, dans chacune desquelles est contenue une semence oblongue. Miller, *Dictionn. Vol. I.*

Boerhaave ne compte qu'une seule espece de cette plante, qui est,

Commelina graminea latifolia, *flore cæruleo*, Plum. N. G. Pl. 48. *Ephemerum Africanum*, *annuum*, *flore bipetalo*, H. L. Boerhaave, *Ind. alt. Vol. I.*

On ne lui attribue aucune vertu médicinale.

COMMI, κόμμι, *gomme*. Ce mot, quand il est seul & sans épithete, signifie *gomme arabique*. Le κόμμι λευκὸν dont parle Hippocrate dans son second Livre *de Morbis mulierum*, est la même *gomme*. Voyez *Gummi*.

COMMINUTIO, *division*. L'art de réduire un corps solide en des particules extremement petites par quelque moyen que ce soit.

COMMISSURA, *jointure* ou *articulation*.

COMMOSIS, κόμμωσις; la premiere couche de matiere gommeuse avec laquelle les abeilles enduisent leurs ruches.

Commosis, est encore l'art de cacher les imperfections naturelles du corps. Les Auteurs la distinguent de la cosmétique, qui consiste à conserver la beauté dont la nature nous a fait présent.

COMMUNICANTES FEBRES, suivant Bellini, sont deux fievres qui saisissent une personne en même tems, le paroxysme de l'une commençant après que l'autre a cessé.

COMPASSIO, *compassion*, en terme de Nosologie, est ce que souffre une partie en conséquence du mal dont une autre est affectée; c'est ce qu'on appelle souffrir par sympathie.

COMPEPER, κωμπέπερ, est le nom que Myrepse donne aux cubebes. Actuarius les appelle *compeba*, κομπέβα.

COMPLEXIO, *constitution* ou *tempérament*.

COMPLEXUS, *complexe* ou *compliqué*.

COMPLEXUS MUSCULUS. Il y a deux paires de muscles auxquelles on donne ce nom. La premiere est simplement appellée

Complexus.

C'est un muscle longuet & médiocrement large, placé avec son pareil le long de la partie postérieure latérale du cou jusqu'à l'occiput. Il est très-compliqué par une espece d'entrecroisement de ses différentes portions; ce qui lui a fait donner le nom de *complexus*, qui signifie *compliqué*. On le prend communément pour un seul muscle.

Il est attaché en-bas par de petits tendons courts aux apophyses transversales de toutes les vertebres du cou, excepté la premiere, à laquelle il est attaché seulement proche la racine de son apophyse transverse. De-là il monte obliquement en arriere en se croisant avec le splenius, dont il est convert, & avec lequel il communique souvent par quelques trousseaux de fibres.

Ensuite il va s'attacher en haut par un plan large & charnu, à la portion postérieure de la ligne transversale supérieure de l'os occipital, attenant la crête ou épine de cet os. Il rencontre ici par un de ses bords le *complexus*

de l'autre côté, & par l'autre bord le splenius qui le couvre un peu.

Avant que de disséquer les splenius, on peut voir dans l'intervalle de leurs portions supérieures les deux *complexus* unis ensemble sur l'épine occipitale.

La seconde paire est

Le petit Complexus ou Mastoïdien latéral.

C'est un petit muscle long, grêle, étroit & dentelé, situé tout le long de la partie latérale du cou, jusqu'au dessous de l'oreille, où il est un peu élargi. Il ressemble en quelque maniere au grand *complexus*, dont Vesale l'avoit cru être une portion.

Il est attaché d'une part à toutes les apophyses transverses du cou, excepté la premiere, par autant de dentelures, on plutôt de petites branches charnues & un peu tendineuses, obliquement arrangées.

De-là il monte ; & étant arrivé au-dessus de l'apophyse transverse de la premiere vertebre, il forme un petit plan large, par lequel il s'attache postérieurement à l'apophyse mastoïde. Il est ici couvert par le splénius, & il couvre un peu les obliques supérieurs.

On le prend souvent par méprise pour la portion d'un muscle du dos, nommé le long dorsal, ou le très-long du dos. WINSLOW. *Anat.*

COMPLICATIO MORBI, *complication de maladies.* Les *maladies* sont dites compliquées, lorsqu'elles subsistent plusieurs ensemble dans le même sujet.

COMPOSITI MORBI, *maladies composées* ; la même chose que compliquées.

COMPOSITA MEDICAMENTA, *médicamens composés de plusieurs ingrédiens.* On les appelle ainsi pour les distinguer des remedes simples dans lesquels il n'entre qu'une seule drogue.

COMPREHENSIO ; le même que *Catalepsis.*

COMPRESSÆ, *compresses*, en termes de Chirurgie, sont des morceaux de linge pliés en plusieurs doubles, dont on se sert pour comprimer les parties. On a décrit leur forme & leur usage dans les articles des maladies & des opérations dans lesquelles on les emploie.

COMPUNCTIO. Voyez *Paracentesis.*

CON

CONARIUM ; c'est la glande pinéale à qui l'on a donné ce nom à cause de sa figure.

CONCAVATIO. Voyez *Arcuatio.*

CONCAUSSA, cause qui concourt avec une autre à la production d'une maladie.

CONCENTRANTIA ; on donne quelquefois ce nom aux absorbans & aux acides.

CONCENTRATIO, *concentration.*

C'est une opération par laquelle on réunit ensemble les parties les plus actives d'une liqueur ou celles d'où elle tire ses principales qualités, & on les sépare des autres qui les délayent & les rendent plus foibles. Lors, par exemple, qu'on expose des liqueurs spiritueuses, huileuses & salines au froid, leurs parties aqueuses se congelent, tandis que leurs particules spiritueuses, huileuses & salines étant exemptes de congélation, deviennent plus pures, & se séparent des parties aqueuses avec lesquelles elles étoient auparavant mêlées. Les parties aqueuses se séparant de la maniere qu'on vient de voir, on peut dire que la *concentration* est une espece de déphlegmation. Il se fait encore une *concentration*, lorsque par l'addition de substances terreuses, seches & absorbantes, on attire & l'on absorbe l'acide d'une liqueur, tandis que les parties aqueuses restent, & que l'acide passe pour ainsi dire dans un autre corps. L'usage de cette espece de *concentration* est nécessaire dans le cas où il faut surmonter ou corriger des acidités. De-là vient qu'on donne aux absorbans le nom de remedes concentrans. Telle est encore cette espece de *concentration*, dans laquelle, par le moyen d'un acide, on corrode un corps qui demeure uni avec lui. Par exemple, le vinaigre retiré par la distilation du verd-de-gris, devient beaucoup plus fort qu'anparavant ; ce qui fait qu'on l'appelle *concentré*. Il y a une autre espece de *concentration*, qui se fait en soûlant des sels alcalis avec des esprits acides, qui demeurent tellement unis entre eux, qu'ils ne composent ensemble ni un sel acide, ni un sel alcali, mais un sel neutre. L'usage de cette espece de *concentration* est nécessaire pour avoir des sels neutres. Enfin le mot *concentration* dans un sens plus étendu, signifie une union ou combinaison d'un esprit, d'un sel ou d'un soufre avec quelque corps que ce soit.

Ainsi dans le mercure sublimé, qui est formé du vif-argent & de l'acide du sel marin, unis ensemble, on dit que l'esprit de sel est *concentré.*

CONCEPTIO, *conception.* Voyez *Generatio.*

CONCEPTUS ; les premiers rudimens du fœtus dans la matrice après la conception.

CONCHA, *Coquille.*

Les Latins appellent *concha*, & les Grecs κόγχη & κόγχος, ce que nous nommons en François *coquillage*. Dans quelques Auteurs le mot *concha* signifie quelquefois l'animal entier, & quelquefois sa *coquille* seule ; quelquefois aussi on restraint sa signification aux poissons qui ont deux *coquilles*. On donne dans ce dernier sens le nom de *concha* à tout animal aquatique testacé grand ou petit qui a deux *coquilles* concaves jointes par une espece de charniere naturelle qui leur permet de s'ouvrir & de se fermer. Ce genre embrasse un grand nombre d'especes. On peut voir ce qui regarde l'Histoire naturelle de ce genre d'animaux dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences pour les années* 1706. & 1710. & dans le premier Tome du *Spectacle de la Nature*. Les maladies les plus ordinaires aux *coquillages* sont, 1° dans ceux qui sont vieux une mousse pareille à celle qui est pour l'ordinaire attachée aux pierres, laquelle perçant la *coquille* à la superficie extérieure de laquelle elle tient, fait que l'eau y pénetre & qu'elle tue l'animal. 2° L'algue qui s'attachant à la surface externe du *coquillage*, aussi-bien qu'aux pierres & aux rochers retarde le mouvement progressif de l'animal. 3°. Une espece de gale ou de tubercules qui se forment sur la surface interne, qui venant à augmenter occasionnent l'exfoliation de la *coquille*. 4° Une dissolution de cette même *coquille* qui s'amollit successivement & par degrés. Il faut observer ici en général que les *coquillages* sont bons à manger quand ils sont cuits & assaisonnés suivant le gout de chacun ; mais il sont de difficile digestion & d'une nature alcalescente. L'huître peut cependant se manger cruë. Les *coquilles* de ces poissons sont dessicatives, absorbantes, tempérantes, & précipitantes. On préfere celles qui sont pilées à celles que l'on lévige sur un marbre avec de l'eau & que l'on appelle communément *concha præparata*. Celles que l'on trouve sous ce nom dans les boutiques, sont des *coquilles* de moules, que l'on donne une heure avant le paroxysme des fievres intermittentes, depuis un scrupule jusqu'à demi-dragme dans de l'eau de chardon-beni ou de petite centaurée, en ordonnant en même-tems au malade de se tenir bien chaudement pour mieux exciter la sueur. Ces *coquilles* se changent en chaux par la calcination, elles perdent par-là leur vertu absorbante & tempérante ; mais elles irritent & atténuent en conséquence de leur acrimonie. Tant s'en faut pour lors qu'elles corrigent l'acrimonie des humeurs, qu'elles augmentent au contraire la chaleur de l'estomac & du gosier.

Olaus Wormius nous apprend dans son *Museum*, que les cendres des coquillages possedent une qualité caustique ; qu'on les recommande pour la lepre, les taches de rousseur & les autres difformités de la peau ; que quand on les a éteintes comme la chaux, elles guérissent les ulceres & les éruptions qui se forment sur la

tête, & qu'on les emploie dans les Pays-Bas pour guérir les hémorrhoïdes.

Pline dans le septieme chapitre de son trente-deuxieme Livre décrit leur qualité détersive en ces termes:

« La cendre des *coquilles* de poisson étant réduite en forme d'onguent avec du miel, efface les taches du visage des femmes en sept jours de tems, rend la peau unie: mais il faut le huitieme jour oindre la partie avec du blanc d'œuf. »

Les Naturalistes nous ont donné la description d'un grand nombre de poissons à *coquille*. En voici quelques-uns.

CONCHA ANATIFERA, ainsi appellé parce qu'on croit qu'il se forme dedans une espece d'oiseau approchant du canard, la macreuse.

CONCHA ERYTHRÆA. Voyez *Concha Veneris*.

CONCHA LÆVIGATORIA OU LÆVIGATA, poisson à *coquille* de figure ovale dont la *coquille* est extremement unie. Les Egyptiens s'en servoient pour lisser leurs toiles, & les Grecs & les Turcs l'employent pour lisser leur papier.

CONCHA FOSSILIS OU LAPIDEA. Voyez *Conchites*.

CONCHA MARGARITIFERA. On peut ainsi appeller tout poisson à *coquille*, dans lequel on trouve des perles; mais comme ces dernieres se trouvent pour l'ordinaire dans les Indes, on restraint ce nom à la *concha Indica magna*, dont les *coquilles* sont médiocrement creuses, épaisses, jaunâtres, rudes & inégales par dehors & sans cannelures, lisses en dedans & de couleur de perle. Les Indiens mangent le poisson qui est dedans, quelquefois cuit, quelquefois crud. C'est une espece d'huître fort commune dans le Golphe Persique. La *coquille* de ce poisson est la mere de perles des boutiques. Voyez *Mater Perlarum*.

CONCHA PERSICA, est un poisson à *coquille*, ainsi appellé de la mer qui le produit. Aldrovandi le met au nombre des poissons à une seule *coquille*; mais Bonannus le range avec plus de raison dans la classe de ceux qui en ont deux.

CONCHA PICTORUM. Si l'on appelle ainsi ce poisson, ce n'est point à cause que les Peintres se servent de sa *coquille* pour broyer ou pour contenir leurs couleurs, mais parce qu'ils mêlent sa rapure avec ces mêmes couleurs pour qu'elles s'unissent mieux.

CONCHA SAXATILIS. Voyez *Conchites*.

CONCHA VENEREA OU VENERIS, *Porcelaine* ou *Pucelage*, est un poisson dont la *coquille* est univalve, entortillée & a une petite ouverture longitudinale & dentelée. On l'appelle aussi *Concha Porcellana*, parce que son ouverture ressemble en quelque sorte au groin d'un pourceau; *concha erythræa*, à cause qu'on la trouve dans la mer rouge que les Latins appellent *Erythræum*; & *Concha Cytheriaca*, de Vénus à qui les Grecs ont donné le nom de *Cythérée*, de Cythere, le lieu de sa naissance. Seneque nous apprend, *Epist.* 95. que cette espece de poisson à *coquille* servoit d'aliment aux Anciens, & Mandius assure qu'il excite l'urine & la semence.

Rondelet rapporte qu'il entre dans les *Pilules de bdelium* qui sont destinées à guérir les flux de sang & les ulceres de l'utérus. Mais les Apothicaires lui substituent ordinairement le petoncle. On prépare avec cette espece de *coquille* un excellent dentifrice, & l'on s'en sert pour guérir les ulceres qui se forment dans les angles de l'œil aussi-bien que la fistule lachrymale. Elle desseche sans exciter aucune chaleur. Wormius nous apprend qu'il a oui dire que l'on donnoit de la poudre de cette *coquille* aux enfans dans du bouillon ou dans quelqu'autre fluide pour appaiser la coqueluche. Cette poudre possede une qualité dessiccative & absorbante: mais je ne crois pas que la beauté de ce coquillage soit une raison pour la préférer à celle des autres poissons à *coquille*.

CONCHA, κόγχη, étoit une espece de mesure liquide chez les Athéniens qui contenoit deux mystres ou demi-once. L'huile qu'elle pouvoit contenir pesoit cinq gros, un scrupule & vingt grains, suivant Gorræus, *Defin. Pitisci Lex.* & *Eisenschom.* D'autres croyent que la *concha* contenoit trois cuillérées dont quatre-vingt-seize faisoient le sextier. Il s'ensuit donc qu'un sextier valoit trente-deux conches, & six sextiers un conge, qui est une mesure égale à trois de nos pintes, suivant Saumaise, *Exerc. Plinian.* Bodæus, *in Theophrast.* La *concha*, suivant Fernel, valoit deux mystres ou cinq cuillerées, qui sont équivalens à six dragmes, suivant Jacques Sylvius. Galien dans son Traité *de Ponderibus & mensuris*, *cap.* 11. dit que la *concha magna* contenoit autant que l'*acetabulum*, qui est une mesure liquide qui tenoit un demi-verre ou quinze gros de liquide aqueux. La *concha minor* contenoit demi-once d'eau ou d'huile.

CONCHARUM ANTIFEBRILE, est un remede indiqué dans la Pharmacopée de Bates, & que l'on prépare de la maniere suivante.

Versez du vinaigre sur des coquilles de moule, & faites-les macérer pendant vingt-quatre heures. Otez-en la mucosité externe, faites-la sécher, & réduisez-la en poudre, en ajoutant durant l'opération une cuillerée d'eau de chardon, pour empêcher les parties volatiles de s'échapper. La dose est d'une dragme.

C'est un fébrifuge excellent, & un remede propre pour exciter la sueur.

CONCHIS, est le nom que les Romains donnoient à la feve enveloppée dans sa follicule. Quoique ce légume servît de nourriture au menu peuple, les personnes délicates qui aimoient la bonne chere ne laissoient pas d'en manger, après l'avoir fait cuire avec des substances aromatiques, à ce que rapporte Apicius, *de Opsoniis & condimentis*.

CONCHITES, que l'on appelle aussi *concha fossilis*, *lapidea* & *saxatilis*, est une pierre qui ressemble par sa figure à un certain coquillage.

CONCHOIDES. C'est, suivant Breyne, dans sa *Dissertatio de Polythalamis*, une espece de poisson dont la coquille est à deux battans, & composée de plusieurs petites portions testacées.

CONCHYLIA, κογχύλια & ὀστρακόδερματα, sont ce que nous appellons des coquillages, savoir des animaux sans piés enfermés dans une coquille dure, friable, & pierreuse, tantôt plus, tantôt moins épaisse, lisse & égale en-dedans, à laquelle ils tiennent par des ligamens musculeux. On trouve tout ce qui concerne les différentes especes de ces animaux, la méthode dont ils sont produits & dont ils se nourrissent, avec plusieurs particularités qui ont rapport à leur histoire naturelle, dans Hebenstreit, *Dissertatio de ordinibus conchyliorum*, dans le *Museum* de Wormius, dans l'*Histoire des Poissons* de Rondelet & dans les Ouvrages de Palissy, de Bellon, de Lister, de Leuwenhoek, d'Helmont, de Bonnanus, de Cyprianus & de plusieurs autres Auteurs qui ont enrichi l'Histoire Naturelle de leurs Observations.

Quant à l'usage des coquillages en qualité d'aliment, on peut observer en général, que les anciens, surtout les Romains, en faisoient leurs délices. On lit dans Athenée, *Lib. III. cap.* 9. qu'on en servoit chez les femmes veuves dont les festins étoient aussi somptueux que délicats. Les Romains nourrissoient des animaux à coquilles par un esprit de luxe; & Pline ne craint point d'avancer dans le trente-quatrieme Chapitre de son neuvieme Livre, que l'usage des coquilles avoit été

la source des dépenses considérables des Romains & de la dépravation de leurs mœurs. Il nous apprend dans le cinquante-septieme Chapitre de son huitieme Livre que Marcus Scaurus défendit pendant son Consulat de manger des poissons à coquille à souper. Le suc de cette espece de poisson posséde une qualité irritante extremement propre à exciter à l'amour, surtout quand on le prépare avec des aromates. Si les coquillages n'ont servi qu'à satisfaire le luxe & la gourmandise des Nations les plus civilisées, on peut dire aussi qu'ils ont été un aliment nécessaire pour quelques Nations barbares. En effet Strabon parle dans son seizieme Livre, d'un certain peuple d'Asie qui avoit coutume d'enfermer des coquillages dans des puits creusés sur le rivage de la mer, où on les nourrissoit de petits poissons, pour suppléer au défaut de celui qui lui servoit de nourriture. Diodore de Sicile, *Lib. III. cap.* 16. dit que quelques Ethiopiens dans les tems de disette vont cueillir sur le bord de la mer de gros poissons à coquille qu'ils brisent avec un caillou, & dont ils mangent la chair toute crue. Sprat dans l'Histoire de la Société Royale, rapporte que quelques Indiens des environs de Java, mangent un certain poisson à coquille mariné, dont la chair est aussi dure que la corne, & a le même gout que celle du sanglier. Celse, dans le huitieme Chapitre de son second Livre, assure que les coquillages sont peu nourrissans; & Hippocrate dans son Livre de la Diete, *Lib. III.* prétend qu'ils sont secs, mais que leur suc tient le ventre libre; que les moules, les pétoncles & les tellines, passent plus aisément par les selles que les autres especes, & que les premiers excitent l'urine. Dioclès Carystius rapporte, à ce que dit Athenée, *Lib. III. cap.* 9. que les moules, les pétoncles, les pétoncles bâtards & les huîtres, sont plus propres à tenir le ventre libre & à exciter l'urine que les autres especes de coquillages.

Horace n'ignoroit point cette qualité, comme il paroît par le conseil qu'il donne dans son *Livre II. Satir.* 4. *v.* 27.

——— Si dura morabitur alvus,
Mitulus & viles pellant obstantia conchæ.

Suivant Galien, dans son Traité *de Alimentorum Facultat. Lib. III. cap.* 33. « tous les coquillages contiennent un suc salin propre pour tenir le ventre libre, « & ils produisent cet effet à proportion de la quantité « & de la qualité de leurs liqueurs respectvies. La « chair des huîtres est beaucoup plus tendre que toutes « les autres, & par conséquent plus purgative, mais « elle nourrit fort peu. Les coquillages au contraire « dont la chair est plus dure se digerent plus difficilement, mais aussi nourrissent-ils davantage & purgent-« ils moins. Ces derniers engendrent une grande quantité de sucs cruds, au lieu que ceux dont la chair est « plus molle engendrent du phlegme. Puis donc que « quand ils sont dépouillés de leur suc salin, la digestion s'en fait avec peine & qu'ils resserrent, de même « quand on les confit avec du sel ou de la saumure, « ils rendent une liqueur qui tient le corps assez libre « mais qui le nourrit très-peu. Le pourpre & le pétoncle ont une chair plus dure & un suc plus épais que « les autres especes qui sont humides & visqueuses, « surtout les huîtres. »

Janus Plancus, dans son Traité *de Conchis minus notis*, croit que les coquillages sont excellens pour la santé & pour la propagation de l'espece humaine, puisque leur usage guérit les consomptions & plusieurs autres maladies formidables. Il dit qu'on a observé que les habitans des côtes sont plus prolifiques que ceux qui vivent dans des endroits éloignés de la mer, parce qu'ils se nourrissent de poisson, surtout des coquillages dont les fibres sont courtes, propres pour la digestion & pour la nourriture du corps, & par conséquent capables d'exciter la semence. Quelques-uns ont avancé que les coquillages contribuent à la génération du calcul dans le corps humain, sur ce qu'ils séparent de leurs corps la matiere dont leurs coquilles sont formées. Mais comme ceci n'est qu'une pure spéculation dont l'expérience seule peut fixer la certitude, c'est au Lecteur à examiner les différentes qualités des coquillages dans leurs arricles respectifs. Les anciens ont cru que les coquillages croissoient & décroissoient avec la lune. Quelques modernes ont réfuté ce sentiment: mais d'autres l'ont appuyé de toutes les raisons qu'ils ont pu imaginer. On peut consulter là-dessus le Docteur Mead, *de Imperio solis & lunæ*. On se sert en Medecine des coquilles de ces animaux pulvérisées, à cause de leurs qualités dessiccative, absorbante, tempérante & précipitante. Ce que Lister dit des vertus & de l'efficacité des poudres testacées pour hâter la coction & la digestion des alimens, ne doit s'entendre que des coquilles calcinées, puisqu'elles acquierent par la calcination une qualité septique par le moyen de laquelle elles résolvent & atténuent les crudités. Kramer observe que les coquilles des animaux terrestres quand elles sont pulvérisées ne peuvent presque point se mêler avec les véhicules aqueux, & qu'elles y surnagent à cause de la grande quantité de colle animale qu'elles conservent; si bien qu'on ne sauroit les substituer à celles des poissons de mer pour les usages intérieurs de la Medecine.

CONCHYLIA FOSSILIA; c'est ce que nous appellons *coquillages fossiles*. On a formé à leur sujet tant de conjectures différentes & des hypotheses si opposées, qu'il est difficile de découvrir la vérité. Les Curieux qui seront bien aise de se satisfaire, peuvent neantmoins consulter Morton, Palissy, Woodward, Dale, Ray & plusieurs autres Naturalistes. Quelques-uns attribuent à ces coquillages une vertu lithontriptique.

CONCIDENTIA, diminution de toute la masse du corps ou de quelqu'une de ses parties, ou l'affaissement d'une tumeur.

CONCOAGULATIO, la coagulation, concrétion ou crystallisation de différens sels, après les avoir auparavant fait dissoudre ensemble dans le même fluide.

CONCOCTIO, le même que *coctio*. Voyez ce mot.

CONCRETIO, *concrétion*, en termes de Chymie est la condensation d'une substance fluide en une masse plus solide. Ce mot signifie la même chose que *coagulation.*

Concretion en termes de Chirurgie, est l'adhérence des parties qui doivent être naturellement séparées. Il se fait, par exemple, une *concrétion* des doigts les uns avec les autres, des narines, des paupieres, des parois du vagin & de plusieurs autres parties.

CONCURSUS. Voyez *Syndrome.*

CONDENSATIO, *Condensation*; il signifie quelquefois une contraction des pores de la peau, occasionnée par des remedes rafraîchissans, astringens ou dessiccatifs: c'est aussi l'épaississement de quelque fluide, soit dans le corps ou hors du corps. *Condensantia medicamenta* sont des remedes qui condensent ou épaississent les humeurs.

CONDER, *Encens* ou *oliban.* Ruland.

CONDIMENTUM, *Assaisonnement.* Les Latins appellent *condimentum* & les Grecs ἥδυσμα, ἄρτυμα & ζώμευμα, tout ce qui commnnique des qualités agréables à quelque substance que ce soit. De-là vient qu'ils appellent ἡδύσματα les onguens auxquels on ajoute des aromates pour leur donner une odeur agréable. Mais le mot de *condimentum* signifie dans un sens plus étroit tout ce dont on assaisonne les alimens, soit pour leur donner un meilleur gout, soit pour en rendre la digestion plus aisée. On voit assez à quoi peut servir l'*assaisonnement* des alimens; car 1°. il est nécessaire toutes les fois que la foiblesse des visceres & le défaut de digestion demande qu'on excite la faculté concoctive de l'estomac, pour que le corps puisse recevoir la nourriture dont il a besoin.

2°. Il est nécessaire lorsque les alimens sont trop durs

pour pouvoir aisément souffrir l'altération qu'exige la nutrition des personnes qui en usent.

3°. Il est nécessaire pour donner un gout agréable aux alimens qui sont par eux-mêmes dégoutans & désagréables.

Il est facile de concevoir par ce qu'on vient de dire, que la même espece d'*assaisonnement* n'est pas également propre à tout le monde, puisque les uns aiment le doux, d'autres l'amer & d'autres tout ce qui est acide. Ces gouts particuliers peuvent venir de l'idiosyncrase ou tempérament particulier de chaque personne ou de la coutume, ou être l'effet de quelque maladie. Lorsque la foiblesse des visceres oblige d'avoir recours aux *assaisonnemens*, c'est au Medecin à connoître la cause de cette foiblesse. Si elle vient, par exemple, d'un trop grand relâchement, on ne peut rien employer de plus propre pour la dissiper que les aromates irritans & tous les remedes auxquels on donne communément le nom de corroborans. Lorsqu'elle est causée par une vie oisive & sédentaire, on rétablit la digestion par le mouvement musculaire & par un exercice convenable. Lors au contraire, que cette foiblesse vient de réplétion, les évacuans sont les remedes qui conviennent le plus, & pour me servir du proverbe que Ciceron a emprunté de Socrate dans son Traité *de Finibus, la faim est la meilleure sauce que l'on puisse employer*. Pour les autres maladies qui naissent de l'intempérie des humeurs, on doit choisir les correctifs les plus opposés à la maladie. Par exemple, celles qui ont une cause alcaline demandent des substances acides & aqueuses; au lieu que celles qui proviennent d'une cause putride ou rance, en exigent d'acescentes & d'aqueuses. Quand on veut produire un prompt changement dans les alimens durs, secs & ténaces, on doit choisir les substances qui ont la vertu de dissoudre ce qui est compacte, d'humecter ce qui est sec & de ramollir ce qui est dur. Suivant Boerhaave dans ses Institutions de Medecine, *Sect.* 54. le sel, le vinaigre, les aromates & les substances huileuses sont les principales matieres des *assaisonnemens*. Dioclès recommande pour les *assaisonnemens* la rue, le cumin, la coriandre, l'origan, la sariete, le thym, le sel, le vinaigre, l'huile, le fromage, le silphium & le sesame.

Telle étoit la simplicité des Grecs avant que leur commerce avec Alexandrie leur eût procuré le moyen d'avoir les aromates qui naissent dans les pays étrangers. Suivant Saumaise dans ses *Exercitat. Pliniana*, les sels étoient les plus importans des *assaisonnemens* secs, comme le vinaigre & l'huile l'étoient des *assaisonnemens* liquides qu'on appelloit *βάμματα* & *ἐμβάμματα*, & suivant les différentes substances qu'on y ajoutoit, *γαρέλαιον* & *ὀξύγαρον*. Il suit de ce qu'on vient de dire que les *assaisonnemens* servent ou à aider la nature, ou à flatter le palais, mais le plus souvent on les emploie à satisfaire la gourmandise. Boerhaave assure que les acides, les sels & les aromates que l'on emploie dans les *assaisonnemens* nuisent à la santé par leur acrimonie, offensent les vaisseaux capillaires, & surchargent le corps au lieu de le nourrir, en excitant un faux appétit par l'irritation qu'ils occasionnent. Les substances grasses & huileuses au contraire détruisent la santé en lubrifiant, en relâchant & en affoiblissant les solides. En un mot les meilleurs de tous les *assaisonnemens* sont la faim & la soif.

CONDIRE, signifie ou confire avec du sucre ou du miel, ou mariner avec du vinaigre ou de la saumure.

CONDITIO, *condition*; état ou constitution d'un malade.

Paracelse parle de la *condition* comme d'une chose qui n'est relative qu'à une qualité seule, comme au froid ou au chaud; au lieu que la complexion ou tempérament, suivant lui, consiste dans un mélange de qualités.

CONDITUM. Les Latins & les Grecs modernes entendent par *conditum* ou *κονδῖτον*, une espece de *mulsum*, c'est-à-dire, un vin imprégné avec du miel & des aromates, sur-tout avec du poivre, une espece d'hydromel.

Meibomius veut que ce soit le *claretum* ou *vinum Hippocraticum*. Mais *conditum*, dans nos Boutiques, c'est ce que nous appellons *conserves*. Le principal usage des conserves dans la Medecine, est de rendre les remedes plus agréables au gout, ou de faire passer celui que laissent après eux certains médicamens. Il n'y a pas beaucoup à compter sur leurs vertus. Il y en a cependant d'astringentes comme celles de coings, de rafraîchissantes comme celles de groseilles; & en général, leurs vertus dépendent des végétaux que l'on confit.

Comme l'art de faire des *conserves* est plutôt du ressort des Confiseurs & des Cuisiniers, que du Medecin, je ne m'arrêterai qu'à ce que le Collége des Medecins a jugé à propos d'indiquer dans le Dispensaire de Londres, relativement aux *conserves*.

Préparation des conserves de racines, tiges, écorces, fleurs, fruits & pulpes, suivant la méthode du Collége de Londres.

Prenez *racines de panicaut, telle quantité qu'il vous plaira;*

Nettoyez-les extérieurement & intérieurement en en ôtant la moelle.

Faites-les tremper un jour ou deux dans de l'eau bien nette, que vous changerez de tems en tems; & essuyez-les ensuite avec un linge.

Prenez *ensuite une égale quantité de sucre;*

Faites-le dissoudre sur le feu dans une quantité suffisante d'eau-rose; écumez-le jusqu'à ce que la décoction ait presque acquis la consistance d'un sirop. Mettez y les racines, & laissez-les sur le feu jusqu'à ce que toute l'humidité soit consumée, & que la liqueur ait pris la consistance de sirop.

On confit de même les racines de l'angélique, de l'énula campana, du satyrion, de la grande consoude, le gingembre & la zédoaire, aussi-bien que les tiges de l'angélique & des autres plantes. Mais il faut les cueillir avant qu'elles soient trop vieilles.

Prenez *de l'écorce d'orange fraîche, telle quantité qu'il vous plaira;*

Otez-en la pelure extérieure; & après l'avoir fait macérer dans de l'eau de pluie pendant trois jours au moins, en changeant l'eau souvent, mettez-la dans du sucre, & faites-la cuire comme ci-devant pour en faire une *conserve* selon l'art.

On confit de la même maniere les écorces de citron & de limon.

Prenez *fleurs de citronnier, autant qu'il vous plaira;*

Faites-les confire dans du sucre, comme on l'a dit ci-dessus.

On confit les fleurs d'orange de la même maniere.

Prenez *abricots, telle quantité qu'il vous plaira;*

Pelez-les, ôtez-en les noyaux, & mettez-les dans une égale quantité de sucre.

Retirez-les au bout de quatre heures, faites bouillir le sucre tout seul, mettez les abricots dedans, & faites-en une *conserve* selon l'art.

On

On confit de même, ou à peu près les groseilles, les cerises, les cerises sauvages, les citrons, les coings, les pêches, les pommes, les cinq especes de myrobolans, les noix, les noix muscades, les raisins, le poivre des Indes, les prunes sauvages & cultivées, les poires & le verjus.

On confit aussi les pulpes de l'épine-vinette, de la casse solutive, de citron, de coings, de prunes sauvages, & autres fruits semblables.

Prenez *fruit rouge de l'épine-vinette, telle quantité qu'il vous plaira*;

Faites-le bouillir dans une quantité suffisante d'eau de pluie, jusqu'à ce qu'il soit ramolli; passez-le à travers un tamis de crin avec un pilon de bois fait exprès. Faites ensuite cuire la pulpe dans une poële de terre à petit feu, en la remuant continuellement, de peur qu'elle ne se brûle, jusqu'à ce que toute l'humidité soit évaporée. Mettez sur six livres de cette pulpe, dix livres de sucre, & faites-les cuire jusqu'à consistance de sirop.

On confit encore, ou l'on marine avec de la saumure & du vinaigre les boutons de bouleau, les capres, les olives & autres fruits semblables.

Enfin, on confit l'écorce de canelle, les fleurs de souci, les amandes, les clous de girofle, les pignons & les pistaches, comme aussi les semences & les boutons, quoique d'une maniere différente; car on les incruste pour l'ordinaire avec du sucre sec; ce qui fait que le nom de confection ou de confiture leur convient davantage. *Dispensaire de Londres.*

Le *Diacydonium* est proprement une confection de coings qui ne differe point de leur marmelade. Voyez *Cydonia.*

CONDITURA; le même que *Condimentum.* Il signifie encore la même chose que *balsamatio*, ou l'art d'embaumer les corps morts.

CONDRILLA. Voyez *Chondrilla.*

CONDUCTIO, dans Cœlius Aurelianus, est un *spasme* ou *convulsion.*

CONDUCTOR, *conducteur*, est un instrument de Chirurgie dont on se sert dans l'opération de la taille. On l'appelle aussi *gorgeret.* Voyez *Lithotomia.*

Il y a d'autres instrumens qui portent le même nom, dont on se sert pour conduire le bistouri dans l'ouverture des sinus ou fistules.

CONDURDUM, est une plante dont parle Pline, *Lib. XXVI. cap.* 5. & qu'il appelle encore *Herba solstitialis flore rubro.* Il dit qu'étant pendue au cou, elle résout les écrouelles. Parkinson la prend pour la *vaccaria*, qui, dans Boerhaave, *Index alter*, est appellée *Lychnis segetum rubra, foliis perfoliata.*

CONDYLOMA, κονδύλωμα, à cause de sa ressemblance avec un *condylus*, κόνδυλος; *condylome*, tubercule ou excroissance charnue qui vient autour de l'anus, ou plutôt un gonflement calleux des rides de cette partie. Ces tumeurs viennent aux parties naturelles des hommes & des femmes. Voyez *Anus.*

CONDYLUS, κόνδυλος, *condyle*, ou tubercule des articulations formé par l'épiphyse des os. On l'appelle nœud dans les doigts. Il signifie en termes de Botanique, les nœuds des plantes.

CONEION, κώνειον, signifie de la *ciguë* dans Hippocrate, qui n'en parle que comme d'un remede externe. Son nom vient, à ce qu'on prétend, de κωνεῖν, « tournoyer, » parce qu'elle cause des vertiges à ceux qui en mangent.

CONESSI, est une espece d'écorce dont on trouve la description suivante dans les *Essais de Medecine d'Edimbourg*, dans une lettre écrite à M. Monro.

L'arbre dont je vous ai donné l'écorce comme un spécifique pour la diarrhée, croît sur la côte de Coromandel dans les Indes Orientales, & est appellé *Conessi.* Il ne differe point du *codagapala*, de l'*Hortus Malabaricus.* Le *conessi-seca*, ou l'écorce des jeunes rameaux de l'arbre qui a le moins de mousse, est préférable à toute autre: mais il faut avoir soin de la nettoyer.

On la réduit ensuite en une poudre très-fine, dont on fait un électuaire avec le sirop d'orange, & on en prend la quantité de demi-dragme, au plus quatre fois par jour, & cela pendant trois ou quatre jours. D'abord elle augmente le nombre des selles sans augmenter les tranchées. Le second jour, la couleur des selles est moins mauvaise, & le troisieme ou quatrieme jour les excrémens reprennent leur consistance ordinaire.

Dans les diarrhées causées par l'irrégularité du régime, qui ne sont point accompagnées de la fievre, ce remede ne manque presque jamais de produire son effet, surtout lorsqu'on a soin de donner auparavant au malade un émétique préparé avec l'ipécacuanha. Cette méthode est pour l'ordinaire suivie du même succès dans les personnes dont l'habitude du corps est lâche, qui sont sujettes à la diarrhée dans les tems humides & pluvieux, & à des démangeaisons sur la peau le troisieme ou quatrieme jour. Ces sortes de malades doivent user de cet électuaire soir & matin, après même qu'ils paroissent guéris. Leur boisson ordinaire doit être de l'eau de riz; & quelquefois une émulsion de semences froides avec du crystal minéral, leur est nécessaire.

Supposé que la diarrhée soit jointe avec la fievre, il faut la dissiper par le moyen des saignées & des émulsions rafraîchissantes, ou avec la décoction blanche & le crystal minéral, avant que de donner l'écorce *conessi.*

Il arrive quelquefois, quand la cause de la diarrhée que l'on a arrêtée avec ce remede a son siége au-delà du conduit intestinal, que le malade ressent quelques jours après des douleurs dans l'hypocondre droit, ou dans l'épaule droite, ou dans l'estomac vers le côté gauche, laquelle cause une douleur sourde auprès ou au-dessus de la clavicule gauche, avec un pouls fiévreux. Dès que ces symptomes se manifestent, il faut saigner le malade; & dès que son sang sera refroidi, il se couvrira d'une croûte épaisse & jaunâtre. On doit proportionner la quantité de sang qu'on lui tirera, & le nombre des saignées à sa force, aux dégrés de la fievre & à la violence de la douleur qu'il ressent. Il est rare cependant dans ce cas que la saignée dissipe entierement la douleur: mais après avoir suffisament diminué la fievre par des saignées réitérées, j'ai rarement manqué d'achever la cure, en donnant pendant quelques jours au malade du mercure doux en qualité d'altérant, mais en petite quantité. Il est bon d'observer que la poudre de *conessi* dont on se sert, doit être récente, aussi-bien que l'électuaire, & n'avoir pas plus d'un jour ou deux, autrement l'écorce perd son amertume, & ne produit plus le même effet sur les intestins.

CONFECTA, *dragées*; semences ou autres pareilles substances couvertes de sucre. On y mêle quelquefois des drogues cathartiques pour tromper les enfans, auxquels on ne peut faire prendre des remedes. Voyez *Confectio.*

CONFECTIO, *Confection.* On appelle généralement ainsi tout ce qui est confit avec du sucre. Voyez Wedelius *Pharmacia acroamatica.* Ce mot signifie en particulier la même chose que *conditum*, quelque confiture que ce soit, surtout des substances seches. On l'appelle aussi *confectio solida*, « confection solide. » Elle est simple ou composée, & on lui donne aussi le nom de médicinale.

Zwelfer, dans sa *Pharmacopœia Regia*, prépare les *confections* solides simples de la maniere suivante.

Après avoir clarifié le sucre avec de l'eau & du blanc d'œuf, on le fait cuire jusqu'à ce qu'il ait acquis une consistance un peu plus solide que celle du sirop. On met ensuite ce qu'on veut confire; par exemple, la canelle, les amandes & les semences

d'anis dans un vaisseau de cuivre plat, que l'on place sur un petit feu. Lorsqu'il est modérément chaud, on répand quelque peu de sucre liquide tiede sur les substances qu'on y a mises pour les humecter; on les remue, on les agite, on les frotte dans les mains, & l'on agite le vaisseau de maniere qu'elles ne puissent point s'y attacher, après quoi on acheve de les sécher sur un petit feu de charbon. On y ajoute ensuite autant de sucre liquide qu'il en faut pour les humecter, & on procede comme ci-devant pour les faire sécher. On réitere cette opération autant de fois qu'il le faut, pour que les matieres soient suffisamment couvertes de sucre.

Telle est la méthode de préparer les *confections* avec du sucre, sans aucune frelature; au lieu que les Confiseurs, pour y gagner davantage & les vendre à meilleur marché, y ajoutent de l'amydon; car outre que par ce moyen les matieres sechent plutôt, ils leur donnent aussi telle grosseur qu'ils veulent à moins de frais. Van-Helmont rejette sans exception toutes les *confections* seches des Boutiques, croyant que non-seulement elles ne produisent aucun effet, mais qu'elles sont encore extremement nuisibles. Etmuller est du même sentiment que lui, & assure que les *confections* sont préjudiciables à la plupart des malades, surtout aux hypocondriaques. On donne encore le nom de *confection* aux électuaires mous ou liquides.

On trouve différentes especes de *confections* dans les Dispensaires; celles du Dispensaire de Londres se réduisent aux suivantes.

Confectio Alchermes. Voyez *Alkermes*.

Confectio Archigenis.

Confection d'Archigenes.

Prenez *du meilleur castoreum*,
poivre long & noir,
styrax,
spicnard,
costus,
galbanum, &
opium, } *de chacun demi-once*;
safran, deux dragmes.
sirop d'armoise, autant qu'il en faut pour leur donner la forme d'une *confection*.

Cette *confection* ne se trouve dans aucun des Dispensaires du Collége de Londres qui ont précédé la derniere réformation. Mesué en donne la recette, *de Tussi humida*, & on la trouve à la p. 30 de l'édition qu'on en a donnée à Venise en 1549. elle a passé de-là dans le Dispensaire d'Ausbourg, qui s'est seulement contenté de substituer au miel le sirop d'armoise. On la recommande pour les maladies de la poitrine & des nerfs, & en effet elle semble satisfaire parfaitement à ces intentions. Zwelfer (*Animadversiones*) dit que cette composition demande beaucoup de soins, quoiqu'il y entre peu de drogues: mais il paroît que le tout ne consiste qu'à bien dissoudre & couler les gommes & l'opium pour les incorporer avec le sirop & les autres ingrédiens, qu'il faut auparavant pulvériser & passer par un tamis. La dose est depuis un scrupule jusqu'à un scrupule & demi, que l'on réitérera suivant l'exigence des cas.

Confectio Fracastorii. Voyez *Diascordium*.

Confectio-Hamech.

Confection - Hamec.

Prenez *écorce de myrobolan jaune, deux onces.*
myrobolans chebules, & noirs,
violettes,
pulpe de coloquinte, &
polypode de chêne, } *de chacun une once & demie*;
feuilles d'absinthe, &
de thym, } *de chacune, demi-once*;
semences d'anis, &
de fenouil, &
roses rouges, } *de chacun trois dragmes*;

Pilez toutes ces drogues, & faites-les macérer pendant vingt quatre heures dans six livres de petit-lait; faites-les cuire jusqu'à diminution de la moitié.

Ajoutez à la colature

pulpes de pruneaux, &
de raisins, &
du suc de fume-terre, } *de chacun demi-once*;
sucre blanc, &
miel clarifié, } *de chacun une livre*;

Cuisez le tout jusqu'à consistence de miel, &

Mettez-y

de la poudre de troschiques d'agaric, &
de séné mondé, } *de chacun 2 onces*;
rhubarbe, une once & demie;
épithyme, une once;
diagred, six dragmes;
canelle, demie-once;
gingembre, deux dragmes;
semences de fume-terre, &
d'anis, &
de spicnard, } *de chacun 1 dragme*;

Faites-en une *confection* selon l'Art.

Cette composition est d'un Auteur Arabe fort ancien. Mesué l'a mise en lumiere: mais Fernel y a fait depuis des changemens considérables. Je l'ai donnée telle qu'elle est dans le Dispensaire d'Ausbourg & dans celui du Collége de Londres: mais elle est si dégoutante qu'on ne l'employe que dans les lavemens, encore est-ce rarement; ce qui fait qu'on en a presque perdu l'usage dans nos boutiques.

Chaque once de cette *confection* contient sept grains de diagred, un scrupule de séné & d'agaric, un demi-scrupule d'épithyme, & la décoction de quinze grains de coloquinte.

Confectio Raleighana.

Confection de M. Walter Raleigh.

Prenez *copeaux de corne de cerf, une livre*;
chair de vipere, avec le *cœur & le foie, six onces*;
fleurs de bourache,
de romarin,
de souci,
de roses rouges, &
de sureau, } *de chac. demi-liv.*
feuilles de scordium,
de chardon-bèni,
de baume,
de dictame de Crete,
de mente,
de marjolaine,
de bétoine, } *de chac. 2 poignées*;
suc de Kermès,
semences de grand cardamome,
cubebes, } *de chacun 2 onces*;

baies de genévrier, *macis*, *noix-muscade*, *girofle*, & *safran*, de chac. 2 onces;
canelle choisie, *écorces de sassafras*, *écorces jaunes de citron*, & *d'orange*, de chacune 3 onces;
bois d'aloès, & *de sassafras*, de chacun six onces;
racines d'angélique, *de valeriane sauvage*, *de fraxinelle*, *de dictame blanc*, *de bistorte de Virginie*, *de zedoaire*, *de tormentille*, *de bistorte*, *d'aristoloche, longue & ronde*, *de gentiane*, & *d'impératoire*, de chacune une once & demie;

Incisez, & pilez grossierement ces drogues, & mettez-les dans un vaisseau pour en extraire selon l'Art une teinture avec l'esprit de vin. Filtrez cette teinture; & tirez-en l'extrait en la distilant au bain-marie. Brûlez le marc qui a resté, & lessivez ses cendres pour en tirer un sel pur selon l'Art, que vous ajouterez à l'extrait précédent; après quoi incorporez-y les drogues suivantes.

Prenez *bézoard oriental*, & *occidental*, de chac. demi-once;
perles orientales, *deux onces*;
corail rouge, *trois onces*,
bol oriental, *terre sigillée véritable*, & *corne de cerf calcinée*, de chacun 1 once;
musc oriental, *une dragme & demie*;
sucre-candi blanc en poudre, *deux livres*.

Faites-en une *confection* selon l'Art.

Cette composition ne se trouve dans aucun Dispensaire, excepté dans celui de Bates. Plusieurs personnes en font grand cas; ce qui a obligé le Collége de Londres à en faire un remede officinal. Le procédé est long & difficile: mais le principal soin du Compositeur consiste à laisser l'extrait assez liquide pour pouvoir y incorporer les poudres, ensorte que le tout soit d'une consistance convenable.

Quelque bonne opinion que l'on ait de ce remede, il faut convenir qu'on lui fait plus d'honneur qu'il n'en mérite, puisqu'on peut satisfaire à ses principales intentions par des moyens beaucoup plus faciles.

Confectio de Santalis.

Confection de Sandaux.

Prenez *de chaque espece de sandal*, *une once*;
corail rouge, *bol d'Armenie*, & *terre sigillée*, de chac. demi-once;
baies de Kermès, *racine de tormentille*, *dictame*, *safran*, *myrte*, *roses rouges sans onglets*, *corne de cerf calcinée*, de chac. 3 dragmes;

Faites-en un électuaire avec du sirop de clous de girofle.

Cette composition a été ajoutée au dernier Dispensaire du Collége, en qualité d'astringent.

Confectio de Thure.

Confection d'Encens.

Prenez *semences de coriandre*, *préparées*, *demi-once*;
noix-muscade, & *encens blanc*, de chac. 3 dragmes;
reglisse, & *mastic*, de chac. 2 dragmes;
cubebes, & *corne de cerf préparée*, de chac. 1 dragme;
conserve de roses rouges; *une once*;
sucre blanc, *une quantité suffisante*.

Faites-en des bols ou des tablettes.

CONFERENS. Voyez *Sympheron*.

CONFERTUS, le même qu'*athroos*.

CONFERVA, est une espece de mousse stérile, dépouillée de sommets fleuris, & même de ces nœuds ou tubercules qui les remplacent dans quelques-autres mousses. Elle consiste entierement en des feuilles ou tiges minces & uniformes, divisées en plusieurs filets fort menus. Ray (*Synopsis*) divise les *confervæ* en simples, qui sont celles dont les feuilles ou tiges sont lisses, en articulées, qui sont entrecoupées par des anneaux, comme le corps d'un vers, enfin en noueuses; qui sont celles dont les feuilles ou tiges sont convertes de nœuds ou tubercules.

CONFIRMANTIA MEDICAMENTA, sont des remedes qui rétablissent ou entretiennent les forces du corps ou de quelqu'une de ses parties, ou qui affermissent les dents dans leurs alveoles.

CONFLUENTIA, est un terme dont se sert Paracelse pour exprimer l'union, l'accord, ou la confédération du microcosme avec les Astres, ou de la maladie avec les remedes.

CONFŒDERATIO, dans Paracelse, signifie la même chose que *Confluentia*.

CONFORMATIO, *Conformation*. Quelques maladies sont appellées *Morbi malæ conformationis*, ou *Maladies organiques*, c'est-à-dire, qui proviennent de la mauvaise *conformation* des parties. On peut y remédier par le secours de la Chirurgie, quand elles sont extérieures; quelquefois même l'exercice, le régime & l'usage des remedes peut contribuer beaucoup au soulagement de celles qui sont internes, ou du moins les rendre supportables.

CONFORTANTIA MEDICAMENTA, *remedes confortatifs*. Ils sont les mêmes que les cordiaux. Voy. *Cardiaca*.

CONFORTATIVA. Voyez *Confortantia*.

CONFRICATIO, en termes de Pharmacie, c'est l'action de réduire une substance friable en poudre, de l'amydon, par exemple, en le froissant avec les doigts; ou bien l'action de presser quelque plante succulente avec les mains, pour en exprimer le suc.

CONFRICATRICES, le même que *Tribades*. Voyez ce mot.

CONFUSÆ FEBRES, sont certaines fievres qui n'ont peut-être jamais existé que dans l'imagination de Bellini. Ce sont, suivant lui, plusieurs fievres qui affectent une personne en même-tems, qui commencent & finissent alternativement, & sont tellement confondues ensemble, qu'on ne peut les distinguer les unes des autres.

CONFUSANEUS PANIS, le même qu'ἄρτος αὐτόπυρίτης, ou αὐτόπυρος, est du pain fait avec de la farine dont on n'a point ôté le son. Voyez *Artos*.

CONFUSIO, est une maladie des yeux qui arrive, lorsque les membranes internes qui enveloppent les hu-

meurs venant à se rompre, ces humeurs se confondent les unes avec les autres.

CONGELATI ou CONGELATICI. On donne quelquefois ce nom aux personnes affectées d'une catalepsie.

CONGELATIO. La *congelation* est un changement produit par le froid dans un corps fluide; ensorte qu'il quitte son premier état & devient ferme & condensé. Lorsque le froid vient à diminuer, & qu'il est réduit au degré où il étoit avant la concrétion, le corps congelé reprend sa fluidité. Il se fait une *conglaciation* lorsqu'une substance liquide se convertit en cette espece de corps dur & solide, que nous appellons glace. Il faut observer que le mot de *congelation* ne convient qu'aux fluides homogenes, tels que l'eau, l'huile, les substances huileuses & les métaux fondus, dans lesquels la froideur de l'air ne produit aucun autre changement qu'une concrétion. Il faut encore observer que la *congelation* raréfie ou dilate certains corps, l'eau, par exemple, & qu'elle en condense d'autres ou les rend plus compactes, comme les métaux fixes & les substances grasses. On donne aussi dans les boutiques le nom de *congelation* à la condensation qui se fait d'une liqueur lorsqu'on la met dans un lieu froid. On appelle aussi du nom de *congelations*, les pétrifications qui se forment dans quelques cavernes. Car la nature forme les pierres par une *congelation* qui empêche tout ce qui est d'une nature terrestre de se séparer ou de se précipiter de toute la masse, soit par un mouvement spontané, soit par l'action du feu; & qui produit la sécheresse uniforme & l'endurcissement de toute la masse.

CONGELATIVA MEDICAMENTA. Sont des remedes propres pour arrêter les fluxions, pour épaissir & dessécher. Ruland.

CONGER ou CONGRUS, *Congre*.

C'est un gros poisson de mer qui differe peu de l'anguille, & qu'on appelle communément serpent de mer. Galien dit que sa chair est dure & difficile à digérer. On en fait peu de cas dans les cuisines.

CONGESTIO, *Congestion* ou *Collection*. Quelques Auteurs distinguent la *congestion* de la *collection*, en ce que celle-ci se fait tout d'un coup, au lieu que l'autre ne se fait que très-lentement.

CONGIUS, *Conge*, est une mesure qui étoit en usage chez les Anciens & que l'on pretend être la même que le *chus* ou *choa* des Athéniens qui contenoit dix chopines de vin & neuf d'huile. Lemery, *dans sa Pharmacopée Universelle*, la distingue du *choa*, & dit qu'elle contient dix livres de vin, ou neuf d'huile; au lieu que le *choa* contient huit livres de vin, & sept livres & un quart d'huile. Mais cet Auteur se trompe quand il avance que le *congius* étoit une mesure en usage chez les Athéniens; car le *congius* ou *chus* de ces derniers contenoit neuf livres de vin, & celui des Romains dix. Suivant Peiresc, le *congius* des Romains étoit d'environ un demi-pié cubique, & contenoit près de trois pintes mesure de Paris. Dans le *Cabinet de la Bibliotheque de Sainte Genevieve*, & dans la *Medicina Universa* de Fernel, on le fait égal à trois pintes, mesure de Paris. Le *congius* des Romains est la huitieme partie de l'*amphora*, c'est-à-dire, qu'il contient dix chopines de vin, mesure de Rome; & sa capacité étoit équivalente à 168 ½ pouces cubiques, mesure de Paris; de sorte que deux conges (*congii*) valoient à peu près sept pintes, mesure de Paris, ou trois mesures & demie de Strasbourg; & trois conges (*congii*) dix pintes & demie mesure de Paris environ, ou cinq mesures & un quart de Strasbourg. Suivant Beverinus, le conge (*congius*) des Romains étoit la huitieme partie de l'*amphora*, & contenoit six sextiers (*sextarii*) & 120 onces de vin & d'eau, mais seulement 90 de froment.

Saumaise (*Exercitat. Plinian.*) s'efforce de prouver qu'un conge (*congius*) contenoit dix livres de vin ou d'eau, & neuf d'huile. Dans les Dispensaires de Londres & d'Edimbourg, huit chopines, mesure de Paris, composent le (*congius*) conge. La mesure qui contenoit deux *conges*, étoit appellée *bicongius*, & celle qui en contenoit trois *tricongius*. Du *congius* vint le *congiarium*, qui étoit une espece de largesse que les Empereurs Romains faisoient au Peuple. Ce nom lui fut donné, selon toute apparence, à cause que cette distribution se fit d'abord dans des *conges* (*congii.*)

CONGLACIATIO. Le même que *Coagulatio*, & *Congelatio*. Voyez ces mots.

CONGLOBATA GLANDULA, *Glande conglobée*. Les Anatomistes modernes ont réduit toutes les glandes du corps en deux especes, savoir, en *glandes conglobées*, & en *glandes conglomérées*.

La *glande conglobée* est un petit corps continu & uni, enveloppé d'une tunique déliée qui le sépare de toutes les autres parties, qui donne entrée à une artere & à un nerf, & laisse sortir une veine & un vaisseau excrétoire. De ce nombre sont les glandes du cerveau & des testicules. Keill, *Anatomie*.

M. Winslow ne comprend sous le nom de *glandes conglobées* que les lymphatiques seules; & donne le nom de conglomérées à toutes les autres glandes du corps.

CONGLOMERATA GLANDULA, *Glande conglomérée*.

Les *glandes conglomérées* sont composées de plusieurs petits corps spongieux ou grains glanduleux joints ensemble sous une même membrane, & qu'on peut regarder comme autant de glandes conglobées. Quelquefois tous leurs conduits excrétoires se réunissent & n'en forment qu'un seul, par lequel elles vuident la liqueur qu'elles ont préparée: telles sont les parotides & le pancréas. Quelquefois ces conduits en s'unissant en forment plusieurs autres, qui ne communiquent entre eux que par des conduits qui les traversent; telles sont les mamelles. D'autres, comme les glandes lachrymales & les prostates ont plusieurs tuyaux qui n'ont aucune communication entre eux. Enfin, les glandes de la quatrieme espece, sont celles qui ont chacune leur conduit excrétoire, par lequel elles vuident la liqueur qu'elles contiennent dans un réservoir commun; tels sont les reins. Keill, *Anatomie*.

CONGLUTINANTIA. Les remedes consolidans ou agglutinatifs, sont ceux qui consolident les plaies.

CONGRUS. Voyez *Conger*.

CONIA, *κονία*, *Chaux*; il signifie aussi lorsqu'il est joint avec *σακτὴ*, une lessive des cendres tirées des végétaux. Dans Hippocrate *κονιώδεα οὖρα*, sont des urines extremement hautes en couleur, & semblables à de la lessive.

CONIA, *κωνία*, c'est le *πισσίτης οἶνος*, vin imprégné avec le *picea* ou sapin. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 48. enseigne la méthode de faire ce vin. Elle consiste à verser du moût sur de la poix liquide, & à le laisser fermenter: mais il faut auparavant laver la poix avec de la saumure ou de l'eau de mer. Galien, dans son *Exegesis*, donne une description aussi courte qu'obscure, de ce vin. C'est, suivant lui, un vin imprégné avec le *πεύκη*, qui est le *picea* ou *tæda*, que l'on fait infuser dans du vin sans en ôter l'écorce.

CONIFERÆ ARBORES. On appelle arbres *coniferes*, ceux dont les fruits sont de figure conique; comme le cedre du Liban, la melese & le pin. Miller, *Diction.* Vol. I.

CONILE, est le nom que l'on donne à la *myrrhis*, à cause de sa ressemblance avec la ciguë. Voyez *Myrrhis*.

Je crois pourtant que ce n'est point-là la plante à qui Oribase donne ce nom, & qu'il nous dépeint comme un violent purgatif.

CONIS, *κόνις*, *poussiere* ou *cendre*; ce mot signifie aussi une lente, ou la teigne, & quelquefois de la chaux.

CONISTERIUM, *κονιστήριον*. Voyez *Apoditerium*.

Il signifie aussi l'ouverture du cendrier d'un vaisseau de Chymie.

CONJUNCTA CAUSA. La cause conjointe ou prochaine d'une maladie. Voyez la *Préface*.

CONJUNCTA SIGNA, sont les signes patognomoniques d'une maladie.

CONJUNCTIVA TUNICA. Voyez *Adnata*.

CONNA; nom de la *Cassia fistula*.

CONOCARPODENDRON, κωνοκαρπόδενδρον, est le nom d'un arbre qui croît dans le pays des Hottentots, près du Cap de bonne espérance.

Voici ses caracteres.

Il porte une fleur à étamines entourée d'un grand nombre de feuilles longues, placées immédiatement sous le calyce qui est composé de cinq feuilles étroites. Quand ces fleurs sont tombées, il leur succede des fruits coniques semblables à ceux du larix dont la semence est enfermée dans des cellules séparées. MILLER, *Diction*. Vol. II.

Boerhaave en compte dix especes.

1. *Conocarpodendron, foliis argenteis, sericeis, latissimis.*
2. *Conocarpodendron, folio crasso, nervoso, lanuginoso, supra crenato, ibique limbo rubro, flore aureo, cono facilè deciduo.*
3. *Conocarpodendron, folio rigido, crasso, angusto, cono laricis parvo.*
4. *Conocarpodendron, folio rigido, angusto apice tridentato, rubro, flore aureo.*
5. *Conocarpodendron, folio subrotundo, crasso, rigido, valdè nervoso, cono longo, variegato, ex rubro & flavo, flore aureo.*
6. *Conocarpodendron, folio angusto, rigido, breviori, cono parvo, aureo, corona foliacea succincto.*
7. *Conocarpodendron, acaulon, folio rigido, nervoso, oblongo, latiori, cono fusco, semine oblongo, in medio quasi excavato.*
8. *Conocarpodendron, foliis subrotundis, brevissimis, capituli immaturi, globosi, parte inferiori fusca, media aurea suprema viridi.*
9. *Conocarpodendron, folio tenuissimo, angustissimo, saligno, cono caliculato.*
10. *Conocarpodendron, folio tenui, angusto, saligno, cono caliculato, corona foliacea succincto.* BOERHAAVE, *Ind. alt.* Vol. II.

CONOIDES CORPUS, κωνοειδὲς σῶμα, c'est la glande pineale. Voyez *Cerebrum*.

CONOPS, κώνωψ, *moucheron, cousin*. Hippocrate parle de certaines efflorescences qui paroissent sur la peau dans quelques maladies épidémiques qu'il décrit, & qui ressemblent à des piquures de cousins.

CONQUASSATIO, c'est une espece de division ou d'opération particuliere par le moyen de laquelle on pile & on agite avec un pilon de métal, de bois ou de pierre des substances humides & concretes, comme des végétaux récens, leurs fruits, des semences laiteuses & les parties molles des animaux dans un mortier de marbre, de verre, de pierre ou de métal, jusqu'à ce que par leur propre succulence ou l'affusion de quelque liqueur convenable, elles soient réduites en une pulpe molle & déliée. Les instrumens métalliques ne valent rien pour cet effet, parce que non-seulement les sels manifestes, mais encore les sels cachés des substances que l'on soumet à cette opération venant à agir sur eux, peuvent en recevoir une qualité virulente qui les rende non-seulement inutiles, mais encore dégoûtantes & nuisibles quand on les donne en qualité de médicamens.

CONSENSUS, *sympathie*. Voyez *Sympathia*.

CONSERVA, *Conserve*. Une *conserve* est un remede de consistance de pulpe, ou un électuaire préparé avec les fleurs, les feuilles, les jets, rarement les racines, & encore plus rarement les pulpes des fruits, que l'on coupe par petits morceaux, & que l'on mêle intimement en les pilant dans un mortier de pierre avec un pilon de bois. On se sert ordinairement du sucre en pain pour préparer ces sortes de remedes, à moins qu'on n'aime mieux lui substituer le sucre blanc en poudre qui est beaucoup meilleur, parce qu'il est quelquefois entierement dépouillé de la chaux dont on se sert pour donner au sucre la forme d'une pyramide, & qui lui communique, suivant Wedelius, une sorte d'acrimonie. On emploie pour l'ordinaire une quantité de sucre double de la substance dont on fait la *conserve*; quelquefois plus & quelquefois moins. Le Dispensaire de Londres prescrit le triple du sucre: mais ceux qui agissent avec le plus d'exactitude, prétendent que le double de sucre suffit pour les substances humides, & qu'il y en a même quelques-unes, par exemple la rose sauvage, qui en demandent moins. Mais les substances d'une nature plus seche demandent plus que le double de sucre, & quelque peu d'eau distilée pour pouvoir mieux les mêler avec le pilon. Le Dispensaire d'Edimbourg prescrit une quantité triple de sucre pour réduire les substances seches en *conserve*.

Suivant Zwelfer, dans sa *Pharmacop. Reg.* « un poids « égal de sucre suffit pour les substances seches: mais il « faut une livre & demie de sucre pour une de plantes « ou de fleurs succulentes & mucilagineuses, car une « plus grande quantité ne serviroit qu'à en augmenter « le prix & la dose, à exciter des nausées, à détruire « la digestion par son ferment extraordinaire qu'il reçoit dans la clarification, ou de la chaux ou de la « terre des moules, ou enfin à émousser la force du « médicament ou à produire tel autre mauvais effet. »

Il faut observer avec Wedelius que chaque plante demande une quantité différente de sucre. Il suit de-là que plus une plante est molle & succulente, & plus il faut de sucre pour l'empêcher de se moisir & réciproquement. Lorsque les plantes sont trop humides il faut avoir la précaution de les faire un peu sécher auparavant à l'ombre. Plus on emploie de sucre, plus aussi la *conserve* est molle.

Lorsqu'on veut faire une *conserve* de quelque plante extremement mucilagineuse ou succulente, on se sert quelquefois d'un sucre cuit en consistance épaisse. Quelques-uns se servent de miel au lieu de sucre pour faire les *conserves*, comme on peut le voir dans l'*Atrium Medicinæ Helvetiorum Constantini de Rebecque*. D'autres préparent leurs *conserves* en mettant les fleurs & le sucre couches sur couches & en les exposant dans cet état au soleil. D'autres composent un julep qu'ils mêlent avec la substance dont ils veulent faire la *conserve*. D'autres enfin font bouillir les substances dont on veut faire la *conserve*, les racines de guimauve ou de consoude, par exemple, dans l'eau, jusqu'à ce qu'elles soient suffisamment ramollies, après quoi ils les pilent ou même ils les passent par un tamis & y ajoutent une quantité de sucre suffisante. On pratique la même chose pour les pulpes des fruits, & on leur donne avec du sucre la consistance convenable. On expose au soleil pendant quelques jours les *conserves* nouvellement faites, en les remuant de tems en tems pour que le mélange en soit plus parfait. Mais on doit prendre garde qu'elles ne fermentent & ne s'enfuient, comme il arrive pour l'ordinaire à celles des fleurs de bourache & de buglose. On empêche cet accident en ne remplissant pas tout-à-fait le vaisseau. Elles se gardent beaucoup mieux dans des pots de verre ou de terre vernissée. On peut aisément les préparer avec des fleurs & des herbes récentes, & en avoir même dans toutes les saisons en réduisant les fleurs seches en poudre, & en en formant une masse avec de l'eau distilée de ces mêmes fleurs & du sucre qu'on y fait dissoudre. C'est ainsi que l'on prépare les *conserves* liquides. A l'égard des seches elles se font en mêlant des fleurs desséchées & réduites en poudre avec du sucre dissous dans l'eau qu'on en a tirée. Il est bon d'observer avec Hoffman dans sa *Dissertat. de Natura sacchari*, que les meilleures *conserves* sont celles qui se font par l'évapora-

tion du suc de quelque végétal que ce soit, ou avec leurs fleurs, leurs feuilles & leur huile distilée. Ce sont les Arabes qui ont inventé les *conserves* à dessein de conserver les végétaux dont la vertu se perd par la sécheresse. Leur principal usage est de servir avec les sirops, de véhicule aux poudres dont on fait des bols & des électuaires. Elles sont surtout d'une grande utilité quand on veut que la vertu du végétal que l'on a réduit en *conserve*, se communique insensiblement à la masse du sang. De-là vient qu'on les recommande pour fortifier les visceres dans les maladies arthritiques.

Voici les instructions que donne le Collége de Londres dans son Dispensaire pour les *Conserves*.

Les *conserves* d'absinthe, d'oseille, d'orange, de bourache & d'œillets, de feuilles de cueillerée, de fleurs de grande consoude, de fumeterre, de fleurs de lavande, de muguet, de mauve & de sommités de marjolaine, de feuilles de menthe, de roses rouges, de Damas & de chien, de fleurs de romarin, de feuilles de rue, de sureau, de violettes, d'écorce jaune d'orange, d'écorce de citron, de prunelle & d'épine-vinette, se font avec le triple de sucre: mais on ne doit pas les préparer toutes de la même maniere.

Quelques-unes de ces substances veulent être coupées, pilées & légerement cuites. Il y en a d'autres qui n'ont besoin d'aucune de ces préparations, ou qui n'en demandent que quelques-unes. Ces précautions suffisent pour une personne qui est versée dans la composition de ces sortes de remedes. *Dispensaire de Londres.*

Quincy nous apprend, *Prælect. Pharmaceut.* que la Pharmacie de Galien nous fournit plusieurs remedes préparés avec le sucre ou le miel sous les noms de sirops, de miel, d'oxymel, de suc, de confections & de confitures, qui ne different que par la maniere dont on les fait, les uns y employant du miel & d'autres du sucre; & qui paroissent avoir été inventés pour conserver, autant qu'il est possible, certaines choses dans l'état où la nature les a produites, ou pour les rendre plus agréables au gout.

Pour juger du fond que l'on peut faire sur ces choses dans tous les cas qui peuvent s'offrir dans la pratique de la Medecine, il faut examiner qu'elles sont les parties de la matiere médicale qui sont les plus propres à être ainsi mêlées, & la vertu que le sucre ou le miel leur communiquent.

On peut considérer les matieres ainsi préparées ou par rapport à leur substance entiere avec laquelle le sucre se mêle immédiatement, comme dans les *conserves*, ou même dans leurs sucs ou leurs décoctions, que l'on fait ensuite cuire avec du sucre ou du miel en consistance de sirops. On doit avoir surtout égard dans l'examen général que nous faisons ici à la qualité particuliere des simples dans laquelle leur vertu médicinale réside, pour connoître si ces moyens suffisent pour la conserver ou non, aussi-bien qu'à la force de son opération, pour voir si l'on peut en avoir assez dans une dose convenable pour faire fond sur elle dans les cas d'une certaine importance.

Les substances qui paroissent les plus propres à être mêlées avec du sucre sont celles dont les qualités prédominantes se conservent le mieux par ce moyen, & dont on peut espérer quelque bon effet quand on les emploie en qualité de remede. Par exemple, les fleurs de lavande, de romarin, l'écorce extérieure des oranges & des citrons & un petit nombre d'autres dont on fait des *conserves*, se gardent avec le sucre de telle sorte, qu'une moindre quantité satisfait aux mêmes intentions que si on les donnoit en plus grande dose sous quelqu'autre forme. Mais la mente, la cueillerée, la rue & telles autres plantes semblables qui ne produisent leurs effets qu'à proportion de la quantité qu'on en prend, ne valent rien avec du sucre, parce que la dose qu'il en faut est capable de soulever l'estomac & de faire beaucoup de mal. Tous les amers, comme l'absinthe, la fumeterre, ne valent rien non plus en *conserve*, parce qu'elles sont extremement dégoutantes; pour les autres qui sont d'un tissu gluant & visqueux, comme la consoude, elles perdent en séjournant dans le sucre leurs qualités & ne sont bonnes à rien. La même regle a lieu à l'égard de toutes les autres formes que l'on donne aux remedes avec du sucre, & l'on trouve en examinant la chose avec attention qu'il y a peu d'altérans que l'on puisse améliorer par ce moyen, quoique les émétiques & les cathartiques qui produisent leurs effets en petite dose puissent se conserver parfaitement de cette sorte. Si l'on regarde une *conserve* ou un sirop comme un moyen pour unir plusieurs choses ensemble, pour donner aux autres une forme & une consistance convenable & faciliter les moyens de les prendre, il est certain que la plupart peuvent avoir leur usage: mais hors de là je ne crois pas que l'on puisse dire beaucoup de choses en leur faveur.

Les *conserves* sont un article considérable de la Pharmacie; & quoique le Collége de Londres en ait supprimé un grand nombre, il en reste cependant plus qu'on n'en prescrit, tant à cause de leur qualité dégoutante, que du peu qu'elles valent sous cette forme. La prunelle & l'épine-vinette sont les seules plantes qui aient besoin d'une légere cuisson, parce que leur chair ne sauroit prendre sans cela une consistance convenable avec le sucre: mais il faut aussi prendre garde de ne les point trop cuire. Toutes les autres *conserves* demandent seulement d'être pilées dans un mortier: mais cette préparation les rend si sales qu'il est absolument besoin d'en ôter la pulpe avant de les réduire en électuaires & de les confire.

On trouve une très-grande méprise dans le catalogue des simples que l'on peut réduire en *conserves*, tel qu'on l'a donné dans le dernier Dispensaire de Londres, tant à l'égard de la méthode qu'on a suivie, que par rapport à la distinction qu'on en a faite & dont il est bon d'avoir connoissance pour éviter les méprises dans lesquelles il pourroit jetter le Lecteur. Les distinctions des sommités, des fleurs & des fruits sont non-seulement confondues, & par conséquent repetées plus souvent qu'il ne le faudroit; mais même on a placé sous ces distinctions des choses qui ne leur appartiennent point. Par exemple, on a compris sous celle des sommités, la lavande & le muguet, dont on n'emploie que les petites fleurs dans les *conserves*. On a mis de même sous celle des feuilles, les violettes, dont on n'emploie que les fleurs; & le sureau dont on n'a jamais employé les feuilles en forme de *conserve*. L'épine-vinette & la prunelle appartiennent à la classe des fruits & non point à celle dans laquelle on les a mises. Il y a plusieurs autres fautes de moindre conséquence qu'un Lecteur un peu intelligent peut aisément corriger. QUINCY, *Prælect. Pharmac.*

CONSERVATIO, en termes de Pharmacie, est l'art de confire, de mariner, ou de préserver quelque chose que ce soit de la corruption ou de l'évaporation, en y ajoutant quelque autre substance.

CONSERVATIVA MEDICINA, c'est cette partie de la Medecine, qui a rapport à la conservation de la santé, l'*hygiène*.

CONSILIGO, c'est l'*helleboraſtrum*. Voyez *Helleborus, niger, fœtidus.*

CONSILIUM, est le conseil que donne un Medecin rélativement à l'état du malade, & à la méthode qu'il convient de suivre dans la cure.

CONSISTENTIA. Lorsqu'on emploie ce mot relativement à une maladie, il signifie son état ou *acmé*. Lorsqu'on l'applique aux humeurs, aux excrémens ou aux excrétions, il signifie leur consistance.

CONSISTENTIA, *Consistance*; ce mot se dit de l'épaisseur ou de la ténuité des médicamens. Nous avons

expliqué quelle est la *consistance* de chaque remede particulier aux articles qui leur sont respectifs. Je me contenterai d'observer ici avec Jacques Sylvius, que non-seulement le gout, mais encore l'opération des remedes dépendent en quelque sorte de leur *consistance* ; car les remedes d'une *consistance* épaisse pénetrent dans le corps avec beaucoup plus de difficulté que ceux qui sont clairs & liquides, sans compter qu'il est plus difficile de les avaler. De-là vient que les remedes épais sont en général dégoutans & désagréables ; & que pour corriger ce défaut l'on dissout les bols purgatifs dans quelque liqueur agréable, pour les rendre moins dégoutans. C'est aussi par la même raison que l'on clarifie les aposemes avec le blanc d'œuf, ou en les passant par la chausse, & que l'on délaye le miel avec de l'eau, pour qu'il puisse plus aisément pénétrer dans les pores de la peau qui sont obstrués, & agir en qualité de détersif. C'est ce qui fait aussi qu'une grande quantité d'eau chaude prise après un émétique, est plus propre pour exciter le vomissement qu'une moindre. Il y a des occasions au contraire où il est plus à propos que les médicamens soient d'une *consistance* épaisse. Dans les ulceres, par exemple, de la trachée-artere & de l'œsophage, on doit user de remedes mêlés avec de la gomme adraganth, ou d'autres pareilles substances, propres à les fixer par leur viscosité. C'est ce qui fait qu'on ajoute aux remedes qui ont besoin d'être épaissis, des choses qui ne peuvent ni augmenter ni diminuer leurs effets, mais seulement leur donner plus de *consistance* ; comme de la cire, par exemple, dans les onguens & les emplâtres.

CONSOLIDA, *Consoude* ; est le nom que l'on donne à plusieurs plantes. La *consolida major*, est le *symphytum* ; la *consolida media*, est la *bugula* ; la *consolida minima*, est la *bellis minor* ; la *consolida regalis*, est le *delphinium* ; & la *consolida saracenica*, est la *doria*, *quæ Jacobæa*, *Alpina*, *foliis longioribus*, *serratis*. Voyez *Doria*.

CONSOLIDANTIA ou CONSOLIDATIVA MEDICAMENTA, *Consolidans*, sont des remedes qui réunissent les plaies & en procurent la cicatrice.

CONSPERSIO. Voyez *Catapasma*.

CONSTANS. Quand il s'agit des forces ou facultés vitales, signifie force, ou bonté de tempérament.

CONSTELLATUM UNGUENTUM, est un onguent préparé avec des vers de terre nettoyés, séchés, & réduits en poudre, dont on fait un onguent avec la graisse de sanglier ou d'ours. On l'estime propre pour le mal de dent & pour consolider les plaies.

CONSTIPATIO. Le même qu'*Adstrictio*. Voyez ce mot.

CONSTITUENS. Ce n'est autre chose que la substance qui donne la consistance convenable aux médicamens composés, comme le rob, le miel, ou les sirops dans les électuaires, ou la cire ou autres substances tenaces dans les emplâtres.

CONSTITUTIO. Voyez *Catastasis*.

CONSTRICTIO. Voyez *Adstrictio*.

CONSTRICTIVA, *Styptiques*.

CONSTRICTORES MUSCULI. On donne le nom de *constricteurs* aux muscles qui ferment quelques-uns des orifices du corps. Tels sont le *constricteur* des paupieres (*constrictor palpebrarum*) autrement appellé *orbicularis palpebrarum* : le *constricteur* des levres (*constrictor labiorum*) le *constricteur* des ailes du nez, qu'on appelle encore *Depressor labii superioris*. Tous ces muscles sont décrits à l'article *Caput*.

CONSTRINGENTIA, le même qu'*Astringentia*.

CONSUETUDO, habitude ou coutume ; se dit en Medecine des choses non-naturelles.

CONSUMMATUM, *Consommé* ; est un bouillon si fort qu'il se réduit en gelée quand il est refroidi. Il en est souvent parlé dans les Auteurs François.

CONSUMPTIO, le même qu'*Analosis*. La consomption, en tant que maladie, est la même que la phthisie. Voyez *Phthisis*.

CONTABESCENTIA. Voyez *Atrophia*.

CONTAGIO ou CONTAGIUM. *Contagion* ou *Infection*.

CONTEMPERANTIA. Le même que *Temperantia*.

CONTENTA, *Contenus*. On appelle ainsi en termes de Medecine, les fluides contenus dans quelque partie du corps que ce soit.

Relativement à l'urine, les *contenus* sont de petites particules qui se rassemblent à mesure que cette liqueur se refroidit. Quand elles nagent sur sa surface, on les appelle nuages, νεφέλαι ; ἐναιωρήματα, quand elles demeurent suspendues au milieu, & ὑπόστασις, ou *sédiment*, quand elles se précipitent au fond.

CONTENTIO ou CONTENSIO, signifie quelquefois tension. De-là

CONTENTUS, *Tendu*.

CONTINENS FEBRIS, *Fievre continente*, qui persiste depuis le commencement jusqu'à la fin, sans intermission ou rémission. Voyez *Synochos*.

CONTINUA FEBRIS, *Fievre continue*, est celle qui est accompagnée de redoublemens, & de légeres rémissions, mais sans aucune intermission. Voyez *Synoches*.

CONTORSIO, *Contorsion* ; ce mot a plusieurs significations en Medecine. Premierement, on appelle ainsi la passion iliaque. Secondement, on donne ce nom à la dislocation incomplete, lorsqu'un os est sorti en partie de son articulation. Troisiemement, on donne encore le nom de *contorsion* à la luxation des vertebres du dos, aussi-bien qu'à leur courbure. Quatriemement, on appelle ainsi une maladie de la tête, dans laquelle cette partie se porte plus d'un côté que de l'autre, soit à cause de la contraction spasmodique des muscles du même côté, ou de la paralysie de leurs antagonistes.

CONTRA-APERTURA, *Contre-ouverture*. Cette opération est quelquefois nécessaire dans les plaies pour décharger la matiere qu'elles contiennent & empêcher qu'elles ne dégénerent en fistule.

Voici comment elle se fait suivant Heister.

Le Chirurgien ayant pris une espece particuliere de sonde dont la pointe est émoussée & garnie d'un bouton (*A*) & qui est percée à son autre extrémité d'un œil ou trou (*B*) (voyez *Pl. V.* du premier Vol. *fig.* 1.) il l'introduit dans la plaie ou dans l'ulcere, en dirigeant son bouton vers la peau qu'il presse avec une certaine force jusqu'à ce qu'il puisse le sentir avec le doigt. Après quoi, si la chose peut se faire sans danger, il coupe la peau & les autres parties sur le bouton, en faisant une incision assez grande. Il passe ensuite un morceau de linge long & étroit dans l'œil de la sonde (*B*) supposé qu'il ne l'ait pas déja fait, & l'imprégnant de quelque baume vulnéraire, il le laisse dans la plaie en forme de séton. Il applique sur les deux playes un plumasseau trempé dans le même baume, & par-dessus une emplâtre qu'il assure avec un bandage convenable. Il doit avoir soin toutes les fois qu'il panse la plaie, de la nettoyer comme il faut, & après avoir appliqué quelque baume vulnéraire sur la partie supérieure du séton, de le tirer par son extrémité inférieure jusqu'à ce que celle où est le baume soit entrée dans la plaie. Il continue cette méthode jusqu'à ce que la plaie soit parfaitement détergée, que le pus ait diminué & qu'il n'y ait plus de matiere au fond. Pour lors il retire le séton, & il consolide les plaies à la maniere ordinaire.

Garengeot, dans son Traité des *Instrumens*, *Tom. I.* décrit un instrument triangulaire de l'invention de M. Petit, appellé *Trocar*, avec lequel il fait une ouverture au fond de la fistule, à travers de laquelle il passe, comme ci-devant, un morceau de linge, par le moyen de l'œil qui est à l'une de ses extrémités. Mais comme cet instrument est droit & que la nouvelle plaie que

l'on fait par son moyen ne se ferme pas avec la même facilité dans tous les malades, j'en ai inventé un autre long-tems avant que l'Ouvrage de Garengeot parût, pour l'usage d'un Gentilhomme qui avoit un abscès dans la partie antérieure du bas-ventre, qui s'ouvroit vers le nombril du côté droit, & qui pénétroit jusqu'à l'aine du même côté. Ayant jugé qu'il étoit extremement dangereux de faire une nouvelle plaie dans cette partie avec un pareil instrument à cause des vaisseaux cruraux qui lui sont contigus, j'en fis faire un autre à peu près semblable à ceux dont on se sert pour faire la ponction dans l'hydropisie, avec cette différence qu'il étoit un peu courbé vers sa pointe & d'une bonne longueur à cause de la profondeur de la fistule, & enfermé dans une cannule. Je pouvois en dirigeant la pointe de cet instrument vers la peau, faire une nouvelle incision au fond de la fistule, sans crainte d'endommager les vaisseaux. Et pour avoir en même-tems la facilité d'y introduire un seton, je fis faire à son extrémité une espece d'anneau pour y attacher avec un gros fil le morceau de linge que je voulois laisser dans la plaie. Toutes les fois que le morceau de linge est usé, sans pour cela que la plaie soit entierement détergée, j'en cons un nouveau à l'extrémité supérieure de celui qui y est déja & après l'y avoir introduit en tirant le premier, je coupe le linge superflu, réitérant cette méthode aussi long-tems qu'il est nécessaire, sans être obligé d'introduire de nouveau l'instrument dans la plaie. HEISTER, *Chirurgie.*

CONTRACTIO, *Contraction* en général; comme du cœur, des arteres & des muscles.

CONTRACTURA, immobilité de quelqu'une des articulations, occasionnée par la contraction extraordinaire des muscles destinés à les mouvoir dans leur état naturel.

CONTRAFISSURA, *Contre-coup* ou *contre-fente ;* fracture ou fente du crane dans la partie opposée au coup, ou hors de sa portée. On compte cinq especes de *contre-coup* : Le premier, est lorsque la table interne se fend. Le second, est quand l'os se fend au-dessus, au-dessous ou à côté du coup. Le troisieme, est un écartement des futures éloignées de la portée du coup. Par exemple, les futures temporales peuvent se séparer par la violence d'un coup reçu à l'occipital. Le quatrieme, est quand un os du crane résiste au coup qu'il reçoit, & que son voisin se fend. Le cinquieme, est une fracture faite à un os diamétralement opposé à celui qui a été frappé. Cette cinquieme espece est ce qu'on appelle plus particulierement *contre-coup.* On a traité de toutes ces différentes especes de *contre-fentes* à l'article *Caput.*

CONTRAHENTIA. Ce sont des remedes, qui par leur force contractive, diminuent la longueur des solides, & augmentent leur épaisseur, de sorte qu'en épaississant les fibres, ils rendent leur connexion mutuelle beaucoup plus forte. On ne donne pour l'ordinaire ce nom qu'aux astringens qui sont d'usage dans la foiblesse ou le relâchement des fibres, aussibien que dans les maladies qui en proviennent : mais ceux qui refléchiront attentivement sur ce sujet, s'appercevront que les causes capables de causer une contraction peuvent se réduire aux suivantes. 1°. A celles qui produisent une solution de continuité dans les fibres; car lorsque celles-ci sont blessées ou coupées dans leur longueur, elles se contractent. Il suit de-là que la plupart des remedes contractifs agissent, ou produisent leur effet en formant une plaie.

2°. Aux choses qui par la force de leur action dilatent les vaisseaux de notre corps, au point d'en diminuer la longueur & d'en augmenter le diametre. De ce nombre sont les substances nutritives capables de remplir les vaisseaux, les substances irritantes & tous les corroborans. De ce nombre encore sont les évacuans ; car les vaisseaux se contractent à mesure qu'ils deviennent vuides. Il est aisé de comprendre les effets des remedes *contractifs* ; car, la solidité des fibres venant à augmenter, il faut nécessairement que la force de ces mêmes fibres, des membranes & des vaisseaux augmente aussi. RIEGER.

CONTRA-INDICATIO, le même qu'*Antendeixis.* Voyez ce dernier mot.

CONTRALUNARIS, est une épithete que donne Dietericus aux femmes qui conçoivent dans le tems de leurs regles.

CONTRAYERVA.

Drakena, Contrayerva. Offic. Mont. Exot. 7. *Drakena radix.* Ger. Emac. 1621. Raii Hist. 2. 1339. J. B. 2. 740. *Contrayerva radix*, ejusd. 2. 741. *Drakena radix Clusii, Bezoardica radix, Tabernæmontani.* Chab. 245. *Contrayerva Hispanorum, sive Drakena radix.* Park. Theat. 421. *Contrayerva*, Worm. Mus. 154. Ind. Med. 40. Barr. Icon. 482. Obs. 1398. Bocc. Mus. Fisic. 277. Tab. 2. 101. ejusd. Mus. Plant. 168. Tab. 121. *Cyperus longus, odorus, Peruanus.* C. B. Pin. 14. Park. Theat. 218. *Dorstenia sphondilii folio, dentaria radice.* Plum. Nov. Gen. 29. Tab. 8.

C'est une racine longue & noueuse, environnée de tous côtés de petites fibres très déliées, de couleur brune, rougeâtre-claire par-dehors, & blanche en-dedans, d'une odeur aromatique agréable, mais d'un gout assez foible.

On nous l'apporte des Indes Espagnoles, & l'on assure qu'elle croît au Pérou. On ne sait point au juste quelle est la plante qui fournit cette racine ; & la plupart des Botanistes croyent qu'elle appartient à une espece de *Granadilla*, ou fleur de la passion : mais le P. Camelli dans ses Lettres à M. Ray, que l'on peut voir dans son Histoire, *Vol. III. pag.* 647. prétend qu'elle est la racine d'une plante différente qu'il décrit avec des feuilles épaisses & nerveuses semblables à celles du plantain, velues par-dessous, moins branchue & moins rampante que la fleur de la passion : mais la description qu'il en donne est si courte & si obscure, qu'on reste après l'avoir lue, dans la même incertitude qu'auparavant.

D'autres veulent que la *contrayerva* soit la racine d'une plante semblable à la verge dorée, avec cette différence que ses semences sont solides. Il peut se faire qu'il y ait deux especes de *contrayerva*, car j'ai vu une de ces racines qui étoit venue par les vaisseaux de la Compagnie du Sud, qui étoit plus épaisse, plus ronde, peu fibreuse, semblable aux tubérosités de l'*Apios Americana*, quoique sa couleur & son odeur fussent les mêmes que celles de la *contrayerva* ordinaire.

La seule préparation de cette racine que l'on trouve dans les boutiques, est le *Lapis contrayerva.* MILLER, *Bot. Offic.*

Lapis Contrayerva.

Pierre de Contrayerva.

Prenez *de la corne de cerf calcinée en poudre,*
corail rouge préparé,
perles,
ambre blanc,
pierres d'écrevisses, — *de chaque deux dragmes.*
racine de contrayerva *pulvérisée,*
pattes d'écrevisses préparées, — *de chaque demie-once.*

Mêlez ces drogues ensemble, & faites en des boules avec la solution de gomme Arabique.

Le Collége de Londres a reçu fort tard cette composition dans son Dispensaire : mais on l'employe aujourd'hui fort souvent dans les Ordonnances ordinaires en qualité d'alexipharmaque.

d'alexipharmaque. On l'ordonnoit autrefois avec la gelée de viperes & couverte d'une feuille d'or, mais tout cela est de peu d'importance. On laissoit aussi au Medecin la liberté d'y ajouter une dragme & demie d'ambre-gris, s'il le jugeoit à propos : mais cette drogue est si forr éloignée de l'intention du remede, qu'on l'a tout-à-fait rejettée. Sa dose est depuis dix grains jusqu'à demi-dragme.

La racine de *contrayerva* a été appellée *Drakena* par Clusius, à cause qu'elle fut apportée en Angleterre en 1541. par François Drake, à son retour du voyage qu'il avoit entrepris autour du monde. La racine que l'on trouve aujourd'hui sous ce nom dans les boutiques, est rougeâtre par-dehors & blanchâtre en-dedans. On doit la choisir récente, saine, d'un gout un peu astringent d'abord, & ensuite acre, & d'une odeur aromatique. Geoffroy conclut de son gout & de son odeur qu'elle contient une médiocre quantité de parties volatiles, huileuses & aromatiques, enveloppées dans beaucoup de terre. C'est de-là que lui vient sa qualité irritante, incisive, atténuante, corroborante, la vertu qu'elle a de résister au venin & d'augmenter le mouvement des humeurs. C'est ce qui la rend propre dans les cas où il est besoin d'augmenter la transpiration, d'échauffer le corps, de surmonter le froid de la fievre, & chasser la matiere morbifique par les pores de la peau. Clusius nous apprend que les Habitans du Pérou la regardent comme un puissant antidote ; qu'elle fortifie le cœur & les facultés vitales, étant prise en poudre dans un peu de vin, le matin à jeun ; & qu'elle appaise la chaleur fébrile, quand on la prend dans de l'eau. Monard, qui au rapport de Clusius, est le premier qui ait écrit sur la *contrayerva*, assure que la poudre de cette racine prise dans du vin blanc, est un remede aussi prompt qu'efficace contre toutes sortes de poisons, à l'exception du sublimé corrosif, (dont on ne peut prévenir les effets qu'en buvant une grande quantité de lait) puisqu'elle les évacue, ou par le vomissement, ou par la transpiration. On assure encore que sa poudre empêche les effets des philtres, & chasse les vers qui sont enfermés dans les intestins. Térentius, dans ses Notes sur Hernand, *Hist. Lib. VIII. cap.* 58. dit qu'une dragme, ou une dragme & demie de poudre de *contrayerva* prise dans quelques onces d'eau, avec un régime propre pour exciter la sueur, chasse le poison, & guérit la peste & les autres maladies virulentes ; que le vin ou l'eau dans laquelle on a fait infuser cette racine, est un préservatif contre la peste & la mélancolie, facilite la digestion, chasse les vents, & fortifie l'estomac, lorsqu'on en boit tous les jours à dîner. Il ne s'ensuit pas cependant de ce qu'elle agit en aiguillonnant, résolvant & mettant les humeurs en mouvement, qu'elle doive être un antidote universel ; & ce sentiment tiendroit trop de l'hyperbole, puisque, comme le remarque Wedelius, il faut presqu'autant de remedes différens qu'il y a de poisons. La *contrayerva* est principalement d'usage en Europe contre les maladies malignes, & dans les cas où il est besoin d'exciter la sueur.

Paul Neucrantzius, dans son Traité *de Purpura*, assure avoir éprouvé son efficacité dans les fievres pourprées, où elle évacue la matiere peccante par la diaphorese, sans exciter le vomissement que très-rarement. Simon Pauli, dans son *Quadripartitum Botanicum*, dit qu'il avoit pour coutume de donner aux personnes du premier rang qui avoient des maladies malignes, de la racine de *contrayerva* en poudre dans une décoction de rapure de corne de cerf ; & aux malades du commun une décoction faite avec la racine de la grande bardane & la rapure de corne de cerf. On peut, suivant Ludovici dans sa *Pharmacopée*, lui substituer commodément la racine de zédoaire. D'autres employent à sa place des substances aromatiques. Quelques-uns donnent dans les fievres intermittentes la poudre de *contrayerva* avec une double quantité de baume du Pérou. On la mêle avec l'ipecacuanha pour arrêter la dyssenterie. Suivant Juncker dans son *Conspectus Therapiæ generalis*, on a raison de mettre la *contrayerva* au nombre des remedes qui échauffent le plus, puisqu'elle agite forrement la masse du sang ; ce qui fait qu'on ne doit point l'employer dans les essences alexipharmaques, quoiqu'on l'ait de tout tems estimée propre à cet usage. Elle convient dans les apoplexies produites par la serosité, dans les foiblesses & l'atonie de l'estomac qui naît d'une cause froide, dans les maladies catarrheuses, dans les fluxions & dans les coliques pituiteuses & flatueuses. Elle est bonne, suivant Schulzius, dans ses *Prælectiones*, dans les maladies malignes, principalement dans celles qui regnent dans les camps, & qui sont accompagnées de la dyssenterie, à cause qu'elle est composée de particules alexipharmaques, mêlées avec des parties suffisamment douces, terrestres & astringentes. On peut donner depuis demi-scrupule jusqu'à demi-dragme de sa poudre dans les cas qui exigent des remedes incisifs, résolutifs & fortifians. Quand on la donne en forme liquide infusée dans du vin, on peut doubler ou tripler cette dose. Elle entre dans plusieurs compositions bézoardiques & alexipharmaques.

Wedelius l'ayant soumise à l'analyse chymique, & ayant distilé sa racine par la rétorte au feu de sable, elle donna d'abord un phlegme, ensuite un esprit acide semblable à celui du tartre, qui produisit une effervescence avec un alcali, & dont la couleur fut d'abord rougeâtre, ensuite d'un jaune obscur, avec un œil de rouge ; ensuite une huile épaisse, acre, inflammable & empyreumatique. Le caput mortuum calciné à un feu violent donna un sel alcali fixe pareil au sel de tartre ou à la potasse.

Voici ce qu'écrit Schulzius dans ses *Prælectiones*, de l'essence de *contrayerva* préparée avec l'esprit de vin rectifié :

« Tant s'en faut, dit-il, que l'esprit de vin soit capable « d'extraire ses vertus & de les faire passer dans le corps « du malade, que je crois au contraire qu'il vaut mieux « la donner en substance. On peut en donner demi « dragme pour dose, excepté dans les cas qui nous obli« gent à la diminuer à cause de l'esprit de vin. »

Willis, dans sa *Pharmaceutice rationalis*, prescrit la dose de cette teinture depuis demi-dragme jusqu'à une. Il est étonnant que cette racine communique une plus grande quantité de ses parties à l'eau qu'à aucun menstrue spiritueux : car lorsqu'on la fait infuser dans l'eau, elle donne beaucoup plus d'extrait qu'avec l'esprit de vin. D'où l'on peut conjecturer que l'usage de l'extrait aqueux est plus sûr que celui de l'extrait spiritueux à cause qu'il agite beaucoup moins les humeurs.

Je ne dois point oublier ici les expériences qu'on a faites avec la teinture de cette espece de *contrayerva*, puisqu'elles pourront servir à nous faire connoître sa nature. L'eau de pluie tire sur le champ une teinture de couleur rouge foncée de la racine de *contrayerva* pilée. L'esprit de vin produit le même effet, avec cette différence que la teinture est d'un rouge plus vif. La teinture tirée avec l'eau devient trouble aussitôt qu'on y met de l'eau forte, & il se fait un précipité d'un grand nombre de floccons rougeâtres. Le sel de tartre la trouble aussi, mais plus lentement, & les floccons sont plus petits & en moindre quantité. La teinture tirée avec l'esprit de vin prend une couleur laiteuse, dès qu'on la mêle avec celle qu'on a extraite avec l'eau : elle fait la même chose avec l'eau forte, au lieu que le sel de tartre ne paroît y produire aucun changement. C'est Heide qui rapporte ces expériences dans ses *Observationes Medicæ*.

On trouve plusieurs remedes dans les boutiques, dans lesquels il entre de la *contrayerva* ; tel est le *lapis con-*

trayerva du Difpenfaire de Londres, le *firupus contrayerva* de la Pharmacopée de Strasbourg, & un grand nombre d'autres que l'on peut voir dans les Difpenfaires.

La *contrayerva nova* que l'on diftingue communément par l'épithete de *Mexicana*, n'a paru en Europe qu'après la premiere efpece, & l'on croit qu'elle vient du Mexique. Elle eft fort large, épaiffe d'environ deux doigts, raboteufe par dehors & de couleur brune; blanche en-dedans avec une moelle au milieu, de même que celle dont nous avons parlé, d'un gout aromatique douceâtre, à peu près femblable à celui de l'ancienne *contrayerva*, à laquelle on ne la croit point inférieure. Sa qualité alexipharmaque, diaphorétique & fébrifuge, fait qu'on la donne avec les abforbans pour la cure des fievres malignes & pétéchiales, dans la rougeole & dans la petite vérole. La *contrayerva* ne croît pas feulement au Pérou, comme les Efpagnols le prétendent, puifque M. Des-Marchais nous apprend dans fon *Voyage en Guinée*, qu'il croît dans la Province de Guiane dans l'Amérique méridionale, une efpece de *contrayerva*, dont la racine a un pouce & demi d'épaiffeur, fur cinq pouces de long.

Contrayerva alba. Voyez *Vincetoxicum.*
Contrayerva Germanica. Voyez *Aconitum.*
Contrayerva Virginiana. Voyez *Serpentaria virginiana.*

CONTRITIO, terme de Pharmacie; broyement ou divifion de quelque fubftance.

CONTUSA, *Contufions.*

Lorfqu'un corps dur & obtus occafionne par fon mouvement, fa réfiftance & fa preffion la rupture d'un grand nombre de petits vaiffeaux à la fois, on donne à l'offenfe qu'il fait le nom de *contufion.*

La *contufion* eft une folution de continuité, produite dans quelque partie du corps par un inftrument dont la furface eft émouffée, en quoi elle differe de la plaie, qui eft une folution de continuité produite par un inftrument tranchant. Il fuit de-là, toutes les autres circonftances étant d'ailleurs fuppofées égales, que la *contufion* occupe plus d'efpace qu'une plaie, à caufe que dans le premier cas une plus grande portion de l'inftrument offenfant porte fur le corps.

On voit affez, l'action étant égale à la réaction, que l'effet doit être le même, foit que le corps obtus mis en mouvement frappe la partie du corps, foit que celle-ci donne contre l'obftacle qui eft dans un état de repos, foit que la fubftance obtufe agiffe par fa pefanteur fur quelque partie du corps, ou que cette derniere fouffre une *contufion* par quelque efpece de pincement que ce foit.

On doit donc confidérer la *contufion* comme une accumulation de petites plaies, avec froiffement des parties folides & des vaiffeaux capillaires.

On peut imaginer dans la partie contufe autant de petites plaies qu'il y a de parties offenfées dans toute la circonférence de la *contufion*; de forte que la fomme totale des petites plaies contiguës les unes aux autres, donne l'idée la plus claire & la plus adéquate de la *contufion*. Lors, par exemple, que l'on coupe une artere avec un rafoir, on fait une plaie dans cette artere: mais quand on la coupe par un grand nombre d'incifions faites près à près on a la véritable image d'une *contufion* de cette même artere. Les parties dures, folides & capables par conféquent de réfiftance, font par la caufe qui produit la *contufion* déchiquetées & divifées en plufieurs petits fragmens ou portions. Par exemple, quand un os du bras eft rompu en deux morceaux, on donne à cet accident le nom de fracture: mais on dit qu'il eft contus, quand il eft brifé en petits morceaux.

L'effet de la *contufion* eft donc, 1°. une folution de continuité avec déchirement.

Ce déchirement arrive lorfque les parties molles du corps font féparées avec effort l'une de l'autre; & il n'y a point de *contufion* où il ne fe trouve, ce qui la rend différente de la plaie dans laquelle il y a bien folution de continuité, mais fans déchirement, puifqu'elle eft faite par un inftrument tranchant. Il eft vrai qu'une plaie peut être accompagnée d'une *contufion*, mais pour lors la maladie eft compliquée.

Secondement, une entiere deftruction d'un grand nombre de petites parties.

La plaie n'occafionne qu'une fimple divifion des parties qui étoient auparavant unies, d'où il arrive fouvent que les plus grandes plaies font celles qui fe guériffent le plus vîte, les parties qui ont été féparées fe réuniffant de nouveau quand on les approche les unes des autres. Dans les *contufions*, au contraire, les parties font tellement déchiquetées, & leur ftructure tellement détruite, qu'il eft impoffible de les rejoindre de nouveau. De-là vient qu'il eft fouvent néceffaire pour guérir ces fortes de *contufions*, de féparer toutes ces parties, à caufe que les humeurs ne pouvant plus y affluer, elles fe mortifient, & que femblables à un corps hétérogene elles empêchent par leur intervention l'union des parties vivantes qui leur font contiguës. Hippocrate a donc eu raifon d'avancer dans fon Livre des Ulceres, *que la chair contufe doit néceffairement être convertie en pus, & féparée de celle qui eft faine*; & de confeiller d'en hâter la fuppuration par tous les moyens imaginables.

Troifiemement, un épanchement des liquides dans les cavités voifines ou dans celles qui fe font formées à l'occafion de l'accident, fans compter un grand nombre d'autres mauvais effets.

Lorfque les vaiffeaux font rompus ou déchirés, les fluides qu'ils contenoient s'écoulent & vont fe loger dans des endroits où ils ne devroient pas être. Hippocrate dans fon Livre *de l'Art*, ne fait point difficulté d'avancer que tout le corps eft plein de cavités. *Toutes les parties du corps*, dit-il, *qui ne font point d'une nature compacte font creufes, foit qu'elles foient couvertes de peau ou de chair; fi elles font faines & dans leur état naturel, elles font pleines d'efprits, au lieu qu'elles font remplies de fanie quand elles font malades & dérangées.* Les humeurs épanchées pénetrent donc aifément dans ces cavités, foit grandes ou petites; car prefque tous les vaiffeaux & toutes les fibres mufculeufes & tendineufes du corps font enveloppées d'une membrane aifée à dilater & compofée d'un nombre infini de petites cellules, qui communiquent les unes avec les autres. Ces petites cavités ou cellules font difperfées dans tout le corps & peuvent fe remplir des humeurs qui s'écoulent des vaiffeaux déchirés. (Voyez *Cellulofa membrana.*) Cela paroît encore mieux dans les cavités du corps qui ont plus d'étendue, dans les ventricules du cerveau, dans la cavité de la poitrine, la trachée-artere & les véficules des poumons, le péricarde, le bas-ventre & l'eftomac. Les humeurs ainfi répandues peuvent non feulement remplir les cavités naturelles du corps, foit grandes ou petites, mais les diftendre en s'y accumulant au point de féparer les parties qui étoient auparavant contiguës, & former par-là des nouvelles cavités, ou augmenter extraordinairement l'étendue de celles que la nature avoit déja formées. Lors, par exemple, que les vaiffeaux de la dure-mere font déchirés par une *contufion* violente, le fang qu'ils contenoient s'épanche entre elle & le crane, dont elle fe fépare, ce qui forme une nouvelle cavité contre nature.

On peut réduire tous les fymptomes qui accompagnent les *contufions* à trois claffes; car premierement ils naiffent ou de ce que les folides étant détruits & les humeurs épanchées, les fonctions qui dépendent de la circulation déterminée des fluides ceffent tout-à-fait,

ou secondement de ce que les humeurs épanchées venant à s'amasser dans les cavités naturelles ou non-naturelles du corps pesent sur les parties voisines, & détruisent ou du moins dérangent leurs fonctions respectives; ou troisiemement, de ce que ces humeurs acquierent par leur stagnation & leur long séjour dans ces cavités un tel degré d'acrimonie, qu'elles corrodent & détruisent les parties qui leur sont contiguës. Si l'on considere avec attention ces trois classes & qu'on en fasse l'application aux différentes parties du corps, on s'appercevra qu'il peut survenir un nombre infini de symptomes dont il est impossible de faire le dénombrement.

Un cas rapporté dans les Mémoires de l'Académie des Sciences pour l'année 1713. prouve assez que les *contusions* peuvent être suivies d'un grand nombre de symptomes surprenans que les plus habiles Chirurgiens ne sauroient jamais prévoir.

Un homme de soixante ans eut le malheur de se trouver en tombant sous la roue d'un carosse qui lui passa sur la poitrine & lui fracassa tellement les côtes que la membrane externe des poumons fut légerement déchirée par une esquille. Il arriva de-là qu'une partie de l'air qu'il respiroit s'étant fait un passage par cette petite plaie s'insinua dans la membrane cellulaire & occasionna un si prodigieux emphyseme, que le malade en fut suffoqué au bout de quatre jours.

Paré fait mention dans le sixieme Chapitre de son douzieme Livre, d'une pareille enflure qui se forma autour des côtes après de certaines *contusions*: mais il ne paroît pas avoir connu la cause de ce phénomene. Nous apprenons d'un grand nombre d'observations répandues dans les Auteurs qui ont écrit sur la pratique médicinale, que des *contusions* violentes ont souvent déchiré le foie, la rate & les autres organes du corps, quoique les parties extérieures parussent n'avoir reçu aucune injure, & ont été suivies d'une mort subite. On a même quelquefois observé qu'une mort soudaine a été la suite d'une *contusion* violente, quoique les parties externes & internes ne parussent point offensées.

Bohnius dans son Traité *de Renunciatione vulnerum*, rapporte un exemple de cette nature qui mérite d'avoir place ici.

Un homme ayant été frappé dans l'hypogastre droit d'une pierre qui pesoit plusieurs livres & qui avoit été lancée avec violence, tomba à la renverse & mourut sur le champ. Bohnius ayant examiné le cadavre par ordre des Magistrats, trouva les tégumens, les vaisseaux ou visceres dans leur état naturel. Il découvrit seulement dans la partie du diaphragme qui est contiguë aux fausses-côtes du côté droit une espece de *contusion* & de meurtrissure, dont le circuit excédoit à peine celui d'un demi-écu.

La plus mauvaise espece de *contusion* est celle qui affecte les parties internes de la maniere que nous venons de dire, tandis que l'union des tégumens retenant en-dedans les fluides extravasés, les oblige à croupir, à se coaguler & à se corrompre.

La peau est si épaisse & l'union de ses parties si forte, qu'elle ne cede pas aisément à l'impression d'un instrument émoussé; au lieu que les vaisseaux qui rampent dessous & qui sont répandus dans le pannicule charnu, sont plus tendres & par conséquent plus aisés à rompre. Lors, par exemple, qu'on se donne un coup de marteau sur le doigt, la peau n'en est point endommagée pour l'ordinaire: mais il se forme dessous une tache noire, qui est produite par le sang qui s'épanche des vaisseaux rompus & qui défigure la partie. Cela arrive surtout lorsque les vaisseaux qui rampent sous la peau sont poussés avec force contre l'os par la cause qui produit la *contusion*. De-là naissent ces tumeurs considérables qui se forment sur le champ à la tête quand elle donne contre quelque corps dur. Les humeurs ainsi épanchées étant interceptées par la peau s'accumulent & croupissent dans la membrane cellulaire, & peuvent à la fin se corrompre; quoique ce dernier accident n'arrive pas si-tôt quand on a soin de ne point donner entrée à l'air extérieur. Ce malheur est suivi de plusieurs fâcheux accidens, dont les principaux sont,

Premierement, une ecchymose.

C'est une effusion des humeurs de leurs vaisseaux respectifs au-dessous des tégumens, que Paul Eginete, *Lib. IV. cap.* 30. définit en ces termes:

« Lors, dit-il, que la chair est meurtrie par le choc violent de quelque corps, & que ses petites veines viennent à se rompre, le sang en sort successivement. »

C'est ce sang ainsi amassé sous la peau qui forme ce que nous appellons une *ecchymose*. La peau demeurant en même tems dans son entier, il se forme une tumeur molle, livide, qui cede au toucher, & qui pour l'ordinaire ne cause aucune douleur.

Galien dans son Commentaire sur l'*Aphor.* 20. *Sect.* 6. définit l'ecchymose une effusion de sang dans les cavités ou interstices contigus aux vaisseaux; & dans son *Comment. III. in Librum Hippocrat. de Medici Officina*, il en parle en ces termes:

« Lorsque la chair décharge le sang qu'elle contient sous la peau ensuite d'une *contusion*, on appelle cette maladie ἐκχύμωμα. »

Secondement, un anevrysme faux.

Lors, par exemple, qu'à l'occasion de l'injure qu'une grosse artere a reçue, il s'amasse une quantité considérable de sang extravasé dans le pannicule adipeux sous la peau. Si donc, en conséquence de la rupture ou déchirement des plus petits vaisseaux, il s'amasse une quantité médiocre de sang sous la peau, ce sera une ecchymose. Mais si par la rupture d'un gros vaisseau la peau vient à être distendue par le sang extravasé, on donne à cette maladie le nom d'anevrysme faux.

Troisiemement, la lividité.

Lorsque la pression de l'athmosphere sur la surface de quelque partie du corps que ce soit vient à diminuer ou à cesser tout-à-fait, soit par la succion ou par l'application des ventouses, le sang se porte dans les parties qui sont les moins pressées par l'air, distend les vaisseaux & entre dans les plus petits qui se trouvent dilatés, & qui naturellement ne contiennent point de sang rouge. Il arrive même souvent qu'il s'y engage si fort, qu'il ne peut plus en sortir; de sorte qu'il produit des taches rouges, livides & souvent noires. De-là vient que l'on donne le nom de *sugillatio*, « lividité » aux taches qui restent après la succion de quelque partie. Mais quand quelque partie du corps est frappée avec un maillet, par exemple, les vaisseaux sanguins étant tout d'un coup comprimés par ce coup, le sang peut se jetter dans les vaisseaux lymphatiques & séreux, & former une pareille tache en changeant extremement la couleur de la peau. La lividité simple, *sugillatio*, differe donc de l'ecchymose, en ce que dans la derniere le sang s'écoule des vaisseaux rompus dans les interstices ou cavités voisines; au lieu que dans la meurtrissure le sang, en conséquence d'une pression trop forte, entre dans des vaisseaux où il ne devroit pas naturellement être, mais qui en même-tems demeurent sains & entiers. C'est ce qui fait que la lividité paroît plutôt dans les parties

contiguës à la *contusion*, que dans celle qui est effectivement contuse. Mais il est évident que l'ecchymose & la lividité sont souvent inséparables après des *contusions* violentes; & de-là vient que ces deux mots sont synonymes dans quelques Auteurs.

Quatriemement, des ulceres & des gangrenes.

Lors, par exemple, que les humeurs épanchées venant à se corrompre par leur stagnation, enflamment ou corrodent les parties voisines; il survient aussi quelquefois un étranglement, lors, par exemple, que la membrane cellulaire est extraordinairement distendue par les humeurs épanchées, d'où résultent des gangrenes & des putréfactions funestes.

Cinquiemement, la carie.

Lors, par exemple, que les maladies précédentes viennent à pénétrer jusqu'à l'os, & à l'affecter.

Sixiemement, des skirrhes, & des cancers dans les glandes.

Puisqu'on est assuré par les découvertes anatomiques, que les glandes sont composées d'un grand nombre de petites arteres, par la différente disposition desquelles il se sépare du sang artériel une autre liqueur, qui, après s'y être amassée, en sort par leurs conduits excrétoires, il est évident que ces parties étant offensées par la *contusion*, les petits vaisseaux peuvent par ce moyen être détruits, & les émonctoires des glandes se trouver tellement comprimés ou obstrués, qu'ils s'opposent à la sortie des humeurs séparées dans la structure artérielle des glandes. Il résulte donc de la stagnation de ces humeurs, de l'évaporation de leurs parties les plus fluides, & de leur absorption dans les petites veines, un épaississement du fluide séparé, qui occasionne une tumeur dure, indolente & difficile à résoudre, à qui les Medecins donnent le nom de skirrhe, & celui de cancer, quand elle est invétérée, extremement dure, inégale, brûlante, & accompagnée de douleur.

Les *contusions* affectent souvent les os, & pour lors elles produisent des maladies analogues à celles que causent les *contusions* de la tête, dont nous avons parlé à l'article *caput*: l'injure pénétrant jusqu'à leur moelle, il en résulte des ulceres, des fistules, des caries & une putréfaction; car la moelle est située dans les os comme le cerveau l'est dans le crane.

Lorsque la *contusion* affecte les os mêmes, les vaisseaux distribués entre leurs petites lames, & qui constituent la fabrique de l'os, peuvent être comprimés ou totalement détruits: pour lors l'influence vitale des humeurs dans ces lames, cesse entierement; ce qui les fait tomber en mortification, & les oblige à se séparer des parties saines. Cette maladie peut augmenter par degrés, & se communiquer à toute la substance de l'os, comme on l'a expliqué à l'article *Caput*.

Ce qu'il y a de plus à craindre dans les *contusions*, est l'injure qu'elles peuvent causer à la moelle des os; car celle-ci réside dans les cavités des plus gros os, & une substance de même nature est répandue dans toutes les cellules osseuses; & comme le cerveau est défendu des injures externes par une boîte osseuse, de même la moelle l'est par la substance de l'os qui l'environne. Le cerveau est couvert d'une membrane particuliere qu'on appelle la pie-mere, qui reçoit & garantit les vaisseaux qui pénetrent dans la substance du cerveau; & la moelle est environnée d'une membrane extremement délicate qui sert aux mêmes usages. Les vaisseaux artériels de la pie-mere paroissent fort déliés & dépouillés de leurs tuniques les plus épaisses: il en est de même des vaisseaux répandus dans la substance de la moelle. Par exemple, on peut aisément réduire avec les doigts la moelle de l'os de la cuisse d'un vieux bœuf en une espece de masse huileuse fondue, quoiqu'elle reçoive de la nourriture d'un nombre infini d'arteres distribuées dans sa substance. Comme lorsque le crane est fendu, fracturé ou contus, les maladies qui naissent de l'effusion ou de la corruption des humeurs, peuvent affecter le cerveau; de même l'injure que l'os reçoit peut se communiquer à la moelle qu'il contient. Comme une secousse violente de la tête peut détruire les petits vaisseaux du cerveau sans offenser le crane, il peut arriver de même un pareil accident à la moelle, lorsque les os dans lesquels elle est logée reçoivent un coup violent.

Lorsque les vaisseaux délicats de la moelle sont offensés par la maladie de l'os qui les environne, ou par quelque autre cause, l'huile médullaire qui en sort, croupit, acquiert une acrimonie rance, ronge toutes les parties voisines, & carie l'os même; ce qui occasionne des ulceres malins & presque incurables, des fistules obstinées, qui ne se guérissent qu'après que la corruption médullaire a cessé; une putréfaction oléagineuse & virulente qui se communique aux parties voisines, & une infinité d'autres maladies.

Les *contusions* affectent quelquefois les parties musculaires, d'où résultent des suppurations, des gangrenes, des paralysies & des contractions. Que si la corruption s'empare d'un gros nerf qui envoye un grand nombre de branches ensuite d'une *contusion*, cet accident est suivi de la paralysie, de l'atrophie, de l'insensibilité, ou du sphacele de toutes les parties qui sont au-dessous du nerf offensé. Cela est vrai, surtout à l'égard de l'épine du dos & de la moelle qu'elle renferme.

On est assuré par les découvertes anatomiques, que tout muscle visible est un composé d'un nombre infini de petites fibres musculaires, à la division desquelles on n'a point trouvé de fin, quoiqu'on ait eu recours aux microscopes; car on n'a jamais vu une seule fibre musculaire, mais un amas de fibres qui forment un seul corps. Ces paquets de fibres musculaires sont enfermés dans une membrane cellulaire très-mince, qui contient un fluide gras & subtil destiné à lubrifier ces fibres. Ruysch a découvert, par le moyen de ses injections, un si grand nombre d'arteres distribuées dans les interstices de ces paquets & dans la membrane cellulaire qui les couvre, qu'elles semblent composer presque toute la substance du muscle. Ces arteres sont accompagnées chacune d'une petite veine & d'un nerf qui se distribuent dans la substance du muscle. Lors donc qu'un muscle est contus, les vaisseaux peuvent se rompre, & les humeurs qu'ils contiennent se décharger dans les cavités de la membrane cellulaire, s'y amasser & comprimer les parties voisines. Ces humeurs extravasées peuvent aussi se corrompre, devenir acrimonieuses, corroder les parties contiguës, & occasionner des inflammations, des suppurations, des gangrenes & autres maladies semblables. Les suppurations qui proviennent de cette cause sont les pires de toutes, à cause que le pus qui se forme dans la membrane cellulaire qui environne les fibres musculaires, peut s'y frayer un chemin, se répandre dans les sinuosités & les détours de cette membrane, & y causer des sinus & des fistules opiniâtres. Ajoutez à cela que la membrane qui sépare non-seulement les paquets des fibres, mais encore, selon toute apparence, chaque fibre musculaire l'une de l'autre, étant à la fin consumée par la continuité de la suppuration, donne le moyen à ces fibres de ne plus former qu'un seul corps, & de se réunir. Il arrive de-là que la dilatation des fibres ne peut plus se faire lorsque les causes qui distendent les muscles viennent à agir; ce qui dérange ou détruit entierement le mouvement musculaire.

Les fibres musculaires peuvent aussi être détruites par une

contusion violente; & pour lors le mouvement musculaire, qui demande que ces fibres soient saines & dans leur entier, cesse; d'où résulte une paralysie du muscle, c'est-à-dire, une incapacité de se mouvoir, accompagnée d'un relâchement extraordinaire. Il peut encore en résulter des contractions, lorsque la membrane cellulaire qui sépare les fibres musculaires, venant à être détruite par une suppuration abondante, ces fibres se réunissent & ne donnent plus passage aux humeurs les plus subtiles. Il arrive de-là qu'elles se racourcissent, & qu'on ne peut plus leur faire reprendre la longueur qu'elles avoient auparavant; ce qui peut occasionner des contractions surprenantes dans les membres, quoique ces contractions puissent encore venir de ce que l'action d'un muscle étant détruite, son muscle antagoniste continue d'agir & de tirer le membre auquel il est attaché, vers son origine, d'où il arrive que le membre se roidit à la fin. C'est ce qui fait que les contractions sont souvent la suite des paralysies qui durent trop long-tems.

Lorsqu'à l'occasion d'une *contusion* quelques-unes des fibres musculaires sont déchirées, sans pour cela que le muscle cesse d'agir; c'est, à ce qu'il semble, une maladie tout-à-fait différente & extremement douloureuse, que les Medecins ont appellée σπάσμα, ou *divulsion*, & ῥῆγμα, *rupture*.

Galien, dans son *Comm. 3. in Librum Hippocrat. de Medici Officina*, parle de la *contusion* en ces termes:

« Il est certain que dans la formation des ecchymoses, « (ἐκχυμωμάτων) les petites veines sont divisées avec « la chair: mais les divulsions (σπάσματα) surviennent « dans les fibres musculaires, lorsque quelques unes « d'elles sont tellement distendues qu'elles se rompent; & les Medecins modernes appellent ces maladies, dont Hippocrate a parlé le premier, *ruptures*, « ῥήγματα. »

Voici la description qu'Hippocrate donne des ruptures dans son Traité *des Maladies*, *Lib. I. cap.* 8.

« Dans quelques cas, dit cet Auteur, quand il survient « de légeres divulsions dans la chair ou dans les veines, « il ne se fait aucune suppuration: mais elles occasionnent des douleurs continuelles; & ce sont des divulsions que l'on appelle ῥήγματα, *ruptures*. »

Il ajoute à la fin du même chapitre:

« Les divulsions sont occasionnées par un exercice trop « violent, par des chutes, des plaies, par les efforts « que l'on fait pour remuer des fardeaux trop pesans, « par la course, la lute, & par d'autres exercices de « même nature. »

Il paroît même avoir eu ces divulsions en vue, lorsqu'il dit dans ses *Coacæ Prænotiones*, « que toutes les divulsions en général sont très-fâcheuses, & causent d'abord des douleurs violentes qui se font sentir pendant tout le cours de la maladie: mais que celles qui « arrivent aux environs du thorax sont très-dangereuses, & ne se guérissent qu'avec beaucoup de difficulté. »

Il est bon de remarquer que quelques Traducteurs ont rendu mal-à-propos le mot σπάσματα par celui de *convulsions*, puisque ces dernieres étoient appellées σπασμοὶ par les Grecs.

Galien observe dans sa *Method. Medend. Lib. IV.* que les petites fibres musculaires se rejoignent difficilement quand elles sont une fois séparées: il étoit persuadé que la chair se réunissoit facilement quand on avoit soin de dissiper parfaitement l'ecchymose: mais que lorsqu'on tardoit trop long-tems à le faire, les matieres qui s'étoient amassées s'interposoient entre les fibres desunies, & empêchoient leur réunion; ce qui occasionnoit des douleurs lorsqu'on faisoit un peu trop d'exercice, la fievre, des indigestions & autres maladies semblables. On observe un effet analogue à celui-ci, quand on s'efforce de lever un fardeau trop pesant; car on ressent sur le champ des douleurs violentes qui durent long-tems, & qui augmentent pour peu qu'on remue. On est convaincu par expérience, que le repos est le meilleur remede que l'on puisse employer pour appaiser ces sortes de douleurs; & Hippocrate, dans son Traité *des Maladies*, *Lib. II.* ordonne à ceux qui ont eu de semblables ruptures (ῥήγματα) dans la poitrine ou dans le dos, de se tenir en repos pendant une année entiere. Après avoir dit dans son Traité *des Maladies internes*, que cette maladie est occasionnée par un exercice immodéré, il ajoute que le repos est absolument nécessaire, & qu'autrement la maladie revient avec plus de force qu'auparavant.

Quant à la corruption des gros nerfs ensuite d'une *contusion*, si nous considérons les nerfs par rapport à leur origine comme sortant de la moelle allongée ou de la moelle épiniere, on comprendra sans peine qu'ils doivent être extremement mous. Que si l'on examine les extrémités des nerfs dans les parties, où étant dépouillés de leurs enveloppes, ils constituent cet organe corporel, qui, au moyen des changemens que les objets extérieurs y causent, fournit de nouvelles idées à l'esprit par le secours des sens; on les trouvera d'une délicatesse surprenante. Ceci est suffisamment confirmé par la substance extremement molle du nerf auditif; & par la rétine de l'œil, qui se résout en une mucosité sans forme, à moins qu'elle ne soit retenue dans son état naturel par la compression uniforme & égale du fluide qui l'environne. Mais ces filets nerveux, quoiqu'extremement delicats, s'étendent en sureté jusqu'aux extrémités du corps, par le moyen de la membrane épaisse dont ils sont couverts. Si donc il arrive qu'un gros nerf, en passant de son origine aux extrémités du corps, vienne à être offensé par une *contusion*, cette substance extremement molle peut être offensée, ou même détruite, sans que l'enveloppe du nerf reçoive aucun dommage. D'où il arrive que toutes les fonctions qui dépendent de l'état parfait des nerfs, dont l'union forme celui dont nous parlons, sont entierement détruites. Ceci se trouve confirmé par l'expérience de Valsalva dont nous avons parlé à l'article *Caput*. Cet Anatomiste ayant fortement lié les nerfs cardiaques d'un chien avec un gros fil, qu'il retira aussi-tôt après, l'animal mourut au bout de quelques jours de la même maniere que s'il eût coupé ces nerfs, quoiqu'il n'y parût aucune offense sensible: mais la ligature avoit tellement comprimé la substance médullaire & nerveuse, que les esprits n'avoient pu y reprendre leur cours.

Nous rapportons à l'article *Vulnus* les raisons pour lesquelles la destruction d'un gros nerf, & plus particulierement l'injure que reçoit la moelle épiniere, est suivie d'une gangrene incurable; & nous y joignons plusieurs cas remarquables pour mieux confirmer cette vérité.

Il arrive quelquefois que les *contusions* offensent les visceres, d'où résultent des inflammations, des suppurations, des gangrenes, des skirrhes, & une dépravation des fonctions propres à la partie affectée.

Nous avons fait voir à l'article *Caput* de combien de maladies fâcheuses les *contusions* violentes de la tête peuvent être suivies, quoique le cerveau ne soit point offensé. Les visceres enfermés dans les cavités de la poitrine, sont défendus par les côtes, le sternum & l'épine du dos. Néanmoins le cas dont nous avons déja parlé,

prouve qu'ils peuvent être offensés par des *contusions*; puisque le malade mourut d'un emphyseme occasionné par le déchirement de la membrane externe des poumons. Les visceres du bas-ventre sont d'autant plus sujets à se ressentir des *contusions*, qu'une grande partie de l'abdomen n'est couverte que de tégumens mous. Il est vrai que la rate & une bonne partie du foie sont défendus par les fausses côtes : mais il ne faut que parcourir les Observations que nous rapportons à l'article *Vulnus*, pour s'appercevoir qu'une *contusion* violente peut déchirer ces visceres & causer une mort subite. Cela ne paroîtra point étrange, si l'on considere que le foie & la rate sont si délicats, qu'on a toutes les peines du monde à les retirer entiers des cadavres. De-là vient que les *contusions* violentes du bas-ventre sont si souvent suivies d'une mort très-prompte. Paré rapporte, que deux hommes s'exerçant à la lute pour éprouver leurs forces, l'un des deux qui étoit le plus petit, jetta l'autre à la renverse avec beaucoup de violence. Ce dernier, au desespoir de se voir vaincu, saisit son adversaire à son tour, & lui appuyant le coude sur le creux de l'estomac, se laissa tomber sur lui de tout son poids, & le tua sur la place.

Lorsqu'on eut ouvert le cadavre, on trouva une grande quantité de sang extravasé dans les cavités de la poitrine & du bas-ventre.

Un grand nombre d'observations répandues dans les Auteurs qui ont écrit sur la pratique, prouvent que divers visceres ont été endommagés par des *contusions* violentes dont la mort ou des symptomes terribles ont été la suite. Car ces sortes de *contusions* peuvent occasionner une rupture des vaisseaux & un épanchement des humeurs, lesquelles venant à se corrompre corrodent les parties voisines & produisent les symptomes les plus terribles, tels qu'une inflammation avec toutes ses suites, une suppuration, par exemple, un gangrene & tous les autres effets de l'inflammation. Et comme toutes les fonctions des visceres dépendent de l'intégrité des vaisseaux & de la circulation des fluides, il est évident que ces fonctions peuvent non-seulement être interrompues, mais encore totalement détruites.

On peut par ce que nous venons de dire, expliquer & prognostiquer aisément un grand nombre de maladies fâcheuses, soit chroniques ou aiguës, qui sont les suites des *contusions*.

Si l'on applique ce que l'on vient de dire de la véritable nature de la *contusion* & des effets qui l'accompagnent nécessairement, aux différentes parties du corps qui en peuvent être offensées, on connoîtra assez quels sont les symptomes que l'on doit craindre, & l'on pourra les prédire avec certitude au moyen de la connoissance que l'on aura de la structure & de l'usage des parties contuses. Si quelqu'un, par exemple, en tombant, a donné de l'hypocondre droit sur quelque corps dur, & si aussi-tôt après il paroît une couleur jaune extraordinaire dans ses yeux & sur sa peau, cette circonstance suffit pour nous faire connoître que la bile s'est répandue dans la masse du sang, & par conséquent que la vésicule du fiel & le foie même sont offensés par la *contusion*. Maintenant si l'on fait attention que la substance du foie est si molle qu'elle ressemble à une éponge remplie de sang, on aura lieu de craindre que la rupture des vaisseaux n'occasionne un épanchement considérable de sang dans la cavité du bas-ventre, qui ne manqueroit pas d'être suivie de convulsions, de défaillances & souvent d'une mort soudaine. Si au contraire, la *contusion* est légere & qu'il n'y ait que les plus petits vaisseaux distribués dans toute la substance du foie qui soient rompus, les humeurs épanchées peuvent en comprimant les vaisseaux voisins, ou si elles se corrompent, en les corrodant, occasionner une inflammation, une suppuration & un skirrhe dans cet organe, qui met le malade au tombeau après l'avoir fait languir long-tems. Si la région des reins est offensée par une *contusion* violente, & qu'il en résulte une perte d'urine, on connoît par cette seule circonstance que les petits vaisseaux des reins sont rompus; rupture qui occasionne souvent les maladies les plus terribles; car les grumeaux de sang tombant dans le bassinet & les uréteres, interceptent le passage de l'urine des reins à la vessie; ce qui produit une inflammation des reins & une ischurie ou rétention d'urine. Outre cela le peu de sang grumeleux qui reste dans ces parties suffit pour contribuer dans la suite à la formation d'une pierre qui devient la source de plusieurs autres maladies. Or si l'on fait attention que la même chose peut arriver dans tout autre viscere, on comprendra sans peine qu'il peut en résulter une infinité de maladies qui tueront en peu de tems le malade, si les humeurs sont extravasées, ou que la structure & la fabrique des parties dont l'intégrité est absolument nécessaire à la vie sont détruites: mais si quelques-unes des fonctions des parties ne sont qu'interrompues, on pourra bien conserver la vie au malade, mais sa santé en sera beaucoup endommagée, ce qui sera la source de plusieurs maladies chroniques & souvent incurables.

Ce que je viens de dire se trouve confirmé par ce qui arriva à un Général célebre qui monté sur un cheval fougueux fondit sur les ennemis; car son cheval s'étant cabré à l'occasion d'une blessure qu'il reçut, le pommeau de la selle lui donna dans le milieu de l'estomac, & lui causa sur le champ un vomissement copieux de sang. Il survécut à cet accident pendant un tems assez considérable, quoiqu'il eût continué de mener la vie ordinaire à ceux qui suivent les Armées, & qu'il l'eût entierement négligé: mais il fut enfin attaqué de différens maux d'estomac, d'un vomissement & d'une dyssenterie opiniâtre qui terminerent ses jours. Lorsqu'on vint à lui ouvrir le corps, on trouva une grande partie du foie & tout le pancréas affectés d'un cancer. Les *contusions* des testicules sont pareillement suivies des maladies les plus terribles; & Van-Swieten rapporte avoir vu un testicule devenir skirrheux par une *contusion*, lequel ayant été traité mal-à-propos avec des remedes émolliens & suppuratifs devint d'une grosseur si énorme, que le scrotum & le testicule qu'il contenoit descendoient presque jusqu'aux genoux du malade. Ce testicule, comme l'Auteur nous l'apprend, fut ensuite consumé par un cancer de très-mauvaise espece, qui mit le malade au tombeau après lui avoir fait souffrir des douleurs insupportables, quoiqu'il fût d'ailleurs sain & vigoureux.

On découvre une *contusion* & l'on distingue la partie affectée,

1°. Par la vue & par le toucher.

Lorsque les vaisseaux se rompent & que la peau demeure en son entier, les humeurs extravasées remplissent & distendent le pannicule adipeux: de-là vient que la tumeur & la mollesse de la partie contuse sont sensibles à la vue & au toucher, surtout dans les *contusions* de la tête, à cause que l'os du crane qui est dessous fait que l'humeur extravasée éleve la peau beaucoup plus qu'elle ne le feroit sans cela. C'est ce qui fait que les *contusions* de la tête causent souvent tout d'un coup des tumeurs énormes.

Secondement, par les effets, comme la douleur, l'engourdissement des sens, un sentiment de pesanteur, un changement de la couleur naturelle, qui devient rouge, brune, plombée, noire, jaune, ou verdâtre, une hémorrhagie ou une gangrene.

Presque toutes les *contusions* sont accompagnées de douleur. Mais lorsqu'en conséquence d'une *contusion* très-violente tous les vaisseaux sont presque détruits, on n'en sent point du tout, ou du moins elle est très-lége-

re. Dans ce cas on sent un engourdissement & une pesanteur dans la partie affectée, qui dénote que les nerfs sont détruits ou tellement comprimés par les humeurs extravasées, ou par la cause qui produit la *contusion*, qu'ils deviennent incapables de sentiment. Mais comme le sang extravasé se ramasse sous la peau dont la plus grande partie demeure entiere, la couleur de la partie contuse change à proportion de la quantité du sang extravasé, & du plus ou moins de tems qui s'est écoulé depuis que la *contusion* a été faite; car une légere *contusion* ne cause d'abord qu'une rougeur dans la partie, les petits vaisseaux rompus ne déchargeant qu'une quantité de sang peu considérable. Mais cette couleur rougeâtre devient plus foncée au bout de quelques heures & devient à la fin noirâtre. Mais lorsque la *contusion* est violente, la couleur de la partie affectée se change souvent tout d'un coup en une couleur plombée ou livide & souvent noirâtre, à cause de la grande quantité de sang qui séjourne sous la peau. Et quoique la couleur de la partie ait été d'abord rougeâtre, néanmoins après que la partie la plus subtile du sang extravasé s'est évaporée ou qu'elle a été absorbée, ce qui en reste est de couleur noirâtre. La couleur livide ou plombée de la partie contuse ne doit point effrayer le Chirurgien, parce qu'elle n'est pas toujours un signe de gangrene; car une partie qui devient livide en conséquence d'une gangrene est froide, & il s'éleve sur l'épiderme de petites vessies pleines de sanie. Lorsque le sang coagulé commence à se résoudre & à se dissiper, la couleur plombée ou noirâtre diminue à proportion & devient rougeâtre. On apperçoit aussi vers les bords de la *contusion* une couleur jaune ou verdâtre à proportion que les parties rouges du sang se résolvent & se dissipent; ce qui marque que les humeurs extravasées commencent à se dissoudre. Presque tout le monde sait que le sang que l'on tire d'un homme sain par la saignée se sépare aussi-tôt après en deux substances distinctes, dont l'une est une sérosité jaunâtre & limpide, & l'autre une matiere rouge & coagulée qui nage dans la premiere. Si l'on verse cette sérosité, il s'en forme quelques heures après une plus grande quantité: mais la masse rouge concrete diminue & se résout en sérosité; si bien qu'à la fin toute la partie rouge & coagulée se trouve presque réduite à rien. La même chose paroît arriver dans les *contusions*, car le sang coagulé se résout insensiblement en une sérosité fort claire. De-là vient le changement de couleur que l'on remarque dans les parties contuses, lorsque l'atténuation & la dissipation du sang extravasé commencent à se faire.

Hippocrate dans son Traité *des Fractures* parlant de celle du calcaneum, s'arrête particulierement à cette circonstance, qu'il regarde comme un des meilleurs signes, puisqu'elle dissipe la crainte qu'on pourroit avoir d'une rechute.

« Lorsque les ecchymoses, (ἐκχυμώματα) les taches noi-
« râtres & les parties qui leur sont contiguës devien-
« nent d'une couleur verdâtre, sans aucune dureté,
« c'est le signe le plus salutaire qu'on puisse souhaiter
« dans quelque espece de *contusion* que ce soit. »

Les *contusions* sont rarement suivies d'hémorrhagies violentes, excepté dans les cas où la peau est divisée par une grande plaie; car le sang qui s'écoule des vaisseaux rompus s'amassant dans le pannicule adipeux, forme des grumeaux qui bouchent les passages par où il pourroit s'écouler. Mais quand les visceres ou les plus gros vaisseaux sont offensés par une *contusion*, il peut s'épancher une quantité considérable de sang dans les cavités du corps, lors, par exemple, que le foie est offensé. Dans ce cas la pâleur du visage, le froid des extrémités, la foiblesse extraordinaire & les syncopes dans lesquelles le malade tombe, indiquent assez une hémorrhagie interne. Lorsqu'en conséquence d'une *contusion* violente, tous les vaisseaux d'une partie du corps sont tellement détruits, qu'ils s'opposent à la circulation des humeurs dans cette partie, elle tombe promptement en mortification.

Troisiemement, par la comparaison de la partie affectée avec la cause du mal.

Quand on sait qu'un corps dur & obtus mis en mouvement a donné contre quelque partie du corps, ou réciproquement que quelque partie du corps en mouvement a heurté contre un obstacle dur & obtus, l'une ou l'autre de ces circonstances suffit pour nous faire connoître qu'il y a *contusion*. De-là vient que les plaies sont souvent accompagnées de *contusions*, à moins que l'instrument ne soit acéré. Il faut avoir beaucoup d'attention à la nature & à la situation de la partie offensée. Par exemple, les visceres de la poitrine ne sont pas si sujets à être offensés par les *contusions*, que ceux du bas-ventre; d'où il suit,

1°. Qu'une *contusion* interne & considérable des visceres les plus nobles est incurable, & la cause fréquente de maladies violentes & de la mort même.

Car lorsque les vaisseaux sont rompus, ou il survient une hémorrhagie qu'on ne peut arrêter, ou bien les parties contuses se séparent par la suppuration de celles qui sont saines, comme Hippocrate l'observe dans l'endroit que nous avons cité. Mais les suppurations internes des visceres occasionnent souvent des consomptions qui détruisent le malade peu à peu. D'ailleurs comme chaque viscere contribue à la conservation de la santé, la suppuration dérange tellement les fonctions de celui qui est offensé, que le malade peut bien, à la vérité, demeurer en vie, mais sa santé en est altérée pour toujours: puisque ces sortes d'injures arrivent souvent ensuite des *contusions*, surtout dans le foie & dans la rate, à cause de leur nature tendre & friable; il s'ensuit qu'il ne peut en résulter que des suites très-fâcheuses, que la cure en est très-difficile, & qu'il est rarement possible de rétablir parfaitement la santé du malade; puisqu'il reste tant qu'il vit dans ces parties quelque chose d'une nature skirrheuse qui ne peut que troubler les fonctions de l'organe offensé.

Secondement, que les *contusions* des os sont très dangereuses & très-difficiles à guérir, surtout quand elles sont près des articulations, & que la moelle est offensée.

Lorsque les vaisseaux qui donnent la vie & la nourriture aux lames osseuses sont rompus, ces lames ne manquent pas de tomber en mortification & de se séparer: mais quand cette *contusion* arrive aux environs des articulations des plus gros os, il ne se fait aucune séparation; car dans ces parties les lames osseuses se détachent les unes des autres & forment des petites cellules dans lesquelles il y a un nombre infini de vaisseaux sanguins, & d'autres qui contiennent une huile extrement subtile qui dépérissent, ce qui donne le moyen à l'humeur de s'extravaser, de former une stagnation & de se corrompre. De-là s'ensuit la carie de l'os & une infinité de maladies dont elle peut être l'origine. Mais lorsque la moelle même est offensée, elle acquiert une acrimonie rance qui corrode l'os & qui occasionne la corruption de toutes les parties qui le couvrent. A quoi l'on peut ajouter que les os ne peuvent être contus aux environs de leurs articulations, que les ligamens ne soient en même-tems offensés, d'où résultent des douleurs excessives, des anchyloses & plusieurs autres maladies fâcheuses.

Troisiemement, que les *contusions* du crane sont les pires de toutes à cause du voisinage du cerveau, comme on l'a dit à l'article *Caput*.

Quatriemement, que les *contusions* des plus grosses glandes, comme celles qui sont près des oreilles & des aisselles, dans la poitrine, dans le pancréas, dans les aines & dans l'utérus, exposent à un skirrhe, à un cancer & à tous les accidens qui en sont inséparables.

Car toutes les parties dont nous venons de parler contiennent des glandes d'une grosseur considérable dont la *contusion* peut souvent causer les maladies les plus funestes. On peut compter que de dix skirrbes on cancers qui viennent aux mamelles, il y en a peut-être neuf qui naissent d'une *contusion*.

Une fille, dit Van-Swieten, étant couchée avec sa mere dans le même lit, lui fit en se tournant une *contusion* à la mamelle avec le coude, qui dégénéra au bout de quelques semaines en un skirrhe monstrueux, & à la fin en un cancer formidable. On a vu des *contusions* faites auprès des parotides, des grandes axillaires & inguinales, occasionner de pareilles maladies. La matrice des femmes qui ne sont point enceintes est suffisamment défendue de tous côtés par les os du bassin, ce qui fait qu'elle n'est gueres exposée aux *contusions* : mais il n'en est pas de même quand elles sont grosses; car le fond de la matrice dominant pour lors les os pubis, peut aisément être offensée par des *contusions*, par le mauvais traitement des Sages-femmes, ou par des accouchemens laborieux, qui causent dans cette partie des skirrbes qui dégénerent souvent en des ulceres chancreux.

Dans la cure d'une *contusion*; il faut d'abord tenter la résolution, pour prévenir la suppuration s'il est possible, mais surtout la gangrene.

Puisque les *contusions* déchirent & fracassent les parties solides du corps, tandis que les fluides extravasés s'introduisent dans les interstices où ils ne devoient point être; il s'ensuit que l'on doit évacuer les humeurs extravasées & réunir les parties solides qui ont été divisées. Le meilleur moyen d'y réussir, est de procurer aux humeurs coagulées le degré de fluidité qu'elles doivent avoir, afin qu'étant de nouveau absorbées par les vaisseaux, elles puissent reprendre leur cours ordinaire. C'est ce qu'on appelle une cure par résolution. Mais il faut, s'il est possible, empêcher la suppuration qui détruit toujours une grande portion de la substance offensée, outre que la partie dans laquelle la circulation ne se fait plus, se separe; ce qui laisse des escarres désagréables. Il arrive encore quelquefois que la membrane cellulaire est détruite par des suppurations abondantes, que les muscles & les tendons venant à faire corps avec les parties voisines, leurs fonctions sont dérangées & quelquefois totalement détruites. Quoiqu'il ne soit pas toujours possible d'empêcher la suppuration, il est néanmoins certain que l'on peut souvent par l'application des remedes dont nous parlerons ci-après, résoudre des *contusions* qui n'auroient pas manqué de venir à suppuration si on les avoit négligés, ou si l'on avoit différé trop long-tems d'en faire usage. Il faut surtout prévenir la gangrene avec tout le soin possible, parce qu'interceptant le cours des humeurs dans la partie affectée, elle oblige ensuite à séparer toute la partie mortifiée de celles qui sont saines par le moyen de la suppuration.

La résolution se fait en dissipant les liquides extravasés sans offenser davantage les vaisseaux.

Il est absolument nécessaire dans les *contusions*, de quelque nature qu'elles soient, de dissiper la liqueur extravasée : mais évacuer les humeurs en faisant une incision dans la partie contuse n'est point proprement une résolution, puisqu'on ne fait par-là qu'augmenter l'offense. Il en est de même lorsqu'on a recours à la suppuration; car dans ce cas les extrémités des vaisseaux offensés se détachent & sortent avec les humeurs extravasées en forme de pus. Il faut pour produire une cure par la résolution, dissiper les humeurs extravasées sans léser davantage les parties. C'est ce qu'Hippocrate, dans son Traité des *Articles*, appelle *dessécher & réabsorber le sang extravasé* ; car, parlant des maladies qui suivent les *contusions* de la chair qui est autour des côtes, sans qu'il y ait fracture, après avoir prescrit les remedes convenables, il ajoute qu'il est besoin d'employer un bandage jusqu'à ce que l'ecchymose que la rupture, θλάσις, a produite, soit desséchée & réabsorbée.

Cette résolution se fait,

1°. En redonnant aux humeurs extravasées leur premiere fluidité.

Le sang qui sort des vaisseaux se coagule immédiatement, devient incapable de circuler dans les vaisseaux capillaires & d'être réabsorbé par les petits orifices des veines. La premiere chose donc qu'il faut faire est de procurer un degré convenable de fluidité aux humeurs coagulées; car on dissipera certainement les sucs extravasés en les rendant aussi liquides que de l'eau, pourvu que le tempérament du malade soit sain d'ailleurs. Hippocrate qui a connu que tout le corps est expirable & inspirable, assure dans le sixieme Livre des Epidémiques, *que la chair attire les fluides tant des cavités du corps que du dehors*. De-là vient que les veines répandues dans toutes les cavités du corps absorbent les liqueurs extravasées, pourvu qu'on les atténue autant qu'il le faut pour qu'elles puissent entrer dans leurs petits orifices.

Secondement, en relâchant les vaisseaux voisins.

Quand les fluides extravasés sont suffisamment atténués ils ne manquent pas d'être absorbés : mais ils entrent d'abord dans les petites veines qui se trouvent vuides, & passent de-là dans les ramifications les plus grandes; car on est convaincu par des expériences faites avec la derniere exactitude, que les petits tubes de verre dont on plonge les extrémités dans un fluide, attirent ce fluide dans leurs cavités, & qu'il y monte d'autant plus qu'ils ont moins de diametre, & qu'ils sont plus inclinés, surtout, lorsque leurs autres extrémités sont recourbées; car pour lors la pesanteur du fluide augmente la force qui le pousse ou l'attire dans ces tuyaux. Les humeurs extravasées, quand on a eu soin de les atténuer, paroissent entrer dans les petites veines de la même maniere & par les mêmes lois. Mais la structure des valvules que l'on découvre dans les petites veines lymphatiques est telle que la pression du fluide qu'elles retiennent, n'empêche point la liqueur extravasée d'être absorbée. Les tuyaux flexibles se remplissent d'autant plus aisément que leurs parois sont moins de résistance. Le relâchement des vaisseaux voisins fait donc que ces petits tubes résorbens conduisent avec plus de facilité le fluide qu'ils ont reçu dans les plus grosses ramifications, ce qui est nécessaire dans le cas dont il s'agit.

Troisiemement, en procurant la résorption des humeurs extravasées dans les vaisseaux, par l'évacuation de ces derniers, ou par des frictions.

Les fluides ainsi absorbés par les petits conduits veineux passeront d'autant plus promptement dans les plus grosses ramifications qu'ils seront en moindre quantité, pourvu que les autres causes qui hâtent le mouvement du sang veineux demeurent les mêmes. Les principales de ces causes sont la pulsation des arteres contigues aux veines, & le mouvement musculaire ; car les muscles durant leur action venant à s'enfler pressent les veines voisines,

voisines, & poussent vers le cœur le sang qu'elles contiennent. Si donc on diminue la quantité des fluides qui doivent se mouvoir, la cause mouvante demeurant toujours la même; il est évident que les veines se rempliront beaucoup plus vîte, & que le fluide qui a besoin d'être absorbé entrera avec plus de facilité dans les petits orifices des veines capillaires. Cela se trouve confirmé par ce qu'éprouvent ceux qui voyagent dans le fort du jour. La peau de leur corps se desseche, & devient rude, ils ont la bouche aride, & ils sont tourmentés d'une soif insatiable: mais ils ne se sont pas plutôt baignés que leur soif s'appaise, leur bouche s'humecte, leur corps se ramollit, reprend sa premiere humidité, & perd la rudesse que l'ardeur du soleil lui avoit causée. Galien rapporte cet exemple dans son *Comment.* sur le sixieme Livre des *Epid.* d'Hippocrate, pour prouver que tout le corps est inspirable; car la violence du mouvement jointe à la chaleur de l'atmosphere, fait exhaler du corps une grande quantité d'humidité, au moyen de quoi il devient sec & absorbe avec avidité l'eau contiguë à sa surface externe. De-là vient sans doute qu'après des hémorrhagies copieuses, le corps se remplit d'humeurs aqueuses; car la quantité du sang étant moindre, les petites veines absorbantes ont plus de facilité à verser les fluides qu'elles ont attirés dans les plus grosses veines qui se trouvent vuides. En même-tems la diminution des forces & de la chaleur fait que ce fluide aqueux s'accumule dans les grandes cavités du corps aussi-bien que dans les plus petites, qui, suivant le passage d'Hippocrate que nous avons déja cité, sont remplies d'esprits quand le corps est sain, & de sanie quand il est malade. C'est-là peut-être encore ce qui fait que les hydropiques, après qu'on leur a fait la ponction, deviennent enflés de nouveau, quoiqu'ils s'abstiennent de boire; car quoiqu'il y ait une grande quantité d'eau amassée dans les cavités du corps d'un hydropique, les autres vaisseaux ne laissent pas de se vuider & de s'affaisser. Il arrive de-là que les autres parties du corps diminuent à proportion que le bas-ventre se distend dans l'hydropisie ascite, ce qui fait que le corps est toujours plus altéré.

Les frictions, par la légere compression qu'elles causent, agissent principalement sur les veines, dont les tuniques sont beaucoup plus foibles que celles des arteres, & de-là vient qu'elles se vuident. Mais comme dans chaque espece de frictions, les parties souffrent une pression & un relâchement alternatif, il arrive que les veines, que la premiere a obligé à se vuider, se remplissent de nouveau par la seconde. D'où il suit que les frictions produisent un effet à peu près analogue à l'évacuation; car les veines étant vuides, les fluides absorbés par les petits orifices des veines, ont plus de facilité à y pénétrer. A quoi l'on peut ajouter que les frictions atténuent & résolvent le sang extravasé; car, si l'on fait coaguler à l'air le sang d'une personne saine, & qu'on le pile ensuite dans un mortier, il se résout de nouveau en un liquide écumeux de couleur rougeâtre. On peut voir par-là quel est l'avantage des frictions dans la cure des *contusions*.

Saignez donc copieusement; donnez aussi-tôt après au malade un fort purgatif, qui ne soit point inflammatoire; appliquez sur la partie une fomentation pénétrante, relâchante & résolutive; employez les frictions chaudes; & soyez assuré qu'en joignant à ces remedes l'usage interne des résolutifs, des sudorifiques & des diurétiques, vous hâterez beaucoup la guérison du malade.

La saignée est un remede de la derniere importance dans toutes les *contusions*, pourvu que le malade ait assez de forces pour la supporter. Il faut donc non-seulement la faire copieuse, mais encore la réitérer, supposé que les circonstances l'exigent: par ce moyen on préviendra la fievre, aussi-bien que l'inflammation, qui sont extrêmement à craindre dans ce cas. En effet, la saignée évacue la partie la plus épaisse du fluide, c'est-à-dire, la partie rouge, dégage les vaisseaux, & donne le moyen au fluide le plus subtil d'y pénétrer. Les plus grosses veines étant vuidées par la saignée, les plus petites sont mieux en état de conduire les humeurs qu'elles ont absorbées dans les ramifications veineuses qui ont plus d'étendue; ce qui procure une dissipation plus vive & plus prompte du sang extravasé.

Quant aux purgatifs qui operent avec violence, sans produire aucun effet inflammatoire, on fait voir à l'article *Vulnus*, que les remedes purgatifs évacuent non-seulement les substances, dans le même état qu'elles existoient dans le corps, mais encore qu'ils dissolvent les humeurs saines, & les chassent par les selles. Erasistrate & ses Sectateurs ont donc raison de définir les purgations *des évacuations accompagnées de la corruption & du changement des substances évacuées*. Galien, il est vrai, est d'un sentiment tout-à-fait différent: mais celui d'Erasistrate est fondé sur la vérité; car lorsqu'on donne de la scammonée à un homme sain & robuste, elle résout les sucs louables en une eau claire & subtile qui s'évacue copieusement par les selles; & si l'on réitere souvent ce remede, le corps s'amaigrit, les vaisseaux s'affaissent, & l'on tombe dans une foiblesse extraordinaire. Toutes ces circonstances prouvent suffisamment que les humeurs morbifiques ne sont pas les seules qui aient été évacuées, mais qu'il est arrivé la même chose aux sucs louables, que la force du remede a résous en une eau fétide.

Ces remedes vuident donc les vaisseaux & atténuent les humeurs, tandis que les petites veines répandues dans toutes les parties du corps, soit internes ou externes, deviennent plus ouvertes & plus propres à absorber les fluides, comme il paroît par l'expérience suivantee rapportée par Simpson.

Un jeune homme qui avoit la fievre, fut attaqué d'une diarrhée violente, & d'un engourdissement extraordinaire des sens. Comme il ne vouloit rien prendre, & que la fievre le consumoit peu à peu, son Medecin lui ordonna de tremper un de ses piés dans de l'eau tiede. Il ne l'eut pas plutôt fait que l'eau diminua considérablement, & sortit bientôt après avec impétuosité par le fondement du malade sans rien perdre de sa couleur naturelle.

On voit donc par-là qu'au moyen des purgatifs dont nous parlons, les humeurs s'atténuent, les vaisseaux se vuident, & que la force avec laquelle les veines absorbent les humeurs contiguës, augmente considérablement.

Mais il faut observer en même-tems de ne point employer dans les cas de cette nature des purgatifs qui operent en excitant une agitation violente dans les fluides, tels que la coloquinte, le suc de tithymale, ou l'euphorbe, & quelques autres de même nature. Il faut au contraire se servir de ceux, qui, quoiqu'extrêmement résolutifs produisent leur effet sans exciter aucune agitation violente, comme de la scammonée, du jalap, des feuilles de séné & de quelques autres dont voici les préparations.

Purgatifs qui produisent leurs effets, sans causer d'inflammation.

Prenez *d'agaric, deux dragmes & demie;*
de sel polychreste, un scrupule.

Mêlez.

Ou

Prenez *de la seconde écorce récente d'yeble, ou de sureau,* } *une once.*

Pilez-la avec une suffisante quantité d'eau de pluie; mettez-la en décoction, & exprimez-en la liqueur.

La dose doit être de quatre onces.

Ou

Prenez l'émulsion de la racine de jalap préparée avec du sucre, dont nous avons donné la description à l'article *Caput.*

Ou

Prenez *d'agaric, deux dragmes;*
des feuilles de séné, trois dragmes;
de racine de méchoacan, une dragme;
de tamarins, deux onces.

Après les avoir coupés, pilés, & mis tremper pendant une demi-heure dans de l'eau de pluie, faites-les bouillir doucement pendant un demi-quart d'heure, passez ensuite la décoction, &

Ajoutez à neuf onces de la colature,

de crystal minéral, demi-dragme;
de sirop de roses solutif, composé avec le séné, deux dragmes.

La dose est d'une once, de demi-heure en demi-heure, jusqu'à ce qu'on soit assez fortement purgé.

Préparation plus aisée, qui produit le même effet.

Prenez *de scammonée de Syrie, treize grains;*
d'antimoine diaphorétique, vingt grains;
de sirop de roses purgatif avec le séné, quatre dragmes.

Mêlez avec ces ingrédiens, après les avoir suffisamment pilés, demie-once d'eau de chicorée, pour une potion.

A l'égard des fomentations pénétrantes, émollientes & résolutives, comme le sang extravasé se fige sous la peau de la partie contuse, il faut le rendre fluide, mais de telle sorte qu'on prévienne la corruption. Il est vrai que le sang coagulé, qu'on expose à l'air, se dissout pour l'ordinaire, mais aussi se corrompt-il. Il faut donc non-seulement que les drogues qui entrent dans ces sortes de fomentations possedent une qualité résolutive, mais encore qu'elles aient la vertu de résister à la corruption. Le sel ammoniac ou le sel marin, dissous dans vingt fois autant d'eau, un quart de vin & un huitieme de vinaigre, compose une fomentation de cette espece, qui étant appliquée chaudement répond aux intentions dont nous venons de parler; car elle relâche par le moyen de l'eau, elle résout par le moyen du vinaigre & du vin qui ont en même-tems la propriété de résister & de prévenir la corruption, de quelque nature qu'elle soit. L'urine d'un homme sain & robuste avec un peu de vinaigre, est une fomentation de même nature extremement propre à résoudre les tumeurs fréquentes qui viennent à la tête des enfans ensuite d'une *contusion.*

On peut encore faire infuser dans l'eau pour le même effet plusieurs plantes d'une qualité résolutive.

Prenez, par exemple,

de racine de Bryoine blanche, deux onces;
d'aristoloche ronde, une once;
de feuilles récentes de rhue, } *une once.*
& de sabine,
de fleurs de Tanesie, une poignée;
de camomile, & } *une once.*
de matricaire,
d'oignons frits, six onces.

Mettez le tout en digestion, pendant une demi-heure, dans un vaisseau fermé, rempli d'eau presque bouillante. Faites bouillir ensuite un moment, & mêlez avec vingt-cinq onces de la liqueur exprimée au-travers d'un morceau de linge, demi-once de farine de graine de lin. Faites-encore un peu bouillir; & lorsque la décoction sera froide,

Ajoutez-y

d'esprit de vin thériacal, deux onces, &
de sel ammoniac, une once.

On trempe un morceau de flanelle dans cette décoction, & on en fomente la partie affectée.

On peut encore satisfaire à la même intention avec des cataplasmes & des emplâtres, dont voici des formules.

Prenez les ingrédiens de la fomentation précédente; préparez-les en forme de cataplasme, &

Ajoutez-y

de farine de lin, suffisante quantité;
de galbanum dissous dans un jaune d'œuf, une once;
d'huile de camomile, une once & demie.

Emplatre utile dans le même cas.

Prenez *de racines de Bryoine réduite en poudre, deux onces*
de fleurs de soufre, une once;
d'æthiops mineral, trois dragmes;
de galbanum pur & dissout selon l'art, quatre onces;
d'emplâtre de melilot, neuf onces;
d'huile de camomille, suffisante quantité, pour faire une emplâtre.

Les emplâtres suivantes satisfont aux mêmes intentions.

Emplâtres; de baies de laurier,
de bétoine,
céphalique,
cumin,
diachylon avec les gommes,
Diaphorétique,
de galbanum,
ischiadique,
de mélilot,
mucilages,
oxicroceum,
de ranis, ou
de vigo, sans mercure, ou avec le mercure.

Ces emplâtres qui sont d'une nature ténace & visqueuse, s'attachant fortement à la peau, empêchent le fluide le plus subtil de s'exhaler, & le repoussent pour ainsi dire, dans la partie sur laquelle on les applique. Il arrive de-là que cette partie se trouve comme placée dans un bain de ses propres vapeurs, les vaisseaux sont relâchés, & les qualités odorantes des aromats qui entrent dans ces emplâtres, s'y insinuant, produisent souvent de très-bons effets; car les fomentations sont de peu d'utilité, à moins qu'on ne les entretienne dans leur chaleur sur la partie affectée.

A l'égard des frictions chaudes, si la douleur ou l'inflammation ne sont point considérables, elles font beaucoup de bien, quelques légeres qu'elles soient; car, par cette légere agitation, le sang coagulé s'atténue & se dissout, & devient en état d'entrer dans les petits orifices des veines.

Un homme reçut une *contusion* au visage qui le fit enfler extraordinairement. On vint pourtant à bout de dissiper la tumeur avec les fomentations précédentes sans aucune suppuration, & contre toute espérance son visage fut entierement rétabli dans son état naturel.

Les résolutifs internes sont des remedes qui réduisent les fluides coagulés aux molécules dont ils étoient compo-

sés avant la concrétion. Le principal est l'eau chaude, qui par sa qualité délayante s'insinue entre les petites masses concretes, & qui sert de véhicule aux autres remedes résolutifs. Voyez ce que nous en disons au mot *Strictura*. Il est donc à propos après la saignée & l'usage des purgatifs anti-phlogistiques qui atténuent sans produire aucune agitation violente, de donner une grande quantité de décoctions au malade dans lesquelles il y ait beaucoup d'eau, sans négliger en même tems les remedes qui peuvent augmenter un peu l'action des vaisseaux sur les fluides, de peur que l'eau, faute de mouvement, ne s'arrête & s'amasse dans le corps. On doit choisir pour cet effet des remedes qui résistent aussi à la corruption. Rien ne satisfait plus efficacement à ces intentions que les infusions de Germandrée, de rue & de marrube, auxquelles on peut joindre les décoctions des cinq racines & des trois especes de sandaux mêlées avec du nitre & du miel. Car en buvant ces remedes, les veines que la saignée & les purgatifs avoient évacuées, se remplissent continuellement, & les fomentations jointes aux frictions qui attirent leur efficacité sur la partie affectée, procurent au malade tout le soulagement que l'on peut attendre de l'art. Voyez *Obstructio*. Car par ces moyens l'eau chaude richement imprégnée de la qualité résolutive de ces médicamens, lave, pour ainsi dire, continuellement les fluides extravasés, les délaye, les résout & les rend propres à être repris par les veines. Par-là le fluide extravasé se dissipe sans que les vaisseaux reçoivent une nouvelle injure, ce qui est nécessaire dans le cas dont il s'agit. Mais comme tous les remedes délayans que l'on prend en grande quantité; se dissipent pour l'ordinaire de nouveau, ou par la sueur ou par les urines, il s'ensuit qu'ils deviennent suivant le régime que l'on observe, ou sudorifiques ou diurétiques. Car si le corps est placé dans un athmosphere chaud, tel, par exemple, que celui du lit, ces remedes ne manqueront pas d'exciter une sueur: mais lorsque l'air est un peu plus froid, l'usage de ces préparations excite ordinairement une évacuation abondante d'urine.

L'ordre dans lequel on doit user de ces remedes, la nécessité de les réitérer & leurs degrés respectifs de force dépendent de la considération de ce qu'on a dit ci-devant, & du danger dont on est menacé.

On ne doit pas user indistinctement de ces remedes dans toutes sortes de *contusions*; car celles qui sont légeres se guérissent aisément avec les seules fomentations d'urine, de sel & de vinaigre, ou d'autres préparations semblables. Mais quand on appréhende une inflammation violente, un étranglement & une gangrene, on peut hardiment faire usage des remedes que nous venons d'indiquer. Il faut donc commencer par la saignée qui doit être aussi forte que les forces du malade peuvent le permettre; passer ensuite aux purgatifs, afin que les humeurs étant atténuées par ce moyen & les forces du malade affoiblies, le corps soit à couvert de l'inflammation autant qu'il est possible. Quand par l'application de ces remedes la tumeur, la douleur & l'inflammation ne sont ni dissipées, ni affoiblies, il faut les réitérer hardiment; surtout si les parties internes sont offensées par la *contusion*; car dans ce cas on doit attendre les suites les plus funestes de la suppuration; ou quand la maladie n'est pas entierement guérie, il peut en rester un skirrhe incurable qui devient la source funeste d'un cancer & de plusieurs autres accidens: mais quand par l'application de ces remedes les accidens commencent à diminuer, il faut, si les mains peuvent agir sur la partie affectée, employer les frictions, mais non pas plutôt; car si l'on enflammoit la partie affectée déja tendue par les humeurs extravasées, par ces frictions, surtout par des frictions fortes, la gangrene ne manqueroit pas aussi-tôt de s'en emparer.

Tandis que l'on met ces méthodes en usage, le malade doit de son côté observer un régime léger & capable de résister à la corruption.

Pour cet effet, il faut délayer les humeurs autant qu'il est possible, & ne donner à manger au malade qu'autant qu'il le faut pour lui conserver la vie, afin de le mettre à convert de l'inflammation. Et comme les humeurs extravasées tendent naturellement à la corruption, il faut lui choisir des alimens qui remédient à cette dépravation des fluides. Les tisanes d'orge, d'avoine, de riz, de froment & d'autres substances de même nature, le lait coupé, les pommes cuites dans l'eau, & les fruits d'été, surtout quand ils sont murs, sont extremement salutaires dans le cas dont nous parlons. On peut y joindre les bouillons légers dans lesquels on aura fait cuire du riz ou de l'orge, & auxquels on ajoutera une quantité convenable de suc de citron. On ne doit point craindre que la vie du malade souffre d'une nourriture aussi foible & aussi légere; car le corps humain quand il est en repos peut subsister encore à moins de frais. Boerhaave a fait lui-même l'essai de ce que j'avance, car il vivoit pendant douze jours entiers avec du petit-lait seul lorsqu'il avoit des rhumatismes; & malgré cela il se trouvoit assez fort pour s'acquiter du mouvement musculaire, à moins que la violence de la douleur ne s'y opposât. Quand le corps se trouve déja affoibli par la saignée & par l'usage des purgatifs, il ne peut agir avec assez de force sur les alimens qu'il prend pour les convertir en une substance d'une nature similaire à la sienne. C'est ce qui fait que les alimens conservent leur nature & tendent d'eux-mêmes à la corruption. Mais comme la putréfaction des humeurs extravasées est à craindre, il faut choisir des alimens qui aient de la disposition à devenir acides. Il faut donc s'abstenir de la viande, des œufs & du poisson, & de toutes les substances acres & aromatiques qui ne font qu'augmenter & accélérer la circulation des fluides, qui doit être au contraire foible & languissante. Il faut surtout dans toutes les maladies de cette espece, avoir égard à la saison, au tempérament du malade, soit sain ou morbifique, à son genre de vie & aux autres circonstances dont nous faisons mention à l'Article *Vulnus*.

Si l'on observe avec soin tout ce que nous venons de dire, tant par rapport au régime que par rapport aux remedes, l'évenement sera toujours heureux, pourvu que la maladie ne soit pas incurable. Quant aux spécifiques dont on fait tant de cas dans les *contusions*, il ne faut pas tellement compter sur eux qu'on néglige entierement les autres remedes. La plupart, il est vrai, sont innocens, & l'on peut par conséquent en user sans rien craindre: mais il ne faut pas rejetter pour cela les moyens que nous avons spécifiés ci-dessus. Helmont, par exemple, dans son *Ortus Medicinæ*, ordonne de donner à ceux qui sont tombés d'un lieu élevé, du sang de testicule de bouc desséché, à dessein de résoudre les grumeaux de sang qui se sont formés ensuite de la *contusion*. D'autres recommandent pour cet effet le blanc de baleine & la décoction de garance.

Sydenham assure que le blanc de baleine, l'ardoise d'Irlande & les autres remedes de cette espece qui passent pour des spécifiques dans les *contusions*, ne font que retarder la cure en nous faisant négliger les méthodes que ces cas exigent. Car on guérit ces accidens avec beaucoup plus de promptitude par l'usage alternatif de la saignée & des purgatifs; sans recourir à ces sortes de remedes que l'on donne pour l'ordinaire après la premiere saignée, ou pour exciter la sueur, qui continue tant qu'on en use, ou pour échauffer les parties déja disposées par elles-mêmes à l'inflammation; ce qui met la vie du malade en danger sans aucune nécessité.

Si la *contusion* est si considérable qu'on ne puisse la résoudre & que sa situation permette d'agir de la main, on fera succéder les scarifications, l'incision & la

fuppuration aux remedes que nous avons indiqués, fans pour cela en difcontinuer l'ufage. Si la maladie a déja produit une mortification par fa violence, & qu'elle faffe appréhender des douleurs infupportables, des inflammations, des fuppurations, une atrophie, des fievres & la mort même, il faut, fi cela fe peut, extirper la partie affectée.

Si la violence de la maladie ne permet point d'efpérer la réfolution des humeurs extravafées fans offenfer de nouveau les vaiffeaux, il ne refte plus, fuppofé que la main puiffe agir fur la partie affectée, que de faciliter l'écoulement des humeurs extravafées par le moyen d'une incifion; on nertoyera enfuite la partie, & on la réduira à l'état d'une plaie fimple; car à moins qu'on ne prenne des mefures, les humeurs extravafées peuvent en comprimant les vaiffeaux voifins occafionner une inflammation, ou ce qui eft encore pire, une fufpenfion du mouvement vital, c'eft-à-dire, une gangrene dans la partie. Lorfque ces humeurs viennent à fe corrompre, il peut en réfulter des accidens encore plus funeftes. On doit par conféquent dans les cas de cette nature ouvrir entierement la partie contufe, ou la fcarifier dans plufieurs endroits, pour que les humeurs extravafées puiffent s'écouler librement. Pour lors les parties qui font deffous n'étant plus preffées, fe répareront & chafferont toutes celles que la *contufion* a mifes hors d'état de laiffer un cours libre aux fluides qui doivent y circuler. Cette méthode a lieu furtout dans les cas où l'inflammation ou la corrofion des parties voifines font appréhender une fuite de fymptomes formidables, comme on l'a dit à l'Article *Caput*.

Les méthodes que nous avons indiquées ci-deffus ne font point à négliger non plus dans le cas dont il s'agit; car lorfqu'il y a une inflammation violente dans la partie contufe, la gangrene prendroit la place de la fuppuration. Il faut donc employer la faignée, les purgatifs anti-phlogiftiques & les fomentations capables de réfifter à la corruption, de quelque nature qu'elle foit. Il eft à propos en même tems de donner au malade de grandes dofes de décoctions altérantes, afin que les parties des humeurs corrompues ou celles du pus qui s'eft formé & qui infectent la maffe du fang, puiffent être évacuées ou par la fueur ou par les urines. Car le fang coagulé pouvant, ainfi que nous avons dit, être atténué au point de pénétrer dans les veines qui fe trouvent vuides, il peut auffi arriver que ce pus ou la fanie corrompue fe mêlent avec lui & produifent une cacochymie de très-mauvaife efpece, qui ne manqueroit pas d'avoir des fuites funeftes.

Lorfque les gros vaiffeaux font tellement offenfés, & la ftructure naturelle de la partie tellement détruite par la violence de la *contufion* que les fucs vitaux ne peuvent plus y circuler, il en réfulte une mortification, & toutes les parties tombent en pourriture. La feule chofe qu'il y ait à faire dans ce cas pour conferver la vie du malade, eft d'extirper la partie.

On diftingue ce malheur par les circonftances fuivantes:

S'il ne refte, par exemple, ni chaleur, ni fentiment dans la partie contufe quand on y fait de profondes fcarifications: auffi-tôt après que la corruption eft formée, la partie jette une odeur cadavéreufe. Dans ce cas, à moins qu'on n'extirpe la partie avec toute la diligence poffible, le fphacele fait du progrès, & termine la vie du malade. Ce malheur arriva à un Cocher, qui étant tombé de fon fiége en exerçant des jeunes chevaux qui n'avoient point encore porté le harnois, eut les jambes tellement brifées par les roues du chariot fur lequel il étoit monté, qu'il n'y refta plus ni chaleur ni fentiment. L'amputation feule pouvoit lui fauver la vie: mais n'ayant point voulu s'y foumettre, il mourut le quatrieme jour. La même chofe arrive, lorfque les os font entierement fracturés; car les efquilles picotant & irritant les parties nerveufes, peuvent occafionner des douleurs infupportables, des inflammations violentes, & tous les fymptomes qui en font la fuite.

La Morte rapporte dans fon *Traité complet de Chirurgie*, qu'un homme remuant une pipe remplie de vin, reçut une telle *contufion* à la main droite, que les os du métacarpe qui foutiennent le doigt annulaire, le doigt du milieu & l'index avec les mufcles contigus, en furent totalement fracaffés. Un Chirurgien qu'il confulta, lui dit que fa guérifon dépendoit entierement de l'amputation de la partie, & qu'il auroit lien de fe repentir de l'avoir négligée. Le malade n'ayant point voulu s'y foumettre, on employa les remedes que l'on crut les plus efficaces: mais au bout de deux ou trois jours des douleurs violentes, une inflammation & une tumeur extraordinaire indiquerent une gangrene. Il recourut pour lors au moyen qu'il avoit rejetté; les parties contufes furent extirpées, & il recouvra la fanté. Le même Auteur rapporte un cas qui prouve que l'on doit tout fe promettre de l'intrépidité du malade & de l'habileté du Chirurgien dans ces fortes de cas. Un Capitaine eut le bras tellement fracaffé jufqu'à l'humérus, qu'il ne refta ni chaleur ni fentiment dans la partie. Le fphacele avoit déja gagné jufqu'au-deffus de l'articulation de l'humérus, & tout le bras jettoit une odeur cadavéreufe. Cependant le Chirurgien animé par le courage du malade, & plein de confiance en fon favoir, préféra un remede douteux à une mort certaine, & lui amputa le bras immédiatement au-deffous de l'articulation. Aidant enfuite la nature avec des remedes convenables, il fépara ce qui reftoit des parties corrompues, & rendit la fanté au malade en deux ou trois mois de tems.

La méthode curative que nous venons d'indiquer, réuffit au-delà de toute efpérance, la nature contribuant d'ailleurs d'elle-même à atténuer, à réfoudre, à diffiper & à chaffer ce qui l'offenfe.

On ne doit cependant point, dans les cas qui paroiffent les plus fâcheux, recourir imprudemment à l'amputation, puifqu'on a des exemples que ces fortes de maladies ont été quelquefois guéries fans fon fecours, dans le tems que tout paroiffoit défefpéré. Il eft plus à propos de tenter d'abord la méthode que nous avons indiquée, puifqu'on peut la pratiquer en fureté, & que l'on connoît des remedes propres pour empêcher que la corruption s'empare fi-tôt de la partie affectée. L'alliaire, le fcordium, le marrube, la fauge & la rue infufées dans de l'eau avec du fel, du vinaigre, du vin ou de l'efprit de vin, compofent une fomentation, qui, conftamment appliquée, prévient infailliblement la corruption. Le Chirurgien peut en ufer pendant quelques jours, pour voir fi la nature ne tente point quelque féparation; ou s'il ne reparoît point des fignes de vie dans la partie contufe. Boerhaave a fouvent dit à fes difciples qu'il guérit par cette méthode un Gentilhomme Allemand qui avoit eu les jambes tellement fracaffées par les roues de fon caroffe, que la gangrene avoit déja commencé à s'y mettre. La Morte, dans fon *Traité complet de la Chirurgie*, *Tom. III.* rapporte qu'un jeune homme reçut un coup de bâton fi violent fur la partie antérieure du coude droit, qu'il lui caufa une *contufion* depuis le coude jufqu'au carpe, accompagnée de douleurs violentes. Le malade y appliqua des compreffes de linge trempées dans de l'efprit de vin: mais voyant que ce remede ne le foulageoit point, il confulta un Chirurgien. Les douleurs de la main commençoient à fe diffiper, lorfque celles qu'il fentoit autour du coude augmenterent, la main devint pâle & froide, & la peau fi tendre, qu'elle s'enlevoit pour peu qu'on la touchât avec les doigts. Le Chirurgien y fit des fcarifications profondes avec la lancette, que le malade ne fentit point; il perça même la main de part en part fans qu'il en fortît une goutte de fang. Cette froideur & ce défaut de fentiment s'é-

tendoient jusqu'au milieu du coude. Il fomenta la partie avec de l'esprit de vin imprégné de sel & d'onguent d'Egypte, & y appliqua en meme-tems un cataplasme composé de farine d'orge, de feves & de lupins, avec des aromats & du vin. La chaleur & le sentiment revinrent jusqu'au carpe, mais la main en fut toujours privée, sans qu'elle devînt ni fétide, ni noirâtre, quoiqu'il y eût déja cinq jours que le Chirurgien la pansoit. On y fit de nouvelles scarifications, dans lesquelles on versa de l'huile de térébenthine, & l'on continua l'usage des topiques précédens pendant cinq jours, sans qu'il parût aucun changement dans la partie. A la fin la chaleur & le sentiment revinrent, & le malade guérit sans le secours de l'amputation : mais deux de ses doigts se contracterent, & il ne put dans la suite remuer les autres qu'avec difficulté. Puis donc que l'on a trouvé le moyen de conserver la partie contuse dans un cas aussi désespéré, il semble qu'il est du devoir du Chirurgien de ne jamais recourir à l'amputation qu'après avoir éprouvé l'inutilité des autres remedes; car en prévenant l'inflammation & la gangrene par la saignée & par les autres méthodes dont on se sert pour ralentir le mouvement trop impétueux du sang, en se servant d'applications externes propres à prévenir la corruption, & en prescrivant au malade un régime léger & qui n'ait pas la moindre disposition à la corruption, il y a tout lieu d'espérer que les parties corrompues se sépareront de celles qui sont saines, & que celles qui ont été détruites se reproduiront de nouveau.

CONVALESCENTIA, *convalescence ;* le recouvrement de la santé après une maladie.

CONVOLVULUS, *petit Liset* ou *Liseron.*

Voici ses caracteres :

Ses feuilles croissent alternativement sur les tiges qui s'élevent ordinairement fort haut. Toute la plante est remplie d'un suc laiteux : le calyce est quelquefois double : l'extérieur est composé de deux feuilles, & l'autre, qui est enfermé dans celui-ci, est plus petit, découpé en cinq parties & tubuleux ; d'autres au contraire ont un calyce simple. La fleur est monopétale, faite en forme de cloche, & de figure pentagonale, ayant ses bords étendus. Cette fleur est souvent percée à son fond de cinq petits trous, d'où s'élevent cinq étamines qui se réunissent pour ne former qu'un seul tuyau. L'ovaire se convertit en un fruit rond, membraneux, enfermé dans un calyce d'où sortent trois tubes. Il est pour l'ordinaire partagé en trois cellules, rarement en quatre ; & quelquefois, ce qui est pourtant très-rare, il n'en a qu'une.

Liserons dont la tige monte fort haut.

1. *Convolvulus maritimus nostras, rotundifolius.* Voyez *Brassica marina.*
2. *Convolvulus Syriacus, & Scammonea Syriaca*, Hist. Oxon. 2. 12. Tourn. Inst. 83. Elem. Bot. 73. Boerh. ind. A. 245. *Scammonium*, Offic. *Scammonium Syriacum*, Ger. 716. Emac. 866. *Scammonia Syriaca*, C. B. Pin. 294. Raii Hist. 1. 722. *Scammonea Syriaca legitima*, Park. Theat. 163. *Scammonea Syriaca, flore majore convolvuli*, J. B. 2. 163. *Scammonea & scammoneum*, Chab. 123. *Scammonée.*

La racine de la plante qui produit la *scammonée*, est grosse comme le bras, & remplie d'un suc blanc & laiteux comme la plante. De cette racine s'élevent un grand nombre de tiges menues & rampantes, qui s'attachent à tout ce qu'elles rencontrent, de même que notre grand *liseron* avec lequel elle a beaucoup de ressemblance, excepté que ses feuilles sont plus triangulaires. Ses fleurs ont aussi la même forme & la même couleur : elles sont blanches, agréablement découpées, & il leur succede des fruits presque ronds, qui contiennent chacun trois semences anguleuses. Cette plante croît dans la Syrie. Le suc épaissi que l'on tire de sa racine, est la *scammonée* des boutiques. La meilleure vient d'Alep : elle est préférable à celle de Smyrne, qui contient beaucoup plus d'ordure & de terre. Voyez *Scammonium.*

3. *Convolvulus Canariensis, sempervivens, folio molli incano, flore ex albo purpurascente*, H. A. 2. 101.
4. *Convolvulus minor arvensis, flore roseo*, C. B. Pin. 294. Tourn. Inst. 82. Elem. Bot. 72. Boerh. Ind. A. 245. *Helxine cissampelos*, Offic. *Helxine cissampelos multis ; sive convolvulus minor*, J. B. 2. 257. *Convolvulus minor vulgaris*, Park. Theat. 171. Mer. Pin. 29. Raii Hist. 1. 725. Synop. 3. 275. *Convolvulus minor*, Merc. Bot. 1. 30. Phyt. Brit. 30. Chomel. 761. *Convolvulus vulgaris, flore minore purpureo*, Hist. Oxon. 2. 13. *Convolvulus minor, Jasione veterum ; Helxine cissampelos*, Chab. 121. *Smilax lævis minor*, Ger. 712. Emac. 861. *Petit Liseron.*

Cette plante croît dans les champs, & fleurit au mois de Juin : elle est d'usage en Medecine. Le suc des feuilles pris intérieurement, a une vertu purgative.

Je ne sai si cette plante est purgative, comme plusieurs personnes l'assurent : mais je sais par l'expérience de nos Paysans de Provence, qu'étant appliquée extérieurement elle est très-vulnéraire. Tournefort, *Histoire des Plantes, &c.*

5. *Eadem 4. flore albo.*
6. *Eadem 4. flore purpureo.*
7. *Eadem 4. flore ex albo & roseo variegato.*
8. *Convolvulus vulgaris, major albus*, Hist. Oxon. 2. 12. Boerh. Ind. A. 246. *Smilax lævis*, Offic. *Smilax lævis, Convolvulus major*, Chab. 121. *Smilax lævis sive lenis major*, Ger. 712. Emac. 861. *Convolvulus major*. J. B. 2. 154. Raii Hist. 1. 725. Synop. 3. 275. *Convolvulus major albus*, C. B. Pin. 294. Park. Theat. 163. Tourn. Inst. 82. Elem. Bot. 72. Mer. Pin. 28. *Convolvulus major, flore albo*, Merc. Bot. 1. 30. Phyt. Brit. 30. *Scammoneum Germanicum*, Hoffm. Cat. Altdorff. *Grand Liseron.*

La racine du grand *liseron* est longue, grêle & rampante, garnie de petites fibres à chaque nœud, & donne un suc laiteux lorsqu'on la rompt. Ses tiges sont longues, grêles & tortues, entrelacées ensemble, rampantes, & s'attachent autour des arbrisseaux voisins. Ses feuilles croissent alternativement sur des pédicules longs : elles sont larges, lisses, évuidées, en forme de cœur près du pédicule, avec deux oreilles qui se terminent insensiblement en pointe. Les fleurs sortent d'entre les aisselles de ces feuilles vers le sommet des tiges. Elles sont agréables à la vue, blanches, ayant leurs bords quelque peu recourbés en-dehors. Elles sont portées sur un calyce composé de cinq petites feuilles, & posé dans un autre qui en a sept. Son fruit est rond ; & renferme plusieurs semences noires & anguleuses. Cette plante croît parmi les haies, & fleurit sur la fin de l'Eté. Miller, *Bot. Offic.*

Cette plante croît parmi les haies & dans les jardins, & fleurit en Eté. On trouve dans les Boutiques de Hall en Allemagne, à ce que prétend Dale, la racine, les feuilles & l'eau distilée de cette plante. Elle passe pour purger les humeurs bilieuses, acres & séreuses. Sa racine est purgative ; ce qui lui a fait donner par Hoffman le nom de *Scammonée d'Allemagne.* Les femmes grosses employent la décoction de cette plante comme un préservatif contre l'avortement, pour appaiser les douleurs vagues qu'elles sentent, & pour se garantir des suites de l'effroi. Prévôt, dans sa *Medecine des Pauvres*, recommande la décoction de cette plante comme un purgatif propre à évacuer la bile sans violence.

9. *Convolvulus, vulgaris major, flore ex roseo & albo variegato.*
10. *Convolvulus Indicus, flore violaceo.* H. Eyst. Æst. o. 13. F. 8. F. 2. *Campanula indica*, J. B. 2. 165. *a.*
11. *Convolvulus Indicus, flore albo.* H. R. Par. *a.*
12. *Convolvulus Indicus, flore albo purpurascente, semine albo.* H. R. Monsp. *a.*
13. *Convolvulus, caeruleus, hederaceus, seu trifolius*, Park. M. H. 2. 13. *Nil Arabum, sive Convolvulus caeruleus.* J. B. 2. 164. *Nil Arabum Camerarii.* H. Eyst. Æst. o. 13. F. 8. F. 3.
14. *Convolvulus, folio anguriæ, flore exiguo, carneo.*
15. *Convolvulus Africanus, minor, flore albo, minimo.* Volk. H. Mauroc. 56.
16. *Convolvulus, argenteus, folio althææ.* C. B. P. 295. M. H. 2. 13.
17. *Convolvulus argenteus, althææ foliis magnis incisis & incanis.* H. L.
18. *Convolvulus Orientalis, folio crasso, magno, ad pedunculum exciso, flore amplo subcaeruleo.* Sher. H.
19. *Convolvulus Græcus, sagittæ foliis, flore albo.* T. C. 1.

Liseron, dont les tiges ne montent que peu ou point.

1. *Convolvulus Lusitanicus, flore cyaneo.* Braff. *Convolvulus peregrinus, caeruleus folio oblongo; flore peramæno triplici colore insignito.* M. H. 2. 17. *Campanula exotica.* Aldin. 88.
2. *Idem* (1) *flore & semine albo. a.*
3. *Idem.* (1) *flore cyaneo. a.*
4. *Convolvulus Siculus, annuus, caeruleus, minimus, capsulâ floris binis foliolis cinctâ.* M. H. 2. 36.
5. *Convolvulus major, rectus, Creticus argenteus*, Hist. Ox. 2. 11. Boer. Ind. A. 247. *Cneoron album Dorycnium.* Of. *Cneoron album folio oleæ argenteo molli.* C. B. Pin. 463. *Cneoron album, foliis argenteis*, Ger. Emac. 1598. Chab. 47. *Dorycnium*, Alpin. Exot. 73. *Dorycnium imperati.* J. B. *Dorycnium Creticum Alpini*, Park. Theat. 36. *Dorycnio d'Alcuni, overo convolvulo retto di Candia.* Pon. Bal. Ital. 131. *Convolvulus rectus odoratus Ponæ*, Raii Hist. 1. 731. *Convolvulus argenteus, umbellatus, erectus.* Elem. Bot. 73. Tourn. Inst. 84.

Il croît en Crete, & fleurit au mois de Juin. Je ne sache pas qu'on lui attribue aucune vertu médicinale.

6. *Convolvulus argenteus, minor, repens Rupellensis, flore rubro.* M. H. *a* 17. Ic. eft. Sect. 1. T. IV. N°. 2.
7. *Convolvulus, linariæ folio, assurgens.* Voyez *Cantabrica.*
8. *Convolvulus, folio linariæ humilior.* T. 84. *Cantabrica quorumdam.* Cluf. H. 49. H.
9. *Convolvulus, ramosus, incanus, foliis pilosellæ.* C. B. P. 294. *Cissampelo ramoso di Candia.* Pon. Bald. Ital. 16. H. Boerhaave. *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

Dale met le jalap, le méchoacan & le turbith au nombre des différentes especes de Liserons. Voyez ces plantes sous leurs noms respectifs.

CONUS, κῶνος, *Cone.*

Ce mot signifie, chez les Mathématiciens, une figure formée par la circonvolution d'un triangle autour d'un de ses côtés. Il a passé d'eux chez les Botanistes qui s'en servent pour désigner un fruit composé d'un amas fort serré de couches ligneuses dont la base est grande & circulaire & qui se termine en pointe. Les arbres qui portent cette espece de fruit sont appellés *Coniferes*, & de ce nombre sont le pin, le sapin, le picea & la mélese. Et quoique, suivant Saumaise, dans ses *Exercitations sur Pline*, un fruit ne mérite le nom de *cone*, que lorsquil a une base ronde, & qu'il est terminé en pointe, l'usage a cependant voulu que l'on mît au nombre des arbres *coniferes* ceux dont le fruit est écailleux, quoiqu'il ne ressemble point à un *cone*, comme le cyprès, le sureau, l'arbre de vie, le bouleau, &c. suivant Cesalpin, *des Plantes, Lib. III. c.* 52. il suffit pour leur donner cette dénomination qu'ils ayent un fruit compacte & écailleux, & qu'il y ait des semences au-dessous de chaque rejetton. C'est là-dessus qu'est fondé ce que dit Ray, dans sa *Methodus Plantarum emendata*: « Que les *cones* sont des fruits écailleux, secs & durs, faits en « forme de *cone* ou de pyramide, qui contiennent pour « l'ordinaire deux semences sous chaque couche. Je « comprends, dit-il, aussi sous ce nom les fruits qui « sont composés de plusieurs parties crustacées, li« gneuses, étroitement unies, qui s'ouvrent quand le « fruit est mûr; comme est celui du cyprès. » Ludwig, dans ses *Aphorismi Botanici*, â non-seulement égard à la figure, mais encore aux couches du fruit; car il définit un *cone* « une suite de couches attachées à un axe « commun, dont les interstices sont remplies de se« mences. » *A series of Layers adhering to a common axis, and containing seed in their several interstices.* On prétend que les arbres *coniferes* sont à l'épreuve de la corruption & des impressions du tems. Bodæus *in Theophr.* attribue cette propriété à la substance grasse dont ils sont remplis, laquelle suffoque non-seulement les insectes, mais encore remplit les pores du bois, comme d'une espece de bitume, ce qui empêche l'air d'y pénétrer & de corrompre ses parties internes. Bodin, dans son *Théatre universel de la nature*, adopte le même sentiment: mais je voudrois y ajouter une restriction pour ne point pousser l'hyperbole au-delà de la vérité, & me contenter de dire que les arbres *coniferes* ne sont moins sujets à la pourriture & à la corruption que les autres, qu'à cause que leur bois est plus compacte & plus solide. D'ailleurs il est assez vraissemblable que le suc gras & amer, que contiennent les arbres *coniferes*, empêche les insectes d'en approcher. Théophraste, dans son *Hist. des Plant. Lib. II. cap.* 2, prouve que tous les arbres *coniferes* en général viennent d'une semence, & Bodæus, dans son Commentaire sur ce passage, confirme son sentiment en ces termes:

« J'ai souvent essayé si les arbres coniferes ne pourroient « point se reproduire en plantant un jet ou une branche « en terre: mais toutes mes peines ont été inutiles, « car ils n'ont jamais bourgeonné. J'ai même remar« qué que ces sortes d'arbres meurent quand on les « transplante. Il faut observer, dit-il, dans un autre en« droit lorsqu'on veut transplanter ces sortes d'arbres, « quelles sont leurs parties qui sont tournées au midi « ou au couchant; car s'il arrive dans la transplanta« tion que celles qui faisoient face au midi se trouvent « au couchant, l'arbre languit & meurt peu de tems « après. »

Le mot de *cone*, *conus*, est employé dans un autre sens dans Dioscoride, *Lib. I. cap.* 78. où il dit que la poix liquide est appellée par quelques-uns κῶνος. Bodæus en doute, & croit qu'il ne signifie ici que le fruit du pin & du picea. Saracenus avoue que le mot κῶνος est rarement employé pour signifier la poix liquide. Il croit cependant que κῶνα en est dérivé. De-là κωνῶσαι qu'Hesychius rend par πισσοκοπῆσαι, enduire de poix.

CONUS FUSORIUS, *Cone* ou *creuset pyramidal*, ou *de fusion.*

C'est une espece de creuset dont la figure ressemble à celle d'un cone renversé. Il est de cuivre ou de fer, & sert à séparer les régules de leurs scories respectives; car tandis que l'on verse le minéral fondu dans ce vaisseau, on le frappe avec un maillet, afin qu'au moyen du tremblement qu'on excite, les parties les plus pesantes se précipitent au fond, & que les plus légeres, comme les scories, flottent sur la surface.

CONVULSIO, *Convulsion*, ou contraction involontaire des muscles. Voyez *Spasmos.*

Pour les *convulsions* entant que symptomes de fievres, voyez *Febris*; pour celles qu'occasionnent les plaies, voyez *Vulnus.*

CONVULSIVUS, *Convulsif; Spasmodique.*

CONYZA, *Conise.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont d'une seule piece, & pour la plupart gluantes & d'une odeur forte. Le calyce est ordinairement écailleux & d'une forme cylindrique. La fleur est composée d'un grand nombre de fleurons, auxquels succedent des semences couvertes d'une espece de duvet.

Boerhaave en compte dix especes, qui sont :

1. *Conyza, latifolia, viscosa, suaveolens, flore aureo, ex Gallo-Provincia.* T. 445. M. H. 3. 113. *Eupatoria, conyzoides, maxima, Canadensis, foliis caulem amplexantibus.* Pluknet. Phyt. 87. 4. b. H.
2. *Conyza, major, vulgaris.* Voyez *Baccharis.*
3. *Conyza, cærulea, acris.* C. B. 265. Raii Hist. 1. 270. Synop. 80. Germ. Emac. 484. Hist. Oxon. 3. 315. Boerh. Ind. A. 116. *Conyza,* Offic. Germ. *Conyza odorata cærulea.* Park. 126. *Conyzoides.* Dill. Cat. 154. *Senecio sive erigeron cæruleus, aliis, conyza cærulea,* J. B. 2. 1043. *Senecio cæruleus,* Chab. 325. *Aster arvensis cæruleus acris,* Tourn. Inst. 481. Buxb. 30.

Cette plante croît dans les pâturages incultes & fleurit aux mois de Juillet ou d'Août. Elle passe pour hâter la suppuration.

4. *Conyza, mas, Theophrasti, major Dioscoridis.* C. B. 265. Boerh. Ind. A. 116. *Conyza major,* Offic. Germ. Emac. 481. Raii Hist. 1. 261. *Conyza major vera.* Hist. Oxon. 3. 114. *Conyza major verior Dioscoridis.* Park. 125. *Conyza major Monspeliensis odorata.* J. B. 2. 1053. *Conyza pulicaria.* Chab. 327. *Virga aurea major foliis glutinosis & graveolentibus.* Tourn. Inst. 484.

Elle croît en Italie & dans plusieurs autres endroits le long des grands chemins, & fleurit aux mois de Juillet & d'Août. La fumée de ses feuilles chasse les moucherons, les mouches & autres semblables insectes.

5. *Conyza, aquatica, laciniata.* C. B. P. 266. *Aster palustris, laciniatus, luteus.* T. 483. *Jacobæa aquatica, elatior, foliis magis dissectis.* M. H. 3. 110. a.
6. *Conyza, Cretica, fruticosa, folio molli, candidissimo, & tomentoso.* T. Cor. 33. H.
7. *Conyza, Africana, tenuifolia, subfrutescens, flore aureo.* H.
8. *Conyza, sicula, annua, lutea, foliis atroviridibus, caule rubente.* Bocc. M. H. 3. 115.
9. *Conyza, minor, flore globoso.* C. B. 266. Boerh. Ind. A. 116. *Conyza pulicaria.* Offic. *Conyza minor,* Raii Hist. 1. 262. Synop. 79. Schw. 56. *Conyza minima.* Germ. Emac. 482. *Conyza media species, flore vix radiato.* J. B. 2. 1050. Chab. 328. *Aster palustris parvo flore globoso.* Dill. Cat. 160. *Chrysanthemum conyzoides palustre minus flore globoso.* Hist. Oxon. 3. 19.

Cette plante est petite, basse, & a rarement plus d'un palme de haut. Elle pousse un grand nombre de tiges, dures, d'un rouge foncé, couvertes de feuilles étroites, émoussées, quelque peu velues, longues d'un peu moins d'un pouce, larges d'environ trois lignes, sans queues. Des extrémités des branches sortent un grand nombre de petites fleurs jaunes, rondes, sans aucun contour jaune ou bordure. La racine est petite, ligneuse & meurt tous les ans. Cette plante croît dans les lieux humides, où l'eau séjourne pendant tout l'hiver, & fleurit aux mois d'Août & de Septembre.

C'est la *pulicaria* de Lobel, & on lui a donné ce nom parce qu'elle chasse & tue par son odeur les mouches & les moucherons, quoique la plus grande espece, ou *conyza media* qui est plus haute, plus épaisse, qui a des feuilles plus pointues & des fleurs plus grandes entourées de pétales jaunes, passe chez Gerard, Parkinson & plusieurs autres Auteurs pour avoir plus de force & de vertus que la premiere. On en fait un onguent qui est estimé bon pour la gale. MILLER, *Bot. Offic.*

10. *Conyza, Americana, lamii folio.* T. 455. *Eupatorium, senecionis facie, folio lamii.* Par. Bat. *a.* BOERHAAVE, *Index alt.* Vol. I.

Outre les especes de *conise* précédentes, Dale fait mention des deux suivantes, qui sont :

1. *Conyza media.* Offic. Ger. Emac. 482. Raii Hist. 1. 262. Synop. 79. Schw. 55. *Conyza media asteris flore luteo, vel tertia Dioscoridis;* C. B. 265. Hist. Oxon. 3. 113. *Conyza media Matthioli, flore magno luteo humidis locis proveniens.* J. B. 2. 1050. Chab. 327. (*cujus fig. est transposita*) *Herba dysenterica.* Cat. Altdorf. Delis sylv. *Aster pratensis autumnalis conyzæ folio.* El. Bot. 384. Tourn. Inst. 482. Buxb. 29.

Cette plante croît dans les lieux humides & aqueux & fleurit aux mois de Juillet & d'Août. Quelques Auteurs préparent avec la racine & les feuilles de cette plante un onguent dont on fait beaucoup de cas pour la gale. Les feuilles mises en infusion dans du vin sont estimées bonnes contre la dyssenterie & la jaunisse, pour exciter les regles, & pour guérir la strangurie. La décoction de cette plante passe pour être diurétique. DALE.

2. *Conyza minor vera.* Offic. Germ. Emac. 481. Raii Hist. 1. 261. Hist. Oxon. 3. 114. J. B. 2. 1054. Chab. 328. *Conyza minor vera Penæ,* Park. 127. *Conyza femina Theophrasti, minor Dioscoridis.* C. B. 265. *Virga aurea minor foliis glutinosis & graveolentibus.* Tourn. Inst. 484.

Elle a les mêmes vertus que les quatre especes précédentes.

Dioscoride attribue les vertus suivantes à la *conise.*

Cette plante avec ses feuilles répandue dans un appartement, ou employée en forme de fumigation, chasse les insectes venimeux & tue les mouches. Ses feuilles sont efficaces contre les morsures des serpens, les tubercules & les plaies. On fait infuser les fleurs & les feuilles dans du vin pour exciter les regles & faciliter la sortie du fœtus qui est mort dans la matrice (ἐμβρύων) pour la strangurie, les tranchées & l'ictere. Infusées dans du vinaigre elles guérissent l'épilepsie. Un demi-bain de sa décoction guérit les maladies de l'uterus & excite les regles : mais son suc employé en forme de pessaire, cause l'avortement. La plante employée avec de l'huile, remédie à l'inflexibilité des nerfs lorsqu'on en frotte la partie affectée. La petite espece de *conise* appliquée en forme de cataplasme est très-efficace contre la céphalalgie ou mal de tête.

Le même Auteur décrit trois especes de *conise.* La premiere, dit-il, que l'on appelle petite *conise,* est la plus odorante : la seconde est plus haute qu'un buisson ordinaire, ses feuilles sont plus grandes, & ont une odeur extremement forte : la troisieme espece a ses tiges plus épaisses & plus lisses, ses feuilles tiennent le milieu entre celles de la plus grande & de la plus petite espece. Elles ont une odeur forte & désagréable.

CONYZOIDES. La troisieme espece de *conise* dont on a parlé ci-dessus, sous le titre de *conyza, cærulea, acris.*

C O O

COOPERTIO, couverture de quelque espece qu'elle soit, comme sont les hardes par exemple. On donne

quelquefois ce nom aux membranes qui couvrent le fœtus, à l'utérus & au ventre, relativement au fœtus.

COOPERTORIUM, nom du cartilage thyroïde, suivant Castelli.

COOSTRUM, la partie moyenne du diaphragme. RULAND.

COP

COPAIBA, *Baume de copaü*. Voyez *Balsamum*.

Le *baume de copaü* est estimé naturel, si après en avoir pris une petite goutte avec la pointe d'une aiguille & l'avoir laissé tomber dans un verre d'eau froide elle se précipite au fond, ou demeure suspendue dans le milieu sans perdre sa figure. Il passe pour faux au contraire lorsqu'il flotte sur l'eau, qu'il s'étend ou qu'il se dissout. On falsifie souvent ce baume en le mêlant avec des huiles de moindre prix; ou on le contrefait en mêlant de l'huile distilée de térébenthine avec de l'huile exprimée d'amandes douces. On vend aussi sous son nom la résine la plus pure & la plus récente du larix, si bien qu'il n'est pas aisé d'en avoir de véritable.

L'application externe de ce baume est d'une efficacité singuliere pour consolider toutes sortes de plaies, à l'exception de celles d'armes à feu. On doit le verser dans la plaie aussi chaud que le malade peut le souffrir après en avoir bien essuyé le sang, & en oindre les levres de la plaie aussi-bien que les parties voisines. On rapproche ensuite les levres, on met dessus un plumasseau trempé dans ce baume, & on l'assure avec une compresse & un bandage. On laisse la plaie dans cet état pendant vingt-quatre heures, après quoi on ôte la compresse & le bandage; & si le plumasseau tient à la plaie on ne l'ôte point, mais on verse dessus quelques gouttes de baume chaud toutes les vingt-quatre heures, jusqu'à ce qu'il se détache de lui-même. Etmuller assure qu'employé extérieurement, il est préférable au baume du Perou, & qu'il consolide les plaies en vingt-quatre heures, à moins qu'elles ne soient extremement grandes, sans laisser d'escarre, comme les Hollandois l'éprouvent souvent. On l'applique chaud avec du coton sur les excoriations du fondement. Mais on ne doit point en user lorsque la rougeur de la partie indique une inflammation, ou que les humeurs du malade sont extremement acrimonieuses; car dans l'un & l'autre cas il augmenteroit l'inflammation & causeroit une gangrene. Cailus dans son *Histoire Naturelle du Cacao*, ordonne de l'appliquer chaudement avec des compresses dans les premiers accès de la goute, dans les rhumatismes & dans la sciatique. Etant employé extérieurement il produit les effets des vulnéraires, & on le recommande dans les hémorrhagies causées par la rupture des vaisseaux; comme dans l'hémoptysie, par exemple, ou crachement de sang. Pour le flux de sang, on en donne une once dans un clystere anodyn, que l'on doit garder le plus long-tems qu'il est possible. Il passe encore pour un remede excellent dans les cachexies scorbutiques & rances, lorsque les humeurs tendent à la corruption, dans la gonorrhée, dans les fleurs blanches, & dans les cas où il est besoin d'évacuer le sable & le gravier des reins; car il excite l'urine, il appaise l'ardeur dont sa sortie est accompagnée, & il évacue efficacement les matieres sanguinolentes & purulentes qu'elle contient. Il ne donne point à l'urine, comme la plupart des autres baumes, une odeur de violette, mais il lui communique une amertume sensible, & détruit d'une maniere surprenante la salure muriatique, non-seulement de l'urine, mais aussi de la sérosité du sang & de la salive. Etmuller nous apprend qu'on le donne avec succès dans les diarrhées, mais plus particulierement dans le *cholera-morbus*, & dans les dyssenteries qui naissent de l'acrimonie des humeurs. Il passe pour un remede aussi puissant qu'efficace pour les maladies de la poitrine, à cause qu'il déterge les bronches, qu'il donne un ton & une salubrité convenable aux poumons, & qu'il en dissout peut-être les tubercules cruds. On a même remarqué qu'il suffit seul pour guérir des toux dangereuses qui ménacent d'une phthisie. Quoiqu'il soit extremement amer & manifestement chaud, il est fort salutaire aux personnes hectiques, parce qu'il corrige la salure & l'acrimonie des humeurs, & détruit en même-tems l'infection putride dont elles sont atteintes. La dose de ce baume est ordinairement depuis cinq gouttes jusqu'à quinze; mais quand on en donne deux ou trois dragmes en forme de potion, il purge avec autant de force que la térébenthine. On le donne en forme de pilules dans du sucre, ou on le dissout dans un jaune d'œuf, ou on le mêle avec du lait chaud. On peut en prendre deux fois par jour. Labat l'exalte comme un remede efficace contre les fievres intermittentes, étant donné à la dose de cinq ou six gouttes, dans une once & demie de bouillon un peu avant le paroxysme. On le donne dans les fievres continues deux heures avant le redoublement. Il dit que cette dose doit être répétée deux fois en vingt-quatre heures, & il assure qu'elle produit l'effet qu'on souhaite sans exciter la sueur ou une évacuation d'urine. Etmuller vante ce baume comme un spécifique peu commun dans les gonorrhées, quand on le donne dans du lait chaud, & il ajoute: « Sylvius & Lindanus faisoient un grand « usage de ce remede, dont ils donnoient tous les ma-« tins cinq ou six gouttes au malade dans du vin d'Es-« pagne. Ces deux Medecins ont prescrit ce baume « avec un succès extraordinaire, dans la gonorrhée sim-« ple & virulente, avec le mercure doux. »

Charles de Maets, dans sa *Chymie Raisonnée*, s'efforce de confirmer la vertu spécifique du baume de *copaü*; & prépare avec lui, sous le nom d'*élixir antivénérien*, le remede suivant contre la gonorrhée, la vérole, & les maladies néphrétiques.

Prenez *d'esprit de vin, cinq onces,*
du meilleur gayac, deux dragmes,
de baume de copaü, une once.

Mettez ces drogues en digestion pendant vingt-quatre heures, avec quelque peu de sel de tartre.

Il dit que ce remede opere par la sueur, & qu'il est propre pour toutes les maladies dont la guérison dépend de cet effet.

La dose est depuis trois gouttes jusqu'à un scrupule dans quelque liqueur convenable, dans une décoction de gayac, par exemple, pour la vérole.

Quincy en prescrit quarante gouttes pour dose. Turner préfere dans la cure de la gonorrhée le baume de *copaü*, à la térébenthine, & aux autres baumes naturels que l'on prescrit ordinairement contre cette maladie, comme ceux du Pérou, de Tolu & de Jerico. Après l'usage des purgatifs convenables, cet Auteur ordonne, pour achever la cure, environ une once de ce baume distribué en plusieurs doses en forme d'électuaire, avec de la conserve de mûres de ronces, ou sous celle d'une pâte blanche préparée avec du sucre. On prend la grosseur d'une noix muscade de l'une ou de l'autre de ces préparations matin & soir à jeun.

Malgré les éloges que les Auteurs ont donnés au baume de *Copaü*, je dois avertir le Lecteur & ceux qui commencent à s'adonner à la pratique, que ce qu'ils en disent n'est pas si sûr qu'il ne souffre quelque restriction; car ce baume ne produit tous ces bons effets que quand il est naturel, qu'on le donne à tems, en quantité convenable, & que l'on se regle par les conseils d'un Medecin prudent. Car lorsque la dose en est trop forte, qu'on en use trop long-tems & qu'on le donne mal-à-propos, il irrite par son soufre acre les tuniques délicates & sensibles des premieres voies, il met les humeurs en mouvement, & cause par-là des fievres, des maux de tête, des palpitations de cœur, des douleurs & des ardeurs d'intestins avec plusieurs autres maladies. L'abus de ce baume est surtout préjudiciable aux phthisiques & à ceux qui ont des ulceres dans les reins, parce qu'il irrite

irrite la toux, il cause un crachement de sang, il rend l'urine sanguinolente & augmente la fievre. Quand on le donne trop souvent & à trop fortes doses dans les maladies néphrétiques, il augmente les douleurs & l'inflammation des reins. J'ai souvent observé, dit Rieger, que ce baume donné intérieurement ou dans des lavemens à ceux qui ont des dyssenteries malignes, ou des fausses lienteries causées par l'érosion des tuniques nerveuses de l'estomac & des intestins, cause des ardeurs internes extraordinaires. Le baume de *Copaü* est donc plus nuisible que salutaire dans tous les flux qui naissent de l'acrimonie des humeurs amassées dans les premieres voies, & qui sont accompagnés d'une inflammation violente des intestins. Il est encore extremement nuisible aux vieillards qui ont des dyssenteries ou qui pissent le sang, parce qu'il met le sang en mouvement, & qu'il irrite les conduits urinaires qui ne sont déja que trop offensés. Son usage externe n'est pas toujours propre non plus, à cause qu'étant appliqué sur les plaies ou sur les ulceres qui ne sont point encore suffisamment détergés, il les cicatrise trop promptement & cause des ulceres sinueux qui s'ouvrent de nouveau, & qui ne se referment qu'avec beaucoup de peine. RIEGER.

COPAL GUMMI, *Gomme copal.*

Resina copal, Offic. Schrod. Phyt. 193. Jonf. Dend. 357. Raii Hist. 2. 1846. *Copal*, J. B. 1. 325. Chab. 70. C. B. Pin. 504. Mont. Exot. 11. *Gummi copal*, Park. Theat. 1670. Ind. Med. 40. *Copalli quahvith palahoca, sive arbor copallifera latifolia, sive II.* Hern. 46. *Rhus virginianum lentisci foliis*, Raii Hist. p. 1799. *Rhoi obsoniorum similis Americana, gummi candidum fundens, non serrata, foliorum Rachi medio alata*, Pluk. Almag. 318. Phytog. Tab. 56.

C'est une gomme-résine de couleur blanche-jaunâtre, peu dure, approchante de l'encens ordinaire, mais en plus petits morceaux, & d'une odeur beaucoup plus agréable, qui nous vient de la Nouvelle-Espagne. Les Auteurs modernes croient qu'elle découle du sumach de Virginie ou d'un arbre fort approchant, & le Docteur Plukenet dit avoir ceuilli sur cet arbre une gomme semblable à la résine *copal*.

Cette gomme est estimée céphalique, bonne pour la paralysie & les autres foiblesses des nerfs: mais elle est peu d'usage. Ce que nous appellons *gomme copal* en Angleterre est appellé *gomme anime* dans les pays étrangers. MILLER, *Bot. Off.*

Les Américains donnent le nom de *copal* à toutes les résines & les gommes odorantes qui sont transparentes. On emploie rarement dans la Medecine la gomme qui porte ce nom: mais elle est fort estimée des Vernisseurs qui la dissolvent dans de l'huile d'aspic. On s'en est quelquefois servi dans les fumigations pour les rhumes, aussi-bien que dans les encuphes. GEOFFROY.

COPALXOCOTL *Tepeacensium*, est un arbre dont il est parlé dans *du Laet*. Il ressemble beaucoup au cerisier & son fruit est rempli d'un suc gluant; ce qui lui a fait donner par les Espagnols le nom de *cerasa gummosa*. RAY, *Hist. Plant.*

COPAU, espece de bois qui croît dans le Bréfil & qui ressemble à celui du noyer. RAY, *Hist. Plant.*

L'arbre qui le produit est appellé *arbor Brasiliana juglandi similis, nucibus carens.*

COPELLA, *coupelle*, est une espece de vaisseau en usage chez les Affineurs de métaux, dont on se sert dans quelques opérations de Chymie. On le compose ordinairement avec des cendres bien lavées ou avec des os calcinés, dont on fait une espece de pâte avec de l'eau ou de la petite biere. Les cendres des végétaux parfaitement dépouillées de leurs sels peuvent servir au même usage. Ces deux especes de cendres résistent au feu le plus violent sans se fondre ni se convertir en verre. Voyez *Cupella.*

COPEYA ou COPEIA, *Arbor papyracea*, J. B. *Copey in insula Hispaniola*, C. B. *Copeia Americanorum*; Nieremberg. C'est un arbre qui croît dans l'Isle de S. Domingue en Amérique.

Il porte une feuille qui sert de papier & dont les Espagnols font des cartes. Il en découle une espece de poix. RAY, *Hist. Plant.*

COPHOS, κωφὸς, espece de crapaud dont parle Nicandre.

COPHOS, κωφὸς, sourd ou muet, ou tous les deux ensemble. On se sert encore de ce mot pour exprimer l'engourdissement ou la foiblesse de quelque sens que ce soit. Voyez *Auris.*

COPHOSIS, κώφωσις, mot dérivé du précédent; *surdité*, état d'une personne muette; ou engourdissement de quelqu'un des sens.

COPIIBA, *Brasiliensibus*, Marggr. *Arbor baccifera Brasiliensis, fructu Monopyreno, folio sesquipedali*, est un arbre fort haut qui croît dans le Brésil, & auquel on n'attribue aucune vertu médicinale.

COPISCUS, κόπισκος, espece d'encens dont parle Dioscoride, *Lib. I. cap.* 81. Il est inférieur à l'autre en bonté, il est en petits fragmens & d'une couleur plus tannée.

COPOS, κόπος, *lassitude*, fatigue ou sensation morbifique de lassitude qui n'est causée par aucun mouvement, exercice ou travail précédent. Ce symptome est fort fréquent dans les maladies aiguës, & on l'appelle *lassitude spontanée*, κόπος αὐτομάτος. GALIEN, *Comm. ad Hippocrat. Aph.* 31. *Lib. IV.*

COPOVICH-OCCASSOU, est un arbre dont parle du Laet, qui croît dans les Indes Occidentales. Ses feuilles ressemblent à celles du poirier, & son fruit que l'on appelle *oumery*, est comme une grosse poire, & l'on en fait grand cas lorsqu'il a atteint sa maturité. RAY, *Hist. Plant.*

COPPAROSA, *couperose.* Voyez *Vitriolum.*

COPRAGOGUM, de κόπρος, *excrément*, & ἄγω, *faire sortir*, est le nom d'un électuaire purgatif fort doux dont parle Ruland, *Curat. Empiric. Cent.*

COPRIEMETOS, κοπριήμετος, de κόπρος, *excrément*, & ἐμέω, *vomir*; personne qui vomit ses excrémens, comme cela arrive quelquefois dans le dernier période de la passion iliaque.

COPROCRITICA-MEDICAMENTA, de κόπρος, *excrément*, & κρίνω, *séparer*, sont des remedes purgatifs qui n'évacuent que les intestins. Ils ne different aucunement des *Eccophrotiques.*

COPROPHORIA, de κόπρος, *excrément*, & φέρω, *faire sortir*; *purgation.* BLANCARD.

COPROS, κόπρος, *fiente* ou *excrément.*

COPROSTASIA, de κόπρος, *excrément*, & ἵστημι, *arrêter*; *constipation.* BLANCARD.

COPTARION, κοπτάριον, médicament qui a la forme d'un petit gâteau. Les anciens ordonnoient ces sortes de remedes dans les maladies des poumons & de la trachée-artere. C'est un diminutif de

COPTON ou COPTE, de κόπτω, battre ou piler, parce qu'on composoit ce remede en réduisant les drogues en forme de pâte. Ce remede étoit en usage chez les anciens. C'étoit une espece de gâteau composé généralement de substances végétales que l'on ordonnoit intérieurement dans plusieurs maladies. Paul Eginete fait mention d'un *copton* que l'on appliquoit sur la région de l'estomac & du foie.

COPULA, *Ligament.*

COQ

COQ. Abréviation que l'on trouve souvent dans les Au-

teurs qui ont écrit sur la Medecine. Elle signifie *coque*, *coquantur*, faites bouillir ou laissez bouillir.

COQUENTIA MEDICAMENTA, sont des remedes qui facilitent la coction, la concoction ou la digestion des alimens.

COR

COR, *Cœur*. Le *cœur* est un organe musculeux enfermé dans le péricarde & placé dans la cavité de la poitrine entre les poumons. C'est de lui que les troncs des vaisseaux sanguins tirent leur origine, & ceux-ci lui fournissent à leur tour & conduisent dans les différentes parties du corps les humeurs qui servent à son entretien.

Le *cœur* des animaux considéré en tant qu'aliment, est très-difficile à digérer. Il contient, suivant Paul Eginete, un suc épais, il se digere mal-aisément & ne se convertit en chyle que fort lentement. Oribase dans ses *Collect. Lib. II. cap.* 29. reconnoît que le *cœur* des animaux contient beaucoup de fibres qui en rendent la digestion très-difficile, & retardent le changement dont il a besoin pour servir à l'œconomie animale : mais qu'il fournit une nourriture abondante & un suc louable lorsqu'il est suffisamment digéré. Sennert est du même sentiment que lui dans ses *Institutions de Medecine*, & convient que cette partie fournit une nourriture solide & durable lorsqu'elle est suffisamment digérée.

On donne le nom de *cœur* dans la Botanique à la moelle des végétaux. Voyez *Medulla*. *Cor* ou *corculum* est pris encore pour cette particule imperceptible des semences d'où se forment la racine & le jet. Ray, *Hist. Plant.*

Les Chymistes donnent le nom de *cor* à l'or, & s'en servent aussi quelquefois pour signifier un feu violent.

Anatomie du cœur.

Le *cœur* est un corps musculeux situé dans la cavité de la poitrine sur la partie antérieure du diaphragme, entre les parois de l'écartement du médiastin. Ce corps a en quelque maniere la forme d'un cone, applati par deux côtés, arrondi à la pointe & ovalaire à la base. Selon cette figure on considere extérieurement dans le *cœur* la base, la pointe, deux bords & deux faces, dont l'une est pour l'ordinaire assez plate, & l'autre plus convexe.

Outre le corps musculeux qui forme principalement ce qu'on appelle le *cœur*, sa base est accompagnée de deux appendices nommées oreillettes & de gros vaisseaux sanguins. Il est enfermé avec ces accompagnemens dans une capsule membraneuse appellée péricarde.

Il est creux en dedans, & divisé entre les deux bords par une cloison mitoyenne en deux cavités nommées ventricules, dont l'un est épais & ferme, & l'autre mince & mollasse. On donne communément à ce dernier le nom de ventricule droit, & à l'autre celui de ventricule gauche, quoique suivant leur situation naturelle le premier soit plus antérieur que l'autre.

Chacun de ces ventricules est ouvert à la base par deux orifices, dont l'un répond à une des oreillettes, & l'autre à l'embouchure d'une grosse artere. On peut appeller le premier orifice auriculaire, & l'autre orifice artériel. Le ventricule droit s'abouche avec l'oreillette du même côté & avec le tronc de l'artere pulmonaire. Le ventricule gauche s'abouche avec l'oreillette gauche & avec le gros tronc de l'aorte. On trouve vers le bord ou contour de ces orifices plusieurs pellicules mobiles que les Anatomistes appellent valvules, dont quelques-unes s'avancent dans les ventricules, sous le nom de valvules triglochines, & les autres dans les gros vaisseaux, sous le nom de valvules semi-lunaires ou valvules sigmoïdes. Les triglochines du ventricule gauche sont encore appellées valvules mitrales.

Les ventricules ont la surface externe fort inégale. On y trouve quantité d'éminences & de cavités. Les éminences les plus considérables sont des allongemens charnus fort épais, qu'on appelle colonnes. A l'extrémité de ces colonnes charnues sont attachés plusieurs cordages tendineux, qui par l'autre bout, tiennent aux valvules triglochines. Il y a encore d'autres petits cordages tendineux fort courts le long de l'un & de l'autre bord de la cloison des ventricules. Ces petits cordages sont obliquement transverses & forment d'espace en espace une espece de réseau.

Les cavités de la surface interne des ventricules sont de petites fossettes ou lacunes de toutes sortes de figures, très-profondes & très-près les unes des autres; de sorte que leurs intervalles paroissent comme des monticules. Ces lacunes sont pour la plupart autant d'orifices des conduits veineux.

Les fibres musculeuses ou charnues dont la masse de *cœur* est composée, sont arrangées d'une maniere fort singuliere, principalement celles du ventricule droit ou antérieur. Elles sont toutes ou courbées en arcs, ou pliées en angles.

Les fibres pliées en angles ont plus d'étendue en longueur, que celles qui ne sont que courbées en forme d'arcs ou arcades. Le milieu de ces arcades & l'angle de ces plis sont tournés vers la pointe du *cœur*, & les extrémités des fibres regardent sa base. Ces fibres different entre elles, non-seulement en longueur, mais encore en direction, qui presque partout est fort oblique, mais beaucoup plus dans les fibres longues ou pliées que dans les courtes ou simplement courbées.

On dit communément que cette obliquité représente un 8 de chiffre : mais la comparaison est très-fausse, & ne peut convenir qu'à quelque figure mal dessinée, & ce n'est qu'une méprise dans la perspective qui a donné lieu à cette fausse idée.

Toutes ces fibres par rapport à leur obliquité & à leur différente étendue, sont arrangées de maniere que les plus longues forment en partie les couches les plus externes de la convexité du *cœur*, & en partie les couches les plus internes de sa concavité, & que la rencontre oblique & successive du milieu de leurs courbures & de leurs angles, forme insensiblement la pointe.

Les fibres qui sont situées entre les couches formées par les fibres les plus longues, deviennent courtes de plus en plus & moins courbées, & cela par degrés jusques vers la base du *cœur*, où elles paroissent très-courtes & très-peu courbées. C'est par cet arrangement que les parois des ventricules sont très-minces vers la pointe du *cœur*, & deviennent ensuite très-épaisses vers la base.

Chaque ventricule est composé de ses propres fibres: mais le ventricule gauche ou postérieur en a beaucoup plus que le droit ou antérieur. La concurrence des deux ventricules forme une cloison mitoyenne qui appartient à tous les deux ensemble.

Le ventricule gauche ou postérieur a cela de particulier, que les mêmes fibres qui forment la couche interne de sa cavité en particulier, composent la couche la plus externe de toute la convexité du *cœur*, qui est une couche commune à tous les deux ventricules; de sorte que par le développement de toutes ces fibres, il paroît que le *cœur* est composé de deux sacs musculeux renfermés dans un troisieme.

Le ventricule droit ou antérieur est plus ample que le gauche ou postérieur, comme les Anciens ont fort bien remarqué, & Monsieur Helvetius très-clairement démontré. Ce ventricule est presque aussi long que l'autre dans l'homme. Quelquefois ils paroissent extérieurement séparés par une double pointe.

La direction de toutes ces fibres n'est pas partout dans le même sens, quoiqu'elles soient toutes plus ou moins obliques ; car les unes aboutissent à droite, les autres à gauche, d'autres en devant, d'autres en arriere, & plusieurs se terminent entre ces endroits ; ce qui fait

qu'à mesure qu'on les développe, on trouve qu'elles se croisent par degrés, tantôt en long, & tantôt en large.

Le nombre des fibres qui se croisent transversalement surpasse de beaucoup celui des fibres qui se croisent longitudinalement. Il faut bien remarquer ceci, pour éviter les fausses idées qu'on a eues pendant quelque-tems à l'égard du mouvement du *cœur*, les uns croyant qu'il se fait par une espece de contorsion en vis, les autres s'imaginant que le *cœur* se racourcit dans sa contraction, & qu'il s'allonge par sa dilatation.

Les fibres qui composent la surface interne ou la coocavité des ventricules, ne vont pas toutes à la base, mais quelques-unes s'avancent dans leur cavité, & y forment une espece de colonnes charnues, auxquelles la partie flotante des valvules triglochines est attachée par plusieurs cordes tendineuses.

Outre les colonnes charnues l'arrangement des fibres internes forme beaucoup d'éminences & d'enfoncemens, qui rendent la surface interne des ventricules non-seulement inégale, mais encore très-étendue dans un petit espace. Une partie de ces enfoncemens sont des orifices des conduits veineux qui se trouvent dans l'épaisseur des ventricules. Le contour des grandes ouvertures de la base du *cœur* est tendineux, & comme un tendon commun des extrémités des fibres charnues dont les ventricules sont composés.

Les valvules qui sont aux orifices des ventricules sont de deux sortes: les unes permettent au sang d'entrer dans le *cœur*, & l'empêchent d'en sortir par le même chemin; les autres le laissent sortir du *cœur*, & s'opposent à son retour. Celles de la premiere espece terminent les oreillettes, & celles de la seconde occupent les embouchures des grosses arteres. On a donné à celles-ci le nom de valvules sémi-lunaires ou valvules sigmoïdes, & aux autres celui de triglochines ou tricuspides ou mitrales.

Les valvules triglochines ou tricuspides du ventricule droit sont attachées à l'orifice auriculaire du ventricule, & s'avancent dans la cavité de ce même ventricule. Elles sont comme trois languetres fort polies du côté qui regarde l'embouchure de l'oreillette, garnies de plusieurs expansions membraneuses & tendineuses du côté de la cavité ou surface interne du ventricule; & elles sont comme découpées ou dentelées par leurs bords. Les valvules de l'orifice auriculaire du ventricule gauche sont de la même forme & structure: mais il n'y en a que deux, & on les a nommées valvules mitrales, à cause de quelque ressemblance à une mitre qu'elles représentent assez grossierement.

Ces cinq valvules sont très-minces, & elles sont attachées par plusieurs cordes tendineuses aux colonnes charnues des ventricules. Les cordages de chaque valvule sont attachés à deux colonnes. Il y a entre ces valvules d'autres petites de la même figure. On peut aussi appeller toutes ces valvules tricuspides en général, valvules auriculaires ou valvules veineuses du *cœur*.

Les valvules sémi-lunaires ou valvules sigmoïdes, sont au nombre de six, trois à chaque ventricule & à l'embouchure des grosses arteres. Le nom de valvules artérielles leur convient assez. Elles sont faites à peu près comme des paniers de pigeon. Leurs concavités regardent la paroi ou concavité de l'artere, & leurs convexités s'approchent mutuellement. En examinant ces valvules avec le microscope, on trouve des fibres charnus dans la duplicature des membranes dont elles sont composées.

Elles sont vraiment sémi-lunaires; c'est-à-dire, en forme de croissant, par les attaches de leurs fonds; mais elles ne le sont pas par leurs bords flottans, car ces bords représentent chacun deux petits croissans, dont deux extrémités se rencontrent au milieu du bord, & y forment une espece de petit mamelon.

La grosse artere qui sort du ventricule gauche est appellée aorte. En sortant elle s'avance un peu à droite, & se courbe d'abord obliquement en arriere pour former ce que l'on appelle l'aorte descendante. Environ du milieu de la convexité de cette courbure, il sort trois grosses branches qui fournissent une infinité de ramifications à la tête & aux extrémités supérieures du corps humain; comme l'aorte descendante le fait à la poitrine, au bas-ventre & aux extrémités inférieures.

Le tronc d'artere qui sort du ventricule droit, est appellé artere pulmonaire, parce qu'il se distribue aux poumons. Ce tronc, dans sa situation naturelle dans la poitrine, se porte d'abord un peu directement en haut, & ensuite se divise latéralement en deux branches principales une pour chaque poumon, & dont celle qui va au poumon du côté droit est plus longue que celle qui va au poumon gauche.

Les oreillettes.

Les oreillettes sont deux sacs musculeux situés à la base du *cœur*, l'un du côté du ventricule droit, l'autre du côté du ventricule gauche, & unis ensemble par une cloison interne & par des fibres communes externes, à peu près comme les ventricules. On donne aussi à l'un le nom d'oreillette droite, & à l'autre celui d'oreillette gauche. Elles sont très-inégales en dedans, plus unies au dehors, & terminées par un bord étroit, applati & dentelé, qui représente une crête de poule, ou une espece d'oreille de chien, & auquel un célebre Anatomiste de Leyde a voulu autrefois donner le nom particulier d'oreillette comme à une portion distinguée de l'autre, qu'il appelloit sac. Elles s'abouchent avec les orifices de chaque ventricule, que j'ai nommé orifices auriculaires, & leur embouchure est tendineuse, à peu près comme celles des ventricules.

L'oreillette droite est plus ample que l'oreillette gauche, & elle s'abouche avec le ventricule du même côté par une ouverture commune & tendineuse, comme j'ai dit ci-dessus. Elle a encore deux ouvertures particulieres réunies en une & formées par la concurrence ou rencontre presque directe de deux grosses veines qui y aboutissent, & qu'on appelle veines-caves, l'une supérieure & l'autre inférieure. Le bord dentelé de cette oreillette se termine obliquement par une espece de pointe mousse, qui est comme un petit allongement particulier du grand sac, & tourné vers le milieu de la base du *cœur*.

Toute la surface interne de la cavité de l'oreillette droite est inégale, par quantité de lignes saillantes toutes charnues qui en traversent les parois, & qui communiquent entre elles par d'autres plus petites disposées très-obliquement dans leurs intervalles. Les premieres de ces lignes sont comme des troncs, & les autres comme des petites branches posées à contre-sens les unes des autres. Dans les espaces que laissent entre elles ces lignes charnues, l'épaisseur de l'oreillette est extremement mince & presque transparente; de sorte qu'elle n'y paroît être que la rencontre immédiate de la tunique externe & de la tunique interne de l'oreillette, principalement autour de la pointe.

L'oreillette gauche dans le corps humain, est un grand sac ou réservoir musculeux médiocrement épais, inégalement quarré, auquel s'abouchent quatre veines appellées veines pulmonaires, & qui a un appendice très-distingué comme une petite oreillette particuliere. Ce sac est fort égal au dedans & au dehors; de sorte qu'on seroit naturellement porté à l'appeller le tronc des veines pulmonaires, & son appendice l'oreillette gauche. Cependant le sac & l'appendice ne font ensemble qu'une même cavité commune. C'est pourquoi il est assez convenable de comprendre ces deux portions sous le même nom commun d'oreillette gauche. On peut aussi appeller la petite portion l'appendice de l'oreillette gauche dans l'homme; car il n'en est pas de même dans les animaux.

Cette petite portion ou appendice de l'oreillette gauche est d'une conformation différente de celle du sac ou de la grande portion. Extérieurement elle est comme un

petit sac longuet, courbé & recourbé par sa largeur, & dentelé partout le contour de ses bords. Intérieurement elle ressemble à l'intérieur de l'oreillette droite. Toute la cavité commune de l'oreillette gauche est plus petite dans l'homme adulte que celle de l'oreillette droite. Les fibres charnus de la grande portion de l'oreillette gauche se croisent alternativement par des conches différemment arrangées.

Le *cœur*, outre les gros vaisseaux communs, a des vaisseaux particuliers que l'on appelle arteres & veines coronaires, parce que leurs troncs couronnent en quelque maniere la base du *cœur*. Les arteres coronaires sont deux, & sortent de la naissance de l'aorte; elles se répandent ensuite autour de la base du *cœur* de côté & d'autre, & fournissent quantité de ramifications à sa substance.

Les veines coronaires gardent à peu près la même distribution à l'extérieur: mais elles aboutissent principalement en partie dans l'oreillette droite, en partie dans le ventricule de ce même côté. Elles aboutissent encore dans le ventricule gauche, mais en moindre quantité; & cela par des conduits veineux qui s'ouvrent dans les fossettes & les lacunes qui sont entre les inégalités de ces ventricules. Il se trouve aussi de pareilles lacunes dans les oreillettes, entre les lignes saillantes dont j'ai parlé. On voit aussi dans la surface interne du grand sac de l'oreillette gauche, de petits trous qui paroissent avoir le même usage.

Des deux arteres, car rarement il y en a trois, l'une est à droite, l'autre est à gauche du tiers antérieur de la circonférence de l'aorte. La coronaire droite se glisse entre la base du *cœur* & l'oreillette droite, jusqu'à la face plate du *cœur*, & ainsi fait un demi-tour de couronne. La coronaire gauche fait la même chose entre la base du *cœur* & l'oreillette gauche; & avant que de tourner sur la base, elle jette sur la face convexe du *cœur* une branche principale dans l'interstice des deux ventricules. Il part de l'union des deux demi-tours de ces deux arteres sur la face plate du *cœur*, une pareille branche principale, qui va de même jusqu'à la pointe du *cœur*, & s'y rencontre avec la branche de l'autre.

Les veines coronaires se distribuent au dehors à peu près de la même maniere. Leur tronc s'ouvre principalement dans l'oreillette droite par un orifice particulier qui est garni d'une petite valvule sémilunaire. Toutes les veines coronaires & leurs ramifications communiquent entre elles; de sorte que si on souffle dans une de ces branches, après y avoir fait un petit trou & serré les oreillettes, de même que les grosses arteres, on verra le vent ou souffle gonfler tous les vaisseaux, & pénétrer même par les conduits veineux jusqu'aux ventricules, qui se gonflent dans cette expérience.

Le *cœur* est presque tout-à-fait transversalement couché sur le diaphragme: sa plus grande portion avance dans la cavité gauche de la poitrine, & sa pointe est tournée vers l'extrémité osseuse de la sixieme vraie côte. La base regarde la cavité droite de la poitrine, & les oreillettes posent sur le diaphragme, principalement l'oreillette droite.

La naissance ou base de l'artere pulmonaire est dans cette situation naturelle la partie la plus haute du *cœur* endevant, & le tronc de cette artere paroît se trouver dans un plan perpendiculaire qu'on pourra s'imaginer directement entre le sternum & l'épine du dos. Ainsi, une portion de la base du *cœur* s'avance dans la cavité droite de la poitrine; le reste jusqu'à la pointe se trouve dans la cavité gauche; & c'est pour cela que le médiastin est tourné vers ce même côté.

Suivant cette situation du *cœur*, qui est la vraie & naturelle dans l'homme, les parties que l'on nomme ordinairement droites, sont plutôt antérieures; & celles que l'on nomme gauches, sont postérieures. De plus, la face du *cœur* qu'on a cru être l'antérieure, est naturellement la supérieure; & celle qu'on s'est imaginé être la postérieure, est par conséquent l'inférieure.

La face inférieure est fort plate, comme étant tout-à-fait couchée sur le diaphragme; au lieu que la face supérieure est un peu élevée tout au long, suivant la direction de la cloison ou du septum des ventricules. Au reste, certains termes reçus dans le langage commun ne font rien, pourvu qu'ils ne donnent point d'occasion à de fausses idées, faute d'instruction & d'avertissement.

Le *cœur* avec toutes ses appartenances est enfermé dans une capsule membraneuse appellée péricarde. Elle est en quelque façon conique, & beaucoup plus ample que le *cœur*. Elle n'est pas attachée à la base du *cœur*, mais autour des grosses veines au-dessous des oreillettes avant leurs ramifications, & aux troncs des grosses arteres avant leurs divisions.

Le péricarde est composé de trois lames, dont la moyenne, qui est la principale des trois, est d'un tissu fort serré de filamens tendineux, fort déliés, & indifféremment croisés. La lame interne paroît être la continuation de la tunique externe du *cœur*, de celle des oreillettes & de celle des gros vaisseaux. Les deux troncs artériels, c'est-à-dire, celui de l'aorte & celui de l'artere pulmonaire, n'ont qu'une même tunique commune qui les environne tous deux comme dans un étui, garnie intérieurement d'un tissu cellulaire, surtout dans les espaces entre l'adossement des troncs & la paroi voisine de l'étui. Il n'y a qu'une très-petite portion de la veine cave inférieure dans le péricarde.

La lame moyenne fait particulierement le sac du péricarde. La figure de ce sac n'est pas simplement conique; la pointe est très-arrondie, & la base a un allongement particulier en maniere de chapiteau qui environne amplement les gros vaisseaux, comme on l'a dit ci-dessus, & aussi amplement à proportion que l'autre portion du sac à l'égard du *cœur*.

Le péricarde est étroitement attaché au diaphragme, non pas par sa pointe, mais précisément par la portion qui répond à la face plate ou inférieure du *cœur*. Il y est très-adhérent, de sorte qu'il est très-difficile de l'en séparer par la dissection. Cette adhérence ne s'étend pas plus loin que la portion déterminée, qui est en quelque façon triangulaire, conformément à la face du *cœur*: le reste de l'étendue du sac est couché sur le diaphragme sans adhérence.

La lame externe, ou pour mieux dire, la tunique commune est formée par la duplicature du médiastin. Elle est adhérente au sac propre du péricarde par le moyen de la continuation du tissu cellulaire de la duplicature. Cette lame quitte le sac autour de l'adhérence du diaphragme, & se répand à l'entour sur la face supérieure du diaphragme, comme une continuation de la pleure.

La lame interne est percée d'un nombre infini de petits trous imperceptibles, dont il suinte continuellement une humidité séreuse, à peu près comme dans la surface interne du péritoine. Cette humidité s'amasse peu à peu après la mort; de sorte que dans les cadavres qu'on n'ouvre que quelques jours après, on en trouve ordinairement une certaine quantité qu'on appelle l'eau du péricarde. Quelquefois on trouve cette liqueur un peu rougeâtre; ce qui pourroit arriver par une espece de transsudation de sang à travers la membrane extremement mince des oreillettes.

Le *cœur*, avec toutes ses appartenances, est le principal instrument de la circulation du sang. Il faut regarder les deux ventricules du *cœur* comme deux seringues mises à côté l'une de l'autre, & jointes ensemble comme si elles ne faisoient qu'un corps, & cependant chacune pourvue de soupapes, les unes à contre-sens des autres; de sorte que les unes laissent entrer la liqueur quand on tire les pistons, & les autres la laissent sortir quand on les pousse.

Il ne feroit pas nécessaire d'avoir des pistons dans les seringues, si leurs parois étoient d'une matiere qui pût être serrée & dilatée alternativement; c'est ce que l'on trouve dans le *cœur*. Les fibres charnues dont ses ven-

tricules sont composés, se mettent en contraction, serrent les deux cavités également & directement, & non pas par un contour oblique en vis ou en maniere de contorsion, que la fausse idée du prétendu 8 de chiffre a fait imaginer. Car pour peu qu'on considere attentivement en combien de sens & à combien d'endroits toutes les fibres du *cœur* se croisent, comme je l'ai fait remarquer, on verra clairement que tout concourt à faire une contraction directe, très-égale & très-uniforme; mais plus selon la largeur & l'épaisseur du *cœur*, que selon sa longueur, à cause de la grande quantité de fibres transverses ou presque transverses, dont le nombre surpasse de beaucoup celui des fibres longitudinales.

Les fibres charnues, ainsi racourcies, font l'office de piston, en serrant les ventricules pour en chasser le sang, qui étant poussé avec impétuosité vers la base du *cœur*, applique les valvules triglochines les unes contre les autres, écarte les sémi-lunaires, & prend avec rapidité son cours par les arteres & par leurs ramifications, comme par autant de tuyaux à ressort.

Le sang ainsi poussé par la contraction des ventricules, & ensuite pressé par le ressort des arteres, enfile les vaisseaux capillaires, & est enfin obligé de revenir par les veines aux oreillettes, qui alors, comme des retraites, reçoivent & logent pendant une nouvelle contraction le sang revenu par les veines. Les Anatomistes ont donné à la contraction du *cœur* le nom de *systole*.

La contraction ou systole des ventricules cesse un moment après par le relâchement de leurs fibres charnues, pendant que les oreillettes, qui avoient logé le sang veineux, se mettent en contraction à leur tour, lui font passage par les valvules triglochines, & le poussent dans les ventricules; de sorte qu'il en écarte les parois & en dilate la cavité. Cette dilatation est appellée diastole.

C'est ainsi que le *cœur*, par les systoles & les diastoles alternatives des ventricules & des oreillettes, pousse le sang par les arteres dans toutes les parties du corps, & le repompe de toutes ces parties par les veines. C'est ce que l'on appelle la circulation du sang, qui se fait principalement en trois manieres différentes.

La premiere espece de circulation du sang, est la plus générale, dans laquelle presque toutes les arteres du corps se remplissent par la systole des ventricules du *cœur*, & la plus grande partie des veines se dégorgent par la diastole.

La seconde espece de circulation est toute opposée. Elle se trouve dans les vaisseaux coronaires du *cœur*, dont les arteres reçoivent le sang pendant la diastole des ventricules, & les veines se vuident pendant la systole de ces mêmes ventricules.

La troisieme espece de circulation est celle qui se fait dans le ventricule gauche du *cœur*, en ce qu'il y passe une petite portion du sang par les conduits veineux sans avoir traversé les poumons, comme tout le reste de la masse du sang est obligé de faire. Voyez *Sanguis*. WINSLOW.

Blessures du Cœur.

Lorsque le *cœur* est blessé, & que quelqu'une de ses grandes arteres ou veines vient à être percée, il en sort une grande quantité de sang, le pouls s'affoiblit, le corps devient extremement pâle, il se couvre d'une sueur froide & fétide, le froid s'empare des extrémités, & la mort est la suite de ces symptomes. Lorsqu'il n'y a que la substance du *cœur* qui soit affectée, & que le coup n'a point pénétré dans ses ventricules, le malade vit quelquefois un jour ou une nuit : mais le froid s'empare aussi-tôt des extrémités, & il meurt sur le champ, lorsque les ventricules sont affectés. LOMMIUS, *Observat. Medicinal.*

Les blessures du *cœur* sont toujours mortelles, & ne cedent à aucun remede. Voyez *Polypus*.

Maladies du Péricarde.

Les Observations suivantes qui ont été faites par le Docteur Freind, prouvent que le péricarde est sujet à différentes maladies auxquelles on ne fait pas assez d'attention.

Avenzoar fait mention d'un abscès qui se forme dans le péricarde, qui n'a jamais été observé, que je sache, par aucun Auteur Grec ou Arabe : il n'est pas douteux que cette membrane & le médiastin qui lui est contigu sont sujets aux inflammations de même que la pleure & les poumons. Salius Diversus qui nous a laissé le détail de différentes maladies dont les Auteurs n'avoient point parlé, a donné la description de celle-ci dans un Chapitre particulier, où il avertit qu'elle a été inconnue à ceux qui l'ont précédé. La description qu'il donne des symptomes qui accompagnent l'inflammation du péricarde est très-exacte & très-détaillée; & comme le cas dont il s'agit est assez extraordinaire, quoiqu'il soit très-fréquent dans la pratique, & qu'on peut aisément le distinguer lorsqu'on veut s'en donner la peine, je rapporterai en abrégé les observations qu'il fait & qui ne sont point différentes de celles d'Avenzoar. Les symptomes qui accompagnent cette maladie sont une fievre aiguë, l'inquiétude, la soif, une sueur épaisse & abondante, une grande chaleur dans la poitrine, des douleurs presque insensibles, excepté dans le sternum où l'on sent une pression incommode & des étouffemens plutôt que des douleurs aiguës, une respiration toujours suivie de la toux de même que dans la pleurésie : les douleurs sont beaucoup moins vives que dans la pleurésie, & la respiration plus libre que dans la péripneumonie. Lorsque le péricarde est enflammé, la chaleur est beaucoup plus grande, les syncopes plus fréquentes, en un mot les symptomes plus mauvais. Ce qui fait, suivant lui, que l'on sent moins de douleurs dans ces membranes, c'est qu'elles sont plus lâches & ne sont point adhérentes aux côtes comme la pleure; & si l'on sent quelque incommodité dans le sternum, ce n'est qu'à cause du médiastin qui y est attaché. Il cite pour prouver ce qu'il avance, l'exemple d'un homme qui mourut neuf jours après avoir eu différentes attaques de syncope, & dans lequel on trouva lorsqu'on vint à l'ouvrir les membranes *intersepientes*, comme il les appelle, & une partie du péricarde enflammées. Je ne doute point que cette maladie ne soit plus fréquente qu'on ne le croit pour l'ordinaire. Lorsque l'inflammation vient à suppuration, il peut fort bien arriver que la matiere se répande dans la cavité du médiastin; car quoiqu'il se soit élevé une grande dispute parmi les Anatomistes au sujet de ses cavités que quelques-uns ont revoquées en doute, le bistouri a décidé cette question, & fait voir qu'il y en a une, mais moins grande que quelques-uns l'ont prétendu. Cependant comme elle commence au sternum, l'espace que ces deux membranes laissent entre-elles est assez grand pour contenir les humeurs ou le pus qui y tombe, comme Columbus l'a observé. Il veut même qu'on en facilite la sortie en trepanant sur le sternum; en quoi il est du même sentiment que Barbette. Spigel observe que les Chirurgiens se sont souvent trompés sur les blessures de cette partie, en croyant qu'elles avoient pénétré dans les poumons, tandis qu'elles avoient seulement pénétré dans cette cavité. Ce que je viens de dire se trouve encore confirmé par ce que j'ai appris d'une personne qui est très-au-fait de tout ce qui concerne la Chirurgie, & qui m'a assuré qu'il se forme des abscès dans le médiastin dans la vérole, & qu'il s'est servi du trépan avec beaucoup de succès toutes les fois que cela est arrivé. On peut voir par-là le peu de fond qu'on doit faire sur le sentiment de Paré, qui regarde cette opération comme ridicule & impossible.

Avenzoar, comme je l'ai remarqué ci-dessus, fait mention d'une inflammation & d'un abscès formé dans le

péricarde; & Rondelet a dit quelque chose de cette maladie dans le Livre où il donne les moyens de distinguer les maladies par leurs symptomes. Il observe que dans celle-ci le malade a moins de peine à respirer & se trouve moins soulagé par l'expectoration que dans la péripneumonie. Il dit avoir trouvé dans une personne dont il fit la dissection, une inflammation extraordinaire dans le péricarde & une espece de matiere purulente autour du *cœur*. On trouve un exemple semblable à celui-là dans Hildanus, d'une personne dont le *cœur* nageoit dans plus de quatre pintes de sang extravasé & mêlé avec un fluide sans qu'aucune de ses parties fût ulcérée, & sans qu'elle se plaignît d'autre chose quelque tems avant sa mort que des douleurs qu'elle sentoit vers les épaules & d'une palpitation violente. Rondelet prétend que cette maladie est aussi aiguë & aussi dangereuse qu'elle est rare, & qu'elle est une de celles dont les Auteurs n'ont point parlé. Pour ce qui est de Salius & de Rondelet, il se peut fort bien faire qu'ils aient ignoré réciproquement les découvertes qu'ils avoient faites sur cette maladie, car l'Ouvrage de Rondelet ne fut imprimé qu'une année avant que Salius publiât le sien, quoiqu'il fût mort long-tems auparavant. Quoiqu'il en soit de ces découvertes qu'il plaît à ces deux Auteurs de traiter de nouvelles, il est certain que l'on trouve une description très-exacte & très-étendue de cette maladie dans les Ouvrages d'Avenzoar. Après tout il leur est arrivé la même chose qu'à plusieurs Auteurs modernes, qui pour n'avoir jamais lu les anciens, ont publié des observations qu'ils prétendoient que personne n'avoit faites avant eux, & leur appartenir de plein droit.

L'Auteur dont nous parlons entre dans un détail beaucoup plus étendu sur ce qui concerne les maladies du péricarde. Il parle de son augmentation par la génération de quelque nouvelle substance, comme peuvent être des cartilages ou des pellicules, ce qui est un cas dont il prétend que personne n'avoit parlé avant lui. Ceci se peut entendre de l'épaississement des tuniques qui composent ce sac; car, lorsque ses glandes viennent à s'obstruer ou que la lymphe qui fournit la liqueur que l'on trouve dans sa cavité devient trop épaisse, la masse des membranes du péricarde augmente considérablement, & s'attache même souvent au *cœur*, surtout dans la consomption & dans l'asthme, & cause des syncopes & de fréquentes palpitations de *cœur*. Il se peut faire que l'adhérence dont nous venons de parler ait donné occasion à Columbus & à ceux qui n'y ont pas fait assez d'attention, d'avancer qu'ils avoient trouvé le *cœur* sans aucun péricarde. Il est cependant certain que l'union de cette membrane est beaucoup plus probable que son absence. J'ai moi-même trouvé cette membrane épaisse de plus de trois lignes, & si fort adhérente au *cœur*, qu'il me fut impossible de l'en détacher sans la déchirer. Ce qui prouve qu'il y avoit eu une inflammation, c'est que quelques-unes de ses parties étoient skirrheuses & d'autres pleines de petits abscès. Le malade après avoir été quelque tems dans une grande foiblesse, fut attaqué de la fievre, d'une grande difficulté de respirer, & de douleurs violentes dans la poitrine, qui se répandirent ensuite dans toutes les parties du corps, surtout vers les extrémités, sans que la fievre discontinuât. Sur la fin de la maladie on observa une grande agitation dans le pouls qui étoit souvent inégal & intermittent, & accompagné de palpitations violentes. Enfin le malade mourut dans le tems qu'on s'y attendoit le moins, & il est même surprenant que la circulation ait pu se faire si long-tems, puisque le *cœur* n'avoit pas le moindre espace pour se mouvoir. On trouva lorsqu'on eut ouvert le corps un polype dans l'artere pulmonaire & dans le ventricule gauche du *cœur*, qui ne devoit, selon toute apparence, son origine qu'à la premiere maladie du péricarde.

Avenzoar a aussi en connoissance de l'hydropisie de cette partie; ce qui est un cas qu'il prétend n'avoir jamais vu & dont Galien n'a point fait mention, quoiqu'il ait été observé par d'autres. Car quoique la quantité d'eau que l'on trouve dans cette partie n'excede point trois cuillerées lorsque le corps est dans son état naturel, on ne laisse pas d'en trouver souvent une demi-pinte dans les sujets valétudinaires & dans les vieillards. Pison cite l'exemple d'un homme dans lequel on en trouva plusieurs pintes, & l'on doit être d'autant moins surpris de la distension extraordinaire de cette membrane, que les autres sont sujettes au même accident. FREIND, *Hist. de la Medec. Vol. II.*

CORACINE, κορακίνη, épithete d'une espece de pastille dont parle Galien après Asclépiade, *de Comp. M. per Gen. Lib. V. cap.* 11.

CORACINUS, Offic. Rondel. de Pisc. 1. 128. Schonef. Ichth. 32. Raii Ichth. 300. Emac. Synop. Pisc. 95. Bellon. de Aquat. 115. Aldrov. de Pisc. 69. Salv. de Aquat. 117. Charlt. de Pisc. 15. Jonf. de Pisc. 31. *Coracinus subniger*, Gesn. de Aquat. 294.

C'est un poisson dont il est parlé dans Galien, dans Aldrovandus & dans Bruyerinus. On le trouve dans les rivieres, surtout dans le Nil & dans la mer Méditerranée. On trouve dans sa tête certains os qui passent pour posséder quelques vertus médicinales, & que l'on appelle *lapides coracini*. Rondelet les recommande contre les douleurs néphrétiques & la colique, aussi-bien que pour guérir la jaunisse.

CORACOBOTANE, de κόραξ, *un corbeau*, & βοτάνη, *plante*; nom du *laurus Alexandrina*. BLANCARD.

CORACO-BRACHIALIS MUSCULUS, *Le coraco-brachial.* C'est un long muscle placé le long du côté interne de la moitié supérieure de l'os du bras, c'est-à-dire, du côté qui répond directement à l'hémisphere de la tête de cet os & au condyle faillant interne.

Il est attaché en-haut à la pointe du bec coracoïde, entre les attaches du biceps & du petit pectoral, par un tendon qui en descendant est joint par une adhérence assez étendue aux tendons de ces deux muscles. Ensuite il descend tout charnu & s'attache obliquement par une extrémité élargie, mince & très-peu tendineuse à la partie moyenne de l'os du bras, tout le long de la petite bandelette ligamenteuse qui bride les attaches du grand dorsal & du grand rond. Il continue son attache au-dessous de cette bandelette & attenant le ligament inter-musculaire interne, auquel il est un peu attaché.

Ce muscle passe derriere le tendon du grand pectoral. Il est un peu fendu pour donner passage à un nerf. C'est pourquoi quelques-uns l'ont appellé en Latin *perforatus Casserii*, c'est-à-dire, le muscle percé de Casserius, Auteur qui le premier en a donné une figure particuliere. WINSLOW.

CORACO-HYOIDÆUS, MUSCULUS, *Coraco-hyoïdien*, ou *omoplat-hyoïdien* ou *omo-hyoïdien*. C'est un muscle très-long, délié & beaucoup plus étroit que le sterno-hyoïdien. Il est placé obliquement sur le côté du col ou de la gorge, entre l'omoplate & l'os hyoïde.

Il est digastrique, en ce qu'il est comme entrecoupé par un petit tendon fort court, qui le divise en deux bandelettes charnues attachées bout à bout à ce tendon mitoyen.

Son extrémité inférieure est ordinairement attachée à la côte supérieure de l'omoplate, entre la petite échancrure & l'angle, & quelquefois tout proche de l'angle, ce qui lui fait donner par quelques-uns le nom barbare de costo-hyoïdien.

De-là il passe par-dessus l'apophyse ou plutôt épiphyse coracoïde, à laquelle il est quelquefois adhérent par une espece d'aponévrose ou de ligament membraneux; ce qui a donné lieu de l'appeller *coraco-hyoïdien* à ceux qui n'avoient pas découvert son attache plus loin.

Il s'attache encore souvent en passant à la clavicule par des fibres ligamenteuses ou charnues. Je l'ai vu attaché tout le long de la portion moyenne de la clavicu-

le, & se confondre avec le sterno-hyoïdien ; de sorte que tous les deux ne faisoient qu'un corps. Je l'ai trouvé dans un sujet comme biceps, ayant une portion attachée vers l'angle de l'omoplate, & l'autre à l'extrémité de la clavicule.

Après cela il se courbe sur le devant en haut, passe entre le muscle sterno-mastoïdien & la veine jugulaire interne, où se trouve le petit tendon mitoyen. Il monte ensuite pour s'attacher à la partie latérale inférieure de la base de l'os hyoïde, près de sa corne, à côté du sterno-hyoïdien, dont il couvre un peu l'extrémité. WINSLOW.

CORACOIDES PROCESSUS, *Apophyse coracoïde.* On donne ce nom à une des *apophyses* de l'omoplate, à cause qu'elle a la figure d'un bec de corbeau. Voyez *Scapula.*

CORACOIDEUS, le même que *Coraco-brachialis.*

CORACUM EMPLASTRUM, est une emplâtre dont on trouve la description dans Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 17. Il la recommande comme un excellent topique pour les parties naturelles & les ulceres phagédéniques.

CORAL. Voyez *Corallodendron.*

CORALLACHATES ; espece d'agate qui ressemble au corail par sa couleur.

CORALLATUM, est le nom du mercure précipité rouge. Voyez *Mercurius.*

CORALLINA, Offic. J. B. 3. 810. Raii Hist. 1. 65. Chab. 577. Tourn. Inst. 570. Elem. Bot. 444. *Corallina Anglica*, Ger. 1379. Emac. 1571. *Muscus maritimus, sive Corallina Officinarum*, C. B. 363. *Muscus marinus, sive Corallina alba Officinarum*, Park. 1295. *Coralline, Mousse marine*, ou *Brion.*

C'est une petite plante d'une consistance quelque peu pierreuse, qui a rarement plus de deux ou trois pouces de hauteur. Elle est fort touffue, & pousse un grand nombre de petites tiges rondes, pleine de nœuds, de couleur blanchâtre pour l'ordinaire, quoique l'on en trouve de vertes & de rougeâtres. Elle est d'un gout salé, & d'une odeur extremement forte. Elle croît sur le bord de la mer parmi les rochers, sur les huitres & les autres poissons à coquilles.

On ne l'emploie que pour tuer les vers. On la donne en poudre grossiere depuis demi-dragme jusqu'à une dragme dans un véhicule convenable. MILLER, *Bot. Offic.*

CORALLIUM, *Corail.* Les Botanistes font mention de différentes especes de *coraux* : mais nous ne parlerons que de celles dont on fait usage dans la Medecine.

Les voici.

CORALLIUM ALBUM, Offic. Raii Hist. 1, 62. Calc. Muf. 7. Worm. 232. Bot. 318. J. B. 3. 805. Ger. 1381. 1576. Hist. Oxon. 3. 655. *Corallium album majus*, Park. 1300. *Corallium album Officinarum*, Chab. 572. *Corallium album*, Tourn. Inst. 572. Elem. Bot. 445. C. B. 366. *Corail blanc.*

Il y a différentes especes de *corail* blanc, qui varient tant par rapport à la grosseur qu'à la hauteur. Le meilleur de tous, est celui qui est net, blanc, dur, d'une substance solide & pierreuse, qui n'est ni creux, ni poreux, ni friable. Il croît sur les rochers dans différens pays : mais l'on préfere celui de la Méditerranée à tous les autres.

Le *corail* blanc est rafraîchissant, dessiccatif & astringent. Il est bon pour les ardeurs du cœur, & pour toutes les maladies causées par l'acreté & l'acidité des liqueurs qui sont dans le sang ou dans l'estomac.

On prétend qu'il fortifie le foie, & qu'il arrête les flux de quelque espece qu'ils soient.

CORALLIUM RUBRUM, Offic. Raii Hist. 1. 60. Worm. 231. J. B. 3. 805. Ger. 1381. Emac. 1875. *Corallium rubrum majus*, Park. 1299. *Corallium rubrum*, C. B. 366. Tourn. Inst. 572. Elem. Bot. 445. Hist. Oxon. 3. 655. *Corallum, sive corallium*, Chab. 572. *Coralium*, Calc. Muf. 3. *Corallium verum*, Boet. 318. *Corail rouge.*

Le *corail* rouge est une plante pierreuse qui croît sur les rochers qui sont au fond de la mer. Il jette plusieurs petites branches dont la superficie est blanchâtre & raboteuse pendant qu'elles croissent, & qui deviennent d'un rouge vermeil lorsqu'on les polit. On le trouve dans la Mer Adriatique, & sur les côtes d'Espagne & de France.

On en fait beaucoup plus d'usage que du premier, à cause des grandes vertus qu'on lui attribue ; car on prétend qu'il est cordial, dessiccatif & astringent, propre à adoucir le sang & à débarrasser l'estomac des liqueurs acides qu'il contient. Il arrête le flux & les hémorrhagies, de quelque espece qu'elles soient ; & on peut le donner toutes les fois qu'on a besoin d'un alcali.

L'électuaire appellé *diacorallion*, est la seule préparation que l'on fasse du *corail.* MILLER, *Bot. Off.*

Diacorallion, ou *Electuaire de Corail.*

Prenez *du corail rouge & blanc,*
du véritable bol d'Arménie, &
du sang de dragon, } *de chaque, une dragme ;*
de perles, demi-dragme,
bois d'aloès,
roses rouges,
gomme adraganth, &
canelle, } *de chaque, deux scrupules ;*
sandal rouge & blanc, de chaque, un scrupule,
de sucre dissous dans de l'eau de canelle, quatre fois autant que du tout ;

Faites-en un électuaire.

Cette formule n'a point varié dans les différentes éditions qu'on a données du Dispensaire du Collége de Londres ; & toutes les drogues concourent au but qu'on se propose ; qui est de resserrer : il est si rare cependant qu'on l'employe dans les ordonnances, que je doute qu'on trouve cet électuaire dans les boutiques.

Schroder prétend que le *corail* fortifie le cœur, & sert de préservatif contre l'épilepsie, lorsqu'on en donne la dose de dix grains aux enfans nouveaux nés & aux nourrices. Mais comme je n'en ai jamais fait l'expérience, je ne déciderai rien là-dessus.

On le recommande extérieurement pour incarner les ulceres, pour effacer les cicatrices, aussi-bien que dans les collyres, pour les yeux larmoyans & pour éclaircir la vue.

Les nourrices & les vieilles femmes ont coutume en Angleterre d'attacher un morceau de *corail* au cou des enfans pour faciliter la sortie des dents, & attribuent les effets qu'il produit à quelque propriété ou vertu cachée, quoiqu'ils n'aient d'autre cause que la pression des gencives occasionnée par le *corail*, que les enfans prennent plaisir à mettre dans la bouche & à mordre, à cause de sa douceur & de sa froideur.

On fait beaucoup de cas de la teinture de *corail* dans les fievres pestilentielles. Boetius de Boot s'en est servi avec succès ; & Garenciers assure qu'il a plusieurs fois éprouvé ses effets dans ces sortes de maladies. Les Chymistes doutent cependant qu'on puisse tirer une véritable teinture de *corail.* RAY, *Hist. Plant.*

CORALLIUM NIGRUM, Raii Hist. 1. 61. Hist. Oxon. 3. 655. Worm. Muf. 233. Calc. Muf. 10. Misc. Cur. Dec. II. A. 1. 57. *Corallium nigrum, sive antipathes,*

J. B. 3. 804. Ger. 1382. Emac. 1575. Chab. 573. Park. Theat. 1300. *Corallum nigrum*, C. B. Pin. 366. Rar. Muf. Befl. T. 28. *Keratophyton, arboreum nigrum*, Boerh. Ind. A. 6. *Lithophyton nigrum arboreum*, Tourn. Inft. 574. *Lithophytum nigrum, majus & craffius*, Elem. Bot. 446. *Pfeudo-corallium nigrum*, Boet. 319. *Corail noir.*

On le trouve quelquefois dans les Mers d'Italie, mais plus fouvent dans celles de l'Amérique. Il a les mêmes vertus que les deux premiers.

La quatrieme efpece de *corail*, eft

Astroites, Stellaris, & Stellæ lapis, Mont. Exot. 7. *Aftroites diftinctiffimè ftellas æmulans*, Muf. Swam. 6. *Aftroites*, Gefn. de figur. Lap. 35. Worm. Muf. 68. Plot. Hift. Oxon. 87. Planc. II. fig. 6. 7. *Lapidis aftroitidis, five ftellaris primum genus.* Boet. 298. Cat. Jamaic. 2. Hift. Vol. I. pag. 54. Tab. 21. *Stellatus lapis*, Aldrov. Muf. Metall. 872. fig. 877. 878. 879. *Stellarius lapis*, Laet. de Gem. 97.

On le trouve dans la Mer près la Jamaïque, & on lui attribue la même vertu qu'au *corail* rouge.

Le *corail* eft appellé *lithodendron*, c'eft-à-dire, arbre de pierre, parce qu'en effet c'eft une plante pierreufe qui croît dans des roches creux en plufieurs lieux de la Méditerranée où la mer eft profonde. Il y en a de trois efpeces générales, du rouge, du blanc & du noir : on en rencontre quelquefois de petites branches rouges en des endroits, & noires en d'autres. Le *corail* rouge eft le plus commun, & le plus en ufage pour la Medecine. On doit le choifir compacte, poli, luifant, haut en couleur.

Le *corail* blanc eft plus rare que le rouge : il doit être dur, liffe, poli, luifant, d'un blanc d'ivoire. Le *corail* noir eft le plus rare de tous, & le moins en ufage dans la Medecine. C'eft une efpece de lithophyton, appellé par les Anciens *antiphates* ou *antipathes*, & par Tournefort, *Lithophyton nigrum arborefcens*. Il faut le choifir compacte, pefant, poli, luifant & haut en couleur. Les *coraux* font le plus fouvent couverts dans la mer d'une croûte terreufe, qui provient peut-être d'une écume rendurcie & pétrifiée ; elle fe fépare facilement du corps de la plante. On en peut tirer par la diftilation un efprit urineux rempli d'un fel volatil, & un peu d'huile noire, qui reffemblent beaucoup en odeur, en gout & en vertus, à ceux qu'on tire de la corne de cerf.

Pendant que les *coraux* font encore jeunes & tendres, les fommets de leurs branches font arrondis en petites boules, groffes comme nos grofeilles rouges, molettes, remplies d'une liqueur laiteufe, onctueufe, d'un gout acre & aftringent. Ces petites boules font les fruits du *corail*, dans lefquels doivent être renfermées des femences ; car la liqueur blanche dont ils font empreints étant répandue fur des pierres, produit des plantes de corail. Ces petites boules fe durciffent & fe pétrifient à mefure que le *corail* croît. Quelques-uns ont dit que la plante du *corail* étoit toujours molle dans la mer, & qu'elle durciffoit quand elle en étoit tirée : mais l'expérience a montré le contraire.

Si vous mettez tremper un jour ou deux du *corail* rouge en branche dans de la cire blanche fondue fur les cendres chaudes, le *corail* perdra fa couleur & deviendra blanc, & la cire prendra une couleur jaune : il faut que la cire furpaffe d'un doigt le *corail*.

Si vous mettez tremper d'autre *corail* rouge dans la même cire, elle deviendra brune. Si pour la troifieme fois vous en mettez tremper dans la même cire, elle deviendra rouge. La cire diffout un peu de bitume qui eft fur le *corail* & qui le rendoit rouge. On peut extraire & retirer la teinture de *corail* contenue dans la cire blanche, en la mettant infufer dans l'eau-de-vie foûlée ou empreinte de fel de tartre. Plufieurs pendent du *corail* rouge au cou pour arrêter les hémorrhagies, pour purifier le fang & pour fortifier le cœur. Je crois que ce qui a donné lieu de croire qu'il avoit ces belles vertus, c'eft fa couleur rouge qui approche de celle du fang & du cœur : mais l'expérience ne nous montre point qu'étant appliqué extérieurement, il faffe aucun effet.

On prépare le *corail*, en le broyant fur le marbre, en poudre impalbable, afin qu'il foit plus aifé à diffoudre ; & l'on donne de ce *corail* préparé pour arrêter les dyffenteries, les diarrhées, les flux d'hémorrhoïdes & des menftrues, les hémorrhagies, & toutes les autres maladies qui font caufées par une acrimonie d'humeurs, parce que c'eft un alcali qui les détruit : la dofe en eft depuis dix grains jufqu'à une dragme dans de l'eau de centinode, ou dans une autre liqueur appropriée.

Plus le *corail* rouge eft broyé, plus il perd de fa couleur, & eft infipide au gout. Si par curiofité vous mettez en diftilation dans une cornue huit onces de *corail* rouge pulvérifé, vous n'en retirerez qu'environ deux dragmes d'une liqueur fpiritueufe, de couleur obfcure, mêlée de quelques parties d'huile noire, d'une odeur puante, & femblable à celle de la diftilation de corne de cerf ou des autres parties d'animaux, d'un gout un peu falé & amer, qui provient d'un fel volatil alcali. Quoique je marque ici la quantité de la liqueur qu'on tire ordinairement du *corail*, il n'en faut pas faire une regle tout-à-fait générale ; car le *corail* en rend plus ou moins, fuivant le tems qu'il y a qu'on l'a tiré de la mer, & qu'il a été gardé. Le *corail* noir rend plus d'efprit ou de fel volatil & d'huile par la diftilation que les autres *coraux*.

Le *corail* rouge & le *corail* blanc étant calcinés dans un creufet, deviennent tous deux blancs, & font ordinairement infipides : mais on trouve quelquefois du *corail* blanc, qui étant mis en poudre & un peu calciné, eft fort falé ; il faut qu'il ait pris cette falure de l'eau de la mer qui s'eft introduite dans fes pores. Quoiqu'il en foit, ce *corail* m'a toujours paru plus poreux & plus fpongieux que le rouge : j'en attribue la raifon à ce qu'il eft privé d'une fubftance bitumineufe qui fait la teinture rouge, & qui bouchant les pores de la plante, rend le *corail* rouge plus compacte ou moins poreux. Au refte, le *corail* rouge & le *corail* blanc paroiffent être d'une même nature, & avoir les mêmes qualités en Medecine. Il eft bon néantmoins de remarquer ici pour la Phyfique une circonftance qui femble dénoter quelque légere différence entre les conformations de ces deux *coraux*, c'eft que quand on verfe fur le *corail* rouge calciné du vinaigre diftilé, il fe fait une grande effervefcence qui s'éleve bien haut & qui dure un peu de tems : mais fi l'on verfe du même diffolvant fur du *corail* blanc calciné, il ne fe fera qu'un bouillonnement foible, & qui s'abaiffera en finiffant dans le moment. Cette différence d'effervefcence n'empêchera pourtant pas que les *coraux* ne fe diffolvent également, & ne rendent chacun un fel & un magiftere tout-à-fait femblables.

La raifon de ces différences dans les fermentations du *corail* blanc & du *corail* rouge calcinés, vient de ce que les pores du *corail* blanc, qui étoient déja plus grands que ceux du rouge en l'état naturel, ont été encore élargis & ufés par la calcination ; enforte qu'ils ont perdu une grande partie de leurs refforts, & les pointes du vinaigre qui y font entrées n'ayant trouvé que peu de réfiftance, n'ont auffi produit qu'un écartement prefque infenfible ; au lieu que le *corail* rouge, qui eft plus compacte & refferré dans fes parties, conferve dans la calcination tous fes refforts, & les pointes du vinaigre diftilé y ont excité un écartement violent.

De huit onces de *corail* rouge calciné, ou dont on a fait diftiler les principes actifs, comme il a été dit, on retire par lixiviation quatre fcrupules d'un fel fixe alcali, qui eft apparemment du fel marin dont étoit empreint

preint le *corail*, lequel sel a été rendu alcali par le feu pendant la calcination de la matiere.

On retire du *corail* calciné, par le moyen d'un couteau aimanté, beaucoup de parcelles de fer.

Teinture de Corail.

Cette opération consiste dans la séparation d'un peu de matiere bitumineuse rouge, dont tout le *corail* rouge est empreint, & qui fait sa couleur.

Mettez dans un matras telle quantité qu'il vous plaira de *corail* rouge préparé ou pulvérisé subtilement; versez dessus de l'huile de tartre faite par défaillance, ou de la liqueur de nitre fixe, à la hauteur d'environ quatre doigts. Placez le vaisseau sur le sable chaud, & l'y laissez en digestion pendant huit jours, agitant la matiere de tems en tems, la liqueur prendra une couleur rouge; filtrez-la, & la gardez, c'est de la teinture de *corail*. Elle aura conservé l'acreté alcaline de son dissolvant: mais on peut l'adoucir, en y mêlant une huitieme partie d'esprit de vitriol.

On peut encore tirer la teinture du *corail* rouge par la même méthode avec de l'eau-de-vie empreinte de sel de tartre, ou dans laquelle on aura dissout du sel de tartre autant qu'elle en aura pu prendre. On estime la teinture du *corail* propre pour purifier le sang, pour fortifier le cœur, pour résister à la malignité des humeurs & pour les chasser par la transpiration, pour arrêter les hémorrhagies & les cours de ventre. La dose est depuis quatre jusqu'à seize gouttes, dans quelque liqueur appropriée à la maladie; on peut même l'augmenter.

REMARQUES.

Le *corail* rouge a toujours été préféré aux autres especes de *corail* dans la Medecine, principalement par les anciens à cause de sa couleur; car ils ont prétendu que cette couleur rouge qui approche de celle du sang, étoit très-propre pour le purifier & pour fortifier le cœur. D'ailleurs ils savoient par expérience qu'il étoit astringent: mais il ne paroît point qu'ils connussent sa principale vertu qui est d'être alcali & absorbant, cette petite découverte étoit reservée aux Chymistes modernes: ils croyoient que c'étoit par sa teinture qu'il arrêtoit le sang & les autres humeurs.

Sur ce qu'on a été persuadé que la couleur rouge du *corail* étoit d'une vertu fort efficace dans la Medecine, on n'a pas manqué de rechercher avec grand soin, le moyen de séparer cette teinture du corps du *corail*; plusieurs Chymistes anciens & modernes en ont fait leur capital, & ne s'y sont pas moins appliqués qu'à faire de l'or potable, parce qu'ils croyoient qu'ayant fait cette découverte, ils auroient trouvé une espece de Medecine universelle, ou un remede qui pourroit rectifier toutes les mauvaises humeurs, & rendre le corps exempt de maladies. A ce sujet nous voyons dans les Auteurs un grand nombre de descriptions de teinture de *corail*, & il semble que chacun en particulier se soit fait un honneur de donner la sienne. Il seroit trop long de les rapporter ici: mais ce que j'en puis dire, est que j'ai fait les expériences de la plupart de ces descriptions, sans y avoir trouvé aucune véritable teinture de *corail*; c'est ce qui m'a déterminé à abandonner les expériences de ceux qui m'ont précédé & à avoir recours aux miennes propres; je me suis appliqué à découvrir quelques menstrues sûrs & aisés pour tirer cette teinture, & je crois y avoir réussi: j'avoue pourtant que je ne suis point de l'opinion des anciens touchant les grandes qualités qu'ils ont attribuées à la teinture du *corail*, je crois que cette teinture ne consiste que dans un peu de matiere bitumineuse, insipide, dont tout le *corail* est empreint & qui possede peu de vertu, mais je n'ai pu manquer à faire ces recherches, puisque plusieurs Medecins sont encore prévenus de ces grandes qualités, & que d'ailleurs les expériences peuvent être utiles à la Physique.

On peut tirer une teinture de *corail*, en mettant infuser chaudement pendant quelques jours du *corail* rouge pulvérisé dans du suc de citron nouvellement exprimé: il s'y fera au premier jour effervescence à cause de la rencontre de l'acide & de l'alcali. La teinture étant achevée & filtrée, aura perdu toute l'acidité du citron, & aura pris un gout un peu amer. Sa couleur ne se conservera pas long-tems, elle s'affoiblira peu à peu, & la liqueur se corrompra enfin, ce qui arrivera dans l'espace d'un mois. On pourroit à la vérité empêcher cette corruption, en versant sur la teinture dont on aura rempli une phiole jusqu'au cou, la hauteur d'un doigt d'huile d'amande douce. Mais comme cette teinture de *corail* citroné est aisée à préparer, on en peut faire souvent, & il ne faut point lui laisser le tems de vieillir. L'odeur du citron qu'elle a retenue lui donne un peu d'agrément. On en peut donner à la dose depuis demi-dragme jusqu'à deux dragmes.

On peut encore tirer une teinture de *corail* en mettant infuser pendant huit jours du *corail* rouge préparé dans de l'esprit de miel rectifié ou rendu clair comme de l'eau par la distilation: ce menstrue se chargera de la couleur du *corail*, & perdra son gout acide, parce qu'il aura été absorbé par l'alcali: on peut prendre de cette teinture depuis douze gouttes jusqu'à trente, dans une liqueur appropriée.

On peut encore tirer une teinture de *corail*, en mettant en infusion & en digestion chaudement pendant huit jours de petites branches de *corail* rouge dans de l'esprit de cire rectifié. Le dissolvant s'empreindra d'une teinture rouge foncée, & le *corail* prendra extérieurement une couleur grise tirant sur le blanc: mais il demeurera rouge en dedans, parce que l'esprit de cire n'y aura pas pénétré. On pourroit tirer une teinture semblable du *corail* préparé: au reste, de quelque maniere qu'on la tire, elle retient une si mauvaise odeur & un gout si désagréable du menstrue, qu'il est difficile de la mettre en usage dans la Medecine.

Dissolution du Corail.

Prenez telle quantité qu'il vous plaira de *corail* réduit en poudre impalpable sur le porphyre; mettez-le dans un grand matras & versez dessus du vinaigre distilé, jusqu'à ce qu'il surpasse la poudre de quatre doigts, il se fera une grande effervescence, qui étant passée, mettez votre matiere en digestion sur le sable chaud pendant deux jours, remuant de tems en tems le *corail*; laissez rasseoir le *corail* au fond, & versez par inclination la liqueur claire dans quelque bouteille. Jettez autant de vinaigre distilé sur le résidu comme devant, & le laissez encore deux jours en digestion: séparez la liqueur claire, & continuez à mettre d'autre vinaigre distilé, & à retirer l'imprégnation jusqu'à ce que le *corail* soit presque tout-à-fait dissous; mêlez alors vos dissolutions, & les ayant versées dans une cucurbite de verre ou dans une terrine de grès, faites évaporer au feu de sable les deux tiers de l'humidité, ou jusqu'à ce qu'il paroisse dessus une pellicule très-déliée; filtrez cette imprégnation, & la gardez pour faire le sel & le magistere. Elle aura une couleur verdâtre & un gout insipide.

On peut en donner aux mêmes occasions qu'on donne le sel: la dose en est depuis dix jusqu'à vingt gouttes, dans une liqueur appropriée.

REMARQUES.

On se sert ordinairement du *corail* rouge, parce qu'on

tient qu'il a plus de vertu que les autres à cause de sa teinture.

On met au rang des effervescences froides, celle qui se fait lorsque le vinaigre pénetre le *corail* : mais j'ai reconnu par le moyen du thermometre qu'il y avoit un peu de chaleur. A la vérité il est assez surprenant qu'une si grande ébullition ou agitation de parties ne cause point de chaleur sensible : mais on doit considérer que le *corail* ayant des pores assez grands, il peut être facilement dissous, & qu'ainsi il ne se fait point de grand froissement de ce corps par les acides, ce qui feroit nécessaire pour exciter une chaleur considérable.

Quelques-uns se servent dans cette opération, au lieu de vinaigre, de la lotion acide du beure d'antimoine, ou de l'esprit de vitriol tout pur, ou de l'esprit de Vénus : mais comme ces esprits laissent beaucoup d'acreté aux préparations du *corail*, j'estime qu'il vaut mieux y employer du vinaigre distilé, qui est un acide foible & incapable d'y donner une impression nuisible.

Comme le *corail* est un alcali, les pointes acides s'y attachent, & suspendant ses parties, les rendent imperceptibles; c'est aussi pour cette raison que le vinaigre perd entierement son acidité, parce qu'elle ne consistoit que dans le mouvement de ses pointes, lesquelles se trouvent embarrassées dans l'alcali. La dissolution n'a reçu aucune couleur, car étant filtrée elle a été claire comme du vinaigre distilé, mais elle a pris un gout douceâtre tirant un peu sur l'amer.

Si l'on s'obstine à mettre de nouveau vinaigre distilé sur le même *corail* à mesure qu'on en aura séparé la dissolution, il ne restera qu'une très-petite quantité de matiere argilleuse qu'on pourroit même dissoudre par le même dissolvant, si l'on s'y appliquoit bien : mais on la néglige comme une matiere inutile.

Si vous voulez, par curiosité, faire distiler l'humidité de votre dissolution, au lieu de la faire évaporer, comme nous avons dit, vous n'aurez qu'une eau insipide, parce que l'acide s'est fixé avec le *corail*. On fait évaporer cette eau, parce qu'elle seroit inutile & qu'elle ne feroit qu'affoiblir l'imprégnation.

La dissolution des perles, des yeux d'écreviffe, de la corne de cerf brûlée & de toutes les autres matieres alcalines, se fait de la même maniére. On en peut faire aussi les sels & les magisteres comme ceux du *corail*.

Il est ici à remarquer que la dissolution de ces sortes de matieres alcalines faites dans le vinaigre distilé, a quelque odeur d'esprit de vin, & qu'on en peut retirer une petite quantité de cet esprit par un alembic à feu très-lent. La raison de cela est, que le vinaigre se faisant, les acides avoient comme fixé cet esprit sulphureux : mais lorsqu'ils entrent dans les pores du *corail*, ils sont contraints de l'abandonner & de lui laisser reprendre sa volatilité.

Magistere de Corail.

Cette opération est du *corail* dissous, puis précipité en particules très-fines & très-blanches.

Prenez telle quantité qu'il vous plaira d'imprégnation de *corail* rouge ou blanc faite dans le vinaigre distilé, comme nous avons décrit ci-dessus : versez-la dans une phiole ou dans un matras, & jettez dessus goutte à goutte, de la liqueur de sel de tartre faite par défaillance : il se fera un *coagulum* qui se précipitera au fond en poudre très-blanche. Jettez par inclination la liqueur claire, & ayant lavé votre poudre cinq ou six fois avec de l'eau, faites-la sécher, c'est ce qu'on appelle *magistere de corail*. On lui attribue de grandes vertus, comme de réjouir & de fortifier le cœur, de résister au venin, d'arrêter la dyssenterie & toutes les hémorrhagies : la dose en est depuis dix jusqu'à trente grains, dans quelque liqueur appropriée à la maladie.

REMARQUES.

Le nom de magistere n'est donné qu'à des précipités; on a voulu entendre par ce mot une chose très-exquise: mais souvent elle ne l'est pas beaucoup, car ce ne sont que des matieres atténuées & divisées par dissolution & précipitation. Les premiers Chymistes ont inventé ce terme pour certains précipités, mais non pas pour tous; il n'y a pas même encore d'idée générale, ni de caractere bien établi pour distinguer le magistere d'avec le précipité, on les confond assez, & l'on se contente de continuer à l'un & à l'autre un nom qui leur a été donné depuis long-tems, sans se mettre en peine d'en savoir la raison. Ce qu'on peut dire à ce sujet est premierement, que tout magistere est précipité, mais que tout précipité n'est pas magistere : en second lieu, que les magisteres sont toujours très-blancs & plus légers que les autres précipités, ce qui fait qu'ils demeurent plus long-tems à se précipiter : en troisieme lieu, que la plupart de ces préparations, qu'on appelle magisteres, sont tirées des matieres pierreuses, comme du *corail*, des coquillages, des perles, des pierres d'écrevisses, de la corne de cerf, de l'ivoire, du soufre, de l'antimoine, du bismuth. On appelle encore le magistere de *corail* albugine de *corail*, à cause de sa blancheur.

La liqueur du tartre, qui est un sel alcali dissous, ébranlant l'acide, lui fait quitter les particules du *corail* qu'il tenoit suspendues : ce précipité n'est autre chose qu'un *corail* réduit en poudre très-subtile par les acides qui divisent en un grand nombre de parties ce qui sembloit indivisible sous la molette : mais il faut remarquer ici que ces préparations au lieu de rendre le *corail* plus efficace, comme on prétend, le rendent presque inutile; ce qu'il est facile de prouver, si l'on considere que le *corail* n'agit dans les corps qu'entant qu'il absorbe les acides ou les humeurs acres & salées, qui causent tous les jours diverses maladies. Par exemple, il n'arrête les hémorrhagies qu'en ce qu'il adoucit les sels piquans qui rongeoient les membranes des veines, ou qui causoient des effervescences assez grandes dans le sang pour le faire extravaser, il n'arrête les diarrhées que parce qu'il détruit les acretés de la bile ou des autres humeurs. Si enfin il guérit les relâchemens de la luette, & s'il remédie à divers autres accidens, ce n'est qu'en rompant la force des semences qui les entretenoient, de la même maniere qu'il détruit les acides du vinaigre ou de quelqu'autre liqueur. Cela étant, comme il y a beaucoup d'apparence, il vaut mieux faire prendre le *corail* sans autre préparation que celle qu'on en fait sur le marbre, que de le dissoudre par un acide, & de le faire précipiter en magistere; car les acides ou les humeurs acres que ce magistere rencontrera dans le corps, ne trouvant rien qui émousse leur pointe, continueront leur activité, & ainsi il ne s'ensuivra aucun effet. J'en dis de même des magisteres de perles, de corne de cerf, d'yeux d'écrevisse, d'ivoire, des coquillages qui se font de la même maniere; ce sont à la vérité des absorbans légers, mais qui agissent moins bien pour les maladies que les matieres même dont ils ont été tirés triturées sur le porphyre. Il est bon de faire remarquer en passant, qu'entre les matieres alcalines dont j'ai parlé, & qui sont aujourd'hui beaucoup en usage dans la Medecine, le *corail* est l'absorbant le plus fort, & celui qui m'a paru le plus efficace pour arrêter le sang.

Il ne se fait point d'effervescence dans cette précipitation, parce que les pointes acides du vinaigre étant rompues, il ne leur reste point assez de force, ni assez de mouvement pour pénétrer & pour écarter les parties du sel de tartre : mais si la dissolution du *corail* avoit été faite avec un dissolvant plus fort que le vinaigre, comme avec de l'esprit de vitriol, il se feroit ébulition dans le tems de la précipitation, parce qu'il resteroit encore assez d'action aux pointes rompues, pour entrer dans

les pores dn fel alcali & pour le raréfier.

Plus le *corail* ronge eft réduit en poudre, & plus il devient blanc: la mollette lui avoit fait changer fa couleur ronge en une couleur pâle: mais les acides l'ayant encore beaucoup plus divifé, il acquiert une couleur blanche, ce qui ne peut venir que de l'arrangement des parties qui caufent des reflexions différentes.

Quelques-uns voulant donner une couleur de *corail* ronge à leur magiftere, teignent avec des rofes rouges feches le vinaigre diftilé qu'ils doivent employer à la diffolution du *corail*.

Sel de Corail.

Cette opération eft un *corail* rarefié & pénétré par les acides du vinaigre.

Ayez telle quantité qu'il vous plaira de diffolution de *corail* faite par le vinaigre diftilé, comme nous avons dit ci-devant; verfez-la dans une cucurbite de verre, ou dans une terrine de grès, & en faites évaporer, au feu de fable, toute l'humidité: il reftera au fond un fel de *corail*, que vous garderez dans une phiole bien bouchée. On le donne pour le même fujet que le magiftere. La dofe en eft moindre; c'eft depuis cinq jufqu'à quinze grains.

REMARQUES.

On peut tirer du *corail* trois efpeces de fel. La premiere eft un fel volatil, qu'on extrait par la diftilation, à la cornue en petite quantité. Il eft de nature urineufe, & toute femblable à celle du fel de la corne de cerf & des autres animaux. La feconde efpece eft un fel fixe qu'on tire par calcination & lixiviation du *corail*, il eft alcali, & approchant de celui qu'on retire par la même méthode, de plufieurs plantes terreftres: mais il y a bien de l'apparence que c'eft un fel marin, dont le *corail* s'eft empreint en croiffant dans la mer, & qui a été rendu poreux & alcali par la calcination. La troifieme efpece eft le fel de *corail*, dont il eft ici queftion, & dont je viens de donner la defcription: c'eft un *corail* pénétré & diffous par un acide qui s'y eft incorporé & condenfé. Ce dernier fel de *corail* eft celui qui eft en ufage & qu'on employe uniquement fous le nom de fel de *corail*, n'étant fait nulle mention dans la pratique de la Médecine, des deux autres fels, qu'on peut dire néantmoins être les véritables. Recourons à notre opération.

Dans cette évaporation, il ne fort que les parties aqueufes, & les acides demeurant attachés au corps du *corail*, il fe forme une efpece de fel, qui retient en féchant, pourvu qu'on ne le remue point, des petites figures déliées, cannelées, entrelacées les unes dans les autres, & repréfentant une petite forêt de fel affez agréable à la vue. Il ne faut pas croire que ces figures fe forment à caufe de quelque maniere particuliere d'opérer, l'art n'y a aucune part; elles fe forment immanquablement & naturellement en toutes les opérations quand on les réitere, & dès le tiers de l'évaporation, une partie de ce fel, quoique le feu foit petit, fe fublime & s'attache fur les bords du vaiffeau, fe répandant même un peu en-dehors.

Je n'aurois pu m'empêcher de croire que cette difpofition de fel du *corail* eft une efpece de révivification, & qu'elle repréfente en quelque maniere les branches du *corail* d'où ce fel eft forti, fi je n'avois vu que les fels tirés par le même procédé, des perles, de la nacre de perle, des pierres d'écreviffes, de la corne de cerf & de l'yvoire calcinés, ont tous pris la même figure.

Lorfque la diffolution du *corail* a été évaporée environ aux deux tiers, elle devient un peu trouble, & elle prend une couleur brune, parce que les particules du *corail* n'étant plus étendues dans une fi grande quantité de liqueur qu'elles l'étoient auparavant, fe ramaffent en mollecules plus groffes & plus fenfibles à la vue: mais fur la fin de l'évaporation, la liqueur paroît verdâtre, cette couleur n'eft pas nn effet du hafard; car il arrive la même chofe toutes les fois qu'on fait la préparation de cette efpece de fel de *corail*, elle vient apparemment d'un vitriol que contient le *corail*, car j'ai prouvé ailleurs, par le moyen d'un couteau aimanté, que le *corail* renferme confidérablement des particules de fer; or on fçait que le fer eft formé par une fubftance vitriolique, & qu'on réduit ce métal prefque tout-à fait en vitriol. La même couleur verdâtre de la liqueur fe conferve jufques fur le fel de *corail* qui entre en condenfation fur le feu, & elle ne le quitte que quand il eft bien fec, il devient alors blanc. Il eft à obferver que quand on préparé de la même maniere les fels des yeux d'écreviffes, des perles, de la nacre, de la corne de cerf calcinée, cette couleur verdâtre ne paroît point: auffi toutes ces matieres font-elles exemptes de particules de fer, & le couteau aimanté n'y en trouve aucune devant n'y après leur calcination.

Si pour faire cette efpece de fel de *corail*, comme il a été décrit, vous avez employé quatre onces de *corail* bien pulvérifé & bien fec, que vous aurez diffous tout-à-fait à plufieurs reprifes dans du vinaigre diftilé, & que vous aurez fait évaporer après les filtrations, vous aurez cinq onces & fix dragmes de fel bien fec & bien blanc, il s'eft donc corporifié dans les pores du *corail* une once & fix dragmes des pointes acides du vinaigre: mais ces pointes ont été bien enguaînées ou brifées; car elles ne fe font plus fentir dans la bouche, & l'on n'apperçoit dans ce fel qu'un gout un peu ftyptique & amer.

Quoiqu'on appelle fel de *corail* la préparation que je viens de décrire, il ne faut pas s'imaginer que ce foit un véritable fel de *corail*: c'eft plutôt un fel de vinaigre, puifqu'il n'eft compofé que des acides du vinaigre arrêtés & fixés dans les pores du *corail*, comme dans une matiere terreftre qui ne fert qu'à les corporifier; & une preuve de ce que je dis, c'eft que fi l'on fait diffoudre ce fel de *corail* dans de l'eau, & qu'on jette deffus de l'huile de tartre faite par défaillance, il fe fera un magiftere, c'eft-à-dire, un *corail* en poudre, les acides du vinaigre qui l'avoient mis en forme de fel ayant été rompus par la liqueur de fel de tartre.

Si l'on met ce fel de *corail* dans une cornue, & qu'on le pouffe au feu de fable, on retirera une liqueur fimplement ftyptique fans acidité confidérable, ce qui montre que les acides fe détruifent, & ne fortent point de l'alcali comme ils y étoient entrés. Il reftera dans la cornue du *corail* en poudre grife qui ne peut fervir à rien. LEMERY, *Cours de Chymie*.

CORALLODENDRON.

Voici fes caracteres:

Il reffemble à un arbre. Ses feuilles ont ordinairement trois lobes. Ses fleurs font légumineufes; leur étendard eft long & enfiforme; les aîles & la conque font fort courtes. Aux fleurs fuccedent des gouffes à deux panneaux & noueufes, qui contiennent plufieurs graines réniformes.

Boerhaave en diftingue deux efpeces:

1. *Corallodendron triphyllon Americanum, fpinofum, flore ruberrimo.* T. 661. *Arbor coral.* H. A. 1. 211. *Coral; arbor filiquofa.* J. B. 1. 426. *Siliqua, fylveftris, fpinofa; arbor Inda.* C. B. P. 402. *Arbufcula corallii.* Ferrar. flor. 381. *Coral arbor*; Cluf. App. 1. H. prægn.

Le *Corallodendron* d'Amérique a trois feuilles, avec des fleurs d'un rouge très-foncé qu'on appelle communément en Amérique, *haricotier.*

2. *Corallodendron, triphyllum, Americanum, minus, fpinis & feminibus nigricantibus.* H. L. 189. H. Præg.

Corallodendron d'Amérique de la petite espece, à trois feuilles avec des épines & des graines noires. Boerhaave, *Index alter Plant.*

Boerhaave dit que les vertus & les proriétés de ces arbres ne sont point encore découvertes: mais Ray nous apprend les particularités suivantes sur leurs propriétés médicinales.

Les habitans du Malabar font avec le bois du *corallodendron* des fourreaux pour leurs épées & pour leurs couteaux. Ils s'en servent encore ainsi que de son écorce, pour laver une espece de vêtement, qu'ils appellent Sarassas. C'est avec les fleurs qu'ils font la confection carylle. Les feuilles pulvérisées & bouillies avec la noix d'Inde, lorsqu'elle est mûre, ou avec le cacao, consument les bubons vénériens, & calment les douleurs des os. Broyées & appliquées aux tempes, elles guérissent la céphalalgie & les ulceres; mêlées avec le sucre appellé jagra, elles appaisent les douleurs de ventre, surtout aux femmes. Son écorce broyée dans du vinaigre, ou l'amande de son fruit dépouillée de sa pellicule rouge, & avalée, produit les mêmes effets. Le suc de ses feuilles mêlé avec l'huile *sergelim*, est bon dans les maladies vénériennes. Pris avec une infusion de riz, il arrête les flux de ventre. Le cataplasme qu'on en fait avec les feuilles de *beteleira*, tue les vers qui s'engendrent dans les ulceres invétérés; & battu avec l'huile, il guérit le psora & la galle. Ray, *Hist. Plantar.*

CORALLOIDES.

Voici ses caracteres.

C'est une plante dont la substance est seche & sans suc, plus dure que celle du *lichen*, fragile, ligneuse, assez semblable en apparence au corail, branchue, & garnie de sommités. A l'extrémité des sommités de ses branches, croissent des tubercules fongueux, qui s'ouvrent lorsqu'ils sont mûrs, qui sont pleins d'une graine foible, & très-petite, & qui tombent.

Boerhaave en distingue neuf especes.

1. *Coralloides; cornua cervi referens, corniculis brevioribus.* T. 565. *Muscus coralloides, saxatilis, cornua cervi referens.* C. B. p. 361. *Lithobryon coralloides*, Col. 2. 83. *Musco-fungus, montanus, corniculatus minor.* M. H. 3. 632. *Muscus corniculatus.* J. B. 3. 767.
2. *Coralloides cornua cervi referens, corniculis longioribus.* T. 565. *Musco-fungus montanus, corniculatus major.* M. H. 3. 632. Sect. 15. T. 7. 1. *Muscus ceranoides, major.* C. B. p. 361.
3. *Coralloides, qui musco-fungus; creanoides, albus, tuberculatus, apicibus nigris*, M. H. 3. 633. *Muscus ceranoides, albus, fungosus apicibus nigris.* Pluk. Phyt. T. 205. F. 6.
4. *Coralloides qui musco-fungus, ceralloides montanus, ramosissimus, fuscus.* M. H. 3. 633.
5. *Coralloides corniculis candidissimis.* T. 565.
6. *Coralloides candida, ramosissima, exigua.*
7. *Coralloides candida, ramosissima, mollis.*
8. *Coralloides candida, ramosissima, mollis, capillaris.*
9. *Coralloides candida, ramosissima, mollissima, filis pilo tenuioribus.* Boerh. *Index alter Plant. Vol. I.*

Coralloides fruticosa, planta marina, rectior. C'est le *Titanokeratophyton, quod Litophyton, marinum, albicans.*

Coralloides granulosa alba. C'est le *Titanokeratophyton; quod Lithophyton, cortice verrucoso albo.*

Coralloides minor bulbifera. C'est le *Dentaria heptaphyllos baccifera.*

On donne à ces plantes le nom de *Coralloide*, parce qu'elles ressemblent beaucoup au corail. Leurs propriétés médicinales ne sont pas fort vantées: cependant elles passent ponr astringentes & corroboratives.

CORAX, *Corax*, *Corbeau*. Voyez *Corvus.*

CORBATUM, *Cuivre.* Johnson.

CORCHORUS, *Plinii* C. B. *Corchorus, sive Melocia.* J. B. Park. *Melochia.* Alpin. *Corchorus.* Ger. *Olus Judaicum nonnullis.*

Sa tige est unie, elle s'éleve à la hauteur d'une condée; ses feuilles sont assez semblables à celles du cynocrambe, ou de la mercurialle; mais un peu plus larges. Ses gousses sont attachées à des pédicules fort courts; elles ont quatre ou cinq pouces de long; elles sont marquetées de raies jaunâtres, pointues, divisées en long, en cinq parties; elles contiennent une petite semence, d'une couleur cendrée, visqueuse au gout, anguleuse & copieuse. Nous lisons dans Alpin que ses fleurs sont petites, jaunes, moindres que celles du leucoium, & composées de cinq pétales larges, courts & pointus. Cette plante est originaire d'Egypte.

Il n'y a point d'alimens plus communs & plus agréables aux Egyptiens que cette plante. Ils la font bouillir dans de l'eau, ou dans du bouillon; cependant la plupart sont incommodés après en avoir mangé: elle nourrit peu, & rend un suc visqueux, ensorte que ceux qui en font un usage habituel, sont sujets à des obstructions opiniâtres. C'est ce que nous apprend Veslingius, qui ajoute que les mêts préparés avec le *melochia*, bouilli ne conviennent qu'à des estomacs robustes, & ne sont faits que pour le vulgaire, parce qu'ils sont visqueux, & même insipides, si on n'y ajoute le suc de limon, comme on a coutume de faire. Les Egyptiens se servent de sa graine, dans tous les cas, où ils emploieroient celle de l'*althea*, dont le mucilage est toutefois beaucoup moins visqueux. Deux dragmes de ce mucilage suffisent pour purger abondamment toutes les humeurs. La décoction de toute la plante, mais particulierement celle de ses feuilles est bienfaisante à la poitrine, qu'elle humecte. C'est pourquoi prise avec le sucre candi, c'est un remede présent pour l'enrouement & les toux seches. Raii *Hist. Plant.*

CORDA, ou CHORDA, de χορδὴ *Corde* d'un instrument de musique.

CORDIALIA. Voyez *Cardiaca.*

CORDINEMA. Voyez *Scordinema.*

CORDOLIUM, *Ardeur d'estomac.*

CORDOSUM FILUM, *Fil retors.*

CORDYLA, κορδύλη, ou THUNNUS, *Thon*, Poisson. Voyez *Thunnus.*

CORE, κόρη, *la prunelle de l'œil.*

COREMATA, κορήματα, *Brosse*, ou *Balet.* Dans Paul Egine, κορήματα, se dit des remedes propres à éclaircir, & à nétoyer la peau.

CORIANDRUM, la *Coriandre.*

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibreuse & vivace; ses feuilles les plus basses sont larges, les supérieures sont profondément découpées & divisées en segmens très-déliés. Les pétales de la fleur sont inégaux, & faits en cœur. Le fruit est composé de deux graines hémisphériques, & quelquefois sphériques.

1. *Coriandrum majus.* C. B. pin. 158. Tourn. Inst. 316. Elem. Bot. 266. Boerh. Ind. A. 59. *Coriandrum.* Offic. J. B. 3. 89. Chab. 295. Raii Hist. 1. 470. 429. Synop. 3. 221. Ger. 859. Emac. 1012. *Coriandrum vulgare*, Park. Theat. 918. *Coriandre.*

Les feuilles les plus basses de la *coriandre* sont à peu près semblables à celles du persil, un peu rondes, dentelées par les bords. Ses tiges sont unies, rondes & striées, environnées de feuilles plus longues, plus étroites, & plus belles que les inférieures, s'élevant à la hauteur

de deux ou trois piés, & portant à leur sommet de petites fleurs blanches à cinq feuilles en ombelle, qui tombent & font place à des graines rondes, parfaitement sphériques & cannelées. Tonte la plante a, tant qu'elle est verte, une odenr fade & désagréable & semblable à celle de la punaise. Mais sa semence a, quand elle est seche, une odeur douce & très-agréable; ce n'est proprement que pour en avoir la semence qu'on la cultive; elle est fort commune, elle fleurit en Juin, & sa semence qui est la seule partie dont on se serve est mûre au mois de Juillet & d'Août.

Cette semence est bienfaisante à l'estomac, & corroborative, elle aide la digestion, elle chasse les vents, & on s'en sert fréquemment pour corriger les purgatifs violens. Il y a des Auteurs qui en parlent comme d'un bon remede pour les écrouelles. Miller, *Bot. Off.*

2. *Coriandrum minus testiculatum.* C. B. P. 158. M. H. 3. 269. *La petite coriandre.*
3. *Coriandrum sylvestre fœtidissimum.* C. B. P. 158. *a.* Boerhaave, *Index alt. Plant.* Vol. I.

Les Medecins & les Botanistes ne sont pas d'accord sur les qualités vénéneuses de la *coriandre*. Dioscoride dit que prise en boisson, elle cause l'enrouement, porte à la tête, trouble la raison, & produit les mêmes effets que le vin pris en trop grande quantité. Simeon Sethi, assure que son suc est un poison mortel, & qu'il donne à tout le corps l'odeur de *coriandre*. La plupart des Arabes ont attribué à la *coriandre* une vertu narcotique froide, capable de jetter dans la stupeur, de troubler les sens, & d'entraîner des accidens fâcheux. Matthiole est de leur sentiment, & il écrit qu'il ne faut jamais employer sa graine, soit en aliment, soit en remede, qu'on ne l'ait fait macérer dans le vin pendant trois jours. Tragus avertit les Apothicaires de n'en vendre à personne, pas même dans dn sucre, à moins qu'ils ne l'aient préparée, comme nous venons de le dire, ou qu'ils ne veuillent distribuer un poison au lieu d'un remede.

Au contraire Lobel & Alpin, nous assurent que les Egyptiens usent très-fréquemment de l'herbe verte en aliment. Cependant J. Bauhin est d'avis qu'il ne faut l'employer qu'avec beaucoup de circonspection, surtout lorsqu'elle n'a point été préparée, par la raison, dit-il, que c'est apparemment sur l'expérience, que quelques Auteurs lui ont attribué une qualité maligne. D'ailleurs l'odeur rance & extremement fétide qu'elle rend, lorsqu'on la broye entre les doigts, décele cette malignité, & qnoiqu'Amatus Lusitanus nous assure, que les Espagnols en font un grand usage, & la regardent comme un cordial, nous savons par expérience qu'un grand nombre de Moines Espagnols ont perdu la raison pour en avoir usé, & que ç'a été à cette occasion que plusieurs Hôpitaux ont été fondés. Gaspard Hoffman a remarqué qu'il en pourroit bien être de même en Egypte, quoique Prosper Alpin n'en dise mot.

On fait grand usage en Allemagne, dit le même Hoffman, de la graine de *coriandre* confite, ou en dragée, pour aider la digestion. Il est vrai qu'elle a quelque astringence, & que c'est par cette raison qu'on l'emploie avec succès dans les crachemens de sang & dans les flux de ventre : mais dans ces cas la coutume est de la donner torréfiée, de même que quand il est question de tuer les vers. Cependant je conseille à ceux qui se tronveront dans le cas de l'ordonner, de ne rien hasarder, & de la préparer, s'ils sont dans le cas d'y recourir fréquemment; car quoiqu'il soit possible que la graine de *coriandre* n'ait que très-peu d'humidité excrémentitielle; cependant il est certain qu'elle n'en est pas entierement privée. Caspard Hoffman.

Si nons en croyons Matthiole, la graine de *coriandre* broyée empêchera la chair fraîche & crue de se putréfier aussi promptement qu'elle feroit en été, si on a soin de l'en saupoudrer.

CORIANON. Voyez *Coriandrum.*

CORIARIA, *le sumach à feuilles de myrte.*

Voici ses caracteres:

Sa fleur est composée de dix étamines (ou filets) dont chacune a deux pointes; ces filets partent du fond du calyce qui est partagé par cinq divisions qui pénetrent jusqu'à sa base. Lorsque la fleur est tombée, le pistil qui est contenu dans un autre calyce, partagé pareillement par cinq divisions qui vont jusqu'à la base, dégénere avec le calyce même en un fruit qui contient cinq graines réniformes.

Nous n'avons qu'une espece de *coriaria.*

C'est le

Coriaria vulgaris. Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, ann. 1711. vulgairement *sumach à feuilles de myrte.* Les Tanneurs se servent de cette plante pour préparer leurs cuirs, dans les contrées méridionales de la France, où elle est sauvage & commune. Miller, *Dictionn.* Vol. II.

CORINDUM, *pois de merveille.*

Voici les caracteres de cette plante:

Sa tige est rampante, elle pousse des vrilles; & elle s'attache à toutes les plantes qui croissent dans son voisinage; son calyce ou plutôt la conque de sa fleur est formée par trois feuilles. Quant à la fleur même, elle a huit feuilles, & ces feuilles sont d'une figure anomale. L'ovaire dégénere en un fruit qui ressemble à une vessie. Ce fruit est divisé en trois cellules qni contiennent des graines rondes semblables à des pois d'une couleur noire, ayant chacune une marque blanche en forme de cœur.

Boerhaave en distingue deux especes

1. *Corindum, folio ampliori, fructu majore.* T. 431. *Pisum, vesicarium, fructu nigro alba macula notato.* C. B. P. 343. *Halicacabum peregrinum multis, sive cor Indum.* J. B. 2. 173. *Halicacabus peregrina.* Dod. p. 455. *Pisum cordatum.* H. Eyst. Æst. *o.* 13. F. 11. 1. *Pois fait en cœur, à fruit & à feuilles larges.*

2. *Corindum, folio & fructu minore.* T. *a. Pois fait en cœur, à fruit & à feuilles petites, appellé par les Habitans des Indes Occidentales*, persil sauvage.

On dit que l'on peut se servir du *corindum*, comme d'une herbe émolliente, & le prendre en aliment, après l'avoir fait bouillir; on fait aussi bouillir, & l'on mange ses graines qui sont une espece de pois.

CORINTHIACÆ UVÆ, *Raisins de Corinthe.* Voyez *Uvæ passulæ minores.*

CORIS. Offic. *Coris lutea.* C. B. p. 280. *Coris Matthioli.* Germ. Emac. 544. Park. Theat. 570. *Coris legitima Cretica Belli*, Ejud. *Hypericoïdes, coris quorumdam, & coris legitima Cretica.* J. B. 3. 384. Chab. 456. Raii Hist. 2. 1018. *Hypericum, seu coris legitima ericæ similis*, Hist. Oxon. 2. 469. *Hypericum saxatile tenuissimo & glauco folio.* Elem. Bot. 322. Tourn. Inst. 255. *Toute-saine bâtarde.*

Ses semences provoquent les urines & les regles; prises dans du vin, elles sont bonnes contre la morsure du *Phalangium*, espece d'araignée vénimeuse. On pent aussi les ordonner dans l'espece de convulsion qu'on appelle *opisthotonos*. L'huile imprégnée du suc de cette plante & appliquée extérieurement, est aussi salutai-

re dans cette maladie. DIOSCORIDE, *Lib. III. cap.* 174.

CORIUM, *la peau.* Voyez *Cutis.*

CORNEA TUNICA, *la Cornée*; une des tuniques de l'œil. Voy. *Oculus.*

CORNELUS ou CORNEOLUS. Voyez *Carneolus.*

CORNESTA, *une Cornue.*

CORNICULA, instrument de corne, fait à peu près comme une ventouse, excepté qu'à son extrémité la plus petite on a pratiqué une petite ouverture. On applique sa base ou sa grande extrémité sur les parties exténuées, & quelqu'un suce l'air avec sa bouche par l'ouverture pratiquée à la petite extrémité. Par ce moyen la partie couverte de l'instrument, s'éleve & entre dans sa cavité, ce qui invite les sucs nourriciers, à ce qu'on croit, à se porter dans la partie exténuée. Hildan rapporte, *Cent. I. Observ.* 80. une cure faite avec cet instrument dont il donne la figure. Tulpius fait mention, *Lib. III. Observ.* 49. d'une autre cure faite par le même moyen.

Cet instrument passoit chez les Anciens pour une espece de ventouse.

CORNICULARIS PROCESSUS. Voyez *Coracoïdes Processus.*

CORNICULATÆ PLANTÆ, Plantes qui produisent plusieurs gousses ou siliques distinctes, faites en cornes. MILLER, *Dictionn.*

CORNIX, Offic. Schrod. 5. 317. Bellon. des Oyseaux 282. Will. Ornith. 83. Raii Ornith. 122. ejusd. Synop. A. 39. Gesn. de avibus 281. *Cornix nigra*, Aldrov. Ornith. 1. 736. *Corvus.* Jons. de avib. Tab. 16. Mer. Pin. 171. *Corvus minor.* Charlr. Exerc. 75. *La Corneille.*

La fiente de *corneille* prise dans du vin est recommandée dans la cure de la dyssenterie.

CORNU, *Corne*; la *corne* de cerf est un ingrédient dont on fait un très-grand usage en Medecine. On trouvera ses vertus principales à l'article *Cervus*, avec l'analyse des *cornes* en général, qu'on avoit promis dans l'article *Alcali* de donner ici.

Quant à l'analyse de la *corne* de cerf par l'ébullition. Voy. l'article *Alimenta.*

CORNU MONOCEROTIS. Voyez *Monoceros.*

CORNU RHINOCEROTIS. Voyez *Rhinoceros.*

CORNU CERVI, en Chymie le bec de l'alembic.

CORNU CERVI, en Botanique est le nom de quelques plantes.

On a le

CORNU *cervi alterum repens*; qui est le *nasturtium sylvestre capsulis cristatis.*

Et le

CORNU *cervinum* ou *Coronopus hortensis*; *corne de cerf.*

CORNUA UTERI, ce sont dans l'Anatomie comparative, les cornes de la matrice, car cette partie est divisée dans quelques animaux, en parties qui forment, pour ainsi dire, deux cornes.

CORNUA, on entend aussi par ce mot des excroissances dures presque comme de la corne qui s'élevent quelquefois sur certaines parties du corps.

CORNUMUSA, *Cornue.*

CORNUS, *Cornouillier.*

Voici ses caracteres:

Son calyce ou la conque de sa fleur est composée de quatre petites feuilles rondes, étendues en forme de croix. Au centre de ce calyce naissent un grand nombre de petites fleurs jaunes composées chacune de quatre feuilles, & presque disposées en ombelle. A ces fleurs succede un fruit oblong ou cylindrique, assez semblable à une olive, & qui contient un noyau dur, divisé en deux cellules, dans chacune desquelles il y a une graine.

Cornus hortensis, mas. C. B. Pin. 447. Tourn. Inst. 641. Elem. Bot. 502. Boerh. Ind. A. 2. 256. Jons. Dendr. 88. *Cornus.* Offic. Chab. 14. *Cornus mas*, Germ. 1282. Emac. 1466. Park. Theat. 1520. Raii Hist. 2. 1537. *Cornus hortensis mas.* C. B. P. 447. Tourn. Inst. 641. Elem. Bot. 502. Boerh. Ind. A. 2. 256. Jons. Dendr. 88. *Cornus vulgaris*, Rupp. Flor. Jen. 72. *Cornus sativa, sive domestica.* J. B. 1. 210. *Le Cornouillier.*

Cet arbre s'éleve ordinairement à la hauteur d'un cerisier ordinaire; ses feuilles sont à peu près semblables à celles de cet arbre; elles sont seulement un peu plus larges, plus unies & sans être découpées par les bords. Ses fleurs croissent en grape. Elles sont petites & jaunes. Son fruit est longuet, d'une figure cylindrique, à peu près de la grosseur d'une olive, d'une couleur rouge quand il est mûr, & contenant un noyau long & dur, il est doux, mais tant soit peu astringent. Il croît dans les jardins, & fleurit au mois de Mars & d'Avril. Mais son fruit n'est mûr qu'au mois de Septembre.

Le fruit du *cornouillier* est rafraîchissant dessiccatif & astringent, fortifie l'estomac, arrête toute sorte de flux, & est bon dans les fievres, surtout lorsqu'elles sont accompagnées de diarrhée.

La seule préparation officinale que ce fruit nous produise, est le rob de *cornouille.* MILLER, *Bot. Offic.*

Les feuilles du *cornouillier* sont très-ameres, le fruit est aigre, styptique, & rougit le papier bleu aussi vivement que l'alun, ce qui fait conjecturer que ce fruit contient un sel qui lui est analogue. Ainsi il n'est pas surprenant qu'Hippocrate, Dioscoride, Pline aient cru ce fruit propre à arrêter le cours de ventre. Ruel dit que pour cette maladie, on le conserve dans des bouteilles remplies de miel ou de sirop. Pour la dyssenterie & pour réveiller l'appétit, on prépare un électuaire avec la pulpe de ce fruit passée par un tamis. Pour faire le vin de *cornouilles*: il faut, suivant J. Bauhin, mettre dix livres de ces fruits dans cent livres de bon vin rouge, mêlées avec douze livres d'eau ferrée. On laisse fermenter le tout pendant quinze jours; après quoi on le soutire, & on le met dans des bouteilles pour s'en servir dans le dévoyement. On emploie les *cornouilles* seches dans les tisannes rafraîchissantes & astringentes. On confit ces fruits au sucre, & on en fait de la marmelade. TOURNEFORT.

Rob de cornouille.

Prenez *une livre des fruits du cornouiller.*

Faites-les macérer dans une quantité d'eau suffisante, & jusqu'à ce que la pulpe puisse passer à travers un tamis.

Faites évaporer l'humidité superflue.

Ajoutez une demi-livre de sucre fin.

Donnez au tout par l'ébullition une consistance convenable.

2. *Cornus fæmina*, C. B. P. 447. Lob. Ic. 169. *Cornouiller femelle.*

Le fruit du *cornus fæmina* est très-amer, fort stiptique, & teint le papier bleu d'une couleur rouge assez foncée. TOURNEFORT.

3. *Cornus fœmina foliis variegatis.* H. L. *Le cornouiller femelle à feuilles marquetées.*

Outre ces *cornouillers*, Miller fait encore mention du

Cornus fœmina laurifolia, fructu nigro cæruleo; ossiculo compresso, Virginiana, Pluk. Almag. *Cornouiller femelle de Virginie.*

Et du

Cornus mas odorata; folio trifido, margine plano, sassafras dicta. Voyez *Sassafras.*

On en trouve encore cinq autres especes dans le second Volume de son Dictionnaire.

CORNUTA, *cornue*, vaisseau Chymique ainsi nommé de sa figure.

CORNUTIA, plante ainsi nommée de M. Cornut, Medecin de Paris, qui a publié une Histoire des Plantes du Canada.

Voici ses caracteres:

Sa fleur est monopétale, en masque; sa levre supérieure est relevée, & sa levre inférieure divisée en trois parties; du calyce s'éleve un pistil attaché comme un clou à la partie postérieure de la fleur. Ce pistil dégénere en une baie sphérique, pleine de suc, & qui contient des graines réniformes pour la plupart.

Nous n'en connoissons qu'une espece.

C'est la

Cornutia, flore pyramidato cæruleo, foliis incanis, Plum. *Cornutia, à fleurs pyramidales, & à feuilles cendrées.* Miller, *Dictionn.* Vol. II.

COROCRUM, *Ferment.*

COROLLA, *Pétales des fleurs.*

CORONA, *Couronne*; c'est en Botanique une rangée de petites barbes, ou de petits rayons qu'on apperçoit sur le disque des fleurs. Rieger.

CORONA IMPERIALIS, *Couronne Impériale.*

Voici ses caracteres:

Sa fleur est en cloche & en lis, héxapétale. Ses pétales ont à la partie intérieure de leur onglet une cavité qui contient une liqueur douce comme le miel. Sa fleur est pendante sans calyce, elle a six étamines, un ovaire, elle forme une couronne par la disposition de ses feuilles. L'ovaire dégénere en un fruit oblong ailé, contenant des semences plates placées les unes sur les autres. Du centre du sommet du pistil, part un long tube, dont la sommité est divisée en trois parties. Ses feuilles sont semblables à celles du lis, & elles croissent circulairement autour de la tige, sa racine est bulbeuse & garnie de fibres à son extrémité.

Boerhaave compte treize especes de *couronne impériale.*

1. *Corona imperialis, major.* T. 372. *Lilium, sive corona imperialis, per omnia major.* H. R. p. 106. *La grande couronne impériale.*
2. *Corona imperialis.* Dod. p. 202. H. Eyst. Vern. o. 5. F. 2. fig. 1. *Lilium, sive corona imperialis.* C. B. P. 79. M. H. 2. 406. *Tusai, sive lilium Persicum.* Clus. H. 127. *La couronne imperiale commune.*
3. *Corona imperialis flore vario,* T. 372. *Lilium sive corona imperialis Sinensium, seu folio vario,* H. R. Par. 107. *Lilium Imperiale, seu corona Imperialis, foliis variegatis,* M. H. 2. 407. *La couronne Impériale à feuilles panachées.*
4. *Corona Imperialis, folio vario ex viridi & argenteo. Couronne Impériale à feuilles panachées & argentées.*
5. *Corona Imperialis, duplici corona,* T. 372. *Lilium, sive corona Imperialis duplici corona,* C. B. P. 79. M. H. 2. 407. *Couronne Impériale à double couronne.*
6. *Corona Imperialis, triplici corona,* C. H. L. Schuyl. *Couronne Impériale à triple couronne.*
7. *Corona Imperialis, multiflora, latoque caule,* T. 372. *Lilium, sive corona Imperialis multiflora, latoque caule,* C. B. P. 79. M. H. 2. 407. *Tusai πολυανθὲς,* Clus. *Couronne Impériale à plusieurs fleurs & à tige platte.*
8. *Corona Imperialis, flore pleno,* T. 373. *Lilium, sive corona Imperialis, flore pleno,* H. R. Par. *Couronne Impériale à fleur double.*
9. *Corona Imperialis, flore pulchrè luteo,* T. 372. *Lilium, sive corona Imperialis per omnia major, flore luteo,* H. R. Par. *Couronne Impériale à belle fleur jaune.*
10. *Corona Imperialis, flore luteo pleno. Couronne Impériale à fleur jaune double.*
11. *Corona Imperialis, flore luteo striato,* T. 372. & H. Edimb. *Couronne Impériale à fleur jaune panachée.*
12. *Corona Imperialis, pulcherrima flore ex aureo, & aurantio striato.*
13. *Corona Imperialis, ramosa,* T. 373. *Lilium sive corona Imperialis, ramosa,* C. B. P. 79. M. H. 2. 407. *Tusai, δίκλωνος,* Clus. H. 128. *Couronne Impériale branchue.* Boerhaave, *Index alter Plant.* Vol. II.

Toutes les parties de la *couronne Impériale* sont vénéneuses.

On trouve à la partie inférieure de ses pétales des gouttes d'une certaine liqueur blanche & liquide, semblables à des perles & douces au goût. Les uns disent que les Turcs s'en servent en émétique, & les autres que c'est en qualité d'emmenagogue.

CORONA REGIA, *le melilot.* Blancard.

CORONA TERRÆ ou HEDERA TERRESTRIS, *liere terrestre.* Blancard.

CORONA SOLIS, *Tournesol.*

Voici ses caracteres.

Sa fleur est radiée comme celle de l'*aster*, mais elle est plus large; son calyce est écaillé, les embryons des semences se reconnoissent à de petites feuilles en goutiere sur le disque; le sommet de l'ovaire est couronné par de petites feuilles entre lesquelles la fleur croît sur l'ovaire même; les semences tombent du fond de la fleur, & laissent des vuides qui lui donnent la ressemblance d'un rayon de miel.

Boerhaave distingue les dix-huit especes suivantes de *tournesol.*

1. *Corona solis Tabernæmontani,* Elem. Bot. 391. Tourn. 489. Boerh. Ind. A. 102. *Flos solis,* Offic. Raii Hist. 1. 314. *Flos solis major,* Ger. 612. Emac. 751. *Chrysanthemum Peruvianum, sive flos solis,* Park. Parad. 295. *Chrysanthemum Indicum, flore & semine maximis annuum,* M. Hort. Lugd. Bat. 142. Pluk. Almag. 98. *Chrysanthemum, Indicum maximum annuum, non ramosum,* Hist. Oxon. 3. 19. *Helenium Indicum maximum,* C. B. 276. *Herba maxima,* J. B. 3. 107. *Herba maxima, sol Indianus,* Chab. 360. *Chimalath Peruviana, flos solis,* Hern. 228. *Soleil.* Dale.

Cette plante est originaire du Pérou, & elle croît dans les autres contrées de l'Amérique. On la cultive dans nos jardins pour l'ornement. Quant à ses propriétés, dit Césalpin, elles ne nous sont point encore connues: nous conjecturons seulement qu'elle est échauffante: que ses parties sont pénétrantes, & qu'on peut par conséquent la substituer à l'aulnée, mais il n'y a rien dans cette plante qui soit plus efficace que sa larme.

Fragoso cité par Clusius, parle de ses usages beaucoup plus au long.

« Il dit que c'est une espece de légume verte & dont « le gout est fort bon : c'est pourquoi ses feuilles « séparées de leur pédicule & nettoyées de leurs poils « rudes, peuvent être mangées. Pour cet effet on com- « mence par les couper, puis on répand dessus de l'hui- « le, du sel & des épices, ensuite on les fait bouillir « dans un pot de terre, & cuites de cette maniere, el- « les ne sont point un mets désagréable. Son fruit ou sa « tête, lorsqu'elle est encore tendre, & après qu'on en « a ôté la partie cotoneuse qui couvre la semence, ain- « si que dans l'artichaud, est beaucoup meilleur qu'au- « cun cardon. Il est démontré par l'expérience que cet- « te plante, mais surtout sa tête, provoque violem- « ment à l'acte vénérien. Ce qui la rend encore plus « précieuse, c'est qu'elle donne une larme résineuse & « une gomme délicate, & qu'on peut s'en servir tant « en boisson qu'en aliment. Elle est si pleine de suc, « que pour en tirer une quantité considérable, il suffit « de mâcher les pédicules tendres qui soutiennent ses « feuilles; ses tiges fortes & noueuses peuvent servir « à faire du feu, étant creuses & résineuses elles brûle- « ront comme une torche. »

Comme la tige du *corona solis* est à peine rompue qu'il s'y fait un callus, & comme elle abonde en une liqueur balsamique & térébenthineuse, on s'est avisé de le mettre au nombre des plantes vulnéraires. Etmuller dit, *Tome I.* que si l'on prend les vaisseaux qui contiennent sa semence, lorsqu'elle est presque mûre, qu'on les coupe & qu'on les fasse bouillir, ils rendront une grande quantité de gomme dont on fera des emplâtres qui posséderont au souverain dégré la qualité de vulnéraire. La pulpe de ces semences est douce, & elle engraisse les oiseaux qui l'aiment beaucoup. Quoique la semence donne des maux de tête à ceux qui en mangent avec excès; cependant Hernandez assure que prise modérément elle est lénitive, bien-faisante à la poitrine & qu'elle calme les chaleurs d'estomac. Il y a des contrées où on les recueille comme le grain, on les broye & on en fait du pain; cependant quelques Auteurs disent qu'elles sont aphrodisiaques. RIEGER.

2. *Corona solis, maxima, semine albo cinereo & striato*, T. 489. *Le grand tournesol annuel à feuilles cendrées & panachées.*
3. *Corona solis, maxima, flore pallidè sulphureo, ferè albo, semine nigro. An chrysanthemum majus alterum, sulphureo magno flore?* H. R. Par. *Grand tournesol annuel, à fleurs pâles de couleur de soufre, presque blanches & à semences noires.*
4. *Corona solis, maxima, flore pleno aureo, semine nigro*, a. *Grand tournesol annuel, à fleurs jaunes doubles & à semences noires.*
5. *Corona solis maxima, flore pleno aureo, semine albo. Grand tournesol annuel à fleurs jaunes doubles & à graines blanches.*
6. *Corona solis, maxima, flore pleno sulphureo, semine nigro*, a. *Grand tournesol annuel à fleur double, de couleur de soufre & à semence noire.*
7. *Corona solis, maxima, flore pleno sulphureo, semine albo*, a. *Grand tournesol annuel, à fleur double de couleur de soufre & à semence blanche.*
8. *Corona solis, ramosa perennis, helenium Indicum ramosum*, C. B. p. 277. *Chrysanthemum Indicum perenne, flos solis minor*, Flor. 2. 45. *Flos solis prolifer*, H. Eyst. Æst. o. 5. F. 2. Fig. 1.
9. *Corona solis, parvo flore, tuberosa radice.* Voyez *Battata Canadensis.*
10. *Corona solis, latifolia altissima*, T. 489.
11. *Corona solis, latifolia, humilior, Canadensis.*
12. *Corona solis, rapunculi radice*, T. 490. *Helenium Canadense altissimum Vosacan dictum*, H. R. Par. 85.

Les racines de ce *corona solis* sont tant soit peu ameres, mais non désagréables. Les habitans du Canada s'en servent en aliment.

13. *Corona solis, altissima virga aurea foliis*, T. 490. *Tournesol vivace, le plus grand, à feuilles de verge d'or.*
14. *Corona solis, arborea latissimo folio platani. Grand tournesol vivace qui vient en arbre, & qui a la feuille large du platane.*
15. *Corona solis, foliis amplioribus laciniatis*, T. 490. *Doronicum Americanum, laciniato folio*, C. B. P. App. 516. *Tournesol vivace à feuilles larges divisées.*
16. *Corona solis, foliis angustioribus laciniatis*, T. 490. *Aconitum, helianthemum Canadense*, Corn. 179. *Tournesol vivace à feuilles étroites divisées.*
17. *Corona solis, altissima caule alato*, T. 490. *Helenium Canadense elatius, alato caule*, H. R. P. 85.
18. *Corona solis, salicis folio, alato caule. Tournesol vivace à feuille de saule & à tige ailée.* BOERHAAVE, *Ind. alter Plantarum*, Vol. I.

CORONALIS SUTURA, *suture coronale.* Voyez *Caput.*

CORONALE OS, *Os frontal.*

CORONARIA VASA, *Vaisseaux coronaires*, ce sont de certains vaisseaux qui portent le sang dans la substance du cœur. Voyez *Cor.*

On donne le même nom à de certains vaisseaux distribués dans l'estomac. Voyez *Cœlia.*

CORONE, *κορώνη*, *corneille.*

On donne aussi ce nom à l'apophyse antérieure de la mâchoire inférieure. Voyez *Caput.*

CORONILLA, *la coronille.*

Voici ses caracteres.

Elle ressemble par la forme & par les feuilles, à l'*emerus* ou faux séné. Sa gousse est composée de plusieurs parties jointes les unes aux autres, comme par des especes d'articulation; chacune de ces parties est renflée & contient une semence oblongue.

Boerhaave en compte les huit especes suivantes.

1. *Coronilla sive colutea minima*, Lob. Ic. 87. T. 650. *Polygala Valentina*, Clus. H. 98. *Colutea sive polygala*, 1. *Valentina Clusii*, M. H. 2. 122. *Polygala altera*, C. B. P. 344. *Colutea, parva species, polygala Valentina Clusii*, J. B. 383. H.
2. *Coronilla Hispanica frutescens major, colutea sive polygala altera fruticosior foliis latioribus*, H. L. 168. *Polygala major massiliotica*, C. B. P. 349. *Colutea scorpioides Quedam, sive polygala Cortusi similis planta, sed major*, J. B. 1. 382. H.
3. *Coronilla, argentea, Cretica*, T. 650. *Colutea scorpioides Cretica odorata*, Alpin. Exot. 17. M. H. 2. 123. H. *Coronille de Candie à gousse partagée par des jointures & à feuilles argentées.*
4. *Coronilla Zeylanica argentea tota, colutea Zeylanica, argentea tota*, H. L. Ic. & Descript. 171. H. *Coronille de Zeylan à gousses partagées en jointures & argentées.*
5. *Coronilla minima*, T. 650. *Ferrum equinum Gallicum, siliquis in summitate*, C. B. P. 349. *Polygalon cortusi*, J. B. 2. 251. *Lotus enneaphyllos*, Lug. 510. *Colutea herbacea enneaphyllos*, M. H. 2. 120. H. *La plus petite des coronilles à gousse partagée par des jointures.*
6. *Coronilla herbacea flore vario*, T. 658. *Colutea herbacea, dumetorum, major, siliquis articulatis, flore vario*, H. L. *Securidaca, dumetorum major, flore vario, siliquis articulatis*, C. B. P. 349. *Melilotus, quinta Tragi*, J. B. 2. 349. *Coronille herbacée à gousse, partagée par des jointures* & *à fleur variable.*
7. *Coronilla Cretica, herbacea flore parvo purpurascente*, T. Corr. 44 a. *Coronille de Candie herbacée à gousse, partagée par des jointures & à petite fleur purpurine.*

8. *Coronilla*

8. *Coronilla Cretica herbacea, flore parvo luteo*, T. Cor. 44. a. Boerhaave, *Index alter Plantarum*, Vol. II.

On n'attribue à ces plantes aucune propriété médicinale que je connoisse.

CORONOPUS, *corne de cerf.*

Voici ses caracteres.

Elle a la fleur & le fruit du plantain; ses feuilles ne different de celles du plantain, que parce qu'elles sont profondément découpées par les bords, au lieu que celles du plantain sont ou entieres ou légerement dentelées.

1. *Coronopus hortensis*, C. B. Pin. 190. Tourn. Inst. 128. Elem. Bot. 104. Boerh. Ind. A. 2. 101. *Coronopus*, Offic. *Coronopus vulgaris, sive cornu cervinum*, Park. Theat. 501. Raii Hist. 1. 879. *Coronopus, sive cornu cervinum, vulgò spica plantaginea*, J. B. 3. 509. *Coronopus, herba stella, cornu cervinum*, Chab. 309. *Cornu cervinum*, Ger. 340. Emac. 427. Mer. Pin. 30. Merc. Bot. 1. 30. Phyt. Brit. 31. *Plantago foliis laciniatis, coronopus dicta*, Raii Synop. 3. 315. *Plantago coronopus dicta, sativus, in acetariis utilis*, Pluk. Almag. 298. *vulgò stella terræ.*

Ce plantain a la racine blanchâtre, foible, assez longue, s'enfonçant profondément en terre & entourée de feuilles rangées circulairement & couchées à terre, ce qui lui a fait donner le nom de *stella terræ*, ou étoile terrestre: ses feuilles different des autres plantains, en ce qu'elles sont longues, très-étroites, & en ce qu'elles n'ont chacune qu'environ six petites découpures; elles sont tant soit peu cotoneuses & velues. Ses épis sont étroits & faits comme dans les autres plantains, de petites fleurs irrégulieres à quatre feuilles, & croissant sur des tiges blanchâtres de trois ou quatre pouces de long. Sa graine est petite, luisante & d'un brun foncé. Elle croît dans les lieux sablonneux & dans les bruyeres; elle fleurit au mois de Juin.

Quant à sa nature, elle est la même que celle des autres plantains, il desseche & resserre modérément; c'est un vulnéraire fort bon, & qu'on peut employer tant intérieurement qu'extérieurement. D'ailleurs on le recommande particulierement contre la morsure des animaux venimeux, & même contre celle du chien enragé. Miller, *Bot. Offic.*

2. *Coronopus maritima major*, C. B. p. 190. *Plantago angustifolia*, Dod. p. 108. a.

Miller compte encore deux autres especes de *coronopus.*

Coronopus Ruellii. Voyez *Ambrosia campestris.*

Coronopus vient de κορώνη, *corneille*, & de πȣ̃ς, *pié*, parce qu'on dit que cette plante ressemble aux piés de la corneille.

COROS, κόρος, *satiété.*

COROZONE CELIO, c'est le *sedum Canarinum foliis omnium maximis.*

CORPORA NERVOSA ou NERVEO-SPONGIOSA PENIS, *corps caverneux* ou *nervo-spongieux du pénis.* Voyez *Generatio.*

CORPORA OLIVARIA, *corps olivaires*; ce sont deux protubérances de la moelle allongée. Voyez *Cerebrum.*

CORPORA PYRAMIDALIA, *corps pyramidaux*; ce sont deux autres protubérances voisines des précédentes. Voyez *Cerebrum.*

CORPORA STRIATA, *corps cannelés*; ce sont deux éminences placées dans les ventricules latéraux du cerveau. Voyez *Cerebrum.*

CORPORATIO, *l'action d'incorporer.*

CORPULENTIA, *Corpulence.*

CORPUS CALLOSUM, *corps calleux* ou partie médullaire du cerveau qui couvre les deux ventricules latéraux du cerveau. Voyez *Cerebrum.*

CORPUS GLANDULOSUM, *les prostates.*

CORPUS PAMPINIFORME, PYRAMIDALE, ou VARICOSUM, *corps panpiniforme, pyramidal*, ou *variqueux.* Il est placé un peu au-dessus des testicules, & formé par la division & la réunion des veines spermatiques. Voyez *Generatio.*

CORRAGO ou BORRAGO, *Bourache.*

CORRÆ ou CORSÆ, χέῤῥαι ou κόρσαι, *les tempes.* Gorræus.

CORRECTIO, l'action de corriger. Ce mot a différentes acceptions particulieres en Pharmacie.

Premierement, on appelle *corriger* les remedes drastiques ou qui operent trop violemment, lorsqu'on fait entrer dans leur composition quelques ingrédiens qui restraignent la force de leur action, & préviennent les accidens qu'ils ne manqueroient pas de causer si on n'avoit pas pris cette précaution. C'est par cette raison, par exemple, que l'on joint quelque carminatif, comme les semences de fenouil ou d'anis, aux feuilles de séné, qui sans cela causeroient ordinairement des flatulences & des tranchées. Ce sont les substances ou ingrédiens dont on se sert pour rendre les medicamens moins forts & moins dangereux, qu'on appelle correctifs, en Latin *corrigentia* ou *correctoria*, ou *castigantia* & *infringentia.* Selon Wedelius dans son Traité *de Medicamentorum compositione extemporanea*, les correctifs ont rapport ou à la qualité mal-faisante, ou à la viscosité, ou à la densité, ou à la froideur, ou à la vertu narcotique, ou à la vertu émétique, ou à la force des remedes auxquels on les ajoute. D'où il s'ensuit évidemment que les correctifs doivent être composés de certaines parties d'une nature contraire à celles qui dominent dans la substance à *corriger.* C'est-à-dire, par exemple, que c'est par les alcalis qu'il faut *corriger* les acides, les alcalis par les acides, & toute substance d'une nature donnée, par une substance d'une nature diamétralement opposée. Les correctifs généraux des remedes qui operent trop violemment, sont l'eau, qui délaye & tempere l'acrimonie; secondement, les huiles douces & balsamiques qui enveloppent & émoussent les pointes des remedes stimulans & irritans. C'est aussi à la même dénomination de *corriger*, qu'il faut rapporter la maniere d'affoiblir par la préparation & par le mélange, l'énergie de certains remedes; ainsi, par exemple, on rend plus douce & moins violente dans son action la racine d'arum, en la faisant macérer dans quelque liqueur ou en la faisant sécher. Mais il arrive souvent que des personnes se vantent de tempérer, d'adoucir, de corriger la nature de certains ingrédiens, qui ne savent seulement pas en quoi consiste leur nature; ainsi il y en a qui croient corriger l'opium par le castor, ou par une addition de quelqu'autre substance aromatique & échauffante, parce que les anciens se sont imaginés que c'étoit l'excessive froideur de l'opium qui le rendoit mal-faisant.

On fait encore d'autres corrections auxquelles il vaudroit mieux donner le nom de *castration*; comme lorsqu'on fait macérer dans du vinaigre les semences de coriandre ou de cumin, ou comme lorsqu'on se propose de *corriger* ou d'affoiblir la scammonée, ainsi que font quelques-uns, selon Van-Helmont, en la faisant bouillir avec des liqueurs acides. Mais il ne faut pas être fort versé dans la matiere médicale, pour savoir que la scammonée, exposée à l'évaporation acide du soufre, perd entierement ses propriétés, & s'éloigne d'autant plus de sa propre nature, que la quantité d'acide qu'elle prend est grande. Nous pouvons donc assurer avec l'Auteur que nous venons de citer, que toutes ces *corrections* se font à l'avanture, & sans aucune connoissance des qualités, des parties, & des rapports mutuels des correctifs & des substances à cor-

riger. Une chose assez surprenante, c'est le changement total qui se fait dans les propriétés médicinales de quelque substance par la correction. Quelle différence entre l'asarabacca naturel & l'asarabacca bouilli! Mais nous avons donné dans les articles qui concernent chaque remede, les correctifs qui leur sont vraiment appropriés.

Secondement, on entend par *corriger* des remedes dont l'action est languissante & foible, hâter ou augmenter leur opération par la préparation; comme lorsqu'on mêle des sels avec des remedes évacnans, d'une nature gommeuse & résineuse, afin que mieux dissous & plus atténués, ils agissent plus puissamment. C'est dans le même dessein qu'on ajoute le sel de tartre ou le sel polychreste aux infusions de sené. Lorsqu'on se propose ces effets par l'addition, les ingrédiens ajoutés s'appellent *adjuvantia*, aidans. Mais lorsque l'on réunit ensemble plusieurs substances drastiques de la même nature pour augmenter leur effet par la conspiration de leurs actions, ces ingrédiens ajoutés s'appellent *acuentia*, aiguisans.

Troisiemement, on *corrige* les remedes qui choquent l'odorat & le gout, en les préparant de maniere que ces deux sens en soient moins offensés. Mais comme les gouts ne sont pas toujours les mêmes, les correctifs de cette espece doivent nécessairement varier, & s'approprier au gout particulier de la personne à qui l'on a affaire. C'est par le sucre qu'on *corrige* ordinairemenr, & qu'on rend agréables à prendre les remedes qne l'on donne aux enfans. Pareillement, c'est par des substances d'une odeur douce & gratieuse que l'on *corrige* celles qui déplaisent à l'odorat.

CORRIGIOLA; c'est, selon Fuchsius, dans son Commentaire sur Nicolaus Myrepsus, le *Polygonum mas.*

CORROBORANTIA; remedes corroborans, ou qui donnent des forces.

CORROBORATIO; l'action de fortifier ou de donner des forces.

CORRODENTIA ou CORROSIVA, *Corrosifs*.

Les *corrosifs*, ou les remedes qui rongent les parties du corps, quelles qu'elles soient, auxquelles ils sont appliqués, sont d'un grand usage dans la Chirurgie. Ils sont composés de substances acres, & on peut en faire la distribution suivante.

Premierement, il y a des *corrosifs* doux; entre lesquels on peut compter l'alun brûlé, les cendres de bois verd, le mercure doux, le précipité blanc, & le vitriol blanc.

Secondement, il y a des *corrosifs* forts, comme le précipité rouge, le colcothar, & les trochisques de minium de Vigo.

Pour faire ces derniers,

Prenez *du plomb rouge, une demi-once,*
du sublimé corrosif, une once,
de la mie de pain, quatre onces,
de l'eau rose, une quantité suffisante, pour mettre tous ces ingrédiens en trochisques.

Troisiemement, il y a des *corrosifs* très-forts, comme le beure d'antimoine, la pierre infernale, le sublimé *corrosif*, l'huile de tartre par défaillance, & l'huile de vitriol.

Nous remarquerons par rapport à tous les *corrosifs* en général, que leur usage demande d'autant plus de circonspection qu'ils ont plus de force.

Les *corrosifs* agissent par leur acrimonie: c'est cette qualité qui détruit non seulement les substances étrangeres adhérentes aux corps des animaux, mais encore leurs solides mêmes; pourvu qu'elle rencontre quelque humidité qui donne lien à son action, ou qu'elle soit confinée sur la partie par quelque emplâtre adhésive, ensorte que son action soit provoquée par la chaleur du corps. On donne aux *corrosifs* dans les deux premiers cas le nom de cathérétiques, & dans le dernier cas celui de caustiques potentiels. Voyez *Caustica*.

On se sert des *corrosifs* pour ouvrir les abscès, pour faire des cauteres ou des ulceres artificiels, pour consumer des tubercules & des excroissances calleuses, pour séparer & extirper des parties corrompues, pour nettoyer des ulceres sordides, & quelquefois pour arrêter des hémorrhagies.

Voici les avis que les différens Auteurs ont donnés sur l'usage des *corrosifs*.

Premierement, lorsque le mal n'est pas assez grand pour ne pouvoir être emporté par les *corrosifs* doux, il ne faut point avoir recours aux *corrosifs* forts; car outre les grandes douleurs que l'on causeroit aux malades, on risqueroit de déterminer les humeurs à se porter sur la partie affectée.

Secondement, il y a des constitutions & des parties du corps qui ne permettent point l'usage des caustiques, à cause de la facilité qu'elles auroient à en être offensées. Ces remedes ne conviennent pas non plus également à tout âge. Il y a du danger à les appliquer sur des corps dont les humeurs s'irritent facilement, sur les parties tendineuses & nerveuses, & sur les enfans.

Troisiemement, les *corrosifs* conviennent particulierement dans les maladies qui souffrent du délai.

Quatriemement, lorsque le principe de la maladie est intérieur, & qu'il y a lieu de craindre que les *corrosifs* ne l'irritent & ne l'augmentent, au lieu de le diminuer & de l'affoiblir, il n'en faut faire aucun usage.

Cinquiemement, il faut diriger l'action des *corrosifs* de maniere qu'ils n'offensent, ne consument & n'exulcerent pas les parties saines.

CORROSIO. La corrosion chymique est ce que nous avons appellé dans l'article *Calx*, calcination par le feu potentiel. Voyez *Calx*. Barchusen la définit une solution totale ou partielle d'un corps par quelque sel acre.

CORROSIVA, *corrosifs*; en Chymie les menstrues salins. RIEGER. Voyez *Corrodentia*.

CORRUDA. Voyez *Asparagus petrea*.

CORRUGATIO; froncement ou ride de la peau, ou de quelqu'autre partie du corps.

CORRUGATOR COITERI, ou *Musculus frontalis verus*; le *muscle frontal*.

Ce *muscle* part charnu de l'apophyse de l'os frontal proche l'angle intérieur, ou le grand angle de l'orbite, audessus de l'union de l'os du nez, & de l'apophyse supérieure de l'os maxillaire avec cet os, d'où il s'étend obliquement, extérieurement & en montant.

Il s'insere dans la partie charnue de l'occipito-frontal; quelques-unes de ses petites fibres passent dans la peau, un peu au-dessus de la région moyenne des sourcils. Son usage est de tenir la peau du front unie, en la tirant en-bas dans l'action de l'occipito-frontal: mais lorsqu'il agit dans toute sa force, il sert au contraire à rider le front entre les sourcils; comme il arrive lorsque nous produisons ce mouvement, qu'on appelle froncer les sourcils. DOUGLAS. Voyez *Caput*.

CORSÆ. Voyez *Corræ*.

CORSOIDES. Voyez *Amianthus lapis*.

CORTALON; c'est dans Myrepse le nom du *Seneçon*.

CORTEX CARDINALIS DE LUGO. Voyez *Quinquina*.

CORTEX CARYOPHYLLATUS. Voyez *Caryophyllus*.

CORTEX CULITLAWAN, Mont. Oxot. 8. *Culilawan* Ephem. Ger. Dec. II. an. I. p. 55.

C'est une écorce chaude aromatique qui passe pour venir de la nouvelle Guinée, mais qui est inconnue à nos Droguistes Européens. On lui attribue les mêmes vertus qu'à l'écorce *massoy*. Dale d'après *Monti*.

Cortex Elaterii. Voyez *Cascarilla*.

Cortex Magellanicus. Voyez *Cortex Winteranus*.

Cortex Massoy, Mont. Oxot. 8. Ephem. Ger. Dec. II. An. I. p. 55.

C'est une écorce aromatique & chaude, qu'on dit originaire de la nouvelle Guinée, mais que nos Droguistes ne connoissent point: elle est alexipharmaque, apéritive, carminative, céphalique, cordiale & stomachique. Les Habitans de cette contrée la réduisent en poudre pour s'en servir: ils en font avec de l'eau une espece de pulpe, dont ils se frottent dans les tems froids & pluvieux: elle passe pour échauffer beaucoup, pour calmer les douleurs pungitives & les tranchées, & pour être d'une odeur très-agréable. Dale, d'après *Rumphius* & *Monti*.

Cortex Peruvianus. Voyez *Quinquina*.

Cortex Winteranus spurius. Voyez *Canella alba*.

Cortex Winteranus, Offic. Park. Theat. 1652. *Cortex Winteranus, cortex Magellanicus*, Mont. Exot. 8. *Cortex Winteranus acris, sive canella alba*, J. B. 460. *Cortex Winteranus Clusii*, Chab. 34. *Laurifolia Magellanica, cortice acri*, C. B. Pin. 461. Raii Hist. 2. 1201. *Ecorce de Winter*.

Cette *écorce*, qui est aujourd'hui extremement rare, s'appelle chez nos Droguistes, l'*écorce de Winter*: mais ils nous trompent souvent, & substituent en sa place la canelle blanche. Miller, *Bot. Off.*

Le Capitaine Winter, qui s'embarqua avec François Drake, & fit le tour du monde avec lui, rapporta du détroit de Magellan, une *écorce* aromatique, qui avoit été fort utile à tous ceux qui étoient dans son vaisseau. Elle leur avoit servi d'épices pour leurs mets, & de remede excellent contre le scorbut. Clusius lui donna le nom de ce Capitaine, & appella l'écorce, *cortex Winteranus*, & l'arbre, *Magellanica aromatica arbor*. Celui qui a écrit le Journal des Vaisseaux Hollandois qui firent voile pour le détroit de Magellan en 1599. le nomme *Lauro similis arbor, licet procerior, cortice piperis, modo acri & mordenti*; & Sebald de Weert, qui étoit de ce voyage, dit qu'ils se servoient des feuilles & de l'*écorce* de cet arbre dans leurs mets pour les corriger sous un climat froid. Caspard Bauhin l'appelle *Laurifolia Magellanica cortice acri*, & Johnson, *Arbor laurifolia Magellanica*.

Mais M. George Handyside, qui est revenu depuis peu de ces contrées, en parle beaucoup plus exactement: il nous a même apporté de sa graine, avec un échantillon de ses feuilles & de ses fleurs sur une petite branche, à l'inspection desquelles je ne connois aucune classe de plantes sous laquelle il soit plus à propos de mettre le cannelier de Winter, que sous celle des *pereclymenum*; & quoiqu'il differe en beaucoup de choses du chevrefeuille, cependant je l'appellerai *Pereclymenum rectum, foliis laurinis, cortice acri aromatico*.

Ce Voyageur m'a assuré que cet arbre n'étoit gueres plus haut & plus gros qu'un pommier; qu'il poussoit beaucoup de racines & beaucoup de branches; que ses feuilles étoient d'un verd foible en-dessus, placées sur des pédicules d'un demi-pouce de long, longues d'un pouce & demi, larges dans le milieu, c'est-à-dire dans l'endroit où cette dimension est la plus grande, d'un pouce, allant en décroissant par l'une & l'autre extrémité, & se terminant en pointe émoussée; que ses fleurs partoient des aîles des feuilles, placées sur des pédicules longs d'un quart de pouce, rassemblées deux ou trois, ou plusieurs à côté les unes des autres, tant soit peu semblables à celles du periclymenum; blanches comme le lait, pentapétales, & rendant une odeur qui tient de celle du Jasmin; qu'il succede à ces fleurs une baie ovale, composée de deux ou trois, ou plusieurs pepins, ou petites baies, placées à côté les unes des autres sur le même pédicule, d'un verd foible, & marquetées de noir; & que ces baies contiennent une certaine quantité de semences aromatiques noires, à peu près semblables à des pepins de raisins.

Il croît très-communément dans les contrées situées vers le milieu du détroit de Magellan.

J'apprens encore de M. Handyside, qu'on se sert des feuilles de cet arbre, jointes à d'autres herbes, en fomentation dans différentes maladies avec beaucoup de succès: mais rien ne le frappa davantage que l'énergie de son *écorce* prise avec quelques semences carminatives, dans le scorbut.

Ceux qui étoient sur son vaisseau, & qu'on avoit confiés à ses soins, en prenoient une demi-dragme bouillie avec ces semences: ordinairement elle les faisoit suer, & les guérissoit. Il ordonna aussi le même remede à plusieurs personnes qui avoient mangé imprudemment d'un veau marin, vénéneux, qui est fort commun dans ces contrées, où on l'appelle *lion marin*. Quoique ce mets les eût rendus malades au point que la plupart perdoient la peau, qui se levoit peu à peu de dessus leur corps par grands morceaux, cependant elles s'en trouverent fort bien. Ainsi cet antidote lui vint fort à propos; & il m'a avoué, que quoiqu'il entendît très-bien la matiere médicale, il eût été fort embarrassé pour arrêter les effets de ce poison singulier, si par bonheur l'*écorce* de Winter n'y avoit été propre.

En comparant cette description avec celle du cannelier sauvage, il paroît évident que l'*écorce* que nos Droguistes nous vendent sous le nom d'*écorce de Winter*, n'est point la vraie. Il faut cependant avouer, que quoique ces *écorces*, ces arbres, les lieux où ils croissent, & leur forme extérieure n'aient presque rien de commun, ils ont toutefois la même odeur & le même gout, & peuvent être substitués les uns aux autres sans inconvénient. Il n'y a à la vérité aucun doute que la vraie *écorce de Winter* étant plus aromatique que la fausse, ne fut aussi plus énergique. Hans-Sloane, *Abrégé des Transact. Philos. Vol.* 2.

Mais pour connoître beaucoup mieux la nature & les propriétés de l'*écorce de Winter*, il ne sera pas inutile de rapporter les différentes expériences qu'Antoine de Heide a faites sur cette substance, & qu'on trouve dans ses *Observations médicales*.

« Si l'on verse, dit-il, sur cette *écorce* de l'esprit de vin « rectifié, il prendra sur le champ une couleur rouge « foncée avec le gout de l'*écorce*. Quant à l'eau de « pluie, elle n'en recevra qu'une couleur jaune foible. « Une grande quantité d'huile de vitriol, mise sur la « teinture spiritueuse de cette *écorce*, avant qu'on « l'en eût séparée, excita une chaleur violente, & mit « en agitation les morceaux de l'*écorce* qui étoient auparavant en repos au fond du vaisseau, & qui avoient « pris une couleur noirâtre. L'eau-forte versée sur la « teinture séparée de l'*écorce*, lui donna une couleur « blanchâtre; effet qui semble devoir être plutôt attribué à la nature aqueuse de l'eau-forte qu'à son acidité; car l'eau de pluie produisit avec la même teinture une couleur de lait, & dans le même tems de « petits flocons blancs étoient précipités au fond du « vaisseau: il paroît que l'eau-forte rend la couleur de « cette teinture plus foncée qu'elle ne l'étoit auparavant. »

L'*Ecorce de Winter* rend dans la distilation, selon Boecler, une grande quantité d'huile, qui, comme celle de la canelle, flote en partie, & en partie se précipite au fond de l'eau qui vient avec elle. Comme l'*écorce*

est aromatique, il y a tout lieu de croire que cette huile a les mêmes qualités, & conséquemment qu'elle est stimulante, corroborative, incisive, apéritive & anti-acide. On en parle encore comme d'un spécifique très-présent contre le scorbut; & on en ordonne quelquefois l'*écorce* en Angleterre sous le nom d'*écorce anti-scorbutique*, *cortex anti-scorbuticus*.

« En Angleterre, dit Etmuller, ont la joint aux yeux « d'écrevisse, & on l'ordonne fréquemment & avec « succès dans les maladies scorbutiques & hypocondria- « ques. »

On la fait prendre en poudre depuis un scrupule jusqu'à une demi-dragme, &, selon quelques Auteurs, jusqu'à la dragme entiere. Deux onces de son infusion dans quelque liqueur appropriée, feront une dose. On la peut faire prendre en poudre, selon Valentini, depuis dix grains jusqu'à quinze: mais en infusion ou en décoction, on en peut ordonner une dragme ou deux.

Nous lisons dans le même Auteur, « que cette *écorce* est « échauffante & discussive, & que par conséquent elle « fortifie l'estomac, atténue le sang épais & scorbuti- « que, & entretient la circulation; d'où Valentini « conclut qu'elle sera très-bienfaisante dans toutes les « maladies qui proviennent d'un usage excessif du sel « marin, du scorbut, & dans d'autres maladies sembla- « bles. C'est par cette raison, ajoute-t'il, que Willis « la recommande tant dans la paralysie & dans la foi- « blesse des articulations; car comme elle est composée « de particules volatiles, acrimonieuses, pénétrantes « & huileuses, elle ne peut pas manquer de raffermir « & de fortifier. On en tire par la distilation une eau « sur laquelle flotte l'huile: si l'on joint le sucre à cette « huile, on aura un *elæosacharum* excellent pour toutes « les maladies dont nous avons parlé ci-dessus. On s'en « sert dans les apoplexies, les léthargies, & les autres « maladies de cette nature. Entre les personnes qui fu- « ment du tabac, il y en quelques-unes qui en mettent « un peu dans leur pipe; ce qui donne à la fumée une « odeur agréable, & qui tient de celle du clou de giro- « fle. Alpinus substitue cette *écorce* au quinquina, & « il nous dit avoir guéri par son moyen non-seulement « des fievres erratiques, mais même des fievres pété- « chiales. »

Juncker nous assure dans son *Conspectus Therapiæ generalis*, que l'*écorce de Winter* est résolutive, discussive & subastringente, & que c'est par cette raison qu'on l'ordonne avec succès dans les maladies de l'estomac, les crudités, les nausées, les diarrhées, les vomissemens excessifs, les coliques, les fievres intermittentes, lorsqu'elles sont sur leur déclin, & dans tous les cas où il sera question de fortifier l'estomac. Elle passe pour très-énergique dans les maladies scorbutiques, dans les obstructions des visceres, les cachexies, & le dérangement des regles; mais, ajoute Juncker, elle ne guérit ni les fievres quartes, ni les fievres pétéchiales, & il ne faut pas en attendre de grands avantages dans les paralysies.

CORTICALIS SUBSTANTIA, la *Substance corticale* du cerveau & du cervelet. Voyez *Cerebrum*.

CORTUSA. Cette plante a été ainsi appellée de Cortusus fameux Botaniste, qui l'a mis le premier en usage.

Voici ses caracteres.

Sa racine est vivace. Ses feuilles sont rondes, rudes, découpées par les bords, & semblables à celles du liere terrestre. Le calyce de sa fleur est petit & divisé en cinq segmens; ses fleurs ressemblent à celles du fenouil, divisées au sommet en plusieurs segmens, & rangées en ombelle. Son fruit est rond, terminé en pointe, & fermement attaché au calyce: il contient plusieurs petites semences anguleuses.

1. *Cortusa*. J. B. 3. 499. Boerh. Ind. 206. *Cortusa, sanicula montana*. Offic. mont. 41. *Cortusa, sanicula Alpina quibusdam*. Chab. 490. *Sanicula Alpina, sive Cortusa Matthioli*. Park. Theat. 533. Parad. 240. Raii. Hist. 2. 1084. *Sanicula Alpina Clusii, sive Cortusa Matthioli*. Ger. 645. Emac. 788. *Sanicula montana, latifolia sinuata*. C. B. Pin. 243. Hist. Oxon. 2. 558. *Auricula ursi laciniata, seu cortusa Matthioli, flore rubro*. Tourn. Inst. 121.

La sanicle à oreille d'ours:

Elle croît dans les lieux montagneux, & elle fleurit au printems. Ses feuilles facilitent l'expectoration. DALE d'après *Monti*.

CORU. *Canarica arbuto, vel malo aureæ similis*. J. B. *Coru, foliis mali aureæ, flore luteo Acosta*. C. B. *Coru*. Park. *Lusitanis Herba Malabarica*.

C'est un arbre nain, semblable au coignassier, dont les feuilles sont assez semblables à celles de cet arbre, qui a la fleur jaune, sans odeur, ou très-peu odoriférante. Garcias dit que ses feuilles sont semblables à celles du pêcher; que sa fleur est blanche, & qu'elle a l'odeur semblable à celle du péryclymenum. L'écorce de sa racine est mince, légere, & d'un vert d'eau. Si on la broie, ou si l'on y fait des incisions, elle rend une grande quantité de suc laiteux, plus épais & plus gluant que celui qui coule du *macer*, insipide, ou tant-soit-peu amer, froid & dessiccatif, mais plus dessiccatif que froid.

Les habitans du Malabar, tant Chrétiens que Payens, font un très-grand usage de la liqueur de cette écorce verte, quoiqu'elle soit très-desagréable au gout; sans doute à cause des effets merveilleux qu'elle produit dans toute sorte de flux, comme dans la lienterie, dans la diarrhée, & dans la dyssenterie, quelles qu'en soient les causes. Sa dose est de sept onces le matin, & d'autant le soir, si le cas l'exige: mais comme elle est amere & très-desagréable au gout, on se lave la bouche avec du petit-lait, après l'avoir bue.

Les Portugais distilent l'écorce de la racine, & la préparent de la maniere suivante:

Prenez *de l'écorce pulvérisée, huit onces*;
de l'ammi;
de l'ache;
de la coriandre sechée;
du cumin noir, tant-soit-peu grillé & pulverisé; } *de chac. 3 onces*;
de l'écorce de myrobolans-chebules, sept onces;
de beurre frais, fait de lait de vache, deux onces;
de petit lait, une quantité suffisante pour délayer les poudres.

Distilez le tout dans un vaisseau convenable.

La dose ordinaire de cette liqueur pour ceux qui sont tourmentés d'un flux de ventre, est de quatre ou cinq onces, avec deux onces d'eau d'aveline d'Inde, communément appellée *Areca*, ou d'eau de pédicules de roses, à prendre une ou deux fois par jour, s'il est nécessaire. On ajoute quelquefois dans les occasions pressantes des trochisques d'ambre, ou de la terre Lemniéne. La coutume est d'ordonner, immédiatement après qu'on l'a prise, l'*oxygala*, ou le lait aigre, & sur le soir un clystere preparé avec la liqueur de *coru* distilée.

Quoique Garcias nous assure s'être toujours servi de cette eau avec succès, cependant il ne peut disconvenir que l'*herba Malabarica* préparée par les Habitans du Malabar même, ne soit un remede beaucoup plus efficace. Ce remede est fait des mêmes ingrédiens que l'eau, dont nous venons de donner la description; on les pulverise bien, & on les fait macérer dans du petit lait,

ou dans une forte décoction de riz. Acosta préfere l'écorce verte du *macer*, quelque desagréable qu'elle soit au gout, à la liqueur du *coru*. Quoiqu'il en soit, celle-ci passe encore pour très efficace dans les foiblesses d'estomac, & dans les vomissemens, qu'elle arrête, prise avec l'eau de mente, & la poudre de Mastic. Raii *Hist. Plant.*

CORVINUS LAPIS, pierre qu'on trouve dans l'Inde, & que les Habitans appellent *Cocaote*. On ajoute qu'elle est remarquable par un bruit semblable à celui du tonnerre, qu'elle fait, lorsqu'elle est échauffée.

CORUSCUS, ou *Auricula muris*, *oreille de souris*. Rulann.

CORVUS. *Offic.* Schrod. 5. 317. Aldrov. Ornith. 1. 694. Bellon. des oiseaux. 280 Gesn. de Avib. 294. Jonf. de Avib. 23. Charlt. Exerc. 75. Mer. pin. 171. Schw. 244. Wil. Ornitb. 82. Raii. Ornith. 121. Ejusd. Synop. *a.* 39. *Corbeau.*

Cet oiseau est trop connu pour en faire la description. On recommande les jeunes *corbeaux* réduits en cendres pour l'épilepsie, la goute, & l'espece de lepre, nommée *alphus*. On met la cervelle de cet oiseau au nombre des anti-épileptiques. Sa graisse & son sang passent pour rendre les cheveux noirs. On dit que sa fiente suspendue au cou des enfans, les soulage dans la toux, & leur fait percer les dents. Dale, d'après *Schroder*.

CORICUS, κώρυκος, espece de balle dont les Anciens se servoient; elle étoit vraissemblablement faite avec de la peau. Ils remplissoient cette peau de pepins de figue, de son, ou de farine, lorsque la *balle* devoit servir à des personnes foibles; mais de sable, lorsque c'étoit pour des personnes fortes & robustes, selon ce que nous apprend Oribase d'après Antillus. Les Auteurs n'ont point déterminé la grosseur de cette *balle*; mais il y a toute apparence qu'elle étoit assez considérable. Elle devoit aussi être plus ou moins pesante, selon l'âge & la force de la personne pour laquelle elle étoit destinée. On l'attachoit au ciel du lit, d'où elle descendoit à la hauteur du nombril du malade qui la prenoit dans ses mains, & la lançoit loin de lui, la recevant & la renvoyant à chaque oscillation. On appelloit cet exercice *Corycomachia*, κορυκομαχία; & on le recommandoit pour exténuer, ou affoiblir les corps pléthoriques.

CORYDALUS, κορυδαλὸς, l'*Alouette*. Voyez *Alauda*.

CORYLUS. Voyez *Avellana*.

CORYMBIA, CORYMBAS, ou CORYMBE, *lierre terrestre*. Blancard.

CORYMBUS, κόρυμβος. Voyez l'explication des termes de Botanique, à l'article *Botanica*.

Les plantes corymbiferes sont celles dont la fleur est faite en disque, mais dont les semences ne sont point couvertes de duvet. Cette épithete est prise de la disposition de leurs fleurs qui sont en bouquet, & qui s'étendent circulairement en ombelle, comme les oignons. De ce nombre sont le souci des champs, l'œil de bœuf commun, la marguerite, la camomille, l'armoise, la matricaire, &c.

M. Ray les distribue en radiées, comme le tournesol, le souci, & en fleurs nues, comme la lavande, le cotton, l'aigremoine, la tanesie, & toutes celles qui ont affinité avec celles-ci, comme la scabieuse, la verge à berger, le chardon, & les autres. Miller. *Diction. Vol.* I.

CORYPHE, κορυφὴ, le *Sommet de la tête*.

CORYZA, κόρυζα, Celse traduit ce mot par *Gravedo*, & Cælius Aurelianus par *Catharrus ad nares*. C'est cette distilation d'humeurs par le nez, dont le froid est le plus souvent la cause. Voyez *Catarrhus*.

COS

COS. Offic. Worm. 41. Charlt. Foss. 17. Aldrov. Mus. Metall. 718. *Cotes* Boet. 52. *Cotes.* Kentm. 35. *Cotes novaculæ.* Mer. pin. 211. *Lapis Naxius.* Matth. 1340. *Pierre à aiguiser.*

Dioscoride dit que la poussiere que le fer enleve de la *pierre à aiguiser*, est propre à faire renaître les cheveux sur les parties affectées d'alopécie; qu'elle empêche la gorge de grossir aux filles; que prise dans du vinaigre, elle consume la rate, & qu'elle est bonne dans l'épilepsie.

Il y a trois sortes de *pierres à aiguiser*; la *pierre* fine *à aiguiser*; la *pierre à aiguiser* simple, & la *pierre* noire *à aiguiser*. Il est assez difficile de déterminer celle dont Dioscoride fait mention.

COSCINOS, κόσκινος, un *Crible*, ou un *Tamis*.

COSCULIA, κοσκύλια, la *Graine du Kermes*.

COSMET, *Antimoine*. Johnson.

COSMETICA ARS, la partie de la Medecine, qui a pour objet l'accroissement, ou l'entretien de la beauté naturelle. Voyez *Commotica*.

COSMETORGES, mot fait par Dolæus, par lequel il entend l'ame sensitive. Castelli.

COSMIANA ANTIDOTUS, nom d'un antidote dont Marcellus Empiricus fait mention, *cap.* 29.

COSMOS, κόσμος, c'est dans Hippocrate, l'ordre & la suite des jours critiques.

COSSI, ou VARI, Tubercules durs au visage. Voyez *Varus*.

COSSUM, Ulcere malin au nez, dont Paracelse fait mention.

COSSUS, petit ver qui vit dans le bois. Voyez *Teredo*.

COSTÆ, en Botanique, les *nervures* des feuilles. Ce sont comme des filets longs & durs qui traversent les feuilles des plantes, soit en s'étendant en long, soit en se croisant les uns les autres.

Costæ, en Anatomie, *les Côtes*. Comme ces parties sont unies au sternum avec lequel elles forment le thorax. Nous avons cru qu'il étoit à propos d'en donner la description dans un seul & même article, pour éviter toute confusion. C'est pourquoi voyez *Thorax*.

COSTUS, *Offic.* Comm. Flor. Mal. 90. *Costus Arabicus Dioscoridis*, C. B. Pin. 36. 37. *Iridem redolens ejusdem, amarus offic. seu Helenium, & Comagenium Dioscoridis ejusdem, dulcis officinarum centaurio magno cognatus ejusdem.* Raii Hist. 2. 1347. 1348. *Costus Helenii facie Officinarum.* J. B. 2. 749. Chab. 246. *Costus dulcis officinarum.* ejusd. *Indicus odoratus.* Ger. Emac. 1620. *Indicus Clusii.* Park. Theat. 1582. *Costus Indicus violæ Martis odore.* Herm. Mus. Zeyl. 58. *Tsjana Cua.* Hort. Mal. 11. 15. Tab. 8. *Costus doux & Costus amer.*

Ces deux *costus* passoient jadis pour deux racines différentes. Aujourd'hui on les regarde généralement comme les racines d'une même plante; mais cueillies en différens tems. On donne le nom de *costus* doux à la plus fraîche, & celui de *costus* amer à la plus forte & à la plus vieille. Garcias *ab horto*, & Clusius avoient été de cette opinion.: ainsi elle n'est pas nouvelle. Le *costus* est une racine assez épaisse, brune à l'extérieur, d'un blanc jaunâtre au-dedans, & qui paroît spongieuse au milieu, elle est tant soit peu chaude & amere; & son odeur tient beaucoup de celle de la racine d'Iris. On en trouve la description dans le onzieme volume, & la figure dans la quinzieme planche de l'*Hortus Malabaricus*, sous le nom de *Tsjana Cua*.

Elle passe pour être chaude & dessiccative, pour fortifier la tête & l'estomac, & pour salutaire dans les vertiges. C'est aussi un puissant desobstruant, elle leve les obstructions de la matrice & provoque les regles. C'est un des ingrédiens de la Theriaque.

Le *costus* a donné nom en partie à l'*Electuarium caryocostinum*. Miller, *Bot. Off.*

Il passe pour un bon hépatique, & l'on dit qu'on en peut tirer avantage dans l'obstruction des conduits urinai-

res, dans la colique, dans l'hydropisie & dans la paralysie.

Le meilleur est celui qui est frais, compacte, odoriférant, un peu amer & non carié.

M. Geoffroy dit que nous sommes encore dans l'ignorance, sur ce que c'est que le *costus* des anciens, & que les Grecs en avoient de trois especes. Pline le distingue en blanc & noir; & les Arabes en doux & amer. La dose de notre *costus* est depuis douze grains jusqu'à une demi-dragme, & en infusion depuis deux dragmes jusqu'à une demie once. On s'en servoit jadis comme d'un parfum.

On en faisoit pareillement usage dans les sacrifices.

Costus *hortorum*. Voyez *Balzamita mas*.
Costus *nigra*. Voyez *Cinara*.

COT

COTARONIUM, mot fait par Paracelse; il entend par ce mot une liqueur dans laquelle tous les corps & même leurs élémens peuvent être dissous.

COTHON, κώθων, espece de vase de terre fort large dont on se servoit pour boire, ou pour mettre des fleurs avec leurs feuilles & leurs racines. Le même mot signifie dans Galien, un vaisseau de terre pour la préparation de la cadmie.

COTINUS, κότινος, chez les Anciens c'est l'*oleaster* ou l'olivier sauvage, mais le

Cotinus des Modernes est un arbrisseau d'une autre espece.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont rondes, & soutenues par de longs pédicules, son calice est petit & divisé en cinq segmens, ses fleurons sont en rose, pentapétales, & placés sur des branches capillaires. Son ovaire degénere en un fruit sphérique qui contient un fruit triangulaire sous une coque dure & indivisible.

Il n'y a qu'une espece de *cotinus* qui est le

Cotinus coriaria. Jonf. dendr. 293. Elem. Bot. 483. Tourn. Inst. 610. Boerh. Ind. A. 2. 228. *Cotinus Offic*. Rupp. Flor. Jen. 80. *Cottinus Matthioli*. C. B. P. 415. *Coccigria, cotinus coriaria nonnullis dicta*. Chab. 37. *Coccigria, sive cotinus putata*. J. B. 1. 494. Raii. hist. 2. 1696. *Coggigria Theophrasti vel cotinus coriaria Plinii*. Ger. 1293. Emac. 1476. *Cotinus coriaria*. Park. Theat. 1451. *Sumach de venise ou rouge*.

Cet arbrisseau fleurit en Mai & son fruit est mûr au mois de Juillet & d'Août. On se sert de son bois dans les Provinces Méridionales de la France pour teindre les laines en jaune. Les Tanneurs employent ses feuilles dans la préparation de leurs cuirs.

Toute cette plante passe pour extremement dessiccative & astringente. La décoction de ses feuilles en gargarisme est bonne pour les ulceres de la bouche & de la langue; on s'en sert lorsqu'il y a relâchement à la luette & aux glandes de la gorge. Son fruit produit de bons effets, surtout dans les ulceres à la gorge & aux parties naturelles; il arrête les diarrhées & diminue les regles immodérées.

Ses feuilles séchées, reduites en poudre, & répandues sur le ventre après qu'on l'a frotté de vinaigre de rose, arrête les flux quels qu'ils soient, si l'on en croit Matthiole.

COTIS, κοτὶς la partie postérieure de la tête; quelques-uns disent que c'est la nuque du cou, ou la partie voisine de son articulation avec la tête. Hippocrate se sert de ce mot dans son Traité *de Morbis*. *Lib. II*.

COTONASTER, c'est le *Crataegus*; *folio oblongo serrato, utrimque virente*.

COTONEA. Voyez *Cydonia*.

COTONEASTER, c'est le *Mespilus folio subrotundo, fructu rubro*.

COTONIUM. Voyez *Bombax*.

COTTYPHUS, κόττυφος ou κόσσυφος; c'est le nom d'un poisson dont Oribase fait mention dans ses Collections Médicinales, *Lib. II. cap.* 58. C'est le *Merula*. Voyez son Article.

COTULA.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont petites comme celles de la camomile; sa fleur est couronnée ou nue; ses semences sont plates, en forme de cœur, & ailées; son calyce est ordinairement en écailles.

Boerhaave en distingue les six especes suivantes.

1. *Cotula flore luteo radiato*. Voyez *Buphthalmum*.
2. *Cotula, flore pallido radiato, chrysanthemum, folio cotulae, flore albo*, Triumfett. *Chrysanthemum fruticosius, subcandidum*, C. B. P. 135. a.
3. *Cotula, floris radiis sulphureis, disco luteo*. a.
4. *Cotula, flore albo pleno*. a.
5. *Cotula, flore luteo nudo*, T. 495. *Chrysanthemum Valentinum*, Clus. H. 332. *Buphthalmo tenuifolio simile, chrysanthemum Valentinum Clusii*, J. B. 3. 125.
6. *Cotula, Cretica, minima, folio chamaemelii capitulo inflexo*, T. Corr. 37. a. Boerhaave, *Index alter Plant*. Vol. II.

COTURNIX, Offic. Schrod. 5. 317. Bellon. des Oys. 264. Aldrov. Ornith. 2. 150. Will. Ornith. 121. Raii Ornith. 169. Ejusd. Synop. A. 58. Gesn. de Avib. 310. Mer. Pin. 173. Schw. A. 247. Charlt. Exer. 184. Jonf. de Avib. 47. *Caille*.

Elle doit être choisie jeune, tendre, grasse & bien nourrie.

Plusieurs Auteurs regardent la *caille* comme un fort mauvais aliment, cependant elle n'est pas si pernicieuse qu'ils nous le veulent faire croire. A la vérité elle se digere un peu difficilement, principalement quand elle est trop vieille.

Elle contient beaucoup d'huile & de sel volatil.

Elle convient en tout tems, à toute sorte d'âge & de tempérament, pourvu qu'on en use avec modération.

REMARQUES.

La *caille* est un petit oiseau un peu plus gros qu'une grive. Elle a un assez beau plumage & un ramage peu agréable. Elle vit ordinairement de millet, de blé & d'autres grains. Elle est si délicate & si délicieuse, qu'on la sert sur les meilleures tables.

La plupart des Auteurs ne conviennent point sur les effets de la *caille*. Averroes prétend qu'elle est d'un bon suc, & que son usage est convenable aux personnes convalescentes & à celles qui jouissent d'une santé parfaite. Pour nous nous tiendrons le même sentiment. Premierement, parce que l'expérience ne nous a point encore fait connoître les mauvais effets que la *caille* produit, & en second lieu, parce que nous voyons que sa chair est d'une substance peu resserrée en ses parties, & qu'elle contient une proportion convenable de principes huileux & balsamiques & de sels volatils. Il est vrai qu'elle est quelquefois un peu difficile à digérer; & cela parce qu'étant fort grasse, ses parties graisseuses se figent & pesent sur l'estomac: mais quand on en use avec modération, on ne s'apperçoit gueres de ce petit inconvénient.

Galien, Pline, Avicenne, au contraire, assurent que la *caille* est un aliment fort dangereux: & Galien rapporte qu'il a vu dans la Phocide, dans la Béotie & dans la Doride, plusieurs personnes attaquées de convul-

ſions & de mouvemens épileptiques pour en avoir mangé, & il prétend que cela venoit de ce que les *cailles* dans ce pays ſe nourriſſoient d'hellébore; cependant cette plante paroît plus propre à guérir l'épilepſie qu'à la cauſer, puiſqu'étant purgative & vomitive, elle peut chaſſer au dehors les humeurs acres & picotantes qui la cauſent. Mais quand bien même l'hellébore ſeroit propre à produire des mouvemens épileptiques, & que les *cailles* en mangeroient fort ſouvent, il ne s'enſuivroit pas de-là que les *cailles* ſoient auſſi propres à cauſer l'épilepſie, puiſque l'hellébore en s'aſſimilant aux parties ſolides des *cailles*, doit avoir perdu un certain arrangement de parties inſenſibles, en quoi ſeul pourroit conſiſter cette prétendue malignité.

Ceux qui ſont du ſentiment de Galien ſur le fait des *cailles*, diſent encore pour appuyer ce ſentiment, que les *cailles* étant fort ſujettes aux mouvemens épileptiques, les peuvent communiquer à ceux qui en mangent. Mais il s'enſuivroit de-là que les chevres, les brebis, les chapons, les tourterelles & pluſieurs autres animaux dont nous nous ſervons fort communément & qui ont ſouvent des atteintes d'épilepſie, comme pluſieurs Auteurs l'ont remarqué, devroient nous communiquer les mêmes maux : ce que l'expérience ne confirme pas.

La *caille* s'éleve peu de terre & elle ne vole pas même facilement; c'eſt pourquoi Pline l'appelle un oiſeau plus terreſtre qu'aérien. Mais la nature l'a récompenſée d'ailleurs par une grande agilité dans les piés qui fait qu'elle court avec une extreme viteſſe. Elle eſt lubrique & laſcive auſſi-bien que la perdrix.

La graiſſe de la *caille* eſt eſtimée propre pour emporter les taches des yeux, & ſa fiente pour l'épilepſie, étant ſéchée & pulvériſée. LEMERY, *Traité des Alimens*.

Comme la *caille* ſe nourrit principalement de végétaux, qu'elle boit beaucoup, & qu'elle ne fait pas beaucoup d'exercice, il paroît naturellement que ſes ſels ne devroient pas être fort exaltés, mais ſa lubricité prouve cependant le contraire.

Boerhaave met la *caille* au nombre des alimens chauds & prétend qu'elle ſe nourrit d'inſectes.

COTYLA. Voyez *Chamæmelum*.

COTYLE, *κοτύλη*; ce mot ſignifie proprement quelque cavité profonde d'un os, dans laquelle un autre os s'articule. Mais on l'emploie communément pour ſignifier l'acétabule ou la cavité cotyloïde qui reçoit la tête de l'os de la cuiſſe; il ſignifie auſſi une cavité profonde bordée de levres larges.

Cotyle, *cotyla* ou *cotula* ne ſignifioit pas ſeulement chez les anciens une coupe large & profonde, mais encore tout ce qui avoit quelque cavité, comme le creux de la main, ainſi que nous l'apprend Athenée, *Lib. II. cap.* 8. C'étoit encore chez les Grecs une meſure, tant pour les choſes liquides que pour les choſes ſolides, à laquelle revenoit l'hémine des Romains, & qui contenoit par conſéquent un demi-ſeptier ou quatre acétabules: d'où il paroît qu'elle étoit de dix onces de vin, ou de neuf d'huile. Voyez Galien *de Ponderibus & Menſuris*. Il fixe dans cet Ouvrage ſa capacité en miel à treize onces & demie. Selon le Commentaire de Philander ſur Vitruve, le *cotyle* étoit de dix *unciæ menſurales*.

Mais pour concevoir plus clairement ce que les Auteurs entendent par *cotyle*, nous allons rapporter ce que Pitiſcus a dit dans ſon Lexicon ſur ce ſujet.

« Le *cotyla* qu'on appelle auſſi *triblion*, eſt la moitié d'un « ſeptier & la douzieme partie d'un *chœus*. Il contient « deux quarts & ſix *cyathi*; il peſe plein d'huile ſept on« ces & demie ou ſoixante dragmes; & plein de vin ou « d'eau, huit onces, deux dragmes, deux ſcrupules. Le « *cotyle* attique étoit de neuf onces italiques, qui, ſe« lon les diviſions de la corne peſoient ſept onces & « demie. Ainſi les *unciæ menſurales* different des *unciæ* « *ponderales*. C'eſt pourquoi les *unciæ* & les *libræ men*« *ſurales medicæ*, ſont les mêmes que les onces & les li« vres Attiques & Romaines. Le *cotyla Georgica* eſt « plus grand que le *libralis*, il contient treize *unciæ* « *menſurales* & demie; c'eſt-à-dire, la livre Romaine « avec une once & demie. Le *cotyla hippiatrica libra*« *lis* eſt de douze onces Romaines. Celui de Paris eſt « à la vérité d'une livre: mais il eſt d'autant plus grand « que le Romain, que le pié de Paris eſt plus grand « que le pié Romain; c'eſt-à-dire, de neuf dragmes, « ou une once & une dragme, on en rapportant les « meſures linéaires aux meſures ſolides, de la profon« deur d'un pouce & demi. » RIEGER.

Il eſt à propos pour éclaircir cette citation, d'obſerver qu'il y avoit chez les Romains une livre qu'ils appelloient *libra menſuralis*, & les Grecs *λίτρα μετρικὴ*, & une autre livre qu'ils appelloient *libra ponderalis*, & les Grecs *λίτρα ςαθμικὴ*. La premiere avoit douze onces & étoit diviſée comme l'*as*. Elle étoit ordinairement faite de corne & marquée de douze lignes qui indiquoient les onces; c'eſt de-là qu'elle eſt appellée par Galien *κέρας μετραῖον*, *cornu menſurale*. Elle donnoit en poids, ſelon Galien, *Lib. VI. de Compoſition. Medicam.* dix onces d'huile, onze onces, deux ſcrupules, une obole, & un *ſiliqua* de vin, poids de la livre appellée *libra ponderalis*; ces différences étoient entre-elles comme neuf à dix, ou dans la proportion que les anciens avoient tous ſuppoſée être entre les peſanteurs ſpécifiques de l'huile & du vin. Ainſi ſelon l'évaluation faite par Galien par rapport au poids du vin de la livre appellée *menſuralis*, cette livre devoit contenir 19. 085 pouces ſolides; c'eſt-à-dire, un peu plus que les trois quarts de notre chopine, meſure de vin.

COTYLEDON, certains corps glanduleux adhérans au corion de quelques animaux, mais qu'on ne remarque point dans le corion humain; on les appelle *cotyledons*.

COTYLEDON en Botanique, c'eſt la partie ou le lieu ou les ſucs nourriciers de la nouvelle plante ſont préparés. Dans quelques plantes il n'y a qu'un *cotyledon*; dans d'autres il y en a deux qui deviennent feuilles ſéminales. Voilà ce qui a donné lieu à la diſtinction des plantes en *dicotyledones*, & en *monocotyledones*. RIEGER.

COTYLEDON eſt encore le nom d'une plante que nous appellons le *nombril de Venus*.

Voici ſes caracteres.

Elle eſt tout-à-fait ſemblable au ſedum ou à la joubarbe, tant par ſes racines, ſes feuilles & ſa tige, que par le reſte. Son calyce eſt diviſé en pluſieurs ſegmens, ſa fleur eſt monopétale, diviſée en cinq pieces & tubuleuſe; ſon fruit eſt ſemblable à celui du *ſedum*.

Boerhaave en diſtingue les dix eſpeces ſuivantes.

1. *Cotyledon, major*, C. B. Pin. 285. Tourn. Inſt. 90. Elem. Bot. 76. Boerh. Ind. A. 287. *Umbilicus veneris*, Offic. Ger. 423. Emac. 528. Mer. Pin. 126. Merc. Bot. 1. 77. Phyt. Brit. 131. *Umbilicus veneris vulgaris*, Park. Theat. 740. *Cotyledon vera, radice tuberoſâ*, J. B. 3. 683. Raii Hiſt. 2. 1878. Synop. 3. 271. *Cotyledon umbilicus veneris*, Chab. 537. *Cotyledon*, *Dioſcoridis*, *umbilicus veneris vulgaris*, Rupp. Flor. Jen. 31. *Sedum luteum, murale ſpicatum folio umbilicato rotundo*, Hiſt. Oxon. 3. 470. *Nombril de Venus*.

Cette plante a la racine épaiſſe & noueuſe; elle pouſſe un grand nombre de fibres par ſon extrémité; ſes feuilles ſont graſſes & pleines de ſuc; les plus baſſes ont leur pédicule à leur bord; elles ſont rondes & dentelées; quant aux ſupérieures, leur pédicule s'inſere dans leur milieu; elles ſont rondes & tant ſoit peu concaves. Les fleurs croiſſent au ſommet des branches en

longs épis, elles sont d'un verd blanchâtre, concaves, oblongues & cylindriques. Elles font place à deux petites siliques faites en corne qui contiennent un grand nombre de petites semences. Cette plante croît sur les vieux murs & sur les vieux bâtimens, en différentes contrées de l'Angleterre, & fleurit en Mai. Sa feuille est la seule partie dont on se serve.

Le *nombril de Venus* est modérément humectant & rafraîchissant, astringent & calmant, salutaire dans les maladies chaudes du foie, il provoque les urines & abat la violence de la chaleur. Son suc appliqué extérieurement chasse les feux volages, le feu Saint Antoine, & calme la douleur & l'inflammation des hémorrhoïdes. On s'en sert aussi contre les mules & les engelures. Il entre dans l'onguent populeum : mais les Herboristes lui substituent fréquemment le *nimphaea minima*, ou qui pis est le *cotyledon palustris* ou la mente des marais, & trompent de cette maniere ceux qui ne connoissent pas les plantes & qui n'ont pas l'habitude d'en acheter.

2. *Cotyledon Africana frutescens foliis orbiculatis limbo purpureo cinctis*, T. 90. *Sedum Africanum frutescens incanum foliis orbiculatis*, H. L. 349. M. H. 3. 474. *Sedum majus arborescens Africanum alterum, foliis rotundioribus glaucis, limbo purpureo cinctis*, Breyn. Prod. 1. 47. *Sedum majus arborescens Africanum foliis rotundioribus glaucis, flore rubente*, Breyn. Prod. 89. H. *Sedum Africain buissonneux, à feuilles rondes découpées par les bords, & à bordure purpurine.*
3. *Cotyledon; Afra arborescens, major, foliis glaucis oblongioribus, flore luteo. Sedum majus arborescens Africanum, foliis oblongioribus, flore luteo*, Breyn. Prod. 2. 88. *Sedum arborescens Promontorii Bonæ spei*, Stapel. 335. Breyn. Prod. 1. 47. *Sedum maximum arborescens latifolium, flore flavo*, du Ten. Rh. Breyn. Cent. 1. 179. *Le grand sedum Africain en arbre, à feuilles oblongues & d'un verd de mer, & à fleurs jaunes.*
4. *Cotyledon, major arborescens, Afra, foliis orbiculatis, glaucis, limbo purpureo, & maculis viridibus ornatis*, H. *Le grand sedum Africain en arbre, à feuilles rondes & d'un verd de mer, & à bordure purpurine & marquetées de verd.*
5. *Cotyledon, major arborescens Afra, foliis minoribus crassissimis viridioribus, minutissimè punctatis. Sedum Africanum, folio rotundo minori*, Ind. 121. H. *Grand sedum Africain en arbre, à petites feuilles épaisses.*
6. *Cotyledon, major arborescens Afra, foliis minoribus oblongis, atro viridibus*, H. *Grand sedum Africain en arbre à petites feuilles oblongues & d'un verd foncé.*
7. *Cotyledon, Africana frutescens, folio longo & angusto, flore flavescente*, Commel. Rar. 23. H. R. D. *Sedum Africain buissonneux, à feuilles longues & étroites, & à fleurs jaunâtres.*
8. *Cotyledon, Africana, frutescens flore umbellato coccineo*, Commel. Rar. 24. H. R. D. *Sedum Africain buissonneux, à fleur de couleur d'écarlate & en ombelle.*
9. *Cotyledon, Afra arborea, crasso caudice, folio auriculæ ursi angustiore.*
10. *Cotyledon, Afra, folio crasso, lato, laciniato, flosculo aureo. Thelephium, maximum Africanum, flore aurantio*, ex Cod. Bent. 1. Pluk. Phyt. 228. 3. H. R. D. *Sedum Africain à feuilles larges, épaisses & découpées, & à petite fleur jaune.* Boerhaave, *Index alter Plantarum*, Vol. I.

Outre les especes précédentes de *cotyledon*, Dale fait mention de la suivante.

Cotyledon, Offic. *Cotyledon, radice tuberosa longa repente*. Mor. Hort. Blef. 257. Chomel. 807. Tourn. Inst. 90. Elem. Bot. 76. Raii Hist. 2. 1878. *Cotyledon flore luteo radice repente*. Dodart. Mem. 73. *Cotyledon, flore luteo, maxima*, Hort. Lugd. Bat. 191. *Sedum, luteum umbilicatum, spicatum, radice repente, majus*, Hist. Oxon. 3. 471. C'est le *Cotyledon rampant.*

On fait de ses feuilles le même usage que de celles des dix especes précédentes.

COW

COWALAM, c'est le nom d'une plante qui croît aux Indes Orientales, qu'on appelle autrement *Cucurbitifera, trifolia Indica, fructus pulpa Cydonii æmula. Cydonia exotica*. C. B. *An Malum Cydonium Indicum, Bontii ? Beli seu serifole Bengalensium, Cydonia eorumdem garciæ.* J. B.

C'est un grand arbre qui croît au Malabar & dans l'Isle de Ceylan. Son fruit ressemble à une pomme ronde, il est couvert d'un écorce épaisse & verdâtre, sous laquelle on en trouve une autre dure ligneuse, & renfermant une substance, visqueuse, humide, jaunâtre, acide & douceâtre, dans laquelle sont des graines plates, oblongues, blanches, & pleines d'un suc transparent & gommeux.

Lorsque ce fruit est tendre & récent, on le met dans du sucre ou dans du vinaigre. Lorsqu'il est mûr, les Habitans de ces Contrées le mangent & le trouvent délicieux; verd, il arrête la diarrhée ou la dyssenterie. On fait avec son écorce, ses petites racines & de l'eau commune, une décoction qu'on fait prendre à ceux qui sont attaqués de mélancolie hypocondriaque, de palpitation de cœur, & de défaillance. Son écorce réduite en poudre & mêlée avec le miel, fournit un électuaire qui aide la digestion des alimens, & dissipe les maux de tête & les vertiges. La décoction de ses feuilles est bonne pour les asthmatiques. On tire de ses fleurs par la distilation une eau cordiale & alexitaire.

Les Medecins des Contrées où croît le *cowalam*, se servent dans la diarrhée de son fruit verd conservé dans du miel, ou dans du vinaigre; & c'est encore un des remedes auxquels ils ont recours, & même avec beaucoup de succès dans la dyssenterie. Ray, *Hist. Plant.*

COU

COUHAGE. Offic. *Phaseolus zurratensis, siliquâ hirsutâ, couhage dicta*. Raii Hist. 1. 887. Flor. Mal. 212. Rivin. Irr. Tetr. *Phaseolus siliquâ hirsutâ*, Park. Theat. 1056. *Phaseolus pruritum excitans, hirsutie siliquarum*, Germ. Emac 1215. *Phaseolus Zurratensis, siliquâ hirsutâ pungente*. Hist. Oxon. 2. 69. Herm. Hort. Lugd. Bat. 492. *Phaseolus utriusque Indiæ lobis villosis pungentibus, minor*. Par. Bat. Prod. 365. Cat. Jam. 69. Hist. Jam. 1. 37. *Phaseolus, Brasilianus, siliquis durante lanugine obsitus, ricini fructu*, Hort. Par. 140. *Phaseolus Suratensis villosus, siliquâ hirsutâ pungente*, Hort. Bos. *Nai corona*. Hort. Mal. 8. 61. *Couhage* ou *feve puante.*

C'est une espece de feve qu'on nous apporte des Indes Orientales, où l'on en fait usage dans l'hydropisie.

Faites infuser douze gousses de cette plante dans deux pintes de biere.

Faites prendre tous les matins à un hydropique le quart d'une pinte de cette infusion, & vous connoîtrez par cette expérience combien ce remede est efficace.

Cette recette nous a été communiquée par M. Samuel Husbands, qui a vêcu pendant plusieurs années dans les Isles Barbades, & qui en a fait plusieurs fois l'essai sur ses Negres. Ray, *Hist. Plant.*

On l'appelle *Siliqua hirsuta*. Le duvet qui croît à l'extérieur de cette gousse est si pointu qu'il pique la chair comme l'ortie; la sensation qu'il produit n'est pas à la vérité si douloureuse; ce n'est qu'une démangeaison qui dure assez long-tems, & qui devient enfin si incommode, qu'on est obligé de se grater violemment pour la calmer; d'où il arrive qu'il se fait assez fréquemment un flux d'humeur sur les parties piquées.

COUM; c'est le COLCHICUM, *Chionense, floribus fritillariæ instar Tessellatis; foliis undulatis.* Voyez *Colchicum.*

COURAP, nom que les Indiens donnent à une maladie que Bontius nous apprend être très-commune à Java, & dans d'autres Contrées des Indes Orientales. C'est une espece de *herpe* ou gale qui paroît ordinairement aux aisselles, à la poitrine, aux aines, & au visage, où elle cause une démangeaison si insupportable, que ceux qui en sont affectés sont contrains de se grater nuit & jour: mais ils payent bien cher le soulagement qu'ils se sont procurés de cette maniere; car ils souffrent des douleurs vives aux parties qu'ils ont déchirées & dépouillées de l'épiderme avec leurs ongles: ces parties rendent une humeur acre qui les irrite, & qui y colle le linge qu'on n'en peut séparer ensuite qu'en arrachant la croute qui s'étoit formée & qui l'y tenoit attaché. *Courap* est un nom qui convient généralement dans la langue du pays à toute sorte de gale; mais que les Habitans donnent particulierement & par distinction à l'espece dont il s'agit. Elle est si contagieuse, qu'il y a peu de personne qui n'en soit ou n'en n'ait été attaqué. Quelque désagréable que soit cette maladie qui rend la peau rude, & qui la couvre d'écaille ou de son; cependant les Habitans s'imaginent qu'il est avantageux d'en être attaqué; par la raison, disent ils, que tant qu'on a le *courap*, on est à l'abri de toute autre maladie dangereuse; aussi regardent-ils son absence comme un symptome très-dangereux. C'est par cette raison qu'il y en a parmi eux qui le conservent des années entieres sans s'embarrasser d'en guérir. Un préjugé remarquable, c'est que le petit Peuple d'Ecosse a précisément les mêmes idées par rapport à la gale; il va même jusqu'à assurer qu'un moyen de prévenir une autre maladie dangereuse, c'est de prendre celle-ci, qu'il considere apparemment comme quelques-uns font la goute, & peut-être avec d'aussi bonnes raisons.

Bontius dit qu'il faut employer contre cette maladie le purgatif suivant réitéré.

Prenez *des feuilles de sené mondées, quatorze onces;*
de la meilleure rhubarbe, du turbith blanc, } *de chaque* 8 *onces;*
du tartre blanc, de la meilleure scammonée, } *de chaque* 4 *onces.*

La dose est d'une dragme.

Quant aux topiques, Bontius recommande le suivant, qu'il nous apprend lui avoir été communiqué par Justus Heurnius.

Prenez *de la rouille de fer, une once;*
du soufre, une demi-dragme.

Réduisez en poudre très-fine dans un mortier, & ajoutez autant de suc du basilicon qui croît aux Indes, qu'il en faut pour mettre la poudre en pastilles.

Dissolvez ces pastilles dans du vinaigre, & appliquez-en pendant la nuit sur la partie affectée que vous laverez le lendemain matin.

Si le *courap* résiste à ce remede,

Prenez *de l'opium, un demi-scrupule,*
de la chaux d'écaille calcinée, deux scrupules.

Broyez-les ensemble dans un mortier, & mettez dessus du suc de pomme d'amour.

Lorsque la croûte sera emportée de dessus la partie affectée du *courap*, & qu'on en aura bien nettoyé la sanie; on la frottera avec cette composition.

Bontius ajoute qu'un topique excellent en pareil cas, c'est celui que l'on prépare avec l'huile de benjoin, un peu de nitre, le sel de prunelle, & une très-petite quantité de sublimé; ce à quoi l'on peut ajouter le suc de limon. Cet Auteur nous apprend de plus qu'ayant été attaqué lui-même de cette maladie aux aisselles & à la poitrine, il en guérit en se purgeant une fois, & en se frottant avec de la tuthie préparée, ou de la cérufe seule. Il faut que les malades qui seront attaqués du *courap*, mangent peu, & n'usent que d'alimens propres à fournir de bons sucs. Bontius, *de Medicina Indorum.*

COURBARIL, c'est le nom que les Américains ont donné à l'arbre Indien qui produit la gomme *anime.*

Voici ses caracteres:

Sa fleur est légumineuse; son calyce est orné d'un pistil qui dégénere en une gousse dure, & qui n'a qu'une capsule, dans laquelle sont contenues des graines dures & sphériques, qu'environne une substance fongueuse & cordée.

On le reconnoîtra dans les Auteurs de la maniere suivante.

Arbor brasiliensis siliquosa, & gummifera; gummi anime; simili, Ejusd. 1760. *Arbor, siliquosa ex Virginia, lobo fusco, scabro.* C. B. Pin. 404. *Arbor siliquosa ex qua gummi anime elicitur.* Ejusd. *Animifera arbor brasiliana.* Herm. Par. Bat. Prod. 312. *Anime cancamum Græcorum.* Mont. Exot. 11. Ind. Med. 10. *Acacia quodammodo accedens, arbor anime gummi fundens, Americana foliis magnis acuminatis, in pediculo binis, lobo magno crassissimo eduli*, Breyn. Prod. 2. 8. *Ceratia diphyllos Antegoana, ricini majoris fructu, ossea siliqua grandi incluso.* Pluk. Almag. 96. Phytog. Tab. 82. *Jetaiba arbor*, Pison. (Ed. 1648.) 60. (Edit. 1658.) 123. Jonf. Dendr. 313. *Jetaiba brasiliensibus.* Marcgr. 101. *Courbaril.* Plum. Nov. Gen. 49. Tab. 36. *Lobus ex Wingandecaouw.* J. B. 1. 436. *Lobus peregrinus cartilaginosus phaseolo nigro puniceo annulo cincto.* Chab. 138. *Locus vulgo. Courbaril.* Dale.

C'est un grand arbre qui croît dans plusieurs Contrées des Indes Occidentales; il porte deux feuilles à chaque jointure; ces feuilles sont environ de la grandeur & de la figure de celles du laurier; mais elles sont traversées par une côte inclinée vers un des côtés, & qui par conséquent les divise en deux parties inégales. Cet arbre porte des lobes ou des gousses larges, de trois ou quatre pouces de long; rondes & plates, dures & épaisses, & pleines de petites aspérités qui les rendent au toucher semblables à du chagrin, d'un jaune brunâtre & contenant au dedans d'elles-mêmes, plusieurs amandes dures & pierreuses.

COURONDI. H. M. p. 4. T. 50. *Arbor Indica; fructu rotundo, cortice molli, nucleum unicum nudum glandi similem continente.*

C'est un grand arbre toujours verd, qui croît aux environs de Paracaro, & dans les Indes Orientales. Le suc exprimé de ses feuilles, pris dans du petit lait chaud, guérit la diarrhée & la dyssenterie. Les amandes de son fruit, préparées de la même maniere produisent le même effet. Ray, *Hist. Plant.*

COUROU-MOELLI. H. M. P. 5. T. 39. p. 77. Arbrisseau qui s'éleve à la hauteur de quatre ou cinq piés, & qui croît aux environs de Baypin, & dans d'autres Contrées sabloneuses voisines de Cochin, dans les Indes Orientales, son écorce & sa racine bouillies ensemble dans du lait de vache, passent pour un antidote contre la morsure des serpens. On fait avec l'écorce broyée dans de l'huile un liniment qu'on dit être bon pour la goute. Son fruit est une baie noire, luisante,

succulente, acide, & très-délicieuse au gout. RAY, *Hist. Plant.*

COUTON, c'est le nom d'un arbre qui croît au Canada, & qui est assez semblable à notre noyer, on l'appelle *Arbor vinifera couton, juglandi similis.* J. B.

Cet arbre est remarquable par le suc qu'il donne, en y faisant des incisions. Ce suc est très-agréable au gout, & on le prendroit pour du vin d'Orléans.

COX

COXÆ OSSA ou OSSA INNOMINATA. Voyez *innominata.*

COXENDIX ou l'ISCHIUM. Il y en a qui donnent aux os innominés le nom d'*ossa coxendicis.* Voyez *innominata.*

CRA

CRABRO; Offic. Aldrov. de Insect. 225. Jonf. de Insect. 22. Charlt. Exerc. 38. *Crabro vulgaris.* Raii Insect. 250. *Crabro, tenthredo*, Mer. Pin. 196. Mouff. Insect. 49. *Frêlon.*

Le *frêlon* n'a aucune propriété médicinale que je connoisse. On recommande à la vérité sa cire en boisson, dans la maladie des chevaux, que Vegece appelle, *cap.* 23. *Scrophula*; c'est, je croi, ce que nous entendons par la gourme.

L'aiguillon du *frêlon* cause beaucoup de douleur, & il fait enfler considérablement la partie piquée. Ce que l'on peut faire de mieux en pareil cas, c'est de se froter avec de l'huile d'olive.

CRADE, κράδη, ce mot signifie dans Hippocrate une branche de figuier.

CRÆ

CRÆPALE, κραιπάλη; c'est, selon Galien, dans son Commentaire sur le troisieme Aphorisme de la cinquieme Section d'Hippocrate, un nom commun à tous les maux de tête causés par une débauche de vin.

CRAMA, de κεράννυμι, *mêler*; un mélange en général.

CRAMBE, en général un chou. Mais les Botanistes modernes distinguent le *crambe* du *brassica.*

Voici les caracteres du *crambe*, selon Boerhaave.

Son vaisseau séminal n'a qu'une capsule; il se divise en deux parties, & il contient une seule semence oblongue.

Il n'y en a que deux especes.

1. *Crambe, maritima, folio brassicæ.* Tourn. Inst. 211. Elem. Bot. 181. Boerh. Ind. A. 2. 1. Raii Synop. 3. 307. *Brassica sylvestris.* Offic. *Brassica, maritima*, Raii Hist. 1. 838. *Brassica maritima, monospermos*, C. B. Pin. 112. *Brassica marina Anglica*, Germ. 248. Emac. 515. Mer. Pin. 16. *Brassica marina monospermos*, Park. Theat. 270. Merc. Bot. 1. 24. Phyt. Brit. 16. *Brassica, monospermos, Anglica*, J. B. 2. 830. Chab. 270. *Brassica, major repens multiflora, alba, monospermos.* Hist. Oxon. 209. *Chou marin.*

On mange ce chou, ainsi que les autres, lorsqu'il est fort jeune; il passe pour plus chaud, & plus desficcatif; & nous lisons dans Dale que ses feuilles sont bonnes appliquées sur les plaies, & discutent les tumeurs inflammatoires & autres.

2. *Crambe, Orientalis, dentis leonis folio, erucaginis facie.* T. C. 14. BOERHAAVE, *Index alt. Plant.* Vol. II.

Cette seconde espece de chou n'a aucune propriété médicinale que je connoisse.

CRAMBEION, κραμβεῖον; c'est, selon Erotien, un vieux mot Sicilien synonyme à *cicuta*, ciguë; Hesychius donne la même signification à κραμβίον: mais

CRAMBION, κραμβίον, signifie dans Hippocrate une décoction de chou.

CRAMPUS, la *Crampe.* HELMONT.

CRANEIA, κράνεια, ou *Cornus*, *Cornouille.*

CRANGON, Offic. *Squilla crangon*, Aldrov. de Exang. 150. 149. Rondel de Pisc. 1. 547. Gesn. Aquat. 906. Jonf. Exang. 17. *Alia squilla.* Bellon de Pisc. 359. *Le Langoustin.*

C'est un petit poisson à coquille, trop connu pour en faire la description. Il passe pour être extremement nourrissant. On le croit bon pour les phthisiques. DALE.

CRANIUM, le *Crane.* Voyez *Caput.*

Le *crane* humain est fort vanté pour les propriétés médicinales qu'on lui attribue dans la cure des épilepsies, des apoplexies, des dyssenteries, des fievres, & des maladies produites par la goute. C'est pourquoi on le fait entrer dans quelque compositions Pharmaceutiques: mais on a poussé le préjugé plus loin, & il y a des personnes qui en ont fait une amulete contre les consomptions, les hémorrhagies, & l'écoulement involontaire des urines. Mais comme les Charlatans qui prescrivoient cette amulete, n'étoient pas assez sots pour en attendre sérieusement les effets salutaires qu'ils en promettoient aux autres; ils étoient assez adroits pour n'en garantir l'efficacité que dans des circonstances singulieres, & dans des suppositions qu'il est difficile de vérifier. Ainsi pour que le *crane* opérât, ils éxigeoient que ce fût celui d'un jeune homme sain & emporté d'une mort violente; il falloit de plus qu'il n'eût jamais été enterré, qu'il eût été exposé à l'air pendant plusieurs années, & qu'il fût nettoyé de toute ordure & propre. D'ailleurs il n'y avoit que le *crane* feminin qui pût agir sur les femmes, & que le masculin qui pût agir sur les hommes. Il falloit préférer la partie antérieure à la postérieure. Il y en avoit qui attribuoient une grande efficacité à l'os triangulaire sesamoïde que l'on apperçoit dans quelques *cranes* à la rencontre des sutures sagittale & lambdoïde. Pour augmenter l'estime & conséquemment le prix des remedes préparés avec le *crane* humain; les fourbes qui les distribuoient, insinuoient adroitement au Peuple qu'on entendoit en le calcinant, & en le distilant, un bruit extraordinaire, comme si quelqu'esprit malin, jaloux de l'Artiste qui tiroit de cette substance un remede dont l'efficacité étoit si grande, se proposoit de le troubler dans son travail, de l'effrayer & de le décourager. Nous conviendrons toutefois que quelques Auteurs graves ont ordonné le *crane* humain. Angelus Sala veut qu'on le fasse calciner, qu'on le mette en poudre très-fine, & qu'on en fasse prendre aux épileptiques. Lemery en fait autant; il explique sa vertu contre l'épilepsie, par l'action des sels volatils qu'il contient: c'est pourquoi, dit-il, il ne faut point le faire calciner, mais seulement dessécher, la calcination le dépouillant de ses sels volatils, il ne lui restera aucune efficacité. Il en ordonne depuis dix grains jusqu'à deux scrupules. Riviere prescrit une dragme de rapure de *crane* humain, dans du bouillon, ou dans quelqu'autre liqueur appropriée, dans la dyssenterie. Hartman pousse les choses plus loin; il assure qu'on guérira des écrouelles, en prenant l'habitude de boire dans un *crane* humain. Ce qu'Etmuller raconte est trop ridicule pour être rapporté sérieusement; il dit qu'il y a des Soldats qui s'imaginent se rendre invulnérables en se faisant une tasse d'un *crane* humain.

Malgré la réputation que le *crane* humain s'est faite dans la Medecine; Galien, & un grand nombre d'autres Auteurs depuis cet Ancien, ont pensé que les os de la tête n'avoient aucune propriété qui ne leur fût commune avec les autres os soit d'homme soit d'animaux, & avec la corne de cerf; c'est-à-dire, qu'ils n'agissoient qu'en qualité d'absorbans.

Rieger avertit les Medecins qui se serviront du *crane* humain en remede, de bien prendre garde que ce *crane* ne soit celui d'une personne qui ait été infectée du virus vénérien qui attaque assez fréquemment cette par-

tie. Fuller dit positivement que le *crane* humain n'a aucune propriété médicinale. Eraste, que l'expérience lui a appris que la corne de cerf calcinée lui étoit infiniment préférable, & Juncker, que mêlé avec d'autres ingrédiens, il produisoit quelque effet dans les épilepsies; mais qu'il avoit remarqué qu'il étoit inutile de l'ordonner seul: d'où il conclut avec raison que c'est aux drogues anti-épileptiques, ausquelles on l'a joint, qu'il faut attribuer le succès.

Les Analyses Chymiques qu'on en a fait ne different point de celles des autres os. L'eau, l'esprit, l'huile & le sel volatil qu'on en tire, ne different pas sensiblement des mêmes substances données par les autres os. La principale composition pharmaceutique, dans laquelle on fait entrer le *crane* humain, est celle qu'on appelle la poudre de guttete.

Pline dit que la terre que l'on trouve dans le *crane* humain, après qu'il a été exposé à l'air pendant plusieurs années, fait tomber les poils des cils.

Quant à ce qui concerne la mousse qui croît sur le crane, voyez *Usnea*.

CRANOCOLAPTES, κρανοκολάπτης; c'est le nom de l'araignée venimeuse, qui est la quatrieme de la sixieme espece dont Aëtius fait mention, *Tetrab. IV. serm.* 1. *cap.* 18.

* CRANSAC AQUÆ, *Eaux Minérales de Cransac.*

Cransac est dans le Bas Rouergue; les eaux minérales qui en portent le nom, n'ont aucune odeur sensible, leur saveur est un peu acre & vitriolique. Douze onces de ces eaux ont donné par l'évaporation dix-huit grains d'un sel gris tirant sur le blanc, d'un gout salé & légerement vitriolique. On les regarde comme apéritives & purgatives, & on les emploie avec succès dans les maladies provenantes d'obstruction. Je tire ce que je viens d'en dire de l'*Histoire de l'Acad. Royale des Sciences* pour l'année 1705. p. 67. il seroit à souhaiter que nous en eussions une analyse plus détaillée.

CRANTERES, κραντῆρες; nom que les Grecs donnoient aux dernieres dents qui nous viennent, & que nous appellons *dents de sagesse*.

CRAPAUDINA. Voyez *Bufonites*, la *crapaudine*.

CRAPULA. Voyez *Crapale*.

CRASIS, κρᾶσις, de κεράννυμι, *mêler*; un mélange en général comme d'eau & de vin; mais en particulier, celui des premiers élémens, ou de leurs qualités: c'est en ce sens qu'il est pris dans les Auteurs de Medecine, & il est alors synonyme à *temperamentum*.

CRASPEDON, κρασπεδον; maladie de la luette dans laquelle cette partie pend sous la forme d'une membrane oblongue & foible. ARETÉE, *de Causis & sign. Acut. Lib. I. cap.* 8.

CRASSA INTESTINA; les *gros intestins*. Voyez *Cœlia*.

CRASSENA; terme inventé par Paracelse, pour désigner certaines particules salines, corrosives & putréfactives, qui engendrent des ulceres & des tumeurs de différente espece.

CRASSULA ou *Anacampseros. Orpin*.

CRATÆGUS, *Cormier sauvage*.

Voici ses caracteres:

Ses feuilles sont placées sur la tige une à une sans être dentelées; sa fleur est en rose & est pentapétale; son ovaire semblable à celui de la poire, & son fruit de la forme du même fruit, & de la grosseur d'un coing. Il contient des semences calleuses dans des cellules membraneuses.

Boerhave en compte quatre especes:

1. *Cratægus folio subrotundo, serrato, subtus incano.* Voyez *Aria*.
2. *Cratægus folio oblongo, serrato utrimque virente*, T. 633. *Chamæmespilus*, J. B. 1. 72. *Cotonaster, folio oblongo, serrato*, C. B. Pin. 452. *Cotonaster forte Gesneri*, Clus. H. 63. *Mespilus humilis folio mali Cydoniæ, oblongo, serrato*; H. L.
3. *Cratægus Virginiana, foliis arbuti*, Breyn. Prod. 1. H. L. 699.

Le *cormier* sauvage de Virginie à feuilles semblables à celles de l'arbousier.

4. *Cratægus, folio laciniato*, Tourn. Inst. 633. Boerh. Ind. A. 2. 248. *Sorbus torminalis*, Offic. Germ. 1288. Emac. 1421. Mer. Pin. 115. Aldrov. Dendr. 618. *Sorbus torminalis Plinii*, Chab. 2. Merc. Bot. 71. Phyt. Brit. 117. *Sorbus torminalis seu vulgaris*, Park. Theat. 1420. *Sorbus torminalis & cratægus Theophrasti*, J. B. 1. 63. *Mespilus apii folio, sylvestris non spinosa, seu sorbus torminalis*, C. B. Pin. 454. Raii Hist. 2. 1457. Synop. 3. 453. Elem. Bot. 503. *Cratægus Sorbus torminalis*, Mont. 41. *Sorbus apii folio sylvestris, non spinosa, aliis sorbus torminalis, cratægus Theophrasti*, Jons. D. *Cormier sauvage*. DALE.

Le *cormier sauvage* ordinaire devient fort grand lorsqu'il est en bonne terre. Son écorce est blanchâtre, & ses feuilles ne different du vrai *cormier*, qu'en ce qu'elles ne sont point en ailes, mais tant soit peu semblables à celles de l'érable, quoique plus larges & plus longues. Elles sont divisées en sept segmens pointus, & découpées par les bords. Les deux segmens les plus voisins de la tige sont aussi les plus profondément divisés. Les feuilles sont d'un verd pâle en-dessus, & blanchâtres en-dessous. Ses fleurs croissent en grappe comme celles du vrai *cormier*; elles sont d'un blanc jaunâtre. Le fruit est placé de même sur de longs pédicules, qui ne sont pas plus gros que deux fois ceux du fruit de l'aube-épine commune. Ils ont aussi un ombilic au sommet. Lorsqu'ils sont verds, ils sont durs & astringens au gout: mais lorsqu'ils sont mûrs & mous, ils sont doux & assez agréables à manger: on trouve au milieu une substance pierreuse qui contient deux semences. Cet arbre est commun dans les bois & dans les taillis; il fleurit en Mai, & son fruit est mûr en Septembre.

On substitue le fruit du *cormier sauvage* à celui du *cormier* cultivé; parce qu'ils ne different entre eux qu'en ce que le prémier est peut-être plus astringent & plus resserrant. Il est bon dans toutes les especes de flux, soit de sang, soit d'humeur. Lorsqu'il est mûr, il est agréable au gout & bienfaisant à l'estomac; il aide la digestion, & empêche les alimens de passer avec trop de rapidité dans les intestins. On le recommande dans les fievres accompagnées de diarrhées.

CRATÆGONUM. Voyez *Melampyrum*.

CRATER, κρατήρ, *coupe large*. Ruland définit le *crater* un vaisseau d'airain, dont la base est large & dont l'orifice est étroit.

CRATERION, κρατήριον; *petite coupe, petit pot*; ou *petit vaisseau*.

CRATIBULA ou CRATICULA; barre de fer, ou grille qui est au-dessus du cendrier dans les fourneaux chymiques.

CRAUROS, κραῦρος; *friable*.

CRE

CREA, c'est, selon Blancard, la partie antérieure du tibia.

CREBER, *fréquent*; il se dit de la respiration & du pouls, lorsque l'intervalle qui sépare l'inspiration de l'expiration, ou une pulsation de l'artere d'une autre pulsation, est fort court.

CREGYON, κρήγυον, *bon*. Hippocrate donne cette épithete aux symptomes.

CREMASTER, de κρεμάω, *suspendre*; c'est le nom d'un muscle du testicule. Il y a un *cremaster* de chaque côté, ils partent charnus de la partie antérieure la plus basse de l'épine de l'os ilium, & de la partie supérieure du ligament de l'os pubis: leurs fibres sont paralleles à celles de l'oblique ascendant, & non à celles du transversal, comme Bartholin le prétend contre Riolan. Elles environnent presque le prolongement du péritoine, descendent avec lui, & s'inserent dans la tunique

vaginale, sur laquelle elles s'étendent distribuées en différentes portions distinctes.

Leur usage est de relever les testicules.

CREMER, c'est le nom d'une maladie qu'on dit être endémique en Hongrie, & qui paroît, à en juger par la description qu'on en fait, n'être autre chose qu'une suite de la crapule ou de l'ivresse. On en guérit en buvant une petite quantité de quelque eau cordiale.

CREMNOI, κρημνοί; les levres d'un ulcere, ou celles des parties naturelles de la femme.

CREMOR, χυλὸς ou χυμὸς. Ce mot signifie, premierement, le suc exprimé de quelque graine.

Secondement, le suc passé de quelque graine, mais surtout de l'orge bouilli, jusqu'à ce qu'il soit assez mou pour pouvoir être coulé. Voyez *Ptisana.*

Troisiemement, la crême du lait.

Le *cremor tartari*, ou la crême de tartre, est une préparation de tartre, ainsi appellée, parce que c'est proprement l'écume ou la crême de la décoction du tartre. Voyez *Tartarus.*

CRENÆ, *dentelures* ou *découpures*; ce sont en Botanique des especes de dents faites aux bords des feuilles des plantes. C'est pourquoi l'on dit des feuilles ainsi découpées qu'elles sont dentelées. Les feuilles *crenatæ* different des feuilles *serratæ*, en ce que l'extrémité de la *découpure* de celles-ci est plus pointue que l'extrémité de la *découpure* de celles-là.

CREPATIO ou CREPATURA, l'action de faire crever par l'ébullition quelque semence. C'est pourquoi, lorsque l'on ordonne des semences bouillies, on ajouté quelquefois *usque ad crepaturam*, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'elles soient crevées.

CREPATURA. Paracelse entend par ce mot une hernie intestinale.

CREPINUM, *Tartre*, dans Paracelse.

CREPITATIO, *décrépitation.* Voyez *Decrepitatio.*

CREPITUS, évacuation d'air par l'anus, accompagnée de bruit.

CREPITUS LUPI; c'est en Botanique cette espece de champignon que nous appellons *vesse de loup.* Voyez *Lycoperdon.*

CRESERA, κρησέρα; tamis pour séparer le son de la farine.

CRESPULUM, κρέσπυλι, c'est dans Myrepse la plante que nous appellons *buphthalmum*, œil de bœuf.

CRESSIO, la même chose que *cardamum*, selon Blancard.

CRETA, *craie*; espece de terre que les Grecs appelloient Κρητικὴ γῆ, « terre de Crete », parce que la meilleure venoit de Crete, aujourd'hui Candie. Kentman fait mention de quinze sortes différentes de *craie.* Geoffroy dit que la *craie* est une substance terreuse, dense, maigre, friable, qui s'attache promptement à la langue sans y exciter aucun gout d'astriction, & qui tache les mains.

On rapporte au genre des *craies*, plusieurs especes de *craies* de différentes couleurs. Celles dont Dale fait mention, sont, la *craie* blanche, la terre melitée, le plomb noir, & la terre de Selinusie.

Voici comment on distingue dans les Auteurs la *craie* blanche, ou la terre de Crete.

Creta Offic. Mer Pin. 218. Schrod. 320. Worm. Mus. 3. Charlt. Foss. 2. Worm. 3. Agricol. 580. *Terra Creta*, Aldrov. Mus. Metal. 241. *Creta alba seu Candida*, Dougl. Ind. 28. *Craie.*

On trouve maintenant de la *craie* en plusieurs autres contrées que la Crete. Lorsqu'on la mêle avec des liqueurs acides, elle fermente. C'est pourquoi on peut s'en servir comme d'une substance alcaline & absorbante. Elle est propre pour adoucir la lymphe de l'estomac qui est trop acide, & elle convient dans les maladies qui dépendent de ce vice. Les Allemands s'en servent pour appaiser l'ardeur d'estomac qu'ils appellent *sodé*, & qui vient de la bile qui bouillonne. Elle ne procure pas un moindre soulagement dans la toux violente qui est produite par une pituite acre: elle arrête l'écoulement trop abondant du sang; on dit même qu'elle fait mourir les vers. Il faut observer que les terres alcalines non-seulement absorbent les sucs acides, mais encore adoucissent la pituite qui est trop acre, & en arrêtent le bouillonnement, puisqu'elles peuvent réprimer le mouvement trop rapide des sels & des soufres par leurs parties fixes: elles agissent particulierement sur la bile. On donne la *craie* seule depuis dix grains jusqu'à une dragme.

On trouve la préparation suivante d'une décoction de *craie* dans la Pharmacopée de Bates.

Prenez *de la craie blanche pulvérisée, une demi-livre;*

Faites-la bouillir dans trois pintes d'eau claire, jusqu'à réduction à deux pintes.

Après que la partie la plus grossiere s'est précipitée au fond, on verse celle qui l'est moins & qui ressemble à du lait, à laquelle on ajoute une quantité convenable de suc rosat, ou de quelque autre sirop.

On fait une émulsion de cette décoction, en y plantant peu à peu deux dragmes de chacune des quatre semences froides; ajoutant à la colature deux dragmes de cette *craie* bien alcoholisée; quelques onces de sirop de tussilage, ou de grande consoude, ou de quelque autre, selon les circonstances. On en fait boire abondamment au malade.

La *craie* mêlée avec le lait, empêche qu'il ne s'aigrisse dans l'estomac. On la recommande extérieurement pour sécher les plaies, les ulceres & les crevasses des mamelles. GEOFFROY.

La *craie* calcinée devient chaux, & a des propriétés fort différentes de celles qui ne l'est point. Voyez *Calx.*

On dit que si les eaux d'une fontaine ou d'un puits sont dures; on n'a qu'à y jetter une grande quantité de *craie* pour les rendre douces. Le Docteur Slare dit savoir par expérience, que la *craie* absorbe les acides plus promptement & plus puissamment que les yeux d'écrevisses, la corne de cerf calcinée, ou le corail; c'est pourquoi, il estime qu'il faut la préférer à ces substances, lorsqu'il est question de détruire les acides dans l'estomac.

On s'en sert aussi en application extérieure dans les pustules fluantes, dans la teigne & dans les excoriations: il faudra en répandre sur les plaies pour arrêter les hémorrhagies; cas dans lequel elle est fort recommandée. On ajoute qu'on l'appliquera avec succès sur les érésipeles, & sur les parties affectées d'humeur gouteuse.

On sait par expérience que si l'on néglige de précipiter hors des intestins la *craie* par des cathartiques convenables, surtout lorsqu'on en aura pris une quantité considérable, & qu'elle aura produit son effet, elle donnera lieu à de grandes maladies, en enduisant, pour ainsi dire, les intestins, en obstruant les vaisseaux lactés & les orifices des glandes intestinales; & ces maladies sont des cachexies, des indigestions & autres de même nature.

TERRA MELITEA, Offic. Schrod. 317. *Terra Melitensis*, Charlt. Foss. 4. Worm. 6. Aldrov. Mus. Metall. 253. *Terra ex Melita insula effossa.* Calc. Mus. 130. *Terra Melitensis. Gratia sancti Pauli*, Mont. Exot. 14. *Terra sigillata sancti Pauli vulgò. Terre de Malte.*

C'est une espece de *craie* fort pesante, d'une couleur blanchâtre & astringente au gout. On l'apporte de Malte en petits gâteaux, sur lesquels on a imprimé l'image de saint Paul avec une vipere. Elle a les mêmes vertus que la *craie* blanche dont nous avons parlé ci-dessus. On dit que la terre de Malte fut bénite par

saint Paul, lorsqu'il fut poussé par la tempête dans cette Isle. C'est à la bénédiction de ce Saint qu'on attribue sa vertu alexipharmaque.

Plumbum nigrum, Offic. *Nigrica fabrilis*, Mer. Pin. 218. Charlt. Foss. 2. *Messa nigra, ad pnigitem referenda*, Worm. 5. *Ochra nigra*, Phil. Transf. N°. 240. pag. 183. *An Creta nigra mollis & dura*, Kentm. 7. *Plomb noir.*

Cette substance passe pour rafraîchissante, dessiccative & répercussive. On l'applique quelquefois sur les tumeurs écrouelleuses & œdémateuses froides.

CRETA SELINUSIA, Offic. Aldrov. Mus. Métall. 248. *Terra Selinusia*, Matth. 1392. Calc. Mus. 126. *Terre selenite.*

La plus estimée est celle qui est luisante, blanche, friable & facile à délayer dans un fluide. Elle est astringente & dessiccative; & on la regarde comme un bon topique pour les ulceres.

CRETHMON, κρηθμὸν, *perce-pierre*. Voyez *Crithmum*.

CRI

CRIBRATIO, en Pharmacie, l'action de cribler, ou de passer une substance au tamis pour séparer ses parties fines d'avec les grosses, soit qu'elle soit seche, pulvérisée ou humide, comme la pulpe des graines, les fruits ou les racines.

Quincy fait les remarques suivantes sur la maniere de tamiser, pour prévenir tous les inconvéniens auxquels l'inadvertance, la précipitation ou la négligence peuvent donner lieu.

Cet Auteur veut, que, quelles que soient les substances réduites en poudre, dont le mélange doit former un médicament, elles soient toutes passées ensemble à travers un tamis; sans quoi, ajoute-t'il, le médicament pourra être différemment énergique dans ses différentes parties, & par conséquent agir inégalement, c'est-à-dire, plus fortement dans un endroit que dans un autre; ce qui peut être d'une très-grande conséquence. Lors donc qu'on aura à mêler des substances plus friables & plus fortes les unes que les autres, d'un tissu différent, & plus ou moins adhérentes : comme les unes ne manqueront pas de passer plus promptement que les autres, il est encore absolument nécessaire, dit Quincy, de les agiter ensemble après qu'elles auront été tamisées. Cet avis pourra paroître superflu à quelques personnes, qui ne jugeront pas fort essentiel de prendre cette précaution : mais c'est qu'elles n'ont pas, l'expérience que nous avons ; elles ne connoissent point les accidens qui surviennent tous les jours, lorsque le jalap, l'ipécacuanha & autres ingrédiens semblables, dont les vertus consistent dans les parties les plus résineuses, ont été mal mélangés ; ce qui peut arriver d'autant plus facilement, que ces parties résineuses étant aussi les plus fragiles, se broyent d'autant plus facilement dans le mortier, & passent les premieres à travers le tamis. D'ailleurs, rien n'est plus commun chez les Droguistes que de mettre tout d'un coup dans un mortier deux ou trois fois plus d'un ingrédient qu'il n'en faut pour l'usage actuel ; de prendre sur cette quantité la dose marquée par le Medecin, & d'enfermer le superflu dans un petit vaisseau. Or, toutes les parties d'un ingrédient n'ayant pas la même vertu, si l'on ne prévient les inconvéniens résultans de cette espece d'hétérogénéité, les premiers malades auront une dose trop forte; & les derniers, qui ne trouveront plus que la partie fibreuse & ligneuse, auront une dose trop foible, & seront trompés dans leur attente. *Pharmacop. de* Quincy.

CRIBRATORIUM ou CRIBRUM, un *crible* ou un *tamis*.

CRIBRIFORME, ou CRIBROSUM ou OS ETHMOIDES, *os ethmoïde*. C'est le nom d'un des os de la tête. Voyez *Caput*.

CRICELASIA, κρικηλασία; c'est, selon l'étymologie, l'action de faire rouler un cerceau, car κρίκος signifie anneau ou cercle, & ἐλαύνω, faire aller. C'étoit chez les anciens une espece d'exercice. La description qu'Oribase nous en donne dans ses Collections Médicinales, *Lib. VI. cap.* 26. n'est pas fort claire. Autant qu'on en peut juger, il paroît que ce n'étoit autre chose que ce jeu dans lequel les enfans font marcher un cercle en courant. Ce cercle étoit fort grand ; & il s'élevoit presque à la hauteur de la poitrine de celui qui devoit s'en servir. Il étoit garni d'un grand nombre de petits grelots qu'il faisoit raisonner en tournant ; & dont le son étoit divertissant pour celui qui s'exerçoit, circonstance qu'Oribase regarde comme très-importante ; on le faisoit tourner en le frappant avec une verge de fer ou un bâton, & cet exercice étoit recommandé pour rendre les membres souples & donner de la force aux nerfs. Par les nerfs ils entendoient, selon toute apparence, les tendons ou les muscles.

CRICOARYTÆNOIDÆI MUSCULI, *muscles cricoaryténoïdiens*, dont la fonction est de tenir la glotte ouverte. Voyez *Larinx*.

CRICOIDES, *cricoïde*; nom d'un cartilage annulaire qui appartient au larynx.

CRICOS; κρίκος, anneau ou cercle. Hippocrate donne ce nom aux cartilages annulaires qui forment la trachée-artere.

CRICO-THYROIDÆI, *crico-thyroïdiens*, certains muscles dont la fonction est de fermer la glotte. Voyez *Larinx*.

CRIDONES, vers qui s'engendrent dans la peau.

CRIMNODES, κριμνώδης, de κρίμνον, *son*; épithete que l'on donne à l'urine qui dépose un sédiment furfuracé.

CRIMNON, κρίμνον. Dioscoride dit, *Lib. II. cap.* 112, que le *crimnon* est une espece de farine grossiere du froment & du zea, dont on faisoit des bouillies, πολτοί. Galien rend dans son *Exegesis*, κρίμνα par τὰ ἁδρομερέστερα τῶν ἀλφίτων, « la partie la plus compacte & la « plus grossiere du polenta; » & on lit dans le même Auteur, *Comment. II. in Prog.* que le *crimna* n'est autre chose que la partie la plus grossiere & mal broyée par le moulin, de l'orge rôti ou torréfié. Hippocrate ordonne quelquefois de prendre en boisson, τὸ ἀπὸ τῶ κρίμνε ὕδωρ, « l'eau dans laquelle on aura fait macérer le *crimnon*, » & il donne *Lib. III. de Morbis*, la maniere suivante de préparer un breuvage rafraîchissant.

Prenez un demi chœnix, c'est-à-dire, environ les trois quarts d'une chopine, de *crimna* grossier d'orge.

Versez dessus un congius ou chœus, c'est-à-dire, environ six chopines d'eau; & lorsque le *crimna* sera renflé, paîtrissez avec les mains, jusqu'à ce que l'eau en soit devenue blanche ; ajoutez ensuite une pincée d'adianthon ; & laissez reposer le tout pendant quelque tems en plein air ; après quoi vous en ferez prendre.

Hippocrate entend par κριμνώδεις ὑποστάσεις, un sédiment d'urine qui ressemble au *crimna*; & Galien commentant cet endroit des Prognostics, condamne ce sédiment, comme provenant d'un sang épais & brûlé, & d'une colliquation inégale des parties charnues. Hippocrate assure ailleurs que ce sédiment dans les fievres annonce une longue maladie; surquoi Galien remarque que ce prognostic a été vérifié par l'expérience, & que ceux dont les urines sont furfuracées meurent ou ne recouvrent la santé que lentement & avec beaucoup de peine. Le même Auteur répete dans son premier

Livre *des Crises*, que ce sédiment indique deux affections, dont la premiere est une colliquation des parties les plus solides, & la seconde une agitation violente & une grande adustion du sang. On lit aussi *Comment. III. in Lib. VI. Epid.* que les sédimens *crimnodes* marquent une colliquation des parties du corps, & surtout du foie; s'ils sont d'une épaisseur & d'une dureté remarquable, mais non blanchâtre, ce sera la chair qui tombera en fonte; & s'ils sont noirs, ce sera la rate.

CRINATUM, κρινάτον, de κρίνον, *lis*; épithete que Paul Eginete donne *Lib. VII. cap. 22.* à une espece de fumigation.

CRINES, τρίχες, les cheveux. Voyez *Capillus.*

CRINITUS, de *crinis*, cheveux, d'où vient κομινώματος, *capillacé*; épithete que l'on donne aux plantes dont les racines sont garnies de filamens ou de petites fibres semblables à des cheveux.

CRINOMYRON, κρινόμυρον, de κρίνον, lis, & de μύρον, onguent; *onguent de lis.* Cet onguent est composé de lis & de quelques plantes aromatiques. On l'appelloit jadis *Ægyptium album*, & *Susinum.* Voyez *Ægyption.*

CRINON, κρίνον, *lis.*

CRINONES, vers qui s'engendrent dans la chair. V. *Dracunculi.*

CRIOGENES, κριογενής; épithete que Paul Eginete donne à certains trochisques dont il fait mention, *L. VII. cap. 12.* & qu'il recommande pour nettoyer les ulceres fordides.

CRIOMYXUS, κριόμυξος, épithete que l'on donne aux personnes qui rendent beaucoup de mucosité par le nez.

CRISIMOS, κρίσιμος, *critique.*

CRISIS, *crise.* La doctrine des *crises*, des jours critiques & de leurs différens effets, n'est pas seulement utile, mais absolument nécessaire à ceux qui pratiquent la Medecine. Hippocrate est le premier qui ait traité cette matiere, & il est en même tems celui de tous les Auteurs qui en a parlé avec le plus d'exactitude & de bon sens. Ceux qui lui ont succédé, mais entre-autres Galien & ses disciples, ont senti l'importance de cette partie, & ne l'ont point négligée: mais loin de l'éclaircir par leurs observations, & de l'enrichir de nouvelles expériences, on diroit au contraire qu'ils n'aient réussi qu'à y jetter de l'incertitude & de l'obscurité. Nous n'avons donc rien de mieux à faire que de remonter à la source, que de tirer la doctrine des *crises* d'Hippocrate même, & que d'établir sa conformité avec l'expérience & la raison. Cette méthode est la meilleure que nous puissions suivre pour démontrer l'inutilité, les défauts & l'absurdité de différentes hypotheses qu'on a faites par rapport aux *crises.*

La premiere chose qu'il est à propos d'observer, c'est que les Auteurs tant anciens que modernes, ont pris le mot de *crise* en différens sens. Il y en a entre eux chez qui il ne signifie autre chose que l'excrétion de la matiere nuisible & corrompue qui étoit dans le corps. Nous lisons dans Hippocrate, *Lib. de Arte*, que l'excrétion d'un os corrompu est une *crise.* D'autres prennent avec Galien le mot *crise* pour une sécrétion d'humeurs corrompues qui se fait dans une fievre; acception assez conforme à son étymologie; car *crisis* vient de κρίνειν, qui veut dire séparer & passer quelque chose comme par le crible ou par le tamis. Il y en a qui ont entendu par *crise* le mouvement critique même, & l'agitation violente qui est produite alors dans le corps; ce qu'ils ont appellé les efforts de la nature, & son combat contre la maladie; combat dans lequel il s'agit de la mort ou de la vie du malade, selon que les forces de la nature l'emportent sur celles de la maladie, ou la violence de la maladie sur les forces de la nature.

Galien dit dans son Commentaire sur l'*Aph. 13. Sect. 2.* que la *crise* dans les fievres est un changement instantané & subit, soit en pis, soit en mieux, qui est suivi de la mort ou de la santé. Mais il arrive souvent de confondre la *crise* même avec le jour ou le moment critique.

Comme Hippocrate est le premier qui ait fait mention des *crises* & des jours critiques, nous allons d'abord examiner en quel sens il a pris le mot *crise.* Il paroît par ses Ouvrages qu'il entendoit ordinairement par *crise* le jugement que le Medecin porte ou doit porter du dénouement heureux ou malheureux des maladies, en combinant ensemble leurs symptomes avec les forces & la constitution particuliere du malade, d'où il paroît qu'il devoit y avoir selon cet Auteur, de bonnes & de mauvaises *crises*, des *crises* heureuses & malheureuses. Nous lisons dans son Livre *de Affectionibus*, « qu'il y a *crise* lorsque la maladie augmente ou « diminue considérablement, dégénere en une autre, « ou cesse entierement. » Il usoit aussi du même terme pour signifier la résolution d'une maladie. C'est en ce sens qu'il a dit, *Lib. I. Prænot.* κρίσις ἐστὶν ἀπόλυσις νόσε, « la *crise* est une résolution de la maladie. » Ces façons de parler reviennent à tout moment dans les écrits d'Hippocrate: on y trouve cent fois « une *crise* parfaite survint à ce malade, ou dans cette maladie, le septieme ou le quatorzieme jour; c'est-à-dire, qu'il y « eut résolution de la maladie, & que le malade recouvra la santé. »

Mais pour donner au Lecteur des idées justes & précises de ce que les anciens entendoient par une *crise* dans les maladies aiguës, il est nécessaire d'exposer toutes les circonstances dont elle étoit accompagnée. Premierement, il faut savoir qu'il n'étoit question de *crise* que dans les maladies aiguës, & particulierement dans les fievres continues; car le terme λύσις ou résolution, se disoit de ces révolutions qui se font dans les maladies chroniques. Secondement, une *crise* ne se faisoit qu'au bout de certains jours marqués; ces jours qu'on appelloit critiques, étoient les septénaires & les ternaires & demi de ces septenaires, à compter depuis le commencement de la maladie. Ce qui arrivoit dans les autres jours ne contribuoit en rien ou contribuoit fort peu à la *crise*, & passoit rarement pour tel. Troisiemement, c'étoit dans ces jours que le Medecin portoit un jugement de la terminaison de la maladie, soit par la santé, soit par la mort, soit par la transformation de la maladie en une autre. Quatriemement, ce jugement porté par les Medecins dans les jours critiques, se faisoit d'après certains signes entre lesquels les urines & les excrémens grossiers, le pouls & les forces du malade étoient particulierement comptés. On peut, à ce que je crois, se former là-dessus la notion la plus complete de ce que les plus habiles d'entre les anciens ont entendu par une *crise* dans les maladies aiguës. On peut encore en inférer l'importance de la doctrine des *crises* dans la pratique de la Medecine; car quelle observation fut jamais d'un usage plus étendu que celle par laquelle nous avons su que la nature avoit de certains jours marqués dans lesquels elle exposoit, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, beaucoup plus clairement que dans d'autres son état au Medecin, & qu'il devoit saisir pour former son prognostic, en se rappellant en même tems les circonstances passées en appuyant sur les présentes, & en prévoyant celles qui étoient à venir?

Mais quels sont ces jours que la nature a choisis, dans les fievres, par exemple, pour parler au Medecin, & lui annoncer la terminaison de ces maladies? C'est ce qu'Hippocrate va nous dire de la maniere la plus claire & la plus précise.

Voici comment ce Prince de la Medecine s'en explique dans son Traité *de Diebus judicatoriis.*

« La *crise* des fievres se fait, dit-il, le quatrieme, le « septieme, l'onzieme, le quatorzieme, le dix-septie« me & le vingt-unieme, celle même de quelques-unes « le trentieme & le quarantieme. »

Voici comment il parle dans les Aphorifmes vingt-trois & vingt-quatre de la fucceffion des jours critiques.

« Les maladies aiguës fe jugent en quatorze jours. Le « quatrieme indique ce que fera le feptieme. Le huitie« me eft le commencement de la feconde femaine, il « faut faire attention à l'onzieme, parce que c'eft le « quatrieme de la feconde femaine. Il faut auffi faire « attention au dix-feptieme, parce que c'eft le qua« trieme après le quatorzieme, & le feptieme après « l'onzieme. »

Il faut auffi rapporter à la doctrine des *crifes*, ce qu'il dit dans fon Livre des Prénotions.

« Les fievres les plus bénignes, & qui font accompagnées « des fignes les plus sûrs, finiffent le quatrieme jour « au plutôt: mais celles qui font très-malignes & ac« compagnées d'accidens terribles, caufent la mort le « quatrieme jour ou plutôt; ainfi finit leur premier ac« cès; le fecond va jufqu'au feptieme jour, & le fixie« me jufqu'au vingtieme. »

Il avertit dans fon troifieme Livre du Traité des Préfages, « qu'il faut remarquer le premier jour des mala« dies, puis chaque quatrieme, parce qu'on verra clai« rement par là quelle tournure elles prennent. Les « fievres ardentes épidémiques, ajoute-t'il tout de fui« te, fe jugent réglement en dix-fept jours. »

Enfin voici comme il parle dans fon Traité *de Partu feptimeftri.*

« Le premier & le feptieme jour méritent toute l'atten« tion dans les maladies, mais ils ne font pas moins « importans dans les cas où il y a danger d'avortement; « la plupart de ces accidens arrivent l'un de ces jours. »

Ce paffage eft prefque immédiatement fuivi d'un autre dans lequel il dit, « qu'un Medecin qui veut juger une « maladie avec quelque certitude, & former un pro« gnoftic fenfé, doit examiner ce qui fe paffe dans tous « les jours, mais particulierement dans les jours pairs, « c'eft-à-dire, le quatorzieme, le vingt-huitieme & le « quarante-deuxieme. Il doit auffi calculer, ajoute-t'il, « par ternaire & quaternaire, c'eft-à-dire, par trois & « par quatre jours. »

Il eft donc évident que les anciens ont affecté aux *crifes* le nombre feptenaire, & qu'ils ont prétendu que les fievres aiguës & continues ne fe terminoient pour l'ordinaire heureufement qu'au bout de ce tems. Ils ont auffi enfeigné que la *crife* fe fait dans ces jours, par le moyen des excrétions & principalement par les fueurs, les urines, les gros excrémens, les hémorrhagies & les crachats; & ils ont regardé comme peu sûres ou même comme fymptomatiques, toutes les excrétions qui arrivent hors des jours critiques. C'eft ce que dit formellement Hippocrate en parlant de la fueur, *Aph.* 36. *Sect.* 4.

« Les fueurs qui arrivent pendant les fievres, font bon« nes le troifieme jour, le cinquieme, le feptieme, le « neuvieme, l'onzieme, le quatorzieme, le dix-feptie« me, le vingt-unieme, le vingt-feptieme, le trente« unieme & le trente-quatrieme; car ces fueurs jugent « la maladie. Mais celles qui arrivent d'autres jours « font l'effet de la douleur, & annoncent la longueur de « la maladie & les rechutes. »

C'eft ce que confirme Galien, quand il dit dans fon Traité *de Diebus judicatoriis*, que « les fueurs qui cou« lent les jours qui indiquent les *crifes* & ne leur font « pas deftinés, font l'effet de l'accablement de la natu« re, & annoncent la longueur de la maladie; car lorf« que ce qui doit juger la maladie, ne le fait pas, il « devient funefte ou d'un mauvais augure. »

On lit dans le même Traité, des fueurs qui coulent hors des jours critiques, « que les *crifes* qui arrivent le fix, « font accompagnées d'accidens fâcheux, d'un danger « confidérable, & font imparfaites & incertaines. » Hippocrate prononce dans fes *Prænot. Coac.* qu'il faut regarder comme falutaire une fueur qui vient dans les jours critiques, & qui détermine la maladie; au contraire comme mauvaife celle qui fe faifant dans les autres, la tire en longueur loin de la calmer. Le cinquante-fixieme Aphorifme de la quatrieme Section, confirme les mêmes obfervations. « S'il fe fait dans la fie« vre une fueur qui ne foit point fuivie d'intermiffion, « la fueur eft mauvaife, car elle annonce la prolonga« tion de la maladie, & la préfence d'une humidité « fuperflue. »

La *crife* fera falutaire & la maladie heureufement terminée, felon Hippocrate, s'il arrive que dans les jours critiques l'urine foit bien cuite, c'eft-à-dire, ni blanche, ni claire, ni copieufe, mais d'une couleur foncée, d'une confiftance convenable, & fuffifamment chargée de fédiment. Il y a à ce fujet un paffage remarquable dans le premier Livre des Epidémiques.

« S'il arrive dans les fievres, dit-il, que l'urine foit crue, « mal cuite & chargée d'un mauvais fédiment, la *crife* « fe fera attendre long-tems, les douleurs & la maladie « tireront en longueur, & il y aura lieu de craindre la « mort ou les rechutes. »

Il nous avertit, Aphorifme foixante-unieme, Section 4. « que s'il doit y avoir une *crife* le feptieme jour, on « verra le quatrieme dans les urines une efpece de nua« ge rouge, & que cette *crife* fera annoncée dans le « même tems par beaucoup d'autres circonftances qu'il « rapporte. » Il ajoute dans l'Aphorifme fuivant « que « les urines qui font blanches & fort tranfparentes « font mauvaifes, & que telles font ordinairement cel« les qu'on rend dans la phrénéfie. »

Quant aux fignes avant-coureurs d'une bonne *crife*, voici ce que nous en lifons dans les Prénotions de Cos.

« Si dans le commencement d'une fievre les urines font « chargées d'un fédiment blanc & doux, on peut comp« ter qu'il y aura prompte réfolution de la maladie. Si « l'on voit avant le feptieme jour les urines rougeâtres « ou chargées d'un fédiment doux & rougeâtre, elles « termineront la maladie: mais paffé le feptieme jour, « fi elles paroiffent les mêmes, ce fera plus lentement « & la *crife* fera encore fort éloignée. Si les urines font « rouges le quatrieme jour, & fi tout eft favorable « d'ailleurs, la maladie fera terminée le feptieme. Les « urines bilieufes, celles qui ne font chargées que d'u« ne petite quantité de fédiment menu, & celles qui « deviennent de mauvaifes pires, annoncent que la « maladie tirera en longueur. Si la quantité de ces uri« nes eft fort grande, principalement vers le tems de la « *crife*, elles annoncent le danger du malade. Quant « aux urines aqueufes & blanches, elles font toujours « dans les maladies longues, un figne de *crife* diffici« le & un prognoftic fâcheux. »

Il nous apprend dans la feconde Section du troifieme Livre de fes Epidémiques, « qu'un malade étant devenu « fourd le fecond jour, & fes urines claires & tranfpa« rentes, il mourut le cinquieme; » & il raconte dans la Section troifieme, « qu'un autre malade dont les « urines étoient blanches & claires, mourut phrénéti« que le quatrieme jour. »

Les *crifes* fe font auffi communément par le faignement de nez, & par le cours de ventre: mais il faut que ces évacuations fe faffent dans un jour critique. Il eft

aisé de trouver des autorités à ce sujet; mais nous nous contenterons de rapporter ce qu'en dit Hippocrate dans ses épidemiques, *liv.* 1. *sect.* 115. Le passage est remarquable. « Lorsque le sang sortoit bien & « en abondance des vaisseaux des narines, dans les « fievres ardentes épidemiques, les malades recou- « vroient la santé, & je n'ai vû mourir de ces mala- « dies, dit Hippocrate, aucun de ceux qui saignoient « largement du nez. Philiscus, Epaminones & Silenus « n'ont rendu que quelques goutes de sang par cette « voie, le quatrieme & cinquieme jour, aussi sont-ils « morts; au lieu que l'hemorrhagie a été abondante « dans toutes les personnes jeunes & vigoureuses, ce « qui conservoit ces malades, pendant que presque « tous ceux qui n'ont pas souffert cette évacuation, « sont morts. Il est survenu aux vieillards des convul- « sions épileptiques, ils ont eu la jaunisse, leur ven- « tre s'est lâché, ou enfin ils sont devenus dyssenté- « riques. »

Les maladies aiguës de la poitrine, telles que la péripneumonie, accompagnées de fievre, sont abbatues par la sueur & par le crachement. L'excellent Auteur que nous venons de citer, dit dans son livre des jours critiques, « que la *crise* se fait dans la fievre pleurétique « le septiéme jour, ou si elle se fait attendre plus long- « tems, le quatorzieme. » Et que dans la peripneumo- « nie « les symptomes subsistent dans toute leur force, « quelquefois jusqu'au quatorzieme jour, & au plus « jusqu'au vingt & unieme. Que pendant tout ce tems « le malade tousse violemment; que ses crachats com- « mencent par être écumeux; que le septieme & le hui- « tieme jour, la fievre étant à son dernier periode, & « la péripneumonie devenant pituiteuse, les crachats « deviennent plus épais; que si la fievre n'est point au- « gmentée, ni la périneumonie devenue pituiteuse, « les crachats seront toujours écumeux; que le neuvie- « me & le dixieme jours ils seront d'un verd pâle, & « tant soit peu sanglans, & que depuis le douzieme « jusqu'au quatorzieme ils seront copieux & purulens; « enfin que tels sont les symptomes lorsque le malade « est d'un tempérament humide, & que la maladie est « violente; mais que les symptomes sont fort différens « si le malade est d'une constitution seche. »

Nous n'avons parlé jusqu'à present que de la résolution des fievres faite pour l'ordinaire dans les jours critiques, à la faveur des différentes especes d'excrétions. Nous allons maintenant traiter des résolutions & des *crises* imparfaites, qui se font par un abscès, ou pour me servir du terme d'Hippocrate par *apostasis*, ou depôt sur quelque partie, mais particulierement sur les extremités. Nous pouvons compter à juste titre entre les abscès les éresipeles, les bubons, les douleurs gouteuses, les tumeurs, les taches, les pustules, soit bénignes, soit malignes; les éruptions pourpreuses, la petite vérole, & les différentes éruptions exanthemateuses du même genre. C'est encore la nature elle-même qui fait ces sécrétions à certains jours marqués, & assez ordinairement au grand soulagement du malade, en qui la fievre & ses symptomes ne laissent pas de s'affoiblir, quoique la résolution ne soit pas pleine & suffisante. Dans l'érésipele on sait que le malade est attaqué d'une fievre violente, qui se résout en une tumeur apparente à la peau. C'est pourquoi Hippocrate compte l'érésipele entre les abscès critiques, comme il est évident par un passage de la Section troisieme du Livre second des Epidemiques, où il dit, ἐπίστα ἀσήμως ἀφανίζεται δύσκριτα, καὶ οἷον τῇ τοῦ πολεμάρχου παιδίσκῃ ἐρυσίπελας. « Tout ce qui disparoit sans « avoir donné les signes qui conviennent à une *crise*, se « tourne toujours malheureusement pour le malade, « comme il est arrivé dans l'érésipele de la fille qui « servoit Polemarque. » Il ajoute aux résolutions critiques des fievres, les douleurs & les tumeurs aux articulations, aux genoux & aux hanches, comme on peut voir, *Lib. de Judic. & Coac.* Il dit encore *Lib. III. Epid. Sect.* 1. « Que le troisieme malade eut le vingtie- « me jour une *crise* imparfaite, qui se manifesta par « une douleur à la hanche droite. » Enfin il met entre les abscès ou matieres putrides ramassées sous la peau, les tubercules putrides & suppurans, ainsi que les pustules, comme il paroît par le second Livre des Epidémiques, Sect. 45. Et il n'y a aucun doute qu'on ne doive renfermer sous les pustules la rougeole & la petite vérole. C'est avec raison qu'il regarde comme des abscès ces tubercules ou ces tumeurs formées vers les oreilles, & par lesquelles les fievres se résolvent quelquefois, ainsi qu'on peut l'inférer de ce qu'il dit *Lib. I. Epid. Sect.* 1. « Plusieurs ont eu des tubercules « vers une oreille, & quelquefois vers l'une & l'autre; « ils alloient & venoient sans fievre, quoique la plu- « part d'entr'eux fussent un peu plus chauds que dans « l'état ordinaire. Ces symptomes parurent dans les « jeunes gens, dans les personnes d'un tempérament « vigoureux, & généralement en tous ceux qui étoient « accoutumés à l'exercice ». Mais entre tous les passages que l'on trouve dans Hippocrate sur la différente maniere dont se fait la résolution des fievres, il n'y en a point de plus important que le suivant, qui est tiré du Traité, *de Ratione victûs in acutis*, où après avoir parlé d'une certaine fievre ardente, il ajoute: « s'il ne survient point d'hemorrhagie par les narri- « nes, s'il ne paroît aucun abscès autour du cou; si le « malade ne sent aucune douleur dans les jambes; s'il « ne crache point de matieres épaisses; s'il a les han- « ches sans douleur, & les parties naturelles sans li- « vidité; la maladie n'est point résolue. La tension « d'un testicule est aussi un symptome d'une *crise* pro- « chaine ». Il ne faut pas exclurre le charbon pestilentiel du nombre des abscès.

Ce que nous venons de dire de la doctrine & de l'histoire des *crises* & des jours critiques, nous l'avons tiré d'Hippocrate même, qui paroît en avoir été le premier Auteur, & qui a transmis à la Postérité cette importante découverte. Galien son Disciple fidele ne perd aucune des occasions qui se présentent, de confirmer les sentimens de son Maître, en ce qui regarde les *crises*. Il expose la nature des jours critiques, il insiste sur la propriété salutaire du septieme en particulier, il condamne le sixieme comme faux & trompeur; il compare le premier à un Roi qui met en liberté ses Sujets opprimés; & le dernier à un Tyran impitoyable qui exerce son autorité dans toute son étendue, & fait tout le mal qu'il peut: il nous apprend encore, *Lib. I. de Diebus Decretoriis*, qu'il est dangereux & qu'il amene pour l'ordinaire les *crises* imparfaites & malheureuses. Mais Galien a ceci de particulier, qu'il met le neuvieme jour au nombre des critiques, & il dit dans l'endroit que nous venons de citer, qu'il a vu dans un seul été plus de trois cens personnes attaquées de maladies aiguës qui se sont terminées par une *crise* le septieme ou le neuvieme jour. Il fait d'autres observations, *Lib. III. de Crisibus*, *cap.* 3. qui méritent toute notre attention; il nous assure, par exemple, n'avoir jamais vu mourir aucun de ceux qui ont eu une *crise* après la coction; & il nous avertit que toute *crise* est précédée d'une agitation violente, dans laquelle la nature est fortement & subitement irritée par la maladie. Il ajoute qu'une *crise* ne se fait que quand la maladie est à son dernier période; que le jour & la nuit qui la précedent sont pour les malades les plus pénibles & les plus dangereux, & que personne n'a jamais été guéri radicalement, sans qu'il se soit fait un abscès ou quelque évacuation remarquable. C'est pourquoi il dit qu'il s'est fait une *crise* toutes les fois que la maladie se termine par un abscès. Mais pour continuer, d'exposer son sentiment, nous n'oublierons pas d'observer qu'il appelle, *Lib. de Diebus Decretoriis*, le septieme, le quatorzieme & le vingtieme jours, les premiers d'entre les jours critiques, dans lesquels il se guérit

guérit plus de malades qu'il n'en meurt. Il institue un second ordre de jours critiques, qu'il appelle *Indices internuntii*; parce qu'on a dans ces jours des signes évidens que la *crise* se fera au septenaire suivant, pourvu que les excremens soient dans un état de coction. Tous les trois jours & demi sont les *indices internuntii* de Galien. Ceux qui s'écoulent entre les *indices*, & les jours vraiment critiques, portent chez lui le nom d'*intercalaires*, ou *provocatoires*; parce qu'alors la nature est pressée de se déterminer à l'excrétion. Le troisieme & le cinquieme jour de la premiere semaine sont *intercalaires* ou *provocatoires*. Il appelle les autres jours *vacans*, parce qu'il ne se détermine rien & qu'il n'y a ni indication ni provocation dans ces jours. Il les appelle aussi jours de Medecine, parce que le Medecin peut alors faire prendre des remedes à ces malades, & leur ordonner des cathartiques, sans courir aucun danger. C'est aussi ce qu'Hippocrate a dit en termes précis, *Lib. IV. de Morbis*. « Tous ceux qui ont été attaqués d'une fievre continue, & ont pris des cathartiques dans les jours pairs, n'ont jamais été trop purgés, ceux au contraire à qui on les a fait prendre dans des jours impairs, ont été tous trop purgés, & la plûpart en sont morts. »

Il y a des Auteurs qui ont désigné ces jours en les appellant jours critiques artificiels; parce qu'il y a résolution de la maladie, & que cette résolution est un des effets de l'Art. Voyez Laurentius *de Crisibus*.

Rien de plus précis, comme on voit, rien de plus formel que les textes d'Hippocrate & de Galien que nous avons rapportés en faveur des *crises* & des jours critiques. Cependant il s'est trouvé des Medecins, même parmi les anciens, qui ont non-seulement voulu rendre suspect ce point de la Doctrine d'Hippocrate, mais le faire regarder comme entierement douteux. Avant que de porter un jugement & de prononcer en faveur de la vérité & de l'expérience, il ne sera pas hors de propos de produire & d'examiner les raisonnemens que ces Medecins ont faits contre la doctrine des *crises*. Un des premiers qui ait pris ce parti est Asclepiade, qui au rapport de Cælius-Aurélianus, assuroit qu'il n'y avoit point dans les maladies de ces jours déterminés, & qu'elles n'ont point de terme préfix destiné à leur guerison. On voit par le passage suivant que Celse avoit embrassé le sentiment d'Asclepiade.

« On doute, dit-il, de la nature des jours mêmes. Les « Anciens avoient une attention particuliere aux impairs & les appelloient critiques, comme s'ils décidoient du sort des malades. Asclepiade a eu raison de regarder cette doctrine comme chimérique, & d'assurer que les malades n'en sont ni plus ni moins en danger, parceque le jour est pair ou impair. En effet les impairs sont quelquefois les plus mauvais; quelquefois même l'ordre des jours change dans la maladie, de sorte que celui qui devoit être le meilleur devient le pire. » Il ajoute peu de lignes après: « Ce qui a trompé les anciens Medecins, ce sont les nombres de Pythagore, auxquels on avoit alors beaucoup de foi; mais le Medecin ne doit pas en cette occasion compter les jours, mais examiner avec attention la nature des accès. »

Parmi les Modernes Antagonistes des *crises*, & des jours critiques, nous pouvons compter Van-Helmont. Cet Auteur s'occupe sérieusement de la destruction de la Doctrine de Galien & d'Hippocrate, & de la ruine des observations sur lesquelles elle paroît être fondée.

« J'ai remarqué, dit-il, *Lib. de Tempore. Sect.* 53. qu'il n'y avoit jamais de *crise*, lorsque le Medecin, maître de son Art, travailloit à la guérison de la maladie, sans attendre qu'elle arrivât. Comme la nature a des mouvemens qui lui sont familiers, auxquels elle se plaît à s'assujettir, & qu'elle suit habituellement, se laissant gouverner par une vertu motrice qui est toujours une & la même; il arrive que quand on abandonne le sort d'une maladie à sa discrétion, elle exerce ses forces & produit des *crises* à certains tems marqués: mais ces *crises* pouvoient être ou prévenues par de bons remedes, ou retardées & détruites par de mauvais. S'il arrive qu'elles n'aient été que retardées, elles prendront un nouvel ordre périodique, & ne se feront qu'au quatorzieme, ou que dans l'intervalle du quatorzieme au quarantieme. Un Medecin habile & qui saura seconder la nature, ne la laissera donc pas travailler seule; & n'attendra pas, spectateur oisif d'une maladie, qu'elle amene une *crise*. J'oserois dire qu'il seroit inutile pour un malade qui ne pourroit recouvrer la santé que par une *crise*, d'avoir un Medecin; ce qui seroit beaucoup plus vrai encore, s'il ne devoit guérir que par une *crise* lente. » Le même Auteur dit, *Lib. de Febribus. cap.* 2. *Sect.* 8. « qu'un vrai Medecin aura subjugué la maladie avant que la *crise* se fasse; mais que si la *crise* se fait, & que le malade guérisse avant qu'il se soit mis en œuvre, la présence du Medecin & tout son art étoient inutiles. » Ces raisonnemens de Van-Helmont ont été copiés par Langius. *Miscell. quæst.* « S'il faut attendre, dit-il, des *crises* la cure des maladies, la Medecine n'est certes qu'une science inutile & une profession superflue. Qu'a-t'on besoin d'un Artiste dans une affaire qu'on a résolu d'abandonner à la discrétion de la nature? » Le sentiment de Langius est aussi celui de Faber, « il est du devoir d'un Medecin, dit celui-ci, *Tome III.* de son *Panchimagogue*, de travailler à la guérison du malade, sans s'embarrasser de la *crise* à venir. »

Enfin, pour n'en pas citer davantage, le Comte de Filisco entreprend de prouver la vanité des Périodes critiques, dans son Traité *de la Destinée*, où il assure qu'en pratique on ne remarque pas toujours cette suite de jours, & qu'on voit souvent des *crises* arriver d'autres jours que ceux appellés critiques.

Il y a des Auteurs qui ne défendent pas à la vérité la doctrine des *crises*; mais qui n'en pensent pas non plus si désavantageusement que les précédens. Ils avouent qu'il y a des *crises* & des jours critiques: mais ils prétendent que l'observation en étoit avantageuse en Grece, mais non dans nos climats. C'est l'opinion du célebre Waldschmid expliquée clairement dans le passage suivant tiré de ses *Fundamenta Medicinæ*.

« A quoi bon, dit-il, rechercher si scrupuleusement les causes des *crises*, puisqu'on n'en voit plus dans nos climats, & dans notre tems, & que dans les maladies aiguës, nos prédictions ne sont ni aussi certaines, ni aussi indubitables que celles que faisoit Hippocrate?» Eischttadius s'explique à peu près de même, *Pæd. Astron. Sect.* 3. « Dans les différens cantons de notre Alemagne, dit-il, & particulierement dans ma Patrie, il est rare qu'il se fasse des *crises* parfaites, & qui emportent totalement la maladie. » Houlier atteste dans son Commentaire sur les Aphorismes d'Hippocrate: « qu'il est très-rare de voir dans les pays froids & Septentrionaux des évacuations critiques parfaites. » Quant aux causes qui font que les *crises* parfaites arrivent si rarement dans des jours critiques, dans notre climat, il y en a qui ont recours à la température de l'air. Voyez Wedelius *in Dissertatione de diebus criticis*. Baglivi ne paroît pas s'éloigner de cette façon de penser. Après avoir dit page 140. de sa Pratique, que les *crises* réussissent parfaitement dans la Grece; mais qu'il n'en n'est pas de même dans les Pays Septentrionaux; il donne pour raison de cette différence, que l'air de la Grece est plus pur, plus délié & rendu plus élastique, par la proximité de l'Orient; au lieu que celui des Pays Septentrionaux est chargé d'impuretés aqueuses, épaisses, & qui communiquent la même nature aux liqueurs du corps, de maniere qu'elles ne peuvent jamais parvenir à une *crise*, ou à une despumation parfaite.

Il est question à present d'exposer les causes des merveilleux effets des jours critiques dans les maladies aiguës conformément au sentiment des Anciens. La plûpart des Auteurs Anciens s'accordent à dire que la cause efficiente des mutations critiques, n'est autre chose que la nature même du corps, l'ame, ou le principe de ses mouvemens par lequel toute la machine est régie & gouvernée, qui écarte les maladies, & qui, comme il est dit, *Lib. VI. Epid. Sect.* 5. sans recevoir de préceptes ni d'instructions, ne laisse pas d'opérer régulierement de la maniere & dans le tems qu'il convient, qui lutte & combat avec violence & opiniâtreté contre la maladie, jusqu'à ce qu'elle l'ait surmontée; qui sépare le bon d'avec le mauvais par les issues formées à cet effet, dans le tems qu'il convient & pour une fin bonne & nécessaire; qui excite des commotions de l'espece & du degré de force qu'il faut à raison de la quantité de matiere morbifique; effets qu'il produit de lui-même & par une action spontanée, sans qu'il faille qu'il soit excité par aucune cause extérieure, ce principe étant incorporel, & par conséquent ne pouvant être affecté ou altéré par aucune cause corporelle. Quelques autres ajoutent à ce principe une vertu astrale auxiliaire, pour cause éloignée, & singulierement l'influence de la Lune considérée selon les differens aspects où elle se trouve par rapport aux autres Planetes en entrant dans les signes du Zodiaque.

Après avoir exposé ce que les Anciens pensoient des *crises*, des jours critiques & de leurs effets; ce qui nous reste à présent à faire est de decouvrir ce que nous pensons nous-mêmes de la vérité ou de la fausseté de leurs systemes, s'il y a réellement des jours critiques, & s'ils sont d'une aussi grande importance pour la pratique de la Medecine que les Anciens nous l'ont voulu faire accroire. Or comme l'expérience est le guide le plus sûr dans les questions de Physique & de Medecine, attendu que c'est le fondement de toute vérité qui gît en fait & de tout raisonnement en matiere de Medecine; c'est ici précisément le cas de la consulter. C'est pourquoi, commençant par dépouillet tout préjugé qui ne résulte que d'Autorités, nous allons exposer ici avec précision ce que des observations exactes nous ont appris sur la résolution des fievres à certains jours fixes.

Premierement, par rapport aux fievres, il est avéré par des expériences indubitables, que l'Ephemere & la Synoque se résolvent, la premiere en vingt-quatre heures, l'autre le quatrieme ou le septieme jour, par une sueur ou par une hémorrhagie. La pleuresie ou la péripneumonie s'adoucissent & sont moins violentes au quatrieme jour quand la toux fait vuider par la voie de l'expectoration une matiere sanguinolente; & le septieme jour pour l'ordinaire elles se résolvent toutes deux par la sueur & par une expectoration libre. Si la maladie est extremement violente, elle peut aller jusqu'au dixieme & même jusqu'au quatorzieme jour: mais si elle va plus loin, elle tourne en empyeme. L'éréspele de l'estomac dont la lipyrie est le signe, se resout au quatrieme ou au septieme jour, par une évacuation par haut ou par bas, ou par les sueurs. La fievre qui accompagne l'inflammation du foie se resout, le septieme, le onzieme ou le quatorzieme jour, en partie par la sueur & en partie par le flux de ventre, dans le cas ou la partie concave du foie est enflammée. L'inflammation des visceres est suivie d'une évacuation de sang par le nez, mais qui n'est presque jamais suffisante pour résoudre entierement la maladie. Les simples tierces s'en vont souvent d'elles-mêmes après le septieme accès. Voyez Hippocrate, *Lib. de Judic. Sect.* 4. Les fievres bilieuses ardentes se résolvent ordinairement le septieme jour ou le quatorzieme par la sueur & par les selles. Voyez Hippocrate *Lib. citato.* Les fievres petechiales diminuent & decroissent souvent le septieme, le onzieme, le quatorzieme, & quelquefois, quoique plus rarement, le vingt-unieme jour. La peste perd en grande partie sa malignité, le quatrieme, le septieme, ou le onzieme jour lorsque le malade en réchappe. Les fievres malignes & pestilentielles se résolvent plus par les selles, comme je l'ai souvent observé, & comme le remarque Galien, *Lib. de Atrâbile, cap.* 4. Gerard Colombe, *Lib. de Febr. pestilent.* admire les merveilleux effets des excrétions qui se font par bas, & dit formellement à propos de la constitution pestilentielle dont il parle, « que la plûpart de ceux qui rendoient des matieres par bas, quoiqu'accompagnées de signes de crudité, ne laissoient pas de réchapper à la fin; car, dit-il, à mesure que le devoiement continuoit, il paroissoit de jour en jour des signes d'une coction plus parfaite, la maladie devenoit plus bénigne & le flux continuoit jusqu'à ce que le danger fût passé. »

Par rapport aux fievres lorsque leur résolution n'est pas entiere, mais qu'il se forme un abscès à la suite d'un transport & d'un dépôt de la matiere morbifique sur quelque partie du corps, qui ne fait que mitiger & modérer la fievre, on observe ce qui suit. Un érésipelle, par exemple, commence avec violence & donne la fievre au malade: cette fievre cessera au milieu du premier septenaire, c'est-à-dire, entre le troisieme & le quatrieme jour, la matiere alors étant poussée vers la surface du corps. La petite vérole & la rougeole commencent par des symptomes violens & par une grosse fievre, laquelle se calme aussi au milieu des sept premiers jours par l'éruption de la matiere acre & caustique qui perce en-dehors de la peau; & en même tems les autres symptomes pour l'ordinaire se moderent aussi. Dans la fievre pourprée, vers le quatrieme jour, les humeurs acres & malignes étant dirigées & expulsées vers la surface du corps, ces symptomes deviennent beaucoup plus supportables. Les éruptions sortent toujours le quatrieme ou le septieme jour, & causent quelque soulagement au malade. Lorsque les fievres arthritiques sont violentes, il ne faut pour les appaiser bien-tôt, que diriger le cours de l'humeur acre & caustique sur les articulations. Les fievres bilieuses perdent beaucoup de leur force le sept, le neuf, le onze ou le quatorzieme jour, lorsque la jaunisse se déclare. Ainsi Hippocrate, *Lib. de Judic. Sect.* 10. avoit raison de dire, que « si la jaunisse se déclare lors de la cessation d'une fievre ardente, le malade recouvre la santé sans avoir eu de sueurs incommodes, ni d'abscès à aucune partie du corps. Une tumeur au canal auditif est une apostase bonne & salutaire; & la surdité qui en provient est aussi un bon signe, qui arrivant à des jours critiques dans les fievres de Hongrie & dans les fievres aiguës, accompagnées de douleurs de tête & de délire, & continuant ensuite, est communément un prognostic de guérison. C'est aussi ce qu'a observé Hippocrate, *Sect.* 2. *Aphor.* 60. La raison de cette observation particuliere est toute naturelle: car c'est un signe que la constitution est forte & vigoureuse, lorsque la nature vient à bout de chasser cette humeur visqueuse, & selon toutes les apparences sulphureuse, vers les extrémités qui sont les parties les moins nobles & vers les émonctoires, tels que sont par exemple dans le cas dont nous parlons les glandes du canal auditif. Ceci est propre à nous faire entendre la proposition d'Hippocrate, *Lib. de Judic.* qui porte, que « ceux qui deviennent sourds avant la résolution de la fievre, tombent aussi infailliblement dans le délire: or, dit-il, la résolution, est procurée ou par un saignement de nez, ou par une évacuation de matiere bilieuse par les selles, par une dyssenterie corrosive, ou par une douleur aux hanches ou aux genoux. »

Il ne faut pas oublier de remarquer que dans ces pays-ci il arrive souvent dans les fievres aiguës, que la nature trop affoiblie n'ayant pas la force de chasser hors du corps le sang mauvais ou la matiere peccante, ils se portent à des parties internes, soit à des jours critiques

ou d'autres jours. Or cette transmigration de matiere est suivie des plus terribles accidens; car ils ont pour cause la stagnation, qui est l'origine fatale des plus funestes symptomes, & de la mort qui s'en ensuit pour l'ordinaire. C'est là ce qui cause les phrénésies, les convulsions, le tressaillement des tendons, l'assoupissement & les apoplexies; accidens qui proviennent tous de la trop grande quantité de sang qui reste en stagnation dans les vaisseaux du cerveau. Les inflammations & les suffocations de poitrine qui ont aussi pour cause l'amas du sang dans ces parties, sont des maladies mortelles. Les inflammations qui produisent l'esquinancie ou les aphthes, accompagnées de sécheresse dans la bouche, d'une soif insatiable & de la difficulté de respirer, viennent aussi de la stagnation du sang, soit dans le larynx & le pharynx ou l'œsophage, & ne sont guere moins dangereuses. Hippocrate, *Sect. 4. Aphor.* 15. dit bien positivement que la difficulté de respirer dans une fievre continue, accompagnée du délire, est un signe mortel. *Aphor.* 52. de la même *Sect.* il regarde comme des signes funestes dans une fievre continue le larmoyement involontaire & la difficulté de la déglutition, parce qu'il prétend que ce symptome indique qu'il y a déja quelque partie du sang qui est en stagnation, & ne circule plus avec le reste de la masse.

Quant à la résolution des fievres, l'expérience fait voir que les observations suivantes méritent toute notre attention.

Premierement, lors de la résolution d'une fievre, qui arrive un jour critique ou peu de tems devant ou après, il arrive presque toujours quelque évacuation remarquable par la voie des sueurs ou des selles. Cette évacuation est si abondante qu'elle continue quelquefois pendant plusieurs jours: or non-seulement quand cette évacuation est déclarée, mais même un peu auparavant, le pouls devient plus calme, les forces s'augmentent, l'esprit reprend sa vigueur & sa fermeté, le sommeil revient & l'ardeur non-naturelle cesse.

2°. Lorsque malgré des évacuations abondantes qui arrivent des jours critiques ou à peu près, la violence de la maladie & des plus considérables symptomes subsiste toujours sans amendement, c'est un mauvais signe.

3°. Une remarque qu'on a souvent occasion de faire & qui est infaillible, c'est que comme la résolution qui arrive à des jours critiques au moyen d'une évacuation est salutaire au malade; celle au contraire qui arrive à d'autres jours, quoiqu'elle semble procurer quelque soulagement au corps, est cependant pour l'ordinaire, plus funeste qu'avantageuse. Aussi Hippocrate, *Epid. Lib. II. Sect.* 5. ne tire pas bon augure des évacuations qui soulagent le malade lorsqu'elles sont arrivées des jours qui n'étoient pas critiques.

4°. On remarque que quand la petite vérole, la rougeole, les fievres pétéchiales & pourprées percent le premier ou le second jour de la maladie, elles sont toujours de la plus mauvaise espece.

5°. C'est une chose avérée par l'expérience que l'abondante évacuation d'urine claire pendant une fievre continue, à tel jour que ce soit depuis la maladie commencée, n'annonce rien de bon.

6°. Avant les éruptions exanthémateuses, lorsque la matiere peccante n'est pas encore poussée des parties internes aux externes, le désordre est ordinairement plus violent & tous les symptomes plus effrayans. C'est ce qui a fait dire à Hippocrate, *Sect. 2. Aphor.* 13. que la nuit d'avant la *crise*, la maladie est beaucoup plus violente, mais qu'elle l'est bien moins la nuit d'après. Cela n'a pourtant pas toujours lieu par rapport aux solutions parfaites & complettes des fievres. Ainsi, ce n'est point une regle générale & sans exception, que la solution de la maladie ne puisse arriver, sans qu'il se fasse une révolution dans la nature, & que la maladie même & la plupart de ses symptomes deviennent plus violens.

7°. Quoique dans les fievres aiguës continues, il n'y ait pas d'intermission totale des symptomes, il y a du moins quelque tems de relâche, après quoi ils s'augmentent & s'irritent de nouveau; & ce redoublement est souvent précédé de frisson & de froid, pendant lesquels il est à craindre que la matiere morbifique n'aille se jetter sur quelque partie.

8°. Il est à remarquer en général que pour la supputation des jours critiques, il ne faut pas commencer du moment que le malade s'est senti las ou indisposé & qu'il s'est mis au lit, mais du moment où il a eu quelque émotion de fievre, dont il a pu s'appercevoir par le frisson & le changement de son pouls, qui pour lors est devenu plus vif.

9°. Quoique le quatrieme & le septieme jours méritent plus d'attention que les autres, cependant l'observation d'Hippocrate & de Galien que le quatrieme jour indique ce que sera le septieme, & le onzieme ce que sera le quatorzieme, n'a pas lieu dans tous les cas: quelquefois on apperçoit d'autres jours des signes de la coction dans les urines; raison pour laquelle il faut tous les jours examiner l'état de la maladie, la force du malade & la qualité des excrétions.

10°. Les fievres bilieuses ardentes & les inflammatoires, accompagnées de symptomes violens, surtout dans des sujets bien constitués, se terminent bien plutôt par des *crises* parfaites à des tems réglés, que les fievres malignes putrides dans des sujets cacochymes & infirmes; car quoiqu'elles se terminent ordinairement dans l'espace de quatorze jours, elles n'ont pas des périodes réglés, ni des jours critiques fixes.

Non-seulement les maladies se résolvent les jours critiques, mais même elles augmentent souvent au point que le malade en meurt ces mêmes jours. Aussi remarque-t-on que le sept, le onze, le quatorze, sont funestes à quantité de ceux qui sont attaqués de maladies inflammatoires, telles que la petite vérole, les fievres pétéchiales & les autres fievres aiguës épidémiques, & qu'il y en a plus qui meurent le neuf que le sept, plus aux jours impairs qu'aux jours pairs. Les évacuations considérables par les sueurs, par les urines abondantes mais claires, avec un pouls bas, foible & fréquent, & accompagnées de délire, annoncent la mort du malade. Nous avons observé que plus le malade est d'un tempérament échauffé, plus il a le sentiment délicat, plus le climat est chaud, plus la maladie est violente, plus aussi la résolution est prompte & produit un changement en pis ou en mieux: au lieu que la *crise* vient plus lentement dans les personnes languissantes & phlegmatiques, dans les pays froids & marécageux, dans une maladie modérée, & lorsque le malade prend des nourritures solides, grossieres & communes. Les rechutes sont alors plus fréquentes, & la maladie se change souvent par la voie de la métastase en une autre d'une espece différente.

Hippocrate, *Lib. II. Epid. Sect.* 20. fait une remarque qui mérite notre attention; c'est que dans un tems calme & tranquile & dans les années où les saisons sont réglées, les maladies sont d'une nature bénigne & ont une *crise* facile: mais quand les saisons sont mal réglées, les maladies participent à leur déréglement & ne se résolvent que difficilement. Hippocrate veut nous faire entendre par là que quand les années sont réglées & tempérées comme elles le doivent être naturellement, & qu'il ne fait point des tems contraires à ceux qui arrivent selon le cours ordinaire, les végétaux & les animaux s'en trouvent mieux disposés; & s'il arrive des maladies dans ces saisons réglées comme elles le doivent être, elles ne s'écartent point de leur nature & de leur espece, produisent leurs symptomes ordinaires, sont assujetties à leurs périodes accoutumés & se résolvent aux jours critiques qui leur sont propres. Mais si la saison de l'année s'écarte de sa température naturelle & en prend une toute contraire, de sorte qu'il fasse en été un tems d'automne, en hiver un tems chaud &

approchant de celui qu'il fait en été, que le Ciel soit long-tems couvert de brouillards & de nuages, & qu'il ne fasse point de vent; les fluides animaux en reçoivent une température irréguliere & une crase contre nature; de-là naissent des maladies malignes, accompagnées de symptomes extraordinaires, & dont la *crise* est difficile, parce que leur progrès ne se fait pas selon le cours ordinaire de la nature. Et la raison de cette différence est palpable; car l'air, selon Hippocrate, est le principal agent qui excite & regle tous les mouvemens qui se passent dans nos corps: c'est l'air qui par son élasticité donne non-seulement la force & le ton aux solides, mais aussi aux fluides leur qualité spiritueuse & leur force expansive; c'est conséquemment l'air qui procure & dirige la circulation du sang & des humeurs, & leurs excrétions si nécessaires pour la conservation du corps. Et il n'est pas douteux que dans les pays chauds & dans un air moins grossier, les humeurs ne soient plus fluides & plus actives, & par conséquent les corps plus disposés à la transpiration. C'est pourquoi les *crises* & les résolutions critiques des maladies aiguës sont plus fréquentes dans ces pays que dans les contrées humides où l'air est sans élasticité, sans limpidité & imprégné de substances hétérogenes. De-là vient que non-seulement la *crise* arrive plus tard & est moins sensible, mais que les mouvemens ordinaires de la nature qui sont bornés à de certains périodes de tems souffrent un dérangement considérable; raison pour laquelle il y a des Auteurs célebres qui doutent de l'existence des *crises* dans les pays septentrionaux, ou ont du moins dit positivement qu'elles sont moins régulieres qu'en Grece. Du nombre de ces Auteurs est Gaspar Hoffman, qui, *Institut. Medic.* déclare qu'il regarde les *crises* comme très-rares parmi nous. Baglivi, *Prax. Med.* sans dire qu'il n'en arrive jamais, soutient du moins qu'elles sont bien plus ordinaires & plus régulieres en Grece, où l'air est beaucoup plus pur qu'en Italie. Mais quoique des expériences bien constantes nous assurent qu'il arrive des *crises* dans nos pays, il faut faire attention aux différences de la saison, du climat, du régime & de la constitution du malade, & de la maniere dont on l'a déja traité, car toutes ces circonstances causent des différences & des variations dans les mutations périodiques de la nature. C'est pourquoi Galien, *Lib. de Dieb. Decret.* avertit que pour connoître le jour de la *crise*, il faut s'instruire soigneusement de l'âge, de la constitution & du pouls du malade, & faire entrer en considération le climat & la saison.

Tout ce qu'il y a de Medecins intelligens, sont d'accord qu'un traitement mal conduit ou un mauvais régime peuvent hâter, retarder ou affoiblir la *crise*. Sennert, par exemple, *de Diebus criticis*, *Instit. Lib. III. Part. III. cap.* 2. dit positivement, que « si le malade commet quelque imprudence, il y a tout lieu de craindre « que la *crise* qui feroit arrivée à un jour véritablement « critique, ne soit avancée ou retardée; ensorte qu'au « lieu d'arriver, par exemple, au septieme jour, elle « arrive au six ou au huit. »

Prosper Martian, *Comm. in Lib. de Morb. Sect.* 2. s'exprime encore plus nettement à ce sujet.

« L'usage continuel de médicamens rafraîchissans dans le « cas de la fievre, épaississant les humeurs & condensant les corpuscules, sera souvent un obstacle aux « évacuations spontanées; & c'est peut-être une des « causes principales pourquoi les *crises* sont rares à « présent, au lieu qu'autrefois elles étoient fort ordinaires. »

Baglivi est de même sentiment & l'exprime en ces termes dans sa *Prax. Med.*

« Les Praticiens modernes ne devroient pas s'étonner de « ce que les *crises* ne sont plus ni si communes, ni si « parfaites de notre tems qu'elles l'étoient en Grece; « car ne connoissant pas ou reprouvant la méthode des « Grecs, ils traitent le malade depuis le commencement de la maladie jusqu'à son déclin par les saignées « & les cathartiques, les diaphorétiques, les médicamens spiritueux & autres qu'ils lui donnent. Or il « est impossible que les humeurs ainsi troublées par des « médicamens qui les barrent & les traversent dans leur « cours, forment une *crise* dans le tems réglé: mais « perpétuellement agitées & confuses, au lieu de former une *crise* parfaite, elles ne formeront qu'une « métastase contre nature. Ainsi nous ne pouvons nous « conformer aux regles des anciens sur la *crise*, les « jours critiques & les autres mouvemens de la nature « qu'ils suivoient avec grande attention. »

A ce sujet le même Auteur assure pour en avoir vu des preuves que « parmi les paysans qui ne sont point assistés de Medecins, les *crises* se font par la voie des « sueurs, des selles, des urines, ou autres que la nature « sait se ménager. »

La doctrine des *crises* & des jours critiques étant donc abondamment confirmée & établie, non-seulement par l'autorité des plus fameux Auteurs d'entre les modernes, mais aussi par l'expérience, cette maîtresse qui mene si infailliblement au vrai, il nous reste à nous informer des causes naturelles de ces merveilleux effets. Galien avoue ingénuement, *Lib. de Dieb. decret.* que le fondement de cette doctrine est plutôt l'expérience que la raison: & en effet il paroît que la recherche & la découverte des causes de ces opérations merveilleuses de la nature, est quelque chose qui passe notre portée. Nous allons cependant en rapporter les argumens les plus plausibles & les plus probables.

Commençons par les anciens: la plupart d'entre-eux s'accordoient à dire que la nature est la cause efficiente des *crises* & des jours critiques. Ils regardoient cette même nature comme le principe de toutes les actions du corps, à qui ils donnoient une sorte d'intelligence, au moyen de quoi elle déterminoit le tems, l'ordre, le degré, la proportion & les moyens selon la diversité de la cause morbifique, & faisoit les mouvemens qui convenoient selon la cause & le sujet, pour parvenir à une fin qui étoit la conservation du corps; elle avoit soin aussi selon eux, de diriger & de régler ces mouvemens par de certains moyens ou organes. Cet agent à qui ils supposoient tant de prudence, qui mouvoit & gouvernoit, & conduisoit ses mouvemens à leur perfection par des moyens propres & convenables, ils le regardoient comme un être bien réel & bien distinct de tout autre, libre, incorporel & agissant avec connoissance: or ils jugeoient son essence incorporelle principalement par son effet, qui est le mouvement; car ils n'imaginoient pas que le mouvement considéré en lui-même, abstraction faite de tout corps mû, ou considéré même dans le corps mû, pût être regardé ou conçu comme quelque chose de corporel; ils en faisoient un être distinct du corps & qui pouvoit très-bien exister sans le corps, comme le corps pouvoit exister sans lui, & qui par conséquent n'avoit pas une relation essentielle avec le corps comme la quantité, la dimension & la figure. De-là ils concluoient que la cause de ce mouvement étoit quelque chose de spirituel, attendu l'ordre & la régularité de ce mouvement, qui ne pouvoit être ni troublé, ni dérangé par aucune altération matérielle des humeurs, ni par le changement d'air, ni par le régime, ni par le tempérament. Mais ce qui les persuadoit le plus de la spiritualité de ce principe, c'est qu'il leur sembloit que le renversement de l'ordre & de la direction de ces mouvemens ne se pouvoit faire que par des fictions & de pures imaginations. Ils assuroient aussi que cette nature étoit fort attentive à observer les tems, c'est-à-dire, à faire à des tems certains & réglés toutes ses actions, comme de former, de perfectionner, de guérir, de préserver l'homme, de corriger les causes

des maladies ou de les expulser par les émonctoires convenables aux matieres peccantes; de faire sortir, par exemple, les humeurs visqueuses & bilieuses par les intestins; les liqueurs acres & ténues, par les issues secrettes de la surface du corps; les superfluités salées & séreuses par les reins, le superflu du sang, par les orifices des vaisseaux, & la bile acre, volatile, par le vomissement. Ils assuroient de plus que cette nature avoit choisi pour exécuter ses effets les plus remarquables, le nombre septénaire de jours, de mois ou d'années. Voilà quelle étoit la commune opinion des anciens; d'où nous pouvons seulement inférer que des effets si admirables & si réglés procedent d'une cause qui n'est pas moins admirable: mais il nous reste à chercher quelle est cette cause, quelle est sa nature. A-t-elle de l'entendement & de la connoissance, ou ses effets résultent-ils d'un ordre & d'un enchaînement de causes nécessaires & physiques, qui agissent sans aucune sorte de sentiment ou d'intelligence?

Il n'est pas douteux que partout où l'on voit un ordre réglé il ne faille reconnoître une cause qui l'a établi. Par exemple, c'est l'Horloger qui est la cause efficiente de la montre: mais il reste encore à déterminer si ces effets réguliers & immanquables doivent être attribués à un mécanisme établi dans la nature, ou à la cause premiere ou l'Auteur de ce mécanisme, laquelle a du sentiment & de l'intelligence. Dans une montre, par exemple, l'horloger n'est pas la cause immédiate qui fait que l'aiguille marque les heures; la cause immédiate de cet effet est la structure mécanique de la montre: or, nous pouvons avec raison appliquer cet exemple à notre corps, où il se fait des mouvemens réguliers & invariables, tels que ceux qui operent sa nutrition, sa croissance, sa perfection, les excrétions, la circulation du sang & la guérison des maladies. Au sujet de ces effets, nous pouvons demander si c'est Dieu qui les opere immédiatement comme cause premiere & comme Auteur de tout ordre, ou si c'est l'ame, comme subalterne, ou si c'est la tissure même, le mécanisme & l'arrangement du corps.

Dans les matieres de Physique & de Medecine, nous pensons que quand des effets peuvent être démontrés par des causes mécaniques prochaines qui tombent dans les sens, il n'est pas besoin d'avoir recours à des causes obscures éloignées, dont nous ne voyons pas le rapport avec les effets produits; telles que sont l'esprit, l'ame, la sympathie, l'antipathie, l'horreur, la colere, ou autres passions ou affections morales. Ajoutons, que quoiqu'il ne soit pas possible de démontrer *à priori* tous les effets qui arrivent dans la nature, clairement & d'une maniere palpable, à cause des bornes étroites de notre entendement, il ne s'ensuit pas qu'il faille plutôt les attribuer à des causes spirituelles qu'à des mécaniques. Et on ne sauroit trop insister sur cette maxime, qu'il seroit important d'inculquer à tous les Physiciens, afin qu'ils s'appliquent à chercher les causes prochaines & physiques, au lieu de revenir souvent à des causes spirituelles, métaphysiques qui leur sont inconnues, & ne les menent à rien.

Nul homme sensé ne niera qu'il n'y ait dans notre corps, la plus parfaite & la plus admirable de toutes les machines, un principe dont la nature & les opérations sont tout-à-fait distinctes de celles du corps, telles sont la perception, la pensée, la direction des mouvemens & la volonté, qui peuvent subsister sans le corps, & n'y sont pas essentiellement liées. Mais assurément on ne peut pas dire que le mouvement, ou plutôt le principe d'où il procede & d'où il dépend, considéré comme local ou comme interne dans le corps, n'ait aucune sorte de relation avec l'essence du corps; car comment imaginer un corps sans opération ou sans principe d'opération; une créature simplement passive sans aucun principe d'action, n'étant point un être physique, mais un pur être de raison? Ainsi, non-seulement il ne peut pas exister, mais même on ne sauroit concevoir un corps sans un principe de mouvement interne & inné qui soit la cause immediate des forces & des facultés motrices par lesquelles il communique du mouvement aux autres corps. Par conséquent un corps, quel qu'il soit, ou une substance étendue étant donnée, il y a dès-lors mouvement, tendance d'un point à un autre, pression & action d'un corps sur un autre; & une machine ou corps organisé étant donné, il y a détermination de mouvement vers une certaine fin. Notre corps est une vraie machine qui jone en conséquence de la disposition & de l'assortiment de ses parties fluides & solides qui agissent les unes sur les autres, comme il est aisé de s'en convaincre, de ce que les causes qui contribuent à sa conservation, sont les digestions, les mélanges, les excrétions, le mouvement progressif interne, & la nutrition. Or l'ame ne produit pas immédiatement les mouvemens dans les fibres motrices; elle perçoit seulement certaines sortes de mouvemens dans les organes, les conçoit, les distingue & les compare ensemble, & régit ceux qui sont assujettis à sa volonté. Rien ne mérite plus notre attention que la correspondance singuliere que Dieu a établie dans l'homme entre l'ame & les mouvemens du corps; car quoique l'ame ne les produise pas par elle-même immédiatement, elle a du moins le pouvoir de les modifier & de les troubler. Nous en trouvons une preuve dans les envies & dans les imaginations des femmes enceintes, qui produisent, comme l'on sait de si surprenans effets sur le mouvement du sang & des humeurs. D'un autre côté, le mouvement des fluides influe étonnamment sur les opérations de l'ame, je veux dire ses habitudes & ses passions, comme on peut s'en convaincre en considérant les effets que produisent à cet égard la différence des tempéramens, des âges, des pays & du régime. D'ailleurs nous ne santions douter que les mouvemens qui se passent dans le corps ne soient tout-à-fait distincts des actions de l'ame; & qu'au lieu que le sang & les fluides soient des substances passives qui soient dirigées par l'ame, ces fluides au contraire affectent l'ame elle-même. Nous ne pouvons pas ne pas avouer que ce ne soit l'air, la boisson & le régime qui causent des maladies, qui tendent la santé, qui conservent ou détruisent la vie. N'est-il pas également avéré que la cause de certaines maladies particulieres est la contexture des parties solides, laquelle est différente selon l'âge & le tempérament des personnes; ou bien une disposition à ces maladies qu'on a reçue de ses peres? Cependant toutes ces choses n'ont aucun rapport ni rien de commun avec l'ame: il est donc de la derniere évidence que l'ame est à cet égard purement passive.

Les périodes réglés de certaines actions, & surtout des principales & des plus solennelles, sont des raisons qui nous obligent d'admettre l'existence & la nécessité d'un mécanisme; car c'est d'un principe mécanique que dépendent les actions qui se font dans un ordre périodique invariable. C'est ce dont nous voyons la preuve dans l'Univers entier par le retour périodique des différentes températures, des vents & des pluies, à certains tems marqués, par les révolutions des saisons, par l'exactitude avec laquelle les plantes bourgeonnent, fleurissent & portent du fruit chacune en sa saison, & dans des tems toujours les mêmes. Le sage Architecte de cet Univers a choisi par préférence le nombre septénaire pour la production des effets les plus surprenans & les plus remarquables surtout dans notre corps.

Les Sages de l'antiquité honoroient ce nombre des épithetes de parfait, de plein, de saint, de mâle, à cause des effets prodigieux que la Sagesse infinie du Créateur s'est plu à faire éclater au terme de ce nombre. Il ne faut pas pour cela croire qu'il y ait quelque pouvoir attaché à ce nombre, comme l'ont imaginé quelques Anciens; voici seulement quelles idées il faut se former de cette révolution septenaire. Pour la production de certains effets sur les corps, il faut une certaine proportion spécifique entre les causes agentes & leurs

actions : or toutes les actions physiques ne sont que du mouvement, il faut donc aussi de la proportion entre le nombre des mouvemens & la nature de l'effet qui est à produire ; car la mesure & le nombre des mouvemens est ce qui constitue le tems, qui n'est autre chose qu'un certain nombre de mouvemens : ainsi, certaines actions ne s'achevent qu'en un certain tems.

Faisons l'application de ces principes à la matiere dont il est question : dans le cas de l'inflammation pour dissoudre une certaine quantité de sang qui est en stagnation dans les vaisseaux, il faut une certaine force & un certain nombre de mouvemens, au moyen de quoi le sang étant porté du cœur & des arteres vers la partie affectée, il la dégage & la désobstrue. Or, Dieu a formé notre machine de maniere qu'il faut sept jours pour que la circulation du sang produise cet effet : voilà ce qui fait que les fievres aiguës & inflammatoires se résolvent ordinairement le septieme jour.

Un autre exemple. On connoît que la matiere de la petite vérole, de la rougeole, du pourpre & des autres éruptions pétéchiales, est d'une qualité acre & caustique, par l'irritation sensible qu'elle excite dans les systemes nerveux & membraneux : or, pour que cette matiere soit écartée, & disposée à la sécrétion par le concours de toute l'habitude du corps, il faut un certain espace de tems qui est de trois ou quatre jours, au bout desquels la matiere peccante quitte les parties internes, & prend son cours vers la superficie du corps.

La matiere de la peste & des fievres contagieuses, est d'une nature extremement pénétrante & putréfiante, qui, mêlée avec le sang, ou y introduit une sorte de mouvement qui y produit la putréfaction & détruit la contexture corporelle des parties, ou est elle-même corrigée & chassée hors du corps. Or, pour corriger ainsi & évacuer la matiere pestiférée, il faut un espace de tems convenable & un mouvement suffisant.

De même dans le cas d'une fievre provenante de la putréfaction de quelque humeur qui est en stagnation dans les visceres, il faut une certaine quantité de mouvement dans le sang pour corriger & évacuer cet amas putride : or, cet effet s'opere par un certain nombre de battemens du cœur & des arteres, qui ne se font que dans l'espace de sept ou d'onze jours.

Il y a plusieurs sortes de fievres ardentes qui tirent leur origine d'une bile acre & caustique ; or, pour tempérer & corriger cette bile, ou, comme s'expriment les Anciens, pour la cuire & la mûrir, il faut ce même espace de tems. « Dieu, dit Pline, *Hist. Nat.* a réglé que « le terme de ces maladies seroit le nombre de quatre ou de sept jours.

Pour se convaincre que la résolution de la maladie à un tems marqué ne dépend pas de l'ame, ou d'une nature considérée comme un principe intelligent & incorporel, mais simplement du méchanisme du corps, il suffit d'observer, qu'une imprudence commise par le malade dans son régime peut avancer ou retarder la *crise*, ou la rendre irréguliere ; que la même chose arrivera si on l'a traité avec des remedes impropres ; qu'enfin des causes étrangeres peuvent aussi déranger la *crise*, telles que la température de l'air, la saison, le pays & la constitution particuliere du malade. Riviere, dans ses *Instit.* écrit, que ce qui avance ou retarde la *crise*, & la fait arriver quelquefois à des jours intercalaires, c'est le plus ou le moins de promptitude dans la coction des humeurs, leurs qualités bénignes ou malignes. Si donc la cause de la maladie n'enferme point de malignité ; si les mouvemens ordinaires ne sont point troublés ou pervertis par un régime ou des remedes impropres ; si la transpiration se fait librement, si le corps est d'une constitution saine, si l'air est pur, serein & élastique, les *crises* arriveront à tems.

De-là naissent deux questions importantes : la premiere, pourquoi les *crises* parfaites arrivent plutôt les jours critiques que d'autres ; l'autre, pourquoi les bonnes *crises* sont accompagnées de relâchement dans les symptomes & d'évacuations ; car Galien remarque qu'il ne se fait pas de bonne *crise* qui n'ait été accompagnée de quelque évacuation sensible.

A cela on répond, que la nature, toujours attentive à observer le nombre septénaire, s'éleve de toutes ses forces contre la cause de la maladie qu'elle tâche de détruire & d'expulser ; car la conservation & la durée de nos corps dépendent principalement des actions excrétoires qui en empêchent la corruption & la mort. Nous observerons qu'il est bien vrai que l'ame a de la connoissance, mais non pas la nature prise pour le méchanisme du corps, qui agit nécessairement & sans savoir ce qu'elle fait. Ainsi elle ne discerne point la cause de la maladie, n'excite ni ne combat la fievre. Tous ces effets, à ce que je crois, dépendent de principes purement mécaniques, puisque des causes externes toutes seules, telles que celles qui auront obstrué les pores, ou des liqueurs hétérogenes qui se seront insinuées dans les veines, suffisent par la distension & le picotement qu'elles auront produit dans les membranes pour exciter des spasmes fébriles. De plus, on ne sauroit nier que la vie, prise pour l'intégralité de toute la machine, ne doive sa conservation aux excrétions : mais comme la vie consiste plus particulierement encore dans le mouvement circulaire du sang & des fluides, qui est le lien immédiat de l'ame avec le corps, que dans l'intégralité de la machine entiere, & que c'est cette circulation qui est la source de toutes les actions dans les corps des animaux, & de ces excrétions qui conservent la machine dans son intégrité ; il est visible qu'il ne faut pas regarder les excrétions comme les seules causes de la conservation de la vie ; que les maladies ne viennent pas uniquement de la suppression de ces excrétions, & qu'il ne suffit pas de rétablir celles-ci pour guérir celles-là. Car il est de la derniere évidence qu'un homme peut perdre la vie par l'effusion de son sang, par un polype, par l'étranglement, par la coagulation ou la suppression de la circulation du sang, ou par le désordre que cause le poison, sans que la fabrique & la contexture des parties soit détruite ou même lesée. De-là, il faut conclurre que toutes les causes qui produisent la maladie, ne sont pas toujours de nature à indiquer seulement la putréfaction ; que souvent loin qu'il faille, pour les faire cesser, provoquer les excrétions, il seroit dangereux de le faire, attendu qu'il arrive fréquemment qu'une petite portion de matiere d'une nature extremement destructive qu'il seroit question de corriger & de préparer avant de songer à en procurer l'excrétion, peut mettre la vie dans un danger imminent : ajoutez, que souvent il est plutôt question de résoudre la matiere peccante, que de l'expulser.

On pourroit imputer une erreur & une imprudence à la nature par rapport à ce qu'elle excite de si violens mouvemens dans les fievres pour procurer la résolution & l'excrétion, ces effets se pouvant produire aussi bien par un mouvement dans les fluides beaucoup plus modéré. C'est pourquoi, je crois qu'il faut plutôt regarder ces excrétions qui arrivent à des jours critiques comme le signe que comme la cause de la résolution de la maladie ; car elles font voir que la nature étant dans un état plus tranquile, & les mouvemens irréguliers & convulsifs des fibres étant calmés, la sécrétion commence à se faire avec plus de vitesse, & les parties impures du sang & des humeurs, que la maladie avoit engendrées, se filtrent plus librement par les émonctoires du corps. Car si les excrétions les plus abondantes arrivent, soit à des jours critiques ou autres, sans procurer de soulagement, & sans augmenter les forces du malade, non-seulement elles ne lui sont d'aucune utilité, mais même quelquefois la mort s'en ensuit ; par où l'on voit clairement qu'elles n'avoient point résous la maladie. On appelle symptomatiques, les évacuations qui surviennent sans que la maladie décroisse ; & critiques, celles qui procedent d'une augmentation de forces dans le malade, & qui dénotent que la nature a repris de la vigueur.

Les excrétions copieuses d'urine claire & aqueuse, & les sueurs considérables qui n'allegent point les symptomes, sont plus dangereuses que salutaires, selon l'avis unanime & des Anciens & des Modernes; car elles indiquent que la matiere morbifique subsiste toujours, & que la sérosité, qui devroit être mêlée avec le sang, en est séparée, c'est-à-dire, les parties les plus fluides & les plus aqueuses d'avec les plus épaisses. C'est pourquoi, l'évacuation abondante d'urine claire, comme Hippocrate l'a observé, annonce le délire; car le sang devenant plus épais par la soustraction de la sérosité, ce qui fait que le battement des arteres est plus foible, il reste en stagnation dans les méninges, & cause la phrénésie. Quand la matiere de la petite vérole, de la rougeole ou des éruptions pétéchiales, abscede & perce avant le tems ordinaire, c'est un mauvais signe, qui fait voir qu'il y a une grande quantité de matiere qui n'est pas encore assez rectifiée.

On voit, par ce qui vient d'être dit, que les excrétions qui arrivent à des jours critiques, ne sont pas les causes de la résolution de la maladie, mais plutôt une suite de ce que la matiere morbifique a été subjuguée. On voit la preuve de ce que j'avance dans les paroxysmes de fievres intermittentes, pendant lesquelles les sueurs ne procurent point de soulagement, au lieu qu'elles en produisent quand la maladie est sur son déclin; elles annoncent la cessation des mouvemens irréguliers & des spasmes fébriles, & elles servent à emporter toutes les humeurs excrémentitielles qui se sont engendrées pendant le tems de la maladie. Il est à remarquer aussi qu'il ne vient pas de sueurs lorsque les douleurs sont aiguës: mais lorsqu'elles sortent librement, on comprend par-là que la cause de la douleur est cessée, que les fibres sont moins tendues, & que le sang circule plus librement.

De tout ce qui vient d'être dit, on peut conclurre que la méthode d'observer les *crises* & les jours critiques a son fondement dans la nature même, & est utile dans la pratique : car comme rien ne se fait qu'avec le tems, & que pour chaque effet particulier il faut un tems proportionné, il faut conséquemment un tems déterminé pour rectifier la matiere morbifique, & lui donner la préparation qu'elle doit avoir pour être évacuée utilement. Comme il faut un tems déterminé pour que la cause morbifique s'engendre, il en faut un de même pour la réformer & l'expulser hors du corps. Or ces modifications, ces changemens, ces rectifications de la matiere morbifique arrivent selon le cours ordinaire de la nature, ou entre le trois & le quatre, ou le sept, le onze ou le quatorze.

Conséquemment, 1° les Medecins qui traversent cet arrangement de la nature, & usent de moyens violens pour écarter la cause morbifique sans attendre le moment auquel la nature l'ayant corrigée ou subjuguée, auroit agi d'elle-même, commettent une imprudence & une faute bien réelle.

2° Si lorsqu'il est seulement question de corriger & de digérer la matiere morbifique, le Medecin travaille à l'expulser, & emploie pour cet effet des volatils, des sudorifiques & des évacuans; il enfraint la loi de la nature, & fait grand tort à son malade; la loi de la nature en doit être une pour le Medecin.

3° Les jours critiques, & dans le tems qui précede ou qui suit immédiatement, il faut éviter de donner aux malades de forts évacuans, de peur que la matiere au lieu de s'évacuer par une excrétion louable, en se filtrant à travers des émonctoires convenables, ne se porte vers d'autres parties.

4° Si la nature est trop foible toute seule pour procurer l'expulsion, il est à propos de l'aider; car ces évacuations produites par la nature même qui surmonte la maladie, sont avantageuses en ce qu'elles purgent le corps de quantité de parties excrémentitielles, nuisibles qui s'engendrent dans le tems de la fievre, & dans les vaisseaux & dans le canal intestinal; autrement les évacuations se faisant mal occasionneroient une rechute.

5° Il est à propos, selon Hippocrate, *Sect.* 2. *Aphor.* 25. d'administrer au malade des évacuans & des purgatifs au commencement de la fievre quand la matiere surabonde; c'est-à-dire, s'il y a trop de sang & que les vaisseaux & les premieres voies soient obstrués par des humeurs hétérogenes; car en désemplissant ainsi on aide la nature, & on écarte ce qui auroit fait obstacle à la cure & auroit fomenté la maladie.

6° Si par une suite de la malignité de la matiere, les mouvemens irréguliers de la nature semblent tendre à une dangereuse métastase, un Medecin prudent, sans égard au tems, travaillera à résoudre le sang, à diriger d'un autre côté le cours de la matiere & à en prévenir la stagnation, par des relâchans donnés à propos, par la saignée, par la transpiration, par des discussifs externes, quelquefois en faisant une incision sous la langue ou en scarifiant les narines. Lorsque les symptomes, par l'oppression de la nature paroissent annoncer la mort; ce seroit une folie que de s'attendre à une *crise*; dans ces cas on a vu souvent contre toute attente des cathartiques doux & des substances nitro-salines, unies à quelques cordiaux, ou mêlées avec l'or fulminant, administrées avec précaution, sauver le malade. F. HOFFMAN.

CRISPATURA, *Crispation*, *Contraction*; c'est en Medecine le resserrement spasmodique des membranes & des fibres charnues.

CRISPINUS ou **CRESPINUS**, *Epine-vinette*, selon Blancard.

CRISTA, *Crête*, en Anatomie on donne ce nom à l'apophyse de l'os ethmoïde, qu'on appelle aussi *crista-galli*, crête de coq, en conséquence de la ressemblance qu'on lui suppose avec la *crête* d'un coq. En Chirurgie on entend par *crêtes*, de certaines excroissances qui viennent à l'anus & aux parties naturelles; on leur a donné le nom de *crête*, parce qu'elles en ont la forme. Voyez *Anus*. En Botanique le *crista-galli* est l'*alectorolophus*, le *crista pavonis* & le *poinciana flore pulcherrimo*, sont les mêmes plantes. Voyez *Alectorolophus* & *Poinciana*.

CRITHAMUM. Voyez *Crithmum*. BLANCARD.

CRITHE, κριθὴ, *Orge*, grain dont Hippocrate, & la plupart des Medecins qui ont paru depuis, faisoient grand cas surtout dans les maladies aiguës. Il survient quelquefois aux paupieres une espece de petit tubercule qu'on a appellé *crithe* ou l'*orgelet*, à cause de sa ressemblance avec le grain d'orge. Voyez *Chalaza*.

CRITHMUM, *Perce-pierre*.

Voici ses caracteres:

Sa racine est fibreuse, & s'étend au loin; ses feuilles sont pleines de suc, épaisses, étroites, découpées en trois segmens, & ces segmens sont subdivisés. Sa semence est plate, un peu cannelée, & se sépare de son enveloppe.

Boerhaave distingue deux especes de *Crithmum*.

1. *Crithmum*, *sive fœniculum maritimum minus*. C. B. Pin. 288. Mor. Umb. 20. Boerh. Ind. A. 57. Tourn. Inst. 317. *Crithmum*, *fœniculum marinum*; *herba sancti Petri*. Offic. *Crithmum marinum*. Germ. 427. Emac. 533. Raii Hist. 1. 457. Synop. 3. 217. Mer. Pin. *Crithmum marinum vulgare*. Park. Theat. 1286. *Crithmum*, *sive fœniculum marinum*. Merc. Bot. 1. 31. Phyt. Brit. 32. *Crithmum multis sive fœniculum marinum*. J. B. 3. 194. Hist. Oxon. 3. 289. *Crithmum*; *sive Crithmum*. Chab. 408. *Fenouil marin* ou *Perce-pierre*.

Le *fenouil marin* ou la *perce-pierre* est une plante plus basse, & dont les feuilles sont plus larges, plus courtes, & plus épaisses, que celles du fenouil commun; elle est d'un verd sale, sa tige s'éleve à peine à la hauteur d'un pié; cette tige est garnie de feuilles telles que

nous les venons de décrire; elle porte à son sommet des petites fleurs jaunes en ombelles qui sont place à de petites graines rondes, assez ressemblantes à celles du fenouil commun; mais un peu plus grosses. Sa racine est longue & forte; & dure pendant plusieurs années. Toute la plante est d'une odeur & d'un gout chauds & aromatiques; elle croît sur les rochers, le long des bords de la mer, sur plusieurs Côtes d'Angleterre.

Le fenouil marin entre plus souvent dans les marinades, que dans les médicamens; c'est pour cette espece de ragout un très-bon ingrédient; cependant il passe pour fortifier l'estomac, exciter l'appétit, provoquer les urines, lever les obstructions des viscères & soulager dans la jaunisse. MILLER, *Bot. Off.*

On le recommande encore dans la pierre en qualité de dissolvant, & l'on tient qu'il provoque les regles.

Hippocrate ordonne dans une hydropisie de la matrice, l'écorce de fenouil à jeun, dans du vin, avec les graines de pivoine & de sureau; & dans les douleurs à la même partie, les racines & les graines de la même plante prises intérieurement.

2. *Crithmum, sive fœniculum marinum majus odore apii*, C. B. P. 288. M. U. 3. 290. *Baticula alterum genus ex Sicilia.* Cæsalp. t. R. P. BOERHAAVE, *Index alter. Plant.* Vol. I.

CRITICUS, *Critique.*

CRO

CROCE, κρόκη, dans Hippocrate, un *fil.*

CROCIDE CONFECTIO, nom d'une confection que Nicolas Myrepse recommande dans la colique, *Sect.* 31. *cap.* 22.

CROCINUM, κρόκινον, *huile de safran* qu'on prépare de la maniere suivante, selon Discoride.

Prenez le même poids & la même quantité d'huile, que celle qu'on emploie pour la composition du *Susinum*. (Voyez l'article *Ægyption.*)

Mettez sur trois livres & demie de cette huile épaissie, comme pour la préparation du *susinum*, huit dragme de *safran.*

Remuez le tout plusieurs fois par jour, & continuez pendant cinq jours de suite.

Le sixieme jour vous séparerez l'huile d'avec le *safran*, sur lequel vous verserez une pareille quantité d'huile que la premiere fois.

Vous remuerez le tout plusieurs fois par jour, & vous continuerez pendant trois jours de suite.

Vous séparerez encore cette huile, & vous y mettrez quarante onces de mirrhe bien pilée & bien tamisée.

Vous mêlerez exactement le tout ensemble dans un mortier, & vous garderez ce mélange pour votre usage.

Il y en a qui préparent l'*huile de safran*, ainsi que celle de Troesne, avec de l'huile imprégnée de différens aromats. La meilleure *huile de safran* & la plus propre aux usages de la Medecine, est celle qui a une très-forte odeur de *safran*. Celle qui a l'odeur agréable de la mirrhe, est la plus estimée après celle-ci.

L'*huile de safran* est échauffante, elle procure le sommeil. C'est pourquoi on l'ordonne assez communément dans les phrénésies, soit en embrocations, soit en errhines; dans ce dernier cas, ou on la tient sous le nez, ou on en frotte les narines. C'est aussi un suppuratif, & l'on s'en sert pour déterger les ulceres. Elle est efficace dans les duretés, obstructions, & ulceres malins à la matrice; alors on y joint, la cire, le *safran*, la moelle, & l'on double sa quantité. Cette composition digere, amollit, & humecte. C'est aussi un lénitif. Elle est bonne contre le glaucome; pour cet effet on la mêle avec de l'eau, & l'on en frotte les yeux. DIOSCORIDE, *Lib. I. cap.* 64.

CROCODES, κροκώδης, épithete que Paul Eginete donne à certains trochisques dont il fait mention *Lib. VII. cap.* 12.

CROCODILIUM, ou *Echinopus major.* Voyez *Echinopus.*

CROCODILUS, Offic. Jonf. 141. Tab. 79. Schw. Rept. 145. Aldrov. quad. ovip. 677. Charlt. exerc. 29. Gesn. de quad. ovip. 9. Rondel. de Pis. 2. 234. Bellon. de Aquat. 41. Obs. Edit. Clus. 104. *Lacertus omnium maximus, crocodilus dictus.* Raii Synop. *a.* 261. Sloan. Hist. Jam. 2. 332. *Le crocodile.*

On dit que le sang de cet animal éclaircit la vûe, & on en recommande la graisse pour les cancers. DALE d'après Johnson.

CROCOMAGMA. Le *Crocomagma* se fait selon Dioscoride, avec l'onguent de safran & des épices broyées, on met le tout en trochisques. Le meilleur *crocomagma* est celui qui répand une douce odeur, où il n'y a qu'une quantité moderée de mirrhe, qui est pesant, noir, pur, prenant la couleur du safran, lorsqu'il est suffisamment delayé, doux au toucher, amer au gout, & teignant la langue & les dents d'une couleur qu'elles conservent pendant plusieurs heures, tel est celui qu'on nous apporte de Syrie.

Il dissipe tout ce qui est capable d'obscurcir la prunelle, il provoque les urines, il échauffe, amollit & digere; enfin il possede en quelque façon toutes les vertus du *safran* qui en est le principal ingredient. DIOSCORIDE *Lib. I. cap.* 26.

CROCUS, *le Safran.*

Voici ses caracteres, selon Miller.

Il a la fleur en lis, & tubuleuse par en bas; le tuyau va en s'élargissant, & se divise en six segmens; il est fixé sur un pédicule, il s'éleve du fond de la fleur un pistil divisé en trois filets qui ont une tête & une crête. Le calyce dégénere en un fruit oblong & triangulaire divisé en trois cellules, & plein de graines sphériques. Il faut ajouter à ces caracteres que sa racine est tubéreuse, & ses feuilles longues herbues, & sillonnées dans le milieu d'une trace longitudinale & blanche.

Il y a une grande quantité d'especes différentes de *safran.* Boerhaave en compte vingt-huit: mais la suivante est celle dont on use principalement en Medecine.

CROCUS SATIVUS. C. B. Pin. 65. Tourn. Inst. 353. Elem. Bot. 289. Boerh. Ind. A. 2. 120. Rupp. Flor. Jen. 26. Mer. Pin. 31. *Crocus*, Offic. Ger. 123. Emac. 151. Raii Hist. 2. 1176. Synop. 3. 374. J. B. 2. 637. *Crocus, vel Crocum*, Chab. 222. Pin. 31. *Crocus genuinus, sive fativus*, Merc. Bot. 2. 19. Phyt. Brit. 33. *Crocus autumnalis sativus*, Hist. Oxon. 2. 335. *Safran.*

La plante qui produit le vrai *safran* a la racine ronde, bulbeuse, à peu près de la grosseur d'une muscade, applatie par sa parrie inférieure, d'où partent un grand nombre de fibres blanches, couvertes à l'extérieur d'une peau brune & jaunâtre & blanche au dedans: il part de cette racine des fleurs enfermées dans une espece de gousse foible; elles sont nues & sans tige, elles sont composées de six feuilles longues, émoussées par la pointe, purpurines & renfermant trois étamines d'une couleur rouge, jaune & ardente. On recueille ces étamines, on les fait sécher sur un fourneau destiné à cet usage,

usage, & on en fait de petits gâteaux quarrés. Ces gâteaux sont le *safran*, que nos Droguistes nous vendent.

Les fleurs du *safran* paroissent en Septembre : mais on ne lui voit des feuilles qu'au printems ; ces feuilles sont étroites, herbacées, & traversées dans toute leur longueur d'une trace blanche.

L'Angleterre produit le meilleur *safran* qu'il y ait au monde. C'est dans les Provinces d'Essex, de Sulfok, & de Cambridge, qu'on le cultive particulierement.

Le *safran* est un cordial excellent; il fortifie le cœur & les esprits vitaux, il résiste à la putréfaction, & il est bon dans toutes les especes de maladies contagieuses & malignes, dans les fievres pétéchiales, dans la petite vérole, & dans la rougeole. Il leve les obstructions du foie & de la rate; soulage dans la jaunisse, hâte les regles & l'accouchement, & chasse l'arriere-faix. On s'en sert dans les maladies des poumons, comme l'asthme & la difficulté de respirer. Il soulage les phthisiques; appliqué à l'extérieur en cataplasme, il calme les douleurs & fait mûrir les abscès.

Quant aux préparations officinales que nous en tirons, nous avons la teinture, l'esprit, le sirop, l'extrait de *safran*, avec l'emplâtre d'*oxi-croceum*. MILLER, *Bot. Offic.*

Les filamens secs de la fleur, ou les étamines séchées qui sont la partie qu'on appelloit particulierement chez les Latins *crocus* ou *crocum*, & chez les Grecs κρόκος ou κρόκον, & que les Arabes appellent *zaffaran*, ou plutôt *zahafaran*, dont nous avons fait le mot *safran*, sont des substances foibles, plus minces dans la partie inférieure, que dans la supérieure, d'un jaune pâle ou blanchâtre, dentelées délicatement, d'une odeur agréable, aromatique & particuliere, dont les particules sont fort subtiles, & se répandent à une grande distance, picotant tant soit peu les yeux, portant modérément à la tête, inclinant au sommeil, d'un gout tant soit peu amer, & dont il ne faut qu'une très-petite quantité pour communiquer une couleur jaune ou de limon tirant sur le rouge, à une quantité considérable d'eau ou de vin. Sa couleur dorée a donné lieu aux Chymistes de l'appeller *Aroma Philosophorum*, par contraction *Aroph* : d'autres le nomment *Sanguis Herculis*, & *Aurum vegetabile*. Ses propriétés médicinales peu communes lui ont mérité le titre de *Rex vegetabilium*, & de *Panacea vegetabilis*.

Selon l'analyse Chymique, que M. Geoffroy a fait du *safran*. La premiere chose qu'il rend dans la distilation, est un esprit acrimonieux, & extremement volatil; puis un phlegme qui a de l'acidité, & qui donne une couleur rouge à la teinture de tournesol ; ensuite un peu d'huile & une très-petite quantité de sel urineux. La lessive du *Caput mortuum* donne quelquefois un sel fixe alcalin. Le sel acide n'est pas si parfaitement enveloppé dans les *soufres* qu'il ne communique une couleur rouge & forte à la solution de tournesol. L'huile de tartre versée sur la solution de *safran* ne l'altere point: mais l'eau de chaux lui donne après une légere effervescence, & la formation d'un *Coagulum* assez léger, une couleur blanche ; effet qu'il faut attribuer à l'acide caché dans le *safran*, quoiqu'il ne se manifeste point par la chaleur. On peut obtenir la teinture de *safran* soit avec l'eau, soit avec l'esprit de vin. Nous lisons dans les Observations Médicinales d'Antonius de Heide, que quelques gouttes de cette teinture versées sur un papier propre conserveront leur couleur & leur consistance, malgré l'addition de l'eau forte, de la potasse dissoute & de la solution de sublimé corrosif faite avec l'eau de pluie. Newman nie qu'il soit possible d'obtenir séparément l'huile essentielle, le *soufre* fixe, & le sel volatil du *safran*, & il assure que c'est une substance mixte, aqueuse, gommeuse & terreuse, dans laquelle il y a à la vérité des parties oléagineuses raréfiées, fondues, dans des parties résineuses, salines, & très subtiles ; mais qu'on ne peut séparer les unes des autres : car ayant fait sécher au bain de vapeur deux onces & demie de *safran*, il en tira par la distilation une demie-once d'une liqueur odoriférante, ou d'une quint-essence de *safran*, dans laquelle il n'y avoit aucune huile en substance. Ce qui lui resta après la distilation pesoit deux onces, qu'il divisa en deux parties égales pour en faire des extraits. Le premier extrait, spiritueux, de l'une de ces deux onces fut de cinq dragmes & un scrupule, & le second extrait, aqueux, fut d'une dragme & d'un demi-scrupule. Il resta une dragme & demie de matiere terrestre. Il traita l'autre once avec de l'eau, & il en tira d'abord six dragmes d'un extrait aqueux ; ensuite il se servit d'un esprit, & son second extrait fut d'un scrupule, ce qui resta pesoit cinq scrupules. D'où il paroît que la quantité des parties gommeuses du *safran* surpasse celle des parties résineuses. Mais si nous en croyons l'Auteur des Observations sur ce passage de Newman, on peut obtenir par la distilation, l'huile essentielle de *safran* entierement séparée des autres parties. Une livre de *safran* donnera, selon lui, une dragme & demie de cette huile, d'un gout si pénétrant que si l'on en met une goutte sur la langue, on s'en sentira vingt ou trente heures après. On peut aussi l'obtenir de l'extrait de *safran* fait avec l'eau, pourvu qu'on emploie dans ce procédé une demi-livre de *safran*. Schroder dit que la livre de *safran* rend une dragme d'huile. Comme le *safran* se dissout dans l'eau aussi-bien que dans l'esprit de vin, & comme il ressemble à une huile balsamique grasse, capable de se mêler avec l'eau, l'huile & l'esprit de vin, lorsqu'uni séparément avec chacun de ces fluides, on lui a donné par évaporation assez de consistance ; Cartheuser en conclut que cette substance contient un principe fixe d'une nature singuliere ; puisqu'il ne ressemble, ni à une huile, ni à une gomme, ni à une résine parfaites ; mais qu'il paroît être d'une nature neutre, & tenir en quelque façon de l'huile, de la gomme & de la résine.

Boerhaave dit dans le second Volume de sa Chymie, que le *safran* est un corps singulier qui n'a presque pas son pareil dans la nature. Quant à ses propriétés déduites de ses parties constituantes, Etmuller prétend qu'il est vénéneux, ou du moins narcotique, en conséquence de son huile volatile, jointe à un sel acre, spiritueux & très pénétrant. Il ajoute que ces deux principes sont tellement unis & combinés dans ce corps, qu'il n'est presque pas possible de les séparer, & d'obtenir un peu d'huile qui ne soit empyreumatique. Il pense d'ailleurs que le sel acre du *safran* a une certaine qualité aromatique, par laquelle il irrite la matrice.

Nous lisons dans la Dissertation d'Hoffman sur l'utilité des remedes domestiques, que le *safran* contenant un soufre doux, anodyn & volatil, est très-propre à calmer les douleurs & les spasmes, ainsi qu'à lever & résoudre les obstructions par son sel acide & subtil. Newman déduit la vertu narcotique du *safran*, de ses parties oléagineuses, ténues, raréfiées, & volatiles.

Sans entter dans l'énumération des différens usages auxquels les anciens appliquoient le *safran*, soit en qualité d'ingrédient dans les alimens, soit en qualité d'aiguillon de la volupté, nous allons passer à ce que les modernes en ont dit. Nous remarquerons d'abord que les Teinturiers s'en servent pour donner aux étoffes la couleur jaune, & les Peintres pour faire leur couleur d'eau; que bouilli dans l'eau avec de l'alun, il fait de l'encre jaune, & que les Indiens ne croient point pouvoir marquer leur joie d'une maniere plus sensible dans les jours de solennité qu'en répandant du *safran* ; c'est du moins ce que nous lisons dans les Voyages d'Ovington. Il y a plusieurs contrées où l'on fait entrer le *safran* dans presque tous les mets. Je sai que cela est ainsi en Pologne & en Curlande. Quant aux Espagnols & aux Italiens, nous trouvons dans les Voyages que Labat a fait dans ces Contrées, qu'on y pense communément que sans l'usage du *sa-*

fran, on feroit perpétuellement attaqué de maladies de poitrine, de lipothymie & d'infomnie. Lauremberg dit qu'en Irlande les femmes teignent leur linge de *fafran*, pour fe garantir de la vermine, & pour donner de la force à leur corps & de la gaieté à leur efprit. Les jeunes gens de ce pays en mâchent habituellement; ce qui donne à leur haleine une odeur agréable; & lorfqu'ils foupçonnent une femme d'être fardée, ils lui foufflent fur le vifage, ce qui la fait pâlir fur le champ, & la démafque pour ainfi dire.

Scaliger & Amatus nous affurent, l'un dans fes *Exercitationes*, l'autre dans fes *Curat.* p. 311. qu'il y a en Ecoffe, en Irlande & en Iflande, une efpece de Peuples groffiers qui teignent de *fafran* leurs chemifes afin de pouvoir les porter pendant fix femaines & plus, fans être infectés de vermine. Bacon dit dans fon *Hiftoire de la vie & de la mort*, qu'on ne teint en Irlande le linge & les chemifes de *fafran*, que pour prévenir la corruption : mais il penfe que cette pratique ne contribue pas peu à prolonger la vie; & il avance pofitivement dans le même Ouvrage que les Anglois doivent une partie de leur vivacité au grand ufage qu'ils font du *fafran* dans leurs mets. Cet Auteur confeille dans fon Traité *de Retardandis fenectutis accidentibus*, de mêler le *fafran* dans les remedes par lefquels on fe propofe de prévenir les triftes effets de la vieilleffe; car le *fafran*, dit-il, dirige l'action des remedes vers le cœur, guérit fes palpitations, chaffe la mélancolie & la mal-aife, fortifie le cerveau, jette de la gaieté dans l'efprit & donne de le fermeté. Il ne feroit pas étonnant que le *fafran* eût de grandes influences fur le corps, car il y a peu de fubftances dont les particules foient auffi fines & auffi déliées; ce n'eft pas même fans raifon que Cafpard Hoffman met en doute s'il ne furpaffe pas en cela toutes les autres fimples. C'eft ce qui a donné lieu à Lifter d'affurer qu'il aidoit confidérablement les digeftions furtout la troifieme. Boerhaave le regarde dans le fecond volume de fa Chymie, comme un moteur puiffant & énergique des efprits animaux, parce qu'il eft, dit cet Auteur, aromatique, ftimulant & échauffant, & par conféquent difcuffif, réfolutif, apéritif & fortifiant. On le compte non-feulement entre les cordiaux, les alexipharmaques, les fudorifiques, les diurétiques, les céphaliques, les pectoraux, les emménagogues & les ecboliques, mais encore entre les anodyns & les narcotiques.

Friccius recommande le remede fuivant, dont il a lui-même expérimenté la vertu dans les fievres malignes & contagieufes.

Prenez *de l'eau-rofe battue avec le blanc d'un œuf frais, deux cuillerées,*
du fafran, une pincée.

Mêlez le tout fuffifamment, & ajoutez,

d'efprit de vin, deux cuillerées,
de camphre réduit en poudre, environ la groffeur d'une petite mufcade.

Faites prendre cette compofition foir & matin.

Diemerbroeck dit dans fon Traité *de Pefte*, à propos d'une pefte finguliere, qu'il faifoit peu d'ufage du *fafran*, & que quand il s'en eft fervi contre la malignité contagieufe de cette maladie, il ne s'eft jamais apperçu que ce fût avec beaucoup de fuccès. D'ailleurs continue-t'il, il y auroit de l'imprudence à effayer contre la pefte un remede qui affecte la tête, & qui donné en grande quantité jette dans l'affoupiffement & dans le délire, deux accidens qui font fort à craindre & qu'il eft très-important de prévenir dans les peftes. On pourra s'en fervir & s'en trouver bien, lorfqu'il fera queftion de débarraffer les poumons d'un phlegme épais & vifqueux, ce qui a donné occafion à quelques perfonnes de l'appeller *anima pulmonum*, ou l'ame des poumons. Camérarius affure dans fon *Hortus Medicus* qu'il eft très-falutaire dans les maladies de la poitrine, & qu'il y en a qui en font prendre aux afthmatiques un fcrupule & demi avec un demi-grain de mufc, dans du vin chaud. Il ajoute qu'il eft très-propre à diffiper les mauvais effets de l'obftruction de la perfpiration, caufée par le froid. Paul de Sorbait dit dans fa *Medecine Univerfelle*, que fi l'on veut prolonger pendant un tems fort court, la vie d'un phthifique agonifant, on n'aura qu'à lui donner un demi-fcrupule de *fafran*.

Friccius recommande la préparation fuivante comme un fpécifique contre la toux, & furtout contre celle des enfans.

Prenez *de blanc de baleine frais, un demi-fcruple,*
de fafran, un grain, fi l'enfant n'a qu'un an;

Mais s'il a deux ou trois ans,

Prenez *de blanc de baleine frais, un fcrupule,*
de fafran, deux grains.

Et fi l'enfant eft plus âgé,

Prenez *du blanc de baleine, une demi-dragme,*
du fafran, trois grains.

Donnez le tout dans du bouillon chaud.

Il y a plufieurs Auteurs qui recommandent le *fafran* dans les obftructions du foie & dans la jauniffe.

Hertodt donne dans fa *Crocologie* la préparation fuivante comme un fpécifique dans la jauniffe.

Prenez *du vin de Malvoifie, un demi-feptier,*
deux jaunes d'œuf,
du fafran, une dragme.

Mêlez le tout enfemble, & faites prendre au malade la moitié de cette préparation le foir, lorfqu'il fera fur le point de fe mettre au lit, & l'autre moitié le matin.

Le témoignage que Bontius a rendu du *fafran* a fait fa réputation dans la cure de la dyffenterie. En effet, cet Auteur affure qu'il n'y a point de remede plus efficace, & que l'extrait de *fafran* eft le plus puiffant antidote qu'on puiffe employer contre l'efpece de dyffenterie la plus opiniâtre & la plus virulente.

Voici la maniere dont il veut qu'on prépare cet extrait.

Prenez *du meilleur opium,*
du fang de dragon,
de la gomme de benjoin, } *de chaque parties égales.*
du fafran de Perfe,
de l'ambre noir ou du Japon, une troifieme partie.

Mêlez le tout enfemble, & le mettez dans un vaiffeau oblong dont le cou foit étroit.

Verfez deffus du vinaigre fort, autant qu'il en faudra pour qu'il foit élevé de trois ou quatre pouces au-deffus des matieres.

Mettez en digeftion fur un feu violent.

Exprimez enfuite fortement la liqueur, & lui donnez la confiftance d'un extrait.

La dofe de ce remede eft depuis fix grains jufqu'à neuf, en une pilule, ou diffous dans une cuillerée de vin, ou dans quelqu'autre liqueur appropriée. On le fera prendre principalement vers le foir.

Bauhin dit d'après Matthiole, que les enfans qui crient continuellement, qui sont très-foibles, & qui rendent par leurs urines de petites concrétions sabloneuses, seront très-soulagés après avoir pris un peu de *safran* dans du lait. Helmont recommande contre la pierre l'*aroph* de Paracelse, qu'Hoffman nous apprend, dans la Clef de Schroder, se préparer en mettant du *safran* & du pain trempés dans du vin, dans un vaisseau, les tenant enfouis pendant quelques jours dans de la fiente de cheval, & les distilant ensuite. Boerhaave nous avertit qu'il n'est point du tout nécessaire de faire corrompre le pain & le *safran* dans la fiente de cheval avant que d'extraire cette teinture, & que cette précaution est plus capable de la rendre mauvaise que de l'améliorer. Ce que nous lisons dans quelques Medecins, d'enfans teints dans le ventre de leur mere, prouve suffisamment que le *safran* a une influence particuliere sur la matrice, & que c'est de cette influence qu'il faut déduire ses propriétés emménagogues & ecboliques. On sait encore par expérience que le *safran* pris intérieurement, teint non-seulement les excrémens, mais encore les urines. Il est parlé dans les *Ephémérides des Curieux de la Nature, Decad.* 3. *a.* 6. *o.* 273. d'un jeune homme âgé de vingt-deux ans dont la semence se teignit de couleur de *safran*, pour avoir pris des alimens préparés avec le *safran*. Riviere assure que les femmes dont les accouchemens sont laborieux, seront soulagées d'une façon singuliere, si on leur fait prendre d'heure en heure, un demi-scrupule de *safran* dans quelque véhicule approprié. On s'en sert généralement comme d'un remede important pour faire sortir la petite vérole. C'est la coutume en Angleterre, à ce que dit Ray, d'en attacher de petits sachets sous le menton, ou au cou des enfans, pour dissiper les matieres putrides & venimeuses qui circulent dans leur corps, de peur que venant à se déposer dans quelque partie, elles n'excitent une inflammation & ne fassent périr le malade. Vérulam nous apprend qu'un certain Anglois qui se trouvoit excessivement mal sur mer, prévint les nausées auxquelles il étoit sujet, en portant sur son estomac un sachet de *safran*. Appliqué extérieurement il passe pour un remede excellent dans les maladies des yeux.

Geoffroy ordonne la préparation suivante dans les cas où il y a inflammation à cette partie.

Prenez *de l'eau de fenouil, quatre onces,*
du safran, quinze grains.

Broyez le tout ensemble dans un mortier, jusqu'à ce que l'eau prenne une couleur d'or.

Séparez la liqueur de la poudre en versant par inclination.

Ajoutez une quantité égale de vin stibié.

Ou selon Friccius,

Prenez *une quantité suffisante de blanc d'œufs battu avec l'eau-rose, ou le lait de femme.*

Ajoutez du *safran*, & appliquez le tout sur les yeux.

Avenzoar parlant des cataractes veut que l'on se tienne les yeux ouverts sur la décoction de *safran*, ensorte que la vapeur puisse s'y porter & les affecter.

Geoffroy recommande le cataplasme anodyn suivant, dans les cas où il y aura douleur à calmer, & tumeur inflammatoire à résoudre.

Prenez *de la mie de pain de froment le plus blanc & la broyez entre vos mains.*
du lait de vache, une quantité suffisante.

Faites bouillir le tout & remuez pendant l'ébullition.

Ajoutez sur la fin de la préparation;

un jaune d'œuf,
de safran réduit en poudre très-fine, une dragme.

Baubin dit que le *safran* mêlé avec le lait, l'huile de rose & un peu d'ache, calme les douleurs violentes de la goute, qui ont une cause chaude.

Un linge imprégné de *safran* & appliqué sur les parties affectées, passe pour un remede excellent dans les maladies gouteuses & dans les érésipeles.

Voici la maniere dont Mynsicht veut qu'on prépare ce linge.

Prenez un morceau de linge neuf.

Lavez-le cinq ou six fois dans du frai de grenouille ramassé au mois de Mars, & si bien filtré que les grains qui ressemblent à de petites prunelles noires, en soient séparés.

Faites sécher autant de fois ce linge dans un lieu où la chaleur du soleil n'ait point d'accès.

Prenez ensuite une quantité suffisante

de vinaigre,
de fleurs de sureau,
de safran.

Tirez-en une teinture dans laquelle vous ferez bouillir votre linge, jusqu'à ce qu'il ait pris une couleur foncée de *safran*.

Laissez-le dans la teinture jusqu'à ce qu'elle soit refroidie entierement; tirez-le ensuite, faites-le sécher & le conservez pour l'usage.

Après quelques autres précautions nécessaires à prendre, on frottera ce linge de savon de Venise, & on l'appliquera sur la partie affectée.

Le *safran* appliqué chaud & mêlé avec la lessive & l'huile d'olive, est très énergique, selon Bauhin, dans les tumeurs où la gangrene est à craindre. Un autre remede qui passe pour excellent en pareil cas, c'est une emplâtre de lupins bouillis dans une lessive & dans du vin blanc, avec une addition de *safran*. Etmuller nous apprend que lorsque les doigts & les orteils ont tellement été offensés par le froid, qu'il y a lieu de craindre la gangrene, on n'a rien de mieux à faire que d'appliquer des linges trempés dans de l'esprit de vin imprégné de *safran*.

Le cas suivant qui est rapporté dans les *Ephémérides des Curieux de la Nature, Decad.* 1. *a.* 3. *o.* 310. suffit pour démontrer que le *safran* contribue à la guérison des blessures.

Un homme se fit une profonde blessure au pié avec une hache, & il en guérit en la lavant soigneusement avec du vin dans lequel il avoit fait dissoudre du sucre, & en la couvrant ensuite de *safran*.

Le *safran* suffit, selon Lauremberg, pour guérir la piqure des araignées & des scorpions. On l'applique extérieurement & en forme d'épitheme au front & au poignet, pour calmer les douleurs & procurer le sommeil. Il y en a qui pour le même effet s'attachent autour de la tête des chapelets ou des cordons de *safran*. Wedelius dit dans son *Opologia* que les nourrices placent

un sachet dans lequel il y a eu du *safran*, sous la tête des enfans, lorsqu'ils sont tourmentés d'insomnies opiniâtres. Mais Friccius commentant ce passage de Wedelius, dit qu'il faut ôter ce sachet aussi-tôt que l'enfant est endormi. Le *safran* se trouve pour l'ordinaire joint à l'opium dans la plupart des laudanum & autres compositions pharmaceutiques. Cependant nous pourrions douter avec le savant Geoffroy, s'il corrige ou augmente les effets de l'opium, ou si comme aromatique il contribue par la subtilité de ses parties à diviser & à résoudre la ténacité & la viscosité de celles de l'opium. Jamais personne n'a assuré que le *safran* fût un narcotique plus puissant que l'opium; d'ailleurs si l'on consulte son odeur, on découvrira ses qualités narcotiques, & l'on en inférera qu'il est peu propre à l'affoiblir ou à le corriger. Mais comme il en est du *safran* ainsi que de l'opium, c'est-à-dire, que pris en trop grande quantité il enivre, devient narcotique & jette dans le délire, d'un autre côté pris modérément il calme l'esprit; c'est pourquoi on recommande aux mélancoliques qu'on veut égayer, de le joindre au camphre, & de les porter dans un petit sachet appliqué sur le creux de l'estomac. Mais Juncker prétend que cette pratique est peu sûre. Bauhin dit que Gesner regarde le *safran* mêlé en petite quantité avec du bouillon, comme un remede capable de soulager les mélancoliques. On lit dans les *Observations Médico-Physiques* de Borelli, *Cent. II. Observ.* 99. qu'une femme fut guérie de la mélancolie & d'un assoupissement continuel, en s'appliquant du *safran* sur le creux de l'estomac. Schulzius dit dans ses Prélections, que si l'on approche du nez d'un enfant une bouteille vuide d'essence de *safran*, aussi-tôt il se mettra à rire; ce qui prouve suffisamment que le *safran* possede en effet la vertu d'égayer. Nous en avons même fait un proverbe assez commun, & nous disons d'un homme qui rit volontiers qu'il vit de *safran*. Mais Levinus Lemnius paroît donner dans l'hyperbole, lorsqu'il assure que si l'on en frotte un anneau, & que l'on passe cet anneau dans un des doigts de la main gauche, le cœur en sera sur le champ réjoui.

Ce que nous avons dit du *safran* jusqu'ici, suffit pour faire entendre pourquoi il a été appellé tantôt *hortus lætitiæ*, & tantôt *medicina tristitiæ*. Discoride & Pline attribuent au *safran* la vertu d'empêcher l'ivresse. Si cela est, il produit cet effet en qualité d'aromatique subtil, & capable d'ouvrir & de discuter, surtout lorsqu'il est pris en petite dose; car tout ce qui ouvre les pores donne lieu à l'expulsion des particules spiritueuses du vin par la perspiration. Peut-être n'a-t'on dit qu'il étoit contraire à l'ivresse, que parce qu'il procure un sommeil salutaire à ceux qui sont ivres, ou parce qu'en se répandant comme une douce vapeur dans toutes les parties du corps, il en chasse le malaise que la débauche y avoit introduit; d'où il s'ensuit, ainsi que Plutarque l'a remarqué, *Sympos. Lib. III. Prob.* 1. que la crapule se dissipe, & que le malade se retrouve dans un état tranquille & sain. Bodæus prétend, dans son Commentaire sur Théophraste, que le *safran* empêche les vapeurs de monter & de parvenir jusqu'au cerveau, si on le prend avant que de boire: mais que si on le prend en buvant, il pousse la gaieté à l'excès, donne des forces au vin, & hâte l'ivresse.

« Mais, pour me servir des paroles de Juncker, si nous « comparons tous ces éloges avec les expériences mo« dernes, nous trouverons que les vertus du *safran* sont « moins étendues, & fort au-dessous de ce qu'on en dit « généralement; car on a remarqué, qu'à moins qu'on « ne l'ordonne en petite quantité, il met les humeurs « dans une agitation violente, & cause la céphalalgie, « l'ivresse & le délire. On sait encore que dans les ma« ladies accompagnées de chaleur & de fievre, il n'est « propre qu'à faire naître une multitude de symptomes « fâcheux; ce qui a donné lieu de douter qu'il convînt « dans les fievres malignes. On ne le fera prendre non « plus qu'à très-petite dose, lorsqu'il sera question de « procurer les regles ou d'aider les vuidanges. Quoi« qu'on ne puisse nier qu'il ranime les mouvemens « languissans, & qu'il puisse être salutaire dans les diffi« cultés de respirer & dans les toux invétérées; toute« fois il est constant qu'il ne dissipe point les stagna« tions d'humeurs, ni les obstructions des visceres. « Les avantages qu'on en retire dans les maladies des « poumons, ne méritoient pas qu'on lui donnât le titre « de *Anima pulmonum*. Il est faux qu'il prolonge la « vie des phthisiques & des pleurétiques, & plus faux « encore qu'il guérisse radicalement ces maladies. « Quant à ce qu'on raconte de ses usages extérieurs, je « le crois plus sûr & moins précaire; je regarde le *sa*« *fran* comme très-convenable dans les érésipeles, & « dans toutes les tumeurs inflammatoires; il est très« capable de chasser la matiere séreuse qu'elles contien« nent, & de calmer les douleurs qui les accompagnent. « Dans ces cas qu'on le mêle avec des épithemes, ou « qu'on en fasse des sachets médicamenteux, des emplâ« tres, ou des cataplasmes discussifs & maturatifs, à la « bonne heure; je conviens même qu'on pourra s'en « servir avec succès avec le lait dans les maladies des « yeux; comme lorsqu'il sera question de calmer une « inflammation, ou de prévenir une fluxion dans la pe« tite vérole. »

On trouve dans la Dissertation d'Hoffman sur les avantages des remedes domestiques, les préparations suivantes du *safran*; elles sont simples & faciles.

« L'infusion de *safran* dans de l'eau de bétoine de Paul, « avec une addition suffisante de sucre candi, est d'une « efficacité singuliere dans les toux opiniâtres, & dans « les embarras de la respiration. La même infusion « préparée avec de l'eau de canelle, n'est pas moins « énergique pour provoquer les regles, faciliter les « accouchemens laborieux, chasser l'arriere-faix & hâ« ter les vuidanges, surtout si l'on fait prendre en mê« me-tems de l'huile d'amandes douces. Le *safran* « bouilli avec du lait, des fleurs de sureau & de camo« mile, & de la mie de pain de froment, & appliqué « extérieurement en forme de cataplasme, produit de « bons effets dans les douleurs de la goute. J'ai éprou« vé que le même remede n'étoit pas moins bienfai« sant, lorsqu'il s'agissoit de calmer des hémorrhoïdes « aveugles. Le *safran* mis dans de l'eau-rose, avec une « addition d'un peu de camphre, guérit les inflamma« tions qui surviennent aux yeux dans la rougeole & la « petite vérole.

Nous allons maintenant passer aux suites fâcheuses de l'usage excessif & inconsidéré du *safran*. Nous lisons dans Dioscoride, que trois dragmes prises dans de l'eau, suffisent pour donner la mort. Galien met dans son Traité *de Simpl. medicament. Facultat. Lib. V. cap.* 19. le *safran* au nombre des substances, qui, prises avec excès, ôtent au malade la raison, & quelquefois la vie. Le même Auteur assure dans son Traité *de Compositione Medicamentorum*, que l'odeur seule du *safran* donne mal à la tête; & un peu plus bas dans le même Ouvrage, il le compte parmi les substances qui troublent l'esprit & ôtent la raison. Costæus dit, que la plupart de ceux qui ont usé d'un petit sachet de *safran* en guise de coussin, ont été attaqués d'un mal de tête très-violent. Borelli raconte pareillement dans ses *Observat. Medico-physiques*, *Cent. IV. Obs.* 35. que le domestique d'un Marchand qui avoit coutume de se coucher & de dormir auprès d'une grande quantité de *safran*, fut attaqué d'un mal de tête si violent & d'une foiblesse de cœur si grande, qu'il en mourut. Il ajoute qu'on lui a dit que les chevaux qu'on occupoit au transport du *safran*, mouroient presque tous d'un pissement de sang. Friccius nous apprend, qu'une petite quantité de *safran* donnée au cheval le plus vigoureux, lui procure une évacuation d'urine excessive, dont il meurt.

Amatus Lusitanus parle dans son Commentaire sur Dioscoride, d'un certain Agaso natif de Pesaro, qui s'étant endormi sur deux petits sacs de *safran*, mourut la même nuit. On lit dans le même Auteur, qu'un Marchand ayant mis une grande quantité de *safran* dans un potage qu'il devoit manger à son souper, fut saisi d'un ris si immodéré, qu'il en pensa perdre la vie. Serapion assure, d'après Rhasis, que le *safran* mêlé avec le vin produit une sorte ivresse, & jette dans une gaieté qui tient de la folie. Conigius dit qu'à Bâle tous ceux qui mêloient une trop grande quantité de *safran* avec leur vin, étoient attaqués de céphalalgie, & d'un ris immodéré.

Caspard Hoffman rappelle, dans son Traité *de Medicamentis Officinalibus*, un trait assez semblable que Julius Alexandrinus raconte dans les termes suivans.

« J'ai vu, dit-il, à Trente une femme de distinction qui « avoit été attaquée d'un ris immodéré qui dura pen- « dant trois heures, cet accident avoit pour cause une « trop grande quantité de *safran* qu'on lui avoit ordon- « née pour provoquer ses regles. »

Riviere dit avoir vu une femme qui ayant pris une trop grande quantité de *safran* dans le même dessein que la précédente, eut ses regles si abondamment, qu'elle en mourut en trois jours de tems.

« Je me souviens, dit en propres termes Simon Pauli, « qu'une fille affligée de suppression de regles, s'étant « proposé de guérir de cette maladie par l'usage du « *safran*, fut en danger de perdre la vie par ce reme- « de; & quoiqu'elle ne tardât pas à se marier, elle fut « toujours tourmentée depuis de maux de tête conti- « nuels & violens qui durent encore aujourd'hui, quoi- « qu'elle ait soixante-dix ans. »

Bauhin dit avoir lu quelque part, que les étamines de *safran* broyées & appliquées au poignet ou dans le creux de l'estomac, agissent promptement sur le cœur & sur le cerveau, produisent le vertige, affoiblissent les yeux, & obscurcissent la vue. La gaieté excessive & le ris immodéré qu'excite l'usage du *safran*, a fait soupçonner à Lindestolpe que c'étoit le népenthe d'Homere.

Il est évident par tout ce que nous avons dit jusqu'ici, que si l'usage modéré du *safran* est salutaire dans plusieurs maladies, aussi son usage inconsidéré, excessif, ou continué trop long-tems, est très-nuisible à la santé. C'est par cette raison que Boerhaave l'a mis au nombre des poisons narcotiques, & qu'il prescrit en antidote des vomitifs aqueux, huileux acidulés, & dont le miel est un des ingrédiens. Il faut prendre ces antidotes à grande dose, & y revenir souvent. On se trouvera bien des bains & des clysteres préparés avec les mêmes ingrédiens : mais comme le *safran* est un narcotique aromatique dont la nature est échauffante, & qui pénetre en conséquence de la petitesse & de la subtilité de ses parties jusqu'aux humeurs, les met en mouvement & irrite les solides. Il faut bien se garder d'en user dans les cas où l'irritation des solides & l'accroissement du mouvement des fluides pourroient avoir des suites fâcheuses. On observera donc de ne l'ordonner que rarement & avec circonspection aux personnes pléthoriques, aux jeunes enfans, & à ceux qui seront attaqués ou sujets à des fievres ardentes, bilieuses & inflammatoires, à des hémorrhagies critiques, surtout lorsque la matiere morbifique sera d'une nature maligne, & à des spasmes douloureux qui sont quelquefois salutaires, en ce qu'ils contribuent au mouvement progressif & à l'expulsion des matieres impures qui sont en stagnation dans les petits vaisseaux, ou à la déjection des matieres virulentes. Quant aux vieillards, en qui les fibres commencent à se sécher & à devenir roides, & la lymphe gélatineuse à pécher par défaut, loin que le *safran* leur procure du sommeil, il augmente au contraire l'insomnie, la sécheresse & l'imbécilité des fibres, & leur trouble l'imagination. Il y a tout lieu de croire qu'il produiroit les mêmes effets sur les malades d'un tempérament sec, bilieux & colérique, en qui les humeurs n'étant déja que trop chaudes, & l'oscillation des solides ne se faisant que d'une maniere trop prompte & trop vive, il n'est pas raisonnable de leur ordonner des substances capables de produire une agitation violente ; car il est évident que dans les dispositions où ils sont, ce seroit les acheminer au délire & à la manie. Il suit encore que les femmes grosses, & toutes celles qui sont sujettes à des évacuations menstruelles trop abondantes, aux apoplexies & à la léthargie, ne doivent faire aucun usage du safran.

Schulzius conseille très-sagement dans ses *Prælections*, de n'ordonner qu'avec beaucoup de circonspection aux femmes qui sont à la fleur de leur âge, toutes les préparations de *safran*. Quant à son usage en application extérieure, surtout à la tête, ce que nous lisons dans les *Ephémerides des Curieux de la Nature*, *Decad. 2. a. 4. o. 67.* suffit pour en porter un jugement convenable. On y raconte qu'une femme qui avoit une fievre putride, s'appliqua aux tempes, pour se procurer du sommeil, un linge imprégné de la vapeur du *safran* : mais elle fut attaquée sur le champ d'une ardeur d'estomac, qui ne se calma que quand on eut écarté le linge.

Il suit de cette histoire, & de tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, qu'il y a beaucoup d'imprudence dans la conduite de ceux, qui, sans consulter les Medecins, & même quelquefois contre leur sentiment, ont recours au *safran* comme à un remede éprouvé, dans les phrénésies, dans les fievres aiguës & dans les insomnies opiniâtres ; & qui s'imaginent pouvoir envelopper, sans courir aucun risque, la tête de ceux qui sont dans cet état avec des linges imprégnés de *safran*. Il est évident au contraire que le *safran* n'est un remede de convenable qu'aux personnes qui sont d'une constitution froide, qu'aux leucophlegmatiques, & qu'à ceux qui ont des maladies dont le froid est la cause ; d'où l'on voit quelle étoit la raison qui faisoit assurer par Fernel qu'il étoit très-salutaire dans les léthargies. Zwelfer pense que la meilleure façon de donner le *safran* dans les cas où il convient, c'est de le faire entrer en substance dans les médicamens, ou d'en tirer une essence ; car son extrait a été nécessairement dépouillé de plusieurs qualités dans la soustraction du menstrue qu'on est obligé de faire pour lui donner la consistance d'extrait. Il est évident que dans cette opération il s'évapore une partie de ses élémens volatils & spiritueux ; ses parties les plus déliées sont retenues dans la distilation de son eau ; mais les plus prétieuses, celles qui fortifient les parties terrestres & les plus efficaces, se précipitent dans cette opération ; ensorte que l'eau distilée en est entierement dépouillée. Quant à la dose salutaire ou nuisible du safran, les Auteurs ne sont pas d'accord sur ce point. Geoffroy remarque que les uns ont prétendu qu'on en pouvoit ordonner en sûreté pour l'intérieur, un demi-scrupule ; & les autres, un scrupule & demi. Rhasis dit en avoir fait prendre avec succès deux dragmes dans un cas où il s'agissoit de hâter l'accouchement. Mais Caspard Hoffman pense qu'il y a faute d'impression, & qu'il faut lire deux scrupules au lieu de deux dragmes. Dioscoride, & après lui, Serapion, Avicene & d'autres nous assurent que trois dragmes suffisent pour ôter la vie. Mais Etmuller nous apprend que les Polonois en font un usage si habituel, qu'ils en mêlent quelquefois jusqu'à une once avec leurs alimens sans aucun danger. Ce fait n'aura rien pour nous d'incroyable, si nous considérons que ceux qui ont usé pendant long-tems de l'opium, se familiarisent avec cet ingrédient au point d'en pouvoir prendre en sûreté chaque jour une dragme ou deux, tandis que trois, quatre ou cinq grains suffisent pour tuer un homme qui n'y est point accou-

tumé ; d'où il résulte qu'on peut ordonner le *safran* ne substance depuis un demi-scrupule jusqu'à un scrupule entier, ou même jusqu'à une demi-dragme. J'ajouterai à cela que la plus grande dose pour ceux qui n'y sont point faits, ne doit pas excéder un demi-scrupule.

Procédés sur le Safran.

La nature a préparé dans un genre particulier de plante, un corps si extraordinaire & si différent de tous les autres, qu'à peine en connoissons-nous un auquel nous puissions le comparer. Les propriétés dont elle l'a revêtu, ne sont pas moins incomparables : ce corps n'est autre chose que les étamines du *safran*. Il est incroyable combien il est riche en couleur, en saveur, en odeur & en vertus ; combien est petite la quantité nécessaire pour exercer d'une maniere sensible toutes ces facultés, & combien il est tendre & corruptible en lui-même : c'est par cette raison qu'il veut être traité d'une maniere particuliere.

Prenez *deux onces du meilleur safran d'Angleterre, sec, mis en petits morceaux ou entier.*

Mettez-les dans un matras à long cou ; versez dessus autant d'alcohol le plus pur, & dégagé de toute substance étrangere qu'il en faut pour qu'il surnage à quatre ou six pouces au-dessus de la matiere.

Couvrez légerement votre vaisseau d'un morceau de papier, & mettez-le sur un feu seulement de cent dégrés. Laissez le tout ainsi en digestion pendant trois jours, observant de secouer le vaisseau de tems en tems. Faites ensuite reposer dans un lieu froid & tranquille pendant vingt-quatre heures.

Passez soigneusement toute la liqueur teinte à travers un linge propre, dont vous couvrirez un entonnoir, que vous adapterez à un vaisseau propre dans lequel tombera votre liqueur, & que vous fermerez bien exactement. Cette liqueur sera d'un rouge brillant ; le *safran* qui restera au fond du matras sera plus pâle qu'auparavant. Si vous versez dessus de nouvel alcohol, & que vous réitériez le procédé, vous aurez une teinture plus foible, que vous mettrez dans un autre vaisseau. Le *safran* sera plus pâle encore : mais du reste il sera le même quant à l'extérieur & quant à la masse. Si vous versez de l'eau dessus, que vous mettiez ce mélange en digestion, & que vous la versiez ensuite, elle sera d'une couleur jaune. Si vous mettez dessus de nouvelle eau, & que vous continuiez ainsi jusqu'à ce qu'il ne vous vienne plus de teinture, les étamines vous paroîtront alors tout-à-fait blanches ; & si vous les faites sécher modérément, elles conserveront leur premiere figure : mais vous les trouverez parfaitement épuisées, sans aucune odeur & parfaitement insipides, ensorte qu'à peine pourriez-vous les distinguer au gout, de bouts de fil blanc ; d'où il paroît combien est petite la quantité de matiere qui suffit pour imprégner si richement une si grande quantité d'alcohol. Distilez la teinture obtenue dans les deux premieres digestions, dans une cucurbite de verre que vous armerez de son chapiteau, & que vous tiendrez bien fermée à un feu de cent dégrés, jusqu'à ce qu'il ne reste plus dans la cucurbite qu'environ une once de liqueur. Laissez refroidir cette liqueur, & la mettez dans un vaisseau de verre que vous fermerez bien exactement. Elle sera d'un très-beau rouge, fort odoriférante, d'un gout amer, aromatique & pénétrant, & de la consistance d'une huile claire. Vous lui donnerez le titre d'extrait essentiel de *safran*. Quant à l'esprit qui sera venu dans la distilation, il sera limpide & sans couleur : cependant il lui restera & le gout du *safran*, & son odeur aromatique & agréable. Vous le conserverez pour quand vous aurez à opérer derechef sur le *safran* ; & à chaque opération il augmentera en force.

REMARQUES.

Ce procédé singulier nous donne une nouvelle sorte de substance qu'on ne peut appeller ni huile, ni esprit, ni gomme, ni résine, ni gomme-résine, ni cire, ni baume. Elle est unique dans son espece, & elle tient de la nature de l'esprit & de l'huile. Elle se mêle avec l'eau, avec l'esprit & avec l'huile, & elle communique tant de gaieté à ceux qui en prennent trop, qu'ils sont attaqués d'un ris immodéré & continuel. Quant à ceux qui en usent modérément, elle ne fait que les égayer. Elle teint en rouge l'urine, & passe pour anéantir dans les reins la faculté génératrice des pierres, c'est pourquoi on la regarde comme un remede précieux en pareil cas. C'est le véritable *Aroph* de Paracelse : mais il n'est point nécessaire du tout pour en obtenir la teinture, de faire digérer le *safran* avec le pain dans la fiente de cheval. Cette précaution est plus nuisible qu'utile. En suivant notre procédé on conserve à la teinture toute son efficacité ; les vertus du *safran* ne souffrent aucune altération, & l'on en tire tout ce qu'il a d'efficace. L'extrait essentiel de *safran* pouvant se mêler avec toute liqueur, & ses particules étant extrement subtiles & pénétrantes, elles passeront dans les vaisseaux du corps les plus petits ; & comme elles sont d'ailleurs d'une mobilité prodigieuse, tout se ressentira de leur action, mais particulierement les esprits animaux. Nous remarquerons enfin que cette propriété singuliere qu'il tient de la nature, & qui ne lui est commune avec aucune autre substance, ne peut être expliquée par aucun principe, & ne se connoître que par elle même. BOERHAAVE, *Chymie.*

Esprit de Safran.

Prenez *du meilleur safran d'Angleterre, quatre onces ; d'esprit de vin affoibli, quatre pintes.*

Laissez le tout en digestion dans une retorte pendant une semaine ou deux.

Retirez l'esprit sur un feu de sable, jusqu'à ce que le résidu soit sec.

Versez sur ce résidu deux pintes de nouvel esprit de vin, & après une digestion semblable à la premiere, retirez-le de même & le mêlez avec le premier.

Versez encore deux pintes d'esprit de vin sur le reste, & achevez pour la troisieme fois, comme ci-dessus.

Otez le résidu en lavant le vase avec une très-petite quantité de nouvel esprit de vin.

Passez ensuite & tirez-en l'extrait en faisant évaporer la liqueur.

La Pharmacopée du Collége de Londres n'ordonne qu'une seule distilation : mais en suivant le procédé que nous venons de décrire, & distilant plusieurs fois on épuisera presqu'entierement le *safran*. Du reste il faut que les vaisseaux soient très-bien lutés, & conduire son opération avec promptitude & dextérité ; autrement on perdroit plus dans les distilations réitérées qu'on n'en obtiendroit. A la vérité ce que l'on obtient par ce moyen est perdu dans l'extrait. C'est pourquoi l'on consultera sur la maniere d'opérer, la nature des remedes qu'on a à préparer. Si on n'a mis le *safran* en digestion avec l'esprit de vin qu'une seule fois, on

peut mêler le résidu & le mettre en digestion avec une quantité suffisante de vin de Canarie. Ce vin passé & clarifié donnera un sirop presqu'aussi bon que si le *safran* n'eût point été travaillé; car il ne s'éleve rien dans la distilation de ce qui pourroit être conservé dans un sirop, de quelque maniere qu'il soit fait. Cet esprit est un des plus grands cordiaux que l'on ait en Medecine, & il possede en même-tems les avantages d'être un bon alexipharmaque, & de disposer le malade à suer pourvu qu'on favorise son action. La dose en peut être depuis une dragme jusqu'à une once, ou davantage, dans un véhicule approprié; & il faut y revenir aussi souvent qu'il sera nécessaire. On ordonne rarement l'extrait seul. La pilule ou le bol est la seule forme qui lui convienne. Sa dose est alors depuis deux grains jusqu'à douze.

Sirop de Safran.

Prenez *du safran d'Angleterre, une once.*

Faites-le infuser dans une pinte de vin de Canarie.

Tenez le tout en digestion pendant trois jours sur un feu modéré dans un vaisseau bien fermé.

Séparez le vin, & faites y dissoudre vingt onces du sucre le plus fin, & faites un sirop.

Cette préparation ne se trouve dans aucune Pharmacopée du Collége de Londres, quoiqu'on l'ordonne assez fréquemment. Il me paroît cependant que ce sirop est entre les simples, des meilleurs que nous ayons, parce qu'il contient dans une seule dose, une assez grande quantité de l'ingrédient dont on attend un effet salutaire, ce qu'on ne peut dire que d'un très-petit nombre d'autres sirops.

Teinture de Safran.

Prenez *du safran, une demi once;*
de l'eau thériacale, une demi-pinte;

Laissez en digestion pendant six jours & passez pour votre usage.

On peut se servir aussi du vin de Canarie, ou de l'eau-de-vie de France.

On ordonne quelquefois cette teinture comme un cordial & un alexipharmaque, dans les fievres & dans toutes les maladies où il est question de faire suer, & de pousser par la transpiration. Mais il en est d'elle ainsi que du *safran*, l'acide leur ôte promptement leur couleur; c'est pourquoi il y en a qui se servent d'autres menstrues. Sa dose est depuis deux dragmes jusqu'à une once ou davantage.

Emplâtre Oxicroceum.

Prenez *du safran, deux onces & demie;*
de la poix,
de la colophone, } *de chacune, quatre onces.*
de la cire jaune,
de la térébenthine,
du galbanum,
de la gomme ammoniaque, } *de chacun, une once trois dragmes.*
de la mirrhe,
de l'oliban, &
du mastich,

Mettez la poix nettoyée & passée, ainsi que la colophone, dans la cire fondue.

Lorsqu'elles seront bien mêlées ôtez-les de dessus le feu, & laissez-les un peu refroidir; mêlez ensuite avec elles le galbanum & la gomme ammoniaque dissous dans du vinaigre, passés & bouillis jusqu'à ce que le vinaigre soit évaporé, ajoutez alors la térébenthine.

Répandez sur le tout le mastic & la mirrhe que vous aurez mis en poudre séparément, & enfin le *safran*.

Remuez bien le tout ensemble, & faites une Emplâtre selon l'art.

On attribue cette composition à Nicolas Myrepse, dans la Pharmacopée d'Ausbourg, ainsi que dans celle du Collége de Londres où elle se trouve, & où la quantité de *safran* est fort petite. On lui a donné le nom d'*Oxycroceum*; parce que le *safran* & le vinaigre, quoiqu'en petite quantité, en sont des ingrédiens. On trouve dans la Collection d'Ausbourg une emplâtre dont Vigo passe pour l'auteur, sous le même titre, où il n'entre ni *safran* ni vinaigre: mais ce médicament qu'on a aussi inséré dans la premiere Edition de la Pharmacopée du Collége de Londres, est censuré avec raison par Zwelfer. Il y a dans la Pharmacopée Royale une emplâtre sous le titre d'*Oxicroceum* faite à-peu-près des mêmes ingrediens. On faisoit jadis un grand cas de celle que nous venons de décrire, & on l'employoit dans plusieurs occasions importantes: cependant Hildanus avoit remarqué, *Cent. 4. Obs.* 99. 100. que ce n'étoit pas sans quelques inconveniens. Zwelfer s'est fort étendu sur la maniere de la préparer. Mais ce que nous en venons de dire d'après la Pharmacopée du Collége de Londres suffira. Quoiqu'on n'ait deja que trop œconomisé le *safran* dans cette composition; cependant l'avarice de quelques Apothicaires a trouvé le moyen d'en pousser l'épargne plus loin, c'est-à-dire, d'anéantir en quelque façon les vertus de cette emplâtre; car j'imagine que c'est par cette raison seule qu'elle est beaucoup moins efficace parmi nous que chez les Etrangers. C'est donc à nous à prendre nos précautions pour l'avoir aussi bonne que les cas dans lesquels nous l'aurons à employer l'exigeront. Son effet principal est de réchauffer & de fortifier les parties affoiblies.

Crocus *Germanicus*, *Saracenicus*, *spurius* ou *sylvestris*. Tous ces mots sont différens noms que l'on a donné au Carthame. Voyez *Carthamus*.

Crocus *Indicus* ou *Curcuma*. Voyez *curcuma*. On donne aussi le nom de *crocus* ou de *safran* à quelques préparations métalliques d'une couleur jaune ou rouge produites par la calcination; telles sont le *crocus martis aperiens*; le safran de Mars aperitif, & le *crocus martis astringens*, le safran de Mars astringent. On obtient par une forte calcination du cuivre une poudre rougeâtre, qu'on appelle *crocus Veneris*, safran de Venus.

Le *crocus metallorum*, ou safran des métaux, est un émetique fait avec l'antimoine & le nitre. Voyez *Antimonium*.

On se sert encore quelquefois du mot *crocus* pour celui de *vitellus*, jaune d'œuf.

CROMMYON, ou CROMYON, κρόμμυον, ou κρομμύον, un *oignon*.

CROMMYOXYREGMIA, κρομμυοξυρεγμία, Rapports acides & fétides qui tiennent du gout de l'oignon.

CROPIOT, petit fruit semblable au poivre d'Ethiopie qui contient une petite semence noire; Clusius & Jean Bauhin en ont fait mention.

CROTALARIA,

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont une à une, ce en quoi elle differe de la bugrande. Ses gousses sont renflées, ce en quoi elle differe du genet d'Espagne.

Boerhaave en compte cinq especes.

1. *Crotalaria Asiatica, folio singulari verrucoso, floribus cæruleis.* H. D. Descr. & Ic. 199. a. Prægn. *Bugrande Asiatique, dont les feuilles sont une à une & parsemées de verrues, & qui a la fleur bleue.*
2. *Crotalaria Asiatica folio singulari, cordiformi, floribus luteis.* H. L. Descrip. & Icon. 201. a. Prægn. *Bugrande Asiatique à feuille faite en cœur, & à fleur jaune.*
3. *Crotalaria Africana, styracis folio, flore cæruleo.* T. 644. *Genista arborescens africana, styracis folio; flore cæruleo.* H. L. *Arbor siliquosa Africana genistæ semine.* Barthol. Act. Hafn. an. 1673. Obs. 131. *Crotalaria arbor africana, styracis folio molli incano, flore cæruleo.* Amm. Caract. Plant. 241. H. Prægn. *Bugrande africaine qui a la feuille du styrax, & la fleur bleue.*
4. *Crotalaria, afra, Arborescens, eadem minori folio.* H. Prægn.
5. *Crotalaria Asiatica; folio argenteo villoso, flore luteo, siliquis pendulis in spicâ.* a. Prægn. BOERHAAVE. Ind. Alt. Plant. Vol. II.

On n'a point encore découvert de proprietés médicinales dans ces Plantes.

CROTALISTRIA, la *Cigogne*. Voyez *Ciconia*.
CROTAPHI, κρόταφοι, les *Tempes*.
CROTAPHITÆ, κροταφῖται, les *Muscles temporaux*. Voyez *Caput*.
CROTAPHIUM, ce mot signifie quelquefois une douleur à la tête qui se fait sentir particulierement aux environs des tempes.
CROTON, κρότων; C'est le *Ricinus*. Ce mot signifie aussi dans Hippocrate l'humeur bronchiale rendue par l'expectoration. FŒSIUS.
CROTONE, κροτώνη; C'est proprement des excroissances fongueuses qu'on remarque aux arbres, comme il paroît par le chapitre treizieme du premier Livre des Plantes de Theophraste. Il se dit métaphoriquement des excroissances ou tumeurs fongueuses au périoste. CASTEL.
CROUMATA, κρέματα, de κρέω, frapper ou pincer. C'est selon Hippocrate *Lib. I.* περὶ διαίτ. les tons que rendent les instrumens de musique lorsqu'ils sont pincés. FŒSIUS.
CROUSMATA, κρύματα. On trouve ce terme dans Myrepse, *Sect.* 10. *cap.* 1. Les Traducteurs le rendent par fluxion, rhume; & Fuchsius croit qu'il faut lire ῥεύματα.

CRU

CRUCIALIS, *Crucial.* Epithete par laquelle les Chirurgiens désignent une espece d'incision composée de deux autres faites en croix.
CRUCIALIS, c'est en Botanique la *Cruciata hirsuta*, ou Croisette velue.
CRUCIATA, *Croisette.*

Cette Plante a été ainsi nommée, parceque ses feuilles forment une croix par leur disposition.

Voici ses caracteres :

Elle a la feuille molle comme le caillelait. Il y en a quatre à chaque nœud de la tige; du reste elle ressemble fort bien à la garence sauvage.

Boerhaave les distribue en *croisettes* à fleurs en épis, & en *croisettes* à fleurs verticillées.

Celles qui sont à fleurs en épis sont au nombre de cinq.

1. *Cruciata, glabra, folio nervoso rigido, baccâ gemellâ, sicca hispida, flore lacteo. Rubia erecta, quadrifolia.* J. B. 3. 716. *Mollügo montana erecta quadrifolia.* Raii. Synop. 117.
2. *Cruciata glabra, folio rotundiore nervoso rigido minori, baccâ gemellâ, sicca, glabra, flore lacteo.*
3. *Cruciata palustris, parva, procumbens, flore albo spicato. Gallium palustre album.* C. B. p. 335.
4. *Cruciata glabra.* C. B. P. 325. *La croisette molle & unie.*
5. *Cruciata, orientalis, latifolia, erecta, glabra.* T. Cor. 4. H. *La croisette orientale & droite à feuilles larges & unies.*

Il y en a trois à fleurs verticillées.

1. *Cruciata, minima, sessilis, flosculo albo verticillato.*
2. *Cruciata angustifolia, flosculo luteo, verticillato. Rubeola repens lutea, foliis spinosis.* C. B. P. 334. *Rubia minima.* Lobel. Lugd. 1330.
3. *Cruciata, tomentosa, flosculis luteis in corniculis longis hispidis.* a. BOERHAAVE, Index alt. Plant. Vol. I.

La *croisette* suivante ne paroît être aucune des précédentes, à en juger par les noms qu'elle a dans les Auteurs; quant aux propriétés qu'ils lui attribuent ce sont les mêmes.

Cruciata, Offic. Ger. 965. Emac. 1123. Raii Hist. 479. Synop. 3. 223. *Cruciata vulgaris*, Park. Theat. 566. Volk. 129. *Cruciata, hirsuta*, C. B. P. 335. Dill. Cat. Gis. 67. Hist. Oxon. 3. 328. Rupp. Flor. Jen. 3. Buxb. 88. *Cruciata vel crucialis, Gallii species quibusdam*, Chab. 549. *Gallium latifolium, cruciata quibusdam flore luteo*, J. B. 3. 717. *Croisette.* DALE.

Cette *croisette* a la racine foible & rampante, elle pousse plusieurs branches velues qui croissent environ à la hauteur d'un pié. Elles ont un assez grand nombre de nœuds, & à chaque nœud quatre petites feuilles, tant soit peu larges, émoussées par la pointe, assez velues, & sans pédicule. Du milieu de ses feuilles naissent comme en guirlande, plusieurs petites fleurs jaunes à quatre pieces, ou plutôt une seule fleur divisée en quatre parties, dont chacune est suivie de deux petites graines noires & rondes. Elle croît dans les haies, au bord des champs, & surtout dans le Cimetiere d'Hampstead. Mais elle n'est pas fort commune aux environs de Londres, elle fleurit en Juillet. On se sert de ses feuilles & de ses sommités.

On la met au nombre des plantes vulnéraires, parce qu'elle est astringente & dessiccative; on la recommande particulierement dans les cas où le scrotum est gonflé par la descente de l'intestin. MILLER, *Bot. Offic.*

Sa décoction prise dans du vin passe pour bonne dans les descentes. TOURNEFORT.

Camérarius dit qu'elle facilite l'expectoration des humeurs visqueuses.

CRUCIBULUM, *Catinus fusorius, tigillum*, un *Creuset.*

C'est un vaisseau de terre capable de soutenir le degré de feu le plus violent, plus large en haut qu'en bas, d'une figure ronde ou triangulaire, & dont on se sert pour fondre & calciner les minéraux, ainsi que pour beaucoup d'autres opérations Chymiques & Pharmaceutiques.

Les *creusets* que nous employons le plus communément nous viennent de Hesse & d'Autriche : mais comme les premiers sont sablonneux, & ne peuvent soutenir la violence du feu, lorsqu'ils ont été mouillés, & comme les seconds sont composés de fer, ainsi qu'il paroît à leur couleur noirâtre; les uns ne sont pas propres à résister au plomb, & les autres ne peuvent servir à la préparation des sels & de l'antimoine. C'est pourquoi, il y en a qui donnent la préférence au *creuset* des Verriers. D'autres les font avec de la tuile commune réduite

duite en poudre, une égale quantité de craie, & de l'huile de graine de lin, paîtrissant le tout ensemble, jusqu'à ce qu'il ait pris une consistance convenable. Il y en a qui prennent un gros morceau de craie, auquel ils donnent la forme d'un *creuset*, & l'employent comme tel, après l'avoir fait bouillir pendant vingt-quatre heures dans de l'huile de graine de lin. Le *creuset* de Becher qui retient pendant long-tems le plomb vitrifié ou le verre de plomb, ce qui n'est point aisé, est fait de deux parties d'une terre grasse, huileuse, verdâtre, & qui paroît traversée en tout sens de veines métalliques, & d'une partie de terre à pipe, ou de la terre dont les Verriers se servent pour leurs fourneaux & pour leurs vaisseaux; on bat ensemble ces terres, on les fait passer à travers un tamis fin, & on les détrempe avec de l'eau, dans laquelle on a fait éteindre de la chaux vive; on remue bien le tout, jusqu'à ce que le mélange soit si parfait, qu'on ne distingue plus les parties terreuses les unes des autres; on emploie cette masse en *creuset* qu'on fait sécher & cuire.

Charas donne dans sa Pharmacopée Royale, la maniere suivante de faire des *creusets*.

Prenez de la meilleure terre de Potier séchée, de l'alun de plume, & du faux talc, qu'on appelle communément *Lapis glacialis*; en parties égales.

Broyez bien le tout & l'humectez avec du petit lait, jusqu'à ce qu'il ait la consistance nécessaire pour en former des *creusets*.

Faites sécher & cuire ces *creusets*, ainsi que l'on fait tous les autres vaisseaux de terre.

CRUDITAS, *Crudité*, qualité qu'on attribue aux fruits verds, à la viande cruë, aux substances que l'estomac ne digere point, aux humeurs du corps qui ne sont pas digérées, ni par conséquent préparées pour l'expulsion, & aux excrémens.

CRUNION, κρύνιον, nom d'un médicament composé dont on trouve la préparation dans Aëtius qui le recommande pour provoquer les urines.

CRUOR, c'est quelquefois le sang en général, d'autres fois c'est seulement le sang veineux, on entend même par ce mot le sang extravasé ou coagulé.

CRUPINA, Plante que l'on appelle aussi *Cyanus pulchro semine*, *Centaurii majoris*. J. B. *Chondrilla rara purpurea*, *Crupina Belgarum dicta*. Park. *Chondrilla Hispanica*. Germ. *Foliis laciniatis serratis*, *purpurascente flore*. C. B. *La Rampante barbue*. RAY, *Hist. Plant.*

Je ne lui connois aucune propriété médicinale.

CRURA CLITORIDIS, ce sont deux corps spongieux qui forment le *clitoris*, & qu'on appelle branches du *clitoris*, avant leur union. Voyez *Generatio*.

CRURA MEDULLÆ OBLONGATÆ, *les cuisses de la moelle allongée*; ce sont les deux plus grosses branches de la moelle allongée, à qui l'on donne ce nom en sortant du cerveau.

CRURALIS, *Crural*; épithete que l'on donne tant à l'artere qui porte le sang dans les cuisses & les jambes, qu'aux veines qui le rapportent de ces parties au cœur.

CRURÆUS MUSCULUS, *le muscle crural*.

C'est comme une masse charnue, qui couvre presque tout le devant de l'os fémur, entre les deux vastes dont les bords de cette masse musculaire sont couverts.

Il est attaché tout de suite à la surface antérieure ou convexe de l'os fémur, depuis la facette antérieure du grand trocbanter, jusqu'au dernier quart de la longueur de l'os, par des fibres charnues qui descendent successivement comme de front les unes sur les autres entre les deux vastes, & s'unissent en partie à ces deux muscles, de maniere qu'elles ne paroissent pas faire un muscle séparé en particulier.

Il n'est pas si épais que les deux vastes; & comme il en est couvert de côté & d'autre, il forme avec eux une espece de gouttiere charnue, dans laquelle le droit ou grêle antérieur est niché, & le couvre antérieurement.

En bas il se termine par un tendon aponévrotique, qui s'unit à la face postérieure du tendon du droit ou grêle antérieur, & aux bords voisins des extrémités des vastes. Ainsi ces quatre muscles font ensemble un tendon aponévrotique commun, qui s'attache aux parties latérales de la rotule, au bord de son ligament tendineux, & enfin à la partie latérale adjacente de la tête ou extrémité supérieure du tibia. WINSLOW, *Anatomie*.

CRUS, la *cuisse* strictement, mais par ce mot on entend une des extrémités inférieures depuis les os innominés jusqu'aux orteils.

Des extrémités inférieures.

Les extrémités inférieures comprennent toutes les parties qui sont au-dessous des cavités cotyloïdes des os innominés; & qu'on divise ordinairement en trois parties; à savoir, la *cuisse*, la jambe & le pié.

La *cuisse* (en Grec μηρὸν) & en Latin, *femen*, *coxa*, *agis*, *anchæ os*, *crus*, *femur*, n'a qu'un os, qui est le plus long de tous les os du corps, & le plus gros & le plus fort de tous les os cylindriques. Sa situation n'est pas perpendiculaire; car son extrémité inférieure est considérablement inclinée en dedans; ensorte que les genoux se touchent, tandis que ces deux os sont considérablement distans par leur extrémité supérieure. Cette position nous est fort avantageuse, parce qu'elle laisse un espace considérable entre deux pour les parties extérieures de la génération, les deux grands réservoirs, de l'urine & des matieres fécales, & pour les gros muscles qui meuvent la *cuisse* en dedans. Elle sert aussi à nous faire marcher plus vîte, plus surement, plus droit, & à plus petites enjambées. Car si les genoux étoient éloignés l'un de l'autre; il faudroit, pour que nous pussions faire un grand pas, que le tronc de notre corps décrivît une partie de cercle: & lorsque nous leverions une des deux jambes, notre centre de gravité seroit trop éloigné de la base de l'autre, ce qui nous mettroit en risque de tomber; ensorte que nous ne pourrions marcher droit ni marcher ferme, ni marcher dans un sentier étroit, si les os de nos *cuisses* étoient autrement situés qu'ils ne sont. C'est en conséquence de ce que le poids du corps porte ainsi obliquement sur les articulations des genoux par cette situation des os des *cuisses*, que les enfans qui sont naturellement foibles se nouent.

L'extrémité supérieure de l'os n'est point continuée en droite ligne avec le corps de l'os même: mais elle est tournée obliquement en dedans & par en haut; ce qui augmente encore la distance entre les deux os. Cette extrémité par la partie par laquelle elle tient au *fémur*, & que l'on nomme son col, est peu considérable & assez menue: mais après cela elle forme une grosse tête ronde, (*vertebrum*) qui représente une grande portion de sphére partagée en deux parties inégales. Cette tête est unie & couverte d'un cartilage qui sert à faciliter ses mouvemens dans la cavité cotyloïde de l'ischion. Vers sa partie inférieure interne, on observe une fosse inégale & spongieuse, où est attaché un fort ligament, qu'on appelle communément le ligament rong, mais qui est plutôt de figure ovale, & qui s'étend depuis-là jusqu'à la partie inférieure interne de la cavité cotyloïde, où il est considérablement plus large que vers la tête de l'os de la *cuisse*.

Le cou de l'os *fémur* a quantité de trous assez larges pour recevoir les fibres du fort ligament qui le couvre, & s'y attache par ce moyen. Autour de la racine du cou, à l'endroit où il prend son origine de l'os, on trouve une ligne inégale, à laquelle tient le ligament circulaire de l'articulation. Au-dessous de la partie postérieure de cette racine, on observe une grosse protubérance à surface raboteuse, qu'on appelle grand trochanter,

(en Grec γλωτὸς; & en Latin *rotator natis*, *malum granatum testiculorum*) à la partie supérieure de laquelle est ménagée une cavité pour l'insertion du petit fessier, & immédiatement en-dehors sont insérés le pyriforme, l'obturateur interne & les gemeaux. A l'extrémité supérieure de cette apophyse est une surface platte & unie, où est attaché le moyen fessier; & en-dehors & immédiatement au-dessous est une surface large & polie pour l'insertion du grand fessier. Depuis la face postérieure de la racine du grand trochanter regne une ligne inégale par derriere & par dessous, en dedans de laquelle est inséré le muscle quarré. Dans l'enfoncement du côté interne de cette ligne est attaché l'obturateur externe, & à son extrémité interne, est placée l'apophyse conoïde, appellée autrement petit trochanter (*trochanter minor*, ou *rotator minor*) à laquelle sont insérés le muscle psoas, & l'iliaque interne; & au-dessus de la racine interne dans une rainure inégale, est situé le pectiné. Les muscles qui s'insérent dans ces deux apophyses, étant les principaux instrumens du mouvement rotatoire de la *cuisse*, leur ont fait donner à toutes deux le nom de *trochanter*.

Le corps de l'os fémur a sa partie antérieure convexe, & la postérieure concave pour faciliter l'action des muscles qui se meuvent dessus, & pour la commodité de s'asseoir, sans porter sur ces muscles assez fort pour les comprimer. Sans doute aussi que le poids des jambes, qui en cette posture pendent des *cuisses*, contribue beaucoup à cette courbure. La surface antérieure est un peu applatie en dessus vers le commencement du muscle crural; & encore au-dessous aux endroits où porte le même crural & le droit. La surface externe est applatie aussi vers le vaste externe, à l'endroit où il est séparé du précédent par une ligne obtuse. Le vaste interne presse un peu la surface inférieure de cet os. La surface concave postérieure a une éminence qui s'éleve au milieu, qu'on appelle communément ligne âpre, *linea aspera*, dans laquelle s'insére le triceps. Les vaisseaux médullaires entrent dans sa partie supérieure par un petit trou qui regne obliquement en dessus; & un peu au-dessous sont une fossette articulaire ou deux, où sont attachées les expansions tendineuses du grand fessier. L'extrémité inférieure de la ligne âpre se divise en deux; la longue tête du triceps s'insere dans le côté interne, & la courte tête du biceps fléchisseur du tibia, prend son origine de l'externe. Entre les deux lignes âpres l'os est applatti par de gros vaisseaux sanguins & des nerfs, qui passent par-dessus, & près de l'extrémité de chacune de ces lignes, on remarque souvent de petites protubérances sans aspérités, où les deux têtes des muscles gastrocnemiens externes prennent leur origine, & où l'on trouve quelquefois les os sesamoïdes qu'a décrits Vesale, *Lib. I. cap.* 28. & 30.

L'os fémur à son extrémité inférieure est plus gros qu'en aucun autre endroit; & forme deux grandes protubérances une de chaque côté, qu'on appelle condyles, entre lesquels se trouve une cavité considérable, singulierement à la partie postérieure. Le condyle interne est plus long que l'externe; ce qui vient nécessairement de la position oblique de cet os, afin que la jambe ait moins d'obliquité. Chacune de ces apophyses paroît divisée dans le plan de sa surface. La marque de la division en dehors est une échancrure, & en dedans une protubérance. La partie antérieure de cette division est à peu près semblable à une poulie dont le bord externe est le plus haut. La rotule est placée sur cette espece de poulie. La partie postérieure a deux têtes larges & oblongues, dont la plus grande s'étend en arriere pour faciliter les mouvemens du tibia; & de la cavité qui est entre deux, mais proche de la base du condyle interne, sort le ligament fort qu'on appelle communément le croisé. Les côtés des condyles sont applatis par les muscles qui passent dessus; sur la partie postérieure du côté interne, est une petite fosse qui semble formée par les tendons du grêle & du couturier: à la partie externe il y a un enfoncement considérable formé par le biceps fléchisseur de la jambe. Un peu plus en devant qu'à l'endroit où sont ces enfoncemens sur chacun des condyles, les ligamens latéraux de l'articulation du genou prennent leur origine de l'os fémur. Autour de cette extrémité inférieure de l'os de la *cuisse* sont de grands trous, dans lesquels sont attachés les ligamens pour la fureté de l'articulation, & par où il entre des vaisseaux sanguins dans la substance interne de l'os.

Toutes les éminences du fémur dans les enfans nouveaunés sont cartilagineuses, & deviennent par la suite de petites épiphyses avec de grosses apophyses.

L'os de la *cuisse* est articulé par en haut avec la cavité cotyloïde des os innominés par énarthrose, ce qui fait qu'il peut se mouvoir en tout sens: mais son mouvement en arriere est borné par les hauts rebords de la cavité & par le ligament rond; car sans cela la tête de l'os pourroit fréquemment sortir de la cavité par l'échancrure ménagée pour donner du jeu à l'os en devant. Le corps de cet os n'a point ou presque point de mouvement rotatoire, quoique sa tête se meuve sur son axe; parce que la progression oblique du cou & de la tête depuis le corps de l'os est telle que le mouvement rotatoire de la tête ne peut faire mouvoir le corps l'os qu'en devant & en arriere; & cette tête ne peut pas comme celle du bras être dirigée en ligne droite avec son corps. Cependant à proportion que la tête peut se mouvoir dans la cavité, circulairement en devant & en arriere, le reste de l'os peut avoir aussi une rotation partielle. L'os de la *cuisse* est articulé par en-bas avec le tibia & avec la rotule par ginglyme.

La jambe, en Grec κνήμη, & en Latin *crus* ou *tibia*, est composée de deux os, le tibia & le péroné, à quoi on en pourroit fort bien ajouter un troisieme, à savoir la rotule: comme cet os quoique distinct des deux autres a beaucoup d'analogie avec l'olécrane ou la grande apophyse supérieure du cubitus; je traiterai de la rotule en même tems que de ces deux autres os.

Le *tibia*, (en Grec προκνήμιον, ἀντικνήμιον, en Latin *focile majus*, *arundo major*, *canna major*, *canna domestica cruris*,) ainsi appellé parce qu'il ressemble à une flute, est un os long, gros & d'une forme à peu près triangulaire, situé à la partie antérieure interne de la jambe, & à peu près droit, qui sert à supporter tout le reste de la machine.

L'extrémité supérieure du tibia est grosse, tubéreuse & spongieuse, & est partagée en deux cavités par une protubérance inégale & irréguliere, (appellée en Grec διάφυσις, ἐξοχὴ νευροχονδρώδης, & en Latin *tuber* ou *tuberculum*) qui est creusée à sa partie la plus prominente aussi-bien qu'à sa base postérieure & antérieure. Des deux ligamens qui composent le grand croisé, l'antérieur s'insere dans la cavité du milieu, & l'enfoncement postérieur de cette apophyse irréguliere reçoit le ligament postérieur. Les deux larges cavités des côtés de cette protubérance ne sont pas égales; car l'interne est oblongue & profonde pour recevoir le condyle interne de l'os de la *cuisse*; & l'externe qui reçoit le condyle externe est aussi plus superficielle & plus ronde. Chacune de ces deux cavités dans un sujet récent a un cartilage sémi-lunaire dont le bord convexe est épais, & qui va en s'amincissant vers le bord concave ou interne. Le milieu de chacun de ces cartilages est large, & les extrémités s'étrécissent & s'amincissent, à mesure qu'elles approchent du milieu de la protubérance du tibia. Le bord convexe & épais de chaque cartilage est lié au ligament circulaire de l'articulation, mais si près de son origine du tibia, que les cartilages ne peuvent pas s'écarter, tandis que les extrémités étroites de ces cartilages devenant presque des ligamens, s'attachent à l'insertion du fort ligament croisé dans le tibia, & semblent avoir leur substance confondue & mêlée avec ce ligament. C'est pourquoi il faut qu'il y ait un trou circulaire entre chaque cartilage & le ligament, dans lequel la partie convexe & saillante de chaque condyle de l'os de la *cuisse* se meut. Dans la circonférence de

ces cavités l'extrémité supérieure du tibia est raboteuse & inégale, pour rendre plus fermes la connection des ligamens de l'articulation. Immédiatement au-dessous du bord postérieur de l'articulation sont deux protubérances inégales & applaties. Dans l'interne est inséré le tendon du muscle semi-membraneux, & dans l'externe une partie du ligament croisé. En dehors de cette derniere petite tubérosité est une surface légerement creusée par l'action du muscle poplité.

Au-dessous de la partie antérieure de l'extrémité supérieure du tibia s'éleve une protubérance considérable, inégale dans sa surface, (c'est ce qu'on appelle en Grec *ἀντικνήμιον*, *anterior tuber*) à laquelle est attaché le fort ligament tendineux de la rotule. Au côté interne de cette protubérance est une cavité inégale où sont insérés les muscles demi-nerveux, grêle & couturier. Ce détail peut servir à faire connoître aux Chirurgiens à quel endroit le tibia doit être scié dans une amputation; de sorte qu'en évitant de laisser un moignon de jambe long & incommode, on puisse cependant lui conserver du mouvement en ménageant les muscles propres à le mouvoir. Au-dessous du bord externe de cette tubérosité antérieure est une surface platte & circulaire, couverte dans un os frais d'un cartilage, laquelle sert à l'articulation du péroné. Entre cette surface platte & la tubérosité antérieure il y a une cavité inégale, d'où le jambier antérieur & le long extenseur des orteils prennent leur origine. De la surface platte & unie naît une ligne qui descend obliquement vers le côté interne de l'os, & d'où prend son origine le jambier postérieur. Au côté interne de cette ligne est une surface plane, oblique, où s'insere le muscle poplité, & d'où une partie du muscle solaire prend son origine. Le reste du corps du tibia est triangulaire: l'angle antérieur est fort aigu & s'appelle communément la crête ou l'épine, (en Grec *ἄκανθα*, & en Latin *spina*, *crea*, *linea prima tibiæ*, *angulus acutus*.) Cette ligne ou crête n'est pas droite, mais elle tourne d'abord en dedans, ensuite en dehors, puis en finissant elle rentre en dedans. Le côté interne est uni & égal, étant peu assujetti aux actions des muscles: mais le côté externe est creusé au-dessus du jambier antérieur, & au-dessous par le long extenseur des orteils, & par le long extenseur du pouce. Les deux angles de derriere ces côtés sont arrondis par l'action des muscles; & le côté postérieur compris entre deux, n'est pas si large que ceux dont on vient de parler: mais il est plus oblique & plus applati par l'action du jambier postérieur & du long fléchisseur des doigts. Un peu au-dessus du milieu de l'os se termine l'angle interne, & l'os s'arrondit: mais il a toujours la surface inégale en conséquence de la pression du muscle solaire. Tout près de là on voit le passage des vaisseaux de la moelle qui descendent obliquement sur la surface plane postérieure.

L'extrémité inférieure du tibia est creusée, mais ensorte qu'il s'éleve néantmoins au milieu une petite protubérance. Le côté interne de cette cavité qui est égal, & qui dans les os frais est couvert d'un cartilage s'allonge en une apophyse considérable, qu'on appelle communément la malléole interne, (en Grec *σφυρὸν*, *πέζα*, & en Latin *talus*, *clavicula*, *cavilla interior*, *cavilla domestica*,) dont l'extrémité est divisée par une échancrure, de laquelle partent des ligamens qui vont aboutir au pié. Il faut observer ici d'après Winslow, *Exposition Anatomique des os secs*, §. 865. que cette malléole interne est située plus en devant que le condyle interne de l'extrémité supérieure de cet os: & cette observation est très-nécessaire à faire lorsqu'il est question de réduire une luxation ou une fracture de la jambe. Le côté externe de cette extrémité a une cavité inégale, irréguliere & sémi-lunaire qui y est formée pour recevoir l'extrémité inférieure du péroné. La face postérieure a deux rainures latérales & une petite protubérance au milieu. Le tendon du muscle jambier postérieur est logé dans l'enfoncement interne, & le tendon du long fléchisseur des doigts dans l'externe. De la protubérance du milieu sortent des bandes ligamenteuses pour fixer ces tendons.

On décrira ce qui regarde l'articulation & les mouvemens du tibia, après qu'on aura fini ce qui concerne les trois os de la jambe.

Les deux extrémités du tibia dans un enfant nouveau né ne sont que des cartilages, qui par la suite deviennent des épiphyses.

Le péroné (qu'on appelle en Grec *περονὴ*, & en Latin *fibula*, *perone*, *focile minus*, *arundo minor*, *canna minor cruris*, *sura*, *radius*) est un petit os long placé à la partie externe de la jambe, à l'opposite de l'angle externe du tibia. Il est irrégulierement triangulaire.

La tête supérieure du péroné a une cavité ronde superficielle à son côté interne, qui dans les os frais est couverte d'un cartilage; il est si étroitement attaché au tibia vers sa partie supérieure par des ligamens qu'il ne peut avoir qu'un petit mouvement en devant & en arriere. Cette tête par sa face externe est raboteuse & inégale, à l'endroit où le muscle biceps s'y insere, & sous son côté interne postérieur on peut remarquer une tubérosité qui donne naissance à la partie forte & tendineuse du muscle solaire.

Le corps de cet os est un peu recourbé en dedans & postérieurement; configuration qui lui vient de l'action des muscles: mais cette courbure augmente encore souvent par la faute des nourrices. L'angle le plus aigu du péroné est celui de devant, des deux côtés duquel l'os est considérablement, mais inégalement enfoncé par les corps des différens muscles qui en tirent leur origine ou qui agissent dessus, & qui même dans les vieillards y impriment des sinuosités tout-à-fait distinctes; la surface postérieure est applatie par en haut par le solaire, & est creusée par embas par le long fléchisseur du pouce. La surface externe de cet os est enfoncée obliquement d'en-haut en embas & sur le derriere par les deux péroniers, & la surface antérieure porte les empreintes du long extenseur des doigts, le neuvieme muscle (*nonus*) de Vésale & du long extenseur du pouce. Il y a un fort ligament qui va de l'angle interne jusqu'au tibia pour unir ces deux os & donner origine à différens muscles. La surface postérieure est la plus plane & la plus unie: on y remarque au milieu le passage des vaisseaux de la moelle qui y entrent obliquement. J'observe d'après Havers, *Osteolog. Nov. Disc.* I. l'entrée & la direction de ces vaisseaux, parce qu'il est nécessaire que le Chirurgien y fasse attention en plusieurs cas, pour ne les pas ouvrir trop près de cet os dans la crainte d'occasionner par là une hémorthagie opiniâtre. Il semble qu'il y a eu quelque dessein particulier à former ces canaux de maniere que dans l'humerus, le tibia & le péroné ils descendent obliquement, au lieu que le dans radius, le cubitus & le fémur ils biaisent en montant, ce qui fait que les arteres & les nerfs qui sont envoyés à ces trois derniers os doivent éprouver une réflexion considérable, avant que d'arriver au lieu de leur destination. La raison de cette diversité est peut-être afin que les arteres, & singulierement celles qui entrent si petites dans les os que leurs tuniques n'ont pas la force de se contracter pour faire avancer la liqueur par leur propre ressort, & qui ne sont d'ailleurs assistées par l'action d'aucun organe voisin capable de leur communiquer du mouvement, puissent trouver une descente aisée à leurs liquides introduits dans les os, comme il arrivera lorsqu'elles descendront par des passages obliques, ainsi que dans les os nommés les premiers: & elles auront pour l'ordinaire le même avantage dans les os nommés en second lieu, parce que la main dans la posture la plus ordinaire est plus haute que le coude, & que quand on est assis ou couché, l'extrémité inférieure de la *cuisse* monte au moins aussi haut que la supérieure. Lorsqu'on est debout, qu'on marche ou qu'on remue les bras; il faut bien que le sang monte pour entrer dans les os de l'avant-bras & des *cuisses*: mais la pression des muscles alors en action sur les vaisseaux avant leur entrée dans

les os suffit pour compenser l'inconvénient de ce cours gêné. Ce raisonnement acquiert encore une nouvelle force si l'on observe que le passage des vaisseaux dans ces os est toujours plus proche des extrémités supérieures que des inférieures.

L'extrémité inférieure du péroné forme une tête spongieuse & oblongue, laquelle est à sa face convexe, irréguliere & souvent raboteuse, & est reçue dans la cavité externe du tibia, auquel elle est si fermement jointe par un cartilage mince intermédiaire & par de forts ligamens, qu'il est rare qu'elle se déplace. L'extrémité inférieure du péroné forme en s'étendant une apophyse coronoïde qui est unie, couverte d'un cartilage, & contiguë à la face externe du premier os du tarse, qui est l'astragal, pour assurer l'articulation de ce côté là. Cette protubérance s'appelle malléole externe. Comme elle est plus en arriere que la malléole interne, & est dans une direction oblique, elle nous oblige naturellement à tourner le devant du pié en dehors, comme l'observe M. Winslow, *Mém. de l'Acad. des Sc.* 1722. A sa partie inférieure interne on peut remarquer une cavité spongieuse pour des glandes mucilagineuses, de laquelle partent pour le pié des ligamens; sur la partie postérieure il y a une sinuosité formée par les tendons des muscles péroniers.

L'articulation de l'extrémité supérieure du péroné avec le tibia se fait par arthrodie; il y a à l'extrémité inférieure un cartilage qui semble coller les deux os ensemble, non pas à la vérité si fermement dans les jeunes gens, qu'on n'apperçoive quelque mouvement à l'autre extrémité: mais dans des sujets vieux j'ai souvent vu ces deux os tout-à-fait collés ensemble à leur extrémité inférieure.

Le principal usage de cet os est de donner l'origine & l'insertion à des muscles, dont la direction peut être un peu altérée dans certaines occasions, lorsque sa partie supérieure s'écarte en-devant ou en arriere. Il sert aussi à rendre plus sûre & plus ferme l'articulation du pié.

Les deux extrémités de cet os sont cartilagineuses dans les enfans & ont la forme d'épiphyses avant qu'elles soient unies au corps du péroné.

La rotule (en Grec ἐπιμυλὶς, μυλακρὶς, κόγχος, ἐπιγονατὶς, πλανησίεδρον, & en Latin *patella*, *mola*, *genu*, *scutiforme os*, *cartilaginosum*, *disciforme*, *oculus genu*) est un petit os plat situé à la partie antérieure de l'articulation du genou. Il ressemble beaucoup à la section d'un cœur qui a sa pointe en embas. La surface convexe antérieure de la rotule est fort égale. Elle est seulement percée de plusieurs trous, où entrent des fibres du fort ligament qui la couvre. La surface postérieure est unie, couverte d'un cartilage & divisée au milieu par une ligne convexe en deux cavités dont l'externe est la plus large, & qui sont adaptées avec justesse à la poulie du fémur. Cette surface plane & polie est environnée d'un bord rude & saillant, auquel adhere le ligament circulaire, & par-dessous l'os est inégal à l'endroit où est attaché le fort ligament tendineux qui vient de la tubérosité du tibia. La partie supérieure horisontale de cet os est applatie & inégale à l'endroit où sont insérés les tendons des extenseurs de la jambe.

La substance de la rotule est cellulaire, revêtue en dehors de petites lames minces & fortes: mais ces cellules sont si petites & il y a tant de substance osseuse employée à la substance de cet os qu'il n'y a guere d'os de son volume qui soit si fort. De plus, il est partout couvert en-dessus d'un ligament épais, (comme nous avons observé que sont ces sortes d'os en général) qui sert à tenir sa substance plus serrée, & qui peut être mû d'un côté ou d'un autre: c'est pourquoi cet os a assez de force pour résister aux actions des gros muscles qui s'y inserent, ou à une force étrangere qui y est appliquée de dehors; au lieu qu'une apophyse fixe comme est l'olécrane n'auroit pas été suffisante pour soutenir tout le poids du corps qui porte dessus, comme il arrive souvent à cet os, & auroit empêché le mouvement rotatoire de la jambe. Nonobstant ces précautions de la nature pour prévenir ces inconvéniens, j'ai vu cependant un cas semblable à ceux que rapporte Ruysch, *Observ. Anat. Chirurg. Observ.* 3. c'est-à-dire, une fracture transversale à cet os, & par le rapport du blessé ou de ceux qui étoient auprès de lui, parce qu'il n'y avoit point d'enflure, parce que la partie n'étoit point décolorée & qu'il n'y avoit aucune autre marque de collision ou de contusion, il étoit visible que l'os s'étoit cassé par le tiraillement & la convulsion des muscles. Quoique le blessé ait recouvré en partie l'usage de l'articulation du genou, je pense néanmoins qu'il y a lieu de s'attendre que le genou ne jouera plus qu'avec peine, même après que les parties fracturées de la rotule auront été réunies, parce que probablement la matiere calleuse se logera dans la cavité de l'articulation, où elle unira quelques-unes des parties, ou tout au moins causera une inégalité à la surface postérieure de l'os qui l'empêchera de faire les mouvemens qu'il feroit sans cela sur les condyles du fémur.

L'articulation de la rotule avec le fémur est un vrai ginglyme, & elle est attachée au tibia par une forte syndesmose.

Dans un enfant nouveau né venu à terme, la rotule est entierement cartilagineuse, & pour l'ordinaire ne devient pas osseuse aussi-tôt que les épiphyses.

Toutes les parties de l'articulation du genou étant décrites, il faut examiner quels sont ses mouvemens & comment ils se font.

Les deux principaux mouvemens sont la flexion & l'extension. Dans le premier de ces deux mouvemens on peut faire avec la jambe contre la *cuisse* un angle fort aigu, au moyen de ce que le condyle du fémur est rond & uni jusqu'à sa partie postérieure. Dans ce mouvement la rotule est tirée en embas par le tibia. Au contraire, lorsqu'on étend la jambe, la rotule est tirée en en-haut, & conséquemment le tibia en devant par les muscles extenseurs qui sont attachés au tibia: mais de peur que ces muscles ne le tirent au-delà de sa direction perpendiculaire par rapport à la *cuisse*, le ligament postérieur croisé s'y oppose, afin que le corps puisse être supporté par une colonne ferme; car en cette situation la *cuisse* & la jambe font un support tout aussi solide que si ce n'étoit qu'un même os continu. Quand l'articulation n'est pas fermement tendue, la rotule n'est pas serrée bien fort & le ligament postérieur est relâché. Si l'on considere les cavités superficielles du tibia, il paroît que cet os peut être mû d'un côté ou d'un autre, ou par une petite rotation; ce qui se fait, comme le remarque M. Winslow, *Expos. Anat. du corps humain, Traité des os secs*, §. 976. par le mouvement de la cavité externe en arriere & en devant sur l'interne qui sert comme d'axe. Qu'on fasse attention qu'une partie du ligament croisé est située perpendiculairement, & que la partie postérieure tire obliquement en dehors depuis le condyle interne de la *cuisse*: la partie postérieure du ligament croisé empêchera la jambe de tourner aucunement en dedans, mais elle ne pourroit pas l'empêcher de tourner en dehors presque tout autour, si ce mouvement n'étoit borné par les ligamens latéraux de cette articulation qui ne prêtent que très-peu. Cette rotation de la jambe en dehors nous est fort utile pour croiser les jambes en différentes occasions. Cette rotation devoit cependant avoir des bornes pour ne pas courir les risques de fréquentes luxations, qui sans cela auroient été inévitables. Tandis que ces mouvemens se font, la partie du tibia qui se meut immédiatement sur les condyles est dans des anneaux cartilagineux, qui par leur épaisseur en dehors rendent les cavités du tibia plus horisontales, en élevant leur côté externe à l'endroit où la surface du tibia biaise en embas. Voilà ce qui rend les mouvemens de cette articulation aussi fermes & aussi assurés qu'ils le sont. Les cartilages étant capables de changer un peu leur situa-

tion, se prêtent aux différens mouvemens & attitudes du membre, & contribuent à rendre les mouvemens plus grands & plus vifs.

Le pié se divise comme la main en trois parties, qui sont le tarse, le métatarse & les orteils : or, dans cette description nous nommerons les différentes surfaces selon leur situation naturelle ; c'est-à-dire, que nous nommerons supérieure celle qui répond au coup de pié ; inférieure, celle qui répond à la plante du pié ; interne, celle qui est du côté du gros orteil, & externe, celle qui est du côté du petit.

Le tarse, *tarsus*, autrement *rasseta*, consiste en sept os spongieux, dont l'astragal est le supérieur, l'os du talon, le postérieur ; l'os naviculaire, le mitoyen ; l'os cuboïde, l'externe des quatre antérieurs ; les os cunéiformes externe, moyen & interne. Afin de n'être point obligé de grossir cette description des os par des répétitions, je prie le Lecteur, une fois pour toutes, d'observer que toutes les fois qu'il sera parlé d'une ligne inégale sans lui assigner d'usage, on doit supposer qu'elle sert à attacher un ligament ; ou toutes les fois qu'on avertit qu'il y a une cavité spongieuse inégale, enfoncement ou fosse, sans dire quel en est l'usage, c'est la place où s'insere un ligament, ou dans laquelle se logent des glandes mucilagineuses : il sera plus d'une fois question & de ligne & de cavité dans le détail des différentes parties du pié.

On a déja décrit l'astragal à son article propre : c'est pourquoi voyez *Astragalus*.

Le *calcaneum* ou os du talon, (πτέρνα, *calcar pedis*) est le plus gros os des sept, situé à la partie inférieure & postérieure du tarse. Voyez *Calcaneum*.

Le naviculaire, (σκαφοειδὴς, *os cymbæ*,) situé immédiatement au-dessous de l'astragal, est quelquefois circulaire. Sa surface postérieure forme une cavité oblongue pour recevoir la tête ronde antérieure de l'astragal. Sur la surface supérieure est une fosse inégale. En-dessous, l'os naviculaire est inégal & rude, mais creux, pour y recevoir des muscles. A sa face interne s'éleve un fort gros nœud, duquel l'abducteur du pouce prend en partie son origine, où s'insere le tendon du jambier postérieur, & où sont attachés deux ligamens remarquables : le premier est un fort ligament dont on a parlé plus haut, qui supporte l'astragal ; le second est étendu obliquement depuis cet os en traversant le pié jusques aux os du métatarse appartenant à l'orteil du milieu, & à celui qui est immédiatement avant le petit. L'os naviculaire en-dehors a une surface sémi-circulaire & unie à l'endroit où il se joint à l'os cuboïde. La surface entiere de cet os est toute couverte d'un cartilage, & divisée en trois faces unies adaptées aux trois os cunéiformes.

L'os naviculaire n'est qu'un cartilage dans l'enfant nouveau-né.

L'os cuboïde (πολύμορφον) *cubiforme*, *quadratum*, *grandinosum varium*, *tessara*, *multiforme*,) est un cube fort irrégulier, situé immédiatement devant le calcaneum. La surface postérieure est une concavité oblongue, inégale, adaptée à la partie antérieure du calcaneum. Sur le côté interne de cet os, est une petite cavité demi-circulaire unie pour le joindre à l'os naviculaire ; & immédiatement avant, une face oblongue & unie formée par l'os cunéiforme externe : au-dessous, l'os est convexe & raboteux. Sur le côté interne de la surface inférieure, on trouve une protubérance & une fosse ronde, d'où l'abducteur du pouce prend son origine. Au côté externe de la même surface est une éminence ronde, revêtue d'un cartilage, immédiatement devant laquelle on peut observer une fosse unie, dans laquelle passe obliquement en travers du pié le tendon du premier péronier. On apperçoit sur cette éminence un petit cartilage mince propre pour ce muscle, en place duquel on trouve quelquefois un os sésamoïde. Plus en-dehors que cette petite éminence, est pratiqué un enfoncement inégal, pour le fort ligament tendu entre cet os & le calcaneum. La surface antérieure de l'os cuboïde est plate, unie, & légerement divisée en deux faces plates, pour soutenir l'os du métatarse du petit orteil, & de celui qui le précede immédiatement.

Il est rare que l'ossification de cet os soit commencée dans les enfans nouveaux-nés.

L'os cunéiforme externe, *chalcoideum externum*, est à peu près de la forme d'un coing, étant large & plat par en-haut, avec de longs côtés qui descendent obliquement & se terminent par un tranchant. La partie supérieure de cet os représente un quarré oblong ; la partie postérieure, un triangle uni, qui n'est pas complet à l'angle inférieur, & qui est joint à l'os naviculaire. Le côté externe est divisé comme par une diagonale : sa moitié supérieure postérieure est unie, & est le côté par où il se joint à l'os cuboïde ; l'autre moitié est inégale & raboteuse. Dans l'angle supérieur antérieur de cette surface, il y a une empreinte unie formée par l'os du métatarse de l'orteil qui est en-deçà du petit. Le côté interne de cet os a les deux bords, antérieur & postérieur, applatis & unis, l'un par l'os du métatarse du doigt qui suit le grand orteil, & l'autre par l'os cunéiforme moyen. Sa surface antérieure est un triangle exact & oblong, pour soutenir l'os du métatarse de l'orteil du milieu.

L'os cunéiforme moyen ou petit, est encore plus exactement semblable à un coin que le précédent. Son côté interne a par-devant & par-derriere une surface plate & unie, par où il se joint avec l'os suivant, avec une petite fosse raboteuse au-dessous ; il est en grande partie inégal & raboteux. Le côté externe est uni & un peu creusé à l'endroit où il est contigu à l'os qu'on vient de décrire. Les deux surfaces, tant antérieure que postérieure, sont plates, unies & triangulaires pour leur articulation avec l'os naviculaire par derriere ; & par-devant avec l'os du métatarse du second doigt.

Le grand os cunéiforme, ou l'interne, differe des deux premiers par sa situation, qui est fort oblique. De plus, la partie large & épaisse est ici en-dessous, & la partie mince en-dessus & en-dehors. La surface d'embas, qui est large, est concave, pour donner un sûr passage aux fléchisseurs du gros orteil. La surface postérieure de cet os cunéiforme est creuse, unie, & d'une figure circulaire en-dessous, mais en pointe par en-haut. Le côté externe est aussi uni & plat, mais divisé en deux parties, dont la direction est à peu près la même que celle de deux angles droits contigus l'un à l'autre. Sa surface postérieure qui va obliquement depuis le bas jusques par-devant & par en haut, joint le petit cunéiforme ; & son antérieur, dont la direction est longitudinale, joint l'os du métatarse du second orteil. Le côté interne est scabreux, & a en-dessous deux tubérosités remarquables, d'où s'éleve le muscle abducteur du pouce ; & dans sa partie supérieure, est inséré le jambier antérieur.

Dans un fœtus de neuf mois, ces trois os cunéiformes ne sont tous encore que des cartilages.

Ces sept os du tarse joints ensemble ont une forme convexe par-dessus, & laissent en-dessous une concavité pour loger sûrement les muscles, les tendons & les vaisseaux qui garnissent la plante du pié, & sont comme ceux du carpe, si vous en exceptez quelques différences qui ont été déduites, couverts de forts ligamens, qui s'insérant par des trous dans leur surfaces, y adherent fortement, & les attachent si ferme les uns aux autres, que non-obstant plusieurs surfaces unies qu'ils ont chacun couvertes toutes de cartilages ; & quoiqu'ils semblent ajustés comme pour opérer des articulations aisées, ils n'ont pourtant de mouvement qu'autant qu'il en faut pour empêcher que le corps en marchant ou en sautant ne reçoive des chocs trop violens, s'il étoit porté sur une basse trop solide, car en ce cas, si le pié n'étoit qu'un seul os, il ne manqueroit pas de se rompre ; & pour que le pié se proportionne aux surfaces sur lesquelles il pose en se creusant en-dessous, ou s'applatissant. Quand les ligamens sont trop foibles,

comme dans quelques maladies, on est à portée de voir distinctement le mouvement de l'os naviculaire sur l'astragal.

Le métatarse (στῆθος, πεδίον, & en latin, *planta*, *planum*, *vestigium*, *solium*, *pectus*, *præcordium*, *pectusculum*,) est composé de cinq os, qui en général sont analogues aux os du métacarpe, mais qu'on en peut distinguer par les marques suivantes: 1°. Ils sont plus longs, plus gros & plus forts. 2°. Leurs extrémités rondes antérieures ne sont pas si larges, & sont moins proportionnées à leurs bases. 3°. Ils sont plus menui par en-haut, plus amincis sur les côtés, & ont leur angle inférieur plus incliné vers la face postérieure. 4°. Les tubérosités qui sont aux racines inférieures des têtes rondes, sont plus grosses.

Le premier os, ou l'os interne du métatarse, se distingue aisément des autres par sa grosseur. Celui qui le suit immédiatement, est le plus long de tous: ses bords sont aigus, & il est presque perpendiculaire. Les autres sont plus courts & plus obliques, leur situation étant plus externe. Ces remarques générales & la description que je vais de plus donner en détail de chacun de ces os, peuvent nous apprendre à distinguer, en les voyant chacun séparément, quel il est, & auquel des deux piés il appartient.

L'os du métatarse du pouce est de beaucoup le plus gros & le plus fort des cinq, comme étant celui qui a le plus grand poids à soutenir. Sa base est oblongue, irrégulierement concave, & d'une figure sémilunaire, comme il faut qu'elle soit pour s'adapter avec le grand os cunéiforme. Le bord inférieur de cette base est un peu saillant & inégal à l'endroit où s'insere le tendon du premier muscle péronier: à sa face extérieure est une empreinte circulaire marquée par l'os suivant. Sa tête, qui est ronde, a pour l'ordinaire à sa partie antérieure une ligne au milieu, & deux cavités oblongues pour les os sésamoïdes, & sur le côté externe un enfoncement fait par l'os suivant.

L'os du métatarse du second doigt est le plus long des cinq; il a une base triangulaire, supportée par l'os cunéiforme moyen. Son côté externe forme en s'allongeant une apophyse, dont l'extrémité est une surface oblique & unie, qui joint l'os cunéiforme externe. Près du bord interne de la base, cet os a deux petits enfoncemens faits par le grand os cunéiforme, entre lesquels est une cavité raboteuse. On observe de plus en-devant une protuberance polie, qui est jointe à l'os précédent. Au côté externe de la base, sont deux longues surfaces polies pour son articulation avec l'os suivant: la surface supérieure unie est étendue longitudinalement, & l'inférieure perpendiculairement, & entre-deux est une fosse raboteuse.

L'os du métatarse du doigt du milieu est le second en longueur; sa base supportée par l'os cunéiforme externe, est triangulaire, mais biaise en-dehors, à l'endroit où elle se termine en une petite apophyse fort pointue par son extrémité, & l'angle inférieur n'est pas complet.

Le côté interne de cette base est adapté à l'os précédent; & le côté externe a aussi deux surfaces unies, couvertes chacune d'un cartilage, mais de différente figure; car la supérieure est concave, ronde par-derriere, & s'appetisse à mesure qu'elle vient en-devant, & la petite surface inférieure unie est convexe, & sort proche du bord de la base.

L'os du métatarse du quatrieme doigt est presque aussi long que le précédent: il a une base triangulaire biaisante, par où il est joint à l'os cuboïde, fait un rond à son angle externe, a une surface creuse & polie en-dehors, à l'endroit où il est pressé par l'os suivant; & deux au côté interne, correspondant à l'os précédent; & par-derriere, une longue surface étroite, où est une empreinte faite par l'os cunéiforme externe.

L'os du métatarse du petit orteil est le plus court, ayant deux côtés plats, l'un en haut & l'autre embas, & des lignes placées latéralement. Sa base, dont une partie repose sur l'os cuboïde, est fort large, a des tubérosités, & pousse en-dehors une longue apopbyse terminée en pointe, d'où une partie de l'abducteur du petit doigt tire son origine; & dans sa partie supérieure est inséré le second péronier. Il a en-dedans une surface plate conoïde, à l'endroit où il joint l'os précédent.

Lorsqu'on est debout, les extrémités antérieures de ces os du métatarse & le calcaneum, sont les seuls qui supportent tout le poids de la machine; c'est pourquoi, il faut qu'ils soient forts & qu'ils n'aient pas trop de jeu entre eux: or, comme nous venons de voir, rien ne leur manque par rapport à ces deux objets.

Les os des orteils ont beaucoup d'affinité avec ceux des doigts de la main; les deux du gros orteil singulierement sont précisément comme les deux derniers du pouce, avec cette différence seulement qu'ils ne sont pas posés obliquement par rapport aux autres orteils, & qu'ils sont à proportion plus forts; & il faut qu'ils le soient en effet, parce que c'est sur eux principalement que porte le poids du corps quand on s'éleve sur la pointe du pié.

Les trois os de chacun des quatre autres different de ceux des doigts, en ce qu'ils sont plus petits & plus courts; en ce que leur base est moins large que leur extrémité antérieure; en ce qu'ils se terminent en côte par en-haut & par en-bas, & sont plus applatis sur les côtés.

La premiere phalange est proportionnément plus longue que la seconde & la troisieme, qui sont fort courtes.

De ces quatre derniers, le plus proche du gros orteil est celui qui a les plus grands os; & les trois autres les ont de plus petits en plus petits à mesure qu'ils s'éloignent du grand. Le petit orteil & celui qui le précede immédiatement, ont le second & le troisieme os intimement unis ensemble; ce qui est fait sans doute à cause de leur peu de mouvement, & de la pression considérable à laquelle ils sont sujets.

Les orteils nous sont d'un bon usage en marchant, en ce qu'ils servent à supporter le pié qui est derriere quand la plante du pié est élevée, pour que notre corps avec son centre de gravité soit perpendiculaire au pié qui est en-devant.

Les os du métatarse & des orteils sont au même état dans les enfans que ceux du métacarpe & des doigts.

Les seuls os dont il reste à parler pour avoir décrit tous ceux de l'extrémité inférieure, sont de petits os qu'on y trouve quelquefois, ainsi qu'à la main & à quelques autres parties, & qu'on nomme sésamoïdes ou surnuméraires.

Les os sésamoides sont de petits os qu'on trouve pour l'ordinaire aux articulations des orteils & des doigts, qui, quoique ressemblans en général à la graine du sésame, sont pourtant de différentes figure & grandeur. Après la dissection que j'en ai faite sur plusieurs sujets récens, ils semblent n'être autre chose que les ligamens des articulations, ou de forts tendons de muscles, ou l'un & l'autre, devenus osseux par la violente compression qu'ils éprouvent dans les endroits où ils sont placés. Ainsi les os sésamoïdes au commencement des muscles gastrocnémiens, ne sont évidemment composés que de fibres tendineuses. Ces mêmes os à la premiere phalange du gros orteil, ne sont aussi visiblement que la continuation de la substance des ligamens & des tendons de l'abducteur, du court fléchisseur & de l'adducteur; & celui qui est quelquefois double à la seconde phalange du même orteil, est une partie du ligament circulaire: & en effet, si l'on prenoit la peine de décrire tous les os de cette espece qu'on rencontre, il seroit visible qu'ils se forment tous de la même maniere. Il y a si peu de certitude sur leur nombre, leur figure & leur grandeur, qu'il seroit inutile de passer le tems à en marquer les différences: c'est pourquoi, je me contenterai de remarquer en général, que

1. Dans tous les sujets où les tendons & les ligamens ont beaucoup de fermeté, & où l'action des muscles est for-

te & la compression violente, il y a lieu de s'attendre à trouver de ces os.

2. Toutes choses égales d'ailleurs ; plus le sujet est âgé, plus aussi on trouvera de ces os, & plus ils seront gros.
3. Plus le sujet a fatigué ces extrémités, ou supérieures ou inférieures, plus aussi, toutes choses égales d'ailleurs, ces os seront gros & nombreux.

Cependant, comme les deux de la premiere phalange du gros orteil sont plus gros que les autres, & qu'ils ne manquent gueres dans aucun sujet adulte, il y auroit lieu de croire, qu'indépendamment de la cause qui les forme en conséquence de leur situation, ils sont plus spécialement nécessaires à cette place que par-tout ailleurs, comme pour donner aux muscles fléchisseurs la facilité d'envoyer leurs tendons le long de cette articulation, de les garantir de la compression, dans le creux qui est entre les deux sésamoïdes oblongs, en éloignant ces tendons du centre du mouvement, & leur donnant par-là l'avantage d'un angle à leur insertion ; ce qui augmente la force des muscles, & fait que les orteils, lorsqu'on marche, supportent mieux le poids de toute la masse du corps.

Quant aux arteres des parties inférieures, voyez l'article *Arteria*.

Quant aux veines des extrémités inférieures, voyez l'article *Vena*.

Voyez l'article *Nervus*, pour les nerfs des extrémités inférieures.

Les muscles des extrémités inférieures, sont ceux premierement qui meuvent l'os de la *cuisse* vers le bassin.

Ils sont ordinairement au nombre de vingt-deux, dont seize sont attachés à l'os de la *cuisse*, & six le meuvent sans y être attachés.

On ne compte ordinairement que ceux qui sont attachés à l'os de la *cuisse*, & on les met au nombre de quatorze, dont on peut cependant faire seize très-distincts. De ces seize il y en a trois paires devant & au haut de la *cuisse*.

1. Le psoas.
2. L'iliaque.
3. Le pectiné.

Du côté interne de la *cuisse*, il y en a trois, dont on ne fait qu'un pour l'ordinaire sous le nom de triceps, quoiqu'il ait trois queues aussi-bien que trois têtes & trois ventres. Il seroit mieux appellé triple.

4. Le premier triceps ou triple.
5. Le second triceps.
6. Le troisieme triceps.

Il y en a trois qui composent les fesses, & sont nommés

7. Le grand fessier.
8. Le moyen fessier.
9. Le petit fessier.

Il y en a six fort petits, qui sont plus ou moins cachés sous les fessiers, & dont les quatre premiers sont appellés par quelques-uns les quadri-jumeaux. Voici les noms particuliers des six.

10. Le pyriforme.
11. Le jumeau supérieur.
12. Le jumeau inférieur.
13. Le quarré.
14. L'obturateur interne.
15. L'obturateur externe.

Enfin, il y en a un petit antérieur & superficiel, vulgairement & mal-à-propos nommé *fascia lata* ; c'est-à-dire, bande large, qui est une grande enveloppe membraneuse, aponévrotique ou ligamenteuse, à laquelle la plus grande partie de ce petit muscle est attachée. C'est pourquoi il ne convient pas de l'appeller tout court du nom de cette membrane ; il faut y ajouter le mot de muscle & le nommer

16. Le muscle du *fascia lata*, ou le muscle membraneux.

Les six muscles qui meuvent l'os de la *cuisse* sans y être attachés, sont de la classe de ceux qui meuvent la jambe sur la *cuisse*, savoir,

17. Le couturier.
18. Le droit ou grêle antérieur.
19. Le droit ou grêle interne.
20. Le demi-membraneux.
21. Le demi-nerveux.
22. La portion longue du biceps.

Tous les muscles, tant ceux qui sont attachés à l'os de la *cuisse*, que ceux qui ne le sont pas, ne meuvent pas seulement cet os sur le bassin ; mais ils peuvent aussi mouvoir réciproquement le bassin sur l'os de la *cuisse*.

Les muscles qui meuvent les os de la jambe sur l'os de la cuisse.

Il y en a dix que l'on assigne d'ordinaire pour ce mouvement, pour la plupart très longs, & placés en long les uns auprès des autres, tout autour de l'os de la *cuisse*. En voici le dénombrement,

1. Le droit antérieur ou grêle antérieur.
2. Le vaste externe.
3. Le vaste interne.
4. Le crural.
5. Le couturier.
6. Le grêle interne ou droit interne.
7. Le biceps.
8. Le demi-nerveux.
9. Le demi-membraneux.
10. Le poplité ou jarretier.

De ces dix muscles, il n'y en a qu'un, savoir le dernier ou le poplité, qui est petit. Il est même comme hors de rang, par rapport aux autres, étant placé au-dessus de la *cuisse*, l'une des deux portions du biceps est encore petite.

Ces muscles ne meuvent pas seulement la jambe sur la *cuisse*, ils meuvent aussi la *cuisse* sur la jambe ; excepté le poplité, quelques-uns meuvent encore la *cuisse* sur le bassin & le bassin sur la *cuisse*, savoir le grêle antérieur, le couturier, le grêle interne, la grande portion du biceps, le demi-nerveux, & le demi-membraneux.

Ils ne sont pas les seuls moteurs de la jambe sur la *cuisse*, & de la *cuisse* sur la jambe. Les mouvemens réciproques se peuvent encore faire par les muscles jumeaux de la jambe ou gastrocnémiens, dont l'on borne l'usage à l'extension du pié.

Muscles qui meuvent le tarse sur la jambe.

On attribue pour l'ordinaire le mouvement du tarse à neuf muscles, placés le long de la jambe, trois en devant & six en arriere.

1. Le jambier antérieur.
2. Le péronier moyen.
3. Le petit péronier.
4. 5. Les grands jumeaux ou jumeaux gastrocnémiens.
6. Le soléaire.
7. Le jambier grêle, dit mal-à-propos, plantaire.
8. Le jambier postérieur.
9. Le grand péronier.

Ces muscles dont les trois premiers sont antérieurs & les autres postérieurs, ne meuvent pas seulement le tarse sur la jambe; ils peuvent aussi mouvoir la jambe sur le tarse. J'en excepte le jambier grêle, vulgairement nommé plantaire. Ces mêmes mouvemens se peuvent encore faire par quatre autres muscles, dont voici les noms.

10. Le long extenseur du pouce.
11. Le long extenseur commun des orteils.
12. Le long fléchisseur du pouce.
13. Le long fléchisseur commun des orteils.

Les muscles qui meuvent le métatarse & les doigts, sont les suivans.

1. Le grand extenseur du pouce du pié.
2. Le long fléchisseur du pouce.
3. Le thénar.
4. L'antithénar.
5. Le long extenseur commun des orteils.
6. Le court extenseur commun des orteils.
7. Le court fléchisseur commun des orteils ou le perforé du pié.
8. Le long fléchisseur commun des orteils ou le perforant du pié.
9. L'accessoire du long extenseur des orteils.
10. Les lumbricaux des orteils.
11. Le transversal des orteils.
12. Les interosseux du pié.
13. Le métatarsien.
14. Le grand parathénar.
15. Le petit parathénar.

Quant au détail sur les origines, les insertions & les usages de ces muscles, voyez les articles de leurs noms. Winslow.

CRUSTA, *Croûte*. On entend aussi par ce mot l'écaille d'une écrevisse, d'un crabe, d'une chevrette, d'un langoustin, &c.

C'est en Medecine une espece de gale qui se forme sur une partie exulcérée.

C'est aussi cette espece de crême, ou de pellicule qui se fait sur la surface d'une liqueur, telle que le sang ou l'urine, ou sur les fluides capables de fermentation, pendant la fermentation même. Voyez *Alcohol*.

CRUSTA LACTEA. Voyez *Achor*.

CRUSTACEA, *Crustacés*; on donne cette épithete aux animaux dont les parties extérieures sont fermes & dures, & dont la substance intérieure est molle & charnue; ou à ceux qui sont couverts d'écaille, ou de coquille, qui sont sans os, dont la tête est armée de cornes, & d'autres défenses, & qui ont huit pié inclinés obliquement, & deux especes de bras faits en pince. Ray met dans cette classe les animaux qui n'ont point de sang, qui sont grands, tournés en limaçon, & qui ont des piés. Pline comprend dans le trente-unieme Chapitre de son neuvieme Livre, tous les animaux *crustacés* sous le nom de *crabe*. Bodin a suivi Pline dans son *Universæ Naturæ Theatrum*. Linnæus les range dans son *Systema Naturæ*, entre les insectes sans ailes, sous le nom *générique de crabe*. Leur caractere distinctif est d'avoir dix piés, dont les deux plus grands sont fourchus & faits en pince, deux yeux, & une queue qui a plusieurs feuillets. Selon la distribution que Kleinius a faite des animaux, ils se trouvent dans la classe des multipédes, ou de ceux qui ont plus de quatre piés, & ils constituent une espece particuliere qu'il appelle *cuiracés* ou *crustacés*. On trouvera en différens endroits de notre Ouvrage, sous leurs articles respectifs les animaux *crustacés* qui sont de quelque utilité en Medecine.

CRUSTULA, ce mot est quelquefois synonyme à *Ecchymosis*. Voyez *Ecchymosis*.

CRUSTUMINA PYRA, espece de poires dont les Romains faisoient grand cas. Columelle en fait mention, *Lib. V. cap.* 10. Rhodius prétend dans ses Notes sur Scribonius Largus, que c'est la poire que nous appellons maintenant *bergamotte*.

CRUSTUMINATUM, κρυστυμῖνατον, espece de rob fait avec du jus de pommes ou de poires bouillies dans de l'eau de pluie ou dans du miel. Aétius donne, *Tetrabib. II. Serm.* 1. *cap.* 138. la maniere de préparer le *Crustuminatum*.

CRUX CERVI, l'os du cœur d'un cerf. Castelli.

CRY

CRYMODES, κρυμώδης, de κρύος, *froid*; épithete que l'on donne à toute fievre dans laquelle les parties extérieures sont froides. Aétius dit, *Tetrabib. II. Serm.* 1. *cap.* 89. que cette espece de fievre est un des symptomes concomitans de l'éréfipele des poumons.

CRYOXA, κρύωξα, c'est dans Erotien une espece de légume, semblable au persil, & qui croît aux environs des côtes de la mer.

CRYPHEMA, τὰ κρύφημα, privation de sentiment. Hippocrate, *Epid. Lib. VII.*

CRYPTOS, *Occulte* ou *caché*.

CRYSORCHIS, retraction d'un testicule. Castelli, d'après Galien, *Defin. Medic.*

CRYSTALLI, éruption à peu près de la forme d'un lupin, blanche & transparente, qui couvre quelquefois tout le corps.

CRYSTALLINÆ MANUS, κρυστάλλιναι χεῖρες, mains fermes, & si fraîches qu'on diroit qu'elles en paroissent glacées.

CRYSTALLINÆ. *Crystallines.*

Ce sont des tubercules ou des phlyctenes remplies d'une humeur aqueuse, & qui ressemblent à du crystal. On les met d'ordinaire entre les principaux accompagnemens de la gonorrhée. Au reste, comme ces vésicules ne contiennent quelquefois point d'eau, aussi se flétrissent-elles quand on les comprime avec le doigt, & s'applanissent sans causer la moindre douleur. Ces tubercules ne se forment qu'au prépuce, & les parties qui les environnent sont d'une rougeur livide & ressemblent à des contusions. Mais comme il y a une grande différence entre la rougeur de ces parties & la rougeur qui accompagne les inflammations du prépuce & du gland, il est manifeste que les tubercules crystalins, non plus que la rougeur des parties qui les entourent, ne sont point excités par l'acrimonie de la gonorrhée virulente.

Que si l'on compare avec un peu plus d'exactitude la couleur rouge & sombre qui entoure ces tubercules, avec celle qui succede à toutes les contusions, on peut raisonnablement en inferer que ces deux couleurs sont produites de la même cause. Si donc nous supposons la contusion, il nous sera bien facile d'expliquer la formation des phlyctenes, sur-tout en nous rappellant la grande quantité de vaisseaux lymphatiques dont cette partie est pourvuë, parceque la lymphe trouvant un obstacle à son passage, formé par la contusion, donnera une telle extension à ces vésicules, qu'elles conserveront leur forme naturelle qui repond à celle des *crystallines*. Les vaisseaux lymphatiques n'ayant pas comme les autres vaisseaux une surface plane, prennent exactement la figure conique ou cilindrique. Quoique ces vaisseaux soient effectivement cilindriques, leurs nombreuses valvules les rendent inégaux & pleins de nœuds; aussi pour peu que la lymphe soit retardée dans son cours, ou forcée de rétrograder, il se forme des tumeurs *crystallines*. Les *crystallines* peuvent donc être causées par le coït & non par le virus contracté dans l'acte vénérien.

La nature des tumeurs *crystallines* (qui sont une suite de contusion, & qu'Antoine Musa & d'autres Italiens appellent *taroli*) la nature, dis-je, de ces tumeurs ainsi expliquée, rien n'est plus facile que d'indiquer à present

sent les remedes qui lui conviennent, surtout si nous faisons réflexion qu'elle vient d'une contusion faite à une partie du corps qui est sujette à une grande fluxion d'humeurs & à la gangrene, pour raison de quoi tout ce qu'on y applique doit être d'une vertu styptique, sans avoir une violente astriction, afin de conserver un peu aux vésicules leur mollesse, sans néantmoins condenser les liqueurs du lieu contus jusqu'au point de causer la gangrene. Enfin pour tout dire en un mot, les astringens dont on se sert, aussi bien que les fomentations, doivent être suffisamment animés de remedes spiritueux pour éviter cet inconvénient.

L'heureuse issuë de cette pratique confirmée par une continuelle expérience, s'accorde parfaitement avec la théorie que nous venons d'établir; car elle nous a fait comprendre que les *crystallines* ne sont pas des suites de la gonorrhée; mais qu'elles sont produites par le coït même, surtout quand toutes les conditions que nous avons marquées s'y rencontrent.

Au contraire tous les autres remedes, de quelque nature qu'ils soient, sont inutilement tentés, ou dumoins n'ont que des effets très-tardifs. L'expérience du Sieur de Blegny quadre exactement avec cette doctrine.

« Ces tumeurs aqueuses, dit-il, entraînent après elles « une si longue suite de maux, que plusieurs les ont « regardées comme des symptomes du mal vénérien, « ou comme la vérole même; & sur ce principe la « vuë de ces gens-là a été de dessécher les *crystalli-* « *nes* par le moyen des purgatifs, des sudorifiques, « des forts diurétiques, par la fumée du cinabre, des « onguents & des emplâtres chargés de mercure, & « enfin par tous les remedes qui conviennent au mal « vénérien: mais c'est en quoi ils se sont malheureuse- « ment égarés de la bonne voye, parce que ces tumeurs « ne dépendent point du mal vénérien.

« Nous savons par expérience que les remedes qui sont « d'un usage commun n'agissent pas sur ces tumeurs « en aussi peu de tems qu'elles le demandent; car ces « tumeurs sont si importunes, qu'elles parviennent à « leur maturité en trois ou quatre jours, à moins qu'el- « les ne soient guéries dans ce petit espace de tems « par des topiques.

J'ai jugé à propos de confirmer tout ce que je viens d'avancer, par un des meilleurs traités qui se soit encore fait sur cette matiere, & deux principales raisons m'y ont engagé. 1°. Afin qu'on sache que je ne suis pas le premier qui ait embrassé cette opinion à dessein de me singulariser. 2°. Parceque la plupart des gens sont faits de maniere à se rendre plutôt à l'autorité d'un Medecin étranger, qui n'est plus en vie, qu'à la vive voix de ceux qui sont actuellement présens, sans oublier l'appui que cela reçoit de l'experience.

Cependant le Sr. de Blegny ayant tiré ses indications pour la cure de ces tumeurs, plutôt de l'eau qu'elles contiennent, que de leur propre & particulier caractere, il n'a pas adopté de moindres erreurs que les autres, bien que moins dangereuses. L'opinion de beaucoup de personnes, est que ces vésicules aqueuses peuvent se résoudre & se dissiper par l'action des remedes qui purgent l'humeur aqueuse; & la prédilection qu'a cet Auteur pour ses propres remedes qui passent pour spécifiques contre le mal vénérien, fait qu'il conseille de les joindre à quelques autres qu'il recommande contre les ulceres vénériens & contre les chancres. Or il ne donne pas cet avis dans le dessein de bannir les topiques, « dont la nécessité, dit-il, pa- « roît surtout indispensable, de ce que dans le traite- « ment de quelques malades les remedes interieurs « sont inutiles, à moins qu'ils ne soient en même- « tems secondés des applications extérieures.

Que si l'usage des topiques est aussi nécessaire que cet Auteur nous le fait entendre, & que lui-même au contraire donne des purgatifs dans l'intention de résoudre la serosité de ces vésicules, ce qui est absolument impossible, il est évident que le Sr. de Blegny use mal de son expérience, & que les *crystallines* n'ont besoin pour guerir que des topiques, sans aucun égard au chancre, à la gonorrhée & à la vérole.

Il y a beaucoup d'Auteurs qui mettent souvent les *crystallines* au nombre des plus mauvais symptomes de la gonorrhée, quoique ni la raison, ni l'expérience, ni l'opinion que j'ai de la maniere dont elles se guérissent, ne m'ayent jamais engagé de les soupçonner d'une si grande malignité. J'espere néanmoins que la pratique des autres, toute différente qu'elle soit de la mienne, la confirmant plutôt qu'elle ne la détruit, me donnera la liberté de m'en éloigner. Mais afin qu'entre ces différens sentimens, la cure de la maladie ne reste pas dans l'incertitude, j'estime qu'il est à propos de faire mention ici des méthodes le plus communément adoptées. Si l'on en croit Musitan, la teinture seule de tabac suffit pour remedier à ce fâcheux mal; & voici la maniere dont il veut qu'on le prépare.

Prenez *des feuilles vertes de tabac, ce qu'il vous plaira.*

Faites-les infuser dans du vin d'Espagne, & tirez-en la teinture sans distilation.

Il faut toucher cinq fois au plus les *crystallines* avec cette teinture altérée par l'addition du mercure précipité. Il faut aussi lorsqu'on s'en sert, que le malade soit couché, de peur que la violence des douleurs ne le fasse tomber en convulsion.

Or si les *crystallines* étoient aussi fâcheuses que ce Medecin le prétend, & qu'elles demandassent un remede d'une aussi grande violence, on auroit assurément raison de les mettre au nombre des plus fâcheux accidens de la gonorrhée. Cependant le Sr. de Blegny & bien d'autres, ne font point des *crystallines* un si mauvais pronostic, quoiqu'il semble à cet égard que celuici soit plus craintif que la maladie même & sa propre expérience ne le demandent; car sa pensée étoit que les remedes dessicatifs suffisoient pour guérir les *crystallines.*

C'est pourquoi il ordonnoit l'esprit de vin camphré, & une pâte faite avec la farine de feves, l'eau de tilleul & le sel ammoniac; il en vient même jusqu'aux astringens, comme sont les blancs d'œufs avec l'alun & la poudre de vitriol.

Comme nous avons fait voir ci-devant que la contusion demandoit des remedes tiedes, pour être plus en état de penétrer les liqueurs & les rendre fluides; c'est pour cela que les médicamens très-astringens & dessicatifs, dont quelques-uns se servent pour absorber les liqueurs, sont souvent très-nuisibles, parceque la gangrene qui survient aux contusions que l'on traite par ces sortes de remedes, ne manqueroit pas d'arriver.

C'est pour cela que tout ce qu'on applique sur une contusion, doit être en quelque façon spiritueux & modérément astringent.

Prenez *de l'eau de chaux, trois onces;*
de l'eau-de-vie de France, deux onces.

Mêlez-les & fomentez de cette liqueur tiede la partie, quatre & cinq fois le jour.

Prenez *de feuilles d'absinthe, une poignée;*
de fleurs de camomille, } *de chacune une demi-*
de sureau, } *poignée.*

Faites bouillir le tout dans trois demi-septiers d'eau de chaux, jusqu'à consomption du tiers.

Ajoutez dans la colature faite par expression,

de l'esprit de vin, six onces.

Mais quand on n'a rien de semblable à appréhender de la contusion, il faut passer à de plus forts astringens, & y ajouter même le vitriol Romain, ou l'eau ophtalmique céleste. En suivant cette méthode le malade guérira, sans qu'on ait employé le mercure ni aucuns remedes interieurs.

Comme nous supposons que ni l'esprit de tabac, ni la force & la violence des remedes les plus énergiques ne peuvent détruire le virus vénérien, cette experience nous fournit une raison suffisante pour croire que ces sortes de tumeurs ne sont pas des productions de la vérole, parce qu'il n'y a rien en ces dernieres qui soit conforme à la nature des *crystallines*, non plus qu'à la vraie maniere de les guérir.

De tout ce que nous venons de dire, il résulte manifestement que la doctrine que nous avons cy-devant établie est véritable, savoir que les *crystallines* ne tirent pas leur origine du virus vérolique, mais bien de certaines circonstances qui accompagnent le coït. Cokburn.

CRYSTALLINUS HUMOR, le *Crystallin.* Voyez *Oculus.*

CRYSTALLION ou PSYLLIUM. Oribase, *Med. Collect. Lib. XII.* Voyez *Psyllium.*

CRYSTALLISATIO, *Crystallisation.*

La *crystallisation* est cette opération particuliere par laquelle on réduit en un corps sec, dur, compacte, diaphane, ou du moins semi-diaphane, composé de feuillets, & d'une figure géométrique, comme cubique, prismatique, ou conique; des parties solides extremement tenues séparées les unes des autres, & répandues dans un fluide. Cette définition s'étend non-seulement à la *crystallisation* des sels & des corpuscules salins qui se fait dans les Laboratoires des Chymistes ou des Apothicaires, mais encore à celle des corps terrestres. Que ces derniers puissent être crystallisés, c'est un fait démontré par l'expérience du savant Henkel, sur de l'urine récente rendue le matin par un jeune homme qui n'avoit bu que de la biere. Car ce fluide étant resté en repos pendant quatre ans dans un lieu modérément chaud, & dans une cucurbite assez large, dont le col étoit long & l'orifice fort étroit, fermé avec un bouchon de liége, couvert d'une peau, & qu'il remplissoit à moitié; laissa voir quelques petites gouttes grasses & adhérentes au col, ce qui marquoit la présence d'un sel volatil, & une terre blanchâtre au fond, ce qui est commun à toutes les urines; il déposa d'abord une terre blanche, & fort remarquable, qui s'attacha légerement à la partie supérieure du ventre de la cucurbite; ensuite on vit surtout vers la surface de la liqueur, aux côtés de la cucurbite, dans toute sa circonférence, des crystaux prismatiques oblongs, de la grosseur d'un grain d'orge pelé, se terminant en pointe d'une longueur inégale par l'une & par l'autre extrémité: ces crystaux n'étoient point salins, mais d'une consistance pierreuse, sans gout & sans odeur; semi-diaphanes, craquans sous la dent, comme la terre selenite, combustibles, ne se dissolvant point dans l'eau bouillante, & n'entrant point en fusion sur le feu.

Voici la maniere dont se fait la *crystallisation* des sels, & des corps salins.

Lorsqu'une liqueur généralement aqueuse contient un sel dissous; on la filtre, & après cette dépuration, on lui donne de la consistance par une évaporation lente & continue. Lorsqu'il se forme une pellicule sur sa surface; on peut regarder cet effet comme le commencement de la crystallisation. On s'assure que l'évaporation a été assez poussée, lorsqu'en versant sur l'ongle, ou sur quelque substance froide, une goutte de la solution, elle se met sur le champ en sel. On se sert ou du feu, ou de la chaleur du soleil pour faire l'évaporation. Mais la chaleur du soleil est préférable à celle du feu, pour la *crystallisation* du sel marin. Il faut que les vaisseaux dont on se servira pour l'évaporation, aient une ouverture large. Quant à la matiere de ces vaisseaux, les meilleurs sont de verre; au défaut de ceux-ci, on employera des pots de terre bien cuite, & qui ne permette point au sel de s'évaporer par ses pores. Ceux de métal sont sujets à être rongés par les sels, & détruits par la rouille. On placera la liqueur épaissie dans un lieu frais, enfermée dans des vaisseaux de verre, de bois, ou de terre, bien faits, & dont l'ouverture soit fort large, afin qu'on en puisse tirer plus commodément la substance crystallisée. Lorsque cette liqueur aura reposé pendant quelque tems, les particules invisibles du sel dont elle est imprégnée, s'approcheront, s'uniront les unes aux autres, & formeront sur les côtés, ou au fond du vaisseau des crystaux salins, qui seront plus ou moins grands, selon la quantité de la solution. Si ces crystaux varient par rapport à la grosseur; il n'en est pas de même par rapport à la figure, chaque sel a la sienne, & cette figure sera d'autant plus exacte, & plus réguliere, & les crystaux d'autant plus beaux & plus brillans, que l'évaporation se sera faite plus lentement. Toute la substance saline ne se convertit point en crystaux; on appercevra une grande quantité de concrétions irrégulieres, surtout dans la matiere qui sert de base aux plus grand crystaux, & qu'on pourroit regarder comme la matrice de tous ceux qui sont formés. Outre ces concrétions irrégulieres, il reste encore dans le fluide une assez grande quantité de particules salines, pour qu'il en soit suffisamment soûlé. C'est pourquoi, lorsqu'on en aura tiré les crystaux formés, on reviendra pour la seconde fois à l'évaporation, & l'on remettra ensuite la liqueur dans un lieu frais: il s'y formera bien-tôt de nouveaux crystaux, qu'on retirera comme les premiers, & l'on recommencera ce procédé jusqu'à ce qu'il ne s'en forme plus. Il est évident que la *crystallisation* exigeant toujours une certaine quantité de fluide; il n'est pas possible d'obtenir par son moyen tout le sel dont la liqueur est imprégnée. Pour cet effet on finit par l'exsiccation. Lorsqu'on veut avoir des crystaux bien formés, on jette ordinairement dans le vaisseau des pailles, où l'on y passe des fils auxquels ils ne manquent pas de s'attacher, & qui leur servent de soutien: c'est ce qu'on observe surtout, lorsqu'il est question de retirer les crystaux de l'alun, du cuivre & du sucre. Nos Apothicaires les font sécher ensuite au soleil sur du gros papier. Quelque précaution que l'on prenne pour dissiper l'humidité qui couvre leur surface; il est presque impossible d'obtenir un sel qui ne contienne quelques particules de terre & d'eau. C'est cette terre & cette eau qui faisant la fonction de glu ou de chaux, unissent les particules salines, & donnent lieu à la formation des crystaux; car cette union cesse, si l'on vient à dissiper entierement l'eau par la calcination, & les crystaux perdent leur forme, ainsi qu'on le remarque dans le sel marin décrépité, & dans l'alun & le vitriol calcinés. Il y a des sels dont la *crystallisation* sera beaucoup plus belle & plus parfaite, si l'on ajoute à leur solution une terre calcaire; c'est ce que M. Geoffroy a démontré pour le borax. Les sels auxquels une huile est adhérente, ne sont pas propres à *crystalliser*; & cette inaptitude est d'autant plus grande, que la quantité d'huile est considérable, parce que cette huile répandue indistinctement entre toutes les petites portions de matiere, empêche par sa ténacité l'union des particules homogenes. Mais s'il arrive qu'elle se fasse, elle ne sera jamais poussée à un haut point de solidité, & l'accès le plus léger d'un air humide, suffira pour dissoudre sur le champ les crystaux qui en naîtront. C'est pourquoi ceux qui salent les harangs, ont grand soin qu'il ne se mêle point de graisse dans l'ébullition avec l'eau salée; & lorsque les Chymistes intelligens soupçonnent après une évaporation convenable qu'il y a dans la matiere qu'ils ont mise en *crystallisation*, des particules grasses & oléagineuses, ils versent dessus de l'esprit de vin qui les dissout, les reçoit, pour ainsi dire, dans sa substance, les sépare des parti-

cules salines, & facilite par ce moyen la formation des crystaux. Les Medecins pourront faire un usage important de cette observation, en tirer des inductions sur la formation des pierres dans les animaux, & distinguer par l'analogie de ces concrétions animales avec les concrétions salines, les remedes les plus propres pour les prévenir.

Il s'ensuit aussi que les sels dépouillés de toute leur partie grasse se crystallisent plus facilement que tous les autres. S'il y a de l'huile adhérente aux particules salines, la blancheur des crystaux en sera tant soit peu ternie. Il arrive aussi que cette couleur est altérée par les particules métalliques qui se divisant presque à l'infini, se trouvent mêlées avec les sels des métaux dans la solution; c'est ce qui fait le bleuâtre du vitriol de cuivre, & le verdâtre du vitriol de fer, car ce vitriol n'est autre chose qu'un métal tenu en dissolution par un sel acide & un peu d'eau pure.

Voici maintenant les usages des *crystallisations* salines.

Elles servent, premierement, à séparer sous une forme seche les sels des liqueurs dans lesquelles ils sont dissous.

Secondement, à dépurer ces sels; car l'eau laisse les ordures, & ne retient que les particules salines. C'est pourquoi les crystaux que l'on obtient par la *crystallisation*, sont d'autant plus beaux, que la dépuration a été plus parfaite.

L'œthiologie de ces *crystallisations* n'aura rien d'obscur pour nous, si nous considérons que leur production exige premierement que la quantité d'eau soit si petite qu'elle ne suffise pas pour leur dissolution; secondement, que la liqueur particuliere qui contient le sel dissous, demeure en repos; troisiemement, que ce soit dans un lieu frais; car lorsque le dissolvant commence à manquer, il se forme une pellicule foible sur la surface des particules salines que la liqueur n'est plus en état de tenir en dissolution. Cette pellicule croît successivement en épaisseur, jusqu'à ce qu'étant enfin devenue d'une pésanteur spécifique plus grande que celle du reste de la solution, elle se rompt, se divise en différentes parties, se précipite, se met en petites masses & forme des crystaux de différentes grosseurs: or afin que ces crystaux se formassent, il est évident qu'il étoit nécessaire que la liqueur fût en repos; le mouvement étant le principe de la dissolution: anéantissez ce principe, la dissolution cessera, ou du moins rien n'empêchera les particules salines de s'approcher les unes des autres. Si lorsque ces particules se seront approchées, il y a de plus défaut d'humidité, elles tendront conséquemment à s'unir. Mais cette union subsistera, car rien ne feroit capable de la détruire qu'un mouvement qui pourroit séparer les parties; or par hypothese ce mouvement n'existe point, puisque la liqueur est en repos. Lorsque les liqueurs sont comprimées par un air froid, il s'en échappe des particules; ces particules dont la nature est très-volatile, tenoient celles de la masse fluide plus séparées les unes des autres; leur évaporation donne donc lieu à une compression plus grande de la part de celles qui restent sur les particules salines auxquelles elles sont mêlées; de-là il arrive que ces particules salines sont plus poussées & plus contraintes à se dégager des pores de la masse fluide, elles tendent donc plus puissamment à s'unir; ce qui est conforme à l'expérience; car on remarque que les crystaux formés sont d'autant plus gros, que le lieu où repose la liqueur est plus froid, & qu'ils perdent continuellement de leur masse, si ce lieu vient à s'échauffer. C'est pourquoi il arrive que les crystaux formés dans un air chaud sont ordinairement fort petits. Il y a donc *crystallisation* toutes les fois que l'humidité, le mouvement & la chaleur qui sont les causes de la dissolution, sont suffisamment affoiblis. Il est vrai qu'il y a des sels qui se crystallisent lorsqu'on laisse reposer leur solution chaude & forte. C'est ainsi qu'on obtient les sels de corne de cerf, de vipere, de soie & d'autres sels tirés du regne animal. Mais il faut remarquer que la solution étant extremement forte, les sels s'y trouvent dans un état tout voisin de la *crystallisation*; car à quoi sert l'évaporation dans les cas où la solution est foible, si ce n'est à la rendre plus forte en diminuant la quantité de la liqueur? Mais j'ajouterai que la solution la plus forte ne donne jamais que des crystaux extremement petits, si leur formation n'a point été précédée de l'évaporation. D'où il paroît que l'évaporation, c'est-à-dire, la diminution du dissolvant, est absolument nécessaire pour la *crystallisation* de tout sel. On voit aussi pourquoi il ne se forme point de crystaux dans un récipient dont on a pompé l'air, non plus que dans un vaisseau bien fermé, & où par conséquent l'évaporation n'a point lieu, ou ne se fait que très-foiblement. Nous observerons encore que les crystaux particuliers à chaque espece de sel ne s'obtiennent pas par toute sorte de procédé tendant à la concrétion: car si l'on refroidit subitement la solution de quelque sel suffisamment chaude; si, par exemple, l'on plonge subitement le vaisseau qui la contient dans de l'eau froide, le sel dissout logé dans la liqueur sera précipité au fond en forme de poudre. La raison de cet effet est que la solution passant subitement d'un état à un autre, les particules salines qu'elle soutient n'ont pas le tems de s'unir & de former des masses. Le sel ne prendra pas non plus la figure qui lui est particuliere, si l'évaporation se fait brusquement & sans intermission sur le feu, jusqu'à ce que la liqueur soit entierement dissipée, ou du moins rendue plus épaisse qu'elle ne doit être. Car dans ce cas la chaleur mettant toutes les parties en grande agitation, empêche les particules salines de s'approcher les unes des autres, les porte en tumulte selon une infinité de directions, trouble la régularité de leur concrétion, & ne laisse former que des crystaux très-imparfaits. C'est ce qu'on fait par expérience, d'où nous conclurons que la chaleur violente & le refroidissement subit sont également contraires à la perfection de la *crystallisation*. L'évaporation la plus convenable se fait sans ébullition, & le lieu le plus propre pour le refroidissement de la solution est celui qui aura la température des celliers, aux environs des mois de Juin & de Juillet. Il y a cependant quelques sels qui se crystallisent plus commodément dans un air modérément chaud qu'ailleurs. Tels sont les sels alcalins & acides très-riches. La *crystallisation* du sucre dans les bassines demande même une chaleur assez vive, cela vient peut-être de ce que les sels de cette espece demandent moins d'humidité pour leur solution, & que la retenant toutefois plus opiniâtrément, il faut ensuite la diminuer par l'évaporation, & par une chaleur continuée. Il faut observer que plus les sels demandent d'eau pour être dissous, plus ils crystallisent promptement; & qu'au contraire moins il faut d'eau & de tems pour les dissoudre, plus on a de peine à leur enlever cette eau & à les faire crystalliser. C'est ce que l'on démontre par l'exemple du sel de tartre, dont les crystaux se forment très-lentement, & qui de tous les sels se dissout dans la plus petite quantité d'eau. D'où l'on voit que si l'on dissout différens sels dans la même eau, les uns se crystalliseront beaucoup plus promptement que les autres: mais ils prendront chacun la figure particuliere qui convient à leur crystaux; ainsi les crystaux du sel commun seront en pyramides à quatre faces, & qui auront pour base un quarré; ceux du sucre seront oblongs & auront un rectangle pour base; ceux de l'alun auront six faces, & leur base sera un hexagone. Les crystaux du vitriol ressembleront à de petits morceaux de glace attachés les uns aux autres, & dans lesquels seront incrustés des polygones de différentes especes. Le sel ammoniac s'étendra en branche d'arbre. Le sel de corne de cerf prendra la forme d'un carquois rempli de fleche. Le sel admirable de Glauber qui est fait de vitriol & de sel commun, prendra les figures particulieres à ces deux substances. Le nitre se

mettra en colonnes prismatiques assez semblables à des fagots; entre ces colonnes on appercevra quelques figures, tantôt rhomboïdales, tantôt pentagonales, qui approcheront assez de celles que prend le sel commun. On appercevra dans le sel d'étain de petites lignes, comme des épingles, partantes d'un centre, s'étendant selon toute direction & formant des especes d'étoiles telles que celles qu'on voit dans le régule martial d'antimoine. Il est étonnant que les crystaux d'un même sel ne prennent jamais de figure que celle qui leur est affectée. Willis rend raison de ce phénomene en prétendant que l'Auteur de la nature a déterminé la figure particuliere à chaque sel, ainsi qu'aux autres concrétions naturelles, selon le rapport plus ou moins grand de l'esprit ou du sel aux autres principes qui entrent dans leur composition. Il valoit autant convenir de bonne foi de son ignorance, que d'apporter une pareille explication. Musschenbroek dit que personne n'a encore expliqué d'une maniere satisfaisante pourquoi chaque sel garde constamment la même figure, & pourquoi le vitriol verd & l'alun dissous & mêlé dans de l'eau, donnent les crystaux qui leurs sont propres, & non pas des crystaux d'une troisieme espece. Si l'on nous demandoit pourquoi il arrive quelquefois que le sel dont on s'est servi dans la dissolution perd de son poids dans les crystaux durs & secs, nous répondrons avec Gulielmini que le sel se dissout si parfaitement dans l'eau, qu'il ne seroit pas étonnant qu'il s'en élevât dans l'évaporation, surtout si les particules de l'eau exhalées sont extremement déliées & ténues, comme il arrive, lorsque l'évaporation se fait par une ébullition violente. Or le sel doit perdre autant de son poids dans les crystaux, que les particules de l'eau auront enlevé de particules salines dans l'évaporation. Quelques Philosophes dont la passion est de déduire tous les effets d'un seul principe, se travaillent pour expliquer les *crystallisations* salines par l'attraction. Ils prétendent que les parties du sel dissous dans une grande quantité d'eau sont plus fortement attirées par les particules de l'eau, qu'elles ne le sont les unes par les autres, & que c'est par cette raison qu'elles demeurent séparées pendant un tems considérable : mais, ajoute-t'il, lorsqu'il s'est exhalé une grande quantité d'eau & qu'il s'est formé à la surface une petite pellicule de sel, les particules salines étant alors plus voisines les unes des autres & presque contigues, leur attraction mutuelle augmente & la pellicule de sel agit plus fortement sur les particules salines dispersées dans la solution, que la solution qui n'est composée que de deux parties presque égales d'eau & de sel. Lorsque cette pellicule a pris en s'épaississant une pésanteur plus grande que celle du fluide qui la soutenoit, elle se rompt, se précipite & attirant le reste des particules salines, forme des crystaux qui n'ont pu naître pendant que la solution étoit chaude, parce que le mouvement causé par la chaleur détruisoit toute force attractive : mais les figures des parties les plus petites des corps salins demeurant constamment les mêmes, il n'est pas possible que les figures des corps qu'elles forment par la concrétion soient variables. D'ailleurs la force attractive étant toujours plus grande d'un côté d'une particule saline que de l'autre côté, la concrétion se fait toujours du côté où l'action est la plus puissante. C'est d'après ces principes qu'ils prétendent démontrer que quoique les particules salines soient semblables entre elles, & qu'elles forment toujours les crystaux; le crystal & la particule saline sont cependant de figures fort différentes. D'où il paroît que selon eux, ainsi que dans nos principes, la *crystallisation* peut être considérée comme une espece de coagulation; que la nature agit géométriquement dans cette opération merveilleuse, & qu'elle expose à nos yeux ses ressorts les plus cachés, à découvert & tels qu'ils sont en effet.

CRYSTALLUM MINERALE ou SAL PRUNELLÆ, *sel de prunelle, crystal minéral* purifié par la solution & la crystallisation.

CRYSTALLUS, Offic. Aldrov. Mus. Metal. 934. Charlt. Foss. 35. Worm. 99. Schrod. 349. Boet. 217. Matth. 1388. Laet. 56. Kempt. Mont. Exot. 14. Geoff. Prælect. 77. *Lapis crystallus*, Cup. Hott. Cath. Supp. 2. 50. *Crystal.*

Schroder dit qu'il est astringent & bon dans la dyssenterie, la diarrhée, l'affection cœliaque, le cholera & les flux de matrice; qu'il fait venir le lait, qu'il précipite la pierre dans les conduits urinaires, & qu'on s'en sert avec succès dans la goutte. Il ajoute après Boetius de Boodt, que deux scrupules ou une dragme de cette substance prise dans de l'huile d'amandes douces soulagera ceux qui ont trop avalé de mercure. Il fait mention du sel, du magistere, de l'huile, de l'élixir & de l'essence de *crystal*; mais je crois que ces compositions ou n'existent point, ou ne sont d'aucun usage.

Frederic Hoffman parle dans plusieurs endroits de ses Ouvrages du *crystal*, comme d'un remede, sous le nom de *crystallus montana*, que j'ai rendu par *lapis specularis* ou verre de Moscovie : mais c'est une erreur dont nous avons cru devoir avertir ici le Lecteur.

Le *crystal* de roche est une pierre molle transparente, qui ressemble à de la glace. Il a le plus souvent la figure d'une colonne exagone qui se termine en pointe par les deux bouts; ou plutôt il paroît composé de deux pyramides exagones, au milieu desquelles est une colone aussi exagone. On trouve une autre espece de *crystal* dans l'Islande, & dans quelques endroits de la France, surtout dans le territoire de Troyes, qui est rhomboïdal, & qui paroît composé de plusieurs lames de *crystal*. On peut le fendre selon toutes ses surfaces plattes; & si on le réduit en poudre, il conserve toujours sa figure rhomboïdale; de sorte que si on regarde avec le microscope sa poussiere la plus fine, on voit un amas de rhombes très-petits. Quand on regarde un objet avec ce *crystal*, il a la propriété de le faire paroître double; ce qui vient de la réfraction des rayons de lumiere qui passent au travers. Il y a encore une troisieme espece de *crystal* que Martin Lyster appelle dans les Transactions Philosophiques, pierre de Tonnerre, polie, brillante, semblable au diamant. Elle est de différente figure; tantôt elle est sphérique, tantôt elle a la figure d'un œuf; tantôt elle est applatie, quelquefois elle représente la moitié d'une sphere ou d'un œuf, quelquefois elle est un peu ronde & irréguliere, dure, très-transparente & naturellement bien polie; on la tire de la terre, de grosseur & grandeur différentes, dans plusieurs contrées de l'Angleterre. GEOFFROY.

CTE

CTEDON, κτηδὼν, *fibre.*

CTEIS, κτεὶς, ou PUBES, ou PECTEN, *le pubis.* Κτένες, plurier de κτεὶς, signifie les dents que nous appellons incisives.

CTESIPHONTIS MALAGMA, nom d'une emplâtre dont on trouve la description dans Celse, *Lib. V. cap.* 18. *sect.* 31.

CUB

CUBARIS, κυβαρὶς, *cloporte.* Voyez *Millipedes.*

CUBEBÆ, Offic. Ger. 1365. Emac. 1548. Park. Theat. 1583. J. B. 1. 350. Mont. Exot. 9. Ind. Med. 43. Raii Hist. 2. 1813. *Cubeba vulgares*, C. B. Pin. 412. *An pindaiba nonnullis Ibira?* Pis. (Ed. 1658.) 144. *Arbor baccifera Brasiliensis, fructu piper recipiente*, Raii Hist. 2. 1593. *Arbor bisnagarica myrthi amplioribus foliis, per siccitatem nigris, cubebæ sapore*, Pluk. Almag. 43. Phytog. Tab. 140. *Cubebes.*

C'est une baie ou un fruit rond, plus petit que le poivre, ridé & d'un brun foncé à l'extérieur, blanchâtre au-

dedans, garni d'un petit pédicule court à l'une de ses extrémités, ce qui lui a fait donner le nom de *piper caudatum*, poivre à queuë. Il n'est ni si chaud, ni si piquant que le poivre; il est aromatique au gout & à l'odorat; on nous l'apporte de l'Isle de Java.

Les Auteurs de Botanique ne sont point d'accord entre eux sur la maniere dont vient le fruit que nous nommons *cubebes*. Il y en a qui croient qu'il est porté par des arbres à pen près de la grosseur de nos pommiers, en bouquets semblables à des grappes. Telle est l'opinion de Ray, de Pluknet & de plusieurs autres. Pluknet va même jusqu'à donner la figure de ces grappes, *Planche CXL. Fig.* 1. Mais Herman, Pomet & d'autres, prétendent qu'il croît sur une plante rampante, ainsi que le poivre.

Les *cubebes* sont échauffantes & dessiccatives, fortifient l'estomac, chassent les vents, raniment les nerfs & le cerveau, & sont d'usage particulierement dans le vertige, l'étourdissement & d'autres maladies de la tête. Miller, *Bot. Offic.*

Les *cubebes* viennent de l'Isle de Java & d'autres contrées des Indes Orientales; on les recommande dans l'enrouement & dans l'extinction de voix, furtout lorsqu'il y a engorgement & obstruction aux amygdales. On les fait mâcher en substance, & leur dose est depuis dix grains jusqu'à vingt-quatre. On en fait prendre depuis une dragme jusqu'à une dragme & demie en infusion. Geoffroy.

On les recommande dans les affections de la rate & dans les maladies froides de la matrice. Dale.

CUBIFORME OS. Voyez *Cuboides*.

CUBIL; Ruland rend ce mot par *terra rubea*, terre rouge.

CUBITALIS MUSCULUS. Voyez *Anconæus*.

CUBITUS, πῆχυς, le coude ou plutôt l'avant-bras depuis le coude jusqu'au poignet. Voyez *Brachium*.

CUBITUS, *coudée*, est une mesure longue de dix-huit pouces.

CUBOIDES OS, *os cuboïde*, nom d'un os du tarse. V. *Crus*.

CUC

CUCI, le fruit de l'arbre qu'on nomme *palmæ facie cuciophora*, J. B. *Palma cujus fructus cuci*, C. B.

C'est un fruit rond, oblong, qui croît aux Indes Orientales, de la grosseur du poing, d'une couleur jaunâtre, doux, agréable au gout & contenant un noyau fort dur. Lemery dit que ce fruit est cordial & restaurant.

CUCUBALUS PLINII. Voyez *Cacubalum*.

CUCULATUM MAJUS, *eau-de-vie* ou *esprit de vin*. Ruland.

CUCULLARIS MUSCULUS, *cucullaire*, *muscle cucullaire* ou *trapeze*.

Ce muscle est un grand plan charnu, large & mince, qui est situé entre l'occiput & le bas du dos, & de-là s'étend jusqu'à l'épaule, à peu près comme un grand quarré inégal & irrégulier. C'est de cette figure que les anciens Grecs ont tiré ce nom. Il forme avec celui de l'autre côté une espece de lozange.

Il est attaché en haut à la ligne transverse supérieure de l'os occipital par un plan très-mince de fibres charnues, attenant le muscle occipital, qu'elles paroissent même couvrir par une espece d'aponévrose. Il est attaché en arriere aux cinq épines supérieures du cou, moyennant le ligament cervical postérieur, & il l'est immédiatement au bout des deux épines inférieures du cou & de toutes celles du dos.

Ces attaches sont par de petites fibres tendinenses & très-courtes, excepté depuis la sixieme épine du cou jusqu'à la troisieme épine du dos inclusivement, où elles sont un peu plus longues & forment une petite aponévrose en maniere de croissant, ce qui avec celui de l'autre côté représente une espece de figure elliptique pointue par les deux bouts. Ces attaches sont encore aponévrotiques aux épines inférieures du dos, où elles forment un petit plan triangulaire, qui joint à celui de l'autre côté, représente un quarré.

De toutes ces attaches les fibres charnues vont par différentes directions s'attacher tout de suite au bord postérieur d'environ le tiers de la clavicule, au bord postérieur de l'acromion & le long de la levre supérieure de l'épine de l'omoplate jusqu'à la petite facette triangulaire de cette épine, sur laquelle facette les fibres passent & glissent librement sans s'y attacher.

La direction de toutes les fibres de ce muscle est telle: les supérieures descendent obliquement de l'occiput à la clavicule: les suivantes du cou vont un peu moins obliquement, & conjointement avec quelques-unes des supérieures s'attachent aux ligamens articulaires supérieurs de l'épaule & à l'acromion. Là ce muscle fait une espece d'angle engagé dans l'angle que l'acromion forme avec l'extrémité de la clavicule.

Les fibres qui viennent du reste du cou & des épines supérieures du dos, s'attachent à l'épine de l'omoplate jusqu'à la distance d'environ un pouce de la petite facette triangulaire, & deviennent moins obliques & plus transversales à mesure qu'elles deviennent inférieures.

Enfin celles qui viennent de toutes les autres épines du dos se concentrent en maniere de rayons, & s'attachent à l'extrémité de l'épine de l'acromion en passant sur la petite facette triangulaire; de sorte que les supérieures sont plus ou moins transversales, & les suivantes deviennent de plus en plus obliques, à contre-sens des obliques supérieures, car elles montent de bas en haut.

Ce muscle couvre immédiatement le splénius ou mastoïdien supérieur, une partie du grand complexus, l'angulaire, le rhomboïde & une partie du grand dorsal. L'attache commune des deux trapezes au ligament cervical, fait qu'en tirant l'un des deux vers le côté du cou, on peut faire passer le bord de l'autre un peu au-delà des épines sur le même côté. Winslow, *Anat.*

CUCULLUS. Voyez *Cucupha*.

Ce mot signifie aussi un cornet, ou cette enveloppe de papier faite en corne ou en cone, dans laquelle les Epiciers enferment une petite quantité d'épices, & les Apothicaires leurs bols & leurs pilules.

CUCULUS, Offic. Schrod. 5. 317. Schw. A. 249. Bellon. des Oys. 132. Charlt. Exerc. 73. Gesn. de Avib. 319. Will. Ornith. 62. Raii Ornith. 97. *Cuculus alter*, Aldrov. Ornith. 1. 416. *Cuculus minor*, Jonf. de Avib. 14. *Cuculus nostras seu Aldrovandi secunda*, Raii Synop. A. 23. *Le coucou*.

On se sert en Medecine de cet oiseau en entier & de sa fiente. On recommande ses cendres pour la gravelle, pour les douleurs & l'extreme humidité de l'estomac. Rondelet.

On les ordonne avec beaucoup de succès dans les paroxysmes des fievres.

Schroder dit que la fiente du *coucou* prise en boisson est bonne contre la morsure du chien enragé. Schroder.

CUCUMIS, *Concombre*.

Cette plante suivant la description qu'en donne Miller, jette des fleurs qui ne sont composées que d'une piece en forme de clocbe, évasées & partagées en plusieurs segmens, dont les unes sont mâles & ne sont pas portées sur des embryons, ayant au milieu un long & large style chargé à son sommet de poussiere séminale; les autres sont femelles, soutenues sur des embryons qui se changent ensuite en un fruit de figure oblongue finissant en pointe, partagé en trois ou quatre loges remplies de beaucoup de graines oblongues.

1. *Cucumis sativus*, *vulgaris*, C. B. Pin. 310. Tourn. Inst. 104. Elem. Bot. 87. Boerh. Ind. A. 2. 77. Rupp.

Flor. Jen. 41. *Cucumis Hortensis*, Offic. *Cucumis sativus*, Park. Theat. 772. *Cucumis vulgaris*, Ger. 762. Emac. 910. Raii Hist. 1. 645. Hist. Oxon. 2. 31. J. B. 2. 245. Chab. 134. *Concombre.*

Le *concombre* est un fruit si connu qne ce seroit perdre le tems que d'en donner une description étendue. Il croît sur une tige raboteuse, rampante & branchue. Ses feuilles sont rudes, presque entierement dentelées & semblables à la feuille de vigne. Ses fleurs sont d'un jaune pâle, d'une seule piece en forme de cloche partagées en cinq parties. Les meilleurs sont ceux qui sont d'une figure oblongue, d'un verd foncé, & parsemés de petites verrues. On les seme toutes les années; ils portent des fleurs & des fruits la plus grande partie de l'été.

On emploie plus souvent les *concombres* pour aliment, que dans la Medecine; ils rafraîchissent, désalterent & provoquent l'urine. Sa semence est la seule de ses parties qui soit en usage dans la Medecine, & elle est une des quatre semences froides. Elle passe pour rafraîchissante, diurétique, & on l'emploie fréquemment dans les émulsions contre le calcul, la suppression & l'ardeur d'urine, comme aussi dans la pleurésie & les fievres ardentes. Miller, *Bot. Offic.*

On les doit choisir longs, gros, bien mûrs, couverts d'une écorce tendre & remplis d'une chair blanche, succulente & ferme.

Ils humectent & rafraîchissent beaucoup, ils ôtent la soif, ils temperent l'acreté des humeurs, ils appaisent la trop grande fermentation du sang, & ils poussent par les urines.

Ils se digerent difficilement & ils produisent des humeurs grossieres & pituiteuses.

On en retire peu d'huile, beaucoup de phlegme, médiocrement de sel essentiel, & un peu de sel volatil alcali.

Les *concombres* conviennent dans les tems chauds, aux jeunes gens d'un tempérament chaud & bilieux: mais les personnes foibles & délicates, qui ont un mauvais estomac ou qui sont d'un tempérament phlegmatique, doivent s'en abstenir.

REMARQUES.

Les *concombres* sont des fruits beaucoup en usage dans les alimens. Ils sont ordinairement jaunâtres, quelquefois blancs & d'autres fois verds. Ces fruits humectent & rafraîchissent beaucoup, parce qu'ils contiennent un suc visqueux & épais, fort propre à appaiser le mouvement trop impétueux des humeurs. Cependant ce suc rend les *concombres* de difficile digestion, parce qu'il demeure long-tems dans l'estomac, & que ses parties ne se désunissent qu'avec peine. C'est pourquoi on doit toujours faire bien cuire les *concombres* avant de les manger, afin que ce phlegme visqueux dont ils abondent devienne par la coction moins indigeste; on les peut encore mêler avec quelques matieres qui aident à les digérer, comme l'oignon, le sel, le poivre & d'autres choses de cette nature.

On trouve dans les *concombres* quantité de semences qui contiennent une amande douce, onctueuse & assez agréable au gout. Cette semence est une des quatre grandes semences froides qu'on emploie dans la Medecine, dans les émulsions. Elle est fort adoucissante, rafraîchissante, humectante; elle pousse aussi par les urines. Lemery, *Traité des Alimens.*

Le suc des *concombres* est nitreux, mucilagineux, émollient, diurétique & rafraîchissant, ce qui le rend une nourriture excellente pour les personnes bilieuses dans les tems chauds, pourvu qu'on n'en fasse point excès: la maniere dont les François les préparent & qui paroît la meilleure, c'est de les faire bouillir dans la soupe pour les dépouiller d'une partie de leur viscosité & les rendre par-là plus faciles à digérer. On fait beaucoup de cas de la décoction de *concombre* dans les fievres inflammatoires, le calcul, la gravelle & le pissement de sang, mais on ne sauroit les employer crus dans tous ces cas à cause de la difficulté qu'il y a à les digérer.

Les petits *concombres* confits dans du vinaigre avec du sel, du poivre & de l'aneth, excitent l'appétit, lorsque la trop grande chaleur de l'estomac l'a rendu languissant.

On lit dans l'Histoire des Plantes qu'on a publiée sous le nom de M. Boerhaave que la pulpe du fruit étant pilée avec les branches du *concombre* devient amere & émétique, qne l'eau qu'on en tire par la distilation lorsqu'ils sont parfaitement mûrs & qu'ils commencent à pourrir, purge fortement à la dose d'un gros.

M. Ray rapporte après l'expérience qu'il en a faite, que les *concombres* sont extremement sains, pourvu qu'après les avoir coupés par petites tranches & remués entre deux plats jusqu'à ce que toute la liqueur aqueuse en découle, on les assaisonne avec de l'huile, du vinaigre & du poivre. Il ajoute qu'étant attaqué de la fievre à Florence, un Medecin Anglois nommé Kirton, lui prescrivit de la pulpe de *concombre* cuite dans du bouillon, & qu'il s'en trouva extremement soulagé.

2. *Cucumis, sativus, vulgaris, fructu albo*, C. B. P. 310. Var. a.

3. *Cucumis, flexuosus*, C. B. P. 310. *Cucumeres, longissimi*, J. B. 2. 247. *Cucumis, oblongus*, Dod. p. 662. a.

4. *Cucumis, Ægyptius, rotundifolius*, C. B. P. 310. *Cucumis Ægyptiis chate*, J. B. 2. 248. *a.* Boerhaave, *Ind. Alt.* Vol. II.

Le *chate* ou *concombre* d'Egypte a les feuilles plus petites, plus blanches, plus douces & plus rondes que celles de nos *concombres* de jardin. Son fruit est aussi plus long, plus vert, il a l'écorce plus douce & plus moelleuse que l'autre, & est beaucoup plns doux. Les Egyptiens estiment les *concombres* une nourriture fort saine; & les Medecins permettent à ceux qui ont la fievre & la peste de les manger crus, persuadés que leur usage ne peut qu'être fort avantageux dans de pareils cas. Ils les prescrivent encore dans les fievres ardentes à dessein de rafraîchir & d'humecter, après avoir eu la précaution de les faire bouillir. On en use encore après les avoir fait bouillir dans du lait avec beaucoup de succès dans toutes maladies qui affectent les passages de l'urine & qui proviennent de chaleur. Ses semences réduites en émulsions servent encore au même usage. Sa pulpe pilée avec du lait sert à appaiser les inflammations des yeux & des autres parties. On applique son suc mêlé avec de l'huile rosat, sur les parties affectées des douleurs de la goute qui proviennent de chaleur. L'eau que l'on tire du *concombre* par la distilation sert encore à corriger l'intempérie du foie, à guérir l'inflammation des reins & à appaiser les douleurs du calcul lorsqu'on en use plusieurs jours de suite, comme nous l'apprend Prosper Alpin, *de Plantis Ægypti.*

Cucumis Canadensis. Voyez *Sicyoides.*

Cucumis Galeni. Voyez *Melo vulgaris.*

Cucumis Punicus Cordi. Voyez *Balsamina.*

Cucumis sylvestris ou Cucumis asininus. Voyez *Elaterium.*

CUCUPHA, *Cucullus, pileolus, byrethrum* & *birrethus*; ce sont les noms que différens Auteurs ont donnés à ce que nous appellons *cucuphe*, qui est une calotte odoriférante pour la tête. C'est un sachet qu'on s'applique dans les maux de tête: ce sachet est fait en bonnet de nuit avec des morceaux de linge ou de satin, attachés les uns aux autres à une distance convenable. Entre ces morceaux de linge ou de satin, on met des ingrédiens céphaliques, coupés par petits morceaux, ou réduits en une poudre grossiere. Avant que de les enfermer entre le linge ou le satin, on y ajoute du coton, tant pour les tenir également dispersés, que pour rendre la calotte plus mol-

le, plus chaude & plus commode pour le malade. Il est assez ordinaire d'imprégner les céphaliques dont on se sert pour les calottes, de quelque huile distilée, ou de quelque esprit, ou de vinaigre, selon la nature du mal & l'effet que le Medecin s'est proposé. On applique cette calotte sur la tête, & on la fixe par quelque enveloppe que l'on met par-dessus. Il y en a qui l'attachent au-dedans du bonnet de nuit. On ordonne quelquefois deux calottes; l'une pour la nuit, & l'autre pour le jour: celle-ci est cousue au fond du chapeau. Lorsqu'il n'est question d'appliquer les céphaliques que sur la moitié de la tête, ou que sur un endroit déterminé de cette partie, comme dans la migraine, ou dans le *clavus hystericus*, la calotte dont on se sert en pareil cas, n'est que la moitié d'une autre, & s'appelle *demi-cucuphe*. On porte ces calottes aussi long-tems que le Medecin les juge propres à dissiper le mal pour lequel il les avoit ordonnées. Si l'on en continue l'usage pendant long-tems, il sera à propos d'en renouveller les ingrédiens lorsqu'ils auront perdu leur vertu.

Voici les ingrédiens qu'on a coutume de faire entrer dans les calottes céphaliques, & leur quantité.

Premierement, leur quantité est d'une once des racines, de deux ou trois poignées des feuilles, de deux ou trois pincées des fleurs, d'une ou deux dragmes de quelque gomme appropriée, & d'une once des poudres; ensorte que la somme du tout excede rarement quatre onces, ou même deux onces, selon quelques-uns, de peur que la tête ne soit trop chargée. Mais tout ceci s'entendra beaucoup mieux par des exemples.

En voici deux, dont le premier est tiré des Consultations d'Hoffman, & l'autre de sa Medecine systématique raisonnée.

Premiere Calotte céphalique.

Prenez *de la racine d'Iris de Florence, une once,*
de l'ambre,
du meilleux benjoin,
du styrax, &
des clous de girofle, } *de chaque, demi-dragmes;*
de la marjolaine, une poignée,
des fleurs de lavande,
de romarin, &
de camomile romaine, } *de chaq. 4 pincées;*

Réduisez le tout en poudre, & faites-en une calotte pour fortifier la tête dans les vertiges.

Seconde Calotte céphalique.

Prenez *des racines de souchet long,*
de graine de nielle,
de l'ambre,
du benjoin,
du styrax, &
de l'Iris de Florence, } *de chaque, une demi-once;*
du musc, une demi-dragme,
des fleurs de romarin,
de lavande, &
de roses, } *de chaque, 3 pincées;*
du serpolet, &
de la marjolaine, } *de chaque, une demi-once;*

Réduisez en poudre, & faites une calotte contre les intempéries froides & humides de l'air.

On peut aussi s'en servir dans la surdité qui provient du relâchement des parties de l'oreille.

Les calottes agissent par l'évaporation des particules des ingrédiens céphaliques qu'elles contiennent. Ces particules stimulent, resserrent & fortifient. On peut aussi en changeant d'ingrédiens produire des effets contraires, & relâcher la peau de la tête, échauffer ou rafraîchir, & agir par ce moyen très-puissamment sur les vaisseaux, à travers les pores. Mais le Medecin doit se laisser diriger dans le choix des ingrédiens par la nature de la maladie, & par la constitution particuliere du malade. Il paroît par la diversité des effets que l'on peut se proposer par le moyen des calottes, que les substances aromatiques & échauffantes n'en sont pas les seuls ingrédiens, même dans les cas où on les emploie contre les maladies froides & catarrheuses.

Stahl observe sensément dans sa Dissertation, *de Multitudinis remediorum abusu*, qu'il faut user des calottes avec beaucoup de circonspection: « Car, dit-il, les « Praticiens les plus attentifs ont observé, il y a long-« tems, que l'usage, je ne dis pas journalier, mais « fréquent des calottes composées des ingrédiens que « nous appellons nerveux, céphaliques & odoriférans, « & par lesquels on se propose de fortifier la tête en « général ou la mémoire en particulier, de guérir les « vertiges, ou de dissiper cet assoupissement dont les « catarrhes froids sont ordinairement accompagnés, « font plus souvent du mal que du bien, surtout aux « personnes pléthoriques; & le plus petit mal qu'elles « puissent produire en ceux qui s'en servent inconsidé-« rément, c'est de les rendre si sensibles aux change-« mens les plus légers qui se font dans la constitution « de l'air, que l'augmentation de la chaleur ou du « froid leur devient extremement incommode, & af-« fecte leur tête d'une maniere surprenante. »

L'usage excessif & mal raisonné des calottes rafraîchissantes, fait un tort considérable à la santé, en suspendant la perspiration, & en poussant les humeurs en-bas. Les ingrédiens que l'on peut faire entrer dans les calottes céphaliques, varieront selon les différentes Pharmacopées que l'on consultera. Voyez dans la Pharmacopée de Schroder, *Species pro Cucupha Francofurtensium*: dans la Pharmacopée universelle de Lemery, les poudres & les calottes, ou *cucuphes*; & dans la Pharmacopée de Brandebourg, *Species cephalicæ pro Cucuphis*.

CUCURBITA, la *gourde*.

Voici ses caracteres, selon Miller.

Sa fleur n'a qu'une feuille; elle est en cloche fort évasée: ses découpures sont pour la plupart du tems si profondes, qu'on croiroit qu'elle est composée de cinq feuilles différentes: il en est de la *gourde* ainsi que du concombre. La même plante porte des fleurs mâles & femelles. Il y en a dont le fruit est long, d'autres dont il est rond ou en bouteille. Il est communément divisé en six cellules, qui contiennent des graines plates & oblongues, qui sont quelquefois environnées d'un cordon.

1. *Cucurbita lagenaria, flore albo, folio molli*, C. B. Pin. 313. Hist. Oxon. 2. 33. Boerh. Ind. A. 2. 80. *Cucurbita*, Offic. *Cucurbita lagenaria*, Ger. 777. Emac. 423. *Cucurbita lagenaria major*, Park. Theat. 769. *Cucurbita lagenaria*, J. B. 2. 216, Raii Hist. 1. 632. Tourn. Inst. 107. Elem. Bot. 89. Chab. 129. *La Gourde*.

Si cette *gourde* est plantée dans un terrein qui lui convienne, elle deviendra assez grande. Ses tiges sont élevées, épaisses, angulaires, rudes, s'attachant aux arbres, aux haies, & à tout ce qu'elles rencontrent par le moyen des vrilles qu'elles poussent, ou s'étendant au loin sur la terre, lorsqu'elles ne trouvent rien à quoi s'attacher. Ses feuilles sont larges, rudes, cotoneuses & angulaires. Entre ces feuilles croissent des fleurs larges, blanches, qui n'ont qu'une seule feuille, qui

sont à peu près de la grandeur & de la forme de celle du lis blanc, couvertes d'un duvet fort mou au-dedans, & tant soit peu velues au-dehors. Elles font place à un gros fruit, semblable à une bouteille, quelquefois partagé en différentes tranches, dur à l'extérieur, couvert d'une espece d'écorce fragile, & contenant une pulpe succulente, pleine de graines plates, oblongues, & d'un brun blanchâtre. Sa racine est fort petite relativement à la grandeur de la plante : elle est pleine de fibres, & meurt tous les ans. On seme la *gourde* dans les terres fortes ; elle fleurit au mois de Juillet, & son fruit est mûr en Septembre. Sa graine est la seule partie dont on se serve en Medecine.

Cette graine est une des quatre semences froides majeures. On l'emploie, ainsi que les autres, dans les émulsions diurétiques & rafraîchissantes. Matthiole dit que les feuilles vertes de la *gourde*, appliquées sur les mamelles des nourrices, font perdre le lait. Il y en a qui recommandent l'eau distilée du fruit verd, battu & réduit en pulpe, comme un excellent remede pour les inflammations & les exulcérations aux yeux. MILLER, *Bot. Off.*

Il n'en faut pas conserver la graine plus d'un an ; car passé ce tems, elle devient rance & acrimonieuse.

2. *Cucurbita falcatâ figurâ, folio molli, flore albo.*, C. B. P. 313. *Cucurbita, sive Zucchia omnium maxima anguina*, Lob. Ic. 644. *Gourde en forme de faucille, à feuilles molles, & à fleurs blanches.*
3. *Cucurbita longior*, Dod. p. 669.
4. *Cucurbita latior*, Dod. p. 669. a. Prægn. BOERHAAVE, *Index alter Plant. Vol. II.*

On entend aussi par *Cucurbita*, une *ventouse*. Voyez *Cucurbitula*.

CUCURBITA, *Cucurbite*.

La *cucurbite* est un vaisseau chymique, ainsi nommé de sa ressemblance avec la *gourde* ; car sa base est ronde & large, & il va se terminant en un cou fort étroit. Les Allemands l'appellent *kolbe*, de la ressemblance qu'ils lui supposent avec la massue d'Hercule. Il y en a qui lui donnent le nom de *Vas urinale*, parce que la seule différence qu'il y ait entre ce vaisseau & un urinal, ou celui dans lequel on reçoit les urines d'un malade pour les examiner ; c'est que l'urinal a le cou un peu plus gros, & l'ouverture un peu plus large. On se sert fréquemment de cet instrument dans les Laboratoires. S'il faut distiler, on lui adapte un chapiteau, ou la partie supérieure d'un alembic à bec. S'il faut digérer ou sublimer, c'est un alembic aveugle qu'on lui adapte. Plus le rapport de la largeur de la base au diametre du cou est grand, & plus ce cou est long, plus la distilation de la liqueur contenue dans la *cucurbite* est difficile. Telle est la considération qui doit nous déterminer dans le choix que nous ferons des *cucurbites*. Moins le feu a d'action sur un corps, plus le cou de l'alembic doit être large, & moins il doit être long : plus le feu a d'action sur un corps, plus le fond de l'alembic doit être étroit, & plus le diametre de son cou doit être petit, & ce cou long. Le vaisseau qu'on appelle circulatoire, est une espece de *cucurbite* aveugle ; & l'on entend par une *cucurbite* aveugle, un instrument fait d'une petite *cucurbite* renversée & adaptée à une autre, de maniere que leurs cous s'insèrent l'un dans l'autre. L'on se sert des *cucurbites* particulierement pour les digestions & pour les sublimations. Il y en a de trois especes, des grandes, des moyennes & des petites. On appelle ces dernieres *cucurbites* séparatoires. Si le ventre ou la partie inférieure de la *cucurbite* est d'une figure sphérique, & si son cou est long & cylindrique, on aura ce qu'on appelle un matras, vaisseau, dit Boerhaave, d'un usage incroyable dans les opérations les plus curieuses de la Chymie ; car le rapport de la longueur & de l'étroitesse du cou, au diametre & à la capacité du ventre pouvant varier à discrétion, il est évident qu'on opposera à la sublimation des substances contenues dans la *cucurbite*, une résistance telle qu'il n'en passera qu'une partie aussi petite qu'on voudra par son ouverture. Ce que l'on doit considérer ici entre autres choses, c'est la pression de l'atmosphere, dont une partie occupant la cavité du cou & du ventre, se fait sentir aux liqueurs & aux corps agités par le feu, & cela d'une maniere surprenante. La colonne d'air correspondante à l'ouverture du vaisseau, fait pour ainsi dire les fonctions d'un couvercle, presse également partout, & résiste aux efforts que ces liqueurs font pour monter. Lorsque l'air contenu dans le ventre de la *cucurbite*, raréfié par la chaleur du feu, réagit contre la colonne d'air correspondante à l'ouverture du cou, le poids de l'atmosphere résiste à cet effort ; & par ce moyen les particules liquides contenues dans cet air raréfié, sont repoussées au fond du vaisseau ; d'où il arrive que les parties agitées par le feu sont puissamment appliquées aux corps logés dans la partie inférieure de la *cucurbite* : c'est un phénomene qu'il est facile de démontrer aux yeux. Pour cet effet, on n'a qu'à exposer prudemment à l'action du feu l'alcohol du vin dans une *cucurbite* à cou étroit & long. Lorsque cette liqueur sera fort chaude, & presque sur le point d'entrer en ébullition, l'on verra une exhalaison s'élever dans la cavité du cou en forme de fumée : mais cette exhalaison, loin de s'échapper du vaisseau, sera repoussée sur le champ, & flotera comme un petit nuage ; ce qui fait que les digestions des menstrues, & des différentes substances qui y sont en dissolution, s'exécutent très-bien & sans aucune perte, soit du menstrue, soit du corps résolu : circonstance favorable qui donne lieu à un grand nombre d'expériences chymiques, dont on ne viendroit point à bout sans cela. D'ailleurs, ces *cucurbites* à long cou servent particulierement à séparer les sels & les esprits volatils & purs alcalins, de l'eau, de l'huile & de la terre volatile ; car ce n'est pas sans difficulté qu'on vient à bout d'obtenir ces principes les uns sans les autres. Cependant ces especes de vaisseaux ne sont pas sans inconvénient. Un des principaux, c'est que lorsqu'ils sont très-longs, la liqueur qui bout au fond ne pouvant s'élever jusqu'à leur ouverture, laisse la partie supérieure du cou froide, tandis que la partie inférieure est extremement chaude ; d'où il arrive que si l'exhalaison est portée subitement jusqu'à cette partie froide, le cou qui n'a point été préparé par des dégrés successifs de chaleur, ne manquera point de se briser, surtout en hiver & dans les tems froids.

Un autre desavantage des *cucurbites* à long cou, c'est que les gouttes qui se forment dans la partie supérieure & froide du cou ; venant à tomber sur les parties du ventre, ou du cou, qui sont extremement chaudes, font briser le vaisseau dans ces endroits. Les *cucurbites* sont ordinairement de verre ; il n'y a que dans les distilations sur un feu ouvert qu'on emploie quelquefois des *cucurbites* de terre, qu'on appelle *canthari figulini*. Quant à celles qui sont faites de cuivre & étamées, on les appelle *vesica distillatoria*. Ceux qui voudront savoir de quelle maniere se font les distilations, digestions & sublimations par le moyen des *cucurbites*, n'ont qu'à recourir à ces différens articles.

Une observation qu'il est à propos de faire, c'est que les *cucurbites* dont on se servira pour essayer l'or & l'argent par le moyen d'une séparation faite avec l'eau-forte ; ne doivent point être de crystal, mais du meilleur verre commun ; car elles doivent être en état de supporter la corrosion, & de résister à l'action du menstrue & du feu. Il ne faut pas non plus qu'elles soient trop épaisses, sur-tout au fond ; car elles ne manqueroient pas de se briser sur le trépié où elles seroient posées. On leur donnera huit ou dix pouces de hauteur, & un demi-pouce de diametre à leur ouverture, tout-au-plus, afin que s'il arrivoit quelque violente effervescence dans la matiere contenue dans le vaisseau, elle ne se répandît point, ou afin qu'il ne s'en dissipe pas une partie en forme de petites gouttes semblables à celles

celles d'une pluie modérée ; car les métaux dissous s'élevent assez volontiers avec ces gouttes. D'ailleurs cette étroitesse du cou ne donne que plus de lieu à la réverbération & répercussion des exhalaisons. Le ventre de cette espece de *cucurbite* sera suffisamment large, s'il peut contenir une once ou deux d'eau-forte. Il est encore à propos que leur orifice soit convexe en dehors, & ait une espece de rebord large, afin que lorsqu'on viendra à en verser les solutions, elles ne se répandent pas sur les côtés.

CUCURBITULA, σικύα. Ventouse.

Les *ventouses* des Anciens étoient de différentes matieres; ils en avoient de verre à la vérité : mais ils en avoient aussi de corne & de cuivre. Leur usage est fort ancien, & Hippocrate les ordonne fréquemment, tantôt avec scarification, & tantôt sans scarification.

Les Medecins de la Secte Méthodique en faisoient grand usage, & ils se proposoient par ce remede de relâcher. Ils commençoient à les appliquer dans le second ou dans le troisieme *diatritos*, c'est-à dire le cinquieme ou septieme jour de la maladie, pourvu qu'elle fût aiguë. Il y avoit des cas dans lesquels ils en couvroient le malade presque de la tête aux pieds. Dans la phrénésie par exemple, ils en appliquoient à la tête, aux parties voisines de la tête, autour du cou, aux euisses, au ventre, au dos & aux hypocondres.

Les Méthodiques joignoient ordinairement la scarification à la *ventouse*, ou du moins ils appliquoient les sangsues, & lorsqu'elles étoient pleines & qu'elles se détachoient, ils leur faisoient succéder les *ventouses*, pour achever de tirer la quantité de sang qu'ils croyoient à propos d'évacuer.

Il leur arrivoit cependant quelquefois d'en user sans scarification. Ils appelloient alors ces *ventouses*, *leves*, κοῦφαι. CÆLIUS AURELIANUS. *Acut. Lib. II. cap.* 29.

Ils en avoient d'autres qu'ils nommoient *arentes & siccatæ*. CÆLIUS AURELIANUS. *Acut. Lib. I. cap.* 11.

Les *ventouses* des Anciens étoient ordinairement de cuivre. Les unes avoient l'orifice étroit, & l'on s'en servoit dans les cas où il étoit à propos de ventouser fortement; les autres avoient l'orifice plus large & recourbé en dehors, & ils en usoient dans les occasions où il n'étoit question que de ventouser légérement. CÆLIUS AURELIANUS. *Acut. Lib. III. cap.* 17.

S'ils avoient à ventouser des parties fort sensibles, ils se servoient de *ventouses* de verre ou de terre. Ils en avoient aussi pour ces cas d'autres qui étoient faites de corne. CÆLIUS AURELIANUS.

Celles qui étoient de cuivre ou de verre ne s'employoient jamais qu'avec le feu. Mais nous lisons dans Antyllus que les *ventouses* de corne avoient une petite ouverture à leur extrémité, & qu'on les faisoit prendre par la succion.

La pratique d'appliquer des *ventouses* & de s'en servir pour tirer du sang, étoit fort commune chez les Anciens, ainsi que nous l'apprenons d'Hippocrate, de Celse, de Galien & d'autres Auteurs. Mais ces instrumens sont aujourd'hui fort négligés; & il y a même des Contrées où ils sont entierement hors d'usage. En Allemagne, par exemple, il n'y a gueres que les Baigneurs, qu'on regarde comme une espece de Chirurgiens subalternes, qui fassent usage des *ventouses*. Cependant comme la *ventouse* est un instrument de Chirurgie, & que son usage est vraiment chirurgical, nous étant proposé de ne rien omettre de ce qui concerne cette branche de la Medecine, nous ne pouvons nous dispenser de dire un mot de ses usages & de la maniere de l'appliquer. L'usage des *ventouses* est fort étendu; car il n'y a presque aucune partie du corps à laquelle elles ne soient appliquables. Mais il y a deux choses principales à considérer dans leur application : ou elle se fait sur une partie qu'on a d'abord scarifiée, ou elle se fait sans scarification. S'il n'y a point de scarification, on dit que la *ventouse* est seche; & s'il y a scarification, on dit qu'elle est humide. V. *Pl. III. du premier Vol. fig.* 1. la forme qui convient dans l'un & l'autre cas. Dans la *ventouse* seche, on commence par y tenir du feu ou une chandelle allumée avant que de l'appliquer : la chaleur ayant raréfié l'air, fait qu'elle s'attache fortement à la peau, & que la chair & les humeurs sont attirées presque sur le champ dans sa cavité. Ceux qui ont l'habitude de ventouser dans les bains, s'en acquittent avec beaucoup de dextérité. Le but qu'on se propose en appliquant la *ventouse* seche, c'est ou de faire une révulsion du sang, ou de l'inviter à se porter dans l'endroit où la *ventouse* est appliquée. C'est par cette raison qu'Hippocrate ordonne *Sect.* 5. *Aphor.* 50. d'appliquer au dessous du sein une large *ventouse* aux femmes en qui l'évacuation menstruelle est trop abondante. Il se proposoit sans doute, par cette opération de procurer une révulsion du sang de la matrice aux parties supérieures. C'est d'après les mêmes principes, qu'il m'est arrivé à moi-même d'appliquer avec succès aux piés, au gras de la jambe, & audessus des genoux, des *ventouses* dans les hémorrhagies abondantes par le nez, & dans les crachemens de sang. Scultet parle, *Observ.* 85. d'une femme que des applications réitérées de six *ventouses*, sans scarification, délivrerent non-seulement des symptomes terribles qui accompagnoient une suppression de regles dont elle étoit affligée; mais même de la suppression. On applique aussi les *ventouses* seches à la tête, aux tempes, derriere les oreilles, au cou, ou aux épaules, dans les maux de tête, dans le vertige, & dans d'autres affections de cette partie. Celse ordonne *Lib. IV. cap.* 2. l'application des *ventouses* aux tempes, & à la partie postérieure de la tête dans les maux de tête violens. Dans les paralysies des membres, où il est question de provoquer l'influx du sang & des esprits, on applique les *ventouses* aux mains & aux piés; on y a recours aussi dans la sciatique, dans les douleurs aux hanches & à d'autres parties. Dans tous ces cas on applique les *ventouses* sur les parties affectées, & on réitere l'opération jusqu'à ce qu'elles soient fort rouges & douloureuses.

Il est assez ordinaire en Allemagne & dans les autres Contrées Septentrionales, de joindre les scarifications aux *ventouses*. Alors on commence par ventouser la partie jusqu'à ce qu'elle soit rouge, ensuite on fait seize ou vingt incisions à la peau avec un petit instrument appellé lancette à scarification, qu'on voit représenté *Pl. III. du premier Vol. fig.* 3. On fait ces incisions si proche les unes des autres, que la *ventouse* puisse les couvrir toutes & en tirer du sang. Voy. *figure* 3. Le Chirurgien commence par scarifier la partie inférieure, & il pousse l'opération en montant par dégrés. Car s'il commençoit par la partie supérieure, le sang qui couleroit des premieres incisions qu'il feroit, venant à se répandre sur les parties inférieures, l'empêcheroit de travailler commodément. Tandis qu'on scarifie, on fait chauffer la *ventouse* par le moyen d'une chandelle; & lorsque la scarification est faite, on l'applique sur la partie à laquelle la compression de l'air extérieur l'attache assez fortement pour tirer le sang par les incisions. Mais comme il est assez ordinaire d'appliquer plusieurs *ventouses* à la fois, & sur différentes parties du corps, le Medecin en ordonnant quelquefois quatre, six, huit, & même plus, suivant l'exigence des cas & la volonté du malade, il faut conduire les scarifications de maniere que tandis qu'une *ventouse* est attachée & tire, on puisse appliquer les autres comme on a fait la premiere. Cela fait, on enlevera la premiere appliquée, & l'on versera le sang dans un vaisseau; ensuite on lavera la *ventouse* avec de l'eau chaude, on nettoyera la peau avec une éponge, & on appliquera derechef la *ventouse*. Si le sang cesse trop promptement de couler, on fera de nouvelles incisions, & l'on réitérera l'application des *ventouses*, jusqu'à ce qu'on ait retiré une quantité de sang suffisante : il est assez ordinaire de le laisser couler jusqu'à ce qu'il s'arrête de lui-même. Après cette opération on bassinera les parties scarifiées

avec une éponge trempée dans de l'eau chaude, & l'on hâtera la cicatrice en les frotant avec quelque graisse. Mais si le sang continuoit à couler, ce qui arrive assez rarement, il faudroit alors laver les parties avec de l'esprit de vin, ou de l'eau de la Reine de Hongrie, mettre des compresses, & les fixer par un bandage.

Les Chirurgiens modernes ont inventé, tant pour leur commodité que pour le bien du malade, un instrument composé de seize petites lancettes cachées dedans une boîte cubique de cuivre, d'où on les fait sortir toutes à la fois. V. *Pl. III. du premier Vol. fig. 3.* On applique sur la peau le côté de l'instrument *C C C C*, ensuite en pressant le bouton *B*, on fait sortir brusquement la pointe des seize petites lancettes, qui font en mêmetems à la peau seize petites incisions, sur lesquelles on applique une *ventouse*, ainsi que nous l'avons dit cidessus. On trouve dans la Chirurgie d'Ambroise Paré *Liv. II. cap. 5.* & dans les Notes de Lambzweerde sur l'*Armamentarium Chirurgicum* de Scultet, un scarificateur qui differe peu de celui que nous venons de décrire. Mais le seul usage que ces Auteurs attribuassent à cet instrument, c'étoit de faire des incisions aux parties affectées de gangrene; au lieu que ceux qui se mêlent de ventouser parmi nous emploient ce scarificateur dans toutes les maladies où la scarification est nécessaire, & toujours avec succès, ainsi que j'en ai été témoin, & que je l'ai éprouvé moi-même plusieurs fois. M. Garengeot traite à la vérité cet instrument d'inutile & de peu commode: mais il y a toute apparence qu'il en a peu vû faire usage, quoique rien ne soit plus commun parmi les Allemans.

Il y a différentes parties du corps auxquelles il est assez ordinaire de faire des scarifications: telles sont la tête, le cou, l'entre-deux des épaules, le derriere des oreilles, l'occiput, le dos, les lombes, les bras, les jambes & surtout la cheville du pied. Mannus a même composé un traité particulier intitulé *de Malleolorum scarificatione ex veterum sententiâ*, où il vante beaucoup cette opération. Rhodius rapporte, *Obs. 17. Cent. 3.* un cas dans lequel elle eut des suites fâcheuses: mais il paroît que ce fut par accident. On scarifie dans un grand nombre de maladies, où la trop grande abondance du sang exige soit une révulsion, soit une dérivation, soit une évacuation. On peut mettre entre ces maladies la plupart de celles qui attaquent la tête, mais surtout les yeux, les oreilles, les amygdales & la luette; tels sont les maux de tête, l'abondance d'humeurs dans cette partie, les ophtalmies, la goutte sereine commençante, & les cataractes. Il est difficile de marquer jusqu'à quel point la scarification est avantageuse dans toutes ces occasions, surtout lorsqu'elle est faite à tems & qu'elle est réitérée prudemment & à des intervalles convenables. Elle ne sera pas moins salutaire que la saignée aux malades qui ont besoin de cette derniere évacuation, & en qui la petitesse des veines la rend impratiquable avec la lancette, comme il arrive quelquefois. Je pourrois citer un grand nombre de cas dans lesquels j'ai substitué avec succès la scarification à la phlébotomie. Le savant Medecin Morgagni conseille, *adversar. Anatom.* la scarification des veines de l'occiput dans les apoplexies & dans les affections comateuses; opération, dit-il, dont la raison & l'expérience lui ont constaté l'efficacité singuliere. Zacutus Lusitanus tira d'affaire un malade attaqué d'une dangereuse apoplexie, par des scarifications réitérées à l'occiput. En effet, il ne paroît pas qu'il y ait de méthode plus propre pour évacuer le sang qui est en stagnation dans les veines du cerveau qui communiquent avec celles de l'occiput, & pour y restituer la circulation. Morgagni veut que les scarifications que l'on fait en pareil cas soient profondes. Les scarifications à l'occiput ne sont pas moins utiles dans les inflammations aux yeux; & Lancisi ce célebre Auteur nous assure que dans la pleurésie, mais surtout dans la fausse, une scarification profonde faite au côté affecté à la suite de la saignée, apportera un soulagement considérable & prompt. Mais il faut savoir que la scarification, ainsi que la phlébotomie est un de ces remedes auxquels il faut avoir recours en certains tems de l'année, & qu'on ne néglige point impunément lorsqu'une fois on y est accoutumé. La suppression totale des scarifications expose ceux qui en ont l'habitude à des rechûtes, ou même à d'autres maladies plus fâcheuses.

J'avouerai qu'entre les Medecins & les Chirurgiens, il n'est pas rare de trouver des personnes qui prétendent que la scarification est un remede qui n'a presqu'aucune efficacité. La principale raison qu'ils en apportent, c'est qu'on n'évacue par cette opération que le sang logé entre les muscles & la peau. Mais sauve la déférence que je dois à leur autorité, je crois que c'est un sentiment qu'ils ont embrassé avec trop de précipitation & trop peu de fondement; car je suis convaincu par ma propre expérience, & par celle d'un grand nombre de savans Medecins, qu'on obtient par la scarification une aussi grande quantité de sang, & de sang aussi épais que par la saignée; rien n'empêche donc que les maladies les plus graves & les plus dangereuses qui seront causées par la pléthore, ne puissent être traitées par l'un de ces remedes, aussi bien que par l'autre. J'ai même raison d'assurer qu'il y a des cas où la scarification est préférable à la saignée, en ce que les *ventouses* qui lui succedent, s'attachant fortement à la peau, diminuent non-seulement la quantité du sang, mais l'attirent avec une force prodigieuse de toutes les parties du corps dans un endroit déterminé; circonstance avantageuse qui n'est point à négliger, & dont on peut se promettre raisonnablement des effets salutaires dans les maladies des yeux, des oreilles, dans les assoupissemens, dans les inflammations des amygdales, dans les douleurs aux articulations, dans les hémorrhagies, & dans d'autres maladies de la même espece.

Mais il y a des Medecins qui poussent les choses plus loin; ce n'est pas assez, selon eux, que la scarification soit inutile, ils veulent encore qu'elle soit pernicieuse: & ce sur quoi fondé? sur ce que cette opération faite à contre-tems ou avec des instrumens sales & infectés a produit quelquefois les effets les plus fâcheux & même la mort. Hildanus prétend, *Cent. 5. Observ. 71.* que la scarification attira une paralysie: mais il est évident par son observation même, que cette paralysie pouvoit avoir tout une autre cause. A quoi bon, ajoutent les Antagonistes de la scarification, exposer une personne saine à contracter quelque maladie virulente en la faisant scarifier avec un instrument qui peut avoir été appliqué immédiatement auparavant sur quelqu'un qui étoit infecté de vérole, de lepre, ou de quelqu'autre maladie contagieuse; car on ne peut douter que l'infection ne passe d'un sujet à un autre par la scarification, ainsi que la petite vérole par l'inoculation. Voyez Jordanus, de la peste récente de Moravie, Sporischius, des suites fâcheuses de la scarification, & de l'usage des *ventouses*, à Brin en Moravie; & les Observations de Libavius insérées dans celles d'Horstius, *Lib. IV.* sur une scarification virulente. Quelle que soit la force apparente de cette objection; je ne croi pas qu'elle suffise pour déterminer à condamner & rejetter la scarification; car l'on remarqueta qu'elle porte en même-tems contre la phlébotomie dans laquelle on ne peut nier qu'un malade n'ait à courir des dangers particuliers, outre ceux qui lui sont communs avec la scarification, s'il arrive que la lancette soit mal-propre. Mais qui empêche qu'on ne réponde que ni la saignée, ni la scarification n'auront les suites fâcheuses qu'on en craint, si le malade a la prudence de prendre pour son Chirurgien un homme propre & dont les instrumens soient nets? Si cela ne suffit pas pour l'entiere sécurité de ceux qui rejettent la saignée; nous en serons quittes pour conseiller à ceux qui en ont besoin, de se pourvoir d'instrumens, & de scarificateur qui ne ser-

vent que pour eux, & qu'ils pourront tenir aussi propres, & aussi secs qu'ils le jugeront à propos.

Outre la maniere de scarifier que nous venons de décrire, il y en a une autre que les Chirurgiens pratiquent dans les inflammations violentes, dans les mortifications récentes ou confirmées, dans les charbons pestilentiels, & dans d'autres maladies semblables; c'est de faire un grand nombre de petites incisions à la peau, avec une lancette ou un autre instrument tranchant convenable: ils ont éprouvé qu'on pouvoit par ce moyen évacuer avec beaucoup de succès, le sang corrompu & croupi, sans le secours des *ventouses*. C'est cette espece de scarification qu'on appelle proprement Chirurgicale, pour la distinguer de la précédente. On y a recours particulierement dans les gangrenes, & dans les mortifications. Il y a des Auteurs qui la recommandent aussi dans l'enflure des piés, dans l'hydrocéphale, dans les hydropisies, & particulierement dans celle du scrotum. S'il arrivoit qu'un membre, par exemple, une jambe, fût tellement distendue par l'hydropisie, qu'il y eût à craindre que la peau ne crevat, il seroit à propos de scarifier & d'évacuer par l'incision les humeurs peccantes. Mais cette opération exige beaucoup de prudence; & à moins que la nature ne l'exige, & que nous n'en n'ayons pour garant la distension excessive du membre, il faudra laisser là la lancette, dont l'usage en pareil cas pourroit être suivi de la gangrene, du sphacele, & de la mort du malade, comme il est arrivé plusieurs fois. Pline conseille dans son Histoire Naturelle, *Lib. XXVIII. cap.* 1. & 11. la scarification des gencives, pour le mal de dents; & je ne doute point qu'il n'y ait des occasions où ce remede produiroit un fort bon effet.

Un remede assez analogue à la scarification, est celui que Celse recommande, *Lib. IV. cap.* 2. Arétée, *de Curatione Morborum chronicorum*, *Lib. I. cap.* 11. & qui est fort en usage parmi les Egyptiens; savoir, de tirer du sang des narines dans les maux de tête. Pour cet effet ils y font un grand nombre de scarifications, ainsi qu'aux oreilles, aux levres, & aux gencives; & cette pratique est quelquefois suivie d'un succès merveilleux dans les inflammations & dans d'autres maladies. Voy. Prosper Alpin, *de Medicinâ Ægyptiorum*, & Stahl, *de Scarificatione narium Ægyptiacâ*. Quelque peu versé que l'on soit dans la Medecine, on n'ignore point combien la nature se trouve quelquefois soulagée par une hémorrhagie du nez. Une autre pratique des Peuples que nous avons cités, c'est de battre le gras des jambes avec des bâtons, & de les scarifier ensuite, ou d'y faire de petites incisions, comme un moyen de procurer une forte révulsion des humeurs dans les inflammations du cerveau, dans les délires, dans les fievres, & dans les insomnies. Voyez Prosper Alpin, *de Medicina Ægyptiorum*, *pag.* 72. où l'on a représenté la maniere dont cela se fait. Toutes ces méthodes n'ont point fait fortune en Europe, où elles sont maintenant presqu'entierement hors d'usage.

Quelques anciens Medecins & Chirurgiens à l'imitation d'Hippocrate, avoient la coutume de scarifier le dedans des paupieres, & même les yeux, avec un instrument destiné à cette opération, dans la plupart des maladies dont cet organe étoit affecté. Si l'on consulte le Traité d'Hippocrate, *de Visu*, on ne doutera point que ce ne fût en effet une des pratiques de ce grand homme. Mais elle avoit été bannie de la Chirurgie; & il y avoit longtems qu'il n'en n'étoit plus question, lorsqu'un Medecin Anglois, appellé Woolhouse, s'avisa de la faire reparoître à Paris. Depuis il a eu des imitateurs, & cette espece de scarification a été renouvellée, à ce qu'on nous a dit, avec assez de succès. Quant à la maniere de la faire, & à l'instrument dont on se sert, nous renverrons le Lecteur à l'article *Oculus*. Heister, *Chirurgie*.

CUD

CUDU-PARITI, petit arbrisseau qui croît dans le Malabar, qui s'éleve à deux fois la hauteur de l'homme, & qui porte des fleurs pendant toute l'année; ses feuilles broyées, mises dans du lait & appliquées sur la tête en forme d'onguent, procurent le sommeil & calment les maux de tête & les vertiges, son fruit broyé & pris dans de l'eau arrête la dyssenterie, & guérit les gerçures à la bouche. Ray, *Hist. Plant.*

CUI

CUIETE ou *Arbor cucurbitifera Americana folio subrotundo*. Marcgr. & Pison.

CUIPOUNA, nom d'un arbre qui croît au Bresil. Il y en a de plusieurs especes. Le suc de l'écorce de celle qui porte des fleurs jaunes, exprimé & mêlé avec de l'eau claire, déterge & incarne les ulceres invétérés. Ray, *Hist. Plant.*

CUL

CULATUM, *Calciné*. Ruland.

CULBICIO, espece de strangurie, ou plutôt ardeur d'urine. Castelli, d'après Velschius.

CULEUS, le *Culeus* ou *Culleus*, étoit la plus grande mesure des liquides, qu'eussent les Romains. Il contenoit vingt *Amphoræ*. Rhemnius Fannius.

Est & bis decies quem conficit amphora nostris,
Culeus: hoc nulla est major mensura liquoris.

Au lieu de *nostris*, il n'y a point de doute qu'il ne faille lire *nostra*. Pline dit, *Lib. XIV. cap.* 4. que sept *Culei* valent cent quarante *Amphoræ*. Chaque arpent de vigne, ajoute-t-il, peut rendre sept *Culei* de vin, c'est-à-dire, cent quarante *Amphoræ*. L'urne étant la moitié de l'*Amphora*, il s'ensuit que le *Culeus* contenoit quarante urnes Romaines. Columella dit que le *Culeus* de vin se montoit à trois cens *Nummi*, ou à soixante & quinze *Denarii*.

Le *Culeus* contenoit aussi cent soixante *Congii*, ou neuf cens soixante *Sextarii*. On nous parle de *Dolia culearia*, & *Sesquiculearia*. Les *Dolia sesquiculearia*, devoient être fort grands, puisqu'ils contenoient trois muids & trois septiemes d'un muid, c'est-à-dire, plus que ne contiennent nos pipes. On entend quelquefois par *Culeus*, un sac de cuir. Arbuthnot.

CULMUS, *Chaume* ou *Paille*.

Le *culmus* ou *culmen* des Latins, & le *κάλαμος* des Grecs, n'est autre chose que la tige du blé, ou ce que nous appellons la paille. Dans les plantes & dans les grains, le *culmus*, ou la tige correspond au *caudex* ou tronc dans les arbres, & au *calamus* dans le souchet, & dans le jonc; ensorte que ce terme désigne généralement la partie comprise entre la racine & la sommité ou pannicule. On peut conjecturer par-là ce que les Botanistes entendent par le genre culmifere. Mais ce genre qu'ils ont tous adopté, pour constituer une espece particuliere de plante est plus ou moins étendu dans les uns que dans les autres. Motison, par exemple, rapporte aux culmiferes, toutes les plantes herbacées qui donnent une seule graine pour chaque fleur, dont les feuilles sont étroites & semblables à celles du roseau, & qu'on appelle communément graminées. Ces plantes ont leurs semences, ou nues & sans écorce, ou couvertes & enveloppées dans des tuniques & des membranes. Les unes & les autres se divisent en plantes culmiferes en épi, & plantes culmiferes à pannicule épars. M. Ray entend par plantes culmiferes, celles qui poussent une tige ronde genouillée, à jointure noueuse, creuse pour l'ordinaire, & garnie d'une feuille à chaque genou. Ces feuilles sont foibles, ont une base large, vont en diminuant peu à peu, & se terminent enfin en une pointe fort aiguë. Ces culmiferes ou ont une semence assez grosse & propre à faire du pain, & on les appelle fromentacés, ou leur semence

est fort petite, & on les appelle herbacés; cependant à proprement parler les culmiferes, herbacés & fromentacés ne different point quant au genre. Ray distribue derechef ces deux especes en culmiferes fromentacés, ou herbacés en épi, & en culmiferes fromentacés ou herbacés à pannicule : mais il les range tous sous la dénomination commune de graminées à fleurs à étamines. Les plantes culmiferes, sont, selon Herman, celles qui sont sans pétales,qui ont une enveloppe,& des étamines. Ludwig, dans ses Définitions des Plantes, met au nombre de celles à étamines tous les culmiferes dont le fruit est contigu à la fleur. Dans le sisteme de Boerhaave, les culmiferes sont rangés entre les monocotylédons sans pétales,& ils ont la tige janne divisée en jointures, & ces jointures sont raffermies par une espece de cloison ou diaphragme. De ces jointures ou nœuds partent des feuilles étroites semblables à celles du roseau, rangées alternativement, qui forment à leur base une partie si considérable de la tige, que si on les en sépare artistement, on la rend extremement foible. Boerhaave distribue les culmiferes en culmiferes à épi, & culmiferes à pannicule. Les éteubles ou ce qui reste du blé dans les champs après la moisson, s'appellent aussi *culmus*, d'où l'on a fait le mot *culmare*, qui, si nous en croyons Saumaise dans ses *Exercitationes Plinianæ*, se dit de ceux qui arrachent la racine du culmiférе avec sa tige; comme dans les premiers tems on n'usoit oj de late, ni de tuile, & que les maisons étoient couvertes de chaume & de paille, on appelloit le sommet des maisons, *Culmina*.

CULMUS, la tige du blé & des plantes graminées, d'où l'on a fait le mot culmifere, & le genre des culmiferes, ou de plantes dont la tige est unie, genouillée, ordinairement creuse, & garnie à chaque nœuds de feuilles longues, étroites & pointues, & dont la semence est contenue sous une enveloppe ou cosse légere : telles soot le froment, l'orge, &c.

CULTER, c'est le nom que Théoph. Protaspatarius donne au troisieme lobe du foie. CASTELLI.

CULUS, l'*Anus*.

CUM

CUMANA *Arbor dicta* de Laet. *Gacirma*. Nieremberg. Ce sont les noms d'un arbre Indien, qui ressemble beaucoup au mûrier, tant par sa forme, que par son fruit dont on fait un sirop, qu'on dit être fort bon pour la toux & pour l'enrouement. Son bois est si dur qu'il fait feu comme le caillou.

CUMANDA-GUACU, nom de certaines feves Indienoes fort grosses. On les fait rotir, on les broye, & on eo donne dans un œuf pour le flux de ventre. Bouillies, mises eo cataplasmes & appliquées sur le ventre, elles passent pour guérir la colique. On s'en sert aussi sous cette forme pour résoudre les abscès.

Il y a une seconde espece de *cumanda*, qu'on appelle *cumanda-guara*.

CUMBULU. H. M. *Nux Malabarica unctuosa*; *flore cucullato*, D. Syen. *An Adhatoda Zeylanensium*, Herman?

C'est un grand arbre qui croît au Malabar. Sa racine prise eo décoction avec une addition légere de riz, passe pour un bon remede dans les fievres symptomatiques qui accompagnent la goute. Prise dans du lait aigre, elle est bonne pour les flatuleoces, & pour les maladies de la poitrine : broyée & bouillie dans de l'eau, elle est salotaire dans les fievres froides & de langueur; brûlée & réduite en poudre, on l'applique sur les parties attaquées de goute; prise dans du lait aigre, elle calme les tranchées; & le suc de ses feuilles pris en boisson produit le même effet. RAY, *Hist. Plant.*

CUMINOIDES, *Cumin sauvage.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles ont un grand nombre de lobes comme celles de la pimprenelle. Ses fleurs sont petites, composées de plusieurs pétales, & ramassées en une touffe ronde. Les feuilles de la fleur sont frangées. Chaque fleur est suivie d'une seule graine. MILLER, *Diction.*

Cuminoides, vulgare, Tourn. Inst. 300. Elem. Bot. 250. Boerh. Ind. A. 132. *Cuminum sylvestre*. Offic. Germ. 408. Emac. 1067. Park. Theat. 372. Raii Hist. 1. 402. Chab. 384. *Cuminum sylvestre, capitulis globosis*. C. B. Pin. 146. *Cuminum sylvestre primum, valdè odoratum globosum*, J. B. 3. 23. *Pastinaca tenuifolia, Cretica; capitulis globosis*. Mor. Umb. Planch. 4. *Daucus odoratus Creticus, sanguisorbæ capitulis villosis*, Pluk. Allemag. 130. *Umbelliferis affinis, capitulis globosis & villosis*. Hist. Oxon. 3. 265. *Cumin sauvage.*

Cette plante croît principalement en Crete, sa semence est la seule partie dont on fasse usage en Medecine. On la recommande dans les tranchées, dans les flatuleoces, pour la toux, pour dissiper les meurtrissures, & pour calmer les inflammations aux testicules. DALE.

CUMINUM, *Cumin*. Miller fait venir ce mot de *κυεῖν*, *accoucher*, parce que cette plante passe pour fort efficace contre la stérilité.

Voici ses caracteres:

Sa racine est annuelle; ses feuilles ressemblent à celles du fenouil. Sa graine est petite, longue, étroite & recourbée; chaque fleur en donne deux, ainsi que dans les autres ombelliferes.

1. *Cuminum*, Mor. Umb. 4. Hist. Oxon. 3. 271. Boerh. Ind. A. 49. *Cuminum*, Offic. *Cyminum, sive cuminum sativum*, J. B. 3. 22. Raii Hist. 1. 433. *Cyminum, sive cuminum*. Chab. 384. *Cuminum vulgare*. Park. Theat. 887. *Cuminum semine longiore*. C. B. Pin. 146. *Cuminum sativum Dioscoridis*, Germ. 207. Emac. 1066. *fœniculum Orientale, cuminum dictum*. Tourn. Inst. 312. *Cumin.*

C'est une petite plante basse qui s'éleve rarement à plus d'un pié, dont les feuilles sont nombreuses, petites, foibles, semblables à celles du fenouil, mais pas si larges à beaucoup près & en ailes. Ses fleurs croissent en petites ombelles, elles sont d'un blanc rougeâtre, & donnent chacune deux graines longues, cannelées, d'un brun jaunâtre & d'une odeur assez forte, mais qui n'est point désagréable. Sa racine est petite & meurt aussi-tôt que la graine est mûre. On en seme beaucoup en Sicile & à Malte, & c'est de-là qu'on nous apporte sa graine qui est la seule partie dont on fasse usage.

La graine de *cumin* est une des quatre semences chaudes majeures; ses parties sont échauffantes & fort résolutives. On s'en sert pour chasser les vents de l'estomac & des entrailles; on en met assez souvent dans les clysteres, & on en fait prendre en poudre & infusée dans du vin pour le même effet. On l'applique extérieurement avec beaucoup de succès, dans les maux de poitrine ou de côté, ainsi que dans les douleurs d'entrailles.

Le *cumin* ne fournit d'autre préparation officinale qu'une emplâtre. MILLER, *Bot. Offic.*

Emplâtre de Cumin.

Prenez *de la graine de cumin*, *des baies de laurier*, } *de chacune une livre.*
d'ivete, quatre poignées.

Faites bouillir le tout dans douze pintes d'eau de fontaine.

Passez la liqueur.

Faites-la bouillir ensuite dans six livres de poix de Bourgogne, jusqu'à ce qu'elle ait la consistance d'une emplâtre dure.

Laissez reposer le tout jusqu'à ce qu'il soit froid.

Otez la décoction qui se séparera.

Faites fondre derechef la poix.

Jettez-y peu à peu,

des baies de laurier, } *de chacune une demi-livre.*
de la graine de cumin réduite en poudre,

Remuez continuellement le mélange, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance d'une emplâtre.

On ne trouve cette préparation dans aucune Pharmacopée antérieure à celle du Collége de Londres. Dans la premiere édition de celle-ci on ajoute une livre de chacune des poudres, ensorte que la consistance que cela donne est à peu près la même que celle qu'on obtient par la préparation précédente. L'ivette est pareillement une addition faite à la décoction: mais originairement il n'y avoit point de décoction. Lorsqu'on réduira en poudre la graine de *cumin* & les baies de laurier, si l'on n'a pas l'attention de ne les point faire trop sécher, le mélange prendra une consistance dure & fragile. Mais en prenant ces précautions, il restera toujours assez d'huile pour que le tout ne dégénere point en une consistance trop dure.

Outre l'espece de *cumin* dont nous venons de parler, Dale fait mention de la suivante.

Cuminum, siliquosum, Offic. Ger. 908. Emac. 1067. *Hypecoi altera species*, C. B. Pin. 172. *Hypecoum alterum*, Park. Theat. 372. Raii Hist. 2. 1328. *Hypecoon, siliquis propendentibus non articulatis, Bivalvibus incurvis*, Hist. Oxon. 2. 579. *Hypecoon, tenuiore folio*, Tourn. Inst. 230. Elem. Bot. 197. *Cumin sauvage à siliques.*

Cette plante passe pour avoir la même propriété que le pavot; elle croît en Espagne, où elle fleurit au mois de Mai.

CUMINUM, *pratense*. Voyez *Carum*.
CUMINUM, *sylvestre*. Voyez *Cuminoides*.

CUN

CUNANE; nom d'un fruit Indien assez gros qui croît sur un petit arbre appellé *morremor*. Les habitans de la contrée où il croît le font cuire, & le mangent pour guérir les maux de tête. RAY, *Hist. Plant.*

CUNEALIS SUTURA, la suture formée par l'os sphénoïde ou cuneïforme, & par l'os frontal.

CUNEIFORME OS, *os sphénoïde*. Voyez *Caput*.

CUNEIFORMIA OSSA; c'est ainsi qu'on appelle, selon Blancard, le cinquieme, le sixieme & le septieme os du tarse. Voyez *Crus*.

CUNICULUS, Offic. Schrod. 5. 284. Raii Synop. A. 205. Mer. Pin. 168. Aldrov. de Quad. Digit. 382. Schw. de Quad. 86. Jonf. de Quad. 111. Gesn. de Quad. 362. Charlt. Exer. 23. *Lapin.*

On prétend que le *lapin* calciné guérit l'esquinancie & l'inflammation du gosier. On emploie sa graisse pour résoudre les duretés des tendons & des articulations, & son cerveau est estimé propre à résister au poison.

Lorsqu'on veut manger le *lapin* on doit le choisir tendre, gras, ni trop jeune, ni trop vieux, qui ait été bien nourri. Il est beaucoup meilleur en hiver qu'en été, parce que sa chair est pour lors plus tendre & plus délicate.

Le *lapin* nourrit beaucoup & fournit un bon aliment.

Quand il est trop jeune, il produit beaucoup d'humeurs visqueuses; quand au contraire il est trop vieux, sa chair est seche, dure & difficile à digérer.

Le *lapin* contient beaucoup de sel volatil & d'huile.

Il convient, surtout en hiver, à toute sorte d'âge & de tempérament, pourvu qu'on en use modérément.

REMARQUES.

Le *lapin* est un animal fort connu, il ressemble beaucoup au lievre en plusieurs choses. Premierement, en ce qu'il est fait à peu près comme lui, quoiqu'il soit plus petit. Secondement, en ce qu'il est timide, qu'il court très-vîte, qu'il a l'ouie très-fine, qu'il rumine. Troisiemement, en ce qu'il multiplie considérablement, ce qui a fait dire à plusieurs qui croyoient le lievre hermaphrodite, que le *lapin* l'étoit aussi.

Les *lapins* sont ou sauvages ou domestiques. Les sauvages sont les plus délicats & les plus agréables au gout, non-seulement parce qu'ils sont dans un plus grand mouvement & qu'ils contiennent moins d'humidités superflues, mais encore parce qu'ils se nourrissent de plusieurs plantes aromatiques, comme du thym, du genievre, du serpolet, qui donnent à leur chair une saveur plus relevée & plus fine. Les *lapins* different beaucoup par rapport à leur couleur, les uns sont blancs, les autres noirs, les autres jaunes & les autres de couleur variée.

Quoique le *lapin* ait beaucoup de rapport avec le lievre en plusieurs choses, cependant sa chair est d'un gout un peu différent. Elle est aussi plus humide, plus tendre & plus succulente. Nous ne croyons pas que l'usage du *lapin* soit aussi salutaire quand il est très-jeune, que quand il est dans un âge moyen, parce que dans le premier état il abonde trop en humeurs visqueuses, comme nous l'avons déja remarqué ailleurs. Le lievre au contraire étant d'un tempérament plus sec que le *lapin*, doit être choisi plus jeune que lui. Quoique la plupart des Auteurs qui ont parlé du *lapin*, le regardent comme un mauvais aliment, propre à produire des humeurs grossieres & mélancoliques, cependant quand il a toutes les qualités que nous avons marquées, il cause peu de mauvais effets.

Quelques-uns s'imaginent que le cerveau de *lapin* diminue la mémoire, parce que cet animal ne se ressouvient pas un moment après des embuches qu'on lui a dressées & qu'il vient tout nouvellement d'éviter. Mais comme cette imagination est fondée sur un raisonnement très-peu solide, je ne m'arrêterai point ici à la combattre & à la refuter. LEMERY, *Traité des Alimens.*

CUNTUR; c'est le nom d'une aigle Américaine fort grosse, dont la graisse passe, selon Lemery, pour résolutive & bonne dans les affections des nerfs.

CUP

CUPELLA, ou selon quelques-uns, *capella*, *catellus*, *cinereus*, *cineritium*, *patella* ou *testa probatrix*, *exploratrix* ou *domestica*, ce sont différens noms que les Auteurs donnent à un vaisseau chymique que nous appellons *coupelle*.

Ce vaisseau est fait de terre, il est assez épais, il a la forme d'une assiette ou d'un plat; les Essayeurs s'en servent pour examiner les métaux, ou pour découvrir la quantité d'or ou d'argent qui se trouve avec les autres

substances fossiles avec lesquelles ils sont mêlés; il est capable de soutenir le degré de chaleur le plus violent; le feu commun, quelque violent qu'il soit, ne le dissout point; il retient tous les métaux en fusion; c'est dans sa cavité que toutes les portions de substance fossile mêlées dans quelque métal que ce soit, sont emportées & séparées par le plomb fondu, excepté l'or & l'argent qui y demeurent en petits globules coulans. Ce vaisseau est tant soit peu concave; on a pratiqué une petite goutiere à son bord par laquelle on verse plus commodément les métaux après l'essai. Sa surface extérieure, du côté de la base, va se terminant en un cone tronqué; on lui a donné cette figure pour pouvoir le fixer plus fermement. Il y a des *coupelles* de différentes grandeur & proportionnées aux diverses quantités de métal qu'on a à essayer. On les fait soit avec une certaine terre, soit avec les cendres des os calcinés de presque toute sorte d'animaux, excepté du cochon; les *coupelles* faites avec la cendre des os de cochon, absorbent non-seulement le plomb & les autres fossiles, mais même quelques particules d'or & d'argent. On peut se servir des cendres de plantes calcinées, pourvu qu'on ait eu soin d'en bien emporter les sels; il y a aussi quelques especes de plâtre propres à faire des *coupelles*, & les Essayeurs préferent les vaisseaux faits avec ces plâtres, à tous ceux dont nous avons parlé. On peut se servir aussi de petits os de veau, de bœufs, de moutons & de chevaux, & on les calcinera d'autant plus facilement, qu'ils auront été exposés plus long-tems aux injures de l'air. Quant à la maniere de les calciner, c'est de les tenir pendant quelques heures ou plus long-tems, selon qu'ils seront plus ou moins gros, sur un feu ouvert poussé au plus haut degré. On reconnoîtra que la calcination en est parfaite, lorsqu'en les broyant on n'y verra aucune tache noire, soit intérieurement, soit extérieurement. Lorsqu'on aura donné à ces os toute la blancheur qu'ils peuvent recevoir dans la calcination, on les pilera dans un mortier & on les passera dans un tamis fort fin; ou si l'on n'a point de tamis fin, on mettra la poudre grossiere, après qu'on l'aura fait passer par un tamis ordinaire, sur un marbre & on la porphyrisera; puis on la lavera avec de l'eau chaude. Les os des poissons étant ordinairement plus petits que ceux des autres animaux, on les calcinera plus aisément; pour cet effet, on les mettra dans un grand vaisseau de terre découvert; & lorsqu'ils auront été préparés de cette maniere, il n'y a point d'autres substances auxquelles ils ne soient préférables; on prendra une petite quantité de la cendre de ces os; on la mettra derechef dans un vaisseau de terre bien net, & on réitérera la calcination pendant quelques heures. On les lavera ensuite avec de l'eau, & on les réduira sur le marbre en une poudre très-fine. On arrosera cette poudre avec de l'eau pure, ou avec du blanc d'œuf délayé dans de l'eau; on en fera une masse en la paitrissant fortement avec les doigts; on mettra cette masse ainsi paitrie dedans un mortier de cuivre d'une grandeur convenable. Si l'on s'étoit servi de plâtre calciné, il auroit fallu l'arroser avec de la solution de vitriol. Lorsque cette masse sera dedans le mortier, on y pratiquera une cavité en appuyant dessus le pilon fortement. L'on répandra sur la surface de cette cavité ainsi formée, à travers un tamis, de la poudre fine & seche des os préparés comme nous avons dit ci-dessus; on remettra le pilon dans la cavité en appuyant avec force à deux ou trois reprises, pour affaisser toutes les petites inégalités que la poudre répandue auroit pu y former. Quant à celles qui seront formées sur les bords, on les enlevera avec un couteau. On mettra la *coupelle* ainsi faite dans un lieu sec. Les meilleures *coupelles* sont celles qui sont faites de plâtre, de cendre d'os & d'épine de poisson, parce qu'il n'est pas nécessaire de les faire cuire à un feu si violent, ni de faire une attention si scrupuleuse au degré du feu dans lequel on les cuit, avant que de s'en servir. Si on a fait entrer dans leur préparation des cendres de bois, il faut les avoir tenues sur le feu pendant une demi-heure, avant que d'y mettre des métaux. Si on oublie de prendre cette précaution, le métal s'échappera du vaisseau goutte à goutte, avec les vapeurs aqueuses qui s'en exhaleront; car comme il y a toujours une portion de sel alcalin adhérente aux cendres du bois & qu'une des propriétés de ce sel alcalin, c'est d'attirer l'humidité; l'air seul n'est pas capable de sécher suffisamment ces *coupelles*; les cendres dont elles sont faites ont toujours quelque humidité, ainsi qu'il paroît par leur couleur brunâtre, & qu'on peut s'en convaincre en versant dessus de la solution de sel ammoniac; ajoutez à cela que ces cendres sont plus disposées à se vitrifier que les cendres d'os. D'ailleurs il est d'expérience que la poudre seche que l'on a semée dans la cavité de la *coup.lle*, s'en sépare plus facilement pendant l'essai, si les cendres de bois en ont été un des ingrédiens; ce qui préjudicie beaucoup à l'opération, parce que ces cendres venant s'attacher aux métaux en augmentent le poids, ou donnent lieu à quelque perte lorsqu'on veut les en séparer. L'essai est plus long-tems à se faire dans une *coupelle* où l'on n'a fait entrer que des cendres d'os, d'épine de poisson ou de plâtre: mais il se fait plus sûrement que si l'on avoit ajouté à ces matieres des cendres de bois. Comme elle est d'un tissu plus compacte, elle reçoit les métaux fondus plus lentement; c'est pourquoi il y a moins à craindre qu'elle n'absorbe quelques parties de ceux que l'on veut conserver, quand bien même on ménageroit son feu avec peu d'attention. Les bonnes *coupelles* faites d'os peuvent servir pour deux ou trois essais, au lieu que les autres ne peuvent servir qu'une fois.

CUPEROSA. Voyez *Vitriolum*.

CUPHOS, κῦφος, *léger*; ce mot appliqué aux alimens, marque qu'ils sont de facile digestion, & aux maladies qu'elles sont bénignes & légeres.

CUPRESSUS. Voyez *Cypressus*.

CUPRUM, *Cuivre*. Voyez *Æs*.

C U R

CURA AVENACEA, *Avenat* ou *la diete d'avoine*; c'est une décoction dont on trouve la description suivante dans un Livre écrit en haut Allemand & intitulé: *Englishes-Artzey Buchlein*.

Prenez *de l'avoine nouvelle entiere & bien lavée, une livre & demie*,
de racine fraîche de chicorée sauvage coupée par morceaux, une poignée,
d'eau de fontaine, douze pintes.

Faites bouillir le tout dans un vaisseau de terre net, jusqu'à réduction de moitié, & passez le reste à travers un linge.

Ajoutez à la liqueur passée,

de crystal minéral, une demi-once,
de gros sucre, six onces.

Faites bouillir derechef; ôtez de dessus le feu, couvrez la liqueur & la laissez reposer pendant un jour & une nuit dans un lieu où elle ne soit point agitée.

Versez-la ensuite dans des vaisseaux de verre, faisant attention que la matiere épaisse qui se fera précipitée au fond, ne se mêle point avec la liqueur dont on veut faire sa boisson.

Fermez bien ces vaisseaux & les tenez dans un cellier pour l'usage.

On prend deux verres ordinaires de cette liqueur, deux fois par jour, c'est-à-dire, deux ou trois heures avant dîner, & deux ou trois heures après; c'est un remede fort recommandé dans toutes les especes de fievres, dans les douleurs de coliques, dans les pleurésies, dans les demangeaisons, dans les tumeurs cutanées & dans les maladies hypocondriaques. On s'en sert aussi pour emporter le gravier des reins, & pour lever les obstructions des visceres. Il faut en continuer l'usage pendant trente jours. Si le malade étoit cacochyme, il faudroit le préparer par une purgation douce. Cette boisson n'opere plus efficacement en aucun tems que dans la canicule; & on la regarde comme un excellent préservatif contre les maladies précédentes, si l'on en use une fois l'an, pendant une quinzaine de jours, soit au printems, soit en automne, soit pendant les jours caniculaires. Jean de Sainte Catherine fut l'inventeur de cette décoction. On dit qu'il prolongea sa vie sans aucune indisposition, jusqu'à l'âge de cent-vingt-ans, en en prenant trois fois par an, au printems, en automne & dans la canicule.

Le Docteur Richard Lower s'étant assuré par expérience de l'efficacité de cette boisson dans la cure de plusieurs maladies, en publia la préparation. Le célebre Hoffman en a fait le sujet d'une dissertation, dans laquelle il prétend que dans les fievres continues & intermittentes il faut substituer au crystal minéral le nitre dépuré, parce qu'il est beaucoup plus efficace pour diminuer & calmer l'effervescence du sang. Il observe dans le même Ouvrage, que les deux cuissons ordonnées par Lower ne sont point nécessaires, & que l'on peut mettre le sucre & le nitre tout en commençant la préparation : il veut qu'après que cette tisanne aura bouilli on la mette dans des vaisseaux de grès ou de verre, qu'on la laisse reposer pendant vingt-quatre heures dans quelque lieu frais, & qu'on en ôte ensuite le sédiment. Il remarque qu'il est difficile de la conserver pendant long-tems, sur-tout en été; car pour peu qu'il fasse chaud, elle fermente, devient aigre, prend une odeur desagréable, & n'est plus bonne à boire. C'est pourquoi, il est absolument nécessaire de la tenir dans un lieu frais & dans des vaisseaux bien fermés. Si on veut lui donner une belle couleur, (ce qui toutefois n'ajoutera rien à ses propriétés,) on n'aura qu'à y faire bouillir une once de racine d'orcanette, ou deux onces de rapure de sandal rouge. C'est ainsi que Joannes Francus la préparoit. On observera de ne mettre le sandal rouge & les autres poudres dans le vaisseau, que quand le feu sera foible; sans quoi la liqueur se répandra sur les bords du vaisseau, & deviendra verdâtre au lieu d'être rouge. Si l'on considere la nature des ingrédiens de cette préparation, on ne doutera nullement qu'elle ne soit d'une efficacité singuliere dans un grand nombre de maladies, & même des plus considérables. Elle doit assurément réussir toutes les fois qu'il sera question de lever les obstructions des vaisseaux, d'emporter du corps des sels récrémentitiels & peccans, de délayer des humeurs visqueuses, & de rendre aux parties une humidité convenable. Elle sera très-bonne encore pour calmer la soif, appaiser toutes les ardeurs fiévreuses, & arrêter les hémorrhagies. Enfin, c'est un remede dont l'expérience a constaté l'efficacité dans plusieurs maladies chroniques, surtout les asthmes, les difficultés de respirer, la goute, la pierre des reins & de la vessie, la goute scorbutique ambulante, les maladies hypocondriaques & scorbutiques, la jaunisse, les pâles couleurs, la chassie, la gale, & toutes les impuretés du sang, pourvu qu'on en fasse un usage continu; & qu'on interpose de tems en tems des balsamiques amers, pour prévenir la foiblesse de l'estomac qui pourroit être causée par la grande quantité d'eau dont il seroit humecté. Rien n'empêche qu'on ordonne aussi cette boisson dans toutes les maladies où les eaux minérales & médicamenteuses peuvent convenir. Alors il faut préparer les malades à cet *avenat*, comme aux eaux minérales, c'est-à-dire, saigner, purger, & augmenter tous les jours la dose, en commençant par une pinte & en allant jusqu'à deux; quantité à laquelle on s'en tiendra pendant tout le cours de la cure, qu'on terminera par quelques laxatifs d'une nature balsamique. RIEGER.

CURCAS ou CARPATA; & au Malabar, *Chiviquilenga.*

C'est un fruit qui croît au Malabar, qui est de la grosseur d'une aveline, & qui a le gout du mousseron bouilli. Il n'est d'aucun usage en Medecine.

CURCULIO, petit insecte qui s'engendre dans le blé, & qu'on appelle *calendre.* On dit que les feuilles de pariétaire le détruisent.

CURCUMA, Offic. J. Com. Hort. Amst. 107. Park. Theat. 1584. Ger. Emac. 32. C. B. Theat. 679. *Curcuma Officinarum*, Hort. Amst. Cat. 107. *Curcuma radice longa*, Herm. Hort. Lugd. Bat. 208. C. Com. Flor. Mal. 99. *Curcuma, foliis longioribus & angustioribus*, Breyn. Prod. 2. 40. *Curcuma, sive terra merita, Officinarum radice crocea*, J. B. 2. 746. *Curcuma, sive Officinarum terra merita*, Chab. 245. *Cyperi genus ex Indiâ*, C. B. Pin. 37. *Crocus Indicus, arabibus curcum, Officinis nostris, radix curcuma dicta*, Bon. 116. *Cannacorus radice croceâ, sive curcuma Officinarum*, Tourn. Inst. 367. Boerh. Ind. A. 2. 127. *Mangella Kua*, H.M. P. 11. 21. *Kaha*, Her. Mus. Zeyl. 30. *Turmeric, Cucurme, Safran des Indes, Souchet des Indes.*

C'est une racine longuette, ferme, tubéreuse, d'un jaune brunâtre à l'extérieur, & d'une couleur de safran foncée au-dedans, dont l'odeur est forte, & dont le gout est chaud, mais tant soit peu amer : elle vient des Indes Orientales.

Herman l'a fort bien décrite dans son *Hortus Lugduno-Batavus*, pag. 209.

« Sa racine, dit-il, est longue, tubéreuse, serpentant au « haut de la terre comme le gingembre, de la grosseur « du doigt, environnée d'anneaux circulaires, noueuse, « & composée d'une grande quantité de fibres; de « chaque nœud partent trois ou quatre feuilles larges, « dont les pédicules sont aussi fort larges : elles ont à « peu près un empan de longueur, & la moitié moins « de largeur : elles sont très-pointues, & ressemblent « fort à celles du *Canna Indica*. Ses fleurs naissent sur les « jeunes racines les plus fortes : elles ont des pédicules « assez longs; ces pédicules sont en forme de longs épis « écaillés, d'abord d'un verd pâle, & ensuite d'un jau« ne rougeâtre. Entre ces épis poussent des fleurs jaunes « ou rouges, semblables à celles du *canna Indica*, mais « plus petites : elles sont suivies de vaisseaux séminaux « à trois capsules, qui contiennent de petites semences « rondes. »

Cette plante est fort commune dans les bois des Indes Orientales. Elle provigne par le moyen de sa semence & des rejettons qu'on tire de sa racine. On dit qu'il y a peu de jardins dans ces contrées où on ne la cultive, à cause de sa racine, qui mûrit & qu'on tire de terre, après que ses fleurs sont tombées. Comme sa racine a la propriété de teindre les corps en jaune, ainsi que le safran des jardins, on l'appelle *Crocus Indicus*, ou *Curcuma*, nom que les Arabes donnent à toutes les racines qui ont la couleur du safran. Les Portugais lui donnent celui de safran de terre, *safran de terra.* Chez nos Droguistes on l'appelle *terra merita*, parce que lorsqu'elle est réduite en poudre, on la prendroit pour la terre jaune que nous appellons *ocre.* La plupart des Savans pensent que cette plante est la même que le *Cyperus Indicus* de Dioscoride, « qui, dit cet Auteur, « a la forme du gingembre, est amer au gout, a les « autres propriétés du safran, & fait tomber assez « promptement les cheveux lorsqu'on les en a frotés. » D'où nous pouvons concevoir pourquoi quelques Au-

teurs distinguent le *curcuma* des Grecs dont nous parlons maintenant, de celui des Arabes qu'ils regardent comme la grande chelidoine. Nous lisons dans Bontius, & dans l'*Herbarium Amboinense* de Romphius, que les Indiens porphyrisent le *turmeric* avec d'autres ingrédiens aromatiques & odoriférans, & qu'ils lui donnent la consistance d'un onguent avec l'huile récemment exprimée de coco, ou avec d'autres; qu'ils se frotent tout le corps de cette préparation pour se garantir de la piqure des mouches dont ils seroient beaucoup incommodés; pour se tenir chauds dans les jours froids & pluvieux, & pour diminuer le froid excessif que l'on sent quelquefois dans les paroxysmes des fievres. Ce qui les entretient dans l'usage de cet onguent, c'est qu'il est d'une odeur extremement agréable: ils l'appellent *borri-borri*, ou *boberri*, nom le plus ordinaire qu'ils donnent au *turmeric*. L'expérience presque journaliere leur a appris, que la racine de *turmeric*, broyée, arrosée d'huile d'amandes de coco des Indes, cuite dans ses propres feuilles sous la cendre, & appliquée aux parties opposées à celles dans lesquelles il s'est logé un éclat de bois, une épine, ou la pointe d'une fleche, chasse promptement ces corps étrangers. Préparée de la même maniere & appliquée sur les abscès, elle amollit: elle passe pour avoir la vertu de résoudre les tumeurs opiniâtres & invétérées, d'agglutiner les blessures récentes, d'adoucir & de déterger les ulceres calleux & sordides, de calmer la douleur qui accompagne les contusions & les meurtrissures, & de soulager dans les luxations. On en fait un suppositoire en lui donnant la forme convenable, & en l'oignant d'huile & de sel. Son suc distilé dans les yeux, dissipe les fluxions & les inflammations; & on en met dans les oreilles pour amollir & mûrir les tubercules. C'est un fort bon liniment dans les inflammations à la peau, & dans les érésipeles. Mêlé avec le suc de limons, & appliqué en forme d'onguent, il passe pour guérir la gale. Bontius observe que les Habitans de la Chine le substituent fort souvent à l'hellébore blanc dans leurs sternutatoires. Ils s'en servent aussi comme d'un assaisonnement fort agréable dans leurs mets. On se sert encore de la racine & de la poudre de *turmeric* pour procurer l'évacuation des urines, l'écoulement des regles, l'expulsion de l'arriere-faix, ainsi que pour prévenir & dissiper l'ivresse. On nous l'apporte des Indes, & nous en faisons aussi usage dans la Medecine. Nous en distinguons communément de deux especes, le rond & le long: mais cette distribution est sans fondement; car ce que nous appellons le *turmeric* rond & long, ne sont que des parties différentes de la même racine. Le rond n'est qu'un amas de tubérosités, & le long que différentes branches ou rejettons qui partent de ces tubérosités. Celui qui est récent, frais, épais, pesant & difficile à rompre, passe pour le meilleur. Il paroît contenir un sel volatil huileux, avec un sel salé, amer, enveloppé l'un & l'autre dans des parties visqueuses & terreuses. Abstraction faite du suc de couleur de safran qu'il rend quand on le mâche, il paroît avoir à peu près les mêmes propriétés que le gingembre; il est seulement un peu moins fort au goût. Il communique sa couleur à l'urine; elle prend, en ceux qui en font usage, une couleur de safran qui teint le linge; d'où il nous sera facile de conclurre, quant à ses propriétés médicinales, qu'il est modérément résolutif, stimulant & apéritif. C'est par cette raison qu'on le regarde comme un remede très-efficace dans les obstructions du poumon, du foie & de la rate, dans l'engorgement des veines mésaraïques, dans la pierre soit dans les reins, soit dans la vessie; dans la suppression des regles & dans les accouchemens laborieux. Juncker dit qu'on en tirera de grands avantages dans les maladies froides qui ont pour cause une sérosité muqueuse & corrompue, ainsi que dans les cachexies, les hydropisies, & les enflures œdémateuses aux piés. Il faut regarder comme précaires les propriétés qu'on lui attribue, contre la pierre & dans les accouchemens laborieux. Il faut attribuer à sa vertu diurétique le seul bon effet qu'on puisse en attendre en pareil cas. L'on vante particulierement son efficacité dans la jaunisse; & l'on dit que les Chinois en ont toujours dans du sucre, en cas qu'ils en aient besoin dans cette maladie. Wedelius prétend, dans ses *Amænitates materiæ Medicæ*, qu'il vaut mieux le réduire en poudre, & le mêler avec une quantité égale de sel d'absinthe.

Juncker traitant des propriétés du *turmeric*, s'en explique de la maniere suivante.

« C'est avec raison, dit-il, qu'on s'en promet des merveilles dans la jaunisse, pourvu qu'on le donne à tems, avant que le corps soit excessivement chaud, & qu'il se soit fait une congestion considérable de sang au foie: mais lorsque ces accidens sont arrivés, je ne lui connois plus de vertus spécifiques dans cette maladie. »

Hoffman nous apprend dans son Ouvrage intitulé, *Clavis Schroderiana*, que cette racine est d'une efficacité singuliere contre les pierres contenues dans la vésicule du fiel; & il raconte qu'un homme qui sentant les douleurs les plus aiguës à l'hypocondre droit, prit une demi-dragme de racine de *turmeric* dans un verre de biere chaude, fut délivré de son mal en deux heures de tems, & rendit par les urines quelques petites pierres luisantes, de couleur d'argile, après quoi il jouit d'une santé parfaite. Sa dose pour l'intérieur est depuis un scrupule jusqu'à une dragme. On en ordonne ordinairement deux dragmes en décoction & en infusion. Il n'entre point de *turmeric* dans les diacurcumes. Toutes ces compositions ne tiennent ce nom que du safran qui en est la base.

CURMI, κόρμι. Nous trouvons dans Dioscoride, *Lib. II. cap.* 110. que c'est une boisson faite d'orge, qu'on substitue fréquemment au vin, mais qui porte à la tête, engendre de mauvaises humeurs & attaque les nerfs. On prépare, ajoute-t'il, avec le froment, une liqueur semblable, en Angleterre & dans les contrées méridionales de l'Espagne.

CURSUS. On se sert quelquefois de ce mot pour désigner le cours, la chute ou le flux des humeurs.

CURTUMA ou CURSUMA, ou *Chelidonium minus*. RULAND.

CURURU-APE; c'est le nom d'un arbre rampant qui croît au Bresil. Il porte des gousses qui contiennent des semences semblables à des féves. Ses feves jettées dans l'eau, font mourir les poissons. On dit que ses feuilles vertes, broyées & appliquées sur les blessures récentes, les guérissent en unissant leurs levres dès la premiere application.

CURUTU-PALA, H. M. C'est le nom d'un arbrisseau qui croît dans le Malabar. L'écorce de sa racine broyée & prise dans de l'eau chaude, arrête la diarrhée; & dans du lait, elle soulage dans la dyssenterie. Broyée dans de l'eau & appliquée sur les abscès, on dit qu'elle les résout.

CUS

CUSCULIA. Voyez *Coscolia*.

CUSCUTA, Offic. Park. Theat. 10. Merc. Bot. 1. 31. Phyt. Brit. 33. Raii Hist. 2. 1903. *Cuscuta major*, C. B. Pin. 219. Raii Synop. 3. 281. Tourn. Inst. 652. Elem. Bot. 513. Dil. Cat. Giss. 143. Rupp. Flor. Jen. 21. Buxb. 89. *Cuscuta, sive Cassutha*. Ger. 462. Emac. 577. Mer. Pin. 32. *Cassutha, sive Cuscuta*, J. B. 3.266. Chab. 422. *Cuscute*.

Cette plante differe totalement des autres; elle n'a point de feuilles, mais elle est composée d'un grand nombre de filamens rouges, longs & foibles, avec lesquels elle embrasse

embrasse les plantes circonvoisines, s'y attache & en tire sa nourriture : elle porte plusieurs fleurs monopétales divisées ordinairement en quatre segmens, courts & étroits. A ces fleurs succedent de petits vaisseaux séminaux ronds, qui contiennent chacun de petites semences. On la trouve assez communément dans les bruyeres, attachée au genet épineux & au chardon: elle croît aussi dans les champs sur le lin & l'ivraie. C'est une plante très-pernicieuse, & qui étouffe presque toutes celles qu'elle embrasse ; c'est pourquoi, les habitans des campagnes l'appellent *herbe infernale.*

La *cuscute* est apéritive & déterſive : on lui attribue la vertu de purger les humeurs mélancoliques & bilieuses, de lever les obstructions du foie & de la rate, de soulager dans la jaunisse & de guérir la gale.

Cuscuta minor, la *petite Cuscute*, ou l'*Epithym.*

Voici ses caracteres :

Epithymum, Offic. Park. Theat. 10. *Epithymum, sive Cuscuta minor*, C. B. Pin. 219. Raii Hist. 2. 1903. *Cuscuta minor*, Tourn. Inst. 652. Elem. Bot. 513. Rupp. Flor. Jen. 21. *Cuscuta minor, seu Epithymum*, Buxb. 89.

Cette plante est regardée par quelques Auteurs comme une petite espece de *cuscute* qui croît sur le thym, ainsi que la grande espece qui croît sur les orties, le lin, l'ivraie & autres. Elle est composée d'un grand nombre de petits filamens d'un brun rougeâtre, nattés ensemble, d'une odeur forte, & répandus entre les sommités & les tiges du thym. On nous l'apporte de Livourne & de la Turquie.

On dit qu'elle purge les humeurs mélancoliques & séreuses, & qu'elle est bienfaisante dans les maladies hypocondriaques, les maladies de la rate, les vapeurs, la gale, & d'autres maladies cutanées.

La seule préparation officinale qu'on en tire, est la décoction d'*epithym.*

La *cuscute* se trouve presque sur toutes les plantes. Elle ne sauroit vivre sans leur secours ; car ses racines périssent quelque tems après que la graine a levé. Alors cette plante, qui n'est autre chose qu'une touffe de cheveux rougeâtres, se nourrit en s'entortillant autour des plantes voisines : ses cheveux ne les embrassent pas seulement, ils s'attachent fortement à leurs écorces par de petits mamelons raboteux, rangés en grains de chapelet. Ces mamelons s'insinuent par leurs pointes dans les pores de l'écorce, cassent les vaisseaux dont elle est tissue, & reçoivent le suc nourrissier qui s'épanche. Les fleurs de la *cuscute* naissent par pelotons arondis. Chaque fleur est un petit godet d'environ deux lignes, percé dans le fond, évasé, découpé en quatre ou cinq pointes, & garni de quelques étamines fort courtes, chargées de sommets jaunes. Le calyce est découpé de même que les fleurs, & pousse un pistil qui s'emboîte dans le trou de la fleur, & qui devient ensuite un fruit membraneux, presque rond, relevé de trois ou quatre côtes arrondies. Ce fruit est percé dans le fond, & appliqué sur une petite capsule qui est au fond du calice, lequel enveloppe le bas du même fruit. Il renferme quelques semences brunes, assez menues. On ne se sert pas en Medecine de la *Cuscute* de ce Pays-ci. Celle qu'on apporte du Levant sous le nom d'*Epithym* de Venise ne purge pas, ainsi que je l'ai éprouvé plusieurs fois. Elle est plutôt stomacale & apéritive. Tournefort.

Decoctum Epithymi.

Décoction d'Epithym.

Prenez *de Myrobolans Indiens, chebules,* } *de chacun une demie once ;*
de stœchas Arabique, de sené, } *de chacun une once ;*
de fumetere, une demie once ;
d'eupatoire, cinq dragmes ;
de polypode de chêne, six dragmes ;
de racine de turbith, une demi-once ;
d'eau de fontaine, quatre pintes ;

Réduisez le tout à deux pintes par l'ébullition,

Ajoutez de l'épithym & de raisin broyés, de chacun une once.

Remettez le tout sur le feu.

Après avoir fait jetter à ce mélange quelques bouillons, retirez-le de dessus le feu ; & ajoutez de racine d'hellébore blanc, d'agaric & de sel de tartre, de chacun une demi-once.

Laissez le tout en infusion pendant dix heures, & exprimez la liqueur pour votre usage.

CUSPIDATÆ, *faites en fleche*, ou *en fer de pique*. On donne cette épithete à toutes les plantes dont les feuilles vont se terminant en pointe, & qui ont la forme d'un fer de pique.

CUSPIS. C'est proprement la pointe d'une pique : mais au figuré, c'est la partie du membre viril qu'on appelle *le gland*. C'est encore une espece de bandage.

CUT

CUTAMBULI, *Cutambules.* Certains vers qui rampant ou sur, ou dessous la peau, causent une sensation désagréable. On donne aussi l'épithete de *cutambules* à certaines douleurs scorbutiques errantes, qui sont très-cruelles, & qui produisent en ceux qui en sont affectés, une sensation qui tient beaucoup de celle qui est causée à la peau par les vers *cutambules.*

CUTICULA, l'*épiderme.* Voyez *Cutis.*

CUTICULARIS MEMBRANA, la *dure-mere.*

CUTILIÆ, Fontaine froide d'Italie, dont Celse & Pline ont fait mention, & où on alloit prendre les bains de leur tems.

CUTIO, *Cloporte.* Voyez *Millepedes.*

CUTIS, *Peau.* Tout l'assemblage des parties du corps humain est revêtu de plusieurs enveloppes communes ou universelles, que les Anatomistes appellent tégumens.

On a été quelque tems partagé sur le nombre des tégumens. Les Anciens en ont compté jusqu'à cinq, savoir l'épiderme ou la surpeau, la *peau*, la membrane adipeuse ou graisseuse, le pannicule charnu & la membrane commune des muscles.

Les trois premieres de ces enveloppes sont vraiment communes ou universelles, c'est-à-dire s'étendent sur tout le corps, & le couvrent entierement : mais à proprement parler, ces trois enveloppes n'en font que deux; car je regarde l'épiderme plutôt comme une partie de la *peau* & comme son épiphyse que comme une enveloppe.

Les deux autres dont on a parlé autrefois, ne sont que des enveloppes particulieres & bornées à certains endroits du corps.

La Peau.

La *peau* est un tissu fort étendu, composé de plusieurs sortes de fibres, savoir tendineuses, membraneuses, nerveuses & vasculaires, dont l'entrelacement est d'autant plus merveilleux qu'il est très-difficile à developper, étant fait en tout sens à peu-près comme l'étoffe d'un chapeau.

C'est ce tissu qu'on appelle communément *Cuir*, & qui fait comme le corps de la *peau*. Il résiste aux déchire-

mens, il prête en tout sens, & reprend ensuite son étendue ordinaire, comme on le voit par l'embonpoint, la grossesse & les enflures. Il est plus épais & plus serré dans certains endroits que dans d'autres.

Son épaisseur & sa consistance ne s'accompagnent pas également par-tout ; car aux parties postérieures du corps, il est pour l'ordinaire plus épais & moins serré que sur le devant, & il est presqu'également épais & serré dans le creux des mains & aux plantes des piés. Il est cependant pour l'ordinaire plus difficile à pénétrer au ventre qu'au dos par des instrumens piquans.

La surface externe de ce tissu se termine en de petites éminences qu'il a plu aux Anatomistes d'appeller mamelons, auxquels les filets capillaires des nerfs cutanés aboutissent en forme de petits pinceaux rayonnés.

Ces mamelons different beaucoup entr'eux en figure & en arrangement sur les différentes parties du corps humain ; de sorte qu'on les peut distinguer en plusieurs especes.

Ils sont pour la plupart applatis & plus ou moins larges, séparés les uns des autres, & comme entrecoupés par des sillons dont les interstices forment des lozanges irrégulieres. La figure pyramidale qu'on leur attribue en général, n'est pas naturelle, & ne paroît que quand ils sont resserés par le froid, par la maladie, par coction, ou autre préparation artificielle qui change leur conformation ordinaire.

Les mamelons de la paume de la main, de la plante des piés, & de toute l'étendue voisine des doigts, ont plus de hauteur qu'ailleurs : mais ils sont plus menus, étroitemens collés ensemble, & comme posés debout les uns contre les autres par des rangées particulieres qui représentent toutes sortes de lignes sur la *peau*, savoir de droites, de courbes, d'ondoyées, de spirales, &c. Ces dernieres se voyent assez frequemment aux endroits de la paume de la main, les plus proches des premieres phalanges des doigts.

La portion rouge des lévres est composée de mamelons en forme de poils ou de veloutés, qui sont très-fins & collés les uns aux autres.

Il y en a une autre espece particuliere sous les ongles. Les mamelons y sont plus pointus, ou en quelque façons coniques, & tournés obliquement vers les extrémités des doigts. On en peut faire des especes particulieres de ceux qui se trouvent à la *peau* chevelue de la tête, au scrotum, &c.

Les mamelons de la premiere & de la seconde espece, paroissent environnés autour de leurs bases d'une substance molle, mucilagineuse, mais assez ténace, qui remplit le fond des interstices de ces mamelons, comme une espece de réseau ou de crible, dont les mailles ou trous environnent chaque mamelon : on l'appelle communément corps réticulaire ou corps muqueux.

L'origine de ce corps réticulaire n'est pas encore bien developpée ; & on n'a pas déterminé par des preuves démonstratives s'il forme séparement une enveloppe universelle, ou s'il appartient plutôt au corps de la *peau* qu'aux mamelons & à l'épiderme.

Pour démontrer ce corps réticulaire dans les cours publics ou particuliers, on se sert communément des langues cuites de bœuf ou de mouton : mais cette démonstration est fausse, séduisante, & ne fait que donner des idées erronnées à la plupart des Assistans : j'en parlerai encore dans la suite.

Dans les inflammations, on observe naturellement un réseau particulier de vaisseaux capillaires, plus ou moins étendu sur la surface de la *peau*. Les Anatomistes curieux démontrent évidemment ce réseau par leurs injections fines & subtiles, qui peuvent être regardées comme des inflammations artificielles : ni les unes ni les autres ne prouvent que dans l'état naturel ces vaisseaux capillaires soient des vaisseaux sanguins proprement dits, c'est-à-dire des vaisseaux qui contiennent la portion rouge du sang.

Il y a plus d'apparence que ce lacis vasculaire n'est qu'une continuation ou production des arteres & des veines capillaires d'une extrême finesse, qui dans leur état naturel ne laissent presque passer que la portion séreuse ou lymphatique du sang, pendant que la portion rouge suit le grand chemin par des ramifications moins étroites, & qui retiennent plus proprement le nom de vaisseaux sanguins.

Ce lacis ou réseau vasculaire est différemment disposé & figuré dans les différens endroits du corps ; car il est tout autre sur la *peau* du visage qu'ailleurs, & il est même très-différent dans différens endroits du visage, comme l'inspection par les verres lenticulaires les plus simples le démontre. On pourroit peut-être par-là expliquer pourquoi une partie du corps rougit plus facilement qu'une autre.

La surface interne du corps de la *peau* est toute parsemée de petits grains ou pelotons appellés communément glandes cutanées. On les nomme aussi glandes miliaires, à cause de quelque ressemblance qu'elles ont avec les grains de millet.

Ces grains ou petits pelotons sont en partie enchassés dans l'épaisseur de la *peau*, par de petites fossettes qui répondent à autant de petites bosses ou calottes du corps graisseux. Les tuyaux excrétoires s'ouvrent à la surface de la *peau*, tantôt à côté, tantôt à travers des mamelons, comme on le peut voir au bout des doigts, même sans l'aide du microscope.

Ils sont pour la plupart les sources de la sueur. Il y en a qui fournissent une matiere onctueuse & grasse, plus ou moins épaisse, comme à la *peau* chevelue de la tête, au dos, derriere les oreilles, au bout du nez, où on exprime dans certains sujets assez facilement cette matiere en maniere de petits vers. On l'appelle en général, la crasse de la *peau*.

La macération dans l'eau commune, ou autre liqueur convenable rend ces grains ou corpuscules assez sensibles, surtout dans la *peau* du bout du nez, & dans celle du creux de l'aisselle. Feu M. Duvernei a montré à l'Académie Royale des Sciences assez clairement la structure de quelques-unes de ces glandes cutanées, qui paroissent comme des circonvolutions de petits intestins chargés de vaisseaux capillaires. L'illustre M. Morgagni Professeur à Padoue, a donné le nom de glandes sébacées à celles qui fournissent la matiere onctueuse dont je viens de parler.

Outre ces pelotons ou grains, l'épaisseur de la peau renferme d'autres petits corps fermes, & même un peu durs, d'une figure presque ovale. Ce sont des racines, ou si l'on veut, des oignons ou bulbes, dont naissent les poils. On en trouve aussi au-delà de l'épaisseur ou de la surface interne de la *peau*. J'en dirai plus ci-après.

La *Peau* a plusieurs ouvertures considérables dont quelques-unes portent des noms propres, comme la fente des paupieres, les narines, la bouche, le trou externe des oreilles, l'anus, & l'ouverture des parties naturelles.

Elle est encore percée d'une infinité de petits trous appellés pores, qui sont de deux sortes.. Les uns sont plus ou moins sensibles, comme les orifices des conduits laiteux des mamelles, les orifices des canaux excrétoires des glandes cutanées, & les passages des poils.

Les autres pores sont imperceptibles à la vûe seule, étant assez sensibles par le microscope. Ils sont encore prouvés par la transpiration cutanée, & par l'intromission de la partie subtile des remedes topiques ; ce qui pourroit donner lieu de diviser ces pores en artériels & en veineux.

Il reste encore à remarquer dans la *peau* ses attaches & ses plis. Elle est collée par-tout à la membrane graisseuse, comme je le dirai en parlant de cette membrane. Il suffit de dire ici qu'elle y est plus étroitement attachée à quelques endroits qu'à d'autres, comme à la paume des mains & à la plante des piés, au conde & au genou.

A l'égard des plis de la *peau*, il y en a qui dépendent de la conformation de la membrane adipeuse ou cellulaire, comme ceux du cou & des fesses; il y en a qui n'en dépendent pas, comme les rides du front, celles des paupieres, &c. car elles sont formées par les muscles cutanés, & disposées plus ou moins à contre sens de ces muscles. Elles deviennent plus sensibles avec l'âge.

Il se trouve encore une espece de plis particuliers à la *peau* du coude, à celle du genou, à celle des condyles des doigts & des orteils; lesquels plis ne dépendent ni de la conformation de la membrane adipeuse, ni d'aucun muscle.

Enfin il y a des plis, ou plutôt une sorte de lignes qui traversent différemment la paume de la main, la plante des pieds, & la partie ou face des doigts qui répond à la paume & à la plante. Ces lignes sont l'occupation des Diseurs de bonne-avanture, dont la superstition est condamnée par l'Eglise, & la vanité très-méprisée des vrais Sçavants.

La Surpeau, ou l'Epiderme.

Tout cet appareil de la *peau* est extérieurement recouvert d'une toile très-mince & transparente, qui y est étroitement attachée. C'est ce qu'on appelle l'épiderme ou surpeau.

La substance de l'épiderme paroît bien uniforme du côté de la *peau*, & composée au dehors de plusieurs petites lames écailleuses d'une grande finesse, mais partout sans apparence de tissu fibreux ou vasculeux, excepté de petits filamens qui l'attachent aux mamelons, & dont peut-être ils ont été détachés.

Cette substance est ferme & serrée, quoique susceptible de quelque gonflement ou épaississement, comme la simple macération dans l'eau commune, & les cloches ou ampoules qui s'élevent sur la *peau* par des vésicatoires ou autrement, le font voir; desorte que par-là elle paroît être une espece de tissu spongieux. Elle prête considérablement dans les enflures, mais elle n'y résiste pas toujours comme le corps de la *peau*.

L'origine de l'épiderme est aussi obscure que sa régénération est évidente, prompte, & même surprenante, en ce qu'elle se répare autant de fois qu'elle est détruite. Il y a lieu de croire qu'elle tire sa naissance d'une matiere qui suinte des mamelons; de sorte que les Anciens paroissent avoir eu quelque raison de l'appeller efflorescence de la *peau*.

Il ne faut pas s'imaginer que c'est l'action de l'air qui desséche cette matiere mucilagineuse, & lui donne la forme d'épiderme; car l'épiderme se trouve également formé dans le fétus qui nage continuellement dans l'eau: il se régénere au palais de la bouche, après en avoir été enlevé par les alimens trop chauds, & ailleurs même sous les emplâtres qu'on y auroit appliquées.

Les attouchemens durs & réitérés le détachent plus ou moins imperceptiblement, & aussi-tôt il en renaît une nouvelle portion ou couche qui souleve la premiere, & à laquelle en pareil cas il arrive aussi un pareil détachement par la naissance d'une troisieme couche nouvelle.

C'est à peu près de cette maniere que se forment les callosités aux piés, aux mains, & aux genoux; & qu'arrive la pluralité des lames ou couches que l'on croit avoir observées comme naturelles. Cependant il est pour l'ordinaire plus épais dans le creux des mains & aux plantes des pieds qu'ailleurs.

L'épiderme est fort adhérent aux mamelons cutanés, dont on le peut séparer avec de l'eau bouillante, ou ce qui est mieux, & altere moins, en le faisant tremper pendant quelque tems dans de l'eau froide. La séparation par le scalpel n'est pas impossible: mais elle ne découvre rien de sa structure.

Il est beaucoup plus adhérent au corps réticulaire, qu'on leve ou détache facilement avec lui; de sorte que l'un paroît être une vraie portion & continuation de l'autre.

On croit que la couleur de l'Epiderme est naturellement blanche, & que sa couleur apparente n'est proprement que celle du corps réticulaire. Néantmoins en examinant à part l'épiderme des Mores, on n'y trouve d'autre blancheur que celle d'une lame mince & transparente de corne noire.

L'épiderme couvre la *peau* dans toute son étendue, excepté les endroits occupés par les ongles. Il est marqué des mêmes sillons & des mêmes lozanges que la *peau*, & on y voit les mêmes ouvertures & les mêmes pores; & quoi qu'on puisse dire qu'il passe les bornes superficielles de la *peau* par les grandes ouvertures, néantmoins il y perd le nom d'épiderme.

Cependant les petits trous ou pores par où passe la sueur, étant bien examinés, il semble que l'épiderme s'y insinue pour achever les tuyaux excrétoires des glandes cutanées. Les niches ou fossettes des poils sont aussi garnies de ces allongemens de l'épiderme, & les poils mêmes en paroissent recevoir une espece d'écorce. Les canaux presqu'imperceptibles des pores cutanés en sont intérieurement garnis.

Par une longue macération de la *peau* dans l'eau, on en peut détacher avec l'épiderme tous ces allongemens, de façon qu'ils entraînent avec eux les poils, leurs racines ou oignons, & même les glandes axillaires.

Par cette remarque on pourra expliquer comment les cloches ou ampoules qui s'élevent sur la *peau*, restent gonflées pendant un tems considérable, sans laisser la sérosité extravasée échapper par les trous, qui en ce cas devroient être aggrandis par la distraction & la tension de l'épiderme soulevé.

Car quand il se détache ainsi du corps de la *peau*, il arrache aussi & entraîne des portions de ces petits tuyaux cutanés, qui étant comprimés par la sérosité, se plissent & bouchent les pores de l'épiderme soulevé, à-peu-près comme les tuyaux des balons à jouer. Ce sont peut-être ces petites portions de l'épiderme détaché que l'on a prises pour des valvules des tuyaux cûtanés.

Usages de la Peau en général.

C'est principalement & proprement le tissu filamenteux, nommé cuir ou corps de la *peau*, qui sert d'enveloppe universel à tout le corps, & de base à toutes les autres parties cutanées, dont chacune a ses usages particuliers.

Il est assez capable de résister, au moins jusqu'à un certain dégré, aux injures externes, à la pression, au frottement & au choc de plusieurs choses, qui peuvent rencontrer le corps de l'homme, & pourroient en offenser, blesser ou déranger les parties, si elles ne se trouvoient par là à couvert.

Les mamelons sont l'organe du toucher. Ils contribuent à une évacuation universelle qu'on appelle en général transpiration insensible. Ils servent aussi à faire pénétrer du dehors au dedans les particules les plus subtiles ou l'impression de certaines choses appliquées extérieurement à la *peau*. De ces trois usages le premier dépend des extrémités nerveuses, le second des productions artérielles, & le troisieme des continuations veineuses.

Les glandes cutanées sont des filtres d'une humeur onctueuse, plus ou moins délayée ou épaisse; elles sont aussi les principales sources de la crasse & de la sueur. Mais sans l'épiderme les fonctions des mamelons & de ces glandes seroient troublées & causeroient de grands dérangemens.

Pour expliquer la mécanique de l'organe du toucher, il faudroit avoir parlé auparavant des sens en général; mais comme ce n'est pas ici leur place, il suffit de faire observer qu'il y a pour le moins deux sortes de toucher, l'un général, & l'autre particulier.

Le toucher particulier est accompagné d'une certaine

impression caractérisée, qui fait discerner d'une maniere très-distincte les objets, & c'est ce qu'on appelle proprement le tact, dont l'organe propre est au bout de la face interne des doigts. L'autre sorte ou le toucher général, est plus vague & ne donne pas ce discernement caractérisé. C'est ce qu'on exprime par le simple terme d'attouchement.

Ces différences du toucher dépendent de celle des mamelons, qui paroissent effectivement plus serrés & plus composés de filamens nerveux au bout des doigts qu'ailleurs; car les cordons de nerfs qui vont particulierement aux doigts, sont à proportion beaucoup plus forts que ceux qui se distribuent aux autres parties du corps.

L'épiderme sert à maintenir les pinceaux ou filamens nerveux des mamelons dans une situation égale, à les empêcher de flotter confusément, & à modifier l'impression des objets. Le tact particulier aussi-bien que le toucher en général est plus ou moins exquis, selon la finesse ou l'épaisseur de l'épiderme, dont la callosité affoiblit, & même fait perdre l'un & l'autre.

Un autre usage de l'épiderme est de régler les évacuations cutanées dont j'ai parlé, & dont la transpiration insensible est la plus considérable. On entend par-là une exhalaison fine, ou une espece de fumée très-subtile, qui sort pour l'ordinaire très-imperceptiblement, quoique plus ou moins copieusement par les pores de la peau. On la peut appeller transpiration cutanée, pour la distinguer de la transpiration pulmonaire, dont je parlerai ailleurs.

Cette exhalaison cutanée se fait assez sentir quand on applique le bout des doigts ou la paume de la main sur la surface d'un miroir ou autre corps poli, que l'on voit aussi-tôt ternie & comme couverte d'une vapeur condensée. Il me paroît que la partie convexe de la main & des doigts ne fournit pas tant de cette exhalaison que la paume de la main & les parties internes des doigts, principalement celles de leurs extrémités; ce qui prouve en même-tems une propriété de cette rosée pour entretenir les pinceaux nerveux dans un état convenable au toucher particulier.

On apporte aussi pour preuve de la transpiration insensible la fameuse expérience de trente années faite par Santorius, qui avoit observé que cette évacuation imperceptible d'une journée égaloit toutes les autres évacuations sensibles de quinze jours.

Le calcul de ce célebre Italien ne s'est par trouvé le même dans d'autres climats; témoin la longue expérience faite par M. Dodart de l'Académie Royale des Sciences; témoin celle de M. Morin de la même Académie; témoin enfin le *Statica Britannica* de M. Keil. Encore ne peut-on pas savoir par la balance si c'est la transpiration cutanée, qui est la plus grande ou si c'est celle des poulmons.

J'ai trouvé il y a très-longtems le moyen de la rendre en quelque maniere sensible à la vue, depuis sa sortie des pores jusqu'à plus d'un demi-pié de distance. Ce moyen dont je fis mention dans une These imprimée à Copenhague, est de regarder l'ombre de sa tête nue ou de celle d'une autre personne sur une muraille blanche dans un beau soleil, principalement en été. Alors on voit très-distinctement l'ombre d'une fumée voltigeante qui sort de la tête & monte en haut, sans que l'on apperçoive de la fumée même. Certe expérience réussit aussi avec un chien, une poule, &c.

C'est à peu près de la même maniere que l'exhalaison invisible des charbons ardens jette une ombre très-visible, & que les écoulemens imperceptibles d'un réchaut, d'une bassinoire ou d'un poelle où il y a du feu, font paroître tremblans les objets plus ou moins éloignés que l'on regarde en ligne droite un peu au-dessus & à côté de ces choses.

L'évacuation insensible de la *peau* se fait simplement & sans artifice par les plus petits pores, dont il a été parlé ci-devant, à peu près comme on voit la fumée sortir des entrailles d'un animal nouvellement tué & ouvert. C'est une décharge particuliere & continuelle de la sérosité du sang par les vaisseaux capillaires de la *peau*.

Elle est naturellement très-modérée, & elle est plus grande on abondante pendant l'été, devant un bon feu, après de grands mouvemens du corps, & dans le tems de la distribution du chyle, que pendant l'hiver, dans les endroits froids, dans l'inaction, & avant le repas.

La matiere qui transpire paroît plus ou moins saline, comme on le peut expérimenter en appliquant sa langue à la paume de la main, principalement quand elle n'a pas été lavée depuis peu. C'est peut-être pourquoi une plaie fait moins de douleur par l'attouchement d'un doigt garni de soie, que par celui d'un doigt nu. On pourroit par la même raison prévenir ou pour le moins diminuer cet inconvénient sans d'autre artifice que de bien laver les mains & les doigts avant que de panser.

La matiere des deux autres évacuations cutanées dont j'ai fait mention ci-devant; savoir, la crasse & la sueur, proviennent principalement des glandes de la *peau*. Elles different toutes deux selon les différens endroits du corps, comme on le voit dans la crasse & dans la sueur de la tête, des aisselles, des mains & des piés, &c.

La crasse de la *peau* est une humeur plus ou moins onctueuse ou graisseuse, qui s'amasse insensiblement sur l'épiderme, s'y épaissit & y fait une espece de vernis, lequel avec le tems devient nuisible, en bouchant le passage de la transpiration cutanée.

Cet amas se forme plutôt l'hiver que l'été: c'est pourquoi on a plus de peine à tenir les mains propres dans le froid que dans le chaud, & j'ai expérimenté moi-même que ce vernis devient pour lors comme glacé, & rend la *peau* plus sensible au froid: car plus souvent je me lave les mains pendant l'hiver, moins elles sont sensibles au froid quand je travaille aux dissections Anatomiques. Winslow.

CYA

CYAMUS, *Féve.* Voyez *Faba*.

C'est aussi une espece de cloporte, qui prend la forme d'une féve, comme il est ordinaire à ces insectes, lorsqu'ils sont ménacés de quelque danger.

CYANUS, *Bluet.*

Voici ses caracteres.

L'extrémité de son pédicule s'emboîte dans un calyce très-écaillé, les côtés de ces écailles sont velns; son disque est presque tout-à-fait plat & fongueux; il s'y forme des ovaires oblongs, presque cylindriques, environnés d'un anneau dans la partie supérieure, où s'élevent des filamens cotoneux; au milieu de ces filamens, autour des bords de l'ovaire, croît une fleur large tubuleuse & qui prend la forme d'une corne d'abondance. Ces fleurs sont presque toujours stériles, n'ayant ni pistil, ni étamines; les fleurs qui occupent le centre de la fleur sont moins tubuleuses que les autres, elles ont un ventre à leur partie supérieure, & sont divisées par les bords en cinq segmens. Lorsqu'il leur arrive d'avoir des étamines, elles sont placées dans la partie inférieure de ces fleurs au-dedans; elles s'unissent pour former un tube, & embrassent étroitement un long pistil dont le sommet est divisé en deux parties & qui part du centre de la sommité de l'ovaire. Les fleurons qui bordent la grande fleur sont un peu plus grands que les autres monopétales, & pour ainsi dire, en gueules. Les fleurons qui occupent le milieu de la grande fleur sont plus petits que les précédens, mais semblablement divisés. Boerhaave, *Index alter Plant.*

1. *Cyanus, montanus, latifolius, vel verbasculum, cyanoides*, C. B. 273. Boerb. Ind. A. 145. *Cyanus, major*, Offic. Ger. 592. Emac. 732. Raii Hist. 1. 322. *Cyanus, major vulgaris*, Park. 481. *Cyanus, hortensis*. Tourn.

Inst. 447. *Cyanus, Alpinus, radice perpetuâ*. J. B. 3. 23. Chab. 340. Hist. Oxon. 3. 134. *Le grand bluet.*

Les feuilles de ce *bluet* n'ont que trois ou quatre pouces de long, sur un pouce de large, elles se terminent en pointe, ne sont point du tout découpées par les bords; elles sont vertes en dessus, & blanches & cotoneuses en dessous, ses tiges s'élevent environ à la hauteur d'un pié, ou un peu plus; elles sont peu branchues, & ont à leurs sommités des têtes écaillées, dont chaque écaille est bordée de noir. Les têtes portent des fleurs creuses, en gueule, larges, découpées par le bout, clairement semées, foibles & étroites à l'extrémité opposée à leur ouverture, d'une couleur bleue & rangées autour d'une espece de couronne purpurine & rougeâtre. Sa semence est ronde, longue, & contenue dans du duvet. Cette plante croît dans les jardins & fleurit en Juin; on en fait peu d'usage; ses feuilles & ses fleurs sont les seules parties qu'on emploie.

On la met au nombre des plantes vulnéraires. On recommande son suc pour les meurtrissures & les contusions qui proviennent de chute, quand même il y auroit rupture de veine, & effusion de sang par la partie offensée. On l'applique aussi sur les coupures & sur les plaies récentes.

2. *Cyanus, angustiore folio & longiore belgicus*, H. R. Par. M. H. 3. 134. *Le grand bluet à feuille étroite.*
3. *Cyanus, floridus odoratus, Turcicus, sive Orientalis major*, Park. Theat. 481. M. H. 3. 134. a. *Bluet de Turquie.*
4. *Cyanus, floridus, odoratus, Turcicus, sive Orientalis major, flore albo*, H. B. Par. M. H. 3. 134. a. *Bluet de Turquie odoriferant & à fleur blanche.*
5. *Cyanus, floridus, odoratus, Turcicus; sive Orientalis major, flore incarnato*. H. L. a. *Bluet odoriferant à feuille pâle.*
6. *Cyanus, floridus, odoratus, Turcicus; sive Orientalis major, flore luteo*, H. L. a. *Bluet de Turquie, odoriferant & à fleur jaune.*
7. *Cyanus, segetum flore cœruleo*, C. B. 273. Tourn. Inst. 446. Boerh. Ind. a 145. *Cyanus minor*. Offic. *Cyanus minor Baptisecula*, Mont. 38. *Cyanus vulgaris*. Germ. 592. Emac. 732. *Cyanus minor vulgaris*. Park. 482. *Cyanus segetum vulgaris minor annuus*. Hist. Oxon. 3. 134. *Cyanus*. J. B. 3. 21. Chab. 340. Dill. Cat. 96. Raii Synop. 81. Hist. 1. 321. *Bluet, aubifoin.*

Ce *bluet* s'éleve à deux ou trois piés de haut; il se divise en un plus grand nombre de branches que le grand *bluet*; il pousse plusieurs tiges, foibles, blanchâtres, & anguleuses; ses feuilles les plus basses sont longues & étroites; elles sont découpées profondément en trois ou quatre endroits, vertes en dessus & blanchâtres en dessous. Celles qui tiennent aux tiges sont plus étroites, plus herbacées, entierement blanches, & sans division. Au sommet des tiges croissent des petites têtes écaillées, couvertes de fleurs fort pressées les unes contre les autres, semblables à celles du grand *bluet*, mais plus courtes, & d'une couleur d'azur fort belle. Sa semence est petite, blanche & luisante. Sa racine ligneuse, fibreuse, & annuelle. On le trouve dans les grains, il fleurit en Juin & en Juillet.

Camérarius assure qu'en Saxe on fait boire à ceux qui ont la jaunisse & la rétention d'urine, un verre de biere, dans laquelle on a fait bouillir une poignée de cette herbe. Le même Auteur, pour faciliter la sortie des dents des enfans, leur fait bassiner les gencives avec l'eau distilée du *cyanus*, mêlée avec le suc d'écrevisses. La poudre des fleurs de cette plante, suivant le même Auteur, fait résoudre l'érésipele du visage. Tragus dit qu'un demi-gros de graines de *bluet* en poudre purge assez bien, & que l'eau distilée de sa fleur est excellente pour la rougeur & l'inflammation des yeux. Pour la rendre plus active, on peut y ajouter le safran & le camphre. Enfin la décoction du *cyanus* est diurétique, & propre à provoquer les regles. TOURNEFORT.

Il ne faut, si l'on en croit, Etmuller, que tenir dans sa main la racine, jusqu'à ce qu'elle soit échauffée, pour arrêter les hémorrhagies du nez, & si l'on a eu la précaution de la cueillir le vingt-huit de Mai, jour de la Fête-Dieu, elle arrêtera toutes les hémorrhagies, de quelque nature qu'elles soient. Une demi-dragme de sa racine réduite en poudre, & prise intérieurement évacuera la bile par les selles, selon Tragus, Pontedera dit qu'elle abonde en parties résineuses, & que c'est par cette raison qu'on en ordonne une dragme & demie en poudre dans quelque liqueur appropriée, lorsqu'on se propose de purger.

On se sert de ses fleurs en Medecine. La plupart des Auteurs en font toutefois assez peu de cas, & si l'on en croit Geoffroy, les vertus qu'on lui attribue sont tout-à-fait incertaines & précaires. C'est avec peu de fondement que l'on dit, par exemple, qu'elles calment les ardeurs de la fievre, qu'elles préviennent les suites fâcheuses de la piqure & de la morsure des animaux venimeux, qu'elles résistent à la putréfaction, & qu'elles écartent la contagion. Je n'oserois assurer que ce soit avec plus de raison que quelques Auteurs les ont regardées comme salutaires à ceux qui ont fait des chutes considérables, qui ont eu des contusions, & en qui il s'est fait intérieurement des concrétions de sang, par quelque cause que ce puisse être. Il y en a qui les recommandent dans la jaunisse, dans l'hydropisie, dans la rétention d'urine, dans la suppression des regles, dans la gale, & dans les ulceres de toute espece. Tragus nous assure que la décoction des fleurs, & de la semence du petit *bluet* faite avec le vin, & prise en boisson, est un excellent remede contre la piqure des araignées venimeuses, & des scorpions. On dit qu'une dragme de ses fleurs & de ses sommités réduites en poudre & prise pendant quelque-tems dans du vin, produit des effets surprenans dans la jaunisse. Camérarius dit que les Saxons font bouillir une poignée de ses fleurs dans de la biere, & dans du beure, & donnent cette préparation dans la jaunisse, & dans la rétention d'urine. Nous trouvons dans le *Clavis Schroderiana* d'Hoffman, que la décoction des fleurs dissipe par la sueur les eaux qui se forment dans le commencement d'une hydropisie; on rapporte dans les *Ephémerides des Curieux de la Nature*, *Dec*. 3, *a*. 5. *o*. 20. que le même remede produisit ce même effet. Le célebre Hoffman, que nous venons de citer, dit encore dans sa Dissertation sur les *Avantages des Remedes Domestiques*, que dans la rétention d'urine rien n'est plus capable d'en procurer une évacuation libre & copieuse, que la décoction des fleurs du petit *bluet*, surtout avec une addition de graine d'ortie. La fleur de petit *bluet* seule, ou jointe à celle de pié d'allouette infusée dans du vin, ou mise en décoction dans l'eau, provoque doucement les urines, les regles & les vuidanges, lorsqu'elles sont supprimées, à ce que dit Etmuller. Agricola recommande dans sa *Petite Chirurgie*, la décoction de fleurs de *bluet*, & de pié d'allouette dans toutes les maladies qui concernent l'excrétion de l'urine. Ajoutez aux fleurs de *bluet* celles de souci, & vous aurez une décoction très-convenable dans les maladies de la matrice. On dit que les ulceres putrides se guérissent en distilant dessus le suc exprimé des fleurs de *bluet*, ou en y répandant la poudre de ces mêmes fleurs. Pontedera assure que si l'on applique sur les ulceres putrides des linges imprégnés de ce suc, non-seulement il les nettoyera; mais empêchera la corruption de se communiquer aux parties adjacentes. Bauhin dit que si l'on fait un gargarisme de ce suc, il contribuera beaucoup à la guérison des ulceres putrides de la bouche. Le même Auteur nous apprend que les Italiennes se servent de la fumigation de ces fleurs, contre la strangulation de la matrice. La fleur & les sommités de *bluet* desséchées & réduites en poudre, produiront, selon Camérarius, de très-bons effets dans les érésipeles. La fleur est d'une si grande efficacité, lorsqu'il est question d'éclaircir

la vue, que quelques Auteurs ont dit qu'elle rend les lunettes & les microscopes inutiles. Le célebre Boerhaave compte plusieurs cas dans lesquels la fleur de *bluet* séchée à l'ombre dans un lieu où l'air ne soit point humide, ou mise en conserve avec le sucre, ou prise en infusion comme le thé, produit de fort bons effets. Entre ces cas, il fait mention premierement de ceux où les yeux sont obscurcis & hébétés par une humidité superflue, épaisse & sordide. Secondement, ceux où les humeurs naturelles de l'œil se sont épaissies & sont devenues trop visqueuses. Troisiemement ceux où l'on se propose de guérir la chassie.

Timæus dit que les personnes attaquées de fluxions chaudes, acres & salines, se trouveront considérablement soulagées par l'usage d'une liqueur préparée de la maniere suivante.

Prenez *des fleurs de bluet, cueillies avant le lever du soleil, autant qu'il vous plaira.*

Pilez-les dans un mortier de marbre.

Renfermez-les dans un vaisseau de verre dont l'ouverture soit fort large.

Fermez exactement ce vaisseau, & l'exposez au soleil pendant un mois entier.

Servez-vous pour couvrir le vaisseau de levain tiré de la paîtrissure d'un Boulanger, & paîtri avec le pain.

Vous obtiendrez par ce moyen une excellente huile ophtalmique ou liqueur semblable.

Plusieurs Auteurs regardent l'eau de fleurs de *bluet* distilées avec l'eau commune, comme un remede excellent dans les inflammations & la rougeur des yeux, dans la chassie & dans tous les cas où il est question d'éclaircir & de fortifier la vue. Pour cet effet, il faut s'en laver les yeux plusieurs fois par jour. Tournefort conseille d'y ajouter une quantité suffisante de camphre & de safran, lorsqu'il s'agira de calmer une inflammation. Etmuller dit « que l'eau de fleurs de *bluet* peut servir de « véhicule à l'émulsion de semence de violettes que « l'on fait prendre dans la rétention d'urine & pour la « pierre. Il ajoute, qu'employée à l'extérieur, elle passe « pour très-salutaire dans toutes les maladies des yeux, « & surtout dans celles qui proviennent de la petite vé- « role; que mêlée avec l'eau de cerfeuil, & appliquee « chaude avec du linge; c'est un fort bon remede dans « les cataractes, mais auquel on peut encore ajouter de « l'énergie par une addition de camphre ou de safran; « on se sert de cette eau pour extraire le suc d'une « écrevisse broyée vivante; & l'on frotte de ce suc les « gencives des enfans qui ont de la peine à pousser leurs « dents. »

L'eau de *bluet* pour les yeux se prépare de la maniere suivante, selon Geoffroy.

Prenez *une certaine quantité de fleurs de bluet avec leur calyce.*

Broyez-les, & les faites macérer pendant vingt-quatre heures dans une quantité suffisante d'eau de neige.

Distilez ensuite à un feu de sable modéré.

Vous aurez une eau que les François nomment eau de *Casse-lunette.*

Le célebre Fabregou, nous assure que l'eau distilée de fleurs de *bluet* & d'eufraise, est un excellent remede pour l'inflammation des yeux; & il la recommande avec le musc, le benjoin, & la fleur d'orange, pour donner au visage un teint fleuri, surtout si l'on ajoute à ces ingrédiens le lait virginal. Quelques Auteurs pensent que cette plante, mais particulierement ses fleurs, sont de la nature du plantain, qu'elles desséchent & resserrent, & que par conséquent elles agissent en rafraîchissant. Gaspar Hoffman, dans son Traité *de Medicamentis officinalibus*, est d'un avis contraire.

Voici la maniere dont il s'en explique.

« L'amertume & le gout acre qui sont assez sensibles dans « les feuilles de *bluet*, sont des preuves suffisantes, dit- « il, que cette plante est chaude, & non froide. Ce qui « est encore confirmé tant par la propriété pénétrante « & apéritive de sa décoction avec le vin ou la biere, « dans les hydropisies, dans la jaunisse, dans les chutes « de quelques lieux élevés, & dans tous les cas où il y « a des concrétions de sang formées intérieurement; « que par la faculté qu'elle a d'évacuer les eaux dans les « hydropisies, ce que j'ai expérimenté plusieurs fois « dans la pratique de la Medecine. » Il est constant que l'amertume & l'acreté manifestent la chaleur, & que si les observations d'Hoffman sont fondées sur des faits réels, le *bluet* doit être résolutif, stimulant & apéritif. Geoffroy a trouvé par l'analyse Chymique qu'il a faite des fleurs du *bluet*, qu'elles contenoient une grande quantité d'un phlegme acide, & tant soit peu austere, une petite quantité d'esprit urineux, beaucoup d'une huile aussi épaisse qu'un extrait, un peu de sel alcalin fixe, & de la terre. Les fleurs de *bluet* n'ont qu'une odeur très-foible, & sont un peu astringentes au gout; d'où l'on peut inférer qu'elles contiennent un sel essentiel vitriolique & tartareux, mêlé avec une grande quantité d'huile. Elles fournissent plusieurs préparations pharmaceutiques, comme l'*aqua ophtalmica insignis*, qu'on trouve dans la Pharmacopée universelle de Lemery, la *Potio Philomedica*, dans les *Collectanea Leydensia*, & quelques autres que leurs propriétés ont assez fait connoître.

Je vais faire mention d'un autre usage de cette plante, qui n'a à la vérité aucun rapport avec la Medecine, mais qui est fort curieux, & dont on pourra tirer quelque avantage dans les Contrées où le *cyanus, segetum flore cæruleo*, est commun. Nous lisons dans Boyle que les fleurs de *bluet* récemment cueillies, rendent un suc qui prend, aussitôt qu'il est exprimé, une couleur bleuâtre, assez belle & assez foncée; qu'en versant quelques gouttes d'esprit de sel sur ce suc, sa couleur bleuâtre se change en une couleur rougeâtre : mais que si au lieu d'un esprit acide on se sert d'une forte solution de sel alcalin, on lui donnera une assez belle couleur verdâtre.

Voici la maniere dont Gottschedus parle dans son *Flora Prussica*, de l'usage que les Peintres font des fleurs de *bluet*.

« Ils les broyent, dit-il, dans un mortier de pierre avec « un pilon de bois, & y ajoutent une petite quantité « d'alun; ils enveloppent ensuite dans un morceau de « linge propre, une partie de ces fleurs ainsi broyées, « & l'autre partie dans un autre morceau. Ils mettent « ensuite ces especes de sachets l'un sur l'autre, puis « ils les pressent fortement avec la main, ensorte qu'ils « font passer dans les linges tout le suc des fleurs, dont « ils s'impregnent assez uniformément. Cela fait ils « jettent les fleurs, font sécher le linge, & le trempent lorsqu'il est sec dans une petite quantité d'eau « dans laquelle ils ont fait dissoudre de la gomme ara- « bique. Cette eau reçoit de cette immersion une très- « belle couleur bleuâtre.

8. *Cyanus segetum, flore albo.* C. B. P. 273. H. Eyst. Æst. o. 7. F. 7. fig. 3. a. *Bluet des champs à fleur blanche.*
9. *Cyanus segetum, flore purpureo.* C. B. 273. H. Eyst. *ibid.* fig. 4. a.

10. *Cyanus segetum, flore incarnato.* C. B. P. 273. H. Eyst. *ibid.* fig. 2. a.
11. *Cyanus segetum, flore violaceo.* C. B. P. 273. a.
12. *Cyanus segetum, flore rubro.* H. Eyst. *ibid.* fig. 5. a.
13. *Cyanus segetum, flore albo, fundo immaculati candoris.* H. R. Par. a.
14. *Cyanus segetum, flore ex albo violaceo.* Tabern. Ic. 148. a.
15. *Cyanus segetum, flore albo, umbilico cæruleo, violaceo, purpureo.* H. Eyst. *ibid.* fig. 6. a.
16. *Cyanus segetum, flore albo, fundo purpureo.* C. B. P. 273. H. Eyst. *ibid* fig. 7. a.
17. *Cyanus segetum, flore albo, fundo carneo.* H. R. Par. a.
18. *Cyanus segetum, flore albo, fundo atro, purpurascente.* H. R. Par. a.
19. *Cyanus hortensis, flore pleno cæruleo.* C. B. P. 274. a.
20. *Cyanus hortensis, flore pleno purpureo.* C. B. P. 274. a.
21. *Cyanus hortensis, flore pleno medio purpureo.* C. B. P. 274. a.
22. *Cyanus, frutescens, hispanicus.* Boerhaave. *Ind. alt. Plant.* Vol. I.

CYAR, κύαρ, le trou d'une aiguille, ou l'orifice de l'oreille interne.

CYATHISCUS, κυαθίσκος, la partie concave d'une sonde faite comme une petite cuilliere, ou comme un cure-oreille.

CYATHUS, κύαθος, de χέειν, verser. Le *Cyathus* étoit chez les Grecs & chez les Romains une mesure commune des choses tant liquides que séches. Il contenoit la sixieme partie d'un *cotula*, & la douzieme d'un *sextarius*. Le *sextarius* se divisoit ainsi que l'*as* en douze *cyathi*, dont chacun étoit d'une once; ainsi le *sextans* valoit deux *cyathi*, le *triens* trois, le *quadrans* quatre, le *quincunx* cinq, le *semis* six, le *septunx* sept, le *bes* huit, le *dodrans* neuf, le *dextans* dix, & le *deunx* onze. Telles étoient les quantités que contenoient les différens vaisseaux chez ces anciens Peuples. Ils étoient de deux, de trois, de quatre on d'un plus grand nombre de *cyathi*. Le *cyathus* étoit donc le plus petit vaisseau, c'étoit une espece de cuilliere, avec laquelle ils mesuroient le vin ou les autres liqueurs, qu'ils mettoient dans des vases, au sortir des bouteilles, pour en faire une potion, ainsi que l'observe Casaubon *in Athen. Lib. VIII. cap.* 9. C'est pourquoi Plaute se sert dans ses Menæchmes, du mot *cyathissare*, pour mesurer une liqueur par *cyathi*. Les Grecs avoient leur κυαθίζειν qu'ils appliquoient à ceux qui ne buvoient pas tout d'un coup leurs *sextarii*, mais qui les vuidant à plusieurs *cyathi* réitérés, s'enivroient peu-à-peu. La petitesse du *cyathus* avoit donné lieu à un proverbe, & l'on disoit d'un homme qui entreprenoit des choses impossibles, qu'il se proposoit de mesurer la Mer par *cyathus*. Dans ces tems reculés le *cyathus* ou l'once n'étoit pas la mesure préscrite aux personnes sobres & valétudinaires; mais le *sextans* ou les deux onces. Les vaisseaux dans lesquels on buvoit communément étoient des *trientes*, & contenoient quatre *cyathi* ou quatre onces. Il n'y avoit que les buveurs de profession qui se servissent du *deunx*, qui contenoit onze onces. Suetone loue César Auguste de sa frugalité & de sa tempérance, parce qu'il ne buvoit après souper que trois *sextantes*, ou six *cyathi*, ou six onces, & qu'il ne passoit jamais six *sextantes*, ou douze *cyathi*, lors même qu'il se livroit le plus aux plaisirs de la table. C'étoit assez la coutume parmi les Romains de boire dans les repas qu'ils se donnoient les uns aux autres, autant de *cyathi* qu'il y avoit de lettres dans les noms de celui ou de celle dont ils étoient les convives. On trouve dans les Auteurs Classiques Latins plusieurs passages qui font allusion à cette coutume, ainsi qu'à celle de boire neuf verres ou neuf *cyathi* à l'honneur des neuf Muses, & trois à l'honneur des trois Graces. On se servoit chez les Grecs & chez les Romains du *cyathus* pour mesurer les substances seches & liquides. Nous lisons dans Pline, *Lib. XXI. cap.* 34. que le *cyathus* des Grecs pésoit dix dragmes. Galien dit la même chose dans son Traité *de Ponderibus & Mensuris. cap.* 15. & il nous apprend positivement, *cap.* 4. 13. & 14. que le *cyathus* contenoit douze dragmes d'huile, treize dragmes & un scrupule de vin, d'eau, de vinaigre, & dix-huit dragmes de miel. Il dit dans le douzieme chapitre du même Livre, que les *Veterinarii*, ou ceux qui traitent les bêtes de somme dans leurs maladies, faisoient le *cyathus* de deux onces. Nos Medecins le font aujourd'hui d'une once & demie.

CYB

CYBITON, κύβιτον. Voyez *Cubitus*.

CYBIUM, κύβιον, grand poisson de Mer, divisé en tranches cubiques. Pline.

CYBOIDES, κυβοειδής. Voyez *Cuboides*.

CYC

CYCEON, κυκεὼν de κυκάω, mêler. Les Latins rendent ce mot par *Cinnum*. Le sentiment le plus commun est que le *cyceon* des Grecs étoit une composition faite de vin, de miel, de fine fleur de farine d'orge, d'eau, de fromage, & de la consistance de la bouillie. Il paroît qu'il y en avoit de deux especes; l'une grossiere faite d'eau & de farine; l'autre plus fine & plus délicate, faite de vin, de différentes especes de farine, de fromage & quelquefois de miel. Il n'entre que du vin, du fromage mis en petits morceaux, & de la farine d'orge, (τὸ ἄλφιτον que Casaubon rend *in Athen. Lib. II. cap.* 12. par *polenta* ou fine fleur de farine d'orge,) dans le *cyceon* qu'Homere fait préparer à Hecamede. *Iliade Lib. II.* sans faire aucune mention du miel & de l'eau. Lorsqu'Ovide parle dans le cinquieme Livre de ses Métamorphoses de la coupe de *Cyceon* qu'une vieille femme d'Athenes présenta à Cérés, il ne fait mention que d'eau & de fine fleur de farine, d'où il paroît que le *cyceon* étoit composé d'eau & de farine seule; d'autant plus que le *polenta* ne differe du *farina hordei* que par la torréfaction. Si nous consultons les Ecrits d'Hippocrate, nous trouverons qu'il donne le nom de *cyceon* à un mélange d'eau & de farine. Car après avoir parlé au Livre second de la Diete, des vertus d'une certaine préparation de fine fleur de farine, d'eau ou de vin, il ajoute: « quant au *cyceon* « préparé avec l'eau seule, il rafraîchit & nourrit; si « on y fait entrer le vin, il échauffe, nourrit & resserre le ventre; si l'on substitue le miel au vin; il nourrit & échauffe moins, mais il purge davantage; surtout si le miel est pur, & n'est point adultéré; autrement loin de purger il ne fera qu'augmenter la « constipation. Tous les *cyceons* préparés avec le lait « sont très-nourrissans: mais si c'est avec le lait de bre- « bis, ils constipent; avec celui de chevre, ils pur- « gent; avec celui de vache, ils purgent moins, & « avec celui de cavalle & d'ânesse, ils purgent davan- « tage. » Janus Cornalius interprétant ce passage, insere après les mots, *tous les cyceons*, la phrase suivante; *c'est-à-dire de farine*; se proposant apparemment de faire entendre par cette addition, que la farine seule de quelqu'espece qu'elle fût, suffisoit en la mêlant avec quelque liqueur, pour faire un *cyceon*. Quoiqu'il en soit, on infere fort naturellement de l'endroit d'Hippocrate que nous venons de citer, qu'au tems d'Hippocrate, non-seulement l'eau & le vin, mais encore les différentes especes de lait entroient dans les *cyceons*. Galien *cap.* 9. *Liv. I. de Aliment. facult.* ne fait aucune difficulté de donner le nom de *cyceon* à cette tisane que l'on préparoit avec le *sapa*; le miel, le cumin, & de l'eau qu'on avoit un peu fait bouillir. Nous voyons encore par quelques endroits des Ouvrages d'Hippocrate, où cet Auteur dit que le *cyceon* non salé étoit un mets atténuant, que le sel entroit quelquefois dans les *cyceons*. Il nous fait aussi entendre dans son Livre *de la Diete*, que les graines de pavot blanc & de lin y étoient admises.

Il suit de ce que nous avons dit jusqu'à présent, que les Grecs entendoient par le mot *cyceon* toute boisson, ou mélange composé d'ingrédiens de différente nature, selon le genre de la maladie, & l'intention du Medecin. C'est pourquoi l'on se servoit métaphoriquement du mot *cyceon* pour marquer un état confus & agité des affaires. & il se disoit aussi de quelqu'un qui mettoit tout sens dessus dessous. Charterius rend κυκεὼν par *moretum*, qui n'étoit autre chose chez les Anciens qu'une espece de salade faite d'herbe, de lait, de vin, d'huile, de fromage & d'ail. Duret, dans son Commentaire sur le Livre *du Régime dans les maladies aiguës*, prend le *cyceon* pour un aliment préparé avec le lait, le miel, l'eau, le vin, & le fromage; à quoi Heurnius ajoute des herbes. Hieronymus Mercurialis est d'avis que le *cyceon* est une espece de mets fait avec la farine, le miel, le vin, les œufs, & le fromage. Quant aux propriétés médicinales des *cyceons*, il est certain qu'on n'en peut rien dire qui convienne à toutes les préparations de cette espece; car nous en devons juger selon la qualité de leurs ingrédiens. Nous avons deja vu qu'Hippocrate établissoit entr'eux des distinctions. Il est vraissemblable que lorsque cet Auteur parle simplement de *cyceon*, il n'entend autre chose qu'un mélange de fine fleur de farine d'orge & de vin. C'est de cette fine fleur préparée avec le vin qu'il parle, *Liv. VI. de ses Epidemiq. Sect. 6.* lorsqu'il recommande le *cyceon* pour les douleurs. C'est aussi dans le même sens qu'il prend le mot *cyceon*, *Liv. II. de Morbis*, lorsqu'il ordonne pour l'hydrocépale de faire succéder cette boisson à un émetique. Si un malade a la fievre quarte, & que par conséquent il ait besoin d'une potion aqueuse & non vineuse, faites lui prendre, dit-il, du *cyceon* préparé avec l'eau. Toutes les fois qu'il veut que lon fasse usage du *cyceon* préparé soit avec l'eau, soit avec le vin, soit avec d'autres ingrédiens unis avec la farine d'orge, il s'en explique positivement. Aussi lisons-nous dans son Traité *de internis affectionibus*, que si un malade est tourmenté par la soif, on n'aura qu'à lui faire prendre du *cyceon* froid préparé avec du vin austere noir, mêlé avec une égale quantité d'eau, après avoir fait précéder les évacuations & l'usage des bains; & dans son premier Livre *de Morbis mulierum*, comme il pense que les alimens médicamenteux d'une nature dessicative, tendent à la guérison des ulceres de la matrice, il ordonne un *cyceon* épais, fait avec le fromage, la graine de lin rôtie, la fine fleur d'orge, la graine de pavot blanc, & un vin clair austere & leger. Quant à ceux qui sont attaqués de consomption, il veut dans son Traité *de internis affectionibus*, qu'on leur donne un *cyceon* qu'il appelle *fleuri*, fait avec les racines d'ache, l'anet, la ruë, la menthe, la coriandre, le jeune pavot, le basilic, des lentilles, le suc de grénades douces & vineuses, le vin austere noir, la farine de vesse, la fine fleur de farine d'orge, avec du vieux fromage de lait de chevre râclé.

CYCIMA. *Litharge.* Ruland.

CYCLAMEN. *Pain de pourceau.* Voyez *Arthanita.*

CYCLISMUS. *Trochisque.* C'est aussi une espece de rugine, d'une forme circulaire.

CYCLOPION. κυκλώπιον; *le blanc de l'œil.*

CYCLOS, κύκλος; *un cercle.* Mais dans Hippocrate c'est le contour des joues, & l'orbite des yeux.

CYCLUS METASYNCRITICUS. Voyez *Diatritas* & *Metasyncrisis.*

CYCNARION. κυκνάριον, nom d'un collyre dont Galien & Paul Æginete ont fait mention. On lui a donné ce nom à cause de sa blancheur, semblable à celle du Cygne.

CYCNUS. κύκνος. *Cigne.* Voyez *Cygnus.*

CYD

CYDAR. *Jupiter*, ou *Etain.* Ruland.

CYDONATUM. κυδώνατον, nom d'une préparation de coings avec une addition d'aromats, dont on trouve la description dans Paul Æginete. *Lib. VII. cap.* 11.

CYDONIA, Le *Coignassier.*

Voici ses caracteres:

Il est bas, ses branches sont tortues & s'étendent au loin; le calice de sa fleur ressemble au calice de la fleur de poirier. Sa fleur est en rose & pentapétale, comme celle de poirier. L'ovaire ressemble à celui du même arbre; le fruit tient de la figure d'une poire; il est charnu, austere; il a un ombilic, & il contient plusieurs graines glutineuses dans cinq cellules membraneuses; il est couvert d'un duvet blanchâtre. Boerhaave. *Index alt. Plant. part.* 2. *pag.* 247.

1. *Cydonia, fructu oblongo levióri.* T. 632. Boerh. Ind. a. 2. 247. *Malus cydonia, cotonea*, Offic. *Malus cotonea.* Ger. 1264. Emac. 1452. Raii. Hist. 2. 1452. J. B. 1. 27. Chab. 2. *Malus cotonea vulgaris*, Park. Theat. 1504. *Cydonia, sativa.* Jonf. Dendr. 8. *Mala cotonea majora.* C. B. Pin. 434. *Mala cydonia.* Aldrov. Dend. 538. Le *Coignassier.* Dale.

Le *coing* est le fruit d'un arbre qui est rarement de la grosseur d'un pommier, dont le tronc est ordinairement tortu, qui pousse un grand nombre de petites branches, & dont les feuilles ressemblent à celles du pommier, & sont un peu plus pointues par le bout, blanchâtres & velues par dessous. Ses fleurs sont assez larges; elles ont cinq feuilles blanchâtres & purpurines; elles sont suivies chacune d'un fruit assez gros, couvert d'un duvet cotoneux, d'un gout assez désagréable, & qui n'est pas bon à manger cru. Il y a deux especes de *coing*, les uns sont assez ressemblans à la pomme, & les autres à la poire. Ceux-ci passent pour les meilleurs. Il croît dans les lieux humides, au bord des étangs & des fossés. Il fleurit en Mai; son fruit n'est guéres mûr qu'aux environs de la Saint Michel. On en fait usage en Medecine, ainsi que de sa semence.

Le *coing* est cordial & bienfaisant à l'estomac: il le fortifie & aide la digestion; il arrête le hoquet & le vomissement. Il resserre aussi, & il est bon dans toutes sortes de diarrhée. Sa semence est balsamique; elle amollit, elle tempere l'acrimonie des humeurs; & l'on s'en sert avec succès dans toutes les plaies, à la bouche & au gosier, & pour les coups accompagnés de contusion. Dans ces cas on en ordonne le mucilage. On l'emploie extérieurement pour guérir le bout des mamelles lorsqu'il est gercé.

Le *coing* fournit les préparations officinales suivantes; un sirop, un électuaire, & un rob.

Voici ce que nous lisons de plus sur le *coing* dans l'Histoire des Plantes, attribuée à Boerhaave.

Le suc des *coings* avant qu'il soit entierement mûr, est bienfaisant & corroboratif; lorsqu'ils sont mûrs, ou bien bouillis, il est moins astringent. Leurs semences sont d'une nature tout-à-fait opposée; elles sont émollientes; infusées froides dans de l'eau rose, on en tire un remede excellent dans les ophthalmies & dans les ardeurs de la langue & de la bouche. L'émulsion qu'on en fait avec l'eau pure, calme les douleurs des brûlures, lorsque les tendons sont offensés, d'où il paroît qu'elles sont anodynes. On en fait aussi un usage avantageux dans les crachemens de sang, les ulceres aux poumons, & les hémorrhoides.

Sirop de Coings.

Prenez *de suc limpide de coings, six pintes*;

Faites-le bouillir jusqu'à ce qu'il soit réduit à la moitié de sa quantité.

Ayez soin de l'écumer pendant l'ébullition.

Ajoutez

Ajoutez *d'un vin rouge & astringent, trois pintes, & de sucre fin, quatre livres*;

Faites du tout un sirop que vous pourrez aromatiser avec

une dragme & demie de canelle,
de clous de girofle, deux scrupules, &
de gingembre, deux scrupules.

Mésué est l'Auteur de cette composition. On la trouve dans toutes les éditions de la Pharmacopée du Collége de Londres. La pénultieme permet de la faire avec une pinte de son suc seulement, & deux livres de sucre, mêlant le tout ensemble, & procédant comme dans la préparation des autres sirops austeres & subacides. Nos Apothicaires se sont déterminés pour cette derniere méthode.

Electuaire de Coings.

Prenez *de la pulpe mondée de coings*;

Coupez-la par morceaux; faites-la bouillir dans de l'eau claire jusqu'à ce qu'elle soit épaissie.

Sur huit livres de pulpe, mettez six livres de sucre clarifié & le plus blanc.

Donnez au tout par l'ébullition une consistance convenable.

Cette préparation a eu place pendant long-tems dans la plupart des Pharmacopées: mais ce sont les Confiseurs qui la distribuent maintenant sous le nom de marmelade.

Rob de Coings.

Prenez *du suc de coings autant que vous le jugerez àpropos, trois livres, par exemple.*

Faites-le bouillir doucement jusqu'à ce qu'il soit réduit aux deux tiers.

Ajoutez *du sucre le plus fin, une demi-livre.*

Continuez la cuisson peu à peu, jusqu'à ce que le tout soit d'une consistance convenable.

Les autres especes de *coignassiers* sont,

2. Le *Cydonia fructu breviore & rotundiore*, T. 633. *Le coignassier à fruit rond.*
3. Le *Cydonia angustifolia vulgaris. Le Coignassier commun à feuilles étroites.*
4. Le *Cydonia latifolia Lusitanica*, T. 633. *Le Coignassier de Portugal à larges feuilles.* BOERHAAVE, *Index alt. Plant. Vol. II.*

Le CYDONIA EXOTICA est le *Covalam.*

CYE

CYEMA, κύημα, *Conception* ou *fœtus.*

CYG

CYGNUS REGINÆ; nom d'un collyre dont on trouve la description dans Aëtius, *Tetrab. serm.* 3. *cap.* 104. & dont Actuarius fait mention, *Meth. Med. Lib.* 6. *cap.* 5.

CYGNUS, Offic. Aldrov. Ornyt. 3. 8. Bellon. *Des Oiseaux*, 152. Charlt. Exerc. 103. Gesn. de Avib. 327. Jonf. de Avib. 90. *Cygnus mansuetus*, Raii Ornit. 355. Ejusd. Synop. A. 136. Mer. Pin. 174. *Olor*, Schrod. 5. 321. Wil. Ornit. 271. *Le Cigne.*

La graisse du *cigne* est la partie de cet oiseau dont on se sert en Medecine; elle passe pour émolliente, atténuante & lénitive. C'est pourquoi, l'on dit qu'elle est bonne pour les hémorrhoïdes & les contractions spasmodiques de la matrice. Mêlée avec le vin, elle dissipe les taches de rousseur en les en frotant. On ordonne quelquefois de couvrir les parties affectées de rhumatismes d'une peau de *cigne*. On dit qu'appliquée sur l'estomac elle chasse les flatulences, aide la digestion, & fortifie cette partie, ainsi que les nerfs.

CYI

CYITES, ou *Lapis Aetites*. Voyez *Aetites.*

CYL

CYLICHNE, κυλίχνη; boîte ou petit vaisseau dans lequel on tient des médicamens enfermés. Boîte à pilules, ou pot de fayence.

CYLLOS, κυλλός. Hippocrate nomme ainsi ceux qui sont affectés d'une espece de luxation qui fléchit en-dehors un membre; ensorte que la concavité soit tournée en-dedans ou du côté du corps. Ce défaut à la jambe s'appelloit chez les Grecs κύλλωσις; & la personne qui l'avoit, chez les Latins, *varus*; *varus* est opposé à *valgus* ou *blæsus*; car ces mots se disoient de celui qui avoit les jambes tortues, de façon que la concavité étoit tournée en-dehors. Voyez Hippocrate *de Articulis*, & le Commentaire de Galien sur cet Ouvrage. Κυλλωμένη κοιλίη, *in Coac.* est synonyme à l'ἐγκυρμένη κοιλίη, de *Prorrhet.* & signifie un ventre gibbeux, prominent & enflé. Κυλλὸν se prend souvent dans le Livre d'Hippocrate, *de Articulis*, pour estropié, mutilé, retiré, foible & imparfait.

CYM

CYMA; κῦμα; & par synerese, κύημα, *fœtus & production*. On entend par ces mots, un *rejetton*, ou une *jeune racine*. En Botanique ils signifient la partie supérieure & la plus tendre de la tige qui pousse des feuilles au commencement du Printems, & se disent particulierement de ces bourgeons tendres & délicats que le chou pousse lorsqu'il commence à s'ouvrir. Ils sont synonymes dans quelques Auteurs Latins à *turio* & *asparagus*. Mais on entend, selon Ray dans son histoire des Plantes, par *cyma*, pris en général, la sommité de toutes sortes de plantes.

CYMATODES, κυματώδης, de κῦμα, *un flot; flotant.* Cette épithete se dit du pouls. Voyez *Pulsus.*

CYMBALARIA, ou *Linaria, folio glabro subrotundo, hederæ folio clematitis.* Voyez *Linaria.*

CYMBALARIS CARTILAGO, *Cartilage cricoïde.*

CYMBIFORME OS; nom d'un os du tarse; *Os scaphoïde.* Voyez *Crus.*

CYMINUM, *Cumin.* Voyez *Cuminum.*

CYN

CYNANCHE, κυνάγχη; espece d'esquinancie. Voy. *Angina.*

CYNANCHICA MEDICAMENTA; remedes qui conviennent dans cette espece terrible d'esquinancie, qui est accompagnée d'inflammation à la gorge; d'une difficulté excessive de respirer; & qu'on appelle *cynanche*, des mots grecs κύων, *chien*, & ἄγχω, *suffoquer*, parce que lorsqu'un chien est pendu, comme son corps ne suffit pas ordinairement pour tendre la corde assez fortement & intercepter subitement la respiration, il lutte pendant un tems considérable contre la mort; ses yeux & sa langue se gonflent; ils sont plombés; la langue lui sort de la gueule, qu'il a ouverte & écumante; il grince les dents: or l'espece d'esquinancie en question étant accompagnée de symptomes assez semblables à ceux-là, on lui a donné le nom de *cynanche.*

Les remedes qui conviennent en pareil cas, sont les anti-phlogistiques, capables de produire un prompt effet, les saignées copieuses & réitérées, les évacuations puissantes par les selles, & tous les remedes qui peuvent rafraîchir ou relâcher, pris intérieurement & appliqués à l'extérieur. Voyez *Angina*.

CYNANTHEMIS, ou *Cotula fœtida*. BLANCARD.

CYNANTROPIA, *Cynanthropie*, de κύων, *chien*, & de ἄνθρωπος, *homme*; espece de délire mélancolique dans lequel les malades s'imaginent être changés en chien, & tâchent conséquemment d'en faire les actions.

CYNCHNIS, κυγχνὶς, petite boîte, ou petit vaisseau dans lequel on serre, ou l'on vend des médicamens.

CYNICUS, κυνικὸς, *cynique*; certaine convulsion qu'on appelle *spasme cynique*. Voyez *Spasmus*.

CYNIPHES, *teignes* ou *mouches*. VAN-HELMONT.

CYNNABAR ou CINNABAR. Voyez *Cinnabaris*.

CYNNIA, CYMIA, ou CARORA; vaisseau de la forme d'un urinal. RULAND.

CYNOBOTANE, ou *Cotula fœtida*. BLANCARD.

CYNOCEPHALUS, κυνοκέφαλος; espece de singe qui a la tête semblable à celle du chien.

CYNOCOPROS, de κύων, *chien*, & de κοπρὸς, *fiente*; *fiente de chien*. Voyez *Canis*.

CYNOCRAMBE, *mercurielle de chien*. Voyez *Mercurialis*.

CYNOCTONON, ou *Aconitum*. ORIBASE.

CYNOCYTIS, *Rose de chien*. Voyez *Cynosbatos*.

CYNODECTOS, κυνόδηκτος; mordu par un chien enragé. DIOSCORIDE, *Lib. II. cap.* 49.

CYNODES, κυνώδης, *canin*.

CYNODESMION, κυνοδέσμιον, de κύων, qui signifie quelquefois la partie inférieure du prépuce, & de δέω, lier; ligature qui fixe le prépuce sur le gland. GORRÆUS.

CYNODONTES, de κύων, *chien*, & de ὀδὸς, *dent*; *dents canines*.

CYNOGLOSSUM, *Cynoglosse*; *langue de chien*.

Voici ses caracteres:

Son calyce n'est que d'une piece, profondément divisée en cinq segmens. Sa fleur est monopétale, en entonnoir, & pareillement divisée en cinq segmens. Lorsqu'elle commence à s'épanouir, on y remarque cinq petites têtes, comme des colonnes cylindriques, & dessous ces têtes cinq étamines qui partent du tube de la fleur. Ce fruit forme quatre cellules après, & pour l'ordinaire comme celles du glouteron: elles tiennent à un placenta pyramidal, & à quatre côtés, & renferment une semence plate, BOERHAAVE, *Index alt. Plant.*

Boerhaave en compte neuf especes.

1. *Cynoglossum majus vulgare*, C. B. Pin. 257. Ger. Emac. 804. Park. Theat. 511. Hist. Oxon. 3. 448. Buxb. 91. Tourn. Inst. 139. Elem. Bot. 116. Mer. Pin. 32. Merc. Bot. 131. Phyt. Brit. 33. Boerh. Ind. A. 192. Rupp. Flor. Jen. 9. *Cynoglossum*, *Offic. cynoglossum*; Ger. 659. Raii Synop. 3. 226. *Cynoglossum vulgare*, J. B. 3. 598. Raii Hist. 1. 489. Dill. Cat. Giss. 89. *Cynoglosse*. DALE.

La racine du *cynoglosse* commun est épaisse & longue, d'un brun obscur à l'extérieur, & blanchâtre au-dedans: ses feuilles les plus basses ont à peu près un pié de long, sur trois pouces de large; elles sont aiguës par le bout, molles & cotonenses au toucher. Sa tige s'éleve à deux ou trois piés de haut; elle est environnée de feuilles plus petites & plus étroites que celles du bas; elle porte à son sommet plusieurs fleurs, ramassées les unes à côté des autres, d'un rouge assez pâle, semblables à celles de la buglose, mais beaucoup plus petites, débordant à peine les calyces verds dans lesquels elles sont placées. A chaque fleur succedent 4 semences plates, rangées autour du pistil, & qui, de la maniere dont elles sont jointes, forment une espece d'écu ou de bouclier. Toute la plante a une odeur fétide, & sent l'urine ou la fiente de souris. Elle croît dans les haies & aux bords des chemins. Elle fleurit en Juin & en Juillet. Sa racine est la seule partie dont on fasse usage en Medecine.

Elle est froide, dessiccative, resserrante & bienfaisante dans les fluxions catarrheuses sur les poumons, & dans les cas où il s'agit de tempérer l'acreté du sang. On peut donc s'en servir dans tous les flux, dans les hémorrhagies & dans la gonorrhée.

On peut la mettre au nombre des vulnéraires: elle est bonne dans les tumeurs scrophuleuses; & l'on s'en sert tant intérieurement qu'extérieurement.

Les pilules dites de *cynoglosse*, sont la seule préparation officinale qu'on en tire.

L'écorce de sa racine est un peu amere, salée, styptique & gluante: elle rougit assez le papier bleu. Il y a apparence que le sel ammoniac, qui est dans le sel naturel de la terre, domine dans cette plante, où il est modéré par beaucoup de phlegme, de terre & d'huile fétide. La *langue de chien* analysée, donne de grands indices de sel acre & de soufre. Sa racine est propre pour arrêter toutes sortes de fluxions, & adoucir toutes sortes d'humeurs acres. On l'emploie dans les tisannes & dans les bouillons. Elle a donné nom aux pilules de *cynoglosse*, que Faventinus recommande fort pour les catarrhes: mais il faut se servir de celles qui sont décrites dans la Pharmacopée de du Renou. Faventinus met un demi-gros de ces pilules, avec un gros d'aloès, deux gros de suc de réglisse, & la quantité de sirop violat qui est nécessaire pour en faire une masse de pilules. Les feuilles de *langue de chien* sont vulnéraires & détersives. TOURNEFORT.

Pilules de Cynoglosse.

Prenez *des racines seches de cynoglosse*,
de la graine de jusquiame blanche, &
de l'opium, } *de chaque, une demi-once*;
du mastic, six dragmes,
de l'oliban, cinq dragmes,
du safran,
du castoreum, &
du styrax, } *de chaque, une dragme & demie*;

Mettez en poudre la racine de *cynoglosse*, la graine de jusquiame & le castoreum ensemble: mais séparez le mastic, le safran & l'oliban pulvérisés.

Coupez l'opium par petits morceaux, & le faites dissoudre dans l'eau-rose.

Mêlez ensuite les poudres, & donnez au tout la consistance qui convient pour des pilules, avec une quantité suffisante de diacode.

2. *Cynoglossum majus vulgare, flore albo*, C. B. Pin. 257. T. 139. 6. *Cynoglosse commun à fleurs blanches.*
3. *Cynoglossum, floribus ex albo & rubro variegatis*, H. L. Flor. 2. 62. *b.*
4. *Cynoglossum montanum maximum*, T. 139. *Cynoglosse des montagnes le plus grand.*
5. *Cynoglossa media argentea Apula, campestris, calidarum regionum*, Col. I. 172. Descript. 171. Ic.
6. *Cynoglossum semper virens*, C. B. P. 257. Prod. 119. M. H. 3. 449. *Cynoglosse toujours verd.*
7. *Cynoglossum minus*, C. B. P. 257. *Buglossum angustifolium semine echinato*, T. 134. *Lappula rusticorum*, Lugd. 1240.
8. *Cynoglossum Creticum latifolium fœtidum*, C. B. P. 257. M. H. 3. 449.

9. *Cynoglossum Narbonnense*, H. Eyst. Æst. o. 8. F. 6. T. 3. 6. H. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

CYNOLOPHA, κυνόλοφα; c'est ainsi que Pollux nomme certaine aspérité des vertebres, qu'on remarque au commencement de l'épine du dos.

CYNOLYSSA, ou LYSSA, λύσσα; cette espece de folie qui provient de la morsure d'un chien enragé.

CYNOMORON, ou le CYNOCRAMBE dans Paul Eginete. Voyez *Mercurialis*.

CYNOMYJA ou PSYLLIUM. Oribase.

CYNORRHODON, de κύων, *chien*, & de ῥόδον; *rose de chien*, ou *églantier*. Voyez *Cynosbatos*.

CYNOSBATOS, *Rosa canina*; *rose sauvage*.

Rosa canina, cynosbatos, cynorrhodon, Offic. *Rosa sylvestris canina cynorrhodon, cynosbatos*, Mont. Ind. 51. *Rosa sylvestris, inodora, seu canina*, Park. Theat. 1017. Raii Hist. 2. 1440. Synop. 3. 454. *Rosa canina inodora*, Ger. 1087. Emac. 1270. Mer. Pin. 105. *Rosa sylvestris vulgaris, flore odorato incarnato*, C. B. P. 483. Tourn. Inst. 638. Elem. Bot. 501. Jons. Dendr. 402. Dil. Cat. Gis. 90. *Rosa sylvestris vulgaris, flore odorato*, Buxb. 285. *Rosa sylvestris*, Merc. Bot. 1. 65. Phyt. Brit. 105. *Rosa sylvestris variorum colorum, foliis glabris*, Rupp. Flor. Gen. 111. *Rosa sylvestris alba, cum rubore, folio glabro*, J. B. 2. 43. Chab. 108. *Eglantier*, on *Rosier sauvage*.

L'*églantier* ou le *rosier sauvage* croît dans les haies; il a les feuilles en aile, comme le rosier des jardins, mais plus douces & plus vertes.

Ses fleurs sont nne à une, composées de cinq feuilles blanches, & quelquefois d'un rouge pâle: elles font place en tombant à des vaisseaux séminaires rouges & longs, remplis de pulpe, contenant des semences anguleuses, blanches, & qui sont couverts de poils courts & roides. Il croît partont dans les haies, & fleurit en Juin. Son fruit se recueille sur la fin de Septembre. Le *bédéguar* croît sur les tiges de cette plante. C'est nne excroissance spongieuse, velue, d'un verd rougeâtre, & faite par des petites mouches *ichneumones*.

Les fleurs de l'*églantier*, passent pour plus astringentes que celles du *rosier* des jardins. Quelques Auteurs en font nn spécifique contre les regles immodérées. La pulpe de son fruit est d'une acidité agréable; elle fortifie l'estomac, elle calme les ardeurs de la fievre, elle est pectorale & bonne pour les toux, les crachemens de sang & le scorbut. Sa semence passe pour merveilleuse dans la pierre & la gravelle. On attribue les mêmes propriétés au *bédéguar*.

La seule préparation officinale qu'on en tire, est la conserve des *roses sauvages*. Voyez *Conserva*. Voyez *Hydrophobia*. Ehrenfridus Hagendornius a écrit un Traité dont cette plante seule est la matiere, qu'il a intitulé *Cynosbatologia*, & qui a été imprimé à Gêne, 1679.

CYNOSORCHIS; Plante appellée *satyrion de chien*. Voyez *Orchis*.

C Y O

CYON, κύων. Ce mot signifie tantôt la partie inférieure du prépuce, & quelquefois le pénis.

CYOPHORIA, κυοφορία, de κύημα, *fœtus*, & de φέρω, *porter*. Le tems de la grossesse d'une femme, ou celui pendant lequel elle porte l'enfant dans son sein.

C Y P

CYPARISSUS. Voyez *Cypressus*.

CYPERE. Voyez *Gramen cyperoides*.

CYPEROIDEA GRAMINA. Voyez *Gramen cyperoides*.

CYPERUS, *souchet*.

Voyez ses caracteres:

Sa tige est triangulaire, & porte à son sommet nn pannicule composé d'une multitude de petits épis étroits, écaillés & serrés les uns contre les autres. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Part. II.*

Ses especes sont:

1. *Cyperus odoratus, radice longâ, sive cyperus Officinarum*, C. B. P. 14. Theat. 216. Boerh. Ind. A. Offic. Ger. 28. Emac. 30. Raii Hist. 2. 1299. Synop. 3. 425. *Cyperus longus, odoratus*, Park. Theat. 146. *Cyperus longus, odoratus*, Hist. Oxon. 3. 237. *Cyperus panniculâ sparsâ speciosâ*, J. B. 2. 501. *Cyperus*, Chab. 194. *Souchet long.*

Le *souchet* long a un grand nombre de feuilles étroites herbacées, rudes & âpres au toucher. Du milieu de ces feuilles s'éleve à la hauteur de deux pieds ou environ une tige triangulaire, au sommet de laquelle croît une touffe ou un pannicule composé de petits épis bruns, écaillés, avec quelques petites feuilles courtes au fond. Sa racine est longue & foible, d'un brun obscur à l'extérieur, & d'un brun moins foncé au dedans. Son odeur est agréable, & elle est tant soit peu chaude & amere au goût. Cette plante croît dans quelques contrées d'Angleterre. On la trouve dans les marais: mais ce que nous en avons vient ordinairement de l'Italie. Miller, *Bot. Off.*

2. *Cyperus rotundus, esculentus, angustifolius*. C. B. P. 144. Theat. 222. Hist. Oxon. 3. 236. Inst. 527. Elem. Bot. 419. Boerh. Ind. a. 2. 166. *Trasi* Offic. J. B. 505. *Tarsi malinathelle Theophrasti*. Chab. 195. *Cyperus esculentus*. Raii Hist. 2. 1301. *Cyperus rotundus, esculentus, angustifolius*. C. B. P. 14. Theat. 222. Hist. Oxon. 3. 236. Tourn. Inst. 527. Elem. Bot. 419. Boerh. Ind. A. 2. 166. *Cyperus esculentus, sive Trasi Italorum*. Ger. Emac. 32. *Cyperus, dulcis, rotundus, trasi dulce vocatus*. Park. Theat. 146. *Souchet doux*.

Il croît en Italie & en d'autres Contrées. La racine est d'usage, & il a les mêmes propriétés que les autres *souchets*.

3. *Cyperus rotundus Germanicus*. C. B. P. 17. Theat. 215. Boerhaave. *Ind. alt. Plant. Vol. 2. a.*

Outre les especes précédentes de *souchets*, Dale fait mention de la suivante.

Cyperus rotundus, Offic. *Cyperus, rotundus, orientalis, major*. C. B. P. 13. Theat. 208. Raii Hist. 2. 1299. Hist. Oxon 206. *Cyperus rotundus Syriacus*. Ger. Emac. 31. n°. 3. *Cyperus, rotundus, odoratus, Syriacus*. Park. Theat. 145. *Cyperus Syriacus, & Creticus rotundior*. J. B. 2. 502. Chab. 194. *Souchet rond*.

Les racines du *souchet* rond, sont de la grosseur d'une mnscade, & en ont la figure. Elles sont rudes & brunes au dehors, & blanchâtres en dedans. Elles répandent une odeur fort douce, & tiennent ensemble par des petits filets. Quant à ses feuilles, ses tiges, & la maniere dont il croît, il differe peu du *souchet* long. On nous l'apporte de Turquie.

Les *souchets* longs & ronds sont à peu près de la même nature, & ont les mêmes propriétés. Ils sont échauffans & dessicatifs; ils chassent les flatulences, fortifient les entrailles, soulagent dans la colique; provoquent les urines & les régles, préviennent l'hydropisie, passent pour céphaliques, sont bons dans le vertige & les étourdissemens, & s'employent quelquefois en gargarismes deterfifs, pour les ulceres à la bouche & aux gencives. Miller, *Bot. Off.*

Geoffroy ajoute que le *fouchet* long eft carminatif, emmenagogue, ftomachique, & diuretique. Hippocrate le recommande dans les maladies de la matrice, & Simeon Pauli dans les ulceres de la veffie, en y joignant le jonc odorant.

CYPHI, χῦφι. C'eft une compofition dans laquelle on fait entrer les 16 ingrédiens fuivans: le miel, le vin, les raifins, le fouchet, la réfine, la myrrhe, l'afpalate, le fefeli, le jonc odorant, le bitume de Judée, le thryon, θρύον, efpece de jonc marin, Xilander lit θρῖον, feuille de figuier) la patience, les deux efpeces de baies de genievre, c'eft-à-dire, les petites & les grandes baies, les cardamomes & le rofeau. Cette compofition ne fe fait pas comme une autre. Les Anciens y mettoient beaucoup de myftere; ils lifoient les Livres facrés tandis que le Droguifte faifoit le melange. Il paroît auffi qu'on a entendu fineffe dans le nombre des drogues; car c'eft un quarré de quarré, & le feul nombre pairement pair, qui ait fon aire égale à la circonférence. Si ce remede eft efficace, je ne crois pas qu'aucune perfonne fenfée s'avife d'en chercher la raifon dans ces circonftances futiles, au lieu d'avoir égard aux qualités aromatiques de ces ingrédiens. Les *cyphi* rendent une odeur douce & agréable qui fe répand dans l'air, & lui donnent une vertu qu'il n'avoit point. Cet air reçû dans le corps par le moyen de la refpiration, y produit des mouvemens falutaires, y met une température douce & agréable, & diffipe doucement toutes les impreffions fâcheufes dont l'ame étoit attriftée. Ce remede n'eft pas moins efficace que l'ivreffe pour diffiper les foins inquiets dont l'efprit peut être obfcurci; mais il relâche, évacue, & n'a point de fuites fâcheufes. L'imagination & cette faculté qui produit en nous les rêves, en eft toute purifiée & en eft rendue vive & gaie; ou comme dit Amyot dans fa Traduction, liffent & poliffent la partie imaginative du cerveau qui reçoit les fonges, ne plus ne moins qu'un miroir, & le rendent plus pur & plus net, autant ou plus que les fons de la lyre & des inftrumens de Mufique, defquels ufoient les Pythagoriciens devant que fe mettre à dormir; il enchante ainfi, & entretient la partie de l'ame irréfonnable & fujette aux paffions; car les odeurs bien fouvent fufcitent & réveillent le fentiment qui défaut, & au contraire bien fouvent elles le rendent plus mouffe, plus repofé & plus coy, quand les fenteurs aromatiques font épanduës & femées par le corps, pour leur fubtilité, comme aucuns Medecins difent, que le dormir fe forme en nous; c'eft à favoir, quand la vapeur de la viande que nous avons prife, venant à ramper tout doucement au long des parties nobles, par maniere de dire, les chatouille.

Les Egyptiens ufent auffi de cette compofition de *cyphi* en breuvage, car ils tiennent qu'en le beuvant, il purge & lâche le ventre.

La réfine eft ouvrage du Soleil, & on cueille la myrrhe à la Lune, des arbres qui la pleurent. Mais des fimples qui compofent le *cyphi*, il y en a qui aiment mieux la nuit, comme ceux qui font nourris des vents froids; des ombrages, des rofées & humidités; car la clarté & la lumiere du jour eft une & fimple: & Pindare dit que l'on voit Soleil à travers l'air folitaire, là où l'air de la nuit eft une compofition & mélange de plufieurs lumieres & plufieurs puiffances, comme plufieurs femences confluentes de plufieurs Aftres en un même tout, & partant à bon droit brûlent-ils ces parfums-là qui font fimples, le jour, comme ceux qui font engendrés par la vertu du Soleil: & ceux-ci comme étant mêlés de toutes fortes & diverfes qualités, ils les allument fur le commencement de la nuit. PLUTARQUE, *d'Ifis & d'Ofiris*, *Traduction d'Amyot*.

Suidas dit à l'art. Κῦφι, que l'Egyptien Manæthos étoit l'inventeur de cette compofition; mais il avoue qu'il ne connoît point la maniere dont il s'y prenoit. Il nous apprend à l'article Μανέθως, que c'étoit un Prêtre Egyptien qui avoit écrit fur la compofition du *cyphi*.

Les Egyptiens faifoient un grand ufage de cette compofition dans leurs Sacrifices; de-là font venus les trochifques de *cyphi*.

Trochifques de Cyphi.

Prenez *de la pulpe de raifins gras, que vous aurez feparés de leur peau & de leurs pepins, &*
de la térébenthine de Chypre, de chaque trois onces.
de la mirrhe, &
du jonc odorant, de chacun une once & demie.
de la canelle, une demi-once;
du calamus aromaticus, trois dragmes;
de la racine de cyprés rond,
du fpicnar,
du bois de caffia,
des bayes de génievre,
du bdellium gras, &
du bois d'aloes, de chaque deux onces & demie;
du fafran, une dragme;
une petite quantité de vin de Canarie,
du meilleur miel écumé, une quantité fuffifante.

Mettez la myrrhe & le bdellium dans un mortier, & leur donnez avec le vin la confiftance d'un miel clair.

Répandez là-deffus la térébenthine, la pulpe de raifins, & les poudres.

Battez-bien le tout, & lui donnez avec le miel écumé la confiftance qui convient à des trochifques.

Cette compofition a plus d'un inconvenient: mais comme c'eft un des principaux ingrédiens du Mithridate, nous n'avons pû nous difpenfer de l'inférer ici comme on a fait dans la Pharmacopée d'Ausbourg, & dans toutes les Pharmacopées Officinales un peu connuës. Damocrite paffe pour en être le premier inventeur: on dit que s'étant propofé de réformer le Mithridate, il jugea à propos d'y faire entrer les ingrédiens fous cette forme. Galien en fait mention dans fon Traité *de Antidotis*, & il la recommande dans quelques cas. Dans la pratique moderne, on ne lui connoit d'autres ufages que ceux auxquels elle fut originairement deftinée.

CYPHOMA & CYPHOSIS, χύφωμα & χύφωσις, de χυφόω, courber; courbure de l'épine du dos, dans laquelle les vertebres s'inclinent contre nature, & prominent en dehors.

CYPRESSUS, *Cyprés*.

Voici fes caracteres:

Ses feuilles font écailleufes & plattes, les fleurs mâles qui font écailleufes, croiffent fur le même arbre à une grande diftance. Le fruit eft compofé de plufieurs tubercules ligneux, qui contiennent des femences anguleufes & dures. MILLER. *Dictionn.*

Boerhaave compte les trois efpeces fuivantes de *Cyprés*.

1. *Cypreffus metâ in faftigium convolutâ, quæ fœmina Plinii.* T. 587. *Le Cyprés commun.*

Cet arbre eft grand, large, haut, couvert de tous côtés, & prefque tout en fortant de terre de branches foibles, qui croiffent fort près les unes des autres, & qui lui donnent une figure pyramidale. Ces branches portent de petites feuilles courtes, pointues, & pour ainfi dire écailleufes. Ses fleurs font petites & à étamines; elles font fuivies de cones ou de pommes, ainfi qu'on les appelle, rondes & à-peu-près de la groffeur d'une

noisette; lorsqu'elles sont mûres elles s'ouvrent en différens endroits, & l'on y voit des semences brunes, plattes & anguleuses. On le plante dans les jardins à cause de la beauté de sa verdure. Il ne se dépouille point de ses feuilles, il les garde pendant tout l'hiver & il en pousse de nouvelles au printems. Nous en avons de deux especes dans nos jardins; celui qu'on appelle *cyprès* femelle, dont les branches croissent très-près les unes des autres, qui a les pommes tant soit peu plus longues que le *cyprès* mâle, qui s'étend plus au loin, & dont les cones sont plus ronds, est le plus commun.

Ces cones ou pommes sont la partie dont on fait principalement usage: on ne se sert presque jamais de ses feuilles. Ses cones passent pour dessicatifs, resserrans, convenables dans toutes sortes de flux, dans le crachement de sang, dans la diarrhée, dans la dyssenterie, dans l'écoulement immodéré des regles, & dans l'excrétion involontaire des urines. Ils arrêtent le saignement des gencives, & raffermissent les dents. On les fait entrer dans les fomentations & dans les cataplasmes styptiques & astringens.

2. *Cupressus ramos extrà se spargens quæ mas Plinii.* T. 587. *Le Cyprès mâle, & qui étend ses branches au loin.*
3. *Cupressus virginiana, foliis acaciæ deciduis.* H.L.H.A. 1. 113. *Le Cyprès de Virginie à feuilles d'acacia, & qui se dépouille en hiver.* Boerh. *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

CYPRINUM OLEUM, *κύπρινον ἔλαιον*, *huile de Cyprès.*

Prenez *de l'huile d'olives non mûres* (ἐλαίς ὀμφακίνε) *lavées; un ceramium (mesure qui contient environ quarante-deux pintes;)*
de l'eau de puits, un ceramium & demi.

Mêlez la moitié de cette eau avec l'huile, & réservez l'autre moitié pour délayer les autres ingrédiens.

Prenez *d'aspalate, cinq livres & demie;*
de calamus, six livres & demi;
de myrrhe, une livre;
de cardamome, trois livres neuf onces;
d'aulnée, neuf livres cinq onces.

Prenez du bitume de Judée, broyez-le & le faites macérer dans l'eau.

Mettez-le ensuite sur le feu avec l'huile jusqu'à ce qu'il bouille.

Dissolvez la myrrhe dans du vin odoriferant.

Broyez le calamus & le mêlez avec la myrrhe.

Prenez l'aspalate & le jettez dans ce mélange d'huile & de calamus.

Faites bouillir le tout suffisamment, retirez ensuite votre vaisseau de dessus le feu, & le passez.

Broyez les cardamomes, & les mêlez avec le reste de l'eau.

Ajoutez-les avec les ingrédiens que vous avez fait bouillir ci-dessus, & remuez continuellement avec une spatule, jusqu'à ce que tout soit froid.

Séparez ensuite l'huile, & sur quarante buit livres d'huile (je lis μὴ avec Cornarius au lieu de χὴ) mettez quarante-six livres huit onces de fleurs de *cyprès*.

Laissez-les macérer, & les passez à travers un pannier d'osier.

Si vous avez besoin d'une huile de *cyprès*, plus chargée & plus forte, observez toujours la même proportion entre l'huile extraite, & la quantité de fleurs nouvelles.

Passez ces secondes fleurs comme les premieres.

Faites une seconde ou troisieme macération, jusqu'à ce que votre préparation vous paroisse assez forte.

Pour cet effet consultez sa consistance & son odeur; il y en a qui ajoutent à cela un peu de canelle.

L'huile de *cyprès* est échauffante & émolliente. elle dilate & ouvre les orifices des vaisseaux. C'est pourquoi c'est un assez bon remede dans les affections de la matrice & des nerfs, dans les pleurésies & dans les fractures soit seule, soit avec un cerat. Elle entre aussi dans les malagmes pour l'opisthothonos, l'esquinancie, & les inflammations aux aines. C'est un ingrédient dont on use dans la composition des *acopa* ou medicamens contre la lassitude. Dioscoride. *Lib. I. cap. 65.*

CYPRUS. Voyez *Phyllarea folio ligustri.*

CYPSELE ou CYPSELIS, κυψέλη ou κυψελὶς, *la cire des oreilles.*

CYPTARION, nom d'un antidote dont Myrepse fait mention. *Sect. 5. cap. 9.*

CYR

CYRÆNIA, les feces du safran infusées dans l'huile. Ruland.

CYRBASIA ou TIARA, *Tiare*, espece de Couronne que portoient les Rois de Perse. Hippocrate se sert de ce mot dans son Traité des maladies des femmes.

CYREBIA, κυρήβια, la peau de l'orge ou de quelques autres grains, ou la partie qui s'en sépare dans la torréfaction ou dans l'ébullition.

CYRENAICUS SUCCUS, ou *laserpitium.*

CYRCEON, le *Podex* ou l'*Anus.*

CYRTOIDES, κυρτοειδὴς, *Gibbeux.*

CYRTOMA, κύρτωμα; tumeur contre nature, & protuberence ou bosse.

CYS

CYSSAROS, κύσσαρος; le *Podex* ou l'*Anus.*

CYSSITES, ou *Lapis ætites.*

CYSTEOLITHOS de κύστις vessie; & de λίθος, Pierre. Pierre dans la vessie.

CYSTHEPATICI DUCTUS, *Conduits cysthepathiques*, c'est-à-dire, qui portent la bile du foie dans la vésicule du fiel.

CYSTICAPNOS, *Espece de fume-terre.*

Voici ses caracteres:

Sa racine est fibreuse & annelle, ses feuilles, ses branches & ses fleurs ressemblent à celles de la *fumeterre* traçante. Son fruit est une vessie ovale, traversée d'un axe, autour duquel sont attachées en tout sens des graines rondes, qui sont couvertes d'une vésicule commune qui est étendue sur l'axe.

Boerhaave n'en compte que la seule espece suivante.

Cysticapnos Africana, scandens, fumaria, Africana, vesicaria, scandens. Par. Bat. App. 7. *Fumaria, alba, vesicaria, capreolis, donata, sub exiturâ autumni florens, Æthiopica.* Pluk. 400. a. *Fumeterre africaine traçante & à vésicules.* Boerh. *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

CYSTINX, κύστιγξ, *petite vessie.*

CYSTIS, κύστις, *la vessie.* Cystis fellea, *la vésicule du fiel.* On donne le nom de kyste à tout dépôt d'humeurs peccantes qui a la forme d'une vessie, & qui est enfermé dans une poche.

CYSTOTOMIA de κύςις, *vessie*, & de τέμνω, couper; *Lithotomie.*

CYT

CYTHION; nom d'un collyre dont Celse fait mention.

CYTINUS, *fleur de grenade.*

CYTISO-GENISTA, le genêt.

Voici ses caracteres selon Miller.

Ses fleurs sont légumineuses; elles sont suivies de gousses applaties qui contiennent plusieurs graines en forme de rein; ses branches sont flexibles, & portent quelquefois des feuilles disposées une à une, & d'autres fois trois à trois.

Boerhaave n'en compte qu'une seule espece.

Cytiso-genista scoparia vulgaris, flore luteo, Tourn. Inst. 649. Boerh. Ind. A. 2. 27, *Genista*, Offic. Ger. 1130. Emac. 1311. Chab. 83. Mer. Pin. 44. *Genista vulgaris*, Merc. Bot. 1. 37. Phyt. Brit. 45. *Genista vulgaris & scoparia*, Park. Theat. 228. *Genista angulosa & scoparia*, C. B. Pin. 395. *Genista non spinosa, angulosa & scoparia*, Jonf. Dendr. 372. *Genista angulosa trifolia*, J. B. 1. 388. Raii Hist. 2. 1723. Synop. 3. 474. *Cytisus scoparius vulgaris*, Elem. Bot. 508. *Le Genêt commun.* DALE.

Sa racine est longue, épaisse, ligneuse, & s'enfonçant profondément en terre, d'où on ne l'arrache pas sans peine; elle pousse un grand nombre de tiges, serrées les unes contre les autres, très-fortes, tant soit peu inclinées, anguleuses, & hautes de deux piés & davantage. Il y a à chaque nœud trois petites feuilles ovales sur un pédicule commun. Ces feuilles tombent bientôt, & la plante paroît nue pendant une grande partie de l'année. Ses fleurs sont placées au milieu des branches; elles sont larges, en papillon, d'un jaune luisant, & suivies de siliques plates, très-velues, & pleines d'une semence brune, petite & en forme de rein. Elle croît dans les champs, dans les communes, & fleurit en Avril & en Mai. Ses fleurs & ses tiges sont d'usage.

Le *genêt* est apéritif & hépatique, leve les obstructions à la rate & au foie, provoque les urines, & passe pour bienfaisant dans l'hydropisie, en le faisant infuser dans la boisson journaliere. Ses cendres infusées pareillement dans de la biere & du vin, s'ordonnent dans les mêmes maladies, & procurent une grande évacuation d'eau par les urines. On assaisonne ses fleurs avant qu'elles soient parfaitement formées, avec du sel & du vinaigre, & on les fait entrer dans les sauces, comme les câpres. Il y en a qui les regardent comme mal-faisantes à l'estomac, & qui n'en permettent l'usage que dans les maladies de la rate & du foie.

Cordus a remarqué que cette plante puoit comme le sureau. Son odeur me paroît plus forte, & approche, ce me semble, de celle des huiles fétides: ses feuilles sont ameres, & ne rougissent pas le papier bleu; ce qui fait conjecturer qu'elles contiennent un sel semblable au sel naturel de la terre, mêlé avec beaucoup d'huile fétide; cette plante est apéritive & diurétique. Pena & Lobel assurent qu'en Guienne & en Auvergne le peuple mange en salade les fleurs de *genêt*, sans qu'il se plaigne d'aucune envie de vomir. Simon Paulli a pourtant observé, que deux gros de ces fleurs infusées dans l'hydromel, purgeoient très-bien. Si cela est, il y a apparence que c'est le vinaigre qui arrête leur vertu purgative; car tout le monde sait que les acides affoiblissent les purgatifs. Dans les Pays-bas & en plusieurs endroits d'Allemagne, on confit au vinaigre & au sel les boutons des fleurs de cette plante, de même que l'on confit les câpres en Provence, en Italie & en Espagne. Ces Auteurs ont aussi observé, que les semences du *genêt* étoient fort peu émétiques. Pour le calcul, Tragus recommande l'eau distilée des fleurs de *genêt*: il dit qu'un scrupule de sa semence en poudre passe pour sudorifique; & qu'un verre du suc des branches de *genêt* macérées dans l'eau, soulage fort ceux qui ont la sciatique & l'esquinancie. Dodonée ordonnoit l'infusion des tendrons de *genêt* pour faire passer les urines, & les sérosités des hydropiques & des cachectiques: il leur faisoit boire aussi les cendres de la même plante infusées dans du vin blanc: mais il avertit qu'elles sont fort acres. On peut les corriger avec la crême de tartre. Jules-César Claudin les mêloit avec le sel d'absinthe: il a publié ce secret comme un excellent remede pour l'hydropisie; l'extrait des tendrons de *genêt* a les mêmes vertus. La conserve & l'extrait des fleurs sont propres pour les maladies de l'estomac. On les emploie dans les pilules balsamiques que l'on fait prendre au commencement du repas; ces pilules fortifient & tiennent le ventre libre.

En voici la description.

Mêlez l'extrait que l'on aura tiré de huit onces de rhubarbe, l'extrait tiré de pareille quantité d'aloès, quatre onces de mastic, six onces de myrrhe, deux onces de safran, une once d'extrait de fleurs de *genêt*, & autant de baume du Pérou: il en faut faire des pilules, & en donner un gros. TOURNEFORT.

On a remarqué que le jeune *genêt* brouté par les brebis, les garantissoit de la maladie contagieuse à laquelle elles sont sujettes.

CYTISUS, *Cytise*, est une plante, qui, suivant la description qu'en donne Miller, porte des fleurs légumineuses, qui sont suivies par des gousses fort applaties, qui contiennent plusieurs semences plates & oblongues; à quoi l'on peut ajouter que ses feuilles sont rondes pour la plupart, & approchant de celles de l'alisier.

Boerhaave compte jusqu'à seize différentes especes de *cytise*.

1. *Cytisus Alpinus, latifolius, flore racemoso, pendulo*, Elem. Bot. 508. Tourn. Inst. 647. Boerh. Ind. A. 2. 26. *Laburnum*, Offic. Chab. 78. *Laburnum trifolium anagyridi simile*, J. B. 1. 361. *Anagyris*, Ger. 1239. Emac. 1427. *Anagyris non fœtida, sive laburnum majus*, Park. Theat. 245. *Anagyris non fœtida major, vel Alpina*, C. B. P. 39. *Anagyris non fœtens major, vel Alpina*, Jonf. Dendr. 364.

Les feuilles rafraîchissent & dissipent les tumeurs: elles excitent l'urine, étant prises en décoction.

2. *Cytisus alpinus, latifolius, flore racemoso, pendulo, foliis variegatis*, T. 648. *Anagyris non fœtida major. Alpina foliis ex albo & viridi eleganter variegatis*, Pluk. Alm. Bot.
3. *Cytisus Alpinus angustifolius, flore racemoso, pendulo longiori*, T. 648. *Anagyris non fœtens minor*, C. B. P. 391. *Egelo*, Dod. p. 785. *Anagyris angustifolia*, H. Eyst. o. 1. F. 7. fig. 1.
4. *Cytisus Alpinus, flore racemoso, pendulo, breviori*, T. 648. *Anagyris non fœtida, latifolia, floribus densius congestis in breviorem uvam*, Schol. Bot.
5. *Cytisus, glabris foliis, subrotundis, pediculis brevissimis*, C. B. P. 390. *Trifolium arborescens*, H. Eyst. Vern. o. Arb. & Fr. F. 10. fig. 2. H. R. D.
6. *Cytisus Glaber, nigricans*, C. B. P. 390.
7. *Cytisus Glaber, viridis*, C. B. P. 390.
8. *Cytisus secundus Clusii*, H. 94. *Pseudo-Cytisus alter*, Dod. p. 570. H. R. D.
9. *Cytisus minoribus foliis, ramulis tenellis, villosis*, C. B. P. 390.

10. *Cytisus supinus, foliis infrà & siliquis molli lanugine pubescentibus*, C. B. P. 390.
11. *Cytisus Africanus, argenteus, flore atro purpureo*, Oldenl. T. 648. H. R. D.
12. *Cytisus hirsutus, flore luteo purpurascente*, C. B. P. 390.
13. *Cytisus spinosus*, Herm. Cat. Hort. Lugd. Bat. 218. Tourn. Inst. 648. Elem. Bot. 508. Boerh. Ind. A. 2. 27. *Aspalathus altera*, Offic. *Aspalathus secunda trifolia, quæ acacia secunda Matthiolo trifolia*, J. B. 1. 375. *Aspalathus secunda trifolia, acacia secunda quorumdam*, C. B. P. 392. Jons. Dendr. 366. *Acacia altera trifolia*, Ger. 1149. Emac. 1330. *Acacia Dioscoridis*, Ger. 1149. *Acacia secunda, seu altera Dioscoridis*, Park. Theat. 1544. *Cytisus spinosus acacia dictus*, Raii Hist. 2. 1723. *Cytiso-spartium aculeatum, acacia trifolia dictum*, Plukn. Almag. 129.

Le suc de cette espece de *cytise* est astringent, & propre pour les maladies des yeux. Dioscoride.

14. *Cytisus humilis, argenteus, angustifolius*, T. 648. H. R. D.
15. *Cytisus Monspessulanus, medicæ folio, siliquis densè congestis & villosis*, T. 648.
16. *Cytisus argenteus, linifolius, insularum Stœchadum*, T. 648. Boerhaave, *Index alt. Plant. Vol. II.*

Il y a une autre espece de *cytise*, outre celles dont nous venons de parler, dont on trouve la description suivante dans Dale.

Pseudo-Cytisus, Offic. Pseudo-Cytisus hirsutus, Ger. 1126. Emac. 1308. *Citisus hirsutus*, J. B. 1. 372. Chab. 79. Tourn. Inst. 647. Elem. Bot. 508. *Cytisus Hispanicus arboreus*, Park. Theat. 1475. *Cytisus foliis subrufa lanugine hirsutis*, C. B. P. 390. Raii Hist. 1. 971. Jons. Dendr. 361. Hort. Cat. Supp. A. 25.

On emploie les feuilles de cette derniere espece au même usage que les précédentes.

CYZ

CYZICENUS, Κυζιχηνὸς; épithete que Galien donne à une emplâtre qu'il décrit, *Lib. de Compositione Med. P. G.* & qu'il recommande dans les ulceres opiniâtres, & les blessures des parties nerveuses.

D

D

D, dans l'Alphabet Chymique, dénote le *Vitriol*.

Δ. La figure de la lettre *delta*, la quatrieme de l'Alphabet des Grecs, étoit employée par les Anciens, à ce que dit Galien, *Com. III. in 3. Epid. Tit. 71.* comme un signe qui exprimoit la fievre quarte.

DAB

DABESTIC, *la Tortue*. Johnson.

DABURI, *Clusii*, est le nom de l'*Achiotl*. Voyez *Achiotl*.

DAC

DACETON, δακετὸν, de δάκνω, *mordre*, est l'épithete que l'on donne aux animaux qui mordent.

DACHEL, est le nom que Boerhaave, *Index alter*, donne à la *Palma major*.

DACNERON, δακνηρὸν, de δάκνω, *mordre*; *mordant*, est l'épithete d'un collyre dont il est parlé dans Trallien, que l'on appelle aussi *oxydorcia* & *cynopticon*. Cet Auteur le recommande pour éclaircir la vue, pour fortifier les yeux, & pour dissiper les cataractes qui ne font que commencer. Il est composé de trente gros de cuivre brûlé, de seize gros de poivre, de huit gros de cadmie, de quatre gros de myrrhe, d'une pareille quantité de safran, et de vingt-quatre gros de gomme arabique, & de cinq gros d'opium. On en use avec de l'eau. Trallien, *Lib. II. cap. 5.*

DACRYDIUM; le même que *Diagrydium*, dont on peut voir l'article.

DACRYODES HELCOS, δακρυῶδες ἕλκος, de δάκρυ ou δάκρυον, *une larme*. Hippocrate, *Lib. de Fract.* emploie ce mot pour signifier un ulcere qui rend une sanie claire & non digérée.

DACRYON, δάκρυον, *larme*. C'est une liqueur excrémentitielle, séreuse ou lymphatique qui découle des glandes lacrymales.

On distingue les larmes en naturelles ou volontaires, & en non-naturelles ou involontaires. Les premieres ont pour cause quelque passion extraordinaire de l'ame, le chagrin, la joie & autre passion semblable. Les *larmes* involontaires sont appellées par Hippocrate, δάκρυα ἀκούσια, *Lib. I. Epid.* où il dit que dans les fievres ardentes elles prognostiquent un saignement de nez. Dans le quatrieme Livre des *Epid.* il exprime la même chose par ἀκουσίως παραῤῥέοντα, « coulant involontairement. » Dans les *Progn.* il emploie la phrase ἀπροαιρέτως δακρύοντες ὀφθαλμοὶ, « des yeux qui pleurent involontairement; » à quoi, *Aph. 52 Lib. IV.* sont opposés κατὰ προαίρεσιν δακρύοντες, « pleurant volontairement. » Il est dit, *Lib. VI. Epid. sect. 1. Aph. 16.* que dans les maladies aiguës, lorsque l'état est dangereux, les *larmes* volontaires sont un bon signe, mais que c'est tout le contraire des *larmes* involontaires. Galien, *de Cur. Rat. ad Glauc.* met les *larmes* involontaires au nombre des signes d'une hémorrhagie.

DACRYOPOEOS, δακρυοποιὸς, de δάκρυ, *larme*, & ποιέω, *faire* ou *causer*, est l'épithete de quelques substances acrimonieuses qui excitent des *larmes*, comme de l'oignon, du raifort, &c.

DACTILETUS, *l'hermodacte*. Ruland.

DACTYIDEUS, suivant Johnson, est le *Lapis lyncis*. Voyez *Belemnites*.

DACTYLETHRAI, DACTYLITHRAI, δακτυλῆθραι, δακτυλίθραι, de δάκτυλος, *un doigt*, à cause de leur figure, sont une espece de topiques que l'on introduit dans la gorge pour exciter le vomissement.

Oribase, *Collect. Med. Lib. VIII. cap. 6.* en donne la description.

« Je connois, dit-il, quelques personnes qui oignent « leurs *doigts* avec du suc de scammonée, & qui les « fourrent dans leur gorge pour s'exciter à vomir. Supposé que ce moyen ne leur réussisse point, ils prennent huit ou dix plumes de la queue d'une oie, qu'ils « introduisent dans leur gosier après les avoir frotées « avec de l'huile *cyprinum* ou *irinum*. »

Suit après ce qui a immédiatement rapport à cet article:

« On a aussi pour méthode de coudre un morceau de « *dactylethrai* Carthaginois; ou de telle autre peau « souple de dix ou douze travers de doigt de longueur,

« en forme de doigt. On le remplit de laine à moitié, « & on laisse l'autre vuide pour pouvoir y mettre le « doigt. On le frote avec quelqu'une des huiles dont « nous avons parlé, & on l'introduit dans la gorge. »

DACTYLIOS, δακτύλιος, dans Hippocrate, περὶ γυναικ. φύσ. est rendu par κύκλος, τροχίσκος, un *trochisque*.

DACTYLODOCHME, δακτυλοδόχμη. Voyez *Dochme*.

DACTYLOS, δάκτυλος, est le fruit du palmier, que les Grecs, comme nous l'apprend Galien, *Lib. II. de Alim. Fac.* appellent aussi φοινικοβάλανος & φοῖνιξ. De-là vient, suivant la remarque de Fœsius, que l'on trouve rarement le mot δάκτυλος dans Hippocrate, mais φοίνικας. Dans le passage (*Lib. I.* περὶ γυναικ.) τοῖσι δακτύλοις, καὶ ἄλλοισι θαλασσίοισι μᾶλλον ἢ κρέασι χρήσθω; « sa « nourriture doit être de *dactyli* & de coquillages, plu- « tôt que de viande; » le mot δακτύλοις, paroît signifier quelque chose qui appartient à la mer, plutôt que le fruit du palmier, parce qu'il s'agit ici d'un régime dessiccatif. Le *dactylus* est aussi une espece de coquillage, à qui l'on donne encore le nom d'*unguis*, à cause qu'il a la figure d'un ongle, & qui est en usage dans les cuisines. Pline, *Nat. Hist. Lib. IX. cap.* 61. & 33. Les Grecs l'appelloient pour la même raison ὄνυξ (*Onyx.*) Voyez *Blatta Byzantia*. Mais comme ce poisson est d'un mauvais suc, suivant Athenée, & de difficile digestion, Fœsius croit que ce passage est corrompu, & lit avec Cordæus, τρισὶ δακτύλοισι, en le liant avec le passage précédent. D'autres interpretes lisent τοῖσι δ' ἄλλοισι.

Δάκτυλος est encore la plus petite mesure des Grecs. Elle est la quatrieme partie d'un palme, & la sixieme du pié, & ne differe point du *digitus* des Latins.

DACTYLOTHECE, δακτυλοθήκη, de δάκτυλος, *un doigt*, & θήκη, *un étui*; est le nom que Paré donne à un instrument de Chirurgie pour relever un doigt, ou le pouce lorsqu'ils pendent après avoir été blessés.

DACTYLUS, dans Boerhaave, *Index alter*, est le nom de la *Palma major*.

DACTYLUS IDÆUS. Voyez *Belemnites*.

D Æ D

DÆDALUS, est le nom que quelques Chymistes donnent au mercure ou vif-argent.

DÆDION, δαίδιον, est un diminutif de *dais*, une torche. Voyez *Dais*.

D Æ M

DÆMONIS, *Asphalte*. CASTELLI.

D A I

DAIB, DEHEB, DEHEBEB, DEAB, *Or.* RULAND.

DAIS, DAS, δαῒς, δὰς, dans Hippocrate, est la *Tæda*, espece de pin, ou une substance produite par cet arbre, *L. I.* περὶ γυναικείων, il prescrit δαΐδα πιοτάτην, « de la *tæda* fort grasse » pour l'expulsion du fœtus, & dans le même Livre, il ordonne pour la suppression des regles de boire du *crethmon* ἐν οἴνῳ τῷ ἀπὸ δαΐδος « dans du vin fait « avec la *tæda*, ou dans lequel on a fait bouillir de la « *tæda*. » Il prescrit pour la rétention des vuidanges, une potion préparée avec la *tæda*, à prendre tous les matins à jeun jusqu'à ce que la maladie ait cessé. Il ordonne, *Lib.* περὶ ἀφόρων, de la *tæda* très-grasse, δαΐδα πιοτάτην, coupée par petites tranches & cuite dans du *passum* blanc très-doux, (γλυκὺ, du vin fait avec des raisins secs) en forme de potion; & dans plusieurs autres endroits du même Livre, il prescrit des coupeaux de *tæda* macérés dans du vin blanc ou de l'eau.

Dædion, δαΐδιον, est un morceau de *tæda* de figure oblongue, rond & uni, coupé en forme de pessaire, que l'on introduit dans l'utérus pour en ouvrir l'orifice lorsqu'il est fermé. Hippocrate le prescrit avec une cannule de plomb dans plusieurs endroits de son premier Livre περὶ γυναικ.

Dioscoride, *Lib. I. cap.* 86. parlant du pin & du sapin, dit que la *tæda* (δαδίον) de ces arbres coupée par morceaux, guérit le mal de dents.

Le *dais* ou *tæda*, est le pin des montagnes entierement converti en une substance grasse. Pline s'est donc trompé, dit J. Bauhin, quand il a dit que la *tæda* est une espece particuliere d'arbre, & la sixieme des coniferes. Matthiole, Bellonius, C. Hoffman, Bodæus de Stapel & plusieurs autres taxent Pline de la même faute. Ray croit avec Dalechamp, Clusius & Parkinson, que le mot *tæda* est homonyme & signifie quelquefois le bois gras & résineux (τὴν δᾷδα) du pin, que l'on brûle en forme de torche ou de chandelle; & quelquefois une espece particuliere d'arbre que Theophraste n'a point connu. On tire de la partie inférieure du pin des montagnes, qui est près de la racine des morceaux de bois résineux dont on se sert pour allumer du feu & pour éclairer dans plusieurs endroits de l'Allemagne; la seve se jettant sur la racine cause une suffocation par le moyen de laquelle l'arbre se convertit en *tæda*. Le sapin & le melèse se convertissent quelquefois en *tæda*; mais cela est assez rare, car c'est une maladie particuliere au pin des montagnes. L'usage que l'on fait des morceaux de *tæda* pour éclairer, est cause que l'on a donné le même nom à toutes sortes de flambeaux, & surtout au flambeau nuptial. RAY, *Hist. Plant.*

Δαῒς ou δὰς signifie proprement un flambeau ou une torche, de δαίω, j'allume; d'où est venu le latin *tæda*, comme de δάκος, *tescum*, δῖνος, *tina*. Toutes les anciennes copies portent *tæda*, au lieu de *teda*. On appelloit ainsi une torche faite de plusieurs petits morceaux de bois attachés ensemble & enduits de poix. Pour l'ordinaire les δᾷδες ou *tæda*, étoient faites avec les bois résineux du pin & du sapin, que leur poix naturelle rend très-propres à s'allumer; mais le plus souvent avec celui du sapin qui contient une plus grande quantité de cette substance. De-là vient qu'on s'est servi du mot πεύκη, sapin, pour signifier une torche δὰς, comme il paroît par Pollux, par Hesychius, & par Aristophane. Les Grecs, surtout les Poëtes, employent souvent πεύκη pour δὰς. Mais on ne trouve jamais au contraire qu'ils se servent de δὰς pour signifier πεύκη, ce qui seroit la même chose que s'ils disoient *navis* pour *pinus*, quoique les Poëtes employent souvent *pinus* pour *navis*, un navire qui est fait de bois de sapin. Les Latins paroissent cependant avoir pris le δὰς & le λαμπὰς pour le *picea*, ou sapin, à cause que le *picea* étoit plus ἔνδαδος, ou avoit les qualités du δὰς à un plus haut degré. Pline se sert dans tous ses Ouvrages du mot *tæda* pour signifier un arbre de l'espece du pin. Vitruve, *Lib. VII. cap.* 10. fait la même chose; & dans les Glossaires *tæda* est le δαῒς, πεύκη, καὶ λαμπάς. De-là vient que Juvenal, dans l'Hémistiche, *Si sit latissima tæda*, l'employe pour signifier un vaisseau *navis*, que les autres appellent *pinus* ou *picea*. Comme les Grecs confondent δὰς & πεύκη pour signifier une torche, de même les Latins se sont servis des mots *tæda* & *picea* pour signifier un arbre, ce qui est absurde. De-là vient que Pline prend le τὴν δᾷδα & le τὸ ἔνδαδον de Théophraste pour un arbre appellé *tæda*, ce qui est extremement ridicule. Il se trompe de même quand il prend le *tæda* pour une sixieme espece d'arbre conifere différent du sapin, dont on se servoit pour faire des illuminations aux jours de fête. La *tæda*, est, il est vrai, une torche assez propre pour ces sortes d'occasions: supposé qu'il y ait eu des arbres appellés *tæda* dont on tirât les torches ou *tæda*, ils ne pouvoient être autres que le *picea*. Mais on ne tiroit point les *tæda* d'une espece particuliere d'arbre appellé *tæda*, c'étoit du *picea*, du *pinus*, & *ex omnibus* δᾳδοφόροις, « de tous les arbres tédiferes. » SAUMAISE, *Plin. Exercitationes.*

DAITIDES, δαϊτίδες, est traduit par Galien dans son *Exeges.* par μεγάλας λαμπάδας, des gros flambeaux; mais ou

on s'en sert métaphoriquement pour signifier des têtes d'ail, à cause que les flambeaux ou les torches sont faites d'étoupe & de papier attachés fort serré ensemble, παρὰ τὸ συνδεδέσθαι. Erotien lit δετίδα, & le rend par τὴν λαμπάδα, une torche, παρὰ τὸ δεσμεῖσθαι, de lier. Mais je crois, dit Fœsius, que ceux-là ont plus de raison qui lisent le δαιτίδα de Galien, μικρὰν λαμπάδα, « daitis, une petite torche » tant à cause que daitis est un diminutif, que parce qu'il est plus conforme à la leçon d'Erotien. Δαΐδες, dans Hesychius sont des torches allumées λαμπάδες λυχνὰ, de δαίω, « j'allume. » Δέται, de δέω, lier, signifie des torches, des entraves, des poignées; δέται sont encore δεσμοὶ δᾳδῶν, πετάξι λαμπάδων, des paquets de torches à cause qu'elles sont liées ensemble. Fœsius.

DAL

DALECHAMPIA, est le nom que le P. Plumier a donné à une plante de la Martinique en mémoire de J. Dalechamp, célebre Botaniste. Elle est appellée *Dalechampia, scandens, lupuli foliis, fructu tricocco glabro, calyce hirsuto.* Miller, *Diction.* Vol. II.

DAM

DAMA, Offic. Bellon. Obs. ed. Clus. 57: *Dama vulgaris*, Mer. Pin. 166, Aldrov. de Quad. Bisul. 741. Jonf. de Quad. 55. *Dama vulgaris, sive Recentiorum*, Gesn. de Quad. 307. *Cervus Platyceros, vel Platyceros simpliciter dictus Plinio; Dama vulgaris*, Raii Synop. A. 85: *Daim.*

Cet animal est trop connu pour qu'il soit besoin de le crire.

Comme le *Daim* ne vit que de végétaux, ses sels ne sont pas fort exaltés, ni sujets à la putréfaction alcaline. Mais l'exercice continuel qu'il se donne exalte & volatilise en quelque degré ces mêmes sels. La chair d'un *Daim* qu'on a tué dans le tems qu'il étoit en repos, n'est pas la même que lorsqu'il est échauffé par l'exercice. Les fibres de la premiere sont plus dures, sa chair plus serrée & par conséquent plus difficile à digérer. La seconde est plus tendre, se digere plus facilement, mais elle tend davantage à la putréfaction alcaline, que l'on peut cependant prévenir à un certain point, en saignant cet animal, comme il est ordonné aux Juifs de le faire à l'égard de toutes sortes d'animaux. *Lévitique, cap.* 17. v. XIII.

On a raison de regarder la chair du *Daim* comme un excellent aliment.

Son sang nouvellement tiré, & aussi-tôt bu, passe pour dissiper les vertiges.

Son fiel déterge & consume les nuages & les cataractes des yeux.

Son foie est propre pour arrêter le cours de ventre.

On emploie ses cornes aux mêmes usages que celles du cerf. Sa graisse & son suif ont les mêmes vertus que celles de cet animal.

DAMASCENA PRUNA NOSTRATIA, *Prune de Damas.* Voyez *Prunus Gallica.*

DAMASCENA PRUNUS, *Prunier de damas.* Voyez *Prunus fructu magno, dulci, atro-ceruleo.*

DAMASONIUM. Voyez *Helleborine*, & *Alisma.*

DAMNATA TERRA, le même que *Caput-mortuum.* Voyez *Caput.*

DAMSIR, ou DENSIR. *Sable.* Johnson.

DAN

DANAIS, est le nom de la *Conyza*, dans Oribase, *Coll. Med. Lib. XI.*

DANICH, est un poids de huit grains. Ce mot est Arabe. Voyez *Lupinus.*

DANTA, est le nom d'un animal de l'Amérique, dont le sabot étant râclé & pulvérisé est estimé sudorifique, bon pour l'épilepsie & pour résister au poison. La dose est depuis un scrupule jusqu'à une dragme.

DAP

DAPHNE, le *Laurier.*

DAPHNELÆON, δαφνέλαιον (de δάφνη, Laurier & ἔλαιον, huile) *Laurinum*, ou huile de baie de *laurier*. On la prépare en faisant bouillir dans l'eau des baies de *laurier* parfaitement meures & prêtes à tomber. Elles rendent à travers leurs cosses une substance grasse, que l'on recueille avec une coquille après les avoir exprimées avec les mains. D'autres après avoir épaissi de l'huile d'olives vertes avec du souchet, du jonc odorant & du calamus aromaticus, y mettent des jeunes feuilles de *laurier* & même des baies, & les font bouillir ensemble, jusqu'à ce qu'elle ait acquis une odeur assez forte. D'autres y mettent aussi du styrax & de la myrrhe. Le *laurier* des montagnes à grande feuille est préférable à tout autre pour la préparation de cette huile; on doit le choisir récent, verd, amer & acre.

L'huile des baies de *laurier* (*laurinum*) a une qualité chaude & émolliente. Elle est propre pour desobstruer les orifices des vaisseaux, & pour dissiper la lassitude. Elle est bonne pour les maladies des nerfs, les douleurs des oreilles, & pour les fluxions du cerveau. Elle ne cede à aucun autre remede dans les maladies des reins, que le froid a produites, lorsqu'on en frotte la partie: mais elle excite des nausées quand on en use intérieurement. Dioscoride, *Lib. I. cap.* 49.

DAPHNIA, est une pierre précieuse dont parle Pline. Elle passe pour guérir l'épilepsie.

DAPHNITIS, est le nom que les Marchands d'Alexandrie donnent à la meilleure espece de casse. Oribase. *Collect. Med. Lib. XI.*

DAPHNOIDES, est le nom de la *Thymelæa, laurifolia, sempervirens; seu laureola mas.* Boerhaave. *Ind. alt. Plant.*

DARATOS, δάρατος, est l'épithete que Nicandre donne au pain sans levain.

DARCHEM, la meilleure canelle. Johnson.

DARSIS, δάρσις de δέρω, écorcher; *excoriation.* On se sert quelquefois de ce mot dans l'Anatomie.

DARTA, *Dartre, gratelle.*

DARTOS, δάρτος. Le dartos ou la portion charnue du scrotum est un vrai muscle cutané, dont les fibres sont pour la plupart fort attachées à la peau ou portion cutanée, & traversent le tissu celluleux qui est entre ces deux portions, & y tient lieu de membrane adipeuse, mais sans marque de graisse. Ce muscle est mince, & forme par l'arrangement de ses fibres, une bourse à deux loges, composée de deux petites bourses charnues adossées lateralement, & enveloppées de la bourse commune cutanée.

Les parties laterales éloignées des deux *dartos* ont plus d'étendue en longueur que celles qui se touchent. L'union ou adossement des parties laterales, voisines de ce double *dartos* ou de ces deux *dartos*, forme entre les deux testicules une cloison que les Anatomistes appellent le mediastin du scrotum.

La suture ou raphé dont j'ai parlé ailleurs, est adhérente à l'adossement des *dartos* & au bord de leur mediastin, & par-là bride perpendiculairement la portion cutanée du scrotum, de sorte qu'elle paroît avoir deux fonds; ce qui a peut être fait donner au scrotum le nom commun de bourses au pluriel. L'autre bord du mediastin est attaché à l'urethre.

Les deux *dartos* ou les deux poches du *dartos*, sont garnis au dedans, c'est-à-dire du côté de leur concavité, d'un tissu cellulaire plus considérable que celui qui est entre leur convexité & la peau. Ainsi les fibres charnues jusqu'à la cloison, sont entre deux couches cellulaires. Elles en traversent l'externe, en s'attachant à la peau, comme il est dit ci-dessus, & forment par leur contraction les rides naturelles du scrotum.

Ces fibres charnues ont auſſi une grande liaiſon avec la membrane cellulaire interne, principalement au haut, au deſſous de l'aine, où la portion antérieure & la portion laterale externe du *dartos* ſe terminent par une eſpece d'expanſion tendineuſe ou ligamenteuſe, fortement unie avec la membrane cellulaire interne. Je l'ai fait voir comme un *faſcia lata* particulier qui ſert d'attache aux portions mentionnées du *dartos*, & comme une eſpece de bride large qui tient ces mêmes portions un peu reſſerrées.

L'expanſion aponevrotique ou ligamenteuſe du *dartos*, s'attache à la branche de l'os pubis entre le muſcle triceps & la naiſſance du corps caverneux voiſin, juſqu'au bas de la ſymphiſe de l'os pubis. La portion interne de chacune de ces bourſes muſculeuſes, c'eſt-à-dire, celle qui forme la cloiſon, eſt attachée à l'urethre moyennant la communication de la même expanſion ligamenteuſe à une autre particuliere, dont il ſera parlé dans la ſuite. WINSLOW, *Anatomie*.

DAS

DAS, le même que *Dais*. Voyez ce mot.

DASYMMA, δασύμμα de δασὺς, rude, eſt une maladie des yeux qui ne differe point du trachoma. Voyez *Trachoma*.

DASYPUS, δασύπυς, de δασὺς, rude ou velu, & πῦς un pied, eſt l'épithete que Galien *de C. M. S. L. Lib. V. cap.* 9. donne an lapin ou au lievre. CASTELLI. Il ſignifie généralement un lievre.

DASYS, δασὺς, *denſe*, *épais*, *ſerré*, *rude*, dans les *Prorrhet. & les Coac.* eſt une épithete que l'on donne à une langue condenſée, contractée & irritée par la chaleur & par la ſechereſſe, comme il arrive dans la phrénéſie. Galien aime mieux ſe ſervir de l'épithete τραχὺς dans le cas dont nous parlons, & il ajoute que quelques uns appliquent le mot δασὺς à une langue qui eſt la cauſe de la rudeſſe, c'eſt-à dire, de l'enrouement de la voix. Δασεῖα γλῶττα, ſignifie auſſi la même choſe que πεφρικυῖα, (rigide) dans les *Coac.* & peut ſignifier autant que quand on dit de la langue, dans une fievre ardente, πέφρικε, σκληρύνεται, καὶ τραχύνεται, καὶ παχύνεται; « elle devient rigide, dure, denſe & rude; » quoique Galien aſſure que δασεῖα γλῶττα, ne ſignifie autre choſe qu'une rudeſſe & ſechereſſe modérée de la langue.

Δασέα οὖρα & δεδασυμένα dans les *Prorrhet.* & les *Coac.* ſont des urines denſes, épaiſſes & fort troubles & dont la ſuperficie eſt denſe; quoique Galien mette cette phraſe au nombre de celles que l'on a rendues obſcures à deſſein; & dont on voit un grand nombre dans les *Prorrhetiques*, & les autres ouvrages ſuſpects d'Hippocrate. Quelques-uns, dit-il, entendent par δασέα τῶν οὔρων des urines dont la ſuperficie eſt inégale & comme couverte de petits poils; d'autres, une urine dont la ſurface eſt inégalement couverte d'écume; & d'autres enfin, une urine épaiſſe qui a ſur ſa ſurface une eſpece de ſable très-fin. Dans les *Coaques* δασυνόμενον οὖρον, eſt une urine qui devient denſe ou épaiſſe par oppoſition à celle qui eſt fort claire. Elle indique que la nature travaille à la concoction des ſucs, & elle préſage une ſueur. Dans le ſeptieme Livre des *Epidem.* πάνυ δασέα οὖρα καὶ ἀνεστραμμένα, « une urine denſe & fort altérée » prognoſtique un violent mal de tête & des convulſions. Les Traducteurs liſent ἀνατεταγμένα, quoique toutes les copies portent ἀνατετραμμένα, à quoi il vaut mieux ſubſtituer ἀνεστραμμένα. Dans les *coaques* οὖρον δασὺ ἔχον διεσπασμένον, « l'urine dont les matieres épaiſſes ſont diviſées en deux parties, » préſage le retour de la maladie, ou une rechute.

Δασεῖα ἀναπνοὴ, « une reſpiration denſe » dans Galien, *Com.* 3. *in Lib. de Art.* eſt celle qui ſort avec bruit, lorſque les organes de la reſpiration, ou par le peu d'étendue de la place qu'ils occupent, ou par la ſurabondance des humeurs ſe trouvent trop comprimés, comme il arrive dans les tubercules durs, indigeſtes & opiniâtres des poumons. Ceux qui ſont affligés de cette maladie, ſont appellés κερχώδεις (*cerchodes*) ἀπὸ τοῦ κέρχειν, comme dit Galien, quoique toutes les copies portent κεγχρώδεις & κέγχρειν.

Δασέες *Aph.* 34. *Lib. VI.* ſont ceux dont la tête eſt ornée de cheveux, par oppoſition à φαλακροὶ (*Phalacri*) « ceux « qui ſont chauves. » Ariſtote employe cette épithete dans le même ſens dans ſon Hiſtoire des Animaux, *Lib. III. cap.* 2.

Δασέα βλέφαρα ſont ſuivant Galien, *Com.* 1. *in Prorrh* τὰ τραχύτητα ἔχοντά τινα μετρίως « des paupieres qui ont « un dégré moderé de rougeur. »

DAT

DATURA. Voyez *Stramonium*.

DAU

DAUCITES VINUM. On prépare le vin de *Daucus* en mettant ſix onces (je lis οὐγγίας, avec Saracenus, & non « dragmes) de *daucus* pilé dans un *ceramium* de moût, & en les coulant enſuite.

Ce vin eſt bon pour les maux de la poitrine, des hypocondres & de l'uterus. Il excite les regles, & les éructations, & eſt fort utile pour la toux, les convulſions & les ruptures des vaiſſeaux capillaires. DIOSCORIDE. *Lib. V. cap.* 10.

DAUCUS, *Carotte*.

Voici ſes caracteres:

Sa racine eſt pour l'ordinaire charnue, ſes feuilles ſont diviſées en des ſegmens étroits; les petales de la fleur ſont inégaux, & ont la figure d'un cœur. Lorſque l'ombelle eſt mûre, elle prend la figure d'un nid d'oiſeau; ſa ſemence eſt velue, & reſſemble à un poux.

Boerhaave compte ſept eſpeces de cette plante.

1. *Daucus*, *vulgaris*, Raii Synop. 3. 218. Merc. Bot. 1. 32. Phyt. Brit. 34. Tourn. Inſt. 307. Elem. Bot. 257. Boerh. Ind. A. 62. *Daucus vulgaris ſeu noſtras*, Offic. *Paſtinaca ſylveſtris*, *tenuifolia*, Gar. 873. Emac. 1028. Merc. Pin. 901. *Paſtinaca ſylveſtris tenuifolia Dioſcoridis*, *vel daucus officinarum*. C. B. Pin. 151. Mor. Umb. 31. Hiſt. Oxon. 3 305. *Paſtinaca ſylveſtris*, *ſive ſtaphylinus Græcorum*. J. B. 3. 61. Raii Hiſt. 1. 465. Chab. 390. *Staphylinus*. Dill. Cat. Giſſ. 150. *Staphylinus ſylveſtris*. Rivin. Irr. Buxb. 313. Rupp. Flor. Jen. 224. *Carotte ſauvage*. DALE.

La *carotte ſauvage* a une racine un peu épaiſſe & charnue, mais beaucoup plus petite que celle des jardins, avec un grand nombre de feuilles larges, velues, ailées & découpées près à près, plus fines & plus velues que celles de la *carotte cultivée*. Sa tige a deux ou trois pieds de haut, elle eſt diviſée en pluſieurs branches couvertes de petites feuilles, dont les ſommets ſont chargés d'ombelles larges & plattes, compoſées de petites fleurs blanches. Quand ces fleurs ſont tombées ces ombelles prennent la figure d'un nid d'oiſeau, & renferment un grand nombre de ſemences, qui étant mûres ſont applaties, rudes & velues. Cette plante eſt très-commune dans les pâturages & dans les jacheres, & fleurit au mois de Juin. Sa ſemence murit peu de tems après, & eſt ſeule d'uſage en Medecine.

La ſemence de cette plante infuſée dans de la biere douce, eſt eſtimée diurétique, & bonne pour prévenir le calcul, & diminuer la violence de ſes accès. Elle chaſſe le gravier, provoque les regles & l'urine, & fait beaucoup de bien dans les maladies de l'utérus, & dans les affections hyſtériques.

Helmont dit avoir connu un Juriſconſulte qui fut exempt pendant pluſieurs années des douleurs du calcul, auxquelles il étoit auparavant ſujet tous les quinze jours, en buvant une infuſion de ſemences de *daucus* dans de

la biere. On assure que le vin blanc, dans lequel on a mis infuser deux dragmes de cette semence, guérit les accès hystériques.

Tragus & plusieurs autres Auteurs, recommandent les petites fleurs purpurines qui sont au milieu des ombelles, comme un préservatif excellent contre l'épilepsie. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Daucus sativus, radice albâ*, T. 307. *Pastinaca tenuifolia, sativa, seu hortensis, radice albâ*, M. U. 31. C. B. P. 151. M. H. 3. 305. *Pastinaca sativa, sive carota alba*, J. B. 3. 2. 64. b. *Carotte blanche.*
3. *Daucus radice, & umbellâ luteis*, T. 307. b.
4. *Daucus sativus, radice aurantii coloris*, T. 307. *b.*
5. *Daucus sativus, radice atrorubente*, T. 307. *Pastinaca tenuifolia, sativa, radice atrorubente*, C. B. P. 151. M. H. 3. 305. *Pastinaca sativa, sive carota rubra*, J. B. 3. 2. 64. *Pastina sativa, rubens*, Dod. p. 678. b. *Carotte cultivée.*

Les vertus des feuilles & de la semence de cette plante, sont les mêmes que celles du *daucus officinarum*. Elle passe, suivant Schroder, pour un spécifique dans les accès hystériques.

Ses racines sont d'usage dans les cuisines. Quelques-uns les coupent par tranches, les font bouillir, & les mangent avec du beure, du poivre & du sel. La maniere la plus ordinaire de les préparer en Angleterre, est de les faire cuire avec du bouillon de viande, surtout avec du bœuf, & de les manger avec la viande en guise de navets. Elles sont quelque peu flatueuses : mais elles passent pour tenir le ventre libre, & pour guérir la toux. Quercetan assure, que demi-dragme de semences de *carotte* blanche en poudre, donnée dans de l'eau de baume, est un spécifique contre les accès hystériques. RAY, *Hist. Plant.*

6. *Daucus folio tordylii, flore albo, altissimus. Caucalis daucoides altissima, pastinacæ sylvestris folio, flore albo*, H. M.

1. *Daucus maritimus lucidus*, T. 305. *Pastinaca tenuifolia, marina, foliis obscurè virentibus & quasi lucidus*, Bot. Monsp. *Pastinaca folio œnanthes*, Bocc. Rar. 74. *Gingidium, folio chærophylli*, C. B. P. 151. BOERHAAVE, *Ind. alt. Vol. I.*

On lit dans l'histoire des Plantes attribuée à Boerhaave, que la racine de cette plante est fort célebre à cause de ses vertus contre le calcul & les maladies néphrétiques, & qu'elle excite les regles. Ses semences, quand elles sont cueillies dans la saison convenable, sont acres, & extremement salutaires dans les maladies dont nous venons de parler, étant infusées dans de la biere. Les racines des quatre premieres especes fournissent une nourriture excellente, & conviennent à ceux qui sont attaqués d'une maladie de consomption. Quelques Empiriques rapent la racine, la font cuire avec du lait, l'édulcorent avec du miel, & la donnent dans toutes les maladies de la poitrine & dans l'esquinancie. Ils l'employent aussi à l'extérieur, pour empêcher qu'il ne se forme une croûte sur les ulceres. Ils la donnent pour appaiser les douleurs qui suivent l'accouchement, pour la colique & la strangurie. Cette racine est une de celles dont on fait le plus d'usage dans les cuisines.

DAVERIDON, *huile d'aspic.*

DAULONTAS, *Daulontas frutex*, (G. Pison,) est un arbrisseau de l'Amérique, haut comme un homme, fort branchu, & dont les branches se répandent & s'étendent tellement dans les jardins, qu'on est contraint de les détruire par le fer & par le feu. Ses feuilles ressemblent à celles de la balsamine ; elles sont découpées à leurs bords. Ses fleurs naissent en grappes comme celles du sureau, & il leur succede des baies qui ont un gout amer.

Cette plante a l'odeur & les qualités de la camomile. On emploie sa fleur dans les fomentations & dans les cataplasmes, pour ramollir, discuter & résoudre. On se sert aussi de ses baies intérieurement pour l'asthme, pour exciter les regles & pour la colique. LEMERY, *des Drogues.*

DAUMUR, est une espece de serpent qui entre dans la composition de la thériaque. JOHNSON.

DAURA. Paracelse donne ce nom à l'hellébore noir. Quelques-uns prononcent *dura.*

D E A

DEACUMINATA. Voyez *Apoxe.*

DEALBATIO, λευκασμὸς, λεύκωσις, l'action de blanchir quelque substance ou corps que ce soit. Cet objet fait une partie de la cosmétique, lorsqu'elle se propose, par exemple, d'entretenir ou de donner de la blancheur aux dents & aux cicatrices qui s'éloignent de la couleur naturelle. On trouve le mot *dealbatio* souvent employé dans les ouvrages de ceux qui ont écrit sur la composition de la Pierre philosophale, lorsqu'ils décrivent les procédés qu'ils ont faits pour y parvenir. Paracelse, dans son *Manuel*, enseigne l'art de blanchir les métaux ; & Juncker, dans son *Lexicon Chymicum*, propose deux moyens de blanchir le cuivre. CASTELLI.

DEARGENTATIO, l'art de donner aux métaux inférieurs, au cuivre, par exemple, la couleur de l'argent.

DEARTICULATIO, διάρθρωσις ; le même qu'*Abarticulatio.* Voyez ce mot.

DEASCIATIO ; le même qu'*Aposceparnismus.* Voyez ce mot.

DEAURATIO, l'art de donner aux métaux la couleur de l'or. Ceci ne regarde la Medecine qu'à cause que l'on dore quelquefois les bols & les pilules.

D E B

DEBESSIS, *Tortue.* RULAND.

DEBUS, est un terme dont se sert Paracelse, *Tract. Apocr. de Vulner.* pour signifier un remede contre la colere.

D E C

DECAMYRON, δεκάμυρον, de δέκα, *dix*, & μύρον, *onguent.* C'est le nom d'un cataplasme dont il est parlé dans Oribase, à qui on a donné ce nom, parce qu'il est composé de dix différens aromats.

Il y entre, suivant Myrepse, *Sect.* 9.

de feuilles d'Inde, *de mastic,* *d'euphorbe,* *de spicnard,*	*de chaque, quatre scrupules ;*
styrax calamite, *adarce,*	*de chaque, six scrupules ;*
poivre commun, quatre scrupules,	
onguent de nard, quatre onces,	
opobalsamum, *cire,*	*de chaque, cinq dragmes & un scrupule.*

DECANTATIO, κατάχυσις, le même que *Defusio.*

Décantation, c'est l'action de verser doucement & par inclination une liqueur claire qui surnage, pour la séparer de ses féces, ou du marc qui s'est précipité au fond, sans qu'il soit besoin de la couler ou filtrer.

DECANUS, δεκανὸς. Ce mot étoit pris autrefois dans un mauvais sens, & signifioit un Charlatan, comme on le voit dans Galien, *Lib. VI. de S. F.* un peu après le commencement. CASTELLI.

DECATORTHOMA, δεκατόρθωμα, de δέκα, *dix*, & ὀρθόω, *diriger* ou *préparer* ; est un remede composé de dix ingrédiens simples. CASTELLI.

DECEMBER, *Décembre.* Aëtius, *Tetrab. I. serm.* 3.

cap. 163. place le solstice d'Hiver au vingt-trois de ce mois.

DECIDENTIA, κατάπτωσις. Voyez *Cataptosis.*

C'est encore un mot par lequel nous rendons μετάπτωσις, qui, dans Galien, *Com.* I. *in Prognost. Hippocr.* & dans plusieurs autres endroits, signifie une altération dans les maladies aiguës, qui fait qu'elles durent depuis le quatorzieme jour jusqu'au vingtieme, & quelquefois jusqu'au quarantieme.

DECLARATIO, *interpretatio, explicatio*, ἑρμήνεια, ἐξήγησις; le même qu'*Exegesis*, dont on peut voir l'article.

DECLINATIO, παρακμή; le *déclin* est le tems d'une maladie en général, ou d'un paroxysme particulier, dans lequel la nature gagne le dessus sur la maladie, & où il se fait une rémission des symptomes; à la suite du plus haut période la maladie. *Declinatio*, dans Avicene, est une espece de dislocation ou luxation imparfaite dans laquelle l'os ne sort pas entierement de sa place.

DECOCTA, δεκόκτα, est de l'eau que l'on a fait bouillir ou chauffer une fois, & que l'on met ensuite refroidir dans de la neige pour désaltérer d'une maniere agréable.

Galien en parle, *Lib. VII. Meth. Med.* & Pline, *Lib. XXXI. cap.* 3. dit, « que ce fut une invention ingé« nieuse de l'Empereur Néron de faire bouillir l'eau, « & de la faire refroidir ensuite en la plongeant dans la « neige, après l'avoir enfermée dans un vaisseau, puis« que par ce moyen elle a tout l'avantage d'une bois« son rafraîchissante, sans participer aux mauvaises « qualités de la neige; car tout le monde convient que « l'eau que l'on a fait bouillir est la plus salutaire de « toutes, & devient susceptible d'un plus grand refroi« dissement. »

DECOCTIO, ἕψησις, ἄφεψις, *décoction.* Le mot de *décoction* vient du verbe latin *decoquere*, qui signifie cuire.

La *décoction* se fait ou pour dissoudre les substances actives & utiles des mixtes dans une liqueur appropriée, ou pour cuire & ramollir ces mixtes, ensorte qu'on en puisse tirer les pulpes.

Les matieres qu'on emploie ordinairement dans les *décoctions*, sont les animaux & les végétaux; quelquefois aussi les minéraux, comme l'antimoine, le vif-argent. Les liqueurs qui servent pour les cuire, sont l'eau, le vin, le vinaigre, le lait, le petit lait.

Comme les *décoctions* doivent être différentes suivant les différentes intentions qu'on a, il seroit difficile d'établir des regles touchant la proportion de l'eau & des ingrédiens qu'on y fait bouillir. Ce qu'on peut dire en général, c'est que plus les drogues sont dures & compactes, plus il faut de liqueur pour les faire cuire.

La *décoction* doit être quelquefois précédée de l'infusion, afin de donner assez de tems à la liqueur pour extraire la substance des mixtes, comme quand on fait la décoction de racines de sarsepareille, de squine, de bois de guayac, de buis.

On doit éviter autant que l'on peut de faire bouillir les substances aromatiques, parce que leurs principes volatils, qui sont les plus essentiels, se dissipent en bouillant. Il vaut mieux se contenter de les mettre infuser dans la liqueur chaude, dans un vaisseau bien couvert.

Lorsqu'on veut faire une *décoction* de plusieurs sortes d'ingrédiens, on commence par faire bouillir l'orge, les raclures de corne de cerf & d'ivoire, la racine de chiendent, pendant demi-heure à un feu modéré; on y met ensuite les autres racines récemment cueillies, comme celles de chicorée, d'oseille, lavées, mondées de leurs cœurs ou cordes, & coupées par petits morceaux: on les fait bouillir pendant un quart-d'heure: on continue par les fruits, après les avoir mondés ou de leur écorce, ou de leurs grains, & coupés par morceaux, s'ils sont gros: on y met ensuite les herbes hachées & les semences concassées, puis les fleurs & la réglisse, qu'on laisse bouillir légérement. On renverse le tout dans une terrine, ou dans un bassin d'étain où l'on a mis la canelle concassée, le sandal citrin, le bois de sassafras, rapés, & les autres aromats: on couvre le vaisseau; & quand la *décoction* est refroidie, on la coule avec expression, & on la laisse reposer, afin qu'elle se dépure & qu'elle devienne claire.

Si l'on veut employer dans une *décoction* des animaux, comme des écrevisses, des grenouilles, des viperes, il faut les y mettre dès le commencement: mais il faut toujours éviter que la *décoction* soit faite à trop grand feu, de peur qu'il ne se fasse une trop grande dissipation de sels essentiels & volatils. LEMERY, *Pharmacopée.*

Boerhaave donne dans le second Volume de sa Chymie, quelques regles excellentes touchant la préparation & l'usage des *décoctions*, des infusions, des robs, des sapas, &c. des végétaux.

Prenez, dit-il, les restes du romarin, par exemple, après en avoir tiré l'eau par l'alembic de la maniere que nous avons indiquée au mot *Aqua*, qui ont perdu leur couleur verte & leur succulence, & sont devenus bruns, contractés, ridés, plus légers, presque sans odeur, & d'un gout quelque peu différent de celui du romarin. Le tout est maintenant friable, quoiqu'il fût auparavant souple, mou & visqueux, comme il est aisé de s'en convaincre, en comparant ce reste avec la plante fraîche. On peut, si l'on veut, prendre une plante légérement séchée à l'ombre dans un lieu découvert, ou même celle qui est nouvellement cueillie; car la différence est peu considérable, à cause que l'eau que donne la distilation, & dont nous avons parlé ci-dessus, se perd toujours en bouillant.

Mettez la matiere dans un vaisseau bien net, & versez dessus de l'eau de pluie, chauffée depuis le quatre-vingt-cinquiéme degré jusqu'à celui qui est immédiatement au-dessous de l'ébullition, c'est-à-dire, le deux cent onzieme. Faites en sorte que toute la plante soit couverte d'eau, & laissez-la, après avoir couvert le vaisseau dans ce degré de chaleur, pendant l'espace de demi-heure ou plus. Versez ensuite la liqueur. Elle sera de couleur brune, & presque sans odeur, & dépouillée du gout de romarin qu'avoit l'eau du procédé dont nous avons parlé.

C'est ce qu'on appelle l'infusion du romarin. Elle contient toutes les vertus de la plante, mais un peu altérées. Si l'on mêle avec elle l'eau dont nous avons parlé ci-dessus, elle deviendra beaucoup plus propre pour les usages de la Medecine. Et peut-être est-ce-là la meilleure méthode d'introduire dans le corps humain les vertus médicinales des plantes, si ce n'est qu'on ne les donne sous la forme de suc exprimé.

Lorsqu'on fait bouillir la plante avec de l'eau pendant quelques minutes, on donne à la liqueur le nom de *décoction* ou d'*apozeme.* Si l'on fait cette opération à découvert, toute l'eau du procédé dont on a parlé, s'évaporera, sans compter beaucoup d'autres principes. Si on la fait dans un vaisseau Chymique fort haut, auquel on ait adapté un alembic & un récipient, & qu'on ajoute l'eau qui en sortira à la *décoction*, le tout contiendra les principales vertus médicinales de la plante; si l'on exécute cette opération avec la machine de Papin, la *décoction* possédera les vertus réunies de la plante, sans aucune perte de l'esprit ou de l'eau dont nous avons parlé. Mais la vertu particuliere de la plante est ici changée, comme il paroît par son odeur, son gout, & en quelque sorte par son effet; il est extremement difficile, dans tous ces cas, de conserver entierement l'o-

deur, le gout & la couleur des substances sur lesquelles on opere.

Versez sur le résidu de la premiere *décoction* de l'eau bouillante; faites-la bouillir; versez la *décoction*; & enlevez avec soin avec une cuilliere bien nette, toute l'écume qui s'éleve pendant l'ébullition, & mettez-la à part dans un vaisseau. Cette matiere est onctueuse, & s'enflamme lorsqu'elle est seche. Continuez à mettre de nouvelle eau, versez la *décoction*, & ramassez l'écume: mais prenez garde qu'il ne s'y mêle aucun autre corps étranger, comme de la suie, ou autre chose semblable, jusqu'à ce que la derniere eau que vous avez mise sorte, après avoir long-tems bouilli, pure, insipide, & sans couleur, comme elle étoit auparavant, ce qui ne manque pas d'arriver à la douzieme répétition. Cela fait, on sera surpris de voir les feuilles du romarin entieres, gonflées d'eau, dans leur forme & leur grandeur ordinaire, mais de couleur brune, & précipitées au fond de l'eau, au lieu qu'elles flottoient auparavant sur sa surface.

Plus la plante est fournie d'huile & résineuse, plus aussi il s'éleve d'écume huileuse sur la surface de l'eau: mais elle lui communique peu de sa vertu résineuse & oléagineuse, parce que les principes qui la contiennent ne s'y peuvent dissoudre; c'est pourquoi il faut, pour préparer une *décoction* de cette espece, mettre auparavant la plante en digestion pendant long-tems, ou y ajouter un sel fixe alcali, & la faire bouillir ensuite fort long-tems, comme on le pratique à l'égard de la *décoction* du bois de gayac.

La qualité savoneuse des plantes qui contiennent beaucoup de résine, retient leurs parties résineuses dans un état capable de solution, lorsqu'on a soin de les faire bouillir tandis qu'elles sont fraîches, vertes & encore pleines de suc; mais cette résine en se desséchant prend un tissu plus ferme & devient plus difficile à dissoudre. Cette observation a été faite par les Américains, qui font bouillir des coupeaux de bois de gayac encore verds dans de l'eau: car ils obtiennent sur le champ par ce moyen une liqueur pénétrante qui est efficace dans la vérole; au lieu que le bois que l'on a gardé long-tems, se dissout avec plus de peine dans l'eau, & lui communique moins de vertu.

Puis donc que les plantes perdent en bouillant tout ce qui s'éleve sous la forme de vapeur, à une chaleur de deux cent douze degrés; il suit que celles-là ne valent rien pour cette opération, dont les principes deviennent volatils avec ce degré de feu; celles au contraire, dont les vertus résident dans une matiere assez fixe pour résister à cette chaleur, sont propres pour les *décoctions*. De ce nombre sont les végétaux acides, astringens, visqueux, aromatiques, émolliens, rafraîchissans, restaurans & savonneux, & toutes les plantes visqueuses qui ne contiennent pas trop de résine, tels que

L'Absinthe.
L'Acacia.
Le Bec de gruë.
La Chicorée,
Le Chien-dent.
Les Coings.
La Consoude.
La Dent de lion.
L'Endive.
Les fruits de l'Epine-vinette.
La Fougere.
La Fumeterre.
La Gentiane.
Les Groseilles.
L'Hellébore.
L'Hieble.
L'Hypocistis.
Le Lierre terrestre.
Le Mille-pertuis.
Le Mirthe.
Le Nénuphar.
L'Ortie.
L'Ozeille.
L'Ozeille sauvage.
Le Pavot.
La Pervenche.
Le Plantain.
Le Pourpier.
La Prunelle.
La Quinte-feuille.
La Renouée.
La Rhubarbe.
Les Roses.
Le Scordium.
Le Sumach.
Le Tabouret.
Les Tamarins.
Le Tilleul.
La Tormentille,
La Véronique.

On peut ajouter aux substances précédentes les sucs nouvellement exprimés des fruits d'été, qui n'ont point encore fermenté.

On ne doit pas s'imaginer que la vertu particuliere d'une plante, qui réside communément dans son principe spiritueux, se manifeste toujours par quelque odeur, saveur, ou gout aromatique. Il peut arriver au contraire, que l'esprit soit extremement actif sans affecter considérablement les sens; comme on en voit un exemple dans la racine de l'hellébore noir, la ciguë aquatique de Gesner, le *Solanum maritimum*, & autres plantes semblables. J'ai donc cru qu'il étoit à propos d'instruire le Lecteur de toutes ces particularités, avant que de donner des regles générales sur le sujet que je traite.

De la nature, des vertus & des effets de ces infusions & décoctions.

1° Ces préparations peuvent s'insinuer dans les vaisseaux lactés & mésentériques, se mêler avec le sang veineux dans la veine cave, & au moyen du mouvement vital avec les humeurs du corps; elles peuvent aussi s'insinuer dans les plus grands vaisseaux, pénetrer jusqu'aux visceres, & dans toutes les autres parties du corps; car elles sont savoneuses, pénétrantes & propres à se mêler avec les humeurs de quelque espece qu'elles soient.

2° Elles peuvent agir par la vertu qui leur est propre, & qui étant retenue dans la liqueur de l'infusion ou de la *décoction*, est extremement augmentée par la force du mouvement vital, & produit par ce moyen des effets prompts.

3° Elles sont cependant dépourvues de cette efficacité qui dépend de l'esprit recteur volatil, qui est mêlé intimement avec l'eau, que l'on obtient par la distilation, comme nous l'avons dit au mot *Aqua*; quoiqu'il faille avouer que l'infusion en contient beaucoup plus que la *décoction*. Ce défaut est pourtant corrigé dans la *décoction* par une plus grande efficacité que la chaleur lui communique, en la disposant à dissoudre & à s'imprégner des vertus de la plante par une longue ébullition. De-là vient qu'en faisant cette opération avec une cucurbite munie de son alembic, & en unissant l'eau qui s'éleve avec les *décoctions* restantes, on les enrichit extrement des vertus de la plante.

4° Il est bon d'observer que la vertu médicinale des infusions & des *décoctions* dépend autant de l'efficacité & de la quantité de l'eau chaude, que des vertus de la plante. C'est ce que tous les Medecins savent. On a donc tort en condamnant l'usage excessif du thé, d'attribuer tout le mal qu'il cause à cette plante, & non à l'eau chaude qui en fait la plus grande partie; & de lui

attribuer la vertu qu'il a de mettre les esprits en mouvement, lorsque c'est à la qualité délayante de l'eau qu'il est redevable de cette propriété.

5° Il est aisé de comprendre par ce qu'on vient de dire, quelle est la loi pharmaceutique, la méthode, l'instrument, le sujet & l'effet des infusions & des apozemes que l'on prépare; aussi-bien que l'efficacité de l'eau bouillante sur les parties solides d'une plante. Qui pourroit croire, à moins que de l'avoir vu, que les feuilles du romarin résistassent à une cuisson de deux jours; &, ce qui est encore plus surprenant que les fleurs de cette plante, après avoir bouilli pendant très-long-tems, ne reçoivent aucune altération, comme on peut s'en convaincre par la vue seule, ou par le secours du microscope? C'est pourtant ce que j'ai éprouvé, & nonobstant la longueur de l'ébullition, je n'ai remarqué aucune différence sensible à la vue dans la plante. Les Medecins peuvent connoître par-là d'où vient que les vaisseaux capillaires de notre corps ne sont point dissous par les liqueurs chaudes qui y circulent continuellement. On pourroit peut-être croire que la trituration méchanique qu'essuyent les parois des vaisseaux de la force de la pulsation, est beaucoup plus capable de les briser que la force de la chaleur & de l'humidité; les principes de nos solides sont moins salins, savonneux & huileux, que terrestres, & unis ensemble par un certain ciment. Ce que nous avons dit ci-dessus de l'action de l'eau bouillante sur les végétaux, a pareillement lieu à l'égard des parties des animaux ménagées de la même maniere.

6° Lorsqu'on fait sécher les feuilles qui restent après l'opération, elles se rident & diminuent considérablement: mais elles reprennent leur figure & leur grandeur ordinaire, quand on les fait infuser de nouveau dans l'eau chaude.

7° Quelques-unes des qualités des plantes s'alterent en bouillant. L'*arum* devient beaucoup plus doux; le suc cru ou l'infusion de l'*asarabacca* possede une qualité émétique très-forte: mais cette vertu se change à la fin, au moyen d'une plus longue cuisson en une autre, qui est diurétique & apéritive. BOERHAAVE, *Chymique*. Vol. II.

Sapa, Defrutum, Extrait, Rob & Gelée.

Après avoir examiné les infusions & les *décoctions* des plantes, il ne sera pas inutile de voir ce qui restera après l'évaporation de l'eau qu'on a employée dans ces préparations; car par ce moyen on découvrira peu à peu la partie d'où la plante tire ses vertus, aussi-bien que la nature de toutes les parties des végétaux qui peuvent se dissoudre dans l'eau chaude, & en être extraites avec son secours.

Laissez reposer les infusions ou *décoctions* précédentes pendant quelques heures dans un lieu froid, dans un vaisseau bien net & bien fermé, pour qu'elles puissent déposer leurs parties terrestres aussi-bien que celles qui n'appartiennent point à la plante. On peut encore les passer par la chausse, jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement clarifiées; mais pour lors les parties gommeuses, résineuses & visqueuses de la plante s'en séparent aussi. Il est vrai que par ce moyen la *décoction* en vaut beaucoup mieux pour l'usage de la Medecine: mais on la prive de certaines parties qu'il seroit utile de connoître dans l'examen Chymique que nous avons dessein d'en faire. Les Apothicaires ont une autre méthode pour clarifier leurs liqueurs. Ils y mêlent des blancs d'œufs, & les font bouillir ensuite. Le blanc d'œuf venant à se durcir, par ce moyen enveloppe les parties les plus grossieres; de sorte que lorsqu'on passe la liqueur, elle laisse dans la chausse une plus grande quantité de parties grossieres, & devient beaucoup plus claire. Ce sont-là les trois méthodes dont on se sert pour purifier les *décoctions*, savoir en les laissant reposer, en les passant par la chausse ou par un filtre, & en y mêlant des blancs d'œufs. La premiere est celle qui convient le plus pour les examens Chymiques.

Mettez les liqueurs ainsi clarifiées dans un vaisseau de figure cylindrique bien net, qui soit fort large par le haut. Posez-le sur le feu & poussez ce dernier à peu près jusqu'au degré nécessaire pour les faire bouillir, afin qu'elles acquierent en s'évaporant la consistance d'un miel épais. Prenez garde principalement que le feu ne soit pas trop violent, de peur que les parties qui doivent rester ne s'évaporent, ou du moins pour empêcher qu'elles ne se brûlent, ce qui leur feroit perdre leur vertu.

On peut obtenir les mêmes préparations des sucs nouvellement exprimés des plantes, surtout des fruits d'été, & des racines succulentes, telles que la réglisse.

Ces substances doivent être mûres, recentes & sans défaut. Après les avoir bien nettoyées, on les pile, on en exprime le suc, & après l'avoir délayé avec de l'eau, on le laisse réposer; on le filtre ensuite, & on le fait évaporer de la maniere que nous avons indiquée ci-dessus, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance qu'il avoit lors de l'expression. On peut donner le nom de moût à ce suc ainsi exprimé, délayé & coulé. Lorsqu'on cuit ce moût jusqu'à la consomption de la moitié, pour pouvoir le conserver sans qu'il perde son goût naturel, on l'appelle *sapa*, & *defrutum* quand il est cuit jusqu'à la consomption des deux tiers. Il se garde pour lors beaucoup plus long-tems sans rien perdre de sa nature. Mais lorsqu'après avoir parfaitement purifié la liqueur, on la fait cuire jusqu'à ce qu'elle puisse, étant versée sur un plat, se convertir en une espece de colle ferme & transparente comme la glace, on l'appelle *gélée*. On lui donne le nom de *sirop* quand elle a la consistance du miel liquide, & celui de *rob*, lorsqu'elle est d'une consistance un peu plus épaisse. Toutes ces préparations sont indifféremment appellées *extraits*, mais on les distingue par les noms de liquides, d'épais ou solides.

De la nature, des vertus & des usages des Préparations précédentes.

1. On peut dissoudre toutes les préparations dont nous venons de parler dans l'eau chaude, & pour lors elles ressemblent aux *décoctions* d'où on les a tirées; quoiqu'elles aient perdu quelques-unes de leurs vertus en bouillant.
2. On peut les garder plusieurs années sans qu'elles se gâtent.
3. Elles retiennent le goût des végétaux, quoique la partie volatile n'y soit plus.
4. Elles gardent long-tems les vertus de la plante en entier, & elles se conservent exemptes de la corruption, parce qu'elles ne sont plus embarrassées dans les parties vasculeuses de la plante.
5. On voit par-là d'où vient que les plantes se gâtent & se corrompent lorsqu'on les garde long-tems; l'eau bouillante ne peut plus rien en extraire, tous les sucs s'évaporant insensiblement de ces plantes mortes, qui sont reciproquement pénétrées, dissoutes, agitées & desséchées par l'humidité de l'air, la rosée, la pluie, & la chaleur du soleil, ensorte qu'il n'en reste plus que le squelete. Les vers consument encore les sucs des végétaux, & n'y laissent à la fin qu'une substance solide, indissoluble, inactive & terrestre.
6. Ceux qui font des voyages de long cours, peuvent tirer des grands avantages des productions de ce procédé. Les Mariniers sont sujets à une infinité de maladies, à cause des mauvais alimens dont ils usent; auxquelles ils peuvent remédier avec le suc des fruits, en faisant dissoudre, par exemple, de la gélée d'oranges, de fruit d'épine vinette, de cerises, de coings,

de citrons, d'oranges de la Chine, de Groseilles, de raisins, du rob de sureau, de génievre, & autres fruits semblables dans l'eau. On remplace aisément ces préparations quand on relâche dans quelqu'Isle fertile en fruits, & rien ne seroit plus propre à conserver la santé des Mariniers, qu'une provision convenable de cette espece.

Il faut cependant observer que les sucs qui contiennent beaucoup de sel se fondent aisément à l'air, quand ils sont ainsi épaissis, à cause que le sel attire l'eau qu'il contient. Pour remedier à cet inconvénient, il ne faut que les enfermer dans des pots de terre, que l'on aura soin de bien boucher. Les végétaux dont la vertu médicinale réside dans des parties volatiles, ne valent rien pour cette opération. Boerhaave, *Chymie. Vol. II.*

DECOLOR, ἄχροος. Voyez *Achroi*.

DECOMPOSITUM, est un mot qui augmente la signification de *compositum*. Il est dit dans la *Physica Trismegisti*, *Theat. Chym. Vol. I.* que les choses composées, *composita*, sont celles qui supportent la corruption & où il entre plusieurs substances différentes: mais que les décomposées, *decomposita*, sont celles qui s'unissent par le moyen de la corruption & de la génération. Castelli.

DECORATIO, κόσμος, conservation ou rétablissement de la beauté, soit de tout le corps, ou de quelqu'une de ses parties. Castelli.

DECORTICATIO, *Décortication.* C'est l'action d'ôter l'écorce ou la peau d'une racine, d'un fruit, d'une semence, ou telle autre chose semblable. Blancard.

DECOSTIS, le même qu'*Apleuros*. Voyez ce mot.

DECREMENTUM, παρακμή, *Décroissement*, se dit ou de l'âge qui succede à l'*ætas continens*, « l'âge de consistence, » & qu'on appelle autrement *ætas decrescens*, « âge déclinant; » ou même d'une maladie, & pour lors il a le même sens que déclin. Voyez *Declinatio*.

DECREPITATIO, ou simplement Crepitatio, ψόφος, est ce bruit ou petillement que fait le sel lorsqu'on le met sur le feu. Quand le sel marin a été exposé sur un feu modéré, jusqu'à ce qu'il ne pétille plus & qu'il ne fasse plus de bruit, pour lors on l'appelle *sel décrépité*.

DECRESCENS, παρακμαστικός. Voyez *Decrementum*.

DECRETORIUS. Voyez *Crisimos*.

DECRUS. Voyez *Asceles*.

DECUBITUS, *la maniere de se tenir couché.*

Tous les Medecins savent que les principales indications de la force ou de la foiblesse de la faculté motrice, se tirent de la posture dans laquelle on se tient couché; & en effet on peut juger par elle de l'état de cette faculté; car le mouvement qui se manifeste dans ce tems-là, dépend de deux choses; savoir, de la faculté qui meut les membres, & du mouvement naturel du corps & de chacun de ses membres. On observe ce dernier mouvement dans les cadavres & dans les mourans, qui sont poussés en bas par la force de la pesanteur. Le premier appartient aux personnes qui sont en santé ou qui relevent depuis peu de maladie. Diocles avoit certainement raison de dire que les corps humains sont composés de ce qui conduit & de ce qui se laisse conduire, ἐκ τοῦ φέροντος, καὶ τοῦ φερομένου; car c'est l'ame qui conduit, & le corps qui se laisse conduire. Ce dernier est naturellement entraîné en bas par son propre poids; l'autre meut les membres en haut, en bas, en devant, en arriere, ou de côté, suivant qu'il lui plaît; ou elle les tient comme suspendus en l'air, tandis qu'elle contracte, qu'elle étend, ou qu'elle arrête les muscles, de peur qu'ils ne glissent en bas par leur mouvement propre & élémentaire. Lors donc qu'il arrive que le corps se meut avec peine, qu'il a de la difficulté à se tourner ou à demeurer débout, c'est un signe que la faculté animale est éteinte & détruite pour la plus grande partie; car tant qu'elle demeure dans son entier, sans diminuer, le corps se meut aisément, se tourne ou se leve suivant la volonté du malade, & les bras, les mains & la tête se soutiennent en l'air. C'est en cela que consiste la vie, qui continue tant que l'ame demeure étroitement unie au corps, au lieu que leur séparation est suivie de la mort. Dans les cas où l'ame a beaucoup de pouvoir, la maniere de se tenir couché que l'on observe est d'un bon présage: mais c'est le contraire lorsque les facultés de l'ame sont foibles & languissantes.

Nous allons parler de ces différentes manieres de se tenir couché, & enseigner à en former des prognostics dans les maladies aiguës. Hippocrate dit, *Coac. prænot.* 497. que la meilleure maniere de se tenir couché, est celle d'un homme qui est en santé, en quoi il a raison; car une personne attaquée d'une maladie dangereuse ne peut demeurer couchée de la même maniere que lorsqu'elle se porte bien. Quand les forces sont affoiblies, le malade aime à être couché sur le dos, les bras & les jambes étendues & sans mouvement; il ne peut demeurer long-tems dans la même posture, ni rester couché sur le même côté. Les personnes qui sont dans le délire se jettent hors du lit, se découvrent les piés & même les parties naturelles, & quelquefois se laissent tomber du lit quand on y pense le moins. Les mourans se laissent couler en bas du côté des piés, à cause de leur extreme foiblesse. Il s'ensuit donc que dans les maladies la maniere de se tenir couché, pareille à celle des gens qui se portent bien, peut passer à juste titre pour la meilleure, puisqu'elle signifie que la maladie n'est ni maligne ni dangereuse. Hippocrate la recommande dans les prognostics, où il dit que c'est bon signe lorsque le malade demeure couché dans la même posture que ceux qui se portent bien, surtout quand il peut se tourner aisément & se lever sans en être incommodé; demeurer couché ou débout, & disposer de ses membres à sa volonté; car la facilité qu'on a d'exécuter ces actions prouve que les nerfs ont de la force, que les esprits sont abondans, & que la faculté animale est dans toute son intégrité. On lit dans les *Prænot. Coac.* 494. « c'est bonne marque quand le malade peut se tourner avec facilité, & se lever avec « gaieté. » Et Hippocrate *in Progn.* parlant de la meilleure maniere de se tenir couché, dit, « que le Medecin doit trouver le malade couché sur l'un des côtés, « avec les bras, le cou & les jambes un peu retirés, & « tout le corps dans une posture libre & commode, « comme cela est ordinaire à ceux qui sont en santé: « or c'est un très-bon signe que de dormir dans la même posture que ceux qui se portent bien. » On peut donc conclurre de-là, que trois choses sont nécessaires pour que la maniere de se tenir couché soit bonne; 1°. Que le malade se couche également sur les deux côtés, à cause, dit Galien, dans son Commentaire sur ce passage, qu'une telle posture indique la force de la faculté, qui fixe le corps par les muscles: de même que c'est une marque de foiblesse dans cette même faculté lorsque le malade ne peut point demeurer couché sur le côté. La seconde chose requise est, que le malade couche avec les bras, le cou, & les jambes quelque peu retirées, à cause que c'est la posture ordinaire des gens qui se portent bien, La troisieme & la derniere est, que la posture du corps soit libre & aisée. Galien dans son premier Livre des *Humeurs. Sect.* 24. dit que tout le corps doit être humide & non point sec; ce n'est pas, comme le croient quelques-uns, que toutes les parties du corps doivent être également chaudes & humides: mais il faut, comme Galien l'observe fort bien sur le passage que nous avons cité, *in primo Progn.* que le malade ait les bras, le cou & les jambes un peu retirés ou pliés, sans être cependant ni trop retirés ni trop étendus: & comme toutes les choses qui sont dans un état de tension immodérée paroissent être seches, il veut que le corps soit dans une posture aisée, c'est-à-dire, que le corps soit humide & non point sec. Galien dans son *Comm.* exprime la même chose en ces termes: « les postures immodérées, dit-

« il, telle qu'une extension extraordinaire des nerfs, « sont extremement dangereuses, comme nous l'a- « vons déja fait voir dans notre Traité du mouvement « Musculaire. » Or un état moyen entre deux états immodérés, n'est point celui d'une tension excessive, & de-là vient qu'il l'appelle aisé, à cause que les corps qui sont dans un état aisé, ne sont point dans un degré de tension extraordinaire. Il s'explique plus clairement *Lib. I. de Humoribus, Com.* 24. C'est pourquoi, dit-il, les jambes & les bras doivent être un peu retirés, pour que le corps puisse être dans une posture éloignée des deux extrémités : j'appelle extrémité en fait de posture ou de figure, celles qui sont formées par une grande extension ou courbure, ou des articulations ou de l'épine du dos, ce qui ne se fait point sans une extension immodérée des nefs. En voilà assez sur les meilleures manieres de se tenir couché, qui avec d'autres bons signes prognostiquent un heureux évenement dans les maladies. Voyez *Acamatos*. Parlons maintenant des mauvaises.

On sait en général, par ce que nous venons de dire, que toute maniere de se tenir couché, qui differe de celle des personnes qui sont en santé, ne vaut rien : car, comme on a déja observé, que c'est un bon signe lorsque le malade se leve ou se tourne dans le lit avec facilité, à cause que cela indique la vigueur de la faculté motrice; de même lorsque ces mouvemens se font d'une maniere pesante & douloureuse, c'est une preuve que cette même faculté est foible & languissante. On lit dans les *Coac. Prænot.* 493. « qu'une pesanteur « dans tout le corps, aussi-bien que dans les mains & « dans les piés, est un très-mauvais signe, » surtout lorsqu'il n'y a point de plénitude qui gêne l'action des muscles, ou qu'elle n'a point été précédée d'une évacuation soudaine, ou de quelqu'autre accident pareil. Si à cette pesanteur, qui prouve le mauvais état de la faculté motrice, dit l'Auteur des *Coac. Præsag.* se joint la couleur livide des ongles, la mort n'est pas fort éloignée : à cause que la pesanteur du corps indique un défaut de la faculté animale, & la couleur livide des doigts & des ongles, que la chaleur naturelle qui a sa source dans le cœur est éteinte. Se tenir couché sur le dos est regardé comme un signe indifférent par Hippocrate, qui assure dans les *Prognost.* que c'est un signe fort indifférent d'être couché sur le dos avec les bras & les jambes étendues; mais il dit dans les *Coacæ* que c'est un mauvais signe. Galien dans son *Comment.* sur cet endroit, dit que cette posture ne sauroit passer pour un bon prognostic, & il le prouve par le témoignage d'Hippocrate. Il dit encore dans le même endroit que si le malade se trouvant dans cette posture, n'a pas la force de se soutenir, le danger est beaucoup plus grand, ce qui paroît supposer qu'il y en auroit à être couché dans cette posture. Galien ne croit pas que l'on puisse en tirer un prognostic pour la mort ou la guérison du malade.

Quelques-uns croient cependant que le malade en demeurant couché sur le dos, se trouve beaucoup plus soulagé des fatigues que la maladie lui a causées, parce que tous les muscles, si l'on en excepte ceux de la respiration, sont dans un état de repos. D'ailleurs nous nous reposons dans cette posture sur les parties les plus basses & les plus pesantes du corps, comme un vaisseau sur sa quille, sans compter qu'elle conserve le peu de force qui reste aux esprits animaux, & qu'elle contribue à l'expulsion du calcul des reins & de la vessie. Cependant si on peut la regarder comme bonne à cet égard, il y a plusieurs autres raisons qui peuvent la faire passer pour très-mauvaise. Cette posture quand on y reste trop long-tems, occasionne un grand nombre de maladies très-funestes, comme l'épilepsie, le cochemar, la paralysie & l'apoplexie : car dans cette position renversée, les humeurs & les vapeurs se jettent plus aisément dans le dernier ventricule du cerveau qui est le plus noble, & delà sur la poitrine & sur les reins. Mais ce n'est point ici le lieu de considerer cette posture comme la cause des bons ou des mauvais effets que l'on remarque dans le corps; & nous nous bornons à la regarder comme un signe dont on peut se servir pour former des prognostics dans les maladies; & je dis à ce sujet qu'elle indique toujours une foiblesse dans la faculté motrice; car tous ceux qui dorment sur le dos contre leur coutume, sont dans un état de foiblesse. Cette posture provient quelquefois de l'indolence ou de la nonchalence de l'esprit, ou de chagrins; quelquefois aussi le malade s'y met parce que la violence du paroxysme l'y oblige, ou à cause de quelque évacuation extraordinaire : dans ce cas on ne peut rien en prognostiquer de certain. Mais si, ces cas exceptés, le malade dort sur le dos avec les bras & les jambes étendues & pendantes, c'est un très-mauvais signe. C'est la même chose, suivant Hippocrate dans ses Prognostics, que les jambes dans cette posture soient extremement retirées ou pliées, ou fort étendues, puisque Galien nous apprend que l'une & l'autre de ces positions présagent un delire. Mais si avec cela, dit Hippocrate, le malade se laisse couler insensiblement embas vers les piés, le danger est beaucoup plus grand. On peut sans contredit regarder cette posture comme fâcheuse, mais elle devient beaucoup plus mauvaise lorsque le corps demeure couché sur le dos comme un cadavre inanimé, avec tous ses membres pendans, la tête renversée sur l'oreiller, ou lorsque le menton étant élevé, toute la partie antérieure du cou paroît éminente, ou que le menton touche les clavicules; tous ces signes menacent d'une mort prochaine : car l'ame ayant perdu son pouvoir sur le corps, il reste sur le dos comme un fardeau inutile, avec les bras & les jambes pendantes, se laissant couler embas vers les piés, la tête renversée avec le menton & la poitrine élevée ou panchée sur les clavicules. Une telle posture annonce une mort prochaine. Galien, *de Humoribus, Lib. I. Text.* 24. parle de cette posture en ces termes :

« Vous saurez que j'appelle *Dejection* l'état d'un mala- « de qui ne peut demeurer couché comme une person- « ne vivante, mais qui est abattu comme un cadavre « inanimé ».

Lorsque le corps étant couché, se laisse couler embas vers les piés, c'est au jugement d'Hippocrate, un signe que les forces sont abattues à un degré extraordinaire. C'est sans contredit un état moins dangereux de ne pouvoir demeurer debout ou assis, que d'être couché comme un corps mort, denué de force dans toutes ses parties, ce que le même Auteur, *Comm.* 1. *in 6. Epid. Text.* 33. *cap.* 4. appelle ἐῤῥίφθαι, « être précipité » totalement abattu, ou dans une Déjection totale. Galien prouve que cette posture dans laquelle le corps se coule vers les piés, *decubitus ad pedes*, est de la derniere fatalité, par l'exemple des cadavres; car si l'on place un corps mort de quelque maniere que ce soit, il ne reste pas un moment dans la posture où on l'a mis, mais il tombe sur le visage ou sur le dos, suivant que sa pesanteur le dirige.

Le prognostic n'est pas moins funeste, lorsque le malade se tient couché avec la bouche ouverte, comme Hippocrate nous l'assure dans les prognostics. « C'est un « signe de mort, dit-il, lorsque le malade dort avec « la bouche ouverte ». L'Auteur des *Coac. Præsag.* 497. exprime ce prognostic d'une maniere différente : il est fatal, dit-il, de se tenir couché sur le dos, & de dormir continuellement avec la bouche ouverte, & les jambes fort courbées & entrelacées. L'ouverture de la bouche est causée ou par la foiblesse de la faculté qui meut la machoire inférieure, par une ardeur violente dans les entrailles, ou par ces deux causes réunies, ou par une résolution particuliere des muscles qui servent à rapprocher la machoire inférieure de la supérieure. Galien dit que l'ouverture de la bouche quand

quand on ne dort pas est d'un mauvais signe, il assure dans son Traité du Mouvement des Muscles, *Lib. VII. cap. 7.* « que de se tenir conché sur le dos avec la « bouche ouverte, c'est un signe de respiration empê- « chée, de resolution, ou d'ivresse. » C'est un mauvais prognostic pour une personne qui est dans le délire ou sans délire, ce que l'on connoit à ses discours, de se rouler vers les bords du lit, d'agiter ses piés, de se lever sur le lit, & si on ne l'en empêche de tomber du lit ou de se lever. Houlier, *in Coac Præsag.* assure qu'il n'a jamais vû personne échapper d'un delire, lorsqu'il s'est trouvé joint aux signes dont nous venons de parler. Hippocrate, *Prognost.* ajoute que c'est un mauvais signe surtout dans la péripneumonie ou dans la pleurésie, lorsqu'une personne atraquée de ces maladies veut demeurer debout.

Voici ses propres termes:

« Dans quelque maladie aiguë que ce soit, si le malade « veut se lever dans le fort de la maladie, c'est un « très-mauvais signe, surtout dans la péripneumonie ».

Ceux qui sont atraqués d'une péripneumonie, dit Galien, sentent une grande oppression de poitrine quand ils se tiennent couchés sur le dos: mais ils respirent plus aisément quand ils sont debout. Lorsqu'ils sont couchés sur le dos, une partie du thorax porte sur l'épine du dos, ce qui resserre les poumons & les empêche de recevoir l'air dont ils ont besoin par l'inspiration. Dans les autres maladies, tant que le mal est dans sa plus grande force (restriction qu'il est bon d'observer) c'est un très-mauvais prognostic, lorsque le malade veut se lever: car tant que la violence de la maladie dure, il est bien aise de demeurer en repos, & lorsqu'on tache de le lever, il s'y oppose de toutes ses forces. On doit donc supposer que quand le malade étant dans cet état, cherche à se lever, ce ne peut être qu'à cause de la grande difficulté qu'il a de respirer, des inquiétudes qu'il ressent, ou du delire.

Voici une autre maniere de se tenir couché de la nature de celle-ci, qu'Hippocrate décrit en ces termes:

« Si le malade se tient couché les jambes découvertes, « sans les avoir trop chaudes, & jette ses bras, son « cou & ses jambes de côté & d'autre, c'est un très- « mauvais signe; car il signifie une grande inquiétu- « de ou anxieté. » Il est vrai que ces signes ne présagent rien de certain dans ceux qui sont d'une constitution foible & délicate, car la plus petite fievre leur fait prendre cette posture; dans les autres elle a pour cause quelque maladie de l'orifice de l'estomac, ou une extreme foiblesse. Voici comment Hippocrate s'exprime sur ce sujet, *Coac Præsag.* 497. « Si le malade se « tient couché avec les bras & les piés découverts, « sans ressentir une chaleur violente, & qu'il metre « ses jambes hors du lit, c'est un mauvais signe; car « il indique une grande anxiété ». Enfin Hippocrate dans *ses Prognostics*, condamne la posture d'un malade qui, contre son ordinaire, se couche sur le ventre, parce qu'elle indique suivant lui le délire, ou des douleurs de ventre. Prosper Alpin, *de Præsagienda vitâ & morte.*

DECURSUS, ἀποδρομή, signifie généralement la durée de quelque chose que ce soit, comme d'une maladie. Castelli.

DECURTATUS, (*Pulsus*) μείουρος, on μειουρίζων, par corruption μύουρος, est une espece de pouls foible, qui va toujours en diminuant, jusqu'à ce qu'il cesse entierement; mais lorsqu'il revient & qu'il augmente de nouveau, on l'appelle *Decurtatus reciprocus*, μείουρος παλινδρομῶν. Galien, *de diff. Pulſ. Lib. I. cap.* 11. s'il est inégal en même tems, on l'appelle *deficiens inæqualis*, μείουρος ἀνώμαλος. Idem *de Caus. Pulſ.*

DECUSSORIUM, instrument de Chirurgie, qui par sa pression sur la dure-mere, cause une évacuation du pus qui s'est amassé entre le crane & cette membrane, par l'ouverture que le trépan a faite. Blancard.

Voyez la figure de cet Instrument dans Paré, *Lib. VI. cap.* 21.

D E F

DEFECTIO ANIMI, *syncope*, *lipothymie*, *défaillance.*

DEFENSATIVUM EMPLASTRUM, *Emplâtre défensive.*

DEFENSIVUM, *Defensif*, épithete que l'on donne à quelques topiques, qui étant appliqués sur la partie affectée ou aux environs, repoussent ou interceptent les humeurs qui y abordent. Paracelse appelle *Defensiva*, les cordiaux que l'on prend intérieurement. Castelli.

DEFERENTIA VASA, *canaux déférens*; ce sont deux tuyaux blancs, fermes & un peu applatis, un à droit & un à gauche, dont chacun depuis la naissance de l'épididyme dont il est la continuation, monte dans la gaine cellulaire des vaisseaux spermatiques, & le long de ces vaisseaux jusqu'à leur passage par les muscles du bas-ventre, de maniere que les vaisseaux sanguins sont placés en-devant, & le *canal déférent* en arriere.

Le paquet ainsi formé de vaisseaux sanguins, du *canal déférent* & de leur enveloppe commune, est appellé cordon des vaisseaux spermatiques, ou cordon spermatique. Cette enveloppe paroît plus unie en-dehors qu'en-dedans; ce qui a donné lieu de la regarder comme une gaine. Le tissu interne qui est plus cellulaire que l'externe, lie ces trois vaisseaux ensemble, & l'externe en forme l'enveloppe.

Le *canal déférent* étant parvenu à la lame membraneuse du péritoine, à l'endroit où cette lame couvre l'orifice de la gaine, s'écarte des vaisseaux spermatiques sanguins, & va en arriere en forme d'arcade dans le tissu cellulaire du péritoine, jusqu'au côté voisin de la vessie.

Il se glisse ensuite derriere le corps de la vessie, y est fort adhérent, de même que la lame membraneuse du péritoine qui le couvre, & continue sa route en maniere d'arcade jusques vers le cou de la vessie, où les deux *canaux déférens* se rencontrent & terminent leurs arcades.

Dans ce trajet, le *canal déférent* passe derriere l'artere ombilicale voisine en se croisant avec elle: il se croise aussi avec l'extrémité de l'urétere du même côté en passant entre cette extrémité & la vessie. Enfin, le *canal déférent* d'un côté se rencontre avec le *canal déférent* de l'autre, derriere la vessie, entre les insertions des deux uréteres, & ils descendent ensemble jusqu'au cou de la vessie.

Ce canal, qui d'abord est un peu gros & plissé à la naissance de l'épididyme, devient aussi-tôt après menu, uni & lisse jusques derriere la vessie, où il devient derechef plus épais & inégalement plissé.

Il naît de la portion coudée ou extrémité postérieure de l'épididyme. De-là il s'avance en-devant fort obliquement comme couché sur la moitié postérieure de l'épididyme, où il se recourbe légerement pour monter derriere les vaisseaux spermatiques.

Le tissu de sa portion unie est ferme & comme cartilagineux, principalement autour de la surface de sa cavité, qui est extremement étroite, & reste toujours ouverte sans s'affaisser, à cause de cetre fermeté & de cette épaisseur de son tissu.

La cavité du *canal déférent* est cylindrique, quoique l'épaisseur du canal soit applatie, & forme par sa surface externe une circonférence ovale, comme on peut voir en coupant le même canal transversalement. Cette cavité devient de plus en plus large derriere la vessie.

Le passage des *canaux déférens* dans les vésicules séminales, est très-singulier. J'ai dit ci-dessus que ces canaux se recourbent derriere la vessie, & s'y rencontrent par leurs extrémités fort rétrécies. Ces deux extrémités s'unissent en maniere d'angle, & se glissent entre les

extrémités voisines des vésicules séminales. Elles s'y unissent si étroitement ensemble, que leurs portions adossées ne paroissent faire qu'une cloison mitoyenne entre deux petits tuyaux, dont chacun est formé en partie par l'extrémité de l'un des *canaux déférens*, & en partie par l'extrémité de la vésicule voisine.

L'union latérale de l'extrémité du *canal déférent*, & de l'extrémité de la vésicule de chaque côté, forme aussi entre elles une espece de cloison particuliere très-courte, qui se termine en croissant comme une petite valvule sémi-lunaire. L'extrémité du *canal déférent* est plus étroite que celle de la vésicule séminale. Cette mécanique permet toujours au liquide de chaque *canal déférent* de s'insinuer peu à peu dans la vésicule séminale du même côté, & elle empêche celui de la vésicule de rentrer dans le *canal déférent*.

Quand on souffle par un des *canaux déférens* après avoir fermé l'urethre, le vent gonfle la vésicule séminale voisine & la vessie urinaire, sans passer dans la vésicule ni dans le canal de l'autre côté, à moins qu'on ne la pousse avec violence.

Ensuite les deux petits tuyaux formés chacun par l'extrémité du *canal déférent*, & par celle d'une vésicule séminale, se glissent entre la base des prostates & le canal de l'urethre, dont ils percent obliquement l'épaisseur, & aboutissent à la caroncule. WINSLOW.

Voyez *Generatio*.

DEFIXUS, *impuissant*, inhabile à l'acte de la génération.

DEFLUVIUM CAPILLORUM, *chute de cheveux*, *alopécie*.

DEFLUXIO, *fluxion*; chute, écoulement ou dépôt d'humeurs sur quelque partie du corps. Voyez *Catarrhus*.

DEFRUTUM; c'est proprement du moût cuit jusqu'à diminution de la moitié, ou, suivant d'autres, du tiers. Voyez *Decoctio* & *Caroenum*.

DEG

DEGLUTITIO, *déglutition*. Voyez *Pepsis*.

DEGMOS, δηγμός, douleur poignante à l'orifice de l'estomac, de δάκνω, *mordre*.

DEH

DEHEN, *sang*. RULAND.

DEHENES, *encre*. RULAND.

DEHENEZ, le *Vitriol romain*. RULAND.

DEJ

DEJECTIO, *déjection*; évacuation des excrémens par l'anus. Ce mot se prend aussi pour les excrémens mêmes. Voyez *Alvus*.

Les *déjections* ne sont pas la moindre des circonstances dont on peut tirer des prognostics pour la guérison ou la mort du malade.

Nous allons d'abord examiner celles qui passent pour être louables: c'est par elles que le Medecin peut prognostiquer l'évenement bon ou mauvais de la maladie.

On peut découvrir en général la bonne ou la mauvaise qualité des *déjections*.

1°. Par leur dégré de coction ou de crudité.
2°. Par les tems particuliers auxquels elles surviennent.
3°. Par leur substance.
4°. Par leur qualité.
5°. Par le tems de leur durée ou de leur cessation.
6°. Par les avantages qui en résultent, & par le plus ou le moins de facilité avec laquelle cette évacuation se fait.
7°. Enfin, par le concours des autres signes bons ou mauvais qui servent à établir la certitude des prognostics qui se tirent des *déjections*.

Les selles louables & salutaires peuvent indiquer la santé en deux manieres, soit par rapport à leur coction; car dans ce cas elles marquent non-seulement la bonne disposition de l'estomac & des intestins, mais encore celle des parties adjacentes, comme du foie & de la rate, puisque Galien assure après Hippocrate, (*Prognostic.*) « que l'estomac & les intestins sont en bon état « lorsque la matiere fécale est d'une consistance convenable, qu'on la rend aux heures accoutumées, & « qu'elle répond à la quantité des alimens que l'on a « pris. »

Elles indiquent encore la santé, eu égard à la fluxion des humeurs qui peut se faire des visceres dans l'estomac & dans les intestins; car Galien assure, que les selles louables dénotent non-seulement la bonne disposition de l'estomac & des intestins, mais signifient encore, qu'il ne tombe aucune humeur du foie ou de la rate sur ces parties; car dans ces sortes de fluxions, non-seulement la couleur, qui est le signe d'une parfaite coction, mais encore la consistance des excrémens est viciée. De ces deux manieres les Medecins tirent des prognostics des selles; premierement, dans les maladies de l'estomac & des intestins, dont le bon état, suivant Galien, dans le septieme chapitre de son premier Livre des *Crises*, est désigné par les matieres fécales qui sont molles & d'une consistance convenable, que l'on rend aux heures accoutumées, & en une quantité proportionnée à celle des alimens qu'on a pris; & comme ce même Auteur ajoute, qui sont de couleur brune, & ne sentent point trop mauvais. Mais les matieres qui sont dénuées en tout ou en partie de ces qualités, sont très-mauvaises; telles sont celles qui sont dures, rudes, trop aqueuses, trop hautes en couleur, trop ou trop peu abondantes à proportion des alimens que l'on a pris, de consistance inégale, fétides, écumeuses, & que l'on ne rend point aux heures accoutumées. Lorsque le malade est à la veille de recouvrer la santé, les excrémens passent de cet état à celui à qui l'on donne le nom de coction. C'est donc avec beaucoup de raison qu'Hippocrate assure dans ses *Prognostics*, « que les *déjections* prennent une consistance plus épaisse « lorsque la maladie est à la veille d'être jugée. » Il assure encore dans le quatorzieme *Aphorisme* de la seconde section, « que dans les flux de ventre le changement des excrémens est un bon signe, à moins qu'ils « ne changent en pis. »

Mais on prognostique d'une maniere plus sûre & plus infaillible les suites des maladies qui attaquent les intestins par l'évacuation des matieres fécales. Hippocrate met au nombre de ces maladies, les abscès, les dyssenteries, les tenesmes & les flux de ventre. Il dit dans le premier Livre de ses Epidémiques, en parlant des personnes affligées de ces sortes d'indispositions, « que « plusieurs ont leurs ventres dérangés sans en recevoir « beaucoup d'incommodité; » & un peu après, « qu'il « y en a qui sont attaqués de la jaunisse le sixieme jour; « mais que ceux-ci sont en quelque sorte soulagés par « une évacuation plus abondante d'urine & d'excrémens. »

Voici ce qu'il dit des dyssenteries:

« Les personnes d'un âge extremement avancé sont attaquées de la jaunisse, d'un dérangement dans le bas-ventre, ou d'une dyssenterie, comme il est arrivé à « Bion que j'ai été visiter chez Silenus: mais il y en « a d'autres; & de ce nombre ont été Cléophanes & « Critias, qui ont eu une dyssenterie après que la maladie a été jugée par une crise. Ceux qui ont échappé « de la peste, dit cet Auteur dans un autre endroit, ont « été redevables de leur guérison aux quatre circonstances suivantes: ou à un saignement de nez copieux; « ou à une évacuation abondante d'urine qui contenoit « une grande quantité de sédiment louable; ou ils ont « rendu au commencement de la maladie des matieres

« fécales, troubles & bilieuses ; ou bien enfin les malades ont été attaqués d'une dyssenterie. »

Il s'ensuit donc que les maladies peuvent dans plusieurs cas être jugées par un cours de ventre, par une décharge d'excrémens pituiteux & bilieux, & par des dyssenteries.

Voici ce que dit Hippocrate de Clazomene dans le premier Livre de ses Epidémiques :

« Il rendit le trentieme jour une grande quantité de matieres aqueuses, pareilles à celles que l'on rend ordinairement dans la dyssenterie.

Quant au malade qu'il fut visiter dans le Jardin de Déalces, & dont il parle dans le troisieme Livre de ses *Epidémiques*, il nous apprend « qu'il fut plusieurs fois à la selle le quarantieme jour, qu'il rendit une matiere blanche & pituiteuse, & qu'il parut une sueur abondante sur tout son corps. » Il dit dans le même Livre de ses *Epidémiques*, *Mal.* 3. d'un certain Héropytus, « que vers le centieme jour, il commença à rendre par bas beaucoup de matieres bilieuses, & que cette évacuation, après avoir duré pendant un tems considérable, dégénéra en une dyssenterie.

On connoît que les selles sont d'une espece louable & critique, lorsqu'avec les signes d'une parfaite coction, elles commencent à paroître au jour de crise ; quand la maladie est dans sa plus grande force, ou quand elles sont liquides, d'un jaune de safran, brunes, livides ou noirâtres.

Lorsqu'au commencement de la maladie les *déjections* sont très-crues, elles prognostiquent la mort du malade ; mais elles sont critiques & salutaires lorsqu'elles donnent des signes de coction. Galien nous apprend dans son Commentaire sur le vingtieme Aphorisme de la quatrieme Section, que pendant une peste qui dura fort long-tems, il observa des *déjections* liquides qui furent d'abord jaunes, ensuite brunes & noires, & comme semblables au *coagulum* du sang, non-seulement dans ceux qui étoient excessivement mal, mais encore dans ceux qui étoient en convalescence. Dans ces derniers, dit il, ces sortes de selles suivirent le plus fort de la maladie, & elles étoient autant d'efforts de la nature pour se débarrasser d'une humeur peccante ; au lieu que dans ceux qui moururent elles parurent au commencement ou dans le fort de la maladie. « Lors, dit-il, dans son Commentaire sur l'Aphorisme suivant de la même Section, qu'il survient une évacuation de quelque humeur peccante après la coction de la maladie, le corps se purge comme naturellement ; & de-là vient que la bile noire & telle autre humeur semblable indiquent une évacuation salutaire, lorsqu'il paroît des signes de coction dans le progrès de la maladie. Mais l'évacuation d'une pareille humeur sans aucun signe de coction présage la mort du malade. L'évacuation des humeurs est donc toujours un signe que la maladie aura une fin heureuse, quelque mauvaise qu'en soit la couleur, pourvu qu'elle se fasse dans le fort de la maladie, ou dans un jour de crise, & qu'elle soit accompagnée de signes de coction. » Cette doctrine de Galien est fondée sur ce que dit Hippocrate dans le quarante-septieme Aphorisme de la quatrieme Section ; *que dans les fievres qui ne sont point intermittentes, le crachement ou le vomissement d'une matiere livide, sanguinolente, fétide ou bilieuse, est un très-mauvais signe ; mais que c'en est un bon lorsqu'elle s'évacue par les selles ou par les urines.* L'Auteur des *Prénotions de Cos* 183. nous dit que les personnes affligées du *coma*, qui deviennent sourdes, ont vers le tems de la crise une évacuation de matieres fécales noirâtres, qui les soulage beaucoup. Les Medecins peuvent encore tirer des indices de la quantité & de la durée des *déjections*. De-là vient qu'Hippocrate dit dans le premier Livre de ses *Epidémiques*, que plusieurs personnes sont délivrées de leurs maladies d'une maniere critique par le moyen de la dyssenterie & du cours de ventre. Il observe au sujet d'Héropytus, dans le troisieme Livre des *Epidem.* que vers le cinquieme jour il commença à rendre par bas une grande quantité de matieres bilieuses, que cette évacuation continua en forme de dyssenterie pendant un tems considérable, accompagnée de douleurs, & qu'elle mit fin à tous les autres symptomes. Il est ordinaire de voir plusieurs malades qui doivent leur guérison à des *déjections* bilieuses, poracées, & de couleur de safran, jointes à une décharge modérée d'urine dans un état de coction qui continuent pendant plusieurs jours. Ces sortes de *déjections*, dans les maladies dont la fin doit être heureuse, & qui ne sont accompagnées d'aucun signe funeste, sont pour l'ordinaire suivies d'une hémorrhagie salutaire, de sueurs abondantes, ou de quelqu'autre signe semblable. Hippocrate, dans le second Aphorisme de la seconde Section, établit les signes par le moyen desquels le Medecin peut connoître les cas dans lesquels les *déjections* sont salutaires ou non ; savoir, lorsque le malade n'en est point incommodé, & en reçoit du soulagement. D'où il suit que les *déjections* les plus salutaires sont celles qui dissipent entierement les fievres & les symptomes dont elles sont accompagnées, ou du moins qui les diminuent beaucoup. Hippocrate assure à ce sujet dans le vingt-huitieme Aphorisme de la Sect. 4. que la surdité fait cesser l'évacuation des matieres bilieuses dont les fievres sont accompagnées, & que cette évacuation à son tour met fin à la surdité. Il nous apprend dans le dix-septieme Aphorisme de la sixieme Section, qu'une dyssenterie est la plus heureuse de toutes les circonstances qui puissent survenir dans une ophthalmie. Il assure aussi dans le quarante-huitieme Aphorisme de la même Section, que la dyssenterie est très-favorable à ceux qui ont des obstructions de ratte ; & dans le vingt-neuvieme Aphorisme de la septieme Section, qu'une diarrhée violente qui survient à la personne affligée de la leucophlegmatie, fait cesser la maladie. Ce que l'on vient de dire suffit pour découvrir & pour déterminer les *déjections* d'une espece salutaire.

Mais il y en a d'autres d'une nature fatale & pernicieuse qui prognostiquent la mort du malade. On les connoît par leur substance, leur quantité, leur couleur, leur odeur, la maniere dont elles se font, le tems de leur apparence, les changemens qu'elles souffrent, les signes qui les précedent, qui les accompagnent ou qui les suivent, les degrés de facilité avec lesquels elles se font & les désavantages qu'elles procurent au malade. Les *déjections* d'une mauvaise espece different évidemment les unes des autres par leur substance ; car il y en a de dures, de rudes, de liquides, de visqueuses, d'aqueuses & de grasses : les unes sont écumeuses, les autres mêlées avec une espece de sanie, les unes sans mélange, & les autres enfin d'une nature colliquative. Elles ne different pas moins par leurs quantités, puisqu'elles sont tantôt plus & tantôt moins abondantes, qu'elles discontinuent quelquefois, & qu'elles cessent tout-à-fait dans d'autres tems. Il y en a de blanches, de bilieuses, de jaunes, de couleur de safran, de brunes, de vertes, de poracées, de livides, & les autres enfin teintes de diverses couleurs. Les selles different encore par la maniere dont elles sont évacuées ; car autre est l'évacuation qui se fait dans la lienterie, autre celle qui se fait dans la diarrhée, dans la dyssenterie & dans le ténesme. Elles different aussi par rapport au tems dans lequel elles paroissent, puisque les unes se font au commencement de la maladie, sans aucun signe manifeste de coction, & les autres dans le plus fort du mal. A l'égard des altérations qu'elles souffrent, elles peuvent changer pour le pire, tant par rapport à leur substance, que par rapport à leur quantité, leur couleur ou leur odeur. On peut encore découvrir les *déjections* qui présagent la mort par les signes qui les pré-

cédent, qui les accompagnent & qui les ſuivent. Enfin, pour ce qui eſt de la facilité avec laquelle ſe fait l'évacuation de la matiere fécale, celle-là eſt la plus mauvaiſe qui eſt accompagnée de douleurs, qui ne procure point de ſoulagement au malade, ou qui rend ſa ſituation pire. Pour pouvoir tirer des indices plus certains des excrémens qui ſortent du corps humain, j'ai jugé à propos de rechercher avec ſoin leurs différences en commençant par ceux qui ſont durs, rudes ou liquides.

A l'égard des excrémens durs, voici ce qu'en dit l'Auteur des Prorrhétiques, *In I. Prorrh.* 41.

Si lorſque le ventre eſt conſtipé ou rend une petite quantité de matiere pareille à de la crote de chevre, & qu'il ſurvienne en même-tems un ſaignement de nez, c'eſt un très-mauvais ſigne. Galien aſſure que les excrémens pareils aux crottes de chevres σπυραθώδες, ſont produits par la longueur de leur rétention & par la chaleur exceſſive des parties. Que ſi avec cela ils ſont noirâtres, ils dénotent une chaleur & une ardeur autour du centre du corps, ce qui eſt un ſigne de fievre maligne; & ſi la maladie eſt violente & accompagnée d'autres mauvais ſignes, ces excrémens prognoſtiquent ſûrement la mort du malade. Les ſelles liquides proviennent quelquefois de l'humidité du tempérament, de l'état de l'enfance, de l'humidité du tems, des alimens ou des crudités de l'eſtomac; ou bien elles ſont telles lorſque les alimens ne paſſent point de l'eſtomac dans les vaiſſeaux lactés, ou lorſque quelque ſubſtance d'une nature fluide tombe du foie ou de la ratte dans les inteſtins; ou lorſque le foie ou la ratte, ou tout le corps eſt purgé par les vaiſſeaux du foie. Hippocratte met les ſelles aqueuſes au nombre des mauvaiſes; à cauſe, comme dit Galien, qu'elles ſont un ſigne de erudité. Ces ſortes de ſelles ſont toujours mauvaiſes & prognoſtiquent la mort dans les maladies violentes & bilieuſes, ſi en même-tems on ne rend point une quantité ſuffiſante d'urine louable; au lieu que dans les maladies d'une nature plus bénigne, qui ne ſont accompagnées d'aucun ſymptome funeſte, elles dénotent ſeulement une ſuperfluité d'humeurs crues dont la correction & l'altération demandent beaucoup de tems. Il ſurvient, comme Galien nous l'apprend, une évacuation de matieres graſſes dans les maladies aiguës, lorſque la graiſſe eſt fondue par la chaleur violente des parties: mais lorſque ces matieres ſont encore viſqueuſes, c'eſt une preuve que la graiſſe auſſi-bien que les parties ſolides de l'animal ſont fondues. Dans ce cas la matiere eſt graſſe, viſqueuſe, blanche, en petite quantité & extremement fétide. Mais on peut diſtinguer ces ſortes de *déjections* de celles qui ont ces apparences à cauſe de quelque aliment particulier qu'on a mangé; car ces dernieres ſont plus copieuſes & ne ſont pas toujours blanches. Une odeur fétide, eſt, ſuivant Galien, un ſigne de colliquation. Quant à ces eſpeces de *déjections*, Hippocrate nous apprend dans ſes prognoſtics, que celles qui ſont en petite quantité, gluantes, blanches, de couleur de ſafran, ſont très-mauvaiſes. Ces ſortes de ſelles doivent perpétuellement & dans la nature des choſes être très-mauvaiſes, puiſque le dépériſſement des parties ſolides du corps, & la colliquation de la graiſſe ſont des circonſtances funeſtes, qui, dans les maladies aiguës, indiquent une chaleur exceſſive, & une mort certaine, ſi la maladie eſt très-violente & accompagnée de mauvais ſignes. Hippocrate, parlant dans le troiſieme Livre de ſes Epidémiques du malade qu'il fut voir dans le Jardin de Dealces, dit que le ſixieme jour, ſes ſelles étoient noires, graſſes, écumeuſes, gluantes & fétides; & que ſa maladie ne finit que le quarantieme jour. Mais les ſelles dont parle cet Auteur, n'étoient point l'effet de la colliquation des parties ſolides, mais de la graiſſe & des humeurs viſqueuſes, putrides & ſuperflues. Celles qui ſont produites par la colliquation & le dépériſſement des parties ſolides, ſont abſolument funeſtes, pures & ſans mélange. Hippocrate dit de Silenus dans le premier Livre de ſes Epidémiques que le cinquieme jour ſes *déjections* étoient pures, bilieuſes, légeres & extremement graſſes. Les matieres pures paſſent avec raiſon pour être mauvaiſes dans les maladies aiguës, à cauſe, ſuivant Galien, qu'elles indiquent une chaleur interne exceſſive, qui conſume les parties ſanieuſes des humeurs. L'Auteur des *Prorrhétiques* a donc raiſon d'avancer que les *déjections* qui ſont pures & ſans mélange, augmentent la maladie; &, ſuivant Galien, la rendent pire. Telles étoient celles de Silenus, *Epid m. I. Mal.* 2. le cinquieme jour; celles de la femme de Phylinus, *Epidem. Mal.* 4. le ſixieme, celles de la fille d'Euryanacte, *Epidem.* 3. *M.* 6. le douzieme, celles de la femme de Hermoptolemee, *Epidem.* 7. le cinquieme, celles de Parius, *Epidem.* 3. *M.* 1. le ſeptieme, celles de Python, *ibid. M.* 3. & de quelques autres dont on trouve l'hiſtoire dans les Epidémiques d'Hippocrate.

Les ſelles écumeuſes paſſent auſſi pour être mauvaiſes, à cauſe qu'elles indiquent une chaleur exceſſive au moyen de laquelle les excrémens contractent une écume pareille à celle qui ſe forme ſur la ſurface d'un fluide qui boût; ou quelque principe flatueux mêlé avec les humeurs, ſemblable à l'écume que jette la mer quand elle eſt agitée par les vents. Les premieres ſont l'effet d'une chaleur qui fond le corps; au lieu que les ſecondes ont pour cauſe une perturbation inégale. C'eſt donc avec raiſon qu'Hippocrate, 2. *Prorrhet.* aſſure que les *déjections* extremement écumeuſes ne valent rien, parce qu'elles dénotent une colliquation ou une inégalité. Mais celles-là ſont les pires de toutes qui indiquent une chaleur exceſſive, & l'on peut connoître cette eſpece par la fievre aiguë & la chaleur violente des excrémens mêmes qui ſont écumeux & purs. Il eſt dit dans le premier Livre des *Prorrhetiq.* 21. que les efflorefcences écumeuſes que l'on remarque dans les matieres pures & bilieuſes, ſont un très-mauvais ſigne. On aſſure dans le même Livre cinquante, que les *déjections* écumeuſes & ſans mélange augmentent la maladie, ou, ſuivant l'expreſſion de Galien, la rendent pire. Dans le même Livre cinquante-trois, les *déjections* écumeuſes paſſent pour être mauvaiſes dans les maladies aiguës & bilieuſes.

Nous apprenons dans les *Prénotions de Cos*, 602. « que « les matieres écumeuſes & extremement bilieuſes, « ſont mauvaiſes dans les maladies aiguës, & il eſt « dit, 613. que les ſelles qui deviennent pures & écu« meuſes, augmentent & irritent la maladie. Les ma« tieres qui deviennent écumeuſes par le mélange d'un « principe flatueux ſont également mauvaiſes, parce « qu'elles indiquent une crudité dans les excrémens. »

Les *déjections* trop abondantes, de même que celles qui ne le ſont pas aſſez, ne valent rien non plus. Les premieres abbattent les forces & affoibliſſent la nature.

Voici comme s'explique Hippocrate dans les Prognoſtics.

« Les *déjections* trop copieuſes & trop fréquentes ména« cent le malade d'une défaillance. »

L'Auteur des *Prénotions de Cos*, nous apprend 609. « que « les matieres liquides, copieuſes & fréquentes, ſont « mauvaiſes, parce qu'elles cauſent des inſomnies, & « qu'elles affoibliſſent les forces. » Il dit encore dans le quatrieme Aphoriſme de la cinquieme Section, « que « les convulſions ou le hoquet qui ſont cauſés par un « purgatif violent, ſont funeſtes. »

Les *déjections* ne valent rien non plus quand elles ſont en trop petite quantité, tant à cauſe qu'elles ne ſuffiſent pas pour détruire la cauſe de la maladie, que parce qu'elles indiquent une ſuperfluité d'humeurs, qui eſt toujours funeſte dans une maladie violente, ou parce

qu'elles marquent que les facultés vitales ne suffisent point pour chasser les humeurs nuisibles malgré tous leurs efforts. Hippocrate a observé cette circonstance dans la premiere constitution pestilentielle ; & il dit à ce sujet dans le premier Livre de ses *Epidémiques* : « Ces symptomes furent suivis de selles qui étoient « trop abondantes, eu égard aux forces du malade, ou « trop petites pour produire un bon effet; ce qui fit que « les premiers symptomes revinrent avec beaucoup « plus de violence. » Les évacuations par bas qui cessent aussi-tôt après avoir commencé, sont mauvaises, & funestes dans les maladies aiguës. De-là vient qu'Hippocrate dit dans le premier Livre de ses *Epidémiques*, « que certains malades qui avoient le ventre « libre, eurent le malheur de devenir constipés d'une « maniere maligne. »

Après avoir fait le dénombrement des symptomes & des signes des fievres ardentes qui prognostiquent au commencement la mort du malade, il ajoute, « leurs éva« cuations par bas sont supprimées. » Il suit donc qu'il est extremement dangereux d'arrêter les diarrhées & les dyssenteries, parce qu'on oblige par-là les humeurs nuisibles à se jetter sur les autres parties; ce qui cause un dommage considérable, & la mort même dans les maladies aiguës.

On connoît les *déjections* de mauvaise espece non-seulement à leur quantité, mais encore à leur couleur. Les matieres blanches, liquides, bilieuses & jaunes; celles qui sont de couleur de safran, ou qui ressemblent à un jaune d'oeuf; celles qui sont rouges, sanglantes, aqueuses, vertes, de couleur de verd-de-gris, livides, noires & de diverses couleurs, sont toutes mauvaises dans les maladies aiguës, à moins que l'évacuation ne s'en fasse aux jours de crise.

Les matieres blanches sont ou l'effet des alimens qu'on a pris, comme du pain seul, du lait, de la tisane ou bouillon d'orge mondé, des lupins, de l'alica, des amandes & autres substances semblables; ou, comme Galien nous l'apprend, *in I. Prorrhet. Comment.* 13. & *in II. Prognost. Comment.* 17. & 19. elles viennent de ce que la bile ne circule plus dans les intestins, soit à cause de l'obstruction du conduit biliaire, comme dans ceux qui ont la jaunisse ; ou parce qu'elle n'est point séparée de la masse du sang par les glandes du foie; ou enfin, elles sont produites par la colliquation de la graisse molle & récente.

Mais ces sortes de *déjections* sont en petite quantité, visqueuses & très-fétides ; & elles passent toutes, si l'on en excepte celles qui sont blanches en conséquence des alimens qu'on a pris, pour extremement mauvaises dans les maladies aiguës, surtout quand cette couleur a pour cause l'inflammation du cerveau.

Voici ce qu'en dit Hippocrate dans le premier Livre de ses *Prorrhet.* 13.

« Les *déjections* blanches sont un mauvais signe dans la « phrénésie, comme il paroît par le cas d'Archecrates. »

Il dit dans le même Livre 53. que « dans les maladies ai« guës & bilieuses les matieres qui ne sont blanches, « écumeuses & bilieuses que sur leur surface, sont fort « mauvaises. ».

Hippocrate nous dit encore dans les *Prénotions de Cos*, 36. « que ceux qui ont la jaunisse rendent des matieres « blanches lorsque la maladie est à son plus haut pério« de, & meurent.» Cela arrive à-cause que la bile est retenue dans le sang; & occasionne une inflammation du cerveau ou du foie; ce qui est une circonstance funeste, parce que la congestion des humeurs dans les visceres est suivie des accidens les plus terribles. Nous avons déja observé que les selles qui sont blanches, peu copieuses, gluantes & fétides, sont également mauvaises ; à cause, comme le remarque Galien, qu'elles dénotent une colliquation maligne. Celles encore qui sont jaunes, bilieuses, acres, de couleur de safran, semblables à un jaune d'oeuf & vertes, sont mauvaises, à moins que l'évacuation des matieres ne se fasse aux jours de crise. Les matieres vertes, de couleur de safran & de verd-de-gris, sont les pires de toutes, parce qu'elles dénotent une chaleur interne violente. Toutes les selles qui ne contiennent que de la bile pure, sont très-mauvaises hors des jours de crise, puisqu'elles présagent la mort dans les maladies aiguës, & dans celles qui sont d'une nature plus bénigne, la longueur de la maladie, une rechute & une douleur extraordinaire.

Hippocrate nous apprend dans le second Livre des *Prénotions de Cos*, 73. « que c'est un mauvais signe d'avoir « une amertume & une douleur poignante, occasion« née par la bile autour de l'orifice de l'estomac, » parce que cette circonstance dénote une surabondance de bile, non-seulement dans cette partie, mais encore dans les intestins. Ce même Auteur, dans le quarante-septieme *Aph.* de la quatrieme section, condamne toutes sortes d'évacuations trop bilieuses. Les selles acres de cette espece, déchargées dans les fievres ardentes, sont pour l'ordinaire funestes quand elles approchent de la dyssenterie ou du ténesme, & que ces maladies sont encore récentes; car je les ai observées, dit Prosper Alpin, dans plusieurs malades, qui sont morts après avoir souffert pendant fort long-tems. J'ai vu moi-même, dit-il, une triste preuve de cette vérité dans ma femme Guadagnina, qui mourut le dix-septieme jour d'une fievre ardente accompagnée d'une diarrhée bilieuse, approchante d'une dyssenterie. Cette observation n'a pas échappé à Hippocrate dans le premier Livre de ses *Epidémiques*, où il dit : « Leurs selles étoient « fréquentes, bilieuses, en petite quantité, pures & « acres. » Il nous apprend ensuite, « que les lienteries, « les dyssenteries, les ténesmes & les flux régnerent « pendant l'été & durant l'automne, & que les selles « étoient bilieuses, légeres, acres, fréquentes, crues, « & dans quelques malades, aqueuses. » Il dit dans le même Livre, « que tous ces malades eurent le ventre « dérangé, & que leurs selles furent de la mauvaise es« pece. » Il nous apprend un peu après, « que les ma» ladies dont ils furent affligés, étoient des dyssente« ries, des ténesmes, des lienteries & des flux. » C'est ce dont on a vu un exemple dans la fille d'Eryanax, au sujet de laquelle Hippocrate, dans le troisieme Livre de ses *Epidémiques*, dit « qu'elle déchargea le douzie« me jour des selles bilieuses, pures, légeres, acres, « fréquentes & en petite quantité. »

Hippocrate observe dans ses *Prognostics*, que les selles un peu rouges & mêlées de sang ne sont pas d'un mauvais présage; mais, dit-il, dans les *Progn.* « celles qui sont « aqueuses, ou blanches, ou vertes, ou extremement « rouges, ou écumeuses, sont toutes mauvaises. »

L'Auteur des *Prorrhet. Lib. I. c.* 2. assure, « que dans « toutes les maladies les selles blanches ne valent rien. » Il condamne de même celles qui sont extremement rouges.

On trouve dans les *Prénotions de Cos*, 330. 611. 613. 632. les paroles suivantes :

« Les selles extremement rouges sont mauvaises, surtout « quand elles sont produites par une indisposition du « foie, comme il arrive dans ceux qui ont cet organe « attaqué de quelques maladies. » Mais il faut en excepter celles qui sont critiques & qui apportent du soulagement au malade. Les selles vertes & poracées sont également mauvaises, quand elles sont telles par la violence de la maladie; à cause, suivant Galien, dans son premier Livre des *Crises*, *cap.* 11. qu'elles indiquent une bile verte & une chaleur excessive.

Hippocrate, dans ses *Prognostics*, & dans le quarante-septieme *Aphor.* de la quatrieme section, assure que les

selles livides sont funestes dans les fievres continues, à cause, suivant Galien, qu'elles dénotent un froid excessif, & comme une mortification des parties inférieures. Les selles noires ne sont pas moins funestes. Ces dernieres indiquent, suivant Galien, dans les maladies aiguës, ou une surabondance de bile noire, ou la sécheresse & la chaleur excessive du sang. A l'égard des selles noires, Hippocrate dit dans le vingt-unieme *Aphorisme* de la quatrieme section, « que les selles « noires qui ressemblent à du sang noir, & qui sont dé- « chargées naturellement, soit avec la fievre ou sans fie- « vre, sont très-mauvaises. »

Galien, dans son Commentaire sur cet Aphorisme, assure que les selles noires indiquent la foiblesse extreme du foie & de la rate, & la génération d'une grande quantité de sang noir & mélancolique dans ces parties. C'est donc avec raison que ces sortes de selles passent pour des prognostics funestes dans les maladies aiguës, puisque la nature a besoin de beaucoup de tems pour cuire & pour corriger cette humeur.

Galien a observé un grand nombre de selles de cette espece dans une constitution pestilentielle, non-seulement dans ceux qui moururent, mais même dans ceux qui échapperent; mais dans les premiers, elles parurent ou au commencement, ou dans le fort de la maladie.

Nous avons fait voir en parlant des selles louables, que les noires sont quelquefois salutaires, mais qu'elles ne manquent jamais d'être funestes quand elles paroissent, tandis que la maladie est crue, & avant les signes d'une parfaite coction; car pour lors, dit Galien, elles indiquent que les visceres ont reçu une offense irréparable.

« Si ceux, dit Hippocrate, dans le vingtieme *Aphor.* « de la quatrieme section, qui ont perdu leur embom- « point par des maladies aiguës, ou de langueur, par des « blessures, ou par telle autre cause que ce soit, ren- « dent par bas une bile semblable à du sang noir, ils meu- « rent le jour suivant. »

Toutes les selles de diverses couleurs sont mauvaises, dit Galien, parce qu'elles indiquent une variété d'humeurs dans le corps, que la nature ne peut corriger qu'au bout d'un certain tems; & ce tems lui manque dans les maladies aiguës & violentes qui abbattent aussi-tôt les forces. Hippocrate a donc raison d'avancer dans ses *Prognostics*, « que les matieres de diverses « couleurs sont toujours funestes, quoique les mala- « des puissent long-tems résister à ces maladies. » Il dit dans le vingt-unieme *Aphor.* de la quatrieme section, qu'elles sont d'autant plus funestes, que les couleurs dont elles sont teintes, sont plus mauvaises & en plus grand nombre.

Tel fut le cas d'Apollonius, qui, à ce que dit Hippocrate dans le troisieme Livre de ses *Epidémiques*, « rendit des matieres de diverses couleurs & de diffé- « rentes qualités, noires, virulentes, grasses, crues, « acres, & à la fin semblables à du lait. »

Les selles fétides sont encore mauvaises, à cause, suivant Galien, qu'elles sont un signe de putréfaction. Hippocrate, dans ses *Prognostics*, & dans le quarante-septieme *Aphor.* de la quatrieme section, condamne toutes les selles fétides. Celles qui sont extremement fétides, liquides, jaunes, grasses & colliquatives, sont si funestes dans les fievres aiguës, qu'il est rare que les malades qui en rendent de telles échappent, parce qu'elles dénotent une putréfaction dominante & un abattement total des forces. Elles sont encore un signe très-funeste dans les fievres continues; & ces sortes de selles ressemblent à un jaune d'œuf délayé dans du bouillon de viande, avec cette seule différence qu'elles sont extremement fétides. Quant à celles-ci, Hippocrate assure dans le troisieme Livre de ses *Epidémiques*, « que ceux qui étoient affligés de maladies ai- « guës ou chroniques, étoient enlevés par des selles de « mauvaise espece. » Galien, dans son Commentaire sur ce passage, dit « que la peste qui fit de si grands « ravages de son tems, enleva la plupart de ceux qui « succomberent sous sa fureur par des évacuations d'u- « ne matiere qui étoit l'effet de la colliquation. » Les selles de la Concubine de Nicolaus étoient de cette espece, comme Hippocrate nous l'apprend dans le septieme Livre de ses *Epidémiques*:

Telles sont les différentes especes de selles qui presagent la mort, soit par rapport à leur substance, leur quantité, leur couleur, ou leur odeur. Celles qui sont contre nature, qui durent trop long-tems, ou qui sont évacuées à l'insçu du malade, sont funestes; à cause, suivant Galien, qu'elles prognostiquent dans les maladies aiguës, ou un delire, ou l'abattement des forces.

Voici ce qu'en dit l'Auteur des *Prorrhet.* dans le premier Livre 78.

« Les selles très-liquides dechargées par un malade qui « n'est point dans le delire, sont mauvaises, comme il « arrive quelquefois dans le flux hépatique. » De même dans les fievres continues, les selles qui durent trop long-tems, soit qu'elles soient accompagnées de douleurs ou non, comme aussi celles qui sont copieuses & qui ne procurent aucun soulagement sont extremement mauvaises. Hippocrate dit dans ses *Epidémiques*, « que c'est par de telles selles que plusieurs malades « ont été enlevés de ce monde. Il régna durant l'Eté « & pendant l'Automne, dit cet Auteur dans le même « Livre, des lienteries, des dyssenteries, des ténes- « mes & des flux bilieux; les selles étoient liquides, fré- « quentes, crues, âcres, & quelquefois aqueuses. Il « dit encore dans le troisieme Livre, qu'un grand « nombre de malades, à l'occasion de ces évacuations « par bas, furent affligés de maladies terribles, sur- « tout du ténesme; que les enfans & ceux qui n'a- « voient point encore atteint l'âge de puberté s'en res- « sentirent le plus, & que la plupart moururent d'une « lienterie ». Il nous apprend encore dans le quarante-troisieme Aphorisme de la sixieme Section « que les « personnes affoiblies par une dyssenterie de longue du- « rée, tombent dans une lienterie ou une hydropisie « qui leur cause la mort ». Toutes ces especes de selles sont donc funestes, quand elles paroissent au commencement de la maladie, sans aucun signe de coction; car dans ce tems-là toutes les selles sont symptomatiques & mauvaises. Hippocrate pensoit sans doute à ces sortes de selles, quand il dit dans le troisieme Livre de ses *Epidémiques*: « Plusieurs eurent le ven- « tre dérangé, & furent saisis de frissons & de sueurs « qui n'étoient point critiques ». Ce même Auteur parle de ces sortes de selles en ces termes dans le troisiéme Livre de ses *Epidémiques*: « Deux freres, com- « pagnons de Cecrops, rendirent dès le commence- « ment des matieres noires, féculentes, semblables « par leur couleur aux alimens préparés avec du sang, « χαρυκοειδέα, extremement bilieuses & écumeuses ».

On connoît aussi la mauvaise qualité des selles par les signes qui les précedent, qui les accompagnent & qui les suivent; comme lorsqu'au lieu de faire cesser la fievre, elles mettent le malade dans un plus mauvais état. « Les selles, dit Hippocrate dans le troisiéme « Livre de ses *Epidémiques*, qui n'appaisent point la violence des symptômes ».

On trouve dans le premier Livre des Prorrhetiq. 129. les paroles suivantes:

« La surdité qui survient dans les maladies aiguës après « une éruption modérée de sang & de selles noires, est « très-mauvaise ». Il est dit dans le même Livre 81. « Que dans les fievres ardentes accompagnées de quel- « que degré de frissonnement, & de fréquente dé- « charge d'une bile aqueuse par bas, toute distorsion « des yeux est un mauvais signe, soit que le malade « soit attaqué d'une catalepsie ou non ». Il est dit encore dans le même Livre, 128. « Que les selles livides

« accompagnées du trouble des intestins, & d'une éva-« cuation d'humeurs claires & aqueuses sont mauvai-« ses ». Les selles noires après des éruptions de sang sont estimées mauvaises dans le même Livre, 127. Telles étoient celles de Silenus, d'Hermocrates, de la fille d'Eryanax, du jeune homme logé dans le *Forum Mendacium*, de la femme qui logeoit dans la maison de Panthimides, d'une autre qui avorta, d'une autre logée dans le *Forum Mendacium*, de Parius, de Pythion, d'Apollonius & de plusieurs autres dont on trouve les Histoires dans les Ecrits d'Hippocrate, qui sont la meilleure source où l'on puisse apprendre la maniere de tirer des indices des selles de quelque nature qu'elles soient.

DEJECTORIA. *Médicamens purgatifs.* Voyez *Cathartica.*

DEINOSIS, δείνωσις, de δεινόω, *exagérer*; signifie à la lettre *exageration*; mais Hippocrate, dans son Traité *de Ratione Victus in acutis* l'applique aux sourcils, pour signifier qu'ils sont ditendus & augmentés.

DEIPNON, δεῖπνον; le souper, ou toute sorte de repas en général.

DEIRA, δειρή, *le Cou.* Voyez *Cervix.*

DEL

DELATIO, le même qu'*indicatio*. CASTELLI d'après *Mich. Gavessetius.*

DELETERION, δηλητήριον de δηλέω, *offenser*. Je ne sache point que les Grecs donnent cette épithete à autre chose qu'aux médicamens, φάρμακα, n'ayant jamais trouvé ce mot employé que dans le genre neutre. Il signifie pernicieux, nuisible, ou venimeux. Galien appelle médicamens nuisibles (δηλητήρια) ceux qui ne conviennent ni à ceux qui sont malades, ni à ceux qui se portent bien.

DELIGATIO, l'*Application des Bandages*. Si l'autorité d'Hippocrate, de Galien & de plusieurs autres Medecins célebres ne suffisoit pas pour prouver l'utilité & même la nécessité des bandages, il ne faudroit pour revenir de l'erreur où l'on pourroit être à ce sujet que faire attention, qu'il n'y a presque point d'opération de Chirurgie qui n'ait besoin de leur secours. Qu'un Chirurgien fasse une opération avec tout le soin & toute la dextérité possible, & qu'il manque dans l'application du bandage, tous ses efforts seront inutiles, lorsqu'il s'agit de plaies, de fractures, de luxations & d'amputations. On remarque souvent après avoir fait la réduction des parties dans les fractures & les luxations; que la cure dépend plus de l'application du bandage & des compresses, que des remedes dont on se sert; dans les hémorrhagies même les plus violentes, l'application convenable des bandages & des compresses, est le remede le plus prompt & le plus efficace que l'on connoisse, comme en conviennent tous ceux qui sont versés dans la Chirurgie. Ce n'est donc point sans raison que l'on met au nombre des qualités d'un bon Chirurgien, celle de savoir faire & de savoir appliquer comme il faut les bandages; rien n'est plus capable de lui attirer l'estime des Assistans & la confiance du malade, qui ne jugent de son habileté que par celle qu'il montre dans ces sortes d'occasions.

On entend par le nom de *bandage*, une piéce de linge d'une figure & d'une grandeur proportionnée à celle de la partie sur laquelle on doit l'appliquer. Les *bandages* sont quelquefois quarrés comme une serviette; mais ils sont ordinairement larges & étroits quand on les destine pour les fractures, les luxations & les plaies, ou pour contenir des compresses, des emplâtres, des tentes ou autres choses semblables. Les Chirurgiens François distinguent la bande du *bandage* ils entendent par la premiere une piece de linge plus longue que large, qui n'est point encore appliquée, & par l'autre le tournoyement ou circonvolution méthodique des bandes autour de la partie malade.

Il y a différentes especes de *bandages*; les uns sont propres à quelques-unes, & les autres communs à plusieurs parties du corps humain. Il y en a aussi de simples & de composés. On appelle bande ou *bandage* simple celui qui est fait d'une seule bande de linge, à laquelle on n'en a point attaché d'autre. Il faut observer de le faire d'un morceau de linge coupé suivant la longueur de la piéce, de trois ou quatre travers de doigt de large, & convenable à la partie sur laquelle on a dessein de l'appliquer. On peut rouler ce bandage simple à un ou deux chefs, selon que le Chirurgien le croit nécessaire.

Il y a quatre différentes manieres d'appliquer le *bandage* simple que l'on distingue par autant de noms différens.

1°. Le *bandage* circulaire est celui dans lequel les jets de la bande se couvrent exactement & également les uns les autres.

2°. L'obtus que les François appellent *Doloire*, est celui dans lequel les jets de la bande montent ou descendent les uns sur les autres en forme de vis.

3°. Le Rampant est celui dans lequel les jets de la bande laissent quelque peu de distance entr'eux.

4°. Le Renversé est celui dans lequel on renverse la bande, comme dans ceux qu'on applique sur les jambes ou autres parties du corps, de grosseur inégale, pour que la bande ne fasse point de godets.

Les *bandages* composés sont faits de plusieurs pieces de linge cousues ensemble, ou d'une seule piece coupée à plusieurs chefs, dont les circonvolutions sont plus nombreuses que celles du premier. On s'en sert communément dans les fractures de la machoire, des clavicules & de la rotule. Tels sont ceux à quatre chefs auxquels on donne pour l'ordinaire le nom de *frondes*. On voit quelques figures de ces *bandages* dans les planches où nous renverrons en en parlant plus particulierement à l'article *fascia*. On peut mettre de ce nombre le *bandage* à dix-huit chefs, appellé par quelques-uns *ascialis*, qui sert pour les fractures compliquées, & dont on donnera la figure aux articles *fascia* & *fractura*, & un grand nombre d'autres. Il y a des *bandages* composés pour la poitrine, d'autres pour le bas-ventre, & d'autres enfin pour les bras & pour les jambes; & c'est de ces différentes parties qu'ils reçoivent leurs dénominations respectives. Quelques-uns tirent leurs noms des choses auxquelles ils ressemblent, comme le *scapha*, l'etoilé, l'etrié, le *spica*. D'autres enfin reçoivent leurs noms de leurs principaux usages.

Le linge sert ordinairement de matiere pour les *bandages*. Ses conditions necessaires sont qu'il soit propre & exempt d'ordures, tant pour la décence, qu'afin qu'il n'offense point la plaie; car, comme l'observe Galien, le Chirurgien ne doit pas moins chercher la propreté que l'utilité dans ses appareils. Secondement il faut qu'il ait déja servi pendant quelque tems pour qu'il soit plus doux & plus souple; car le linge neuf étant dur & rude ne manqueroit pas d'irriter & d'enflammer la partie & d'y causer des demangeaisons. Il ne faut point cependant qu'il soit trop vieux, parce que le *bandage* seroit trop foible & sujet à se rompre. Troisiemement, il doit être fort & composé de fils ni trop gros ni trop deliés; car les premiers incommoderoient le malade, & les seconds prêteroient trop. Quatriemement, il doit être sans lisieres, sans nœuds, sans éminences, sans ourlets, & sans couture; & supposé que la longueur de la bande rende ces dernieres indispensables, il faut les faire les plus égales & les moins nombreuses qu'il sera possible. A l'égard de la longueur & de la largeur de la bande, on doit s'en rapporter à la volonté du Chirurgien.

Les *bandages* ne doivent être ni trop lâches ni trop serrés, mais avoir une tension modérée; car quand ils sont trop lâches, ils ne font d'aucun usage dans les

fractures ou dans les hemorrhagies violentes; & quand ils sont trop serrés, ils causent des douleurs violentes, des tumeurs, des inflammations, des gangrenes & même le sphacele de la partie. Il est aisé de connoître si le *bandage* est serré comme il faut, en tâchant de fourrer les doigts dessous, par le sentiment du malade, & par l'apparence de la partie. Si le malade ne se plaint ni de la moindre enflure, ni de la moindre douleur, on doit en conclurre que le *bandage* est trop lâche. Au contraire, si la partie affectée s'enfle trop, & qu'on y sente une douleur assez grande, dans ce cas le *bandage* est trop serré. Le Chirurgien peut encore découvrir par l'enflure de la partie la plus voisine du *bandage*, s'il a tenu un juste milieu en l'appliquant; car si les extremités, surtout celles des bras & des piés le matin ou le soir, sont dures, enflées & affectées d'une douleur aiguë, & si en même tems les veines de ces parties sont extraordinairement gonflées, on peut en conclurre que le *bandage* est trop serré; comme au contraire il sera trop lâche s'il n'y a point d'enflure, & qu'on puisse fourrer le doigt dessous.

Lorsqu'on applique un *bandage* à un chef sur la main ou sur le pié, il est nécessaire d'en assurer l'extrémité avec deux ou trois circulaires l'un sur l'autre pour l'empêcher de glisser: mais si le *bandage* est à deux chefs, on doit commencer à l'appliquer par le milieu, & rouler ensuite ses deux extrémités autour du membre avec les deux mains: mais pour plus grande sûreté il faut replier ses extrémités en dedans avant de les arrêter, pour le mieux assûrer. Il ne faut jamais appliquer le *bandage* & les compresses pour les fractures & les luxations à sec, mais les humecter avec du vinaigre chaud, du vin brûlé ou de l'oxycrat pour que le *bandage* s'attache mieux pour fortifier la partie & appaiser ou prévenir l'inflammation. Enfin supposé que l'on sente de grandes demangeaisons sous le *bandage*, comme il arrive souvent, il faudra un peu le relâcher; ou si on ne peut le faire avec sûreté, on se contentera d'humecter fréquemment l'appareil avec les liqueurs dont nous avons parlé, jusqu'à ce que la demangeaison cesse. Toutes les fois qu'on renouvelle l'appareil, il faut avoir grand soin de ne point l'arracher brusquement & avec trop de force, de peur d'offenser la partie; car si l'on néglige les précautions nécessaires en ôtant les bandes, les compresses, & les plumasseaux, il est à craindre que par cette précipitation on n'occasionne une hémorrhagie dangereuse ou d'autres fâcheux symptomes. Toutes les fois donc que le *bandage* tient trop fortement à la peau, à cause du sang & des autres matieres qui se sont sechées dessus, il faut l'humecter avec du vin ou de l'eau-de-vie chauds pour pouvoir l'enlever plus aisément. Il faut de même avoir à la main tout ce qui est nécessaire pour le nouvel appareil avant d'ôter le vieux, de peur que l'air ou le froid n'offensent la partie affectée, si on la laissoit trop long-tems à découvert.

J'ai indiqué ci-dessus quelques usages généraux des *bandages*: mais il ne sera pas hors de propos pour une plus parfaite intelligence du sujet, de spécifier ici quelques-uns de leurs usages plus particuliers. On saura donc en premier lieu, qu'ils achevent quelquefois la cure par eux-mêmes, & qu'ils suppléent par-là au défaut des médicamens, dans les fractures, les luxations & les hémorrhagies violentes. On s'en sert aussi fort souvent pour contenir les remedes & le reste de l'appareil sur les parties affectées. On les emploie quelquefois pour répercuter les enflures des piés, & pour lors on les appelle *expulsifs*. La maniere de les appliquer pour cet effet, est de commencer par l'extrémité & de monter par degrés à chaque tour. On se sert de ces *bandages* expulsifs, non-seulement pour l'enflure des jambes, mais encore pour évacuer les matieres nuisibles des fistules. Les *bandages* sont encore d'un grand usage pour réparer les défauts des parties. Il est assez ordinaire aux *bandages* que l'on applique sur des plaies récentes, surtout sur les parties antérieures & postérieures de la tête & du bas-ventre, de les réunir & de les consolider d'une maniere surprenante, & pour lors on les appelle *unissans*. Voyez *Fascia*.

DELIQUIUM, *Défaillance*. Ce mot a deux significations en Medecine. Il signifie premierement pamoison, défaillance, évanouissement. Voyez *Syncope*. Secondement, la résolution de quelque corps en liqueur par l'humidité de l'air qu'il attire naturellement; ce qui se fait en le mettant dans un lieu frais & humide. Le sel de tartre ainsi résous s'appelle huile de tartre par défaillance, *oleum tartari per deliquium*.

DELIRIUM, *Délire*. Ce mot vient de *Deliro*, je rêve j'extravague, qui est derivé de *lira*, un sillon; de sorte que *deliro* signifie proprement s'écarter du sillon, ou du droit chemin de la raison.

S'il est avantageux dans quelque maladie du corps que ce soit d'avoir l'esprit sain, & de pouvoir être aussi maître de ses actions que lorsqu'on jouit d'une santé parfaite; c'est au contraire un très-mauvais symptome & qui présage souvent la mort dans les maladies aiguës d'être dans le délire & d'être privé en tout ou en partie de l'usage de la raison. Pour mieux se mettre au fait de la méthode de tirer des indices ou des prognostics du *délire*, il est nécessaire de montrer dabord ce que l'on entend par dépravation de la raison; en second lieu, par quels signes on peut distinguer ou prédire cette espece de défaut; enfin, de traiter au long de différentes especes de manie & de *délire*.

Quant au premier chef, Galien appelle ceux-là dépourvûs de raison ou délirans, qui ne parlent ni n'agissent d'une maniere conforme à la raison: mais il ne paroît pas avoir compris sous cette définition tous les délirans, puisque non-seulement ceux qui s'écartent de la raison dans toutes leurs paroles & dans toutes leurs actions, mais encore ceux qui dans quelque cas ou affaire particuliere parlent & agissent, à contre-tems, quoiqu'ils paroissent sensés dans toute autre chose, doivent être mis au nombre de ceux qui sont dans le *délire*. Hippocrate, ce grand Fondateur de la Medecine, a souvent découvert & déterminé un *délire* par une seule action dépravée de la faculté raisonnable: par exemple, *Aph. 6. Lib. II.* par l'insensibilité de la douleur: « ceux qui sont affectés d'une douleur dans « quelque partie de leur corps, & qui ne la sentent « point, ont la raison troublée. » Il forme dans les prognostics le même jugement sur la maniere seule dont on se tient couché. « C'est un mauvais signe lorsque le « malade se tient couché sur le ventre contre son or- « dinaire; car cette posture présage un *délire*, ou une « douleur de ventre. » Galien lui-même *in I. Prorrhet.* nous dit qu'on peut connoître le *délire* par la seule maniere de cracher des malades; & dans les *Prognost.* qu'on peut le découvrir par les gestes indécens des mains, par le soin qu'a le malade de porter ses mains devant son visage ou devant ses yeux, comme pour attraper des mouches; ou de les étendre sur son lit & sur ses couvertures, comme pour chercher ou pour ôter quelque ordure, ou pour en tirer de petits flocons de laine. L'Auteur des *Prédictions* dit encore, qu'une réponse brusque de la part d'un malade d'un tempérament doux, ou une réponse douce de la part de celui qui est naturellement féroce, présage un *délire*. Il en est de même lorsqu'un malade naturellement taciturne commence à parler plus que de coutume, ou lorsqu'un grand parleur demeure dans le silence. Ces exemples & un grand nombre d'autres, prouvent qu'une personne peut être regardée comme en *délire*, à cause de la dépravation d'une seule action. Je conclus donc que l'on doit regarder comme privés de la raison, les malades qui pechent par défaut ou par excès dans quelques-unes des actions volontaires, d'une maniere contraire à la raison & à la bienséance; comme lorsque leur main est employée, par exemple, à arracher des flocons de laine, ou à une action semblable à celle qui sert à attraper des mouches; ou lorsqu'un malade agit contre sa coutume sans aucune cause, qu'il parle

parle trop ou trop peu contre son ordinaire, qu'il tient des discours obscenes, étant en santé mesuré & décent dans ses discours, ou qu'il profere des paroles qui n'ont aucune suite, qu'il respire plus doucement qu'il ne faut, ou qu'il découvre ses parties naturelles en présence de ceux qui l'environnent. Nous regardons encore comme étant dans un état de délire, ceux dont l'esprit par quelque dérangement dans les organes des sens, est incapable de recevoir les idées, & de les conserver quand il les a reçues. On doit mettre dans ce rang ceux qui sans aucune cause sont privés de l'usage des sens, ou qui en font un emploi qui ne leur est pas ordinaire; lors, par exemple, qu'un malade est privé de quelque action volontaire, ou qu'il agit à contre-tems. Hippocrate paroît avoir bien exprimé ces marques de *délire* dans les *Prédictions de Cos*. 47. « Agir, dit-il, contre la « coutume, ou desirer des choses auxquelles on n'avoit « jamais pensé, & qui sont contraires aux inclinations « naturelles, est un très-mauvais symptome, qui approche beaucoup de la folie. Toutes les altérations dans « les mouvemens, les gestes, la voix, le discours ou « le jugement ordinaire des sens, prouve donc qu'un « homme est dans le *délire* & hors de son bon sens. »

Je vais maintenant traiter des signes particuliers qui indiquent un *délire* : mais je prie le Lecteur avant toutes choses, d'observer ce qu'Hippocrate & Galien ont dit sur ce sujet dans plusieurs endroits de leurs Ouvrages. Le premier surtout nous apprend I. *Prorrhet*. 44. qu'une réponse brusque & hautaine de la part d'une personne d'un tempérament doux, ou une douceur inusitée dans un malade d'un esprit fier & intraitable, signifient un *délire*. Il est dit dans le même Livre que les yeux étincelans, fixes & hagards marquent le *délire* & la phrénésie, présente ou prochaine. C'est encore un signe de *délire* lorsque le malade ne sent point son mal, ou qu'ayant la langue brûlée par la chaleur, il n'est point altéré, ou ne boit que très-peu à la fois.

Les autres signes du *délire* sont la palpitation des hypocondres, & le mouvement fréquent des yeux, que Galien sur le I. des *Prognostics*, exprime par des yeux égarés & hagards. Lorsqu'un malade se tient couché sur le ventre contre sa coutume, cela indique suivant Hippocrate *Lib. Prognost.* le *délire* ou la douleur du ventre; & Galien, dans son *Comment.* nous dit qu'il en est de même quand il se tient couché sur le dos avec les jambes fort retirées ou fort étendues, qu'il grince les dents contre son ordinaire; ce qui est une circonstance qu'Hippocrate n'a point laissé échapper dans l'endroit que nous avons cité. C'est encore un signe de *délire*, lorsque le malade dans le fort de la maladie témoigne avoir envie de se lever, qu'il porte ses mains à la bouche, qu'il cherche à attraper les mouches, qu'il tire la laine de ses couvertures ou les pailles qu'il croit voir sur la muraille, comme Hippocrate le remarqua dans la femme de Dealces, qui étoit malade à Leium. C'est un signe très-évident de *délire*, lorsque le malade, surtout si c'est une femme qui a toujours eu de la modestie, découvre ses parties naturelles sans aucun sentiment de honte.

Hippocrate dans les *Prognostics*, & Galien sur le II. *de Respirat.cap*.5. & sur le III. des *Epidem.* mettent la respiration grande & pleine & par intervalles, parmi les signes d'un *délire*; & dans les *Prenot. de Cos*, 282. la palpitation des hypocondres, & méconnoître ceux avec qui on a le plus d'habitude, sont les indications de la même maladie. Dans les *Prénotions de Cos*, 97. 233. l'Auteur met au nombre des signes du *délire*, le tremblement de la langue & de la voix, le crachement fréquent, l'émission involontaire d'urine, la couleur foncée de celle-ci avec un nuage. Quiconque est versé dans les Ecrits d'Hippocrate & de Galien, doit avoir vû qu'un ton de voix aigre & perçant, la rudesse & la sécheresse de la langue, le vomissement de matiere de couleur de verd-de-gris, accompagné de la surdité & du tintement d'oreilles dans les fievres aiguës, des douleurs avec battement autour du nombril, des douleurs de côté extraordinaires, une douleur profonde dans les hanches, une urine blanche & aqueuse avec un nuage roud & élévé, une douleur de tête dans les malades qui ont des inquiétudes & une insomnie, indiquent le *délire*.

L'Auteur des *Prorrhet. I.* 17. ajoute, « un ton de voix « aigre & perçant, après un grand dégout & un vomissement, avec une concrétion seche dans les yeux, « indiquent un *délire*; comme il arriva à la femme « d'Hermozygus, qui ayant été saisie d'un *délire* aigu « & violent, mourut sans pouvoir proférer une seule « parole. »

On trouve immédiatement après ce qui suit:

« Lorsque dans les fievres ardentes les malades sont saisis « d'un tintement d'oreilles, que leur vue s'obscurcit, « & que le nez leur coule, ils tombent dans le *délire.* »

Galien, dans son cinquieme Livre *de Locis affectis*, nous dit que les phrénétiques ne tombent pas tout d'un coup dans le *délire*, mais par degrés, & qu'il ne cesse pas non plus sur le champ; qu'il est quelquefois précédé par des insomnies, & quelquefois par un sommeil troublé par des songes effrayans, pendant lesquels les malades crient & tressaillent de peur. Cet accident est quelquefois accompagné d'un oubli si surprenant que les malades après avoir pris le pot de chambre pour uriner, oublient de le faire. Quelques autres qui sont naturellement polis & affables, répondent à ceux qui leur parlent d'une maniere brusque & emportée. Une autre circonstance que l'on remarque dans ces sortes de malades, est, qu'ils boivent très-peu. Leur respiration est grande, mais foible. Ils sentent quelquefois des douleurs dans la partie postérieure de la tête; leur pouls est dur & petit : mais quand la phrénésie approche, leurs yeux se ternissent, & il coule des larmes acres ou des deux, ou de l'un d'eux; ils se couvrent de chassie, & les veines des yeux paroissent pleines de sang. Le malade rend aussi quelques gouttes de sang par le nez, & pour lors il est hors d'état de faire aucune réponse suivie, il tire sa couverture & en arrache des flocons de laine : la fievre devient plus forte, plus égale, plus uniforme & moins sujette au changement : la langue devient rude, les malades deviennent sourds & quelquefois mélancoliques. Ils peuvent à peine répondre aux questions qu'on leur fait, & ils sont insensibles à la douleur. Ces signes suffisent pour connoître quand un malade est dans le *délire*.

Plusieurs circonstances prognostiquent encore le *délire*; l'insomnie, par exemple, qui le précede souvent, comme Hippocrate l'observe dans son Livre des *Prognostics*. Galien, dans son quatrieme Livre *de Præsag. ex Pulsibus*, nous apprend que l'insomnie & le *délire* ont pour cause la trop grande chaleur & la trop grande sécheresse du cerveau. Le sommeil troublé & interrompu, & celui dans lequel le malade est à demi éveillé, crie & tressaille de peur, sont aussi les avant-coureurs, du *délire*. Il est dit dans les *Prénotions de Cos*, 83. que c'est un signe de *délire* lorsque le malade se réveille tout d'un coup en sursaut. L'Auteur des *Prédictions*, *Lib. I. c.* 18. observe que le bourdonnement & le tintement d'oreilles, aussi-bien que la surdité, surtout, quand elle est accompagnée d'une urine vers la surface de laquelle on apperçoit un nuage suspendu, présage souvent le *délire*. Galien, dans le cinquieme Livre *de Locis affectis*, observe que l'oubli précede souvent la phrénésie. Une douleur de tête violente & continue dans les fievres aiguës, prognostique aussi le *délire*, surtout celle que l'on sent quelquefois dans les oreilles, suivant l'observation d'Hippocrate, dans son Livre des *Prognostics*. C'est encore un signe de phrénésie, lorsque cette douleur de tête est accompagnée d'une rétraction des hypocondres. Il est dit dans les *Prénotions*

de Coï, 119. que dans les maladies aiguës, une douleur de tête accompagnée de la rétraction des hypocondres, aboutit à une phrénésie, à moins qu'il ne survienne une hémorrhagie. L'insomnie jointe à un bourdonnement ou tintement d'oreilles, ou à la surdité, prognostique encore un *délire*, à moins qu'il ne survienne une hémorrhagie. Dans le premier Livre des *Prédictions*, 38. l'assemblage des symptomes suivans, passe pour annoncer le *délire* dans les malades dans qui ces symptomes se trouvent réunis : le cours de ventre, le mal de tête, l'obscurcissement de la vue, la soif, l'insomnie & la foiblesse.

L'Auteur du septieme Livre des *Epidémiques*, assure qu'un mal de tête continu prognostique un *délire*, de même que la douleur des hypocondres ; ce qui est une circonstance qu'il a observée dans une femme enceinte de trois mois. La palpitation du cœur, & des douleurs continues autour du nombril dans les maladies aiguës, prognostiquent le même accident, comme nous le lisons dans le troisieme Livre des *Epidémiques*. Nous apprenons de plusieurs passages des *Prédictions*, que cet état est prognostiqué par une douleur dans les parties les moins nobles. Il est dit dans le même Livre, que les douleurs de côté réitérées, mais non continues présagent un *délire*; & dans le second Livre, que c'est un signe de *délire*, lorsque le malade a un tintement d'oreilles, qu'il s'éleve quelque matiere sur la surface de l'urine, surtout si l'on sent en même-tems une douleur sourde dans les hanches. Hippocrate, dans le troisieme Livre des *Epidémiques*, rapporte qu'un homme chauve qui demeuroit à Larisse, ayant été saisi sur le champ d'une douleur dans la cuisse gauche, tomba aussi-tôt après dans le *délire*. Il est dit dans le premier Livre des *Prorrhétiques*, 97. que c'est un signe de *délire* dans la pleurésie lorsqu'une douleur de côté s'évanouit sans une raison suffisante. Nous apprenons dans le premier Livre des *Prédictions*, 6. que les crachats ronds & fréquens sans une cause suffisante, indiquent la même chose. Hippocrate assure encore dans le quatrieme Aphorisme de la cinquieme Section, que le sang ramassé dans les mamelles des femmes, prognostique le *délire*. Galien dit que l'urine blanche & claire, est mauvaise & présage ordinairement le *délire*; qu'il en est de même dans les maladies aiguës, de celle qui est trouble, surtout lorsque les malades ayant des insomnies & un sommeil interrompu, on remarque des nuages près de sa surface. Une pulsation sous les aisselles & dans les hypocondres, une respiration grande, mais foible, dénotent la même chose, comme nous l'apprenons du Livre des *Prognostics*.

On trouve dans les *Prorrhétiques*, *Lib. I. c.* 11. les paroles suivantes :

« Lorsque le gosier se resserre, qu'on y sent de la douleur « & une espece de suffocation, & que le malade a peine à refermer la bouche après l'avoir ouverte, c'est « un signe de *délire* qui est funeste. Le vomissement « de matieres de couleur de verd-de-gris accompagné « de maux de tête continuels, d'insomnies, & de la surdité, sont des signes infaillibles de *délire* dans les « maladies aiguës, soit qu'ils soient seuls ou accompagnés d'autres. »

Après avoir fait le dénombrement des signes qui indiquent un *délire* prochain, il ne nous reste plus qu'à considérer les diverses especes & les différences de ce dernier, aussi-bien que les causes respectives qui l'occasionnent, puisqu'on ne peut, sans cette connoissance, prognostiquer le sort d'un malade qui en est attaqué. Nous entendons par déreglement d'esprit tous les divers degrés d'égarement, d'inconstance, de manie, de défaut de jugement, de *délire* & de phrénésie ; & nous disons qu'un malade a l'esprit dérangé quand il est attaqué de l'un ou de l'autre de ces défauts. Ces maladies affectent surtout la raison & l'imagination ; car, suivant Galien, dans son Livre *de Different. Symptom. cap.* 3. l'imagination est ou défectueuse & lente dans ses opérations, comme dans le *coma* & dans la léthargie ; ou elle est totalement détruite, comme dans cette espece de catalepsie appellée *Caros*; on enfin, elle est viciée & ses fonctions sont dépravées & irrégulieres, comme dans le *délire* & la phrénésie. Tout de même, la raison est défectueuse, foible, ou en quelque maniere détruite ; ce que les Grecs appellent *Morosis*, mot qui signifie à peu près la même chose que notre mot François *Folie*; ou elle est entierement détruite, & pour lors on appelle ce défaut du nom de *Manie*; ou enfin ses opérations sont dérangées, & c'est ce qu'on appelle *délire*. Il arrive souvent aussi que la mémoire se ressent du déreglement de la raison & de l'imagination. Il y a des malades dont l'imagination seule est affectée, tandis que les autres facultés de l'esprit restent dans leur état naturel, comme Galien, dans son Livre *de Symptom. Different. cap.* 3. l'observe de Théophile. Quelquefois, au contraire, la raison seule est affectée, l'imagination & la mémoire demeurant saines ; ce qui est arrivé à un phrénétique dont Galien parle dans le Livre que nous venons de citer. Mais pour l'ordinaire les facultés de la raison & de l'imagination sont également viciées, comme on le remarque dans les malades, qui étant dans le *délire*, imaginent des choses qui n'ont jamais existé dans la nature, ou nient l'existence de celles qui existent actuellement ; en conséquence de quoi leurs actions & leurs discours sont incompatibles avec la raison & avec les opérations naturelles d'une imagination saine & bien réglée. On divise cette suite formidable de maladies, en ce que nous appellons manie, extase, folie, égarement, inconstance & aliénation d'esprit ; ou en ce que les Grecs appellent paraphrénésie, & les Latins *délire*; & en *phrénésie*, que Galien, à l'imitation d'Hippocrate, distingue de toutes les autres maladies par cette circonstance qu'elle accompagne la fievre. Lorsque quelqu'une des maladies dont nous venons de parler survient avec la fievre, on l'appelle *phrénésie*; & lorsqu'il n'y a point de fievre, manie, que l'on distingue du *délire* par la durée de la maladie ; car quoique le *délire* ou la paraphrénésie arrive sans fievre, néantmoins elle n'est point continue comme la phrénésie. Galien assure qu'Hippocrate appelle dans plusieurs passages du nom de phrénétiques, les malades qui ont un *délire* continuel ; au lieu qu'il appelle paraphrénésie cette espece de *délire* qui ne survient que dans le fort des fievres les plus aiguës, & qui cesse à mesure qu'elles approchent de leur déclin. Ce qui distingue donc les phrénétiques de ceux qui ont le *délire*, c'est la continuation du *délire*, & la maniere insensible dont il survient ; il y a cependant des malades qui tombent dans le *délire* en conséquence de l'inflammation du diaphragme : & pour lors cette espece de *délire* n'est pas aisée à distinguer de la phrénésie, à cause que l'un & l'autre viennent avec la fievre & durent aussi long-tems qu'elle. Cette circonstance a fait croire aux Anciens que la phrénésie étoit causée par l'inflammation du diaphragme ; & de-là vient qu'ils appelloient cette partie φρένας, comme si elle aidoit τῷ φρονοῦντι à la partie intelligente. Galien met une distinction entre cette espece de *délire* & la phrénésie ; car ceux qui sont attaqués de cette derniere maladie ont une respiration grande, pleine & longue ; au lieu que ceux qui ont un *délire* occasionné par l'inflammation du diaphragme, ont une respiration inégale, quelquefois petite & fréquente, & quelquefois grande & pressée, ce qui n'arrive point dans la phrénésie, à moins que quelqu'un des organes de la respiration ne soit affecté d'une douleur ou d'une inflammation, comme Galien l'a fait voir avec beaucoup d'exactitude, dans son second Livre de la *Respiration*. D'ailleurs le *délire* qui provient du diaphragme est accompagné d'une tension immédiate des hypocondres, ce qui arrive plus tard dans la phrénésie ; la tension de ces parties, dans le commencement, est donc un symptome particulier

à cette espece de *délire*. Enfin, parmi les symptomes qui accompagnent la phrénésie, tels que sont les yeux rouges & enflammés, la chaleur brûlante que l'on sent au visage, & les autres marques que nous avons décrites ci-devant plus au long, il n'y en a que peu ou point à observer dans le *délire* qui provient d'une affection du diaphragme, & qui saisit le malade comme tout d'un coup, au lieu que la phrénésie ne vient que par degrés.

Il y a plusieurs autres différentes especes de phrénésies. Dans l'une, qui est appellée μανιώδης, *Maniaque*, les malades donnent des coups de piés, régimbent, mordent, sont dans une passion furieuse, & regardent tous ceux qui sont autour d'eux comme autant d'ennemis. Lorsqu'ils commencent à entrer en fureur, à devenir féroces & à vouloir faire du mal, on regarde la maladie comme véhémente, & dans cet état elle est appellée par les Grecs θηριώδης (de θὴρ, une bête sauvage) & par les Latins *Ferina*. C'est de ce degré de phrénésie dont parle l'Auteur du premier Livre des *Prédictions*, 26. & 123. lorsqu'il dit:

« Le *délire* qui augmente tout d'un coup & qui dégénere « en fureur est d'une espece *ferine*. Il y a aussi une sorte de *délire* léger, tranquille & obscur, dans lequel « on s'apperçoit à peine que la raison du malade soit « affectée. » Et il est appellé dans les *Prénotions de Cos*, 65. *délire* taciturne. Ces foibles altérations de l'esprit sont décrites dans le premier Livre des *Prédictions*, 34. comme « tremblantes, obscures, accompagnées du « tatonnement des mains, mais extremement phrénétiques. » Les Grecs les appellent ἀσαφεῖς (obscures) & les Latins *obscuras*, à cause qu'elles échappent non-seulement à la connoissance des Assistans; mais encore quelquefois à celle des Medecins mêmes. Ces sortes de malades, dit Galien, (sur le *I. Prorrhet.* 33.) loin de faire des exclamations ou des efforts pour se jetter hors du lit, sont extremement tranquiles, ne parlent point, ne changent point de posture, ce qui donne lieu de croire qu'ils dormiroient si ceux qui les assistent demeuroient quelque-tems dans le silence. De-là vient qu'on ferme les fenêtres & qu'on se tient en repos, quelquefois pendant fort long-tems, dans la croyance où l'on est que le malade dort, à cause qu'il ne parle ni ne remue: mais il demeure éveillé & remue ses mains comme s'il cherchoit quelque chose autour de lui. Quelques-uns pendant tout ce tems-là ont les yeux fermés, & ne les ouvrent point, quelque question qu'on leur fasse. D'autres les ferment aussi-tôt après les avoir ouverts, ou les fixent d'une maniere que Galien appelle *Affection hectique*. Ce *délire*, par ses caracteres, convient avec celui qui provient du coma ou de la léthargie. On doit donc observer avec soin les altérations & les distinctions qui s'offrent dans ces cas. Le *délire* qui accompagne le coma ou la léthargie, & que quelques Grecs, à ce que dit Galien, appellent *Typhomanie*, survient au commencement de la maladie & dure fort long-tems; mais l'*asaphe* ou *délire* obscur, ou hectique, comme Galien l'appelle, ne survient jamais que dans les progrès de la maladie, après quelque manie violente. Un *délire* léthargique ou comateux peut être souvent causé par une humeur froide, ou même par une plénitude de sang après le commencement de la maladie; lorsque le *délire* précede ou prepare une bonne ou mauvaise crise, il est accompagné d'un pouls foible, dur, serré & petit, ce qu'on n'observe point dans le *délire* dont nous venons de parler. Passons maintenant aux causes du *délire*.

Tout *délire*, suivant Galien, *Lib. II. de Sympt. Caus.* provient de la chaleur & de l'acrimonie des sucs, mais surtout de la bile jaune, & souvent du trop de chaleur du cerveau. Il y en a deux especes qui ont la même cause, je veux dire ceux qui surviennent dans le plus fort des fievres aiguës, & ceux qui sont occasionnés par des vapeurs chaudes & acrimonieuses qui montent au cerveau. Il y en a d'autres que les Medecins appellent *manie* quand ils sont sans fievre, & Galien *Phrénésies* quand la fievre les accompagne, quoiqu'ils ne soient pas de véritables phrénésies, à moins qu'il n'y ait un phlegmon dans le cerveau ou dans ses membranes, Galien, *de Caus. Sympt. Lib. II. cap. 7.* Mais ce cas est très-rare & moins fréquent que le *délire* phrénétique qui est causé par des humeurs chaudes qui tombent sur le cerveau ou sur ses membranes, suivant l'observation d'Hippocrate, *II. Epidem.* ces *délires* peuvent aussi-bien venir du transport du sang que de la bile, dans cette partie du cerveau qui est le principal siége des facultés animales, suivant Galien, *Lib. II. de Sympt. Caus. cap. ult.* ou seulement de la bile jaune, qui brûlée par une fievre ardente, se convertit en bile noire, & excite ce *délire* violent appellé par les Grecs, *Maniodea*, *Theriodea*, qui est furieux & sauvage, & provient de la secheresse immoderée du cerveau & de ses membranes à l'occasion d'une bile brûlée qui jette souvent les malades dans des tremblemens & des convulsions, symptomes, qui, comme Galien nous l'apprend, n'accompagnent que les phrénésies les plus violentes & les plus pernicieuses. Ces *délires* qui accompagnent les fievres, & qu'on appelle phrénésie, sont causés non-seulement par des humeurs chaudes, mais encore comme le suppose Galien sur le *Liv. III. Epid.* par des humeurs froides, par exemple par des humeurs pituiteuses qui venant à se corrompre dans le cerveau, contractent une chaleur & une acrimonie qui est extremement nuisible à cette partie aussi-bien qu'à ses membranes, & qui occasionne un *délire*. Mais on distingue ces especes de *délires* de ceux qui viennent d'humeurs chaudes par l'assoupissement dont ils sont accompagnés; car ceux dont le *délire* est causé par une humeur froide dorment en même tems, ou ont quelque affection léthargique, au lieu qu'un *délire* qui provient d'une humeur chaude, jette le malade dans des insomnies. Il arrive encore fort souvent qu'un mélange d'humeurs chaudes & froides produit une espece de *délire* composé d'une phrénésie & d'une léthargie, comme Galien l'observe sur le *I. des Prorrhet.* Ces deux effets contraires accompagnent la maladie jusqu'à la fin; car le malade a quelquefois des insomnies, & quelquefois il tombe dans un profond assoupissement, & la phrénésie ou la léthargie est plus ou moins grande, suivant que la bile ou le phlegme dominent plus ou moins l'une sur l'autre. Telles sont les causes du *délire* phrénétique & de la vraie phrénésie qui est causée par l'inflammation du cerveau & de ses membranes. Celle-ci est plus legere quand c'est la bile pâle qui la cause, plus forte quand c'est la jaune, mais beaucoup plus violente quand elle procede de la même humeur rendue aduste par l'ardeur de la fievre. Ce *délire* obscur appellé par les Grecs ἀσαφεῖα, *asaphia*, qui est accompagné du silence, a pour cause la langueur extraordinaire de la faculté animale, ou comme dit Galien *in Prorrheticis*, une espece de température hectique; & on le connoît principalement à la foiblesse, la petitesse & la dureté du pous.

Telle est la maniere dont Galien explique les causes du *délire*; mais on peut consulter pour un plus ample & plus satisfaisant éclaircissement, ce que nous en disons au mot *Febris*.

Des Prognostics salutaires du Délire.

Le *Délire* n'a rien de dangereux quand il est de peu de durée, & qu'il n'est accompagné d'aucun signe funeste; mais les forces du malade doivent être suffisantes, car sans elles la nature feroit incapable de le surmonter. « Il n'y a point de *délire* sans danger, dit Galien dans « le *6. Aphor.* 43. le plus favorable est celui qui est ac« compagné de la gaieté; il est extremement dange« reux quand il produit la temerité & une folle hardies« se, & il tient le milieu entre les deux précédens,

« quand il est accompagné de méditations ». Quoique le *délire* soit un des plus grands maux qui puissent arriver à un malade, il n'est point cependant un prognostic certain de mort, ni le bon état de l'esprit un signe assuré de guerison. Un *délire* accompagné de signes favorables est le moins à craindre, surtout s'il n'est point continuel, ni violent, mais plutôt léger & peu considérable, comme lorsque la raison n'abandonne le malade que dans un petit nombre d'occasions; Galien, *Lib. de Diff. Sympt. cap.* 4. appelle un grand *délire*, lorsqu'il s'en rencontre diverses especes dans le même malade. Un *délire* foible & léger qui ne se découvre que dans un petit nombre d'actions, est le moins dangereux de tous, surtout quand il ne vient que par accès. Mais ce n'est point assez, pour mériter le nom de benin, qu'un *délire* ne soit point continu, il doit être encore exempt de toute férocité, puisque l'Auteur des *Prédictions I.* dit que les *délires* qui augmentent en peu de tems jusqu'à la ferocité, doivent être comptés parmi les plus considérables.

Voici le jugement que Galien porte des malades dans ce cas:

« Lorsque vous verrez un malade dans le *délire*, au « point de devenir féroce, soyez assuré, quand même « il reprendroit aussi-tôt après sa premiere tranquilité; « que ce n'est point la fievre seule qui a troublé sa rai- « son, mais quelque affection phrénétique cachée, « qui ne manquera pas de dégénérer à la fin en une « phrénésie manifeste. » On peut donc conclurre qu'un *délire* intermittent qui n'est point violent, mais léger & peu considérable, surtout quand il n'affecte une personne que par accès, ne peut être regardé comme un prognostic funeste. Mais il faut prendre garde ici à ne point s'abuser en regardant mal-à-propos un *délire* comme léger & de peu de conséquence; car il est arrivé de croire un malade dans un *délire* de cette espece lorsqu'il touchoit à sa derniere heure. Nous lisons dans les *Prédictions* 34. « que les *délires* qui sont trem- » blans, obscurs & accompagnés d'un tâtonnement » de mains, sont phrénétiques dans un haut degré. » Il est aisé de distinguer ces cas par l'abattement de force, la durée continuelle de la maladie, & les autres signes funestes. Dans un *délire* bénin les forces sont entieres, la maladie n'est point continue, & il ne paroît aucun de ces signes funestes. Le cas de Milidia dont parle Hippocrate, étoit de cette nature. Mais dans l'autre *délire* que nous avons décrit ci-dessus, le pouls est foible, la maladie continue, & les signes sont craindre pour la vie du malade. On doit donc observer avec soin tous les signes qui commencent avec le *délire* aussi-bien que ceux qui le suivent; car il précede souvent une crise salutaire, & tire son origine, comme Galien le suppose; *Lib. I. ad Glauc. cap.* 15. du retour critique du sang & des humeurs bilieuses dans la tête.

Le *délire* qui presage une crise, est quelquefois accompagné d'une douleur & d'une pesanteur de tête, de la surdité & de plusieurs autres symptomes de même espece; & Galien *I. Epid.* commentant à ce sujet le cas d'un malade qui demeuroit dans le jardin de Dealces, dit, « qu'un *délire* le neuviéme jour, accompagné « d'une distorsion de l'œil droit doit être mis au nom- « bre des symptomes qui surviennent ordinairement « vers le tems de la crise. » Et dans le cas de la fille d'Abdere, *Lib. III. Epid. Stat. pest. ægr.* 7. un *délire* « & une surdité précéderent la crise, qui fut suivie « de douleurs dans les piés & d'un saignement de « nez. » On trouve une plus ample description sur ce sujet dans le cas de la femme de Thasus, *ibid. Ægr.* 11. « les convulsions, dit l'Auteur, cesserent le troi- « sieme jour, & furent suivies d'un coma & d'une lé- « thargie, dont elle revint, mais la malade perdit le « sommeil, tomba dans le *délire* & fut attaquée d'une « fievre aiguë. Une sueur chaude & copieuse parut la « même nuit sur tout son corps, la fievre la quitta, « le sommeil revint & avec lui l'usage de la raison. » Un *délire* qui saisit le sixieme jour la fille de Larisse, *Ibid. Ægr.* 12. fut le signe d'une hémorrhagie prochaine; ce qui fut aussi le cas d'Heropythus, d'Abdere, *Ibid. Ægr.* 9. Il s'ensuit donc qu'un *délire* accompagné d'une douleur & d'une pesanteur de tête, de l'insomnie, du coma, de la surdité, de l'obscurcissement de la vûe, de l'étincellement des yeux, de larmes involontaires, d'un tintement d'oreilles, du défaut d'entendement ou de memoire, du tremblement, de l'anxieté, d'inquiétudes, de la difficulté de respirer, de la suppression d'urine, d'un frisson violent, d'une grande chaleur, & d'une soif insupportable, est souvent l'avant-coureur d'une crise ou d'une hémorrhagie. Quant à cette derniere, l'Auteur des *Prénotions de Cos.* 184. dit que dans toute maladie, le *délire* qui succede tout d'un coup à l'anxiété presage un flux de sang ou d'urine. Voici comme parle Hippocrate de cette derniere, *6. Epid. Sect. 6. text.* 22. L'urine dont le sédiment est copieux fait cesser le *délire*, comme dans le cas de Dexippus. La sueur produit le même effet, à ce que dit Galien, *Lib. III. de Crisibus*. Une éruption copieuse de sueur, sur-tout si elle est chaude, & qu'elle coule abondamment de la tête, le reste du corps étant en même tems en sueur, fait cesser la phrénésie. Il dit un peu après: il arrive quelquefois que la phrénésie se termine critiquement par un saignement de nez. Il est dit dans les *Prénotions de Cos* 483. qu'un *délire* se termine par des sueurs & par le sommeil; & dans l'*Aphorisme 5. de la septieme Section*, que dans la manie, la dyssenterie, l'anasarque ou une violente émotion d'esprit qui surviennent, sont de bons signes. Le *délire* est donc un prognostic de santé & une espece de signe critique, quand il est suivi de quelque évacuation salutaire: mais il a des suites extremement funestes, quand il precede une évacuation de mauvaise espece, celle, par exemple, de quelques gouttes de sang par le nez, des sueurs froides de la tête & autres semblables. Il s'agit de connoître si les évacuations sont bonnes ou mauvaises, ce que l'on peut distinguer par une infinité de signes, surtout par leur quantité, leur qualité, l'endroit par où elles se font, le tems de la maladie, ou les jours auxquels elles commencent à paroître, & par la diminution de la maladie.

Elles sont salutaires, quand leur quantité est proportionnée à celle des humeurs peccantes; quand elles sont de la qualité de celles qui demandent à être évacuées; qu'elles sont déchargées par un émonctoire convenable, & à propos, c'est-à-dire, dans le fort de la maladie, ou un jour de crise; qu'elles sont suivies de la diminution de la maladie & de ses symptomes, ou de la cessation totale de l'une & des autres.

Telle paroît être l'opinion de Galien, qui dans son troisieme Commentaire sur le troisieme des *Epidémiques*, *Sect.* 89. parlant du cas d'Heropythus, dit, « qu'un « *délire* accompagné d'un pous fort, & d'une respira- « tion & d'un appétit réglés, sont des signes indubi- « tables que la nature a des forces suffisantes pour « conserver le malade durant tout le cours de sa ma- « ladie. »

On voit par ce qu'on vient de dire, quel jugement on peut porter d'une maladie sur les signes qui accompagnent un *délire*. Nous allons voir maintenant ce que l'on doit prognostiquer des symptomes qui le suivent, & montrer en quelque sorte sa nature & sa qualité. Les évacuations dont nous avons parlé sont donc salutaires, comme les saignemens de nez copieux, dont Galien traite *Lib. III. de Crisibus, cap.* 8. aussi-bien que les regles qui accompagnent & qui suivent le *délire*, comme étoient celles qu'Hippocrate a observées dans la fille de Larisse, *Lib. III. Epid. Stat. Pest. ægr.* 12. & dans la femme triste dont il parle, *ibid. ægr.* 11. qui furent suivies de sueurs copieuses, en conséquence desquelles cette femme fut délivrée de la fie-

vre, recouvra le sommeil & l'usage entier de sa raison. Les hémorrhoïdes qui succedent au *délire*, prognostiquent aussi la guérison du malade, suivant Hippocrate *Sect. 6. Aph. 21.* où il dit, que lorsque les Maniaques viennent à avoir des varices ou les hémorrhoïdes, ils sont délivrés de leur folie. Les douleurs violentes dans les hanches, les jambes, les piés & les mains, présagent la même chose, étant causées par le transport des humeurs des parties principales sur les moins nobles; ce qui est une crise que la nature tente par ce moyen. Hippocrate *Lib. I. Epid. Sect. 3. Ægr. 3.* dit à ce sujet dans sa description du cas d'Herophon: « il eut la fievre le huitieme jour, sa ratte s'affaissa, sa raison revint, il sentit d'abord une douleur dans l'aîne du côté de la ratte, d'où elle passa dans les deux jambes. » Les mêmes douleurs dans la femme d'Epicraus, *ibid. Ægr. 3.* ne furent pas la moindre partie de la crise. Le malade du jardin de Dealces, *Lib. III. Epid. Sect. 1. Ægr. 3.* fut tout-à-fait dans le *délire* le quatorzieme jour, il fut saisi le quinzieme d'une douleur dans les genoux & dans les jambes, il parut le dix-septieme une sueur sur tout son corps, & il recouvra la raison. De même dans la fille d'Abdere, *Lib. III. Epid. Stat. pest. Ægr. 7.* des douleurs qu'elle sentit dans les piés le douzieme jour firent cesser son *délire* & sa surdité. Le sommeil est d'une conséquence extreme pour un malade qui est dans le *délire*, surtout quand il l'appaise ou qu'il le diminue, suivant le second *Aphor. de la 2. Section*, qui dit « que c'est un bon signe lorsque le sommeil fait cesser le *délire*. » La raison de cela est, que le *délire* est toujours accompagné de l'insomnie, & que l'un & l'autre ont la même cause. Lors donc que le sommeil succede au *délire*, c'est un signe que la cause est détruite. Mais on doit distinguer ce sommeil du penchant violent ou extraordinaire que l'on a à dormir, comme du coma, de la cataphore, ou de la léthargie; car ces affections soporeuses sont un aussi mauvais signe que le sommeil en est un bon, si l'on en excepte cette affection comateuse qui est causée par le sang qui se porte au cerveau pour y préparer la crise. Le sommeil est donc toujours bon après le *délire*, surtout quand il est tranquile, comme Hippocrate l'observe dans Herophon, dans la femme d'Epicrates, & dans Meton, *Lib. I. Epid. Sect. 3. Ægr. 7.* dont le *délire* cessa pas le moyen du sommeil.

C'est donc un très-bon signe lorsque le sommeil appaise le *délire*: mais c'en est un fort mauvais quand le contraire arrive; car suivant l'*Aph. 22. Sect. 2.* le sommeil qui fatigue le malade au lieu de le soulager, présage la mort.

Les songes distincts, ἐνύπνια ἐναργῆ, sont encore un bon prognostic dans le *délire*, surtout dans la phrénésie, comme on le voit dans les *Prénotions de Cos*, 90. & quoique cela paroisse contraire au I. Livre des *Prédictions*, 5. où il est dit, que ces sortes de songes indiquent une phrénésie, la chose n'en est pas moins vraie, comme il est aisé de s'en convaincre par la distinction suivante, qui servira à prévenir les erreurs dans lesquelles on pourroit tomber à ce sujet. Les songes distincts, qui ne sont point turbulens, mais tranquilles & serains, sont dans les *Coac.* d'un bon prognostic; car ils ne peuvent jamais être clairs & distincts, que l'inflammation du cerveau, l'ardeur fébrile, & l'agitation causée dans les humeurs par les vapeurs ne soient appaisés: lesquels effets sont toujours regardés comme un bon prognostic; au lieu qne les songes clairs, mais turbulens, qui effraient le malade & le réveillent en sursaut, sont non-seulement causés par un état de sécheresse, mais indiquent encore une inflammation, une cbaleur fébrile, & le mouvement déréglé des esprits; ce qui donne lieu de craindre que le *délire* ne se change en phrénésie. On me demandera peut-être, si la diminution ou la cessation totale du *délire* est toujours un bon signe: je répons à cela, qu'un *délire* que le sommeil appaise ou fait entierement cesser par un transport des bumeurs sur les jambes, les piés, ou autres parties les moins nobles, ou quelque évacuation critique accompagnent, est de nature à nous faire prédire avec confiance la guérison du malade.

Du Délire qui prognostique la mort.

Un *délire* qui présage la mort a ses marques distinctives, & on le connoît par le tems auquel il paroît, par la foiblesse extraordinaire du malade, & par les autres symptomes mortels qui l'accompagnent ou qui lui succedent. Tous les *délires* phrénétiques sont pour la plupart mortels. Nous appellons du nom général de phrénétiques ceux que les Grecs nomment μανιώδεες, θηριώδεες & ἀσαφώδεες, maniaques, furieux à la maniere des bêtes sauvages, obscurs ou taciturnes; & les Latins, *feroces, tumultuosas, furiosas, ferinas, melancholicas, atque obscuras, seu blandas*; les cinq premiers mots expriment les deux premiers des Grecs, & les deux derniers le troisieme. L'*Asaphodes*, *Asaphes*, ou *obscur*, survient au commencement de la maladie, ou après une manie, & provient le plus souvent, comme nous l'avons observé ci-devant, d'un mélange de bile & de phlegme, ou d'un phlegme putride, & n'est pas si funeste; le *délire* de cette espece qui vient de foiblesse ou de l'intempérie hectique du cerveau, est le plus mortel de tous. De-là vient que l'Auteur des *Prédictions* appelle ces *délires* extremement phrénétiques, quoiqu'il les ait nommés auparavant bénins, obscurs, & accompagnés du tatonnement des mains. Le caractere distinctif de ce dernier est le *silence*, & il est dit dans les *Prénotions de Cos*, 65. qu'un *délire* violent, accompagné du silence, quoique le malade puisse parler, est mortel. On peut observer trois sortes de silences dans le *délire* phrénétique; l'un, dans lequel le malade ne parle point du tout ou fort peu, quoiqu'il ait la liberté de le faire: le second, est accompagné d'une affection léthargique, ou de l'extinction de la chaleur naturelle; & le dernier, d'une aphonie ou privation de voix, à cause de l'oppression ou de l'extinction presque totale de la faculté animale, du mouvement convulsif des organes de la voix, ou de l'interception de l'air qui la forme. Un *délire* accompagné du silence, la faculté de parler demeurant dans son entier, du tâtonnement des mains, de la foiblesse du pous, avec les yeux entierement fermés ou à moitié ouverts, provient de la foiblesse de cette faculté. Voici ce que dit Hippocrate de ces especes de *délires* dans les *Prénotions de Cos*, 76. « un *délire* accompagné du tremblement & du tâtonnement des mains, présage une phrénésie. » Et dans le même Traité, Sect. 486. « le *délire* accompagné du silence, d'inquiétudes, du roulement des yeux & d'une expiration violente, est d'un mauvais présage. » C'est de cette espece de *délire* dont parle Galien sur les *Prédictions*, quand il dit: « cette affection des humeurs est d'une aussi mauvaise espece que celle des fievres hectiques, que l'on a beaucoup de peine à guérir quand elles commencent, mais qui deviennent tout-à-fait incurables qnand elles sont formées. »

Ces affections soporeuses sont beaucoup plus formidables quand elles succedent à une maladie chaude & violente: par exemple, lorsqu'un malade tombe en léthargie après une inflammation, pour s'être refroidi le cerveau, l'évenement est funeste; car Galien nous apprend dans son troisieme Comment. sur les *Prédictions*, qu'une maladie froide qui succede à une chaude passe pour incurable. Dans un *délire* ou dans une manie violente, le malade, tant par la malignité de l'humeur, qu'à cause de sa sécheresse extreme, devient non-seulement taciturne, mais perd encore la voix, comme cela arriva à la femme d'Hermozygus qui mourut dans le *délire* sans proférer une seule parole, comme nous l'apprenons dans le premier des *Prédictions*, 17. La même chose arriva au phrénétique dont il est parlé. *Lib. III. Epid. Ægr. 4.* & à la femme de Dealces,

ibid. Ægr. 15. Galien, *Com.* 2. *in Prorrhet.* nous dit que dans quelque espece de fievre que ce soit, une aphonie convulsive qui aboutit à un *délire* accompagné du silence, est extremement pernicieuse. Il y a des symptomes qui sont propres aux *délires* les plus violens; comme le tremblement, les convulsions, le saignement peu considérable du nez, l'urine claire & aqueuse, les gesticulations des mains & autres semblables. Les tremblemens & les convulsions n'accompagnent point tous les *délires* phrénétiques, mais seulement les plus violens; par exemple, le féroce, comme le remarque Galien *premier Com. in Prorrhet. Text.* 9. & ce sont les suites ordinaires des émotions funestes. Les personnes qui ont une phrénésie dont la suite doit être funeste, sont d'abord attaquées d'un tremblement, & meurent dans des convulsions. L'Auteur du premier Livre des *Prédictions*, 9. dit que les phrénésies violentes dégénerent « en tremblemens; » le tremblement, comme dit Galien, ne succede qu'aux phrénésies les plus violentes; car les phrénétiques sont long-tems affligés d'affections dans le genre nerveux, par la sécheresse de la maladie. Les forces & les esprits étant épuisés par le défaut de sommeil & par la variété des mouvemens, & les nerfs en même-tems rendus excessivement desséchés, le malade est saisi d'un tremblement qui indique une extreme sécheresse des nerfs, occasionnée par une bile aduste qui tombe sur le cerveau. Cette observation n'a pas échappé à l'Auteur du premier Livre des *Prédictions*, 14. car il dit, que c'est un mauvais signe lorsque ceux qui ont le *délire* sont saisis d'un tremblement; & un peu après, *Sect.* 16. que les phrénétiques qui boivent peu & qui sont incommodés du moindre bruit, sont sujets aux tremblemens. Il observe, *Text.* 19. qu'un *délire* accompagné d'un ton de voix aigre, & d'un tremblement convulsif de la langue, indique une phrénésie violente: dans ce cas la dureté & la rudesse de la langue sont pernicieuses. Galien, sur le *Text.* 20. remarque que le tremblement de la langue dans ces sortes de malades, indique la foiblesse & une phrénésie. De-là vient que dans ses Commentaires sur les *Prédictions*, il appelle phrénésies tremblantes celles qui proviennent de l'extinction presque totale de la faculté parlante, & qui sont accompagnées du silence; car trois symptomes accompagnent ordinairement une phrénésie qui va en augmentant, un silence extatique, un tremblement dans le fort de la phrénésie & des convulsions aux approches de la mort.

Des tremblemens mortels succedent aux fievres ardentes, ou à une manie violente causée par une bile aduste que nous venons d'appeller *férine* & *mélancolique*. Cependant ceux qui précedent ou qui accompagnent le *délire*, quoiqu'il n'y en ait aucun de bon, si l'on en excepte ceux qui sont critiques, ne présagent pas toujours la mort: mais ils cessent quelquefois, de même que les convulsions, au moyen de la fievre qui survient.

Plusieurs personnes sont saisies d'un tremblement au commencement de la maladie qui ne meurent pas pour cela. C'est ce dont on a un exemple dans Pythio, 3. *Epidem. Ægr.* 1. Les tremblemens ne sont point non plus des prognostics funestes dans tous les *délires*, mais seulement dans les plus violens, suivant les *Prénotions de Cos*, 93. « Les tremblemens qui surviennent « dans une phrénésie violente, sont funestes; » & Galien observe fort bien, *Com. I. in Prorrh.* qu'il n'y a que les phrénésies violentes qui se terminent par des tremblemens. Ceux-ci cependant ne sont point inséparables de la phrénésie comme les convulsions, puisqu'il y a plusieurs malades qui n'en sont jamais affligés: mais ils accompagnent ces phrénésies violentes & furieuses dans lesquelles les forces sont épuisées par les veilles & par le mouvement, & les nerfs desséchés & endurcis au-delà de toute mesure. De-là vient que ces especes de tremblemens, aussi-bien que les phrénésies violentes qui les causent, sont très-rares; au lieu que tous les phrénétiques ont des convulsions avant de mourir. Toutes les convulsions accessoires au *délire*, & causées par la sécheresse des parties nerveuses, sont mortelles. On peut donc avancer hardiment que toutes les phrénésies mortelles dégénerent en convulsions: mais il est faux, comme l'assure Galien sur le premier des *Epidémiques*, *Ægr.* 4. qu'elles se terminent par des tremblemens, comme on l'avance dans le premier Livre des *Prédictions*, 9.

Hippocrate confirme par plusieurs exemples que les convulsions & la mort sont les suites de la phrénésie excessive, surtout par celui de la femme de Phylinus, *I. Epid. Ægr.* 4. & du Phrénétique, *III. Epid. Stat. pest. Ægr.* 4. duquel il dit, que le matin du second jour il perdit la parole; qu'il eut une fievre aiguë & des sueurs sans intermission, des palpitations partout le corps, & la nuit des convulsions. Tous ces symptomes augmenterent le troisieme jour, & il mourut le quatrieme. Il dit de la femme de Cyzique, *Epidém. Lib. III. Ægr.* 14. que le quatorzieme jour elle fut saisie de convulsions violentes, d'un froid aux extrémités, du *délire*, d'une suppression d'urine, & qu'elle mourut.

Galien, *Meth. Med. Lib. XII. cap.* 8. parlant des convulsions qui procedent de la sécheresse immodérée des nerfs, dit qu'elles suivent l'espece la plus mortelle de phrénésie, & qu'il n'a jamais vu ni oui dire, qu'aucun de ceux qui en ont eu de telles aient échappé.

Nous lisons dans le cinquieme Livre des *Epidémiques* qu'on attribue à Hippocrate, *Text.* 84. que la Servante de Conon ayant une phrénésie, fut saisie de convulsions & perdit la parole le quarantieme jour de sa maladie, & dix jours avant sa mort. Il y a aussi une espece de palpitation fort approchante des convulsions, que quelques-uns appellent tremblement convulsif; d'autres, fausses convulsions; d'autres, tressaillement, dans laquelle les parties qui sont aux environs du poignet tressaillent quand on les touche, comme si elles étoient aiguillonnées par quelque humeur ou vapeur piquante, les nerfs se retirant en arriere, & se raccourcissant par un sentiment douloureux; comme est la palpitation des poissons que l'on laisse à sec. Ces palpitations, quand elles accompagnent un *délire* violent, ne sont pas moins funestes que les tremblemens & les convulsions. Mais il y a une distinction à faire dans ce cas: ces palpitations & ces convulsions, lorsqu'elles sont causées par l'acrimonie des sucs ou des vapeurs, peuvent n'être pas toujours mortelles; ce qui fait que l'on doit considérer les autres signes concomitans & subséquens, pour pouvoir prognostiquer l'événement avec plus de certitude.

Un autre symptome que nous avons à observer, est le vomissement violent dans lequel on rend de la bile aduste, verte ou noire, comme nous l'apprenons d'Hippocrate, *Lib. I. Epid. sect.* 2. où il observe dans son second état ou *catastase* des saisons, que quelques-uns de ceux dont la phrénésie fut suivie de convulsions & de vomissemens virulens, moururent subitement. C'est de cette espece de vomissement dont Philistes étoit attaqué durant la phrénésie qui lui causa la mort, *Lib. III. Epid. Ægr.* 2. Les gesticulations des mains sont encore un symptome qui accompagne la phrénésie qui doit être mortelle, suivant le jugement d'Hippocrate, *Lib. Prognostic.* où il dit que c'est un signe de mort dans la fievre, la phrénésie, la péripneumonie ou la céphalalgie, lorsque le malade porte les mains devant son visage ou devant ses yeux comme pour attraper des mouches; qu'il les étend sur ses couvertures pour en tirer de petits flocons de laine, sur la muraille pour chercher ou pour en arracher les ordures qu'il croit y voir. Telles étoient celles qu'Hippocrate a observées dans la femme de Déalces dont nous avons déja parlé.

C'est encore un symptome qui ne survient que dans le *délire* qui doit être funeste, de rendre quelques gouttes de sang par le nez; car Galien assure, *Com. III. in Prorrhet. Text.* 49. qu'une pareille évacuation indique non-seulement quelque difficulté dans les évacuations, sui-

vant l'Auteur des *Prédictions*, (*Prorrhetica*) quand elle est jointe à la surdité & à l'anxiété, mais qu'elle est encore un fort mauvais signe & un prognostic de mort, quand elle est accompagnée d'autres signes qui indiquent que le cerveau est affecté.

L'urine blanche, aqueuse & claire, avec un sédiment blanc, est encore un signe pernicieux dans les phrénésies, suivant Hippocrate. *Sect.* 4. *Aph.* 7. sur quoi Galien dit: « Je n'ai jamais vu échapper aucun de ceux « dont l'urine a été telle que je viens de dire. » L'effusion involontaire d'urine est encore un fort mauvais signe, dit cet Auteur dans son Commentaire sur le premier Livre des *Prorrhet.* 29. aussi-bien que les excrémens blancs, *ibid.* 13. « C'est encore le propre des « phrénésies de mauvaise espece de n'être point altéré, « ou du moins de ne boire que très-peu, quoique la « langue soit brûlée par la chaleur; tout cela est un « mauvais signe, *ibid.* 16. » On compte encore entre les *délires* funestes ceux qui roulent sur les actions nécessaires de la vie, suivant l'Auteur des *Prénotions de Cos*, 98. qui les déclare mortels quand ils augmentent à un dégré extraordinaire. Tels sont les *délires* dans lesquels les malades abhorrent le manger & le boire, quoique leur langue soit brûlée de chaleur. Les *délires* dans lesquels il survient au malade des altérations fréquentes & remarquables, sont encore très-dangereux.

Dans le premier Livre des *Prédict.* une phrénésie légere au commencement, mais qui change souvent, présage un événement funeste. Il y a deux sortes de changement; l'un de bien en mal, l'autre de mal en pire. Il est dit à ce sujet dans les *Prénotions de Cos*, 101. que les changemens fréquens dans une phrénésie, sont un mauvais signe, & dénotent une disposition aux convulsions. Et en effet, cette variété de changemens signifie ou une plénitude d'humeurs, ou que le cerveau est affecté de plusieurs maladies à la fois; comme quand un malade après avoir été long-tems tranquile, taciturne & triste, commence tout-d'un-coup à parler, à rire & à remuer plus que de coutume, comme Hippocrate l'a observé dans la femme de Déalces dont nous avons parlé. « Au commencement, dit-il, elle demeura cou- « verte & dans un silence continuel; elle arrachoit les « poils de ses couvertures, les épluchoit & les grattoit; « tantôt elle pleuroit, tantôt elle rioit, sans pouvoir « dormir: » & à la fin de la relation; « elle étoit conti- « nuellement couverte, elle parloit beaucoup ou de- « meuroit dans un profond silence. »

Galien a regardé tous les *délires* qui proviennent de foiblesse comme mortels, & a cru qu'on ne pouvoit en échapper, comme il paroît par ses Commentaires sur le premier des *Prédictions*, (*Prorrhet.*) Car toutes les affections phrénétiques demandent un dégré considérable de force dans le malade, conformément à ce qu'on lit dans les *Prénotions de Cos*, 100. C'est un signe des plus funestes lorsqu'une personne déja affoiblie & épuisée est attaquée d'un *délire*. Le *délire* est encore extrement à craindre au commencement d'une maladie, parce qu'il dégénere en phrénésie: tout symptome de cette nature qui paroît sans aucun signe de coction, (ce qu'il faut observer au commencement de quelque maladie que ce soit,) prouve que le malade est en très-mauvais état, comme Galien nous l'apprend dans le premier Livre des *Crises*.

Pour continuer l'examen que nous avons commencé des signes ou symptomes qui surviennent durant ou après le *délire*; il paroît que ceux qui étant de mauvaise espece paroissent avec lui, présagent la mort, & ceux qui sont mortels, qu'elle est très-prochaine. C'en est un extrememenť mauvais, dans l'opinion d'Hippocrate & de Galien, lorsque le malade ne dort point, ou que le sommeil augmente le *délire* au lieu de le diminuer. C'est encore un signe funeste dans le *délire* de dormir avec la bouche continuellement ouverte, Hippocrate, *Progn.* & 2. *sect. Aphor.* 1. 3. Un assoupissement extreme, ou une affection léthargique après des veilles continuelles, causée par un refroidissement du cerveau, ou un épuisement, est mortelle, suivant l'observation d'Hippocrate, *Lib. III. Epid. stat. pest.* où il dit, « aucun de ceux qui étoient phrénétiques ne tom- « berent dans une manie violente, comme il arrive dans d'autres cas, mais dans une cataphore ou une léthargie. Quelquefois ces affections paroissent comme critiques, & on les connoît par les signes qui sont propres à la crise.

Le *délire* qui est accompagné d'un oubli remarquable, d'anxiété & de stupidité, est un prognostic évident de mort, Galien, *in Prorrhet. Com.* 2. *Text.* 30. car l'oubli des personnes que l'on a connues le plus particulierement, & de ce qu'on a fait, indique un refroidissement du cerveau, qui survenant après une affection chaude qui a causé le *délire*, ne peut que prognostiquer la mort, comme nous l'avons déja observé. Si aux symptomes précédens se joint encore le frisson, la mort du malade est inévitable, suivant Galien, *in Prorrhet.*

La stupidité présage la même chose; car dans l'opinion de Galien, *in Prorrhet. Text.* 1. on doit regarder comme en *délire* ceux qui étant affectés d'un coma, n'ont point l'usage de leur raison, & qui, quand on les éveille, paroissent comme stupides.

C'est un signe funeste, lorsqu'un malade qui est dans le *délire* ne voit point, & la mort n'est pas éloignée. Lorsqu'un malade ne peut pas supporter la lumiere, répand des larmes involontaires, que ses yeux ne sont point d'une grosseur égale, ou qu'ils se remplissent de sang, c'est un signe de mort, comme Hippocrate nous l'apprend dans ses *Prognostics*. Un visage hideux & extremement décoloré, est encore un très-mauvais signe, *I. Prorrhet.* 49. 67. Les douleurs violentes & continues de la tête & des visceres ne sont pas moins funestes, comme on peut le recueillir de l'*Aph.* 65. *sect.* 4. La pesanteur, la froideur, la couleur livide de tout le corps, ou des piés & des mains, ne sont pas moins à craindre, comme on le voit dans les *Prognostics*.

Hippocrate, dans les *Prénotions de Cos* & les *Aphorismes*, porte le même jugement de la perte & du son aigu de la voix, du silence du malade, de la sécheresse de la langue sans aucune altération, du grincement des dents, des convulsions, des palpitations, du frissonnement, du frisson, du tremblement, du froid des extrémités & des altérations fréquentes que ces parties souffrent. L'inquiétude, l'anxiété, la difficulté de respirer, le dégout pour les alimens, l'aversion pour les boissons, les vomissemens virulens, les sueurs froides autour du cou & des épaules, & des sueurs continuelles par tout le corps, que les Medecins appellent colliquatives; le sang qui coule goutte à goutte par les narines, l'urine blanche, aqueuse & claire comme de l'eau; la blancheur des excrémens, & une décharge abondante de crudités pituiteuses & bilieuses qui n'appaise point le *délire*, des abscès repoussés en-dedans, les exanthemes ou autres pustules & efflorescences de la peau qui disparoissent sans aucune cause manifeste, les douleurs qui naissent dans les parties les moins nobles, & qui cessent sur le champ, sont des signes également funestes qui présagent la mort: en quelque nombre qu'ils accompagnent le *délire*, surtout si ce dernier tient de la phrénésie. Ils présagent la même chose quand ils suivent le *délire*, surtout quand il survient un tremblement, des convulsions, un hoquet, que le malade perd la voix, & qu'il rend une urine blanche, claire & transparante, comme il arriva à Silenus le cinquieme jour, *I. Epid. Ægr.* 2. Mais la mort n'est jamais plus certaine que lorsque le pouls est extremement foible, la respiration mauvaise, que le malade perd l'appétit, abhorre les alimens, & n'est point altéré, quoique sa langue soit seche & aride. En effet, ces trois derniers symptomes, je veux dire la foiblesse extreme du pouls, l'aversion pour les alimens & les boissons en général, & l'empêchement de la respiration, servent de regle dans toutes les maladies pour prédire la mort, surtout quand

ils sont accompagnés de quelqu'un des symptomes dont nous venons de parler. Plus ceux-ci sont nombreux & considérables, plus l'événement funeste qu'ils présagent est prochain & assuré. Il s'ensuit donc que ces trois derniers signes, quand même ils seroient accompagnés d'un grand nombre d'autres bons ou équivoques, suffisent pour prédire la mort du malade; comme les signes opposés à ceux-ci, qui sont un pouls fort, une bonne respiration & un appétit louable, quoique joints avec les symptomes les plus pernicieux & les plus à craindre, doivent faire prognostiquer l'événement heureux de la maladie, comme Galien le démontre fort bien dans son Commentaire sur le cas d'Héropytus dont nous avons parlé. PROSPER ALPIN, *de Præsagiendâ vita & morte.* Voyez *Febris* & *Phrenitis.*

DELPHINIUM, *Pié-d'alouette.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont découpées: l'extrémité du pédicule augmentant en épaisseur, forme un placenta, sur lequel croît une fleur à cinq pétales disposés d'une façon particuliere; car les quatre pétales inférieurs sont presque orbiculaires: mais le cinquieme qui est droit est divisé en cinq parties; savoir, en un casque à deux levres, sur le dos duquel s'éleve une autre espece de pétale, avec deux aîles, & une espece de petite corne creuse recourbée en arriere représentant un éperon, posé dans une petite gaine de même figure que lui & en forme d'un godet. Les étamines sont si nombreuses qu'elles forment à la partie inférieure une espece de membrane de soie.

L'ovaire qui est porté sur le placenta est composé de longues cosses ramassées en forme de tête. Chacune d'elles a son tuyau avec un sommet blanc, elle s'ouvre lorsqu'elle est mûre, & contient des semences anguleuses.

Boerhaave compte dix-neuf especes de cette plante.

1. *Delphinium, perenne, montanum, villosum, aconiti folio.* T. 426. *Aconitum, cæruleum, hirsutum flore consolida regalis.* C. B. P. 183. M. H. 3. 464. *Aconitum, lycoctonum, cæruleum, calcari magno.* J. B. 3. 657. *Aconitum, lycoctonum, flore Delphinii 1. Silesiacum.* Clus. H. 94. *Aconitum, lycoctonum, flore Delphinii.* H. Eyst. Æst. o. 1. F. 11. fig. 1. *Lycoctonum, flore Delphinii.* Dod. p. 441.
2. *Delphinium, platanifolio, staphis agria dictum.* Tourn. Inst. 426. Elem. Bot. 379. Boerh. Ind. A. 301. *Staphis agria*, Offic. Germ. 398. Emac. 495. Raii Hist. 1. 705. Park. Theat. 222. J. B. 3. 641. C. B. Pin. 324. Hist. Oxon. 3. 461. *Staphis agria, pedicularia*, Chab. 528. *Aconitum urens ricini fere foliis, flore cæruleo magno, Staphis agria dicta*, Pluk. Almag. 357. *Herbe aux poux.*

Cette plante croît à la hauteur d'un pié & demi, ou de deux. Les feuilles inférieures sont amples, de la grandeur à peu près de celles de la vigne, mais plus arrondies, divisées pour l'ordinaire en sept segmens pointus, & découpées profondément. Les feuilles qui croissent sur la tige qui est ronde & quelque peu velue, sont plus petites, mais de même figure. Les fleurs naissent aux extrémités des tiges, elles sont bleues, semblables à celles du pié d'allouette, mais garnies d'éperons plus courts. Il succede à chaque fleur trois ou quatre cosses crochues, qui renferment deux ou trois grosses semences brunes, aîlées & anguleuses. Cette plante croît en Italie, & dans les pays chauds, & fleurit au mois de Juillet. On n'employe que sa semence.

On s'en sert rarement à l'intérieur, à cause qu'elle est d'un gout acre & brûlant, quoique Sylvius de la Boe la donne depuis douze grains jusqu'à un scrupule. Elle purge par haut & par bas, elle cause une salivation abondante & est extremement utile dans le mal vénérien. On l'emploie quelquefois en masticatoires & en forme de gargarisme quand on a mal aux dents. MILLER, *Bot. Off.*

Cette plante pulvérisée fait mourir les poux; on broye sa semence avec de l'huile & on en oint la tête pour le même effet.

Les semences de l'*herbe aux poux* au nombre de quinze broyées & prises dans l'hydromel passent pour évacuer par haut les humeurs pituiteuses & gluantes; mais l'usage en est dangereux: elles sont si acres qu'elles mettent le malade en danger d'être suffoqué, à cause qu'elles échauffent & enflamment le gosier. Etant mâchées elles attirent le phlegme de la tête dans la bouche, d'où l'on peut aisément conclurre qu'il suffit pour exciter une légere salivation de se gargariser avec de l'eau, dans laquelle on en aura fait bouillir. Il seroit peut-être beaucoup plus sûr de n'employer qu'une ou deux semences à la fois pendant plusieurs jours, afin d'exciter la salivation par degrés. Mais cette expérience me paroît fort dangereuse. RAY, *Hist. Plant.*

3. *Delphinium latifolium, parvo flore*, T. 426. *Consolida regalis, latifolia, parvo flore*, C. B. P. 142. Prodr. 74. M. H. 3. 466. *Consolida regalis, peregrina, parvo flore*, J. B. 3. 212.
4. *Delphinium segetum, flore cæruleo*, T. 426. *Consolida regalis, arvensis, flore cæruleo*, C. B. P. 142. *Consolida regalis, flore minore*, J. B. 3. 210. *Delphinium vulgare*, Clus. H. 205. *Flos Regius, sylvestris*, Dod. p. 252. *Consolida regalis, flore cæruleo minore*, Camer. a. *Pié d'Alouette sauvage.*

Cette plante est fort abondante parmi les blés, & fleurit au mois de Juillet.

Tabernæmontanus dit, que la conserve des fleurs de cette plante appaise les tranchées des enfans; & Simeon Pauli assure, que les fleurs macérées dans l'eau-rose & appliquées en cataplasme, appaisent l'inflammation des yeux. On dit que cette plante est vulnéraire & diurétique, TOURNEFORT, *Hist. des plantes.*

5. *Delphinium segetum, flore violaceo*, T. 426. *Consolida regalis, arvensis, flore simplici, violaceo*, H. Eyst. Æst. o. 2. F. 13. fig. 1. a.
6. *Delphinium segetum, flore rubro*, a.
7. *Delphinium arvense, flore versicolore*, Clus. H. App. 2. *Consolida regalis arvensis, flore variegato*, H. Eyst. Æst. o. 2. F. 13. fig. 1. a.
8. *Delphinium segetum, flore albo*, T. 426. a.
9. *Delphinium vulgare, flore multiplici*, T. 426. *Consolida regalis, vulgaris, flore multiplici*, C. B. P. 142. *Consolida arvensis, flore rubro pleno*, H. Eyst. Æst. o. 2. F. 14. fig. 1. a.
10. *Delphinium hortense, flore majore, simplici, ex cæruleo purpureo*, T. 427. *Consolida regalis, hortensis, flore majore, simplici cæruleo*, C. B. P. 142. *Flos Regius*, Dod. p. 252. *Delphinium elatius, flore cæruleo*, Clus. H. 206. a.

La racine de ce *pié d'alouette* est petite, pleine de fibres, & meurt après les semailles. Ses feuilles sont arrondies, profondément découpées & d'un verd foncé. Sa tige a une verge de haut; elle est noueuse & couverte des mêmes feuilles. Ses sommités sont couvertes de fleurs rangées en maniere d'épi, d'une figure irréguliere, composées de cinq pétales, avec une espece d'éperon sur le dos. Il leur succede un fruit oblong & pointu, qui contient une semence anguleuse, noire & ridée.

On la seme tous les ans dans les jardins, & elle fleurit la plus grande partie de l'été.

On la met au nombre des plantes vulnéraires & consolidantes. Elle est estimée bonne pour les playes, mais on l'emploie rarement. MILLER, *Bot. Offic.*

11.

11. *Delphinium, hortense, flore majore, simplici, rubro.* T. 427. *Consolida regalis, simplici flore, rubro.* H. Eyst. Æst. *o.* 2. F. 12. fig. 1. a.
12. *Delphinium, hortense, flore majore & multiplici, cæruleo.* T. 427. *Consolida, regalis, flore majore, & multiplici, ceruleo.* C. B. P. 142.
13. *Delphinium, hortense, flore majore, & multiplici, incarnato.* T. 427. *Consolida, regalis, multiplici, incarnato flore.* H. Eyst. Æst. *o.* 2. F. 11. fig. 2. a.
14. *Delphinium, hortense, flore majore, & multiplici violaceo. Consolida, regalis, multiplicato, violaceo flore.* H. Eyst. Æst. *o.* 2. F. 11. fig. 3. a.
15. *Delphinium, hortense, flore majore, & multiplici rubro.* T. 427. *Consolida, regalis, flore pleno, rubro,* H. Eyst. Æst. *o.* 2. F. 12. fig. 2. a.
16. *Delphinium, hortense, flore majore, & multiplici albo.* T. 427. *Consolida, regalis, flore pleno, albo.* H. Eyst. Æst. *o.* 2. F. 12. fig. 3. a.
17. *Delphinium, hortense, flore majore, & multiplici, argenteo.* T. 427. *Consolida, regalis, multiplici flore, argenteo.* H. Eyst. Æst. *o.* 2. F. 13. fig. 2. a.
18. *Delphinium, hortense, flore majore, multiplici, cinereo. Consolida, regalis, flore multiplici cinericeo.* H. Eyst. Æst. *o.* 2. F. 13. fig. 3. a.
19. *Delphinium, hortense, flore majore, & multiplici, purpureo.* T. 427. *Consolida, regalis, flore pleno, purpureo.* H. Eyst. Æst. *o.* 2. F. 14. fig. 3. a. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

DELPHINUS, Offic. Aldrov. de Pisc. 701. Rondel. de Pisc. 459. Charlt. Pisc. 47. Bellon. de Aquat. 9. Gesn. de Aquat. 319. Raii Icht. 28. Ejusd. Synop. Pisc. 12. Jonf. Pisc. 47. *Dauphin.*

Les parties de cet animal appropriées aux usages de la Medecine sont le foie, la cendre, l'estomac & la graisse. L'estomac du *Dauphin* desséché, pulvérisé & donné dans quelque liqueur convenable est propre pour les maladies de la ratte. On prétend que son foie étant roti & mangé guérit les fievres intermittentes, & cette espece de fievre nocturne connue sous le nom de *Typhus.* Pline met les cendres de ce poisson au nombre des remedes qui guérissent les dartres & la lepre. Il prétend aussi que sa graisse fondue & bue avec du vin guérit l'hydropisie. DALE.

DELPHYS, δελφὺς, l'*Uterus.*

DELTA, δέλτα, le dehors des parties naturelles de la femme. SUIDAS, d'après *Aristophane.*

DELTOIDES, δελτοειδὴς, *Deltoïde;* c'est un muscle fort épais qui couvre le haut du bras, & forme ce qu'on appelle le moignon de l'épaule. Il est large en haut, & étroit en bas, en maniere d'angle. On lui a donné le nom de *deltoïde*, à cause de quelque ressemblance avec la lettre majuscule Greque *delta* Δ, qui est triangulaire; mais pour soutenir cette comparaison, il faut ou renverser la lettre, ou renverser le muscle, & l'applatir avec violence.

Il est composé de dix-huit ou vingt petits muscles simples, disposés à contre-sens les uns des autres, & unis par des tendons mitoyens; de sorte qu'ils font ensemble plusieurs muscles penniformes. On ne voit presque que des fibres charnues dans sa surface externe, mais en le renversant on voit les tendons particuliers.

Tous ces petits muscles sont arrangés de maniere qu'ils forment une largeur en haut, se ramassent en descendant, & forment en bas un tendon assez gros & fort, qui termine le muscle en angle ou pointe.

Il est attaché en haut le long de la levre inférieure de l'épine de l'omoplate, le long du grand bord ou bord convexe de l'acromion, & au tiers ou plus du bord antérieur de la clavicule. Il embrasse l'angle formé par l'articulation de ces deux os; c'est pourquoi il est là non-seulement échancré, mais encore plié dans sa largeur.

De-là il descend jusqu'au dessous du premier tiers de l'os du bras, où il va s'attacher par un gros tendon à la grande empreinte musculaire raboteuse, au bas de la ligne osseuse qui descend de la grosse tubérosité de la tête de l'os, & forme le grand bord de la goutticre ou coulisse.

Cette attache paroît immédiatement implantée dans la substance de l'os, au travers du périoste, comme il arrive pour l'ordinaire aux attaches qui se font de ces sortes d'empreintes, d'éminences, & de tubérosités considérables. Elle est au-dessous de celle du grand pectoral, & un peu plus en devant. Il se trouve aussi quelques fibres de ce muscle attachées à l'aponévrose commune des muscles qui couvrent le bras.

On peut distinguer ce muscle en trois portions principales, dont une est attachée à l'épine de l'omoplate; une à l'acromion, & une à la clavicule. Elles sont distinguées par un peu de graisse ou tissu cellulaire, surtout vers la base du muscle.

La portion mitoyenne qui est la plus forte descend presque directement pour s'attacher toute seule à l'os du bras. Les portions latérales paroissent finir en chemin: mais elles se jettent par un certain contour en dedans vers l'os, & par-là forment la grosseur ou épaisseur du tendon. La portion antérieure ou claviculaire s'attache encore en passant par quelques filets tendineux à l'os du bras, avant que d'arriver au gros tendon.

La portion qui est attachée à l'épine de l'omoplate, porte en arriere une aponévrose fine qui est fortifiée par une bandelette tendineuse ou ligamenteuse. L'aponévrose s'attache à la base de l'omoplate au-dessous de la racine de l'épine, & s'étend jusques vers l'angle inférieur de l'omoplate. La bandelette commence à l'épine, & finit proche le même angle, au commencement de la côte inférieure de l'omoplate. Tout cela avec le gros tendon paroît concourir à former l'expansion aponévrotique qui se répand sur les muscles du bras.

Ce muscle se rencontre en haut avec l'attache du trapeze; en bas avec celle du brachial. Antérieurement il est comme joint avec le grand pectoral, dont il est néanmoins distingué par une ligne graisseuse ou cellulaire, & une petite veine nommée céphalique. Il couvre la tête de l'os du bras, & s'attache en passant au ligament capsulaire de l'articulation. Il couvre encore l'attache du grand pectoral. WINSLOW, *Anatomie.*

D E M

DEM, *Sang humain.* RULAND.

DEMENTIA, *Folie.* Voyez *Mania.* Il signifie aussi quelquefois *délire.* Voyez *Delirium.*

DEMETRIOS, Δημήτριος, de Δημήτηρ, la *Déesse Cerès.* Le même que *Cerealis.* Voyez *Cerealia.*

DEMOCRATIS THERIACA, *Thériaque* décrite par Aëtius, *Tetr. IV. Serm. I. cap.* 111.

DEMONSTRATIO, *Démonstration.* Preuve certaine, évidente & indubitable de la vérité d'une proposition.

* Elle n'appartient pas à toutes les parties & à tous les points de la Medecine, mais il y en a beaucoup qui lui sont soumis. On peut même avancer que les principes de cette science en sont susceptibles.

DEMOS, δημὸς, *Gras;* mais δῆμος, avec un accent circonflexe signifie *Peuple.*

DEMOTIVUS LAPSUS, *mort subite.* RULAND.

DEMULCENTIA MEDICAMENTA, sont des remedes qui adoucissent l'acrimonie des humeurs. Voyez *Alterantia.*

DEMUSCULATUS, le même qu'*Amyos.* Voyez ce dernier mot.

D E N

DENARIUS, *denier.* Le *denier* étoit la principale es-

pece d'argent dont les Romains faiſoient uſage ; & comme poids, il étoit la ſeptieme partie de l'once Romaine.

M. Greaves aſſure, qu'ayant manié en Italie & ailleurs pluſieurs centaines de *deniers* Conſulaires, il a trouvé que le meilleur montoit à 62 grains Anglois, pris exactement ſur le poids Troyen ou d'argent que l'on garde dans la Tour de Londres, dans la Chambre des Orfévres, & dans l'Univerſité d'Oxford. Il eſt arrivé à peu près à la même concluſion avec le ſecours de deux expériences qui ont été faites ſur le poids de l'ean contenue dans le conge de Veſpaſien, qui étoit de 10 livres Romaines. L'une a été faite par Villapand ſur le Conge même, & l'autre par Gaſſendi ſur une Médaille.

Par la premiere de ces expériences, le poids du *denier*, qui eſt la ſeptieme partie de l'once Romaine, s'eſt trouvé de 62 grains, & par la ſeconde de 62 $\frac{361}{450}$; de ſorte qu'en négligeant la fraction, la valeur du *denier* ſeroit de 62 grains, ou de 7 ſols 3 ſardins d'Angleterre, en ſuppoſant le ſou d'argent de 8 grains. C'eſt cette évaluation qu'Arbuthnot a ſuivie dans la ſupputation des ſommes ; c'eſt-à-dire, qu'il a évalué l'argent à 5 chelins l'once ; & quoique cela ne ſoit pas exactement vrai, (car par le titre du monnoyage moderne, une livre d'argent doit donner 62 chelins, ou 3 livres 2 chelins,) puiſque nous ne connoiſſons point la fineſſe des eſpeces Romaines : cette ſuppoſition peut être auſſi bonne qu'une autre, & prévenir toute erreur dans le calcul.

On ne ſauroit douter que l'once Romaine ne ſoit notre once *avoir-de-pois* : mais Arbuthnot avoue de s'être un peu écarté de M. Greaves, en fixant la quantité des grains Troyens contenus dans une de ces onces. Car ſuppoſant que la livre *avoir-de-pois* eſt à la Troyenne, comme 175 à 144, & qu'elle contient 16 onces, il fait l'once Romaine ou *avoir-de-pois* de 437 $\frac{1}{2}$ grains Troyens, & la livre Romaine de 5250 grains. La proportion que l'on a donnée comme vraie, eſt celle de 17 à 14, en négligeant les deux dernieres figures, & par conſéquent la proportion de l'once *avoir-de-pois* Romaine à la Troyenne, eſt préciſément comme 51 : 56 ; de ſorte que ſur ce pié la livre Romaine ſeroit de 5245 $\frac{5}{7}$ grains Troyens, il ſe trouve 4 grains $\frac{2}{7}$ de moins par livre ; ce qui eſt une erreur très-conſidérable, ſuppoſé que c'en ſoit une. Le *denier*, ſuivant la ſuppoſition d'Arbuthnot, vaudroit donc 62 $\frac{22}{49}$ grains.

La fraction n'eſt point à négliger quand il s'agit de livres. Cela rend extremement probable que les Romains ont laiſſé leur once en Angleterre, qui eſt notre once *avoir-de-pois* ; car nous avons encore l'once Troyenne.

Il paroît par une infinité de paſſages que le *denier* étoit la ſeptieme partie de l'once Romaine. Celſe, *Lib. V. cap. 17. Sed & antea ſcire volo in unciâ pondus denariorum eſſe ſeptem.*

M. Greaves s'eſt encore ſervi du poids des monnoies Greques, ſurtout du tétradragme Attique, pour trouver celui du *denier* ; car celui-ci paſſoit pour être égal à la dragme. Mais il a trouvé le *denier* plus peſant par ces expériences ; car ayant peſé pluſieurs tétradragmes Attiques, qui ont d'un côté l'image de Pallas, & de l'autre un hibou, il a trouvé que le meilleur peſoit 268 grains, ce qui revient à 67 grains pour chaque dragme. Le didragme d'or lui a donné la même valeur. Il en cite un d'après Snellius du poids de 134, 5 de nos grains Troyens, qu'il évalue ſur le pied de 67 $\frac{1}{4}$. Que l'ancien *denier* Romain & la dragme Attique ayant été égales, c'eſt ce qui paroît non-ſeulement par ce qu'on a obſervé ci-devant, mais encore par le témoignage de Pline, qui a vécu ſous les deux Empereurs Veſpaſien & Trajan, & qui aſſure expreſſément que la dragme Attique peſoit autant que le *denier* d'argent. Cléopatre aſſure que le *denier* Italique valoit une dragme. Ciceron parlant de la donation qu'Octave fit aux Soldats vétérans, dit qu'il leur légua 500 *deniers*, (*denarii*,) & Dion 500 dragmes. Galien dit qu'on entend par dragme le même poids que les Romains appellent *denier* (*denarius*.) Cela paroît évident par l'interprétation d'Aulugelle.

Plutarque ſuppute les ſommes que les Romains expriment par ſeſterces en dragmes, à quatre ſeſterces par dragme, qui eſt le nombre de ſeſterces que le *denier* contenoit. Strabon dit que durant le ſiége de Caſilinum une ſouris fut vendue 200 dragmes, ce que Valere Maxime traduit par 200 *deniers*. Athenée dit que les 400 talens Attiques valent 2, 400, 000 *deniers* = 400 talens : or un talent = 6000 *deniers*, qui eſt le nombre de dragmes Attiques que contient un talent. Feſtus Pompeius dit en termes formels, qu'un talent Attique contient 6000 *deniers*. La même choſe paroît par la comparaiſon de Tite-Live avec Polybe.

Arbuthnot n'a point épargné les citations pour montrer le conſentement général des Auteurs de tous les ſiecles ſur l'égalité de la dragme Attique & du *denier* Romain. Ce ſeroit jetter les choſes dans une grande confuſion que de changer cette façon de compter : mais la difficulté eſt de conſerver l'égalité entre deux monnoies, dont la différence eſt de 5 grains, l'une en valant 62, & l'autre 67.

Arbuthnot réſout cette difficulté par les propres termes de M. Greaves, ſavoir, « que le denier & la dragme « Attique étant des eſpeces diſtinctes & de différens « états, & d'un poids à peu près égal, il n'eſt pas étonnant qu'elles aient eu cours l'un pour l'autre en Italie & dans tous les Pays ſoumis aux Romains, de « même que les réaux d'Eſpagne paſſent pour des teſtars dans les ports de mer d'Angleterre, ou les quarts « de Rixdale pour des chelins, quoique la réale dans « ſa valeur intrinſeque ſurpaſſe notre teſtar de quatre « grains & quelque choſe de plus, & le quart de rixdale « notre chelin, de huit grains ou d'un ſol. Comme ces « monnoies, outre la différence du caractere & de l'effigie du Prince, ce que l'on appelle *coin*, n'ont pas « la même valeur intrinſeque, celle d'Eſpagne perd de « ſa valeur chez nous, comme la nôtre perd de la « ſienne en Eſpagne, lorſqu'on en juge par le poids. « Nous pouvons connoître par la même analogie la valeur de la dragme Attique, quoique ſa valeur intrinſeque ſoit au-deſſus de celle du *denier*. C'eſt ce « que Voluſius Metianus a voulu ſignifier par les termes ſuivans : *Victoriatus nunc tantundem valet, quantum quinarius olim. At peregrinus numerus loco mercis, ut nunc tetradrachmum & drachma, habebatur* ; « leſquels mots *locô mercis*, montrent clairement que « l'on faiſoit le même gain ſur le tétradragme & ſur « la dragme que nos Marchands & nos Orfevres ſur les « réaux d'Eſpagne & ſur les quarts de rixdales ; ce « qu'ils n'euſſent pu faire ſi ces monnoies avoient été « de même valeur. Il s'enſuit donc que les Auteurs « modernes qui ont traité cette matiere, dont les uns « font la dragme moindre, d'autres égale, & quelques autres plus grande que le *denier*, ont été trompés par un double paralogiſme, pour s'être attachés « trop ſcrupuleuſement aux termes des Anciens, ſans « examiner la choſe en elle-même ; premierement, en « faiſant le *denier* préciſément égal à la dragme Attique, parce que tous les anciens Auteurs expriment « ordinairement la dragme Attique par le *denier*, ou « celui-ci par la dragme : mais cela vient de ce que « dans le commerce ordinaire & dans l'eſtimation vulgaire, ces monnoies paſſoient l'une pour l'autre dans « l'Empire Romain ; ou s'il y avoit des perſonnes aſſez « curieuſes pour obſerver cette différence, comme les « Banquiers le faiſoient ſûrement, néantmoins la valeur approchante des monnoies, le déſir d'éviter les « fractions, & la difficulté de trouver de nouveaux noms « pour exprimer des monnoies égales, ont été cauſe « que les Auteurs Grecs & Latins ont employé ces « mots indifféremment l'un pour l'autre. Secondement, de ce quelques Auteurs, comme Dioſcoride « & Cléopatre, aſſurent que l'once Romaine contenoit

« huit dragmes, les Auteurs modernes concluent que « le *denier* étant égal à la dragme, & qu'y ayant huit « dragmes dans l'once Romaine aussi-bien que dans « l'Attique, il y avoit aussi huit *deniers* dans l'once « Romaine, & par conséquent que l'once Attique & « l'once Romaine étoient égales. Cependant Celse, « Scribonius Largus & Pline, disent expressément que « l'once Romaine contenoit de leur tems, savoir, après « Dioscoride, sept *deniers*; & comme ces Auteurs sont « Romains, & qu'ils marquent le rapport du *denier* « avec l'once pour mieux régler leurs doses dans la « composition des remedes, il est probable qu'ils ont « été mieux informés de cette matiere que les Grecs. «

Arbuthnot appréhende cependant que cette solution ne suffise point pour faire évanouir la différence d'environ cinq pour cent qui se trouve dans la valeur de ces monnoies. Si une dragme Attique de 67 grains passoit pour un *denier* Romain de 62, l'échange étoit certainement très-fort du côté des Romains.

Les recherches ingénieuses que le savant Evêque Hooper a faites sur l'état des mesures anciennes, ont répandu beaucoup de lumiere sur ce sujet; & peut-être que ses conjectures pourront servir à résoudre cette difficulté.

Voici comme il s'explique, *pag*. 44.

« Telle est la proportion des poids & des monnoies Attiques : mais il n'est pas si facile qu'on le souhaiteroit de déterminer la valeur de chaque espece particuliere; car la dragme qui est d'un si grand secours « dans cette estimation, & qui est le principal de leur « poids, est différemment évaluée. M. Greaves ayant « pesé un grand nombre de tétradragmes Attiques, a « trouvé que quelques-uns des meilleurs pesoient 268 « grains; ce qui donne 67 grains pour chaque dragme. « Ayant examiné de même les didragmes d'or battus « sur le modele des anciens Dariques par Philippe & « Alexandre, il dit en avoir trouvé un de ces deux « Princes dans Snellius, qui pesoit 134, 5 de nos grains; « & 3 d'Alexandre qu'il avoit vûs, auxquels il ne manquoit qu'un demi-grain de 134, qui est le double de « 67. Ceux que le Docteur Bernard a trouvés étoient « du même poids; mais plus communément de 66 « grains à la dragme. Toutes les anciennes dragmes qui « nous restent vont à 65 grains; quelques Medecins « Arabes les fixent à 64, 28; & il est certain que sous « les premiers Empereurs Romains la dragme pesoit 63 « grains, & que peu de tems après elle n'en pesa plus « que 55; savoir, $\frac{1}{8}$ de l'once Romaine. Telles furent « les diminutions que la dragme souffrit dans la suite « des tems, comme on peut s'en convaincre par la balance, & par les témoignages des anciens Auteurs, en « les comparant avec les poids & les monnoies Romaines. Mais on peut supposer que la dragme de poids « a toujours été telle, qu'elle nous est parvenue aussi- « bien qu'à nos voisins, chez qui la livre de poids n'a « point changé, quoique la livre nummaire ait souffert « de grandes diminutions. »

Et *pag*. 55. « Cette diminution paroît par celle qu'ont « soufferte les monnoies des siecles suivans. Il seroit « donc à propos pour réduire plus aisément ces especes aux nôtres, de former différentes tables; l'une, « par exemple, pour les monnoies qui étoient en usage « du tems de Solon, laquelle au moyen de quelques « petits changemens, pourroit servir jusqu'à celui d'Alexandre : une autre pour les tems qui suivirent jusqu'à la conquête que les Romains firent de la Grece, « sur le pied de 65 grains ou environ pour la dragme : « une troisieme de 92, 57, qui valoit le *denier* de ce « poids sous les premiers Empereurs Romains, &c, à ce « que je crois long-tems avant eux. »

M. Greaves croit que l'altération dont parle Pline dans le passage que nous avons cité, *Lib. XXX. cap*. 3. au sujet du *denier* que l'on fit passer pour 16 as, quoiqu'il n'en valût que 10, continua depuis sa premiere institution du tems de la seconde guerre Punique sans aucune interruption, jusqu'au tems de Justinien : mais ce sentiment est contraire au style classique, dans lequel les termes *denarius*, 4 *nummi sestertii*, & 10 *asses*, sont équivalens & dénotent la même somme.

Changer cette maniere de compter, ce seroit jetter toutes choses dans la confusion : il n'est pas croyable que les Auteurs aient exprimé l'évaluation du *denier* sur le pied qu'il eut cours d'abord, sans avoir égard à l'évaluation présente.

Il est surpris de l'étrange disproportion qu'il y a entre les monnoies de cuivre & d'argent des premiers tems; car 10 livres de cuivre ne valent que la quatre-vingt-quatrieme partie (telle étoit à peu près la valeur du *denier*) d'une livre d'argent; ou, pour parler plus clairement, une livre d'argent est équivalente à 840 livres de cuivre.

Je suis persuadé que Pline, qui rapporte le fait, en rend une fort mauvaise raison; car il semble attribuer la cause de la diminution des as (*asses*) aux besoins de la République, au lieu qu'elle ne vint que du changement de valeur de ces deux métaux, qui obligea la République à réduire peu à peu le poids de ses as, les premieres proportions se trouvant trop hautes.

Une autre méthode dont M. Greaves se sert pour déterminer le poids du *denier* & sa diminution successive, c'est par le poids des différentes monnoies d'or (*aurei*) dont parle Pline; y ayant toute apparence que comme les Athéniens faisoient leurs χρυσοῦς ou *aurei* d'un poids double de celui de la dragme d'argent; de même les Romains, à leur imitation, firent leur *aureus* une fois aussi pesant que le *denarius*; d'où il conclut que le poids de l'*aureus* Romain venant à diminuer, il falloit de toute nécessité que celui du *denier* diminuât pareillement.

Pline nous apprend, *Lib. XXXIII. cap*. 3. la maniere dont on frappa d'abord l'*aureus*, & comment il perdit de son poids dans la suite.

Aureus nummus post annum LXII. percussus est quam argenteus, ita ut scrupulum valeret sestertiis vicenis, quod efficit in libras ratione sestertiorum, qui tunc erant, sestertios ɔɔcccc. *Post hæc placuit* XL. M. *signari ex auri libris; paulatimque principes imminuere pondus, imminuisse vero ad* XLV. M.

Greaves corrige ce passage de la maniere suivante:

Postea placuit X. XL. *signari ex auri libris, paulatimque Principes imminuere pondus, imminuisse vero ad* XLVIII.

Il est à remarquer que Pline qui décrit la diminution du poids de l'*Aureus*, jusqu'à spécifier ses proportions exactes, ne dit rien de celle du poids du *denier*. Je crois donc qu'il n'est pas évident que ce dernier ait toujours conservé sa valeur, puisque tout le monde convient qu'il baissa depuis $\frac{1}{7}$ jusqu'à $\frac{1}{8}$ d'une once, & le savant Evêque de Bath & de Wells, a fait deux différentes tables pour les réduire à notre monnoie. Le *denier* des Auteurs Classiques, que l'on assure être la septieme partie d'une once sert dans les supputations de la monnoie Romaine.

Les sousdivisions du *denier* étoient le *quinarius*, ou *semi-denarius*, ainsi appellé à cause qu'il valoit cinq *as*; le *semi-denarius* étoit encore appellé *victoriatus*.

Celse divise le *denier* en six parties, qu'il appelle onces, *unciæ*, le mot *uncia* servant generalement pour la division de quelque entier que ce soit : il en a agi de même à l'imitation des Medecins Grecs, qui à la maniere de leur pays divisoient leur *dragme* en 6 oboles.

Le *denier* portoit l'image du Consul ou du Prince sous lequel on l'avoit frappé, comme il paroît par ceux qui

nous restent & par le témoignage des Auteurs.

L'inscription exprimoit ordinairement le nom du Prince aussi bien que l'occasion pour laquelle on l'avoit frappé.

La marque ordinaire du *denier* étoit un x, ou ⳩, à l'imitation duquel les Medecins Latins se sont servis d'une *. Les Grecs employent le mot δηνάριον au neutre. ARBUTHNOT, *des Poids*, &c.

DENDE. Est le nom que les Orientaux donnent à une espece de *Ricinus*, qu'on appelle encore *Abelmoluch*.

DENDROIDES. Est le nom des plantes qui croissent comme les arbres. *Arborescent*. BLANCARD.

DENDROLIBANUS, *Romarin*. BLANCARD.

DENDROMALACHE, nom de la *Malva arborescens*, qui est une espece de grande mauve. BLANCARD.

DENDRON, δένδρον. *Arbre*.

DENEQUAT. *Borax*. RULAND.

DENODATIO. *Dissolution*.

DENS. *Dent*. Ceux qui se sont attachés spécialement à cette partie de la Chirurgie qui traite des opérations que l'on peut faire sur les dents, & ceux qui sont sujets au mal de dent, ne regarderont pas, je crois, cet article comme de peu d'importance, & s'intéresseront sans contredit aux matieres qu'il contient. C'est ce qui fait que je donnerai ici l'Anatomie de ces parties, la description des maladies auxquelles elles sont sujettes, aussibien que les différentes méthodes de les guerir, après avoir spécifié quelques plantes à qui les Botanistes donnent le nom de dent (*dens*).

DENS CABALLINUS. C'est le *Hyoscyamus*.

DENS CANINUS. Est le nom que l'on donne à plusieurs especes de *panicum*. Voyez *Panicum*.

DENS CANIS, *Dent de Chien*.

C'est une plante dont voici les caracteres.

Sa fleur a la figure d'un lis, elle est à six feuilles oblongues, recoquillées vers le haut, nue, pendante & seule sur la même tige. Son fruit est rond & plein de semences oblongues; sa racine est charnue & a la figure de la *dent* du chien; ses feuilles sont faites comme celles du cyclamen.

Boerhaave compte cinq especes de cette plante.

1. *Dens canis; latiore, rotundioreque, folio; flore candido*, C. B. P. 87. *Var*.
2. *Dens canis; angustiore, longioreque folio*. C. B. P. 87.
3. *Dens canis; angustiore, longioreque folio; flore ex albo purpurascente minore*.
4. *Dens canis; angustiore, longioreque folio; flore suave-rubente*, H. R. *Par*.
5. *Dens canis; latiore, rotundioreque, folio; flore ex purpurâ rubente, majore*, C. B. P. 87. *Var*. BOERH. *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

Clusius rapporte que les femmes de la Styrie ont coutume de mettre dans la bouillie de leurs enfans de la poudre de la racine de la premiere espece, pour tuer les vers: bue dans du vin, elle est un remede éprouvé pour la colique. Elle est nourrissante & fortifiante, & guérit les enfans de l'épilepsie, quand on leur en donne dans de l'eau.

Lobel dit qu'elle est chaude & humide, quelque peu acrimonieuse; & extremement propre pour exciter à l'amour. C'est ce qui fait que quelques-uns la prennent, quoiqu'à tort, pour le *Satyrium erythronium* de Dioscoride; car Parkinson prétend que la *Tulipe* est le *Satyrion erythronium*. RAY.

DENS LEONIS. *Dent de Lion*, ou *Pissenlit*.

Cette plante n'a qu'une seule tige nue, avec une fleur à son sommet; ses fleurs sont pour la plupart en tuyaux.

Boerhaave en compte douze especes.

1. *Dens Leonis; latiore folio*. C. B. 226. Tourn. Inst. 468. Boerh. ind. A. 88. Dill. Cat. 50. Bnxb. 96. *Dens leonis, Taraxacum*, Offic. *Dens leonis*, Ger. 228. Emac. 290. Raii Hist. 1. 244. Synop. 76. *Dens leonis vulgaris*, Park. 780. Hist. Oxon. 3. 74. *Hedypnois, sive Dens leonis, Fuchsii*, J. B. 2. 1035. *sive Dens leonis*, Chab. 323. *Dent de Lion*.

Les feuilles de la dent de lion sont d'un verd jaunâtre, lisses de quatre ou cinq pouces de long sur un de large, découpées de part & d'autre, & terminées par des pointes qui ont la figure d'une *dent*. Ses fleurs sont portées sur des tiges rondes & creuses, & composées d'un grand nombre de petales grêles, plats & jaunes enfermés dans un calyce formé de plusieurs feuilles. Sa semence est longue, étroite, disposée en rond, garnie d'une aigrette, ce qui fait que le vent la disperse aisément de côté & d'autre. Sa racine est environ de la grosseur du doigt, longue & blanchâtre en dedans, & remplie d'un lait amer, de même que toutes les autres parties de la plante. Elle croît par tout dans les champs & dans les prairies, & fleurit la plus grande partie de l'année. Ses racines & ses feuilles sont d'usage en Medecine.

La *dent* de lion est rafraîchissante & apéritive, bonne pour dégager les reins & la vessie des concrétions qui s'y forment & pour exciter l'urine. On la fait bouillir dans de la petite bierre, & on la donne souvent dans toutes les especes de fievres. On fait de ses feuilles un cataplasme que l'on applique aux poignets dans les mêmes maladies. Parkinson recommande la décoction de ses racines & de ses feuilles dans du vin ou du bouillon, pour la consomption, & la cachexie. Plusieurs personnes font grand cas de ses feuilles lorsqu'elles ne commencent qu'à pousser, & les mangent au Printems en salade. MILLER, *Bot. Off.*

Les feuilles de cette plante sont ameres, & rougissent peu le papier bleu: les racines le rougissent beaucoup plus. Elles sont ameres, styptiques, déterfives. Le sel de cette plante approche beaucoup de celui que Muller a appellé *Terra foliata Tartari*; mais dans la *dent* de lion ce sel a beaucoup plus d'acide dans les racines que dans les feuilles, & il est uni dans toutes ces parties avec beaucoup d'huile & de terre.

Ainsi cette plante est apéritive, diurétique, vulnéraire & fébrifuge. Tragus en ordonne l'eau dans les inflammations intérieures. Barbette conseille d'en prendre le suc; il purifie le sang par les urines; on s'en sert avec succès dans la colique néphrétique & dans la rétention d'urine. On mange les feuilles du pissenlit en salade avec de l'huile & du sucre. Pour appaiser la toux violente & guérir le rhume, on fait boire soir & matin un poisson de lait de vache, sur lequel on verse autant de décoction de pissenlit toute bouillante, y ajoutant un peu de sucre candi: l'extrait de cette plante se donne depuis demi-gros jusques à un gros & demi: la tisane de ses racines tempere, fait passer les urines, & convient à toutes sortes de fievres. TOURNEFORT, *Histoire des Plantes*,

2. *Dens leonis; angustiore folio*, C. B. P. 126. M. H. 3. 75. *Aphaca, angustioris folii*, *Cæsalp.* 508.

Cette espece ne paroît être qu'une variété de la précédente, qui differe par la grandeur & par la découpure de ses feuilles. TOURNEFORT, *Histoire des Plantes*.

3. *Dens leonis; Græcus, foliis Erysimi crassis & lucentibus*. T. Cor. 35. a.
4. *Dens leonis; Monspeliensium, asphodeli bulbillis. Lob. adv.* 83. Obs. 117.
5. *Dens leonis; minimus, asper*, T. 469. *Hieracium, pumilum, saxatile, asperum, radice præmorsa*. C. B. Prodr. 66. a.
6. *Dens leonis; subasper, parvo flore. Hieracium, dentis leonis folio, monoclonum, subasperum*. C. B. P. 127.
7. *Dens leonis; asper, minor, Hieracium, dentis leonis*

folio, *hirsutie asperum*, *magis laciniatum*. C. B. P. 127. *Hieracium*, *dentis leonis folio*, *hirsutie asperum minus*, C. B. Prodr. 63. 1. Ic. & Descr.

8. *Dens leonis*; *qui Pilosella Officinarum*. Tourn. Inst. 469. Boerh. Ind. A. 89. *Auricula muris*, *Pilosella*, Offic. Chab. 323. *Pilosella repens*, Ger. 513. Emac. 638. Raii Hist. 1. 242. Synop. 75. *Pilosella minor vulgaris repens*, Park. 689. *Pilosella major*, *repens hirsuta*, C. B. 262. Dill. Cat. 83. Buxb. 262. Dill. Cat. 83. Buxb. 260. *Pilosella majori flore*, *sive vulgaris repens*, J. B. 2. 1039. *Pilosella monoclonos repens vulgaris minor*, Hist. Oxon. 3. 77. *Piloselle*.

La *Piloselle* est une plante basse & rampante, dont la racine est fibreuse, & pousse plusieurs branches couchées par terre, des nœuds desquelles sortent des fibres, par le moyen desquelles elles prennent racine. Les feuilles sont disposées alternativement sur les tiges, elles sont de figure ovale, d'environ un pouce de long sur demi pouce de large, pointues, vertes dessus, blanchâtres par-dessous, & couvertes de poils rudes, longs & de couleur brune. Ses fleurs sont portées sur des tiges de quatre ou cinq pouces de long, de la figure de celles de la dent de lion, mais plus petites, d'un jaune pâle par-dessus, avec plusieurs raies rougeâtres par-dessous. Les tiges rendent quand on les casse une liqueur laiteuse, blanchâtre, mais en petite quantité. Les fleurs se changent en un duvet blanc dans lequel sont enfermées de petites semences oblongues. Cette plante croît partout dans les champs aux lieux montagneux, & fleurit la plus grande partie de l'Eté.

La *Piloselle* est d'un gout styptique & amer, elle passe pour être dessiccative, astringente, vulnéraire & pour arrêter toutes sortes de cours de ventre.

On recommande sa décoction en forme de gargarisme pour les ulceres de la bouche. Le Docteur Hulse se sert du suc de la *Piloselle*, comme d'un remede contre l'Herpe miliaire. Ray, *Catalogue*.

On trouve dans les anciens Dispensaires un sirop qui porte le nom de cette plante, mais qui n'est plus d'usage aujourd'hui, Miller, *Bot. Offic.*

Cette plante est très-amere, & rougit un peu le papier bleu. Par l'analyse Chymique, outre plusieurs liqueurs acides, elle donne beaucoup d'huile & de terre, un peu d'esprit urineux, point de sel volatil concret; ce qui montre qu'elle contient un sel approchant de l'alun, enveloppé de beaucoup de soufre, & mêlé avec un peu de sel ammoniac. Ainsi la *Pilosclle* est vulnéraire & détersive. Tragus assure que son infusion dans du vin ou dans de l'eau, avec un peu de sucre est bonne pour la jaunisse & pour prévenir l'hydropisie. Tabernæmontanus dit que la *Pilosclle* est spécifique pour les descentes.

On se sert de son extrait pour les ulceres internes & pour la phthisie. Pena & Lobel croient cette plante admirable pour le calcul : ils assurent que les lames des couteaux trempées dans le suc ou dans la décoction de la *Pilosclle*, coupent le fer & la pierre sans s'émousser. Tournefort, *Histoire des Plantes*.

9. *Dens leonis*; *præmorsa radice*, *major*, *Hieracium nigrum*, *præmorsa radice*, *majus*. C. B. P. Var. 128.

10. *Dens leonis*; *folio cichorei glabro*; *seminis pappo rigido*, *flavo*.

11. *Dens leonis*; *foliis Erysimi vulgaris*. T. C. 35. *Taraxacon humile*. Bocc. Mus. Tab. 106. a.

12. *Dens leonis minor*; *foliis radiatis*. C. B. P. 126. Prodr. 62. Boerh. *Ind. alt. Plant. Vol. I. p.* 88.

Cette plante est d'une nature dessiccative, & propre à purifier le sang. Elle est bonne pour les plaies soit internes ou externes: elle déterge & consolide aussi les ulceres & les plaies de la tête. Elle arrête le cours de ventre, la dyssenterie, le vomissement de sang, le saignement de nez, & l'écoulement trop-abondant des régles. Elle est excellente pour la poitrine & les poumons, elle guérit la consomption, elle dissout le calcul de la vessie & des reins, & dissipe les inflammations de la ratte. P. Poter. *Pharmac. Spag. L. I. S. 1. c. 2.* Sa décoction bue pendant quarante jours est un remede souverain pour la gratelle, quelque invétérée qu'elle soit. Jul. Cæs. Claud. *Consil. Med.* 47. Les Païsans la font bouillir dans de la biere douce, & en boivent quand ils se sentent incommodés. La poudre de sa racine & de ses feuilles est un remede admirable pour les descentes des enfans, lorsqu'on leur en donne tous les jours quelque peu dans leurs alimens. *Voyez* Malach. Geser. *Delegraph. C. 6.* k. Sennert. *Tract. de Inf. Cur. p. 2. c. 24.* Cette plante cuite dans de la petite biere guérit le mal de dents, lorsqu'on s'en lave la bouche. Cuite dans du vin, elle guérit en peu de tems les ulceres de la bouche. Joh. Heurn. *Meth. ad Prax. L. I. p.* 125. Pilée & appliquée en forme de cataplasme, elle guérit les suppurations & les ulcérations des oreilles. Son suc est encore fort bon pour les maladies de ces parties. Ses feuilles pulvérisées & tirés par le nez, arrêtent les saignemens de nez; & les hémorrhagies des plaies, lorsqu'on en met dessus. Joh. Hocker. *Prax. Aur. L. I. cap.* 17.

L'eau distillée du fruit, est bonne pour les consomptions, diminue le trop de chaleur, arrête le vomissement de sang, & l'écoulement excessif des régles. Elle est bonne pour la dyssenterie & pour la jaunisse. Elle tue aussi les vers. Barthol. *Zorn. Botanolog.*

Des Dents.

La sagesse du Créateur qui éclatte dans la formation de toutes les parties du corps humain, n'est pas moins admirable dans celle des *dents*, dont l'arrangement & la structure méritent d'être le sujet de notre attention. La premiere circonstance remarquable qui s'offre à notre vue est la dureté de ces substances, qui surpasse celle de toutes les autres parties du corps. C'est elle, suivant Tertullien, dans son *Traité de la Resurrection*, qui porta les Anciens, par une piété mal entendue, à les enfouir dans la terre, pour que le corps ressuscitât tout entier au jour du Jugement, n'ignorant point que les *dents* peuvent se conserver entieres pendant plusieurs milliers d'années. Lorsqu'on réfléchit sur l'ordre admirable & sur la disposition avec laquelle elles sont arrangées aux extrémités des machoires, on ne peut s'empêcher d'en être frappé; car elles sont situées de maniere que les deux machoires peuvent se joindre, mais non point par tout en même-tems, afin que par ce moyen l'incision & la mastication puissent être variées selon la volonté; car, quand les *dents* molaires se joignent, les *dents* antérieures de la machoire supérieure avancent en-dehors & couvrent en partie celles de la machoire inférieure qui leur répondent: mais quand les extrémités ou les pointes des *dents* antérieures viennent à se joindre, les molaires demeurent écartées l'une de l'autre, & par ce moyen elles se réposent jusqu'à ce que leur tour pour agir soit venu. Il y a long-tems que Galien s'est apperçu de cet artifice, comme il paroît par son Traité des Os, où il dit que cette industrieuse disposition suffit pour réfuter ces calomniateurs méprisables de la nature, qui attribuent les plus curieuses de ses productions au concours fortuit des atomes. Sans cette espece de moulin, la mastication, qui, comme Vanhelmont l'observe très-bien dans son Traité de *Victus Ratione*, contribue si fort à la conservation de la vie, ne sauroit se faire. Nous allons examiner la nature des *dents*, leur structure, leur connexion, leur usage, les différentes causes qui les offensent, & les divers remedes propres à guérir les maladies auxquelles elles sont sujettes.

Sans entrer ici dans une recherche scrupuleuse & prolixe de leur nom, je me contenterai d'observer qu'elles furent appellées dans les premiers âges *dentes* de *edentes*.

Les *dents* sont des parties osseuses du corps humain composées de deux substances, l'une extremement dure, & d'un tissu osseux; l'autre plus molle, mais d'une na-

tere également osseuse. Elles sont munies intérieurement d'une certaine cavité; elles sont fixées dans les alveoles de l'une & l'autre machoire par certe espece d'articulation appellée gomphose: outre l'ornement, elles servent encore à la mastication & à l'articulation de la voix. Il faut d'abord observer que les *dents* sont composées de deux substances, dont celle de dehors est dure comme un caillou, quoiqu'elle ne tienne point de la nature de ce dernier, comme on peut s'en convaincre en mettant une *dent* humaine dans une suffisante quantité d'eau forte pendant quelques heures; car elle s'y dissoudra entierement, & il restera une petite quantité de substance gluante qui paroît être une portion sulphureuse & quelque peu grasse de la *dent*. Si l'on ajoute à la solution après qu'elle sera parfaitement soûlée, de l'huile de tartre par défaillance, il en restera un magistere extremement blanc, dont les vertus médicinales sont les mêmes que celui qu'on prépare avec la défense de sanglier, ou l'ongle d'élan. Mais on ne sauroit produire une pareille solution chymique avec les cailloux & les pierres véritables. La substance extérieure des *dents* est cependant si dure & si solide, qu'elle rend une grande quantité d'étincelles quand on la frappe avec un fusil: mais cela n'est vrai que des plus grosses *dents* molaires des animaux, qui sont capables d'une résistance considérable. Cette partie dure & osseuse des *dents* ne se trouve que dans la portion qui est hors des alvéoles, où semblable à une espece d'écorce ou de couverture elle environne la partie osseuse de la *dent*; sa racine qui est cachée dans les alvéoles n'étant que d'une nature osseuse, est par conséquent moins blanche & moins éclatante que la partie qui est à découvert. La partie externe est la plus dure de toutes, non-seulement pour qu'elle puisse être à couvert des plaies & autres especes d'injures, mais encore pour pouvoir mieux incisér & broyer les alimens, la matiere osseuse intérieure ayant ses pores extremement lâches, se dissout & se consume plus aisément. De-là vient qu'elle est couverte d'une écorce plus dure, de peur, peut-être qu'elle ne soit offensée par les parties les plus âcres & les plus corrosives des alimens. La substance interne des *dents* est celle qui est principalement affectée de la carie; car il est rare que l'enveloppe externe en soit entierement rongée. La structure de la couverture externe & pierreuse ou de l'émail des *dents* differe encore de celle de la partie interne; car dans la premiere les sillons ou cannelures se terminent obliquement en petits cercles, au lieu que la partie intérieure de la *dent*, qui est la principale & la plus molle, est composée de plusieurs jets de fibres disposés longitudinalement l'un sur l'autre. Quand la résolution de l'os est faite par une longue macération, ces jets deviennent suffisamment visibles; l'on peut par ce moyen détacher les lames osseuses réticulaires sans les rompre.

Nous avons observé ci-dessus que les *dents* ont une cavité, & il ne faut pour s'en convaincre qu'en couper une en long par le milieu; sur quoi il est bon de savoir que toutes les racines des *dents* ont une cavité particuliere qui est très-considérable dans la base de la *dent* même, ou dans cette partie qui est hors des gencives; car on trouve dans les *dents* de tous les animaux une certaine substance muqueuse & membraneuse, ou une certaine petite corde muqueuse en forme de vessie oblongue composée de vaisseaux sanguins extremement déliés, de membranes nerveuses, & d'une certaine substance gluante qui s'étend jusqu'aux extrémités des *dents*, où ses membranes venant à se contracter, elle paroît plus dure & plus rouge. Cette cavité est assez grande dans le fœtus & dans les enfans; & suivant Eustachi dans son Traité des *dents*, elle est divisée dans ceux-ci jusqu'à ce qu'ils ayent atteint leur septieme année, comme un rayon de miel, mais elle est plus petite dans les adultes. Dans les enfans, cette cavité est remplie d'une matiere muqueuse, environnée d'une membrane dont la surface externe est rougeâtre, mais elle paroît plus blanche en dedans; & la mucosité même qui est la vraie nourriture de la *dent*, se convertit à la fin en leur substance; car on remarque que plus la substance des *dents* devient ferme & solide, comme dans les adultes, moins cette mucosité est abondante; au lieu qu'on en trouve une plus grande quantité dans les enfans dont les *dents* sont composées de lames plus petites & plus tendres. Dans les *dents* de veau, surtout dans celle qu'on appelle *dent de lait*, on apperçoit certe matiere à l'œil. On découvre sur sa surface quelques traces de sang, & il en sort de la matiere muqueuse quand on la presse.

Il est extremement important de rechercher avec soin la formation & la génération des *dents*. Il faut d'abord observer que les *dents*, de même que toutes les autres parties du corps ont leur germe & se forment dans la matrice; car l'évidence des sens doit dans ce cas, aussi-bien que dans tous les autres, l'emporter sur la force imaginaire des argumens qu'on pourroit opposer. Eustachi dans son Traité *de Dentibus*, nous apprend qu'ayant séparé les machoires, non-seulement des fœtus, mais encore d'enfans qui étoient venus à terme, il a trouvé les *dents* incisives, canines & molaires encore molles, distinguées par un petit interstice osseux & dans chacune un follicule muqueux & ténace, percé à son extrémité, d'où la *dent* sortoit.

On découvre après avoir séparé celles-ci nn autre rang caché de petites *dents* destinées à remplacer les premieres quand elles viennent à tomber; & Vesale dans l'onzieme chapitre de son premier Livre *de Corpore Humano*, assure avoir trouvé les *dents* de sagesse dans des personnes qui étoient mortes avant que ces *dents* eussent paru. Columbus nous apprend aussi, dans le dixieme chapitre de son premier Livre, qu'il a trouvé dans des fœtus de sept à huit mois, aussi-bien que dans des enfans nouveaux nés, plusieurs *dents* renfermées dans leurs alvéoles respectives.

Il suit de ce qu'on vient de dire que les *dents* qui succedent à celles qui tombent ne sont point nouvelles; mais qu'elles étoient déja formées, quoiqu'elles ne parussent point, & qu'elles n'ont fait que reprendre la place que les premieres ont laissée. C'est ce qui fait que les *dents* qui viennent aux personnes âgées leur causent quelquefois des douleurs insupportables, & qu'elles paroissent aussi quelquefois sans en causer aucune. Les *dents* incisives dans le fœtus, ont une lame blanche & solide, beaucoup plus apparente que celle des autres; celle des canines est plus mince & moins solide, & celle des molaires est extremement mince & plus foible encore. Il n'est donc pas étonnant que quelques-uns aient toutes leurs *dents* beaucoup plutôt que d'autres, & qu'elles gardent en perçant l'ordre que leur principe avoit dans la matrice. Les *dents* incisives paroissent ordinairement les premieres, quelquefois le septieme, quelquefois le dixieme & quelquefois le douzieme mois après la naissance; les canines le neuvieme ou le dixieme mois; & les molaires à la fin de la premiere ou de la seconde année. Les *dents* inférieures percent quelquefois plutôt que les supérieures; quelquefois aussi ces dernieres percent plutôt que les autres. Il tombe ordinairement dix *dents* de chaque machoire vers la quatrieme, cinquieme ou sixieme année; savoir les incisives, les deux canines & les quatre molaires: celles qui leur succedent percent communément entre la septieme & la quatorzieme année.

Nous avons déja observé que la matiere qui sert de nourriture aux *dents* est d'une nature muqueuse: elle se trouve non-seulement dans les *dents* des enfans, mais plus visiblement encore dans celles des fœtus venus avant terme, & on remarque trois parties: 1° un follicule membraneux, ou plutôt muqueux, qui enferme toute la *dent*, dont on le separe sans peine, lequel est percé à sa base, de même que la racine. 2°. La racine qui est muqueuse, transparente, remplie de vaisseaux qui rendent quelques gouttes de sang quand on les presse:

elle a aussi une cavité considérable, & elle s'ossifie dans la suite du tems en commençant par la circonférence, mais de telle sorte qu'il y reste toujours une petite cavité. 3°. La base qui paroît comme une table blanche, tendre & creuse.

Cette matiere muqueuse & gluante est la vraie nourriture de la *dent*, & c'est par son moyen qu'elles croissent, qu'elles augmentent & qu'elles acquierent un degré convenable de solidité. On est convaincu par expérience que les solides sont produits par les fluides. Cela paroît encore par les os les plus solides du corps qui se forment des sucs fluides mêlés avec le sang.

Les Naturalistes savent que les gouttes d'eau qui s'échappent à travers les voutes des lieux souterrains se pétrifient. J'ai moi-même éprouvé que l'eau commune par l'effusion de quelque liqueur pétrifiante s'endurcit en partie & se convertit en pierre dans la suite des tems. On ne doit donc point douter que la matiere muqueuse contenue dans les *dents* ne se convertisse de même en leur substance osseuse. L'analyse Chymique des *dents* est un surcroît de preuve de cette vérité; car, on peut au moyen de la machine de Papin, qui est aujourd'hui beaucoup perfectionnée, ramollir & resoudre tous les os aussi-bien que les *dents* en un suc gélatineux, tandis qu'il reste une certaine substance terrestre & muqueuse; par où il est aisé de découvrir les élémens ou principes des os: car il est certain que ceux-ci, aussi-bien que les autres solides sont faits d'un suc terrestre, épais, & gélatineux; au lieu que les parties plus molles, les fibres, par exemple, sont formées d'une humeur plus fluide, & plus gélatineuse, en laquelle on peut résoudre la chair des muscles au moyen de la machine dont nous venons de parler. La matiere muqueuse qui nourrit les *dents* vient du sang, & passe dans leurs pores par les petites ramifications artérielles qui naissent de la carotide externe. Nous avons observé ci-devant que la matiere muqueuse qui se trouve dans les *dents* est enfermée dans une membrane extremement forte, dans laquelle on apperçoit des vaisseaux qui y portent & en rapportent le sang. Mais la rougeur de cette membrane est beaucoup plus visible dans les parties inférieures des cavités des *dents* des animaux. On voit par là d'où vient qu'il sort souvent une sérosité sanguinolente des *dents* cariées; ce qui est une preuve évidente que les vaisseaux sanguins pénetrent dans les cavités des *dents*. Je suis donc persuadé qu'il suinte à travers les pores des petites arteres un suc lymphatique transparent, qui s'arrête dans la cavité de la membrane & s'y coagule peu à peu, à cause que les vaisseaux lymphatiques qui pénetrent dans les cavités des *dents*, suivant Schenckius absorbent & rapportent la partie la plus liquide & la plus claire, tandis que celle qui est la plus épaisse & la plus disposée à se coaguler s'y arrête, &, par une sécrétion continue de ses parties les plus aqueuses, devient solide; premierement, sur la surface & la circonférence; & acquiert un plus grand degré de solidité au moyen des nouveaux sucs qui affluent dans ses interstices; car les parties osseuses des *dents* reçoivent leur nourriture des sucs qui pénetrent dans leurs pores. Ce qui prouve que les os sont capables de nourriture, c'est que dans la suite du tems les tendons & les cartilages s'ossifient, & les os des enfans, qui sont d'abord mous, se durcissent à la fin. D'ailleurs le suc qui suinte des os rompus, se coagule aisément, & contribue à la génération du cal. On peut donc avancer que les os reçoivent leur accroissement & la nourriture dont ils ont besoin jusqu'à la vieillesse de l'abord réitéré d'une matiere nutritive que les vaisseaux sanguins leur communiquent: & c'est-là la raison pour laquelle les *dents* des enfans sortent hors des gencives au bout d'un certain tems. Les *dents* croissent & reçoivent continuellement de la nourriture, autrement elles s'useroient bien-tôt par le frottement qui se fait des unes contre les autres dans la mastication. Elles se réparent donc à proportion qu'elles s'usent; & lorsque les *dents* viennent à tomber, le suc destiné à leur servir de nourriture se rend dans l'alvéole vuide & la remplit d'une substance osseuse, la chair des gencives se durcissant en même-tems, pour qu'elle puisse suppléer en quelque sorte aux *dents*.

Après avoir vu la maniere dont les *dents* se forment & se nourrissent, il nous reste à expliquer d'où leur vient le sentiment qu'elles ont. Les *dents* ont du sentiment, non point en tant qu'os; car il seroit absurde d'en attribuer à des substances aussi dures & qui cedent à peine aux impressions du fer ou du feu; mais à cause qu'elles reçoivent par les petits pores de leurs racines, qui sont moins visibles dans les adultes, surtout dans les incisives & dans les canines, que dans les gros animaux, des petits nerfs qui viennent de la cinquieme paire. Ces petits nerfs, qui sont revêtus avec les vaisseaux sanguins d'une membrane, se coulent sous les *dents* & pénetrent dans leurs cavités. Il y a toute apparence que les *dents* sont redevables du sentiment qu'elles ont à ces ramifications nerveuses, qui bien que petites, ne laissent pas d'être extremement sensibles. La nature, pour remédier aux divers accidens auxquels les *dents* pouvoient être exposées comme aux corrosions & aux fractures, &c. a eu soin de leur donner des vaisseaux propres à y porter les esprits dont elles ont besoin, & par conséquent à les nourrir & à les réparer. Les nerfs qui se distribuent dans les deux mâchoires, & qui vont s'insérer dans les *dents*, viennent de la cinquieme paire; ce nerf se divise en différentes ramifications, dont la principale est le rameau ophthalmique, qui entrant dans l'orbite, distribue ses petites ramifications à la conjonctive, à la glande lacrymale, aux paupieres, aux muscles releveurs des aîles du nez, & aux muscles du front. La branche intérieure & la plus épaisse du rameau ophthalmique, passant par un trou particulier de l'orbite, & entrant dans le crane près de l'apophyse *crysta-galli*, pénetre dans la dure-mere; ensuite sortant du crane, elle entre dans le nez par un trou de l'os éthmoïde, & se distribue dans sa membrane. La branche maxillaire de la cinquieme paire, sort du crane par un trou particulier & se divise en plusieurs petites ramifications, dont la premiere après avoir distribué des branches au muscle masseter, aux gencives, & aux racines des *dents* de la mâchoire supérieure, par plusieurs petits trous que l'on apperçoit visiblement dans leurs parties postérieures, s'insere dans un sinus particulier de l'os maxillaire qui constitue la partie inférieure de l'orbite. Aussi-tôt après qu'il est sorti par le trou qui est sous l'orbite, il se divise quelquefois en trois, & quelquefois en quatre ramifications, qui distribuent des petites branches aux tégumens des deux côtés du visage, à la levre supérieure, au muscle qui tire de côté la partie inférieure du nez, aussi-bien qu'au muscle interne de ce dernier. Cette branche donne un autre rameau qui se divise en deux, dont le supérieur se distribue à la membrane pituitaire qui tapisse les parties internes des sinus sphénoïdal, éthmoïdal, frontal & maxillaire. Le rameau inférieur sortant par un trou particulier de l'os du palais, pénetre à travers la chair spongieuse qui est au-dessous des os du palais, où, suivant moi, les petites ramifications nerveuses pénetrent dans les *dents* antérieures de la mâchoire supérieure. La troisieme branche maxillaire, communément appellée le *rameau inférieur*, ou *gustatif*; sort par un trou particulier des deux côtés, & se divise en trois ramifications, dont la premiere & antérieure s'insere aux deux côtés de la langue, un peu au-dessus de sa racine, & passe par le milieu de la langue & des glandes maxillaires. La seconde ramification pénetre dans un canal formé dans l'os de la mâchoire inférieure, d'où elle envoie plusieurs fibres nerveuses qui s'insinuent dans les racines des *dents*; & quand ce nerf est arrivé à la racine de la cinquieme des *dents* molaires, il sort par un tron pratiqué dans la partie antérieure de l'os de la mâchoire, & se distribue à la levre inférieure aussi-bien qu'à ses muscles. La troisieme branche de cette grande ramification pénetre dans les glandes pa-

rotides & s'y termine. Cette distribution ou ramification de la cinquieme paire une fois connue; il est aisé d'expliquer comment les *dents* peuvent affecter les autres parties, & pourquoi les remedes que l'on applique sur le nez, les tempes & la partie postérieure de l'os de la mâchoire inférieure, ont une efficacité singuliere pour appaiser le mal de *dents*.

Examinons maintenant le nombre, la grosseur, la figure & l'office des *dents*. Elles sont pour l'ordinaire au nombre de trente-deux, seize à chaque mâchoire, mais les femmes, pour la plupart, n'en ont que quatorze. La nature en donnant à l'homme un si grand nombre de *dents*, les a tellement disposées, qu'il y a dans chaque mâchoire un rang d'instrumens destinés pour atténuer les alimens & les préparer pour la chylification. Quelques-uns prétendent que le plus ou moins de *dents* d'une personne peut servir à déterminer la longueur ou la brieveté de sa vie; car Hippocrate a observé il y a long-tems dans la sixieme Section du sixieme Livre des *Epidémiques*, que ceux qui ont un grand nombre de *dents* vivent long-tems.

Voici ce que dit Bartholin dans ses *Institutions Anatomiques*.

« Le petit nombre de *dents* est un signe de la disette de « la matiere nutritive, & de la foiblesse de la force « productrice ou formatrice. Il est cause aussi que les « alimens ne peuvent être suffisamment préparés, d'où « il arrive que la premiere & la seconde coction sont « viciées. »

Les *dents* sont non-seulement nombreuses, mais encore séparées afin qu'elles ne puissent pas tomber toutes à la fois; cette disposition donne la facilité de pouvoir arracher celles qui sont cariées sans offenser les autres; ce qu'on ne pourroit faire si les *dents* ne formoient qu'un seul os continu : car dans ce cas, la maladie d'une partie ne manqueroit pas de se communiquer au tout. Les *dents* de l'homme sont d'une grosseur moyenne. Elles reçoivent différens noms de leur figure & de leur usage. Les quatre *dents* antérieures de chaque mâchoire sont appellées *incisives*. Elles sont larges & tranchantes afin qu'elles puissent mieux couper les alimens. On les appelle aussi *dents riantes*; *dentes risorii*, à cause qu'elles paroissent plus que les autres quand on rit; & *dents* de lait, *dentes lactei*, parce qu'elles percent les premieres. Celles-ci sont suivies de deux autres à chaque mâchoire appellées *canines* à cause qu'elles ressemblent aux *dents* correspondantes dans les chiens. Quelques-uns les appellent *dents œillieres*, *dentes oculares*, parce qu'on prétend qu'il est dangereux pour les yeux de les arracher. Les Anatomistes ne s'accordent point sur la cause de ce phenomene. Quelques-uns prétendent que leurs racines s'étendent vers l'orbite des yeux : mais ordinairement elles montent à peine jusqu'au nez. D'autres assurent que le nerf qui vient de la partie inférieure de l'orbite & passe par le trou de l'os maxillaire, se porte en partie vers ces *dents*, ce qui paroît plus vraissemblable : comme les *dents canines* de la mâchoire inférieure ne reçoivent aucune portion de ce nerf, on ne peut les appeller *œilleres*. Suivent après les cinq *dents* molaires, qui ont leurs surfaces rudes, larges, & inégales, pour qu'elles puissent suffisamment broyer les alimens que les canines ont coupés. Elles sont tantôt au nombre de cinq, & tantôt de quatre seulement à chaque côté. Il y en a quelquefois quatre au côté gauche, & cinq au côté droit, ou cinq au côté droit & quatre au côté gauche; ou cinq à la mâchoire supérieure, & quatre à l'inférieure. Cette différence vient souvent des dernieres *dents*, que quelques-uns appellent *genuini*, quoique Ciceron donne ce nom aux molaires. Ce sont ces *dents* qui percent après l'âge de puberté, quelquefois avec des douleurs insupportables. Faisant peu d'attention à cette circonstance, on fait souvent arracher les autres *dents*; ou s'imaginant que ces douleurs sont causées par la qualité peccante des humeurs, on emploie un grand nombre de remedes & de topiques pour les appaiser : on en viendroit plus aisément à bout en faisant des légeres scarifications dans les gencives qui sont autour des dernieres *dents*, ou même en découvrant l'os de la mâchoire, comme je l'ai moi-même expérimenté, dit Vesale; lorsque ma trente-deuxieme *dent* commença à percer à l'âge de vingt-six ans. Quant à la couleur des *dents*, elles sont d'autant plus saines & meilleures qu'elles sont plus blanches. Cette blancheur se perd quand on n'en a pas soin, par la vieillesse & par les maladies. Verheyen assure dans son *Anatomie*, que la couleur jaune ou noire des *dents* n'est point naturelle, & qu'elle est ordinairement produite par la corruption. Les *dents* sont pour l'ordinaire très-blanches jusqu'à l'âge de trente ans, elles commencent ensuite à jaunir, & cela à proportion qu'on avance en âge. Mais les *dents* ne perdent jamais leur blancheur sans cause; Van-Helmont nous apprend que l'on peut connoître l'âge d'une personne à la couleur de ses *dents*. Cette couleur varie cependant suivant la différence des climats. Les Orientaux, par exemple, ont les *dents* plus blanches que les Peuples qui sont plus voisins du Nord. Les Egyptiens & les Ethyopiens surpassent tous les autres Peuples à cet égard, comme Van-Helmont & Pierre-Jean Faber l'assurent. Prosper Alpin, dans son Traité *de Medicina Ægyptiorum*, nous apprend que les Egyptiens ont toujours des *dents* saines, fortes & exemptes de carie & de douleur.

Toutes les *dents*, sans exception, sont tellement fixées dans leurs alvéoles, comme autant de coins, par cette espece d'articulation appellée *gomphose*, qu'elles demeurent fermes & inébranlables dans la mastication. Elles n'ont pas toutes un égal nombre de racines; car les incisives n'en ont qu'une, de même que les canines : mais celle de ces dernieres est plus longue & plus large, parce qu'elles sont aussi plus de travail. Les deux incisives du milieu ont des racines plus profondes que les deux qui sont contiguës aux canines, parce qu'elles sont plus grosses & plus larges. Les *dents* molaires different entre elles par rapport à leurs racines. Les supérieures, & surtout les deux postérieures en ont quelquefois trois; mais les inférieures n'en ont que deux, tant à cause que la substance de la mâchoire supérieure est plus molle & moins compacte que celle de l'inférieure, ce qui fait qu'elles ne peuvent être aussi-bien assurées par deux racines qu'avec trois, comme aussi parce que les inférieures pesent sur leurs racines par leur propre poids, au lieu que les supérieures sont pendantes & ont besoin par conséquent d'un plus grand nombre de racines. Les autres *dents* molaires qui suivent les canines dans la mâchoire supérieure ont deux racines, & celles de la mâchoire inférieure, une seulement. Il faut remarquer outre cela que les *dents* des enfans n'ont que des racines imparfaites, molles & comme médullaires, ce qui fait qu'elles sont pour l'ordinaire peu fermes, surtout les incisives, que l'on peut arracher avec l'ongle ou avec un fil. Il faut encore observer que les racines des *dents* sont environnées intérieurement de ligamens membraneux & nerveux, qui les assurent dans leurs alvéoles, & par dehors de la substance des gencives, qui sont une espece de chair dure composée de petites lames fibreuses posées les unes sur les autres, & entremêlées d'un grand nombre de vaisseaux sanguins qui les rendent extremement rouges. Elles ont outre cela des membranes fort minces, des glandes & des ramifications nerveuses, d'où elles reçoivent leur sentiment & l'humidité qu'on y remarque. Cette chair environne les *dents* & les fortifie comme le feroient des muscles. De-là vient que quand elle est détruite ou extremement flasque, les *dents* branlent ou tombent. La membrane qui revêt les racines des *dents* & celle de leurs parties qui est cachée, comme Clopton Havers l'observe très-bien dans son *Ostéologie*,

Osteologie, n'est point une continuation du périoste maxillaire, mais plutôt de la membrane qui est contiguë aux gencives & commune à toute la bouche, qui est réellement glanduleuse & ne se termine point avec les gencives, mais qui après être arrivée à leurs extrémités, se replie en dedans des gencives & des *dents*, descend dans les alvéoles & s'attache immédiatement aux parties des *dents* qui y sont enfermées. Les racines de quelques *dents*, surtout de celles de la mâchoire supérieure, communiquent, avec cette membrane, quelque chose d'une nature dure & charnue à la substance des gencives qui tient les *dents* plus fermes dans leurs alvéoles. Quoique les *dents* n'aient point de périoste, leurs alvéoles en ont, & celui-ci est tellement uni avec la membrane qui les couvre, qu'il ne paroît former avec elle qu'un seul & même corps.

Il est bon de faire encore quelques observations sur l'usage des *dents*. Nous avons dit ci-dessus qu'elles servent non-seulement à la mastication, mais encore à la formation de la voix. Mais leur principal usage est d'inciser, de broyer & de diviser les alimens solides, à quoi toutes les *dents* servent, ce qui les a fait toujours regarder comme extremement nécessaires. Moebius, *Fundament. Med. c. 9.* remarque que Dieu sous la Loi de Moyse, ordonna que les esclaves à qui leurs maîtres auroient cassé les *dents* seroient mis en liberté. Il rapporte encore que les anciens avoient suspendu un davier de plomb dans le temple d'Apollon, pour faire entendre qu'on ne devoit jamais arracher aucune *dent* à moins qu'elle ne fût si cariée & si branlante qu'on pût l'enlever avec un instrument semblable.

Les Turcs, à ce que rapporte Menavius, *Lib. III. cap.* 22. n'oseroient arracher une *dent* sans une permission expresse. Le second & le moins immédiat usage des *dents* est l'articulation de la voix, la nature les ayant placées avec beaucoup de sagesse pour servir de barriere à la langue & à l'air qui sort des poumons. C'est ce qui fait que les enfans qui n'ont point encore de *dents* ne peuvent articuler les sons, que ceux qui n'en ont que deux ou trois laissent échapper des mots interrompus, & que les autres parlent d'autant plus distinctement que leurs *dents* sont en plus grand nombre. On remarque les mêmes circonstances dans les adultes qui ont perdu quelques-unes de leurs *dents*. Les *dents* outre ces deux usages servent encore d'ornement, car rien ne défigure tant un visage que le défaut des *dents* de devant. On ne peut donc qu'être surpris de la folie de quelques Peuples des Indes qui pour se donner plus de grace se les font arracher, comme le rapporte Jerôme Benzo. C'est encore une grande difformité que de les avoir noires & gâtées.

Après avoir considéré les *dents* dans leur état naturel, examiné leur substance, la maniere dont elles se forment & dont elles se nourrissent, d'où leur vient le sentiment & la maniere dont elles sont fixées dans leurs alvéoles respectives, il ne nous sera pas difficile de découvrir les indispositions & les maladies auxquelles elles sont sujettes, & d'en détruire les causes, soit directes ou éloignées.

Mais comme nous avons dessein d'entrer dans une recherche exacte de ce qui concerne la Pathologie des *dents*, nous diviserons les maladies auxquelles elles sont sujettes en quatre classes. Nous mettrons dans la premiere celles qui sont accompagnées de douleurs; dans la seconde, celles qui en sont exemptes; dans la troisieme, celles qui proviennent d'une mauvaise nourriture, & dans la quatrieme, celles qui ont pour cause la foiblesse & le mauvais état des nerfs, des ligamens & des gencives. Nous allons d'abord examiner celle qui est la plus générale & qui naît de la substance des *dents*, savoir la carie ou corrosion, qui est souvent suivie non-seulement de douleurs violentes & de la destruction de la partie, mais encore de la puanteur de l'haleine & quelquefois de fistules. La carie tire principalement son origine d'une cause interne, savoir d'une lymphe scorbutique & impure qui communique à la liqueur gélatineuse qui remplit la cavité des *dents* une acrimonie saline & corrosive qui détruit, ronge & remplit de petits ulceres la chair contiguë.

La *dent* même en conséquence de la mauvaise nourriture qu'elle reçoit, se ramollit & dépérit peu à peu. Si toutes les *dents* ne se ressentent point de la corruption de la lymphe, cela vient de la disposition des vaisseaux dont chaque *dent* particuliere est composée, ou de quelque cause externe qui n'agit point sur celles qui sont saines; la carie commence ordinairement sur la superficie externe de la *dent* par une petite tache noire ou par un petit trou, surtout dans les molaires qui sont fort larges, lequel dans la suite du tems lorsque la substance corticale est détruite, forme une cavité dans le milieu de la *dent*, où quelques parties de l'aliment venant à s'arrêter & à acquérir de l'acrimonie par leur séjour, creusent & dissolvent par leur mouvement intestin la substance osseuse de la *dent*. Dès qu'il vient à se former un creux dans quelque partie d'une *dent*, les humeurs y affluent en abondance des parties internes, consument la *dent* peu à peu & la font tomber à la fin par morceaux. Ce malheur arrive aux *dents* de devant sans qu'aucune excavation ait précédé, parce que les portions cariées ne trouvant aucune issue, rompent comme autant de coins leurs parois dans un instant.

Lorsque la sanie d'une *dent* cariée ne trouve point une ouverture assez grande pour s'évacuer, elle s'arrête autour de sa racine, elle attaque les alvéoles & les os de la mâchoire & occasionne une fistule. Il faut cependant convenir que celle-ci ne tire pas toujours son origine de la *dent* cariée, mais elle commence souvent dans l'os de la mâchoire même, se communique à la *dent* & la fait tomber en pourriture. Zwingerus, M. N. C. *Dec.* 2. *a.* 7. *Obs.* 233. parle d'une pareille fistule produite par une *dent* cariée, laquelle à son tour gâta plusieurs autres *dents*. Lorsque les *dents* sont creuses elles rendent l'haleine puante, ce qui provient des restes des alimens qui ont contracté une qualité putride dans la cavité où ils se sont arrêtés; car la sanie saline sulphureuse de la *dent* en conséquence de son mouvement intestin violent agit sur les restes des alimens en rompant l'union de leurs parties, d'où il résulte une putréfaction qui n'est autre que la dissolution des élémens ou principes constituans des corps, au moyen d'un mouvement intestin violent, & ce dernier est toujours accompagné d'une haleine puante à cause de l'évaporation des particules salino-sulphureuses. Cette putréfaction engendre pour l'ordinaire de la vermine, car rien ne contribue plus directement & immédiatement à sa production qu'un mouvement intestin putréfiant, qui échauffe les œufs de ces insectes, les vivifie, les nourrit & les chasse dehors par sa force élastique. Comme il n'y a point de partie dans le corps humain dans laquelle il ne puisse s'engendrer des vers, comme on peut le voir dans Forestus, *Lib. XIV.* & dans plusieurs autres Auteurs, il n'y a point de raison qui puisse nous faire douter qu'il s'en forme dans les *dents*, puisque nous usons tous les jours d'alimens chargés de la semence de quelque insecte. Cela est encore confirmé par l'expérience, car ayant rompu des *dents* cariées après les avoir arrachées, on en a tiré des vers.

C'est du vice de la nourriture des *dents* que proviennent ces concrétions qui se forment autour des *dents* & des gencives que l'on appelle communément tartre des *dents*. Van-Helmont croit que les gencives fournissent de la nourriture aux *dents*, & que quand ce suc nourricier est devenu excrémentitiel & qu'il est sorti des gencives, il s'endurcit autour des *dents* & acquiert un degré de dureté presque égal à la leur. Pour moi je crois que la matiere tartareuse qui s'attache aux *dents* est produite en partie par une salive imprégnée de parties terrestres, tartareuses & visqueuses, & en partie par la lymphe impure & tartareuse des gencives, laquelle humectant sans cesse les *dents*, y ajoute peu à peu des particules visqueuses & tartareuses. Ce tartre par son acrimonie consume peu à peu la substance des *dents*.

les rend noires & les carie quelquefois. On résout dans un moment cette substance tartareuse en les frottant avec de l'esprit de sel, ce qui prouve qu'elle consiste en une terre alcaline. Cette maladie attaque ordinairement les enfans & les jeunes gens qui vivent de lait & de confitures, comme aussi ceux qui sont attaqués de maladies scorbutiques, arthritiques, néphrétiques & hypocondriaques, à cause que leur sérosité abonde en parties impures terrestres & tartareuses. C'est pour cette raison, je crois, que les Medecins doivent examiner avec soin les *dents* de leurs malades, puisque leur état nous met à portée de pouvoir juger de celui de la lymphe & de la sérosité.

Examinons maintenant les maladies des *dents* qui proviennent du mauvais état ou de la foiblesse des nerfs.

La premiere qui se présente est cette douleur aiguë qui se fait sentir non-seulement dans leur substance, mais encore dans les gencives & dans les parties voisines, & quelquefois dans l'os de la mâchoire; car on sait assez par les observations Physiologiques, que les cavités des *dents* sont revêtues d'une membrane mince d'un sentiment très-exquis, & que les gencives, les alvéoles & les racines des *dents* sont immédiatement environnées d'une tunique nerveuse. Lors donc que la sanie d'une *dent* cariée affecte les fibres membraneuses contenues dans la substance médullaire de la *dent*, elle excite les douleurs les plus violentes. L'expérience journaliere montre qu'il n'y a presque point de mal de *dents* sans carie; car les humeurs qui se portent à la mâchoire agissent principalement sur les *dents* qui sont cariées ou pourries.

Quelquefois, bien que les *dents* soient saines & entieres, cette douleur ne laisse pas de se faire sentir, & elle est accompagnée de la rougeur & de l'enflure des parties, du battement des petites arteres, de la rougeur du visage, d'un flux continuel de salive, d'une chaleur extraordinaire, de l'agitation fébrile du sang & d'une insomnie continuelle, lesquels symptomes dénotent une espece de disposition arthritique des *dents*, & une inflammation des parties adjacentes. Cette maladie affecte souvent les personnes pléthoriques & scorbutiques, les femmes dont les regles sont supprimées, les hommes en qui un flux hémorrhoïdal auquel ils étoient accoutumés vient à cesser, aussi-bien que ceux qui négligent la saignée au tems accoutumé. C'est ce qui fait que les femmes enceintes en qui la pléthore est souvent jointe avec la cacochymie sont extremement sujettes à cette maladie, qui est produite par une fluxion d'humeurs acres qui séjournent autour des gencives & des membranes des *dents*. Elle est quelquefois accompagnée d'une éréspele qui affecte les tégumens externes du visage, les muscles qui sont dessous & les glandes parotides, & cause des douleurs de *dents*, parce que la contraction spasmodique qui affecte ces parties se communique à leurs nerfs. Tout le monde sait que les anciens distinguoient les maux de *dents* en deux especes, savoir en ceux qui viennent d'une cause chaude & en ceux qui procedent d'une cause froide, ce qui est une distinction que l'on peut admettre sans crainte pourvu qu'on l'entende comme il faut. Le mal de *dents* qui naît d'une cause chaude est celui qui est accompagné d'une chaleur excessive dans les malades sanguins, pléthoriques & colériques, ou dans ceux qui sont dans la vigueur de la jeunesse ou de la virilité, d'une fievre violente & de plusieurs autres symptomes, tels que la rougeur du visage & le gonflement des vaisseaux. On peut dire au contraire qu'un mal de *dents* provient d'une cause froide, quand il attaque les personnes d'une habitude cachectique & qui abondent en sérosité, les vieillards de l'un & de l'autre sexe, & qu'il est accompagné de la pâleur du visage, de la foiblesse du pous, de l'enflure œdémateuse des parties voisines. Il faut observer en général que dans le premier cas la douleur est extremement violente, mais de peu de durée; au lieu que dans le second elle est moins forte & dure plus long-tems. Il faut observer encore qu'un mal de *dents* qui a pour cause une *dent* cariée est plus égal que les autres especes, quoiqu'il puisse être augmenté par un grand nombre d'accidens tant externes qu'internes. Mais celui qui est d'une espece inflammatoire procede d'une fluxion d'humeurs acres & visqueuses, & saisit pour l'ordinaire les malades arthritiques, rheumatiques, hypocondriaques & pléthoriques, & ceux qui autrefois sujets aux saignemens de nez, en ont tout d'un coup été délivrés. Il est accompagné d'un frisson fébrile, d'une pésanteur de tête, de la foiblesse du corps, de la distension du visage, & cela à certains périodes, & cesse dans des tems reglés. Cette espece de maladie, eu égard à la maniere dont elle saisit les malades, à ses causes, ses symptomes & la méthode que demande sa cure, a quelque analogie avec l'éréspele, la goute, les maladies arthritiques & le rhumatisme, car dans toutes celles-ci il se fait une congestion de sérosité ou de sang accompagnée de douleurs spasmodiques, d'enflure, de rougeur, de chaleur & de pulsation, & cette congestion demande une dissipation & une résolution convenable.

On ne doit point oublier cette espece de douleur que cause la pousse des *dents* aux enfans & aux jeunes gens, surtout quand les *dents* canines, qui sont plus dures & plus pointues que les autres, percent la chair des gencives, car elles causent des douleurs plus aiguës que les molaires qui sont plus larges & plus émoussées. La seule cause de cette douleur est la rupture, le déchirement & l'irritation de la chair des gencives, qui est composée d'un grand nombre de fibres, de nerfs & de membranes. De cette irritation naît la douleur, & de celle-ci, qui est toujours accompagnée de spasmes & du mouvement impétueux des esprits animaux dans tout le systeme nerveux, naissent ces fâcheux symptomes qui affligent les enfans, & dont Hippocrate dans le vingt-cinquieme Aphorisme de la troisieme Section fait le dénombrement en ces termes:

« Lorsque les *dents* commencent à percer aux enfans, ils « sont affligés de demangeaisons & de douleurs poi- « gnantes dans les gencives, de fievres, de convulsions « & du flux de ventre, surtout lorsque les *dents* canines « percent. Ces symptomes sont beaucoup plus considé- « rables dans ceux qui sont gros, gras & constipés. »

A ces accidens se joignent souvent des insomnies, des vomissemens & une salivation abondante, des asthmes, & des toux; en général ces symptomes, aussi-bien que les convulsions, ont d'autant plus de violence, que la disposition qu'on y apporte en naissant est plus grande. Une nourrice malade ou enceinte, un lait qui se caille dans l'estomac on qui tend à une putréfaction acide, des gruaux chauds, l'admission d'un air froid, l'évanouissement soudain des ulceres, des efflorescences exanthemateuses de la tête ou des autres parties, & la présence des vers dans les intestins aigrissent très-souvent ces maux de *dents*.

Examinons maintenant les maladies des *dents* qui naissent du vice ou de la résolution des nerfs, & de l'état flasque des ligamens.

La premiere qui s'offre à nous est celle que nous appellons communément instabilité ou ébranlement des *dents*, laquelle peut avoir son principe dans les *dents* mêmes, ou venir de quelque imperfection des gencives. La cause directe & immédiate de cette instabilité est le relâchement, la foiblesse, la cortosion & la rupture de leurs ligamens. Les gencives peuvent être entierement relâchées ou rongées en tout ou en partie, & rendre du sang pur, ou, comme il arrive souvent, un sang putride & corrompu.

Les ligamens des *dents* deviennent lâches & flasques, 1°. par l'usage des narcotiques, des opiats, des onguens

de jusquiame & d'autres substances semblables, comme on en voit un exemple dans les M. N. C. *Dec.* 2. *a.* 2. 2°. Par une violence externe, une chute, un soufflet, l'application violente d'un corps dur. Les *dents* de devant, surtout les incisives, sont d'antant plus sujettes à s'ébranler qu'elles n'ont qu'une seule racine & qu'elles ne pénetrent pas fort avant dans leurs alvéoles. J'appelle encore violence externe les efforts que l'on fait poor casser des corps durs, par exemple, des noyaux de prunes, de cerises & d'autres fruits semblables. 3°. Les ligamens des *dents* peuvent être relâchés par des convulsions, par exemple, par celles auxquelles les enfans sont sujets. 4°. Par le défaut de nourriture, dans les personnes qui relevent de maladie, & quelquefois dans les vieillards. Ces ligamens peuvent encore être corrodés & mortifiés par tout ce qui est d'une nature acre & corrosive, par le tartre, la carie, le scorbut ou les restes du mercure après les frictions. Eustachi dans son Traité *des Dents*, dit avoir souvent trouvé dans les alvéoles un amas si considérable de matiere tartareuse occasionné par les fluxions auxquelles elles sont sujettes, qu'elle relâchoit les ligamens & faisoit à la fin tomber les *dents*. Etmuller regarde cette matiere comme une espece de tuf. Dans le scorbut, cette corrosion est occasionnée par une matiere étrangere & accidentelle qui se porte des gencives aux racines & aux ligamens. Le mercure est encore capable d'ébranler les *dents*; car toutes les fois que cette substance rencontre des pores, ce qu'elle n'a pas de peine à faire à cause de son extreme subtilité, elle s'y insinue & agit en qualité de corrosif; & de-là vient qu'il nuit principalement aux nerfs & aux ligamens. Cela se trouve confirmé par une observation de M. Boyle dans le sixieme chapitre de son Traité *de Poris*; où il est dit que cet Auteur après une friction mercurielle, trouva une petite goutte de mercure dans l'alvéole d'une *dent* qui occasionna sa chute. Les eaux cosmétiques imprégnées de mercure produisent le même effet, comme on en peut voir des exemples dans Forestus & dans Etmuller. Une violence externe peut rompre en tout ou en partie un si grand nombre de ligamens, que les *dents* ne tiennent presque plus dans leurs alvéoles; & cet effet peut être la suite des efforts qu'on a fait pour les arracher, d'un coup ou d'une chute. A l'égard des gencives, leur ton est ordinairement relâché, ou lorsque la douleur cesse, à cause qu'elles étoient auparavant enflammées & enflées, & que toute la chair enflammée devient ensuite flasque, ou après une salivation qui a relâché les gencives sans les ouvrir. Une légere évacuation de sang suffit pour rompre l'union des gencives, lorsque la salive est imprégnée d'une acrimonie simple ou scorbutique, qui fait élever leur chair en une espece de tumeur spongieuse. De-là vient que pour peu qu'on les touche elles s'ouvrent & rendent du sang. Ce que nous venons de dire nous met en état de rendre raison de leur chute & de leur défaut. Elles tombent ou parce qu'elles sont extremement lâches, ou par la violente application de quelque cause externe. Mais elles manquent lorsque la vieillesse empêche que celles qui tombent soient remplacées par d'autres.

Passons maintenant à cette maladie des *dents* à laquelle on donne le nom de *stupeur*, *stupor*, qui est une certaine espece de douleur qui dépouille la membrane qui les environne d'une partie de son sentiment. Elle est principalement causée par l'usage de quelque substance acide & austere, ou par une matiere de même nature que l'on rend par le vomissement. Les hypocondriaques dont la maladie tire son origine d'un principe acide & austere y sont extremement sujets. A l'égard du claquement ou frottement des *dents*, c'est une espece particuliere de convulsion qui naît de la contraction spasmodique réciproque des muscles qui servent à ouvrir & fermer les mâchoires; car ces muscles étant attaqués d'une pareille convulsion, occasionnent ce frottement. Les causes de ce symptome sont tout ce qui peut exciter des convulsions, un froid excessif, par exemple, les douleurs causées par des vers, une dentition difficile & la suppression des regles.

Après avoir considéré les maladies auxquelles les *dents* sont sujettes, & recherché leurs différentes causes, il nous reste à indiquer les meilleures méthodes de les guérir & à spécifier les remedes les plus propres pour détruire leurs causes. Nous parlerons d'abord de la carie des *dents*, ou de leur destruction ou corruption par une matiere sanieuse.

Il faut observer en traitant cette maladie qu'on ne peut remédier à la carie, ni à la corruption ou mortification des *dents*; ce qui est corrompu ou mortifié, comme nous l'observons en parlant du sphacele, ne pouvant plus être rétabli par art dans son premier état; car la carie ou la pourriture est à l'égard des os, ce qu'est le sphacele & la corruption à l'égard de la chair ou des parties musculaires du corps. On doit donc faire tout son possible au commencement pour empêcher cette maladie, qui est d'abord peu considérable, de faire plus de progrès & de se communiquer à toutes les *dents*; car dès que la carie a commencé à s'emparer d'une *dent*, au moyen de la putréfaction, qui fait en peu de tems beaucoup de progrès, surtout quand on donne un libre accès à l'air, ce corps pesant & pénétrant, qui est continuellement dans un mouvement intestin, elle ne s'arrête point qu'elle n'ait entierement consumé la *dent*. D'ailleurs la carie a cela de particulier, qu'après avoir consumé une *dent*, elle attaque quelquefois celle qui lui est contiguë. Il faut donc y remédier avec toute la promptitude possible. Mais toutes les substances dont on se sert communément avec le plus de succès contre la carie des autres os, comme l'euphorbe, le camphre, l'huile de cueillerée & de clous de girofle sont inutiles pour cet effet, tant à cause qu'on ne peut les appliquer commodément, que parce que leurs vertus sont affoiblies par le mélange de la salive & des alimens qu'on est obligé de prendre. Le remede le plus efficace que j'aie trouvé pour conserver une *dent* qui est déja affectée de la carie, est de la faire plomber. J'ai connu une personne qui par cette méthode a conservé une de ses *dents* pendant plusieurs années; car le plomb empêche les restes des alimens d'entrer dans la cavité de la *dent*, où ils dégénerent en une substance fétide & putride, qui non-seulement ronge la substance de la *dent*, mais remplit encore toute la cavité de la bouche d'une saveur très-désagréable. D'ailleurs ce plomb par sa nature alcaline tempere, corrige & change la sanie cadavéreuse, acide & acre qui est logée dans les parties. En un mot, le plomb détruit non-seulement le ferment qui cause les caries: mais ce qui n'est pas un moindre avantage, il empêche l'air de pénétrer dans la *dent*.

Les Medecins savent que ceux dont les *dents* sont creuses & cariées, sont sujets aux maux de *dents* les plus terribles. Car la sérosité acre y rencontrant un passage s'y accumule, & irritant la membrane nerveuse qui tapisse leurs cavités, excite les douleurs les plus cruelles. Le moyen le plus sûr pour prévenir ces douleurs, est d'y appliquer un cautere actuel pour brûler la membrane nerveuse interne d'où elles tirent leur sentiment. Cette opération se fait avec aussi peu de douleur que de danger avec un instrument fait exprès, comme moimême, dit Hoffman & plusieurs personnes auxquelles je l'ai faite peuvent en rendre témoignage. On introduit ensuite dans le creux de la *dent* le morceau de plomb dont j'ai déja parlé. Forestus dans son quatorzieme Livre, ordonne l'application d'un cautere actuel à travers d'une cannule, & garantit les *dents* contiguës avec de la cire ou quelqu'autre substance pareille. Scultet, *Armament. Chirurg.* décrit un instrument propre à cet usage. Il faut observer en général que le cautere actuel est préférable dans ce cas aux potentiels, tels que l'huile de vitriol, l'eau-forte & le *caput-mortuum* du vitriol; car ces substances détruisent le tissu de la *dent* & offensent le gosier; au lieu que le cautere actuel en desséchant l'humidité super-

fiue de la *dent* & détruisant en même tems le ferment, produit deux bons effets à la fois.

Quant à l'extraction des *dents*, on peut assurer qu'elle est quelquefois inutile, quelquefois extremement dangereuse, & quelquefois aussi d'une nécessité absolue. Je dis qu'elle est inutile lorsque les *dents* & les gencives, aussi-bien que toutes les parties voisines, sont enflammées & ulcérées en conséquence d'une congestion d'humeurs impures; car quand la *dent* n'a aucun défaut en elle-même, on ne fait point cesser la douleur en l'arrachant. L'extraction est également inutile quand la douleur a pour cause une *dent* cariée, à cause, comme je l'ai déja observé, qu'on peut conserver la *dent*, & empêcher que la carie & la douleur ne fassent plus de progrès en y appliquant un cautere actuel. Il est extremement dangereux d'arracher les *dents* canines, à cause de la longueur & de la largeur de leurs racines, dans lesquelles on trouve une portion du nerf qui sort du trou orbitaire. Une pareille opération peut occasionner des douleurs aiguës & inflammatoires aux yeux, & des maux de tête, comme cela est confirmé par une observation d'Highmore, dans ses *Disquisitiones Anatomicæ, cap.* 2.

L'extraction des *dents* qui ont des racines profondes, surtout dans les maladies scorbutiques & pléthoriques, dans les femmes qui sont à la veille d'avoir leurs regles, ou dans ceux qui ont une fievre ardente, peut être suivie d'une hémorrhagie copieuse dont la mort est quelquefois la suite. On peut en voir des exemples dans Highmore, Houllier, Platerus, & Rousletier. On ne doit point non plus arracher les *dents* à une personne qui a un mal de tête violent, ou une trop grande congestion de sang dans cette partie; à cause que toutes les parties étant pour lors irritées, l'opération peut être suivie des symptomes les plus formidables. Lorsqu'une hémorrhagie violente succede à l'extraction d'une *dent*, on peut l'arrêter avec le *caput-mortuum* du vitriol.

L'extraction des *dents* molaires, surtout de la pénultieme & de la troisieme de la mâchoire supérieure, est pareillement suivie d'un danger considérable, non-seulement à cause qu'ayant trois racines, on court risque d'endommager extremement la chair des gencives, mais encore parce qu'en les arrachant, l'os de la mâchoire se brise aisément.

Pour mieux éclaircir & prouver ce que j'avance, je vais faire part au Lecteur du cas suivant.

Il y a quelque-tems, dit Hoffman, qu'une femme de condition vint me consulter sur une fistule qui s'étoit formée dans l'alvéole de la mâchoire supérieure, où la pénultieme *dent* étoit fixée avant que la violence de la douleur l'eût obligée à la faire arracher. La malade me dit que depuis un an que cette opération avoit été faite, l'alvéole n'avoit pas pu se consolider, & qu'il en sortoit continuellement une grande quantité de sérosité. La sonde entroit de trois pouces dans l'alvéole; & quand on y mettoit ou du baume du Pérou, ou quelque autre remede d'une odeur pénétrante pour la consolider, elle le sentoit dans le nez comme si on l'y eut mis par-dehors. Elle avoit encore observé, que lorsque la matiere ne trouvoit aucune issue par le nez, l'alvéole rendoit une plus grande quantité de sérosité; & qu'au contraire lorsque cette matiere muqueuse sortoit en moindre quantité de l'alvéole, elle couloit plus copieusement des narines. Elle consulta les Medecins & les Chirurgiens les plus célebres, qui lui dirent unanimement que sa maladie étoit une fistule, & lui ordonnerent en conséquence l'usage des bains chauds, des décoctions, des sudorifiques & des racines convenables, & des purgatifs. Ils employerent à l'extérieur des remedes balsamiques, vulnéraires & astringens, mais sans aucun effet. Les Chirurgiens étoient d'avis de recourir à l'incision: mais je ne puis comprendre comment ils auroient pu la faire. Je conclus sur le récit de ces circonstances, que la malade avoit accompagnées des prieres les plus touchantes de la soulager, qu'il n'y avoit point de fistule; mais que celui qui lui avoit arraché sa *dent* avoit sûrement offensé l'os de la mâchoire supérieure, & que la cavité remarquable qu'Highmore a décrite avec tant d'exactitude, qui est revêtue d'une tunique pituitaire très-forte pour la sécrétion de la mucosité, & qui communique avec le nez, avoit été ouverte. La malade me confirma dans mon sentiment, en me disant que la racine de la *dent* qu'on lui avoit arrachée étoit converte d'une grande quantité de matiere solide semblable à une pierre-ponce. Je lui montrai aussi-tôt sur un crane que j'avois le peu d'épaisseur qu'a le fond de l'alvéole de la pénultieme *dent* près de ce sinus; de quelle maniere, quand cette substance est offensée, on peut introduire la sonde jusqu'à l'orbite, & comment ce même sinus aboutit dans le nez. Je conclus donc qu'il étoit impossible de pouvoir la guérir parfaitement, sur-tout dans un âge aussi avancé, & qu'il n'y avoit ni opération ni remede capable de produire un tel effet. Je lui ordonnai seulement de faire plomber cette cavité de l'alvéole, pour empêcher que l'air en s'insinuant dans le sinus, n'augmentât la putréfaction & la corruption, & de tirer dans certain tems par le nez une quantité convenable de baume de vie. Elle s'est si bien trouvée de cette méthode, qu'elle jouit actuellement d'une santé parfaite, sans se ressentir des incommodités dont sa maladie étoit auparavant accompagnée.

L'extraction des *dents* est nécessaire dans les fistules, soit qu'elles tirent leur origine d'une tumeur inflammatoire des gencives & de la mâchoire, laquelle produit une carie, ou de ce qu'on n'a point arraché à tems une *dent* pourrie & cariée; car l'extraction seule facilite l'écoulement de la sanie. Il est absolument nécessaire que la matiere trouve une issue, parce qu'en croupissant elle acquiert un plus haut degré d'acrimonie, & une qualité plus corrosive. Il arrive quelquefois qu'on arrache le cal avec la *dent*; ce qui donne issue au sang enfermé dans la fistule; & dans ce cas la cure réussit, comme nous l'apprend Sennert, *Lib. II. Prax. Part. I.*

Forestus rapporte les histoires de plusieurs fistules qu'on est venu à bout de guérir:

Par exemple, *Lib. XIV. Obs.* 17. il décrit deux fistules des gencives occasionnées par une *dent* cariée. Dans la quinzieme Observation du même Livre, il en décrit une causée par l'inflammation des gencives qui caria les *dents*; & dans la septieme Observation, il en décrit une autre des parties externes, dont la matiere virulente étoit déchargée sur la barbe du malade.

Lorsqu'il vient à s'engendrer des vers dans les *dents*, on sent une douleur mordicante & on ne crache presque point, comme Forestus l'observe dans le quatorzieme Livre de ses Observations. Il est mal-aisé de guérir cette espece de mal de *dents*; car il résiste pour l'ordinaire aux spécifiques dont on se sert dans pareils cas. Il faut donc avoir recours aux rémedes les plus propres pour détruire les vers.

Forestus vante beaucoup la décoction de coloquinte, les pilules de myrrhe & d'aloès, & les poudres à vers. Quelques-uns recommandent la fumée de jusquiame, qu'ils croient propre pour faire sortir ces insectes: mais Hagendornius, *Hist. Med.* fait voir le danger de ces sortes de fumigations. La fumée de savinier est beaucoup moins dangereuse. Clauderus, *M. N. C. Dec.* 2. *an.* 5. ordonne d'arracher les dents: mais il ne faut jamais recourir à un remede aussi violent que dans une nécessité absolue. Quant à la matiere tartareuse produite par le scorbut & par une lymphe impure qui s'attache aux *dents*, on peut l'enlever fort aisément avec les instrumens usités en Chirurgie pour cet effet; il est bon même de l'ôter le plutôt que l'on peut, de

peur qu'elle ne produise une carie, un gout fétide dans la bouche, une noirceur désagréable ou des vers. Si elle ne tient pas beaucoup aux *dents*, rien n'est meilleur pour les blanchir, & pour dissiper cette matiere tartareuse corrosive que les poudres d'os de seche, de corne de cerf & de coquilles d'œufs calcinés, mêlées avec le tartre vitriolé, l'iris de Florence & le musc. L'esprit de vitriol corrigé avec les sirops violat & de cueillerée, n'est point un remede à mépriser pour dissiper le tartre qui s'attache aux *dents*: mais il faut en user avec précaution, de peur qu'il ne corrode à son tour la substance osseuse des *dents*.

Il est tems de parler de cette douleur inflammatoire qui naît d'une fluxion de sang, ou plutôt de sérosité acre, & qui affecte souvent les *dents* d'une maniere très-cruelle. Je recommande dans le cas de cette nature les mêmes méthodes que pour les autres inflammations: mais sur toutes choses, il faut dissiper la matiere logée dans la partie affectée par une douce transpiration, & appaiser les douleurs qui causent quelquefois la fievre, des insomnies continuelles, des maux de tête insupportables, & même des convulsions, avec des remedes nervins & anodyns.

Lorsque le corps est pléthorique, ou que quelque évacuation périodique est supprimée, il faut saigner le malade au bras, ou lui ouvrir les veines ranines.

Thonerus nous apprend dans le onzieme chapitre de ses *Observations*, qu'il vint à bout de délivrer une femme d'une habitude pléthorique, d'un mal de *dent* cruel dont elle étoit affligée depuis long-tems, en la saignant du pié. Ces mesures prises, il est à propos d'user de diaphorétiques mêlés avec des anodyns, tels que le scordium, le rob de sureau, le camphre, le nitre, la thériaque céleste, l'essence de scordium, l'eau de fleurs de sureau, la teinture de bézoard, la mixtion simple, l'essence de castoreum, les anodyns & le cinnabre, que l'on peut donner sous différentes formes, jusqu'à ce qu'on ait dissipé par la transpiration la matiere peccante, d'autant plus que ces remedes empêchent que la fievre n'augmente. Mais ces sortes de malades doivent s'abstenir avec soin de tout régime sudorifique, à cause qu'en agitant violemment le sang, non-seulement il augmente la soif, la douleur & les autres symptomes, mais il abbat encore en peu de tems les forces du malade.

Rien n'est meilleur pour résoudre la tumeur & pour appaiser la douleur, que d'appliquer extérieurement des sachets préparés avec des drogues résolutives, du sel volatil huileux & des préparations de soufre.

Les ingrédiens propres pour cet effet, sont, les fleurs de camomille commune & romaine, de sureau, de mélilot & de pavot sauvage; les fleurs de chardon-bénit, de cerfeuil, d'hysope & d'orvale; les semences d'anis, de carvi & d'aneth; les baies de genievre, le camphre, le safran, l'ambre, la farine de feves, le sel commun & le nitre qui possedent une qualité discussive & résolutive.

Le malade doit aussi s'abstenir de toute substance froide, soit seche ou liquide. Lorsque la douleur est violente, il faut lui donner, surtout à l'entrée de la nuit, les pilules de Wildegang & celles de Matthieu, dont l'opium, qui en est la base, est corrigé par d'autres ingrédiens d'une nature diaphorétique & purgative.

J'ai souvent observé, dit Hoffman, que rien ne procure un plus prompt soulagement dans le paroxysme, & lorsque la douleur est dans sa plus grande force, que de tirer par le nez quelques gouttes d'esprit de vin camphré, ou de mon baume de vie: mais ce soulagement est de peu de durée. Cet effet me paroît venir de ce que les ramifications du nerf qui se distribue aux membranes du nez, viennent de la cinquieme paire, de même que celles qui se distribuent aux *dents*. L'encens dissous dans mon baume de vie & appliqué sur les gencives, soulage sur le champ. Rien n'appaise plus efficacement la douleur qu'une injection préparée avec des ingrédiens convenables. Si le malade est d'une habitude de cacochymique, les purgatifs & les spécifiques préparés avec les gommes, le mercure doux, le sel d'ambre, la résine de gayac, l'extrait d'aloès, & donnés en forme de pilules, sont d'une efficacité singuliere, parce qu'ils évacuent par bas la matiere peccante.

Il s'agit maintenant de savoir si les canteres & les vésicatoires sont d'un aussi grand secours dans le mal de *dents*, que la plupart des Praticiens l'assurent. La coutume ordinaire est d'appliquer un cautere actuel à l'anthelix de l'oreille ou sur les muscles temporaux du côté malade. D'autres allument du coton sur les tempes; mais Frankius aime mieux se servir de l'*Okim*, qui est une corde inflammable entierement détortillée. Dans les maux de *dents* périodiques Spigel employoit avec succès le cautere actuel, avec lequel il faisoit une plaie à cette partie de l'anthelix, qui est contiguë à la partie supérieure du tragus; après quoi il cicatrisoit la plaie à la maniere ordinaire. Les caustiques potentiels dont on peut se servir pour cet effet, sont la renoncule sauvage, la moutarde & quelques autres plantes semblables.

Nous apprenons dans les *M. N. C. Dec.* 2. *an.* 9. que les ampoules excitées à l'avant-bras par l'application de l'ail pilé, appaisent le mal de *dents*. Jacques Wolfius, *M. N. C. Dec.* 2. *an.* 7. nous apprend encore que la grosseur d'une figue de renoncule sauvage, pilée avec de l'esprit de vin & appliquée sur la partie charnue du bras du côté malade, excite des ampoules qui font cesser le mal de *dents*. Etmuller assure que la racine de renoncule pilée & appliquée pendant une nuit au poignet, y laisse le matin une tâche de couleur de plomb, & fait cesser la douleur.

Bartholin rapporte *M. N. C. Dec.* 2. que le raifort & les autres substances qui abondent en sel âcre volatil, produisent le même effet étant appliqués à l'avant-bras. Il est dit dans l'Ouvrage que nous venons de citer, *Dec.* 2. que l'on appaise le mal de *dents* au moyen d'un liniment composé de huit cantharides, de trois têtes d'ail, & d'une quantité convenable de thériaque, que l'on applique à l'avant-bras après l'avoir enfermé dans un linge. Je crois que l'on peut faire usage de ces sortes de remedes dans les maux de *dents* violents, dans ceux principalement qui naissent d'une sérosité âcre & corrosive logée autour du nerf, tant à dessein d'évacuer cette matiere peccante, que pour détourner le mouvement impétueux des esprits, des membranes des *dents* vers les autres parties. On applique encore avec succès des vésicatoires & des remedes nervins, antispasmodiques & anodyns, soit derriere ou au-dessous des oreilles; à cause que l'artere, le nerf & la veine qui se trouvent au-dessous de cette partie, pénétrent dans la machoire inférieure & se distribuent aux racines des *dents* qui y sont attachées. Par ce moyen la sérosité acre qui se porte à la *dent* est plus aisément détournée & emportée suivant une autre direction, & l'on appaise le mouvement impétueux des esprits qui circulent dans ce nerf particulier. De-là vient qu'en pressant fortement avec les doigts la partie postérieure de la machoire inférieure pendant le paroxysme d'un mal de *dents*, la douleur cesse tant que la compression dure. On observe encore dans la pratique, qu'en appliquant sur les tempes & au-dessous de l'orbite des emplâtres préparées avec des drogues nervines & antispasmodiques, surtout avec le mastic, le baume du Perou, l'extrait de castoreum, le camphre, l'huile de muscade, le safran; & dans les douleurs violentes, l'huile exprimée de jusquiame, avec un peu d'opium, on appaise le mal en peu de tems, à cause que les ramifications du nerf qui se distribue aux muscles temporaux, ont la même origine que les nerfs qui aboutissent aux cavités des *dents*; & que le nerf situé sous l'orbite se distribue immédiatement aux *dents* antérieures de la machoire supérieure.

Lorsque les *dents* branlent, soit en conséquence d'une consomption, d'une corruption, ou d'une ulceration

scorbutique & putride des gencives, ou de l'imbecillité & de la foiblesse des nerfs, on doit employer avec les antiscorbutiques internes & les décoctions des bois, pour purifier le sang & la lymphe & dissiper la cause immédiate de la maladie, des remedes externes propres pour nettoyer & fortifier les gencives. Pour la corrosion ou l'odeur fétide des gencives & l'ébranlement des *dents* qui en resulte, je recommande sur toutes choses la liqueur suivante:

Prenez *de mastic*, *de myrrhe*, *de gomme elemi*, } *de chaque, deux dragmes.*
de germandrée, *d'orvale*, *de sauge*, & *de feuilles de myrte*, } *de chaque, deux pincées.*
de feuilles de roses rouges, trois pincées;
d'alun, une dragme & demie;
de giroflée musquée, une dragme;
de vin rouge, huit onces;
d'esprit de vin camphré, une once:

Faites-en la distilation à un degré de chaleur convenable; filtrez la liqueur, & ajoutez y, suivant l'intention que vous vous proposerez, différentes quantités d'esprit de cucillerée.

Cette liqueur, quand on s'en lave souvent la bouche, & qu'on l'applique immédiatement sur les gencives, empêche les progrès de la corruption, raffermit les *dents*, & fait renaître les chairs. On peut se servir pour la même intention & avec un égal succès de l'essence de baume du Perou mêlée avec la liqueur balsamique & une quantité convenable de miel rosat; car cette préparation possede une qualité corroborante & détersive. Il se forme quelquefois des ulceres si opiniâtres aux gencives, que les remedes les plus efficaces ne sauroient les consolider; dans ce cas il faut examiner avec soin si la maladie n'est point causée par la carie de quelque *dent*; & si cela est, il faut entierement l'extirper, & même arracher la *dent*. Il est bon pour empêcher la noirceur, la carie & les concrétions tartareuses qui se forment autour des *dents*, aussi bien que pour rafermir les gencives, de se laver quelquefois la bouche, surtout le matin à jeun, & de se frotter les *dents* avec du vin dans lequel on aura fait infuser de la sauge. Je recommande la même méthode aux vieillards dont les *dents* branlent à cause de la foiblesse des nerfs, aussi-bien qu'à ceux qui ont l'haleine puante. Lorsque les *dents* manquent, il n'est point au pouvoir du Medecin de contraindre la nature & d'en faire naître de nouvelles, ce qui oblige de recourir à une cure palliative. Le Chirurgien doit donc suppléer à ce défaut par des *dents* artificielles d'ivoire ou de cheval marin, qui servent plutôt à l'articulation de la voix & pour l'ornement qu'à la mastication, puisqu'on est obligé de les ôter toutes les fois qu'on veut manger. Ces *dents* artificielles sont non-seulement liées les unes avec les autres, mais encore avec les *dents* naturelles, par un fil d'or ou d'argent fort mince, ou par un fil ordinaire, comme Paré dans le troisieme chapitre de son second Livre, en donne un exemple d'après Hippocrate.

A. Benedictus rapporte dans le 22. chapitre de son troisieme Livre que Merulus Alexandrinus ayant perdu ses *dents*, en fixa d'autres dans les gencives avec un fil d'or pour que sa prononciation fût plus distincte. On dit que les *dents* reprennent racine après avoir été arrachées quand on les remet sur le champ dans leurs alvéoles; mais cela est aussi fabuleux que le conte de cette Dame qui pour remplacer une *dent* qui lui manquoit, en fit arracher une à son laquais & la fit insérer dans ses gencives, où elle prit de nouveau racine.

Lorsqu'il survient une hémorrhagie violente à l'occasion du scorbut & de l'ulceration des gencives, ce qui n'est pas moins fréquent que dangereux; il faut employer ontre les diaphorétiques & les remedes internes qui sont propres pour corriger l'acrimonie & pour appaiser l'effervescence du sang, les agglutinans les plus efficaces. Je n'ai rien trouvé de meilleur dans les cas de cette nature que l'esprit de vin extremement rectifié, l'essence d'ambre parfaitement soûlée, ou une liqueur préparée avec la decoction d'écorce de grenade, de fleurs de balaustes, & de sirop de grenade aigre; car ces sortes de préparations arrêtent efficacement l'hémorrhagie. Mais supposé qu'elle resiste à tous les remedes que l'on met ordinairement en usage pour l'arrêter, il faut, comme Tulpius le conseille, avoir recours à cette espece de champignon appellé *Bovist*.

Le froid est de toutes les choses, celle qui est la plus nuisible aux *dents*; car suivant Hippocrate dans le dixhuitieme aphorisme de la cinquieme Section, il est ennemi des os, des *dents*, des nerfs, du cerveau & de la moëlle épiniere. Puis donc que le froid est extremement nuisible aux parties qui n'ont point de sang, aussibien qu'à celles qui ont un sentiment exquis, je conseille à ceux qui ont des maux de *dents* de s'en garantir avec tout le soin possible. Ils doivent pour cet effet tenir leur visage chaudement, surtout durant le paroxysme, & mettre leurs joués à couvert du froid. C'est la raison pour laquelle la douleur diminue considérablement quand on remplit la cavité de la *dent* qui la cause avec des morceaux de plomb ou de noix muscade. Forestus dans la onzieme Observation de son quatorzieme Livre, conseille à ceux qui ont mal aux *dents* de ne point dormir la bouche ouverte, & de ne point trop parler, de peur que l'air ne s'insinue dans la *dent* & n'augmente la douleur. Il convient aussi pour la même raison de ne se laver jamais la bouche avec de l'eau froide. Il faut pourtant observer que le trop de chaleur n'est pas moins préjudiciable aux *dents*; car suivant le seizieme Aphorisme de la cinquieme Section, le trop frequent usage des substances chaudes relâche les chairs & affoiblit les nerfs; une trop grande chaleur dissipe les esprits & relâche les fibres. Cela vient de ce que la force des nerfs qui consiste principalement dans un degré convenable de sécheresse est détruite. Les personnes scorbutiques, celles à qui les *dents* branlent ou qui sont sujettes aux hémorrhagies, doivent s'abstenir avec soin de tout ce qui est trop chaud ou trop humide. C'est là-dessus qu'est fondée la maxime de l'École de Salerne, que les substances chaudes gâtent les *dents*:

Pultes ferventes faciunt corrumpere dentes.

Tous les acides, surtout ceux d'une espece corrosive, sont extremement préjudiciables au tissu des *dents*; car non-seulement ils causent un agacement dans ces parties, mais ils dissolvent & détruisent encore peu-à-peu leur substance. L'esprit de nitre surtout leur est très-contraire, car il passe pour convertir en très-peu de tems les *dents* les plus solides en un fluide. Les Medecins ont donc tort de conseiller à ceux qui veulent avoir les *dents* blanches l'usage de ces esprits, puisqu'ils ne peuvent que leur nuire & les rendre extremement molles. On doit donc bien se garder de suivre le conseil de Montanus, qui dans ses *Consult. Medic.* 3. ordonne ces liqueurs acides & corrosives comme les meilleures dont on puisse se servir pour nettoyer les *dents* & pour les blanchir.

Le trop grand usage des acides, tels que les vins & les bieres acescentes, engendre une acrimonie scorbutique dans le sang & dans la lymphe qui corrompt & carie les *dents* & ronge les gencives. Toutes les substances visqueuses, le laitage, les confitures & les choses préparées avec du sucre, sont nuisibles aux *dents*; tant parce qu'elles fournissent les principes d'un sang scorbutique, qu'à cause que s'attachant à la substance des gencives, elles les couvrent d'une matiere fétide & visqueuse, & par ce moyen, obstruent leur transpira-

tion : car il n'y a aucune partie du corps humain à qui la transpiration ne soit nécessaire, à cause de la nourriture qu'elle reçoit. De-là viennent le tartre, la corruption & la noirceur des *dents*. Les végétaux qui tiennent de l'ail, de même que les substances acres, salines, aromatiques & spiritueuses, nuisent beaucoup aux *dents*, aussi-bien que celles qui par leur qualité saline & acrimonieuse infectent la lymphe & contribuent à la production du scorbut, ou gâtent & corrompent la nourriture des *dents* & des gencives.

Les préparations mercurielles, soit qu'on les emploie extérieurement ou intérieurement sont encore extremement préjudiciables à la substance des *dents*; car on remarque que les frictions mercurielles dont on se sert pour exciter une salivation dans les maladies vénériennes chroniques & obstinées, noircissent & ébranlent les *dents*, corrompent & relâchent les gencives, tant à cause de la qualité corrosive du mercure occasionnée par son union avec les sels, qu'à cause que rélâchant les fibres des parties glanduleuses & nerveuses, il les remplit d'une humidité superflue. Il faut aussi remarquer que les remedes tirés de l'opium ne manquent jamais de nuire aux *dents*, comme on peut le voir dans les *M. N. C. Dec.* 2. *An.* 2. *Observ.* 163. car en interceptant le cours des esprits, ils ébranlent les *dents* & les font tomber. L'usage de l'opium dans les inflammations, peut aisément causer une gangrene & un sphacele & même la mort, comme on en voit un exemple dans Forestus, *Observ. Lib. XIV. Observ. 6. in Scholiis.* Les opiats nuisent surtout aux vieillards & aux malades d'une habitude phlegmatique, parce qu'ils causent des stupeurs, des vertiges, & des obstructions, suivant l'Observation de *Salmuth. in Cent. III. Observ.* 32. On dit que les Arracheurs de *dents* facilitent l'extraction de ces parties par l'application des semences de jusquiame & de l'opium; ce qui fait qu'on ne doit employer ces substances que lorsque la douleur devient insupportable; & même dans ce cas, il vaut beaucoup mieux les mêler avec des purgatifs, des diaphorétiques & des aléxipharmaques, que les donner seules. La fumée du tabac possede une qualité anodyne & discussive, qui la rend utile dans les maux de *dents* violens, puisqu'on trouve par experience qu'elle produit de très-bons effets : mais lorsqu'on en fait un trop grand usage elle peut en conséquence de sa qualité narcotique, ébranler & faire tomber les *dents*.

Quant aux dentifrices & aux poudres dont on se sert pour nettoyer les *dents*, il faut observer que c'est une méthode extremement pernicieuse d'employer celles que l'on prépare avec des cailloux calcinés, de la pierre-ponce & du corail; parce qu'elles rongent & consument la substance des *dents*. Il vaut donc mieux s'en abstenir & leur substituer les pierres d'écrevisses, les écailles d'huîtres calcinées, & l'os de seche réduit en poudre très-fine; que l'on peut mêler avec les poudres de nois muscade, d'iris, de mastic, d'alun, & un peu de musc. Cette poudre est excellente non-seulement pour nettoyer & affermir les *dents*; mais encore pour rendre l'haleine agréable. Il faut avoir soin après les repas de les frotter légerement avec cette poudre ou telle autre semblable. On peut se servir pour cet effet, des racines de mauve ou de guimauve mondées & trempées dans du vinaigre rosat; ou en saupoudrer l'extrémité, après l'avoir ébarbée, avec la poudre dont nous venons de parler, & on s'en frottera les *dents* pour enlever les ordures qui s'y sont attachées. FREDERIC HOFFMAN, *de Dentibus, eorum Morbis & Cura.*

Autres Observations sur le mal de Dents.

Le mal de *dents* paroît être une espece particuliere de rhumatisme; car on observe souvent dans la pratique que les douleurs des articulations, des épaules & des bras, se jettent sur un côté de la tête & causent des douleurs de *dents* insupportables; & que ces dernieres au contraire changent souvent de place, & se jettent à leur tour sur les parties dont nous avons parlé. Comme le rhumatisme est ordinairement causé par une intempérie ou changement soudain de l'air; de même le mal de *dents* l'est dans ceux qui y ont de la disposition, surtout s'ils sont d'une habitude cacochymique, lorsqu'ils passent tout d'un coup du chaud au froid, ou par les vicissitudes soudaines de ces deux qualités dans le printems & dans l'automne. Les rhumatismes affligent plus souvent les femmes que les hommes, & il en est de même des maux de *dents*, & cela pour les mêmes raisons. Quoique ces deux maladies attaquent moins souvent les hommes que les femmes, elles sont ordinairement plus violentes dans les premiers. Il y a une certaine analogie non-seulement entre un rhumatisme & un mal de *dents*, mais encore entre celui-ci & la goutte; car les maladies arthritiques, de même que les maux de *dents* sont accompagnées de douleurs, de rougeur, d'enflure, & d'une fievre légere. L'expérience fait voir encore, que ceux qui sont sujets aux rhumatismes & à la goute, ont rarement des maux de *dents*; au lieu que ceux qui sont exempts de ces maladies des muscles & des articulations en sont plus souvent affligés. On remarque dans les rhumatismes, dans la goute aussi-bien que dans les maux de *dents*, que ceux qui en ont été une fois attaqués, éprouvent des rechutes plus fréquentes, à cause de la foiblesse que ces maladies laissent pour l'ordinaire dans les parties. La goute, le rhumatisme & le mal de *dents* ne paroissent donc être qu'une seule & même maladie, avec différens degrés de force, laquelle attaquant différentes parties, est par conséquent accompagnée de symptomes différens en apparence, quoique la cause soit la même. Il suit de-là que le régime doit être le même dans une maladie que dans l'autre; & ces choses sont si évidentes, que ce seroit perdre le tems que de s'y arrêter davantage. Lorsque le mal de *dents* est si violent, qu'il résiste à la force & à l'efficacité des autres remedes, Hoffman recommande l'usage des pilules suivantes, dont il dit avoir souvent éprouvé l'effet.

Prenez *pilules alcophangines, une dragme;*
pilules de styrax, demi-dragme;
extrait de safran, six grains;

Faites-en une masse, dont vous formerez soixante pilules de six ou huit à la dose.

Observation sur la Dentition des enfans.

La nature n'ayant pas jugé à propos de faire naître l'homme avec ses *dents*, elle a pourvu à la conservation des enfans, en faisant ensorte qu'elle ne percent que l'une après l'autre. Elles ne sont composées dans la matrice que de filamens membraneux remplis d'un suc nourricier qui prend d'abord la consistance d'une gelée, ensuite celle d'un cartilage, & à la fin celle d'un os. Le tems pour la sortie des *dents* varie autant que la constitution des enfans; car quelques uns en ont à huit ou neuf mois, tandis que d'autres en ont à peine au bout d'un an : mais on observe généralement cet ordre dans leur éruption. Ce sont les incisives de la mâchoire inférieure qui percent les premieres, parce qu'étant les plus petites de toutes, elles ont plutôt acquis leur perfection; & qu'ayant leurs couronnes tranchantes, elles ont aussi plutôt coupé la gencive qui couvre toutes les *dents* au commencement de leur génération. Les canines paroissent ensuite, & enfin les molaires.

Quoique la pousse des *dents* soit une chose très-naturelle, & qu'elle se fasse sans peine dans certains enfans, elle ne laisse pas de faire beaucoup de mal à d'autres, à cause des différens symptomes dont elle est accompagnée. De-là naît une dentition difficile, qui n'est ordinairement autre chose qu'une éruption plus lente & plus douloureuse des *dents* hors des gencives, que l'on peut connoître par les signes suivans.

Les enfans sont tourmentés d'une chaleur extraordinaire,

& saisis de frayeurs soudaines ; on les voit tressaillir pendant leur sommeil, qui est interrompu par des cris continuels ; ils tetent avec plus d'avidité, & portent plus souvent les mains à leur bouche. Pendant ce tems-là la partie antérieure des mâchoires s'enfle, devient blanche ou rouge ; ils rendent une grande quantité de salive, une lymphe ténace leur coule de la bouche ; ils sont ou constipés, ou attaqués d'une diarrhée. Ces symptomes sont accompagnés d'autres beaucoup plus dangereux, comme de mouvemens convulsifs & épileptiques, de fievres aiguës, de contorsions violentes des mâchoires & d'autres symptomes semblables, qui ont différens effets, suivant que la pousse est plus ou moins difficile, & que les enfans sont plus ou moins sensibles.

La difficulté que les *dents* ont à percer provient quelquefois des *dents*, & quelquefois des gencives : des premieres, lorsque les *dents* qui cherchent à percer sont ou trop grosses ou trop pointues, comme les *canines* ou œilleres ; ou lorsque croissant trop lentement, elles rongent, piquent & percent les gencives trop longtems ; ou qu'elles percent plusieurs à la fois : des secondes, lorsque leur tissu est si fort & si serré qu'il empêche les *dents* qui sont cachées dans les alvéoles de sortir librement.

Comme la chair des gencives qui est extremement sensible à cause qu'elle est composée de différentes fibres membraneuses & nerveuses, ne peut qu'être extremement blessée, piquée & enflammée par la protrusion violente des *dents* ; on ne doit pas être surpris qu'il en résulte des demangeaisons & des douleurs de gencives ; & que l'irritation véhémente & l'ébranlement qu'elle cause dans le sisteme nerveux soient suivis de frayeurs soudaines, de tressaillemens, de vomissemens, de l'asthme, de la toux & même d'accès épileptiques & convulsifs ; surtout si les enfans ont eu auparavant le cerveau ou le sisteme nerveux affoibli, soit naturellement ou par accident, & une disposition aux contractions spasmodiques ; car ces dernieres ne peuvent manquer de se manifester, lorsqu'ils sont attaqués de douleurs aiguës ou de la fievre.

Il n'est pas difficile non plus de comprendre d'où vient que lorsque les *dents* ont de la peine à percer, le ventre est ou trop libre ou trop serré ; car toute douleur violente excitant des spasmes dans tout le corps & offensant en même-tems les premieres voies, le lait s'aigrit, ce qui retarde ou avance les évacuations qui en dépendent.

Quant aux prognostics, la pousse des *dents* est dangereuse & souvent funeste aux enfans ; car ces maladies cruelles & violentes qu'elle occasionne, comme j'ai déja dit, jettent les parties dans une si grande foiblesse, que les enfans n'ont point assez de force pour y résister, & pour lors les autres symptomes augmentent à proportion. La pousse des *dents* est beaucoup plus dangereuse pour les enfans qui sont pléthoriques & qui deviennent en quelque sorte pésans & livrés à un sommeil presque continuel, ce qui présage des convulsions, suivant Hippocrate, qui assure encore que les enfans ont beaucoup plus de peine à pousser leurs *dents* lorsqu'ils ont la toux, & qu'ils s'en trouvent plus affoiblis, ce qui doit être certainement ; car outre que la toux diminue la force qui est nécessaire pour la pousse des *dents*, elle dénote encore une grande quantité de sucs acres & visqueux dans le corps, lesquels irritant violemment les gencives, doivent beaucoup inquieter les enfans. Ceux qui sont constipés sont dans un état beaucoup plus dangereux que ceux qui ont le ventre libre, quoiqu'on en voie tous les jours des uns & des autres mourir des convulsions qu'excite la douleur durant le paroxysme de la fievre. Il importe encore dans ce cas de connoître si les enfans sont d'un tempérament délicat, ou s'ils sont nés de parens livrés à des passions violentes ; car si cela est, ils seront surement attaqués de convulsions dangereuses, quoique tous ceux qui en ont n'en meurent pas toujours. Enfin le danger est d'autant plus grand que les *dents* ont plus de peine & sont plus de tems à percer, car la nature se trouvant trop affoiblie succombe sous la violence du mal. A l'égard de ce qu'avance Hippocrate dans l'endroit que nous avons cité, que les enfans échappent des convulsions lorsqu'ils viennent à avoir une fievre aiguë, & qu'ils guérissent plus aisément en hiver qu'en été, je m'en rapporte à l'expérience des autres.

CURE.

Celui qui veut traiter avec succès les maladies dont les enfans sont menacés, doit d'abord faire attention au tems que la nature a assigné pour la pousse des *dents*, qui est pour l'ordinaire vers le septieme mois. Il doit même prendre garde avant ce tems-là qu'ils ne mangent rien de chaud ni de solide, & ne leur donner que des alimens & des boissons très-légeres. Et comme il est extremement avantageux pour eux que leurs nourrices soient d'un bon tempérament & qu'elles observent un régime convenable, elles doivent s'abstenir de tout ce qui est chaud, du vin, des aromates & autres choses semblables, ne boire que de l'eau, & n'user que de substances altérantes & humectantes. Ces précautions doivent être observées principalement dans le tems de l'éruption des *dents* & avant qu'elle commence à devenir pénible.

La premiere chose à laquelle on doit s'attacher dans la cure est d'appaiser la douleur & l'inflammation, qui sont ordinairement accompagnées d'une fievre légere, de convulsions & de la diarrhée, & de relâcher & d'amollir les gencives que les *dents* percent avec plus de facilité. Rien ne satisfait mieux à cette intention que les remedes qui possedent une qualité relâchante & calmante, dont les principaux sont la gelée de corne de cerf dissoute dans quelque liqueur convenable, avec l'essence de pavot sauvage & quelques gouttes de liqueur anodyne minérale, & donnée dans des intervalles convenables.

On peut encore donner avec succès une dose convenable de la composition suivante.

Prenez *des eaux de lis des valées,*
de fleurs de tilleul,
de primevere, } *de chaque, une once.*
de poudre du Marquis,
d'antimoine diaphorétique, } *de chaque, un scrupule.*
de safran, quelques grains,
de sirop de pivoine cultivée,
de pavot sauvage, } *de chaque, une dragme.*

Et ajoûtez-y,

d'esprit de sel ammoniac, quelques gouttes.

Il est souvent plus avantageux dans toutes les maladies violentes qui affligent les enfans, aussi-bien que dans celles dont la pousse des *dents* est suivie, de faire prendre à leurs nourrices plutôt qu'à eux, les remedes qu'on juge leur être convenables. J'ai souvent vu prescrire pour cet effet avec beaucoup de succès, des remedes anti-spasmodiques, tels que les poudres composées de racine de pivoine, de corne de cerf, d'unicorne fossile, d'ambre, de castoreum & d'autres drogues semblables.

Rien n'est plus capable d'augmenter le cours impétueux des humeurs qui se portent vers les parties supérieures, qu'une constipation opiniâtre jointe aux flatuosités & aux spasmes qu'elle occasionne dans les intestins qui sont revêtus d'une tunique nerveuse.

Le Medecin doit donc s'attacher à tenir le ventre de l'enfant suffisamment libre par des clysteres émolliens & huileux, & celui de la nourrice par des purgatifs convenables,

convenables, de peur que la cure ne soit ou retardée ou totalement empêchée par une cause aussi nuisible.

Il faut aussi appliquer sur les gencives les remedes que l'on croira les plus propres pour les ramollir & les relâcher. La crême, le beure sans sel, seul ou mêlé avec du miel, sont extremement utiles pour cet effet. Il n'est pas moins avantageux d'appliquer une figue ouverte en deux, sur l'endroit où l'on voit que la *dent* cherche à percer, & où l'enflure, la douleur & la chaleur commencent à se faire sentir. La moelle enfermée dans l'os du pié d'un veau, le mucilage de semences de coings avec quelque peu de jaune d'œuf dissous dans de l'eau rose, le sirop violat ou la cervelle de lievre, passent pour être spécifiques dans ce cas. Mais je ne connois rien de plus efficace qu'un liniment préparé avec le blanc de baleine, le sirop de pavot blanc, l'huile d'amandes douces, le safran & le nitre, que l'on applique sur la gencive malade. Quelques-uns recommandent une croûte de pain blanc cuite dans du lait & mêlée avec un peu d'huile rosat & de safran, comme un remede admirable pour appaiser la douleur & l'inflammation.

Supposé que la *dent* ne perce point, il faut faire une incision dans les gencives, & couper avec le bistouri les membranes contiguës aux extrémités des *dents*; ce que j'ai vu pratiquer plusieurs fois avec succès.

Toutes les substances d'une nature chaude & pungitive, les errhines spiritueuses & les astringens appliqués sur les gencives en forme d'onguent, sont extremement nuisibles dans les cas où les *dents* ont de la peine à percer, à cause que le mouvement étant pour lors accéléré dans tout le corps, ils augmentent les symptomes aussi bien que la fievre, qui est presque toujours inséparable de la douleur. On ne peut donc que blâmer les meres qui tiennent leurs enfans sous un régime trop chaud, ou qui les logent & les couchent trop chaudement lorsqu'ils sont attaqués de maladies accompagnées de douleur, de fievre & d'inflammation. Puisque rien ne donne de plus grandes espérances de guérison que la liberté du ventre, on doit s'abstenir des corroboratifs & des astringens; j'ai toujours observé que leur usage a des suites funestes & qu'il occasionne des convulsions & plusieurs autres symptomes aussi fâcheux. F. Hoffman.

Opérations Chirurgicales relatives aux dents.

Quelques personnes ont les *dents* & les mâchoires si serrées, qu'ils ne peuvent ni manger ni parler qu'avec beaucoup de peine. Cette incommodité paroît devoir son origine à une rigidité ou spasme des muscles de la mâchoire inférieure, ce qui lui a fait donner le nom de roideur, *rigor*, ou de spasme de la mâchoire.

Cette espece de spasme ou de convulsion ne vient pas toujours de la même cause, car elle est quelquefois excitée par la blessure des nerfs & des tendons de quelque partie du corps, ou par l'amputation d'un bras ou d'une jambe, comme je l'ai souvent observé dans les Camps; quelquefois aussi elle est causée par une inflammation de la mâchoire même ou des muscles de la gorge.

Lorsque cette maladie provient d'une blessure, il faut commencer par examiner s'il n'y a point de corps étranger dans la plaie qui cause ces spasmes, car on ne l'a pas plutôt retiré que les mouvemens spasmodiques cessent, quoiqu'ils aient résisté à tous les remedes nervins. Que s'il n'y a point de corps étranger dans la plaie, on peut conclure avec raison que les spasmes procedent d'une offense des nerfs & des tendons, & il faut avoir recours aux remedes usités dans des pareils cas, tels que le baume du Pérou, de Copaü, l'huile de térébenthine, ou à un mélange de cette huile avec de l'eau de la Reine de Hongrie modérément chaude que l'on insusera de tems en tems dans la plaie. On appliquera ensuite dessus quelque cataplasme digestif composé de scordium, d'absinthe, d'auronne, de fleurs de sureau, de camomile & autres semblables cuites dans du vin. Si ces remedes ne réussissent point, il faudra nécessairement couper le nerf offensé, à moins qu'on ne craigne pour la vie du malade. Ces spasmes & ces convulsions cesseront ensuite en moins de tems qu'on ne l'avoit cru. Le nerf offensé est quelquefois si profondément situé qu'on ne sauroit en approcher ni le séparer sans exposer le malade à une mort certaine. Ce cas est fâcheux, il est vrai: mais il reste un remede qui est d'amputer sans délai le bras ou la jambe dans laquelle se trouve le nerf offensé, supposé que le malade ait assez de force pour supporter l'opération. Lorsque la maladie survient après l'amputation d'un membre, la cure en est beaucoup plus aisée, car dans ce cas elle cesse souvent d'elle-même dès qu'on a ôté la ligature ou le vitriol dont on s'étoit servi pour arrêter l'hémorrhagie. Il est assez ordinaire de voir les remedes les plus efficaces & les meilleures méthodes devenir inutiles dans cette maladie, & j'ai souvent vu des malades qui ont péri misérablement.

Lorsqu'une inflammation des amygdales ou des muscles qui font agir la mâchoire empêche les *dents* de s'écarter les unes des autres, ce qu'on peut faire de mieux est d'appaiser cette inflammation par les méthodes usitées en pareils cas; car elle n'est pas plutôt dissipée que la rigidité & la roideur des mâchoires & de la bouche cessent insensiblement. Mais comme le malade pourroit souffrir de la faim pendant ce tems-là, il est absolument nécessaire de lui faire avaler du bouillon, de la biere chaude préparée avec des jaunes d'œufs, des émulsions d'amandes douces, des gelées de corne de cerf & autres préparations nourrissantes, que l'on peut prendre même avec les *dents* très-raprochées. On lui donnera si la nécessité l'exige, des lavemens nourrissans composés des mêmes ingrédiens.

Quelques Medecins ont inventé différens instrumens pour écarter les mâchoires, communément appellés *specula oris* ou *specilla oricularia*. On peut, il est vrai, à l'aide de ces instrumens, dont l'un est représenté dans la *Pl. XI. Fig.* 12. & l'autre *Fig.* 13. faire prendre plus commodément aux malades les alimens & les remedes dont ils ont besoin: mais je suis si fort éloigné d'en recommander l'usage dans toutes sortes de cas, que je les crois au contraire extremement dangereux & nuisibles dans quelques-uns. Il ne se peut faire en effet que la séparation violente & forcée des mâchoires, n'augmente l'inflammation des muscles, & avec elle la douleur & les spasmes, au lieu que l'on peut éviter ces inconvéniens en nourrissant le malade comme j'ai dit ci-dessus. On peut donc rejetter l'usage de ces sortes d'instrumens, non-seulement comme inutiles, mais encore comme cruels & capables de causer les accidens les plus funestes. Je ne saurois approuver non plus la pratique de Dionis, tout célebre Chirurgien qu'il étoit, qui vouloit que dans les cas où l'on ne peut écarter les mâchoires pour faire prendre de la nourriture & des remedes au malade, on cassât quelques *dents*. Mais bien loin de condamner l'usage de ces instrumens dans les cas où il est nécessaire d'ouvrir extremement la bouche, soit pour y découvrir quelque maladie, ou pour opérer sur le palais, sur les amygdales ou sur les *dents*, je recommande au contraire pour cet effet le *speculum oris* représenté dans la *Pl. XI. Fig.* 13. ou tel autre instrument propre au même usage.

Méthodes pour nettoyer les dents.

Comme les petites écailles jaunes & noirâtres qui se forment sur les *dents* défigurent la bouche, la rendent puante & font perdre aux *dents* leur fermeté, il est absolument nécessaire si l'on veut les conserver de les détacher le plus promptement qu'il est possible. On se sert pour cet effet de plusieurs instrumens que l'on voit représentés dans la *Pl. XI. Fig.* 14. 15. 16. & 17. dont les uns sont pointus, les autres larges, les autres trenchans & les autres faits en forme de déchaussoir,

comme dans la *Fig.* 17. Mais comme il y en a un grand nombre on peut les monter à vis sur un manche commun représenté par la lettre *B*, *fig.* 14. ou les fixer dans des manches propres à chacun d'eux, comme dans les *figures* 16. & 17. que j'ai prises de Fauchard. On appliquera ces instrumens près des gencives, & saisissant les extrémités des *dents* de l'autre main, ou enlevera peu à peu ces écailles les unes après les autres. Mais il faut agir ici avec beaucoup de précaution, de peur de déchirer les gencives ou d'arracher les *dents*. On aura soin ensuite de les frotter les unes & les autres pendant quelques jours avec la teinture laiteuse de Mynficht, ou avec du miel rosat mêlé avec quelques gouttes d'esprit de sel ou de vitriol; car par ces moyens non-seulement on rendra les *dents* extrémement blanches, mais on raffermira encore les gencives. J'ai vu il n'y a pas long-tems en Saxe un Opérateur qui avec l'instrument représenté par la *Fig.* 17. nettoya en ma présence les *dents* à plusieurs personnes avec beaucoup de promptitude & de dextérité.

Il faut avoir soin pour empêcher qu'il ne se forme des nouvelles écailles, & que les *dents* ne se noircissent comme auparavant, de les nettoyer tous les six ou sept jours avec quelque dentifrices convenables; mais il est aussi nuisible pour les *dents* de les frotter trop souvent, & avec des substances acres, crues & drastiques, que de les négliger tout-à-fait.

Les poudres acres préparées avec la pierre ponce, la brique, le corail, la cendre du tabac & autres substances semblables, ne valent rien, parce qu'elles rongent les *dents* avec trop de force. Il en est de même des esprits, surtout de ceux de sel & de vitriol qui les corrodent & les consument insensiblement.

Les meilleurs dentifrices sont ceux que l'on prépare avec des substances d'une nature plus douce, telles que les pierres d'écrevisses, la nacre de perle, les écailles d'huitres & la corne de cerf calcinées, la craie, la racine d'iris de Florence, la Myrrhe, que l'on réduit en poudre & dont on fait un mélange, auquel on peut ajouter pour raffermir les gencives, quelques gouttes d'esprit de sel ou de vitriol.

Voici la maniere de préparer cette composition.

Prenez *de la craie calcinée,*
de la myrrhe rouge,
de racine d'iris de Florence,
de la corne de cerf calcinée, } *de chacun deux dragmes;*
d'esprit de sel, depuis trois gouttes jusqu'à six.

Mêlez; & faites-en une poudre que vous garderez pour l'usage.

Ou

Prenez *d'écaille d'huitre,*
de la nacre de perles calcinées, } *de chaque deux dragmes;*
de sang de dragon, une dragme;
de cachou, un scrupule.

Mêlez & faites-en une poudre très-fine.

On donnera à ces poudres une saveur agréable avec quelques gouttes d'huile de canelle, de clous de girofle, ou de bois de Rhodes. La cendre du tabac, pourvu qu'on en use rarement, est un excellent remede pour dissiper la noirceur des *dents*.

La préparation suivante n'est pas moins bonne.

Prenez *d'eau de plantain, une once;*
de miel rosat, deux dragmes;
d'esprit de sel, dix gouttes;

Mêlez,

On trempera le bout d'une serviette ou d'un mouchoir dans cette liqueur, & l'on en frottera tous les jours les *dents*, jusqu'à ce qu'elles aient repris leur blancheur; mais il est bon en même tems d'user tous les six ou sept jours de quelque dentifrice convenable. Quelques Dentistes recommandent l'esprit de sel ou de vitriol, pour dissiper la noirceur des *dents*: mais cette méthode ne vaut rien, parce qu'il n'y a point de substance qui les détruise plus promptement. Supposé que l'on veuille s'en servir, il faut avoir soin de se laver la bouche aussitôt après avec de l'eau, de peur que ces liqueurs n'y laissent quelque acrimonie. Il n'y a rien de meilleur pour conserver les *dents*, que de les laver tous les matins & après chaque repas avec de l'eau en les frottant avec le bout du doigt. Il faut aussi se servir une fois par semaine de quelque bon dentifrice, que l'on mêlera si l'on veut avec du sel, que j'ai trouvé extremement efficace pour cet effet. On garantira par cette méthode les *dents* des humeurs tenaces & des parcelles de viandes qui ont coutume de s'y attacher, & d'y former des croutes; aussi-bien que de la corruption des douleurs & des maladies auxquelles elles sont sujettes.

Des Dents cariées.

Lorsque les *dents* sont cariées, on ne sauroit manger qu'il ne s'amasse dans les trous qui s'y sont formés des parcelles de viandes, qui venant à s'y corrompre, les rongent de plus en plus, aussi-bien que leurs nerfs & leurs membranes, ce qui défigure la bouche du malade & le tourmente extremement. On a inventé depuis long-tems des remedes pour guérir ces maladies, ou du moins pour les appaiser. La premiere chose que l'on doit faire dans les cas de cette nature, est d'ôter avec une petite aiguille, ou cure-dent, ou tel autre instrument convenable, tel que ceux que l'on voit représentés dans la *Pl. XI. Fig.* 19, 20, *ou* 21, les ordures qui se font amassées dans ces trous, & les remplir aussi-tôt avec du mastic ou de la cire blanche que l'on renouvellera toutes les fois qu'il en sera besoin. On garantit souvent les *dents*, par ces moyens, des ordures qui s'y amassent, aussi-bien que des effets de l'air, outre qu'on empêche la corruption de faire de plus grands progrès. Quand la carie n'est pas profonde, on peut souvent l'enlever avec une rugine: mais lorsque les dents molaires sont attaquées d'une maladie de cette nature, surtout dans le milieu, le plus sûr est d'en remplir les trous avec des petits morceaux d'or ou de plomb, par le moyen des instrumens représentés dans la *Pl. XI. Fig.* 20 & 21. Lorsque la carie a pénétré trop avant pour pouvoir mettre ces méthodes en usage, il faut verser dans les trous quelques gouttes d'huile de clous de girofle, de canelle, de gayac, ou d'esprit de vitriol, pour consumer les ordures qui s'y sont amassées & pour appaiser les douleurs qu'elles causent. Supposé que ces remedes ne produisent pas l'effet qu'on souhaite, on introduira dans la cavité de la *dent* un cautere actuel, pareil à ceux que l'on voit représentés dans la *Pl. XI. Fig.* 20 ou 21; car cette opération dissipe les ordures & la douleur en très-peu de tems, sans incommoder beaucoup le malade, pourvu qu'on la fasse avec précaution, & qu'on prenne garde de ne point offenser les parties voisines. Les cavités des *dents* étant ainsi cautérisées, il faut les remplir avec quelque substance convenable, pour empêcher que les douleurs ne reviennent. Que si ces mesures sont inutiles, & qu'on ne puisse remplir la cavité de la *dent* avec de l'or, du plomb ou de la cire, il n'y a point d'autre remede que de l'arracher, à moins que quelque circonstance ne s'y oppose.

Méthode d'appaiser le mal de dents par une Opération manuelle.

Le mal de *dents* est quelquefois si violent & si opiniâtre

qu'il résiste aux remedes les plus efficaces : & pour lors il faut avoir recours à la Chirurgie. On l'appaisera en scarifiant les gencives, comme Pline l'observe dans le septieme chapitre de son trente-deuxieme Livre, ce qui est une méthode que l'on pratique souvent ; ou en plongeant un cautere actuel dans la cavité de la *dent* cariée, de la maniere que nous avons dit ci-dessus. On pourra encore appliquer un cautere sur la partie appellée antitragus par les Anatomistes, y faire une incision, ou suivant Schelhammer, la presser fortement avec les doigts ; ou enfin arracher la *dent* qui cause la douleur.

Maniere d'égaliser les dents, & de les polir, quand elles blessent la langue & les levres par leurs pointes.

Les *dents* sont quelquefois si mal arrangées, qu'elles avancent les unes sur les autres, ou trop en dedans, ou trop en dehors. Il arrive plus souvent encore que les pointes des *dents* qui ont été cassées avancent inégalement, & forment des âpretés qui nuisent à la parole & à la mastication, & qui piquent la langue, les joues ou les levres, ce qui occasionne souvent des inflammations, des douleurs, des ulceres & même des cancers. Il faut donc remédier promptement à la cause de ces maladies formidables, soit en égalisant ces *dents* incommodes, avec la lime représentée dans la *Pl. XI. Fig.* 22. ou, si le cas le requiert, en coupant avec des ciseaux les pointes qui avancent trop. S'il arrive que ces méthodes soient inutiles, il ne reste plus d'autre remede que d'arracher la *dent*.

De l'extraction des dents, & des précautions qu'elle exige.

Il faut bien peu s'aimer & sa santé, pour se faire arracher sans nécessité & dès la moindre douleur les *dents* fermes & saines ; car une pareille opération est non-seulement douloureuse, mais encore accompagnée de beaucoup de danger, *les dents* étant fixées dans leurs alvéoles comme autant de clous dans une piece de bois. D'ailleurs l'extraction des *dents*, sur-tout de celles de devant, nuit considérablement à la mastication & à l'articulation de la voix. Ce malheur est irréparable dans les adultes, puisqu'il est rare que de nouvelles *dents* remplacent celles qui ont été arrachées. Il y a cependant plusieurs cas où cette opération est absolument nécessaire, premierement aux enfans lorsque les *dents* incisives se disposent à tomber ; car il vaut mieux les arracher que d'attendre qu'elles tombent d'elles-mêmes. Lors donc qu'on s'apperçoit qu'elles branlent, il faut les incliner de côté & d'autre, jusqu'à ce qu'on puisse les arracher ou avec les doigts, ou avec un brin de fil qu'on attache autour, ou ce qui est beaucoup plus commode, avec un bec de corbin ; car il est à craindre, lorsqu'on laisse trop long-tems ces *dents* dans les gencives, qu'il n'en croisse de nouvelles auprès qui défigureroient la bouche. Il perce quelquefois aux enfans des *dents* au palais ou dans quelqu'autre endroit semblable, ce qui les empêche de téter ou de parler ; lorsque cela arrive, il ne faut point différer à les arracher. Les *dents* causent quelquefois des douleurs si insupportables, surtout quand elles sont gâtées, que les remedes les plus efficaces deviennent inutiles, & pour lors on est obligé d'en faire l'extraction. Quatriemement, lorsque les *dents* sont d'une figure & d'une grosseur à défigurer la bouche, à offenser la langue & les levres, ou à empêcher la conglutination des plaies que ces parties peuvent recevoir, il ne faut pas différer un moment de les arracher. Il faut de même arracher celles qui sont devenues fistuleuses, parce que pour l'ordinaire les autres remedes sont inutiles.

Voici la maniere dont se fait cette extraction :

Lorsque la *dent* que l'on veut arracher est placée dans la mâchoire inférieure, on fait asseoir le malade à terre sur un carreau ; & si elle est à la mâchoire supérieure, sur un siege un peu plus haut ou sur un lit : après quoi le Chirurgien saisit la dent avec un instrument convenable, & l'enleve à plomb de son alvéole, de la même maniere qu'on arrache un clou. On tire l'instrument en-haut quand la dent est en-bas ; & en-bas quand elle est située à la mâchoire supérieure. Mais il faut beaucoup d'art & de dextérité dans cette opération pour ne point rompre la *dent*, & ne la point manquer. Quant aux instrumens dont on se sert pour cet effet, ils sont si nombreux & si différens que c'est une étude même pour les Chirurgiens que de les connoître tous. Ceux dont on se sert le plus communément, sont le pélican & le bec de corbin. Nous en avons représentés quelques autres de moins communs dans la *Pl. XI. Fig.* 23, 24 & 25. On se mettra beaucoup plus au fait de leurs avantages par la pratique que par toutes les descriptions qu'on pourroit en donner. Lorsque ces instrumens ne sont point suffisans pour arracher les chicots, ou les morceaux des racines qui sont restées dans les alvéoles, on en emploie d'autres, dont les meilleurs & les plus usités sont celui qu'on appelle *Pes Capræ, pié de Chevre*, & celui que l'on voit représenté par la *Fig.* 26. de la *Pl. XI.* l'instrument représenté par la lettre *A*, *Fig.* 23. sert au même effet, & son autre partie *B*, à l'extraction des *dents*. Garengeot, dans son Traité des *Instrumens de Chirurgie*, & Fauchard un des plus habiles Dentistes ont donné la figure & la description d'un grand nombre d'autres instrumens. Mais il faut observer qu'il ne faut jamais arracher une dent, quelque nécessité qu'il y ait de le faire, lorsque les gencives ou quelqu'unes des parties voisines sont attaquées d'une inflammation violente, de peur que la douleur dont l'opération est suivie, n'augmente l'inflammation, & n'occasionne plusieurs autres symptomes fâcheux.

Maniere d'ajuster les dents artificielles.

Rien ne défigure plus une bouche & ne nuit davantage à la prononciation de certains mots que le défaut des *dents* antérieures, ainsi que nous l'avons déja observé, & que l'expérience le prouve tous les jours. C'est pour obvier à ces inconvéniens qu'on a inventé des *dents* artificielles d'ivoire, de *dents* de cheval marin & d'os de bœuf, que l'on attache à celles qui restent. On en fait fabriquer autant qu'il en manque avec ces os, & on les fait tenir ensemble, & avec les *dents* naturelles, avec du fil d'or ou un brin de soie. Mais pour que ces *dents* artificielles puissent se conserver plus long-tems, il faut avoir soin de les ôter quand on va se coucher, & les nettoyer avec soin avant de les remettre. S'il arrivoit que quelque chicot empêchât de pouvoir ajuster ces sortes de *dents*, il faudroit ou le limer, ou l'arracher avec quelqu'un des instrumens dont nous avons parlé ci-dessus.

Explication des figures de la Planche XI. relatives aux opérations que l'on fait sur les dents.

Figure 12. représente un instrument communément appellé *speculum oris*. Il est muni d'une vis pour pouvoir écarter les *dents* quand on veut faire quelque opération dans la bouche. *A A* représentent les parties que l'on introduit entre les *dents* incisives ; & *B*, la vis qui sert à les écarter autant qu'on veut.

Fig. 13. représente un autre *speculum oris* fait en forme de tenaille. On applique sa partie *A* sur la langue pour l'abbaisser & l'empêcher de remuer ; & les parties *BB* sous les *dents* incisives de la mâchoire supérieure ; & au moyen des branches ou extrémités *CC*, on ouvre la bouche & on abbaisse la langue tout à la fois.

Fig. 14. 15. 16. & 17. sont divers instrumens pour nettoyer les *dents*, & en enlever les écailles tartareuses. Leurs pointes ont différentes formes, pour qu'elles

puissent s'ajuster à la figure & à la situation des *dents*. Le manche *B*, *fig.* 14. est tellement construit, qu'on peut y ficher ces instrumens tour-au-tour par le moyen de la vis *CCC*.

Fig. 18. & 19. sont des instrumens destinés au même usage, mais un peu plus grands, & tels que Fauchard les demande.

Fig. 20. & 21. sont deux instrumens pour nettoyer les cavités des *dents*, pour les cautériser, ou y introduire des petits morceaux d'or ou de plomb.

Fig. 22. représente une lime pour limer les *dents* qui sont cariées, ou qui piquent la langue & les levres. *A* représente la lime, & *B* son manche.

Fig. 23. représente une nouvelle espece de davier. On peut se servir de sa partie *A*, au lieu du pié de chevre, pour arracher les racines d'une *dent*; & de la partie *B*, en y ajoutant le crochet *C*, pour enlever la *dent* entiere par le moyen de la vis *D*, suivant qu'elle est plus ou moins grosse, outre qu'on peut cacher la *dent* dans l'étui *E* quand elle incline en arriere, si la nécessité l'exige.

Fig. 24. représente un autre davier, qui, au moyen de la vis *A* & de la boule ou manche *B*, peut servir à arracher les *dents* de quelque grosseur qu'elles soient.

Fig. 25. représente un autre instrument pour le même effet, muni de trois crochets; l'un droit, représenté par *A*; & deux courbes, représentés par *BC*. Le premier sert à l'extraction des *dents* molaires antérieures, & les autres pour arracher celles qui sont plus avant dans la bouche. On peut fixer chacun de ces crochets à la machine par le moyen de la vis *D*, suivant la position de la *dent* que l'on veut arracher. La principale partie de cette machine *F* s'allonge ou se raccourcit par le moyen du manche *E* & de la vis *G*.

Fig. 26. représente un crochet pour arracher quelques *dents*, aussi-bien que leurs racines. Heister, *Instit. Chirurg.* Voyez *Odontalgia*.

DENSITAS, πυκνότης; la densité est quelquefois opposée à *raritas*, dilatation; & pour lors elle signifie condensation, & quelquefois la même chose que *crebritas*, ce qui est fréquent. L'adjectif *densus* est exprimé par δασύς, (voyez *Dasys*) & par πυκνός, qui, dans Hippocrate, 5. *Aph.* 62. signifie densité de tissu: mais appliqué au pouls ou à la respiration, il signifie fréquent, réitéré, comme dans le 4. *Epid. sect.* 4. T. VI.

DENTAGRA, ὀδοντάγρα, de ὀδούς, *une dent*, & ἄγρα, *proie*, *capture*; est un instrument de Chirurgie qui sert pour arracher les *dents*. Il est encore appellé ψαλίς. Ses autres noms en latin sont *dentoducum*, *dentarpago*, *odontagogum*. Voyez les différentes formes de ces instrumens dans Paré, *Lib. XVI. cap.* 27. & dans la *Planche XI. Dentagra* signifie aussi la goute aux *dents*. Voy. *Arthritis*.

DENTALIS LAPIS, est cette espece de tartre ou de tuf formé de la coagulation de plusieurs particules visqueuses, laquelle s'attache aux dents, & acquiert presque la dureté de la pierre. Helmont, *Alimenta tartari insontia*, *Numbr.* 23.

DENTALIUM, Offic. Schrod. 5. 328. Charlt. Exer. 63. Mont Exot. 6. *Dentales*, Scyll. p. 136. Tab. 18. n. 7. 8. *Dentalium conchæ species*, Ind. Med. 45. *Dentale læve, album, alterâ extremitate rufescens*, Lift. Hist. Conch. 14. Sect. 11. n. 2. *Dentales*, Gesn. de Aquat. 345. *Tabulus dentalis lævis*, Lang. Meth. Testat. 5. Rondel. de Pisc. 2. 110. *Autales dicuntur alii ejusdem formæ, sed minores*, Bonan. 91.

C'est un petit coquillage de figure conique, oblong, blanc, lequel renferme une espece de ver. On le trouve sur les côtes d'Angleterre. Il est alcali, absorbant, cordial & astringent. On trouve une autre espece de *dentale* sur les côtes de la Normandie, qui n'est autre chose qu'un petit peloton de sable qui sert de demeure à un ver. Geoffroy.

On n'en fait pas un grand usage en Medecine: mais il paroît posséder les mêmes vertus que les autres substances testacées.

DENTARIA, *dentaire*.

Voici ses caracteres:

Elle porte une silique longue, remplie de semences qui sont rondes pour la plupart. Lorsque cette silique est mûre, ses panneaux prennent une forme spirale, & elle jette ses semences avec beaucoup de violence. Sa racine est écailleuse, charnue & dentelée, ou découpée en forme de dents. Boerhaave, *Index alter*, *Pars II. p.* 21.

Boerhaave ne fait mention que d'une espece de cette plante, qui est,

Dentaria, heptaphyllos, baccifera, C. B. Pin. 322. Raii Hist. 1. 784. Hist. Oxon. 2. 254. Tourn. Inst. 225. Elem. Bot. 192. Park. Theat. 619. Boerh. Ind. A. 2. 21. *Dentaria*, Offic. Ind. Med. 65. *Dentaria, viola dentaria*, Mont. 42. *Dentaria heptaphyllos Clusii*, Ger. 834. Emac. 985. *Coralloides altera sive septifolia*, J. B. 3. 899. *Coralloides septifolia, dentaria heptaphyllos*, Chab.

On trouve cette plante dans les Jardins des Botanistes. Elle fleurit au mois d'Avril. Sa racine est d'usage, & possede une qualité dessiccative & astringente. Dale.

DENTARIUS, ὀδοντικός, *Dentiste*, est celui qui arrache les dents, ou qui guérit leurs maladies. Galien, *ad Thrasybul. c.* 24. où l'on trouve aussi *Ocularius* & *Auricularius*, ὀφθαλμικὸς καὶ ὠτικός, le premier est un Oculiste; & le second, un Medecin qui traite les maladies des oreilles.

DENTARPAGA. Voyez *Dentagra*.

DENTES COLUMELLARES, dans Varron & dans Pline, sont ce que Varron appelle dans un autre endroit *dentes canini*, dents canines. Castelli.

DENTICULATA, dans Boerhaave, *Index alter*, est le nom de la *Moschatellina*, *foliis fumariæ bulbosæ*. Voy. *Moschatellina*.

DENTIDUCUM. Voyez *Dentagra*.

DENTIFRICIUM, ὀδοντότριμμα, *dentifrice*; remede dont on se sert pour frotter & nettoyer les dents, aussi-bien que pour dégorger les gencives quand elles sont pleines d'humeurs.

DENTILLARIA; nom de la *Plumbago quorumdam*.

DENTISCALPIUM, ὀδοντόγλυφον, est un instrument de Chirurgie qui sert à nettoyer les dents. C'est, dans Scultet, un instrument avec lequel on déchausse les dents, pour pouvoir les arracher avec plus de facilité. Un *déchaussoir*.

DENTITIO, ὀδοντοφυΐα; Eginete, ὀδοντίασις, *dentition*; la pousse des dents dans les enfans. Elle differe de l'ὀδαξισμός (*Odaxismus*) de Galien, & du ὤλων ὀδαξισμός d'Hippocrate, qui est la demangeaison que sentent les enfans aux gencives quand leurs dents commencent à pousser. Blancard.

DENTO, est celui dont les dents sont longues & fort avancées, ou qui a la bouche grande. Blancard.

DENUDATIO, γύμνωσις, *dénudation*, se dit des os qui paroissent à découvert dans les fractures, ou dans quelque autre accident.

DEO

DEOBSTRUENS, ἀναστομωτικός, ἐκφρακτικός, *désopilatif*; ce sont des remedes qui ne different point des apéritifs, *aperiens*. Voyez *Anastomosis*.

DEON, δέον, de δεῖ, *il faut*, signifie ce qui est propre, convenable. Galien, *C. de Artic. T.* 50.

Hippocrate, *I. Aph.* 1. entend par τὰ δέοντα, *a* les de-

« voirs» du malade, de ceux qui l'assistent, aussi-bien que ceux du Medecin.

DEOPPILANTIA, DEOPPILATIVA MEDICAMENTA, sont des remedes apéritifs & propres pour lever les obstructions. HELMONT, *aditus praeclus. ad Cond. Visc. Numb.* 3.

DEP

DEPASCENS, νομώδης, est l'épithete des ulceres putrides qui mangent & rongent les chairs voisines. On les appelle plus proprement phagédéniques, *phagedaena*, φαγέδαινα, & *herpes exedens*. GALIEN, *VI. Aph.* 45. Ces sortes d'ulceres sont appellés *noma*, νομαὶ, par Hippocrate.

DEPERDITIO, ἀποφθορὰ; le même qu'*Abortus*. Voyez ce mot.

DEPHLEGMATIO, le même que *rectificatio*; *Déphlegmation*, rectification par laquelle on dégage les liqueurs, particulierement les esprits de tout leur phlegme, en les distilant ou les cohobant.

DEPILATIO, μάδισις, μάδησις, ψίλωσις; chute des cheveux ou des poils. HIPPOCRATE, *Lib. I. III. VI. Epidem.*

DEPILATORIUM, ψίλωθρον, *dépilatoire*; remede qu'on applique sur la peau pour faire tomber les poils. Il y en a de trois especes. Les premiers sont appellés psilothres, *psilothra*, ou *depilatoria*, dépilatoires par excellence: les seconds font tomber les poils les plus grossiers, & les troisiemes les extirpent tout-à-fait. Ceux-ci sont dangereux à cause de leur qualité corrosive. GALIEN, *de C. M. S. L. Lib. I. cap.* 4.

DEPILIS, ἄθριξ. Voyez *Athrix*.

DEPLUMATIO, πτίλωσις; maladie des paupieres, accompagnée d'une tumeur calleuse qui en fait tomber les poils. Suivant Aëtius, *Tetrab. II. serm.* 3. *cap.* 78. c'est une maladie des yeux, composée d'une *madarosis* & d'une *sclerophthalmia*.

DEPREHENSIO, le même que *Catalepsie*. Voyez *Catalepsis*. Il signifie aussi la même chose que *diagnostic*. SCRIBONIUS LARGUS, N°. 183. 184.

DEPRESSIO, ἔγφλασις, *dépression*, se dit des blessures du crane, dans lesquelles l'os est fracturé & poussé en dedans vers les meninges. On peut exprimer la même chose par *impressio*, *introcessio*, impression ou introcession, suivant Hildanus & Scultet.

DEPRESSOR, *abbaisseur*; est le nom que l'on donne à plusieurs muscles, du nombre desquels sont le *depressor labii superioris*, que nous avons décrit au mot *Caput*. Le *depressor labii inferioris*, voyez *Caput*. Le *depressor labiorum*, voyez *Caput*. Le *depressor maxillae inferioris*, qui est le même que le *digastrique*, voyez *Caput*; & l'abbaisseur de l'œil, *depressor oculi*. Voyez *Oculus*.

DEPRESSORIUM, *Depressoire*, est le nom d'un instrument représenté *Planche XIII. du II. Vol. fig.* 7. qui sert pour abaisser la dure mere après l'Opération du Trépan. Voyez *Caput*.

DEPRIMENS *Auriculam*, est le nom d'un muscle qui abaisse l'oreille externe. Voyez *Auris*.

DEPURATIO, *Dépuration*, le même que clarification ou purification. C'est purger un corps de sa lie, de ses feces & de ses autres parties grossieres & excrementielles. Les Chymistes entendent par ce mot une exaltation.

DEPURATORIA FEBRIS, *Fievre dépuratoire*, est le nom que Syndenham donne à une fievre qui regna en 1661. 1662. 1663. & 1664. Elle me paroît être la seule, dit-il, autant que j'ai pû l'observer jusqu'ici, dans laquelle la nature ait réglé les symptomes d'une maniere à disposer la matiere fébrile préparée par une coction convenable, à être évacuée en certain tems, soit par des sueurs abondantes, ou par une transpiration plus libre; & c'est à cause de ces circonstances que je l'appelle *fievre dépuratoire*, *depuratoria febris*. Je crois en effet, que cette *fievre* est la principale qu'il y ait dans la nature, tant par rapport à la méthode réguliere dont elle se sert pour hâter & accomplir la digestion de la matiere morbifique dans un tems marqué, qu'à cause qu'elle est beaucoup plus commune que les autres *fievres*. Il est même raisonnable de croire que les excellentes regles qu'Hippocrate & les autres Medecins anciens nous ont laissées, conviennent à cette espece de *fievre*, & qu'on doit par leur moyen se conduire de telle sorte que la matiere fébrile se trouve préparée à faire une crise par les sueurs.

Voici les symptomes qui sont propres à cette *fievre*, outre ceux qu'elle a en commun avec les autres: une grande anxiété & de fréquentes foiblesses, le vomissement, la noirceur & la sécheresse de la langue, un abatement des forces aussi grand que soudain, la sécheresse des parties externes, une urine constamment trouble ou claire comme de l'eau, l'une & l'autre dénotent également une crudité, & un cours de ventre dans le declin (à moins que le Medecin ne le prévienne en prenant des mesures convenables dès le commencement) qui prolonge la maladie & la rend plus opiniâtre: mais dans son cours ordinaire, elle dure rarement plus de quatorze ou vingt-un jours, & elle se termine par des sueurs ou plutôt par une légere moiteur, sans qu'il paroisse jusqu'alors des signes de coction dans l'urine.

Cette maladie est accompagnée de plusieurs autres symptomes quand on la traite mal: mais on comprendra beaucoup mieux leur nature, aussi-bien que celle de la maladie, par la méthode particuliere que j'employai pour traiter cette *fievre*, & cela dans un tems où je ne soupçonnois point qu'il pût y en avoir d'autre dans la nature. Je remarquerai d'abord que la commotion irréguliere que la nature excite dans le sang, soit qu'on la regarde comme la cause ou comme un symptome de cette *fievre*, sert à en separer une certaine matiere hétérogene qui lui est préjudiciable, ou même à le renouveller entierement.

Je me sers ici du mot général de *commotion* plutôt que de ceux de fermentation ou d'ébullition, pour prévenir toutes les disputes inutiles que ces derniers pourroient occasionner, quelques unes les regardant comme métaphoriques, quoiqu'ils soient capables d'une interprétation littérale. Car quoique la commotion du sang dans les *fievres* ressemble dans différens tems aux fermentations & aux ébullitions des liqueurs végétales, il y a cependant des personnes qui croient qu'elle en differe à plusieurs égards: par exemple, disent-ils, les liqueurs qui fermentent acquierent une nature vineuse, donnent un esprit inflammable par la distilation, & se convertissent aisément en vinaigre, qui étant traité de même donne un esprit acide; au lieu qu'on n'a point observé jusqu'ici de pareils changemens dans le sang. De plus, la fermentation & la dépuration se font en même-tems dans les liqueurs vineuses; au lieu que la dépuration du sang dans les *fievres* n'accompagne point, mais suit l'agitation des humeurs, comme il paroît par la solution qui se fait de l'accès par les sueurs.

A l'égard de l'ébullition, disent-ils, cette analogie est beaucoup plus étrangere & contraire à l'expérience dans plusieurs cas, où la commotion du sang est trop foible pour meriter le nom d'ébullition. Cependant sans m'engager dans ces controverses, je ne ferai point difficulté de me servir aussi quelquefois des termes de *fermentation* & *d'ébullition*, puisqu'ils ont prévalu parmi les Medecins modernes, n'ayant rien tant à cœur que de faire entendre clairement mes pensées. Ce qui prouve encore que cette commotion fébrile du sang est excitée par la nature à dessein d'en séparer une matiere hétérogene & nuisible, ce sont les *fievres* accompagnées d'éruption, dans lesquelles la matiere excrémentitielle de mauvaise qualité qui étoit cachée dans le sang se jette sur la peau par le moyen de l'ébullition.

Il n'est pas moins visible que la commotion fébrile du sang ne sert qu'à mettre ce fluide dans un nouvel état,

& qu'un homme dont le sang est pur & exempt de toute corruption, peut être saisi d'une *fievre* tout comme un autre; car ces *fievres* attaquent souvent les corps les plus sains, & qui ne donnoient aucun signe, soit de pléthore ou de cacochymie, sans même qu'on puisse attribuer cette *fievre* à la corruption de l'air. Neanmoins dans ce cas même la *fievre* survient quelquefois lorsqu'il y a eu quelque changement remarquable dans l'air, dans la diete & dans les autres choses non naturelles, le sang prenant un état ou une disposition telle que l'air & la diete l'exigent, sans que l'on puisse dire que l'irritation des particules viciées qui étoient cachées dans le sang aient contribué à la faire naître. Je ne doute point cependant que la matiere régulierement déchargée dans la despumation du sang après la commotion fébrile, ne soit réellement viciée, quoique le sang fût auparavant en bon état; ce qui n'est pas plus étrange peut être que la corruption & la mauvaise odeur qu'acquierent certaines parties des alimens que nous prenons, après avoir souffert un changement remarquable dans le corps & s'être separées du reste.

Je crois que les vraies indications par rapport à cette maladie, sont d'entretenir la commotion du sang dans des bornes qui répondent au dessein de la nature; à empêcher qu'elle ne monte trop haut, ce qui pourroit occasionner des symptomes fâcheux, & à faire ensorte d'un autre côté qu'elle ne s'affoiblisse point trop, parceque cela pourroit empêcher l'expulsion de la matiere morbifique, aussi-bien que les efforts que fait le sang pour se renouveller. Soit donc que la *fievre* provienne de l'irritation de quelque matiere hétérogene, ou du changement que le sang est sur le point d'essuyer, l'indication de la maladie doit être la même dans l'un & dans l'autre cas; & sur ce principe je me conduis dans la cure de la maniere suivante.

Lorsque le sang est peu animé, comme c'est l'ordinaire dans les enfans, & qu'il est dénué d'esprits, comme cela arrive dans le déclin de l'âge ou dans les jeunes gens qui ont eu une maladie de langueur, je m'abstiens de la saignée; car le sang étant déja trop foible, il peut devenir par la saignée incapable de cette despumation que la nature se propose, & qui ne manqueroit pas de corrompre sa masse & de causer la mort au malade. Il en seroit du sang alors comme des liqueurs spiritueuses qui fermentent, dont on ne peut arrêter le mouvement sans les gâter. La nature ne peut plus souffrir les particules qu'elle a une fois commencé d'expulser, qui, quoiqu'elles fussent pures tandis qu'elles étoient également mêlées avec le sang, sont lors de leur expulsion dans un état à infecter le reste des sucs. Je n'ignore point cependant que l'on peut quelquefois rémedier aux mauvais effets de la saignée, & reduire le sang à un temperament propre pour achever la despumation nécessaire, par le moyen des cordiaux: mais il vaut mieux prévenir cet inconvenient que d'être obligé d'y apporter des remedes.

Lorsque le sang a une disposition contraire, comme c'est assez l'ordinaire dans les jeunes gens d'une habitude forte & sanguine, je commence par la saignée, & on ne sauroit même l'omettre sans danger, si ce n'est dans le cas dont nous avons parlé; car, sans elle il peut non-seulement résulter un délire, des phrénésies & d'autres maladies semblables de la trop grande effervescence du sang; mais la circulation du sang peut être encore arrêtée, ou sa masse croupir à cause de sa trop grande quantité.

Je ne tire qu'autant de sang qu'il en faut pour prévenir les inconvéniens qui pourroient resulter de la commotion trop violente de ce fluide. Je regle ensuite les degrés de chaleur en réitérant ou négligeant la saignée, & en augmentant ou diminuant la dose des cordiaux; & enfin je bâte ou je modere les évacuations du ventre, suivant que je m'apperçois que la commotion est forte ou sans puissance.

Après avoir employé la saignée, supposé qu'elle ait été nécessaire, je m'informe avec soin si le malade a vomi ou a eu des nausées au commencement de la *fievre*, & s'il l'a fait je lui donne un émétique, à moins que sa trop grande jeunesse ou quelque foiblesse remarquable ne s'y opposent. Le vomissement est si nécessaire quand des nausées ont précédé, qu'on ne peut négliger d'évacuer l'humeur qu'elle n'occasionne plusieurs autres symptomes opiniâtres & dangereux dans le cours de la cure. Le principal & le plus ordinaire est un cours de ventre qui survient dans le déclin de la *fievre*, quand on a négligé de donner un émétique malgré l'indication; car l'humeur maligne que la nature avoit en quelque sorte surmontée dans l'estomac, étant poussée plus bas dans le progrès de la maladie, ronge tellement les intestins par son acrimonie, qu'elle occasionne nécessairement une diarrhée opiniâtre. J'ai néantmoins souvent remarqué dans les *fievres* inflammatoires, communément appellées malignes, qu'encore qu'on ait négligé l'émétique dans le cas où les nausées avoient précédé, il n'en a point résulté de cours de ventre comme dans celle-ci.

La diarrhée dont je parle a cela de dangereux, qu'elle affoiblit le malade qui ne l'est déja que trop par la maladie; & ce qui est pire encore, elle survient dans le déclin de la *fievre*, lorsque le sang auroit besoin d'employer toutes ses forces réunies pour finir la despumation, à quoi cette évacuation s'oppose.

Ce qui prouve encore plus clairement que l'humeur logée dans l'estomac peut causer une diarrhée dans la suite lorsqu'on ne l'évacue point par le vomissement, c'est qu'il n'y a point d'exemple que cette *fievre* ait été suivie d'une diarrhée, si ce n'est lorsque le malade a eu des envies de vomir au commencement, & qu'on a négligé de lui donner un émétique; outre qu'on remarque que cette envie de vomir cesse lorsqu'on le lui donne, supposé qu'il soit assez fort pour le supporter. J'ai même souvent observé que les astringens, soit qu'on les donne intérieurement ou qu'on les emploie à l'exterieur, sont inutiles pour arrêter une pareille diarrhée, quand on n'a pas eu soin de la prévenir.

Voici les émétiques dont je me sers pour l'ordinaire.

Prenez *de l'infusion de crocus metallorum, autrement appellée vinum benedictum, six dragmes;*
d'oxymel scillitique, }
de sirop composé de scabieuse, } *demi-once.*

Mêlez pour un émétique.

Je le donne après midi, deux heures après le repas, qui doit être très-léger: & pour qu'il opere plus sûrement & avec plus d'effet, je prescris au malade d'avoir auprès de lui pour le besoin trois pintes de petite bierre; car cet émétique est extremement dangereux, à moins qu'on ne le délaye suffisament. Il faut donc donner au malade à chaque fois qu'il vomit un verre de cette liqueur, car outre qu'on facilite par ce moyen l'operation du remede, on prévient encore les tranchées.

Ayant examiné quelquefois avec soin la matiere qui avoit été rendue par le vomissement, j'ai été surpris qu'étant aussi peu abondante & d'une qualité qui paroissoit peu dépravée, son évacuation ait pu procurer un si grand soulagement au malade; car l'opération du remede n'a pas plutôt cessé que la nausée, l'anxiété, l'agitation, les soupirs & la noirceur de la langue, s'évanouissent aussi-tôt, ce qui rend la maladie plus supportable.

Je suis bien aise de faire remarquer ici que quelques Medecins modernes ont eu très-grand tort de substituer l'ipecacuanha aux émétiques préparés avec l'antimoine dans toutes les *fievres* & dans la petite vérole. Il est vrai que ces derniers operent avec plus de violence, mais aussi soulagent-ils davantage, comme je l'ai souvent observé.

Je ne dois point passer sous silence, que lorsque l'état du malade demande un émétique & la saignée, il vaut toujours mieux commencer par la derniere; autrement il est à craindre, les vaisseaux sanguins étant trop remplis, que les efforts violens que le malade fait pour vomir, ne rompent les vaisseaux des poumons, n'offensent le cerveau, & ne causent un vomissement de sang, ou une apopléxie mortelle. Je pourrois, s'il en étoit besoin rapporter des exemples de ce que j'avance, mais il me suffit d'avoir averti le Lecteur là-dessus.

Je voudrois, lorsque cela se peut, donner l'émétique au commencement de la *fievre*, pour prévenir les symptomes fâcheux qui naissent de l'amas des humeurs dans l'estomac & dans les parties voisines. On pourroit peut-être par-là couper court à la maladie, qui ne sauroit au contraire qu'augmenter & devenir plus dangereuse & plus opiniâtre, tant que ces humeurs subsistent; car elles peuvent, en pénétrant dans les recoins les plus éloignés du corps, se mêler avec la masse du sang, & lui communiquer une qualité maligne à cause de la corruption qu'elles contractent par leur séjour. Nous avons un exemple de ce que j'avance dans le *Cholera Morbus*; où en arrêtant à contre-tems le vomissement par le moyen du laudanum ou des astringens, on occasionne quelquefois des symptomes extremement dangereux. Car les humeurs acrimonieuses & corrompues qui devoient être évacuées étant retenues dans le corps, déployent leur force sur le sang & augmentent la *fievre*, qui devient pour l'ordinaire de mauvaise espece, & est accompagnée de symptomes dangereux qu'on ne peut appaiser qu'en donnant un émétique au malade, quoiqu'il n'ait aucune disposition à vomir.

Mais, si, comme il arrive souvent, le Medecin est appellé trop tard pour pouvoir donner un émétique au commencement de la *fievre*; je suis d'avis qu'il le donne toujours, pourvu que le malade ne soit point trop affoibli. Je l'ai prescrit avec succès le douzieme jour de la maladie, quoique les nausées eussent cessé; & j'ai par ce moyen arrêté la diarrhée qui empêchoit le sang d'achever sa dépuration. Je ne ferois point même difficulté d'employer ce remede beaucoup plus tard, si je jugeois que les forces du malade le permissent.

Je tâche toujours sur le soir après l'opération, d'appaiser le trouble que l'émétique a causé dans les humeurs, & de procurer le sommeil au malade, par une potion parégorique, que je lui donne lorsqu'il va se coucher.

En voici la formule.

Prenez *de l'eau distilée de pavot rouge*, *deux onces*;
d'eau admirable, *deux dragmes*;
de sirop de pavots rouge & blanc, *de chaque demi-once*.

Mêlez pour une potion.

Mais lorsqu'on n'appréhende point de causer une effervescence trop violente, soit à cause des saignées fréquentes qu'on a faites au malade dans le cours de la cure, des vomissemens & des déjections copieuses qui ont suivi l'usage de l'émétique, ou parce que la *fievre* commence à décliner, je donne hardiment au malade une dose assez forte de diascordium, seul ou mêlé, avec quelque eau cordiale; ce qui est un excellent remede, pourvu qu'on le donne en une quantité convenable.

Je ne dois point manquer de faire observer, puisque nous en sommes sur l'article des vomitifs, qu'il est dangereux, du moins dans la *fievre* dont nous parlons, de donner ceux qui sont faits avec l'infusion du *crocus metallorum*, quelque petite qu'en soit la dose, aux enfans qui ont moins de quatorze ans. Il seroit à souhaiter qu'au lieu de cet émétique on pût en avoir d'autres moins dangereux, & assez efficaces pourtant pour évacuer tout-à-fait l'humeur, qui dans le déclin de la *fievre*, cause pour l'ordinaire une diarrhée; ou du moins que nous eussions quelque remede convenable pour corriger ou dissoudre cette matiere corrosive, & l'émousser au point qu'elle fût incapable de produire une diarrhée. J'ai toujours si fort appréhendé les suites funestes de cette infusion, que je n'ai jamais osé la donner aux enfans ni aux jeunes gens qui m'étoient confiés, quoique j'esperasse les tirer de danger par le moyen d'un émétique. Mais je ne me suis jamais apperçu qu'elle produise des mauvais effets dans les hommes faits, lorsqu'on la donne avec la précaution que j'ai indiquée.

Le vomitif ayant fait son effet, il reste à examiner

1° Si malgré les évacuations précédentes, le sang ne circule pas avec trop de vitesse.

2° Si son cours n'est point trop languissant, ensorte qu'il soit besoin de l'animer; ou enfin

3° Si la fermentation est dans un état si convenable qu'il soit sûr de la laisser à elle-même.

Je vais dire quelque chose de chacun de ces cas.

1° Si l'agitation du sang est telle, qu'on appréhende un délire, ou quelqu'autre symptome fâcheux, je prescris le lendemain de l'émétique le clystere suivant.

Prenez *de la décoction ordinaire pour les lavemens*, *une pinte*;
de sirop violat, *du sucre brut*, } *de chaque*, *deux onces*.

Mêlez.

Je réitere ce lavement selon l'occasion, ce qui rafraîchit souvent le sang au point d'appaiser son effervescence. Il est quelquefois nécessaire de répéter la saignée une ou deux fois, surtout dans les personnes qui sont d'une constitution sanguine, & dans la fleur de leur âge, ou qui ont enflammé leur sang par l'usage immodéré du vin: il est rare cependant qu'on soit obligé de recourir plus d'une fois à ce remede, & les lavemens peuvent suffire pour appaiser l'effervescence du sang, excepté dans le cas dont je viens de parler. Lors donc que l'effervescence du sang est trop forte; je fais donner un lavement au malade tous les jours, ou de deux jours l'un, suivant que le cas le requiert, ce que je continue de faire jusqu'au dixieme jour de la maladie.

Lorsqu'on a tiré beaucoup de sang au malade, ou qu'il est d'un âge avancé, je ne lui ordonne point de lavement, quand même l'effervescence du sang seroit considérable; car comme il n'est point à craindre dans ces cas qu'elle augmente au point d'occasionner des symptomes dangereux; de même, d'un autre côté l'usage des lavemens peut tellement diminuer & relâcher la force & le tissu du sang, qu'il interrompe l'ouvrage de la nature; car les lavemens ne produisent pas d'aussi bons effets dans les vieillards, que dans les jeunes gens. Mais lorsque la saignée a été peu copieuse, je continue l'usage de ce remede, ainsi que j'ai dit ci-devant, jusqu'au dixieme & quelquefois jusqu'au douzieme jour, surtout quand la saignée ne peut pas avoir lieu. Car il y a des personnes qui sont attaquées d'une *fievre* continue à la suite d'une *fievre* d'automne intermittente, soit tierce ou quarte, pour avoir négligé de se purger à la fin de cette maladie; & il seroit à craindre si on les saignoit dans cette circonstance, que le sédiment qui s'est déposé dans la premiere fermentation ne rentrâ dans la masse du sang & n'occasionnâ de nouvelles maladies. Au lieu donc d'employer la saignée dans ces sortes de cas, je continue l'usage des lavemens jusqu'au

douzieme jour, lorsque le malade est jeune & la fermentation trop violente.

2° D'un autre côté, soit qu'on ait employé la saignée ou non, si l'effervescence du sang est trop foible & a besoin qu'on l'augmente pour aider la nature dans son ouvrage, on ne doit donner aucun lavement au malade, même avant le dixieme jour, ni encore moins après ce tems-là; car si l'on agissoit autrement on pourroit interrompre la fermentation qui n'est déja que trop languissante. Il seroit aussi absurde d'user de lavemens après ce tems-là; c'est-à-dire, dans le déclin de la maladie, que d'arrêter la fermentation du vin avant que la despumation soit faite, en ouvrant un soupirail; car un lavement ne feroit qu'arrêter les efforts que fait la nature pour chasser dehors la matiere morbifique.

Mais lorsque le malade est à couvert des symptomes qui naissent d'une trop grande ébullition, soit par le moyen d'évacuations convenables, ou parce que la maladie commence à décliner d'elle-même; on doit d'autant mieux espérer de sa guérison qu'il est plus constipé, parce que la coction de la matiere fébrile se fait alors plus lentement & plus doucement. Si donc les évacuations qui ont précédé, dissolvent actuellement ou tendent à dissoudre la masse du sang, ou que la *fievre* cesse avant le tems ou avant qu'elle soit arrivée à son plus haut période; je m'abstiens non-seulement de l'usage des lavemens, mais j'emploie les cordiaux & tache d'empêcher les évacuations qui peuvent se faire par bas.

J'ai éprouvé que les cordiaux sont nuisibles lorsqu'on les donne trop-tôt, & qu'ils peuvent, à moins que la saignée n'ait précédé, jetter la matiere morbifique sur les membranes du cerveau, ou sur la pleure, ce qui fait que je ne m'en sers jamais lorsqu'on n'a tiré que peu ou point de sang au malade, qu'aucune évacuation considérable n'a précédé, ou que le malade n'a point passé le milieu de sa vie. Car tant que le sang est assez riche par lui-même, il ne faut point travailler à l'enrichir davantage de peur de mettre le malade en danger. Il ne faut pas même en augmenter le mouvement tant qu'aucune évacuation n'a point diminué sa chaleur naturelle. Ces sortes de malades ont en eux-mêmes des cordiaux, qui rendent ceux de dehors inutiles ou nuisibles, ce qui fait que je n'en emploie point du tout, ou du moins que de très-foibles.

Lors au contraire que les malades sont extremement affoiblis par des évacuations copieuses, ou sur le déclin de l'âge, je leur prescris des cordiaux, même au commencement de la *fievre*; & le douzieme jour, lorsque la sécrétion commence à se faire, je leur permets l'usage des remedes les plus chauds; (que l'on peut même employer plutôt, lorsqu'il n'y a point à craindre que la matiere fébrile se jette sur les parties nobles;) car dans ce tems-là plus on échauffe le sang, plus on hâte la coction de la matiere morbifique.

Je ne sai à quoi servent les préceptes que quelques Medecins ont établis de donner au commencement de la maladie des remedes pour hâter la coction de la matiere fébrile, puisqu'ils ne se servent que de médicamens qui peuvent modérer la *fievre*. Car celle-ci n'est qu'un instrument dont la nature se sert pour séparer les parties viciées du sang de celles qui sont saines; quoiqu'elle le fasse d'une maniere imperceptible au commencement, & même dans l'état de la maladie; elle le fait d'une maniere beaucoup plus marquée dans son déclin, comme il paroît par le sédiment de l'urine. Je n'entends ici par coction de la matiere fébrile, qu'une séparation des parties morbifiques de celles qui sont saines; d'où il suit que le moyen de hâter cette coction, n'est point de modérer la *fievre*, mais d'entretenir l'effervescence aussi long-tems que la sureté du malade peut le permettre. Mais lorsque la maladie est sur son déclin, & que la séparation devient sensible, il faut employer les remedes les plus chauds pour achever cette opération avec plus de promptitude. C'est-là proprement ce qu'on appelle hâter la coction de la matiere fébrile; au lieu que j'ai souvent observé que les évacuations & les rafraîchissans employés dès le commencement empêchent la cure & retardent la guérison du malade. Que si la fermentation avance suffisamment, cette séparation sera faite vers le quatorzieme jour, au lieu que si l'on emploie les rafraîchissans, ensorte qu'ils interrompent cette effervescence, la *fievre* dure jusqu'au vingtieme jour & même davantage dans les malades qui ont été affoiblis par un mauvais traitement.

Il faut remarquer ici qu'encore que les malades puissent quelquefois paroître un peu soulagés par l'usage des lavemens ou des autres purgatifs, qu'on leur a ordonnés mal-à-propos vers le déclin de la maladie, & même peut-être tout-à-fait délivrés de la *fievre*; il arrive néanmoins un ou deux jours après, qu'ils sont attaqués d'une nouvelle *fievre*, le froid & le frisson surviennent & ils sont aussi-tôt suivis de la chaleur & d'une *fievre*, qui, à moins qu'elle ne dégénere en intermittente suit la route que nous avons déja marquée. Il faut dans ce cas traiter le malade comme s'il n'avoit jamais eu de *fievre*; car, quelque affligeante que puisse être cette considération pour un malade déja affoibli, la dépuration qui doit suivre cette nouvelle effervescence ne peut se faire en moins de quatorze jours.

Je vais maintenant indiquer les cordiaux dont je me sers ordinairement dans cette maladie.

J'emploie d'abord les plus doux lorsque l'ébullition est violente, & je passe successivement aux plus chauds, suivant que la *fievre* ou le degré d'ébullition l'exigent; observant toujours, lorsque la saignée a été copieuse, ou que le malade est d'un âge avancé d'en administrer de plus forts, que quand il est dans la vigueur de l'âge ou qu'on ne lui a point tiré de sang.

J'entends par cordiaux doux, ceux, par exemple, qui sont préparés avec les eaux distilées de bourache, de citron, de fraises, l'eau composée de scordium mêlée avec le sirop de melisse, celle de clous de girofle, de suc de citron, &c. Les plus forts sont la poudre de Gascogne, le bézoar, la confection d'hyacinthe, la thériaque de Venise & plusieurs autres de même espece.

Voici les compositions dont je fais le plus d'usage.

Prenez *de l'eau distilée de bourache,*
de citron,
de cerises noires,
d'eau composée de scordium, } *de chacune deux onces.*
de l'eau de canelle orgée, une once,
perles préparées, deux dragmes,
sucre en pain, deux onces ou une quantité suffisante.

Mêlez.

On donne quatre cuillerées de cette liqueur plusieurs fois par jour au malade, surtout lorsqu'il tombe en foiblesse.

Prenez *de l'eau distilée d'un citron entier,*
de fraises, } *de chacune trois onces.*
aqua cordialis Frigida Saxoniæ, une once,
eau thériacale,
sirop de melisse de Fernel,
de suc de citron, } *de chaque une once.*

Mêlez pour un julep dont on usera fréquemment.

Prenez *de la poudre de Gascogne,*
bézoar oriental & occidental,
pierre de contrayerva, } *de chaque un scrupule.*

une

une seule feuille d'or.

Pulvérisez le tout & prenez-en douze grains toutes les fois qu'il en sera besoin, dans

du sirop de suc de citron, & *de girofles*, } *de chaque deux dragmes.*

Buvez par-dessus quelques cuillerées du julep précédent.

Prenez *eau thériacale, quatre onces,*
semences de citron, deux dragmes.

Pilez & faites-en une émulsion. Edulcorez la colature avec du sucre, & prenez-en deux cuillerées trois fois par jour.

Il est inutile de rapporter un plus grand nombre de formules, à cause que l'on peut en employer une infinité d'autres dans le cours de la maladie, & qu'il faut les varier suivant ses différens degrés & les différens symptomes qui en naissent.

Lorsque la fermentation n'est ni trop forte, ni trop foible, je la laisse dans cet état sans prescrire aucun remede, à moins que l'importunité du malade ou de ceux qui l'assistent ne m'y oblige; car dans ce cas je lui en donne qui le satisfont sans lui faire aucun mal.

Je ne dois point taire qu'ayant été plusieurs fois appellé chez des personnes du peuple, je ne leur ai ordonné autre chose après la saignée & l'émétique, lorsque l'une & l'autre ont été nécessaires, sinon de se tenir au lit durant tout le cours de la maladie, de ne prendre que du gruau, de boire modérément de la petite biere chaude pour appaiser leur soif, & de prendre un lavement de lait avec du sucre tous les jours, ou de deux jours l'un jusqu'au dixieme ou douzieme jour de la maladie; mais sur la fin de la *fievre*,& lorsque la séparation commençoit à se faire, je leur permettois de boire de tems en tems pour la hâter, un peu de vin en forme de cordial; de sorte que sans aucun autre remede, à l'exception d'un purgatif léger sur la fin de la maladie, je leur ai presque toujours rendu la santé.

Lorsque je suis assuré que les malades ont suivi de point en point la méthode que j'ai indiquée ci-dessus, je leur ordonne vers le quinzieme jour, suivant la séparation qui s'est faite dans l'urine, & lorsque je vois que tous les symptomes ont cessé, une potion purgative pour évacuer le sédiment qui s'est déposé sur certaines parties durant la fermentation précédente. Mais cela veut être fait à tems, autrement il peut arriver que ce sédiment rentre dans la masse du sang & fasse revenir la *fievre*, ou qu'il occasionne par son trop long séjour dans les parties où il s'est arrêté, plusieurs maladies obstinées; car dès qu'une fois la séparation s'est faite,les humeurs viciées & grossieres qui passent des arteres dans les veines, empêchent aisément le retour du sang, ce qui cause différentes especes d'obstructions,& donne à la fin naissance à de nouveaux fermens.

On peut observer ici que la purgation n'est pas si nécessaire après les *fievres* de printems, qu'après celles d'automne, à cause que le sédiment des premieres n'est ni si copieux, ni d'une nature aussi maligne ni aussi terrestre que celui des dernieres. La même chose a lieu dans la petite vérole & dans plusieurs autres maladies qui regnent au printems; de sorte, autant que j'ai pu l'observer, qu'il n'est pas si dangereux d'omettre ici la purgation que dans le cas dont j'ai fait mention ci-dessus. Il me paroît même qu'il naît plus de maladies du mépris qu'on fait de la purgation après les maladies d'automne, que d'aucune autre cause que ce soit.

Lorsque le malade est trop foible, ou que la dépuration n'est point assez parfaite pour pouvoir le purger en sûreté le quinzieme jour, j'attens jusqu'au dix-septieme, & pour lors je prescris la potion purgative suivante ou quelqu'autre semblable, que je proportionne aux forces du malade.

Prenez *des tamarins, demi-once,*
feuilles de séné, deux dragmes,
rhubarbe, une dragme & demie.

Faites bouillir ces drogues dans une quantité d'eau suffisante, ensorte qu'il ne reste que trois onces de liqueur, la colature faite.

Faites dissoudre dans celle-ci,

de manne,
de sirop de roses purgatif, } *de chaque une once.*

Mêlez pour une potion purgative que l'on prendra le matin à jeun.

J'ordonne toujours au malade de demeurer au lit jusqu'à ce qu'il ait été purgé; je lui permets ensuite de se lever & de reprendre peu à peu son premier train de vie. La diete que je lui prescris jusqu'à ce tems-là, est à peu près la même que celle dont j'ai parlé ci-dessus, savoir du gruau, un potage restaurant fait avec du gruau d'orge, des œufs & du sucre, une panade faite avec de la mie de pain, un jaune d'œuf, de l'eau & du sucre, des bouillons de poulet fort clairs & de la petite biere, à laquelle on peut ajouter lorsque la *fievre* est violente, quelques gouttes de jus d'orange, après l'avoir faite un peu bouillir pour lui ôter sa crudité. Quoique le gruau puisse tenir lieu de toute autre chose; il y a cependant trop de sévérité & souvent même du danger à défendre aux malades l'usage modéré de la petite biere.

Il arrive quelquefois, surtout dans les personnes âgées, que quoique la *fievre* soit guérie & qu'on ait peut être purgé le malade plus copieusement qu'il ne falloit, il conserve toujours une très-grande foiblesse, & rend en toussant ou en crachant une grande quantité de phlegme visqueux. Ce symptome, quand on n'en est pas prévenu effraye non-seulement le malade, mais encore le Medecin lorsqu'il n'y fait pas assez d'attention, en ce qu'il peut le prendre pour le commencement d'une phthisie: mais je ne me suis jamais apperçu qu'il y eût du danger dans ce symptome; & lorsque cela arrive je fais donner au malade une rôtie trempée dans un verre de bon vin de Malvoisie ou de vin muscat, qui en fortifiant le tissu du sang affoibli par la *fievre* précédente & parlà peu propre pour assimiler les sucs des alimens qu'on a pris les derniers, dissipe ce symptome en peu de jours, ainsi que j'en ai fait plusieurs fois l'expérience.

On peut au moyen de la méthode que je viens d'indiquer prévenir un grand nombre de symptomes & de maladies, que l'on attribue pour l'ordinaire à la malignité, rien n'étant plus commun que de voir les ignorans s'en prendre à la malignité, quand par des remedes rafraîchissans ou par le mauvais usage des lavemens ils ont affoibli la qualité du sang & réduit la nature si bas, tandis qu'elle travailloit à la séparation, qu'il en résulte des syncopes & d'autres fâcheux symptomes qui ne sont que l'effet d'une pratique insensée. Lorsque la continuité de la maladie efface ce soupçon de malignité, ils attribuent au scorbut tout ce qui retarde la cure, quoiqu'en effet ces symptomes qui surviennent dans le fort & dans le déclin de la maladie ne soient l'effet ni de la malignité ni du scorbut,mais celui de la mauvaise méthode qu'ils ont suivie, comme je l'ai souvent observé. Je ne prétens point nier cependant qu'il y ait des *fievres* d'une nature maligne, puisqu'il y a des signes qui ne permettent pas d'en douter, ni qu'une *fievre* ne puisse être quelquefois compliquée avec le scorbut ou telle autre maladie; je veux seulement prouver que c'est à tort que l'on s'en prend souvent à la malignité & au scorbut.

Lorsque la fermentation du sang se fait d'une maniere

convenable, la séparation de la matiere morbifique s'acheve dans le tems que j'ai marqué ci-dessus. Mais lorsqu'on recourt aux remedes rafraîchissans ou aux lavemens, la *fievre* dure beaucoup plus long-tems, surtout dans les personnes âgées qui ont été mal traitées. Ayant été quelquefois appellé chez des malades qui avoient la *fievre* depuis plus de quarante jours, j'ai fait mes derniers efforts pour faciliter la despumation du sang: mais il étoit pour lors tellement affoibli par l'âge, par les lavemens & par les remedes rafraîchissans, que je n'ai pu venir à bout de mon dessein ni par les cordiaux, ni par d'autres remedes corroboratifs; de sorte que la *fievre* a continué, ou si elle a paru cesser, les forces du malade étoient détruites.

Lorsque les moyens que j'ai indiqués ci-dessus ne m'ont point réussi, j'ai eu recours à un expédient singulier dont je me suis très-bien trouvé, savoir, à l'application de la chaleur d'un homme sain & robuste; & on ne doit pas être surpris que ce moyen extraordinaire fortifie considérablement le malade & aide la nature affoiblie à se débarrasser des restes de la matiere morbifique; car il est aisé de comprendre qu'une quantité considérable d'émanations saines & salutaires doit passer par ce moyen dans le corps épuisé du malade; & je n'ai jamais trouvé que l'application réitérée de serviettes chaudes soit aussi efficace que cette méthode, puisque la chaleur dont je parle est non-seulement plus naturelle, mais encore plus douce, plus humide, plus égale & plus uniforme. Je sai que d'autres se sont servis de cette méthode de transmettre des esprits & des vapeurs balsamiques dans le corps du malade. Je n'ai pas cru qu'il fût au-dessous de moi de rapporter cet expédient, quelque censure qu'il puisse essuyer de la part de ceux qui méprisent tout ce qui est commun, parce que je suis persuadé que l'on doit préférer la santé & le bonheur des hommes à leurs préjugés & à la fausse opinion qu'ils ont des choses.

En suivant avec soin la méthode que j'ai indiquée jusqu'ici, on prévient la plus grand partie des symptomes qui accompagnent ou suivent la *fievre*; au lieu que quand on la néglige, ils ne manquent pas d'inquiéter souvent le Medecin dans le cours de la cure, & d'être funestes au malade, quoique la maladie n'eût rien de dangereux par elle même: mais comme ces sortes d'accidens sont ordinaires lorsque l'on appelle le Medecin trop tard, ou que celui-ci est négligent ou manque de capacité, je vais traiter en peu de mots de la cure de ces symptomes qui demandent un traitement particulier, quoiqu'on eût pu les prévenir pour l'ordinaire en suivant de point en point la méthode dont j'ai parlé ci-dessus.

Lorsque le malade tombe dans le délire, soit parce qu'il est d'un tempérament naturellement chaud, ou à cause qu'on lui a donné à contre-tems des remedes de même qualité; ou, ce qui est à peu près la même chose, lorsqu'il a des insomnies continuelles, le regard farouche, qu'il parle avec emportement, qu'il avale les remedes ou les autres liqueurs qu'on lui donne avec avidité, ou qu'il a une suppression d'urine, je le saigne plus copieusement, & lui ordonne des clysteres & des remedes rafraîchissans, surtout dans le printems, qui est un tems où l'on peut traiter de même sans beaucoup de danger ceux qui sont jeunes & vigoureux, quoiqu'ils soient exempts de ces symptomes.

Je tâche par ces moyens de soutenir le malade pendant quelque tems, & pour lors je fais cesser la *fievre*, aussibien que le délire par une forte dose de narcotique; car rien n'est plus salutaire que ces remedes quand on les donne dans le déclin de la maladie, au lieu qu'ils ne sont d'aucune utilité dans le fort de la *fievre*, quelque grande qu'en soit la dose, tant parce qu'ils sont incapables d'arrêter la violence de la fermentation, qu'à cause que la matiere peccante, qui est pour lors mêlée également avec le sang, & qui n'est pas encore disposée pour la séparation, est arrêtée; de sorte que la dépuration ne peut plus se faire. Je laisse à d'autres à décider si cette raison est véritable, ou si cet accident provient de quelque autre cause plus cachée.

Je puis cependant assurer, après un grand nombre d'observations, que le laudanum & les autres narcotiques de cette espece, dont on se sert pour dissiper ce symptome, sont inutiles ou préjudiciables au commencement & dans le fort de la *fievre*; au lieu qu'une dose modérée de ces remedes fait beaucoup de bien dans le déclin de la maladie. J'ai une fois ordonné un narcotique avec succès le douzieme jour: mais je ne me suis jamais apperçu qu'il ait produit un bon effet quand on l'a donné plutôt. Il fait beaucoup plus de bien quand on le differe jusqu'au quatorzieme jour, parce que la séparation est alors plus parfaite. J'ai toujours observé que l'on peut ne pas s'effrayer & temporiser même dans le délire, jusqu'à ce qu'il soit à propos de donner un opiat, pourvu qu'on ne l'augmente point par l'usage des cordiaux & des remedes chauds, qui pourroit être funeste au malade. Les opiates que je prescris ordinairement, sont ou le laudanum de Londres à la dose d'un grain, ou les suivantes.

Prenez *de fleurs de primevere, une poignée*;

Faites-les bouillir dans une quantité suffisante d'eau de cerises noires, ensorte qu'il ne reste que trois onces de colature, à laquelle vous ajouterez

de sirop de pavot blanc, demi-once,
de suc de limon, demi-cuillerée;

Mêlez le tout.

Ou

Prenez *d'eau de cerises noires, une once & demie,*
laudanum liquide, seize gouttes;

Mêlez.

J'ajouterai encore, que si ce symptome n'est pas trop pressant, & que l'on puisse purger le malade avant de lui donner un narcotique, il produira beaucoup plus d'effet. De-là vient que je lui donne pour l'ordinaire dix ou douze heures auparavant deux scrupules de pilules cochiées dissoutes dans de l'eau de bétoine; pour prévenir le désordre que ce purgatif pourroit occasionner par sa chaleur, & procurer un repos tranquille au malade, je lui fais prendre vers le soir un narcotique. Lorsque l'insomnie continue après que la *fievre* & les autres symptomes ont disparu, je ne connois rien de plus efficace que d'appliquer à froid sur le front & sur les tempes du malade, une compresse trempée dans de l'eau-rose.

Le malade est pour l'ordinaire attaqué durant tout le cours de sa maladie d'une toux qui provient de la commotion violente du sang, laquelle atténuant les humeurs & les séparant de sa masse tandis qu'il circule dans les vaisseaux pulmonaires, les oblige à se jetter sur la membrane interne de la trachée-artere, qui est d'un tissu délicat & extremement sensible. Cette toux est d'abord seche, à cause que la matiere est trop claire pour que l'expectoration puisse s'en faire: mais la chaleur fébrile l'épaissit peu à peu, & la rend en peu de tems si ténace, que le malade n'a pas assez de force pour la cracher; ce qui le met en danger d'être suffoqué. Lorsque cela arrive, je ne lui donne d'autre remede que de l'huile d'amandes douces nouvellement tirée, à moins, comme il arrive souvent, que le malade n'ait de l'aversion pour cette huile; car pour lors je tâche de le soulager avec les pectoraux ordinaires.

Mais ce cas excepté, je préfere l'huile d'amandes douces à tous les autres pectoraux, parce que ces derniers veulent être donnés en grande quantité; ce qui surcharge l'estomac déja trop affoibli & porté à vomir, outre qu'on se met quelquesfois par-là hors d'état de donner au malade ce qu'il faudroit

La raison ni l'expérience ne m'ont point encore convaincu que l'usage de cette huile soit nuisible dans les *fievres*, à cause de sa nature inflammable, & qu'elle puisse augmenter la maladie ; car en accordant qu'elle soit chaude, elle ne l'est point assez pour faire que les avantages qui résultent de son usage soient moindres que les inconvéniens qu'il pourroit causer ; car elle est un excellent pectoral : elle ouvre & lubrifie les passages, & facilite l'expectoration, qui, quand elle est copieuse, débarrasse le sang des humeurs nuisibles qui se sont séparées à tems, & le rafraîchit. Il faut cependant observer qu'il n'est point bon d'en donner plusieurs cuillerées à la fois, parce qu'elle peut exciter des nausées & une diarrhée : mais étant donnée souvent & en petite quantité la nuit & le jour, elle appaise non-seulement la toux en facilitant l'expectoration, mais, ce qui est encore plus essentiel, elle rétablit en quelque sorte les forces du malade.

Il survient quelquefois un saignement de nez, soit à cause des remedes chauds dont on s'est servi au commencement de la *fievre*, ou parce qu'on n'a point suffisamment appaisé l'ébullition du sang, la jeunesse du malade ou la saison s'unissant de concert avec la *fievre*. Les moyens dont on se sert ordinairement pour appaiser le mouvement du sang, tels que la saignée, les ligatures, les astringens, les conglutinans & les balsamiques sont ici ordinairement inutiles, quoiqu'on puisse y avoir recours quand on le juge à propos.

Le principal point consiste à réprimer l'ébullition violente du sang par quelque remede convenable. Quoiqu'en considérant ce symptome à part les remedes dont je viens de parler, & surtout la saignée, dont je n'ai pas fait scrupule de me servir quelquefois, puissent paroître avantageux dans ce cas : cependant comme ces moyens, sans en excepter la saignée, n'attaquent pas suffisamment la cause de ce symptome, c'est-à-dire, l'ébullition du sang, il est imprudent de compter sur eux. De-là vient qu'après avoir éprouvé l'inutilité des autres remedes, je prescris ordinairement dans ce cas la potion suivante.

Prenez *eaux distilées de pourpier*, & *de pavot sauvage*, } *de chaque, une once & demie* ;
sirop de pavot blanc, six dragmes ;
sirop de primevere, demi-once ;

Mêlez pour une potion.

Mais je crois qu'il n'est pas à propos d'arrêter subitement ces sortes d'hémorrhagies, & qu'il vaut mieux souvent leur laisser suivre leurs cours, parce qu'elles peuvent quelquefois appaiser l'ébullition trop violente du sang, & mettre fin à la maladie par une crise.

En effet, on ne doit pas attendre un effet considérable du remede dont nous avons parlé ci-dessus, à moins que le symptome n'ait continué pendant quelque tems, & que la saignée du bras n'ait précédé. Il faut encore remarquer que toutes les hémorrhagies modérées ont de la disposition à revenir aussi-tôt après qu'on les a arrêtées, à moins qu'on ne purge le malade ; & on ne doit point y manquer, quand même il paroîtroit que c'est trop tôt, eu égard à la *fievre*, si ce symptome n'étoit pas survenu.

Les vieillards sont ordinairement attaqués après une diarrhée immodérée, & surtout après un vomissement excessif, d'un hoquet qui présage souvent la mort. J'avoue ingénuement que je n'ai pu découvrir encore la cause de ce symptome : mais j'ai souvent observé qu'il vient du désordre que les remedes violens ont causé dans l'estomac & dans les parties voisines ; ce qui est extremement dangereux pour le malade, à cause que la nature est hors d'état d'appaiser cette commotion. Je crois sur ce principe qu'il convient de l'aider par une forte dose de diascordium, deux dragmes, par exemple, qui manquent rarement d'appaiser ce symptome, quoique les semences d'aneth & les autres spécifiques les plus renommés n'ayant produit aucun effet.

Lors, comme j'ai dit ci-dessus, qu'il survient une diarrhée dans le cours de la maladie pour avoir négligé de donner un émétique au malade dès le commencement, quoiqu'il fût indiqué par les nausées, il faut le donner dans quelque tems que ce soit, pourvu que le malade ait assez de force pour le supporter, quand même l'envie de vomir auroit cessé.

Mais comme je me suis déja fort étendu là-dessus, je me contenterai pour le présent d'indiquer ce qu'il faut faire, lorsque malgré l'émétique qu'on a donné, il survient une diarrhée ; ce qui n'arrive presque jamais que dans les *fievres* vraiment malignes, où ce symptome est quelquefois occasionné par un vomitif, ce qu'il est important de bien remarquer. J'ai trouvé dans ce cas le clystere suivant préférable à tous les autres astringens.

Prenez *de l'écorce de grenade, demi-once*,
roses rouges, deux pincées ;

Faites-les bouillir dans une quantité suffisante de lait, ensorte qu'il reste demi-chopine de la colature, dans laquelle vous dissoudrez

de diascordium, demi-once ;

Mêlez le tout pour un lavement.

Il ne convient point, malgré l'astringence naturelle de ce lavement, d'en donner une plus grande quantité que celle que je viens d'indiquer, parce qu'elle pourroit surcharger les intestins, & augmenter la diarrhée au lieu de l'arrêter.

Mais on peut objecter, que lorsque la diarrhée survient, surtout dans le déclin de la maladie, il est beaucoup plus avantageux de l'entretenir que de l'arrêter, parce qu'elle est quelquefois une évacuation critique qui la termine. Il n'y a point de doute que cela n'arrive quelquefois : mais le cas est si rare, qu'il ne faut pas qu'on se regle d'après. D'ailleurs, la raison que nous avons allégué ci-dessus en traitant de la cure des *fievres* en général, pour montrer la nécessité qu'il y a d'arrêter la diarrhée, subsiste également ici ; à quoi l'on peut ajouter qu'il est non-seulement nécessaire pour que la dépuration du sang soit plus parfaite, qu'il se fasse une sécrétion de quelques parties féculentes, mais encore qu'il s'en sépare d'autres auxquelles on pourroit donner le nom de fleurs, comme il arrive tous les jours dans les autres liqueurs riches & hétérogenes. Lors donc qu'on hâte trop la diarrhée, la dépuration ne se fait pas entierement ; & la matiere qui eût dû être évacuée la derniere, sort la premiere. Je conviens qu'après que la séparation en forme d'efflorescence est finie, ce qui se fait pour l'ordinaire peu à peu & d'une maniere insensible, & plutôt par une transpiration plus libre que par des sueurs apparentes, la diarrhée, supposé qu'il en survienne une, est beaucoup moins dangereuse. Il faut observer qu'elle ne vient pour lors que du mépris que l'on a fait au commencement, de la purgation ; d'où il arrive que les excrémens, faute d'avoir été évacués, contractent une espece d'acrimonie maligne qui oblige les intestins à se débarrasser de ce qu'ils contiennent : de plus, la consistance liquide des excrémens est une preuve que la diarrhée ne doit point être regardée comme une solution critique de la maladie.

La passion iliaque mérite peut-être d'être comptée parmi les symptomes qui accompagnent les *fievres*, puisqu'elle est quelquefois occasionnée par le vomissement violent qui survient au commencement des *fievres*. Cette terrible maladie n'est causée que par le mouvement anti-péristaltique & convulsif des intestins, dont la formation est telle qu'ils hâtent par leurs différentes circonvolutions, la descente des excrémens. Toutes

les fois donc qu'ils sont obligés de céder à un mouvement opposé à celui de leurs fibres, il en résulte une douleur aiguë qui se fixe sur quelque endroit particulier, lorsque la valvule placée à côté du colon, & qui sert à empêcher le retour des excrémens dans l'iléum, ou quelqu'autre membrane qui appartient à cette cavité, soutient seule la force de ce mouvement extraordinaire. Ce mouvement renversé qui est la cause de la douleur dont nous parlons, peut venir ou d'obstruction ou d'irritation.

Il est évident que tout ce qui obstrue les intestins, doit causer en eux ce mouvement contraire : & cela peut arriver, suivant les Auteurs, en conséquence de l'endurcissement des excrémens, des vents qui s'y sont amassés & qui les tiraillent, d'un étranglement, d'une inflammation, & enfin des tumeurs qui occupent leur cavité. Il est clair néantmoins que le mouvement renversé qui provient de ces causes, doit être plutôt regardé comme appartenant aux alimens qu'on a pris, qu'aux intestins même. Ce mouvement anti-peristaltique n'est pas non-plus répandu dans tout le conduit intestinal, mais seulement dans les parties situées audessus du siége de l'obstruction : & de là vient que je l'appelle passion iliaque fausse.

J'attribue en second lieu l'inversion du mouvement péristaltique à des humeurs acres & peccantes qui se sont déposées dans l'estomac & dans les intestins contigus durant la fermentation que le sang a soufferte au commencement de la *fievre*. Ce sont elles qui renversent d'abord le mouvement de l'estomac, & l'obligent à se décharger avec violence des matieres qu'il contient; & pour lors les intestins grêles qui lui sont contigus, se trouvant affoiblis, cedent à ce mouvement violent, & après eux les gros intestins, & c'est-là la vraie passion iliaque, & celle dont il s'agit maintenant. La méthode de la guérir a été peu connue jusqu'ici, malgré les prétensions de ceux qui ont recours au mercure & à des balles de plomb, qui font peu d'effet, & sont souvent très-dangereuses.

Aussi-tôt qu'il paroît par les lavemens que le malade vomit, & par les autres signes, que sa maladie est une vraie passion iliaque, je tâche de satisfaire aux trois intentions suivantes.

1°. D'arrêter le mouvement anti-peristaltique de l'estomac, qui en occasionne un semblable dans les intestins.

2°. De fortifier les intestins que l'acrimonie des humeurs a affoiblis.

3°. De débarasser l'estomac & les intestins de ces humeurs acres.

Pour remplir ces indications, je donne matin & soir au malade un scrupule de sel d'absinthe dans une cuillerée de suc de limon, & dans les intervalles quelques cuillerées d'eau de mente, deux fois par heure. L'on peut par l'usage réitéré de ces remedes, appaiser la douleur & le vomissement.

Je lui fais appliquer en même-tems un petit chien vivant sur le ventre, & je l'y laisse jusqu'à ce que la cessation de la douleur & du vomissement ait mis le malade en état de prendre un purgatif composé d'une dragme de pilules cochiées majeures dissoutes dans de l'eau de mente; pour empêcher que le vomissement ne recommence, je lui fais prendre plusieurs vetres de la même eau pendant que le purgatif opere.

J'ai observé que tous les remeds purgatifs sont inutiles, lorsqu'on n'a pas eu soin de fortifier auparavant l'estomac & de le réduire, de même que les intestins à son mouvement naturel; car autrement tous les cathartiques deviennent émétiques, & font plus de mal que de bien au malade. C'est ce qui fait que je défends les purgatifs jusqu'à ce qu'on ait emploié les stomachiques pendant quelque-tems.

Je fais observer au malade un régime très-exact, & je ne lui permets de prendre autre chose que quelques verres de bouillon de poulet deux ou trois fois par jour, & l'oblige à demeurer au lit jusqu'à ce qu'il paroisse des signes de guérison. Je lui prescris aussi de continuer l'usage de l'eau de mente pendant un tems considérable après la cure, & de tenir son ventre chaud en portant dessus une double flanelle ; je préviens par-là une rechute qui est beaucoup plus fréquente dans cette maladie, que dans aucune autre.

Voilà en quoi consiste ma méthode de guérir cette maladie. Je souhaite qu'on ne la méprise point à cause de sa simplicité, & qu'on ait moins d'égard à celle de mes paroles & du remede qu'aux avantages qui en résultent.

J'ai fait le dénombrement des symptomes qui surviennent ordinairement dans cette fievre : mais il y en a plusieurs autres dont je ne parlerai point, parce qu'ils sont de moindre importance ; qu'ils ne demandent point de traitement particulier, & qu'ils s'en vont d'eux-mêmes quand on traite la fievre comme il faut. En voilà donc assez sur cette espece de *fievre* continue, & sur les symptomes dont elle est accompagnée. SYDENHAM.

DER

DERAS, δέρας, *peau de Mouton*, est le titre d'un Livre de Chymie qui traite de l'art de convertir les métaux en or. Langius, *Lib. I. Ep.* 53. *Theat. Chym. vol. I. p.* 19. Libavius *T. III. p.* 211. 234. La raison qui lui a fait donner ce nom est que δέρας χρυσόμαλλον etoit la peau de la brebis qui portoit la toison d'or, & qui n'étoit autre chose, à ce que rapporte Suidas, qu'un Livre écrit sur du parchemin, qui contenoit le secret de faire de l'or.

DERBIA, est le nom que quelques Auteurs donnent à l'*impetigo*. CASTELLI.

DERIS, δέρις, dans Hippocrate, *Lib. de Artic.* est le même que δέρμα, un cuir, une peau.

DERIVATIO, παροχέτευσις, ἐποχέτευσις, *Derivation* en termes de Medecine, est un détour qu'on fait prendre aux humeurs qui coulent sur une partie, ou qui s'y arrêtent, en les attirant vers les parties voisines, ou d'une partie noble vers une qui l'est moins, & les déterminant à s'évacuer par-là. Voyez *Phlebotomia.*

DERMA, δέρμα, de δέρω, *écorcher*, est le même que *Deris*, dont on peut voir l'Article.

DERMATODES, δερματώδης, du mot précédent, semblable à du cuir, est une épithete de la dure-mere.

DERQUET, *Vernis*, RULAND.

DERSES, Fumée ou vapeur occulte de la terre, de laquelle toutes les substances ligneuses se forment. RULAND & JOHNSON d'après Paracelse, *Lib. III. Philos. ad Atheniens. Text.* 4.

DERTRON, δέρτρον, *Lib. V. Epid.* est pris par Fœsius pour l'épiploon ou l'abdomen: mais Linden traduit ce mot, conformément à l'interprétation de Cornarius par intestin grêle.

DES

DESCENSIO, DESCENSUS, κατάβασις, se dit proprement du mouvement modéré du corps ou des humeurs en embas, & est opposé à *anabasis*, *ascensio*. Les Chymistes ont aussi une maniere de distiler qu'ils appellent *distillatio per descensum*, dans laquelle on met du feu sur le sommet & tout autour du vaisseau, dont l'orifice est renversé, afin que la vapeur ne pouvant s'élever, soit obligée de se précipiter. Il y a une seconde espece de distilation *per descensum*, appellée aussi *per deliquium*, qui est une résolution naturelle des sels en une liqueur, par le moyen de l'humidité. Le mot *descensio* a encore une autre signification parmi les Chymistes; c'est une altération ou descente du plus haut degré de bonté & de pureté, jusqu'au plus bas, comme de l'or au mercure.

DESCENSORIUM, est le fourneau sur lequel on fait la distilation *per descensum*.

DESESSIO, du verbe *desidere*, emploié par Celse, *Lib. IV. cap.* 16. c'est l'action de s'asseoir sur la chaise percée, ce qu'on ne doit pas faire dans tous les cours de ventre, & surtout dans la lienterie, aussi souvent que la nature nous y porte, mais seulement quand la nécessité l'exige, afin que par ce délai les intestins puissent s'accoutumer à garder & retenir quelque tems les excrémens.

DESICCATIO, ξήρανσις, de ξηρὸς, sec, *dessiccation* ou *dessechement*. Les Chymistes appliquent ce mot, mais improprement à la calcinatinn. CASTELLI.

DESSICCATIVUM, *dessiccatif*, de *desicco*, dessécher, est l'épithete d'une emplâtre ou onguent propre pnur dessécher la sanie ou les humeurs qui s'engendrent dans les ulceres. BLANCARD.

DESIDIA, ἀργία. Voyez *Argos*.

DESIPIENTIA, παραφροσύνη. Le même que *delirium*. Voyez ce mot.

DESME, δέσμη, de δέω, lier, est le même que *fasciculus*, ou *manipulus*, une poignée. Ce mot se trouve dans Muschion, *de Morb. mul. cap.* 155.

DESMIDION, δεσμίδιον, est un diminutif de δεσμὸς, (de δέω, lier) *petite poignée* ou *parcelle*.

DESMOS, δεσμὸς, dans Hippocrate, *Lib. de Fracturis* est une affection des articulations après une luxation, en forme de nœud ou de ligature, qui les rend incapables d'extension ou de flexion; elle provient d'une inflammation qui dessèche & durcit les tendons & les ligamens. Voici le passage dans lequel ce mot se trouve: φλεγμονὴ δὲ ὁ μεγάλη προσγίνεται, οὐδὲ δεσμὸς τῶ ἄρθρω. Il ne survient aucune inflammation considérable aux ligamens des articulations, après la luxation des os du gennu.

DESPERATIO, ἀνελπιστία, *désespoir*. Paracelse traite des maladies qui proviennent du désespoir & de leur cure, *in fragmentis medicis ad Tom. I. referendis, cap. de Desperatione, & Vol. I. Theat. Chym. in Tract. Penoti de Medicam. Chym.*

DESPERATUS, DEPLORATUS, ἀνέλπιστος, *désespéré*, est une épithete que l'on donne aux maladies incurables, aussi bien qu'à cenx qui en sont affligés, par exemple, à une personne attaquée d'une hydropisie jointe avec la toux. Hippocrate, *Lib. de Arte*, appelle ceux qui sont attaqués de maladies désespérées, κεκρατημένες ὑπὸ νοσημάτων, subjugués par la maladie, & défend d'en entreprendre la cure.

DESPUMATIO, *Despumation*. Action par laquelle on ôte l'écume & les impnretés des sucs, des gelées, des sirops, des miels, qui s'en sont séparées par l'ébullition ou la clarification.

DESQUAMATIO, *exfoliation*, signifie généralement la même chose qu'*abrasio*. Voyez ce mot. Ce mot exprime aussi l'exfoliation d'un os carié.

DESQUAMATORIUM, épithete du trépan, appellé encore *exfoliativum*, *exfoliatif*, avec lequel on enleve les lames branlantes de l'os du crane; mais il est de peu d'usage, si ce n'est dans les exostoses.

DESTILLATIO, ou DISTILLATIO, στάλαξις καταστάλαγμὸς, *distillation* est un mot équivoque qui a deux sens, car il signifie quelquefois, fluxion ou catharre (Voyez *Catarrhus*); & en termes de Pharmacie & de Chymie, une séparation artificielle des parties spiritueuses, aqueuses, huileuses & salines, d'un mixte, des plus grossieres & des plus terrestres par le moyen du feu. Voyez *Aqua*.

DESTRUCTIO, φθορὰ, διαφθορὰ, *Destruction*, est la même chose que *Corruption*, (V. *Corruptio*); & on la définit ordinairement, une altération d'une substance, qui quitte son état naturel pour en prendre un autre qui lui est contraire. La corruption ou destruction chymique, n'est autre chose qne la résolution d'un mixte en ses parties.

DESUDATIO, ἐφίδρωσις, Sueur abondante & excessive à laquelle succede une éruption de pustules appellées *sudamina* ou *hydroa*. AVICENNE.

DESURRECTIO, ἐξανάστασις, le même que *Desessio*. Voyez ce mot.

D E T

DETENTIO, le même que *Catalepsis* ou *Catoche*: Voyez ces mots.

DETERGENS, ῥύπτων, *Detersif* on *detergent*; le même qu'*Abstergens*. Voyez *Abstergentia*.

DETERSORIUM, Appartement où ceux qui sortoient du bain alloient s'essuyer & se faire oindre.

DETERSORIUS, ῥυπτικὸς, *Detersif*; le même qu'*Absterforius*, abstersif, est l'épithete ordinaire des remedes externes & internes qui possédent une qualité détersive.

DETONATIO, *Detonation*, est un bruit ou explosion qui se fait quand les parties volatiles de quelque mêlange sortent avec impétuosité: ce bruit s'appelle ausi *Fulmination*.

DETRACTIO; καθαίρεσις. Voyez *Catharesis*.

DETRITIO, ῥάκωσις. Voyez *Rhacosis*. *Detritio*, est pris aussi en général pour trituration dans *Scribonius Largus. Numb.* 130.

DETRUSOR URINÆ, est le nom d'un muscle de la vessie. Voyez *Vesica*.

D E V

DEVALGATUS, βεβλαισσόμενος; le même que *Blasus*. Voyez ce mot.

DEVENTRIS, ἀκοίλιος. Voyez *Acœlios*.

DEUNX; le poids d'onze onces, ou les onze douziemes d'une livre, ou de telle antre quantité.

DEVOTATUS, le même que *Defixus*, signifie un homme qu'on a rendu impuissant par le moyen de certains charmes. APULEIUS, *de Medic. Herb. cap.* 7.

DEURENS (*Febris*) le même que *Causos*. Voyez ce mot.

DEUSTIO, ἔγκαυσις. Voyez *Encausis*.

DEUTERIA, δευτερία, δευτερεῖα, *Deuterias*, δευτερίας; *Deuterinas*, δευτερίνας. On dnnne tous ces noms à une espece de vin que l'on fait fermenter avec le marc du raisin qui a passé sous le pressoir. C'est ce que nous appellons *Piquette*, & les Latins *Lora*, Voyez ce mot.

DEUTERION, τὸ δευτέριον, τὰ δεύτερα. L'*Arriere-faix*. Voyez *Secundinæ* & *Partus*.

DEUTEROPATHIA, δευτεροπάθεια, de δεύτερος, second, & πάθος, affection, sentiment, ou tact; est comme qui diroit un second tact. Il signifie la même chose que συμπάθεια, *Consensus*. Voyez *Consensus*.

D E X

DEXAMENE, δεξαμένη de δέχομαι, recevoir; signifie en général toute sorte de *Receptacle*, mais dans un sens plus étroit, le *Labrum* ou *Solium*, c'est-à-dire une espece de bassin profond dans lequel ceux qui se baignoient pouvoient nager. On l'appelloit encore *Colymbethra* & *Embasis*.

DEXIOS, δεξιὸς, la *Droite*. C'est nne opinion reçue parmi les Anciens que les parties du côté droit dans lequel le foie est situé, sont plus chaudes & plus fortes que celles du côté gauche; que les mâles s'engendrent ordinairement dans le côté droit de la matrice. *Hippocr.* 5. *Aph.* 48. que les arteres du côté droit sont plus grandes que celles du côté gauche; & que les maladies du côté droit sont plus dangereuses que celles du gauche. CASTELLI.

DEXIS, δῆξις, *Morsure*.

DEXTANS, poids de dix onces, ou dix douziemes d'un entier.

DEXTER. Voyez *Dexios*.

D I A

DIA, διὰ, préposition Greque qui signifie, *per*, *inter*.

ex, cum, & regit ordinairement le genitif, comme διὰ φοινίκων, fait de dattes, διὰ ῥόδων, de roses, διὰ χυλῶν, de liqueurs ou de sucs: où, dans ces exemples & dans plusieurs autres la préposition διὰ a été incorporée, pour donner plus de douceur & de brieveté au discours, surtout lorsqu'on est venu à la Latiniser, avec son cas, avec lequel elle n'a plus fait qu'un seul mot, comme *Diarrhodon*, *Diachylum*; ainsi lorsque la préposition *Dia* compose les trois premieres lettres d'un terme de Medecine, elle signifie un remede composé avec la substance exprimée par le mot avec lequel elle est jointe.

DIABACANU, διὰ βακάνου, remede hépatique dont il est parlé dans Trallien, *Lib. VIII. cap.* 2. il tire son nom de *Bacanon*, qui est un de ses principaux ingrédiens. Voyez *Bacanon*.

DIABEBOS, διαβεβώς, dans Hippocrate, *Lib. de Art.* μὴ διαβεβῶτα σφυρὰ, sont les malléoles ou chevilles du pié, serrées l'une contre l'autre. Cet Auteur se sert de ce mot en parlant d'une opération mécanique pour réduire une bosse..

DIABESASA, de διὰ & βησάσα, *Rue sauvage*. Voyez la préparation de ce remede composé au mot *Angina*.

DIABETES, de διαβαίνω, je passe. La maladie que les Grecs appellent διαβήτης, est une évacuation copieuse d'urine dans laquelle la boisson passe aussi-tôt après qu'on l'a prise sans être changée, crue & comme de l'eau.

Le malade est continuellement tourmenté d'une soif insatiable que rien ne peut appaiser. On rend quelquefois plus d'urine que la boisson n'en peut fournir; de sorte que tout le corps se consume & se dissout, quoique dans quelques malades les reins, les cuisses & les testicules s'enflent un peu. On sent aussi dans cette maladie une chaleur dans les intestins. Le *diabetes* est une maladie chronique qui dépend de l'état des reins. Elle cede quelquefois aux remedes quand elle est récente: mais elle est incurable quand elle est invétérée, & elle dissout & consume insensiblement le corps. Les Medecins disent que cette maladie est très-rare. LOMMIUS, *Obs. Med.*

OBSERVATION PREMIERE.

Une fille de dix-huit ans fut attaquée quelques années avant sa mort d'un *diabetes*, accompagné d'une soif si insatiable, qu'elle buvoit quelquefois par jour la valeur de quarante-huit pintes, qu'elle rendoit aussi-tôt par les urines.

On l'ouvrit, & quoique ses reins ne fussent point consumés, on les trouva cependant plus flasques qu'ils n'auroient dû l'être naturellement. Ils étoient aussi de couleur de cendre & d'un rouge pâle. PETRUS PAWIUS, *Observ. Anatom.* 2.

OBSERVATION II.

Une femme extremement sujette aux maladies néphrétiques, & qui avoit été une fois taillée de la pierre, fut à la fin attaquée d'une douleur dans l'aîne gauche & de la fievre; à laquelle se joignirent une douleur de bas ventre insupportable, des inquiétudes, des vomissemens continuels, des maux d'estomac & diverses autres especes de douleurs. Il parut à son hypocondre gauche une grosse tumeur dure, qui donna lieu à quelques-uns d'assurer que la ratte, & à d'autres, que le rein étoient enflés. Elle étoit affligée d'une fievre hectique, de convulsions légeres, de syncopes fréquentes, & d'une espece de *diabetes*; car elle rendoit involontairement une urine claire & quelquefois sanguinolente. Ces symptomes terminerent à la fin ses jours.

Comme on eut ouvert son corps, on trouva dans son rein gauche, dont la grosseur égaloit celle d'un œuf, une petite pierre avec un peu de sanie. Le rein droit au contraire étoit tellement consumé, qu'on eut bien de la peine à le trouver. BALLONIUS, *Eph.* 8. *& Epid. Lib. II.*

OBSERVATION III.

Un Gentilhomme rendoit une grande quantité d'urine aqueuse, & étoit tourmenté d'une soif que rien ne pouvoit éteindre. Il mourut enfin d'une fievre ardente, & comme on l'eut ouvert on lui trouva les poumons noirs & enflés, & deux grosses pierres dans chaque rein.

OBSERVATION IV.

Quoiqu'on attribue la cause du *diabetes* à une maladie des reins, on a néanmoins trouvé les vessies de plusieurs personnes qui étoient mortes de cette maladie entierement contractées, & des tumeurs sphacéleuses dans leurs cavités. Cette circonstance mérite d'être observée, de peur qu'on ne soit trompé. BALLONIUS, *Epid. Lib. II.*

Le Rabbin *Moses* assure que le *diabetes* est plus rare dans l'Occident que dans l'Orient & dans les autres Pays chauds; & il dit avoir vû en Egypte en moins de dix ans de pratique, plus de vingt personnes attaquées de cette maladie. Nos Pays Septentrionaux fournissent tous les ans un plus grand nombre de malades de cette espece.

Voici la description qu'Aretée fait de cette maladie.

Le *diabetes* est une maladie étrange & peu commune, qui consiste dans une colliquation de la chair & des membres en urine, & qui provient comme l'hydropisie d'une cause froide & humide. La décharge s'en fait par les conduits ordinaires, les reins & la vessie, & le flux d'urine est continuel. Cette maladie est d'une nature chronique & ne se forme que peu-à-peu: mais elle met en peu de tems le malade au tombeau, quand elle est arrivée à son plus haut période; car la colliquation est violente, la mort approche à grands pas & met fin à des jours que le mal a rendus insupportables. Les symptomes qui accompagnent cette maladie sont une soif insupportable, une urine beaucoup plus copieuse que la boisson: il est aussi impossible d'empêcher le malade de boire que de pisser; car supposé qu'il s'abstienne pour un peu de tems de boire, sa bouche se desseche faute d'humidité, son corps se consume, ses visceres semblent être en feu, il est dans des inquiétudes & dans des anxiétés continuelles, & il meurt en peu de tems consumé par la chaleur & la soif, comme par le feu. Il n'y a ni raison ni honte qui puisse l'empêcher de pisser, & l'une & l'autre sont obligées de céder à la douleur. La moindre suppression d'urine lui cause une tumeur dans les reins, dans les testicules & dans les aines, qui s'évanouit après une évacuation copieuse d'urine, l'humeur superflue prenant son cours vers la vessie.

Lorsque la maladie est dans son plus haut degré, son caractere est évident, mais quand elle commence elle a pour symptomes la sécheresse de la bouche, des crachats blancs & écumeux, pareils à ceux d'une personne altérée, sans aucune soif cependant, & un sentiment de pésanteur dans les hypocondres. Dans le progrès de la maladie le malade est affecté d'un sentiment de chaleur ou de froid, qui s'étend depuis le ventre jusqu'à la vessie, & son urine est un peu plus abondante qu'à l'ordinaire, il est altéré, mais non point à un degré violent.

A mesure que la maladie augmente, elle est accompagnée d'un sentiment de chaleur foible, mais mordicant, dans les visceres; le bas ventre se ride, les veines se gonflent, & tout le corps s'amaigrit; le flux d'urine & la soif augmentent de plus en plus, & toutes les fois que la douleur, par la correspondance des parties, affecte l'extrémité de la verge, le malade pisse incontinent. Il me paroît donc qu'on doit appeller cette maladie *diabetes*, c'est-à-dire, un siphon, à cause qu'il ne reste rien de liquide dans le corps de

ceux qui en sont attaqués, mais tout en sort comme par un siphon. Le malade combat pendant quelque tems avec la maladie : mais ce combat n'est pas long ; car il rend son urine avec douleur, la colliquation est effrayante & au-delà de toute expression, rien de tout ce qu'on boit ne se distribuant dans le corps, la chair se dissout continuellement & sort en grande quantité avec l'urine.

Le *diabetes* peut avoir pour cause les restes malins & occultes d'une maladie aiguë après la crise. Il peut se faire aussi que quelque matiere d'une qualité nuisible, surtout aux reins & à la vessie, occasionne cette affection; car elle peut venir de la morsure du *dipsas*, qui allume une soif insatiable. Le malade boit sans mesure & remplit son ventre sans appaiser sa soif. Si la tension de son ventre & les douleurs dont elle est accompagnée l'obligent quelque tems à s'abstenir de boire, la soif le force de courir après la boisson. Il est ainsi affligé d'une vicissitude de maux, & la soif & la boisson hâtent l'une & l'autre sa destruction. Quelques-uns ne rendent rien par les urines, & le peu qu'ils évacuent de ce qu'ils boivent sort par la transpiration. D'où il arrive que la liqueur s'accumulant de plus en plus dans le corps du malade, son ventre se distend & creve dans le tems qu'on s'y attend le moins. ARETÉE, *de Cauf. & Sig. Morb. Chron. Lib. II. cap.* 2.

Comme rien n'est plus propre à nous faire découvrir la vérité que de réunir sous le même point de vue tout ce que les Auteurs les plus célebres ont dit sur un sujet, je vais rapporter les sentimens de quelques-uns des Auteurs modernes qui ont le plus de réputation sur les symptomes, les causes & la cure du *diabetes*. Le Docteur Lister nous apprend que cette maladie ne vient pas tout d'un coup, que ses commencemens sont très-foibles, qu'elle acquiert insensiblement des nouveaux degrés de force & qu'elle dégénere enfin en une maladie des plus terribles. Aux premieres approches du mal la bouche du malade devient seche & aride, sa salive est blanche & écumeuse, & son urine beaucoup plus abondante que quand il se portoit bien. Il est saisi d'une soif, qui d'abord est modérée, mais qui augmente à proportion que la maladie fait des progrès. Il commence à sentir une chaleur contre nature & une douleur mordicante très-foible dans ses intestins; son corps maigrit à vue d'œil, & son esprit est inquiet & inconstant.

Les vaisseaux étant une fois relâchés il urine continuellement, ce qui détruit & fond, pour ainsi dire, les solides d'une maniere tout-à-fait surprenante. Dans cet état déplorable sa soif devient insatiable, & ce qui surprend, la quantité d'urine qu'il rend surpasse celle de la boisson qu'il a prise. S'il vient à retenir son urine pendant un tems considérable, ses aînes, ses testicules & ses reins s'enflent, & il ne la rend ensuite qu'avec des grandes douleurs. Ces symptomes ne tardent pas long-tems à être suivis de la mort. L'urine du malade dans cet état est douce; & quoique le Docteur Lister assure n'en avoir jamais trouvé de telle, il convient pourtant qu'elle peut insensiblement s'adoucir, puisqu'elle est mêlée au commencement de la maladie avec les parties aqueuses & ensuite avec les parties chyleuses de la sérosité. Cette opinion se trouve confirmée par la douceur de la matiere que les phthisiques crachent un peu avant que de mourir.

Le judicieux Willis nous apprend que cette maladie est beaucoup plus commune parmi nous qu'elle ne l'étoit chez les anciens; qu'elle est accompagnée d'une soif continuelle & d'une espece de fievre hectique lente; & qu'il a connu un homme qui contracta un *diabetes* incurable pour avoir bu pendant vingt jours du vin du Rhin à ses repas.

On distingue, suivant Etmuller, le *diabetes* en véritable & en faux, & en cette espece qui est appellée *flux cœliaque* d'urine.

Le véritable *diabetes* ressemble en quelque sorte à la passion cœliaque & à la lienterie; car comme dans celles-ci les excrémens sortent tout crus sans être digérés, de même dans celui-là l'urine passe sans être changée, ensorte que la couleur, l'odeur & le gout de ce qu'on a bu s'y distinguent souvent, comme il est aisé de s'en convaincre en faisant boire du vin rouge au malade. Cette espece de *diabetes* est fort rare.

Dans le faux *diabetes* on rend une quantité d'urine extraordinaire, le malade est tourmenté d'une soif insatiable, ses forces sont abattues, il maigrit à vue d'œil, il sent une chaleur brûlante dans la région des reins, il a une fievre lente continue, & même tous les symptomes d'une hectisie confirmée. On rend quelquefois dans cette espece de maladie une matiere grasse avec l'urine; tous ces symptomes présagent une mort prochaine.

La troisieme & derniere espece de *diabetes*, communément appellée *flux cœliaque d'urine*, est quand on rend le chyle tout pur ou mêlé avec l'urine.

Le *diabetes*, suivant cet Auteur, est toujours dangereux & souvent incurable, surtout lorsqu'il est causé par un travail outré, par l'usage immodéré des femmes, par des fievres chroniques & par le trop grand usage des liqueurs spiritueuses. L'urine de ceux qui ont un *diabetes* est ordinairement douce.

Suivant Sydenham, les sucs qui circulent avec le sang dans le *diabetes*, sortent par les urines crus & non digérés, ce qui détruit insensiblement les forces du malade, le maigrit & occasionne une colliquation de la graisse & de la chair qui passent l'une & l'autre par la voie des urines. Le malade est tourmenté d'une soif insupportable, il sent une chaleur incommode dans ses intestins; ses cuisses & la région des reins s'enflent, & il crache souvent une matiere écumeuse.

Divers Auteurs nous apprennent qu'il est rarement parlé de cette maladie dans les anciens, & qu'elle étoit très-peu connue des Grecs, puisque Galien lui-même dans le troisieme Chapitre de son sixieme Livre *de Locis Affectis*, avoue ne l'avoir vue que deux fois.

CURE.

Le *diabetes* eu égard à sa cause aussi-bien qu'à sa forme, est, suivant Aretée, une espece d'hydropisie dont il ne differe que par l'endroit d'où le liquide sort. Dans l'ascite, par exemple, c'est le péritoine qui est le reservoir des eaux; car celles-ci ne trouvant aucune issue sont obligées de s'y accumuler, au lieu que dans le *diabetes* le malade est affecté de la même colliquation & du même flux des liquides, mais ceux-ci prennent leur cours vers les reins & la vessie & s'évacuent par la voie des urines. C'est par-là que les hydropiques sont les plus soulagés lorsque la maladie prend un tour favorable: mais le soulagement qu'ils reçoivent ne détruit point la cause du mal. Dans le *diabetes* la soif est excessive à cause que le corps se desseche par l'évacuation continuelle des liquides.

Les remedes propres pour arrêter cette colliquation sont les mêmes que ceux dont on se sert dans l'hydropisie: mais la soif dont le malade est tourmenté doit être le principal de nos soins, car elle est le plus terrible des symptomes qui accompagnent cette maladie; & lorsqu'il tâche de l'appaiser en buvant, il provoque immédiatement un flux d'urine qui emporte avec elle une grande partie de la substance du corps. Les meilleurs remedes sont donc ceux qui appaisent la soif. Mais il faut commencer par soulager l'estomac où réside la cause de cette altération, premierement en purgeant le malade avec l'*hiera*, & ensuite par l'application d'épithemes de spicnard, de mastic, de dattes & de coings crus, dont le suc mêlé avec le spicnard & l'huile rosat compose une embrocation excellente pour cet effet. On peut encore composer un cataplasme avec la pulpe de coings, du mastic & des dattes, & y joindre, si l'on veut, de la cire de l'onguent de spicnard, ou du suc d'acacia & d'hypociste, aussi-bien pour les embrocations que pour les cataplasmes.

La boisson du malade doit être de l'eau dans laquelle on aura fait bouillir des fruits d'automne, (ὀπώρην) & sa nourriture du lait mêlé avec des alimens farineux, tels que l'amidon, l'alica, &c. Le vin qu'on lui donne doit être astringent pour rétablir le ton de l'estomac, & peu délayé, pour que l'évaporation & la dissipation des autres humeurs soient moins considérables. Les choses salées excitent la soif, au lieu que le vin qui est astringent & rafraîchissant procure au corps un bon tempérament; le vin doux dont on peut faire user au malade (οἶνος γλυκὺς, *vin fait avec des raisins séchés au soleil*, en Latin *Passum*. Voyez ce mot.) rétablit les forces en engendrant du sang. Les médicamens composés qui conviennent dans cette maladie sont la thériaque, le mithridate, les préparations des fruits d'automne, & les autres remedes propres pour l'hydropisie, auxquels on doit joindre un régime conforme en tout à ce que nous avons prescrit pour la cure de cette maladie. Aretæ'e, *de Curat. Morb. Chron. Lib. II. cap.* 2.

Rien ne contribue plus efficacement, suivant Lister, à la cure de cette maladie, que toutes les préparations d'amandes & les différentes especes de laitage; il rapporte l'exemple d'une personne qui fut guérie de cette maladie en buvant autant de vin cuit avec du gingembre, que ses forces & sa situation pouvoient le permettre, & dans des intervalles convenables, du lait coupé pour se désaltérer.

Il est rare, suivant Willis, qu'on ait été guéri du *diabetes* par des astringens; & ce Praticien nous apprend, qu'il a souvent prescrit avec succès la teinture d'antimoine, & une solution de chaux vive dans l'eau, avec le sassafras, les semences d'anis, le raisin sec & la réglisse.

Voici les médicamens qu'il prescrivit avec quelques autres Medecins pour une personne de distinction.

Prenez *des sommités de cyprès, huit poignées,*
de blancs d'œufs, deux livres,
de canelle, demi-once,
de lait récent, huit pintes.

Mêlez & distilez. La dose est de six onces trois fois par jour.

Prenez *de gomme arabique,* } *de chacune six dragmes.*
de gomme adraganth,
sucre penidié, une once.

Reduisez le tout en poudre, & donnez-en deux fois par jour une dragme ou une dragme & demie, dans l'eau distilée précédente, & tous les soirs une potion parégorique.

La diete du malade ne consistoit presque qu'en lait, & ce régime joint aux remedes précédens produisit un si bon effet qu'il recouvra entierement la santé au bout d'un mois.

Ce même Auteur rapporte l'histoire d'une femme d'environ cinquante ans & d'une habitude replete, qu'un *diabetes* & une salivation qui se succédoient alternativement, avoient réduite dans l'état le plus pitoyable, il lui prescrivit de prendre tous les jours de la rhubarbe infusée dans du vin de Canarie, & quelques jours après de boire tous les soirs le *decoctum catechu compositum* de Fernel, & d'user pour sa boisson ordinaire de vin de Florence trempé avec l'eau de Bristol. Ces deux maladies cesserent par ces moyens au bout de deux ou trois semaines, & la malade vécut encore plusieurs années.

La principale intention que l'on doit avoir, suivant Etmuller, dans les différentes especes de *diabetes*, est de diminuer l'acrimonie du sang; & dans la plupart des circonstances la cure du faux *diabetes* & du flux cœliaque d'urine doit être menagée de même façon que celle des fievres hectiques. Il veut donc qu'on la commence par un émétique, & que l'on donne ensuite tous les soirs au malade l'anti-hectique de Poterius, la sanguine, le sucre de Saturne, le *crocus Martis aluminata*, les trochisques *de Carabe*, la terre sigillée & les opiats, mais surtout l'eau de chaux vive, le lait calybé & les émulsions.

Il recommande dans le véritable *diabetes* l'usage des astringens & des calybés, & principalement la décoction d'écorce d'orange.

La cure du *diabetes*, suivant Sydenham, est la même que celle des fleurs blanches, à l'exception de la saignée & de la purgation, puisque nonobstant les différences apparentes de ces maladies, les indications curatives sont les mêmes dans toutes les deux.

Harris imaginoit ingénieusement, & peut-être avec assez de raison, que la diarrhée est une espece de *diabetes* du ventre, & celui-ci une diarrhée des reins; & sur ce principe, il prescrivoit avec succès à ceux qui en étoient attaqués la composition suivante.

Prenez *de la meilleure rhubarbe, demi-once;*
sandaux blanc, & } *de chaque une dragme;*
citrin,
de semence de petite cardamome, demi-dragme.

Mêlez le tout & faites-le infuser à petit feu & dans un vaisseau bien fermé, dans une pinte de vin de Canarie.

Il donnoit six cuillerées de la colature au malade à six heures du matin & autant sur les dix heures; si bien que le *diabetes* & tous les symptomes qui l'accompagnent se trouvoient dissipés avant dix heures du soir. Mais cet Auteur ne rapporte qu'un seul exemple d'une pareille guérison.

Le *Decoctum catechu compositum*, le *Decoctum incrassans*, les gelées de corne de cerf, le riz, la teinture de corail & les trochisques de Gordon, ne sont pas moins utiles que les remedes dont nous avons parlé. Mais rien n'est estimé si efficace dans la pratique moderne pour la cure du *diabetes*, que les eaux minérales chaudes de Bristol.

On peut se servir encore avec succès de la décoction suivante.

Prenez *de quinquina réduit en poudre grossiere, une once; de la teinture de roses, une livre & demie.*

Reduisez-le tout à une pinte, en le faisant bouillir à petit feu.

Coulez la liqueur, & ajoutez-y demi-pinte de vin blanc, & deux onces de sirop de coings.

Melez pour une décoction, dont on prendra trois onces deux ou trois fois par jour, dans des intervalles convenables.

Le Docteur Wynter propose une question au sujet de cette maladie; savoir, si les eaux de Bristol sont un spécifique dans le *diabetes*? Un spécifique pour chaque maladie, répond cet Auteur, est en Medecine, ce qu'est la longitude en fait de navigation: on iroit directement à la cure, sans passer par le cercle du cours altérant; mais il y a aussi peu d'apparence de découvrir l'un que l'autre.

On définit le *diabetes* une évacuation prompte & copieuse d'une urine crue, douce, qui n'est point changée, dont la quantité excede celle de la boisson, laquelle est accompagnée d'une soif insupportable; & un remede spécifique, est celui qui guérit cette maladie sans aucune évacuation sensible.

Supposé donc qu'un malade attaqué d'un *diabetes*, rende une quantité donnée d'urine; par exemple, quatre ou cinq

cinq pintes en vingt-quatre heures; il faut lui faire boire la même quantité d'eaux de Bristol, & il rendra journellement beaucoup moins d'urine. D'où il est évident que cette eau n'agit point comme évacuant. Une autre preuve de son excellente qualité, est qu'on peut en boire autant que l'estomac peut en supporter, ce qui n'est pas un petit avantage pour une personne extrement altérée. Elle est encore admirable dans plusieurs autres maladies, où elle agit par ses qualités tempérantes, altérantes & fortifiantes. D'ailleurs, on voit tous les jours qu'elle produit de plus prompts effets dans le *diabetes* que dans aucune autre maladie, le malade étant sûr d'être guéri en très-peu de tems. WYNTER, *Cyclus Metasyncriticus*.

Consomption occasionnée par un Diabetes.

Le *diabetes* consiste dans un flux continuel du suc nourricier qui s'écoule par les reins. Il attaque pour l'ordinaire ceux qui s'adonnent à des méditations profondes, & qui font un usage immodéré du vin & des liqueurs diurétiques. Il arrive de-là que l'urine, à raison de la grande quantité de chyle qui se mêle sans cesse avec elle, perd sa salure & devient douce comme du miel. Cet écoulement continuel du chyle, appauvrit le sang & abbat extremement les forces du malade. Il s'allume dans les parties solides une chaleur extraordinaire qui affoiblit les nerfs & qui occasionne des convulsions, des vertiges, & d'autres affections nerveuses; & à la fin les parties musculaires étant privées de leur suc nourricier tombent dans l'atrophie ou dans la consomption.

On guérit cette consomption par un long usage du lait, des conserves de roses rouges, du bol d'Arménie, de la gomme Arabique & de la gomme adraganth; en buvant pendant long-tems les eaux minérales calybées. Le malade doit, sur toutes choses, s'abstenir du vin, surtout de celui de France: il ne doit ni se faire saigner, ni prendre d'autres purgatifs que la rhubarbe, les myrobolans & autres choses semblables, qui contiennent quelques particules styptiques & astringentes, de la vertu desquelles on pourra se convaincre par le cas suivant.

CAS I.

Le fils de M. Petit fut attaqué à l'occasion d'un *diabetes* dont il négligeoit depuis long-tems de se faire guérir, de fréquens accès d'épilepsie, de vertiges, & à la fin d'une consomption violente. Il en fut cependant guéri par l'usage du lait, des eaux de Tunbridge & des électuaires astringens, & il jouit depuis dix ans d'une santé parfaite.

CAS II.

M. Petit lui-même, le pere du malade dont je viens de parler, fut attaqué à l'âge de soixante-dix ans, d'un *diabetes*, qui le jetta dans une fievre hectique, & dans un marasme qui le tinrent au lit pendant trois semaines; il fut enfin guéri du *diabetes* & de la fievre, & à la fin de la consomption même, en se réduisant au laitage, aux juleps & aux électuaires astringens, si bien qu'il jouit depuis cinq ans d'une santé parfaite.

CAS III.

M. Wheeler avoit eu un grand nombre d'enfans dont il ne lui restoit qu'un fils, tous les autres étant morts d'une consomption occasionnée par un *diabetes*, dans le tems de la pousse des dents. Il ignoroit absolument le nom de cette maladie; mais s'étant apperçu que tous ses fils mouroient de la même maniere, savoir d'une consomption accompagnée d'une soif insatiable & d'une évacuation copieuse d'urine, il me consulta au sujet du dernier, à qui les dents paroissoient vouloir percer. Il commençoit dès-lors, de même que les autres qui étoient morts, à être fort altéré, & à uriner aussi fréquemment qu'eux, ce qui l'avoit jetté dans une maigreur extreme & dans un commencement de fievre hectique. Etant fortifié dans mon opinion par un argument aussi démonstratif que celui de la douceur de l'urine; je dis au pere que cette maladie étoit une consomption conséquente au *diabetes*, que la pousse des dents occasionnoit, & qu'il n'en seroit guéri qu'après que ses dents auroient toutes percé. En moins d'un mois ou deux cet enfant me parut avoir une face Hippocratique, & je le trouvai réduit à un tel degré de consomption, que je désesperai de sa vie; car il étoit affligé d'une colliquation, d'un cours de ventre & d'un *diabetes*, sans aucune toux pourtant, ni aucune autre affection des poumons. Je jugeai néantmoins à propos pour appaiser ces symptomes, de le mettre au lait & aux électuaires astringens, & ordonnai de ne lui donner pendant tout l'été que du lait coupé avec les eaux d'Islington, toutes les fois qu'il demanderoit à boire. Ces remedes parurent calmer un peu sa soif aussi bien que le flux d'urine, & lui faire reprendre ses chairs. Mais la maladie revenant avec une colliquation considérable, & un écoulement des humeurs, tant par les selles, que par les urines, toutes les fois qu'il perçoit quelque nouvelle dent, conformément à mon premier prognostic; j'ordonnai de lui donner tous les matins six, sept ou huit grains de rhubarbe, & un peu de diascordium le soir avant qu'il s'endormit. L'enfant ayant persisté dans l'usage de ces remedes pendant deux ans; c'est-à-dire, jusqu'à ce que toutes ses dents eussent percé, il recouvra peu à peu ses forces & son embonpoint, mais la soif ni le flux d'urine ne le quitterent qu'à la fin de la pousse. Il est aujourd'hui dans sa quatrieme année, & il jouit d'une santé aussi parfaite que s'il n'avoit jamais été malade. MORTON, *Phthisiologia*.

DIABIN, διάβιν, mot barbare que l'on trouve dans Myrepse, *Antidot.* 37. & *Pastil.* 48. & que Fuchsius, avec Actuarius, corrige en lisant διὰ ἴων, « de violettes. » Les copies latines de Myrepse, comme il l'observe, rendent ce mot par *diauſ.*

DIABOLUS METALLORUM, est le titre que les Chymistes donnent à Jupiter ou l'étain, parce qu'étant incorporé avec les autres métaux, on ne peut plus en faire la réduction, ou du moins on ne la fait qu'avec beaucoup de peine. CASTELLI.

DIABOLI INTESTINA, nom de la *Cuscuta*. DODDER.

DIABOTANUM, διαβοτανῶν, de βοτάνη, une plante, est une emplâtre préparée avec différentes plantes, dont Galien donne la description, *de C. M. P. G. Lib. VI. cap.* 2.

DIABROSIS, διάβρωσις, le même qu'*Anabrosis*. Voyez ce mot.

DIACADMIAS, διὰ καδμίας, est le nom d'une emplâtre dont la cadmie est la base, & dont on trouve la description dans Scribonius Largus, *Numb.* 242. Galien, *de C. M. P. G. Lib. II. cap.* 14. en décrit une toute semblable qu'il met au rang des épulotiques, & dont Lucius faisoit usage.

DIACALAMINTHES, διὰ καλαμίνθης, est le nom d'un antidote dont la base est le calament; il en est parlé dans Myrepse, *Antidot.* 105.

DIACARCINON, διὰ καρκίνων, de καρκῖνος, καρκινος, un cancre ou écrevisse de mer; est le nom d'un antidote pour la morsure des chiens enragés, lequel est préparé avec cette espece de poisson. Æschrion, à ce que rapporte Galien, *Lib. II. de Sympt. Facult. T. de Cancris ustis*, s'en servoit avec beaucoup de succès.

DIACARYON, διὰ καρύων, de κάρυον, *noix*; *rob de noix*. GALIEN, *de C. M. S. L. Lib. VI. cap.* 2.

Voyez la préparation dn rob de noix pour l'esquinancie au mot *Angina*.

DIACASSIA. Voyez *Cassia*.

DIACASTORIU, διὰ καςορίε, de καςόριον, *castor*, est le nom de deux antidotes, dont le castoreum est le principal ingrédient. NICOLAS MYREPSE, *Sect. 6.* 27. & 102.

DIACATHOLICON, autrement appellé *Catholicon*, de διὰ, de, & καθολικὸς, universel; *purgatif universel.*

Prenez *pulpe de casse & de tamarin*, & *feuilles de séné*, de chaq. deux onces;
racine de polypode, *fleurs de violettes*, & *rhubarbe*, de chaque, une once;
semences d'anis, *sucre blanc*, & *réglisse*, de chaq. 2 dragmes;

Pulvérisez ce qui doit l'être, & prenez ensuite,

racine de polypode récent concassé, trois onces,
semences de fenouil doux, six dragmes;

Faites-les bouillir dans deux pintes d'eau de pluie jusqu'à consomption du tiers: coulez la liqueur, & donnez-lui avec deux livres de sucre blanc, la consistance de sirop.

Versez-le sur les pulpes tandis qu'elles sont sur le feu, & incorporez-y les poudres pour donner au tout la forme d'un électuaire.

Cette prescription est de Nicolas, & le Collége de Londres l'a reçue dans son premier Dispensaire, sous le titre de *Diacatholicon*. La premiere étoit fort différente de celle-ci, tant à l'égard des drogues, que par rapport à la maniere de les préparer. Quoiqu'on ait entierement rejetté de celle-ci les semences froides, & quelques autres ingrédiens qui sont de peu d'importance, la composition n'en est pas meilleure; & nonobstant le titre pompeux qu'elle porte, il est rare qu'on en fasse usage.

DIACELTATESSON, est un terme dont se sert Paracelse, *Lib. II. de Vita longa, cap.* 5. relativement à la cure des fievres. Il paroît entendre par-là un vomissement excité par le mercure. Ruland & Johnson lisent *diatessadelton*, c'est-à-dire, mercure précipité. D'autres veulent que le *diaceltatesson* soit le mercure cru dissous dans la liqueur alcahest.

DIACENES, διὰ κενῆς, de κενὸς, *vuide*, *vain*; signifie dans Hippocrate, *vain*, *inutile*. Ainsi, διὰ κενῆς ἐξαναςάσιες, *Lib. VII. Epid.* signifie les efforts qu'un malade fait pour aller à la selle sans pouvoir y réussir; & διακενῆς θηρεύων se dit d'un phrénétique qui cherche de tous côtés avec ses mains pour tâcher d'attraper ce qu'il ne voit point.

DIACENON, διάκενος, de κενὸς, *vuide*, est l'épithete des corps poreux, tels que l'éponge & la pierre-ponce. Galien, *Lib. IV. de Diff. Pulf. cap.* 6. CASTELLI.

DIACENTETON, est le nom d'un collyre dont on trouve la description dans Aëtius, *Tetr. II. serm.* 4. *cap.* 110.

DIACERATON, διακέρατος, est le nom d'un collyre dont il est parlé dans Celse, *Lib. VI. c.* 6. Il est ainsi appellé, dit-il, de κέρας, *une corne*, parce que la corne de cerf en fait le principal ingrédient.

DIACHALASIS, διαχάλασις, de διαχαλάω, être relâché ou ouvert, dans Hippocrate, *Lib. de Vulneribus capitis*, est une solution de continuité dans les sutures du crane, c'est-à-dire, une séparation des os qui le forment. Cet accident est fort ordinaire dans les blessures de la tête.

DIACHEIRISMOS, διαχειρισμὸς, de χεὶρ, *main*; est une opération de la main. Διαχειρισμοὶ φαρμάκων, *Lib. II. Epidem.* signifie préparation, administration & dispensation de médicamens.

DIACHELIDONIUM, διαχελιδόνιον, de χελιδὼν, une *hirondelle*; est une préparation d'*hirondelles*, que l'on peut voir au mot *Angina*.

DIACHOREMA, DIACHORESIS, διαχώρημα, διαχώρησις, signifie dans Hippocrate, suivant Galien, *Com. ad Aph.* 18. *Lib. V.* toutes sortes d'excrétions ou d'évacuations, mais le plus souvent celles qui se font par les selles; car l'*hypochoresis*, (ὑποχώρησις) & la *diachoresis* different en ceci, que la premiere signifie seulement une évacuation par les selles, & l'autre toutes sortes d'évacuations. Il dit encore, *Com. ad Aph.* 68. 69. *Lib. VII.* qu'Hippocrate appelle indifféremment les selles *hypochoremata* & *diachoremata*, & quelquefois les excrétions par les urines.

DIACHORISIS, διαχώρισις, de χωρὶς, à part, à côté; signifie *séparation*. Ce mot se trouve dans Moschion, *de Morb. cap.* 129.

DIACHRISTA, διάχριςα, de χρίω, *oindre*; dans Paul Eginete, *Lib. I. cap.* 46. sont des remedes qui détergent le phlegme du gosier, de la luette, du palais & de la langue.

DIACHRYSU, διαχρυσοῦ, de χρυσὸς, *or*; est le nom d'une emplâtre pour les fractures, dont on trouve la description dans Galien, *spurio Libro alt. de Dynamicidiis*, §. *ad Ossa fracta*.

DIACHYLON, διὰ χυλῶν, de χυλὸς, *suc*; est une emplâtre digestive, émolliente, où il entre beaucoup de mucilages. GALIEN, *Lib. VII. de C. M. P. G. cap.* 9.

On trouve dans les Dispensaires plusieurs emplâtres qui portent le nom de *diachylon*.

Le Collége de Londres prescrit le *diachylon* simple, le grand *diachylon*, le grand *diachylon* avec les gommes, & le *diachylon* composé, autrement appellé *emplastrum è mucilaginibus*.

Diachylon simplex: Diachylon simple.

Prenez *mucilage de fénu-grec*, *de semences de lin*, & *de racine d'althaea*, de chaq. une livre;
vieille huile, trois livres,
litharge d'or, une livre & demie.

Pour faire le mucilage précédent,

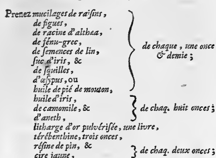
Prenez *fénu-grec*, *semences de lin*, & *racine de guimauve*, de chaq. trois onces;
eau commune, trois pintes;

Pulvérisez la litharge pour la mêler avec l'huile. Faites-les bouillir sur le feu, en les remuant sans cesse avec une spatule, jusqu'à ce qu'elles aient acquis la consistance du miel. Retirez-les du feu, & laissez-les refroidir peu à peu. Ajoutez-y le mucilage, & faites-les bouillir jusqu'à la consomption de toute humidité, pour en faire une emplâtre selon l'art.

On attribue cette composition à Mésué. Cette emplâtre est celle que l'on trouve le plus communément dans les Boutiques; car outre qu'on l'emploie seule, elle est encore la base d'un grand nombre d'autres. Celle que l'on tronve dans le Dispensaire d'Ausbourg sous le nom de *diachylon simplex, sive album*, est exactement la même; & le *diachylon parvum*, que l'on attribue à cet Auteur dans la même Collection, ne differe de la précédente qu'en ce qu'on ajoute la jusquiame & les semences de l'herbe aux puces au mucilage. La simplicité de cette composition fait qu'elle a reçu peu d'altération de la part de ceux par les mains desquels elle a passé. On ne laisse pas cependant de trouver des Apothicaires qui se servent de sain-doux au lieu d'huile, & qui employent de la céruse pour la rendre plus pesante, & en retranchent le mucilage, afin de pouvoir gagner davantage.

Diachylon magnum :

Le grand Diachylon.



Prenez *mucilages de raisins*,
de figues,
de racine d'althæa,
de fénu-grec,
de semences de lin,
suc d'iris, &
de squilles,
d'œsypus, ou
huile de pié de mouton, — *de chaque, une once & demie ;*
huile d'iris,
de camomile, &
d'aneth, — *de chaq. huit onces ;*
litharge d'or pulvérisée, une livre,
térébenthine, trois onces,
résine de pin, &
cire jaune, — *de chaq. deux onces ;*

Incorporez parfaitement l'huile & la litharge ensemble, & faites-les cuire à petit feu en les remuant sans cesse, jusqu'à ce qu'elles ne composent plus qu'un même corps. Laissez-les refroidir; ajoutez-y les mucilages, & faites-les bouillir de nouveau jusqu'à la consomption de toute l'humidité. Mettez-y l'aneth, l'œsypus, avec les sucs d'iris & de squille, & faites-les bouillir ensemble jusqu'à ce que ces sucs soient consumés. Tandis que le mélange est encore chaud, faites-y fondre la cire & la résine; retirez-les du feu, & incorporez-y la térébenthine en les remuant fortement, pour que le tout acquere la consistance d'une emplâtre.

On attribue encore cette composition à Mésué. On l'a conservée dans presque tous les Dispensaires sans y faire beaucoup de changement. Cependant Zwelfer ose avancer, que toutes les compositions de cette espece méritent plutôt d'être rejettées que corrigées, quoique dans le même endroit il prenne beaucoup de peine pour indiquer la maniere particuliere de la faire. Elle est si bien décrite ici, qu'on peut fort bien se passer de son secours. Matthiole & Dioscoride employent l'œsypus, & on le trouve prescrit dans les anciennes Pharmacopées. Schroder nous apprend qu'on le préparoit en faisant bouillir dans l'eau la laine qui croît autour du cou & des flancs des moutons, jusqu'à ce que toute l'huile en fût sortie, & qu'on pût la séparer de l'eau. Mais l'huile de piés de mouton que l'on substitue à celle-ci pour éviter l'embarras, satisfait à la même intention, étant d'une nature aussi mucilagineuse.

Diachylon magnum cum gummi :

Grand *Diachylon* avec les gommes.

Prenez *galbanum coulé, trois onces*,
bdellium,
sagapenum, &
gomme ammoniaque, — *de chaq. deux onces ;*

Ajoutez-les au *diachylon* précédent, après les avoir fait dissoudre dans du vin. Coulez-les, & faites-les cuire jusqu'à consistance de miel; & par ce moyen vous aurez le *diachylon* avec les gommes.

Renodæus est le premier qui ait ajouté ces drogues au *diachylon*, si l'on en excepte le galbanum : la Pharmacopée Royale ajoute les gommes au *diachylon* simple; pour plus de facilité, elle en retranche le bdellium, & y met le Galbanum & l'opopanax. Le Dispensaire d'Ausbourg rapporte la prescription d'un autre Auteur: mais elle est si embrouillée & si difficile à suivre, que personne ne l'a encore mise en usage.

Diachylon compositum, sive emplastrum è mucilaginibus :

Diachylon composé, ou emplâtre de mucilages.

Prenez *mucilages d'écorce d'ormeau*,
de racine d'althæa,
de fénu-grec, &
de semences de lin, — *de chaque, 4 onces & demie ;*
huile de camomile,
de lis, &
d'aneth, — *de chaque, une once & demie ;*
gommes ammoniaque,
galbanum,
sagapenum, &
opopanax, — *de chaq. demi-once ;*
cire jaune, vingt onces,
térébenthine, deux onces,
safran, deux dragmes.

Faites bouillir les mucilages extraits avec de l'eau, avec les huiles à petit feu, jusqu'à la consomption de l'humidité aqueuse; faites-y fondre la cire, après l'avoir coupée par petits morceaux, en la remuant avec une spatule.

Retirez ces substances du feu; & tandis qu'elles sont encore chaudes, ajoutez-y successivement les gommes dissoutes dans la térébenthine, & incorporez-les bien ensemble.

Enfin, mettez-y le safran en poudre, pour que le tout forme une masse de consistance convenable pour une emplâtre.

Cette composition, qui est de Mésué, a été reçue dans tous les Dispensaires sans la moindre altération. Les Chirurgiens modernes en font beaucoup de cas, & l'employent en qualité de suppuratif.

DIACHYSIS, διάχυσις, de χύω, *fondre*; *liquefaction* ou *fusion*. *Diachytica*, (διαχυτικὰ) dans Dioscoride, sont des remedes qui possedent une qualité discussive & dissolvante, pareille à celle qu'on attribue à l'anis & à la térébenthine.

DIACHYTOS, HYPOCHYTOS, διάχυτος, ὑπόχυτες, sont des épithetes du vin que l'on prépare avec des raisins que l'on a fait sécher pendant plusieurs jours au soleil, dans un lieu couvert & élevé de sept piés au-dessus de terre, pour qu'ils soient à couvert de la rosée & de l'humidité de la nuit, & qu'on puisse les fouler le huitieme jour. Par cette méthode, dit Pline, *Lib. XIV. cap.* 9. on fait un vin d'un gout & d'une odeur délicieuse.

DIACINEMA, διακίνημα, de διακινέω, mouvoir ou agiter légerement, (Galien, *Com.* 4. *in Lib. de Art.*) est une légere dislocation. Ainsi, διακινήματα τῶν ὀστέων, *Lib. de Fract.* sont des déplacemens insensibles des os; ὀλισθήματα, sont des luxations parfaites, comme lorsque l'os est entierement sorti de sa place. Les *diacynemata*, dans Celse, *Lib. VIII. cap.* 14. sont, *quæ paulum excesserunt*. & les *holisthemata*, *quæ toto loco mota sunt.*

DIACINAMOMUM, διὰ κινναμώμου, est le nom d'un antidote, dont on trouve la description dans Myrepse, *Antid.* 11.

DIACISSU, διὰ κίσσου, est un *acopon* dans Marcellus Empiricus, *cap.* 36. vers la fin, lequel tire son nom de κίσσος, *liere.*

DIACLYSMA, διάκλυσμα, de κλύζω, *laver* ou *rinser*, signifie en particulier l'action de se rinser la bouche avec des liqueurs que l'on garde pendant quelque tems, & que l'on rejette ensuite : elle comprend le *gargarisme* & l'*apophlegmatisme*. Schroder.

DIACOCCYMELON, διακοκκυμήλων, de κοκκύμηλον, une prune. Voyez *Diaprunum.*

DIACOCHLACON, διακοχλάκων, de κόχλακες, cailloux; épithete du lait dans lequel on a éteint des cailloux. Hipp. *Liv. VII. Epid.* l'appelle διαπεπυρωμένον.

Il eſt bon de remarquer que le lait dans lequel on a éteint des cailloux, eſt un puiſſant ſudorifique.

DIACODIUM, de διὰ & κώδεια, une tête de pavot.

Voici la maniere dont on le prépare.

Prenez *têtes de pavots blancs bien ſeches, quatorze onces.*

Mettez-les infuſer pendant vingt-quatre heures dans quatre pintes d'eau de pluie; faites-les bouillir, & après avoir exprimé la liqueur, ajoutez-y vingt-quatre onces de ſucre pour en faire un ſirop ſelon l'art.

Le nouveau diſpenſaire du Collége de Londres, differe du premier en ce qu'il rejette les pavots noirs, & que la quantité de pavots blancs eſt ici égale à celle des deux eſpeces de pavots qui entroient dans la premiere compoſition. On ne peut clarifier ce ſirop ſans lui faire beaucoup perdre de ſa force, en tant que narcotique, & quelque ſoin qu'on y apporte, il eſt rare qu'il ſoit toujours de même force.

Cette préparation eſt encore appellée *Sirupus de Meconio.*

DIACOLOCYNTHIS, διὰ κολοκυνθίδων, de κολοκυνθίς, *Coloquinte*; eſt un remede dont la Coloquinte eſt le principal ingrédient.

On prépare les pilules de Coloquinte (*Diacolocynthidos*) de la maniere ſuivante.

Prenez *Aloès,*
coloquintes,
ſcammonée,
bdellium,
hellébore noir, } *de chacun deux dragmes;*
gomme Arabique,
euphorbe,
nitre, } *de chacun une dragme;*

Faites-en des pilules avec du ſirop laxatif de roſes.

Ces pilules ſont décrites dans le Diſpenſaire d'Augſbourg, ſous le nom de *Pil. de Nitro*, mais Alexandre Trallien qui en eſt l'Auteur, les donne ſous le nom qu'elles portent ici, *de Hemicrania, Lib. I. cap.* 12. où il leur attribue la vertu de purger les humeurs viſqueuſes, froides & pituiteuſes des extrémités; de fortifier les nerfs & d'enlever les obſtructions. Monard, *Lib. XIII. Epid. 6.* les recommande pour l'épilepſie, & aſſure qu'elles ſont au-deſſus des *Hieræ.* Quant à la vertu qu'elles ont de fortifier l'eſtomac, & de diſſiper les douleurs ſciatiques; la gomme arabique ſert ici de correctif à l'euphorbe, car elle enveloppe ſes parties les plus actives, & rend ſon opération plus ſupportable; mais il eſt à craindre que cette drogue ne ſoit ici en trop grande quantité, malgré cette précaution. La doſe de ces pilules eſt depuis quinze grains juſqu'à demi-dragme. Les perſonnes robuſtes auroient peine à trouver un cathartique qui évacue avec tant d'efficacité les humeurs les plus ténaces.

DIACOMERON, eſt le nom d'un antidote dont on trouve la deſcription dans Myrepſe, *Antid. cap.* 39.

DIACONES, διὰ κονὸς, d'ἀκόνη, pierre à aiguiſer; eſt le nom d'une emplâtre inventée par Criton, que l'on prépare avec la pierre à aiguiſer. Galien, *Lib. VI. de C. M. P. G. cap.* 2.

DIACOPE, διακοπὴ, de κόπτω, couper; ſignifie dans Hippocrate 7. *Aph.* 24. & *Lib. de Capitis vuln.* une plaie ou inciſion profonde; & il ſe ſert ſouvent du verbe διακόπτω, dans le même ſens.

DIACOPRÆGIA, διακοπραιγία, de διὰ & κόπρος, *fiente*, & αἶξ, *Chevre*; eſt un remede préparé avec de la fiente de Chevre pour les maladies de la ratte & des parotides. Blancard.

DIACORALLIUM *Alexandri*, eſt un remede ainſi appellé, non du corail, mais de *corallia*, qui eſt le nom de l'*anagallis* ou pimprenelle mâle; il eſt d'une qualité pénétrante.

Mais le *Diacorallium* dont il eſt parlé dans le Diſpenſaire de Londres, tire ſon nom du corail qui eſt un des principaux ingrédiens qui y entrent. Voyez *Corallium.*

DIACORONOPODIUM, διὰ κορωνοποδίου, eſt le nom d'un antidote dont parle Trallien, *Lib. XI.* Il eſt préparé avec le *coronopodium*, ou *coronopus* & pluſieurs autres choſes.

DIACORUM, διὰ κόρου, remede céphalique préparé avec l'*acorus* ou *calamus aromaticus.* Meſué en eſt l'Inventeur, & l'on en trouve la deſcription dans le Diſpenſaire d'Augsbourg.

DIACRISIS, διάκρισις, de διακρίνω, *juger, diſtinguer*, ſe trouve dans Hippocrate, *Lib.* περὶ γονῆς, où on lit, καὶ ἀπὸ τεῦθεν αἱ νοῦσοι γίνονται, ἢ αἱ ἐκ τῶν διακρίσιος, de ces quatre humeurs naiſſent les maladies, qui ont chacune leur caractere diſtinctif. *Diacriſis* eſt encore un nom qu'Oribaſe *Med. Coll.* donne au *Delphinium.*

DIACROCIUM, nom de l'*electuarium de ovo*, dont il eſt parlé dans Platerus, *de Curat. Febrium peſtilentium, Tom. II. cap.* 2.

DIACROCU, διὰ κρόκου, διάκροκον, de κρόκος, *ſafran*; eſt le nom d'un collyre dont il eſt parlé dans Æginete, *Lib. VII. cap.* 16. & dont le ſafran eſt la baſe.

DIACURCUMA, de *Curcuma*, mot dont Fuchſius croit que Meſué s'eſt ſervi pour déſigner le ſafran; eſt le nom de pluſieurs antidotes que l'on trouve dans Myrepſe, dont le ſafran eſt le principal ingrédient.

DIACYDONIUM, διὰ κυδωνίων, (μήλων) de κυδώνιον (μῆλον) *un Coing*; eſt un remede préparé avec le ſuc de coings. Voyez *Cidonia.*

DIADAPHNIDON, διὰ δαφνίδων, de δάφνις, le *Laurier*; eſt le nom d'une emplâtre ſuppurative, préparée avec les baies de lauriers & autres ingrédiens, dont Celſe donne la deſcription. *Lib. V. cap.* 19.

DIADEMA, διάδημα, de δέω, *lier*, ſignifie proprement un bandage pour la tête, lorſqu'on y ſent des douleurs, & qu'on appréhende le relâchement de ſes ſutures. Castelli.

DIADEXIS, ou DIADOCHE, διάδεξις, ou διαδοχὴ, de διαδέχομαι, *ſucceder*; ſucceſſion d'humeurs; ou pour parler d'une maniere plus intelligible, tranſport d'humeurs d'une partie dans une autre, que l'on appelle communément métaſtaſe des humeurs; lorſqu'une maladie ſe change en une autre, qui lui ſuccede immédiatement, on l'appelle auſſi *diadoche.*

DIADOSIS, διάδοσις, de διαδίδωμι, *diſtribuer, diſſiper*, ou dans les Auteurs Médicinaux, *diminuer*; diſtribution de l'aliment partout le corps; & dans ce ſens il eſt le même qu'*anadoſis*; mais ce mot ſignifie plus ſouvent la rémiſſion, ou diminution d'une maladie & de ſes ſymptomes.

DIÆ

DIÆRESIS, διαίρεσις, de διαιρέω, *je diviſe, je ſepare*; diviſion ou ſéparation des vaiſſeaux, Galien entend par ce mot une ſolution de continuité, ſoit qu'elle ait pour cauſe une plaie, une éroſion, une contuſion, ou une rupture. Delà

DIÆRETICA, *remedes corroſifs.*

DIÆTA, δίαιτα, δίαιτη, *diete*, eſt une maniere de vivre qui comprend ce que nous appellons proprement *diete*, & tout ce qui a rapport à la conſervation de la vie; car on ne doit pas s'imaginer qu'on n'entende par ce mot que ce qui regarde le boire & le manger,

la *diete* embrasse généralement tout ce qui peut être avantageux au corps humain. J'appelle *diete* (*diæta*), dit Galien, *Com.* 3. *in Lib. III. Epid.* non seulement ce qui regarde le boire & le manger, mais encore le repos, l'exercice, les bains, l'usage des femmes, le sommeil, les veilles, enfin tout ce qui concerne l'état du corps humain C'est dans ce sens qu'on doit prendre les mots διαιτησι & δίαιται que l'on trouve dans le *Lib. VI. Epid. Sect.* 8. *Aph.* 43. 58. διαιτήματα, que l'on trouve dans le sixieme Aphorisme de la même Section, & dans le Livre *de la Nature humaine*, a une signification aussi étendue. C'est dans le même sens que sont employés les verbes διαιτάειν, διαιτᾶν, διαιτεῖσθαι & διαιτᾶσθαι. Par exemple, (*Lib. I.* περὶ γυναικ.) διαιτῷν λουτροῖσι, on observera une *diete* convenable par rapport aux bains, & dans le même Livre διαιτεομένη δὲ ἡ γύνη περιγίνεται, si la femme garde un régime convenable, elle survivra à sa maladie & jouira d'une santé parfaite. Voyez *Alimenta*.

Quoique Pline le jeune se serve de ce mot pour désigner tout endroit où l'on mange, & que quelques uns des Auteurs qui ont écrit avec moins de pureté, n'entendent parlà qu'une assemblée où l'on traite d'affaire de toute espece ; néantmoins le *diata* des Latins & le δίαιτα des Grecs ne signifient autre chose dans le sens ordinaire que *diete* ou maniere de vivre.

Tout homme qui pense doit nécessairement être convaincu que la *diététique* est d'une extreme utilité ; non-seulement pour prévenir, mais encore pour guérir un grand nombre de maladies auxquelles le corps humain est sujet ; & comme le célebre Frederic Hoffman a fait voir non-seulement que cette partie de la Medecine, de même que les autres, est fondée sur des principes évidens, mais qu'il a encore donné des instructions aussi parfaites que succintes sur la *diete* & la maniere de vivre qui convient aux personnes vigoureuses, ainsi qu'à celles qui sont foibles, aux différens âges, aux differens sexes, dans les différentes saisons de l'année & dans les différens changemens de tems : Je vais faire part au Lecteur de ce que ce savant homme dit sur ce sujet.

Rien n'étant de lui-même & de sa nature, ou par une nécessité absolue, salutaire ou nuisible ; & ces deux qualités dépendant des forces des mixtes rélativement au corps humain ; les vertus salutaires ou nuisibles des choses non naturelles, dépendent de la diversité des corps, qui aide, ou empêche de différentes manieres les effets de leurs qualités intrinseques.

C'est la plus grande de toutes les erreurs, que de prescrire à tous les hommes le même régime, comme si ce qui convient à l'un, convenoit de même à tous les autres. L'expérience nous apprend tous les jours, que tout ne convient pas à tous ; & que ce qui ne fait aucun tort aux uns, peut être pernicieux aux autres. Le tems même n'est point indifférent pour déterminer les effets de certains mixtes. On peut faire prendre surement, & sans crainte en certain tems, ce qui dans un autre sera très préjudiciable.

C'est de la différence des corps qu'il faut déduire les effets salutaires ou nuisibles des alimens ; puisque suivant la judicieuse remarque d'Hippocrate, les tempéramens & les corps different les uns des autres. Cette différence des corps vient de l'âge, du tempérament, de l'habitude du corps, des habitudes, des dispositions naturelles, & principalement de la force, & de la foiblesse.

Comme toutes les forces different infiniment à raison de leur plus ou moins grande étendue, il y a aussi une différence infinie, entre la condition des hommes foibles & forts. Il faut donc faire toute l'attention possible à la diversité des corps, & se garder d'oublier qu'elle est d'une grande considération dans la Medecine diététique & thérapeutique.

Un homme fort, est celui qui exerce tous ses mouvemens avec beaucoup de vigueur. C'est-à-dire, qu'un homme pour être fort doit non-seulement prouver sa vigueur dans l'exercice des mouvemens volontaires ; mais dans celui des fonctions vitales & animales ; ou, pour m'expliquer plus clairement, un homme fort est celui qui est en état de soulever de pesans fardeaux, de soutenir de grands travaux de l'esprit & du corps, de prendre beaucoup d'alimens, & de les rendre en même quantité ; celui enfin, que les veilles & les alimens, quoique peu sains, n'incommodent pas aisément.

Celui qui est robuste de corps est ordinairement courageux, a l'esprit vif, est rarement attaqué des maladies de l'ame & du corps, ou blessé par les choses extérieures.

Toute force mouvante dépendant en partie de l'instrument qui execute le mouvement, & en partie de la force & de l'activité de la cause qui met l'instrument en action, ou de la puissance ; il s'ensuit que la force du corps humain dépend en partie de la grandeur & de la fermeté des muscles, & en partie de l'influx abondant dans ces parties d'un sang, & d'un suc nerveux, bien conditionnés.

On connoît donc la force du corps, à la grandeur, à la capacité des vaisseaux, à l'épaisseur des nerfs, & à la solidité des muscles. La cause de la force du corps, quant aux parties solides, vient de la disposition des peres & des meres ; &, quant aux parties fluides, du régime & de l'usage convenable des choses non naturelles. On peut mettre au nombre des personnes robustes, celles qui travaillent de la main, qui sont accoutumées aux travaux pénibles, & prennent une nourriture simple & grossiere ; à raison de l'âge, nous mettrons dans cette classe les jeunes gens, & ceux qui sont dans l'âge viril ; eu égard au tempérament, les colériques sanguins ; par rapport à l'habitude du corps, ceux qui ne sont point trop gras, ou d'un tissu trop spongieux, qui ont les os solides, les nerfs tendus, les tendons fermes, & les vaisseaux grands ; enfin, faisant attention aux nations & aux climats, nous regarderons comme tels les Habitans de Westphalie, de Pomeranie & de Brunswick. On est foible au contraire, quand on a les fibres tendres, douées d'un sentiment délicat, & disposées à prendre des mouvemens contre nature ; quand les passions de l'ame causent aisément de grandes agitations ; quand on a les vaisseaux étroits, & qu'ils ne sont pas suffisamment remplis d'un sang bon & spiritueux ; quand on a les tendons & les nerfs petits & lâches, les dents mauvaises, & qu'on est aisément fatigué du travail, tant de l'esprit que du corps.

Non-seulement les personnes foibles sont aisément affectées par les causes externes, & tombent sans peine dans les maladies ; mais quand elles en sont attaquées, elles sont abbatues ; elles ont l'esprit variable ou inconstant, & ne peuvent vivre bien long-tems. On doit mettre au nombre des personnes foibles, les enfans, les viellards, les bourgeois, & ceux qui menent une vie oisive, ceux qui sont continuellement appliqués à l'étude, & aux speculations serieuses ; à raison du sexe, les femmes ; & à raison du Pays, les Suedois, & les Habitans de Misnie. Nous joindrons à ces différentes especes de personnes foibles, ceux qui ont perdu beaucoup de forces par une grande maladie, trop de veilles, de longues abstinences ou une longue faim, beaucoup de saignées, de grandes pertes de sang, une longue tristesse, ou trop de purgatifs. Enfin nous ajouterons les femmes en couches & celles qui ont leurs regles. Les odeurs agréables suffisent pour faire mal aux personnes foibles, une légere dose de quelque émétique ou purgatif, leur fait faire des évacuations violentes ; les alimens venteux ou acides, le froid le plus léger, dérangent leur santé.

Puisque la foiblesse du corps, & sa trop grande disposition aux impressions des maladies, dépendent principalement de la disette des bons sucs, le but du Medecin, dont la fonction est de fortifier le corps, & de

le garantir de l'injure des causes externes, doit être de remplir les vaisseaux & les nerfs de sucs louables, & de faire sortir du corps les humeurs inutiles & appauvries. Il est donc évident que les personnes foibles qui sont susceptibles de toutes sortes d'impressions maladives, & que tout excès incommode, se rétablissent beaucoup plus sûrement & plus aisément, par un régime convenable à leur tempérament, que par les remedes les plus efficaces.

Il n'y a personne à qui il convienne mieux de suivre un régime exact, qu'aux personnes foibles; parceque la moindre faute contre ses loix les blesse griévement, & qu'ils ont le malheur de donner de fréquentes preuves de la puissance qu'ont sur le corps, ou l'abus, ou l'usage reglé des choses non-naturelles.

Les personnes foibles doivent avoir beaucoup d'attention à conserver l'intégrité de la digestion, & de la transpiration, autant qu'il est possible. Il faut que les personnes foibles pour aider la digestion, dorment un peu plus long-tems, fassent un exercice doux avant de manger, & mangent modérément. Ils doivent se ménager sur l'usage des alimens acides, salés, durs, venteux, doux, qui dans les foibles s'aigrissent aisément. Il faut qu'ils évitent les vents du Nord, les passions violentes, tout excès, & tout ce qui est intemperé.

Un homme robuste, & qui jouit d'une santé parfaite, n'étant pas aisément incommodé par les excès, doit suivant la remarque de Celse, « s'affranchir de la rigueur « des loix du régime, diversifier son genre de vie, & « s'accoutumer à tout. » Le même Auteur remarque très-judicieusement à la fin du même chapitre, que les personnes robustes doivent prendre garde « de ne « pas user pendant la santé les remedes de la maladie, » c'est-à-dire, de conserver leurs forces, qui sont le meilleur remede pour opérer le rétablissement de la santé.

Il faut que les personnes foibles, au nombre desquelles Celse met les amateurs des Sciences, qui se fatiguent jour & nuit aux travaux d'esprit, suivent un régime qui aide surtout la digestion, & repare leurs forces. C'est pourquoi les amateurs des Lettres doivent se dégager l'esprit de tout soin & de toute méditation dans le tems qu'ils prennent leurs repas. Il faut aussi qu'ils choisissent le tems le plus propre pour étudier; & c'est celui qui suit la digestion achevée. Il faut aussi que les gens de lettres prennent des nourritures légeres, qui donnent des sucs subtils & fluides; qu'ils évitent les alimens venteux, les légumes, les pois, les féves, les bieres épaisses, les vins mal conditionnés qui appésantissent la tête, émoussent les sens, & jettent des nuages sur l'esprit. Car plus les bieres & les vins sont légers, plus ils contribuent à la santé des gens de Lettres; & comme la bonne digestion est amie du cerveau & des nerfs, & donne lieu à la sécrétion d'une plus grande quantité d'esprits, il est indispensable aux gens de Lettres de dormir suffisament; car autant on ôte au sommeil, autant ôte-t'on aux forces nécessaires à l'étude. Il faut encore que les gens de Cabinet évitent avec soin de se livrer à l'étude avec un emportement qui aille au détriment de leurs forces, & à rendre leur corps sujet aux impressions de différentes maladies: ils doivent entremêler leurs travaux d'un repos amusant, & de parties de plaisir; afin que leur esprit soit plus en état de faire ses fonctions. Rien n'est aussi plus nuisible à la santé que d'être continuellement assis, posture cependant très-ordinaire aux gens de Lettres, & qui les fait tomber dans le resserrement du ventre, & la maladie hypocondriaque.

Il faut aussi en fait de régime faire beaucoup d'attention à la maigreur ou à l'embompoint, & à la quantité d'humeurs dont regorgent certains corps.

Les personnes grasses & remplies de sang ou de sérosités deviennent très-aisément malades, & sont griévement blessées, tant par les passions de l'ame, que par les causes extérieures, comme le froid, le chaud; & elles se rétablissent avec peine, quand elles sont une fois tombées dans la maladie.

Il faut surtout recommander aux personnes grasses l'usage de ce qui maigrit, & fait sortir du corps les humeurs superflues. C'est à quoi contribue l'eau chaude, les eaux minérales froides & chaudes, les veilles, les exercices violens, les substances acides, les salées, le retranchement de nourriture, les émétiques ou purgatifs légers, c'est-à-dire, tirés des remedes qui ne soient pas trop actifs, car autrement ils font plus de mal que de bien.

Les personnes menues & maigres ont besoin de choses qui conservent & retiennent dans le corps le suc nourricier & les forces; un exercice modéré, beaucoup de repos, un lit mollet, la tranquilité de l'ame, une nourriture aussi abondante que leur estomac peut la supporter, un sommeil suffisament long, le bain après le dîner, l'usage des choses douces mêlées aux alimens & aux boissons, le froid, & plusieurs autres choses qui ont le privilége d'engendrer des humeurs douces, & de les retenir dans le corps, conviennent particulierement aux personnes maigres; pour les vomitifs & les purgatifs, on ne croiroit jamais combien ils leur sont préjudiciables.

On trouve des sujets qui ont de tems en tems le ventre trop paresseux ou trop lâche; ces deux états méritent une attention particuliere.

Ceux qui ont le ventre trop paresseux doivent user d'alimens qui relâchent, & surtout de vins doux, de substances salées & huileuses. Si ce régime ne fait pas d'effet, Celse conseille l'usage de l'aloès: mais il faut cependant se garder de faire trop d'usage des purgatifs. Ceux qui ont le ventre trop lâche, doivent le dessécher par beaucoup d'exercice; l'abstinence & même la faim leur convient. Il faut qu'ils boivent peu, & plutôt de l'eau froide que chaude, à moins que quelque circonstance ne s'y oppose. Après avoir considéré le régime qui convient aux personnes robustes & foibles, nous allons parler de la différence de ce même régime, par rapport aux tempéramens, à l'âge & aux saisons.

Le tempérament n'est autre chose qu'une certaine disposition des parties solides & fluides, à produire la circulation du sang, les mouvemens qui se font dans l'homme, & ses fonctions naturelles, vitales & animales. On observe invariablement que la différence de la circulation du sang & de son abord dans les parties solides, influe sur la force du corps, sur la digestion, les sécrétions & excrétions, même sur les inclinations, les mœurs & les dispositions de l'esprit. D'où l'on peut conclurre sûrement, que toutes ces choses dépendent des différences de la circulation.

Dans le tempérament colérique ou bilieux, les fibres sont déliées, & ont beaucoup de tension; les vaisseaux petits, & le sang poussé par une forte contraction du cœur & des arteres, y est fouetté avec beaucoup d'impétuosité. C'est ce qui fait qu'on remarque de la précipitation dans l'esprit des bilieux, & que les fonctions de leur corps s'exécutent avec quelque vitesse; & comme leur sang circule avec impétuosité, ils ont plus de chaleur, & les parties sulphureuses de leurs liqueurs s'exaltent.

Les colériques doivent éviter tout ce qui augmente la chaleur du corps, & fait couler le sang plus rapidement. Ils doivent plutôt faire usage de ce qui matte peu à peu ce mouvement tirant à l'inflammation, & le renferme dans les bornes de la modération, qui est le moyen le plus sûr de conserver sa santé.

Les colériques ne se trouvent donc pas bien des exercices longs & violens, des mouvemens pénibles, des alimens aromatiques, chauds, gras, des boissons spiritueuses, surtout des vins forts, de l'eau-de-vie, des bieres enivrantes, d'un soleil trop chaud, des violentes passions de l'ame, des médicamens forts, purgatifs, sudorifiques, volatils; des longues veilles, & de tout ce qui est disposé de maniere à augmenter l'intempérie sulphureuse des liqueurs, & leur inflammation. Tout

ce qui est extrêmement froid, comme l'air, les boissons froides, ne convient pas mieux aux colériques, parce que leur effet est de coaguler le sang, déja épais par lui-même & dépouillé d'une humidité suffisante, & d'en faire une glu ténace, qui est cause ordinairement des grandes inflammations & fievres auxquelles les colériques sont sujets. Ils se trouvent au contraire fort bien de l'usage des infusions chaudes, des boissons délayées de beaucoup d'eau, de l'eau bouillie, du vin trempé, de tous les alimens rafraîchissans, d'une chaleur modérée des poîles ou du lit, & des chambres spacieuses. Il faut, en un mot, qu'ils suivent en tout la médiocrité; & s'ils ont le ventre resserré, ils ne doivent point employer les purgatifs violens, mais de purs laxatifs, comme les raisins, la manne, la rhubarbe, les tamarins & l'aloès.

Dans le tempérament mélancolique, la dureté & l'épaisseur des fibres, est cause que le sang roule lentement, & pesamment dans ses vaisseaux; ce qui fait que les liqueurs s'épaississent, & que toutes les fonctions tant de l'ame que du corps, ne s'exécutent qu'avec quelque difficulté. Ces sortes de gens se trouveront donc mal de tout ce qui donne au sang une épaisseur ténace, & empêche de plus en plus la circulation déja embarrassée. Il faut que les mélancoliques, dont le sang est épais, & peu susceptible de mouvement, s'abstiennent des nourritures grossieres, acides, des alimens & boissons d'une nature grossiere, des légumes, des bieres épaisses & spiritueuses, qui agitent trop le sang; l'air chaud ou froid ne leur convient pas mieux, parce que l'une & l'autre disposition de l'air, est contraire à la fluidité nécessaire aux liqueurs. Ils doivent aussi éviter toutes les passions violentes, comme la colere & la terreur, parce que les mouvemens violens qui les accompagnent, font entrer le sang avec effort dans les petits vaisseaux où il s'embarrasse à cause de son épaisseur; ce qui leur cause souvent un dommage considérable. Au contraire, il faut aux mélancoliques un mouvement, & un exercice doux; non pas pris à la fois, mais augmenté successivement, une boisson abondante & humectante, de bon vin pris modérément, la saignée, & des alimens modérément assaisonnés d'aromates. Il leur convient aussi de ne pas se gorger d'alimens, ni de travailler avec assiduité, mais de voyager dans un air serein & modérément chaud, & d'estimer & suivre les différens divertissemens qui rendent à l'ame sa vigueur ordinaire.

Dans le tempérament phlegmatique, la sérosité est trop abondante, la circulation est tardive & languissante, & toutes les fonctions de l'ame & du corps s'exécutent avec langueur, paresse & engourdissement. Il convient donc d'accélerer la circulation du sang, d'augmenter la force, & la tension des parties, & de corriger l'intempérie froide & humide des liqueurs, ou de les dessécher.

Comme le sang dans les personnes de ce tempérament circule lentement, le roti, le sel, les aromates, les bieres fortes, & les liqueurs spiritueuses leur conviennent. Il faut aussi qu'elles fassent beaucoup d'exercice, parce que l'exercice dissipe les humidités surabondantes, & qu'ils évitent les fruits & les végétaux crus, l'air enfermé & humide, tel qu'il se trouve dans les lieux bas & resserrés, & surtout en automne. Ils doivent écarter avec le même soin, le chagrin & la tristesse, & s'attacher à tout ce qui peut donner de la vigueur & de la légereté à leur esprit.

On appelle sanguins ceux qui ont l'habitude du corps spongieuse & lâche, beaucoup de vaisseaux, mais petits & étroits, dans les canaux desquels le sang coule tranquillement & aisément. Or cet état du corps est propre à la génération d'une grande quantité de sang, il faut donc que les sanguins évitent l'usage de tout ce qui est propre à amasser du sang superflu.

Ce qui leur convient principalement, c'est la sobriété, la tempérance, & en quelque sorte un genre de vie dur & austère. Qu'ils évitent les choses douces, spiritueuses, le vin, l'eau-de-vie, la trop grande quantité de viandes, les bieres fort nourrissantes, le porc & le long sommeil: ils se trouvent surtout fort bien d'un mouvement modéré. Il leur faut un air tempéré; parce que sa trop grande chaleur est ordinairement nuisible à la santé. Les boissons légeres, les infusions des plantes aromatiques, l'eau chaude, les saignées leur sont avantageuses; & comme il est de leur nature d'être très-disposés aux excrétions critiques de sang, ils doivent avoir attention à ne les point troubler.

L'état des corps changeant dans tous les âges, tant par rapport aux parties solides qu'aux fluides, le même régime n'est pas convenable dans tous les tems.

Voici les changemens qui arrivent dans les différens âges qui partagent la vie des hommes.

Dans l'un leurs corps croissent, dans un autre ils se fortifient & se maintiennent dans leur état; & enfin ils perdent leurs forces & décroissent. Or dans tous ces âges la disposition de notre machine est très-différente parce qu'il arrive de grands changemens aux fluides, à raison de leur température & de leur quantité, & aux solides, par rapport à leur aptitude au mouvement. Il faut donc diversifier le genre de vie, suivant les différentes dispositions des corps.

Puisque la justesse des lois de la *diététique* demande principalement qu'on ait attention à la foiblesse & à la force des sujets, & que les forces changent dans chaque âge, on ne peut établir des lois certaines sans connoître la nature & les forces de chaque âge.

Les enfans & ceux qui sont au-dessous de l'âge de puberté & même les vieillards, doivent être mis au rang des personnes foibles, & parmi les robustes on doit compter les jeunes gens & l'âge viril. Il faut par conséquent conseiller dans ces différens cas des régimes différens.

Les enfans ayant les fibres extremement tendres & sensibles, ressentent aisément les impressions de tout ce qui est nuisible, & par conséquent sont sujets aux maladies. Il faut donc beaucoup de circonspection en leur prescrivant un régime.

On appelle enfant celui qui ne parle pas encore, & jeune celui qui n'a point encore atteint l'âge de puberté.

Les enfans sont exposés à de terribles maladies du genre nerveux, comme il paroît évidemment par les violentes convulsions ou mouvemens convulsifs, les tranchées, les épilepsies, les craintes, les fievres, les douleurs dont ils sont souvent attaqués. C'est ce qui paroît encore par les grandes incommodités & même l'épilepsie qui leur arrive, s'ils prennent le lait d'une nourrice agitée d'une passion violente. On peut aussi juger combien leurs fibres sont tendres, par les déjections fréquentes qui leur arrivent, si leur nourrice s'est purgée la veille, par les accidens dont ils sont attaqués, lorsque leur nourrice fait quelque faute considérable contre le régime, par exemple, si elle a pris de l'eau-de-vie, si elle s'est prêtée au devoir conjugal, si elle a mangé des acides ou des alimens venteux, & si elle s'est laissée refroidir le sein.

Comme il s'en faut de beaucoup que tous les enfans se ressemblent par la disposition de leurs fibres, les uns les ayant plus fermes ou plus tendres que les autres, il faut leur prescrire un régime & un traitement différent, & le même lait ne leur convient pas également à tous. On remarque en effet que les enfans, à raison de leurs forces & du tissu de leurs parties, sont extremement différens. Car ceux dont le pere & la mere sont sains & robustes, comme sont les gens du peuple, les paysans, les ouvriers, ne ressentent pas si aisément les impressions des causes nuisibles, & sont moins exposés aux affections morbifiques. Mais les enfans nés de parens foibles, trop jeunes, trop vieux, valétudinaires, livrés à l'intempérance & à l'ivresse, sont beaucoup plus exposés aux assauts des maladies, & supportent difficilement les plus légers. Les enfans different encore par l'habitude du corps. Car s'ils ont la chair spongieuse & qu'ils

engraissent trop-tôt, s'ils ont les nerfs & les tendons trop tendres, ils tombent plus aisément malades & vivent moins. Ceux au contraire qui ont les chairs plus compactes, les nerfs plus solides, les membranes & les tendons plus tendus, ont une santé beaucoup mieux établie. Il faut encore remarquer que parmi les enfans, les uns sont plus exposés que les autres aux affections spasmodiques & convulsives; & nous avons observé que les enfans engendrés par des parens qui s'abandonnent aux passions de l'ame, qui font bonne chere & vivent délicatement, parmi lesquels on doit compter les personnes riches, les grands Seigneurs, les gens de Cour, ne vivent pas aussi long-tems que d'autres, & sont principalement exposés aux attaques des maladies originaires de la foiblesse des nerfs. Or il faut à ces personnes un régime extremement doux, & en même tems très-exact & très-régulier.

Rien ne fait plus de tort aux enfans à la mamelle, que la trop grande quantité de lait qu'on leur fait prendre. Tout excès en fait d'alimens étant ennemi de la santé & blessant la digestion, il doit être d'autant plus dangereux que l'estomac est plus foible; & c'est le cas où se trouvent les enfans à la mamelle. C'est donc une fort mauvaise coutume, quoique reçue par la totalité morale des nourrices, de présenter la mamelle aux enfans & de les obliger en quelque sorte, à la prendre malgré eux, lorsqu'ils sont malades. Elles ne font par cette conduite que surcharger le ventricule de nourriture, & en augmentant les crudités qui l'incommodent, augmenter la force de la maladie, car il en résulte une mauvaise digestion; le lait nage dans l'estomac, s'aigrit & se corrompt. C'est ce qui a fait dire si justement à Hippocrate: les nourrices en donnant la mamelle aux enfans, leur donnent souvent la mort.

Les enfans nouveaux-nés demandent un lait léger & fluide. Car celui qui est épais, butyreux & caseux, leur fait beaucoup de mal, parce que l'estomac n'a pas la force de le digérer & de le faire sortir. Il est extremement utile d'examiner la qualité & la consistance du lait, avant de mettre un enfant entre les mains d'une nourrice, c'est-à-dire, de voir quelle proportion il y a entre ses parties séreuses, caseuses & butyreuses. Il y a plusieurs moyens de venir à ce but. Le premier est l'évaporation, le second est de se servir d'un instrument de statique, qui sert à connoître le poids de l'eau & de la biere, le troisieme d'y mêler de l'esprit de vin; ces trois moyens font connoître la proportion qu'il y a entre les parties solides & fluides; enfin on connoîtra la quantité de parties butyreuses que le lait contient, en le laissant reposer pendant vingt-quatre heures dans un lieu tiede.

Le lait épais & gras est le plus mauvais de tous; le meilleur est celui qui n'est point trop épais, ni trop fluide ou salé, mais qui est doux & liquide & qui vient d'une nourrice saine & vigoureuse. On corrige la trop grande épaisseur du lait, en faisant faire à la nourrice un exercice doux avant le repas, en lui faisant prendre le matin à jeun, des infusions de graines de fenouil, d'anis, de cumin, dans de l'eau chaude, & en diminuant la quantité des alimens qu'elle prend.

Il est à propos dans les premiers mois de donner aux enfans un lait léger & délié. A mesure qu'ils avancent en âge, on peut le leur donner plus épais. Au bout d'un an le lait épais, qui leur auroit été d'abord très-nuisible, ne leur fait plus de tort. Un lait épais cause des obstructions dans les vaisseaux encore trop petits, & bouche & engorge les glandes du mésentere, le velouté des intestins & les orifices des vaisseaux lactés, & forme sur ces parties une viscosité ténace, dont on les débarrasse difficilement. D'ailleurs un lait épais pris en abondance, a de la peine à parcourir les replis des intestins, dont le mouvement péristaltique est encore affoibli; ce qui fait qu'il s'aigrit & dégénere en une corruption, qui cause aux enfans des gonflemens incommodes, des tranchées, des convulsions, des diarrhées douloureuses, des veilles, des épilepsies & des terreurs pendant le sommeil.

Il faut faire prendre le lait aux enfans au moins pendant un an. Ils en deviennent plus forts & plus vigoureux; & si l'on est obligé de les sévrer au bout de six ou huit mois, il faut les accoutumer, & même peu à peu, à des nourritures extremement légeres & aisées à digérer. Presque toutes les meres ont la manie de gorger les enfans à la mamelle de bouillies faites avec la farine, les œufs & le lait; nourriture extremement visqueuse, & qui ne peut leur être que nuisible. Il leur est beaucoup plus avantageux de leur faire prendre une panade composée de mie de pain mollet, d'eau & de biere. Ils se trouveront aussi très-bien de l'infusion de racines de reglisse, des feuilles de véronique ou de scordium, ou d'une décoction d'orge aromatisée d'écorce de citron; boisson dont les nourrices se serviront fort utilement pour purifier leur lait.

Il faut bien prendre garde de faire prendre beaucoup de lait aux enfans, dans le tems qu'ils ont mal aux dents, ou qu'ils sont attaqués de quelqu'autre maladie, parce qu'elles causent une stagnation du lait, promptement suivie de sa corruption; ce qui ne fait qu'aigrir le mal. Car dans toutes les grandes douleurs tout le systeme des nerfs, à raison de l'étroite correspondance qu'il y a entre les parties nerveuses, est attaqué: or les parties nerveuses ne peuvent tomber en convulsion violente, que la tension, le mouvement péristaltique de l'estomac & des intestins, & par conséquent la digestion & les excrétions, ne soient très-dérangés, & que le ventre ne se supprime.

Plus on est en bas âge, plus on a besoin de sommeil; & plus on devient âgé, plus il faut en retrancher peu à peu. Il faut avoir soin de tenir le ventre libre aux enfans, & qu'ils aillent souvent à la selle. Dès que leur ventre devient paresseux, on doit être certain qu'ils sont menacés d'une maladie prochaine. La liberté du ventre n'est pas moins une marque certaine d'une bonne santé dans les enfans que dans les adultes. Car elle prouve le bon état du genre nerveux, duquel dépend le mouvement péristaltique des intestins. Il faut au contraire toujours craindre le resserrement du ventre, parce que c'est une preuve de l'affoiblissement des parties nerveuses, & par conséquent d'une disposition à recevoir les impressions des maladies. Et c'est avec grande raison qu'Hippocrate a remarqué, que les enfans sont d'autant plus sains, qu'ils ont le ventre plus lâche, & digerent mieux; & qu'ils sont maladifs quand ils ont le ventre resserré, qu'ils mangent beaucoup, & qu'ils n'engraissent pas ou n'ont pas d'embompoint.

Rien ne détruit plus dans les enfans le ton du ventricule & des intestins, que les purgatifs un peu forts. Tels sont ceux tirés du jalap & de la scammonée; ceux qui se tirent des métaux, comme l'or fulminant & le mercure doux, qui demeurant trop long-tems dans les courbures des intestins, les corrode d'autant mieux qu'il y attire une quantité d'humeurs acres; les enfans ne s'accommodent guere que des purgatifs doux, comme la rhubarbe mêlée avec les absorbans & la manne unie avec l'extrait de rhubarbe.

Quoique nous ayons posé pour principe qu'il faut faire ensorte que les récrémens épais & visqueux du lait sortent tous les jours par les selles, il faut avoir également attention à entretenir l'intégrité du ton du ventricule & des intestins. Car s'il s'affoiblit ou se détruit, jamais le ventre ne fait bien ses fonctions; ce qui est la cause la plus fréquente des maladies des enfans. Tel est l'effet des forts purgatifs. Ils font un grand effet le jour de leur opération; mais ils affoiblissent ou même détruisent le ton des intestins, & causent des suppressions du ventre qui deviennent des sources fécondes des maladies des enfans. Nous avons souvent annoncé & observé cette vérité cruelle au sujet d'enfans de la premiere distinction; & malgré les railleries qu'elle m'a fait essuyer de la part de Medecins ignorans, un événement malheureux n'a que trop justifié ma façon de penser.

Cette vérité étoit connue de Ferrarius, dont voici les paroles :

« Les enfans sont trop foibles pour pouvoir supporter « l'opération des médicamens fort actifs; il en est de « même des narcotiques qui sont contraires au tempé- « rament des enfans, & disposent leurs corps aux at- « teintes des maladies. »

Il faut que les enfans pendant les premieres années mangeot souvent, mais peu à la fois; & plus les alimens dont ils usent sont tempérés, mieux la nutrition se fait chez eux. Cette regle du régime est appuyée sur l'autorité d'Hippocrate, qui dit, que « ceux qui croissent « oot beaucoup de chaleur ionée & demandent beau- « coup de nourriture, autrement leurs corps se détrui- « sent, » car l'accroissement du corps demande que beaucoup de suc nourricier soit peu à peu attaché aux parties; & comme l'estomac des eofans n'est point assez fort pour digérer une grande quantité d'alimens, il faut que cette quantité se partage en plusieurs fois, & par conséqoent qu'ils mangent souvent ; plus les alimens sont tempérés, plus ils sont propres à fournir un suc capable de nourrir les parties.

Il faut que les enfans évitent dans l'usage de toutes les choses non-naturelles, tout ce qui est intempéré. C'est un poison pour les enfans que le vin, l'eau-de-vie, & tous les acides; car non-seulement ils sont contraires à la nutrition & à l'accroissement du corps, mais ennemis des nerfs & du cerveau, dont ils troublent souvent les fonctions.

Une transpiration égale & modérée, contribue beaucoup à entretenir la santé des enfans. Il faut donc dans la chambre, au lit & partout ailleurs, qu'ils sentent les douceurs d'une chaleur modérée, & les garantir de toutes les atteintes d'un froid un peu vif. Autrement ils sont aisément attaqués de tranchées & de hoquets. Hippocrate dit fort bien dans la sixieme Section du Livre *des Alimens*, « ceux qui transpirent bien sont plus « foibles, mais plus sains, & se rétablissent plus aisé- « ment de leurs maladies. Ceux qui transpirent mal « soot plus forts avant d'être malades : mais quand ils « le sont devenus, ils ont plus de peine à se rétablir. »

La principale raison pourquoi la transpiration est nécessaire aux enfans, c'est qu'ils ont besoin de beaucoup de nourriture, dont la meilleure partie doit sortir du corps. Or mieux on transpire, & plus le suc nourricier est pur & salutaire. La santé des enfans à la mamelle dépend principalement de la nature du lait & de la disposition saine ou foible de la nourrice. L'enfant tirant sa nourriture de sa nourrice, il n'est point possible qu'il ne soit fort incommodé, si le lait est mal conditionné ou entierement gâté. C'est par cette raison qu'ils tombent souvent en épilepsie, lorsque la nourrice est attaquée d'accès violens de colere ou de crainte. Il est à propos dans ce cas d'épuiser souvent les mamelles de la nourrice du lait qu'elles contiennent, & de prendre garde que l'enfant ne le tire avant vingt-quatre heures. Il faut donc avoir soin de donner aux enfans des nourrices bien réglées & de bonnes mœurs, afin que la dispositioo du lait ne change pas. La meilleure nourrice & la plus propre pour la santé de l'eofaot, est celle qui n'est ni trop jeune, ni trop âgée, qui a déja fait au moins une nourriture, qui a eu deux enfaos & n'a jamais fait de fausses-conches. On peut ajouter aux qualités que nous venons de requérir, qu'elle use de bons alimens, qu'elle prenne beaucoup de liquides très-légers, qu'elle s'abstienne de tout acide spiritueux & de tout ce qui est disposé à la corruption, des forts purgatifs, du sommeil pris le jour après le repas, des plaisirs de l'amour, qu'elle prenne de l'exercice au moins deux fois par jour, qu'elle n'ait point trop de lait & ne l'ait point trop épais, parce qu'il engendre des furoncles & beaucoup de maladies des premieres voies.

Il faut se garder très-soigneusement d'agiter le tendre corps des enfans par une quantité de médicamens, ou par des médicamens forts. Il faut plotôt employer ceux dont l'opératioo est douce, qui n'alterent pas le ton des intestins, & qni entretiennent la transpiration. Il ne faut jamais donner aux enfans des purgatifs forts ; & si le besoin l'exige, on les fait prendre beaucoup plus sûrement à la nourrice, car c'est une expérience certaine, que les purgatifs ou laxatifs qu'on donne aux nourrices, purgent aussi les nourrissons.

Comme les enfans ont besoin d'accroissement & de nutrition, il faut leur faire prendre beaucoup de nourriture & peu à la fois, & une nourriture propre à fournir un bon suc nourricier. Il est aussi très-nécessaire qu'ils fassent un exercice modéré, & qu'ils s'entretiennent dans une transpiration continuelle, c'est le vrai moyen de les faire croître très-heureusement. Il faut avoir grande attention à empêcher les enfans de prendre des alimens doux, du lait & du fromage, parce que ces nourritures favoriseot la génération des vers, & corrompent les humeurs. Il faut aussi leur interdire le vin, les boissons spiritueuses & les exercices violens, de crainte que leurs liquides ne s'enflamment, & que le corps par la dissipation des fluides, ne soit privé de l'accroissement convenable. Ceux d'entr'eux qui étudient les belles-lettres, doivent outre cela éviter soigneusement les alimens d'une consistance épaisse, & ceux qui engendrent des vents, comme les feves, les pois, le millet, la patisserie & les bieres enivrantes. Car tout cela épuise le corps, abatardit l'esprit & en émousse la vivacité.

C'est avec raison que Celse a dit, « que la nature des « alimens & la maniere dont on les traite, intéresse « moins les jeunes gens que les autres. » Dans la jeunesse on a plus de vigueur, & les parties solides ont plus de force. A ce titre on est moins exposé aux assauts des maladies, & moins obligé de s'assujettir à l'austérité du régime.

Dans la jeunesse & l'âge viril, il faut toujours se renfermer dans les bornes de la médiocrité, & regler le manger, de sorte qu'il répare les forces, au lieu de les abattre.

Quant à l'administratioo des alimens, il faut qu'on évite de faire entrer dans le sang, lorsqu'il est trop agité par des choses chaudes & spiritueuses, ou par quelque exercice, une boisson froide ou un air froid. C'est par de semblables imprudeoces qu'une grande partie des jeunes gens est attaquée d'inflammations opiniâtres, qui leur causent une mort prématurée.

Dans la jeunesse & l'âge viril, il faut s'abstenir autant qu'il est possible, des choses trop chaudes & qui donnent trop de mouvement au sang, des forts purgatifs & des violentes passions de l'ame. Il ne faut pas condamner à cet âge l'usage de la saignée, lorsque la nécessité le demande.

Nous ne pouvons nous empêcher de rapporter à ce propos un passage remarquable de Baglivi, qui s'explique en ces termes :

« Dans la jeunesse il est ordinaire aux liqueurs de faire « effort vers les parties supérieures, & dans la vieilles- « se vers les inférieures. Cette différence vient, à ce « que je m'imagine, du trop grand relâchemeot des « solides & des fluides dans les vieillards, & de leur « trop de force, de tension & de ressorr dans les jeunes « gens. » C'est ce qui a fait dire à Duret dans son Commentaire sur les Coaques d'Hippocrate : « Les fie- « vres ardeotes dans la jeunesse se guérisseot par un sai- « gnement de nez, & dans la vieillesse par la dyssente- « rie. Mais si l'on veut que ces axiomes se justifieot dans « la pratique, comme il doit arriver, & comme c'est « la loi de la nature, il faut que l'esprit du malade soit « libre de tous soins, afin que les esprits aient la liber- « té de suivre les mouvemens de la nature, de se ré- « pandre de côté & d'autre & d'animer toutes les par-

« ties. Car lorſque l'eſprit eſt agité & troublé, par les « inquiétudes, les études ou les affaires de la vie civi- « le, la circulation des liqueurs eſt troublée d'une infi- « nité de manieres, & les liqueurs ſe portent avec im- « pétuoſité de côté & d'autre, où elles ne devoient pas « couler. »

Il eſt avantageux à la ſanté de s'accoutumer dès la jeuneſſe aux travaux pénibles & à un genre de vie dur, & de ſe faire plutôt au froid qu'au chaud.

Il faut que le régime des vieillards ſoit plus exact, parce qu'on doit les ranger dans la claſſe des perſonnes foibles.

Il faut ſurtout dans la vieilleſſe avoir la modération en recommandation, la ſobriété dans le boire & le manger, & la tranquilité de l'ame; car tout excès est extrement contraire à l'état des vieillards. Il faut donc ſe garder dans un âge avancé, de tout excès de manger, du fréquent uſage du vin, ſurtout s'il eſt tartareux & acide, éviter les alimens intempérés, ſalés, acides, durs & de difficile digeſtion.

Rien ne fait plus de tort aux vieillards que l'uſage trop fréquent des acides & la violence du froid. Dans un âge avancé le ſang circule lentement, & toutes les excrétions qui dans un autre âge entretiennent la ſanté, deviennent languiſſantes; ce qui épaiſſit les humeurs & les diſpoſe à la ſtagnation. Or le froid & les acides, font perdre aux liqueurs leur fluidité & diminuent la chaleur; il eſt donc évident qu'ils doivent être très-contraires à la ſanté des vieillards, & contribuer beaucoup aux maladies auxquelles cet âge eſt ſujet. Et comme les alimens aigriſſent très-aiſément dans l'eſtomac des vieillards, le laitage & le fromage leur font ordinairement beaucoup de mal.

Il faut que les vieillards faſſent principalement uſage d'alimens de digeſtion aisée, & ſurtout au ſouper. C'eſt le moyen d'avoir un ſommeil tranquile, qui eſt d'une grande reſſource dans le déclin de l'âge.

Plus les alimens ſont ſimples & tempérés, plus ils ſont propres à entretenir la ſanté des vieillards.

Il ne faut jamais que les vieillards s'écartent ſans raiſon du régime qu'ils ſuivent depuis long-tems, tant par rapport aux exercices qu'aux alimens.

Une tranſpiration modérée eſt ſurtout avantageuſe aux vieillards; il faut donc faire enſorte que cette évacuation ſubſiſte dans ſon intégrité. La tranſpiration eſt extremement aidée par le mouvement ou l'exercice du corps, fait dans un air tempéré; par un vin fort & vigoureux, dont le ſeul avantage n'eſt pas d'entretenir cette excrétion, mais de communiquer de la force & de la vigueur au corps; ce qui fait donner avec raiſon à cette eſpece de vin le nom de lait des vieillards.

Les infuſions des plantes aromatiques, comme la ſauge, la méliſſe, l'écorce de citron & la canelle, font auſſi le même effet. Mais les vieillards ſe trouvent fort mal des vins vaporeux & ſulphureux, & de ceux qui ont des principes acides ou aſtringens, parce qu'ils reſſerrent le ventre & empêchent l'écoulement de l'urine en quantité convenable.

La ſaignée procure de grands avantages aux perſonnes avancées en âge, & ſurtout ſi elles ont des forces, ſi leur appétit eſt en ſon entier & tout le corps encore vigoureux: une grande partie des vieillards pourroit beaucoup prolonger ſa vie, ſi elle ne négligeoit pas le ſecours de la ſaignée. Car la trop grande quantité de ſang, que la vie ſédentaire & la nourriture un peu trop abondante cauſe à cet âge, donne la mort à pluſieurs, en les faiſant tomber dans le ſcorbut, les engorgemens des viſceres, le maraſme, les affections ſoporeuſes, & principalement l'apoplexie.

Les vieillards qui n'ont pas aſſez de forces pour faire de l'exercice, doivent y ſuppléer par les frictions.

Les viandes cauſent trop de ſang, ce qui eſt ſurtout dangereux aux vieillards, peu propres à ce titre à faire de l'exercice, ce qui cauſe principalement les maladies auxquelles ils ſont ſujets. On ſert beaucoup mieux leur ſanté en les réduiſant aux légumes aisés à digérer, aux herbes potageres & aux poiſſons, parce que ces alimens engendrent peu de ſuc nourricier.

Il ne ſera point hors d'œuvre de placer ici une obſervation de Baglivi.

Voici ſes termes:

« On remarquera dans la pratique que quelques perſon- « nes attaquées de fluxions & de maladies chroniques, « ſe rétabliſſent pendant le Carême, & retombent dans « les mêmes accidens après Pâques, à cauſe de l'uſa- « ge des viandes. On obſervera encore que l'uſage des « choux, des légumes, des plantes potageres, des « poiſſons & autres alimens de même eſpece, uſage « qui eſt tombé dans l'oubli, guérit certaines maladies « que les alimens d'un bon ſuc aigriſſent & augmen- « tent. »

Les purgatifs & les paſſions violentes de l'ame, nuiſent extremement aux vieillards. Car plus le corps eſt foible & épuisé, plus il eſt bleſſé de quelque intempérie que ce ſoit.

Il faut aſſortir le régime aux ſaiſons de l'année, puiſque les changemens du corps ſont inſéparables de ceux de l'air.

En hiver l'air a plus de reſſort; les fibres ont plus de force & de diſpoſition à l'exercice des mouvemens, & à opérer la diſſolution des alimens; on peut donc alors ſupporter plus aiſément que dans tout autre tems, les alimens durs & compactes.

La tranſpiration en hiver étant en quelque maniere empêchée par le reſſerrement des vaiſſeaux de la peau causé par le froid, il eſt avantageux de boire ſon vin moins trempé, & de la biere plus forte. On ſe ſervira auſſi avec ſuccès en ce tems de bouillons & d'infuſions chaudes, priſes fréquemment; & l'on doit toujours avoir attention à faire répondre la quantité de la tranſpiration à celle des alimens.

C'eſt une très-mauvaiſe coutume, & cependant trop bien établie en Allemagne pendant les grands froids, d'échauffer tellement les chambres, ſurtout celles qui ſont au rez-de-chauſſée, qu'on y eſt preſque brûlé. Car étant obligé de s'expoſer au froid de tems en tems, par rapport à l'excès de la chaleur de ces chambres, on tombe dans des fluxions catarrheuſes, des rhumes de cerveau, de foibleſſes de tête, qui par la ſuite cauſent de dangereuſes maladies des nerfs.

Au printems il faut manger un peu moins & boire un peu plus. C'eſt auſſi la ſaiſon où l'on goute le plus sûrement les plaiſirs de l'amour.

C'eſt une faute très-préjudiciable à la ſanté, de quitter l'habit d'hiver dès le commencement du printems, & de lui en ſubſtituer d'auſſi légers que ceux que l'été rend ſupportables. Rien de plus variable que la ſaiſon du printems; & il n'eſt aucun tems de l'année où la température de l'air ſoit ſujette à plus de viciſſitudes. Or s'il arrive qu'un tems doux change ſubitement en froid, le froid s'inſinue dans les pores dilatés par la chaleur, les reſſerre, & ſupprime, au grand dommage de la ſanté, une excrétion extremement ſalutaire, ſurtout au printems.

La ſuppreſſion de la tranſpiration n'eſt jamais plus à craindre qu'au printems, parce qu'elle diſpoſe le corps à des maladies très-dangereuſes. La preuve de cette vérité ſe tire de pluſieurs maladies & fievres, ſurtout des fievres accompagnées d'éruptions, qui arrivent ordinairement au printems, & n'ont point d'autre cauſe que l'interruption de la tranſpiration. Car il s'amaſſe en hiver, à cauſe de la quantité d'alimens, beaucoup de ſucs ſuperflus, que la nature travaille à faire ſortir au printems, en cauſant une dilatation des ſolides & des fluides.

Il n'y a donc point de ſaiſon dans l'année plus propre que le printems, à préſerver le corps de maladies. On

voit par-là d'où vient la coutume établie de se faire saigner au printems, de se faire purger, & de prendre des bouillons altérans. Car la disposition de l'air aide beaucoup l'effet de ces cures préservatives, & les rend efficaces. Il faut donc avoir grand soin d'empêcher au printems que la transpiration, qui doit dégager tout le corps de ses impuretés, ne souffre aucun dommage.

Il n'y a aucune saison, on tems de l'année, où il regne plus de maladies que l'automne & le printems. Or le plus grand secours contre la maladie est la transpiration; il faut donc maintenir sa liberté dans ces saisons avec le plus d'attention qu'il est possible. C'est pourquoi il faut alors se garantir du froid; & comme l'air se trouve chargé de beaucoup d'exhalaisons ennemies de la nature; il faut éviter avec beaucoup d'attention, de s'exposer au grand air le soir & le matin au commencement du printems, & sur la fin de l'automne, c'est-à-dire, aux mois de Mars & de Novembre.

Il faut employer les mêmes précautions en automne qu'au printems, parce qne l'air est également sujet dans les deux saisons, aux mêmes intempéries, aux mêmes vicissitudes qui causent si aisément la suppression de la transpiration: & comme l'équinoxe tombe dans cette partie de l'année, il faut opposer les cures préservatives aux maladies qui menacent alors.

En été il est plus salutaire de faire usage de végétaux, & de boissons délayées: il faut aussi s'abstenir d'alimens durs & compactes, du vin, de l'eau-de-vie, de l'usage immodéré du tabac, qui est plus supportable au printems & en automne. Il faut aussi dans cette saison, suivant le conseil de Celse, éviter les plaisirs de l'amour.

Le régime doit être différent suivant la différence des sexes.

Les femmes ont l'habitude du corps plus lâche que les hommes, elles passent une partie de leur vie dans l'oisiveté & le plaisir; elles ont le corps extremement sensible, disposé aux convulsions & aux mouvemens convulsifs, & à amasser une quantité de sang superflu; elles sont d'ailleurs sujettes à une évacuation périodique de cette liqueur. De-là on doit conclurre qu'il faut leur prescrire un régime différent de celui qui convient aux hommes.

L'expérience prouve que les femmes se portent ordinairement très-mal quand l'évacuation qu'elles souffrent tous les mois est supprimée, ou même dérangée: & qu'elles jouissent d'une bonne santé quand elle va bien. Le Medecin doit donc avoir beaucoup d'attention à maintenir la quantité, le tems, & l'ordre de cette évacuation, & à empêcher qu'un mauvais régime, ou une imprudence ne la trouble, ou ne la supprime. Or rien ne la trouble davantage, que d'exposer au froid le ventre & les parties inférieures, lorsque le tems des regles approche. Les violentes passions de l'ame dérangent aussi puissamment cette évacuation; & telle est, entre autres, la force de la grande crainte pour produire cet effet, qu'il est souvent arrivé qu'elle l'a entierement supprimée. Les femmes doivent encore éviter dans ce tems de s'agiter l'esprit d'inquiétudes considérables ou de desirs déréglés: & ne peuvent au contraire lui donner une assiette trop calme & trop tranquile. Dans le tems de l'évacuation, elles doivent éviter tout ce qui est acide, venteux, dur & compacte, ou trop rafraîchissant; le laitage, & ce qui est visqueux. J'en dis autant du pain chaud sur lequel on auroit mis du beurre, des boissons froides, des bieres qui ne sont point claires, en un mot, de tout ce qui est astringent.

Lorsque les regles approchent, il est avantageux d'aider de toute maniere la liberté du mouvement progressif & circulaire du sang. Rien ne contribue mieux à produire cet effet, que les infusions des plantes modérément balsamiques, comme les feuilles de mélisse, de véronique, les fleurs de violier jaune, de romarin, de canelle, l'écorce nouvelle de citron, prise le matin à jeun en maniere de thé. Il convient aussi de s'entretenir le ventre libre; de sorte que s'il a été resserré trop long-tems, il faut donner un lavement émollient, ou une dose de pilules balsamiques. Un exercice modéré, un air modérément chaud, sont aussi d'un grand secours; & il faut avoir grand soin que les piés & les parties inférieures soient à couvert des attaques du froid.

Les femmes grosses demandent aussi un régime particulier, afin qu'il n'arrive aucun mal à la mere, ou à son fruit. L'enfant encore renfermé dans le sein de sa mere, en fait en quelque sorte une partie.

Telle est la disposition de la santé de la mere, de son esprit, de ses humeurs, de ses mouvemens, telle est celle de l'enfant. Aussi plus la mere est vigoureuse, plus l'enfant a-t-il de vigueur; & tout ce qui nuit à la mere, est, à plus forte raison, nuisible à l'enfant. Il est donc d'une nécessité indispensable aux femmes grosses d'avoir une extreme attention sur elles-mêmes, & de suivre un régime propre à entretenir la santé.

Ce régime consiste à ne faire usage que de ce qui peut faire un sang louable & tempéré, donner de la fluidité aux liqueurs, en écarter toutes les superfluités excrémentitielles; & s'abstenir de tout ce qui est intempéré, qui donne un mouvement violent aux liqueurs, qui les rend impures, ou fait trop de sang. Si tout ce qui est intempéré est ennemi de la santé, & de la nature, à plus forte raison sera-t-il dangereux aux femmes grosses. Elles doivent donc éviter toutes les passions violentes de l'ame: le froid excessif, la trop grande chaleur, le trop d'alimens, les mouvemens violens, le trop long sommeil, les alimens difficiles à digérer, ou de mauvais suc, les forts émétiques, ou purgatifs, en un mot, tout ce qui peut, à raison de sa violence, donner aux humeurs un mouvement trop violent. Elles se trouveront au contraire fort bien de tout ce qui est tempéré, de facile digestion, capable de fournir de bons sucs, & de sortir promptement par les vaisseaux excrétoires.

La suppression du flux menstruel jettant les femmes grosses dans un état de pléthore, rien n'est plus propre à la conservation de la santé de la mere, & de son fruit que la saignée faite à propos; c'est-à-dire, au second mois dans quelques femmes, dans la plupart au troisieme, & réitérée quelquefois au septieme, ou au huitieme, suivant l'exigence des cas. Il faut diminuer la trop grande abondance du sang des femmes grosses, par rapport au danger dont elle menace la mere & l'enfant; & comme les unes ont plus de sang que les autres, une seule saignée ne suffit point à certaines, & il faut quelquefois aller jusqu'à la troisieme, ou la quatrieme. Par ce moyen on prévient l'avortement, & les autres accidens, auxquels les femmes grosses sont sans cesse exposées.

La pléthore, inséparable de la grossesse, est ordinairement suivie de la cacochymie. Il faut donc que le Medecin, chargé de la santé de la mere & de l'enfant, ait soin d'employer les secours convenables pour faire sortir du corps ces sucs corrompus. C'est ce que font parfaitement les évacuans doux, qui font sortir sans fatiguer, les humeurs impures des premieres voies. Le conseil que je donne est aussi celui d'Hippocrate. *Vous purgerez*, dit-il, *les femmes grosses à quatre mois, s'il y a abondance de mauvaises humeurs, on les peut purger jusqu'à sept mois; mais ces dernieres demandent plus de ménagement.* Outre les évacuans que nous avons indiqués, on peut employer avec succès les médicamens balsamiques, qui procurent une évacuation douce, & fortifient en même-tems l'estomac, les intestins & tout le genre nerveux: tels sont les pilules de Becher, les purgatifs avec la rhubarbe, & les raisins de rhubarbe, avec un peu de canelle.

Les forts purgatifs sont très-contraires aux femmes grosses, parce que l'irritation violente qu'ils causent aux membranes des intestins, & aux parties nerveuses de tout le corps, excite la matrice à des contractions capables de faire sortir le fœtus, & qu'ils détruisent la tension & la force du ventricule & des intestins.

Les remedes qui rendent la transpiration plus libre, sont aussi très-utiles pour corriger l'impureté des liqueurs. Les femmes grosses doivent donc faire souvent usage de poudres bézoardiques fixes, de l'élixir stomacal, des infusions chaudes des plantes aromatiques, prendre un exercice modéré, & boire de bon vin, mais en petite quantité, en un mot, comme il convient de s'en servir.

Il faut pendant les premiers mois de la grossesse, que les femmes soient sobres sur le manger, & on ne peut trop leur recommander la modération pendant tout le tems qu'elle dure. Le trop d'alimens engendre beaucoup de crudités, qui empêchent la génération des bons sucs. Aussi avons-nous souvent remarqué que trop de nourriture fait tort à celle de l'enfant; & l'on voit souvent les femmes grasses mettre au monde des enfans foibles & maigres, & au contraire des femmes maigres, donner le jour à des enfans gras & robustes.

Il faut encore que les femmes grosses se garantissent des violens mouvemens de l'ame, surtout de la terreur, & des envies dépravées, qui sont extremement contraires à la santé de l'enfant, & dérangent ou empêchent sa conformation naturelle. L'expérience fait connoître que le dérangement de l'imagination de la mere influe tellement sur la conformation de l'enfant, qu'il porte souvent des marques sensibles des choses qui ont long-tems fixé l'imagination de la mere, ce qui arrive principalement dans les derniers mois de la grossesse. FREDERIC HOFFMAN, *Medic. Ration. Syst.em.*

DIÆTEMA, διαίτημα, le même que *Diæta*; Galien *ad Trasyb.* donne ce nom aux choses non-naturelles, outre le boire & le manger. CASTELLI.

DIÆTETICA, de *diæta*; *diététique*, est cette partie de la Medecine, qui prescrit le régime qu'il est à propos de tenir par rapport à l'usage des choses non-naturelles. BLANCARD.

DIAGLAUCIUM, *Diaglaucia*, διὰ γλαυκίου, est le nom d'un collyre que Scribonius Largus, *Numb.* 22. recommande pour les ophthalmies & les lippitudes qui ne font que commencer. Il tire son nom de *Glaucium*, qui, suivant Dioscoride, *Lib. III. cap.* 100. est le suc d'une plante qui croît près de Hierapolis, Ville de Syrie. Dale prend cette plante pour le chardon purgatif. Voyez la composition de ce remede dans Scribonius Largus, à l'endroit que nous avons indiqué.

DIAGNOSIS, διάγνωσις, de διαγνώσκω, je connois, je discerne, je juge. *Diagnostic.* Galien le définit, *Com. I. in Progn.* ἡ τῶν ὑπεστώτων γνῶσις, « la connoissance des « choses, telles qu'elles sont dans leur état présent. » On acquiert cette connoissance par l'observation de certains signes ou caracteres, que l'on appelle à cause de cela *Signa diagnostica*; *Signes diagnostics.*

DIAGRYDIUM. Voyez *Scammonium.*

DIAHERMODACTYLU, διʼ ἑρμοδακτύλων, est un purgatif décrit par Trallien, *Lib. XI.* dont l'hermodacte est le principal ingrédient.

DIAION, est le nom d'une pastille ou trochisque dont il est parlé dans Myrepse, *Sect. XLI. cap.* 48. on doit lire διὰ ἴων, *de violettes*, qui sont le principal ingrédient de sa composition.

DIAIREOS, est le nom d'un antidote dont parle Myrepse, *Sect. I. cap.* 103. dont l'iris est le principal ingrédient.

DIAITHROS, δίαιθρος, Galien traduit ce mot par διαφανής, diaphane, transparent.

DIALACCA, est le nom d'un antidote dont parle Myrepse, *Sect.* 1. *c.* 123. dont la lacque est le principal ingrédient.

DIALAGOOU, διὰ λαγωοῦ, est le nom d'un remede décrit dans Alexandre Trallien, *Lib. VIII. cap.* 2. dont la fiente de lievre est un ingrédient. Cet Auteur le donne pour un remede approuvé contre les duretés & les obstructions du foie & de la ratte.

DIALEIMMA, διάλειμμα, de διαλείπω, discontinuer, cesser; *intermission*, c'est-à-dire, intervalle entre la fin d'un accès & le commencement d'un autre.

DIALEPSIS, διάληψις, de διαλαμβάνω, interposer ou entremettre, signifie la même chose qu'*Apolepsis*, dont on peut voir l'article. Hippocrate emploie ce mot, *Lib. de Arte*, pour exprimer les interstices ou intervalles qu'on laisse entre les circonvolutions des bandages.

DIALIBANON, est le nom de plusieurs remedes dont on trouve la description dans Myrepse, Trallien & Marcellus Empiricus, & dont l'encens est le principal ingrédient.

DIALOES, διʼ ἀλόης, est le nom de plusieurs remedes dont l'aloès est la base.

DIALTHÆA, διαλθαία, est le nom d'un onguent dont parle Myrepse, *Sect.* 3. *cap.* 49. & dont il semble que l'onguent d'althæa des dispensaires a été pris. Voyez *Althæa.*

DIALYSIS, διάλυσις, de διαλύω, dissoudre (les forces) ou rendre languissant; dissolution des forces, ou foiblesse des membres.

DIAMARENATUM, de *Amarenæ*, Cérises rouges aigrelettes. Il y a deux remedes de ce nom dans Schroder, l'un simple & l'autre composé. Le simple se fait avec trois livres de pulpe de cérises (*Amarenæ*) passée à travers un couloir, & deux livres de sucre. Le composé ne differe de celui-ci qu'en ce qu'on y ajoute des aromates. On peut juger de leur vertu par celle des cérises. Voyez *Cerasa.*

DIAMARGARITON, διὰ μαργαριτῶν, est le nom d'un antidote dont parle Myrepse, *Sect.* 1. *cap.* 37. & dont les perles sont le principal ingrédient.

DIAMASCIEN, ou DYAMASSIEN, le même que *Flos æris.* RULAND. Voyez *Æs.*

DIAMASSEMA, διαμάσσημα, de διαμασσάομαι, mâcher; *Masticatoire.* Voyez *Masticatorium.*

DIAMBRÆ SPECIES, est le nom de deux remedes insérés dans le Dispensaire de Londres, dont l'un est appellé *Species Diambræ sine odoratis*; l'autre, *Species Diambræ cum odoratis.*

On prépare le premier de la maniere suivante.

Prenez *Canelle*,
racine d'angelique,
clous de girofles,
macis,
noix muscade,
feuille d'Inde, ou *malabathrum*, &
galanga, } *de chaque, trois dragmes.*
spicnard,
grand & petit cardamome, } *de chaque, une dragme.*
gingembre, une dragme & demie;
bois d'aloès,
santal citrin, &
poivre long, } *de chaque, deux dragmes.*

Faites-en une poudre.

Cette prescription est de Mesué, & c'est de lui que le Collége de Londres l'a prise pour l'inserer dans son premier Dispensaire. Il en a retranché dans la suite le doronic ou aconit, & non content de cela, il a jugé à propos d'en exclurre aussi les aromates, comme tout-à-fait éloignés de l'intention de ce remede, & nuisibles à plusieurs personnes. Cependant comme ces drogues peuvent avoir leur utilité dans certaines occasions, le Collége les a insérées dans la prescription suivante. Ce remede est estimé céphalique & cardiaque, & on l'ordonne souvent dans la foiblesse des nerfs occasionnée par l'apoplexie, l'épilepsie, la paralysie & la vieillesse. Il fortifie surtout l'estomac, ranime les esprits, & échauffe extremement le sang, ce qui fait qu'il excite à l'amour, en qualité d'irritant

La dose est depuis dix grains jusqu'à demi-dragme.

On prépare le *Species Diambræ cum odoratis*, de la maniere suivante :

On ne fait qu'ajouter aux especes précédentes, *d'ambre gris, une dragme & demie*, & *de musc, demi dragme.*

DIAMELON, est le nom de deux compositions indiquées dans Trallien, *Lib. VII. cap. 7.* dont les coings sont le principal ingrédient.

DIAMISYOS *Collyrium*, est le nom d'un collyre dont il est parlé dans Marcellus Empiricus, *cap.* 8. dont le *misy* est le principal ingrédient.

DIAMNES, évacuation involontaire d'urine, c'est-à-dire, lorsque le malade rend son urine sans le sentir. Joannes Anglicus se sert de ce mot barbare.

DIAMORON, διὰ μόρων, est le nom d'une préparation faite avec des mûres & du miel. Voyez *Morus.*

DIAMOSCHU, est un antidote dont il est parlé dans Nicolas Myrepse, *Sect.* 1. *cap.* 223. Il tire son nom du musc qui en fait le principal ingrédient. On trouve aussi une préparation indiquée dans l'ancien Dispensaire du Collége de Londres sous le titre de *Species Diamoschu dulcis*, qui a été retranchée du dernier.

DIAMOTOSIS, διαμότωσις, de μοτὸς, tente, l'introduction d'une tente dans une plaie, dans un ulcere.

DIANA, *Diane*, en terme de Chymie, est l'argent des Philosophes.

DIANÆ ARBOR, *Arbre de Diane*; est un mêlange d'argent, de mercure & d'esprit de nitre crystallisés ensemble en forme d'un petit arbre.

Prenez une once d'argent, faites-la dissoudre dans deux ou trois onces d'esprit de nitre, mettez évaporer votre solution au feu de sable jusqu'à consomption d'environ la moitié de l'humidité; versez ce qui restera dans un matras où vous aurez mis vingt onces d'eau commune bien claire: ajoutez-y deux onces de vif-argent; posez votre matras sur un petit rondeau de paille, & le laissez en repos quarante jours. Vous verrez pendant ce tems-là qu'il se formera une maniere d'arbre avec des branches & des petites boules au bout qui représentent les fruits.

Cette opération n'est de nul usage dans la Medecine, & je ne la décris que pour les curieux.

Ces figures de branches viennent de l'esprit de nitre, qui étant incorporé avec l'argent & le mercure, prend des figures diverses selon qu'il trouve de l'humidité pour s'étendre; car si l'on ne mettoit que dix ou douze onces d'eau, il ne se feroit que des manieres de crystaux fort confus. Au contraire, si l'on en mettoit beaucoup d'avantage, il ne paroîtroit rien que quelque peu de poudre précipitée. Il faut laisser le mêlange quarante jours en repos, parceque l'esprit de nitre étant très-affoibli par l'eau commune travaille fort lentement. Si l'on remuoit la matiere, on mettroit tout en confusion, & l'on romproit la figure commencée, laquelle pourtant se rétabliroit étant laissée en repos. Cette préparation se fait mieux en un lieu frais qu'ailleurs, car c'est proprement une crystallisation.

Cette opération a quelque analogie avec celle qui se fait dans la terre pour la génération & l'accroissement des plantes; car si la sémence a trop d'humidité, les esprits qui servent à la fermentation & à la dilatation de ses parties, seront tellement affoiblis, qu'ils ne pourront plus agir, ainsi il ne se produira rien: si au contraire il y en a trop peu, les esprits ne trouvant pas assez d'espace pour s'étendre, demeureront tenfermés ou s'évaporeront en l'air. Mais quand il se rencontre une proportion convenable d'eau dans la terre, alors ces esprits étant dans un mouvement médiocre, & s'étendant insensiblement, ils raréfient & subliment avec eux la substance de la semence, d'où vient la végétation. Retournons à notre opération.

Lorsqu'on voudra séparer l'argent & le mercure, il faut remuer le tout, & l'ayant versé dans un plat de terre, le faire bouillir pendant un demi-quart d'heure, puis le laisser refroidir, ensorte qu'il ne soit gueres plus que tiede. Jettez dedans peu-à-peu une pinte d'eau dans laquelle vous aurez fait dissoudre deux onces de sel marin, il se fera un précipité blanc. Versez l'eau par inclination & le faites sécher. Mettez-le ensuite dans une cornue que vous placerez au fourneau de sable, & y ayant adapté un récipent rempli d'eau, donnez un petit feu au commencement, puis l'augmentez peu-à-peu jusqu'à faire rougir la cornue, votre vif-argent distilera goutte à goutte dans l'eau. Continuez le feu jusqu'à ce qu'il ne distile plus rien, laissez refroidir les vaisseaux: versez l'eau du récipient, & y ayant lavé le mercure, séchez-le avec du linge, ou de la mie de pain, & gardez-le.

Vous trouverez dans la cornue votre argent, que vous pourrez mettre en lingot, l'ayant fait fondre à grand feu dans un creuset avec un peu de salpetre. J'ai une fois calciné dans un creuset le précipité, au lieu de faire la distilation, pensant que le mercure s'envoleroit & que l'argent resteroit; mais tout se dissipa en l'air avec quelque bruit, sans qu'il restât rien dans le creuset, l'argent avoit été volatilisé par sa jonction avec le mercure.

On peut faire un autre arbre de Diane de la maniere suivante.

Faites dissoudre une once d'argent de coupelle avec trois onces d'eau forte dans une phiole ou dans un petit matras: placez le vaisseau sur le sable, & par un feu modéré, faites évaporer environ la moitié de l'humidité, puis y ajoutez trois onces de bon vinaigre distilé, un peu chauffé. Remuez le mêlange, & mettez votre matras en quelque lieu pour l'y laisser en repos pendant environ un mois, il s'y formera un arbrisseau qui aura la figure d'un sapin, & dont le haut ira jusqu'à la superficie de la liqueur.

Cet arbre Philosophique est encore une maniere de crystallisation qui s'est faite de l'argent pénétré par les acides de l'eau forte & du vinaigre. On peut le révivifier en argent, en y versant de l'eau salée pour le faire précipiter en poudre blanche, & mettant cette poudre en fusion par un grand feu dans un creuset avec un petit morceau de borax ou de salpetre. LEMERY, *Cours de Chymie.*

DIANANCASMUS, διαναγκασμὸς, d'ἀνάγκη, *nécessité, force*; réduction forcée d'une partie disloquée. Hippocrate, dans son Traité *de Articulis*, donne ce nom à un instrument destiné à redresser l'épine du dos.

DIANISTESMOS, διανιςησμὸς. Voyez *Acratisma.*

DIANŒA, διάνοια, l'*ame.* Voyez *Animus.*

DIANTHON, δι' ἀνθῶν, est le nom d'un antidote dont Nicolas Myrepse, *Sect.* 1. *c.* 454. parle après Galien. C'est de lui sans doute qu'on a pris l'idée du *species dianthus*, que le Collége de Londres prescrit de la maniere suivante.

Prenez *de fleurs de romarin, une once,*
de roses rouges, & *de reglisse, de chaque, six dragmes;*
de girofle, de spicnard, de noix muscade, de galanga, de canelle, de gingembre, de chaque, quatre scrupules;

de zédoaire, *de macis,* *de bois d'aloès,* *de petit cardamome,* *de semences d'aneth, &* *d'anis,*	*de chaque, quatre scrupules;*

Pulvérisez le tout ensemble.

Zwelfer vante extremement ce remede pour la cardialgie, pour les fluxions, & pour les foiblesses qui proviennent d'indigestion. Cette composition est certainement excellente pour toutes les indications nerveuses, & n'occasionne point les maladies qui sont souvent la suite de l'usage que l'on fait de celles où il entre des aromates, tels que le musc ou l'ambre. Elle fortifie le cerveau, & prévient les maladies qui sont ordinairement les compagnes inséparables de la vieillesse, comme l'apoplexie, l'épilepsie, la paralysie, le défaut de mémoire, &c. Elle échauffe l'estomac & les intestins, & ranime toute la masse des humeurs. Les remedes de cette espece sont d'une utilité singuliere dans les habitudes cachectiques froides, où les humeurs ont été appauvries par des détergens & des cathartiques violens, & les fibres affoiblies, à cause qu'ils fortifient les solides, les remplissent d'esprits, & procurent une vibration & une circulation si vigoureuse aux uns & aux autres, que la digestion & la séparation des parties récrémentitielles se font ensuite comme il faut; ce qui prévient toute rechute. Ces sortes de compositions sont d'une nécessité indispensable dans l'hydropisie après la purgation, & veulent être données dans les intervalles. C'est pour ignorer cette circonstance que la plupart de ceux dont les purgatifs violens font toute la ressource, ne réussissent point dans ces sortes de cures, & ne peuvent empêcher le retour de la maladie.

DIAOPORON, διὰ ὀπωρῶν, est le nom d'une composition décrite par Trallien, *Lib. VII. cap. 7.* Elle est ainsi appellée d'ὀπώρα, « fruit d'automne, » à cause que les coings, les nefles & les cormes entrent dans sa composition.

DIAPASMA. Voyez *Catapasma.*

DIAPEDESIS, διαπήδησις, de διαπηδάω, *saillir*; filtration des fluides à travers les parois des vaisseaux qui les renferment.

DIAPENCIA, est suivant Ruland, l'*Alchimilla.*

DIAPENSIA; nom de la *Sanicula Officinarum.*

DIAPEPEREON, est le nom d'un antidote décrit par Nicolas Myrepse, *Sect.* 1. *c.* 184. d'après Galien.

DIAPHANES, διαφανὴς, *transparent.*

DIAPHILEDONU, διὰ φιληδόνε, est le nom d'un antidote décrit dans Myrepse, *cap.* 124.

DIAPHLYXIS, διάφλυξις, de διαφλύζω, *arroser* ou *humecter*, est traduit dans l'*Exegesis* de Galien sur Hippocrate par ὑπερβλύσεις, *effusions, ébullitions.*

DIAPHŒNICON, διὰ φοινίκων, de φοῖνιξ, une *datte*, est un remede préparé avec des dattes.

DIAPHORA, διαφορὰ, de διαφέρω, *différer, différence*; ce mot comprend en Medecine les marques caractéristiques ou signes qui distinguent une maladie d'une autre.

DIAPHORESIS, διαφόρησις, de διαφορέω, de διὰ, *per*, & φέρω, *transmitto*; est une évacuation des humeurs par les pores de la peau.

DIAPHORETICA, *diaphorétiques*, ou remedes qui excitent la transpiration. Voyez *Alexipharmaca.*

Hippocrate rapporte les cas de quelques malades dont les fievres disparurent après l'éruption de la sueur, soit que celle-ci eût réellement dissipé la maladie, ou qu'elle n'eût paru qu'à la fin; comme il arriva dans les cas rapportés, *Lib. I. Ægr.* 6. & 7. *Lib. II. sect.* 2. *Ægr.* 7. 11. 12. où la fievre paroît avoir été plutôt terminée par une hémorrhagie que par une éruption de sueur; car celle-ci, autant que je puis m'en appercevoir, n'est pas toujours proposée comme un instrument pour guérir la maladie, mais seulement comme une marque ou signe dont on peut se servir pour en faire le prognostic avec plus de certitude. De-là vient que dans les livres qui passent pour être véritablement de lui, il n'est fait aucune mention des sudorifiques; & que dans ceux même qu'on lui attribue faussement, il n'est parlé qu'une seule fois de sueur excitée par le moyen des médicamens; car l'Auteur du second Livre des *Epidémiques* ordonne de faire suer le malade en le couvrant de hardes, & en lui donnant de la farine de froment cuite dans du vin fort & généreux. Il ne prescrit même ces moyens que dans les fievres qui proviennent de la lassitude, ou de quelqu'autre cause semblable, comme sont celles qu'on appelle éphemeres.

Les sudorifiques internes étoient si peu connus des Anciens, que Celse n'en dit pas un seul mot. Si donc les sueurs ont été de quelque utilité dans certaines especes de fievres; elles semblent avoir tiré leur efficacité de la nature seule: pendant ces sueurs, peut-être, la matiere peccante pouvoit aisément s'évacuer par les pores de la peau, soit à cause de la température du climat, ou de la bonne constitution des malades, qui n'étoient point encore affoiblis par l'oisiveté & par la molesse. Mais ce seroit en vain qu'on attendroit aujourd'hui la solution d'une maladie, de la sueur, soit spontanée & naturelle, ou procurée par art; & j'ose assurer qu'il est rare qu'on soit guéri des fievres violentes par la sueur seule.

Il a paru depuis les Medecins Arabes une si grande quantité de sudorifiques, qu'il n'y a presque point de fievre contre laquelle les Chymistes n'aient trouvé un antidote, sans avoir aucun égard à la nature de la maladie. C'est de-là que nous est venue la coutume de traiter ceux qui ont la fievre avec des cordiaux, dans l'idée que la cure est beaucoup plus agréable. Mais l'ardeur que nous avons pour ce qui nous flatte, nous jette dans une erreur qui n'est jamais plus dangereuse que lorsqu'il s'agit de la santé.

Sydenham rejette avec raison cette méthode qui consiste dans l'usage des remedes sudorifiques, sans que son autorité ait encore pu la faire bannir de la pratique moderne autant qu'elle devroit l'être. Les Medecins euxmêmes avouent que l'usage des substances chaudes, & qui excitent des sueurs copieuses, accélerent la circulation du sang; d'où il arrive que la fievre augmentant par degrés & attaquant le cerveau, les délires & les distensions des nerfs augmentent au lieu de diminuer. C'est l'effet dont peuvent s'appercevoir tous les jours ceux qui employent dans le traitement des fievres aiguës, la bistorte, le sel de corne de cerf, & d'autres substances de même nature. Le quinquina produit un semblable effet quand on le donne imprudemment; car les Medecins trouvent ordinairement qu'il augmente alors la fievre & la rend plus violente, quoiqu'elle fût déja sur son déclin. Lorsque les choses sont réduites dans cet état déplorable, la terreur & l'incertitude s'emparent des esprits, & l'on a recours aux vomitifs, à la saignée & aux vésicatoires, comme aux derniers remedes que l'on puisse employer. Cette méthode a donc ce desavantage, qu'elle réduit le Medecin à la nécessité de prendre, lors du déclin de la maladie, les mesures qu'il auroit dû prendre dès le commencement. On perd le fruit des moyens qu'on emploie, au lieu qu'ils n'eussent pas manqué de faire beaucoup de bien au malade, si on les avoit mis en usage au commencement de la maladie.

Ceux-là tombent dans une erreur différente, mais qui n'est pas moins pernicieuse, qui plaçant toutes leurs espérances dans les acides, recourent aussi-tôt au vinaigre & au verjus, comme s'il valoit mieux faire périr le malade de froid que de le laisser consumer par la chaleur.

Je ne prétens point cependant dissuader absolument l'usage des remedes qui provoquent la sueur dans la cure

des fievres; car je ne puis nier que les sudorifiques d'une nature douce & tempérée ne produisent de très-bons effets, & qu'on ne doive les employer lorsque les circonstances indiquent leur propriété. Mais comme les natures respectives des substances chaudes & froides dont nous avons déja parlé, s'éloignent trop visiblement du juste milieu, on doit absolument les rejetter comme nuisibles & préjudiciables. Les sudorifiques les plus doux ne sont pas trop sûrs quand on les emploie seuls : mais il faut les faire précéder par les évacuans, parce que pour lors ils appaisent plus efficacement la fievre, & provoquent plus promptement la sueur. Cette circonstance a lieu, surtout à l'égard de l'opium, qui est de tous les remedes le plus propre pour ouvrir les pores de la peau. FREIND, *Comment. in Hippoc.* 3. *Epidem.*

DIAPHOROS, διάφορος, dans Hippocrate, *Lib de Articulis*, signifie *convenable*, *à propos.*

DIAPHRADES, διαφραδὲς, διαφραδέως, dans Hippocrate, *de Locis in homine*, est traduit par Erotien, par σαφὲς, *manifeste*, *évident.*

DIAPHRAGMA, διάφραγμα, de διαφράσσω, servir de cloison ou de séparation entre deux choses; de διὰ, à travers, & φράσσω, fermer. *Diaphragme.*

Ce muscle sépare la poitrine & les organes de la respiration, du bas-ventre : il est souvent appellé par Cœlius Aurelianus, *Discrimen Thoracis & Ventris*, & *cap.* 12. *Lib. I. Tard. Pass. Discretorium.* Pline l'appelle *Præcordia, quod cordi prætendatur*, à cause qu'il est placé devant le cœur comme un mur de défense, les Anciens l'appelloient φρένες, comme cela paroît par plusieurs passages d'Hippocrate, qui donne aussi le nom de διάφραγμα à la partie du gosier située entre la bouche & l'œsophage, l'appellant pour la distinguer τὸ κατὰ γαργαρεῶνα διάφραγμα « le *diaphragme* de l'œsophage ». *Lib. I. Epid.* Galien & Rufus Ephesius, appellent la cloison cartilagineuse qui sépare les narines, τὸ τῆς ῥινὸς διάφραγμα, le *diaphragme* ou cloison des narines.

L'on ne donne aujourd'hui le nom de *diaphragme* qu'à la partie qui sépare la poitrine du bas-ventre.

C'est un muscle très-large, fort mince, situé à la base de la poitrine, qu'il sépare d'avec le bas-ventre, comme une espece de cloison transversale. C'est pour cela que les anciens Grecs lui ont donné le nom de *diaphragme*, & les Latins celui de *Septum transversum.* Il forme une voûte oblique & inclinée, dont la partie la plus élevée est en devant, & la plus basse en arriere; de sorte qu'il fait un angle fort aigu avec le dos.

On le regarde comme un muscle double & digastrique, composé de deux différentes portions ; une grande & supérieure, qui en est la principale, nommée le grand muscle du *diaphragme*; & une petite & inferieure, qui en est comme l'appendice, appellée le muscle inferieur, ou le petit muscle du *diaphragme.*

Le grand muscle du *diaphragme* est charnu dans sa circonférence, & tendineux ou aponevrotique dans le milieu, qu'on appelle ordinairement centre nerveux, ou tendineux. Il ne faut pas s'imaginer que ce milieu ait peu d'étendue, ou qu'il soit rond à cause que d'habiles Anatomistes l'ont nommé centre. Ils ont eu égard à la seule situation de ce milieu, & non pas à sa forme & à l'espace qu'il occupe. Il est assez large, & représente en quelque maniere une feuille échancrée à l'endroit du pédicule, & dont la convexité moyenne seroit tournée en devant & l'échancrure en arriere. C'est pourquoi j'ai trouvé plus à propos de l'appeller simplement l'aponévrose mitoyenne ou le plan aponévrotique du *diaphragme.*

La circonférence charnue est rayonnée par la disposition des fibres dont elle est composée, & qui par un bout sont attachées au bord de l'aponévrose mitoyenne, & par l'autre a toute la base de la cavité de la poitrine, où elles se terminent par des digitations au bas de l'appendice ou extrémité du sternum, au bas de la derniere des vraies côtes, au bas de toutes les fausses côtes & aux vertebres voisines.

De tout cela, il résulte trois sortes d'attaches, sçavoir, une sternale, douze costales, six à chaque côté. Ces dernieres attaches sont très petites, & quelquefois peu sensibles. Les attaches costales se rencontrent avec celles du muscle oblique interne du bas-ventre, sans se confondre avec elles, comme elles semblent le faire, quand on n'a pas séparé la membrane qui les couvre. Je ne compte point ici quelques fibres de communication qu'on y pourroit trouver comme ailleurs ; par exemple, entre le muscle oblique externe & le grand pectoral.

Les fibres qui s'attachent à l'appendice ou pointe xiphoïde, vont directement de derriere en devant, & forment un petit plan parallele. J'ai encore vû se détacher du dessous de ce plan un trousseau particulier, qui descendoit sur la face interne de la ligne blanche, & s'y attachoit vers le nombril.

Des attaches costales, la premiere de chaque côté va un peu obliquement vers le cartilage de la derniere ou septieme vraie côte, & laisse par cette obliquité une espace triangulaire entre elle & l'attache sternale. Cette espace est fermé par la rencontre de la pleure & du péritoine. L'attache de ces fibres est fort large, & occupe presque les deux tiers du cartilage de la septieme côte; savoir depuis une petite portion de l'extrémité osseuse jusqu'au delà de l'angle du cartilage.

La seconde attache est le long du cartilage de la premiere fausse côte. La troisieme est en partie au bout de l'extrémité osseuse, en partie au cartilage de la seconde fausse côte. La quatrieme à l'extrémité osseuse, & un peu au cartilage de la quatrieme fausse côte. Elle est plus large que les précédentes.

La sixieme ou derniere est attachée au cartilage de la derniere fausse côte, & presque le long de sa partie osseuse. Vers la tête de cette côte, elle se rencontre avec l'attache vertébrale, qui est à la partie latérale de la derniere vertebre du dos, jusqu'à la premiere vertebre des lombes.

L'attache vertébrale de chaque côté laisse aussi quelque fois entre le second muscle du *diaphragme*, un petit espace triangulaire, à peu-près comme celui dont j'ai parlé à l'occasion de la premiere attache. Cette même attache vertébrale & la derniere des attaches costales, ou celle qui est à la derniere fausse côte, se rencontre en-bas avec l'extrémité supérieure du muscle psoas & du muscle triangulaire ou quarré des lombes, & leur donne même quelques fibres de communication. Le plan commun de ces dernieres attaches forme par l'écartement de ses fibres charnues, un petit trou qui donne passage à un cordon de nerfs.

Il faut observer que de toutes ces attaches latérales du grand muscle du *diaphragme*, celles du côté droit paroissent un peu plus inférieures que celles du côté gauche, & que toute la partie latérale droite de ce grand muscle paroît plus large que la gauche, parce qu'elle est plus voûtée.

Le petit muscle du *diaphragme* a très-peu de volume par rapport au grand, mais il est plus épais. Il est situé le long de la partie antérieure du corps de la derniere vertebre du dos & de plusieurs des vertebres lombaires; & il est un peu tourné à gauche. Sa forme est oblongue, & comme une espece de coller charnu dont les deux ailes ou portions latérales se croisent, & ensuite deviennent tendineuses en-bas.

Le corps de ce muscle est engagé par en-haut dans l'échancrure de l'aponévrose mitoyenne du grand muscle, & il y est attaché. Les aîles ou portions latérales s'unissent par leurs bords externes avec les plans postérieurs du grand muscle, & elles sont collées au corps de la derniere vertebre du dos. Les extrémités que l'on nomme aussi piliers ou jambes, s'attachent en-bas par plusieurs digitations tendineuses aux vertebres des lombes.

La partie supérieure du corps charnu est formée par un

entrelacement particulier des fibres de l'une & de l'autre aîle. Les deux aîles, dont la droite est ordinairement la plus considérable, s'écartent & forment une ouverture ovale, qui est fermée en-bas par la rencontre des fibres détachées du côté interne de chaque aîle, immédiatement au-dessus de la derniere vertebre du dos. Ces fibres détachées s'entrelacent & se croisent, & après s'être croisées, celles de l'aîle d'un côté s'unissent avec le bout de l'aîle de l'autre côté, de sorte que chaque extrémité ou jambe du muscle est une production des deux aîles.

Les fibres qui se détachent de l'aîle gauche, couvrent celles qui partent de l'aîle droite en se croisant avec elles; & l'aîle droite envoie encore un petit trousseau de fibres qui couvrent celles de l'aîle gauche. Les deux extrémités ou jambes s'écartent ensuite en maniere de fourche.

La jambe ou extrémité droite est plus grosse & plus longue que la gauche. Elle s'attache au corps des quatre premieres vertebres lombaires, & souvent aussi à la derniere, par autant de digitations qui deviennent de plus en plus tendineuses, à mesure qu'elles deviennent inférieures, & à la fin s'élargissent en maniere d'aponévrose. Certe jambe est plus sur le milieu du corps des vertebres que sur le côté droit.

La jambe ou extrémité gauche est moins grosse, plus courte & plus à gauche. Elle est aussi attachée par des digitations au corps des trois premieres vertebres lombaires, qu'elle passe rarement. Elle s'épanouit de même en bas, de sorte que les deux extrémités ou jambes se touchent quelquefois en bas en maniere de pattes.

L'ouverture ovale de ce muscle inférieur du *diaphragme*, donne passage à l'extrémité de l'œsophage, & la fourche ou l'intervalle de ses deux jambes embrasse l'aorte. Il se détache immédiatement au-dessus de l'ouverture ovale un trousseau mince de fibres charnues, qui se jette sur le ventricule. J'ai encore trouvé à l'extrémité inférieure de cette ouverture un pareil trousseau, mais plus considérable, qui se détachoit de l'une & de l'autre aîle, principalement de l'aîle droite avec quelques fibres tendineuses de l'aîle gauche, & qui paroissoit aller gagner le mésentere.

Dans le plan aponévrotique du grand muscle, au côté droit de la partie antérieure de son échancrure, attenant le petit muscle, il y a une ouverture ronde qui donne passage au trou de la veine-cave inférieure. Le bord ou contour de cette ouverture est d'un grand artifice. Il est formé par l'entrelacement oblique & successif de plusieurs fibres tendineuses, à peu-près comme le bord d'un panier d'osier; de sorte que cette ouverture n'est point susceptible de dilatation ni de rétrécissement dans son diametre par l'action du *diaphragme*.

Ainsi dans le *diaphragme* en général, il y a trois ouvertures considérables; une ronde & aponévrotique pour le trajet de la veine-cave; une ovale & charnue pour l'extrémité de l'œsophage; & enfin une fourchue, qui est en partie charnue & en partie tendineuse, & donne passage à l'aorte. La situation de ces trois ouvertures est telle, que l'ouverture ronde ou venale est à droite, attenant la partie supérieure de l'aîle droite du petit muscle, & l'ouverture ovale ou stomachique est un peu à gauche; de sorte que l'aîle droite qui est entre ces deux ouvertures, est presque directement vis-à-vis le milieu du corps de l'onzieme vertebre du dos. La fourche tendineuse est au-dessous de l'ouverture ovale, mais plus au milieu que l'ouverture.

Cette situation bien considérée justifie en quelque maniere la description & les figures des anciens Maîtres, cependant l'aîle droite du petit muscle est plus large que l'aîle gauche, & ils ont trop tiré le *diaphragme* de côté & d'autre en le détachant & en l'appliquant sur une planche. WINSLOW.

Les veines du *diaphragme* sont fort grosses & aboutissent directement à la veine-cave, entre son insertion dans la poitrine & dans le foie, où elle reçoit deux grosses branches qui partent des deux côtés du *diaphragme*.

Il reçoit immédiatement des arteres de l'aorte, & quelquefois de la cœliaque, & quelques petits rameaux des lombaires & adipeuses.

Verheyen a découvert deux arteres & deux veines, parmi lesquelles l'artere droite & les deux veines sont des branches des souclavieres. Il ne prétend point avoir suffisamment suivi la gauche, mais il dit que les arteres & les veines du *diaphragme* s'abouchent avec celles de certe espece dont on a parlé ci-dessus, & que les veines reçoivent en retournant du *diaphragme* quelques branches du péricarde & du médiastin.

Le *diaphragme* reçoit de chaque côté un gros nerf du plexus cervical & de la seconde paire vertébrale, dont la triple racine jette une branche considérable qui se distribue de chaque côté dans toute la substance.

Le *diaphragme* descend dans l'inspiration vers le bas-ventre, & ce mouvement qui consiste dans sa contraction lui est propre, entant que muscle. Il se relâche & remonte dans l'expiration & prend une figure voutée, dont la cavité regarde le bas-ventre. Par ce changement de situation il augmente la cavité du thorax dans l'inspiration, & il diminue en même tems celle de l'abdomen, agissant continuellement sur tous les visceres qu'il contient & les aidant à s'acquitter de leurs fonctions respectives, surtout l'estomac. Il tire aussi les cartilages des fausses-côtes en dedans vers les vertebres, il abaisse les deux fausses-côtes inférieures, il aide à l'expulsion des excrémens, & à celle du fœtus dans l'accouchement.

DIAPHROS, διάφρος, d'ἀφρὸς, *écume*, est traduit dans Galien (*Exegesis*) par ἀφρίζων, *écumeux*.

DIAPHTHORA, διαφθορὰ, de φθείρω, *corrompre*, signifie dans Hippocrate corruption du fœtus, avortement. La même chose est souvent exprimée par φθορὰ, & au commencement du sixieme Livre *des Epidémiques*, par ἀποφθορὰ, que Galien traduit par διαφθορὰ & ἄμβλωσις, avortement. Les verbes διαφθείρω & φθείρω, sont sonvent employés dans le même sens.

DIAPHYLACTICOS, διαφυλακτικὸς, dérivé de φυλάσσω, je garde, signifie la même chose que *prophylacticos*, *préservatif*.

DIAPHYSIS, διάφυσις, est une interstice, une division, une partition, enfin tout ce qui sépare deux choses. Διάφυσις dans Hippocrate, *Lib. de Fract.* comme l'explique Galien, signifie une certaine éminence nerveuse & cartilagineuse dans le milieu de l'articulation du tibia avec le fémur, qui sépare les têtes & les apophyses inférieures du fémur qui sont articulées dans les cavités de la tête dn tibia. Certe snbstance ne paroît que dans les cadavres récens, car elle se flétrit après la mort. Dans *Mochl* où il écrit πλευραὶ δὲ καὶ ἐς τὰς διαφύσιας τῶν σπονδύλων νεύρῳ προσπεφύκασιν, « les « côtes aux *diaphyses* des vertebres sont attachées par « une substance nerveuse; » par *diaphysis* l'on doit entendre les interstices, les intervalles, les fentes, les cavités superficielles ou les sinus qui sont taillés dans le corps des vertebres aux racines des apophyses transverses, pour recevoir les têtes rondes des côtes. On appelle de ce nom les deux échancures dans lesquelles les côtes font une double articulation. Les apophyses transverses elles-mêmes, peuvent être encore appellées *diaphyses*, parce qu'elles sont situées entre les vertebres, & jointes aux côtes par une double diarthrose. Dans le même Livre, τὸ στῆθος διαφύσιας ἔχον πλαγίας, « la poitrine (le sternum) ayant des *dia-* « *physes* obliques dans l'endroit où elle tient aux côtes, » *diaphysis* signifie ce qui occupe les partitions ou intervales, c'est-à-dire, les cartilages situés aux côtés des os du sternum, par le moyen desquels ils sont joints par synarthrose avec les côtés, ou même les échancrures qui sont taillées dans les côtés & aux articulations des pieces dont le sternum est composé, & dans lesqnelles les côtes s'inserent par leur partie cartilagineuse. Dans le même Livre, ἐκ τῆς διαφύσιος τῶν τοῦ πήχεος ὀστῶν, on prétend qu'il sort un nerf peu sensible d'entre les espaces

ces que laissent les os du coude. Et (*Lib. περὶ τεχνῆς,*) *διαφύσιες* sont les intervalles, les distances & les partitions qui divisent les cavités grandes & nombreuses d'un corps. Le mot *διάφυσις* signifie aussi dans Hippocrate le pédicule d'un fruit. *Lib. περὶ ἐκ'λαμάτω.*

DIAPISSELÆON, est le nom d'une composition décrite par Marcellus Empiricus, *c.* 35. dont la poix est le principal ingrédient.

DIAPLASIS, *διάπλασις*, de *πλάσσω, je forme; conformation.* C'est la réduction d'un os fracturé dans sa situation naturelle, autant que la chose est possible.

DIAPLASMA, *διάπλασμα*, onction ou fomentation faite sur tout le corps. CASTELLI.

DIAPLOCE, *διαπλοκή*, de *διαπλέκω*, entrelasser ou entremêler, signifie dans Hippocrate *de Alimentis*, un mélange ou plutôt la qualité miscible des alimens.

DIAPNE, évacuation involontaire d'urine. CASTELLI.

DIAPNOE, *διαπνοὴ*, de *διαπνέω*, transpirer; *transpiration.*

DIAPOREMA, *διαπόρημα*, de *διαπορέω*, anxiété dans les maladies, le même qu'*alysmus.* Voyez ce mot.

DIAPRASIUM, *διαπράσιον*, est le nom d'une composition décrite par Trallien, *Lib. V. cap.* 4. ainsi appellée de *πράσιον*, marrube, qui est un de ses ingrédiens.

DIAPRUNUM, est le nom de deux compositions que le Dispensaire de Londres prépare de la maniere suivante.

Diaprunum Lenitivum.

Prenez *prunes de Damas mûres & récentes, un cent.*

Faites-les cuire dans une quantité d'eau suffisante jusqu'à ce qu'elles soient bien ramollies; passez-en la pulpe par un couloir, & gardez-la pour l'usage. Faites bouillir dans la liqueur que les prunes ont rendue lorsqu'on les a exprimées,

de fleurs de violettes, une once.

Coulez de nouveau & donnez la consistance de sirop avec deux livres de sucre.

Ajoutez y ensuite,

de la pulpe précédente, demi-livre,
de la casse, &
de tamarins dissous dans quelque peu de la même décoction, } *de chaque une once.*

Faites cuire de nouveau à petit feu en remuant sans cesse ce mélange, dans lequel vous mettrez une poudre composée,

de semences de coriandre,
de rhubarbe,
de réglisse,
de racines d'althea, } *de chaque une quantité suffisante pour en faire un électuaire.*

Diaprunum Solutivum.

Prenez *de la composition précédente, quatre livres,*
scammonée préparée, deux onces cinq gros.

Faites-en un électuaire selon l'art.

Nicolas Myrepse est l'Auteur de ces deux préparations. La premiere a été reçue dans le Dispensaire du Collége de Londres sous le titre de *Diaprunum simplex, rectius lenitivum*: mais on en a retranché plusieurs ingrédiens inutiles comme le spode, le fruit de l'épine-vinette & plusieurs autres substances de même nature. Il est rare cependant qu'on fasse usage de ces deux compositions.

DIAPSORICUM, est le nom d'un collyre dont on trouve la composition dans Marcellus Empiricus, *cap.* 8.

DIAPTERNES, de *πτέρνα, le talon.* C'est un remede fait avec les talons des animaux & du fromage. CASTELLI d'après *Guillaume Budeus.*

DIAPTEROSIS, *διαπτέρωσις*, de *πτερὸν, une plume*; l'action de nettoyer les oreilles avec une plume.

DIAPYEMA, de *πύον, pus*; abscès ou suppuration. V. *Abscessus.*

DIAPYETICA, remedes suppuratifs.

DIARRHODOMELI, est le nom d'une composition décrite par Trallien, *Lib. VII. cap.* 4. Elle est faite avec le suc de roses, la scammonée, l'agaric, le poivre & le miel.

DIARIA FEBRIS, est le nom d'une espece de fievre qui ne dure qu'un jour. Elle est la même qu'*ephémeros, l'éphémere.*

DIAROCHÆ, *διαροχαὶ*, les espaces qui restent entre les circonvolutions des bandages. EROTIEN.

DIAROMATICUM, remede composé avec des aromates.

DIARRHAGE, *διαῤῥαγὴ*, une fracture; en particulier celle des os des tempes.

DIARRHODON, est le nom que l'on donne à plusieurs compositions dont les roses sont le principal ingrédient. On en trouve une dans l'ancien Dispensaire du Collége de Londres sous le titre de *Diarrhodon Abbatis*; mais on l'a retranchée du dernier.

DIARRHÆA, *διάῤῥοια*, de *διαῤῥέω*, je coule; *diarrhée*; espece de flux de ventre. Voyez *Alvus, Dejectio* & *Cholera.*

On définit la *diarrhée* une évacuation fréquente & copieuse de matiere claire, aqueuse, muqueuse, gluante, écumeuse, bilieuse ou noirâtre des intestins, laquelle est quelquefois mêlée avec les excrémens sous leur forme ordinaire. Elle est souvent accompagnée de tranchées, mais cette circonstance ne lui est point essentielle. Le malade est sans forces, urine peu, a le pouls foible, il n'a point d'appétit, & sent quelquefois des mouvemens de fievre.

OBSERVATION PREMIERE.

Un enfant d'environ un an & demi qui avoit eu pendant plusieurs mois des mouvemens de fievre, un appétit contre nature, & un flux de ventre dont la substance étoit mêlée avec une matiere blanchâtre, tomba dans une si grande maigreur & dans un tel épuisement qu'il mourut.

On l'ouvrit, & on lui trouva le foie presque aussi gros que celui d'un adulte, car il occupoit toute la cavité de l'abdomen, sans compter que sa substance étoit skirrheuse. La vésicule du fiel étoit aussi d'une grosseur extraordinaire & presque aussi longue que l'index. La rate étoit dans le même état que le foie & parsemée de taches tartareuses extremement dures. Les glandes dispersées sur toute l'étendue du mésentere étoient skirrheuses; ce qui joint aux autres circonstances dont on vient de parler donnoit une raison suffisante de la mort du malade. G. THEOPHILUS BIERLINGIUS, *Miscell. Cur. Anno* 1671. *Observat.* 157.

OBSERVATION II.

Un homme fut affligé pendant six ans d'une *diarrhée* qui le mit enfin au tombeau. Lorsqu'on vint à l'ouvrir on lui trouva le foie tout couvert d'aposthumes, & une portion du mésentere détruite. HOULLIER, *c. de Alvi Fluxibus.*

OBSERVATION III.

Un homme âgé de trente ans mourut d'une *diarrhée.* Nous l'ouvrîmes, & comme nous travaillions à séparer le foie du diaphragme, auquel il étoit adhérent, nous découvrîmes sur ce viscere avant de l'ouvrir, une

grosse tumeur de l'espece qu'on appelle athérome, laquelle étoit située sur sa partie convexe, près de la région du diaphragme tout près de la veine-cave. Cette tumeur étoit de figure sphérique, presque aussi grosse que le poing, séparée du reste du parenchyme du foie & pésoit cinq onces, six gros & trente grains. Elle étoit revêtue d'une tunique aussi épaisse que la peau, & contenoit deux especes de matieres toutes deux épaisses & très-peu fluides. L'une ressembloit à une gelée claire, & l'autre à de la crême épaisse ou à de la bouillie. Bonet, *Sepulchr. Anat.*

OBSERVATION IV.

Le fils d'un Prince Allemand mourut à l'âge de deux ans d'une *diarrhée* accompagnée d'une atrophie & de plusieurs autres symptomes. Nous fîmes l'ouverture de son corps, & nous lui trouvâmes le foie dur, blanchâtre, extremement gros & du poids de dix-sept onces & demie. Il s'étoit fait entre cet organe & le duodénum, auprès du mésentere, un amas d'un sang noirâtre. La vésicule du fiel étoit d'une grosseur extraordinaire, & tellement attachée à la substance du foie, que nous ne pûmes l'en détacher sans l'offenser. Elle ne contenoit aucune humeur jaunâtre, mais une certaine matiere d'un verd noirâtre pareille à celle qu'il avoit rendue par bas durant sa vie. Son foie étoit très-petit & fortement attaché aux fausses-côtes & au diaphragme. D'où il est aisé de comprendre comment les fonctions du foie pouvoient avoir été dérangées.

L'estomac & les intestins étoient dans leur état naturel, mais ils ne contenoient point d'excrémens, & étoient quelque peu distendus par des vents.

OBSERVATION V.

Un Jurisconsulte mourut de consomption après avoir été long-tems affligé d'une *diarrhée*; & lorsque nous vînmes à l'ouvrir nous trouvâmes une grosse tumeur adhérente aux muscles des lombes du côté droit.

OBSERVATION VI.

Un Gentilhomme fut attaqué sur les dix heures du matin d'une *diarrhée* très-douloureuse & très-incommode. Je lui conseillai de se mettre au lit, parce que le mouvement ne fait qu'augmenter les douleurs & empêche l'évacuation des excrémens. Ses déjections étoient chyleuses, blanches, liquides & si copieuses, qu'il remplissoit un grand bassin toutes les fois qu'il alloit à la selle. Effrayé de ces symptomes je fis appeller les plus célebres Medecins du pays en consultation, & nous lui prescrivîmes conjointement l'application de linimens astringens & de sachets médicinaux, des juleps & une infusion de rhubarbe pour le lendemain. Ses forces s'affoiblirent insensiblement & il mourut avant minuit dans le tems qu'on s'y attendoit le moins.

Je voulus qu'on cherchât la cause d'un malheur aussi prompt & aussi imprévu; & ayant obtenu qu'on l'ouvrît, nous trouvâmes le fond de son estomac tout-à-fait ulcéré. I. Riolan, *Part. Meth. Med. sect.* 3. *Tract.* 1.

OBSERVATION VII.

Un jeune homme d'environ dix-huit ans fut attaqué d'un appétit dépravé qui le portoit à manger des cailloux & du moellon, & tomba à la fin dans une fievre lente. Il fut attaqué dans la suite d'un vomissement & d'une *diarrhée*, qui le mit en peu de jours au tombeau.

L'ouverture du corps étant faite, nous trouvâmes un callus situé entre les vaisseaux mésaraïques, qui en interceptant le cours du sang, ne pouvoit manquer de causer la mort au malade. Benivenius, *de Abditis*, c. 37.

OBSERVATION VIII.

Un Gentilhomme âgé d'environ trente ans, d'un tempérament mélancolique, sujet aux catarrhes, & qui faisoit un usage immodéré du vin & des fruits d'été, fut à la fin attaqué d'un vomissement & d'une *diarrhée*, à laquelle succédoit de tems en tems un flux de sang qui le mit au tombeau le dixieme jour après avoir épuisé insensiblement ses forces.

Je l'ouvris, & trouvai sept ou huit pierres de la grosseur d'un pois chiche dans la partie du conduit pancréatique qui aboutit aux intestins. Regnier de Graaf, *Tract. de Succo pancreatico*, *cap.* 7.

OBSERVATION IX.

Un Prêtre fut affligé pendant trois semaines d'une *diarrhée* extremement bilieuse, qui ne finit que par sa mort.

L'ayant ouvert, je trouvai dans la vésicule du fiel trois petites pierres fort dures, qui ne l'avoient point empêché durant tout le cours de sa maladie de rendre par bas des matieres bilieuses qui venoient sans doute du conduit biliaire qui aboutit directement du foie aux intestins. Riolan, *Anthrop. Lib. II. cap.* 20.

OBSERVATION X.

J'assistai étant à Montpellier à l'ouverture d'une femme qui avoit eu pendant quatorze ans une *diarrhée*, dont la violence avoit été telle pendant les sept mois qui précéderent sa mort, qu'elle étoit obligée d'aller à la selle plusieurs fois dans un quart-d'heure.

M. Gintel, qui avoit fait l'ouverture du cadavre, ne put trouver d'autre cause de sa mort qu'une pétrification de la bile, qui s'étoit changée en une pierre dure & inégale dans la vésicule du fiel, qu'elle distendoit au-delà de ses bornes ordinaires. D. Creterus, *Zod. Med. Gal. an.* 3.

OBSERVATION XI.

J'ai assisté à l'ouverture de plusieurs sujets morts d'une *diarrhée* dont les intestins étoient épais, gonflés de sang, & percés à peu près comme un rayon de miel. Je ne doute point que la saignée & l'émétique, prudemment administrés, n'eussent beaucoup contribué à la guérison de ces malades. Guarinonius, *Consultat.* 4.

Un flux de ventre dans lequel les selles sont liquides & plus fréquentes qu'à l'ordinaire, n'a rien de dangereux au commencement. Cette maladie est quelquefois accompagnée de douleurs dont la violence n'est pas toujours la même. Il est souvent plus avantageux pour la santé de lui donner cours pendant un jour, & même plus, pourvu qu'il n'y ait point de fievre & qu'il cesse au bout de sept jours; car le corps se trouve par-là débarrassé d'une matiere qui n'eut pas manqué de nuire au malade. Mais il est dangereux quand il dure trop long-tems; car il cause quelquefois des tranchées violentes & des accès de fievre qui épuisent entierement les forces.

Il suffit le premier jour de se tenir tranquille sans s'opposer aux efforts que fait le ventre pour se débarrasser de la matiere qui l'incommode. Si le flux cesse de lui-même, on peut prendre le bain & quelque peu de nourriture: mais il est mieux s'il continue de s'abstenir de boire & de manger, de demeurer au lit le lendemain, & d'user de quelque aliment médiocrement astringent. On prendra le bain le troisieme jour, on fera des frictions fortes par tout le corps, à l'exception du bas-ventre; on s'échauffera les reins & les épaules, on mangera des choses astringentes & on boira du vin pur, mais avec modération. Si le flux continue malgré ces précautions, on mangera encore moins, & l'on prendra

un vomitif. En un mot, on combattra cette maladie par la faim, la soif & le vomissement jusqu'à ce qu'on l'ait surmontée ; car il est impossible que le ventre ne se resserre par ces moyens, & ne rentre dans son premier état.

Une autre méthode d'arrêter la *diarrhée*, est de prendre un vomitif après souper, de garder le lit le lendemain, de s'oindre légerement le soir, & de prendre environ demi-livre de pain trempé dans du vin *Aminéen*. On mangera ensuite quelque volaille rôtie, & l'on boira par-dessus du vin dont on vient de parler, avec de l'eau de pluie. On continuera le même régime pendant cinq jours, & l'on prendra un second vomitif. Asclépiade, contre le sentiment des Auteurs qui l'ont précédé, veut qu'on use chaque jour des liqueurs les plus froides : mais c'est au malade à voir quelles liqueurs conviennent le plus à son tempérament ; & chacun doit s'en rapporter là-dessus à sa propre expérience.

Il arrive quelquefois, lorsqu'on néglige la maladie pendant plusieurs jours, qu'on a de la peine à la guérir. Il faut dans ce cas commencer par un vomitif, s'oindre le lendemain sur le soir dans un lieu chaud, prendre une quantité modérée d'aliment, boire du vin pur, & appliquer de la rue avec un cérat sur le ventre. La promenade & les frictions sont inutiles dans cette maladie : mais l'exercice de la voiture, ou, ce qui vaut mieux, celui du cheval est extremement avantageux ; car rien ne fortifie davantage les intestins.

Supposé que l'on soit obligé de recourir aux remedes, on n'en sauroit employer de meilleurs que ceux que l'on prépare avec les pommes. Il faut dans le tems des vendanges mettre dans un grand vaisseau des poires sauvages & des pommes, ou, si on ne peut en avoir, des poires *Signines* & *Tarentines* vertes, avec des pommes *Scandiennes* ou *Amerines*, *des myrrhapia*, (*espece de poires ainsi appellées à cause de leur odeur*, Pline, *Lib. XV. cap. 16.* Poires muscates ;) des coings, des grenades avec leurs écorces, des cormes, surtout de celles que nous appellons *torminalia*. Ces fruits doivent occuper le tiers du vaisseau, & on achevera de le remplir avec du moût : on fera bouillir le tout ensemble, jusqu'à ce que les fruits soient dissous & ne forment qu'une seule masse avec le moût. Cette préparation est fort agréable, & resserre le ventre sans offenser l'estomac : deux ou trois cuillerées suffisent pour dose. Un autre remede très-efficace est de prendre des baies de myrte & d'en exprimer le suc, que l'on fait bouillir jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une dixieme partie. La dose est d'une once, (*cyathum*.)

Voici un troisieme remede pour la même maladie.

Prenez une grenade, vuidez-la ; & après avoir ôté les semences, remettez dans l'écorce les membranes intermédiaires : versez dessus un jaune d'œuf, & remuez le tout avec une spatule. Mettez-la sur de la braise, l'humidité qu'elle contient l'empêchera de se brûler. Lorsque vous verrez qu'elle commence à se sécher, vous la retirerez du feu, & mangerez ce que vous avez mis dedans.

On rend ce remede beaucoup plus efficace en l'assaisonnant, & en y ajoutant du poivre & du sel.

On prépare encore pour le même effet un gruau, dans lequel on fait bouillir une partie d'un vieux rayon de miel. Les lentilles cuites avec des écorces de grenades, (*malicorium*,) les sommités de ronces cuites dans de l'eau, & assaisonnées avec de l'huile & du vinaigre ; les décoctions de dattes, ou de coings, ou de cormes seches, ou de sommités de ronce, ne sont pas moins efficaces dans les cas où il est besoin d'une potion astringente.

Un des remedes les plus puissans que l'on puisse employer pour la *diarrhée*, est de donner au malade, tandis qu'il est à jeun & altéré, demi-livre de froment cuit dans du vin *Aminéen*, & de lui faire ensuite boire du même vin. On prescrit encore pour le même effet du vin, (*Signine*) ou du vin résineux austere ; ou telle autre espece de vin austere. On pile aussi une grenade avec l'écorce & les semences ; on la mêle avec le vin dont j'ai parlé, & on la mange seule ou délayée avec cette liqueur. Il est cependant inutile de recourir aux remedes, à moins que la maladie ne soit violente. CELSE, *Lib. IV. cap. 19.*

* Cette pratique de traiter la *diarrhée* considérable & commençante par des remedes astringens, a ordinairement des suites funestes. Elle n'attaque point la cause de la maladie, qu'elle retient au contraire dans le corps, où elle se manifeste bien-tôt par la fievre qu'elle occasionne. Ajontez à cela que cette méthode est assez souvent suivie d'obstructions dans les visceres du bas-ventre, qui donnent lieu à une hydropisie mortelle.

Les Grecs donnent le nom de *diarrhée*, διάῤῥοια, à tout flux de ventre, ou évacuations d'humeurs, pures & sans mélange, sans inflammation, ulcération ou douleur considérable. Dans cette maladie, il se fait une évacuation de plusieurs sortes d'humeurs, quelquefois de phlegme, quelquefois de bile jaune ou noire. Cette maladie a son siége dans différentes parties. Lorsque le phlegme se jette du cerveau sur le ventre, la *diarrhée* est beaucoup plus pressante pendant la nuit & après le sommeil ; & les déjections, suivant Hippocrate, sont claires & écumeuses. Le flux a aussi alors des intervalles, & il est précédé d'une fluxion & de maux de tête, surtout lorsqu'on s'échauffe ou qu'on se refroidit tout d'un coup. L'humeur évacuée, quand le flux vient de quelque maladie des intestins, du mésentere ou de l'estomac, est épaisse, gluante, & l'évacuation s'en fait durant le jour sans aucun intervalle réglé. Quand une bile jaune ou de couleur de citron, chaude & souvent écumeuse, coule du foie dans le bas-ventre ; elle incommode le malade par intervalles pendant la nuit, sans douleurs ou tranchées considérables : mais ce flux est pour l'ordinaire de plus courte durée que celui qui est causé par une maladie de l'estomac. Les mêmes conséquences résultent ordinairement d'un flux de bile noire de la rate ou du mésentere dans le bas-ventre : mais ce cas est beaucoup plus difficile à guérir que le précédent, entant qu'il procede d'une humeur de plus mauvaise qualité. On doit distinguer cette humeur du sang, qui, faute de mouvement & par un trop long séjour, se brûle, devient noirâtre & semblable à du goudron ; car lorsque la maladie est causée par ce sang vicié, & non point par une humeur mélancolique, elle est accompagnée ou précédée par des vomissemens sanguinolens qui tachent le linge, au lieu qu'il n'arrive rien de semblable dans un flux de bile noire.

Un cours de ventre qui dure un ou plusieurs jours, est souvent salutaire, pourvu qu'il cesse le septieme, qu'il ne revienne plus, & qu'il ne soit accompagné ni de la fievre, ni d'une soif violente. Car le danger provient de la longueur de la maladie, qui cause quelquefois des tranchées, des agitations fébriles & épuise les forces. Une rechute jointe à la fievre, l'opiniâtreté & la durée de la maladie sont extremement dangereuses, soit que la matiere soit bilieuse, ou crue & pituiteuse. On a autant à craindre une inflammation du foie, des visceres ou du bas-ventre de cette espece de *diarrhée*, que de celle qui est de longue durée, accompagnée de douleurs, & dans laquelle les déjections sont mêlées, ou de différentes humeurs.

On ne peut arrêter un cours de ventre à contre-tems sans mettre la vie du malade en danger, & sans occasionner des maladies d'estomac, des fievres & des inflammations de visceres. D'ailleurs, la diversion de la matiere morbifique vers les parties supérieures, cause des maux de tête, le délire ou la létbargie, suivant la nature de l'humeur. Lorsque les déjections sont liquides, c'est

un bon signe quand elles ne sortent point avec bruit, mais doncement & peu souvent ; car rien ne fatigue plus nn malade que d'aller très-souvent à la selle. Lorsque les déjections sont copieuses & fréquentes, il est à craindre qu'elles ne soient suivies de défaillances. La *diarrhée* cesse, quelque long tems qu'elle ait duré, quand il survient un vomissement ; elle n'est point à craindre quand elle cesse à tems ; & l'on connoît qu'elle est arrêtée, lorsque le ventre étant contracté, on ne sent plus son mouvement en mettant la main dessus, & que la derniere selle n'est point suivie de vents. Il est bon qu'il y ait une altération dans les selles, lorsque le changement n'est point en mal. La surdité fait cesser les évacuations bilieuses, & celles-ci à leur tour mettent fin à la premiere. Les personnes qui bégayent sont sujettes à des cours de ventre de longue durée, qui cedent au vomissement. Dans quelque *diarrhée* que ce soit, les éructations acides qui ne commencent point avec la maladie, mais qui lui succedent, sont un très-bon signe. Une constipation de plusieurs jours, indique ou une prompte évacuation, ou l'approche d'une fievre. Le hoquet ou le dégout ne valent rien, quand ils se trouvent joints avec la *diarrhée*. Les personnes qui ont été extremement exténuées par une maladie aiguë ou chronique, par des plaies, ou par quelqu'autre occasion que ce soit, & qui viennent à être attaquées d'un flux de bile noire, semblable à du sang noir, meurent le jour suivant ; car l'évacuation spontanée de ces sortes de matieres, est le plus mauvais de tous les symptomes ; & le danger dont elle menace le malade, est d'autant plus grand, que leurs couleurs sont plus variées. Il vaut beaucoup mieux les évacuer par le moyen des remedes, surtout quand elles sont de différentes couleurs.

Une évacuation de bile aduste au commencement d'une maladie, est mortelle ; & le danger n'est pas moindre, si durant l'évacuation que cause la *diarrhée*, le malade est attaqué de nausées, du vomissement & du délire ; ou s'il est tellement épuisé, que son pouls soit toujours formicant & vermiculaire, sans qu'on puisse le ranimer par l'usage des alimens les plus nourrissans. La *diarrhée* est extremement dangereuse quand elle succede à une maladie opiniâtre sans l'appaiser, & que le malade est réduit dans un état d'épuisement.

Un cours de ventre ou une *diarrhée* occasionnée par une hydropisie qui ne fait que commencer, ou par un ulcere atrabilieux, ou par l'ulcération des intestins supérieurs, surtout du jéjunum ; ou la continuité d'une *diarrhée* après que des pustules ont disparu tout-à-coup, ou son opiniâtreté dans les vieillards ; l'évacuation d'une matiere liquide semblable à de l'eau, & ensuite celle d'une humeur grasse pareille à de l'onguent ; tous ces symptomes, dis-je, sont aussi dangereux que le précédent. Il est ordinaire à ceux qui ont des fievres pestilentielles, ardentes, colliquatives & hectiques, qui sont attaqués d'une atrophie, de rendre des matieres qui paroissent couvertes d'huile ou de graisse, & cette circonstance accompagne quelquefois l'inflammation des visceres. On a remarqué plusieurs fois que les *diarrhées* opiniâtres, aussi-bien que celles dans lesquelles les humeurs sortent pures & sans mélange, causent souvent des tranchées funestes aux femmes enceintes, dont elles n'échapent que par la mort de leur enfant. Il est ordinaire à ceux qui ont été long-tems affligés de cette maladie, d'avoir les piés enflés. Lommius, *Medicin. Observ.*

Les *diarrhées* sont souvent les tristes effets du chagrin & des autres passions violentes de l'ame. Elles sont pour l'ordinaire incurables, surtout quand l'esprit demeure long-tems livré au chagrin ou à la passion qui les a d'abord occasionnées, à cause que dans ce cas, elles sont pour la plupart suivies de fievres erratiques & d'atrophie, qui deviennent funestes au malade.

L'éruption de la sueur dans les personnes qui ont une *diarrhée*, réprime proportionnellement la maladie.

Les *diarrhées* sont extremement mauvaises & préjudiciables dans les maladies de la poitrine, dans les femmes en couches, & dans les enfans qui ont des fievres malignes.

On ne doit point commencer la cure de cette maladie avec des astringens, parce qu'on ne fait par-là qu'occasionner des obstructions dans les visceres & dans les intestins, qu'il est très-difficile de lever, & qui dégénerent enfin en une hydropisie opiniâtre.

L'usage des viandes ne fait qu'augmenter la *diarrhée* ; c'est pourquoi ceux qui en sont attaqués doivent s'en abstenir le plus qu'il leur est possible.

Rien n'est plus capable de causer la constipation que l'usage des femmes, comme Hippocrate l'a observé il y a long-tems dans le septieme Livre de ses *Epidémiques*. Aëtius, dans le 8. chapitre de son troisieme Livre, & Paul Egınete dans le 13. chapitre du premier, assurent que l'on arrête la *diarrhée* par ce moyen. Amatus Lusitanus fait la même remarque dans la 47. Observation de sa seconde Centurie. Voyez *Achromos*.

Les personnes trop attachées à l'étude & aux affaires, sont sujettes à la constipation, & cette maladie est indémique ou particuliere au climat de Rome.

Les Habitans de cette Contrée viennent à bout de se guérir en peu de tems des *diarrhées*, des langueurs d'estomac & des dyssenteries dont ils sont affligés, en mâchant de la canelle tant que le jour dure, & en avalant leur salive.

Les purgatifs produisent ordinairement une superpurgation dangereuse dans la *diarrhée*, qui est souvent suivie de défaillances. J'ai été surpris de voir un vieux Medecin qui avoit long-tems servi dans un de nos Hôpitaux, guérir avec autant de promptitude que de sûreté une *diarrhée* avec une dragme de thériaque dissoute dans une quantité suffisante de vin.

Rien n'est plus efficace dans les *diarrhées* invétérées, dans les dyssenteries, le ténesme ou le relâchement de l'anus, que d'exposer cette partie à la vapeur de la térébenthine jettée sur des charbons ardens.

Lorsque ceux qui ont la *diarrhée* rendent une bile de couleur de safran, semblable à de la poussiere de brique, ou à de la rouille de fer dissoute, c'est un très-mauvais symptome, & j'ai observé qu'il est rare qu'on en échappe. Chesnau, *Lib. III. cap.* 6.

C'est une heureuse circonstance quand la *diarrhée* succede à une colere violente ; parceque le malade ne manque presque jamais d'avoir la fievre, quand cette passion ne produit point cet effet.

J'ai souvent observé avec d'autres, que dans quelques maladies, surtout d'une espece chronique, telles que la phthisie, & même dans telle autre maladie que ce soit, les malades sont souvent saisis d'une envie de rendre leurs excrémens, à laquelle ils ne sauroient résister, & meurent dans le tems que cette évacuation se fait. Baglivi, *de Praxi Medica, Lib. I.*

Article extrait de Charles Pison.

La plupart des personnes qui ne sont point assez attentives à ce qui regarde leur santé, & qui n'ont pas soin de garantir leur corps des injures de l'air, à la fin de l'automne lorsque les feuilles commencent à tomber, s'apperçoivent que leur ventre est plus libre, & que leurs déjections sont non-seulement plus liquides & plus aqueuses, mais encore bilieuses & gluantes, & cela quelquefois pendant plusieurs jours de suite. Cette année & la précédente vers la fin du mois d'Août, lorsque le froid & le chaud se succédoient alternativement l'un & l'autre à différentes heures du jour, j'observai qu'un grand nombre de personnes d'étude, qui vivoient sobrement & employoient une grande partie de leur tems à des spéculations, eurent des *diarrhées* & rendirent une espece d'excrémens aqueux appellés par Hippocrate εὐδιατέγχωρα ὑποχωρῶντα, avec un mélange d'un peu de sang dans quelques-uns. Quoique j'aie été sujet dans les premieres années de ma vie à une pareille espece de *diarrhée* vers le milieu de l'automne ;

je n'ai cependant rendu au commencement de l'automne & durant tous les autres changemens de saison de l'année précédente des matieres liquides que pendant un jour, dont l'évacuation a aussi-tôt été suivie de douleurs néphrétiques. Mais vers la fin de Septembre de la presente année, j'ai d'abord été attaqué de douleurs néphrétiques obstinées, qui ont été suivies d'une *diarrhée* abondante, qui a duré environ quinze jours, mais que j'ai supportée assez facilement parce qu'elle étoit communément séreuse. Dans les sujets qui abondent en sérosité à cause de la vie aisée qu'ils menent, le froid de l'automne, soit le matin ou le soir, agissant sur les pores qui ont été ouverts ou par la chaleur du soleil pendant le jour, ou par celle du lit pendant la nuit, & y pénétrant plus profondément, chasse avec beaucoup de force en dedans & en embas la sérosité contenue dans les vaisseaux vers la surface du corps; car les humeurs séreuses ne pouvant s'incorporer parfaitement avec le sang, quoiqu'elles soient mêlées avec lui dans tout le corps, elles en sont plus aisément séparées; & après cette séparation, comme elles sont fluides & pésantes, elles retournent étant repoussées par le froid, dans les plus grandes ramifications des vaisseaux, d'où elles passent dans les intestins.

Ces sortes de déjections ne doivent point être estimées contre nature, soit que l'on ait égard à la qualité ou à la condition de la matiere, à son cours ou à sa cause mouvante; car après que la sérosité s'est acquittée des fonctions qui lui sont propres, elle ne peut être d'aucun usage, puisqu'elle n'est plus qu'un excrément qui doit être évacué par quelque voie que ce soit.

Comme les humeurs séreuses ne peuvent se faire un passage à travers les pores du corps, lorsqu'ils sont obstrués par les inclémences de l'air, il est naturel que le bas-ventre, & surtout les gros intestins leur servent comme d'égout; & c'est pourquoi on ne doit point regarder ces sortes de *diarrhées* comme contre nature, puisque le corps ne peut se débarrasser de la sérosité superflue que par la voie des autres excrémens; & tout le monde sait que la surabondance de sérosité n'incommode pas peu le corps.

Enfin, si l'on considere la cause de cette *diarrhée*, qui n'est autre que la froidure de l'air, cause purement extérieure, on n'aura pas lieu de regarder cette maladie comme contraire à l'ordre de la nature, ni d'en appréhender beaucoup les suites.

Mais d'un autre côté, comme la sérosité en retournant dans les vaisseaux, ne peut manquer de nuire en quelque sorte à la circulation du sang, & de troubler la distribution du chyle & son élaboration complette dans les intestins, il est à propos que le malade s'en débarrasse le plus promptement qu'il lui est possible.

Les malades doivent en premier lieu se garantir des injures de l'air, & dormir dans un lieu chaud, capable de modérer la force de la cause mouvante; en second lieu, dissiper la matiere du cours de ventre, par un régime sec & par une dérivation de la sérosité vers les reins; & enfin fortifier les parties qui reçoivent la sérosité. On satisfait à ces intentions par l'usage de quelque vin d'absinthe délayé avec une décoction de chicorée, ou avec des eaux calybées, ou avec de la vieille conserve de rose, & en oignant le bas-ventre avec les huiles de camomile, de roses, de mastic, ou d'absinthe.

Il arriva une chose remarquable à mon frere, au mois d'Octobre de la présente année: quoiqu'il eut été tourmenté de la goutte pendant tout le mois de Septembre précédent, il fut attaqué d'une difficulté de respirer très-incommode, accompagnée d'un ronflement considérable, & au bont de quatre jours d'une *diarrhée* violente qui sembloit lui procurer quelque soulagement, mais il mourut d'une suffocation la semaine d'après.

Il est à remarquer qu'au commencement des fievres continues, dont la principale cause réside dans le foie, surtout s'il y quelque disposition inflammatoire, dont le symptome est une tension & une dureté des hypocondres, les malades rendent pour l'ordinaire des excrémens aqueux & bilieux, non-seulement pendant une semaine ou deux, mais quelquefois même pendant quarante jours.

Je passe sous silence un grand nombre d'exemples de personnes qui ont eu une *diarrhée* pendant une ou deux semaines, pour m'arrêter à celui du Cardinal de Giury, dont le foie étoit considérablement enflammé & affecté d'une tumeur, que la continuité de la maladie rendit skirrheuse, & qui évacua pendant quarante jours une grande quantité de matieres liquides qui étoient évidemment bilieuses.

Le Baron Ferdinand de Honausem ayant été attaqué l'année précédente d'une inflammation du foie & d'une fievre continue qui tevint trois fois dans l'espace d'un an, rendit pendant tout le cours de sa maladie une grande quantité de matieres aqueuses & bilieuses; étant mort, lorsqu'on vint à l'ouvrir on trouva entr'autres signes de corruption des visceres, une tumeur extraordinaire dans le foie, dont la surface, qui avoit environ deux travers de doigt de large, étoit flasque & ridée & cédoit au doigt, quoique sa partie intérieure fût dute & seche comme un morceau de bois.

Il n'est pas étonnant qu'une inflammation du foie produise une si grande quantité de bile; car je me souviens que François Poirotius fameux Medecin, ayant été affligé pendant dix mois d'une inflammation érésipélateuse du foie, vomit peu de tems avant de mourir avec beaucoup de peine, & tourmenté d'une ardeur d'estomac insupportable, trois ou quatre livres de bile verdâtre toute pure. On lui trouva le foie skirrheux, & d'un verd noirâtre.

Dans les fievres continues, particulierement dans celles qui suivent de la disposition inflammatoire du sang arteriel, dont un des symptomes est une grande noirceur & sécheresse de la langue, spécialement si le corps a quelque densité remarquable, soit à cause de l'âge, ou de la constitution de la saison, dans ces sortes de fievres, dis-je, les évacuations d'excrémens liquides sont ordinaires: mais ils sont moins bilieux que dans quelques autres. Je me souviens d'un malade extremement tourmenté de la goute, qui rendit pat bas durant tout le cours d'une fievre, une grande quantité de pareilles sérosités, quoique cette fievre le reprît plusieurs fois par an, & qu'elle durât quarante jours. Quoique ces sortes de selles soient véritablement symptomatiques lorsqu'elles commencent avec la maladie, & dans le tems de sa crudité, elles ne laissent pas d'être très salutaires, parce qu'elles diminuent la matiere morbifique, qui dans d'autres tems s'évacue pat les urines ou les sueurs, ce qui fait qu'on ne doit point les arrêter, puisqu'elles ne sont point excessives pour l'ordinaire, ni au-dessus des forces naturelles. J'ai même éprouvé que ces sortes d'évacuations diminuent toujours considérablement la violence des fievres, à l'exception de celles qui sont accompagnées d'une inflammation des visceres, lesquelles étant généralement mortelles par elles-mêmes, empêchent l'effet de ces évacuations; dans ce cas on ne doit employer d'autres remedes que ceux que l'on sait par expérience être un peu astringens & corroborans, & propres à évacuer la sérosité avec la bile. Comme la rhubarbe est le principal de ces remedes, son infusion avec une décoction de mirobolans & autres semblables remedes, ou le sirop composé de chicorée avec la rhubarbe, ne peuvent manquer d'être extremement salutaires. On peut réitérer avec succès ces remedes tous les quatre jours, & employer en même-tems les altérans, tels que le sirop de pavot, le sirop simple de chicorée, ou la conserve de roses avec la chicorée. Les jeunes Medecins ne doivent point, à l'imitation de ceux de leurs Confreres qui regardent les cours de ventre, les catarrhes & les autres symptomes de cette espece qui accompagnent quelquefois les fievres, comme de nulle conséquence, se contenter des remedes

que nous venons d'indiquer, mais ils doivent recourir à ceux qui résolvent le plus immédiatement la fievre ou l'inflammation, tels que la saignée & les autres qu'on néglige pour l'ordinaire au préjudice des malades.

J'ai souvent remarqué outre les selles séreuses dont j'ai parlé, sur le déclin des fievres intermittentes ou continues, des déjections qui sont liquides, mais en même-tems de couleur de cendre, & aussi semblables à de la lessive crue que deux gouttes de lait le sont entr'elles. Dans le tems que j'étudiois en Medecine à Paris, j'observai que je rendis de pareilles matieres sur le déclin d'une fievre tierce, & j'ai remarqué depuis la même chose dans plusieurs autres personnes. Je crois qu'on doit regarder ces sortes d'évacuations comme critiques & salutaires, puisqu'elles dissipent entierement l'ardeur fébrile, sans qu'on ait à craindre de rechute; & on ne doit point se fier à la solution des fievres, qui n'est point accompagnée de ces sortes d'excrétions. Je sai même par expérience que ces évacuations surviennent long-tems après la coction des humeurs morbifiques, & non pas plutôt. Les eaux minérales ferrugineuses & purgatives ont procuré cette évacuation salutaire à plusieurs personnes qui se sont guéries de fievres lentes occasionnées par l'engorgement des visceres en buvant les eaux de Berkenfield auprès de Deux-Ponts, qui leur ont causé un cours de ventre, dans lequel les matieres étoient de couleur de cendre.

Hippocrate observe qu'une *diarrhée* aqueuse spontanée est la crise la plus salutaire des hydropisies, soit de tout le corps, que l'on appelle *Leucophlegmatie*, ou du bas-ventre en particulier: un flux aqueux, dit cet Auteur, sans crudité, guérit une hydropisie récente; mais lorsque la *diarrhée* ne survient point au commencement de la maladie, & avant que les facultés rétentives soient affoiblies, elle cause la mort au malade. Les *diarrhées* doivent dans ce cas être copieuses & égales à la maladie; car une évacuation modique ne sauroit être critique. Ces sortes d'évacuations doivent nécessairement soulager le malade, parce qu'elles n'évacuent que les humeurs peccantes. J'ai observé de pareilles selles aqueuses, qui revenoient d'elles-mêmes dans différens tems dans un Jesuite; qui guérit par leur moyen & en observant un régime convenable, d'une ascite invétérée qui l'avoit affligé pendant plusieurs mois. *C. Piso*.

Etmuller nous apprend qu'une *diarrhée* dont la matiere est grasse & huileuse, si elle n'est point occasionnée par les alimens, provient de la colliquation de la graisse du corps. Voyez *Dejectio*.

Il faut dans cette maladie, quelle qu'en soit la cause, fortifier l'estomac avec du vin brûlé, des aromates, du vin d'absinthe, des préparations de coings, & extérieurement par des fomentations corroborantes. On doit aussi mettre en usage les sudorifiques mêlés avec les remedes qui ont la vertu d'absorber les acides. Il faut réprimer l'effervescence des humeurs par des remedes convenables, puisque la cessation de la *diarrhée* est la suite de cet effet.

Cet Auteur assure qu'on ne peut employer de remede plus efficace dans toutes les *diarrhées* & les dyssenteries, soit bénignes ou malignes, qu'une décoction de racine de tormentille. Il recommande dans la même maladie les coings & les nefles, aussi-bien que leurs marmelades. La gelée de corne de cerf dissoute dans la boisson ordinaire du malade, & la gomme Arabique pareillement dissoute dans la décoction blanche, sont, suivant lui, des spécifiques dans les *diarrhées* épidémiques. Lorsque cette maladie est accompagnée de tranchées violentes & du ténesme, il est à propos de donner au malade un lavement préparé avec du lait chaud, & la thériaque d'Andromachus. Dans les *diarrhées* habituelles qui durent trop long-tems, les calybés, les aromates & les bains chauds, sont les meilleurs remedes que l'on puisse employer. On peut, à ce que prétend cet Auteur, guérir les *diarrhées* les plus opiniâtres de la même maniere que la dyssenterie avec des doses réitérées d'ipécacuanha, jointes à l'usage des remedes que l'on juge les plus convenables.

L'opium, suivant le Docteur Cockburn, est inutile ou de peu d'usage dans la cure des *diarrhées* séreuses, parce que, généralement parlant, il ne fait qu'appaiser les douleurs & procurer du repos au malade. Il rend à la vérité d'abord les selles moins nombreuses, mais elles deviennent plus copieuses, plus fétides & aussi liquides qu'auparavant.

Walker nous apprend qu'au Siége de Londonderry, les Soldats furent réduits à manger de l'amydon mêlé avec du suif; & qu'ils trouverent dans le premier un excellent remede pour la *diarrhée*, & dans le second un préservatif contre la faim. Wainwright, dans son Histoire Mécanique des choses non-naturelles, rapporte que rien n'est meilleur pour guérir une *diarrhée* habituelle, que de porter une chemise de flanelle; & Fuller, dans sa Medecine Gymnastique, recommande pour le même effet, vraissemblablement sur l'avis de Celse, l'exercice du cheval ou du carosse.

Il y a plusieurs autres remedes que l'on prescrit quelquefois avec succès dans la *diarrhée*; comme le *laudanum liquidum cydoniatum*; le *cataplasma stomachicum*; le *fotus astringens*; l'*épithema stomachicum*; le *saccul. stomach.* le *decoctum catechu compositum*; le *decoctum fracastorii*; le *decoctum sistens*; l'*electuar. corinth.* l'*enema de malicorio*; l'*expressio rosacea*; le *mistura coral.* & l'*elect. ad diarrhaam.*

L'écorce de conessi passe pour une espece de spécifique, étant donnée de la maniere que nous avons dit au mot *Conessi*.

Clutton recommande le clystere suivant dans les *diarrhées* avec la fievre ou sans fievre, comme préférable aux astringens de toute espece.

Prenez *de confection d'amydon, quatre onces.*

Injectez-la chaudement une ou deux fois par jour.

Si le flux est sanguinolent, ou que les intestins soient extremement relâchés, on fera la confection plus épaisse, & on y ajoutera une once d'eau-de-vie.

Le liége calciné passe pour un excellent remede dans la *diarrhée*, & je n'ai pas de peine à le croire. L'on sait que le liége est un poison pour les chiens, & qu'il se change dans leur corps, ainsi qu'on s'en est apperçu en les disséquant, en une matiere visqueuse & blanchâtre qui contracte les intestins, & les colle, pour ainsi dire, les uns contre les autres.

La fleur de froment enfermée dans un sachet de toile, & cuite dans l'eau pendant six heures, est excellente pour la *diarrhée* étant mangée avec du lait.

Le millet solide (κέγχρος στερεός) cuit dans l'huile, arrête les selles crues & liquides. HIPPOCRATE.

Le kermès minéral, donné à petites doses, change peu à peu les matieres crues & séreuses, & les rend d'une consistance plus bilieuse & plus épaisse, en atténuant la bile visqueuse & la disposant à sortir par les selles. GEOFFROY.

Une *diarrhée* colliquative & chronique, se guérit par l'exercice du cheval: celle qui procede d'acrimonie se guérit beaucoup mieux par les remedes. FULLER, *Medicina Gymnastica*.

Morton assure que rien n'excite plus efficacement une *diarrhée* colliquative dans les fievres, quand elle a une fois commencé, que la biere, la petite biere, ou telle autre chose, dans laquelle il entre de la biere.

Hippocrate, *Aph.* 12. *Sect.* 5. dit que dans la consomption, lorsque les cheveux tombent, le malade meurt s'il survient une *diarrhée*. Arétée assure en général que la *diarrhée* est funeste dans la phthisie.

Arêtée observe encore, *de Causis & Signis Acut. Lib. II. cap. 7.* qu'une *diarrhée* bilieuse abondante sauve la vie à ceux qui ont une inflammation au foie ; mais que trois semaines après que cette inflammation a commencé, ce viscere tend à suppuration.

Ce même Auteur remarque, *de Causis & Signis acut. Lib. II. cap. 1.* qu'une *diarrhée* bilieuse & écumeuse, résout la péripneumonie, pourvu qu'elle soit considérable.

Il représente, *de Causis & Signis acut. Lib. I. cap. 10.* une *diarrhée* bilieuse qui survient le septieme jour d'une pleurésie, comme un signe salutaire.

Il nous apprend, *Lib. II. cap. 12. de Causis & Signis acut.* que le Priapisme se résout souvent par une *diarrhée* pituiteuse & bilieuse.

Les eaux calybées prises à la dose de trois ou quatre pintes pendant un, deux ou trois jours, sont par elles-mêmes un remede excellent dans les *diarrhées*, & un préparatif excellent pour les opiats. JONES, *Mysteries of opium revealed.*

Sydenham, parlant de la fievre épidémique qui regna en 1667. & 1668. fait la remarque suivante.

La *diarrhée* qui accompagnoit souvent cette fievre, ne m'empêcha point de suivre scrupuleusement la méthode dont j'ai parlé, ayant éprouvé que rien ne l'arrête plus efficacement que la saignée & l'usage de la tisane d'orge, du petit lait & des autres choses dont j'ai parlé ci-dessus, d'autant qu'elle procede des vapeurs inflammatoires, qui se séparant du sang, & passant à travers les arteres mésentériques, tombent dans les intestins & irritent ces parties.

Il dit un peu après, qu'avant que cette fievre cessât entierement, & particulierement dans l'année 1668. la *diarrhée* devint épidémique sans aucun signe manifeste de fievre ; car la constitution dans ce tems tendoit à la dyssenterie qui régna l'année suivante. Il croit néantmoins que la fievre qui accompagnoit cette constitution étoit la même que celle qui avoit accompagné les petites véroles, & qu'elle n'en différoit que par la forme & le symptome sous lequel elle parut. Car ayant observé que cette *diarrhée* étoit ordinairement précédée d'un frisson, & qu'elle provenoit généralement de la même cause que la fievre qui regnoit pour lors ; il m'a paru probable, dit Sydenham, que cette fievre, de même que le cours de ventre venoient d'une disposition inflammatoire du sang, qui se portant vers les intestins, les excitoit à cette évacuation ; tandis que le sang, par cette révulsion, se trouvoit à couvert des mauvais effets que sa disposition n'eût pas manqué d'occasionner, quoiqu'il n'y eût aucun signe extérieur de fievre. On peut ajouter à ce que je viens de dire, que les parties situées au-dessous du creux de l'estomac étoient si sensibles qu'elles ne pouvoient souffrir le toucher, ce qui est un symptome que je remarquai pareillement dans la petite vérole & dans la fievre de cette constitution. Cette douleur & cette sensibilité de la peau s'étendoient souvent jusqu'à l'épigastre ; & quelquefois il survenoit une inflammation qui dégénéroit en un abscès & empottoit le malade ; ce qui prouve que cette *diarrhée* étoit de la même nature que la fievre qui regnoit pour lors. Mon opinion s'est trouvée confirmée par le succès avec lequel la saignée & les rafraîchissans ont toujours arrêté cette *diarrhée* ; car elle a cédé sans délai à cette méthode dont je me sers dans la cure des fievres *varioliques*. Lors au contraire qu'on l'a traitée autrement, soit avec la rhubarbe & les autres purgatifs modérés, pour évacuer les humeurs acrimonieuses que l'on croyoit obliger les intestins à cette évacuation, ou avec des astringens ; cette maladie, quoique naturellement bénigne, est devenue souvent mortelle, comme la liste des morts de cette année le prouve assez. SYDENHAM.

Les *diarrhées* de toute espece sont très-endémiques dans les Indes Occidentales, surtout dans les saisons pluvieuses, ce que l'on peut attribuer à la négligence de ceux qui s'exposent imprudemment aux injures de l'humidité ; car la transpiration étant par-là interceptée, la partie la plus fluide du sang qui eût dû s'exhaler par les pores de la peau, se jette sur les intestins, & s'évacue par bas. Cela paroît surtout par le grand nombre de Négres & de pauvres gens, qui, dans ces saisons, sont plus affligés de cette maladie, que ceux, qui par leur état, sont à couvert de ces inconvéniens.

Il y a outre le froid, d'autres causes antécédentes de la *diarrhée*, dont la principale est l'usage immodéré des fruits crus, des mauvais alimens, & des mets de difficile digestion, qui irritant les intestins, ne peuvent manquer d'occasionner une *diarrhée*.

Lorsque les dernieres causes dont je viens de parler, concourent avec l'humidité de la saison, les intestins se trouvent non-seulement surchargés de sucs liquides qui devroient se dissiper par la transpiration : mais ils se trouvent encore sollicités à raison de l'acrimonie de la matiere qu'ils contiennent à s'en débarrasser plus souvent, & sous une consistance plus liquide que de coutume.

Le défaut de transpiration contribue aussi beaucoup à élargir les orifices des conduits hépatiques & pancréatiques, d'où il arrive que la sécrétion de leurs sucs respectifs, est beaucoup plus abondante dans les intestins, ce qui est une nouvelle cause de la *diarrhée*. Ces circonstances suffisent, je crois, pour rendre raison des différentes especes de *diarrhée* ; & quand nous sommes une fois assurés de la cause, il n'est pas difficile de trouver la méthode qui convient à chaque espece en particulier.

On a souvent négligé les *diarrhées* dans la persuasion qu'elles sont salutaires au tempérament, en tant quelles donnent cours à quelque matiere nuisible qui ne manqueroit pas de nuire au corps, si elle n'étoit point évacuée. Cette remarque peut être vraie dans quelques cas, mais on ne sauroit faire fond sur elle dans les Indes Occidentales, où la moindre *diarrhée* dégénere souvent en moins de 3 ou 4 jours en une dyssenterie opiniâtre. Il arrive même lorsqu'on néglige cette maladie qu'elle dégénere en une leucophlegmatie, ou en une hydropisie, à laquelle les Habitans de cette partie du Monde ont une très-grande disposition.

Mais comme la *diarrhée* est quelquefois critique & contribue beaucoup à la cure de plusieurs autres maladies, on ne doit point l'arrêter, tant que le malade a assez de force pour y résister. On doit observer seulement dans ce cas, si la maladie originelle reçoit quelque diminution considérable du cours de ventre ; car si cela est, on a lieu de croire que la premiere maladie est occasionnée par la rétention de la matiere qui s'évacue par la *diarrhée*, & dans ce cas l'on doit bien se garder de l'arrêter.

Le Docteur Cockburn observe fort bien que la fievre peut être un symptome de la *diarrhée*, comme celle-ci peut l'être à son tour de la fievre.

Lorsque la *diarrhée* provient des fermens contenus dans les premieres voies qui accelerent le mouvement péristaltique des intestins, la premiere indication est d'évacuer la matiere qui irrite ces parties ; ce que l'on peut faire avec une dose ou deux de rhubarbe donnée à tems de la maniere suivante.

Prenez *de la meilleure rhubarbe, demi-dragme ;*
poudre de canelle, douze grains ;

Mêlez pour une dose que l'on prendra le matin à jeun, en observant en même tems un régime convenable.

Ou

Prenez *de la teinture de rhubarbe préparée avec du vin de Madere, quatre cuillerées ;*
sirop de roses purgatif, une once ;

Mêlez pour une dose.

Le malade peut ensuite en se mettant au lit, prendre quinze grains de laudanum liquide, dans deux ou trois cuillerées de tisane d'orge préparée avec la canelle. On doit réitérer l'usage de la rhubarbe, jusqu'à ce que la *diarrhée* cesse, ce qui arrive souvent après la seconde dose.

Comme cette maladie provient souvent du vice de l'estomac qui laisse passer les alimens dans les intestins, avant qu'ils soient suffisamment digérés : il faut y avoir égard, & faire ensorte d'y remédier. On peut pour cet effet donner au malade une dose de sel de vitriol ou de racine d'ipécacuanha ; & après que l'estomac aura été évacué par l'opération de ces remedes, en fortifier le ton, aussi-bien que celui de ses fibres avec quelqu'un des remedes suivans.

Prenez *de la racine de bistorte de Virginie, deux dragmes ;*
de gentiane, demie once ;
d'écorce d'orange, une once ;
d'écorce de Winter, } *de chaque une once ;*
de galanga,

Mettez ces drogues en décoction dans trois chopines de vin de Madere, & prenez cinq ou six cuillerées de cette liqueur deux ou trois fois par jour.

Ou

Prenez *racines de gentiane,* } *de chaque deux dragmes ;*
jonc odorant,
sommités de petite centaurée, deux pincées ;
fleurs de camomile, une pincée ;

Mettez ces drogues en infusion dans deux pintes d'eau de fontaine chaude ; & ajoutez à la colature quatre onces d'eau de gentiane composée, & deux onces de vin chalybé. Le malade doit prendre quatre cuillerées de cette préparation trois fois par jour.

Si la *diarrhée* continue avec la même violence, il sera à propos de donner la rhubarbe mêlée avec des astringens en forme de bol.

Prenez *de la rhubarbe en poudre, demi-dragme ;*
diascordium, autant qu'il en faut pour former un bol, auquel on ajoutera deux gouttes d'huile chymique de camomile.

Lorque le froid est la cause productrice de la *diarrhée*, le siége de cette maladie est beaucoup plus éloigné que dans le premier cas, & les déjections sont ordinairement claires, aqueuses & séreuses. Cette matiere passe dans les intestins à cause que la transpiration a été supprimée, ou quelqu'autre des sécrétions interrompues, ou parce que le sang a contracté une crasse qui ne lui est pas naturelle. Dans ce cas il faut commencer par débarrasser l'estomac & les intestins en évacuant les humeurs qui s'y sont portées au moyen d'un émétique préparé avec l'ipécacuanha, & faire ensuite usage de la rhubarbe. Mais comme cette espece de *diarrhée* est ordinairement accompagnée de la fievre, ou tout au moins de symptomes fébriles : il est souvent nécessaire de saigner le malade du bras avant de lui donner les remedes dont je viens de parler, surtout s'il est d'un tempérament sanguin & plétborique.

Ces précautions observées, il faut avoir recours aux astringens & aux opiats.

Prenez *de la décoction composée de cachou, une pinte ;*
confection d'Hyacinte, demi-once ;

Mêlez ces drogues, & donnez-en trois cuillerées au malade après chaque selle.

Ou bien,

Prenez *du decoctum de Fracastor, une pinte ;*
sang de dragon, demi-once ;
gomme Arabique, deux dragmes ;

Mêlez ces drogues, & donnez-en trois ou quatre cuillerées au malade, suivant que son état l'exigera.

Ou bien,

Prenez *de la confection de* Fracastor, *deux scrupules ;*
gomme Arabique en poudre, un scrupule ;
sirop d'écorce d'orange, autant qu'il en faut pour faire un bol, que l'on prendra toutes les quatre heures, en buvant par-dessus quelques cuillerées du julep suivant.

Prenez *de la tisane d'orge avec la canelle, six onces ;*
d'eau de mente, } *de chaque deux onces ;*
sirop d'écorce d'orange,

Mêlez pour un julep.

Le malade peut user pour sa boisson ordinaire, de la décoction blanche, avec une dissolution de gomme Arabique, de riz cuit dans de l'eau avec un peu de canelle, ou d'une décoction d'écorce de grenade. On rendra ces boissons plus agréables avec le sirop d'écorce de citron. La gelée de corne de cerf, & celle de piés de veau, sont aussi fort utiles dans le cas dont nous parlons.

On pourra lui donner à son coucher un des bols suivans.

Prenez *de thériaque de Venise, demi-dragme ;*
de cachou, un scrupule ;
d'opium, un grain ;
de diacod, autant qu'il en faut pour en former un bol,

Ou bien,

Prenez *de diascordium sans miel, une dragme ;*
de bistorte, } *de chaque six grains ;*
de safran,
d'opium, un grain ;
sirop de pavot, autant qu'il en faut pour former un bol.

On emploie ces remedes pour exciter la transpiration, afin que la matiere detenue, puisse s'évacuer par des émonctoires convenables, & qu'elle ne se jette point sur les intestins faute d'avoir été évacuée. Delà vient que la décoction de sassafras, de gayac, de genevrier, de fleurs de camomile, &c. peut, étant employée pour boisson ordinaire, contribuer plus efficacement à la cure de cette espece de *diarrhée*, que les autres préparations dont j'ai parlé ci-dessus.

La *diarrhée* est quelquefois si opiniâtre, qu'elle résiste à tous ces différens remedes, ce qui fait que le malade s'en lasse & y renonce à la fin. Il faut dans ce cas recourir aux lavemens, comme à l'unique expédient qui nous reste. Les formules suivantes peuvent nous servir d'exemples, lorsqu'il sera besoin d'en composer.

Prenez *de la décoction ordinaire pour les lavements, huit onces ;*
de baies de genievre, deux onces ;
de la térébenthine dissoute dans un jaune d'œuf, demi once ;

Mêlez pour un lavement,

Ou bien,

Prenez *de diascordium, demi-once ;*
thériaque de Venise, deux dragmes ;

faites-

Faites-les bouillir dans une quantité suffisante de lait de vache. Donnez huit onces de cette liqueur, après l'avoir coulée, en forme de clystere, & réitérez le même remede aussi souvent qu'il sera besoin.

Ces clysteres doivent être injectés en petite quantité, & le malade doit les garder aussi long-tems qu'il lui sera possible. On ne doit point s'imaginer que ces lavemens ne sont d'usage que dans les cas où le malade rejette les autres remedes : ils conviennent dans tous les différens degrés de la maladie.

Il y a plusieurs topiques qui ont trouvé crédit auprès des Auteurs dont la réputation est la mieux établie. J'en ai moi-même éprouvé l'effet, ce qui m'oblige à en rapporter trois différentes formules.

Prenez *d'esprit de vin camphré, quatre onces;*
thériaque de Venise, deux dragmes;
huile de clous de girofles, vingt gouttes;
huile d'anis, } *de chaque, six*
d'absinthe, } *gouttes;*

Mêlez pour une épitheme.

Prenez *thériaque de Venise, demi-once;*
poudres de canelle, } *de chaque une drag-*
de clous de girofles, } *me;*
huiles de canelle, } *de chaque huit*
de mente, } *gouttes;*
vinaigre rosat, autant qu'il en faut pour composer un cataplasme.

Prenez *de mithridate, une once;*
noix muscade, } *de chaque une drag-*
canelle, } *me;*
poudre de mastic, autant qu'il en faut pour former une emplâtre, que l'on étendra sur un morceau de peau, en y ajoutant une petite emplâtre agglutinative vers les bords, pour qu'elle tienne mieux sur la partie.

Ceux qui sont sujets à la *diarrhée* peuvent recevoir beaucoup de soulagement de l'usage de la flanelle, surtout s'ils ont la précaution de se garantir du froid. Towne, *Traité des Maladies des Indes Occidentales.*

De la consomption à la suite d'une diarrhée.

Le sang acquiert souvent une telle acrimonie lorsqu'il a de la disposition au scorbut, que la moindre agitation le met hors d'état de pouvoir assimiler le nouveau chyle; d'où il arrive que ce dernier sort continuellement comme un ruisseau des glandes des intestins. Ce chyle quand il est bénin forme une maladie semblable à la *diarrhée*, au lieu que s'il est acre & d'une nature maligne, il en produit une en forme de flux de sang. Cet écoulement continuel du chyle apauvrit & échauffe extremement le sang, ensorte qu'encore que l'on surmonte la *diarrhée* ou le flux de sang par l'usage des opiats & des remedes astringens, il reste néantmoins toujours une chaleur hectique dans le sang, accompagnée d'une atrophie & d'une sécheresse de la peau, qui naît de l'apauvrissement du sang & du défaut d'esprits, comme il est arrivé à mon fils & à plusieurs autres personnes, laquelle dégénere souvent en une consomption des poumons. Le moyen de la prévenir est de faire usage du lait, du quinquina, des eaux minérales calybées & de la décoction blanche pour boisson ordinaire, après avoir guéri la *diarrhée* & le flux de sang par des remedes convenables. Cette consomption attaque souvent les enfans dans le tems de la pousse des dents : mais on la guérit aisément par le long usage du lait, des juleps perlés & des remedes astringens mêlés avec quelque peu de narcotiques.

CAS.

M. Tindal avoit une fille unique âgée de dix-huit ans, d'un tempérament scorbutique & quelque peu mélancolique, qu'une suppression de regles jetta dans une *diarrhée* colliquative dans laquelle les matieres qu'elle rendoit étoient aussi liquides que de l'eau. Elle tomba peu à peu dans une atrophie universelle ou marasme, sans aucune fievre sensible, sans toux, sans difficulté de respirer & sans aucun des signes qui sont pour l'ordinaire inséparables des maladies des poumons; de sorte que le Medecin qui en prenoit soin ne crut jamais qu'elle fût phthisique. L'on me fit appeller dans la croyance qu'elle n'avoit qu'une *diarrhée*: la foiblesse dans laquelle elle étoit l'obligeoit presque toujours à garder le lit. Je la trouvai attaquée d'une consomption qui tenoit du marasme : & je ne fis aucune difficulté de m'ouvrir là-dessus à ses amis, quoique ses poumons parussent encore sains & qu'on n'apperçût aucun signe de fievre hectique. Lorsque la *diarrhée* que son premier Medecin avoit négligé d'arrêter eut commencé à céder au régime & aux remedes qu'on lui fit prendre, il s'alluma tout d'un coup une chaleur hectique dans l'habitude de son corps : elle commença à être attaquée d'une toux presque continuelle & d'une difficulté de respirer. Ces symptomes furent enfin suivis de sueurs colliquatives, de l'enflure de ses jambes & d'autres signes d'une consomption funeste des poumons, qui terminerent en peu de tems sa vie. Cette maladie fut accompagnée de deux circonstances remarquables : la premiere, que ses poumons furent affectés à proportion que la *diarrhée* diminuoit : la seconde, qu'encore que cette consomption eût duré pendant l'espace d'un an & même jusqu'au marasme, avant que ses poumons parussent endommagés, on trouva cependant lorsqu'on vint à l'ouvrir, ces visceres remplis de petits tubercules dont les uns étoient crus & durs, & les autres prêts à suppurer. Morton, *Phthisiologia, cap.* 7.

Voyez pour ce qui regarde la *diarrhée* arthritique, l'article *Arthritis.*

Il ne sera pas inutile pour mettre mieux au fait le Lecteur de ce que j'ai dit ci-dessus au sujet des *diarrhées*, de faire les remarques suivantes.

Toutes les substances de quelque espece qu'elles soient, qui possedent une acrimonie considérable, irritent les intestins, accélerent leur mouvement péristaltique, attirent dans leurs glandes une plus grande quantité de fluide, & les obligent à se débarrasser des matieres qu'ils contiennent. D'où l'on voit que tous les remedes qu'on appelle cathartiques doivent agir de la maniere qu'on vient de dire, & produire une *diarrhée* artificielle.

Lorsque la quantité des alimens alcalescens que l'on prend est supérieure aux forces de la digestion, ils se corrompent & acquierent une acrimonie qui cause une *diarrhée*. De-là vient que ceux qui mangent du poisson gâté ont souvent des *diarrhées* violentes, & qu'il ne faut que prendre demi-grain de jaune d'œuf corrompu, pour aller plusieurs fois à la selle.

Les alimens acescens étant pris en trop grande quantité se corrompent & acquierent une acrimonie acide. Delà vient que le lait purge lorsqu'il vient à s'aigrir sur l'estomac, de même que les fruits & les autres végétaux sous la même circonstance. Lorsque l'estomac, les intestins, le foie, le pancréas ou telle autre partie, qui communiquent immédiatement avec le conduit intestinal, sont affectés d'un abscès ou d'un ulcere, la matiere acrimonieuse qui en sort picote les intestins & produit une *diarrhée.*

Quand il vient à se former un abscès dans quelque partie du corps éloignée des intestins, par exemple, dans les poumons, & qu'il est tellement situé que la matiere ne

peut se frayer un passage en-dehors ; les orifices des veines peuvent absorber le pus de l'abscès en tout ou en partie & le conduire dans les arteres.

Or comme les arteres des intestins sont d'une grosseur considérable, il est aisé de concevoir qu'elles peuvent déposer cette matiere acrimonieuse, ce qui occasionne son évacuation par une *diarrhée*. Supposé que cela n'arrive point, cette matiere peut passer par les arteres dans les veines dont l'union forme la veine-porte, qui fait en quelque sorte l'office d'une artere par rapport au foie. Cette matiere peut se séparer dans cet endroit, de la masse du sang, passer par les conduits biliaires dans les intestins & s'évacuer par des selles copieuses.

Lorsque quelque évacuation habituelle, la transpiration, par exemple, vient à être obstruée, la matiere retenue devient acrimonieuse & se jette sur les intestins préférablement à toute autre partie, la sécrétion pouvant s'en faire par les arteres intestinales & par la veine-porte.

Lorsque la matiere obstruante dans une maladie chronique, vient à se résoudre, à se mouvoir & à se mêler avec la masse du sang, elle passe souvent dans les intestins, d'où elle sort par le moyen d'une *diarrhée*. Cela arrive aux chevaux auxquels on fait prendre le verd au printems, surtout dans les marais salans ; car lorsque le suc savoneux de l'herbe a résout leurs obstructions, & que la matiere qui les formoit s'est mêlée avec le sang, l'évacuation s'en fait par une *diarrhée* qui rend la santé & l'embompoint à l'animal.

Les personnes qui mangent une grande quantité d'herbes dans le printems, ou de fruits qui ont atteint leur maturité, sont attaquées d'une *diarrhée* abondante qui produit les mêmes effets.

On voit par-là de quelle importance il est pour le Medecin de rechercher les causes des *diarrhées*, s'il veut éviter le danger dont ses ordonnances pourroient être suivies. Car la matiere qui cause une *diarrhée* doit être évacuée ou naturellement, ou par art, avant de recourir aux astringens, qui ne semblent nécessaires que dans les cas où l'évacuation fait craindre pour la vie du malade; ou lorsque les émonctoires des glandes qui s'ouvrent dans les intestins, se trouvent trop relâchés après que la cause irritante est parfaitement dissipée.

Il ne faut pour guérir une *diarrhée*, ou du moins pour la modérer, que détruire l'acrimonie particuliere qui l'a causée.

DIARTHROSIS, *diarthrose*, espece d'articulation. V. *Articulatio*.

DIASAPONIUM, est le nom d'un onguent dont parle Nicolas Myrepse, *Sect.* 3. *cap.* 88. dont le savon est le principal ingrédient.

DIASATYRION. On appelle ainsi un électuaire officinal dont le satyrion est le principal ingrédient. Il est propre pour exciter à l'amour. Il en est parlé dans les premiers Dispensaires du Collége de Londres, mais on l'a omis dans le dernier.

Nicolas Myrepse nous en a laissé la description.

DIASCILLION. Marcellus Empiricus appelle ainsi le vinaigre & l'oxymel scillitiques.

DIASCINCI ANTIDOTUS, est un nom que l'on donne au mithridate.

DIASCORDIUM, est une composition célebre autrement appellée Confection de Fracastor, *Confectio Fracastorii*, laquelle tire son nom du scordium qui est un des principaux ingrédiens qui y entrent.

La voici telle qu'on la rtouve dans le Dispensaire du Collége de Londres.

Prenez *de la canelle*, } *de chacune demi-*
de la casse, } *once.*
de véritable scordium, une once,
de dictame de Crete, }
de tormentille, }
de bistorte, } *de chaque demi-once.*
de galbanum, }
de gomme arabique, }
de storax, quatre dragmes & demie,
d'opium, } *de chaque une drag-*
de semences d'oseille, } *me & demie.*
de gentiane, demi-once,
de bol d'Armenie, une once & demie,
de terre sigillée de Lemnos, demi-once,
de poivre long, } *de chaque deux*
de gingembre, } *dragmes.*
de miel clarifié, deux livres & demie,
de sucre rosat, une livre,
de vin de Canarie choisi, huit onces.

Faites-en un électuaire selon l'art.

On peut substituer le diacode au miel, & retrancher, si l'on veut, le sucre rosat.

Quincy, qui est un très-bon Juge en matieres de Pharmacie, fait les remarques suivantes sur cette composition.

Ce remede, dit-il, est de l'invention du célebre Jérôme Fracastor, Medecin Italien, qui en donne la composition dans son Livre *de Contagio*, & *Morbis contagiosis*, *Lib. III. cap.* 7. & de-là vient qu'on le prescrit ordinairement sous le nom de *Confection de Fracastor*, *Confectio Fracastorii*.

Le premier de nos Dispensaires de Londres, de même que celui d'Ausbourg, l'ont reçu sans altération : mais il en a souffert une considérable dans les éditions suivantes, surtout dans la transposition des ingrédiens. La forme que je viens de donner est exactement la même que dans l'original, excepté qu'on a substitué le sucre rosat à la conserve. Le changement que chacun peut faire selon sa volonté dans cette composition, en substituant le sirop de *diacode* au miel, a des avantages considérables, pour des raisons qui ne peuvent être inconnues à ceux qui sont versés dans ces matières. Le scordium & le dictame doivent être épluchés avec soin, & toutes les drogues pulvérisées, à l'exception du galbanum & de l'opium, que l'on doit couler & mêler ensuite avec le miel; après quoi on y incorpore les especes, & l'on verse le vin dessus, comme Zwelfer le prescrit dans ses remarques. Quelques personnes coulent aussi le storax : mais on peut l'employer en poudre, pourvu qu'on ait soin d'en séparer les ordures, parce qu'autrement la dose seroit fautive. A l'égard du sucre rosat, on mêle une once de fleurs de roses pulvérisées avec les ingrédiens secs, & l'on substitue la même quantité de miel au sucre. La canelle est préférable à la casse dans la composition de ce remede, parce qu'elle a plus d'astringence, & qu'elle ne lui donne point comme l'autre une qualité gluante qui le dépouille de ses vertus. Il reçoit sa couleur du bol, que l'on pourroit se dispenser d'y faire entrer, si cette couleur n'étoit un signe de sa fraîcheur ; car ce remede perd ses vertus aussi-bien que sa rougeur en vieillissant. On peut s'appercevoir de ce défaut par la foiblesse de son gout ; car les aromats s'évaporent avec le tems ; & l'acreté des ingrédiens dans lesquels son astringence consiste, s'affoiblit en demeurant long-tems sous une forme liquide, & frappe moins le palais. Il est aisé de lui rendre sa couleur en y ajoutant un peu de bol : mais on découvre aisément cette supercherie au gout.

Il n'y a personne qui ne sache quel est l'usage de ce remede. En effet, lorsque les divers ingrédiens qui le composent sont bien choisis, & qu'il est fait depuis peu, il est excellent pour toutes sortes de flux, & pour fortifier l'estomac & les intestins. L'opium ne contribue pas peu à lui procurer la premiere de ces qualités, comme on peut le concevoir des vertus de cette drogue. On le donne aux enfans depuis cinq grains jusqu'à un scrupule, & aux adultes depuis un scrupule jusqu'à deux dragmes. Il n'entre qu'un grain d'opium sur deux dragmes & douze grains. Quelques nourrices ont la

mauvaise méthode de donner ce remede aux enfans pour les faire dormir, & en cela elles ont bien moins en vue le bien de leur nourrisson que leur commodité propre; car il leur cause une constipation, de laquelle résultent plusieurs autres maladies. Comme le miel, qui possede sans contredit une qualité apéritive & détersive, & par conséquent contraire à la principale intention de cette composition, est ici en trop grande quantité, les Medecins modernes ont jugé à propos de lui substituer une dose suffisante de sirop de méconium, cuit en une consistance convenable; ce qui améliore extremement ce remede. Mais il faut en diminuer proportionnellement la dose, à cause que le sirop augmente sa qualité narcotique. Quelques personnes ont aussi trouvé le secret de sécher l'opium pour pouvoir le pulvériser avec les especes & les conserver; & c'est-là le meilleur moyen de conserver les vertus de plusieurs ingrédiens, que ceux d'une nature astringente perdent étant gardés sous une forme liquide. La dose de l'espece seche est depuis cinq grains jusqu'à un scrupule.

On peut douter si le sirop de méconium que l'on substitue au miel, contribue ou non à l'amélioration de ce remede. Il est certain que le miel par sa fermentation, cause une grande altération dans tous les ingrédiens, réunit leurs vertus, & peut-être dans cette composition altere l'opium d'une maniere conforme à l'usage du remede. On peut assurer que le *diascordium* sans miel, est un remede différent de celuiqui est préparé avec cette drogue. Ajoutez à cela, que ce remede paroît être destiné non-seulement à resserrer, mais encore à fortifier l'estomac & les organes de la digestion. On sait que le miel est déterisf & atténuant, & de-là vient qu'il évacue les humeurs visqueuses, adhérentes aux tuniques de l'estomac & des intestins, & les empêche de troubler les fonctions de ces organes.

DIASENA, est le nom d'un antidote dont on trouve la description dans Nicolas Myrepse, *sect.* 1. *cap.* 112. Il est ainsi appellé du séné qui entre dans sa composition. Le *Pulvis diasenæ* du Dispensaire de Londres, est fort différent du *diasena* de Myrepse. Voyez *Sena.*

DIASERICOS, διὰ σηρικῶς; nom d'une composition décrite par Trallien, *Lib. III. c.* 7. dans laquelle il entre de la soie.

DIASMYRNON ou DIASMYRNES, διασμυρνον, διασμύρνης; est le nom de plusieurs collyres, dont Galien, Aétius & Scribonius Largus donnent la description, dans lesquels il entre de la myrrhe, (σμύρνη.)

DIASOSTICA, de σώζω, *conserver*; est cette partie de la Medecine qui regarde la conservation de la santé.

DIASPERMATON, διὰ σπερμάτων; est le nom d'un cataplasme dont il est parlé dans Galien, *Lib. VII. de Comp. per Gen.* & d'un autre dont parle Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 18. Ils sont tous deux composés de semences.

DIASPHAGE, διασφαγὴ; intervalle entre deux rochers, ou tel interstice que ce soit. Hippocrate se sert de ce mot pour exprimer l'intervalle ou la distance qui est entre les deux rameaux d'une même veine.

DIASPHYXIS, διάσφυξις, de σφύζω, *je frappe*; pulsation d'une artere.

DIASTASIS, διάστασις, de διΐστημι, *séparer*; *séparation.* On s'en sert en parlant des os qui s'écartent les uns des autres. Ce mot signifie encore un interstice ou intervalle, comme est celui d'entre le cubitus & le rayon, ou d'entre le tibia & le péroné. Il signifie aussi quelquefois une distension des muscles pareille à celle qui arrive dans les convulsions; & un effort pour vomir, lorsqu'on l'applique à l'estomac. Il signifie de plus la même chose que *diastole*, quand on l'emploie relativement au pouls.

DIASTEATON, de στέαρ, *graisse*; est le nom d'un onguent décrit par Marcellus Empiricus, dans lequel il entre de la *graisse* de cerf, de cochon, d'oie & de poule.

DIASTEMA, διάστημα; est un mot qui a la même dérivation & la même signification que *diastasis.* Galien dit qu'il signifie une conformation des corps semblable à celle de la laine; & Hippocrate, *Lib. de Decenti habitu*, s'en sert pour exprimer le tems qui s'écoule entre les visites qu'un Medecin fait à son malade.

DIASTOLE, διαστολὴ, de διαστέλλω, *je dilate, j'ouvre*; signifie en termes d'Anatomie, la dilatation du cœur, de ses oreillettes & des arteres.

DIASTOMOTRIS, διαστομωτρίς. On joint ordinairement ce mot avec μήλη, *une sonde*, & il signifie tout instrument propre à dilater, comme *speculum oris*, *speculum ani*, ou *speculum uteri.*

DIASTREMMA, διάστρεμμα, de διαστρέφω, *je tors*; distorsion des membres. *Diastrophe*, διαστροφὴ, signifie la même chose.

DIASULPHURIS EMPLASTRUM.

Prenez *fleurs de soufre*, & *térébenthine de Venise*, } *de chaque, demi-once.*

Faites cuire ces drogues à petit feu en les remuant sans cesse, pour qu'elles puissent s'incorporer & se fondre comme il faut. Retirez-les du feu, & ajoutez-y encore une once de térébenthine; en les remuant jusqu'à ce qu'elles soient refroidies.

Prenez *une once de ce mêlange*, &
deux dragmes de cire;

Faites-les fondre ensemble, & retirez-les du feu pour y incorporer

de myrrhe en poudre, une once, &
de camphre, une dragme.

Mêlez pour en faire une emplâtre selon l'art.

On attribue cette emplâtre à Ruland; & Sennert, dans ses *Institutions*, la recommande pour la cure de toutes sortes d'ulceres. Schroder & Bates l'ont décrit de la même façon: mais celle-ci differe de la leur, en ce qu'on en a retranché la résine, qu'on y a ajouté du camphre, & qu'on a changé la maniere de la composer.

On donne encore le nom de *diasulphuris* à plusieurs préparations de soufre.

DIATAMARON, est le nom d'un antidote décrit dans Nicolas Myrepse, *sect.* 1. *cap.* 25. Fuchsius croit que ce mot est mal écrit, & qu'il doit y avoir *diatamoron*, ou plutôt *antimoron*, c'est-à-dire, contre la mort.

DIATASIS, Διάτασις, de διατείνω, *distendre*; l'extension d'un membre fracturé pour en faire la réduction. Διάτασις πνεύμονος, est la partie inférieure interne du thorax, dans laquelle les poumons sont poussés lorsqu'ils sont distendus pendant l'inspiration.

DIATECOLITHU, διὰ τηκολίθε, est le nom d'un antidote, dont on trouve la description dans Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 11. Il est ainsi appellé de la pierre de Judée, (τηκόλιθος) qui est un de ses ingrédiens.

DIATESSADELTON; le même que *Diaceltatesson.* Voyez ce mot.

DIATESSARON, διατεσσάρων; est le nom d'une composition, que l'on appelle ainsi des quatre ingrédiens qui y entrent.

Prenez *racine de gentiane*,
baies de laurier, &
aristoloche ronde,
} *de chaque*, 2 *onces*;
miel, deux livres.

Faites-en un électuaire.

Lorsqu'on y ajoute *deux onces de rapûre d'ivoire*, on l'ap-

pelle *diapente*, ou composition de cinq ingrédiens.

Ce remede a passé sans aucune altération dans tous les Dispensaires du Collége de Londres, malgré les changemens qu'ils ont soufferts, sous le nom de *thériaque*. Mésué en est l'Auteur, Avicene le prescrit aussi: mais il est rare qu'on l'ordonne en forme d'électuaire; & delà vient qu'on le trouve rarement sous cette forme dans les boutiques. On en fait un grand usage avec l'addition de l'ivoire sous le nom de *diapente*, surtout pour quelques maladies des bestiaux.

Quincy se trompe lorsqu'il attribue cette composition à Mésué; car Vegece, dans sa *Mulomedicina*, *Lib. I. cap.* 64. décrit exactement le *diapente* tel qu'on vient de l'indiquer; &, *Lib. I. cap.* 16. il en parle comme d'un remede admirable pour les maladies du bétail.

DIATETTIGON, διὰ τεττίγων; est le nom d'un antidote, dont on trouve la description dans Paul Eginete, *Lib.VII. c.* 11. & dans lequel il entre des cigales.

DIATHESIS, διάθεσις, de διατίθημι, *disposer*; affection ou disposition, est une qualité qu'il est aisé de détruire. Galien, *Com.* 5. *in Lib. VI. Epid.* dit qu'il donne à ces qualités le nom d'affections morbifiques, νοσώδεις διαθέσεις, non-seulement lorsqu'elles ont déja produit la maladie, mais même quand elles ne font que commencer. Galien, *ad Thrasib.* emploie aussi ce mot dans le même sens que σχέσις, *habitude*.

DIATHESMOS, διαθεσμὸς; est traduit par Erotien, sur Hippocrate, par διάφυσις. Voyez *Diaphysis*.

DIATRAGACANTHI *frigida species*.

Prenez *de gomme adraganth, deux onces,*
de gomme arabique, une once & deux dragmes,
d'amydon, demi-once,
de réglisse, / *de semences de melon, &* / *de pavots blancs,* } *de chaq.* 3 *dragmes;*
de semences de citrouille, / *de concombre, &* / *de courge,* } *de chaq.* 2 *dragmes;*
de sucre candi, trois onces.

Mêlez ces drogues, & faites-en une poudre.

On attribue cette composition à Nicolas Myrepse, *sect.* 1. *cap.* 98. d'où le Collége de Londres l'a transcrite exactement dans son premier Dispensaire, où est aussi indiquée la maniere d'en faire, si l'on veut, un électuaire avec du sirop violat, y ajoutant pour lors un demi-scrupule de camphre, qu'on a trouvé à propos de rejetter dans la suite, & un scrupule de fleurs de nénuphar: mais cette dose est si modique, qu'on l'a rejettée de la formule précédente. Le Dispensaire d'Ausbourg la prépare sans camphre & sans nénuphar; & Zwelfer, dans ses notes, la recommande comme un excellent pectoral, & comme un rafraîchissant admirable, quoiqu'il l'exclue de l'eau dysentérique de Quercetan, dans les remarques qu'il fait sur cette composition dans la Pharmacopée Royale, à cause que tous les ingrédiens qui la composent sont incapables de donner aucune vertu par la distilation. On prescrit fréquemment ce remede dans les fievres hectiques, où la rapidité du mouvement du sang est sujette à rompre ses bornes, en déchirant les vaisseaux capillaires, & occasionnant par-là une hémorrhagie interne. Il est rafraîchissant & agglutinant, & propre par-là à conserver la mucosité des membranes, & à les garantir de l'acrimonie des humeurs. Il n'est pas moins salutaire dans les constitutions colériques, & dans les cas où l'acreté des humeurs fait craindre des excoriations & des ulcérations. Ces propriétés le rendent extremement utile dans un grand nombre de maladies de la poitrine, à cause qu'il modere & arrête les fluxions acres, & appaise la toux qu'elles occasionnent. Il guérit les stranguries, les ardeurs d'urine, & le picotement que cause la gonorrhée, en émoussant l'acrimonie des fluides, & en garantissant les vaisseaux de l'irritation qu'ils ne manqueroient pas d'y causer.

Cette composition est excellente pour ces effets: mais la quantité de fleurs de nénuphar n'a aucune proportion avec ses vertus, puisqu'une personne qui auroit quelque indication considérable à remplir, ne feroit point difficulté d'en employer dix fois autant qu'il en entre dans ce remede. La dose du tout est depuis demi-dragme, jusqu'à deux; mais on doit la réitérer souvent. Ce remede a beaucoup plus de vertus quand il est récent, à cause que les semences deviennent rances en vieillissant.

DIATRION PIPEREON SPECIES, est une composition que le Dispensaire de Londres prépare comme il suit.

Prenez *de poivre noir, long, & de la Jamaïque, de chaque six dragmes & quinze grains;*
de semences d'anis, / *de thim,* / *de gingembre,* } *de chaque, une dragme.*

Faites-en une poudre.

Galien, *de Tuenda Valetudine*, prescrit ce remede contre les crudités & la surabondance d'humeurs froides. Mesué a donné une pareille prescription sous le même titre pour les mêmes intentions, qui a été insérée dans le Dispensaire d'Ausbourg, qui y ajoute quelques épiceries & quelques semences carminatives de plus. Le Collége de Londres a jugé à propos de recevoir la premiere formule sans altération dans tous ses différens Dispensaires jusqu'au dernier, qui y ajoute le poivre de la Jamaïque, à cause que les poivres noir & blanc ne sont qu'une même espece, & ne different que par la préparation qu'on lui a donnée pour les faire paroître différens.

DIATRITOS, διάτριτος.

L'*Abstinence de trois jours*, étoit une des différences les plus essentielles de la pratique des Méthodiques avec celle des autres Medecins. C'étoit ce terme de trois jours qu'ils appelloient *diatritos*, & non pas l'abstinence elle-même, comme l'a cru Gorræus.

Cet espace de trois jours, ou ce troisieme jour auquel les Méthodiques s'attachoient scrupuleusement, fit qu'on les appella *diatritarii*. L'Auteur qu'on vient de citer, remarqué, après Galien, *M. M. Lib. X. cap.* 6. que ces Medecins laissoient écouler trois jours entiers avant que de donner aucune nourriture à leurs malades, ajoutant, qu'ils commençoient seulement à leur donner quelque chose le quatrieme jour, & après cela le sixieme, puis le huitieme, & ainsi de suite; ensorte que la premiere nourriture ne se donnoit qu'après le premier *diatritos*, ou après les trois premiers jours passés; au lieu que dans la suite on en donnoit de deux jours l'un. Il semble que Galien devoit parfaitement savoir comment les Méthodiques se conduisoient à cet égard. Cependant il conste par une infinité de passages de Cœlius Aurelianus, qu'ils ne faisoient jeuner leurs malades que les deux premiers jours, & qu'ils les nourrissoient le troisieme. On pourroit résoudre cette difficulté en disant que les Copistes de Galien ont erré dans le chiffre, ou que Soranus, que Cœlius suit, & qu'on a remarqué n'être pas d'accord avec les autres Medecins de sa secte, pouvoit avoir retranché un jour du *diatritos* de Thessalus & des autres Méthodiques. Au reste, il faut remarquer que Cœlius donne le nom de *diatritos*, non-seulement à l'espace de trois jours, mais encore au troisieme jour en particulier, & qu'il se sert ordinairement de cette distinction, *intra diatriton*, & *in ipso diatrito*; c'est-à-dire, comme il l'explique, *pen-*

dant l'espace de trois jours, & dans le troisieme jour même. C'est ce qui fait qu'en parlant du terme de sept jours, il dit que ce terme comprend trois *diatritos*, le cinquieme jour étant le troisieme, à commencer à compter dès le troisieme inclusivement; & le septieme se rencontrant aussi, selon ce compte, le troisieme à l'égard du cinq.

Antipater, Auteur Méthodique, cité par Cœlius, dit qu'il y a une raison naturelle qui fait qu'on doit attendre le troisieme jour pour donner de la nourriture: mais il ne nous apprend pas quelle est cette raison. Hippocrate, ou Polybe semblent avoir cru qu'il faut deux jours entiers, pour achever entierement tant la coction de la viande, que la distribution des sucs dans le corps, & la séparation ou l'évacuation des excrémens; ensorte que, selon ces Auteurs, le corps se trouve seulement dégagé le troisieme jour de tout ce que la nourriture y avoit apporté le premier. Peut-être que c'est ce qui obligeoit les Méthodiques à attendre ce troisieme jour; & que c'étoit-là ce qu'Antipater vouloit dire. Après cette premiere abstinence, qui alloit, comme on vient de le remarquer, jusqu'au troisieme jour, & non pas jusqu'au quatrieme. Cœlius ne nourrissoit ses malades, que de deux jours l'un, à moins qu'il ne leur survînt quelque foiblesse, ou quelque défaillance; auquel cas il passoit par-dessus la regle ordinaire, & donnoit de la nourriture tous les jours indifféremment.

Il faut encore remarquer que le troisieme jour étoit destiné par Cœlius, non-seulement pour commencer à nourrir les malades, mais particulierement, pour commencer à leur faire les plus grands remedes. Ce jour-là il leur tiroit pour la premiere fois du sang, à moins que la violence de la maladie ne l'eût obligé à le faire plutôt; c'est-à-dire, comme il parle, *intra diatriton*, dans l'espace des deux premiers jours, ce qui arrivoit rarement. Cette saignée, qui se faisoit le même jour qu'on destinoit à nourrir le malade, précédoit la nourriture; ce qui doit donner à penser à quelques Medecins modernes, qui n'osent pas souvent saigner certains malades à jeun, de peur que cela ne les affoiblisse trop. Les Méthodiques étoient si peu susceptibles de cette crainte, qu'ils ne donnoient même à leurs malades après cette saignée, & après l'abstinence qui l'avoit précédée, qu'une nourriture assez légere. Cette nourriture consistoit, pour l'ordinaire, en un bouillon composé avec de l'eau & de la farine de froment préparée d'une maniere particuliere, & formée en petits grains, qui est ce qu'on appelloit *Alica*; ce nom étant commun, tant à cette sorte de farine, qu'au bouillon qu'on en composoit. Cœlius préfere cette nourriture à la *tisane* d'Hippocrate, ou aux bouillons d'orge, qu'il dit être venteux & astringens.

On a dit que les Méthodiques réservoient les plus grands remedes pour le troisieme jour, ce qui suppose que ceux qu'ils employoient avant ce tems-là, n'étoient pas fort considérables. En effet, pendant les deux premiers jours, ou pendant le tems de l'abstinence, ces Medecins permettoient seulement à leurs malades, de se laver la bouche avec de l'eau, ou d'en boire quelque peu, & pour le surplus ils ne leur faisoient autre chose que les oindre, ou les couvrir de cataplasmes, & de laines trempées dans des huiles chaudes, si la maladie étoit du genre resserré; & dans des huiles froides, si elle étoit du genre relâché. Ils joignoient à ce remede, dans ce dernier cas, les fomentations rafraîchissantes, & l'application de toutes les matieres qui resserrent. Mais quoique ces remedes nous paroissent peu considérables, les Méthodiques n'en avoient pas cette idée. Ils croyoient qu'en relâchant, ou en resserrant extérieurement, le dedans se resserroit & se relâchoit aussi, & ils se mocquoient des autres Medecins, qui étant dans une pensée toute contraire, prétendoient, dans certaines occasions, remédier aux flux, ou au relâchement des parties extérieures, en ouvrant les pores des intérieures. Il ne se mettoient pas même en peine, comme il a déja été dit, de discerner fort scrupuleusement le propre siége du mal: mais ils relâchoient & resserroient tout le corps en général, en quelqu'endroit que fût le flux, ou l'astriction. Les Méthodiques continuoient l'usage des remedes dont on vient de parler, de deux jours l'un, c'est-à-dire, pendant le jour destiné à l'abstinence.

DIAULOS, δίαυλος, est celui qui parcourt deux fois la même carriere en courant, sans détourner ni à droite ni à gauche, ou, qui après être arrivé au bout de la lice, revient au lieu d'où il est parti. Ce mot est pris encore pour la course même; & Hippocrate, *Lib. I. & II. de Diæta*, met cet exercice au rang des différentes especes de Gymnastiques.

Ce mot est dérivé de δὶς, deux fois, & αὐλὴ, *station*, parce qu'on revenoit en courant à la même station; ou de δὶς, deux fois, & αὐλὸς, qui signifie entre autres choses, un *stade*, parce que le lieu de la course avoit un stade de long; de sorte qu'en le parcourant deux fois, en allant & en revenant, on étoit δίαυλοι, ou on avoit couru un δίαυλος, c'est-à-dire, deux stades.

DIAZOMA, διάζωμα, le *Diaphragme*.

DIAZOSTER, διαζωςὴρ, est le nom que l'on donne à la douzieme vertebre du dos, à cause que le baudrier ζωςὴρ, pose dessus.

DIC

DICÆOS, δίκαιος, ce mot a une infinité de significations dans Hippocrate; car il est quelquefois le même que εὔλογος, conforme à la raison; il est pris quelquefois pour ὅμοιος, égal ou semblable. Il a dans quelques endroits le même sens qu'ἴσος & ὁμαλὸς, c'est-à-dire, égal & uni: il signifie encore συμφέρων, commode, propre, fait à propos; juste, complet, naturel, bon, & convenable; & on l'applique dans ce sens au Medecin, à la méthode que l'on suit dans la cure, à la situation des parties, à la diete, & à plusieurs autres choses.

DICENTETON, δικέντητον, est le nom d'un collyre chaud & acre, dont Paul Eginete donne la description, *Lib. III. c. 13.*

DICHALCON, δίχαλκον, est un poids égal à deux aréoles, ou la troisieme partie d'une obole.

DICHASTERES, διχαςῆρες, *les dents incisives.*

DICHOPHYIA, διχοφυΐα, maladie qui rend les cheveux fourchus. GALIEN.

DICOCTA, δίκοκτα, est de l'eau que l'on met refroidir dans la neige, après l'avoir fait chauffer. GALIEN, *Method. Medendi, Lib. VII. c. 4.*

DICRÆUS, δικραῖος, *fourchu, fendu en deux.*

DICROTUS, δίκροτος, de δὶς, *deux fois*, & κρέω, *je frappe.*

On appelle ainsi une espece de pouls inégal, qui semble battre deux fois dans une même dilatation d'artere.

Le Docteur Nihill rapporte quelques observations remarquables sur cette espece de pouls, qu'il appelle assez proprement *pouls rebondissant*, qui ont été faites par le Docteur Solano, Medecin Espagnol, & confirmées par un grand nombre de cas. Le *Pulsus dicrotus* des Anciens, dit-il, que l'on peut appeller *pouls rebondissant*, est un signe certain d'une hémorrhagie critique par le nez.

Lorsque le pouls est *dicrote* à chaque trentieme pulsation, l'hémorrhagie survient quatre jours après, quelquefois plutôt ou plutard. Quand il est tel à chaque seizieme pulsation, l'hémorrhagie survient au bout de trois jours; quand il l'est à chaque huitieme pulsation, l'hémorrhagie survient au bout de deux jours & demi; enfin quand il est *dicrote* à chaque quatrieme, troisieme, ou seconde pulsation, ou qu'il est continuellement tel, on doit s'attendre à une hémorrhagie dans l'espace de vingt-quatre heures. On peut dire en général que l'hémorrhagie est d'autant plus proche, que les périodes de pulsation du pouls *dicrote* sont plus courts.

Quelquefois la nature passe régulierement par toutes les progressions du pouls critique dont on vient de parler, depuis sa premiere apparence à chaque trentieme pulsation, jusqu'à chaque pulsation simple, par où l'on peut prévoir que l'hémorrhagie approche dans les mêmes degrés: elle hâte ou retarde quelquefois sans ordre l'hémorrhagie, & pour lors le pouls *dicrote* revient plus ou moins fréquemment dans la même proportion: mais lorsque les périodes de son retour varient, on ne peut déterminer avec précision le tems de l'hémorrhagie.

Lorsque l'artere rebondit sous le doigt avec beaucoup de vitesse, & que les pulsations se succedent l'une l'autre sans délai, l'hémorrhagie n'est pas loin; & si pour lors elle tarde un peu à veoir, il n'y a qu'à se moucher pour que le sang sorte.

On prévoit l'abondance de l'hémorrhagie par la force du rebondissement, comparée exactement avec celle du premier battement, soit que celui-ci soit fort ou languissant. Lors, par exemple, que l'artere rebondit avec une force moindre que celle que le premier battement a imprimée au doigt, l'hémorrhagie est peu considérable & réciproquement: mais lorsque le rebondissement de l'artere & le premier battement ont une force égale, l'hémorrhagie est modérée.

A mesure que le sang sort le rebondissement de l'artere diminue insensiblement, & il disparoît tout-à-fait aussitôt après la crise; cette rémission graduelle du rebondissement et le signe d'une hémorrhagie qui a immédiatement précédé.

Si le pouls *dicrote* continue après l'hémorrhagie, ou qu'il revienne de nouveau, on doit s'attendre à une seconde crise de même espece, conformément aux regles que nous venons d'établir.

Lorsque le rebondissement de l'artere est plus sensible dans un poignet que dans l'autre, le sang sort souvent en grande abondance par la narine du côté où le rebondissement est le plus sensible. NIHILL.

Ces observations ne peuvent être qu'extremement importantes dans la Medecine, pourvu qu'elles se trouvent confirmées par l'expérience.

DICTAMNITES, δικταμνίτης οἶνος, Vin mixtionné avec le dictame, dont Dioscoride, *Lib. V. cap.* 57. donne la description. On le prépare en faisant macérer quatre dragmes de *dictame* dans huit cotyles de moût. Il est bon contre les nausées & pour exciter les regles & les vuidanges.

DICTAMNUS, *dictame*; c'est une plante dont voici les caracteres.

Le calice est composé de deux feuilles auxquelles il en succede d'autres successivement, dont l'assemblage forme une tête écailleuse. Du milieu de toutes ces écailles s'éleve une fleur en gueule ou formée en tuyau découpée en deux levres: la barbe est divisée en trois parties; deux fleurons, un de chaque côté, sortent du milieu des écailles avec plusieurs anneaux qui forment un long épi pendant.

Boerhaave compte deux especes de cette plante, qui sont:

1. *Dictamnus, Creticus*, Offic. C. B. P. 222. Park. Theat. 27. Raii Hist. 1. 537. Hist. Oxon. 3. 357. Boerb. Ind. A. 178. Rupp. Flor. Jen. 191. *Dictamnus Creticus sive vera*, J. B. 3. 253. *Dictamnus vel dictamnum*, Chab. 420. *Dictamnum Creticum*, Ger. 651. Emac. 795. *Origanum Creticum latifolium, tomentosum, seu dictamnus Creticus*, Elem. Bot. 167. Tourn. Inst. 199. DALE.

Le vrai *dictame* de Crete n'est pas fort haut. Sa racine est ligneuse & pleine de fibres, & pousse un grand nombre de tiges quarrées & velues, des nœuds desquelles sortent des feuilles rondes & couvertes d'un duvet ou coton blanc fort épais. Il naît aux extrémités des tiges des têtes longues & écailleuses, de couleur purpurine verdâtre, du milieu desquelles s'élevent des fleurs en gueule, purpurines, semblables à celles de l'origan. Ses feuilles ont une odeur aromatique fort agréable. Cette plante croît dans l'Isle de Crete ou de Candie & fleurit au mois de Juin. Ses feuilles sont seules d'usage en Medecine. Il en entre une bonne quantité dans la thériaque de Venise, dans le mithridate & le diascordium. MILLER, *Bot. Offic.*

Geoffroy nous apprend que les feuilles du *dictame* ont toujours passé pour un excellent vulnéraire & un cordial très efficace. Elles sont utiles pour exciter les regles & pour provoquer l'urine.

Cette plante possede toutes les vertus du pouliot des jardins, mais dans un plus haut degré; car elle fait sortir le fœtus non-seulement quand on la boit, mais aussi lorsqu'on l'applique extérieurement ou qu'on en use en forme de fumigation.

On rapporte qu'en Crete les chevres chassent de leur corps le dard dont on les a blessées, en mangeant de cette plante. Appliquée extérieurement elle attire les corps étrangers qui sont entrés dans la plante des piés, ou dans telle autre partie du corps. Elle est efficace contre les douleurs de la rate & pour en diminuer le volume. On mâche sa racine pour hâter l'accouchement; son suc pris dans du vin soulage ceux qui ont été mordus par des animaux venimeux. Elle chasse ces derniers par son odeur & les tue lorsqu'elle les touche. Son suc versé dans les plaies, soit qu'elles aient été faites avec des armes empoisonnées, ou par la morsure de quelque bête venimeuse, & bu en même tems, est un remede très-efficace. DIOSCORIDE.

Galien nous apprend qu'Hippocrate regardoit le *dictame* comme un des meilleurs remedes dont on puisse se servir pour chasser l'arriere-faix & les moles, lorsqu'on le boit dans du vin.

Pline dit qu'il excite les regles & fait sortir le fœtus quoiqu'il soit situé de travers dans la matrice, soit qu'on l'emploie en potions, en onguens ou en fumigations. Sa vertu est même si grande dans ces sortes de cas, que les femmes enceintes ne doivent point en souffrir dans leurs chambres.

Jean Bauhin rapporte que Thadée Dunus ayant été appellé pour voir une femme en travail dont l'enfant étoit mort, & que les Medecins avoient abandonnée après avoir inutilement employé toutes sortes de remedes, la fit mettre dans un bain & lui donna demi-scrupule de poudre de feuilles de *dictame* dans de l'eau de pluie. Elle n'eut pas plutôt pris ce remede, que le fœtus parut se porter embas, ce qui fit renaître ses espérances. Elle passa toute la nuit assez tranquilement, quoique sans dormir, & elle fut heureusement délivrée de ce fardeau lorsque le jour commença à paroître. Le *dictame* a cet avantage qu'on le prend sans répugnance, au lieu que les drogues dont on se sert pour l'ordinaire dans ces sortes d'occasions sont ou trop ameres, ou trop fétides, ou trop acrimonieuses, ennemies de l'estomac & capables de nuire. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Dictamnus, montis Sipyli, origani foliis*, Flor. 2. 79. *Origanum montis Sipyli*, H. L. 463. Ic. & Desc. *Origanum, spicatum, montis Sipyli, foliis glabris*, Whel. Raii Hist. 340. BOERHAAVE, *Index alter Plantarum*, Vol. I.

DICTYOIDES, δικτυοειδὴς, de δίκτυον, *un filet*, est le nom que l'on donne au *rete mirabile*. Voyez *Caput*.

DID

DIDYME, διδύμη, nom de la racine de l'orchis. GALIEN, *Exeg.*

DIDYMÆA, διδυμαία, c'est le nom d'un cataplasme dont on trouve la description dans Galien, *de Comp. M. S. Loc. Lib. X. cap.* 2.

DIDYMI, δίδυμοι, *jumeaux*. On donne ce nom aux

testicules & à deux petites éminences du cerveau appellées *testes*.

DIE

DIECBOLION, διεκβόλιον, le même qu'*ecbolion*, remede qui fait avorter.

DIELECTRON, δὶ ἠλέκτρυ, est le nom d'un trochisque dont parle Marcellus Empyricus, *cap.* 16. Il est ainsi appellé du succin, (ἤλεκτρον) une des drogues dont il est composé.

DIEMEÆ, est un nom forgé par Paracelse. Il signifie une espece d'esprit qu'il dit résider dans les pierres.

DIENEZ, le même que *diemeæ*. RULAND.

DIERVILLA, est une plante à qui Tournefort a donné le nom d'un Chirurgien qui l'apporta de l'Acadie, qui s'appelloit Dierville.

Voici ses caracteres :

Sa fleur est d'une seule piece, en forme de tuyau & découpée en cinq parties. L'ovaire qui couronne le pistil sort du centre d'un calyce à deux feuilles, & se change après que la fleur est tombée, en un fruit pyramidal partagé en quatre cellules remplies de petites semences. MILLER, *Dictionn.* Vol. II.

Boerhaave ne compte qu'une espece de cette plante, qui est la

Diervilla, Acadiensis, fruticosa, flore luteo, T. Ac. Reg. Sc. 706. T. 7. Fig. 1. H. BOERHAAVE, *Index alter Plantarum*, Vol. I.

On ne lui attribue aucune vertu médicinale.

DIESIS, δίεσις, de δίημι, *transmettre*; l'action de transmettre ou de diviser. Il signifie encore humectation ou arrosement. Il est dérivé de διαίνω, humecter.

DIEXODOS, διέξοδος, de διὰ & ἔξοδος, est le chemin par lequel une chose passe. Il signifie dans Hippocrate la descente ou sortie des excrémens par l'anus.

DIF

DIFFLATIO, *transpiration*.

DIG

DIGASTRICUS MUSCULUS, *le digastrique*, de δὶς, qui signifie deux, & γαστὴρ, *ventre*; c'est un muscle de la mâchoire inférieure dont nous avons donné la description au mot *Caput*.

DIGESTIO, *digestion*. C'est en terme de Chirurgie disposer une plaie à suppurer, ou à donner un pus louable, en y appliquant des médicamens convenables.

La *digestion* est aussi une opération de Chymie qui consiste à exposer un corps pendant un tems considérable à une chaleur douce, pour l'ouvrir & en extraire ce qu'il y a de plus pur. Pour tirer les teintures des corps, on les expose à une chaleur douce dans un menstrue convenable.

DIGESTIVUM, *digestif*. C'est une espece d'onguent ou de liniment qu'on applique sur les plaies pour en mûrir la matiere & la préparer à la suppuration. On a coutume de le composer avec la térébenthine, le jaune d'œuf, l'huile rosat ou celle d'hypericum. On y fait entrer quelquefois l'onguent basilicum, la teinture d'aloès ou autres médicamens convenables.

DIGITALIS, *digitale*.

Voici ses caracteres :

Les feuilles sont alternes. Son calyce est à une seule feuille, divisé en cinq segmens larges & fort longs. Ses fleurs sont à une seule feuille, raboteuses, courtes & un peu repliées à leurs extrémités. Elles sont disposées en épi sur un côté de la tige, & pendantes. Le pistil de la fleur se change en un fruit rond & pointu qui s'ouvre en deux, & qui est partagé en deux loges remplies d'un grand nombre de petites graines.

Boerhaave en compte onze especes, qui sont :

1. *Digitalis, purpurea, folio aspero*, C. B. Pin. 243. Boerh. Ind. A. 228. Hist. Oxon. 2. 478. *Digitalis*, Offic. Chab. 267. Rivin. Irr. Mont. 104. Dill. Cat. Giss. 145. *Digitalis purpurea*, Ger. 647. Emac. 790. J. B. 2. 812. Raii Hist. 1. 767. Synop. 3. 283. Merc. Bot. 1. 32. Phyt. Brit. 35. Mer. Pin. 33. Rupp. Flor. Jen. 199. Tourn. Inst. 165. Elem. Bot. 134. *Digitalis purpurea vulgaris*, Park. Theat. 653. DALE.

La *digitale* a ses feuilles les plus proches de la base, longues, larges & pointues, quelque peu rudes & velues, & dentelées à leur contour. Ses tiges ont deux ou trois piés de haut & poussent plusieurs petites feuilles. Ses fleurs sont en épi sur un côté de la tige, larges & creuses, presque semblables à un dez à coudre, de couleur d'écarlate, excepté la partie inférieure qui est de couleur de chair, à cause du blanc qui y est mêlé. Il leur succede des coques arrondies partagées en deux loges remplies de petites graines de couleur foncée. Sa racine est longue & épaisse, brune & fort fibreuse. Elle croît dans les haies & dans les sentiers, & fleurit aux mois de Juin & de Juillet.

Cette plante opere par haut & par bas avec violence, ce qui fait qu'on l'emploie rarement. Cependant Parkinson vante beaucoup sa décoction dans de la biere douce, avec les racines de polypode, comme un remede efficace pour le mal caduc. Le Docteur Hulse recommande l'onguent de ses feuilles avec le beure du mois de Mai, pour les ulceres scrophuleux qui rendent beaucoup de matiere. On les panse avec cet onguent & l'on purge le malade deux ou trois fois par semaine. La seule préparation de cette plante que l'on trouve dans les boutiques est l'onguent de Digitale, *unguentum digitalis*. MILLER, *Bot. Offic.*

Cette plante passe pour vulnéraire. Gesner rapporte qu'à Boulogne en Italie on l'appelle *Aralda*, & que l'on dit en proverbe *Aralda chi tute piage salda*. Parkinson la faisoit piler & appliquer avec succès sur les tumeurs scrophuleuses. L'onguent de cette plante est fort résolutif. Lobel dit que sa décoction purge puissamment par haut & par bas. TOURNEFORT, *Hist. des Plant.*

2. *Digitalis, rubella, folia aspero*. b.
3. *Digitalis, alba, folio aspero*. C. B. P. 244. M. H. 2. 478.
4. *Digitalis, Hispanica, purpurea, minor*. T. 165.
5. *Digitalis, latifolia, flore ferrugineo*. M. H. 2. 478. H. R. Par.
6. *Digitalis, lutea, magno flore*. C. B. P. 244. M. H. 2. 479.
7. *Digitalis, lutea, minore flore*. M. H. 2. 479.
8. *Digitalis, Orientalis, folio tragopogi, flore albido*. T. Cor. 9.
9. *Digitalis, Canariensis. Acanthoïdes, frutescens, flore aureo*. H. A. 2. 105. H. R. D.
10. *Digitalis, angustifolia, flore ferrugineo*. C. B. P. 244. M. H. 2. 478.
11. *Digitalis, minima, gratiola dicta*. Hist. Oxon. 2. 479. Boerh. Ind. A. 229. Tourn. Inst. 165. Elem. Bot. 135. *Gratiola*. Offic. Ger. 466. Emac. 581. Raii Hist. 2. 1885. Rivin. Irr. M. 126. Rupp. Flor. Jen. 200. J. B. 3. 434. *Gratiola, Gratia-Dei*, Chab. 475. Buxb. 149. *Gratiola vulgaris*, Park. Theat. 220. *Gratiola, Centaurioides*, C. B. Pin. 279. DALE, *la Gratiole*.

La gratiole est une petite plante dont la tige est menue, pénetre fort avant dans la terre, & pousse plusieurs tiges quarrées, qui ont à peine un pié de haut, & des

nœuds desquelles sortent des feuilles longues, étroites, pointues, comme celles de l'hysope ordinaire. Il sort de leurs aisselles des fleurs portées sur des pédicules courts, petites, oblongues, approchantes de celles de la gantélée, divisées à leurs extrémités en quatre segmens, & d'un jaune pâle. Il leur succede des coques oblongues, partagées en deux loges remplies de petites semences. Cette plante croît sur les Alpes & dans les lieux montagneux, & fleurit au mois de Juillet.

Cette plante est rarement d'usage, quoique plusieurs Auteurs la recommandent pour purger les humeurs séreuses & bilieuses, pour l'hydropisie & la jaunisse; mais elle est d'une nature fort violente. MILLER, *Bot. Offic.*

La *gratiole* analisée ne donne point de sel volatil, mais beaucoup d'acide, d'huile & de terre. Pena & Lobel assurent que cette plante purge violemment par haut & par bas: c'est pourquoi on l'ordonne aux hydropiques, au cachectiques, à ceux qui ont la fievre tierce ou quarte, ou qui sont sujets à la goute & à la sciatique. Camerarius dit qu'il faut mêler l'extrait de cette plante avec la poudre de canelle dans l'hydropisie, & y ajouter le suc de calament pour les fievres intermittentes. On donne un gros de *gratiole* en substance, & autant en infusion dans le vin blanc. On fait infuser une demi poignée de ses feuilles, & deux onces de manne dans demi-septier d'eau; on fait jetter seulement un bouillon, on passe l'infusion par un linge & on la fait boire chaude. TOURNEFORT, *Hist. des Plantes.*

Il est dit dans l'Histoire des Plantes publiée sous le nom de Boerhaave, que la premiere, seconde, troisieme, & quatrieme especes de *gratiole* sont un poison violent, & d'une telle acrimonie qu'elles ulcerent la bouche, le palais, le gosier, & l'estomac. On ajoute même que quelques personnes pour avoir mangé son fruit par hasard, ont été attaquées d'un vomissement & d'une dyssenterie dont elles n'ont été guéries qu'avec beaucoup de peine.

DIGITELLUS, est le nom de plusieurs fungus auxquels on n'attribue aucune vertu médicinale. Le Docteur Martin dans la traduction qu'il a donnée de l'Histoire des Plantes qui croissent aux environs de Paris, par M. Tournefort, fait mention des suivantes.

1. *Digitellus, clavatus, croceus. Clavaria militaris, crocea.* Vaill. 39.
2. *Digitellus clavatus albus. Clavaria alba, pistilli forma.* Vaill. 39.
3. *Digitellus clavatus, ophioglossoïdes, niger. Clavaria ophioglossoïdes nigra.* Vaill. 39.

Cette espece est très-commune dans un enclos attenant Hample-wood, & à Comb-Park sur le chemin qui conduit à Kingston. *Mer. Pin.*

4. *Digitellus coralliformis, luteus, minùs ramosus. Coralloides flava.* Inst. 564. *Fungus ramosus flavus.* J. B. 3. 837. M. Wilmer Apoticaire à Londres a découvert cette plante sur les dunes de Marlborough où elle est fort commune. Je l'ai vue aussi sur le Mont de Santé, & dans plusieurs autres endroits autour de Cambridge.
5. *Digitellus coralliformis, albidus, minus ramosus. Coralloides albida.* Inst. 564. *Fungus ramosus, albidus.* J. B. 3. 837.

Celle-ci ne differe de la précédente que par sa couleur.

6. *Digitellus coralliformis, candidissimus, minùs ramosus. Corallo-fungus candidissimus.* Vaill. 41.
7. *Digitellus coralliformis, dilutè purpurascens. Coralloides dilutè purpurascens.* Inst. 564. XIX. *generis esculentorum fungorum*, 2. *species.* Clus. Hist. 275.
8. *Digitellus major nigricans. Hypoxylon excrementum ligni putridi fungosum, digitatum.* March. Brand. Mentz. Pug. Tab. 6. Cette plante croît dans plusieurs endroits sur les arbres pourris.
9. *Digitellus ramosus, niger, summitatibus pulvere albido obductis. Corallo-fungus digitatus, niger, apicibus albidis.* Vaill. 41. Celui-ci a été trouvé sur un vieil arbre à Moor-Barns-Thicket, par M. Halfhyde Apoticaire à Cambridge.
10. *Digitellus croceus, ornithopodioides. Corallo-fungus croceus, ornithopodioides.* Vaill. 41.
11. *Digitellus niger, compressus, variè divaricatus & implexus inter lignum & corticem. Corallo-fungus niger, compressus*, &c. Vaill. 41. Le Docteur Doody l'a trouvé dans le Parc de Saint James.

DIGITUS *Doigt.*

Pour l'Anatomie des *doigts*: Voyez *Brachium.*
Pour les fractures de ces parties: Voyez *Fractura.*
Pour leurs luxations: Voyez *Luxatio.*

Maniere de séparer les Doigts qui naissent unis ensemble.

Il arrive quelquefois que les orteils & les *doigts* des enfans nouveaux-nés tiennent ensemble, ce qui se fait en deux manieres, ou par union ou par agglutination. On appelle union, quand l'enfant venant au monde, on lui trouve les *doigts* adhérens & comme collés les uns avec les autres, ou attachés ensemble par une membrane intermédiate, comme une pate d'oie. Si après des ulceres, ou quelque grande brulure où la main aura été dépouillée de sa peau, on laisse par négligence les *doigts* se coller & se joindre ensemble, cela se nomme agglutination.

Comme une pareille cohésion défigure la main & cause plusieurs autres inconvéniens, le Chirurgien doit les séparer avec le plus de dextérité qu'il lui est possible, ce qu'il peut faire de deux manieres, ou en coupant la tunique intermédiate à l'aide d'une paire de ciseaux ou du scalpel; ou s'ils tiennent ensemble sans qu'il y ait de membrane, en les séparant les uns des autres avec un petit bistouri. Pour empêcher qu'ils ne se recollent durant la cure, il faut les envelopper séparément d'une petite bande de linge d'environ un travers de doigt de large, après l'avoir imprégnée avec de l'eau de chaux, de l'esprit de vin, ou avec quelque eau vulnéraire, jusqu'à ce que le malade soit parfaitement guéri. J'ai souvent observé, après une brulure, une plaie, ou quelque autre accident pareil, que quelques-uns des *doigts* tiennent si fortement à la paume de la main, qu'on ne peut ni les étendre ni ouvrir la main. Je vais rapporter en peu de mots la méthode dont je me suis servi pour guérir trois malades auxquels cet accident étoit arrivé, pour que ceux qui commencent à pratiquer la Chirurgie, sachent ce qu'ils ont à faire dans de pareils cas. Je séparai ces *doigts* de la main avec un scalpel sans offenser les tendons, & j'appliquai ensuite sur les plaies des compresses & des baumes vulnéraires, avec un morceau de carton, en tenant toujours les *doigts* étendus jusqu'à ce qu'elles fussent entierement consolidées. Il faut avoir la précaution en renouvellant l'appareil, de remuer les *doigts* pendant quelque tems, pour empêcher qu'ils ne se roidissent. HEISTER, *Institutions de Chirurgie.*

DIGLOSSON, διγλωσσον, de δὶς, deux, & γλῶσσα, langue; nom que l'on donne au *Laurus Alexandrina*, à cause qu'au dessus de ses feuilles il en croît une autre plus petite qui a la figure d'une langue. BLANCARD.

DIGNOTIO. Voyez *Diagnosis.*

DIH

DIHÆMATON, διὰ τῶν αἱμάτων, de αἷμα, sang; est le nom d'un antidote contre le poison dont on trouve la description dans Galien. *L. II. de Antid. c.* 8. & dans Eginete, *Lib. VII. C.* 11. On lui a donné ce nom parce qu'il entre dans sa composition du sang de divers animaux.

DIHALON,

DIHALON, διὰ ἁλῶν, d'ἅλς, sel; est le nom d'une emplâtre préparée principalement avec le sel commun & le nitre. Elle est bonne pour les ulceres sordides, & l'on en trouve la description dans Eginete, *Lib. VII. C.* 17.

DIHIDROS, διίδρος, de ἱδρὼς, fuenr, est traduit dans l'*Exegis* de Galien par moite & fuant.

D I I

DIIPETES, διιπετὴς, dans Hippocrate, *L. I.* περὶ γυναικ. est appliqué à γονὴς, *femence*, *femen*, & signifie une fluxion subite.

D I K

DIKALEGI, DICALEGI, DITALEM; *Etain.* RULAND.

D I L

DILATATIO, εὐρυσμὸς, ἀνευρυσμὸς, διευρυσμὸς, *Dilatation*, est une affection des vaisseaux du corps humain, qui augmente leur diametre; & dans ce sens elle est opposée à *constrictio*, resserrement. Ce mot signifie quelquefois la même chose que *Diastole*. V. ce mot.

DILATATORES *Alarum nasi*, sont des muscles qui dilatent les ailes du nez. Voyez-en la description au mot *Caput*.

DILATATORIUM, *Dilatatoire*, Instrument de Chirurgie qui sert à dilater la bouche. CASTELLI.

DILUENTIA, *Délayans*; remedes qui rendent les humeurs plus fluides, en écartant leurs parties unies & serrées. BLANCARD.

DILUTUM, délayé, se dit de ce qui a été soumis à l'action des délayans: mais *dilutum* pris comme substantif, est un liquide dans lequel on a fait infuser ou macérer un mixte pendant quelque tems; & dans ce sens il est le même qu'*infusio*. BLANCARD.

DILYTÆA, διλυταία, dans Myrepse, *Sect.* 3. *cap.* 12. est, selon Fuchsius, la graisse d'un animal inconnu.

D I N

DINICA de δινέω, tourner tout autour, sont des remedes contre le vertige. BLANCARD.

DINOS, δῖνος, le *Vertige*. Voyez *Vertigo*.

D I O

DIOBOLON, διώβολον; poids de deux oboles ou un scrupule: on l'appelle aussi *Gramma*. CASTELLI.

DIOCRES, est le nom d'une pastille dont on trouve la description dans Myrepse. *C.* 49. *Sect.* 41.

DIODOS, διοδὸς. Voyez *Diexodos*.

DIŒNANTHES, διὰ οἰνάνθης; nom d'un épitheme contre le *Cholera morbus*, dans Trallien, *Lib. VII. cap.* 44.

DIOLOS *Artos*, δίωλος ἄρτος, dans Hippocrate, *Lib.* περὶ τῶν ἐντὸς παθῶν, signifie du pain frais.

DIOMEDEA AVIS, le *Heron*, ainsi appellé de Diomede, dont les Compagnons, à ce que dit la Fable, furent changés en Herons. Voyez *Ardea*.

DION, δῖον, nom du Mois dans lequel l'Equinoxe d'Automne arrive. Ce mot n'étoit en usage que chez les Macédoniens. GALIEN. *Com.* 1. *in I. Epid.*

DIONCOSIS, διόγκωσις (de ὄγκος, *tumeur*) *enflure*; est un mot en usage chez les Méthodiques, pour signifier la distention du corps par l'amas de parties excrémentitielles, ou la diffusion des humeurs. GALIEN, *de optimâ secta*.

DIONIS COLLYRIUM, est le nom d'un collyre dont parle Oribase, *Synops. Lib. III.* ainsi appellé de son Auteur, Dion.

DIONYSIA, διονυσία; est le nom d'une emplâtre pour les abscès, inventée par Hera de Cappadoce, c'est la même que *Dionysianum emplastrum*. Voyez sa préparation au mot *Abscessus*.

DIONYSIANUM EMPLASTRUM. Voyez le mot précédent.

DIONYSISCI, διονυσίσκοι; sont des éminences osseuses situées auprès des tempes que l'on appelle aussi κέρατα, cornes, de Διόνυσος, Bacchus, que les Poëtes représentent avec des cornes. CASTELLI.

DIONYSIUS, Διονύσιος; Chirurgien célebre dont Celse décrit les collyres & les emplâtres, *Liv. VI. cap.* 6. On donne encore ce nom à la passerage, appellée en latin *lepidium*. CASTELLI.

DIONYSOS, διόνυσος; est le nom d'un collyre, décrit dans Aëtius, *Tetrab. II. Serm.* 3. que l'on peut mettre au nombre des *dyasmyrna* & des *Chiaca*, puisqu'il contient de la myrrhe, & qu'on le lévige avec du vin de Chio. Eginete décrit la même composition sous les noms de *Collyrium Malabathrinum & isotheon*.

DIOPORON; est le nom d'un remede pour l'esquinancie, dont il est parlé dans Cœlius Aurelianus, *Acut. Morb. Lib. III. cap.* 3. & qui comme C. Amman l'observe, est peut être le même que l'*Oporice* que Pline décrit, *Hist. Nat. Lib. XXIII. cap.* 14. il est dérivé d'ὀπώρα, *fruit d'Automne*.

DIOPSYRUS. Nom du *Mespilus*; *folio rotundiore*; *fructu nigro*, *subdulci*.

DIOPTRA, διόπτρα, de διόπτομαι, *voir à travers*; est le nom d'un instrument propre pour dilater les cavités naturelles, afin d'en examiner l'état. On peut appeller *Dioptra*, le *Speculum uteri*, ou le *Speculum ani*. *Dilatatoire*.

DIOPTRON, διόπτρον; nom de la pierre spéculaire, *lapis specularis*.

DIOPTRISMOS, διοπτρισμὸς; l'opération qui consiste à dilater les cavités naturelles avec un *Dioptra*, ou (*speculum*) *Dilatatoire*.

DIOROBON, δι' ὀρόβων; remede décrit par Trallien, *Liv. V. c.* 4. dans lequel il entre des vesces. (ὄροβοι).

DIORRHOSIS, διόῤῥωσις, ou DIOROSIS, διόρωσις, d'ὀρὸς, ou ὀῤῥὸς, *sérosité*, changement des humeurs en sérosité & en eau. HIPPOCRATE.

DIORTHOSIS, διόρθωσις, d'ὀρθὸς, *droit*; rétablissement d'un membre fracturé dans sa place naturelle.

DIOSANTHOS, nom du *Caryophillus*; *tenuifolius*; *plumarius*; *flore pleno*, *purpurascente*.

C'est une espece d'œillet sauvage simple, dont les feuilles sont petites & découpées menues comme de la frange & de la plume, de couleur blanche ou incarnate. Ses fleurs sont céphaliques, propres pour résister au venin, pour la pierre, & pour l'épilepsie. LEMERY, *des Drogues*.

DIOSCOREA, est une plante à qui le P. Plumier a donné ce nom en l'honneur de Dioscoride.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est grande, faite en forme de cloche, d'une seule piece, & divisée à son extrémité en plusieurs parties. Du milieu du calyce s'éleve un pistil, qui se change en un fruit triangulaire, partagé en trois loges, remplies de semences sphériques.

Voici ses especes.

1. *Dioscorea scandens*; *foliis tamni*; *fructu racemoso*. Plum. Nov. Gen.
2. *Dioscorea scandens*; *folio hastato*, *fructu racemoso*. HOUST.
3. *Dioscorea scandens*, *folio subrotundo acuminato*, *fructu racemoso*, Houst. MILLER, *Diction.*

On n'attribue aucune vertu à cette plante.

DIOSCURI, διόσκουροι; est le nom que Cassius *Prob.* 30. & l'Auteur des *Definitiones Medicæ*, donnent aux parotides, à cause, comme le premier le suppose, qu'elles prognostiquent la guérison d'une maladie aiguë; de même que l'apparition des *Dioscures*, ou de

Castor & *Pollux*, présageoient aux matelots la fin de la tempête, & le retour du beau tems. Ce mot est composé de Διὸς, génitif de Ζεὺς, *Jupiter*, & κοῦροι, pour κόροι, fils, c'est-à-dire, fils de Jupiter.

DIOSPHYRON, διόσφυρον, autrement διόσπυρον, dans Théophraste, *Hist. Plant. Lib. III. cap.* 13. est une espece de fruit pareil à la Cerise, que Galien, *de Alim. Fac. Lib. II. cap.* 38. met au nombre des alimens qui donnent peu de nourriture, & engendrent de mauvais sucs. CASTELLI.

DIOSPOLITICON, διοσπολιτικὸν, remede carminatif composé, dont on trouve deux descriptions, dans Galien, *de sanitate tuenda, Lib. IV. cap.* 5. P. Eginete, *Lib. VII. cap.* 11. le met au rang des antidotes, sous le nom de *Diospolites*, διοσπολίτης.

DIOTA, est un vaisseau ou tasse de bois, incrustée avec de la résine, de la canelle, des clous de girofle, & du gingembre, dont se servent les Habitans de la Basse-Allemagne & des autres Païs du Nord, à dessein de donner plus de saveur à leur biere. RHODIUS, *ad Scribonium Largum, num.* 135.

DIOXELÆUM, est le nom d'un cataplasme, dont parle Cœlius Aurelianus, *Chron. Lib. V. c.* 2. comme d'un topique convenable, après que les douleurs de la goutte ont cessé. Aëtius en donne la description. Il est ainsi appellé de l'huile & du vinaigre qui entrent dans sa composition.

DIOXUS, nom d'un collyre dont Marcellus Empyricus fait mention, *cap.* 8. Il est ainsi appellé du vinaigre dont on s'est servi pour donner la forme convenable aux ingrédiens secs.

DIP

DIPCADI, ou *Muscari*, *obsoletiore flore, ex purpurâ virente*.

DIPHROS, δίφρος, *chaise*; Hippocrate fait mention d'une chaise de jonc natté, sur laquelle une femme assise se trouvoit dans la posture convenable pour introduire dans le vagin un tuyau par lequel, une vapeur, ou une fumée passoit dans cette partie, & suppléoit à une fomentation.

On trouve dans le Traité de Moschion, *des Maladies des femmes, cap.* 46. & 47. & dans le Traité *des Accouchemens* de Deventer, une chaise propre pour les femmes en travail.

DIPHRYGES, Offic. aldrov. Mus. Metall. 14. Worm. Mus. 133. Charlt. foss. 55. Schrod. 3. 359. Schw. 376. Matth. Edit. 1366. *Diophryges*, Calc. Musc. 461.

On compte trois especes de *Diphryges*; l'une métallique, qu'on ne trouve que dans l'Isle de Chypre, où on la tire du fond de certains gouffres ou étangs profonds, mêlée de terre & de boue; on la fait sécher au soleil, on la couvre de bâtons secs, & on la brûle. On l'appelle *diphryges*, de δὶς, deux fois, & de φρύγω, torréfier; parce qu'elle a été séchée au soleil, avant que d'être mise au feu. Une autre sorte de *diphryges*, c'est une espece de sédiment ou de crasse qu'on sépare du cuivre en le travaillant. Cette séparation se fait à peu-près de la même maniere que celle des fleurs d'airain, c'est-à-dire par une aspersion d'eau froide. Voyez l'Article *Æs*.

Lorsqu'on tire le cuivre du fourneau, on trouve le *diphryges* attaché au fond, il a beaucoup du goût & de l'astringence du cuivre.

La troisieme espece se fait de la maniere suivante.

On prend des Pyrites, on les fait calciner dans un fourneau, où on les laisse, jusqu'à ce qu'elles aient pris une couleur rouge, ce qui n'arrive quelquefois qu'au bout de plusieurs jours; ensuite on les tire, & on a le *diphryges* en question. Il y en a qui assurent que le *diphryges* ne se fait qu'avec la matiere dont on se sert pour affiner la mine de cuivre. Lorsque cette matiere a été torréfiée dans ce qu'on appelle l'*area*, & qu'on vient à l'en tirer, pour la jetter dans les fosses, où elle doit être calcinée; on trouve le *diphryges* autour de ces fosses, tant auparavant que d'en enlever la mine de cuivre, qu'après l'avoir enlevée. Le *diphryges* le meilleur a le gout du cuivre, est érugineux, astringent, & fort dessiccatif sur la langue, qualités que n'a point l'ocre qu'on vend pour le *diphryges*.

Le *diphryges* est astringent, détersif, & dessicatif; il empêche les excroissances charnues d'augmenter, il fait cicatriser les ulceres malins, & qui vont en s'agrandissant; & mêlé avec la térébenthine, ou le cérat, il déterge les abcès. DIOSCORIDE, *Lib. V. cap.* 120.

Le *diphryges* est une espece de récrément métallique qui s'engendre par l'aspersion d'eau froide sur le cuivre fondu; on le trouve au fond du fourneau.

Sa qualité est mixte. Il est tant soit peu astringent, & modérément acrimonieux: c'est pourquoi l'on peut le regarder comme un très-bon remede pour les ulceres invétérés. DALE.

DIPHTERA, διφθέρα, *une peau de Bouc entiere*; ce mot est synonyme à *isale*, ou *ixale*.

DIPLANGIUM. Voyez *Diploma*.

DIPLOE, διπλόη, *diploé*; substance spongieuse qui est entre les deux tables des os du crane.

DIPLOMA, δίπλωμα, *vaisseau double*; faire bouillir *in diplomate*, c'est mettre le vaisseau qui contient les ingrédiens qu'on veut travailler, dans un vaisseau plus grand, qu'on remplit d'eau, & auquel on applique le feu. *Bain-marie*.

DIPNOOS, δίπνοος, de δὶς, doublement, & πνέω, respirer; épithete que l'on donne aux blessures qui pénetrent dans quelque cavité, qui traversent entierement une partie, ou qui ont deux issues.

DIPSA, δίψα, *soif*.

DIPSACOS, διψακὸς, de δίψα, *soif*; nom que l'on donne au *diabetes*, mais en Botanique;

DIPSACUS, est le *chardon à Bonnetier*.

Voici ses caracteres,

Sa racine dure deux ans, ses feuilles sont conjuguées & piquantes du côté de la partie inférieure de leur côte, l'extrémité de leur pédicule dégenere en plusieurs feuilles longues & étroites qui se terminent en pointe, forment un calyce, & environnent une tête conique longue & obtuse. Cette tête a un axe long, obtus & conoïdal, autour duquel croissent de petites feuilles roides, courtes, cavées, & pointues, avec une sommité dentelée qui servent de calyce aux fleurons. Il se forme dans la partie concave la plus basse de ces petites feuilles, un ovaire long & tétragonal, dont la pointe est garnie d'une couronne quadrangulaire feuillue, & terminée par un placenta orbiculaire & fongueux, du centre duquel part un long tube, garni d'une sommité large. De la sommité de l'ovaire, au-dedans de la couronne, s'éleve un fleuron tubuleux, quadrangulaire, divisé en quatre segmens, garni de quatre étamines qui partent des côtés internes du fleuron, & qui paroissent audessus de ses parties supérieures, toutes ces parties forment en s'unissant fortement au même axe, la tête de la plante.

Boerhaave en compte quatre especes différentes, qui sont,

1. Le *dipsacus*; *sylvestris aut virga pastoris major*, C. B. 385. Hist. Oxon. 3. 168. Boerh. Ind. A. 133. Tourn. Inst. 466. *dipsacus sylvestris, sive labrum veneris*. Offic. J. B. 3. 74. Raii. Hist. 1. 3. 82. Synop. 3. 192. *dipsacus sylvestris* Ger. 1005. emac. 1167. Park. 984. *dipsacus sive carduus fullonum sylvestris*, Chab. 352. *dipsacus, labrum veneris, ad agrorum margines*. C. B. 35. Merc. Bot. 1. 32. *Chardon à foulon sauvage*.

Ce *chardon* sauvage croît aussi large, aussi haut, & même plus que celui que l'on cultive; sa tige n'est pas moins forte, moins roide, & moins épineuse, surtout dans la partie supérieure. Il n'en a ordinairement qu'une qui se divise en plusieurs branches. Ses feuilles les plus basses, sont longues, étroites, & épineuses en-dessous. Les feuilles qui croissent sur la tige sont jointes ensemble, l'environnent, & retiennent la pluie. Mais ce en quoi il différe particulierement de celui des jardins, c'est surtout par sa tête dont les pointes sont droites, & ne sont ni courbées, ni crochues, comme celles du chardon qu'on cultive. D'ailleurs chaque tête pousse au fond différens rayons roides & pointus qui s'étendent circulairement autour d'elle. Ses fleurs croissent dans des cellules particulieres, & font place à la semence, sa racine est épaisse & fibreuse. Il croît sur des levées de terre, aux bords des champs, & fleurit en Juin & en Juillet.

Ce *Chardon* & le précédent ont les mêmes vertus, leurs racines sont les seules parties dont on se sert en Medecine, elles passent pour détersives. Les anciens recommandent de les faire bouillir dans du vin, jusqu'à ce que la décoction ait pris de la consistance, de garder cette décoction dans un vaisseau d'airain, d'en appliquer aux ragades ou crevasses au fondement. On peut s'en servir aussi dans la fistule & contre les poreaux. On dit que l'eau retenue dans la concavité des feuilles, est un excellent collyre, lorsqu'il y a inflammation aux yeux. On en fait aussi un cosmétique, très-propre, à ce qu'on dit, à embellir la peau du visage.

2. *Dipsacus sativus*, C. B. 385. J. B. 3. 73. Ger. 1005. Emac. 1167. Park. 983. Raii Hist. 1. 382. Synop. 3. 192. Hist. Oxon. 3. 168. *Dipsacus, sativus, carduus fullonum*, Offic. *Dipsacus, carduus fullonum*, Chab. 352. *Chardon à foulon cultivé*. Dale.

Le *chardon cultivé* devient une plante grande & large, dont la tige est roide, dure, sillonée & très-épineuse. Ses feuilles les plus basses sont longues, larges, très-pointues, dentelées par les bords, unies en-dessus, mais dont la côte qui les partage en deux est armée en dessous de pointes très-aiguës.

Les feuilles qui croissent sur les tiges les environnent entierement, & forment autour d'elles une espece d'entonnoir ou bassin oblong qui reçoit la rosée & la pluie; elles sont aussi épineuses en-dessous. Les tiges se divisent en différentes branches qui portent à leur sommet de larges têtes pleines de crochets épineux & recourbés. C'est entre ces crochets que croissent plusieurs fleurs concaves & purpurines; elles sont placées chacune dans une cellule particuliere, & dégénerent en semences quarrées, longuettes & cannelées. Quant à sa racine elle est blanchâtre & assez large.

On le cultive dans les champs pour l'usage des Drapiers; ils s'en servent pour peigner leurs ouvrages; il fleurit en Juillet. Miller, *Bot. Offic.*

Il a les mêmes propriétés que le *dipsacus sylvestris.*

Ce *chardon* guérit les écrouelles; en général il résiste à toute putréfaction. C'est un aliment médicinal & très-agréable au goût. Bouilli dans le vin il pousse par les urines aussi efficacement que l'asperge.

On a trouvé dans sa racine broyée & mêlée avec du miel, une efficacité prodigieuse dans des consomptions qu'on avoit presque regardées comme désespérées. Ray, *Hist. Plant.*

3. *Dipsacus folio laciniato*, C. B. P. 385. J. B. 3. 75. M. H. 3. 168. 6.

4. *Dipsacus, sylvestris, capitulo minori, vel virga pastoris minor*, C. B. 385. Hist. Oxon. 3. 168. Boerh. Ind. A. 133. *Virga pastoris*, Offic. Park. 984. *Virga pastoris, vulgaris*, J. B. 3. 74. Chab. 352. *Dipsacus minor, sive virga pastoris*, Ger. Emac. 1168. Merc. Bot. 1. 32. Raii Hist. 1. 382. Synop. 3. 192. *La verge du berger.*

Ce *chardon* croît dans les lieux humides & aqueux, aux bords des haies, & fleurit en Juillet. On ne se sert en Medecine que de ses feuilles. Paul Eginete le recommande contre l'appétit dépravé des femmes. Mayerne recommande une dragme de ce *chardon* réduit en poudre dans le crachement de sang. Dale.

DIPSAS, δίψας, *terre seche*. Il y a aussi un serpent à qui l'on a donné ce nom, à cause de la soif excessive que cause sa morsure. Il y a d'autres Auteurs qui lui donnent le nom de *causus*. C'est une espece de vipere qu'on trouve le plus communnément dans les lieux maritimes. Il a environ une coudée de long; il est fort & va en diminuant peu à peu du côté de la queue. Tout son corps est tacheté de noir & de roux; sa tête est petite. Outre tous les effets que produit la morsure de la vipere, celle du *dipsas* donne une soif que la plus grande quantité de liqueur ne peut éteindre, & il ne se fait en même tems aucune évacuation, soit par les urines, soit par les sueurs. Ainsi ceux qui ont le malheur d'être mordus de cet animal, périssent ou de la violence de leur soif, lorsqu'ils ne la satisfont point, ou de la distension contre nature & de la rupture de leur estomac, lorsqu'ils la satisfont. Alors il arrive aussi aux parties situées dans la région des aînes & du bas-ventre, les mêmes accidens que dans l'hydropisie. On n'emploie d'autres remedes contre la morsure du *dipsas* que ceux dont on se sert contre celle de la vipere ordinaire. On donne seulement la préférence à ceux qui poussent par les urines. On a soin de tenir le ventre libre par des infusions purgatives, & d'exciter le vomissement avec de l'huile ou d'autres décoctions capables de produire cet effet. Après qu'on aura tenté l'extraction du poison, par des scarifications, par l'application des ventouses & des poules ouvertes, on mettra immédiatement sur la blessure de la chaux vive avec de l'huile, des emplâtres attractives, & de la thériaque. Aetius, *Tetrabib. IV. Serm. 1. cap. 22.*

Nous lisons dans Celse, *cap. 27. Lib. V.* que dans la morsure du *cerastes*, du *dipsas*, & de l'*hemorrhois*, on divisera en deux doses la grosseur d'une feve d'Egypte d'asphodele sec, ajoutant à chaque dose une quantité convenable de rue. Il ajoute qu'on se trouvera bien du trefle, de la mente sauvage & de la panacée avec le vinaigre, ainsi que du costus, du cassia, & de la canelle.

Actuarius dit dans son sixieme Livre, *de Methodo Medendi*, qu'il paroît en ceux qui ont été mordus du *dipsas*, une tumeur sensible à la partie blessée, & qu'ils sont tourmentés d'une soif qui n'a point de relâche & qu'on ne peut éteindre. Il ajoute que la morsure de l'*hemorrhois* & du *dipsas* est au-dessus de la force & de l'énergie des remedes, & que par conséquent elle est mortelle. Si toutefois l'on veut donner quelque secours au malade, il faut recourir au cautere actuel ou à l'amputation du membre, si sa nature le permet; sinon appliquer des cataplasmes acres, & faire prendre des alimens de même nature, on ordonnera de plus le vin pur, les bains fréquens & un usage constant des mêmes remedes.

DIPSETICUS, διψητικὸς, *qui altere.*

DIPSODES, διψώδης, *altéré.*

DIPYRENON, διπύρηνον, de δὶς, *double*, & de πυρὴν, proprement une baie, ou une amande, ou l'extrémité d'une sonde qui ressemble à une baie. C'est une sonde qui a deux boutons à son extrémité. Galien & Cœlius Aurelianus en font mention; celui-ci *Morb. Acut. L. III. cap. 3.*

DIPYROS ou DIPYRITES, δίπυρος, ou διπυρίτης ἄρτος, pain cuit deux fois, de δὶς, *deux fois*, & de πῦρ, feu. Hippocrate recommande l'usage de ce pain dans l'hydropisie, *Lib. de Morb. Inter.*

DIR

DIRADIATIO. Voyez *Actinobolismus*.

DIRCÆA. Voyez *Circea*, l'*enchantereſſe*. ORIBASE, *Medic. Collect. Lib. XI.*

DIRECTOR, *conducteur*, inſtrument creux qui dirige le biſtouri dans une opération. Ce mot vient de *dirigo*, diriger. On appelle auſſi les érecteurs du pénis, *musculi directores*.

DIS

DISCESSUS, terme chymique que nous rendons en François par *départ*, c'eſt en général la ſéparation de deux corps quelconques unis. Mais il ſe dit particuliérement de la ſéparation de l'or d'avec l'argent par l'eau-forte, ſéparation dans laquelle l'argent eſt diſſous par le menſtrue, mais l'or demeure intact.

DISCOIDES, δισκοειδὴς, qui eſt rond comme un diſque. Aëtius donne cette épithete au cryſtallin, *Tetrab. II. Lib. III. cap.* 1.

DISCRETA PURGATIO, c'eſt dans Fallope une purgation dans laquelle il n'y a qu'une certaine humeur déterminée qui ſoit évacuée.

DISCUS, δισκὸς, *diſque*; il en eſt de la vérité comme de la plupart des choſes précieuſes; il y a pour l'ordinaire une infinité de ſubſtances qui ne ſont point telles, mais qui leur reſſemblent ſi fort, qu'il faut apporter la plus grande attention & les derniers ſoins pour diſtinguer les unes des autres. Il y a peu d'occaſions où cette maxime générale ſe vérifie d'une maniere plus ſenſible, qu'en ce qui concerne le *diſque* des anciens, ſes différens uſages & les différentes acceptions de ce mot. Il n'y a preſque point de doute que ce ne fût un corps dont ils ſe ſervoient dans leur gymnaſtique médicinale, par laquelle ils ſe propoſoient de conſerver la ſanté & de fortifier le tempérament. C'eſt ce ſurquoi tous les Auteurs ſont d'accord; ils ne different entre eux que ſur la forme, les dimenſions & les propriétés de ce corps. C'eſt ici qu'ils ſont obligés de ſubſtituer la vraiſſemblance au vrai. Les uns vous diront que le *diſque* étoit un certain inſtrument rond quelquefois ſi peſant qu'un homme pouvoit à peine le lever. Vous trouverez ailleurs que la figure de cet inſtrument reſſembloit à celle du ſoleil, & que c'eſt de-là qu'Alexandre de Tralles a dit le *diſque* du ſoleil pour le corps ſolaire. Les uns ont remarqué que *diſcus* ſignifioit chez les anciens un certain vaiſſeau par le moyen duquel on ſervoit ſur une table différentes ſortes de plats; les autres comme Euſtathe, commentant ces mots du onzieme Livre de l'Iliade d'Homere, δίσκοισιν τέρποντο, vous ſoutiendront que le *diſcus* n'étoit autre choſe qu'une pierre peſante lancée d'une maniere particuliere par ceux qui s'en ſervoient; & que lorſqu'il étoit de fer on l'appelloit σόλος; il y en a avec leſquels Jerôme Mercurialis penſe que le *diſque* étoit un certain corps qui portoit trois ou quatre pouces d'épaiſſeur, ſur un peu plus d'un pié de longueur, qui étoit tantôt de pierre, tantôt de fer & quelquefois d'airain. Jerôme Mercurialis un des meilleurs juges que nous puiſſions prendre dans ces matieres, croit que la plus grande partie du *diſque* des anciens étoit terminée par une figure plane, allant cependant en diminuant à peu près comme une lentille; forme dont un des avantages étoit d'empêcher que le *diſque* ne ſe rompît en tombant d'une hauteur conſidérable. Quant à la maniere dont ils lançoient ce corps en l'air elle étoit tout-à-fait différente de celle de lancer le dard. Pour lancer le dard ils étendoient le bras, le reculoient à une certaine diſtance & lançoient l'inſtrument; au lieu que pour le *diſque* ils approchoient le bras contre le corps, le tenoient pour ainſi dire pendant embas, mais tant ſoit peu reculé en arriere, & l'élançoient en l'air dans une eſpece de mouvement circulaire; ce qui revient beaucoup à la maniere élégante dont Properce décrit dans la douzieme Elégie de ſon troiſieme Livre, le mouvement du *diſque* en l'air.

Miſſile nunc diſci pondus in orbe rotat.

On démontre que la figure du *diſque* reſſembloit à une lentille, non-ſeulement par Dioſcoride, qui appelle la lentille *diſcos*, mais encore par une ſtatue antique d'un Lanceur de *diſque* en marbre, qu'on voit à Rome dans la maiſon de Jean-Baptiſte Victorius, & qui tient à la main un *diſque* ainſi configuré. La ſtatue du Lanceur de *diſque* qui appartient au Grand Duc de Toſcane, pourroit auſſi nous inſtruire ſur la maniere de le lancer. On ne peut douter qu'il n'y eût en cela quelque adreſſe, puiſqu'on tournoit en ridicule ceux qui s'en acquittoient mal, & qu'il leur arrivoit fréquemment de bleſſer les ſpectateurs par leur mal-adreſſe. On ſe propoſoit différentes choſes par cet exercice. Le *diſque* ſervoit en paix à rendre les Soldats laborieux & robuſtes: auſſi liſons-nous dans l'onzieme Livre de l'Iliade d'Homere, qu'Achille irrité contre Agamemnon, & s'étant ſéparé de l'armée des Grecs avec ſes Myrmidons, les exerçoit ſur le bord de la mer à lancer le *diſque* & le dard, pour les empêcher de tomber dans cette oiſiveté qui ne manque jamais de ſaiſir dans la paix les perſonnes accoutumées aux travaux de la Guerre. Tous les Auteurs ſont d'acord que les Lutteurs lançoient le *diſque* dans leur combat, ſoit pour la gloire, ſoit pour la récompenſe, ſoit pour le divertiſſement public. Galien, Aëtius, Paul Eginete & Avicenne, comptent le *diſque* entre les exercices qu'il étoit bon de prendre pour la ſanté.

DISCUS, *diſque*. Voyez à l'article *Botanica*.

DISCUSSIO, διαφόρησις. Voyez *Diaphoreſis*.

DISCUSSORIA ou DISCUTIENTIA, *diſcuſſifs*, διαφορητικά. On donne cette épithete aux remedes qui par la ſubtilité de leurs parties réſolvent le ſang coagulé ou quelqu'autre fluide pareillement épaiſſi, & cela ſans aucune ſolution extérieure de continuité.

Le Docteur Freind remarque dans ſon *Hiſtoire de la Medecine*, à l'article *Aëtius*, que cet ancien Auteur a très-bien parlé des remedes *diſcuſſifs* ou ſuppuratifs.

Quand quelque dureté, dit Aëtius, ſe forme, & qu'il reſte encore quelque ſentiment dans la partie, il faut employer des remedes émolliens qui ſoient en même tems de légers *diſcuſſifs*; & il y en a pluſieurs qui ont ces deux qualités; car pour de violens *diſcuſſifs* qui évacuent ſans ramollir, ils diminuent l'enflure, il eſt vrai, mais ils laiſſent après un mal incurable: car les humeurs les moins groſſieres étant exhalées, celles qui ont quelque choſe de plus conſiſtant & de plus terreſtre reſtent en arriere & ne peuvent être diſſipées par aucun art; c'eſt pourquoi on doit faire des emplâtres qui contiennent un mélange des deux qualités. Il faut commencer d'abord par les émolliens, continuer par les *diſcuſſifs*, & par degré les mêler enſemble. Il faut faire auſſi attention à la conſtitution du corps auſſi-bien qu'à la nature de l'enflure. De certe maniere on peut parvenir à ſavoir ſe conduire efficacement, quoique par conjecture: en eſſayant deux ou trois fois par jour l'expérience comme elle eſt décrite, on pourroit diſcerner s'il convient de diminuer ou d'augmenter la force du remede. Aëtius eſt encore plus développé lorſqu'il parle de la différence qui eſt entre les *diſcuſſifs* & les ſuppuratifs. Ceux qui ont écrit des vertus des remedes compoſés, ont appellé quelques remedes attractifs & d'autres *diſcuſſifs*; il y en a auſſi qui tiennent de ces deux qualités, leſquelles ont beaucoup d'affinité; car ceux qui attirent ſont *diſcuſſifs* en même tems, & ceux qui ſont *diſcuſſifs* attirent, & ils agiſſent en qualité de *diſcuſſifs* ou de ſuppuratifs avec plus d'efficace, à proportion qu'il y a dans le remede plus de l'un que de l'autre. C'eſt pourquoi quand on en forme une emplâtre il y faut mêler quelquefois de la poix, quelquefois de la cire, quelquefois de l'huile ou de la réſine, &c. matieres qui n'ont pas de qualité attractive ni diſcuſſive.

Cependant lorſqu'Aëtius vient au détail de ces emplâtres,

il nous laisse dans l'embarras & dans l'incertitude à l'égard de leurs effets; souvent même il recommande fort la même emplâtre pour les deux vues. Ce qu'il dit de quelques emplâtres *discussives* est très-extraordinaire, pour ne pas dire extravagant. Il en appelle une le très-merveilleux *discussif* des abscès; c'est celle qu'il appelle *Helladicum*;elles résolvent,dit-il,les abscès lorsqu'ils tournent en pus. Mais je crois pouvoir affirmer qu'il n'est pas dans la puissance d'aucun remede de produire un changement si miraculeux dans les abscès qui s'élevent sur une inflammation. Car comme il est certain que par remede on peut empêcher que certaines matieres ne s'amassent pour former une tumeur, il est certain aussi que lorsqu'une fois la tumeur est formée, aucun art ne pourra la guérir qu'en donnant issue à la matiere; & comme ce sujet demande quelques éclaircissemens, je m'étendrai un peu davantage là-dessus, & au moins aussi loin que cet Auteur me conduira. On croiroit naturellement que la pratique des applications extérieures qui est si ancienne & qui a continué dans tous les siecles suivans, a été perfectionnée & fixée à une méthode exacte & assez parfaite. Il n'y a pas de maladies qui arrivent plus souvent que les tumeurs humorales; & cependant si nous lisons les Ecrivains qui ont traité de la Chirurgie, soit anciens, soit modernes, quoiqu'ils aient été très-prolixes en distinguant les tumeurs en leurs différentes especes,nous trouverons que ce sujet a été traité avec tant de confusion, qu'on ne saura à quoi se fixer, ni touchant les indications, ni touchant les remedes. Pour revenir sur les deux méthodes générales dont on a fait mention & qui concernent le traitement des tumeurs; ces voies, je veux dire la discussion & la suppuration sont distinctes & même contraires: si nous voulions nous conduire sur ce que nous lisons,nous serions souvent embarrassés de savoir quelle est celle des deux méthodes qu'il faut suivre; ou s'il nous arrivoit de trouver quelle est cette méthode, nous serions arrêtés sur les remedes qu'il faut employer pour la faire réussir. Un Auteur vante comme le plus excellent *discussif*, ce qu'un autre recommande comme le plus puissant suppuratif; cependant si l'on suivoit les lumieres que l'Anatomie donne sur le véritable tissu des parties cutanées, rien ne seroit plus clair que la nature & la mécanique de ces opérations. Pour donner donc une juste idée de la discussion, il faut supposer d'abord que les différens fluides qui font ces tumeurs, sont encore contenus dans leurs propres vaisseaux: mais une obstruction se formant dans les arteres capillaires, soit par quelque vice du sang, soit par quelqu'accident extérieur, les humeurs qui devroient circuler, viennent à croupir dans la partie affectée, & par une affluence continuelle distendent les vaisseaux, & les portent si loin au delà de leur état naturel, qu'elles causent une enflure. Il suit donc de cette explication de la véritable cause d'une tumeur, qu'on peut connoître proprement quelles sont les vues sensées qu'on se propose dans la discussion; il y en a deux: l'une que les pores soient assez ouverts pour que la matiere surabondante puisse être déchargée par la transpiration; l'autre, que les humeurs soient tellement atténuées,(& cela non-seulement par des remedes extérieurs, mais aussi par les intérieurs,) qu'elles puissent reprendre leur cours naturel dans les vaisseaux capillaires; & l'on doit procéder dans ces deux vues tout ensemble, elles contribueront chacune certainement à faire affaisser & évanouir la tumeur. Si l'on ne travailloit que dans la premiere vue qui est d'ouvrir les pores, il arriveroit, comme le remarque fort bien Aétius, que la matiere la plus déliée se dissiperoit, & que le reste deviendroit plus dur, fixeroit l'obstruction & épaissiroit les membranes. Il arrive parlà souvent qu'après avoir employé de très-chauds *discussifs*, lesquels produisent une transpiration trop subite, il reste une dureté & un skirrhe incurable: de la même maniere que dans quelques fievres, particulierement dans celles qui sont appellées lentes, le trop grand usage des diaphorétiques, sans des évacuations convenables, rend le sang plus visqueux qu'il n'étoit anparavant & plus sujet à croupir. Par cette méthode où il n'y a pas de sens, & qui est employée mal-à-propos non-seulement l'on ne guérit point le premier mal, mais encore l'on jette le principe de plusieurs maladies beaucoup plus difficiles à guérir. Si l'on examine ce sujet avec attention, on s'appercevra combien certains Auteurs d'institutions ont mal défini la discussion, lorsqu'ils ont dit qu'elle n'est qu'une insensible évacuation, & qu'ils n'ont fait nulle mention de l'atténuation des humeurs, laquelle est également nécessaire. Pour faire donc une discussion utile, il faut (& nous trouvons cela dans Aétius, & après lui dans Hildan,) prendre quelque partie d'ingrédiens émolliens qui serviront à modérer la force des autres qui causeroient une dissipation trop violente & trop précipitée à travers les pores cutanés. Dans la même vue, certains Auteurs praticiens recommandent beaucoup un mélange de remedes spiritueux & huileux, non-seulement pour dissiper l'enflure, mais encore pour adoucir la douleur. Notre expérience nous apprend aussi combien dans ces cas l'huile de térébenthine & toutes les huiles chymiques sont utiles; elles ne sont autre chose que des esprits enfermés, & suivant le langage ordinaire, concentrés dans quelque substance oléagineuse, comme on peut le prouver par certe raréfaction si prompte qu'y produit le feu: après des distilations réitérées, ces huiles débarrassées des parties les plus visqueuses sont converties en esprits & en reçoivent le nom.

Il est donc important d'atténuer en même-tems qu'on dissipe; pour cet effet les applications dans lesquelles il y a un mélange de mercure, sont les plus utiles discussifs. Le remede composé principalement de cinnabre est celui qui est le plus recommandé par Alexandre, pour dissoudre les concrétions causées par le rhumatisme ou la goute dans les jointures. De même on ne manqueroit jamais de voir des effets pareils, si l'opium ou le camphre, qui sont peut être les deux substances les plus atténuantes que nous ayons, entroient d'avantage dans nos compositions pour les *discussifs*; d'un autre côté, il faut prendre garde en voulant atténuer, de ne se pas servir de choses qui bouchent ou obstruent les passages cutanés. Les huiles qui sont très-glutineuses sont de cette espece: c'est pourquoi Aétius, au sujet de l'application de l'Emplâtre Persique qu'il décrit & recommande extremement, a grand soin d'observer qu'il ne faut pas verser d'huile sur la partie. Galien dit expressément que les huiles bouchent les pores, & en conséquence il conseille l'onction après le bain, afin qu'on ne transpire pas trop; & l'huile de mastic est un remede qu'il estime beaucoup contre les grandes sueurs, parce qu'elle obstrue les pores. Sur le même principe C. Aurelianus s'oppose à l'application de l'huile de roses dans un accès de phrénésie. C'étoit plutôt apparemment par la même raison que les Athletes parmi les Anciens avoient accoutumé de s'oindre tout le corps d'huile, que pour la raison qu'on en donne communément; savoir, qu'il étoit plus difficile de tenir prise bien ferme: la transpiration étant arrêtée, il y avoit une plus grande abondance de sang & d'esprits pour les muscles, ce qui donnoit à ces Athletes plus de force & plus de vigueur durant ces exercices. Pour certe raison peut-être on attribue communément à Herodicus l'invention de l'onction, lui qui a été le premier qui a prescrit des remedes pour les Athletes. Hippocrate & Galien défendent l'usage des huiles & des graisses dans les plaies récentes & dans les ulceres, par certe raison qu'elles retiennent audedans la matiere qui devroit sortir, ce qui occasionne souvent des chairs fongueuses. Aussi Hildan dans la composition de son onguent Egyptiac, si fort loué par lui-même & par d'autres pour la cure des gangrenes, quoi qu'il ne soit plus si fort en vogue à présent, n'y fait entrer ni huile, ni graisse; & ce n'est pas hors de propos qu'il recommande dans cette mê-

me vue qu'on prenne garde que la farine de feves & de lentilles avec laquelle il le fait, ne soit point trop bouillie, de peur qu'elle ne contracte de la viscosité & n'occasionne la suppression de la transpiration. La raison en est claire à quiconque entend l'Anatomie de ces parties; car les feuilles de l'épiderme sont rangées l'une dessus l'autre, de maniere qu'elles sont souvent attachées & collées ensemble par une substance aussi tenue que celle de la transpiration elle-même; ainsi dans les inflammations & les foulures les huiles glutineuses sont certainement préjudiciables, & au lieu de dissiper l'enflure, elles la tournent en pus; & si elle est près d'un os, il y a grand risque qu'il n'en soit carié. Les mêmes observations ont été faites au sujet des suppuratifs violens employés d'abord dans le panaris quand la tumeur est profonde & près d'un os; & dans ce même cas vous trouverez qu'Aëtius indique une toute autre pratique. Nos Chirurgiens fort sensément font l'incision le long de la tumeur sur un côté du tendon, ce qui épargne de grandes douleurs au malade, & lui sauve le danger. La cire est mise au nombre des suppuratifs par Celse, & il n'y a pas de doute qu'elle ne soit de ce genre: cependant combien peu est-elle employée aujourd'hui dans les applications discussives! Les gommes & les résines, quoiqu'elles soient de substance complexe, & qu'elles aient un mélange de parties pénétrantes, contiennent cependant quelque chose de trop glutineux, comme Aëtius lui-même le reconnoît; elles semblent plus propres à fermer les pores qu'à les nettoyer: c'est pourquoi Falloppe qui a mieux su que bien des Ecrivains, distingner les *discussifs* des suppuratifs, croit que les gommes ne conviennent pas pour dissiper. Hildan donne plusieurs preuves des mauvais effets de l'emplâtre styptique de Paracelse, qui étoit si fort vantée dans son tems pour la cure des plaies: & il attribue ces mauvais effets à la grande quantité de gomme qui y entre, & qui augmente, dit-il, l'affluence des humeurs à la partie à laquelle elle est appliquée. Ainsi dans les phlegmons les emplâtres gommeuses appliquées trop-tôt, augmentent l'enflure & la douleur; car quand on raréfie & qu'on attire les humeurs, & qu'en même-tems on bouche les pores, de sorte qu'on empêche une libre dissipation, on est si éloigné d'avancer la discussion, que l'on met la nature dans un travail entierement différent, qui est celui de la suppuration. Si l'on examine la composition des emplâtres & des onguens *discussifs* qui sont à présent en vogue, je crains que la plupart ne méritent cette censure: la pratique des Anciens étoit sans doute plus simple & plus uniforme. Hippocrate a certainement bien entendu la Chirurgie: cependant on ne lit rien d'aucune emplâtre dans ses Ouvrages, il employe seulement quelquefois le cérat, & cela fort rarement. Les onguens dont il fait mention n'avoient rien d'approchant de ce à quoi nous donnons ce nom à présent, mais étoient ou de simples huiles, ou des infusions d'herbes faites dans de l'huile; nous trouvons que sa pratique pour dissiper rouloit toute entiere sur des fomentations, méthode qu'il a crue peut-être plus propre à extraire la vertu des plantes, & à la faire passer dans les vaisseaux où est la tumeur. Dans le tems de Celse on avoit travaillé d'avantage sur la matiere médicinale; & comme le principal mérite de cet Auteur consiste dans la partie Chirurgique de ses Ecrits, l'on voit aussi que ses applications extérieures font le gros de son Livre: cependant si nous examinons les émolliens qu'il décrit pour faire la discussion, nous trouverons qu'il y entre une moindre porrion d'huile, de graisse, ou de cire que dans nos recettes modernes. La composition des remedes étoit encore poussée plus loin dans le tems d'Andromacus, & plus perfectionnée dans celui de Galien, & même après l'on fit beaucoup d'additions à cette partie de la Pharmacie, comme on peut l'apprendre d'Aëtius. Cependant quoique les ingrédiens eussent été fort multipliés, ils n'étoient pas contradictoires; car, ou il n'y avoit aucune des substances grasses mêlées avec les *discussifs*, (comme on peut le remarquer dans plusieurs, lesquels étoient principalement des cérats, & conseillés pour la cure des écrouelles par Leonides qui est un fort bon Juge:) ou si on y en mettoit, pour la forme, on les corrigeoit par une plus grande portion d'ingrédiens chauds. On verra après avoir examiné ce point, que ces regles n'ont pas été si bien observées dans les âges suivans, particulierement dans la composition des onguens. Peut-être que ce que Zwelfer remarque sur l'onguent d'Agrippa, sera appliqué avec justice à la plupart des autres dont on se sert pour dissiper; les sucs, dit-il, ou les racines bouillies réussiront mieux sans cire ni huile. C'est pourquoi dans bien des cas où l'on employe à présent des onguens *discussifs* ou fortifians, Hippocrate ne se servoit que de fomentations d'herbes infusées dans de l'eau. Vous trouverez la même simplicité dans l'emplastre de Nechepso, dont Aëtius fait mention: ce ne sont que des feuilles de cyprès broyées & trempées dans du vin nouveau de la seconde cuvée; il la recommande comme un admirable *discussif* dans les écrouelles, & il assure qu'elle les guérira en sept jours. Il dit qu'il y a une telle propriété dans ce remede, qu'il en fait une espece de spécifique pour ce cas; & il ajoute que si on veut y changer ou y mêler quelque chose, on fera plutôt du mal que du bien. Certainement dans toutes les compositions discussives le mélange des matieres glutineuses semble contribuer moins à leur efficacité qu'à leur consistance. Ceci peut être dit particulierement des onguens & emplâtres mercuriels qui répondroient mieux au but qu'on se proposeroit de dissiper, si le mercure étoit mêlé seulement avec un peu de lard comme le mêloit Fallope, ou avec de la térébenthine; au lieu que suivant la méthode commune, il est enterré sans raison dans un amas de matieres glutineuses ou mucilagineuses, qui en bouchant les pores, ne servent qu'à empêcher que le mercure n'opere, & l'éteignent, à proprement parler. A l'égard de l'usage des emplâtres pour dissiper, Galien en desapprouve la forme même, qui est trop dure, & ne leur permet pas de plier: c'est pourquoi dans les phlegmons qui ont besoin de discussion, il ne conseille que les linimens, comme moins capables d'obstruer les pores. Les emplâtres *ex succis*, décrits par Aëtius, sont d'une consistance convenable, lorsque les sucs des plantes sont bouillis dans de l'huile seulement. Cependant dans les enflures appellées οἰδήματα, les emplâtres sont convenables & peuvent être regardées en quelque sens comme une sorte de bandage ou de compresse qui repousse les humeurs dans leurs canaux, & leur rend leur cours accoutumé.

Par-là nous voyons les meilleures méthodes pour la discussion que nous indiquent & la nature & ses meilleurs interpretes; & sur tout ce qui vient d'être dit à ce sujet, on pourra, aisément je pense, se former une juste idée de la suppuration. Pour la produire il faut boucher si fort les pores, qu'il ne puisse passer d'air à travers la peau, & qu'en même-tems les humeurs soient tellement raréfiées & attirées, que par la grande distention qu'elles causent, elles crevent le tissu des vaisseaux, & paroissent ensuite en forme de pus, lorsqu'elles sont extravasées & parvenues à digestion. Il arrive de-là que lorsqu'on ouvre une tumeur trop-tôt, la matiere étant encore crue, on l'empêche de mûrir. C'est pourquoi tous ces remedes qui ont été regardés comme de mauvais *discussifs*, sont les meilleurs suppuratifs: Galien dit conformément à cela, qu'ils doivent essentiellement être composés de parties grossieres; & Celse croit que le *Tetrapharmacum* qui est composé de poix, de graisse, de résine & de cire, est le plus efficace de tous les suppuratifs. Ainsi dans les plaies la matiere est enfin amenée à digestion par l'application des remedes emplastiques: & comme on a observé à l'égard de la discussion, qu'on ne doit y employer aucune matiere bien visqueuse, de même pour la suppuration on ne doit mêler dans

les remedes aucune chose qui soit trop discussive ou déterfive, par la raison que donne Houlier, qu'on ouvre les pores, qui devroient être tenus fermés. Il n'y a eu que trop de malheureux exemples qui nous montrent que lorsque l'intention étoit de faire suppurer, on employoit des remedes vraiment *discussifs*; lorsque la matiere tend d'elle-même à la suppuration, tout ce qu'on fait pour la discussion, la révulsion ou l'évacuation ne sert qu'à la détourner de son issue naturelle, & ainsi ne fait que prolonger la cure, & quelquefois la fait manquer entierement. Il est clair au contraire que lorsque l'on travaille à la discussion, il faut en même-tems se servir de tous les remedes intérieurs pour vuider les vaisseaux & dissiper les obstructions qui s'y sont formées, comme Aëtius l'inculque à toute occasion; car autrement au lieu d'obtenir la discussion, on poussera la matiere à la suppuration. La nature est toujours simple & uniforme, & l'art pour réussir doit toujours tendre au même but; & certainement si cette partie de la Chirurgie étoit mise par les Maîtres de cet Art dans un meilleur jour, si les effets des applications extérieures étoient mieux éclaircis, rien ne pourroit nous donner plus de lumieres sur la vertu & les opérations des remedes intérieurs.

Je ne serois pas entierement de l'avis du Docteur Freind, & je ne voudrois point assurer généralement avec lui que les huiles & les ingrédiens onctueux ne sont point propres pour discuter. Car je conçois que la discussion d'une tumeur inflammatoire se fait plutôt en rendant la matiere qui est en stagnation, & qui forme la tumeur, capable de circuler dans les vaisseaux destinés à la recevoir, qu'en l'atténuant au point de pouvoir s'échapper par les pores de la peau. Mais il est constant que les ingrédiens d'une nature huileuse, relâchent la partie à laquelle ils sont appliqués; conséquemment donnent lieu à l'accroissement des diametres des vaisseaux sanguins, où il peut y avoir contraction, & les rendent d'autant plus perméables à la matiere obstruante, surtout lorsqu'elle a été atténuée par l'application de médicamens chauds. Voyez *Aleipha*.

DISEPHTHOS, διςεφθος. Voyez *Dipyros*.

DISLOCATIO. Voyez *Luxatio*.

DISPENSATOR, est le nom qu'on donne quelquefois à l'Apothicaire, surtout lorsqu'on le considere, comme préparant & composant actuellement des médicamens. En terme de Pharmacie, *dispensare*, c'est ramasser des plantes & les ranger dans leur ordre convenable.

Ger. Dornæus appelle dans sa *Geneal. Mineral. cap.* 8. *Vol. I. Theatb. Chym.* l'Archée, le Dispensateur naturel des minéraux.

DISPENSATORIUM, *Apothicairerie*, ou le lieu où l'on prépare des médicamens. Ce mot se dit aussi fréquemment d'une Pharmacopée ou d'un Livre qui traite de la composition des remedes.

DISPLICENTIA, δυσαρέστησις. Voyez *Dysarestesis*.

DISPOSITIO. Voyez *Diathesis*.

DISRUPTIO, espece de piquure profonde qui traverse la peau, & pénetre dans la chair. Castelli, d'après Avicene.

DISSECTIO, *Dissection*, ou l'art de préparer un cadavre, pour en démontrer les différentes parties.

DISSEPTUM, le *Diaphragme*.

DISSOLVENTIA, *Dissolvans*, ou remedes qui résolvent les concrétions qui forment des obstructions dans le corps.

Dissolvant en Chymie est la même chose que *Menstrue*.

DISSOLUTIO, *Dissolution*, est une syncope, une défaillance, ou même la mort.

DISSOLUTUS MORBUS, la *dyssenterie*.

DISTENTIO, *distension*, ce terme signifie simplement *dilatation*, ou *extension*, ou *convulsion*; & c'est en ce sens qu'on dit *distentio nervorum*, distension des nerfs.

DISTICHIA ou DISTICHIASIS, διστιχία, διστιχίασις, de δὶς, *double*, & de στίχη, *rang*. C'est une maladie des yeux dans laquelle il y a aux paupieres un double rang de poils, ou tout au moins des poils superflus. Galien. Aetius.

DISTICHUM, ce mot a la même étymologie que le précédent. C'est cette espece d'orge qui n'a que deux rangs de grain. Blancard.

DISTORTIO ou DISTORSIO, *distorsion*: ce mot se dit des yeux, & des personnes qui n'ont pas la prunelle tournée vis-à-vis l'objet qu'elles regardent, ou qui louchent. On l'applique aussi à toute autre partie du corps qui n'est pas dans sa situation naturelle.

DISTORTOR ORIS ou MUSCULUS ZYGOMATICUS, le *Zygomatique*. Voyez *Caput*.

DISTRACTIO, *division*, c'est en Chymie la désunion de deux substances, faite avec difficulté, soit par voie de séparation, soit par la calcination. Ruland.

DISTRIBUTIO, *distribution*, ce mot se dit en Medecine des sucs nourriciers, & il est synonyme à *Anadosis*; ou excrémens, & c'est la même chose que *diachoresis*, ou *diachorema*. Il se prend aussi quelquefois pour *division*.

D I T

DITRICHIASIS, διτριχίασις, de δὶς, *doublement*, & de τρὶξ, *cheveux* ou *poil*. Voyez *Distichia*.

D I V

DIVAPORATIO, *Exalaison*.

DIVERSORIUM ou RECEPTACULUM CHYLI, *Réservoir du chyle*. Castelli.

DIVERTALLUM, c'est, selon Paracelse, tout ce qui s'engendre d'élémens. Ruland rend ce mot par *generatio elementorum*.

DIVIDENS FASCIA, nom d'un bandage pour le col. Voyez *Fascia*.

DIVINUS, *divin*, épithete pompeuse que l'on donne à quelques compositions en qui l'on suppose des propriétés singulieres.

D I U

DIURESIS, διούρησις, de οὖρον, *excrétion de l'urine*, d'où l'on a fait

DIURETICA, *diurétiques*, ou remedes qui provoquent l'évacuation des urines.

On entend par *diurétiques*, les remedes qui chassent hors du corps la sérosité salée, imprégnée de parties grossieres, terrestres & récrémentitielles par les passages de l'urine.

Voici ce qu'en dit & l'énumération qu'en fait Celse dans le trentieme Chapitre de son second Livre.

« Tous les végétaux odoriférans qui se cultivent dans les « Jardins, comme le persil, la rue, l'anet, le basilic, la « mente, l'hysope, l'anis, la coriandre, le cresson, « la roquette, le fenouil, l'asperge, le caprier, l'herbe « aux chats, le thym, la sariette, la lampsane, le pa- « nais, le chervi, l'oignon, font couler les urines.

Quant à nous (dit Hoffman) les remedes que nous recommandons dans la même intention sont, entre les végétaux, les racines de persil, de celeri, d'asperge, de chiendent, de réglisse, de garence, de panais, de raiponce, la pareira-brava, & l'alemelle; les feuilles de persil, de liere terrestre, de queue de cheval, de cerfeuil, de l'ortie, & toutes les especes d'ail & de poireaux; les fleurs de genest, de bleuets, les graines de navet, de persil, de celeri, de fenouil, de gremil, d'ortie, de violettes, les quatre semences froides majeures, celles de pié de loup; les fruits d'Alkekenge, d'églantier, de genievre, les fraises; les bois de genie-

vre, de sassafras, & l'écorce de ce dernier; les résines & les baumes, le mastic, le succin, les baumes de la Mecque & de copaü; entre les animaux, les cantharides, les cloportes, les vers de Mai, ou proscarabées, les scorpions, les crapauds, les vers de terre, la cochenille, le petit lait; tous les sels alcalis tirés par la calcination, le sel de succin, l'arcanum duplicatum, la solution des yeux d'écrevisses, le nitre; entre les préparations & compositions, la lessive bénite de Mynsicht, la teinture de tartre, la teinture alcaline de l'antimoine, la terre foliée de tartre, la teinture de cailloux, la liqueur lithontriptique de Michael; le tartre soluble, l'esprit de térébenthine, de mastic, de succin, le baume de soufre fait avec l'huile de térébenthine, ou de genievre, l'huile de genievre, le vin de Malvoisie altéré avec le genievre, le sirop de guimauve de Fernel, les trochisques d'Alkekenge.

La diminution de l'écoulement de l'urine, ou la difficulté qu'elle trouve à sortir, peut venir de diverses causes: 1° Du défaut d'humidité dans le sang. 2° De l'obstruction causée dans les couloirs des reins par des liqueurs épaisses & ténaces. 3° Du spasme violent & de la contraction contre nature, des petits canaux des reins; enfin, par le trop grand relâchement & la résolution de ces mêmes canaux. Il faut donc différens remedes qui aient un rapport à ces différentes causes, pour exciter la sécrétion de l'urine. En effet, il y en a qui portent des fluides dans le sang qui s'épaissit, & augmentent la sécrétion de l'urine, entre lesquels il faut mettre tous les délayans aqueux, une boisson abondante de l'eau douce, tant chaude que froide, & mieux encore chargée de la teinture des plantes *diurétiques*, l'infusion du thé, & la décoction du caffé. Telle est aussi la vertu des eaux médicinales, tant chaudes que froides, qui, outre la quantité de liquide qu'elles portent dans le sang & dont elles le délayent, à raison du principe alcali qu'elles renferment, ont en même-tems dans un haut degré la faculté de dissoudre les humeurs visqueuses, & de débarrasser les obstructions formées dans le couloir des reins. Tel est encore l'effet du petit lait, qui tire sa vertu d'un principe aqueux abondant, & d'un sel doux, nitreux, détersif, & légerement irritant. D'autres *diurétiques* agissent en dissolvant les humeurs visqueuses & épaisses, qui bouchent & obstruent les couloirs des reins, & qui rendent ces liqueurs propres à y passer. Telle est la maniere d'agir de tous les sels fixes, & des lessives qui en sont composées, comme de la teinture de tartre, de la teinture alcaline d'antimoine, de la teinture de cailloux, de la terre foliée de tartre, du tartre soluble, de l'arcanum duplicatum, de la solution d'yeux d'écrevisses, & de la magnesie blanche, lorsque l'acide qu'elle trouve dans l'estomac & dans les premieres voies, la fait dégénérer en sel apéritif; de la teinture de chaux vive, de la nacre de perles, & des coraux unis avec le suc de citron; enfin, des sels qui se tirent par évaporation des eaux médicinales. Quelques *diurétiques* operent en causant un relâchement des fibres du couloir des reins attaquées de contractions spasmodiques, qui empêchent l'excrétion de l'urine. On recommande alors outre le nitre, les quatre semences froides majeures, & les émulsions qu'on en compose, la graine de pavot blanc, de navet, de gremil, de pié de loup, les baies d'Alkekenge, & les trochisques qu'on en prépare. La même vertu se trouve dans notre liqueur minérale anodyne, remede sûr & efficace, le safran & sa teinture, dans le suc de chiendent, à cause du sel nitreux que contient cette plante, dans la décoction de ses racines, & de celles d'asperge, & dans l'huile d'amandes douces qui est un adoucissant merveilleux. Quelques autres fortifient & resserrent les couloirs des reins trop relâchés; ce qu'ils font par un principe huileux, subtil & délié, de nature balsamique, comme les baumes de la Mecque & de Copaü, la térébenthine, le genievre, les baies & le bois de cette plante, le sassafras, le persil, le panais, le fenouil, l'anis, la raiponce, le celeri, & toutes les préparations de ces mixtes, huiles, teintures, esprits, décoctions, infusions. D'autres agissent à raison d'un principe terreux, fixe, sulphureux, fortifiant, comme les fruits d'églantier, le rob de genievre, & la malvoisie de genievre qui en est composée, les fraises desséchées, la pareira-brava, le liere terrestre, l'écorce des racines d'acacia, la quene de cheval, la véronique & le cerfeuil. Enfin, il y a des *diurétiques* dont l'efficacité dépend d'une irritation puissante qu'ils causent aux couloirs des reins, qu'on emploie lorsque leur tension est entierement détruite, & dont l'indication cesse, dès qu'elle est rétablie. Cette vertu est particuliere à presque tous les insectes, & notamment aux cantharides, aux cloportes, aux araignées, aux scorpions, au vers de Mai, aux crapauds desséchés, & parmi les végétaux, à toutes les especes de poireaux & d'ail.

Puisqu'il y a des différences si marquées entre les *diurétiques*, à raison de leurs principes & de leurs opérations, leur application doit être aussi fort différente, & il en faut faire un choix scrupuleux, relativement aux circonstances. Si l'on donnoit à un malade attaqué de la pierre des *diurétiques* chauds, pleins d'une huile subtile, balsamique, comme la térébenthine, les remedes tirés du succin & du genievre; ou les baumes de la Mecque, de Copaü, ou du Pérou, dans le tems de la pléthore, sans avoir eu la prudence de la diminuer; ou si l'on donnoit des *diurétiques* alors, doués d'un sel caustique, comme il s'en trouve dans les insectes; de l'ail, des oignons & du poireau; il est sans difficulté qu'on causeroit un préjudice notable, qu'on porteroit l'inflammation dans les reins, & qu'on aideroit la formation du calcul. Au contraire, on se servira avec beaucoup de succès de ces remedes énergiques dans les sujets humides, peu sensibles, dans les gens du peuple, & ceux qui usent d'alimens qui épaississent les liqueurs, & dans les maladies qui naissent d'une abondance de sérosités impures, comme les fleurs blanches des femmes, la gonorrhée, & la disposition à l'anarsarque & à la leucophlegmatie.

Les *diurétiques* acres & irritans sont encore beaucoup plus préjudiciables, si la suppression d'urine est causée par des affections douloureuses, comme dans le calcul, ou par des contractions spasmodiques. Dans ces circonstances, il est donc plus sûr & plus avantageux, de faire usage de ceux qui agissent en relâchant les contractions spasmodiques, & calmant les douleurs, comme font les baies d'Alkekenge, les graines de navet, de pié de loup, de pavot blanc, de gremil, les quatre semences froides majeures, & leurs émulsions, les trochisques d'Alkekenge avec l'opium, le nitre antimonié, le nitre dépuré, l'eau de fleurs de la reine des prés, de tilleul, d'acacia, l'huile d'amandes douces, l'esprit de nitre dulcifié, notre liqueur minérale anodyne, le petit lait; & à l'extérieur, les bains, les demi-bains, les fomentations émollientes, tous remedes d'une efficacité merveilleuse, & qui, appaisant les spasmes douloureux, non-seulement rétablissent l'écoulement de l'urine supprimé; mais facilitent extrêmement la descente du calcul par les ureteres & même sa sortie.

Lorsque la maladie consiste dans une abondance de sérosités salées & tartareuses, qui est la cause ordinaire des douleurs de goutte & de rhumatisme; on en procure utilement l'évacuation, au moyen des *diurétiques* doux, & non des plus chauds; de crainte que ces derniers mettant les sels dans un mouvement violent, n'aigrissent les douleurs dans les parties où ils se cantonneront. On ne peut que recommander, pour parvenir à cette évacuation, les racines de salsepareille, de pareira-brava, de sassafras, de squine, celles de reglisse, d'asperges, de garance, de chicorée sauvage, de fenouil, de persil, de chiendent, le bois de genievre, & les décoctions de ces mixtes dans le bouillon de viande, ou l'eau simple, le petit lait,

&

& furtout les eaux médicinales aigrelettes, ou thermales tempérées.

Mais s'il s'agit de faire sortir des humeurs peccantes, visqueuses, ténaces, adhérentes à la vessie, & les premiers élémens du calcul, on aura besoin des *diurétiques* les plus acres, & les plus forts, & l'on employera avec succès l'ail dans l'esprit de genievre, la poudre de cloporte, les vers de Mai, la teinture des cantharides, la teinture alkaline d'antimoine, la teinture de cailloux, & celle de chaux vive. Ces remedes ordonnés avec circonspection, sont aussi d'usage dans la gonorrhée virulente, lorsqu'il s'agit d'expulser par les urines une matiere ténace, adhérente aux prostates, au col de la vessie & à l'urethre.

Les remedes les plus universels, les plus surs, & les plus utiles pour faire sortir la sérosité urineuse, sont les sels tant alkalis fixes, que neutres de toute espece, parce qu'ils dissolvent les sucs visqueux, & ténaces qui obstruent les petits canaux qui philtrent l'urine, & que l'irritation douce qu'ils causent, en hâte l'excrétion; c'est ce qu'operent parfaitement la liqueur de sel de tartre, de cendres gravelées, de nitre fixe, le tartre vitriolé, le sel d'absynthe, la solution des yeux d'écrevisses, le tartre soluble, la terre foliée de tartre, le nitre antimonié, & le sel polychreste.

Mais les diurétiques dont nous venons de parler, ne servent pas seulement à rétablir la sécrétion de l'urine interrompue, ils operent d'autres effets extremement avantageux dans les maladies. Car plusieurs d'entr'eux étant apéritifs, & incisifs; d'autres fortifians, toniques & balsamiques; quelques-uns anodyns, ils sont d'un grand secours dans toutes les affections chroniques que produisent les obstructions des glandes, des visceres & des vaisseaux excrétoires, l'impureté & l'abondance d'une sérosité acre & tartareuse. Et de fait, s'il y a quelques remedes capables de préserver de l'hydropisie, des tumeurs œdémateuses, des excrétions calculeuses, de la goute, ce sont, sans contredit les diurétiques. Il faut cependant avoir soin de s'abstenir de tous les chauds, acres & caustiques, autant qu'il sera possible, & leur préférer les plus doux diurétiques, comme sont le vin de la Moselle, les eaux de Selters, les bieres & les décoctions qui excitent doucement la sécrétion de l'urine. FREN. HOFFM. *Med. Ratio. Hist.*

Hippocrate nous apprend que les fievres se terminent souvent par des évacuations copieuses d'urine. Cet Auteur judicieux a fait une étude particuliere des différentes especes d'urine, & il paroît que c'est delà qu'il tiroit principalement ses indications curatives. Mais ordonnoit-il dans les fievres des remedes propres à provoquer les urines? c'est un point qui ne nous est pas tout-à-fait connu. Nous n'avons même jusqu'à présent en Medecine aucun moyen de procurer une évacuation d'urine assez abondante, pour que nous puissions nous flater d'emporter par cette voie la matiere génératrice de la fievre. Nous observerons donc ici qu'il ne faut pas compter excessivement sur les *diurétiques*, ni sur les évacuations qu'ils produisent dans la cure des fievres. La raison de cette méfiance sera suffisamment claire pour quiconque se donnera la peine de réfléchir sur la structure des parties. Car comme les arteres rénales sont moins larges que celles du mésentere, & transmettent une moindre quantité de sang; & d'ailleurs comme les vaisseaux destinés à la sécrétion des humeurs dans les reins sont en plus petit nombre que dans les intestins: il ne faut pas s'attendre à une évacuation aussi considérable par l'une de ces voies que par l'autre, & à d'aussi grands effets de la part des *diurétiques*, que de la part des purgatifs. Nous pouvons avancer comme un aphorisme, qu'il n'en n'est pas de ces remedes ainsi que des émétiques & des cathartiques. Ils n'ont pas toujours une force suffisante pour répondre aux vues du Medecin. Je ne nie point qu'on en obtienne quelquefois une évacuation d'urine fort abondante: mais il ne faut pas avoir beaucoup d'expérience pour savoir qu'ils ne produisent pas toujours cet heureux effet, & qu'ils ne soulagent pas dans l'anasarque, & dans d'autres maladies où il y a difficulté d'uriner, autant qu'on s'en flate en les ordonnant.

C'est une ancienne coutume que de faire prendre à ceux qui sont attaqués de petite vérole ou de fievre, une grande quantité de liqueur délayante. Il y a des Auteurs qui prétendent que cette pratique n'est point de moderne origine; mais leur a été transmise d'âge en âge par Hippocrate. Ce judicieux Auteur, ajoutent-ils, prescrivant avec soin le régime convenable dans les maladies aiguës, ordonne des boissons de plusieurs especes, mais surtout de sa tisane. Ensorte que ceux qui ont introduit les premiers dans la pratique ce que nous appellons un régime tempérant & délayant, n'ont fait que copier ce qu'a dit Hippocrate dans son Traité *de Ratione Victus in acutis*. Je ne puis qu'approuver cette méthode de traiter les fievres; je la trouve très-conforme à la raison, & l'expérience en est toujours suivie des plus heureux effets. Les boissons délayantes ne peuvent manquer d'abbattre la chaleur de la fievre, & d'atténuer, & diviser si parfaitement la masse du sang, qu'il circulera librement dans les vaisseaux; d'où il arrivera que la matiere superflue & peccante sera plus efficacement emportée, soit par les émonctoires de la peau, soit par la voie des urines. Quoique ces boissons délayantes provoquent les urines, il ne faut pas les mettre au nombre des évacuans; car c'est beaucoup moins par quelque qualité *diurétique* qui leur soit inhérente, qu'elles produisent cet effet, que parce qu'elles délayent, & qu'on les prend en grande quantité. C'est pourquoi il ne faut pas croire qu'après une évacuation abondante d'urine, les vaisseaux soient vuidés. La même quantité d'humeur peut continuer d'y circuler. Ne plaçons donc point ces boissons parmi les évacuans. Contentons-nous de leur attribuer la seule qualité qu'elles aient; la faculté de délayer. FREIND, *Comment. in Hipp.*

DIUTURNUS, *chronique*; cette épithete se donne à certaines maladies.

DIVULSIO URINÆ; séparation irréguliere de l'urine dans laquelle le sédiment est divisé en petites masses séparées les unes des autres & inégales.

DIURNUS, *journalier*. Ce mot se dit de plusieurs maladies, mais surtout des fievres qui augmentent pendant le jour.

D I W

DIWIPAHURU; espece de *convolvulus* qui croît dans l'Isle de Ceylan, & dont Breyne a fait mention.

D I Y

DIYDROS, διυδρος. *très-humide*. HIPPOCRATE.

DIYGROS, διυγρος. Voyez *Diydros*.

DIYLYSMOS, διυλισμὸς, de διυλίζω, *philtrer*; la percolation ou filtration d'une liqueur par laquelle elle se dépure.

D O C

DOCHME, δόχμη; mesure des longueurs parmi les Grecs. C'étoit à peu près la largeur de quatre doigts.

DOCIMASTICE; l'art d'examiner les fossiles, & de connoître les métaux & les minéraux qu'ils contiennent.

DOCTILETUS; c'est dans Paracelse un certain remede qui guérit le cancer, à ce qu'il dit, mais dont il ne donne point la composition.

D O D

DODARTIA; plante ainsi nommée par M. de Tournefort, en l'honneur de M. Dodart, Membre de l'Académie des Sciences de Paris.

Voici ses caracteres :

Son calyce est monopétal, tubuleux, & divisé en cinq longs segmens. Sa fleur est monopétale à deux levres, avec un petit casque fait en corne & divisé en deux, & une barbe longue divisée en trois, & à trois sillons. Elle est tubuleuse dans sa partie inférieure, qui contient intérieurement quatre étamines qui ont chacune deux testicules. Ses fleurs croissent toujours séparées les unes des autres, & non point en guirlande. On trouve tout au fond du calyce un placenta, sur lequel se forme un ovaire sphérique. Du centre de la sommité de cet ovaire procede un long tube ou pistil, qui se grossissant à son sommet devient un fruit sphérique à deux capsules, bivalve, & divisé par compartiment en deux cellules pleines de petites semences.

On n'en trouve dans Boerhaave qu'une espece, qu'il nomme

Dodartia Orientalis, flore purpurascente, T. C. 45. Voy. 2. 350. BOERHAAVE, *Index alt. Plant. Vol. I.*

Miller fait mention d'une autre ; c'est la

Dodartia bellidis folio, flore albo spicato. Dodartia à feuille de pâquerette, & à fleurs blanches en épi.

On n'attribue à aucune des deux nulle propriété médicinale que je connoisse.

DODECADACTYLON, δωδεκαδάκτυλον ; est un nom qu'on a donné au duodénum, parce qu'on dit qu'il a en longueur la largeur de douze travers de doigts.

DODECAPHARMACUM ; composition dans laquelle il entre douze ingrédiens. C'est pourquoi l'on a donné cette épithete à l'onguent des Apôtres.

DODECATHEON, δωδεκάθεον ; nom d'un antidote composé de douze simples, & décrit par Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 11.

DODRA ; espece de potion que les Anciens ordonnoient, & dans laquelle il entroit neuf ingrédiens. CASTELLI.

DODRANS, σπιθαμὴ ; poids & mesure dont la valeur est les trois quarts d'un entier. Ainsi le *dodrans* d'une livre est les trois quarts de la livre, ou neuf onces. Le *dodrans* d'un pié est les trois quarts d'un pié, ou neuf pouces.

D Œ D

DŒDIX, δοίδυξ, ou *Cochleare*. Voyez ce mot. Ce mot signifie aussi un *pilon*. GORRÆUS.

D O G

DOGGA ; terme Arabe synonyme à *Paronychia*. Voyez *Paronychia*.

DOGMA, δόγμα, de δοκέω, *penser* ; *un dogme*. C'est en Medecine un sentiment fondé sur la raison & l'expérience, les deux fondemens de toute la doctrine des Dogmatiques ; ce en quoi ils sont distingués des Méthodiques & des Empiriques. Voyez ce que nous avons dit de ces trois Sectes dans la préface.

DOGMATICI, *dogmatiques* ; secte de Medecins, au sujet de laquelle on peut recourir à la préface.

D O L

DOLET, *Vitriol rouge*. RULAND.

DOLICHOLITHOS, δολιχόλιθος, de δόλιχος, *feve* ; c'est un nom que Velschius donne à de certaines pierres noirâtres qui viennent du Tirol, qui ont la forme d'une *feve*, & qui rendent une odeur agréable lorsqu'on les frote. CASTELLI, d'après les *Ephémérides des Curieux de la Nature, An.* 1. *Obs.* 157.

DOLICHOS, δολιχὸς, *long* ou *prolixe* ; ce mot signifie aussi une gousse ou feve, ou une course de douze stades, ou, selon Suidas, de vingt-quatre.

DOLOR, *douleur.*

Prognostics tirés de la douleur dans les maladies aiguës.

Galien définit la *douleur* dans le premier Livre de ses *Elémens*, par opposition au plaisir, une sensation désagréable & incommode. Il y a des *douleurs* de différentes sortes : l'une est accompagnée d'un sentiment de pulsation, l'autre de pesanteur ; celle-ci de tension, celle-là d'érosion, d'incision, de ponction, & de perforation. Ces dernieres sont toutes comprises avec leurs différences sous le nom d'aiguës. Enfin il y a une douleur accompagnée d'engourdissement.

Les Medecins appellent la premiere espece de *douleur*, *pulsative*. Galien dit, *de Locis affectis, Lib. II. cap.* 3. qu'elle est toujours une des suites de quelque inflammation considérable dans les arteres & dans les parties contenantes, lesquelles étant opprimées & resserrées à chaque diastole ou élévation, il se fait une répercussion douloureuse si la partie est naturellement sensible. Il y a ordinairement *douleur* avec pulsation dans les abscès qui tendent à suppuration.

Ils appellent la seconde espece de douleur, *pesante*, parce qu'il y a dans le lieu affecté, qui est toujours quelque partie charnue, comme une sensation produite par l'action d'un poids. Telle est la douleur qui se fait sentir, selon le Commentaire de Galien sur l'*Aph. 6. Lib. V.* dans l'inflammation des reins ou du foie.

Hippocrate dit, *Epid.VI. sect.* 1. *T.V.* que cette *douleur* est particuliere aux reins ; & Galien remarque, *de Locis affectis, Lib. II. cap.* 4. qu'outre les reins, elle se fait sentir aussi au foie, à la rate, à la peau, aux glandes & aux poumons. Ces parties, dit-il, étant incommodées par distension, la membrane dans laquelle elles sont enveloppées, se trouve opprimée & distendue ; d'où naît la sensation de pesanteur.

La *douleur* accompagnée de distension, qu'Archigene appelloit *douleur distendante*, est produite par la dilatation, ou par la convulsion des parties nerveuses, musculeuses ou membraneuses, affectées par quelque humeur, flatulence ou inflammation.

La quatrieme espece de *douleur*, qu'on appelle *douleur aiguë*, comprend toutes les sensations produites par l'érosion, par la ponction, par la perforation & autres causes semblables. Les substances excessivement salées ou acrimonieuses, excitent en rongeant ou en détergeant avec trop de violence, une *douleur* aiguë ; c'est ce qui arrive dans la dyssenterie, & dans d'autres maladies dans lesquelles il y a déchirement de parties. Les *douleurs* pongitives sont particulieres aux membranes irritées par une bile acrimonieuse, comme il arrive dans les pleurésies, où la bile a porté l'inflammation dans la membrane qu'on appelle la pleure. Les *douleurs* causées par une humeur qui picote, tranche & perce les intestins, sont fort analogues aux *douleurs* pongitives.

Enfin, il y a des *douleurs* qui accompagnent ou produisent l'engourdissement, & dont la violence éteint la chaleur naturelle dans les parties affectées ; elles proviennent d'une inflammation, dans laquelle les nerfs & les arteres sont si fortement comprimés, que la chaleur ne peut plus passer d'une partie à une autre. C'est ce qui arrive dans l'affection des reins où il y a inflammation : les jambes sont quelquefois saisies d'un engourdissement difficile à dissiper.

Outre les especes de *douleur* dont nous venons de faire mention, on en distingue un grand nombre d'autres. Il y a des *douleurs* fixes, des *douleurs* errantes & vagues ; celles-ci se font sentir quelquefois lorsqu'il y a surabondance d'humeurs, des *douleurs* continues, des *douleurs* intermittentes, des *douleurs* fortes, des *douleurs* foibles. Il y en a qui attaquent le malade dans le

commencement de sa maladie, d'autres dans le cours: il y en a qui se font sentir dans les jours critiques, & quelquefois dans d'autres jours. Enfin, pour ne pas pousser la distribution plus loin, il y en a dont le siége est dans les parties extérieures, & d'autres dont le siége est dans les parties intérieures. Les unes attaquent les parties nobles, les autres attaquent d'autres parties. Si l'on en croit Galien, *Comm. in 6. Aph.* 5. ces distinctions sont très-importantes, lorsqu'il est question de prognostiquer l'évenement dans les maladies. Toute *douleur* a pour cause une injure faite à quelque partie. Cette proposition est trop claire pour avoir besoin de démonstration. Galien qui avoit fait une étude profonde de toutes les causes des *douleurs*, répete en différens endroits de ses Ouvrages, qu'elles proviennent de l'une ou de l'autre de celles-ci; savoir, ou de l'altération subite d'une partie, c'est-à-dire, d'une nouvelle tempérie qui s'y est brusquement introduite; ou de solution de continuité. Il y a des Auteurs qui n'admettent pour toute cause des *douleurs*, que la solution de continuité, prétendant que ni la chaleur, ni le froid n'incommodent qu'en conséquence d'une solution de continuité. Ils s'appuient même de l'autorité de Galien, pour démontrer que toute qualité excessive est nécessairement suivie de solution de continuité. Il faut convenir que tel est le sentiment de Galien, & qu'il l'expose d'une maniere fort distincte, surtout, *Lib. IV. cap.* 2. *de Simpl. Med. Comment.* 3. *in Hipp. de Fract.* & *Lib. de Inequal. temp. cap.* 6. De tout ce que nous avons dit jusqu'ici, nous concluerons donc que la douleur est produite par une solution de continuité, qui a pour cause ou une intempérie subitement introduite, ou l'incision, ou la corrosion, ou une fracture, ou enfin la tension. Les parties intérieures sont douloureuses, lorsque la violence d'une fievre desseche ou picote les membranes nerveuses, ou lorsqu'une inflammation, une érésipele, quelque grande obstruction, ou un abscès, ou enfin des vents, tirent les visceres de leur état naturel. Les *douleurs* provenant des causes que nous venons d'exposer, c'est avec raison qu'on les regarde comme des symptomes fâcheux, soit qu'elles soient seules, soit que d'autres indispositions les accompagnent; car toute douleur épuise les forces, donne lieu à des crudités, & empêche la coction des humeurs. Entre les *douleurs* les plus fâcheuses, sont celles qu'on sent dans les visceres & les parties nobles; & entre les *douleurs* qui affligent les visceres & les parties nobles, les plus funestes en tout sens sont celles dont la violence & l'opiniâtreté sont les plus grandes, qui détruisent la chaleur naturelle, & qui par conséquent ne promettent rien que de fâcheux. Les *douleurs* rallenties, errantes & de peu de durée, passent pour moins dangereuses, parce qu'elles ne proviennent point de l'affection des visceres, mais de l'indisposition de quelque partie moins noble. Il y a quelquefois dans les maladies aiguës des *douleurs*, qui, quoique mauvaises en elles-mêmes, annoncent des suites heureuses, & déterminent le Medecin à prognostiquer le recouvrement de la santé: telles sont celles, par exemple, qui attaquent le malade, un jour critique, qui se font sentir dans quelque partie, que l'on ne met pas au rang des nobles, comme les jambes, les piés & autres semblables, & qui marquent la coction des humeurs. Mais je vais passer aux *douleurs* dont on peut tirer un bon ou un mauvais prognostic dans les maladies aiguës, & dont la présence annonce au Medecin le salut ou la mort du malade.

Douleurs considérées comme prognostics du recouvrement de la santé.

Un malade sent des *douleurs* ou dans le commencement ou dans le cours de sa maladie. Les *douleurs* qui se font sentir dans le commencement de la maladie, doivent presque toujours être considérées comme des signes pathognomiques, qui marquent qu'il y a inflammation à quelques-uns des visceres. C'est ce qu'il faut inférer, surtout de celles qui commencent avec la fievre, qui accompagnent une tumeur, ou qui sont accompagnées de tension: on les appelle *douleurs* inflammatoires. Il est à souhaiter pour le malade qu'elles ne soient ni violentes, ni continues: mais qu'après une courte durée, elles cessent entierement, ou du moins qu'elles se rallentissent, & qu'il ne survienne aucun autre symptome fâcheux. Ce qu'il peut arriver de plus heureux en pareil cas, c'est qu'il y ait quelque cause évidente de leur rémission ou de leur cessation, comme lorsque ces effets sont des suites de quelque évacuation salutaire faite par la nature ou procurée par l'art. Ces évacuations tant naturelles qu'artificielles, sont la saignée, l'hémorrhagie spontanée par le nez, les sueurs, les selles, le crachement ou la chaleur qui vient à la suite de la fievre; car il y a des cas dans lesquels Hippocrate nous apprend, (*VI. Aph.* 40.) que la fievre est salutaire. « S'il y a douleur, dit-il, aux environs des « hypocondres sans inflammation, & qu'il survienne « une fievre, cette fievre emportera la *douleur*. » On lit, 7. *Aph.* 52. « s'il y a douleur aux environs du foie « & qu'il survienne une fievre, cette fievre emportera « la douleur; » & *Prorrhet.* 152. à propos des *douleurs* qui sont tempérées par quelque évacuation: « les *douleurs* de la tête & du cou, accompagnées de foiblesse « & de tremblement dans tout le corps, cesseront avec « le tems, ou seront emportées par une hémorrhagie. » Et *Prognost.* « les *douleurs* & gonflemens des hypocon- « dres, s'ils sont récens & sans inflammation, se ter- « mineront par un murmure dans ces parties, ou plus « efficacement par une évacuation de flatulences, par « les selles & par les urines. » On trouve aussi, *Coac. Praenot.* 67. « que la *douleur* de côté dans les fievres sera « tempérée par une évacuation abondante de matieres « aqueuses & bilieuses rendues par les selles; » & *ibid.* 172. « qu'un écoulement de pus par le nez, ou qu'une « évacuation de matiere épaisse & puante par les cra- « chats, calme la céphalalgie, & que cette maladie se « termine quelquefois par une éruption de pustules, « par le sommeil ou par un flux de ventre. » 6. *Aph.* 10. « Qu'un écoulement de pus, d'eau ou de sang par « les narines, par la bouche ou par les oreilles, est ca- « pable d'emporter un mal de tête violent; » comme il arriva à l'aveugle Echécrate, dont on lit, 7. *Epid. Text.* 95. « qu'il étoit affligé d'une *douleur* de tête vio- « lente qui se faisoit sentir particulierement à l'occi- « put, & qui s'étendoit depuis l'endroit où la tête s'u- « nit au cou jusqu'au sommet, occupant l'oreille gau- « che, & affectant la moitié de la tête; qu'il eut une « évacuation continue de mucosité, modérément aduste, « & accompagnée d'un petit degré de chaleur; « qu'il avoit perdu l'appétit, & que quoiqu'il se portât « assez bien pendant le jour, sa *douleur* revenoit pen- « dant la nuit, & qu'enfin aux approches de l'hiver il « eut une évacuation de pus par les oreilles qui empor- « ta tous ces symptomes. »

Hippocrate condamne à ce propos toutes les excrétions qui ne temperent point & ne dissipent point la maladie, mais particulierement celles qui ne servent point à calmer les douleurs; au lieu qu'il regarde comme fort salutaires celles qui apportent quelque allégement aux *douleurs*. Nous concluerons de-là que les *douleurs* qui cessent par quelque cause évidente, comme à la suite de quelques évacuations convenables, doivent nous faire espérer la guérison du malade; au lieu que celles qui ne cessent point, mais persistent opiniâtrément, doivent nous faire soupçonner la formation d'un abscès, dont nous ne devons dire autre chose à présent, sinon que cet abscès sera d'un heureux augure, si ce n'est pas dans quelque partie noble qu'il est formé, & s'il n'y a point d'autres circonstances qui le rendent dangereux.

Quant aux douleurs qui surviennent dans le cours de la maladie, je regarde celles que les Medecins appellent critiques, comme les plus favorables, parce qu'elles

annoncent une crise heureuse, en partie comme signe, & en partie comme cause : comme signe, elles indiquent une hémorrhagie, un vomissement, ou quelque autre évacuation, ainsi que l'observe Hippocrate, *Epidem. I. Sect.* 2. « Dans les fievres ardentes & autres, « dit-il, la *douleur* du cou, une sensation de pesanteur « aux tempes, & l'obscurcissement de la vue avec tension « aux hypocondres, mais sans *douleur*, indiquent une « hémorrhagie par le nez: s'il y a pesanteur de toute la « tête avec cardialgie & nausée, il y aura vomissement « d'humeurs bilieuses & phlegmatiques ; » & dans les *Prognost.* « S'il n'y a aucun de ces symptomes fâcheux, « si la *douleur* continue an-delà du vingtieme jour, & si « la fievre ne quitte point le malade, attendez-vous à « une hémorrhagie par le nez, ou à un abscès aux parties inférieures : mais si la *douleur* est récente, il y a « tout lieu de croire qu'il y aura de même une hémorrhagie ou nne suppuration, surtout si la *douleur* se « fait sentir aux tempes ou au front. » Il dit aussi, 1. *Prorrhet*, 134. « que la *douleur* du cou & la grande « rougeur des yeux indiquent une hémorrhagie ; » *ibid.* 142. « que la fievre, accompagnée d'une grande « lassitude & précédée d'un frisson, annonce l'écoulement des regles : mais que la douleur du cou annon- « ce en ce cas une hémorrhagie par le nez ; « *ibid.* 247. « que la tension des hypocondres avec la pesanteur de « tête, la surdité, le trouble & l'obscurcissement de la « vue, font pressentir un hémorthagie. » Enfin, *Coac. Prænot.* T. 142. « que la fievre, la rougeur du visa- « ge, la *douleur* violente de tête, & la pulsation des « veines, annoncent généralement une hémorrhagie « par le nez. »

Il y a des *douleurs* qui indiquent une crise heureuse, & font prognostiquer la guérison: mais je n'en connois point de plus salutaires à tous égards, ainsi que je l'ai déja dit, que celles qu'on appelle *critiques* en Medecine ; & cela, parce qu'on peut les considérer comme cause d'une bonne crise : telles sont celles qui affectent quelquefois pendant fort long-tems, des parties éloignées des visceres. Ce sont des signes auxquels on doit toute son attention, surtout dans les jours critiques: & si ces signes portent avec eux des preuves évidentes de coction, qu'il n'y en ait aucun autre qui menace de mort, nous pouvons assurer avec confiance que le malade guérira. Car alors la nature nous annonce aussi clairement qu'il lui est possible, par l'expulsion des humeurs nuisibles à une grande distance, que les parties nobles sont à l'abri de leurs mauvais effets. Plus la distance des parties nobles à laquelle les humeurs seront chassées, sera grande; plus prompte sera la guérison. Cet évenement démontre d'ailleurs que la nature est forte ; & ces *douleurs* sont quelquefois suivies de tumeurs salutaires, & telles que celles dont Hippocrate fait mention, *Lib. Prognost.* où nous lisons: « que les abscès aux jambes sont toujours salutaires dans « une péripneumonie violente & dangereuse. » Et selon Galien, de tous ces abscès les moins fâcheux, ce sont ceux qui se sont formés dans les parties inférieures à une grande distance, & loin du siége principal de la maladie. Hippocrate nous assure de plus, *Coac. Prænot.* 118. « que les longues fievres sont suivies de « tubercules & de *douleurs* aux articulations, qu'il ne « faut pas regarder comme des symptomes fâcheux. » D'où nous devons conclurre que les *douleurs* aux piés, aux jambes, aux genoux, aux hanches & aux aines, ainsi que celles aux bras, aux mains, & derriere les oreilles sont bonnes, si elles durent pendant un tems considérable, & si elles sont critiques. Si la nature vient à bout de se débarrasser d'une partie des humeurs qui causoient les fievres aiguës, & de les réléguer, comme nous avons dit ci-dessus, dans quelques parties éloignées des visceres, il arrivera de-là qu'elle n'en aura que plus de facilité pour surmonter le reste, tenter une évacuation, & à l'aide de cette évacuation & des *douleurs* qui attireront continuellement les humeurs vers la partie déja affectée, amener une crise parfaite.

Lorsqu'une crise a été précédée de la *douleur*, on ne voit gueres que le malade soit sujet à des rechûtes; parceque toute la cause morbifique s'anéantit & se dissipe avec la matiere poussée sur les jambes, ou quelqu'autre partie semblable. Mais s'il se joint à ces *douleurs* quelqu'évacuation copieuse, alors la crise sera heureuse & parfaite.

Mais pour que les *douleurs* soient salutaires dans une fievre, il faut qu'elles soient longues & véhémentes; car ce n'est que par la force & la durée de leur action qu'elles détermineront une quantité considérable de l'humeur peccante à quitter le siége principal de la maladie, & qu'elles procureront une révulsion. Cette observation est d'Hippocrate ; il dit à propos de la maladie d'Heropyte, *Epid.* 3. *Sect.* 3. *Ægr.* 9. « qu'envi- « ron le sixieme jour le saignement de nez cessa; mais « qu'il lui survint une douleur considérable à la han- « che droite; que sa fievre augmenta; qu'il ne tarda « pas à se sentir toutes les parties inférieures très- « douloureuses; & que tel étoit son état, que soit que « sa fievre fût plus ou moins grande; & soit que la dif- « ficulté d'entendre qui l'accompagnoit fût plus on « moins considérable, les *douleurs* qu'il sentoit aux « parties inférieures, aux environs des hanches n'en « étoient point allégées, & continuoient avec toute « leur véhémence; qu'environ le huitieme jour tous « les symptomes commencerent à décliner, qu'aucun « n'étoit à la vérité entierement dissipé, mais qu'ils « étoient tous affoiblis; que la couleur des urines étoit « bonne, qu'elles étoient fort chargées de sédiment, « & que le délire étoit beaucoup diminué. » Il ajoute dans l'Histoire de la maladie de la femme d'Epicrate, *Epid. I. Sect.* 3. *Ægr.* 5. « qu'elle fut affligée le dixieme « jour d'une douleur aux jambes, qui fut suivie quel- « ques jours après, d'une sueur salutaire qui abbatit « la fievre. » Mais une chose qui doit fixer particulierement notre attention, en ce qui concerne les *douleurs*, c'est qu'ainsi que nous l'avons observé ci-dessus, il leur arrive rarement d'amener une vraie crise, sans être accompagnées de quelque évacuation d'humeurs : c'est pourquoi une maladie qui ne devra sa terminaison qu'à la *douleur* seule, sera sujette à des retours ; par la raison que les *douleurs* toutes seules sont incapables de procurer une révulsion totale de la matiere morbifique ; il en restera une partie contre laquelle la nature sera forcée de renouveller ses efforts, & qu'elle combattra à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'elle soit entierement détruite. De-là naissent les rechûtes fréquentes, ainsi que l'a observé Hippocrate dans l'Histoire de la maladie de la femme d'Epicrate dont nous avons déja fait mention, dans celle de Cleonactydes, *Epid. I. Sect.* 3. *Ægr.* 6. & dans celle de la fille d'Abdere, *Epid.* 3. *Sect.* 3. *Ægr.* 7. Il dit, en parlant de cette derniere, « qu'elle fut attaquée le vingtie- « me jour d'une *douleur* aux piés, que sa surdité & son « délire cesserent, qu'elle rendit une petite quantité de « sang par le nez, qu'il lui survint une sueur, & que « sa fievre fut emportée : mais que le vingt-quatrieme « jour la fievre revint avec la surdité, que la douleur « aux piés continua, & qu'elle tomba en délire: que « le vingt-septieme elle eut une sueur abondante, « que la fievre & la surdité cesserent; que la *douleur* « aux piés continua, mais qu'à tous autres égards elle « eut une crise parfaite. » Galien prétend, *Comment.* 1. *in III. Epid. T.* 19. que dans les maladies aiguës, la *douleur* & la tumeur à l'hypocondre gauche & à la ratte ne sont point salutaires. Les *douleurs* causées dans le bas-ventre par des humeurs acrimonieuses qui picotent les intestins, annoncent fréquemment des selles critiques. Les *douleurs* derriere les oreilles qui durent pendant un certain tems, & qui ont un certain degré de force, sont assez souvent suivies de tumeurs critiques qu'on appelle parotides. Les *douleurs* qui descendent des parties supérieures aux parties inférieures ne sont pas moins salutaires que les précédentes : mais ce qui peut arriver de mieux aux malades, c'est que la

matiere morbifique se porte à une grande distance des parties nobles. Hippocrate dit de ces *douleurs* vagues, *Epid. II. Sect.* 5. « que la douleur de tête passe à la poitrine, que de la poitrine elle descend à l'hypocondre, « que de l'hypocondre elle va à la hanche, & qu'il n'est « pas possible que toutes ces parties souffrent en même-tems. » Il ajoute *Prorrhet. I.* 114. « que les *douleurs* « aux parties inférieures se supportent aisément. » Toutes ces choses se trouvent démontrées par l'Histoire de la maladie d'Herophon. *Epid. I. Sect.* 3. *Ægr.* 3. dans laquelle il dit « que le huitieme jour il eut « une fievre, que sa ratte qui étoit auparavant fort « gonflée, s'affaissa qu'il entendit aisément, & qu'il « fut attaqué d'une *douleur* qui commença par se faire sentir dans l'aine du côté de la rate, & qui descendit ensuite sur les jambes, qu'il eut une assez « bonne nuit, que la couleur de ses urines étoit meilleure, & qu'elles déposerent même un peu de sédiment. Que le neuvieme jour il tomba dans une « sueur, qu'il se fit une crise, & que la maladie cessa, « Que le cinquieme jour suivant la maladie revint « avec une tumeur à la ratte; qu'il eut une fievre aiguë, & qu'il devint sourd comme auparavant. Mais « que trois jours après la rechute sa ratte se désensia; « que sa surdité diminua, qu'il sentit des *douleurs* aux « jambes; qu'il eut la nuit une sueur, & que le dix-septieme jour la maladie se termina par une crise « parfaite. »

Ce que nous avons dit des *douleurs* salutaires, suffira pour ceux qui savent tirer parti des observations. Ils ne manqueront pas de remarquer qu'il ne faut donner ce nom qu'à celles qui commencent un jour critique, qui sont accompagnées de coction, & qui sont précédées ou suivies de quelque évacuation bienfaisante, telle qu'une hémorrhagie, un vomissement, des selles, une excrétion d'urine, une sueur ou un crachement; qu'on ne peut donner à juste titre à des *douleurs* l'épithete de *critiques*, à moins que le malade ne soit parfaitement guéri, ou considérablement soulagé, soit immédiatement, soit peu de tems après les avoir souffertes. Enfin, qu'il faut que ces *douleurs* ne soient pas petites & légeres, mais grandes & afflictives; qu'elles ne cessent pas après quelques momens de durée, mais qu'elles continuent pendant un tems considérable. Qu'en général toutes les *douleurs* continues aux extrémités, surtout aux piés, sont d'un heureux présage dans les maladies aiguës.

Douleurs qui annoncent la mort du malade.

Toutes les *douleurs* qui attaquent quelque partie noble du corps sont funestes, soit qu'elles commencent avec la maladie, & qu'il faille les mettre au nombre des signes pathognomiques, soit qu'elles surviennent dans le cours de la curation. Celles qui se manifestent avec la maladie, doivent entrer avec les autres signes pathognomiques dans la formation du prognostic. Ainsi une douleur de tête violente & continue accompagnée des autres symptomes funestes de la phrénésie est mortelle dans cette maladie. Il y a des *douleurs* qui ne sont mortelles proprement que par la noblesse & l'utilité de la partie qu'elles affectent; telles sont celles par exemple qui attaquent le cœur, ou qui causent des étranglemens à l'orifice de l'estomac, à la gorge, à la tête, aux oreilles, à la poitrine, à la vessie. Toutes les *douleurs* qui se font sentir dans ces parties sont ordinairement fatales, mais spécialement lorsqu'elles accompagnent une fievre continue, & qu'elles se trouvent jointes avec d'autres symptomes fâcheux qui indiquent une inflammation. Voici la maniere dont Hippocrate s'exprime là-dessus, *Aph.* 4. 64. « Dans les « fievres, l'ardeur violente dans les parties circonvoisines de l'estomac, la cardialgie, & le tiraillement « de l'orifice de l'estomac, sont des symptomes fâcheux, » & *Aph.* 65. « Les convulsions & les *douleurs* « violentes aux environs des visceres, ne prognostiquent rien de bon dans les fievres aiguës. » On lit encore *Prorrhet.* 1. 86. « qu'il faut regarder presque comme mort un malade attaqué d'une *douleur* violente « à la gorge, avec tumeur, anxiété, & suffocation. » Il ajoute, *in Prognost.* « que cette *douleur* de gorge & l'orthopnée sans aucune apparence de tumeur à la gorge & au cou, emportent promptement le malade. Car la douleur à la gorge indiquant, selon le Commentaire de Galien sur cet endroit, une inflammation interne & violente, doit nécessairement causer la mort. Une *douleur* de tête violente & continue accompagnée d'une fievre pareillement violente & continue, met dans un danger éminent; car elle épuise les forces, amene l'assoupissement, jette dans le délire, & cause enfin des convulsions mortelles. Tel est le sentiment d'Hippocrate: « si la fievre, dit-il, est accompagnée d'une *douleur* de tête violente & continue, & s'il survient d'ailleurs quelqu'autre symptome fâcheux, la maladie « sera mortelle. » Ce dont il apporte en exemples, Philistes, *Epid. III. Sect.* 2. *Ægr.* 4. Polyphantus. *Epid. VII. T.* 120. & le domestique d'Eualcidas. *ibid.* 121. ces trois personnes moururent de phrénésie. Il dit de la *douleur* d'oreille, *Lib. Prognost.* « qu'elle est très-dangereuse, lorsqu'il y a fievre violente & continue, « parce qu'elle menace de délire. » On lit *Coac. Text.* 130. sur les *douleurs* de ventre, qu'une fievre ardente qui a pour cause une grande *douleur* de ventre, est mortelle. Quant à celle de la poitrine, voici ce qu'il prononce, *Prorrhet. I.* 70. « la *douleur* fixe dans la poi- « trine avec stupeur, est un symptome fâcheux; car « si la fievre survient, cette *douleur* sera inflammatoire « & mortelle. » Il dit *Prognost.* & *Coac.* 471. des *douleurs* de la vessie, « que la dureté & la *douleur* de la « vessie sont des maux opiniâtres, de difficile guérison « & souvent mortels; mais qu'ils ne sont jamais plus « dangereux que lorsqu'ils sont accompagnés d'une fie- « vre continue; la *douleur* seule à la vessie suffisant pour « faire périr le malade. » D'où l'on doit inférer que les *douleurs* des parties nobles qui commencent avec les maladies sont très-dangereuses, si elles sont violentes & si les maladies sont aiguës; & qu'elles sont mortelles si elles sont accompagnées d'autres symptomes fâcheux.

Quant aux douleurs des visceres & des parties nobles qui n'ont point affecté le malade dans le commencement de la maladie, mais qui sont survenues dans le cours de la curation; il faut les regarder comme très-fâcheuses; parce qu'elles ne permettent point de douter qu'il n'y ait une inflammation violente, accessoire à la fievre, dans quelque partie des visceres, & qu'il ne faille de la part de la nature des efforts extraordinaires pour la surmonter: aussi ces *douleurs* sont-elles ordinairement suivies de symptomes les plus funestes, tels que le froid des extrémités; car cet accident est, si l'on en croit Hippocrate, *Aph.* 7. 26. une des suites ordinaires des douleurs violentes. Mais, ajoute cet Auteur, « la froideur des extrémités qui provient « d'une *douleur* violente des parties circonvoisines du ventre, est un symptome fâcheux ». Le délire, les phrénésies mortelles, les vomissemens virulens, les convulsions, les abscès, les suppurations sont assez fréquemment amenés par les *douleurs* de tête. L'Auteur des *Prorrhétiques Lib. I. T.* 7. a remarqué dans les *douleurs* de tête « que les vomissemens érugineux, « l'insomnie, & la surdité annonçoient un délire pro- « chain ». Nous lisons la même chose *in Coac. Prænot.* 169. Hippocrate ajoute, *Epid. I. Sect.* 3. que les vomissemens virulens sont fréquemment mortels, « les *douleurs* & la pesanteur de la tête & du cou, accompagnés de fievre, ou sans fievre, se terminent, « dit-il, en ceux qui sont attaqués de phrénésie, soit « par des convulsions, soit par un vomissement érugi- « neux & virulent; & dans ce dernier cas le malade « meurt quelquefois subitement ». On lit *Prorrhet. I.* 115. que « la *douleur* de tête dans la fievre, accom-

« pagnée de constipation, & de sueurs aqueuses & « légeres, indique que le malade sera saisi de con- « vulsion ». On trouve la même chose mot pour mot, *in Coac.* 154. 177. & il est dit *in Coac.* 171. que « les « *douleurs* aiguës de la tête accompagnées de stupeur ou « d'une sensation de pesanteur, marquent une dispo- « sition aux convulsions ». La même chose est répétée dans le même ouvrage, 174. Hippocrate assure *Prorrhet. I.* 104. « que les *douleurs* suffocantes de la gorge « sans tumeur, menacent de convulsions; surtout si « elles proviennent de la tête ». Et *ibid.* « que la *dou-* « *leur* des reins, la céphalalgie, la cardialgie, & l'ex- « pectoration difficile, annoncent les convulsions. » On pourroit ajouter à ces citations, un grand nombre d'autres endroits d'Hippocrate, par lesquels on démontreroit que les *douleurs* violentes des parties principales sont suivies quelquefois de convulsions. Ces douleurs amenent aussi des abscès. On trouve *Prorrhet. I.* 168. que « la *douleur* de tête, le coma & la surdité « indiquent la formation d'un abscès derriere les oreil- « les. » Les douleurs continues, sont selon Hippocrate, *Aph.* 7. 22. des signes de suppuration. « Les dou- « leurs de longue durée dans les parties circonvoisi- « nes du ventre, produisent, dit-il, la suppuration. » Et le même Auteur nous apprend dans ses *Pronostics*, que les douleurs longues qui se font sentir dans la région de la poitrine & des poumons, & qui ne peuvent être emportées ni par l'expectoration, ni par la purgation, ni par la saignée, ni par les remedes, ni par la diete, annoncent une suppuration, pourvu, ajoute Galien dans son Commentaire, qu'il n'y ait point de signe mortel concomitant. C'est ce dont on a un exemple dans le fils d'Hegesipolis, dont la maladie est exposée, *Epid. VII. Text.* 60.

On voit par tout ce que nous avons dit, quel est le jugement que l'on doit porter, & quel prognostic on doit tirer des *douleurs* qui attaquent les visceres, ou les parties nobles. Si ces *douleurs* sont accompagnées ou suivies de quelques symptomes funestes; il ne s'agira de rien moins que de la mort du malade. Il en sera de même, s'il se succede dans les mêmes parties plusieurs douleurs d'une nature differente; ou si elles sont attaquées en même tems de plusieurs symptomes variés. Car la succession de ces douleurs, & la présence des symptomes variés marquent la complication de maladie, & menacent d'une terminaison fatale. En effet, si la nature trouve déja de la difficulté à surmonter une seule maladie considérable; il faudroit qu'elle eût une force extraordinaire, & qu'elle fit des efforts prodigieux pour faire face, & repousser l'attaque de plusieurs maladies réunies. On lit à ce propos, *Prorrhet. I.* 38. que « ceux qui sont affligés d'un flux de ventre, « qui sentent des lassitudes, & qui ont mal à la tête, « soif, insomnie, embarras & foiblesse dans les orga- « nes de la parole, sont menacés d'un délire violent. » Et *ibid.* 95. que « le tremblement des mains, la *dou-* « *leur* à la tête & au cou, l'affoiblissement de l'ouïe, « & des urines épaisses & noires, sont des signes fu- « nestes, & annoncent un vomissement noir. » Voici le jugement que porte Hippocrate de plusieurs *douleurs* qui attaquent en même tems quelque partie noble: « la douleur d'estomac avec tension aux hipo- « condres & mal à la tête est un symptome fâ- « cheux ».

Passons maintenant aux *douleurs* des parties moins nobles que nous avons dit ci-dessus être salutaires, lorsqu'elles étoient accompagnées de la coction des humeurs, qu'elles duroient un tems considérable & qu'elles contribuoient, ainsi qu'il arrive ordinairement, soit à éteindre, soit du moins à alléger la fievre & ses terribles symptomes, & à améliorer l'état du malade.

Les *douleurs* de cette nature commencent, ainsi que nous l'avons déja dit, dans les jours critiques, & n'irriteront aucun des autres symptomes. Quant à celles qui commencent avec la maladie, lorsque toutes les matieres sont encore crues, & qui loin de terminer ou d'affoiblir les symptomes dont les parties nobles sont attaquées, les irritent au contraire, les multiplient & rendent l'état du malade plus fâcheux, il n'en faut rien prognostiquer de bon. Les *douleurs* qui surviennent aux parties moins nobles & éloignées, comme les piés, les jambes, les genoux, les hanches, les aînes & autres, sont très-dangereuses, lorsqu'elles sont suivies d'une fievre ou de quelqu'autre symptome qui fasse empirer l'état du malade. Nous lisons à propos de ces *douleurs in Coac. Pranot.* que dans la fievre les convulsions accompagnées de *douleurs* aux mains & aux piés, on de *douleurs* violentes aux cuisses, sont funestes; que la *douleur* aux genoux est un fâcheux symptome; que celle aux gras des jambes est maligne, surtout lorsque les urines sont chargées, comme d'un nuage. Nous avons des preuves de la suite fâcheuse de ces *douleurs* dans l'Histoire des maladies de Criton & de Phalacrus, qui moururent l'un & l'autre. Il est dit, *Epid. I Sect.* 3. *Ægr.* 9. de Criton qui vivoit à Thasus, « qu'un jour « qu'il se promenoit, il fut attaqué d'une *douleur* au « gros orteil, qu'il se mit au lit le même jour; qu'il eut « un frisson, des nausées, & qu'il se sentit un peu plus « chaud qu'à l'ordinaire, qu'il tomba en délire pen- « dant la nuit; que le jour suivant il parut à son pié une « tumeur rougeâtre qui l'occupoit tout entier, accom- « pagnée d'une tension qui s'étendoit jusqu'à sa chevil- « le; qu'il se fit une éruption de pustules noires, qu'il « survint une fievre aiguë & que le délire continua; « qu'il rendit par les selles une grande quantité de ma- « tieres purement bilieuses, & qu'il mourut le même « jour, qui étoit le second de sa maladie. »

Le cas de Phalacrus de Larisse est rapporté de la maniere suivante, *Epid. III. Sect.* 3. *Ægr.* 5.

« Il fut attaqué brusquement, dit Hippocrate, d'une « *douleur* à la cuisse droite qui résista à toute sorte de « remedes. Il s'éleva le même jour par des degrés in- « sensibles, une fievre ardente & aiguë. Le second jour « la *douleur* de cuisse se rallentit, mais la fievre aug- « menta. Le malade tomba dans une grande agitation « & ne put dormir; ses extrémités devinrent extreme- « ment froides, il rendit une quantité considérable d'u- « rines: mais ces urines étoient mauvaises. Le troisie- « me jour le mal de cuisse cessa, mais le délire parut « plus violent, ainsi que l'agitation & les mouvemens « de corps. Il mourut subitement le quatrieme jour sur « l'heure de midi. »

Les *douleurs* de cuisse & de pié qui parurent dans le commencement de la maladie devoient être regardées comme des symptomes funestes; du moins c'est le sentiment de Galien, ainsi qu'on peut voir, *Lib. I. de Crisibus, cap.* 8. Ces *douleurs* furent suivies d'une fievre aiguë, d'anxiété, d'insomnie & d'autres symptomes fâcheux; d'où l'on pouvoit inférer qu'il y avoit surabondance d'humeurs, affection à différentes parties & complication de maladies. On trouve, *Epid. I. Sect.* 3. *Ægr.* 12. l'histoire d'une maladie dont la terminaison ne fut pas plus heureuse. Le malade avoit la fievre, cependant il soupa; il se trouva fort mal pendant la nuit; il vomit tout ce qu'il avoit mangé & fut attaqué d'une fievre aiguë. Un grand nombre de symptomes graves & funestes se succéderent les uns aux autres dans le cours de la maladie; il sentit le dixieme jour de la *douleur* aux jambes; cette *douleur* fut suivie de l'irritation des symptomes, & le malade mourut le jour suivant. Un autre exemple qui prouve les mêmes choses, est celui qu'on lit *Epid. III. Sect.* 3. *Ægr.* 2. La femme de Thasus étoit en couche; les évacuations convenables ne se faisant point, la fievre lui vint le troisieme jour. Cette fievre cessa le vingt-septieme, mais elle sentit une *douleur* violente à la hanche droite qui dura pendant long-tems; la fievre revint, ses urines étoient

pâles, son état empira, & elle mourut le quatre-vingtieme jour.

Les *douleurs* aux parties les moins nobles sont dangereuses, & doivent être suspectes lorsqu'elles cessent subitement, ou lorsqu'ayant commencé à quelque partie éloignée, elles s'en éloignent en s'approchant des visceres; ce qui indique un flux d'humeurs vers les parties nobles. L'Auteur des *Prorrhet. Lib. I. T.* 170. regarde les *douleurs* qui se sont fait sentir aux environs des oreilles, & qui viennent à cesser sans qu'il y ait eu de crise, comme funestes. (*a*)

Galien commentant cet endroit ajoute à *cesser*, l'adverbe *subitement*; le mot καταμαλυνθέν]α, dont Hippocrate se sert dans cet endroit, signifie une solution ou cessation qui se fait par degrés; mais les *douleurs* qui disparoissent subitement, sans qu'il se soit formé d'abscès en quelque partie que ce soit, indiquent la transmigration des sucs peccans dans les visceres. Les *douleurs* qui s'évanouissent immédiatement après avoir commencé, ou l'affoiblissement subit de celles qui sont violentes, sont des signes très-fâcheux. Il faut en inférer que la nature est très-foible, qu'elle est incapable d'expulser la matiere peccante; ou que l'abondance des mauvaises humeurs est telle que la partie affectée ne peut les contenir. C'est ce que Galien prétend être arrivé dans le cas de Criton dont nous avons fait mention ci-dessus.

On lit à ce sujet, *Prorrhet.* 1. 36. que « les *douleurs* aux « gras des jambes qui viennent à cesser subitement & « sans aucune cause évidente, sont suivies du délire. » *Ibid. T.* 37. « que s'il paroît dans les urines un nuage, « après la cessation subite d'une *douleur* de cuisse, le « délire est voisin. » Et *Ibid.* 97. « que si une *douleur* « de côté accompagnée d'un crachement bilieux, cesse « subitement & sans aucune raison manifeste, il y a « danger de manie. »

Galien remarque toutefois que le premier de ces accidens n'est ni toujours, ni fréquemment suivi de l'autre, & que le délire n'est pas la seule maladie terrible que le transport de l'humeur peccante au cerveau puisse causer. Nous conclurrons donc de tout ce qui a été dit que les *douleurs* aux parties les moins nobles qui disparoissent & cessent subitement, ne prognostiquent rien de bon, & que celles qui ayant commencé en quelque partie éloignée des visceres, s'élevent ensuite aux parties supérieures, ne sont pas moins à craindre.

Hippocrate, *Lib. Prognost.* fait les réflexions suivantes sur quelques *douleurs* de cette espece.

« Les *douleurs* aux reins & aux parties inférieures, qui « accompagnent la fievre, auront des suites très-fâ« cheuses, si elles abandonnent ces parties & qu'elles « parviennent jusqu'au diaphragme. Alors il faut pé« ser avec attention les autres symptomes concomi« tans, & s'il s'en trouve entre eux quelques-uns de « funestes, regardez l'état du malade comme désespé« ré; si la transmigration de la douleur au diaphrag« me n'est accompagnée d'aucun autre signe funeste, il « y a tout lieu d'attendre un empyeme. »

Il est donc constant que le transport des humeurs des parties inférieures & éloignées aux parties supérieures, ne peut avoir que de fâcheuses suites. Ce que nous lisons *Prorrhet. I.* 69. acheve de confirmer cette proposition.

« La distortion des yeux produite par la transmigration « d'une *douleur* ou d'une humeur morbifique des reins, « est un symptome fâcheux. » Et *Ibid.* 83. « La *dou*« *leur* des reins remontée à l'orifice de l'estomac, & « accompagnée de fievre, de frisson, de vomissement « de matieres claires & aqueuses, de délire & d'extinc« tion de voix, se termine par des vomissemens noirs « & par la mort. » On lit *Ibid.* 100. « que les *douleurs* « des reins longues & lentes qui vont en s'étendant « vers les hanches, qui donnent des nausées & exci« tent la fievre, seront mortelles & emporteront le « malade en convulsion, si elles passent à la tête avec « quelque degré de force. » Et *Coac.* 70. « que les dou« leurs qui vont en augmentant par degrés seront fa« tales, si elles s'étendent jusqu'aux clavicules & aux « parties supérieures. »

D'où il s'ensuit en un mot que les *douleurs* qui affectent les parties éloignées, & qui viennent à cesser subitement ou à passer aux parties supérieures sont très-dangereuses, & qu'elles sont mortelles si leur transmigration est accompagnée de quelqu'autre symptome funeste. Enfin toutes les *douleurs* en quelque partie du corps que ce soit, auxquelles le malade devient insensible, ne prognostiquent rien que de mauvais & annoncent le délire ou la perte de la faculté sensitive. Telle est l'opinion d'Hippocrate, qui nous dit *Aph.* 2. 6. « que tous ceux qui sont attaqués de quelques *douleurs* « en quelque partie du corps que ce soit & qui y pa« roissent insensibles, ne sont pas dans une assiette d'es« prit naturelle. PROSPER ALPIN, *de Præsagienda vita & morte.*

Asclépiade regardoit la *douleur* comme une indication principale de la saignée; son avis étoit qu'elle avoit pour cause la rétention des molécules les plus grosses dans les pores ou passages, d'où il n'y avoit que la saignée qui pût les dégager. Voyez *la Préface*. Cette regle est excellente, quelque soit la raison qu'il en donne; & il seroit difficile de trouver un Aphorisme dans la Medecine, ou plus important, ou plus généralement vrai. Voyez *Vulnus*.

D O M

DOMESTICUS, *domestique*; ce mot en Zoologie est synonyme à *apprivoisé*. Les Naturalistes distinguent les animaux en apprivoisés ou *domestiques*, & en sauvages.

Une plante *domestique* est en Botanique une plante cultivée dans les jardins. Les Botanistes distinguent les plantes en plantes cultivées & plantes sauvages.

On entend en Pharmacie par remede *domestique* certains remedes qu'on a chez soi, ou qu'on prépare soi-même, & qu'on prend lorsqu'on croit en avoir besoin, sans consulter le Medecin.

DOMINARUM AQUA, *l'eau des Dames*; nom d'une eau dont on trouve la description dans Mynsicht, qui la recommande pour faciliter & provoquer les regles.

D O N

DONAX. Voyez *Arundo*.

D O R

DORA est la même plante que *Milium arundinaceum, subrotundo semine, sorgho nominatum*. Voyez *Milium*.

DORCADIZON, δορκαδίζων. Voyez *Caprizans*.

DOREA; c'est ainsi que Rhasès nomme ceux qui voient pendant le jour, mais qui ne peuvent se servir de leurs yeux pendant la nuit.

DORIA. Voici ses caracteres.

Sa racine est vivace & fibreuse; ses feuilles sont presque toutes oblongues; le godet de sa fleur est cylindrique & en forme de tube; ses fleurs croissent aux sommités de ses branches, où elles sont disposées en ombelle ou

(*a*) Prosper Alpin après Galien, lit cet Aphorisme sans les mots παρ' ὦς, ce qui en fait un prognostic général applicable à toutes les *douleurs*.

en pannicules épars & radiés comme celles de la jacobée.

Boerhaave fait mention des quinze especes suivantes de *doria*.

1. *Doria, Narbonensium*, Boerh. Ind. A.98. *Herba Doria*, Offic. *Herba Doria Lobelii*, Ger. 349. Emac. 331. Raii Hist. 279. *Herba Doria vulgaris*, Park. Theat. 541. *Doria*, Dill. Cat. Giss. 164. *Virga aurea major vel doria*, C. B. 268. *Virga aurea major, carnosis, succulentis foliis ad caulem latis*, Hist. Oxon. 3. 123. *Alisma Matthioli, sive Doria*, J. B. 2. 1064. *Alisma, sive Damasonium, doria & virga aurea Monspelientium*, Chab. 333. *Jacobæa, pratensis altissima, limonii folio*, Elem. Bot. 387. Tourn. Inst. 485.

Elle croît aux bords des rivieres, & fleurit aux mois de Juillet & d'Août. Ses feuilles sont d'usage en Medecine. C'est un vulnéraire excellent & qui a les vertus de la verge d'or.

2. *Doria quæ Jacobæa, foliis integris & mucronatis*, M. H. 3. 110. *Jacobæa palustris altissima foliis serratis*. T. 485. *Virga aurea sive solidagini angustifolia affinis, lingua avis, Dalechampii*, J. B. 2. 1064. *Lingua major*, Lugd. 1037. *Conysa palustris serratifolia*, C. B. P. 266. *Doria à feuilles entieres & pointues par le bout.*

M. Ray dit avoir trouvé cette plante dans des fossés marécageux, dans l'Isle d'Elie, & surtout vers le Guai de Stretham.

Tabernæmontanus en a donné une fort bonne figure. On en trouve une qui n'est pas à mépriser dans l'Histoire des Plantes de Lyon; elle y est fort bien décrite, & c'est avec raison qu'on compare sa fleur à celle de la jacobée. Quant aux figures de Camerarius & de Thalius, elles sont mauvaises. TOURNEFORT.

3. *Doria, quæ jacobæa Alpina, foliis longioribus serratis*, Boerh. Ind. A. 98. *Consolida Saracenica, solidago*, Offic. *Solidago Saracenica*, Ger. 347. Emac. 429. Raii Hist. 1. 279. *Solidago Saracenica vera, salicis folio*, Park. 539. *Virga aurea angustifolia, serrata*, C. B. 268. *Virga aurea aliàs consolida Saracenica*, Schrod. 177. *Virga aurea angustifolia serrata, sive solidago Saracenica*, J. B. 2. 1063. Hist. Oxon. 3. 124. *Virga aurea angustifolia serrata, quibusdam etiam solidago Saracenica dicta*, Chab. 333. *Jacobæa Alpina foliis longioribus serratis*, Tourn. Inst. 485. Elem. Bot. 385. *Doria des Alpes.*

Elle fleurit en Septembre. Ses feuilles sont longues, larges, crenelées par les bords, & d'un gout astringent & aromatique. Elles sont d'usage en Medecine.

C'est un vulnéraire excellent & dont on peut se servir, tant intérieurement qu'extérieurement. Il est bon pour les fistules, & il nettoye & guérit les ulceres malins. DALE *d'après Schroder*.

4. *Doria quæ jacobæa orientalis limonii folio*, T. C. 36. H. R. D. *Doria orientale à feuille de limon.*
5. *Doria, Americana, lato rigido folio, virga aurea novæ Angliæ, lato, rigidoque folio*, Park. Bat. M. H. 3. 125. *Virga aurea, ex nova Yorck foliis symphyti majoris hirsutis*, Sc. Bot. Par. T. H. *Doria Américaine à feuilles larges & roides.*
6. *Doria, quæ jacobæa Africana, frutescens, folio rigido & hirsuto, major*, H. A. 2. 149. H. R. D.
7. *Doria, Africana, arborescens, crassis & succulentis foliis atriplicem referentibus*, H. R. D. *Doria Africaine à feuilles épaisses, pleines de suc & à peu près semblables à celles de l'arroche.*
8. *Doria, quæ jacobæa Africana, frutescens, crassis & succulentis foliis*, H. A. 2. 147. H. R. D. *Doria Africaine à feuilles épaisses & pleines de suc.*
9. *Doria, quæ Jacobæa Africana, hederæ terrestris folio, repens*, H. A. 2. 145. H. R. D. *Doria Africaine rampante à feuilles de liere terrestre.*
10. *Doria, quæ Jacobæa Africana, frutescens, coronopi folio*, H. A. 2. 139. H. R. D. *Doria Africaine à feuilles de corne de cerf.*
11. *Doria, quæ Jacobæa Alpina, foliis rotundis serratis*, C. B. Pr. 66. M. H. 3. 110. *Jacobæa Alpina, foliis subrotundis serratis*; C. B. P. 141. T. 485. *Conyza Alpina*, J. B. 2. 1055.
12. *Doria Alpina, foliis subrotundis, pedunculo folioso.*
13. *Doria, quæ Jacobæa Hispanica, folio rosmarini*, T. 489. *Jacobæa folio crithmi littorei*, M. H. Blæs. M. H. 3. 111. *Jacobæa lini folio, Hispanica & Italica*, Bocc. Mus. p. 2. T. 44. a.
14. *Doria, quæ Jacobæa latifolia palustris, sive aquatica*, Raii Synop. 82. Raii H. 285.
15. *Doria, quæ Jacobæa lacus Agnani, facie senecionis, odore fœniculi*, a. BOERHAAVE, *Index alt. Plant. Vol. I. p.* 98.

DORIS. Voyez *Echium*. PAUL EGINETE, *Lib. VII. cap.* 3.

DORIDIS HUMOR, *Eau de mer.* SERENUS SAMONICUS.

DORONICUM, *Doronic.*

Voici ses caracteres:

Sa racine est tortillée & noueuse: ses feuilles naissent alternativement sur ses branches: ses tiges sont tant soit peu branchues: ses fleurs qui croissent aux sommités de ses tiges, sont radiées comme celles de la grande espargoute. Ses demi-fleurons placés dans le disque de la fleur, sont à trois segmens. Le calyce de la fleur est étendu & divisé en plusieurs segmens; les divisions pénetrent presque jusqu'au fond. Il n'est point écailleux. Chaque segment en particulier a la forme d'un plat.

Boerhaave en compte les cinq especes suivantes.

1. *Doronicum maximum, foliis caulem amplexantibus*, C. B. P. 185. M. H. 3. 127.
2. *Doronicum, plantaginis folio alterum.* Voyez *Alisma.*
3. *Doronicum, integro & crasso hieracii folio*, Bot. Monsp. 295. M. H. 3. 128. *Jacobæa integro & crasso hieracii folio*, T. 485.
4. *Doronicum longifolium, hirsutie asperum*, C. B. P. 184. M. H. 3. 127.
5. *Doronicum, plantaginis folio Lusitanicum*, T. 488. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

Nous lisons dans l'histoire des plantes publiée sous le nom de Boerhaave, que le célebre Gesner qui avoit fait une étude particuliere des propriétés des plantes, ayant pris le matin à jeun un peu de *doronic*, & écrit deux heures après à un de ses amis une lettre, dans laquelle il lui disoit qu'il étoit en fort bonne santé, se trouva mal, & mourut une heure après avoir fini & envoyé sa lettre; nouvelle qui dût beaucoup étonner ceux qui apprirent sa mort par des Lettres datées du même matin. Si ce fait est vrai, il faut mettre le *doronic* au nombre des plantes venimeuses. On a disputé long-tems s'il falloit l'admettre ou l'exclurre de la composition de la thériaque. Matthiole étoit pour qu'on l'admît, & prétendoit qu'il n'avoit rien de venimeux.

Outre les especes précédentes de *donoric*, Dale fait mention des trois suivantes.

1. *Doronicum*, Offic. *Doronicum*, Cod. Med. 46. *Doronicum Officinarum*, Rupp. Flor. Jen. 141. *Doronicum vulgare*, Park. 319. Raii Hist. 1. 274. *Doronicum majus*

majus, *Officinarum*, Ger. 600. Emac. 759. Hist. Oxon. 3. 127. *Doronicum*, *radice scorpii*, C. B. 184. Dill. Cat. Gis. 83. Tourn. Inst. 487. *Aconitum Pardalianches*, Mont. Plant. var. Ind. 35. *Doronic*. Dale.

Il y a des Auteurs qui se sont imaginé trouver quelque ressemblance entre les racines de ce *doronic* & le scorpion, parce qu'elles sont fortes & épaisses à l'une de leurs extrémités, & qu'elles sont étroites à l'autre, avec un grand nombre de fibres sur les côtés. Ses feuilles les plus basses ont de longs pédicules, & ressemblent aux feuilles de la violette, sont d'un verd pâle, velues, douces & molles au toucher. Sa tige s'éleve à un pié ou un peu plus de hauteur ; elle est cannelée & tant soit peu veluë. Les feuilles dont elle est ornée n'ont point de pédicule : elle est divisée en 2 ou 3 branches, dont chacune porte à son sommet une fleur jaune assez large & assez semblable au *chrysanthemum*, ou au souci : mais ses pétales sont plus étroits, ils tombent en duvet, & ce duvet contient de petites semences longues & noires. Cette plante croît en différens endroits des Alpes, & fleurit en Mai.

Sa racine seule est médicinale : mais on en fait rarement usage. Les uns la regardent comme un spécifique contre le poison du scorpion ; d'autres en parlent comme d'un poison même, & assurent qu'elle fait mourir les chiens, les loups & les autres animaux. Ceux qui seront curieux de voir les raisons qu'on apporte de part & d'autre, n'auront qu'à consulter Lobel & Matthiole. Miller, *Bot. Off.*

2. *Doronicum minus*, Offic. Ger. 600. Park. 319. Raii Hist. 1277. *Doronicum minus*, Offic. Ger. Emac. 759. Hist. Oxon. 3. 127. *Doronicum plantaginis folio*, C. B. 184. Tourn. Inst. 487. *Doronicum folio ferè plantaginis oblongo*, J. B. 3. 18. Chab. 339. *Petit doronic*.

Ses racines, surtout celles qui sont vieilles, sont des tubercules longs d'environ un pouce, larges de sept ou huit lignes, voutés sur le dos, relevés de quelques arrêtes en demi-cercles semblables à de petites écailles. Ces tubercules peuvent être comparés par leur figure à un scorpion ; car ils sont accompagnés de chaque côté de deux ou trois paires de fibres grumelées & comme écailleuses, épaisses de deux ou trois lignes, terminées en pointe, assez semblables aux pattes d'un scorpion. La queue est représentée par une longue fibre qui n'est pourtant pas courbée, mais qui trace & qui sert à multiplier cette plante. La partie opposée à la queue s'allonge en forme de cou écailleux, qui soutient une petite racine faite comme la premiere. Du dessus de ces racines naissent des fleurs plus ou moins menues, longues de trois à quatre pouces, peu chevelues : les racines sont charnues, d'un blanc sale, douces d'abord comme la réglisse, mais ensuite elles laissent je ne sai quelle impression d'amertume. Les feuilles sortent ordinairement des jeunes tubercules : leur pédicule est blanc, large de trois ou quatre lignes, velu, plus retréci jusqu'à deux lignes, sillonné, verd-pâle, arrondi & anguleux sur le dos. Ces feuilles sont semblables à celles du plantain ordinaire, vénéés à peu près de même, insipides, mêlées d'un peu d'acreté, longues de quatre pouces sur trois de large, molles, d'un verd-pâle, parsemées de poils très-courts, avec les bords ondés & crenelés légerement. Les tiges ont environ 2 piés de haut, sont épaisses de deux ou trois lignes, cannelées, velues, accompagnées de quelques feuilles alternes & fort écartées les unes des autres. Ces feuilles les entourent par deux ailes en oreillons, au lieu que celles d'embas n'ont point d'oreilles. Les feuilles des tiges sont ordinairement échancrées de chaque côté ; les dernieres sont étroites & pointues. Chaque tige soutient une fleur jaune du diametre de deux pouces ; le disque en est convexe, large de huit ou neuf lignes, composé de plusieurs fleurons, hauts de trois lignes, fistuleux : ils poussent de leur fond un filet fourchu, dont les cornes sont recourbées, & qui s'échappe au travers d'une gaine cannelée. La couronne de cette fleur est formée par un rang de demi-fleurons, longs d'environ neuf lignes, larges d'une ligne & demie, émoussés, crenelés à la pointe. De leur base qui est fistuleuse, s'éleve aussi un petit filet fourchu. Les fleurons & demi fleurons portent chacun sur un embryon verdâtre, qui devient une graine cannelée, noirâtre, longue d'une ligne, garnie d'une aigrette blanche, longue de deux lignes & demie. Tournefort.

3. *Doronicum radice dulci*, C. B. Pin. 184. Chom. 313. Raii Hist. 1. 275. Tourn. Inst. 487. *Doronicum*, *folio subrotundo*, *serrato*, J. B. 3. 17. Hist. Oxon. 3. 127. *Doronicum brachiatâ radice*, Park. Theat. 320. *Doronicum radice repente*, Ger. 621. Emac. 760. *Doronic rampant*.

Les Chasseurs & les Bergers qui vivent sur les montagnes, & qui appellent cette plante du nom de racine de bouc sauvage, la regardent, ainsi que la grande espece de *doronic*, comme un remede excellent contre le vertige. Ils attribuent la même propriété à l'oreille d'ours à fleurs jaunes, & ils prétendent qu'elle sert beaucoup à fortifier. Ray, *Hist. Plant.*

DORPESTOS, δόρπηστος ; *le souper*, ou le tems du *souper*.

DORPOS, δόρπος. Voyez *Dorpestos*.

DORSALIS TABES, espece d'*atrophie*. Voyez *Tabes*.

DORSIFERÆ PLANTÆ, de *dorsum*, dos, & de *fero*, porter. On donne cette épithete à une espece de capillaire qui n'a point de tige, & qui porte sa semence sur le revers de ses feuilles.

DORSTINEA ; nom d'une plante dont le contrayerva est la racine.

Le Pere Plumier lui a donné ce nom de celui du Docteur Dorsten, Medecin Allemand, qui a publié une histoire des Plantes *in-folio*.

Voici ses caracteres :

Elle a un placenta épais, charnu, plat, & situé verticalement. Ce placenta porte plusieurs fleurs à pétales, auxquelles succedent des semences rondes, assez semblables à celles du gremil.

Ses especes sont,

1. *Dorstinea*, *dentariæ radice*, *spondylii folio*, *placenta ovali*, Houst. *Contrayerva à racine de dentelaire*, *à feuille de berce*, & *à placenta ovale*.

Nous avons déja fait mention de cette plante sous le nom de *Contrayerva radix* de Jean Bauhin.

2. *Dorstinea dentariæ radice*, *folio minus laciniato*, *placenta quadrangulari & ondulata*, Houst. *Contrayerva à racine de dentelaire*, *à feuille moins découpée*, & *à placenta quadrangulaire & ondé*.
3. *Dorstinea spondylii folio serrato*, *placenta quadrangulari*, *radice dentariæ*. *Contrayerva à racine de dentelaire*, *à feuille découpée*, & *semblable à celle de la berce*, & *à placenta quadrangulaire*.

Nous avons déja fait mention de cette plante sous le nom de *Contrayerva Officinarum*.

La derniere de ces plantes a été découverte par le savant Houstown aux environs de l'ancienne Veracruz dans la nouvelle Espagne. La seconde par le même, dans un terrain pierreux aux environs de Campechy ; & la troisieme par M. Robert Millar, dans l'Isle de Tobago, où elle est fort commune. On se sert indistinctement, soit

en Medecine, soit pour la teinture, des racines de ces trois especes.

Ces plantes sont maintenant fort rares en Europe, & on s'est servi de leurs racines pendant long-tems, sans savoir qu'elles leur appartinssent. C'est M. Houstown qui a le premier découvert que le Contrayerva étoit la racine de la *Dorstinea dentaria, radice sphondyli folio, placenta ovali*.

Quoique le Pere Plumier ait découvert une des especes de *dorstinea*, & qu'il ait nommé le genre; il ne fait aucune mention de la particularité que nous venons de rapporter, & il paroît l'avoir ignorée. MILLER, *Dictionn.* Vol. II.

DORSUM, *Dos*.

Nous entendons communément par gibbosité ou bosse, une infléxion contre nature de l'épine du *dos*, soit dans une direction perpendiculaire à la surface du *dos*, soit latéralement. Les enfans sont plus sujets à cet accident que les adultes; & il provient plus fréquemment de causes extérieures, que de causes internes. Car il est presque impossible que les os tendres & mous des enfans, ne soient violemment offensés & recourbés, soit par des chutes, soit par des coups, soit par des corps mal faits, ou autres causes semblables. Ce n'est pas que la gibbosité ne puisse avoir aussi des causes internes; comme lorsque les ligamens qui soutiennent les vertebres du *dos* sont devenus trop flasques & trop lâches, lorsque la carie est dans les vertebres mêmes, ou lorsqu'il y a contraction contre nature dans les muscles de l'abdomen. Nous trouvons dans la Chirurgie de Gouey, une preuve singuliere de la possibilité de la distortion & de l'incurvation de l'épine du *dos*, par la derniere de ces causes. Comme les os ou les vertebres du *dos* acquierent tous les jours de la solidité, & se confirment tous les jours dans la figure & l'attitude qu'ils ont, à moins qu'on ne porte un secours prompt aux personnes menacées de bosse, il ne faut pas se promettre de pouvoir les redresser. Ceux qui seront un peu versés dans l'œconomie animale, ne seront point étonnés que les bosses invétérées soient ordinairement incurables. En prenant des mesures promptes & convenables, on parvient quelquefois à une guérison parfaite, ou du moins à rendre le défaut de conformation plus léger & plus supportable. Dans les cas de cette nature, ce que l'on peut faire de mieux, c'est de faire porter aux enfans menacés de bosse, des corps garnis de plaques de fer ou de cartons forts ou de baleine, avec des bandages, surtout dans les endroits où la bosse promine. Il ne faut leur ôter ces corps ni le jour ni la nuit, jusqu'à ce qu'il n'y ait aucun danger que le mal empire & devienne plus considérable. Les Chirurgiens ont inventé un instrument dont ils se servent en pareil cas. Cet instrument a la figure d'une croix, voyez la *fig.* 5. *de la Planche X. du II. Vol.* on applique sur le dos la partie *A*, *A*, sur le cou la partie *B*, *B*, & sur les épaules les parties *C*, *C*, & *D*, *D*; & la partie *E*, *E* s'attache fermement autour du ventre. Par ce moyen l'épine du dos est tenue droite, & garantie d'une plus grande inflexion. Si l'on a soin de tenir cette croix appliquée constamment aux enfans, ou ils reprendront peu à peu leur premiere forme, ou du moins leur difformité n'augmentera pas. Il faut avoir soin en même-tems de frotter fréquemment la partie avec de l'eau de la Reine de Hongrie, l'esprit de lavande, le *spiritus matricalis* décrit dans la Pharmacopée de Leyde ou quelqu'autre esprit corroboratif. Il ne seroit pas non plus hors de propos d'appliquer quelque emplâtre de la même nature, comme l'oxycroceum, l'opopeldoc, l'emplâtre pour les nerfs de Vigo, & autres semblables, sans négliger les remedes internes convenables & propres, tant à fortifier les membres infirmes & foibles, qu'à évacuer les humeurs peccantes & superflues. Voilà les mesures que je crois qu'il faut prendre pour dissiper les bosses, & je ne doute point qu'on n'en éprouve d'heureux succès, à moins qu'elles ne soient invétérées. HEISTER, *Institut. Chirurgicale.*

DORYCNIUM.

Voici ses caracteres.

Sa feuille est divisée en cinq segmens & les divisions vont jusqu'au pédicule; ensorte qu'on prendroit ces segmens pour autant de feuilles; sa gousse est courte, & ne contient qu'une seule semence semblable à celle du *barba Jovis*.

Boerhaave ne fait mention que de la seule espece suivante de *dorycnium*.

Dorycnium, Monspeliensium, Lob. Ic. 51. *Dorycnium; Monspessulanum, fruticosum*, J. B. I. 388. *Lotus, Polyceratos frutescens incana, siliculis subrotundis, erectis.* M. H. 2. 178. *Trifolium album angustifolium, floribus velut in capitulum congestis*, C. B. P. 329. H. R. D. *Trefle de Montpellier.* BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.* Vol. II.

On trouve cette plante dans des lieux pierreux aux environs de Montpellier. RAY.

DORYCNIUM IMPERATI. Voyez *Convolvulus major, rectus, Creticus, argenteus.*

DOS

DOSIS, δόσις, de δίδωμι, *donner*; *une dose*, ou la quantité d'un remede qu'il est à propos de faire prendre en une seule fois.

DOSITHEI PASTILLUS, *Pastille de dosithée*, Aëtius & Myrepse en font mention; l'un *Tetrabib. III. Serm.* 1. *cap.* 63. & l'autre *Serm.* 41. *cap.* 78.

DOT

DOTHIEN, δοθιὴν, *Furoncle*, espece de tumeur inflammatoire. Voyez *Furunculus.*

DOU

DOUGLASSIA, plante ainsi nommée par le Docteur Houstoun en mémoire du Docteur Douglas.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est anomale, & n'est composée que d'une feuille, dont la partie inférieure est tubuleuse, & dont la partie supérieure est étendue & divisée en cinq segmens. Son fruit qui est à peu près rond a deux parties qui contiennent deux semences.

Nous ne connoissons jusqu'à présent qu'une espece de *douglassia*.

Douglassia, frutescens & spinosa, ligustri folio; flore albo; Houst. *Paliuro affinis, ligustrifolia, spinosa, flore monopetalo difformi; fructu sicco subrotundo*, Sloan. Cat. Jam. *Douglassia épineuse, en arbrisseau, à feuille de troesne; & à fleur blanche.* MILLER, *Dict.* Vol. II.

DRA

DRABA, nom que l'on donne au *thlaspi*, au *lepidium*, au *leucoium*, & à différentes sortes d'*hesperis*.

DRACATIUM, *Plomb.* RULAND.

DRACMA, *dragme.*

Les Grecs faisoient usage de *dragmes* dans les sommes qu'ils comptoient, soit en traitant entre eux, soit dans

leur commerce avec les Romains, & les Romains se servoient de *nummi sestertii*, ainsi qu'on voit dans presque tous les Auteurs, mais surtout dans Plutarque.

La *dragme* est la centieme partie d'une mine.

Δραχμὴ ou δραγμὴ vient de δράπτομαι, prendre avec la main, comme qui diroit une poignée d'oboles, dont la valeur eût été celle de la *dragme*.

La *dragme* est un poids, ainsi qu'une monnoie. La dragme Attique passe communément, pour être de la même valeur que le denier. Il y avoit des deniers chez les Romains, ainsi que des dragmes chez les Grecs d'or & d'argent. Mais dans les comptes où l'on emploie la *dragme*, sans spécifier s'il est question de la *dragme* d'or ou d'argent; il faut entendre la *dragme* d'argent.

Le savant Evêque Hooper, fait varier la valeur de la *dragme* Attique, selon les différens siecles. Sa plus haute valeur, rélativement au poids de la mine de Solon, étoit, selon lui, de 68, 4 grains; mais il convient qu'elle descendit dans la suite environ à 62, 57 grains. C'est sur cette *dragme*, & sur l'égalité de sa valeur au denier Romain que sont fondés tous les calculs auxquels les Auteurs classiques ont donné lieu. Nous ne nous donnerons pas la peine d'y rapporter les différentes altérations que l'exactitude exigeroit, relativement aux différens Auteurs où ces mesures se trouvent. Mais si la supposition de l'égalité de la *dragme* au denier Romain est vraie, & que le Lecteur veuille pousser l'intelligence des anciens Auteurs aussi loin qu'elle peut aller; il n'a qu'à suivre le calcul suivant, où la valeur de la *dragme* & son évaluation, ainsi que son poids, se trouve depuis soixante-dix grains, jusqu'à son plus petit poids & à sa moindre valeur, selon le calcul de l'Evêque Hooper.

POIDS.	VALEUR.		
Grain.	Denier.		
70	8	3	
68, 4	8	2	$\frac{1}{5}$
65, 5	8	0	$\frac{3}{4}$
62, 57	7	3	$\frac{2}{7}$

La *dragme* étoit divisée en dix-huit κεράτια, ou siliques, & en six oboles. Il y avoit différentes *dragmes* en différentes contrées.

La *dragme* d'*Ægine* passe communément pour valoir $1\frac{2}{3}$ d'une *dragme* Attique, ou 100 boles Attiques. Les Atheniens l'appelloient παχεῖαν ou forte. C'étoit chez eux la paye d'un Cavalier. Hippocrate en fait mention fréquemment.

Il y avoit la *dragme Corinthienne*, dont la valeur ne nous est pas bien connue. Quelques Auteurs la supposent égale à la *dragme* Attique.

La *dragme Egyptienne* valoit, selon Cléopatre, une obole, ou la sixieme partie d'une *dragme Attique*.

On avoit aussi frappé plusieurs monnoies, qui toutes étoient parties multiples de la *dragme*; comme la *semidragme*, le *didragme*, le *tridragme*, & le *tetradragme*, qu'on appelloit le γλαυξ, ou la *chouette*, le *pentadragme*, & l'*hexadragme*. On trouve dans quelques Auteurs le mot de *pentecontadragme*; cette piece valant cinquante *dragmes* devoit être fort large, si elle étoit d'argent.

Lorsque le mot Ἀργυρίω est à côté d'un nombre; c'est une marque qu'il s'agit de *dragmes*.

La *dragme* étoit $\frac{1}{8}$ de l'once & $\frac{1}{100}$ de la mine. Quoiqu'à parler vrai, il pourroit bien être que les Grecs eussent emprunté des Romains la maniere de compter par onces & par *dragmes*; car la *dragme* se divisoit anciennement en 6 oboles, comme on voit dans Suidas; δράχμα ἓξ ὀβολῶν. Le *didragme*, l'*hémidragme*, &c. étoient des poids, ainsi que des monnoies. Les Grecs se servoient de l'expression τρίτον, ἡμιδραχμον, ainsi que de τρίτον ἡμιτάλαντον, pour signifier $2\frac{1}{2}$ *dragmes*.

Hippocrate divisoit la *dragme* que je suppose être la *dragme* Attique, excepté dans les endroits où il avertit du contraire, en six oboles, selon la maniere ordinaire de compter dans la Grece; & c'est sans doute à son imitation que Celse divise le denier qu'on a toujours supposé être égal à la *dragme* en six parties.

L'exact & savant Hooper, Evêque de Bath & de Weils, observe que lorsque les Medecins parlent de *dragme* dans leurs ordonnances, ce n'est point relativement au poids, mais à la monnoie courante de leur tems. Il suppose que le denier portoit 64 grains, au lieu que selon mon calcul, il n'en porte que $62\frac{22}{49}$, peut-être a-t-il raison. Nous différons ensemble de quelque chose dans l'évaluation que nous avons faite des poids Anglois, & nous n'établissons pas le même rapport entre les deux livres que nous avons, dont l'une s'appelle livre *de poids*, & est de seize onces, & l'autre livre *Troïenne* est de douze onces. On convient que l'once Romaine est égale à l'once de la premiere de ces livres. Or la livre Romaine étant composée de douze onces, & celle que nous appellons *de poids*, de seize: il s'ensuit que la livre Romaine étoit les $\frac{3}{4}$ de cette derniere livre. Mais l'Evêque Hooper fait la proportion de la livre appellée *de poids*, à la livre appellée *Troïenne*, comme 175 à 144; rapport peut-être plus exact que le mien. Selon le Docteur Wibett, que Jonas Moor cite comme fort exact; la premiere de ces livres n'est à l'autre que comme 17 à 14, & conséquemment l'once Romaine, ou l'once de la livre que nous appellons *de poids*, à l'once de la livre que nous appellons *Troïenne*; comme 51 à 56. Selon l'Evêque Hooper, l'once Romaine est de 437, 5 grains de la livre que nous appellons *Troïenne*.

La livre de Paris est de 16 onces & l'once est égale à 472, 5 grains de la livre que les Anglois appellent *Troïenne*. La livre des Medecins est de 12 de ces onces; par conséquent elle vaut 567 0 grains de la livre *Troïenne*; elle est donc plus petite qu'elle de 90 grains; leur once plus petite que la *Troïenne* d'environ $7\frac{1}{2}$ grains, & leur *dragme* qui n'est que la huitieme partie de leur once, plus petite que la *Troïenne* de $\frac{15}{16}$ d'un grain.

Mais en mettant 576 grains dans leur once, la différence dans la quantité du grain, ne fait qu'augmenter; car 105 grains *Troïens* font 128 des leurs. ARBUTHNOT, *des Poids & des Mesures*.

DRACHUM, terme obscur de Paracelse, *Phil. Lib. IV. Tract.* 1. *cap.* 3. *in fin.* il paroît entendre par-là la derniere dissolution des élémens de l'eau, ou sa consommation totale. CASTELLI.

DRACO, l'*Estragon*.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles qui sont à peu près semblables à celles de l'hysope, naissent alternativement sur ses branches; les plus basses sont divisées, & les supérieures sont entieres. Ses fleurs sont petites, ont un disque & forment un long épi.

Boerhaave n'en rapporte que l'espece suivante.

Draco, herba, Germ. 193. Emac. 249. Hist. Oxon. 3. 33. Boerh. Ind. A. 127. Raii Hist. 1. 373. *Dracunculus*, Offic. *Dracunculus, hortensis*, C. B. 98. *Dracunculus hortensis sive tarchon*; J. B. 3. 184. Chab. 168. *Draco, herba, sive tarchon & dracunculus hortensis*, Park. Parad. 500. *Abrotanum, lini folio acriori & odorato*, Tourn. Inst. 459. *Abrotanum, mas; lini folio acriori & odorato*, Elem. Bot. 364. *Estragon*.

L'*estragon* pousse un grand nombre de tiges rondes, pleines de branches & garnies de feuilles longues, étroites, unies, luisantes, assez semblables à celles de l'hysope, mais plus pointues par le bout. Ses tiges ont à

leur sommet des fleurs petites, verdâtres & assez semblables à celles de l'absinthe; mais elles sont plus rares, plus clair-semées & placées sur des pédicules plus longs. Ses feuilles ont une odeur & un gout assez forts & qui tiennent un peu du gout & de l'odeur du fenouil. On cultive cette plante dans les jardins, & elle fleurit aux mois de Juillet & d'Août.

Ses feuilles dont on fait principalement usage sont échauffantes, dessiccatives & bonnes pour ceux qui ont l'estomac froid; c'est pourquoi on les fait entrer dans les salades. Elles chassent les vents, provoquent les urines & les regles; mais on s'en sert rarement en Medecine. Miller, *Bot. Offic.*

Comme cette plante est extraordinairement acre, il n'y a aucun lien de douter qu'elle ne soit très-propre à échauffer, dessécher, diviser, ouvrir & digérer. C'est pourquoi on peut assurer avec Matthiole, qu'elle est bonne pour les estomacs froids; elle excite l'appétit, dissipe les flatulences, fortifie les membres, provoque les urines & les regles, & leve les obstructions. Mâchée, elle attire la pituite & fait cracher, ainsi que la pyrethre. Ce qui fait qu'elle calme les maux de dents, & qu'elle purge les cerveaux humides. On trouve dans Lobel que les Anglois font un grand cas de son eau distilée pour se garantir de la peste, provoquer les sueurs & digérer la pituite. Si nous considérons l'acreté de cette plante, & la force avec laquelle elle picote la langue, nous ne pourrons nier que ce ne soit un échauffant très-puissant. Ray, *Hist. Plant.* 373.

Draco marinus, Offic. Bellon. de Aquat. 215. *Draco*, Jonf. de Pif. 60. Charlt. de Pif. 27. Aldrov. de Pif. 255. Rondel. de Pisc. 1. 300. *Draco*, Gesn. de Aquat. 77. Salv. de Aquat. 72. Raii Icht. 288. Ejusd. Synop. Pif. 91. *Le dragon de mer.*

Ce poisson se pêche dans l'Occean & dans la Méditerranée. Les cendres récentes de sa tête & de ses os sont le seul remede qu'on en tire. Rondelet assure que celles de la tête sont bonnes contre toute sorte de poisons; & Pline écrit que les scarifications faites aux gencives avec une arête de ce poisson, calment le mal de dent.

Draco, *sylvestris*, est le nom de la *ptarmica vulgaris folio longo*, *serrato*, *flore albo.*

DRACOCEPHALO-AFFINIS, la *Moldavica Americana trifolia odore gravi.*

DRACOCEPHALON, *melisse bâtarde*,

Voici ses caracteres.

Son calyce est long & tubuleux, & ses feuilles plus étroites que celles du pêcher. Le casque de la fleur est creux, entier, s'ouvrant & se fermant. Sa barbe est divisée en trois segmens, & chaque segment en deux; ces segmens forment deux especes de mâchoires, ensorte que toute la fleur représente la gueule ouverte d'un dragon ou plutôt est semblable à la digitale. Ses fleurs croissent en petites guirlandes; deux ou trois forment la guirlande, & elles sont placées aux nœuds des tiges.

Boerhaave ne parle que de l'espece suivante.

Dracocephalon, *Americanum*, Breyn. Prod. 1. 34. *Dracocephalus*, *angustifolius*, *folio glabro serrato*, M. H. 3. 417. *Pseudo-digitalis*, *foliis dentatis Persicæ*, Boc. Rar. 11. *Digitalis Indica*, *angustifolia*, *profundè serrata*, *Persicæ folio*, H. R. Par. *Digitalis Americana purpurea*, *folio serrato*, A. R. Par. 79. H. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.* Vol. I. p. 176.

DRACONIS SANGUIS, *sang de dragon.*

C'est la gomme de l'arbre appellé

Draco arbor, Ger. 1339. Emac. 1523. Park. Theat. 1531. J. B. 1. 402. Chab. 30. C. B. Pin. 505. Raii Hist. 2. 1598. Jonf. Dendr. 288. *Ezquahduitl*, Hern. 59. *Palma*, *prunifera*, *foliis yuccæ*, *fructu in racemis congestis*, *cerasiformi*, *duro*, *cinereo*, *pisi magnitudine*, *hujus lacryma sanguis draconis dicta*, J. Com. H. Amst. 261. Cat. Jam. 179. Sloan. Hist. 1. 20. Pluk. Almag. 277. Hort. Beaun. 33. *Palma foliis longissimis*, *pendulis absque ullo pedunculo ex caudice glabro enatis*, Boerh. Ind. A. 2. 169. *Sang de dragon.*

Cet arbre croît dans l'Isle de Portosancto, qui est une des Canaries, & dans l'Isle de Madere. Le *sang de dragon* est une résine d'un rouge brun qui se fond aisément sur le feu & qui s'enflamme lorsqu'on l'y jette. Broyée, elle paroît de couleur de sang. Elle est résineuse & astringente au gout. On en trouve chez nos Droguistes de deux sortes qui ne different entre elles qu'en ce qu'elles sont plus ou moins pures. La plus estimée est celle qu'on nous apporte en goutte & qui est enveloppée dans des feuilles.

Elle desseche puissamment, elle est astringente & répercussive. On en fait principalement usage pour l'extérieur, lorsqu'il s'agit de sécher des fluxions, d'arrêter des hémorrhagies, de consolider des plaies & de raffermir les dents chancelantes. Schroder.

Les savans s'accordent généralement à regarder le *sang de dragon* des modernes, comme le cinnabre de Dioscoride. Le minium est, selon Ray, *Hist. p.* 1598. le cinnabre des derniers anciens. Cet Auteur s'accorde avec Parkinson, pour rejetter comme une pure fable, ce que Monard rapporte du fruit de l'arbre du *sang de dragon*, savoir que la nature y a imprimé la figure du *dragon.* Dale.

Le *sang de dragon* pris intérieurement est un grand astringent & un puissant dessiccatif. M. Helvétius le méloit avec de l'alun en poudre & en faisoit des pilules pour la diarrhée, les hémorrhagies & autres maladies semblables: mais il faut avant que d'ordonner ces pilules, faire précéder la saignée & autres préparations. Le *sang de dragon* se dissout parfaitement dans l'esprit de vin. Les Hollandois le contrefont avec de la gomme arabique, de l'alun dissous dans de l'eau & du bois du Brésil pour lui donner la couleur convenable. Il ne faut point ordonner cette substance factice intérieurement; il n'y a que les Peintres qui en puissent faire usage. Geoffroy.

Le *sang de dragon* produit par l'arbre dont nous venons de faire mention, passe pour le plus grossier. Le meilleur est celui que donne le *draco arbor*, *Indica*, *siliquosa*, *populi folio angsana*, *vel angsana Javanica*, Commelin, *Hort. Amst.* Voyez *Angsana.*

Cet Auteur prétend que cet arbre produit le *sang de dragon* en goutte: mais ceux qui ne sont point de son avis pensent qu'il ne vient sous cette forme que de l'*arundo farcta Indiæ Orientalis sanguinem draconis manans.*

Le *draconis sanguinem fundens*, *foliis & caudice undique spinis nigris armata*, du Docteur Sherard, est une autre plante qui donne une troisieme espece de *sang de dragon.* Elle porte un petit fruit écailleux dont on tire par infusion dans l'eau chaude, une matiere rouge qui se précipite, & qu'on met par l'évaporation en petites masses qu'on appelle gouttes, & qu'on nous apporte enveloppées dans des feuilles de palmier. Miller, *Bot. Offic.*

Draconis sanguis, ou *herba draconis*, ou *lapathum folio acuto rubente*, espece de patience sauvage.

DRACONITES, DRACUNTIAS, DRACHATES, δρακοντίας λίθος, pierre précieuse engendrée dans la tête du dragon, mais qu'on ne peut obtenir qu'en coupant la tête à cet animal pendant qu'il est en vie. C'est pourquoi on tâche de le surprendre endormi. Solæus a

écrit que ceux qui la cherchent se mettent dans des chariots de chasse, répandent devant le dragon des drogues soporiferes, & se procurent par ce moyen l'occasion de le tuer. On dit que la *draconite* est blanche, transparente, & ne peut être polie ni travaillée. PLINE, *Lib. XXXVII. cap.* 10.

D'autres Auteurs prétendent qu'on la trouve quelquefois dans la tête de l'hydre & du chelydre, deux especes de serpent aquatique.

Ruland lui attribue la vertu de garantir de toute sorte de poison, & de guérir les morsures de tous les animaux venimeux : mais tout ce qu'on dit de cette pierre n'est que fable & imposture.

DRACONTHEMA, de δράκων, *dragon*, & de αἷμα, *sang*; *sang de dragon*. Voyez *Draconis sanguis*.

DRACONTIA, DRACONTIUM. Voyez *Dracunculus*.

DRACONTIDES, δρακοντίδες; nom que Rufus d'Ephese dit avoir été donné à quelques veines qui partent immédiatement du cœur. RUFUS D'EPHESE, *Lib. I. cap.* 33.

DRACONTIUM. Voyez *Dracunculus*, *Polyphyllus*.

DRACUNCULI, petits vers longs qui s'engendrent dans les parties musculeuses des bras & des jambes, qu'on appelle *vers de Guinée* ou *dragoneaux*.

Plutarque cite dans ses *Symposiaques*, *Lib. VIII. cap.* 9. Agatharchides. Cet Auteur, dit-il, qui a traité de ces animaux, nous apprend que les peuples qui habitent les environs de la mer rouge en sont fort tourmentés en certains tems. Plutarque les appelle δρακόντια μικρά, ou petits dragons, & il ajoute qu'ils s'engendrent dans les bras & dans les jambes, qu'ils percent la peau & montrent la tête; mais que si on vient à les toucher ils rentrent dans les muscles & causent une inflammation insupportable.

Agatharchides vivoit sous le regne de Ptolomée Philometor, & ce Prince régnoit l'an du monde 3770. VOSSIUS, *de Historia Græca*. STRABON, *Lib. XIV*. LE CLERC, *M. H.*

Le Docteur Freind s'est donc trompé, lorsqu'il a dit qu'Aëtius est le premier qui ait parlé des *dragoneaux*. C'est une espece de vers semblables aux vers communs, quelquefois petits, quelquefois grands, qui se nourrissent dans les jambes, & quelquefois dans les parties musculaires du bras. Cette maladie attaque principalement les enfans & se voit très-souvent dans l'Ethiopie & dans les Indes. Ces vers se remuent sous la peau, sans causer aucune douleur. Au bout d'un certain tems il se fait une suppuration vers l'endroit où est l'extrémité du ver. La peau s'ouvre & la tête de l'animal paroît. Il faut toujours laisser le ver sortir entierement, ou de lui-même, ou par le moyen d'un cordon; ou par l'incision; car s'il vient à se rompre & qu'il en reste quelque partie en arriere, elle cause de vives douleurs. Paul Eginete propose une autre maniere de tirer ce ver, mais la meilleure est celle de lier le bras avec un cordon; de renfermer le ver entre deux ligatures & de l'empêcher par ce moyen, soit d'avancer, soit de reculer. En la suivant on ne s'exposera point à le rompre. Pendant l'opération on aura soin de fomenter l'endroit avec de l'hydromel & de l'huile dans laquelle on aura fait bouillir l'absinthe. On s'interdira surtout toute substance acrimonieuse & capable d'exciter l'inflammation. AETIUS, *Tetrab. IV. Serm.* 2. *cap.* 85. d'après *Leonidas*.

Dans l'Inde & dans les contrées situées au septentrion de l'Egypte, de certains petits animaux semblables à des vers, qu'on appelle *dragoneaux*, s'engendrent dans les parties musculaires, comme les bras, les cuisses & les jambes, & se logent dans les côtés des enfans, sous la peau, à travers laquelle on s'apperçoit évidemment qu'ils se meuvent. Au bout de quelque tems il se fait une suppuration vers l'endroit où est l'extrémité du ver. La peau s'ouvre & la tête de l'animal paroît. Si vous tentez de le tirer, vous excitez de vives douleurs, mais surtout s'il vous arrive de le rompre. Il y en a qui conseillent de lui attacher un morceau de plomb dont le poids l'entraîne peu à peu : mais d'autres condamnent cet expédient, & disent que le poids du plomb est capable de rompre le ver, & d'exposer le malade à des douleurs violentes; c'est pourquoi ils ordonnent de mettre la partie affectée dans de l'eau chaude, ajoutant que la chaleur contraindra le *dragoneau* à se montrer & fournira l'occasion de le tirer par morceaux avec les doigts.

Soranus prétend que le *dragoneau* n'est point un animal; mais quelque substance concrete, telle qu'un nerf, & que le mouvement qu'on lui attribue est purement imaginaire. Quoiqu'il en soit, que cette opinion soit vraie ou fausse, Soranus, Leonidas & les autres, s'accordent tous à le traiter par des bains d'eau chaude & par des cataplasmes digestifs, préparés avec l'hydromel & la farine d'orge ou de froment. Ils approuvent tous l'application d'emplâtres de la même nature que ces cataplasmes. Ils recommandent particulierement celle qui est composée de miel & de baies de laurier. Que le *dragoneau* soit un animal ou quelque substance concrete, l'usage de ces remedes le fera tomber en mortification; & s'il n'est point expulsé par la suppuration, on ouvrira la partie & on l'en débarrassera. Cela fait on pansera la plaie & on finira la cure par la voie de la suppuration. PAUL EGINETE, *Lib. IV. cap.* 59.

Ce ver est quelquefois extremement long. Il a communément dix ou quinze palmes. Albucasis dit en avoir vu un de vingt. Et Rhases rapporte qu'une personne en eut quarante dans le corps & fut guérie. On peut trouver dans des Auteurs plus modernes un grand nombre d'endroits où ce sujet est traité. Comme cette maladie étoit fort commune à Médine, les Arabes l'on appellée *vena Medinensis*, & ils lui donnerent ce nom de veine, parce qu'ils douterent comme avoit fait auparavant Soranus, si au lieu d'un animal vivant, ce n'étoit point plutôt une substance concrete telle qu'un nerf. Aussi Avicenne opposé à Paul ne met point cette maladie dans la catégorie des vers, mais dans celle des abscès. Ils se trompoient certainement en cela; & Leonidas appelle en propre terme ce ver un animal. Cette maladie nommée *vena Medinensis*, est supposée par plusieurs autres & même par M. le Clerc dans son Supplément, être la même chose qu'une autre maladie décrite par les Arabes, & appellée *affectio Bovina*; maladie qui vient d'un petit ver qu'on trouve souvent dans les vaches. Mais Aëtius en distingue nettement deux sortes, une grande & une petite; & Albucasis traite de ces deux maladies différentes dans deux chapitres séparés, où les descriptions qu'il en donne ne sont point du tout les mêmes.

Cette maladie est souvent suivie de fievre pendant deux ou trois jours, & quelquefois il survient de terribles symptomes & des abscès qui demandent plusieurs mois pour être guéris. Elle est très-commune en Guinée, & surtout parmi les naturels du pays. Kempfer l'a trouvée de même à Ormus, sur le Golfe Persique. C'est pourquoi il l'a appellée *dracunculus Persarum*. Cette maladie est aussi en Tartarie. Kempfer observe que cette maladie est plus commune dans les pays chauds & particulierement dans l'été, & il attribue la production de ces vers à la stagnation des eaux de pluie dont on fait des amas dans ces pays-là. Il est plus aisé, dit-il, d'être guéri de cette maladie dans le climat où elle est née. Il a vu ce vers deux fois en vie, & il décrit amplement la maniere de le tirer; elle est la même que celle dont se servent nos Chirurgiens dans les Indes Occidentales, auprès des Negres qui en sont attaqués.

Pour se préserver du *dragoneau*, il faut avoir égard aux Pays où l'on est, & aux alimens dont il s'engendre; & se servir des moyens capables d'en détruire la cause. Ces moyens sont l'évacuation du sang corrompu par l'ouverture de la basilique ou de la saphene, aux environs de la partie affectée, avec des cathartiques convenables, tels que le sirop de myrobolans, la décoction

d'épithym, les pilules cochiées, & l'électuaire nommé *tryphera*, préparé avec le séné & la fumeterre. Il faut aussi humecter le corps par des alimens propres à cet effet, par les bains, & par un régime convenable.

Aussi-tôt que le *dragoneau* se manifestera, il sera à propos de purger, d'appliquer les sangsues & de rafraîchir la partie par des cataplasmes humectans & émolliens; tels sont ceux qui portent ce nom, qu'on fait avec des sucs exprimés avec le sandal & le camphre. Entre les remedes dont on se servira en liniment, on en prépare un fort bon avec l'aloès, le sandal, le camphre ou la myrrhe, la graine de psyllium, & le lait frais. Si la partie n'est point douloureuse, & qu'il s'éleve une petite vessie, elle sera bien-tôt réprimée; & lorsqu'elle aura disparu le malade sera considérablement soulagé en prenant une dragme d'aloès chaque jour, pendant trois jours de suite, ou en prenant une demi-dragme le premier jour, une dragme entiere le jour suivant, & une dragme & demie le troisieme jour; & en appliquant de l'aloès, ou le suc visqueux de l'aloès verd & récent, sur la partie ou à l'orifice par lequel le *dragoneau* se montre. Si ces remedes sont inefficaces & que le *dragoneau* sorte, il sera à propos de se pourvoir de quelque chose à quoi on puisse l'attacher, & autour de quoi on puisse le rouler peu à peu & sans le rompre, à mesure qu'il sortira. Ce qu'on peut employer de mieux est un morceau de plomb capable par son poids de le tirer doucement, sans toutefois emporter & rompre la partie qui lui seroit attachée. On ne doit rien épargner pour lui faciliter le passage; ainsi donc il faut fortifier le membre & dilater les pores en fomentant la partie avec de l'eau chaude, des mucilages rafraîchissans, des huiles apéritives & émollientes, une chaleur douce & subtile, enfin tout ce qui est capable de le faire glisser. Il arrive quelquefois que l'effet ne répond point au moyen que l'on prend; alors on aura recours aux linimens d'huile de violette jaune, d'huile de jasmin, & d'huile de noix de ben, appliquant ensuite une emplâtre de poix. S'il est nécessaire de faire une ouverture & que l'on puisse se promettre d'avoir le *dragoneau* entier sans aucun inconvénient, il faut la faire & le tirer. Si la méthode que nous venons de décrire n'en facilite point la sortie, & que l'ouverture soit impraticable, il faut en tenter la suppuration avec du beure; lorsqu'on l'aura putréfié par ce moyen il ne manquera pas de sortir, mais n'usez surtout d'aucuns remedes acres: ils ont converti quelquefois le mal en ulcere phagédénique. Si toutefois vous frottez peu-à-peu & tous les jours le bord de la plaie avec du sel, ou si vous faites aux parties postérieures quelque friction douce, ou si vous oignez légerement les parties d'où il vient, & où il tend, il sortira tout entier. L'effet d'une incision longitudinale & dans la direction du *dragoneau*, seroit beaucoup plus sure; en ce cas on auroit soin d'introduire une sonde par l'orifice de la plaie, de tenir les parties élevées; & lorsque l'incision sera faite, de la nettoyer continuellement, peu-à-peu & légerement avec du sel, par ce moyen il ne restera rien du *dragoneau*: mais s'il arrivoit qu'il se rompît & qu'il rentrât, il faudroit ouvrir la partie, se saisir de ce qui resteroit, & le tirer doucement, après quoi traiter la blessure comme toute autre. AVICENE.

Ce que les Modernes ont dit des *dragoneaux*, s'accorde assez exactement avec ce que nous en venons de rapporter. Nous lisons dans le Traité des Maladies des Indes Orienales du Docteur Towne, que cette maladie n'est aussi fréquente dans aucune contrée que sur la Côte d'or en Guinée, aux environs d'Anamboé & de Cormantin.

Ce ver est blanc, rond, long, uniforme dans toute sa longueur, & assez semblable au fil blanc & rond dont on fait le cordonnet. Je n'en ai vu aucun qui fut large, plat, & tel qu'ils sont décrits dans les Auteurs. Il se loge dans les interstices & dans les membranes des muscles, où il s'insinue & où il occupe en longueur quelquefois plus de cinq aunes. La douleur qu'il cause dans le commencement est fort légere: mais lorsque le tems de sa sortie est proche, la partie correspondante à l'extrémité par laquelle il se prépare à se montrer, commence à s'enfler, à battre & à s'enflammer. Il s'ouvre ordinairement un passage aux environs de la cheville du pié, à la jambe, à la cuisse, & rarement plus haut.

Les Contrées où l'on a observé que cette maladie étoit plus fréquente, sont ordinairement chaudes, brulantes & sujettes à une grande aridité; leurs Habitans font usage d'eaux croupissantes & corrompues, dans lesquelles il est vraissemblable que les œufs de ces petits animaux sont contenus; car les Blancs qui en boivent ne sont pas moins sujets à cette maladie que les Negres.

Les Chirurgiens tentent rarement l'extraction de ce ver par l'incision: mais aussi-tôt que la tumeur est parvenue à une grosseur suffisante, ils travaillent à la faire suppurer le plus promptement qu'il est possible; alors la tête du ver paroît, & afin qu'il ne vienne point à se retirer & à rentrer dans les parties, on s'en saisit & on l'attache à un petit morceau de bois. On l'entortille autour du bâton à mesure qu'il sort, & il sort quelquefois d'un pouce, quelquefois de deux, ou même davantage par jour. On prend toutes les précautions possibles pour ne le pas rompre, car lorsque cet accident arrive, il est très-difficile d'obtenir le reste; il se forme un abscès non-seulement à l'endroit où il y avoit suppuration, mais encore dans toutes les parties des muscles où sont ensevelis les restes du ver putréfié, ensorte qu'il survient en différens endroits des ulceres très-opiniâtres, & que le Chirurgien ne guérit pas sans peine.

J'observerai que pendant l'extraction du ver, il faut faire prendre au malade les meilleurs anthelmentiques, & les préparations d'aloès les plus ameres, elles hâteront sa sortie; car on a remarqué qu'il s'avançoit audehors plus promptement lorsqu'on avoit pris ces remedes qu'auparavant.

Lorsque le ver est entierement extrait, on traitera l'ulcere qui s'est fait pendant la sortie, de la même maniere que les autres ulceres communs; & il ne restera aucune affection dangereuse aux autres parties qu'il occupoit.

Il est assez rare que cette maladie considérée en elle-même & sans être compliquée, soit mortelle. J'ai moi-même fait l'extraction de neuf *dragoneaux* à une jeune Négresse & d'un tempérament assez foible, sans que ces opérations aient eu quelque suite fâcheuse. TOWNE, *Traité des Maladies des Indes Occidentales*.

J'ai fait mention à l'article *Bovina affectio*, d'une maladie qui est la seule de cette nature à laquelle l'homme soit sujet dans nos Contrées: mais comme l'*affectio bovina*, est assez fréquente dans quelques Climats, & qu'on l'a confondue avec les *dragoneaux*, j'insererai ici ce que les Arabes pensent de cette maladie.

La maladie que les Arabes & leurs Interprétes ont appellée *passio*, ou *agritudo bovina*, n'est presque pas connue en Europe, & les anciens Auteurs Grecs n'en ont pas même fait mention. Voici ce qu'en dit en propres termes Avenzoar, *Lib. II. cap. 7. Tract. 20.* Il s'engendre quelquefois un ver entre la chair & la peau, on appelle cette maladie *agritudo bovis*, *affection bovine*, parceque ce bétail y est assez sujet. Si le Medecin néglige de tuer ce ver, cette négligence ne manque point d'avoir des suites très-fâcheuses. Aussi-tôt que vous vous sentirez incommodé par cet animal, & aussi-tôt que vous serez sur de sa présence & qu'il paroîtra, brûlez les parties adjacentes avec un fer chaud; ensorte que la chaleur puisse parvenir jusqu'au ver, & soit assez grande pour le tuer. Cela fait, on traitera la brûlure ainsi que toute autre, & de la maniere suivante.

Appliquez de la charpie avec de la farine d'orge & de l'eau fraîche; servez-vous aussi du vinaigre, mais

en quantité qui ne soit pas assez grande pour causer de la douleur, & qui suffise toutefois pour porter la vertu du remede jusqu'au fond de la plaie. Lorsque la douleur sera passée, oignez la partie avec l'onguent d'Agrippa & l'huile de roses, & continuez jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de tumeur. Ensuite lavez avec de l'hydromel, & répandez de la poudre de roses. Si la chair brûlée s'est séparée, & qu'il y ait cavité, usez de quelque liniment convenable, & de poudre de roses jusqu'à ce que les chairs soient revenues, & que les parties soient consolidées. Ce traitement ne convient pas seulement au cas présent, mais il est général pour toutes les brûlures. Si le malade craint la brûlure, prenez une coque de noix de moyenne grandeur, remplissez-la de farine de lupins, de suie, de poivre, & de racine de scara, en égale quantité, & broyez & humectez avec l'*alchytran*, (Voyez ce mot:) appliquez ensuite cette coque sur l'endroit correspondant au ver, & l'y tenez jusqu'à ce que les remedes qu'elle contient ayent produit leur effet. Je me suis servi d'une coque de noix, afin que le remede se trouvât appliqué sur le ver de tous côtés, & qu'il fût tué avant que de pouvoir s'échaper. Purgez ensuite le malade avec les remedes prescrits pour le *Vena Medinensis*.

Voici la maniere dont Albucasis parle de cette maladie, *Lib. II. cap.* 5. où il en traite.

Cette maladie, dit-il, s'appelle en quelques endroits de ce pays, *Ægritudo bovina*, parceque ce bétail en est fréquemment attaqué. C'est un petit ver qui s'engendre entre cuir & chair. Il parcourt tout le corps, montant & descendant, & se mouvant d'un lieu dans un autre d'une maniere fort sensible, jusqu'à ce qu'enfin il perce la peau & y pratique une ouverture par laquelle il sort. Il s'engendre apparemment de la putréfaction de quelques humeurs, ainsi que les ascarides & les vers des intestins. Il est très à craindre par le mal qu'il fait; car s'il lui arrive de s'avancer du côté de la tête, il choisit souvent pour s'ouvrir une sortie, un lieu tel que le malade infortuné en perd quelquefois un œil. Si vous avez envie de traiter cette maladie par l'extraction de l'animal, il est nécessaire qu'il se meuve & que vous l'apperceviez bien distinctement. Alors vous l'enfermerez entre deux ligatures, vous ferez une incision dans sa direction & vous le tirerez. S'il arrivoit qu'il fût si profondement caché par les chairs qu'on ne pût le trouver, tuez-le par l'application du cautere actuel. Les suites les plus fâcheuses que pourroit avoir sa putréfaction, ce seroit d'affecter un œil & de détruire cet organe; si l'animal se trouvoit dans son voisinage. Si vous vous appercevez qu'il soit monté à la tête & parvenu aux environs de l'œil, faites une forte ligature sur le sourcil, ouvrez les parties & le tirez. Il faut que le malade ait soin pendant la cure de se débarrasser le corps d'humeurs putrides & malfaisantes, avec des remedes convenables, & de ne point user d'alimens capables de les régénérer.

Alzaravius autre Auteur Arabe, parle de cette maladie de la maniere suivante, *Sect.* 2. 31. *cap.* 13. La maladie appellée *passio bovina*, parcequ'elle attaque communément le gros bétail, est causée par un ver qui s'engendre entre cuir & chair, & qui se promene sur tout le corps jusqu'à ce qu'il vienne à percer la peau, & à se faire une sortie en quelque endroit, il peut arriver que ce soit aux environs de l'œil, & alors cet organe ne manque pas d'en être affecté & détruit. Ce petit animal est de la même couleur que le corps du malade; il a la tête noire, & il s'engendre des mêmes humeurs que les poux & les lentes, lorsque cette humeur vient à se putréfier sous la peau, accident assez commun dans certaines contrées. On s'assure de son existence par les mouvemens qu'il fait en rampant. La cure prescrite par Alzaravius consiste principalement dans l'usage des purgations & des bains chauds. Il suit la même méthode que dans les gales humides. Il décrit le traitement chirurgical, de la même maniere qu'Avenzoar & Albucasis. Voilà ce qu'on lit dans les Auteurs Arabes sur la maladie en question.

Mais il y en a une autre qui porte le même nom, qui est d'une nature fort différente, & qui a été très-bien décrite dans une dissertation intitulée *de boum œstro*, donnée en Italien par Wallisneri. Cet *œstrum* ou mouche incommode s'attache sur le dos des bœufs, perce leur peau avec un aiguillon qu'elle porte à sa partie postérieure, en plusieurs endroits, comme avec un foret, & dépose dans chaque trou un œuf dont il naît quelquetems après un ver, & de ce ver une mouche qui prend successivement & dans la saison, la forme de celle qui lui a donné naissance. Le bétail craint excessivement cet animal cruel, dont l'aiguillon est assez fort pour surmonter la dureté de leur peau, & leur causer une douleur incroyable. Le bœuf fait tout ce qu'il peut pour l'éviter. Cependant le ver déposé croît sans que la santé de l'animal qui le porte en paroisse altérée. Les Fermiers mêmes poussent le préjugé, jusqu'à croire que ceux d'entre leurs bestiaux que la mouche a choisi pour y loger son œuf, sont les plus sains. Cet insecte ne rampe point, il demeure dans le lieu où il s'est formé pendant tout l'hiver sans se mouvoir d'un lieu dans un autre; à mesure qu'il grossit il se fait une tumeur dans laquelle il est enfermé: cette tumeur s'accroît insensiblement, & devient assez considérable pour que l'insecte y soit à son aise & puisse y résider commodément. Il y prend toute sa perfection, & ce n'est qu'au commencement de l'été suivant qu'il se fait une issue; il se change ensuite en chrysalide, & il quitte enfin cette forme pour prendre celle d'une mouche. LE CLERC, *Hist. Lumbric.*

Je crois que ce qui concerne les chiques ne sera point déplacé dans cet endroit. C'est ainsi qu'on appelle à ce que je crois de petits vers, qui s'engendrent dans les contrées les plus chaudes de l'Amerique, assez fréquemment dans les parties musculeuses & surtout aux piés. Les Indiens & les Negres les tirent fort adroitement, & guérissent ensuite la blessure en y appliquant des cendres de bois.

Outre les vers qui s'engendrent sous la peau, & dont nous venons de faire mention, les habitans de la Misnie, surtout les enfans sont sujets à un autre dont Frederic Hoffman parle de la maniere suivante dans son Traité *des Maladies Endémiques*. Les enfans de cette contrée, dit-il, sont assez fréquemment attaqués d'une espece de consomption qui les décharne au point qu'on les prendroit pour des phantômes. C'est assez le préjugé d'attribuer à des sortiléges, cette maladie terrible: mais ceux qui moins superstitieux que les Naturels du Pays, ont regardé les choses de plus près, ont apperçu des vers semblables à des fils ou à des cheveux noirs logés sous la peau; on appelle ces vers *Comedones*, ou *Gloutons*; parce qu'ils interceptent la distribution des sucs nourriciers, & qu'ils s'en repaissent. On les fait sortir en frottant la peau avec du miel, & en tenant le malade, soit dans un bain, soit dans un lieu chaud; mais si le froid saisit les parties & les resserre, l'animalcule s'enfonce dans les chairs & se tient caché.

Je n'oserois assurer que cette maladie soit la même que celle que les Allemands appellent *seuren*, *syrones*, ou *crinones*, & dont Sennert parle de la maniere suivante.

« Il s'éleve dans la paume de la main, ou sous la plante « des piés, une espece de pustules que les Allemans appellent *seuren*, & dans lesquelles sont logées des especes de petits vers qu'ils nomment *syrones* ou *chyrones* (*cirons*). Il y a toute apparence que ce qui donne « lieu à la formation de ces pustules dans ces parties, « c'est que la peau y étant plus épaisse, la sanie visqueuse qui s'y forme quelquefois, y demeure enfermée, « & ne peut s'en échaper. »

« La présence des vers dans ces pustules se manifeste « par une demangeaison plus grande que celle qu'on y « sent en toute autre occasion.

« On les tire ordinairement avec une aiguille, & pour « empêcher qu'il ne s'en forme davantage, on lave les « parties avec du vin, ou du vinaigre dans lequel on a « fait dissoudre du sel, de l'alun, ou du nitre, ou avec « une lessive faite des cendres de branches de chêne, ou de bouleau. Lorsqu'on aura lavé les parties « avec ce vin ou cette lessive, & qu'elles seront seches; « on les frotera de l'onguent suivant.

Prenez *de la patience à feuilles aiguës*, *de la scabieuse*, *de l'absinthe*, *de la tanaisie*, *des feuilles de pêcher*, *de frêne*, *de jusquiame*, *de gland*, — *de chacun une poignée;*

Broyez le tout ensemble, & ajoutez deux livres de vieux lard.

Faites bouillir, jusqu'à ce que l'humidité soit évaporée.

Ajoutez une livre & demie de poix commune.

Passez le tout à travers un linge.

Mettez dans la liqueur passée, de la myrrhe, de l'encens & du mastic réduits en poudre fine, de chacun deux onces.

Remuez le tout avec une spatule, jusqu'à ce qu'il ait la consistance d'un onguent.

Lorsque vous voudrez vous servir de cet onguent, ajoutez sur six onces, une once de mercure éteint dans de la salive, ou dans du blanc d'œuf.

Cet onguent fera disparoître les pustules, tuera les vers, & dissipera la démangeaison en quinze jours. SENNERT, *Lib. V. Part.* 1. *cap.* 24.

DRACUNCULOIDES, *estragon batard.*

Voici ses caracteres.

Sa racine est blanche, luisante & composée d'une multitude de tubercules oblongs, sans fibres, comme la racine de l'asphodele. Cette plante porte à sa sommité un tubercule orbiculaire, uni, comme l'arum ou l'estragon. Il part de ce tubercule des pédicules épais, pleins de suc, unis à l'envers, concaves en-dessus, où ils embrassent les feuilles avec leurs ailes membraneuses. Le fond de ces pédicules est blanc; mais ils sont tachetés de marques rondes & purpurines. Ils portent des feuilles longues, larges, entieres, se terminant en pointe, & assez semblables à celles du plane, mais plus petites. Du milieu de cette tubérosité, entre les feuilles s'éleve une tige haute, droite, plate, & marquetée comme les pédicules, la sommité de cette tige forme en s'étendant un calyce hexapétale, du centre duquel partent plusieurs pédicules presque disposés en ombelle; l'extrémité de chacun de ces pédicules dégénere en une baie ronde qui a un nombril, & qui contient une semence. Le sommet de l'ovaire est orné d'une fleur hexapétale, étendue & garnie de six étamines rouges. BOERH. *Ind. alt. Plant. part.* 2.

DRACUNCULUS, *Serpentaire.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont profondément découpées, & leurs segmens sont différens, larges & profonds. Cette plante ressemble du reste à l'arum. BOERH. *Ind. alt. Plant. part.* 2.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Dracunculus; Polyphyllus.* C. B. Pin. 195. Tourn. Inst. 160. Elem. Bot. 130. Boerh. Ind. *A.* 2. 75. *Dracontium*, *Offic. Dracontium majus*, Ger. 682. Emac. 831. Raii. Hist. 2. 1211. *Dracunculus; major vulgaris.* J. B. 2. 789. *Dracunculus; hortensis sive serpentaria*, Park. parad. 529. *Arum*, *Polyphyllum*, Rivin. Irr. Hex. Rupp. Flor. Jen. 203. *Arum; Polyphyllum; dracunculus & serpentaria dictum, caule maculato, majus & elatius*, Herm. Cat. hort. Lugd. Bat. 62. *Arum Polyphyllum, sive dracunculus polyphyllus*, Hist. xon. 3. 543. *serpentaria, dracunculus*, Chab. 259. *Erva, de sancta maria, sive dracunculus major*, Pison, 240.

Cette plante a la tige assez épaisse, blanchâtre, composée de différentes tuniques appliquées les unes sur les autres, & marquetée à l'extérieur de taches, & de raies rouges & purpurines: elle s'éleve à la hauteur d'un pié & demi ou de deux piés, portant à son sommet deux ou trois feuilles, unies, luisantes, vertes en ailes, & divisées en différens segmens. Au milieu de ces feuilles est un large casque, verd à l'extérieur & d'un rouge de pourpre, luisant & foncé au-dedans, couvrant un large pistil de couleur de pourpre, figuré comme celui de l'arum, mais plus large, & faisant place à plusieurs baies larges & rouges. Sa racine est large ronde & noueuse, garnie de fibres à son extrémité, les feuilles & les tiges sont d'usage.

La *Serpentaire* passe pour un bon aléxipharmaque; on l'emploie dans les fievres pestilentielles, contagieuses & malignes; elle est cordiale; c'est pourquoi on la fait entrer dans les remedes qu'on donne pour faire sortir la rougeole & la petite vérole, & pour procurer la sueur. MILLER, *Bot. Off.*

2. *Dracunculus; Polyphyllus, foliis ex luteo variegatis.* H. R. Par. Co. *Serpentaire à feuilles panachées de jaune.*
3. *Dracunculus; Americanus; quod Arum hederaceum triphyllum & auritum.* Plum. Pl. Am. 41. fig. 51. e. & 58. H. Co. BOERH. *Ind. alt. Plant. vol.* 2.

Outre les trois especes précédentes de *Serpentaire*, Dale en compte une quatrieme.

C'est le

Dracunculus, major, Offic. Dracunculus bistorti folio. C. B. Pin. 194. *Dracunculus; major, Matthioli*, Ger. 683. Emac. 832. *Arum; caulescens, ramicis agrestis foliis, sibi invicem implicatis, Virginianum*, Pluck. Phyt. Tab. 271. fig. 1. Almag. 50. *Arum major caulescens lapathi foliis*, Hist. Oxon. 3. 545. *grande Serpentaire.*

Cette *Sepentaire* croît d'elle-même en Virginie. Sa racine est d'usage en Medecine, & Dioscoride dit qu'elle est bonne pour l'orthopnée, les ruptures, les convulsions, les toux & les fluxions. DALE. *Ibid.*

Dracunculus hortensis. Voyez *Dracoherba.*

Dracunculus pratensis & alpinus. Ce sont différentes especes de *Ptarmica.*

DRAGANTHUM. Voyez *Tracaganthum.* Ruland entend aussi par ce mot, le *Vitriol d'Espagne.*

DRAGETA. Voyez *Tragea.*

DRAGMA, ou *manipulus*, une *poignée.* BLANCARD.

DRAGMIS, δραγμίς; ce mot signifie dans Hippocrate une pincée, ou ce que l'on peut prendre avec le pouce & les deux doigts. On l'écrit quelquefois avec un χ comme δραχμίς, *drachmis.*

DRALLENA. Voyez *Contrayerva.*

DRANGÆA, nom que Myrepse donne à différens antidotes. C'est selon Fuchsius une composition qui revient à celle que les Modernes appellent *Tragæa*.

DRAPTA, δραπτὰ; Galien rend ce mot dans son *Exegesis* sur Hippocrate, par ἐσπαραγμένα, *déchirés*.

DRASTICOS, δραςικὸς, de δράω, agir, faire, opérer; *Drastique*, ou actif. On donne cette épithete aux remedes qui agissent promptement & avec force: mais elle est comme consacrée aux émétiques & aux cathartiques violens. CASTELLI.

DRI

DRIFF, nom que Van-Helmont donne à la pierre de Butler, ou à quelqu'autre remede fermentatif & puissant de la même espece. C'est une préparation qui se fait avec l'*usnéa* (voiez ce mot), le sel marin & l'*ens Veneris*, avec une solution d'*ichthyocolle*, qu'on dit être le *Periapton salutis magneticum*, qui guérit les maladies en la touchant seulement du bout de la langue. *Ephem. N. C. an.* 2. *Obs.* 53. *Schol.* entre les Chymistes Modernes, il y en a qui prétendent que le *Driff* se fait avec le *Caput mortuum* du Vitriol de cuivre & le sel volatil d'urine, dépouillé de sa qualité fétide. Ce *Driff* est différent du mercure diaphorétique, & de l'huile de vitriol de cuivre. CASTELLI.

DRIMYLEON, *drumymoros*, δριμυλέων, δριμύμωρος, de δριμὺς, prompt, subtil, aigu, & de λέων, lion, & μωρὸς, fou. Ce sont des termes de mépris que l'Empirique Menodotus appliquoit en plaisantant aux Philosophes & aux Medecins de son tems, qui prétendoient appuyer leurs opinions & leur pratique sur la raison. GALIEN, *de Subsig. Emp. cap.* 13.

DRIMYPHAGIA, δριμυφαγία, de δριμὺς, *acre*, & de φάγω, *manger*; l'action de manger des substances acres.

DRO

DROMA, nom d'une emplâtre décrite par Nicolas Myrepse, *Sect.* 10. *cap.* 26.

DROMEDARIUS, *Dromadaire*. Voyez *Camelus*.

DRONTE, ou DOD-EERS; nom d'un oiseau qui vient d'une Isle des Indes Orientales; Lemery croit que c'est de l'Isle de Saint-Maurice. Cet animal doit être ou très-gros, ou très-nourrissant, ou l'un & l'autre; car l'Auteur que nous venons de citer, dit qu'il n'en faut que trois ou quatre, pour en faire un repas à cent hommes.

Sa graisse passe pour émolliente & résolutive.

DROPACISMUS, δρωπακισμὸς. Voyez *Dropax*.

DROPAX, δρῶπαξ. Voyez *Ceropissus*.

DROSATUM, δρόσατον. Voyez *Rosatum*.

DROCERON, nom d'un onguent dont Nicolas Myrepse fait mention, *Sect.* 3. *cap.* 93.

DROSIOBOTANON, δροσιοβότανον, *Bétoine*. NICOLAS MYREPSE.

DROSION, ou *Ros solis*; *folio oblongo*.

DROSOMELI, δρυσόμελι, *Manne*. GALIEN.

DRU

DRUPA; épithete que l'on donne aux olives que la maturité détache de l'arbre, & fait tomber. CASTELLI. d'après *Paul Eginete*, *Lib. I. cap.* 81.

DRY

DRYINUS, δρυΐνος, de δρὺς, Chêne, espece de Serpent.

Le *Dryinus* vit selon Galien aux environs des racines du Chêne. Il est si malfaisant, que s'il arrive à un homme de marcher dessus, ses piés en seront excoriés & ses jambes enflées, mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que (ajoute-t'on) les personnes qui pansent ceux qui en ont été blessés, ont aussi les mains excoriées, & que celui qui le tue, contracte une puanteur excessive, & peut à peine se supporter lui-même. Lorsqu'on a été mordu du *Dryinus*, la partie blessée s'enfle, & il sort des pustules aux parties adjacentes, on sent des douleurs aux environs de l'orifice de l'estomac; & des tranchées, auxquelles succede quelquefois une évacuation de sanie aqueuse.

L'aristoloche prise dans du vin, le trefle & la racine d'asphodele pris de la même maniere, ainsi que toute sorte de gland broyé & pris en boisson sont les remedes convenables en pareil cas. Les racines de chêne verd broyées & appliquées sur la partie affectée, soulageront aussi beaucoup. PAUL EGINETE, *Lib. V. cap.* 14.

DRYOPETIS, espece de petite grenouille verte qu'on trouve dans les brossailles, elle a les mêmes vertus que les autres grenouilles. Voyez *Rana*.

DRYOPTERIS, de δρὺς, *chêne*, & de πτέρις, *fougere*. *Polypode de chêne*. Voyez *Polypodium tenerum minus*.

DRYPA. Voyez *Drupa*.

DRYPETES, δρυπετὴς, de δρὺς, & de πίπτω, *tomber*. Voyez *Drupa*.

DUA

DUAMIR, *Vipere*. RULAND.

DUB

DUBEL COLEPH, composition de corail & d'ambre. RULAND.

DUBELECH, la cavité d'un abscès, avec solution de continuité manifeste. RULAND.

DUBLETUS, abscès en général, ou tumeur enkystée. AMATUS LUSITANUS. Ce mot vient de l'Arabe.

DUC

DUCCIA, selon Baccius, & **DUCIA**, selon Forestus; termes Barbares, synonymes, à *gutta*, goute, & par lesquels on entend cette espece de bain que nous appellons douche, qui consiste à faire tomber des eaux médicinales sur une partie malade. On trouvera dans le Traité des bains de Baccius, *Lib. II.* quelques maximes sur cette espece de bain.

DUCTUS, *Conduit* ou *canal*. On applique fréquemment ce terme aux parties du corps destinées à porter quelque fluide particulier.

DUD

DUDAIM, ou *Mandragore*. SCHRÖNER.

DUDASALI ou **LIGNUM COLUBRINUM**, *Bois de serpent*.

DUE

DUELECH. Voyez *Dulech*.

DUELLA, la troisieme partie d'une once ou huit scrupules. RHONIUS, *in Scrib. Larg.*

DUENEC, *Mercure des Philosophes*. LIBAVIUS.

DUENECH, *Antimoine*. RULAND.

DUENEZ, *Limaille d'acier*. RULAND.

DUL

DULCACIDUM, *aigre doux*, épithete que l'on donne à des remedes faits d'ingrédiens doux & acides.

DULCAMARA. Voyez *Amara dulcis*.

DULCEDO SATURNI, *Céruse*.

DULCEDO VENERIS, le *clitoris*.

DULCHICHINUM, c'est le *Cyperus rotundus*, *esculentus angustifolius*.

DULCICHINUM ou **BULBOCASTANUM**.

DULCIS-AMARA. Voyez *Amara-dulcis*.

DULECH ou **DUELECH**, terme dont Paracelse & Van-Helmont se sont servis, par lequel ils entendent

une espece de tartre ou de pierre spongieuse qui s'engendre dans le corps, & qui n'y séjourne point sans causer des douleurs, & sans mettre la vie en danger. Paracelse distingue cette matiere du tartre, & il dit que c'est une substance moyenne entre le tartre & les pierres.

DULESH, espece d'algue sous la forme d'un rouleau de tabac, que les Irlandois mâchent par gout. RAY, *Hist. Plant. Append.*

DUO

DUODENUM.

C'est le premier des intestins grêles. On lui a donné ce nom, parce qu'il a environ douze travers de doigt en longueur. Voyez sa description à l'article *Cœlia.*

Comme cet intestin est le siége d'un grand nombre de maladies cruelles & dangereuses. Je croi que ceux qui lisent pour leur instruction, ne seront pas fâchés de trouver ici la dissertation suivante.

Sylvius fonde tout l'art de traiter les maladies sur les principes suivans.

Le premier, c'est que tout se fait dans le corps humain, par la bile, le phlegme & le suc pancréatique, & que c'est de la tempérie, du mélange, & de l'effervescence convenable de ces fluides, que dépend non-seulement la digestion; mais encore la santé & la vie. Le second, c'est que toutes les maladies provenant ou de l'intempérie ou de l'excès ou du défaut de ces humeurs; c'est sur ces qualités qu'il faut régler la méthode de les traiter.

Comme cette opinion n'avoit rien d'obscur ou d'imaginaire, comme les rêves des Galénistes, & qu'elle étoit fondée dans la nature des choses; on la reçut, lorsqu'elle parut, avec de grands applaudissemens. Mais les occasions s'étant présentées dans la suite de l'examiner de plus près & de la creuser, elle perdit beaucoup de cette réputation qu'elle s'étoit faite, lorsqu'elle avoit été publiée. Les personnes versées dans la Medecine & dans l'Anatomie, ne manquerent pas d'y remarquer beaucoup de défauts; mais ce qu'ils attaquerent particulierement, ce fut l'opiniâtreté avec laquelle Sylvius assuroit qu'il y avoit effervescence des sucs dans le *duodenum.* Pour donner quelque poids à ce sentiment, il prétendoit que la bile est purement alcaline. Mais c'étoit une erreur grossiere; car si vous versez sur cette humeur quelque acide fort comme l'esprit de vitriol, il ne se fera point d'effervescence; mais il se formera une masse jaune & mucilagineuse. Si vous ajoutez de l'esprit de nitre qui est aussi un acide puissant, il y aura coagulation, couleur verte, & une effervescence presqu'insensible.

Sylvius ne se trompoit pas moins lourdement, en assurant que le suc pancréatique est acide; car nous savons par expérience que quelque soit la substance alcaline sur laquelle on le verse, il ne se fait point d'effervescence, & moins encore lorsqu'on le mêle avec la bile. Le célebre Brunner a démontré dans son savant Ouvrage sur le pancréas, que les animaux peuvent respirer & vivre sans cette partie, expérience qui suffiroit seule pour renverser l'opinion de Sylvius.

Cet Auteur erroit encore en prétendant faire dépendre la santé & la vie de son triumvirat d'humeurs, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, & de faire découler de la même source tout l'art de la Medecine, tant par rapport à la théorie qu'à la pratique. Il y a une infinité de choses qui concernent les remedes, & un grand nombre de phénomenes naturels, qu'il n'est pas possible de déduire de ces principes, ce qui prouve suffisamment leur foiblesse & leur insuffisance. Sans parler de ces maladies particulieres à certaines constitutions héréditaires dans quelques familles, & fréquentes à certains âges & dans certaines saisons; il est évident que celles qui proviennent de la morsure d'un chien enragé, de la contagion pestilentielle & putride, du virus vénérien, & même des passions seules sont mortelles, & ne supposent toutefois aucune corruption dans les humeurs. Ne voyons-nous pas tous les jours des personnes gagner des maladies & mourir, les uns de pléthore & d'extravasation de sang, les autres de corruption dans les visceres; or il n'y auroit rien de plus absurde que de rapporter ces maladies à quelque défaut de la bile, du phlegme, & du suc pancréatique. J'ai insisté sur cette matiere pour démontrer que l'hypothese de Sylvius quoique bonne à certains égards ne satisfait point à tout, & ne peut diriger dans tout ce qui concerne l'art de traiter les maladies : mais quoiqu'elle ne soit point universelle; il n'appartient de la mépriser qu'à ceux qui ne l'entendent pas assez.

J'ose assurer qu'en ne s'y attachant point scrupuleusement, & qu'en prévenant quelques erreurs auxquelles elle peut conduire, on en tirera de très-grands avantages dans la pratique de la Medecine. Sylvius a prétendu que le *duodenum* étoit le siége de la plupart des maladies chroniques; & mon dessein dans cette dissertation est d'exposer & de démontrer d'une maniere plus raisonnée cette partie de l'hypothese de Sylvius, qui est aujourd'hui totalement abandonnée ou fort négligée. Un défaut assez ordinaire aux hommes, c'est d'embrasser avec ardeur toutes les opinions nouvelles qui leur paroissent de quelqu'utilité réelle; sans se donner la peine de les creuser auparavant, & de les abandonner plus brusquement encore qu'ils ne les avoient embrassées, s'il arrive que l'expérience ne réponde pas à leur attente; tant il est difficile de garder un juste milieu dans les choses. Telle fut le destin de l'hypothese de Sylvius; elle se fit une réputation surprenante en paroissant dans le monde : mais à peine se fut-on apperçu qu'elle ne répondoit pas à tout, qu'on ne la crut bonne à rien, & qu'on la dépouilla brusquement de toute la réputation qu'elle s'étoit acquise. Il y a cependant beaucoup de choses à conserver dans le système de Sylvius. J'avoue qu'il y auroit de l'erreur à l'adopter en tout. Mon but est donc de l'examiner; de séparer le bon d'avec le mauvais, & de laisser dans les ténebres ce qui ne mérite pas d'en sortir, pour rappeller au jour ce qui mérite d'être connu.

Je pense très-fermement que le premier des intestins grêles que nous appellons le *duodenum*, a des fonctions fort particulieres & très-distinctes de celles des autres intestins; & qu'il mérite par conséquent un examen plus étendu. La nature non contente de nous avoir donné un premier estomac fort large, nous a pourvu d'un second qui est plus petit. Dans le premier, il se fait une solution plus grossiere & plus simple des alimens; cette solution est travaillée & rafinée dans le second. C'est-là que les alimens sont plus parfaitement atténués & mêlés. Cet intestin est donc très-important & très-utile dans l'œconomie animale; d'où il s'ensuit que s'il arrive qu'il soit dérangé, & qu'il devienne incapable de faire ses fonctions, il sera le siége d'un grand nombre de maladies longues & graves.

Mais pour donner à ces propositions toute l'évidence dont elles sont susceptibles, & porter un jugement sain des usages du *duodenum*, nous commencerons par en examiner la structure. Quant à moi, je regarde cet intestin comme un second estomac plus petit que le premier, & comme un laboratoire particulier où s'acheve la digestion des alimens : mais une des choses principalement requise dans la structure de l'estomac, c'est d'être recourbé & d'avoir un fond dans lequel il puisse recevoir les alimens & les retenir quelque-tems. Or les Anatomistes sont tous d'accord que le *duodénum* commence à l'orifice droit de l'estomac, & va en se recourbant d'une maniere remarquable du côté de l'épine du dos. Riolan dit dans son *Enchirid. Anatom. Patholog.* que le *duodenum* se recourbe du côté de l'épine; Blancard est du même avis, *in Anatom.* p. 410.

le *duodenum*, dit-il, descend du pylore du côté de l'épine, sous l'estomac, parcourant presque le centre du mésentere; alors il s'unit par des ligamens membraneux aux vertebres des lombes; & cessant de faire des circonvolutions, il se termine au rein gauche, où le jejunum commence les siennes. Hornius assure pareillement dans son Microcosme, que le *duodénum* part de l'estomac, descend en se recourbant tant soit peu, & s'avance directement du côté de l'épine, où il se place transversalement sur les vertebres des lombes aux environs du centre du mésentere. Munyks assure, *de Re Anatomic.* que le *duodenum* le premier des intestins grêles est couché transversalement sur l'épine, qu'il reçoit les conduits biliaires & pancréatiques; qu'il se joint à l'extrémité large du pancréas; & qu'il prend le nom de jejunum, lorsqu'il commence à faire des circonvolutions. Vésale en parle de la même maniere, *Anatom. p.* 379. le premier des intestins, dit-il, commence à l'orifice inférieur de l'estomac, où se recourbant sur le champ en arriere sur la partie postérieure de l'estomac, il descend & s'avance directement vers le côté droit de l'épine sans faire aucune circonvolution. La plupart des Anatomistes se sont donc trompés, lorsqu'ils ont prétendu qu'il se termine, où l'orifice des canaux biliaire & pancréatique s'ouvre dans sa cavité; il est beaucoup mieux de fixer son extrémité dans l'endroit où sa courbure finit, & où il commence à faire des circonvolutions, aussi Verrheyen remarque-t-il sensément dans son *Anatomie*, *p.* 41. que le *duodenum* commence à l'orifice droit de l'estomac, s'avance ensuite vers l'épine & finit du côté gauche, où les circonvolutions commencent. Hornius remarque, *in Opuscul. Anatom.* que les Auteurs n'ont point fixé les limites du *duodenum.* Car ceux qui lui donnent douze travers de doigt de long, d'où lui vient le nom de *duodenum*, ne doivent point, ajoute-t-il, le terminer à l'insertion du conduit biliaire, mais plutôt vers le côté gauche, dans l'endroit où il commence à former des circonvolutions. Highmore, *Anatom. p.* 27. finit le *duodenum* où commencent les circonvolutions. Une autre chose requise dans la structure d'un estomac, c'est d'avoir une cavité ample & capable de recevoir. Mais quoique la cavité du *duodenum* ne soit pas si large que celle de l'estomac; elle surpasse cependant de beaucoup celle des autres intestins grêles; & Vesale remarque, *Anatom. p.* 379. que la partie de cet intestin située au-dessous de l'estomac, & attenante à l'épine, se trouve dans la dissection beaucoup plus large qu'aucune autre partie du conduit intestinal. Veslingius lui attribue pareillement de la capacité, & une adhésion libre & flotante, ce qui est confirmé par Diemerbroek; ce dernier avance, *p.* 153. qu'on découvre dans les Observations Anatomiques, à cet intestin une largeur, & une indépendance remarquable. Bartholin, Bauhin, Blancard & d'autres Anatomistes se sont donc grossierement trompés, lorsqu'ils ont assuré que le *duodenum* a à la vérité plus d'épaisseur que les autres intestins, mais moins de capacité. Mais ce qui acheve de démontrer que le *duodenum* est une espece d'estomac, & qu'il en fait les fonctions; c'est la ressemblance de sa configuration interne avec celle de l'estomac. L'estomac est tapissé d'une tunique glanduleuse & veloutée, à travers laquelle distile continuellement un suc dissolvant; or la même tunique s'étend & va tapisser pareillement le *duodenum.* Cette tunique n'ayant aucun canal ouvert & capable de recevoir un fluide, n'en pompe point dans la cavité de l'intestin; mais elle sépare du sang un suc de la même nature que celui qu'on appelle le menstrue de l'estomac. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'outre la tunique glanduleuse, le *duodénum* est encore parsemé d'une multitude innombrable de petites glandes qu'on apperçoit lorsqu'on vient à séparer la tunique veloutée d'avec la tunique nerveuse, & qui sont situées dans celle-ci. Nous lisons dans Wepfer, *Hist. Cicut. aquat. p.* 190. qu'il a trouvé un grand nombre de glandes parsemées çà & là dans le *duodenum* à plus de quatre doigts au-dessus du pylore, & qu'en levant la tunique fibrense, ces glandes lui ont paru, pour ainsi dire, conglomérées, qu'elles étoient à peu près de la grosseur de la moitié d'un grain de chenevi, & qu'en les faisant macérer dans l'eau, elles rendirent une grande quantité de mucosité, quoique ce fut huit jours après la mort du sujet. Brunner passe pour avoir découvert ces glandes le premier. Voyez *Miscell. Nat. Cur. Dec.* II. *An.* 5. *p.* 464.

Ces glandes ont certainement été destinées à séparer la lymphe dissolvante, & à la verser dans la cavité du *duodenum.* Une autre qualité principalement nécessaire à un estomac, c'est de détruite le tissu & l'adhésion des particules des alimens. Cette opération se commence au fond de l'estomac, où les alimens séjournent pendant un tems considérable. Le *duodenum*, que j'appellerai aussi estomac, a même encore des avantages à certains égards, & des prérogatives particulieres sur l'estomac proprement dit. Ce dernier ne reçoit des sucs fermenta ifs que de la tunique glanduleuse & veloutée; au lieu que le premier a, outre la même tunique & ses glandes propres, des conduits remarquables & particuliers qui rendent dans sa cavité un menstrue très-actif. Le suc bilieux vient en petite quantité de la vésicule du fiel: mais il vient en plus grande du foie & de ses condnits biliaires. C'est cette derniere quantité qui passe dans le *duodenum*; ce qui démontre son importance. Pareillement le canal qui part de la glande pancréatique, qui est d'une grandeur remarquable, porte dans cet intestin une quantité considérable de lymphe & d'une nature dissolvante; ce qui prouve encore l'étendue de son usage. Il faut remarquer de plus que ces deux conduits sont unis dans le corps humain, & que leurs orifices se terminent en un mamelon qui est placé directement au fond de la courbure du *duodenum*; ainsi que j'ai eu occasion de le remarquer fréquemment. D'où il arrive que les fluides qui passent par ces canaux, tombent pour ainsi dire goutte à goutte sur la masse du chyle qui est au-dessous, & forment un menstrue d'un usage surprenant par son efficacité, & par l'efficace de ses usages dans l'œconomie animale; un vrai baume dans la composition duquel entrent la bile, qui est une humeur alcaline & sulphureuse, & le suc pancréatique, qui est d'une nature spiritueuse & légere.

Les alimens sont simplement dissous dans l'estomac: mais ce n'est point-là que leurs sucs se séparent & sont portés dans le sang. Car tous les Anatomistes conviennent que l'estomac n'a point de vaisseaux lactés. Nous n'en observons point non plus dans le *duodénum*: ce n'est donc point là que se fait cette sécrétion qui est particuliere à d'autres intestins, mais surtout au jéjunum. Voilà la raison pour laquelle le mésentere ne s'étend point au *duodenum*, quoiqu'il enveloppe tous les autres intestins grêles. Comme le mésentere soutient non-seulement les autres intestins grêles, mais facilite encore le passage des fluides dans les vaisseaux lactés, la partie la plus basse & la plus prominente du pancréas, avec le centre du mésentere qui est fortement uni aux vertebres du dos, occupe l'interstice du *duodénum.* Le centre du mésentere est la partie où se rend l'artere partant du tronc de l'aorte, & d'où un plexus nerveux remarquable répand des nerfs dans toutes ses autres parties & dans les autres intestins. C'est de-là aussi qu'une branche du tronc de la veine-porte se distribue dans le mésentere du côté droit.

Il s'ensuit évidemment de ce que nous avons dit, que le *duodenum* doit être plutôt considéré comme un estomac, qu'être mis au nombre des intestins qui servent plutôt à la sécrétion qu'à la digestion. On pourroit même demander si la digestion ne se fait pas plutôt dans le *duodénum* ou dans le second estomac, que dans l'estomac proprement dit, où les alimens ne sont que grossierement & imparfaitement dissous; au lieu que dans le *duodenum* la masse des alimens est plus travaillée, plus atténuée, & réduite sous une forme plus spi-

riteuſe. Il n'y a dans l'eſtomac que le ſuc lymphatique avec les reſtes acides des alimens : mais dans le *duodenum*, outre ce ſuc, il s'y en trouve un autre d'une nature active & pénétrante, beaucoup plus riche, d'une conſiſtance graſſe, viſqueuſe & ténace, qui atténue, diſſout les ſucs alimentaires, & s'incorpore parfaitement avec eux, ainſi qu'il eſt démontré par la couleur jaune des excrémens. Il faut obſerver qu'il n'y a aucun animal en qui le *duodenum* n'ait de la courbure, en qui par conſéquent il ne puiſſe paſſer pour un ſecond eſtomac, d'autant plus qu'il n'y en a aucun qui n'ait de la bile, & en qui cette bile ne ſoit engendrée dans le foie, & verſée copieuſement dans le *duodenum*; ce qui démontre évidemment que la nature a pris des précautions particulieres en formant une partie du corps, ſi néceſſaire à la conſervation de la vie & de la ſanté des animaux.

Mais ſi les uſages du *duodenum* ſont très-importans & très-étendus, il s'enſuit qu'il ne peut être affecté de quelque défaut, que les diſſolvans qui s'y rendent ne peuvent pécher, ſoit en quantité, ſoit en qualité, & que le ton qui lui convient ne peut être altéré ou détruit ſans que toute l'œconomie animale s'en reſſente, & ſans qu'il ſurvienne néceſſairement une longue ſuite de maladies. Mon but principal doit donc être d'examiner actuellement comment le *duodenum* peut être affecté contre-nature, & devenir le ſiége de pluſieurs cauſes morbifiques. Helmont & Sylvius conviennent qu'on y en découvre la cauſe & l'origine d'un grand nombre.

Il n'y a aucun principe matériel des maladies qu'on puiſſe regarder & traiter comme cauſe morbifique, réſidant dans les humeurs, tandis qu'elles circulent librement dans les vaiſſeaux ; car tant que la circulation des humeurs ſe fait librement & régulierement, elles ne peuvent ſe corrompre, ni par conſéquent offenſer ſuffiſamment une partie pour qu'il s'enſuive une maladie. Avant que les humeurs ſe corrompent au point que leur diſpoſition naturelle ſoit altérée, & qu'il s'introduiſe du déſordre dans la machine, il faut qu'il y ait antérieurement repos & ſtagnation. Or il n'y a aucune partie plus ſujette aux ſtagnations & aux corruptions d'humeurs, & conſéquemment à la génération des cauſes morbifiques, que celles qui ont une courbure, comme l'eſtomac & le *duodenum*. C'eſt cette courbure qui donne lieu à la nature des humeurs de s'altérer & de ſe dépraver, premierement, par la ſtagnation pure & ſimple ; ſecondement, par le mélange avec d'autres ſubſtances hétérogenes. Il eſt très-vraiſſemblable qu'il en eſt de la bile ainſi que de toutes les autres humeurs en général ; c'eſt-à-dire, que le repos & la ſtagnation la rend virulente & maligne.

Hippocrate dit, *Lib. de Nat. hum.* « que la bile verte « venant à séjourner aux environs du foie lorſqu'elle eſt « en effervescence, engendre la corruption dans le « corps, & eſt très-pernicieuſe. » Il n'entend par cette bile en ſtagnation autre choſe que celle qui ſe corrompt dans le *duodenum*, & dont l'altération a des ſuites très-fâcheuſes.

On trouve encore dans le Livre *de Medicinâ priſcâ*, un paſſage qui revient beaucoup à notre matiere.

« Lorſqu'une certaine humeur amere que nous diſtin« guons communément par le nom de bile jaune, dit « Hippocrate, eſt répandue dans tout le corps, elle « cauſe de grandes anxiétés, de la chaleur & de la foi« bleſſe : mais quand elle eſt expulſée par des remedes, « ou qu'elle s'eſt évacuée d'elle-même, la chaleur ex« traordinaire & la douleur ſe diſſipent, pourvu que « cette évacuation ſe ſoit faite aſſez promptement : « mais s'il arrive qu'elle ſéjourne long-tems, qu'elle « vienne à s'exalter, qu'elle ſoit crue, non-mélangée, « & qu'elle peche encore par intempérie, il n'y a au« cun remede qui puiſſe calmer les douleurs ou les fie« vres qu'elle cauſera. Lorſque la bile eſt acre, acri« monieuſe, & en trop grande abondance, il ſurvient « des phrénéſies & des tiraillemens d'entrailles ; & il « ne faut point eſpérer de voir ceſſer ces ſymptômes « que cette humeur ne ſoit expulſée, adoucie & mêlée « avec d'autres. »

On voit par ce paſſage admirable quelles ſont les ſuites fâcheuſes de la corruption de la bile.

Je traiterai d'abord de la ſtagnation contre-nature de la bile, qui provient non-ſeulement de l'inactivité & du défaut des particules ſalines & ſulphureuſes dans cette humeur, mais encore de l'altération du ton & du mouvement périſtaltique du *duodenum* ; car s'il arrive que ce mouvement périſtaltique ſoit gêné, la bile qui coule continuellement ne manquera pas de s'amaſſer en grande quantité, & de mettre l'inteſtin dans une diſtenſion ſurprenante.

On trouve à ce ſujet un paſſage remarquable dans l'*Anatomie* de Diemerbroek, *pag.* 53.

« Nous voyons tous les jours, dit-il, dans nos diſſections « anatomiques, cet inteſtin d'une capacité remarquable. « Cette capacité eſt encore conſidérablement augmen« tée par les ſucs fermentatifs, acres & peccans qui y « ſont portés ; d'où il arrive des agitations violentes « qui le diſtendent extremement, & qui cauſent des « murmures incommodes avec des douleurs lancinan« tes, & un mal-aiſe inſupportable. »

Nous liſons dans les *Miſcellanea des Curieux de la Nature*, *Dec.* II. *An.* 2. *p.* 186. que la véſicule du fiel étoit entierement vuide de bile dans un malade mort de cachexie ; mais que le *duodenum* en étoit rempli & dilaté comme un ſac, au point qu'il auroit pu contenir une pinte de liqueur ; qu'à ſon ouverture il en ſortit plus de la moitié d'une pinte d'humeur groſſiere, d'une couleur noire & jaunâtre, & que toutefois il en reſtoit encore dedans plus de douze cuillerées. Il arrive ſouvent à un grand nombre de maladies de n'avoir pour cauſe qu'un amas trop conſidérable de bile dans le *duodenum* ; car lorſque cet inteſtin eſt trop diſtendu, non-ſeulement les tuniques qui ſont douées d'un ſentiment très-exquis, mais encore les branches nerveuſes du plexus méſentérique ſont auſſi diſtendues, les vaiſſeaux ſanguins comprimés ; & il ſe fait une congeſtion de ſang aux environs du tronc de la veine-porte & du commencement de l'artere méſaraïque ; ce qui donne lieu à une douleur fixe aux environs de la premiere vertebre des lombes, à un mal-aiſe qui ſe fait ſentir dans les parties circonvoiſines du cœur, à la perte de l'appétit, à la conſtipation, l'inſomnie & à la perte des forces. J'ai vu pluſieurs fois des perſonnes foibles, des femmes en qui les regles étoient ſupprimées, des hypocondriaques, des malades en qui des fievres intermittentes avoient été arrêtées, ſoit après un défaut de régime, ſoit après un accès violent de colere, attaqués de tous ces ſymptômes. Alors les carminatifs ſtomachiques, les abſorbans & les relâchans ne produiſoient pas grand effet. Les anodyns faiſoient plutôt du mal que du bien. Mais au lieu de recourir à ces remedes, il eût été plus à propos de débarraſſer les premieres voies des ſucs bilieux qui y étoient en ſtagnation, en ordonnant avec les précautions convenables quelque émétique. Cela me fait reſſouvenir d'un malade d'une conſtitution foible, en qui une application opiniâtre aux études qu'exigeoit ſa profeſſion, jointe à une vie ſédentaire, donnoit lieu à une grande quantité d'humeurs impures de s'amaſſer aux environs des premieres voies. Si, en quelque tems que ce fût, il lui arrivoit de prendre une trop grande quantité d'alimens, ou des alimens difficiles à digérer, il ſe ſentoit accablé d'anxiété & de mal-aiſe dans les hypocondres ; il lui ſurvenoit une douleur dans le creux de l'eſtomac

& au côté droit, il avoit des envies de vomir, dormoit fort peu & se plaignoit de lassitude dans tous les membres; sa peau étoit d'une couleur jaunâtre & mal-saine, & ces symptomes avoient des retours assez fréquens. Je lui ordonnai quelques préparations de rhubarbe avec des sels détersifs & apéritifs. Ces remedes produisirent un fort bon effet: mais la guérison ne fut parfaite qu'au bout de trois semaines. Lorsque ce malade me consulta, continue Hoffman, je m'apperçus bien-tôt que la cause principale de son indisposition n'étoit autre chose que la stagnation des humeurs bilieuses dans le *duodenum*: c'est pourquoi je lui ordonnai un émétique doux & capable d'emporter les humeurs en stagnation. Il n'avoit point dormi la nuit précédente, les symptomes les plus cruels l'en avoient empêché. Il prit le matin un vomitif qui consistoit en deux grains de tartre émétique dissous dans de l'eau de mente. Ce remede produisit son effet, & le malade rendit par le vomissement une grande quantité de bile grossiere, visqueuse & d'un jaune foncé. Cela fut suivi de quatre selles, après quoi tous les symptomes disparurent à la fois, l'appétit revint, le malade dormir aussi-bien que jamais, & ne se sentit plus de cette indisposition. Ce seul exemple suffiroit pour démontrer l'efficacité & les bons effets d'un émétique dans les maladies qui proviennent des premieres voies.

La stagnation de la bile dans le *duodenum* cause la constipation: il est constant que s'il y a quelque défaut dans le mouvement péristaltique du premier intestin, les autres en souffriront, & la marche des matieres fécales ne manquera pas d'être rallentie. Cela est confirmé par une observation que l'on trouve dans les *Miscellanea des Curieux de la Nature* que nous avons cité ci-dessus. D'ailleurs, le séjour de la bile, du suc pancréatique & de la mucosité des alimens dans le *duodenum*; excite des flatulences qui causent de la douleur & du mal-aise dans les intestins, à peu près comme dans la colique néphrétique.

Voici ce qu'on lit dans Pechlin, *Observ.* 57.

« La partie des intestins grêles qui en fait le commencement, dit cet Auteur, s'élevant obliquement du côté de la rate & formant ensuite en se recourbant, un angle plus aigu, doit par la nature même de sa situation, donner lieu à tout ce qui est trop visqueux, soit que ce soit du phlegme, de la lymphe pancréatique, de la bile, ou même des flatulences, de séjourner long-tems dans cette partie. »

Les femmes sont plus sujettes que les hommes à cet accident, parce qu'elles portent des corps qui les serrent trop étroitement. S'il leur arrive de manger en trop grande quantité des fruits d'été, il s'en engendrera en abondance des crudités flatulentes & des matieres fermentatives: mais lorsque les sucs sont dans une violente effervescence, on ne peut disconvenir qu'il ne leur faille beaucoup plus d'espace pour s'étendre & couler librement. Au défaut de cette espace il arrivera que les hypocondres qui doivent être dilatés seront comprimés, que les sucs & les flatulences se fixeront; & que le lieu où ils se seront fixés deviendra le siége de la corruption & de la fermentation qui s'y renouvelleront sans cesse. Aussi Sylvius avoit-il observé de son tems que la distension du *duodenum* occasionnée par des flatulences, étoit assez fréquemment la cause d'une douleur fixe & chronique dans les lombes: mais il s'étoit imaginé que cette douleur lancinante des lombes avoit son siége dans le lieu où la bile & le suc pancréatique se rencontrent. On sait que les paroxysmes de la fievre commencent ordinairement par une douleur fixe des lombes qui se fait sentir ordinairement dans l'endroit où le centre du mésentere est attaché aux vertebres du dos: mais comme le *duodenum* y adhere pareillement par le moyen de membranes fortes, il n'est pas étonnant que la distension violente de ces membranes qui sont douées d'un sentiment exquis, ne produise quelque irritation & quelque spasme dans le plexus nerveux adjacent. Les fluides demeurent en stagnation dans l'estomac & dans le *duodenum*, lorsqu'il y a contraction spasmodique dans ce dernier; par conséquent le passage des matieres du *duodenum* dans les autres intestins est intercepté. Nous savons par l'expérience journaliere que nous avons, que les alimens solides & liquides sont rendus en trop grande quantité, même trois jours après qu'ils ont été reçus dans l'estomac, & que les personnes ivres ont fréquemment une évacuation copieuse de fluides douze heures après avoir bu. Aussi Helmont dit-il, *Lib. de Febribus*, *cap.* 10. que si le pylore est en trop grande contraction la boisson séjournera quelquefois dans l'estomac pendant trois jours, & qu'on en rendra plus par un seul vomissement, qu'on n'en n'avoit bu pendant les deux jours précédens. C'est à ces contractions spasmodiques qu'il faut attribuer non-seulement les humeurs corrompues, mais encore les flatulences dont les personnes hypocondriaques & hystériques sont tourmentées; ce sont elles aussi qui donnent lieu dans les paroxysmes de la fievre, aux anxiétés, à l'abattement des esprits, aux agitations & aux douleurs aux environs du creux de l'estomac & des lombes. La jaunisse est assez souvent une des suites de la contraction du *duodenum*; car dans cette contraction il arrive que le conduit cholidoque qui passe obliquement de la longueur d'un travers de doigt à travers ses tuniques, est comprimé & resserré ensorte que la bile ne peut plus descendre librement dans l'intestin. Mais la bile qui demeure en stagnation dans les conduits biliaires, ainsi que dans la vésicule du fiel, occasionne des douleurs & des spasmes, & étant obligée de rentrer dans le sang par les vaisseaux lymphatiques, donne à la peau une couleur jaune & désagréable.

Il y a beaucoup d'autres maladies qui proviennent de l'intempérie de la bile & des sucs qui se rencontrent dans le *duodenum*. Telles sont toutes les fievres intermittentes, les continues, les tierces, les cholériques, les lentes & les ardentes, la petite vérole, la rougeole, les diarrhées, les dyssenteries, les ardeurs de poitrine, les toux violentes & chroniques, les goutes, les douleurs errantes & beaucoup d'autres indispositions de la même nature. Les humeurs ne se corrompent pas seulement dans le *duodenum* par la stagnation, mais encore par leur mélange avec d'autres sucs impurs & excrémentitiels qui y arrivent en abondance, soit par les conduits biliaires, soit de l'estomac, soit de la masse du sang. Il arrive souvent que des humeurs acides, corrosives & salines engendrées dans l'estomac, soit par des alimens de cette nature, soit par un trop long séjour dans ce viscere, descendant dans le *duodenum* & se mêlant avec la bile, la corrompent & la dépouillent de sa vertu balsamique. La bile mêlée avec ces acides non-seulement se coagule & devient corrosive, mais perd encore sa couleur naturelle & se teint d'un verd érugineux: il y a plus, il n'est pas possible que dans cet état d'altération elle séjourne dans le *duodenum*, sans le corroder, sans irriter les parties adjacentes & sans exciter des tranchées, des contractions spasmodiques & des douleurs violentes, tant dans l'intestin que dans les parties les plus sensibles. C'est par-là qu'il faut expliquer les convulsions & les épilepsies des enfans. Dans ces cas si les excrémens sont verds, c'est un très-mauvais signe; car leur nature est alors tellement acrimonieuse que les linges en sont rongés. La stagnation de la bile érugineuse produit aussi des toux de différentes especes, non-seulement dans les enfans, mais encore dans les adultes. Ces toux sont fréquemment accompagnées de fievres intermittentes & de maladies hypocondriaques dans lesquelles les remedes doux & pectoraux font plus de mal que de bien. On a remarqué que ces toux avoient assez communément des retours périodiques, tant la nuit que le jour; ce qui provient de ce que les sucs des alimens se mêlant avec ces

acide corrosif, diminuent en quelque façon l'irritation des parties subjacentes; & de ce que les sucs nourriciers étant passés & portés à d'autres parties, l'humeur corrosive restante reprend sa premiere force & recommence d'agir sur les membranes délicates du *duodenum* qui se trouve en même tems agité par des flatulences. Ces impressions se transmettent par sympathie au diaphragme & aux plexus mésentérique, stomachique & pulmonaire, & excitent des toux qui sont quelquefois accompagnées de grands vomissemens & de danger de suffocation. C'est l'affluence de la sérosité visqueuse dans les bronches des poumons qui donne lieu à cette suffocation. J'ai plusieurs fois employé avec un prompt succès contre ces toux violentes la poudre faite de pattes d'écrevisses calcinées, avec une addition d'huile d'anis. J'en faisois prendre une dragme deux fois par jour. Quant aux enfans, je leur ordonnois un émétique doux, ou une infusion de rhubarbe avec de la manne; & j'ai observé que ces remedes étoient très-propres à dissiper les amas d'humeurs visqueuses & bilieuses.

Lorsque cette bile caustique se résout en flatulences, elle produit des maladies terribles en plusieurs parties du corps. Riviere rapporte, *Cent. II. Observ.* 8. un cas de cette espece fort remarquable: le malade étoit tourmenté toutes les nuits d'une douleur cruelle qui commençoit au côté gauche & s'étendoit de la partie antérieure & postérieure de la poitrine aux épaules, avec une telle violence, qu'en quelque posture qu'on le mît, il étoit également tourmenté. Ces douleurs duroient jusqu'au matin, alors elles cessoient & ne se faisoient point sentir de tout le jour. Riviere attribue avec raison cet effet singulier aux flatulences engendrées pendant le sommeil par la chaleur violente du corps, & à un amas d'humeurs peccantes & crues logées dans les premieres voies, à la formation desquelles un genre de vie mal réglé avoit donné lieu; j'ai vu moi-même plusieurs personnes pléthoriques qui avoient contracté l'habitude de trop manger, dont le sommeil étoit interrompu à certaines heures après que la digestion des alimens étoit faite, qui sentoient alors un mal-aise, qui respiroient avec peine & qui étoient menacées de suffocation, auxquelles la saignée, le vomissement & l'abstinence du souper ont procuré un soulagement immédiat. Les mauvais effets de ces humeurs peccantes qui sont en stagnation dans le *duodenum* & dans les premiers intestins, s'étendent quelquefois à la tête, produisent des céphalalgies, des vertiges, des stupeurs & même quelquefois des apoplexies.

On lit dans Borelli, *Cent. II. Obs.* 1. que la migraine a pour cause dans quelques personnes une bile qui rendue par le vomissement bouillonne comme l'eau-forte.

« Un malade, dit cet Auteur, étoit tourmenté dans une « fievre tierce d'un mal de tête excessif & lancinant, « qui occupoit la moitié de la tête. Il prit un vomitif, « & rendit une pinte de bile verte. Ayant fait une éva- « cuation semblable lors du paroxysme suivant, il se « trouva entierement guéri. » Voyez Riviere, *Cent. I. Observ.* 27.

J'ai vu une personne qui ayant fait une débauche considérable de vin, & mangé des huîtres & d'autres alimens de difficile digestion, quelques jours après s'être fait saigner, tomba en langueur, devint lourd, perdit peu à peu l'appétit, & fut attaqué brusquement à table d'une grande chaleur dans les parties circonvoisines du cœur; cette chaleur fut suivie d'un grand froid & de défaillance; il parut avoir perdu tout sentiment. On lui donna un clystere qui lui fit faire six selles dont il fut beaucoup soulagé. Quelques jours après il se crut en état de sortir. Mais il fut attaqué de la même maladie dans une partie de plaisir, peu de tems après sa premiere sortie. Cette seconde attaque fut à la vérité moins violente que la premiere. Je soupçonnai, dit Hoffman, quelle pouvoit en être la cause, & je lui ordonnai un émétique doux qui lui fit rendre une grande quantité de matieres visqueuses & de bile verte; cette bile & ces matieres étoient sans doute le principe de l'indisposition, car elle cessa immédiatement après leur évacuation. Je ne doute point qu'une bile poracée capable d'irriter les orifices de l'estomac, ne donne lieu à une infinité de maladies semblables.

La cause du vertige, maladie fâcheuse, a fréquemment son siége dans le *duodenum*. C'est par cette raison qu'il est accompagné de nausées & d'une sensation d'amertume dans la bouche, lorsque l'estomac est vuide, & qu'il diminue tant soit peu après qu'on a mangé. Galien fait mention d'une épilepsie précédée d'une affection d'estomac, & conjecture qu'il falloit attribuer l'une & l'autre à la bile contenue dans le *duodenum*. J'ai eu plusieurs fois occasion, dit Hoffman, de traiter la même maladie & qui avoit la même cause. Un Comte Saxon que des affaires d'état avoient contraint de se retirer ici, me consulta sur une indisposition fâcheuse à laquelle il étoit sujet depuis environ un an. De longs chagrins, un régime mal entendu & une vie sédentaire, avoient fort altéré sa constitution & l'avoient rendu cacochyme & pléthorique; il étoit attaqué toutes les nuits sur les trois ou quatre heures du matin, d'une douleur violente qui commençoit aux environs du nombril, s'étendoit le long du dos & affectoit enfin les parties circonvoisines du cœur avec une telle violence, qu'il se croyoit sur le point d'être suffoqué; il étoit aussi accablé d'anxiétés, attaqué fréquemment de contractions épileptiques & sujet à des stupeurs. D'ailleurs tous ces symptomes augmentoient, lorsqu'il étoit constipé: des clysteres carminatifs & modérément laxatifs avec un émétique, le soulagerent considérablement; mais le mal étoit trop profondément enraciné pour être détruit par ces remedes. Helmont nous apprend, & d'ailleurs nous en avons l'expérience journaliere, que la cause de l'apoplexie est souvent dans l'estomac & dans le *duodenum*. Cet Auteur dit dans l'Ouvrage qu'il a composé, pour prouver que toutes les maladies viennent de l'ame sensitive, qu'il a guéri plusieurs apoplexies récentes par le vomissement & par les aromatiques. Wedelius confirme dans sa *Pathologie dogmatique*, la possibilité de ces guérisons. Cet Auteur dit avoir tiré d'affaire & rétabli en pleine santé un Couvreur de Gêne qui avoit été attaqué d'apoplexie, avec les mêmes remedes. Nous savons par expérience que les personnes qui ont trop de sang, sont sujettes à des attaques d'apoplexie aux environs des équinoxes, dans les pleines lunes, en hiver, après quelque débauche ou quelqu'accès de colere, & que ces attaques sont ou précédées ou accompagnées d'envie de vomir, & de vomissement de matieres teintes d'une couleur noire & désagréable.

Entre les maladies considérables qui naissent d'un amas d'humeurs dans l'estomac & dans le *duodenum*, nous pouvons compter les fievres lentes dans lesquelles ont dégénéré des fievres intermittentes ou aiguës; car lorsque ces dernieres ont été réprimées subitement par des astringens, & particulierement par le quinquina dont on n'a point préparé l'usage par des remedes capables de dégager les premieres voies, il faut s'attendre tant de la part des humeurs dont on n'a point eu la précaution de nettoyer l'estomac & le *duodenum*, que de celle des remedes, aux suites les plus fâcheuses. C'est s'exposer aux mêmes accidens que de prendre une trop grande quantité d'alimens, immédiatement après quelque maladie chronique ou aiguë, c'est-à-dire, lorsque la violence du mal a tellement affoibli l'estomac qu'il est incapable de les digérer. Nous compterons, ainsi que nous l'avons déja dit, entre les suites fâcheuses de ces imprudences, les fievres lentes qui seront accompagnées des symptomes suivans: savoir, d'une chaleur foible dans les membres, d'un pouls prompt & fréquent, de lassitude, de sueurs pendant la nuit, de défaillance & d'amaigrissement. Lorsque l'on se sera bien assuré que cette maladie sera produite par les causes

que nous avons indiquées, on en conclurra sur le champ que les rafraîchissans ne conviennent point & doivent faire plus de mal que de bien. C'est avec des sels détersifs, des émétiques doux, & des remedes amers & relâchans, qu'il faut tenter la cure. Voilà les seules choses dont on puisse se promettre raisonnablement quelque succès.

J'ai fait voir que la stagnation de la bile & son mélange avec des humeurs acides, étoient les sources d'un grand nombre de maladies graves. Pour suivre mon dessein, je vais maintenant examiner de quelle maniere l'addition des particules hétérogenes engendre sa corruption, & détruit son tissu & sa tempérie naturelle. Je suis fort porté à penser que cela se fait principalement par la suspension des autres excrétions, mais surtout de la transpiration. Il est évident que l'évacuation des humeurs par les pores de la peau, qu'on a raison de regarder comme les émunctoires du sang & de tout le corps, est de la derniere importance, tant pour l'entretien de la santé que pour la conservation de la vie. En effet c'est par cette voie que s'échapent & que sont expulsées au-delà des limites de la circulation vitale du sang, toutes les immondices superflues & nuisibles du corps. Telles sont les particules salines, sulphureuses, aqueuses, éthérées & subtiles, dont la suppression & le séjour ne manqueroient pas de porter la corruption & le vice dans le sang qui est la source de la vie; d'où s'ensuivroient des maladies fort dangereuses, comme des fievres de toute espece, & principalement celles qui sont accompagnées d'éruptions critiques. Mais pour répandre sur cette matiere plus de jour, nous observerons en général que les humeurs de nos corps sont nécessairement altérées par l'interruption des excrétions, mais particulierement de la perspiration; car lorsque les particules acrimonieuses & excrémentitielles ne peuvent s'exhaler par les pores où nous supposons qu'il y a obstruction, elles reviennent dans la lymphe & dans la bile qui prennent conséquemment une nature toute différente; mais la lymphe & la bile viciées, étant portées dans les intestins & n'étant point évacuées à tems, y séjournent, y demeurent en stagnation, achevent de se dépraver, y deviennent une pépiniere de maladies, mais surtout de fievres. Ce n'étoit donc pas sans raison que j'assurois que le *duodenum* étoit le siége particulier des maladies périodiques, mais spécialement des fievres. Deux célebres Medecins, Sylvius & Van-Helmont sont en ceci de mon avis. Le premier parle en mille endroits de ses Ouvrages, du *duodenum*, comme de la source des maladies. Et on lit expressément dans le Livre *des Fievres*, *chap.* 17. de Vanhelmont; que la fievre est causée par une humeur virulente qui est logée aux environs du pylore, & tant soit peu au-dessous, & chap. 10. n. 3. que le siége des fievres est dans les premieres voies & s'étend depuis le pylore jusqu'à la fin du *duodenum*. Je puis encore m'appuyer de l'autorité de Fernel, qui nous assure *Lib. VI. cap.* 7. qu'il ne faut chercher la source des fievres intermittentes qu'aux environs de l'estomac du *duodenum* & du pancréas.

On a donc raison de regarder le *duodenum* comme le siége de ces fievres, puisqu'elles proviennent d'une lymphe & d'une bile corrompues, & qu'elles sont communément occasionnées par la suppression de la transpiration, par la pléthore, & par une foiblesse d'estomac & d'intestins, qui est une des suites de l'intempérance. Toutes ces causes favorisent la corruption; mais si les particules excrémentitielles & grossieres ne peuvent s'échapper par la transpiration; elles porteront l'infection dans la bile avec laquelle elles se mêleront. De plus, s'il arrive que le ton de l'estomac soit dérangé & que la nature ne soit pas assez forte pour procurer une évacuation par les selles; cette bile corrompue sera retenue dans les intestins, achevera de s'y dépraver en y séjournant, exercera son action dans cette région, sera même repoussée dans le sang, & donnera lieu à une foule de maladies nouvelles, en causant de la douleur & des spasmes dans les parties membraneuses & nerveuses du corps.

J'ai avancé ci-dessus que l'estomac & le *duodenum* étoient le siége des fievres intermittentes & des fievres tierces en particulier; ce qui est confirmé par les symptomes qui se manifestent dans le commencement & dans le progrès de ces maladies. Lorsqu'elles commencent, le malade est incommodé de flatulences, l'abdomen tendu, des nausées, une douleur fixe dans le dos, de l'anxiété, & du mal-aise dans les parties circonvoisines du cœur. Lorsque le frisson est passé, l'envie de vomir succede, le visage prend une couleur jaune; le corps est dans une chaleur excessive; le malade est tourmenté d'une soif qu'on ne peut éteindre; ses urines sont hautes en couleur, les selles qu'on lui procure par des cathartiques sont jaunes, bilieuses; s'il vomit, il rend des matieres visqueuses, & si on lui donne le quinquina, assez ordinairement ce remede sera suivi d'une diarrhée bilieuse, en cas que le *duodenum* soit surchargé de bile. La raison de cet effet est que le quinquina remettant les intestins au ton qui leur convient, augmente leur mouvement péristaltique, & les met en état d'expulser les excrémens qu'ils contiennent. S'il arrive que la bile rentre dans le sang, d'où l'on sait qu'elle a été séparée, il est naturel que la fievre soit accompagnée de jaunisse. Quelques violens que soient tous ces symptomes dans les fievres intermittentes, ils le sont encore plus dans les fievres tierces continues, & c'est tout autre chose dans les fievres ardentes que les Grecs appellent *Causus*. Le mauvais effet d'une bile acre, étant d'irriter les parties auxquelles elle est portée, tous les remedes qui tendront à en détruire l'acrimonie, & à en affoiblir la faculté d'irriter, en débarrassant en même-tems les premieres voies, seront les meilleurs qu'on puisse employer en pareils cas; tels sont les émétiques doux, les nitreux, les sels cathartiques & les absorbans qui méritent bien la réputation qu'ils se sont faite dans la cure de ces maladies : il ne faut jamais manquer d'y avoir recours; quoique ce soit quelquefois sans succès, lorsque les fievres intermittentes sont extremement opiniâtres; comme dans la fievre quarte. Leur inefficacité dans ces cas, sert du moins à nous démontrer que le mal est profondément enraciné; que le siége de sa cause est plus éloigné, & qu'elle réside même dans quelque viscere. Il est évident que s'il y a obstruction au pancréas, au foie & à la ratte, la bile & le suc pancréatique qui seront continuellement portés dans les intestins, seront corrompus, & serviront par conséquent de foyer aux maladies. Dans ces conjonctures, pour couper racine au mal, il sera à propos d'ordonner des remedes plus puissans que ceux dont nous avons parlé, il en faudra venir aux apéritifs puissans, aux sels, aux préparations de rhubarbe, à l'acier & au mercure doux. Il ne faudra pas négliger ceux d'entre les émétiques qui agissent sur les visceres, & qui sont capables d'expulser les matieres qui les incommodent. La poudre inventée par Riviere, agissant par haut & par bas, pourra produire de fort bons effets. Cet Auteur nous assure avoir guéri plus de cent fois la fievre quarte par ce remede, ce dont ses observations font foi. Les fievres intermittentes qui ont des redoublemens aux environs du troisieme jour, provenant d'une bile acrimonieuse & corrompue, ainsi que le remarque Thonnerus, *Lib. I. Obs.* 1. *p.* 10. doivent être traitées de la même maniere.

Riviere ne s'est point expliqué clairement sur la maniere de préparer le fameux fébrifuge dont il fait mention. Il n'en donne qu'une description fort obscure, sur laquelle on ne peut gueres former que des conjectures. « Ce remede précieux, dit-il, se fait de trois hercules. « (ces hercules sont peut-être l'or, l'antimoine & le « mercure) il faut les pousser au plus haut point de « perfection par douze opérations. (Il entend appa-

« remment par ces opérations, douze distilations ».
» Ajoutez, continue-t-il à ces trois Hercules un quatrieme champion qui rendra le remede complet & parfait: (ce quatrieme champion est peut-être l'esprit de vin). » La dose de ce remede pour les enfans est depuis dix ou douze grains jusqu'à quinze, & pour les personnes plus avancées en âge, depuis vingt grains jusqu'à trente ou quarante. Il opere d'une maniere douce, lorsqu'il n'est point sur-dosé: il ne produit gueres plus d'agitation que les remedes ordinaires, & que les compositions de séné & de rhubarbe. Si quelques parties de la matiere morbifique résident aux environs de l'estomac, il fera vomir; car une des propriétés qui lui est particuliere, c'est d'aller droit à la cause matérielle du mal en quelqu'endroit qu'elle soit, de l'attaquer avec force, & de la poursuivre jusqu'à ce qu'il l'ait expulsée. S'il lui arrive de trouver les passages ouverts, & une très-petite quantité de matiere morbifique à combattre, il produit son effet sans causer de désordre, & ne procure qu'une très-légere évacuation. Mais dans les cas où les malades n'ont usé d'aucun remede dans tout le cours de la maladie; où leur corps est surchargé de sucs corrompus, où la quantité des humeurs corrompues est considérable, où les crudités sont abondantes, & où les obstructions sont opiniâtres, il ne surmonte point ces obstacles sans causer beaucoup d'agitation, & sans tourmenter tant soit peu le malade; c'est ce qui n'a pas manqué d'arriver, surtout aux personnes pauvres & du commun, sur lesquelles on a fait les premieres expériences qui ont conduit à la découverte de ce remede.

Hartman, fameux Chymiste Allemand, Rolfinkius & plusieurs autres se sont expliqués plus au long, & d'une maniere plus claire sur la composition de ce fameux fébrifuge.

Voici la maniere dont ils nous ordonnent de le préparer.

Prenez *de l'or le plus pur & le mieux affiné, une demi-once.*

Réduisez le en petites parcelles.

Faites-le dissoudre selon la maniere ordinaire, dans une eau régale préparée avec le sel commun, & non avec le sel ammoniac, parce que cette espece de sel rend le mercure volatil.

du verre d'antimoine, une demi-once.
de mercure bien purifié trois onces;

Dissolvez chacune de ces substances séparément & dans différens vaisseaux, par le moien de l'eau forte, en sorte que les solutions soient suffisamment claires & transparentes.

Mêlez toutes ces eaux ensemble & les distilez.

Ajoutez une quantité nouvelle d'eau régale, & réitérez la distilation, jusqu'à ce que le précipité mis sur un fer rouge, ne fasse aucune fumée.

Cela fait, calcinez tout le précipité, le couvrant exactement avec une tuile: par ce moien tous les esprits de l'eau-forte seront dissipés & anéantis.

Distilez ensuite sur ce précipité de l'esprit de vin six fois, jusqu'à ce que le mercure soit, pour ainsi dire fixé.

Exposez enfin le mercure au feu, & le calcinez lentement, couvert d'une tuile. Riviere, *Obs. Cent.* 3.

Après avoir expliqué ce qui concerne les fievres, passons maintenant à l'examen des maladies qui sont accompagnées d'éruption.

La fievre pourpreuse, espece de maladie peu connue dans les autres parties du Monde; mais très-fréquente en Saxe, sera la premiere dont je ferai mention. On a remarqué qu'elle accompagnoit assez fréquemment les autres maladies, surtout lorsqu'elles avoient des retours. La raison de cet effet est que les intestins ayant été desséchés par la chaleur antérieure de la fievre, il y a nécessairement constipation; les matieres bilieuses & corrompues ne se cuisent pas bien dans les premieres voies, & lorsqu'elles ne sont point évacuées par des remedes, elles rentrent dans le sang & produisent la maladie dont il est question.

Ce qui donne de la vraissemblance à cette explication, c'est que le pourpre vient ordinairement lorsque le ventre a été resserré pendant un tems considérable, & qu'on n'a point eu soin de dissiper la constipation par des clysteres & d'autres laxatifs doux. Les enfans y sont fort sujets, & il est accompagné en eux du vomissement, de la diarrhée, de la fievre, de la toux, de la difficulté de pousser les dents, d'une soif immodérée, d'anxiété dans les parties circonvoisines du cœur, & d'insomnie. Si les personnes qui ont l'habitude de se faire saigner, négligent cette évacuation pendant un tems considérable, elles en pourront être attaquées. La purgation en est le grand remede; on aura donc soin de tenir le ventre libre dans cette maladie. Entre ceux qui sont attaqués de pourpre, il y en a qui suent beaucoup pendant la nuit, & d'autres le matin. Entre ceux qui y sont sujets, il y en a en qui il est chronique, & en qui il est évident par les symptomes que le siége de la maladie est dans le foie & dans la bile. Lorsque cette maladie provient d'une stagnation de bile acre, ainsi qu'il arrive assez fréquemment; il faut recourir d'abord aux émétiques & aux laxatifs doux: ces remedes ne peuvent manquer de produire un bon effet.

Borelli remarque *Cent.* 2. *Obs.* 36. que les sueurs continuelles accompagnées de demangeaison, se terminent quelquefois en ce cas par une pareille méthode; & que si le malade s'abstient de vin, un vomitif suffit pour le tirer d'affaire. La goute paroît découler aussi de la même source de maladies chroniques. Les personnes d'une constitution foible, en qui le relâchement & la mollesse des membranes sont des défauts héréditaires, & les hypocondriaques sont fort sujets aux douleurs de goute, surtout au printems & en automne; parceque dans ces saisons l'état inconstant & variable de l'atmosphere donne lieu à l'obstruction de la transpiration. Alors il ne reste de voie aux sels tartareux qui abondent dans ces constitutions, que celle des urines, par laquelle ils sont emportés plus lentement. Cette évacuation lente leur donne le tems de se porter dans les humeurs salivaires, bilieuses & pancréatiques, & de fixer dans les premieres voies le siége de plusieurs maladies, telles que les flatulences, les douleurs dans les parties circonvoisines du cœur, la constipation & les douleurs errantes aux environs des lombes, & accompagnées d'un mouvement de fievre. Ce qui démontre que la cause de la maladie réside alors dans les premieres voies, c'est que si vous ordonnez un émétique doux à l'approche d'un paroxysme, il en diminuera considérablement la violence, s'il ne l'emporte pas entierement. Marcianus dit dans son Commentaire sur Hippocrate, qu'il a vu des personnes attaquées de douleurs gouteuses qui provenoient d'humeurs acres dans l'estomac, & qu'une évacuation de ces humeurs par le vomissement a considérablement soulagées, si-non entierement guéries. Ceci est confirmé par Silvius, qui nous assure que les vomitifs sont les meilleurs remedes qu'on puisse ordonner dans la goute, & que l'expérience lui en a constaté plusieurs fois l'efficacité dans le cours de sa pratique. Il ajoute avoir vu ces remedes non-seulement prévenir un paroxysme prochain; mais subjuguer si parfaitement la maladie, qu'elle ne reparut plus. Hildanus est du même avis, & nous lisons *Cent.* 6. *Obs.* 84. qu'un vomitif

mitif donné au commencement d'un paroxysme, est capable de faire cesser toutes les douleurs de la goute. J'ai moi-même avancé dans mes Notes sur Poterius, (dit Hoffman,) qu'un vomitif pris lorsque les douleurs de la goute commencent à se faire sentir, en diminue la violence, & que ce remede réitéré le jour suivant produit le même effet. Prosper Alpin dit dans sa Medecine des Ægyptiens, avoir remarqué que plusieurs personnes attaquées de la goute & de la pierre s'étoient trouvées considérablement soulagées par un usage fréquent des vomitifs.

Si un accès de colique suffit pour donner lieu à plusieurs maladies violentes, ce n'est par aucune autre raison, sinon que dans cette passion la bile versée en grande quantité des conduits biliaires dans le *duodenum*, affecte les membranes & le systeme nerveux. Car s'il y a surabondance de bile dans le corps, & qu'il ne s'en fasse point d'évacuation, soit par le vomissement, soit par les selles; il est nécessaire qu'elle produise une sensation d'amertume dans la bouche, des nausées, des envies de vomir, & beaucoup d'autres indispositions. Les absorbans, les préparations de rhubarbe, les laxatifs doux, & les émétiques, sont les meilleurs remedes qu'on puisse employer en pareil cas; mais il faut absolument s'interdire tous les sels volatils spiritueux, & toutes les infusions échauffantes.

C'est dans le *duodenum* que résident pareillement les causes des érésipeles, de la petite verole, des hémorrhagies, des aphthes, des diarrhées, des maladies hipocondriaques & hystériques, & des fievres malignes & pétéchiales. Car toutes ces maladies proviennent de la bile & de la stagnation d'une lymphe putride dans cet intestin. De-là vient la maxime de pratique que dans les maladies il faut avoir égard principalement aux premieres voies. Mais comme nous avons traité ce sujet fort au long à l'article *Bilis*, nous nous contenterons d'ajouter ici quelques remarques nécessaires & de renvoyer le Lecteur au mot *Bilis*.

Quant à la pratique & à la maniere de traiter les maladies dont le siége est dans le *duodenum*, il est évident par tout ce que nous avons dit, que les émétiques sagement préparés & ordonnés avec circonspection, sont les remedes les plus certains, & peut-être les seuls efficaces en pareil cas. Ils agissent avec force, & il n'y en a point qui leur soit comparable en énergie. Si un Medecin a quelque effet peu ordinaire à produire, il trouvera en eux de quoi répondre à ses vues. Il ne faut quelquefois qu'un seul vomitif ordonné dans le commencement d'une maladie, pour en arrêter toutes les suites. Celui à qui l'usage & les propriétés des émétiques ne seront point connus, est encore, à mon avis, fort ignorant dans la pratique de la Medecine. Si l'estomac & le *duodenum* abondent en humeurs impures, c'est aux émétiques qu'il faut nécessairement avoir recours; parcequ'il est important de les évacuer promptement, & qu'il est dangereux de leur faire parcourir toute la longueur du canal intestinal; en ce qu'elles auroient la commodité de passer dans le sang & d'en infecter la masse. Mais une observation qui n'est point à négliger, c'est que la plupart des purgatifs n'émeuvent, ni ne chassent la matiere qui est en stagnation dans l'estomac & dans le *duodenum*; mais exercent toute leur action sur les autres intestins grêles. L'Anatomie satisfait à ce phénomene, car c'est elle qui nous apprend que l'estomac & le *duodenum* sont tapissés d'une tunique glanduleuse, dont la tunique nerveuse est couverte, d'où il s'ensuit que les pointes des cathartiques ont plus de peine à pénétrer jusqu'à la tunique nerveuse & à la stimuler, que les émétiques qui sont d'une nature plus active & plus subtile. Il faut préférer toujours les émétiques liquides aux émétiques solides; parcequ'ils ne s'attachent point à un endroit particulier de l'estomac, mais se répandant également de tous côtés, operent avec plus de facilité & fatiguent moins le malade. Une chose qui me reste à recommander dans la cure des maladies dont le siége est dans l'estomac & dans les intestins; c'est l'usage de tous les remedes capables de restituer & de fortifier le ton, d'entretenir le mouvement péristaltique & de hâter par ce moyen l'expulsion de la matiere fécale, & rendre le ventre plus libre. De ce nombre sont les sels détersifs, l'*arcanum duplicatum*, la terre foliée de tartre, les amers mêlés avec les gommes & les résines de l'espece tempérée, les préparations d'ambre, de rhubarbe, de myrrhe & d'aloès.

Quiconque se propose de guérir une maladie chronique, ou quelque indisposition dont la cause soit dans les premieres voies, doit avoir égard principalement au mouvement péristaltique des intestins. Il jugera que ce mouvement se fait bien par la régularité des selles. Lorsque les intestins s'acquittent convenablement de cette fonction, les maladies en sont d'autant plus faciles à traiter. Entre les remedes qui conviennent dans les maladies qui proviennent du *duodenum*, choisissez comme les plus efficaces, les absorbans, les précipitans, & ceux qui sont propres à détruire l'acrimonie des humeurs. Si la bile est trop chaude, acre & volatile, les nitreux en la corrigeant ne manqueront pas de soulager le malade; si elle est visqueuse & inactive, c'est par les élixirs balsamiques amers qu'il faut la rectifier.

Enfin il faut observer que les sudorifiques, les remedes chauds, & les sels volatils ne conviennent point dans la cure des maladies qui proviennent d'un amas considérable d'humeurs impures dans les premieres voies; non-seulement parcequ'ils atténuent la matiere peccante; mais parcequ'au lieu de l'emporter par les selles ou par le vomissement, ils la font passer dans la masse des humeurs & du sang, ce qui est d'une dangereuse conséquence. Je lis avec plaisir dans la *Medecine Pratique* de Sylvius, p. 145. l'observation suivante.

« Toutes les fois, dit-il, qu'il y a abondance d'humeurs impures dans les premieres voies, il faut s'interdire les sudorifiques; parcequ'on ne peut exciter les sueurs sans mettre tout le corps en mouvement, & sans le rendre plus aisément perméable qu'à l'ordinaire; d'où il s'ensuit qu'on ne fera que le charger plus promptement & d'une plus grande quantité d'impuretés. »

C'est donc commettre une lourde bévue que d'ordonner des remedes chauds, & surtout des sudorifiques, avant que d'avoir dégagé les premieres voies. Les anodyns ne conviennent pas d'avantage, tant qu'elles sont pleines d'humeurs impures; parcequ'ils ne font que les retenir au lieu de les expulser: mais si le plus grand mal est fait, & si elles ont été portées dans la masse du sang, comme il arrive dans les érésipeles, dans la petite verole & dans la goute, alors l'usage des émétiques demande la plus grande circonspection; parcequ'en tentant de déterminer la matiere des extrémités du corps vers les visceres, on s'expose à exciter des convulsions & d'autres symptomes terribles. Le plus sûr alors est donc d'ordonner des détersifs doux & des clysteres: si l'on a recours aux émétiques, que ce soit au commencement de la maladie, & non tandis que le malade est dans le paroxysme. FREDERIC HOFFMAN.

DUP

DUPONDIUM, *διπόντιον*, poids de quatre dragmes. CASTELLI d'après *Galien*.

DUR

DURA MATER, ou *Meninx*; *Dure Mère*, ou *Meninge*. Membrane extérieure & épaisse qui couvre le cerveau. Voyez *Caput*.

DURACENA, espece particuliere de pêche dont la pulpe adhere fortement au noyau. CASTELLI, d'après *Langius*.

DURATUS, proprement *endurci*. Scribonius Largus s'en sert *Comp.* 35. au lieu de *macéré*.

DURDALES, certains esprits imaginaires que Paracelse faisoit résider dans les arbres.

DURIO, nom d'un très-grand arbre qui se trouve dans les Indes Orientales, & qui porte un fruit gros comme un melon.

Ce fruit paroît avoir l'odeur de l'oignon pourri à ceux qui n'en ont jamais gouté: mais quand une fois on en a mangé, on le préfere à tout autre, & on lui trouve une saveur & une odeur agréable. Ceux qui se connoissent en bons mets, en font beaucoup de cas, & poussent l'éloge jusqu'à dire qu'il n'est pas possible de s'en rassasier. Il croît en si grande abondance à Malaca, qu'il ne coute pas plus de quatre maravedis, surtout au mois de Juin, de Juillet, & d'Août; car dans les autres mois de l'année son prix augmente à proportion de sa rareté.

Il y a entre ce fruit & le bétel une antipathie très-surprenante; elle est telle, que si vous portez quelques feuilles de bétel dans un vaisseau plein de fruits de *durio*, ou dans une maison, ou chambre où on en tienne en réserve, ils se gâteront tous; & si quelqu'un est attaqué d'une inflammation à la gorge, ou d'une oppression pour avoir trop mangé de ce fruit, cette inflammation se calmera, & la tumeur se dissipera en appliquant seulement une feuille de bétel sur l'estomac. Quelle que soit la quantité qu'on en ait mangé, on n'en sera point incommodé; si l'on a soin d'avaler ensuite quelques feuilles de bétel. Ray, *Hist. Plant. pag.* 1652.

DYA

DYAHIBALA, nom de la *mimosa*; *non spinosa major Zeylanica.*

DYN

DYNAMIS, δύναμις, de δύναμαι, pouvoir. La puissance ou la faculté de produire une action. Galien rend ce mot, *Lib. de Plenitud.* par δραστικὴν αἰτίαν ἢ οὐσίαν « cause ou substance efficiente. » Il ajoute qu'il n'y a aucune différence entre l'épithete ποιητικὴν & δραστικὴν, ou αἰτίαν, & οὐσίαν. Le même Auteur entend par τῆς δυνάμεως οὐσίαν, la substance ou l'essence de la faculté, ou la qualité principale & active de quelque substance composée, qualité qui consiste dans la tempérie de ses parties. Δυνάμεις, signifie dans Hippocrate περὶ ἀρχ. ἰητ, les qualités dominantes, ou les forces principales des humeurs. Galien se sert fréquemment du même terme pour exprimer la préparation ou composition d'un remede; mais spécialement d'un remede dont l'efficacité est constatée, Plutarque fait mention *in Sympos.* d'un remede dont Epiménide se servoit contre la faim, & qu'il appelle τῆς ἀλίμου δυνάμεως. Fœsius.

DYO

DYOTA, ou mieux DIOTA, un *Pélican* ou vaisseau circulatoire à deux anses, semblable à la figure d'un homme droit qui a les bras recourbés sur les côtés.

DYS

DYSALTHES, de δὺς, difficilement, & de ἄλθω, guérir; difficile à guérir.

DYSANAGOGOS, δυσανάγωγος, qui est difficile à expectorer. Epithete que l'on donne à de la matiere épaisse & visqueuse logée dans les bronches.

DYSÆSTHESIA, δυσαισθησία, de δὺς, difficilement, & de αἰσθάνομαι, sentir; affoiblissement, ou privation des sensations.

DYSARISTESIS, δυσαρέστησις, de δὺς, difficilement, & de ἀρέσκω, plaire; mauvaise humeur qui précede assez fréquemment les maladies aiguës & la mélancolie. Aetius, *Tetrab.* 2. *serm.* 1. *cap.* 5. Galien.

DYSCINESIA, δυσκινησία, de δὺς difficilement, & de κινέω, se mouvoir, difficulté de se mouvoir.

DISCRASIA, δυσκρασία, de δὺς, *mal*, & de κεράννυμι, *mêler*; mauvais mélange, intempérie, mélange des fluides dans le corps incompatible avec la santé.

DYSCRITOS, δύσκριτος, de δὺς, *difficilement*, & de κρίσις; qu'il est difficile d'amener à une crise, bonne ou mauvaise.

DYSECOIA, δυσηκοΐα, de δὺς, *difficilement*, & de ἀκούω; entendre, surdité, ou affoiblissement de l'ouie.

DYSELCES, δυσελκὴς, de δὺς, *difficilement*, & de ἕλκος, *ulcere*; qui a des ulceres difficiles à guérir,

DYSENTERIA, δυσεντερίη, de δὺς, *difficilement*, & de ἔντερα, *intestin*; *dyssenterie*, ou altération des fonctions des intestins, accompagnée d'exulcération. On entend proprement par *dyssenterie*, selon Galien, *Lib. VI. de Locis affectis*, une ἕλκωσις ἐντέρων, ou une exulcération des intestins, accompagnée dans le commencement d'une excrétion bilieuse & stimulante, dans la suite d'érosion d'intestins, & enfin d'une quantité modérée de sang. Le même Auteur nous apprend, *Lib. V. de Symptomatum caussis*, que quelques Auteurs exigent qu'il y ait effusion de sang pour que la *dyssenterie* soit réelle. Il y a, selon lui, *Comment. ad Aphor.* 3. *Lib VI.* exulcération d'intestins, lorsqu'il s'est fait d'abord une érosion à la superficie de ces parties, & qu'il s'y forme à la longue une putréfaction plus profonde & ulcéreuse. L'Auteur des définitions de Medecine, dit que la *dyssenterie* est une exulcération des intestins, accompagnée d'inflammation, d'excrétion, de matiere sanglante, fétide & quelquefois filamenteuse, & d'une douleur & d'un tiraillement dans le ventre & dans les intestins.

On lit dans Hippocrate, *Lib.* περὶ παθῶν, que la *dyssenterie* est accompagnée de douleurs & de tranchées dans toutes les parties du ventre, & d'excrétion, de bile, de phlegme & de sang aduste. Il prétend dans un autre endroit du même Livre, que cette maladie provient d'une rétention de bile & de phlegme dans les veines des intestins & du ventre. Il ajoute qu'il est certain que le sang est affecté, & qu'il dépose sa partie corrompue; que l'intestin est pareillement offensé, corrodé & exulcéré. Cette maladie est longue, douloureuse & mortelle. Il y aura quelque espérance de guérison, si le malade est d'une constitution robuste: mais il n'y aura aucune ressource, s'il se fait une colliquation & une exulcération totale des parties du ventre.

On tronve encore, *Lib. III.* περὶ διαίτης, que quand le sang est échauffé, qu'on rend par bas des matieres acrimonieuses & sanglantes, & qu'il y a érosion & exulcération des intestins, alors il y a *dyssenterie*, maladie cruelle & dangereuse. Le terme δυσεντερίη, signifie quelquefois dans Hippocrate, des excrétions sanglantes, ou un flux de ventre sanguinolent sans exulcération des intestins; du moins, à ce que prétend Galien dans son Commentaire sur l'*Aphorisme* 65. *Lib. V.* Il faut convenir qu'Hippocrate distingue cette derniere espece de *dyssenterie* de la premiere, & qu'il l'appelle, *Epid. Lib. II.* où le même Aphorisme se trouve répété, δυσεντερίην ἐρυθρὴν, *dyssenterie* rouge. Galien rend conséquemment dans son Commentaire sur le troisieme Livre des *Epidémiques*, Δυσεντεριώδεα πάθη par *dyssenterie* sanglante; & il nous apprend qu'il y a deux especes de *dyssenterie*, l'une avec exulcération d'intestins, & l'autre avec évacuation de sang venant des veines des intestins, mais sans exulcération. Il ajoute dans sou Commentaire sur le Livre *de Artic.* qu'Hippocrate paroît employer dans cet endroit le mot δυσεντερίη pour une excrétion de sang par les selles, & non pour une exulcération des intestins, comme on l'entend communément en Medecine. Il y a plus, Hippocrate paroît entendre, *Epid. II. sect.* 6. par δυσεντερίη, toutes sortes de flux de ventre en général.

PREMIERE OBSERVATION.

Dans un certain tems que la *dyssenterie* étoit épidémique à Amsterdam, une femme d'environ quarante ans, & d'une constitution ferme & robuste, eut le malheur d'être attaquée de la maladie régnante qui la tourmenta pendant trois semaines. Elle commença par rendre des excrémens noirs; ils prirent ensuite une couleur rougeâtre, & ils parurent sur la fin mêlés d'une espece de substance blanchâtre; la douleur qu'elle sentoit dans le ventre prenoit différentes formes. Lorsque son ventre étoit affaissé, elle étoit fixée au nombril; & lorsqu'il étoit élevé, elle se faisoit sentir comme une ceinture qui embrassoit toute la région ombilicale: elle étoit tourmentée d'une soif violente, qu'elle tenta d'éteindre avec toutes les liqueurs qui flaroient son gout; elle usa en même-tems d'une grande quantité d'eau-de-vie. On ne put jamais l'engager à prendre d'autre remede qu'une décoction altérante, & que les pilules de laudanum d'Amsterdam. Elle s'en trouva soulagée, & recouvra le sommeil qu'elle avoit perdu depuis le commencement de sa maladie. Lorsqu'elle alla à la selle, elle sentit une douleur considérable aux environs de l'anus. On la purgea plusieurs fois dans le cours de cette maladie, tantôt avec la poudre de rhubarbe seule, qui ne lui faisoit rendre que fort peu de chose, ou même rien, & qui ne lui apportoit aucun soulagement; tantôt avec la poudre de rhubarbe jointe à celle de la racine de jalap, ce qui lui procuroit des selles copieuses & du soulagement. On lui donna un clystere, qui la rendit beaucoup plus malade; & comme elle ne pouvoit supporter aucune sorte de liniment, il fallut supprimer l'usage de ces remedes. Le flux s'arrêta trois fois dans le cours de la cure, & il y avoit toute apparence de guérison: mais comme la malade n'observoit point de régime, elle eut trois rechutes, & mourut de la derniere, victime plutôt de son extravagance que de sa *dyssenterie*.

Voici ce que l'on observa à l'ouverture de son corps.

Premierement, l'épiploon, quoique d'une épaisseur naturelle & convenable, étoit sphacélé, & d'une couleur livide & noirâtre. Secondement, le duodenum & le jejunum étoient remplis de bile, ce qui suffit pour rendre raison de sa soif insatiable. Troisiemement, il y avoit environ une coudée de l'iléum corrompue & sphacélée, à prendre depuis l'endroit où il s'avance vers le cæcum. Quatriemement, à quatre doigts du cæcum ou environ, le colon étoit sain: mais il étoit corrompu environ à huit doigts plus bas. Cinquiemement, la vésicule du fiel étoit fort large, & distendue par de la bile aussi verte que de l'herbe. Toutes les autres parties paroissoient être en bon état. Il n'y avoit rien de défectueux, soit dans le rectum, soit dans le reste des intestins: le foie & la rate étoient dans leur état naturel & convenable. Alard. Herman, *Comment. in Miscell. Curios. an.* 1673. *Observ.* 116.

OBSERVATION II.

La *dyssenterie* peut avoir pour cause des tumeurs contre nature formées dans les intestins. Nous en avons un exemple remarquable dans le fils de Jacobus Fontanus, qui mourut de *dyssenterie* à l'âge de neuf ans. On n'eut aucune certitude pendant le cours de sa maladie sur ses causes immédiates & sur leur siége. Mais voici ce que l'on trouva à l'ouverture de son corps, que son pere fit faire après sa mort.

Les Chirurgiens qu'il employa, trouverent entre le commencement du colon & la fin du rectum, plus de deux cens ulceres ronds, parsemés d'abscès; quelques-uns de ces ulceres avoient rongé toutes les tuniques de l'intestin: il en restoit quelques parcelles saines & entieres entre d'autres ulcérées. Jacobus Fontanus, *Pract. Lib. III. cap* 23.

OBSERVATION III.

Un jeune homme, accoutumé à boire avec excès de l'eau-de-vie, fut attaqué d'une *dyssenterie*, accompagnée de douleurs violentes. Dans le cours de sa maladie, il rendit plusieurs fois par les selles environ deux livres de sang coagulé. Ce sang étoit d'une couleur si belle, qu'il n'étoit pas possible qu'il ne vînt de quelque artere rompue.

J'ouvris son corps après sa mort, & je trouvai les intestins grêles sphacélés çà & là, & leurs tuniques corrodées & entierement percées en quatre endroits. Barbette, *Prax. Lib. IV. cap.* 5.

OBSERVATION IV.

J'ouvris en 1624. les corps de différentes personnes qui étoient mortes de *dyssenterie*, & entre autres celui d'un soldat qui avoit été tourmenté de cette maladie pendant long-tems. Je lui trouvai les intestins fort enflés, & leur tunique intérieure totalement corrodée: mais ce qui est moins ordinaire & me surprit davantage, c'est que la vésicule du fiel étoit distendue par une humeur visqueuse & blanche, semblable à de l'empois, sans qu'il y eût le moindre vestige de bile. Bontius, *de Med. Indor. Lib. III. Obs.* 3.

OBSERVATION V.

Un homme d'environ quarante ans, en qui on avoit supprimé imprudemment & mal-à-propos une *dyssenterie*, fut tourmenté pendant sept semaines de douleurs de ventre continues, mais dont la violence augmentoit à certains intervalles assez cours. Je l'ouvris, & je lui trouvai le foie sec, & d'une couleur pâle: il avoit à la vésicule du fiel un abscès de la grosseur du poing, qui rendoit le pus aux environs de la cavité du foie. Je lui trouvai un autre abscès dans le mésentere. De la Moniere, *de Fluxu hepatico, cap.* 1.

OBSERVATION VI.

En 1608. un enfant fut attaqué d'une *dyssenterie* qui ne se manifestoit & n'exerçoit sa furie que par intervalles; ce qui me fit soupçonner que dès vers pourroient bien en être la cause; & en effet, j'avois bien conjecturé, car à l'ouverture de son corps je trouvai les intestins pleins de vers. Jacobus Fontanus, *Pract. Lib. III. cap.* 21.

Une *dyssenterie* accompagnée de fievre, de selles fréquentes, d'inflammation au foie, aux hypocondres ou au ventre, de douleur, de dégout & de soif, est toujours dangereuse. Le malade qui est attaqué de tous ces symptomes à la fois, ne tarde pas à succomber, & le danger est conséquemment d'autant moindre, qu'ils sont en plus petit nombre. Cette maladie est mortelle, mais surtout pour les enfans depuis cinq jusqu'à dix ans. Il est plus rare que les personnes d'un âge plus avancé en meurent. La *dyssenterie* salutaire pour un malade n'est accompagnée d'aucun de ces symptomes. Si l'on rend par les selles du sang & des matieres semblables à des raclures, la maladie se terminera le septieme, le quatorzieme, le vingtieme, le quarantieme jour, ou dans l'intervalle de l'un de ces périodes. Ces sorres de flux servent quelquefois à extirper des maladies; ils emportent des maladies récentes en fort peu de jours: mais il leur faut plus de tems pour les invétérées. S'il arrive qu'une femme enceinte soit attaquée d'un flux de sang, & qu'elle rende des matieres filamenteuses pendant plusieurs mois de suite, son fruit n'en périra point, si elle supporte cette indisposition jusqu'au tems de l'accouchement, & s'il ne survient point d'autre accident, ni aucun des symptomes fâcheux dont nous avons fait l'énumération ci-dessus, &

que nous avons dit accompagner quelquefois la *dyssenterie* : mais s'il survient quelqu'un de ces symptomes, il y aura tout lieu de craindre pour la vie du fœtus & pour celle de la mere, à moins que la *dyssenterie* ne cesse le même jour, ou peu de tems après la naissance du fœtus, & l'expulsion de l'arriere-faix. HIPPOCRATE, *Prædic. Lib. II.* Voyez *Alkali*.

On peut compter entre les maladies des intestins, les *tormina*, que les Grecs appellent δυσεντερία, *dyssenterie*. Dans cette maladie les intestins sont ulcérés en-dedans. On rend du sang mêlé avec les matieres qui sont toujours liquides : quelquefois au lieu de sang ce sont des mucosités, & d'autrefois des lambeaux de chair. On a des envies fréquentes d'aller à la selle, & de la douleur à l'anus. On rend peu de chose, & l'on souffre beaucoup en le rendant; la douleur a des accroissemens; il lui arrive de se calmer assez promptement: on repose peu, le sommeil est interrompu : on a de la fievre; & après nn tems considérable, ou l'on périt de cette maladie qui s'est invétérée; ou si l'on en revient, ce n'est qu'avec beaucoup de peine, & après avoir bien souffert.

La premiere chose que l'on doive se proposer, c'est de procurer du repos au malade; car toute agitation accroît l'exulcération des parties. On ordonnera à jeun un verre de vin, dans lequel on aura broyé de la racine de quinte-feuille. On appliquera sur le ventre des cataplasmes répercussifs. On fera laver le malade avec de la décoction de vervene, toutes les fois qu'il ira à la selle. On lui prescrira en aliment du pourpier bouilli, ou fortement mariné, & on lui fera suivre un régime astringent.

Si la maladie dure un peu trop de tems, on injectera des clysteres de crême de décoction d'orge chaude, ou de lait, ou de graisse fondue, ou de moelle de cerf, ou de beure & d'huile de rose, ou d'huile de rose avec le blanc d'un œuf cru, ou de décoction de graine de lin, ou de jaune d'œuf avec la décoction de feuilles de roses. S'il y a insomnie, ces remedes calmeront la douleur, & produiront de bons effets, surtout si le mal est accompagné de dégout. Thémison ordonnoit en pareil cas l'usage de la saumure la plus forte.

Les alimens qu'on ordonnera doivent être d'une nature à resserrer le ventre doucement. Si les diurétiques produisent quelque effet favorable, ce ne peut être qu'en faisant changer de cours aux humeurs : mais s'ils ne détournent point les humeurs, ils feront plus de mal que de bien. On se gardera donc de les ordonner, à moins que les malades ne sachent par expérience qu'ils en seront soulagés. Si la *dyssenterie* est accompagnée de la fievre, la boisson du malade sera de l'eau pure & chaude, ou quelque eau dont la vertu soit astringente; & au défaut de ce remede, du vin clair, austere & léger. Si ces remedes ne soulagent point après avoir été continués pendant plusieurs jours, & si le mal commence à s'invétérer, on fera prendre de l'eau qui ait un certain degré de fraîcheur; elle resserrera les ulceres, & pourra commencer la guérison. Aussi-tôt que les évacuations fréquentes seront supprimées, on en reviendra aux potions chaudes.

Les malades rendent quelquefois dans la *dyssenterie* une sanie putride & très-fétide ; d'autres fois leurs selles sont du sang tout pur; dans le premier cas il faut déterger le ventre avec des injections d'hydromel & les autres remedes que nous avons prescrits ci-dessus. Si l'on broie un morceau de minium avec une demi-livre de sel, & si l'on en fait un clystere avec de l'eau, on aura un excellent remede contre les exulcérations cancéreuses des intestins. On fera prendre en aliment & en boisson des choses dont la nature soit astringente, à ceux qui rendront du sang par les selles. CELSE, *Lib. IV. cap.* 15.

Les intestins supérieurs depuis le pylore jusqu'au cæcum sont grêles, contiennent de la bile, & s'appellent *cholades*, au lieu que les intestins inférieurs sont gros, larges, charnus, & s'étendent jusqu'à la fin du rectum. Tous ces intestins sont sujets à des ulceres ; il s'ensuit que les *dyssenteries* que ces ulceres produisent, sont différentes les unes des autres. Lorsque les ulceres n'affectent que la surface de l'intestin, & ne font qu'une légere excoriation, ils ne sont pas dangereux. Les suites en sont encore moins fâcheuses dans les intestins inférieurs que dans les supérieurs. Mais ils sont certainement malins, lorsqu'ils ont tant soit peu de profondeur. Les plus funestes sont ceux qui changent successivement d'état, qui sont profonds, corrodans, glanduleux, qui s'étendent, qui produisent le sphacéle & la mort; car en s'étendant ils rongent les petites veines qu'ils rencontrent; ce qui donne lieu à une effusion de sang. Il y en a d'autres qui sont gonflés, inégaux, irréguliers, calleux, & ressemblans à ces nœuds qui se forment assez communément aux branches des arbres. Ces derniers sont de difficile guérison ; ce n'est pas sans peine qu'on vient à bout de les faire cicatriser; & ils sont toujours prêts à se rouvrir.

Il y a différentes causes de la *dyssenterie* ; mais les plus considérables sont les crudités, le froid continu, l'usage des alimens acres, comme le *myttotum*, (espece d'aliment fait avec les oignons, l'ail & le fromage broyés ensemble) les oignons, l'ail, la chair acre & vieille; & tout ce qui est capable d'engendrer des crudités. Elle est encore produite par les liqueurs que l'on prend en boisson, & auxquelles on n'est point accoutumé; comme le *cyceum*, le *bryton*, & d'autres qui sont la boisson ordinaire & commune de différens peuples. Les blessures, le froid & l'eau froide occasionnent encore des exulcérations aux intestins.

Les excrétions & les autres symptomes varient selon la différence des ulceres : s'ils affectent seulement la surface des intestins supérieurs; les excrémens qu'on rendra seront bilieux, & n'auront presque d'autre odeur que celle que les intestins leur communiqueront; si le jejunum est exulcéré, les excrémens seront chargés d'une bile de couleur de safran, & d'une odeur fétide. Cette bile viendra avec les alimens qui seront dissous, mais inégalement. Tantôt les excrémens auront une odeur extremement fétide, lorsque les ulceres seront putrides, & tantôt les humeurs n'auront d'autre odeur que celle des excrémens. Si l'exulcération est aux intestins inférieurs, les excrémens seront aqueux, clairs & sans odeur. Si les ulceres sont profonds, on rendra une humeur semblable à de la sanie, rougeâtre comme le vin, avec des lambeaux de chair. Ces lambeaux de chair viendront aussi quelquefois seuls, & quelquefois avec les excrémens. Quant à la sanie tantôt elle sera humide & dissoute avec d'auttes fluides, mais sans bile & sans odeur; tantôt seche & compacte ; mais rendue glissante par les fluides qui l'environneront. Si les ulceres formés dans les intestins supérieurs sont larges & plats, l'humeur précédente sera bilieuse, tant à cause des intestins d'où elle vient, que de ceux par où elle passe. Mais comme la bile est acre, surtout lorsqu'elle a coulé sur un ulcere; l'humeur qui en sera imprégnée picotera l'anus. Cette bile paroîtra grasse, ou semblable à de la graisse. Si les ulceres formés dans les intestins inférieurs sont profonds, on rendra du sang épais & coagulé, avec du phlegme, des filamens charnus, & même des parties entieres des intestins qui ne seront pas fort grasses. On évacuera aussi quelquefois une substance blanche, épaisse, mnqueuse, semblable à de la graisse coupée par petits morceaux, avec une humeur particuliere; mais tout cela viendra du rectum. D'autres fois, ce sera une substance muqueuse peu abondante, sous une forme ronde, acre, piquante, & excitant une titillation à l'anus accompagnée d'envies fréquentes d'aller à la selle, & d'une sensation de plaisir. On appelle ténesme cette espece de maladie. Il viendra du cæcum des portions de chairs larges & rougeâtres. Les ulceres sont ordinairement profonds dans cet intestin; le sang qu'on rend est épais & féculent, & son odeur plus fétide qne celle des autres humeurs. Si les ulceres sont corrodans, s'étendent & ne peuvent

être arrêtés par aucun moyen; on évacuera des humeurs bilieuses d'une couleur foncée semblable à celle du safran, écumeuses, quelquefois noires, semblables aux feces du vin, à l'herbe appellée *pastel*, ou au poireau. Elles seront aussi plus épaisses que celles dont nous avons parlé ci-dessus, & d'une odeur putride. Il arrive encore qu'on rend les alimens sans être digérés, & seulement comme s'ils avoient été mâchés à la hâte. Si l'exulcération est aux intestins inférieurs, on rendra des concrétions noires, grossieres, charnues, rougeâtres, grumeuses, quelquefois noires, quelquefois de différente couleur, avec des humeurs fétides. Il y a aussi un écoulement involontaire d'un certain fluide. Il arrive encore qu'on évacue une substance d'une longueur considérable, & qui ressemble fort à un intestin entier, ce qui épouvante ordinairement les malades peu instruits, & qui croyent avoir perdu une partie de leurs intestins. Mais voici la maniere dont il faut interpréter ce phénomene. Il en est des intestins, ainsi que de l'estomac; ils ont deux tuniques placées obliquement l'une sur l'autre. Lorsque leur union est détruite, l'intérieure se sépare longitudinalement & vient par la voie des excrémens. Quant à l'extérieure, elle reste, se resserre, se cicatrise, & le malade recouvre la santé. Mais il est bon de savoir que ceci n'arrive que dans les intestins inférieurs dont les tuniques sont charnues. S'il arrive que quelque vaisseau rende du sang, il sera jaune, noir, ou pur, & ne sera point mêlé avec des alimens; s'il est confondu avec quelque chose, ce sera avec les excrémens communs. On appercevra sur sa surface une certaine concrétion assez semblable à une toile d'araignée, & il se mettra en refroidissant, en caillots grumeux. Alors il sera tellement altéré qu'on auroit peine à le reconnoître pour du sang. Comme il vient avec bruit & flatulence, le malade s'imagine en avoir rendu beaucoup plus qu'il n'en est venu réellement. Il se forme quelquefois des abscès purulens dans le colon. Mais dans ce cas il ne se passe rien qu'on ne remarque ordinairement dans les autres abscès intérieurs; les symptomes, la nature du pus & la méthode de traiter sont les mêmes. Mais si le malade rend des substances charnues, dures, compactes & inégales; c'est une marque que l'abscès est malin. On rend quelquefois une grande quantité d'eau qui vient du colon; l'on seroit tenté de croire alors qu'il y a *dyssenterie*; tandis qu'un malade guérit par cette évacuation d'une hydropisie. Telles sont les différentes sortes d'ulceres qui se forment dans les intestins, & les différentes sortes d'humeurs que l'on rend.

Il nous reste maintenant à considérer les signes prognostics de ces ulceres, tant bons que mauvais. En général, si l'excoriation n'est que superficielle, soit dans les intestins supérieurs, soit dans les inférieurs, le malade sentira peu de douleur, n'aura point de fievre, & pourra revenir en parfaite santé, sans garder le lit, en observant seulement un régime convenable. Mais s'il y a ulcere dans les intestins supérieurs, il causera des tranchées violentes, & telles que celles qui seroient produites par une petite quantité de bile trop chaude. Les ulceres des intestins viennent ordinairement à suppuration, les uns plutôt, les autres plus tard. Quoique le malade conserve tout son appétit, la coction & la digestion des alimens se font imparfaitement. Les exulcérations aux intestins inférieurs sont beaucoup moins dangereuses qu'aux intestins supérieurs; parce que ceux-ci sont beaucoup plus charnus que ces derniers. S'il s'est fait des ulceres creux & corrodans dans la partie supérieure des intestins, il s'ensuivra des fievres occultes & aiguës; un frisson s'emparera de tout le corps; le malade prendra les alimens en dégout, & sera tourmenté d'insomnie, de rapports fétides, de nausées, de vomissement bilieux & de vertige. Si l'évacuation de matiere bilieuse est abondante, les tranchées continueront & les autres symptomes augmenteront; les forces s'affoibliront, les genoux deviendront paralytiques; le malade sera tourmenté d'une fievre ardente, d'une grande soif, de nausées & de vomissement de matieres noires; sa langue se sechera, son pouls deviendra petit & foible, & tous ces symptomes seront accompagnés de ceux qu'on remarque dans les ulceres malins. Le malade sera attaqué d'une affection cardiaque, poussée à un tel degré qu'il tombera dans une défaillance dans laquelle il mourra. Les mêmes accidens arriveront dans l'érosion des intestins inférieurs, si les ulceres sont corrodans & creux, & si l'on ne peut parvenir à arrêter le flux des humeurs. Il y aura aussi des tranchées & des douleurs au bas de la région ombilicale; s'il y a dans les intestins des ulceres, tels que ceux que nous avons décrits, & s'il se fait une évacuation d'humeurs, telle que celle dont nous avons parlé. Si les ulceres sont en commençant fort petits, & tardent beaucoup à s'étendre, il en sera d'eux, ainsi que des flots de la mer; les uns s'affaisseront lorsque les autres commenceront à s'élever. Si la nature a des forces, & si le Medecin sait la secourir à propos; on pourra empêcher les ulceres de s'étendre, & il n'y aura aucun danger de mort. Cependant les intestins restent durs & tendus, & ce n'est qu'à la longue qu'on peut les restituer dans leur état naturel.

Si l'effusion de sang par les intestins provient de la rupture de quelque veine, ou de quelque artere considérable, elle emportera promptement le malade; car comme la main ne peut avoir d'accès vers la partie affectée; on ne peut appliquer à l'ulcere aucun remede immédiat. D'ailleurs quand on viendroit à bout d'arrêter la perte de sang par les remedes, le malade ne seroit pas pour cela hors de danger; par la raison qu'il y a des cas dans lesquels la chute d'une grande escarre ne fait que rendre plus grande la blessure de l'artere ou de la veine. S'il arrive que le sang se mette en concrétion grumeuse, & ne sorte point, le mal sera incurable. Lorsqu'il y aura une de ces hémorrhagies à craindre, il faudra y remédier promptement; on peut les prognostiquer aux signes suivans, qui n'ont pas à la vérité toute la certitude possible; mais qu'il ne faut pas négliger. S'il y a danger d'hémorrhagie, le malade sera dans une agitation, & dans un mal-aise continuel: il y aura sensation de pésanteur dans l'endroit où la rupture sera sur le point de se faire; & le visage sera rouge & enflammé dans le moment même où elle se fera. Lorsque la rupture d'un vaisseau est récente, ordinairement il est assez facile d'y remédier & de consolider les parties; mais lorsque la rupture est vieille, la guérison est plus lente & plus difficile.

Les ulceres aux intestins sont plus fréquens en été qu'en aucune autre saison; après l'été, c'est en automne qu'on en remarque le plus. Il y en a rarement au printems & jamais en hiver. Les enfans & les jeunes gens sont plus sujets aux diarrhées que les autres personnes. Ceux qui sont à la fleur de l'âge, ou dans l'âge de maturité, sont plus communément attaqués de dyssenterie. Les ulceres aux intestins sont de difficile guérison dans la vieillesse; ce n'est qu'à la longue qu'on parvient à les faire cicatriser: mais d'un autre côté les vieillards sont rarement attaqués d'ulceres corrodans. Les évacuations de sang leur sont salutaires. Aretée, *de Causis & Signis morborum diuturnorum, Lib. II. cap.* 9.

La *dyssenterie* a été ainsi nommée de ses effets, dont le principal est de troubler les intestins dans leurs fonctions. On peut la définir un rhumatisme de ventre accompagné d'exulcération. Elle est ordinairement précédée, soit du flux que les Grecs appellent *diarrhée*, soit du cholera-morbus, soit d'une tumeur au ventre. Elle est quelquefois d'une nature aiguë; mais plus souvent chronique. Elle se manifeste par des excrétions mucilagineuses, mêlées de matieres filamenteuses & d'humeurs épaisses. Ce qui vient d'abord, c'est la mucosité naturelle des intestins; cette mucosité est suivie des excrémens qui sont de différentes sortes,

tantôt sanglans, bilieux, sanieux, féculens, tantôt mêlés de caillots de sang, que les Grecs appellent θρόμβοι, livides, charnus, mêlés de membranes, d'une longueur considérable, d'une puanteur insupportable, & accompagnés d'une douleur dont les exulcérations sont la cause, de dégoût, de soif & d'une chaleur brûlante, aux parties internes. A ces symptomes succèdent l'insomnie, quelquefois des mouvemens de fievre, l'anxiété, l'agitation, l'affoiblissement des sens, un murmure dans les intestins, avec tension, flatulence, & difficulté d'uriner. Tout cela est quelquefois accompagné de vomissement, de palpitation aux hypocondres, de froid & d'engourdissement, d'humidité ou de sécheresse & d'apreté de la langue, de couleur livide ou cendrée, d'exténuation du corps, de la corruption des alimens occasionnée par une intempérie, de chaleur & d'envie continuelle d'aller à la selle, avec tiraillement dans tous les intestins, & picotement à l'anus, & aux autres parties adjacentes. L'exulcération se forme dans les intestins grêles comme le duodenum, le jejunum ou l'ileum, ou dans les gros intestins, comme le cæcum, le colon & le rectum. Il est difficile de concevoir que l'exulcération soit en même tems générale dans tous les intestins, car la mort du malade doit prévenir un pareil accident. On jugera qu'il y a exulcération dans les intestins grêles, par une douleur qui se fera sentir au-dessus du nombril ou qui commencera au nombril même, & par la fluidité remarquable & constante des matieres fécales. Si les gros intestins sont ulcérés, la douleur se fera sentir au-dessous du nombril, & les excrémens paroîtront charnus. Si le rectum, & surtout ses parties inférieures sont affectées, les excrémens seront ordinairement coagulés & plus solides. La raison de cette différence, c'est que l'exulcération aux intestins grêles empêche la digestion des alimens & la transformation de leur substance en feces. Il arrive quelquefois que des excrémens venant à frapper les bords d'un ulcere, font rendre sur la fin d'une selle, quelques gouttes de sang & occasionnent un ténesme. On peut inférer de-là que la partie voisine du rectum qui est voisine du fondement & que les Grecs appellent ἕδρα, est excoriée. Dans ce cas les malades sont tourmentés par de fréquentes envies d'aller à la selle, & ne s'en acquittent qu'avec effort, douleur & tension depuis les fesses jusqu'aux os pubis, comme s'ils avoient dans les intestins quelque corps solide & qu'ils tentassent de s'en délivrer; cependant les évacuations sont petites, quelquefois muqueuses & mêlées de quelque humeur grossiere. Les premieres excrétions sont grasses, & les suivantes sanglantes & mêlées d'excrémens coagulés. Nous sommes de l'avis de ceux qui regardent le ténesme comme une espece de *dyssenterie*; car c'est en effet une exulcération d'une partie d'un intestin, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à la tumeur avant qu'elle soit ouverte. CŒLIUS AURELIANUS, *Morborum Chronicorum*, *L. IV. c. 6.*

Nous pouvons à juste titre compter entre les maladies convulsives & spasmodiques, l'évacuation d'excrémens sanglans, que les Medecins appellent proprement *dyssenterie*, & que Cœlius Aurelianus définit un rhumatisme d'intestins, accompagné d'ulceres; & le judicieux Sydenham une fievre dans laquelle les humeurs peccantes sont poussées dans les intestins. Selon moi la *dyssenterie* n'est autre chose que l'accroissement du mouvement péristaltique des intestins qui les met dans une espece de convulsion, & qui a pour cause des humeurs d'une nature caustique & corrodante qui adherent à leur tunique, qui excitent de fréquentes envies d'aller à la selle, & qui procurent une évacuation fréquente de matieres mucilagineuses & bilieuses, plus ou moins teintes de sang ou de sanie; évacuation qui est accompagnée de tranchées violentes & d'un mouvement de fievre.

Il faut bien distinguer cette maladie des autres flux accompagnés de tranchées, auxquels on donne le nom de diarrhée. Dans ceux-ci les douleurs intestinales ne sont pas à beaucoup près si violentes que dans la *dyssenterie*, & les matieres évacuées ne sont jamais sanglantes, mais seulement pituiteuses ou mêlées de matiere bilieuse. Dans la *dyssenterie* au contraire, les humeurs sont toujours teintes de sang, sanieuses, putrides & fétides. Voyez l'Article *Cholera*, où nous avons marqué la différence qu'il y a entre cette maladie & la *dyssenterie*.

Il faut beaucoup d'expérience & de jugement pour distinguer une *dyssenterie* d'un flux hémorrhoïdal accompagné de tranchées violentes. Le sang évacué par les hémorrhoïdes est ordinairement pur; il vient avec les selles & contribue presque toujours à la conservation & à l'entretien de la santé; au lieu que l'évacuation du sang est accompagnée dans la *dyssenterie* d'un ténesme incommode & de tranchées violentes; le sang est rarement pur, pour ne pas dire jamais, presque toujours délayé & mêlé de matieres sanieuses, écumeuses & fétides, & son évacuation est toujours suivie de la diminution des forces du malade & de l'aggravation de son état. On peut encore distinguer la *dyssenterie* du flux hémorrhoïdal par la fievre qui accompagne communément celle-ci, & par la saison dans laquelle on se trouve. Il y a aussi beaucoup de différence entre la *dyssenterie* & cette maladie endémique qui attaque communément les personnes nouvellement arrivées à Paris. Elles ont beaucoup de symptomes communs; elles sont accompagnées l'une & l'autre de selles fréquentes qui sont d'abord muqueuses & ensuite sanglantes: mais la maladie endémique de Paris n'est ni si maligne, ni si contagieuse que la *dyssenterie*; & d'ailleurs elle n'est jamais avec fievre, elle prend dans toutes les saisons de l'année, & quoiqu'elle soit quelquefois opiniâtre, elle n'empêche jamais de sortir & de vaquer à ses affaires; ce qu'assurément on ne peut pas dire de la *dyssenterie*.

On distingue la *dyssenterie* en bénigne & maligne. La bénigne dure long-tems, tourmente peu & n'est pas dangereuse; la maligne est non-seulement d'une nature contagieuse, mais encore accompagnée de plusieurs symptomes funestes, comme la fievre maligne, la perte des forces & les éruptions exanthémateuses. Nous observerons ici qu'on divise les *dyssenteries* en rouges & blanches. Dans la *dyssenterie* rouge les humeurs évacuées sont toujours sanglantes: mais dans la blanche elles sont sanieuses & mêlées de filamens charnus & de lambeaux exulcérés emportés des tuniques des intestins.

La *dyssenterie* est une espece particuliere de maladie; elle est rarement sporadique, mais ordinairement épidémique. Elle a différens degrés de malignité; elle n'épargne ni âge, ni sexe. Elle attaque indistinctement les hommes, les femmes & les enfans; ceux même qui sont encore à la mamelle n'en sont pas exempts. Les personnes qui sont d'une constitution pléthorique & bilieuse; & celles qui sont affligées d'une grande foiblesse d'estomac, y sont plus sujettes que d'autres. Elle est dangereuse pour ceux qui vivent dans une intempérance habituelle & qui mangent beaucoup de fruit en été, surtout si ces fruits ne sont pas mûrs & qu'ils aient beaucoup de disposition à la fermentation. La *dyssenterie* produit aussi de violens effets en ceux qui en sont attaqués pour s'être exposés chauds pendant la nuit à la fraîcheur de l'air; c'est par cette raison qu'elle est assez commune dans les Camps parmi les Soldats. C'est ce qui lui a fait donner l'épithete de *Castrensis*. Comme elle est fréquente & cruelle en Hongrie, on l'appelle aussi quelquefois maladie de Hongrie.

La premiere chose qu'il importe de connoître, c'est la saison qui lui est propre. Si nous consultons Hippocrate sur ce point, il nous apprendra, *Sect.* 3. *Aph.* 2. que les *dyssenteries* sont communes dans les étés qui ont été précédés d'un hiver sec & chaud & d'un printems pluvieux; & *Aph.* 12. que les hivers pluvieux & les printems secs produiront beaucoup de ces maladies. On a

aussi remarqué que la saison la plus chaude étoit aussi celle dans laquelle la *dyssenterie* étoit la plus commune. Il est assez ordinaire à cette maladie de faire ses ravages sur la fin de l'été ou au commencement de l'automne, c'est-à-dire, dans les mois d'Août & de Septembre, tems auxquels les jours sont les plus chauds & les nuits les plus fraîches. C'est par cette raison qu'elle est plus fréquente & plus cruelle dans les contrées chaudes qu'ailleurs; elle est endémique dans l'Egypte, dans l'Inde & dans l'Arabie. Voyez Bontius, *Lib. II. Hist. Nat. Ind. Orient.* On a remarqué que les *dyssenteries* malignes étoient communes, lorsque l'air étoit chargé de mouches, de chenilles, d'araignées & d'autres insectes.

Les personnes menacées de *dyssenterie* ont coutume de se plaindre long-tems avant que d'en être attaquées, de mal-aise, de gonflement & d'autres mouvemens incommodes. Il y a long-tems qu'on a observé que les *dyssenteries* étoient assez fréquemment précédées, de diarrhée, de cholera & d'enflure de ventre. Voyez Cœlius Aurelianus, *Lib. IV. Morborum Chronicorum, cap. 6.* Cette maladie commence ordinairement par un mouvement de fievre, ou du moins par quelque frisson dans tout le corps; ce frisson est suivi d'une chaleur plus ou moins violente qui dure pendant tout le cours de la maladie, & qui est accompagnée d'un pouls prompt & d'une soif violente. Des tranchées cruelles dans la partie inférieure du ventre, précedent ou ne tardent point à suivre l'accès de fievre. Alors le ventre devient lâche, & l'on rend premierement des excrémens, des crudités & des humeurs muqueuses; peu après des sucs gras & presqu'oléagineux, & enfin une matiere écumeuse mêlée de sang, de sanie ulcéreuse, de filamens membraneux & de lambeaux exulcérés, & qui est ordinairement en petite quantité. Ceux à qui il arrive d'avoir l'estomac surchargé d'impuretés, sont tourmentés de nausées, de grandes envies de vomir & assez fréquemment de vomissemens. Il y en a & même en grand nombre, qui sont affligés d'une cardialgie violente & d'anxiété dans les parties circonvoisines du cœur: mais tous ont de fréquentes envies d'aller à la selle & un si violent ténesme, qu'il s'ensuit souvent des descentes d'anus très-fâcheuses; chaque selle est précédée, accompagnée & suivie de tranchées violentes & cruelles, & cela non dans un seul lieu, mais dans toute la longueur du canal intestinal. Dans le moment de l'évacuation le malade sent ses entrailles descendre, pour ainsi dire, & cette sensation est extraordinairement douloureuse. Enfin ceux qui sont attaqués de *dyssenterie*, perdent entierement l'appétit & sont dans une agitation perpétuelle, parce que la fréquence des selles qu'ils sont obligés de faire ne leur permet pas de se reposer, & l'insomnie est toujours suivie de la perte des forces.

Voilà les symptomes ordinaires de la *dyssenterie*: mais il en survient de plus cruels & de plus dangereux, lorsque cette maladie s'éleve à son dernier période. Il y a des malades qui sont froids au dehors, brûlans au-dedans, tourmentés d'ardeur & de pulsation continuelles dans les intestins, auxquelles succedent des hoquets, des sueurs froides, la pâleur du visage, la foiblesse, la maigreur & les inflammations, & les aphthes à la gorge. Les *dyssenteries* vont rarement sans douleur. Voyez les *Ephémérides des Curieux de la Nature, Dec. 1. An. 2. Obs.* 43. & *Act. Med. Haffn. Vol. II. p.* 138. Il arrive quelquefois que lorsque cette maladie est à son dernier période, elle ôte tout sentiment de douleur, éteint la soif & procure une évacuation involontaire d'excrémens d'une odeur extremement fétide & cadavéreuse; alors le pouls devient extremement petit, & la mort est sûre & prochaine. Il faut aussi remarquer que si la *dyssenterie* est contagieuse, l'infection se transmet d'une maniere peu commune, par l'odeur seule des matieres rendues, ainsi que nous lisons dans les *Ephémérides des Curieux de la Nature, Dec. 2. An. 6. Obs.* 25. Nous avons vu plusieurs fois des meres attaquées de *dyssenteries*, communiquer cette maladie aux enfans qui les tétoient. *A. N. C. Dec. 2. An. 6. Obs.* 195. Il ne sera pas hors de propos d'ajouter à cet abregé historique des *dyssenteries*, quelques remarques sur les dissections anatomiques qu'on a faites de personnes qui étoient mortes de cette maladie. Tous les Ecrivains nous assurent d'abord qu'on trouve dans ces sujets les intestins grêles & gros, enflammés, mortifiés, exulcérés & pleins d'une bile qui les enduit, comme on peut voir plus au long dans Bartholin, *Cent. VI. Inst.* 2. & dans Barbette, *L. IV. cap.* 3. mais particulierement dans le Traité *de Fluxu dysenterico* de Jean de la Moniere. Cet Auteur dit avoir vu le pylore & les intestins grêles enflammés. On lit dans les *Ephémérides des Curieux de la Nature, Dec. 2. An. 6. Obs.* 104. qu'on a trouvé dans des personnes mortes de *dyssenteries*, les intestins grêles d'une couleur livide, enduits de bile à l'extérieur & gangrenés au-dedans. Platerus, *Lib. III. p.* 875. & Riviere, *Cent. III. Obs.* 2. ont remarqué pareillement que les gros intestins étoient livides & affectés de gangrene. Le premier de ces Auteurs ajoute, *Mantiss. Obs. p.* 25. qu'il a trouvé la vésicule du fiel entierement vuide de bile; mais que l'iléum & le colon, qui étoient couverts d'ulceres au-dedans étoient teints de cette humeur. Bontius nous assure que la vésicule du fiel contenoit au lieu de bile une liqueur blanchâtre assez semblable au chyle. Les *Ephémérides des Curieux de la Nature* nous apprennent *Dec. 2. An. 6.* que dans les personnes mortes de *dyssenterie*, la bile étoit poracée & à peu près de la couleur de l'herbe.

En comparant exactement ces observations avec les symptomes de la *dyssenterie*, il ne nous sera pas bien difficile d'en déterminer le siége. Le siége de la *dyssenterie* est, selon Sydenham, *Sect. 4. c.* 3. placé dans le grand canal des intestins qui sont successivement affectés, jusqu'à ce que tout l'effort de la maladie tombe sur le rectum, où l'on sent alors beaucoup plus de douleur que partout ailleurs, & où il y a un ténesme violent. Je ne nierai point que les parties adjacentes, comme le foie & les conduits biliaires, ne puissent être affectées & souffrir par sympathie: mais la violence des douleurs est dans les intestins. Si elle se fait sentir aux environs du nombril, & si les selles ne sont point précipitées, nous en devons conclurre que le siége de la *dyssenterie* est dans les intestins grêles. Mais si la force des tranchées attaque l'endroit de la région épigastrique, où le colon est situé, ou la région hypogastrique, & si les excrémens sont expulsés avec précipitation, il est évident que la cause de la maladie est logée dans les gros intestins. Enfin si le malade a des envies continuelles d'aller à la selle & qu'il ne rende rien, ou qu'il n'évacue qu'une très-petite quantité de mucosité épaisse, glaireuse, acre & virulente, il est très-vraissemblable qu'il y a ulcere dans le rectum.

Je ne m'embarquerai point ici dans le détail de la structure des intestins, des différens noms qu'on leur a donnés, de la situation & des lieux qu'ils occupent, & des circonvolutions qu'ils font: mais il ne sera pas hors de propos de rapporter quelques particularités qui ont un rapport immédiat avec la matiere que nous traitons.

Tous les intestins, tant grêles que gros, sont composés, ainsi que l'estomac, de deux rangs de fibres, l'un longitudinal & l'autre spiral; disposition en vertu de laquelle se fait le mouvement péristaltique. La tunique nerveuse est parsemée d'un grand nombre de vaisseaux sanguins, qui semblent constituer par eux-mêmes un tissu particulier dont les interstices sont remplis par un grand nombre de petites glandes; les canaux excrétoires de ces glandes séparent de la masse du sang & versent dans la cavité des intestins, non-seulement cette humeur séreuse & muqueuse, qui adhere comme de la glue à la tunique veloutée, & la défend elle & la tunique nerveuse subjacente de l'injure qu'elles pourroient recevoir de l'acrimonie des substances que l'on prend

en aliment, mais encore une autre liqueur beaucoup plus excrémentitielle : car il faut remarquer avec soin que les humeurs, surtout celles qui tiennent de la nature de la sérosité, sont séparées dans des parties où le diametre des pores est exactement proportionné à celui des particules à séparer. Cela posé, on voit que les particules les plus subtiles de ces liqueurs doivent s'exhaler par les pores de la peau; que celles dont le diametre est proportionné à celui des canaux qui conduisent aux reins, sont portées dans ces visceres, & que les plus grossieres se rendent dans les intestins, le receptacle commun de toutes les humeurs de cette nature.

C'est de ce que nous venons de dire, que nous déduirons quelle est la nature de la *dyssenterie*; & quelle est la raison des différens symptomes qui l'accompagnent. Tous ceux qui réfléchiront sur les douleurs & les tranchées violentes qui tourmentent ceux qui sont affligés de cette maladie, ne pourront disconvenir que le mouvement péristaltique des intestins, augmenté au point de devenir une espece de convulsion, n'en soit la cause seconde & éloignée. Ils conviendront aussi qu'elle a pour cause immédiate & directe une humeur très-âcre & très-caustique, qui picote & stimule les tuniques des intestins. Quant aux qualités de cette liqueur, & à la maniere dont elle s'engendre : ce sont deux points enveloppés de tant d'obscurités, que les Medecins & les Anatomistes n'ont point été jusqu'à présent en état de rien décider à cet égard.

Quelques anciens ont prétendu que cette humeur tenoit beaucoup de la nature, & des qualités de la coloquinte. Et en effet, si nous comparons les actions de la coloquinte sur le corps humain, avec les symptomes qui accompagnent la *dyssenterie*, & dont Stalpart-Vanderwiel a fait l'énumération, *Observation* 41. nous ne pourrons disconvenir qu'il n'y ait beaucoup de vraissemblance dans cette opinion. Mais le sentiment le plus généralement suivi, est que la cause immédiate de la *dyssenterie* a son siége dans les intestins, & que c'est une humeur très âcre engendrée par les fruits de l'Eté, surtout lorsqu'ils ne sont pas mûrs, qui fermente avec les autres fluides, spécialement avec la bile, & qui picote, corrode & excorie les tuniques nerveuses des intestins. J'avoue que cette cause peut concourir quelquefois à la production d'une *dyssenterie*, mais je ne voudrois point assurer que cette maladie en fût toujours l'effet, par la raison qu'elle est si contagieuse, qu'on a vû des personnes qui n'avoient point mangé de fruits, comme des enfans à la mamelle, en être attaquées & cruellement tourmentées. Cette objection a déterminé quelques Auteurs à recourir à une certaine sorte de levains spécifiques dont la vertu particuliere est de fermenter dans les intestins surtout avec la bile, & de les corroder. Mais cette opinion ne me paroit gueres mieux fondée que la précédente, quand je viens à considérer qu'on rend quelquefois par bas une humeur si âcre que les bassins d'argent en sont corrodés, sans que pour cela les tuniques des intestins en soient offensées, & sans que les tranchées qu'elle excite soient aussi violentes que dans la *dyssenterie*; c'est en vain qu'on me répondroit que dans la *dyssenterie* la tunique veloutée est d'abord corrodée, & qu'ensuite la tunique nerveuse est stimulée; car toute autre humeur acre devroit produire le même effet, & d'ailleurs il est démontré par l'expérience que les tranchés commencent en même tems que la *dyssenterie*, & que ces symptomes paroissent avant que la tunique veloutée des intestins ait pu être corrodée.

Ce sont ces raisons qui me détermineroient à penser que la cause immédiate & premiere de la *dyssenterie*, des tranchées cruelles, & de tous les symptomes qui l'accompagnent, a son siége principal dans les vaisseaux sanguins qui environnent la tunique nerveuse des intestins. Mon avis est qu'elle ne consiste en aucune autre chose qu'en une matiere séreuse, lymphatique, muqueuse, qui se met en une masse visqueuse & caustique par le moien des particules salines, acres & sulphureuses qui flotent dans la masse du sang, & qui se mêlent quelquefois avec des impuretés accidentelles, engendrées dans le corps par des causes extérieures. Cette matiere étant portée par un mouvement de fievre, qui a pour cause une constriction de la surface du corps, des vaisseaux sanguins, dans le canal nerveux des intestins, picote, corrode & stimule leurs tuniques délicates, produit ainsi des spasmes & des tranchées; distend & rompt par son épaisseur & sa visqueuse, les vaisseaux qui la contiennent; ce qui rend raison de l'accroissement des spasmes & des tranchées; car ces effets ainsi que tout autre doivent être en raison des causes, & par conséquent ici en raison de la quantité d'impuretés acres, versées dans les intestins. Or il n'est pas possible que les intestins soient convulsés, que les matieres qui y sont contenues, ne soient évacuées. Mais lorsque les crudités restantes des alimens ont été expulsées, la constriction & les spasmes continuant, la mucosité qui couvre la tunique veloutée, en sera forcément détachée, mêlée, & rendue avec l'humeur plus ou moins maligne qui sort des glandes des intestins, sous la forme d'un fluide gras & oléagineux. Mais tandis que ces effets se produisent, les conduits biliaires & la vésicule du fiel se trouvant affectés par sympathie & violemment comprimés; verseront toute leur bile dans le canal intestinal; & cette bile sera rendue par les selles avec les autres mucosités. D'ailleurs tant que la distension du canal membraneux des intestins continuera, les vaisseaux sanguins déja dilatés par la quantité de sang qu'ils contiennent, seront tenus en compression. Mais le retour du sang par les veines étant embarrassé, & l'affluence continuant de s'en faire, il y aura stagnation; la stagnation sera suivie de rupture, & la rupture, d'extravasation dans les intestins. C'est par cette raison que les excrémens sont teints de sang, ou qu'il se produit dans les intestins une dangereuse inflammation qui se fait connoitre par une sensation continuelle de chaleur, & par une douleur pulsative. Cette inflammation dégénere, soit en un ulcere sanieux qui ronge la tunique veloutée des intestins, & alors le malade rend par les selles une sanie ulcéreuse avec des filamens charnus; soit en une gangrene, ou putréfaction mortelle, qui n'est accompagnée d'aucune sensation douloureuse; & dans ce cas les excrémens ont une odeur cadavéreuse.

Passons maintenant à l'examen des causes procatartiques qui contribuant à la formation de cette humeur nuisible, produisent la *dyssenterie*. Je pense qu'on peut renfermer sous trois classes principales toutes ces causes.

PREMIERE CLASSE.

La constitution des Saisons; car on a remarqué que les *dyssenteries* étoient communes après des chaleurs & des sécheresses de longue durée; mais surtout lorsque les jours chauds sont suivis de nuits fraîches. On trouve dans les *Ephemerides des Curieux de la Nature, Dec. II. An. 4. Obs. XXIV*, des descriptions de *Dyssenteries*, dont la constitution seche de l'atmosphere, a été la cause. Cette maladie attaque particulierement les personnes qui s'exposent pendant la nuit à la fraîcheur de l'air, en se couvrant légerement, après avoir eu fort chaud, & avoir abondamment sué pendant le jour. On voit assez la raison de cet effet. Une sécheresse & des chaleurs continuées pendant long tems, doivent résoudre le sang, le mettre en colliquation, & procurer des sueurs abondantes, d'où il s'ensuit que les parties les plus déliées, les plus fluides & les plus balsamiques se dissiperont; que les humeurs restantes deviendront muqueuses, acres, impures & sulphureuses; & que le corps en sera proportionnellement affoibli; s'il arrive que dans cet état il soit exposé à l'air froid & piquant de la nuit; il se fera nécessairement une constriction

constriction à sa surface, & l'exhalaison des impuretés sulphureuses les moins grossieres, qui continueroient de se faire, sera intérompue. Ces impuretés s'uniront à la lympbe muqueuse, formeront avec elle une matiere épaisse & très-âcre, qu'un mouvement de fievre portera vers les intestins, qui sont le réceptacle naturel de tous les excrémens muqueux; & là elles engendreront la *dyssenterie*. C'est ainsi que se produit l'espece de *dyssenterie* qui ravage les camps; l'on voit que pour expliqner cette maladie, il n'est pas même nécessaire de recourir à la conspiration de quelqne impureté maligne & extérieure.

SECONDE CLASSE.

Si l'on ajoute à la température & constitution de l'atmosphere dont nous venoos de faire mention, quelques exhalaisons d'uoe oature virolente, on aura une seconde classe de causes procathartiques. Ce sont ces exhalaisons qui produisent les *dyssenteries* épidémiques, tantôt plns & tantôt moins malignes & contagieuses, exerçant leur fureur tantôt près, tantôt loin; & désolant des contrées entieres. Fernel fait mention, *de Abditis rerum causis*, *Lib. II. cap.* 13. d'une *dyssenterie* épidémique, qui se fit sentir daos toute l'Europe en 1538. Ces fermens doot l'air est infecté, s'élevent de la terre, & soot portés dans l'atmosphere par des vents particuliers; delà ils passeot dans le corps par l'inspiration Il arrive aussi que les alimens, surtout les plantes chaudes & les fruits de l'Eté, qu'on mange tout couverts des œufs des insectes qui peuplent l'air dans cette saison, ne produisent qu'un chyle infecté; & ce chyle étant porté avec les petits œufs dans la masse du sang, l'altere entierement. L'on a observé que l'infection contractée pendant cette constitution maligne de l'atmosphere demeore long-tems cachée dans le corps, & ne se manifeste par des effets sensibles, que lorsque quelque cause accidentelle venant à conspirer avec elle, lui fait exercer sa virulence. J'ai remarqné plusieurs fois que la moindre irritation causée dans les intestins par le purgatif le plus léger, lorsque l'atmosphere étoit dans cet état, produisoit sur le champ une *dyssenterie*. L'on voit à présent que le lait, les sueurs, & les évacuatioos des personnes affectées de *dyssenterie*, peuvent former par eux-mêmes l'infection, ou servir de cause accidentelle à sa production.

TROISIEME CLASSE.

Il ne faut pas oublier de compter entre les causes procathartiques qui concourent à la production de la *dyssenterie*, l'usage immodéré des fruits, surtout lorsqu'ils sont verds, ou qu'on boit des liqueurs fermentatives après les avoir mangés. Ceux qui tendent le plus directement à causer cette maladie, sont les cerises douces, les pêches, les prunes, surtout celles qui sont jaunes. Voyez ce que Forestus en dit *Lib. II. Obs.* 23. ajoutez à cela la débauche de liqueurs fermentatives impures, telles que le vin doux & la biere, qui sont alors d'assez mauvaises boissons. Ces substances ne sont pas moins propres à produire de funestes effets, lorsqu'elles sont récentes, impures, épaisses, & chargées de particules excrémentitielles, que quand elles sont acides. Comme elles abondent en un suc acre & fermentatif, elles ne manquent pas de mettre en une effervescence violente la bile qu'elles trouvent dans le duodenum; ce qui pousse forcément dans la masse du sang des vapeurs subtiles & âcres, & ce qui rend plus épaisses & plus caustiques les impuretés qui sont retenues par leur grossiereté dans les intestins qu'elles corrodent, dont elles stimulent les tuniques nerveuses, & où elles causent des tranchées violentes. C'est à ce restant d'humeurs impures & fordides, qui n'ayant pu s'exhaler dans l'effervescence, est demeuré en stagnation dans l'estomac & dans le duodénum, que nous attribuerons paticulierement, les nausées, les envies de vomir, & les vomissemens même qui accompagnent quelquefois la *dyssenterie*. Ceux qui seront attaqués de cette maladie, sans le concours de cette cause, seront exempts de ces symptomes, comme on l'a remarqué dans les *dyssenteries* qui ravagerent l'Allemagne en 1726. elles étoient terribles; mais comme il n'y avoit ni fruits mûrs, ni fruits verds, les malades n'eurent ni envie de vomir, ni vomissement.

Nous observerons à ce sujet: Premierement, que ces fruits seuls sont capables de donner la *dyssenterie*; lors par exemple que des vapeurs acres venant à s'élever pendant leur fermentation avec la bile dans l'estomac, sont portées dans la masse des humeurs, corrompent les sucs louables & donnent lieu à la formation de la matiere géoératrice de la *dyssenterie*, en y disposant la constitutioo. Mais cette matiere ne sera pas plutôt produite qu'elle sera poussée par un mouvement de fievre de la surface du corps vers les intestins, doot l'irritation concourra comme cause accidentelle à la production de la maladie en question. Secondement, nous observerons qu'il doit y avoir dans ces cas de la foiblesse dans l'estomac & dans les intestins, ce qui nous met en état d'expliquer pourquoi de grands mangeurs de fruits n'ont point de *dyssenterie*; tandis que d'autres qui en mangent peu, qui n'en mangent point, ou qui n'en mangent que modérément, sont sujets à cette maladie; car tant que les premieres voies seront vigoureuses, & en bon état, les désordres commis par l'intempérance seront aisément corrigés, & les matieres nuisibles expulsées. Mais si le ton de ces parties est affoibli; si conséquemment à cet affoiblissement, elles sont pleines de parties excrémentitielles acides, ceux qui se livreront au goût qu'ils peuvent avoir pour le fruit, auront lieu de s'en repeotir. Troisiemement, l'usage immodéré des fruits de l'Eté & des liqueurs fermentatives, ne doit être considéré que comme la cause concourante, & occasionnelle de la *dyssenterie*; c'est à l'embarras de la transpiration, ou à l'intromission d'une exhalaison empestée qu'il faut avoir égard comme à la cause principale. Alors les symptomes provenans de la conspiration mutuelle de deux causes, doivent être d'une violence extraordinaire.

Après avoir examiné la nature & les causes génératrices de la *dyssenterie*, nous allons maintenant parler de ses prognostics. Les *dyssenteries* sont très-dangereuses pour les femmes en couches. Elles sont plus funestes aux vieillards & aux enfans, qu'aux personnes de moyen âge; c'est ce que nous lisons dans Hippocrate, *Sect.* 2. *Text.* 30. & dans Sennert, *Lib. III.* Elles sont ordinairement mortelles lorsque les malades sont cachectiques, scorbutiques, phthisiques, foibles, ou exténnés par de longues afflictions d'esprit. Elles sont aussi très-fâcheuses pour ceux qui ont des vers logés dans les intestins. Lorsqu'elles sont accompagnées de vomissement & de hoquet, il y a tout lieu de craindre qu'il ne survienne une inflammation d'estomac. Il faut regarder l'évacuation d'excrémens verds, noirs & très-fétides, accompagnés de lambeaux charnus, comme un présage malheureux; car elle dénote communément un ulcere dans les intestins, ainsi que nous en avertit Hippocrate *Aph.* 26. *Sect.* 4. En général les *dyssenteries* sont plus ou moins malignes, selon que les intestins sont plus ou moins ulcérés. Si les clysteres injectés reviennent sur le champ, ou si l'anus est si exactement fermé qu'on ne puisse en injecter, ce sont deux fâcheux prognostics. Le premier marque la paralysie des intestins, & surtout du rectum; & le second une constriction spasmodique violente du même intestin. Si tandis que le pouls est foible, les extrémités sont froides & les parties internes, ou brulantes, ou sans aucune douleur, il faut s'attendre à une terminaison malheureuse. L'aliénation d'esprit, l'inflammation à la gorge, les aphthes, & une paralysie de l'ésophage si parfaite, que les alimens ne puissent passer sans faire un

certain bruit, sont de mauvais symptomes. Nous observerons de plus, que si une fievre maligne se joint à cette maladie, elles feront ensemble des progrès rapides, & emporteront le malade, le septieme, le neuvieme, on le quatorzieme jour; au lieu qu'il pourroit aller plus loin, jusqu'au quarantieme, & même pardelà avec la *dyssenterie* seule; que quand elle est invétérée, & qu'on l'a conservée pendant quelque tems, elle détruit le malade; ou que si elle ne le détruit point, elle l'abat considérablement, ainsi que l'observe Celse, *chap. 15. Liv. IV.* enfin qu'elle dégénere quelquefois en hydropisie ou en lienterie, ainsi qu'Hippocrate nous l'apprend, *Aphor. 63. Sect. 6.* & très-fréquemment en passion cœliaque, en consomption, & en phthisie incurable.

Maniere de traiter la Dyssenterie.

Il n'y a peut-être aucune maladie dont la curation raisonnée suppose plus d'intelligence & plus de jugement dans un Medecin que celle de la *dyssenterie*; car il y a une multitude infinie de remedes, dont les uns sont salutaires à un malade, & les autres funestes, & réciproquement, entre lesquels il faut faire choix. Voici généralement parlant, ce que l'on se propose dans la cure de cette maladie. On tente premierement de corriger & de chasser par des émonctoires convenables, la matiere peccante, acre, & caustique de quelque nature qu'elle soit. Secondement, de calmer les tranchées violentes, & les spasmes cruels des intestins. Troisiemement, de restituer dans leur état naturel les intestins même, soit qu'ils aient été exulcérés, ou qu'ils n'aient été qu'affoiblis.

Quant à la premiere de ces intentions, un Medecin prudent commencera par s'assurer s'il n'y a point de crudités grossieres détenues dans le canal alimentaire, ce dont il s'assurera, tant en s'instruisant du régime observé par le malade, des intempérances dans lesquelles il a pu donner, & des excès qu'il a faits; (il demandera, par exemple, s'il n'a point trop mangé de fruits d'été;) que par les nausées, la cardialgie, & les envies de vomir dont un malade peut être affligé. Dans ces cas on recommande d'ordonner un scrupule ou une demi-dragme d'ipecacuanha avec des yeux d'écrevisses en forme de vomitif, dans le commencement de l'indisposition, de réitérer ce remede, & de faire prendre immédiatement après une grande quantité d'eau chaude, il n'importe pas moins de précipiter ces impuretés acres & grossieres par les selles. Pour cet effet on emploiera avec succès la poudre de rhubarbe mêlée avec des absorbans; car elle relâche, déterge, fortifie modérément & tend à remettre au ton les intestins. Les pilules balsamiques, telles que Becher, Stalh, Hoffman, ou moi les préparons; mais surtout mêlées avec l'extrait de rhubarbe, produiront des effets merveilleux.

Pour corriger l'acrimonie & ôter aux impuretés logées dans les intestins, leur qualité corrodante & caustique; on ordonnera intérieurement des préparations mucilagineuses, comme l'huile récente d'amandes douces exprimées sans feu, le blanc de baleine frais & non rance, avec les décoctions d'orge, d'avoine, de rapure de corne de cerf, de scorsonnaire, & de squine; les émulsions préparées d'amandes douces & de pignons, les eaux pectorales, & le petit lait doux, ainsi que les eaux minérales ferrugineuses, mêlées avec le lait d'ânesse. Ces remedes sont extremement propres à diminuer l'acrimonie, & à lubrifier les passages. On produira les mêmes effets, & l'on évacuera en même-tems les impuretés, surtout celles qui seront logées dans les gros intestins, par des clysteres émolliens faits avec l'eau d'orge, le son, le petit lait doux, les jaunes d'œufs, l'huile de camomile, les amandes douces, & la graisse de bouc.

On doit aussi s'attacher à corriger & emporter par la surface du corps, les impuretés subtiles plus ou moins malignes, qui flottent dans la masse du sang, & diminuer en même-tems la fievre concomitante, en attirant du centre à la circonférence les impuretés dont les intestins sont affectés. Pour cet effet on recommande les absorbans mêlés avec les diaphorétiques fixes. On ordonnera aussi les poudres de corne de cerf calcinée ou préparée philosophiquement, d'ivoire fossile, de terre sigillée, de bol d'Arménie, d'antimoine diaphorétique & calybé, d'ambre, d'yeux d'écrevisses, de corail rouge, de nacre de perle, & surtout de cristal de montagne; à quoi l'on ajontera une petite dose de nitre, si la chaleur & la soif sont excessives, & de l'écorce de cascarille, ou un grain ou deux de thériaque céleste, si les douleurs sont violentes. Rien ne sera plus capable de dissiper l'infection maligne que l'on pourroit avoir contractée, qu'un demi grain de camphre mêlé avec le nitre & les absorbans.

Quant à la seconde intention, & aux moyens de calmer les mouvemens excessifs & trop violens; il faut employer alternativement avec les remedes que nous venons d'indiquer, les anodyns doux, & les astringens tempérés. Les plus efficaces d'entre ces remedes sont la thériaque céleste, l'eau thériacale, le diascordium, les pilules de styrax, les pilules de cinoglosse, les pilules de Wildegansius, & le laudanum liquide de Sydenham. Il y a un très-grand nombre de cas où rien n'est plus sûr & plus énergique que ma liqueur anodyne mêlée avec une petite quantité de baume de vie. C'est avec beaucoup de succès, dit Hoffman, que j'en ordonne environ vingt gouttes, trois ou quatre fois par jour. On peut rapporter à cette classe, en conséquence de leur vertu antispasmodique, les eaux distilées de lis des vallées, de fleurs de sureau, de tilleul, d'orange, de mente, de cérises noires, & de cascarille, auxquelles on peut ajouter les poudres que nous avons indiquées ci-dessus. Il ne faut pas négliger les parégoriques externes, dont on fera un liniment de la maniere suivante, si les tranchées sont violentes.

Prenez *d'huile de lis blancs, une once*;
d'huile distilée de mente,
d'absinthe (qui est un excellent anodyn),
de muscade, &
de carvi, } *de chaque, une demi-dragme*;
de camphre, un scrupule.

Frotez-en l'abdomen.

Ce remede est très-propre à calmer la violence des douleurs, & à préparer l'action des autres sur la cause materielle de la maladie, qu'ils auront d'autant plus de facilité à détruire, que ce liniment aura commencé de l'ébranler.

Lorsque les humeurs peccantes auront été emportées, & que les spasmes auront cessé, on travaillera à rétablir le ton des intestins. S'il y restoit encore quelques ulceres, on continueroit les détersifs pris intérieurement, & l'on ordonneroit en même-tems des clysteres fréquens faits avec la graisse de bouc & de daim, les jaunes d'œufs, la térébenthine, & le baume de Lucatelli. Il arrive ordinairement qu'après la cessation de la *dyssenterie*, il reste encore du désordre dans les intestins; ces parties n'ont pas le ton qui leur convient: on tentera de le leur rendre par des remedes corroborans. Les meilleurs de ces remedes, sont l'écorce de cascarille, prise, soit en forme d'essence, soit en poudre, soit en extrait aqueux, le quinquina reduit en électuaire, les extraits détersifs & corroborans, l'essence de peau d'orange mêlée avec celle de gentiane rouge, & d'ambre; l'esprit de vin rectifié, l'eau de la Reine de Hongrie, l'esprit de fleurs de camomile Romaine, mêlé avec l'huile de mente distilée, feront des merveilles en application extérieure.

Mais tous les remedes que nous venons d'indiquer produiront peu d'effet, si le malade n'observe pas un ré-

gime exact. On le tiendra, autant qu'il sera possible, dans un air d'une température uniforme. Si le refroidissement causé, soit par le froid extérieur, soit par l'usage de liqueurs fraîches, est très-dangerenx; la chaleur excessive, & l'effervescence qu'une chambre trop chaude, ou un trop grand nombre de couvertures pourroient occasionner, augmentant la fievre, n'auroient pas des suites moins fâcheuses. Les personnes qui auront la *dyssenterie*, ne se tiendront point trop chaudement, soit dans leur lit, soit dans leur chambre; les liqueurs qu'elles prendront en boisson seront tiedes, ou modérément chaudes; elles s'interdiront toutes celles qu'on prépare avec le houblon, auxquelles elles substitueront des décoctions gélatineuses, des infusions en forme de thé, du petit lait, & sur la fin de la maladie un peu de bon vin pour fortifier les intestins. Quant aux alimens, ils préfereront à tous les autres les substances douces & de facile digestion, comme les jaunes d'œufs, le riz, les bouillons de veau, de poule, les racines de scorsonnaire, la chicorée, la squine, le suc de plantin, & les écrevisses broyées, que quelques-uns regardent comme un remede excellent, lorsqu'il est question de faire cicatriser les ulceres des intestins.

Ce que l'on peut faire de mieux pour prévenir la *dyssenterie*, lorsqu'elle est contagieuse & épidémique, c'est d'éviter tout excès, de ne point passer brusquement d'un air d'une certaine température, dans un autre d'une température contraire, & de ne point approcher indiscretement de ceux qui ont cette maladie. On se garantira beaucoup plus sûrement des especes de *dyssenteries* qui proviennent d'autres causes, en observant de ne se point exposer aux injures de l'air, de manger peu des fruits de l'été, surtout s'ils ne sont pas mûrs, & de se tenir le ventre libre. Dans les tems où cette maladie fera du ravage, on aura soin de se tenir bien couvert pendant la nuit, de peur que la transpiration ne vienne à s'obstruer. Si l'on se purge, on se gardera bien de le faire avec des purgatifs acres; car ils tendent à causer la contagion, & à procurer la *dyssenterie*, ainsi que je l'ai remarqué ci-dessus.

Précautions à prendre dans la Pratique.

Les personnes affligées de *dyssenterie* se garderont bien de prendre des opiats grossiers, astringens & styptiques: ces remedes loin de les soulager ne feroient qu'empirer leur état. Dans le commencement de la maladie, ils mettroient la matiere caustique en action, & il s'ensuivroit un grand mal-aise & une grande anxiété dans les hypocondres; des hoquets, des aphthes, & des inflamations dangereuses. Lorsque la malade est à son plus haut période, & que le malade a perdu une grande partie de ses forces, ils hâteroient la gangrene & transformeroient l'inflammation en un sphacele mortel. V. Thonerus, *Obs. Lib. III. Obs.* 8. p. 167. *M. N. C. Dec.* 2. *an.* 3. *Obs.* 88. Enfin sur le déclin de la maladie ils produiroient des maladies spasmodiques & œdémateuses, des langueurs, & la fievre. Nous lisons dans Galien 2. *Simpl.* 12. & 14. qu'une *dyssenterie* arrêtée mal à propos, fut suivie d'une mélancolie, & dans Houllier, d'une épilepsie & d'une pleurésie. Martin nous avertit aussi de *Morb. Mesent.* que la suppression précipitée de la *dyssenterie*, cause des inflammations & des abscès au mésentere, avec un grand nombre d'autres maladies dangereuses & la mort même. Ce que Craton dit être confirmé par un grand nombre d'exemples, *Consil.* 22. *Lib. V.* Lorsqu'on a commis cette imprudence, le seul moyen de la réparer, c'est de provoquer les évacuations arrêtées, par les selles, au moyen des clysteres, & de prévenir l'inflammation dont on est menacé par des diaphorétiques absorbans & fixes, pris intérieurement.

Les remedes détersifs & anodyns tirés du regne animal, peuvent être d'un grand avantage dans la cure de la *dyssenterie*. Nous compterons entre ces remedes l'épine & le foie de vipere, la rapure de dents de cheval marin, ou de veau marin, le pénis de baleine, & la poudre d'arriere-faix humain séché. On alliera toutes ces substances avec les poudres bésoardiques lénitives, & on les employera avec succès contre les constrictions spasmodiques & convulsives des intestins.

Quoique les remedes laxatifs, lénitifs & doux soient connus pour des remedes salutaires dans la *dyssenterie*, je crois toutefois qu'il n'en faut user qu'avec beaucoup de circonspection. Quant aux cathartiques les plus acres dans lesquels on fait entrer le jalap, la scammonée & la coloquinthe, leur action n'est pas différente de celle des poisons: elle consiste à augmenter les mouvemens spasmodiques. Les préparations mercurielles produisent le même effet; aussi suis-je extrêmement étonné que quelques Ecrivains & surtout M. Boyle, aient recommandé le mercure doux dans la *dyssenterie*; car telle est sa nature que s'il vient à rencontrer des sels acres, il est rendu caustique: or le corps est plein de ces sels dans la *dyssenterie*. Il faut s'interdire pareillement les laxatifs doux & qui fermentent facilement; on ne fera donc aucun usage des décoctions de pruneaux, des feuilles de séné & des sirops laxatifs. Je conviens que les pilules Polychrestes, & les pilules balsamiques tempérées, données à petite dose dans les premiers jours de la maladie, sont très-propres à corriger & à évacuer: mais j'ai fréquemment observé que leur usage avoit des suites fâcheuses, lorsque la *dyssenterie* étoit accompagnée de pléthore, de chaleur, & de promptitude dans le pouls. Dans ce cas j'estime qu'il vaut infiniment mieux rejetter tous les laxatifs capables de causer le moindre mouvement dans les humeurs, & tenter une évacuation douce avec une décoction faite de tamarins, de rhubarbe & de petit lait. Lorsque la maladie commence par des tranchées violentes dans le bas-ventre, ma pratique est d'ordonner des anodyns avec des évacuans. Je me suis bien trouvé de deux ou trois doses en vingt-quatre heures, de pilules aléophangines, ou plutôt de pilules de Becher; mêlées avec une égale quantité de pilules de styrax.

J'ai fréquemment observé qu'une infusion laxative de manne prise sur la fin d'une longue *dyssenterie*, & lorsque tous les symptomes dangereux avoient cessé de paroître, étoit capable de rappeller les tranchées & de causer d'autres accidens fâcheux. Il faut attribuer ces effets à l'altération produite dans le ton des intestins; par la violence des spasmes qui ont précédé. Ce qu'on a donc de mieux à faire en pareil cas, c'est d'ordonner des corroborans convenables.

La racine d'ipecacuanha que quelques-uns regardent comme un spécifique dans la *dyssenterie*, quoiqu'il lui arrive assez souvent de produire de fâcheux effets, a pourtant son utilité dans cette maladie. Voyez *A. N. C. Dec.* 2. *An.* 10. *Obs.* 115. On peut l'ordonner avec beaucoup de succès, tant aux personnes robustes, qu'à celles dont le tempérament est humide, comme celui des femmes.

On peut s'en servir encore lorsqu'il y a amas de crudités abhérentes aux premieres voies, ou lorsque les levains contagieux sont récens & causent des nausées, des envies de vomir, du mal-aise dans les hypocondres, & des tranchées: C'est très-à-propos qu'on se serviroit d'un pareil remede dans les premiers jours de la maladie: mais s'il y avoit pléthore & fievre, je crois qu'il faudroit le faire précéder de la saignée. Lorsque la maladie s'invétère & que les selles sanglantes & muqueuses sont venues, on peut donner l'ipecacuanha; car quoique le mal-aise dans les hypocondres en doive être augmenté, c'est un inconvénient par-dessus lequel il faut passer, en faveur d'un autre effet plus important & plus salutaire que ce premier n'est dangereux, qui est de réprimer tant soit peu l'évacuation du sang & des mucosités. C'est à ce remede qu'on est assez souvent contraint d'avoir recours, pour restituer au malade les évacuations par les selles. Alors on favorise son action par des clysteres émolliens. En cas qu'il y eût abon-

dance de crudités dans les premieres voies, il conviendra d'ordonner une demi-dragme de cette racine, avec une décoction laxative faite avec la manne, la rhubarbe & les tamarins.

Il ne faut jamais faire usage dans la *dyssenterie* de remedes capables de stimuler les intestins, tels que tous les sels neutres & digestifs, comme le tartre vitriolé, l'*arcanum duplicatum*, & les sels tirés des eaux minérales chaudes. Cependant on se sert quelquefois du nitre & du crystal minéral que Riviere exalte beaucoup, à cause de sa vertu tempérante & réfrigérante. S'il arrivoit qu'un malade attaqué de *dyssenterie*, fût tourmenté de chaleur & de soif, ou fût d'un tempérament colérique & bilieux, on pourroit lui faire prendre ces sels mêlés avec des poudres absorbantes.

C'est un sentiment embrassé généralement de presque tous les Medecins anciens; c'est celui d'Hippocrate, de Galien & de Marcianus dans son Commentaire sur le Livre d'Hippocrate, *de Rat. Vict. in Acut.* qu'il ne faut point saigner dans la *dyssenterie*; c'est un Aphorisme dont la plupart des Allemands ne s'écartent jamais; cependant une longue expérience m'a appris que si le malade est pléthorique, accoutumé au vin & attaqué de *dyssenterie* & de fievre continue en même tems, on ne peut se dispenser d'ouvrir la veine dans le commencement de la maladie. Il ne faut pas craindre de diminuer les forces avec la quantité du sang, puisque c'est l'inflammation des intestins qui emporte la plupart de ceux qui meurent de *dyssenterie*, & que ce sont les stagnations, les gangrenes & le sphacele occasionnés par la trop grande abondance du sang qui font périr les pléthoriques dans les fievres continues. Nous ne manquerions pas de témoignages favorables à la phlébotomie dans quelque cas de *dyssenterie*, quand la raison ne nous diroit pas que c'est le remede le plus propre pour prévenir les accidens que nous venons d'exposer. Julius Cæsar Claudinus, nous dit avoir guéri un grand nombre de *dyssenteries* par la saignée.

Nous trouvons un grand nombre de pareilles observations dans Riviere, *Cent. II. Obs.* 37. & 44. dans Amatus Lusitanus, *Cent. II. Obs.* 48. dans Altomarus, *de Medend. Corp. Hum. malis*, *cap.* 44. dans Botal, *cap.* 4. dans Sydenham, *Op. Med. cap. de Dysenteria*, & entre les Auteurs plus modernes dans Pascoli.

Je tiens d'un Medecin qui avoit suivi les Armées, qu'un remede excellent dans la *dyssenterie* qui ravage fréquemment les Camps au premier soupçon de contagion, & même lorsque les signes en étoient assez évidens, c'étoit un diaphorétique fait,

de corne de cerf préparée philosophiquement & calcinée,	*de chacun, dix grains.*
d'antimoine diaphorétique,	
de sel volatil de corne de cerf,	
de safran,	

Il faut donner ce diaphorétique dans un véhicule chaud.

Il m'a assuré qu'il disposoit le corps à la sueur, & qu'en le réitérant il ne manquoit jamais d'abattre la violence du mal. Mais s'il y avoit une grande quantité d'impuretés logées dans les premieres voies, j'estime que l'usage en seroit beaucoup plus sûr, s'il étoit précédé de quelque évacuant convenable. Une bévue fatale aux malades attaqués de *dyssenterie* violente, & que commettent assez fréquemment les ignorans qui entreprennent de les traiter, c'est d'ordonner force remedes alexipharmaques & thériacaux, tels que les électuaires de diascordium, la thériaque d'Andromaque, le mithridate & la poudre de Hongrie rouge, avec les essences alexipharmaques & les teintures bésoardiques. Une longue expérience m'a démontré qu'un usage excessif de remedes secs & chauds ne fait qu'irriter les symptomes de la *dyssenterie* épidémique, & qu'il en provient toujours une augmentation de chaleur au-dedans, de la soif & des fievres. Mais quand nous n'aurions pas l'expérience de notre côté, la raison ne nous dicte-t-elle pas que les substances capables de mettre le sang en mouvement, ne conviennent nullement dans une maladie qui tire son origine d'une chaleur interne & concentrée pendant long-tems, qui a transformé les humeurs du corps & qui les a rendues bilieuses & salines, de douces & tempérées qu'elles étoient.

Il y a d'autres Medecins qui se proposant de corriger l'acreté des humeurs, d'adoucir la malignité des ulceres & de consolider les parties corrodées des intestins, n'ordonnent d'autres remedes, tant intérieurement qu'extérieurement, que des mucilagineux & des agglutinans, tels que le lait de différens animaux, les décoctions de pié de mouton, les solutions de gomme adraganth & de gomme Arabique, les gelées d'animaux, le blanc de baleine & la racine de grande consoude; toutes substances qu'ils employent particulierement en clysteres. Quoique je n'improuve point entierement ces remedes, j'estime qu'il y a un milieu à garder dans leur usage, & qu'il ne faut en user qu'avec beaucoup de circonspection; car ces glutineux injectés par l'anus sont très-capables de produire une certaine viscosité qui feroit empirer les ulceres & en empêcheroit la cicatrice. D'ailleurs il arrive souvent que supprimant le flux, ils occasionnent un amas plus considérable d'impuretés dans le ventre, d'où il s'ensuit des spasmes violens & des tranchées plus cruelles.

Le lait seul n'est point un remede contre la *dyssenterie*, surtout lorsqu'il y a abondance d'impuretés dans les premieres voies, à cause de la facilité qu'il a à se coaguler, & des suites fâcheuses de cet effet: mais si on le fait bouillir & qu'on le mêle avec de l'eau de fontaine, ou de l'eau courante qui soit pure, ou même avec les eaux minérales ferrugineuses, on en pourra tirer bon parti. Quant au petit lait dont Hippocrate fait tant de cas, lorsqu'il s'agit de calmer la chaleur & la soif, & de corriger en quelque façon l'acrimonie des humeurs, il est évident que ce n'est point un remede à mépriser dans la *dyssenterie*. Raimon Afortis, *Consult. cap.* 2. & Sydenham, le recommandent fort. L'eau de fontaine pure, l'eau calybée ou bouillie avec l'unicorne marin, ou la corne de cerf calcinée, ou le bol, est une boisson propre à tout âge pour éteindre la chaleur & la soif, & délayer les humeurs acrimonieuses. La décoction de Sydenham faite d'eau de fontaine, de corne de cerf calcinée, & de mie de pain le plus blanc est aussi très-convenable. Il y a en Italie des eaux fort vantées pour la cure des *dyssenteries*; telles sont celles de Tutia, de Villa & quelques autres, sur lesquelles voyez Fallope *de Thermis*, & Césalpin, *Quæst. Medic.* 21. *de Medic. Facul. cap.* 10. Les eaux minérales d'Allemagne sont aussi fort bonnes pour les *dyssenteries*. Voyez *A. N. C. Dec.* 1. *An.* 2. *Obs.* 213.

Comme il n'y a point de maladie plus incommode, plus fatiguante, plus mal-propre, & qui infecte & corrompe l'air par des exhalaisons plus putrides que la *dyssenterie*, on conseillera au malade de placer sa chaise percée dans une autre chambre que celle où il repose, ou dans quelque cabinet voisin, pourvu qu'il soit passablement chaud & que le malade ait la force d'y aller. Il aura soin aussi de faire enlever les excrémens sur le champ. On corrigera la mauvaise constitution de l'air par des fumigations de mastic & d'ambre. Dans toutes les maladies contagieuses je conseille à mes malades d'avoir du camphre autour de leur col, lorsqu'ils en peuvent supporter l'odeur; si les personnes attaquées de *dyssenterie* ont la force de se lever, elles tiendront sous leur lit un vaisseau propre à recevoir leurs excrémens, sur lequel elles puissent s'asseoir & soulager la nature, pourvu qu'on ait eu le soin d'y mettre une décoction chaude de fleur de mauve, de sureau & de semence de fœnu-grec.

Il n'y a peut-être aucune maladie dans laquelle le refroidissement des piés ait des suites plus fâcheuses que dans la *dyssenterie*, nous avons l'expérience journaliere qu'il est mortel. Je l'ai vu occasionner plusieurs fois une inflammation d'intestins qui emportoit le malade; car lorsque les piés sont froids, la peau se resserre & les humeurs peccantes se portent en abondance vers les intestins. Il seroit donc à propos de tenir aux malades des briques chaudes sous la plante des piés; rien ne fatigue tant dans la *dyssenterie* que l'envie perpétuelle d'aller à la selle, & le ténesme violent dans lequel on n'évacue rien, ou qu'une petite quantité de mucosité plus ou moins chargée de sang. Dans ce cas les meilleurs remedes que je connoisse sont la fomentation préparée avec du lait dans lequel on fera bouillir des fleurs de camomille & de sureau, & le clystere fait de mucilage de psyllium ou de coings, ou d'huile d'amandes douces avec des jaunes d'œufs & du safran. Ceux qui après avoir été tourmentés d'une *dyssenterie* opiniâtre, commencent à recouvrer les forces & la santé, feront bien d'observer un régime sévere, s'ils veulent rendre à leur estomac & à leurs intestins le ton convenable qu'ils avoient, & que la maladie n'a pas manqué d'altérer. La négligence en pareil cas a des suites terribles, & j'ai vu des lienteries, des fievres lentes, la consomption & d'autres maladies chroniques succéder à la *dyssenterie*, en des personnes qui n'avoient pu s'assujettir au régime qu'on leur avoit prescrit. Frederic Hoffman.

Le célebre Sydenham a fait, à propos des maladies épidémiques qui parurent en 1669. 1670. 1671. & 1672. d'excellentes observations sur la *dyssenterie*. Nous allons les rapporter.

Il parut des tranchées seches en 1669. au commencement du mois d'Août; & les *dyssenteries* dont on fut attaqué pendant le cours de cet Automne, emporterent un très-grand nombre de malades. Ces *dyssenteries* étoient quelquefois accompagnées de la fievre, & quelquefois elles étoient sans fievre. Du reste, elles avoient exactement tous les symptomes des tranchées seches, qui faisoient en même-tems de grands ravages; elles étoient les unes & les autres extremement violentes; elles se faisoient sentir par intervalles; elles étoient suivies de selles muqueuses & contre nature; elles eurent la même durée. On en fut infecté pendant tout l'Automne: mais elles ne furent pas plus épidémiques dans les années suivantes dont la température fut la même. Comme les tranchées seches dont il est question, different peu, soit par leur nature, soit par la maniere dont il faut les traiter de la *dyssenterie*, je vais parler de la méthode que je suis dans cette derniere maladie.

Les commencemens des *dyssenteries* sont toujours les mêmes à peu près que dans celle de 1669. L'Automne les amene, & elles cessent pour un tems à l'approche de l'hiver. Mais lorsqu'il s'est écoulé plusieurs années de suite dont la constitution tend à les rendre épidémiques, alors il en paroîtra quelques-unes dans d'autres tems de l'année: mais elles seront communes au commencement du printems, & même plutôt, si un grand froid vient à cesser subitement, & à être suivi immédiatement d'un tems chaud. Quoiqu'on ne puisse pas dire que cette derniere circonstance seule rende les *dyssenteries* bien fréquentes, cependant il est constant qu'elle en produit, & que cette prompte alternative de froid & de chaud tend considérablement à les faire naître. C'est aussi ce qui arriva dans ces années où la *dyssenterie* fut épidémique; elle annonça les ravages qu'elle causeroit dans la suite, dès la fin de l'hiver, ou au commencement du printems.

Ses premiers symptomes sont ordinairement un froid accompagné de frisson, auquel succede immédiatement une chaleur de tout le corps, comme il arrive dans les fievres. Les tranchées se font sentir ensuite. Enfin les selles viennent; il est assez ordinaire qu'elles ne soient point précédées de la fievre: mais les tranchées se font toujours sentir d'abord, & sont bien-tôt suivies de selles. Ces selles qui sont très-fréquentes, toutes muqueuses, non-excrémentitielles, se font avec des douleurs incroyables; le malade sent dans ses entrailles un mouvement violent & comme de chute. S'il se fait quelque selle qui soit peu donloureuse, elle sera purement d'excrémens, comme il arrive quelquefois: mais ordinairement les mucosités rendues dans tout le cours de la maladie, sont teintes de sang. Il est fort rare que cela soit autrement. Mais que les selles soient teintes de sang, ou quelles ne le soint point; si elles sont fréquentes, muqueuses, & accompagnées de tranchées, il faudra traiter la maladie comme une vraie *dyssenterie*. S'il arrive que le malade soit dans la force de son âge, ou qu'il ait été échauffé par des cordiaux, il y aura fievre, la langue sera couverte d'une mucosité épaisse & blanche. Si la chaleur a été poussée à un haut degré, la langue sera noire & seche, les forces seront considérablement affoiblies, les esprits seront abbatus, & tous ces symptomes seront accompagnés de ceux d'une fievre dangereuse. Cette maladie causera de grandes douleurs, fatiguera beaucoup, & mettra la vie dans un danger éminent, surtout si elle est mal traitée; car lorsque les esprits sont presque épuisés, & qu'une grande partie de la chaleur vitale s'est dissipée par les selles fréquentes, sans que la matiere morbifique ait été séparée du sang & chassée du corps les extrémités seront saisies par le froid, & le malade sera emporté en aussi peu de tems par cette *dyssenterie*, que par la *dyssenterie* mortelle qui survient quelquefois dans les maladies aiguës. Si le malade en réchappe pour ce moment, il n'en sera gueres plus heureux, & les symptomes qui succéderont ne laisseront aucunement douter de la grandeur du danger. Au lieu des filamens sanguinolens qu'on a coutume d'appercevoir dans les premieres selles, il y aura une grande quantité de sang pur sans aucune mucosité; d'où l'on conclurra, qu'il y a corrosion des vaisseaux les plus considérables des intestins, & par conséquent péril de mort. Les intestins sont aussi quelquefois attaqués d'une gangrene incurable occasionnée par l'inflammation violente que produit l'affluence considérable de matieres chaudes & acres qui se précipitent sur les parties affectées.

Il est assez ordinaire, lorsque la maladie est sur son déclin, qu'il survienne des aphthes aux parties internes de la bouche, surtout lorsqu'on a tenu le malade chaudement & pendant long-tems; & lorsqu'on a empêché par des astringens l'évacuation de la matiere peccante, sans avoir eu auparavant la prudence d'user de cathartiques. Ces aphthes présagent ordinairement une mort prochaine.

Si le malade survit à tous ces symptomes, & que la *dyssenterie* s'invétere, il sentira ses intestins comme se précipitant successivement en-bas, jusqu'à ce qu'ils paroissent être tombés sur le rectum. Cette sensation finira par un ténesme; & les selles qui s'ensuivront alors, quoique naturelles, & différentes de celles qu'on a dans la *dyssenterie*, causeront de grandes douleurs dans les entrailles. Cette douleur proviendra du passage des féces dans les intestins grêles, qui, tendres encore, en seront offensés, & n'en pourront soutenir l'impression. Quant aux selles muqueuses, elles ne sont douloureuses qu'au rectum, & cela pendant que les excrémens s'y amassent, & qu'ils en sont évacués, quoique cette maladie soit souvent mortelle aux personnes avancées en âge, & particulierement dans la grande vieillesse; cependant elle traite fort doucement les enfans. J'en ai vu plusieurs fois qui l'avoient conservée sans aucune suite fâcheuse pendant des mois entiers: il est vrai qu'on en avoit abandonné la guérison à la nature seule.

Je n'indiquerai point ce que la *dyssenterie* que je viens de

décrire a de commun avec la *dyssenterie* endémique d'Irlande, dont je n'ai point encore vu d'histoire fidele. Je ne marquerai pas non plus quelle ressemblance pouvoient avoir avec elle les *dyssenteries* qui ont paru ici dans d'autres années. Mais peut-être qu'il y a autant d'especes différentes de *dyssenteries* que de petites véroles, & d'autres maladies épidémiques : peut-être que cette maladie varie selon les différentes constitutions, & qu'elle exige dans les unes une curation tout-à-fait différente de celle qu'il faut suivre dans les autres. Cette conjecture n'étonnera point ceux qui ont examiné la nature de fort près : ils savent tous que plus profondément nous sommes initiés dans la maniere dont elle opere & dans la connoissance de ses ouvrages, plus nous y voyons de variété. Mais il faut avouer en même-tems que cette variété est infiniment au-dessus de notre esprit & de nos observations. Quiconque entreprendra d'épuiser par ses recherches les ressources de la nature, demeurera, quelque talent qu'il puisse avoir, fort au-dessous de son projet : après avoir beaucoup vu, il sera tout étonné qu'il lui reste infiniment plus encore à voir ; & s'il est homme sensé, il s'attendra à tout ce que la censure a de plus aigre & de plus injuste : on le critiquera, non pour avoir fait des découvertes infructueuses, mais pour les avoir faites le premier, quelque utiles qu'elles puissent être d'ailleurs.

Il est important d'observer ici, qu'à juger de toutes les maladies épidémiques en général par la nature de leur symptomes, elles sont en commençant d'une nature beaucoup plus spiritueuse & subtile que lorsqu'elles ont duré quelque tems. Elle est d'autant plus grossiere, & plus humorale, que les maladies sont plus proches de leur déclin. Quelles que soient les particules à qui l'on attribue les maladies épidémiques, il est raisonnable de penser qu'elles sont beaucoup plus énergiques lorsqu'elles commencent à s'unir intimement avec l'air, que lorsqu'elles y ont fait du séjour. Lorsque la peste commence à paroître, il ne se passe presque pas un seul jour, que quelques-uns de ceux qui en sont attaqués ne meurent subitement dans les rues, sans avoir paru indisposés antérieurement à leur mort : mais lorsqu'elle a duré pendant quelque tems, elle n'emporte personne sans avoir été précédée de la fievre & d'autres symptomes ; d'où il suit évidemment que cette maladie n'est jamais plus violente que dans les commencemens, quoiqu'alors ses ravages soient moins grands, & son influence moins étendue.

Mais sans sortir de l'espece présente, j'ai remarqué que tous les symptomes de la *dyssenterie* dont il est question, étoient beaucoup plus cruels dans les commencemens qu'ils ne furent dans la suite ; ensorte que sa violence paroissoit aller en diminuant, presque en même proportion que le nombre des malades qu'elle emportoit alloit en augmentant. Les symptomes étoient donc plus cruels lorsqu'elle commença à faire ses ravages, que lorsque ses ravages étoient plus grands. Il n'y avoit pas non plus de comparaison à faire entre sa violence lorsqu'elle parut, & sa violence lorsqu'elle fut sur son déclin : aussi le rapport du nombre de ceux qui en périssoient, au nombre de ceux qui en étoient attaqués, étoit-il beaucoup plus petit dans son déclin, que le rapport de ceux qui en périssoient, au nombre de ceux qui en étoient attaqués dans le commencement. J'observai pareillement qu'elle devenoit humorale de plus en plus à mesure qu'elle s'invétéroit. Par exemple, dans le premier automne, il y eut plusieurs malades qui n'eurent point de selles : cependant la violence des tranchées, celle de la fievre & des autres symptomes, la perte des forces étoient incomparablement plus grandes que dans les années suivantes. Mais il y a plus, les *dyssenteries* accompagnées de selles, qui parurent les premieres, me semblerent être d'une nature plus spiritueuse & plus subtile que celles qui les suivirent. Dans les premieres, les envies d'aller à la selle & le ténesme, étoient beaucoup plus considérables & plus fréquens ; & les selles, sur-tout les naturelles, étoient beaucoup moins fréquentes & beaucoup moins abondantes. Enfin, à mesure que la maladie avançoit, les tranchées diminuoient, & les selles devenoient plus naturelles ; & lorsque la constitution épidémique de l'air fut sur son déclin, les tranchées se firent à peine sentir, & les selles excrémentitielles ou naturelles excéderent en nombre les selles muqueuses.

Mais pour en venir aux indications curatives, après avoir long-tems examiné les différens symptomes concomitans de cette maladie, il me semble avoir découvert, que c'est une fievre d'une nature particuliere, dont la malignité se jette sur les intestins, & qui pousse dans les arteres mésaraïques les humeurs acres & brûlantes qui y sont contenues ; d'où il arrive que les orifices des vaisseaux étant dilatés contre nature par l'impulsion violente, tant du sang que des humeurs, il y a extravasation de sang. La même action des humeurs contre les intestins les sollicitant continuellement à expulser ce qu'ils contiennent, la mucosité qui humecte naturellement leur tunique intérieure, est emportée avec le reste en plus ou moins grande abondance. Les indications curatives sont donc ici de la derniere évidence. Il paroît extrement important de procurer d'abord une révulsion immédiate des humeurs acres par la saignée ; ensuite de subjuguer le reste par les remedes convenables ; enfin, de l'évacuer par la purgation.

Voici donc ce que j'ai ordonné toutes les fois qu'on m'a appellé en pareil cas.

J'ai fait saigner le malade au bras sur le champ ; j'ai fait prendre une opiat le même soir, & le lendemain j'ai prescrit la potion purgative suivante, dont je fais un grand usage.

Prenez *de tamarins, une demi-once,*
de feuilles de séné, deux dragmes,
de rhubarbe, une dragme & demie.

Faites bouillir le tout ensemble pour laisser trois onces de liqueur passée.

Faites dissoudre dans cette liqueur,

de la manne, & } *de chaque, une once*
du sirop solutif de roses, } *& demie.*

Vous aurez une potion purgative que vous ferez prendre de grand matin.

Je préfere communément cette potion à un électuaire fait avec une petite quantité de rhubarbe ; car quoique l'on ordonne cette racine pour évacuer les humeurs acres & bilieuses ; cependant on en tire fort peu d'avantage dans la *dyssenterie*, à moins qu'on ne releve son action en l'unissant à une quantité suffisante de manne, ou de sirop solutif de roses.

Comme il est constant que les cathartiques les plus doux augmentent quelquefois les tranchées, abattent & portent le désordre dans les esprits par l'agitation accidentelle qu'ils excitent dans le sang & dans les humeurs pendant leur opération ; je fais ordinairement succéder aux purgatifs, un opiat beaucoup plus promptement qu'on n'a coutume de faire ; par exemple, à une heure après-midi, pourvu toutefois que l'opération du purgatif soit finie. Je reviens une seconde fois aux cathartiques, laissant un jour entre chaque purgation ; je leur fais toujours succéder un opiat à l'heure marquée ci-dessus ; je prescris de plus le même opiat le matin & le soir dans les jours intermédiaires : mon dessein en cela est de diminuer la violence des symptomes, & d'obtenir au malade quelque relâche par un moyen, tandis que j'en emploie un autre à dissiper l'humeur peccante.

L'opiat dont je me sers particulierement, n'est autre

que le laudanum liquide dans quelque eau cordiale. Sa dose est de seize ou de dix-huit gouttes.

Après avoir saigné & purgé une fois, je permets de prendre par intervalles dans le cours de la maladie, quelques cordiaux des plus doux, comme l'eau contre la peste, l'eau composée de scordium, & autres semblables.

Prenez, par exemple, *des eaux distilées de cerises noires*, *de fraises*, *de chaq. 3 onces*;
d'eau contre la peste, *d'eau composée de scordium*, *de petite eau de canelle*, *de chaq. une once*;
de perles préparées, une dragme & demie;
de sucre fin, autant qu'il en faut pour édulcorer;
d'eau de roses de Damas, une demi-dragme, pour donner un gout agréable.

Mêlez le tout & faites un julep dont vous donnerez au malade quatre ou cinq cuillerées lorsqu'il se sentira foible, ou qu'il aura envie d'en prendre.

J'ordonne ce cordial particulierement aux personnes âgées & phlegmatiques, parce qu'il est fort propre à ranimer leurs esprits que la fréquence des selles ne manque pas de jetter dans un grand abbattement. Quant à leur boisson, j'ordonne le lait bouilli dans trois fois autant d'eau, ou la décoction blanche, celle qui se fait avec la corne de cerf brûlée & la mie de pain blanc, prenant de chacune deux onces que l'on fait bouillir dans trois pintes d'eau jusqu'à ce qu'elles soient réduites à deux; adoucissant ce reste avec une quantité suffisante de sucre fin. Je substitue quelquefois à cela la petite biere; ou une liqueur faite d'une demi-pinte de vin de Canarie, & de deux pintes d'eau de fontaine bouillies ensemble. C'est à quoi j'ai recours lorsque la dissipation des esprits le requiert. Une panade ou du bouillon fait avec du maigre de mouton est tout leur aliment. Je fais tenir les malades les plus âgés dans le lit, & leur permets d'user un peu plus des eaux cordiales, qu'aux enfans ou aux jeunes personnes. Telle est la méthode que je suis, & je n'en connois aucune plus propre à subjuguer la *dyssenterie* qui ne résiste presque jamais à la troisieme purgation.

Mais lorsqu'il est arrivé qu'elle résistoit à ces remedes, j'ai ordonné le premier opiat soir & matin, jusqu'à ce qu'elle cessât; & afin que ce fût plus promptement, je me suis hasardé à augmenter la dose de laudanum, & d'en faire prendre jusqu'à vingt-cinq gouttes toutes les huit heures: mais ce n'a jamais été que lorsqu'il m'a semblé que seize gouttes ne suffisoient pas pour arrêter le flux. J'ai pareillement fait usage d'une demi-pinte de lait, avec une once & demie de thériaque de Venise, pour un clystere que je faisois répéter tous les jours. Ce dernier remede est d'une efficacité admirable dans toute sorte de flux. Quoiqu'en disent des gens sans expérience; j'assurerai que je n'ai jamais reconnu qu'il y eût le moindre inconvénient à revenir fréquemment aux opiats. J'ai vu plusieurs malades qui en ont pris tous les jours, pendant des semaines entieres, lorsque le mal étoit invétéré. Il faut observer que s'il y a plutôt flux que *dyssenterie*, on peut omettre la saignée & la purgation forte & se contenter d'ordonner une demi-dragme de rhubarbe plus ou moins selon les forces du malade; tous les matins on mettra la rhubarbe en un bol avec une quantité suffisante de diascordium, ajoutant deux gouttes d'huile de canelle & faisant succéder un opiat le soir suivant.

Prenez, par exemple, *de petite eau de canelle, une once*;
de laudanum liquide, quatorze gouttes.

Mêlez le tout ensemble.

Faites observer le régime que nous avons prescrit ci-dessus, & prendre le clystere fait avec la thériaque & le lait, tous les jours s'il en est besoin.

Pour démontrer la bonté de ce traitement, je ne rapporterai qu'un seul exemple, quoique je sois fort en état d'en citer un plus grand nombre, si je le jugeois à propos.

M. Belke, Chapelain du Comte de Saint Albans, fut attaqué d'une *dyssenterie* violente dans le tems qu'elles étoient fort communes: il me fit appeller, je le traitai de la maniere que j'ai dit, & il recouvra la santé.

La seule chose qu'il y ait à changer, lorsque ce seront des enfans qui seront attaqués de *dyssenterie*, ce sera d'omettre la saignée & de diminuer les doses du purgatif & de l'opiat proportionnellement à l'âge. Ainsi, par exemple, deux gouttes de laudanum liquide suffiront pour un enfant d'un an.

On préparera de la maniere suivante le laudanum liquide, que j'ordonne dans la *dyssenterie*, & dont je fais un si grand usage.

Prenez *du vin d'Espagne, une chopine*;
de l'opium, deux onces;
de safran, une once;
de la canelle, *des clous de girofle réduits en poudre*, *de chaque une dragme.*

Faites infuser le tout pendant deux ou trois jours à la chaleur du bain-marie, jusqu'à ce que la teinture ait prit une consistance convenable.

Passez-la ensuite, & gardez-la pour l'usage.

Je ne prétends point que cette préparation soit préférable au laudanum solide de nos Apothicaires par ses propriétés; mais je croi que sa forme est plus commode, & qu'on est plus sûr de la quantité qu'on en fait entrer dans les doses; car on la peut faire distiler par gouttes dans le vin, dans les eaux distilées, ou dans quelqu'autre liqueur que ce soit. Je ne puis me dispenser ici de rendre grace à la bonté de l'Etre suprême qui nous a fait présent des opiats; car je ne connois point de remedes aussi puissans pour surmonter & guérir radicalement un très-grand nombre de maladies. Quoique nous ne manquions pas de gens qui travaillent tous les jours à persuader au peuple crédule, ainsi qu'il est de leur intérêt, que presque toutes les vertus des opiats en général, & de l'opium en particulier dépendent de la maniere dont on les prépare; nous n'en avons point encore trouvé qui aient été en état de justifier par l'expérience leurs opinions. Elle nous a appris au contraire qu'il n'y avoit aucune différence entre le suc simple de l'opium pris avec circonspection, & ces préparations si vantées. Ensorte que nous sommes convaincus que c'est à la bonté seule & à l'excellence naturelle de la plante qui fournit l'opium, & non au savoir de l'Artiste qu'il faut attribuer ses effets merveilleux. J'ajouterai à l'honneur de cette drogue, que c'est un instrument si nécessaire dans la Medecine, que cet Art seroit défectueux & imparfait sans lui; & qu'entre les mains d'un homme expérimenté, qui connoîtra bien & ses propriétés & la maniere de l'employer, il produira des choses qu'on auroit eu peine à se promettre d'un remede aussi simple. C'est avoir bien peu de connoissance de son énergie, que de n'avoir recours à lui que dans les cas où il s'agit de procurer le sommeil, calmer les douleurs, & arrêter le flux: il y a une infinité d'autres maladies dans lesquelles on en peut tirer de grands avantages; & c'est, sans contredit, le meilleur, pour ne pas dire le seul cordial que nous ayons.

Telle est la maniere dont il est à propos de traiter les *dyssenteries* en général. Mais il est bon de remarquer

que celles qui ont donné lieu à cette dissertation, étant d'une nature plus spiritueuse & plus subtile, lorsqu'elles commencerent à paroître, que dans les années suivantes, elles résisterent plus opiniâtrément aux purgatifs & aux remedes qui délayent & calment le sang & les humeurs acres qui s'en séparent & séjournent dans le canal intestinal : ainsi donc dans le premier automne, lorsque les tranchées seches & la *dyssenterie*, étoient dans leur plus grande violence, je traitai l'une & l'autre de la maniere suivante, dans laquelle je persistai, même avec succès, jusqu'à ce que la saison venant à se refroidir, je fus obligé de changer de batterie dans la même année. Dans les suivantes, la maladie ayant beaucoup perdu de sa subtilité & étant devenue plus humorale, cette méthode fut absolument sans effet.

Voici la maniere dont je m'y prenois.

Si le malade étoit jeune, je le faisois saigner du bras. Une heure ou deux après la saignée, j'ordonnois une grande quantité de liqueur, me proposant de délayer, ainsi que dans le cholera-morbus; avec cette seule différence que je substituois à l'eau de poulet, ou à la petite biere le petit lait froid, dans la même quantité que dans le cholera, & que j'en ordonnois des clysteres chauds, sans sucre & sans aucun autre ingrédient. J'ai toujours éprouvé que le quatrieme clystere emportoit les tranchées & les selles sanglantes. Cela fait, & tout le petit lait étant évacué; ce qui ne demande pas plus de deux ou trois heures, si le malade rend les remedes un peu promptement; je le fais mettre sur le champ dans son lit, où une sueur spontanée occasionnée par le mélange du petit lait avec le sang, ne tarde pas à le prendre; je le tiens dans cette sueur pendant vingt-quatre heures; mais sans la procurer aucunement par des remedes: je ne permets pendant tout ce tems que du lait chaud dont je fais continuer l'usage pur & simple, l'espace de trois ou quatre jours après que le malade a quitté le lit. S'il arrive que pour s'être levé trop-tôt, ou pour avoir quitté le lait, la maladie le reprenne; j'use des mêmes remedes. Je me contenterai de dire, à l'avantage de cette méthode, qu'elle est courte & sure : j'ajouterai que ce ne sera point une raison de la rejetter pour toute personne judicieuse, parce qu'elle n'exigera pas une multitude pompeuse de remedes.

Il est démontré que dans ces contrées où la fievre est accompagnée de tous les symptomes que nous avons décrits ci-dessus, & que dans ces tems où les *dyssenteries* sont épidémiques, la méthode que nous venons d'indiquer produit les mêmes effets. C'est au Docteur Butler qui accompagna Henri Howard, dans son voyage d'Afrique, en qualité d'Ambassadeur du Roi de la Grande Bretagne vers le Roi de Maroc, que nous devons ce témoignage. Il m'a assuré que lorsqu'ils arriverent dans ce Royaume, ils le trouverent ravagé par la *dyssenterie* qui y est assez fréquemment épidémique; que cette *dyssenterie* étoit accompagnée de fievre; que cette fievre ressembloit beaucoup à celle dont nous avons fait mention, & qu'il suivit notre méthode avec un succès qui ne se démentit ni à Tanger, ni dans les autres lieux, soit que les malades fussent Mores, soit qu'ils fussent Anglois. Dans la distance immense où nous étions l'un de l'autre, on ne peut soupçonner l'un de nous d'être l'inventeur de cette méthode préférablement à l'autre. La raison nous détermina également tous les deux. Il m'apprit aussi qu'on réussissoit admirablement dans ces contrées, en délayant abondamment dans la *dyssenterie* : & je conçois en effet que ce traitement convient beaucoup mieux dans ce climat chaud qu'en Angleterre; & que s'il y est plus avantageux, il n'y a rien en cela qui ne soit très-conforme à la raison.

Pendant le premier automne dans lequel la *dyssenterie* régna, le Docteur Cox en fut violemment attaqué : je lui conseillai de se traiter par la méthode que je viens d'exposer; ce qu'il fit & guérit très-parfaitement & en fort peu de tems. J'étois avec lui, lorsqu'il rendit son quatrieme clystere; ses tranchées disparurent, ses selles cesserent d'être sanglantes, & il ne fut question pour achever la cure que de garder le lit pendant le tems marqué, & que de se mettre au lait. Ce malade revenu en santé en traita plusieurs autres de la même maniere, sur la fin de l'automne; & tous s'en trouverent bien : mais l'année suivante ce traitement dans lequel il avoit tant de confiance, ne produisit aucun effet à l'essai.

Nous avons déja remarqué que quand le siége de la maladie occupoit un grand espace; elle affectoit quelquefois peu à peu tous les intestins, s'étendoit vers la région inférieure, & se fixoit enfin sur le rectum; qu'alors on étoit tourmenté d'envies continuelles d'aller à la selle, & qu'on ne rendoit qu'une mucosité teinte de sang. Alors je conçois qu'il est inutile de tenter la cure par aucun des moyens que nous avons indiqués: les clysteres détergeans, agglutinans ou astringens, qu'on a coutume de faire prendre selon les différens états de l'ulcere supposé, les fomentations, les bains, les fumigations, & les suppositoires appropriés, ne produiront aucun effet : car il est évident que la maladie ne provient pas d'un ulcere au rectum; mais plutôt de ce qu'à mesure que les intestins recouvrent le ton qui leur convient, ils déposent les restes de la matiere morbifique dans cette partie, qui en étant continuellement irritée, rend à chaque selle une certaine quantité de la matiere muqueuse dont ses parois sont naturellement humectés. Ce qu'on a donc de mieux à faire en pareil cas, c'est de fortifier, & de donner lieu par ce moyen à l'expulsion des petits restes de la matiere morbifique hors du rectum; ainsi qu'ils ont déja été expulsés hors des autres intestins. Mais quels sont les remedes capables de produire ces effets? Tous ceux en général qui fortifient le corps; l'application de quelque topique que ce soit sur la partie affectée, étant plus capable d'affoiblir que de fortifier, seroit plus nuisible qu'utile. Il ne faut s'attendre à voir la fin de la maladie, que lorsqu'on aura rappellé les forces par un régime restaurant, & par un usage assez fréquent de quelque liqueur cordiale agréable. Ces précautions fortifieront, & à mesure que les forces reviendront, le ténesme diminuera.

S'il arrive, cas à la vérité fort rare, qu'une *dyssenterie* mal traitée dans le commencement, s'opiniâtre, & tourmente un malade pendant plusieurs années, toute la masse du sang ayant pris une constitution dyssentérique; conséquemment les intestins sont continuellement remplis d'humeurs chaudes & acrimonieuses, sans toutefois que le malade soit entierement incapable de vaquer à ses affaires.

Voici la maniere dont je le traite.

Je fus appellé auprès d'une femme en qui pendant les trois dernieres années que régna la *dyssenterie*, cette maladie avoit toujours duré : comme on avoit eu recours à un grand nombre de remedes, & cela sans aucun succès; je crus qu'il étoit inutile d'y revenir : je me contentai de la faire saigner; je réitérai fréquemment la saignée, quoiqu'à des intervalles considérables. Ce qui me détermina à user fréquemment de ce remede; c'est la couleur du sang qui me sembloit pleurétique, & le soulagement considérable que chaque saignée apportoit à la maladie. Cet raitement me réussit, & cette femme recouvra enfin la santé.

Voici une remarque que je crois qu'il importe de faire avant de finir.

J'ai observé que quoique les évacuations dont j'ai parlé ci-dessus, dussent nécessairement précéder l'usage du laudanum, dans la cure des *dyssenteries* épidémiques qui firent de si grands ravages pendant les années que j'ai

j'ai marquées ; s'il arrivoit toutesfois qu'il y eût moins de tendance à cette maladie, & que la constitution tant de l'air que du corps y exposât moins ; on pourroit les omettre, sans s'exposer à des suites fâcheuses, & parfaire la cure par une méthode plus courte, en donnant le laudanum seul de la maniere que nous avons indiqué ci-dessus. Mais en voilà suffisamment sur la *dyssenterie*. SYDENHAM.

L'Auteur que nous venons de citer, avoit trop de mérite & trop de probité pour déguiser les emprunts qu'il faisoit, & cacher les noms de ceux à qui il pouvoit avoir obligation. Sans cela on seroit porté à croire qu'il a tiré d'Alexandre de Tralle une partie de la doctrine qu'il vient d'exposer sur la *dyssenterie*. Cet Ancien insiste fortement sur les avantages du lait & de la saignée. Dans l'espece de *dyssenterie* qu'il appelle rhumatismale, il veut qu'on pousse le second de ces remedes jusqu'à deux hémines. Il condamne avec juste raison la pratique inconsidérée & fatale de quelques Medecins qui se hâtent d'ordonner les opiats ; ils ne font, dit-il, que concentrer les humeurs pour un tems, en suspendre le cours, affecter la tête, diminuer les forces, & donner lieu à une rechute beaucoup plus violente. Il remarque de plus, que dans la vraie *dyssenterie* où il y a exulcération, on prend quelquefois de la matiere pour du pus. Le Docteur Freind ajoute, qu'on est plus exposé à donner dans l'erreur opposée, & à prendre du pus pour de la matiere.

Pline recommande dans la *dyssenterie* l'eau dans laquelle on a fait éteindre un fer chaud. Dioscoride veut que ce soit dans du vin qu'on fasse éteindre le fer.

Avenzoar parle d'une *dyssenterie* guérie par l'application d'une émeraude sur le ventre ; & il conseille de mettre en poudre cette pierre, & d'en faire prendre environ six grains dans cette maladie.

Le Docteur Barry raconte dans son Traité de la consomption, qu'une personne fut guérie d'une *dyssenterie* scorbutique, en ne prenant pour toute nourriture pendant trois semaines que des blancs d'œufs frais dans une décoction blanche faite avec l'eau de chaux. Ce remede joint à l'usage de l'huile d'amandes douces & du blanc de baleine, la tirerent d'un état dans lequel on désespéroit de sa vie.

Joan. Ger. Henricus Kramer nous assure que la décoction de graine de millet commun, qu'on appelle sirop de saint Ambroise, produit de bons effets dans la *dyssenterie*.

Nous lisons dans le Commentaire d'Heurnius, sur les Aphorismes d'Hippocrate, *Lib. IV. Aph.* 5. que les malades à qui on a fait l'amputation d'une jambe ou de quelqu'autre membre, sont sujets à être attaqués d'un flux de sang. Voyez *Arthritis*, *Intestina*, & *Diarrhœa*.

DYSEPULOTOS, δυσεπούλωτος, de δὺς, *difficilement*, & de οὐλὴ, *cicatrice* ; qui cicatrise difficilement : cette épithete s'applique à de certains ulceres. On dit aussi *dysepuloticus*.

DYSEXANALOTOS, δυσεξανάλωτος, de δὺς, *difficilement*, & de ἀναλίσκω, *consumer*, qui est difficile à digérer, ou à consumer. CASTELLI.

DYSEXODOS, δυσέξοδος, de δὺς, qui marque difficulté ou malignité ; & de ἔξοδος, sortie, passage, ou expulsion ; qu'il est difficile de faire sortir, ou d'enlever. On trouve ce mot en ce sens, *Lib. IV. Epid. Ægr.* 30. à propos des tumeurs molles qui viennent aux cuisses dans la leucophlegmatie.

DYSIATOS, δυσίατος, de δὺς, *difficilement*, & de ἰάομαι, *guérir* ; qui est difficile à guérir.

DYSODES, δυσώδης, de δὺς, *mal*, & de ὄζω, *sentir*, qui a mauvaise odeur ; il faut entendre dans Hippocrate, selon Fœsius, par δυσώδης κοιλίη, une maladie fétide des intestins grêles ; ou comme Hippocrate s'exprime lui-même, *Prorrhet. I.* 158. εἰλεὸν δυσώδη. *Dysodes* est encore le nom d'un malagme pour la pleurésie, & d'un *acopum*, ou d'un remede contre la lassitude. On en trouve la description dans Galien. *C. M. P. G. Lib. VII. cap.* 12, 13. & dans Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 18. 19.

DYSONEIROS, δυσόνειρος, de δὺς, *mauvais*, & de ὄνειρον, *rêve* ; qui donne de mauvais rêves. Dioscoride dit, *Lib. V. cap.* 7. que le vin nouveau produit cet effet.

DYSOREXIA, δυσορεξία, de δὺς, *mauvais*, & de ὄρεξις, *appetit*, mauvais ou foible appetit.

DYSORGIA, δυσοργίη, de δὺς, *mauvais*, & de ὀργὴ, *colere* ; ce mot signifie dans Hippocrate περὶ ἀρχ. ἰητρ. & περὶ χυμῶν, un ressentiment violent, ou une colere implacable.

DYSPEPSIA, δυσπεψία, de δὺς, *difficile*, ou *mauvais*, & de πέπτω, *cuire* ; difficulté de digérer, ou plutôt digestion dépravée en conséquence du manque de force dans les organes qui servent à la coction des alimens ; ce qui favorise la tendence naturelle des alimens à se corrompre, ou à contracter une putréfaction acide, ou alcaline. GALIEN, *de Sympt. diff. cap.* 4.

DYSPHONIA, δυσφωνία, de δὺς, *difficilement*, & de φωνὴ, *voix* ; difficulté de parler.

DYSPHOROS, δύσφορος, de δὺς, *difficilement*, & de φέρω, *supporter* ; difficile à supporter, ou presqu'insupportable. Hippocrate se sert de ce mot en différentes occasions, mais toujours dans le même sens, ou dans un sens peu différent de celui que nous venons de lui donner. Hesychius en fait un synonime à χαλεπὸς, insupportable, incommode.

DYSPNŒA, δύσπνοια, de δὺς, *difficilement*, & de πνέω, *respirer* ; *Dispnée*, *difficulté de respirer*, ou *Asthme*.

Galien définit la *dispnée*, ou *asthme*, *Lib. II.* περὶ δυσπ. βλάβη τις τῆς ἀναπνοῆς, difficulté, ou affection maladive de la respiration, ainsi que le mot même le fait entendre. Hippocrate emploie dans plusieurs endroits le mot δύσπνοον, dans le même sens. Il dit par exemple, *Coac.* τὸ φριχῶδες καὶ τὸ δύσπνουν ἐν πᾶσι πόνοισι σημεῖα φθινώδεα, « les frissons accompagnés de difficulté de « respirer, dans les douleurs, sont des symptomes de « consomption. » Galien rend, *Lib. III.* περὶ δυσπν. les mots μακρόπνουν, & βραχύπνουν, par μακρόπνοια, & βραχύπνοια, « longue respiration, & respiration courte. » L'Auteur des Définitions de Médecine appelle δυσπνοοι, ceux qui tirent leur haleine, & respirent comme par un canal étroit & embarrassé. Galien dit de ces malades de *C. M. S. L. Lib. VII. ad finem*, qu'ils ont les bronches des poumons remplies d'humeurs visqueuses & grossieres.

Hippocrate entend par ἆσθμα, *asthme*, une respiration prompte & pénible, telle qu'on l'a après une course violente, ou quelqu'autre exercice semblable, sans fievre. Galien dit, *Comm. ad Aph.* 26. *Lib. III.* que l'*asthme*, nom que les Grecs donnent à la respiration prompte, pénible & telle qu'on la remarque en ceux qui courent ou se donnent d'autres mouvemens violens, survient dans ces cas : parce que la machine a besoin d'une respiration grande & fréquente, lorsqu'elle est en action. Mais, ajoute-t'il, si l'*asthme* ne provient point de l'exercice, il aura pour cause l'embarras & l'étroitesse des cavités des poumons chargés d'humeurs qui tombent des parties superieures. Le même Auteur distingue, *Comm. ad Aph.* 46. *Lib. VI.* plusieurs sortes de *dyspnées* ; entre lesquelles Hippocrate ne donne le nom d'*asthme* qu'à celle où la respiration est vive & fréquente ; car, ajoute-t'il, quoique nous entendions maintenant par ἀσθμαίνειν, halleter, ou respirer, comme ceux qui ont couru, ou qui ont pris quelque exercice violent ; ceux qui ont écrit peu de tems après Hippocrate, ont dérivé de ce mot le nom d'une certaine maladie chronique, que les uns appellent simplement *asthma*, les autres *orthopnæa* ; dans laquelle les malades sont tourmentés d'une difficulté continuelle de respirer, ou de *dyspnée* sans fievre. Nous lisons encore *Comm.* 4. *in Lib. VI. Epid.* que quand cette espece de *dyspnée* est poussée à un degré considérable, on l'appelle *asthma*, & *orthopnæa*, qu'elle est sans fievre, & qu'elle a pour

cause des humeurs épaisses & visqueuses qui embarrassent le passage de la respiration, ou quelques tubercules cruds formés dans les poumons. L'humeur contenue dans le tubercule, continue-t'il, passant dans la trachée artere, augmente l'embarras de la respiration, & la maladie ne s'appelle plus *συνάγχη*; ou respiration prompte & courte, mais *asthme*.

Voici la maniere dont Paul Eginete décrit l'état des Asthmatiques. *Lib. III. cap.* 29.

Ceux, dit-il, qui n'ont point de fievre, & en qui la respiration se fait promptement, comme après une course violente, sont nommés de ce symptome, *Asthmatiques*; & comme la crainte d'étouffer contraint ces malades de tenir toute la région de la poitrine dans une situation droite & élevée, on les nomme *Orthopnoïques*, de ὀρθὸς, droit, ou direct, & de πνέω, respirer. Cette affection provient de l'embarras des bronches des poumons, par des humeurs grossieres & visqueuses; d'où l'on voit que la *dyspnée* est un symptome commun à l'*asthme* & à plusieurs autres maladies. Paul Eginete a tiré cette description de Galien *de C. M. S. L.* qui ajoute, que les malades sont obligés d'avoir la partie superieure du lit, sur laquelle repose leur poitrine, fort élevée, de peur d'étouffer dans le sommeil; car, ajoute-t'il, quoique leurs poumons soient dilatés autant qu'ils peuvent être, leur inspiration ne suffit pas au besoin qu'ils ont de respirer; d'où l'on doit inférer qu'il y a quelque constriction, ou étroitesse contre nature dans cette partie, & c'est ce que les malades sentent eux-mêmes. Voilà ce que nous lisons dans Galien.

Le mot *orthopnœa*, ὀρθόπνοια, *orthopnée*, vient de ὀρθὸς, droit, ou élevé, & de πνέω, respirer; c'est une maladie dans laquelle on est obligé d'avoir le cou dans une situation droite, & élevé, pour respirer. La nécessité de cette posture vient de la grande difficulté de la respiration: dans toute autre situation, le malade risqueroit d'être suffoqué. Cette difficulté de respirer a pour cause l'étroitesse des poumons & de leurs vaisseaux, occasionnée par une inflammation, ou par quelque humeur contenue dans les cavités de ce viscere. Galien dit, *Comm. II. in Prorhet.* « qu'Hippocrate & tous les autres Medecins entendent par l'*orthopnée* cette espece de *dyspnée* dans laquelle les malades se sentent suffoqués, lorsqu'ils sont couchés à plat, & ne peuvent toutefois se tenir la poitrine élevée, sans avoir quelque appui sous leur dos. La trachée artere, continue-t'il, qui commence au larynx, & qui se distribue dans les poumons, se dilate, ainsi que le cou, lorsque la poitrine est dans une posture élevée. Toutes ses branches dispersées dans la substance des poumons, partagent en même tems cette dilatation, & la capacité intérieure de ce viscere, en est nécessairement augmentée.

« De-là vient qu'il y a dans la péripneumonie, & dans toutes les affections que nous appellons *asthmatiques*, une *orthopnée*. Ce qui arrive aussi dans l'esquinancie, lorsqu'elle est violente, & lorsque les muscles internes du Larynx, étant enflammés, gênent le passage de la respiration. Dans cette maladie, ainsi que dans les précédentes, l'étroitesse des parties étant augmentée par la situation horisontale, la respiration se fait avec plus de peine: » Galien expliquant *Comm. IV. in Lib. de ratione vict. in acut.* ce qu'Hippocrate entend par *Orthopnée seche*, dit, « que ce n'est autre chose qu'une espece de *dyspnée*, dans laquelle le malade ne tousse, ni ne crache, mais respire avec tant de peine, qu'il risqueroit d'être suffoqué s'il étoit couché horisontalement. » Nous lisons *Lib. VII. Epid.* que la sœur d'Harpalide grosse de quatre ou cinq mois, fut tourmentée d'une toux seche, d'une *orthopnée*, d'un *asthme*, & quelquefois d'une suffocation si dangereuse, qu'elle étoit obligée de se tenir toujours assise sur son lit, & de dormir dans cette posture; que cette indisposition dura environ deux mois, au bout desquels elle fut soulagée par une toux, dans laquelle elle rendit une grande quantité de matiere cuite & blanchâtre; & qu'elle fut dans la suite heureusement délivrée d'une fille.

On entend en général par *dyspnée* une difficulté de respirer: si cette difficulté est considérable, on dit qu'il y a *asthme*, & si elle est excessive, c'est *orthopnée*.

La difficulté de respirer peut provenir de toute maladie capable d'affecter quelque partie de la poitrine, surtout le cœur, les grosses arteres, & les poumons. Entre ces maladies on peut compter l'érésipele, & l'inflammation du poumon, les tubercules cruds, les vomiques, les polypes, & beaucoup d'autres dont nous avons fait mention aux Articles de leur nom. Quant à celle dont nous allons traiter ici, c'est cette espece de *dyspnée* que nous appellons ordinairement *asthme*.

OBSERVATION PREMIERE.

Le fils de M. Haltzwelt fit une chute dans laquelle il y eut contre-coup au cerveau; il en devint *asthmatique*; & enfin une quantité extraordinaire d'humeurs venant à se précipiter sur ses poumons, il mourut.

On trouva à l'ouverture de son cadavre toutes les parties des poumons pleines d'humeurs aqueuses & visqueuses. FABR. HILDAN, *Cent. I. Obs.* 2.

OBSERVATION II.

Madame Rouquetre, âgée de soixante ans, fort grasse, corpulente & accoutumée à une vie sédentaire, fut attaquée il y a environ quinze ans d'une difficulté de respirer, qui parvint par des accroissemens successifs au point que quand elle avoit un escalier à monter, elle étoit obligée de s'arrêter & de reprendre haleine à tous les trois ou quatre degrés. Mais en 1642. au commencement de Janvier, s'étant mise en voyage par un tems pluvieux & par des vents de midi, elle fut attaquée subitement d'une chute d'humeurs qui se déchargerent en partie sur ses poumons, & en partie sur ses joues; cet accident ne manqua pas, comme on peut penser, d'augmenter sa difficulté de respirer. Une tumeur s'étant ensuite formée à sa joue droite, elle pouvoit à peine ouvrir la bouche autant qu'il le falloit pour prendre un peu de bouillon. J'oubliois de dire qu'elle avoit été incommodée pendant plusieurs années de tems à autre, d'un érésipele qui paroissoit à sa jambe gauche, où il produisoit ordinairement une ulcération, & que cette ulcération n'avoit jamais été plus considérable que quelque tems avant la chute d'humeurs dont j'ai parlé. Je fus appellé le huitieme jour de sa maladie; je lui trouvai le pouls inégal & intermittent à chaque troisieme ou quatrieme pulsation, & la respiration fort embarrassée & très-pénible. Ces symptomes me firent soupçonner que quelque maladie terrible avoit son siége, non-seulement dans les poumons, mais dans le cœur même ou dans les vaisseaux qui lui sont contigus. Ce qui acheva de me confirmer dans ce prognostic, fut que l'ulcere causé par l'érésipele s'étant séché subitement, me rappella l'Aphorisme vingt-cinq du Livre VI. D'ailleurs la tumeur de la joue disparut au bout de quelques jours, sans toutefois que les mâchoires en devinssent plus libres. Je m'apperçus alors que leur constriction venoit de la convulsion des muscles destinés à les mouvoir. On lui trouva le quinzieme jour de sa maladie, d'assez grand matin, l'œil droit fermé, tandis que l'œil gauche étoit ouvert. Ce symptome singulier étoit une suite de la paralysie du muscle sourcilier & l'avant-coureur d'un accident plus terrible; car dans l'après midi du même jour, elle eut une attaque d'apoplexie, légere à la vérité, puisqu'en moins de deux heures nous lui rendîmes l'usage des sens: mais son côté droit demeura paralytique; depuis ce moment ses forces allerent toujours en diminuant, & elle mourut trois jours après. Je ne lui remarquai pendant tout le cours de sa maladie, ni toux, ni ronflement; ce der-

nier symptome n'accompagna sa difficulté de respirer, que le jour qui précéda sa mort.

Je trouvai à l'ouverture de son cadavre sa rate tellement putréfiée, que la compression la plus légere la faisoit tomber en morceaux; la substance de ses poumons étoit d'une couleur livide. Une humeur aqueuse les humectoit. Un des lobes placés du côté gauche étoit rempli d'un phlegme purulent & putride. Le ventricule droit du cœur paroissoit dépouillé de sa membrane intérieure: il étoit d'ailleurs si corrompu & si ulcéré, que la seule friction du bout du doigt suffisoit pour en séparer les fibres charnues; l'oreillette droite paroissoit d'une grosseur contre nature, & étoit pleine d'une certaine substance charnue, moitié rouge, moitié blanchâtre, & assez semblable à du sang coagulé: mais on ne put la séparer avec la main. Je pense que l'affection du ventricule droit & de l'oreillette étoit la cause de l'inégalité & de l'intermission du pouls: le cœur s'efforçant de chasser la masse charnue qui l'incommodoit, sans en pouvoir venir à bout; il se faisoit dans le pouls cette irrégularité que j'y remarquois à chaque troisieme ou quatrieme pulsation. Quant à la difficulté de respirer, il est évident que c'est à l'engorgement des poumons qu'il faut l'attribuer. RIVIERE, *Cent. II. Observ. 77.*

OBSERVATION III.

Le Cardinal Cajetan s'étant fait fermer un cautere qu'il avoit à la jambe droite, se sentit quatre mois après la respiration prompte, fréquente & telle qu'on a coutume de l'avoir après quelque exercice violent. L'inspiration se faisoit en lui avec beaucoup plus de peine que l'expiration; il étoit tourmenté d'une grande soif, son visage étoit haut en couleur; il passoit les nuits sans dormir; il crachoit peu & ses crachats étoient tant soit peu salés. Ces symptomes étoient accompagnés d'une fievre lente. Cette maladie le mit au tombeau en trois mois de tems.

On trouva à l'ouverture de son corps ses poumons pleins de vésicules, qui rendoient quand on les crevoit, une eau d'une couleur jaunâtre. LÆLIUS A FONTE, *Consult.*

OBSERVATION IV.

Il peut y avoir aux poumons deux especes de tubercules; les uns sont crus & ne viennent point à suppuration, comme le stéatome ou l'athérome. Columbus dit, *Lib. XV.* que ces sortes de tumeurs sont assez fréquentes en ceux qui ont été tourmentés pendant leur vie, de difficulté de respirer, & qu'il leur en a trouvé plusieurs fois en les disséquant. Les autres tendent à suppuration; tel est celui dont la fille d'Agesis fut attaquée, & dont Hippocrate fait mention, 4. 6. *Epid. IV.* Elle n'eut jamais de fievre, dit cet Auteur; d'où j'inférois qu'il peut y avoir du pus dans les poumons sans qu'il s'ensuive de fievre. H. SAXONIA, *Prælect. Part. I.* 26. §. 4.

J'ai disséqué deux personnes qui avoient été affligées pendant leur vie d'une difficulté de respirer. Cette *dyspnée* avoit pour cause des tubercules, qui dans le commencement étoient crus, mais qui dans la suite vinrent à suppuration, l'un deux mois & l'autre trois mois après le commencement de la maladie. Les deux malades cracherent du sang avec un peu de pus, & quelque petits fragmens des poumons. L'un des deux eut avant sa mort une tumeur assez considérable au foie. Je les ouvris après leur mort, & je leur trouvai les lobes droits des poumons entierement corrompus au-dedans, & adhérens extérieurement à la plevre. COLOMBUS, *apud. Schenckium.*

Il se peut former dans la substance des poumons, une humeur crue, visqueuse, consistante, amassée & renfermée dans un tubercule cru & enkysté. J'en ai vu un exemple en disséquant le corps d'un jeune homme de distinction. CHARLES PISON, *de Morbis*, *A. Ser. Sect.* 3. *cap.* 4.

OBSERVATION V.

M. Sebottendorf avoit été contraint de garder le lit pendant plusieurs années, & il avoit la respiration presque entierement éteinte à certaines heures. Ce mal résista à tous les remedes qu'on employa, & termina enfin la vie du malade.

A l'ouverture de son corps, je trouvai le péritoine assez putride, l'estomac entierement vuide, sans chyle ou sans autre matiere humorale & conséquemment étroit, & pour ainsi dire ridé: les intestins étoient vuides d'excrémens, le foie étoit corrompu, surtout dans la partie où il est couvert par les côtes. Le côté gauche de sa rate étoit séparé de ses ligamens, plié pour ainsi dire en double, & par tout à demi corrompu. Je trouvai à l'ouverture du diaphragme une masse fort dure pleine d'une grande quantité de petites pierres & adhérente à la substance des poumons. J'arrachai cette masse avec ma main. Les lobes du poumon adhéroient si fortement à ce corps, qu'ils étoient incapables de lui communiquer aucun mouvement. Comme ce malade étoit vorace & qu'il mangeoit avec excès des viandes grasses, il avoit dans la trachée-artere & dans le pharinx tant de graisse endurcie, que non-seulement sa respiration en étoit extraordinairement gênée, mais qu'il lui fut même impossible de prendre aucun aliment pendant quelques jours avant sa mort. Comme il se soutenoit par la boisson seule, je pense qu'il n'auroit pas tardé de mourir de faim, quand bien même la violence de sa maladie n'auroit pas suffi pour lui ôter la vie. Il attribuoit une grande partie de son indisposition à une cause extérieure. Cette cause est, qu'étant tombé malade à son retour d'Italie, il eut le malheur d'avoir recours à un Chirurgien ignorant, qui lui assura sur le champ & avec la derniere confiance, qu'il avoit la vérole, & qui le détermina à guérir par les grands remedes d'un mal qu'il n'avoit pas: mais ce n'est pas tout; le vif-argent dont ce Chirurgien se servit ayant été mal éteint, produisit en lui tous les ravages qu'on pouvoit craindre de sa nature pénétrante & résolutive; ensorte que depuis ce tems son état ne fit qu'empirer de jours en jours, jusqu'au moment de sa mort. J'inclinerois assez à regarder l'action du mercure sur la substance des poumons dans laquelle il avoit dû pénétrer d'autant plus facilement que leur tissu est lâche & poreux, comme la cause de tous les accidens que j'ai rapportés. SCHENCKIUS, *ex M. Joan. Fabr. Obs.*

Il y a de grandes raisons de croire qu'il ne faut point attribuer la mort de ce malade à l'onguent mercuriel. V. *Mercurius.*

OBSERVATION VI.

M. Lælius Lombard de Geneve, homme lourd & pesant, âgé de cinquante ans, mourut subitement en 1646. Il étoit sujet à un *asthme* héréditaire dans sa famille. Etant descendu dans un cellier quelque tems après les vendanges, lorsque le vin nouveau étoit en fermentation, il eut un paroxysme si violent qu'à peine fut-il mis dans son lit qu'il expira. Ses poumons parurent à l'ouverture de sa poitrine sans aucun défaut ni tache, mais seulement d'une grosseur qui les rendoit semblables à ceux d'un bœuf.

Il y a tout lieu de croire que ces poumons naturellement trop gros avoient pris des accroissemens proportionnels à leur premier état & à la nourriture qui leur étoit portée; ensorte que sans qu'il y eût aucune altération, soit dans leur consistance, soit dans leur substance, ils étoient parvenus à une grosseur si énorme, qu'ils remplissoient la cavité de la poitrine, ce qui empêchoit plutôt la respiration que cela ne la rendoit pénible. J'ai rencontré plusieurs cas semblables à celui-ci dans les dissections que j'ai faites. FR. SYLVIUS, *Prax. L. I. c.* 24. *p.* 12.

OBSERVATION VII.

Le 11 de Mai 1676. j'ouvris le corps d'un jeune homme âgé de vingt-deux ans, qui avoit été attaqué d'une pleurésie il y avoit environ huit ans. Cette pleurésie lui étoit venue pour avoir pris du froid immédiatement après s'être échauffé à la course. Ayant négligé cet accident & dédaigné de se faire tirer du sang, il s'ensuivit un *asthme* terrible accompagné d'expectoration purulente & quelquefois sanglante; il ressentit dans la région des reins des douleurs violentes & semblables à celle de la gravelle; depuis ce tems il fut toujours mélancolique & abattu.

A l'ouverture de son corps on trouva qu'il avoit la vésicule du fiel fort petite, d'une épaisseur remarquable, & pleine d'une matiere visqueuse, fort noire & qui résistoit au toucher. La surface intérieure de cette matiere étoit épaisse, noire, formoit comme une tunique & se séparoit aisément du reste. Il avoit le foie très-gros, & il adhéroit au-dessus de la rate assez fortement au diaphragme par le moyen d'un ligament transversal qui s'étendoit jusques-là. Il étoit tout couvert de tubercules & assez skirrheux. Les deux reins étoient entiers, mais la partie postérieure de la rate adhéroit au diaphragme. Il avoit le ventre distendu & rempli d'une matiere visqueuse, épaisse, gluante & d'une couleur noirâtre. Dans la poitrine, les poumons étoient inséparablement attachés aux côtes de l'un & de l'autre côté, mais particulierement aux environs des vertebres. Ils étoient putréfiés depuis leur origine jusqu'à la partie la plus basse du diaphragme. Trente onces & plus d'une liqueur fort limpide & douce au gout remplissoient & distendoient le péricarde. A l'ouverture du péricarde, le cœur & son oreillette droite parurent d'une grosseur extraordinaire. Nous tirâmes plus de vingt onces de sang fluide, de phlegme & de sang coagulé de cette oreillette après avoir pris la précaution de lier les autres vaisseaux. G. Blasius, *Obs. Med.* 19.

OBSERVATION VIII.

J'ouvris en 1646. à Valogne le corps d'un homme de cinquante ans, qui avoit été tourmenté pendant longtems, & enfin emporté par un *asthme* cruel. Je trouvai ses poumons vuides de sang. Leur parenchyme & tous leurs petits vaisseaux étoient obstrués, remplis, & pour ainsi dire abreuvés d'un phlegme épais & visqueux. On appercevoit aussi dans le parenchyme un grand nombre de petits abscès. Les poumons étoient si fortement attachés à la pleure de l'un & de l'autre côté qu'il fallut des efforts considérables pour les en séparer avec la main. Ils étoient pâles & noirâtres. Il y a tout lieu de croire qu'ils n'avoient point en la force de repousser la matiere qu'ils contenoient. Il n'y avoit aucun lieu à la ventilation du cœur, parce que les passages sensibles & perméables de la trachée-artere & de l'artere veineuse, étoient entieremenr obstrués par unе grande quantité de matiere. Cette obstruction donna lieu à la rétention des impuretés, & ces impuretés étoufferent enfin la chaleur vitale du cœur.

Cette terrible maladie paroît avoir été causée par un mauvais régime & par l'affoiblissement & l'altération des visceres qui s'ensuivirent nécessairement; car l'estomac même étoit devenu petit, languissant & d'une substance extremement lâche, l'épiploon étoit entierement exténué & dépouillé de graisse; le foie étoit pâle & petit, d'où l'on peut présumer que la premiere & la seconde digestion des alimens se faisoient mal. Ottho Heurnius, *Hist.* 9.

OBSERVATION IX.

En 1592. j'ouvris une femme grosse qui étoit morte d'apoplexie. Je trouvai dans sa poitrine les poumons attachés en quelques endroits par des ligamens nerveux & forts aux côtes du côté droit. Ils étoient d'ailleurs d'un & d'autre côté d'une couleur contre nature. Petrus Pawius, *Observ. Anat.* 6.

OBSERVATION X.

Un Prince qui s'est illustré par ses actions, devint sujet vers l'âge de soixante ans, à une fluxion d'humeurs claires qui le prenoit deux ou trois fois par an; ces humeurs tomboient sur sa poitrine, elles produisirent enfin une *orthopnée*, accompagnée de suffocation.

Je l'ouvris, & je trouvai dans sa poitrine tous les lobes des poumons noirâtres, tant intérieurement qu'extérieurement. Cette couleur leur venoit d'un sang noir dont ils étoient gonflés; leur substance étoit assez uniforme: mais le lobe droit adhéroit à la pleure, & les cavités du cœur contenoient une certaine substance qu'on n'y trouve point ordinairement. Bonnet, *Lib. II. Vol. I. p.* 514.

OBSERVATION XI.

Les dissections nous ont appris que l'usage immodéré des répercussifs remplissoit la poitrine d'une sérosité sanglante. J'en eus une preuve remarquable en 1553. dans un Marchand qui fut attaqué, avant sa mort, d'une terrible difficulté de respirer. Il cracha peu, ou point, & mourut enfin. Je l'ouvris, & je trouvai dans sa poitrine quatre gobelets de sérosités.

J'imaginai qu'une plaque de plomb qu'il avoit l'habitude de porter sur son estomac, où il avoit une tumeur cancéreuse, & que l'usage immodéré qu'il fit de rafraîchissans & des répercussifs violens, avant que cette tumeur vint à suppuration, donnerent lieu à la formation des eaux dont sa poitrine étoit remplie. Il est constant que le sang s'étoit extravasé dans cette cavité; car la tumeur qui étoit dabord fort grosse, diminua considérablement par l'usage de ces remedes, & que la difficulté de respirer, dont il fut tourmenté jusqu'à sa mort, ne commença qu'alors. La sérosité étoit sanglante, c'est-à-dire, qu'elle paroissoit mêlée d'un peu de sang dissout; elle n'étoit point telle que celle qu'on trouve dans le péricarde & dans le péritoine. Rondelet, *Méth. cur. morb. Lib. II. cap.* 23.

OBSERVATION XII.

J'ouvris en 1586. un Cordonnier âgé d'environ trente ans, & qui étoit mort d'une hydropisie attirée par un *asthme*. Il eut; avant que son ventre commençât à s'enfler, dans la région du dos du côté droit, une tumeur charnue, dont la couleur différoit assez peu de la couleur naturelle de la peau. Un Chirurgien l'ayant ouverte d'un coup de bistouri, il n'en sortit pendant quelques jours qu'un peu d'eau, après quoi la plaie se cicatrisa. Mais se sentant tourmenté d'une toux violente, & d'une grande difficulté de respirer; son ventre & ses piés commençant à s'enfler, il appella quelques Medecins, & je fus moi-même du nombre de ceux qu'il consulta. Après avoir usé pendant quelque tems de remedes qui tendoient plutôt à pallier le mal qu'à le guérir radicalement, il commença à jouir de quelques intervalles de bonne santé, mais une rechûte subite l'emporta.

Je l'ouvris, il sortit de son abdomen quatre bassins à barbe d'une eau couleur de citron; cependant de tous les visceres contenus dans cette région, il n'y avoit que l'épiploon qui fût mal conditionné: le foie ne comprimoit point le diaphragme dans sa partie inférieure, mais il étoit sensiblement déprimé par la matiere logée dans la poitrine. A l'ouverture de la poitrine, il en sortit du côté droit où les poumons étoient convertis en pus, trois bassins de matiere purulente. Le côté gauche étoit sain & bien conditionné: c'est l'ulcere des poumons qui donna lieu à l'*asthme*, à la toux & à l'hydropisie. Caspar Bauhin, *de Observ. propriis.*

OBSERVATION XIII.

Un homme mourut attaqué d'*asthme* & de consomption. On soupçonna ses poumons d'être le siége principal de la maladie: mais à l'ouverture du corps on ne trouva rien d'extraordinaire dans ce viscere. Le cœur (phénomene à la vérité fort singulier) étoit de la grosseur de la tête d'un homme; enfin le volume qu'il occupoit étoit si prodigieux, que tout le sang & tous les esprits s'y précipitoient. BALLON, *Epid. & Ephem. Lib. II. p.* 144.

OBSERVATION XIV.

Le Docteur Walter Nêedham m'a dit avoir vû un Boucher qui ayant été tourmenté pendant long-tems d'un *asthme* périodique qui se faisoit sentir ordinairement au bout de trois semaines, ou de quarante jours, mourut enfin dans un paroxysme de ce mal.

On l'ouvrit, & l'on trouva tous ses visceres, mais surtout les poumons, sains & bien conditionnés: il n'y avoit pas le moindre vestige de matiere excrementitielle dans les bronches, ni la plus petite quantité de sang en stagnation dans les veines. On n'observa d'autres phénomenes contre nature, sinon que la vésicule du fiel contenoit plusieurs petites pierres; ensorte que si la maladie avoit d'autre cause, il falloit, ajoutoit-il, ou qu'elle eût son siége dans le systeme des nerfs, ou dans quelqu'autre lieu, où il ne fût pas possible de la découvrir à l'œil. THOMAS WILLIS, *Patholog. cap.* 12.

OBSERVATION XV.

Zecchius nous apprend, *Consult.* 18. que le Cardinal Palliot étoit tourmenté en même-tems d'un *asthme* & d'une difficulté d'uriner: mais son état avoit ceci de particulier, que quand l'ardeur des urines & la difficulté d'uriner étoit grande, la difficulté de respirer diminuoit considérablement, & lorsque la strangurie cessoit, l'*asthme* redoubloit de violence.

Voici comment je raisonne sur ces symptomes. L'*asthme* provenoit d'humeurs claires répandues dans toute la masse du sang; ces humeurs étoient portées plus fréquemment de la tête dans les veines pulmonaires qu'ailleurs; selon Hippocrate, la tête a plus de sang & plus de veines que les poumons, c'est pourquoi la toux ne précédoit point; mais il y avoit quelquefois une douleur pésante de tête. Cette humeur ne coulant point de la tête par la trachée artére; cela suffit pour rendre raison de ce que le malade n'avoit point de toux. Le paroxysme de l'*asthme* commençoit quelquefois lorsque la strangurie finissoit; parce que la partie épaisse des humeurs étoit portée dans les reins, au lieu que la partie claire séjournoit dans les poumons. C'est par ces mêmes raisons qu'on remarque quelquefois, ainsi que Rhodius nous l'apprend, & que je l'ai vû moi-même, que l'*asthme* cesse lorsque l'enflure des piés augmente. SCHNEIDER, *Lib. III. de Catharh. cap.* 6. Voyez *Sennert, Lib. LXII. Pract.* 45.

OBSERVATION XVI.

Un homme ayant pris quelques doses de pilules mercurielles pour dissiper des bubons vénériens, fut attaqué d'une fievre & d'une difficulté de respirer, qui l'emporterent en deux jours de tems.

Son corps fut ouvert par M. Gaute Chirurgien du Roi: il trouva à la base de son cœur, une certaine excroissance grosse comme un œuf de pigeon, elle étoit environnée de quelques autres plus petites; elles avoient toutes la surface égale & polie; elles étoient produites par l'extension de la membrane propre du cœur; elles n'avoient point de fibres charnues; elles contenoient seulement une matiere molle d'une couleur & d'une consistance à-peu-près semblable à celles des fe-ces épaisses du vin. Cette matiere étoit pleine de corpuscules blancs métalliques & brillants. Personne ne douta que ce ne fut les particules du mercure. Pour être convaincu de la vraissemblance de cette opinion, on n'a qu'à consulter Lemeri & les autres Savans qui ont écrit de la Medecine & de la Chymie. D. GAUTE, *in Zodiaco Medicinæ Gallico.*

OBSERVATION XVII.

En 1649. je disséquai dans notre Hôpital un Tailleur de pierre, qui mourut d'un *asthme*. Je trouvai dans ses poumons une grande quantité de poussiere de pierre qu'il avoit avalée dans l'inspiration, & dont presque tous les vaisseaux de ses poumons étoient si remplis, que leur substance en étoit fort dure, & qu'il me sembloit en y enfonçant mon scalpel, qu'il entrât dans un monceau de sable. Les cellules des poumons étant apparemment embarrassées de cette poussiere ne pouvoient plus recevoir une quantité suffisante d'air: c'est pourquoi le malade mourut *asthmatique*.

Il se présenta l'année suivante dans le même Hôpital, deux cas tout semblables; j'y vis mourir deux Tailleurs de pierre que j'ouvris, & à qui je trouvai les poumons dans le même état.

Il me tomba aussi entre les mains un homme qui avoit passé sa vie à nettoyer la plume dont on fait les lits, & qui mourut d'un *asthme* qui l'avoit tourmenté pendant long-tems. Je lui trouvai les cellules du poumon pleines du duvet de ces plumes. BONNET, *Sepulch. Anat.*

C'est une maxime aussi vraie qu'ancienne, non-seulement entre les Medecins, mais même chez la partie du peuple la moins instruite & la moins lettrée, que la vie dépend absolument de la respiration, & que l'une ne va point sans l'autre. Il n'est pas moins constant que la vie & toutes les fonctions organiques qui servent à sa conservation, sont des suites de la circulation générale du sang du cœur dans toutes les parties, & de toutes les parties au cœur. On a remarqué, & l'on n'est pas moins sûr, que cette circulation générale, & conséquemment la vie, ne peuvent subsister sans la circulation moindre & partielle qui se fait par les poumons du ventricule droit du cœur au ventricule gauche; puisque cette derniere venant à cesser, la premiere est suspendue, & toutes les fonctions de l'œconomie animale finissent incontinent avec la vie. Mais la circulation du sang par les poumons ne pouvant s'exécuter sans que la respiration soit libre, il est aisé de juger combien une respiration naturelle & facile doit contribuer à la conservation de la vie, & quelles suites doit avoir l'embarras ou la suppression totale de la respiration. Quand la raison ne suffiroit pas pour démontrer la vérité de ces propositions, les maladies qu'accompagnent la difficulté de respirer ne nous permettroient pas d'en douter.

Il y a un grand nombre de maladies terribles, entre les symptomes fatals desquelles on peut compter la difficulté de respirer. Les principales d'entre ces maladies sont celles qui ont leur siége principal dans les poumons; telles sont la pleurésie, la péripneumonie, la toux, la phthisie, les skirrhes, les tubercules, & les abscès aux poumons. Mais outre ces maladies, il y a beaucoup d'autres causes, tant au dedans qu'au dehors de la poitrine, dont un des effets est de gêner la respiration, de nuire à la circulation vitale des humeurs, & de mettre la vie dans un danger éminent en produisant la maladie que les Grecs appellent *Asthme*, & qu'on peut définir à mon avis, une difficulté douloureuse de respirer, produite par différentes causes, & accompagnée d'une sensation insupportable d'anxiété, de resserrement, & de mal-aise dans les parties circonvoisines du cœur, qui gênant la circulation du sang par les poumons, met nécessairement en danger de suffocation.

Comme cette maladie peut provenir de différentes cau-

aussi y a-t'il différentes especes d'*asthmes*; il y a par exemple une *dispnée* ou difficulté de respirer légere, à laquelle sont assez sujettes les personnes grasses, corpulentes & pleines de sucs, surtout après s'être donné quelque mouvement, on avoir fait quelque exercice violent. Cette maladie est alors causée par un embarras de la circulation du sang dans les poumons, & par une dilatation des vaisseaux non naturelle, qui empêche l'air d'entrer en suffisante quantité dans ce viscere. Mais elle n'est rien moins que dangereuse; ce n'est pas proprement une maladie, c'est plutôt une indisposition momentanée. Il y a encore un *asthme* pituiteux accompagné d'une toux humide, & d'une expectoration de phlegme visqueux, qui tourmente le malade nuit & jour dans quelque posture qu'il se mette. Cette espece de dyspnée naît d'un amas considérable de mucosité visqueuse qui se fait dans les poumons, qui remplit les cellules pulmonaires, & qui gêne l'entrée & la sortie de l'air. Mais notre dessein principal est de traiter ici de cette espece d'*asthme*, qui provient d'une constriction spasmodique des parties qui servent à la respiration, constriction qui a plusieurs causes, tant au dedans qu'au dehors de la poitrine. La maladie qui s'ensuit s'appelle communément *asthme* spasmodique, flatulent, & convulsif.

Il y a beaucoup de différence entre l'*asthme* convulsif, & la suffocation convulsive des malades hystériques; cette suffocation ne provient que d'une constriction spasmodique des parties supérieures de la gorge, du pharynx & du larynx, dans laquelle la cavité de ce dernier se trouvant resserrée & diminuée, l'air ne passe plus avec la même liberté dans les poumons; au lieu que dans l'*asthme* convulsif le passage par la trachée artere est suffisamment libre & perméable, ce n'est pas là, c'est proprement dans les poumons que le vice réside: d'où il arrive quelquefois que l'expiration est facile, mais l'inspiration laborieuse & cruelle. Il ne faut pas non plus confondre l'*asthme* convulsif avec le catharre suffoquant: ce dernier est accompagné de rougeur du visage & de ronflement, tient beaucoup de la nature de la paralysie & se termine en peu de jours; au lieu que le premier est absolument sans ronflement, & doit être mis au rang des maladies chroniques.

Arétée a fort bien décrit *Lib. I. Chronicorum morborum. cap.* 11. les signes qui annoncent l'*asthme*. Voici ce qu'il en dit:

« Le malade se sent la poitrine opprimée, ses occupations ordinaires, & toute affaire en général lui deviennent insupportables; s'il a couru ou s'il a monté quelque terrain élevé, il respire avec peine & difficulté, il est enroué, il tousse, il se sent des flatulences dans les parties circonvoisines du cœur; il a des rapports incommodes, il est sujet à des insomnies, il est pendant la nuit un peu chaud, mais ce dernier symptome est presqu'imperceptible, ses narines se rétrecissent, & ne sont plus autant ouvertes que la facilité de la respiration l'exige. Si le mal empire & devient plus considérable, ses joues prendront de la couleur, ses yeux promineront, comme on les voit aux personnes étranglées; il ronflera tout éveillé, mais beaucoup plus fort s'il est endormi, sa voix sera foible & languissante, & sa parole peu distincte; il aimera à respirer l'air frais & libre, & à se promener dans la campagne & dans les lieux découverts: la maison lui paroîtra un lieu trop étroit & trop borné pour pouvoir y respirer à son aise; il tiendra son cou & sa gorge dans une situation élevée; il attirera l'air le plus profondément qu'il pourra; pour cet effet il ouvrira la bouche de toute sa grandeur, & elle lui paroîtra toujours trop étroite pour la quantité d'air qu'il voudroit inspirer; il aura le visage pâle, à l'exception des joues qui seront rouges; il aura les parties circonvoisines du front & le cou en sueur; il sera tourmenté d'une toux aiguë & continuelle; il ne crachera qu'une petite quantité de matiere claire, froide, & pour ainsi dire écumeuse. Son cou se gonflera dans l'inspiration, & il y aura resserrement dans les parties circonvoisines du cœur: son pouls sera petit, fréquent & concentré; ses jambes diminueront & s'affoibliront. Si ces symptomes augmentent, le malade sera quelquefois suffoqué comme dans l'épilepsie: mais s'ils se calment & qu'ils se moderent, la toux deviendra moins fréquente, & reprendra à des intervalles plus éloignés; il y aura expectoration d'une grande quantité de crachats humides & sanieux; les selles seront copieuses & aqueuses; les urines seront aussi fort abondantes, mais toutefois sans sédiment; la voix deviendra plus claire & plus sonore, le sommeil plus long & suffisant pour les besoins de la nature: les parties circonvoisines du cœur se relâcheront, & rentreront dans leur état naturel; les douleurs passeront quelquefois aux épaules, en se rallentissant; la respiration sera moins fréquente & plus facile, mais toutefois encore un peu gênée. »

Plus la maladie est invétérée & plus elle a duré, plus tous ces symptomes sont violens & dangereux. Le malade dans cet état est ordinairement constipé, & ses urines sont claires & aqueuses. Il est très-ordinaire qu'il lui survienne des tumeurs aux piés, aux mains, au visage & au dos; que ses bras soient saisis d'un engourdissement contre-nature, que la couleur de son visage soit mauvaise, & qu'il soit marqueté de taches plombées: à ces symptomes se joint une petite fievre irréguliere qui s'irrite sur le soir. Tout cela est suivi d'une habitude de corps cachectique, d'enflure œdémateuse aux piés, d'une hydropisie de poitrine, ou même d'une ascite ou d'une anasarque. Il arriyera qu'un des côtés, ou du moins un des bras sera frappé de paralysie; ou ce qu'il y a de plus singulier, c'est que la paralysie, au lieu de tomber sur le côté ou sur les bras, attaquera les yeux, c'est-à-dire, qu'il y aura goute sereine, ainsi que l'a observé Gohlius dans sa Dissertation *de Asthmate convulsivo à polypo cordis*. Comme cette espece d'*asthme* se termine pour l'ordinaire par une suffocation, on lui a donné le nom d'*asthme* suffoquant.

L'expérience & des observations exactes nous ont appris, que les personnes d'un tempérament sanguin, qui ont les vaisseaux petits & nombreux, celles qui sont corpulentes, pléthoriques, & qui ont le cou gros & court, sont plus sujettes aux *asthmes* que d'autres, surtout après quelque agitation violente de corps ou d'esprit dans le printems ou dans l'automne. Deux circonstances qui favorisent beaucoup cette maladie, ce sont le flux immodéré des regles & des hémorrhoïdes, ou la suppression totale de ces évacuations, & la suspension pendant un tems considérable, soit des scarifications, soit de la saignée, lorsqu'on en a pris l'habitude. On peut encore mettre au nombre des personnes exposées à l'*asthme* convulsif, les hypocondriaques; & ceux en qui le mouvement péristaltique de l'estomac & des intestins étant dérangé, & se faisant irrégulierement, il y a abondance de flatulences & des spasmes fréquens. Ces funestes dispositions menacent bien plus sûrement encore les personnes en qui l'excrétion d'une sérosité vitieuse & acre, par quelque émunctoire que ce soit, vient à cesser totalement, ou à s'exécuter d'une maniere foible & languissante.

On trouve dans la dissection anatomique de tous ceux qui sont morts de cette maladie, des fluctuations d'eau dans la poitrine, accompagnées de concrétions polypeuses au cœur. On trouve des exemples de cette nature dans Charles Pison, *de Morbis ex colluvie serosâ;* dans Scultet, *Append. Obs.* 31. & dans les *Act. Medic. Berolin. Dec.* 2. *Vol. VII.* Il n'y a dans quelques-uns qu'extravasation de sérosité dans la poitrine, sans aucune concrétion polypeuse au cœur. On fait mention de ce cas dans les *Act. Medic. Berolin. Dec.* 2. *Vol. VIII.* On ajoute dans cette observation, que l'aorte étoit aussi ossifiée. Il y a d'autres sujets en qui les poumons

sont remplis d'un sang noir, extravasé & en stagnation. Voyez là-dessus Willis, *Pharm. Rational. sect.* 3. *cap.* 3. Il arrive quelquefois que les poumons & les bronches sont sains & entiers, & que le cœur seul est affecté de concrétion polypeuse. Vous trouverez des exemples de ce cas dans Pézoldus, *Observ.* 58. & dans les *Ephémérides des Curieux de la Nature*, *Dec.* 3. *an.* 2. *Observ.* 185. & *Dec.* 1. *an.* 4. *Observ.* 11.

Mais pour exposer d'une maniere claire & distincte celle dont l'*asthme* est produit ou engendré, il est à propos de faire précéder quelques observations sur la respiration. Pour que la respiration soit naturelle & facile, il est absolument nécessaire que les poumons qui sont composés d'un nombre infini de vaisseaux sanguins, tant artériels que veineux, de canaux membraneux & de vésicules, soient suffisamment étendus & dilatés par l'air, ou par ce fluide élastique, subtil & éthéré qui s'y porte lorsque la cavité de la poitrine est aggrandie par l'élévation des côtes. Cette expansion favorable donne lieu au sang de passer plus librement & plus promptement des ramifications artérielles & veineuses des poumons qui étoient auparavant plus compliquées & plus affaissées, au ventricule gauche du cœur, parce que la pression faite sur les vaisseaux sanguins par ceux que l'air tient en distension, aide les fluides à se mouvoir dans ces premiers. Mais l'air qui est dans les poumons venant à être chargé de vapeurs humides & à être privé de son élasticité, ne peut sortir de lui-même, il faut donc, pour qu'il soit expulsé & qu'il fasse place à un nouvel air élastique & dilatant, que la poitrine se rétrécisse, pour ainsi dire, & que sa cavité devienne moindre. C'est cette dilatation & contraction alternative de la poitrine, cette expansion & cet affaissement des poumons, cette entrée & cette sortie suffisante de l'air, accompagnées d'un mouvement égal & convenable du cœur, qui constituent ce qu'on appelle une respiration libre & naturelle; fonction animale extrêmement nécessaire à la conservation de la santé & de la vie. Mais s'il se rencontre quelques causes qui empêchent l'entrée & la sortie de l'air dans les poumons, qui s'opposent à la contraction & à la dilatation alternatives des muscles de la poitrine, de l'abdomen & du diaphragme, ou qui troublent la systole & la diastole du cœur, il s'ensuivra un *asthme*, ou cette maladie dont nous avions à exposer la génération.

Prenant donc les circonstances énoncées ci-dessus pour autant de *données*, il ne nous sera pas bien difficile de rendre l'éthyologie de l'*asthme* lumineuse & satisfaisante. Comme cette maladie peut naître de différentes causes, nous commencerons par examiner l'*asthme*, qui naît de quelque défaut ou imperfection dans le sang. On saura d'abord que des *asthmes* violens & cruels n'ont quelquefois d'autre cause génératrice que la surabondance du sang & des humeurs, leur épaississement contre nature, ou leur congestion dans les parties circonvoisines du cœur. Car lorsque la masse du sang & des humeurs est trop abondante, & qu'elle est portée trop impétueusement dans le ventricule droit du cœur, il est nécessaire que ce qui en passe dans les ramifications des vaisseaux pulmonaires ait les deux mêmes défauts; c'est-à-dire, peche par la quantité & par le mouvement; d'où il arrive que la force élastique de l'air inspiré éprouve une grande résistance de la part du sang, & est considérablement diminuée. Mais la diminution de cette force est nécessairement suivie d'une propulsion languissante du sang dans la veine pulmonaire; & cette propulsion languissante, de stagnation dans les petites ramifications de cette veine. Le sang étant renvoyé de nouveau dans les poumons par les pulsations continuelles du cœur, la stagnation & la distension des ramifications des vaisseaux iront toujours en augmentant: de-là naîtront la difficulté de respirer, le mal-aise, le tremblement & la palpitation de cœur, & le dérangement du pouls qui deviendra inégal, petit, prompt & fréquent.

Pour distinguer cet *asthme* produit par la surabondance du sang, on lui donnera l'épithete de *spasmodique*; parce que la stagnation du sang non-seulement distend contre nature les vaisseaux & les petites ramifications des nerfs, mais encore comprime les vésicules membraneuses. Or c'est un axiome généralement avoué, que la distension contre nature des tuniques nerveuses, causée par la trop grande quantité de sang qui s'y met en stagnation, entraîne la contraction spasmodique; & réciproquement que la constriction spasmodique entraîne la congestion & la stagnation des humeurs.

Les hipocondriaques sont fort sujets à cette espece d'*asthme*, parce que les humeurs vitales qu'ils ont ordinairement fort épaisses, sont forcées par la constriction des parties inférieures de se porter en trop grande quantité vers les parties circonvoisines du cœur. Dans ces malades, l'*asthme* en question est presque toujours accompagné de flatulence dans l'estomac, & de distension dans les premieres voies; ce qui rend la maladie principale beaucoup plus dangereuse; car le diaphragme appuyant immédiatement sur l'estomac, s'il arrive que ce dernier soit distendu par des flatulences, le premier sera proportionnellement affecté, & la liberté de son mouvement gênée: mais si le mouvement du diaphragme est gêné, il n'est pas possible que les poumons prennent leur expansion convenable. D'ailleurs le diaphragme étant d'une substance nerveuse; il arrivera fréquemment que la contrainte de son mouvement produira une constriction spasmodique; d'où il s'ensuivra que l'œsophage qui passe à travers, sera si fortement resserré, que les vapeurs qui cherchent à s'échapper par cette voie, n'auront pas même un passage libre; ce qui donnera lieu au mal-aise des parties circonvoisines du cœur de s'augmenter prodigieusement. Lorsque les flatulences auront la liberté de sortir, elles causeront des rapports longs, fréquens & hauts, & qui soulageront d'autant plus le malade.

Cette espece d'*asthme* qui mérite proprement le nom d'*asthme convulsif*, & qu'on rencontre fréquemment dans la pratique, est produit par la constriction spasmodique des parties qui servent à la respiration, mais spécialement des membranes qui environnent les vaisseaux pulmonaires, sans que quelque autre cause matérielle concoure sensiblement avec la constriction pour produire cet effet. Lorsque les tuniques nerveuses du diaphragme, les parties membraneuses des muscles intercostaux, & les membranes délicates qui enveloppent en tout sens les vésicules pulmonaires, sont en contraction spasmodique: la cavité de la poitrine est nécessairement rétrécie, l'expansion des poumons diminuée, l'entrée de la quantité d'air convenable dans les vésicules pulmonaires embarrassée, & le passage du sang dans les poumons, avec sa circulation d'un ventricule du cœur à l'autre, considérablement retardé. Mais les parties de la poitrine qui sont en contraction recevant des nerfs des paires dorsales & vertébrales qui envoyent aussi des ramifications aux bras, il s'ensuit que la tension & l'oppression doivent s'étendre sur la poitrine & sur les bras; que les omoplates, le sternum & le dos doivent être douloureux, & que les bras doivent enfin passer de l'engourdissement à la paralysie, parce que la constriction empêche l'abord du fluide nerveux de se faire.

Ces constrictions spasmodiques ont pour cause une matiere acre, subtile, caustique & quelquefois virulente, logée aux environs des parties circonvoisines du cœur. Quant à la matiere elle-même, il suffit pour l'engendrer de la rentrée des sueurs, surtout dans les maladies scorbutiques, d'une évacuation insuffisante, ou d'une répercussion faite mal-à-propos dans les maladies exanthémateuses, dans les éruptions, de la suppression des excrétions d'une lymphe acre & séreuse, par quelques émonctoires que ce soit, ou de la fluxion d'une humeur sur les articulations repoussée. Des expériences journalieres nous démontrent que l'*asthme* est produit tantôt par l'érésipele, la petite vérole, & surtout la rougeole; tantôt par la fievre pourpreuse, les éruptions scorbutiques, &

les pustules de toute espece. L'*asthme* est la suite de ces maladies, lorsque la matiere peccante n'est pas suffisamment chassée du centre à la circonférence, ou renvoyée par un usage inconsidéré des astringens de la circonférence au centre. Il provient aussi quelquefois d'une gale, d'une teigne, de dartres à la tête, & de croûtes laiteuses, séchées mal-à-propos par des substances grasses & oléagineuses, ou par des linges souffrés. Il ne faut quelquefois que la suppression de la sueur fétide des piés, ou l'obstruction subite & générale de la transpiration pour causer un *asthme*. La cicatrice inconsidérée, soit d'un ulcere chronique, soit d'un cautere, donne lieu à la même maladie. J'ai vu une fois l'*asthme* convulsif naître de la desiccation d'un ulcere dartreux au scrotum. Si la goute ou quelque affection gouteuse errante attaque les parties nobles, soit par défaut de force dans ces parties, soit en conséquence d'un traitement mal-raisonné, ou d'un mauvais choix de remedes, elles dégénéreront en *asthme*.

Il faut mettre au nombre des *asthmes* cette difficulté de respirer spasmodique & seche à laquelle sont sujets ceux qui travaillent les métaux. Cette maladie provient en eux d'exhalaisons métalliques, sulphureuses, empestées & arsénicales, & des vapeurs du charbon de terre & de l'eau forte. Nous lisons dans les *Act. Med. Berolin. Dec.* 1. *Vol. VI.* qu'un Forgeron qui battoit du cuivre avec un marteau, fut saisi par des particules métalliques, qui le jetterent dans un *asthme* convulsif. Ces exhalaisons virulentes & empestées accompagnant l'air dans l'inspiration, se fixent sur les membranes nerveuses des vésicules pulmonaires; les mettent en contraction, empêchent l'air de s'y porter naturellement & librement, & causent la maladie terrible dont nous parlons.

La seule constriction spasmodique du poumon, suffit pour troubler la fonction des poumons, & causer une suffocation subite, sans qu'il y ait de vice ou d'imperfection dans ce viscere. J'en ai deux exemples tristes, mais singuliers, & que je n'oublierai jamais. J'ai vu deux personnes qui jouissoient d'une parfaite santé, lorsqu'elles reçurent un coup dans le creux de l'estomac, ou dans la région attenante au diaphragme, mourir subitement de suffocation. Je les ouvris l'un & l'autre, & je n'apperçus pour tout dérangement dans la machine, qu'une constriction au diaphragme & une meurtrissure légere à sa partie tendineuse. L'expérience nous a appris qu'une piquure au centre de cette partie suffisoit pour causer une suffocation momentanée. Comme c'est une substance nerveuse, il est presque inutile de dire que, s'il y survient une inflammation, cette inflammation sera accompagnée d'une difficulté de respirer insupportable. Il n'est pas plus nécessaire de rendre raison de cet effet; car on s'apperçoit aisément que la constriction doit donner au diaphragme une figure convexe; au lieu que la facilité de la respiration demande qu'elle soit plane. Il s'ensuit aussi delà que la cavité de la poitrine est rétrécie, & que les poumons ne peuvent plus s'étendre suffisamment.

Nous n'oublierons pas de faire mention de l'*asthme* spasmodique auquel sont sujets les cachectiques, & qui est produit en eux par la répercussion inconsidérée d'enflures œdémateuses aux piés, & accompagné d'un malaise & d'une oppression violente de poitrine. Il faut expliquer cet *asthme* à peu près de la même maniere que celui qui naît de la surabondance du sang. Car en produisant la constriction dans les piés; l'on contraint la sérosité épaisse & corrompue qui y est en stagnation à se porter en haut, à rentrer dans les vaisseaux sanguins, & à se répandre dans les parties circonvoisines du cœur, au sortir du ventricule droit de ce viscere, avec le reste de la masse des humeurs. C'est de-là qu'elle se précipite dans l'artere pulmonaire & dans ses ramifications qu'elle remplit au point que les vésicules pulmonaires en sont comprimées, que l'air trouve de la résistance dans l'inspiration, & qu'il n'entre pas en quantité suffisante, pour pousser le sang dans les veines. Ce sang imprégné de sérosité visqueuse est donc contraint de séjourner dans les petites ramifications artérielles, de les distendre violemment, & d'occasionner par sa stagnation le mal-aise, la difficulté de respirer, & quelquefois une suffocation subite. Ce dernier accident arrive presque infailliblement, si les enflures œdémateuses des piés sont répercutées dans des malades qui aient en même-tems des concrétions polypeuses au cœur. J'ai observé dans ce dernier cas que, s'il y avoit fievre intermittente, & que l'enflure des piés vînt à disparoître pendant le frisson, il survenoit une difficulté de respirer insupportable, un nouvel accès de froid & une suffocation subite.

Il y a une troisieme espece d'*asthme*, qui mérite mieux qu'aucune autre le nom de suffoquant. Il provient de concrétion polypeuse formée aux environs des ventricules du cœur, il se termine ordinairement par une suffocation subite. Dans les dissections Anatomiques qu'on a faites de ceux qui en sont morts, on n'a rien remarqué d'extraordinaire, & qui fût contre nature, que ces concrétions polypeuses. Voyez à ce sujet Riviere, *Cent. I. Obs.* 82. Tulpius, *Lib. I. cap.* 27. Pezolde, *Observ.* 58. & *les Ephémérides des Curieux de la Nature, Dec.* 3. *An.* 2. *Observ.* 185. Ces concrétions polypeuses, surtout celles qui sont placées aux environs de l'oreillette gauche du cœur, empêchent le sang de sortir des poumons: ce sang s'accumule dans les vaisseaux pulmonaires, les distend, gêne l'entrée de l'air, se met dans une stagnation parfaite & cause une suffocation mortelle, à moins que les concrétions polypeuses ne se détruisent.

L'hydropisie de poitrine est ordinairement une des suites malheureuses de l'*asthme* convulsif. Mais de quelque cause qu'elle provienne, que ce soit de l'inflammation des poumons, ou d'une affection extérieure, elle donne lieu à un *asthme* suffoquant des plus violens. Cette maladie de poitrine fournit les signes diagnostics suivans. Il y a tumeur œdémateuse non-seulement aux piés, mais aux mains. Le célebre Baglivi regardoit l'enflure de ces parties comme son symptome pathognomoque. « Ceux, dit-il, *Prax. Med. Lib. I. cap.* « 11. qui sont attaqués d'une hydropisie de poitrine, « ont les mains enflées : cette enflure, ajoute-t-il, ga- « gne quelquefois les bras & s'étend jusqu'aux coudes.» Nous remarquons de plus, que lorsque ceux qui sont attaqués de fluctuation ou d'hydropisie de poitrine, viennent à pencher leur corps d'un côté, ils ont une palpitation de cœur, de l'engourdissement, & même de la paralysie dans les bras, une toux seche, & quelquefois une expectoration de sérosité claire, avec une fievre irréguliere. Si la maladie est compliquée & qu'il y ait polype au cœur, comme cela arrive assez ordinairement, il ne manquera point d'y avoir palpitation de ce viscere, & intermittance dans le pouls.

L'hydropisie de poitrine n'est autre chose, qu'une extravasation de lymphe & de sérosité dans cette cavité.

Cette extravasation se fait de la maniere suivante.

La tunique extérieure des poumons est parsemée d'un grand nombre de vaisseaux lymphatiques, ainsi que l'a démontré admirablement Nuck dans son *Adenographia Curiosa*. Ces vaisseaux, ainsi que tous les autres de la même espece, qu'on trouve en différens endroits de la poitrine, portent le fluide qu'ils contiennent dans le canal thorachique, d'où il passe dans la veine souclaviere & dans la veine cave, & de là dans le ventricule droit du cœur. S'il arrive que le cours de cette lymphe soit tellement embarrassé qu'elle ne puisse parvenir au canal thorachique, elle séjournera dans les vaisseaux, s'y accumulera, les distendra au-delà de leur plus grande élasticité, les rompra, & se répandra dans la cavité de la poitrine. La constriction spasmodique des parties qui servent à la respiration, & surtout celle des poumons étant capable de produire un *asthme* convulsif,

sif, d'empêcher ou du moins de retarder le transport de la lymphe dans le canal thorachique, il n'est pas difficile de concevoir comment elle produit enfin une hydropisie de poitrine. D'ailleurs cet amas d'eau dans la poitrine en remplissant toute la cavité & agissant contre le diaphragme, ne permet plus aux poumons de s'étendre convenablement, d'où il s'ensuit que ni l'air ni le sang n'y ont plus une libre entrée ; que la circulation de ce dernier y est embarrassée, & qu'il naît un *asthme* suffoquant, ainsi nommé parce qu'il termine la vie du malade par une suffocation. Cette lymphe extravasée, non-seulement fond les poumons qui y sont flottans : mais devenant acre avec le tems, elle les corrode, & les met presque entierement en pourriture, ainsi qu'Harderus l'a observé, *Lib. I. Obs.* 51. Quant à l'hydropisie du péricarde, elle peut-être produite de la même maniere que l'hydropisie de poitrine, je veux dire, par la rupture des vaisseaux lymphatiques dispersés sur la surface du cœur : mais il arrive encore qu'elle est augmentée par la sécrétion de la sérosité dans ses oreillettes, lorsque le sang y est en stagnation.

Nous allons maintenant passer à cette hydropisie de poitrine, qui, pour l'ordinaire, a son siége dans la substance des poumons, & dans laquelle les eaux sont renfermées dans des hydatides, comme dans des sacs. On trouve dans les Auteurs de pratique un grand nombre d'observations, par lesquelles il paroît que les hydatides se forment non-seulement dans les poumons, mais encore dans la pleure, au diaphragme, & à la surface extérieure du cœur. Voyez là dessus Ottho Heurnius, *Observ.* 18. Bartholin, *Cent. II. Obs.* 61. *Acta Hafn. Vol. III. Observ.* 76. & *les Ephémérides des Curieux de la Nature, Cent. III. & IV. Observ.* 115. Il y a tout lieu de croire que ces hydatides s'engendrent dans les poumons mêmes, par la rupture des vaisseaux lymphatiques distribués dans leur substance, & qui répandent dans leurs petites cellules, & dans leurs vésicules le fluide qu'ils contiennent. Il est extremement vraissemblable que c'est en conséquence de cette rupture que la sérosité s'extravase dans le parenchyme des poumons, & produit une suffocation subite. C'est de là que provient aussi cette matiere limpide qu'on expectore quelquefois dans certaines toux.

Si quelques causes accidentelles conspirent à la formation d'un *asthme* convulsif : il faut certainement compter entre les plus importantes le froid extérieur, cet ennemi formidable du systême nerveux. Aussi voyons-nous cette maladie devenir plus violente dans l'hiver, lorsque les vents du Nord soufflent, ou après qu'on a bu des liqueurs fraîches. J'ai remarqué particulierement, que les personnes qui négligeoient de se couvrir la poitrine, & qui l'exposoient imprudemment au froid, surtout pendant la nuit, étoient plus sujets que d'autres aux attaques de l'*asthme*.

Ce que nous avons dit jusqu'ici est plus que suffisant pour faire entendre la maniere dont se produisent & s'augmentent les *asthmes* convulsifs & suffoquans.

Nous allons donc considérer maintenant les prognostics de ces maladies.

Lorsque le mal est récent & ne provient que d'une constriction spasmodique des parties circonvoisines du cœur, il y a quelque espérance de guérison, surtout si les fluxions arthritiques & gouteuses, les ulceres & les éruptions exanthémateuses sont retenues dans les parties inférieures & dans les lieux qui leur sont affectés. S'il survient une évacuation de sang par la matrice, ou par les veines hémorrhoïdales aux personnes en qui l'*asthme* & les douleurs hypocondriaques ont pour principe la suppression de cet écoulement, elles en seront soulagées, & si ces maladies sont récentes, elles en pourront être parfaitement guéries. Mais si elles sont invétérées, ou si elles ont été traitées par un ignorant, & avec des remedes peu convenables, elles dégénéreront en hydropisie de poitrine, en obstruction & engorgement dans les visceres du bas-ventre, en enflures œdémateuses aux piés, en cachexie, & enfin en hydropisie générale : car il est certain que la veine-cave qui porte le sang du bas-ventre au cœur, passe par le centre tendineux du diaphragme ; il n'est pas moins constant, que le mouvement libre du diaphragme favorise & hâte la circulation du sang dans le foie, où elle est naturellement languissante. Lors donc que l'ascension libre du sang par la veine-cave est troublée ; sa circulation dans le foie doit nécessairement être plus lente : d'où il s'ensuit, que les humeurs entreront en stagnation & déposeront une substance séreuse, qui sera la cause des enflures œdémateuses, surtout aux piés, & aux autres parties du corps, qui sont les plus éloignées du cœur. Elles se mouvront aussi plus difficilement dans les visceres du bas-ventre, & s'il arrive qu'elles y séjournent, il y aura en même-tems engorgement, skirrhe, cachexie & hydropisie. L'expérience & les observations de Lower, nous ont appris, que si la veine-cave est liée aux environs du diaphragme, il se forme sur le champ une hydropisie. Nous observerons en général, que tous les *asthmes* convulsifs sont suivis d'une mort prompte & d'une suffocation subite, surtout lorsqu'ils sont accompagnés de concrétions polypeuses au cœur : mais lorsqu'il y a fievre lente, que le pouls est inégal & intermittent, que les bras sont attaqués de paralysie, que la palpitation du cœur est continuelle ; que l'évacuation des urines est excessivement petite, & qu'il y a syncope, ils tirent en longueur & dégénérent enfin en une hydropisie mortelle. Lorsque ce symptome paroît, nous pouvons assurer que la mort n'est pas loin. Il survient quelquefois aux asthmatiques une inflammation aux poumons qui les emporte. On a remarqué que plus cette inflammation est violente ; plus le pouls est foible & languissant. Lorsque les vieillards sont attaqués d'*asthme*, ils en ont ordinairement pour toute leur vie. L'espece d'*asthme* qui provient de la dislocation des vertebres, ne cesse point qu'on n'en ait fait la réduction. Plus les paroxysmes d'un *asthme* sont longs, fréquens & violens, plus la suffocation est à craindre.

CURE.

Voici ce que l'on doit se proposer principalement dans la cure de l'*asthme* : premierement, de calmer & d'affoiblir les concrétions spasmodiques de la poitrine, & des parties qui servent à la respiration. Secondement, d'attirer les humeurs au-dehors, de les déterminer vers les parties inférieures ; & de remettre la circulation du sang dans son état uniforme & naturel. Troisiemement, d'éloigner les différentes causes qui entretiennent la maladie, par des remedes appropriés à la nature de ces causes. On travaillera à remplir les deux premieres indications curatives, dans le tems même des paroxysmes : quant à la troisieme, on s'en occupera dans les intervalles qu'ils laissent entre eux.

Comme dans le tems même des paroxysmes les malades sont ordinairement constipés, & les humeurs portées avec les flatulences vers les parties supérieures ; il n'y a point de remedes, qui puissent procurer un soulagement plus prompt que des clysteres émolliens & carminatifs donnés deux ou trois fois par jour, selon que l'état & les forces du malade le permettront. On préparera ces clysteres avec les fleurs de sureau, de mélilot, de bouillon blanc, de pivoine, de lys blanc, de camomile commune, avec les quatre semences carminatives, l'huile de camomile par infusion, & l'addition d'une dragme ou deux de sel commun ou de sel gemme pour stimuler. Les frictions aux piés qui sont presque toujours froids, & leur immersion dans de l'eau modérément chaude, produiront de fort bons effets. Lorsque les parties circonvoisines du cœur seront affli-

gées de spasmes violens, on pourra employer avantageusement contre ce symptome les fomentations chaudes, ou des vessies pleines de lait chaud. Ces spasmes sont assez ordinairement calmés par les linimens, qui conviennent dans les affections des nerfs. En voici un que je prépare de la maniere suivante.

Prenez *d'eau d'Anhalt*, *deux onces*;
d'esprit de sel ammoniac,
de vers de terre,
d'essence de safran, &
de castor, — *de chaque*, *deux dragmes*;
d'huile de muscade, ou *de macis*, *une dragme*.

Faites du tout un liniment que vous appliquerez sur le cou, sur les épaules, sur les muscles de la poitrine, & sur l'épine du dos.

Quant aux remedes pour l'intérieur, les meilleurs & les plus efficaces sont les anti-spasmodiques avec les diaphorétiques doux. Ces remedes discutant la matiere peccante, & dissipant la constriction des parties, produisent les plus heureux effets. De ce nombre sont les mélanges d'eaux analeptiques faites avec les fleurs de tilleul, de pivoine, de primevere, de lis des vallées, de chardon d'Egypte, & de reine des prés, la poudre du marquis, le cinnabre naturel, l'esprit de nitre dulcifié, la liqueur minérale anodyne, le *mixtura simplex*, & le sirop de pavot sauvage. On fera prendre ces remedes fréquemment, on les fera succéder les uns aux autres, en coupant l'usage par des doses convenables de liqueur anodyne, avec l'esprit bésoardique de Bussius, ou la corne de cerf succinée. D'ailleurs on tiendra le malade modérément chaud, autant qu'il sera possible. Voilà les remedes que l'on peut donner, & tous les effets que l'on peut se hasarder de produire dans le paroxysme même de l'*asthme*.

Dans les intervalles du paroxysme on se proposera principalement de discuter les humeurs qui sont en stagnation dans la poitrine, de les remettre dans une circulation libre & uniforme, & de détruire en même tems les causes materielles & immédiates de la maladie. Lors donc qu'un *asthme* aura pour cause une congestion trop grande de sang dans la poitrine; on commencera par en tempérer & par en arrêter l'ébullition, en se servant des poudres & des compositions altérantes, ensuite on en diminuera la quantité. Pour cet effet on aura recours à la saignée du pié, que l'on fera faire dans un tems convenable, mais surtout aux malades accoutumés à l'usage du vin. Si un asthmatique a l'habitude des scarifications, il sera à propos de lui en ordonner de tems en tems. Ce sera avec beaucoup de succès que l'on fera appliquer les sang-sues aux veines de l'anus, s'il y a suppression d'écoulement hémorrhoïdal. On recommande aussi beaucoup dans les cas de cette nature les laxatifs doux & tempérés, comme des remedes propres à purger les premieres voies des impuretés qui y sont contenues, & à faciliter la circulation du sang dans l'abdomen & dans la veine porte; les exercices convenables, un régime foible & des boissons légeres prises en grande quantité. S'il se manifeste des symptomes hypocondriaques & flatulens, le succès des laxatifs doux & des clysteres, joints à l'usage de l'élixir viscéral & à un régime convenable, n'en sera que plus sûr. Mais lorsque l'*asthme* sera accompagné de la suppression des regles ou de l'écoulement hémorrhoïdal, rien ne sera plus salutaire que les eaux chaudes minérales prises tant intérieurement qu'extérieurement, ou les ferrugineuses, bues tiedes & coupées avec du lait. Il ne faudra point recourir à d'autres remedes dans l'*asthme* produit par un polype au cœur.

Lorsqu'un *asthme* a pour cause une humeur arthritique, gouteuse, galeuse, pourpreuse ou ulcéreuse, remontée ou répercutée; c'est-à-dire, lorsqu'il provient de l'abord d'une sérosité acre, caustique, & peccante, sur les parties nerveuses de la poitrine; je ne reconnois point de meilleurs remedes que les diaphorétiques doux & tempérés, qui facilitant la transpiration, donnent lieu à l'humeur de passer à la surface du corps, ou de retourner dans les parties d'où elle venoit. Cet effet sera promptement & assez sûrement produit par la liqueur anodyne d'Hoffman, mêlée avec l'esprit bésoardique de Bussius, ou par les poudres bésoardiques composées d'antimoine diaphorétique, de nitre, de la poudre du marquis, d'ambre préparé, & d'une petite quantité de camphre. Le matin est le tems le plus propre & le plus convenable pour prendre ce remede; on prendra pardessus quelques tasses d'une infusion préparée comme le thé, avec la germandrée & la bétoine de Paul; les fleurs de sureau & de tilleul; les semences de fenouil & d'anis étoilé. Voyez *Zingi*. Cette boisson sera suivie d'une sueur modérée. Dans le cas où des gales auroient été trop tôt répercutées, ou des ulceres trop promptement cicatrisés, il faudroit avoir recours aux préparations de soufre; car elles sont extrement propres à repousser les impuretés du centre à la circonférence. S'il est certain que les préparations de soufre minéral appliquées extérieurement sont pernicieuses dans ces maladies, il est constant au contraire que prises intérieurement elles fortifient le ton des parties, & ne contribuent pas peu à la transpiration & à la dissipation de la matiere hétérogene. Il ne faut pas non plus négliger dans ces cas l'usage des laxatifs doux & des diurétiques tempérés, tels que la teinture de tartre, & quelques autres de la même nature. Ces remedes étant extremement propres à emporter par les urines les impuretés grossieres, logées dans les premieres voies & dans d'autres parties, ne peuvent que produire un très-bon effet. Il est encore très-à-propos d'inviter la matiere arthritique & gouteuse à se porter dans les piés en les lavant fréquemment.

Lorsque l'*asthme* provient d'enflures œdémateuses aux piés, répercutées, soit par une agitation violente d'esprit, soit par une frayeur subite, soit par un froid excessif, soit par un accès de fievre; il ne sera pas facile de discuter la congestion de sérosité visqueuse qui se sera faite dans la poitrine, & de rappeller cette humeur à l'extérieur. J'ai vu la poudre diaphorétique suivante produire quelquefois des merveilles dans les cas de cette nature.

Prenez *de la céruse*,
d'antimoine, &
de la corne de cerf calcinée, — *de chaque*, *une dragme*;
du cinabre médicinal, *deux scrupules*;
du soufre d'antimoine corrigé, *quatre grains*.

Réduisez le tout en une poudre très-fine.

La dose ordinaire de cette poudre est de deux scrupules dans un verre de quelque infusion appropriée.

Pour calmer les spasmes, & chasser le froid de piés, il est à propos de les tenir chauds, & d'y faire soigneusement des frictions. Les clysteres & les laxatifs, mais doux & tempérés, ne sont pas des remedes à négliger.

On doit se proposer dans l'*asthme* sec, qui est produit par des causes extérieures qui dessechent les bronches & les vésicules pulmonaires, comme les exhalaisons du plomb, un air imprégné de particules de chaux vive, ou la fumée du charbon de terre; on doit se proposer, dis-je, d'humecter les parties, de corriger l'acrimonie des humeurs, & de relâcher les fibres, ce dont on viendra à bout, s'il est possible, avec le lait, la crême, l'huile d'amandes douces, les émulsions, le blanc de baleine, & les graisses des animaux, prises tant intérieurement qu'extérieurement.

Lorsqu'on a respiré pendant quelque tems des exhalaisons sulphureuses ou arsénicales; ou un air chargé de

particules d'eau-forte, ou d'esprit de vitriol, ce qui arrive fréquemment aux mineurs, & à ceux qui s'occupent journellement de l'analyse chymique des corps, il est assez ordinaire d'être attaqué d'*asthme* & de péripneumonie terribles. En ce cas la vapeur de l'urine putride dans laquelle on a fait dissoudre du sel de tartre, reçue immédiatement dans les poumons, est un pectoral merveilleux, en ce qu'elle corrige en un sel neutre inactif & innocent les particules acides & corrosives qui irritent les poumons.

Rien n'est plus incertain que la cure de ces *asthmes* dans lesquels l'hydropisie de poitrine est déja formée. S'il est possible de guérir dans ces cas par quelque moyen, c'est par la paracentese, ou la ponction à la poitrine; opération extremement recommandée par Charles Pison, par Scultet, *Obs.* 31. & par Sylvius, *Oper. Medic. cap.* 50. Nous n'avons aucune bonne raison de nous opposer à cette ponction, puisqu'elle se fait sans aucun danger par une main habile. Il y a toutefois des Auteurs qui ne la regardent pas comme un remede infaillible. Hippocrate conseille judicieusement dans son second Livre *de Morbis*, d'y avoir recours, avant que le mal ait fait des progrès considérables, & que les visceres en soient offensés; en effet il y auroit de la témerité, & je ne conseillerois point d'en venir à cette opération, s'il y avoit de l'exulcération aux visceres; mais si les visceres sont sains & dans leur état naturel, on peut s'en promettre de grands avantages. Outre les remedes que nous avons indiqués ci-dessus, il faut user encore des laxatifs & des diurétiques doux, mais de ceux principalement qui passent pour agir peu-à-peu & sans procurer une évacuation bien sensible. Au reste, ces dernieres mesures ne sont bonnes à prendre que dans le commencement de la maladie, lorsque la fievre n'a point encore irrité les symptomes.

Avant que de quitter ce sujet, nous avons cru que le Lecteur nous sauroit bon gré de lui indiquer les remedes que Celse recommande dans la difficulté de respirer; au *chap.* 4. *de son IV. Liv.*

« La saignée, dit-il, soulagera, à moins qu'elle ne soit « contre-indiquée par quelque circonstance importante. « Mais elle ne suffit pas seule pour la cure; on fera « prendre tous les matins du lait de chevre chaud, on « travaillera à relâcher le ventre, s'il n'y a point de « fievre; si un malade extenué commence à respirer un « peu plus librement, il y a tel cas où il est à propos « de le purger vivement; & il y en a tel autre où il se « faut contenter de lui tenir le ventre lâche. Il faut qu'il « ait la tête haute dans le lit; on lui fera des fomenta« tions chaudes à la poitrine où on lui appliquera des « cataplasmes secs ou humides. On lui ordonnera aussi « des potions, on ne lui laissera prendre que des ali« mens doux, on lui prescrira, tantôt du vin foible, « tantôt un émétique. On se trouvera bien des reme« des qui provoquent les urines. Mais rien ne sera plus « salutaire que de le promener lentement, jusqu'à ce « qu'il soit modérément las, & de lui faire des fric« tions fréquentes, surtout aux parties inférieures, soit « au soleil, soit devant un feu, jusqu'à ce que la sueur « paroisse. Si le malade ne peut faire ces dernieres cho« ses par lui-même, qu'il se fasse aider par quelqu'un. »

Observations & précautions nécessaires dans la pratique.

Il faut s'interdire absolument dans toutes ces maladies les purgatifs acres, comme le jalap, la gomme-gutte, la coloquinte, l'élaterium, & l'épurge, ainsi que tous les émétiques violens, tous ces remedes ne tendant que trop efficacement à disposer aux spasmes le systeme nerveux. Mais l'expérience m'a appris qu'on pouvoit ordonner avec beaucoup de succès dans l'*asthme* cachectique, où la poitrine est pleine d'humeur séreuse & visqueuse, du tartre émétique en petite quantité avec une infusion de manne; & que ce remede rendant des forces aux poumons affoiblis, les met en état de résister aux humeurs qui sont en stagnation. Le soufre d'antimoine bien corrigé produit aussi de grands effets, dans les cas de cette nature. La squille ordonnée avec circonspection passe pour très-salutaire dans la même maladie, en conséquence de ses qualités incisives & résolutives. Voyez ce que nous avons dit du Kermes mineral à l'article *Antimonium*. Il est très-commun d'entreprendre de dissiper par des purgatifs violens, les tumeurs œdémateuses dont l'*asthme* est ordinairement accompagné: mais cette pratique est aussi monstrueuse que fatale; & il n'en peut arriver autre chose, sinon que le malade succombe à ses infirmités plus promptement qu'il n'auroit fait. Il faut aussi se méfier des emplâtres répercussives & de toutes celles dont l'effet est de sécher & de consolider les ulceres aux jambes: l'usage des bains secs avec l'esprit de vin n'est pas plus salutaire dans les *asthmes*, parce qu'ils tendent à dissiper l'humidité du corps & à répercuter les tumeurs. Il y a & plus de sûreté & plus d'avantage à recourir aux fomentations seches & aux sachets discussifs; ordonnant en même-tems pour l'intérieur des diaphorétiques mêlés avec des antispasmodiques. On peut aussi user avec succès & sans danger de diurétiques & de clysteres tant soit peu acres.

Il faut bien se garder d'ordonner la saignée pendant le paroxysme d'un *asthme*; ce remede ne serviroit alors qu'à rendre la maladie plus dangereuse & plus opiniâtre; il ne faut même s'en promettre aucun avantage dans les intervalles des paroxysmes, excepté dans cette espece d'*asthme*, qui a pour cause la surabondance ou l'épaississement contre nature du sang, accompagné de polype au cœur, ou la suppression d'une évacuation de sang habituel. Dans ces cas la saignée faite aux environs des équinoxes est très-capable de prévenir la maladie. Mais il est à propos de remarquer qu'un clystere ordonné tant pour chasser les flatulences, que pour rendre le ventre libre, ne peut que préparer avantageusement les effets de la saignée.

Les eaux minérales chaudes; ainsi que les acidules, sont des remedes auxquels on peut avoir recours, soit pour prévenir, soit pour guérir l'*asthme*, surtout lorsqu'il provient de cacochymie scorbutique, d'engorgement des visceres, ou de la suppression d'une évacuation critique de sang: mais il faut prendre les eaux minérales au commencement de la maladie, & il faut que les acidules soient tiedes; lorsque le mal est invétéré, lorsque les concrétions polypeuses sont déja formées dans le cœur, lorsque l'hydropisie de poitrine est parfaite, l'usage de ces eaux ne fait que hâter la mort du malade, ainsi que j'en ai eu l'expérience. Comme il y a dans ces asthmatiques, outre l'obstruction des visceres, un relâchement singulier des solides, les eaux minérales ne peuvent passer librement par les émonctoires; d'où il arrive qu'elles séjournent en différens endroits du corps, & que non-seulement elles augmentent le volume de la sérosité extravasée dans la poitrine, mais qu'elles produisent encore de nouvelles tumeurs ou gonflemens en différens endroits.

Il faut compter infiniment davantage sur l'usage extérieur des bains chauds, surtout s'ils ne sont point astringens, imprégnés de chaux, ni calybés, mais si les eaux sont au contraire subtiles, légeres & chargées d'un certain sel alcalin. L'expérience m'a appris que celles de Toeplitz & de Piperen étant émollientes & laxatives, diminuoient d'une maniere surprenante la rigidité des fibres, rendoient en même tems la transpiration plus abondante, & produisoient d'heureux effets dans les cas de cette nature: mais il faut bien se garder d'en user lorsqu'il y a concrétion polypeuse ou eau extravasée. Une observation qu'il est encore très-important de faire, c'est que les bains sont plus propres à prévenir l'*asthme* qu'à l'empêcher.

On a éprouvé que les diurétiques étoient fort salutaires dans les cachexies accompagnées d'*asthme*. Joannes Rhodius nous assure, *Lib. III. Observ.* 27. avoir guéri un *asthme* de cette espece en vingt-quatre heures de

tems, par une évacuation de trente-sept pintes d'urine.

Voici la maniere dont Baglivi parle des diurétiques dans ses Observations.

« J'ai remarqué, dit cet Auteur, que dans les maladies « de poitrine, la nature même indiquoit combien il est « à propos de déterminer la matiere peccante vers les « passages de l'urine; car il est évident qu'il y a une « grande sympathie entre les jambes, les parties natu- « relles & la poitrine. J'avertis d'ailleurs qu'il n'est « pas moins certain que les diurétiques préparés avec « des sels acides & lixiviels excitant la toux, & « irritant les poumons, ne conviennent point dans les « maladies de poitrine. »

Au contraire la poudre de Cloportes, les préparations de térébenthine modérément spiritueuses, mais suffisamment alcalisées, l'essence d'ambre, le baume de soufre d'antimoine, les décoctions de racines apéritives, & le sirop de guimauve de Fernel, poussent fortement par les urines, sans irriter le plus légerement les membranes délicates des poumons, & sont par conséquent très-bons dans les maladies qui affectent ce viscere.

J'ai eu occasion d'observer plus d'une fois que dans les *asthmes* spasmodiques accompagnés de cardialgie, ainsi que dans ceux qui proviennent de la constriction du diaphragme, les linimens adoucissans & anodyns préparés avec les graisses récentes des animaux, la graisse de chapon affinée par la chaleur du soleil, & l'emplâtre de Barbette à laquelle on a ajouté du camphre & du savon, sont plus efficaces que les substances chaudes & spiritueuses.

La force & l'énergie des remedes dépendent beaucoup de la constitution de l'air, soit qu'il s'agisse de prévenir un asthme, soit qu'il s'agisse de le guérir. Plus l'air sera pur, subtil & serein, plus les remedes soulageront le malade. Les anciens regardoient l'air comme une des choses les plus importantes tant dans l'*asthme* que dans les autres maladies. Tout le monde sait que l'*asthme* suit assez exactement dans sa violence & dans sa rémission les vicissitudes qui se font dans l'atmosphere.

Nous lisons dans Cœlius Aurelianus, *Chronic. Lib. III. cap.* 1. « que lorsqu'il y a constriction aux poumons, il « est à propos de loger le malade dans un lieu où l'air « soit modérément léger & chaud, de lui faire faire « abstinence jusqu'au troisieme jour, de lui tenir le « corps & l'esprit dans un état de tranquilité & de lui ap- « pliquer en même tems sur le cou & sur la poitrine de « la laine douce & fine trempée dans de l'huile dou- « ce & chaude. »

Lorsqu'il s'agit de fortifier les parties nerveuses de la poitrine & de prévenir les *asthmes*, ce n'est pas assez que de choisir pour son séjour un lieu où les eaux soient pures & légeres, & de les boire fraîches, il faut encore avoir égard à la constitution de l'air.

Voici la maniere dont parle Baglivi de ce qu'il y a à faire en pareil cas.

« Dans les *asthmes* invétérés, soit humoraux, soit con- « vulsifs, j'ordonne aux malades d'aller prendre l'air « de la campagne & de se promener dans les champs « récemment labourés. Ce qu'il a de mieux à faire c'est « de suivre le Laboureur, de se promener dans les sil- « lons & de respirer les exhalaisons sulphureuses, sali- « nes & nitreuses qui s'élevent des entrailles de la ter- « re fraîchement ouverte. Rien n'est plus propre à res- « tituer aux poumons le ton & les forces dont la lon- « gueur de la maladie les a privés, que la substance ni- « treuse & saline de la chaleur centrale de la terre : on « pourra par ce moyen aider la circulation du sang dans « les vaisseaux les plus petits des poumons, ranimer & « fortifier ce viscere, & dissiper la maladie. »

Il est de la derniere importance, soit pour guérir, soit pour modérer l'*asthme*, d'avoir égard aux liqueurs dont le malade fera sa boisson ordinaire. On proscrira toutes les bieres, mais surtout celles qui se font avec le froment. Comme le vin fort & généreux met le sang en ébullition, il doit conséquemment augmenter la congestion des humeurs, l'oppression de la poitrine, la difficulté de respirer, particulierement dans les malades d'une constitution pléthorique. Le vin d'une nature aqueuse, tel que celui qui vient des bords de la Moselle & du Necre, n'est point propre du tout, particulierement lorsqu'il est nouveau, à fortifier les fibres de l'estomac, ni par conséquent à aider la digestion: c'est par cette raison qu'il cause des flatulences, surtout aux hypocondriaques. La boisson qui m'a paru la plus salutaire pour les asthmatiques, est le vin du Rhin lorsqu'il est vieux, trempé de trois ou quatre parties d'eau pure de fontaine ou d'eaux de Selter. Les infusions en forme de thé faites avec l'hysope, la bétoine de Paul, la véronique, le lierre terrestre, la racine de régliffe, le Tragus & les fleurs de marguerite, sont très-bienfaisantes dans tous les *asthmes*, qu'elles qu'en puissent être les causes.

Il faut bien se garder d'ordonner des substances trop douces, ou préparées avec le sucre ou le miel, dans toutes sortes d'*asthmes*, mais surtout dans ceux qui proviennent de sérosités & qui sont accompagnées d'affections hypocondriaques. Ces remedes affoibliroient le ton de l'estomac, empêcheroient la digestion & donneroient lieu aux flatulences de s'engendrer. FREDERIC HOFFMAN.

On trouve dans d'autres Auteurs quelques particularités importantes dont Hoffman n'a point fait mention dans la Dissertation précédente. D'ailleurs il s'en faut beaucoup que tout le monde soit d'accord avec lui sur la maniere de traiter cette maladie.

Voici, par exemple, les indications curatives qne Pitcarn veut qu'on suive dans l'espece d'*asthme* appellé idiopathique, & où la difficulté de respirer provient, soit de quelque imperfection dans les poumons, soit de quelque matiere nuisible & peccante qui en trouble les fonctions.

Si le danger de l'*asthme* est si grand, c'est-à-dire, si la difficulté de respirer est telle qu'il y ait à craindre que le malade ne soit suffoqué avant qu'on puisse en venir aux purgatifs, ou que ces remedes aient produit leurs effets, il faut ouvrir la veine sans balancer; parce que la saignée ne manque jamais d'affoiblir le paroxysme, soulage le malade & donne le tems de songer & d'en venir à d'autres remedes. Si une raréfaction subite du sang, ou si la pléthore occasionnée par la suppression d'une évacuation de sang habituelle quelle qu'elle soit, est la cause génératrice d'un *asthme* idiopathique, il est absolument nécessaire de saigner; car dans ce cas la saignée emporte la maladie. Dans tous les cas où l'*asthme* n'est ni produit, ni accompagné par la pléthore, on ne manquera pas d'ordonner d'abord un vomitif; car l'agitation du corps cause une dérivation de la matiere peccante des poumons, mais particulierement par les glandes des yeux, des narines & de la gorge. On ne se contentera pas d'ordonner ce vomitif une seule fois, on y reviendra jusqu'à ce qu'il ait produit l'effet qu'on a lieu d'en attendre.

Quoique la préférence que je donne aux préparations antimoniales sur tous les autres émétiques, soit fondée sur la longue expérience que j'ai faite de leur efficacité, cependant ma coutume est d'ordonner en pareil cas entre une dragme, une demi-once ou une once de feuilles de tabac bouillies dans six onces d'eau de fontaine, jusqu'à ce que la liqueur soit réduite au quart. Cette liqueur exprimée, passée & édulcorée avec du sucre, est un excellent vomitif. On fera prendre d'abord la moitié de la décoction. On attendra qu'elle produise son effet; si elle tarde trop à opérer, on donnera l'autre

moitié, faisant prendre en même tems de l'eau chaude ou de la petite bierre.

Si l'on trouve après le vomitif, ou même avant que d'avoir ordonné ce remede, que les forces du malade soient extremement affoiblies, on fera prendre un purgatif dans les intervalles des paroxysmes; ce purgatif ne sera autre chose que le suc de la racine d'iris commune ou de celle d'hieble, à moins qu'on n'aime mieux les pilules suivantes dont j'ai usé avec succès, ajoutant une quantité convenable de mercure doux.

Prenez *de gomme ammoniaque*,
de diagred, } *de chaque un demi-scrupule.*
de résine de jalap,
de sel volatil d'ambre, cinq grains,
d'élixir de propriété, une quantité suffisante pour faire autant de pilules qu'il en faut pour une dose.

Les jours que le malade ne sera point purgé, ou du moins lorsque le purgatif aura fait son effet, on lui fera prendre alternativement d'une infusion de vingt-cinq ou trentre cloportes vivantes dans quatre onces de vin d'Espagne ou du Rhin, & le suc de cloportes vivantes dans le même, ou un scrupule de gomme ammoniaque dissoute dans deux onces d'eau de pouliot chaude.

Mais je préfere à tous ces remedes une demi-dragme de blanc de baleine, pris dans de la biere ou dans du vin chaud. Cette potion est d'une si grande efficacité qu'après la saignée je ne connois rien de plus propre à prévenir un paroxysme. Je la préfererois même à la saignée dans les cas où un malade seroit d'une constitution foible. Ce que l'on peut ordonner de mieux après le blanc de baleine & la saignée, c'est le suc exprimé de cloportes ou leur infusion, ensuite la gomme ammoniaque dissoute dans l'eau-de-vie ou dans quelque liqueur spiritueuse; enfin les fleurs de benjoin, les sels volatils secs ou dissous, & la poudre de cloportes. On ordonnera tous ces remedes pendant le paroxysme.

On se trouvera fort bien aussi de la décoction du bois & de l'écorce de gayac & de sassafras, ou de la racine de grande bardanne, dans de l'eau de fontaine. Un autre remede très-énergique, c'est la biere imprégnée de cloportes. On en prendra dix ou un plus grand nombre, qu'on broyera vivantes, qu'on enveloppera dans un linge & qu'on mettra dans une pinte de biere en fermentation. On fera prendre cette liqueur au malade en boisson ordinaire.

On pourra lui faire prendre aussi une quantité suffisante de la teinture que nous allons décrire.

Prenez *de vin d'Espagne, une pinte*,
de fleurs de soufre, deux dragmes;
de sel volatil de corne de cerf, } *de chacun deux scrupules.*
d'ambre,

Mettez-les en digestion pendant quatre jours.

Voilà le secret de Willis.

Jean Floyer fut attaqué d'un *asthme* qu'il conserva depuis la soixante-dixieme année de son âge jusqu'à sa mort qui arriva environ à l'âge de quatre-vingts ans. Comme il avoit beaucoup plus de lecture que la plupart des personnes de sa profession, il eut occasion pendant sa maladie & quelques autres qu'il traita, d'en comparer les phénomenes avec ce que les Auteurs en avoient dit. On trouve dans son Livre sur l'*asthme* plusieurs particularités relatives à la pratique, qu'il est important de savoir, & sur lesquelles nous conseillons au Lecteur de le consulter. L'étendue de son Ouvrage nous empêche de l'insérer ici.

DYSRACHITIS, δυσραχῖτις; nom d'une emplâtre dont on trouve la description dans Galien, *de Compositione medicamentorum per Genera, Lib. V. cap.* 3. & il la recommande pour la fistule & les sinus calleux.

DYSTHANATOS, δυσθάνατος, de δὺς, *difficilement*; & de θάνατος, *mort*; qui a de la peine à mourir. On donne cette épithete aux symptomes qui prognostiquent une mort cruelle, ainsi qu'aux personnes dont l'agonie est longue, & qui luttent long-tems contre la mort.

DYSTHERAPEUTOS, δυσθεράπευτος, de δὺς, *difficilement*, & de θεραπεύω, *guérir*, *difficile à guérir*.

DYSTHESIA, δυσθεσία, de δυσθετέω, être fâcheux; mauvaise humeur, ou impatience dans la maladie.

DYSTHRAUSTOS, δύσθραυστος, de δὺς, *difficilement*, & de θραύω, *rompre*; difficile à rompre.

DYSTHYMIA, de δὺς, qui fait entendre ici le malaise, & de θυμὸς, *esprit*; anxiété, mal-aise ou abbatement d'esprit.

DYSTOCHIA, de δὺς, *difficilement*, & de τίκτω, mettre au monde; *accouchement laborieux*. Voyez *Partus*.

DYSTŒCHIASIS, δυστοιχίασις, de δὺς, *mal*, & de στοῖχος, *ordre*; disposition irréguliere des poils des paupieres. Castelli, d'après *Forestus*.

DYSTROS, Δύστρος; le mois de Mars en langue Macédoniene. Ce mot se trouve dans Aëtius, *Tetrabib. I. serm.* 3. *cap.* 164.

DYSURIA, δυσουρία, de δὺς, *douloureusement*, & de οὖρον, *urine*; *dysurie*, ou la maladie dans laquelle on rend les urines avec douleur & avec une sensation de chaleur. On distingue la *dysurie* de la strangurie, en ce que dans cette derniere, l'urine ne vient pour ainsi dire que goutte à goutte, quoiqu'avec douleur; & de l'ischurie, en ce qu'il y a presque suppression totale d'urine. Dans celle-ci, la gonorrhée virulente est presque toujours accompagnée de *dysurie*. La *dysurie* est un symptome concomitant d'un grand nombre d'autres maladies. Des remedes acres, & l'application extérieure des cantharides suffisent pour la procurer. On la traite avec des remedes émolliens & mucilagineux, comme la gomme Arabique dissoute dans l'eau d'orge, les émulsions, les décoctions avec une addition de nitre, la boisson abondante de fluides délayans, & le camphre.

Quant aux différentes causes des *dysuries*, voyez l'article *Calculus*, où nous en avons traité fort au long.

E

E

E. Nous lisons dans Galien, *Comm.* 3. *in VI. Epid. T.*40. que les anciens Grecs n'avoient qu'un seul caractere pour exprimer l'*Epsylon* & l'*Eta*, ou l'*E* bref & l'*E* long: ce caractere étoit l'*H*. Il fait la même remarque sur l'*Omicron* & sur l'*Omega*, pour lesquels on n'avoit de même, dit-il, qu'un seul caractere. Il ajoute que la duplication de ces lettres donna lieu à un grand nombre d'erreurs, les Copistes substituant dans les Auteurs l'*Omicron* & l'*Eta*, à l'*Omega* & à l'*Epsylon*.

Quant à l'acception chymique de la lettre E, dans l'alphabet chymique, voyez l'article *Alphabetum*.

E B E

EBEL; la semence de la sauge, ou du geniévre. Ruland.

EBENUS ÆTHYOPICA, Offic. *Palma Haira*, Park. Theat. 1667. *Palma Americana spinosa*, C. B. Pin, 507. Raii Hist. 2. 1363. Pluk. Almag. 277. Phytog. 103. *Palma tota spinosa major, fructu pruniformi*, Cat. Jam. 177. Sloan. Hist. 2. 119. *Palma Brasiliensis Sexea Airi*, Pis. Ed. 1658. 129. *Palma Partoricensis, spinosissima, vinifera*, Hort. Baum. 32. *Palma facie Haira*, J.B. 1. 393. *Palma Americana Haira, sive Ayri*, Jons. Dendr. 144. L'*Ebene*.

Cet arbre croît en Amérique: on se sert de son bois dont la couleur est noire, & qui est d'une substance très-solide & très-dense. Plukenet dit dans la description qu'il en fait, que l'*ébene* est noir comme le marbre, & se précipite dans l'eau comme le fer.

Les Ebénistes employent deux sortes d'*ébene*. Il n'est point décidé que l'un ou l'autre soit le vrai *ébene* des Anciens.

Dioscoride en distingue aussi de deux sortes.

« Le premier, dit-il, vient d'Ethiopie: il est noir, n'est « point parsemé de veines, est uni comme la corne « polie. Lorsqu'on le rompt, sa substance paroît dense « & serrée; & il est poignant & astringent au gout. « L'autre vient de l'Inde: il est traversé de lignes « blanches & jaunes, & marqueté: mais le premier « est le meilleur. »

On lit dans la description que Pline fait de l'*ébene*, que « c'est un arbre rare, & qui croît dans les contrées si« tuées entre Sienne, ville limitrophe de l'Empire en « Egypte, & Méroé en Ethiopie. Il ajoute qu'on n'y « trouve point d'autre arbre que l'*ébene* & les pal« miers. Fabianus dit qu'il ne s'enflame point; mais qu'il « brûle & rend en même-tems une odeur agréable. Il « y en a de deux sortes. L'*ébene* rare, qui est le meil« leur, & de la grosseur d'un arbre, dont le tronc n'a « point de nœuds; son bois est noir & luisant, & n'a « pas besoin d'être travaillé pour plaire à la vue. L'*é*« *bene* commun n'est qu'un arbrisseau assez semblable « au cytise, & qui croît dans toutes les contrées de « l'Inde. »

Ebenus, Offic. C. B. Pin. 448. J. B. 1. 394. Jons. Dendr. 423. Raii Hist. 2. 1805. *Ebenum sive lignum Indicum*, Camel. Syl. 64. L'*Ebene*.

Dale pense avec Camellus, que cet arbre est le vrai *ébene* des Anciens. Il porte des baies, & ses feuilles sont de la grandeur de celles du Noyer. Camellus en compte sept especes, dont la premiere est l'*Ebenus Æthiopica*, que nous venons de décrire sous ce titre.

Le cœur de cet arbre, ou la substance médullaire de son bois, qui est noire & extremement dure, est la partie dont on fait usage en Medecine. Tous les Anciens ont fait de l'*ébene* un remede pour les maladies des yeux. Sa poudre, dit Pline, passe pour un spécifique en pareil cas. On broye son bois avec des raisins cuits au soleil, & l'on fait de cette préparation un remede contre l'obscurcissement de la vue. Zacutus Lusitanus dit qu'il est de quelque utilité dans les convulsions flatulentes. L'*ébene*, dit Dioscoride, a la propriété de nettoyer la prunelle de l'œil de tout ce qui est capable de l'obscurcir. Il est bon dans les fluxions invétérées, & dans les pustules aux yeux. On s'en sert au lieu d'une pierre pour porphyriser les ingrédiens qu'on fait entrer dans les collyres; & l'on prétend qu'ils en sont plus énergiques. On fait même un excellent collyre avec la poudre ou la rapure d'*ébene*, macerée un jour & une nuit dans du vin de Chio, & bien broyée après cette préparation. Il y en a qui la passent par un tamis après l'avoir broyée; d'autres la mettent dans de l'eau qu'ils substituent au vin. On peut encore s'en servir en la mettant crue & sans aucune préparation dans un pot de terre qu'on laisse sur le feu, jusqu'à ce qu'elle soit réduite en charbon, qu'on lave de même que le plomb calciné. La poudre d'*ébene* ainsi calcinée, passe pour un fort bon remede dans les ophthalmies seches ou scorbutiques. Dioscoride, *Lib. I. cap.* 129.

Une autre espece d'*ébene*. c'est le

Alcoa arbor populnea fronde, tota argentea, quinque capsularis, seu Ebenus viridis, ex insulâ S. Helene, ubi ab Anglis illic degentibus nominatur lignum nigrum & ebenus. Bois noir & Ebene, Raii Hist. 3. 520.

Ray pensoit que cet arbre est le vrai *ébene* des Indiens. Les Auteurs ne conviennent point entre eux aujourd'hui que ce soit celui des Anciens. Les uns regardent l'*alcoa* comme une espece de palmier ou de gayac, & les autres comme une espece de cytise. Les Ebénistes & d'autres Ouvriers employent maintenant deux sortes de bois sous le nom d'*ébene*. L'un vient des Indes Orientales; & Helbigius remarque que c'est celui dont il est question ici; l'autre de l'Amérique. Le savant Botaniste Hans-Sloane nous apprend que cet arbre porte des siliques: mais comme il n'est d'aucun usage en Medecine, ce que nous en avons dit doit suffire. Dale.

E B I

EBISCUS, nom de l'*Althæa*. Voyez *Althæa*. Blancard.

E B R

EBRIECATUM, terme par lequel Paracelse entend l'affoiblissement de la raison causé par l'ivresse.

L'*Ebriecatum cæleste* du même Auteur ne signifie autre chose que cet état dans lequel se trouvoient ou affectoient de se trouver les Sibylles des Anciens, les enthousiastes ou fanatiques dans le tems de l'inspiration. Il paroît que Paracelse n'auroit pas été fâché qu'on crût qu'il étoit sujet à cette influence céleste. Au reste, c'étoit en donner une assez mauvaise opinion que de les

traiter comme des gens insensés ou ivres lorsqu'ils en étoient affectés.

EBRIETAS, *ivresse*. On trouve entre les Aphorismes d'Hippocrate quelque chose qui concerne l'*ivresse*.

Voici comment il en parle, *Aphorisme 5. Lib. V.*

« Si une personne ivre perd subitement la voix, elle « mourra en convulsions, à moins que la fievre ne la « prenne, ou que sa voix ne revienne lorsque la violence de sa fievre sera passée. Galien remarque dans « son Commentaire sur cet endroit, qu'Hippocrate « donne ordinairement l'épithete d'ἄφωνοι, muet, ou « privé de la voix à ceux qui sont attaqués d'un *carus*. « Mais il entend par *carus*, ajoute ce Commentateur, « une insensibilité & immobilité subite de tous les « membres; affection qu'Hippocrate a nommée à son « ordinaire de celui d'entre ses symptomes qui est le « plus considérable. S'il n'a fixé aucun tems pour « la terminaison de l'*ivresse*, c'est par la raison, ajoute « Galien, qu'il n'étoit pas possible d'en fixer, & que cette indisposition se termine plus promptement dans « les uns que dans les autres. Il y en a qui recouvrent « l'usage des sens le jour suivant, d'autres la nuit suivante; & il y en a dont l'*ivresse* subsiste encore le « troisieme jour: la durée de l'*ivresse* est proportionnée à sa violence; & sa violence tant à la quantité & « à la force du vin, qu'au tempérament de la personne « ivre. Il en est des liqueurs ainsi que des alimens solides; les uns employent plus ou moins de tems à les « digérer. Lors donc qu'il est question de juger des « suites de l'*ivresse*, il est à propos de s'instruire de la « constitution du malade, & de bien examiner le moment où il revient à lui-même. S'il est alors sans fievre, & qu'il n'ait point recouvré la parole, on pourra « prononcer qu'il mourra en convulsion. »

Quoique nous ne puissions ni blâmer, ni approuver absolument le repos & le sommeil pendant l'*ivresse*, dit Prosper Alpin, nous avons toutefois plusieurs exemples de personnes ivres, qui sont mortes après avoir passé un jour & une nuit dans un profond sommeil. Prosper Alpin, *de Præsagiendâ morte & vitâ*. Voyez *Alcohol*.

EBRON; c'est en stile de Paracelse, le *Paradis terrestre*, ou le lieu, où furent placés nos premiers parens.

E B S

EBSEMECH. Langius entend par ce mot dans son Harmonie Chymique, le mercure révivifié du *cambar*: il entend apparemment par *cambar*, le cinnabre.

E B U

EBULLITIO. *ébullition*; c'est proprement cet état, où un violent degré de chaleur met un fluide auquel il est appliqué. On lui a donné le nom d'*ébullition*, parce que le fluide paroît alors tout en bulles. Les Chymistes appliquent ce terme à la formation même des bulles pendant l'effervescence ou la fermentation d'un fluide.

EBULUS, nom du *Sambucus humilis*; *Iéble*. Voyez *Sambucus*.

EBUR, *Ivoire*. Voyez *Elephas*.

E C A

ECAPATLI, nom du *Senna Orientalis, fruticosa saphera dicta*.

E C B

ECBOLICA, de ἐκβάλλω, *expulser*; *ecboliques*, ou remedes qui hâtent l'accouchement, ou qui tendent à causer l'avortement.

ECBRASMATA, ἐκβράσματα, de ἐκβράσσω, *expulser*, ou rejetter comme fait la mer qui rejette les débris d'un vaisseau; ou de βράζω, *brûler*; pustules ardentes qui s'élevent sur la surface du corps. Galien & Paul Eginete.

Virgile les appelle *ardentes papulæ, Georg. III. vers. 564.* & il prétend qu'elles sont produites par l'usage d'habits faits de laine de brebis mortes d'une maladie contagieuse qu'il décrit en cet endroit.

ECBYRSOMATA, ἐκβυρσώματα, de βύρσα, *la peau*; éminences ou protubérances des os aux articulations qui font relever la peau. Galien.

E C C

ECCATHARTICA, de καθαίρω, *purger*. Les *eccathartiques*, sont, selon Gorræus, des remedes, qui, appliqués sur la peau, en ouvrent les pores. Mais on entend généralement par ce mot les désobstruans. Ce n'est pas qu'il ne signifie aussi quelquefois les expectorans, & même, selon d'autres, des remedes simplement purgatifs.

ECCHYLOMA, ἐκχύλωμα, de χυλὸς, *suc*; un extrait. *Ecchylosis* signifie l'extraction ou l'action de faire un extrait.

ECCHYMATA, ἐκχύματα, de ἐκχύω, répandre à l'extérieur. Voyez ἐκβράσματα.

ECCHYMOSIS ou ECCHYMOMA, ἐκχύμωσις ou ἐκχύμωμα, de ἐκχύω, *répandre*, ou peut-être de ἐξ, *extra*, hors, & de χυμὸς, *succus, humor*, suc, humeur; *Ecchymose*, ou maladie des parties superficielles du corps, dans laquelle les vaisseaux capillaires ont été rompus par une contusion, & conséquemment les fluides qu'ils contiennent extravasés; ce qui donne lieu à l'altération de la couleur naturelle de la partie qui devient livide ou noire. Voyez à l'article *Contusa* l'étymologie de l'*ecchymose*, & la différence qu'il y a entre elle & la meurtrissure.

ECCLISIS, ἔκκλισις, de ἐκκλίνω, *fléchir* ou *écarter*. Hippocrate entend par ce mot, *Lib. de Articulis*, une luxation, ou l'écart d'un os de la situation qui lui convient.

ECCOPE, ἐκκοπὴ, de κόπτω, *couper*; l'action de couper une partie, ou un os, comme dans les cas où l'enfoncement du crane exige l'opération du trépan. Galien.

ECCOPEUS, ἐκκοπεὺς; ce mot a la même étymologie que le précédent: il signifie dans les anciens Auteurs, un instrument qu'on employoit au même usage que nos Chirurgiens employent le lenticulaire. C'étoit une espece de scalpel dont ils se servoient pour détacher les os, particulierement à la tête, ou pour en enlever les éminences causées par des maladies en râclant.

ECCOPROTICA, *Eccoprotiques*, de κόπρος, *excrément*; carthartique doux, dont l'action ne s'étend point au-delà du canal intestinal, & se borne à son évacuation.

ECCRINOLOGIA, de ἐκκρίνω, *séparer*; *eccrinologie*, ou la partie de la Medecine qui traite des excrétions ou de l'expulsion des excrémens hors du corps.

ECCRISIS, ἔκκρισις, expulsion de matieres excrémentitielles ou morbifiques, par quelque émonctoire que ce soit, comme il arrive dans une crise parfaite. On donne aussi quelquefois le même nom à la matiere même expulsée.

E C D

ECDORA, ἐκδορὰ, de δέρω, *excorier*; *excoriation* en général, mais particulierement excoriation de l'urethre. P. Ammann.

ECDORIOS, ἐκδόριος, ce mot a la même étymologie que le précédent. On désigne par cette épithete les escarotiques & les caustiques, qui ont la faculté d'excorier les parties auxquelles ils sont appliqués.

ECH

ECHECOLLON, ἐχέκολλον, de κόλλα, *glu*, remede extérieur on topique visqueux, ténace & glutineux.

ECHEL, *le soleil*. Laurentius Ventura, *de Ratione Conficiendi lapidis Philosophici*.

ECHELION, ἐχέλιον, nom d'une plante qui ne nous est point connue. On trouve ce mot dans Nicolas Myrepse, *cap.* 56. Fuchsius conjecture que ce pourroit bien être la même que l'*Echium*.

ECHETROSIS, ἐχέτρωσις, c'est le nom qu'Hippocrate donne à la bryone blanche, dans son Traité *de Naturâ muliebri*, & dans le premier *de Morbis mulierum*.

ECHIDNA, ἔχιδνα, *vipere*. Voyez *Vipera*.

ECHINATA SEMINA, de *echinus*, *hérisson*; semences de plantes hérissées de pointes.

ECHINEIS, ἐχινηΐς, poisson de mer que nous appellons *remora*. Voyez *Remora*.

ECHINIDES, ἐχινίδες, espece de petit hérisson de mer dont Hippocrate parle souvent dans ses Traités *de la Nature* & *des Maladies des femmes*. Ce terme signifie encore chez lui des chardons marins qu'il appelle, *L. de Natura Muliebri*, τρίβολοι παραθαλάσσιοι, & qu'il faisoit entrer dans les purgations pour la matrice. La même plante s'appelle dans Athenée ἐχῖνοι & ἐχινόποδες; parce qu'elle est toute couverte de pointes comme le hérisson. Ce chardon aquatique est astringent & froid, & par conséquent très-bon dans les inflammations, & dans les fluxions. Galien, *Lib. VIII. Simpl. Med.*

L'ἐχῖνος, est aussi une plante appellée par Galien, *Lib. VI. Med. Simpl.* ἔρινος, & par les Latins *Ocymum aquaticum*, dont le fruit est répercussif, dessiccatif, & par conséquent très-convenable dans les fluxions. Le corps de l'*echinus* aquatique & terrestre est détersif & digestif. Cornarius substitue dans Hippocrate σχινίδες à ἐχινίδες, & il entend par le premier le fruit du lentisque. Calvus rend ce mot par *quernos erinaceos*, hérisson de chêne. Ce qui a déterminé Calvus à rendre ἐχινίδες, par *quernos erinaceos*, c'est peut-être pour avoir lu dans Hesychius que ἐχῖνοι signifie la coque du gland, δρυῶν οἱ κύτταροι. Cornarius lit aussi, *Lib. Hipp. de Natura Muliebri*, σχῖνε, au lieu de ἐχῖνε (les feuilles) du lentisque. Hesychius entend par ἐχῖνος le fruit du plane, ou une espece de grenade. Ce terme signifie de plus dans Hippocrate un grand pot, dont l'orifice est fort large. Les Grammairiens attribuent à ce mot plusieurs autres significations qu'il est inutile de rapporter ici.

ECHINOMELOCACTOS, nom du *Melocactos Indiæ Occidentalis*, ou *Melocactos Americana minor*.

ECHINOPHTHALMIA, de ἐχῖνος, *hérisson*, & de ὀφθαλμία, *ophthalmie*, inflammation aux parties de la paupiere qui sont garnies de poils.

ECHINOPHORA.

Voici ses caracteres.

Son calyce est composé d'une feuille en forme d'étoile, divisée en cinq segmens, & enfermant le pédicule de l'ombelle. Son fruit forme une capsule anguleuse & hérissée de pointes, qui contient une semence longue.

Boerhaave n'en connoît qu'une espece.

Echinophora, pastinacæ folio. T. 656. *Pastinaca Echinophora Apula & scandix*. Col. 1. 101. *Pastinaca sylvestris, angustifolia, fructu echinato*. C. B. P. 151. *Echinophore à feuilles de panais*. Boerhaave, *Index alt. Plant. Vol. p.* 64.

On n'attribue à cette plante aucunes propriétés médicinales que je connoisse.

ECHINOPODA *Cretensibus*, J. B. *Echinopoda frutex Creticus*, Park. *Genista spartium, spinosum aphyllon alterum tribus aculeis semper junctis*. C. B. *An scorpius secundus Clusii?*

C'est un petit arbrisseau épineux qui pousse un grand nombre de petites branches serrées les unes contre les autres & garnies d'épines, qui sont toujours rangées trois à trois. On le voit rarement orné de ses feuilles, parce qu'il les perd très-promptement. Prosper Alpin dit qu'il n'en porte jamais. Ses fleurs croissent en grande quantité au sommet des branches; s'il est vrai qu'il en porte, car Alpin le nie, & s'il lui en accorde, ce n'est qu'en très-petite quantité; elles sont jaunes, les abeilles n'en approchent point : elles sont renfermées dans des gousses d'un verd blanchâtre, tant soit peu velues, & font place à d'autres gousses qui contiennent des semences fort petites. Cet arbrisseau est très-difficile à conserver, il ne peut supporter le froid, ni en hiver ni en été.

On ne le trouve que dans l'Isle de Crete, dans l'Isle de Chio & dans la Grece.

ECHINOPUS.

Voici ses caracteres.

Il a la forme d'un chardon; ses feuilles sont rangées alternativement; ses fleurons sont composés d'une seule petite feuille tubuleuse, divisés en cinq segmens frisés en dehors; ils sont placés au sommet de l'ovaire, dans le duvet de sa couronne, & forment une tête sphérique & hérissée de pointes; ils n'ont point de couronne, ou de calyce commun qui les environne. L'ovaire s'éleve au-dessus & sort du calyce : il est composé de plusieurs petites feuilles écaillées, sa figure est cylindrique, & il est garni d'une couronne cotoneuse. Toutes ces parties sont fortement attachées les unes aux autres, & à un axe autour duquel elles forment, pour ainsi dire, une tête sphérique.

Boerhaave en compte les cinq especes suivantes.

1. *Echinopus, major*. J. B. 3. 69. Tourn. Inst. 453. Boerh. Ind. a. 135. *Crocodilion Offic. Echinopus*, Chab. 351. *Scabiosa cardui folio, sphærocephala elatior*, Herm. Cat. 539. *Carduus globosus*, Germ. 990. Emac. 1151. *Carduus sphærocephalus latifolius vulgaris*, C. B. 381. Raii Hist. 383. Hist. Oxon. 3. 163. *Carduus sphærocephalus, sive globosus major*. Park. Parad. 332. *Chardon sphérique*.

On cultive cette plante dans les jardins; elle fleurit en été : sa racine & sa semence sont d'usage en Medecine. La racine prise en décoction procure une hémorrhagie abondante par le nez, & s'ordonne avec beaucoup de succès dans les maladies de la rate. La semence provoque les urines. Dioscoride.

Voici ce que Dioscoride dit du *crocodilion*.

« Il ressemble beaucoup au chamæleon noir, il croît dans « les bois. Sa racine est longue, unie & tant soit peu « large, & son odeur acrimonieuse, comme celle du « cresson. » Comme il y a plusieurs plantes de ce nom dans les différens Auteurs de Botanique; il est difficile de déterminer quelle est celle dont il s'agit ici. Il y en a qui prétendent que c'est du *carolinus-carduus*, d'autres de l'*eryngo*: Matthiole les a refutés les uns & les autres; la nécessité d'être court m'empêche d'apporter ses raisons. Andreas Lucana, les Auteurs des *Adversaria*, & Lobel dans ses Observations, donnent le nom de *crocodilion* à l'*echinopus* que nous venons de décrire. Dale se soumet ici à leur autorité, & convient que la description de Dioscoride ne s'éloigne pas beaucoup de celle que nous avons donnée. Dale.

2. *Echinopus*,

2. *Echinopus, major, humilior, floribus albidis.* Flor. 2. 57. *Carduus sphærocephalus latifolius vulgaris, Flore albo*, C. B. p. 381. Var. *Le plus grand des chardons sphériques nains à fleurs blanches.*

3. *Echinopus, major, flore candido, staminibus in medio ceruleis*, C. B. P. 381. Var.

4. *Echinopus, folio acanthi aculeati tenuiter laciniato, flore albo*, Boerh. Ind. A. 135. *Spina alba.* Offic. *Spina alba quibusdam capite echinato.* J. B. 3. 71. *Acantha caucas, sive spina alba.* Chab. 351. *Carduus globosus acutus.* Ger. Emac. 1151. *Carduus sphærocephalus acutus minor.* Park. 977. *Carduus sphærocephalus capitulo longissimis spinis armato*, C. B. 382. Hist. Oxon. 3. 163. Raii Hist. 1. 383. *Echinopus Creticus capite magno aculeato.* Tourn. Coroll. 34. *Scabiosa acanthoïdes conglobato capite, longis spinis munito*, Pluk. Almag. 333. *Chardon sphérique épineux.* Dale.

Les Curieux cultivent cette plante dans leurs jardins, elle fleurit en été; sa racine & sa semence sont d'usage en Medecine. Sa racine est bonne dans la passion cœliaque, elle provoque les urines, sa décoction guérit le mal de dents; sa semence calme les convulsions des enfans, & guérit la morsure des serpens. Dioscoride.

Voici la description que Dioscoride fait de son chardon sphérique épineux, ou de son épine blanche.

« Elle a, dit-il, la feuille du chamæleon blanc: mais elle « est plus étroite & plus blanche; elle est tant soit peu « rude & piquante; sa tige s'éleve à la hauteur de deux « coudées; elle est de la grosseur du pouce, ou même « un peu plus grosse, blanchâtre & creuse; elle a à « son sommet une tête épineuse semblable à celle de « l'*echinus marinus*, mais plus petite & d'une figure « oblongue. Ses fleurs sont purpurines & ses graines « semblables à celles du chardon-béni, seulement un « peu plus rondes. »

Les Auteurs sont encore divisés sur cette plante; elle a exercé quelques-uns des plus habiles d'entre eux, & il s'en faut beaucoup qu'ils se soient rencontrés. Anguillarius & quelques autres assûrent, que l'épine blanche est la même plante que l'*echinopus* précédent; le rapport de la description de Dioscoride avec la nôtre donnant beaucoup de vraissemblance à leur sentiment, nous avons cru devoir le suivre, & ranger le *spina alba* de cet Auteur, sous cette quatrieme espece d'*echinopus.* Dale.

5. *Echinopus, minor annuus capite magno.* T. 463. *Carduus sphærocephalus annuus minor.* M. H. R. B. *Scabiosa cardui folio annua*, Par. Bat. *Carduus sphærocephalus, annuus, lusitanicus, tenuiter laciniatus*, M. H. 3. 164. a. *Petit chardon sphérique annuel à tête large.* Boerhaave, *Index alter. Plant.*

On remarque dans l'Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave, que celles-ci ne sont presque d'aucun usage en Medecine, mais qu'elles sont balsamiques & glutineuses.

ECHINUS. On entend en Botanique par ce terme la tête épineuse ou une enveloppe hérissée de pointes, de la graine, ou de la sommité d'une plante. Cette partie a été ainsi nommée de sa ressemblance avec le hérisson.

Echinus, Offic. Jonf. Exang. 39. Aldrov. de Exang. 403. Bellon. de Aquat. 384. Charlt. Exer. 62. *Echinus marinus*, List. Hist. A. A. 169. Mer. Pin. 192. *Echinus major.* Gesn. Aquat. 350. *Echinus, ovarius*, Riolan. 1. 578. *Echinus ovarius rotularis dictus, subflavescens, viginti striis, quarum decem è papillis, & aliæ decem è transversis lineolis conflatæ sunt, interstitia striarum punctulis minimis occupantibus*, Lang. Hist. Lap. 124. Tab. 35. *Echinus cidaris milliaris basi pulvinata, rarioribus & minoribus eminentiis.* Klein. Echinod. 17. Tab. 2. C. D. *Echinus ovarius secundus.* Mort. North. 231. Tab. 10. Fig. 3. *Echinus ovarius*, Plot. Hist. Oxon. 107. Tab. 5. N. 5. List. Hist. A. A. 222. Tab. 7. N. 23. *Echinus ex alterâ parte planus, ex alterâ subsphericus, purpurascens, aculeorum vestigiis parum eminentibus.* Ejusd. App. 27. *Hérisson de mer.*

Ce hérisson se prend en pleine mer. Quant à ses propriétés, il est ami de l'estomac, bien-faisant au ventre, & provoque les urines, son écaille crue ou grillée est un excellent ingrédient dans les remedes dont on se sert pour nettoyer la gale. Ses cendres détergent les ulceres sordides, & répriment l'excroissance des chairs. Dale d'après Dioscoride. Voyez *Echinides.*

Echinus, ovarius, Plot. Hist. Oxon. 126. Tab. 5. Fig. 4. Mort. Woodw. Attempt. Tom. I. p. 11. n. 178. North. 232. Tab. 10. Fig. 5. *Echinometra circinata, papillis maximis*, Breyn. Sched. 55. Tab. 1. Fig. 1. 2. *Echinus spoliatus à spinis suis*, Aldrov. Exang. 403. Jonf. Exang. Aquat. Tab. 12. *Echinites albo-cinereus*, List. Hist. A. A. 221. Tab. 7. n. 22. *Echinites ovarius, subluteus major, quinis striis incurvatis, è duplici serie transversarum lineolarum conflatis, quodlibet interstitium striarum decem scutillis, reliquum vero spatium innumeris minimis papillis occupantibus.* Lang. Hist. Lap. Helv. 123. Tab. 35. Fig. 1. *Echinites orbiculatus, laticlavius medius Luid.* Lithop. Brit. 45. n. 95. *Echinites cidaris mamillata* 11. Klein. *Echinod.* 19. Tab. 7. a. *Istrice di mare petrificato.* Scill. le vana specul. 148. Tab. 24. *An ovium agrinum.* Boet. de Lap. 347. Laet. de Lap. 109. *Le grand hérisson de mer.* Dale.

La seule partie qui soit en usage dans la Medecine est une espece de glande qu'on appelle *pierre Judaïque* chez les Droguistes. Voyez ce que nous avons dit de ses propriétés à l'article *Judaïcus lapis.*

Echinus terrestris. Voyez *Erinaceus.*

ECHIS, ἔχις, *Vipere mâle.*

ECHIUM, *la viperine.*

Voici ses caracteres.

Son calyce est très-large, il est divisé en cinq segmens foibles & longs. Sa fleur est monopétale, cylindrique au fond, en entonnoir & penchée; la partie supérieure s'étend au-dessus de l'autre, ensorte qu'elle forme un casque à deux parties, & une barbe ou levre divisée en trois. Elle a cinq étamines, qui sont penchées, & pour ainsi dire en corne; ses graines ressemblent à la tête de la vipere.

Boerhaave en compte les onze especes suivantes.

1. *Echium vulgare*, C. B. P. 254. Raii Hist. 1. 498. Synop. 3. 277. J. B 3. 586. Hist. Oxon. 3. 440. Tourn. Inst. 135. Boerh. Ind. A. 194. Germ. Emac. 802. Park. Theat. 414. Rupp. Flor. Jen. 176. Mer. Pin. 34. Buxb. 100. Chom. 100. Phyt. Brit. 36. *Echium*, Offic. Chab. 517. Rivin. Irr. M. Dill. Cat. Gis. 96. *Viperine*, ou *Buglose sauvage.*

Les feuilles inférieures de la *buglose sauvage* sont assez longues & assez larges; leur plus grande largeur est vers le bout; elles se terminent en une pointe tant soit peu émoussée; elles sont velues & rudes, jusqu'à passer presque pour piquantes: sa tige s'éleve à un pié de hauteur & davantage, elle est rude, épineuse, ronde, & garnie de petites feuilles étroites, & très-pointues, ses petites feuilles sont disposées alternativement & n'ont point de pédicule. Ses fleurs croissent en épi,

elles sont frisées en dedans comme la queue d'un scorpion; elles vont en s'ouvrant par degrés; elles sont larges à leur orifice; elles ont la levre supérieure beaucoup plus longue que l'inférieure; elles sont bleues, elles portent plusieurs étamines rouges, elles sont dans des calyces velus. Ces calyces contiennent quatre semences velues qui ont la figure de la tête de la vipere. Sa racine est brune & épaisse, peu branchue, mais s'enfonçant profondément en terre.

Ses feuilles sont d'usage; elles passent pour bonne contre la morsure de la vipere & d'autres animaux venimeux. Dioscoride dit que ces animaux n'oseront approcher de celui qui en tiendra dans sa main, & qu'elles le garantiront de leur piquure pendant un jour entier. Miller, *Bot. Off.*

Je ne sai rien de certain sur les propriétés de cette plante. Wittembergius ordonne une demi-dragme de la poudre de sa racine séchée dans du vin ou dans de la biere, contre l'épilepsie & contre les maladies de cette nature. Ray, d'après *J. Bauhin.*

Dioscoride dit qu'elle calme les douleurs de reins.

2. *Echium, Creticum, latifolium, rubrum*, C. B. Pin. 254. M. H. 3. 441. *La viperine ou buglose sauvage de Crete, à feuilles larges & à fleurs rouges.*
3. *Echium, Creticum, angustifolium rubrum*, C. B. Pin. 254. M. H. 3. 441. *La viperine ou buglose sauvage à feuilles étroites & à fleurs rouges.*
4. *Echium sylvestre, hirsutum, maculatum*, C. B. Pin. 254. M. H. 3. 440.
5. *Echium, majus & asperius, flore dilutè purpureo*, Bot Monsp. M. H. 3. 440. *La grande viperine ou la grande buglose sauvage, à feuilles âpres, rudes & à fleurs d'une couleur de pourpre pâle.*
6. *Echium, procumbens, annuum, flosculis atro rubentibus*, M. H. Blæs.
7. *Echium, Ægyptiacum, ferox, flore albo*, Boerh. Ind. A 194. *Lycopsis*, Offic. Chab. 516. *Lycopsis Ægyptiaca*, C. B. Pin. 255. Park. Theat. 518. Raii Hist. 1. 499. *Lycopsis Dioscoridis quibusdam*, J. B 3. 584. *Lycopsis Dioscoridis & Rauwolfii*, Hist. Lugd. Ap. 28. *Echium Orientale longioribus foliis*, Hist. Oxon. 3. 441. *Echium latissimo folio, lycopsis dictum, flore dilutè purpurascente*, Herm. Hort. Lugd. Bat. *La viperine ou buglose des murailles.*

Elle croît à Alep; sa racine est d'usage en Medecine; on en peut faire un cataplasme avec de l'huile ou avec le polenta: Dioscoride dit que le premier sera bon pour les blessures, & le second pour les érésipeles; si on la broye & qu'on en fasse un liniment avec de l'huile, elle provoquera les sueurs.

Les Auteurs de Botanique ne sont point d'accord entre eux sur le *lycopsis*; les uns donnent ce nom à une plante & les autres à une autre. Matthiole, Lacuna, Dalechamp & Castor Durantes, prétendent que c'est le cynoglosse; & Matthiole nous apprend que Ruel & Fuchsius sont de cet avis. Cependant Ruel comparant les descriptions de ces deux plantes, assure, quoique Matthiole en dise, que le *lycopsis* ne peut être le cynoglosse, ainsi que plusieurs Botanistes de son tems l'ont imaginé. Cordius dit que c'est la *viperine* commune. Dodonée dit dans l'édition Françoise, que c'est la grande buglose, & Loniceus, que c'est la buglose sauvage. Quant à moi, je ne suis du sentiment d'aucun des Auteurs que je viens de citer; je suis plus porté à croire que la plante découverte par Rauwolfius est le vrai *lycopsis* de Dioscoride, qu'aucune des précédentes, ou que celle à laquelle Gaspard Bauhin a donné ce nom. Dale.

8. *Echium majus & asperius flore albo*, C. B. Pin. 254. M. H. 3. 440. *La grande viperine ou la grande buglose sauvage, rude, à fleurs blanches.*
9. *Echium, folio amplissimo, lusitanicum*, T. 135. *La viperine ou buglose sauvage de Portugal, à feuilles larges.*
10. *Echium, foliis angustis & villosis*, T. 136. *Anchusa, angustis, villosis foliis*, Boc. Mus. 2. 84. T. 78. *La viperine ou buglose sauvage à feuilles étroites & velues.*
11. *Echium, annuum, folio lithospermi, arvensis, flore cæruleo parvo*, Micheli. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.* Vol. I. p. 194.

Echium, Fuchsii, sive borrago sylvestris; c'est le *buglossum sylvestre.*
Echium scorpioides, arvense; c'est l'*heliotropium, minus, angustifolium, arvense, seu hirsutum.*
Echium scorpioides, palustre; c'est l'*heliotropium minus, angustifolium, palustre seu glabrum.*

ECHOS, ἦχος, *son, écho*; ce mot signifie ordinairement dans Hippocrate, ce que les Latins entendent par *tinnitus aurium*; & ce que nous entendons par *tintement d'oreilles*; c'est un symptome assez ordinaire dans les maladies aiguës.

ECL

ECLAMPSIS, ἔκλαμψις, de λάμπω, *briller*; *éclat de lumiere, éclair.* C'est en ce sens qu'Hippocrate a dit, *Epid. 6. Sect. 1. Aph. 4.* τῶν νηπίων, ἐκλάμψιες ἅμα ἥβῃ, ἔστιν οἷσι, μεταβολάς, ἴσχουσι καὶ ἄλλας, c'est-à-dire, « les éclats de lumiere ou les éblouissemens des enfans, « (symptome de l'épilepsie, qu'Hipporate prend ordi« nairement pour la maladie même,) varient dans « quelques sujets à l'âge de puberté & dans d'autres « tems. » Tous les interpretes regardent les ἐκλάμψιες, comme un symptome d'épilepsie; ils entendent encore par ce terme, le changement qui se fait dans les enfans à l'âge de puberté, tems auquel la nature exerce toute sa vigueur, brille d'un nouveau lustre, & se montre dans toute sa beauté & avec tous ses avantages, tant par rapport aux forces du corps qu'à celles de l'esprit. Il paroît que c'est en ce sens que l'Auteur du *Medicus* a dit dans un de ses Aphorismes, que « l'épilepsie des « enfans se guérissoit par la nature, ἐκλάμψασα, qui se « montre dans tout son éclat, & qui agit avec toute sa « force à l'âge de puberté, tems auquel la chaleur na« turelle venant à dessécher les causes termine la mala« die par une crise. » Sans improuver toutes ces acceptions, il me paroît qu'il est plus ordinaire d'entendre par ἐκλάμψιες, ces étincelles & éclats de lumiere qui frappent les yeux des épileptiques & que Cœlius Aurelianus appelle, *Tard. Pass. Lib. I. cap. 4: scintillarum micæ, & circuli ignei*, « des scintillations & des cercles « lumineux; » aussi Hippocrate décrivant *Epid. Lib. VII.* les symptomes de l'épilepsie dont le Phœnix étoit attaqué, dit, qu'il lui sembloit qu'il sortoit de son œil droit à tout moment des étincelles de lumiere & des éclairs, τὰ πολλὰ ὥσπερ ἀστραπὴν ἐκλάμπειν ἐδόκει. Le verbe ἐκλάμπω désigne dans le même Auteur, *Lib. I. Epid. Sect.* 3. le plus haut degré de la fievre dans le moment qui précede immédiatement la crise, où sa violence est la plus grande, son éclat, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, le plus vif & son action la plus énergique. C'est dans le même sens que nous lisons, *Lib. de Prisca Medicina*, ἐξώτατος ὁ πυρετὸς ἐκλάμπει, « lorsque la fievre est très-aiguë, elle brille au-dehors « comme une flamme, où elle agit avec une violence « prodigieuse. »

ECLECTICA MEDICINA, de ἐκλέγω, choisir; *la Medecine Eclectique.* Quelques Medecins parmi les anciens, entre lesquels on compte particulierement Archigene, adopterent de toutes les autres Sectes ce qui leur en parut le meilleur & le plus raisonnable. Ce qui les fit appeller eux *Eclectiques*, & leur Medecine, *Medecine Eclectique.* Voyez la Préface & l'Article *Archigenes.*

ECLECTOS, ἐκλεικτὸς, de λείχω, *lécher*, *lohoch*, forme sous laquelle on donne assez ordinairement les remedes pectoraux. Voyez *Linctus*.

ECLEGMA, *éclegme* ou *lohoch*. Ce mot a la même étymologie que le précédent, & signifie la même chose. Voyez *Linctus*.

ECLYSIS, ἔκλυσις, de ἐκλύομαι, être dissous, extrement diminué ou affoibli; défaillance générale & foiblesse de toutes les parties du corps. C'est en ce sens qu'Hippocrate dit, *Aphor*. 8. αἱ μετ' ἐκλύσιος ἀφωνίαι, « perte de la voix accompagnée d'une défaillance to- « tale des forces; » mais ἔκλυσις κοιλίης signifie *in Coac.* un relâchement de ventre accompagné d'une évacuation libre & abondante par les selles.

E C M

ECMAGMA, ἔκμαγμα. Galien rend dans son *Exegesis* ce mot par masse travaillée ou paîtrie, ou le *crocomagma*. Ce mot se trouve *Lib.* περὶ ἀφόρων.

E C N

ECNEPHIAS, ἐκνεφίας, de ἐκ, *de*, & de νέφος, *nuée*; vent orageux qui part d'un nuage; ἐκνεφίας ὄμβρος signifie dans l'*Exegesis* de Galien une pluie accompagnée de soleil; dans Hésychius une ondée qui passe avec la nuée d'où elle tombe. Galien entend par ἐκνεφίας πυρετὸς, une fievre ardente & humide en même tems, & qu'on pourroit comparer au tems qu'il fait lorsque les rayons du soleil passent à travers une nuée de laquelle il tombe en même tems de la pluie.

ECNYPE, ἐκνύπη; ce terme est synonyme dans l'*Exegesis* de Galien à ἐξηπλωμένη, développé, étendu.

E C P

ECPEPIESMENOS, ἐκπεπιεσμένος, de ἐκπιέζω, déprimer ou enfoncer; épithete que l'on donne aux ulceres dont les bords ou les levres sont éminentes. HIPPOCRATE, *Lib. de Fract.*

ECPHRACTICA, de ἐκ, *de*, & de φράσσω, *obstruer*; *désobstruans*.

ECPHRAXIS, ἔκφραξις. Ce mot a la même étymologie que le précédent; l'action d'ouvrir & de désobstruer les pores.

ECPHYAS, ἐκφυὰς, de ἐκ, *de*, & de φύω, produire; appendice ou excroissance; quelques Auteurs donnent ce nom à l'appendice vermiforme.

ECPHYSESIS, ἐκφύσησις, de ἐκ, *de*, & de φυσάω, *respirer*; expiration ou expulsion prompte de l'air hors des poumons.

ECPHYSIS, ἔφυσις; ce terme a la même étymologie que *ecphyas*, apophyse ou appendice. Galien donne aussi ce nom au duodenum, *de Usu Part. Lib. V. c.* 3.

ECPIESMA, ἐκπίεσμα, de ἐκπιέζω, *déprimer*; espece de fracture du crane, dans laquelle les os étant extrement endommagés & enfoncés, compriment & affectent les membranes du cerveau.

On entend aussi par ἐκπίεσμα, *ecpiesma*, ce qui reste des végétaux après qu'on en a exprimé les sucs; & en ce sens il est synonyme à *magma*. On le prend aussi quelquefois pour le suc exprimé. Dioscoride parlant du *balanus Myrepsica*, l'a employé dans la premiere acception, *Lib. IV. cap.* 160.

ECPIESMOS, ἐκπιεσμὸς; ce mot a la même étymologie que le précédent, & il signifie en général l'action d'exprimer. Mais il y a une maladie des yeux qu'on appelle *ecpiesmos*, qui consiste en une prominence excessive du globe entier de l'œil chassé pour ainsi dire de son orbite par une fluxion abondante d'humeurs, ou par une inflammation.

ECPLEROMA, ἐκπλήρωμα, de πληρόω, *remplir*. Hippocrate entend par ce mot de petits sachets fermes de cuir ou de quelqu'autre substance, destinés à remplir les cavités des aisselles; il paroît qu'il se servoit de ces sachets dans la réduction de l'humérus; pour cet effet, après les avoir adaptés, il prenoit le bras & appuyant le talon contre ces sachets, il repoussoit le corps. Cette opération est décrite fort au long dans le Livre *de Articulis*. Voyez aussi le *Mochlicus* d'Hippocrate.

ECPLEXIS, ἔκπληξις, de ἐκπλήσσω, *étonner* ou *effrayer*; *étonnement* ou *effroi*. Galien entend par ce mot, *Comment. in* 7. *Aph.* 14. certe stupeur dans laquelle tombe quelquefois un malade & dans laquelle il est sans mouvement, les yeux ouverts, comme dans l'effroi, sans rien voir, sans rien dire & sans rien faire. Il rend le même terme dans ses *Définitions de Medecine*, par διανοίας ἔκστασις, transport au cerveau causé par quelque trouble subit.

ECPNEUMATOSIS, de ἐκ, *de*, & de πνεῦμα, *respiration*. Voyez *Ecpnoe*.

ECPNOE, ἐκπνοὴ, de ἐκ, *de*, & de πνέω, *respirer*; *expiration*, ou certe partie de la respiration dans laquelle l'air est chassé des poumons.

ECPTOMA, ἔκπτωμα, de ἐκπίπτω, *tomber* ou *sortir*; luxation ou dislocation d'un os; il se dit aussi de la chute des parties corrompues, de l'expulsion de l'arrierefaix après la naissance de l'enfant, de la descente de la matrice & de celle de l'épiploon, ou d'un intestin dans le scrotum.

ECPTOSIS, ἔκπτωσις. Voyez *Ecptoma*.

ECPYETICA, de πυκάζω, *condenser*; *incrassans*, ou *épaississans*.

ECPYEMA ou ECPYESIS, ἐκπύημα ou ἐκπύησις, de πύον, pus ou matiere; amas de pus, vomique ou abscès suppurant.

E C R

ECREGMA, ἔκρηγμα, de ἐκ, *de*, & de ῥήγνυμι, *rompre*; *piece*, *morceau*, *partie*, *segment*. Hippocrate paroît entendre par ἐκρήγματα περὶ ὀσφὺν, *Lib. VII. Epid.* des éruptions aux environs des reins.

ECREXIS, ἔκρηξις, de ῥήγνυμι, *rompre*, *rupture* ou *déchirement*. Hippocrate applique ce terme à la matrice, & il signifie alors *déchirement*.

ECRYTHMOS, ἔκρυθμος, de ῥυθμὸς, *harmonie* ou *mesure*; *inégal*, *irrégulier*. Il se dit du pouls.

ECROE, ἐκροὴ, de ἐκρέω, *couler*; *écoulement*, ou cours d'humeurs par lequel elles s'évacuent; comme elles auroient fait par la purgation. Hippocrate entend, *Epid. Lib. II.* par ἐκροαὶ, les conduits, les passages & les émonctoires destinés par la nature pour l'évacuation des humeurs & l'expulsion de la matiere morbifique. Cet Auteur se sert dans un autre endroit du même Livre du mot ἐκτροπὴ, dans le même sens.

ECRUSIS, ἔκρυσις; ce mot a la même étymologie que *ecroe*, & il signifie dans Hippocrate, *Lib.* περὶ ἑπταμήνε l'écoulement hors de la matrice d'une semence qui n'y ayant pas séjourné assez long-tems, n'a point encore pris la forme d'un fœtus; ce qui fait qu'il n'y a pas proprement avortement.

« Dans ces jours, dit-il, savoir le premier & le septieme « les avortemens sont très-fréquens: mais il ne faut « point leur donner ce nom, ce ne sont proprement « que des écoulemens, ἐκρύσεις. »

Aristote dit dans son *Histoire des Animaux*, *Lib. VII. c.* 3. que les avortemens qui se font avant le septieme jour ne sont à proprement parler que des écoulemens, ἐκρύσεις; mais que ce sont des avortemens ἐκτρωσμοὶ, au dessus de sept jours & au-dessous de quarante.

E C S

ECSARCOMA, ἐκσάρκωμα, de σάρξ, *chair*; excroissance charnue.

ECSTASIS, ἔκστασις, de ἐξίσταμαι, être hors de ses sens; *extase*. Ce mot signifie dans Hippocrate la privation des sens ou le délire.

ECSTROPHIUS, ἐκστρόφιος, de ἐκστρέφω, retourner, ou faire ſortir; épithete par laquelle on déſigne les remedes deſtinés à faire ſortir les hémorrhoides aveugles ou internes, pour y appliquer enſuite les remedes convenables.

ECT

ECTASIS, ἔκτασις, de τείνω, étendre, extenſion de la peau, ou l'état de la peau contraire aux rides, & à la corrugation.

ECTEXIS, ἔκτηξις, de τήκω, liquefier, ou conſumer; amaigriſſement ou colliquation des ſolides.

ECTHELYNSIS, ἐκθήλυνσις, de ἐκθηλύνω, rendre efféminé; *molleſſe*. Ce mot ſe dit de la peau & de la chair, lorſqu'elle eſt lâche & molle; des jambes lorſqu'elles ſont dans le même état, & des bandages lorſqu'ils ne ſont pas ſuffiſamment ſerrés.

ECTHLIMMA, ἔκθλιμμα, de ἐκθλίβω, écraſer ou exprimer. Hippocrate, *Lib. de Fract.* employe ce mot pour ſignifier les exulcérations à la ſurface de la peau, occaſionnées par la colliſion ou par la compreſſion.

ECTHLIPSIS, ἔκθλιψις, ce terme a la même étymologie que *Ecthlimma*; l'action d'écraſer ou d'exprimer. ἔκθλιψις, ἔξω σφοδρὰ ὀμμάτων, ſignifie dans Hippocrate, *Coac.* 218. une protruſion véhémente des yeux en dehors. ἔκθλιψις eſt opposé en ce ſens à κοιλότης, enfoncement. Cet état des yeux eſt un ſymptome fâcheux. On trouve dans le même Auteur λαμπεδόνος ἔκθλιψις, éclat rendu par les yeux; il parle dans cet endroit des yeux prominens & élevés, qui, dit-il, brillent & jettent, pour ainſi dire, en tout ſens des étincelles de lumiere, ainſi qu'il en paroît dans des yeux qui ſont en mouvement perpétuel, & qui roulent continuellement dans la tête. C'eſt encore ſelon lui un ſigne funeſte. On lit dans quelques exemplaires ἔκλαμψις, au lieu d'ἔκθλιψις: mais quoique celui-ci ſe diſe fréquemment des yeux, il n'a dans cet endroit, ni la force ni la ſignification d'ἔκθλιψις.

ECTHYMA, ἔκθυμα, de ἐκθύω, ſortir ou percer; *puſtule*, ou *éruption cutanée*.

ECTILLOTICA, de ἐκτίλλω, enlever; Remedes qui conſument les duretés, & les tubercules calleux, ou dont on ſe ſert pour dépouiller une partie des poils ſuperflus qui la couvrent. BLANCARD.

ECTOME, de ἐκ, & de τέμνω, couper; eſpece d'exciſion.

ECTOMIAS, ἐκτομίας, ou ἔκτομας, animal châtré.

ECTOMON, ἔκτομον, *Hellebore noir*. GALIEN.

ECTRAPELOGASTROS, ἐκτραπελόγαστρος de ἐκτράπελος, demeſuré, difforme, & de γαστὴρ, ventre; qui a le ventre d'une groſſeur demeſurée & difforme.

ECTREPSIS, ἔκτρεψις, de ἐκτρέπω, retourner, mettre à l'envers. C'eſt dans Hippocrate κατ' ἴητρ. L'action d'incliner, ou de tourner ſur un côté; c'eſt ainſi que Galien rend ce mot dans ſon Commentaire. Fœſius & Hoffman ont ſubſtitué *Ectrepſis* à *Ectripſis*, qu'on lit dans toutes les copies, par la raiſon, diſent-ils, que l'endroit où ſe trouve ce mot, ne permet pas de douter qu'il ne ſoit queſtion de changement dans la poſture du corps, & d'une inclinaiſon d'un côté vers l'autre, pour faciliter un traitement, ce que le mot *Ectrepſis* rend très-exactement.

ECTRIMMA, ἔκτριμμα, de ἐκτρίβω, de τρίβω, froter; *éroſion*, ou *écorchure*. Hippocrate entend par ce mot *Lib. de Fracturis*, des exulcérations de la peau, aux environs de l'os ſacrum; auxquelles une fracture de la cuiſſe a donné lieu, en contraignant le malade de demeurer long-tems dans la même poſture.

ECTRIPSIS, ἔκτριψις; ce mot ſignifie dans l'Auteur que nous venons de citer, ſelon l'*exegeſis* de Galien, τὴν ἐς τὰ σπλάγχνα ἔσω παράλλαξιν, changement d'état dans les viſceres. Féſius croit qu'il faut lire ἔκτρεψις, & ſubſtituer au Commentaire de Galien, ἐς τὰ πλάγια παράλλαξιν, changement de côté, ou l'action de paſſer ou ſe tourner d'un côté ſur un autre.

ECTROPE, ἐκτροπὴ, de ἐκτρέπω, écarter, divertir, détourner; conduit, paſſage, ou égout par lequel les humeurs ſont détournées & expulſées. On lit dans Hippocrate *L. II. Epid. Sect.* 1. ἀποστάσιες, &c. « L'évacuation « de la matiere purulente ſe fait ou par les veines, ou « par les os, ou par les nerfs, ou par la peau, ou par « d'autres paſſages ou voies, ἢ ἐκτροπέων ἑτέρων. » Voyez *Ecroe*. *Ectrope*, ſignifie dans Paul Eginete *Lib. III. cap.* 22. une affection de la paupiere inférieure; ce mot eſt alors ſynonyme à *Ectropium*. Voyez *Ectropium*.

ECTROPIUM, *Eraillement des paupieres*. Les Grecs nomment *ectropium* cette affection des paupieres dans laquelle elles ſont ou rétirées ou rebrouſſées, de maniere que la ſurface intérieure & rouge de la peau qui les tapiſſe, promine eſt apparente, & ne couvre pas ſuffiſamment l'œil, d'où il paroît qu'il ſeroit aſſez exact d'appeller cette indiſpoſition, inverſion ou rebrouſſement des paupieres. Lorſque c'eſt la paupiere ſupérieure qui eſt affectée, les Auteurs Grecs diſent qu'il y a *lagophthalmie*, ou œil de lievre; parceque l'œil de l'homme dans cet état reſſemble à celui du lievre. Il y en a qui mettent quelque différence entre l'*ectropium*, & la *lagophthalmie*; ils prétendent, & il me paroît que c'eſt avec raiſon que dans la *lagophthalmie*, où la paupiere ſupérieure eſt affectée, il n'y a point rebrouſſement, mais ſeulement une rétraction capable d'empêcher que l'œil ne ſoit ſuffiſamment couvert. La paupiere inférieure eſt ſujette au même accident; il peut y avoir rétraction ſans la moindre inverſion ou le plus petit rebrouſſement. Cela fait donc une autre eſpece d'*ectropium*, dont preſque perſonne n'a fait mention. Cette maladie paroît quelquefois ſeule & ſans être accompagnée d'aucune autre; d'autrefois elle eſt compliquée avec l'inflammation, le *ſarcome*, & l'eſpece d'affection qu'on appelle *encanthis*, ou tumeur enkyſtée. Lorſque l'*ectropium* ou la *lagophthalmie* eſt ſeule & ſans être accompagnée d'autre affection; elle provient ordinairement de quelque cicatrice formée à la paupiere après une bleſſure accidentelle, l'extirpation d'un tubercule, l'exulcération, ou la cautériſation des paupieres, l'accroiſſement contre nature des parties intérieures & charnues de la paupiere même, & des inflammations fréquentes & graves; toutes ces cauſes ſont capables de donner lieu au rebrouſſement de la paupiere. J'en ai rencontré moi-même, dit Heiſter, un grand nombre d'exemples très-fâcheux. Cet accident peut encore être produit par l'uſage des remedes ophthalmiques violemment aſtringens, qui aura été ſuivi de la conſtriction & du racorniſſement de la peau.

La cure de ces maladies eſt communément aſſez difficile; elle conſiſte principalement dans une réduction ſuffiſante de la conſtriction, ou du racorniſſement de la peau de la paupiere; ſi le cas n'eſt pas invétéré, on peut tenter la guériſon avec des remedes humectans & émolliens. On travaillera à amollir & à étendre par des moyens convenables la cicatrice & les parties adjacentes à cette cicatrice. Il ſera donc très-à-propos lorſque la maladie commence, de fomenter les paupieres & les cicatrices avec du lait chaud, de l'eau chaude, de l'huile d'amandes douces, de l'huile d'olives, le mucilage de la graine de coings, & la graiſſe de lievre; & d'appliquer l'onguent de guimauve, ou quelqu'autre onguent ou emplâtre émollient. Si le mal eſt à la paupiere ſupérieure, on la tirera fréquemment en bas; au contraire ſi le mal eſt à la paupiere inférieure, c'eſt en haut qu'il faudra la tirer. On ne manquera pas non plus d'appliquer ſur les paupieres, ſpécialement pendant la nuit, des emplâtres & des compreſſes propres à les tenir réunies. En ne négligeant aucun de ces moyens, on pourra parvenir à remettre ces parties dans leur état naturel: mais s'il arrivoit qu'ils demeuraſſent ſans effet, nous aurions alors recours à l'opération dont les ſuites ſont quelquefois heureuſes, dans des cas même où la rétraction de la peau eſt ſi violente que le mal paroît incurable. Il arrive auſſi d'autres fois qu'il eſt tel en effet.

La maniere la plus commode de faire l'opération, c'est d'ouvrir la paupiere par une incision en forme de croissant, à quelque distance de l'arcade sourcillere. Si l'on travaille sur la paupiere supérieure, il faut que les pointes du croissant soient dirigées en bas; au contraire, il faut qu'elles soient dirigées en haut, si l'on opére sur la paupiere inférieure. Voyez *Planche XIII. du II. Vol. Fig. 26. Let. A A.* Cette incision donne lieu à une extension suffisante de la peau. Lorsque la paupiere n'a pas son étendue naturelle, une seule incision suffit quelquefois pour suppléer à ce qui lui manque, comme on voit *Fig. 26.* Mais lorsqu'il s'en manque beaucoup qu'elle n'ait les dimensions convenables, on est obligé de faire deux ou trois incisions. Ces incisions doivent être paralleles & à une très-petite distance les unes des autres. Après qu'on aura fait l'opération, on étendra la peau autant qu'il est à propos, & on remplira l'intervalle qui séparera les lévres des plaies avec de petites lisieres de linge sec qu'on fixera par le moyen d'une compresse & d'un bandage convenable. Ce premier appareil levé, on trempera les linges dans quelque onguent vulnéraire convenable. On préviendra par ce moyen la cicatrice des levres des plaies; on donnera lieu à la génération d'une chair nouvelle; cette chair remplira peu-à-peu les intervalles formés par les incisions, & ces intervalles remplis, la paupiere se trouvera plus étendue. Pour que la cure soit faite plus promptement, il est à propos de tirer en bas la paupiere supérieure, & de tirer en haut la paupiere inférieure par de petites emplâtres fénestrées horisontalement. On ne cessera de prendre ces mesures, que lorsque la réproduction de la chair sera parfaite, & la paupiere suffisamment étendue par ce moyen.

Si le rebroussement étoit à la paupiere inférieure & qu'il provint d'une inflammation violente suivie d'excroissance fongueuse & superflue, au-dedans de la paupiere; ce qu'on auroit de mieux à faire, ce seroit de calmer d'abord l'inflammation par des remedes bien choisis, & de travailler ensuite avec circonspection à consumer & extirper la chair superflue par le moyen de la pierre infernale. Il est de la dérniere importance de mettre l'œil à l'abri de l'action de ce remede. Mais lorsqu'on aura dissipé les causes de la maladie, la difformité des parties disparoîtra, & la paupiere se remettra dans son état naturel. Si le rebroussement est une des suites de l'*encanthis* ou tumeur enkystée, de l'hypersarcose, du sarcome, ou d'une excroissance de chair, comme on voit *Fig. 27. 28. & 29.* on traitera ces dernieres maladies, ainsi que nous l'indiquerons dans les articles qui les concernent.

Si le rebroussement & la distortion des paupieres sont excessifs, & si la personne a apporté cette difformité en naissant, il n'y a presqu'aucun moyen de restituer les parties dans leur état naturel. Ce n'est pas toujours d'une cicatrice que proviennent l'*ectropium* & la *lagophthalmie*: la foiblesse ou le relâchement du muscle orbiculaire suffisent pour occasionner le rebroussement de la paupiere inférieure, surtout dans les personnes âgées. Dans ce cas l'opération est superflue. C'est des liqueurs, des esprits, des baumes & des onguens corroborans, qu'il faut attendre le plus de succès. En général plus le mal est invétéré, moins il est à propos de faire l'opération, & moins on a lieu de compter sur l'efficacité des remedes; car alors les paupieres se font peu à peu à la distortion, oublient, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, leur conformation naturelle, & ne peuvent plus y être ramenées. Keckius a publié en 1733. une Dissertation savante sur l'*Ectropium*, à laquelle nous renvoyons le Lecteur curieux d'en savoir davantage sur cette maladie. Heister, *Chirurg.*

Galien dit dans ses *Définitions de Medecine*, que l'*ectropium* en général est un rebroussement des paupieres: mais nous lisons dans Paul Eginete, *Lib. VI. cap. 12.* que cette affection est particuliere à la paupiere inférieure, & qu'on lui donne le nom de *lagophthalmie*, lorsqu'elle est à la paupiere supérieure.

ECTROSIS, ἔκτρωσις, de ἐκτιτρώσκω, avorter; *avortement.*

ECTROTICA. Ce mot a la même étymologie que le précédent. Il se dit des remedes qui procurent l'avortement.

ECTYLOTICA, terme fait par Horstius; il vient de τύλος, un callus, & il se dit des remedes propres à consumer les callosités.

E C Z

ECZEMA, de ζέω, bouillir, ou être fort chaud; pustules chaudes & douloureuses. Fuchsius dit dans ses Notes sur Nicolas Myrepse, *Sect. 10. cap. 64.* qu'il vaut mieux lire *Eczesma*, qui signifie la même chose.

E D E

EDELPHUS, dans le jargon de Paracelse, un Medecin qui tire ses prognostics de la nature des élémens.

EDENTULUS, *édenté*, ou sans dents.

EDERA QUINQUEFOLIA, nom de la *Vitis quinquefolia Canadensis scandens.*

EDERA TRIFOLIA, nom du *toxicodendron triphyllum glabrum.*

EDES, EDETZ, *aurum Elimpius*; c'est selon Castelli, de l'ambre. Ruland.

EDESSENUM *Pelarium*; nom d'un collyre dont Aétius fait mention, *Tetrab. II. Serm. 3. cap. 101.* qu'il met au nombre des collyres *monohemeres*, ou qui guérissent en un jour. Voyez *Monoemeros*, & qu'il appelle entr'autres *Pelarium*, à cause des ingrédiens féculens dont il est composé. Voyez *Pelarium*. Quant à l'épithete *Edessenum*, on dit qu'elle lui vient d'Edessa, Ville, où il fut inveoté, & où il étoit vraissemblablement fort en usage. On le préparoit de la maniere suivante:

Prenez *de la gomme adraganth,*
de la gomme arabique,
de l'acacia,
de l'amydon,
de la sarcocolle, } *de chaque, deux dragmes;*
de l'opium, quatre dragmes;
de la céruse, huit dragmes;
de la cadmie seize dragmes.

Faites du tout une composition avec de l'eau.

E D I

EDIC, EDICH, ou EDIR, *Fer.* Ruland.

E D U

EDULCORATIO, *Edulcoration*, ou l'action d'adoucir avec du sucre, ou du miel.

Edulcorer, ou rendre une préparation douce, en Chymie, c'est la priver de son acrimonie. Cela se fait ordinairement par des affusions d'eau réitérées.

E F F

EFFERVESCENTIA, *effervescence.* On entend strictement par *effervescence*, un degré léger d'ébullition causé dans les liqueurs exposées à une certaine chaleur. Mais les Chymistes entendent par ce terme, l'ébullition qui se fait dans le mélange de deux substances de différente nature, dont l'une, par exemple, est un acide, & l'autre un alcali. Si l'*effervescence* est accompagnée de chaleur, on dit qu'elle est chaude: mais si l'ébullition se fait sans chaleur, on dit que l'*effervescence* est froide. Ceux qui ont écrit les premiers de la Chymie, ont confondu l'*effervescence* avec la fermentation. Mais Boerhaave a judicieusement fixé la signification de ces termes. La fermentation consiste, selon

lui, dans un mouvement inteſtin des ſucs des végétaux, par lequel il ſe fait un vin ou un vinaigre. Il appelle *effervescence* toutes les autres ébullitions produites par le mélange des corps.

EFFIDES, *Céruſe*. Ruland.

EFFILA, *tache de rouſſeur*. Ruland.

EFFLORATIO, ou *Exanthema*. Voyez *Exanthema*.

EFFLORESCENTIA. Voyez *Exanthema*.

EFFLUVIA; écoulement ou exhalaiſon de particules ſubtiles qui s'échappent des corps, telles que celles qui s'écoulent perpétuellement des corps odoriférans, & qui affectent les organes deſtinés à l'odorat. On applique le mot *effluvia* aux humeurs qui s'évaporent dans la tranſpiration par les pores de la peau. C'eſt par le moyen de ces exhalaiſons qui partent des corps malades que ſe répand la contagion.

EFFRACTURA; eſpece de fracture au crane, dans laquelle l'os eſt rompu & conſidérablement enfoncé par un coup violent. Paré.

E G E

EGELO, nom du *Cytiſus Alpinus, anguſtifolius flore racemoſo pendulo longiori.*

EGESTIO, *excrétion*. Ce mot ſe dit ordinairement des évacuations par les ſelles.

E G O

EGOITAS; terme fait par Van-Helmont pour déſigner le ſentiment intérieur, par lequel nous ſommes ſûrs que nous continuons d'être.

E J A

EJACULANTIA, ou EJACULATORIA VASA; ce ſont en général les vaiſſeaux qui reçoivent la matiere ſéminale préparée dans les teſticules, comme l'épididyme, les vaiſſeaux déférens, les véſicules ſéminales & les proſtates.

E I D

EIDECHTHES, εἰδεχθὲς, de εἶδος, *forme, figure* ou *aſpect*, & de ἔχθος, *haine* ou *averſion*; qui eſt d'une forme ou d'un aſpect déſagréable & odieux. C'eſt ainſi qu'Héſychius rend ce terme. Hippocrate, *Lib. II. de Naturâ muliebri*. donne cette épithete à un œuf gâté, & généralement à tout ce qui a mauvaiſe odeur, par oppoſition à εὐώδεα, qui eſt agréable à l'odorat.

EIDOS, εἶδος, *forme, figure, eſpece*. Hippocrate emploie ce terme en différens ſens. Galien rend, *Comm. 2. Lib. de Naturâ humanâ*, τὰ εἴδη, par τὰς τοῦ σώματος φύσεις, « les natures des corps, ou les différens mélanges des « quatre qualités. » Nous liſons dans les additions faites au même Livre, qu'un Medecin doit être en état de faire face à toute maladie de quelque nature, εἴδεσι, dans quelque ſaiſon & à quelque âge que ce ſoit. Ce n'eſt pas le ſeul endroit où ce mot ſoit pris dans le même ſens. Il ſignifie dans pluſieurs autres paſſages du même Traité, *forme, nature* ou *conſtitution*. Il eſt ſynonyme, *Epid. II. ſect. 2.* à ἰδέα. Galien rend le τὰ εἴδη, du Traité *de Salubri victu*, par αἱ τοῦ σώματος ἕξεις καὶ ἰδέαι, « les habitudes & formes du corps. » Le τὰ εἴδεα τῶν ἀνθρώπων du Livre II. *Prorrhet.* ſignifie la nature particuliere, l'habitude ou la conſtitution de chaque perſonne, ſoit qu'on tienne ces modifications de la coutume ou du tems. Galien ſe ſert dans ce cas du mot σχέσις. Εἶδος ſe prend auſſi pour *res*, choſe, pour les ingrédiens qui entrent dans une compoſition, comme dans le Livre II. *de Natura muliebri*, ὄξος σὺν τοῖς εἴδεσι ἢ οἶνον, « mêler du vinaigre ou du vin avec ces « choſes; » c'eſt-à-dire, avec les baies de genievre, la ſauge & d'autres ingrédiens. Galien rend, *Comm.* 1. & 2. *in Lib.* κατ' ἰητρ. εἴδη, par « eſpeces; » & il n'eſt pas poſſible de rendre le τὰ εἴδεα τῶν πυρετῶν, du troiſieme Livre des *Epidémiques*, autrement que par les différentes eſpeces de fievre.

E J E

EJECTIO, *déjection*. Ce mot en Medecine eſt ſynonyme à *Excretio*.

E I L

EILAMIDES, εἰλαμίδες, de εἰλέω, *envelopper*; les meninges ou membranes du cerveau, qui ſont la pie-mere & la dure-mere.

EILEMA, εἴλημα, de εἰλέω, *former des circonvolutions*. Hippocrate entend par ce terme, *Lib. de Flatibus*, les circonvolutions douloureuſes causées dans les inteſtins par des flatulences. Il ſe rend auſſi quelquefois par *involucrum*, ou *couverture*.

EILEON, εἰλεὸν, de εἰλέω, faire des circonvolutions; l'*ileum*, un des inteſtins. Telle eſt la ſignification que Gorræus donne à ce mot: mais je ne me rappelle point de l'avoir jamais rencontré dans aucun Auteur Grec.

EILEOS, εἴλεος, de εἰλέω, faire des circonvolutions; *la Paſſion iliaque*. Voyez *Iliaca paſſio*.

EILETHERES, εἰληθερὴς, de ἥλιος, *ſoleil*, & de θέρω, *échauffer*; échauffé par le ſoleil. Hippocrate, *de Morbis, Lib. II.*

E I R

EIRION, ἔριον, *laine*. Voyez *Lana*.

EIROS, εἶρος. Il y en a qui ont ſuivi l'interprétation d'Erotien, & qui rendent ce mot par le contour d'une tumeur skirrheuſe à la rate. D'autres lui font ſignifier une affection maladive de tout le corps: mais Erotien, auquel les premiers ont prétendu ſe conformer, rejette l'une & l'autre acception, & dit que *eiros* ſignifie dans Hippocrate une eſpece de fievre. Au reſte, ce mot ne ſe rencontre point dans tout ce que nous poſſédons des Ouvrages d'Hippocrate.

E I S

EISBOLE, εἰσβολὴ, de εἰς, *dedans*, & de βάλλω, *jetter*. Ce terme ſignifie proprement *injection*: mais on le prend quelquefois pour irruption, & même pour une attaque ſubite de maladie, ou l'apparition d'un paroxyſme particulier.

EISPNOE, εἰσπνοὴ, de εἰς, *dedans*, & de πνέω, *reſpirer*; *inſpiration*.

E L A

ELA-CALLI; nom d'un arbriſſeau qui croît dans quelque contrée des Indes Orientales: il aime les lieux ſabloneux, & s'éleve à deux fois la hauteur de l'homme. On broie l'écorce de ſa racine, & on la fait prendre dans de l'eau, où l'on a lavé ou fait bouillir du riz, dans les hydropiſies. Ce remede paſſe pour fort innocent, ce dont M. Ray s'étonne avec juſte raiſon; cette plante étant pleine d'un lait acre & cauſtique. Il eſt vrai que ce lait pris avec le beure dans lequel on la fait bouillir, eſt un cathartique doux & tempéré. Ses feuilles ſéchées ſur le feu, provoquent les urines. Le bain ou la vapeur de leur décoction, tend à calmer les douleurs, en quelque partie que ce ſoit. Le ſuc exprimé des feuilles grillées ou chauffées, diſtilé dans les oreilles, en guérit le mal. Appliqué aux yeux, il en diſſipe les taches. Si on s'en lave le corps, il contribuera beaucoup à guérir les enflures aux parties naturelles. Ray, *Hiſt. Plant.*

ELÆAGNUS CORDI; nom du *Gale frutex odoratus ſeptentrionalium*. Voyez *Gale*. Mais, ſelon Miller, l'*elæagnus* n'eſt autre choſe que l'*oleaſter*, ou l'*olivier ſauvage*.

ELÆOMELI, ἐλαιόμελι, de ἔλαιον, *huile*, & de μέλι, *miel*.

L'*elæomeli*, qui est une huile plus épaisse que le miel, & douce au gout, coule du tronc d'un arbre à Palmyre, contrée de la Syrie. Deux cuillerées de cette huile prises dans une bémine d'eau, évacuent par les selles les humeurs crues & bilieuses : mais les malades qui ont recours à ces remedes, sont attaqués d'engourdissement, & perdent leurs forces ; cependant il ne faut pas se laisser épouvanter par ces symptomes. Lorsqu'ils sont dans cet état, il faut avoir soin de les tenir éveillés : il n'y a point de danger, si on ne les laisse point tomber dans un sommeil profond.

On tire aussi cette huile des bourgeons oléagineux de cet arbre. La meilleure de cette espece est celle qui est vieille, épaisse, grasse & claire. Elle est échauffante de sa nature. Si on l'applique sur les yeux en forme d'onguent, elle contribuera à les éclaircir. On s'en sert aussi dans la lepre & dans les affections des nerfs. DIOSCORIDE, *Lib. I. cap.* 34.

Hermolaus Barbarus dit dans son Commentaire sur le premier Livre de Dioscoride, que l'*elæomeli* est la même chose que la manne dont il est question dans l'Ecriture, & que ces deux substances ne different qu'en ce que l'*elæomeli* est employé comme remede, & que la manne pouvoit servir d'aliment.

ELÆON, ἔλαιον, *huile*. Voyez *Oleum*.

ELÆO-SACCHARUM, de ἔλαιον, *huile*, & de σάκχαρ, *sucre*. L'*elæo-saccharum* est en Pharmacie un mélange d'huile distilée avec le sucre.

Les Chymistes n'eurent pas plutôt appris aux Medecins que l'esprit qui réside dans les huiles essentielles possédoit sous un petit volume toutes les propriétés particulieres à une plante, que ceux-ci ne manquerent pas de concevoir qu'ils auroient entre leurs mains un remede excellent, s'ils trouvoient un moyen de s'en servir avec sûreté, & d'empêcher que la ténacité onctueuse de ces huiles ne donnât lieu à leur adhésion aux parties; car comme elles ne sont pas moins acres que ténaces, il y auroit tout lieu de craindre qu'en les employant telles que la Chymie les donne, elles ne causassent des inflammations. Ils se mirent donc à chercher un moyen de rendre ces huiles miscibles avec l'eau, & de porter leur action uniformément dans les endroits où elle étoit nécessaire. Ils trouverent dans le sucre ce dont ils avoient besoin.

Broyez-donc une once de sucre sec, & la réduisez en une poudre impalpable dans un mortier de verre, avec un pilon de verre. Versez dessus peu à peu une dragme ou une demi-dragme d'huile essentielle, selon que cette huile sera plus ou moins ténace. Continuez ce mélange jusqu'à ce que l'huile soit parfaitement unie avec le sucre. Comme elle répand ordinairement une odeur qui s'étend à une grande distance, on observera de presser l'opération, & de couvrir le mortier avec un morceau d'étoffe qui enveloppera en même-tems ce pilon. Si l'on ajoute un peu de blanc d'œuf frais au sucre, tandis qu'on le broie & qu'on y mêle l'huile essentielle, cette huile en deviendra beaucoup plus aisément miscible : mais d'un autre côté le mélange se gardera moins, & deviendra plutôt rance. Le sucre qui n'est autre chose qu'un savon très-pur ou qu'un vrai sel essentiel huileux, divise la glutinosité de l'huile, se mêle & s'insere entre ses principes, les unit fortement aux siens, & forme sur le champ un savon qu'on délaie facilement avec l'eau, & qui est très-propre aux usages de la Medecine.

Quoique ce mélange n'ait pas toute la perfection d'un vrai savon ou d'un vrai sel essentiel, cependant il suffit dans cet état pour l'usage, & il n'y a aucun inconvénient à craindre de la part du sucre ; car quoiqu'on ait accusé le sucre d'être mal-sain, comme cette accusation n'est encore fondée sur aucune preuve, on peut la regarder comme fausse. Au contraire, ce qui se mêle parfaitement avec l'eau & fermente avec le vin, doit être regardé comme un sel merveilleux. Mais ce qu'il y a de singulier & de surprenant, c'est que ce sel paroît oléagineux & parfaitement inflammable ; d'où l'on peut conclurre que c'est une substance qui tient & de l'huile & du sel.

Si les *elæo-saccharum* sont bien préparés, bien séchés, & mis dans des vaisseaux de verre propres, & exactement fermés avec des bouchons de la même matiere, ils s'y conserveront long-tems sans rien perdre de leur perfection. On a donc un moyen très-commode de transporter d'un lieu dans un autre des remedes fort efficaces, de les faire voyager, & de les avoir tout prêts dans l'occasion. Il n'est question que de jetter un peu d'*elæo-saccharum* dans un verre de vin. On peut encore préparer un *elæo-saccharum* en broyant un sel alkali fixe, & en formant avec ce sel broyé une espece de savon par le moyen de l'huile essentielle. Mais les alkalis détruisent les propriétés agréables des huiles essentielles, & alterent leur gout & leur odeur naturelle. D'ailleurs, ces *elæo-saccharum* se dissoudroient à l'air, & perdroient facilement toute leur vertu : ainsi il faut s'en tenir à la premiere méthode. Les Medecins ont en elle un moyen de préparer un remede excellent. Si l'on dissout, par exemple, l'*elæo-saccharum* de mente dans l'eau de mente distilée ; si on fortifie le mélange avec l'esprit de mente, & si on l'adoucit ensuite avec le sirop de la même plante, on aura dans cette préparation toutes les propriétés de la mente.

REMARQUES.

Ceci démontre la vertu savoneuse du sucre ; c'est par elle qu'il rompt & divise la glutinosité des huiles, comme s'il y avoit eu une fermentation entre eux, sans diminuer toutefois leur vertu particuliere. Elles en sont même aiguisées. C'est ce qu'avoient pressenti les Anciens, qui faute de sucre se servoient de miel; & mêloient leurs huiles avec ce dernier. Nous pouvons aussi conjecturer de-là quel est l'effet du sucre dans le corps : il est évident qu'en se délayant avec les humeurs naturelles, il fournit une lessive savoneuse, capable de dissoudre dans le cours de la circulation les substances onctueuses & visqueuses. Il tend à dissoudre le phlegme, loin d'en engendrer : il ne doit donc point se tourner en bile, ni par conséquent augmenter cette humeur, mais l'éclaircir, la diviser & la rendre plus fluide. S'il y a quelque mauvais effet à craindre de sa part, c'est qu'à force de dissoudre les huiles il ne cause la maigreur, ou qu'à force d'atténuer il n'affoiblisse & ne relâche les parties ; d'où il s'ensuit qu'il pourroit être nuisible aux enfans noués & aux scorbutiques. Quoiqu'il en soit, cette production de la nature & de l'art est très-singuliere, ainsi que nous l'avons marqué ci-dessus ; car elle se dissout entierement dans l'eau, se fond dans le feu, donne des crystaux parfaits ainsi qu'un sel parfait, est évidemment fixe, & rend un esprit acide & pénétrant, en la distilant dans un vaisseau fermé ; elle est totalement inflammable dans un feu ouvert ; elle fermente & se convertit en un vin fort, dont on tire un alcohol, & se transforme enfin en un vinaigre très-piquant.

Si l'on nous dit que c'est un sel, nous demanderons pourquoi elle s'enflamme sur le feu ; si l'on prétend que c'est une huile, qu'on nous explique pourquoi elle crystallise ; si on en fait un sel essentiel, ce sera sa fermentation qui deviendra embarrassante. Il n'y a donc peut-être dans toute la nature que ce seul corps en qui toutes ces propriétés soient réunies. BOERHAAVE, *Chymie*.

ELAMBICATIO ; méthode d'analyser les eaux miné-

rales & d'en connoître les propriétés. Castelli, d'après *Fallope*.

ELANULA, *alun* anſſi dur qne le fer.

ELAPHICON ou ELAPHOBOSCUM. Oribase, *Medic. Lib. I.* Voyez *Elaphoboſcum*.

ELAPHOBOSCUM, de ἔλαφος, *cerf*, & de βόσκω, *ſe nourrir*. C'eſt le *ſiſarum Germanorum*.

ELAPHOS, ἔλαφος, *cerf*. Voyez *Cervus*.

ELAPHOSCORODON. Voyez *Ophioſcorodon*.

ELAPS, ἔλαψ; nom d'un ſerpent dont Aëtius fait mention, *Tetrab. IV. Serm.* 1. *cap.* 32. Sa morſure produit quelque choſe de ſemblable à la paſſion iliaque. Aëtius dit, qu'elle ne demande point d'autres remedes que ceux qu'on emploie ordinairement contre la morſure des autres animaux venimeux, entre leſquels toutefois il faut préférer aux autres ceux qui calment les tranchées & provoquent les urines.

ELAQUIR, *vitriol rouge*. Rulann.

ELAS MARIS, *plomb calciné*. Johnson.

ELASIS, ἔλασις, de ἐλαύνω, *pouſſer* ou *repouſſer*. Voyez *Elaſticitas*.

ELASMA, ἔλασμα, de ἐλαύνω, *pouſſer*; une lame ou une plaque de quelque eſpece que ce ſoit. Ce mot ſignifie auſſi la cannule d'une ſeringue.

ELASTICITAS, *élaſticité*. Ce terme eſt fréquemment employé dans les Ouvrages des Philoſophes modernes; il vient de ἐλαύνω, *pouſſer* ou *repouſſer*; il déſigne la faculté qu'ont les corps naturels de ſe remettre d'eux-mêmes dans l'état & dans les dimenſions qu'ils avoient perdus par l'action de quelqu'autre corps qui leur avoit été appliqué. C'eſt par leur *élaſticité* qu'une verge ou un arc pliés reprennent la forme qu'ils avoient, avant qu'une force extérieure les comprimât. C'eſt par leur *élaſticité* que les arteres diſtendues par l'impulſion du ſang ſe reſſerrent & reprennent la même forme & le même diametre qu'elles avoient avant la diſtenſion. Ceux qui ſe ſentent plus de gout à chercher les cauſes de l'*élaſticité*, qu'à s'inſtruire de l'art de guérir les maladies, n'ont qu'à recourir aux écrits des Philoſophes Cartéſiens & Newtoniens, ils y trouveront ſur cette matiere beaucoup de choſes dites, & peut-être peu de ſatisfaiſantes. Voyez *Strictura* & *Laxitas*.

ELATE, ἐλάτη, *ſapin*. Voyez *Abies*.

ELATER. Voyez *Elaſticitas*.

ELATERION, ἐλατήριον, de ἐλαύνω, *agiter*; *elaterium*. On donne ce nom en général à tout remede purgatif, mais en particulier à ceux d'entre les purgatifs, qui agiſſent avec violence. On l'a tranſporté au concombre ſauvage & aux préparations qui s'en font. Il ſe trouve fréquemment dans les écrits d'Hippocrate, où il ſe prend pour un remede appliqué à l'extérieur & d'une nature déterſive & digeſtive. Il eſt vraiſſemblable qu'il s'agit d'un uſage intérieur, lorſqu'à propos de remedes violens on ſe ſert de l'expreſſion τὰ ἐλατήρια. Hippocrate preſcrit dans la cinquieme Section du ſixieme Livre de ſes *Epidémiques*, du lait de chevre ou de femme, qui auront mangé de l'*elaterium* ou du concombre ſauvage, lorſqu'on a à purger un enfant. Il paroît, qu'*elaterium* ſignifie dans cet endroit, l'hellébore blanc, dont les chevres ſe repaiſſent.

Voici les caracteres de l'*elaterium* ou du concombre ſauvage.

Ses feuilles & ſes branches ſont ſans vrilles; ſon fruit eſt épineux; il créve, & ſes ſemences ſont portées en l'air par une force élaſtique conſidérable; ſon ſuc agit avec beaucoup de violence. Boerhaave, *Index alt. Plant. Part. II. p.* 77.

Elaterium, Officinarum, cucumis ſylveſtris aſininus dictus, Boerh. Ind. A. 2. 77. *Cucumis agreſtis*, Offic. *Cucumis agreſtis ſive aſininus*, Park. Theat. 161. *Cucumis ſylveſtris, ſive aſininus*, J. B. 2. 248. Chab. 135. Raii Hiſt. 1. 647. *Cucumis aſininus*, Ger. 766. Emac. 912. *Cucumis ſylveſtris aſininus dictus*, C. B. Pin. 314. Tourn. Inſt. 104. Elem. Bot. 87. Hiſt. Oxon. 2. 33. *Cucumis, elaterium, Rivini*, Rupp. Flor. Jen. 41. *Guarerva-oba, ſive cucumis aſininus*, Piſ. 264. *Concombre ſauvage*.

Cette plante pouſſe pluſieurs tiges rudes, qui rampent à terre; ſes feuilles ſont placées ſur de longs pédicules velus; elles ſont aſſez larges, verdâtres en-deſſus, blanchâtres en-deſſous, un peu triangulaires, dentelées par les bords, rudes & velues. Ses fleurs croiſſent ſur l'embryon du fruit; elles ſont beaucoup plus petites que les fleurs dn concombre des jardins; elles ſont d'une ſeule feuille, d'un jaune pâle & diviſées en cinq ſegmens. Le fruit eſt de la groſſeur d'une bonne olive; il eſt tout couvert de pointes qui n'offenſent point; il eſt plein d'un ſuc pulpeux où ſont contenues pluſieurs graines ovales & brunes; ſi on le touche on qu'on le preſſe doucement lorſqu'il eſt mûr, il ſe détache, créve par ſon extrémité, & s'éleve à une grande hauteur. On ſeme cette plante dans les jardins; elle fleurit en Juillet, & ſon fruit eſt mûr en Septembre.

Cette plante eſt un purgatif très-violent; l'*elaterium* de nos Droguiſtes n'eſt autre choſe, que la fécule de ſon ſuc exprimé; c'eſt un des cathartiques les plus forts que nous ayons; il chaſſe par haut & par bas avec impétuoſité les humeurs aqueuſes & ſéreuſes; on s'en ſert avec un ſuccès particulier dans les hydropiſies, lorſque les inteſtins ne ſont point attaqués; il force les regles à paroître, il tue le fœtus dans la matrice, & ne doit par conſéquent être adminiſtré que par une main habile. Miller, *Bot. Offic.*

Quant à la durée de l'*elaterium*, Théophraſte nous aſſure en avoir vu entre les mains d'un Medecin d'une véracité non-ſuſpecte, qui avoit plus de deux cens ans & qui poſſédoit encore toute ſa force; enſorte que cette drogue devoit être connue long-tems avant Hippocrate, puiſque le Théophraſte dont il s'agit parut peu de tems après ce pere de la Medecine.

Voici la maniere dont Dioſcoride veut que l'on prépare l'*elaterium*.

« Choiſiſſez, dit-il, *cap.* 155. *Lib. IV.* entre les concombres ſauvages, ceux qui crevent lorſqu'on les touche & rendent le ſuc qu'ils contiennent. Tenez-les pendant une nuit & un jour ſur un crible fort large poſé ſur un vaiſſeau dont il couvrira l'orifice. Prenez alors un couteau, percez-en les concombres les uns après les autres; tirez-en le ſuc & le faites paſſer à travers le crible placé ſur le vaiſſeau. Prenez avec les mains & paîtriſſez la partie charnue adhérente au crible & faites-la paſſer pareillement. Verſez le ſuc exprimé dans un autre vaiſſeau. Quant au marc, remettez-le ſur le crible, lavez-le avec de l'eau pnre, exprimez-en ce qui peut y reſter de ſuc, & le jettez enſuite. Remuez & battez le ſuc que vous avez mis à part dans un baſſin; couvrez ce baſſin avec un linge, & l'expoſez au ſoleil. Lorſque la coagulation commencera à ſe faire, vous verrez de l'eau flotter au-deſſus du ſédiment, & des concrétions écumeuſes ſe former à la ſurface de cette eau. Otez cette eau & ces concrétions, & continuez de procéder ainſi tant qu'il ſe formera de l'eau & des concrétions nouvelles. Après qne vous aurez enlevé exactement toutes les concrétions & ſéparé goutte à goutte l'eau dn ſédiment, mettez ce ſédiment dans un mortier, battez-le & faites-en de petits gâteaux. Il y en a qui pour avoir l'*elaterium* plus commodément & en plus grande quantité, couvrent la terre de cendre, forment dans cette cendre une cavité, couvrent le tout avec un linge triplé, verſent ſur ce linge l'*elaterium* avec ſon humidité, laiſſent l'humidité paſſer dans le linge & ſe diſſiper, & font du reſte lorſqu'il eſt ſec, des gâteaux, ainſi que nous l'avons dit ci-deſſus. D'autres ſe ſervent d'eau de mer mêlée avec de l'eau fraîche, pour laver la maſſe d'*elaterium* qui leur vient « par

«par cette préparation, quelques-uns la lavent à plusieurs reprises & font la derniere lotion avec du vin doux. L'*elaterium* le meilleur est celui qui est blanc, modérément humide, uni, amer au gout & qui s'enflamme pour peu qu'on le tienne exposé à une chandelle allumée. Celui qui est poracé, rude, chargé, pesant & plein de parties récrémentitielles, est mauvais. Il y en a qui pour lui donner de la blancheur & le rendre doux & uni, le mêlent avec l'amydon. Il conserve sa vertu purgative pendant dix ans. La dose la plus forte qu'on en puisse donner est une obole, c'est-à-dire, environ douze grains; la plus petite une demi-obole, (c'est-à-dire, environ six grains); deux aréoles, (c'est-à-dire, quatre grains) suffisent pour les enfans. Il est dangereux de l'ordonner à plus grande dose; il évacue la bile & le phlegme, par le vomissement & par les selles; ceux qui seront tourmentés d'une difficulté de respirer, se sentiront considérablement soulagés par les évacuations qu'il procurera. Si l'on veut qu'il agisse particulierement par les selles, il faut y ajouter une quantité double de sel & autant de moutarde qu'il en faut pour colorer la masse, faire des pilules de la grosseur d'un ers, & faire boire un verre d'eau chaude au malade après qu'il aura pris ces pilules. Si l'on veut qu'il agisse par le vomissement, il faut le délayer dans de l'eau, y tremper une plume & en frotter fréquemment les parties qui sont sous la langue. Mais si le malade vomit difficilement, on le dissoudra dans de l'huile ou dans de l'onguent d'iris; & l'on s'en servira, ainsi que nous venons de dire, observant de ne point laisser endormir le malade. Si les évacuations qu'il procurera par les selles sont trop fortes & trop violentes, on fera prendre fréquemment au malade du vin mêlé avec de l'huile, car ce symptome cessera si l'on parvient à exciter le vomissement. Si le vomissement au contraire est trop fréquent, on ordonnera de l'eau froide, du polenta, (ἄλφιτον) de l'oxycrat, des pommes & toutes les substances capables de fortifier l'estomac. L'*elaterium* en forme de pessaire provoque les regles & tue le foetus. Injecté par les narines avec du lait, il fait cesser les maux de tête les plus opiniâtres & éloigne l'épilepsie. On s'en sert avec succès dans les esquinancies; pour cet effet on en fait un onguent avec de la vieille huile, du miel ou du fiel de boeuf. Une dragme de la racine de concombre des jardins réduite en poudre & prise dans l'hydromel, excite le vomissement. Si l'on veut vomir après souper & que le vomissement soit léger & peu incommode, deux oboles, (c'est-à-dire, vingt-quatre grains,) de cette racine en poudre, seront une dose suffisante. »

L'*elaterium* est un des plus violens hydragogues que nous ayons en Medecine. Ce concombre sauvage differe principalement du concombre domestique par la petitesse de son fruit, qui n'est que de la grosseur d'une olive d'Espagne, à laquelle il ressemble assez d'ailleurs par sa figure. Quand il est mûr il se détache de son pédicule au moindre vent & au simple toucher, & darde sa graine avec violence aux environs de son terrein. C'est de-là qu'il a été appellé *elaterium, qui chasse avec force*: mais ce nom est demeuré surtout à un extrait que les anciens faisoient de son fruit, & peut-être est-ce de-là qu'il a passé dans Hippocrate à tous les purgatifs violens.

Dans l'intention de rendre plus doux & plus praticables les remedes tirés de cette plante, M. Boulduc l'a travaillée de toutes les manieres que l'art a pu lui fournir & qui ont été expliquées plus en détail dans les volumes précédens à l'occasion d'autres purgatifs. Il a trouvé dans le cours de ses expériences, que cette plante n'a presque pas de principes sulphureux, parce que l'eau-de-vie & l'esprit de vin n'agissent presque pas sur elle, & que ce qu'ils en tirent ne sont même que des sels qui ont été dissous & entraînés, non par le soufre de ces dissolvans, mais par le phlegme qu'ils conservent toujours. Le concombre sauvage n'a donc que des parties salines, en quoi consiste sa vertu; & comme c'est un fort purgatif, il en faut conclurre que les sels sont aussi propres à cet effet que les soufres, auxquels cependant on l'attribue plus ordinairement.

M. Boulduc s'est confirmé dans la pensée que les sucs tirés par expression ont moins de vertu que les décoctions ou infusions. Dans la premiere maniere d'opérer, on laisse comme inutile un marc qui ne l'est pourtant pas, & qui contient des principes de la plante dont l'union avec les autres feroit nécessaire ou pour les corriger ou pour les fortifier. Par la seconde maniere, on tire tout également; & même quand le mixte peche en force & en acreté, les principes unis & liés ensemble que l'on tire, sont ce qui s'est pu détacher plus aisément & ce qui a été le plus doux.

Après avoir tourné la plante de tous les sens & par différentes sortes d'opérations, tantôt la prenant avec toutes ses parties, tantôt n'en prenant que quelques unes; enfin M. Boulduc est parvenu à faire de la racine seche par une simple décoction un extrait préférable à celui qui seroit fait de toutes les autres parties &, qu'il a reconnu par expérience pour un hydragogue puissant. La dose en est depuis vingt-quatre jusqu'à trente grains, joint à quelques grains de mechoacan ou de rhubarbe, & de sel d'absinthe, incorporés avec l'extrait de genievre.

Comme les fruits du concombre sauvage ne murissent que les uns après les autres, il falloit les prendre au moment précis, pour ainsi dire, qui précédoit leur maturité parfaite, parce qu'un moment plus tard ils tomboient & dardoient leurs graines, ce qui les rendoit inutiles.

M. Boulduc juge que la maniere dont les Anciens préparoient l'*élaterium*, devoit être fort pénible, si elle n'étoit quelque chose de plus. Toujours est-il qu'il y a long-tems qu'elle est perdue. Il a tâché de la renouveller en partie; il a conservé ce qu'elle avoit d'essentiel, & il est parvenu à faire un *élaterium* aussi bon que celui des Anciens, & même meilleur; puisqu'au poids de six grains, il purge bien & sans violence; il faut le joindre à quelque poudre de rhubarbe & à quelque sel alcali.

Mais l'*élaterium* le plus simple qu'il soit possible, est celui qu'il a fait, dans la pensée que la plupart des bons remedes végétaux sortent tous préparés des mains de la nature; il a fait secher des fruits de concombre sauvage, les a pulvérisés avec leurs graines, & il a trouvé que c'étoit là un fort bon hydragogue. *Histoire de l'Académie Royale des Sciences, an. 1719. p. 44.*

La racine & le suc épaissi sont les principales parties, si non les seules du concombre sauvage, dont on fasse usage en Medecine. Son suc préparé d'une certaine maniere s'appelle *élaterium*. Les Anciens ont fait mention de deux especes d'*élaterium*; l'un qu'on pourroit appeller l'*élaterium* de Théophraste, & qu'on faisoit, selon toute apparence, avec la substance la plus intérieure de la pulpe du fruit; & l'autre qui est l'*élaterium* de Dioscoride, ne se faisoit qu'avec les parties fluides & blanchâtres: c'est pourquoi Mesué le regardoit comme le meilleur. L'*élaterium* de Théophraste étoit verd, & celui de Dioscoride blanc. Le premier n'agissoit pas si fortement de la moitié, soit par le vomissement, soit par les selles que le second. Il ne falloit qu'un grain de celui-ci dissous dans quelque liqueur, pour purger fortement les personnes d'une constitution foible. Ce remede passoit pour avoir la vertu d'emporter les humeurs aqueuses & visqueuses amassées aux environs des articulations. Le suc de la racine de concombre sauvage produit les mêmes effets; c'est pourquoi on la fait si souvent entrer dans les clysteres, dans les emplâtres, & dans les cataplasmes qu'on applique sur les parties affectées, dans les douleurs de la sciatique. Si on la fait bouillir avec de l'absinthe dans de l'eau & de l'huile, & qu'on s'en bai-

gne fréquemment les tempes, il dissipera les migraines invétérées ; on peut encore employer en pareils cas ses feuilles & ses racines battues ensemble & appliquées en cataplasme. Le suc de la racine injecté dans les narines avec du lait, passe pour avoir la même vertu. On dit que mêlé avec de la fiente de bouc, & appliqué en emplâtre, il discute puissamment les enflures & les tumeurs dures. Mesué nous assure, que le suc non-seulement du fruit, mais encore de la racine, & que la décoction de l'un & de l'autre, prise en boisson soulagent dans l'hydropisie, dans la jaunisse & dans toutes les obstructions du foie ou de la rate. Dans la cure de l'hydropisie, Dioscoride veut, que l'on broye une demi-livre de racine de concombre sauvage dans les trois quarts d'une pinte de vin fort, & qu'on fasse prendre pendant trois ou quatre jours, trois onces de cette préparation, jusqu'à cet que la maladie cesse; ce qui arrivera sans causer le moindre ravage dans l'estomac. Quelques grains d'*elaterium* mêlés avec la conserve de roses produiront le même effet, selon Castor Durantes. La racine mise en poudre & mêlée avec du miel dissipera les meurtrissures. Bouillie ou broyée dans du vinaigre, elle guérira les dartres farineuses, & dissipera les rides & les taches de rousseur. Séchée elle nettoyera la peau du visage de toute écaille, & emportera les restes difformes des cicatrices, si l'on en croit Dioscoride. Le suc des feuilles distilé dans les oreilles sera bon contre le tintement, les douleurs qui affectent cet organe, & même contre la surdité : la décoction de sa racine fera cesser le mal de dent, en en lavant la dent qui le cause. La poudre de sa racine mêlée avec le miel déterge, incarne & fait cicatriser les plaies & les ulceres invétérés. On substitue assez communément chez nos Apothicaires la racine de concombre sauvage à celle de coloquinte; cette derniere étant plus rare que la premiere.

Voici la maniere dont Lemery veut que l'on prépare l'*élaterium*. On entend par *élaterium*, dit-il, le suc du concombre sauvage, aussi-tôt qu'il en est extrait : mais comme on ne peut le conserver dans cet état pendant un tems considérable, on le préparera de la maniere suivante.

Broyez des concombres sauvages mûrs dans un mortier de marbre ou de pierre, laissez en digestion à froid pendant quatre ou cinq heures, faites-les chauffer & en exprimez le suc avec un linge. Mettez ce suc dans un vaisseau de terre ou de verre, laissez évaporer l'humidité jusqu'à ce que ce qui reste ait la consistance d'un extrait, & puisse être mis en pilules ; vous aurez alors ce qu'on entend par *élaterium*. Il y en a qui laissent reposer le suc pendant quelque tems, qui en séparent les feces, qu'ils font sécher au soleil, & qu'ils appellent *élaterium*. D'autres jettent ces feces & donnent au suc dépuré la consistance d'un extrait. Quant à moi, je pense, qu'on obtiendra plus parfaitement les propriétés du concombre sauvage sans cette dépuration.

L'*élaterium* évacue puissamment par les selles, le phlegme épais, les humeurs séreuses & mélancoliques. On s'en sert dans les apoplexies, les léthargies, les hydropisies & les maladies hypocondriaques. La dose est depuis trois grains jusqu'à un demi-scrupule. Il faut laisser en digestion pendant quelques heures les concombres broyés, afin que leurs parties visqueuses étant raréfiées, on en puisse extraire plus facilement le suc.

M. Soame rapporte d'après les *Observations* de Reusner, publiées par Velschius, qu'un Empirique avoit coutume de donner aux hydropiques deux pilules de la grosseur d'un poids chiche, composées de farine de froment & de suc de concombre sauvage, & qu'après l'évacuation abondante d'eaux, que ces pilules procuroient, il faisoit laver les jambes du malade avec la décoction des tiges, ce qui déterminoit la matiere en bas ; qu'ensuite il donnoit une seconde dose de ces pilules ; & qu'il opéroit par ce moyen un grand nombre de cures. RAY, *Hist. Plant.* p. 648.

L'*élaterium* suppose beaucoup de circonspection dans ceux qui en font usage, surtout par rapport à la dose ; c'est trop d'un scrupule & demi. Il est rare, qu'on en ordonne à la fois plus de cinq grains.

ELATINE MAS, nom du *linaria hirsuto folio subrotundo, flore ex herbido flavescente.*

ELATINE, FŒMINA, nom du *linaria hirsuto folio, acuminato, in basi auriculato, flore luteo minimo.*

ELATINUM OLEUM, ἐλάτινον ἔλαιον, nom d'une huile dont on trouve la description dans Dioscoride, *Lib. VII. cap.* 54.

ELE

ELECTIO, *Choix*. Quelques Auteurs font du *choix* une partie de la Pharmacie. Cette partie consiste à connoître les différentes plantes, qui composent la matiere médicale, & à distinguer entre les drogues les bonnes d'avec les mauvaises. Quant à la doctrine des purgatifs électifs, voyez l'article *Cathartica*.

ELECTRODES, ἠλεκτρώδης, de ἤλεκτρον, *ambre* ; épithete qu'Hippocrate donne *Epid.* 4. aux selles qui sont luisantes comme l'ambre.

ELECTRUM, ἤλεκτρον, *ambre*. Voyez *Ambra*.

ELECTUARIUM, *Electuaire* ; forme sous la quelle on réduit assez fréquemment les préparations pharmaceutiques, tant officinales, qu'extemporanées. On peut considérer l'*électuaire* comme un certain nombre de bols fondus ensemble, & rendus tant soit peu plus mous par l'addition d'une quantité suffisante de conserve ou de sirop. Lorsque l'*électuaire* a très-peu de consistance, on lui donne quelquefois le nom d'opiat. On peut appliquer à l'*électuaire* toutes les loix que nous avons proposées sur la préparation du bol. Voyez *Bolus*.

Les observations les plus importantes à faire sur la préparation des *électuaires* officinaux, c'est de n'y point faire entrer des ingrédiens, dont les qualités soient opposées, qui se nuisent l'un à l'autre, ou qui soient sujets à perdre leur vertu naturelle en demeurant longtems sous cette forme ; & de lui donner une consistance capable de tenir des ingrédiens de différente pesanteur dans un mélange uniforme. Ainsi l'on se gardera bien de faire entrer des acides ou des choses qui tournent à l'acide dans un *électuaire*, dont les poudres testacées, ou d'autres substances d'une nature alcaline seront des ingrédiens ; parce qu'il ne manqueroit pas d'y avoir fermentation : d'ailleurs leur pesanteur relative exigeroit une consistance plus grande, que ne la peut donner un sirop, pour les tenir dans un mélange uniforme. C'est parce que la confection hyacinthe péchoit en ces deux choses, qu'on l'a bannie de la Pharmacopée du Collége de Londres. En effet, des ingrédiens testacés & terreux s'y trouvoient unis avec le sirop de limon. De toutes les choses les moins propres à être réduites sous cette forme ; ce sont sans contredit celles qui constituent ces compositions astringentes ; parce que la rudesse ou aspérité dans laquelle consiste l'astringence se dissipe dans l'état d'humidité ; & conséquemment les ingrédiens revêtus de cette propriété en deviennent moins propres à produire l'effet qu'on en attendoit. Rien ne démontrera mieux la vérité de ce que nous avançons, que la comparaison du diascordium vieux, ou de la vieille conserve de roses rouges, avec de la nouvelle.

La principale différence qu'il y a entre les *électuaires* extemporanés & les officinaux ; c'est qu'on ne doit faire entrer dans ces derniers que des ingrédiens capables de demeurer unis long-tems sans s'altérer ; au lieu que dans les premiers cette condition est assez indifférente ; la seule à laquelle on doit s'attacher, c'est de n'y faire entrer que des ingrédiens qui tendent tous à produire l'effet qu'on attend de l'*électuaire* ; ainsi on peut joindre les conserves aux poudres testacées, aux préparations d'acier, & à d'autres semblables : ce mélange qui ne manqueroit pas de fermenter & de se gâter, si on le gardoit pendant quelques jours, sera fort bon pour l'usage actuel.

Lorsqu'on ordonnera quelques *électuaires* extemporanés, & que l'on voudra qu'ils puissent se conserver pendant quelques jours, il y aura des précautions à prendre. Si l'on ne délaye des ingrédiens légers qu'avec des sirops ; l'espace d'un jour suffira pour dessécher le mélange ; en sorte qu'on ne pourra l'employer sans humecter de rechef. On tombe souvent dans cet inconvénient, lorsqu'il s'agit de mettre les écorces en *électuaire* ; & la seule raison que l'on puisse apporter pour en excuser la préparation de cette maniere, c'est la nécessité d'en avoir dans une dose légere & supportable ; car si l'on employoit autant de conserve qu'il en faudroit à l'*électuaire* pour l'entretenir dans la même consistance ; comme la quantité de la conserve doit toujours avoir un certain rapport avec celle de l'écorce ; on se trouveroit obligé d'employer une quantité considérable d'écorce. Les poudres testacées & très-pesantes feront un *électuaire* désagréable, sans l'interposition de quelque conserve. La conserve est donc un ingrédient nécessaire à cette forme : c'est à elle de servir de véhicule aux autres substances. La consistance qui convient à un *électuaire* doit être telle qu'on en puisse enlever une dose avec la pointe d'un couteau, ou d'un autre instrument ; & qu'on puisse la prendre avec facilité & sans dégout.

Une autre qualité très-importante dans un *électuaire*, c'est que le mélange des ingrédiens y soit uniforme, & que cette préparation soit le plus agréable à la vue qu'il soit possible. La maniere de la prendre rend cette précaution aussi nécessaire que celle qui concerne sa consistance. Comme les conserves sont assez communément épaisses, & assez fermes, pour paroître dures au palais, & comme elles sont sujettes à devenir plus épaisses & plus fermes encore, lorsqu'elles ont été gardées, & qu'elles sont candies ; il sera à propos, lorsqu'on voudra s'en servir dans la préparation d'un *électuaire*, de les passer à travers un tamis, avec une quantité de quelque sirop suffisant pour en faire une pulpe. S'il devoit entrer dans l'*électuaire* quelques-unes de ces substances qu'on a beau battre ou broyer, sans qu'elles deviennent pour cela aussi tenues, & aussi égales qu'on le desire, comme le blanc de baleine & autres semblables ; il faudroit pareillement les faire passer par un tamis avec la conserve, avant que d'ajouter les autres ingrédiens secs. Quant à la couleur, chose qui n'est point à négliger dans la préparation d'un remede, on peut la varier à l'infini, sans préjudicier à l'efficacité. Il ne faudroit pas laisser à l'éthiops ou à l'antimoine crud leur couleur naturelle ; parce qu'elle est d'un noir désagréable à la vue. Il en est donc de ces ingrédiens, ainsi que de la plupart des préparations d'acier, on en feroit des *électuaires* assez dégoutans. Mais ce n'est pas assez de savoir qu'il y a des choses capables de rendre un remede désagréable à la vue, il faut encore être instruit & de celles qui perdent la beauté de leur couleur dans le mélange, & de la maniere de la leur conserver. Le cinnabre, par exemple, qui est d'un fort beau rouge, cesse de plaire à la vue, si on le mêle avec des conserves brunes ou vertes : c'est tout le contraire si l'on choisit pour ce mélange des conserves de roses, ou de mûres de ronces ; surtout si elles ont été un peu acidulées avec l'esprit de soufre. La couleur de la conserve de roses est tellement embellie par un acide quel qu'il soit, qu'il ne faudra jamais les séparer, toutes les fois qu'ils pourront entrer dans un *électuaire*, sans nuire au but que l'on se proposera ; & il est fort rare de trouver des cas où ces deux ingrédiens ne puissent aller ensemble.

Il y a encore quelques observations importantes à faire sur la maniere de préparer un *électuaire* : elles concernent spécialement l'efficacité des drogues qu'on y fait entrer ; on ne doit jamais employer sous cette forme les cathartiques violens, parce qu'ils ne comportent pas assez de précision dans la dose. Ils doivent être par la même raison bannis des opiats. Les plus puissans d'entre les alexipharmaques, ceux qu'on ordonne communément dans les maladies aigues, ne doivent point être mis en *électuaire*. Un *électuaire* est donc un remede qu'on n'ordonne presque jamais dans ces vûes. Si l'on faisoit entrer dans un *électuaire* la plupart des drogues qui ne sont point faites pour cette forme, ce remede excederoit prodigieusement le prix ordinaire. Si l'on faisoit entrer le bésoard ou la poudre de Gascogne dans cette préparation, la valeur que lui donneroit l'Apothicaire passeroit pour une extorsion, inconvénient qu'il faut éviter autant qu'il est possible.

La quantité d'un *électuaire* extemporané, doit excéder rarement celle de trois onces ; de ces trois onces, il y en aura une & demie de conserve, deux dragmes de poudres ordinaires, avec une quantité suffisante de sirop : il n'y a que le cinnabre & quelques autres ingrédiens très-pesans qui fassent varier ces rapports. Lorsque le Medecin qui ordonne l'*électuaire* ne marque ni la quantité totale de l'*électuaire*, ni la dose particuliere de chaque ingrédient, l'Apothicaire prend pour quantité totale celle que nous avons indiquée, & pour dose particuliere des ingrédiens, celle que nous avons fixée. Si la quantité totale de l'*électuaire* est ordonnée plus grande ou plus petite que celle que nous avons supposée, les doses particulieres des ingrédiens seront toujours en même rapport avec celle que nous avons fixée ; elles seront deux fois plus grandes ou deux fois plus petites, trois fois plus grandes ou trois fois plus petites, &c.

Electuaire amer.

Prenez *d'épithym, une demi-once*,
de racine d'angélique, trois dragmes,
de gentiane, *de zédoaire*, & *d'acorus*, ou *jonc aromatique*, — *de chaque, deux dragmes* ;
de canelle, une dragme & demie,
de clous de girofle, *de macis*, *de muscade*, & *de safran*, — *de chaque, une dragme* ;
d'aloès, six onces,
de sirop de peau d'orange & de citron, &
de sucre, autant qu'il en faut pour faire un électuaire.

Electuaire de baies de laurier.

Prenez *des feuilles de rue séchées, dix dragmes*,
de semence d'anis, *de cumin*, *de livêche*, *d'origan*, *de carvi*, *de carottes sauvages*, *de persil*, *de poivre long & noir*, *de la mente sauvage*, *du jonc aromatique*, *des baies de laurier*, & *du castoreum*, — *de chaque, deux dragmes* ;

du sagapenum, une demi-once,
de l'opopanax, trois dragmes,
du miel clarifié, une livre & demie.

Réduisez en poudre tous ceux de ces ingrédiens qui le comporteront.

Faites dissondre les gommes dans du vin blanc, & faites du tout un électuaire.

Cet *électuaire* est fort vanté pour l'uniformité & l'efficacité de tous les ingrédiens qui le composent. On l'emploie avec beaucoup de succès dans tous les cas où l'on a besoin d'un carminatif, ou d'un hystérique; ce qui ne doit point étonner: car chacune des drogues de cet *électuaire* tend en particulier à produire ces deux effets: réunies les unes avec les autres, elles ne peuvent que se prêter un secours mutuel.

Toutes les fois que l'on fera entrer des gommes dans une préparation de la nature de l'*électuaire*, il sera à propos de les dissoudre dans autant de vin blanc qu'il en faut pour les passer, les mêler ensuite avec le miel précisément lorsqu'il sera chaud, & tamiser sur ce mélange les autres substances réduites en poudre. On ordonne l'*électuaire* que nous venons de décrire depuis une demi-dragme jusqu'à une dragme en bol, comme un remede extemporané. On n'y fait aucune addition, parce qu'il n'y a rien qui puisse l'améliorer.

Electuaire caryocostin.

Voyez *Caryocostinum*.

Electuaire diaspermaton, ou électuaire des semences.

Prenez *des quatre semences froides majeures & mineures,*
de la graine d'asperge,
de pimprenelle,
de basilic,
de persil, &
d'alkekenge, } *de chaq. 2 dragmes;*
de gremil, &
de jus de réglisse, } *de chaq. 3 dragmes;*
de canelle, &
de macis, } *de chaq. une dragme;*
de sucre blanc dissous dans de l'eau, huit fois la quantité du reste.

Faites un électuaire. S. A.

Electuaire d'hellébore.

Prenez *des racines d'hellébore blanc coupées par morceaux, une livre,*
d'eau de fontaine, six pintes;

Faites macérer le tout pendant trois jours.

Faites bouillir ensuite jusqu'à diminution de moitié.

Tirez toute la liqueur par une forte expression.

Ajoutez *trois livres de miel;*

Faites bouillir jusqu'à ce qu'il ait la consistance convenable.

Cet *électuaire* est la même chose que le miel d'hellébore. Ce dernier nom convient beaucoup mieux à cette préparation, qui est bien moins un *électuaire* qu'un sirop épais. Sa dose est depuis une demi-once, jusqu'à une once & demie ou deux onces.

Electuaire lénitif.

Prenez *de raisins broyés, deux onces,*
de polypode de chêne récent,
du meilleur séné, } *de chaque, deux onces;*
de mercurielle, une poignée & demie,
des figues, au nombre de vingt,
du capillaire,
des feuilles de violette, &
de l'orge mondé, } *de chaq. une poignée;*
de pruneaux de damas, &
de tamarins, } *de chaque, six dragmes,*
de la réglisse, une demi-once.

Faites bouillir le tout ensemble, S. A. dans dix chopines d'eau, jusqu'à la réduction aux deux tiers.

Tirez la liqueur par une forte expression.

Prenez une partie de cette liqueur tandis qu'elle est chaude, & faites-y dissoudre,

de la pulpe de casse,
celle des tamarins,
des pruneaux, &
du sucre de violette, } *de chacune de ces choses, six onces;*

Faites fondre dans l'autre partie de la liqueur passée,

du sucre le plus fin, deux livres.

Ajoutez enfin *de feuilles de séné en poudre, une once & demie,*
de graine de coriande, une once sur chaque livre d'électuaire, afin que le tout puisse prendre la consistance qui convient à cette forme. S. A.

Nous allons indiquer, dit Quincy, une maniere de varier cette composition, dont chacun fera usage selon qu'il le jugera à propos.

Prenez *de polypode de chêne, &*
d'orge de France, } *de chaque, quatre onces;*
de mercurial, &
de capillaire, } *de chaque, deux poignées;*
de racine de réglisse, quatre onces.

Faites bouillir le tout dans une quantité d'eau suffisante, dans deux livres, par exemple, ou environ.

Ajoutez *de sucre rouge, deux livres;*

Passez le tout par la chausse, chaudement.

Mettez sur ce sirop,

de pulpes,
de tamarins,
de casse, &
de pruneaux, } *de chaque, six onces;*
de poudre de séné, une demi-livre;
de graine d'anis, une once, ou à la place,
de la graine d'anis, qu'il est fort difficile de mettre en poudre tenue,
de son huile, une dragme ou *soixante gouttes.*

Il faut avoir grand soin de ne point laisser brûler ni grumeler les pulpes.

On préviendra ces inconvéniens en se servant d'un feu modéré, & en remuant le mélange jusqu'à ce qu'il ait acquis par l'évaporation une consistance convenable.

Lorsque la consistance sera telle qu'on la desire, & le mélange presque froid, on tamisera les poudres dessus, afin que la mixtion s'en fasse plus uniformément.

Pour ne pas tomber dans un inconvénient que la plupart des Apothicaires n'évitent pas avec soin, qui est de ne pas faire assez bouillir cette composition, d'où il arrive qu'elle bout, fermente & s'aigrit, surtout dans les tems chauds, & conséquemment donne des tranchées, & agit plus fortement qu'on ne se l'étoit proposé; il faudroit lui donner une consistance capable de résister à la plus grande chaleur.

Ce remede relâche le ventre. Les personnes sujettes à la constipation, & qui n'ont pas toujours des cathartiques à leur portée, pourront s'en servir & en prendre la grosseur d'une muscade. Dans ce cas, sa dose est depuis deux dragmes jusqu'à une once. Vous aurez un remede d'une consistance convenable, si vous mettez une dragme de séné en poudre sur chaque six dragmes de cette préparation.

Electuaire pectoral.

Prenez *de jus de réglisse*, & *d'amandes douces*, } *de chaque, demi-once*;
de feuilles de pin, une once;
d'hysope, *de capillaire*, *d'iris de Florence*, *de graine d'ortie*, & *d'aristoloche ronde*, } *de chaque, une dragme & demie*;
de semence de cresson, & *de racine d'aunée*, } *de chaque, une demi-dragme*;
de miel, quatorze onces,

Faites un électuaire.

On emploie cet *électuaire* dans les maladies de poitrine: il passe pour avoir la propriété d'amollir & de calmer les poumons; cependant on compte fort peu sur ses effets dans la pratique.

Electuaire de sassafras.

Prenez *de sassafras le plus odoriférant, deux onces*,
de l'eau de fontaine, deux pintes,

Réduisez le tout sur le feu aux deux tiers.

Lorsque cette réduction sera sur le point d'être faite, ajoutez

de canelle broyée, une demi-once.

Passez la liqueur.

Faites-la bouillir derechef, & mettez-y une livre du sucre le plus fin.

Faites durer l'ébullition jusqu'à ce que le tout ait la consistance d'un sirop épais.

Ajoutez ensuite en remuant,

de poudre de sassafras, une once;
de canelle, une dragme,
de muscade, un demi-scrupule;

Faites du tout un électuaire. S. A.

Cette préparation est très-agréable à prendre; elle est bonne dans tous les cas où l'on a besoin d'absorbans & d'adoucissans. Sa dose est depuis une demi-dragme, jusqu'à deux dragmes, deux ou trois fois par jour.

Electuaire de suc de roses.

Prenez *du sucre*, & *du suc de roses de Damas*, } *de chaque, une livre, quatre onces*;
des trois especes de sandaux, *de chaque une demi-once*,
de mastic, trois dragmes,
de diagred, douze dragmes.

Réduisez les sandaux en poudre.

Mêlez cette poudre avec celle du diagred & du mastic, que vous aurez aussi mis en poudre séparément.

Ajoutez le suc de roses & le sucre dont vous aurez fait un sirop.

C'est avec ce sirop chaud que vous lierez les ingrédiens, & que vous ferez cet *électuaire.*

Cette préparation est originairement de Nicolas Myrepse. Elle fut admise dans la Pharmacopée d'Ausbourg, & dans celle du Collége de Londres, telle exactement qu'elle étoit dans son Inventeur. Mais on l'a corrigée dans la nouvelle édition, & on en a rejetté la tutbie grise ou le spodium, & le camphre, comme deux ingrédiens qui n'ajoutoient rien à son efficacité.

Les Auteurs de Pharmacie sont pleins d'*électuaires*. Ceux qui voudront en voir plus que nous n'en avons rapporté, n'ont qu'à consulter la *Pharmacopée universelle de Lemery.*

Prosper Alpin a fait une description exacte des effets d'un certain *électuaire* Indien, dont les Egyptiens font beaucoup d'usage, & qu'on appelle l'*Electuaire de Bernavi.*

L'*électuaire* de Bernavi se prépare dans les contrées des Indes les plus voisines de l'Egypte. Quoique les Egyptiens en fassent venir une grande quantité, ils n'ont aucune connoissance des ingrédiens dont il est composé. Il a des propriétés fort singulieres. Ceux qui en ont pris une once, commencent par entrer en bonne humeur, parlent beaucoup, chantent des chansons d'amour, rient de tout leur cœur, & font mille autres actions folles qui ont le caractere de l'ivresse & de la gaieté. Ce tour d'esprit dure environ une heure, après quoi ils deviennent coleres & furieux: mais ce second état passe fort promptement, ils tombent ensuite dans la tristesse & la mélancolie; leur abattement est tel, qu'ils gémissent continuellement & déplorent leur sort, jusqu'à ce qu'enfin un profond sommeil s'empare d'eux. Ils rendent dans ce sommeil la matiere qui occasionnoit en eux cette espece d'ivresse, & se réveillent avec la même santé qu'ils avoient auparavant. PROSPER ALPIN, *de Medicina Ægyptiorum.*

ELELISPHACOS, ἐλελίσφακος, *Sauge.* Voyez *Salvia.*

ELEMENTA, *élémens* ou *principes.* On entend par *élémens* ou *principes* des corps, les particules les plus subtiles dont ils sont composés, & dans lesquels ils sont résolus. Les Philosophes n'ont encore rien déterminé là-dessus. De tout ce qu'une secte a avancé sur les *élémens*, il n'y a rien qui n'ait été détruit & démontré faux & absurde par une autre secte. Comme il m'a paru que la dissertation la plus étendue que je pourrois faire sur les *élémens* du corps ne jetteroit aucune lumiere dans la maniere de traiter les maladies, j'ai cru devoir m'en tenir à ce peu que j'en dis, & passer à d'autres choses.

ELEMENTATUS, *élémentaire* ou *élémenté*; terme fait par Paracelse, qui l'applique à la chaleur & au froid pour en marquer le degré excessif.

ELEMI GUMMI, *Gomme élémi.*

Voici la maniere dont est caractérisé dans les Auteurs l'arbre qui produit cette *gomme.*

Arbor Brasiliensibus, gummi elemi simile fundens, foliis pinnatis, flosculis verticillatis, fructu oliva figurâ & magnitudine, Raii Hist. 2. 1546. *Icicariba & illius resina Icica*, Pison (Ed. 1648.) 59. *Icicariba & illius gummi Icica sive elemi*, ejusd. (Ed. 1658.) 122. *Icicariba Brasiliensibus, cujus resina dicitur Icica.* Marcg. 98. *elemnifera, Curassavica arbor.* Parad. Bat. Prod. 332. Pluk. Phytog. 173. *Prunus Javanica atriplicis foliis Commelini Kakoussa Javanis*, ejusd. 218. Hortbeaum. 35. *Prunifera fago similis arbor gummi elemi fundens, figurâ & magnitudine olivæ ex insulâ Barba-*

densi. Pluk. almag. 306. *Arbor ex Surinamâ, sive Americana, myrti laureæ foliis, elemi resinam fundens.* Breyn. Prod. 2. 19. Ind. Med. 47. *Elemi gummi.* ejusd. *Kakuria, myrobalanis Zeylanica, ex quâ gummi elemi.* Herm. Muf. Zeyl. 48. *Kakuriaghaka*, ejusd. 52. *Gummi elemi officinarum.* C. B. Pin. 504. *Gummi elemi.* Park. Theat. 1586. Raii, Hist. 2. 1847. *Elemi*, Mont. Exot. 11. *Elemi resina.* J. B. 1. 535. *Arbre qui porte la gomme élémi.*

La *gomme élémi* est molle, résineuse, facilement inflammable, d'un blanc pâle & jaunâtre, & d'une odeur douce & agréable, surtout lorsqu'elle est fondue. Elle nous vient des Contrées des Indes Occidentales qui appartiennent aux Espagnols; elle est en gâteaux ronds & longs, envelopés de feuilles, ou de linge.

On l'ordonne rarement pour l'intérieur: mais l'on s'en sert fréquemment & avec succès à l'extérieur, dans toutes sortes de blessures, mais particulierement dans celles de la tête & des nerfs; elle amollit, mûrit, & calme la douleur.

On trouve chez nos Apothicaires un onguent de son nom, qu'on appelle onguent de *gomme élémi*, & quelquefois onguent d'Arcæus. Miller, *Bot. Off.*

Elle échauffe, amollit, digere, résout, mûrit, calme les douleurs, est bonne dans les affections & les blessures de la tête & des nerfs, mais particulierement dans les blessures au crane. On l'emploie dans les contusions aux articulations; elle provoque les urines & les regles. Dale, d'après *Schroder*.

Elle contient un sel essentiel enveloppé dans une grande quantité d'huile, avec un peu de phlegme, & de terre; on ne s'en sert que pour l'extérieur en onguent & en emplâtre. Lemeri, *des Drogues*. Voyez *Balsamum*.

Onguent de Gomme Elémi, ou *Onguent d'Arceus.*

Prenez *de la gomme élémi*, & *de la résine de sapin*, } *de chaque, une once & demie*;
du suif de mouton, vieux & dépuré, deux onces;

Mêlez le tout & faites un onguent S. A.

Cette préparation est fort connue sous le nom de *linimentum* (onguent) d'Arcæus. Arcæus en est l'inventeur; il en fait beaucoup de cas, furtout dans les blessures de la tête: on en peut voir l'éloge *Lib. I. cap.* 4. du Traité qu'il a composé *de rectâ vulnerum curatione.* Les Chirurgiens prétendent qu'il digere & incarne beaucoup mieux que le *Basilicum*, qui est sujet à faire naître des excroissances fongueuses dans les plaies.

ELENGI, nom d'un grand arbre qui croît au Malabar. Les Habitans de cette Contrée tirent de ses fleurs par la distilation, une eau odoriférante qui passe pour très-salutaire dans la mélancolie & dans les fievres.

ELEOSELINUM, de ἕλος, marais, & de σέλινον, persil. *Persil des marais*, ou *Apium, ache.*

ELEPHANTIASIS, ou ELEPHAS, ἐλεφαντίασις, ou ἐλέφας, espece de lepre. On l'appelle *Elephantiasis*, parcequ'elle se manifeste aux jambes, qu'elle rend semblables à l'extérieur, à celles de l'éléphant. Voyez *Lepra.*

ELEPHANTINUM EMPLASTRUM, Emplâtre dont on trouve la description dans Oribase, *Synop. Lib. III.* Celse fait mention d'un autre sous le même titre, mais qui est fort différent de celui d'Oribase. Celse, *Lib. V. cap.* 19. *Sect.* 24.

ELEPHANTOPUS, de ἐλέφας, éléphant, & de πῶς, pié, *pié d'éléphant.*

Plante ainsi nommée par M. Vaillant; parceque les feuilles basses de la premiere espece ressemblent tant soit peu au pié de l'éléphant.

Voici ses caracteres:

Sa fleur est en disque; elle est composée de plusieurs fleurons qui sont hermaphrodites, & contenus dans le calice de la fleur qui est divisé en plusieurs segmens qui pénetrent presque jusqu'au fond. Le fond du calice est plat, & rempli d'ovaires, dont les sommités sont garnies de duvet, les disques sont joints sur un placenta commun, & forment une espece de gerbe ornée d'un feuillage.

On en compte les especes suivantes:

1. *Elephantopus conysæ folio.* Vaill. Mem. Acad. Scien. 1714. *Pié d'éléphant à feuilles de conyse.*
2. *Elephantopus, folio sinuato.* Vaill. Mem. Acad. Scienc. 1719. *Pié d'éléphant à feuille pliée.*
3. *Elephantopus, helenii folio, flore purpurascente. Pié d'éléphant à feuille d'aulnée & à fleur purpurine.*

ELEPHAS, ce mot a plusieurs significations: en Zoologie, c'est l'*éléphant.*

Elephas, Offic. Schrod. 5. 285. Schw. de Quad. 87. Raii. Synop. A. 131. Aldrov. de Quad. 17. Gesn. de Quad. 376. Charl. Exerc. 4.

Les deux grandes dents placées à la machoire supérieure de l'éléphant, sont les parties de cet animal dont on fait le plus d'usage dans la Medecine & dans les Arts Mécaniques, c'est ce qu'on appelle l'*ivoire.*

Ebur. Offic. Mont. Exot. 5. Ind. Med. 47.

L'ivoire est rafraîchissant & dessicatif, il est modérément astringent & incisif; il fortifie les visceres, il arrête les hémorrhagies de la matrice, il soulage dans la jaunisse, il chasse les vers; on peut l'employer dans les obstructions invétérées, il calme les douleurs, & guérit la foiblesse d'estomac & l'épilepsie; il écarte la mélancolie, & résiste aux poisons & à la putréfaction. Dale d'après *Schroder.*

On attribue à l'ivoire à peu près les mêmes vertus qu'à la corne de cerf. Voyez *Cervus*. Voyez aussi à l'article *Alimenta* ce que nous en avons dit de plus.

Elephas en Chymie, c'est l'*Eau forte.*

En Botanique c'est une plante nommée par Gaspard Bauhin, *Scordio affinis elephas ob florem*, & par Parkinson, *Scordio affinis elephas Columnæ.*

ELEPODATUM, *limé, travaillé.* Ruland.

ELERSNA, le même que *Molybdæna.* Ruland.

ELESMATIS, *Plomb calciné.* Ruland.

ELETTARI, ou *Cardamum minus.* Boerhaave.

ELEVATIO, *Sublimation*, opération de Chymie. On applique aussi quelquefois ce mot aux parties où il y a tumeur, il est alors synonyme à ce dernier.

ELEVATORIUM, *Elevatoire*; instrument de Chirurgie dont il y a plusieurs sortes. On en trouvera la description dans les articles où nous traiterons des opérations où ils servent.

ELI

ELICHRYSON. Voyez *Helichryson.*

ELIDRION, *mastic, mercure, rhapontic*, ou masse métallique, composée de trois parties différentes, l'une d'argent, l'autre de cuivre, & la troisieme d'or. Ruland.

ELIGII MORBUS, *fistule.* Joannes Anglicus.

ELIGMA, un *lohoch.* Nicolas Myrepse, *Sect.* 13.

ELIXIR, *élixir.* Lemeri dérive ce mot de ἕλκω, tirer, ou extraire; parce que dans la préparation des *élixirs* la partie la plus pure des ingrédiens est extraite par le menstrue; ou de ἀλέξω, secourir, à cause des secours qu'on tire des *élixirs* dans la cure des maladies. Ces étymologies me paroissent fort éloignées de la vraie, & je crois que le mot *élixir* vient de *al-ecsir*, on de *alekfir*, qui signifie Chymie. Ce mot signifie donc en général un remede préparé chymiquement; c'est par

distinction qu'on l'a approprié à une teinture extraite par le moyen d'un menstrue de plusieurs ingrédiens énergiques; car la seule différence qu'il y a entre une teinture & un *élixir*, c'est que la teinture est tirée d'un ingrédient seul, ou quelquefois joint à un autre qui le penetre, l'ouvre, & le dispose à céder au menstrue; au lieu que l'*élixir* est une teinture extraite de plusieurs ingrédiens à la fois: à quoi il faut ajouter que l'*élixir* est un peu plus épais, & n'a pas la limpidité de la teinture. Nous lisons dans Lemeri qu'on donne encore le nom d'*enchilome* à l'*élixir*. Les Compilateurs de Pharmacopées & les Auteurs de Chymie sont remplis d'*élixirs*, entre lesquels j'ai choisi les suivans.

Elixir de propriété avec le vinaigre distilé.

Prenez *de l'aloès choisi, de safran, & de myrrhe*, } *de chaque, demi-once.*

Coupez ces ingrédiens par morceaux & les broyez. Mettez-les ensuite dans un grand matras. Versez dessus du vinaigre le plus fort vingt fois leur poids. Laissez infuser le tout sur un feu de sable modéré pendant douze heures. Faites ensuite reposer, afin que les feces puissent se déposer au fond de la liqueur. Passez cette liqueur à travers un linge. Remettez la moitié moins de vinaigre sur ce qui restera. Faites bouillir. Procédez comme ci-dessus. Jettez les feces. Mêlez les deux teintures ensemble, & distilez le tout sur un feu modéré, jusqu'à ce que le tout soit épaissi & réduit au tiers. Gardez votre vinaigre pour le même procédé: ce qui restera après la séparation du vinaigre, sera l'*élixir* de propriété fait avec le vinaigre distilé.

R E M A R Q U E S.

Nous obtenons par ce moyen un medicament acide, aromatique, d'un grand usage dans la pratique de la Medecine. Appliqué à l'exterieur, il nettoie & guérit les ulceres invétérés, putrides, sinueux & fistuleux; il garantit les parties de la putréfaction, & les conserve dans leur état naturel par sa nature vraiment balsamique: il dissipe les ulceres & la gangrene aux levres, à la langue, au palais, & aux mâchoires. Pris intérieurement, il produit les mêmes effets sur les premieres voies, tant qu'elles sont embarrassées de matieres corrompues, de bile dépravée, de concrétions phlegmatiques, de vers, & qu'elles sont le siége de quelques-unes des maladies qui peuvent provenir de ces quatre causes. Il agit à peu près de la même maniere sur le sang & sur les visceres, ainsi qu'on peut l'inférer de la comparaison de ses effets, avec les propriétés des trois ingrédiens qui le composent, dissous dans un vinaigre subtil. Ceux qui veulent en user doivent être à jeun, le prendre le matin, ou douze heures après avoir mangé. Sa dose est depuis une dragme ou deux jusqu'à trois; on le prend dans du vin doux, dans de l'hydromel, ou dans quelque autre liqueur semblable: on se promene ou l'on se fait froter le ventre doucement après l'avoir pris. Si on le prend à trop grande dose, & qu'on suive un régime tant soit peu trop rafraîchissant, il purgera toujours: pris à petite dose, mais fréquemment réitérée, il dépurera le sang en facilitant la sécrétion des urines épaisses: il produit ordinairement ces deux effets l'un après l'autre. Si on l'ordonne à un malade en grande quantité, & qu'on le fasse tenir dans son lit bien convert, il agira en qualité de sudorifique: mais il purge ordinairement ensuite & devient diurétique; il est salutaire de quelque maniere qu'on le considere, ce qui me fait assurer que cet *élixir* est le vrai *élixir* acide de propriété, qui est utile dans un si grand nombre de cas, & qui n'est dangereux dans aucun. Paracelse dit qu'un *élixir* fait d'aloès, de safran, & de myrrhe, est un baume vivifiant & préservatif, capable de prolonger la santé & la vie aussi loin qu'il est possible. C'est pourquoi il l'appelle l'*élixir de propriété pour l'homme*: mais il n'en donne point la préparation dans laquelle Van-Helmont nous assure qu'il faisoit entrer l'alcahest. Crollius prenoit jadis pour menstrue dans ce procédé, l'huile de soufre faite par la cloche, fondé, sur ce que suivant la Doctrine de Paracelse, les acides vifs sont des ingrédiens convenables dans les remedes stomachiques. Mais en procédant ainsi que Crollius, l'aloès & la myrrhe sont tellement cuits, & deviennent d'une si grande dureté, qu'il est assez difficile ensuite de les dissoudre en l'alcohol. En se servant du soufre, il exige que son acide fort soit délayé. D'où j'ai conjecturé qu'un acide doux, huileux, tiré des végétaux seroit un dissolvant plus commode & plus propre aux usages de la Medecine, & qu'ajoutant une égale quantité d'alcohol à l'*élixir* préparé de cette maniere, il deviendroit plus balsamique, plus doux, & plus efficace. Ce remede ressemble à tous égards aux pilules de Ruffus, & peut leur être substitué avec succès.

Elixir de propriété avec une eau distilée.

Reduisez en poudre des quantités égales de safran, d'aloès, & de myrrhe. Mettez-les ensuite dans un grand matras. Ajoutez vingt fois leur poids d'eau de cochlearia distilée, & procédez comme nous l'avons indiqué ci-dessus.

R E M A R Q U E S.

Cet *élixir* quoiqu'excellent a ses défauts; lorsqu'on le garde pendant quelque tems, il devient épais: mais son efficacité sur le corps n'est pas moins merveilleuse que celle de l'*élixir* précédent, avec cette difference qu'il n'a point d'acide. C'est un excellent purgatif. On peut substituer dans sa préparation à l'eau de cochlearia toute autre eau aromatique.

Elixir de propriété avec un alcali fixe.

Prenez les mêmes ingrédiens que ci-dessus; mettez-les dans un matras, & versez dessus autant d'huile de tartre par défaillance qu'il en faut pour en faire une pâte modérément épaisse. Mettez cette pâte en digestion sur un feu de sable modéré de cent dégrés. Plus on fera durer la digestion, mieux ce sera. Il faut cependant que le vaisseau soit bien fermé. En procédant ainsi, l'alcali s'unissant intimement à l'aloès & à la mirrhe, les dissoudra. Lorsqu'on aura préparé ces matieres, ainsi que nous venons de le prescrire, on les traitera avec quelque eau aromatique distilée, ainsi qu'on a fait ci-dessus, & l'on obtiendra ainsi un *élixir* de propriété alcalisé avec une eau distilée. On peut, si l'on veut, ajouter aux ingrédiens préparés de la maniere que nous venons de dire, vingt fois leur poids d'alcohol pur, & faire bouillir le tout pendant douze heures. Lorsque le mélange sera froid, on enlevera soigneusement la liqueur qui surnagera. On versera derechef de l'alcohol sur le reste, & l'on continuera ce procédé jusqu'à ce que les feces soient absolument sans vertu. On épaissira les teintures mêlées ensemble par une distilation douce; on réiterera la distilation, jusqu'à ce qu'elles aient acquis la consistance de l'huile d'amandes douces. On les gardera ensuite sous le titre d'*élixir* de propriété avec l'alcali & l'alcohol. Les vertus de cette préparation sont telles qu'on n'en peut faire trop d'éloge. Si on avoit substitué un esprit de vin peu déphlegmé à l'alcohol, on auroit eu un *élixir* plus épais. Il m'est arrivé plusieurs fois de n'employer dans ce procédé au lieu d'alcohol ou d'esprit de vin, qu'un esprit simple ou composé distilé d'aromatiques, comme l'esprit simple aromatique de fleurs de lavande, l'es-

prit simple aromatique de feuilles seches de menthe, ou l'esprit simple aromatique de feuilles vertes de romarin. Je me suis servi quelquefois d'un esprit composé. L'*élixir* préparé de cette maniere s'est toujours trouvé excellent.

REMARQUES.

Ces *élixirs* sont d'un fréquent usage dans la Medecine; on s'en sert avec succès dans toutes les maladies qui proviennent de causes acres, aqueuses, froides, phlegmatiques & skirrheuses, ou d'obstructions sans inflammation; ils purgent généralement par tous les émonctoires du corps, & sont en même tems bien-faisans aux nerfs & aux esprits. Ils agissent merveilleusement lorsqu'il s'agit de hâter l'accouchement, de provoquer les regles, de dissiper le lait, de tuer les vers & de suppléer au défaut de la bile. Les Praticiens éclairés ne seront donc jamais sans ces remedes. Ils operent par le moyen de l'alcali, des ingrédiens dissous, de l'esprit & des eaux employés, des effets qui sont relatifs à ces moyens.

Elixir de propriété avec le tartre tartarisé.

Servez-vous des mêmes ingrédiens que ci-dessus, réduits en poudre; versez dessus trois fois leur poids de tartre tartarisé. Faites digérer le tout dans un vaisseau bien fermé pendant trois jours à une chaleur de cent cinquante degrés. Les ingrédiens se dissoudront entierement & se mettront en une masse uniforme, semblable à de la bouillie, & beaucoup plus efficace que celle que l'on prépare avec le vinaigre, l'eau ou la liqueur alcaline. Versez dessus vingt fois son poids d'alcohol. Faites bouillir le tout doucement pendant douze heures; laissez refroidir & reposer. Décantez ensuite la liqueur limpide. Traitez le reste comme ci-dessus avec une plus grande quantité d'alcohol. Continuez ce procédé, jusqu'à ce qu'il n'y ait presque plus rien à dissoudre, car il restera peu de feces dans ce cas. Donnez à cet *élixir* la consistance de l'huile sur un feu modéré. Gardez votre alcohol pour le même usage. Vous aurez l'*élixir* de propriété avec le tartre tartarisé & l'alcohol.

REMARQUES.

Cet *élixir* étant préparé avec un sel composé & singulierement apéritif, est beaucoup plus efficace que le précédent. Il agit admirablement dans les obstructions invétérées; il les leve sans offenser par aucune propriété acide ou alcaline. Car ces sels composés ont ceci de particulier, que non-seulement ils résolvent, mais qu'ils passent encore promptement dans tous les vaisseaux du corps.

Elixir de propriété avec le tartre régénéré.

Mettez les ingrédiens dont j'ai parlé ci-dessus, (la myrrhe, le safran & l'aloès) dans un grand vaisseau de verre; versez dessus trois fois leur poids de tartre régénéré. Faites digérer le tout pendant trois jours. L'aloès & la myrrhe seront presque entierement dissous, & le safran sera fortement pénétré. Ajoutez de l'alcohol pur vingt fois le poids des poudres; faites bouillir le tout modérément pendant douze heures, & procédez du reste comme ci-dessus. Il ne restera que peu de feces que vous pourrez jetter. Réduisez l'*élixir* à la moitié en l'épaississant. Conservez l'alcohol retiré par la distilation pour le même usage. Cet *élixir* sera & continuera toujours d'être épais & trouble.

REMARQUES.

Dans ce dernier procédé, les ingrédiens sont presque entierement dissous & deviennent, pour ainsi dire, uniformes & potables; d'où j'ai conclu, que cet *élixir* devoit être un dissolvant & un apéritif admirable dans la plupart des maladies chroniques, & qu'il étoit extrement propre à fondre les concrétions formées dans les vaisseaux, à stimuler légerement le systeme nerveux à donner lieu par ce moyen à l'expulsion de la matiere dissoute, & à prévenir la putréfaction qui est si funeste & qui arrive alors si fréquemment. D'où il s'ensuit qu'il doit fortifier les visceres, réparer leurs forces affoiblies par la matiere obstruante, résoudre les tumeurs & emporter beaucoup de maladies dont on auroit bien de la peine à venir à bout par d'autres moyens. Voilà ce qui m'a presque déterminé à le regarder comme le vrai *élixir* de Paracelse & de Van-Helmont.

Nous avons dans tous ces procédés des exemples de la solution & de la préparation chymique d'une même chose par différens dissolvans. Ils exposent à nos yeux comment les solutions ont différentes propriétés selon la différence des menstrues, & ils nous indiquent les manieres de préparer différens *élixirs* avec différens menstrues pour l'usage journalier & pour tous les cas qui peuvent se présenter. Ces *élixirs* agissent encore différemment, selon la nature différente des ingrédiens auxquels on les marie. Avec la thériaque de Venise ils sont sudorifiques, ils purgent avec les cathartiques: avec le petit lait ou les eaux minérales, ils sont diurétiques, pourvu que le malade ait soin de se promener en plein air: ils garantissent tous les corps des animaux de la putréfaction, si on les y suspend, excepté toutefois celui qu'on prépare avec l'eau. Tous sont excellens dans la carie des os, excepté ceux qu'on prépare avec des acides. Un praticien doit donc les avoir toujours sous la main, car ce sont les remedes les plus généraux que nous connoissions. Ce qui n'étonnera point si l'on considere que rien ne réveille plus puissamment les esprits animaux que le safran; que l'aloès est un purgatif innocent & toutefois excellent, & que la myrrhe est le meilleur anti-sceptique que nous ayons. Observons toutefois que dans toutes les maladies où le sang est trop divisé, dans les hémorrhagies considérables, dans les hémorhoïdes & dans tous les cas où les humeurs sont dans une agitation violente, ces remedes feront plutôt du mal que du bien. BOERHAAVE, *Chym. Vol. III. Process.* 81.

On trouve dans la Pharmacopée de Londres deux manieres de préparer l'*élixir* de propriété toutes différentes des précédentes. Par la premiere on a un *élixir* de propriété appellé simplement, *élixir de propriété*, & par la seconde un *élixir* de propriété, appellé *élixir* de propriété de Van-Helmont.

Elixir de propriété.

Prenez *de la myrrhe choisie,*
du meilleur aloès,
du safran, } *de chacun trois onces.*

Réduisez-les en poudre & versez dessus,

une pinte d'esprit de vin rectifié.

Faites digérer le tout pendant quatre jours, pour avoir une teinture que vous mettrez à part. Versez derechef de l'esprit de vin sur le reste; digérez & séparez la teinture comme ci-devant. Tirez ensuite par la distilation un peu de l'esprit. Vous rendrez acide l'*élixir* restant par une addition d'esprit de soufre. Vous ferez cette addition à discrétion.

On en peut donner aux enfans depuis dix gouttes jusqu'à vingt, & aux personnes avancées en âge, depuis vingt gouttes jusqu'à soixante ou même davantage.

Il est bon surtout pour les personnes pâles & d'une constitution

tution foible; on l'emploie souvent avec succès dans le *chlorosis*. Il ne faut point l'ordonner aux personnes qui sont hautes en couleur & d'un tempérament chaud; il est surtout pernicieux à celles qui sont sujettes à la gravelle. Il passe pour un excellent anthelmentique; & rien n'est en effet plus propre à débarrasser les entrailles des enfans de ces humeurs épaisses & bourbeuses qui naissent de l'indigestion & qui donnent lieu à la production des vers, qu'un usage fréquent & continué de ce remede. Il faut, par exemple, en prendre deux ou trois fois par jour, pendant trois ou quatre semaines de suite.

Elixir de propriété de Van-Helmont.

Prenez *du tartre rouge*, & *du nitre*, } *de chacun douze onces.*

Réduisez-les en poudre & les mettez peu à peu dans un creuset chaud. Tirez de ce creuset ce qui restera après la calcination; mettez-le dans un mortier de verre. Versez dessus,

deux pintes de vin blanc.

Et faites une lessive.

Mettez dans cette lessive,

de l'aloès, *du safran*, } *de chacun une once & demie, pour en avoir une teinture.*

Prenez *de sel ammoniac, huit onces.*

Dissolvez-le dans vingt onces d'eau de fontaine. Passez la liqueur, & laissez l'évaporation se faire, jusqu'à dessiccation.

Prenez *une once de ce sel*,
une pinte de vin blanc,

Et faites une lessive, dans laquelle vous dissoudrez,

une once & demie de myrrhe, pour en avoir une teinture.

Mêlez ces deux teintures ensemble, dans un vaisseau bien fermé & faites-en un *élixir.*

Elixir de vitriol.

Prenez *de la canelle*, *du gingembre*, *des cloux de girofle*, } *de chacun trois dragmes.*
du jonc aromatique, une once,
du galanga, une once & demie,
de la sauge, *de la menthe desséchée*, } *de chacune une demi-once.*
des cubebes, *de la muscade*, } *de chaque deux onces.*
du bois d'aloès, *de l'écorce de citron*, } *de chaque une dragme.*

Réduisez le tout en poudre:

Et ajoutez,

de sucre candi blanc, trois onces,
une pinte & demie de vin blanc,
d'huile de vitriol, une livre.

Laissez le tout en digestion pendant vingt jours, séparez la liqueur & filtrez-la pour votre usage.

Cette préparation se trouve maintenant dans la Pharmacopée du Collége de Londres, où l'on en attribue l'invention à Mynsicht; il eut beaucoup mieux valu mettre l'esprit de vin en digestion pendant quelque tems sur les ingrédiens même; parce que l'huile de vitriol le rend épais & incapable de se charger des vertus des aromates, & que d'ailleurs il faut beaucoup de circonspection en versant l'esprit sur cette huile, parce qu'autrement il se feroit une chaleur si violente que le vaisseau pourroit en être brisé. Il y en a qui ont trouvé moyen de n'y employer pour toute épice que le poivre de la Jamaïque; il est vrai que le remede en devient beaucoup moins cher: mais la chéreté d'un remede ne fait point par elle-même une raison d'en altérer la composition, lorsque cette altération lui fait perdre de sa qualité, ce qui arrive assurément dans le cas présent; car cette derniere épice, que l'on substitue aux autres, étant beaucoup plus huileuse, ne peut point faire un stomachique aussi bon. Cette préparation est maintenant fort en vogue dans la pratique, & c'est à juste titre, car elle fortifie considérablement l'estomac & produit des effets salutaires dans les relâchemens causés dans ce viscere par l'intempérance & la débauche, & même dans d'autres cas, où l'on a employé les amers infructueusement. Elle paroît posséder au souverain degré les propriétés de la fameuse écorce (le quinquina) à laquelle on la substitue toutes les fois qu'on croit pouvoir ordonner celle-là avec succès. On vient à bout par son moyen des fievres intermittentes & de plusieurs autres maladies qui naissent d'une habitude lâche des solides. En la joignant dans ces cas au quinquina il faut beaucoup moins de ce dernier que si on l'avoit ordonné séparément. Elle est encore salutaire dans plusieurs affections de la tête; elle garantit des épilepsies, des apoplexies, des paralysies & des fluxions rhumatismales. Sa dose est depuis dix jusqu'à trente ou quarante gouttes dans un véhicule convenable, une, deux ou trois fois par jour. Il faut observer de la prendre lorsque l'estomac est presque entierement vuide, le matin à jeun, un peu avant dîner ou dans la soirée. C'est de cette préparation même que Fuller Auteur de la *Medecine Gymnastique*, fait mention dans son *Appendix*, & dont il dit, que lui ayant été ordonnée par un Medecin, elle suffit seule pour rétablir son tempérament & le relever d'un état déplorable; il paroît qu'il avoit surtout l'estomac extremement dérangé, & qu'il étoit tourmenté de tems en tems d'envie de vomir. Cet Auteur ne fut pas profiter des avantages qu'il avoit retirés de l'*élixir* de vitriol, l'habitude qu'il se fit de dissiper des douleurs hypocondriaques par des liqueurs spiritueuses, lui devint funeste, & il eut une rechute dont il mourut.

Elixir de salut.

Prenez *des feuilles de sené séparées de leurs côtes, quatre onces*,
de morceaux de bois de gayac, *de racine seche d'aunée*, *de semence d'anis*, *de carvi*, *de coriandre*, *de racine de reglisse*, } *de chaq. 2 onces;*
de raisins broyés, huit onces;
d'eau-de-vie, trois pintes.

Mêlez le tout, & le faites digérer pendant quatre jours, retirez ensuite l'esprit pour votre usage.

On trouve cette préparation dans les additions de Schipton, où cet Auteur nous apprend que pour lui donner plus d'énergie, il y en a qui ajoutent aux ingrédiens précédens du sel de tartre, de la rhubarbe, de la scammonée & du jalap. Le sené est le seul ingrédient purgatif qui y entre, selon la maniere de la faire, que nous venons d'indiquer; mais le rapport de la quantité de sené à la quantité d'esprit est si petit que cet *élixir* se trouve trop fort pour la plupart des personnes qui n'ont pas l'habitude de boire des liqueurs spiri-

tueuses. La dose de sené n'excede pas beaucoup celle qui seroit nécessaire pour une purgation. Il faut donc regarder ce remede plutôt comme un carminatif, que comme un cathartique. Il y a certaines douleurs de colique dans lesquelles on s'en trouvera considérablement soulagé. Sa dose est d'une ou de deux cuillerées le soir, & de trois ou quatre le matin.

L'*élixir* de Daffy n'est presque autre chose que celui-ci. J'ai fait mention si fréquemment de l'*élixir* balsamique, du baume de vie, & du baume liquide spiritueux de Frédéric Hoffman, que le Lecteur me saura quelque gré de lui communiquer ce que je sai de cette préparation. On verra qu'elle differe peu de la précédente.

Elixir balsamique d'Hoffman.

On trouve la préparation de l'*élixir* balsamique d'Hoffman dans les Pharmacopées de Strasbourg & de Ratisbonne, sous le titre de baume de vie d'Hoffman.

On l'a tirée presque sans aucune variation des notes de l'Auteur sur Poterius, où l'on prescrit la maniere suivante de faire cet *élixir*.

Prenez *d'huiles fraîchement distilées,*
de lavande,
de marjolaine,
de cloux de girofle,
de cubebes,
de cardamome,
de citron, } *de chaq. un scrupule;*
d'huile distilée de macis, deux scrupules;
d'huile de canelle, vingt-quatre gouttes;
d'huile de rue,
d'ambre blanc, } *de chaque un demi-scrupule.*

Mêlez ces huiles ensemble & laissez-les reposer pendant quelques semaines.

Lorsqu'on aura besoin d'un baume de vie extemporané, on n'aura qu'à verser dix gouttes de ces huiles sur une once d'esprit de vin bien rectifié. Si l'on veut que ce mélange soit plus gracieux, on commencera par faire dissoudre dans les huiles un demi-scrupule d'ambregris. Ce baume sera beaucoup plus riche encore en vertu, si on y ajoute le baume du Pérou, mettant une dragme de celui-ci sur une once de celui-là. Alors on pourra s'en servir contre les apoplexies (phlegmatiques) & il sera d'un usage singulier tant pour l'intérieur, que pour l'extérieur. On en fera prendre depuis dix gouttes jusqu'à vingt dans les foiblesses, les douleurs de colique, les défaillances & l'abbattement des esprits. Extérieurement on l'appliquera au nez, au poignet, à la nuque du cou, & au sommet de la tête dans toutes les foiblesses du cerveau, ainsi que dans toutes les maladies spasmodiques & léthargiques.

Schulzius prétend dans ses *Prélections* que la préparation que nous venons de donner n'est point la vraie; & qu'il est certain qu'Hoffman n'a communiqué à qui que ce soit la maniere dont il a fait dans sa maison pendant plusieurs années le baume liquide spiritueux. Cependant il ne peut nier que le point le plus important, & celui qui peut-être détermina Hoffman à préparer luimême ce remede; c'est la nécessité de n'y employer que des huiles distilées pures, & dont le tems n'ait point altéré la nature de leurs particules éthérées. Aussi distiloit-il lui-même la plus grande partie des huiles tirées des végétaux dont il se servoit, & faisoit-il repasser par l'alembic celles qui avoient plus d'un an, afin que venant à déposer leurs parties récrémentitielles, elles reprissent la subtilité qui leur est propre; car il imaginoit que plus les huiles étoient fines; plus elles avoient de facilité à s'insinuer, & à couler par les émonctoires, & que par conséquent elles en étoient d'autant plus propres aux usages internes. Quant aux avantages de cet *élixir*, tant pour l'intérieur, que pour l'extérieur, nous renvoyons aux Ouvrages mêmes d'Hoffman, où il en est fait mention à chaque page. Sa dose est depuis dix gouttes jusqu'à quinze ou vingt. Voyez l'article *Balsamum*.

ELIXIS, ἔλιξις, de λείχω, *lécher*; *éclegme* ou *lohoch*.

ELIXIVIATIO, *lessive*, opération chymique par laquelle on tire un sel fixe des cendres des végétaux, par une effusion d'eau.

ELIZ ou ELZIMAR ou ELZ, *Fleur d'airain.* JOHNSON. Voyez *Æs*.

E L L

ELLEBORINE. Voyez *Helleborine*.

ELLEBORITES. Voyez *Helleborites*.

ELLEBORUS. Voyez *Helleborus*.

ELLOBOS, ἔλλοβος, épithete que l'on donne aux semences, ou au fruit qui sont contenus dans des gousses, ou dans des cosses.

ELLYCHNIOTOS, ἐλλυχνιωτὸς, de ἐλλύχνιον, le lumignon d'une lampe ou d'une chandelle; espece de tente dont se servoient les anciens Chirurgiens; ainsi appellée, soit parce qu'elle avoit la forme du lumignon d'une lampe, soit parce qu'elle étoit faite de la même matiere que la meche.

ELLYCNIUM, ἐλλύχνιον, de λύχνος, lampe; la meche d'une lampe ou d'une chandelle.

Les Anciens entendoient par *ellychnion* une certaine matiere qui servoit de meche à leurs lampes ou à leurs chandelles, cela paroît par le *Lib. XIV. M. M.* de Galien, où cet Auteur veut qu'au lieu d'éponge l'on se serve de l'*ellychnion* le plus doux, tel que celui de Tarse; mais quelle espece de matiere étoit-ce que cet *ellychnium* de Tarse? C'est ce que nous ignorons entierement. Car, quoique Pline fasse mention de plusieurs *ellychnium*, & qu'il ait parlé de celui qu'on faisoit avec le fruit du ricin; & qu'il vante pour l'éclat de sa lumiere; de celui qui se faisoit avec le *papyrus*; de celui qu'on préparoit avec le *phlomis*, plante que les uns appellerent par cette raison *lychnitis*, & d'autres *tryallis*, qui ayant les feuilles épaisses & grasses, étoit extremement propre à cet usage; & enfin de celui qu'on composoit avec une espece de soufre: cependant il ne dit pas un mot de l'*ellychnium* de Tarse. Le seul Auteur qui en ait parlé, c'est Galien, qui indiquant, *Lib. XIII. M. M.* une maniere de faire cicatriser les ulceres, parle de cet *ellychnium*; & enseignant, *Lib. XIV. ibid.* le moyen de traiter les enflures œdémateuses, conseille de tremper une éponge dans de l'oxycrat, & au défaut d'une éponge de se servir de l'*ellychnium* de Tarse. Cornarius s'efforce de prouver, *Comment. in III. κατ. τοπ.* que cet *ellychnium* étoit une espece de champignon de terre, qu'on préparoit, & qui servoit de meche aux lampes ou aux chandelles, & qu'on substituoit aussi aux éponges, surtout lorsqu'il étoit récent. Le savant Mercurialis prétend, *Var. Lect. Lib. cap.* 17. que c'étoit une espece de bois appellé par les Grecs ξυλὸν, c'est-à-dire *Coton*.

E L M

ELMINTHES ou HELMINTHES, ἕλμινθες, *Vers*.

E L O

ELOANX ou ELOME. Voyez *Auripigmentum*.

ELODES ou HELODES, épithete que l'on donne à une espece de fievre accompagnée de sueurs abondantes, maladie assez semblable au *sudor Anglicus*.

ELOGIUM. Paré s'est servi de ce mot dans le sens de *renunciatio*; or *renunciatio* ne signifie autre chose dans les Auteurs de Medecine que le jugement que le Medecin porte de l'état d'un malade ou le rapport qu'il en fait.

ELOME. Voyez *Eloaux*.

ELONGATIO, *allongement*, luxation imparfaite dans laquelle les ligamens d'une articulation sont distendus, & dans laquelle le membre est allongé, sans que le déboitement soit parfait.

ELOPITINUM, *Vitriol*. Ruland.

ELOS MARIS, *Plomb calciné*. Ruland.

ELOXOCHITL, nom d'un arbre Indien dont Ray fait mention à l'article *Banana*, sans lui attribuer aucune propriété médicinale.

ELP

ELPIS, *scories d'argent*.

ELT

ELTZ. Voyez *Eliz*.

ELU

ELUTRIATIO, *décantation*, ou l'action de transvaser une liqueur, pour séparer son sédiment de sa partie claire & fluide.

ELUVIES, c'est, selon Pechlin, l'humeur rendue dans la maladie qu'on appelle les fleurs blanches.

ELUXATIO. Voyez *Luxatio*.

ELY

ELYMAGROSTIS, ou *Gramen panicum, panicula simplici*. Voyez *Panicum*.

ELYMOS. Voyez *Panicum*. Blancard.

ELYTHROIDES, la tunique vaginale des testicules.

ELYTRON, ἔλυτρον, de ἐλύω, envelopper ou couvrir; enveloppe, couverture, gaine ou étui de quelque chose que ce soit. Hippocrate applique ce mot aux membranes qui enveloppent la moelle spinale.

ELZ

ELZIMAR. Voyez *Eliz*.

EMA

EMANSIO. Etmuller pense qu'il vaudroit mieux dire *Emansio mensium*, que *Suppressio mensium*, lorsqu'il s'agit de la suppression des regles. Cette observation me paroît assez futile.

EMB

EMBAMMA, ἔμβαμμα, de βάπτω, tremper ou plonger; sauce ou ingrédient dans lequel on trempe les alimens avant que de les manger. La moutarde est une espece d'*embamma*.

EMBAPHION, ἐμβάφιον, une sauciere ou un vase dans lequel on met les *embamma*. Ce mot signifie quelquefois dans Hippocrate une mesure, & il est synonyme à *Acetabulum*.

EMBASIS, ἔμβασις, de ἐν, dans & de βαίνω entrer; *Baignoire*, ou vaisseau plein d'eau chaude dans lequel on se baigne.

EMBATE, ἐμβάτη, un habit de peau. Ce mot se trouve dans Hippocrate, *de Morbis internis*. Il y en a qui le font synonyme à *Embasis*.

EMBOLE, ἐμβολὴ, de ἐμβάλλω, *remettre*; la réduction d'un os disloqué.

EMBORISMA, nom Barbare synonyme à *Aneurisme*.

EMBOTUM, entonnoir qu'on applique à quelque orifice du corps pour transmettre au-dedans une vapeur ou une fumée.

EMBREGMA, EMBROCHE, ἔμβρεγμα, ἐμβροχὴ, de ἐμβρέχω, *arroser* ou *humecter*; *embrocation*, espece de remede extérieur qui consiste dans une effusion de quelque liqueur, sur une partie affectée par le moyen d'un linge, d'un flocon de laine, ou d'une éponge qui en est imprégnée. On a recours à l'*embrocation* lorsqu'il s'agit d'atténuer & de faciliter la sortie à une humeur engagée sous la peau; on a recours au même moyen pour calmer la douleur, rendre la chaleur à quelque partie ou y réveiller le sentiment.

EMBROCATIO. Voyez *Embregma*.

EMBRONTETOS, ἐμβρόντητος, de βροντὴ, *tonnerre*; proprement, frappé du tonnerre. On applique ce mot aux personnes attaquées d'apoplexie, à cause de la similitude des effets.

EMBRYO, *Embryon*, ἔμβρυον, de ἐν, dans & de βρύω, *croître*, *pulluler*; παρὰ τὸ ἔσω βρύειν, καὶ ἐντὸς τῆς γαστρὸς αὔξεσται, parce que l'*embryon* pullule dans l'intérieur du corps, & s'accroît dans la matrice; *Embryon*. Un *embryon*, selon Hippocrate, est un enfant ou un fœtus, contenu dans la matrice. Voyez 5. *Aph*. 31. 48. 60. & autres endroits de ses Ouvrages. Galien dit, *de Sympt. Cauf. Lib. I. cap*. 7. que le fœtus qui n'a que deux mois ne s'appelle point en Grec *embryon*; mais κύημα, conception. Marcellus remarque, *Lib. de Fœtura hominis*, qu'il faut entendre par *embryon* un enfant ou un fœtus contenu dans la matrice, & que ce nom convient au fœtus pendant tout le tems de la grossesse. Dioscoride emploie ce terme en ce sens en plusieurs endroits de ses Ouvrages. Homere & Aristote l'appliquent fréquemment aux fœtus des animaux, & Théophraste aux semences des plantes, ce en quoi les Auteurs modernes l'ont suivi.

EMBRYONATUM SULPHUR. Les Chymistes, mais particulierement Gerard Dorneus, distinguent trois especes de soufre, le premier, qu'ils appellent soufre universel ou résine de la terre; qui n'est uni à aucune autre chose; parquoi ils me semblent entendre l'acide universel. Le second est le *sulphur embryonatum*; c'est le même soufre uni aux minéraux & aux métaux. Le troisieme est le même soufre séparé par art des métaux & des minéraux.

EMBRYOTHLASTES, ἐμβρυοθλάστης, de ἔμβρυον, *fœtus*, & de θλάω, *rompre*. Instrument inventé pour rompre les os & faciliter l'extraction du fœtus dans les accouchemens laborieux. Hippocrate l'appelle πίεστρον.

EMBRYOTOMIA, de ἔμβρυον, *fœtus*, & de τέμνω, *couper*; *embryotomie*, ou exsection du fœtus dans la matrice. Il y a cette différence entre l'opération Césarienne & l'embryotomie, que dans la premiere l'enfant est tiré entier par une incision faite à l'abdomen de la mere, au lieu que dans la seconde l'enfant est démembré dans la matrice pour pouvoir en faire l'extraction, sans blesser la mere.

EMBRYULCUS, ἐμβρυουλκὸς, de ἔμβρυον, *fœtus*, & de ἕλκω, *tirer*; crochet pour l'extraction du fœtus dans les accouchemens laborieux. On appelle encore cet instrument ἐλκυστὴρ. Voyez les planches auxquelles on renvoie à l'article *Obstetricatio*.

EMBULA, *pipe*. Ruland.

EMBULARCHI SUFFUMIGIUM, espece de fumigation décrite dans Aëtius, *Tetrab. IV. Serm. cap* 122.

EMBYAYEMBO, nom d'une plante qui croît au Brésil. Ray, *Hist. Plant*.

EME

EMERICUS, *émeri*. Voyez *Smyris*.

EMERUS, *séné bâtard*.

Voici ses caracteres.

Cette plante a les feuilles & la figure du baguenaudier; elle porte des gousses foibles pleines de graines cylindriques.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Emerus*, Cesalp. 117. *Colutea scorpioides major & elatior frutescens*, M. H. 2. 122. *Faux séné.*
2. *Emerus minor*, Tourn. Inst. 650. Elem. Bot. 510. Boerh. Ind. A. 2. 49. *Emerus*, Offic. *Colutea humilis*, Park. Theat. 227. *Colutea scorpioides humilis*, Ger. 1107. Emac. 1130. Raii Hist. 1. 924. J. B. 1. 382. Chab. 81. *Colutea scorpioides humilior & minor*, Hist. Oxon. 2 122. *Colutea siliquosa minor*, C. B. Pin. 397. *Colutea siliquosa, seu scorpioides minor*, Jonf. Dendr. 378. *Coronilla montana*, Rivin. Irr. Tetr. Rupp. Flor. Jen. 216. Buxb. 85. *Faux séné bas.*

Cette plante croît dans les lieux bas & fleurit en Juin. On se sert de ses feuilles. Cependant Boerhaave ne leur connoît aucune propriété médicinale.

Ruppius dit que le petit peuple les substitue à celles du séné. Dale.

EMESIA, EMESMA, ἐμεσία, ἔμεσις & ἔμεσμα, de ἐμέω, *vomir*. Voyez *Emetos*.

EMETICA, *émétiques*, d'ἐμέω, *vomir*; médicamens qui provoquent le vomissement. Hippocrate recommandoit les *émétiques* délayés dans de l'eau tiede pour préserver des maladies. Il en recommandoit l'usage une ou deux fois par mois. Il se servoit ordinairement pour cet effet de la décoction d'hysope, à laquelle on ajoutoit un peu de sel marin & de vinaigre. Il ne faisoit prendre ces préparations qu'après les repas.

Selon Diodore de Sicile, les Medecins Egyptiens usoient fréquemment des *émétiques*, de l'abstinence & des clysteres dans leur pratique.

Quoiqu'Asclépiade eût une aversion décidée pour les cathartiques, il employoit cependant les *émétiques*, particulierement après souper.

L'effet des évacuans est principalement d'agir sur les humeurs qui pechent par trop d'abondance, & dont par cette raison l'entretien de la santé demande la sortie par les couloirs convenables, ou par le moyen des seuls efforts de la nature, ou par le ministere de l'art, quand ces efforts sont imparfaits & insuffisans, ou que la nature ne fait aucun effort pour cet effet. Mais toutes les liqueurs vicieuses ne sont pas de même nature, température ou tissu, & les couloirs qui doivent leur donner passage n'ont pas tous la même structure ni la même disposition. Il faut donc des instrumens différens & de diverses especes pour faire sortir ces liqueurs. L'on appelle *émétiques* les évacuans qui font sortir par la bouche l'amas de liqueurs corrompues qui séjournent dans les cavités du ventricule & des intestins; laxatifs ou purgatifs, ceux qui les font sortir par l'anus, de la partie inférieure du canal intestinal; diaphorétiques & sudorifiques, ceux qui les poussent aux couloirs de la peau; diurétiques, ceux qui les poussent au couloir des reins & aux parties destinées à la sécrétion de l'urine; salivans, ceux qui en procurent l'excrétion par les glandes & canaux salivaires; expectorans, ceux qui les chassent de la trachée-artere, & de la cavité de la poitrine; errhines, sternutatoires & apophlegmatisans, ceux qui les évacuent par la membrane glanduleuse des narines & du gosier; enfin on nomme emménagogues & excitant les hémorrhoïdes, ceux qui font sortir le sang superflu par les regles ou par les vaisseaux hémorrhoïdaux.

Nous allons parler de chacun de ces remedes en particulier.

Nous avons donné le premier rang entre les évacuans aux *émétiques* ou vomitifs. Il y en a de deux sortes, les uns étant doux & les autres violens. Il faut mettre dans la premiere classe l'eau commune tiede, avec l'addition d'un peu de sel & de miel, ou d'huile tirée par expression, ou de graisse ou de la teinture de la semence ou de l'écorce de raifort sauvage, ou de la graine d'anet, tirée au moyen de la décoction, enfin les eaux minérales chaudes, bues coup sur coup & à grande mesure. La seconde classe renferme entre les végétaux les feuilles & les racines de cabaret, l'hellébore blanc, le suc de l'écorce moyenne du sureau, tous les purgatifs violens donnés à grande dose, & les substances apportées des pays étrangers sous les noms de gomme-gutte & de racine d'ipecacuanha. Le regne minéral fournit les minéraux de nature cuivreuse, comme le vitriol de Chypre, le vitriol blanc, le *gilla vitrioli* de Paracelse & d'Ange Sala, tiré de la tête morte restant après la distilation du vitriol de Goslar qui est de nature cuivreuse, les crystaux de verd de gris, le sel émetico-diaphoretique de Mœbius, préparé avec parties égales de vitriol de Goslar & de nitre; ceux qui sont produits par la substance réguline de l'antimoine, comme le tartre émétique, le verre d'antimoine & l'eau-bénite de Ruland qui est faite avec lui, le mercure de vie, surtout tiré du beure d'antimoine rectifié par précipitation avec l'eau simple ou l'huile de tartre par défaillance, la poudre de Monckius, préparée avec deux parties de régule d'antimoine martial & une de nitre, le soufre doré d'antimoine, celui-ci corrigé, la panacée de Glauber & celle de Conordingius, à la dose de cinq ou six grains.

Galien & les anciens employoient principalement les *émétiques* doux, & surtout les diététiques, parce qu'ils sont entierement sûrs, & que communément ils excitent au vomissement, par leur quantité les intestins & le ventricule, qui sont déja affoiblis & ont une disposition à ce mouvement excrétoire, procurée par la nausée, les rots, l'amertume de la bouche, les inquiétudes. Mais ces *émétiques* n'étendent point leur opération au-delà des bornes de l'estomac, dont ils évacuent avec utilité les humeurs crues, pituiteuses, bilieuses, que les mauvais alimens & les mauvaises digestions y ont amassées.

Les *émétiques* violens, à raison de leurs parties très-déliées, acres, salines, sulphureuses, agissent sur la membrane nerveuse de l'estomac & des intestins, même à petite dose, en lui causant des mouvemens spasmodiques; & si on les donne à dose un peu trop forte, leur opération s'étend au-delà de l'estomac, & se fait sentir surtout aux canaux nerveux qui portent la bile, aux glandes des intestins, du mésentere, du pancréas, & même au foie, dont ils font sortir les humeurs bilieuses & salivaires. Il leur arrive même quelquefois d'attaquer tout le genre nerveux, & pour lors ils causent au corps un préjudice très-considérable.

Corollaires de pratique.

Les anciens employoient l'hellébore blanc en guise d'*émétique*, comme étant très-énergique. C'est ce que rapporte Celse dans le Chapitre treize du Livre II. & ils en faisoient usage dans l'épilepsie, la folie & d'autres maladies opiniâtres sans fievre. Mais comme le même Auteur le remarque très-judicieusement, il faut bien humecter le corps avant que de faire usage de ce remede. De notre tems, où nous avons à choisir des *émétiques* beaucoup plus sûrs, nous nous abstenons avec raison de ce remede violent, & même nous choisissons dans ceux dont nous avons fait l'énumération, ceux qui de leur nature & par leur tissu, ne sont pas si contraires au corps & aux parties nerveuses, & dont par conséquent l'usage est moins hasardeux. Il faut mettre à la tête de ces derniers certe racine qui nous vient de l'Amérique, nommée ipécacuanha, à la dose d'un demi-gros & même plus, qui réunit à un principe acre, salin, subtil, un principe balsamique & fortifiant, & qui a ceci de particulier entre tous les *émétiques* qu'il opere plus promptement qu'aucun autre; c'est pourquoi il s'emploie avec succès lorsqu'il y a danger dans le retardement, & qu'il faut faire vomir promptement. Comme dans le vomissement il y a renversement du mouvement péristaltique de l'estomac, qui pour lors tend de bas en-haut, & que cette inversion se commu-

nique de même aux intestins, lorsque le mouvement péristaltique est trop violent dans la diarrhée & la dysenterie, le cours de ventre se suspend & s'arrête pour quelque tems par l'usage de ce remede; ce qui a fait dire à Celse dans le troisieme Chapitre du Livre I. que le vomissement arrête le cours de ventre & rétablit l'excrétion intestinale supprimée. On substitue à l'ipecacuanha les feuilles ou les racines de cabaret, qui renferment de même un principe subtil, acre, volatil & caustique qui s'évapore aisément par la coction, & en même tems un principe fortifiant & balsamique. Ce remede fait des merveilles dans les anciennes fievres quartes, la fievre tierce, l'hydropisie & la jaunisse. Entre les *émétiques* antimoniaux le tartre *émétique* mérite la préférence; je dis celui qui est préparé avec le safran des métaux, & non celui qu'on prépare avec le verre d'antimoine & qui est deux fois plus fort. Cette préparation fait tout l'effet qu'on en peut attendre, donnée à la dose de trois ou quatre grains, ou mêlée en petite dose avec la racine d'ipécacuanha. Quand on veut une composition *émétique* & purgative, on peut mêler à une solution de manne deux ou trois grains de tartre *émétique*. On peut aussi se servir de la panacée de Glauber à la dose de cinq ou six grains, la mêlant avec un scrupule de crême de tartre. Dans l'asthme pituiteux on emploie quelquefois l'oxymel scillitique à la dose de deux ou trois onces. Quant aux *émétiques* de nature cuivreuse, dont la vertu astringente affecte trop long-tems & trop violemment les membranes nerveuses de l'estomac & des autres parties, aux poudres régulines d'antimoine, à la poudre de Monckius, au verre d'antimoine, au mercure de vie, dont l'opération est infidele & qui font très-peu d'effet, ou des effets très-violens, suivant le plus ou moins de disposition des humeurs qui se trouvent dans l'estomac, il est plus sûr & plus prudent de n'en faire aucun usage en pratique.

Il est non-seulement utile quelquefois, mais même nécessaire d'employer les *émétiques* un peu forts, pour faire promptement sortir les poisons & surtout ceux de nature narcotique, & les fermens qui s'évaporant de ceux qui sont attaqués de maladies contagieuses & malignes, descendent dans l'estomac & se mêlent aux liqueurs fermentatives qui s'y rencontrent. C'est le plus court moyen de les empêcher de passer dans l'intérieur du corps. On peut encore avoir besoin des *émétiques* actifs pour faire sortir les humeurs formées par le mélange des choses hétérogenes qu'on a avalées, de la bile & des humeurs salivaires fermentatives. Car ces humeurs corrompues & très-vicieuses par leur stagnation dans la cavité du ventricule & des intestins, & surtout celle du duodenum, se corrompent encore plus par le séjour, & font très-souvent éclorre des fievres lentes, quotidiennes, quartes, des toux chroniques & même de très-graves maladies de la tête, comme la mélancolie, la migraine, quelquefois même l'épilepsie & l'apoplexie.

On fait avec succès usage des *émétiques*, lorsque les autres remedes ne font rien, dans les maladies causées par une bile épaisse, qui se change quelquefois en un *coagulum* visqueux & presque plâtreux, qui bouche les canaux biliaires. On les emploie donc utilement dans l'ictere tant jaune que noir, dans la cachexie & autres maladies de même espece, qui se guérissent très-heureusement par l'évacuation de beaucoup d'impuretés bilieuses.

Les *émétiques* donnés à dose un peu forte, font sortir une grande quantité de sérosité aqueuse par bas & rarement par en-haut, des canaux & glandes des intestins, du pancréas, du mésentere & du foie, dans l'hydropisie anasarque, la leucophlegmatie, les tumeurs œdémateuses du corps & l'hydropisie ascite qui peut se guérir.

Il faut absolument s'abstenir des *émétiques* dans tout commencement & accès de fievre, dans l'inflammation du ventricule, ou lorsque l'estomac est attaqué de contractions spasmodiques, comme il arrive dans la cardialgie, dans la violente colere, dans les spasmes hystériques & hypocondriaques, & lorsqu'il y a disposition actuelle à un trop grand écoulement des regles & des hémorrhoïdes, dans les maladies de la tête formées par l'amas du sang dans cette partie, comme est l'apoplexie, la paralysie, la perte de la vue & de l'ouie, le vertige, enfin dans toutes les grandes douleurs. Il ne faut encore jamais les donner aux pléthoriques, à moins que des saignées suffisantes n'aient diminué l'excès du sang, ni à ceux qui ont les intestins remplis d'excrémens, & qui sont constipés, à moins qu'on n'ait commencé par débarrasser ces parties.

Il vaut toujours mieux donner les *émétiques* en forme liquide, ou même avec un véhicule gras suffisant, qui humecte & relâche. Cette précaution facilite leur opération. Car le vomissement ne demande pas seulement une forte contraction du pylore & du fond de l'estomac, mais un relâchement de l'orifice supérieur de cette partie.

Pendant l'opération des *émétiques* & après qu'elle est finie, il faut se garder de tout refroidissement, de la boisson froide, de toutes passions de l'ame, de tout remede chaud & irritant, des alimens acres & salés, & se servir plutôt d'adoucissans, d'alimens de bon suc & qui se digerent aisément. Il est surtout très-avantageux de prendre trois ou quatre heures après avoir pris ce remede, quelques onces de lait d'ânesse, si l'on en a à sa disposition. Frederic Hoffman, *Medic. Rat. Syst.*

Sydenham pose pour regle, que toutes les fois qu'il est nécessaire d'ordonner un *émétique* & la saignée, il faut que la saignée précede l'*émétique*. Le vomitif dont l'Auteur que nous avons cité ci-dessus faisoit principalement usage, c'est le vin *émétique*. Je doute que nous ayons amélioré sa pratique en lui substituant l'ipécacuanha, surtout dans les fievres, dans les maladies fiévreuses, & dans la petite vérole. Toujours est-il certain que l'ipécacuanha ne nous réussit pas autant que son vin *émétique* lui réussissoit. Les raisons de cette différence se présenteront d'elles-mêmes à ceux qui se donneront la peine de peser mûrement ce que nous avons dit à l'article *Duodenum*.

Alexandre de Tralles ordonne de prendre avant l'accès, dans les fievres tierces, mais spécialement dans les fievres quartes, un *émétique* préférablement à tout autre remede. Il dit avoir guéri par cette pratique les fievres quartes les plus invétérées. Freind remarque, que les Auteurs anciens en ont fait mention; mais qu'il ne paroît pas qu'ils s'y soient beaucoup arrêtés. Il ajoute toutefois qu'elle est très-conforme à la raison, & qu'on ne peut s'en promettre que de très-grands avantages, & dans ces cas & dans beaucoup d'autres.

Le Docteur Harris nous assure dans ses *Dissertations*, que les *émétiques* antimoniaux sont sûrs dans les chaleurs de l'été; mais qu'ils sont très-dangereux dans les froids de l'hiver. Nous lisons dans le même Auteur, que le vitriol blanc est un *émétique* doux, excellent & sûr à la dose de quatre scrupules. Il nous apprend que si le chardon & l'asarabacca sont trop doux en qualité d'*émétique*, on pourra produire les effets les plus violens avec la décoction du *digitale*, ou gant Notre-Dame.

Le Docteur Cheyne recommande dans tous ses Ouvrages les *émétiques*, comme les meilleurs remedes auxquels on puisse avoir recours dans les affections des nerfs.

Il y a, ou du moins il n'y a pas long-tems qu'il y avoit en Cheshire un homme qui s'étoit fait connoître par un vomitif singulier dont il avoit le secret. Ce vomitif passoit pour opérer très-promptement sans tourmenter, & très-efficacement.

J'ai appris par des personnes sur le témoignage desquelles on peut compter, que ce vomitif n'étoit que l'eau suivante.

Prenez *des fleurs & des feuilles de la renoncule commune des prés*;

Distilez-les dans un alembic ordinaire, & de la même maniere que les autres eaux simples.

Passez la distilation jusqu'à ce que la liqueur n'ait plus de piquant.

Cette eau distilée est très-chaude & très-piquante ; il faut l'affoiblir avec de l'eau commune pour la rendre potable. La maniere de s'en servir, c'est de se remplir d'abord l'estomac d'environ une pinte d'eau chaude.

Prenez après cette eau, *une once de liqueur distilée de renoncule commune des prés.*

Cette liqueur ne tardera pas à faire vomir, mais presque sans violence.

On réiterera jusqu'à ce que le malade ait vomi suffisamment.

On se sert du sel commun pour réprimer l'action des *émétiques*; il les fait passer & se porter par bas. On arrêtera celle des vomitifs violens, en les noyant dans une grande quantité de fluides chauds & délayans, en prenant des huiles douces, des opiats, des aromatiques, des acides agréables & des corroborans. Si l'on applique extérieurement ces derniers remedes sur la région de l'estomac, ils produiront aussi de bons effets.

EMETOCATHARTICUM, remede qui purge par haut & par bas.

EMETOLOGIA, de ἔμετος, *vomitif*, & de λόγος, *discours*; la partie de la Medecine qui traite des émétiques.

EMETOS, ἔμετος, de ἐμέω, *vomir*; évacuation des substances contenues dans l'estomac par le vomissement. Voyez *Vomitus*.

EMEU ou Eme, Clus. *Emeu*, ou vulgairement *Casoaris*; nom d'un oiseau fort gros de l'espece des Autruches, qu'on trouve dans les Isles Molucques, où il est appellé *Casoar*. Sa graisse est la seule partie dont on fasse usage en Medecine. Elle passe pour émolliente, résolutive, digestive, & bonne pour les nerfs.

E M I

EMIAI, ἡμίαι. Galien dit que c'est un mot Attique qui signifie *vomissement*.

EMINENTIA, *éminence*, *protubérance*, ou en général, *tumeur contre nature*.

EMISSARIUM, en Medecine, orifice du corps naturel ou contre nature, par lequel quelque substance est expulsée. *Emonctoire*.

E M M

EMMENAGOGA, *emménagogues*, ἐμμηναγωγά, de ἐμμήνια, les regles, & ἄγω, faire couler; sont des remedes qui excitent le cours des regles.

Il faut mettre au nombre des excrétions salutaires & critiques qui contribuent à l'entretien de la santé & de la vie, celles d'un sang pur & bien conditionné, qui, lorsqu'il vient à regorger dans les vaisseaux, sort non-seulement de la matrice des femmes qui ont atteint l'âge de quatorze ans, tous les mois, après l'accouchement & l'avortement ; mais aussi quelquefois naturellement des extrémités des veines de l'anus qu'on nomme hémorrhoïdales, dans les hommes de nature plétorique. Lors donc que ces excrétions se dérangent quant à la maniere, à la quantité ou au tems, ou qu'elles manquent entierement, ou se suppriment par quelque cause violente, il faut les faire rentrer dans l'ordre, soit pour prévenir le dommage qu'en pourroit souffrir la santé, soit pour remédier aux maladies qui auroient pu s'ensuivre. Au nombre des remedes dont on fait ordinairement usage pour parvenir à ce but, il faut mettre principalement entre les végétaux, les racines d'aristoloche, de zédoaire, & les cinq racines apéritives ; les feuilles d'armoise, de calament, de matricaire, de pouliot, de mélisse, de sabine, de polium de montagne, de rue, de marjolaine, de romarin ; les fleurs de violier jaune, de safran; les baies de laurier & de genievre ; les gommes, bdellium, myrrhe, galbanum, opopanax, sagapénum, succin; entre les purgatifs, l'aloès, la rhubarbe, la couleuvrée, les aromates ; entre les remedes tirés du regne animal, les sels volatils & le castoreum ; entre les minéraux & les préparations chymiques, les martiaux, qui méritent la préférence sur tous les autres.

Plus les évacuations sanguines sont utiles & efficaces pour conserver la santé, plus il seroit à souhaiter, ce que faisoit dans son tems Hippocrate, que le Medecin pût employer des secours certains & efficaces toutes les fois qu'il en est besoin, pour gouverner, faire paroitre ou calmer ces évacuations, puisque ce seroit le moyen de couper la racine, & les suites à beaucoup d'affections dangereuses. Mais comme ces excrétions sanguines sont principalement l'ouvrage de la nature, qui dans les femmes est assujettie à un certain période de tems, pour commencer, continuer & finir, & que le flux hémorrhoïdal n'est ni commun à tous les hommes, ni si régulierement périodique ; qu'il faut d'ailleurs pour procurer ces évacuations sanglantes, que le sang s'amasse en certaine quantité, & que les vaisseaux de la matrice & de l'anus soient ouverts, relâchés & disposés à un écoulement spontané ; enfin, que beaucoup de causes peuvent diminuer ou supprimer entierement ces évacuations, il est tout naturel de juger qu'il n'est rien moins qu'aisé de faire sortir le superflu du sang qui a cessé de couler, ou qui n'a pas commencé à le faire, & qu'on n'en peut venir à bout, si l'on ne fait l'attention la plus exacte aux causes du dérangement.

Supposant maintenant qu'il y ait dans le corps une quantité de sang qui passe la mesure & la proportion naturelle, ce qui constitue la principale cause de son évacuation ; supposant encore que les vaisseaux de l'utérus & de l'anus sont tellement disposés, qu'ils peuvent recevoir une dilatation suffisante du sang qui y aborde, & lui livrer passage ; & que l'excrétion ne se fait pas bien, ou parce que les vaisseaux latéraux des extrémités artérielles, qui naturellement ne reçoivent pas la partie rouge du sang, sont obstrués, resserrés par un spasme, ou parce que la diminution du ressort & de la force systaltique du cœur & des arteres, & de la liquidité du sang, empêche cette liqueur d'y pénétrer : on se trouvera très-bien de l'usage des remedes dont nous avons fait l'énumération ; car rien ne contribue plus efficacement à ouvrir les petits vaisseaux & à lever les obstructions, que les cinq racines apéritives, l'aristoloche, la rhubarbe, la couleuvrée, les fleurs de violier jaune, surtout si on les emploie en décoction avec un irritant salin, comme le borax ; les gommes mariées avec l'aloès, & les purgatifs, en forme de pilules, font aussi parfaitement bien. S'il est question d'ouvrir les canaux trop resserrés & trop étranglés par un spasme, on se sert très-utilement de l'armoise, qui est adoucissante, de la mille-feuille, du safran & du castoreum. S'il s'agit de rendre au sang sa liquidité, de fortifier les solides, & de raffermir le ton des fibres & des vaisseaux, les fortifians, dont l'opération dépend d'un sel volatil huileux délié, trouvent très-bien leur place. Tels sont tous les aromates, la myrrhe, les baies de laurier & de genievre, le romarin, le pouliot, la melisse, la sariette, la sabine ; les fleurs de violier jaune, le calament, le succin, la limaille de fer, les teintures qui sont tirées du même métal, & les sels volatils huileux.

Lorsque la diminution ou la suppression de l'écoulement sanguin est produite par la trop grande quantité de sang, qui s'oppose fortement au ressort des vaisseaux, il faut se garder d'employer les *emmenagogues* dont

nous venons de parler, & furtout les plus chauds. Car le grand mouvement qu'ils donnent au fang leur fait fouvent produire de grands accidens. Il faut avoir alors recours à la faignée, qui faite au pié, rétablit fouvent toute feule l'écoulement defiré.

Les mêmes *emmenagogues* conviennent auffi peu quand les fujets manquent de fang & de liqueurs bien conditionnées, comme il arrive aux perfonnes qui font convalefcentes depuis peu de tems, & à celles qui ont les premieres voies remplies de crudités vifqueufes, la membrane veloutée, empâtée d'un mucilage épais, & la digeftion & la chylification affoiblies. Alors le principal foin du Medecin doit être plutôt de réparer le défaut d'un bon fang par des nourritures gélatineufes, des bouillons, & l'ufage des alimens qui fe changent aifément en fuc & en fang, & de rétablir la digeftion des alimens & la fermentation du chyle par des remedes appropriés, comme des émétiques doux, s'il en eft befoin, des purgatifs bénins, des fels apéritifs, & des amers ftomachiques.

L'obftruction & l'engorgement des vaiffeaux du cou de la matrice & du vagin, & dans les hommes de l'anus, font fouvent caufes que le fang ne peut fe faire un paffage en quelque quantité qu'il abonde à ces parties. Dans ces circonftances, on auroit vainement recours à tous les remedes qui déterminent le fang vers ces parties, fi l'on ne relâche & ne ramollit par des fecours convenables le tiffu des vaiffeaux obftrués & endurcis; c'eft ce qu'on ne fait jamais avec plus de fuccès & plus promptement qu'au moyen des bains, ou des fomentations, ou des bains de vapeurs qui fe font de la maniere fuivante.

On remplit d'eau chaude, dans laquelle on a fait infufer des feuilles d'armoife & de pouliot, & des fleurs de camomille, un vaiffeau qu'on pofe dans une poelle bien échauffée; &, le corps bien couvert, on s'affit au-deffus, le bas-ventre étant nud, de maniere que la vapeur puiffe monter & pénétrer dans l'intérieur de l'utérus & des parties inférieures; & pour entretenir plus long-tems la chaleur de la liqueur, on y jette de tems en tems des cailloux rouges. On réuffit encore à merveille à ramollir les parties inférieures, en faifant, furtout au fortir du bain d'eau douce, avec des étoffes chauffées, des frictions chaudes depuis les piés jufqu'aux aines.

Mais il n'y a point de fecours plus fûr, plus certain, plus efficace dans les maladies caufées par la fuppreffion, la diminution, ou le dérangement de l'évacuation menftruelle ou hémorrhoïdale, qu'un ufage convenable des eaux minérales ferrugineufes, furtout de l'ufage interne des eaux de Carles-Bade les plus douces, & l'ufage extérieur de celles de Tœplitz, qui rempliffent parfaitement toutes les indications curatives. Car la boiffon de l'eau minérale chaude, incife, évacue les liqueurs épaiffes, débarraffe les obftructions des petits vaiffeaux; & le bain d'eau de Tœplitz, qui eft la plus légere de toutes, & qui eft dépouillée de principe terreux aftringent, relâche les parties contractées, & dilate les vaiffeaux de maniere qu'ils puiffent recevoir promptement le fang qui leur eft envoyé, & le faire fortir de même.

S'il eft difficile & embarraffant dans la pratique de bien conduire & de procurer l'évacuation du fang menftruel, le gouvernement de l'excrétion hémorrhoïdale eft accompagné de difficultés bien plus grandes, lorfqu'un fang abondant fait effort pour fortir par les veines de l'anus, fans y trouver de difpofition à lui livrer paffage. Car bien que les pilules compofées d'aloès aient par préférence à toutes les autres une vertu toute particuliere pour exciter l'écoulement de fang par les vaiffeaux hémorrhoïdaux, non-feulement parce que fes particules réfineufes & fulphureufes très-déliées, excitent une effervefcence dans toute la maffe du fang & des humeurs: mais parce que s'attachant fortement par fa partie ténace, vifqueufe & réfineufe, aux membranes des inteftins colon & rectum, elle y attire un abord continuel du fang à caufe de la continuité de l'irritation qu'elle y caufe. Cependant lorfque le fang ainfi agité, & attiré avec abondance dans les parties inférieures du rectum, n'y trouve pas les vaiffeaux difpofés à lui faire paffage, il forme en partie des efpeces de tubercules très-douloureux aux extrémités des vaiffeaux, & en partie par fa ftagnation & la compreffion qu'il caufe dans les membranes nerveufes des inteftins; il produit des gonflemens violens, des fpafmes & d'autres accidens cruels dans le bas-ventre. FREDERIC HOFFMAN.

EMMENIA, ἔμμηνα, de μὴν, mois; *Ecoulement menftruel.*

EMMOTOS, ἔμμοτος, de μοτὸς, tente. Hippocrate donne cette épithete aux perfonnes, aux parties du corps, & même aux maladies qu'on ne peut traiter fans l'introduction d'une tente.

EMO

EMODIA, mot barbare qui fignifie engourdiffement des dents.

EMOLLIENTIA, *émolliens*, ou *adouciffans.* Voyez *Alteration.*

EMOTIO, lorfqu'il fe dit de l'efprit, c'eft *agitation*, ou *délire*; lorfqu'il fe dit d'un os, c'eft *luxation.*

EMP

EMPASMA, ἔμπασμα, de πάσσω, répandre deffus. C'eft la même chofe que *Catapafma*, ou *Diapafma.* Voyez *Catapafma.*

EMPEIRIA, ἐμπειρία, de πείρω, experimenter; *Experience.*

EMPEROS, ἔμπηρος, ou πηρός, *mutilé.*

EMPETRUM.

Voici fes caracteres.

Il a les feuilles & la reffemblance de la bruyere, fa fleur eft mâle, elle n'a point de pétale, elle eft composée d'étamines. Son fruit croît en différens endroits de la plante, il reffemble à une baie, & il eft plein de femences dures & pierreufes.

Boerhaave en compte les deux efpeces fuivantes.

1. *Empetrum montanum, fructu nigro.* T. 579. *Erica baccifera, procumbens, nigra.* C. B. P. 486. *Erica, baccifera Matthioli.* J. B. 1. 526. Lugd. 188. *Erica coris folio.* 11. Cluf. H. 45. *Bruyere à baies noires.*
2. *Empetrum Lufitanicum, fructu albo.* T. 576. *Erica erecta baccis candidis.* C. B. P. 486. *Erica baccifera Lufitanica.* T. B. 1 528. *Erica coris folio.* 10. Cluf. H. 45. *Erica.* 7. Cluf. Lugd. 190. H. BOERHAAVE, *Ind. alter Plant. Vol. p.* 173.

Dale ajoute la troifieme efpece fuivante d'*Empetrum* aux deux précédentes.

Empetrum. Offic. *Thymelaea foliis kali, Lanuginofis, falfis.* C. B. Pin. 463. Tourn. Inft. 594. Elem. Bot. 467. Raii Hift. 2. 589. Jonf. Dendr. 236. *Sanamunda fecunda Clufii.* Ger. Emac. 1595. J. B. 1. 594. Chab. 48. *Sanamunda altera Clufii.* Park. Theat. 203. *Bruyere marine, femblable à l'épurge.*

Elle croît fans être cultivée fur les Côtes de l'Andaloufie, & fleurit en Février. Sa racine eft d'ufage. Une dragme de cette racine prife dans une décoction de pois-chiches, eft un puiffant cathartique. On l'appelle *burbalaga* aux environs de Gibraltar, & l'on ne s'en fert que pour chauffer les fours. RAY, *Hift. Plant.*

EMPHRACTICA, ἐμφρακτικὰ, de φράσσω, obstruer. Topiques obstruans, ou qui appliqués au corps s'y attachent, & ferment les pores.

EMPHRAGMA, ἔμφραγμα, ce mot a la même étymologie que le précédent; empêchement, ou obstruction. Hippocrate se fert, *Lib. de Septimestri partu*, d'*emphragma* pour désigner les obstacles, que les parties d'un enfant qui se présente dans une situation contre-nature, apportent à l'accouchement.

EMPHRAXIS, ἔμφραξις, ce terme a la même éthymologie que les précédens. *Obstruction*.

EMPHYSEMA, ἐμφύσημα, de φυσάω, *enfler*; *Emphyseme*, ou tumeur flatulente. On désigne généralement par *emphyseme* toute tumeur molle, formée par un air contenu dans les cellules de la membrane cellulaire. Voyez l'endroit de l'article *Caput*, où j'ai traité des blessures de la tête. Voyez aussi *Cellulosa membrana*.

Hippocrate entend par *emphyseme* une enflure du ventre, & quelquefois une tumeur en général.

On conçoit à peine jusqu'où peut être poussée la dilatation de la membrane cellulaire par un air contenu & raréfié dans ses cellules. M. Mery a donné dans les *Memoires de l'Academie Royale des Sciences*, *An.* 1713. l'histoire d'un *emphyseme* extraordinaire, à laquelle je renvoie le Lecteur curieux.

EMPIRICA SECTA, *Secte empirique*. V. la Préface.

EMPIRICUS, *Empirique*. Ce terme vient de πεῖρω, expérimenter.

EMPLASTICA, ἐμπλαστικὰ, de ἐμπλάσσω, obstruer, ou adherer. Voyez *Emphractica*.

EMPLASTRUM, ἔμπλαστρος. Ce terme a la même étymologie que le précédent; *Emplâtre*.

Il n'y a rien qui soit plus important dans l'appareil & le pansement, que ce qui concerne les *emplâtres*. La nature de ces remedes est si bien connue, qu'il seroit ridicule d'en donner une définition. Le nombre des différentes sortes d'*emplâtre* est presqu'infini. Vous trouverez la composition & la préparation des plus estimées dans les différentes Pharmacopées; mais particulierement dans celles d'Ausbourg, de Londres, de Brandebourg, & dans la Pharmacopée universelle de Lemeri. La plupart se font sur du linge, de la peau, ou de la soie, selon l'espece différente des plaies, & selon l'état du malade. S'il est question d'appliquer une *emplâtre* sur une partie velue du corps, on commencera par la raser, afin que l'*emplâtre* puisse s'y attacher plus fermement, & en être séparée plus aisément, & avec moins de douleur pour le malade. Mais si l'on veut en rendre l'application plus commode encore, il faut en approprier la forme à celle de la partie sur laquelle elle doit être appliquée. Aussi entre les *emplâtres* doit-il y en avoir de rondes, de quarrées, de triangulaires, d'ovales, ou éliptiques, de faites en croissans, ou en T, & en croix de Malte. Voyez la *Planche VIII. du premier Volume*, *Fig.* 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. Entre ces dernieres, il y en a à qui l'on ôte un des côtés, & quelquefois tous les deux, selon que les cas l'exigent. V. les *Figures* 9. & 10. Nous n'oublierons pas de faire mention d'une espece particuliere d'*emplâtre*, qu'on appelle *emplâtre fenestrée*. Elle est percée dans le milieu; on s'en sert dans les fractures accompagnées de plaies adjacentes; elle procure la commodité de déterger & de panser la plaie sans lever l'appareil. Voyez les *Figures* 11. 11. 11. Quelle que soit la variété que nous ayons admise dans la forme des *emplâtres*, cependant on n'en employe gueres d'autres que des rondes ou des quarrées, parce qu'il n'y a presqu'aucune partie du corps humain, à laquelle elles ne puissent être adaptées commodément, surtout si on les fend par les bords, & si on y pratique, pour ainsi dire, des segmens.

Il en est de la grandeur des *emplâtres*, ainsi que de leur figure: elle doit être proportionnée à l'étendue de la plaie ou de la partie affectée. L'usage de ces remedes est très-varié & très-étendu: les *emplâtres* ne servent pas seulement à tenir les baumes, les onguens, les tentes, les plumaceaux, & les autres applications, fermement attachées aux blessures; mais elles contribuent très-efficament par elles-mêmes à former le pus, à digérer & mûrir les tumeurs, à conglutiner & faire cicatriser les blessures, à réunir les os fracturés, à guérir les brûlures, à calmer les douleurs, à soulager les parties du corps infirmes ou affoiblies.

Une chose remarquable, c'est que les meilleurs moyens que l'on ait de donner à une *emplâtre* la consistance convenable, sont ordinairement contraires au but que l'on se propose par ces remedes. On se sert de litharge, de minium, & d'huile. Lorsque ces ingrédiens ont bouilli, & qu'ils se sont incorporés avec d'autres, ils leur donnent, à la vérité, le corps & la fermeté qu'exige l'*emplâtre*: mais aussi leurs vertus étant opposées à celles des gommes chaudes auxquelles on les unit ordinairement, le remede en devient moins bon. La maniere de donner de la consistance à une *emplâtre* en employant la cire, la résine, ou la poix, merite la préférence, en ce qu'elle ne nuit point à l'efficacité, mais elle a d'autres inconvéniens. Les *emplâtres* dans lesquelles il entre beaucoup de cire s'étendent difficilement, & lorsqu'elles sont chaudes, elles ne sont pas assez glutineuses pour s'attacher fortement. On n'a pas moins de peine à étendre la résine, & lorsqu'il y en a beaucoup dans une *emplâtre*, elle s'attache trop fortement. La poix de quelque espece qu'elle soit, surtout lorsqu'elle est jointe à la térébenthine, donne, à la vérité une consistance assez ferme, mais elle ne conserve point sa fermeté; elle coule, ainsi qu'on voit communément arriver dans l'*emplâtre* céphalique & adhérente, c'est pourquoi l'on est obligé d'user de vessie.

Ce à quoi l'on doit avoir le plus d'égard, lorsqu'on ordonne des *emplâtres* extemporanées, c'est qu'elles aient la consistance particuliere qu'exige la partie sur laquelle elles doivent être appliquées. Les *emplâtres* destinées pour la poitrine & pour l'estomac, & dont la propriété est d'amollir ou de discuter, doivent être claires & molles comme l'*emplâtre* officinale, stomachique, magistrale. Celles qu'on appliquera sur les reins, ou sur les jambes en qualité de discussifs chauds, & de corroboratifs, seront un peu plus épaisses & un peu plus adhérentes.

Les *emplâtres* faites pour le dos, doivent être renouvellées fréquemment, si elles sont émollientes, & si les symptomes continuent, parceque leurs particules spiritueuses sont bientôt dissipées. Il en est de même des discussives dont on use pour les tumeurs dures. Les corroboratives qu'on se propose de tenir fortement attachées aux parties, & auxquelles on donne une consistance qui répond à cet effet, doivent demeurer sur l'endroit où on les a jugées nécessaires, jusqu'à ce qu'elles soient seches & qu'elles tombent d'elles-mêmes. Dans quelques tumeurs flatulentes où les *emplâtres* seules ne suffisent point pour la guérison, on les levera de tems en tems, & on fera des lotions ou fomentations discussives, telles que celles qui sont composées d'amers & de carminatifs, & où l'on fait entrer des sels lixiviels, ou des esprits alkalins.

On trouve un grand nombre d'*emplâtres* dans les Pharmacopées que nous avons citées ci-dessus: en voici quelques-unes que nous avons tirées de la Pharmacopée de Londres.

Emplâtre adhérente.

Prenez *du diachilon simple*, & *du diachalcitis*, } *de chaque*, *une livre*;
de la poix de Bourgogne, *six onces*;
de la térébenthine, *une once*;
de la gomme sarcocolle, *quatre onces*.

Faites une *emplâtre*. S. A.

On a tiré cette *emplâtre* de Bates, & on l'a introduite dans

dans la Pharmacopée, presque sans aucune altération.

Il faut passer soigneusement la poix & la gomme sarcocolle, sans quoi l'*emplâtre* ne produiroit presqu'ancun effet. Les Chirurgiens employent un grand nombre de compositions de la nature de celle-ci, qu'ils alterent à discrétion, & varient selon les cas : la plupart d'entre eux rejettent la sarcocolle, parce qu'on a plus de peine à lui donner la forme convenable, qu'elle n'en merite par les bons effets qu'on en attend.

Emplastrum ex Ammoniaco.

Voyez *Ammoniacum.*

Emplâtre de baies de Laurier.

Prenez *des baies de laurier dépouillées de leurs cosses, deux onces;*
d'encens,
de mastic, &
de myrrhe, } *de chaque, une demi-dragme;*
de cyprès,
de costus,
de cire jaune,
de térébenthine, &
d'huile de laurier, } *de chaque, une once;*
de miel écumé, & précisément chaud, quatre onces.

Commencez par réduire en poudre le cyprès, le costus, & les baies de laurier, & les mêlez ensuite avec le miel.

Reduisez en poudre séparément l'encens, le mastic, & la myrrhe, & les mêlez séparément avec le miel.

Ajoutez l'huile de laurier, la térébenthine, & la cire fondues ensemble, & faites une *emplâtre* selon l'Art.

Emplastrum de Betonicâ.

Voyez *Betonica.*

Emplâtre de Cesar.

Prenez *de roses rouges, une once & demie;*
de la racine de bistorte,
de la pomme de cyprès,
de tous les santaux,
de la mente, &
de la graine de coriandre, } *de chaq. 3 dragmes;*
du mastic, une demi-once;
de l'hypocyste,
de l'acacia,
du sang de dragon,
de la terre sigillée,
du vrai bol, &
du corail rouge, } *de chaque, deux dragmes;*
de la térébenthine lavée dans de l'eau de plantin, quatre onces;
de l'huile rosat, trois onces;
de la cire blanche, douze onces;
de la résine de pin, dix onces;
de la poix, six onces;
des sucs de plantin,
de joubarbe, &
d'orpin, } *de chaque, une once.*

Faites fondre ensemble la cire, la résine & la poix.

Ajoutez la térébenthine & l'huile, l'hypocyste & l'acacia, dissous dans les sucs;

Enfin les poudres.

Donnez au tout la consistance d'un emplâtre, S. A.

Emplâtre céphalique.

Prenez *de resine transparente, deux onces,*
de poix noire, une once,
de labdanum,
de térébenthine,
de fleurs de féve,
de vesce ameres,
de fiente de pigeons, } *de chaq. 1 demi-once;*
de myrrhe,
de mastic, } *de chaque une dragme & demie;*
de gomme de genievre,
de muscade, } *de chaq. deux dragmes.*

Faites dissoudre la myrrhe & le labdanum dans un mortier chaud.

Ajoutez le reste des ingrédiens, & faites une emplâtre. S. A.

Si vous desirez que cette composition soit plus forte, ajoutez des poudres

d'euphorbe,
d'impératoire,
de poivre noir, } *de chaque 2 scrupules.*

Dans la pratique on ordonne presqu'aussi fréquemment cette emplâtre pour les piés, que pour la tête.

Emplastrum è Cicuta cum ammoniaco.

Voyez *Cicuta.*

Emplastrum è Cymino.

Voyez *Cyminum.*

Emplâtre composée de chalcitis.

Prenez *du vieux lard non salé & purgé de ses membranes, deux livres;*
de vieille huile d'olives,
de litharge d'or mise en poudre & passée, } *de chaque trois livres;*
de vitriol blanc calciné & mis en poudre, quatre onces.

Faites bouillir ensemble la litharge, le lard & l'huile, sur un feu modéré, avec un peu d'eau de plantin.

Remuez continuellement avec une spatule, jusqu'à ce que ce mélange ait la consistance de l'*emplâtre.*

Retirez-le de dessus le feu, & mêlez-y le vitriol, ensorte que le tout ne fasse qu'une seule masse uniforme. S. A.

Emplastrum diasulphuris.

Voyez *Diasulphuris.*

Emplâtre épispastique premiere.

Prenez d'*emplâtre simple de melilot, une livre & demie;*
de cantharides réduites en poudre fine, douze onces;
de semence de carvi, une once & demie;
de vinaigre, une demi-pinte;

Faites une emplâtre. S. A.

Emplâtre épispastique seconde.

Prenez *de la poix de Bourgogne, douze onces,*

de la térébenthine de Venise, quatre onces,
de la poudre de cantharides, six onces.

Mêlez & faites une emplâtre. S. A.

Emplâtre de pierre calaminaire.

Prenez *de pierre calaminaire préparée, une once,*
de litharge, deux onces,
de ceruse, une demi-once,
de tuthie, une dragme,
de térébenthine, six dragmes,
de poix blanche, une once & demie,
de suif de mouton, deux onces,
d'encens, cinq dragmes,
de mastic, trois dragmes,
de myrrhe, deux dragmes,
de camphre, une demi-dragme.

Faites fondre ensemble la térébenthine, la cire & le suif.

Ajoutez l'encens, le mastic & la myrrhe réduits en poudre.

Lorsque tout sera bien mêlé, ajoutez la pierre calaminaire, la céruse & la tuthie en poudre très-fine.

Avant que le mélange soit froid, versez dessus le camphre dissous dans un peu d'esprit de vin.

Faites une emplâtre selon l'art.

Cette emplâtre passe pour un remede excellent dans les ulceres.

Emplâtre pour l'hernie.

Prenez *de la noix de galle,*
des pommes de cyprès,
de l'écorce de grenade,
des balaustes,
de l'acacia,
de la graine de plantin,
de la graine de psyllium,
de cresson,
de la coque de gland,
des féves roties,
de l'aristoloche longue & ronde,
du myrte, } *de chaque, une demi-once*

Réduisez tous ces ingrédiens en poudre; faites-les macérer pendant quatre jours dans du vinaigre rosat, & laissez-les sécher ensuite.

Prenez *de la grande & de la petite consoude,*
de la prêle,
du pastel,
du ceterac,
des racines de fougere,
d'osmunde, } *de chaque une once;*
d'encens,
de myrrhe,
de mastic, } *de chaque deux onces;*
de bol d'Arménie, lavé dans le vinaigre,
de pierre calaminaire préparée,
de litharge d'or,
de sang de dragon, } *de chaque trois onces;*
de poix, deux livres;
de térébenthine, une quantité suffisante pour faire du tout une *emplâtre.* S. A.

Ce remede n'est pas borné au seul usage annoncé par son titre; on peut s'en servir toutes les fois qu'il est question de fortifier une partie affoiblie.

Emplâtre de mastic.

Prenez *du mastic, deux onces,*
du bol d'Arménie lavé dans du vin rouge, une once & demie,
des roses rouges, six dragmes,
de la rapure d'ivoire,
des baies de myrthe, } *de chaq. une demi-once,*
de la térébenthine,
de la colophone,
du tacamahaca,
du labdanum, } *de chaque deux onces,*
de la cire jaune, une demi-livre,
de l'huile de myrthe, quatre onces.

Réduisez en poudre ceux d'entre ces ingrédiens qui l'exigent.

Faites fondre la cire avec l'huile.

Lorsque vous aurez ôté ce mélange de dessus le feu, ajoutez-y la térébenthine.

Jettez-y ensuite le bol, les roses & l'ivoire réduits en poudre.

Enfin, ajoutez-y le mastic.

Remuez violemment le tout dans un mortier chaud, & donnez-lui la consistance d'une *emplâtre.* S. A.

Emplâtre simple de melilot.

Prenez *de résine nouvelle, huit livres,*
de cire jaune, quatre livres,
de suif de mouton, deux livres.

Faites fondre tous ces ingrédiens ensemble.

Ajoutez ensuite *de mélilot verd, coupé par petits morceaux, cinq livres.*

Faites du tout une *emplâtre.* S. A.

Cette *emplâtre* est de l'invention des Modernes. On en fait maintenant un grand usage, surtout lorsqu'il s'agit de dessécher les pustules.

Emplâtre mercurielle.

Prenez *du mercure passé à travers une peau, huit onces,*
de styrax liquide, une once & demie,
de térébenthine de Venise, une once.

Battez le tout dans un mortier jusqu'à ce que le mercure soit entierement incorporé avec les autres ingrédiens.

Prenez ensuite *d'emplâtre de diachalcitis, une livre,*
de gomme ammoniaque, une demi-livre,

Mêlez le tout; mettez le mélange dans un mortier, & le battez jusqu'à ce qu'il soit presque froid, & qu'il ait la consistance d'une *emplâtre.*

Emplâtre de minium.

Prenez *de minium, neuf onces,*
d'huile rosat rouge, une livre & demie,
de vinaigre blanc, six onces.

Faites bouillir le tout, jusqu'à ce qu'il ait la consistance d'une *emplâtre.*

Emplâtre de mucilages.

Voyez *Diachylum compositum.*

Emplâtre noire.

Prenez *de céruse noire, une livre,*
d'huile de graine de lin, deux livres,

Faites bouillir le tout, jusqu'à ce qu'il soit d'une consistance suffisante, & le remuez cependant avec une spatule.

Emplâtre appellée la fleur des onguens.

Prenez *de la résine commune,*
de la résine de pin,
de la cire jaune,
du suif de mouton, } *de chaque une demi-liv.*
d'oliban, quatre onces,
de térébenthine, deux onces & demie,
de myrrhe,
de mastic, } *de chaque une once;*
de camphre, deux dragmes,
de vin blanc, une demi-livre.

Faites bouillir le tout, jusqu'à ce qu'il ait la consistance d'une *emplâtre.*

Les Chirurgiens se servent assez fréquemment de ce remede, comme d'un suppuratif chaud.

Emplâtre opodeldoc.

Prenez *du bdellium,*
de la gomme ammoniaque,
du galbanum,
du sagapenum,
de l'opopanax, } *de chaque deux onces;*

Faites fondre ces ingrédiens ensemble.

Ajoutez-y
de térébenthine de Strasbourg, une demi-livre,
d'huile de laurier, quatre onces,
d'ambre, deux onces,

Mêlez le tout, en remuant sur un feu modéré.

Prenez ensuite *de litharge, une livre,*
de pierre calaminaire, une livre & demie,
d'huile d'olives, deux livres,
d'huile de graine de lin, une livre.

Faites bouillir pareillement ces ingrédiens sur un feu modéré, les remuant avec une spatule.

Mêlez ensuite le tout, & ajoutez

de cire jaune,
de colophone, } *de chaque une livre.*

Ce mélange fait, & tous les ingrédiens précédens bien unis les uns avec les autres, faites bouillir de rechef & remuez, jusqu'à ce que l'incorporation vous paroisse parfaite.

Ajoutez ensuite peu à peu, & successivement

de safran astringent de Mars,
d'aimant,
de colcothar rouge,
d'oliban,
de myrrhe,
d'ambre,
de mastic,
de sarcocolle,
de sang de dragon,
de camphre, } *de chaque une once,*
de racine d'aristoloche ronde, deux onces.

Laissez le tout sur un feu, jusqu'à ce qu'il ait la consistance qui convient.

On faisoit jadis grand cas de cette composition; Paracelse surtout l'élevoit jusqu'aux nues; il en fait mention fréquemment dans ses écrits sur la Chirurgie.

Emplastrum oxycroceum.

Voyez *Crocus.*

Emplâtre de savon.

Prenez *d'huile commune, deux livres,*
de minium, une livre.

Mettez ces ingrédiens sur le feu, & les remuez promptement pendant un certain tems, jusqu'à ce qu'ils soient bien mêlés.

Le mélange fait, ôtez-le de dessus le feu, & ajoutez-y avant qu'il soit froid, de savon de Venise, coupé par petits morceaux, une demi livre.

Faites du tout une *emplâtre.* S. A.

Il y a des Chirurgiens qui font un grand cas de ce remede, surtout lorsqu'il s'agit de discuter des tumeurs gouteuses, & de dissiper des humeurs qui demeurent en stagnation après la sécrétion.

Emplâtre stiptique.

Prenez *d'huile d'olive, six onces,*
de cire jaune, une once & demie,
de litharge broyée, quatre onces & demie;
de gomme ammoniaque,
de bdellium, } *de chaq. une demi-once;*
de galbanum, six onces,
d'opopanax,
d'huile de laurier,
de pierre calaminaire,
d'aristoloches rondes & longue,
de myrrhe,
d'encens, } *de chaq. deux dragmes,*
de térébenthine pure, une once.

Faites bouillir & incorporer ensemble l'huile & la litharge, remuant ce mélange avec une spatule, jusqu'à ce qu'il ne s'attache plus aux doigts.

Otez-le de dessus le feu, & y faites fondre la cire.

Ajoutez ensuite la térébenthine, mêlée avec les gommes.

Puis les poudres.

Lorsque tout sera froid, ajoutez l'encens & l'huile de laurier, & faites du tout une *emplâtre.* S. A.

Emplâtre stomachique magistrale.

Prenez *de la mente;*
de l'absinthe,
du stœchas, } *de chaque une dragme;*
du laurier,
de la marjolaine,
des roses rouges,
du santal jaune, } *de chaque 2 dragmes.*

du jonc aromatique,
du bois d'aloès,
des fleurs de lavande,
de la muscade, } *de chaq. une dragme;*
des cubebes,
du galanga,
du poivre long,
du macis,
du mastic, trois dragmes,
des clous de girofle, deux dragmes & demie,
d'huile de menthe, une once & demie,
de nard, une once,
de spicnard, une dragme,
de resine, } *de chaque quatre onces.*
de cire,
de labdanum, trois onces,
de styrax passé, une demi-once.

Faites une *emplâtre* selon l'art.

On fait beaucoup de cas de ce remede, surtout lorsqu'il s'agit de fortifier l'estomac; on en trouve en tout tems & chez tous nos Apothicaires.

Emplâtre du Barbier.

Prenez *de poix dure, deux livres,*
de cire, une livre,
de résine de pin, une demi-livre,
de fleurs de fœnugrec, } *de chaque 4 onces;*
de fleurs de caméléon noir,
de racine de bryoine,
de semences de cumin, réduites en poudre très-menue.

Faites du tout une *emplâtre*. S. A.

Lemery fait mention dans sa Pharmacopée universelle, d'un très-grand nombre d'*emplâtres*: comme il m'est arrivé de parler assez souvent de l'*emplâtre* de l'Abbé de Grasse, & de celle d'André de la Croix; je ne puis me dispenser d'en tirer la préparation & les usages.

Emplâtre de l'Abbé de Grasse.

Prenez *de l'huile rosat, seize onces,*
du suc de roses pâles épuré, } *de chaque huit onces,*
de la litharge d'or préparée,
de la céruse de Venise préparée, deux onces.

Cuisez-les, selon l'art, en consistance d'*emplâtre.*

Ajoutez *de la cire jaune, quatre onces.*

Faites une *emplâtre.*

On fera cuire ensemble dans une bassine, la litharge, la céruse, l'huile rosat & le suc de rose, remuant incessamment avec une spatule de bois, jusqu'à consistance d'*emplâtre.* On y mettra fondre ensuite la cire coupée par petits morceaux, & lorsqu'il sera presque refroidi, on le roulera en magdaléons.

Elle est bonne pour dessécher les plaies & les ulceres; on en fait aussi du sparadrap pour les cauteres.

Emplâtre d'André de la Croix.

Prenez *de la résine, une livre,*
de la gomme élémi, quatre onces;
de la térébenthine de Venise, } *de chaque deux onces.*
de l'huile de laurier,

Faites une *emplâtre* selon l'art.

On fera fondre ensemble toutes les drogues; on les passera par un linge pour en séparer les saletés; & l'on aura une *emplâtre* qu'on gardera pour le besoin.

On s'en sert pour les plaies de la poitrine & des autres parties, elle mondifie, agglutine, consolide, & est propre pour les contusions, pour les fractures & pour les dislocations.

Cette *emplâtre* doit être gardée dans un pot; car si on la forme en magdaleons elle s'applatit entierement: elle a retenu le nom d'André de la Croix qui l'a inventée. Lemery, *Pharmacop. Univers.*

EMPLATTOMENA, ἐμπλαττόμενα. Voyez *Emplastica.*

EMPNEUMATOSIS, ἐμπνευμάτωσις, de ἐμπνέω, souffler dedans, ou enfler en soufflant. C'est, selon l'Auteur des *Définitions de Medecine*, un gonflement d'estomac. Paul Eginete applique ce mot à d'autres parties, comme à la matrice, *Lib. III. cap.* 70.

EMPRION, ἔμπριον, de πρίω, *scier*; *dentelé* ou *en scie*, espece de pouls dont Galien fait mention. Dans ce pouls l'artere est plus distendue dans un endroit que dans un autre. On dit qu'il est tel dans toutes les inflammations légeres.

EMPROSTHOTONOS, ἐμπροσθότονος, de ἔμπροσθεν, *en-devant*, & de τείνω, *courber*. Espece de convulsion des muscles du cou. L'*emprosthotonos* est, selon Celse, *Lib. IV. cap.* 3. une roideur convulsive du cou, dans laquelle le menton est appliqué fortement sur la poitrine. L'*opisthotonos*, au contraire, est une roideur convulsive du cou, dans laquelle la tête est, pour ainsi dire, appliquée entre les deux épaules. Le *tetanos* est une roideur convulsive du cou, dans laquelle la tête est droite & immobile.

EMPSYCHOSIS, ἐμψύχωσις, de ψυχὴ, *ame*; l'action d'animer, ou l'union de l'ame avec le corps.

EMPTYSIS, ἔμπτυσις, de πτύω, *cracher*. Aretée borne la signification de ce terme, *Acut. Lib. II. cap.* 2. au crachement de sang qui vient de la bouche, de la gorge & des parties adjacentes.

EMPYEMA, ἐμπύημα ou ἐμπύησις, de ἐν, *dedans*, & de πύον, *pus* ou *matiere. Empyeme.*

Aretée dit, *Lib. I. de Causis & signis Morborum Chronicorum, c.* 9. « que ceux qui ont des abscès purulens dans « les cavités du corps, soit que ces abscès soient dans « la poitrine ou au-dessous du diaphragme, doivent « être appellés ἔμπυοι, *empyi*, si l'évacuation du pus se « fait par en-haut, & ἀποστηματίαι, *apostematiæ*, si elle « se fait par embas. »

On lit dans le même Auteur & dans le même Livre, *cap.* 9. que « s'il y a suppuration de la poitrine ou des côtes, « & que si le pus vient par les poumons, il y a *em-* « *pyeme.* »

« S'il y a amas de pus, dit Galien, *Comm. III. in Prognost.* « *Text.* 60. soit dans tout le corps en général, soit dans « quelque partie affectée d'inflammation, nous appel- « lons les malades avant & après l'éruption du pus, « ἔμπυοι, *empyi*, ou gens affligés de purulence ou de « suppuration. »

Les Medecins ne donnent aujourd'hui ce nom qu'à ceux en qui il y a suppuration dans la poitrine & dans les poumons. Dans ce cas le pus est contenu après l'éruption entre le thorax & les poumons, & s'il ne s'en fait

pas une prompte expectoration, le malade meurt d'une consomption, accompagnée d'une fievre lente qui s'irrite toujours pendant la nuit. Les anciens qui donnoient le nom d'*empyeme* à tout amas de pus dans quelques parties qu'il fût, appelloient par la même raison les uns *empyemata*, les autres *diapyemata*. Il y en a qui regardent comme *empyi* tous ceux qui sont incommodés d'un amas de pus dans quelque viscere que ce soit, tandis que d'autres ne donnent ce nom qu'à ceux qui ont du pus amassé entre le thorax & les poumons, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus. Ils exigent deux conditions pour l'*empyeme*, la premiere, qu'il y ait une partie affectée d'inflammation, & la seconde, qu'il y ait effusion de pus de la partie enflammée dans la poitrine. Le pus s'engendre toutes les fois que la matiere d'une inflammation n'est pas résolue & dissipée. C'est la chaleur qui venant à cuire cette matiere stagnante, la convertit en pus.

Voici comment Hippocrate en parle, 7. *Aphor.* 38.

« Les fluxions de poitrine, τὴν ἄνω κοιλίην, viennent à « suppuration en vingt jours. » Et plus clairement, 5. *Aphor.* 8. « Lorsqu'il y a pleurésie, si la matiere pec« cante n'est pas évacuée dans quatorze jours, il y aura « suppuration. »

En effet si la pleurésie n'est pas emportée, soit par l'expectoration, soit par les purgatifs, soit par la saignée, soit par la diete, soit par d'autres remedes, il y aura suppuration ou le malade sera suffoqué. C'est ce que Galien a fait entendre fort clairement, *in Prognost. Comm. II. T.* 55.

« Toutes les maladies, dit-il, qui attaquent la poitrine « dans l'endroit où les poumons sont situés, doivent « causer la suppuration, si elles résistent aux remedes, « s'il ne survient aucune autre maladie, & s'il ne paroît « aucun autre symptome fatal. »

Lorsque l'inflammation est venue à suppuration, & que les humeurs sont converties en pus, il faut absolument que l'abscès s'ouvre, qu'il y ait effusion de pus dans la cavité de la poitrine & des poumons, & qu'il se forme un *empyeme* vrai, à moins que le pus ne soit évacué par les crachats. Hippocrate observe, 5. *Aphor.* 15. qu'un malade dans cet état sera suffoqué, à moins que par une expectoration libre il ne vienne à se débarrasser du pus dans l'intervalle de quarante jours.

« Toutes les fois, dit-il, que la pleurésie sera suivie de « l'*empyeme*, si le malade parvient à se débarrasser du « pus, dans l'intervalle de quarante jours depuis son « éruption, il guérira, sinon il tombera en consomp« tion. »

Galien ajoute dans son Commentaire sur cet endroit, « qu'à moins que le pus ne soit entierement évacué « par l'expectoration dans le tems fixé par Hippocrate, « il se tournera, prendra une qualité corrosive & cau« sera la consomption. »

En effet la consomption n'est autre chose qu'une exténuation de tout le corps produite par des ulceres incurables aux poumons, & un amaigrissement accompagné de fievre lente; affection que les Grecs, mais surtout les Athéniens, ainsi que nous l'apprend Galien, *Comm. VII. Aph.* 16. appelloient proprement φθόη, *phthoe*, & Hippocrate φθίσις, *phthisis*, phthisie. Lorsque cette maladie est poussée à son dernier période, il n'y a plus d'espérance, les cheveux tombent, le ventre est lâche & ce relâchement provient, selon l'expression de Galien, de l'imbécillité des facultés; les crachats sont retenus. Quelqu'exténués que soient les malades, ils continuent de vivre, tant qu'ils sont en état de débarrasser leurs poumons par la toux & les crachats: mais aussi-tôt que la matiere qui devoit être évacuée par l'expectoration, vient à séjourner, il se fait obstruction dans les passages de la respiration, & le malade meurt suffoqué.

Pour faire un prognostic sûr dans l'*empyeme*, & en annoncer les suites avec connoissance de cause, il faut s'assurer premierement si l'*empyeme* ou la formation de l'abscès & son ouverture dans la poitrine, sont des suites de la pleurésie, de la péripneumonie ou de l'esquinancie; il faut savoir quels sont les signes qui caractérisent ces différentes causes; il faut s'instruire du tems auquel l'effusion du pus s'est faite, & se déterminer à traiter ceux dont on peut se promettre la guérison, s'efforcant dans ce cas de remédier aux symptomes funestes qui se manifesteront.

Hippocrate nous apprend dans les termes suivans, *Lib. Prognost.* quels sont les cas où nous devons nous attendre à un *empyeme*.

« Quelle que soit la maladie qui attaque la région du tho« rax, si on ne peut en venir à bout, soit par l'expec« toration, soit par la saignée, soit par la purgation, « soit par d'autres remedes, soit par le régime & la die« te, il faut s'attendre, dit-il, à la suppuration. » Le même Auteur dit, 2. *Aphor.* 47. « que les douleurs & « la fievre se faisant sentir plus vivement lorsque le pus « se forme, que quand il est tout formé, ces sympto« mes doivent nécessairement augmenter, lorsque la « matiere tend à suppuration. » Hippocrate nous ordonne dans le Livre que nous venons de citer, « de « compter le commencement d'un *empyeme*, du jour « que le malade a été attaqué de frisson & de fievre, & « qu'il a senti au lieu d'une douleur, un poids dans l'en« droit où la douleur étoit auparavant, car, ajoute ce « grand observateur, ces choses ne manquent point « d'arriver vers le commencement de la suppuration, & « dès lors vous devez vous attendre à une éruption de « pus vers la fin du terme que j'ai marqué ci-dessus. »

Galien dit dans son Commentaire sur cet endroit, qu'une sensation de pesanteur qui succede à la douleur, que le froid, que le frisson, & que l'irritation considérable des symptomes, sont des signes de la suppuration. Hippocrate ajoute au sentiment de pesanteur, la chaleur dans les deux côtés ou dans l'un d'eux, si la suppuration ne se fait que d'un côté.

Voici comment il s'exprime dans le Livre que nous avons cité plusieurs fois.

« Si la suppuration ne se fait que d'un côté, on fera tour« ner le malade & l'on examinera s'il a de la douleur au « côté, & si ce côté est plus chaud que l'autre; lors« qu'il sera couché sur son côté sain, on ne manquera « pas de lui demander s'il se sent affecté d'un sentiment « de pesanteur; s'il répond affirmativement, on pour« ra assurer qu'il y aura suppuration de ce côté, quel « qu'il soit, où cette sensation se fait appercevoir. »

Voici donc, selon Hippocrate, les symptomes par lesquels on s'assurera de la suppuration; ce sont le frisson, que Galien dit être excité par l'acreté du pus qui stimule les parties enflammées, l'irritation de la fievre, la sensation de pesanteur dans les côtés ou dans l'un d'eux, si l'amas du pus ne se fait que d'un côté; ce à quoi il faut ajouter la chaleur aux côtés ou à un côté seul, si le pus ne s'amasse que d'un côté. S'il arrive que le pus cuit par la nature soit évacué par l'expectoration & à la faveur de la toux, après son éruption, le malade guérira de l'*empyeme*: mais s'il y a manque de forces & que le pus ne soit point évacué, le malade sera suffoqué ou périra de consomption. C'est par cette raison qu'Hippocrate nous dit dans ses *Prognostics*, « que « l'*empyeme* est beaucoup plus dangereux dans les vieil« lards que dans les jeunes gens; » car, ajoute Galien,

« la vieillesse est infirme & la nature n'a pas en eux la « force nécessaire pour que l'évacuation se fasse par la « toux & le crachement: mais il n'est pas possible de gué- « rir à moins que ces deux moyens ne procurent une « expectoration abondante de pus. »

Le dernier des Auteurs que nous venons de citer dit, *de Locis Affectis, Lib. V. cap.* 3. avoir vu des malades attaqués d'*empyeme* ou d'un amas de pus dans la poitrine, guérir de cette terrible maladie par une expectoration de quinze hemines ou demi-pinte de pus. Il s'ensuit de cette observation, que le crachement abondant dans l'*empyeme* est un heureux symptome. C'est aussi ce qu'Hippocrate fait entendre, 5. *Aphor.* 15.

« Ceux, dit il, en qui l'*empyeme* succede à la pleurésie, « guériront, s'ils se débarrassent du pus par l'expecto- « ration, dans l'espace de quarante jours, à compter « depuis l'ouverture de l'abscès. »

Lorsque l'expectoration ne se peut faire, le malade périt suffoqué. C'est la viscosité & la grossiereté du pus, aidée de la densité & de la force du tissu des membranes qui environnent les poumons, & de la foiblesse de la faculté employée à les mouvoir, qui donne lieu à la suffocation. Cette foiblesse de la faculté se manifeste par celle de la respiration dans laquelle toute la région de la poitrine est élevée, sans toutefois qu'il se fasse d'expectoration.

Nous lisons dans Galien, *de Locis Affectis, Lib. IV. cap.* 7. « que ceux qui sont attaqués d'*empyeme* en consé- « quence d'un amas de pus logé entre le thorax & les « poumons, & en qui toute la région de la poitrine se « trouve élevée dans la respiration, ne font que don- « ner des marques de la foiblesse des parties & de l'im- « puissance où ils sont d'expectorer le pus. »

S'il ne se fait point de suppuration, il surviendra une consomption & le malade périra, ainsi que l'a observé Galien, dans une fievre lente, & dans une chaleur qui augmentera plus ou moins, mais régulierement pendant la nuit; le pus retenu se tournera & les poumons en seront exulcérés & corrodés.

Voici les signes auxquels on reconnoîtra, selon Hippocrate, que la consomption succede à l'*empyeme*.

« Premierement, dit-il, *Lib. Prognost.* la fievre ne quit- « tera point le malade, mais elle sera seulement moins « violente pendant le jour que pendant la nuit, elle « commencera à s'irriter sur le soir, il y aura des sueurs « abondantes, de la toux & de fortes envies d'expec- « torer, mais presque sans aucun effet; ces symptomes « seront accompagnés des suivans, les yeux seront « creux, les joues rouges, les ongles des doigts re- « courbés, les doigts chauds surtout à l'extrémité, les « piés enflés, l'appétit perdu, & il y aura éruption de « pustules sur tout le corps. »

Galien ajoute dans son Commentaire sur cette description que la fievre ne cesse point, parce que les parties solides du corps sont échauffées; que c'est par la même raison que la fievre garde la même teneur; qu'il en est de la matiere qui la cause, ainsi que de la chaux ou de la pierre de chaux, qui a toujours une chaleur qui se fait remarquer au toucher; que cette chaleur, qui est le vrai diagnostic de la fievre hectique, s'accroît après que le malade a bu & mangé, de la même maniere que celle de la chaux augmente par l'affusion de l'eau; qu'il est donc nécessaire que la chair devienne alors plus chaude au toucher qu'auparavant; qu'il faut attribuer les sueurs continuelles à la foiblesse du malade & à la dissipation des alimens distribués dans tout le corps; que si le malade a des envies de tousser, fait des efforts pour expectorer, & ne se procure toutefois aucune évacuation considérable, c'est que le pus est grossier & visqueux, la membrane qui enveloppe les poumons fort épaisse, & la faculté qui les met en mouvement très-affoiblie; que l'enfoncement des yeux est un symptome commun à toutes les fievres longues, qui provient de l'amaigrissement; que la rougeur des joues est causée par la chaleur des poumons & par la toux, les efforts de celle-ci favorisant la communication de celle-là au visage & à toute la tête; d'ailleurs que les vapeurs qui s'élevent de la fluxion qui accable les poumons, doivent naturellement se porter dans ces parties en très-grande abondance; que les ongles se recourbent parce que la chair qui devroit les soutenir d'un & d'autre côté est entierement consumée; que les doigts sont sensiblement chauds dans toutes les fievres hectiques, surtout au-dedans des extrémités, parce qu'ils sont plus charnus & plus abondans en humeurs là que partout ailleurs; que les piés s'enflent, parce que ces parties étant les plus éloignées de la source de la chaleur naturelle, c'est là qu'elle doit commencer à s'éteindre; que l'appétit se perd, parce qu'il est impossible que cette faculté ne participe pas au désordre qui regne dans toutes les autres; enfin qu'il y a éruption de pustules, parce que la sanie corrodante qui s'engendre dans cette maladie se porte à la peau. Voilà ce que nous lisons dans Galien. Tels sont donc les signes de la consomption qui suit l'*empyeme*; tels sont les symptomes qui attaquent les malades, tant qu'ils peuvent cracher & rendre le pus. Voyez 7. *Aphor.* 16. une remarque importante sur le crachement, que Galien a fait dans son Commentaire sur le troisieme Livre *des Epidémiques*, c'est que dans les consomptions désespérées, il n'y a aucun vestige de coction. Enfin le crachement cesse, le dévoiement prend, les piés s'enflent, & il survient d'autres accidens qui convainquent les malades que leur état est sans ressource.

Lorsque la matiere peccante qui étoit la cause de la pleurésie ou de la péripneumonie n'est point évacuée, elle se tourne en pus, se corrompt, perce & demande à être expectorée par la toux. Mais cet amas de pus fait ordinairement son éruption dans la poitrine & dans les poumons dans un tems déterminé; ce tems est ordinairement de vingt jours; elle se fait quelquefois un peu plutôt ou un peu plus tard.

Voici la maniere dont Hippocrate décrit, *Lib. Prognost.* les signes prognostics d'une éruption.

« On connoîtra, dit-il, aux signes suivans, si un *empyeme* « percera tôt ou tard. Si la douleur qui s'est fait sentir « dans le commencement, la difficulté de respirer, la « toux & le crachement continuent, on peut s'attendre « à une éruption au vingtieme jour ou même plutôt: « mais si la douleur est foible, & si tous les autres « symptomes sont proportionnellement modérés, l'é- « ruption sera moins prompte à se faire; mais qu'elle « se fasse tôt ou tard, elle sera toujours précédée de la « douleur, de la difficulté de respirer & du crache- « ment. »

D'où Galien conclut que la douleur, la difficulté de respirer & le crachement sont des prognostics avant-coureurs de l'ouverture d'un abscès, & que si ces symptomes sont violens & continuels, l'éruption se fera promptement; lentement au contraire, s'ils sont foibles & modérés. Mais comme la partie qui renferme le pus est rongée par son acrimonie, il s'ensuit qu'il doit y avoir nécessairement douleur, toux & crachement; parce que les parties les plus subtiles de la sanie pénetrent la substance qui les environne, & passent à travers; que la difficulté de respirer est inévitable, relativement à l'état du corps & au siége de la douleur; que quant à l'éruption, il faut en chercher la cause dans la force motrice de la nature, dans la quantité du pus, & dans sa mauvaise qualité, qui irritant les parties, provoque l'expectoration. Si l'ouverture de l'abscès se fait

trop-tôt ou avant que le pus soit cuit, il faut rapporter cet effet à de la bile pure, qui n'étant parfaitement mêlée avec la matiere, ni réduite dans une température naturelle & modérée, ronge le sac qui contient le pus, ou à la quantité excessive & à la virulence de ce pus qui se réunissent pour stimuler la faculté expulsive. Cette éruption est symptomatique & de mauvaise augure. Au contraire lorsque le pus est bien mûr & bien cuit; c'est la nature qui fait d'elle-même & sans irritation l'ouverture de l'abscès, l'éruption est critique & louable, & le pus paroît blanc, pur, uniforme & doux, au lieu que dans l'éruption prématurée & symptomatique, le pus est cru, mêlé de différentes couleurs, fétide, jaune & chargé d'une grande quantité de bile.

L'Auteur des *Coac. Presag.* parlant de cette derniere éruption dit, *p.* 392. « que ceux qui rendent par l'expectoration une matiere purulente & bilieuse, soit que le pus & la bile soient séparés ou qu'ils soient mêlés ensemble, meurent ordinairement le quarantieme jour. »

Après avoir posé ces préliminaires, nous allons maintenant passer au prognostic que l'on peut former sur l'*empyeme*. Premierement, par rapport à la guérison: voici les signes auxquels nous reconnoîtrons, à ce que dit Hippocrate, dans son Livre des *Prognostics*, qu'un malade attaqué d'*empyeme* guérira.

« On a tout lieu de croire que l'*empyeme* se terminera heureusement, si le malade supporte son état avec facilité; s'il respire librement, s'il ne sent point de douleur, si l'expectoration se fait avec facilité, si son corps est partout d'une chaleur & d'une mollesse uniforme, s'il n'est point tourmenté par la soif, si ses urines, ses selles, & son sommeil sont louables, & tels que nous avons exigé qu'ils fussent dans le cours de cet Ouvrage. Si tous ces symptomes concourent, nous pouvons compter que le malade ne mourra pas.» Il ajoute un peu plus bas, « qu'il y a tout lieu d'espérer la guérison, si la fievre cesse le jour que l'éruption s'est faite; si l'appétit ne tarde pas à revenir, si la soif se tempere, si les selles ne sont ni copieuses, ni fluides, si le pus est blanc, doux, d'une même couleur, & sans phlegme, si l'expectoration est peu pénible, & si la toux n'est pas violente. Lorsque tous ces signes sont réunis, il n'y a aucune raison de douter que le malade ne guérisse promptement; mais si l'état est moins favorable, la guérison sera plus ou moins prompte, selon que les symptomes seront plus ou moins analogues à ceux que nous venons de décrire. »

Quant aux symptomes par lesquels on peut conjecturer que la terminaison d'un *empyeme* sera malheureuse, Hippocrate en fait l'énumération dans l'Ouvrage que nous venons de citer, & ils sont diamétralement opposés aux signes précédens. « Lorsque le malade a de la peine à supporter son état, lorsque sa respiration est grande & laborieuse, que ses douleurs sont continues, que l'expectoration se fait avec peine, que la toux est violente, que la soif est grande, que la fievre affecte une partie du corps plus qu'une autre, qu'il y a une chaleur véhémente dans le ventre & aux côtés, que le devant de la tête, les mains & les piés sont froids, que les urines, les selles, le sommeil, & les sueurs sont mauvais, & d'une nature contraire à ce qu'ils sont dans le cas précédent; & si tous ces symptomes paroissent pendant l'expectoration, le malade mourra avant le quatorzieme jour, le neuvieme ou le vingtieme. » Il ajoute un peu plus bas, « qu'entre ceux qui sont attaqués d'*empyeme*, ceux-là mourront, que la fievre ne quittera point, ou qu'elle reprendra peu après avoir paru les quitter, qu'ils perdront l'appétit, qu'ils seront dévoyés, qu'ils rendront un pus verdâtre & livide, ou pituiteux & écumeux; tous ces symptomes, dit Hippocrate, annoncent une mort infaillible. » Quelle que soit la matiere rendue par le crachement, si l'expectoration ne soulage point le malade, c'est un symptome fâcheux. Voyez *Coac.* 390. La femme de l'aveugle Méandre rendit brusquement une matiere verdâtre & purulente, le sixieme jour, & mourut avant le vingtieme. *Lib. IV. Epid.* 7. 4. Le fils d'Ampbipbrades rendit une espece de matiere verdâtre, & mourut avant le vingt-huitieme jour. *Epid. VII. T.* 4. Hermoptolemus rendit le quinzieme jour de sa maladie une matiere blanchâtre, & mourut le jour suivant. *Ibid. T.* 16. Enfin Hippocrate nous assure *Aph.* 7. 44. que les *Empyi*, ou ceux qui sont attaqués d'*empyeme*, guérissent, s'il vient après l'opération du cautere, un pns blanc & pur, & meurent si la matiere qu'ils rendent est tant soit peu sanglante, bourbeuse & fétide.

En comparant les passages précédens avec la Doctrine & la Pratique des Modernes, dans l'*empyeme*, ils paroissent tous, sans en excepter Boerhaave, en avoir inféré les Aphorismes qu'ils nous prescrivent dans cette maladie.

Quand la matiere ou le pus est amassée dans la cavité de la poitrine entre les poumons & la pleure, ce désordre s'appelle *empyeme*.

Voilà à proprement parler ce que c'est que l'*empyeme*: mais la matiere peut aussi s'amasser dans les duplicatures du médiastin.

Ce désordre doit son origine à un abscès dans la poitrine, qui en perçant s'est vuidé dans la cavité du thorax.

Ces abscès peuvent être logés; premierement, dans les poumons, & sont causés par des inflammations, ou ruptures de vaisseaux, ou par des obstructions considérables, provenant de substances difficiles à résoudre.

2°. Dans la pleure, & proviennent, ou d'une inflammation, ou d'une légere blessure, qui a été fermée trop tôt par dehors, ou d'une concussion, ou de la rupture de cette membrane.

3°. Au diaphragme, quand une inflammation à cette partie qui a été du tems à se résoudre vient à suppurer, & perce proche de la poitrine.

4°. Au médiastin, quand il y a pareillement inflammation à cette partie.

5°. Au péricarde, en conséquence de la même cause.

Le prognostic de l'*empyeme* peut se tirer de l'inflammation de quelqu'une des parties qu'on vient de dire, qui n'a pû être résoute par la coction, par la révulsion, par une crise, ni par les médicamens, mais qui se termine par un frisson, par une fievre qui augmente sur le soir, par une chaleur vague, par un sentiment de pesanteur dans les parties, par une difficulté de respirer, par la perte de l'appétit & par la soif.

On connoît que l'*empyeme* est formé, premierement, par la durée de la maladie qui a précédé, lorsqu'elle dure, comme on a dit plus haut, pendant vingt jours, sans qu'il se fasse d'évacuation par la voie de l'expectoration.

2°. Par la cessation des signes qui dénotoient un abscès dans quelqu'une des parties ci-dessus spécifiées.

3°. Par une nouvelle douleur, jointe à une difficulté de respirer, & à une salivation qui cesse bientôt après.

4°. Par une toux seche, une pésanteur au diaphragme, l'impossibilité de se tenir couché sur l'un des côtés, la fluctuation sensible à l'ouie que fait la matiere ou le pus lorsqu'on la remue, une fievre lente, des joues rouges, des yeux creux, une chaleur au bout des doigts, l'incurvation des ongles, & la tumeur de l'abdomen.

Lorsqu'un abscès ou vomique dégénere en *empyeme*, voici ce qui s'en ensuit: premierement, un amas continuel de la matiere ou pus qui provient de l'ulcere ouvert & non détergé.

2°. L'agitation perpétuelle, la fétidité, la putréfaction, & l'atténuation de la matiere ou du pus, ainsi confiné dans un lieu chaud & humide.

3°. La difficulté à lever le diaphragme, & à dilater les poumons; ce qui rend la respiration courte & difficile, surtout en toute autre posture que quand le corps

est droit; ensorte que le malade est en danger d'être suffoqué s'il se tient couché, & qu'il ne peut même se tenir aucunement sur le côté qui n'est pas affecté; de-là s'ensuivent aussi la toux seche & l'anxiété.

4°. La macération, la corrosion, & en conséquence, la pourriture des poumons, de la pleure, du diaphragme, du médiastin, du péricarde, & du cœur même, une fievre hectique accompagnée d'un pouls petit & fréquent, des joues rouges, une soif perpétuelle, la perte entiere de l'appétit, une débilité extreme, & des foiblesses.

5°. De-là l'inhabileté de tous les fluides à la nutrition, à la circulation, à la sécrétion, & à l'excrétion; d'où s'ensuivent la consomption & l'atrophie, la résolution des fibres, la putréfaction des liquides, & leur décharge dans les poumons corrodés; ou bien une diarrhée sanieuse & fatale, avec des sueurs pendant la nuit après le sommeil, des pustules au visage, la courbure des ongles, une peau jaune & luisante, & la face Hyppocratique.

Il faut varier la cure de ce désordre selon ses causes & ses états différens. Car quand on sait une fois qu'il y a abscès au poumon, à la pleure, au diaphragme, au médiastin ou au péricarde: (ce qui se connoîtra par les signes spécifiés aux art. *Peripneumonia* & *Pleurisis*,) il faut tout mettre en œuvre pour le faire percer le plutôt qu'il sera possible, & le détourner vers les parties externes. Les moyens pour y réussir sont le cautere actuel, le bistouri, & les médicamens convenables. Par les medicamens, je crois que Boheraave entend les topiques suppuratifs appliqués en dehors; si c'est la pleure qui est affectée, on peut attirer l'humeur au dehors, en appliquant ou le fer ou le feu à la partie. Quand il y a des preuves que l'abscès est percé, il faut sans délai procurer une issue à la matiere, ou par la bouche, si la nature semble indiquer cette voie, en excitant une expectoration considérable; ou par les passages urinaires, s'il paroît qu'il y ait du pus dans l'urine; ou par l'opération de l'*empyeme*, qui se fait avec un instrument convenable au côté affecté, entre la cinquieme & la sixieme, ou la quatrieme & la cinquieme côtes, en commençant à compter par celles d'en-bas. On évacuera le pus doucement & par dégrés. On détergera l'ulcere avec des injections bénignes & adoucissantes, auxquelles on ajoutera un peu de miel; après quoi on travaillera à fermer la plaie.

Si le pus qui sort paroît blanc, doux, uniforme, n'a point de mauvaise odeur & ne teint point la sonde; si le malade n'a point de fievre, de soif, ni de diarrhée; s'il mange & digere passablement bien, & n'a point d'ailleurs d'autres incommodités; si l'on employe tous les moyens possibles pour empêcher l'introduction de l'air dans la cavité du thorax; il y a lieu de bien augurer du succès.

Si au contraire le pus est brun, ichoreux, mêlé de petites fibres ou de sang, s'il est fétide, s'il teint la sonde, a percé tout-d'un-coup, il y a tout lieu de craindre, ou la mort ou la consomption.

Si le médiastin est corrodé & percé à l'ouverture du thorax, il s'en ensuit ordinairement une suffocation subite.

Si l'*empyeme* dure depuis long-tems, que le malade soit extremement affoibli, que les cheveux commencent à lui tomber, & que son corps soit considérablement exténué, cette opération ne fait pour l'ordinaire qu'avancer sa mort.

Opération de l'Empyeme.

L'opération par laquelle on retire le pus ou la matiere qui s'est extravasée dans la cavité du thorax, s'appelle paracentese: on la fait aussi à l'abdomen & au scrotum, pour en évacuer le pus, l'eau, le sang, ou toute autre matiere étrangere & contre-nature qui s'y est logée. Or la paracentese ou perforation faite à la poitrine entre deux côtes, est indispensablement nécessaire en plusieurs cas:

1°. Dans le cas de l'*empyeme* proprement dit.

2°. Quand il s'est déchargé du sang dans la cavité de la poitrine, à l'occasion d'une plaie au thorax; d'où, faute de l'en pouvoir faire sortir, il arrive différens symptomes de la derniere conséquence. Les Chirurgiens François appellent l'opération qu'on fait pour ce sujet, opération de l'*empyeme*; ce qui est une dénomination impropre, car il n'y a point d'*empyeme* sans pus; il seroit donc mieux d'appeller simplement cette opération, paracentese, ou perforation à la poitrine.

3°. Cette opération est encore nécessaire pour faire sortir les eaux dans le cas de l'hydropisie de poitrine. Lors donc que la maladie elle-même & les symptomes qui l'accompagnent, tels que la difficulté de respirer, & un sentiment de pésanteur extraordinaire, & de fluctuation dans la poitrine, indiquent qu'il y a séjourné quelque humeur étrangere & contre-nature; il faut avoir recours à cette opération, parce qu'il n'y a guere d'autre moyen, si même il y en a aucun autre, d'expulser cette matiere peccante & dangereuse: mais avant que de l'entreprendre il faut bien examiner, si, dans la situation où se trouve actuellement le malade, il y a lieu d'espérer qu'il en reçoive quelque soulagement. Si, par exemple, il est extremement foible & épuisé, c'est beaucoup hasarder que de tenter cette opération; car le malade pour l'ordinaire meurt ou dans l'opération même, ou bientôt après. Il en arrive de même, si par un effet de la maladie invétérée, les parties internes sont corrodées & corrompues; ou si le malade est travaillé de la fievre, de la lienterie, d'une difficulté de respirer insupportable, qu'il tombe fréquemment en foiblesse & ait des sueurs froides; car tous ces symptomes annoncent que la maladie est desespérée & la mort prochaine. Dans ces cas-là, l'opération, au lieu de sauver le malade, ne serviroit qu'à deshonorer & décréditer le Chirurgien, à qui on ne manqueroit pas d'imputer la mort du malade, quoique dans la vérité, ce fût la maladie même qui en fût la cause. Mais quand on ne voit aucun de ces symptomes, quand le malade a encore assez de forces & que la maladie est nouvelle, souvent l'opération est avantageuse, attendu qu'on peut percer la poitrine sans aucun danger, pourvû que le Chirurgien soit intelligent & adroit; car il n'est question d'incisér que la peau, la graisse, les muscles, & la pleure.

Mais avant que de commencer l'opération, il faut examiner deux choses:

La premiere, dans quelle partie de la poitrine la matiere est logée; car si on perce le côté où elle n'est point, ce sera n'avoir rien fait.

La seconde, quelle sera singulierement la partie de la poitrine qu'on percera. Pour découvrir plus infailliblement dans quel côté de la poitrine la matiere est logée, il faut d'abord examiner soigneusement à quel côté de la poitrine le malade sent de l'inflammation & de la douleur: secondement, dans quelle partie singulierement il éprouve une sensation de pesanteur & une espece de fluctuation: troisiemement, sur quel côté le malade se trouve plus commodément couché, car c'est de ce côté-là ordinairement que la matiere est logée; car le malade ne peut être couché sur le côté sain, sans en ressentir beaucoup de douleur: quatriemement, si quelque partie de la poitrine est enflée & considérablement enflammée, c'est à celle-là qu'il faut faire l'incision. Après s'être assuré du côté où est logée la matiere, si c'est le gauche, on pourra sans inconvénient faire l'incision entre la seconde & troisieme fausse côte; mais si c'est le droit, entre la troisieme & la quatrieme, en commençant à compter par celle d'embas, à la distance de la main ou de cinq doigts, ou dans les personnes qui ont la carrure large, à six doigts de l'épine du dos, & de l'angle inférieur de l'omoplate; car si on faisoit l'opération trop haut, on auroit de la peine à faire sortir la matiere qui se seroit amassée dans la partie inférieure de la cavité du thorax. Boerhaave, dans ses *Aphor. N.* 303. parlant des plaies au thorax, veut qu'on fasse la perforation entre la seconde & la troisieme

troisieme des vraies côtes inférieures : mais il a contre lui tous les Chirurgiens, qui trouvent que c'est la faire trop haut. Cependant le même Auteur, *Aphor.* 1191. parlant de l'*empyeme*, veut qu'on en fasse l'opération entre la cinquieme & la huitieme côte, on entre la quatrieme & la cinquieme, en commençant à compter par celles d'embas. Si au contraire on faisoit la perforation plus bas que nous ne disons, il seroit à craindre qu'on ne perçât le diaphragme, surtout à droit, à l'endroit où le foie y est attaché.

D'un autre côté, si on fait la perforation trop près de l'épine du dos, l'opération en sera plus pénible & plus incertaine, parce qu'il faudroit percer de gros muscles, & que d'ailleurs il seroit fort à craindre qu'on ne blessât les arteres & les veines intercostales, ou autres gros vaisseaux, qui dans ces endroits ne sont pas cachés dans les sillons & les rainures des côtes : ainsi, de toutes les parties de la poitrine, il n'y en a pas où l'on puisse faire cette opération avec plus de facilité & moins de risque que celles que nous avons indiquées.

On marquera l'endroit où on aura déterminé de faire l'incision avec de l'encre ; & le malade étant couché sur le côté sur son lit, le Chirurgien & un Aide qui l'assistera, tireront la peau à eux ; & le Chirurgien fera une incision de trois doigts de long dans l'endroit marqué, afin de pouvoir ensuite percer la chair plus à son aise. Les Chirurgiens font cette perforation de deux différentes manieres ; car les uns enfoncent un instrument perçant & triangulaire, qu'on appelle en France *trocar*, enfermé dans une cannule, comme on le voit *Planche X. du second Vol. fig.* 1. aussi avant dans la chair qu'il le faut, pour s'assurer qu'il a pénétré jusques dans la cavité de la poitrine ; ensuite ils retirent l'instrument représenté *fig.* 2. & font sortir la matiere peccante par la cannule qui est restée dans la plaie, comme on le voit *figure* 3. On laisse couler la matiere tant que le malade le peut supporter ; car dès qu'on s'apperçoit qu'il est près de tomber en foiblesse, ou qu'on voit qu'il est sorti de la plaie une grande quantité de matiere peccante, on ôte la cannule, & on y en substitue une autre de plomb, comme celle de la *Planche VIII. du premier Vol. figure Q.* ou d'argent, assez mince pour pouvoir fléchir, comme celle de la *Planche V. du premier Vol. fig.* 9. On a soin de la retenir avec des cordons qu'on noue autour de la poitrine ; on applique une emplâtre par-dessus, & sur l'emplâtre une compresse ; & on assure le tout avec une espece de bandage que les Chirurgiens appellent *mantile cum scapulari*, le scapulaire & la serviette. D'autres percent tout en une fois avec le trocar, la peau, la chair & la pleure : mais comme par cette méthode on pourroit blesser les poumons, qui ordinairement sont adhérens à la pleure, les Chirurgiens les plus habiles & les plus prudens s'y prennent de la maniere qui suit.

Après avoir fait une incision d'environ trois doigts de long dans la peau & la graisse, ils en font une transversale dans la chair & la pleure, entre les deux côtes que j'ai dit, avec le bistouri *G* ou *H* de la *Planche II. du second Volume*, après quoi ils introduisent la cannule, & font sortir la matiere peccante. Mais en faisant cette incision, il faut avoir soin que le corps du malade soit un tant-soit-peu incliné en-devant ; parce qu'au moyen de cette posture, les interstices d'entre les côtes sont rendus plus larges, & que par conséquent on a plus d'espace libre pour faire l'incision : or après qu'elle sera faite, il faudra y glisser le doigt ; & si les poumons sont adhérens à quelque partie adjacente, les en séparer, de peur qu'ils n'empêchent l'évacuation des humeurs vicieuses. Quoique cette derniere méthode demande plus d'habileté dans le Chirurgien & plus de courage dans le malade, elle est cependant pour plusieurs raisons préférable à l'autre. Car outre qu'on peut en ce cas, si on s'apperçoit que les poumons soient adhérens, les repousser ou avec le doigt, ou avec une sonde, & par ce moyen empêcher qu'ils ne soient lésés : on vient aussi beaucoup mieux à bout d'évacuer la matiere sanguinolente ou purulente, l'incision étant plus large. M. Petit est d'avis qu'on ne se serve ni de cannules ni de tentes, à cause des inconvéniens qui en résultent : il aime mieux qu'on introduise dans l'incision un morceau de linge bien doux, entortillé en forme de queue, à quoi il trouve un double avantage ; le premier, que de cette maniere la plaie ne sauroit se refermer ; l'autre, que la matiere peccante s'en évacue continuellement & sans peine. Par-dessus le morceau de linge qu'on a formé dans la plaie, on met de la charpie à laquelle est attaché un fil, & par-dessus encore un morceau de linge ; puis on assure le tout avec une emplâtre & un bandage bien serré.

Les jours suivans on pansera la plaie une, deux ou trois fois, selon que le malade sera plus incommodé ; & quand on aura évacué autant de matiere vicieuse que le malade le pourra supporter, il faudra trois ou quatre fois à chaque pansement injecter quelque liqueur mondificative pour faire sortir ce qui reste encore à évacuer. Ce qu'on emploie le plus ordinairement pour cet effet, & avec le plus de succès, est une décoction chaude de quelques herbes vulnéraires, telles que la bétoine de Paul, la scabieuse, la consoude sarasine mêlées avec le miel rosat & l'huile de myrrhe ; à quoi on ajoute, à moins que le malade ne soit incommodé de toux, un peu d'essence de myrrhe, ou de baume pectoral de Wurtzius. Garengeot recommande fort pour cet effet la décoction de persicaire, ou, si l'origine du mal est une pleurésie ou une péripneumonie, la décoction de guimauve. Mais l'esprit de vin ordinaire imprégné de soufre d'antimoine, est également efficace & pour nettoyer, & pour guérir la plaie. D'autres recommandent de l'eau de chaux mêlée avec du miel rosat, comme la liqueur la plus propre à cet effet. Après qu'on se sera conduit de cette maniere pendant quelque tems, on aura soin d'observer si la liqueur qu'on injecte ressort pure, & sans aucun mélange de résidu de matiere peccante ; car alors on pourra s'assurer que la cavité de la poitrine est suffisamment détergée : alors on retirera le bouchon de linge ou la cannule, & on fera reprendre la plaie comme toute autre plaie à la poitrine. Mais afin de faire ressortir plus aisément les liqueurs injectées dans la plaie, on fera incliner le malade sur son lit du côté où l'ouverture a été faite, & en même-tems il poussera sa respiration avec force. Pendant le cours de la cure, il faut avoir soin de ne pas négliger les remedes internes, surtout les décoctions & les baumes vulnéraires, & de faire observer au malade un régime convenable.

Il faut encore observer, que la matiere corrompue qui s'est engendrée à la suite d'une inflammation, ne tombe pas toujours dans la partie inférieure de la poitrine, mais pénetre quelquefois dans les chairs, où elle forme une tumeur & un abscès en-dehors de la poitrine. Dans ce cas, il ne faut pas faire d'incision à la partie postérieure du thorax, comme nous l'avons conseillé plus haut, mais précisément sur la partie affectée où paroît la tumeur, soit par-devant, soit par-derriere. Quelquefois ce désordre est si violent, que la matiere répand une très-mauvaise odeur, & ronge les côtes ; & lorsqu'on ne peut retrancher les parties vicieuses de ces dernieres, la maladie est généralement incurable.

Lorsqu'il se forme sous le sternum & entre les membranes du médiastin quelque abscès à l'occasion d'une chute, d'un coup ou d'une fracture du sternum, la matiere peccante ne peut être évacuée autrement qu'en perçant cette derniere partie. Lors donc que les Medecins & les Chirurgiens soupçonnent un pareil abscès, quoiqu'on soit convaincu par la nature de la maladie, & par l'expérience de la difficulté qu'il y a de déterminer ce cas avec certitude, il faut faire l'opération de la maniere suivante.

Il faut faire coucher le malade sur le dos, & faire une

incision cruciale dans la partie inférieure du sternum, où l'on découvre quelquefois l'abscès par le moyen d'un petit trou. On sépare ensuite les levres de la plaie, & l'on perce le sternum de la même maniere que le crane dans le trépan. Après que le trou est fait, le malade doit se coucher sur le ventre pour faciliter l'évacuation de la matiere corrompue; & lorsque l'abscès est suffisamment nettoyé, surtout avec les injections dont j'ai déja parlé, on panse la plaie de la même maniere à peu près que celles qu'on a faites à la tête dans l'opération du trépan. Quelques-uns prétendent que cette opération n'est pas si dangereuse que celle du trépan, parce que les parties contenues dans le crane sont beaucoup plus sujettes à être offensées que celles de la poitrine. Il faut convenir que les signes auxquels on peut connoître qu'il s'est fait un amas de matiere audessus du sternum, sont extremement douteux & incertains. Columbus & Caspard Hoffman nous apprennent néantmoins, que lorsqu'il s'est fait une collection d'humeurs dans cette cavité du médiastin, on peut les évacuer sans rien craindre en perçant le sternum.

Dionis rapporte qu'il a vu faire cette opération: mais que le malade en mourut peu de tems après. Il est besoin d'une précaution extraordinaire dans ces sortes d'entreprises.

M. Petit recommande la perforation du sternum, lorsqu'après une fracture, pour bien qu'elle ait été réduite, on y sent une douleur qui dure plus long-tems qu'on n'a lieu de l'attendre; car, dit-il, c'est un signe qu'il y a un abscès. Il assure dans son Traité des os, que le sternum est quelquefois percé par le pus qui est logé dessous, & que celui-ci sort en partie par l'ouverture. Mais comme l'ulcere ne peut jamais être suffisamment détergé, ni le pus extremement évacué par une aussi petite ouverture, il ordonne de l'augmenter avec le trépan, & de panser ensuite la plaie de la maniere qu'on a dit. HEISTER, *Chirurgie*.

On voit donc que l'opération que nous venons de décrire est approuvée par Heister & par les meilleurs Auteurs, du nombre desquels est Boerhaave, qui, dans l'*Aphorisme* 303. la conseille lorsqu'il y a une quantité considérable de sang extravasé dans le thorax à l'occasion d'une plaie; dans l'*Aphorisme* 1191. lorsqu'il y a du pus logé dans la cavité de la poitrine, & qu'il n'en peut sortir ni par l'expectoration, ni par les urines; & dans l'hydropisie de poitrine, *Aphor.* 1219.

M. Sharp, dans son Traité des *Opérations de Chirurgie*, regarde néantmoins cette opération comme inutile, & même préjudiciable pour l'évacuation du sang ou du pus contenu dans la cavité de la poitrine.

« Les fluides, dit-il, dont on prétend que l'évacuation « est nécessaire, sont le sang, la matiere purulente & « l'eau: mais je suis persuadé qu'en examinant la chose « avec attention, on ne fera pas difficulté de rejetter « cette opération comme inutile & pernicieuse dans les « deux premiers cas, & qu'on la réservera pour le der- « nier.

« Lorsque le sang est le fluide, qu'il faut évacuer par cette « méthode, l'extravasation s'en est toujours faite par « quelque plaie des vaisseaux des poumons & de la « poitrine, & s'étant jetté en grande quantité sur le « diaphragme, il opprime la respiration, jusqu'à ce « qu'on lui donne passage par quelque ouverture faite « dans la partie la plus dépendante de cette cavité, qui « est la seule espece d'ouverture distinguée par le nom « de l'opération pour l'*empyeme*. Mais lorsque les vais- « seaux offensés sont d'une grosseur considérable, il « est dangereux de faire une ouverture au bas de la « poitrine tant que l'hémorrhagie continue; car on ne « fait que faciliter par-là l'écoulement du sang, qu'on « auroit peut-être arrêté d'une autre maniere, s'il n'a- « voit pas trouvé d'issue.

« Quelques Chirurgiens qui sont convaincus de la vérité « de ce raisonnement, ne laissent pas de faire l'opéra- « tion lorsque l'hémorrhagie a cessé, dans la croyance « qu'elle est absolument nécessaire. Mais puisque dans « les plaies des poumons le sang se fraie non-seulement « un passage pour l'ordinaire par l'ouverture de la « plaie quand on la laisse ouverte, mais sort conti- « nuellement par la trachée-artere, n'eut-on point « d'autres preuves de la faculté absorbante des pou- « mons, c'en seroit assez pour être convaincu que l'é- « vacuation de ce fluide se fait beaucoup plus sûrement « par ce moyen, que par les ouvertures que l'on peut « faire à la poitrine.

« Quand même on supposeroit que le sang extravasé ne « peut être absorbé par les vaisseaux des poumons, à « cause qu'il s'est coagulé dans la poitrine, l'opération « que l'on met pour l'ordinaire en usage, ne seroit « d'aucune utilité dans ce cas; car outre que les pou- « mons sont souvent attachés à la pleure à l'endroit de « l'incision, ce qui empêche les avantages qu'on pour- « roit en tirer, la profondeur & la petitesse de l'orifi- « ce, & son éloignement du diaphragme sur lequel on « suppose que le sang pose, rendroit toujours son effet « fort douteux & fort incertain.

« Puis donc que cette opération est hors de propos lors- « qu'il s'agit d'évacuer le sang que l'on sait être extra- « vasé, elle est encore plus inutile dans les cas douteux, « où je ne voudrois pas même conseiller l'usage des « tentes & des injections.

« J'ai fait voir que l'opération pour l'*empyeme* ne con- « vient point dans les plaies de la poitrine, & je ne « doute point qu'on ne s'apperçoive qu'elle est encore « plus hors de propos dans les cas où la matiere est ré- « pandue dans cette cavité. Car si l'on a dessein de « donner issue à un abscès des poumons, cette opération « est tout-à-fait inutile, puisque dans un pareil cas, à « moins qu'il ne soit fixe & qu'il ne s'exulcere extérieu- « rement entre les côtes, la matiere se fraye presque tou- « jours un passage par la trachée-artere; & cela est si « vrai, qu'encore que j'aie ouvert un grand nombre de « personnes qui avoient perdu une grande partie de « leurs poumons par apostume, je n'ai jamais trouvé « la moindre matiere liquide répandue dans leurs poi- « trines. Il est même notoire, que la plupart des phthi- « siques meurent d'une expectoration; d'où l'on peut « conclurre que cette opération est inutile, & même « tout-à-fait dangereuse. Il peut très-bien se faire qu'il « se soit formé quelques aposthumes entre le médiastin « & les poumons, dont la matiere s'est déchargée dans « la cavité: mais dans ce cas même, si la matiere est « en petite quantité, les poumons ne manqueront pas « de l'absorber, & son évacuation sera de peu d'utilité, « si elle est copieuse. D'ailleurs ces cas sont très-rares, « & les symptomes qui résultent de l'oppression du « diaphragme par une pareille cause, extremement « douteux; de sorte que je ne conseillerois jamais l'o- « pération sur une pareille présomption. Générale- « ment parlant, toute inflammation de la pleure ou des « poumons, est toujours suivie de l'adhérence de ces « parties, en conséquence de laquelle la matiere trouve « moyen de s'évacuer en-dehors; car les abscès de la « pleure & des muscles intercostaux percent souvent « en-dehors, & la même chose arrive quelquefois à « ceux des poumons. Dans le cas d'une adhérence, il « n'est besoin que de percer la tumeur qui est prête à « suppurer avec la lancette; & supposé que l'évacua- « tion soit si copieuse qu'elle empêche l'ulcere exté- « rieur de se consolider, on peut le tenir ouvert avec « une tente creuse; car on a vu des personnes qui ont « vécu long-tems par ce moyen avec une fistule. »

Quelque grande que soit l'autorité de M. Sharp, elle n'aura jamais assez de pouvoir sur moi pour m'obliger à croire que l'on doit rejetter l'opération qui fait le sujet de cet article, & j'en appellerai à la raison & à l'expérience.

Je vais exposer suivant le sentiment des Auteurs qui con-

feillent cette opération, de quelle utilité elle est lorsqu'il y a du pus épanché dans la cavité de la poitrine, & qu'il forme ce qu'on appelle proprement un *empyeme*.

Lors donc qu'on est assuré par les signes de l'inflammation, de la suppuration & de la rupture d'un abscès de quelque partie contenue dans la cavité de la poitrine, qu'il s'y est amassé une grande quantité de matiere, sans qu'il en résulte aucune expectoration considérable, ni aucune évacuation de matiere; il faut de toute nécessité que le malade meure de consomption, à moins qu'on ne lui procure du secours. Lorsqu'il se fait une évacuation violente & subite de matiere par la trachée-artere, le malade meurt suffoqué, comme nous l'apprenons d'Hippocrate & de l'expérience.

Dans le cas d'épanchement, je crois qu'il est plus à propos de risquer l'opération, qui n'est pas fort dangereuse par elle-même, que de laisser périr le malade faute de secours, d'autant plus que les cas que j'ai jugé à propos de joindre à cet Article montrent qu'il s'amasse quelquefois une grande quantité de matiere dans la poitrine, dont on peut procurer l'évacuation par le moyen d'une ouverture.

Quant au succès de l'opération, il se trouve garanti par les histoires que l'on trouve en grand nombre dans les Auteurs qui ont écrit sur la Medecine. J'ai moi-même été plus d'une fois témoin de la prompte guérison qu'elle a procurée à des malades qui, selon toutes les apparences, eussent péri sans elle; & j'ai souvent oui parler de Medecins qui l'ont ordonnée & de Chirurgiens qui l'ont faite avec beaucoup de succès.

Je choisis le cas suivant entre un grand nombre d'autres que je pourrois rapporter, parce qu'il fait à mon sujet.

Robert Kidwel, aujourd'hui Jardinier à Lambethmarsh, fut attaqué il y a quelques années, étant âgé de dix-huit ans, d'une violente pleurésie, pour s'être baigné dans l'eau froide au sortir du travail. On le saigna plusieurs fois très-copieusement & l'on prit toutes les mesures nécessaires pour résoudre l'inflammation, sans pouvoir y réussir; car elle fut suivie de frissons & de tous les signes inséparables de la formation de matiere purulente, de ceux d'une rupture de l'abscès & d'un épanchement de pus dans la cavité de la poitrine. M. Westbrook, Medecin très-distingué par son savoir étant venu le voir, lui trouva la respiration très-embarrassée; sa poitrine paroissoit extremement distendue, son visage étoit pâle, luisant, œdémateux, & lui si foible qu'il ne pouvoit faire usage de ses mains qui pendoient à ses côtés extremement enflées. M. Westbrook jugea qu'il ne pouvoit pas vivre beaucoup de tems dans cet état, & que l'opération étoit le seul moyen de lui sauver la vie. Il fit faire en conséquence une ouverture à la poitrine avec le bistouri, environ deux ou trois travers de doigt au-dessous de la mamelle gauche, où il crut appercevoir une éminence. Il en sortit sur le champ un pus extremement fétide avec tant de violence, que le drap du lit & tous ceux qui étoient présens en furent tous couverts, & l'on en recueillit plus d'une pinte dans une écuelle.

Il sortit par la plaie pendant sept à huit jours à chaque fois qu'on renouvelloit l'appareil, la même quantité de pus, je veux dire, plus d'une pinte. Il arriva pendant la cure que l'orifice étant venu à se fermer par je ne sai quel accident, on fut obligé de le dilater, ce qui facilita de nouveau l'écoulement d'une quantité considérable de matiere. Le malade fut en état au bout de trois jours de monter & de descendre l'escalier de sa maison; la plaie se trouva parfaitement consolidée au bout de huit semaines, & lui-même eut assez de force, peu de tems après, pour terrasser deux hommes avec lesquels il eut querelle. Il est à remarquer que cette cure fut suivie d'un abscès & d'une fistule à l'anus dont il eut aussi le bonheur de guérir, sans qu'il ait ressenti depuis la plus légere incommodité.

OBSERVATION PREMIERE.

Charles Pison dit que quoique, suivant Hippocrate, la pleurésie ne tende point à suppuration avant le quatorzieme jour, il a vu cependant arriver ce cas dans le cours de sa pratique, non seulement dans des jeunes gens, mais encore dans des personnes qui avoient atteint l'âge mûr, le septieme ou même le quatrieme jour, la suppuration s'étant manifestée par un frisson & par la fievre qui saisissoit le malade ces jours là, & revenoit les jours suivans. Il cite un jeune homme de distinction en qui la suppuration fut prognostiquée par un frisson & une fievre qui le saisirent le quatrieme jour & qui revint le cinquieme, le sixieme & le septieme jour.

L'ouverture que l'on fit du corps de ce malade après sa mort, qui arriva avant que la deuxieme semaine de la maladie fut expirée, prouva suffisamment que la suppuration s'étoit faite avant le tems spécifié par Hippocrate, puisque sa poitrine se trouva tout-à-fait remplie de pus. Je me souviens encore, dit-il, d'avoir trouvé du pus dans la poitrine d'un Prêtre qui mourut au bout de neuf jours d'une pleurésie, pour avoir usé de purgatifs & négligé la saignée jusqu'au sixieme jour qu'il me fit appeller. CHARLES PISON, *de Morbis ab illuvie serosa*.

OBSERVATION II.

Ayant ouvert le corps d'un malade à qui il étoit arrivé une suppuration interne, je ne trouvai point le lobe gauche des poumons, mais la cavité gauche de la poitrine étoit remplie d'une eau purulente. Le malade eut malgré tout cela la respiration très-libre pendant les deux mois que dura sa maladie, à l'exception d'une toux légere qui ne fut accompagnée d'aucune expectoration de la matiere morbifique. DOM. PANAROLUS PONTI, *C. I. Observat. 46.*

OBSERVATION III.

Une personne à qui on avoit fait l'opération pour l'*empyeme*, paroissoit avoir les poumons assez fermes & assez sains: mais la matiere que déchargeoit un abscès formé dans son côté dans la cavité de sa poitrine, comprimoit tellement le diaphragme, qu'il avoit de la peine à respirer. Le Chirurgien n'ayant pas jugé à propos d'employer les caustiques, enfonça son bistouri entre la sixieme & la septieme côte; & lorsqu'il eut introduit une cannule dans la plaie, il en sortit une liqueur sanguinolente que l'on évacua en quantité modérée dans différens tems. Cette matiere s'écoula pendant trois jours sans jetter aucune mauvaise odeur: mais dans la suite à chaque fois qu'on ouvroit la plaie il en sortoit une odeur extremement fétide qui ne cessa qu'après qu'on eut entierement évacué les matieres qui l'occasionnoient, par des injections journalieres & réitérées de décoctions de myrrhe & d'herbes ameres préparées avec de l'eau & du vin. L'écoulement cessa tout-à-fait, la plaie se consolida parfaitement & le malade recouvra la santé.

Ayant ouvert le corps d'un malade qui n'avoit pas voulu se soumettre à l'opération, je trouvai qu'une certaine quantité de pus déchargée de l'abscès sur la pleure & sur les muscles intercostaux, avoit sphacélé la partie affectée & la portion contiguë des poumons; & qu'après avoir rongé le diaphragme au point de le percer du côté droit, il s'étoit jetté sur les visceres de l'abdomen, dont il avoit détruit la couleur & rongé les tuniques externes. La matiere purulente avoit ensuite percé l'intestin rectum, de sorte qu'elle sortoit avec les excrémens. Comme le malade étoit naturellement robuste, il résista à la maladie pendant deux

moiſ: mais il eut durant tout ce tems-là une fievre légere accompagnée de ſoif, d'inquiétudes, de douleurs d'eſtomac, de vomiſſemens fréquens & d'une inſomnie continnelle.

Ayant ouvert le corps d'un autre malade, qui mourut d'un *empyeme*, je trouvai un pareil amas de matiere purulente fournie par un ulcere purulent dans la pleure, qui rendoit continuellement une grande quantité de pus dans la cavité de la poitrine, dans lequel les poumons étoient comme plongés. Tant que dura la maladie le ſujet eut une eſpece de fievre lente approchante de l'hectique. WILLIS, *Pharm. Rat.*

OBSERVATION IV.

Un homme âgé d'environ trente ans, & qui avoit coutume après avoir fait débauche de vin de mâcher du verre par oſtentation, s'étant un jour battu avec quelqu'un de ſes camarades, il reçut un coup de pié dans l'eſtomac, qui lui cauſa ſur le champ un aſthme accompagné d'une douleur de côté extremement aiguë, & d'une hémorrhagie copieuſe par haut & par bas. On lui donna divers remedes pour le ſoulager, qui furent tous inutiles; la matiere purulente qui ſe forma dans la cavité de la poitrine n'ayant pas pu s'évacuer par l'expectoration, ni par l'opération à laquelle le malade ne voulut jamais ſe ſoumettre, la mort fut le prix de ſon opiniâtreté.

Je l'ouvris après qu'il fut mort, & j'examinai avec ſoin ſon eſtomac, ſes inteſtins, ſon foie, ſa rate, ſes reins, ſon méſentere, ſon épiploon & ſa veſſie, ſans pouvoir y découvrir la moindre offenſe, ni la moindre trace du verre qu'il avoit mâché; circonſtance à laquelle ſon antagoniſte attribuoit ſa mort. Mais lorſque je lui eus ouvert la poitrine, que je trouvai, ſurtout du côté gauche, remplie d'une grande quantité de matiere acre & purulente juſqu'au diaphragme, j'apperçus non-ſeulement la pleure, mais encore le péricarde, rongés tout autour, & le lobe droit des poumons ſi flaſque, ſi maigre & ſi affaiſſé, qu'il ne reſtoit de toute ſa ſubſtance qu'une petite portion de la partie membraneuſe avec quelques vaiſſeaux. Ces circonſtances prouvent évidemment que ce malade mourut non-ſeulement pour n'avoir pas voulu ſe ſoumettre à l'opération de l'*empyeme* qui eût facilité l'évacuation de la matiere purulente qui cauſa la corroſion & la corruption de ces parties, mais encore à cauſe de la flétriſſure & de l'affaiſſement des vaiſſeaux pulmonaires, qui ne pouvoient qu'interrompre la reſpiration. D. EBERHARD. GOEKELIUS, *in Miſcellan. Curioſ. Decur.* 2. *Ann.* 7.

Je vais terminer cet Article par un paſſage du quatrieme Livre d'Hippocrate *de Morbis*, qui fait extremement à mon ſujet. Cet Auteur après avoir indiqué les méthodes propres pour faciliter l'expectoration, continue en ces termes:

Lorſque les crachats qui ont reſté dans les poumons ſe convertiſſent en pus, le malade eſt incommodé d'une toux ſeche, d'une fievre avec friſſon & d'une orthopnée: ſa reſpiration eſt courte & preſſée, ſa voix baiſſe, la rougeur & la chaleur s'emparent de ſon viſage. La maladie ſe manifeſte dans la ſuite par des ſignes plus évidens. Lorſque le pus ne peut point s'évacuer il ſe jette des poumons dans la poitrine, après quoi le malade paroît ſe mieux porter, parce que la matiere trouve plus d'eſpace, & que la reſpiration devient plus libre. Mais dans la ſuite des tems, la poitrine ſe remplit de pus, la toux, la fievre avec tous leurs ſymptomes reviennent avec plus de violence, & la maladie ſe manifeſte ſous ſes différentes formes. Il eſt à propos dans ce cas de laiſſer le malade à lui-même juſqu'au quinzieme jour après l'éruption, pour que le pus ait le tems de ſe mûrir, parce que paſſant dans un endroit plus vaſte & ſe refroidiſſant en attirant à lui les humeurs de la poitrine, il ne peut être qu'à demi putréfié & digéré. Si l'expectoration ſe fait dans le tems que nous venons de dire, c'eſt bonne marque, ſinon il faut aider le malade pendant ces quinze jours avec des médicamens & des potions propres à réparer ſes forces avant que ſon corps ſoit trop affoibli, & pour conſerver ſa tête & le cerveau pur & exempt de toute matiere capable de cauſer une fluxion. Suppoſé qu'il n'y ait aucune expectoration & qu'on ſoit aſſuré que le pus tend à ſe jetter dans les côtes, il ne faut point héſiter à mettre en uſage le biſtouri ou le cautere.

Si on n'apperçoit aucun ſigne de cette nature & qu'il ne ſe faſſe aucune expectoration, on fera baigner le malade dans une grande quantité d'eau chaude, on lui interdira toute nourriture, & après l'avoir placé ſur un ſiége, on le fera tenir par les épaules par un Aide & on l'agitera ſoi-même, en appuyant les oreilles ſur ſes côtés, afin de pouvoir découvrir la partie vers laquelle le pus s'eſt porté & dans laquelle il eſt contenu. Il eſt à ſouhaiter que la partie affectée ſoit du côté gauche, parce que les inciſions & les cauteres ſont la plupart funeſtes du côté droit: comme les parties contenues dans ce dernier ſont fortes, leurs maladies ſont auſſi plus violentes. Si l'on n'apperçoit aucune fluctuation à cauſe de la conſiſtance de l'humeur, & qu'on n'entende par conſéquent aucun bruit dans la poitrine, que la reſpiration du malade ſoit courte, que ſes piés s'enflent & qu'il ſoit affligé de la toux, on doit être aſſuré que ſa poitrine eſt pleine de pus. On trempera donc un linge fin dans une infuſion chaude de terre d'Eretrice pulvériſée, & on l'appliquera ſur la poitrine; & l'on fera dans l'endroit où le linge séchera plutôt, une inciſion, ou bien on y appliquera le cautere, en approchant le plus près qu'il ſera poſſible du diaphragme, ſans pourtant le toucher.

On pourra, ſi on le juge à propos, couvrir la poitrine avec la terre d'Erétrie, & faire la même obſervation que ſur le linge. Pluſieurs employent les deux méthodes à la fois, pour empêcher que les parties qu'on a couvertes avec cette terre les premieres ne ſe deſſechent. L'opération par le cautere ou l'inciſion étant faite, on introduira dans la plaie une tente d'étoupe, & on évacuera le pus peu à peu. Après s'être déterminé à l'inciſion ou au cautere, il eſt bon de faire une marque à la peau pour pouvoir diriger le cautere ou le biſtouri avec plus de juſteſſe, & ne le point porter ni trop haut ni trop bas. Le malade doit s'abſtenir de tous les alimens capables d'exciter la toux, de peur qu'elle ne cauſe une révulſion du pus dans les poumons, ce qui ſeroit très-dangereux pour le malade: il faut laiſſer mûrir le pus le plus qu'il eſt poſſible, pour qu'il puiſſe s'écouler par l'inciſion. On évacuera peu à peu ce qui peut être contenu de pus; on bouchera la plaie avec une tente de linge, & on donnera cours à la matiere deux fois par jour, en preſcrivant au malade une diete propre pour deſſécher la région interne de la poitrine (ἄνω κοιλίη.) Voilà quelle eſt la méthode d'examiner & de guérir un *empyeme*, ſoit qu'il ait pour cauſe une plaie, une péripneumonie, ou un rhume violent, qui occaſionne une adhérence des poumons contre le côté.

EMPYOS, ἔμπυος, eſt celui qui eſt attaqné d'un *empyeme*. Voyez *Empyema*.

EMPYREUMA, ἐμπύρευμα, d'ἐμπυρεύω, *j'allume*, de πῦρ, *feu*, ſuivant Galien, *Lib. IX. de S. Fac. in Princip.* eſt une eſpece d'ignition, ou de chaleur étrangere, que les corps reçoivent des particules ignées, & dépoſent enſuite dans les lotions. *Empyreuma* ſignifie auſſi le réſidu de la chaleur fébrile après le paroxyſme d'une fievre. *Empyreuma*, *empyreume*, en terme de Chymie eſt le gout & l'odeur déſagréable que les eaux diſtilées & les autres ſubſtances reçoivent de la trop grande ardeur du feu.

EMPYROS, ἔμπυρος, eſt celui qui a la fievre. HIPPOCRATE, *Lib. II. de Morb.*

EMU

EMULGENTES, *Venæ* & *arteriæ*, les veines & les arteres émulgentes. Voyez *Renes*, *Arteria* & *Vena*.

EMULSIO, *Emulsion*. J'ai parlé des *émulsions* faites avec les végétaux huileux au mot *Chylus*, on donne ce nom aux médicamens qui imitent le lait par leur couleur & leur consistance. Les solutions des gommes, des résines ou du blanc de baleine faites par le moyen d'un jaune d'œuf dans un véhicule convenable, sont appellées *émulsions*.

EMUNCTORIUM, *Emonctoire*, endroit par lequel une chose inutile ou viciée s'évacue. La peau est appellée l'*émonctoire* du corps & le nez celui du cerveau. On donne aussi ce nom aux glandes.

EMUNDANS MEDICAMENTUM, *Médicament détersif externe*. BLANCARD.

EN Æ

ENÆ (*Chartarum*) dans Marcellus Empiricus, est un mot corrompu pour *inæ*, qui signifie les petits poils qui rendent le papier raboteux. SAUMAISE, *in Solin*.

ENÆMOS, ἔναιμος, ἐναίμων, d'αἷμα, *sang*, est une épithete que Hippocrate & Galien donnent souvent aux remedes appropriés aux plaies récentes avant que l'hémorrhagie cesse. Celse, *Lib. V. cap.* 19. décrit plusieurs emplâtres vulnéraires que les Grecs, à ce qu'il dit, appellent *ἔναιμα*, *enæma*. Ἔναιμον σῶμα, dans Hippocrate est un corps qui abonde en sang.

ENÆOREMA, ἐναιώρημα, d'αἰωρέω, *élever*, d'αἰωρὸς, *haut*, est une espece de substance légere qui nage au milieu de l'urine, que les Medecins appellent encore *sublimamentum*. Hippocrate la designe souvent par νεφέλη ἐπιφερομένη, que Celse traduit par *nubecula suspensa*, un nuage suspendu. Il dit (*Prognost.*) que les nuages blancs suspendus dans l'urine sont un bon signe; mais que les noirs au contraire sont très-mauvais. Et un peu après: « On doit examiner la situation « & la couleur des nuages qui sont dans l'urine; car « ceux qui tendent en bas, & qui ont les couleurs dont « on a parlé, sont bons & louables; au lieu que ceux « qui tendent en haut, & qui ont les couleurs que nous « avons décrites ci-dessus, sont mauvais. » Galien, dans son Commentaire sur le passage précédent, dit: « qu'il « entend par *enéoréme*, cette substance épaisse & blan« châtre qui ne nage ni sur la surface de l'urine, ni ne « se précipite point au fond, mais demeure suspendue « dans le milieu, & tend plutôt vers le haut que le « bas. Hippocrate donne à cette même substance le « nom de nuage, à cause qu'elle est située dans l'urine, « comme un nuage l'est dans l'air; car elle est d'une « matiere plus grossiere que le fluide qui l'environne, « de même qu'un nuage est plus substantiel que l'air « dans lequel il flote. »

Ἐναιωρήματα γονοειδέα, 1. & 2. *Epid.* sont des *enéorémes* semblables à la semence, & une espece de substance grenue & grumuleuse, composée d'une grande quantité de phlegme transparent & visqueux & de beaucoup de matiere crue.

Ἐναιωρήματα στρογγύλα, διεσπαρμένα, ἐχ ἱδρυῖα, « les enéo« rémes étoient de figures rondes, répandus & sans si« tuation déterminée, *Lib. I. Epid.* ces derniers présa« gent un délire. »

Ἐναιώρημα μετέωρον, les *enéorémes* élevés, *Lib. III. Epid. Ægr.* 3. 9. 12. prognostiquoient un délire, & montroient que la matiere étoit poussée en haut par les vents & qu'elle troubleroit le cerveau.

Ἐναιωρέμενοι ὀφθαλμοί, « les yeux élevés; » *Prognost.* comme l'explique Galien, sont des yeux qui sont dans un mouvement continuel. C'est encore une expression convenable pour les yeux qui sont tournés en haut & qui demeurent suspendus, comme dans les personnes qui tombent en foiblesse; car la prunelle est couverte par la paupiere supérieure, comme il est dit, *Coac.* 218. où l'Auteur paroît désigner les *enaiorumeni ophthalmi*; comme étoient les yeux de Æniates, *Lib. VII. Epid. Ægr.* 35. qu'il décrit dans la posture de ceux qui tombent en pamoison, ce qui présage une mort prochaine.

ENA

ENANTESIS, ἐνάντησις, d'ἀντάω, *rencontrer*, d'ἀντί, *contre*, est un mot dont Galien se sert pour exprimer la rencontre des vaisseaux ascendans & descendans.

ENARGES, ἐναργής, d'ἀργής, *blanc*, *évident*, *manifeste*, est une épithete qu'Hippocrate donne aux songes, 1. *Prorrhet.* & *Coac.* 90.

ENARICYMON. Voyez *Aricymon*.

ENARTHROSIS, *Enarthrose*. Voyez *Articulatio*.

ENAULIA, ἐναυλία, Voyez *Aulos*.

ENC

ENCANTHIS, ἐγκανθίς, d'ἐν, *dans*, & κανθὸς, l'*angle de l'œil*.

Il se forme quelquefois dans l'angle interne de l'œil un certain tubercule, qui a son siége dans la caroncule lachrymale, ou dans la cuticule rouge en forme de croissant, qui lui est contiguë. Cette tumeur grossit quelquefois au point de couvrir les points lachrymaux & la plus grande partie de la prunelle. Quand cela arrive, l'œil larmoye continuellement, la vue s'affoiblit, les yeux s'enflamment & défigurent le visage. Voyez *Pl. XIII. Vol. II. fig.* 27. Les Grecs appellent cette maladie *encanthis*. Elle est de deux especes; l'une douce & bénigne, qui n'est accompagnée ni de douleur ni de dureté; l'autre obstinée & maligne, cause une douleur piquante, & tient de la nature du cancer.

Lorsque l'*encanthis* est d'une nature bénigne, il se guérit par des scarifications ou des incisions fréquentes, comme aussi par l'usage des remedes corrosifs, surtout quand il ne fait que commencer. Le meilleur & le plus doux de tous les corrosifs que l'on puisse employer, est une poudre préparée avec quatre parties de sucre candi, une partie de vitriol blanc, ou une cinquieme partie d'alun brûlé, dont on saupoudre fréquemment la tumeur avec précaution, en lavant ensuite l'œil avec de l'eau tiéde, jusqu'à ce qu'elle soit tout-à-fait dissipée. Si cette poudre ne produit pas l'effet desiré, il faudra toucher de tems en tems la tumeur avec la pierre infernale. Mais il est extremement nécessaire pour détourner plus efficacement les humeurs des yeux & pour prévenir le retour de la maladie d'employer les cauteres, les sétons aussi-bien que les remedes qui ont la vertu de tenir le ventre libre. Si les remedes ne suffisoient point pour consumer cette excroissance, & que l'on appréhendât les mauvais effets des corrosifs, il faudroit pour lors extirper le tubercule avec un crochet pareil à ceux dont on voit la figure dans la *Pl. XIII.* du *Vol. II. fig.* 30. & 31. ou avec des tenettes; & supposé qu'elle soit considérable, passer à travers un fil, avec lequel on la leveroit pour la couper ensuite avec précaution; car il en faut une extraordinaire dans cette opération pour ne point offenser l'œil ni la caroncule. Comme cette caroncule retient les larmes dans le grand angle & les empêche de couler, on ne peut l'offenser qu'elles ne coulent continuellement, ce qui rend les yeux larmoyant. Il est donc beaucoup plus sûr de laisser dans l'œil une petite portion de l'excroissance, que de l'extirper entierement; il est facile de l'enlever ensuite soit avec des ciseaux ou avec le secours de quelque remede corrosif. Lorsque le tubercule est une fois dissipé, il faut mettre en usage les remedes dessiccatifs & agglutinatifs, jusqu'à ce que la plaie soit tout-à-fait consolidée. On satisfait à cette intention avec un collyre préparé avec la tuthie, la myrrhe & l'aloès.

Il est beaucoup plus avantageux dans l'*encanthis* obstiné, & qui est prêt à dégénerer en cancer, d'employer les collyres & les onguens dessiccatifs, rafraîchissans & lénitifs, que de recourir à l'opération & aux caustiques,

parce que ces derniers sont capables de faire augmenter la maladie, comme il arrive quelquefois dans les cancers. Purman rapporte qu'il vint à bout d'extirper une tumeur de cette espece qui étoit d'une grosseur considérable, en l'élevant autant qu'il falloit par le moyen d'une ligature, & en appliquant le cautere actuel à sa racine. Heister, *Chirurg.*

ENCARDION, ἐγκάρδιον, de καρδία, *le cœur*; le cœur ou la moelle des végétaux. Dioscoride.

ENCARPOS, ἔγκαρπος, d'ἐν, *dans*, & καρπὸς, *fruit*; on appelle ainsi au figuré une femme enceinte. Suidas.

ENCATALEPSIS, ἐγκατάληψις; le même que *Catalepsis.*

ENCATANTLESIS, ἐγκατάντλησις. Voyez *Epantlesis.*

ENCATHISMA, ἐγκάθισμα, d'ἐγκάθημαι, *s'asseoir dedans*. Voyez *Semicupium.*

ENCAUMA, ἔγκαυμα, de καίω, *je brûle*; pustule causée par une brûlure, la marque que laisse une brûlure. On appelle encore de ce nom une espece d'ulcere qui se forme dans l'œil. Aëtius, *Tetrab. II. serm. 3. cap. 25.* nous apprend, que ces ulcérations superficielles des yeux que causent les fluxions, ont différens noms. Le *caligo*, par exemple, est un ulcere superficiel qui se forme dans le noir de l'œil, qu'il couvre presque tout entier, & qui est de couleur bleuâtre. Quand il se forme sur la prunelle, il affoiblit considérablement la vue. Ce qu'on appelle *nubecula*, est un ulcere plus petit, plus profond & plus blanc, qui se forme aussi dans le noir de l'œil. Lors au contraire que le noir de l'œil devient rude, sec & de couleur de cendre, on donne à cette maladie le nom d'*epicauma*. L'*encauma* est un ulcere qui naît ordinairement de la fievre, & qui forme une croûte sale sur le noir ou sur le blanc de l'œil. Quand il a son siége dans le noir, on ne sauroit le guérir pour l'ordinaire sans déchirer les tuniques; ce qui cause une évacuation des humeurs qui fait perdre l'œil au malade. Lorsque ces ulceres superficiels sont accompagnés de fievre; la premiere chose qu'on doit faire est de donner un clystere au malade. Il faut ensuite verser dans l'œil malade quelques gouttes du collyre de *Nili ex rosis* bien délayé, & quelques gouttes de lait dans les intervalles. Après avoir pris ces mesures pendant quelques jours, il faut mêler avec le collyre précédent le *Chiacum Apollonii*, ou quelque substance aromatique : il faut ensuite employer ces dernieres substances seules, à cause qu'elles forment en peu de tems une cicatrice presque imperceptible.

ENCEPHALOS, ἐγκέφαλος, d'ἐν, *dedans*, & κεφαλὴ, *la tête*; le *cerveau*. Voyez *Caput.*

ENCERIS, ἐγκηρὶς, de κηρὸς, *cire*; petits grumeaux, ou amas de *cire* que l'on trouve quelquefois dans les emplâtres après qu'ils sont refroidis. Galien, *de C. M. P. Gen.*

ENCHARAXIS, ἐγχάραξις, de χαράσσω, je scarifie; *scarification*. Galien.

ENCHEIRESIS, ἐγχείρησις, de χεὶρ, *la main*. Galien a fait de ce mot une partie du titre d'un Ouvrage, dans lequel il enseigne la maniere de disséquer les différentes parties du corps humain. Son Traducteur l'a rendu par *Administratio.* Il signifie le maniement, ou traitement manuel de quelque sujet que ce soit.

ENCHEIRIA, ἐγχειρία; le même qu'*encheiresis*, avec lequel il a la même dérivation. On le trouve dans Hippocrate, *Lib. de Artic.*

ENCHONDROS, ἐγχόνδρος, de χόνδρος, qui signifie un grain & un cartilage; *grenu* & *cartilagineux*.

ENCHORIOS, d'ἐν, *dans*, & χῶρος, *région* ou *contrée*; *endémique*. Voyez *Endemius.*

ENCHRISTA, ἔγχριστα, de χρίω, *oindre*; remedes liquides, avec lesquels on oint quelques parties du corps.

ENCHYSA; le même qu'*Anchysa*. Blancard.

ENCHYMA, ἔγχυμα, d'ἐγχέω, j'infuse; *infusion*. Ce que les Medecins appellent *plethora ad vasa*, c'est-à-dire, plénitude des vaisseaux considéré simplement relativement à eux-mêmes, est encore appellé πλῆθος κατὰ ἔγχυμα, « plénitude par infusion, » on à cause de la trop grande quantité de sang qui y entre.

Enchymata, sont des remedes liquides que l'on injecte dans les yeux, les oreilles, ou dans la poitrine.

ENCHYMOMA & ENCHYMOSIS, ἐγχύμωμα & ἐγχύμωσις; effusion soudaine de sang dans les vaisseaux cutanés, comme il arrive dans la joie, la colere ou la honte. On l'appelle rougeur dans le dernier exemple. Elle est très-différente de l'*ecchymosis*, ainsi qu'on peut le voir. Ce mot a la même dérivation qu'*enchyma.*

ENCHYTOS, ἔγχυτος, de la même dérivation qu'*Enchyma*; épithete que l'on donne à tout ce que l'on verse dans quelque cavité du corps, mais particulierement dans les yeux.

Blancard veut qu'*enchyta* signifie un entonnoir avec lequel on verse quelque chose dans les yeux, les narines & les oreilles.

ENCLYSMA, ἔγκλυσμα, de κλύζω, je lave; un *clystere*. Dioscoride. Voyez *Enema.*

ENCŒLIA, ἐγκοίλια, de κοιλία, *le ventre*; les visceres de l'abdomen, c'est-à-dire, les parties contenues dans le bas-ventre.

ENCOLPISMOS, ἐγκολπισμὸς, d'ἐγκολπίζω; insinuer ou introduire dans un sinus ou dans une cavité; *injection dans l'utérus*. Moschion, *de Morbis mulierum.*

ENCOPE, ἐγκοπὴ, de κόπτω, je coupe; *incision*, & au figuré, *obstacle* ou *empêchement.*

ENCRANIS ou ENCRANION, ἐγκρανὶς ou ἐγκράνιον; le *cervelet*. Voyez *Cerebrum.*

ENCRASICULUS; l'*anchoie*. Voyez *Apua.*

ENCRIS, ἐγκρὶς; espece de gâteau fait avec de la farine cuite dans de l'huile, & édulcorée avec du miel.

ENCRYPHIAS, ἐγκρυφίας; épithete d'une espece de pain. Voyez *Artos*. Ce mot est dérivé de ἐγκρύπτω, *je cache*, ou *je couvre.*

ENCYMON, ἐγκύμων, d'ἐγκύω, *je conçois*; *femme grosse*, ou *enceinte.*

END

ENDEDINEMENOS, ἐνδεδινημένος, d'ἐνδινέω; tourner en rond en forme de tourbillon; épithete des yeux qui tournent continuellement dans leurs orbites.

ENDEIXIS, de δείκνυμι, montrer ou indiquer; *indication*. Voyez *Indicatio.*

ENDEMIUS, *endémique*, est une épithete que l'on donne à des maladies qui sont plus fréquentes dans certains pays que dans d'autres, à cause de l'air, de l'eau, de la situation & de la maniere de vivre.

ENDESIS, ἔνδεσις, de δέω, lier; *ligature*, *bande* ou *connexion*. Ἔνδεσις τοῦ ποδὸς, « la connexion du pié, » dans Hippocrate, *Lib.* περὶ ὀστέων φύσ. est cette partie du pié où finit l'os du tibia, & qui est attachée par des ligamens aux malléoles.

ENDICA, suivant Ruland, signifie *feces in fundo*, « le marc qui reste au fond. »

Voici, ajoute-t'il, ce qu'en dit Morienes. « Cherchez « l'*endica* dans vos vaisseaux de verre, & laissez-la reposer jusqu'à ce qu'elle devienne acide; car on ne « sauroit rien faire avec cette matiere lorsqu'elle est « douce. Cet *endica* change les corps en terre, & les « empêche de se brûler; car lorsque les corps perdent « leurs ames, ils se brûlent aisément. L'*endica* est utile à tous les corps qu'elle rend propres à la conservation de la vie, qu'elle garantit de la corruption & des « atteintes du feu. » On l'appelle encore *Mose hazuania.*

ENDIVIA LUTEA; nom de la *Zacintha sive cichoreum verrucarium*, du *Rhagadiolus alter*, & de l'*Hedypnois, annua.*

Endivia vulgaris, est le nom de plusieurs especes de *chicorée*. Voyez *Cichoreum.*

ENDIVIA ERECTA, est le nom de l'*Hyoseris angustifolia*.

ENDOSIS, ἔνδοσις, de ἐνδίδωμι, remettre; *rémission*. Le verbe d'où ce mot tire sa signification, est employé par Hippocrate, comme dit Galien, *Comm.* 3. *in Prognost.* & par tous les Auteurs qui sont venus après lui, pour exprimer une *rémission* des affections ou des symptomes; comme lorsqu'ils disent d'une inflammation, d'une tumeur, d'une dureté, d'une tension ou d'une douleur, elle commence ἐνδῶσι « à diminuer. » Ἔνδοσις, dans Galien, *Comm.* 3. *in Epid.* est une *rémission* dans les fievres continues, après qu'elles sont parvenues à leur plus haut degré de violence, où il emploie ἔνδοσις, pour signifier une *rémission* dans les fievres continues, & ἀπυρεξία (*apyrexia*) pour celle des fievres intermittentes: il exprime ces deux significations par le verbe διαλείπειν.

ENDROMIS; espece de gros vetement plein de poils, dont on se servoit au sortir du bain, ou après quelque exercice violent.

ENE

ENEDRE, ἐνέδρη, d'ἐν, *dans*, & ἕδρα, *un siége*, signifie dans Hippocrate, l'action de s'asseoir ou de se placer; & *Lib. de Fract.* κατήγμων ἐνέδραι, comme l'explique Galien, sont des impositions, (ἐπιθέσεις) d'éclisses, où il dit qu'Hippocrate, par ἐνέδρας, entend la même chose qu'ἕδρας, & qu'il n'a ajouté la préposition ἐν, que pour rendre la signification de ce mot plus claire.

*Ἔνεδροι, *Lib. de Aere, Loc. & Aq.* sont ceux qui se tiennent fermes à cheval.

ENELLAGMENOS, ἐνηλλαγμένος, d'ἐναλλάττω, d'ἀλλάττω, changer; est une épithete que l'on donne aux articulations des vertebres, à cause de leur insertion mutuelle.

ENEMA, d'ἐνίημι, *injecter*; *clystere*. Les mots *enema*, *clyster* & *lotio*, sont équivalens l'un à l'autre, & signifient un remede liquide que l'on injecte par l'anus, pour la cure de différentes maladies auxquelles le corps humain est sujet. Le premier de ces mots est dérivé du grec ἐνίημι, *injecter*; le second de κλύζω, *laver* ou *nettoyer*; & le troisieme dont Celse se sert pour exprimer la même chose, du verbe latin *lavare*, laver. C'est de ce dernier, selon toute apparence, que les François ont tiré le nom de *lavement*, qu'ils donnent aux *clysteres*. On se sert en Allemagne d'une vessie de bœuf, de cochon ou de veau pour cet effet. Voyez *Planche IV. du second Vol. figure* 12. *lett. A A.* Celles pour les enfans peuvent être petites: mais il faut pour les adultes qu'elles contiennent une pinte de liqueur ou plus. On fixe à l'une des extrémités une cannule d'os représentée par *B B*. On attache la vessie immédiatement au-dessus avec un gros cordon *CC*, pour empêcher que la liqueur en sorte avant le tems. On verse par l'autre ouverture dans la vessie, une liqueur appropriée à la nature particuliere de la maladie; après on l'attache fortement à l'endroit marqué *D*, pour qu'aucune partie de la liqueur ne se perde durant l'opération. On oint la cannule avec du beure ou de l'huile, & on l'introduit avec précaution dans le fondement du malade, qui doit être couché sur le côté, avec les fesses beaucoup plus hautes que le reste du corps. On défait la ligature *C*, & l'on presse fortement la vessie avec les deux mains, pour pousser la liqueur dans les intestins. On retire ensuite la cannule, & l'on ordonne au malade de rester aussi long-tems qu'il peut dans la même posture, jusqu'à ce que la liqueur fasse effort pour sortir; car, comme Celse l'observe, « le « malade ne doit point se rendre à la premiere envie « qu'il sent de rendre cette liqueur: mais il doit la gar- « der aussi long-tems qu'il peut. »

Les Hollandois, les François, & quelques autres peuples se servent au lieu de vessie, d'une seringue d'étain qui contient une pinte & plus de liqueur. La cannule est la même que celle dont on a parlé; mais il est évident que par ce moyen la liqueur monte avec plus de force dans les intestins qu'avec la vessie, qui a cependant cette commodité, qu'on peut la porter & la cacher plus aisément qu'une grosse seringue, & s'en servir avec moins de peine pour les enfans & les femmes en couche. Comme il y a des personnes qui aimeroient mieux s'exposer à toutes sortes d'accidens que de montrer leur derriere à découvert, on a imaginé un tuyau de cuir pliant d'environ demi-aune de long, qui tient par une extrémité à la seringue, & qui est muni à l'autre d'une petite canule d'os, que le malade peut introduire dans son fondement sans se découvrir, & injecter la liqueur lui-même, ou charger quelqu'autre de cette commission. Ceux qui voudront s'instruire plus à fond de cette matiere, peuvent consulter Hildanus, *Cent.* 1. *Obs.* 78. Bartholin, *Hist. Anat.* 66. *Cent.* 6. de Graaf, dans son Livre *de Clysteribus*. Juncker dans sa Chirurgie; & les *Polychresta Exotica* de Valentini, où l'on trouve la figure de ces seringues, du tuyau de cuir dont on a parlé, aussi-bien que la méthode de s'en servir. La liqueur qu'on emploie pour les lavemens ne doit être ni trop chaude ni trop froide, mais tiede ou modérément chaude, parceque les deux premieres qualités sont extremement nuisibles aux intestins quand elles sont excessives.

Voici un passage que je tire de Celse, *Lib. II. cap.* 16. Lorsque le cas, dit cet Auteur, ne demande qu'un simple lavement, on peut se servir d'eau toute pure: mais il faut employer l'hydromel quand il est besoin d'un *clystere* plus énergique. Supposé qu'on ait besoin d'une préparation lénitive de cette espece, on se servira d'une décoction de fenu grec, d'orge, de mauve, ou de quelqu'autre plante émolliente. Si l'on veut avoir un *clystere* astringent, on employera la vervene (Celse entend sans doute par le mot de *Verbena*, toutes sortes d'herbes corroborantes en général.) On composera un *clystere* acre avec de l'eau de mer ou de la commune, dans laquelle on mettra quelque peu de sel; mais l'une & l'autre ont plus de vertu quand elles ont bouilli. On peut rendre ce lavement encore plus actif, en y ajoutant de l'huile, du nitre, du miel, ou toutes ces choses ensemble. Plus un *clystere* est acre, plus les matieres qu'il évacue sont abondantes, mais le malade le supporte avec plus de peine. Si l'on veut avoir un *clystere* lénitif ou adoucissant pour le calcul ou la dyssenterie, on peut se servir de lait chaud seul, ou cuit avec de la camomille, ou de la veronique mâle, avec un peu de miel ou de thériaque. Quelquefois, à l'imitation de Galien, on ne donne qu'un lavement d'huile pour la colique.

Les *clysteres* sont d'usage, premierement, dans le cas d'une constipation opiniâtre; secondement, pour appaiser les douleurs qui naissent de la colique, du calcul, de la dyssenterie, des hemorrhoïdes, & des autres maladies du bas-ventre: troisiemement, pour faire une révulsion de la tête dans la léthargie, l'apoplexie, le délire, la phrénésie, & les autres maladies de la tête: quatriemement, pour hâter l'accouchement, soit que le fœtus soit mort ou vivant, surtout si la mere est constipée, pour évacuer les vuidanges quand elles adherent trop fortement à la matrice, ou qu'elles sont trop long-tems à sortir: cinquiemement, les *clysteres* ne contribuent pas peu à la nourriture de ceux, qui en conséquence d'une déglutition affoiblie, ou totalement détruite, ne mangent que très-peu, ou point du tout. On peut employer pour cet effet, des liqueurs nourrissantes, telles que le bouillon de viande, le lait, ou la biere douce, les tisanes d'orge & d'avoine préparées comme il faut, auxquelles on peut ajouter un peu de vin pour fortifier le malade, à moins que la nature du mal ne s'y oppose. On doit nourrir le malade avec ces sortes de lavemens, jusqu'à ce que sa maladie & la difficulté d'avaler soient entierement dissipées. Ces *clysteres* nourrissans ne sont point de l'invention des Modernes, ils ont été connus des anciens Medecins,

furtout de Celfe, qui fe fert ponr cet effet de tisanne, ou de crême d'alica. Oribafe, Aëtius, & Avenzoar, recommandent auffi ces fortes de *clyfteres*. Quoique ce fait foit fuffifamment atteſté par l'Hiſtoire, on n'a pas laiffé de trouver des Medecins anciens & modernes, qui ont regardé ces fortes de lavemeos comme tout-à-fait inutiles. Je pourrois rapporter un grand oombre d'exemples pour faire voir la fauffeté de ce fentiment: mais je me contenterai de celui que Gareogeot rapporte daos fes *Opérations de Chirurgie*, d'une femme, qui étaot hors d'état de pouvoir rien avaler, vécut non-feulement pendant quatorze jours de ces *clyfteres* oourriffans, mais fut encore délivrée par leur moyen de la difficulté qu'elle avoit d'avaler. Car il y a dans les gros ioteftins des vaiffeaux lymphatiques ou lactés, capables d'abforber & de conduire ces liqueurs injectées dans la maffe du fang; d'où il arrive fouvent que ces lavemens reftent dans le corps & n'en fortent plus.

Un lavement extraordinaire & beaucoup plus efficace que les autres, eft celui de la fumée du tabac que les Anglois ont inventé, & qui a paffé d'eux aux autres Nations. Lorfque les autres lavemens ne font d'aucun effet pour rendre le veotre libre, furtout dans ceux qui ont une hernie avec étranglement, qui font attaqués de la paffion iliaque ou de quelqu'autre maladie, on en vient à bout en injectant une grande quantité de fumée de tabac dans le fondement, avec le fecours d'un inftrument convenable. Cette efpece de lavement fait ceffer la conftipation la plus opiniâtre, pourvu qu'on en ufe à tems. Bartholin, Stiffer, Dekker, & Valentini nous ont donné la defcription des machines les plus confidérables dont on fe fert pour cet effet. Voyez *Pl. IV. du II. Vol. Fig.* 13. Quelques différentes que foient ces machines, elles ont toutes cela de commun, qu'elles confiftent en une boîte de cuivre ou de fer *A* d'une groffeur à contenir environ demi-once de tabac, & qu'elles font munies de deux tuyaux, dont l'un *B* eft d'os & entre dans le fondement, & l'autre *C*, reffemble à l'embouchure des inftrumens à vent: il eft de cuivre, d'os, ou d'ivoire; & le malade lui-même, ou quelque homme vigoureux fouffle la fumée du tabac contenu dans la boîte *A* par le tuyau *B* dans le fondement. Cette fumée doit être injectée jufqu'à ce que le malade fente une forte envie d'aller à la felle. Si le premier lavement ne fuffit pas, on le réitere jufqu'à ce qu'il produife fon effet. Si le tabac ordinaire étoit trop foible, il faudroit lui en fubftituer un plus fort; & ce moyen, dit Heifter, m'a réuffi dans des hernies avec étranglement qui me faifoient defefperer de la vie du malade. Cette méthode m'a toujours fi bien réuffi dans cette maladie, que je n'ai jamais été obligé de recourir au biftouri; car la fumée du tabac irrite tellement les inteftins, que leur diametre venant à fe contracter, les inteftins qui font fortis, font obligés de rentrer dans le bas ventre. De Graaf & Lanzonius ont publié des Differtations fur les lavemens, auxquelles le Lecteur peut avoir recours. HEISTER, *Chirurg.*

Les *clyfteres* ou lavemens font de ces remedes domeftiques aisés à préparer, & ne font que des décoctions de médicamens appropriés au but que le Medecin fe propofe, qu'on fait entrer dans les inteftins par l'orifice de l'anus, au moyen d'une feringue. Ces remedes ont beaucoup d'affinité & de reffemblance avec les bains; car ceux-ci humectent les parties extérieures, & les lavemens lavent, nettoyent, & vuident les gros inteftins de ce qu'ils contiennent. Les bains font, ou émolliens ou fortifians, & les lavemens, fuivant la nature des médicamens dont ils font composés, ramolliffent & relâchent les parties folides, roides, tendues, refferrées, ou raffermiffent & refferrent celles qui font flafques, & ont perdu leur tenfion naturelle. Comme la feule application extérieure des bains fait fentir leurs effets à toute la maffe du fang & des humeurs, dont le mouvement progreffif devient & plus libre & plus prompt, en même-tems que les excrétions falutaires deviennent plus aisées; le changement du pouls qui fuit l'ufage des lavemens, fait connoître clairement qu'ils agiffent fur la circulation du fang & des humeurs, & qu'ils font propres à aider les excrétions; ce qui prouve, outre l'évacuation do bas-ventre, l'augmentation de la tranfpiration & de l'urioe. Nous avons remarqué que les bains ont une vertu antifpafmodique éminente, qui s'étend jufqu'aux parties les plus éloignées, & ceux qui s'adonoent à la pratique de la Medecine favent parfaitement que tel eft auffi l'effet des lavemens. Enfio, comme l'immerfion du corps dans l'eau détourne vers les parties exteroes & inférieures, les humeurs qui s'étoient amaffées contre-nature, & avec danger, dans certaines parties, ce qui rétablit la liberté de la circulation; les lavemens font auffi très-propres & très-efficaces pour détourner de la poitrine & de la tête, les amas de fang qui produifent des accidens fi dangereux.

Suivant l'intention du Medecin on compofe les lavemens avec divers remedes. Et comme les iodications curatives fe réduifent à quatre objets principaux, d'attirer, évacuer, fortifier & calmer: on prépare les lavemens, de maniere qu'ils ramolliffent les excrémens endurcis, ou qu'ils temperent les recréméos de mauvaife qualité, acres, acides, ou falés; qu'ils évacuent les matieres contenues dans les gros inteftins, ou qu'ils fortifient les fibres des inteftins attaqués de laogueur, & leur mouvement périftaltique affoibli; ou enfin, qu'ils calment les fpafmes des membranes inteftinales, & relâchent les fibres trop tendues. Quand on a intention d'humecter les excrémens endurcis & deffêchés, ou d'émouffer les fucs acres, falés, corrofifs, acides, bilieux, qui fe font arrêtés dans les inteftins, on prépare des lavemens très-efficaces avec les émollieos & les adouciffans, comme font le lait des animaux, la décoction de rapure de corne de cerf, de pié de mouton ou de veau, la décoction d'avoine, les bouillons gras de viande, les graiffes des animaux, le beurre frais fans fel, la décoction de figues, la manne, le miel, le fucre, la décoction de racines de guimauve, de lis blancs, de graine de lin, de fenu-grec, de fleurs de camomille, de bouillon blanc, de melilot. Et comme tous ces ingrédiens ont en même-tems, dans un dégré éminent, la vertu de calmer les fpafmes, on les emploie très-utilement dans toutes les affections fpafmodiques, les douleurs, les fievres, les congeftions de fang, & la conftipation causée par les fpafmes des inteftins, ou l'endurciffement des matieres fécales.

Lorfqu'on a deffein de faire fortir les humeurs qui féjournent dans les inteftins, & en même tems qu'on évacue les excrémens groffiers, il n'y a rien de plus efficace que d'ajouter quelque fel à la décoction. Tels font le fel commun, le fel gemme, celui d'Epfom, de Sedlitz, le fel digeftif de Sylvius ou le fel ammoniac. En effet, une demi-once de quelque fel diffoute dans un lavement, évacue plus efficacement que quelques onces d'électuaires composés de laxatifs ou de purgatifs. Celfe confeille pour cet effet de fe fervir de la faumure, ce qui réuffit auffi avec notre faumure, qui prife par la bouche ou injectée par le bas, vuide puiffamment le bas-ventre. On produit auffi le même effet avec les eaux de Sedlitz. Il faut mettre dans la même claffe les lavemens d'urine d'homme ou d'animaux, qu'on emploie pour faire fortir des inteftins les liqueurs vifqueufes & épaiffes. Le favon de Venife diffout dans un lavement eft auffi très-efficace, furtout quand les enfans à la mamelle font tourmentés d'une bile acide, verte & corrofive. Lorfqu'il eft néceffaire d'employer des irritans plus forts que ceux dont on vient de parler, il eft plus sûr de mettre des émétiques dans les lavemens, que de forts purgatifs; & c'eft par cette raifon que Derebeque dans fes *Obfervations*, recommande de mettre du vin émétique dans les lavemens qu'on donne aux hydropiques & aux apoplectiques.

Comme la vertu des lavemens fortifians ne fe borne pas à donner du reffort aux feuls inteftins, mais que leur effet

effet s'étend à d'autres parties attaquées d'atonie, on les compose différemment. Quand on veut fortifier les membranes des intestins devenues flasques, on emploie les remedes carminatifs, qui dissipent les vents & aident l'évacuation des récrémens. Tels sont principalement les quatre graines carminatives & les huiles qui en sont préparées, les baies de laurier & de genievre. Dans les maladies de la tête, comme l'apoplexie, la paralysie, les affections soporeuses, la foiblesse de l'ouie & de la vue, on y ajoute utilement les feuilles de rue, de marjolaine, de romarin, de sariette, de thym, de sauge, les fleurs de lavande & celles de nard Indique. Dans les passions causées par les vices de l'utérus, & surtout par son atonie, l'on emploie avec succès, à raison d'une qualité particuliere & presque spécifique, le pouliot, l'armoise, la matricaire, la sabine, la menthe, les fleurs de violier jaune & de souci, les racines d'aristoloche, la myrrhe & le galbanum; & les lavemens composés de ces simples employés fréquemment sont très-efficaces pour rétablir le flux menstruel & faire sortir les môles.

Quant à moi, l'expérience m'a appris combien on doit faire cas des lavemens auxquels on mêle des amers & des balsamiques, comme sont le trefle d'eau, les sommités de petite centaurée, le chardon-béni, la racine de gentiane, la scolopendre, la rhubarbe & la teinture, l'élixir de propriété, l'essence de suie alcaline, l'esprit de corne de cerf & les pilules balsamiques, dans les maladies chroniques produites par l'impureté des liqueurs, la mauvaise disposition des visceres, leur engorgement, la stagnation des humeurs, & surtout la cachexie, le scorbut, la maladie hypocondriaque, la suppression du flux hémorrhoïdal ou menstruel. Hercule Saxonia, *Lib. I. Prax. cap.* 16. atteste qu'il a guéri des hypocondriaques désespérés, par l'usage de ces seuls lavemens. On peut aussi faire avec le vin des lavemens fortifians très-avantageux, & l'on peut y ajouter de notre baume de vie lorsque les forces sont extrêmement abattues, & que le sujet n'est pas trop sensible. Les Transactions Philosophiques de la Société Royale de Londres, *pag.* 598. parlent d'un lavement très-efficace composé de vin d'Espagne, de poivre & de jaune d'œuf, qui réchauffe les visceres étant gardé toute la nuit, & provoque la sueur quelques heures après qu'on l'a pris. Mais ce qui prouve sensiblement combien les lavemens sont capables de fortifier tout le genre nerveux, c'est qu'ils arrêtent les accès des fievres intermittentes. Car Helvétius certifie dans un Traité qu'il a composé sur la maniere de guérir les fievres sans le secours d'aucun médicament pris intérieurement, que la seule injection des lavemens composés de la décoction de l'écorce de quinquina dans l'eau, à laquelle on ajoute, si l'on veut, un peu de vin, guérit parfaitement les fievres. C'est ce que confirme Albrecht par cinq exemples rapportés dans les *Mélanges de l'Académie des Curieux de la Nature*, *Decad.* 3. *Ann.* 111. *Observ.* 127. Les Egyptiens ont un secret pour guérir la fievre quarte, qui n'est autre chose qu'un lavement composé d'une livre de décoction de marjolaine, & de trois onces d'huile de laurier, comme le rapporte Prosper Alpin, *de Med. Method. p.* 189. qui ajoute :

« Je me suis servi avec beaucoup de succès de ce lavement, étant attaqué de la fievre quarte, & j'ai vu quelques personnes guéries pour en avoir seulement pris trois. »

Il nous reste à parler des lavemens sédatifs ou calmans, dont l'effet est d'appaiser les douleurs & de rabattre les mouvemens spasmodiques. Tels sont ceux qui se composent d'huiles pures, de graisses d'animaux & de beure frais sans sel, dont l'effet est merveilleux lorsque les membranes du colon sont attaquées d'un spasme violent, qui resserre sa cavité, empêche la sortie des vents & cause des tranchées cruelles, comme il arrive dans la colique convulsive spasmodique surtout hémorrhoïdale, & celle que produit en s'attachant à ces membranes, une matiere acre caustique qui y est répoussée de la surface du corps. Il n'y a personne entre les anciens qui fasse plus d'éloge de ces sortes de lavemens qu'Aétius, qui veut, *L. IX. c. de Colica*, qu'on en donne un qui soit composé de beure frais, de graisse d'oie, de ponle, de moelle de cerf, de graisse d'ours, de cumin, de feuilles de rue, de nard celtique, de castoreum & d'huile de rue; puis il ajoute ce précepte :

« Faites usage de ce remede dans les grandes douleurs; mais après avoir évacué par le moyen d'un autre lavement; & une heure après injectez une mesure de ce lavement antispasmodique tiede, faites tenir le malade en repos, & garder le lavement pendant quelque tems: vous verrez que son effet est admirable. »

S'il se joint aux spasmes une trop grande chaleur & effervescence du sang, comme il arrive dans les maux de tête & des articulations & les hémorrhagies, on se sert très-utilement des lavemens de petit-lait ou de lait, préparés avec des émolliens ou des anodyns, comme les fleurs de camomile ordinaire, de sureau, de bouillon blanc, de melilot, & même le safran, le nitre dépuré & l'huile d'amandes douces. Il n'est pas moins utile d'y joindre les spécifiques dans les passions spasmodiques, & les attaques d'épilepsie & de convulsions. On y joindra donc dans les passions hystériques le sagapenum, l'asa fœtida & le castoreum; dans les attaques d'épilepsie & de convulsions, la racine, la semence & les fleurs de pivoine, le suc de ver de terre, la liqueur de corne de cerf avec le succin. Harderus, *Miscellan. Nat. Curios. Decad.* 3. *Ann.* 2. *Observ.* 100. atteste qu'une femme attaquée d'épilepsie dans une premiere couche, fut très-soulagée par un lavement antispasmodique, composé d'anti-épileptiques & de teinture de castoreum.

Les lavemens sont donc d'un très-grand usage en Medecine, & répondent aux différentes intentions qui les font employer.

Voici en abrégé les circonstances où Celse les juge convenables.

« Il ne faut pas oublier de donner des lavemens une ou deux fois, lorsque la tête est pesante, que la vue s'obscurcit, que la maladie attaque le gros intestin que les Grecs appellent colon; qu'il y a des douleurs dans le bas-ventre ou la cuisse; qu'il s'amasse dans l'estomac des matieres bilieuses, pituiteuses, ou semblables à de l'eau; que la respiration est embarrassée; que le ventre ne se vuide pas de lui-même; si les gros excrémens restent à l'orifice sans sortir, ou si le malade ne rendant rien sent son haleine infectée de l'odeur des excrémens; si les déjections sont corrompues, si les premiers jours d'abstinence n'emportent pas la fievre, si l'on ne se fait pas saigner, si les forces ne permettent pas de le faire quand il le faut, ou que le tems en est passé, si le malade a beaucoup bu avant sa maladie, ou si le ventre se ferme tout d'un coup, après avoir été souvent à la selle naturellement ou par l'effet des remedes. »

Outre ce que j'ai remarqué ci-devant en différens endroits de l'utilité des lavemens dans diverses maladies, il faut se souvenir qu'ils sont surtout avantageux à ceux qui ont le ventre paresseux, & dont l'estomac trop foible né peut pas supporter l'opération des remedes qui peuvent l'exciter à se décharger. C'est toujours le mieux de commencer la cure des fievres continues & exanthématiques par les lavemens & la saignée, s'il en est besoin, & de continuer l'usage des lavemens pendant le cours de ces maladies, si le ventre ne se dégage pas de lui-même. Chretien Langius dans les *Mélanges de l'Académie des Curieux de la Nature*, recommande aussi beaucoup aux blessés l'usage des lavemens,

de peur que la constipation n'augmente les inflammations ou les stagnations du sang. On peut encore faire usage des lavemens dans différentes circonstances, autres que celles dont nous avons déja parlé, suivant la nature du mal & de sa cause. Tels sont surtout ceux qu'on injecte avec beaucoup de succès dans les diarrhées, les dyssenteries & l'érosion des intestins, tant pour tempérer l'acreté des humeurs, que pour consolider les parties corrodées; & qu'on fait avec la décoction de pié de veau, le jaune d'œuf, le suif de bouc, le bol d'Arménie, la gomme adraganth, le suc des écrevisses de riviere, le blanc de baleine, le baume de Copaü & celui de soufre avec l'huile de térébenthine.

Quoique les lavemens agissent immédiatement sur les intestins, & que leur substance ou leur matiere ne passe pas les extrémités des gros, cependant leur vertu non-seulement se communique des intestins, qui, comme parties nerveuses, ont une correspondance très-étroite avec les autres de même nature, se communique, dis-je, à d'autres parties, même éloignées, mais elle s'insinue dans le sang même, & dans la lymphe. La premiere partie de cette proposition se prouve par l'observation d'Avicenne, *Can. Med. Lib. I. Sect. 4. cap. 17.* qui dit, qu'ils donnent la fievre quand ils sont trop acres, qu'ils causent le vomissement, quand ils sont chargés de substances émétiques & qu'ils calment les douleurs même des parties supérieures du corps. Je tire la preuve de la seconde des lavemens nourrissans, fortifians & narcotiques, & d'une observation rapportée dans les Transactions Philosophiques de la Société Royale de Londres, *pag.* 598. qui fait connoître que l'eau-de-vie injectée dans les gros intestins enivre beaucoup plus & attaque bien plus les sens, que prise par la bouche en même quantité. Cependant l'effet des lavemens est plus sensible dans les intestins grêles, lorsqu'ils sont attaqués de douleurs & de contractions spasmodiques, que partout ailleurs, par la raison surtout que le colon, le plus épais des gros intestins, embrasse tous les grêles & les enveloppe; & c'est par cette raison qu'un lavement émollient & parégorique qu'on y injecte affecte par sa tiédeur bien-faisante les intestins grêles qui lui sont contigus, & que sa vapeur pénétrant par les pores de leurs membranes, leur communique les vertus dont il est chargé, de la même maniere que l'application extérieure d'une vessie remplie d'une décoction émolliente cause un soulagement considérable dans les grandes douleurs des parties internes, les spasmes & les inflammations.

Il en est des lavemens comme de tous les autres remedes, dont les effets salutaires dépendent des précautions, & de la circonspection avec laquelle on les emploie.

Voici les principales.

D'abord il y a des sujets d'une nature si sensible que leurs intestins ne peuvent en aucune maniere supporter les lavemens, & j'ai vu des coliques & d'autres douleurs augmenter d'autant plus qu'on injectoit plus de lavemens, & céder aisément à un seul laxatif approprié pris par la bouche. Comme il faut se garder de multiplier les lavemens dans ces sortes de cas, il faut éviter également d'avoir recours aux lavemens acres aussi-tôt qu'on sait qu'il y a long-tems qu'on n'a été à la selle; car il y a lieu de craindre qu'ils n'attirent plus d'excrémens dans les intestins déja engorgés, & qu'ils n'augmentent l'obstruction; il vaut donc mieux commencer par des lavemens qui relâchent, rendent les intestins glissans & ramollissent les excrémens, & les disposent à sortir, comme Mercatus l'a fort bien remarqué à la page 64 du premier Livre.

Les lavemens sont aussi à contre-tems & peu avantageux après le repas, parce qu'ils interrompent la coction & la digestion des alimens, qu'ils empêchent la formation & l'extraction du chyle, & causent une évacuation trop prompte des alimens.

Il faut prendre garde de faire un usage habituel ou trop fréquent des lavemens, tant parce qu'ils diminuent la force qu'ont naturellement les intestins de faire sortir ce qu'ils contiennent, & qu'ils sont cause que la nature accoutumée à leur violence oublie son devoir, que parce que l'injection subite & trop souvent repétée d'une liqueur, ou trop chaude, ou trop froide, dérange la tension réglée & naturelle des fibres intestinales, & produit des mouvemens déréglés, & qu'il y a lieu de craindre qu'ils ne causent des vents, attendu qu'il n'est pas possible de faire entrer un lavement, sans faire aussi entrer des vents. J'ajoute que comme les gros intestins sont des parties très-nerveuses, il faut rejetter des lavemens tout ce qui est ennemi des nerfs, comme les choses froides, les acides, les austeres, les purgatifs violens & vénéneux, les sels trop acres, les remedes tirés du pavot, les narcotiques & les astringens, de peur qu'ils ne dérangent ou ne détruisent le mouvement péristaltique des intestins, dont la conservation entretient parfaitement la digestion des alimens, les sécrétions & les excrétions, & dont la destruction livre les intestins aux spasmes, aux vents & aux amas d'excrémens, & à toutes les incommodités qui s'ensuivent.

Je finirai cet Article par les excellens avis de Celse.

« Il faut, dit-il, avoir attention de ne point injecter de « lavemens dans le tems que les humeurs sont encore « crues, que le corps est foible ou affoibli par un long « dérangement de la santé, lorsqu'on a tous les jours « le ventre assez libre, ou que les excrémens ne sont « pas liés, enfin dans la force des accès; car ce qu'on « injecte alors est retenu dans le ventre & se porte à la « tête, ce qui rend le danger beaucoup plus considérable. » FREDERIC HOFFMAN, *Med. Rais. Syst.*

La décoction que le Dispensaire de Londres ordonne pour les lavemens ordinaires, est celle qu'il suit.

Prenez *feuilles de mauve*, *de violettes*, *de pariétaire*, *de poirée*, *de mercurielle*; } *de chaque une poignée*;
fleurs de camomile, deux pincées;
semence de fenouil doux, demi-once;
de graine de lin, deux dragmes.

Faites bouillir ces drogues dans une quantité d'eau suffisante pour en retirer une pinte.

Il est bon d'observer au sujet de la vertu émétique des *clysteres* dont on a parlé ci-dessus, que j'ai donné à un Maniaque, qui ne pouvoit prendre aucun remede par la bouche, & dont la constipation étoit si opiniâtre qu'il eût fallu une dose excessive de médicamens pour procurer une évacuation; un lavement dans lequel j'avois mis une once de miel d'hellébore. Ce remede opera violemment par haut, & je m'en suis dans la suite servi plusieurs fois avec succès.

Les anciens Egyptiens étoient fort portés pour les lavemens, dont ils avoient appris l'usage de l'Ibis, s'il en faut croire Pline, qui nous assure que toutes les fois que cet oiseau est malade, il se donne ce remede à lui-même, avec son bec qui est fort long. Asclepiade qui condamnoit l'usage de toutes sortes de purgatifs, employoit les lavemens dans presque toutes les maladies.

ENEOS, ἐνεός, le même que *cenos*, *vain*, *vuide*, *inutile.* Hippocrate ἐν τῷ κατ' ἰητ. employe ce mot dans tous ces sens. Les Grecs appellent ceux qui sont nés sourds, muets, ou incapables des fonctions ordinaires de la vie ἐνεοί; & c'est la signification qu'Hesychius donne à ce mot.

ENEREISIS, ἐνέρεισις, d'ἐρείδω, *poser sur*, *presser*; est une oppression ou compression violente. Dans le Livre

κατ' ἴντε. μηδ' ἐνάρθρεξιν ἐνέρεσις ἔιναι, « & que les éclisses « ne causent ancune compression. » Galien rend le mot ἐνέρεσις, par βία & θλίψις « pression violente. »

ENERGIA, ἐνέργεια, d'ἔργον, ouvrage; *efficacité*.

ENERGOS, ἐνεργός, dérivé du même mot que le précédent; *actif* & *diligent*. Il signifie dans Hippocrate, *L. de Aere, Locis & Aquis*, bienfaisant, civil & humain.

ENERVATIO, est un terme équivoque, qui signifie la même chose qu'*aponevrosis*, voyez ce mot, ou *débilitation* : *adipis suillæ enervatæ curatæ*, est une expression qui se trouve dans une composition médicinale, que Marcellus Empiricus, *cap.* 31. *in Princip.* a prise de Scribonius Largus, N°. 222. (qui porte *adipis suilli curati*;) surquoi Rhodius, dans ses notes sur ce dernier Auteur, observe qu'*enervatæ* est une espece d'interprétation barbare de *curatæ*, par laquelle on a voulu signifier *dépouillée des petites fibres & membranes*, ce qui est le sens de *curata*. Apicius Cœlius, *Lib. V. c.* 4. emploie néantmoins l'expression de *cerebella enervata* dans le sens de Marcellus : mais cet Auteur, comme Rhodius l'observe fort bien, écrivoit dans un siecle où la barbarie commençoit à faire des progrès.

E N G

ENGASTRIMUTHOS, ἐγγαστρίμυθος, d'ἐν, *dans*, γαστὴρ, *le ventre*, & μῦθος, *parole*; *ventriloque*. Voyez *Æsculapius*.

ENGISOMA, ἐγγείσωμα, ἔγγισωμα; est le nom d'un instrument de Chirurgie dont on se sert dans les fractures du crane. Ce mot a une autre signification que l'on peut voir à l'article *Camarosis*.

ENGOMPHOSIS, ἐγγόμφωσις. Voyez *Gomphosis*.

ENGONIOS, ἐγγώνιος, de γωνία, *un angle*; *angulaire*; signifie dans Hippocrate, étant appliqué au coude, comme ἐγγώνιος πῆχυς, sa courbure à angles droits, comme Galien l'explique dans plusieurs endroits.

ENGUAMBA URUVAPENSIUM, de Laet. est un arbre d'une grosseur médiocre, qui croît dans les endroits pierreux. Son écorce est rougeâtre, son bois de couleur foncée, & sa moelle d'un blanc pâle. Ses feuilles sont larges & creuses, parsemées de fibres rouges & jaunes : ses fleurs sont pendantes, herbeuses & en grappes, & son fruit rempli de noyaux. On tire de ce dernier par expression une huile excellente pour les plaies & pour résoudre les tumeurs. RAY, *Hist. Plant.*

E N H

ENHÆMON, ἔναιμον, est le nom d'une emplâtre dont on trouve la description dans Myrepse. Voyez *Ænemos*.

E N I

ENIAUSION, ἐνιαύσιον, d'ἐνιαυτὸς, une année; *annuellement, annuel*. Ἐνιαύσιον νόσημα, dans Hippocrate, *Lib. de Nat. Humana*, comme Galien l'explique, est une maladie qui abandonne le malade au bout d'un an entier; ou après un période de sept années; comme d'autres le font au bout de sept mois.

ENITÆON, ἠνίτειον, est le nom d'une drogue dont parle Myrepse; *Antid.* 332. laquelle son Commentateur Fuchsius avoue ingénuement ne point connoître.

ENIXA; le même que *puerpera*, ou une femme en couche. *Enixium* est une épithete que les Chymistes donnent aux sels de la troisieme espece, qui se forment d'un acide & d'un sel alcali, que l'on appelle autrement *neutres* & *troisiemes*, suivant Glauber.

Le *sal enixum Paracelsi*, est le *caput mortuum du spiritus nitri, cum oleo vitrioli*; de l'esprit de nitre préparé ou retiré avec l'huile de vitriol, ou ce qui reste dans la retorte après la distilation de cet esprit, dont la couleur est blanche & le gout acide & fort agréable. Il fournit, étant dissous dans l'eau chaude & réduit en crystaux, un remede beaucoup plus efficace, qui possede les mêmes vertus que le tartre vitriolé.

Son opération est diurétique; sa dose est depuis un scrupule, jusqu'à une dragme, dans du bouillon, ou du gruau.

E N N

ENNEAPHARMACOS, ἐννεαφάρμακος, d'ἐννέα, *neuf*, & φάρμακον, *remede*; est une composition dans laquelle il entre neuf ingrédiens simples. C'est le nom d'un pessaire que Galien, *Lib. IX. de C. M. S. L. cap.* 6. prescrit contre les inflammations de l'utérus & de l'anus. Eginete, *Lib. VII. cap.* 24. *in fin.* C'est aussi le nom de l'*antidotus Heraclidis*. Galien, *Lib. II. de Antid. cap.* 4. & de différentes emplâtres dont il est parlé dans Aétius & dans Celse. CASTELLI.

ENNEAPHYLLUM, ἐννεάφυλλον, d'ἐννέα, *neuf*, & φύλλον, *feuille*; est le nom que Ray donne à l'*hellebo-raster*, à cause que ses feuilles sont ordinairement divisées en neuf autres petites.

E N O

ENOCH. Les anciens Alchymistes croyent généralement qu'il est le même qu'Hermes Trismegiste. *Theatrum Chymicum*.

ENOCHDIANUS, dans Paracelse, est celui dont la vie est d'aussi longue durée que celle du Patriarche *Enoch*. *Enochdiana vita*, signifie dans cet Auteur une vie d'une longueur extraordinaire.

ENODIOS, ἐνόδιος, d'ἐν, *dans*, & ὁδὸς, *chemin*; situé ou placé dans le chemin public; est une épithete de *Diane*, *Hecate* ou *Proserpine*; à cause que l'on plaçoit ordinairement son image dans les carrefours, ce qui la fit appeller *Diana Trivia*. Ce mot ἐνόδιος, se trouve dans Hippocrate, *Lib. de Morbo sacro*; où parlant des préjugés du peuple qui attribue la cause de l'épilepsie, que l'on appelle νόσος ἱερὴ, *Morbus Sacer*, à la Divinité, il prend de-là occasion d'observer que l'on attribue la cause de chaque espece de symptome dont cette maladie est accompagnée, à quelque Divinité particuliere.

Si le malade, par exemple, étant attaqué d'un accès d'épilepsie bêle, comme une chevre; on attribue la cause de la maladie à la mere des Dieux; si sa voix est forte & perçante, & qu'elle ressemble au hennissement du cheval, on en fait Auteur Neptune; si le malade, comme il arrive quelquefois, ne peut point retenir ses excrémens, Ἐνοδίη πρόσεστιν ἡ προσωνυμίη, la maladie prend son nom d'*Hecate Enodia*; si ses déjections sont peu copieuses, fréquentes & semblables à la fiente des oiseaux, *Apollon Nomien* est irrité; s'il écume de la bouche, & qu'il regimbe, c'est à *Mars* qu'ils attribuent ces effets.

ENOMOS, ἐνωμὸς, le même qu'ὠμὸς, *crud*, est traduit par Galien, *Comm. in V. Aphor.* par σκληρὸς καὶ ἀντίτυπος, dur & qui résiste; par opposition à χαῦνος, *mou, lâche*.

E N R

ENRYTHMOS, ἔνρυθμος. Voyez *Arithmus*.

E N S

ENS, *Etre*. Je n'ai point dessein de rapporter les différentes significations que les Métaphysiciens & les Philosophes donnent à ce mot; & il me suffit d'observer qu'*ens* signifie entité, ou l'existance réelle d'une chose. *Ens* signifie cependant dans Paracelse le pouvoir, la vertu & l'efficacité que certains *êtres* déployent sur nos corps. Il parle, par exemple, de l'*ens astrorum*, de l'*ens veneni*, de l'*ens naturale*, de l'*ens de potentibus spiritibus*, & de l'*ens Dei*. Cet Auteur, dans son Traité *de Renovatione & Restitutione*, parle beaucoup de l'*ens primum* des minéraux, des pierres précieuses, des plantes & des liqueurs; par où il entend les parties dans les-

quelles leur vertu, ou leur efficacité réside, ou même l'un & l'autre.

Voici à ce sujet un fameux passage que je tire de Boyle.

Si l'on en croit M. le Febvre, fameux Chymiste François, une simple plante, quand on sait la ménager comme il faut, peut donner, sans le secours du feu, un remede beaucoup plus efficace que toutes les compositions dont les Chymistes font si grand cas. C'est cette partie efficace d'une plante, que Paracelse appelle *ens primum*. Je n'aurois jamais mis en usage le procédé qu'il indique pour l'obtenir, sans ce que le Chymiste dont j'ai déja parlé, me dit d'après ses propres observations. Car cet Auteur, de même que Paracelse, attribue la faculté de renouveller le corps à l'*ens primum* du baume & de la melisse. Il m'a assuré en presence d'un célebre Medecin qu'il prit pour garant de ce qu'il avançoit, qu'un de ses intimes amis, qui possédoit le secret de cette préparation, en fit l'essai sur lui-même, & en prit pendant quinze jours tous les matins une petite quantité dans du vin. La quinzaine n'étoit pas encore passée, qu'il s'apperçut que les ongles de ses mains & de ses piés commençoient à branler. Ils tomberent même insensiblement, ce qui l'obligea à s'en tenir à cette épreuve : au reste, il conserve ces ongles comme une rareté. Ayant donné le même remede à une femme âgée d'environ soixante-dix ans, sans l'avertir des effets qu'il en attendoit; il lui fit revenir ses regles, ce qui l'effraya & l'empêcha de pousser plus loin son expérience. Il ajouta, qu'ayant donné quelques gouttes de cette même composition pendant une semaine à une vieille poule, elle commença à pondre six jours après, ce qu'elle continua de faire jusqu'à ce que toutes ses plumes lui eussent tombé; mais il lui en revint de nouvelles dans l'espace de quinze jours. Cet Auteur prétendoit avoir remarqué de grandes vertus dans l'*ens primum* de la scrophulaire.

Il cueilloit la plante dans une saison & à une heure convenable, il la piloit dans un mortier de pierre, & la mettoit en digestion pendant quarante jours dans du fumier dans une cucurbite. Il ouvroit ensuite le vaisseau, séparoit les parties les plus grossieres de la liqueur, & la mettoit en digestion au bain-marie, pour qu'elle déposât les particules les plus grossieres. Il filtroit ce suc, y ajoutoit le sel fixe des parties les plus grossieres dont je viens de parler, après les avoir fait sécher & calciner. Il versoit sur cette liqueur ainsi préparée de bon sel marin purifié, & fondu qu'il laissoit couler par défaillance. Il enfermoit le tout dans un vaisseau de verre convenable, qu'il exposoit au soleil pendant six semaines; au bout desquelles on trouvoit sur sa surface l'*ens primum* de la plante, en forme liquide, verd, rouge, ou de quelqu'autre couleur, suivant la nature du végétal.

L'*ens appropriatum* des vegétaux, est, suivant Paracelse, leur vertu médicinale, ou leur efficacité particuliere qui differe dans chacun d'eux, & est approprié à chaque plante individuelle.

Ens Veneris.

Prenez le colcothar qui reste après la distilation de l'esprit & de l'huile de vitriol, de Goslar; mettez-le dans un grand creuset, que vous couvrirez avec une tuile; placez-le dans la partie la plus chaude du fourneau de réverbere, & l'y laissez pendant tout le tems de l'opération. Cette calcination le rendra très-rouge. Faites bouillir ce colcothar dans l'eau, conservez-le toujours dans l'agitation dans un vaisseau de verre; coulez la liqueur toute chaude, elle aura le gout du vitriol. Répétez cette lotion jusqu'à ce que l'eau ne contracte plus aucune saveur. Gardez la poudre qui vous restera sous le nom de chaux douce de vitriol. Si l'on fait évaporer la premiere eau, on aura encore une espece de vitriol jaune : d'où nous apprenons combien le vitriol est admirable par sa fixité au feu, même dans sa partie saline.

Broyez très-long-tems parties égales de cette chaux douce de vitriol & de fleurs de sel ammoniac très-seches, dans un mortier de verre chaud, avec un pilon de verre, jusqu'à ce que le tout soit bien mélangé, ayant soin qu'il n'y ait point d'humidité : c'est pourquoi il seroit à propos de faire cette trituration dans un lieu chaud & par un tems sec. Mettez cette poudre dans une cucurbite de terre, qui ne soit pas trop chaude; adaptez-y un chapiteau avec un récipient. Placez-la sur un feu de sable, de maniere que son fond touche celui du chaudron de fer. Donnez un feu gradué sous la cucurbite enfoncée à moitié dans le sable; il s'élevera d'abord une liqueur acre, volatile, jaunâtre, d'une odeur insupportable, d'un gout très-âcre, igné; soutenez ce degré de feu jusqu'à ce qu'il ne monte plus rien. Le feu étant augmenté, & la liqueur ôtée, il montera dans l'alembic une fleur blanche, jaune, & enfin rouge. Continuez le feu pendant six heures; sur la fin, poussez le de maniere que le chaudron devienne rouge : laissez refroidir les vaisseaux. Vous trouverez dans l'alembic & vers le haut de la cucurbite un sublimé d'une très-belle couleur rouge, salé, astringent, & très-semblable aux fleurs de Mars; retirez-le avec soin, & gardez-le dans un vaisseau de verre bien sec. Il restera au fond une matiere rouge, d'un gout austere, qui se gonfle facilement à l'air, & qui se fond en quelque façon. La production sera différente, suivant que le Vitriol aura été tiré du cuivre ou du fer.

REMARQUES.

On voit ici que la partie métallique du vitriol qui demeuroit si fixe dans le feu, est rendu volatile par le sel ammoniac. La nature de ce fer, qui se tire du vitriol ainsi calciné, est à peu-près la même dans les fleurs, que dans le fer cru sublimé avec le sel ammoniac; de sorte qu'on devroit plutôt l'appeller *Ens Martis*, qu'*ens Veneris* : il ne mérite ce dernier nom que quand il est préparé avec la chaux du vitriol bleu. On peut entendre par-là ce que c'est que la mort & la résurrection des métaux dont parle Paracelse. Une petite portion de ce sublimé noircit l'infusion de la noix de galle. M. Boyle attribue de grands effets à ce remede dans les maladies qui proviennent de la foiblesse des solides, comme dans les nœuds qui viennent aux enfans. Van-Helmont dans son Traité qu'il a intitulé du nom de *Butler*, recommande beaucoup cette préparation. Comme malgré la violence du feu, soit que le vaisseau soit ouvert ou fermé, il reste toujours quelque chose de vitriolique, il n'est pas étonnant que des vapeurs vitrioliques s'élevent pendant tout le tems que dure la distilation. On ne peut disconvenir que ce corps surprenant ne mérite un examen tout particulier. BOERHAAVE, *Chymie*.

Boyle dit que l'*ens Veneris* doit être de couleur jaune, & lorsqu'il n'est point telle, il ordonne de le remettre sur le *caput mortuum*, & de sublimer de nouveau.

Cet *ens Veneris*, dit cet Auteur, a produit de si bons effets, que j'ai guéri par son moyen, & presque toujours sans le secours d'aucun autre remede, deux ou trois cens enfans de la maladie dont j'ai parlé.

La dose est de deux ou trois grains pour les petits enfans, de dix ou douze pour les adultes, & quelquefois de vingt ou trente, dans de l'eau distilée, ou de la petite biere, mais jamais dans du lait. On peut le donner en tout tems à jeun, mais il est mieux de le prendre en se couchant. Quand il opere sensiblement, c'est toujours par les sueurs ou par les urines. Je donne ce re-

mede dans les fievres & les autres maladies pour exciter le sommeil, ce qu'il fait beaucoup mieux qu'aucune autre préparation. Il est encore extremement efficace pour les vers, contre la suppression des regles & pour fortifier l'appétit.

ENSIFORMIS, ξιφοειδὴς, *Xiphoïde*; est le nom d'un cartilage situé à la partie inferieure du sternum: on l'appelle ainsi parce qu'il est pointu comme une épée.

ENSTACTON, ἐνςακτὸν, de ςάζω, *distiler*, *dégouter*; est le nom d'un collyre liquide, dont il est parlé dans Galien, *Lib. IV. de C. M. S. L. cap.* 7. appellé par Eginete, *Lib. VII. cap.* 16. ςακτικὸν, *stacticon.*

ENSTASIS, ἔνςασις, de ἐνίςημι, (de ἐν, *dans*, & ἵςημι, demeurer, s'arrêter, s'attacher, se fixer dans un endroit,) logement ou inhérence; est un mot qui étoit fort familier à Erasistrate & à Asclépiade, Sectateur de Démocrite. Il prétendoit que les maladies sont causées par l'entrée de certaines molécules dans les vuides des pores, lesquelles y causent des obstructions; & exprimoit cette entrée ou inhérence par le terme ἔνςασις. Voilà ce que nous apprend Galien dans sa Préface. Cœlius Aurelianus dans sa Préface sur les maladies aiguës, nous dit qu'Asclépiades définit la phrénésie une obstruction causée par des corpuscules dans les membranes du cerveau. Plutarque fait encore mention du mot ἔνςασις, dans les préceptes qu'il donne pour conserver la santé, de même que Galien, *Com. in VI. Aph.* 31. Cassius, que l'on croit avoir été de la Secte des Rationaux, exprime la même chose en termes fort clairs.

ENT

ENTALE, *un vaisseau.* RULAND.

ENTALI, *alun fossille.* RULAND.

ENTALIUM, Offic. Schrod. 5. 328. Charlt. Exer. 63. Scyll. 137. Tab. 18. n. 6. *Dentalium primum & quartum.* Aldrov. de Aquat. 283. *Autalef.* Gesn. Aquat. 345. *Tubulus dentalis striatus.* Lang. Meth. Testat. 5. *Tubulus, aut siphunculus maris.* Bonan. 91. *Dentale viride striatum, maximis striis rarâ majusculè admodum extantes, minimis striis densè & tenuiores.* List. Hist. Conch. 4. Sect. 2. n. 1. *Denticuli Elephantis*, Rumph. 125. Tab. 41. 1. Valent. Mus. Mas. 187.

C'est un coquillage plus long & plus gros que le *Dentalium*, mais qui lui ressemble d'ailleurs à tous autres égards, ses canelures sont seulement plus profondes, & vertes pour la plupart. On nous l'apporte des Indes Orientales. Ces deux especes de coquillages sont de peu d'usage en Medecine, mais il y a apparence qu'ils peuvent servir aux mêmes intentions & dans les mêmes maladies, que les autres substances testacées. Les *entaglia* sont les coquilles d'une espece de ver marin.

Les Italiens donnent le nom d'*entaglia*, aux pierres, aux bois & aux métaux qui sont figurés, ou simplement canelés, ce qui a fait conjecturer au Docteur Lister, que ce mot *entalium* tiroit son origine de-là, d'autant plus qu'il a beaucoup de ressemblance avec *Dentalium.* DALE. Voyez *Antalium.*

ENTASIS, ἔνλασις, de τείνω, *distendre*, *élargir*, *distension*; Hippocrate se sert de ce mot *de R. V. I. A.* & dans ses *Epidémiques*, il employe quelquefois τασις, *tasis*, & ξύνλασις, *xyntasis*, dans le même sens. *Entasis*, Ἔνλασις dans Hippocrate Lib. περὶ εὐσχημοσ, signifie un air d'autorité accompagné de décence que doit prendre un Medecin quand il reprend un malade pour avoir satisfait à ses desirs au préjudice de sa santé, ou violé les ordres qu'on lui avoit prescrits. Τὰ ἐνταλικὰ, *Medicamenta entatica*, sont des remedes qui excitent à l'amour, appellés *satyrica* par Cœlius Aurelianus, *Acut. Morb. Lib. III. cap.* 18. Paul Eginete, *L. VII.* 17. ordonne pour le même effet une emplâtre qu'il appelle ἐνταλικὸν.

ENTATICOS, ἐνταλικὸς, d'ἔνλασις. Voyez l'Article précédent.

ENTERADENES, ἐνλεραδένες, d'ἔντερον, *un intestin*, & ἀδὴν, glande; *Glandes intestinales.*

ENTERENCHYTÆ, ἐνλερεγχύται, d'ἔντερα, les intestins, & ἐγχύω, infuser; instrument de Chirurgie propre pour donner des lavemens. SCULTET. *Armament. Chirurg.*

ENTERIONE, ἐνλερίωνη, le même qu'*encardium.* Voyez ce mot.

ENTEROCELE, ἐνλεροκήλη, d'ἔντερον, *intestin*, & κήλη, Hernie; *Hernie intestinale.* Voyez *Hernia.*

ENTEROEPIPLOCELE, ἐνλεροεπιπλοκήλη, de ἔντερο, *intestin*, ἐπίπλοον, l'épiploon, & κήλη, *hernie*; *espece d'hernie.* Voyez *Hernia.*

ENTEROHYDROCELE, de ἔντερον, *intestin*, ὕδωρ, *eau*, & κήλη, *hernie*; hydropisie du scrotum, compliquée avec une descente de l'intestin. Voyez *Hernia.*

ENTEROMPHALOS, ἐνλερόμφαλος, d'ἔντερον, *intestin*, & ὀμφαλὸς, *nombril*; *hernie ombilicale*, la même qu'*Omphacele.* Voyez ce mot.

ENTERON, ἔντερον, d'ἐντὸς, *dedans*, *interne*, *intestin.* Voyez *cœlia.* Ἔνλερον, dans Hippocrate, *VI. Epid. Sect.* 4. *Aphor.* 3. signifie simplement le colon, comme Galien l'observe dans son Commentaire sur cet endroit, où il rejette l'opinion de ceux qui prétendent que c'est le *cæcum.* Ἔντερα, *Lib. III. de Morb.* signifie les sacs ou sachets dans lesquels on enfermoit les remedes pour les fomentations; peut-être, dit Fœsius, que c'est à cause que la vessie & les intestins peuvent servir à cet usage.

ENTEROPHYTON VULGARE, *Fucus tubulosus intestinorum forma.* Inst. *Lactuca marina tubulosa.* RAY.

C'est une plante de mer à qui l'on a donné ce nom, parce qu'elle a la figure d'un intestin; elle croît dans les fossés, surtout dans ceux qui sont sur le bord de la mer.

Elle n'est d'aucun usage en Medecine.

ENTERORAPHE, *suture des intestins.* Voyez *Abdomen.*

ENTEROSARCOCELE, espece d'hernie dont on peut voir la description au mot *hernia.*

ENTEROSCHEOCELE, ἐνλεροσχεοκήλη, d'ἔντερον, *intestin*, ὄσχεον, *le scrotum*, & κήλη, *hernie*; est une hernie dans laquelle les intestins descendent dans le scrotum.

ENTHEASTICOS, ἐνθεαςικὸς, d'ἔνθεος, *divinement inspiré*, de Θεὸς, *Dieu.* C'est dans Paul Eginete, *Lib. IV. cap.* 14. un homme mélancolique, qui croît être inspiré & capable de prédire l'avenir.

ENTHEMATA, ἐνθέμαλα, d'ἐντίθημι, *mettre dedans*, sont des remedes que l'on applique immédiatement sur les plaies récentes, pour en prévenir l'inflammation & en arrêter l'hémorrhagie.

ENTHETOS, ἔνθετος, signifie en général tout ce qu'on introduit, & en particulier, des remedes que l'on introduit dans le nez pour en arrêter l'hémorrhagie: ils sont appellés, *IV. Epid.* τὰ ἐντιθεντα.

ENTHLASIS, ἔνθλασις, d'ἐν, & θλάω, *rompre* ou *briser*; est une contusion si forte, qu'elle laisse une cavité externe. HIPPOCRATE, *de intern. Affect.* GALIEN, *Lib. II. de Caus. Morb.*

ENTHUSIASMUS, ἐνθουσιασμὸς, d'ἐνθουσιάζω, *être divinement inspiré*, de Θεὸς, *Dieu*; c'est, suivant l'Auteur des *Definitiones Medicæ*, un accès fanatique, qui fait qu'un homme perd sa raison, entre en extase, a des visions étranges, & croit entendre le bruit des flutes & des tambours.

ENTOMON, ἔντομον, d'ἐν, dedans, & τέμνω, couper; *un insecte.* Voyez *Insectum.*

ENTRICHOMA, ἐνλρίχωμα, d'ἐν, dans, & τρίχωμα, le poil, est le nom que quelques-uns donnent aux extrémités des paupieres d'où sortent les *poils.*

ENTRIMMA, ἔνλριμμα, d'ἐνλρίβω, d'ἐ, & τρίβω, *fro-*

ter, *grater*, *triturer*; le même qu'*Intritum*. Voyez ce mot.

ENTROPE, ἐντροπὴ, ἐντροπὶη, d'ἐντρέπω, rendre honteux ou confus, signifie dans Hippocrate, περὶ εὐσχημοσ. *modestie*. Cette qualité est nécessaire en Medecine.

ENTYPOSIS, ἐντύπωσις, d'ἐντυπόω, faire impression, de τύπος, typie, ou image formée par impression; l'*acetabulum* de l'humerus, appellée autrement *omocotyle* par Pollux, qui dit qu'elle sert à l'articulation de l'omoplate & du bras; la cavité cotyloïde de l'omoplate.

ENU

ENUCLEATIO, c'est ôter l'amande ou le noyau d'un fruit.

ENULA CAMPANA, *énule campane*. Voyez *Helenium*.

ENULON, ἔνουλον, d'ἐν & οὖλον, les *gencives*; c'est, suivant Pollux, la chair interne des *gencives*; comme οὖλον, *ulon*, est la chair externe; & ἁρμὸς, *harmus*, la chair des *gencives* qui est entre les dents.

ENUR; la vapeur occulte de l'eau dont les pierres sont formées. Ruland. Johnson.

ENY

ENYPNION, ἐνύπνιον, d'ἐν, & ὕπνος, *sommeil*, *songe*. Voyez *Insomnium*.

ENYPOSAPROS, ἐνυπόσαπρος, d'ἐν, dans, ὑπὸ; proposition qui a la force d'un diminutif, & σαπρὸς, *putride*, ce qui est pourri en-dedans; est une épithete qu'Hippocrate donne, *Coac.* 446. aux crachats des personnes qui ont le foie attaqué.

ENYSTRON, ἤνυστρον, suivant Aristote, *Lib. II. Animal* C'est un second ventricule, ou la partie la plus épaisse de l'estomac des quadrupedes, qui sert à la coction & à la préparation des alimens. Gorræus veut que ce soit la même chose qu'*Abomasum*. Voy. ce mot.

EON

EON, ὠὸν; c'est tout le contour de l'œil. Gorræus, d'après *Pollux*.

EPA

EPACMASTICOS, ἐπακμαστικὸς, d'ἀκμὴ, *pointe* ou *sommet*; épithete d'une fievre qui augmente continuellement; la même qu'ἀναβατικὸς, *anabaticus*. Voyez *Anabasis*.

EPACROS, ἔπακρος, d'ἄκρον, *pointe*, *extrémité*; qui finit en pointe. Hippocrate, *Lib. II. de Morb.* & Galien, *Exegesis*.

EPAGOGION, ἐπαγώγιον, d'ἐπάγω, couvrir; le *prépuce*. Dioscoride, *Lib. III. cap.* 25.

EPANACLESIS, ἐπανάκλησις, d'ἀνακαλέω, rappeller; *rappel*. Ἐπανάκλησις θερμῆς, « rappel de la chaleur. » *V. Aphor.* 21. & *Lib.* ὑγρ. χρήσ.

EPANADIDONTES PURETI, ἐπαναδιδόντες πυρετοὶ, *VI. Epid. Sect.* 6. *Aphor.* 17. sont des fievres qui au commencement ne sont point mordicantes (δακνώδεες) au toucher, mais qui le deviennent ensuite, & augmentent en chaleur. Elles sont opposées, dit Galien, à celles qui sont aiguës, mais πρσσόμενοι τῆς χειρὸς, « douces au toucher. »

EPANADIPLOSIS, ἐπαναδίπλωσις, de διπλόος, double; *redoublement*. Voyez *Anadiplosis*.

EPANALEPSIS, ἐπανάληψις, d'ἐπαναλαμβάνω, répéter; *répétition*, le même qu'*Anadiplosis*. Voyez ce mot.

EPANASTASIS, ἐπανάστασις, d'ἐπανίστημι, exciter ou causer; *tumeur* ou *tubercule*. Ce mot se trouve dans les *Coac.* 220. où il est dit, que les *tumeurs* qui se forment autour des yeux, (ἐπαναστάσιες παρ' ὀφθαλμῶν) après qu'on est relevé de maladie, (ἐν τοῖσιν ἀνακομιδῇσι) prognostiquent un flux de ventre.

EPANCYLOTOS, ἐπαγκυλωτὸς, d'ἀγκύλος, *crochu*, qui va en serpentant; espece de bandage dont il est parlé dans Oribase.

EPANTHEMA, ἐπάνθημα, ou

EPANTHISMA, ἐπάνθισμα, d'ἄνθος, fleur; *efflorescence*. Hippocrate, *I. Prorrhet.* & *Coac.*

EPANTLESIS ou ENCATANTLESIS, ἐπάντλησις, d'ἐπαντλέω, verser dessus; signifie, *Lib. de Rat. Vict. in Morb. acut.* *effusion* d'eau pareille à celle que l'on fait sur ceux qui se baignent.

EPAPHÆRESIS, ἐπαφαίρεσις, d'ἐπὶ, qui signifie *répétition*, & ἀφαίρεσις, *action d'ôter*, signifie particulierement dans Galien, une évacuation réitérée par le moyen de la saignée.

EPAPHROS, ἔπαφρος, d'ἀφρὸς, *écume*; *écumeux*. Hippocrate applique souvent ce mot aux déjections.

EPAR. Voyez *Hepar*.

EPARGEMOS, ἐπάργεμος, est l'épithete que l'on donne à celui qui est affecté de cette maladie des yeux qu'on appelle *argemon*. Voyez *Argemon*.

EPARITA; espece de terre argilleuse qui a la couleur du foie, (*epar*.) Paracelse.

EPARMA, ἔπαρμα, ou

EPARSIS, ἔπαρσις, d'αἴρω, *élever*; quelque sorte de tumeur que ce soit, mais particulierement une parotide.

EPAZOTL; nom du *Botrys Mexicana*. Voyez ce mot.

EPE

EPENCRANIS, ἐπεγκρανὶς; nom qu'Erasistrate donnoit au cervelet. Galien, *de Usu Part. Lib. VIII. cap.* 13.

EPERLANUS, *Eperlan*. Lemery, dans son Traité *des Alimens*, prétend qu'on doit choisir l'*éperlan* beau, luisant, de couleur de perle, d'une chair tendre & délicate, & sentant la violette.

L'*éperlan* nourrit médiocrement & se digere facilement. Il est estimé apéritif, & propre pour la pierre & pour la gravelle.

On ne marque point qu'il produise de mauvais effets.

Il contient beaucoup d'huile & de sel volatil.

Il convient en tout tems, à toute sorte d'âge & de tempérament.

REMARQUES.

L'*éperlan* est un petit poisson qui naît dans la mer, & qui monte dans les rivieres où on le pêche. Il se trouve en grande quantité dans la riviere de Seine vers Rouen. On assure qu'il est plus commun & d'un meilleur gout vers la fin de l'été, ou au commencement de l'automne qu'en aucun autre tems de l'année. Ce poisson est long comme le doigt, & gros comme le pouce. Il vit de moucherons, de mouches & d'insectes. Il ressemble beaucoup au goujon par sa figure & par ses vertus: mais sa chair est plus agréable, à cause d'un gout de violette qui lui est propre. Cette différence de gout marque que les principes de l'*éperlan* sont un peu plus exaltés que ceux du goujon: c'est pourquoi ils produisent un sentiment plus délicat & plus fin sur l'organe du gout.

L'*éperlan* est appellé en latin *eperlanus*, de *perla*, perle, parce qu'il en a la couleur. On l'appelle aussi *viola marina*, à cause de son odeur de violette.

EPH

EPHEBÆON, ἐφήβαιον, qui est en âge de puberté, d'ἥβη, *puberté*.

EPHEDRA, *Raisin de mer*.

Voici ses caracteres:

La racine est vivace; la plante a l'apparence d'un ar-

briſſean ; & les tiges, les branches & les feuilles reſſemblent à celles de la queue de cheval. La fleur eſt mâle, ſans pétales, mais compoſée d'étamines mâles, portées ſur une ſubſtance, dont l'amas forme une eſpece de calyce. Telles ſont les fleurs de la plante mâle hermaphrodite.

Le fruit qui croît ſur une autre partie de la même plante, ou ſur une autre plante qui ne donne point de fleurs, eſt une baie rouge & ſucculente, compoſée d'une paire de ſubſtances écailleuſes poſées de travers ſur une autre paire, au-deſſus de laquelle il y en a une troiſieme & une quatrieme, diſpoſées dans le même ordre que la premiere & la ſeconde, leſquelles vont toujours en augmentant depuis les écailles les plus baſſes juſqu'à la plus haute, qui renferme dans une fente découpée en deux levres & un peu ouverte, deux ſemences liſſes, ovales, plates d'un côté & convexes de l'autre, & couvertes d'une membrane fort dure. Boerhaave.

1. *Ephedra maritima major*, Tourn. Inſt. 663. Elem. Bot. 514. Boerh. Ind. A. 2. 107. *Ephedra*, Offic. Mont. Ind. 42. *Tragus, ſive uva marina major*, J. B. 1. 406. Chab. 87. *Uva marina major*; Ger. Emac. 1117. Raii Hiſt. 2. 1638. *Uva marina*, Ger. 959. *Polygonum bacciferum maritimum majus*, C. B. P. 15. *Polygonum bacciferum, ſive uva marina major*, Park. Theat. 450. *Equiſetum polygonoides bacciferum majus*, Hiſt. Oxon. 3. 621. Dale, p. 324.

Cette plante croît en Sicile & dans d'autres endroits maritimes. Dix de ſes pépins bus dans du vin, ſoulagent ceux qui ſont affectés de la paſſion cœliaque, auſſi-bien que les femmes qui ont des fleurs blanches. Dioscoride, *Lib. IV. cap.* 51.

L'Hiſtoire des Plantes attribuée à Boerhaave, nous apprend que cette plante eſt aſtringente, & bonne pour les deſcentes, les diarrhées & les hémorrhagies.

2. *Ephedra maritima minor*, T. 663. *Polygonum bacciferum maritimum minus*, C. B. P. 15. *Tragus, ſive uva marina*, J. B. 1. 406. *Equiſetum IV. Matthioli*, Lugd. 1071. *Racemoſa, equiſeti facie*, Lob. Adv. 355. *Hippuris minor, congener cum majori equiſeto*, Lob. Obſ. 461. *Equiſetum, polygonoides, bacciferum minus*, M. H. 3. 621. H. *Prêle.* Boerhaave, *Ind. A. Plant. Vol. II. p.* 107.

Ephedra eſt encore un inſtrument de Chirurgie propre pour réduire les luxations. Il en eſt parlé dans Jean Laurent.

EPHEDRANA, ἐφέδρανα, les *feſſes*.

EPHEDRON, ἔφεδρον, d'ἕδρα, ſiége; un *ſiége fixe*. On trouve ce mot dans Hippocrate, *de Fract.* & *de Morbis*; *Lib. II. & III.*

EPHELCIS, ἐφελκίς; de ἕλκος, un ulcere, la croûte d'un ulcere; petite raclure, ou fragment ſanguinolent que l'on jette ſouvent en touſſant dans l'hemoptyſie.

EPHELIS, ἐφηλίς, ce mot chez les Grecs ſignifie ce que nous appellons *hâle*, comme il paroît par ſa dérivation ἐπὶ, & ἥλιος, le ſoleil. Celſe dans le cinquieme chapitre de ſon ſixieme Livre, traite de cette maladie & de quelques autres de même nature en ces termes: « il eſt preſqu'inutile d'entreprendre la cure des puſtules, des tâches de rouſſeur, & du *hâle*: mais les femmes ſont tellement ſoigneuſes de leur teint, & de tout ce qui concerne leur beauté, qu'il eſt preſqu'impoſſible de détruire en elles ce penchant, qu'elles tiennent de la nature, & qui les engage à rechercher les moyens de les détruire. Il n'y a perſonne qui ne connoiſſe les boutons & les taches de rouſſeur qui viennent ſur la peau, mais il eſt rare que l'on voie cette eſpece que les Grecs appellent φακὸς, qui eſt une puſtule rouge & inégale. L'*éphelis* eſt connu de peu de perſonnes. Ce n'eſt qu'une certaine rudeſſe & dureté, accompagnée de la mauvaiſe couleur de la peau. Ces taches ne paroiſſent ordinairement que ſur le viſage, quoique les autres parties du corps ſoient ſujettes aux puſtules. »

On diſſipe les boutons en y appliquant de la réſine, mêlée avec une égale quantité d'alun de plume, & un peu de miel. On efface les taches de rouſſeur avec le galbanum & le nitre, triturés & réduits dans du vinaigre à la conſiſtance du miel. On oint la peau avec cette compoſition, & le lendemain matin on lave & on oint légérement les parties avec de l'huile.

Quant à l'*éphelis* ou hâle, on le diſſipe avec de la réſine mêlée avec une troiſiéme partie de ſel gemme & un peu de miel: mais on remédie à tous ces défauts, auſſi-bien qu'à la couleur non-naturelle des cicatrices avec la préparation ſuivante, que l'on attribue à Tryphon l'ancien.

Prenez *quantités égales de myrobolans ;*
de crocomagma,
de terre Cimoliée de couleur bleuâtre ;
d'amandes ameres,
de farine d'orge, &
d'ers, Struthum album, &
de ſemences de mélilot, ſertula campana.

Triturez toutes ces drogues enſemble, & paitriſſez-les avec du miel très-fort. On oindra en ſe couchant les parties affectées avec cette préparation ; & le lendemain matin on les lavera avec ſoin.

EPHEMERA, d'ἡμέρα, un jour ; *fievre éphemere.*

Dans cette maladie on ſent par tout le corps une chaleur pareille à celle que reſſentent ceux qui ſont en colere, ou qui ont beaucoup bu. Cette eſpece de fievre a cela de particulier, que le pouls eſt d'abord grand ; mais à meſure qu'il devient moins vif & moins fréquent, il devient auſſi égal, mou & régulier comme dans ſon état naturel.

L'urine ne ſouffre que peu ou point de changement: cette *fievre* n'eſt précédée non plus ni du dégoût, ni de la laſſitude, ni d'un ſommeil interrompu, ni de bâillemens involontaires, ni du friſſon : mais elle ſaiſit le malade tout d'un coup, ſans être accompagnée d'aucun autre ſymptome, que d'une douleur de tête & d'eſtomac, de nauſées, de chaleur & d'inquiétudes. Elle ceſſe quelquefois peu à peu ſans aucune évacuation ſenſible, mais le plus ſouvent par une tranſpiration abondante, ou par des ſueurs peu copieuſes. Il faut encore obſerver que la *fievre éphémere* eſt preſque toujours produite par des cauſes évidentes, comme par les veilles, les peines d'eſprit, le chagrin, la colere, la chaleur du ſoleil, la fatigue, la débauche & autres choſes de même nature, & qu'elle ceſſe pour l'ordinaire le même jour. Mais lorſqu'elle dure juſqu'au troiſieme, elle ceſſe d'être *éphémere*, & dégénere en une fievre putride.

Dans ce cas, ſi le malade eſt d'une habitude extremement ſeche, il eſt à craindre qu'il ne tombe dans une fievre hectique. Il eſt plus aiſé de guérir, que de connoître & de diſtinguer toutes les eſpeces de *fievres éphémeres*: de-là vient qu'elles nuiſent au malade avant qu'on les connoiſſe. Ceux qui ſont d'un tempérament bilieux & engagés dans beaucoup d'affaires, ſont plus ſujets à cette *fievre* que les autres. Elle eſt auſſi plus dangereuſe pour eux. Lommius, *Medicinal. Obſerv.*

EPHEMERIDES. Van-Helmont appelle les maladies qui ſurviennent dans certains tems de la lune, *ephemerides ægrorum*, les almanachs des malades.

EPHEMERUM.

Voici ſes caracteres.

Le calyce eſt compoſé de trois feuilles ; les fleurs ſont à

trois pétales, disposées en rose & munies de trois étamines qui entourent l'ovaire. Son fruit est oblong & divisé en trois loges remplies de semences qui ressemblent au froment.

Boerhaave compte quatre especes de cette plante.

1. *Ephemerum, Virginianum, flore azureo, majori*, T. 368.
2. *Ephemerum, Virginianum, flore albo*, T. 386.
3. *Ephemerum, Virginianum, flore ex albo & violaceo vario*, T. 368.
4. *Ephemerum, Virginianum, flore purpureo, minore*, T. 368. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.* Vol. II. p. 133.

On n'attribue à ces plantes aucune vertu médicinale.

Dale fait mention d'une autre espece d'*ephemerum*, qui differe entierement des précédentes, & que l'on distingue de la maniere suivante.

Ephemerum, Offic. Chab. 225.

Cette plante croît dans les bois & les lieux couverts.

Voici la description que Dioscoride en donne en peu de mots.

« Ses feuilles & ses tiges ressemblent à celles du lis ; elles « sont seulement plus petites ; sa fleur est blanche & « amere, & sa semence charnue. Elle n'a qu'une racine de la grosseur du doigt, longue, astringente, & « d'une odeur douce. »

« Sa racine est excellente pour les dents, lorsqu'on les « lave avec sa décoction : ses feuilles cuites dans du vin « discutent les tumeurs & les tubercules qui n'ont en- « core contracté aucune humidité. » DIOSCORIDE, *L. IV. cap.* 85.

L'*ephemerum* de Théophraste paroît être une plante vénéneuse, comme l'observe Chabræas : mais Dioscoride ne lui attribue aucune qualité nuisible. Pline assure qu'il est fort salutaire. Ces différens sentimens ont été le sujet d'un grand nombre de disputes parmi les Savans, & on ignore encore qu'elle est la plante à qui les anciens donnent le nom d'*ephemerum*. C. Bauhin propose deux plantes de ce nom. Columna prend une espece de digitale pour l'*ephemerum* : les Arabes & les Medecins des derniers siecles ont confondu l'*ephemerum* avec l'hermodacte. DALE.

EPHESIS, ἔφεσις ; c'est proprement un terme de loi qui signifie un appel d'une Cour à une autre. Mais il signifie aussi *désir* ou *appétit*. Castelli rapporte un autre sens que Moschion donne à ce mot, *cap.* 128. & 138. Mais comme ce qu'il avance au sujet du passage où *ephesis* signifie simplement *désir*, n'a aucun fondement, il est inutile de donner l'interprétation de Castelli.

EPHESIUM *Emplastrum* ; est le nom d'une emplâtre, dont Celse donne la description, *Lib. V. c.* 19. *Text.* 21.

EPHIALTES, ἐφιάλτης, d'ἐφάλλομαι, *sauter dessus* ; l'incube *ou* cochemar. Voyez *incubus*.

EPHIALTIA, nom de la Pivoine. V. *Pæonia*.

EPHIDROSIS, ἐφίδρωσις, d'ἐφιδρόω, *se fondre en sueur*, *on perdre ses forces en suant* ; il est incertain, dit Galien, si Hippocrate entend par ce mot une sueur légere qui n'est point critique, mais symptomatique, répandue sur tout le corps, où cette sueur symptomatique qui paroît seulement sur le front, le cou & la poitrine. Il paroîtroit en confrontant les passages dans lesquels ce mot se trouve, qu'il signifie l'une & l'autre. Ces deux especes de sueur sont d'un aussi mauvais présage aujourd'hui qu'elles l'étoient au tems d'Hippocrate : mais les Medecins peu attentifs les prennent souvent pour des sueurs critiques, & sur ce principe, les provoquent avec des poudres cordiales, & des remedes sudorifiques, au grand préjudice du malade.

EPHIPPIUM, ἐφίππιον, *une selle* ; est en terme d'Anatomie, la selle du Turc, *Sella Turcica*. Voyez *Caput*.

EPHODOS, ἔφοδος, d'ἐπὶ, *sur*, & ὁδὸς, *chemin* ; a trois significations différentes dans Hippocrate, il signifie premierement les condnits, les vaisseaux ou passages qui donnent issue aux récrémens du corps, *VI. Epid. Sect.* 2. *Aph.* 25. Secondement l'attaque périodique d'une fievre, comme *Lib. Prognostic.* au sujet duquel Galien dit dans son Commentaire, que les Grecs employent communément le mot ἔφοδος, ponr signifier l'attaque d'un ennemi ; d'où Hippocrate l'a transféré au période ou circuit des jours critiques. Enfin, il l'emploie souvent pour signifier l'approche des choses similaires ou dissimilaires qui peuvent être utiles ou nuisibles au corps, comme *Lib. I. de Diæta*.

EPI

EPIALOS, ἠπίαλος, épithete d'une fievre ; ainsi appellée, dit Paul Eginete, *Lib. II. cap.* 25. d'ἤπιος, *doux*, & ἅλς, *la mer*, à cause qu'ainsi que la mer, elle paroît tranquile ; mais elle est fort à craindre quand elle est irritée ; ou, parce que cette fievre, ἠπίως ἀλεαίνει, « est « accompagnée de peu de chaleur. » Galien, *Lib. II. de Diff. Feb. cap.* 6. la définit « une fievre dans laquelle « le malade ressent une chaleur extraordinaire & fris- « sonne en même-tems. » Les anciens Latins lui donnent le nom de *quercera* « qui cause de violens fris- « sons. » Elle est causée, suivant Galien, par un phlegme acide & d'une espece vitrée, légerement putréfié. Quelques-uns, comme nous l'apprend Hesychius, donnent le nom d'ἠπίαλος, *épialos*, aux frissons qui précedent la fievre ; & Galien dans le Chapitre que nous avons cité, rapporte la même chose. Ἠπίαλος πυρετὸς, est, suivant les Commentateurs, une fievre douce & légere, qui attaque, à ce que dit Hippocrate, *Lib.* περὶ ἐπικυησ. les filles en âge de puberté qui n'ont pas leurs regles. Il fait encore mention de cette espece de fievre, *Lib. de Aere, Locis & Aquis* ; où Comarius le traduit par « fievres bénignes. » Dans le *Lib. IV. Epid.* les fievres qui causent des frissons sont appellées ἠπιαλώδεες, suivant l'interprétation d'Erotien.

EPIALTES, le même qu'*Ephialtes*. Voyez ce mot.

EPIBROCHE, ἐπιβροχὴ, d'ἐπιβρέχω, *arroser*, ou *verser* ; *effusion*, *arrosement*.

EPICÆROS, ἐπίκαιρος, d'ἐπὶ, & καιρὸς, *tems*. Outre sa signification ordinaire qui est convenable à tems, il signifie aussi dans Hippocrate, *considérable*, *remarquable*, *grand*, & quelquefois *malin*.

EPICANTHIDES, ἐπικανθίδες, les deux angles, ou coins des yeux.

EPICARPIUM, ἐπικάρπιον, d'ἐπὶ, *sur*, & καρπὸς, *carpe* ; topique ou médicament externe qu'on applique au poignet sur le pouls. Voyez *Pericarpium*.

EPICAUMA, ἐπίκαυμα, de καίω, *brûler* ; espece d'ulcere qui se forme sur le noir de l'œil. Voyez *Ancauma*.

EPICERAS, ἐπίκερας, *fœnugrec*. GALIEN.

EPICERASTICA, ἐπικεραστικὰ, de κεράννυμι, *mêler* ; *tempérer* ; *épicérastiques* ; remedes qui corrigent ou émoussent l'acrimonie des humeurs, & appaisent la sensation incommode qu'elles causent dans les parties. De ce nombre sont les racines émollientes, comme celles de guimauve, de mauve & de réglisse.

Les feuilles de mauve, de nenuphar, (*nymphæa*) de grande joubarbe, de pourpier & de laitue.

L'orge mondé, les semences de jusquiame blanche, de laitue, de pavot blanc & de rue.

Les fruits, comme les jujubes, les raisins, les pommes, les prunes, les sebestes, les amandes douces & les pignons.

Parmi les sucs & les liqueurs, le lait d'amande, l'eau d'orge, les bouillons gras, le lait du laiteron, la crême

me de décoction d'orge, & le suc des feuilles de morelle & de sureau.

Parmi les parties des animaux, le blanc d'œuf, le beure, le lait, le petit lait, la tête & les piés de veau, la tête de mouton & les bouillons qu'on en prépare, les gêlées de corne de cerf & d'ivoire.

Parmi les mucilages, ceux qui sont faits avec les semences de l'herbe aux puces, des coings, les semences & la racine de guimauve, les semences de lin, de manve & la racine de bourache.

Parmi les huiles, celles d'olives, de violettes, d'amandes douces, les huiles exprimées de semence de calebasse, de jusquiame blanche & de pavot blanc.

Parmi les onguens, l'onguent rosat, & l'onguent blanc camphré.

Parmi les sirops, ceux de violettes, de pommes, de guimauve de Fernel, de réglisse, de jujubes, de pavot & de pourpier.

Parmi les différentes préparations officinales, la pulpe de casse, le diacode, le diapenidium, le sucre, le julep & le miel violat. MORELLE, *de Materia Medica.*

EPICHEIRESIS. Voyez *Encheiresis.*

EPICHEIRON, ἐπίχειρον, d'ἐπὶ & χεὶρ, *la main*; ce mot ne regarde la Medecine qu'en tant qu'il signifie ce qu'on paye ordinairement au Medecin pour ses visites.

EPICHNOUS, ἐπιχνοῦς, de χνόος, *concrétion lanugineuse*; épithete que l'on donne aux yeux qui sont remplis de concrétions lanugineuses.

EPICHOLOS, ἐπίχολος, de χολὴ, *bile*; *bilieux.*

EPICHORDIS, ἐπιχορδὶς, de χορδὴ, *intestin*; le mésentere.

EPICHORIOS, le même qu'*epidemius.* Voyez ce mot. Il est dérivé d'ἐπὶ, *sur*, & χώρα, *région.*

EPICOELIS, ἐπικοιλὶς, la paupiere supérieure ou le *cilium.*

EPICOLICÆ REGIONES, les côtés & la région lombaire; les parties du corps qui sont contiguës au colon.

EPICOPHOSIS, ἐπικώφωσις, le même que κώφωσις, *surdité.*

EPICRASIS, ἐπίκρασις, qui a la même étymologie qu'*epicrastica.* Il signifie une amélioration des humeurs. Une cure faite avec les altérans, par degrés & avec des remedes tempérans, est appellée une cure *per epicrasin.*

EPICRATIS, ἐπικρατὶς, mouchoir ou linge pour essuyer la sueur, ou coëffe de femme.

EPICROUSIS, ἐπίκρουσις, de κρούω, *frapper*; espece de percussion avec des férules légeres que les Marchands d'Esclaves faisoient sur leurs membres lorsqu'ils les exposoient en vente, pour qu'ils parussent avoir plus d'embompoint.

EPICTENION, ἐπικτένιον, *le pubis.* Ce mot paroît encore signifier dans Hippocrate, *de Morbis Mulierum, Lib. I.* les floccons de chanvre cru qui s'attachent à la carde ou au peigne, tandis qu'on les carde, ou de la charpie très-fine. Il les ordonne comme un ingrédient dans les pessaires.

EPICYEMA, ἐπικύημα, de κύω, *concevoir.* Ce mot signifie dans Hippocrate un fœtus conçu dans l'utérus, après qu'un autre l'est déja, & quelquefois une mole.

EPICYESIS; ce mot qui a la même dérivation que le précédent, signifie *superfetation*, c'est-à-dire, conception d'un nouveau fœtus après qu'un autre est déja conçu. Hippocrate a composé un Traité sur ce sujet.

EPIDELOS, ἐπίδηλος, de δῆλος, *manifeste*, *évident*, est une épithete qu'Hippocrate, *Lib. de Carnibus*, donne à l'homme dans le tems de son accroissement. Il dit dans cet endroit qu'il est ἐπίδηλος, c'est-à-dire, qu'il se développe & qu'il se rend de plus en plus remarquable, (ἐπίδηλος μάλιστα γίνεται) surtout depuis sa septieme jusqu'à sa quatorzieme année. Ἐπίδηλος ἡμέρα, 2. *Aph.* 24. est un jour remarquable, tel que le quatrieme, le huitieme & le onzieme, qui indique l'espece de crise que l'on peut raisonnablement attendre.

EPIDEMIUS, ἐπιδήμιος, ou ἐπίδημος, d'ἐπὶ, *sur*, & δῆμος, *peuple*; *épidémique*, est une épithete que l'on donne aux maladies populaires qui attaquent indifféremment toutes sortes de personnes en même tems ou à peu près. Elles different des *endémiques* qui sont familieres à certains pays, au lieu que les premieres ne le sont qu'à certaines saisons de l'année.

Voici quelques observations de Boerhaave sur les maladies *épidémiques.*

Il faut remarquer, dit cet Auteur, que quoique chaque maladie particuliere des fluides dans les différentes constitutions *épidémiques*, paroisse la même à un observateur peu attentif, quant aux noms, aux signes & aux suites, néantmoins les mêmes maladies paroissant dans une constitution *épidémique*, different considérablement de celles d'une autre, eu égard à leurs natures, leurs apparences qui ne peuvent être observées que par des personnes de beaucoup de jugement, les différens tems de leur augmentation, de leur état, de leur coction, crise, effet, événement, & des méthodes qu'il faut employer dans leur cure. D'où il est évident qu'elles demandent une administration différente des choses non-naturelles, différens traitemens & différens remedes. La cause de cette différence est néantmoins si obscure dans les maladies *épidémiques*, que les Medecins n'ont point encore pu la déduire d'aucun abus des choses non-naturelles. Néantmoins plusieurs circonstances donnent lieu de croire que leurs causes résident dans l'air & qu'elles dépendent de la variété inexplicable des exhalaisons qu'il contient, lesquelles par leur mélange avec les fluides du corps, offensent plus le corps humain que tous les changemens qui peuvent arriver dans les qualités sensibles de l'air: mais il est surprenant que ces maladies *épidémiques* se multiplient par contagion, & se communiquent d'une personne qui en est affectée à celles qui se portent bien.

Quelque maladie *épidémique* inconnue qu'il survienne, le Medecin pourra recevoir quelque instruction touchant la cure qu'elle demande: premierement, en réduisant la maladie à quelque espece plus connue à laquelle elle ressemble le plus.

Secondement, en observant sa nature aux équinoxes du printems & de l'automne, car c'est dans ces saisons qu'elles regnent avec plus de force.

Troisiemement, en faisant attention aux phénomenes qui précedent, qui accompagnent ou qui suivent la mort ou la guérison du malade & l'état de la maladie, soit bon ou mauvais.

Quatriemement, en remarquant avec attention le bien ou le dommage qu'éprouve le malade de ce qu'il reçoit dans son corps, ou de ce qui en sort.

Cinquiemement, en comparant les cas d'un grand nombre de malades qui sont attaqués en même tems de la même maladie.

Sixiemement, en s'abstenant de tous les remedes qui sont douteux, qui agitent & causent un changement considérable dans les humeurs, & obscurcissent par-là le caractere de la maladie.

C'est de l'exacte observation de ces circonstances que naît l'indication curative.

EPIDERIS, ἐπιδερὶς, *clitoris.*

EPIDERMIS, ἐπιδερμὶς, d'ἐπὶ, *sur*, & δέρμα, *peau*; *l'épiderme.* Voyez *Cutis.* Ce mot comprend encore dans Hippocrate la peau véritable, *cutis.*

EPIDESMOS, ἐπίδεσμος, de δέω, *lier*; bandage avec lequel on assure les appareils.

EPIDIDYMIS, ἐπιδιδυμὶς, d'ἐπὶ, *sur*, & δίδυμος, *testicule*; *épididyme.*

L'*épididyme* peut être regardé comme un allongement du testicule, ou comme un testicule accessoire. Il ressemble en quelque maniere à une arcade posée sur son ceintre. Son volume n'est pas égal, étant plus rétréci dans son milieu que dans ses extrémités, par lesquelles il est étroitement uni & attaché aux extrémités du testicule.

Il ne touche pas immédiatement le testicule dans l'inter

valle de ses extrémités, mais il y est lâchement attaché par la duplicature d'une membrane très-fine & presque transparente comme par une espece de ligament. Cette membrane est la continuation & la duplicature de la tunique albuginée ou tunique propre du testicule, laquelle enveloppe aussi l'*épididyme*, après lui avoir servi de ligament.

L'*épididyme* est plat & très-légerement concave en-dessous, c'est-à-dire, du côté du testicule. Il est inégalement convexe en-dessus ou du côté opposé, & ces deux faces sont distinguées par deux bords angulaires. C'est par le bord interne qu'il est attaché au testicule de la maniere que j'ai dit. Le bord externe est libre, de même que la face plate.

L'extrémité antérieure de l'*épididyme*, qui peut être appellée la tête, naît du testicule ; la postérieure que l'on peut nommer la queue, y est fort adhérente, & se coude de derriere en devant & vers le haut pour aller former un canal particulier appellé canal déférent. V. *Deferentia vasa*. WINSLOW, *Anat.*

EPIDORPION, ἐπιδόρπιον, d'ἐπὶ, *sur*, & δόρπον, un souper ou repas; un dessert ou service de fruits ou de confitures.

EPIDOSIS, ἐπίδοσις, d'ἐπιδίδωμι, ajouter à un don; *augmentation* ou *accroissement*. On se sert de ce mot en parlant de l'accroissement du corps ou d'une maladie.

EPIDROME, ἐπιδρομή, d'ἐπὶ, *sur*, & δρέμω, *couler*; affluence d'humeurs, pareille à celle qui arrive lorsqu'on fait une ligature à une partie.

EPIGASTRIUM, ἐπιγάστριον, d'ἐπὶ & γαστὴρ, *le ventre*; la région épigastrique ou supérieure du bas-ventre.

EPIGENEMA, ἐπιγένημα, d'ἐπιγενάω, engendrer dessus, au-dessus ou de nouveau; signifie quelquefois le même que σύμπτωμα, « symptome » comme nous l'apprend Galien, *Lib. III. de Diff. sympt.* & quelquefois une chose qui adhere fortement à une autre, comme *Coac.* 230. où Hippocrate s'en sert en parlant de la salive blanche qui s'engendre & qui s'attache à la langue des malades; car si cet ἐπιγένημα (*epigenema*) est épais, il prognostique une rémission de la fievre dès le même jour.

EPIGINOMENA, ἐπιγινόμενα, d'ἐπιγίνομαι, *succéder*, *survenir*; qui sert d'accroissement ou d'augmentation, sont des épithetes qui, suivant Galien, *Comment. in Aph.* 35. *Lib. VI.* conviennent à ces symptomes qui surviennent naturellement, ou qu'on a lieu d'attendre dans le cours de la maladie. Mais Fœsius sur l'*Aph.* 32. *Sect.* 8. *Lib. VI. Epid.* veut qu'Hippocrate entende par τὰ ἐπιγενόμενα, un surcroît de quelques autres maladies, ce qui n'arrive jamais que dans celles qui sont malignes & opiniâtres, comme dit Galien, *Comm. ad Aph.* 21. *Lib. VII.* où il nous apprend qu'un nommé Praxagoras avoit composé un volume sur les *Epiginomena*; & que le septieme Livre des Aphorismes est intitulé par quelques-uns περὶ τῶν ἐπιγενομένων, « des « *Epiginomenes* » ou surcroît de nouvelles maladies, ou des maladies qui se joignent à une autre qui existoit déja, & qu'Hippocrate, *Lib.* περὶ παθῶν, assure être pour la plupart mortelles.

EPIGLOSSUM, nom du *laurus Alexandrina*, ou *ruscus, latifolius, fructu folio insidente*.

EPIGLOTTIS, ἐπιγλωττὶς, *épiglotte*, est un petit cartilage en forme de langue qui couvre l'orifice de la trachée-artere. Voyez *Larynx*.

EPIGLOTTUM, est le nom d'un instrument dont parle Paracelse, qui sert à ouvrir les paupieres.

EPIGLOUTIS, ἐπιγλουτὶς, la région supérieure des fesses.

EPIGONATIS, ἐπιγονατὶς, d'ἐπὶ, *sur*, & γόνυ, *le genou*; la *rotule*, en Latin *patella*. Voyez *Crus*.

EPIGONON, le même qu'*epicyema*.

EPIGOUNIDES, muscles qui ont leur insertion dans les genoux. RUFUS D'EPHESE, *Lib. I. cap.* 16.

EPILAMPSIS. Voyez *Eclampsis*.

EPILENTIA, est le nom que Paracelse donne à l'épilepsie.

EPILEPSIA, ἐπιληψία, on ἐπίληψις, d'ἐπιλαμβάνω, je saisis, je surprens; *épilepsie*, ou *mal caduc*, que l'on appelle encore *Comitialis morbus*.

De toutes les maladies auxquelles le corps humain est sujet, il n'y en a point de plus formidable, que cette agitation violente des parties externes, qui est accompagnée d'une suspension des sens internes & externes, & que l'on appelle communément *épilepsie*; elle défigure pendant ses accès le corps de différentes manieres par des convulsions; elle trouble les fonctions de l'esprit, & le prive de ses facultés naturelles. L'effroi qu'imprime l'aspect d'un Epileptique, & la violence des symptomes dont cette maladie est accompagnée, a porté les Anciens à la distinguer par les épithetes pompeuses de *Grande*, d'*Herculéenne*, de *Divine* & de *Sacrée*. On l'appelle *grande* & *Herculéenne*, à cause de sa violence, & parce que tout l'art dont l'homme est capable, ne sauroit la surmonter: *Divine*, soit à cause qu'on la regarde comme un effet de la malédiction du Ciel, ou parce que sa cure est au dessus de tout pouvoir humain, & qu'il n'y a que Dieu seul qui la puisse guérir. Enfin elle reçoit l'épithete de *Sacrée*, parce qu'elle affecte l'esprit qui est la portion la plus noble & la plus sacrée de la Créature raisonnable.

On définit l'*épilepsie*, une agitation involontaire, surnaturelle, extrêmement violente & convulsive des parties nerveo-membraneuses & musculaires de tout le corps, accompagnée de l'abolition totale des sens, laquelle tire son origine de la contraction spasmodique des membranes qui enveloppent le cerveau, la moelle épiniere & les nerfs; d'où il arrive que le fluide nerveux est poussé en grande abondance & avec impétuosité dans les organes du mouvement, mais en moindre quantité, & avec moins de violence dans ceux qui sont destinés à produire le sentiment.

Les progrès & les symptomes de cette maladie varient dans les différens sujets. Elle saisit quelquefois tout d'un coup, & dans le tems qu'on s'y attend le moins, ce qui lui a fait donner par les Grecs le nom d'*épilepsie*; mais elle est le plus souvent précédée de certains symptomes dont les plus considérables sont une lassitude universelle, une douleur de tête avec oppression accompagnée d'une certaine perturbation des sens, d'un sommeil interrompu, d'une frayeur extraordinaire, & d'un bourdonnement d'oreilles. Le cœur commence à palpiter avec force dans quelques malades, les hypocondres soufflent, la respiration est gênée, on entend un murmure dans les intestins, les déjections sentent extrêmement mauvais, l'urine sort en abondance, & le froid s'empare des articulations.

Quelques malades sentent une espece d'air froid ou de vapeur qui monte peu à peu des extrémités à la tête & au cerveau. Quelques autres, c'est ce qui a fait appeller cette maladie *mal caduc*, *morbus caducus*, tombent tout d'un coup par terre; leurs pouces se collent tellement contre les paumes des mains, qu'il est besoin d'une force extraordinaire pour les en détacher; leurs yeux sont tellement renversés qu'on n'en voit que le blanc; tous les sens sont tellement détruits, que les cris les plus perçans, les odeurs les plus fortes & les pincemens les plus vifs, ne peuvent faire revenir les malades à eux-mêmes. L'écume sort de leur bouche avec une espece de sifflement, la langue est déchirée par les dents, & les articulations sont saisies d'un tremblement, & de secousses violentes. Les convulsions & la privation des sens varient en degrès, aussi-bien qu'en especes; car quelquefois, au lieu de mouvemens convulsifs, tous les membres du corps sont attaqués de spasmes si violens, qu'aucune force n'est capable de les étendre, de sorte que le malade ressemble à une statue immobile. Les enfans ont la verge tendue, les jeunes gens éjaculent leur urine & leur semence à une distance considérable. Ces symptomes se dissipent enfin quelquefois

plutôt, & quelquefois plus tard, mais les malades continuent à se plaindre de douleurs, d'une grande foiblesse dans les articulations, d'une pesanteur de tête, & demeurent dans une indifférence extraordinaire pour toutes choses.

Cœlius Aurelianus & Aretée, sont de tous les Medecins anciens ceux qui ont décrit avec le plus d'exactitude, les symptomes qui précedent, qui accompagnent, & qui suivent cette maladie.

« Le premier admet deux especes d'*épilepsie* : l'une ressemble à un sommeil profond, & l'autre défigure par des convulsions le corps en différentes manieres. La premiere passe pour la plus dangereuse, parce qu'elle tient de la nature de l'apoplexie ; la complication, & le mélange de ces deux especes en peut produire une troisieme ; car la plupart des malades dont le corps est d'abord affligé de contorsions & de contractions, tombent ensuite, pour l'ordinaire dans un assoupissement très-profond.

« La connoissance de ces différentes especes d'*épilepsie*, ne contribue pour l'ordinaire en rien à sa cure. Ceux qui sont sujets à cette maladie, à la veille d'en être attaqués, sont saisis de tous les symptomes qui accompagnent les autres maladies qui tirent leur origine du mauvais état des membranes du cerveau, comme d'une pésanteur de tête, de vertiges, d'un certain bruit dans le crane, d'un sentiment douloureux dans l'occiput, de l'immobilité des yeux, d'un tintement d'oreilles, ou d'une difficulté d'ouir, d'une foiblesse de vûe accompagnée de vertiges. Les malades croyent appercevoir de certains petits objets imaginaires, semblables aux taches du marbre que les Grecs appellent *Marmarygmata* & *Marmarygme*, ou des toiles d'araignée, ou des nuages fort minces, ou des petits insectes, tels que les cousins ; il en a d'autres qui voyent des petites étincelles, ou comme des cercles de feu devant les yeux. La langue devient inflexible, on apperçoit des especes de tressaillemens dans les tendons, & l'on sent des douleurs dans le dos entre les omoplates. Ces signes sont accompagnés d'une dureté dans la gorge, d'une enflure continuelle des hypocondres, de bâillemens, ou d'éternumens, d'un flux de salive, du dégout ou d'un appetit extraordinaire, d'insomnies continuelles, ou d'un sommeil fort long, qui ne procure aucun soulagement au malade, de songes effrayans, de la constipation, de l'érection de la verge, sans aucune cause manifeste, & d'une inclination extraordinaire au coït. Quelquefois la sémence s'écoule pendant le sommeil, ce que les Grecs appellent ὀνειρώγμος. L'esprit est inquiet & chagrin, prompt à se fâcher pour le moindre sujet ; le malade oublie les circonstances qui ont immédiatement précédé, & est sujet aux impressions de la tristesse & de la mélancolie.

« Lorsque la maladie saisit une fois le malade, elle le prive de tous ses sens ; elle cause dans quelques-uns une immobilité parfaite, accompagnée de bâillemens, d'une pâleur contre nature, d'une respiration foible, d'un pouls grand, & d'une espece d'oppression accompagnée d'un assoupissement insurmontable. Les membres de quelques autres malades sont affectés de différens mouvemens, leurs visages & leurs yeux sont extremement défigurés, & cette contorsion continuant quelquefois après le paroxysme, rend les malades louches. Ceux au contraire qui n'ont qu'un accès léger d'*épilepsie*, paroissent conserver leur air ordinaire ; & cet accès est suivi d'un râlement, du hoquet, de la rougeur du visage, du gonflement des veines, & quelquefois de l'intermission du pouls, & de la respiration. Le malade paroît avoir par intervalles une espece de répit, & ses paupieres demeurent immobiles. Il grince les dents, & comme la langue lui sort de la bouche, elle est souvent coupée par la violence de leur choc. Les hypocondres se soulevent, il rend ses excrémens & son urine sans le vouloir, tout son corps se couvre de sueur, & demeure immobile. Quelques malades poussent durant le paroxysme une voix foible & inarticulée, & écument de la bouche & du nez avant sa rémission. Lorsque le paroxysme cesse, le malade ignore entierement ce qui lui est arrivé ; il se roule par terre, on voit l'horreur & le chagrin peints sur son visage. Il commence à bâiller, à s'étendre, & à faire des efforts extraordinaires. Il marche très-lentement, & tout son corps a un aspect sombre & hideux ; il a les yeux troublés & les veines du front extremement enflées.

« Quelques-uns ont l'esprit tellement aliené ; qu'ils méconnoissent ceux avec lesquels ils sont en liaison. D'autres fois après que le paroxysme a cessé, le malade ne peut s'appliquer à aucun ouvrage qui demande une posture fixe, ni voir marcher un vaisseau, ni entendre le bruit d'une roue, ni regarder un courant, un édifice, ou un rocher fort élevé, ni entendre un bruit perçant, ni s'exposer au froid, ni prendre le bain dans de l'eau trop chaude, ni sentir des odeurs, soit agréables ou désagréables, comme celles qui s'exhalent du storax, de l'encens ; du bdellium, du jayet, du bitume, ou de la corne de Cerf allumée, sans perdre la vue. Quelquefois les paroxysmes reviennent dans des tems réglés, d'autre fois ils sont irréguliers & ne gardent aucun ordre, revenant tantôt tous les ans, tantôt tous les mois, & même tous les jours, avec plus ou moins de violence. Quelques-uns sont avertis de l'approche du paroxysme par des inquiétudes durant leur sommeil & par plusieurs autres signes ; au lieu que d'autres en sont tout d'un coup attaqués, sans avoir eu des indices de leur malheur, ce qui les expose à un danger manifeste ; car les premiers, à l'approche de l'accès, se retirent chez eux, & choisissent des lieux où ils puissent, sans être apperçus, combattre contre leur maladie, au lieu que les seconds n'ayant pas eu le tems de le prévoir, s'en trouvant saisis dans un lieu public, sont exposés aux yeux de la multitude & à un grand nombre de dangers qui n'ont aucune liaison avec leur maladie. Les uns, par exemple, tombent dans des rivieres ou dans la mer, &c. Les signes qui annoncent l'approche d'un second paroxysme, après la rémission du premier, sont les mêmes que ceux dont nous avons parlé ; savoir un sommeil inquiet & interrompu, la corruption des alimens sans aucune cause sensible, l'érection involontaire de la verge, un desir extraordinaire du coït, une émission de la semence pendant le sommeil, que les Grecs appellent ὀνειρώγμος, le penchant à la colere, l'abattement de l'esprit, l'aversion pour les travaux auxquels on est habitué, un visage morne & pareil à celui d'un homme ivre, enflé, pâle ; des yeux tristes & abatus ; car le malade ne peut les lever qu'avec beaucoup de peine : & supposé qu'il en vienne à bout, il est bientôt obligé de les baisser, tant il s'en trouve fatigué. Il ne peut tourner la tête sans être attaqué de vertiges, de tremblemens, d'un engourdissement, d'une contraction de ses doigts, & de douleurs dans ses jambes & aux extrémités de ses piés & de ses mains. Lorsqu'on ne peut acquérir une connoissance aussi certaine de la maladie, que si l'on se trouvoit présent lors du paroxysme, ou que le malade ne peut, à cause de sa trop grande jeunesse, ou pour telle autre cause que ce soit, détailler tous les symptomes, on peut par le moyen des circonstances que nous avons rapportées ci-dessus, prognostiquer son paroxysme, & prédire assez exactement qu'il est possible le tems de son approche, puisque cette maladie revient pour l'ordinaire par intervalles réglés. »

« Les enfans, surtout lors de la pousse des dents, les jeunes gens, & les personnes d'un âge moyen, sont plus sujets à l'*épilepsie* que les vieillards. Cette maladie agit aussi avec beaucoup plus de furie sur les enfans, que sur les adultes & les viellards, leurs forces se

« trouvant inégales & disproportionnées à la violence « du mal. Les jeunes filles sont pour l'ordinaire déli- « livrées de cette maladie lorsqu'elles ont atteint l'âge « de puberté, en conséquence du changement que cau- « se dans leurs corps l'éruption de leurs regles & leur « premiere couche : mais hors d'une pareille circons- « tance, cette maladie ne les abandonne point durant « leur vie, à moins qu'elle ne soit surmontée par les « efforts de la nature, ou par l'usage des remedes les « plus efficaces. L'*épilepsie* regne dans toutes les saisons « de l'année, mais plus ordinairement dans le prin- « tems. La suffocation de matrice cause dans les fem- « mes des symptomes approchans de ceux de l'*épilep-* « *sie*, car elles sont privées de tout sentiment, de mê- « me que les épileptiques, & la seule circonstance qui « distingue ces deux maladies, est, que dans la suffo- « cation de matrice, la malade n'écume point par la « bouche & par le nez vers la fin du paroxysme.

Comme ce détail des symptomes qui accompagnent & qui suivent l'*épilepsie*, qui est tiré du quatrieme chapitre du premier Livre de Cælius Aurelianus sur les Maladies chroniques, ne laisse rien à desirer sur ce sujet; je me contenterai, sans rien citer d'Arétée ou des autres Auteurs, de rapporter les sentimens de M. Hoffman, qui m'a fourni le commencement de cet article.

Les paroxysmes de cette maladie qui sont plus longs ou plus courts, & plus ou moins fréquens, suivant la diversité de leurs causes productives, reviennent ordinairement dans des tems réglés, dans certains jours, par exemple, à certaines heures, dans certains mois lors des changemens de la lune, surtout lorsqu'elle est nouvelle ou pleine. Les femmes y sont pour l'ordinaire plus sujettes vers le tems de leurs regles, & ce qui mérite notre attention, est, que les causes les plus légeres en apparence, sont capables de les renouveller. On peut mettre de ce nombre les émotions soudaines de l'ame, une frayeur, une saillie des passions, une joie subite, des méditations profondes, les liqueurs qui enivrent, un froid ou une chaleur excessive, & l'usage immodéré des femmes. On doit encore se souvenir que l'enfance est celui de tous les âges qui est le plus sujet à la tyrannie de cette maladie, ce qui l'a faite appeller par quelques-uns *Morbus infantilis* & *puerilis*. L'expérience nous apprend tous les jours, que la moitié, ou du moins une grande partie des enfans qui meurent, succombent sous la violence des convulsions que causent ou la sortie des dents, ou les tranchées occasionnées par un mauvais lait, ou par la rétention du *meconium*; & que la plupart des maladies auxquelles les enfans sont sujets, soit qu'elles soient d'une espece aiguë ou chronique, surtout quand il y a des vers, sont généralement accompagnées de mouvemens convulsifs & épileptiques, comme il paroît par la rongeole & la petite vérole.

On ne peut qu'avoir observé, pour peu qu'on ait exercé la Medecine, que cette terrible maladie attaque plus souvent ceux qui sont d'une habitude spongieuse, molle, & succulente, ou d'une constitution délicate, tant à l'égard de l'esprit que du corps, que ceux que la nature a favorisés d'un tempérament plus vigoureux & plus robuste. Cela se trouve suffisamment confirmé par les enfans des paysans, qui lors de l'éruption de la petite vérole ou des dents, quoique nourris d'un lait corrompu par les passions, ou par la mauvaise nourriture, sont beaucoup moins sujets à l'*épilepsie*, que ceux qui sont nourris dans les Villes avec une plus grande délicatesse.

Il n'y a point de maladie qui passe plus aisément des peres aux enfans, que celle dont nous parlons. La raison en est, que les parens épileptiques communiquent à ceux qui sortent d'eux un tissu & une disposition de parties nerveuses & membraneuses, trop délicates & extremement sujettes à se mouvoir. Ceux dont la tête est affoiblie, ou naturellement, ou en conséquence d'un mauvais régime, qui sont sujets au *coryza*, aux fluxions des yeux & des oreilles, aux enflures des glandes du cou, aux achores, & à la teigne; ou qui ont été très-sujets dans leur enfance aux saignemens de nez, sont aussi extremement exposés aux attaques de cette maladie.

Ces choses supposées, examinons maintenant la cause & le siége de l'*épilepsie*. On n'a jamais revoqué en doute, que l'indisposition du cerveau ne soit la principale des causes que nous recherchons : mais on n'a point encore déterminé précisément jusqu'aujourd'hui, en quoi consiste cette indisposition, ni la maniere dont elle est produite. Ceux qui aiment à cacher leur ignorance sous le masque d'un respect simulé pour la Religion, ne font nulle difficulté d'appeller l'*épilepsie* τὸ θεῖον, quelque chose dont l'origine est divine, sans refléchir qu'il est inutile d'attribuer immédiatement à Dieu un effet que l'on peut aisément déduire de certains principes aussi connus qu'incontestables. D'autres ont recours à un venin narcotique, qui engourdit les sens, aux charmes, aux enchantemens, & à d'autres causes surnaturelles; d'autres à un ferment particulier & spécifique; les uns à une matiere acre qui irrite les nerfs; les autres à une force extraordinairement élastique des esprits animaux, laquelle agit sur les fibres musculaires & nerveuses; les autres enfin, sans se soucier de se faire entendre, attribuent la cause de cette maladie à la furie de l'archée; & d'autres à un certain mouvement tumultueux & confus du principe vital, ou de l'ame raisonnable. Mais ce sont là les vaines imaginations de gens, qui, sans se mettre en peine de découvrir les véritables causes des maladies, se contentent de certains noms vagues & inintelligibles, qui ne découvrent leur nature, ni n'expliquent leurs différens symptomes. D'autres, qui plus raisonnables, préferent les causes qui s'offrent à leurs sens, à des conjectures inintelligibles, acquiescent à l'opinion de Charles Pison, qui assigne pour cause de l'*épilepsie*, un amas de sérosité peccante qui obstrue les pores du cerveau, ou empêche l'influence des esprits animaux dans les parties où ils ont coutume de circuler lorsque le corps est en bon état.

Pour nous, qui n'admettons que des causes physico-méchaniques, nous attribuons l'*épilepsie* au mouvement déréglé des humeurs qui circulent dans les vaisseaux du cerveau. Car, comme lorsque le sang circule librement & uniformément dans ces vaisseaux, & que la sécrétion & la distribution de la lymphe spiritueuse se fait également dans tous les nerfs, toutes les fonctions animales sont réglées; il faut au contraire, dans toutes les maladies violentes de la tête, qui offensent considérablement les sensations & les mouvemens volontaires, comme dans l'*épilepsie*, il faut, dis-je, que la circulation du sang dans le cerveau, ne se fasse plus d'une maniere libre, naturelle, & uniforme. Cette observation a été faite il y a long-tems par Hippocrate, qui dit dans le Livre *des Vents*, que l'*épilepsie* a pour cause les différentes obstructions qui se forment dans les veines, & interceptent tellement le mouvement du sang, qu'il s'arrête dans les unes, coule lentement dans d'autres, & va plus vîte ailleurs, d'où il arrive, que son cours étant inégal dans tout le corps, il en résulte par tout des inégalités infinies. Cette doctrine d'Hippocrate suffit, aujourd'hui que la circulation du sang, qui est la base & le fondement de la Medecine, est découverte, pour expliquer la cause & l'origine du *mal caduc*.

Mais comme la circulation du sang dans la tête & dans le cerveau, est d'une nature particuliere, & differe de celle qui se fait dans les autres parties, nous nous y arrêterons un peu, afin que l'étiologie de l'*épilepsie* devienne plus claire & plus intelligible. Il faut d'abord considérer que les arteres ne pénétrent pas plutôt dans la tête, qu'elles se dépouillent de leur premiere tunique, qui est extremement forte, & en prennent une beaucoup plus mince qui est privée de sentiment & de mouvement, après quoi elles se distribuent dans

toute la substance interne du cerveau & du cervelet, pour y séparer cette lymphe spiritueuse qui est nécessaire aux différens mouvemens du corps, & qui pour cet effet passe dans les nerfs & dans les membranes nerveuses, tandis que le sang après s'être rendu dans les sinus veineux de la dure-mere, retourne au cœur, qui est la source originaire de la circulation des fluides, par les veines jugulaires. Il faut aussi faire une attention particuliere à la structure de la dure mere, qui est composée de fibres musculaires & nerveuses. Ces dernieres se distribuent en lignes directes & obliques, & circulent autour des sinus latéraux, au lieu que les autres sont nerveuses & charnues, & s'étendent comme autant de colonnes d'un côté à l'autre des trois grands sinus, dans lesquels on observe encore des cellules ovales disposées suivant la direction des veines qui y pénetrent. Ces fibres empêchent non-seulement la trop grande dilatation que le sang pourroit causer dans ces sinus, mais produisent encore en eux une contraction successive & alterne, qui accélere la circulation du sang dans les veines jugulaires. Les colonnes ou piliers servent de leur côté à mieux atténuer le sang qui est un peu épais à son retour, à cause qu'il est dénué de lymphe. Enfin, les cellules ovales sont comme autant de valvules qui empêchent le sang de rentrer dans les vaisseaux d'où il est sorti. Cette structure curieuse & remarquable des sinus veineux, prouve suffisamment qu'ils ont une espece de mouvement de systole & de diastole, pareil à celui des arteres ou oreillettes du cœur, pour pouvoir accélérer la circulation du sang vers le viscere.

Outre ce mouvement particulier des sinus veineux, la dure-mere en a un tonique, ou plutôt élastique, pareil à celui que l'on remarque dans les autres parties nerveo musculaires du corps, qui sont animées par l'influence du fluide artériel & nerveux ; car le mouvement de dilatation & de contraction de la dure-mere, qui couvre, environne & embrasse non-seulement le cerveau & le cervelet, mais encore la moelle épiniere & tous les nerfs du corps, ne contrrbue pas peu à la circulation du sang dans la tête, & à la sécrétion du fluide spiritueux qui coule dans les nerfs. Car, lorsque par la pulsation des arteres cette membrane élastique du cerveau vient à s'élever & à s'étendre, les petites cavités des nerfs se trouvent plus en état de recevoir le fluide nerveux. Mais lorsque cette membrane, après s'être étendue, vient à se contracter par sa propre élasticité, qui est encore augmentée par le sang artériel qui vient de trois ramifications considérables, je veux dire, des carotides internes & externes, & de l'artere vertébrale, aussi-bien que par l'influence du fluide nerveux; elle comprime en quelque sorte la substance corticale du cerveau, au moyen dequoi le fluide nerveux passe avec plus de force dans la substance médullaire, & dans les origines des nerfs. Tant que ces mouvemens réciproques de systole & de diastole de la dure-mere & de ses plus grands sinus subsistent, le sang circule avec liberté dans le cerveau, & remplit toutes ses différentes fonctions; au lieu que l'irrégularité & la cessation de ces mouvemens occasionnent les maladies de tête les plus terribles. Ces choses sont expliquées plus au long par Baglivi, qui a introduit le premier la nature & le mouvement des solides dans la Pathologie, *Lib. I. de Fibra motrice.*

Si donc il arrive qu'une grande quantité de sang vienne à s'arrêter dans les sinus de la dure-mere, cet accident fait cesser son mouvement systaltique, & empêche le retour du sang dans le cœur; & il se fait dans cette partie une telle congestion du sang qui lui vient par les arteres, que les particules les plus fines & les plus étbérées ne peuvent plus s'insinuer dans les petits vaisseaux & dans les petits nerfs du cerveau : il n'y a que celles qui sont grossieres, aqueuses, aéréo-élastiques, expansives & capables de produire un dérangement incroyable dans les facultés de la sensation & du mouvement, qui puissent y pénétrer. Ce sang qui croupit dans les sinus de la dure-mere & dans les veines jugulaires, distend les vaisseaux aussi d'une maniere extraordinaire; d'où résultent la compression des fibres nerveuses, & une contraction spasmodique de la dure-mere, qui est une membrane nerveuse, & c'est cette contraction qui est la cause principale & immédiate de l'*épilepsie* ; car sa nature est telle, qu'elle comprime avec violence les petits vaisseaux artériels de la pie-mere, aussi-bien que la substance corticale du cerveau. Il arrive donc que sans que la volonté y ait part, le fluide nerveux qu'elles contiennent est poussé en abondance & avec impétuosité dans le cerveau & dans les cavités des nerfs. Mais la dure-mere étant, suivant l'opinion de presque tous les Anatomistes, la racine & la source de toutes les membranes, il ne peut qu'y avoir une étroite connexion entre elles, & une communication mutuelle de mouvemens, quelque irréguliers & quelque déréglés qu'ils soient. D'ailleurs comme cette contraction spasmodique de la dure-mere resserre les nerfs qui servent au sentiment, au point de ne pouvoir plus donner passage au fluide nerveux, il arrive que l'*épilepsie* parfaite cause une cessation de tous les sens, tant internes qu'externes. Au contraire, le cours du fluide nerveux augmente considérablement dans les parties qui sont les organes du mouvement; & c'est ce qui cause cette distension, cette contraction, cette succussion, & cette agitation terrible des articulations & des muscles. Il est encore certain que la huitieme paire de nerfs appellée *vague*, distribue des rameaux aux principaux visceres & aux parties nerveuses qui servent au sentiment & au mouvement. Lors donc que le fluide nerveux circule avec plus d'impétuosité qu'à l'ordinaire dans ses branches, ces parties se ressentent durant le paroxysme de cette agitation violente & extraordinaire. Ainsi, le cœur est saisi d'une palpitation, le pouls devient fréquent & inégal, la respiration est embarrassée & accompagnée d'un ronflement; le malade écume de la bouche, perd la parole, & l'on entend un murmure dans ses intestins.

Il paroît par ce qu'on vient de dire, que la cause prochaine de l'*épilepsie* est la contraction de la membrane qui enveloppe le cerveau, la moelle épiniere & les nerfs. Mais comme les causes secondes & les plus éloignées de cette contraction, & de l'irrégularité de la circulation du sang & des humeurs dans la tête & dans le cerveau, sont très-nombreuses, on ne doit point être surpris qu'il en résulte différentes especes d'*épilepsie*. Cela nous met en état de distinguer l'*épilepsie* idiopathique de celle qui n'est que symptomatique; car la premiere a sa cause dans le cerveau; au lieu que l'autre naît de l'indisposition des autres parties, laquelle s'est communiquée à la tête.

L'*épilepsie* idiopathique naît le plus souvent d'une cause externe; car les Medecins & les Chirurgiens savent très-bien, que les plaies, les fractures, les contusions & les affaissemens des os du crane, sont suivies d'accès épileptiques violens & quelquefois mortels. Ceux-ci sont ordinairement précédés de douleurs de tête & d'un engourdissement des sens; & lorsqu'on vient à ouvrir le malade après sa mort, on trouve du sang ou de la sérosité corrompue entre la dure & la pie-mere, ou entre celle-ci & le crane, ou des esquilles d'os engagées dans la dure-mere. L'*épilepsie* chronique est encore souvent occasionnée par des éminences osseuses dans la base du crane, & quelquefois dans le sinus latéral ou falciforme. Quoique cette espece d'*épilepsie* soit tout-à-fait incurable, on peut néanmoins en prenant certaines mesures, disposer tellement le cerveau, que sa pression sur ces éminences ne soit point assez forte pour produire un accès épileptique.

On peut mettre au rang des causes d'une *épilepsie* idiopathique & mortelle, l'obstruction des veines jugulaires ou des sinus de la dure-mere, surtout du sinus falciforme, causée par un sang épais, ou par des concrétions polypeuses.

J'ai vu trois exemples de cette espece dans le cours de ma pratique ; & on peut en voir un grand nom-

bre d'autres dans le *Sepulchrum anatomicum* de Bonet. De cette espece encore est le cas rapporté par Spon, *in Aphor. Lib. II. c.* 19. d'un homme qui devint d'abord léthargique, & mourut ensuite d'une *épilepsie*. On lui ouvrit le crane, & l'on trouva les différentes ramifications des veines jugulaires tellement engorgées d'une matiere visqueuse & tartareuse. qu'elles paroissoient farcies avec du plâtre. Il y avoit encore une certaine quantité de sang extravasé dans les ventricules du cerveau. Lorsque l'*épilepsie* est compliquée avec des maladies aiguës de la tête, avec la phrénésie, par exemple, ou avec celles d'une nature chronique, comme la manie & la mélancolie: on trouve de ces sortes d'engorgemens après la mort du malade. Mais cette espece d'*épilepsie* est, suivant moi, du genre idiopathique.

Les passions de l'ame, surtout la colere & la frayeur, contribuent aussi beaucoup à la production d'une *épilepsie* idiopathique; car elles agissent immédiatement sur les parties nerveuses & membraneuses du corps, soit en les resserrant ou en les dilatant d'une maniere extraordinaire, par où elles interrompent tous les mouvemens qui servent à la conservation de la santé & de la vie. Il est surprenant que les passions violentes de l'ame influent aussi sur les fluides du corps. On remarque cependant tous les jours, que si une nourrice donne à téter à son enfant, tandis qu'elle est encore agitée de quelque passion; elle le rend presque toujours sujet à l'*épilepsie*. Il est encore ordinaire de voir les enfans, dont les meres se sont abandonnées à des passions violentes pendant leur grossesse, attaqués de l'*épilepsie* dans leur enfance.

On trouve dans presque tous les Auteurs des exemples de quelques personnes, qui ayant été frappées de terreur à la vue d'un épileptique, sont devenues sujettes à la même maladie. Plusieurs exemples prouvent encore, qu'un desir violent du coït occasionné par une plénitude de semence, a souvent causé l'*épilepsie* pour avoir été réprimé par un motif de chasteté. Il est encore certain que des femmes, d'ailleurs fort chastes, ont été affligées de ce malheur pour n'avoir point pu satisfaire leur amour; & dans ce cas, le mariage est le remede le plus sûr & le plus efficace que l'on connoisse, tant pour prévenir que pour guérir cette maladie.

Les personnes cachectiques & hypocondriaques, celles dont l'estomac & les intestins sont détenus par des vents & affectés de contractions spasmodiques, ou dont le mouvement péristaltique, aussi-bien que les sécrétions & les excrétions, sont dérangés, sont souvent sujettes à l'*épilepsie*. Cette maladie est pour lors causée par le transport copieux & impétueux d'un sang impur & séreux au cerveau. Lorsqu'on recherche les causes antécédentes, non-seulement d'une *épilepsie*, mais encore de toutes les maladies violentes & invétérées du cerveau, on trouve généralement que ceux qui y sont sujets sont hypocondriaques, ou sujets aux hémorrhoïdes, à la mélancolie ou à la cachexie. L'expérience & l'observation nous apprennent, que le flux hémorrhoïdal dans les hommes & le flux menstruel dans les femmes, quand ils pechent par défaut ou par excès, jettent les fondemens de cette maladie, que l'on appelle dans ce cas avec raison *épilepsie* symptomatique, séreuse, hypocondriaque ou cachectique, & qui, de même que toutes les autres qui naissent des spasmes des premieres voies, revient dans les tems fixes & réglés.

Cette espece d'*épilepsie* symptomatique vient non-seulement de l'obstruction que cause dans les vaisseaux le sang ou la sérosité visqueuse qui y croupit, & qui empêche par-là le cours des humeurs, mais encore d'une matiere impure, acre & caustique qui passe dans la dure-mere avec le sang séreux & artériel, & qui jette dans des contractions spasmodiques les fibres nerveuses aussi-bien que les parties contiguës. Cet accident arrive dans les maladies aiguës, de même que dans les chroniques. On sait que cette sérosité acre & impure qui s'attache à la dure-mere dans les fievres pétéchiales, dans la petite vérole, dans la rougeole & dans les fievres pourprées, soit avant l'éruption des taches, ou après leur rentrée, cause souvent une *épilepsie* funeste. Une infinité d'observations prouvent encore, que l'*épilepsie* peut être la suite de l'empressement qu'on a eu de consolider des ulceres invétérés, de faire disparoître la gale, des éruptions cutanées, des achores & la teigne, puisque par une pareille conduite on oblige la matiere peccante à rentrer dans le corps.

Il y a une autre espece d'*épilepsie* appellée sympathique, qui naît des douleurs & des spasmes violens des parties nerveuses, lesquels se communiquent à la dure-mere, en conséquence de la correspondance que la nature a établie entre cette derniere partie & les précédentes.

Les enfans, par exemple, sont souvent attaqués de l'*épilepsie* lorsque leurs dents ont de la peine à percer; & l'on a vu des malades d'un tempérament foible & délicat qui ont été affligés de la même maladie à l'occasion de maux de dents violens. L'on sait aussi que l'*épilepsie* est souvent produite par des spasmes violens de l'estomac, occasionnés par des poisons caustiques, par l'usage imprudent des émétiques & des purgatifs, ou par une violente colere; car la cause de cette espece d'*épilepsie* périodique & chronique a souvent son siége dans l'estomac & dans le duodenum, parce que la salive & la bile venant à s'y corrompre en fermentant, entrent dans certains tems réglés dans une agitation violente, qui est d'abord suivie d'une cardialgie accompagnée de défaillances, & ensuite d'une *épilepsie*, dont le malade a des accès toute sa vie.

L'*épilepsie* dont les enfans qui ont tété un lait aigre & corrompu, qui ronge & picotte les membranes de leurs intestins, & teint leurs excrémens d'une couleur verdâtre, sont souvent attaqués, prouve encore que cette maladie peut être la suite des spasmes & des douleurs violentes du colon & de l'iléum. On a plusieurs exemples de personnes avancées en âge, auxquelles des douleurs causées par le calcul qui s'étoit arrêté dans les urethres ou dans le cou de la vessie, ont causé des accès d'une *épilepsie*, à qui l'on peut donner avec raison le nom de *néphrétique*.

Les femmes en couche, dont la matrice est en mauvais état, ou dont les vuidanges sont supprimées, & celles qui ne sont point réglées, sont d'abord attaquées de spasmes violens des intestins & des parties contiguës, & ensuite d'une *épilepsie*, que l'on distingue de la précédente par l'épithete d'*hystérique*.

Rien n'est plus ordinaire aux enfans à qui les vers vivans rongent les tuniques nerveuses des intestins, ou, qui étant morts, les picotent par les vapeurs subtiles & putrides qu'ils laissent échaper, que d'être attaqués d'accès épileptiques, accompagnés des convulsions les plus terribles. On peut distinguer cette espece par le nom de *vermineuse*. Au reste, la maladie dont nous parlons, peut encore être causée par la morsure d'un chien enragé, comme plusieurs observations en font foi.

On peut mettre au rang des causes les plus éloignées de l'épilepsie, tout ce qui est capable de détruire la force & le ton des fibres nerveuses & membraneuses, ou d'affoiblir l'élasticité des vaisseaux. Car, quoique la cause prochaine de l'*épilepsie* soit plutôt une contraction spasmodique qu'une atonie des parties, néanmoins, comme par les loix du mouvement qui est propre au corps, les contractions & les spasmes sont suivis de l'atonie des parties & d'une congestion d'humeurs qui est elle-même suivie de spasmes, il n'est pas étonnant que les causes qui diminuent le ton & la force des parties, contribuent extremement à produire des contractions spasmodiques, & facilitent le retour des paroxysmes. On peut mettre au rang des causes de cette espece, entre les choses non-naturelles, l'humidité de l'air, surtout quand il est imprégné des vapeurs nuisibles qui s'élevent du charbon; le sommeil que l'on prend dans des appartemens trop bas où l'air a de la peine à circuler; l'usage des alimens qui engendrent des flatuosités & remplissent le cerveau de vapeurs, comme toutes les especes d'ail, les oignons, l'ache,

les fruits d'été, les substances douces & sujettes à fermenter; l'usage immodéré du vin, de celui surtout qui n'a point achevé de fermenter, ou qui a été imprégné de la vapeur du soufre, des bieres fortes extremement chargées de houblon, principalement quand on en boit au point de s'enivrer. Entre les substances médicinales, les narcotiques, les opiats, les substances d'une odeur trop pénétrante contribuent extremement à la production de cette maladie. On peut ajouter à ces causes, les hémorrhagies excessives, soit du nez, des vaisseaux de l'utérus ou de l'anus, qui affoiblissent considérablement la force de ces parties, & remplissent le corps d'une grande quantité de particules séreuses & récrémentitielles. L'usage immodéré des femmes dans la jeunesse, un chagrin de trop longue durée, une étude outrée, une application trop forte à des sujets importans, sont encore très-propres à causer cette maladie, parce qu'elles affoiblissent le sisteme nerveux. Je me souviens d'avoir connu un jeune homme qui ne pouvoit s'appliquer un peu trop à l'étude, sans être sur le champ attaqué d'une espece d'*épilepsie* légere, d'une palpitation de cœur, & d'une aliénation d'esprit, au lieu qu'il joüissoit d'une santé parfaite lorsqu'il cessoit d'étudier.

La recherche que nous venons de faire des causes de l'*épilepsie* est plus que suffisante : il s'agit maintenant d'examiner quels en sont les prognostics. C'est une chose confirmée par l'expérience d'Hippocrate, comme cet Auteur l'assure dans le vingt-huitieme Aphorisme de la troisieme Section, que cette maladie se termine dans les enfans vers l'âge de sept ans, de quatorze ou de dix-sept; & dans les filles vers le tems de leurs regles, savoir à quatorze ans : car cette éruption produit un changement considérable dans l'œconomie animale. Plusieurs observations prouvent encore que l'*épilepsie* chronique cesse d'elle-même sans le secours des remedes, non-seulement par le changement d'âge, mais encore par celui du climat, de la diete & du régime. Hippocrate observe très-bien dans l'Aphorisme 46. de la seconde Section, que les jeunes gens ne guérissent de l'*épilepsie* qu'en changeant de climat, d'air & de régime. Il arrive aussi quelquefois que les accès convulsifs & épileptiques, & quelques autres maladies terribles, cessent entierement à l'approche d'une fievre quarte, comme Hippocrate l'observe dans l'*Aph.* 70. *Sect.* 4. & dans les *Epid. Lib. VI. Sect.* 16. car, lorsque les fievres intermittentes sont ménagées comme il faut, elles débarrassent le corps de ses humeurs peccantes & le rendent plus pur & plus sec; ce que l'on doit aussi tâcher de faire par le moyen des remedes. L'on sait que l'éruption de la gale, des ulceres, des exanthemes, de la rougeole, de la petite vérole, & du pourpre modére l'*épilepsie*, & la dissipe même quelquefois entierement. On ne doit donc point désespérer de la guérir, lorsqu'elle n'est point invétérée, que ses accès ne durent pas trop long-tems, qu'elle n'est point héréditaire, que le malade est jeune, ou qu'elle provient du vice des premieres voies, des vers, du mauvais régime, ou du mauvais traitement de quelque maladie cutanée. On ne doit pas non plus desespérer de la cure de l'*épilepsie* lorsquelle est légere, que le malade est averti de l'approche de l'accès par un froid qui passe successivement des extremités inférieures aux supérieures, qu'il est précédé d'inquiétudes, de l'abattement des forces & de l'envie de vomir, lorsque durant le paroxysme, le malade ne perd point entierement les sens, ou enfin lorsque la maladie le saisit la nuit, sans l'obliger à serrer les pouces.

L'expérience prouve au contraire que l'*épilepsie* héréditaire est très-difficile à guérir, lors même qu'on la traite avec les remedes les plus convenables. Il n'y a pas moins de difficultés à surmonter dans la cure de celle qui est habituelle & chronique, qui dure depuis plusieurs années, & qui par des paroxysmes longs & fréquens a affoibli le corps, & comme changé la conformation des vaisseaux & des membranes du cerveau. L'*épilepsie* est tout-à-fait incurable dans les jeunes gens qui ont passé quatorze ans, & dans les filles qui ont déja eu leurs regles. Il est rare aussi qu'on en guérisse, lorsqu'on y devient sujet après ce tems-là, ou après qu'on a passé vingt-un an, parce qu'elle est pour lors héréditaire. Hippocrate nous apprend dans son Livre de la *Maladie sacrée*, qu'il est rare qu'on soit attaqué de l'*épilepsie*, après qu'on a passé vingt-un an, à moins qu'on n'ait apporté cette maladie en naissant. C'est un mauvais signe lorsque les paroxysmes deviennent plus fréquens qu'à l'ordinaire; parce qu'ils détruisent souvent les fonctions animales au point de faire perdre la mémoire, l'esprit & le jugement au malade, & de le rendre fou & stupide. C'est encore un mauvais signe lorsque l'*épilepsie* fait perdre la vue & la mémoire au malade, ou qu'elle dégénere en folie : mais elle est absolument mortelle, quand elle dégénere en paralysie ou en apoplexie. Lorsqu'on est venu à ouvrir les personnes qui étoient mortes de cette maniere, on a souvent trouvé du sang ou de la sérosité extravasée & corrompue dans les ventricules ou dans la base du cerveau; ce qui est une circonstance que l'on peut regarder comme la véritable cause de cette maladie. La guérison du malade est fort douteuse lorsqu'il vient à être attaqué de l'*épilepsie* dans le fort d'une fievre aiguë, d'une phrénésie, des exanthemes, de la rougeole ou de la petite vérole. L'*épilepsie* qui attaque les enfans dont les dents ont peine à percer ou qui ont des tranchées, n'est pas exempte de danger, lorsqu'elle n'a aucune intermission. Il est assez ordinaire de voir une *épilepsie* héréditaire, idiopathique & invétérée dégénérer en mélancolie, en manie & en folie, surtout lorsque le malade observe un mauvais régime, ou qu'il se livre à ses passions.

CURE.

La premiere chose qu'on doit se proposer dans la cure de l'*épilepsie*, est de corriger & de chasser du corps les causes matérielles & éloignées de cette maladie; on doit tâcher en second lieu, d'appaiser les spasmes de la duremere & des parties nerveuses; à quoi l'on satisfait principalement par deux sortes de remedes, savoir par les sédatifs & les corroborans. Les premiers moderent & répriment le mouvement impétueux des fluides, & les seconds contribuent non-seulement à faire cesser la foiblesse & l'atonie que les spasmes ont occasionnées & qui renouvellent les paroxysmes, mais encore à rétablir le ton & l'élasticité naturelle des parties.

Les remedes sédatifs sont ceux, qui par leurs vapeurs & leurs exhalaisons douces & sulphureuses répriment les mouvemens déréglés du fluide nerveux.

De ce nombre sont les herbes & les fleurs modérément odoriférantes, & les eaux distilées qu'on en tire; comme les eaux de la reine des prés, de mélisse, de sauge, de basilic, de primevére, de lis des vallées, de muguet, de roses, de sureau, de buisson d'Egypte, de pivoine, de fleurs d'orange, de fleurs de citron, de racines de pivoine & de valérine, de noyaux de cerises, de pêches & de prunes. On peut mettre aussi dans cette classe le safran, les fleurs de pavot en forme d'extrait, les semences de jusquiame & de pavot blanc; & parmi les substances aromatiques, la noix muscade. Les anti-épileptiques les plus célebres du regne animal, sont ceux qui sont amis des nerfs par leurs vapeurs subtiles, tempérées & sulphureuses. De ce nombre entre les substances les plus dures, sont les rapures des dents du cheval marin, d'ivoire, de corne de cerf, de l'os que l'on trouve dans le crane du veau marin appellé *manati*, de la véritable unicorne, du crane humain, de l'os de la cheville de la patte de lievre; mais ces substances doivent être récentes, si l'on veut qu'elles produisent quelque effet. A cette classe appartiennent encore les préparations des visceres & des parties les plus molles des animaux, modérément séchées & pulvérisées.

De cette espece sont les vers terrestres, le castor, l'arriere-faix humain, le sang d'une personne saine, modérément séché; le cœur & le foie de grenouille & de tanpe, la poudre d'hirondelle, & surtout le fœtus du lievre tiré vivant du ventre de sa mere & desséché. Ces substances influent sur les parties nerveuses par leurs vapeurs sulphurenses, & en répriment les mouvemens déréglés. De tous les remedes chymiques dont j'ai fait l'expérience, je n'en trouve point de plus efficace que l'esprit de nitre dulcifié, ou plutôt la liqueur anodyne minérale.

Voilà les principaux ingrédiens des poudres anti-épileptiques, que l'on peut mêler avec les absorbans. Entre les poudres les plus célebres de cette espece, le *draco figens*, dont Dolæus, dans son *Encyclop. Med.* assure avoir éprouvé l'efficacité dans plusieurs occasions, mérite principalement notre attention.

Voici la maniere dont on la prépare.

Prenez *de noix muscade, une dragme & demie;*
de cendre de taupe, deux dragmes;
trois chevilles de lievre,
de poudre de chardon-béni, quatre scrupules,
d'ongle d'élan, } *de chaque deux scrupules & demi;*
d'ambre blanc,
de gui,
de perles préparées, une dragme,
de corne de cerf calcinée, demi-dragme,
de véritable licorne, un scrupule,
de crane humain, trois dragmes,
de semences de pivoine, une dragme & demie,
de sucre candi, deux onces,
de feuilles d'or, une quantité suffisante.

Faites-en une poudre dont la dose est de demi-dragme ou de quatre scrupules.

La poudre épileptique anodyne du Docteur Weismann, Medecin à Windsheim, passe pour avoir la même efficacité.

On la prépare de la maniere suivante.

Prenez *de l'ongle d'élan non calciné,*
de rapures d'ongle d'élan,
de dent de cheval marin,
de véritable licorne,
de lapis manati, (os que l'on trouve dans la tête du veau marin)
de corail rouge,
d'ambre blanc,
de crystal ordinaire,
d'émeraude,
de poudre de vers de terre,
d'arêtes de barbote,
de soufre végétal corallin,
de semences de jusquiame,
de perles orientales, } *de chaq. une dragme;*
de cinnabre naturel, deux dragmes,
de thériaque céleste, un scrupule,
poudre de castoreum, demi-scrupule.

Pulvérisez toutes ces drogues, & donnez-en une dose au malade dans de l'eau de fleurs de tilleul, de lis des vallées, de cerises noires, de pivoine, d'hirondelle avec le castoreum, ou dans l'eau épileptique de Langius.

Je me suis plusieurs fois servi avec succès, dit Hoffman, dans les *épilepsies* chroniques, d'un spécifique anti-épileptique de même nature.

Les corroborans anti-épileptiques les plus efficaces du regne végétal sont les fleurs de lavande & d'aspic, la melisse, le romarin, la rue & la marjolaine, l'ambre, le bois d'aloès, le santal citrin, le cardamome & le gerofle, & les huiles, les essences, les décoctions, les baumes & les linimens qu'on en tire. Entre les remedes composés, l'eau épileptique de Langius, l'eau d'hirondelles, le baume de vie & quelques autres de même nature. L'ambre gris est préférable à tous les autres anti-épileptiques à cause de ses qualités sédative & corroborante, l'esprit de corne de cerf ou d'ivoire, soit simple ou succiné; l'esprit de Bussius & l'huile de corne de cerf ou d'ivoire réduite à sa plus grande pureté par des rectifications réitérées, sont aussi d'une efficacité singuliere. Les décoctions des bois, surtout de gayac, de sassafras & de sandaux, ne sont point à mépriser dans les cas de cette nature, à cause du principe résineux qu'elles contiennent. Il y a long-tems que ces décoctions sont célebres parmi ceux qui ont écrit sur la pratique. Alfonse Ferrius & Jachinus nous apprennent que plusieurs personnes ont été guéries de l'*épilepsie* en buvant deux fois par jour six ou huit onces de décoction de gayac, & en buvant en même tems à leurs repas une décoction plus foible de ce même bois. On rend ces décoctions plus efficaces en y ajoutant de la racine de pivoine ou quelqu'autre anti-épileptique. Il faut, suivant ces Auteurs, en continuer l'usage pendant trente ou quarante jours, & ajouter quelques gouttes d'esprit de vitriol à chaque dose.

Les remedes qui ont la vertu de fortifier les nerfs & de rétablir le ton des parties, sont aussi d'une efficacité singuliere étant appliqués extérieurement. J'ai souvent éprouvé, dit Hoffman, l'utilité des poudres de feuilles de marjolaine, de fleurs de lis des vallées & d'aspic, de marum, d'ambre, de cloux de gerofle, de benjoin & de noix muscade, qui possedent outre leur qualité nervine celle d'inciser les humeurs épaisses & visqueuses. Rien, par exemple, n'est meilleur pour dissoudre le phlegme que de les tirer par le nez. Les remedes dont nous avons parlé ci-dessus produisent des effets admirables dans l'*épilepsie* chronique, tant en qualité de curatifs que de prophylactiques, surtout dans ceux qui abondent en sérosité ou qui ont de la disposition à la cachexie, lorsqu'on les emploie à propos & d'une maniere convenable.

Mais il faut avant de les mettre en usage dissiper autant qu'il est possible les causes matérielles qui entretiennent la maladie. Si donc l'*épilepsie* provient d'une collection de sang dans les vaisseaux & dans les membranes du cerveau; si les vaisseaux s'en trouvent trop gonflés, ou si ce fluide se porte avec trop d'impétuosité à la tête, comme cela est assez fréquent dans les personnes hypocondriaques & mélancoliques, & dans les femmes enceintes ou hystériques, il faut nécessairement détourner le sang de la tête par la saignée du pié, aussibien que par l'application des sangsues. Les plus savans Medecins anciens & modernes s'accordent unanimement sur ce point de pratique; mais le Lecteur peut consulter entre autres Galien, *de Curatione per sanguinis missionem*; Jerôme Mercurialis, Zacutus Lusitanus, *Lib. XI. de Med. Princip. Hist.* Celse, Rhases, Schenkius, *Lib. I. Obs.* 3. Rhodius, *Cent. I. Obs.* 64. 65. & Sylvaticus, *Cent. I. Cons.* 45. qui ordonne pour faciliter la révulsion & la dérivation de tirer deux fois par mois quatre onces de sang au malade par les veines de l'anus. Il est quelquefois à propos d'ouvrir les jugulaires externes pour faciliter un plus prompt écoulement du sang qui séjourne dans les sinus de la dure-mere. On a dans les *Ephemérides des Curieux de la Nature, Dec.* 1. *Ann.* 1. *Obs.* 244. l'exemple de la cure d'une *épilepsie* au moyen de l'ouverture des veines jugulaires. Il n'est pas inutile non plus d'appliquer des ventouses avec scarification sur le cou & sur les parties contiguës à la tête; pourvu, lorsqu'il y a une trop grande quantité de sang dans les vaisseaux, qu'on ait soin de le détourner vers les parties inférieures par le moyen de la saignée.

Il faut employer une méthode tout-à-fait différente lorsque la maladie provient d'une sérosité impure qui séjourne dans les vaisseaux & dans les membranes de la tête, comme il arrive assez souvent aux malades cachectiques & scorbutiques pour avoir dissipé mal-à-propos des tumeurs œdémateuses des piés, consolidé trop promptement des ulceres invétérés ou des cauteres, pour avoir fait rentrer en-dedans la gale ou la teigne, ou pour s'être fait couper les cheveux dans la *Plique Polonoise*. Dans ce cas le point le plus important de la cure consiste dans la discussion, l'évacuation & la dérivation de la sérosité impure vers les autres parties. C'est dans cette vue que les Medecins anciens & modernes recommandent, outre les remedes qui évacuent la sérosité par bas, & purifient les humeurs corrompues, les sétons, les fontanelles, les cauteres & les vésicatoires. Voyez Hippocrate, *de Morbo sacro*, Tulpius, *Lib. I. cap.* 8. Victor Trincavelius rapporte, qu'un homme âgé de cinquante ans fut guéri d'une *épilepsie* par l'éruption d'efflorescences malignes sur tout son corps. Et Willis dans le troisieme Chapitre de son Livre *de Morb. Convulsivis*, nous apprend, qu'une fille épileptique étant tombée la tête la premiere dans le feu, & ayant eu par ce moyen cette partie cautérisée, fut exempte de cette maladie pendant tout le tems que ses ulceres demeurerent ouverts, mais qu'elle revint dès qu'on les eut consolidés.

Lorsqu'une passion violente, surtout la colere, oblige l'acrimonie acre, bilieuse, caustique & volatile à passer des premieres voies dans le systeme nerveux, & produit l'*épilepsie*, il faut employer avec les poudres que l'on croit propres pour corriger cette acrimonie, le petit-lait & les eaux minérales tempérées dont on usera pendant quelques mois, en observant un régime convenable. Les remedes acidulés, tels que l'esprit philosophique de vitriol ou l'esprit de nitre parfaitement rectifié & réduit en forme de teinture avec les fleurs de pavot sauvage & de pivoine, & donné dans une grande quantité d'eau tempérante, délayante & antispasmodique, sont encore d'une efficacité singuliere dans cette maladie. L'eau de fontaine ou de pluie, prise froide en grande quantité, est aussi fort utile dans les maladies de la tête, parce qu'outre sa qualité tempérante & la vertu qu'elle a de délayer l'acrimonie des humeurs, elle a encore celle de rétablir la force & le ton des parties affoiblies & relâchées.

Lorsque l'*épilepsie* provient d'un excès de douleur, d'un calcul, par exemple, logé dans un des uréteres, d'un mal de dent violent, d'un mal d'oreille, des spasmes de l'estomac & des intestins, on doit mettre en usage les lavemens d'huile pure, celle d'amandes douces, par exemple; après quoi si le malade est pléthorique il faut le saigner & lui donner un mélange composé d'eaux anti-spasmodiques, de la liqueur anodyne minérale, de la poudre du Marquis, de cinnabre, de quelques grains des pilules de Wildeganfius & de sirop de pavot blanc.

Dans les *épilepsies* que causent aux enfans les tranchées, la corruption du lait ou la difficulté que les dents ont à percer, rien n'est plus salutaire que d'évacuer par des remedes convenables les humeurs acres qui séjournent dans les premieres voies. On satisfait parfaitement à cette intention par des lavemens réitérés de lait dans lequel on fait dissoudre un peu de savon de Venise. On les soulage souvent en leur donnant intérieurement de la poudre du Marquis avec un peu de cinnabre, ou quelqu'autre poudre anti-épileptique réduite en forme d'électuaire, avec de l'extrait de rhubarbe, du sirop de chicorée avec la rhubarbe & la manne.

Le mélange suivant a quelquefois produit, dit Hoffman, des effets très-salutaires.

Prenez *des eaux de lis des vallées*,
de primévere,
de fleurs de tilleul,
de cerises noires, } *de chaque une once*;
pierres d'écrevisses pulvérisées,
de poudre du Marquis, } *de chaque une dragme*;
d'esprit volatil huileux de Sylvius,
de liqueur anodyne minérale, } *de chaque dix gouttes*;
de musc oriental incorporé avec du sucre, deux grains.

Mêlez & donnez-en un peu par intervalles. J'ai souvent éprouvé la vertu qu'a le musc d'appaiser les maladies épileptiques des enfans.

Lorsque l'*épilepsie* est causée par des vers qui rongent les tuniques nerveuses des intestins, il faut après avoir mis en usage les remedes anti-épileptiques, anodyns, & huileux, recourir aux anthelminthiques & aux purgatifs, dont les plus efficaces sont la tanaise, l'ail, le camphre, l'asa-fétida, la barbotine, le mercure doux, l'æthiops minéral & l'extrait de tithymale.

Précautions & observations pratiques.

Lorsque l'*épilepsie* revient dans des tems réglés ou aux quadratures de la lune, sa cause réside pour l'ordinaire dans l'estomac, ou plutôt dans le duodenum & dans les parties qui lui sont contiguës, dans les conduits biliaires ou dans le pancréas. Il convient dans ce cas de donner au malade quelques jours avant qu'elle revienne, un lavement & un vomitif propre pour nettoyer les premieres voies. Il n'y en a point de plus efficace que celui que l'on compose avec demi-dragme de racine d'ipecacuanha mêlée avec une décoction de raisins secs. Lorsqu'on prend ces mesures les anti-épileptiques produisent beaucoup plus d'effet qu'ils n'auroient fait sans cela.

Il faut s'abstenir avec soin, durant le paroxysme, des substances qui sont trop volatiles, trop spiritueuses, trop odoriférantes, ou trop fétides, à cause qu'elles remplissent le cerveau de vapeurs. Il ne convient point non plus de prescrire au malade des sternutatoires ou des vomitifs, parceque ces remedes attirent les humeurs vers la tête, & renouvellent souvent le paroxysme. Il vaut mieux tenir le malade debout, & lui frotter avec soin les piés & les mains; car les frictions chaudes & seches sont souvent très-utiles dans les *épilepsies* accompagnées des spasmes des extrémités. Quoique les vésicatoires, les sétons, & l'application du cautere actuel sur le cou ne soient point à rejetter dans les *épilepsies* que cause aux enfans l'amas d'une sérosité acre, ils ne laissent pas d'être quelquefois nuisibles & de laisser après eux une certaine langueur ou diminution de sentiment & de mouvement. Au contraire, dans les *épilepsies* chroniques, obstinées, ou qui naissent d'une lymphe acre & scorbutique, les cauteres & les vésicatoires que l'on applique sur les jambes, produisent des effets surprenans. De-là vient, que les Indiens ont coutume dans cette maladie de cautériser le talon à l'endroit de l'insertion du tendon d'Achille, & de tenir l'ulcere ouvert pendant six mois.

Il convient dans toutes sortes d'*épilepsies* de s'abstenir du vin & de la biere, & de ne boire que de l'eau; car j'ai observé, dit Hoffman, que cette liqueur a souvent adouci & même dissipé celles qui étoient héréditaires. Quant à la saignée, il faut observer, qu'on doit la faire au pié, lorsque le malade est pléthorique & sujet aux paroxysmes vers les équinoxes ou les solstices, surtout s'il est hypocondriaque & sujet aux hémorrhoïdes ou à la melancolie; mais il faut lui donner auparavant un lavement pour évacuer les humeurs & les vents. Lorsque l'*épilepsie* est entretenue par la passion hypocondriaque, il faut après avoir tiré autant de sang au malade que son état le permet, lui faire prendre les eaux minérales, qui ont la vertu d'appaiser considérablement les paroxysmes, & lui défendre les bains.

L'usage des anti-épileptiques doit être précédé de celui des évacuans, des tempérans, & des altérans, à moins qu'on ne veuille qu'il fasse plus de mal que de bien. Lorsque l'*épilepsie* tire son origine de quelque plaie ou de quelque contusion qu'on a reçue à la tête, & qu'il en résulte des stagnations & des extravasations d'humeurs ; il faut employer les préparations de cinabre réduites en poudre très-fine par la trituration & par la levigation, pour que leurs particules puissent se mêler avec la masse du sang, avec les autres céphaliques & diaphorétiques, parcequ'elles sont extremement propres pour résoudre & atténuer la lymphe qui séjourne dans le cerveau. Je n'ai point trouvé, dit Hoffman, de topiques plus efficaces pour reprimer la violence des paroxysmes, qu'un liniment composé d'une once de graisse humaine, de demi-once d'huile exprimée de noix muscade, & d'une dragme en tout, d'huiles de romarin, de lavande, & de rue, dont on oint le cou & l'épine du dos. Lorsque le malade est assez heureux que de sentir approcher l'accès, il convient de le prévenir, s'il est possible, ou du-moins d'en modérer la furie par des clysteres, des frictions aux extrémités inférieures, & par un régime convenable.

Les opiats & les substances trop volatiles doivent être données aux enfans & aux malades d'une habitude délicate avec beaucoup de précaution, à cause qu'elles affoiblissent & détruisent le ton du cerveau & des parties nerveuses. J'ai connu, dit notre Auteur, un enfant à qui le fréquent usage du diacode, causa une *épilepsie* mortelle. J'ai observé, dit-il encore, que les poudres anodynes & les préparations de la thériaque, ont souvent causé aux enfans une espece d'engourdissement d'esprit qui ne les a quittés qu'avec beaucoup de peine.

Lorsque l'*épilepsie* est de nature à revenir à la moindre occasion, & augmente par la multiplicité des remedes, il faut absolument y renoncer, & tâcher de la combattre & de la prévenir, s'il est possible par un régime convenable. Voici celui que Celse prescrit dans le 23. chapitre de son troisieme Livre : « le malade, dit-il, doit se garantir des influences trop violentes du soleil, s'éloigner du feu, s'abstenir du bain, & de toutes les substances capables de l'échauffer ou de le refroidir, du vin, des femmes, éviter la vue des précipices & de tous les objets capables de l'effrayer, l'ennui, la tristesse, toutes sortes d'occupations sérieuses, & ne rien prendre qui puisse l'exciter à vomir. Il est bon aussi qu'il s'abstienne de manger de quatre jours l'un. »

Les épileptiques, surtout les enfans, doivent se priver de toutes les substances douces & capables de fermenter, des fruits d'été & de tous les autres de même nature. Les jeunes gens qui sont sujets à cette maladie, ne peuvent mieux faire que de renoncer aux femmes; car Jerôme Mercurialis (*in Prælect. Patav.*) assure que la plupart des jeunes gens d'Allemagne deviennent épileptiques par l'usage immodéré des plaisirs vénériens. L'étude assidue & tout ce qui demande une application d'esprit trop forte, ne vaut rien pour les épileptiques; car, suivant Celse, l'application d'esprit est contraire à ceux qui sont sujets à cette maladie, ou qui ont la tête affectée de quelque maniere que ce soit. Galien dans le cinquieme chapitre de son cinquieme Livre, *de loc. affect.* rapporte un exemple mémorable de ce que je viens de dire. Un jeune Maître d'école, dit cet Auteur, ne manquoit jamais d'avoir un accès d'*épilepsie* lorsqu'il avoit enseigné avec trop d'assiduité, qu'il s'étoit livré à des méditations trop profondes, ou qu'il avoit demeuré trop long-tems sans manger. On rapporte que François Petrarque fut attaqué de l'*épilepsie*, pour s'être adonné à des études trop abstraites. Il faut éviter principalement toute occasion de terreur, de crainte, ou de colere, parceque ces passions sont capables de renouveller les paroxysmes. FREDERIC HOFFMAN.

Le Docteur Pitcarn étant sur la fin de ses jours, crut ne pouvoir faire un plus grand présent au public, que de lui communiquer les directions suivantes pour le traitement de l'*épilepsie* & de la paralysie.

« On se servira, dit-il, dans l'*épilepsie*, ou dans la paralysie, de la teinture épileptique suivante: mais on réitérera auparavant l'usage des émetiques & des vésicatoires. On donnera aux jeunes gens & à ceux qui ne sont pas dans un âge trop avancé, du mercure & des bouillons préparés avec des vers de terre. »

Prenez *de valerienne sauvage*, *de faux dictame*, de chaque, six dragmes;
de fiente de pigeon, *de castoreum*, de chaque, demi-once;
de gui, six dragmes;
de canelle, *de sommités de romarin*, de chaque, demi-once;
de feuilles de séné, deux onces;
de jalap, *de turbith*, de chaque, demi-once.

Mettez ces drogues infuser pendant dix jours dans huit pintes de vin blanc; & ajoutez à la colature de rapure de crane humain & d'ongle d'élan, de chaque deux dragmes, & quatre onces de sucre, avec lequel on mêlera quatre scrupules d'huile de succin, & deux dragmes d'esprit de castoreum. La dose de cette préparation est de deux onces pour les malades qui ont environ sept ans, & de quatre pour les adultes.

« Il est souvent utile dans la paralysie de donner cette teinture vers le déclin de la maladie, après en avoir retranché les ingrédiens purgatifs. Il est bon encore de plonger le malade dans l'eau froide, après avoir frotté les parties affectées devant le feu aussi longtems qu'on le pourra. »

Cheyne croit que l'*épilepsie* ne differe que peu, ou point, à quelques circonstances près, de la passion hypocondriaque & hystérique ; que ces dernieres maladies, quand elles sont parvenues à un certain point de violence, dégénerent toujours en *épilepsie*, comme cette derniere, lorsqu'elle est foible, se change en passion hystérique. Le régime doit être dans le cas de l'*épilepsie* beaucoup plus exact, plus rafraîchissant, & plus modéré que dans les maladies hypocondriaques & hystériques, & les remedes plus forts & plus souvent réitérés, surtout les émétiques, les calybés, & les amers. Le Docteur Taylor de Croydon, dit Cheyne, vint à bout de se guérir de l'*épilepsie* la plus violente, la plus constante & la plus habituelle qu'on ait peut-être jamais vue, après avoir inutilement employé tous les remedes que purent imaginer les plus fameux Medecins de son tems, en se réduisant uniquement au lait de vâche, dont il buvoit une chopine matin & soir, & une pinte à midi. Mais dans la crainte que ce lait ne vînt à se cailler, il avoit la précaution de prendre de tems-en-tems une cuillerée d'eau composée de pivoine. L'herbe & le foin étoient la seule nourriture de la vâche dont il se servoit; car le lait de celle qu'on nourrissoit avec du grain, lui causoit des vents & lui pésoit sur l'estomac. Il avoit soixante-dix ans & il jouissoit d'une santé parfaite lorsqu'il me fit ce récit, & il avoit eu plusieurs enfans. Je ne doute même pas qu'il n'eût poussé ses jours au-delà des sept ou huit années qu'il vecut encore, s'il n'eût point quitté son premier régime pour se remettre à la viande. J'ai guéri certaines personnes de la même maladie au moyen d'un régime moins févere, & des remedes dont j'ai parlé ci-dessus: mais je ne crois pas qu'aucun de ceux qui ont atteint l'âge de maturité, aient été délivrés de l'*épilepsie* sans observer pendant toute leur vie le régime le plus exact; car on ne sauroit l'interrompre sans en retarder la cure, & sans s'exposer à quelque accident funeste. Je crois même que l'usage constant du laitage & des végétaux n'est pas moins nécessaire pour la cure de l'*épilepsie* que

pour celle de la goute & de la consomption. Cheyne. *Maladie Angloise.*

Erasistrate recommande aux épileptiques de manger & de boire fort sobrement, de se baigner rarement, de faire beaucoup d'exercice, & d'éviter tout ce qui est capable de produire un changement soudain dans le corps. Galien, *de Venæsect. advers. Erasistrateos.*

Apulée dans sa premiere Apologie cite un traité de Theophraste sur l'*Epilepsie*, dans lequel cet Auteur dit, que la dépouille du lesard appellé *stellio*, est un remede efficace pour cette maladie; mais qu'il est très-difficile de l'avoir, parce que l'animal la dévore aussi-tôt qu'il l'a quittée.

Asclepiade employoit la saignée dans la cure de l'*épilepsie*.

Nous apprenons de Cælius Aurelianus, *Lib. I. cap.* 4. que les Anciens nourrissoient pendant long-tems les épileptiques de chair humaine, de belette, de chevaux qui ont des verrues lépreuses aux jambes, d'âne ou de mulet. Ils leur donnoient aussi les membres & les testicules du chien de mer ou de riviere, des cloportes, des écailles de fer avec de l'eau, dans laquelle on avoit éteint ce métal. Ils prescrivoient aussi la cervelle de chameau desséchée & pulvérisée, qu'ils faisoient tirer par le nez aux enfans, & qu'ils donnoient à boire aux adultes avec de l'hydromel & du vinaigre à la dose de trois cuillerées, le cœur du lievre & la cervelle du *gavia* qui est un oiseau aquatique. Ils employoient aussi le lait d'ânesse avec le sel, le sang humain & celui de tortue ou de veau marin, & non-seulement le sang, mais encore son *coagulum*. Ils recommandoient aussi le sang de taureau; mais Cælius Aurelianus le croit dangereux, & cite l'exemple de Themistocle qui s'empoisonna avec.

Oribase décrit la cure de l'*épilepsie*, tant aiguë que chronique, c'est-à-dire, durant l'accès aussi-bien qu'après. Il ordonne la saignée après l'accès; & quatre ou cinq jours après, lorsque le corps a repris un peu de force, il prescrit un purgatif, & au bout de trois jours, les ventouses avec scarification. Il réitere ces évacuations & quelquefois les sinapismes de tems à autre. Il donne au malade dans les intervalles une nourriture convenable, & emploie les remedes chauds, tels que le castoreum, la rue, la mente & le suc Cyrénaïque. Il parle de la racine de pivoine en forme de collier épileptique, & il fait grand fond sur les évacuations. Galien, dans sa Lettre à Cecilianus écrite sur cette matiere, décrit fort au long le régime que l'on doit observer.

Trallien recommande le sabot ou le crane de l'âne, comme un secret précieux qu'il avoit appris en Espagne.

Les Anciens avoient coutume de donner pendant un an une dragme de racine de bryoine blanche à ceux qui étoient sujets à l'*épilepsie*. Harris, *Dissert.*

Paracelse parle d'une préparation dont les fleurs d'antimoine sont la base, qu'il dit être un remede excellent pour l'*épilepsie*: mais il ne nous en dit pas davantage. Il fixe la dose de cet arcane à neuf grains avant le paroxysme, & à dix-huit après.

Il recommande aussi son soufre de vitriol pour cette maladie; & il avoue que l'opium produit des effets merveilleux dans la cure.

La liqueur qui découle de la racine du noyer lorsqu'on le coupe au mois de Mai, passe pour un remede admirable dans cette maladie.

Gordon, qui a écrit en 1305. décrit dans son *Lilium Medicinæ*, la poudre *ad guttetam*, de guttete, qui est célebre en France pour la cure de l'*épilepsie*.

Jean de Gaddesden recommande dans les cas épileptiques une vessie de sanglier cuite, le gui & le coucou.

On emploie en Allemagne la poudre du *lycopodium* dans la cure de l'*épilepsie* des enfans, depuis dix grains jusqu'à trente. Geoffroy.

L'huile essentielle de rue est un remede excellent pour l'*épilepsie* qui provient d'une cause froide. Boerhaave. *Chym.*

Le geai desséché & pulvérisé, est un spécifique pour l'*épilepsie*.

On guérit quelquefois les *épilepsies* dont les causes résident dans les premieres voies, avec quelques gouttes de la solution du cuivre par le sel ammoniac, donnée de la maniere qu'on a dit au mot *Æs*.

L'eau de rue préparée par des cohobations réitérées, est excellente pour l'*épilepsie*, & pour la passion hystérique.

Boyle & Van-Helmont recommandent la teinture d'ambre comme un excellent anti-épileptique.

On peut en prendre trois fois par jour dans du vin d'Espagne ou de Canarie, après avoir auparavant évacué l'estomac.

Galien rapporte un exemple remarquable des effets surprenans des exhalaisons par rapport à la racine de pivoine, avec laquelle il guérit un garçon de l'*épilepsie* en la lui faisant porter au cou; car la maladie revenoit dès qu'il quittoit ce collier.

J'ai connu une jeune Demoiselle, qui après avoir inutilement employé une infinité de remedes pour se délivrer d'une *épilepsie*, aux accès de laquelle elle étoit sujette huit ou dix fois par jour, en fut enfin guérie avec la poudre du véritable gui de chêne, dont elle prenoit tous les matins vers le tems de la pleine-lune, autant qu'il en peut rester sur une piece de six liards, dans de l'eau de cerises noires, ou dans de la biere. Quoique ce remede produisît à peine une évacuation sensible, l'accès ne revint plus qu'une fois dès le jour qu'elle eut commencé d'en user. La personne de qui elle tenoit ce remede, l'assura qu'il n'avoit jamais manqué de produire son effet toutes les fois qu'on avoit pu avoir du véritable gui de chêne. Boyle.

L'Auteur que nous venons de citer recommande pour la cure de l'*épilepsie*, demi-dragme d'ambre choisi & pulvérisé, à prendre tous les jours à jeun pendant six ou sept semaines dans environ quatre onces de vin blanc.

Une urine aqueuse & extremement crue, lorsqu'il n'y a point de replétion, indique l'approche de l'accès dans les maladies épileptiques, surtout si cette circonstance est accompagnée d'une douleur ou tension de l'acromium du cou ou du dos, de la stupeur du corps, ou de songes effrayans. Hippocrate, *Coac. Prænot.*

Panarolus & Fabius Columna prisent beaucoup la racine de la *Valeriana sylvestris major*, & assurent qu'il n'en faut ordinairement qu'une ou deux doses pour guérir l'*épilepsie*. Le premier assure en avoir donné à plusieurs de ses malades, qui ont dû leur guérison à la poudre de cette racine. La dose est d'une demi-cuillerée dans du vin, de l'eau, du lait, ou dans quelque autre liqueur convenable. On en donne une moindre dose aux enfans dans du lait.

Le Docteur Cheyne remarque, que la *Valeriana sylvestris major* est un des végétaux les plus actifs & les plus volatils, & qu'elle paroît surtout agir en excitant la transpiration & la sueur. Sa racine pulvérisée & donnée avec le cinabre d'antimoine & la poudre d'hellébore, produit souvent de très-bons effets. L'infusion de ses feuilles est un délayant admirable, dont on peut continuer l'usage avec succès dans les maladies des nerfs.

Craton recommande extremement le cinabre pour la cure de l'*épilepsie*; & c'est de-là que lui vient le nom de *Magnes epilepsiæ*.

Boerhaave remarque, que comme tous les différens mouvemens qu'on observe dans ceux qui sont attaqués de l'*épilepsie*, ne consistent que dans les contractions irrégulieres des parties musculaires, ils ne peuvent venir que des diverses influences involontaires & irrégulieres du suc nerveux dans ces parties, que différentes causes obligent à passer du *sensorium commune* dans les nerfs.

Les principales de ces causes sont, suivant lui, héréditaires du côté du pere, de la mere, des parens, des ancêtres, & souvent sans paroître chez le pere, passent de l'ayeul au petit-fils.

Secondement, elles peuvent naître avec le malade; l'imagination de la mere pendant sa grossesse ayant été frappée à la vue d'un épileptique.

Troisiemement, le cerveau lésé dans ses tégumens, dans sa sorface, dans sa substance, dans ses ventricules; par des blessures, des contusions, des absçès, du pus, de la sanie, de l'*ichor*, du sang; par une lymphe acre & fétide, par des excroissances osseuses en-dedans du crane, par des enfoncemens du crane, par la nature cartilagineuse des sinus de la dure-mere, par des fragmens ou des esquilles d'os, ou des pointes d'instrumens qui endommagent les meninges ou le cerveau; par du vif-argent qui a monté au cerveau par quelque voie que ce soit; le même cerveau lésé par l'inflammation, la corruption & l'érosion des méninges; la carie des os du crane; par une bile aduste, par le virus vénérien. Tout ce qui augmente le cours des liqueurs dans le crane, aide l'action de ces causes, comme la pléthore, le mouvement, la chaleur, l'ivresse, la bonne-chere, le coït, de profondes méditations, de violentes passions de l'ame, une grande force d'imagination, & principalement la terreur & la crainte.

Quatriemement, toutes les affections violentes du genre nerveux, comme sont des douleurs grandes & périodiques, la passion hystérique, l'érosion & l'irritation causées par des vers; par la difficulté qu'ont les dents à paroître, par des humeurs acres, par un lait caillé, acre, acide dans les enfans; par le *meconium*, par la contagion de la petite vérole, par la cardialgie, par une matiere ulcéreuse qui séjourne dans quelque partie du corps, par la disette, la crapule; par des boissons, des alimens, des médicamens & des venins acres.

Cinquiemement, la suppression de quelques évacuations auxquelles on étoit habitué, comme de salive, de pus, des regles, de vuidanges, d'hémorroïdes, d'urine.

Sixiemement, le paroxysme est renouvellé par des vapeurs dont le foyer est dans quelque endroit, d'où elles montent au cerveau, comme une fumée qui s'éleve, & dont le mouvement est sensible.

Il paroît par l'observation & l'ouverture des cadavres, que ce sont-là les vraies causes de l'*épilepsie*.

Voici quels peuvent être les effets de cette maladie.

1. Le cerveau se trouvant endommagé par tant de convulsions violentes & réitérées, la mémoire s'affoiblit, les sens s'émoussent, l'esprit devient hébété, la paralysie, l'apoplexie & la mort surviennent.
2. Les nerfs & les muscles se trouvent lésés, d'où naissent leurs contractions, leurs distorsions, leurs convulsions, ainsi que celles des membres.
3. La violence des spasmes donne lieu à l'inflammation, à la gangrene, à la noirceur des parties, principalement de celles qui sont situées auprès des muscles.
4. Certaines sécrétions se font avec violence dans le fort de l'accès; on rejette par en-haut les alimens, les boissons, la lymphe, la bile, l'écume, la mucosité, la salive: on rend par bas des excrémens verds, le sperme, l'urine; le sang même sort par l'une & l'autre voie.

Une *épilepsie* héréditaire est incurable. L'idiopathique, ou celle dont la cause réside au-dedans du crane, se guérit avec peine, parce que les parties affectées sont en quelque sorte hors de l'atteinte des remedes. Mais la symptomatique se guérit fort souvent.

Il paroît par ce qu'on a dit relativement à l'*épilepsie*, qu'il faut varier les remedes & la cure de cette maladie selon la variété de sa cause connue, de la matiere peccante, du lieu auquel on doit appliquer le remede, & par lequel on doit chasser la matiere qui cause la maladie.

Pour traiter l'*épilepsie* avec jugement, il faut d'abord examiner avec soin si elle est héréditaire, idiopathique ou symptomatique, & chercher l'endroit où réside la matiere qui la cause; car on est par ce moyen en état d'y apporter les remedes convenables, & de se garantir de l'erreur de ceux qui traitent toutes les différentes especes d'*épilepsie* de la même maniere, par où ils irritent souvent la maladie.

Les *épilepsies* qui naissent de la premiere & de la seconde cause, je veux dire, qui sont héréditaires, ou que le malade a apportées en naissant, ne sont point susceptibles de cure radicale. Pour les causes qui occasionnent le paroxysme & qui se renouvellent sans cesse, on peut sûrement les détruire; & comme ces dernieres sont infinies, & qu'on ne peut les connoître qu'en les observant, il faut s'appliquer soigneusement à les rechercher pour y remédier ensuite selon leur nature.

Quoiqu'il soit impossible de détruire entierement la premiere cause de l'*épilepsie*, il est toujours en notre pouvoir de dissiper celles qui la renouvellent: par exemple, lorsqu'elle est causée par une excroissance au-dedans du crane, on peut, quoiqu'on ne puisse point la détruire, empêcher le cerveau d'être poussé contre elle par une pléthore ou un mouvement extraordinaire du sang.

On connoît les *épilepsies* qui sont produites par la troisieme cause, par d'autres symptomes, qui désignent en même-tems que le cerveau est offensé, comme sont la douleur, la pesanteur, la plénitude, la lésion précédente de la tête, le vertige, un tremblement universel, les yeux étincelans, leur immobilité, les tournoyemens de la tête, ou même de tout le corps. On ne peut gueres dissiper la cause solide de ce mal, parce qu'on connoît à peine celle qui est la vraie. Cependant les révulsifs, les discussifs, les dépuratifs sont utiles; la saignée, les purgatifs, les vomitifs, les cauteres actuels, les cauteres, les sétons, les épispastiques, les incisions à la tête, le trépan, les anti-hystériques, les opiates sont salutaires: mais on doit choisir ceux qui conviennent, quand on aura découvert la cause prochaine du mal.

L'*épilepsie* qui vient de la quatrieme cause, doit être diversement traitée selon la différente nature de sa cause prochaine. Ainsi les anodyns, les parégoriques, les narcotiques, les anti-hystériques, les anthelmintiques, les adoucissans, les remedes qui corrigent l'acrimonie, l'incision convenable des gencives, la correction ou la dissipation des matieres ulcéreuses, deviennent alors anti-épileptiques.

Celle qui naît de la cinquieme cause, c'est-à-dire, de la suppression de quelque évacuation habituelle se guérit, en dissolvant la matiere fixe, en relâchant les voies, en l'expulsant: c'est pourquoi les vésicatoires, les caustiques, les cauteres, les fontanelles, les sétons; les remedes qui provoquent le flux menstruel & hémorrhoïdal, celui des vuidanges, & les diurétiques sont souvent salutaires.

Pour celle qui est produite par la sixieme cause, on pourra la dissiper après avoir remédié à la foiblesse du genre nerveux trop facile à se mouvoir; ce qui se fait avec beaucoup de succès par l'exercice & les mouvemens de toute espece, du cheval, du carrosse, par l'usage des aromates, de l'acier, & des corroborans, & de plus en faisant à l'endroit de la source du mal une plaie artificielle, profonde, soit par des incisions, des caustiques ou des vésicatoires, que l'on tiendra long-tems ouvertes, par l'application des suppuratifs mêlés avec des corrosifs, enfin en comprimant par des ligatures le nerf affecté.

Quelques épileptiques ont aux endroits par lesquels l'accès doit commencer, comme au calcaneum, au gras de la jambe, aux épaules, un sentiment pareil à celui qu'on leur causeroit si on versoit dessus de l'eau froide, lequel passe peu à peu jusqu'à la tête. Dans ces cas il est facile de prévenir l'accès en comprimant la partie par une ligature avant que ce sentiment monte jusqu'au tronc. Mais il commence dès que ce sentiment a une fois atteint l'hypocondre gauche en montant des extrémités inférieures, & le cou en venant de l'épaule ou des bras.

Le cas suivant que je tire des *Essais de Medecine d'Edim-*

bourg, & ceux que j'ai rapportés sous le mot *Albadara*, appartiennent à cette espece d'*épilepsie*.

Au mois de Juillet de l'année 1720. une femme âgée d'environ trente-huit ans, vint me consulter. Elle étoit attaquée depuis douze ans d'*épilepsie*, dont les accès pendant ce tems-là n'étoient revenus qu'une fois par mois. Ils revenoient pour lors quatre ou cinq fois par jour, & duroient chaque fois une heure ou une heure & demie, ce qui la rendoit triste, stupide & incapable d'avoir l'œil sur son ménage & de prendre soin de sa famille. Telles étoient les circonstances où se trouvoit réduit son mari, qui par affection pour elle, avoit pris & suivi les avis de tous ceux qu'il avoit pu consulter.

On avoit essayé toutes les especes d'évacuations : on avoit employé tous les remedes tirés de la classe des anti-épileptiques, des céphaliques, & plusieurs autres, le tout inutilement ; la maladie empira de plus en plus. Ses accès commençoient toujours par la jambe, aux environs de la partie inférieure des muscles jumeaux, & dans l'instant la tête se trouvoit prise, & la malade se laissoit tomber. La bouche paroissoit alors couverte d'écume, & la malade faisoit des contorsions terribles des levres, du cou & des extrémités.

Dans le tems que je l'interrogeois, il lui survint un accès qui la jetta par terre. Je lui examinai la jambe, & je n'y apperçus aucun gonflement, ni dureté, ni relâchement, ni rougeur, qui rendît l'endroit ci-dessus désigné différent de celui de l'autre jambe. Je soupçonnai cependant que la cause de sa maladie devoit se trouver à cet endroit, puisque c'étoit toujours par lui que commençoit l'accès; c'est pourquoi j'y enfonçai tout de suite un scalpel environ deux pouces, & je sentis un petit corps dur que je séparai des muscles & que je tirai ensuite avec des pinces. C'étoit une substance dure & cartilagineuse, ou un ganglion de la grosseur d'un très-gros pois, qui étoit situé sur un nerf que je coupai, & je séparai cette tumeur. La malade revint sur le champ de son accès, se mit à crier qu'elle se portoit bien, & n'a jamais eu depuis aucune attaque. Elle reprit bien-tôt ses premieres forces, tant celles du corps que celles de l'esprit. *Essais de Medecine*, Vol. IV. *pag.* 523.

Il paroît évidemment par ce qu'on vient de dire, combien on doit faire peu de cas de tous les spécifiques & de toutes les méthodes qu'on vante sans fondement contre ce mal. Il est clair encore que la cause prochaine de toute *épilepsie* est toujours la trop grande action du cerveau sur les nerfs moteurs, tandis qu'il n'agit aucunement sur ceux qui sont l'organe du sentiment, & que les causes qui renouvellent le paroxysme sont très-différentes & très-nombreuses.

Enfin l'origine, la nature, l'effet, la cure de ces différentes especes de convulsions appellées *episthotonos*, *emprosthotonos* & *tetanus*, sont d'eux-mêmes évidens, n'étant que des especes singulieres d'attaque d'*épilepsie*. Boerhaave, *Aph.*

L'Auteur que je viens de citer avoit cru sur quelques expériences qui lui avoient réussi, que le sel d'étain étoit un spécifique contre l'*épilepsie* : mais il fut convaincu dans la suite qu'il ne guérit que cette espece d'*épilepsie* qui est causée par un acide qui irrite les membranes nerveuses de l'estomac & des intestins.

Henri à Bra, Medecin à Zutphen, a composé un Traité sur les spécifiques anti-épileptiques, qui a été imprimé à Leuwarde en 1616. *in*-12.

EPILESMON, ἐπιλήσμων, d'ἐπιλανθάνομαι, *oublier* ; qui a perdu la mémoire ; *Coac.* 161. où il est dit qu'une céphalalgie sans fievre, sans obscurcissement de la vue, sans engourdissement des mains avec la liberté de la parole, est presque toujours accompagnée de l'apoplexie, de l'épilepsie ou de la perte de la mémoire.

EPILOGISMUS, ἐπιλογισμὸς, d'ἐπιλογίζομαι, conclure de quelque raisonnement, est la méthode d'acquérir des connoissances, fondée sur la raison & le consentement unanime des hommes, comme l'*Analogisme* la déduit des choses qui sont évidentes. Galien, *Com. I. in Prognost.* Ἐπιλογισμὸς est encore une raison évidente, ὁ φαινόμενος λόγος, ou une façon de raisonner dans laquelle on pose pour principe des choses évidentes pour passer ensuite sans les perdre de vue, à celles qui, bien que sensibles, ne laissent pas d'être obscures. *Idem, de Sectis ad eos qui introducuntur.* Ἐπιλογισμὸς pris dans le dernier sens, est un raisonnement à la façon des Empiriques, qui roule sur les choses, comme ἀναλογισμὸς a pour objet les choses obscures & cachées. *Idem, de Subfigurat. Empirica.*

EPILOGOS, ἐπίλογος, ἐπιλέγω, ajouter à ce qui a été dit, signifie dans Hippocrate, *de Nat. Hum.* un raisonnement ou une maniere de raisonner.

EPIMEDIUM, *espece de trefle.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont semblables à celles du lierre & naissent trois à trois aux sommets de chaque branche : sa tige se divise en trois branches à chaque nœud, & chacune de ces divisions a aussi ses sous-divisions. Son calyce est composé de quatre feuilles, & sa fleur de quatre pétales creusés en maniere de canal, & munie de quatre étamines : l'ovaire, qui est au fond du calyce, a un pistil relevé qui se change en une gousse uni-capsulaire & à deux panneaux, dans laquelle sont enfermées des semences rondes & applaties.

Boerhaave ne compte qu'une espece de cette plante ; qui est,

Epimedium, Offic. Ger. 389. Emac. 480. Raii Hist. 2. 1330. C. B. P. 323. Hist. Oxon. 2. 196. Park. Theat. 1365. Tourn. Inst. 232. Elem. Bot. 199. Boerh. Ind. 307. *Epimedium quorundam*, J. B. 2. 395. *Epimedium quorundam floribus purpureis cum apicibus luteis*, Chab. 165.

On cultive cette plante dans nos jardins. Sa racine & ses feuilles sont seules d'usage en Medecine. Ses feuilles étant pilées & réduites en cataplasme avec de l'huile & appliquées sur les mamelles, les empêchent de croître. Dioscoride, *Lib. IV. cap.* 19.

EPIMELIS, ἐπιμηλίς ; Galien dans son *Exegesis*, dit que Dioscoride, dans le premier Livre de sa Matiere Médicale, fait de l'*epimelis* une espece de nefle, appellée *sitanienne* : mais quelques-uns veulent que ce soit une espece de petite pomme sauvage appellée *amamelis*. Voyez ce mot.

EPIMORIOS, ἐπιμόριος, de μείρω, *diviser* ; dans Galien *de Diff. Puls. Lib. I. cap.* 9. est une épithete de la différence des pouls par rapport à l'inégalité du rythme ou tems qu'ils observent dans leurs battemens. Tous les rythmes (ou modulations du pouls, eu égard au nombre) consistent, dit-il, en une proportion égale ou inégale; égale, lorsque le tems de la distention est égal à celui de la contraction; inégale, lorsque l'un excede l'autre, & cette inégalité peut venir d'excès certains ou incertains; les excès certains peuvent être en proportion multiple ou comme nombre à nombre, ce qu'on appelle *epimorios*. Voyez *Arythmos*.

EPIMULIS, ἐπιμυλὶς, le même qu'ἐπιγονατὶς (*epigonatis*) ou μύλη, (*myle*) la rotule du genou.

EPINEMESIS, ἐπινέμησις ἢ ἐπινέμνσις, de νέμω, *distribuer*, Hippocr. ἐν παραγγελ: est la conduite que doit tenir le Medecin dans les différens changemens qui surviennent à la maladie.

EPINENEUCOS, ἐπινενευκὼς, de νεύω, *incliner*, *pencher*, est l'épithete que l'on donne au pouls qui bat

inégalement dans les différentes parties de l'artere, comme lorsqu'il bat avec force contre les deux doigts du milieu du Medecin qui le tâte, & plus foiblement contre ceux des extrémités. On l'appelle aussi περινευκὸς, (*perineeucos*) & ce pouls, dit Galien, est ordinaire aux hectiques.

EPINEPHELOS, ἐπινέφελος, de νεφέλη, *un nuage*; convert de nuages, est l'épitbete que l'on donne à l'énéoreme de l'urine, à cause qu'il ressemble à un nuage, comme dans *Ægr.* 1. 3. 5. *Epidem. Lib. III.* On emploie quelquefois ce mot au substantif avec ἐρυθρὸς, rouge, comme dans l'*Aphor.* 70. de la quatrieme Section, où il est dit, que lorsque la crise doit se faire le septieme jour, il paroît le quatrieme un nuage rouge dans l'urine.

EPINOEMA, ἐπινόημα, d'ἐπινοέω, *imaginer*, *inventer*; *invention*. HIPPOCRATE, *de Art.*

EPINOTION, ἐπινώτιον, d'ἐπὶ, *sur*, & νῶτος, *l'épaule*; l'*omoplate*.

EPINYCTIS, ἐπινυκτὶς, d'ἐπὶ, *sur*, *vers*, & νὺξ, *nuit*; *épinyctides*.

C'est, dit Celse, le nom que l'on donne à des pustules livides, noirâtres, rouges ou blanchâtres, accompagnées d'inflammation & de douleur, qui se changent en un ulcere muqueux, qui rend une grande quantité de sanie. La douleur que causent ces pustules est beaucoup plus grande qu'elle ne devroit l'être à proportion de leur grosseur, qui n'excede pas celle d'une feve. Elles se forment sur les extrémités supérieures & paroissent ordinairement la nuit, ce qui leur a fait donner le nom d'*epinyctides*. Paul & Aétius nous apprennent qu'elles causent des douleurs beaucoup plus grandes la nuit que le jour, & que c'est à cause de cette circonstance qu'on leur a donné le nom qu'elles portent. Ces Auteurs peuvent avoir également raison, car il y a toute apparence que l'heure de leur éruption est la même que celle de leur exacerbation. Ils s'accordent avec Celse sur tous leurs autres caracteres, quoiqu'ils appellent petits ulceres ce qu'il nomme pustules. Celse nous les dépeint de plusieurs couleurs, & eux rougeâtres, comprenant sous ce nom celles qui sont livides & noirâtres. Pline, *Lib. XX. cap.* 6. définit l'*épinyctide* une pustule nocturne de couleur livide, & qui cause beaucoup plus de douleur la nuit que le jour. Celse met les *épinyctides* au nombre des pustules qui infectent la peau, & Galien au rang des tumeurs contre nature qui la défigurent. Hippocrate dans son Traité *de l'Air, des eaux & des lieux*, regarde les *épinyctides* comme une maladie endémique.

Il faut dans la cure des *épinyctides*, de même que dans celle des autres éruptions de la peau, faire beaucoup d'exercice & marcher le plus qu'on pourra, supposé qu'on ne puisse aller en voiture. Il faut en second lieu prendre moins de nourriture, s'abstenir de tout aliment acrimonieux & exténuant, & faire observer le même régime à la nourrice, si c'est un enfant qui soit affecté de cette maladie. Si les pustules sont petites & que le malade soit d'un tempérament robuste, on le fera suer dans le bain; on saupoudrera en même-tems ses pustules avec du nitre, & après l'avoir oint lui-même avec un mélange de vin & d'huile, on le fera descendre dans la cuve. Supposé que cette méthode ne réussisse pas, & que les pustules soient d'une grosseur considérable, il faudra en venir à l'application des lentilles, & lorsque l'épiderme sera enlevé, à l'usage des remedes lénitifs. On guérit l'*épinyctide* en particulier, après l'usage des lentilles, avec l'herbe appellée *sanguinalis* & la coriandre verte; & les ulceres que causent les pustules, avec un mélange de litharge & de semence de fœnugrec, & en les oignant avec de l'huile rosat & du suc d'endive réduit en consistance de miel.

Voici un remede pour les enfans qui sont affectés de ces sortes de pustules.

Prenez *de la pierre appellée* pyrites, *huit dragmes*, *vingt grains*, &
cinquante amandes ameres.

Mêlez ces drogues avec un quart de pinte d'huile & frottez-en les parties, après avoir oint auparavant les pustules avec de la céruse. CELSE, *Lib. V. cap.* 28.

EPIOS, ἤπιος, *doux*, *bénin*, est une épithete qu'Hippocrate, dans ses *Epidémiques*, donne aux fievres d'une espece favorable.

EPIPACTIS, ἐπιπακτὶς, que quelques-uns appellent *helléborine*, est un petit arbrisseau dont les feuilles sont extrement petites, & dont la décoction est bonne pour le venin & le poison, & pour les maladies du foie. DIOSCORIDE, *Lib. IV. cap.* 109.

Boerhaave croit que c'est l'*helleborine latifolia montana.*

EPIPAROXYSMUS, ἐπιπαροξυσμὸς (d'ἐπὶ préposition qui ajoute au mot dans la composition duquel elle entre, & παροξυσμὸς) Paroxysme; est le tems auquel la fievre exerce plus de violence qu'à l'ordinaire.

EPIPASTON, ἐπίπαστον (φάρμακον.) Voyez *Catapasma*.

EPIPECHY, ἐπίπηχυ, d'ἐπὶ, *dessus*, & πῆχυς, le coude; est la partie du bras qui est au-dessus du coude, comme *Agostus* (voyez ce mot) est celle qui est au-dessous.

EPIPEPHYCOS, ἐπιπεφυκὼς, d'ἐπὶ, *sur*, & φύω, *croître*; signifie le même qu'*Adnata*, dont on peut voir l'article.

EPIPHÆNOMENA, ἐπιφαινόμενα, d'ἐπὶ, qui signifie addition, & φαινόμενον, phénomene ou symptome, sont 1. *Aph.* 12. des symptomes accidentels, qui ne paroissent point, avant que la maladie soit tout-à-fait formée, & qui semblent être les mêmes que ceux qu'on appelle *épiginomena*. Voyez ce mot.

EPIPHANIA, ἐπιφάνια, d'ἐπὶ, *sur*, & φαίνομαι, *paroître*, est un mot dont le Medecin Theon se servoit pour signifier l'habitude extérieure du corps. GALIEN, *de Sanit. tuend. Lib. III. cap.* 8.

EPIPHLEBOS, ἐπίφλεβος, d'ἐπὶ, & φλὲψ, *veine*; on appelle ainsi toute personne dont les veines sont extremement apparentes. Tels sont les gens maigres & d'un tempérament chaud. Ce mot se trouve dans le *VI. des Epid. Sect.* 4. *Aph.* 23. & dans Arétée, *de Curat. Acut. Morb. Lib. II. cap.* 2.

EPIPHLOGISMA, ἐπιφλόγισμα, d'ἐπὶ, & φλογίζω, *enflammer*, de φλὸξ, *flamme*; signifie 5. *Aph.* 23. une inflammation violente, accompagnée de douleurs & d'une tumeur de couleur rougeâtre & sanguine, causée par le sang qui s'est jetté sur la partie. Galien traduit ἐπιφλογίσματα, par une chaleur & une ardeur pareille à celle de la flamme, laquelle est causée par la chaleur excessive des humeurs.

EPIPHORA, ἐπιφορὰ, d'ἐπιφέρω, *j'entraîne avec force*, signifie dans un sens médicinal, un flux impétueux d'humeurs, surtout de sang, sur tout le corps ou sur quelqu'une de ses parties, avec inflammation; & en particulier une fluxion inflammatoire d'humeurs sur les yeux. GALIEN, *de C. M. S. L. Lib. IV. cap.* 7.

Ce que les Medecins appellent *épiphore* ou *larmoyement*, est une espece de maladie dans laquelle les larmes ne sortent point comme elles le devroient par les points lacrymaux; mais coulent des yeux sur les joues de telle maniere, qu'elles produisent à la fois des douleurs & une difformité. Quelques-uns confondent cette maladie avec la fistule lacrymale, mais à tort; puisque dans cette derniere les larmes ne coulent point pures, mais mêlées avec une matiere purulente qui sort d'un ulcere caché dans le sac lacrymal. Mais pour que le Lecteur puisse plus aisément découvrir la nature de ces deux maladies; je vais exposer le plus brievement qu'il sera possible, l'état, la figure & la situation des conduits

lacrymaux. Dans la *Pl. XII. fig. 6.* les lettres *a a* représentent les points lacrymaux placés dans les paupieres, & *b* la caroncule lacrymale. Les *fig.* 7. & 8. représentent les conduits lacrymaux des deux yeux séparément, en entier, tels qu'ils sont dans leur passage des paupieres au nez. Les lettres *a a* représentent le sac lacrymal; *b b*, les points lacrymaux avec leurs conduits *c c c c*, qui vont se rendre dans le sac lacrymal. Les lettres *d d* représentent le conduit nasal, & *e e* son orifice qui s'ouvre dans les narines. La *fig.* 9. représente la communication de ces conduits avec les yeux; *aa*, les points lacrymaux; *b*, la caroncule lacrymale; *c c* les conduits qui aboutissent des points lacrymaux au sac lacrymal *d*; *e* le canal nasal; & *f* son orifice qui s'ouvre dans le nez.

La maladie dont nous parlons, peut avoir différentes causes; car tout ce qui intercepte le cours des humeurs de l'œil par les points lacrymaux & le conduit nasal dans les narines, produit une *épiphore*, ou un *larmoyement.* Tant que l'œil & le conduit lacrymal sont sains & entiers, la liqueur qui suinte de la glande lacrymale pour humecter & nettoyer l'œil, coule par les points lacrymaux, par le sac lacrymal & par le conduit nasal dans les narines: l'œil devient larmoyant ou est attaqué d'une *épiphore.*

1°. Lorsqu'il vient à se former une tumeur ou un tubercule, un *encanthis*, par exemple, dans l'angle interne de l'œil, qui dérange & obstrue les points lacrymaux.

2°. Lorsque ces mêmes points viennent à être obstrués à l'occasion d'un ulcere, d'une brûlure, ou de quelqu'autre accident qui arrive aux paupieres.

3°. Lorsque le conduit nasal est ou obstrué ou totalement conglutiné. Car lorsque le sac lacrymal est si plein que rien ne peut plus y entrer: il faut nécessairement que les humeurs qui sortent continuellement de la glande lacrymale coulent le long des joues. Le conduit nasal s'obstrue généralement lorsqu'il est rempli d'une matiere épaisse, visqueuse & gluante, ou qu'il est affecté près des narines d'une inflammation capable de le conglutiner.

4°. L'*épiphore* peut être causée par un polype, une caroncule, ou une excroissance charnue du nez; car ces substances obstruent & compriment le conduit lacrymal nasal.

5°. Cette maladie peut naître d'une fistule lacrymale.

6°. Du renversement des paupieres, ou de cette espece de maladie que nous appellons *éraillement.* Voyez *Ectropium.*

7°. De l'érosion ou défaut de la caroncule lacrymale.

8°. Enfin d'une plaie des conduits lacrymaux, & de leur agglutination par une cicatrice mal-faite.

On peut aisément connoître cette maladie tant par le rapport, que par l'inspection du malade: mais il n'est pas toujours facile de découvrir sa vraie cause, elle se manifeste beaucoup plus promptement dans certains cas que dans d'autres. La cause de l'*épiphore* est manifeste lorsqu'elle provient d'un défaut de la caroncule lacrymale, de la distorsion des paupieres, d'un *encanthis* dans l'angle interne, ou d'un polype. Mais lorsque la maladie naît de la conglutination des points lacrymaux, on ne peut en découvrir la cause qu'en examinant avec soin les accidens qui ont précédé, comme peuvent être une brûlure, une ulcération, aussi-bien que les points lacrymaux eux-mêmes. Lorsque l'*épiphore* a pour cause l'obstruction ou la conglutination du conduit nasal, les points lacrymaux sont ouverts, & les larmes se déchargent dans le sac lacrymal: mais comme l'obstruction du conduit nasal les empêche de se rendre dans les narines, elles s'arrêtent dans le sac lacrymal, & le distendent pour l'ordinaire comme le feroit une hernie; ce qui a fait donner à cette espece de maladie le nom d'*hernie lacrymale.*

Anel, dans sa *Dissertation sur la nouvelle découverte de l'hydropisie du conduit lacrymal*, imprimée à Paris en 1716. l'appelle hydropisie du sac lacrymal. Lorsqu'on presse avec le doigt le sac lacrymal, ou la partie située entre la caroncule lacrymale & le nez, voyez *Pl. XII. fig.* 10. lettre *A.* elle rend pour l'ordinaire une humeur, non point dans les narines, comme cela devroit être, mais dans l'œil même par les points lacrymaux; car les larmes qui s'amassent dans le sac lacrymal le distendent souvent au point de le rendre visible au-dehors; lorsqu'on le presse avec le doigt & qu'on en fait sortir la matiere, il disparoît tout-à-fait, ou du moins il diminue considérablement. On découvre la fistule lacrymale au moyen de la matiere purulente qui sort de l'angle interne de l'œil lorsqu'on presse le sac lacrymal, au lieu que dans l'*épiphore* il n'en découle qu'un fluide aqueux.

Les prognostics & les méthodes curatives varient dans cette maladie à proportion des différentes causes qui peuvent la faire naître; car lorsqu'une tumeur de l'angle interne, un polype, une distorsion des paupieres, ou une fistule lacrymale occasionnent une *épiphore*, on ne peut la dissiper sans qu'on n'ait auparavant détruit ses causes respectives. Lorsque l'*épiphore* naît de la conglutination des points lacrymaux, on doit examiner avec soin si leurs conduits *c c*, *fig.* 8. & 9. sont totalement conglutinés, ou si leurs orifices *b b* sont seulement bouchés par une petite peau déliée. Car lorsque les conduits des points lacrymaux sont entierement conglutinés, ou par quelque cause interne, ou par les cicatrices qui se sont faites après des plaies ou des brûlures des conduits lacrymaux, il ne reste que peu ou point d'espérance de guérison. Lors au contraire, que les conduits des points lacrymaux ne sont bouchés que par une petite peau délié, ce qui arrive quelquefois; la meilleure méthode est de percer cette peau avec une aiguille, & d'introduire dans les ouvertures une soie de cochon ou un fil d'argent très-délié. On peut voir plusieurs de ces fils représentés dans la *Planche XII fig.* 11. 12. & 13. On doit continuer à prendre les mêmes mesures jusqu'à ce que les orifices des conduits soient tellement fortifiés qu'ils ne puissent plus se conglutiner.

Lorsque les points lacrymaux sont sains & suffisamment ouverts, il faut nécessairement dans l'*épiphore* que le conduit nasal soit obstrué. On vient souvent à bout de lever cette obstruction, lorsqu'elle est causée par une matiere gluante à qui l'on n'a pas donné le tems de se trop endurcir. Le malade doit pour cet effet se coucher plusieurs fois par jour sur le dos, verser quelque liqueur résolutive dans l'angle interne de l'œil, & presser avec soin le sac lacrymal avec les doigts, de peur que les humeurs n'acquierent, en y séjournant trop long-tems, une acrimonie capable de ronger les conduits lacrymaux, & de causer insensiblement une fistule lacrymale. Les résolutifs les plus propres à satisfaire à cette intention sont, l'essence d'aloès préparée avec l'eau ophthalmique; l'essence de fiel de Barbote, préparée à peu-près de la même maniere; les infusions chaudes des feuilles d'hysope & de bétoine; les eaux minérales, telles que celles de Wisboden, de Carlesbade, d'Emser, de Seltz & de Sedlitz, & autres eaux de même nature, ou telle eau ophthalmique que ce soit, que l'on versera tiede dans l'œil, après l'avoir mêlée avec quelque peu de sel minéral tiré des eaux précédentes. Il est bon aussi de tirer quelquefois par le nez une errhine ou un sternutatoire composé de marjolaine, de lis de vallées, de marum & d'autres pareilles plantes. On peut aussi tirer par le nez de l'esprit de corne de Cerf, ou de sel ammoniac.

Si ces remedes ne produisent aucun effet, on se servira de la méthode suivante qu'Anel recommande dans la cure de la fistule lacrymale.

Elle consiste à introduire dans les narines une sonde d'argent, pareille à celle que l'on voit représentée dans la *Pl. XII. Fig.* 11. 12. 13. ensorte qu'elle revienne fortir par le point lacrymal superieur, par le sac lacrymal,

& par le conduit lacrymal du nez. Il faut pour réussir dans cette opération, connoître parfaitement la situation & la structure des conduits lacrymaux, avoir la vue bonne, la main ferme & accoutumée aux opérations les plus difficiles de la Chirurgie. On doit pratiquer cette méthode pendant quelques jours, & injecter soir & matin dans le point lacrymal inférieur, après avoir introduit la sonde au moyen de la petite seringue représentée dans la *Pl. XII. Fig.* 14. quelque peu des liqueurs dont on a parlé ci-dessus, pour déterger les conduits lacrymaux, & empêcher qu'ils ne s'obstruent une seconde fois. Lorsque cette espece de maladie continue trop long-tems, elle dégénere en fistule lacrymale, & on doit la traiter comme telle. Lorsque l'*épiphore* est causée par le défaut total de la caroncule lacrymale; elle devient incurable, parce qu'on ne peut restituer cette glande. HEISTER, *Chirurg.*

EPIPHYLLITIS, nom de l'*Opuntia, folio plano, glabro, scolopendriæ*, BOERHAAVE, *Index alter.*

EPIPHYLLOSPERMOPHERÆ, *Plantæ*, (d'ἐπὶ, *sur*, φύλλον, *feuille*, σπέρμα, *semence*, & φέρω, *je porte*); sont les plantes qui portent leurs semences sur le dos des feuilles; comme sont toutes les plantes capillaires.

EPIPHYSIS, ἐπίφυσις, d'ἐπιφύω, *croître dessus*; *Epiphyse* ou *appendice* est le nom qu'on donne à certaines éminences, parce qu'elles paroissent des pieces ajoutées, ou des appendices distinguées du reste de l'os par une autre substance moins dure appellée cartilage, dont l'épaisseur diminuant avec l'âge, devient presque insensible, & même s'efface souvent, de maniere que ce qui étoit *épiphyse* dans la jeunesse, prend véritablement forme d'*apophyse* dans un âge avancé: par exemple dans les extrémités des os du bras & de la jambe.

Il faut observer en passant, qu'il y a des *épiphyses* qui ont encore leurs apophyses comme l'*épiphyse* inferieure du tibia; & qu'il y a aussi des apophyses qui portent des *épiphyses*, comme il paroît dans le grand trochanter; ainsi la tête du fémur est un *épiphyse* de la partie de cet os qu'on appelle son cou. WINSLOW. Voyez *Apophysis.*

EPIPLASMA, ἐπίπλασμα; signifie en général la même chose que *Cataplasma*. Voyez ce mot: mais on donne particulierement ce nom à un topique vulnéraire composé de farine de froment cuite dans de l'*Hydrelæum.* GALIEN, *de C. M. S. L. Lib.* 3. *cap.* 2. *in principio.*

EPIPLEROSIS, ἐπιπλήρωσις, d'ἐπὶ, *particule augmentative*, & πλήρωσις, *replétion*; *sur-replétion*: cette *épiplerose*, comme Erasistrate l'appelle, se fait dans les arteres, lorsqu'elles se remplissent dans le tems de leur dilatation de l'esprit que le cœur leur envoie, & qui occasionne leur distension. GALIEN, *de Diff. Pulsuum*, *Lib. IV. cap.* 6. 27.

EPIPLEXIS, ἐπίπληξις, d'ἐπιπλήσσω, *reprendre*, *censurer*; *in Lib.* περὶ εὐσχημ. est le talent de reprendre avec une force & une sévérité bienséante. Hippocrate l'exige du Medecin, parce qu'il lui est souvent nécessaire, pour s'opposer aux obstacles qu'il rencontre, & pour reprendre les fautes que commettent ceux qui sont chargés du soin du malade.

EPIPLOCE, ἐπιπλοκὴ, d'ἐπιπλέκω, faire un mélange ou une contexture, est le même que *Symploce* ou *Complexio*. Voyez ce mot.

EPIPLOCELE, ἐπιπλοκήλη, d'ἐπίπλοον, l'*Epiploon*, & κήλη, *Hernie*; est une espece d'hernie causée par la chute de l'épiploon dans l'aîne ou dans le scrotum. Voyez *Hernia.*

EPIPLOSCHEOCELE, ἐπιπλοσχεοκήλη, dérivé des mots de l'article précédent, & de ὄσχεον, le *scrotum*; est une hernie accompagnée de la chute de l'épiploon dans le scrotum.

EPIPLOOCOMISTES, ἐπιπλοοκομιστής, d'ἐπίπλοον, l'*épiploon*, & κομίζομαι, *posséder* ou *avoir*; est l'épithete que l'on donne à l'homme, à cause qu'il a l'épiploon beaucoup plus grand que celui des animaux. Vésale veut que l'on entende par-là une personne dont l'épiploon est d'une grandeur extraordinaire. On peut appeller ainsi celui qui a une *Epiplocele*, comme le fait Galien, *Adm. Anat. Lib. VI. cap.* 5.

EPIPLOOMPHALON, ἐπιπλοόμφαλον, d'ἐπίπλοον, l'*épiploon*, & ὀμφαλὸς, le *nombril*; *Epiploomphale*, hernie ombilicale causée par la sortie de l'épiploon. GALIEN, *in Definit.*

EPIPLOON, ἐπίπλοον, ἐπίπλουν, d'ἐπιπλέω (ἐπὶ, *sur*, & πλέω, *floter*; l'*Epiploon*, l'*omentum* ou la *coiffe*.

L'*Epiploon* est un grand sac membraneux, très-mince, & très-fin, environné en tous sens, de plusieurs bandes graisseuses ou adipeuses, qui accompagnent, & même enveloppent autant de bandes vascula res, c'est-à dire autant d'arteres & de veines collées ensemble.

Il est pour la plus grande partie semblable à une espece de bourse applatie, ou à une gibeciere vuide; il est étendu plus ou moins sur les intestins grêles, depuis l'estomac jusqu'au bas de la région ombilicale: quelquefois il descend davantage, même jusqu'au bas de l'hypogastre, & quelquefois il ne passe pas la région épigastrique. Il est pour l'ordinaire plissé d'espace en espace, surtout entre les bandes.

On le divise en portion superieure, inférieure, droite, gauche, antérieure, postérieure. La portion supérieure en est comme séparée en deux bords, dont l'un est attaché le long de la grande courbure ou convéxité de l'arc du colon; l'autre le long de la grande courbure de l'estomac. La commissure ou union de ces deux bords du côté droit est attachée au ligament commun ou à l'adhérence du duodenum & du colon, & aux endroits voisins de ces deux intestins. Celle du côté gauche l'est à la scissure longitudinale de la rate, à l'extrémité du pancréas, & à la convéxité de la grosse extrémité de l'estomac. Elle est encore attachée au ligament membraneux qui soutient le canal cholidoque, & en fait la connexion avec le tronc de la veine-porte ventrale.

Au-dessous de ces attaches, les autres portions, savoir l'antérieure, la postérieure, les deux latérales, & la portion inférieure, qui fait comme le fond de la bourse épiploïque, n'ont pour l'ordinaire point d'adhérence, mais flottent librement entre la paroi antérieure de la cavité du bas-ventre & le paquet des intestins. On appelle la portion antérieure & la postérieure communément les lames de l'*épiploon*; mais comme ce terme est pour l'ordinaire employé pour marquer en général la duplicature de quelque membrane composée, il seroit plus convenable de les nommer feuilles, aîles, ou autrement.

La membrane épiploïque en général dans toute son étendue, est composée de deux lames extremement fines, & néantmoins jointes par un tissu cellulaire; ce tissu a beaucoup de volume le long des vaisseaux sanguins, qu'il accompagne partout en maniere de bandes larges & proportionnées aux branches & aux ramifications de ces vaisseaux. Ces bandes cellulaires sont remplies de graisse plus ou moins, selon les degrés d'embonpoint de l'homme. C'est ce qui a donné lieu de les appellet bandes graisseuses ou adipeuses.

Outre ce grand sac membraneux, que j'appelle le *Grand Epiploon*, il y en a un autre beaucoup plus petit, différent du grand non-seulement en volume, mais aussi en figure, en situation & en connexion. Je l'ai nommé le *Petit Epiploon*. Ce petit sac est attaché par la circonférence de son bord, en partie à la petite courbure de l'estomac, en partie à la concavité du foie devant le sinus de la veine-porte, de sorte qu'il entoure & loge, pour ainsi dire, la portion saillante du lobule.

Le *petit Epiploon* est plus mince & plus transparent que le *grand*. Sa capacité diminue par degrés depuis la circonférence du bord jusqu'au fond, & ce fond se termine dans quelques sujets par plusieurs petites cavités ou fossetes, plus ou moins pointuës. Sa structure est à proportion, à peu-près comme celle du *grand*, étant de même composé de deux lames, & ayant aussi des bandelettes cellulaires & adipeuses, mais considérablement plus fines.

On comprend assez par cet exposé sur la situation des deux *Epiploons* ou sacs épiploïques, que par l'intervalle ou espace qui est entre le côté inférieur de l'estomac & la face supérieure du mésocolon, ils communiquent très-largement ensemble, desorte que si l'un d'eux contenoit quelque liquide dans sa capacité, ce liquide pourroit facilement glisser entre l'estomac & le mésocolon, & passer dans la capacité de l'autre, surtout quand l'estomac est vuide, & par conséquent facile à détourner.

Ainsi au moyen de l'intervalle de l'estomac & du mésocolon, les deux *épiploons* ne font ensemble qu'une seule capacité commune, laquelle s'ouvre dans la cavité du bas-ventre, par un seul orifice commun, situé près de la commissure du côté droit du *grand épiploon*. Cet orifice est semi-lunaire ou demi-circulaire, & formé par l'union des deux ligamens membraneux, dont l'un attache au foie le commencement du duodénum, & le col de la vésicule biliaire; l'autre y attache la portion voisine du colon, & s'étend jusqu'au pancréas. Il en résulte un bord en maniere d'anse, qui embrasse la racine du lobule, en laissant une ouverture assez large pour y passer le bout du doigt.

Pour voir l'orifice épiploïque, on n'a qu'à soulever un peu le grand lobe du foie & chercher la racine du lobule: l'ayant trouvée on y mettra un gros tuyau proportionné, qu'on entourera d'un peu de coton, de laine ou d'étoupe fine, pour empêcher que l'air ne sorte. Ensuite on y soufflera peu à peu, & on verra le vent soulever les parois du *grand épiploon*, & le faire paroître comme une grosse vessie inégalement divisée en plusieurs lobes ou bosses par les bandes adipeuses, qui alors paroissent comme autant de brides entre ces bosses.

Pour faire avec réussite cette expérience, il faut que les deux *épiploons* soient dans leur état naturel & sans aucune altération; qu'on les manie légerement, & qu'on ait frotté avec de la graisse ou de l'huile les doigts dont on se servira en les maniant. Cela réussit encore mieux dans les jeunes sujets & dans ceux qui sont maigres, que dans les gras & dans ceux qui sont avancés en âge.

Quand on touche ces membranes avec des doigts secs, elles s'y collent de maniere qu'on a de la peine à les en détacher tout-à-fait entieres; car les portions ainsi touchées & détachées se trouvent percées de quantité de petits trous, comme une espece de réseau. Alors il seroit inutile de souffler par l'orifice naturel dont je viens de parler. Ce sont ces petits trous accidentels qui ont donné lieu d'avancer que les membranes épiploïques étoient naturellement réticulaires.

Les lames membraneuses du *petit épiploon* font en partie continuation avec la membrane externe qui revêt le foie, en partie avec la tunique commune de l'estomac, & un peu avec la portion voisine de la membrane qui tapisse le diaphragme. Celles du *grand épiploon* se contiennent en partie avec la même tunique de l'estomac, & en partie avec la pareille tunique du colon, & par conséquent avec le mésocolon: elles communiquent encore avec la tunique de la rate.

On peut s'assurer de ces continuations en faisant un petit trou dans une des lames épiploïques près de l'estomac, du colon, &c. & en y soufflant par un tuyau proportionné & bien adapté; car alors on verra le vent se glisser visiblement sous la tunique de l'estomac & sous celle du colon. Si on trouve ces parties un peu desséchées, il faut les humecter avant que de faire l'expérience.

Les appendices adipeuses du colon & du rectum m'ont toujours paru être une espece de petits *épiploons*, ou de supplémens épiploïques. Elles sont disposées d'espace en espace le long des intestins, & elles ont des allongemens particuliers de leur tunique externe ou commune. Elles ont la même structure que le grand *épiploon*. Leur duplicature renferme aussi un tissu cellulaire, qui est plus ou moins rempli de graisse selon le plus ou le moins d'embompoint.

Attenant l'intestin, elles forment chacune une base large & mince, & elles se terminent par des mamelons très-irréguliers & plus épais que leurs bases. Ces bases y sont d'abord arrangées longitudinalement & comme sur une même ligne; ensuite elles le sont obliquement, & enfin plus ou moins transversalement, surtout vers l'intestin rectum, & sur cet intestin.

Les appendices sont en général pour la plupart séparées les unes des autres. Quelques-unes de celles dont les bases sont arrangées longitudinalement, communiquent ensemble par des traces de communication fort étroites & très-peu saillantes, qui vont des unes aux autres.

Quand on fait un petit trou à la membrane d'une de ces appendices, & qu'on y souffle, on le fait gonfler comme une petite vessie inégale, & on fait passer le vent sous la tunique voisine du colon ou du rectum.

Outre ces appendices épiploïques, il se trouve le long du colon d'espace en espace, entre la bande ligamenteuse cachée & l'une ou l'autre des deux autres bandes ligamenteuses, c'est-à dire, vers les deux côtés de l'attache du mésocolon, plusieurs couches adipeuses, qui peuvent être encore regardées comme des supplémens épiploïques. On n'en trouve pas ordinairement entre les branches ligamenteuses apparentes du colon.

Les arteres & les veines du grand *épiploon*, sont des rameaux des arteres & des veines gastriques. Elles sont pour cela nommées en général gastro-épiploïques; & en particulier, les unes sont appellées gastro-épiploïques droites, & les autres gastro-épiploïques gauches. Les arteres du côté droit répondent à l'artere hépatique, les gauches à l'artere splénique. Les unes & les autres communiquent avec l'artere coronaire stomachique, comme aussi respectivement avec les arteres mésentériques. Les veines gastro-épiploïques de l'un & de l'autre côté, répondent selon la même maniere de distribution à la veine-porte.

Les vaisseaux du petit *épiploon* viennent principalement des vaisseaux stomachiques coronaires. Ceux des appendices & des couches adipeuses, sont des ramifications du réseau artériel & du raiseau veineux des intestins colon & rectum. WINSLOW.

EPIPOLÆUS, ἐπιπόλαιος, d'ἐπιπολῆ, les superficies, d'ἐπὶ, sur ou au-dessus, & πολέω, agir ou s'intéresser; superficiel, léger, doux, est appliqué par Hippocrate aux plaies, à la soif, aux fievres qui sont bénignes, légeres & nullement dangereuses.

EPIPOLASIS, ἐπιπόλασις, dans Hippocrate, *Lib. de Humoribus*, est une redondance & fluctuation, d'ἐπιπολάζω, *être superflu*. Ce mot est employé dans le Livre de la *Nature humaine*, *I. Epid.* & *Lib. II. de Dieta*.

Epipolasis, en termes de Chymie, c'est lorsque ce qui est sublimé, s'éleve vers la surface, & s'y fixe.

Cette opération se fait principalement sur les essences, quand elles subliment du centre vers la surface, quoique la répurgation se fasse quelquefois par le même moyen. RULAND.

EPIPOROMA, ἐπιπώρωμα; de πῶρος, une concrétion calleuse, est un nœud ou callus tophacé qui incommode les articulations. HIPPOCRATE, 2. *Prorrhet.*

EPIRRHOE, ἐπιῤῥοὴ, d'ἐπιῤῥέω, *couler dedans*; est une affluence d'humeurs dans quelque partie du corps que ce soit. HIPPOCRATE. *Aph.* 23.

EPISARCIDIUM, ἐπισαρκίδιον, de σάρξ, *la chair*, est le même qu'*Anasarca*.

EPISCHESIS, ἐπίσχεσις, d'ἴσχω, *arrêter*, *retenir*, est une suppression des excrétions convenables. GALIEN, *Comm. I. in Epid.*

EPISCHION, ἐπίσχιον, d'ἐπὶ, sur, & ἰσχίον, l'ischium; l'*os pubis*. CASTELLI.

EPISCOPALES VALVULÆ, les mêmes que les valvules mitrales, sont deux valvules de l'oreillette gauche. BLANCARD.

EPISEION, ἐπίσειον; c'eſt que les Latins appellent *Pubes*. HIPPOCRATE, *Lib. I.* περὶ γυναικ.

EPISEMASIA, ἐπισημασία, d'ἐπισημαίνω, *indiquer*. Voyez *Annotatio*. Le verbe ἐπισημαίνεσθαι a un ſens particulier dans Hippocrate, *de Morbo ſacro*: il ſignifie recevoir une marque, ou caractériſtique d'un accès d'épilepſie, comme une diſtorſion d'un œil; d'où ces ſortes de malades ſont appellés ἐπίσημα παιδία, « enfans caractériſés; » & ceux qui n'ont point cette diſtinction, ἄσημα, « non-caractériſés. » CASTELLI.

EPISION; le même qu'*Epiſeion*. BLANCARD.

EPISPASMOS, ἐπισπασμὸς, d'ἐπισπάω, *attirer*; dans Hippocrate, ſuivant Galien, *Comm. in VI. Epid. ſect. 5. Aph. 30.* eſt le même que εἰσπνοὴ, *inſpiration*; ou, ſuivant d'autres, une inſpiration plus prompte & plus fréquente qu'à l'ordinaire.

Galien, dans ſon Commentaire dit, qu'il ne peut déterminer les liqueurs qu'Hippocrate veut déſigner, *Lib. de R. V. I. A.* par ἐπισπαστικὰ ῥοφήματα. Mais Hor. Augen. *Epiſt. & Conſil. Med. T. 2.* veut que ce ſoit des alimens liquides mêlés avec des purgatifs. *Epiſpaſticum medicamentum*, dans un ſens particulier, eſt un remede ſec, dont on ſaupoudre les ulceres malins pour les guérir; & *Epiſpaſticum emplaſtrum*, dans Scribonius Largus, *n. 216.* eſt une emplâtre pour attirer le pus, ou toute autre choſe dont l'extraction eſt néceſſaire. CASTELLI.

EPISPASTICA, ἐπισπαστικὰ, d'ἐπισπάω, j'attire; *épiſpaſtique*. Voyez *Véſicatoria* & *Cantharides*.

EPISPHÆRIA, ἐπισφαίρια, de σφαῖρα, une *ſphere*; les circonvolutions & les ſinuoſités de la ſubſtance extérieure du cerveau. BLANCARD.

EPISTASIS, ἐπίστασις, d'ἐφίστημι, *retenir*, *reprimer*, ſignifie dans pluſieurs endroits d'Hippocrate le même qu'*Epiſcheſis*. Voyez ce mot. Mais, *Lib. de Inſom.* & *7. Aph. 34.* il ſignifie la ſubſtance qui nage ſur la ſuperficie de l'urine; par oppoſition à l'*hypoſtaſe* ou *ſédiment*.

EPISTAXIS, ἐπίσταξις, d'ἐπὶ, qui ſignifie *addition* ou *répétition*, & στάζω, *diſtiler*, eſt employé par Hippocrate pour ſignifier une diſtilation réitérée de ſang par le nez; comme, par exemple, le jour de la criſe après celle qui a précédé le jour indicatoire, ou *Epidelus*. Voyez ce dernier mot.

EPISTOMION, ἐπιστόμιον, de στόμα, bouche; *bouchon*. Quelques Chymiſtes entendent par ce mot, la bouche, ou le ſoupirail d'un fourneau qu'on appelle *regiſtre*.

EPISTROPHE, ἐπιστροφὴ, d'ἐπιστρέφω, renverſer ou tourner; *inverſion*, *diſtorſion* ou *rechute*.

EPISTROPHEUS, ἐπιστροφεὺς, d'ἐπιστρέφω, *tourner*, ou être *courbe*; c'eſt le nom que l'on donne à la ſeconde vertebre du cou. Voyez *Spina*.

EPISYNTHETICI, ἐπισυνθετικοὶ, d'ἐπισυντίθημι, *accumuler*; ſont certains Medecins de l'antiquité, parmi leſquels Léonidas, dont parle Cœlius Aurelianus, paroît avoir été le plus célebre. On ne ſait rien de leur ſyſteme: mais il ſembleroit par la dérivation du mot, qu'ils n'étoient attachés à aucune ſecte; qu'ils les admettoient toutes, ou choiſiſſoient dans chacune ce qu'ils trouvoient de meilleur.

EPITASIS, ἐπίτασις, d'ἐπιτείνομαι, être augmenté; *élevé*, ſignifie dans Hippocrate, l'augmentation & le commencement du paroxyſme d'une fievre, *Lib. de R. V. I. A.* Ἐπίτασις paroît auſſi ſignifier quelquefois la même choſe qu'ἐπίστασις; ſavoir, une ſuppreſſion, comme dans le ſecond des *Prorrhet.* Mais quelques copies portent ἐπίστασις, quoique Galien, après Dioſcoride, liſe ἐπίτασις.

EPITECNOS, ἐπίτεκνος, d'ἐπὶ, & τέκνον, un *enfant*, un *rejetton*; ſignifie fertile, ou propre à l'acte de la génération, en parlant des deux ſexes. *5. Aph. 62.*

EPITEDEUMA, ἐπιτήδευμα, d'ἐπιτήδης, *propre*; *mis en ordre*, eſt le régime de vie que chacun ſe preſcrit, ſoit par raiſon ou par néceſſité. Il eſt appellé par Cœlius Aurelianus, *Vitæ affectiones*, & par Celſe, *Vita propoſita*.

EPITEX, ἐπίτεξ, d'ἐπὶ, vers, & τέξις, *naiſſance*; eſt un mot Ionique qui ſe dit d'une femme groſſe qui eſt près de ſon terme. HIPPOCRATE, *de Mulierum morbis*, *Lib. I.*

EPITHEMA, ἐπίθημα, d'ἐπιτίθημι, j'applique, je mets deſſus; *épitheme*.

Ce mot ſignifie un convercle dans Hippocrate: mais les Modernes l'employent pour déſigner un remede topique de différentes conſiſtances, qui ne tient ni de la nature de l'onguent, ni de celle de l'emplâtre, que l'on applique ſur la ſurface du corps avec différentes intentions. On donne à ce remede le nom de *fomentation*, lorſqu'on l'applique chaud.

Il y a trois ſortes d'*épithemes*, le liquide, le ſec ou le ſolide, & celui qui tient du cataplaſme, ou qui eſt de conſiſtance molle. Les deux premiers retiennent le nom général d'*épitheme*: mais le dernier eſt appellé *cataplaſme* ou *malagme*. Voyez *Cataplaſma*.

L'*épitheme* liquide, que l'on appelle auſſi quelquefois *fomentation*, eſt une liqueur médicinale, ſimple ou compoſée, que l'on applique chaude ou froide, par le moyen d'un véhicule convenable ſur la ſurface du corps, pour y cauſer les changemens conformes à l'intention du Medecin.

Les liqueurs dont on peut ſe ſervir pour cet effet, ſont l'eau, le lait, le vin, le vinaigre, l'eſprit de vin, les ſucs liquides, l'huile ou l'urine, ſoit ſeules ou mêlées les unes avec les autres, ou avec d'autres médicamens de quelque conſiſtance qu'ils ſoient, tels que les eaux diſtilées de toute eſpece, les vinaigres, les huiles tirées par infuſion, les décoctions, les eſprits aromatiques; les teintures, les eſſences, les liqueurs ſalines, les leſſives, l'eau de forge, l'eau de chaux, & ſurtout les infuſions & les décoctions que l'on prépare avec ces médicamens & avec d'autres ſubſtances convenables; les ſucs exprimés, les émulſions & les mélanges de différentes eſpeces.

Le Medecin doit ſe régler dans le choix de ces matieres par la nature de la partie ſur laquelle l'application doit ſe faire, par la qualité bénigne ou maligne des ſymptomes, & par la vertu particuliere de la liqueur qu'il emploie.

On doit uſer dans l'adminiſtration de ces remedes des mêmes précautions que dans celui des formules que l'on deſtine pour les uſages internes; avec cette différence, que, comme il n'eſt point néceſſaire dans le premier cas d'avoir égard au gout, à l'odeur ou à la couleur des médicamens, on peut omettre les ſucres & les ſirops dont on ſe ſert pour adoucir & corriger les remedes internes.

Quoiqu'une conſiſtance un peu épaiſſe ne nuiſe point aux *épithemes* liquides, il y a cependant des cas où ceux qui en ont une moindre ſont préférables, comme lorſqu'on veut que le remede penetre bien avant dans la partie affectée.

Comme on ſe propoſe ſouvent de produire une altération, non-ſeulement dans la partie ſur laquelle l'application ſe fait immédiatement, mais encore dans les viſceres & dans les organes qui ſont deſſous; il s'enſuit que les ſubſtances les plus propres pour ces ſortes d'applications, ſont celles dont la vertu conſiſte dans des principes volatils, ſubtils, & pénétrans, ſurtout quand il eſt queſtion de produire un changement dans les parties inteſtines. C'eſt ce qui fait que les ſubſtances d'une nature terreuſe ou pierreuſe, les aſtringens & les matieres d'une nature incraſſante ne valent rien pour cet effet; puiſque leur épaiſſeur les empêche de pouvoir être abſorbées, & qu'embarraſſant les orifices des pores, elles n'ont plus le moyen d'y pénétrer. Peut-être produiroit-on de bien meilleurs effets en ajoutant quelque aromate ou quelque eſprit pénétrant aux aſtringens qui ont le moins de force.

Il faut encore examiner avec ſoin, ſi les parties ſur leſquelles l'application doit ſe faire immédiatement, ſont de nature à pouvoir ſupporter la liqueur, ſoit huile,

eau, esprits, ou fluides acres; de peur qu'en faisant du bien à une partie, ou ne nuise en même-tems à quelqu'autre.

On n'emploie dans la préparation de ces sortes d'*épithemes*, que les substances dont on se sert rarement, & même jamais intérieurement. Telles sont la plupart des préparations acres & mercurielles, celles de Saturne, l'alcohol de vin tout pur, la jusquiame, la mandragore, la morelle & la ciguë. Mais on doit se souvenir dans l'usage de ces substances & des autres matieres drastiques, que toute la surface du corps est d'une nature absorbante, & que les substances qu'il absorbe s'insinuent dans la masse du sang sans passer par l'estomac.

Ce n'est point par les poids & les mesures qu'on détermine la quantité de matiere des *épithemes*, mais par l'étendue de la partie, & par la qualité plus ou moins absorbante de la substance, par l'intervention de laquelle on applique la liqueur. Les étoffes de laine sont préférables au linge, & celles qu'on met en deux ou trois doubles, à celles qu'on emploie toutes simples, parcequ'elles absorbent plus de liqueur.

La quantité de matiere qui entre dans les *épithemes*, est rarement moindre qu'une chopine; elle monte quelquefois à deux, trois, & même à un plus grand nombre de chopines, suivant la grandeur & le nombre des parties que l'on a à traiter, suivant que le véhicule est plus ou moins absorbant; que la fomentation doit être plus ou moins long-tems continuée, ou plus ou moins souvent renouvellée, suivant que la liqueur est plus ou moins sujette à se corrompre, & à proportion de la peine ou de la facilité avec laquelle on la prépare. Il vaut mieux en avoir de reste que trop, surtout si l'on a plusieurs parties d'une grosseur considérable à fomenter, de peur que la liqueur ne manque trop-tôt, ou même immédiatement après la premiere application.

La proportion réciproque des ingrédiens, doit être déterminée par les différentes intentions du Medecin, & par la connoissance qu'il a des vertus des différentes matieres qu'il emploie. La préparation des *épithemes* demande cependant beaucoup moins d'exactitude que celle des remedes internes, & il ne s'agit que de leur donner la consistance convenable, & si elle étoit trop épaisse, ils deviendroient d'une nature beaucoup moins pénétrante.

Les parties sur lesquelles on applique les *épithemes* sont ou externes, & capables de recevoir immédiatement l'application de la liqueur; sur quoi je me contenterai d'observer que lorsqu'elles sont affectées de plaies ou d'ulceres, il faut auparavant les couvrir avec des remedes convenables, de peur que l'*épitheme*, en les brûlant, ou en les offensant de quelqu'autre maniere, ne les empêche de se consolider: ou bien les parties que l'on veut changer par le moyen des *épithemes* sont internes; & pour lors il faut choisir pour l'application de ces remedes, un endroit convenable, suivant la situation de la partie interne, & les différentes intentions du Medecin. Pour cet effet, il est de la derniere importance de connoître & d'examiner la situation & la correspondance mutuelle des parties, aussi-bien que le cours & la direction des vaisseaux. Lorsque l'*épitheme* doit agir immédiatement sur la partie affectée, soit en fortifiant, en amollissant, en humectant, en rafraîchissant, en dissolvant ou en dissipant la matiere qui s'y est fixée, l'application s'en fait beaucoup mieux & plus commodément aux endroits où les tégumens sont plus mous & moins épais. Lorsqu'on a dessein de faire une révulsion ou une dérivation, on doit appliquer l'*épitheme* au-dessus ou au-dessous de la partie affectée, suivant sa situation, & à proportion qu'elle a plus ou moins de correspondance avec les parties externes. Lorsque les *épithemes* sont destinés pour agir sur toute la masse du sang, on doit les appliquer aux endroits où les vaisseaux sont les plus gros & le moins couverts, sur les tempes, sur le cou, sous les aisselles, aux poignets, sur les aines, & sur les jarrets.

Les véhicules pour les *épithemes* liquides sont très-nombreux; on emploie les étoffes de fil ou de laine de différentes couleurs, la soie, l'étoupe, le pain rôti, la mie de pain, l'éponge, les *épithemes* secs ou les sachets: on enferme aussi quelquefois la liqueur dans une grosse vessie de cochon. Les véhicules de ces *épithemes* doivent être déterminés par les différentes intentions du Medecin & la nature des parties affectées, aussi-bien que par la facilité qu'on a à les préparer.

Lorsqu'on doit employer une grande quantité de liqueur, & qu'on veut qu'elle conserve long-tems sa chaleur, rien n'est meilleur que les étoffes de laine, l'étoupe & l'éponge. Une vessie empêche la dissipation de la liqueur, entretient sa chaleur, & ne blesse point la partie sur laquelle on l'applique; mais aussi ne donne-t'elle passage qu'aux particules les plus fines & les plus subtiles. Cette circonstance peut nous servir à déterminer les cas dans lesquels il est à propos de s'en servir. Lorsque la partie est délicate & l'*épitheme* froid, & qu'il n'est pas nécessaire d'entretenir sa chaleur, on peut employer des morceaux de linge pliés en deux, en trois, ou en quatre doubles, à proportion de la quantité de liqueur qu'on veut appliquer.

L'intention du Medecin, la nature de la partie, & la qualité de l'*épitheme* doivent concourir à déterminer, s'il faut l'appliquer chaud ou froid. Lorsqu'il s'agit de résoudre, de pénétrer & d'attirer, il faut que l'*épitheme* soit chaud. Mais comme la chaleur, aussi-bien que les liqueurs spiritueuses & volatiles sont extremement nuisibles aux parties que le froid a resserrées, il faut dans ce cas que les *épithemes* soient froids, ou du moins tiedes. Supposé que l'on juge à propos de diminuer la froideur du véhicule, il sera facile de le faire en le présentant au feu avant de le tremper dans la liqueur.

On doit assurer l'*épitheme* par le moyen d'un bandage: mais lorsqu'on est obligé de le laisser long-tems sur la partie, il convient pour entretenir sa chaleur, de mettre par-dessus une vessie de cochon imprégnée d'huile, & sur celle-ci un sachet rempli de sable chaud, une brique, ou tel autre corps, quel'on réchauffe lorsqu'il est refroidi, sans être obligé d'ôter l'*épitheme*.

Il n'y a rien de déterminé quant au tems qu'on doit les laisser sur la partie affectée, ni quant à celui pendant lequel on doit les continuer, & auquel on doit les renouveller. On les retire quelquefois après que les symptomes qui ont obligé à les appliquer sont appaisés; lors, par exemple, que la douleur, l'insomnie, le froid, la chaleur, les inquiétudes, le vomissement, la foiblesse, le délire, ou tel autre symptome, cessent. D'autres fois on les retire lorsque la vertu & l'énergie de la liqueur sont dissipées; lors, par exemple, qu'il est froid, ou que le véhicule s'est desséché. Tantôt on choisit un tems fixe pour les ôter, comme le matin, le soir; tantôt on les renouvelle deux ou trois fois par jour, ou toutes les deux ou trois heures: dans des cas particuliers ce tems peut être facilement réglé par un Medecin, selon sa propre intention, le génie de la maladie ou des symptomes, la nature volatile ou fixe de la liqueur, la matiere du véhicule, & la facilité ou la difficulté avec laquelle on prépare ce remede.

Ces sortes d'*épithemes* sont d'un usage universel dans les maladies aiguës, chroniques, internes & externes: ils sont avantageux aux solides & aux fluides, soit par leurs qualités emollientes, astringentes, corroboratives, répercussives, attractives, fortifiantes rafraîchissantes, délayantes, dissolvantes, résolutives, nourrissantes, & irritantes, ou par celle qu'ils ont de corriger l'acrimonie & d'appaiser les douleurs. Ils sont aussi très-utiles pour exciter & pour augmenter les évacuations de toute espece. Ils conviennent à tous les différens âges, pourvu que les ingrédiens en soient choisis avec jugement, & qu'on les applique à tems. Les *épithemes* suppléent quelquefois aux remedes internes, tant pour les enfans que pour ceux qui les ont en aversion ou qui ne peuvent les avaler. Il y en a d'autres au contraire,

qui supportent plus mal-aisément l'application & le renouvellement des *épithemes*, que l'usage des remedes internes. Les *épithemes* deviennent quelquefois nuisibles lorsqu'on les emploie à contre-tems, en tant qu'ils appaisent les symptômes sans détruire la cause du mal. Cela est vrai, surtout des *épithemes* calmans & narcotiques, ou dans les cas où les répercussifs en resserrant les vaisseaux, rendent la matiere morbifique qui n'est pas assez fluide, encore plus compacte; ou lorsque les *épithemes* qui devoient être chauds, viennent à se refroidir par leur trop long séjour sur la partie. Mais comme ces inconvéniens ne sont qu'une suite du mauvais usage que l'on fait des *épithemes*, il est aisé d'y remédier en prenant les précautions convenables.

Un *épitheme* sec est une poudre mixtionnée, que l'on enferme pour l'ordinaire dans une piece d'étoffe & que l'on applique sur la surface du corps avec différentes intentions, pour produire un changement dans les parties internes & externes. On l'appelle sachet (*sacculus*) sac, (*saccus*) cucuphe, (*cucupha*) capuchon, (*cucullus*) frontal, (*frontale*) écusson, (*scutum*) couche, (*lectulus*) & coussinet, (*pulvinar*) suivant les différentes parties sur lesquelles on l'applique, & les différens usages qu'on en fait.

Les poudres dont on se sert pour cet effet sont ordinairement grossieres ou médiocrement fines, pour empêcher que leurs parties ne s'attachent ou ne passent à travers le linge dans lequel on les enferme.

Les ingrédiens de ces especes d'*épithemes* sont en général toutes les différentes poudres, ou tout ce que l'on juge propre pour les usages externes. Leur choix doit être déterminé par l'intention qu'on a, & par le rapport qui se trouve entre cette intention & les ingrédiens dont on se sert. On préfere néantmoins ordinairement pour cet usage les parties les plus seches des animaux, les racines, les écorces, les feuilles, les fleurs, les semences, les baies, les aromates, les sucs endurcis & les especes qu'on en compose dans les boutiques.

Lorsqu'on veut communiquer à ces matieres une qualité pénétrante, on y ajoute, tant pour leur donner de la consistance, que pour augmenter l'efficacité, des *épithemes* liquides, pour que les substances seches deviennent plus actives & servent de véhicules aux autres.

On mêle pour l'ordinaire de la paille avec la poudre mixtionnée dont on compose ces especes d'*épithemes* secs, appellés *lectuli* ou couches, & *pulvinaria* ou coussinet, pour qu'elle se disperse mieux. Quant aux cucuphes & aux autres sachets de même nature qui demandent une certaine mollesse & peu d'humidité, il vaut quelquefois mieux employer le coton ou la laine de quelque animal.

A cette classe appartiennent encore les sachets remplis de sable, soit seuls ou avec un *épitheme* liquide, dans les cas où il est besoin d'une chaleur continuée.

La quantité de matiere doit être proportionnée à celle du sac, & celui-ci à la surface de la partie sur laquelle on vent l'appliquer; & de-là vient la grande variété de l'une & de l'autre. La partie de la tête qui est couverte de cheveux, l'estomac & la région du foie, demandent pour l'ordinaire deux, trois ou quatre onces de matiere; la région du cœur, de la rate & des reins, une ou deux onces, & les autres parties une quantité proportionnée à leurs grosseurs respectives. Les couches ou coussinets sur lesquels on se couche ou on s'assied, demandent plusieurs livres de matiere.

Les différens âges des malades & les différens états des parties affectées, demandent des matieres & des traitemens tout-à-fait différens. Les sachets ne doivent pas être trop remplis, si l'on veut qu'ils soient souples & plians.

La quantité générale de matiere se détermine par la grosseur & le nombre des sacs que l'on veut remplir; car souvent on en applique un nombre considérable, soit sur différentes parties à la fois, soit sur la même partie successivement & alternativement.

La proportion réciproque des ingrédiens dépend, comme dans les autres *épithemes*, de l'intention du Medecin, & des qualités des différentes substances qu'on emploie.

On pile quelquefois les poudres qu'on emploie pour cet effet, mais on les triture le plus souvent, & ensuite on les mêle avec soin. On fait quelquefois frire les ingrédiens en tout ou en partie dans une poelle, soit pour augmenter leurs vertus, soit pour changer leurs qualités: mais cette méthode ne vaut rien à l'égard des substances volatiles. D'autres fois on arrose les drogues avant de les enfermer dans les sachets avec des liqueurs aromatiques, des esprits, des huiles & des teintures.

On fait ordinairement les sachets pour ces sortes d'*épithemes* avec de grosse toile usée, avec de la toile très-fine, de l'étoffe de soye, mais rarement avec de l'étoffe de laine. On se regle dans le choix de l'étoffe par la nature de la partie, par la quantité & la qualité de la poudre, par le plus ou le moins d'effort que le sac doit souffrir, par le prix de l'étoffe, aussi bien que par la volonté du malade. La figure du sac doit convenir avec celle de la partie: il a la forme d'un capuchon pour la tête, d'un quarré long pour le front, d'une pyramide pour le cœur, d'un écu pour l'estomac, d'un croissant pour le foie, d'une langue de bœuf pour la rate, & celle d'un cercle pour le nombril. Les couches & les carreaux doivent être de la longueur convenable, & conserver leur forme ordinaire. Quelquefois on borne leur longueur & leur largeur à un certain nombre de pouces proportionné à la partie qu'ils doivent couvrir. D'autres fois on ne fait mention que de la partie affectée, & on s'en rapporte pour le reste au jugement de l'Apothicaire. On doit aussi en spécifier le nombre lorsqu'on doit en employer plus d'un.

Avant que de remplir le sac, on mêle la poudre avec de la paille, du coton ou de la laine, & ensuite on le coud. Il suffit quelquefois de le lier ou de le replier, lorsqu'il n'est pas besoin de le laisser long-tems, ni de lui donner une figure exacte. Lorsque les sacs sont grands on a la précaution de les piquer, pour empêcher que la poudre ne se distribue inégalement & ne forme des duretés.

On applique ces sortes d'*épithemes* seuls, à sec & pour l'ordinaire après les avoir fait chauffer. Ou bien on les impregne auparavant des vertus médicinales de quelqu'autre substance, pour leur donner plus d'efficacité. De-là vient qu'avant de les appliquer on les humecte, on les met macérer, on les arrose ou on les fait bouillir avec un *épitheme* liquide. On les impregne aussi quelquefois de la vapeur de quelque décoction, ou avec la fumée de certaines drogues allumées, On les applique en troisieme lieu sur les *épithemes* liquides pour entretenir leur chaleur ou augmenter leurs vertus.

Leur usage est le même que celui des *épithemes* liquides, excepté qu'ils sont moins pénétrans & qu'ils operent plus lentement, à moins qu'on ne les mêle avec ces derniers. Il y a néantmoins des cas où une chaleur seche est plus utile & plus supportable. On peut mettre encore dans la classe de ces remedes les petits chiens, les pigeons & les poulets vivans, que l'on ouvre avant de les appliquer, l'épiploon & les autres parties des animaux, tandis qu'elles conservent leur chaleur vitale, le pain qui sort du four & quelques autres substances de même nature, que l'on peut appliquer seules ou avec les matieres que l'on croit les plus efficaces. GAUBIUS, *de Formulis medicamentorum.*

EPITHESIS, ἐπίθεσις, de la même dérivation qu'*epithema*, signifie en termes de Chirurgie la rectification d'un membre courbé, par le moyen des instrumens ou des machines. CASTELLI.

EPITHYMBRUM, espece de mousse qui croît sur le Thymbra; *sariette aquatique.*

EPITHYMUM. Voyez *Cuscuta*.

EPITOCOS, ἐπίτοκος, de τίκτω, accoucher d'un enfant; signifie enceinte, dans Hippocrate, *Epid. Lib. VI.*

EPO

EPOCHE, ἐποχὴ, est le même qu'*Epischesis* en Medecine.

EPOCHETEUSIS, ἐποχέτευσις, d'ἐποχετεύομαι, être détourné dans quelque nouveau canal ou conduit; dérivation du sang on des humeurs d'une partie dans une autre.

EPOSCHION, ἐπόσχιον, tendron ou rejetton d'une plante. GALIEN, *Exeg.*

EPODE ou EPODOS, ἐπῳδὴ ou ἐπῳδὸς, d'ἐπὶ, *sur*, & ᾠδὴ, *chanson*; méthode de guérir les maladies par des incantations.

On trouve dans le dernier Chapitre du Traité de Galien sur l'usage des parties, un passage remarquable à ce sujet.

« Ce dernier Livre, dit-il, qui est le dix-septieme de mon « Traité de l'usage des parties, pareil à un bon *Epodos* « explique les usages & les avantages de tout l'Ouvra« ge. Lorsque je me sers du terme d'*Epodos*, je suis « bien éloigné de vouloir faire entendre que j'y em« ploie les incantations, *Epodæ*. Mais comme nos Poë« tes Lyriques font consister l'action du Chœur en *stro« phe*, *antistrophe*, & en une troisieme partie qui est « l'*epode*, dans laquelle ils s'arrêtent devant l'Autel « pour y chanter des hymnes en l'honneur des Dieux, « je me suis déterminé à donner à ce Livre le nom d'*E« podos*, parce qu'il fait le même office que la partie du « Chœur dont je viens de parler. »

EPOMIS, ἐπωμὶς, d'ἐπὶ, *sur*, & ὦμος, *les épaules*; c'est la partie du corps située entre l'articulation de l'humérus avec l'omoplate & le cou.

EPOMPHALION, ἐπομφάλιον, d'ἐπὶ, *sur*, & ὀμφαλὸς; *le nombril*; est un médicament qui purge étant appliqué sur la région du nombril.

EPOPS, ἔποψ, le même qu'*upupa*. CASTELLI.

EPOS, ἔπος; Hippocrate, dans son Traité *de Internis Affect.* emploie ce mot pour exprimer un lieu escarpé.

EPOSILINGA, *écailles de fer*. RULAND.

EPU

EPULIS, ἐπουλὶς, d'ἐπὶ, *sur*, & οὖλα, *les gencives*. *Epulie.*

On appelle ainsi certains tubercules qui se forment aux gencives. Il y en a de deux especes. Les uns ne causent aucune douleur, mais les autres tourmentent le malade de la maniere la plus terrible, parce qu'ils sont d'une nature maligne & qu'ils dégénerent insensiblement en cancer. Ces sortes de tubercules different aussi les uns des autres par leurs grosseurs & leurs natures. Les uns sont aussi gros que la plus grosse noix, les autres beaucoup plus petits; il y en a de durs, de mous, quelques-uns enfin ont une racine très-mince, tandis que les autres en ont une fort grande & fort grosse. Lorsque ces tubercules sont de la plus grosse espece, nonseulement ils distendent & défigurent la bouche, mais ils empêchent encore la mastication & l'usage de la parole, ce qui oblige à en hâter la cure. Le plus court est de les extirper, comme on le pratique à l'égard des tubercules de même nature. Lorsque les racines sont petites, il ne s'agit que de les serrer fortement avec un gros fil: mais quand la partie inférieure du tubercule est d'une grosseur considérable, il faut avoir recours à quelque remede médiocrement corrosif, dont les meilleurs sont l'huile de tartre par défaillance ou la solution de sel ammoniac. Il faut dans ces sortes de cas s'abstenir absolument des corrosifs drastiques & venimeux, parce qu'ils excitent des inflammations & des ulcérations violentes, & qu'ils peuvent étant avalés causer la mort au malade.

Il vaut donc mieux, lorsque les corrosifs les plus doux ne suffisent point, se servir du bistouri ou des ciseaux, & couper ces caroncules après les avoir saisies avec des tenettes ou avec un petit crochet. Mais il est ici besoin d'une grande précaution pour ne pas couper en même tems toute la substance des gencives, ce qui ne manqueroit pas de causer une carie dans l'os de la mâchoire. Il faut donner un cours libre au sang pendant quelque tems: si l'hémorrhagie est trop violente, il ne faut pour l'arrêter que faire souvent laver la bouche au malade avec du vin chaud, surtout avec celui qui est rouge & astringent, ou avec de l'oxycrat mêlé avec un peu d'alun, jusqu'à ce que le sang ne coule plus. On oindra ensuite tous les jours la plaie avec de l'huile de myrrhe *per deliquium*, ou avec de l'essence de myrrhe mêlée avec du miel rosat, jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement consolidée. S'il restoit quelque portion du tubercule, ou qu'il repoussât de nouveau, il faudroit le consumer sans délai avec les corrosifs dont on a parlé, ou avec le vitriol bleu, ou l'extirper une seconde fois avec les ciseaux ou le bistouri. Quelques-uns recommandent le cautere actuel dans les cas de cette nature, & citent des exemples de la réussite qu'il a eu: mais outre qu'il n'est pas aisé de l'appliquer, il excite encore des douleurs insupportables. Il faut cependant en user lorsqu'on ne peut répercuter le tubercule par aucun autre moyen. Meeckren dans sa vingt-huitieme observation rapporte un exemple remarquable d'une pareille cure, auquel il joint la description d'un bistouri propre pour cet effet. Scultet nous apprend dans sa cinquieme observation qu'il vint heureusement à bout d'enlever avec les pincettes dont on se sert pour extirper les polypes, une caroncule de cette espece, qui s'étoit formée à la gencive des dents de devant tout près du palais. Je vis moi-même, il y a quelques années, dit Heister, un Moine qui avoit une pareille caroncule au palais, derriere les dents incisives. Mais comme cette maladie étoit compliquée avec un *spina ventosa* dans les os du palais, & qu'il ne voulut point se sonmettre à l'usage du cautere actuel, je ne pus l'extirper totalement; de sorte que le malade mourut après avoir perdu insensiblement ses forces. HEISTER, *Chirurg.*

EPULOTICA, ἐπουλωτικὰ, d'οὐλὴ, *cicatrice*; *médicamens*, topiques, qui étant appliqués sur les plaies ou sur les ulceres, en dessechent l'humidité superflue, en dissipent les chairs fongueuses & les disposent à se cicatriser.

EQU

EQUICERVUS, l'*Elan*. Voyez *Alce*.

EQUISETUM, *Prêle* ou *queue de cheval*.

Voici ses caracteres:

Sa racine est extremement rampante: ses tiges sont rondes, creuses & composées de plusieurs tuyaux articulés & assemblés bout-à-bout. Sa fleur est sans pétales, garnie d'étamines, & terminée par une tête pareille à celle d'un champignon, & mâle dans l'une de ses especes: Son fruit consiste en des grains ronds & noirs fort pressés qui ne portent point de fleurs.

Boerhaave compte dix especes de cette plante qui sont:

1. *Equisetum, palustre, longioribus setis*, C. B. 15. Tourn. Inst. 533. Boerh. Inst. A. 2. 106. Dill. Cat. 55. *Cauda equina & equisetum majus*, Offic. *Equisetum majus*, Germ. 935. Emac. 1113. Raii Hist. 1. 128. Synop. 42. *Equisetum majus palustre*, Park. 1200. *Equisetum majus aquaticum*. J. B. 3. 729. Chab. 551. Hist. Oxon. 3. 621. *Prêle* ou *queue de cheval.*

La *prêle* pousse un grand nombre de tiges vuides, d'un

vérd blanchâtre, lisses, cannelées près à près, ayant plusieurs nœuds de distance en distance, & composées de plusieurs tuyaux emboîtés les uns dans les autres. Elles ont un pié & demi ou deux piés de haut, & à peine un pouce d'épaisseur. Elles jettent de chaque nœud un grand nombre de feuilles longues, rudes & étroites, composées de même que les tiges, de plusieurs tuyaux articulés les uns dans les autres, & si près à près que toute la tige a la figure d'une queue de cheval. Au commencement du printems avant que les feuilles poussent, il s'éleve de sa racine plusieurs tiges courtes sans feuilles, emboîtées les unes dans les autres, dont les sommets se terminent par des têtes rondes & noirâtres comme les asperges, dans lesquelles la semence est enfermée. Sa racine est longue, menue, pleine de nœuds, & extremement fibreuse. Cette plante croît dans les fossés & dans les marais.

L'*equisitum* est dessiccatif & astringent, bon pour arrêter les hémorrhagies des plaies, aussi-bien que celles de toutes les parties du corps, le flux immodéré des regles & les fleurs blanches. Il est encore utile pour les ulcérations des reins ou de la vessie, & pour les hernies de toute espece. Miller, *Bot. Off.*

La *prêle* est d'un gout d'herbe salé, déterssive & ne rougit presque pas le papier bleu : il y a beaucoup d'apparence que le sel de cette plante est semblable au sel du corail, mais il y est mêlé avec un peu de sel ammoniac & de soufre. Par l'analyse Chymique, on tire de la *prêle* plusieurs liqueurs acides, peu d'huile, beaucoup de terre, point de sel volatil concret, mais quelque peu d'esprit urineux : le sel fixe de cette plante ne se resout pas facilement dans l'air, & ne rend pas la solution de sublimé corrosif rouge orangé.

Tous les Auteurs conviennent que la *prêle* est fort vulnéraire & fort astringente. On ordonne sa décoction dans le crachement de sang, dans le flux immodéré des hémorrhoïdes, des regles & dans toutes sortes d'hémorrhagies. Tabernæmontanus ordonnoit un gros de poudre de la racine de cette plante pour le crachement de sang. Il faisoit mêler la poudre de toute la plante dans la nourriture que l'on donnoit aux poumoniques, & faisoit prendre aux dyssentériques deux ou trois onces de suc de *prêle*. Tragus ordonnoit ce suc à ceux qui pissoient le sang, & à ceux qui avoient des descentes. Ce suc est fort bon pour les plaies & pour les ulceres. Tournefort, *Histoire des Plant.*

Frédéric Hoffman recommande la décoction ou l'infusion de cette plante en forme de thé, comme un remede excellent pour la pierre ; & Fuller en donnoit la décoction pour les ulceres de la vessie.

2. *Equisetum, palustre, brevioribus setis.* C. B. P. 15.
3. *Equisetum, palustre, brevioribus foliis, polyspermum,* C. B. P. 15. Hist. Oxon. 3. 621. Raii Hist. 1. 129. Synop. 42. Boerh. Ind. A. 2. 107. *Polygonum fœmina*, Offic. *Equiseti facie polygonum fœmina.* J. B. 3. 732. Chab. 552. *Cauda equina fœmina.* Germ. 957. Emac. 1114. *Equisetum alterum brevioribus setis*, Park. 1201. *Pinastella ruppio*, Buxb. 261. *Pinastella surrectior*, Rupp. Flor. Jen. 275. *Prêle femelle.*

Elle croît dans les étangs, dans les lacs & sur le bord des rivieres. Elle est d'usage en Medecine & passe pour être vulnéraire. Dale.

4. *Equisetum, palustre, tenuissimus & longissimis, setis.* C. B. P. 16. Prodr. 24. 3. J. B. 3. 729.
5. *Equisetum, sylvaticum, tenuissimis setis.* C. B. P. 16.
6. *Equisetum, pratense, longissimis setis.* C. B. P. 16. *Hippuris, frontalis.* Lob. Obs. 461.

On trouve cette plante dans les prés, entre Wandsworth & Wimbleton.

7. *Equisetum, arvense, longioribus setis.* C. B. P. 16. Park. 1202. Raii Hist. 1. 128. Synop. 42. Hist. Oxon. 3. 621. Tourn. Inst. 533. Dill. Cat. 38. Boerh. Ind. A. 2. 107. *Cauda equina minor & Equisetum minus*, Offic. *Equisetum segetale*, Germ. 956. Emac. 1114. *Equisetum minus terrestre*, J. B. 3. 730. Elem. Bot. 424. *Equisetum minus terrestre sive arvense.* Chab. 351. Dale, p. 62.

Elle porte ses fleurs ou têtes séparément des tiges qui portent les feuilles. Elles paroissent aux mois d'Avril & de Mai.

Cette espece d'*equisitum* est un puissant astringent. De-là vient qu'une dragme de cette plante pulvérisée prise dans du vin ou de l'eau, ou quatre onces de sa décoction dans du vin prises matin & soir ; ou trois cuillerées de son eau distilée, prises pendant trois ou quatre jours de suite, sont un remede efficace pour le vomissement de sang, & surtout pour le flux immodéré des regles, pour la dyssenterie & les autres cours de ventre. Elle guérit aussi les hémorrhagies, soit qu'elles procedent d'une anastomose ou d'une dierese, de l'ulcération des reins & de la vessie.

Matthiole nous apprend que les habitans de la Toscane mangent ses jeunes pousses, au défaut d'une meilleure nourriture, & quelquefois pour la dyssenterie & les autres cours de ventre ; & qu'elles les resserrent quelquefois si fort qu'ils en ont des coliques. Cette plante employée en forme d'emplâtre, consolide les plaies les plus grandes, & même celles où les nerfs sont coupés. Dioscoride dit qu'elle excite l'urine. Pour le crachement de sang, on donne une dragme de sa racine pulvérisée avec le suc de grenades aigres. Pour les ulceres de la poitrine & des poumons, on boit trois onces de sa décoction chaude soir & matin, ou deux onces de son suc. Casp. Hoffman nous assure que lui & d'autres ont fait des cures surprenantes avec cette plante, & guéri même des fievres malignes. Une dragme de sa poudre prise dans trois onces d'eau de plantain soir & matin pendant quelques jours, est bonne pour la phthisie. Ray, *Hist. Plant.*

8. *Equisetum, foliis nudum, non ramosum, sive Junceum ; ἵππουρις ἄφυλλος.* C. B. P. 16. M. H. 3. 621.

Elle porte des fleurs aux extrémités des tiges qui sont cannellées.

Les Ouvriers s'en servent pour polir. Elle n'est point commune en Angleterre.

9. *Equisetum, foliis nudum, ramosum.* C. B. P. 16. M. H. 3. 621.

Elle fleurit au mois de Mai, & porte ses fleurs aux extrémités des tiges, qui sont très-lisses & sans cannelures. Tournefort.

10. *Equisetum, fœtidum, sub aqua repens.* C. B. P. 16. Prodr. 25. 5. M. H. 3. 621.

Cette plante est fort commune dans les eaux dormantes. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. II. p.* 106.

EQUITATIO, l'action d'aller à cheval ; on la considere en Medecine comme un exercice. Voy. *Fibra.* V. aussi Fuller, *Medicina Gymnastica.*

EQUUS, Offic. Schrod. 5. 285. Aldrov. de Quad. 12. Mer. Pin. 166. Gesn. de Quad. 403. Jonf. de Quad. 1. Scha. Quad. 89. Raii Synop. A. 62. *Cheval.*

Les parties de cet animal en usage dans la Medecine, sont, le sang, la présure, le lait, la fiente, les verrues (*lichen*) les testicules, la graisse, le sabot, le crin, la salive, les dents, la pierre que l'on trouve dans l'estomac ou les intestins, & qui par sa figure & sa structure laminée ressemble assez au bézoard occidental.

Le sang entre dans les caustiques & les septiques. La présure, appellée *hippace*, est bonne particulierement dans la passion cœliaque & la dyssenterie. Le lait est estimé bon pour l'épilepsie, la phthisie, la toux & l'asthme. Sa fiente employée extérieurement, arrête les hémorrhagies & chasse le fœtus & l'arriere-faix. On la donne intérieurement pour la colique, la suffocation de la matrice, la pleurésie, comme aussi pour l'expulsion du fœtus mort & de l'arriere-faix; celle d'un cheval entier est meilleure. On recommande les verrues pour la passion hystérique, le calcul & l'épilepsie. Les testicules sont un remede efficace pour chasser les vuidanges & pour la colique. On se sert de sa graisse pour oindre les luxations, son crin arrête les hémorrhagies. La salive ou écume bue pendant trois jours guérit la toux, & appaise l'ardeur du gosier. On prétend que les dents de cet animal qui commencent à sortir facilitent la pousse des dents aux enfans. La pierre appellée *Hippolythus*, passe pour avoir les mêmes vertus que le bézoard occidental. Dale, d'après Schroder.

La fiente du *cheval* entier est un remede populaire, mais je ne l'ai jamais éprouvé, ce qui fait que je n'en dirai rien.

Voici ce que Quincy en dit:

Les Medecins modernes paroissent avoir mis les premiers la fiente du *cheval* en crédit dans la Medecine. Elle est certainement d'une grande efficacité dans les pleurésies, les inflammations & les obstructions de poitrine. Elle produit quelquefois de fort bons effets dans l'asthme & la courte haleine, après que les balsamiques & les pectoraux les plus efficaces ont été inutiles. On l'emploie aujourd'hui fréquemment dans ces intentions. Elle est beaucoup meilleure en forme de décoction, & on la mêle quelquefois avec d'autres pectoraux, plus ou moins chauds & déterfifs, suivant que le cas & le tempérament du malade l'exigent. L'eau simple de pouliot ou d'hysope vaut autant qu'aucune autre liqueur que ce soit pour cette infusion. On doit la faire à une chaleur modérée & la tenir bien bouchée. Le vin blanc paroît être meilleur pour lui ôter ce qu'elle a de dégoutant, bien qu'il soit moins agréable dans certaines circonstances que les véhicules plus doux & plus huileux. Quelle que soit la liqueur dans laquelle on l'a mise infuser, je ne me suis jamais apperçu que la clarification en soit moins parfaite, & celle-ci rend la liqueur moins désagréable & d'une plus belle couleur, bien qu'elle ne détruise point son odeur, & que le malade s'en apperçoive toujours.

Equi clibanus, en termes de Chymie, est la chaleur de la fiente de cheval.

ERA

ERADICATIVUS, est une épithete que Fallope donne aux drastiques.

ERAGROSTIS, ἐραγρωςις; nom du *Gramen paniculis elegantissimis*. Boerhaave, *Index alter*. Voyez *Phalaris*.

ERANTHEMUS; nom de l'*Adonis flos*. Voyez *Adonis*.

ERASISTRATUS, est le nom d'un Medecin ancien très-célebre, dont on a donné la vie dans la *Préface*.

ERAWAY; nom du *Ricinus vulgaris minor*.

ERE

EREBINTHUS; nom du *Pois chiche*. Voyez *Cicer*.

ERECTORES PENIS. On donne le nom d'*érecteurs* à deux muscles qui aident à l'érection de la verge. Voyez *Generatio*.

EREGMOS, ἔρεγμος, de ἐρέγνυμι, rompre; signifie proprement une feve dont on a ôté l'écorce, & qu'on a rompue en petits morceaux. Il est le même par rapport aux feves, que la tisane par rapport à l'orge, ou l'*alica* à l'épautre. Il signifie quelquefois d'autres fruits légumineux préparés de la même maniere. *Eregmos* signifie aussi, suivant Fœsius, de la farine de feve: mais ce sentiment est rejetté par Gorræus. Dans Erotien & dans l'*Exegesis* de Galien, *eregmos* est une feve coupée en deux. On écrit aussi ἔρεγμα, *Eregma*, & ἔριγμα, *Erigma*.

EREISMA, ἔρεισμα, d'ἐρείδω, s'appuyer sur ou contre; signifie dans Hippocrate, un étai ou soutien par rapport aux bandages, ou une impression ou choc, eu égard aux choses qu'on applique avec force sur le corps. *Lib. de Fract.*

ERETHISMOS, ἐρεθισμὸς, d'ἐρεθίζω, *exciter*, *irriter*; toute chose en général qui irrite. « Sous le terme d'ἐρεθισμὸς, dit Galien, *Comm.* 2. *in Lib. de R.V.I.A.* Hippocrate comprend tout ce qui réduit la faculté (δύναμιν) à un état infirme. On peut mettre de ce nombre « les humeurs acrimonieuses & piquantes contenues « dans l'estomac & dans les intestins, surtout vers l'orifice de l'estomac; comme aussi le défaut de sommeil, » la colere, la tristesse, les vers qui montent des intestins à l'estomac, les demangeaisons qui se font sentir « pendant la nuit sur tout le corps, ou sur quelqu'une de « ses parties, & qui par leur irritation, aussi-bien que « par l'insomnie qu'elles causent, épuisent les forces. » Hippocrate, dans le même Livre, par σημεῖον ἐρεθιστικὸν, entend tout ce qui épuise les forces naturelles; & met dans le même endroit au nombre des causes de la foiblesse, ἄλλον τινα ἐρεθισμὸν, « quelqu'autre irritation; » ce que Galien traduit par quelque douleur poignante du bas-ventre ou des intestins, le défaut de sommeil, ou quelque affection de l'orifice de l'estomac. Ἐρεθισμὸς signifie en particulier, une irritation du bas-ventre causée par des humeurs liquides & acrimonieuses, qui s'évacuent d'elles-mêmes par bas, comme *I. Epid. Ægr.* 2. & *Ægr.* 12. On peut en général donner le nom d'*erethismos* à tout ce qui s'oppose au cours de la nature, on retarde son mouvement vers la crise, soit aliment, remede, saignée, topique ou affection de l'esprit & du corps. Aretée, *Curat. Acut. Morb. Lib. I. cap.* 1. employe ἐρεθμὸς pour ἐρεθισμὸς, dans le même sens. Οἱ κατὰ φάρυγγα ἐρεθισμοὶ, *Coac.* 264. sont des irritations ou picotemens que cause dans le gosier une fluxion d'humeurs acrimonieuses, qui cause l'enflure des glandes des oreilles.

ERETRIA TERRA, *Terre Erétrienne.*

Terra Eretria, Offic. Matth. 1392. *Terra Eretria cinerea ultramarina, qua Medici utuntur*, Kentm. 1.

Il y a deux sortes de *terre Erétrienne*, l'une blanche, & l'autre de couleur de cendre. Il faut pour être bonne, qu'elle tire sur la couleur de cendre, qu'elle soit tendre, & que les lignes que l'on tire avec elle sur le cuivre soient violettes.

Dioscoride lui attribue une vertu astringente, rafraîchissante, & quelque peu émolliente. Elle est bonne pour incarner & consolider les plaies. Dale.

ERETRIS, ERETRIAS TERRA, ἐρετρὶς ἢ ἐρετριὰς γῆ; c'est la même terre que la précédente. Hippocrate *Lib. III. de Morbis*, veut qu'on en frote la poitrine, pour découvrir l'endroit où est le pus. Voyez *Empyema*.

EREUMENA URA, ἐρευμένα οὖρα ὑποστάθελα ἐν μέσῳ; dans les *Coac.* 532. sont, suivant Fœsius, des urines qui prennent la consistance d'un nuage dans le milieu. Cet Auteur rend ἐρευμένα, par μεταλαμβάνοντα, « qui « prend, » parce que Varinus rend ainsi le mot ἐρευμένον qui se trouve dans Hésiode.

EREUXIS, ERYGE, EREUGMOS, ἔρευξις, ἐρυγὴ, ἐρευγμὸς, d'ἐρεύγω, rôter; *éructation*, ou excrétion de vents par la bouche.

ERG

ERGALIA, dans Libavius, *Alchym. Lib. I. cap.* 2. & 3.

est cette partie de l'Alchymie qui explique l'usage des instrumens qu'elle emploie. CASTELLI d'après *Libavius*.

ERGASIMA, est le nom de la plus mauvaise espece de myrrhe. DIOSCORIDE. *Lib. I. cap.* 77.

ERGASTERIUM, ἐργαστήριον, d'ἐργάζομαι, d'ἔργον, travail ou opération; est le même que *laboratorium*, laboratoire. *Ergasterion* en particulier, signifie aussi cette partie du fourneau sur laquelle on pose la coupelle, l'alembic, la retorte, ou l'instrument qui contient la matiere sur laquelle on opere.

ERGATA, est le nom d'une piece mécanique qui entre dans la composition de l'écroue d'une vis. ORIBASE, *de Machinament.*

ERGON, ἔργον, *travail*, *action* ou *fonction*. Ce mot signifie souvent dans Hippocrate quelque chose de difficile.

E R I

ERICA, *Bruyere* ou *Pétrole*.

Voici ses caracteres:

Les feuilles de cette plante sont petites & toujours vertes. Sa fleur est monopétale, faite en forme de cloche, nue, & souvent de la figure d'une cruche. L'ovaire se change en un fruit rond, ouvert en quatre endroits, partagé en quatre loges garnies de petites semences, & couvert de la partie inférieure de la fleur, comme d'un calyce.

Boerhaave en compte huit especes, qui sont,

1. *Erica vulgaris glabra*, C. B. Pin. 485. Dill. Cat. Giss. 171. Buxb. 104. Tourn. Inst. 602. Elem. Bot. 475. Boerh. Ind. A. I. 221. *Erica*, Offic. Ind. Med. 48. Mont. Ind. 42. *Erica vulgaris*, Park. Theat. 1480. Raii Hist. 2. 1713. Synop. 3. 470. Merc. Bot. I. 33. Phyt. Brit. 38. *Erica vulgaris, seu pumila*, Ger. 1196. Emac. 1380. Mer. Pin. 36. *Erica vulgaris flore purpureo & albo*, Rupp. Flor. Jen. 71. *Erica vulgaris humilis semper virens, flore purpureo & albo*, J. B. I. 354. *Erica, vel erice*, Chab. 75. *Erica folio myricæ vulgaris glabra*, Jons. Dendr. 449. DALE. p. 334.

La figure que Mathiole a donnée de cette plante vaut mieux que celle que l'on trouve dans les autres Auteurs. Clusius & Jean Bauhin ont pris la fleur de la *bruyere* pour une fleur à quatre feuilles: elle est pourtant d'une seule piece: mais le calyce de l'espece dont nous parlons, en impose souvent pour la fleur.

La fleur de cette plante est d'une structure tout-à-fait singuliere. C'est une petite cloche double & prolongée. Celle de dehors, qui est la plus longue, est composée de quatre pétales & entoure l'autre, qui paroît être à une seule feuille, ouverte seulement dans sa partie extérieure, & divisée en quatre segmens égaux. La cavité de cette derniere est occupée par huit étamines qui entourent un pistil qui n'excede pas la grosseur d'une tête d'épingle moyenne, & qui est relevé par huit côtes, & surmonté par une pointe terminée par un bouton, qui pour l'ordinaire déborde la fleur. Ces parties sont portées sur un calyce semblable à un godet, dont la base est divisée en quatre parties égales. Cette fleur est purpurine aussi-bien que le pistil: mais ses étamines sont blanches.

La décoction de *bruyere* est diurétique. Clusius assure, que Rondelet, fameux Professeur en Medecine à Montpellier, se servoit avec beaucoup de succès de l'huile des fleurs de cette plante pour les dartres du visage. Tabernæmontanus dit, que c'est un spécifique pour ces sortes de maux, & que la fomentation des fleurs de *bruyere* appaise les douleurs de la goute. Pour la même maladie, on prépare un bain de vapeur avec les feuilles & les fleurs de cette plante. TOURNEFORT. *Hist. des Plantes.*

Le suc de la *bruyere* ou l'eau distilée de ses fleurs, dissipe la rougeur des yeux, & en fait cesser les douleurs. La décoction de ses feuilles prise toute chaude à la dose de cinq onces matin & soir, trois heures avant le repas, pendant trente jours de suite, est efficace pour briser & chasser le calcul de la vessie, ainsi que Matthiole l'a éprouvé. Mais cet Auteur remarque, que ce remede a beaucoup plus d'efficacité lorsque le malade se baigne au bout des trente jours dans cette même décoction, en s'asseyant sur les feuilles de cette plante, & qu'il réitere la même chose plusieurs fois de suite. Il ajoute, qu'il a connu plusieurs personnes qui ont rendu par les urines des pierres brisées par morceaux, en usant seulement de cette liqueur, & en observant un régime convenable.

Les montagnards d'Ecosse couchent souvent sur la *bruyere*. Ils placent la racine en-bas & les feuilles en-haut d'une maniere si industrieuse, que ce lit est aussi mollet & beaucoup plus sain qu'un matelas de plume. La *bruyere* consume par sa qualité dessiccative l'humidité superflue, & fortifie les nerfs par ce moyen; de sorte que ceux qui se sont couchés fatigués, s'éveillent le matin aussi frais & aussi dispos qu'auparavant. RAY, *Hist. des Plantes.*

2. *Erica vulgaris, flore albo.* C. B. P. 485.
3. *Erica myricæ folio, hirsuta*, C. B. P. 485.
4. *Erica maxima alba*, C. B. P. 485.
5. *Erica maxima purpurescens, longioribus foliis*, C.B.P. 485.
6. *Erica humilis, cortice cineraceo, arbuti flore*, C. B. P. 486.
7. *Erica humilis, cortice cineraceo, arbuti flore albo*, H. R. Par.
8. *Erica Africana, arborescens tenui folio, ramis arctè sursum unitis.* H. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.* Vol. I. p. 221.

ERICERUM, ἐρικηρὸν, est le nom de plusieurs collyres dont on trouve la description dans Aëtius, *Tetrab. II. serm.* 3. *c.* 102. & dont l'*erica* (*bruyere*) est un des principaux ingrédiens. On les recommande beaucoup pour dessécher l'humidité superflue. Voyez *Achariston.*

ERICIS, ἐρικὶς, d'ἐρείκω, *rompre*, *casser*, *briser*; orge grossierement pilé, ou coupé en deux. GALIEN, *Exegesis.*

ERIEN, un des noms de l'*Apocynum.* RAY, *Hist. des Plantes.*

ERIGERUM. Voyez *Senecio.*

Erigerum quartum, est le nom de la *Conyza, carulea acris.*

Erigerum tomentosum, est le nom de la *Jacobæa Pannonica.*

ERIMOIDES, est un mot particulier à Paracelse. Il paroît désigner le sable que dépose l'urine.

ERINACEUS, *Hérisson.* Voyez *Herinaceus.*

ERINEOS, ἐρινεὸς; c'est le *Caprificus*, figuier sauvage.

ERINOS, ἔρινος, est le nom d'une plante dont parle Dioscoride, *Lib. IV. c.* 29. Il dit qu'elle croît sur les bords des ruisseaux & des fontaines; que ses feuilles sont semblables à celles de l'*ocymum*, mais plus petites, & découpées à leur partie supérieure. Elle pousse cinq ou six branches d'environ un palme de long. Sa fleur est blanche, & sa semence noire, petite & acre. Ses feuilles & ses tiges sont remplies de suc. Deux dragmes de sa semence mêlées avec quatre dragmes de miel, arrêtent les fluxions qui tombent sur les yeux, lorsqu'on les en frote. Son suc mêlé avec du soufre qui n'a jamais été fondu, & du nitre, & versé dans les oreilles, en appaise les douleurs.

Jean Bauhin fait mention de deux plantes de ce nom. L'une est l'*Erinos major Fab. Columnæ, rapunculo affinis*, qui paroît avoir du rapport avec celle dont parle Dioscoride; & l'autre, l'*Erinos Fab. Columnæ minor.* Montingius en compte une troisieme.

ERION, ἔριον, *laine*. Voyez *Lana*.

ERIOPHORON, ἐριοφόρον, est une espece de bulbe laineuse dont il est parlé dans Théophraste.

ERIPHOS, ἔριφος, *Chevreau*.

ERITHRONIUM, *Satyrium*, est le nom que J. Bauhin donne au *Dens canis, latiore, rotundioreque folio*.

ERIX, ἐρὶξ, signifie dans Galien (*Exegesis*) la partie supérieure du foie: mais Fœsius croit que cet Auteur a mis ἐρὶξ pour σύριγξ, parceque le premier mot ne se trouve point dans les copies que nous avons.

E R M

ERMESIA, ἑρμεσία. Gorræus nous apprend que c'est le nom d'une composition dont se servoient les Mages, pour engendrer des enfans sains & robustes. C'étoit un mélange de miel, de myrrhe, de safran, & de vin de palmier battus ensemble & pris avec du lait. Les femmes en usoient aussi-bien que les hommes. Comme Gorræus ne cite point l'Auteur de qui il a appris ce fait, il me dispensera de le croire.

E R O

ERODENTIA, *Remedes corrodans* ou *corrosifs*.

ERODINIUM, est un mot dont se servent quelques Chymistes pour désigner ce que nous appellons prognostic.

EROSIO, *Erosion*, ou *Corrosion*.

EROTION, est le nom de l'*Apiastrum*. Marcellus Empiricus. *C.* 28.

EROTYLUS, nom du *Fungus, Coralloides, Encephaloides; fuscus, gyris in medio sulcatis, lamellatis, serratis*.

E R P

ERPES. Voyez *Herpes*.

E R R

ERRATICUS, *Erratique, vague, irrégulier*. Voyez *Atactos*.

ERRHINA, ἔῤῥινα, de ῥὶν, nez, narine; *Errhine*, remede qu'on attire, ou qu'on introduit dans le nez pour faire éternuer & moucher, pour purger le cerveau, & quelquefois pour arrêter l'hémorrhagie du nez.

Les *errhines* & les *sternutatoires*, contribuent beaucoup à l'excrétion de la mucosité qui s'amasse dans la membrane glanduleuse nommée pituitaire, qui tapisse l'intérieur des narines, & douze sinus du crane. Ils different en ce que les premiers irritent ces membranes très-sensibles plus légerement, & les autres plus puissamment, & leur effet est de les exciter aux mouvemens excrétoires. On met avec juste raison au nombre des *errhines* les plus doux, la marjolaine, le basilic, le thym, l'hyssope, la sariette, le marum de Syrie, les sommités d'origan, les fleurs de muguet, de benjoin, la résine de gayac qui reste au fond du vaisseau en faisant évaporer sa décoction, la rapure très-fine du bois d'aloès, le sel volatil ammoniac sec, aromatisé avec l'huile essentielle de marjolaine & le vitriol blanc. On procure l'éternument, & même très-puissamment, avec la poudre d'euphorbe & d'hellébore blanc. Les différentes especes de tabac, le mercure précipité, le poivre agissant plus doucement.

Les *sternutatoires* agissent sur les membranes des narines pour en faire sortir la mucosité, de la même maniere que les purgatifs sur les membranes glanduleuses des intestins, c'est-à-dire, à raison d'un sel délié très-acre, qui irrite ces membranes, & leur cause des contractions spasmodiques; & comme il faut faire rarement usage de fort purgatifs, il en faut aussi faire très-peu des sternutatoires, parceque la nature ne se plaît pas aux évacuations forcées, & qu'elle veut seulement qu'on l'y mene doucement.

Les *errhines* sont bien plus amies de la nature & des nerfs, elles ne causent à la membrane pituitaire, par le moyen de leur sel subtil, acre, volatil, huileux, que des légers picotemens, des irritations douces, qui font sortir la mucosité; & leur usage est beaucoup plus sûr que celui des sternutatoires, qui causent un mouvement convulsif aux nerfs du nez, & par sympathie à toute la poitrine, au lieu que les *errhines* operent plutôt en fortifiant les nerfs & les membranes nerveuses.

Les *errhines* composées de plantes céphaliques, surtout de marjolaine, de marum de Syrie, des fleurs de benjoin, de celles de muguet, de la rapure du bois d'aloès, avec l'addition d'un ou deux grains d'ambre, sont d'un usage merveilleux dans les douleurs gravatives de la tête, la migraine, les affections soporeuses, la foiblesse de la mémoire, le rhume de cerveau, l'enchifrenement, la dureté de l'ouie, le mal de tête causé par la pituite, & surtout celui qui a son siége dans les os du front, & est communément produit par la suppression du rhume de cerveau, dans les fluxions de mucosités sur les yeux, l'assoupissement, le vertige, & quand quelques humeurs malignes, de nature vénérienne, s'arrêtent dans les membranes des narines; parcequ'outre l'évacuation qu'ils produisent, ils donnent aussi des forces aux fonctions animales. On doit faire le même cas dans les mêmes circonstances du sel volatil ammoniac mêlé avec notre baume; car quelques grains de ce mélange mis dans le nez, font d'une vertu éprouvée dans la dureté de l'ouie & les affections soporeuses. Il excite d'ailleurs l'éternument dans les sujets sensibles, à leur grand avantage, quand il s'agit de donner des secousses à la tête, comme dans l'apoplexie, & la paralysie.

Le grand usage de la fumée du tabac, ou de sa poudre en sternutatoire, ou pour mieux dire, l'abus qu'on fait de ce remede, n'est rien moins qu'avantageux. Car cette attraction continuelle de poudres sternutatoires, non-seulement blesse l'odorat, en obstruant & endurcissant, pour ainsi dire, les houpes nerveuses des membranes qui revêtent les cornets du nez & les narrines, mais elle rend la voix rauque de claire qu'elle étoit, en causant des engorgemens par la quantité d'humeurs que ces remedes attirent. Hoffman, *Med. Rais. System*.

ERRIPSIS, ἔῤῥιψις, de ῥίπτω, *précipiter*. Ce mot, lorsqu'on s'en sert en parlant du corps, signifie cet abbatement entier des forces qui rend une personne comme morte, ainsi qu'on l'a expliqué au mot *Decubitus*. Il signifie aussi une très-grande foiblesse dans les yeux qui empêche de les ouvrir.

ERROR LOCI. Boerhaave, autant que je m'en souviens, est le premier qui se soit servi de ce terme. Cet Auteur nous apprend qu'il y a dans le corps une suite de vaisseaux qui vont toujours en diminuant, c'est-à-dire, que les plus gros vaisseaux reçoivent les globules rouges du sang; les seconds, qui sont plus petits, le serum; les troisiemes, la lymphe, & les plus petits enfin, les fluides les plus subtils. Lors donc que les globules rouges du sang sont poussés dans les vaisseaux destinés à recevoir le serum, ou que celui-ci entre dans les vaisseaux qui ne servent qu'à la circulation des fluides les plus subtils, il appelle cela une erreur de lieu. *Error loci*.

E R V

ERVADO *Capitaon*, est le nom d'une plante qui croît dans le Bresil, & que Margrave appelle encore *Cotyledon, repens, Brasiliensis*.

ERUCA, *Roquette sauvage*.

Voici ses caracteres.

Sa cosse est remplie de semences arrondies, & cette plante differe de toutes les autres de son espece, par son gout & par son odeur fétide.

Boerhaave en compte sept especes qui sont:

1. *Eruca, sylvestris, major, lutea, caule aspero.* C. B. Pin. 98. Tourn. Inst. 227. Boerh. Ind. A. 2. 15. *Eruca sylvestris.* Offic. Ger. 191. Emac. 246. Raii Hist. 1. 807. Synop. 3. 296. Merc. Bot. 1. 34. Phyt. Brit. 39. *Eruca sylvestris major vulgaris fœtens.* Hist. Oxon. 2. 231. *Eruca tenuifolia perennis flore luteo.* J. B. 2. 862. Chab. 276. Dale, *pag.* 203.

La racine de cette espece de *roquette* est longue, blanchâtre & fibreuse à sa base. Elle pousse un grand nombre de tiges cannelées, hautes d'un pié ou deux, & couvertes de feuilles étroites, longues, & profondément découpées. Ses fleurs sont grandes, jaunes, & composées de quatre pétales. Il leur succede des siliques longues, étroites & anguleuses, remplies de petites semences d'un goût chaud mêlé d'amertume. L'odeur de cette plante est fort désagréable. Elle croît abondamment sur les vieux murs, & porte des fleurs la plus grande partie de l'été.

Cette roquette est chaude & seche, & de même nature que la suivante, mais on l'emploie rarement en Medecine. Miller, *Bot. Offic.*

Cette plante est d'un goût acre & tout-à-fait brûlant, mêlé d'amertume sur la fin; elle rougit assez le papier bleu, & son odeur approche de celle des huiles fétides rectifiées sur la chaux-vive; ce qui fait conjecturer qu'elle contient un sel très-acre, approchant du sel ammoniac, mêlé avec beaucoup d'huile fétide & de terre.

Il n'est donc pas surprenant que la plante dont nous parlons soit apéritive, incisive & diurétique. Matthiole assure qu'étant cuite avec un peu de sucre, elle appaise la toux des enfans, causée ordinairement par des matieres glaireuses, aigries dans les bronches & dans les vésicules du poumon. Tournefort, *Hist. des Plant.*

2. *Eruca, major, sativa, annua, flore albo, striato.* J. B. 2. 859. Raii Hist. 1. 806. Hist. Oxon. 2. 228. Boerh. Ind. A. 2. 15. *Eruca*, Offic. Chab. 276. *Eruca latifolia alba sativa Dioscoridis.* C. B. P. 98. Tourn. Inst. 227. Elem. Bot. 193. *Eruca sativa*, Ger. 191. Emac. 246. Park. Parad. 502. *Eruca sativa alba.* Park. Theat. 876. Dale, p. 203. *Roquette cultivée.*

La *roquette cultivée* d'ordinaire a la racine blanche, ligneuse, menue, vivace, & d'une saveur acre. Ses feuilles approchent de celles de la moutarde: mais elles sont beaucoup plus lisses. Ses tiges ont deux ou trois piés de haut; elles poussent des feuilles plus petites, & portent à leurs sommets des fleurs d'un jaune tirant sur le blanc, marquées de raies de couleur rouge foncé. Il leur succede des siliques longues, lisses, partagées en deux loges par une membrane fort mince, à laquelle sont attachés des paneaux des deux côtés, remplies de plusieurs petites graines d'un rouge jaunâtre, arrondies, & d'un goût brûlant. On la cultive dans les jardins, & sa semence est mûre au mois de Juillet.

On mange souvent la *roquette* en salade, mais elle déplaît à plusieurs personnes à cause de son odeur forte & désagréable. Elle passe pour exciter à l'amour & pour être un excellent diurétique. Matthiole recommande la décoction de ses feuilles avec du sucre pour appaiser la toux des enfans. Je crois que son intention est qu'on en fasse un sirop. Camerarius dit que rien n'est meilleur pour prévenir l'apoplexie, qu'un mélange de parties égales de poudre de roquette & de semence de cumin. Miller. *Bot. Offic.*

Sa semence étant pilée & prise dans du vin, tue les vers & diminue l'enflure de la rate; ses feuilles pilées & appliquées sur les yeux rendent la vue plus perçante; sa semence mêlée avec du miel dissipe les taches du visage, surtout lorsqu'on la mêle avec du fiel de bœuf. Sa racine cuite dans l'eau attire les esquilles des parties sur lesquelles on l'applique. Ray, *Hist. Plant.*

3. *Eruca, folio bellidis.* M. H. 2, 231. *a.*

4. *Eruca, tanaceti folio.* H. R. Par.
5. *Eruca, sativa, foliis magis dissectis.* H. Edinburgh.
6. *Eruca, cærulea, in arenosis crescens.* C. B. P. 99.
7. *Eruca, tenuifolia, perennis, flore luteo.* J. B. 2. 861. *a.* Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. II. p.* 18.

Eruca. Offic Schrod. 5. 341. *Eruca Brassicaria maximè vulgaris, nigro, luteo, & cæruleo coloribus variegato.* Raii Insect. 113. *Chenilles.* C'est le fœtus d'une espece de papillon, qui essuie les mêmes métamorphoses que le ver à soie, & se change ensuite en papillon. Il y en a un grand nombre d'especes, mais celle que l'on doit employer dans les Boutiques, est un insecte que tout le monde connoît, & qui se nourrit de feuilles de chou.

Les *chenilles* de pin étant pilées ou réduites en poudre, produisent le même effet sur la peau que les cantharides. Mouffet dit qu'elles font tomber les dents, & Hippocrate nous apprend qu'elles sont très-bonnes pour l'esquinancie.

Dioscoride parle des *chenilles* de pin sans en donner la description. Matthiole rapporte qu'elles sont très-communes sur les pins qui croissent sur les montagnes du Trentin, & autant qu'on peut en juger par sa description, elles vont en troupe, comme celles qui s'enferment dans une toile. Dale.

ERUCAGO.

Voici ses caracteres.

Son fruit est semblable à une masse d'armes, garni de pointes, & divisé pour l'ordinaire en trois ou quatre loges remplies de semences rondes & garnies d'un petit bec.

Boerhaave ne fait mention que d'une espece de cette plante: qui est,

Erucaco segetum, T. 232. 108. *Sinapi echinatum.* Lugd. 647. J. B. 2. 858. *Raphanistrum, dispermum, Monspeliacum, siliculâ quadrangula, echinata.* H. L. 520. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. II. p.* 10.

Lemery dit que cette plante est incisive & atténuante, propre pour raréfier la pituite du cerveau, & pour faire éternuer.

On lui donne dans l'Histoire des plantes attribuée à Boerhaave, une qualité antiscorbutique.

ERUCTATIO, *éructation*; excrétion des rôts, ou éruption des vents de l'estomac par la bouche avec un bruit désagréable.

ERVILIA, est le nom de l'*ochrus, folio integro, capreolos emittente.*

ERUPTIO, *éruption*; terme de Medecine qui signifie deux choses; 1°. Une évacuation subite & abondante de quelque matiere liquide, comme de sang, de pus, de sérosités de vents. 2°. Une sortie de taches, de pustules, de boutons ou d'autres exanthemes à la peau. Telle est l'éruption de la rougeole, de la petite verole, du pourpre, de la gale, &c.

ERVUM, *Ers.*

Voici ses caracteres.

Ses gousses sont ondées de chaque côté, pleines de nœuds, pendantes & remplies de semences presque rondes. Ses feuilles sont rangées par paires le long d'une côte.

Boerhaave en compte deux especes, qui sont,

1. *Ervum, verum*, Tourn. Inst. 398. Elem. Bot. 317. Boerh. Ind. A. 2. 47. *Orobus, ervum*, Offic. Chab. 148. *Orobus siliquis articulatis, semine majore*, C. B. P. 346. *Orobus receptus herbariorum*, Ger. 1051. Emac. 1225. *Orobus vulgaris herbariorum*, Park, Theat.

1025. *Orobus sativus, sive Ervum semine angulosо, siliquis inter grana junctis*, Hist. Oxon. 2. 74. *Orobus, sive ervum multis*, J. B. 2. 321. Raii Hist. 1. 915.

Cette plante a rarement plus d'un pié & demi ou deux de haut ; elle pousse un grand nombre de tiges foibles, anguleuses, couvertes de feuilles, semblables à celles de l'ivraie, mais dont les lobes sont plus mousses, plus nombreux & plus grêles. Ses fleurs sortent des aisselles des feuilles, elles sont semblables à celles de la suivante, mais plus petites & de couleur blanchâtre. Il leur succede de petites gousses rondes qui renferment deux ou trois semences rondes & blanches qui les font paroître en les poussant comme si elles avoient des nœnds. Cette plante croît en Italie & dans quelques Provinces de France, & fleurit au mois de Juin.

Sa poudre étant mêlée avec du miel passe pour évacuer le phlegme des poumons. Elle est diurétique, bonne pour chasser le calcul & le gravier : mais elle rend l'urine sanglante lorsqu'on en use trop souvent. On en fait rarement usage. On employoit autrefois sa farine pour faire les trochisques scillitiques, mais on lui a substitué celle des pois chiches. MILLER, *Bot. Offic.*

Il est rare que l'on cultive cette plante dans les jardins. Elle fleurit au mois de Juin. On emploie en Medecine sa semence, qui est anguleuse, arrondie & d'un brun rougeâtre, d'un gout légumineux, amer, fort désagréable. Sa substance farineuse ressemble à celle du fœnu-grec & contient un sel diurétique, ce qui la rend propre à chasser le calcul. DALE.

2. *Ervum orientale, alopecuroides, perenne, fructu longissimo*, T. C. 27. H. R. D. BOERHAAVE, *Index Alt. Plant.* Vol. II.

Miller en compte deux especes de plus.

ERY

ERYGE, ἐρυγὴ, *éructation*. Voyez *Ructus*. De-là *erygmatodes*, ἐρυγματώδης, flatueux, suivi de rapports.

ERYNGIUM, *Chardon-roland*.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont alternes & ses tiges fort lisses. Ses fleurs sont en roses, composées de cinq pétales tournés vers un centre commun, & portées sur un calyce oblong & à cinq pointes, barbu dans sa partie inférieure & écailleux en dedans. Elles naissent sur des têtes rondes garnies de pointes & disposées en ombelle. Au-dessous de ces têtes sont des feuilles placées en rond, longues, striées & terminées en pointe. L'ovaire consiste en deux semences qui sont quelquefois foliées & quelquefois unies.

Boerhaave en compte onze especes.

1. *Eryngium, maritimum*, C. B. P. 386. Hist. Oxon. 3. 165. Tourn. Inst. 327. Elem. Bot. 278. Boerh. Ind. A. 134. *Eryngium*, Offic. *Eryngium marinum*, Chab. 355. Ger. 999. Emac. 1062. Park. Theat. 986. J. B. 3. 86. Raii Hist. 1. 384. Synop. 3. 222. Mer. Pin. 36. *Eryngium marinum, sive vulgare*, Merc. Bot. 34. Phyt. Brit. 39. DALE. *Panicaut de mer.*

La racine de cette espece d'*eryngium* est longue, blanche & épaisse, & pénetre fort avant dans la terre. Ses feuilles sont dures, roides, veineuses, étroites à leurs bases, larges & arrondies à leurs extrémités, découpées en lanieres terminées par des pointes fort roides. Sa tige n'est pas fort haute, mais lisse, garnie de rameaux tout autour & cannelée. Elle pousse de petites feuilles roides, sans queues & garnies de pointes dans leurs crenelures. Des extrémités des branches sortent des têtes rondes, armées de quelques piquans, au-dessous desquelles sont des feuilles longues & striées. Les fleurs naissent sur ces têtes, elles sont d'un verd blanchâtre, portées chacune sur un calyce, de même que celles du chardon, & il leur succede des semences applaties. Elle croît sur le bord de la mer, dans les lieux sabloneux & fleurit aux mois de Juin & Juillet. Sa racine est seule d'usage en Medecine.

La racine du *panicaut de mer* est hépatique & diurétique, bonne pour lever les obstructions du foie, pour la jaunisse & l'hydropisie, pour exciter l'urine & guérir la strangurie. Confite avec du sucre, elle est fortifiante, bonne pour ceux qui ont des maladies de consomption, qui sont affoiblis par la maladie ou par un trop grand usage des femmes. Elle passe aussi pour fortifier les parties de la génération. Quelques Auteurs la recommandent pour la vérole & la gonorrhée, & pour dissiper la chaleur & l'acrimonie de l'urine qui est ordinaire dans ces maladies par sa qualité adoucissante & balsamique. MILLER, *Bot. Offic.*

Cette racine est néphrétique & alexipharmaque, bonne pour les suppressions des regles & les obstructions de la vessie, du foie, de la vésicule du fiel, de la rate & des autres parties du corps. Elle guérit aussi la jaunisse & la colique. DALE d'après *Schroder*.

2. *Eryngium, vulgare*, Offic. C. B. P. 386. J. B. 3. 85. Raii Hist. 3. 384. Synop. 222. Tourn. Inst. 327. Elem. Bot. 278. Rupp. Flor. Jen. 222. Buxb. 105. Boerh. Ind. A. 134. Hist. Oxon. 3. 165. *Eryngium*, Chab. 354. *Eryngium Mediterraneum*, Ger. 999. Emac. 1062. *Eryngium Mediterraneum, seu campestre*, Park. Theat. 986. DALE.

Césalpin dit qu'on ne découvre point de fleur sur cette plante. Dodonée assure que cette fleur est bleue & rarement jaune : pour moi je l'ai observée à cinq feuilles blanchâtres.

On trouve de l'acreté dans le *chardon-roland* quand on le mâche ; ses feuilles rougissent un peu le papier bleu, les racines les rougissent davantage : ainsi il y a apparence que leur sel approche de la nature du sel ammoniac, mais qu'il est joint avec du soufre & des parties terrestres.

On tire de cette plante par l'analyse chymique, du sel volatil concret en médiocre quantité, beaucoup d'huile & beaucoup de terre. TOURNEFORT, *Histoire des Plantes*.

Cette plante est rare en Angleterre & fort commune dans le pays étrangers. Elle fleurit au mois de Juillet. Sa racine a les mêmes vertus que la précédente. DALE.

3. *Eryngium, latifolium, planum*, C. B. Pin. 386. M. H. 3. 165.
4. *Eryngium latifolium, caule ex viridi pallescente, flore albo*, C. B. P. 386.
5. *Eryngium, latifolium, caule & flore amethystino pulcherrimo.*
6. *Eryngium orientale, foliis trifidis*, T. Cor. 23. H.
7. *Eryngium, planum, minus*, C. B. P. 386. M. H. 3. 166.
8. *Eryngium orientale, tenuissimè incisum, capite stellato*, T. Cor. 23. H.
9. *Eryngium, planum, latifolium, Creticum, flore caeruleo ex albo mixto variegato*, Sher. H. Maurocen.
10. *Eryngium, maritimum, Lusitanicum, folio ampliori*, T. 327. H. R. Par. M. H. 3. 165. H.
11. *Eryngium, Hispanicum, annuum, folio cæsio, splendente, flosculis vix conspicuis*. a. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.* Vol. I. p. 134.

Dale ajoute aux especes que l'on vient de décrire, celle qui suit.

Eryngium, trifolium, Offic. Alpin. Exot. 153. Park. Theat. 987. Raii Hist. 386. Hist. Oxon. 3. 167. DALE.

Sa racine provoque l'urine & excite à l'amour. RAY.

ERYSIMUM, *Vélar* ou *tortelle*.

Voici ses caracteres.

Elle produit une silique longue, mince & grêle dans laquelle sont enfermées des petites semences rondes. Sa figure est tout-à-fait particuliere.

Boerhaave en compte onze especes, qui sont :

1. *Erysimum, vulgare*, C. B. Pin. 100. Hist. Oxon. 2. 218. Tourn. Inst. 228. Elem. Bot. 194. Boerh. Ind. A. 2. 14. Rupp. Flor. Jen. 65. Dill. Cat. Giss. 93. Buxb. 109. *Erysimum*, Offic. *Erysimum Dioscoridis Lobelii*, Ger. 198. Emac. 254. *Erysimum vulgare, sive irio*, Mer. Pin. 36. *Erysimum tragi flosculis luteis, juxta muros proveniens*, J. B. 2. 863. *Irio, sive erysimum*, Chab. 278. Merc. Bot. 1. 44. Phyt. Brit. 621. *Iris, sive erysimum vulgare*, Park. Theat. 833. *Eruca siliqua cauli appressa, erysimum dicta*, Raii Hist. 1. 810. *Eruca hirsuta siliqua cauli appressa erysimum dicta*, Synop. 3. 298. DALE.

La racine du *vélar* est longue, blanchâtre, souvent courbée & garnie de petites fibres. Ses tiges ont un pié & demi ou deux de haut, elles sont fermes, pliantes & branchues de tous côtés, comme un arbrisseau. Les feuilles d'embas sont longues, étroites & divisées en plusieurs lobes, opposées les unes aux autres & quelque peu velues. Il y en a une à l'extrémité qui est plus mousse. Celles qui sortent des tiges ont un plus petit nombre de segmens, celles d'en-haut n'en ayant le plus souvent que trois, qui représentent le fer d'une hallebarde. Les fleurs sont très-petites, jaunes, composées de quatre pétales & disposées en épis sur les rameaux : elles fleurissent successivement à mesure que les tiges croissent, & leur pistil se change en une silique longue, cylindrique, terminée par une pointe, dans laquelle sont renfermées des semences d'une saveur piquante. On trouve fréquemment cette plante sur les murs & les masures, & le long des haies. Elle porte des fleurs la plus grande partie de l'été, & elle est toute d'usage.

Le *vélar* est sec, apéritif, atténuant & propre par sa qualité chaude pour résoudre la mucosité gluante qui se trouve dans la gorge, dans les bronches & dans les vésicules du poumon, pour appaiser la toux & guérir l'asthme. On le recommande particulierement pour l'enrouement & l'extinction de voix. Riviere fait beaucoup de cas de sa décoction dans du vin pour la colique.

La seule préparation de cette plante en usage dans les boutiques, est le sirop de Vélar, *Sirupus de erysimo*. MILLER, *Bot. Offic.*

Le *vélar* a un gout d'herbe un peu salé & gluant. Il rougit assez le papier bleu, ce qui fait croire qu'il contient un sel approchant du sel ammoniac modéré par du phlegme, du soufre & de la terre, qui le rend propre à toutes les maladies du poumon, où il faut dissoudre une lymphe épaissie qui en enduit les bronches & les vésicules, comme il arrive souvent dans les vieilles toux & dans l'asthme. On en ordonne une poignée dans le bouillon de vieux coq : on fait macérer à froid cette plante hachée grossierement. Le sirop fait avec le suc est très-bon. Celui qui est décrit dans la Pharmacopée de Rondelet que Pena & Lobel ont fait imprimer avec leurs Mémoires de l'édition de 1605. est fort composé. TOURNEFORT, *Histoire des Plantes*.

Le *vélar* employé extérieurement est un excellent remede pour les cancers qui ne sont point ulcérés, & pour les tumeurs rénitentes. RAY.

Sirupus de Erysimo, Sirop de Vélar.

Prenez *des feuilles de vélar nouvellement cueillies, six poignées ;*

racines d'énule,
campane, &
pas d'âne, récentes, } *de chacune deux onces ;*
racine de réglisse,
feuilles de bourache,
de chicorée, } *de chacune une once & demie ;*
de capillaire,
fleurs cordiales,
fleurs de romarin, } *de chacune demi-poignée ;*
de bétoine,
semences d'anis, demi-once,
raisins séchés au soleil, deux onces ;

Mettez ces drogues en infusion pendant un jour dans

de l'eau,
de l'hydromel, } *de chacun deux chopines & demie ;*
suc de vélar, huit onces ;

Faites-les bouillir au bain-marie ;

Ajoutez à la colature clarifiée,

de sucre, quatre livres & demie ;

Et faites-les cuire de nouveau jusqu'à consistance de sirop.

2. *Erysimum, alterum, siliquis erucæ*, C. B. P. 101.
3. *Erysimum, angustifolium, majus*, C. B. P. 101. *Rapistrum sylvestre, irionis folio*, λεπτομακροκέρατιον, T. Cor. 266. *Rapistrum Italicum, siliquis longissimis*, C. B. P. 95.
4. *Erysimum, Genuense, sylvestre*, Flor. 1. *Sinapi Genuense, sylvestre*, J. B. 2. 858.
5. *Erysimum, Genuense, sylvestre, flore sulphureo*, Ind. 143. a.
6. *Erysimum, Polyceratium, vel corniculatum*, C. B. P. 101.
7. *Erysimum, semine minimo pallido, siliquis erucæ*. a.
8. *Erysimum orientale, folio sonchi, flore sulphureo, siliquis longissimis*. a.
9. *Erysimum orientale, siliquis strictissimis*. Sher. a.
10. *Erysimum minimum, flore albo, Montis aurei*. Vaill.
11. *Erysimum Monspessulanum, sinapios foliis*. Ray. Hist. 1. 812. Boerh. Ind. A. 2. 14. *Erysimum latifolium*. Offic. *Erysimum latifolium majus glabrum*. C. B. Pin. 101. Chom. 105. Tourn. Inst. 228. Elem. Bot. 194. Hist. Oxon. 2. 218. *Erysimum latifolium Neapolitanum*, Park. Theat. 298. Raii Hist. 1. 811. Synop. 3. 298. *Erysimum hirsutum, foliis erucæ*. Flor. Pruss. 69. *Sinapi sylvestre Monspessulanum, lato folio, flosculo luteo minimo, siliqua longissima*. J. B. 2. 858. DALE.

La figure qu'en a donnée Columna est bonne. Quelques-uns font le sirop d'*Erysimum* avec le suc de cette espece. TOURNEFORT, *Hist. des Plantes*.

Elle a les mêmes vertus que le *vélar* ordinaire. DALE.

ERYSIPELAS, ἐρυσίπελας, *Erésipele*, ou *Feu de Saint Antoine*.

Cette maladie paroît avoir tiré son nom des couleurs qu'elle cause sur la partie affectée, & être dérivée d'ἐρυθρὸς, rouge, & πελὸς, noir ou livide.

Voici comment Galien définit la nature de l'*Erésipele* & les caracteres qui le distinguent du phlegmon.

« Lorsque la fluxion, dit-il, est mêlée avec du sang & de « la bile jaune, extremement chaude, ou seulement « avec du sang bouillant & très-fluide, la maladie est « appellée *Erésipele*, elle est beaucoup plus chaude que « le phlegmon & d'une couleur plus jaune ; & lorsqu'on la touche, le sang abandonne aisément l'en- « droit, & y revient de nouveau, étant extremement « clair & rouge à la vue. Au reste elle n'est point ac-

« compagnée de douleur comme le phlegmon, & elle ne « ressemble à aucune espece de ce dernier, soit par la pulsation, la compression: ou la tension; mais elle est quelquefois très-favorable au malade, surtout lorsqu'elle « ne se répand, ou qu'elle ne déploie sa force que sur « la peau, sans affecter la chair qui est dessous. Voilà « ce qui se passe pour l'ordinaire, toutes les fois que la « maladie est une véritable *érésipele*; au lieu que celle « qui offense les chairs, n'étant point composée d'un « fluide excessivement clair n'est point une *érésipele* « simple, mais une maladie composée de celle-ci & « d'un phlegmon. Quelquefois les symptomes qui sont « propres à l'*érésipele* dominent le plus, & pour lors les « Medecins lui donnent le nom d'*érésipele* phlegmoneuse; d'autres fois ce sont ceux du phlegmon qui « dominent, & dans ce cas ils l'appellent phlegmon « érysipelateux. Que si les symptomes de ces deux « maladies ne prévalent point les uns sur les autres, & « qu'il paroisse une certaine égalité entre eux, ils disent que la maladie est une complication d'un phlegmon & d'une *érésipele*. Une vraie & parfaite *érésipele* est « donc une affection de la peau seule, au lieu que le « phlegmon affecte la chair, & quelquefois aussi la « peau, & dans ce dernier cas il n'est pas moins douloureux & moins incommode que l'autre, quoiqu'il « ne cause alors aucune pulsation. » *Lib. II. ad Glauc.*

« Il y a une autre maladie peu différente du phlegmon, dit « le même Auteur, *Lib. XIV. Meth. Medend.* que l'on « appelle *érésipele*, & qui est causée par une humeur « bilieuse. Elle a quelques caracteres en commun avec « le phlegmon, comme une tumeur & une chaleur « contre nature: mais il y a une différence entre ces « deux maladies, laquelle consiste principalement dans « la couleur: tant que celle-ci est rouge, on l'appelle « phlegmon; mais lorsqu'elle est pâle ou jaune, ou « mêlée des deux, on lui donne le nom d'*érésipele*. De- « plus, la pulsation est un symptome propre au phleg- « mon, parce que cette maladie a pour l'ordinaire son « siége bien avant dans la peau; au lieu que l'*érésipele* « affecte plus la peau que la partie qui est dessous; par- « ce que l'humeur de la bile pâle est d'une consistance « fort claire, ce qui fait qu'elle pénetre aisément à « travers les parties spongieuses & charnues du corps, « jusqu'à la peau; au lieu que la densité de la peau ne « donne pas si aisément passage à la bile, à moins que « celle-ci ne soit extremement claire & aqueuse & de « même nature que celle qui s'échape tous les jours « du corps par les sueurs. » Il dit dans un autre endroit du même Livre, « Que lorsque l'humeur est ex- « cessivement épaisse & acrimonieuse, elle ronge l'épi- « derme, & dans la suite les parties qui sont dessous; « ce qui fait qu'il y a deux especes d'*érésipeles*, l'une « avec ulcération, & l'autre sans ulcération. » Hippocrate admet la même distinction, *VII. Aph.* 23. Voyez *Inflammation.*

Dans les fievres éréspélateuses, que l'on place avec raison au nombre des exanthémateuses, le sang & les humeurs étant dans une agitation violente, poussent sur la surface du corps une sérosité acre, d'une nature caustique & sulphureuse, laquelle produit une enflure accompagnée de rougeur, de chaleur & de douleur.

Une fievre érysipélateuse, loin d'être innocente & simple, comme on le croit communément, est souvent violente, dangereuse, mortelle, & peu différente de la fievre pestilentielle, qui est la plus formidable de toutes les maladies; puisqu'elle est accompagnée comme elle au commencement d'un frisson excessif, de l'abattement des forces, d'un violent mal de tête, de douleurs dans le dos, du vomissement & du délire. Dans la fievre pestilentielle, la matiere maligne se jette entre le troisieme & le quatrieme jour sur la surface du corps, ce qui diminue la violence des symptomes; & la même chose arrive dans la fievre érysipélateuse, dans les fievres pestilentielles, la matiere virulente affecte les glandes, surtout celles des aînes, & y cause une douleur & une tension: de même dans la fievre dont nous parlons, on apperçoit d'abord une enflure, une rougeur & une douleur dans les glandes inguinales, & l'on sent descendre dans les jambes une matiere d'une nature chaude & brûlante. Dans les fievres pestilentielles, la matiere peccante fixe le plus souvent son siége dans les glandes mammaires, axillaires & parotides; & la même chose arrive dans la fievre érésipélateuse qui ne saisit pas plutôt la tête qu'elle affecte les glandes parotides, & les axillaires, lorsqu'elle se jette sur la poitrine. Dans les fievres pestilentielles, la matiere nuisible forme des abscès dans les glandes, & cause en peu de tems une gangrene & un sphacele sur les parties externes; & dans la fievre érésipélateuse, les glandes, surtout celles des aisselles & des mamelles, sont souvent tellement brulées qu'il s'y forme du pus, tandis que les articulations sont en même tems affectées d'une corruption extraordinaire, comme le savent ceux qui sont tant soit peu versés dans la Medecine. Enfin, rien n'est plus dangereux dans la peste que de repousser la matiere, de la surface du corps, vers les parties internes; & il résulte le même danger & les mêmes inconvéniens de la rétrocession de la matiere dans les fievres érésipélateuses.

Mais la fievre pestilentielle differe de l'érésipélateuse, en ce que la derniere n'est point produite par contagion, mais par une cause interne. Elle n'infecte point ceux qui se portent bien par les exhalaisons qui sortent du corps, elle n'a pas la même violence, & elle ne cause pas si promptement la mort du malade que la fievre pestilentielle. Les inflammations érésipélateuses different des autres, en ce que dans les premieres, la tumeur est plus affaissée, la douleur moins violente, & la couleur de la peau d'un rouge beaucoup plus vif que dans les secondes, où elle tire sur le noir. Le phlegmon differe aussi de l'*érésipele*, en ce que dans celle-ci l'enflure est plus superficielle, s'étend plus aisément sur la peau, & perd sa couleur lorsqu'on la presse; la matiere est aussi fort claire & en petite quantité; au lieu que dans le phlegmon, l'inflammation affecte non seulement la peau, mais encore la chair & les muscles qui sont dessous, outre qu'elle est si dure, qu'elle ne perd point sa couleur lorsqu'on la presse. Il est produit par un sang impur & sans mouvement, & dégénere aisément en gangrene.

Les Medecins distinguent communément l'*érésipele* en vraie ou légitime, que l'on appelle simple; & en fausse, que l'on appelle scorbutique. La premiere n'affecte que la superficie de la peau, & cede aisément à l'action des remedes internes & externes. La seconde est d'une nature plus chronique, pénetre plus avant, ne se guérit qu'avec peine, à cause de l'impureté des sucs, & dégénere aisément en ulceres de mauvaise espece. On divise l'*érésipele* fausse ou scorbutique en deux autres especes, dont l'une est avec ulcération, & l'autre sans ulcération. La premiere donne plus de peine au Medecin & met le malade dans un plus grand danger, parce qu'on ne vient souvent à bout de consolider les ulceres qu'au bout d'un très long-tems.

De plus, les fievres érésipélateuses sont quelquefois idiopathiques, & quelquefois symptomatiques; car dans l'anasarque, dans l'ascite, aussi-bien que dans l'ictere invétéré soit jaune ou noir, il arrive souvent que le malade meurt en très-peu de tems d'une *érésipele* symptomatique. Cette maladie est encore souvent compliquée avec les plaies des parties nerveuses, surtout du crane & de ses membranes, aussi bien qu'avec les fractures des os; & pour lors la vie du malade est en grand danger. FREDERIC HOFFMAN.

On distingue l'*érésipele* en simple & en ulcérée. Toutes deux commencent ordinairement par le frisson & la fievre: mais elles ne parviennent jamais à l'état d'une inflammation réelle. Elles deviennent ensuite douloureuses, enflées & s'étendent sur une grande partie de la superfi-

cie du corps. Elles sont d'une couleur rouge, jaunâtre, qui disparoît lorsqu'on presse la partie avec le doigt; mais elles reprennent leur couleur, lorsqu'on cesse de la comprimer. Elles ne sont accompagnées d'aucune pulsation, & le degré de tension n'est pas grand. Elles changent aussi de place, & excitent une demangeaison brulante sur la partie affectée.

L'*érésipele* simple se manifeste d'elle-même par une chaleur, ou une certaine ardeur & rougeur des parties, sans aucun ulcere. Hippocrate, dans ses Aphorismes, appelle cette maladie ἐπιφλόγισμα : mais les modernes lui donnent le nom de *rose*, parce qu'elle a la couleur de cette fleur. Certe maladie est terrible & funeste lorsqu'elle rentre, après avoir paru sur la poitrine, à cause de l'esquinancie qu'elle cause.

Dans l'*érésipele* avec ulcération, que l'on appelle proprement feu sacré *ignis sacer*, la surface de la peau est quelquefois couverte de petites écailles qui se détachent en forme de son ou de farine; d'autres fois la peau s'ulcere & les pustules venant à crever rendent une sanie purulente. L'*érésipele* paroît souvent sur le visage, & le couvrant quelquefois tout entier, elle le distend & l'enfle au point de suffoquer le malade, à moins qu'on ne le secoure promptement. L'*érésip.le* qui naît de la fracture ou de la nudité de l'os, est ordinairement d'un mauvais présage. Il est toujours salutaire d'obliger l'*érésipele* à se jetter des parties internes sur les externes; au lieu qu'il est préjudiciable de la repousser de dehors en dedans. La putréfaction ou la suppuration sont de mauvais signes dans cette maladie; mais l'une & l'autre sont très-rares dans l'*érésipele* simple, qui se dissipe pour l'ordinaire d'elle-même par la transpiration insensible. LOMMIUS, *Medic. Observ.*

Cette maladie affecte toutes les parties du corps, mais surtout le visage. Elle paroît dans tous les tems de l'année, principalement à la fin de l'été qu'elle attaque souvent les malades qui s'exposent à l'air. Le visage s'enfle tout d'un coup, avec douleur & rougeur, & il s'y forme une infinité de petites pustules, qui dans le fort de l'inflammation, se changent en des petites vessies qui s'étendent sur le front & la tête, & qui privent le malade de la vue, tant la tumeur est considérable. les habitans de la campagne l'appellent *brouïne*; & en effet, elle differe peu des symptomes qui accompagnent la piqure des abeilles ou des guêpes, à l'exception qu'il se forme des pustules. Tels sont les signes des especes d'*érésipeles* les plus communes & les plus remarquables.

Quelque partie que cette maladie affecte, & en quelque tems de l'année qu'elle paroisse, cette inflammation est toujours accompagnée du froid & du frisson (à moins, comme il arrive quelquefois, qu'ils ne l'aient précédée d'un ou deux jours) de la soif, d'inquiétudes & des autres signes de la fievre. Comme celle-ci cause au commencement des douleurs, l'enflure & d'autres symptomes, qui augmentent tous les jours, dégénerent en gangrene; réciproquement, dans le cours de cette maladie ces symptomes contribuent extremement à faire augmenter la fievre, jusqu'à ce qu'on les dissipe tous deux par des remedes convenables.

Il y a une autre espece d'*érésipele* qui est beaucoup moins fréquente, & qui regne dans tous les tems de l'année. Elle a pour cause le trop grand usage des vins subtils & arténuans, ou des autres liqueurs spiritueuses. Elle commence par une fievre légere, qui est immédiatement suivie d'une éruption de pustules presque sur tout le corps, semblables à celles que cause la piqure de l'ortie. Ces pustules se changent quelquefois en vessies & disparoissent aussi-tôt après; ou bien elles restent cachées sous la peau où elles causent des demangeaisons insupportables, & elles reparoissent pour peu qu'on se grate. SYDENHAM.

L'*érésipele* est une espece d'inflammation qui s'étend facilement sur la peau & sur la chair qui est dessous, & qui est accompagnée de chaleur, de rougeur & de douleur. La partie affectée, lorsqu'on la presse devient extremement blanche: mais elle reprend sa couleur rouge aussi-tôt qu'on cesse de la comprimer. Quoique ces especes d'inflammations viennent pour l'ordinaire aux bras & aux jambes, elles ne laissent pas d'affecter quelquefois le cou, la tête, les épaules, le nez & les autres parties. Aux premieres approches de cette maladie on est presque toujours saisi d'un froid & d'un frisson auxquels succedent aussi-tôt après un degré de chaleur pareil à celui que l'on ressent dans les fievres ardentes; ce qui lui a fait donner par les Anciens & les Modernes le nom de feu sacré, *ignis sacer*. HEISTER.

L'*érésipele* n'est pas toujours de même nature, ni également violente dans tous les malades; car dans quelques-uns, principalement dans les jeunes gens, la maladie n'est que légere & bénigne, à cause qu'elle n'affecte point les glandes & ne cause aucune fievre aiguë, & qu'après avoir paru le second jour avec rougeur, enflure & douleur aux piés, elle se dissipe par la transpiration ou par l'usage des remedes domestiques. Au contraire, dans les vieillards, & dans les malades d'une habitude de corps impure & cacochymique, où la matiere est abondante & de mauvaise qualité, le sisteme des nerfs & des vaisseaux est plus violemment agité, la fievre plus aigue, la douleur & les inquiétudes plus fortes, & à moins qu'on n'emploie les remedes convenables, elle afflige le malade pour long-tems & devient très obstinée. Les maladies érésipelateuses sont différentes & accompagnées de divers symptomes, suivant les différentes parties du corps qu'elles affectent.

Lorsque cette maladie s'empare des piés, elle rend la peau d'une couleur luisante qui s'étend tout le long des jambes à mesure que sa violence augmente, & qui est accompagnée de douleurs si aiguës, qu'on ne sauroit toucher les parties malades sans irriter le mal. Lorsqu'elle affecte le visage, elle le rend insensiblement rouge & bouffi, & y excite une infinité de vessies aqueuses; les yeux sont couverts par l'enflure, le malade respire avec peine, il a les narines & la gorge seche & arides; la stupeur & l'assoupissement accompagnent pour l'ordinaire cette espece d'*érésipele*; & la proximité du cerveau donne lieu de craindre qu'elle ne dégénere en une phrénésie ou en une léthargie mortelle. Lorsque l'*érésipele* s'empare des mamelles, elles s'enflent & deviennent souvent aussi dures qu'une pierre, extremement douloureuses & fort sujettes à suppurer. L'*érésipele* qui se loge sous les aisselles, & qui affecte les glandes, est accompagné d'une douleur extremement aiguë, & dégénere pour l'ordinaire en abscès. Cette maladie commence souvent dans les enfans par la région ombilicale, elle s'étend ensuite sur le bas-ventre & produit des symptomes violens dont la mort est ordinairement la suite.

Il y a une espece particuliere d'*érésipele*, qui n'est pas fort commune aujourd'hui, & à laquelle les Anciens ont fait peu d'attention. Pline l'appelle *zoster*, & nous *feu persique*. Elle se manifeste par des symptomes violens au-dessus du nombril & forme autour du corps une espece de ceinture large de quelque pouces, accompagnée d'une ardeur violente & de pustules extremement acres, qui brûlent comme le feu. Cette *érésipele* est pernicieuse & quelquefois mortelle. Mais la plus maligne de toutes est celle qui après un grand épuisement des forces paroît dans les vieillards & dans ceux qui sont d'une habitude extremement cacochymique, quelquefois aussi dans les fievres pestilentielles & malignes, sous les mamelles & sur la région du cœur, ou sur les mains & les autres parties qui ont un sentiment plus délicat. Cette espece est d'abord de couleur livide, & ensuite noire, & dégénere en peu de tems en une gangrene mortelle. Platerus l'a décrite sous le nom de *Macula lata*.

La cause matérielle de certe fievre ne paroît point du tout être d'une nature simple, bilieuse ou saline, mais plutôt d'une nature caustique, acre & putréfiante; car elle agit avec violence sur les parties nerveuses, elle dérange l'œconomie des fonctions animales, & cause

des insomnies, des délires, des inquiétudes, des anxiétés, des agitations, des vomissemens & un desordre dans les sens. Elle est beaucoup plus formidable lorsque la matiere rentre en dedans; car pour lors, semblable à un poison, elle cause aussi-tôt le délire, des inflammations internes, des asthmes convulsifs & des contractions spasmodiques qui sont souvent mortelles. D'ailleurs, la gangrene & le sphacele qui succedent aux *éréspeles* qui ont été mal traitées, sont une preuve suffisante de la virulence de la matiere qui les produit. Il n'est pas aisé de déterminer d'où cette matiere tire son origine. Je croirois cependant qu'elle n'est autre chose qu'une bile corrompue & rendue peccante par différentes causes; laquelle croupissant dans la courbure du duodénum, s'y corrompant avec le suc pancréatique & acquérant une qualité acre & caustique, passe ensuite peu à peu dans la masse du sang & dans les membranes du cerveau & de la moelle épiniere, indispose les sistemes nerveux & vasculeux, & excite une fievre, jusqu'à ce qu'elle se jette de nouveau sur la surface du corps.

Les personnes d'une habitude sanguine, sanguine-colérique & pléthorique, les jeunes gens, les adultes, & les femmes enceintes, ont plus de disposition que les autres à engendrer cette matiere érésipélateuse, quoiqu'elle soit dans ceux-ci d'une nature plus bénigne, que dans les vieillards, dans ceux qui sont d'un tempérament scorbutique ou cacochymique, & dans les femmes dont les regles sont tout-à-fait supprimées, ou dérangées. Il ne faut souvent, pour être exposé à cette maladie, qu'être né de parens qui y ont été sujets eux-mêmes, ou qu'en avoir été attaqué plusieurs fois, surtout, si l'on est dans un âge avancé ou d'une habitude scorbutique. J'ai moi-même connu, dit Hoffman, une personne qui étoit attaquée tous les ans vers l'équinoxe, & même tous les mois d'une *érésipele*. J'ai même vérifié à cet égard, surtout dans les vieillards & dans les personnes d'une habitude cacochymique, la vérité de cet aphorisme d'Hippocrate, que ceux qui sont sujets à l'*érésipele* en meurent à la fin.

Il y a plusieurs choses non-naturelles capables de dégager & de mettre en action cette cause matérielle cachée de l'*érésipele*: mais les plus considérables sont toutes les passions violentes de l'ame, surtout la colere & la frayeur. Fallope nous fournit l'exemple d'une femme qui ne pouvoit se mettre en colere sans être attaquée d'une *érésipele*, dont elle guérissoit aisément en buvant de la tisane d'orge. La matiere de l'*érésipele* est aussi mise en action par la trop grande chaleur de l'atmosphere, par l'ardeur du soleil, & par les variations subites & alternatives du chaud & du froid. Les alimens & les boissons chaudes, l'usage immodéré du vin & des bains trop chauds produisent aussi le même effet. Mais rien ne contribue plus à la production de cette maladie, que l'omission des évacuations artificielles de sang, soit par les scarifications, ou la saignée, & la suppression des évacuations naturelles soit par le nez, par l'utérus ou par les veines hémorrhoïdales. Les vieillards & ceux qui demeurent long-tems exposés, surtout durant la nuit à la fraîcheur & à l'humidité de l'air, sont souvent attaqués d'une *érésipele* à la tête. Cette maladie affecte aussi très-fréquemment les mamelles des femmes qui sont en couche, spécialement lorsqu'elles allaitent leurs enfans au sortir d'une frayeur violente; car pour lors le lait cesse de couler, & les mamelles deviennent dures & enflées. F. Hoffman.

Les causes de l'*érésipele* sont les mêmes que celles de toutes les autres inflammations: mais rien ne tend plus immédiatement à l'occasionner qu'un froid soudain qui succede à une chaleur excessive ou à des sueurs copieuses; une transpiration interceptée, la crapule, l'usage habituel des liqueurs fortes & spiritueuses, la trop grande chaleur ou la trop grande acreté du sang; car toutes ces choses sont de telle nature, qu'elles épaississent & coagulent le sang au point d'en interrompre le cours. Heister.

Lorsque l'*érésipele* paroît tout d'un coup & sans aucune agitation violente; lorsque les sucs du corps ne sont point extremement corrompus, que la partie qu'elle affecte n'est point des plus nobles, ou qu'elle n'a aucune communication avec les parties nerveuses, elle n'est pas accompagnée de beaucoup de danger; car la tumeur se dissipe au bout d'un jour ou deux, par la perspiration & l'usage des remedes convenables, l'ardeur & la douleur s'appaisent, la couleur devient jaune, de rouge qu'elle étoit auparavant; la peau s'ouvre & se détache en forme d'écailles, & la maladie cesse. L'*érésipele* est quelquefois d'un bon présage; & j'ai vu, dit Hoffman, des maladies, surtout des asthmes convulsifs & des coliques de même espece dissipées par une *érésipele*.

Lorsque l'*érésipele* est considérable & pénetre bien avant dans les chairs, que les sucs du corps sont extremement impurs, ou que la partie affectée est d'un sentiment exquis, la maladie n'est point exempte de danger; car ou la couleur devient livide & noirâtre, & dégénere en un sphacele funeste, ou l'inflammation ne pouvant être dissipée vient à suppuration, & cause des ulceres malins, des fistules & la gangrene. L'*érésipele* est quelquefois suivie, dans les personnes d'une habitude sanguineo-phlegmatique & cacochymique, d'une enflure aux extrémités inférieures, qui rend les jambes trois fois aussi grosses que dans leur état naturel, & qui ne se dissipe qu'avec beaucoup de difficulté. Ceux qui meurent de cette maladie, sont enlevés par une fievre, qui pour l'ordinaire est accompagnée de la difficulté de respirer, quelquefois du délire, & quelquefois aussi d'un assoupissement; & cette funeste catastrophe arrive pour l'ordinaire au bout de sept jours.

L'*érésipele* a aussi des suites funestes quand elle est mal traitée; car Hippocrate observe, dans le vingt-cinquieme Aphorisme de la sixieme section, que lorsque la matiere rentre en-dedans, la maladie est non-seulement dangereuse, mais encore mortelle; ce qui s'accorde avec l'expérience journaliere. J'ai vu, dit Hoffman, des *érésipeles* qui ont été suivies d'une inflammation d'estomac & de la mort du malade, parce qu'on avoit eu l'imprudence de les faire rentrer par des vomitifs & des purgatifs drastiques. J'ai encore observé, que la matiere ayant été repoussée au-dedans par la saignée, la maladie est devenue erratique, & beaucoup plus incommode qu'elle ne l'étoit auparavant; & qu'une *érésipele* aux jambes, pour avoir été répoussée en-dedans par l'usage du camphre, du minium & du bol, a été suivie d'une fievre violente, de douleurs d'estomac insupportables, de la difficulté de respirer, d'un vomissement de bile, de l'abbattement des forces, du dégout; & que ces symptomes n'ont cessé que par l'usage des remedes anti-spasmodiques & diaphorétiques, & après qu'on a rappellé l'*érésipele* dans son premier siége par le moyen d'un véficatoire. J'ai connu par expérience, que l'*érésipele* de la tête, lorsqu'on la traite avec des répercussifs, des rafraîchissans, des astringens, des substances trop spiritueuses & des linimens camphrés, est suivie de vertiges, de maladies léthargiques, de l'esquinancie, de la phrénésie, de la paralysie de la langue, & que ces maladies sont souvent funestes aux vieillards, aussi-bien qu'à ceux qui sont d'une habitude scorbutique. Les remedes froids, les préparations de Saturne, les substances huileuses, les linimens spiritueux & les remedes imprégnés de beaucoup de camphre, étant appliqués extérieurement, rendent les *érésipeles* funestes, & les font dégénérer en ulceres malins, en gangrene & en sphacele; ainsi qu'on en peut voir des exemples dans Hildanus, *Cent.* 1. *Observ.* 82. Moinichen. *Obs.* 2. & Timæus à Guldenklee, *Lib. VI. Cas* 33. Frederic Hoffman.

Quant à l'événement de cette maladie, on observera qu'elle n'est pas accompagnée de beaucoup de danger, lorsque l'inflammation est légere & qu'on prend à tems les mesures convenables. Lors au contraire que l'inflammation est violente, le tempérament infirme, le

régime défectueux, la partie affectée exposée au froid, & la cure mal ménagée, il n'est pas étonnant qu'elle dégénere en fievre ardente, en ulceres malins, en gangrene ou en sphacele. L'application externe des remedes froids, gras ou huileux, est extremement dangereuse dans cette maladie. Il en est de même de l'usage interne des liqueurs spiritueuses, du vin, de l'eau-de-vie & des remedes chauds. HEISTER. *Chirurg.*

La méthode la plus judicieuse que l'on puisse employer dans la cure de l'*éréspele*, se réduit à satisfaire à ces trois intentions: Premierement, à exciter le mouvement fébrile de la nature, s'il est languissant, & à le temperer, supposé qu'il soit excessif. Secondement, à corriger la matiere subtile & caustique qui a fixé son siége dans les parties nerveuses, & à la préparer pour la sécrétion & l'excrétion. Troisiemement, à procurer l'évacuation de la lymphe putride & caustique qui forme une stagnation inflammatoire dans les parties externes.

Parmi les remedes qui excitent le mouvement fébrile de la nature, lorsqu'il est languissant, les plus considérables sont, la *mixtura simplex* mêlée avec l'esprit de nitre dulcifié, ou plutôt avec la liqueur anodyne minérale, ou l'essence de germandrée ou de pimprenelle blanche, pourvu qu'elle ne soit ni trop spiritueuse, ni trop épaisse, mêlée avec une égale quantité de liqueur anodyne minérale, dont on donne vingt ou trente gouttes pour dose. On facilite aussi l'expulsion de la matiere morbifique, avec une infusion de germandrée, de fleurs de sureau & de semences de fenouil, aussi-bien qu'avec les poudres bézoardiques. On appaise les émotions & les spasmes avec une émulsion préparée avec les eaux de fleurs de sureau, de tilleul & du buisson d'Egypte, avec les quatre grandes semences froides, & avec celles du *napus dulcis*, surtout quand on la fait servir de véhicule à la poudre bézoardique seule, ou mêlée avec quelques grains de cinabre naturel. On obtient le même effet avec un mélange d'une partie d'esprit bézoardique de Bussius, & trois parties de liqueur anodyne.

Lorsque le mouvement fébrile est de l'espece légitime, ni trop lent, ni trop impétueux, on peut se servir avec succès du remede suivant.

Prenez *de rob de sureau, une once;*
de corne de cerf calcinée, une dragme;

Mêlez & donnez dans de l'eau de fleurs de sureau.

Lorsque le malade est d'un tempérament chaud, j'ajoute ordinairement avec succès à cette préparation,

de nitre pur, dix ou douze grains.

Les remedes dont je viens de parler ne sont pas les seuls qui ont la vertu de corriger l'acrimonie des humeurs, & de préparer comme il faut la matiere. On peut aussi employer avec succès pour le même effet, les décoctions de rapure de corne de cerf, des racines de vipérine, de guimauve, de réglisse & de squine, avec les semences de fenouil; & pour boisson ordinaire, la tisane d'orge. On résout la stagnation inflammatoire par le moyen des topiques. Mais il n'y en a presque point qui ne soit accompagné de quelque danger, si on en excepte la poudre préparée avec les fleurs de sureau & la racine de réglisse, dont on saupoudre de tems en tems la partie, lorsqu'elle est modérément échauffée par la chaleur du lit ou d'un poîle. Mais on doit absolument rejetter toutes les substances grasses, spiritueuses, terrestres & astringentes.

C'est une regle constante dans la pratique de tenir toujours le corps dans une transpiration douce & continuelle dans les fievres aiguës & exanthémateuses, pour que le mouvement du sang vers la surface du corps soit toujours uniforme, & que la matiere récrémentitielle qui circule avec lui puisse s'évacuer par les pores. On observe la même regle dans l'*éréspele*, tant à l'égard du corps entier que de la partie affectée, afin que la douleur s'appaise, & que la résolution de la matiere s'acheve plus promptement.

On ne peut employer trop de précaution dans l'usage des remedes externes pour empêcher qu'ils ne répercutent l'*éréspele* en-dedans, ou qu'ils ne la fassent dégénérer en ulcere. D'ailleurs, comme presque tous les hommes ont une idiosyncrase ou sensibilité spécifique & individuelle, principalement dans la peau ou dans les parties nerveuses, il faut être extremement circonspect dans l'application des topiques, parce que le même remede n'est point propre à tout le monde, ni à chaque partie du même sujet. J'ai souvent observé dans l'*éréspele* de poitrine, que l'inflammation & la douleur augment par l'application des emplâtres qui produisent les meilleurs effets dans d'autres cas, & qu'elles s'appaisent aussi tôt qu'on les a ôtées. Il vaut donc mieux ne rien appliquer extérieurement, si ce n'est peut-être quelques especes parégoriques composées de fleurs de camomile, de sureau & de mélilot, de racine de réglisse & de farine de feve, ou en forme de sachet ou de poudre.

Si malgré l'usage des remedes internes & l'application des discussifs externes les plus efficaces, la tumeur éréspélateuse subsiste toujours; que la couleur devienne livide, & que la douleur paroisse se communiquer jusqu'au périoste, on doit être assuré que l'*éréspele* tend à dégénérer en ulcere; & pour lors il faut avoir recours aux remedes qui hâtent la suppuration & préviennent en même-tems la corruption. On satisfait parfaitement à cette intention avec le diachylon simple préparé selon l'art, auquel on ajoute une quantité suffisante de camphre & de safran, ou avec l'emplâtre de Saturne de Barbette préparée avec le savon, sur laquelle on applique des épithemes propres à prévenir la corruption. Lorsqu'il s'est une fois formé du pus, il faut ouvrir la tumeur avec une lancette, & le faire écouler peu à peu & non tout à la fois. Mais de peur que l'abscès, surtout quand il est situé dans des parties glanduleuses, ne dégénere en ulcere malin & fistuleux, il faut y ajouter, après que la matiere est évacuée, une liqueur balsamique préparée avec la teinture de fleurs de mille-pertuis, de l'essence de baume du Pérou, de la meilleure myrrhe & quelques gouttes d'esprit de térébenthine.

Lorsque l'*éréspele* est profonde & fort étendue, & qu'on appréhende un sphacele, ce que l'on connoît par la couleur foncée de la peau, & par l'opiniâtreté des symptomes, même après que la matiere est évacuée, il faut employer les remedes internes qui résistent à l'inflammation & à la corruption; par exemple, le nitre avec un peu de camphre, & fomenter la partie avec des liqueurs spiritueuses & corroborantes préparées avec l'eau de chaux-vive, l'esprit de vin camphré, le vinaigre avec la litharge, que l'on mêlera avec l'essence de germandrée & de myrrhe.

La saignée est quelquefois salutaire & quelquefois nuisible dans l'*éréspele*. De peur donc que le Medecin ne commette quelque faute à cet égard, il doit tenir pour regle constante dans les fievres éréspélateuses qui attaquent des personnes d'une habitude pléthorique, ou accoutumées à l'usage des liqueurs spiritueuses, d'ouvrir la veine du bras dès le commencement de la maladie; car la circulation du sang devient par-là plus libre, & l'expulsion de la matiere par les pores de la peau beaucoup plus prompte. Cette pratique est d'autant plus utile dans les *éréspeles* de la tête, qu'on prévient par son moyen un grand nombre de symptomes très-violens. Il est quelquefois avantageux de suppléer à la saignée par des ventouses avec scarification sur le cou. Mais il faut toujours faire enforte après l'évacuation du sang, que la transpiration soit libre & uniforme.

L'*éréspele* scorbutique invétérée demande des remedes propres

propres pour purifier le sang, des purgatifs légers & des diaphorétiques. Il faut commencer d'abord par les purgatifs, & leur substituer alternativement pendant quelque tems les diurétiques & les diaphorétiques; tandis que le malade fait sa boisson ordinaire d'une décoction préparée avec des bois & des racines mucilagineuses, & des amers, surtout avec les racines de chicorée, de dent de lion & des raisins secs.

L'*érésipele* n'est jamais sans danger lorsqu'elle revient souvent; c'est pourquoi le Medecin ne doit rien négliger pour en délivrer tout-à-fait le malade. Je n'ai rien trouvé de plus efficace pour cet effet que l'usage des eaux minérales joint à un régime convenable: mais il faut auparavant préparer le corps par les purgatifs & par la saignée. Les aigrelettes d'Egra, les eaux chaudes d'Embsen & celles de Carles-Bades, satisfont parfaitement à cette intention, & à leur défaut la saignée, surtout au printems & dans l'automne, les purgatifs & les remedes qui purifient le sang, pourvu qu'on observe en même tems les loix du régime. Fred. Hoffman.

Le meilleur moyen de guérir l'*érésipele* est de délayer le sang qui est trop épais, & de résoudre celui qui forme des stagnations; & c'est à quoi l'on satisfait parfaitement par l'exhibition fréquente de potions aqueuses & chaudes, & en entretenant la transpiration: car par ce moyen on délaye le sang épaissi, on corrige celui qui est acre, ou résout celui qui est coagulé & qui croupit, & l'on évacue par les petits émonctoires de la peau celui qui est superflu ou corrompu, ce qui rétablit la perspiration naturelle, qui seule contribue efficacement à la cure de l'*érésipele*. On doit, dit Heister, s'abstenir absolument dans cette maladie de tous les remedes chauds, surtout de la teinture bézoardique, de l'esprit anti-pestilentiel & des autres esprits de même nature, aussi-bien que des essences fortes & échauffantes, qui augmentent la chaleur du sang loin de la diminuer. Rien n'est meilleur au contraire que les remedes tempérans & médiocrement rafraîchissans, surtout les préparations de sureau. Il est donc à propos de donner plusieurs fois par jour au malade demi-once ou une cuillerée de rob de sureau délayé avec de l'eau de même espece, & de lui faire boire par-dessus quelques tasses de thé, de caffé, ou d'une infusion de quelques plantes convenables. Il faut encore garantir avec soin le corps des influences du froid, & l'entretenir dans une sueur douce & non interrompue.

Lorsque le malade est altéré, on ne peut rien lui donner qui lui fasse plus de bien que de la tisane d'orge ou de la petite biere chaude, puisque les liqueurs aqueuses délayantes dissipent pour l'ordinaire la maladie, & sauvent la vie au malade. Si l'on trouvoit le rob de sureau trop désagréable, on pourroit lui substituer pour exciter la sueur, ou du moins en entre-mêler l'usage avec quelque poudre diaphorétique préparée avec des coquilles, des pierres d'écrevisses & de la nacre de perle, ou avec de l'antimoine diaphorétique ou quelqu'autre remede de pareille qualité, mêlé avec une petite quantité de nitre & donné dans de l'eau de sureau, sans négliger en même tems l'usage des potions aqueuses & délayantes.

Lorsque l'inflammation est légere, on peut souvent la dissiper par la chaleur extérieure seule: mais lorsqu'elle est violente, il faut y joindre les topiques que l'on croit les plus propres pour en augmenter l'effet. On peut donc étendre du rob de sureau sur du papier gris ou sur un morceau de linge, & l'appliquer sur la partie affectée avec des linges chauds ou des sachets remplis d'ingrédiens résolutifs par-dessus. Quoique ce remede, aussi-bien que la thériaque céleste mêlée avec le sel d'absinthe soient extremement efficaces pour appaiser les inflammations, on les emploie néantmoins rarement dans les cas de cette nature, à cause des ordures qu'ils contiennent; & on leur préfere les poudres digestives. Les plus estimées entre ces dernieres sont celles que l'on prépare avec les fleurs de sureau, de la réglisse pilée, de la craie préparée, de la céruse & de la myrrhe, que l'on mêle en quantités égales & que l'on enferme dans du gros papier ou dans un linge pour les appliquer chaudement sur la partie affectée; après quoi l'on couvre le tout avec des sachets ou des coussinets convenables. On peut y joindre la poudre de Mynsicht contre l'*érésipele* (voyez *Pulvis*) qui est non-seulement très-connue dans les boutiques, mais encore très-propre pour satisfaire à ces sortes d'intentions. Il est inutile que j'insiste sur la vertu singuliere de l'écorce verte mitoyenne du sureau, puisqu'il y a peu de personnes qui ne connoissent l'efficacité de cette substance dans les cas dont nous parlons.

Quoique quelques Auteurs condamnent l'usage des remedes liquides dans la cure de l'*érésipele*, j'ose cependant répondre sur l'expérience que j'en ai faite, des bons effets de l'esprit de vin camphré, seul on mêlé avec le safran ou la thériaque, appliqué chaudement sur la partie avec un linge en plusieurs doubles ou avec du gros papier. L'eau de chaux vive appliquée de la même maniere n'est pas moins salutaire.

Scultet assure, *Observ.* 93. qu'il n'a jamais trouvé de remede liquide plus efficace que le suivant contre l'*érésipele* compliqué avec un œdeme.

Prenez *de lessive douce de cendres de sarment, une livre;*
de nitre, une dragme & demie;
de sel commun, une dragme,
du meilleur vinaigre, une once;

Mêlez.

Après avoir fait précéder les remedes généraux, on applique chaudement ce mélange sur la partie affectée avec une compresse double, qu'on assure par le moyen d'un bandage; ce qui suffit pour résoudre les enflures de cette espece, lors même qu'elles font craindre une gangrene. Il faut absolument rejetter tous les autres médicamens liquides qui sont ou trop acides, ou d'une qualité obstructive & astringente, de même que les substances grasses & oléagineuses; car on ne sauroit croire à quel danger elles exposent le malade en obstruant les pores & en empêchant l'évacuation de l'humeur peccante.

La saignée & la purgation paroissent moins nécessaires dans l'*érésipele* que dans le phlegmon, parce que dans le premier les humeurs peccantes & corrompues étant contiguës à la peau, on les évacue plus commodément par une légere transpiration. Lors cependant pendant que le pouls est trop fort, & que le malade est d'un tempérament chaud ou d'une habitude pléthorique, on ne doit point négliger la saignée ni les lavemens, qui sont préférables dans ce cas à toutes les autres especes de purgatifs.

Il arrive souvent que l'*érésipele* vient à suppuration, d'où il résulte pour l'ordinaire des ulceres chroniques & corrosifs.

Lorsque ce malheur arrive, il faut déterger l'ulcere avec soin, & corriger l'acrimonie de la sérosité par l'application de l'onguent de saturne, de l'onguent de litharge ou de l'onguent de céruse avec l'emplâtre de saturne. Il convient aussi d'employer des remedes internes propres pour purifier & pour corriger le sang, & dans les intervalles ceux qui évacuent par bas les humeurs acrimonieuses. Le malade doit encore observer le régime le plus exact, jusqu'à ce que les ulceres soient consolidés, quoiqu'ils soient rarement susceptibles de consolidation dans les vieillards & dans les personnes infirmes & cachectiques, surtout lorsqu'ils viennent aux extrémités inférieures. Heister, *Chirurgie.*

Je conçois qu'il ne s'agit dans la cure de l'*érésipele*, que d'évacuer d'une maniere convenable la matiere pec-

cante qui s'est mêlée avec le sang, pour pouvoir ensuite appaiser l'effervescence de ce dernier avec des remedes rafraîchissans, & d'atténuer la matiere qui s'est fixée sur la peau. Pour cet effet je fais tirer au malade par les veines du bras une quantité suffisante de sang, qui ressemble pour l'ordinaire à celui des pleurétiques: je lui donne le lendemain ma potion purgative ordinaire, & à son concher une potion parégorique, dans les cas où la premiere a opéré avec violence; par exemple, du sirop de pavot blanc, dans de l'eau de fleurs de primévere ou quelqu'autre chose semblable.

Le malade une fois purgé, je fais fomenter la partie affectée avec la composition suivante.

Prenez *de racines de guimauve*, *de lis*, *de chaque deux onces*;
de feuilles de mauve, *de sureau*, *de bouillon*, *de chaque deux poignées*;
de fleurs de melilot, *de sommités de mille-pertuis*, *de petite centaurée*, *de chaque une poignée*;
de semences de lin, *de fœnu-grec*, *de chaque demi-once*;

Faites bouillir ces drogues dans une quantité d'eau suffisante de façon qu'il en reste trois pintes.

Coulez la liqueur, & ajoutez sur chaque pinte de la colature lorsque vous voudrez vous en servir,

deux onces d'esprit de vin.

Fomentez deux fois par jour la partie affectée avec un morceau de vieille flanelle trempée dans cette liqueur chaude, & ensuite avec le mélange suivant.

Prenez *d'esprit de vin demi-pinte;*
de thériaque de Venise, deux onces;
de poivre long, *de cloux de girofle pulvérisés*, *de chaque 2 dragmes.*

Mêlez & couvrez la partie avec du papier gris trempé dans cette liqueur.

Je ne permets d'autre nourriture & d'autre boisson au malade que de l'orge mondé, du gruau, des pommes cuites sur la braise, & de la petite biere: mais je lui laisse la liberté de se lever tous les jours pour quelques heures. La fievre & les autres symptomes se dissipent ordinairement par cette méthode; & si cela n'arrive point, je réitere la saignée jusqu'à trois fois, en laissant un jour d'intervalle entre chaque opération: mais ce n'est que dans le cas où le sang est extrement vicié, & la fievre violente. Dans les jours d'intervalle que je mets entre chaque saignée, je fais donner plusieurs lavemens d'eau distilée de nénuphar au malade. Mais la premiere saignée & la premiere purgation ne manquent pour l'ordinaire jamais d'effectuer la cure, lorsqu'on les emploie à tems. La même méthode a lieu dans l'*éréspele* qui est accompagnée de demangeaisons & d'une rougeur pareille à celle que cause la piqure de l'ortie, avec cette différence, que les applications externes ne sont point nécessaires. SYDENHAM.

Les purgatifs sont si salutaires dans l'*éréspele* de la tête, lorsque la fievre ne diminue point; qu'on ne peut quelquefois obtenir la cure de cette dangereuse maladie, sans leur secours. Quoique plusieurs Auteurs, & entre autres Jerome Fabricius, ayant parlé fort au long de cette maladie, on n'est pas mieux instruit de leurs sentimens sur l'usage des purgatifs dans la violence de la fievre, puisque quelques-uns ne les approuvent que dans le cas où la maladie est violente, & le corps surchargé de bile, & qu'ils soutiennent avec Tragault, *Chir. Instit. Lib. I.* 8. que le Medecin doit plutôt chercher à rafraichir qu'à purger le malade. D'autres après avoir reconnu la propriété des évacuans & des rafraîchissans, prétendent avec Paré, *de Tumor. Lib. VI.* 15. que les sudorifiques produisent de meilleurs effets que les purgatifs. D'autres en établissant la nécessité des purgatifs, conviennent cependant que lorsque la fievre est assez violente pour causer un délire & une phrénésie, il vaut mieux prescrire des remedes capables de résister à la malignité, & réserver les purgatifs pour le tems où la chaleur fébrile vient à s'éteindre; ou du moins qu'il faut, en cas qu'on emploie les purgatifs, s'abstenir absolument des préparations de scammonée, dans la crainte qu'elles n'augmentent la fievre: Sennert dit, que comme cette maladie est extremement familiere & endémique aux Allemands, c'est aussi des Auteurs de cette Nation que nous devons apprendre la méthode que l'on doit suivre dans sa cure, plutôt que des Ouvrages des Medecins étrangers. Cependant Sennert, qui est lui-même Allemand, a tiré la plus grande partie de ce qu'il dit sur l'*éréspele*, de Fabricius, Medecin Italien, en supprimant néanmoins ce que cet Auteur prescrit à l'égard de la purgation, lorsque la violence de la maladie est sur sa fin. Etmuler, qui étoit aussi Allemand, nous apprend dans sa *Medic. Chirurg.* que lorsque l'*éréspele* affecte la tête, il faut en accomplir la cure avec des sudorifiques & des céphaliques internes; mais qu'on doit s'abstenir de quelque espece de purgatif que ce soit. Les Auteurs n'ont donc laissé aucune direction sur ce qui concerne le traitement de la maladie lorsqu'elle est la plus dangereuse, ou s'ils en ont donné, elles ne sont remplies que de doutes & d'incertitude; ils semblent avoir craint & n'avoir pas osé établir des regles, lorsque la vie du malade court le plus de risque, & ils en sont pleins, lorsqu'il n'y a pas le moindre danger à appréhender pour lui.

Je puis cependant assurer, que lorsque dans l'*éréspele* de la tête, le cerveau est affecté, & qu'il en résulte un coma, un délire ou des convulsions; il faut que la vie du malade soit tout-à-fait désespérée, ou que les purgatifs produisent les effets les plus salutaires. Il ne faut point attendre dans cette extrémité, non plus que dans la petite vérole, que la fievre ait entierement cessé, ou que la tumeur soit tout-à-fait dissipée; car attaquer cette espece de fievre avec des cordiaux & des rafraîchissans, c'est perdre le tems & sacrifier le malade à l'ignorance ou à la poltronnerie de celui qui le traite. Puis donc que la purgation est capable de dissiper cette maladie, lors même qu'elle est le plus dangereuse il s'ensuit qu'étant appellée plutôt au secours du malade, elle doit prévenir ses progrès, & l'empêcher de faire de plus grands ravages.

Voici une histoire qui pourra servir à prouver la vérité de ce que j'avance.

Une jeune Fille de condition fut attaquée d'une *éryspele* au visage; la maladie fut précédée, comme à l'ordinaire, d'un frisson & d'une fievre légere; le lendemain, non seulement son visage, mais encore la peau qui est autour du cou & des oreilles, devinrent rouges & enflés. La fievre augmenta, & la malade fut attaquée du délire par intervalles. On lui appliqua dans cet état un vésicatoire sur la nuque du cou.

Malgré ce premier pas qu'on fit pour la soulager, l'enflure s'étendit considérablement, & devint si rouge, qu'on ne douta presque plus, que ce ne fût un *éréspele* de l'espece que Fabricius, à l'imitation de Galien, appelle *Phlegmonodes*; car, suivant cet Auteur, il est rare que l'*éréspele* simple affecte le visage. La malade tomba tout-à-fait dans le délire vers l'entrée de la nuit, ce qui obligea M. Burges, Apothicaire, de lui appl-

quer des véſicatoires aux bras, & de lui donner des lavemens qu'elle rendit ſans aucun effet, puiſque les ſymptomes augmenterent au lieu de diminuer.

La premiere fois que je la vis, c'étoit l'après-dinée, elle étoit dans un délire violent, accompagné de fievre : elle parla quelque tems ſans ſuite & ſans ordre : quelquefois elle demeuroit aſſoupie comme ſi elle eût eu une léthargie, & d'autrefois elle étoit attaquée de convulſions, ſurtout autour des mains & des épaules. L'enflûre demeura preſque dans le même état, excepté qu'elle perdit un peu de ſa rougeur; ſon pouls étoit plus lent que fort. Je lui fis appliquer un véſicatoire de chaque côté du cou; & je ſuis fort ſurpris qu'il n'en ſoit fait aucune mention dans les Auteurs que j'ai déja cités, puiſqu'il n'y a point de maladie où les véſicatoires ſoient plus utiles que dans celle-ci. Comme la malade me parut dans un danger preſſant, & que je conjecturai que les véſicatoires ſeuls ne ſuffiroient point, ſi on n'employoit quelqu'autre moyen d'évacuer la matiere peccante : je lui fis donner ſur les trois heures la purgation ſuivante.

Prenez *du decoctum ſennæ Gereonis, trois onces;*
de teinture ſacrée, préparée avec le vin blanc, une once;
du ſirop purgatif de nerprun, ſix dragmes;

Mêlez.

Cette préparation n'ayant produit aucun effet, je lui donnai vers le minuit deux onces de *teinture ſacrée*. Les ſymptomes ſubſiſterent néantmoins toujours avec la même violence, à l'exception qu'elle demeura plus tranquile, ou plutôt plus abattue par la violence du mal: comme elle étoit toujours conſtipée, je lui donnai vers le milieu du jour ſuivant le cathartique que voici.

Prenez *de teinture ſacrée, deux onces;*
de ſirop purgatif de nerprun, une once;

Mêlez pour une doſe.

Ce remede ne fut pas moins inutile que le précédent; ce qui m'obligea de lui appliquer ſur le ſoir des véſicatoires aux deux poignets. Ces meſures ne produiſirent aucun changement à l'égard des ſymptomes, & ne firent qu'appaiſer un peu la chaleur. On lui redonna le lendemain de très-grand matin le purgatif dont je viens de parler, qui la fit aller quelque peu par bas, ſans pourtant la ſoulager beaucoup. Un clyſtere acre qu'elle prit ne produiſit pas plus d'effet. Je voulus qu'elle prît ces purgatifs ſucceſſivement, parce que j'avois donné à entendre que c'étoit là le ſeul moyen de ſauver la malade. Delà vint que quoiqu'elle en eût déja pris quatre ſans aucun ſuccès, je perſiſtai opiniatrément à en faire uſage; car dans cet état de la maladie, la matiere fébrile ne peut ſe diſſiper ni par la tumeur, ni par aucune autre voie que par les glandes inteſtinales.

Comme le mal empiroit de plus en plus, je lui fis donner le remede ſuivant.

Prenez *de pilules ex duobus, quinze grains;*

Faites-les diſſoudre dans

une once d'eau thériacale;
de ſirop purgatif de nerprun, demi-once.

Mêlez pour une doſe.

Cette préparation ayant procuré cinq ſelles à la malade, elle reprit ſes ſens, ſans pourtant ſe reſſouvenir de ce qu'elle avoit ſouffert pendant les ſix jours précédens. La tumeur diminua peu à peu, & la fievre fut tellement diſſipée, qu'elle recouvra tout-à-fait la ſanté, en prenant deux fois le même cathartique.

Ce remede, dont la ſcammonée faiſoit la plus grande partie, quoiqu'elle paſſe communément pour pernicieuſe dans l'*éréſipele*, délivra la malade du danger le plus éminent; ce qui prouve que les ſentimens des plus fameux Medecins, ne doivent point tenir lieu de regle dans la pratique, à moins que l'expérience ne les ait confirmés plus d'une fois. FREIND, *Comment. in Hippocrat. Epidem.*

Riviere recommande pour topique une décoction de ſauge, dans laquelle on a fait diſſoudre du ſavon de Veniſe. On peut lui ſubſtituer l'infuſion de ſauge avec le même ſavon & quelque peu d'eſprit camphré.

Turner ordonne d'appliquer ſur la partie de l'huile de ſureau battue avec de l'eau de chaux vive, & un peu d'eſprit camphré. Ce même Auteur parle de l'onguent de ſureau, comme d'un topique excellent, dont ſe ſervent les gens de la campagne. Il recommande auſſi en cas d'ulcération, ſon cérat de pierre calaminaire.

De l'Ereſipele des Poumons.

L'*Eréſipele* affecte quelquefois les poumons, & pour lors le malade eſt attaqué d'une fievre violente & de douleurs aiguës dans les parties antérieures & poſtérieures, de la poitrine, ſurtout vers l'épine du dos: la poitrine n'eſt ni violemment oppreſſée, ni contractée; le malade reſpire avec la tête haute, & la chaleur l'oblige à dilater les narines comme un cheval qui vient de faire une longue courſe. La langue lui ſort de la bouche comme à un chien qui halete. Il vomit quelquefois une matiere ſanguinolente, & quelquefois livide; tantôt de la bile, tantôt du phlegme: il tombe ſouvent dans des défaillances, (qui ſont des ſymptomes très-fréquens dans cette maladie) ſa toux eſt ſéche, ou bien il crache une matiere jaune & teinte d'un peu de ſang; cette maladie eſt preſque toujours mortelle, à moins que l'*éréſipele* ne ſe jette des parties internes ſur celles de dehors. LOMMIUS, *Medicinal. Obſerv.*

ERYSIPELATODES, ἐρυσιπελατώδες, d'ἐρυσίπελας, *Eréſipele*, & εἶδος, *forme*, ou *reſſemblance*; *tumeur éréſipelateuſe*. BLANCARD.

ERYTHACOS, ἐρυθακὸς, d'ἔρυθος, *rougeur*, c'eſt la même choſe que *rubecula*, dont on peut conſulter l'Article.

ERYTHEMA, ἐρύθημα, ſignifie la même choſe dans Hippocrate que ἔρυθος, ou la rougeur du viſage dans les fievres inflammatoires; ἐρυθήματα, ſignifie encore les tumeurs conſidérablement rouges qui ſont la ſuite d'une violente inflammation d'un ſang bouillonnant, ou qui ſont accompagnées d'*éréſipele*.

ERYTHRINUS, ἐρύθρινος, d'ἐρυθρὸς, *rouge*; eſt un poiſſon que Pline nomme *rubellio*, le *Rouget*. Voyez *Rutilus*.

ERYTHRION, ἐρύθριον, d'ἐρυθρὸς, *rouge*, nom d'un malagme décrit par Paul Eginette, *Lib. VII. cap.* 18.

ERYTHRODANUM, nom du *rubia tinctorum*; Voyez *Rubia*.

ERYTHROEIDES, ἐρυθροειδὴς, d'ἐρυθρὸς, *rouge*, & εἶδος, *forme*, épithete de la tunique intérieure des teſticules.

ERYTHRONIUM ou ERYTHRAICUM, ἐρυθρόνιον, ἢ ἐρυθραϊκὸν; eſpece de *ſatyrion* dont parle Dioſcoride, *Lib. III. cap.* 144. Voyez *Satyrion*.

ERYTHROXYLON, ἐρυθρόξυλον, d'ἐρυθρὸς, *rouge*, & ξύλον, *bois*; nom de la *Poinciana flore pulcherrimo*.

E S

ES, Johnſon rend ce mot, par *Corpus*, corps.

E S A

ESAPHE, ἐσαφὴ, d'ἐσαφάω, *je touche avec les doigts*;

l'introduction des doigts dans la matrice pour en reconnoître l'état. HIPPOCRATE.

ESC

ESCHARA, ἐσχαρὰ, *escarre*, par rapport aux plaies, aux ulceres, ou à l'action des caustiques; mais *eschara* signifie encore une plante marine, dont Boerhaave compte trois especes,

La premiere est,

Eschara Rondeletii, 133. J. B. 3. 809. *retepora eschara marina*, Imper. 630. *porus reticulatus*; & *eschara marina*, Imper. C. B. P. 367.

La seconde est,

Eschara marina; frondipora. J. B. 3. 809. *frondipora eschara marina.* imper. 631. *frondipora.* imper. C. B. 367.

La troisieme est,

Eschara qui porus cervinus. Imper. 630. *algamarina* πλατύκερος, *porosa.* J. B. 3. 809. BOERH. *Index alter Plant. Vol. I. p. 6.*

ESCHAROPEPA, ἐσχαρόπεπα, d'ἐσχαρα, *le foyer*, & πέπτω, *cuire*; épithete qu'Hippocrate donne, *Lib. IV. Epid.* à de la farine d'orge que l'on a fait torréfier.
ESCHAROTICA, *escarotiques*, médicamens qui forment une escarre.
ESCHATIÆ, ἐσχατίαι, les extrémités des membres. HIPPOCRATE.
ESCHYNOMENOUS. Voyez *Æschynomenous.*
ESCULUS, nom du *Quercus parva*; *sive phagus Græcorum*, & *esculus Plinii.* Voyez *Quercus.*
ESCURA, le même qu'*eschara.* RULAND.

ESD

ESDRÆ, *Antidotus*; nom d'un antidote décrit dans Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 11.

ESE

ESEBON, ou ALSEBON, *sel commun.* RULAND.

ESO

ESOCHE, ἐσωχὴ, ou ἐξωχη, d'ἐξέχω, *s'élever*; éminence, excroissance, ou tubercule autour de l'anus.
ESPHLASIS, ἔφλασις, d'ἐσφλάομαι, rentrer en dedans. C'est l'enfoncement d'une partie à l'occasion de quelque impression externe violente. Hippocrate employe ce mot dans son Livre des Plaies de la tête, avec & sans ἔσω, « en dedans; » & on le dit des plaies du crane, lorsque suivant l'expression de Celse, *medium (os) desidet, & intro deprimitur*; « le milieu de l'os s'abbaisse & rentre en dedans. »

ESS

ESSATUM *Potentiale*; la vertu médicinale qui réside dans les végétaux & dans les minéraux. RULAND.
ESSATUM VINUM; esprit de vin imprégné des vertus médicinales des végétaux. RULAND.
ESSENTIA, l'essence de tel être que ce soit; ce qui le le distingue de tout autre être. Ce mot a passé des Philosophes chez les Chymistes, qui l'employent pour désigner l'essence, ou la partie distinctive des mixtes, séparée de toutes les autres parties des corps qui la contenoient. De-là
ESSENTIALIS, *Essentiel*, épithete que l'on donne aux sels tirés des sucs par crystallisation. J'ai donné un exemple de la maniere dont on tire ces sels au mot *Acetosa.*

On peut néanmoins employer le même procédé sur le suc de tout autre végétal succulent: mais on aura toujours un sel différent, suivant la différente nature de la plante qu'on employera. Si les sucs sont, on manifestement & purement acides, ou que cette derniere qualité se trouve jointe avec quelque degré d'austérité, le sel sera semblable au tartre des vins acides austeres. Si l'on choisit une plante parfaitement succulente, qui ne soit ni acide, ni huileuse, comme le sont la plupart de celles dont on fait usage en Medecine, le sel sera d'une autre nature particuliere, & peut être semblable au nitre; l'endive, la fumeterre, l'hieble, le chiendent, la sanginaire, le plantain, la sanicle, la chicorée, le cresson d'eau, le nenuphar, &c. donnent un pareil sel. De-là vient la vertu médicinale des sucs de ces plantes, qui en conséquence de ce sel nitreux dont ils abondent, levent les obstructions les plus invétérées, atténuent la bile noire & guérissent les maladies chroniques. Lorsqu'on se sert dans ce procédé des sucs visqueux des végétaux, comme de ceux du pourpier, de la consoude, ou d'autres plantes semblables, on ne peut en tirer le sel qu'on ne les ait fait auparavant fermenter, pour dissoudre leur viscosité. Les sucs qui abondent en huile ne valent rien pour cet effet; car le sel qu'ils contiennent est si fort engagé dans l'huile, qu'il ne peut s'unir aux particules de même nature que lui, ni former des crystaux; l'huile empêche toujours la crystallisation des sels, comme elle en occasionne la perte, & réciproquement, tant dans les animaux que dans les végétaux. De-là vient qu'on n'obtient pas aisément les sels des plantes aromatiques qui abondent en huile & en particules balsamiques.

On connoit donc par ce moyen la nature du sel tel qu'il est dans les plantes. Il se dissout dans l'eau, il est composé d'huile & de sel, souvent acide, & jamais alcali; car lorsqu'il a cette derniere qualité, on le fixe & on le change aisément en le faisant bouillir & épaissir; il se mêle avec les sucs, & pénetre dans la plupart des vaisseaux capillaires du corps humain, où il peut par conséquent déployer ses vertus. Lorsqu'il est sec, il se calcine dans le feu, & se convertit en un sel fixe alcali. BOERHAAVE, *Chymie.*

On appelle huiles essentielles, celles qui sont propres aux différens végétaux. Voyez *Oleum.*

On donne à quelques fievres l'épithete d'*essentielles*, pour les distinguer des fievres symptomatiques.

ESSERA, ou ESSERE, est une espece de tumeur dont il n'est parlé ni dans les Auteurs Grecs ni dans les Latins, mais seulement dans les Auteurs Arabes, sous le nom d'*essere*, *sora* & *sare*. Cette maladie est fréquente dans plusieurs endroits de l'Europe, & se manifeste par l'éruption soudaine de petits tubercules de couleur rougeâtre sur tout le corps, lesquels sont accompagnés d'une demangeaison aussi extraordinaire que si le malade avoit été piqué par des abeilles, des guêpes, des cousins, ou avec des aiguilles. Ces tubercules disparoissent aussi-tôt après, & ne recevant aucune sanie, ni aucune humeur, la peau reprend son premier état. Quelques-uns placent ces tumeurs au rang des *épinyctides* des Grecs, mais à tort; puisque les *épinyctides* & l'*essere* sont d'une nature tout-à-fait différente; car les premieres rendent une humeur, ce que ne font point les dernieres, qui disparoissent sans en rendre aucune. D'ailleurs, les *épinyctides* affligent le malade principalement pendant la nuit, ce qui leur a fait donner leur nom; au lieu que l'*essere* paroît rarement la nuit, mais le plus souvent dans le jour; à quoi l'on peut ajouter que la cure de ces dernieres tumeurs demande une méthode tout-à-fait différente. On doute que les Grecs aient connu cette espece de tumeur, parce que les Auteurs de cette Nation ne font mention d'aucune de ses especes légitimes, à moins qu'on ne veille

la rapporter aux éruptions exanthémateuses sans ulcération.

Serapion dans le huitieme chapitre de son *Breviarium*, divise ces tumeurs en deux especes, dont chacune a une cause qui lui est propre. L'une provient d'un sang bilieux, & l'autre d'un phlegme salin & nitreux: mais cette derniere est beaucoup plus rare que l'autre. Comme ces tumeurs ne rendent aucune humidité, il y a des personnes qui assurent qu'elles proviennent des vapeurs d'un sang excessivement chaud, ou du mélange des humeurs salines & bilieuses.

Quiconque est instruit de la nature des humeurs séreuses, ne peut nier qu'elles ne puissent être la cause de ces sortes d'humeurs, puisqu'elles sont acres, fluides, & faciles à résoudre. Cela se trouve confirmé par une autre circonstance, qui est que cette maladie est aisément dissipée par la saignée, qui a le pouvoir d'appaiser l'effervescence des parties séreuses du sang. Il est évident par les demangeaisons dont ces tumeurs sont accompagnées, & qui sont tantôt plus fortes & tantôt plus foibles, que cette humeur séreuse a différentes qualités; qu'elle est quelquefois douce, quelquefois acre & chaude, quelquefois claire, & quelquefois épaisse, ce qui paroît encore par cette circonstance, que j'ai souvent observée, que ces tubercules paroissent lorsque le malade est dans un lit chaud, & qu'ils se dissipent quand il s'expose à l'air. Dans d'autres tems c'est le froid qui les fait paroître, & le chaud qui les dissipe: le premier de ces phénomenes paroît venir de ce que l'humeur est extremement subtile & fluide, & par conséquent capable d'être repoussée en-dedans par la froideur de l'air: au lieu que le dernier paroît provenir de ce que l'humeur n'est pas assez fluide ni assez subtile pour pouvoir transpirer dans un air froid, quoiqu'elle le puisse faire dans un air chaud.

Cette humeur claire & séreuse est pour l'ordinaire produite par quelque maladie du foie, que quelque cause particuliere dispose à l'engendrer. Mais elle est mise en effervescence par les causes procatarctiques qui agitent la masse du sang. Cette maladie est aussi plus fréquente en hiver qu'en été, dans les climats froids que dans ceux qui sont chauds.

On la connoît aisément aux marques que nous avons décrites ci-dessus; car elle est quelquefois précédée d'une lassitude spontanée, ensuite de laquelle il s'éleve des pustules sur tout le corps, comme si le malade avoit été piqué par des abeilles ou avec des aiguilles.

Ces pustules disparoissent en peu de tems d'elles-mêmes sans venir à suppuration, ou sans rendre aucune matiere, & supposé que ce dernier accident arrive, on doit plutôt l'attribuer à la violence avec laquelle on se gratte, qu'à la nature des tubercules.

Quelquefois les *esseres* précédent les fievres bilieuses, & ceux qui sont sujets à cette maladie ne doivent point la négliger, à moins qu'ils ne veuillent tomber dans quelque fievre ou dans quelqu'autre maladie violente.

Les topiques sont ordinairement inutiles pour la cure de cette maladie; mais les pustules disparoissent & la peau reprend sa couleur & son état ordinaire, lorsqu'on appaise la chaleur du sang par la saignée & par l'usage des altérans. La premiere chose qu'on doit faire, est de saigner le malade & de lui tirer autant de sang que son état le permet. Il faut ensuite, si on le juge néceessaire, évacuer les humeurs séreuses & bilieuses avec les tamarins, les myrobolans, & la rhubarbe. On donnera après au malade du suc & du sirop de grenade, de groseilles rouges & de verjus, comme aussi du petit lait, du lait aigre, & des émulsions préparées avec les quatre semences froides. Le malade doit aussi prendre un bain d'eau tiede, & user d'un régime rafraîchissant & humectant. SENNERT.

ESSODINUM, présage certain de ce qui doit arriver, tiré des signes qui l'indiquent. RULAND.

EST

ESTHIOMENOS, ἐσθιόμενος d'ἐσθίομαι, manger; qui mange, qui ronge, qui corrode; est l'épithete que l'on donne à certains ulceres corrosifs qui rongent & consument les chairs.

ESU

ESULA, *ésule*, est le nom que l'on donne à plusieurs especes de tithymales. Voyez *Tithymalus*.

ESULA INDICA. Bont. 153. Raii Hist. 1. 873. *Esula Indica Bontii, sive Euphorbio affinis Indica sedi folio*. Hist. Oxon. 3. 345. *Tithymalus Orientalis arborescens, triquetrus spinosus, Talukghaha*. Herm. Mus. Zeyl. 56. *An. Daluk, Esula Indica*? ejusd. 67.

On prépare avec le suc de l'*ésule* des Indes un extrait qui est d'un usage admirable dans la cachexie, l'hydropisie, la paralysie & les autres maladies froides. La plante qui produit la larme jaune, & appellée par corruption dans nos Boutiques *gutta gemou*, ne différe en aucune maniere de la précédente ni par sa forme, ni par la maniere dont elle croît. Mais il faut observer avec Sydenham qu'il y a deux sortes de *gutta gumma*, ou *gutta gamba* chez les Marchands: l'une commune, que l'on tire d'une plante approchante de l'*ésule* des Indes, & que les Indiens appellent *Lonan Cambodia*; & l'autre beaucoup meilleure, qui découle d'un arbre appellé dans les Indes Orientales *Codampulli & Carcapulli*; ou *Kanna Ghorika*. DALE.

Le *Lonan Cambodia*, est ainsi appellé parce qu'il croît à Cambodia, qui est une contrée voisine de la Chine, fameuse par la quantité d'aloës hépatique qu'elle produit. Ce suc est moins dangereux quand il est préparé, que lorsqu'il est cru, parce qu'il dépose par-là une grande partie de sa qualité émétique & antistomachique.

Voici la maniere dont on le prépare :

Prenez *de gutta cambodia, une livre.*

Pilez-la grossierement, & faites-la infuser dans une grosse phiole de verre avec le vinaigre le plus fort que vous pourrez trouver, ensorte qu'il la surmonte d'environ trois travers de doigt.

Exposez ensuite le vaisseau au soleil, qui produit sur plusieurs substances le même effet que le feu chymique.

Coulez la liqueur au bout de huit ou dix jours, & faites-la épaissir en consistance d'extrait.

La dose est de douze ou vingt grains en forme de pilules, ou délayée avec du vin. Il purge par ce moyen très-copieusement par bas sans causer de tranchées.

Je préfererois cet extrait à la scammonée dans les climats chauds & humides. RAY, *Hist. Plant.*

ESURINUM, à la lettre *affamé*, se dit du vinaigre rectifié par le moyen du verd-de-gris, ainsi qu'on l'a décrit au mot *Acetum*, qu'on appelle *Acetum esurinum*.

ETE

ETESIÆ, ἐτησίαι, les *étesies*; ce sont certains vents dont il est souvent parlé dans Hippocrate. Ce sont des vents froids qui soufflent, à ce qu'on dit, du nord-est, & qui temperent la chaleur de l'atmosphere.

Pline nous apprend que les vents de nord-est (*Aquilones*) soufflent huit jours avant le lever de la canicule, & sont appellés *Prodromi*; que les vents *Etesiens*, ou de nord-est commencent à souffler deux jours après le lever de la canicule & regnent pendant quarante jours.

Suivant Prosper Alpin, les vents *Etesiens* commencent à souffler en Egypte lorsque le soleil entre dans le signe du cancer, & regnent constamment durant les mois de Juillet & d'Août, & presque pendant tout ce-

lui de Juin. Ces vents, qui commencent à souffler dans le tems à peu près de la crue du Nil, dissipent toutes les maladies pestilentielles, que les vents contraires avoient occasionnées. Car, comme les vents du Midi, que le peuple appelle *Campsin* (de Campsis dont toute l'armée fut ensevelie sous les sables que ces vents font élever, comme on lit dans la vie d'Alexandre le Grand) rendent la constitution de l'air morbifique : il est naturel de croire, que les vents *Etesiens*, qui leur sont directement contraires, doivent purifier l'air & le rendre plus salutaire. D'ailleurs la nature des vents *Etesiens* est aussi opposée à la peste, que ceux du Midi sont propres à la favoriser, suivant ce que dit Galien, *Lib. I. de Temp.* que « le vent du Nord qui est froid & sec de « sa nature, garantit pendant long-tems toutes choses « des atteintes de la corruption, au lieu que ceux du Mi- « di les alterent facilement. » Il assure dans plusieurs endroits, que les premiers rendent l'air sain & salutaire ; comme dans son *Comm.* sur le troisieme Livre des *Epidémiques*. « Lorsque les vents *Etesiens*, dit-il, soufflent « pendant l'été, ils previennent une infinité de mala- « dies. Si les vents *Etesiens*, continue-t-il en parlant de « la nature pestilentielle de l'air, eussent regné dans « cette saison, ils eussent garanti le corps de toutes « sortes de maladies. » Il assure dans plusieurs endroits de ses écrits, que les étés durant lesquels ces vents ne soufflent point, sont très-féconds en maladies. Hippocrate décrivant un été pestilentiel dit « l'été fut sec & « beau, & les chaleurs étouffantes, parce que les vents « *Etesiens* ne régnerent que foiblement & par interval- « les. » Prosper Alpin, *de Med. Ægypt.*

Tout ce qu'on vient de dire paroîtra conforme à la raison, si l'on fait attention, que les vents qui viennent du nord-est, amenent avec eux une grande quantité de l'acide de l'air, qui est le grand ennemi de la corruption. Voyez *Acida.*

* J'ai déja remarqué que cet acide de l'air est un être de pure spéculation, & qu'il en faudroit démontrer l'existance avant que d'en expliquer les effets.

E T H

ETHEES, *Or précieux.* Ruland.

ETHEL, signifie feu & noirceur. *Ethelia*, est un corps sec & brûlé, rouge & blanc. *Auricolla ethela*, est une teinture rouge, & les fleurs blanches de l'or. Ruland. *Ethel, terra alba, sulphur album, fumus albus, auripigmentum*, & *magnesia*, signifient en terme de Chymie la même chose. *Dev. Lagneius, Harm. Chem. in Theat. Chym. Vol. IV. p.* 729.

ETHESIUS LAPIS, *Chrysolite.* Ruland. Johnson.

ETHICA, le même qu'*Hectica.* Voyez ce dernier mot.

ETHMOIDES, ἠθμοειδὴς, d'ἠθμὸς, *un couloir*, & εἶδος, forme ou ressemblance, est l'épithete que l'on donne à l'os qui est à la racine du nez, l'*os ethmoïde, os ethmoïdes.* Voyez *Caput.*

E T N

ETNOS, ἔτνος, dans Hippocrate, signifie, suivant Galien, toutes sortes d'alimens soit solides ou liquides, préparés avec des fruits légumineux dont on ôte l'écorce, que l'on pile & que l'on fait cuire ensuite.

E T R

ETRON, ἦτρον, l'*Hypogastre.* Voyez *Hypogastrium.*

E T T

ETTALCHE, est le nom du *cedrus, folio cypressi, major, fructu flavescente.* Voyez *Cedrus.*

E T Y

ETYMODRYS, nom du *quercus, cum longo pediculo.*

E V A

EVACUATIO, κένωσις, évacuation naturelle ou artificielle.

E U Æ

EUÆMIA, εὐαιμία, d'εὖ, qui signifie *bon*, & αἷμα, *sang*; bonté du sang. Fernel, *Pathol.*

EUALTHES, εὐαλθὴς, d'εὖ, *aisé, facile*, & ἄλθω, *guérir*; facile à guérir. Hippocrate, *de Articulis.*

EUANALEPTOS, εὐανάληπτος (εὖ, *facile, aisé*, & ἀναλαμβάνω, réparer, recouvrer); aisé à réparer ou à recouvrer. Hippocrate, *VI. Epid. Sect. 4. Aphor.* 3.

EUANASPHALTOS, εὐανάσφαλτος, d'εὖ, qui signifie *aisé, facile*, & ἀνασφάλλω, recouvrer ses forces ; est une personne, qui recouvre aisément la santé, *Hipp.* περὶ τροφῆς, par opposition à δυσανάσφαλτος, *dysanasphaltos*, qui guérit avec peine.

EUANTHEMON, εὐάνθεμον, le même, suivant Galien dans son *Exegesis*, qu'*Anthemis* & *Chamæmelum.* On trouve ce mot, *Lib. I.* περὶ γυναικ.

EUANTHES, εὐανθὴς, d'εὖ, *bien, beaucoup, fort*, & ἄνθος, *fleur*; *extremement fleuri.* Ainsi, *Coac.* 631. εὐανθεῖς θρόμβοι αἵματος, sont des concrétions grumeleuses de sang d'une très-belle couleur ; & εὐανθὲς οὖρον, urine haute en couleur, paroît être celle qui a des efflorescences écumeuses sur sa superficie. Mais quelques Auteurs veulent qu'εὐανθὲς οὖρον, signifie une urine pure & transparente, approchante de la couleur naturelle de l'urine, & dont la couleur & la clarté prognostiquent une crise prompte & heureuse.

EUAPHION, εὐάφιον, d'εὖ, *aisé, facile*, & ἀφὴ, *le toucher*; est un remede pour les hémorrhoïdes ainsi nommé par Galien, *de C. M. S. L. Lib. IX. cap.* 7. à cause de sa mollesse.

EVAPORATIO, *Evaporation*; c'est-à-dire, dissipation des parties les plus légeres d'un fluide par le moyen du soleil ou du feu. Quoique l'évaporation Chymique se fasse toujours par le moyen de la chaleur, le froid & les vents ne laissent pas de faire évaporer l'eau, & même la glace la plus dure, comme nous l'apprenons de M. Gauteron dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences* 1709. & de M. Halley.

E U C

EUCARDIOS, εὐκάρδιος, agréable à l'estomac.

EUCATASCEPTON, εὐκατάσκηπτον d'εὖ, *aisé, facile*, & κατασκήπτω, *être dessus*; est une épithete qu'Hippocrate, *de Fract.* donne à une plaie, pour dire qu'elle est soutenue ou appuyée sur quelque chose de doux.

EUCHARISTOS, est l'épithete d'un antidote dont on trouve la description dans Nicolas Myrepse, *Sect.* 1. *c.* 278.

EUCHROEA, εὔχροια, d'εὖ, *bonté*, & χρόα ou χροία, couleurs ; belle couleur, air de santé, couleur vermeille. Mais *euchroon* est le nom d'une emplâtre dont il est parlé dans Scribonius Largus, 203. & dans Galien, *de Comp. Med. S. L. Lib. IV. c.* 7.

EUCHYLOS, εὔχυλος, d'εὖ, *bonté*, & χυλὸς, *humeur, suc*; qui abonde en bonnes humeurs ou sucs : *euchymus*, εὔχυμος, a la même signification.

EUCHYMIA, εὐχυμία, d'εὖ, *bonté*, & χυμὸς, *humeur, suc*; est la bonne qualité des humeurs contenues dans les alimens aussi-bien que dans le corps humain.

EUCINETOS, εὐκίνητος, d'εὖ, *aisé, facile*, & κινέω, *se mouvoir*; aisé à mouvoir. Hippocrate, *III. Aph.* 17.

EUCOILIA, εὐκοιλία, est l'épithete que Dioscoride, *Lib. I. cap.* 57. donne aux cerises, pour signifier qu'elles lâchent le ventre.

EUCRASIA, εὐκρασία, d'εὖ, *bon*, & κρᾶσις; tempérament; bon tempérament.

EUD

EUDIA, εὐδία, sérénité, calme, & douceur de l'air. Hippocrate.

EUE

EUELPIDIUM, est le nom d'un collyre liquide qu'on appelle aussi *Diarrhodon* & *Diasmyrnon*.

EUELPISTI *Emplastrum*, est le nom d'une emplâtre décrite par Scribonius Largus, N° 85. elle tire son nom d'Euelpites, fils de Phleges, Chirurgien dont il est parlé dans la Préface sur le septieme Livre de Celse.

EUEMBOLOS, εὐέμβολος, d'εὖ, *bien*, & ἐμβάλλω, *mettre dedans*; Chirurgien habile à réduire les luxations.

EVENTUS, en termes de Medecine, se dit généralement de la fin d'une maladie, soit que le malade meure, qu'il guérisse, ou qu'il soit attaqué d'une maladie nouvelle.

EUERES, εὐήρης, d'εὖ, *bien*, & ἐρετμός, *rame*, *aviron*; facile à conduire par le moyen de l'aviron, relativement à un bateau. Mais Hippocrate, qui se sert souvent des termes en usage dans la marine, applique ce mot aux instrumens de Medecine, dans son Livre de *Medico*, où il signifie adroit, propre pour les ouvrages de main.

EVERRICULUM, dans Paré, est une espece de sonde ou cuillere dont on se sert pour nettoyer la vessie du gravier ou des grumeaux de sang qui y sont restés, après l'opération de la pierre.

EVERSIO. Voyez *Ectropium*.

EVESTRUM, dans Paracelse, paroît signifier un esprit prophétique, qui prévoit avec certitude les choses à venir.

EVEXIA, εὐεξία, d'εὖ, *bon*, & ἕξις, *habitude*; bonne habitude de corps.

EUG

EUGEOS, est le nom que l'on donne quelquefois à l'utérus à cause de sa fertilité, d'εὖ, *bon*, & γῆ, *terre*.

EVI

EVISTIOLA, dans Paracelse, semble signifier une lepre sur la nuque du cou.

EUL

EULE, εὐλή, *un ver*; c'est proprement celui qui s'engendre dans les ulceres.

EULOGIUM, dans Forestus d'après Rhases, signifie une maladie exanthémateuse, la petite vérole ou la rougeole. Castelli.

EUN

EUNUCHION, c'est la laitue à qui on a donné ce nom, dans la croyance où l'on est qu'elle réprime les desirs amoureux, parce que les Poetes rapportent que Vénus, se coucha sur un lit de laitues, après la mort d'Adonis.

EVO

EVOMITIO, *Vomissement*. Je ne crois pas que l'on trouve ce mot dans aucun Auteur Classique.

EUONYMOIDES.

Voici ses caracteres.

Les feuilles sont alternes sans être conjuguées; le pédicule est terminé par un calyce à une seule feuille, à cinq pointes & strié: sa fleur est en rose, à cinq pétales avec cinq étamines, & disposée en épi: l'ovaire croît sur le placenta dans le fond du calyce; il est muni d'un pistil terminé par un sommet raboteux, qui se change en une capsule sphérique partagée en trois cellules, dans chacune desquelles sont deux semences enfermées dans une pulpe. Boerhaave ne fait mention que d'une espece de cette plante, qui est l'*Euonymoides Canadensis*, Saraz.

EUONYMUS, *Fusain* ou *Bonnet de Prêtre*.

Voici ses caracteres:

Son calyce est à une seule feuille découpée en quatre ou cinq pointes: sa fleur est en rose, composée de quatre pétales & quelquefois de cinq, avec quatre ou cinq étamines: l'ovaire qui est dans le fond du calyce est muni d'un pistil fourchu, qui se change en un fruit membraneux, relevé de quatre côtes & composé de quatre ou cinq cellules remplies de semences oblongues. Boerhaave. *Index alter Plant.* Part. II. p. 237.

Boerhaave compte quatre especes de cette plante.

1. *Euonymus vulgaris, granis rubentibus*. C. B. P. 428. Jonf. Dendr. 387. Tourn. Inst. 617. Elem. Bot. 490. Boerh. Ind. A. 2. 237. Dill. Cat. Giss. 66. Buxb. 106. Rupp. Flor. Jen. 74. *Euonymus*, Offic. Chab. 62. Ind. Med. 49. *Euonymus, fusanus*, Mont. Ind. 42. *Euonymus Theophrasti*. Ger. 1284. Emac. 1468. Merc. Bot. 1. 34. Phyt. Brit. 39. Mer. Pin. 37. *Euonymus vulgaris*, Park. Theat. 241. Raii Hist. 2. 1621. Synop. 3. 468. *Euonymus multis, aliis Tetragonia*. J. B. 1. 201. Dale. p. 321.

On assure que le fruit de cette plante purge par haut & par bas. Les paysans se servent de la poudre de ce fruit pour faire mourir les poux, ou bien ils lavent leurs cheveux avec la décoction de ses graines. Tournefort. *Hist. des Plantes*.

Cette plante croît parmi les haies, & fleurit au mois de Mai. Son fruit est d'usage, mais d'une qualité nuisible; ce qui fait qu'on ne sauroit en user intérieurement sans danger. Employé extérieurement, il est émollient & résolutif: il tue les vers, & guérit la teigne & la gratelle. Dale.

Théophraste assure, qu'elle est nuisible aux bestiaux; & cela se trouve confirmé par le témoignage de Matthiole & de Ruelle, qui rapportent que les brebis & les chevres, quelque avides qu'elles soient des bourgeons des plantes, ne touchent jamais à celle-là. Clusius au contraire assure avoir vu en Hongrie les chevres manger avec avidité les feuilles du *fusain* sans en recevoir le moindre mal: mais cela n'est pas probable, vu l'odeur désagréable & la qualité cathartique de cette plante. Trois ou quatre de ses baies purgent par haut & par bas, & leur décoction teint les cheveux de couleur jaune. On se sert de son bois en France & en Allemagne pour faire les fuseaux, ce qui lui a fait donner le nom de *fusanus* & de *fusaria*. Ray. *Hist. Plant.*

2. *Euonymus latifolius*. C. B. P. 428.

3. *Euonymus, Africanus Lycii crassioribus foliis; sempervirens, capsula triloculari, asperata rubente. Rhamno similis triloculari fructu, folio Pyrachanthæ Africana dicta. Lycium Africanum, fructu rubro, potius euonymo affinis*. Ind. 246. *Lycium Æthiopicum, Pyracanthæ folio*. H. A. 1. 163.

4. *Euonymo adfinis Æthiopica sempervirens, fructu globoso scabro, foliis salicis, rigidis serratis*, H. L. 239. Pluk. Phyt. 176. 3. *Lauro serratæ, odoratæ, stapelianæ similis inodora, Capitis bonæ spei*, Breyn. Prodr. 1. *Laurus non odorata, fructu globoso Africana*, Sterbeeck

Citric. 248. *Arbor Africana, facie loti Arboris vulgò.* Boerhaave, *Ind. alt. Plant.* Vol. II. p. 237.

EUP

EUPATORIOPHALACRON.

Voici ses caracteres :

C'est une plante corymbifere, dont la fleur est radiée dans quelques-unes de ses especes. Ses fleurs sont hermaphrodites, & ses demi-fleurons femelles : mais dans d'autres especes, les fleurs sont portées sur un calyce, & sont pour la plupart hermaphrodites. Les ovaires ont des têtes nues, & sont posés sur un placenta cotoneux. Toutes ces parties sont enfermées dans un calyce divisé en plusieurs parties. On peut ajouter à ces caracteres, que les feuilles sont opposées sur les tiges.

Miller, dans son Dictionnaire, fait mention de dix especes de cette plante, auxquelles on n'attribue jusqu'aujourd'hui aucune vertu médicinale.

EUPATORIUM, *Eupatoire.*

Voici les caracteres de cette plante :

Sa racine est fibreuse & annuelle : ses feuilles sont disposées de deux en deux, de trois en trois, ou de quatre en quatre par intervalles : son calyce est oblong, uni & écailleux : ses fleurs sont disposées en ombelle, & il sort de leur fond des filets longs & fourchus.

Boerhaave en compte quatre especes.

1. *Eupatorium Cannabinum*, C. B. P. 320. Park. 595. Tourn. Inst. 455. Boerh. Ind. A. 118. Dill. Cat. 140. Raii Hist. 1. 293. Synop. 83. *Eupatorium Avicennæ, Eupatorium Cannabinum*, Offic. *Eupatorium Canabinum alterum*, Ger. 574. *Eupatorium Cannabinum vulgare, foliis trifidis profundè dentatis*, Hist. Oxon. 3. 97. *Eupatorium adulterinum*, J. B. 3. 1065. Chab. 334. Schw. 69. Dale. p. 91.

La racine de cette espece d'*eupatoire* est fibreuse, & pénetre fort avant dans la terre. Elle pousse des tiges quarrées, rougeâtres, haute de deux ou trois piés, quelque peu cotoneuses, des nœuds desquelles sortent deux feuilles divisées en trois segmens, longs, étroits, dentelés, semblables à celles du chanvre, vertes dessus & blanchâtres dessous. Ses fleurs naissent en grappes aux sommets des tiges; elles sont en forme de parasol, quelque peu grêles, nues & composées de plusieurs fleurons évasés, découpés en cinq parties par le haut & de couleur purpurine, qui se changent en duvet.

Cette plante croît le long des rivieres, sur les bords des fossés, & fleurit au mois de Juillet.

Schroder emploie cette plante tant extérieurement qu'intérieurement, en qualité de vulnéraire, pour corriger la mauvaise habitude du corps, pour guérir les toux & les catarrhes; quoique Gesner ait éprouvé que sa racine est extremement purgative. Elle est rarement d'usage. Miller. *Bot. Offic.*

Deux onces du suc des feuilles de cette plante, ou un gros de son extrait, & la tisanne que l'on en prépare, bue par verrée, est très-propre pour emporter les obstructions des visceres, surtout celles qui succedent à des fievres intermittentes, dans lesquelles le sang s'appauvrit extremement & perd son baume naturel. L'usage des feuilles de cette plante dans les bouillons, ou en infusion à la maniere du thé, soulage fort les hydropiques. Il faut l'ordonner après la ponction, & faire bassiner les jambes avec la décoction de toute la plante. Pour les pâles couleurs, pour la gale & pour les maladies de la peau, on la mêle avec la fumeterre dans le petit lait, dans les bouillons & dans les tisanes. Les sommités chargées des fleurs, sont très-vulnéraires; les racines purgent considérablement par haut & par bas.

Voici l'expérience que Gesner en fit sur lui-même.

« Je fis bouillir, dit-il, dernierement quelques fibres de « la racine de l'*eupatoire* aquatique, ou *Avicennæ* « *quorumdam*, dans du vin, & j'en bus la décoction « après l'avoir coulée. Une heure après, elle com-« mença à opérer copieusement par haut & par bas; « toutes les douze fois qu'elle me fit aller à la selle, « je rendis une grande quantité de phlegme avec beau-« coup moins de violence que si je me fusse purgé avec « l'hellébore. »

Les feuilles de cette plante sont fort ameres, & ne rougissent pas le papier bleu. Il y a beaucoup d'apparence que le sel naturel de la terre y est passé, presque sans autre changement que celui de s'y être uni avec beaucoup de soufre & de terre. Tournefort.

Tragus dit, qu'on n'emploie cette plante à Strasbourg que pour les maladies des bestiaux; & il paroît par les expériences que Gesner en a faites, qu'elle agit avec trop de violence pour la donner aux hommes, si ce n'est en petite quantité, & avec des drogues capables de corriger ses mauvaises qualités. Les Habitans des Pays-Bas se servent avec succès de sa décoction pour la jaunisse. Un malade dont les intestins étoient corrodés au point de donner passage aux matieres stercorales, & que les Medecins avoient abandonné, s'avisa de boire la décoction de cette plante dans du vin, & d'en mettre dans ses ulceres; ce qui le guérit entierement de sa maladie. Ray, *Hist. Plant.* 293.

2. *Eupatorium, urticæ foliis Canadium, flore albo.* H. L. App. 667. *Eupatorium scrophulariæ foliis glabris, flore albo*, M. H. 3. 98. *Valeriana urticæ folio, flore albo*, M. H. 3. 97. Corn. 20.
3. *Eupatorium, novæ Angliæ, urticæ foliis, floribus purpurascentibus maculato caule*, H. L. App. 667.
4. *Eupatorium folio oblongo, rugoso, caule purpurascente*, T. 456. Boerhaave, *Index alt. Plant.* Vol. I. p. 117. Voyez *Agrimonia*.

EUPEPSIA, εὐπεψία, bonne digestion, d'εὖ, bien, & πέπτω, *digérer*.

EUPETATON, est le nom qu'Oribase, *Medic. Collect. Lib. VII. cap.* 26. donne à la *Daphnoides*, ou *Thymelæa laurifolia, sempervirens, seu laureola mas.*

EUPHORBIUM, *Euphorbium*, est le nom d'une plante, ainsi appellée, à ce qu'on prétend, d'*Euphorbe*, Medecin de Juba, & frere d'Antonius Musa. Mais Saumaise prouve, que cette plante étoit connue sous ce nom long-tems avant ce Medecin.

Voici ses caracteres :

Sa fleur, son fruit & son lait ressemblent à ceux du titymale. Sa forme est anguleuse, de même que le *cereus* : elle est armée de piquans, & presque dénuée de feuilles.

Boerhaave en compte douze especes.

1. *Euphorbium cerei effigie, caulibus crassioribus, spinis validioribus armatum*, Breyn. Prodr. 2. M. H. 3. 344. *Euphorbium*, Dod. p. 378. *Euphorbium cerei effigie*, H. A. 1. 21. *Tithymalus Mauritanicus, aphyllos, angulosus, spinosus, ex quo Euphorbium Officinarum*, H. L.
2. *Euphorbium cerei effigie, caulibus gracilioribus. Tithymalus Mauritanicus, aphyllos, angulosus, spinosus minor*, Ind. 107. *Tithymalus Africanus, spinosus, cerei effigie*, Excod. Compt. M. H. 3. 343.

3. *Euphorbium*

3. *Euphorbium, heptagonum, spinis longissimis, in apice frugiferis.*
4. *Euphorbium Afrum, polygonum, spinosum, caule tuberibus ornato. Tithymalus aizoides, Africanus, validissimis spinis ex tuberculorum internodiis provenientibus*, Comm. Præl. 59.
5. *Euphorbium tetragonum & pentagonum, spinosum Canarinum*, Boerh. Ind. A. 258. *Euphorbium*, Offic. Mil. Cat. 42. *Euphorbium tetragonum & pentagonum spinis geminis aduncis munitum*, Act. Reg. Par. anno 1720. Edit. 8°. p. 500. *Euphorbium quadrangulare, sive tetragonum*, Hort. Bos. 47. *Tithymalus aizoides fruticosus Canariensis aphyllos, quadrangularis & quinque angularis, spinis geminis aduncis atronitentibus armatus*, Hort. Amst. 2. 207. Raii Hist. 3. 429. Commel. Præl. Bot. 20. *Tithymalus aizoides lactifluus, seu euphorbia Canariensis quadrilatera & quinquelatera cerei effigie, ad angulos per crebra intervalla spinis rectis atronitentibus, gazellæ cornua referentibus armata*, Pluk. Phytog. 320. f. 3. Almag. 370. *Tithymalus quadrangularis spinosus, seu spinis geminis aduncis ex eadem sede ortis armatus, succo lacteo acerrimo turgidus*, Hort. Beaum. 41. Dale.
6. *Euphorbium, Afrum, caule squamoso, tuberoso. Tithymalus aizoides, Africanus, caule simplici squamoso*, Comm. Præl. 57.
7. *Euphorbium, Afrum, caule squamoso, tuberoso, minus. Ex horto amplissimi Simonis Beaumont.*
8. *Euphorbium, Afrum, caule crasso squamoso, ramis in capite Medusæ speciem cincto.*
9. *Euphorbium, Afrum, facie fructus pini. Tithymalus Africanus, arborescens, squamato caule spinoso*, M. H. 3. 344. *Planta lactaria, Africana, pini fructuum facie*, Breyn. Prodr. 2. 100.
10. *Euphorbium, verum, antiquorum, scadida Calli*, Hort. Malab. Raii Hist. 1. 873. Wolk. Flor. Nor. 158. Hort. Amst. 1. 23. Boerh. Ind. A. 259. *Euphorbium*, Offic. *Euphorbium verum*, Com. in Not. *Euphorbium antiquorum verum, sive scadida Calli*, Hort. Bos. 47. *Euphorbium trigonum spinosum rotundifolium*, Act. Reg. Par. Anno 1720. Ed. 8°. p. 500. *Euphorbium Indicum opuntiæ facie caule geniculato, triangulari*, Breyn. Prodr. 2. 44. Flor. Mal. 108. Hist. Oxon. 3. 345. *Tithymalus aizoides nodosus & spinosus lacte turgens acri*, Pluk. Almag. 370. Commel. Prælud. Bot. 21. *Tithymalus Indicus spinosus & angulosus lacte turgens acri*, Hort. Beaum. 41. *Scadida Calli*, Hort. Mal. 2. 81. Dale.

L'*euphorbe* est le suc épaissi ou la gomme d'un arbrisseau qui croît dans la Barbarie & dans les Indes Orientales. Herman l'appelle *Tithymalus Mauritanicus aphyllos angulosus & spinosus, ex quo euphorbium officinarum. Schadida Calli Horti Malabarici*, Volum. II. Tab. 81. Cette plante est tout-à-fait différente de l'*euphorbe* de Gerard, de Parkinson & de Bauhin. Elle pousse plusieurs tiges triangulaires, succulentes, noueuses, épaisses, armées d'un double rang d'épines, roides, pointues, placées deux à deux, & s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, semblables aux cornes d'un jeune bœuf attachées à une piece du crane. Aux extrémités des tiges naissent des fleurs à cinq pétales, auxquelles succedent des fruits triangulaires qui renferment trois semences. La plante est remplie d'un suc laiteux acre, qui étant desséché, donne ce que nous appellons *euphorbe*. Il découle en petites gouttes d'un jaune foncé, est d'une substance gommeuse & résineuse, sans odeur, qui picote le nez, cause des nausées & enflamme la bouche & la gorge.

Il est rare qu'on l'employe intérieurement à cause de sa qualité chaude, caustique & acrimonieuse, quoique les anciens s'en soient servis dans l'hydropisie. On lui a substitué des remedes plus sûrs & moins violens. C'est un violent sternutatoire, que l'on met quelquefois en usage dans l'apoplexie & la léthargie. On l'applique extérieurement pour remédier à la carie des os; il entre aussi dans les emplâtres attractives.

Les préparations d'*euphorbe* que l'on trouve dans les boutiques sont l'huile d'*euphorbe* simple & composée. Miller, *Bot. Offic.*

Geoffroy prétend que l'*euphorbe* est un purgatif si violent qu'on ne peut l'employer intérieurement sans courir risque de perdre la vie. Quelques Medecins se hasardent cependant à le donner en forme de lavement à la dose de douze grains dans la léthargie & la paralysie opiniâtre, après l'avoir dissous dans un jaune d'œuf & délayé ensuite avec de l'huile d'amandes douces. On le tire aussi par le nez après l'avoir mêlé avec du tabac: mais il vaut beaucoup mieux le mêler avec du suc de réglisse. On peut encore se servir de l'*euphorbe* pour séparer les parties des os qui sont cariées. Geoffroy.

Oleum Euphorbii, Huile d'Euphorbe.

Prenez *d'euphorbe, six dragmes;*
d'huile Cheirinum, cinq onces;
de vin aromatique, trois onces.

Faites bouillir le tout dans un vaisseau jusqu'à ce que le vin soit entierement évaporé.

Oleum de Euphorbio compositum:

Huile d'Euphorbe composée.

Prenez *herbe aux poux,* } *de chacune demi-*
saponaire, } *once;*
pariétaire d'Espagne, six dragmes;
calament de montagne sec, une once & demie;
costus, dix dragmes;
castoreum, cinq dragmes;

Pilez ces drogues & faites-les macérer pendant trois jours dans

trois pintes & demie de bon vin blanc;

Faites-les bouillir ensuite avec

une livre & demie d'huile de violette jaune;

Et ajoutez avant que le vin soit tout-à-fait consumé,

demi-once d'euphorbe.

Retirez ce mélange du feu. S. A.

11. *Euphorbium, angulosum, foliis nerii latioribus. Tithymalus, aizoides, arborescens, spinosus, caule angulari, nerii folio*, Comm. Præl. 56.
12. *Euphorbium, quo anteuphorbium*, Dod. p. 378. Lob. Obs. 643. Lugd. 1692. C. B. P. 387. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.* Vol. I. p. 258. Voyez *Cathartica.*

* On trouve à l'article *Alvus* dans ce Dictionnaire, une recette citée de Trallien, dans la composition de laquelle il entre de l'*euphorbe*. La dose de cette drogue seroit de plus de quinze grains à chaque prise, ce qui est une quantité excessive & capable de produire les plus dangereux effets. On ne sauroit apporter trop de circonspection quand on lit les ordonnances des anciens Medecins, surtout par rapport à leur matiere médicale. Leurs purgatifs étoient d'une nature bien différente des nôtres. S'ils ne produisoient pas les fâcheux effets que nous aurions à en craindre à présent, il faut que les tempéramens soient bien différens ou par rapport aux lieux ou par rapport aux tems.

EUPHORIA, εὐφορία, d'εὖ, *bien*, & φέρω, *porter*; facilité avec laquelle on supporte une maladie ou l'opération d'un remede.

EUPHRASIA, *eufraise.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont petites, opposées deux à deux en sautoir, arrondies & découpées. Ses fleurs sont à une seule piece, irrégulieres, en masque, partagées en deux levres, dont la supérieure est droite, & l'inférieure partagée en trois segmens échancrés. Son fruit est une capsule oblongue partagée en deux loges.

Boerhaave en compte trois especes, qui sont,

1. *Euphrasia*, *Officinarum*, C. B. P. 233. Hist. Oxon. 3. 430. Tourn. Inst. 174. Elem. Bot. 142. Boerh. Ind. A. 235. Rupp. Flor. Jen. 195. Buxb. 107. *Euphrasia*, Offic. Ger. 537. Emac. 633. Dill. Cat. Giss. 138. Rivin. Irr. M. 90. J. B. 3. 432. Chab 475. Raii Hist. 1. 771. Synop. 3. 284. *Euphrasia vulgaris*, *sive alba*, Merc. Bot. 1. 44. Phyt. Brit. 40. *Euphragia vulgaris*, Park. Theat. 1329. *Euphragia*, *sive euphrasia*, Mer. Pin. 37. Dale.

La racine de l'*eufraise* est petite, ligneuse & garnie de fibres. Elle pousse ordinairement une tige branchue & d'un brun rougeâtre. Ses feuilles sont petites, opposées deux à deux, sans queues, dures, arrondies, veinées & découpées en forme de crête de coq. Ses fleurs naissent de l'aisselle des feuilles, aux sommets des rameaux, elles sont petites & blanches, en casque, avec une tache jaune dans le milieu, & marquées de petites lignes noires. Il leur succede des petites capsules longues & applaties, remplies de semences fort menues. Cette plante croît dans les champs & fleurit au mois de Juillet. Elle est toute d'usage.

Cette plante est fameuse pour toutes les maladies des yeux, elle fortifie merveilleusement la vue & la rétablit lorsqu'elle est foible, soit qu'on en use en poudre ou en décoction, ou que l'on se serve de son suc. On en donne deux onces en poudre avec demi-once de macis, après avoir purgé le malade. Quelques Auteurs la recommandent pour la jaunisse.

Sa seule préparation est l'eau d'*eufraise*, *aqua Euphrasiæ*. Miller, *Bot. Offic.*

Cette plante est très-amere & rougit un peu le papier bleu; ce qui fait conjecturer que le sel ammoniac, quoiqu'enveloppé de beaucoup d'huile & de terre, domine pourtant dans cette plante. Elle fond les humeurs, les rend propres à circuler & à entraîner les matieres qui causent les obstructions. On convient qu'elle éclaircit, qu'elle fortifie & même qu'elle rétablit la vue; on ordonne la poudre depuis un gros jusqu'à trois, dans un verre d'eau de fenouil ou de vervene. L'on peut en faire une conserve, ou la mêler avec celle d'absinthe: mais il faut s'en servir pendant long-tems sans se rebuter. Arnaud de Villeneuve dans le Traité qu'il a fait des vins médicinaux, loue beaucoup celui d'*eufraise*: dans le tems des vendanges on met cette plante dans le moût, & l'on en fait boire lorsqu'il est bien éclairci. Pena & Lobel préferent l'usage de la poudre à celui du vin. Ils assurent qu'en Suisse, un de leurs amis qui n'avoit qu'une légere fluxion sur les yeux, faillit à perdre la vue pour avoir voulu boire du vin d'*eufraise* pendant trois mois. Tournefort, *Histoire des Plantes.*

Pulvis Helidæi, Poudre d'Eufraise.

Prenez *macis*, *demi-once*;
eufraise, *deux onces*;

Réduisez-les en poudre. La dose après les évacuations convenables est de deux dragmes. Cette poudre est efficace dans la scotomie & le vertige simple.

Dodonée y ajoute la semence de fenouil & du sucre. Fuchsius la recommande dans la cataracte. Fabricius Hildanus, Auteur très-célebre & très-digne de foi, dit que l'*eufraise* est si efficace pour rétablir la vue, qu'il a observé que des vieillards septuagenaires qui l'avoient perdue par des veilles & de longues études, l'avoient recouvrée par l'usage seul de cette plante. Le Docteur Tancrede Robinson observe que les Oculistes Anglois, de même que ceux des pays étrangers, prescrivent l'usage de cette plante dans les salades, dans les bouillons, dans le pain, & en infusion dans la boisson dont on use, & l'appliquent extérieurement dans les collyres & les fomentations. Ray, *Histoire des Plantes.*

2. *Euphrasia*, *pratensis*, *rubra*, C. B. P. 234. M. H. 3. 431. *Euphrasia altera*, Dod. p. 55. Col. 1. 200. *Pedicularis*, *serotina*, *purpurascente flore*, T. 172.
3. *Euphrasia*, *ramosa*, *pratensis*, *flore albo*, H. Eyst. Æst. o. Arb. F. 13. F. 3. Boerhaave, *Index alter Plantarum*, Vol. I. p. 236.

EUPHROSYNE, est un autre nom de l'eufraise.
EUPHYIA, εὐφυΐα, d'εὖ, *bien*, & φύω, *naître*; bonne disposition des parties, ou bonne habitude du corps que l'on apporte en naissant.
EUPNOIA, εὔπνοια, d'εὖ, qui marque de la facilité, & πνέω, *respirer*; respiration aisée, libre.
EUPORIA, εὐπορία, d'εὖ, qui signifie facilité & promptitude, & πορέω, donner ou fournir; facilité. De-là
EUPORISTA, remedes que l'on prépare aisément & sans peine.

E V R

EVROEOS, εὐροεὸς, nom de la pierre Judaïque.
EUROS, εὐρὼς, pourriture, corruption ou putréfaction.
EURUS, εὖρος, le vent d'orient. Les anciens, & aujourd'hui encore les habitans des pays chauds, estiment ce vent très-salutaire & avec raison, puisqu'il rafraîchit l'air & empêche la corruption.
EURYCHORIA, εὐρυχωρία, d'εὐρὺς, *large*, *étendu*, & χωρίον, région ou lieu; sinus ou cavité interne.
EURYTHMIA, εὐρυθμία, d'εὖ, *justesse*, *précision*, & ῥυθμὸς, ordre & harmonie. C'est la dextérité avec laquelle un Chirurgien manie les instrumens de son art, ou une disposition du pouls proportionnée à l'âge, au tempérament & au naturel des personnes.

E U S

EUSCHEMOSYNE, εὐσχημοσύνη, d'εὖ, qui signifie facilité, aisance, & σχῆμα, forme ou disposition extérieure. C'est la décence & la modestie qu'un Medecin doit observer dans toute sa conduite. Ce mot renferme toutes les qualités, tant intérieures qu'extérieures, nécessaires à un honnête homme; & Hippocrate les a jugées d'une telle importance, qu'il a composé un Traité sur ce sujet qui renferme un grand nombre de maximes fort utiles.
EUSTATHES, εὐσταθὴς, d'εὖ, *bon*, *juste*, *équitable*, & ἵστημι, être fixe ou stable; constant, régulier, qui conserve sa teneur ordinaire. On l'applique aux saisons & aux maladies, & dans le dernier cas, il signifie quelque chose de doux.

E U T

EUTAMIEUTOS, εὐταμίευτος, *prêt*, *facile*, *prompt*. Hippocrate.

EUTHENIA, εὐθηνία, *vigueur*, plénitude de santé.
EUTHESIA, εὐθεσία, d'εὖ, *droit*, *juste*, *bon*, & θέσις, *situation*, ordre & autre chose semblable; habitude vigoureuse de corps que l'on apporte en naissant: c'est l'explication que Galien donne de ce mot.
EUTHYMIA, εὐθυμία, d'εὖ, *bon*, *droit*, & θυμὸς, *esprit*; sécurité ou tranquilité d'esprit. Hippocrate, *Epidem. Lib. V.*

EUTHYORIA, εὐθυωρία, d'εὐθὺς, *droit*, *direct*; le même qu'*Ixis*. Voyez ce mot.

EUTHYPNOUS, εὐθύπνοος, cet adjectif, suivant Galien, signifie qui respire aisément. Ce mot se trouve dans Hippocrate, *Epid. Lib. VI. Sect.* 2. 8.

EUTHYPOROS, εὐθύπορος, d'εὐθὺς, *droit*, *direct*; est une épithete d'une extension faite dans la vue de rédnire un membre fracturé, dans Galien, *Meth. Medendi.*

EUTROPHIA, εὐτροφία, d'εὖ, *bon*, & τροφὴ, *nourriture*; nourriture bonne & abondante.

E V U

EVULSIO, *évulsion*, actiou de tirer; on applique ces mots aux cheveux, aux dents, ou fragmens d'os.

E U Z

EUZOMON, nom de la roquette, en Latin *eruca*. AETIUS, *Tetrab. I. Serm.* 1.

E X A

EXACERBATIO, le même que *paroxysmus*. Voyez ce mot.

EXÆRESIS, d'ἐξ, *hors*, *dehors*, & αἱρω, *j'ôte*, *je retire*, *j'emporte*; c'est une des quatre opérations de Chirurgie, par laquelle on ôte, on retire, on retranche du corps humain, ce qui est étranger, nuisible, inutile, superflu.

EXALIPTES, le même qu'*Alipta*. Voyez *Alipta*.

EXALLAGE, ἐξαλλαγὴ, de ἀλλάσσω, *changer*, de ἄλλος, autre, avec l'addition de τοῦ χρόος « de couleur » est un changement de couleur que l'on met au nombre des maladies des yeux, & qui est causé par une dépuration des humeurs, comme dans la jaunisse.

EXALMA, ἔξαλμα, d'ἐξάλλω, d'ἐξ, *hors*, *dehors*, & ἄλλω, *sauter*; est un sautou tressaillement. Hippocrate, *de Artic.* applique ce mot au déplacement des vertebres.

EXALSIS, ἔξαλσις, le même qu'*Exalma*.

EXALTATIO, *Exaltation*; signifie chez les Chymistes une opération par laquelle on change les propriétés d'une substance, & on lui communique plus de vertus. Il y a deux sortes d'*exaltations*; l'une est la *maturation*, qui n'est autre chose que l'action de hâter la maturité d'une substance qui étoit crue auparavant; on la divise en quatre especes qui sont la *digestion*, la *circulation*, la *fermentation*, & la *projection*, que l'on peut voir aux articles qui leur sont respectifs. La seconde espece d'*exaltation* est la *gradation*. On définit autrement l'*exaltation*, une subtilisation micro-chronique (μικροχρονικὴ) par le moyen de laquelle, par une dissolution successive, on rend les parties d'un mixte plus pures, plus subtiles, plus volatiles & plus efficaces; ce que l'on fait par le moyen de la *circulation* ou *ablution*. RULAND.

EXAMBLOSIS ou EXAMBLOMA, ἐξάμβλωσις, ou ἐξάμβλωμα, d'ἀμβλόω, *avorter*; *avortement*. Voyez *Abortus*.

EXANASTOMOSIS. Voyez *Anastomosis*.

EXANASTROPHE, ἐξαναστροφὴ, *convalescence*, ou recouvrement de la santé.

EXANGUIS, qui n'a point de sang; on donne ce nom aux parties blanches du corps, comme aux os & aux cartilages.

EXANIMATIO, *Exanimation*, signifie *mort* ou *syncope*.

EXANTHEMATA, *Exanthemes*, ἐξανθήματα, d'ἐξανθέω, *pousser* ou s'évanouir comme une fleur; *pustules* ou *éruptions*.

EXANTHISMATA, ἐξανθίσματα, petites pustules ou éruptions.

EXANTHROPIA, le troisieme degré de mélancolie, suivant Wedelius.

EXAPSIS, ἔξαψις, d'ἅπτω, *j'allume*; *ardeur*. Hippocrate applique ce mot aux alimens, surtout au fromage qui se corrompant dans l'estomac y cause une chaleur qui excite la soif.

EXARAGMA, ἐξάραγμα, collision, frottement ou rupture. GALIEN, *Exeges.*

EXARMA, ἔξαρμα, d'ἐξαίρομαι, être élevé; tumeur élevée.

EXARSIO, intempérie chaude, accompagnée d'une sécheresse pareille à celle que causent les fievres hectiques. FALLOPE, *de Tumoribus*.

EXARTEMA, ἐξάρτημα, d'ἀρτάομαι, être suspendu; *amulete*.

EXARTHREMA, ἐξάρθρημα, ἐξάρθρωμα ou ἐξάρθρωσις, d'ἐξαρθρόω, d'ἐξ, *hors*, *dehors*, & ἄρθρον, *jointure*; luxation simple d'une articulation sans fracture.

EXARTHROS, ἔξαρθρος, dans Hippocrate, est une épithete que l'on donne à une personne dont les articulations sont naturellement grosses & éminentes.

EXARTICULATIO, le même qu'*Exarthema*.

EXASPERATIO, *irritation* qui rend la peau rude; ou, l'augmentation d'une maladie.

EXASTIAS, ἐξαστίας, bouts de fil ou éminences qui paroissent sur la toile.

E X C

EXCATHISMA. Voyez *Semicupium*.

EXCESTRENSE OLEUM, *huile d'excester*.

Prenez *de l'absinthe*,
de la petite centaurée,
d'eupatoire,
de fenouil,
d'hysope,
de baies de laurier,
de marjolaine,
de savinier,
de la sauge,
du thim, — *de chaque quatre onces*;
de l'auronne,
de la betoine,
de l'encens de terre,
de la lavande, — *de chaque six onces*;
de romarin, *une livre*;
de camomile,
de fleurs de genêt,
de cumin,
de semence de fœnugrec,
de racine d'hellébore,
blanc & noir, — *de chaque quatre onces*;
écorce d'orange,
d'euphorbe,
de moutarde,
de castoréum, — *de chaque une once*;
de pariétaire,
d'huile, *huit pintes*;
de vin, *trois chopines*.

Pilez les herbes, les fleurs, les semences & l'euphorbe; coupez par tranches les racines, les écorces & le castoréum, & faites-les macérer pendant douze heures au bain-marie, avec le vin & l'huile.

Faites-les bouillir à petit feu, jusqu'à ce que le vin soit consumé, exprimez l'huile, & gardez-la pour l'usage.

EXCIPIENS; on appelle *excipient* en termes de Medecine, ce qui reçoit les autres ingrédiens, & leur donne une forme convenable; comme les électuaires des boutiques, les conserves, les confections, les robs ou le miel.

EXCIPULUM, *Récipient*, en termes de Chymie.

EXCLUSORIUM, remede qui cause l'avortement.

EXCORTICATIO. Voyez *Décorticatio*.

EXCREMENTUM, *Excrément*. On appelle ainsi toutes sortes de matieres solides ou liquides chassées hors du corps par les voies naturelles comme superflues, inutiles & incapables de le nourrir.

EXCRESCENTIA, *excroissance*; on appelle ainsi tout ce qui croît contre nature sur quelque partie du corps humain, ou de tel autre corps que ce soit.

Excrescentia faba bengalensis, Offic. Raii Dendr. 134. *Féve de Bengale.*

Elle est ronde, platte, ridée, creusée en forme de nombril, grosse, brune par dehors & noirâtre en dedans, d'un gout styptique & astriogent & sans odeur.

Elle est extremement astriogente & d'une grande utilité pour arrêter toutes sortes d'hémorrhagies, surtout le crachement de sang. Elle incrasse modérément le sang, elle ferme les orifices des veines & des arteres, elle consolide les ruptures & elle modere & tempere les humeurs acrimonieuses & corrosives.

Le Docteur Marloe, qui attribue à cette *feve* les vertus que je viens de décrire, est le premier, dit Dale, qui ait fait connoître ce remede exotique avec ses différens usages, aux Savans, sous le nom de *Faba Bengalensis.* De-là vient que quelques-uns la prennent pour un fruit qui vient de Bengale; d'autres pour une espece de myrobolans; & d'autres enfin, pour la fleur du myrobolan citrin, parce qu'on la trouve souveot parmi ces fruits. Mais, je crois, dit Dale, que c'est une espece d'excroissance causée par la piqure de quelque insecte, ou plutôt le fruit même du myrobolan citrin, qui prend cette forme monstrueuse pour avoir été piqué. J'ai souvent vu des prunes perdre leur forme naturelle & se dépouiller de leur noyau & de leur chair ensuite d'une semblable piqure. Dale.

EXCRETIO, *Excrétion*; action par laquelle la nature chasse au-dehors les matieres & les humeurs excrémentitielles & nuisibles. Ce mot se prend aussi pour les excrémens mêmes.

EXCUSSIO, *Excussion*; est un terme dont se sert Bonet, *Sepulchret. Anat. Lib. II.* 8. *Observat.* 31. il dit, en parlant de la palpitation du cœur, qu'elle provient ou d'oppression ou d'excussion. Dans le premier cas, elle est causée par quelque chose qui réside dans le cœur même; & dans le second, elle provient de quelqu'autre partie.

EXCUTIA VENTRICULI, brosse pour nettoyer l'estomac.

C'est le nom que quelques Chirurgiens modernes donneot à l'instrument représenté dans la *Planche I. du second Volume, fig.* 11. Il consiste ordinairement en un paquet de soies de cochon attaché à un fil de fer ou de laiton *B B B*, qu'on peut couvrir, si l'on veut, d'un fil ou d'une soie.

Des Auteurs célebres assurent, que cet instrument est très-commode non-seulement pour enlever les petits os qui se sont arrêtés au gosier, mais aussi pour nettoyer l'estomac.

Voici les précautions que l'on prend lorsqu'on l'emploie à ce dernier usage.

On commence à faire prendre au malade un verre d'eau chaude pour résoudre & atténuer les matieres visqueuses contenues dans l'estomac. On trempe l'*excutia A* dans quelque liqueur convenable, & on l'introduit dans l'œsophage au moyen du fil *B B*, jusqu'à l'estomac. On le conduit comme on feroit le piston d'une pompe, & on le retire aussi-tôt après. Les Auteurs dont j'ai parlé, veulent que l'on réitere la même opération jusqu'à ce qu'il ne sorte plus aucune ordure de l'estomac. Ils assurent que cette méthode est si salutaire, qu'elle suffit pour prolonger la vie bien au-delà du terme que la nature a fixé, surtout lorsqu'on la met en usage toutes les semaines, tous les quinze jours ou tous les mois. Malgré les éloges que l'on donne à cet iostrumeot, il est rare qu'on lui soit redevable de la cure de quelque maladie; car la douleur & la suffocation à laquelle il expose le malade, ne peuvent que donner une aversion extreme pour lui. On peut voir ce que disent là-dessus Wedelius & Teichmeierus dans leurs Dissertation sur l'*excutia ventriculi*. Ces Auteurs prouvent, que cet instrument n'est point moderne, & qu'il en est parlé dans les Auteurs fort anciens. Le Lecteur peut consulter sur ce sujet un petit livre qui a pour titre *Sorberiana*. Heister, *Chirurg.*

EXE

EXECHEBRONCHOS, ἐξεχέβρογχος, d'ἐξέχω, déjetter, avancer, & βρογχὸς, la *gorge*; épithete que l'on donoe à une personne doot la gorge pousse en-devaot. Hippocrate, *de Artic.*

EXECHEGLUTOS, ἐξεχέγλουτος, d'ἐξέχω, déjetter, avancer, & γλουτὸς, les *fesses*; qui a les *fesses* fort avancées, ce qui arrive lorsque les deux cuisses sont luxées en-dehors. Hippocrate, *de Artic.*

EXEGESIS, ἐξήγησις, d'ἐξηγέομαι, *exposer*, *expliquer*; *exposition* ou *déclaration*. Ἐξήγησις, comme dit Galien, *Com.* 2. *in I. Epid.* consiste propremeot à débrouiller les mots obscurs: mais les Commentateurs se sont servis mal-à-propos de ce mot pour sigoifier une exposition des causes de l'obscurité qu'on rencootre dans les mots.

EXELCOSIS, ἐξέλκωσις, d'ἕλκος, *ulcere*; *ulcération.* Moschion, *c.* 135.

EXELCYSMUS, ἐξελκυσμὸς, d'ἑλκύω, je tire; dans les *Definitiones Medicæ*, est l'enfoncement d'un os: mais l'Auteur dit, qu'il faut lire εἰσελκυσμός.

EXENTROPISMENOS, ἐξηνθρωπισμένος; d'ἐξανθρωπίζομαι; (d'ἄνθρωπος, *un homme*;) être propre à la nature & à l'usage de l'homme. Ce mot se dit des alimens, & se trouve *Lib. de Octimest partu.*

EXERAMA, ἐξέραμα, d'ἐξεράω, *vomir*; est la matiere que l'on rend en vomissant. Hippocrate se sert de ce mot, *Lib. de Morbis.* Il sigoifie aussi épuiser, *Lib. II. de Morbis.*

EXERCITATIO, ἄσκησις, *exercice* soit du corps ou de l'esprit. La connoissance de ces deux especes d'*exercice* est nécessaire dans la Medecine, vu l'importance dont ils sont pour la conservation de la santé, & le préjudice qu'ils y peuvent apporter par l'abus qu'on en fait. L'*exercice* du corps consiste dans le mouvement local de ses membres, lequel demande un emploi plus qu'ordinaire des forces naturelles. Ses différentes especes par rapport à la Medecine, sont appellées *gymnastiques*; & l'on peut en voir la description aux mots qui leur sont propres. L'*exercice* violent, γυμνάσιον ὀξὺ, dont les mouvemens sont prompts, exténue le corps, son contraire le fait grossir; le trop d'*exercice* desseche le corps, mais il s'engraisse par un exercice modéré, Galien, *de Sanit. tuend. Lib. V. cap.* 3. L'*exercice* de l'esprit consiste dans les soins & dans l'étude assidue des arts ou des sciences.

EXERRHOSIS, ἐξέῤῥωσις; EXERRHYESIS, ἐξεῤῥύησις; EXERRHEUSIS, ἐξέῤῥευσις, de ἐξ, dehors, & ῥέω, *je coule*; écoulement ou évaporation qui se fait par la transpiration insensible. Voyez *Ecrhoe.* Le mot ἐξέῤῥωσις se trouve dans le sixieme *Epid. sect.* 6. *Aph.* 27.

EXF

EXFOLIATIVUM, épithete d'une sorte de trépan qu'oo appelle en françois trépan exfoliatif.

EXH

EXHALATIO, *exhalaison*; L'action de s'exhaler, ou la chose même qui s'exhale.

EXI

EXINANITIO. Voyez *Cenosis.*

EXIPOTICOS, ἐξιπωτικὸς, d'ἐξιπόομαι, *exprimer* ou *filtrer*; épithete que l'on donne aux remedes digestifs oo détersifs. Galien, *de Comp. Medic. P. G. Lib. VII. c.* 9. les appelle du même nom que les épispastiques.

EXISCHIOS, ἐξίσχιος, d'ἐξίσχω, ou ἐξίσχω, avancer, faire faillie; signifie *déjetter*, *forjetter*; & c'est dans ce sens qu'il est employé, *in Mochlico*, à l'occasion des articulations; car il y a quelques personnes qui ont les jointures naturellement éminentes, comme si elles étoient hors de leur place; & ce sont elles qu'Hippocrate appelle ἐξαρθροι. Il recommande au Chirurgien de faire beaucoup d'attention à cette circonstance, lorsqu'il est obligé de réduire une fracture ou une luxation.

Ἐξίσχιος, *in Mochl.* est le même que ἐξεχέγλυτος. Voyez *Exechеglutos*.

EXITELOS, ἐξίτηλος, *léger*, *foible*; qui s'évanouit aussitôt. Hippocrate applique ce mot, *Lib.* περὶ τροφῆς, aux alimens foibles & légers qui nourrissent peu, & qui se dissipent sur le champ.

EXITURA. Quelques Auteurs barbares se servent de ce mot pour signifier un abscès qui est venu à suppuration. Mais Paracelse l'applique à toutes sortes d'excrémens putrides.

E X M

EXMIRALDUS; nom d'une pierre précieuse, dont la composition est obscurément décrite par Raymond Lulle.

E X O

EXOCHE ou EXOCHAS, ἐξοχὴ ou ἐξοχάς, d'ἐξέχω, *avancer*; tubercule ou condylome de l'anus.

EXOMPHALOS, ἐξόμφαλος, d'ἐξ, dehors, & ὀμφαλός, le nombril; *exomphale*, hernie umbilicale; le même qu'*Omphalocele*. On appelle encore ainsi la personne qui est affligée de cette maladie. Voyez *Hernia*.

EXONCOMA, ἐξόγκωμα, d'ἐξ, dehors, & ὄγκος, tumeur; enflure ou tumeur considérable.

EXONEIROSIS, ἐξονείρωσις, d'ἐξ, dehors, & ὄνειρος, sommeil; *Pollution nocturne*. Cette espece de *pollution*, quand elle est peu fréquente, est un signe d'un excès de vigueur, autrement elle provient de la foiblesse des vaisseaux spermatiques, comme c'est assez l'ordinaire.

EXOPHTHALMIA, ἐξοφθαλμία, d'ἐξ, dehors, ὀφθαλμός, l'œil; sortie de l'œil hors de son orbite.

EXORESCENTIA, *irritation*, *redoublement*.

EXOS, *Sangsue*; c'est aussi le nom d'un poisson. Voyez *Exossis*.

EXOSIS, ἔξωσις, d'ἐξ, dehors, & ὠθῶ, j'enleve de force; *expulsion*.

EXOSSIS, poisson dont on fait la colle de poisson. Voyez *Ichthyocolla*.

EXOSTOSIS, ἐξόστωσις, d'ἐξ, dehors, & ὀστέον, os; tumeur osseuse contre nature qui s'éleve sur la surface de l'os. Voyez *Os*.

EXOTICOMANIA, *exoticomanie*; amour pour les remedes exotiques qui va jusqu'à la folie.

E X P

EXPECTORANTIA, *expectorans*; remedes qui facilitent l'expectoration des matieres qui nuisent aux poumons & à la trachée-artere.

Parmi toutes les différentes especes d'évacuans, il n'y en a point peut-être de plus importans que ceux qui font sortir la lymphe mucilagineuse qui se sépare du sang artériel dans les glandes, ou, pour mieux dire, les membranes glanduleuses, & qui s'arrêtent dans les canaux excrétoires. Mais il n'y a point de partie organique dans le corps où il se sépare plus de mucosité que dans l'intérieur de la trachée-artere & les bronches du poumon, qui sont intérieurement revêtues d'une membrane glanduleuse, d'où la toux fait très-souvent sortir une abondance de matiere séreuse, pituiteuse, visqueuse, purulente, surtout dans les maladies aiguës & chroniques qui attaquent le tissu des poumons. On appelle *expectorans* les remedes qui procurent l'évacuation de ces matieres hors de la cavité de la poitrine. Entre les remedes de cette espece que fournit le regne végétal, on met surtout les racines d'aunée, de pié de veau, d'iris de Florence, de réglisse; les feuilles de véronique, de cerfeuil, de scabieuse, de piloselle, de scordium, d'hysope, d'estragon; les fleurs de violette, de safran, de mauve, de coquelicot; les semences d'anis & de fenouil; l'écorce du bois de sassafras; entre les gommes résineuses, la gomme ammoniaque & le benjoin; entre les fruits, les raisins, les figues, les jujubes, les pignons; le miel, le jus de réglisse, l'huile d'amandes douces; entre les remedes tirés du regne animal, le blanc de baleine & les graisses; entre les minéraux, le soufre, ses fleurs & son lait; entre les compositions, le baume de soufre anisé, l'esprit de sel ammoniac anisé, le remede appellé *lohoch sanum*, le sirop de poumons de renard, notre élixir pectoral, le baume pectoral de Meibomius, l'esprit asthmatique de Michaël.

Tous les remedes qui facilitent les excrétions n'agissent pas de la même maniere; car les uns rendent la matiere mobile, & la disposent à être évacuée; d'autres ouvrent les canaux excrétoires, afin qu'elle puisse se séparer de la masse des liqueurs; d'autres enfin excitent les vaisseaux & les canaux aux mouvemens qui operent les excrétions. Telle est aussi la maniere d'agir des *expectorans*. Lors donc que l'humeur qui s'est séparée, est fort déliée & acre, & les canaux & pores des glandes par lesquels elle doit passer, trop resserrés, les remedes les plus propres sont ceux qui ramollissent ces passages, émoussent l'acreté, & épaississent les sucs qui sont trop déliés & trop fluides. Telles sont les vertus d'une partie des mixtes que nous avons nommés; savoir, du suc de racines de réglisse, du safran, du blanc de baleine, des fleurs de violettes, de mauve, de coquelicot, de la crême de lait, de l'huile d'amandes douces, des axonges, du sirop de poumons de renard, de ceux de violettes, de pavot blanc, de la masse des pilules de styrax, surtout si on les prend avec une liqueur délayante, comme la décoction d'avoine, ou la décoction gélatineuse de corne de cerf. Mais lorsqu'une matiere épaisse & abondante s'arrête dans les bronches des poumons & empêche la respiration, & qu'il est par cette raison besoin de quelque chose qui excite l'expectoration en irritant, on dissout parfaitement la matiere ténace & visqueuse avec le secours des infusions de véronique, d'hysope, de scabieuse, de scordium; avec la terre foliée de tartre, la solution d'yeux d'écrevisse & le nitre antimonié. La gomme ammoniaque & sa teinture, l'esprit de sel ammoniaque anisé, la myrrhe, le benjoin, la poudre de racines d'aunée, d'iris de florence, le soufre eustalactite, son lait, son baume, qui animent les mouvemens excrétoires des membranes nerveuses des bronches par un principe acre, délié, huileux; & quand on a besoin d'irritans plus puissans, comme dans l'asthme pituiteux & le catarrhe suffoquant, on pourra faire usage de l'oxymel scillitique & de l'esprit asthmatique de Michaël, qui se tire de la gomme ammoniaque & des crystaux de verd-de-gris.

La différence des principes d'où dépendent les différentes manieres d'agir des *expectorans*, demande un choix exact de ces remedes relativement aux circonstances; car celui qui les emploieroit indifféremment, & sans avoir égard aux tems, & à l'état de la matiere morbifique, feroit certainement plus de mal que de bien. C'est donc une imprudence marquée & nuisible dans les toux épidémiques qui regnent dans le printems & l'automne, de donner les *expectorans* qui agissent en irritant, avant que la matiere déliée & acre soit tempérée, & ce n'en est pas une moindre d'employer les émolliens & les relâchans, lorsque la matiere est assez digérée & préparée.

Dans la toux chronique, humide, & dans l'asthme pituiteux, où il s'épanche beaucoup de pituite sur les bronches des poumons, les choses douces, les lohochs, les sirops, les huileux ne font qu'affoiblir davantage l'estomac qui n'est déja que trop foible, & qui n'a que

trop perdu de sa tension naturelle, en conséquence diminuent l'appétit, la digestion, la chylification, ce qui ne fait qu'augmenter la génération des recrémens, & aider les accroissemens de la maladie, & même disposer à la cachexie, aux tumeurs œdémateuses, & à l'hydropisie. Il vaut beaucoup mieux alors mettre en usage les médicamens pectoraux balsamiques, qui sont en même-tems utiles au ventricule, comme notre élixir pectoral, la teinture de myrrhe, de gomme ammoniaque, d'écorce de sassafras, de noix muscade, l'esprit de sel ammoniac anisé, la teinture de tartre & autres de même nature.

L'usage des *expectorans* demande encore beaucoup de prudence dans les dispositions à la phthisie & à l'hémopthisie lorsqu'il y a toux seche, difficulté de respirer, & oppression douloureuse à la poitrine; car ces accidens sont bien plutôt les effets de la congestion du sang dans cette partie, que de celle d'une matiere à expectorer. En effet, soit qu'on emploie les émolliens ou les irritans, ils attirent le sang & les humeurs sur les poumons, loin de les en détourner.

Dans les maladies aiguës de la poitrine, comme la vraie pleurefie & la péripneumonie, il faut être fort réservé sur l'usage des remedes qui procurent l'expectoration; de crainte d'augmenter la stase & la stagnation inflammatoire du sang. Mais lorsque la maladie est sur le déclin, & que l'inflammation est résolue pour la plus grande partie, on emploie les *expectorans* pour faire sortir des bronches des poumons la matiere digérée qui s'y amasse. HOFFMAN. *Medec. Rais. System.*

EXPIRATIO, *expiration*, partie de la respiration durant laquelle l'air est chassé des vésicules des poumons.

EXPLORATIO, c'est l'action de sonder une plaie ou un ulcere.

EXPLOSIO, *explosion*; c'est ce que les Chymistes appellent détonation, ou fulmination.

EXPRESSIO, *expression*, terme de Pharmacie. Action par laquelle on fait sortir avec les mains, ou avec quelque instrument le suc ou la liqueur des substances humides.

EXS

EXSUCCATIO, *Ecchymose*, ou meurtrissure. Voyez *Ecchymosis*.

EXT

EXTASIS, *extase*, espece de catalepsie. (Voyez *Catalepsis*) qui n'empêche point une personne de se souvenir après le paroxysme, des idées qu'elle a eues pendant tout le tems qu'il a duré.

EXTENSOR, les Anatomistes donnent le nom d'*Extenseurs* à plusieurs muscles du corps humain. Tels sont

L'Extenseur radial du Carpe.

Appellé par quelques-uns *bicornis* & *radial externe*. Il a deux origines & paroît en effet divisé en deux muscles, dont l'externe est attaché au haut du condyle externe de l'os du bras, immédiatement au-dessous du long supinateur du rayon. Il devient charnu en descendant, & va s'attacher par un tendon vers le milieu de la face externe du rayon. L'autre origine de ce muscle est en partie charnue, & en partie tendineuse au-dessous de la premiere, & sort de la pointe du condyle externe de l'os du bras, ou de la partie supérieure du rayon, & demeurant charnue un peu plus bas que l'autre, les deux tendons s'accompagnent sous les extenseurs du pouce, passent sous le ligament annulaire & vont s'attacher aux parties supérieures des os du métacarpe de l'index & du doigt du milieu.

Extenseur cubital du Carpe.

Il sort aigu & tendineux du condyle externe de l'os du bras, il devient charnu à mesure qu'il descend le long du cubitus, & tendineux en passant sur la partie inférieure du même os, après quoi passant sous le ligament annulaire, il va s'attacher à la partie supérieure de l'os du métacarpe du petit doigt.

Lorsque ce muscle & le fléchisseur cubital agissent, ils meuvent la main de côté vers le cubitus, de même que le fléchisseur & l'extenseur radial la meuvent vers le rayon. La plupart des Auteurs ont fort bien remarqué, que les extenseurs, soit des doigts ou du carpe naissent du condyle externe de l'os du bras, & les fléchisseurs leurs antagonistes du condyle interne du même os, comme aussi de la partie supérieure & externe du cubitus près l'ancone.

L'Extenseur commun des doigts.

Il sort aigu & tendineux du condyle externe de l'os du bras entre les extenseurs du carpe; & devenant charnu un peu moins qu'à moitié chemin, il se divise en trois portions, qui sont autant de tendons, (dont celui du milieu est le plus long) qui passent sous le ligament annulaire entre les parties inférieures du cubitus & du rayon; après quoi marchant séparément sur le dos de la main, & se communiquant des filamens tendineux les uns les autres avant que de passer les premieres phalanges de chaque doigt, ils vont s'attacher aux parties supérieures des trois premiers os de l'index, du long doigt & de l'annulaire.

Comme l'extension des doigts demande peu de force, il n'est pas étonnant que les muscles qui servent à cet office ne soient pas plus longs en comparaison de leurs antagonistes.

Le long Extenseur des Orteils.

C'est un muscle long, charnu en haut & tendineux en bas, placé entre le jambier antérieur & le grand peroné.

Il est attaché en haut par des fibres charnues, au côté externe de la tête du tibia, & à la partie voisine de la tête du péroné, à la partie supérieure du ligament interosseux, le long des trois quarts supérieurs de la face interne du peroné, & à autant de la cloison aponévrotique de l'angle interieur du même os.

Il paroît se confondre un peu de côté & d'autre avec les deux premiers péroniers & avec le jambier antérieur. Il se colle étroitement avec le petit péronier, que l'on a même regardé comme une portion de ce muscle.

Il se rétrécit ensuite au-dessus du ligament annulaire commun, & en y passant il se divise en trois tendons plats, dont le premier se fend en deux. Ainsi il a quatre tendons, qui s'attachent le long de la partie supérieure ou convexe des quatre derniers orteils.

Le court Extenseur des Orteils.

C'est un petit muscle composé, placé obliquement sur le dos, ou la partie convexe du pié.

Il est attaché à la partie supérieure externe de l'apophyse antérieure de l'astragal, & à la partie voisine de la face supérieure de cet os. De-là il passe obliquement de dehors en dedans sous le tendon du petit péronier, & sous les tendons du long extenseur commun, en se divisant en quatre portions charnues, qui se terminent par autant de tendons.

Le premier tendon s'attache à la partie supérieure ou convexe de la premiere phalange du pouce. Les trois autres tendons s'unissent avec ceux du long extenseur commun, & s'attachent le long de la partie supérieure ou convexe de toutes les phalanges des trois orteils suivans. Rarement il se divise en cinq, & en donne un pour le petit ou cinquieme orteil.

L'obliquité de ce muscle fait que ses tendons se croisent un peu avec les tendons du long extenseur, sous lesquels ils passent. Ensuite après les attaches communes des tendons du long extenseur & du court extenseur

aux premieres phalanges, ceux du court vont un peu plus extérieurement & comme à côté de ceux du long sur les deux dernieres phalanges. Au reste, ces tendons communiquent ensemble par des bandelettes aponevrotiques, comme sur la main.

L'Extenseur de l'Index.

Il naît charnu du milieu de la face externe de l'os du coude près du rayon, immédiatement au-dessous des extenseurs du pouce. De-là il descend obliquement & forme un tendon en passant sous le ligament annulaire, entre l'extrémité inférieure du rayon & le carpe. Ensuite passant sur l'os du métacarpe de l'index, & s'unissant au tendon de l'extenseur commun, il va s'attacher avec lui à la partie supérieure du troisieme os de l'index. Son tendon est quelquefois divisé. Son nom fait voir quel est son usage.

L'Extenseur du petit doigt.

Il naît en partie tendineux de l'extrémité de l'apophyse externe de l'os du bras, & en partie charnu de la partie supérieure du cubitus, entre l'extenseur commun des doigts & le muscle extenseur cubital. Il devient tendineux en passant sous le ligament annulaire à l'endroit du carpe, & se divise en deux & quelquefois en trois tendons, qui n'en forment plus qu'un à l'endroit de son attache à la partie supérieure du troisieme os du petit doigt. Son nom montre qu'elle est son action.

L'Extenseur de la premiere phalange du pouce.

Il naît en partie tendineux, mais principalement charnu de la partie supérieure du cubitus, immédiatement au-dessous du court supinateur du rayon. Il devient aussitôt charnu, & ensuite tendineux en descendant obliquement sur les tendons de l'extenseur radial, & va s'attacher à la partie inférieure du premier os du pouce. J'ai quelquefois trouvé ce muscle séparé en deux, & quelquefois en trois.

L'Extenseur de la seconde phalange du pouce.

Il naît large & charnu de la partie du rayon unie & touchant le cubitus, & devenant tendineux il passe sous la même enveloppe avec les tendons du précédent, pour s'aller attacher à la partie inférieure du second os du pouce.

L'Extenseur de la troisieme phalange du pouce.

Il naît large, partie tendineux, mais principalement charnu du cubitus immédiatement au-dessous de l'origine de l'*extenseur* de la premiere phalange, ou entre lui & l'indicateur, comme aussi du ligament situé entre cet os & le rayon. De-là il descend obliquement & devient tendineux en passant dans un sinus qui lui est propre, sur la partie inférieure du rayon, où il est recouvert par le ligament annulaire. Il passe ensuite sur les deux tendons de l'*extenseur* radial, & va s'attacher à la partie inférieure du troisieme os du pouce.

Lorsque ce muscle agit il étend non-seulement le pouce, mais il le tire encore quelque peu en arriere, de sorte qu'il y a des personnes qui peuvent le renverser sur le dos des os du métacarpe.

Le long extenseur du pouce du pié.

Ce muscle ne sort point, comme quelques-uns l'ont avancé, du tibia ou du ligament qui est entre lui & le péroné. Il sort large & charnu de la face antérieure du péroné, immédiatement au dessus de sa protubérance supérieure, quatre travers de doigt au-dessus de l'inférieure, & descendant sous le ligament annulaire du tarse, entre le tendon du jambier antérieur & ceux du long *extenseur* des orteils, il passe le long de la partie supérieure du pié pour aller s'attacher à la partie supérieure du second os du grand orteil. Son nom indique son usage.

Ce muscle en passant sous le ligament annulaire donne un petit tendon qui va s'attacher à côté de la face supérieure externe du premier os du grand orteil, comme M. Joseph Tanner l'a souvent observé & démontré.

Le court extenseur du pouce du pié.

J'ai toujours observé ce muscle dans les dissections que j'ai faites, quoiqu'il n'en soit fait aucune mention dans quelques Ouvrages qu'on a écrits sur l'Anatomie. On l'a souvent regardé comme faisant partie du court *extenseur* des orteils : mais je l'ai souvent trouvé tout-à-fait distinct.

Il naît charnu de la face antérieure du calcaneum, & formant un ventre charnu il donne aussi-tôt après un tendon qui rampe obliquement sur le dos du pié, & va s'attacher à la partie supérieure du premier os du gros orteil, qu'il étend ou releve.

EXTENUATIO, *exténuation.* On observe que les maladies causent quelquefois une maigreur ou une *exténuation* considérable, ou font enfler le corps : comme il est nécessaire de connoître ces différentes habitudes pour pouvoir prédire le sort du malade, je vais d'abord faire voir quels sont les indices que l'on peut tirer de la maigreur, de la consomption du corps dans les maladies. Il est certain que le corps ne maigrit & ne s'exténue que faute de nourriture, ce que les Grecs nomment atrophie, ἀτροφία, & les Latins *innutritio*, défaut de nourriture; ce qui arrive, comme dit Galien, *de Sanit. Tuend. Lib. III. cap.* 13. lorsque le corps ne tire aucun profit des alimens. C'est ce qu'a voulu faire entendre Hippocrate, lorsqu'il dit dans l'Aphorisme huit de la seconde Section, que « si une personne qui releve de maladie ne sent point revenir ses forces en prenant de la nourriture, c'est une marque qu'elle mange trop: mais que s'il lui arrive la même chose quoiqu'elle fasse abstinence, l'évacuation est indiquée. » C'est « un mauvais signe, dit-il encore dans l'Aphor. 31. de la seconde Section, lorsque le corps au sortir d'une maladie ne reçoit aucun avantage des alimens que l'on mange avec le plus d'appétit. » C'est là l'atrophie ou l'*innutrition* que l'on observe dans les corps qui viennent d'être délivrés de la chaleur de la fievre, ou qui sont affligés d'une fievre lente. Quoiqu'il soit naturel que le corps maigrisse & que la chair se consume dans les maladies longues, néantmoins si après le déclin de la maladie le malade ne reprend point ses forces quoiqu'il mange avec appétit, on doit s'attendre à une rechute. C'est un mauvais prognostic dans la fievre hectique, dans la phthisie, ou dans la péripneumonie, lorsque le malade maigrit à vue d'œil sans qu'on puisse y apporter du remede. Mais lorsque cet amaigrissement provient d'un crachement de sang accompagné d'une fievre lente & continue, le malade meurt infailliblement.

Rien n'abat plus les espérances du Medecin que de voir un malade qu'il soupçonne de phthisie extremement maigre, & continuellement affligé d'une fievre continue. Ceux qui ont été long-tems en proie aux fievres ardentes & qui en sont devenus maigres, n'ont plus aucune espérance de guérison lorsqu'ils tombent dans le marasme. D'où l'on peut conclurre qu'une maigreur ou une *exténuation* obstinée dans ceux qui ont une pleurésie ou une péripneumonie, lorsque la matiere peccante n'est point évacuée autant qu'il faut par l'expectoration, est un signe mortel, puisqu'il en est un de phthisie.

L'épuisement dans lequel on tombe au commencement des maladies aiguës, est, au jugement d'Hippocrate, d'une extreme importance pour les prognostics. Il assu-

re, 2. *Aphor.* 28. que c'est un très-mauvais signe lorsqu'une personne qui a une fievre violente ne maigrit point du tout, ou maigrit au-delà de ce qu'on a lieu d'attendre; car ce dernier accident indique un grand abattement des forces, & l'autre, que la maladie sera de longue durée. Il n'est point extraordinaire qu'une fievre violente exténue promptement le corps, comme le feroit une maladie chronique, surtout dans les enfans & les vieillards; dans ceux-ci à cause de la foiblesse de la faculté, & dans ceux-là, à cause de la chaleur & de l'humidité du tempérament qui font qu'ils souffrent une colliquation excessive, & qu'ils sont tout d'un coup exténués; à quoi l'on peut ajouter la nature du climat, & la chaleur & la sécheresse de la saison. Il est naturel dans ces circonstances que le malade devienne maigre, & qu'il lui arrive la même chose ensuite d'une hémorrhagie & d'une sueur excessive, d'une évacuation copieuse d'urine, d'un vomissement ou d'une diarrhée, d'une longue abstinence, d'une insomnie & d'une inquiétude. Galien ajoute à ces causes l'habitude lâche du corps, & la témérité des humeurs qui occasionne une *exténuation* & une transpiration extraordinaire. Toutes ces choses consument & exténuent le corps, sans nous fournir les moyens de pouvoir prédire avec certitude l'évenement de la maladie. C'est un très-mauvais signe lorsqu'un malade d'un tempérament froid & sec, qui est dans la vigueur de l'âge, dont les humeurs sont grossieres & la peau fort serrée, dépérit & maigrit tout d'un coup sans qu'aucune des causes externes dont nous avons parlé y contribue, bien qu'on soit dans l'hiver & que la constitution de l'air soit froide. Galien dans son Commentaire sur cet Aphorisme, donne la raison pour laquelle le corps quelquefois continue dans le même état sans augmenter ni diminuer: une pareille disposition, dit-il, indique la grossiereté des humeurs & la densité de la peau.

Le visage est de toutes les parties du corps celle qui maigrit la premiere dans les maladies aiguës, à cause que la chaleur acrimonieuse s'élevant comme une flamme consume les petites parcelles de chair qui couvrent les os & les cartilages; si la maigreur se fait davantage remarquer au visage, c'est à cause qu'il contient moins de chair que les autres parties.

Voici la description qu'Hippocrate donne du visage d'un homme moribond, dans ses *Prognostics.*

Le nez est aigu, les yeux enfoncés, les tempes creuses, les oreilles froides & retirées, & leurs lobes renversés, la peau du front dure, tendue & seche, & la couleur du visage tirant sur le plombé, sur le verd pâle, sur le noir ou sur le livide. Cette espece de visage, que les Medecins appellent communément *face Hippocratique*, est celui des hectiques & des phthisiques que la maladie a considérablement exténués; & lorsqu'il est tel le deuxieme ou troisieme jour depuis le commencement de la maladie, sans qu'aucune cause externe, telle qu'une évacuation considérable par une hémorrhagie, par des sueurs, par les selles ou par les urines, ait précédé; que les veilles, l'abstinence ou le trouble d'esprit n'y ont aucune part, que le sujet n'est point un enfant ou une personne décrépite, dont l'habitude du corps dépérit aisément pour la moindre cause; mais un adulte, d'une habitude dense, & ce qui mérite une attention particuliere, d'un tempérament froid & sec: ce visage, dis-je, prognostique l'événement le plus funeste, surtout si l'on est dans l'hiver, & que la constitution de l'air soit telle qu'elle doit être. Car, dit Galien, dans son Commentaire sur ce passage, ces symptomes procedent ou de la même cause qui corrompt & qui consume les parties charnues, ou du défaut de la chaleur naturelle, qui est trop foible pour se communiquer aux extrémités du corps, & qui se fixe dans les visceres; ce qui fait que ces premieres parties ne reçoivent plus le sang & les esprits dont elles ont besoin.

Cette maigreur du visage a donc pour cause une chaleur violente qui consume en peu de tems l'humidité naturelle, ou la corrompt par sa malignité ou la foiblesse de la chaleur naturelle, occasionnée par la violence de la maladie: & cette habitude du visage est un signe de mort, à moins qu'elle n'ait pour cause une longue abstinence, des longues veilles ou un chagrin d'esprit.

Hippocrate s'exprime là-dessus de la maniere suivante dans les *Prognostics.*

Si le visage du malade est tel que je viens de dire, & que nous n'ayons point d'autres signes pour former un jugement, il faut savoir du malade si son épuisement n'est point causé par des longues veilles, par un flux de ventre violent, ou par une trop longue abstinence, car son cas est beaucoup moins dangereux, si quelqu'une de ces circonstances a précédé.

Que si quelqu'une des causes dont nous avons parlé contribue à lui rendre le visage tel qu'on vient de dire, nous pouvons porter notre jugement dans l'espace d'un jour & d'une nuit: mais si le visage continue sous le même aspect pendant le tems dont je viens de parler, sans qu'aucune de ces causes y ait part, c'est un prognostic mortel. Galien nous apprend dans son Commentaire sur cet endroit, la maniere de connoître, sans interroger le malade, si son épuisement vient de longues veilles, d'une trop grande abstinence ou de quelque évacuation immodérée.

« On peut connoître dès la premiere fois qu'on voit un « malade, s'il a été long-tems sans dormir; car si cela « est, il aura les yeux abattus & d'un plus haut degré « qu'ils ne le sont ensuite d'une évacuation excessive. « D'ailleurs il sera hors d'état de lever les paupieres, « mais il clignotera & remuera les yeux d'une façon « aussi irréguliere que dans le coma: & quoiqu'on n'ait « jamais vu le malade, on pourra en juger par son « pouls, qui fournira toujours, pour petit qu'il soit, « quelque indication, d'une évacuation excessive, si « quelqu'une a précédé, & si elle occasionne cet état. « Si le défaut de sommeil est la cause d'un pareil as« pect, les vibrations du pouls ressembleront à celles « d'une corde tendue. Si ce visage provient de l'absti« nence ou du défaut de nourriture, on ne remarque« ra aucun des signes qui indiquent une évacuation ex« cessive ou des longues veilles; & ce sera plutôt par « des signes accidentels que par des signes propres qu'on « pourra juger que le malade n'est ainsi affecté que fau« te de nourriture, surtout si la fievre, après une mûre « considération, ne paroît tenir en rien de la chaleur « colliquative; car si celle-ci y entroit pour quelque « chose, cette *exténuation* du visage viendroit plutôt « de la fievre que d'aucune cause extérieure. Il faut « donc tâter long-tems la main du malade, & non« seulement le poignet, mais encore les parties qui « sont au-dessus, & observer avec soin si les parties « que vous touchez ne laissent point échapper une quan« tité d'écoulemens, non-seulement acrimonieux, mais « substantiels, qui pareils à une flamme, pénetrent la « peau de votre main & s'y insinuent fort avant; car « telles sont les fievres qui donnent au visage l'air dont « nous avons parlé. »

L'exacte considération de ces circonstances mettra le Medecin en état de décider, si la face Hippocratique provient de longues veilles, du défaut de nourriture, ou d'une évacuation excessive; si au commencement des fievres aiguës, le visage paroît exténué de la maniere qu'on vient de dire, il présage infailliblement la mort du malade. Il y a quelque maladies chroniques, comme les fievres hectiques & la phthisie, qui dessechent & défigurent non-seulement le visage, mais encore le corps au point de ne lui laisser que la peau & les os.

Examinons maintenant en peu de mots, quels sont les indices

indices que l'on peut tirer de l'enflure du corps. Ce n'est jamais un bon signe lorsque le corps est enflé & bouffi; la même chose arrive au visage dans les maladies aiguës, ou parce que le sang distend les veines par sa trop grande abondance, aussi-bien que par des vapeurs, d'où procede une pesanteur de tout le corps, comme dans les fievres continuës, ou d'une inflammation avec affluence d'humeurs, comme dans les parotides; ou enfin à cause d'une crudité flatueuse & vaporeuse, qui provient du vice de la sanguification, comme dans les fievres pituiteuses, dans la leucophlegmatie, ou dans l'anasarque. L'enflure qui naît des deux premieres causes n'est pas si mauvaise, & on ne peut en prognostiquer rien de certain: mais dans le dernier cas où l'enflure est causée par des vapeurs qui distendent la peau, par le refroidissement du foie & par le vice de la sanguification, on peut souvent en prognostiquer la mort du malade. L'Auteur des *Prénotions de Cos*, T. 139. dit à ce sujet, que ceux qui ont une léthargie sont enflés & ont les joues bouffies. Ce refroidissement du foie dans une maladie ardente & aiguë, éteignant la chaleur naturelle de cette partie, fait que les hypocondres, le ventre, les piés, les hanches & le visage sont affectés d'une tumeur œdémateuse, qui met la vie du malade en danger. C'est ce qui arrive aux hydropiques, & c'est ce qu'a voulu faire entendre Hippocrate, lorsqu'il dit: « que toute hydropisie qui naît d'une maladie aiguë, est mauvaise, parce qu'elle n'appaise point la fievre; qu'elle est outre cela douloureuse & mortelle, & qu'elle commence pour l'ordinaire par les aînes & les reins, & quelquefois aussi par le foie. » Plusieurs de ceux qui sont affectés d'une phthisie ou d'un empyeme, ont à l'approche de leur mort le visage, les piés, les jambes enflées & cadavéreuses, ce qui ne vient que du refroidissement excessif du foie: j'ai vû moi-même plusieurs personnes dont le corps est devenu enflé à la veille de leur mort.

Je conclus delà, que l'enflure du corps n'est jamais un bon signe dans les maladies aiguës, & que c'en est un de mort dans l'empyeme ou dans la phthisie. Ce n'est pas néantmoins toujours un mauvais signe dans les maladies aiguës, & encore moins dans les chroniques, lorsque les parties s'enflent; car dans la plûpart de ces dernieres, la chaleur venant à s'affoiblir par la durée de la maladie, les piés s'enflent: mais après que la chaleur a repris des forces, que les vapeurs ont été dissipées & les humeurs desséchées, ils rentrent dans leur premier état. De même dans les maladies aiguës, la Nature jette souvent les humeurs sur les jambes & sur les piés par maniere de crise. Il arrive quelquefois dans les maladies aiguës que le visage s'enfle à l'occasion des vapeurs que la chaleur fébrile a fait élever, & qui n'ont pu être dissipées: mais elles ne le sont pas plutôt qu'il rentre dans son premier état. Il faut donc être extrêmement circonspect dans les prognostics que l'on tire de l'enflure du visage, dans les maladies aiguës, & ne rien decider à ce sujet, qu'on n'ait murement examiné les autres signes qui paroissent en même tems. PROSPER ALPIN, *de Præsag. Vita & Morte.*

EXTIRPATIO, *extirpation*; ce mot se dit quelquefois pour amputation, mais moins proprement.

EXTRACTIO, *extraction*; Opération de Chirurgie par laquelle on tire de quelque partie du corps, avec les mains ou des instrumens convenables, les corps étrangers qui y sont entrés, ou qui s'y trouvent engagés contre nature, comme les balles dans une plaie, le fœtus dans la matrice, le calcul dans la vessie.

Extraction, signifie en termes de Pharmacie la séparation de la partie la plus pure, la plus essentielle & la plus efficace d'un ou de plusieurs médicamens, par le moyen d'un menstrue convenable. Voyez *Decoctio*.

EXTRACTUM, *extrait*; on donne ordinairement ce nom dans la Pharmacie à la partie la plus pure; la plus essentielle & la plus efficace d'un ou plusieurs mixtes, tirée par digestion, infusion ou décoction dans un menstrue convenable, filtrée & réduite par distilation ou évaporation en consistance de miel.

Voici les directions que donne le Collége de Londres, pour préparer les Extraits.

Il n'y a point de parties dans la matiere médicale (soit simple, comme les plantes, les fleurs, les semences; ou composée, comme les especes, pilules & autres choses semblables) dont on ne puisse faire un extrait, pourvu qu'elle soit propre à donner une teinture au menstrue dans lequel on la met ordinairement en infusion.

Prenez quelqu'un de ces mixtes, incisez-le, pilez-le, ou ménagez-le de toute autre maniere, selon que sa nature l'éxigera: versez dessus de l'esprit de vin, ou quelque eau distilée la plus convenable à votre dessein, en quantité suffisante: laissez-le en infusion au bain marie, ou à quelqu'autre chaleur modérée pendant deux jours au plus, suivant que la matiere sera plus ou moins dure, jusqu'à ce que la liqueur soit imprégnée de la teinture du mixte. Versez la liqueur par inclination, & réitérez la même opération jusqu'à ce que le mixte ne donne plus aucune teinture. Mêlez toutes ces teintures ensemble; filtrez-les à travers un papier gris, faites-en évaporer l'humidité au bain-marie, jusqu'à ce que la matiere ait acquis la consistance du miel, & gardez-la pour l'usage. On peut ajouter à cet extrait pour l'entretenir humide quelque peu de sel, ou quelqu'autre chose appropriée à la principale intention, comme deux scrupules, par exemple, ou demi-drâgme sur chaque once d'extrait.

L'*Extractum Thebaïcum*, est composé d'opium, dissout dans l'eau, filtré & évaporé en consistance de miel épais.

L'*Extractum Rudii*, & les *Pilulæ Rudii* sont une même chose.

EXTRAVASATUS, *extravasé*; on appelle ainsi tout fluide qui est sorti des vaisseaux qui le contenoient: ainsi on dit que le sang est extravasé dans l'ecchymose, dans la contusion, & dans l'anevrysme.

EXTRAVERSIO, *extraversion*, en termes de Chymie; c'est rendre manifeste ce qu'il y a de salin, d'alcali ou d'acide dans les mixtes; au lieu que la concentration fait tout le contraire.

EXTREMITATES, les *extrémités*.

Les *extrémités*, suivant Galien, dans son Commentaire sur les Prognostics, sont les oreilles, le nez, les mains & les piés; & ces parties sont souvent d'un grand secours pour tirer des indices dans les maladies aiguës, puisque la mort n'arrive jamais qu'il n'y survienne quelque changement contre nature. Les *extrémités* sont toujours froides dans les moribonds, & deviennent noires & livides: souvent même les mains & les piés sont sujets à des mouvemens très-irréguliers. La chaleur modérée des *extrémités* n'est jamais un mauvais signe: mais c'en est un funeste lorsqu'elles sont froides, surtout si les parties internes sont brûlantes & arides. C'est ce que Celse exprime fort bien après Hippocrate, « lorsque les parties externes, dit-il, sont froides, & les internes si brûlantes que le malade en est altéré, la fievre continuant toujours, c'est un signe de mort. » Quoique le froid des *extrémités* soit toujours un symptome funeste dans les fievres continues, il est beaucoup plus pernicieux lorsqu'il continue sans aucune diminution: que si ces parties deviennent en même tems noires ou livides, la mort n'est pas loin.

Hippocrate parlant des malades qui avoient une fievre aiguë, causée par la constitution prédominente de l'air, *I. Epid. Sect.* I. dit, « qu'ils avoient les extrémités si froides, qu'il étoit presque impossible d'y

« faire revivre la chaleur: » & un peu après, *Sect.* 2. décrivant les symptomes d'une fievre continue causée par la constitution particuliere de la saison : il dit entr'autres choses « que les extrémités étoient si froides qu'on avoit toutes les peines du monde à les réchauffer. » Il observe la même chose au sujet de Philiscus, 1. *Epid. Sect.* 1. *Ægr.* 1. ses *extrémités* étoient froides partout, & la chaleur n'y retourna jamais plus.

On doit tirer les mêmes prognostics de la couleur des *extrémités*, qui pour être bonne doit être la même que lorsqu'on est en santé; quoiqu'elle puisse peut-être, lors de la crise, être quelquefois rouge & enflammée, à cause du sang qui se fixe pour lors dans ces parties; la couleur la plus funeste est la noire & la livide.

C'est donc un signe de mort dans les maladies aiguës, lorsque les *extrémités* deviennent noires ou livides; car cela prouve, ou que la chaleur est éteinte, ou que les humeurs sont dans le plus haut dégré de corruption. Hippocrate observa ces couleurs des *extrémités* dans Philiscus & Silenus, lorsqu'ils moururent. Il dit du prémier 1. *Epid. Ægr.* 1. qu'il eut une sueur froide, & que ses *extrémités* devinrent livides; & de Silenus, *Ibid. Ægr.* 2. qu'il parut une légere sueur autour de sa tête, que ses *extrémités* étoient froides & livides, & qu'il tomba dans de grandes inquiétudes.

C'est un mauvais signe suivant Hippocrate *Lib. Prognost.* lorsque le malade agite ses piés & ses mains d'une façon irréguliere. Ceux, dit-il, qui ayant une fievre aiguë, un délire, une péripneumonie ou une céphalalgie, portent continuellement leurs mains devant leur visage ou devant leurs yeux; ou les étendent sur le lit, & sur les couvertures, comme pour chercher ou ôter quelque ordure, ou pour en tirer de petits flocons de laine; ou qui arrachent des brins de paille de la muraille, sont dans un état très-dangereux. C'est encore un très-mauvais symptome, lorsqu'un malade n'ayant point les piés chauds, les découvre continuellement. Voyez là-dessus l'endroit que nous venons de citer. Lorsqu'un malade aime à rester les pieds découverts, quoiqu'il ne les ait pas extraordinairement chauds, & laisse aller ses bras, ses jambes & sa tête d'une maniere négligée, c'est un mauvais signe parce qu'il indique une grande anxiété. PROSPER ALPIN, *de Præsag. Vit. & Mort.*

EXU

EXUBERES; on appelle ainsi les enfans que l'on a sevrés.

EXULCERATIO, *ulcération.*

EXUMBILICATIO, *Hernie ombilicale.*

EXUNGULATIO; c'est ôter les onglets, ou les parties blanches des feuilles d'une rose.

EXUROS, ἔξουρος, d'οὐρὰ, une queuë, est un cierge fait en forme de queue. Hippocrate, *de Morb. Mulier. L. II.* veut que l'on donne cette forme aux pessaires.

EXUVIÆ, les dépouilles des serpens, on la peau dont ils se dépouillent au printems. Etant liées sur le basventre ou sur les reins, elles passent pour faciliter l'accouchement; & pour appaiser le mal de dents quand on les emploie en forme de gargarisme. Elles guérissent la gratelle, lorsqu'on les applique sur la partie malade, après les avoir réduites en poudre ou en cendre. Elles empêchent la chute des cheveux, & les font renaître lorsqu'on s'en frotte la tête. SCHRODER, *Pharmacop. Medicin. Chym.*

EZE

EZEPH, *le Soleil.* JOHNSON.

EZEZICH, *Sel.* RULAND.

EZU

EZULA, le même qu'*Esula.*

F

F, signifie dans l'Alphabet Chymique, *Luna clara*, & il y a toute apparence que c'est relativement à l'argent.

FAB

FABA, *Feve.*

La *feve* étoit appellée par les Grecs κύαμος, & par les *Falisques*, qui étoient un peuple de l'Hetrurie, connue aujourd'hui, sous le nom de Toscane *Haba*, d'où le mot *Faba* paroît avoir été pris. Martinus dérive ce mot de πάω (*pao*) nourrir; comme si l'on écrivoit *paba*; Isidore, de φάγω (*fago*) « je mange. » Dodonée donne à cette espece de légume ou de fruit légumineux un nom dont la terminaison est latine, & l'appelle *boona*, du haut Allemand, *boon*; mais *boon*, de même que *bean*, paroissent dérivés de l'Italien *baiana*, qui est le nom sous lequel on vend les *feves* nouvelles dans toutes les Villes de la Lombardie, & de l'Etat de Gene, comme l'assure Hermolaus. On croit que les Grecs ont donné à ce légume le nom de κύαμος, parce qu'il excite puissamment à l'amour εἰς τὸ κύειν δεινοὶ, καὶ αἴτιοι τοῦ κύειν.

Voici les caracteres de la *feve.*

Sa gousse est longue, uni-capsulaire & remplie de semences qui ont la figure d'un rein. Ses tiges sont fermes, ses feuilles sont attachées par paires à une côte qui se termine en pointe. BOERHAAVE, *Pars* 2. *p.* 45.

Boerhaave compte six especes de cette plante, qui sont:

1. FABA, Offic. C. B. Pin. 338. Raii Hist. 1. 909. Synop. 3. 323. Boerh. Ind. A. 2. 45. *Faba hortensis major*, Germ. 1036. Emac. 1209. Mer. Pin. 38. Park. Theat. 1054. *Faba cyamus leguminosa*, J. B. 2. 278. *Faba, bona major*, Hist. Oxon. 2. 83. *Faba, flore candido, lituris nigris conspicuo*, Tourn. Inst. 391. Rupp. Flor. Jen. 212. Buxb. 107. *Faba major recentiorum*, Elem. Bot. 312. *Faba major vulgaris, sive Phaseolus major*, Merc. Bot. 1. 35. Phyt. Brit. 70. *Feve des jardins.*

Il n'y a personne qui ne sache que les *feves* des jardins poussent des tiges creuses, angulaires, très-fermes, hautes de deux ou trois piés, d'où sortent des feuilles composées de plusieurs lobes ovales, qui sont pour l'ordinaire opposées. Les fleurs sortent plusieurs ensemble des aisselles des feuilles. Elles sont grandes, légumineuses, ou pareilles à celles des pois, blanches, avec deux grandes taches noires dans les feuilles inférieures. Il leur succede de grosses gousses relevées, quelque peu applaties, velues en dedans, dans chacune desquelles on trouve deux ou trois *feves* applaties, ordinairement blanches, mais quelquefois rouges, dont le sommet est un peu enfoncé & marqué d'une petite tache. On cultive cette plante dans les jardins, elle fleurit au mois de Mai, & ses semences sont mûres dans ceux de Juin & de Juillet.

On en mange fréquemment en été, lorsqu'elles sont nouvelles, & quoiqu'elles soient un peu flatueuses, elles ne le sont cependant pas davantage que la plupart des autres légumes. L'eau distilée des fleurs sert à plusieurs personnes de cosmétique, & celle qu'on tire des gousses est estimée bonne pour les vents & les tranchées, auxquelles les enfans sont sujets. Il est rare qu'on emploie intérieurement la farine des *feves*, quoique quelques-uns l'estiment bonne pour la diarrhée & le flux de sang; mais on s'en sert souvent dans les topiques, comme dans les cataplasmes contre les inflammations, & pour résoudre les enflures ou les tumeurs.

Ses préparations officinales, sont l'eau des fleurs & des gousses de *feves*, *aqua florum & siliquarum fabarum.* Miller, *Bot. Off.*

Les *feves* servent dans plusieurs pays de nourriture au peuple durant le printems & l'été. Je croi avec Tragus, que les *feves* nouvelles sont fort saines, & engendrent un bon suc. Les Anciens, Dodonée, Casp. Hoffman, & quelques autres Auteurs modernes, prétendent, que les *feves* sont d'autant plus flatueuses qu'elles sont plus vertes, & qu'elles digerent très-difficilement. Je ne m'apperçois point cependant de cela, dit Ray, quoique j'en mange fort souvent en été, & je ne puis approuver le sentiment de Dodonée qui préfere les *feves* seches aux nouvelles, dans la croyance qu'elles engendrent moins de vents, mais je les laisse avec Tragus, en partage aux chevaux. Je ne vois pas non plus d'où vient qu'elles n'engraisseroient pas l'homme, puisqu'elles produisent cet effet sur le cochon & sur les autres animaux.

Le Docteur Mundy, dans son Traité des Alimens, dit avoir connu un Paysan, qui, dans un tems de cherté, ne nourrit ses enfans qu'avec des *feves* cuites; cependant, ajoute-t-il, on eût eu bien de la peine à trouver des enfans plus robustes & mieux colorés: ce qui prouve que les *feves* seches nourrissent beaucoup, lorsque l'estomac y est une fois accoutumé.

Les Auteurs ne s'accordent point sur la qualité astringente de la farine de *feves*, ni sur ses usages dans la dyssenterie. Casp. Hoffman dit, qu'on auroit tort d'attendre des effets astringens de la farine de *feves*, que les Anciens appellent *faba fresa* & *lomentum fabæ*, puisqu'elle est préparée sans la peau de ce légume, dans laquelle réside son astringence. D'où il paroît, dit-il, que ceux-là se trompent, qui prescrivent l'usage de la farine de *feves* cuites dans du vinaigre pur, ou dans du vinaigre & de l'eau pour les diarrhées qui proviennent de la foiblesse de la faculté rétentive, puisqu'elles ne sont bonnes à rien, à moins qu'on ne les fasse cuire toutes entieres.

Dodonée prétend au contraire, que les *feves* qui ont leurs cosses passent assez bien, mais qu'elles resserrent quand on vient à l'ôter. Je souscris d'autant plus aisément à l'opinion de Dodonée, dit Ray, que l'on éprouve que la farine de froment dont on a séparé le son, est beaucoup plus astringente; & que le son est détersif, & facilite le passage de la farine. Je laisse cependant à l'expérience à décider si cela est vrai ou faux.

La farine de *feves* est bonne non-seulement, étant prise intérieurement pour la diarrhée & la dyssenterie; mais encore, lorsqu'on l'emploie à l'extérieur, pour les taches de rousseur & les autres difformités de la peau, aussi-bien que pour dissiper les meurtrissures. L'eau distilée des fleurs est diurétique, & d'un grand usage pour effacer les taches du visage. Les fleurs ont beaucoup d'odeur, & on les sent à une grande distance.

C'est une grande dispute parmi les Botanistes, que de savoir si notre *feve* est la même que celle des Anciens. Il est certain que la *faba* de ceux-ci étoit petite & ronde, comme il paroît par une infinité de passages de Théophraste, de Dioscoride, & de plusieurs autres Auteurs. D'un autre côté, il paroît impossible & incroyable qu'un légume aussi commun, & dont on fait tous les jours usage, ait changé de nom, qu'on s'en soit désaccoutumé, & qu'on lui ait substitué la *boona*, sans que personne en ait eu connoissance. Les argumens de ceux qui font cette objection pêchent en ceci, dit Gaspard Hoffman, qu'ils établissent leur comparaison entre la *faba* des Anciens & notre grosse *feve*, au lieu qu'ils eussent dû la faire entre la leur & notre petite *feve*.

Pour les maladies des reins.

Prenez de la cendre des tiges de *feves*, faites-en une lessive; passez-la par la chausse, & édulcorez la colature avec du sucre & de la canelle: la dose est de six onces.

Gui de Chauliac nous apprend qu'il fut délivré, par le moyen de ce remede d'une douleur violente qu'il sentoit dans les reins au commencement d'une fievre double-tierce; & cela n'est pas surprenant, puisqu'elle provoque l'urine, chasse le pus & la gravelle, & excite les regles. Le Docteur Hulse attribue cet effet aux sels contenus dans la lessive: car, dit-il, j'ordonnai moi-même à une femme extremement sujette aux douleurs néphrétiques, & dont les jambes étoient fort enflées, de boire à son ordinaire de l'eau dans laquelle on avoit fait bouillir une grande quantité de cendres de *feves*. Elle rendit par ce moyen une grande quantité de petits calculs, mais avec des douleurs si aiguës, qu'elle fut obligée d'en discontinuer l'usage.

M. Chesneau recommande, pour exciter l'urine, huit grains de sel extrait des tiges de *feves* dans quelque liqueur convenable; ou; supposé qu'on ne puisse point en avoir, il ordonne de donner au malade six onces de la lessive de ces mêmes cendres, clarifiée & mêlée avec une once de sirop de guimauve.

Simon Pauli, dans sa *Botan. Quadripartit.* dit avoir connu une personne qui guérit d'un flux de sang qui la tenoit depuis quatre mois, & qui avoit résisté à tous les autres remedes, en mangeant matin & soir des *feves* rouges.

Le précepte de Pythagore, qui défend l'usage des *feves*, est diversement interprété par les Auteurs anciens & modernes. Quelques-uns l'entendent tout simplement des *feves*, dont ils croyent que ce Philosophe avoit ordonné de s'abstenir, parce qu'elles sont flatueuses, qu'elles excitent à l'amour, qu'elles troublent l'esprit, & causent des songes effrayans. D'autres, à ce que dit Pline dans le douzieme Chapitre de son dixieme Livre, croyent que Pythagore défendoit l'usage de ce légume, dans la croyance que les ames des morts y logoient, & parce qu'on découvre sur ses fleurs des lettres de mauvais augure. D'autres croyent, que les testicules sont appellés symboliquement du nom de *feves*, à cause de leur ressemblance avec ce fruit, & que Pythagore ne défend point l'usage des *feves*, dont il mangeoit fort souvent, mais l'usage immodéré des femmes. Quelques autres, du nombre desquels est Plutarque, croyent que ce Philosophe défendoit d'exercer aucune Charge de Magistrature, fondés sur ce que chez les Grecs on se servoit de *feves* au lieu de pierres pour donner les suffrages dans l'élection des Magistrats. Ray, *Hist. Plant.*

Les feuilles de *feves* récentes, cuites dans du bouillon, sont estimées émollientes.

2. *Faba*, C. B. P. 338. *Siliqua & semine latiore.* K. a.
3. *Faba, minor, seu equina.* C. B. P. 338. *Petite feve.*

Cette espece de *feve* est en tout semblable à celle des jardins, excepté qu'elle est plus petite; les gousses de même que les *feves* étant plus rondes & plus petites. On les seme dans les champs où elles fleurissent & mûrissent un peu plus tard que les précédentes.

On les emploie extérieurement aux mêmes usages; mais plus communément pour nourrir les chevaux.

4. *Faba rotunda, oblonga, seu cylindracea minor; seu equina nigra*, M. H. 2. 85.

5. *Faba rotunda, oblonga, seu cylindracea; minima pluribus, quinis, senis siliquis uno pediculo exortis, seu Hattoniana*, M. H. 2. 86.

6. *Faba, fructu ex rubicundo colore purpurascente*, C. B. Pin. 338. Var. 1. a. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.* Vol. II. p. 45.

FABA SANCTI IGNATII, Offic. *Nux pepita seu faba sancti Ignatii*, Act. Philos. Lond. n°. 249. p. 44. *Igasur, seu nux vomica legitima Serapionis*, Ejusd. 88. fig. 4. 5. 6. *Igasur, seu nux vomica legitima Serapionus camesij, faba sancti Ignatii vulgò*, Raii Dendr. 118. *Cucurbitifera Malabathri foliis scandens catalongay, & Contara Philippinis Orientalibus dicta, cujus nuclei pepitas de Bysayas, aut cathalogan & faba sancti Ignatii ab Hispanis, Isagur & Mananaog, i. e. Victoriosi, insulanis nuncupati*, Pl. Mant. 60. *Feve de saint Ignace.*

Voici la description que M. Hans Sloane donne de ce fruit.

Il est de la grosseur à peu près d'une noix muscade & triangulaire. Ses rapures bues dans de l'eau froide, sont extremement salutaires pour évacuer les poisons par le vomissement, & pour guérir les morsures des animaux venimeux, pourvu qu'on applique en même-tems quelque peu de ces rapures sur la plaie. Elles soulagent beaucoup étant appliquées sur une partie affectée de contractions spasmodiques; elles arrêtent les hémorrhagies des plaies.

Une femme qui avoit été long-tems incommodée de ses vuidanges, recouvra sa guérison en 1692. en buvant de ces rapures dans une liqueur convenable. Un enfant fut aussi guéri en ma présence par le même moyen d'une fievre très-violente.

Ces rapures soulagent les femmes qui sont en travail, & facilitent l'accouchement.

J'ai moi-même éprouvé, que cette *feve* est d'une utilité admirable dans toutes sortes de réplétions & de crudités d'estomac, aussi-bien que dans la dyssenterie & dans le ténesme.

Divisez chaque *feve* en trois parties, & mettez-en une dans la bouche lorsqu'il sera besoin pendant un quart ou un demi-quart d'heure, & avalez la salive. Buvez ensuite environ deux ou trois onces d'eau froide, & vous appetcevrez sensiblement les effets de ce remede.

Une autre maniere de se servir de cette *feve*, est de la mettre avec un peu d'eau dans une coquille, & de la remuer pendant quelque tems. On met cette eau dans un vaisseau avec un peu de rapure du même fruit; & l'on réitere la même opération jusqu'à ce qu'on ait environ deux onces d'eau ainsi préparée; ce qui suffit pour une dose.

Lorsqu'on frote cette *feve* divisée par morceaux dans le creux d'une coquille avec de l'huile, surtout avec celle d'olive; cette huile produit les mêmes effets que la premiere préparation. Elle est aussi un excellent remede, étant appliquée sur les plaies ou sur les membres affectés de contractions spasmodiques.

La maniere la plus ordinaire de se servir de cette noix, est de la mettre trempet dans un peu d'eau chaude, jusqu'à ce qu'elle devienne amere, & de donner cette infusion au malade. Les uns prennent quelque peu de sa poudre en substance, d'autres en avalent un morceau, & d'autres enfin la portent pendue au cou en forme d'amulete.

Lorsqu'on soupçonne qu'il y a du poison, & dans les cas où les esprits sont extraordinairement agités, on en prend sans avoir égard au tems. Dans les autres maladies, on doit en user à jeun. Lorsqu'on veut s'exciter à vomir, il vaut mieux en prendre une heure ou deux après le repas. La dose est d'un demi-scrupule avec quelque émétique doux.

On donne la poudre, l'infusion ou l'huile de cetre *feve* dans les fievres tierces & quartes. On s'en sert aussi pour exciter l'urine & les regles, pour faciliter l'accouchement, pour chasser l'arriere-faix, le fœtus qui est mort dans la matrice, & les vers. J'ai éprouvé ses effets dans tous ces cas. On la donne aussi pour la colique, pour les crudités de l'estomac, pour aider la digestion, pour la diarrhée, le ténesme, & les obstructions du foie & de la rate.

Cette *feve* croît dans les Philippines & dans les autres Isles voisines: mais on ignore quelle est la plante qui la produit. Tout ce que j'ai pu apprendre d'un savant Espagnol nommé Raphaël de Roa, qui avoit passé la plus grande partie de sa vie dans ces Isles, c'est que cette plante est une espece de lierre qui s'attache aux arbres les plus hauts, & qui produit un fruit aussi gros qu'une noix muscade. *Transact. Philosoph.*

FABA ÆGYPTIA, Offic. Bod. à Stapel. 437. Raii Hist. 2. 1322. *Faba Ægyptia Dioscoridis & Theophrasti, cujus radix colocassia dicebatur*, Park. Theat. 375. *Faba Ægyptia legitima Dioscoridis*, Camel. Syllab. 39. *Faba, sive cyamus Ægyptia*, J. B. 3. 774. *Fructus valdè elegans, faba forte Ægyptia Dioscoridis*, Ejusd. 715. Chab. 562. *Faba Ægyptiæ affinis*, Ger. Emac. 1552. *Fabæ Ægyptiacæ Dioscoridis affinis*, C. B. Pin. 196. *Nymphæa Indica, flore purpureo*, Bont. 128. *Nymphæa Indica maxima*, Parad. Bat. Prod. 358. *Nymphæa Indica, Faba Ægyptia dicta, flore incarnato, Nelumbo Zeilonensium*, Parad. Bat. 205. *Nymphæa glandifera Indiæ paludibus gaudens, foliis umbilicatis, amplis, pediculis spinosis, flore roseo purpureo & flore albo*, Pluk. Almag. 267. *Nymphæa Madaraspatana Nasturtii Indici scutato folio, solidiori; venis atris, pediculo spinulis asperato*, Pluk. Phyrog. Tab. 207. fig. 5. Tab. 322. fig. 1. *Nymphæa flore suave purpurascente Japonica*, Breyn. Prod. 2. 77. *Nymphæa affinis glandifera Ægyptiaca flore pleno pulchro, purpureo*, Hist. Oxon. 3. 514. *Nymphæa affinis Malabarica, flore amplo rosaceo, albicante colore*, Commel. in Not. Hort. Mab. Flor. Mal. 191. *Nymphæa affinis Malabarica, folio & flore amplo, colore candido*, ejusd. *Tamara*, Hor. Mal. 11. 39. Tab. 30. *Bem Tamara*, ejusd. *Nelumbo Zeylonensium*, Tourn. Inst. 261. *Nelumbo nymphæa alba Indica maxima, flore albo, fabifera*, Herm. Mus. Zeyl. 66. *Lien sinarum*, Ogilb. China. 2. 681. DALE. *Feve d'Egypte.*

La *feve* d'Egypte, que quelques-uns appellent *feves* de Pont, est fort commune en Egypte, & dans quelques lieux marécageux de l'Asie & de la Cilicie. Sa feuille est très-large: sa tige a une coudée de haut & l'épaisseur d'un doigt: sa fleur ressemble à la rose par sa couleur, & au pavot par sa grosseur. Il lui succede des petites gousses, dont la figure approche de celle d'une vessie, dans lesquelles on trouve la *feve* qui domine sur son enveloppe en forme d'une bulle. On l'appelle *ciborium* ou *cibotium*, de la maniere dont on la plante. On l'enferme d'abord dans une motte de terre humide, que l'on plante ensuite dans l'eau. Sa racine est plus grosse que celle du roseau ordinaire; on l'appelle *colocasia*, & on la mange bouillie ou rôtie. La *feve* ellemême est bonne à manger quand elle est nouvelle: mais elle noircit en séchant, & devient plus grosse que la *feve* des Grecs. Elle est astringente, & bonne pour les maladies de l'estomac. Cette qualité fait que l'usage de ses fleurs, au lieu de polenta, est extremement salutaire à ceux qui ont la dyssenterie, & qui sont affligés de la passion cœliaque. On prépare encore sa fleur en forme de bouillie. La décoction de ses cosses avec du *mulsum*, a beaucoup plus d'efficacité. On en donne trois verres pour dose au malade. Cette *feve* cuite

dans de l'huile rosat, appaise les maux d'oreilles, parce qu'elle a dans le milieu une substance verte extremement amere. DIOSCORIDE.

La racine de cette *feve*, pilée & cuite avec du sucre en forme de conserve, est bonne pour les hémorrhoïdes. Le suc que l'on tire de ses fleurs, arrête l'écoulement immodéré des regles. DALE, d'après *Henri-Adrien Van-Rheede.*

FABACIUM; espece de gâteau fait avec la farine de feves.

FABAGO, est le nom d'une plante appellée autrement *Fabago, sive leguminosa*, Park. *Capparis portulacæ*, C.B. *Fabaginea, sive Peplios Lutetianorum*, J.B. *Telephium Dioscoridis & Plinii*, Col. *Capparis fabago.*

Cette plante ne possede d'autre vertu que celle de tuer les vers par son amertume : aussi les Syriens l'employent-ils à cet usage.

FABARIA, nom du chicotin. Voyez *Anacampseros.*

FABER, est le nom d'un poisson dont il est parlé dans Columella & dans Aldrovandi. *Fabrorum aqua*, est de l'eau dans laquelle les Forgerons éteignent le fer.

FABRILIS RUBRICA. Voyez *Rubrica fabrilis.*

FAC

FACH, est le nom d'un remede Turc, dont on vante beaucoup l'efficacité contre le venin & les poisons.

FACIES, la *Face*, ou le *Visage.* Voyez *Caput.*

Prognostics que l'on tire du Visage.

Hippocrate conseille dans son Livre des *Prognostics*, de considérer d'abord dans les maladies aiguës le visage du malade. C'est un bon signe, selon lui, pour un malade, d'avoir le visage d'un homme qui se porte bien, & tel que le malade l'a lui-même dans sa santé. Autant le visage s'éloigne de cette disposition, autant y a-t'il à proportion de danger. Galien dit dans son Commentaire sur ce passage, que l'on doit comparer les parties affectées avec l'état où elles étoient lorsque le malade se portoit bien ; que c'est un bon signe lorsqu'elles sont les mêmes ; mais que c'est un mauvais signe lorsqu'elles s'en éloignent. En un mot, lorsque le visage d'une personne qui est attaquée d'une maladie aiguë, est le même que celui d'un homme qui se porte bien, on a tout lieu de se flater ; que le malade recouvrera la santé, parce que cela prouve, que la maladie n'est ni violente, ni maligne. Quant au changement qui arrive au visage à la suite d'un épuisement, non point au commencement, mais dans le progrès de la maladie, on ne peut rien en conclurre avec certitude. Lorsque ce changement vient, non de la maladie, mais de quelque cause externe, comme, par exemple, d'une passion excessive, du défaut de sommeil, d'un cours de ventre, du défaut de nourriture, ou de quelque autre chose semblable, qui exténue souvent le visage ; ce qui fait qu'on ne peut tirer aucun prognostic certain dans ces sortes de cas.

A l'égard de la couleur, la rougeur du visage est quelquefois un bon signe, comme lorsqu'elle indique un saignement de nez ; & l'on doit encore plus s'y fier, lorsqu'elle est jointe avec d'autres signes qui prognostiquent le même évenement, suivant ce que dit Hippocrate, *Coac. Prænot.* 142. que lorsqu'une personne qui a la fievre, a une grande rougeur au visage & un violent mal de tête, accompagné d'un pouls fort, elle ne manque presque jamais d'avoir une hémorrhagie.

Tous les autres symptomes qui accompagnent les précédens, ne méritent pas moins d'attention. On peut mettre de ce nombre les yeux étincelans, les éclairs ou les nuages que le malade croit voir devant ses yeux, sans compter la rougeur du visage, & souvent une douleur de tête accablante, la tension des hypocondres avec douleur, & la difficulté de respirer. Ce fut par le moyen de ces signes, que Galien prédit un jour à Rome, en présence de plusieurs Medecins, une hémorrhagie dont un jeune homme fut attaqué.

Voici le fait tel qu'il le rapporte, *Lib. de Præsag. ad Posthum.*

« Tandis que les Medecins, dit-il, réfléchissoient à ce « que je venois de leur dire, le jeune homme se leva « tout d'un coup, & voulut se jetter hors du lit, criant « qu'il voyoit au plancher un serpent rouge qui s'ap- « prochoit de lui. Ceux qui étoient présens ne s'ima- « ginerent jamais que ce phénomene fut un prognos- « tic d'une hémorrhagie prochaine : mais comme j'eus « considéré attentivement tous les autres symptomes, « & particulierement une rougeur qui tenoit depuis « le côté droit du nez jusqu'à la joue, & qui alloit « toujours en augmentant par rapport à l'éclat de la « couleur, je pris celui-ci pour un indice certain d'une « hémorrhagie par la narine droite. »

Il faut pour pouvoir prédire une hémorrhagie avec certitude, considérer tous les autres signes qui accompagnent la rougeur du visage, surtout ceux de coction. Car il est rare dans les maladies qui naissent de crudité, qu'il survienne d'autre éruption de sang que celle qui se fait goutte à goutte ; & cette espece d'évacuation est un mauvais signe dans les fievres ardentes, & encore plus dans celles qui sont accompagnées de phrénésie. A quoi l'on peut ajouter que la rougeur du visage est quelquefois un signe d'un abscès derriere les oreilles, ou dans les parotides ; & c'est, suivant Galien, ce qu'Hippocrate a eu en vue, *6. Epid. Sect.* 2. *T.* 11. où après avoir décrit quelques symptomes qui prognostiquent une fluxion sur les membres, il dit que la plupart de ceux (*dont il vient de décrire les cas*) qui avoient la peau naturellement fort mince, eurent le visage extremement rouge, & ne saignerent cependant que peu ou point du nez. Galien dit là-dessus, qu'une grande rougeur au visage dans une maladie favorable & de longue durée, indique une crise par un abscès, ou par une fluxion sur quelque membre, à moins qu'elle ne soit prévenue par un saignement de nez copieux. C'est dans le même sens qu'on doit entendre l'Auteur du *Prorrhet.* 165. lorsqu'il dit, que ceux qui ont un coma accompagné d'inquiétudes, de douleurs dans les hypocondres, & de vomissemens légers, sont à la veille d'avoir des parotides ; mais qu'il faut considérer auparavant l'état du visage. Galien dit là-dessus : « nous devons avant que les paroti- « des soient formées, examiner les signes que fournit « le visage, tels que sont la rougeur, l'enflure con- « tre nature, l'humidité des yeux, la foiblesse de la « vue, &c. »

Il suit de ce qu'on vient de dire, que la rougeur du visage est souvent bonne par accident, & qu'on peut la regarder comme un signe critique toutes les fois qu'elle précede une hémorrhagie par le nez. Mais cette rougeur du visage se manifeste, surtout dans le fort de l'accès, dans la fievre synoque & dans la fievre ardente, ou dans l'inflammation des poumons, qui cause, suivant Hippocrate, dans ses prognostics, la rougeur des joues. Néantmoins on ne peut tirer aucun prognostic certain de la couleur du visage, à moins que cette indication ne se trouve confirmée par quelqu'autre signe bon ou mauvais. Examinons maintenant quels sont les mauvais prognostics que l'on peut tirer du changement du visage.

Premierement, Hippocrate assure dans son Livre des Prognostics, que c'est un fort mauvais signe lorsqu'au commencement d'une maladie le visage, sans le concours d'aucune cause externe, est différent de ce qu'il étoit lorsque le malade étoit en santé, & que le danger est d'autant plus grand, qu'il s'éloigne de cette premiere disposition, surtout dans les maladies aiguës.

Telle est l'habitude du visage dans laquelle, comme dit Hippocrate au commencement des *Prognostics*, le nez est aigu, les yeux enfoncés, les tempes creuses, les oreilles froides & retirées & leurs lobes renversés, la peau du front dure, tendue & séche, & la couleur du visage tirant sur le pâle, le verdâtre, le noir, le livide, ou le plombé. C'est ce que les Médecins appellent avec raison une *face* cadavéreuse; & lorsqu'elle est telle au commencement d'une maladie aiguë, c'est-à-dire, les trois premiers jours, c'est un signe de mort.

On remarque dans quelques maladies chroniques, comme dans la phthisie & dans l'empyeme, que le visage s'enfle, à cause du refroidissement du foie, & du vice de la sanguification, ce qu'on doit regarder comme un signe de mort. C'est un mauvais prognostic, suivant l'Auteur des *Prorrhétiques*, *Lib. I. T.* 49. lorsque le malade a le visage rouge & l'air extremement triste, parce que cela indique, à ce que dit Galien dans son Commentaire sur cet endroit, une chaleur brûlante dans le sang; & de-là vient que quelques-uns ont regardé cette couleur comme inséparable de la mélancolie. Cette couleur est très-pernicieuse, lorsque les signes dont elle est accompagnée, sont eux-mêmes mauvais; car elle indique une phrénésie qui dégénere en convulsion & qui est funeste au malade. La rougeur du visage lorsqu'elle est jointe à un regard féroce, au délire, ou à quelque symptome phrénétique, est un signe de mort. Voici ce qu'en dit l'Auteur des *Coaques* 162. « Ceux qui ont une céphalalgie & un catoche « accompagné du délire, de la constipation, de la rou- « geur du visage & d'un regard farouche, sont affectés « d'un opisthotonos, » qui est une espece de convulsion dans laquelle la tête est pliée comme un arc en arriere & fixée sur les omoplates, ce qui est un signe de mort. Mais la chaleur & la rougeur du visage sont un très-mauvais symptome, surtout lorsqu'elles se trouvent jointes à d'autres mauvais signes. Voici comme en parle l'Auteur que nous venons de citer *Coac.* 7. « Le frisson n'est « jamais sans danger quand il est accompagné du coma; « que si le visage est outre cela de couleur de feu & en « sueur, c'est un signe de malignité. » Il s'exprime plus au long sur ce sujet, *Prorrhet.* 67. « Le frisson est très- « dangereux quand il se joint au coma, & il présage la « mort du malade, lorsque la rougeur du visage & des « sueurs l'accompagnent. » Sur quoi Galien dit dans son Commentaire: « je sai que la rougeur du visage accom- « pagnée de sueur, est un mauvais signe, lors même qu'il « n'y a point de frisson, parce que la sueur est un signe « critique qui prouve la malignité de la maladie lors- « qu'elle ne détermine rien. » Il suit donc que la rougeur du visage lorsqu'elle est jointe avec quelque signe critique qui ne soulage point, comme une sueur, un vomissement, une diarrhée, ou une hémorrhagie, indique une malignité, & presque toujours la mort. Il est bon de savoir encore que le visage paroît rouge dans les maladies des poumons, mais pour lors ce sont les joues qui contractent principalement cette rougeur. Lors donc qu'on remarque ce symptome dans les fievres, on a lieu de soupçonner une péripneumonie ou un empyeme. La rougeur des joues, dit Hippocrate dans les *Prognostics*, est un signe d'empyeme; & cette couleur présage la mort lorsqu'elle est accompagnée de mauvais signes, surtout de signes critiques qui ne décident rien.

Voici quel est le sort du malade dans de pareilles circonstances, suivant l'Auteur des *Coaques*, 67.

« Ceux, dit-il, qui ont une fievre accompagnée du dé- « gout & de sueurs copieuses, & qui au sortir d'une « longue maladie ont la couleur du visage fort haute, « mais accompagnée d'une diarrhée & d'une cardial- « gie, meurent de la même maniere que ceux qui sont « affectés d'une péripneumonie ou de quelqu'autre ma- « ladie du poumon. Tel fut le sort de la femme de « Polycrate 7. *Epid. Text.* 9. qui fut affligée dès le pre- « mier jour qu'elle eut la fievre, d'une toux & d'un « crachement pareil à celui qu'ont les personnes atta- « quées d'un empyeme, accompagnés d'une voix rau- « que & enrouée. La couleur de son visage étoit bon- « ne, & ses joues vermeilles. Mais elle fut d'abord at- « taquée d'une péripneumonie, ensuite d'un empye- « me, & enfin d'une phthisie qui lui causa la mort. »

La couleur vermeille des joues dans les fievres lentes, indique donc une péripneumonie ou un empyeme, qui dégénere en consomption lorsqu'il est accompagné de la toux, quelque légere qu'elle soit; surtout si le malade est sujet à des inégalités de chaleur dans la fievre, sans que celle-ci le quitte jamais.

FACINUM, le métal, ou la mine d'où on le tire. RULAND.

FACULTAS, *Faculté*, puissance d'agir. On dit que les médicamens ont la *faculté* de purger, de faire vomir ou de produire tel autre effet sur le corps. Ce mot a la même signification dans la Physiologie. La *faculté* animale est celle par le moyen de laquelle le corps s'acquitte de toutes ses fonctions naturelles; la *faculté* vitale est cette puissance qui s'occupe de la génération, de la nutrition & de l'accroissement; & la *faculté* naturelle est celle qui met les organes en état de faire les actions auxquelles ils sont destinés. Chaque organe a sa *faculté* ou puissance d'agir, comme la rétentive, l'expulsive, l'attractive, & un grand nombre d'autres.

F Æ C

FÆCULA, *Fécule*. C'est une substance farineuse & blanche, qui se précipite au fond des sucs que l'on tire par expression des végétaux, surtout des racines. L'exemple suivant que je tire du Dispensaire de Londres, suffira pour mettre le Lecteur au fait de la maniere dont on la prépare.

FÆCULA BRYONIÆ, *Fécule de Bryoine*.

Prenez telle quantité de racine de bryoine qu'il vous plaira: coupez la par petits morceaux, & exprimez-en le suc pendant quelques heures avec une presse, dans des vaisseaux qui n'aient aucun mouvement. Après avoir versé la partie aqueuse par inclination, vous trouverez un sédiment très-blanc pareil à l'amydon, que vous ferez sécher dans des terrines vernissées.

On prépare de même les *fécules* d'arum, de rave sauvage & d'iris.

F Æ X

FÆX, *Fece*. C'est proprement le sédiment, la lie de toute liqueur qui a fermenté: mais il se prend en Medecine pour celle du vin, quoiqu'on donne quelquefois le même nom au sédiment de tous les fluides, aussi bien qu'aux excrémens.

Quant aux vertus médicinales des *feces* ou de la lie du vin, Dioscoride dit *Lib. V. cap.* 132. qu'on doit préférer celle du vin d'italie qui a vieilli, les sédimens du vinaigre possédant une qualité trop forte. Après avoir fait sécher ces *féces* avec soin, on les brûle de la même maniere que l'*alcyonion*. Quelques-uns les enferment dans un pot de terre neuf & les laissent sur le feu jusqu'à ce qu'elles soient rougies. On connoît qu'elles sont suffisamment calcinées, lorsqu'elles sont d'un beau blanc, & qu'elles paroissent brûler la langue. On calcine la lie du vinaigre de la même maniere. La lie du vin est extremement caustique, détersive, cicatrisante, astringente, corrosive, & dessicative. Il faut l'employer tandis qu'elle est récente, parce qu'elle perd aisément ses vertus; c'est pourquoi on doit la garder dans un vaisseau bien fermé. La lie que l'on n'a point faite calciner seule ou avec la myrrhe, résout les tumeurs œdémateuses sur lesquelles on l'ap-

plique, & guérit les fluxions de l'estomac & des intestins, étant appliquée sur le bas-ventre & sur les parties naturelles; elle réprime le flux immodéré des règles; elle résout les tumeurs appellées *pani*, qui ne sont point ulcérées, aussi-bien que les tubercules. On en compose avec du vinaigre un liniment qui dissipe les duretés des mamelles. La lie calcinée avec la résine dissipe la rudesse des ongles, & jaunit en une nuit les cheveux, lorsqu'on les en frotte après l'avoir mêlée avec quelque peu d'huile de mastic. Etant lavée, on la mêle avec les remedes pour les yeux, avec le spodium, par exemple; pour en dissiper les taies & les autres défectuosités.

FAG

FAGARA, Offic. Ger. 1365. Emac. 1548. *Fagara major*, J. B. 1. 350. Cbab. 26. Raii Hist. 2. 1814. *Fagara seu Cayutana Luzonis*, Camel. Syllab. 74. *Cubebis affinis fagara major*, C. B. Pin. 412. DALE.

Cette plante croît dans les Philippines. On emploie en Medecine ses baies, surtout leurs écorces extérieures qui sont tendres, noirâtres & d'un gout aromatique quelque peu acrimonieux. Ces baies, lorsqu'elles sont mûres, s'ouvrent & donnent une amande noire, luisante, très-dure, insipide & sans odeur.

Les baies sont chaudes & dessiccatives, bonnes pour l'estomac & pour le foie, pour faciliter la digestion & pour resserrer le ventre. DALE, *d'après Avicenne*.

FAGONIA, est une plante à laquelle M. Tournefort a donné ce nom, en l'honneur de M. Fagon, Surintendant du Jardin Royal à Paris.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est composée d'un grand nombre de pétales disposés circulairement & étendus en forme de rose. Il s'éleve de leur centre un pistil qui se change en un fruit rond, pointu, cannelé, composé d'un grand nombre de cellules & de cosses dont chacune renferme une semence arrondie.

Miller compte deux especes de cette plante, auxquelles on n'attribue jusqu'à présent aucune vertu médicinale.

FAGOPYRUM, *blé sarrasin*.

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibreuse & annulaire; son calyce est composé de cinq pétales, qui par leur couleur & leur expansion radiée, ressemblent à ceux d'une fleur. Ce calyce, quand il est mûr, forme des loges pour la semence. Ses fleurs croissent en épis, ou paquets ou grappes, & sont munies de huit étamines. L'ovaire croît au fond du calyce dans un placenta orné de globules disposés circulairement. Il est de figure triangulaire, produit trois pistils & se change en une semence triangulaire, noirâtre & farineuse.

Boerhaave compte deux especes de cette plante, qui sont:

1. *Fagopyrum, vulgare, erectum*, Elem. Bot. 412. Tourn. Inst. 511. Boerh. Ind. A. 2. 88. Buxb. 108. *Fagopyrum*, Offic. Raii Hist. 1. 182. Synop. 57. Schw. 273. *Fagopyrum*, Hist. Oxon. 2. 590. Volck. 160. *Fagotriticum*, J. B. 2. 993. Chab. 312. *Fagopyron*, Ger. 82. Emac. 89. Park. 1141. *Frumentum Saracenicum*, Herm. Horr. Lugd. Bat. 263. *Erysimum Theophrasti folio hederaceo*, C. B. 27. *Blé sarrasin*.

On le seme dans les champs, & il fleurit au mois de Juillet. Il est moins nourrissant que l'orge & le riz, mais beaucoup plus que le panic ou millet. La tisane & les bouillons préparés avec ce grain entier, se digerent aisément, engendrent une quantité modérée de sang, & sont propres pour ceux qui ont la toux ou une dysenterie. DALE *d'après Schroder*.

On prétend qu'il est venu d'Afrique: mais il réussit dans presque tous les terreins; il aime les tems humides, il sort en peu de tems & ne tarde pas beaucoup à mûrir. Les plus fameux Botanistes croyent que cette plante a été inconnue aux anciens. Les paysans, dit Matthiole, font du pain & des bouillons épais avec ce grain, qui flattent le gout quand ils sont bien faits. Dodonée dit que les gâteaux faits avec la farine du *blé sarrasin*, se digerent & passent aisément, & fournissent une bonne nourriture, quoique médiocre. Le pain que l'on fait quelquefois avec ce blé dans les tems de cherté, est d'une qualité humide & passe facilement, mais il engendre beaucoup plus de vents que le riz. Il fournit, quand il est en herbe, une nourriture excellente pour les bestiaux; son grain engraisse en peu de tems la volaille. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Fagopyrum, vulgare, scandens*, T. 511. BOERHAAVE, *Index alter Plantarum*, Vol. II. p. 88.

FAGOTRITICUM. Voyez *Fagopyrum*.

FAGUS, *Hêtre*.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles ressemblent beaucoup à celles du cornouillier; sa fleur est mâle, amentassée, en pelotons & composée d'étamines qui naissent d'un calyce fait en forme de cloche. Le fruit naît sur le même pédicule dans des endroits séparés des fleurs. C'est une substance calleuse qui s'ouvre par la pointe en quatre parties, & renferme ordinairement deux semences ou noix triangulaires. BOERHAAVE, *Index alter*, *Pars* 2. *p.* 178.

Boerhaave ne compte qu'une espece de cette plante, qui est,

Fagus, C. B. Pin. 419. Raii Hist. 2. 1381. Synop. 3. 419. Ger. 1255. Emac. 1444. Park. Theat. 1403. Aldrov. Dendr. 240. Jonf. Dendr. 207. Mont. Ind. 42. Tourn. Inst. 584. Elem. Bot. 456. Boerh. Ind. A. 2. 178. Mer. Pin. 38. Merc. Bot. 1. 35. Phyt. Brit. 40. Dill. Cat. Giss. 55. Rupp. Flor. Jen. 264. Buxb. 108. Chab. 57. *Fagus Latinorum, oxya Graecorum*, J. B. 1. 117. *Hêtre*.

Tragus dit avoir guéri la gale, la gratelle, les dartres & autres demangeaisons de la peau, avec l'eau que l'on trouve dans les creux des vieux *hêtres*. TOURNEFORT, *Histoire des Plantes*.

Cet arbre est fort commun. Ses fouênes sont d'usage & possedent les mêmes vertus que la chataigne. Son fruit & ses semences sont bons pour chasser la gravelle & les mucosités des reins.

Bellon, Dalechamp & Jean Bauhin, prouvent fort au long que cet arbre & non le φηγὸς, *phege*, est l'*oxyas* des Grecs. C'est ce qu'ils inferent de la comparaison qu'ils ont faite de la description que Théophraste donne de l'*oxyas*, avec celle que Pline nous a laissée du *fagus*. Ces descriptions s'accordent en tant de choses, qu'on ne peut douter que le dernier n'ait pris sa description du premier; à quoi l'on peut ajouter pour plus grande preuve l'observation que fait Bellon, savoir, que le *hêtre, fagus*, est encore appellée aujourd'hui par les habitans du Mont Athos, *oxya*, & dans la Macédoine, *oxyas*. Cet arbre se plaît aux lieux élevés & humides, & qui abondent en pierres & en craie. Il est aussi commun en Angleterre qu'en Allemagne; & il est étonnant que César avance dans ses Commentaires que le *hêtre* ne croit point en Angleterre.

Les feuilles récentes du *hêtre* étant pilées & appliquées sur les tumeurs chaudes, ont la vertu de les résoudre. Elles fortifient les membres attaqués d'un engourdissement, comme l'assure Matthiole, qui prétend encore qu'étant mâchées elles sont un remede excellent pour les maladies des levres & des gencives. Les fouênes du *hêtre*, calcinées & mêlées avec du sain-doux, & appliquées chaudement sur la région des reins, sont estimées bonnes pour le calcul. On remarque que lorsqu'on en mange une grande quantité, surtout quand elles sont vertes, elles troublent le cerveau, de même que l'ivraie. On assure qu'elles endorment les cocbons après les avoir beaucoup agités, & que la graisse de ceux qui ont été nourris de fouênes se fond beaucoup plus facilement: mais le gland produit le même effet. Ray, *Hist. Plant.*

FAL

FALCANOS, *arsenic*. Ruland.

FALCIFORMIS, épithere que l'on donne à la production de la dure-mere, autrement appellée faulx, *falx*. Voyez *Caput*.

FALCINELLUS ou FALCATA, est un oiseau dont parle Johnson. Il est ainsi appellé de la courbure de son bec. C'est une espece de heron. Sa graisse est estimée propre pour fortifier les nerfs, pour résoudre, & pour dissiper les taies des yeux.

FALCO, *faucon*. C'est un oiseau de proie gros comme un chapon, de couleur cendrée, brune ou noirâtre, quelquefois rousse: sa tête est grosse, son bec est court & recourbé; ses yeux sont rougeâtres; son cou est court, ses cuisses sont longues & emplumées, ses jambes courtes, ses piés grands & étendus, de couleur safranée tirant sur le blanc, armés d'ongles crochus ou en forme de faulx. Il habite dans les pays septentrionaux, & il y en a de plusieurs especes. Sa chair est bonne à manger: elle contient beaucoup de sel volatil & d'huile.

On se sert de sa graisse pour les maladies des yeux, pour résoudre les tumeurs, pour ramollir & fortifier les nerfs. Son excrément est résolutif, étant appliqué sur la partie malade: on peut aussi en prendre par la bouche pour exciter la sueur. Sa chair est estimée bonne contre les maladies du cerveau. Lemery, *des Drogues*.

FALDELLA, charpie entortillée dont on se sert en guise de tente ou de compresse.

FALERNUM, vin de Falerne, le même que celui d'Aminée. Voyez *Aminæum*.

FALSODICTAMNUM. Voyez *Pseudodictamnus*.

FALTRANCK, du haut Allemand *fallen*, tomber; & *tranck*, boisson; *herbes vulnéraires*.

C'est un mélange des principales *herbes vulnéraires* que l'on a ramassées, choisies & fait sécher pour s'en servir en décoction ou en infusion. Ces herbes sont les feuilles de pervenche, de sanicle, de véronique, de bugle, de pié-de-lion, de mille-pertuis, de langue de cerf, de capilaire, de pulmonaire, d'armoise, de bétoine, de vervene, de scrophulaire, d'aigremoine, de petite centaurée, de pilofelle, de mente & d'autres herbes dont on s'avise, car le nombre des *herbes vulnéraires* est fort étendu. Celles qui croissent sur les Alpes, sur les montagnes de Suisse, d'Auvergne, sont les plus recherchées, parce qu'elles sont les plus exposées au soleil. Les paysans Genevois & Suisses ont soin de les ramasser pour nous les envoyer seches: mais auparavant ils les coupent par petits morceaux, apparemment pour les déguiser & empêcher qu'on ne reconnoisse les plantes. Il vaudroit beaucoup mieux qu'ils les envoyassent entieres, afin que nous fussions certains des especes d'herbes que nous employons.

On doit cueillir les plantes vulnéraires quand elles sont fleuries & en leur vigueur, & y mêler aussi leur fleur.

La meilleure maniere de les faire sécher est de les diviser, premierement, par petits paquets, de les envelopper dans un papier gris, & de les pendre au plancher, les y laissant jusqu'à ce qu'elles soient seches: par cette méthode on conservera leurs couleurs & leurs vertus contre les injures de l'air, & on empêchera que la poussiere & l'ordure des mouches ne s'y attachent.

Le *faltranc* est bon pour ceux qui sont tombés de haut, pour l'asthme, pour la phthisie, pour les fievres intermittentes, pour lever les obstructions, pour exciter l'urine, pour les rhumes invétérés, pour la jaunisse. Quelques-uns y ajoutent de l'absinthe & de la racine de gentiane pour le rendre plus amer & exciter l'appétit. D'autres lui voulant communiquer une vertu céphalique, y mettent des feuilles de petite sauge, de primevere, de marjolaine, de basilic. On en prend en décoction en guise de thé, après y avoir mêlé un peu de miel ou de sucre. Lemery, *des Drogues*.

FALX, *faulx*. Voyez *Falciformis* & *Caput*.

FAR

FARCIMINALIS. Voyez *Allantois*.

FARCTURA, en termes de Pharmacie, c'est l'action de farcir un animal ou un fruit qu'on a vuidé, avec des drogues médicinales.

FARFARA, nom du *tussilago*, *vulgaris*.

FARFARUS, nom du peuplier blanc. Blancard.

FARINA, *farine*. La *farine* de riz bien seche, mêlée avec du sel commun, & appliquée toute chaude avec des fleurs de sureau sur une érésipele, est un excellent discussif. Cette même *farine* mêlée avec du miel contribue efficacement à faire suppurer les aposthumes, & on l'emploie tous les jours pour cet effet avec beaucoup de succès. Le son est recommandable par sa qualité déterfive, & par la vertu qu'il a de dissiper la sueur & les ordures de la tête. Un bain préparé avec du son & de l'eau douce, fortifie les jointures, & l'on peut s'en servir en y ajoutant des fleurs de camomilles; comme d'un *euporiston*, ou remede facile à préparer dans tous les cas où le bain est nécessaire. J'ai vu dissiper une douleur de tête accompagnée de tension, & d'un tintement d'oreilles, en frottant la tête du malade avec du son de froment tout chaud. L'orge cuit dans l'eau jusqu'à ce qu'il ait crevé, avec la racine de vipérine & le suc de citron, fournit une décoction excellente pour appaiser la chaleur & la soif que causent les fievres, particulierement celles d'une espece bilieuse. Cette même décoction, en y ajoutant des figues, est d'une efficacité singuliere dans presque toutes les maladies aiguës, & dans toutes les indispositions de la poitrine, lorsqu'il est besoin de corriger l'acrimonie des humeurs & de faciliter l'expectoration. Quelques-uns composent avec cette décoction, & des amandes douces, une émulsion d'une efficacité admirable dans la petite vérole, même dans celle qui est confluente, & qui approche de l'*hydrogala*, ou préparation de lait & d'eau dont Sydenham a plusieurs fois éprouvé l'utilité dans la petite vérole confluente, qui est accompagnée dès le commencement d'une salivation copieuse. Cette décoction d'orge est beaucoup plus efficace dans la petite vérole & dans les autres maladies, lorsqu'on y ajoute une quantité convenable de corne de cerf calcinée, & de sirop de suc d'orange.

Il paroît assez par les Ecrits d'Hippocrate, & surtout par son Traité sur le régime qu'on doit tenir dans les maladies aiguës; qu'il faisoit grand cas de la décoction d'orge mondé, qu'on appelloit pour lors *tisane*, dans la cure des maladies aiguës: « la tisane, dit-il, me « paroît préférable dans les maladies aiguës, à toute « autre espece de nourriture, parce qu'elle est modé- « rément gluante, agréable, bumectante, adoucissan- « te, propre pour éteindre la soif, outre qu'on la fait « passer aisément lorsqu'il est nécessaire. » D'où l'on voit que les Anciens se promettoient de très-bons effets de leur tisane dans la cure des maladies aiguës; ils la préparoient tantôt d'une façon & tantôt d'une autre. Quelquefois ils faisoient bouillir de l'orge mondé pendant un tems suffisant, ce qu'ils appelloient le tour de la

la *tisane* : d'autres fois ils couloient la liqueur, on comme Galien l'appelle, la crême de la *tisane*. Quelquefois ils injectoient cette crême en forme de lavement. Ils mettoient, suivant Galien, une partie de *tisane* dans dix parties d'eau, & après les avoir fait bouillir, ils y ajoutoient un peu d'huile, de vinaigre & de sel. La maniere dont ils employoient cette *tisane* est une circonstance qui nous est tout-à-fait inconnue, si l'on en croit Langius, *Epist. Med. Lib. I. Epist.* 57. L'avoine cuite dans l'eau avec la racine de chicorée, les fleurs de pavot, le nitre & le miel, fournit une *tisane* excellente dans les maladies aiguës, surtout dans les douleurs arthritiques. La *tisane* d'avoine mondée n'est pas moins utile dans les maladies où le sang & les humeurs des premieres voies sont d'une nature extremement acrimonieuse, comme dans les toux, les catarrhes, le coryza, les fievres pourprées, la petite vérole, la tougeole, les fievres colériques, bilieuses, les flux causés par une surabondance de bile acre, & dans les corrosions des intestins. Je fais souvent bouillir dans cette décoction quelques pincées de fleurs de camomile, & j'y ajoute du sucre & de l'huile d'amandes douces. Je me suis servi de cette préparation avec beaucoup de succès dans les maladies précédentes, non-seulement en forme de potion, mais encore sous celle de lavement, parce qu'elle émousse par sa viscosité, l'acrimonie des humeurs. HOFFMAN, *de Præstantia Remediorum domesticorum*.

FARRA; est le nom d'un poisson d'eau douce dont il est parlé dans Johnston, Rondelet & Lémery; il ressemble à la truite, il est estimé nourrissant & bon pour les maladies des poumons & de la poitrine.

FARRAGO; nom de la seconde espece d'*Alcyonium*. Voyez ce dernier mot.

FARREA NUBES; nom d'une maladie de la peau, appellée encore *Pityriasis*, ou *Furfur*.

FAS

FASCIA LATA, *Bande large*; est le nom d'un muscle ou ligament musculaire.

Le *fascia lata* ou *bande large*, est un ligament musculaire très-considérable, tant par rapport à son étendue que par rapport à sa force. Elle est composée principalement de deux plans de fibres, dont les externes sont plus ou moins longitudinales, les internes plus ou moins transversales. Elle est fortifiée en quelques endroits par plusieurs autres fibres qui augmentent son épaisseur, & qui font des épanoüissemens particuliers; les fibres transversales sont beaucoup plus fortes que les longitudinales.

Elle est attachée par en haut au bord de la crête de l'os des iles, depuis la grosse tubérosité jusqu'à l'épine antérieure supérieure, au ligament de Fallope, & à l'aponévrose du muscle oblique du bas-ventre, sur laquelle elle s'avance par une lame très-mince. Elle s'attache encore à la partie latérale inférieure de l'os sacrum, & aux parties voisines des ligamens qui attachent cet os à l'os des iles & à l'ischion.

Delà elle s'avance sur les fesses & sur la cuisse, entre la membrane adipeuse & les muscles, jusqu'à la partie antérieure & externe du genou. Elle devient mince sur la rotule, mais on l'en peut détacher. Elle descend encore sur les parties antérieures externes du tibia, en couvrant les muscles qui y sont logés, & s'attache très-fortement à la tête & à la crête du tibia, & aux parties supérieures du péroné.

Elle forme des allongemens qui s'insinuent entre les muscles comme autant de cloisons, dont quelques-unes par leur rencontre mutuelle, forment des gaines. Elle est plus forte sur les parties antérieures & externes de la cuisse qu'ailleurs, & devient par dégrés plus mince de côté & d'autre sur les parties postérieures & internes.

Elle s'attache fortement au côté externe de la ligne raboteuse du fémur, entre les muscles vaste, externe & biceps; & cela par une espece de cloison mitoyenne entre ces muscles. Elle fournit des gaines particulieres aux muscles qui sont logés à la partie interne du fémur. Ces gaines sont minces, mais assez fortes, & composées principalement de fibres transversales.

Le muscle du *fascia lata*, est un petit muscle longuet, placé sur le devant de la hanche, un peu obliquement de haut en bas.

Il est attaché en haut au côté externe de l'épine antérieure supérieure de l'os des iles, entre les attaches du moyen fessier & du couturier. Delà il descend un peu obliquement en arriere par ses fibres charnues, qui forment un corps long d'environ cinq travers de doigt, large de deux, & fort applati.

Ce corps de muscle est placé entre deux lames de l'aponévrose ou bande large qu'on nomme *fascia lata*, & s'y attache par des fibres tendineuses très-courtes, qui se perdent dans l'aponévrose, vers l'endroit où elle est adhérente au grand trochanter & au tendon du grand fessier. Ainsi il ne faut pas regarder le *fascia lata* ou la *bande large* comme une expension tendineuse de ce muscle. WINSLOW.

FASCIA, *Bandage*.

Il est extremement difficile de se former une idée des *bandages*, à moins que de les voir faire. Le Lecteur peut néanmoins tirer quelque avantage des figures & des descriptions que nous allons en donner.

J'ai traité des *bandages* en général au mot *deligatio*, & je vais maintenant parler de chacun d'eux en particulier.

DES BANDAGES POUR LA TESTE; & premierement du Bandage triangulaire.

Il paroît par les Ecrits de Galien & de plusieurs autres Auteurs, que les anciens avoient un nombre infini de *bandages* pour les différentes maladies de la tête. Mais comme la plûpart ont paru inutiles, Verduc, le Clerc & d'autres Auteurs modernes, ne se sont attachés qu'à ceux qui sont les plus nécessaires pour les diverses maladies & opérations de cette partie, & en ont rejetté plusieurs qui étoient hors d'usage, & dont on peut se passer.

Le premier est le *Couvre-chef en triangle* : on le fait avec un mouchoir, une serviette ou telle autre piece de linge que l'on plie en triangle, & dont on applique le milieu sur le front. On attache ensuite les deux bouts derriere la tête, comme on le pratique communément dans les grandes chaleurs de l'Eté. Voyez *Pl. IX. fig.* 1. *a. a. b.* ses usages sont aussi nombreux que l'application en est aisée. Il est propre non-seulement pour les plaies, mais encore pour la plupart des maladies de la tête. Il sert aussi pour assurer les appareils que l'on met sur les yeux. S'il arrivoit que le nœud *b* incommodât le malade, il n'y auroit qu'à l'attacher derriere la tête avec des épingles.

Le grand Couvre-chef.

Le plus grand de tous les *bandages* de la tête est le *grand couvre-chef*. On s'en sert pour l'ordinaire après l'opération du trépan, & pour garantir cette partie du froid quand elle est dangereusement blessée. Voyez *Pl. IV.* du premier Vol. *fig.* 1. *A.*

On le fait communément avec une serviette, ou une piece de linge de figure quarrée, que l'on plie de maniere que la partie inférieure soit d'environ quatre travers de doigts plus large que la supérieure. On l'applique par le milieu sur la tête, de façon que la partie antérieure vienne au bord des sourcils, & que ses quatre bouts pendent sur les joues. On prend ensuite les deux

bouts de la partie supérieure qui est la plus étroite, & on les attache dessous le menton; on conduit en même tems ceux de la partie inférieure, qui est la plus large, derriere la tête, pour les y attacher avec des épingles, ou avec quelques points d'aiguille. On releve la partie antérieure qui venoit jusqu'aux yeux par dessus la tête, jusqu'à la couronne, aussi bien que les deux parties qui pendoient sur le cou, presque jusqu'aux épaules, & on les arrête derriere les oreilles avec quelques points d'aiguille. Cette espece de *bandage*, quand il est bien fait, colle contre la tête, & la garantit des injures de l'air extérieur, ce qui le rend aujourd'hui d'un grand usage.

On peut se former une idée de la figure qu'il fait sur la tête par l'inspection de la *Pl. IV.* du premier Vol. *fig.* 1. *A.* mais il faut apprendre la méthode de l'appliquer de quelque habile Artiste; l'on verra par ce seul exemple, combien il est difficile d'enseigner par écrit la maniere d'appliquer les *bandages*, & l'impossibilité qu'il y a de s'instruire de cet art par de simples descriptions.

De la Fronde à quatre Chefs.

Le troisieme est appellé la *fronde à quatre chefs*, *Pl. VIII.* du premier Vol. *fig. d.* sa longueur, suivant moi, doit être de quatre piés, & sa largeur de six ou huit travers de doigt, quoique quelques-uns ne lui donnent que trois piés de long; mais cela dépend de la grosseur de la tête, & de la maniere dont on l'applique. Son usage est de retenir l'appareil que l'on met sur les plaies de la tête, surtout dans les pays chauds, où les autres deux, spécialement le grand couvre chef, incommoderoient le malade, principalement si on l'appliquoit suivant la méthode de quelques-uns. On le fend à chaque bout, ensorte que la toile qui reste entiere dans le milieu n'excede pas deux fois la largeur de la main. (Voyez *Pl. VIII.* premier Vol. *fig. d.*) Si l'on veut l'appliquer, par exemple sur une plaie au haut de la tête, il faut que le milieu de la fronde se trouve sur le mal, & la faire tenir par un Aide, de peur qu'elle ne glisse. On conduit ensuite les deux chefs postérieurs par-dessous le menton, pour les y attacher, comme on le voit dans la *Pl. IV.* du premier vol. *fig.* 1. ou s'ils sont assez longs, on les mene obliquement à la nuque, & on les y arrête avec des épingles. On attache les deux chefs antérieurs au-dessous de l'occiput, ou supposé que leur longueur le permette, on les y croise en forme d'X, & on les fait venir sur le front, en passant par-dessus les oreilles, ou on vient les attacher sous le menton.

De la fronde à six chefs.

Quelques-uns se servent d'une fronde à six chefs d'environ trois piés de long sur douze ou quinze pouces de large, qui embrasse toute la tête. On peut se former une idée de ce *bandage* par l'inspection de la *Pl. IX. fig.* 19. en supposant qu'il n'y ait point d'ouvertures. On l'applique par le milieu sur le sommet de la tête, & on l'y fait tenir par un Aide. On attache les deux chefs du milieu sous le menton (Voyez *Pl. IX. fig.* 2. *a. a. a.*) les deux chefs antérieurs sous l'occiput *b*, & le chef postérieur sur le front, *c, c, c*, avec un nœud *d*. Quelques-uns le font plus large, & commencent par les chefs postérieurs: mais cela n'est point essentiel. Ce *bandage* est si utile pour retenir les appareils sur quelque partie que ce soit de la tête & s'applique si bien, qu'on ne doit point le rejetter.

Du Bandage unissant.

Le quatrieme est le *bandage* unissant ou incarnatif. Il a environ huit piés de long & deux pouces de large, & il est fendu dans le milieu de la longueur de trois ou quatre travers de doigt. (Voyez *Pl. VIII.* du premier Vol. *fig. f.*) on le roule à chaque extrémité. Son principal usage est de réunir les levres d'une plaie longitudinale sur le front, le sommet de la tête, ou sur telle autre partie, comme on le voit dans la *Pl. IX. fig.* 3, & 4. *a, a*, mais surtout sur les sourcils, pour lors on le fait plus étroit.

Voici la maniere de l'appliquer.

Après avoir pansé la plaie avec des baumes & des emplâtres convenables, & appliqué de chaque côté deux petites compresses, on met la fente *b* du *bandage* près de la plaie; on conduit un des chefs *c* autour de la partie, & on passe l'autre rouleau dans la fente; après quoi on les serre tous deux *d d*, pour rapprocher les bords de la plaie. On change les rouleaux, & on les croise sur le front & sur l'occiput, comme dans la *fig.* 3. ou sous le menton; & sur le sommet de la tête, comme dans la *figure* 4. autant de fois que la longueur du *bandage* le permet, & l'on arrête ses bouts avec des épingles ou quelques points d'aiguille. Si la plaie n'étoit pas couverte, on fait une seconde fente dans un endroit convenable pour changer & passer les rouleaux comme auparavant; ce qui contribue extremement à la consolidation de la plaie & à l'uniformité de la cicatrice. On ne doit ôter ce *bandage* qu'au bout de six ou huit jours au plus, à moins que quelque symptome extraordinaire n'oblige à le faire plutôt.

Bandages pour la saignée du front.

Le *bandage* dont on se sert après la saignée du front, a environ douze piés de long & deux travers de doigt de large. Il est à un chef, & de deux sortes; l'un appellé *discrimen*, & l'autre *scapha*.

Voici le *discrimen*:

On tient la *bande* avec le pouce gauche sur une compresse qui couvre la plaie *a*, (*Planche IX. fig.* 5.) & on en laisse pendre environ un pié sur le visage. On conduit le chef autour des tempes & de l'occiput, suivant la direction circulaire *b, b*, jusqu'à ce qu'il soit revenu au point *a*. On renverse la partie qui pend par-dessus la suture sagittale *c*; & après l'avoir roulée plusieurs fois autour de la tête, on l'arrête avec des épingles ou avec un point d'aiguille.

Le *scapha* fait un tour circulaire oblique autour de la tête: il passe du front entre l'oreille & le sommet de la tête, *fig.* 6. *a, b.* à l'occiput, d'où il revient par le côté opposé sur l'oreille gauche *b* sur le front. On renverse obliquement la partie qui pend sur l'autre côté *c*, pour former sur cet endroit & sur le front une espece d'angle, si bien que les parties *a, b, c*, enveloppent la tête en bateau; ce qui lui a fait donner le nom de *scapha*. On conduit circulairement ce qui reste autour des tempes & de l'occiput, & on l'arrête.

Du bandage pour l'Artériotomie.

Ce *bandage* pour la tête est appellé *noué*, parce qu'il s'entre-croise plusieurs fois sur les tempes: on l'appelle aussi *étoilé* ou *solaire*, parce que sa figure approche de celle du soleil ou d'une étoile. Il est fort utile lorsqu'une artere temporale a été ouverte, ou dans l'artériotomie, ou par une plaie accidentelle; & il manque rarement d'arrêter l'hémorrhagie. Il doit avoir vingt-quatre piés de long, deux doigts de large, & être roulé à deux chefs.

Voici la maniere de l'appliquer.

On met sur la plaie trois compresses, l'une plus épaisse que l'autre, & l'on pose le milieu de la bande sur la tempe opposée à la plaie, *Planche IX. fig.* 7. de telle sorte, qu'un des chefs fasse un circulaire sur le front *a*,

& l'autre sur l'occiput *b*, jusqu'à ce qu'ils se rencontrent sur la partie affectée *c*, où ils se croisent, & forment une espece de nœud. On conduit ensuite un des chefs par-dessous le menton *d*, & l'autre par-dessus le sommet de la tête *e*; & les faisant croiser sur la tempe saine, on fait plusieurs tours circulaires sur le front & sur l'occiput pour revenir sur les compresses & sur la plaie *c*. On continue de même autant que la longueur de la bande le permet, après quoi l'on arrête ses extrémités.

Bandage propre après l'extirpation de la parotide.

On peut se servir à peu près de la même espece de *bandage* pour les parties voisines, puisqu'il manque rarement d'arrêter l'hémorrhagie qui accompagne les plaies, ou l'extirpation de la parotide & des glandes maxillaires qui sont devenues skirrheuses. Dans ce cas, après avoir pansé la plaie avec une grande quantité de charpie, & mis par-dessus de fortes compresses, on applique le *bandage* sur le côté opposé à la plaie, de même qu'après l'artériotomie. Voyez *Planche IX. fig.* 8. *a*, *b*, *c*, *d*, *e*. La premiere circonvolution étant faite, les plis *d*, sur le sommet de la tête & sous le menton, doivent être plus souvent répétés que dans le cas précédent, & les circonvolutions plus rarement. Les nœuds doivent être sur la partie blessée *f*, au-dessous de l'oreille, en quoi il differe du précédent. Par ces moyens on comprime tellement l'appareil, qu'on n'a point à craindre d'hémorrhagie. On coud les extrémités du *bandage*. Heister dit, qu'il imagina ce *bandage* la premiere fois qu'il fit l'extirpation des glandes skirrheuses dont nous avons parlé, & qu'il lui donna le nom de *noué*, à cause de ses entre-croisemens nombreux.

La capeline pour l'hydrocéphale.

Le *bandage* réflexe de la tête (que nous appellons *capeline de la tête*) pour l'hydrocéphale, est une bande roulée à deux chefs d'environ vingt-quatre piés de long & de deux doigts de large. On met le milieu de la bande sur l'occiput; & après deux ou trois tours circulaires, les chefs s'entrecroisent sur le front & sur l'occiput. On renverse un des chefs par-dessus le sommet de la tête ou la suture sagittale sur le front, *fig.* 9. *a*. On continue à faire un tour circulaire de l'autre chef *b c*; de sorte qu'ils se croisent tous deux sur le front. On conduit obliquement le premier chef vers l'occiput *c d*, & on le fait revenir à côté de l'autre *a*; on fait un tour circulaire avec le second *b*, *c*: mais on conduit de nouveau le premier de *e* en *f*, de *g* en *h*, en continuant de faire des tours circulaires avec l'autre; ce que l'on réitere jusqu'à ce que la tête soit entierement couverte. Lorsque la bande est presque employée pour pouvoir arrêter les réversions obliques *c d*, *e f*, *g h*, on conduit un des bouts sur la suture sagittale *a*, & l'autre circulairement autour de la tête *b*, *c*. Quelques-uns recommandent ce *bandage* pour le mal de tête. Nuck, *in Exper. Chirurg.* 17. a observé, qu'il n'est pas d'une grande utilité dans l'hydrocéphale.

Le monocule.

Nous allons parler maintenant des *bandages* de la tête qui sont propres pour les maladies des yeux. Il y en a deux; l'un est appellé *monocule*, ou plutôt *monophthalme*, & l'autre *binocule*. Le *monocule* a dix ou douze piés de long, & deux ou trois pouces de large, suivant la taille du malade. Il sert à retenir les appareils sur l'œil ou sur la paupiere. On applique l'extrémité de la bande, qui n'est roulée qu'à un chef sur l'occiput, & on la conduit obliquement autour de la tête & de l'oreille du côté malade, jusqu'à ce qu'elle couvre les compresses & l'appareil sur l'œil, (*V. Pl. IX. fig.* 10. *a a*.) & ensuite sur le front *b*, pour la faire revenir où l'on a commencé. Après avoir fait deux ou trois tours de même, on fait avec ce qui reste, des tours circulaires *c*, *c*, *c*, autour des tempes de l'occiput & du front, jusqu'à ce que la bande soit toute employée; & pour lors on la coud. Un mouchoir ou une serviette (voyez *fig.* 11.) peuvent servir au même usage que le *monocule*.

Du binocule.

Le *binocule* retient l'appareil sur les deux yeux. Il a douze piés de long, & environ deux ou trois pouces de large; & on l'applique différemment, suivant qu'il est à un chef ou à deux.

1°. S'il n'est qu'à un chef, on pose son extrémité sur l'occiput, & on le conduit obliquement par-dessus l'oreille, *fig.* 12. *a*, & l'œil *b*, sur le côté droit du front *c*, d'où on le fait revenir à l'endroit où l'on a commencé pour monter sur le font *d*, & descendre sur l'œil *e*, traversant le nez en forme d'x, & on le termine de nouveau à l'occiput *f*. Après avoir fait trois tours circulaires obliques, on en fait de simples autour de la tête *g*, *g*, *g*, pour employer ce qui reste de la bande, après quoi on l'arrête.

2°. Lorsque la bande est à deux chefs, on pose son milieu sur l'occiput, l'on fait des tours circulaires, *fig.* 12. *a*, *b*, *f*, *e*, & on les croise sur le nez en forme d'X; ensuite changeant les chefs, on les fait revenir par-dessus les tempes sur l'occiput, où on les change & on les croise de nouveau pour les faire revenir sur les oreilles, les yeux & le front. Après avoir fait ces 3 tours circulaires, on conduit ce qui reste par des directions circulaires *g g g*, pour affermir encore mieux le *bandage*. On peut suppléer à ce *bandage* par la serviette, *fig.* 11. lors même que les deux yeux sont affectés, en nouant les bouts sur l'occiput, ou en les y croisant pour venir les arrêter près des oreilles ou des tempes.

De la fronde pour le nez.

Le *bandage* pour le nez a quatre chefs, huit piés de long, & deux ou trois doigts de large. On le fend à chaque extrémité, en laissant environ deux travers de doigt de toile entiere. On fait entre les deux fentes une petite ouverture pour y passer le bout du nez, & assurer le *bandage*, *Planche IX. fig.* 13. *a*. Il sert pour les fractures du nez, ou pour contenir l'appareil dans les plaies ou les inflammations de cette partie, après l'extirpation d'un polype, ou après l'ouverture des narines qui étoient bouchées.

Voici la méthode de s'en servir:

On pose le milieu de la bande sur le bout du nez, & l'on conduit les deux chefs supérieurs *b b* de chaque côté sur la nuque, où, après les avoir croisés, on les conduit circulairement autour du front *c c*, où on les attache avec un nœud *d*, ou on les arrête avec des épingles au bonnet du malade. On conduit les chefs inférieurs *e e* un peu plus haut sur la joue & les tempes *f*, & on les attache, comme les premiers, sur la tête & sur le front *g g*. Il faut observer en général dans tous les *bandages* à quatre chefs, de ne jamais mener directement les deux chefs supérieurs en arriere, mais un peu obliquement en descendant, & les deux chefs inférieurs un peu obliquement en montant, pour qu'ils se croisent en *e e*, & tiennent les parties plus fermes.

Le chevêtre simple.

Ce *bandage* est d'usage lorsque la mâchoire inférieure est fracturée ou luxée de l'un ou de l'autre côté. Il est composé d'une bande roulée à un chef d'environ seize piés de long & de deux ou trois doigts de large. Après avoir réduit la mâchoire, on applique sur la partie affectée une emplâtre agglutinante avec une attelle de gros carton (voyez *Pl. VIII. fig.* 9.) que l'on couvre de plusieurs compresses trempées dans du vin chaud, & on assure l'appareil de la maniere qu'on a dit en parlant des fractures des mâchoires (voyez *Fractura.*) On

commence par appliquer la bande sur l'occiput, & on l'arrête par deux circulaires autour du front, (*fig.* 14. *a b*, *Pl. IX.*) on arrête l'autre partie de la bande avec un point d'aiguille ou avec des épingles sur la tempe du côté malade *b*, que nous supposons être le gauche, & on la conduit le long de la joue *c* & par dessous le menton *d*, pour remonter de nouveau par dessus la joue & la tempe du côté sain jusqu'au sommet de la tête *e*, d'où l'on descend sur le côté malade *b c d*. Après avoir ainsi fait trois tours, on conduit la bande depuis la gorge, jusques sur la nuque & de-là sous l'oreille sur la partie antérieure du menton, & sur la joue malade *f g*, pour revenir par dessous l'oreille opposée au mal sur la nuque, & de celle-ci sur le menton. Enfin on conduit ce qui peut être resté de la bande de l'occiput sur le front pour faire le tour *a b*. Il est nécessaire pour empêcher que le *bandage* ne se lâche, de l'arrêter aux endroits *b f* avec des épingles ou avec quelques points d'aiguille. Ce *bandage* que nous proposons pour les fractures des mâchoires, peut aussi servir pour leurs luxations.

Le chevêtre double.

Lorsque la mâchoire inférieure est fracturée des deux côtés, on commence par en faire la réduction, & on la contient au moyen du chevêtre double, qui consiste en une bande de six aunes de long, & de deux ou trois doigts de large. Dans quelque espece de fracture & de dislocation que ce soit, il faut commencer par réduire la partie, & par appliquer une emplâtre convenable, ou, comme veulent quelques-uns, une éclisse de carton de la même figure que la mâchoire, que l'on couvre de linge & que l'on perce dans le milieu pour recevoir le menton (voyez *Pl. VIII. fig.* 10.) On fait tenir cette éclisse par un Aide, & après avoir appliqué le milieu de la bande sous le menton, on monte également le long des joues pour l'arrêter sur le sommet de la tête (*fig.* 15. *a b. Pl. IX.*) où l'on change les chefs pour redescendre sous le menton où l'on a commencé; ce que l'on répete trois fois. On change de nouveau les chefs, & on descend du vertex sur la nuque, où après les avoir croisés on fait une circonvolution autour du menton & de la mâchoire inférieure, & pour revenir sur la nuque, où après avoir changé les chefs on revient sur le front, pour former les circonvolutions *b f f*; on assure ensuite non-seulement les bouts de la bande, mais encore les endroits où elle se croise, avec des épingles ou avec quelques points d'aiguille. Le chevêtre simple satisfait également aux mêmes intentions.

La fronde à quatre chefs pour les mâchoires.

Quelques Chirurgiens se servent au lieu de ces deux especes de chevêtres d'une bande roulée à quatre chefs d'un peu plus de quatre piés de long, & de cinq ou six doigts de large, percée dans le milieu, qui quoique plus simple est également utile. (Voyez *Pl. IX. fig.* 16.) après avoir réduit la fracture ou la luxation & appliqué l'appareil convenable, ils passent le menton dans l'ouverture *a*, *fig.* 17. ils conduisent ensuite les chefs supérieurs derriere la nuque, & après les y avoir croisés, ils reviennent les arrêter sur le front avec le nœud *d*. On monte avec les chefs inférieurs le long des joues *f* sur le sommet de la tête, où on les assure par un nœud *g*, & même, si la longueur de la bande le permet, on vient les attacher par dessous le menton.

Bandage pour les levres.

Les Chirurgiens se servent aussi d'un *bandage* à quatre chefs approchant de la fronde pour le nez, dont nous avons donné la description, & d'environ un pouce de large, pour assurer l'appareil sur le bec de lievre, & sur les plaies des levres. On pose le milieu de la bande, qui n'est point percé, sur la levre *a*. (Voyez *Pl. IX. fig.* 18.) on conduit d'abord les deux chefs supérieurs sur la nuque *b b*, & de-là sur le front, où on les assure par un nœud *e* ou avec des épingles.

On monte également avec les chefs inférieurs *d d*, le long des joues *e e* derriere l'occiput, & on vient les nouer sur le front de la même maniere que ci-devant. Quelques Chirurgiens ont coutume de se servir pour le bec de lievre du *bandage* unissant représenté par la *fig. F* de la *Pl. VIII.* du premier Volume, qui a quatre piés environ de longueur, un doigt de large, & une ouverture d'environ deux travers de doigt de large dans le milieu. C'est à peu près le même que celui dont nous avons donné la description ci-dessus (*fig.* 3. *Pl. IX.*) Mais le *bandage* presse trop fortement les aiguilles, ce qui le rend non-seulement incommode, mais encore très-dangereux.

Le Masque.

On se sert pour les brûlures du visage d'une espece de masque de toile, que l'on perce aux endroits des yeux, du nez & de la bouche; & que l'on applique sur la partie après l'avoir trempé dans des remedes convenables. On l'attache sur l'occiput par le moyen de ses six chefs. (Voyez *Pl. IX. fig.* 19.) ce masque est encore très-propre pour retenir l'appareil dans le phlegmon ou dans l'érésipele du visage.

Des Bandages pour le cou.

Le Divisif.

Entre les *bandages* dont on se sert pour les affections du cou, le principal est celui qu'on appelle *Divisif*. On le fait avec une bande roulée à deux chefs de six aunes de long & de deux ou trois doigts de large. On l'emploie principalement après les brûlures du cou, surtout après celles de la gorge pour empêcher que le menton ne se cicatrise avec la poitrine. Après avoir pansé la plaie, on place le milieu de la bande sur le front & l'on fait deux circonvolutions autour de la tête (Voy. *Pl. IX. fig.* 20. *a a*) on conduit ensuite un des chefs sous l'aisselle droite *b*, & l'autre sous la gauche *c*, & l'on fait trois circonvolutions autour de la poitrine *d d*, pour tenir la tête droite. On duit arrêter la ban de an bonnet à tous les endroits où elle se croise sur la tête avec des épingles. (*fig.* 21. *a.*) Cela fait on conduit les deux chefs derriere la nuque, & après les y avoir croisés en forme d'X, on revient sur le front & ensuite sous les aisselles, en suivant les mêmes directions qu'auparavant.

Le restant du *bandage* peut être employé en circonvolutions autour de la tête & de l'occiput. On doit laisser ce *bandage*, ou le renouveller s'il est nécessaire jusqu'à ce qu'il n'y ait plus à craindre de distorsion. Quelques-uns le recommandent pour les foiblesses des muscles de la tête auxquelles les enfans sont quelquefois sujets. Il faut avant de passer ce *bandage* sous les aisselles, les munir d'une forte compresse, parce qu'autremens la peau s'écorche, ce qui cause de grandes douleurs au malade.

Le Contentif du cou.

On appelle ce bandage *contentif du cou*, parce qu'il sert à assurer l'appareil que l'on met sur cette partie, après y avoir fait quelque opération. On le fait pour l'ordinaire avec deux bandes simples, dont l'une a une aune de long & un pouce ou deux travers de doigt de large, l'autre six piés de long & trois doigts de large. L'appareil étant appliqué, on pose la bande la plus courte sur le sommet de la tête, de maniere que les deux extrémités pendent sur les épaules (voyez *Pl. IX. fig.* 22. *a a.*) On conduit la plus longue circulairement autour du cou *b b*, pour contenir l'appareil & la premiere bande *a a*, de façon pourtant qu'elle laisse au malade la liberté de respirer, après quoi on l'arrête avec une épingle. On renverse les deux chefs de la premiere

bande *aa* qui pendoient sur les épaules sur les circonvolutions *c*, & on les arrête près des oreilles avec des épingles, pour empêcher les circonvolutions de descendre. Il faut convenir que la bande *a a* n'est pas d'une grande utilité, puisque les épaules suffisent pour empêcher que le *bandage* circulaire ne glisse.

Bandage pour la Broncotomie.

Le troisieme *bandage* du cou sert après l'opération de la broncotomie.

Voici la maniere de l'appliquer.

On place une cannule convenable dans la plaie qu'on a faite à la trachée-artere, on met par dessus une emplâtre & des compresses percées dans le milieu, que l'on assure par des circonvolutions que l'on fait autour du cou avec une bande simple de deux piés de long & de deux travers de doigt de large pareillement percée dans le milieu. On peut encore se servir d'une simple bande roulée à deux chefs, de trois piés de long & de deux pouces de large. On pose son extrémité sur le cou, & l'on fait deux circonvolutions, en observant de la percer toutes les fois qu'on arrive à l'endroit de la cannule, pour donner passage à l'air. On en arrête l'extrémité avec une épingle. On ne doit ôter ce *bandage*, qu'après que le malade a recouvert entierement l'usage de la respiration. On panse alors la plaie avec du baume vulnéraire, on applique dessus une emplâtre agglutinante, & l'on réunit ses levres par le moyen d'un *bandage* unissant (*Pl. VIII.* du premier Vol. *fig. f*) de quatre piés de long & deux travers de doigt de large, comme dans les plaies longitudinales du front (*Planche IX. fig. 3. a.*)

On trouvera la description des *bandages* pour les clavicules au mot *Clavicule*.

Des bandages pour l'humérus & l'omoplate.

Le Spica simple.

Après avoir réduit la luxation de l'humérus, on applique le *spica* simple avec une pelotte sous l'aisselle, pour empêcher la partie de glisser. La compresse doit avoir un pié de long & un travers de main de large, & être fendue en quatre chefs (voyez *Pl. VIII.* du premier Volume, *fig.* 18.) On la trempe dans du vin chaud, de l'esprit de vin ou de l'oxycrat, & on l'applique sous l'aisselle, de façon qu'elle pose par le milieu sur la pelotte. Les chefs remontent sur l'épaule qu'ils doivent envelopper. On arrête ensuite le spica simple sous l'épaule opposée au côté malade, après l'avoir auparavant munie d'une compresse épaisse, pour que la peau ne se déchire point. Voyez *Luxatio*.

Le Spica double.

Lorsque les deux humérus sont luxés, on se sert beaucoup plus commodément du *spica* double. On commence par appliquer, ainsi que j'ai déja dit, une pelotte de linge sous chaque aisselle, avec une compresse convenable. On prend ensuite une bande de vingt-huit ou trente piés de long & de trois ou quatre doigts de large, que l'on roule à deux chefs; & après l'avoir percée par le milieu sous l'aisselle, par exemple, en *d* (*Pl. IX. fig.* 25.) on croise les deux chefs sur l'épaule *e*, & on en conduit un le long de la poitrine *b*, & l'autre le long du dos sous l'aisselle opposée *a*, où l'on fait un croisé, pour revenir comme auparavant sur l'autre épaule & ensuite le long de la poitrine & du dos, ensorte qu'ils forment la figure d'un X à l'endroit *d* où le *bandage* commence. On répete les mêmes circonvolutions deux ou trois fois, l'on fait avec le reste du *bandage* des circonvolutions simples autour du corps ou de l'un des bras, & on en arrête les extrémités avec des épingles. Le spica double est d'une utilité admirable, non seulement dans les luxations de l'humérus, mais encore dans les cas où les deux clavicules sont fracturées près de l'os du bras, aussi-bien que lorsqu'on est obligé pour quelque raison que ce soit d'appliquer des *bandages* sur les deux épaules à la fois.

Bandages pour les fractures des omoplates.

Lorsqu'on a réduit & assuré l'omoplate fracturée avec des compresses & des éclisses de carton, l'on peut y appliquer l'un des trois *bandages* suivans. 1. Le spica double, que nous avons décrit dans le dernier paragraphe. 2. La capeline, ou 3. l'étoilé. On se sert pour l'ordinaire de ce dernier, en observant de contenir les parties & l'appareil dans leur place. Il faut cependant convenir que le spica double est beaucoup plus avantageux lorsque les deux omoplates sont fracturées, parce qu'il les couvre & les contient toutes deux.

Explication de la Planche neuvieme de ce volume.

Fig. 1. représente le couvre-chef triangulaire ou simple, que nous appellons *couvre-chef en triangle*. *a a a* le milieu qui couvre le front, le sommet de la tête & l'occiput. *b*. Ses bouts attachés derriere l'occiput.

Fig. 2. montre la maniere dont on applique le *bandage* à six chefs; *a a a*, les chefs du milieu cachés sous le menton; *b*, un des chefs antérieurs, qui avec son compagnon est conduit autour de l'occiput, & arrêté près de l'oreille; *c c*, les chefs postérieurs, conduits de l'occiput sur le front où on les arrête avec un nœud *d*; *e e*, le milieu qui enveloppe la tête.

Fig. 3. représente le *bandage* unissant pour les plaies du front; *a*, une plaie longitudinale; *b*, la fente que l'on fait au *bandage* à l'endroit de la plaie, & dans laquelle passe l'autre chef *c*; *d d*, les deux chefs du *bandage* que l'on tire pour faire joindre les levres de la plaie. Pour les contenir dans cet état on fait des circonvolutions avec le restant du *bandage*.

Fig. 4. représente le même *bandage* appliqué sur une plaie longitudinale près du sommet de la tête.

Fig. 5. représente le *discrimen*; *a*, l'endroit où il commence; *b b*, les circonvolutions autour de la tête; *c*, la partie que l'on renverse depuis le front sur l'occiput.

Fig. 6. représente le scapha; *a*, l'endroit où il commence; *b b*, son premier tour oblique autour de la tête; *c*, l'origine du second tour qui est renversé sur le côté gauche de l'occiput, & y forme la figure d'un bateau; *a d d*, les circulaires autour de la tête.

Fig. 7. représente le *bandage* noué ou solaire pour la saignée des arteres temporales; *a b*, le premier tour que l'on fait avec les deux chefs depuis la tempe saine jusqu'en *c*, où on les croise sur la compresse, de l'autre circulaire, qui passe sous le menton & sur le sommet de la tête pour aller se croiser sur la tempe opposée, de la même maniere qu'en *c*.

Fig. 8. *a*, *b*, *c*, *d*, *e*, représente le même bandage; *f*, l'endroit où l'on doit faire le nœud après l'extirpation de la glande salivaire.

Fig 9. représente la capeline pour l'hydrocéphale; *a*, le chef qui en dépend renversé sur l'occiput; *b c*, le circulaire autour de la tête; *d*, *e*, *f*, *g*, les autres circulaires renversés qui entourent la tête.

Fig. 10. représente le monocule, qui est un *bandage* dont on se sert pour un œil seul; *a a*, le premier tour qui passe de l'occiput par l'oreille & la joue sur l'œil gauche, & de celui-ci par *b* à l'occiput où il commence; *c c c*, le circulaire que l'on fait autour des tempes avec le reste du *bandage*.

Fig. 11. représente la maniere d'appliquer le monocule ou *bandage* pour un seul œil, fait avec une serviette ou un mouchoir.

Fig. 12. représente la maniere de bander les deux yeux. On conduit ce *bandage* depuis le front par les directions *a b c*, en passant sur l'œil gauche jusqu'à l'occiput;

d'où on le fait revenir sur l'œil droit suivant les directions *d, e, f, g g g*, les circulaires que l'on fait autour de la tête jusqu'à ce qu'on ait employé tout le *bandage*.

Fig. 13. représente la maniere d'appliquer la fronde pour le nez; *a*, le milieu de la bande qui reçoit le bout du nez; *b b*, les chefs supérieurs que l'on conduit autour de l'occiput & des tempes pour revenir sur le front *c c*, où on les assure par le nœud *d*; *e e, f f, g g*, représente le même *bandage* par rapport aux chefs inférieurs.

Fig. 14. représente le chevêtre simple; *a, b*, les circulaires autour de la tête, où le *bandage* commence; *b*, la partie sur laquelle on l'assure, & d'où on le conduit par les directions *c, d, e*, autour des joues, du menton & du sommet de la tête; *f, g*, le tour depuis le cou jusques sur la mâchoire.

Fig. 15. représente le chevêtre double. On le forme avec une bande roulée à deux chefs. On pose son milieu sous le menton, d'où on la conduit plusieurs fois de chaque côté suivant la direction *a b* sur le sommet de la tête *c*, & de-là sur le cou & sur la mâchoire *d e*, où les chefs se croisent au point *e*; on les fait revenir de-là sur le cou & sur l'occiput, & de ce dernier sur les tempes & sur le front *f f b*.

Fig 16. représente la fronde à quatre chefs pour les plaies du menton; *a*, la fente dans laquelle le menton entre; *b b b b*, les quatre chefs.

Fig. 17. représente la maniere de la fixer sur le menton & sur la mâchoire inférieure, & d'en attacher les extrémités autour de la tête.

Fig. 18. montre la maniere d'employer la fronde pour la levre supérieure; *a*, son milieu sans ouverture; *b b*, les deux chefs noués à l'endroit *c*; *d d*, les deux chefs inférieurs que l'on conduit par-dessus les joues *e e* jusqu'à l'occiput, d'où l'on vient les nouer sur le front.

Fig. 19. représente le masque pour les brûlures du visage; *a b*, le masque même qui couvre le visage, & que l'on assure au moyen des six chefs *c c c, d d d*, sur la partie postérieure de la tête.

Fig. 20. représente la partie antérieure du *bandage* divisif; *a a*, les circonvolutions qui entourent la tête où il commence; *b*, la direction qui passe sous l'aisselle droite; *c*, celle qui passe sous la gauche derriere le dos, où l'on change les chefs pour les conduire circulairement autour de la poitrine *d d*.

Fig. 21. le même *bandage* divisif va par derriere; *a*, l'endroit où les chefs s'entre-croisent en forme d'X; *b c*, les circonvolutions qui passent sous les aisselles; *d d*, celles qui entourent la poitrine & le dos.

Fig. 22. représente la capeline pour les fractures ou les luxations de la clavicule; elle a deux chefs; *a b*, le premier tour du chef antérieur; *c, d, e*, ceux du postérieur; *f, g, h*, assurent ceux qu'on a renversés devant & derriere.

Fig. 23. représente le *bandage* étoilé pour la clavicule & l'omoplate. Il peut commencer sur l'aisselle *a*. *a b* représente ses premieres directions; il revient sous l'aisselle *c*, & passe par-dessus l'épaule *d* pour se rendre en *a* où il commence; *e*, les entrecroisemens qui lui ont fait donner le nom d'étoilé, à cause de sa ressemblance supposée avec les rayons d'une étoile. On peut commencer en *b*, ou en *c*, ou en *d*, suivant qu'on le juge à propos, pourvu qu'on conduise les chefs de la même maniere.

Fig. 24. représente le spica simple pour l'aisselle. Il commence sous le bras *a* opposé au côté malade, d'où il remonte suivant la direction *b c*; on le renverse ensuite en arriere pour venir remonter par-dessous le bras *d* jusqu'en *e*, & de-là en passant sur le dos jusqu'à l'endroit de son origine; ce qu'on répete plusieurs fois de suite.

Des bandages pour les mamelles & pour la poitrine.

Bandage pour l'amputation des mamelles.

Le *bandage* dont on se sert après l'amputation des mamelles, consiste en une bande de six aunes de long, & de trois ou quatre doigts de large. Après avoir appliqué l'appareil convenable, on pose le milieu de la bande sous l'aisselle droite, car je suppose que c'est la mamelle gauche dont on a fait l'amputation ou dont on a extirpé un skirrhe. (Voyez *Pl. XIII. fig. 1. A.*) On fait ensuite croiser les deux chefs sur l'épaule *B*, & l'on conduit obliquement le chef antérieur sur la mamelle *C*, & le postérieur à travers de l'épaule jusques sous l'aisselle *D* où on les croise en serrant fortement les compresses qu'on a mises sur la mamelle. On conduit le chef postérieur jusqu'en *B*, suivant la direction *C*, & l'antérieur par-dessous l'aisselle *D* à travers le dos jusqu'au même endroit *B*, où l'on fait un second croisé. Ces circonvolutions doivent être souvent répétées: mais il faut observer en employant le reste du *bandage* que les circonvolutions soient plus fréquentes sur la plaie que sous l'aisselle *D*; car on assure par-là beaucoup mieux l'appareil, & souvent même on prévient une hémorrhagie. On fait enfin quelques circonvolutions autour de la poitrine de *D* en *A*, & quelques obliques de *D* en *B*, en observant d'employer ce qui reste de la bande en circonvolutions autour de la poitrine & de la partie inférieure de l'appareil, & d'en assurer les extrémités avec des épingles ou quelques points de suture.

Le bandage d'Héliodore, appellé communément le T.

On se sert communément du *bandage* d'Héliodore dans la plupart des affections des mamelles. Il est composé de deux bandes simples, dont l'une est attachée perpendiculairement au centre de l'autre, & forme avec elle un T, ce qui lui en a fait donner le nom, quoique la bande perpendiculaire soit fendue presque d'un bout à l'autre, comme on peut le voir par la *fig.* 11. *Pl. XIII.* ce qui forme un *bandage* à quatre chefs *a a, b b*. On peut aussi coudre deux bandes différentes avec la premiere, (comme dans la *fig.* 10.) ce qui le fait ressembler au Π des Grecs. La partie transverse *a a, fig.* 10. 11. doit être assez longue pour venir s'attacher sur le dos ou sur le côté, & avoir deux ou trois pouces de large. La bande perpendiculaire doit avoir assez de longueur pour passer par-dessus les épaules, & venir s'attacher à la bande circulaire sur le dos, & être assez large pour contenir l'appareil sur la mamelle.

Voici la maniere de l'appliquer dans les inflammations, les tumeurs, la gangrene, les abscès ou telle autre affection de ces parties.

On fait un tour au-dessous des mamelles avec la partie transverse, *fig.* 2. *a a*, & l'on noue ses extrémités sur le dos. On releve les deux autres chefs sur la mamelle affectée, sur l'appareil & sur l'épaule gauche, lorsque c'est la mamelle gauche qui est affectée, & on les attache à la ceinture derriere le dos. Quelques-uns appliquent les deux chefs *b b* en travers pour mieux contenir l'appareil, & suivent la même méthode à l'égard du *bandage* représenté par la *fig.* 11. Mais il est certain qu'il vaut mieux passer les deux chefs *b b* de chaque côté du cou *d*, *fig.* 12. parce que cela les empêche de glisser hors des épaules, outre qu'on peut les attacher derriere le cou sans découvrir le dos du malade, ce qui est très-incommode pour les personnes foibles, qui se trouvent souvent très-mal du froid qu'elles prennent.

La fronde pour les mamelles.

Ayant remarqué les inconvéniens dont je viens de parler dans le *bandage* d'Héliodore, & m'étant apperçu outre cela qu'il n'est pas propre pour un cancer ulcéré qui s'étend vers l'aisselle, j'en ai imaginé un autre à quatre chefs, de l'usage duquel j'ai été entierement satisfait. On applique sa partie entiere (*Planche XIII. fig.* 3.) sur les compresses qui couvrent la mamelle af-

fectée, que je suppose être la gauche; je passe les deux chefs supérieurs *b b* sur l'épaule droite, & les deux inférieurs *c c* sous l'aisselle gauche, & je viens les attacher avec les premiers vers *d*. Ce *bandage* a cela d'avantageux, qu'il assure beaucoup mieux l'appareil, & qu'il fatigue moins le malade; au lieu que celui d'Héliodore ne peut que l'incommoder extremement, parce qu'il échauffe la chair qui est autour des mamelles. Je me suis quelquefois servi avec succès d'une serviete ou d'un mouchoir, de la maniere que j'ai enseigné pour les maladies des yeux. (*Pl. XIII. fig.* 11.)

La Serviette avec le Scapulaire.

Le *bandage* dont il s'agit ici est extremement commode, puisqu'il sert pour les plaies, les ulceres, les fistules, & la paracentese de la poitrine, aussi-bien que pour les fractures du sternum & de l'épine du dos, & pour les fractures & les dislocations des côtes. La premiere piece est une espece de serviette de quatre piés de long pour les adultes, & de six, ou plus pour les personnes corpulentes, que l'on plie en cinq ou six doubles, jusqu'à ce qu'elle soit de la largeur de huit ou dix doigts, suivant que les circonstances l'exigent. On l'applique ensuite sur l'appareil, & on l'attache avec des épingles sur la poitrine ou sur le dos, suivant que le mal est devant ou derrière. (*Planche IV. du I. Vol. fig. B.*) Mais pour empêcher que cette bande ne glisse, on la soutient avec le scapulaire, qui est une bande de trois piés de long, & de quatre ou six travers de doigts de large, fendue dans son milieu autant qu'il faut pour laisser passer la tête. (V. *Pl. VIII. du I. Vol. fig.* 9.) On attache les bouts qui pendent par devant & par derriere sur la serviette avec des épingles. (Voyez *Pl. IV. du premier Vol. fig.* 1. *B. C.*)

Ce dernier *bandage* est appellé *scapulaire*, parce que les épaules en soutiennent une grande partie. Quelques-uns fendent un des chefs de cette bande presque jusqu'au milieu; ils arrêtent le chef qui est en entier sur le dos, & conduisent les deux chefs un de chaque côté du cou, pour venir les faire croiser sur le sternum, (Voyez *Pl. XIII. fig.* 4. *F.*) & les attachent comme auparavant de chaque côté de la poitrine à la serviette.

Des Bandages pour le sternum & pour les côtes.

Le Quadriga.

Il paroît évidemment par ce qu'on vient de dire, que l'on peut se servir de la serviette avec le scapulaire dans les fractures du sternum, après en avoir fait la réduction, & y avoir appliqué une emplâtre agglutinante, des compresses trempées dans de l'esprit de vin & des éclisses de carton: on se sert cependant communément d'une espece de *bandage* très-fort appellé *quadriga* ou *cataphracta*, qui consiste en une bande de vingt-quatre piés de long, & de trois ou quatre doigts de large, roulée à deux chefs: on commence par appliquer la bande sous une des aisselles, la gauche, par exemple (*Pl. XIII. fig.* 4. *a*,) & l'on monte croiser sur l'épaule du même côté *b*, en conduisant un chef par devant *c c*, & l'autre par derriere pour aller sous l'aisselle opposée *d*; d'où l'on monte aussi croiser sur l'épaule droite *e*, pour venir par devant selon la direction *e f*, & par derriere engager les chefs sous l'aisselle gauche *a* où l'on a commencé. On emploie le reste de la bande en circonvolutions, ou plutôt en spirales obtuses autour de la poitrine, les faisant croiser l'une l'autre devant ou derriere, pour mieux contenir le sternum, (Voyez *Planche IX. fig.* 21. *d d.*) jusqu'à ce que toute la partie affectée du thorax soit couverte. On peut se servir du même *bandage* après l'amputation des mamelles: mais il faut le fixer sur l'appareil, de maniere qu'il empêche l'hémorrhagie; ce que l'on peut faire en changeant les chefs, & en les croisant après le premier tour sur la mamelle affectée.

Bandage pour les côtes & pour l'épine du dos.

A l'égard des fractures & des luxations des côtes & de l'épine du dos, on peut, après en avoir assuré la réduction avec des éclisses de carton & des compresses trempées dans de l'esprit de vin, se servir de la fronde pour les mamelles, ou de la serviette avec le scapulaire, dont nous avons donné la description ci-dessus.

Des Bandages pour le bas-ventre & les parties naturelles.

La serviette avec le scapulaire est aujourd'hui le *bandage* le plus usité pour les plaies, les sutures, & la paracentese du bas-ventre, parce qu'en effet il est le plus commode étant appliqué de la maniere qu'on a dit ci-dessus. (Voyez *Planche IV. du premier Vol. fig.* 1. *B C.*) Mais le scapulaire doit être plus long pour le bas-ventre que pour la poitrine, puisque le premier est placé plus bas.

Bandage circulaire pour les affections du bas-ventre.

Les Chirurgiens anciens & quelques-uns d'entre les modernes employent pour les affections du bas-ventre une bande de six aunes de long & de quatre doigts de large roulée à deux chefs. Ils commencent à la partie supérieure, & après avoir fait deux ou trois circonvolutions, ils descendent en maniere de spirale, jusqu'à ce que l'appareil & la partie affectée soient assurés. Ils arrêtent les extrémités de la bande avec des épingles ou avec quelques points de suture, & les attachent au scapulaire pour que le *bandage* ne puisse point glisser. Le *quadriga* (*Planche XIII. fig.* 4.) peut servir dans ces occasions, avec cette différence, qu'après avoir fait les tours *a, b, c, d, e, f*, le tour y doit être circulaire ou en spirales, autour de la partie affectée du bas-ventre; ce qui fait que le scapulaire devient inutile, parce que les circulaires font le même office.

Le Bandage unissant pour les plaies du bas-ventre.

Les plaies longitudinales du bas-ventre, quand elles ne sont point considérables, se consolident souvent par le moyen du *bandage* unissant, sans qu'on soit obligé de recourir aux sutures. Ce *bandage* doit avoir vingt-quatre piés de long, & quatre travers de doigt de large. Il a dans le milieu une fente d'environ quatre doigts de long, & ses extrémités sont roulées à deux chefs, (Voyez *Planche V. du premier Vol. fig.* 8.) Il n'est pas difficile de savoir comment on doit l'appliquer, après ce qu'on a dit au sujet du *bandage* unissant du front. (*Planche IX. fig.* 3.) On place la fente sur la plaie, & l'on vient autour de la partie y passer un des globes, après quoi on tire les deux chefs en levant tant soit peu pour réunir les levres de la plaie. On conduit ensuite les deux chefs sur le dos, & on les y change pour venir les faire croiser une seconde fois sur la plaie, afin que ses levres se joignent mieux. On continue ces circonvolutions jusqu'à ce que tout le *bandage* soit employé, & l'on arrête ses extrémités avec des épingles ou quelques points de suture.

Bandage pour l'omphalocele.

Prenez pour l'hernie ombilicale une ceinture de cuir ou de toile de coton, ou ronde, (comme dans la *Planche X. du II. Vol. fig.* 6. *A*) ou quarrée (comme dans la *Planche XIII. fig.* 5. *a.*) Après avoir réduit l'hernie, placez-la sur le nombril, & attachez-la autour du bas-ventre, ou par le moyen des cordons *B B*, ou de la boucle *c*, (*Planche X. du II. Vol. fig.* 6.) ou de telle autre façon que vous voudrez. Mais de peur que la ceinture *B B* (*Planche XIII. fig.* 5.) ne glisse, ce qui arrive lorsque la personne est grasse, on peut l'attacher par-devant & par-derriere au scapulaire *e*,

qui doit être de linge très-fort. On peut aussi l'empêcher de monter en attachant au dessous de la compresse *A* une bande de toile ou d'étoffe de coton à deux chefs, que l'on fera passer sur les fesses de chaque côté du scrotum, pour venir les attacher à la ceinture *B B* près des aînes avec des épingles ou quelques points d'aiguilles.

Le T pour le scrotum.

Le *bandage* d'Héliodore est celui dont on se sert ordinairement pour les fistules ou les abscès de l'anus, pour les fractures de l'os sacrum, pour la luxation du coccyx, pour des hemorrhoïdes violentes, pour l'opération de la taille, ou pour telle autre affection du périnée. (Voyez *Pl. VIII. du premier Vol. fig.* 5. & *Pl. IX. fig.* 10. 11.)

Après avoir appliqué l'appareil convenable, on attache le chef transverse du *bandage* (*fig.* 14. *a a*) autour du ventre, de façon que la portion perpendiculaire tombe sur l'os sacrum *b*, d'où on la fait remonter entre les cuisses *d d* sur le ventre, où on l'attache à la ceinture près de l'aîne. Ce *bandage* sert encore pour l'hydrocele, pour le sarcocele & pour les autres tumeurs du scrotum & des aînes, aussi-bien que pour les inflammations des testicules; mais pour lors il faut fixer la partie transverse, (*fig.* 7. 8. 12. *a a*) de telle sorte que la bande perpendiculaire *b b* (*fig.* 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12.) puisse contenir l'appareil sur l'aîne, (*fig.* 7. *b*) ou sur le pénis, (*fig.* 8. 12. *b b*,) & qu'en le passant entre les cuisses on vienne l'arrêter ou sur le dos, (comme dans la *fig.* 7.) ou à côté de la cuisse, (comme dans la *fig.* 8. 12. *b b*) ou sur la partie antérieure du ventre, (comme dans la *fig.* 12. *c c*, *d*.) Il convient dans plusieurs cas d'employer le scapulaire sans la serviette, pour pouvoir y attacher ce *bandage*. La figure du *T* varie suivant les différens usages qu'on en fait; car celui de la *fig. b* est propre pour l'aîne, (Voyez *fig.* 7.) celui de la *fig.* 9. pour le scrotum; celui des *fig.* 10. 11. pour les maladies des mamelles, de l'anus, du scrotum, & du périnée; & celui de la *fig.* 13. pour les tumeurs du scrotum; & de-là vient qu'on l'appelle *bourse* du scrotum.

Bandage d'Arnaud pour les maladies de l'anus.

Arnaud Chirurgien François a inventé un nouveau *bandage* pour les fistules & les abscès de l'anus, dont Garengeot fait beaucoup d'éloge. On applique d'abord le scapulaire (représenté dans la *Pl. IV. du premier Vol. fig.* 1. *c*) mais que l'on fait beaucoup plus long pour qu'il puisse descendre jusqu'au bas du ventre, avec la serviette *B*; & on coud à l'endroit où ces deux *bandages* se joignent sur le dos, (Voyez *Pl. XIII. fig.* 14.) par exemple dans l'espace *a a*, trois ou quatre rubans de fil qui auront leur utilité. On prend ensuite une autre bande large de cinq ou six grands travers de doigt, & longue environ d'une aune, ou de deux demi-brasses; on la coupe en deux suivant sa longueur, excepté la grandeur de huit ou dix travers de doigt, qu'on laisse dans son entier à un des bouts, comme à l'endroit *b* de la même figure; & on coud aux endroits *c c* trois ou quatre petits rubans de fil, que l'on noue par derriere avec ceux que nous avons deja dit être cousus à la serviette & au scapulaire *a a*. Par cette méthode le malade peut resserrer & changer son *bandage* autant qu'il veut, sans le moindre inconvénient. Après avoir appliqué l'appareil convenable, on attache les quatre cordonnets ou rubans de chaque bande derriere le dos *a a* & *c c*, & passant les deux chefs *d d* entre les cuisses, on vient les attacher à la ceinture, un de chaque côté du bas-ventre. Enfin, s'il survient une hémorrhagie considérable après qu'on a fait l'incision, comme cela arrive quelquefois, on ordonnera à un Aide de presser fortement la partie avec ses mains pendant une heure ou deux. Le principal avantage que Garengeot attribue à ce *bandage*, est qu'il comprime fortement l'appareil par le moyen du scapulaire, dont le point fixe est directement sur les épaules, ce qui en fait la bonté. Je suis cependant persuadé que le *bandage* de la *fig.* 11. auquel l'on donne le nom de *T*, peut également satisfaire aux mêmes intentions; surtout si l'on a soin de faire tout le *bandage*, ou du moins la partie transverse qui entoure le bas-ventre de grosse toile de coton pour lui donner plus de force.

Le bandage noué pour les affections du périnée.

Ayant remarqué, dit Heister, que la plupart des *bandages* précédens ne sont point propres pour arrêter l'hémorrhagie qui survient après l'opération de la fistule & de la taille, & qu'aucun Auteur n'a cherché à en trouver des meilleurs, quoique les malades périssent tous les jours par ces sortes d'hémorrhagies; j'en ai imaginé un, que je crois préférable à ceux dont j'ai donné jusqu'ici la description.

Prenez une bande roulée à deux chefs de vingt-quatre piés de long, & de trois travers de doigt de large. Après avoir appliqué sur la plaie des plumasseaux & des compresses trempées dans de l'esprit de vin, comme dans les autres hémorrhagies copieuses, on pose le milieu de la bande sur le périnée, & l'on conduit son chef antérieur sur l'aine gauche (*Planche IX. fig.* 15.) de *a* en *b* sur l'os des iles *c*, & le postérieur entre les fesses, sur le même endroit où l'on fait un croisé. On conduit ensuite le chef antérieur sur le bas-ventre *d*, & le postérieur directement à travers du dos ou des reins sur la hanche droite *a*, où on forme un nouveau croisé pour descendre sur l'aine droite *f*, & venir avec le postérieur par-dessus la fesse droite sur le périnée, où ils se croisent l'un l'autre, & forment une espece de nœud pareil à celui du *bandage* pour l'artériotomie. (Voyez *Planche IX. figure* 7. *o*.) On monte de nouveau sur l'aine & la fesse gauches *a*, *b*, *c*, en suivant la même direction qu'auparavant, & observant toujours de faire les nœuds sur le périnée après l'opération de la taille, & sur l'anus après celle de la fistule. Ce *bandage* comprime si fortement la partie, qu'on peut l'appeller à juste titre *le bandage noué du périnée*. Supposé qu'on ait besoin d'un *bandage* plus fort après avoir fait les premiers tours sur les aines & sur les hanches, & assuré le nœud sur le périnée, on conduira obliquement le chef antérieur depuis l'aine gauche *a* sur le ventre & sur l'épaule droite, suivant la direction des lignes ponctuées; & le postérieur en montant le long du dos jusqu'au même endroit, où l'on formera un croisé pour descendre suivant les mêmes directions jusqu'au périnée. On les y nouera pour monter de la même maniere, suivant les lignes ponctuées *g*, *d*, sur l'épaule gauche, où l'on changera les chefs pour venir les nouer sur le périnée, afin de mieux comprimer les vaisseaux. Enfin, on continuera les circonvolutions qui vont du périnée aux os des iles & autour du ventre, jusqu'à ce qu'on ait employé toute la bande, après quoi on arrêtera ses extrémités. Lorsqu'on suit la derniere méthode, il faut prendre une bande de trente-deux piés de long pour qu'elle fasse tous ces tours.

Le spica de l'aine ou inguinal.

On se sert d'une espece particuliere de *bandage* appellé *spica inguinal* pour l'entérocele, pour le bubonocele avec étranglement, pour la luxation du fémur & les fractures de l'os des iles. Il est à un ou à deux chefs, & on peut le faire de différentes manieres, de même que le *spica* pour l'épaule. La bande roulée à un seul chef doit

doit avoir vingt-quatre piés de long, & trois travers de doigt de large. On commence par l'appliquer sur la hanche opposée au côté malade, *Planche XIII. fig.* 16. *a*, & on la conduit autour du ventre *b b*, & de la hanche *c*, pour venir par la partie postérieure de la cuisse en *d*, & de-là sur la compresse en *e*. Cela fait, on revient par-derriere le dos où l'on a commencé, répétant les mêmes circonvolutions autant de fois que la longueur de la bande le permet; ou bien après les trois premiers tours, on acheve par des circonvolutions autour du bas-ventre, on arrête ses extrémités, & l'on attache le *bandage* avec la compresse sur l'aine avec deux ou trois épingles, pour empêcher qu'il ne glisse & qu'il ne change de place. Si l'on avoit par hasard offensé le scrotum dans l'opération, après avoir fait les trois premiers tours, on arrêteroit la bande sur l'aine gauche, & l'on viendroit par-dessous le scrotum *f*, par l'aine droite *g* sur la gauche *d e*, pour l'y arrêter une seconde fois avec des épingles; ce que l'on réitere le plus souvent que l'on peut, afin de mieux assurer l'appareil. Lorsqu'on n'applique ce *bandage* que sur une aine, on l'appelle *spica inguinal simple*.

Le spica simple à deux chefs.

On prend pour faire ce *bandage* une bande de vingt-quatre piés de long & de trois travers de doigt de large, roulée à deux chefs. On pose son milieu sur la hanche droite *a*, *fig.* 16. & l'on conduit les deux chefs, un par-devant, l'autre par-derriere sur l'autre hanche *c*, où l'on forme un croisé pour venir les changer sur le périnée *d*, & remonter sur la hanche *c*, d'où l'on revient par-devant & par-derriere sur la hanche *a*; ce que l'on réitere jusqu'à ce qu'on ait employé toute la bande. Ou bien on pose d'abord le milieu de la bande sur le périnée *d*, d'où l'on monte obliquement sur la hanche *c*, pour venir par-devant & par-derriere sur l'autre hanche *a*. On répete les mêmes tours jusqu'à ce qu'on ait employé toute la bande; après quoi on arrête ses extrémités avec des épingles, ou avec quelques points de suture.

Le spica de l'aine ou inguinal double.

On applique ce *bandage* des deux côtés, lorsque les deux aines sont affectées. Il consiste en une bande de vingt-quatre piés de long & de trois travers de doigt de large, dont on pose ordinairement le milieu sur le dos, pour venir croiser sur le ventre, & de-là par-dessous les fesses sur l'une & l'autre aine, d'où l'on monte, après avoir assuré l'appareil, par-dessus les os des îles, à l'endroit où l'on a commencé. On change ici les chefs, & l'on vient de nouveau croiser sur le bas-ventre, d'où l'on descend de chaque côté du scrotum, pour revenir par-dessous les fesses sur chaque aine, & delà sur le ventre, où l'on change encore les chefs, & d'où l'on monte par les os des iles à l'endroit où on a commencé. On fait plusieurs tours de même, & l'on arrête les extrémités de la bande. On peut faire le même usage de ce *bandage*, que de celui que j'ai décrit ci-dessus pour le périnée: mais on ne noue point entre les cuisses. On pose pour lors le milieu de la bande sur le périnée, (voyez *Planche XIII. fig.* 15. *a*;) on conduit les chefs de chaque côté suivant la direction *b* sur la hanche *c*, & de-là sur la hanche opposée *e*, d'où l'on descend le long de l'aine *f g* au périnée. Après avoir formé un croisé dans cet endroit, l'on remonte par *f g* sur la hanche *e*, l'on revient autour du corps sur l'autre hanche *c*, & de-là sur l'aine *b*, où l'on a commencé. On répete ces tours jusqu'à ce qu'on ait employé toute la bande, & l'on en arrête les extrémités.

Le spica inguinal double peut servir pour la luxation des deux fémurs, pour les fractures de leurs cous, aussi-bien qu'après l'opération pour les hernies des deux côtés.

Bandage pour les bubons.

On se sert ordinairement du T pour les bubons & les autres tumeurs qui viennent aux aines, ou de celui dont j'ai donné la description, *Pl. XIII. fig.* 6. Comme ce *bandage* a un de ses chefs transverses *a* fort court, on le pose sur le ventre, de maniere que le malade puisse le nouer ou le dénouer lorsqu'il veut. La partie la plus longue *b* descend sur l'aine entre les cuisses, d'où on la renverse sur les fesses pour venir l'attacher sur les reins.

Je n'ai représenté, *Pl. XIII.* ce *bandage* qu'appliqué sur l'aine gauche: mais on peut aussi le faire servir pour la droite en changeant les directions.

Bandage pour le scrotum.

On emploie souvent ces sortes de *bandages*, non-seulement pour contenir l'appareil sur les bourses lorsqu'elles sont enflammées, ou sur les testicules quand ils sont enflés, mais encore dans la plupart des descentes, dont la cure dépend principalement de leur application. Le plus commode est le T. Sa partie perpendiculaire doit avoir deux fois la largeur de la main, avec une ouverture pour donner passage à la verge, (V. *Pl. XIII. fig.* 9. *c*.) & être fendue, ensorte qu'elle forme deux chefs *bb*. Après avoir attaché la partie transverse autour du corps, on fait passer la verge par la fente *c*, & lorsqu'on a fait croiser les 2 chefs *b b* sur le périnée, sur le scrotum & sur l'appareil, on renverse les extrémités *b b* sur les cuisses, & l'on vient les attacher sur les hanches. (V. *fig.* 8. *c*.) On se sert quelquefois pour contenir l'appareil sur le scrotum, d'une bande roulée à quatre chefs, de 4 piés de long & de six travers de doigt de large, & fendue à chaque bout. On place la partie entiere sur le scrotum, deux chefs en haut & les deux autres en-bas. On fait passer la verge entre les deux chefs supérieurs, que l'on vient attacher sur le dos, tandis qu'on fait croiser les deux autres sur le périnée, pour venir attacher celui du côté droit sur l'aine gauche, & celui du gauche sur la droite. (Voyez *fig.* 12.)

Quelques Chirurgiens se servent d'un *bandage*, auquel on donne le nom de *bourse*. Il est fait de grosse toile, il a quatre chefs, & il est muni de cordons & de trous pour les recevoir. (Voyez *Pl. XIII. fig.* 13.) *AA*, est la bourse pour le *scrotum*; *BB*, est la ceinture que l'on attache autour du corps avec les cordons *b*; le trou *c* donne passage à la verge; & on conduit les deux chefs inférieurs *D D* entre les cuisses, pour venir les attacher sur les hanches par le moyen des cordons *E E*, & des trous *d d* à la ceinture *BB*. On donne à ce *bandage* le nom de *suspensoire*.

Toutes les parties de ce *bandage* sont très-bien imaginées. Comme cette derniere est sujette à enlever la peau, on la fait pour l'ordinaire avec une piece de linge ou de drap, suivant l'exigence des cas: on lui donne une figure propre à recevoir le scrotum & l'appareil qu'on peut avoir mis dessus, & on y fait une ouverture pour donner passage à la verge. On attache de chaque côté une bande d'environ une aune & demie de long, que l'on renverse par-dessus les hanches pour former un croisé sur le dos, & venir les nouer sur le ventre. Ce *bandage* a cela de commode, que l'on peut suspendre par son moyen le scrotum beaucoup plus haut qu'avec les autres: il n'empêche point de s'asseoir, & il n'écorche point la peau lorsqu'on agit.

Voyez ce que l'on dit des *bandages* pour les descentes aux mots *Bubonocele* & *Hernia*.

Bandage pour la verge.

Le *bandage* dont on se sert pour les plaies, les abscès, la saignée, le phimosis & les autres maladies de la verge, a deux piés de long & un pouce de large. L'une de ses extrémités a une ouverture d'environ un pouce de

long, & l'autre est fendue à la distance de deux ou trois pouces, suivant la grosseur de la verge & de l'appareil. On passe les deux chefs dans la fente, que je suppose placée sur le dos de la verge, & on les conduit l'un d'un côté & l'autre de l'autre, de maniere qu'ils entonrent la partie & l'appareil en forme de fronde. On fait ensuite des circonvolutions, & on les arrête avec un nœud ou avec une suture. On se sert pour les abscès du gland ou du prépuce, d'une compresse faite en forme de Croix de Malte d'une grandeur suffisante, à laquelle on fait une ouverture pour donner passage à l'urine. Qelques-uns ordonnent pour l'inflammation & la tension auxquelles la verge est souvent sujette dans le priapisme, le paraphimosis & la gonorrhée, de l'enfermer dans un petit sachet de linge de figure oblongue, que l'on attache avec deux cordons autour du corps ou sur les aines.

Des bandages pour les bras.

Bandage pour les fractures de l'humérus.

J'ai traité jusqu'ici des *bandages* qui conviennent à la tête, au cou & au tronc; je vais maintenant décrire ceux qui sont propres aux extrémités supérieures & inférieures.

Après avoir reduit la partie & appliqué dessus une bande d'un palme de long & de six travers de doigt de large, fendue en quatre chefs, & trempée dans du vin chaud ou de l'oxycrat, (voyez *Planche VIII. du premier Vol. fig.* 18.) de façon que les chefs se joignent à l'endroit de la fracture; on prendra une bande de vingt-quatre piés de long & d'environ trois travers de doigt de large, roulée à un chef, avec laquelle on fera trois tours sur la fracture. On montera ensuite par des doloires sur l'épaule; & après avoir fait une circonvolution autour de la poitrine & sous l'aisselle opposée au côté malade, (ce que quelques-uns ometent) on reviendra sur l'épaule affectée, & l'on descendra à la partie inférieure du bras, en faisant des doloires jusqu'à ce qu'on ait fait trois tours sur la partie fracturée. Il faut, avant d'appliquer la bande, la tremper dans du vin chaud, de l'esprit de vin ou de l'oxycrat, pour mieux contenir la fracture. La bande doit descendre par des doloires jusqu'au coude, & faire deux ou trois tours au-dessous de sa courbure, de maniere que l'olecrane puisse avoir le mouvement libre. Cela fait, on applique quatre éclisses de six ou huit travers de doigts de long & de deux de large; le long de l'os sur la fracture à égales distances, après les avoir trempées dans du vin chaud ou dans de l'oxycrat. On monte ensuite par des doloires depuis le coude jusqu'à l'endroit de la fracture, où ayant formé trois tours, on monte encore par des doloires jusqu'à l'épaule. Si après avoir couvert les éclisses, il vous reste encore quelque portion de la bande, vous pourrez descendre par des doloires plus éloignées sur le bras, pour mieux assurer les premieres circonvolutions, & arrêter la bande où elle finira. On a coutume d'appliquer sur la partie fracturée trois ou quatre éclisses d'environ un palme de long & de deux ou trois travers de doigt de large, de bois, de fer ou de cuivre, mais plus communément de carton, qu'on assure avec trois rubans d'environ deux piés de long, en commençant par celui du milieu. On fait les nœuds sur la partie extérieure du bras, pour pouvoir les lier ou les délier plus commodément. (Voyez *Pl. XIII. fig.* 17. *b b b.*)

Traitement après l'application du Bandage.

Le *bandage* étant appliqué de la maniere que je viens de dire, il ne reste plus qu'à suspendre le bras avec une écharpe, en le pliant de maniere que la main vienne aboutir sur le creux de l'estomac. Lorsque la fracture est oblique, il faut la faire un peu plus longue, que lorsqu'elle est transverse, de peur que le fragment supérieur ne remonte sur celui de dessus.

Voici la maniere dont on fait l'écharpe.

On prend une grande serviette fine, on la plie de telle sorte, que le milieu *c c c c* soutienne le coude du bras fracturé, & l'on vient attacher ses deux extrémités sur l'épaule saine *d*. Quelques Chirurgiens employent pour la fracture de l'humérus, trois bandes courtes au lieu d'une seule. La premiere est longue de huit piés, ou de six, selon quelques-uns; la seconde de six, & la troisieme de six & demi: on emploie la premiere en montant, la seconde en descendant, & la troisieme circulairement autour de la partie fracturée: cette méthode peut avoir ses avantages. Quelques-uns appliquent les éclisses dont on se sert pour contenir & fortifier l'os, sur les compresses, & employent la troisieme bande, ou ce qui reste de la premiere, dont on a parlé au commencement de cet article, pour les assurer sur la partie. Observez qu'à moins de quelque occasion extraordinaire, on ne doit ôter la premiere bande qu'au bout de quatre ou cinq jours; la seconde qu'au bout de huit, & la troisieme qu'au bout de douze ou de quatorze, qui est le tems où l'on suppose, que les fragmens de l'os sont réunis; l'expérience a fait voir, que le cal est formé au bout de quarante jours.

Moyen de prévenir l'ankylose.

Après avoir renouvellé trois fois le *bandage*, il faut étendre doucement le bras, pour empêcher qu'il ne se roidisse, & qu'il ne se forme une ankylose. Si ce mal avoit déja commencé, il faudroit mettre en usage les onguens, les fomentations, ou les cataplasmes, remuer souvent les articulations, & donner au malade une boule pesante, pour qu'il la tourne tous les jours dans sa main. Il est utile dans ce cas d'enfermer le bras affecté dans le ventre d'un animal nouvellement tué; parce que cette chaleur contribuera beaucoup à lui rendre son mouvement: mais il faut s'abstenir de toutes sortes de spiritueux astringens, quoique quelques-uns en recommandent l'usage.

Ce qu'il faut faire lorsque la fracture est près de l'épaule.

Lorsque l'os de l'humétus est fracturé dans son col, auprès de l'épaule, le cas est dangereux, & le *bandage* précédent ne sauroit être d'aucune utilité. Il faut donc se servir du spica simple, avec cette différence, qu'il faut le serrer plus fortement autour de l'épaule. M. Petit, *Traité des Maladies des Os*, croit que le *bandage* à dix-huit chefs, convient pour cette espece de fracture; j'ai de la peine à croire qu'il soit capable de contenir les parties fracturées.

Bandage pour la fracture de l'avant-bras.

Il faut dans cette espece de fracture, après avoir fait la réduction de la maniere que j'explique à l'Article *Fractura*, appliquer sur la partie une bande de linge d'un palme de long, & large d'un travers de main à chaque bout, comme on l'a dit en parlant de la fracture de l'humérus (Voyez *Pl. VIII.* du premier Vol. *fig.* 18.) trempée dans de l'oxycrat ou dans de l'esprit de vin; & sur celle-ci deux grosses compresses d'une longueur presque égale à celle du cubitus, une de chaque côté, entre lesquelles on mettra des éclisses de même longueur, de bois ou de gros carton. On prendra ensuite une bande roulée à un chef d'environ huit piés de long, & de trois travers de doigt de large, qu'on posera sur les compresses & sur les éclisses; ou supposé qu'on ait omis ces dernieres, seulement sur les compresses; & avec laquelle on fera deux ou trois circonvolutions autour de la partie, pour monter par des doloires au-dessus du coude, & y faire deux ou trois

tours avant de l'arrêter. On appliquera la seconde bande sur la premiere, en faisant deux tours sur la fracture, puis on descendra par des doloires jusqu'à la main, pour venir engager le pouce, comme dans une bride, & remonter sur le carpe, où on l'arrêtera avec des épingles, après avoir fait un ou deux tours. Il faut prendre ensuite deux cartons épais de la longueur à peu près du cubitus, & d'une largeur suffisante pour pouvoir embrasser la partie. On les trempera dans de l'esprit de vin ou dans de l'oxycrat, & on en posera un en dehors & l'autre en dedans de l'avant-bras, après quoi on les assurera avec une bande de douze piés de long, & d'environ trois doigts de large; avec laquelle, après avoir fait trois tours dans le milieu, on montera par des doloires jusqu'à la courbure du coude, pour descendre ensuite de même. Il faut en arrêter les extrémités avec des épingles ou avec quelques points de suture. On peut aussi assurer ce *bandage* par le moyen de trois ou quatre cordons, comme on le voit dans la *Pl. XIII. fig.* 17. *b b b*. Quelques Chirurgiens après avoir appliqué le *bandage*, placent le bras dans une piece de coton faite en forme d'ange, jugeant ce moyen propre pour hâter la réunion des parties. On peut en voir la figure *Pl. VIII. fig.* 8. & l'application *Pl. XIII. fig.* 17. *e e*. Après avoir suivi les Directions précédentes, on suspend le bras avec une écharpe (Voyez la même *fig. c c c c*) ce qui suffit pour guérir parfaitement cette fracture dans l'espace de trente jours.

Bandage pour la fracture du Carpe.

Après avoir réduit la partie à l'ordinaire, on prendra une bande roulée à un chef de vingt ou vingt-quatre piés de long, & de deux travers de doigt de large, avec laquelle on fait trois circonvolutions autour de la partie: après quoi on va obliquement par-dessus le métacarpe, passer entre le pouce & l'indicateur, en allant par-dessus la main, pour venir à la partie extérieure autour du poignet. On fait deux autres tours de même, de façon que l'on forme une espece d'X immédiatement sur le carpe, autour duquel on fait trois tours, pour monter par des doloires au-dessus du coude; d'où l'on descend assurer les compresses qu'on a mises sur le carpe & sur le métacarpe. On place deux éclisses de carton sur les compresses, & on les contient avec le restant de la bande. Le bras doit être porté en écharpe, comme dans la fig. 17.

Bandage pour les fractures du Métacarpe.

Après avoir fait la réduction des os du métacarpe, on fait trois circonvolutions autour de la partie affectée avec le *bandage* précédent. On le conduit entre le pouce & l'indicateur, & autour du carpe, & l'on revient où l'on a commencé en formant un X sur le dos de la main; on répete trois fois la même chose, & après avoir conduit la *bande* plusieurs fois autour du métacarpe, on monte par des doloires au-dessus du coude, comme on a dit. On applique ensuite deux compresses & des cartons sur le dos & sur la paume de la main: Voyez *Pl. IX. fig.* 7. & on les assure avec ce qui reste de la bande.

Bandage pour la luxation de l'avant-bras.

Il faut, après avoir réduit la luxation, appliquer autour de l'avant-bras une bande de linge trempée dans du vin, de l'esprit de vin ou de l'oxycrat, & fendue à ses extrémités, (comme on voit dans la *Pl. VIII. du premier vol. fig.* 18.) On prend ensuite une bande roulée à un chef, longue d'environ vingt piés, & large de deux pouces, avec laquelle on fait deux tours à la partie inférieure du bras, de même qu'après la saignée, aussi-bien qu'au-dessous du coude. On monte obliquement en dedans du bras pour venir croiser les premiers tours; on fait deux autres tours à la partie inférieure du bras, de façon que le *bandage* forme la figure d'un 8: on enveloppe tout le bras avec un linge trempé dans de l'esprit de vin ou de l'oxycrat, & on l'assure par des doloires. Quelques-uns prétendent que ce linge est inutile, puisque la cure se fait également bien par des simples doloires, en montant & en descendant, après avoir mouillé la bande dans les liqueurs dont nous venons de parler. Mais ce linge peut servir à prévenir les tumeurs & l'inflammation. On soutient l'avant-bras avec une écharpe; & pour empêcher qu'il ne se roidisse, on a soin de le remuer de tems en tems.

Bandage pour la luxation du Carpe.

Après avoir réduit la luxation du carpe, on conduit trois fois la bande précédente autour de la partie affectée: on la passe ensuite entre le pouce & l'indicateur, & tournant autour de la base du pouce, on revient par-dessus la main tourner autour du carpe. Après plusieurs circonvolutions, on mettra aux côtés du carpe deux petits cartons de la largeur environ de la main, & on les enveloppera de la même bande. On mettra dans la main du malade une pelotte pour tenir les doigts étendus, & l'on soutiendra le tout par des doloires que l'on viendra finir au-dessus du coude, pour prévenir l'enflure & l'inflammation.

Bandage pour la saignée du bras.

La bande pour la saignée du bras doit avoir six piés de long, & deux travers de doigts de large. On l'applique différemment: mais la meilleure méthode, selon moi, est d'appliquer le bout de la bande sur la compresse qui couvre la plaie, & d'en laisser pendre environ un palme en dehors au-dessus de la courbure du coude. On descend ensuite obliquement en-dedans du bras, & après avoir formé un cercle au-dessous du pli du coude, on monte par des doloires où l'on a commencé, de façon que le *bandage* forme la figure d'un 8. Les tours s'entrecroisent les uns les autres dans le milieu du pli du coude. On répete les mêmes circonvolutions jusqu'à ce qu'on ait employé toute la bande, & on arrête ses extrémités au-dessus du coude en dehors. (Voyez *Pl. VIII. fig.* 1. *D*.) On a coutume en Allemagne d'attacher un cordon à chaque extrémité de la bande, ce qui fait que les nœuds sont beaucoup plus petits, & qu'une bande de quatre piés de long est plus que suffisante.

Bandage pour la piqûre de l'Artere.

Lorsqu'on a le malheur d'ouvrir une artere, il faut laisser couler le sang, jusqu'à ce que le malade tombe en défaillance; ensuite on applique sur la plaie deux ou trois compresses, dans l'une desquelles on met une piece de monnoye, pour mieux comprimer l'artere avec le *bandage*. On prend une bande roulée à un chef de vingt ou vingt-quatre piés de long, & de deux travers de doigt de large, avec laquelle on fait deux ou trois tours au-dessus du coude, & les mêmes circonvolutions, que pour la saignée ordinaire, excepté qu'on serre un peu plus fortement la bande. Après avoir fait cinq ou six tours en forme d'un 8 de chiffre, on applique une compresse étroite & oblongue en-dedans du bras, depuis le pli du coude jusqu'à l'aisselle, de façon qu'elle couvre exactement la principale artere brachiale. On monte ensuite par des doloires fort serrées jusqu'au-dessus de l'épaule, pour empêcher que le sang ne se porte dans cette artere; & l'on vient obliquement sur la poitrine, sous l'aisselle opposée, & de-là sur l'épaule du côté malade, pour descendre le long du bras par des doloires contraires aux précédentes, que l'on arrête où la bande finit. S'il arrivoit qu'on n'eût point de bande assez longue, on employeroit celle qu'on a, & l'on feroit

comprimer la plaie & l'artere brachiale par un Aide; car un trop long délai exposeroit le malade à une hémorrhagie funeste. Rien n'empêche qu'on n'applique ensuite une plus longue bande sur la premiere, avec les compresses convenables, de la maniere qu'on vient de dire. Le bandage arrêté, on soutient le bras avec une écharpe. Le malade doit demeurer tranquille, & s'abstenir des liqueurs spiritueuses, & de tout aliment capable de l'échauffer.

Bandage pour l'anevrysme.

Le *bandage* précédent suffit pour les petits anevrysmes, tant pour ceux qui demandent l'opération, que pour ceux où le *bandage* suffit. Comprimez d'abord la tumeur avec le doigt pour faire rentrer le sang extravasé dans l'artere; appliquez ensuite sur la plaie une forte compresse dans laquelle vous mettrez une piece de monnoie ou telle autre substance dure. Il faut que l'une & l'autre soient proportionnées au volume du bras; & sur celle-ci six autres compresses, comme on a dit au mot *Aneurysma*. Ce bandage doit être porté longtems. Hildanus cite plusieurs personnes qui ont été guéries de cette maniere, *Cent. III. Obs.* 43. 44.

Bandage pour la saignée de la main.

Après avoir ouvert la veine de la main, surtout la *salvatelle*, on commence par appliquer deux petites compresses sur la plaie, & l'on fait avec une bande d'une aune & demie de long sans cordons, deux circonvolutions autour du carpe. Après quoi l'on va par-dessus le métacarpe à la partie interne du poignet entre l'annulaire & l'auriculaire pour venir à l'externe, en allant gagner le doigt annulaire, pour y faire aussi un tour en l'embrassant, & l'on revient par-dessus le carpe & le métacarpe, pour l'arrêter en finissant autour du poignet. On repete trois fois ces circonvolutions autour de l'annulaire & du carpe, & l'on fait autour de ce dernier autant de tours que la longueur de la bande le permet, avant de l'arrêter.

Bandage pour les brûlures de la main.

On commence par appliquer sur la brûlure les remedes convenables. On prend ensuite une bande de vingt-quatre piés de long & d'un pouce de large, avec laquelle on fait deux circonvolutions autour du carpe. On va par un rampant au petit doigt que l'on couvre en montant par des doloires, d'où l'on descend pour venir à l'annulaire, & ensuite aux deux doigts suivans que l'on couvre de la même maniere. (V. *Pl. XIII. fig.* 18. *a, b, c, d.*) On fait plusieurs circonvolutions autour du métacarpe, entre le pouce & l'indicateur *e e*, après quoi l'on couvre le pouce comme on a fait les autres doigts, & ensuite la partie inférieure du métacarpe par des doloires *g g g*, & l'on acheve le restant du *bandage* par des circonvolutions autour du carpe *h* où l'on a commencé.

Bandage pour les fractures du pouce.

Après avoir réduit la fracture à l'ordinaire, on prend une bande roulée à un chef, d'un pouce de large, & de six ou huit travers de doigt de long, que l'on assure par deux circonvolutions autour du carpe. On va ensuite à la partie malade que l'on couvre par trois tours; & après avoir appliqué deux attelles de gros carton, l'une en-dedans & l'autre en-dehors du pouce, on les assure par trois autres tours. On vient ensuite sur le carpe, & après y avoir fait deux ou trois tours on arrête le *bandage*. Lorsque les deux phalanges du pouce sont fracturées on se sert du même *bandage*, avec cette différence qu'on fait des tours sur chaque fracture séparement, & que l'on applique les attelles de façon qu'elles en couvrent les articulations.

Bandage pour un doigt fracturé.

On se sert du *bandage* précédent: mais on a soin d'attacher le doigt fracturé avec celui qui est sain, pour qu'il le soutienne jusqu'à ce que les fragmens aient fait corps.

Bandage pour les fractures de plusieurs doigts.

Après avoir fait la réduction des différentes parties qui sont fracturées, on prendra une bande de douze piés de long & de deux travers de doigt de large, qu'on assurera par deux circonvolutions autour du poignet. On ira ensuite obliquement par-dessus le métacarpe aux doigts fracturés, que l'on enveloppera séparément, comme on a fait dans les *bandages* précédens; & après les avoir tous couverts, on appliquera un morceau de gros carton sur la paume de la main qu'on liera fortement. Quelques-uns conseillent de tenir les doigts un peu étendus en mettant une pelotte dans la main du malade, que l'on a la précaution d'assurer. De quelque méthode que l'on se serve pour soutenir les doigts, la bande doit les envelopper l'un après l'autre, après avoir tourné autour du poignet. On soutient ensuite la main par le moyen d'une écharpe.

Bandage pour les luxations des doigts.

On peut en général réduire les luxations des doigts par la simple extension, sans employer aucun *bandage*. Mais supposé que la foiblesse des articulations oblige de s'en servir, on emploiera la méthode suivante.

Prenez une bande de six piés de long & d'un travers de doigt de large; assurez-la par deux circonvolutions autour du poignet, comme dans les fractures. Conduisez-la par-dessus le métacarpe jusqu'au doigt luxé, que vous envelopperez par des doloires; croisez & revenez sur le carpe; & après avoir fait trois pareilles circonvolutions arrêtez la bande autour du poignet. On appelle ce *bandage* le *demi-gantelet*, parce qu'il ne couvre que la main.

Bandage pour l'amputation d'un doigt.

Lorsque le doigt a été coupé en partie, soit par accident ou à cause d'une mortification, d'un sphacele ou d'une carie, on commence par appliquer les remedes convenables, & l'on se sert ensuite du *bandage* que j'ai indiqué pour la verge; je veux dire, que l'on met d'abord de la charpie sur la plaie, ensuite une emplâtre, & sur celle-ci une compresse en forme de croix de Malte. (Voyez *Pl. VIII. du premier Volume, fig. e.*) On enveloppe ensuite la partie affectée d'une bande longue d'un pié & large d'un pouce. Voyez la même *Planche fig. e.*

Bandage pour l'amputation de la main ou de l'avant-bras.

Après avoir fait l'amputation de la main ou de l'avant-bras, & appliqué des remedes convenables, de la charpie & des compresses sur la plaie, on prend une bande à deux chefs inégaux, de vingt ou vingt-quatre piés de long, & de trois travers de doigt de large, que l'on assure environ un travers de main au-dessus de l'endroit mutilé *c*, *Pl. XIII. fig.* 19. On fait ensuite trois ou quatre tours pour assurer l'appareil *a* sur la plaie. On conduit un des chefs de *c* en *d*, & l'on monte de l'autre côté le lier avec l'autre chef, avec lequel on fait des circonvolutions autour du membre. On revient obliquement avec le premier chef à l'endroit où l'on a commencé, comme dans la capeline pour la tête & pour la clavicule. On fait autant de tours qu'il est nécessaire pour couvrir & contenir la partie & son appa-

reil. On arrête l'extrémité du chef le plus court par des doloires au haut & au bas du plus long, & celui à l'endroit où il finit, par quelques points de suture. Il faut toujours avoir soin de bien serrer ce *bandage* pour mieux assurer l'appareil, & prévenir l'hémorrhagie. Le Chirurgien s'étant acquitté de ce qui le concerne, on met le malade au lit, le bras appuyé sur un oreiller. Il faut même qu'un Aide comprime la partie avec les mains, jusqu'à ce qu'on ne craigne plus d'hémorrhagie. Enfin, lorsque le malade se levera, il faudra qu'il porte son bras en écharpe (voyez *fig. 17. cc*) jusqu'à ce que la plaie soit parfaitement consolidée.

Bandage pour l'amputation du bras.

Lorsqu'on ampute le bras au-dessus du coude, il faut après avoir fait la ligature des arteres, appliquer le *bandage* à peu près comme dans l'article précédent: mais dans ce cas, la bande doit avoir vingt-quatre piés de long, & il faut l'appliquer sur une compresse étroite, que l'on place en-dedans du bras sur l'artere brachiale. Si l'on ampute le bras près de l'épaule, & que le tronc n'ait que trois ou quatre travers de doigt de long, il faut après avoir lié les arteres, prendre une bande de trente-deux piés de long, & de trois travers de doigt de large, & l'appliquer de façon, que le chef qui traversoit le moignon puisse venir autour de la poitrine, & par-dessus sous l'aisselle opposée au côté malade, embrasser la partie dont on a fait l'amputation, si l'on veut que la bande ne glisse point hors de l'épaule. S'il ne reste que peu ou point de moignon, il faudra suivre la méthode que je vais indiquer pour l'amputation du bras à l'endroit de son articulation avec l'omoplate.

Bandage pour l'amputation du bras dans son articulation avec l'épaule.

Voici la maniere dont il faut se conduire dans cette occasion.

Prenez une bande roulée à un chef de quarante ou quarante-huit piés de long, & de deux travers de doigt de large. Posez-la sous l'aisselle opposée au côté malade, & faites-la tenir par un Aide. Conduisez-la par-dessus la poitrine vers l'épaule malade, & de celle-ci derriere le dos vers celle qui lui est opposée. Après avoir fait un autre tour de même, renversez le chef de dessous le bras sain par-dessus l'épaule du même côté pour venir par derriere le dos sur la partie affectée, & de-là par la poitrine sous l'aisselle opposée; faites une circonvolution autour de l'épaule, & revenez croiser sur la poitrine. Après avoir fait plusieurs tours de même, employez le reste de la bande à tourner autour de la poitrine & de la partie amputée, pour assurer l'appareil, & arrêtez-la à l'endroit où elle finira.

Des bandages pour la jambe & pour la cuisse.

Bandage pour les fractures de la cuisse.

La fracture du fémur demande différens *bandages* suivant qu'elle est dans le cou, dans le milieu, dans l'extrémité inférieure ou supérieure de l'os. Cette fracture peut être encore ou transverse ou oblique, ce qui demande des applications différentes. Lorsque la fracture est au-dessous du col du fémur, dans le milieu ou vers le genou, il faut, comme on le dira en mot *Fractura*, avoir trois bandes roulées à un chef, dont deux auront quinze piés de long & l'autre douze, & chacune trois ou quatre travers de doigt de large. Il faut avant de les appliquer tremper une piece de linge fendue en quatre chefs (comme dans la *Pl. VIII. fig. 18. du premier Volume*,) dans du vin chaud, de l'esprit de vin ou de l'oxycrat, & en envelopper la fracture, de façon que ses chefs viennent se croiser. On applique ensuite une forte compresse d'une longueur convenable sur la cuisse. Deux Aides saisiront la cuisse au-dessus & au-dessous de la fracture, tandis que le Chirurgien operera de la maniere suivante.

Il fera d'abord trois circonvolutions autour de la fracture avec la bande la plus courte, comme on l'a dit pour le bras, & il montera par des doloires vers l'aine, où il l'arrêtera après avoir fait quelques circulaires. Il prendra ensuite une des bandes les plus longues, & après avoir fait trois tours, mais dans un sens opposé, & égalé la partie inférieure avec la supérieure, par le moyen d'une bonne compresse, il descendra par des doloires plus écartées au bas du genou, où il arrêtera la bande après avoir fait trois tours. Il est bon d'observer qu'une fracture oblique demande un *bandage* plus serré que celle qui est transverse. On appliquera sur la partie quatre compresses d'un palme de long, & de trois travers de doigt de large, & sur chacune un carton de même longueur & de même largeur, qui serviront à contenir les fragmens de l'os, comme on l'a dit au sujet de la fracture du bras. On commencera par assurer la troisieme bande, qui doit avoir douze piés de long, par trois circonvolutions autour de la fracture; on fera des doloires en montant & en descendant, jusqu'à ce que tout l'appareil soit couvert, & l'on arrêtera son extrémité avec soin à l'endroit où elle aboutira. Par-dessus toutes ces bandes on mettra deux grands cartons trempés dans du vin chaud ou dans de l'oxycrat, que l'on attachera avec trois ou quatre rubans, de même que dans les fractures du bras. (Voyez *Pl. XIII. fig. 17. a a a, b b b.*)

Position du femur après l'application du bandage.

Le *bandage* une fois appliqué, il ne s'agit plus que de donner une position convenable à la cuisse. Une couche de toile, avec deux bâtons cylindriques couverts de paille, que nous appellons fanons, me paroissent extrêmement commodes pour cet effet: mais les deux bâtons ne doivent point être aussi longs que pour le tibia ou la jambe; car celui que l'on place entre les jambes doit aller de la cheville à l'aine, & celui de dehors depuis la cheville externe jusqu'à la hanche, ou selon quelques-uns jusqu'à l'aisselle: mais si ceux dont on se sert dans la fracture du femur étoient aussi longs, surtout lorsque la fracture de la cuisse est oblique, il est plus que probable qu'ils blesseroient le malade. Le membre doit être placé de façon que le gros orteil soit sur la même ligne que la rotule, ou un peu plus en dehors. Quelques Chirurgiens envelopent la cuisse entiere aussi-bien que la jambe avec des grandes compresses, pour mieux assurer le *bandage*, & empêcher que ces ligatures externes n'offensent la partie. D'autres négligent cette précaution, & suivent la pratique la plus ordinaire, qui est d'attacher cet étui de paille autour de la jambe & de la cuisse avec sept rubans d'une aune de long chacun, dont trois portent sur le tibia, trois sur la cuisse, & le septieme, qui doit être le plus long, sur le bas-ventre. Quelques-uns substituent à ce dernier une serviette pliée qu'ils attachent autour du ventre en forme de ceinture. On observe de placer ces rubans sous les fanons avant d'y enfermer la jambe, pour prévenir le danger qu'il y auroit à la mouvoir, de nouer le ruban du milieu le premier, & enfin de faire les nœuds sur la face externe de la couche, autant pour la propreté que pour la commodité. Appliquez une semele de pantoufle ou de carton sur la plante du pié, & assurez-la avec trois cordons, de façon que les deux qui sont aux côtés s'entrecroisent l'un l'autre; (Voyez *Pl. XIII. fig. 20. e f*) attachez-les avec des épingles au *bandage*: mais le troisieme & le plus haut *g* doit être arrêté à l'endroit le plus convenable des fanons. Le membre demeure par-

là dans sa posture naturelle, & le malade est en état de pouvoir demeurer debout, après que la cure est achevée. Il est à-propos pour empêcher la trop grande pression de la semele, de mettre entr'elle & le pié une compresse d'une épaisseur convenable. Enfermez de même le calcaneum dans une grosse compresse d'étoupe faite en forme d'anneau, & attachez-la autour du tarse avec des rubans, pour prévenir l'inflammation que cause souvent la pression trop continuée du calcaneum contre la couche. Si cela ne réussit point, & que la partie inférieure du tendon d'Achille soit offensée par cette fronde, on prendra une bande d'environ cinq travers de doigt de large, dont on assurera les deux chefs à la distance d'un pouce l'un de l'autre avec une suture, & que l'on placera sous la cheville, de façon qu'elle porte sur la bride entre les deux chefs, afin que le calcaneum demeure suspendu & à couvert de la pression, ce qui est extremement important. Supposé que ce dernier expédient incommode le malade, comme il arrive quelquefois, on pourra mettre de la charpie entre-deux, & placer un oreiller sous la jambe & sous la cuisse, de façon qu'il soit plus bas sous cette derniere partie que sous la premiere. Quelques-uns mettent un ais bien uni sous cet oreiller, pour conserver le membre depuis le calcaneum jusqu'à la hanche dans sa posture naturelle; & pour empêcher qu'il ne panche d'un côté on d'autre, ils attachent ces ligatures au cordon du milieu de la jambe, & à des crochets qui sont à chaque côté de ce lit. On roule aussi une paire de draps & on en met un à chaque côté de la partie. Cette méthode sert également pour les fractures de la jambe. Enfin, quelques-uns appliquent à la machine précédente une espece d'arc fait avec la moitié d'un cerceau, dont Scultet donne la figure, Tab. LVI. ou la moitié d'une caisse ou d'un tamis, pour empêcher que les couvertures ne portent sur la partie malade. Voyez, pour ce qui concerne la posture du malade, les regles que nous avons deja données.

Bandage pour les fractures obliques de la cuisse.

Lorsque la fracture du fémur est oblique, le Chirurgien doit serrer le *bandage* avec plus de soin, & ne rien négliger de tout ce qui peut contribuer à mieux contenir la partie. On placera une grande piece de linge entre les cuisses, de telle sorte qu'une partie vienne sur l'aine malade, & l'autre sous la fesse opposée au mal, & on l'assurera avec des clous contre l'étui, pour que le corps du malade ne puisse point glisser. On fera une forte ligature au-dessus du genou, & on l'attachera au fond de la couche, pour empêcher la partie malade de s'élever. Supposé que le malade se trouve incommodé de ces liens, on les changera, en passant une partie du drap sous la fesse malade, & l'autre sur l'aine du côté opposé. La ligature que l'on fait au-dessus du genou, ne peut être qu'incommode: mais avant de la défaire, il faut en faire une autre au-dessus de la cheville avec une compresse dessous pour qu'elle n'enleve point la peau; ce que l'on fera alternativement, jusqu'à ce qu'on puisse être assuré que les fragmens ont fait corps, observant de ne jamais ôter une ligature que la seconde ne soit faite. Il est bon encore de poser un petit bloc couvert de linge au bas du lit au-dessous du pié du côté affecté, afin que le malade puisse se relever & étendre l'autre, lorsqu'il s'appercevra qu'il a glissé. Cette méthode n'est pas moins utile pour les fractures transverses de la cuisse, que pour celles qui sont obliques.

Maniere de renouveller le bandage.

On ne doit ôter le *bandage* qu'au bout de quatorze ou dix-huit jours, à moins de quelque accident extraordinaire: encore faut-il pour lors renouveller le *bandage* supérieur avec la plus grande précaution. Il est dangereux d'ôter le second avant la quinzaine, & quant au dernier, il doit rester sur la partie jusqu'à ce que le calus soit formé, ce qui n'arrive ordinairement qu'au bout de six semaines, & quelquefois de huit, neuf, ou dix semaines, lorsque le malade est d'une mauvaise habitude, ou fort âgé. Lors même que la cure sera parfaite, il ne faut pas que le malade marche sans bâton ou sans béquilles, de peur que l'os ne se fracture de nouveau.

Bandage pour la fracture du cou du femur.

On se servira dans cette occasion du spica inguinal simple dont j'ai donné la description ci-dessus (*Pl. XIII. fig. 16.*) mais la bande doit avoir quinze ou vingts piés de long, & trois ou quatre travers de doigt de large. Il faut aussi la serrer fortement, & assujettir la partie le mieux qu'on pourra; parce qu'autrement les muscles du femur ne manqueroient pas de faire remonter la partie inférieure de l'os, ce qui empêcheroit sa réunion avec la tête, rendroit la jambe affectée plus courte que l'autre, & estropieroit le malade. On achevera le *bandage* par des circonvolutions autour de la cuisse avant de l'arrêter. On enfermera le membre dans un étui pareil au précédent, & l'on ordonnera au malade de se tenir tranquile.

Bandage pour les luxations du femur.

La luxation du femur est souvent occasionnée par quelque maladie interne; savoir, par une collection d'humeurs visqueuses, quoiqu'on l'attribue communément à des causes externes. Lors donc que la tête du femur est sortie de la cavité de l'ischium, & que ses ligamens sont affoiblis par des humeurs, il est rare qu'on puisse les dissiper, & le malade ne manque presque jamais de devenir boiteux. Néantmoins comme il est du devoir du Chirurgien de le secourir, il commencera par envelopper la partie affectée, à l'endroit de la luxation, avec une compresse trempée dans du vin chaud ou de l'oxycrat, & il l'assurera avec le spica inguinal. (*Pl. XIII. fig. 16.*) Il faudra que le malade garde le lit pendant un mois. Si la luxation provient de la distorsion du ligament, on fomentera plusieurs fois par jour la partie avec de l'esprit de vin rectifié, de l'esprit de matricaire, de romarin, ou de lavande, on l'échauffera avec des bains & des vapeurs confortatives, & on la couvrira avec des emplâtres corroborantes.

Bandage pour la fracture longitudinale de la rotule.

Nous avons deja observé que la fracture de la rotule peut être transversale ou longitudinale; dans le dernier cas il faut, après avoir réduit les fragmens, & garanti les tendons du jarret avec une bonne compresse, appliquer dessus le *bandage* unissant. (Voyez *Pl. VIII. du premier Vol. fig. f.*) On prend une bande de douze piés de long, & de deux ou trois travers de doigt de large, que l'on fend dans son milieu, & que l'on roule à deux chefs: on l'applique de la même maniere à peu près que pour les plaies longitudinales du front. (*Pl. IX. fig. 3.*) On pose la fente sur la rotule, on conduit un des globes autour du jarret, & l'on vient le passer dans la fente, l'on serre en levant un peu; après quoi l'on descend par-dessous le jarret, pour revenir au milieu du genou, en y couchant les chefs l'un auprès de l'autre; l'on acheve ensuite la bande, un chef en montant, l'autre en descendant par doloires. On examine en même-tems avec le doigt, si les parties fracturées sont bien jointes. On pose ensuite une compresse sur la rotule, & sous le jarret des attelles de gros carton, trempées dans du vin chaud, & on les assure avec une bande de huit ou douze piés de long, avec laquelle on forme des doloires, pour assujettir le genou jusqu'à ce que le callus soit formé. Enfin, on enferme la partie dans la boîte de paille, dont on donnera la description à l'article *Fractura*, & on l'assure avec trois ou quatre rubans, comme on voit par la *Pl. XIII. fig. 20.*

Bandage pour la fracture transversale de la rotule.

Lorsque la rotule est fracturée en travers, ce qui est le plus ordinaire, il faut après avoir fait l'extension & la réduction de la partie à l'ordinaire, prendre une bande de douze piés de long & de trois travers de doigt de large, roulée à un ou deux chefs: on applique le premier immédiatement au-dessous du genou, (Voyez *Planche XIII. fig.* 22. *a*) & on l'assure par une circonvolution autour de la cuisse *d*. On fait un croisé sous le jarret, & l'on vient obliquement au-dessus du genou en *e*. On fait plusieurs tours de même au-dessus & au-dessous de la rotule, jusqu'à ce qu'on ait employé toute la bande. Mais il faut avoir soin que les parties fracturées conservent leur situation naturelle.

2°. Si la bande n'est qu'à un chef, on commencera par l'appliquer au-dessus de la rotule *a*, & l'on assurera l'extrémité *d* par des circonvolutions autour de la cuisse *b*. On descendra obliquement sous le jarret, pour venir à la partie supérieure de la jambe, où l'on fera la circonvolution *e*, tout contre le milieu de la rotule. On descendra obliquement par-dessous le jarret, & poussant la piece de bas en haut, on remontera à l'extrémité inférieure de la cuisse *d*; ce que l'on continuera jusqu'à ce qu'on ait employé toute la bande. On observera durant l'opération d'assujettir également les parties fracturées, & après qu'elle sera achevée, on posera sur la rotule une compresse humectée avec du vin ou de l'esprit de vin chaud, & sous le jarret une attelle que l'on assurera par des doloires, afin que le genou n'ait pas le moindre mouvement, ce qui seroit extrêmement préjudiciable. Quelques-uns se servent avec succès d'un instrument particulier, pour tenir la jambe étendue & l'empêcher de se mouvoir. On peut enfin employer les fanons représentés par la *Pl. XIII. fig.* 20. Comme le malade est obligé de demeurer dans cet état pendant neuf ou dix semaines, il ne se peut qu'il ne soit exposé à une ankylose, capable de l'estropier de cette jambe. Il faut donc prévenir cet accident en appliquant fréquemment sur la partie des topiques, des onguens & des fomentations émollientes.

On observe tous les jours, que ceux, qui ont une fois cet os fracturé, ont l'articulation si foible qu'ils ne peuvent faire quatre pas sans fatigue & sans être exposés à une nouvelle fracture, ce qui les oblige à des haltes continuelles.

Troisieme Bandage pour la fracture de la rotule.

Comme il est extrèmement difficile de contenir les fragmens de la rotule, lorsqu'elle est fracturée transversalement, on a imaginé un troisieme *bandage*, qui consiste en une bande pliée en trois, d'environ deux piés de long & de huit pouces de large. Une de ses extrémités *A* reste entiere (voyez *Pl. XIII. fig.* 23.) on retranche de l'autre *BB* un morceau *CD* de deux pouces de large. On pose le chef *A* sur la partie antérieure du fémur (voyez *fig.* 22. *db.*) de façon que sa cavité entoure la rotule. On fait ensuite, comme ci-devant, trois circulaires autour de la cuisse, suivant la direction *d*, *fig.* 22. avec une bande roulée à un chef, après avoir appliqué des compresses sur la fracture. On renverse l'extrémité entiere de la bande sur ces circonvolutions, & on l'arrête en *d* par trois autres. Un Aide tire avec force les deux chefs *BB*, *fig.* 23. pour amener la moitié supérieure de la rotule vers l'inférieure. Après avoir croisé sous le jarret, on vient faire trois tours au-dessous de la rotule en *e*; on renverse les chefs sur ces tours, & on les assure par d'autres tours. On emploie ce qui reste de la bande en circonvolutions au-dessus & au-dessous de la rotule avant de l'arrêter. On suivra pour tout le reste les directions que nous avons indiquées dans l'article précédent. On peut aussi se servir d'une bande roulée à deux chefs.

Autre Bandage pour la fracture transversale de la rotule.

Voici en quoi consiste cet appareil pour la fracture transversale de la rotule. On plie une serviette en trois, on la roule aux deux extrémités, & l'on applique un morceau de carton dans le milieu qui doit poser sous le jarret, pour empêcher la jambe de plier. On applique les deux chefs un de chaque côté de l'articulation; & le long de la cuisse, & de la jambe une fronde à quatre chefs, dans le milieu de laquelle on fait une ouverture pour laisser passer la rotule. On comprime la partie supérieure de la rotule, & l'on applique dessus une compresse: on prend une bande roulée à deux chefs, on la pose sur la compresse supérieure, on vient croiser sous le jarret, où l'on doit aussi avoir mis une compresse, & ensuite sur la compresse d'embas, & ainsi de suite, jusqu'à ce que les deux morceaux de carton se touchent mutuellement. Après avoir appliqué une compresse quarrée trempée dans quelque liqueur convenable sur la fracture, on renverse les chefs de la fronde en forme de croix de S. André sur la rotule, on les arrête, on applique la serviete de la maniere qu'on a dit ci-devant, & on l'assure avec la même bande que pour la luxation du coude. Cet appareil a cela de commode, que l'on peut découvrir la rotule toutes les fois qu'on veut, sans courir risque de déranger la fracture qui se trouve assurée par la premiere bande à deux chefs; & que si l'on apperçoit quelque vuide entre les deux parties de la rotule, on peut les rapprocher, en tirant les deux chefs de la fronde dans les directions opposées.

Bandage pour la luxation du genou.

Il n'y a point de *bandages* plus commodes pour la luxation du genou, que ceux que nous avons indiqués pour la fracture transversale de la rotule. Le malade doit garder le lit pendant huit jours, jusqu'à ce que les ligamens soient suffisament affermis.

Bandage pour les fractures du tibia.

On a besoin pour les fractures du tibia de deux bandes, dont l'une ait vingt piés de long & l'autre douze, sur trois travers de doigt de large, de quatre compresses, & d'autant d'attelles d'un palme de long. On se conduit pour tout le reste de même que dans les fractures de la cuisse. La réduction étant faite, on prend une compresse simple fendue (voyez *Pl. VIII. du premier Volume*, *fig.* 18.) que l'on trempe dans de l'oxycrat ou dans de l'esprit de vin, & on l'applique sur la fracture en croisant ses chefs. On y fait trois circonvolutions avec la premiere bande, & l'on monte par doloires au-dessus du genou sans le couvrir, on descend de même; & après avoir fait trois circonvolutions autour de la partie affectée, on descend par doloires juqu'aux malléoles, en faisant des renversés à cause de l'inégalité du tibia. On applique ensuite les mêmes compresses & les mêmes longuettes que pour les fractures du bras; mais les compresses doivent être pliées ensemble vers le bas, de façon que le *bandage* porte également sur le tibia. On applique ensuite sur la fracture des attelles de cartons trempées dans du vin chaud ou de l'oxycrat, & on les assure avec quatre rubans. On enferme la jambe entre deux fanons (voyez *Pl. XIII. fig.* 20.) qui ne doivent pas passer les chevilles, ni monter plus d'un travers de main au-dessus du genou, & on les arrête avec trois ou quatre rubans, *a*, *b*, *c*, *d*, en remplissant les vuides avec de la charpie ou de l'étoupe. On prend une semelle de bois ou de carton, garnie de compresses & de rubans de fil, & on l'applique sous le pié, (comme on voit dans la *Pl. XIII. fig.* 20. *c.*)

Bandage pour les fractures du tarse & du métatarse.

On se sert pour ces sortes de fractures d'une bande rou-

lée à un ou deux chefs. La derniere doit avoir douze piés de long & deux on trois travers de doigt de large. On commence par appliquer une compresse simple fendue, trempée dans un défensif autour de la cheville (voyez *Pl. XIII. fig.* 24. *A*, & *Pl. VIII. du premier Volume, fig.* 18.) que l'on assure par une circonvolution; on vient croiser les deux chefs sur l'articulation du pié, pour les conduire circulairement autour du tarse & du métatarse *B*. On fait un second croisé sous la plante du pié, l'on remonte croiser sur le tarse, jusqu'à ce que le pié soit suffisamment couvert, & l'on acheve en tournant autour des chevilles.

Voici comment on se sert de la bande roulée à un seul chef.

Après l'avoir assurée par deux ou trois circonvolutions autour des malléoles, on descend obliquement par-dessus le tarse sous la plante du pié; on revient croiser sur le tarse, & on arrête la bande où l'on a commencé; de sorte que les circonvolutions forment la figure d'un 8 autour de la cheville & du pié. On entoure la partie affectée de quelques doloires, & l'on finit par deux ou trois roulemens autour de la cheville. Si la fracture est de mauvaise espece, on se servira commodément de la couche, avec sa semelle (*fig.* 20.) Ce *bandage* est propre pour les fractures des orteils, pourvu qu'on les couvre par des doloires. Les Anciens l'appelloient *Sandalina* ou *Sandalium*, *Sandale*.

Bandage pour la luxation du pié.

Ce *bandage* est le même que celui dont on se sert pour la fracture. Le malade doit garder le lit pendant quelques jours, & fomenter la partie avec quelque liqueur fortifiante, jusqu'à ce que les ligamens aient repris leurs forces & que la douleur ait cessé.

L'Etrier pour la saignée du pié.

Ce *bandage* se fait avec une bande roulée à un chef de six piés de long & de deux doigts de large. On met un de ses bouts sur le pié & on en laisse pendre environ un palme, comme on a dit pour la saignée du bras. On la tient sur la compresse avec le pouce gauche, on fait deux ou trois circonvolutions en forme d'étrier sur la plaie & sur la compresse, & l'on vient par-dessus le tarse aux malléoles. On la conduit une seconde fois obliquement sur la compresse autour du pié, pour revenir aux malléoles. On fait plusieurs tours de même jusqu'à ce qu'on ait employé toute la bande, & on l'arrête au dehors de la jambe (voyez *Pl. IV. du premier Volume*, *fig.* 1. *E*.) Quelques-uns commencent par un roulement au-dessus des malléoles; ils descendent ensuite obliquement par-dessus le tarse au-dessous de la plante du pié, & reviennent sur le tarse pour y former plusieurs doloires, qui enveloppent la compresse de la même maniere, à peu près que dans la *Pl. XIII. fig.* 24. *AB*. Ils arrêtent le bout de la bande avec une épingle ou plutôt avec un point d'aiguille. Il y a plusieurs autres façons d'appliquer ce *bandage*, mais toutes ont quelque ressemblance avec un étrier, ce qui lui en a fait donner le nom.

Bandage pour l'amputation de la jambe ou de la cuisse.

Il est inutile d'entrer dans le détail des *bandages* pour l'amputation de la jambe ou de la cuisse, puisqu'il ne s'agit, après s'être rendu maître du sang, que d'appliquer sur la partie la capeline représentée par la *Planche IX. fig.* 19. il faut seulement observer, que la bande doit être beaucoup plus longue que pour l'amputation du bras.

Bandage pour les fractures compliquées du tibia.

Après qu'on a réduit les fragmens, nettoyé la plaie, & appliqué dessus les remedes convenables, il ne reste plus qu'à assurer la partie avec un *bandage* à dix-huit chefs, (*Pl. XIV. figure* 4.) Il a cela de commode, qu'on peut l'ouvrir & le fermer sans remuer la partie, au lieu qu'il n'en est pas de même de ceux dont on se sert pour les fractures simples. On ne trouvera donc pas mauvais que j'en donne une description détaillée.

Précautions à prendre avant que d'appliquer le bandage.

Lorsque la fracture du tibia est accompagnée d'une plaie externe, comme dans la *Pl. XIV. fig.* 4. *a.* il faut, après avoir réduit la partie, nettoyé la plaie, & y avoir appliqué des plumasseaux & les autres remedes convenables; prendre la boîte ou les fanons, *fig.* 5. *A A*, *B B*, poser dessous trois ou quatre rubans de fil longs chacun d'une verge, & autant par-dessus en travers, sur lesquels on étendra le *bandage* à dix-huit chefs représenté par la *fig.* 4. *BB*, & par la *Pl. XIII. fig.* 25. *CC*, *DD*, *EE*. On aura par ce moyen l'appareil propre pour contenir la jambe.

Application du Bandage.

On fera tenir la jambe par un Aide dans une posture convenable, on appliquera les bandes du milieu sur la fracture & sur l'appareil, après les avoir trempées dans de l'esprit de vin chaud, ou dans de l'oxycrat (voyez *Pl. XIV. fig.* 4. & *Pl. XIII. fig.* 25.) on fera croiser les autres chefs du *bandage* les uns sur les autres, comme on le voit dans la *Pl. XIII. fig.* 25. *c c c*, *d d d*; & on continuera avec les autres chefs, jusqu'à ce que l'on ait fini le *bandage*, en commençant par ceux du milieu, & finissant par les supérieurs, qui doivent entourer la jambe, comme dans la *fig.* 25.

Maniere d'appliquer les attelles & les compresses.

Après avoir appliqué ce *bandage*, comme on vient de le dire, on pose deux compresses d'un pié de long, & de deux ou trois travers de doigt de large, pliées vers les chevilles, comme on voit dans la *Pl. XIV. fig.* 13.) & trempées dans de l'esprit de vin chaud, sur chaque côté du tibia, dont elles doivent égaler la longueur; l'une à l'endroit *CCC*, *fig.* 25. *Pl. XIII.* l'autre sur le côté opposé *D D D*, & sur ces compresses les six plus grands chefs du dernier ordre *EE*, *FF*, *GG*. On applique dessus deux compresses avec une attelle de gros carton, que l'on attache en dehors de la jambe avec les trois rubans qu'on a mis dessous pour cet effet.

Situation de la jambe après que le bandage est appliqué.

Le *bandage* étant appliqué, il ne reste plus qu'à donner à la jambe une situation convenable. Les Anciens enveloppoient la partie avec un oreiller, comme il paroît par les figures de Solingins, de Purmann, & de plusieurs autres Auteurs. Mais je préfere la boîte à cet oreiller, qui ne sauroit tenir la partie ferme. A l'égard de ce qui concerne la posture de la jambe, on peut voir ce que nous avons dit à ce sujet dans l'article où nous traitons des fractures du fémur, aussi-bien que la *Planche XIII. fig.* 20.

Renouvellement de l'appareil.

On peut renouveller l'appareil tous les jours ou de deux jours l'un, suivant que la suppuration est plus ou moins abondante: mais il faut qu'un Aide s'assure de la partie pendant ce tems-là, de peur que les fragmens ne se dérangent. On pansera ensuite la plaie, & l'on se conduira pour tout le reste de la maniere qu'on a dit ci-devant. On doit suivre les mêmes directions, jusqu'à ce que la plaie soit parfaitement consolidée, & supposé que cela arrive avant que le cal soit formé, on appliquera sur la partie le même *bandage* que pour les fractures simples.

Lorsque

Lorsque l'appareil & le *bandage* seront sales, on les changera en observant de faire tenir la jambe avec soin par deux Aides. Il faut aussi coudre le bout de la nouvelle bande dont on veut se servir avec l'extrémité de celle qui est sale avant de remuer la partie, afin qu'en même-tems que l'on ôte la premiere, on puisse faire couler l'autre à sa place. Il y a deux sortes d'objections à faire contre la boîte de Scultet : premierement, elle incommode beaucoup le malade, & en second lieu, il n'est pas aisé d'en faire usage dans les Armées, où les fractures sont fort fréquentes. Cependant elle n'est pas à mépriser.

Machines pour les fractures compliquées du tibia.

Comme les fanons ne suffisent point pour tenir la jambe dans un parfait repos, lorsque la fracture est compliquée, on a imaginé en leur place une machine composée de trois plaques de cuivre attachées avec des charnieres (*Pl. XIV. fig. 9.*) à laquelle on joint la semelle, (*fig. 6. 7. 8.*) Quelques-uns préferent cependant les fanons. M. Petit en a inventé une autre extremement ingénieuse pour les différentes especes de fractures, dont on trouve la description dans son Traité des Maladies des Os, aussi-bien que dans les Mémoires de l'Académie des Sciences pour l'année 1718. On peut en voir la figure à la *Pl. XIV. fig. 11. 12.* & la description dans l'explication que j'en ai donnée.

Traitement des autres fractures compliquées.

On se servira pour les fractures compliquées de la cuisse, du même *bandage* que pour celles du tibia ; mais il doit être plus long, & les fanons plus grands. Quoiqu'on puisse s'en servir pour les fractures compliquées de l'humerus ou du cubitus, je ne vois point de raison qui puisse empêcher qu'on employe le même *bandage* que pour les fractures simples ; car le *bandage* ordinaire assure beaucoup mieux les os qui sont pendans ; & il arrive même souvent que le *bandage* à dix-huit chefs n'est pas si propre pour ces parties, que pour la jambe & la cuisse.

Explication de la Planche treizieme.

Fig. 1. représente le *bandage* dont on se sert après l'amputation des mamelles affectées d'un cancer ; *A*, *B*, *C*, *D*, les premieres directions de la bande ; *E E*, les compresses qu'on applique sur la plaie.

Fig. 2. montre la maniere d'appliquer le T pour les maladies de la poitrine ; *a a* la partie qui entoure le corps au-dessous des mamelles ; *b b*, les deux chefs qui passent sur les épaules ; *c*, la partie qui couvre la poitrine ; *d*, le cou contenu par les parties *b b* de la bande.

Fig. 3. représente le *bandage* à quatre chefs pour les maladies des mamelles ; *a*, la partie qui couvre le téton ; *b b*, les deux chefs supérieurs ; *c c*, les deux chefs inférieurs ; *d*, l'épaule saine sur laquelle on noue les chefs ensemble.

Fig. 4. représente le quadriga ; & les lettres *a*, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*, *g*, les premiers tours de la bande.

Fig. 5. représente le *bandage* pour la descente du nombril ; *A*, la compresse qui empêche la chute des intestins & de l'épiploon ; *B B*, la ceinture qui entoure le corps ; *c*, le scapulaire qui l'assure ; *d d*, les deux chefs du *bandage* qui passent entre les cuisses, & que l'on attache avec des cordons aux points *B B*, pour assurer la compresse sur le nombril.

Fig. 6. représente le *bandage* pour l'aine ; *a a*, sa partie transverse qui entoure le corps ; *b b*, sa partie perpendiculaire qui passe entre les cuisses ; *e*, sa partie la plus large qui couvre l'aine.

Fig. 7. Le même *bandage* appliqué sur le corps.

Fig. 8. montre la maniere d'appliquer le *bandage* pour les maladies du scrotum.

Fig. 9. représente le *bandage* même ; *a a*, la partie transverse ; *b b*, la fente perpendiculaire qui est dans le milieu ; *c*, l'ouverture qui laisse passer la verge.

Fig. 10. & 11. représentent les différentes formes du double T pour différens usages.

Fig. 12. représente la maniere d'appliquer le dernier sur le corps pour envelopper le scrotum.

Figure 13. Représente un *bandage* composé pour le scrotum appellé *suspensoire* ou la *bourse* ; *A A*, la partie qui reçoit le scrotum, & qui est faite comme une bourse ; *b b b*, la partie transverse qui entoure le corps, & dont l'extrémité *a* s'attache avec l'autre *b* ; *C*, l'ouverture qui donne passage à la verge ; *B B*, les deux chefs qui passent entre les cuisses, & qui après les avoir entourées, s'attachent au moyen des trous *d d* & des cordons *E E*.

Fig. 14. montre la maniere d'appliquer le T représenté par la *figure* 11. pour les maladies de l'anus ; *a a*, la partie transverse que l'on attache autour du corps ; *b*, la partie entiere de la perpendiculaire qui assure l'appareil sur l'anus ; *c c*, l'endroit où elle tient à l'autre partie ; *d d*, les deux chefs inférieurs qui passent entre les cuisses, & que l'on arrête sur le pubis ou sur chaque aine, comme dans la *fig.* 12.

Fig. 15. représente le *bandage inguinal double*, qui sert à divers usages, mais principalement à prévenir les hémorrhagies après l'opération de la taille ou de la fistule ; *a*, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*, *g*, montrent les principaux tours ; & les lignes ponctuées représentent les directions de *a* en *b*, & de *g* en *i*, qui se croisant sur le bas-ventre, viennent passer sous le périnée & par-dessus les épaules, pour mieux comprimer les parties. Je l'appelle *bandage* noué pour le périnée.

Fig. 16. le *bandage* inguinal simple, qui commence en *a*, & continue sa course de *b* en *c*, & de-là par *d e* en *c*, d'où il revient au point *a*.

Fig. 17. représente un bras fracturé *A*, assuré par des éclisses & des compresses *a a a*, & attaché par-dessus le *bandage* sur la partie extérieure du bras avec trois cordons *b b b* ; *c c c c*, est l'écharpe pendue au cou, & nouée sur l'épaule saine *d* ; *e e*, est la boîte pour la fracture du coude : mais elle est inutile dans les fractures de l'omoplate ou de la clavicule.

Fig. 18. représente le *bandage* pour les brûlures de la main.

Fig. 19. représente la maniere de bander le moignon d'une main dont on a fait l'amputation ; *a a*, le bras avec une partie du coude ; *a*, le moignon & l'appareil ; *b b*, les deux extrémités qui entourent la compresse suivant la direction *c* ; l'une croise sur le moignon *d*, & l'autre fait des circonvolutions : c'est ce qui l'a fait appeller le *bandage à deux chefs renversés*.

Fig. 20. représente un étui de paille & la maniere d'y enfermer la jambe ; *a a* deux rouleaux de paille de figure cylindrique dans le milieu desquels est un bâton ; *b b*, le coussin sur lequel il pose ; *c*, la semelle ; *a*, *b*, *c*, *d*, quatre cordons qui lient le tout ; *e*, *f*, les deux cordons qui lient la semelle avec l'étui ; *g*, le cordon supérieur qui tient au cylindre extérieur.

Fig. 21. est une bande roulée à deux chefs, dont les extrémités *a a* sont cousues ensemble, de telle sorte qu'il reste un pouce de vuide au milieu *b*, dans lequel on place le calcaneum lorsqu'il est fracturé.

Fig. 22. représente le *bandage* pour la fracture transverse de la rotule ; *a*, la rotule ; *b*, la cuisse ; *c*, la jambe ; *d*, les circonvolutions supérieures ; *e*, les inférieures.

Fig. 23. est un *bandage* particulier pour la même fracture, *A*, la partie supérieure qui est entiere ; *b b*, les deux chefs inférieurs ; *c d*, la partie où la bande est coupée ; *c*, couvre la partie supérieure de la rotule.

Fig. 24. *Bandage* pour les fractures, les dislocations & la saignée du pié ; *A*, les circonvolutions au-dessus des chevilles ; *B*, les tours circulaires & spirals autour du tarse & du métatarse.

Fig. 25. enseigne la maniere d'enveloper la fracture compliquée du tibia avec le *bandage* à dix-huit chefs ; *A*, la cuisse ; *B*, l'extrémité inférieure de la jambe ; *CCC*,

DDD, la position oblique des chefs qui se croisent l'un l'autre sur la fracture ; *EFG*, les six chefs extérieurs qui posent obliquement sur les compresses dans le même ordre. HEISTER.

FASCICULUS, *une poignée* ; ou, suivant d'autres, ce que l'on peut prendre avec les trois premiers doigts de la main.
FASDIR, *Jupiter*, ou l'*étain*. RULAND.
FASTIDIUM CIBORUM ; aversion ou dégout pour les alimens.
FASTIGIATI FURNI ; en termes de Chymie, sont des fourneaux garnis de plusieurs aludels. CASTELLI.

FAT

FATUITAS, le même que *Morosis*. Voyez ce mot.

FAU

FAUCES, φάρυγξ ; la cavité que l'on découvre lorsqu'on ouvre la bouche & que l'on baisse la langue.
FAUFEL. Voyez *Areca*.
FAVIFORMIS, κηριοειδής, semblable à un rayon de miel ; est l'épithete que l'on donne à certains abscès ou ulceres putrides, qui rendent, lorsqu'on les presse, par une infinité de trous, une sanie muqueuse.
FAULEX, *Acier*. RULAND.
FAUNORUM LUDIBRIA IN QUIETE ; expression dont Pline se sert, *Nat. Hist. Lib. XXV. cap.* 4. pour désigner cette oppression nocturne à laquelle nous donnons le nom d'*incube*.
FAVONIUS, ζέφυρος ; le vent d'Occident qui est ordinairement froid & humide.

FAUSTINI PASTILLI, *Trochisques de Faustinus*. Il y en a de plusieurs especes. On prépare celui qui sert pour la dyssenterie & la passion cœliaque de la maniere suivante.

Prenez *papier brûlé, sept dragmes & demie* ;
chaux vive, six dragmes & un quart ;
arsenic, trois dragmes ;
sandaraque, une dragme & demie.

Pilez ces drogues, & faites-les fermenter avec des lentilles & une suffisante quantité de décoction de baies de myrrhe.

Voici une autre préparation de ces mêmes *trochisques*.

Prenez *de la chaux vive, deux dragmes & demie* ;
sandaraque, une dragme & demie ;
arsenic, deux dragmes ;
papier brûlé, sept dragmes & demie.

Pilez ces drogues ; faites-les fermenter dans une décoction de baies de myrrhe, & faites-en des *trochisques* pour l'usage.

Voici comment on prépare les *trochisques de Faustinus* à Alexandrie.

Prenez *de l'arsenic*,
de la sandaraque, } *de chaque, deux dragmes* ;
chaux vive, sept dragmes ;
acacia, six dragmes.

Pilez ces drogues, & formez-en une pâte avec du vin, dont vous ferez des *trochisques*. MYREPSE, *sect.* 4. *cap.* 99. 100.

* Les drogues de cette composition sont très-suspectes, & l'on doit sentir, qu'on n'en fait ici mention qu'en faveur de l'histoire de la Medecine.

FAVUS, le même que *Cerion*. Voyez ce mot.

FEB

FEBRIFUGA, *fébrifuges* ; ce sont des remedes qui appaisent ou font cesser les fievres. On leur donne encore le nom d'*antifebrilia*. *Febrifuga* est aussi le nom de la petite centaurée.
Le *febrifugum concharum Crolli*, est à peu près le même que le *concharum antifebrile* de Bates. Voyez *Concha*.

J'ai donné au mot *Duodenum* la maniere de préparer le fameux *fébrifuge* de Riviere : mais la préparation de Bates est un peu différente de la sienne.

Prenez *fleurs d'antimoine sublimées trois fois avec le sel ammoniac, & édulcorées*,
verre d'antimoine précipité dans quatre onces d'eau forte, préparée avec le nitre & l'alun, } *de chaque, une once* ;
mercure précipité avec l'eau forte préparée avec le nitre, le vitriol & l'alun, six onces ;
or dissout dans l'eau régale, une once.

Mêlez & distilez ces drogues par la rétorte jusqu'à siccité, en usant de douze cohobations.

Ajoutez à la poudre, après l'avoir lavée cinq fois & fait sécher,

alcohol de vin, deux livres.

Distilez de nouveau par la rétorte, en usant de six cohobations. Versez l'alcohol de vin, & mettez la masse de la chaux dans un creuset bien fermé, que vous placerez pendant trois heures sur un feu de roue. Brûlez ensuite dessus, selon l'art, l'esprit de vin distilé dont nous avons parlé ci-dessus. La dose est depuis six grains jusqu'à demi-scrupule, avec une égale quantité de scammonée sulphurée.

FEBRIS, *fievre*. Voyez les articles *Cathartica, Depuratoria, Miliaris* & *Pyretos*.

FEC

FECULA, le même que *fæx*. Voyez ce mot.

FED

FEDUM, *safran*. RULAND. JOHNSON.

FEG

FEGOPYRUM. Voyez *Fagopyrum vulgare scandens*.
FEGOTRITICUM, nom du *Fagopyrum vulgare scandens*.

FEL

FEL, *fiel*. Voyez *Bilis*.
FELILECH, FAULIS, *fer*. RULAND.
FELIS. Voyez *Catus*.
FELLA, eau sulphureuse ou soufrée. RULAND.
FELLETIN, *lames de fer*. JOHNSON.
FELLIFLUA PASSIO ; nom que Cœlius Aurelianus, *Acut. Morb. Lib. III. cap.* 19. donne au *Cholera morbus*.

FEM

FEMUR. Voyez *Crus*.

FEN

FENESTRA, *fenêtre* ; nom de deux trous ou ouvertu-

res qui sont au-dedans de l'oreille, dont l'une est appellée fenêtre ovale, *fenestra ovalis*; & l'autre, fenêtre ronde, *fenestra rotunda*. Voyez *Auris*.

FER

FERINUS, θηριώδης, *ferin*, *sauvage brutal*. Ce mot signifie en termes de Medecine, *nuisible*, *malin*; & de-là vient qu'on l'applique aux maladies remarquables par leur malignité, en tant qu'elles procedent de la dépravation extraordinaire des humeurs, GALIEN, *Com. in VI. Epid.* On donne ce nom aux vers, à la toux, au délire & aux ulceres de mauvaise espece. *I. Prorrhet.*

Ceux qui ont de pareilles maladies, sont appellés θηριώδεις, *ferini*, *IV. Epid.* *Ferinus*, θηριώδης, est encore l'épithete qu'Hippocrate, *Lib. de Priscâ Medicinâ*, donne aux alimens dont les premiers hommes se nourrissoient, & qui consistoient en glands, en fruits & en racines, qu'ils avoient en commun avec les bêtes sauvages.

FERION, est un terme inventé par les Auteurs Spagiriques, que l'on trouve dans le *Theat. Chym. Vol. V. p.* 159. mais dont il est impossible d'entendre la signification par la description qu'on en donne.

FERMENTATIO, *fermentation*. Voyez *Alcohol* & *Acetum*.

FERMENTUM, *ferment*, *levain*. Le *levain* dont on fait le plus d'usage, est l'écume de biere; & il est rare qu'on en emploie d'autre lorsqu'on peut avoir celui-ci. Pline nous apprend, que cette espece de *levain* étoit en usage chez les premiers Peuples du Nord. « En Espagne & dans les Gaules, dit-il, après avoir résous le « blé en liqueur, on fait épaissir l'écume qu'elle jette, « & on l'emploie pour *levain*; ce qui rend le pain beaucoup plus léger que celui des autres nations, » *Nat. Hist. Lib. XVIII. cap. 7.*

Cette écume de biere est donc, au jugement de Pline, un *levain* aussi bon que salntaire. Voyez *Alcohol*.

FERRAMENTUM. On appelle ainsi, surtout dans la Chirurgie, toutes sortes d'instrumens de fer ou d'acier.

FERRATUS, *ferré*, est l'épithete que l'on donne à tout instrument armé de fer ou d'acier, aussi-bien qu'aux eaux qui sont imprégnées de fer. De-là vient que les eaux ferrées, *aquæ ferratæ*, & les aigrelettes, *acidulæ*, sont la même chose.

FERRETUM, FERRETO, c'est le cuivre de Chypre noir ou brûlé dont on se sert dans la composition du verre. On le fait aujourd'hui en Espagne.

FERRUGO, ἰὸς σιδήρου, *la rouille de fer*. Elle est astringente. Employée en forme de paissaire, elle arrête le flux utérin, & empêche la conception quand on en boit. Elle guérit les éréspeles & les éruptions exanthémateuses, lorsqu'on en frote les parties avec du vinaigre. Elle est bonne pour les panaris, la rougeur des paupieres & les condylomes. Elle raffermit les gencives; elle appaise les douleurs de la goute, lorsqu'on en frote la partie affectée, & fait revenir les cheveux après une alopécie. Le vin ou l'eau dans laquelle on a éteint un fer rouge, est bonne pour la passion cœliaque, pour la dyssenterie, pour les maladies de la rate, pour le *cholera morbus* & pour les relâchemens de l'estomac. DIOSCORIDE, *Lib. V. cap.* 98. Voyez *Mars*.

FERRUM, σίδηρος, *fer*. Voyez *Mars*.

FERRUM EQUINUM, *fer à cheval*.

Voici ses caracteres:

Sa gousse est plate, séparée par des nœuds en forme de fer à cheval, ou de croissant, & remplie de semences qui ont la même figure.

Boerhaave distingue trois especes de cette plante, qui sont:

1. *Ferrum equinum siliqua singulari*, C. B. 349. M. H. 2. 117. *Fer à cheval à une seule cosse.*

2. *Ferrum equinum siliqua multiplici*, C. B. P. 349. M. H. 2. 118. *Fer à cheval à plusieurs cosses.*

3. *Ferrum equinum Germanicum*, *siliquis in summitate*; C. B. P. 349. Raii Hist. 930. Synop. 3. 325. Ger. Emac. 1236. Tourn. Inst. 400. Elem. Bot. 319. Boerh. Ind. A. 2. 52. *Ferrum equinum*, Offic. *Ferrum equinum siliquis in summitate*, Merc. Bot. 1. 35. Phyt. Brit. 40. *Ferrum equinum siliquis in summitate multiplicibus Germanicum*, Buxb. 109. *Ferrum equinum comosum*, Park. Theat. 1091. Rupp. Flor. Jen. 215. Mer. Pin. 38. Rivin. Irr. Tetr. *Ferrum equinum capitatum*, *vel comosum*, Col. Ecphra. 1. 301. Hist. Oxon. 2. 118. *Soleæ equina & ornithopodio affinis herba*, Chab. 155. *Ornithopodio affinis vel potius soleæ aut ferro equino herba*, J. B. 2. 348. *Fer à cheval velouté.*

Elle vient dans les terres à marne, & fleurit en Juin. Elle est astringente, & arrête les hémorrhagies. DALE.

FERSÆ, nom qu'on emploie pour signifier la rougeole, qu'on appelle autrement *morbilli*. CASTELLI.

FERU, *étain*, RULAND. JOHNSON.

FERULA, νάρθηξ, *ferule*.

C'est une plante dont la racine est grosse, succulente & laiteuse; ses tiges sont fongueuses, pleines de poix & prennent feu aisément. Sa graine est ovale, large & plate; elle jette son enveloppe en mûrissant & devient noire pour l'ordinaire.

Boerhaave en distingue treize especes, qui sont:

1. *Ferula durior*, *seu rigidis & brevissimis foliis*, Barrel. Ic. 77. Obs. 61. pag. N°. 638. Boccon. Mus. 2. 84. Tab. 76.

2. *Ferula major*, *seu fœmina Plinii*, Boerh. Ind. A. 64. *Ferula*, Offic. Ger. 898. Emac. 1056. *Ferula tenuiore folio*, Park. Theat. 875. *Ferula major*, *seu fœmina*, Mor. Umb. 35. *Ferula fœmina Plinii*, C. B. Pin. 148. Tourn. Inst. 321. Elem. Bot. 271. *Ferula tenuiore folio seu fœmina Plinii*, Hist. Oxon. 3. 309. *Ferula folio fœniculi*, *semine latiore & rotondiore*, J. B. 3. 43. Chab. 388. Raii Hist. 1. 420.

Quelques Botanistes la cultivent dans leurs jardins; elle fleurit en Juillet. Les parties de cette plante qu'on emploie sont la substance médullaire des tiges, sa graine & son suc ou gomme, qui est le sagapenum des boutiques. DALE. Voyez *Sagapenum*.

La moelle ou poix de la *ferule* verte, prise en boisson, est bonne pour le crachement de sang & la passion cœliaque. On l'ordonne dans du vin pour la morsure de la vipere. Si l'on en met dans les narines elle arrête le saignement de nez. Sa graine prise en boisson soulage les douleurs de ventre, si on la mêle avec de l'huile & qu'on en frotte le corps, elle provoque la sueur. Si l'on en mange les tiges elles causent des maux de tête; on ne les mange guere que confites dans le vinaigre. La *ferule* pousse souvent une tige de trois coudées de haut; ses feuilles ressemblent à celles du fenouil, mais elles sont bien plus larges & plus épaisses. Le sagapenum distile de la tige, en y faisant une incision près de la racine. DIOSCORIDE, *Lib. III. cap.* 91.

3. *Ferula glaucô folio*, *semine lato oblongo*, *quibusdam Thapsia ferulacea*, J. B. 3. 45. Chab. 388. Raii Hist. 1. 420. Tourn. Inst. 321. Boerh. Ind. A. 64. *Libanotis altera*, Offic. *Libanotis fœniculi folio*, *semine foliaceo*, C. B. Pin. 158. *Panax*, *Asclepium Anguillariæ & Camerarii*, Park. Theat. 883.

Elle vient dans l'Isle de Candie & fleurit en été. Les parties de cette plante dont on se sert sont la racine, les feuilles & la graine.

Broyée & appliquée à l'anus, elle arrête le saignement des hémorrhoïdes, en appaise les inflammations & en

détruit les condylomes. Sa racine séchée, déterge les ulceres & provoque l'urine & les regles. Sa graine prise en boisson produit les mêmes effets. DALE d'après *Dioscoride*.

4. *Ferula galbanifera*, J. B. 3. 52. Lob. Icon. 779. Tourn. Inst. 321. Elem. Bot. 271. Boerh. Ind. A. 64. Till. Hort. Pis. 60. Chab. 388. *Ferula latiore folio*, Park. Theat. 875. Hist. Oxon. 3. 309. *Ferula altera*, Ger. 899. *Ferulago*, Ger. Emac. 1056. *Ferulago latiore folio*, C. B. Pin. 148. Commel. Plant. Usu.

Les Botanistes la cultivent dans leurs jardins. Lobel rapporte qu'elle nous est venue d'une graine qui s'en est trouvée à Anvers dans des larmes de galbanum. DALE.

5. *Ferula Africana, galbanifera, folio & facie ligustici*, Par. Bat. 163. Raii Hist. 3. 252. Boerh. Ind. A. 65. Till. Hort. Pis. 61. *Galbanifera planta*, Offic. *Ferula fruticosa sempervirens, foliis anisi, galbanifera, ex qua galbanum officinarum*, Parad. Bat. Prod. 334. Pluk. Almag. 144. *Anisum Africanum fruticescens, folio & caule verè cæruleo tinctis*, Pluk. Phytog. 12. f. 2. *Anisum fruticosum Africanum galbaniferum*, Hist. Oxon. 3. 297. *Oreoselinum Africanum galbaniferum frutescens anisi folio*, Tourn. Inst. 319. *Oreoselinum anisoides arborescens, ligustici foliis & facie flore luteo Capitis Bonæ-spei*, Breyn. Prod. 2. 79.

Ses tiges ont trois ou quatre coudées de haut & sont de la grosseur d'un doigt; elles ne meurent pas dans l'année comme les autres especes de *ferule*, elles en durent plusieurs, elles sont ligneuses, lisses, couvertes d'une rosée verdâtre, comme les feuilles, noueuses & divisées en branches, aux sommités desquelles viennent de petites fleurs jaunes semblables à celles de la *ferule* & conglobées en forme d'ombelle; à ces fleurs succedent des graines oblongues, plates & striées, d'un rouge foncé & enfermées dans une enveloppe membraneuse; elles sont toutes semblables aux graines de la livêche, si ce n'est qu'elles ne sont pas sillonnées si profondément, & qu'elles ont une bordure membraneuse que les graines de livêche n'ont point. Ses feuilles ressemblent aussi à celles de la livêche, mais sont plus fermes & d'un verd plus vif, & ont leurs lobes découpés & dentelés comme ceux de l'anis. Sa racine est épaisse, ligneuse, pâle, divisée en plusieurs branches, d'un gout acre & aromatique; si on y fait une incision, elle rend une espece de liqueur laiteuse, en petite quantité, laquelle s'épaissit en larmes toutes semblables au galbanum: quelquefois même cette liqueur distile d'elle-même des jointures des tiges, quand la plante a trois ou quatre ans. Elle est toujours verte; nous la conservons pendant l'hiver, sans qu'elle souffre du froid, dans des serres qui l'en garantissent. Quant à ses vertus, voyez *Galbanum*.

6. *Ferula Tingitana, folio latissimo, lucido*, H. Edimb.
7. *Ferula Tingitana, lucido folio angusto*, H. L.
8. *Ferula, foliis capillaceis, erectis cachryos, semine glauco.*
9. *Ferula Africana, galbanifera frutescens, folio myrrhidis*, C. Comm. Hort. Amst. 2. p. 115. Till. Hort. Pis. 60. DALE.

Cette derniere & la cinquieme espece ci-dessus décrite, a ce que rapporte Commelin, lorsqu'on y fait une incision, rendent un jus laiteux qui s'épaissit en forme de larme comme le galbanum. Voyez *Galbanum*.

10. *Ferula foliis libanotidis brevioribus, Alpestris, umbella amplissima.*
11. *Ferula Alpestris, foliis seselios Massiliensis*, H. Maur.
12. *Ferula, quæ Libanotis, folio fœniculaceo, semine folioso*, C. B. P. 158.
13. *Ferula minor, ad singulos nodos umbellifera*, Tourn. Inst. 321. Boerh. Ind. A. 65. *Panax Asclepium*, Offic. Mor. Umb. 33. *Panax Asclepium ferulæ facie*, Ger. Emac. 1057. *Libanotidis ferulæ folio & semine*, C. B. Pin. 158. *Libanotis quibusdam, flore luteo, semine ferulæ*, J. B. 3. 41. Chab. 386. Raii Hist. 1. 421. *Libanotis ferulæ folio & semine, sive panax Asclepium ferulæ facie Lobelii*, Park. Theat. 881. *Ferula minor*, Elem. Bot. 271.

Sa feuille est à peu près de la grandeur de celle de la *ferule*, mais découpée en plus petites dentelures, plus ferme & d'une odeur qui n'a rien de désagréable, elle est soutenue par des pédicules solides qui ne sont point du tout fongueux. La tige est haute, rameuse, & ses fleurs sont petites, jaunes & disposées en ombelle; la graine est éparpillée sous l'ombelle, foliacée comme celle de la *ferule*, longue, double, blanchâtre, surtout la partie qui est foliacée, striée, d'une amertume sensible & tant soit peu résineuse. La tige est à peu près de la grosseur & de la forme de celle de l'anet. RAY, *Hist. Plant.*

Elle vient dans l'Istrie & fleurit en été. On fait usage de ses fleurs & de sa graine en Medecine: broyées & appliquées avec du miel elles sont bonnes pour les ulceres phagédéniques & autres, & contre les tubercules; bues dans du vin elles sont bonnes contre les morsures de serpens. DALE d'après *Dioscoride*.

FERULANA, nom que Boerhaave donne à la *ferula foliis libanotidis brevioribus, Alpestris, umbella amplissima.*

FERULACEA, Raii, nom de la *ferula galbanifera*.

F E S

FESTUCA. Voyez *Ægylops*.

F I A

FIATOLA, poisson de mer ainsi appellé à Rome où il est fort commun. Il est large, plat & presque rond; ses écailles sont de couleur d'or & d'argent; il a quelque chose de la figure humaine; il est fort bon à manger, mais il n'est d'aucun usage en Medecine. LEMERY, *des Drogues*.

F I B

FIBER. Voyez *Castor*.

FIBRA, *fibre*. Boerhaave suit une excellente méthode pour parcourir par ordre les maladies du corps humain: il commence par celles des parties les plus simples & les moins composées. D'abord il traite de la simple *fibre* animale & des maladies auxquelles elle est sujette, de la maniere qui suit.

Les parties qui séparées des fluides que contiennent les vaisseaux, & appliquées les unes aux autres par les facultés vitales au moyen d'une glue extrement fine, aqueuse & grasse, constituent les plus petites *fibres*, sont elles-mêmes extremement déliées, simples & terrestres, & presque incapables de subir aucun changement par les causes qui subsistent dans le corps humain vivant.

La *fibre* la plus simple consiste en parties très-déliées adhérentes longitudinalement les unes aux autres: & l'on appelle ces parties constituantes de la *fibre* qu'on ne sauroit sous-diviser en parties plus petites & plus déliées, élémens ou premiers principes des *fibres*. Or Galien, *de Hippocratis & Platon. placitis, Lib. VIII. c. 2.* nous apprend que « l'élément d'une chose est la « partie la plus petite & la plus déliée de la chose « dont elle est l'élément. » La plus petite *fibre* est celle qui consiste en deux de ces élémens rangés en long proche l'un de l'autre; car un seul élément considéré

séparement & par abstraction ne constitue pas un solide, mais est encore une partie de fluide; ensorte que c'est la combinaison de ces élémens ou premiers principes qui constitue ce qu'on appelle *fibres*.

Quant à la maniere dont se forment & se produisent les *fibres*, il est certain qu'un homme fait, pesant actuellement deux cens livres, étoit originairement renfermé dans une goutte de sperme, que d'une si petite molécule il est parvenu par degrés à acquérir le poids qu'il a, & que cet accroissement des parties solides a été opéré par les fluides. C'est une vérité confirmée par les expériences de Malpighi faites sur un œuf couvé, lesquelles avoient été faites long-tems auparavant par Hippocrate, ainsi qu'on le voit dans son Traité *de Naturâ pueri*, où il dit qu'au moyen de l'atténuation du blanc de l'œuf qui se fait par l'incubation, il se forme en vingt-un jours, d'une molécule invisible, un poulet qui a des parties fermes & solides.

Or il a fallu que ce blanc d'œuf ait été atténué & travaillé par les organes du poulet pour pouvoir passer dans ces vaisseaux qui sont d'une petitesse si extreme, qu'ils échappent à tous nos sens.

Cependant les élémens des parties solides étoient contenus dans ce fluide si subtil.

Nous pouvons conclurre de-là, que les parties qui constituent la *fibre* solide sont elles-mêmes extremement fines & déliées.

Ces parties sont aussi très simples & très-peu composées, puisque selon la définition qu'en donne Galien, on auroit tort de les appeller élémens, si l'on pouvoit concevoir quelque chose de plus simple.

Elles sont d'une qualité terrestre. Quelqu'un trouvera peut-être qu'il y a de la témérité à déterminer ainsi positivement la nature particuliere de ces corpuscules qui constituent la *fibre*. Mais il est bon qu'on sache que nous entendons par substance terrestre, celle qui ne peut se dissoudre dans l'eau ni se fondre dans le feu, mais qui reste invariablement la même. Or les parties solides des animaux quand on les soumet à l'analyse chymique, donnent des restes de cette nature tout-à-fait destitués de principes volatils. Cette vérité est encore confirmée par la putréfaction, qui sépare la terre des autres principes: car en examinant un cadavre humain, enterré depuis plusieurs années, à moins qu'il ne se soit séché & durci comme il arrive quelquefois, on trouve que toutes les parties ont retenu leur ancienne figure: mais à la moindre secousse, les parties tombent & il ne reste sur les os qu'un peu de terre subtile qui pour l'ordinaire ne laisse pas d'avoir de la consistance; quant aux os, lorsqu'ils ont été un tems considérable exposés à l'air, ou calcinés à feu ouvert, on trouve après avoir dissipé les autres principes, qu'il ne reste plus que de la terre toute pure.

En dernier lieu, ces élémens ou petites parties constituantes de la *fibre* ne peuvent guere subir aucun changement. Quand les Essayeurs au moyen d'un feu violent éprouvent leurs métaux fondus avec du plomb, les meilleurs coupelles dont ils puissent se servir sont celles qui, semblables à un crible, laissent passer le plomb & retiennent le métal qui est plus précieux. Or tandis que des parties de ces coupelles composées d'os d'animaux restent sans altération à un feu extremement vif, il n'est pas du tout naturel que les élémens ou parties composantes des *fibres* puissent être changés par l'action des causes qui agissent dans le corps humain pendant qu'il est vivant. Ces élémens ou parties composantes, peuvent adhérer les uns aux autres & perdre leur adhésion: mais ils restent immuables & indestructibles à tous autres égards.

On s'étonnera peut-être que de la terre, qui est d'une nature si fixe & si indissoluble puisse se trouver logée dans les fluides les plus fins & les plus subtils: mais la Chymie nous fournit des moyens de nous en convaincre; car les esprits salins, alcalins même les plus limpides qu'on tire des substances animales par le moyen du feu, contiennent de la terre. De même les huiles les plus pures distilées de substances animales contiennent de la terre après plusieurs distilations répétées, jusqu'à ce qu'à la fin étant dégagées de toute la terre qu'elles contenoient, elles deviennent volatiles & s'évaporent dans l'air; car il semble que dans ces huiles la terre sert à rendre fixes les autres principes.

Mais pour que les *fibres* solides du corps humain soient composés d'élémens terrestres, il faut qu'ils adherent plusieurs ensemble. Cette adhésion est produite par les facultés vitales qui appliquent de nouveaux élémens aux *fibres* déja formées, pour réparer ce qui s'en est perdu, & c'est là ce que nous appellons nutrition. Quoique nous voyions souvent bien des phénomenes sans savoir pour cela précisément de quelle maniere ils sont produits, il est cependant très-probable, par rapport à celui-ci, que cette cohésion des élémens des *fibres* se fait par le moyen d'un gluten aqueux & gras; car l'eau a une vertu incroyable pour unir & cimenter les corps. Par exemple, la chaux d'albâtre brûlé qu'on peut éparpiller seulement en soufflant dessus, en y ajoutant de l'eau, devient une pâte ductile, qui devenue bientôt après aussi dure que de la pierre, s'appelle plâtre de Paris. Les coquilles de poissons calcinées donnent une poudre extremement fine, qui par sa légereté & sa volatilité est souvent nuisible aux poumons: ajoutez de l'eau à cette poudre, vous aurez une pâte, qui, séchée sur le feu, deviendra une pierre très dure. De plus, dans les parties les plus dures des animaux où on n'imagineroit pas qu'il y eût d'eau du tout, il ne laisse pas de s'y en trouver quantité; car après que de la corne de cerf & de l'ivoire très-secs sont restés plusieurs années dans des boutiques, qu'on les distile dans une retorte de verre, la plus grande partie de ces substances se volatilisera & passera en forme de vapeur aqueuse dans le récipient; quand on en aura tiré une grande quantité d'eau, ce qui restera dans la retorte sera friable. Peut-être que le judicieux Homere avoit cette doctrine en vue, lorsque dans le tems que les Grecs restoient muets tandis qu'Hectore les défioit les uns après les autres à un combat singulier, il met dans la bouche de Ménélas qui outré de dépit, souhaitoit qu'ils fussent tous anéantis, l'expression qui suit:

᾿Αλλ' ὑμεῖς μὲν πάντες ὕδωρ ϗ γαῖα γένοισθε.

« Puissiez-vous tous n'être bien-tôt plus que de la terre & « de l'eau. »

Veut-on s'assurer que c'est un gluten gras qui fait tenir ensemble les parties terrestres: les expériences chymiques en donnent des preuves suffisantes: car tant que cette matiere huileuse qui ne peut-être séparée que par l'activité d'un feu ouvert, reste adhérente aux parties animales, ces parties continuent de tenir les unes aux autres: mais quand une fois ces parties grasses sont dissipées, le reste devient cendre. Les os devenus par la calcination aussi friables qu'il est possible, reprennent de la consistance si on les trempe dans l'eau.

C'est pour cette raison que chaque molécule en particulier n'est sujette à aucune maladie, que les Medecins nous aient dit avoir vû ou traitée.

Ces élémens subtils, de l'union desquels se forme la fibre plus simple, considérés séparément & sans cette union, il n'y a rien à en dire de positif; & ceux qui par goût pour les spéculations subtiles, ont essayé d'en rechercher les désordres, n'ont rien dit qui fût d'un usage réel pour le genre humain, & pour la Medecine. Il est aisé de concevoir que ces élémens, ou premiers principes des fibres peuvent être déplacés, & que leur adhésion réciproque peut être détruite: mais la conservation de toute la nature, depuis plus de six mille ans, sans aucune altération, prouve que les élémens ou premiers principes des corps considérés en eux-mêmes, sont d'une immutabilité absolue.

Car, ou l'on considerera ces élémens subtils des parties solides nageans encore dans les fluides qui sont contenus dans les vaisseaux; & alors leurs désordres, si on leur en connoît quelques-uns, seront les désordres des fluides: ou on les considérera comme déja unis & constituans une partie solide; & en ce cas ce ne sont plus des élémens, mais un solide composé d'élémens.

Mais la fibre la plus petite qui est composée de ces parties unies ensemble, est susceptible des maladies suivantes, qui toutes simples qu'elles sont, méritent d'être examinées, parce qu'elles sont fréquentes, & nécessaires pour l'intelligence des autres maladies, quoiqu'on les ait jusqu'à ce jour, passées sous silence, ou qu'on ne les ait pas encore bien développées.

Il ne faut donc pas chercher les maladies les plus simples dans les désordres des élémens, qui peut-être seront des êtres toujours inconnus pour nous; mais dans la fibre la plus petite, formée par l'union & la conjonction de ces élémens; car lorsque deux élémens seulement s'attachent l'un à l'autre, si leur cohésion est contre nature, elle peut produire une maladie; en effet il sera démontré évidemment, par ce qui va suivre, que la cohésion ou trop forte ou trop foible des simples fibres solides, & des vaisseaux & des visceres qui en sont formés, peut donner naissance à une infinité de désordres.

Or, jusqu'à présent, on n'a encore presque fait aucune attention à ces désordres; car les Méthodiques, qui sont les premiers, à ce qu'on croit, qui aient parlé de resserrement & de relâchement, n'ont rien dit de ces plus simples maladies, puisqu'au rapport de Celse dans la Préface de son premier Livre, « ils croyoient qu'il suffisoit de s'assûrer de quelle nature étoient les maladies en général, lesquelles ils divisoient en trois classes, l'une de celles qui provenoient de resserrement; l'autre de celles qui provenoient de relâchement; & une troisieme, de celles qui étoient d'une nature mixte; car tantôt les excrétions du malade étoient en trop petite quantité, tantôt elles étoient trop abondantes; quelquefois aussi il ne s'en faisoit pas assez à une partie du corps, tandis qu'il s'en faisoit trop à une autre. »

Maladie de la fibre relâchée.

La *fibre* la plus simple & la plus menue, est censée trop foible, lorsque l'union de ses parties les plus déliées, & leur adhésion réciproque est si légere, qu'il ne faut pour les séparer qu'un très-petit mouvement, ou du moins qu'une commotion médiocre.

De quelque cause que procede la cohésion mutuelle des élémens qui constituent la *fibre*, il n'est pas difficile à imaginer, que le principe ou la force qui les unit, peut augmenter ou diminuer. Nos vaisseaux, qui sont composés de *fibres*, sont sans doute capables de se prêter à l'impulsion du fluide, & peuvent être distendus: mais ils ne le peuvent que jusqu'à un certain point. Il faut aussi que la cohésion de ces vaisseaux subsiste sans rupture; il faut donc, qu'il y ait dans nos *fibres* un dégré fixe & déterminé de cohésion; & le défaut ou l'excès dans cette cohésion, produira une maladie.

Or ce n'est que relativement à différens égards que la *fibre* peut être dite trop foible: car quelques semaines après la conception, la matiere du fœtus est liquide au toucher, & si elle n'étoit soutenue par la pression égale du fluide qui l'environne, elle tomberoit en une masse mucilagineuse qui n'auroit ni forme, ni figure déterminée. Il ne faut pas alors que les *fibres* aient plus de cohésion qu'elles n'en ont: mais il en faut bien davantage dans les *fibres* des adultes.

Il faut aussi différens dégrés de cohésion dans les différentes parties d'une même personne: par exemple, il semble qu'il y a bien moins de cohésion dans les plus petits solides qui constituent la pulpe molle du nerf auditif, que dans ceux qui constituent le dur tendon qu'on appelle tendon d'Achille.

Ainsi la *fibre* est censée trop foible, quand sa cohésion n'est pas assez ferme pour soutenir le mouvement qui est nécessaire aux fonctions animales dans l'état de santé.

Et ce n'est pas même assez: il faut que les *fibres* soient en état de supporter quelque chose de plus fort; car si la cohésion de ces petits solides n'étoit capable de supporter que le mouvement modéré des fluides dans les vaisseaux, tel qu'il se fait en bonne santé, elle ne manqueroit point d'être détruite, lorsqu'en conséquence d'un accroissement de circulation, les fluides seroient portés dans les vaisseaux avec une force plus qu'ordinaire. Or la vélocité de la circulation peut être augmentée par les causes les plus légeres, & telles qu'on ne les sauroit ni prévoir ni empêcher, quelque pénétrant qu'on soit: ainsi un bruit soudain dont on aura éte frappé, suffira pour rendre les palpitations du cœur & les battemens du pouls, plus vifs qu'à l'ordinaire; le ris, la toux, l'étonnement seront capables aussi d'accélérer considérablement la circulation du sang.

On voit quelquefois dans certaines maladies, combien est à plaindre le malade dont les fibres solides sont si foibles, qu'il ne sauroit soutenir le mouvement le plus modéré & le plus doux.

Ceux qui en conséquence de la foiblesse de leurs poumons, laquelle a donné lieu à la rupture d'une artere, crachent le sang, reprennent des forces en se tranquilisant, en se faisant saigner, la quantité du sang qui distendoit leurs vaisseaux étant diminuée par la saignée; en s'abstenant d'alimens qui soient d'une nature stimulante & irritante: mais s'il leur prend une forte toux; s'ils font de grands cris, ou sont agités par quelque passion violente, les vaisseaux délicats de leurs poumons étant élargis par l'affluence du sang qui s'y porte avec impétuosité se rompent, & il en arrive quelquefois une effusion de sang si considérable que le malade en meurt sur le champ.

Les causes antécédentes de la débilité des *fibres* les plus simples & les plus déliées, sont 1°. Le défaut de nutrition qui vient, ou d'une trop grande dissipation des bons liquides, & du peu d'action des solides sur les fluides, ou de ce qu'on a pris des alimens trop ténaces, pour qu'ils puissent se convertir en humeurs nourricieres. 2°. La cohésion trop foible d'une molécule avec une autre, qu'il faut attribuer à la trop grande foiblesse de la circulation, laquelle vient elle-même ordinairement du défaut du mouvement musculaire. 3°. La distension de la *fibre*, si excessive qu'elle est prête à rompre.

Il est certain que nous sommes constitués & composés des parties des substances dont nous nous nourrissons: mais la matiere que nous prenons en alimens, reçoit en nous une préparation; & c'est dans notre corps qu'elle acquiert une qualité nutritive. Ainsi les alimens tous seuls ne suffisent pas pour la nutrition: l'intégrité & la perfection des actions naturelles sont également nécessaires pour assimiler les alimens à nos fluides, & réparer ce qui a été perdu de notre substance, par quelque voie qu'il ait été dissipé. Après que des Medecins ont prescrit à des malades attaqués de phthisie & de consomption les alimens de la meilleure qualité qu'il se puisse, ils sont étonnés de n'en pas voir résulter les effets qu'ils en attendoient: mais ce qui devroit diminuer l'étonnement, c'est que dans ces sortes de personnes la faculté assimilante sans laquelle la nutrition ne sauroit se faire, est en défaut. C'est pourquoi Galien, *de Ratione victûs in acutis*,

blâme avec raison les Medecins qui ne font pas attention à cette circonstance. « Quoique ces Medecins, « dit-il, prennent le nom de Méthodiques, ce sont « gens au contraire qui ne suivent aucune méthode « (ἀμεθόδως) puisqu'ils donnent à leurs malades du « vin & de la viande, versant, pour ainsi dire, de « la nourriture dans un vaisseau inanimé, (εἰς ἄψυχον « ἄγγος). »

Ce qui fait que les alimens ne sont point assimilés à la nature des fluides vitaux, c'est la perte considérable des humeurs louables. Si nous considérons ce qui arrive aux alimens crus, avant qu'ils soient convertis en nos propres humeurs, nous verrons qu'ils consomment une quantité incroyable de fluides humains: ainsi dans la mastication, ils s'imbibent de salive & de la mucosité de la bouche, de la langue, du palais & du gosier; dans l'estomac, ils se mêlent avec le suc gastrique; & plus loin, avec les biles cystique & hépatique, & avec une grande quantité de suc pancréatique. De plus, dans chaque partie des intestins ils trouvent encore des sucs particuliers à ces parties, antérieurement préparés par la structure admirable du corps. Lorsque le chyle est reçu dans les vaisseaux lactées, il y est délayé dans une grande quantité de lymphe. Dans le canal thorachique, il se mêle avec la lymphe qui y abonde de toutes les parties du corps. A la fin tombant goutte à goutte du canal thorachique dans la veine souclaviere, il y est absorbé & entrainé dans la masse du sang. On voit par ce détail que le mélange d'une petite quantité d'alimens crus, avec une très-grande d'humeurs préparées, est en grande partie la cause de leur assimilation, si nécessaire à la nutrition.

Cette vérité est suffisamment confirmée par l'expérience: car des soldats, par exemple, qui par leurs blessures ont perdu presque tout leur sang, ont beau prendre de bons alimens, & les manger avec appétit: comme ils ne se digerent point, & ne se convertissent point en un sang louable, les malades deviennent hydropiques, & toute l'habitude de leur corps s'affoiblit. C'est par la même raison qu'il reste pendant long-tems une langueur insupportable à des femmes, qui en conséquence de fausses-couches qu'elles ont eues, ont perdu beaucoup de sang: toutes les autres évacuations, soit par les selles, l'urine ou la sueur, lorsqu'elles sont excessives, produisent le même effet.

L'assimilation des alimens est aussi empêchée par le défaut d'action suffisante des solides sur les fluides. Quand le chyle une fois porté dans la masse du sang, a été quelque-tems poussé par les arteres pulmonaires & par les autres arteres, il tient quelque chose de la nature du lait, & approche plus de notre substance, que le chyle cru; quelque tems après, il se convertit en *serum* qui perd sa couleur blanche, comme l'observe Lower. Pendant tout ce tems, il reçoit l'impression des vaisseaux qui agissent sur les fluides, laquelle consiste dans l'effort de ces vaisseaux, pour comprimer le fluide, à mesure qu'il les distend. Ainsi plus les vaisseaux sont fermes, pourvu cependant qu'ils ne le soient pas au point d'être rompus par l'appulsion des fluides; plus ils agissent puissamment, & plus par conséquent ils sont propres à assimiler promptement & parfaitement les alimens aux sucs vitaux d'une nature louable.

Une fille foible & languissante, affligée du *Chlorosis*, a beau prendre de bons alimens; ils ne forment pas pour cela un sang louable, mais une espece de liqueur laiteuse. En conséquence tout le corps devient pâle; & dans un cas de cette nature où l'on ouvrit mal à propos la veine, j'en ai vu moi-même sortir du sang tout blanc. Si dans ces sortes de malades les facultés digestives sont de quelques dégrés plus fortes, les alimens se changent un peu plus, mais ne reçoivent pas toute la perfection qu'ils devroient. En ce cas la couleur de la malade est jaunâtre ou verdâtre; parce qu'alors l'action des solides sur les fluides est trop foible, ce qui fait que la malade devient enflée & remplie de crudités: & pendant tout ce tems, il ne se peut pas faire de nutrition louable.

Mais si par le moyen des préparations calybées & d'un exercice suffisant, l'action des solides sur les fluides est augmentée, le visage de la malade se desenfle, ses joues & ses levres reprennent une couleur vermeille, & le corps entier recouvre sa vigueur.

Le défaut d'assimilation peut venir aussi de la ténacité des alimens, qui est cause que les différentes facultés du corps, destinées à cette assimilation restent insuffisantes. Le mélange proportionné d'une grande quantité d'humeurs préparées avec une petite quantité d'alimens crus, & l'action des solides sur les fluides, sont les deux causes qui concourent à transformer & convertir les alimens crus en la même substance que le corps. Mais quoique cette action soit si puissante, que de tant de différentes sortes d'alimens, elle en forme à la fin la substance du sang, il faut cependant que les alimens soient par eux-mêmes de nature à pouvoir être changés par ces facultés assimilantes; car selon Galien, dans son Commentaire sur les *Epidémiques* d'Hippocrate, « la coction est l'apport de ce qui a été cuit, « dans la substance (ἕξις) de la personne dont les fa« cultés coctrices ont fait leur fonction. Lors donc que « le corps est dans un état naturel, & que la substan« ce qui doit être cuite, est assortie avec celle du corps « dans lequel a dû se faire la coction, elle se change « toute entiere ou en grande partie, en sorte qu'il « n'en reste que très-peu qui conserve sa nature « premiere. »

Lorsque dans les Villes assiégées la rareté des vivres fait que les Habitans sont forcés de manger tout ce qu'ils peuvent attraper, ils deviennent excessivement maigres & languissans. Dodonæus nous apprend dans sa *Stirp. Historia*, que « les Habitans de Middelbourg « en Zelande, faute de vivres, ayant mangé du pain « fait de graine de lin, leurs hypocondres en furent « bien-tôt distendus, leurs visages & les autres parties « de leurs corps se bouffirent, & beaucoup en mouru« rent. » Sans doute que la glue épaisse de la graine de lin ne pouvoit pas se convertir en un suc louable.

Quand les filles, par un appétit dépravé, mangent du sable, de la chaux, de la laine & plusieurs autres substances qui ne sont pas faites pour servir d'alimens, elles deviennent foibles & pâles. Il ne faut donc pas que les alimens soient d'une nature trop ténace pour pouvoir être assimilés à notre substance: autrement loin de procurer de la réfection au corps, ils le font dépérir. Bien des gens du bas peuple nourrissent leurs enfans de substances farineuses non fermentées ou de patates (*espece de pomme de terre.*) L'effet que produisent ces alimens, c'est que ces enfans ont le ventre extraordinairement enflé, tandis que les autres parties de leur corps dépérissent.

Hippocrate qui étoit instruit de ces vérités, veut, *Sect.* 1. *Aphor.* 8. que quand la maladie est à son plus haut période, le malade n'use que d'alimens extremement légers & ténaces; parce que dans le tems que la nature est accablée par la force de la maladie, elle n'est pas propre à transmuer de forts alimens: & de cette maxime il déduit ensuite quantité de regles excellentes & salutaires pour la partie diététique de la Medecine. Dans les maladies où la circulation des fluides est languissante, les alimens ne font que nuire: ils ne feront que gonfler les malades dans cet état, les accabler & presque les suffoquer; & ils ne leur procurent jamais une nutrition louable, comme on le voit dans les hydropiques.

Le ralentissement dans la circulation des fluides est la cause principale pour laquelle les élémens propres à la nutrition des *fibres*, n'y sont pas appliqués comme ils le devroient.

Il paroît que la source & le principe de ce mouvement vital réside dans le cœur. Par la compression qui chasse le sang hors des ventricules, toutes les arteres sont dilatées, après quoi elles se contractent; & c'est de cette compression & de cette dilatation perpétuelle que ré-

ſulte le mouvement continuel du ſang.

Parmi les différentes cauſes qui produiſent le mouvement du cœur, la principale eſt peut-être l'influence du ſang veineux qui entre dans ſes cavités; car le mouvement du cœur continue encore long-tems après la mort, comme il eſt avéré par pluſieurs expériences, lorſque le ſang veineux eſt pouſſé dans le ventricule droit. Or les muſcles s'enflant lorſqu'ils agiſſent, ils compriment les veines adjacentes, de maniere à accélérer le cours du ſang veineux vers le cœur, lequel par l'impreſſion que cette accélération lui communique, ſe contracte avec d'autant plus de vivacité. Et voilà ce qui rend plus vive la circulation du ſang.

Ceci eſt ſuffiſamment confirmé par l'expérience; car les forces ſont bien différentes dans deux freres nés de mêmes pere & mere. Si l'un mene une vie ſtudieuſe & ſédentaire, tandis que l'autre va à la chaſſe, court à cheval & fait pluſieurs autres exercices rudes & fatiguans: le premier a le tempérament d'une fille, & ne jouit que d'une ſanté frêle & délicate, tandis que l'autre par l'éxercice acquiert des forces prodigieuſes.

Après qu'un cheval accoutumé à la courſe eſt reſté quelque-tems dans une écurie, il devient gras & charnu: mais en même-tems il en eſt plus foible & moins propre à ſoutenir la fatigue à laquelle il étoit accoutumé. Hippocrate, *Lib. II. de Ratione victus*, nous apprend que la vie molle rend le corps humide & foible, au lieu que l'exercice le ſeche & le rend vigoureux.

Rien ne nous convainc mieux de l'impoſſibilité d'expliquer la nature des corps particuliers par des principes mécaniques, que la cohéſion, cette propriété ſi ſurprenante des corps. Les parties du fer tiennent les unes aux autres; on les allonge en forme de fils qui ſervent à pluſieurs inſtrumens de muſique; ſi l'on tourne la clef de l'inſtrument, le fil s'allonge encore davantage & devient plus délié, & il y a alors moins de ſes particules qui ſoient en contact mutuel. Mais à la fin ſi on tend le fil à l'excès, il rompt; & les deux extrémités de la partie où la rupture s'eſt faite, quoiqu'appliquées l'une à l'autre ne peuvent plus ſe rejoindre. Ainſi la cohéſion peut être diminuée par degrés juſqu'à ce qu'enfin il n'y en ait plus du tout, & au moment que la rupture va ſe faire, les parties ne reſtent gueres adhérentes, ou ſi elles le ſont un peu, le moindre effort achevera de les ſéparer. La même choſe a lieu par rapport aux *fibres* ſolides de nos corps.

Lorſqu'on donne la queſtion à des criminels pour leur arracher la confeſſion de leurs crimes; il y a des endroits où après les avoir ſuſpendus on leur attache aux gros orteils des piés, des poids, qu'on augmente par degrés; & lorſqu'ils ont eu cette ſorte de queſtion, ils ne peuvent plus remuer leurs membres pendant quelques jours; enſorte qu'ils ſont comme paralytiques: or la cauſe de cet état n'eſt autre que la violente diſtenſion.

Peut-être la veſſie pour avoir retenu trop long-tems l'urine, peut-elle être auſſi diſtendue au point de ne pouvoir plus par la ſuite ſe reſſerrer. Dans les femmes groſſes la peau & la membrane adipeuſe ſont ſi conſidérablement diſtendues, qu'après qu'elles ont été délivrées, cette peau reſte flaſque & ridée toute leur vie.

En conſéquence de cette foibleſſe des *fibres*, les petits vaiſſeaux compoſés de ces *fibres* n'agiſſent que bien foiblement ſur leurs liquides, ſe dilatent & ſe rompent facilement. Voilà l'origine des tumeurs, du croupiſſement, de l'extravaſation des fluides, de la putréfaction & d'une infinité d'autres effets malheureux qui s'en enſuivent.

Pour rendre ceci intelligible, ſuppoſons qu'un corps humain dans un état de ſanté parfaite, ait tout à coup toutes ſes *fibres* ſolides relâchées à l'excès; car tous nos vaiſſeaux conſiſtent dans des *fibres* aſſemblées & entrelacées les unes dans les autres; ainſi la force des vaiſſeaux dépend de celles des *fibres*: le plus ou moins de capacité de chaque vaiſſeau eſt en raiſon compoſée de la directe de l'impétuoſité du fluide qui y arrive, & de l'inverſe de la réſiſtance que font les parois du vaiſſeau. Conſéquemment, puiſqu'à proportion de la foibleſſe des *fibres* qui conſtituent les parois des vaiſſeaux, ces parois elles-mêmes ſe trouvent affoiblies auſſi; il s'enſuit que ſi l'impétuoſité du fluide qui y arrive eſt toujours la même, il faut néceſſairement que les vaiſſeaux ſoient diſtendus.

Quand, par exemple, une partie du corps eſt long-tems expoſée à la vapeur d'une eau tiede, ce qui eſt la choſe du monde la plus propre à affoiblir les parties, elle deviendra immanquablement en peu de tems gonflée & œdémateuſe.

La même cauſe continuant d'affoiblir les *fibres*, le moindre effort d'ailleurs ſuffira pour détruire la cohéſion & cauſer la rupture; nous n'avons que trop d'exemples de ces triſtes accidens, puiſque ſouvent nous voyons des hommes délicats ſe rompre une artere dans le poumon pour avoir touſſé, chanté ou crié fort.

La foibleſſe des *fibres* produit la débilité de l'action des vaiſſeaux ſur les fluides qu'ils contiennent. Quand les arteres ſont diſtendues par le fluide qu'elles reçoivent, elles réagiſſent en ſe contractant, contre ce fluide, par l'énergie des *fibres* dont elles ſont compoſées. Les *fibres* en s'efforçant de rétrécir la cavité du vaiſſeau qu'elles compoſent, compriment & changent le fluide qui y eſt contenu. De ces deux actions dépendent toutes les fonctions du corps. Ainſi quand la force des *fibres* eſt diminuée, il eſt viſible que les vaiſſeaux qu'elles compoſent agiront néceſſairement avec moins de force ſur les fluides qu'ils contiennent.

Les fluides qui diſtendent les vaiſſeaux produiront donc des tumeurs: & c'eſt auſſi ce qui eſt confirmé par l'expérience. Car quand une fille délicate eſt affoiblie par le *chlorosis*, ces parties lâches qui ſont au-deſſous des paupieres, & que les Grecs appellent ὑπώπια & ὑποφθάλμια, s'enflent les premieres; enſuite tout le viſage paroît bouffi & blanc; & le poids des humeurs croupiſſantes augmentant de jour en jour, ſans que la force propre à les faire écouler augmente à proportion, preſque toutes les parties du corps s'enflent à leur tour. De même auſſi dans les commencemens d'une cacochymie leucophlegmatique, il y a des hommes qui ſe réjouiſſent de leur état, s'imaginant fauſſement qu'ils engraiſſent & acquierent de l'embompoint. Quand l'atmoſphere continue d'être groſſier pendant un certain nombre de jours, nos corps paroiſſent enflés, parce que leurs parties extérieures ſont pour ainſi dire dans un bain continuel; ce qui fait qu'ils ſont affoiblis par le fluide qui les diſtend.

Quant à la putréfaction provenante des fluides croupiſſans ou extravaſés; tant que les humeurs ſont pouſſées dans les vaiſſeaux par un mouvement égal, il ne ſe fait aucune putréfaction dans le corps, parce que tout ce qui y tendroit eſt chaſſé hors du corps par les émonctoires ordinaires: mais quand les ſolides affoiblis n'ont plus aſſez de force pour pouſſer les fluides qui les diſtendent, la ſtagnation s'en enſuit; expoſés à l'air lorſqu'il fait une chaleur ordinaire, tous les fluides du corps humain, laiſſés à eux-mêmes, excepté ceux qui ſont d'une nature graſſe, ſe putréfient; excepté auſſi le lait qui eſt d'une nature toute différente de celle des autres fluides du corps humain. Or cet accident arrivera bien-tôt dans nos corps mêmes dont la chaleur eſt bien plus grande que celle de l'air dans un tems ordinaire. Il arrive la même choſe lorſque les vaiſſeaux, en conſéquence de leur débilité extreme, ſe rompent & déchargent leurs humeurs. Si donc on applique ces obſervations aux différentes parties du corps humain, on verra que de cette ſeule cauſe il s'enſuit une infinité de déſordres terribles.

Lorſque les vaiſſeaux du cerveau par une ſuite de leur affoibliſſement ſont exceſſivement diſtendus, ou qu'étant rompus ils déchargent les fluides qu'ils contenoient, il en peut arriver toutes ſortes de déſordres, depuis

depuis le plus léger vertige jusqu'à l'apoplexie, le plus terrible de tous. On en peut dire autant des autres visceres : mais tenons-nous-en aux exemples que nous venons de donner.

Quiconque entendra bien ce qui vient d'être dit jusqu'ici, sera en état de connoître la débilité présente, future ou passée des *fibres*, d'en prévoir les effets, & de prendre en conséquence les mesures nécessaires pour y remédier.

Un Medecin qui entendra parfaitement ce qui vient d'être dit du relâchement de la *fibre* simple, de ce qui précede ce relâchement, des phénomenes qui en présentent les indices, des effets qui s'en ensuivent; n'aura pas de peine à décider, s'il y a actuellement relâchement dans les *fibres*. Toutes ces circonstances réunies font ce qu'on appelle le signe diagnôstic d'une maladie, par lequel on détermine sa nature & on la discerne de toute autre. Or on a ce signe diagnôstic quand on sait que la maladie dont il est question a été précédée de toutes les causes qu'on sait être celles qui produisent de pareilles maladies. Ainsi, par exemple, quand je fais attention à l'état d'un homme naturellement foible, qui de plus a usé de bains d'eau, bu de l'eau tiede, & mené une vie molle, je vois que toutes les causes qui rendent les *fibres* foibles ont précédé : & voilà le premier fondement pour établir un diagnôstic. Un second est la connoissance de la nature même de la maladie par ses effets présens, qui donnent lieu d'asseoir un jugement, s'ils sont tels qu'on les puisse connoître par les sens extérieurs. On connoît la nature d'une maladie cachée, quand on peut découvrir les effets dont elle est la cause. Ainsi un Medecin qui connoît les effets que produit la foiblesse des *fibres*, est en état de découvrir si les *fibres* sont actuellement débiles ou non.

Former un prognostic, c'est connoître d'avance qu'une chose arrivera : ainsi un Medecin en forme un, lorsqu'il prévoit qu'une maladie arrivera lorsqu'elle n'existe pas encore, ou prognostique qu'une maladie arrivera par la connoissance des causes, qui, quoiqu'elles ne l'aient pas encore produite, la produiront néantmoins, quand elles auront acquis plus de force, ou qu'elles commenceront à opérer concurremment avec d'autres. Ainsi, par exemple, quand un Medecin connoît qu'un homme a de la disposition à l'hémophthisie, il pourra lui annoncer qu'il a ce desordre à craindre, quoiqu'il ne lui soit encore jamais venu; il lui ordonnera très-expressément de s'abstenir d'aromatiques, de ne point boire de vin ou de n'en boire que peu, de ne point crier ni chanter; car le prognostic n'est pas fondé sur la connoissance de la cause entiere de la maladie, puisque si la cause étoit entiere, la maladie seroit déja formée; mais sur la connoissance de quelques causes physiques qui y conduisent, comme partie de la cause totale, & sur ce que le Medecin prévoit qu'une autre cause qui se joindra à la premiere, formera avec elle la cause totale. Quand le malade est attaqué de pleurésie & que le Medecin veut former un prognostic, s'il trouve que la pleurésie ne soit pas violente, mais qu'elle ne se soit point résoute naturellement, que la cause matérielle du désordre n'ait point été emportée par aucune évacuation ou translation critique, & que jusqu'à ce moment on n'ait point encore employé de remedes propres, il sera en état de prédire que la pleurésie viendra à suppuration. Ce prognostic ne se tirera pas de la pleurésie même, mais de la pleurésie considérée conjointement avec les causes qui font qu'une inflammation se termine par la suppuration.

Voilà donc bien distinctement ce qu'on entend d'une part par diagnostic, & de l'autre par prognostic.

Si nous avons observé les changemens que la maladie a produits dans un corps, auparavant en santé, nous pouvons, en voyant les mêmes changemens dans un malade, conclurre que la maladie est formée ; & c'est ce qu'on appelle ἀνάμνησις ou *recordatio*.

En faisant attention à ce qui vient d'être dit, on peut aussi découvrir la méthode curative de la maladie, ce qui est le principal objet de la Medecine; car la cure consiste à changer l'état présent du corps d'où la maladie procede, pour rétablir dans leur intégrité les fonctions lésées, & conserver la vie.

Car après que le diagnostic a déterminé le nom de la maladie, ses différens degrés ; qu'il a fait connoître quelle est la partie affectée, & quelle en est la matiere peccante ; & après que le prognostic a fait voir ce qu'il y a à espérer ou à craindre, on est en état d'en inférer quelles mesures on a à prendre : voilà ce qu'on appelle *indicata*, c'est-à-dire, les choses qui sont indiquées comme convenables; & la connoissance qu'en a le Medecin, est ce qu'on appelle *indication*.

La premiere chose qu'il faut examiner, c'est s'il est à propos de laisser agir la nature, ou s'il faudra venir à son secours avec les remedes de l'art. Ce que le malade a de vie peut opérer bien des effets qui ne sont pas encore produits. Si le changement déja produit par ce qui reste de vie au malade, est tel, qu'on voie avec certitude qu'il pourra changer le cours de la maladie & ramener la santé, le Medecin n'a rien à faire. Par exemple, quand un malade attaqué de pleurésie dès le premier période de sa maladie, crache, à mesure qu'il tousse, une matiere mucilagineuse, jaunâtre, avec des especes de raclures sanguinolentes, & qu'il se trouve soulagé par ces symptomes ; nous apprenons par des observations exactes des Anciens, que si cette expectoration continue, le malade sera guéri en peu de jours. Ainsi il ne faut ni saigner ni donner d'autres remedes, qui ne serviroient qu'à troubler la nature dans son opération, mais seulement administrer des décoctions douces pour continuer & faciliter l'expectoration. Mais si au contraire nous voyons dans un malade attaqué de pleurésie, une fievre violente, une chaleur brûlante, une toux seche, une langue aride sans aucun signe qui indique que la nature prépare une translation salutaire des matieres ; ce sera des signes, que si les causes qui agissent dans le malade continuent d'agir, il s'en ensuivra une gangrene mortelle ; ou que si la nature de la maladie est bénigne, il se fera une suppuration, laquelle ne pourra manquer d'être salutaire, si la matiere trouve par où s'évacuer. Mais en ce cas il est toujours fort à craindre, que le pus qui s'est formé ne tombe dans la cavité du thorax, & ne fasse périr le malade par un empyeme. Il est donc visible qu'alors il ne faut pas abandonner le succès de la maladie à l'opération de la nature ; mais qu'il faut par le secours de l'art, s'il est possible, procurer un changement qui prévienne la suppuration ou la gangrene. Ces secours & ces moyens se découvrent par une suite de la connoissance qu'on a de la maladie, & des causes qui l'ont précédée.

On parvient à la cure de la fibre relâchée, 1°, Par des alimens qui contiennent une grande quantité de matieres nutritives, & qui soient déja presque aussi-bien préparés qu'ils le sont dans un corps sain & robuste : tels sont principalement le lait, les œufs, les bouillons de viande, les décoctions de pain qui est bien fermenté, & les vins austeres, dont il faut user souvent & en petite quantité: 2°. En augmentant le mouvement des solides & des fluides par les frictions ; en se promenant à pié ou à cheval, dans un carosse ou sur une chaloupe, & généralement par tous les exercices du corps : 3°. En pressant légerement les vaisseaux,& repoussant doucement les fluides : 4°. En faisant un usage prudent & modéré de médicamens acides, austeres, & de spiritueux qui aient fermenté : 5°. En mettant en œuvre tous les moyens de remédier au tiraillement des *fibres*.

Ici l'on suppose, qu'il n'y a point d'autre vice dans le corps que la foiblesse des *fibres*, que l'on considere comme une maladie distincte, & abstraction faite de toute autre. Il est difficile de guérir la *fibre* foible elle-même, au point de lui rendre le dégré de force qu'elle auroit dans un état de santé parfaite : mais ce que nous pouvons, c'est de fournir à la *fibre* qui se formera par la suite selon les lois de l'œconomie animale, des élémens, qui, aidés par les facultés vitales, puissent produire une *fibre* d'une force suffisante.

La premiere cause de la foiblesse vicieuse des *fibres*, est, comme nous l'avons dit, celle qui empêche, que les alimens crus ne soient assimilés à la liqueur déja nourriciere, qui est la plus subtile de toutes les autres, & est portée dans les vaisseaux les plus déliés, qui sont ceux qu'on appelle capillaires. Mais afin que ces *fibres* puissent acquérir une force suffisante, il faut y appliquer une matiere convenable. Or cette matiere convenable est celle, qui ayant déja subi les différentes actions des visceres & des vaisseaux, selon les lois que suit un corps d'une constitution saine, est déja préparée & travaillée. Mais comme les *fibres* sont supposées trop foibles, & que l'action de tous les vaisseaux sur les fluides qu'ils contiennent dépend de la force des *fibres*, toutes les fonctions destinées à assimiler les alimens crus à notre nature seront moins efficaces que dans l'état de santé parfaite. Ainsi, dans un corps en cet état, la matiere destinée à sa nutrition ne sauroit jamais être préparée par ses propres facultés. C'est pourquoi, les Medecins sont souvent fort étonnés de voir que les meilleures viandes mangées par des malades en cet état ne les nourrissent pas : mais il faudroit qu'ils fissent attention que ces viandes ne sont que la matiere éloignée d'où les fonctions vitales tirent la nutrition ; & que quand ces fonctions sont lésées, les meilleurs alimens sont administrés sans succès.

Quand le tendre embryon est enfermé dans l'utérus de la mere, les humeurs préparées par les facultés vitales de celle-ci le nourrissent ; car le corps délicat du fœtus ne pourroit pas se faire une nourriture appropriée à sa délicatesse avec des substances moins assimilées à sa nature. Quand il est né, il tire dans l'habitude de son corps, le lait, qui est une humeur déja préparée dans le corps de sa mere. Ainsi la Medecine, à l'imitation de la nature, introduit dans ces corps foibles une nourriture déja préparée dans le corps d'un animal sain. Un des principaux de cette nature est le lait.

Le lait. Tout homme est nourri de son propre lait, & en prépare par la force du principe vital toutes les autres parties tant solides que fluides ; car les hommes ont du lait aussi-bien que les femmes, quoiqu'ils ne portent & n'allaitent point d'enfans. On lit dans les *Miscell. Curios. Dec.* 2. *An.* 5. qu'un homme de soixante ans avoit du lait qu'on lui tiroit par la simple suction ; & dans les *Miscell. Curios. Dec.* 1. *An.* 3. on apprend, qu'une femme avoit du lait sans être grosse. Le chyle, après avoir subi l'action du cœur, des poumons & des arteres, & s'être mêlé avec toutes les humeurs, en est séparé par la structure merveilleuse des mamelles.

Or pour l'effet dont il est question, le meilleur lait de tous, est le lait humain, parce qu'il est adapté à notre nature ; raison pour laquelle on le préfere au lait de tous les autres animaux. Il faut que ce lait soit celui d'une femme en bonne santé, qui fasse un exercice convenable, qui observe un régime louable & soit dans la fleur de son âge. Le meilleur tems pour le tirer, est quatre ou cinq heures après que la femme a mangé ; car alors le chyle est tout-à-fait changé en lait cuit, & ayant déposé la nature des alimens qui l'ont fourni, a pris celle de fluide humain. Il y a une grande différence dans le lait, selon qu'il est tiré à une plus grande ou une moindre distance du dernier repas. Celui qui s'amasse dans le sein immédiatement après que la femme a bu ou mangé, est cru, & tient beaucoup de la nature des alimens qu'elle a pris ; & celui qui est tiré douze heures après le repas, est clair, jaunâtre & d'une odeur tant-soit-peu urineuse, à peu près comme la sérosité du sang : ainsi le meilleur est celui qui est tiré entre ces deux tems extremes.

Il faut aussi observer, que tous les animaux qui tetent leur mere, tirent le lait immédiatement du pis, de sorte qu'il n'est jamais exposé à l'air, mais introduit dans le corps de l'animal richement imprégné de ses parties les plus fines & les plus subtiles ; car il paroît qu'il y a dans le lait des esprits extremement subtils préparés avec la derniere perfection dans un corps sain. On en voit des preuves par le concours prodigieux de nerfs dans les parties où le chyle & le lait sont préparés ; par la vapeur subtile qui s'échappe du lait chaud nouvellement tiré, & par les changemens surprenans que produit le lait dans les enfans. J'en ai vu un, qui pour avoir tété une nourrice qui étoit furieuse, eut tout aussitôt des convulsions, quoiqu'auparavant il fût en parfaite santé à tous égards.

Les Medecins de tous les siecles ont tâché de ranimer les corps près à succomber à la foiblesse, en leur procurant les exhalaisons de jeunes gens couchés auprès d'eux dans un même lit. Ainsi nous lisons dans le *premier chapitre du Livre des Rois*, que le saint Roi David étant accablé par le poids des années qui avoient éteint ses chaleurs, on le réchauffa en mettant dans son lit une jeune fille d'une bonne santé. Par ces raisons, lorsque le lait est pris après qu'on l'a laissé refroidir ou qu'on l'a fait réchauffer au feu, il est destitué de ce principe extremement subtil, qui étoit sa partie la plus nécessaire au malade.

C'est ce qui a fait dire à Galien, *Method. Med. Lib. V. cap.* 12. « Les Anciens ordonnoient à ceux qui étoient « affligés de consomption de téter une nourrice ; & j'ap« prouve fort cette pratique : ils vouloient aussi que le « malade fît un fréquent usage de ce lait, prenant les « mesures nécessaires pour qu'il ne fût point rafraîchi à « l'air. » Et dans le même Traité, *Lib. VII. cap.* 6. à la suite de quelque chose qu'il dit à ce sujet, il compare le lait « à la semence génitale, qui ne sauroit con« server ses vertus hors de ses propres vaisseaux, de « sorte qu'il faut qu'elle soit retenue dans le corps du « mâle, ou qu'elle soit promptement introduite dans « le corps de la femelle ; de même, assurément, le « meilleur lait est celui qui est tiré immédiatement de « la mamelle. » Et plus bas, tournant en ridicule la fantaisie de certaines personnes à qui ce remede ne plaisoit pas : « comme ils ne veulent pas, dit-il, faire « usage de ce lait, ni que leurs enfans le fassent, se « conformant plutôt aux ânes, qu'ils prennent du lait « d'ânesse. »

Ce qui vient d'être dit du lait, est confirmé par une infinité d'exemples. Ainsi Capivacci nous apprend, qu'il a conservé la vie à un fils unique, seul reste d'une illustre famille, en lui ordonnant d'avoir à ses côtés deux nourrices à la fleur de l'âge, & de les téter successivement. Forestus, dans le quatrieme Livre de ses *Observations*, nous apprend, qu'un jeune homme attaqué d'un marasme bien décidé, revint de l'état de dépérissement & d'épuisement où il étoit, en tétant une nourrice belle & jeune, qu'on faisoit même coucher auprès de lui dans son lit, & qu'on ne les sépara que dans la crainte qu'en succombant à la tentation, qu'une pareille compagnie pouvoit donner au convalescent, il ne perdît avec sa nourrice, les forces qu'elle lui avoit rendues.

Au défaut de lait humain, le meilleur sera celui d'ânesse ; après celui-ci, le lait de chevre ; & au défaut de tous ceux-là, le lait de vache.

Les *œufs*, qui sous une coquille mince contiennent tant de surprenantes merveilles, & qui en conséquence des observations qu'a faites dessus l'immortel Malpighi, ont jetté tant de lumieres sur la génération des animaux, sont propres aussi pour cette fin.

Le blanc de l'œuf ayant plusieurs analogies avec la sérosité du sang humain, contient en lui-même une matiere, qui étant changée par la chaleur de l'incubation

en vingt-un jours, fait grossir si considérablement la molécule imperceptible dont le poulet a été formé; car le jaune n'est point consommé, & il paroît que ce n'est que le blanc qui sert à la nutrition du poulet tant qu'il reste dans l'œuf.

Voilà pourquoi on recommande les blancs d'œufs pour la nourriture des personnes foibles: mais il les faut délayer dans l'eau pour détruire leur qualité ténace, & les assaisonner modérément, de peur qu'ils ne soient dégoutans. Il les faut délayer dans de l'eau seulement tiede, on dans de l'ean & du lait en égale quantité; car si on les mettoit dans de l'eau bouillante, ils se coaguleroient en nne masse ferme, de difficile digestion.

Les blancs d'œufs sont bien inférieurs au lait pour la qualité; car avant que le blanc de l'œuf puisse nourrir le poulet, il faut qu'il soit façonné dans ses vaisseaux & ses visceres; au lieu que dans le lait il y a des sucs extremement subtils qui sont déja préparés par la structure animale.

Quoique le jaune de l'œuf soit une excellente nourritnre, il exige cependant quelque force dans les visceres; car comme l'a observé Harvey d'après Aristote, dans ses *Exercit. de generat. animal.* le poulet, quelques jours après être sorti de sa coque, se nourrit du jaune qu'il a gardé dans son abdomen: mais le blanc a été consumé pendant le tems qu'il a mis à croitre depuis l'instant où il n'étoit qu'un point invisible, jusqu'à celui où il a acquis la grosseur qu'il lui faut pour éclorre. Cette raison fait croire, que le blanc se convertit plus aisément en nourriture que le jaune.

C'est pourquoi, il paroît que Galien parloit plutôt des œufs bouillis que des œufs crus, à l'endroit où il recommande principalement les jaunes, par la raison que le blanc se digere plus difficilement, (δύσπεπτον γὰρ λευκὸν) comme il paroît clairement par le chapitre 10. de son premier Livre *de Meth. Med.* où il dit la même chose des œufs pochés.

Les bouillons de viande, surtout si les animaux dont on a fait les bouillons n'avoient pas mangé depuis vingt-quatre heures, lorsqu'on les a tués; car au moyen de cet intervalle les humeurs crues ont eu le tems de s'assimiler. Les chairs des animaux égorgés sont extremement succulentes, par la raison entre autres, qu'il n'y a que la partie rouge du sang qui a été perdue; mais qu'elles ont conservé les autres fluides, qui se mêlant avec l'eau en bouillant, fournissent à des corps foibles une matiere deja travaillée & préparée dans le corps de l'animal sain. Mais aussi en bouillant, la partie la plus subtile s'en envole: or le moyen de l'empêcher seroit de les faire bouillir dans la machine de Papin. Il est vrai que les décoctions préparées de cette maniere ont un gout savoneux qui déplaît, parce que la graisse qui est adhérente à la chair est tellement attenuée par l'action violente du feu & de l'eau, le vaisseau étant exactement fermé, qu'elle se perd entierement dans l'eau. De plus, les bouillons préparés de cette maniere sont trop forts, & ont besoin d'être coupés par un délayant. C'est pourquoi il faut tirer de la viande, autant qu'il est possible, tout ce qui est d'une nature soluble, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des *fibres* musculaires, & cela en la faisant bouillir dans un pot ordinaire bien fermé. Quand ces sortes de bouillons sont tout-à-fait refroidis, il en faut retirer toute la graisse qui s'est figée sur la surface, de peur que comme elle devient rance bien promptement, elle ne fasse du tort à un estomac foible.

C'est une idée qui n'est fondée sur rien, que de s'imaginer que les meilleurs bouillons pour cet effet sont les plus forts; car au contraire par leur ténacité insurmontable, ils chargent trop un estomac foible, raison pour laquelle même il est nécessaire de les couper.

Une chose qui prouve que la viande bouillie dans des vaisseaux ordinaires, perd nne grande quantité de ses parties les plus subtiles, c'est cette vapeur douce & gracieuse qui s'éleve des vaisseaux où elle boût, lorsqu'ils ne sont pas exactement fermés.

Il est extremement probable, que les bêtes les plus feroces sont celles qui vivent d'autres animaux: une chose qui semble le prouver, c'est que les chiens qui mangent de la chair crue sont les plus intrépides.

De tous les bouillons propres pour l'effet que nous disons, ceux qui méritent la préference, sont ceux qui sont faits de volaille; au défaut de ceux-là, ceux de veau; sinon ceux de mouton; & les derniers de tous, ceux qui sont faits avec du bœuf. Si vous exceptez cette vapeur subtile qui s'exhale tandis que la viande est sur le feu, les autres parties nutritives restent, engagées dans la portion gélatinense qne forme le bouillon lorsqu'il est refroidi. Or on sait que le veau a beaucoup plus de cette substance gélatineuse que le bœuf; le mouton en a encore un peu plus que le veau, la chair de poulet eu a moins que celle de veau: mais les vieilles volailles en ont une fois d'avantage.

Les meilleurs bouillons & les plus savoureux, sont ceux qui sont faits de parties proportionnées de veau, de monton, de bœuf, & de volaille; surtout si après qu'ils sont faits on y ajoute un peu de jus de limon ou d'orange, pour empêcher qu'ils ne se gâtent.

Les décoctions de pain bien fermenté. Elles sont d'une utilité singuliere pour les peuples qui vivent dans des pays chauds, qui sont foibles & resserrés, & dont les corps dans les maladies aiguës ont une tendance prochaine à la putréfaction. Il faut par la fermentation ôter au grain sa nature excessivement glutineuse, qui leur seroit préjudiciable. Dans ces cas les décoctions du grain de la consistauce du petit lait, sont d'un usage très-salutaire: mais si elles étoient seulement de la consistance de la crême, elles seroient trop épaisses & difficiles à digérer. On peut ajouter à ces sortes de décoctions quelque aromate gracieux, ou un peu de vin pour les rendre plus restaurantes. Il faut observer que ces décoctions de pain ne sont bonnes que par la raison qu'elles ressemblent le plus au chyle, du-moins en tant que formé des alimens, mais non pas en tant que consistant dans un composé de toutes les autres liqueurs du corps humain. C'est pourquoi ces décoctions retiennent toujours quelque chose de la nature végétale. Mais pour former & préparer avec le chyle les autres fluides du corps humain, il faut que l'action des poumons, des autres visceres & des vaisseaux intervienne: c'est pourquoi on n'a point d'autre ressource que le lait pour soulager & nourrir les phthisiques, qui ont les poumons trop foibles. Les décoctions de pain sont des substances bien plus éloignées que le lait, de la perfection d'une substance nutritive bien préparée.

Vins austeres. Il y a dans tous les vins une pointe gracieuse & vive qui ranime & réchauffe toutes les parties du corps. Si une personne qui n'en fait pas un grand usage en boit une petite quantité, tous ses sens se réveillent, ses membres deviennent plus agiles, & son esprit plus gai. Qu'un Philosophe, épuisé par de profondes recherches, ou de serieuses méditations, prenne un verre de vin; il se sent reparé, & son esprit reprend sa vigueur & sa sérénité. Les vins pétillans, tels que celui de champagne, ont cette qualité: mais leurs effets ne durent pas; au lieu que les vins austeres donnent au corps une communication plus durable de leurs principes spiritueux, & fortifient les *fibres* par leurs qualités astringentes, raisons pour lesquelles ils sont dans le cas présent préférables à tous les autres. La meilleure maniere d'en user, est d'y tremper de trois heures en trois heures un morceau de biscuit que l'on mangera. Par ce moyen les vertus du vin ne seront pas si-tôt dissipées, & les premieres voies qui étoient sans force & sans ressort, reprendront, pour ainsi dire, une nouvelle vie; car il y a une force & une énergie extraordinaire dans le pain & le vin. Les vins austeres sont surtout ceux de Florence, les gros vins de France, & les vins noirs de Grece.

Il ne faut prendre qu'en petite quantité de ces sortes de substances, si éloignées de la perfection d'alimens pré-

parés: car c'est sur quoi on donne souvent dans l'excès, lorsque voulant rétablir des corps foibles & languissans, on les accable par une quantité excessive d'alimens: un phthisique en mangeant, quoique peu-à-pen, plus qu'il ne lui faut, s'accable les poumons par une trop grande abondance de nouveau chyle; ce qui fait qu'il ne respire plus qu'avec une peine incroyable. La nature sage dans tout ce qu'elle fait, a voulu que les enfans tirassent peu de lait de suite: elle a mieux aimé qu'ils reprissent souvent le téton. A moins donc qu'on n'observe cette modération que nous venons de prescrire, tous les autres moyens que nous avons indiqués, quoique bons en eux-mêmes, ne seront d'aucune utilité.

Une des causes principales qui font que les *fibres* sont lâches, c'est que leurs parties ne sont appliquées les unes aux autres que mollement & foiblement: or cette cause cesse quand les solides agissent puissamment sur les fluides qu'ils contiennent; car c'est de l'action & de la réaction des solides & des fluides que dépendent toutes les fonctions du corps. Or cette action & cette réaction sont rétablies.

Par la friction, qui cause, pour ainsi dire, une compression & un relâchement alternatifs au corps. Une friction légere ne comprime que les veines; au lieu qu'une plus forte comprime aussi les arteres. En comprimant les veines par la friction, le mouvement du sang visqueux vers le cœur est accéléré. Par-là le mouvement du cœur même est ranimé, d'où il s'ensuit que le sang est aussi poussé dans tous les vaisseaux avec plus de vélocité. Les forces vitales peuvent donc être augmentées jusqu'à un certain point par le secours des frictions, sans aucuns remedes internes, puisqu'au moyen de ces frictions on peut exciter une fievre brûlante dans les hydropiques les plus glacés. Dans les corps, dont presque tous les organes *chylopoiëtiques* sont si languissans, qu'ils ne peuvent faire parfaitement les fonctions auxquelles ils sont destinés, on a vu des frictions faites avec un morceau de laine rude, sur toute la surface de l'abdomen, le malade étant à jeun, produire des effets merveilleux. C'est la raison pourquoi les Anciens faisoient tant de cas des frictions, non-seulement pour la conservation de la santé, mais aussi pour la cure des maladies.

Quand un cheval reste dans son écurie sans être pansé; au bout de quelques jours il n'est plus bon à rien; au lieu que quand on a soin de le peigner & de l'étriller, il est fort & agile pendant un grand nombre d'années: car, comme remarque Columelle, *Lib. VI. de Re rusticâ. cap.* 30. « Il faut faire tous les jours des frictions « aux bestiaux aussi-bien qu'aux hommes; & on leur fait « même plus de bien en les étrillant, qu'en leur don- « nant de la nourriture tant qu'ils en peuvent deman- « der. »

Les Anciens pratiquoient différentes frictions pour différens usages. Ainsi Hippocrate nous apprend dans son Traité *de Med. Offic.* que « la friction peut résoudre, « resserrer, incarner ou diminuer; car, dit-il, une for- « te friction resserre, une légere résout, une friction « continuée long-tems diminue, & une friction modé- « rée condense.

Il y a des parties que des frictions, faites avec des substances molles & huileuses, rendent plus lâches.

Rien n'est meilleur pour la guérison des *fibres* foibles; que les frictions faites avec un morceau de laine rude bien chaud, surtout si on l'a impregné de vapeurs d'ambre brûlé, ou de mastic, parce qu'en même-tems qu'on relâche les parties par la friction, on y fait entrer certe vapeur aromatique & corroborante. Mais il faut procéder par degrés, & ne pas commencer par des frictions trop fortes, de peur que les fluides qui étoient en stagnation dans des vaisseaux extraordinairement distendus, ne se portent tout d'un coup en trop grande quantité au cœur, au point de l'accabler & de le suffoquer; ou que des vaisseaux tendres ne soient rompus par l'accélération précipitée du sang qui s'y porte.

En se promenant à cheval, ou dans un carrosse. Pendant tout le tems qne cet exercice dure, les visceres de l'abdomen & du thorax étant pendans, sont balottés & en quelque façon doucement frottés les uns contre les autres; l'air pur en même-tems agit avec une grande force sur les poumons; & toutes ces circonstances concourent à produire des changemens incroyables. Mais il faut observer que les personnes foibles ne doivent pas aller à cheval avec un estomac plein; qu'il faut qu'elles ne prennent cet exercice qu'avant le repas, ou lorsque la digestion est presque faite; parce que dans le tems que leur estomac est distendu, les secousses qu'elles reçoivent du mouvement du cheval leur sont préjudiciables; au lieu que, quand les premieres voies sont presque déchargées & vuidées, ces mêmes secousses servent merveilleusement à expulser les feces qui restent.

Sydenham fait un si grand fond sur la course à cheval, qu'il la croit capable de guérir, non-seulement les consomptions les plus légeres, mais même les marasmes les plus desespérés, même ceux qui sont accompagnés de sueurs pendant la nuit, & de violente diarrhée; & il ne croit pas que le mercure soit plus efficace dans les maladies vénériennes, ni le quinquina dans les fievres intermitentes, que l'est l'exercice du cheval dans la phthisie.

Mais il veut qu'on observe une gradation dans l'usage de cet exercice, & que le malade ne commence pas par en prendre au point de s'excéder de fatigue: il rapporte des exemples mémorables de cures opérées par ce moyen. Il ajoute ensuite, que quoique la course à cheval soit une des pratiques les plus salutaires aux phthisiques, cependant il en a vu aussi qui se sont trouvés prodigieusement soulagés pour avoir fait des voyages en carrosse.

Ainsi les personnes qui sont trop foibles ponr pouvoir supporter le cheval, peuvent aller en carrosse jusqu'à ce que, devenues plus fortes, elles puissent aller à cheval. Les enfans, qui sont ce qu'il y a de plus foible au monde, se trouvent bien d'être portés sur les bras & d'être bercés dans leur manne.

Aller dans un vaisseau sur mer, est aussi très-bon pour les personnes foibles. Tant que le vaisseau n'éprouve qu'un mouvement tranquille & modéré; on s'en trouve plus gai, on transpire plus abondamment, on en a plus d'appétit, & on en digere mieux. Mais le mouvement d'une mer agitée & orageuse, cause aux hommes les plus robustes, s'ils n'y sont pas accoutumés, des vertiges, des vomissemens, une indisposition insupportable, & quelquefois même des défaillances. Il est vrai que ces accidens ont quelquefois servi à guérir des maladies invétérées: mais il n'en faut pas courir le risque sur des personnes foibles, à qui cette agitation trop violente ne manqueroit pas d'être préjudiciable.

Tous ces exercices que je viens de dire, sont avantageux aux personnes foibles, parce que sans les trop fatiguer, elles leur procurent un mouvement salutaire: mais quand une fois elles ont commencé à recouvrer un peu de forces par ces moyens, il les faut augmenter par d'autres exercices qni mettent le genre musculaire en mouvement, comme

De se promener, de marcher & d'exercer son corps; faute de quoi le malade retombera insensiblement dans le même désordre. Et c'est ce qu'on ne voit que trop souvent arriver à de jeunes filles guéries du *chlorosis*, qui par le gout qu'elles ont pour la vie sédentaire, & par le défaut d'exercice redeviendront au bout de quelques semaines aussi foibles & aussi pâles qu'auparavant. Les alimens qu'elles prennent, faute d'être dissipés par l'exercice, ne sauroient jamais engendrer un sang louable, ils ne produisent qu'une cacochymie foible & languissante; car, selon Hippocrate, dans son Traité *de Ratione Victus*, les alimens & le travail ont deux fins opposées, mais qui cependant concourent toutes deux à la conservation de la santé: le travail consume les substances dont le corps est actuellement fourni, au lieu que le boire & le manger réparent & remplacent ce qui

a été évacué & dissipé par le travail,

Nous avons déja observé comment le mouvement musculaire contribue à rétablir les forces d'un corps affoibli. Il faut que les personnes foibles commencent par de courtes promenades qui ne les fatiguent pas trop, & qu'elles viennent par degrés jusqu'à être en état de courir, & à courir en effet. Les exercices les plus avantageux sont ceux qui en même tems qu'ils mettent le corps en action, amusent & divertissent l'esprit, comme de joner à la paume, de faire des armes, on tous autres exercices de cette nature. Aussi les Anciens conduits par des vues sages proposoient des récompenses pour ceux qui surpassoient leurs compagnons dans les exercices de la Gymnastique, afin d'encourager ainsi la jeunesse à augmenter ses forces & se mettre en état de soutenir les travaux de la guerre : & Jerôme Mercurialis, dans son Traité *de Arte Gymnastica*, nous apprend que Cyrus, qui avoit à cœur le bien des Perses, avoit défendu par une loi expresse à ses sujets de prendre leur repas qu'ils n'eussent satisfait à certains exercices qu'il exigeoit d'eux.

En comprimant doucement les vaisseaux & pressant les fluides. Ce conseil est de la derniere importance, car on a vu des maladies qu'on regardoit comme desespérées, guéries par la compression générale de tous les vaisseaux, laquelle cependant doit être ménagée de maniere que les cavités des vaisseaux ne soient pas entierement détruites; car alors le principe de vie seroit suffoqué en partie : mais de sorte seulement qu'ils perdent un peu de la capacité qu'ils auroient sans cette compression; car par ce moyen on empêche que les vaisseaux foibles ne soient distendus à l'excès par les fluides qu'ils contiennent, attendu que la capacité du vaisseau ne dépend pas simplement du fluide qui le distend, mais aussi de l'excès de force de ce fluide par-dessus la résistance du vaisseau. Or plus la *fibre* est tiraillée plus elle s'affoiblit; conséquemment tout ce qui obvie au tiraillement de la *fibre*, empêche son affoiblissement. Or les bandages & les appareils qui pressent sur la chair, de quelque espece qu'ils soient, en donnant aux vaisseaux une espece de soutien & de point d'appui, font ce que ne sauroient faire les solides trop affoiblis, c'est-à-dire, qu'ils empêchent que les vaisseaux ne se dilatent à l'excès.

Il y a telles maladies où cette méthode opere plus qu'aucune autre. Par exemple, lorsque l'hydropisie qu'on appelle anasarque a fait enfler les cuisses & les jambes, & que toute l'eau vient à en sortir, soit par accident, soit parce qu'on lui à ouvert exprès une issue, ces parties non-seulement restent immédiatement après, flasques & plissées, mais elles ne tardent guere ensuite à redevenir enflées, à moins qu'elles ne soient fortifiées & soutenues par un bandage convenable.

Dans une autre espece d'hydropisie appellée ascite quand les eaux ont été évacuées par la ponction de l'abdomen, à moins qu'on n'ait soin de serrer le ventre aussitôt par des bandages il s'en ensuit une syncope mortelle, où il vient se loger de nouvelles eaux dans ces parties lâches & pendantes, & l'hydropisie redevient bien-tôt aussi terrible qu'auparavant.

Quand les fluides commencent à être en stagnation, ou du moins qu'ils se meuvent lentement dans les vaisseaux trop dilatés des jambes, la peau en est souvent corrodée, & il s'en ensuit des ulceres d'une très-méchante espece, surtout s'il y a dans le corps quelque levain scorbutique, lequel résiste souvent aux plus excellens remedes. Or on prévient ces accidens par des bandages ou des chaussures assez étroites pour empêcher les fluides de se loger dans les vaisseaux dilatés.

Je me souviens d'avoir traité une Demoiselle de qualité, dont le systeme nerveux étoit le plus susceptible de mouvemens irréguliers que j'aie jamais vu : qu'elle entendit un bruit un peu fort, ou fût frappée d'une lumiere tant soit peu vive, aussi-tôt elle tomboit en convulsions, & éprouvoit des commotions surprenantes, accompagnées d'une sensation de déchirement dans l'abdomen. Ni les sucs de ferule, ni le castor, qu'on emploie ordinairement avec succès dans les cas de cette nature, ne faisoient rien sur elle. Mais lorsqu'on eut pris le parti de lui bander les jambes, les cuisses & l'abdomen jusqu'au défaut du sein, le désordre alla aussi-tôt en diminuant, & par le concours de remedes convenables qu'on lui administra, elle fut entierement guérie. Mais elle continua pendant quelques mois sans s'en faire de peine, à se laisser envelopper comme une momie d'Egypte, en considération du soulagement extraordinaire que cette méthode lui avoit procuré.

Nous avons jusqu'ici décrit assez au long les moyens de remédier à l'affoiblissement excessif de la *fibre* simple, par l'usage des choses non-naturelles & par le secours de la Chirurgie, ou par les bandages. Il nous reste à présent à examiner & détailler les remedes qui pris au-dedans & commis aux forces de la nature, produisent le degré d'amélioration nécessaire pour le rétablissement de la santé. La cohésion trop foible des élémens des *fibres* produit la maladie : il faut donc des remedes tels qu'appliqués au corps ils produisent une cohésion plus forte. Tels sont ceux qui suivent.

Les remedes acides-austeres, appellés communément astringens. Qu'on les applique sur la langue ils font suffisamment connoître aussi-tôt leur qualité spécifique, car ils dessechent toute la bouche & resserrent tous les orifices des vaisseaux qui y aboutissent. La langue elle-même se rétrécit & se racourcit en quelque façon. C'est pourquoi Galien, *de Meth. Med. Lib. VIII. cap.* 2. nous apprend que « c'est la fonction particuliere du « gout de distinguer les substances astringentes; » car tous les remedes de cette classe ont cela de particulier qu'ils rapprochent les élémens des *fibres* & les font adhérer plus fortement les uns aux autres. Ils ont même une si grande vertu qu'ils produisent le même effet sur les animaux morts; car lorsque par une longue macération les Tanneurs ont entierement emporté du cuir des animaux la graisse qui y étoit adhérente, & qu'ils sont amollis au point qu'ils se déchireroient avec facilité, c'est en y ajoutant des substances austeres qu'ils les renforcissent. C'est là ce que Pline appelle *coria perficere*, « donner la derniere façon aux cuirs, » *Lib. XIII. cap.* 19. ou à propos de grenades, il dit que l'écorce de ce fruit est singulierement bonne, *ad coria perficienda*, pour donner la derniere façon au cuir. A présent on se sert pour cet usage de l'écorce de chêne qui est à bien meilleur marché.

Les principaux astringens sont détaillés dans la *Matiere Médicale* de Boerhaave dans l'ordre qui suit.

Le fruit & Le suc, La fleur & L'écorce	d'Acacia.

La dose du suc congelé de cet arbre est depuis quatre grains jusqu'à une dragme.

Le suc congelé du prunier sauvage, appellé *acacia Germanica*, depuis six grains jusqu'à une dragme & demie.

Le suc d'oseille, (*acetosa*)	
de tanaise sauvage, (*anserina*)	
Le fruit & le suc de l'épine-vinette.	
La racine de bistorte.	
Le fruit, L'écorce & la racine	de Caprier.
Le fruit non-mûr & les feuilles	du Cornouiller.
Le fruit & les feuilles	du Cyprès.
Les fleurs, Le fruit & L'éponge	du *Cynosbatos*, ronce commune.

Le fruit & | La marmelade } de Coings.
Les racines de fougere.
Les fraises.
L'écorce du frêne.
Les fleurs, | Le fruit, & | L'écorce } du Grenadier.
L'herbe de S. Jean, dont tout est bon.
Le suc congelé de l'hypocyste, depuis une dragme jusqu'à cinq.
Les feuilles, | Les fleurs, | La graine & | La racine } de la Patience.
Les nefles cueillies avant leur maturité.
Toutes les sortes de mirobolans, depuis cinq grains jusqu'à deux dragmes.
Les feuilles de myrte.
Les feuilles & | Les fleurs } de Nénuphar.
Le Verjus.
La Pimprenelle.
Le Pourpier.
Les Prunes sauvages.
Les poires cueillies avant leur maturité.
Les feuilles de Chêne, &
Le Gland.
La Quinte-feuille.
La Rhubarbe, depuis une demi-dragme jusqu'à deux.
Les feuilles & | La graine } de Sumach.
Les Roses.
Les Poireaux.
Le fruit du Cormier.
Les Tamarins, depuis une once jusqu'à deux.
La pulpe de ce fruit pressée & mondée, depuis une once jusqu'à deux.
L'écorce du Tamaris.
Le Cachou.
La racine de Tormentille.

De tous ces végétaux on peut faire aisément des infusions, des décoctions, des extraits, des pilules, des vins composés & des remedes de différentes formes.

On peut, par exemple, préparer une infusion de la maniere qui suit.

Prenez *tanaise sauvage, une poignée;*
pimprenelle, une demi-poignée;
racine de tormentille, demi-once;

Après les avoir hachées bien menues, faites-les infuser pendant une heure dans trois chopines d'eau bouillante. La dose sera d'une once, de trois heures en trois heures.

Pour une décoction:

Prenez *fleurs de patience à feuilles pointues, une poignée;*
roses rouges, quatre onces;
écorce de tamaris, deux onces;
racine d'oseille, quatre onces;
graine concassée de patience commune, deux dragmes.

Faites bouillir pendant un quart-d'heure dans autant d'eau calybée qu'il en faudra pour en tirer deux pintes de décoction après l'avoir passée. La dose sera d'une once trois ou quatre fois par jour.

Ou bien,

Prenez *oseille, deux poignées;*

racine de bistorte, demi-once;
fleurs de grenades, deux dragmes;

Quand vous les aurez fait bouillir pendant un quart-d'heure dans autant d'eau qu'il en faudra pour en tirer une pinte après avoir passé la décoction, ajoutez-y,

une once de sirop de myrte.

Cette préparation s'emploie comme la précédente.

Pour un électuaire:

Prenez *marmelade de coings, une once;*
conserve de roses rouges, demi-once;
fleurs de grenade, une dragme;
sirop de myrte, la quantité qu'il en faudra pour faire un électuaire.

La dose sera d'une dragme trois ou quatre fois par jour.

Pour un extrait:

Prenez *oseille, huit poignées;*
patience de jardins, quatre poignées;
quinte-feuille, six poignées;

Epluchez bien ces simples, hâchez-les menues & les faites bouillir dans une quantité d'eau suffisante; pressez les bien en les entassant à force dans un grand vaisseau; & faites évaporer jusqu'à la consistance d'extrait. La dose sera depuis une dragme jusqu'à deux. Ou bien ajoutez à l'extrait autant de racine de bistorte séchée qu'il en faudra pour lui donner une consistance propre à en faire des pilules, dont la dose sera depuis quatre jusqu'à quinze grains.

Pour un vin composé.

Prenez *graine concassée de grande oseille, six dragmes;*
fleurs de grenades, cinq dragmes;
racine de caprier, deux onces;
écorce de frêne, dix dragmes;
feuilles de pimprenelle, deux poignées;

Après les avoir hachées & écrasées, mettez-les infuser dans trois pintes de vin clairet austere de France. Vous prendrez de cette liqueur trois ou quatre fois par jour.

Ou bien,

Prenez *écorce de caprier,* | *racines de tamaris,* } *de chaque une once;*
fleurs & tiges d'herbe de Saint-Jean, deux onces.

Faites-en un vin composé, en y ajoutant trois pintes de vin rouge, austere.

Parmi les astringens du genre fossile, le plus efficace est le fer dissous dans des végétaux acides fermentés: on ne sauroit croire quels merveilleux effets il produit sur les corps œdémateux, froids & affoiblis. L'effet de ce médicament n'est pas d'évacuer le fluide qui distend les vaisseaux, mais de donner aux vaisseaux un surcroît de force pour comprimer les fluides; au moyen de quoi étant plus resserrés, ils procurent du mouvement aux humeurs qui étoient presque en stagnation; au lieu que si on tentoit la cure de pareils désordres par la voie des évacuations, on ne feroit qu'affoiblir encore davantage le malade.

Ceux qui font usage de ces médicamens, sentent une chaleur douce qui se répand par tout leur corps; les parties qui étoient enflées se désenflent; la paleur des levres &

des joues fait place à un vermillon naturel & animé; la pesanteur & la difficulté de respirer qu'ils éprouvoient aux moindres mouvemens qu'ils fissent, se dissipent par degrés; ils recouvrent leur premiere agilité, font toutes leurs fonctions avec plus de vigueur, & jouissent, pour ainsi-dire, d'une vie toute nouvelle. Le fer dissous dans les eaux minérales médicinales, produit aussi le même effet.

Par des liqueurs spiritueuses fermentées. La sérosité du sang & le blanc d'œuf sont à l'instant coagulés, en y versant de l'alcohol pur; & les parties solides des animaux se durcissent & se resserrent en tous sens, si l'on les met dans l'alcohol du vin. Ce fluide a donc le pouvoir de condenser les parties solides des animaux: mais aussi en même tems il coagule les fluides; raison pour laquelle il faut user avec beaucoup de précaution des liqueurs spiritueuses fermentées, autrement elles causeroient un grand nombre d'accidens en épaississant les fluides & resserrant les solides. C'est ainsi que dans l'Histoire de l'Académie des Siences, An. 1706. nous lisons, qu'en disséquant le corps d'une femme qui avoit aimé à boire de son vivant, on lui trouva la rate, le foix, le pancréas, tout-à-fait desséchés, skirrheux & pétrifiés en partie. Toutes les glandes, tant internes qu'externes, étoient devenues presque aussi dures que de la pierre. On rencontre quantité d'observations pareilles dans les écrits des Praticiens.

Mais il en faut user avec prudence & ménagement. Car tous ces médicamens agissent d'abord sur le ventricule & sur les intestins, & ne peuvent jamais s'introduire dans le sang avec toutes leurs forces, car ils seroient pour lors nuisibles. C'est pourquoi on doit les donner en petite quantité, mais souvent, afin que, délayés par nos humeurs, ils s'insinuent peu à peu dans le sang. Si l'on met dans sa bouche, seulement quelques grains du suc acide d'acacia d'Egypte, il resserre toutes les parties, & rétrécit tous les petits vaisseaux absorbens & exhalans de la bouche, en façon qu'elle reste toute seche l'espace d'un demi-quart d'heure; & si on l'appliquoit aux orifices étroits des vaisseaux lactés, il se fermeroit à lui-même le passage, en les resserrant. Mais tous ces astringens agissant surtout sur les premieres voies, & ne pouvant, à moins qu'ils ne soient bien délayés, entrer par les petits orifices des vaisseaux lactés, & ne s'introduisant, pour ainsi dire que furtivement dans le sang, ils ne peuvent donc parvenir aux fluides que nous avons dit, que leurs forces ne soient affoiblies de beaucoup. Le sage conseil de Galien, *Meth. Med. Lib. II. cap.* 4. convient à merveille ici: il dit, « qu'il « ne faut point faire attention à la vertu présente du « remede, soit qu'on l'applique au dehors, ou qu'il soit « de la nature de ceux qu'on introduit au-dedans du « corps, mais à celle qu'il pourra avoir, lorsqu'il sera « parvenu au lieu affecté. »

Si l'on faisoit un usage peu mesuré des acides, & surtout des plus forts, ils pourroient occasionner des maladies très-dangereuses, partie en coagulant les liquides, partie en bouchant les vaisseaux les plus déliés qui aboutissent à la superficie interne de l'estomac & des intestins.

C'est pourquoi l'acier dissous dans les acides doux, est peut-être le meilleur de tous les astringens; parce qu'il n'agit pas seulement par sa force acre astringente, mais que par la vertu de sa partie sulphureuse, si ami du corps humain, il aiguillonne les forces de la vie d'une façon surprenante. Voyez *Mars*.

Par tous les moyens qui empêchent le tiraillement excessif des fibres. Le tiraillement empêchoit la jonction mutuelle des élémens des plus petites *fibres*, & tendoit par conséquent à rendre la cohésion nulle, c'est-à-dire à faire une rupture. L'état le plus proche de la rupture est le moment où la cohésion se trouve le plus affoiblie, & auquel elle peut être détruite en y ajoutant la plus petite force. Ainsi tout ce qui tiraille, diminuant la cohésion, cause la débilité. Une corde d'instrument de musique, au bout de laquelle on pend un poids, devient plus longue; elle s'allonge encore davantage, si on y en ajoute un nouveau, & casse à la fin: un instant avant la rupture, il y avoit encore cohésion; mais si peu qu'il ne falloit plus que le plus petit poids pour la rompre. On augmente alors la force de la corde, en ôtant les poids qui la tirent.

Il en est de même de nos *fibres*; car les causes distendantes étant diminuées, la force par laquelle les *fibres* tachent de se raccourcir, augmente presque à chaque instant; ce que plusieurs exemples démontrent clairement dans plusieurs maladies. Une tumeur skirrheuse augmentée peu-à-peu, avoit pressé l'œsophage d'un malade, de façon que vers les derniers mois de sa déplorable vie, il ne pouvoit (non sans beaucoup de peine encore) avaler que quelques gouttes de lait coupé ou de bouillon extrement léger. J'ai vû dans son cadavre que la capacité du ventricule n'excédoit presque pas la grosseur d'un intestin grêle; le ventricule ne s'étoit nullement étendu pendant tout ce tems; delà ses *fibres* se réduisirent peu-à-peu à ce petit volume. Car toutes les parties fermes de notre corps ont certe admirable propriété, lorsqu'elles demenrent long-tems dans le même point de contact, de faire ensuite une si forte cohésion entre elles, qu'il est impossible de les desunir.

Lorsqu'un homme a le malheur de se casser la jambe, & que le Chirurgien n'a pas soin de faire jouer de tems en tems les articulations, elles restent immobiles après la guérison: car les ligamens devenus roides se sont endurcis, n'ayant été pendant tout ce tems tiraillés par aucun mouvement de l'article.

On appelle laxité de la *fibre*, la cohésion de ses parties qui est susceptible d'un changement capable de l'allonger; c'est donc un degré de débilité, & le principe d'où dépend la fléxibilité; & l'on doit comprendre ce que c'est, aussi-bien que la diminution de l'élasticité, par ce qui a été dit plus haut. Si l'on tire le verre, qui est le plus fragile de tous les corps, comme on le peut, en fils plus déliés que n'est un fil d'araignée, ses parties tiennent les unes aux autres, & on le peut tourner & plier en tout sens, sans qu'il se rompe. Plus le fil est fin plus il est fléxible. Voyez *Hist. de l'Acad. R. des Sc. An.* 1713.

Laxité. On a dit que la débilité des *fibres* est excessive, lorsquelles ne peuvent, sans que leur cohésion cesse, soutenir l'effort qui résulte des actions d'un corps en santé, ou qui, quoique capables de suffire à celles qui ont coutume de se faire dans un état ordinaire, se rompent, si le mouvement devient un peu plus impétueux que de coutume, ce qui ne peut guere manquer d'arriver quelquefois dans la vie. Or l'on connoît que la laxité est trop grande, quand les *fibres* soutenant simplement l'effort du mouvement vital, sans que leur cohésion soit interrompue, s'allongent au moindre effort.

Un fil de soie ne pouvant soutenir, sans casser, un poids suspendu, nous offre l'idée de la *fibre* trop débile: mais le fil fait d'un plomb bien mou, que le même poids doit d'abord allonger considérablement, sans qu'il rompe aussi facilement, nous est une image de la *fibre* trop lâche: or c'est du dégré de laxité convenable que dépend la

Fléxibilité. Car pour que pûssent se faire ces fonctions que nous voyons s'opérer tous les jours par le mouvement des humeurs, des vaisseaux & des muscles, il a fallu que les élémens des parties solides changeassent en partie leur point de contact, & demeurassent en partie dans le même point, & par conséquent pûssent être allongés. Par exemple, pour que les articles soient fléchis, il faut que les ligamens qui les tiennent, soient susceptibles d'extension; de-là vient qu'il est nécessaire, pour jouir de la santé, que le degré de possibilité délongation, soit fixe & déterminé. S'il est augmenté, c'est maladie.

La diminution de l'élasticité. L'élasticité des *fibres* consiste en ce qu'elles peuvent être étendues, & qu'ensuite la force etendante cessant, elles reviennent à leur premiere longueur.

Mais toute cette force n'est autre chose que l'effort que les plus petites parties qui forment les *fibres* employent à s'attirer réciproquement, lorsqu'elles sont plus distantes les unes des autres par l'élongation des superficies, quoique la cohésion subsiste: si quelque cause étrangere rend la *fibre* trop débile; c'est-à-dire, si l'attraction mutuelle de ces parties est plus foible, l'élasticité est nécessairement diminuée.

Ces petits vaisseaux qui composent nos plus gros, sont formés de vaisseaux plus petits qu'eux encore; de sorte que les Anatomistes n'ont point encore assigné le terme de cette gradation décroissante. Les muscles sont aussi formés de plus petits; & ce qui ne paroît à la vue simple qu'une *fibre* musculaire, nous représente à travers un microscope un faisceau de fibres extrement déliées.

On remarque la même chose dans les nerfs & les autres parties du corps, d'où l'on voit que toutes les parties de notre corps sont composées de parties semblablables infiniment plus petites; ce qui étoit absolument nécessaire à la fléxibilité des parties. L'expérience qu'on rapporte ici nous démontre clairement comment le verre, ce corps si fragile, peut être par la simple division réduit en filamens si déliés, que le savant M. de Reaumur, *Mem. de l'Ac. Royale des Scien. Ann.* 1713. n'a point desespéré qu'on ne pût un jour en faire quelque étoffe. J'ai vu une chevelure faite de verre, dont les fils étoient si fins qu'on pouvoit les boucler sans les rompre.

On répond par-là à ces questions: pourquoi les alimens aqueux & gras affoiblissent les fibres? Pourquoi ceux qui ne font pas d'exercice, ceux qui sont d'un tempérament froid, les, enfans les jeunes gens qui croissent, ont les *fibres* foibles? Pourquoi les matieres terrestres & austeres les affermissent? Pourquoi ceux qui font beaucoup d'exercice, ceux qui sont d'un tempérament chaud, ont les *fibres* fortes? Pourquoi l'élasticité se trouve jointe à la force?

Pourquoi les Alimens aqueux & gras, &c. Les expériences nous l'enseignent, car les plus dures parties des animaux exposées surtout à la vapeur de l'eau chaude, deviennent très-molles. La vapeur de l'eau chaude, ou même bouillante, rend les vieilles cornes de Cerf aisées à couper, comme il arrive dans la préparation philosophique qu'on en fait dans les boutiques. Voyez quelle est la foiblesse & la langueur des filles qui font tous les jours leur boisson d'eau chaude. L'Auteur du Livre sur l'usage des liquides, qu'on prétend être d'Hippocrate, compte entre les mauvais effets de l'eau chaude bue en trop grande quantité, l'amollissement des chairs, l'affoiblissement des nerfs, l'appésantissement de l'esprit & les défaillances.

La débilité de la *fibre* consiste dans la cohésion des parties facile à détruire. Or les élémens de l'eau font une cohésion tout-à-fait foible. C'est pourquoi si deux ou plusieurs particules d'eau se mêlent par hasard avec les élémens des *fibres*, on voit que la *fibre* en est plus débile: mais si chaque particule d'eau s'attache aux élémens des *fibres*, ces mêmes *fibres* deviennent beaucoup plus roides, car les seuls élémens de l'eau, considérés séparément, paroissent très-durs & immuables, & peuvent se coaguler avec d'autres corps d'une façon surprenante, ainsi qu'on l'a démontré dans l'explication d'un des aphorismes précédens. Et c'est peut-être ce qui nous donne la raison pourquoi les parties des animaux s'amollissent extremement lorsqu'elles sont trempées dans l'eau, & qu'étant séchées, elles deviennent beaucoup plus fermes qu'elles n'étoient auparavant. Les expériences nous ont appris que l'eau pouvoit se glisser entre les élémens des corps, & les écarter du point de contact. Des morceaux de papier sont devenus, après avoir été mouillés, presque d'un sixieme partie plus longs.

Plusieurs expériences nous démontrent par la même raison, que les choses grasses amollissent les parties solides. Les cuirs les plus durs des animaux s'amollissent lorsqu'ils sont imbibés d'huile; pour que les muscles conservent leur flexibilité requise, la nature les a enveloppés de toutes parts avec des peaux huilées; & de crainte que les ligamens ne se roidissent, elle les a oints d'une hüile qui n'est autre chose que la moelle atténuée. On voit, lorsque cette huile vient à manquer dans une vieillesse décrépite, quelle rigidité s'en ensuit; & au contraire dans les personnes trop grasses, combien leur corps est lâche, foible & bouffi.

Pourquoi ceux qui sont d'un tempérament froid, &c. Car le froid en général fortifie les *fibres* en approchant leurs élémens les uns des autres: la circulation est moins forte dans les hommes d'un tempérament froid: ils ont le sang moins pressé, les alimens qu'ils prennent ne se changent que difficilement; leur nature, leurs derniers élémens ne sont appliqués que foiblement les uns aux autres; & la cohésion est par conséquent moins considérable.

Les enfans. L'embryon humain n'est presque dans sa premiere origine qu'une molécule d'une petitesse infinie; ensuite un peu grossi, & déja devenu sensible, ce n'est encore qu'une espece de matiere mucilagineuse, qui se dissoudroit s'il n'étoit soutenu par l'égale pression du liquide qui l'environne. L'enfant nouveau-né, délicat & pulpeux, a tous les os encore flexibles; toutes ses parties s'affermissent peu à peu à mesure qu'il avance en âge. C'est pourquoi, l'homme a toutes les parties d'autant plus foibles, qu'il est plus proche de son origine. De-là vient que ses *fibres*, quoiqu'elles aient la fermeté requise pour cet âge, peuvent être cependant regardées comme débiles, relativement aux *fibres* d'un homme formé: mais c'est ce qu'il falloit pour que le corps humain pût aisément s'étendre en tout sens pour acquérir une grosseur aussi considérable que celle d'un homme fait, en comparaison de la molécule si prodigieusement petite d'où il tire son origine.

Ceux qui ne font pas d'exercice. On voit tous les jours combien promptement retombent dans leur premier état de langueur des filles qui en avoient été tirées par le salutaire usage du fer, faute de donner aucun exercice à leur corps. Hippocrate ordonne un exercice fatiguant aux hydropiques: il recommande un entier repos à ceux qui sont accablés de maladies aiguës; car dans celles-ci, la trop grande activité de la circulation agitée par la fievre, consomme tous les liquides, & desseche entierement les solides. Presque toute la cure des maladies les plus cruelles consiste donc à procurer la disposition à l'hydropisie, c'est-à-dire, une plus grande débilité.

Les jeunes gens qui croissent. Les humeurs poussées dans des canaux coniques depuis la base jusqu'à la pointe, s'efforcent toujours à mesure qu'elles avancent, d'élargir les parois de ces canaux. Tant que ces canaux peuvent obéir à cette force, & en être allongés, l'homme croît. C'est pourquoi, il est nécessaire que la cohésion soit moins forte, afin qu'ils puissent obéir. Mais le plus prompt accroissement se fait lorsque l'homme est le moins éloigné de son origine, parce qu'alors les solides ne sont capables d'aucune ou de presque aucune résistance; car d'un point imperceptible qu'il étoit à l'instant de sa conception, il croît pendant neuf mois jusqu'à peser des seize ou vingt livres quelquefois.

On observe aussi, que la fievre dans un jeune homme qui n'a point atteint le degré de sa croissance, aggrandit les vaisseaux susceptibles encore d'accroissement, au point que le jeune homme s'en trouve grandi sensiblement. Il est donc nécessaire pour l'accroissement, que la cohésion soit moins forte, afin que les vaisseaux puissent obéir; & par conséquent lorsque les corps des jeunes gens sont endurcis par un travail trop pénible, ils

ils ne peuvent plus grandir. C'est sans doute pour cette raison, que ceux qui élevent de petits chiens, leur font prendre tous les jours de l'eau-de-vie pendant qu'ils sont jeunes, afin de les fixer à un état de petitesse qui les fait vendre plus cher.

Les matieres terrestres & austeres fortifient les fibres. Il a été parlé des choses austeres dans les articles précédens. On voit par l'expérience, que ces sortes de corps ont assez de force pour faire que les élémens de nos *fibres* s'unissent plus intimement l'un à l'autre. Mais ces corps terrestres, spongieux, attirent à eux tous les humides qu'ils peuvent toucher, & se collent ensuite fortement avec eux. Une pipe nouvellement cuite, sur laquelle il n'y a point encore de vernis, étant approchée des levres, s'y attache si fermement, qu'il est à peine possible de l'arracher sans lésion. Les choses aqueuses, ainsi qu'on l'a vu par ce qui a été dit ci-dessus, affoiblissent donc les fibres; celles au contraire qui boivent l'eau peuvent être mises au nombre des choses qui fortifient.

Ceux qui sont d'un tempérament chaud ont les fibres fortes. Une chaleur appliquée extérieurement au corps, en affoiblit toutes les parties; car elle fait que les élémens des *fibres* sont plus distans les uns des autres, & rend par-là les *fibres* trop débiles. Mais on entend ici par tempéramens chauds, ceux en qui les humeurs denses & compactes sont poussées par les vaisseaux avec un mouvement vigoureux : la force par laquelle les élémens sont assimilés à nos fluides, est toujours assez grande chez eux; l'application mutuelle des élémens des *fibres*, est toujours très-efficace. Or, la force des *fibres* dépend de toutes ces choses.

Nous voyons par-tout, que la chaleur causée par l'exercice du corps est bien différente de celle du feu de l'âtre. Celui, qui durant l'hiver reste devant son feu pour se défendre du froid, en sort foible & nonchalant : celui qui au contraire a pu vaincre le froid par un violent mouvement du corps, est toujours agile & dispos.

Ceux qui font beaucoup d'exercice, ont les fibres dans un état de force. Il en a été parlé ci-dessus. Voyez quelle force & quelle vigueur acquiert un Paysan, qui pour vivre & faire vivre les siens, est contraint de se livrer à un travail pénible. Il méprise toutes les injures de l'air, & digere parfaitement les nourritures les plus grossieres, qu'il semble dévorer. Voyez au contraire combien est foible & accablé d'incommodités celui qui vit dans l'oisiveté & qui mene une vie sensuelle. Il s'apperçoit aussi-tôt du moindre changement de l'air qui l'environne; & à peine peut-il par mille ragouts différens, inventions de la gourmandise & non de l'appétit, exciter son estomac languissant.

Pourquoi l'élasticité, &c. On appelle élastiques les corps qui après avoir été étendus se rétablissent en autant de points de contact qu'ils en avoient avant leur extension. De-là vient qu'il est besoin d'une grande force pour que les parties allongées puissent s'attirer mutuellement : or c'est dans cette force que consiste celle des *fibres*.

L'exemple, suivant nous, rend cette proposition plus évidente. Deux pierres d'aimant s'attachent ensemble lorsqu'on les applique l'une sur l'autre; si on les éloigne un peu, de sorte cependant qu'elles soient à portée d'agir mutuellement l'une sur l'autre, elles se rejoignent de nouveau. Il en est de même des parties du corps élastique, écartées l'une de l'autre; la cause distrahante cessant, elles se tirent de nouveau réciproquement, & la premiere cohésion se rétablit. Lorsque vous pressez avec les doigts une partie du corps à une fille foible & leucophlegmatique, cette partie obéit ainsi qu'une pâte molle, & ne se rétablit qu'avec peine & fort lentement : si l'on fait la même chose à un homme vigoureux, les parties élastiques reprennent sur le champ leur état naturel.

On a donc commencé par décrire la maladie la plus simple, & par indiquer la méthode qui nous en fait découvrir la nature : on a ensuite rapporté les causes qui la constituent; & l'on a découvert de-là quels effets contre nature elle a coutume de produire, comment nous en prévoyons ce qui doit arriver, & comment de l'histoire connue de la maladie décrite par les signes, le Medecin apprend de quelle façon il doit s'y prendre, & quel remede il doit employer pour rétablir la santé. On a enfin tiré de toutes ces connoissances des corollaires généraux.

Rarement la seule débilité de la *fibre* simple forme une maladie : ordinairement plusieurs causes réunies y concourent. Cependant ces causes ont dû être considérées séparément pour qu'on les pût concevoir distinctement. Voilà pourquoi l'on supposoit un homme en parfaite santé, mais de qui, un moment après, quelque cause auroit rendu les *fibres* trop débiles.

Maladies de la fibre roide & trop élastique.

Une *fibre* trop roide, est celle dont les moindres parties sont si fortement unies, qu'elles résistent à l'action des fluides à laquelle elles doivent céder pour conserver la santé.

Pour la conservation de notre vie & de notre santé, il faut que toutes les *fibres* des arteres soient assez flexibles pour pouvoir être distendues par le sang, que pousse la force musculaire du cœur, ensorte qu'elles puissent recevoir ce sang qu'il leur envoie; car tant que le cœur est dans sa diastole, les arteres & les veines sont pleines; autrement le sang ne seroit point poussé continuellement. Un moment après, le cœur étant dans sa systole chasse le sang dans les arteres pleines, lesquelles le transmettent dans les veines, aussi pleines. De-là vient que si ces vaisseaux opposent une force considérable à leur dilatation, & que le sang cependant ne soit point assez compressible, le cœur ne pourroit point être vuidé; c'en seroit par conséquent fait de la vie. Il est donc nécessaire que la laxité des *fibres* qui constituent ces vaisseaux, soit telle, qu'ils puissent céder au sang distendant poussé par le cœur dans les vaisseaux pleins. Et plus ces *fibres* sont roides, plus la résistance est grande.

Ce qui fait qu'on ne peut, non plus que de la *fibre* débile, donner une définition absolue des *fibres* trop roides, mais seulement avec rapport aux différens âges. Pour que le petit cœur d'un tendre embryon suffise à la dilatation des vaisseaux auxquels il envoie du sang, il ne faut pas plus de consistance ni de cohésion aux solides qu'en a une substance mucilagineuse.

Cette rigidité provient de l'usage excessif ou trop longtems continué des remedes propres à la cure des *fibres* foibles.

On a commencé par l'histoire des *fibres* trop débiles, parce que la cure de cette maladie donne la connoissance des causes de la trop grande rigidité des *fibres*. Ainsi, pour éviter de répéter tout ce qui a été dit en traitant de la cure de la *fibre* trop débile, un seul exemple suffira. Un travail modéré rend le corps vigoureux : un travail forcé le desseche, & roidit toutes ses parties. Les Paysans contraints d'exercer leur corps dès leur plus tendre enfance à des travaux trop pénibles, souvent sont épuisés à quarante ans, & meurent du marasme comme les vieillards que les années ont desséchés, & leurs corps courbés ont devancé en eux l'âge de décrépitude.

Elle rend les vaisseaux composés de ces *fibres* moins flexibles, plus étroits, plus courts, trop résistans au mouvement des liqueurs, & produit les accidens qui s'en ensuivent.

Nos vaisseaux résistent toujours à leur distension : ainsi leur capacité dépend de l'excès des forces distendantes par-dessus la force contractive. Lors donc que cette

force contractive des vaisseaux s'accroît, & que la force distendante demeure la même, les vaisseaux se contractent davantage, c'est-à-dire, deviennent plus étroits. Le dernier période de cette maladie, est, lorsque les vaisseaux n'obéissent plus du-tout au liquide distendant; ce qui arrête aussi-tôt le mouvement du sang, & cause cette mort tranquile qui arrive aux vieillards, lorsque tous les vaisseaux devenus roides dans l'extreme vieillesse, résistent aux fluides qui y sont poussés. Les liquides étant aussi diminués par quelque cause que ce soit, les vaisseaux sont resserrés par leurs propres forces, de façon qu'ils demeurent pleins, quoique cependant bien moins distendus.

Un homme peut, ses vaisseaux étant ainsi resserrés, perdre en quatre jours de fievre aiguë continue, la moitié de son poids selon que l'abondance du liquide est diminuée. Cela est d'autant plus évident, que tous les animaux, en qui la force des *fibres* est augmentée, ont les vaisseaux plus contractés.

Un cheval en repos dans son écurie, où il trouve abondamment dequoi se repaître, devient très-gras. Si augmentant peu-à-peu son exercice, on l'emploie enfin tous les jours à des travaux pénibles, il perd alors presque le tiers de son poids; cependant il supportera avec beaucoup plus de vigueur ses fatiguans exercices; & les *fibres* des vaisseaux une fois affermies par ces mêmes exercices, quoiqu'il prenne en suite du repos dans l'écurie, il n'engraissera pas aussi promptement qu'il avoit fait.

Plus courts. Le mouvement du liquide poussé dans des canaux coniques, s'efforce d'allonger ces mêmes canaux: de-là vient qu'ils sont allongés autant que la cohésion des *fibres* peut soutenir cet effort. C'est ce que nous enseigne cette croissance des jeunes gens, si remarquable dans les maladies aiguës. Je me souviens d'avoir vu à une personne, dont le gros doigt du pié avoit été abattu d'un coup de ciseau bien tranchant, deux arteres saillir en-dehors de la superficie de la plaie presque de la longueur d'une ligne géométrique, tant ces vaisseaux étoient allongés, quoiqu'à un endroit si distant du cœur. Quand il survient une trop grande rigidité des *fibres*, les vaisseaux ne peuvent être allongés: au contraire, si la force de *fibres* prévaut, ils sont à la fin racourcis, ce que nous voyons par les vieillards qui décroissent en effet.

Au mouvement des liqueurs, &c. Le cœur poussant vers les arteres, une partie du mouvement communiqué par le cœur, est employé à dilater les arteres; l'autre partie pousse le sang dans les arteres. Si donc les arteres deviennent moins aisées à dilater, c'est-à-dire, trop roides, il faudra que la plus grande partie du mouvement communiqué par le cœur, soit employée à la dilatation des arteres, & la plus petite à la pulsion du sang. L'on voit de-là clairement pourquoi la trop grande roideur des *fibres* oppose tant de résistance au mouvement des liquides.

Mais tout dépend dans le corps humain, du mouvement réglé des humeurs dans les vaisseaux. Cette cause si simple peut par conséquent être l'origine d'une infinité de maux.

On connoît par-là ce genre de mal, ses effets, & sa cure.

On peut aisément découvrir par ce qui vient d'être dit la diagnose, qui fait connoître si la rigidité des *fibres* est en effet trop grande. Car si nous voyons qu'un homme soit décharné, qu'il ait le dedans de la bouche & le gosier desséché, la peau entierement aride, que toutes ses articulations soient moins flexibles, & que cet état subsiste, quoiqu'on administre au corps des substances propres à le refaire; nous concluons que les solides sont trop fermes, qu'ils l'emportent sur les liquides, lesquels se dissipent trop promptement. Il se trouve de ces sortes de gens extremement maigres & grands mangeurs tout ensemble, qui digerent très-promptement tout ce qu'ils prennent de nourritures, & en qui les fluides s'exhalent presqu'aussi-tôt.

Si nous avons remarqué que les choses qui ont été indiquées pour la cure de la *fibre* trop débile, aient été administrées, soit en forme de médicamens ou d'alimens, nous connoissons que cette maladie aura pour cause la trop grande rigidité.

Selon que cette roideur se trouve trop grande dans une partie ou dans le tout, elle peut occasionner une infinité de maux très-surprenans. Les observations des Medecins nous ont appris que tous les canaux connus de notre corps, peuvent être roidis souvent par des causes si foibles, qu'on ne peut aucunement les découvrir.

Ainsi, quelquefois le doigt, quelquefois le bras entier décroît peu-à-peu, & se desseche entierement; car si quelque cause rend la résistance des vaisseaux trop grande, l'extension sera pour lors moins considérable; delà naîtra un marasme très-lent. J'ai vu une femme qui n'avoit pas encore quarante ans, dont, sans aucun vice sensible du corps, sans qu'il y eût le moindre soupçon de suppuration interne, sans qu'il parût une plus grande de évacuation, un marasme lent dessécha en deux ans tout le corps, de façon qu'elle n'avoit plus qu'une peau seche étendue sur les os. Les anciens Medecins ont appellé ces sortes de maladies ἐκ νόσου γήρας, vieillesse causée par la maladie.

Santorini rapporte dans ses exactes Observations Anatomiques, qu'examinant le cadavre d'un homme de qui l'œil droit avoit été long-tems affecté d'une goute sereine, il trouva que le nerf optique de ce côté, étoit plus maigre & d'une couleur plus obscure qu'il ne l'est naturellement. On voit en ce cas, que cette trop grande de rigidité du nerf optique, est provenue de quelque cause cachée. Si pareille chose arrive dans les autres organes des sens, ou dans les visceres, elle peut être l'origine d'une infinité de maladies différentes.

Toutes ces choses nous donnent la facilité de découvrir les secours propres à corriger cette trop grande rigidité des *fibres*.

On doit 1°. user d'un régime aqueux, & doux, & principalement de petit lait, de légumes tendres, de matieres farineuses bien délayées, & qui n'aient point fermenté. 2°. Se reposer dans un lieu humide & un peu froid, & y dormir d'un sommeil profond. 3°. Faire un usage externe & interne de remedes aqueux tiedes, & d'huiles douces & légeres.

1°. *D'un régime aqueux, &c.* Nous appellons boisson aqueuse, ou l'eau même, ou toute boisson dans laquelle l'eau domine. Nous appellons nourritures aqueuses, toutes celles don l'eau forme la plus grande partie; telles que sont les gruaux, les bouillons, & autres semblables. Toutes ces nourritures fournissent au corps une grande abondance d'eau, la portent dans tous les vaisseaux, amollissent & lubréfient toutes les parties; car les eaux, surtout étant tiedes, ont la vertu de pouvoir amollir les parties les plus dures des animaux, ensorte que nous pouvons amollir par le moyen de l'eau tiede les cornes, les ongles, & même les os.

Ce qui nous fait voir que toutes les Nations qui vivent sous un climat chaud & ont le corps très-resserré, semblent n'avoir besoin que d'eau & des seules nourritures aqueuses. Il ne doit point paroître surprenant qu'en cette occasion on ordonne le petit lait, après qu'on a recommandé l'usage du lait, comme propre à fortifier les *fibres* trop débiles: car dans le petit-lait on n'y trouve plus les parties subtiles, spiritueuses, & nourrissantes, il n'y reste seulement que la partie aqueuse de l'herbe dont l'animal s'est nourri, & qui possede une grande force dissolvante. On fait, surtout pour ces sortes d'usages, beaucoup de cas du lait de beure, dégagé de tout le graisseux du beure, & un peu acide; c'est pourquoi l'on s'en sert si souvent dans les maladies aiguës. On emploiera utilement aux mêmes usages tous les sucs bien murs des fruits d'été.

De légumes tendres. Boerhaave les a détaillés dans sa Matiere Médicale. On n'y trouve presque ni gout ni odeur: mais ils rendent une espece de liqueur aqueuse, mucilagineuse, très-émolliente. Les bouillons qu'on en fait sont fort salutaires aux corps atrabilaires.

Voici les légumes indiqués pour cet usage dans la *Matiere Médicale.*

L'arroche, les patates, la poirée, la bourrache, le choux rouge, les pommes de terre, le cerfeuil, toutes les différentes sortes de chicorée, les artichauts, les concombres, la dent de lion, l'endive; presque toutes les sortes de laitue, le panais, le navet, le pourpier, les racines de chervis, les racines de vipérine, les épinards, les racines de barbe-de-bouc, la petite valériane.

Boerhaave recommande pour le même cas, dans sa *Matiere Médicale*, les substances molles, aqueuses, qui suivent.

Des décoctions légeres de pain, des sucs de fruits d'été mûrs, ou crus, ou bouillis avec un peu d'eau, & édulcorés avec du sucre; du jus d'oranges, du jus de baies de sureau; toutes sortes de cerises douces, des citrons doux bien mûrs, des concombres de jardins, des courges de jardins, des figues, des fraises, des grenades mûres, des jujubes, des limons doux, des abricots, des melons, des mûres, des pêches, des pommes qui soient tout-à-la fois douces, & cependant un peu acides, des prunes douces, des groseilles rouges, blanches, & noires, des framboises.

De ces diverses substances on peut faire plusieurs sortes d'alimens fort agréables, préparés de différentes façons, soit bouillis ou rôtis, ou de toute autre maniere.

Les végétaux farineux sont ceux qui suivent:

Des amandes douces, de l'avoine, du blé sarasin, de l'orge, du mays, du millet, du riz, du panic, des pistaches, du froment, du seigle, & de l'épeautre.

De tout cela on peut faire des décoctions, des crêmes, & des panades.

Des matieres farineuses bien délayées. L'eau qu'on introduit dans ces corps si resserrés, en qui les humeurs sont toujours épaisses & compactes se dissipe tout d'un coup, & n'y fait pas un long séjour. C'est pourquoi nous avons si souvent dans les maladies aiguës, la douleur de voir l'eau que le malade a prise, s'évaporer incontinent par les sueurs, & s'écouler par les urines. Mais on ajoute à l'eau ces matieres farineuses décrites dans la *Matiere Médicale*, afin que cette eau une fois prise, s'attache plus intimement par la vertu collante de ces substances farineuses, & ne s'exhale point si promptement du corps. Il paroît que c'est pour cette raison qu'Hippocrate, *de Ratione victûs in Acut.* défend l'eau dans les maladies aiguës, tandis que dans ce même Livre, il loue beaucoup l'usage de l'eau d'orge. Toutes ces matieres farineuses communiquent à l'eau leur viscosité, & amollissent tous les vaisseaux, cette huile (qu'on en peut exprimer) étant mêlée & confondue avec l'eau. Une simple décoction d'avoine, dont on boit tous les jours une grande quantité, affoiblit tellement toutes les forces du corps, que l'homme même le plus vigoureux en tombe dans une extreme langueur. Les paysans ont remarqué que la farine seule délayée avec la partie séreuse du lait, ou avec de l'eau, relâche leurs pourceaux & les engraisse.

Bien des gens du commun, qui menent une vie sédentaire, dont les occupations ne sont pas fatiguantes, & qui ne se nourrissent que de ces substances farineuses, ont toujours l'habitude du corps lâche.

Qui n'aient point fermenté. Il en est de même des sucs des fruits d'été; c'est avec justice qu'on a mis les liqueurs spiritueuses fermentées au nombre des remedes propres à la débilité des *fibres*; car par la fermentation nous tirons de toutes ces substances ces liquides spiritueux, qui reduits à leur derniere perfection, consument presque comme un feu tous les liquides du corps, & forment du sang épaissi des masses indissolubles.

2°. *Se reposer.* On regardoit le mouvement musculaire comme le remede principal à la guérison de la *fibre* trop débile: il n'est donc point surprennant que le repos produise le contraire. Ceux qui veulent engraisser promptement leurs bestiaux, les tiennent toujours dans une grande inaction, & leur donnent en même-tems beaucoup à manger. C'est pour cela que dans les maladies aiguës, où tous les liquides sont si fort desséchés, les anciens Medecins ont ordonné de prendre beaucoup de repos, & surtout dans un air un peu frais & humide, car l'air froid & sec fortifie les *fibres.*

Mais rien ne lâche davantage les corps des malades qui s'abandonnent à un long sommeil, que la tiédeur du lit; car ils sont positivement comme dans un bain, par rapport aux vapeurs qui s'exhalent de leur corps. Delà vient que le sommeil fait enfler tous les animaux. Hippocrate *Lib. II. de Rat. vict.* a dit à cette occasion, que « le trop long sommeil échauffant, fond les chairs, « amollit le corps en le relâchant, & le rend entiere-« ment foible. »

Et dans son Traité *de Affectionibus*, que « dans les mala-« dies où il faut de la sechéresse, il est à propos de ne « dormir que le moins qu'il est possible; que dans celles « au contraire où l'humidité est nécessaire, les malades « ne doivent pas faire diete, ni s'abstenir de boire & « de manger, mais seulement ne se fatiguer aucune-« ment, & dormir autant qu'ils le jugeront à propos. »

3°. *Remedes aqueux*, &c. L'eau tient le premier rang entre ces remedes, & est comme la base de tous les autres: tiede & reduite en vapeurs, elle est capable d'amollir jusqu'aux plus dures parties des animaux, au point de les rendre presque fluides. Dans les maladies aiguës, où souvent la peau est entierement desséchée, les vaisseaux exhalans étant resserrés tout-à-fait, rien par conséquent ne transpirant, & les remedes chauds qu'on emploie pour exciter la sueur restant sans effet; si les malades exposent leurs corps nus à la vapeur de l'eau tiede, les petits orifices des vaisseaux s'ouvrant, la peau s'humecte, & peu de tems après ils sont baignés de sueur. Lorsque dans ces maladies le dedans du corps est aussi desséché que la peau extérieure, on introduit par le moyen des clysteres de semblables remedes, on donne des décoctions faites de substances farineuses, afin d'amollir tous les intestins: mais en affoiblissant le corps par un trop long usage de ces substances aqueuses, souvent on procure une maladie toute opposée, qui est l'hydropisie.

On ne doit prendre toutes ces substances aqueuses que tiedes, car froides elles condensent les *fibres* & les fortifient; trop chaudes elles coagulent le sang, & brûlant les solides, les font dégénerer en une croûte gangreneuse.

Mais on ne doit point saler toutes ces liqueurs, parce que le sel endurcit toutes choses, ce que nous voyons par les viandes salées.

On tire aussi de très-grands secours.

D'huiles douces. On ne doute point que les cuirs des animaux ne s'amollissent après avoir trempé quelque tems dans l'eau: mais lorsqu'ensuite on les laisse sécher, ils en deviennent beaucoup plus durs; si au contraire on les frotte d'huile, ils restent mous très-long-tems, car l'huile s'attache davantage, & ne s'exhale point si promptement. Lorsque les *fibres* des intestins contractés par un spasme, causent des tourmens affreux, l'huile la plus douce introduite par des clysteres, & dont on boit même jusqu'à quelques livres, détruit ce resserrement en relâchant les *fibres.*

Dans les maladies aiguës, dans lesquelles une trop grande sechéresse & une force excessive des solides, sont

occasionnées par la maladie même, ou l'ont devancée; tous ces remedes huileux conviendroient parfaitement bien, si la chaleur étant augmentée ne corrompoit ces huiles faciles à se gâter, & ne les rendoit acres, & rances, de fort douces qu'elles étoient. Alors les décoctions de ces substances farineuses décrites dans la *Matiere Médicale*, s'employent fort-bien à la place des huiles; car on peut de toutes ces substances, surtout après les avoir fait sécher, extraire, en les pressurant, une huile pure & en grande abondance, qui réunie dans ces sortes de décoctions à la liqueur mucilagineuse, conserve la même vertu émolliente qu'ont les huiles, sans qu'il y ait le moindre sujet de craindre qu'elle se corrompe.

Lorsqu'il y a de la rigidité à quelque articulation (car les ankyloses proviennent souvent de la trop grande dureté des ligamens qui les empêchent de s'étendre, de maniere que l'articulation puisse fléchir aisément) on y remédie efficacement en frottant bien de toutes parts avec une eau de savon la partie affectée, ensorte qu'elle soit luisante & puisse facilement transpirer, & en l'exposant alors fort souvent dans la journée à la vapeur de l'eau tiede; après quoi cette partie étant séchée, on l'oint d'une huile très-douce, on allonge enfin doucement les ligamens roides, en fléchissant l'article; car le tiraillement excessif des *fibres* est une des causes de leur débilité. L'on voit par ce qui vient d'être dit, qu'il est d'une grande nécessité d'étendre les parties trop roides.

Les Anciens pour rétablir les parties desséchées en leur premier état, les irritoient à dessein qu'il s'y formât une légere inflammation, & qu'il s'y élevât une tumeur; car les humeurs étant ainsi portées dans cet endroit avec beaucoup plus d'impétuosité & de vitesse, distendoient davantage les vaisseaux trop resserrés; ce qui se pratiquant très-fréquemment, diminuoit la force excessive des vaisseaux, de façon qu'ils obéissoient aux humeurs qui y affluoient, selon les lois de la santé, & ils leur rendoient ainsi leur ancienne qualité musculeuse. C'est ainsi que par le moyen d'une friction faite de substances grasses immédiatement après le sommeil, Galien rendit avec autant de promptitude que de facilité, l'embompoint à plusieurs personnes atténuées depuis long-tems, comme il nous l'apprend lui-même, *Lib. I. cap. 3. de Sanitate tuendâ.*

Il convient par conséquent que les frictions soient en cette occasion faites avec des choses grasses, & seulement jusqu'à ce qu'il paroisse une petite rougeur; car si l'on va plus loin, on écarte ce que la friction a attiré vers cette partie: pour lors il est nécessaire que la force des vaisseaux deja trop grande, augmente encore. C'est ce que Galien, *Lib. VII. cap. 7. de Meth. Med.* nous enseigne en ces termes: « Lors donc, dit-il, que nous « voulons rendre l'embompoint à quelques corps atté- « nués, nous devons l'échauffer en le frottant jusqu'à ce « qu'il en devienne enflé: mais s'il s'agit au contraire « de dissiper & d'évacuer, il faut continuer la friction « jusqu'à ce que l'enflure s'abaisse. »

Et *Lib. XIV. cap. 16. de Meth. Med.* il dit que « quel- « ques-uns étoient dans l'usage de battre avec de peti- « tes ferules légeres médiocrement graissées, les par- « ties amaigries, jusqu'à ce qu'elles s'élevassent tant « soit peu. » Il rapporte qu'on fit grossir en peu de tems les fesses d'un enfant qui étoient entierement desséchées, en les frappant ainsi tous les jours ou de deux jours l'un, y ajoutant aussi une légere onction de poix.

Il paroît par-là que la friction produit quelquefois des effets tout opposés: car une violente friction faite avec des morceaux d'étoffe de laine durs & secs imbibés par tout de la vapeur de quelque aromate, fortifie les *fibres* trop débiles; au lieu qu'une légere friction faite avec des substances grasses adoucit l'extreme roideur des *fibres* en attirant les humeurs & en relâchant les solides.

Boerhaave dans sa *Matiere Médicale*, indique pour cet usage les substances aqueuses, farineuses, huileuses, douces & émollientes, qui suivent.

L'eau dans laquelle on aura fait bouillir des végétaux farineux ou émolliens, la mauve jaune, les racines, les feuilles, les fleurs & la graine de la mauve, la verveine, le mouron, les fleurs, les feuilles & la racine de guimauve, de la marguerite-œil-de-bœuf, de la mercuriale, de la branque ursine, de la consonde, de la bugle, de la marguerite commune, de la langue de chien, des feuilles de jusquiame, les racines de lis blancs, de linaire, de lin, de trefle-scrophulaire & de trefle doux, la mauve ordinaire, les fleurs & les feuilles de melilot, de pariétaire, les feuilles & les boutons de peuplier, les feuilles de sanicle, de pulmonaire, les feuilles & les fleurs de sureau, de scabieuse, de sceau-de Salomon, de belles-de-nuit, d'orpin, de trefle puant, de bouillon, de violette, les haricots, le beure frais, de la crême, de la graisse d'oiseaux, comme de canard, d'oie, de chapon, la moelle de bœuf, les huiles adoncissantes, faites de substances farineuses douces, telles que les huiles d'amandes ameres & douces, celle de graine de lin, celle de mucilages, l'huile d'olive, celle de palmier, celle de pavots blancs, celle de belles-de-nuit, celle de trefle blanc & celle de violette; les sirops, tels que celui de guimauve de Fernel, les sirops de bourache, de capilaire, de jujubes, de pavots rouge & blanc, de consoude de Fernel, le sirop de violette simple, le miel mercuriel, les oignemens faits, par exemple, avec de l'onguent de guimauve, de l'onguent doré, du basilicum & l'onguent populeum.

De toutes ces différentes substances on peut faire des bains, des fomentations, des vapeurs, des onguens, des décoctions, des aposemes & des clysteres: mais il est bon de remarquer que la langue de chien & la jusquiame ne peuvent être employées qu'extérieurement.

Selon ce que nous venons de dire il est facile de se faire une juste idée de la trop grande élasticité & d'y remédier, car elle se trouve ordinairement jointe à la rigidité, & en est l'effet.

On a expliqué ce que c'est que la roideur qui s'accroît toujours en proportion avec l'élasticité; car on trouve difficilement un corps parfaitement roide, qui ne puisse être fléchi par aucune force. De-là vient que l'élasticité ainsi qu'on l'a rapporté dépendant de cette force par laquelle les parties qui forment la *fibre* s'efforcent de s'unir, cette force étant ainsi beaucoup plus grande dans la *fibre* trop roide, on voit clairement qu'une violente élasticité accompagne toujours une roideur excessive.

Des boules faites de terre molle s'arrêtent, lorsque suivant une direction opposée elles viennent à se rencontrer: mais étant cuites, elles deviennent élastiques, & s'éloignent mutuellement l'une de l'autre en se heurtant.

On comprend aussi pourquoi les enfans, les femmes, les gens oisifs, ont les *fibres* lâches, pourquoi au contraire les hommes adultes & principalement ceux qui sont accoutumés à faire beaucoup d'exercice ont les *fibres* & par conséquent toutes les parties solides roides, & pourquoi elles se contractent avec tant de force dès qu'elles sont rompues.

Pourquoi les enfans, &c. Nous avons déja observé que leurs *fibres* & leurs vaisseaux ne sont point encore devenus fermes, comme il arrivera dans la suite par l'énergie des mouvemens vitaux.

Les femmes. Quelques Anatomistes dont les sentimens s'accordent là-dessus avec le général, ont assuré que le corps de la femme étoit beaucoup plus mou que celui de l'homme: or ceci est entierement l'effet de la volonté du Créateur, qui forma le corps de la femme tel

qu'il pût sans trop de peine s'étendre assez pour loger & nourrir l'enfant, & contenir cette abondance d'humeurs menstruelles. C'est pour cette raison qu'il est à propos qu'elles s'occupent ordinairement à des travaux moins rudes que les hommes.

Les gens oisifs. On en a parlé plus haut.

Pourquoi au contraire les hommes adultes, &c. Parce que les forces consolidantes ont été d'autant plus fréquemment & plus fortement appliquées aux *fibres* qu'un homme a vécu plus long-tems. De-là vient que la force des *fibres* croît à mesure qu'on avance en âge. Un enfant a tous les membres flexibles & obéissans : au contraire ils se roidissent tous dans un vieillard décrépit, & on ne peut donner d'autre raison de cette roideur plus grande dans les hommes, toutes choses égales d'ailleurs, que dans les femmes, sinon que telle fut originairement la volonté du Créateur en formant nos corps.

Ceux qui sont accoutumés à faire beaucoup d'exercice. On a observé combien l'exercice du corps contribue à fortifier la *fibre* trop débile. Ce que nous appellons ténacité dans les parties fermes est l'effet de la vie continuée : mais moins on ajoute de mouvement animal au mouvement vital, & plus les solides restent débiles. Celui qui ne fait aucune œuvre de ses mains a les mains douces & tendres : mais celui qui en travaille beaucoup les a dures & calleuses, & à la fin roides & peu libres.

Dès qu'elles sont rompues. Lorsqu'il arrive solution de continuité dans une partie solide d'un corps vivant, les parties désunies se retirent toujours mutuellement l'une de l'autre, parce qne cette force par laquelle les élémens des *fibres* sont cohérens entre eux, retire nécessairement les deux extrémités. Ainsi plus cette force est grande, & plus il se trouvera d'intervalle entre les parties désunies; ce qui fait que les blessures se referment aussi-tôt sur un corps relâché, & que sur un corps roide elles s'ouvrent davantage & se consolident bien plus difficilement.

Maladies simples des petits vaisseaux & des grands.

Les petits vaisseaux sont composés de *fibres* simples appliquées ou entrelacées les unes avec les autres. Ainsi il est évident selon ce qui a été dit plus haut, que leurs maladies viennent des mêmes causes, sont de même nature, produisent les mêmes effets & exigent le même traitement que celles des *fibres* simples.

L'examen qu'on a fait des maladies des *fibres* & de celles de toutes les parties solides du corps nous a découvert le degré de simplicité auquel on pouvoit réduire les maladies qui surviennent dans toutes les parties solides.

Comme donc les élémens, appliqués mutuellement l'un à l'autre, forment la *fibre* solide; ainsi nous pouvons concevoir que les plus petites *fibres* sont pareillement jointes ensemble dans tous leurs points latéraux contigus lorsqu'elles sont cohérentes l'une à l'autre selon leur direction longitudinale seulement. De pareilles *fibres*, appliquées mutuellement l'une à l'autre sur une même parallele formeront la plus petite membrane de toutes : si plusieurs milliers se trouvent réunies ensemble par leur proximité réciproque, la membrane alors sera plus large & non plus épaisse. On conçoit par conséquent que les plus simples membranes sont formées de *fibres* réunies sur la longueur.

La force des *fibres* dépendoit donc de la cohésion des élémens : mais chaque élément de la *fibre* qui compose la plus simple membrane est cohérent avec les élémens des *fibres* prochaines de chaque côté. De-là vient que la force de la *fibre* jointe des deux côtés aux autres *fibres* est plus grande du double que celle de la *fibre* simple.

Les *fibres* acquierent donc plus de force étant réunies dans la plus simple membrane : mais celles qui constituent les extrémités de cette membrane n'ayant que d'un seul côté une autre *fibre* contiguë n'ont la cohésion de leurs élémens que de moitié plus forte que celle de la *fibre* simple.

Quand la membrane est composée de *fibres* entortillées on entrelacées l'une dans l'autre, les points dans lesquels elles se touchent, se multipliant, augmentent la force des *fibres* qui forment cette membrane.

Il paroît de-là qne la partie de la membrane la plus simple dont on peut rompre le plus aisément la cohésion est celle qui en forme le bord.

Si l'on conçoit qu'une telle membrane très-simple soit roulée en forme de vaisseau concave, l'on voit pour lors qne toutes les *fibres* étant placées entre deux autres, il ne se rencontre plus aucune extrémité : mais la cohésion de toutes les *fibres* qui forment cette plus simple membrane roulée en vaisseau concave, est deux fois plus grande que celle de la *fibre* solide simple.

On appelle les plus petits vaisseaux ceux qui sont formés par le contour d'une semblable membrane très-simple.

Toutes les maladies d'un pareil petit vaisseau proviennent uniquement du défaut ou de l'excès de forces dans la cohésion des élémens des *fibres* entre eux & leurs voisins : mais on en a déja fait mention dans les maladies de la *fibre* simple.

Les grands vaisseaux qui sont composés des petits appliqués ou entrelacés ensemble ont deux différentes maladies : la premiere dépend de celle du petit canal qui entre dans la composition du grand. Ainsi c'est-là qu'il faut chercher son origine & sa nature, pour en déduire sa guérison. La seconde vient, 1°. de la force avec laquelle le fluide qui coule dans la cavité de ce grand canal va heurter contre ses parois : car comme elles sont composées d'autres canaux plus petits, cette pression en exprime les liqueurs qui y sont contenues. C'est ainsi que les parties latérales de ces petits tuyaux s'approchent les unes des autres, s'affaissent & s'unissent sous la forme d'une *fibre* solide, mais plus épaisse. La même chose peut arriver dans les petits vaisseaux voisins. 2°. De la concrétion du liquide avec son propre vaisseau.

Comme la membrane étoit composée de *fibres* réunies sur la longueur, nous pouvons concevoir que les plus petits vaisseaux formés de la plus simple membrane appliqués mutuellement l'un contre l'autre constituent aussi une membrane qui se repliant de nouveau formera non un petit vaisseau, mais un plus gros fait non de fibres, mais de plus petits vaisseaux au lieu de *fibres*.

Une section perpendiculaire à l'axe de: es petits vaisseaux formant un cercle, chaque cercle des vaisseaux mutuellement adjacens ne pourront se toucher que dans un point. Ainsi les vaisseaux voisins se toucheront mutuellement le long d'une ligne, c'est-à-dire, d'une *fibre* très-simple; par conséquent une pareille membrane faite de ces petits vaisseaux au lieu de *fibres* acquerra une nouvelle force dans tous ses points de contact.

Le plus petit vaisseau sera donc formé de *fibres* réunies en membrane : le vaisseau dont la membrane est formée des plus petits vaisseaux au lieu de *fibres*, approchera de celui-ci le plus près par sa grandeur, & sera pénultieme par sa simplicité. Le vaisseau antépénultieme par sa simplicité n'est point composé des plus petits vaisseaux comme le pénultieme, mais des plus petits vaisseaux & des pénultiemes, continuant ainsi jusqu'à ce qu'on soit parvenu à la grosseur des plus grands vaisseaux formés de toutes les classes inférieures de vaisseaux qui se rencontrent dans le corps.

On a démontré par le moyen des injections que l'aorte, le plus grand vaisseau, est composée de membranes formées elles-mêmes de plus petits vaisseaux, mais grands eux-mêmes; les membranes de ces vaisseaux constituans la membrane de l'aorte, sont elles-mêmes composées de vaisseaux, mais plus petits, & ainsi de même jusqu'à ce qu'on soit parvenu aux derniers. Ruysch

nons a appris par ses injections merveilleuses, que les membranes, qu'on regardoit autrefois comme solides & comme très-simples sont composées d'un nombre infini de petits vaisseaux.

C'est cette concrétion multipliée des parois qui augmente de plus en plus la force des plus grands vaisseaux ; & c'est ainsi que nous commençons à comprendre d'où dépendent la force & la fermeté du corps humain.

On demande maintenant quelles maladies peuvent éprouver les plus grands vaisseaux sans égard au fluide contenu, mais en tant que ces vaisseaux sont solides. L'on sait d'abord qu'ils peuvent avoir toutes les maladies des plus petits vaisseaux dont ils sont composés : mais on a parlé de celles-ci ci-dessus.

La seconde vient, 1°. *de*, *&c*. Lorsque l'aorte est distendue par le sang qu'y envoie l'oreillette gauche du cœur, les canaux qui constituent ses membranes sont comprimés : l'action du cœur venant à cesser une seconde fois, l'aorte en se resserrant interrompt cette compression de petits canaux : mais lorsque les plus petits vaisseaux constituans les membranes des plus grands sont à chaque instant comprimés de cette sorte, ces derniers vaisseaux commencent à perdre peu à peu leurs liquides sans qu'ils aient le tems de réparer cette perte. Pour lors les vaisseaux se collent les uns aux autres, leur cavité est détruite, & il s'en forme une membrane, mais plus épaisse & plus forte ; car la cohésion de la membrane roulée en forme de vaisseau étoit deux fois plus forte que celle de la fibre simple : lorsque le vaisseau aplati se consolide, alors les fibres opposées se consolident aussi, & la cohésion d'une pareille membrane faite du vaisseau applati & consolidé, deviendra encore plus forte qu'elle n'étoit auparavant.

Plus la force du cœur est grande & agit long-tems, plus le nombre des vaisseaux est petit ; mais plus les solides sont forts: d'où il arrive que la force des solides devient immense dans l'extreme vieillesse ; & enfin les canaux trop résistans ne peuvent être étendus davantage par les liquides poussés, toutes les parties, lors de l'extreme vieillesse tombent dans une inaction fatale, mais qui procure la mort la plus douce. C'est pour cela que les animaux qu'on exerce trop au travail vieillissent promptement, tous les vaisseaux s'étant endurcis avant le tems ordinaire.

On doit par conséquent se moquer de ces Charlatans qui se vantent de pouvoir effacer les rides de la vieillesse & l'écarter elle-même, en faisant avaler tous les jours quelques petites gouttes d'élixir; attendu que par l'inévitable effet de la continuation de la vie, non dépravée même par les maladies, nous arrivons infailliblement au terme fatal, lorsqu'une fois tous les vaisseaux sont devenus calleux.

La méthode de Medée qui échauffoit ces corps desséchés par l'usage des bains, étoit plus raisonnable ; & c'est ce qui a donné lieu de croire qu'elle rajeunissoit les vieillards.

2. *De la concrétion du fluide avec son propre vaisseau.* Quand le liquide contenu, est destitué de sa partie la plus ténue, il devient enfin adhérent au vaisseau, dans lequel il couloit. On a observé de tout tems, que dans les maladies, dans lesquelles (ainsi que les Anciens le disoient) la chaleur naturelle excéde l'humide radical ; ou dans lesquelles la force des vaisseaux surpasse celle des liquides distendans, le sang est tel qu'il s'épaissit & se couvre d'une peau qu'un rasoir auroit peine à couper. Il y a assurément dans nos fluides une vertu conformatrice, & les alimens que nons prenons ne se convertissent point en nos propres humeurs qu'ils n'aient auparavant été transmués. Ruysch nous apprend, dans son *Thesaur.* 6. *n.* 7. *Thesaur.* 7. *n.* 39. qu'il forma de son propre sang une membrane épaisse & liée, en l'agitant simplement avec une petite branche d'une plante d'Afrique.

On conçoit de-là facilement, que le sang par l'épaisseur inflammatoire qui survient dans les maladies aiguës, déja trop enclin à se coaguler, ayant encore perdu davantage de sa partie la plus liquide par la force de la maladie, peut se coller avec les vaisseaux qui le contiennent.

Mais nous avons un exemple évident, que les plus grands vaisseaux peuvent s'identifier avec le liquide contenu; car ce grand canal, qui pendant que nous étions renfermés dans le ventre de la mere transportoit le sang du placenta dans le foie, se coagule ensuite non en forme de canal plissé ou ridé, comme il seroit arrivé s'il se fut consolidé seulement en s'applatissant ; mais en un petit cordon solide & rond ; ce qui nous prouve clairement qu'il s'est identifié avec le liquide qu'il contenoit. La force des plus grands vaisseaux provient par conséquent de ces trois causes. 1. De la force des *fibres*. 2. Des vaisseaux bouchés ou comprimés, consolidés en membranes. 3. Des vaisseaux identifiés avec le liquide contenu.

Il est facile à present de savoir ce qu'on entend par la foiblesse, le relâchement, la force, la rigidité, le ressort des vaisseaux.

Toutes ces choses déja expliquées, ne sont rapportées ici que pour exposer comme l'abrégé de toutes celles que nous pouvons comprendre, aidés de ce qui a été dit jusqu'ici des *fibres* & des vaisseaux qui en sont composés.

Maladies des visceres lâches & débiles.

On appelle débilité des vaisseaux & des visceres, cette cohesion des parties qui les composent, que le moindre mouvement peut détruire au point de les empêcher de faire leurs fonctions nécessaires à la vie & à la santé.

On définit ordinairement le viscere, une partie organisée du corps, qui par sa constitution change en grande partie les humeurs qui y sont apportées, ensorte que ce changement soit utile à la vie & à la santé du corps. Ainsi le poumon est un viscere qui reçoit tout le sang & le change de façon qu'il devient propre à couler par tous les vaisseaux du corps. De même aussi le cœur reçoit tout le sang, & le change par le nouveau mélange & la nouvelle direction de mouvement qu'il y introduit. Il en est de même des autres visceres.

Il est constant, ainsi que nous l'ont démontré les Injections Anatomiques, que tous les visceres sont formés d'un nombre infini de vaisseaux différemment rangés dans les différens visceres ; & que l'action par laquelle ils changent les humeurs qui y sont apportées, dépend de ces vaisseaux des visceres. Si donc ces vaisseaux sont plus débiles qu'il n'est besoin pour la santé, ils agiront moins sur les fluides contenus ; ils les changeront moins. Ainsi le poumon trop débile ne pourra convertir le chyle en bon sang ; si le foie est très-relâché dans ses vaisseaux, le sang fluera & refluera dans ce viscere sans que la bile s'en sépare, & l'hydropisie s'ensuivra. Tant que le ventricule trop débile sera dans un état languissant, il troublera entierement l'ouvrage de la chylification.

Ces fonctions different selon l'âge & le sexe.

L'âge. Tous les visceres reçoivent une force qui s'augmente peu à peu selon que les forces de la vie ont agi plus long-tems en eux. De-là vient que dans notre premiere origine toutes nos parties étant très-débiles, elles sont presque fluentes : mais elles acquierent peu à peu une plus grande fermeté jusqu'à ce qu'elles soient presque endurcies dans l'extreme vieillesse. Or il y a pendant le cours de notre vie une gradation infinie depuis cette débilité originaire jusqu'à l'extreme fermeté.

Le sexe. Dieu a imposé pour loi à tous les hommes de gagner leur pain à la sueur de leur visage, & aux femmes de concevoir, d'enfanter & de nourrir. La même chose a lieu chez ces nations qui se conduisent par l'instinct de la nature plutôt que par les lois. C'est pour cela qu'il est besoin d'une force différente selon la diversité du sexe.

Cette débilité vient, 1. de la foiblesse de la *fibre*, & de ses causes. 2. De la débilité des petits vaisseaux & de ses causes. 3. De la lenteur de la circulation dans les grands vaisseaux, laquelle vient de la diminution de la masse du sang, de la trop grande fluidité, & de l'inaction des muscles. 4. Du grand nombre de petits canaux qui subsistent trop long-tems à raison de l'âge.

Les deux premieres causes ont été déja expliquées.

3. L'action de tous les visceres dépend de ce que les liquides comprimés par la force du cœur dilatent les arteres; ces arteres, par la réaction de leurs propres forces & de leur élasticité poussent en avant les humeurs distendantes: or les choses qui renferment sous un même volume plus de masse corporelle; c'est-à-dire, qui sont plus solides, conservent plus long-tems le mouvement qu'elles ont une fois reçu. Il étoit donc nécessaire qu'il y eût dans les liquides mus par la force du cœur un degré fixe de solidité pour qu'ils ne perdissent pas si promptement le mouvement donné. L'on dit que les humeurs sont dans l'inaction lorsque cette solidité requise vient à manquer: mais cette solidité est communiquée aux parties constituantes de nos humeurs par la vertu des vaisseaux dans lesquels elles coulent; & cette vertu n'est autre chose que cette même force qui occasionne la réaction des vaisseaux distendus sur les humeurs distendantes. Les vaisseaux ont donc moins de réaction lorsque l'abondance convenable des liquides étant diminuée, ils ne se trouvent pas assez distendus, ce qui fait que tout est foible & languissant. Pour cette même raison aussi lorsque cette abondance des liquides est diminuée par les plaies ou par quelque autre cause, les alimens ne se changent point en un sang solide & rouge; mais tout dégénere en une humeur ténue & aqueuse.

De l'augmentation des parties aqueuses. Quelques Medecins ont été dans l'opinion, que la constitution du corps étoit la plus parfaite, lorsque tous nos liquides étoient les plus ténus, & qu'ils couloient par conséquent avec plus de liberté par tous les canaux. Mais on trouve que le corps humain est constitué bien différemment. Les différentes classes des vaisseaux contiennent différens fluides de consistance proportionnée à leur capacité; car si notre sang avoit la ténuité de l'eau, il se répandroit sur la superficie du corps par les orifices internes & externes des vaisseaux qui y aboutissent; on tous les endroits concaves du corps seroient remplis d'humeurs, ténues à la vérité, mais inactives; car dans les arteres & dans les plus grandes veines, c'est-à-dire, les sanguines, la partie la plus épaisse du sang rouge toujours existante en état de santé reçoit des forces motrices du cœur & des arteres le degré de mouvement si nécessaire à la vie & à la santé, & le communique aux autres humeurs. Notre chaleur provient du frottement de cette partie rouge contre les parois des vaisseaux qui la contiennent; car tout est froid si-tôt que ces globules rouges viennent à manquer. Et c'est de quoi nous voyons des exemples dans les leucophlegmatiques, & les filles qui ont les pâles couleurs.

C'est pourquoi, Dieu adorable dans toutes ses œuvres, a mis autour de la moelle du cerveau prolongée le long des vertebres, de grands vaisseaux sanguins, afin que les vaisseaux les plus tenus qui n'ont aucun frottement sensible soient entretenus dans une chaleur douce & tempérée.

C'est donc avec raison qu'on met la fluidité aqueuse des humeurs au nombre des causes de la débilité des visceres.

Le sang qui sort de la veine d'un homme vigoureux s'épaissit aussi-tôt en une masse liée qu'on peut couper au couteau: lorsqu'on tire du sang à une fille débile, ce qui sort de la veine n'est qu'une eau rougeâtre ténue qui ne se coagule presque pas.

De l'inaction des muscles. On a déja parlé plus haut de cette cause.

4. *Du grand nombre de petits canaux.* Il est très-constant qu'il faut une certaine callosité à un certain âge; & qu'il est nécessaire que quelques muscles s'anéantissent. Les Anatomistes ont observé que les injections se font toujours avec un très-heureux succès sur les jeunes sujets. Nous voyons par les exemples suivans, qu'un grand nombre de vaisseaux s'anéantit à mesure qu'on avance en âge.

La glande thymique assez grosse dans les enfans nouvellement nés décroît dans une personne formée, de façon qu'à peine laisse-t-elle le moindre de ses vestiges. Une femme qui a nourri successivement plusieurs enfans de son propre lait dont elle avoit pour lors une grande abondance, devenue maigre & avancée en âge, n'a plus que des pellicules flasques à qui l'on ne peut pas, pour ainsi dire, donner le nom de mamelles. Les glandes vagues du mésentere sont entierement anéanties dans les hommes avancés en âge.

Un grand nombre des plus petits vaisseaux comprimés donnant lieu par leur concrétion à la formation & à l'épaississement des membranes, ajoutent une grande force aux parties fermes du corps. Or cette concrétion provient du violent mouvement qui porte les fluides dans les grands vaisseaux; par conséquent la consolidation du corps est d'autant plus grande que ce mouvement a été plus fort, ou qu'il aura agi plus long-tems. De-là vient ce nombre considérable de canaux dans un enfant nouveau-né, & en même-tems cette complexion lâche de toutes les parties du corps; & de-là cette plus grande fermeté, dans une homme formé, par l'anéantissement de plusieurs vaisseaux.

De cette débilité produite par ces causes naissent plusieurs maladies qu'on regarde sans fondement comme des maladies de tempérament ou comme maladies venues de naissance. Les principales, sont 1. une facile dilatation des vaisseaux, les tumeurs, leur facile compression, l'inanition, la stagnation des liqueurs, la résistance au cœur augmentée, la crudité des humeurs, la corruption spontanée, une disposition peu propre à l'exercice des fonctions vitales, naturelles, animales, & toutes les indispositions qui sont les suites de ces premieres; suites aussi difficiles à guérir qu'infinies en leur nombre, & sources fécondes de nouvelles maladies surtout de la cachexie; & de la cacochymie. 2. Une facile dissolution des vaisseaux par des causes internes ou externes qui ont en elles un principe d'acrimonie ou de mouvement; l'effusion, la stagnation, la corruption, l'évacuation du liquide nécessaire à la vie & à la santé; l'interception du mouvement du liquide par des vaisseaux rompus; la corruption des parties dont ce mouvement entretenoit la santé. Ces maladies sont encore de différentes especes. Les principales sont la phthisie, l'empyeme, l'hydropisie & l'atrophie.

On suppose encore ici que le corps ci-devant sain a maintenant les visceres & les vaisseaux trop débiles: on découvre alors les changemens des fonctions lésées, principalement ceux qui suivent, & qui sont détaillés dans l'aphorisme.

Comme il paroît que chaque homme a sa santé propre & spécifique, & que tous les corps sont entierement diffé-

rens entre eux, tant dans les solides que dans les fluides; quoiqu'ils soient sains chacun; on a appellé cette constitution de chaque corps qui le fait différer des autres corps aussi sains *idiosyncrase*, & les vices qui en dépendent passoient quelquefois pour incurables, parce qu'on pensoit qu'ils existoient dès les premiers instans de la formation de ce corps : mais nous ne pouvons point attribuer toujours à une disposition innée ces maladies des vaisseaux, & des visceres trop débiles.

Une fille de qualité, élevée mollement, qui mene une vie tranquille, a le corps foible & languissant. Une paysanne semblable à cette fille de condition, dans les premiers instans de sa vie, s'accoutumant au travail dès sa plus tendre jeunesse, devient forte & vigoureuse.

La débilité de la premiere & les maladies qui s'en ensuivent, sont prises mal-à-propos pour des maladies innées.

Un homme très-vigoureux, dont presque tout le sang s'est écoulé par une blessure devenant hydropique; on ne sauroit croire quels changemens arrivent dans ce qu'on appelle vulgairement tempérament particulier.

Une facile dilatation des vaisseaux. Les tumeurs. On a disputé jusqu'ici par les principes de la Medecine naturelle, sur les moyens que les visceres employent à perfectionner leurs humeurs; & les Auteurs n'ont presque rien dit de pertinent à ce sujet, jusqu'à ce que Ruisch ait démontré, qu'aux extrémités des arteres la conformation étoit différente dans les visceres selon la diversité des lieux: l'on voit que le viscere a été formé à dessein que cette conformation des arteres subsistât.

Si donc les arteres deviennent trop débiles dans quelques visceres, elles seront nécessairement plus dilatées, les liquides poussés, continuant de distendre avec la même force les parois moins résistantes des vaisseaux, par conséquent les visceres affoiblis ne perfectionneront point les humeurs comme en état de santé, mais les prépareront bien différemment; ce qui dérangera tout le corps. Ainsi, dès que la construction du foie est changée, il ne se fait plus de bile, mais un liquide vicieux d'une qualité toute différente. C'est ainsi que lorsque les vaisseaux des reins sont relâchés, ils rendent du sang au lieu d'urine.

Les vaisseaux étant trop dilatés, occasionnent une tumeur dans tout le corps, ou dans quelque partie en particulier; car ceux dont les vaisseaux & les visceres sont débiles, ont le visage bouffi, les joues gonflées, & tout le corps œdémateux. C'est pourquoi, il arrive souvent à ceux qui commencent à tomber dans cet état, de s'en réjouir, s'imaginant que c'est que leur corps prend de l'embompoint.

La compression facile des vaisseaux & leur affaissement. Les vaisseaux d'un homme vigoureux, livrés à eux-mêmes, se contractent à la vérité de façon que le diametre de leur cavité diminue; mais ils ne deviendront point flasques; au contraire ils résistent fortement à une contraction plus considérable que dans l'état naturel. Les doigts restent imprimés sur la cuisse d'un hydropique: mais dans un homme robuste & en bonne santé, la partie sur laquelle on appuie se rétablit tout aussi-tôt.

La stagnation des liqueurs; car la force du cœur est presque toute employée à la dilatation des arteres. Pour lors, si les arteres affoiblies & distendues d'ailleurs par le sang, que la force du cœur y pousse, ne se contractent pas assez, le sang demeurera immobile dans les vaisseaux dilatés. Car le mouvement de nos liquides dans leurs canaux provient de deux causes: 1°. La force du cœur qui distend les vaisseaux par l'impulsion du sang. 2°. La force de la contraction des vaisseaux, qui, l'action du cœur cessant, chassent le sang qu'ils ont reçu du cœur. Lors donc que cette contraction des vaisseaux manque, les liquides sont sans mouvement.

La résistance au cœur augmentée. Ceci paroît sans doute surprenant, les vaisseaux affoiblis obéissant plus facilement à l'impulsion du sang qu'ils reçoivent du cœur. Mais lorsque les arteres ne sont point contractées par une systole assez forte, elles demeurent pleines & distendues; ce qui fait qu'un moment après, le cœur ne peut plus s'évacuer si aisément dans les vaisseaux, pour lors trop pleins & trop distendus. Nous voyons tous les jours des corps pâles & enflés se porter assez bien tant qu'ils sont tranquilles: mais ils sont tous essoufflés au moindre petit mouvement; leur cœur palpite, les veines jugulaires se gonflent, ils sont presque suffoqués; car tant qu'ils sont en repos, la petite quantité du sang veineux, mu lentement, est portée vers le cœur qui en est encore affecté: mais la vitesse du sang veinenx étant augmentée par le mouvement du corps, le cœur ne peut pas assez promptement pousser dans les vaisseaux, déja remplis, tout le sang qu'il a reçu.

La crudité des humeurs. On appelle cru tout ce que nous prenons en nourriture, parce qu'il est d'une nature différente de nos liquides, & qu'il n'est point encore transmué par les forces de la vie: mais lorsque les visceres sont affoiblis, ils perdent la vertu qui leur est propre, & par le moyen de laquelle ils concourent à la transformation des alimens en notre propre nature: car pour que la chylification soit bonne, il faut principalement que tous les visceres fournissent des humeurs façonnées par leur constitution: il faut donc qu'ils aient pu les façonner; mais s'ils sont affoiblis, ils épancheront des humeurs éloignées de la qualité naturelle; ce qui dérangera tout l'ouvrage de la chylification. Ainsi le corps débile d'une fille attaquée du *chlorosis*, ne fait point de bon sang, quelque bonne nourriture qu'elle prenne; mais une certaine humeur blanchâtre semblable à du lait, dans quoi on auroit mis quelques gouttes de sang; & de-là proviennent différentes dépravations dans les liquides, & différentes maladies qui en sont les suites. Tous les visceres participent à la transformation des alimens en notre propre nature. Si donc l'un des visceres, ou plusieurs sont affoiblis, cette conformation manque, & il s'en fait une toute contraire. C'est pourquoi, Galien, *Method. Med. Lib. VII. cap. 6.* nous avertit sagement de faire attention lorsqu'il s'agit de rétablir des corps débiles, que « les alimens ne se cuisent point eux-mêmes, ne se « distribuent point dans les parties, & ne s'assimilent « point eux-mêmes aux parties qui doivent être ali-« mentées. » Il exige le concours de ces mêmes parties pour cet effet.

La corruption spontanée. Les nourritures introduites dans le corps humain sont changées par les actions de tous les visceres & de tous les vaisseaux, & sont assimilées à notre nature. Ce changement s'appelle *πέψις, coction*. Mais si les nourritures sont d'une nature si ténace, ou les forces du corps si diminuées que les alimens résistent à leur action, pour lors ils sont en effet changés dans le corps: mais ils ne sont point assimilés à notre nature, ils conservent la leur propre, en conséquence de laquelle étant renfermés dans un endroit chaud & humide, ils dégénerent en pourriture acide, putride, rance, &c. ce qu'on appelle corruption spontanée. Un exemple éclaircira ceci. Le pain de seigle que mangent les Paysans, fait de bon sang: mais si ce pain éprouve dans l'alembic une chaleur semblable à celle de notre corps, il se convertit, lorsqu'on y ajoute de l'eau, en un acide très-fort. De forts visceres surmontent cette acidité. Si au contraire une fille débile en fait usage, ce pain alors suivra sa propre nature, & causera en s'aigrissant des maux d'estomac, des tranchées, &c.

Cette dégénération ne se fait pas dans un corps débile tout-à-fait de même que hors du corps: cependant, si la vertu assimilatrice du corps humain ne prévant pas sur les alimens que nous prenons, ils tendent toujours à un changement spontané.

Une disposition peu propre à l'exercice des fonctions vitales, naturelles, &c. Toutes les actions de notre corps dépendent en quelque façon du mouvement musculaire; car les causes universelles motrices de toutes les humeurs,

meurs ; savoir, le cœur & les arteres sont musculaires : or ces actions ne peuvent se faire que lorsque les esprits se trouvent bons. Mais la confection des esprits exige une derniere & très-parfaite assimilation.

C'est pourquoi, les visceres trop débiles ne pouvant donner la derniere perfection aux nourritures, cette substance subtile, d'où presque tout dépend dans le corps, commence à manquer. De-là vient, que quand une fille débile est attaquée du *chlorosis*, elle sent naître peu-à-peu un engourdissement extraordinaire, le moindre exercice la fatigue extrememeot; elle a des étourdissemens, tous ses sens sont appesantis ; tous accidens qui prouvent que la faculté animale est lésée. Le cœur palpitant au moindre mouvement, le pouls foible & lent, une respiration forcée, marquent la foiblesse des actions vitales. Un appétit foible, un dégout de toutes choses, une grande anxiété qu'elle ressent lorsqu'elle a mangé, un ventre souvent resserré, l'urine pâle & crue, nous font coonoître que les fonctions naturelles sont altérées.

On conçoit aisémeot qu'il peut provenir de cette source un nombre infini de maladies, toutes les fonctions du corps pouvant être aussi altérées. On sent encore la difficulté de la cure ; car il est question de rendre à toutes les parties la force qui leur manque : mais on ne le peut faire, à moins qu'il ne reste encore assez de la premiere nature du corps, pour que cette force, dégagée de tous les obstacles & rendue aux fonctions qui en ont besoin, puisse faire de bon sang de ce qui n'étoit pas sang, c'est-à-dire, des nourritures introduites dans le corps. C'est pourquoi, lorsque le poumon, par exemple, ou le foie périssent de consomption, le mal est sans remede.

Les maladies qui s'ensuivent, sont

La cachexie, est une débilité telle que la nutrition en est lésée & altérée dans toute la constitution du corps à la fois. La cachexie consiste, en ce que tous les liquides & les solides sont destitués des qualités nécessaires pour opérer l'assimilation des alimens. Mais toute cachexie est nécessairement accompagnée de cacochymie, qui est la dégénération de toutes les humeurs des qualités requises pour l'état de santé. Or nos humeurs acquierent leurs qualités par la force des vaisseaux & des visceres. Si donc ces solides sont trop débiles, les humeurs dégénerent nécessairement.

2. *Une facile dissolution des vaisseaux*. Il faut que la cohésion des parties solides qui constituent les canaux de notre corps soit telle, qu'ils puissent soutenir l'impétuosité du liquide poussé par la force du cœur, sans solution de continuité. Cette cohésion étant alors affoiblie, on doit craindre que l'effort violent du liquide poussé n'occasionne une rupture. On voit de fréqueos exemples de ces fâcheux accidens, lorsque des jeunes gens délicats ayant pris leur croissance, se trouveot par quelque dérangement naturel, ou faute d'avoir fortifié leur corps par le mouvement musculaire, avoir les vaisseaux trop débiles, d'où il arrive qu'une artere se rompt dans le poumon, s'ils crient, chantent, courent, &c. & qu'en ce cas ils perdent ainsi la vie en même-tems que le sang, par un vomissement, ou sont consumés peu-à-peu par la phthisie. Ceux dont les vaisseaux des reins sont trop débiles, rendent le saog par les urines, toutes les fois qu'ils sont voiturés trop rudement sur le pavé.

Mais on a dit de plus, que les visceres étant affoiblis, les humeurs dégénéroient en corruption spontanée, & que par conséquent elles devenoient plus acres ; car la nature de nos humeurs est douce, en état de santé, ensorte que de bon saog répandu sur l'œil ne fait aucune douleur. Les canaux affoiblis se rompeot facilement lorsque des liquides plus acres couleot au-dedans : c'est ce que nous voyons dans un scorbutique, en qui le relâchement de tout le corps concourt souvent avec l'âcreté des humeurs ; d'où il arrive que le sang extravasé sous la peau, par la rupture des vaisseaux, forme ces taches scorbutiques qui y paroissent.

Mais les vaisseaux ainsi rongés par le liquide acre, ou rompus par la trop grande impétuosité du liquide qui y afflue, les liqueurs restent en stagnation, faute de cause motrice qui les pousse en avant. Cette stagnation y cause la corruptioo, qui à la vérité n'arrive poiot si vîte qoand l'air n'y a point d'entrée, mais qui même en ce cas ne laisse pas d'arriver à la fin, les liquides sortent des vaisseaux rompus ; la circulation des humeurs est interrompue taot que les vaisseaux rompus soot ouverts; toutes les fonctions qui dépendent du mouvemeot des liquides dans ces vaisseaux sont détruites. Cet accident pouvant donc arriver en divers endroits du corps, il peut en naître un nombre infini de maladies difficiles à rapporter, mais que nous réduirons à quelques classes, dont les principales sont celles qui suivent.

La phthisie, aiosi appellée du mot grec φθίω, qui signifie *corrompre*. Il est d'usage parmi les Medecins de ne point prendre ce mot pour la corruption d'une partie, mais pour la consomption du corps daos toute sa constitution, provenant d'une cacochymie purulente, prédominante, quelque part que cette humeur vicieuse ait eu son siége. Les vaisseaux trop débiles étant déchirés ou rompus, les humeurs qui en sont sorties se corrompent, & enflamment par leur acreté toutes les parties voisines. C'est ainsi que le sang versé dans la cavité du thorax, enflamme le poumon qui y baigne ; & la suppuration qui suit cette inflammation occasionnant une vraie phthisie du poumon, fait périr le malade. Ainsi l'on comprend comment de cette même cause peut naître l'empyeme, par où, daos une sigoification étendue, l'on entend toute suppuration, mais qui cependant signifie le plus souvent un amas de pus dans la cavité du thorax.

L'hydropisie. Tous ceux en qui cette maladie s'insinue peu-à-peu, ont les vaisseaux & les visceres débiles. Toute hydropisie qui n'est point venue de quelque violente maladie qui ait précédé, provient de la même cause. Car les arteres exhalantes laissent écouler leurs humeurs dans toutes les cavités du corps, grandes & petites. Mais on a observé que cette force par laquelle les plus petits orifices veineux pompent les humeurs écoulées dans les endroits concaves du corps, croît & décroît à proportion des forces de la circulation. De-là vient que tout est desséché dans les maladies aiguës, où la circulation est trop violente : tout enfle dans les maladies chroniques ou de langueur, l'humeur s'étant accumulée peu-à-peu. Joignez à cela, que dans les maladies de langueur la force évacuante de l'artere paroît continuer plus long-tems que la force absorbante de la veine. C'est pourquoi les substances aqueuses commencent à s'accumuler dès que le corps est dans une disposition où la force vitale est dimiouée.

L'atrophie. Cette maladie paroît d'abord toute opposée à la premiere : mais lorsqu'une hydropisie ascite a enflé extraordinairement l'abdomen, nous remarquons que toutes les parties supérieures maigrissent, ce qui n'est point étonnant, parce que les visceres trop débiles oe peuvent contribuer à donoer aux alimens la derniere perfection par laquelle ils sont convertis en notre nature; & qui fait que nous recouvrons ce qui s'est dissipé. Car la vie même détruira le corps, s'il n'est rétabli par les alimens qu'on y introduit. Le défaut de transformation des alimeos peut donc provenir de cette seule cause; & c'est ce que nous appellons atrophie.

Si l'on réfléchit attentivement sur les circonstances qui viennent d'être détaillées, on connoîtra non-seulemeot ce genre de mal : mais on découvrira aussi une infinité d'autres maladies très-difficiles à connoître; on remootera à leur origine, on en prédira les suites, & on sera en état de trouver les moyens sûrs d'y remédier.

Celui qui examine avec attention tout ce qui a été dit ci-dessus, conclurra facilement que l'action des vaisseaux sur les fluides contenus étant affoiblie, toutes les fonctions du corps peuvent être lésées; parce que la force de toutes les fonctions dépend de l'action des solides sur les fluides, & des fluides sur les solides; & que c'est là par conséquent la vraie source des maux, d'où résultent une infinité de maladies. Or dès que les effets des maladies provenues de la débilité se découvrent à nos sens, il ne reste aucune difficulté sur la connoissance de la cause: les maladies les plus cachées ne tirent souvent leur origine que de cette cause. Lorsque les vaisseaux trop débiles des poumons étant rompus, poussent au-dehors un sang vif & d'un beau rouge, on connoît aisément que la débilité précédente est la cause de ce mal: mais si de semblables petites arteres rompues dans le cerveau ont occasionné par l'effusion du sang une apoplexie mortelle, c'est encore la débilité qui est la cause cachée d'un si grand mal. Lorsque les vaisseaux rompus dans le foie ont laissé écouler leurs humeurs, qui s'étant corrompues en séjournant, enflamment ce qu'elles touchent, le foie étant enfin consumé tout-à-fait; le malade en meurt infailliblement après avoir beaucoup souffert. Ce mal tiroit encore sa premiere origine de cette même cause. Il en est de même de tous les autres visceres.

Il paroît qu'on ne peut tenir en Medecine de conduite plus sage, lorsqu'il s'agit de guérir les maladies, que d'avoir toujours sous les yeux la cause premiere d'où tout le reste provient; car on peut de ce seul fondement tirer des secours puissans & infaillibles. Ceux qui traitent une hydropisie née de la débilité, en faisant écouler l'eau du corps par le moyen des purgatifs, sont surpris que tout redevienne également enflé au bout de quelques jours, tout le liquide se précipitant de nouveau dans ces vaisseaux élargis; tandis qu'il ne se dissipe par la sueur ou par la transpiration, presque rien de l'eau introduite, & qu'il s'en écoule peu par les urines. Ceux qui au contraire ont avec plus de prudence recherché la premiere cause du mal, bandent le corps relâché après en avoir retiré cette eau graveleuse qui distendoit les vaisseaux, détruisent la premiere cause d'où tout provient, par des alimens secs, par des remedes corroborans, & par l'exercice du corps.

Dans l'application de ces moyens, il ne faut pas agir avec précipitation, eu égard à la débilité; car il n'est point de cas où un changement subit soit plus dangereux.

Le sage Hippocrate condamne le changement subit dans toutes les maladies, *Sect.* 2. *Aphor.* 21. où il dit « qu'il « y a de la sûreté à procéder par degrés, surtout s'il « s'agit de faire passer le malade d'un état à un autre « tout contraire. » Mais on doit suivre cette regle générale, principalement quand il s'agit de la guérison des visceres & des vaisseaux débiles: si quelqu'un en ce cas a l'imprudence de trop accélérer le mouvement des humeurs dans les vaisseaux, soit par des remedes stimulans, soit par le mouvement musculaire, les vaisseaux & les visceres trop débiles ne pouvant soutenir la force augmentée du mouvement, rompent très-fréquemment: & par une affreuse ignorance, on donne la mort au lieu du secours qu'on pense apporter.

Celui qui voudroit employer d'abord les exercices violens à la guérison d'une hémoptisie, causée par la débilité du poumon, feroit que l'impétuosité accélérée du sang, r'ouvriroit de nouveau la plaie qui ne seroit point encore assez affermie. C'est pourquoi l'on doit apporter ici une extreme précaution, & une sage lenteur.

L'application de ces remedes demande donc beaucoup de lenteur & de précaution; on ne doit en user que par degrés, depuis le plus foible jusqu'au plus fort; après que les vaisseaux ont acquis quelque solidité, on doit faire beaucoup d'exercice, & le continuer jusqu'à ce qu'on soit sûr que les vaisseaux & les visceres sont assez fermes & assez solides.

Il faudroit reprendre ici tout ce qu'on a deja dit sur la guérison de la *fibre* trop débile. On doit surtout faire attention de ne procéder que par dégrés, jusqu'à ce que la santé soit entierement rétablie. Si nous desirons guérir ces sortes de maladies, par le mouvement musculaire, il est à propos de commencer par le plus doux, l'augmenter ensuite insensiblement & avec précaution, étant continuellement attentif à l'effet qu'on remarque dans le corps du malade en conséquence de ce mouvement. Celui-là suffoqueroit son malade, qui pour le guérir d'une hydropisie provenue de la seule débilité des vaisseaux, employeroit d'abord les plus violens mouvemens: mais ayant auparavant diminué l'abondance des eaux distendantes, on soutient avec des bandes les parties relâchées, on donne des remedes qui échauffent médiocrement: on en donne ensuite de plus forts: on prescrit un mouvement doux, l'augmentant peu-à-peu jusqu'aux plus violens exercices. En tenant une pareille conduite, on est assuré de fortifier ces sortes de corps, & d'emporter la maladie.

Mais il ne suffit point d'avoir enlevé la maladie: on doit aussi détruire les causes d'où nous prévoyons qu'elle renaîtroit nécessairement: car lorsque vous avez fait évacuer les eaux d'un hydropique, vous lui avez seulement remis le corps dans le même état qu'il étoit avant qu'il devînt hydropique de lui-même. On doit donc pour lors fortifier les parties relâchées.

Mais comment connoissons-nous que la contexture des visceres, ci-devant trop débiles, est devenue assez ferme? Si la chaleur est saine & égale par tout le corps; car la chaleur manque dans les corps débiles: si la boisson ne fait point enfler le corps, en tout ou en partie, mais surtout si la couleur est vive & rouge dans ces parties, où les vaisseaux nus n'étant couverts d'aucune peau sont apparens, aux levres, à la langue, au gosier, aux gencives, & aux coins des yeux; car nous en concluons sûrement, que tous les visceres & les vaisseaux ont pour lors cette force requise.

Dès qu'on est parvenu à ce degré de guérison, il n'est pas besoin alors d'une plus grande force; car on introduiroit le vice opposé, c'est-à-dire, la trop grande rigidité: mais il faut entretenir le corps dans ce point de force acquise. On doit éviter avec soin tout ce qui a été mis au nombre des causes de la trop grande débilité: car s'il arrive qu'on ne le fasse pas, la maladie revient sur le champ. C'est ce que nous avons le chagrin de voir dans les filles guéries d'un *chlorosis*, lorsqu'elles ne veulent point s'abstenir de boire tiede, & qu'elles aiment mieux perdre par une molle oisiveté les forces rétablies de leur corps, que de conserver leur santé en prenant quelque exercice; par-là elles rendent inutiles les secours de l'art, & se préparent enfin à elles-mêmes une maladie incurable.

Il suit de-là, que tout ce qu'on dit des qualités des alimens, est tantôt vrai, tantôt faux; que l'action des muscles donne de la force aux *fibres*; que l'exercice du cheval ou du carrosse dissout les humeurs coagulées, fortifie ou raffermit les parties lâches, sans dissiper les forces; que les gens très-robustes ont le sang fort épais, collant & doux, au lieu qu'il est dissous, léger & acre dans les personnes fort délicates; qu'il y a une infinité de maladies, très-différentes les unes des autres en apparence, lesquelles cependant ne tiennent souvent qu'à une seule racine, qu'il suffit d'extirper pour les guérir toutes.

Ce qu'on dit des qualités des alimens, &c. Ceux qui ont le mieux traité ces sortes de matieres, n'ont jamais pu établir des maximes vraies en toute occasion; parce que

la faculté des alimens ne dépend pas des alimens seuls, mais principalement du corps dans lequel ils sont introduits. Des Nations entieres vivent en bonne santé, en ne se nourrissant que d'eau & de végétaux; d'autres, en ne se nourrissant que d'eau & de poissons; un rafinement de gourmandise a appris à d'autres à faire un mélange de tout ce que la terre produit, ou d'elle-même on en la cultivant, & de ce que la plupart des animaux peuvent offrir de flateur à leur gout: & tous cependant, ou la plupart des hommes qui menent ces différens régimes vivent en assez bonne santé. La diversité des alimens ne fait donc point une si grande différence; car il y a dans un corps humain sain une faculté telle, que toutes les actions des vaisseaux & des visceres agissant de concert, le sang humain est le même presque en tout point, quoique formé de nourritures de différente nature. Cependant les alimens de même nature, peuvent être nuisibles ou profitables, selon la différente force des vaisseaux & des visceres. Des viandes fumées & salées, & du pain-bis, sont des alimens convenables aux durs visceres d'un paysan. Si vous donnez des bouillons à ce même homme, il tombera en langueur: mais ces bouillons conviendront aux personnes débiles, au lieu que les nourritures grossieres que nous venons de dire, leur seroient entierement contraires. C'est ce qui a fait dire à Hippocrate, dans son Traité *de Affectionibus*, *cap.* 12. « vous ne donnerez point d'alimens liquides à ceux qui en peuvent « digérer de solides, mais vous en ordonnerez à ceux « qui ne pourront supporter que ceux-là. »

Aucun aliment ne peut donc être regardé comme généralement salutaire: & celui qui demande quel aliment est salutaire, fait la même question que s'il demandoit quel vent est favorable pour une route inconnue.

L'action des muscles, &c. Ce sujet a deja été traité plus haut: il reste seulement à observer ici, que la maladie opposée à l'extreme débilité, je veux dire la rigidité excessive, peut provenir du seul mouvement musculaire: en effet, on remarque une grande différence entre la chair d'un bœuf engraissé dans l'étable, & celle d'un même animal toute desséchée par le dur travail de la charrue.

L'exercice à cheval ou en carrosse dissout, &c. Les mouvemens musculaires fortifient le corps, mais le fatiguent; & ils consomment autant d'esprits qu'ils en font renaître: c'est ce qui fait qu'ils ne peuvent servir à la guérison des personnes extremement débiles. On ordonne par cette raison aux gens débiles, l'usage des voitures, & même des plus douces d'abord, au lieu des mouvemens musculaires. On commence par les balancer doucement sur une corde; succedent à cette agitation celle de la litiere, ensuite celle d'un carrosse bien doux, & enfin, celle d'une charrete roulante sur le pavé; après quoi ces malades monteront à cheval, observant différens degrés de vitesse jusqu'à galoper à la fin. On guérit ainsi les maladies dont la cure est très-difficile, & les malades jouissent de presque tous les avantages du mouvement musculaire, sans perdre de leurs forces. Or ces différentes agitations sont utiles par trois différentes raisons: premierement, parce qu'elles donnent des secousses salutaires aux visceres suspendus dans le corps, & les fortifient, & que les concrétions se dissolvent, partie, par ces secousses, partie par les forces augmentées des vaisseaux & des visceres. Secondement, parce que les parties excrementitielles qui restent de la derniere digestion, sont de certe façon poussées hors des premieres voies, en ceux qui ont les visceres trop foibles: c'est pour cela que ces exercices sont avantageux, surtout une heure ou deux avant le repas. Troisiemement, en ce que l'impétuosité & la force de l'air sur les vaisseaux des poumons est augmentée par-là, & que l'atmosphere dont le corps est environné, lequel est incontinent échauffé par la chaleur qu'il en reçoit, est continuellement renouvellé, surtout par l'exercice du cheval.

Les gens très-robustes ont le sang fort épais. Nous disons que le sang est épais lorsqu'il est très-pésant à raison de son volume: or cette pésanteur dépend de la pression des vaisseaux. Presque tout ce que nous prenons d'alimens, aussi-bien que le chyle qui en est préparé, & le lait, est plus léger que le sang. Le sang extravasé dégagé de la compression des vaisseaux, est plus léger qu'un autre sang; l'épaisseur & la solidité du sang sont donc d'antant plus grandes, que les vaisseaux plus forts l'ont consolidé davantage: c'est pourquoi le sang devient plus pésant & plus dense dans les maladies aiguës, lors desquelles l'action des vaisseaux sur les humeurs qui y sont contenues, se trouve trop forte. Dans les hommes les plus vigoureux, le sang qui sort d'une blessure, ou de la veine ouverte par la saignée, est noir & épais; ce qui a fait dire à Homere, *Iliad. Lib. VII.* que le sang qui sortit de la blessure qu'Ajax fit à Hector étoit noir, μέλαν δ' ἀνεκήκιεν αἷμα; & ailleurs, *eod. Lib.* que le sang des Héros est noir, τῶν νῦν αἷμα κελαινὸν. Il se trouve dans certe espece de sang, une qualité visqueuse, par laquelle il se forme aussi-tôt en une masse solide. C'est ce qui se voit toujours dans le sang artériel chez les gens robustes: après de durs travaux ou dans les maladies aiguës inflammatoires, le sang veineux s'épaissit aussi de la même façon, & presque sur le champ. Ce même sang a aussi cette qualité de ne causer aucune douleur à un œil sain sur lequel il est répandu. Le sang louable est doux, ayant seulement un peu de sel, mais mêlé avec beaucoup d'eau, de sorte qu'aucune acrimonie n'offense les parties de l'organe le plus subtil: tout ce qui se trouveroit de trop acre dans le sang, sort du corps par les urines, les selles, la sueur, &c.

Dans les personnes délicates il est dissous, &c. On ne peut que très-difficilement juger par les principes de l'hydrostatique du sang d'un homme sain, puisqu'il se caille & se raréfie aussi-tôt qu'il n'est plus assujetti à la pression des vaisseaux. Cependant Boyle pour s'en former quelque idée, quoique imparfaite à la vérité, ainsi qu'il l'avoue lui-même, mit dans une phiole longue du sang d'un homme en santé: lorsqu'il se fut rassis & que les bulles d'air en furent sorties, il en marqua la hauteur avec un diamant; il mit ensuite dans cette même phiole, après en avoir retiré le sang, de l'eau jusqu'à la même hauteur; & il trouva pour lors que la pésanteur du sang d'un homme en santé, surpassoit la pésanteur spécifique de l'eau d'environ un vingt-cinquieme. Mais il paroît par ce qui a été dit ci-dessus, que la force des vaisseaux & des visceres, fait des alimens qu'on a pris, un sang plus solide, & par conséquent plus pésant que ces nourritures mêmes: c'est pourquoi dès que cette force languit dans les gens les plus délicats, le sang est moins consolidé; de là vient qu'étant plus dissous & plus léger, il dégénere enfin en ténuité aqueuse. C'est de quoi nous voyons la preuve dans une hydropisie provenue de la seule inaction & de la débilité. La trop grande ténuité du sang est le plus ordinairement accompagnée d'une grande acrimonie; d'où proviennent aisément, dans les gens les plus délicats, les érosions des visceres débiles, ensuite l'hémoptisie, & d'autres maux semblables. C'est ce qui leur cause ces fréquentes pituites acres & salées dont ils se plaignent.

Une infinité de maladies, &c. Pendant que les liquides humains coulent par des canaux d'un diametre proportionnel, & que toutes les classes de plus tenus en plus tenus passent par les vaisseaux qui leur sont propres, aucune des fonctions des vaisseaux & des visceres n'est altérée. Mais dès que les vaisseaux affoiblis, trop distendus par les liquides qui y affluent, ont reçu des humeurs étrangeres, tout est en désordre. Certe simple cause peut être par conséquent la source d'une infinité de maladies; & l'on peut après avoir rétabli la force naturelle des vaisseaux, détruire toutes les maladies qui en sont provenues. Il seroit possible de rapporter à ce sujet une infinité d'exemples: mais un seul suffira. La tunique appellée conjonctive ou *adnata*, n'a point de vaisseaux qui contiennent du sang rouge: mais lors-

qu'elle est relâchée par quelque cause, le sang rouge s'y introduit & y séjourne, & engendre une ophthalmie aisée à guérir dans son commencement. En bassinant souvent les yeux avec de l'eau fraîche, les vaisseaux resserrés par cette fraîcheur, repoussent la partie rouge du sang qui s'y étoit introduite : le mal augmente souvent si on applique en pareil cas des choses émollientes & laxatives.

On voit par-là de quelle conséquence il est de faire attention à cette maladie simple, puisqu'elle nous fournit les moyens de pouvoir connoître & guérir d'autres maladies plus compliquées provenantes de la même cause.

On déduit des mêmes principes & la connoissance & la cure de la laxité des vaisseaux & des visceres.

Puisque la laxité est une espece de débilité, ainsi que nous l'avons déja dit, tout ce que nous avons dit de celle-ci convient à celle-là.

Maladies des visceres roides & contractés.

Les vaisseaux & les visceres sont trop roides lorsque les parties qui les composent sont tellement unies ensemble, qu'ils résistent au mouvement qui devroit les changer & les mettre en mouvement pour opérer ce qui dépendoit de cette mutabilité dans le tems de la santé.

Le corps éprouve un changement dans ses vaisseaux à chaque instant de notre vie, puisqu'ils ne restent jamais deux momens de suite avec la même capacité, mais que tantôt ils sont distendus par la force du liquide poussé par le cœur; tantôt ils sont par leur propre force resserrés dans un diametre plus étroit. Il est donc nécessaire que la cohésion des parties constituantes de ces vaisseaux soit telle qu'ils puissent obéir. Lorsque cette cohésion est si grande qu'ils n'obéissent point du tout, ou pas assez, les visceres & les vaisseaux sont attaqués d'une trop grande rigidité.

Nous avons déja eu occasion de dire ce que c'est que les visceres, & nous avons observé qu'ils produisent tous des effets particuliers selon la contexture des vaisseaux dont ils sont formés : mais les vaisseaux n'agissent sur les fluides qu'ils contiennent qu'en tant qu'ils les répriment & qu'ils s'efforcent de rétrécir leur diametre. Lorsqu'ils ont été réduits une fois à leur plus petit diametre, cette force cesse alors & n'agit plus, à moins que les vaisseaux ne soient distendus de nouveau par le liquide qui y est poussé. Les vaisseaux doivent donc avoir assez de flexibilité pour pouvoir obéir au liquide qui y afflue & en être distendus, & ensuite se resserrer de nonveau lorsque cette force motrice vient à cesser.

Mais il est nécessaire de plus que dans tous les visceres qui séparent par le moyen de leurs émonctoires les liqueurs qu'ils ont préparées, les derniers canaux sécrétoires aient une force certaine & déterminée, de peur qu'ils ne laissent écouler ce qu'ils doivent retenir, ou qu'ils ne retiennent ce qui doit être séparé. Toute la vie & la santé dépendent de cette juste proportion. Selon les différens visceres du corps, il faut plus ou moins de flexibilité dans les vaisseaux qui les composent : il en faut assurément beaucoup plus dans les artérioles de la substance corticale du cerveau que dans les petits vaisseaux sécrétoires des reins. On ne peut encore ici par conséquent rien définir en général, mais seulement relativement aux différens usages qu'exige une vie saine.

Cette rigidité vient, 1. de toutes les causes qui rendent les *fibres* trop roides. 2. De ce que la force de la circulation a identifié les *fibres* les unes avec les autres. 3. De la réunion des petits vaisseaux privés de leurs liquides par la violence avec laquelle le sang artériel va frapper les parois des grands vaisseaux; la principale cause de cet effet est la fréquente contraction des muscles. 4. De la concrétion des vaisseaux avec leurs propres liquides, qui restant en stagnation dans leur cavité s'y dessechent, s'y coagulent, & ne forment enfin qu'un tout solide avec eux.

1. On a déja détaillé plus haut les causes qui produisent l'extreme rigidité des *fibres*.
2. Par rapport à l'union des *fibres* les nnes avec les autres; quoiqu'il se trouvât dans les liquides des parties propres à rétablir les élémens que les actions de la santé ont usés & détruits; il étoit à propos cependant, ainsi qu'il en a été parlé dans la guérison de le *fibre* débile, que la pulsion du liquide vital appliquât ces parties aux endroits nécessaires, & les attachât, pour ainsi dire, à d'autres élémens : or plus cette union étoit intime, plus étoit forte la *fibre* qui étoit formée ou rétablie. Or cette même force qui joint ensemble les élémens des *fibres*, presse les unes contre les autres les *fibres* formées de ces élémens réunis, & fait qu'il y a entre-elles une plus grande cohésion.
3. Quant à l'union & la conjonction des petits canaux ensemble; les plus grands canaux ont leurs membranes composées de plus petits : or les plus petits canaux sont beaucoup moins distendus par la force du cœur que les plus grands sur lesquels le cœur agit immédiatement & de toutes ses forces. De-là vient que les plus grands canaux étant distendus, les plus petits vaisseaux qui constituent les membranes des plus grands canaux sont applattis & deviennent imperméables; ce qui fait qu'ils se durcissent & que la force s'en trouve augmentée. Le mouvement musculaire déja considérable, poussant avec plus de vitesse le sang veineux vers le cœur, augmente son mouvement, ce qui donne lieu à une plus grande impétuosité, surtout dans les plus grands vaisseaux, & à toutes les autres particularités qui ont été décrites plus haut. Voilà précisément la raison pourquoi le mouvement musculaire fortifie si bien les vaisseaux débiles.
4. On a parlé plus haut de la concrétion des vaisseaux.

La rigidité des vaisseaux produit, 1. les mêmes effets que la trop grande rigidité des *fibres* ou de semblables. 2. C'est d'elle que vient dans les vaisseaux l'effort violent que la *fibre* fait pour s'appliquer à l'axe de son canal, pour en rétrécir le diametre; pour presser, comprimer, repousser & chasser les fluides, résister par-là au mouvement que le sang reçoit du cœur & à la force du cœur même, & en se dilatant avec peine, interrompre l'égalité de la circulation, troubler toutes les sécrétions, empêcher que le cœur à chaque contraction ne pousse autant de sang qu'il en pousseroit sans cela, & qu'il ne se vuide entierement, ce qui donne lieu à des concrétions polypeuses, parce que le sang qui reste toujours dans le cœur, à force d'y être comprimé, perd ses parties les plus fluides, & se condense en une masse assez solide, d'où la suffocation & la mort même peuvent s'ensuivre. 3. La grande violence avec laquelle les parties des vaisseaux se retirent vers leurs points d'appui quand ils sont blessés, & l'augmentation qui survient à l'ouverture des plaies des mêmes vaisseaux, sont encore les effets de la rigidité, aussi-bien que la diminution ou la clôture parfaite des embouchures de leurs extrémités quand ils sont coupés totalement.

1. Les effets de la *fibre* roide ont été décrits plus baut.
2. *Quant à l'effort des fibres pour s'appliquer à l'axe de leur canal*; on entend ici par axe une ligne droite menée depuis le sommet d'un canal conique jusqu'au centre de sa base. Lorsque nos canaux sont distendus par le liquide qui y est poussé, ils sont pour lors dans un état forcé, & les *fibres* longitudinales tendues en forme d'arc, s'efforcent de se rétablir dans leur premiere lon-

gueur; les *fibres* orbiculaires tiraillées tâchent de se réduire à de plus petits diametres : cette action fait que les parois du canal approchent plus près de l'axe, & cette action est la seule de nos canaux, du moins en tant que nos *fibres* étendues tâchent de reprendre leur premier état. Plus la contexture de ces parois est forte, & plus leur élasticité est grande; plus aussi cet effet est considérable, comme on le voit clairement.

Mais lorsque les parois du canal approchent le plus près de l'axe, la cavité est nécessairement diminuée : le liquide contenu est par conséquent pressé, & lorsque le liquide ne peut être exprimé assez-tôt par les extrémités convergentes des arteres, ni être repoussé en arriere vers le cœur (car les valvules de l'aorte s'y opposent;) il en est réprimé, comprimé & condensé. Car tout corps poreux & flexible en même tems est réduit à un espace d'autant plus petit que la force qui le comprime est plus grande: ce qui paroît être la raison pourquoi le chyle & le lait, toujours plus légers que le sang, comprimés par les actions réitérées de nos vaisseaux, sont changés en sang solide & compacte.

Mais tous les nouveaux liquides qui s'introduisent dans le corps, soit par le boire & le manger, soit par les vaisseaux absorbans répandus dans toute la superficie du corps, entrent toujours par les veines, qui se dilatant aisément reçoivent tout. Après qu'ils sont entrés dans les arteres, si les forces vitales viennent à excéder celles que l'on doit avoir en état de santé, ces liquides sont exhalés du corps sur le champ; ce qui nous aide à comprendre pourquoi les hommes maigres & vigoureux mangent souvent deux fois plus que les gens gras & oisifs, & n'engraissent cependant pas, quoiqu'ils n'en rendent que fort peu par les excrémens. Ce qui est introduit en eux entre dans les veines lactées, ensuite dans la veine-cave, & le ventricule droit du cœur: mais il est ensuite tellement atténué dans les arteres du poumon, & après cela par tout le systeme artériel du reste du corps, qu'il peut s'évaporer par les derniers vaisseaux exhalans du corps & s'évapore en effet.

Résister au mouvement que le sang reçoit du cœur, &c. Il faut remarquer surtout que les arteres acquierant une plus grande force, le cœur ne doit point pour cela éprouver de leur part tout à coup une trop grande résistance: la force des arteres ayant augmenté, celle du cœur lui est toujours proportionnelle; l'influence du sang veineux dans les cavités du cœur, le trajet du sang artériel par la substance du cœur, l'influence des esprits dans les *fibres* musculaires & veloutées du cœur, sont les causes d'où dépend son mouvement musculaire. Mais lorsque l'aorte se resserre violemment, elle pousse avec une plus grande vitesse le sang dans la substance du cœur par les arteres coronaires. Elle apporte en même tems avec une plus grande force le sang au cerveau & au cervelet par les carotides & les vertébrales; ce qui fait une plus grande sécrétion des esprits; des arteres ensuite elle pousse le sang plus promptement dans les veines; & agitant ainsi le sang veineux plus fortement, elle irrite le cœur; la force des arteres étant augmentée, toutes les causes du mouvement musculaire du cœur le sont par conséquent aussi.

Tant que cet équilibre subsiste il se fait un très-grand changement & une prompte conversion des alimens en notre propre nature, le sang acquiert une grande solidité, & la santé n'en souffre point encore de dommage : mais dès que la force des arteres est parvenue jusqu'au point qu'elles ne puissent être dilatées qu'avec peine, il en résulte alors tous les maux qui sont détaillés dans cet Aphorisme. Car lorsque les arteres ne sont point dilatées, elles ne sont point ensuite resserrées; or cette contraction des arteres est la principale cause du mouvement du sang dans les vaisseaux; car l'action du cœur ne dilate presque que les arteres, & y loge après les avoir dilatées le sang contenu dans ses cavités. Les arteres resserrées un instant après poussent en avant le sang qu'elles contiennent. C'est ce que nous voyons clairement lorsque le sang coule par l'ouverture faite à une grande artere : car le sang ne flue jamais continuement, mais par jets. Il sort avec beaucoup moins de violence quand le cœur contracté dilate les arteres, ce qu'il fait au contraire avec bien plus de vitesse lorsque les arteres sont resserrées & que le cœur est dans sa diastole. Lors donc que, de quelque cause que ce soit, provient une rigidité des vaisseaux si grande qu'ils ne puissent être dilatés, ou du moins qu'ils ne le puissent être qu'imparfaitement; les forces du cœur ne peuvent chasser le sang contenu dans ses cavités. Le cœur alors, éprouvant une espece de ténesme, s'efforce de faire à plusieurs reprises, ce qu'il n'a pas pu d'une seule contraction; de-là viennent les palpitations de cœur, & cette interruption du pouls si souvent observée dans une extreme vieillesse; car les plus grands vaisseaux ont été quelquefois trouvés cartilagineux & même osseux vers le cœur, dans des gens qui avoient vécu très-vieux, ainsi que nous l'apprenons par des observations médicinales. Le mouvement du cœur une fois interrompu, tout pour lors est en désordre dans le corps: car c'est précisément le cœur qui est la source ou le principe du mouvement; d'où il arrive que les sécrétions & les excrétions ne se font plus comme auparavant : mais lorsque le sang commence à séjourner dans les cavités du cœur, dans ses ventricules & ses oreillettes, il s'en ensuit

Des polypes, ainsi appellés à cause de la ressemblance qu'ils ont avec le poisson de même nom; car ils s'attachent fortement aux parties voisines par des cordons tendus qui ressemblent en quelque chose aux pattes de cet animal; maladie très-fréquente, très-cachée & très-opiniâtre. Malpighi dans son Traité du *polype du cœur*, est le premier qui nous a débrouillé l'Histoire du Polype presque ignorée jusqu'alors, & qui nous a démontré d'où les polypes dans le cœur & dans les plus grands vaisseaux tirent leur origine. Car le sang d'un homme sain, sorti de la veine devient aussi-tôt gluant, & commence à former une croute épaisse, d'où il se sépare une liqueur fluide jaune. Cette masse s'épaissit de plus en plus, & nage dans cette partie plus liquide qui s'en est séparée, épaissie, coagulée enfin; elle blanchit lorsqu'on la lave avec de l'eau pure. Elle paroît fibreuse, & on y découvre, en la coupant, de petites cellules pleines d'un ichor rougeâtre.

L'expérience de Ruysch, déja rapportée, nous enseigne de quelle façon cette concrétion commençant une fois, tire du reste du sang des parties semblables, & forme de leur réunion comme une espece de membrane.

Ainsi le sang d'un homme sain, comme nous le démontrent ces expériences de Malpighi & de Ruisch, est formé de deux semblables substances, qui se repoussent mutuellement; mais le mouvement vital les joint l'une à l'autre. Delà vient que dès que le sang s'arrête quelque tems dans les grands vaisseaux d'un homme même en très-bonne santé, ou qu'un mouvement plus lent en laisse amasser une plus grande quantité dans les vaisseaux distendus, il est disposé à se coaguler en grumeaux : les grumeaux ainsi formés s'unissent ensemble, se conforment l'un à l'autre, & semblent attirer à soi des parties semblables, & de cette façon engendrent de petites masses polypeuses, qui par la continuation de la même cause, deviennent souvent d'une grosseur excessive, & s'identifient avec les vaisseaux mêmes, avec les colonnes du cœur, avec les oreillettes, &c. ainsi que nous l'ont enseigné les observations faites sur des cadavres.

Quoique les animaux égorgés aient perdu tout leur sang, on trouve cependant encore vers le ventricule droit du cœur, un peu de sang épaissi en petites masses polypeuses; & c'est ce qui nous découvre la raison pourquoi après des pertes de sang considérables, il se forme souvent des polypes dans les plus grands vaisseaux, d'où proviennent ensuite des maladies très-dangereuses. J'ai vû une femme à qui une fausse-couche occasionna une si grande perte de sang, qu'elle fut tenue

pour morte; revenne ensuite, elle se trouvoit assez bien, tant qu'elle demeuroit tranquile : mais si elle donnoit à son corps le moindre mouvement: elle tomboit tout-à-coup dans une mélancolie insupportable, elle perdoit sur le champ toutes ses forces, & respiroit avec une extreme difficulté, jusqu'à ce que le repos l'eût remise dans un état plus tranquile : elle garda ainsi le lit l'espace de dix années. On voit qu'il en étoit de même de cette femme, que des animaux égorgés, savoir que les concrétions polypeuses transmettoient le sang mu lentement, mais ne laissoient point passer celui qui l'étoit avec vitesse.

Ceci paroît très-clair dans la syncope : car lorsque la connoissance est rendue à ceux qui sont tombés en syncope, ils soupirent & respirent difficilement. Les grumeaux polypeux du sang épaissi sont arrêtés dans l'artere du poumon, dont la vaste capacité est tout-à-coup resserrée extraordinairement. La contraction du cœur & de l'artere du poumon, & l'effort de la respiration allant toujours en augmentant, les font aller & venir, & les dissolvent quelquefois. Ceux qui tombent fréquemment en syncope, en conséquence d'un polype déja formé, demeurent toute leur vie sujets à une palpitation de cœur.

Les femmes, très-aisées à émouvoir, qui pour peu que leur ame éprouve quelque forte affection, tombent tout-à-fait en foiblesse, seroient fort fréquemment sujettes, si leur sang n'avoit un vice contraire, à la concrétion polypeuse : car le sang de ceux qui ont assez de vigueur, & dont la vie est active a une plus grande force pour s'épaissir. Il est par conséquent besoin d'un mouvement continuel & égal pour empêcher qu'il ne s'épaississe trop.

Mais ces concrétions polypeuses formées ou dans les cavités mêmes du cœur, ou dans les plus grands vaisseaux, produisent des symptomes si anomaux, si obscurs, qu'on les a fort souvent attribués à des causes différentes. Une pareille conctétion polypeuse, de la grosseur d'un œuf de pigeon, qui ne tenoit d'aucune part, mais qui jouoit librement dans la cavité du ventricule gauche du cœur a produit des accidens horribles.

La cure du polype formé n'est gueres possible. Il y a plusieurs remedes qu'on vante comme très-efficaces, & presque aucun ne réussit. Tout ce qu'on peut espérer est de rendre le sang plus délié, & par conséquent très-éloigné de toute concrétion; c'est-à-dire, d'introduire par art la cacochymie du sang en le délayant au point que le polype ne puisse s'accroître par le surcroît de nouvelle matiere : mais qu'il soit dissipé peu à peu par le frottement que fait à chaque instant de la vie le sang qui rencontre en son chemin la masse polypeuse.

3. *Le bâillement des vaisseaux blessés.* S'il n'y avoit aucune contraction dans nos parties solides, l'ouverture d'une blessure n'excéderoit point en largeur la grosseur de l'instrument qui l'a faite : mais nous voyons des ouvertures faites avec le rasoir le plus tranchant s'élargir peu à près : car cette force qui forme la cohésion entre les parties fermes, fait que les extrémités se retirent; plus donc cette force est grande, plus les parties coupées s'écartent mutuellement les unes des autres. Mais lorsque les vaisseaux sont entierement coupés, cette même force retitera les extrémités des vaisseaux, & les cachera sous d'autres parties ; & c'est ce qui fait qu'en pareil cas on arrête les hémorrhagies beaucoup plus aisément dans les gens vigoureux que dans les débiles, parce que cette force contractive des *fibres* orbiculaires est plus grande dans les gens vigoureux.

En faisant attention à ce qui a été dit plus haut, on conçoit clairement quelles ont été, quelles sont & quelles seront la rigidité, l'élasticité & la force des vaisseaux, & par quelles voies, si elles sont excessives, on y pourra remédier.

On a donné ci-dessus les moyens de connoitre une maladie présente, de se rappeller une maladie passée, de prévoir celle qui doit arriver & les effets qu'elle produira : & l'on a enfin indiqué comment pouvoir découvrir les remedes propres à procurer la guérison.

On y remédiera par l'usage. 1. Des remedes propres à guérir la rigidité des *fibres*. 2. Surtout de ceux qui diminuent le volume, la densité & la pression du sang. 3. De ceux qui répriment la violence excessive du mouvement musculaire. 4. Des humectans, des adoucissans, des émolliens, des délayans, des dissolvans, des déterfifs.

1. On a parlé de ces premiers plus haut.

2. *De ceux qui diminuent le volume du liquide vital.* On ne faisoit attention qu'aux solides lorsqu'il s'agissoit de guérir la *fibre* trop débile : mais on doit avoir en vue & les solides & les fluides, s'il s'agit de la guérison des visceres & des vaisseaux trop roides. Le liquide vital, qui par la violence avec laquelle il s'y porte, identifie les *fibres* les unes avec les autres, a été mis au nombre des causes des visceres trop roides. On appelle liquide vital celui qui est chassé du cœur & y revient ensuite par une autre voie : mais plus on a ôté de ce liquide vital dans un homme vivant, moins les parties solides affectent & broyent les fluides ; c'est-à-dire, que la force de la circulation vitale des humeurs est diminuée. Car l'abondance du liquide vital étant diminuée, il n'en reflue point la même quantité vers le cœur : mais, ainsi qu'on l'a déja dit, on compte parmi les causes qui excitent le mouvement du cœur, l'influence du sang apporté par les veines dans la cavité du cœur ; la contraction musculaire est donc diminuée dans sa force & dans sa vitesse. C'est ce que nous démontre évidemment la saignée, qui peut arrêter la violence du mouvement dont le sang est agité dans les maladies aiguës, de façon que tout devienne plus calme & plus tranquile : cette évacuation faite dans les maladies aiguës continues, même jusqu'à ce que le malade tombe en foiblesse, lorsque ses forces le permettent, enleve souvent la fievre tout à coup ; c'est ce qui fit dire à quelqu'un qui avoit vu Galien guérir ainsi une fievre : *O! grand homme, vous avez égorgé la fievre!*

Mais les Medecins des tems les plus réculés, disputoient déja sur la façon dont on devoit enlever la trop grande abondance du liquide vital ; la nature guérissant souvent les maladies par le secours des hémorrhagies qu'elle excite, nous a découvert la saignée comme le moyen le plus ordinaire & le plus simple de diminuer l'abondance : mais les Sectateurs d'Erasistrate condamnoient la saignée, & prétendoient qn'on pouvoit ôter la superfluité du sang par le moyen de la diete qu'ils faisoient observer trois jours de suite à leurs malades. Cette fameuse διάτριτος δίαιτα a été rejettée par Hippocrate, dans son Livre, où il traite des nourritures dont on doit faire usage dans les maladies aiguës. Galien a écrit le Livre *de Venæsectione adversus Erasistrateos*, pour réfuter ce sentiment, ce qu'il fait tant par argumens que par expériences ; néantmoins quelques Chymistes l'ont adopté depuis, mais à la vérité fort infructueusement.

Car lorsqu'ils veulent par la diete seule diminuer l'abondance des humeurs, tout ce qu'il y a de plus subtil s'évapore ; les humeurs les plus épaisses en sont condensées davantage dans les plus grands vaisseaux : & tout incline en même-tems vers une acrimonie putride ; au lieu que la saignée tire la partie la plus épaisse de nos humeurs, c'est-à-dire, la partie rouge du sang, & laisse un accès libre aux substances aqueuses par lesquelles on la remplace.

La densité du sang. Le sang dans un homme sain est toujours plus épais que l'eau, & les forces s'en vont à mesure qu'il dégénere en ténuité aqueuse: nous en voyons

la preuve dans les hydropiques. Conséquemment, dès qu'il y a trop de force dans les vaisseaux & les visceres, après avoir déchargé les vaisseaux par la saignée & retiré la partie la plus épaisse du sang, on introduira ces substances aqueuses, du petit lait, des tisanes d'orge, &c. en qui l'eau domine; de sorte que les vaisseaux en étant remplis, seront affoiblis & acquerront une disposition éloignée à l'hydropisie. Hippocrate, dans les maladies aiguës, n'ordonnoit presque à ses malades que des choses aqueuses pour nourriture.

La pression du sang. Tout ce qui est introduit dans le corps, soit boire ou manger, est beaucoup plus léger que le sang. Donc la force des vaisseaux par une continuité d'action, rassemble toutes ces choses & les transforme en sang louable. Moins cette force des vaisseaux est grande, moins il se forme de sang rassemblé de ces choses introduites; c'est de quoi nous voyons la preuve dans les filles débiles en qui il ne coule presque, par les vaisseaux, qu'une liqueur rougeâtre, & non un sang solide. Plus les vaisseaux sont pleins, plus la compression des liquides contenus dans les vaisseaux est grande: car la force du cœur poussant le sang dans les arteres alors fort distendues, doit comprimer davantage le sang, afin d'y pouvoir placer celui qu'il contient dans ses cavités: par conséquent lorsque la plénitude des vaisseaux est diminuée, la cause de la pression est aussi diminuée.

Plus nos liquides sont épais, plus ils agissent avec force sur nos vaisseaux: or en état de santé la réaction des vaisseaux sur les liquides répond avec égalité à cette action. Lors donc que l'épaisseur de nos liquides est diminuée, la pression l'est également. Plus le sang est poussé promptement dans les vaisseaux, plus souvent dans le même espace de tems sont appliquées à nos liquides les causes propres à les épaissir; de-là vient cette conduite sage des Anciens, qui ordonnoient le repos dans toutes les maladies où l'action de la vie étoit trop violente. L'abondance par conséquent diminuée, diminuant aussi l'épaisseur de nos liquides & le mouvement des fluides dans les vaisseaux, la pression est aussi diminuée: &, ce qui s'en ensuit nécessairement, on tempére la trop grande force présente des vaisseaux & des visceres, ou l'on prévient celle qui pourroit survenir.

3. On a décrit plus haut les effets que peut procurer le mouvement des muscles.

4. *Des humectans.* Ce qu'on appelle humecter en Medecine, c'est remplir le corps humain de plus de liquide qu'il n'en a, & le disposer en même-tems de façon qu'il en retienne plus qu'il n'avoit coutume de faire auparavant: ces deux choses réunies, sont ce que nous appellons *humectation.* Car l'eau introduite dans le corps n'y séjournant point, le lave sans l'humecter. L'eau bue tiede lâche tous les vaisseaux: mais lorsqu'on a fait bouillir dedans des choses farineuses, elle amollit & humecte beaucoup plus, & fait que les solides résistent moins au liquide qui y afflue. Tout ceci se trouve vrai par rapport aux parties solides du corps, mais il y a une grande difficulté à l'égard des fluides: car le sang humain par l'action forte des vaisseaux sur les fluides commence à acquérir une épaisseur inflammatoire, & ne se mêle plus alors si facilement avec l'eau qui est introduite dans le corps. Ainsi l'on a souvent observé dans les maladies les plus aiguës, que cette grande abondance d'eau que le malade avoit bue s'écouloit aussi-tôt par les urines & par les sueurs; que l'urine étoit quelques heures après aussi rouge qu'auparavant, & que les symptomes n'étoient point diminués. L'on remarque pour lors que l'eau a coulé effectivement avec le sang dans les vaisseaux, mais qu'elle ne s'y est point mêlée, & s'en est séparée tout aussi-tôt. Pour lors les savons les plus doux mêlés avec l'eau, tels que sont les fruits d'été, les herbes potageres les plus douces, le miel, la manne, le sucre, &c. divisent le sang trop porté à la concrétion, de façon que le mélange de l'eau avec le sang se fait plus facilement & en est plus durable.

Les remedes humectans sont ceux qui ont l'eau pour base, auxquels, pour empêcher que l'eau ne s'écoule aussitôt il faut ajouter des ingrédiens qui puissent communiquer à l'eau quelque viscosité, tels que les substances farineuses & les herbes émollientes. On y pourra aussi ajouter les savoneux, pour diviser un sang visqueux & ténace. En Grece on faisoit pour cet usage un cas particulier des décoctions d'écrevisses de riviere; & elles étoient déja du tems d'Hippocrate regardées comme très-propres à la cure des marasmes. Les décoctions de chairs de viperes sont fort estimées en Italie. Peut-être y pourroit-on substituer celles d'anguille dans les pays où les viperes ne se trouveroient pas; car il y a dans toutes ces différentes substances quelque chose d'un peu visqueux, humectant, un suc doux, qui fait sur ces corps desséchés plus d'effet qu'on ne pourroit s'imaginer. Si l'on donne un gout plus agréable à ces décoctions fades d'elles-mêmes, en y ajoutant des légumes gracieux, elles nous fournissent un remede très-souverain.

On peut de la maniere suivante faire des bouillons humectans lénitifs émolliens & résolutifs.

Prenez *du veau maigre, bien écrasé, deux livres;*
de l'orge, bien mondé, deux onces.

Faites bouillir dans huit pintes d'eau dans un vaisseau bien fermé; & quand vous serez prêt de retirer le bouillon de dessus le feu, vous y ajouterez

laitue de jardin fraîchement cueillie, une demi-livre;
poirée, quatre onces;
racines de viperine, six onces;

Vous laisserez bouillir le tout encore environ un quart d'heure, y ajoutant de l'eau autant qu'il faudra pour qu'il reste six pintes de décoction.

Les bouillons d'écrevisses se préparent de la maniere qui suit:

Prenez *d'écrevisses en vie, trois livres.*

Faites bouillir dans douze pintes d'eau; ensuite après les avoir retirées, écrasez-les avec leurs écailles, & les remettez bouillir dans la même eau pendant quatre heures, y ajoutant de l'eau ce qu'il faudra pour qu'il puisse rester huit pintes de décoction; ensuite exprimez-en bien le bouillon, & y mettez:

fleurs de bourache, demi-once;
de buglose, une once,
racines de barbe-de-bouc, quatre onces;
& de chervis, deux onces.

Faites bouillir le tout pendant trois ou quatre minutes.

Le malade prendra de l'une ou de l'autre de ces préparations, deux onces & demie, de deux heures en deux heures.

On peut préparer une décoction émolliente de la maniere qui suit:

Prenez *graine de pavots blancs concassée, une once;*
avoine entiere, quatre dragmes;
pois chiches, rouges, concassés, douze dragmes;
fleurs de bourache, } *de chaq. sept dragmes;*
de guimauve, }
racines de viperine, deux onces;

racines de réglisse, deux dragmes;
fleurs de mauve, } *de chaq. une demi-poignée.*
de pariétaire,

Faites bouillir dans deux pintes d'eau pendant un quart d'heure, & ajoutez-y

de groseilles, } *de chaque une once.*
de baies de sureau,

Le malade prendra de cette préparation deux onces, chaque heure pendant le jour.

Des adoucissans. Les remedes appellés lénitifs sont tels ou par rapport aux solides ou par rapport aux fluides; on appelle lénitifs par rapport aux solides ceux qui détruisent la trop grande rigidité; & par rapport aux fluides ceux qui enveloppent & engluent, pour ainsi dire, l'acre stimulant. On vient de voir quels sont ceux qui ont cette propriété.

Des émolliens. Les lénitifs sont mis au rang des émolliens, avec cette différence cependant que les émolliens ne regardent uniquement que les parties solides, & que les lénitifs regardent tout à la fois & les fluides & les solides.

Des délayans. Délayer ne se dit que des liquides: or les liquides délayés relâchent les solides: mais quelle substance est délayante? L'eau certainement a seule la propriété de délayer à l'égard de notre sang, & toutes les autres substances qu'on appelle délayantes, ne le sont que par rapport à l'eau qui y entre. Les choses salées atténuent & résolvent: cependant elles ne délayent point. Toutes les choses spiritueuses coagulent plutôt nos humeurs qu'elles ne les délayent. L'eau très-froide coagule le sang, de même que très-chaude. Ainsi l'eau tiede est le seul & le meilleur délayant: or elle peut être appliquée à notre corps de bien des façons différentes; par les bains, par exemple, par les vapeurs, les clysteres, les fomentations, &c. Le petit-lait récent peut aussi être employé de la même maniere pour le même usage.

Des dissolvans. On a déja dit que la grande force des vaisseaux & des visceres provient de la concrétion de quantité de vaisseaux, précédemment perméables. C'est pourquoi les dissolvans par rapport aux parties solides devroient avoir la faculté d'ouvrir une seconde fois les vaisseaux obstrués; ce qui paroît impossible ou du moins fort difficile à faire. Mais les dissolvans par rapport aux fluides sont toutes les choses qui résolvent les parties autrefois fluides, maintenant épaissies, & les divisent en ces petites molécules dont elles étoient formées avant leur concrétion. Or ces dissolvans ou divisent les fluides épaissis par l'insinuation de leurs particules entre les parties cohérentes, ou ils augmentent la force des vaisseaux, en les aiguillonnant, ce qui occasionne un plus grand frottement, & souvent la division de ce qui est épaissi: quelquefois ils operent par ces deux actions réunies.

Le sang doit passer, lorsqu'il coule par tout le corps, par des vaisseaux dont le diametre n'excede point la dixieme partie de la grosseur d'un cheveu: mais le même sang sorti du corps s'épaissit de façon qu'il ne pourroit plus passer par les plus gros canaux. On appelleroit dissolvant ce qui pourroit de nouveau diviser le sang épaissi en particules assez petites pour qu'il pût fluer par les plus petits vaisseaux.

Comme il y a diverses sortes d'humeurs épaissies, il est nécessaire qu'il y ait différens dissolvans; car les dissolvans aqueux résolvent tout ce qui est mucilagineux, glutineux, gommeux, savoneux, &c. Mais il se rencontre plusieurs humeurs que l'eau ne peut résoudre; car notre sang jetté dans l'eau tiede ne laisse pas de se coaguler: la plupart des dissolvans salins ont l'admirable propriété de résoudre ce *coagulum.* Les sels neutres sont très-propres à résoudre les concrétions inflammatoires; la plupart des préparations de nitre, & surtout le nitre lui-même qui est plus léger que le sel de mer, & que les forces du corps peuvent surmonter plus aisément, est d'un merveilleux usage dans presque toutes les maladies aiguës. Les sels alcalis sont plus estimés pour les concrétions glutineuses.

Les substances savoneuses, surtout les plus douces, faites de sucre, de miel, & d'autres ingrédiens, résolvent quantité de concrétions, sans presque aucun effort & sans aucun dérangement, au lieu que celles qui sont plus fortes, telles que sont les préparations chymiques les plus acres, operent en excitant un mouvement plus violent.

Mais toutes ces choses sont d'un plus grand secours lorsqu'on aide leur effet par les frictions; les résolvans mêlés avec le sang, étant par la pression & le relâchement alternatifs des vaisseaux, pour ainsi dire, broyés avec les fluides épaissis. Ainsi il est constant qu'une légere friction faite avec le bain de vapeurs, ayant en même tems donné les remedes intérieurs les plus dissolvans, a souvent dissipé des tumeurs aux glandes qu'on croyoit presque indissolubles.

Les dissolvans sont, 1°. Les délayans; 2°. Les préparations de sel marin, de sel gemme, de borax, de sel ammoniac, les sels alcalis, soit fixes ou volatils, les acides bien fermentés & les substances dont ils sont la base; telles que le sel polychreste, le tartre tartarisé, le tartre purgatif de Sennert, la *Panacea duplicata* du Duc de Holstein, le nitre antimonié, & le sel de viperes soûlé de Tachenius.

Les dissolvans savoneux sont les sels volatils, spiritueux, aromatiques & huileux; les savons chymiques, qui consistent en huiles distilées & en alcalis fixes, le savon commun qui est fait avec des huiles tirées sans feu & un alcali fixe, les préparations de miel & de sucs mûrs de fruits d'été. On peut administrer tous ces ingrédiens sous différentes formes: on peut, par exemple, faire un mélange de la maniere suivante.

Prenez *eau distilée de rue, douze onces;*
borax de Venise, deux dragmes;
sel volatil huileux, trois dragmes;
du miel le plus pur, trois onces;

Mêlez le tout, & donnez-en au malade une once d'heure en heure pendant le jour.

On peut préparer des gouttes de la maniere qui suit.

Prenez *élixir de propriété préparé avec du sel de tartre,* } *de chaque, demi-once;*
sel volatil huileux,
sel purgatif de Sennert,

Le malade en prendra vingt-cinq gouttes dans du vin trois ou quatre fois par jour.

Voici une maniere de faire des pilules pour le même usage.

Prenez *savon de Venise;* } *de chaq. 2 dragmes;*
borax,
du meilleur aloès,

Faites-en une masse dont vous formerez des pilules du poids de trois grains chacune; le malade en prendra quatre fois par jour en différentes fois.

Maniere de préparer une décoction.

Prenez *feuilles fraîchement cueillies de savoniere, trois poignées;*
de tilleul de ruisseaux, deux poignées;
de fumeterre, une poignée;
racines fraîchement cueillies de chien-dent, & } *de chaq. deux onces;*
de chicorée,

Faites

Faites bouillir dans l'eau pendant un quart d'heure dans un vaisseau bien fermé : exprimez la liqueur à travers un linge ; & lorsqu'elle sera rassise tirez au clair, mêlez dans chaque pinte,

rob de sureau, & *de l'oxymel simple*, } *de chaque deux onces* ;

Faites boire deux onces de cette préparation au malade toutes les heures.

Poudre préparée pour le même usage.

Prenez *blanc de baleine*, *borax*, } *de chaque deux dragmes* ;

Faites-en une poudre, que vous partagerez en huit doses, dont le malade prendra une de deux heures en deux heures dans du vin.

Les déterfifs. Lorsque quelque chose de visqueux ou de glutineux s'est attaché par sa propre. ténacité à la superficie du vaisseau, & a bouché les passages naturels des fluides ; si on enleve cette matiere, on dit alors que cette partie est détergée. C'est pourquoi les remedes déterfifs, principalement tous les savons résolvent les concrétions. Mais une telle viscosité adhérente aux vaisseaux ne se rencontre pas aisément dans ceux par lesquels les humeurs coulent plus rapidement, mais dans les derniers vaisseaux ou dans les réservoirs dans lesquels les humeurs sont rassemblées pour leurs usages propres. Cependant on se tromperoit fort si l'on croyoit que toute viscosité pareille est toujours morbifique ; tout le dedans de la bouche, l'oesophage & l'estomac sont assurément pleins d'une pareille humeur glutineuse qui venant à manquer occasionne des maladies très-dangereuses.

Tous les dissolvans & les résolutifs sont au rang des remedes déterfifs, surtout les substances savoneuses : or ceux-ci sont propres à la guérison de la trop grande rigidité des vaisseaux & des visceres, en ce qu'ayant écarté tout obstacle, le passage des humeurs par les vaisseaux dégagés en est beaucoup plus libre ; d'où vient que la circulation se faisant plus également, ne presse pas tant les parties solides les unes contre les autres & ne condense point les humeurs avec tant de force.

Les substances qui emportent le fluide glutineux, ou les solides à demi-corrompus des parties auxquelles ils adherent, sont, 1°. Les délayans ; 2°. Les résolutifs ; 3°. Et singulierement, les sels savoneux, lixiviels & fixes, avec les préparations de miel & de vinaigre.

Par tout ce qui vient d'être dit & expliqué jusqu'ici, on peut connoître les maladies des parties solides, car elles dépendent toutes de la mauvaise cohésion des parties ; & cette doctrine fournit beaucoup de maximes d'un très-grand usage en Medecine ; car de ce qui a été dit ci-dessus suit une réponse aisée aux questions suivantes.

Quelle différence y a-t'il dans la structure des parties solides du corps à différens âges. Plus le corps humain est proche de son origine, plus le nombre des vaisseaux, des *fibres* & des membranes simples qui le composent, est grand, plus les vaisseaux obéissent facilement à l'impulsion des liquides, plus il y a de proportion entre le cerveau & les nerfs, qui y prenant leur origine aboutissent à d'autres parties. Si l'on examine de toutes parts le corps d'un enfant nouveau-né, on le trouve tout pulpeux, mou, humide ; le dedans des mains, les plantes des piés sont entierement couvertes d'une humidité qui en sort par les petits vaisseaux exhalans ; on n'y trouve rien de sec ni de calleux. Devenu peu à peu plus avancé en âge, un grand nombre de ces plus petits vaisseaux commencent à être consolidés ; de sorte que le nombre des vaisseaux est diminué & la force des solides augmentée, jusqu'à ce que le corps étant enfin desséché dans l'extreme vieillesse, il se forme une dure callosité qui détruit une grande partie des plus petits vaisseaux ; d'où il arrive que toutes les actions dépendantes du mouvement de l'humeur plus subtile dans les plus petits vaisseaux, commençent à manquer dans les vieillards, & tous les solides devenus trop roides résistent avec beaucoup de force aux liquides qui y affluent.

Pourquoi l'homme croît-il ? Hippocrate dit, *Lib. I. de Victus ratione*, « que toutes les parties du corps humain « existent & croissent à la fois, & que l'une ne croît « pas plutôt que l'autre ; que celles qui sont naturelle- « ment plus grandes, sont apperçues les premieres, « sans qu'elles soient pour cela formées avant les au- « tres. » Lorsque nous considérous la merveilleuse histoire de la génération des animaux, autant que de fideles observations nous en fournissent des connoissances, nous voyons que les parties préexistantes dans l'embryon ne font que s'étendre en une masse plus grande. Il en est de même de la propagation des plantes qui renferment dans une semence féconde, une petite plante entiere qui doit se développer peu à peu. Lors donc que la plus grande partie des vaisseaux se trouve entrelacée & enveloppée dans un tendre embryon, il en résulte qu'ils résistent aux liquides qui doivent être poussés au-dedans d'eux : les liquides poussés par les canaux faisant quelque effort contre cette résistance, tâchent d'étendre ces canaux & d'en élargir les parois dans toute la longueur. Il arrive de-là que tout est allongé, & qu'il se fait un accroissement : mais dès que tous les vaisseaux étant développés la résistance entre les liquides qui y sont poussés est moins grande, la circulation se fait avec plus de liberté par tous les canaux, & cette extension des canaux sur leur longueur cesse alors, parce que les liquides coulent déja plus librement ; & (ainsi qu'on l'a démontré ci-devant,) les parois des canaux consolidés par le mouvement vital, cessent d'être tiraillés & distendus par ce mouvement : pour lors le corps est formé.

Pourquoi cesse-t'il de croître? Cette cessation de croissance arrive lorsque l'abondance & l'impétuosité des fluides poussés du cœur sont balancées par les forces des solides résistans ; car le corps humain ne cesse pas de croître, parce que les solides ne peuvent être étendus : mais parce que tous les vaisseaux étant dégagés, la circulation plus libre fait que les liquides forcent moins leurs canaux. De quelque cause que puisse naître un obstacle aux environs de quelques vaisseaux, (même dans un corps déja formé) nous voyons les parties croître ; la vitesse & l'abondance des humeurs subsistant dans le même état. C'est ce dont nous avons la preuve dans les femmes grosses, dont le ventre parvient à une grosseur si considérable ; dans le foie & la rate obstrués, qui deviennent d'une grosseur énorme ; dans les petits vaisseaux cutanés, qui de leur nature ne sauroient être apperçus, mais qui deviennent très-sensibles par la compression d'un athérome voisin. L'accroissement souvent si surprenant de quelques parties provient peut-être d'une pareille cause cachée.

Pourquoi décroît-il ? Par l'inévitable effet de la vie, même sans maladie, il naît peu-à-peu dans tous les vaisseaux une force telle qu'ils commencent à opposer trop de résistance aux liquides qui y affluent. De-là vient que tout se resserre peu-à-peu, que tout le corps se desseche & devient aride, & que la graisse qui compose une si grande partie de la masse du corps humain, est presque toute fondue : de-là vient que nous voyons comme à découvert les cordes des tendons sur les mains des vieillards, la graisse en étant presque toute dissipée : ces merveilleux ligamens qui se trouvent entre les vertebres, s'usent à force d'être frotés, de façon souvent qu'ils sont entierement anéantis ; & que les vertebres se touchent ; ce qui fait que le corps se racourcit, que l'épine du dos se plie en-devant, que les vieillards deviennent courbés, qu'ils tombent dans

la décrépitude, & périssent enfin par un marasme que cause leur grand âge.

Pourquoi l'enfant dans le sein de la mere croît-il plus considérablement qu'en aucun tems de sa vie ? Nous sommes assurés que la chose est ainsi ; car un enfant dans l'espace de neuf mois croît d'une molécule invisible jusqu'à peser souvent seize livres, & quelquefois même davantage. Il semble que ceci en soit la raison : les vaisseaux sont très-tendres, fort proches de son petit cœur violemment agité ; enveloppés pour la plupart, ils résistent davantage à l'impulsion des liquides, ce qui fait qu'ils sont plus allongés & plus distendus ; tout l'embryon reçoit continuellement une douce chaleur de la liqueur de l'amnios ; d'où il arrive que l'habitude de son corps s'entretient très-relâchée, la nourriture préparée par les forces du corps de la mere, & fournie sans interruption, est distribuée très-également.

Pourquoi y a-t'il des hommes d'un tempérament lâche ? Si un homme paresseux s'abandonne à l'oisiveté, reste trop longt-tems au lit, fait usage en même-tems d'alimens très-mous, son corps devient une masse pesante : cependant ses forces ne s'augmentent pas assez, ses vaisseaux ne sont pas assez consolidés ; pouvant être par conséquent plus facilement distendus, ils cedent aux liquides dont ils sont remplis.

Pourquoi y en a-t'il d'un tempérament fort ? Lorsque la force des liquides excede celle des vaisseaux, le corps enfle & est relâché : mais lorsque les vaisseaux, fortifiés par l'exercice du corps, soutiennent l'impétuosité des liquides sans trop de dilatation, & que la force des vaisseaux oppose une résistance égale à l'abondance & au mouvement des liquides, on dit alors que l'homme est fort. Or dans un homme ainsi constitué, la cohésion des parties solides & la densité requise d'humeurs sont telles qu'elles doivent être.

Pourquoi y en a-t'il d'un tempérament roide ? Si les mêmes causes qui fortifient le corps continuent d'agir, elles le rendent roide à la fin, l'âge affermit peu-à-peu le corps tendre d'un enfant nouvellement né ; les exercices du corps donnent de nouvelles forces, même aux plus débiles ; un âge plus avancé rend tout roide & calleux, & des travaux trop rudes avancent la vieillesse.

Pourquoi y en a-t'il d'un tempérament humide ? Tous nos vaisseaux pouvant être dilatés très-facilement, sont remplis des nouveaux liquides qu'on introduit dans le corps : mais la force considérable des arteres chasse de nouveau ces liquides introduits. Un homme vigoureux & sain peut boire une quantité étonnante d'eau, qui, toute reçue dans les veines, est portée au cœur ; & distribuée ensuite par les arteres, est chassée hors du corps ; car le lendemain il ne pese ni plus ni moins que la veille. Lors donc qu'il se rencontre dans les vaisseaux artériels une débilité telle qu'ils ne puissent mouvoir assez les humeurs reçues dans les veines, ni en chasser celles qui sont superflues, les liquides pour lors accumulés l'emportent sur les solides, & forment ce tempérament que nous appellons humide.

Pourquoi y en a-t'il d'un tempérament plein ? On dit qu'un homme est plein lorsque ses vaisseaux sont plus remplis de bonnes humeurs qu'il n'en est besoin pour une santé solide : il y a une telle laxité dans ces vaisseaux, qu'ils sont remplis jusqu'à un point auquel il n'arrive point encore de maladie : mais si dans cet état les humeurs viennent encore à être augmentées ou raréfiées par la chaleur ou par quelque autre cause, la santé ne peut pas subsister.

Pourquoi y en a-t'il d'un tempérament sec ? Cet état provient de l'accroissement de la force des vaisseaux : quand les arteres sont resserrés par une force plus grande que n'exige une santé parfaite, les liquides sont chassés au-dehors, le corps devient sec : de-là vient que l'âge & le travail fortifiant les solides, dessechent le corps.

D'où vient meurt-on d'une mort naturelle ? On appelle mort naturelle, celle qui est une suite nécessaire & inévitable de la constitution du corps créé. Or cette mort arrive, parce que les élémens des *fibres* se joignent aux élémens, les *fibres* aux *fibres*, les membranes aux membranes, que les parois des vaisseaux se rapprochent mutuellement ; & que les vaisseaux applatis se consolident ; de façon enfin que les plus petits vaisseaux étant presque tous consolidés, la circulation des humeurs ne se fait plus que dans les plus grands vaisseaux ; & cela, jusqu'à ce que devenus arides, calleux, cartilagineux, & même à la fin osseux, (comme nous en avons des exemples par des observations constantes,) ils empêchent que l'expulsion du sang hors du cœur se fasse librement : & la vie se termine ainsi par une mort douce & très-désirable. C'est ainsi que mourut Louis Cornaro, si recommendable entre autres grandes qualités par son genre de vie sobre & rigide.

Il paroît par-là que les Chymistes nous font illusion par un vain espoir, lorsqu'ils nous promettent presque l'immortalité, ou qu'au moins ils se flatent follement de prolonger la vie.

Ce genre de mort le plus doux de tous a pour cause l'inaction du cœur, qui plein lui-même n'est plus capable de se décharger du liquide qu'il contient dans les arteres qui sont pleines aussi, & roides au point que la force du cœur n'est plus en état de les distendre.

Quels maux sont propres & particuliers à chaque âge. On doit apporter une extreme attention à ceci, puisque l'homme vit sujet à divers maux selon l'âge auquel il est parvenu. L'homme est dans le premier âge plus sujet à toutes les maladies du genre nerveux, parce que, comme les observations nous l'apprennent, le cerveau & ses productions, la moelle de l'épine & les nerfs sont d'autant plus proportionnés aux autres parties du corps, qu'il est plus près de son origine. Ajoutez que comme le cerveau est bien moins ferme en cet âge, les nerfs & ses prolongemens sont aussi beaucoup plus mous, & conséquemment peuvent être affectés bien plus aisément, & que de plus ils ne sont couverts que d'enveloppes très-tendres ; de-là vient qu'ils sont si facilement ébranlés ; car un enfant n'a pas la moindre petite fievre, qu'elle ne soit accompagnée de convulsions. Des tranchées causées par l'acide des premieres voies, la petite vérole ou la rougeole, tout ce qui affecte très-vivement les organes des sens, comme un grand bruit, une lumiere trop vive, &c. causent souvent des convulsions aux enfans. Lorsque Sydenham voyoit des enfans, après la pousse des dents, avoir des convulsions, il en conjecturoit qu'ils alloient avoir la petite vérole, & qu'ils l'auroient bénigne. Dans un âge si tendre il provient des convulsions de causes si légeres, qu'Hippocrate ne les a pas regardées comme dangereuses avant la septieme année : cet âge venu, il les juge fatales, parce que pour lors ce ne sont que des causes considérables qui les produisent.

L'autre source des maladies du premier âge vient de ce que l'abondance des humeurs l'emporte sur la force des solides : tous les petits enfans sont un peu enflés ; c'est ce qui occasionne ces changemens faciles & surprenans des humeurs qui sortent si souvent par la peau d'une façon qu'on ne comprend pas bien encore. C'est de quoi nous voyons la preuve dans les achores, les herpes, les excoriations derriere les oreilles & sous les aisselles. Il sort ainsi tous les jours une abondance incroyable d'humide, qui, s'il est imprudemment arrêté, devient souvent la source de maladies très-dangereuses.

Il arrive ensuite vers l'âge de puberté des changemens surprenans par tout le corps dans l'un & l'autre sexe ; dans les hommes, des enflures de testicules ; des tumeurs variqueuses de vaisseaux féminaux, faciles à guérir, par le moyen d'une légere friction faite avec la vapeur d'ambre brûlé, & donnant en même-tems un léger purgatif. Dans les filles d'étonnantes maladies,

accompagnent & précedent souvent la premiere éruption des regles.

Lorsque le corps ayant ensuite pris plus d'accroissement, il commence à faire une plus forte résistance, & que les vaisseaux ne peuvent plus être si facilement distendus, il y a équilibre entre l'impétuosité & l'abondance des fluides & la résistance des vaisseaux. Les visceres sains pendant ce tems-là, ne cessent de produire tous les jours de nouvelles humeurs; de-là vient cette facile rupture des vaisseaux qui occasionne des hémorrhagies par le nez & des crachemens de sang.

L'homme étant ensuite formé, l'action des vaisseaux sur les fluides est très-forte; ce qui fait que le sang est épais & compacte, & qu'il naît de-là de fréquentes maladies aiguës inflammatoires.

L'âge enfin augmentant, les solides deviennent plus compactes, les plus petits vaisseaux se consolident peu-à-peu, & deviennent calleux: toutes les fonctions qui dépendent des humeurs les plus subtiles poussées dans les plus grands vaisseaux, commencent à s'abolir peu-à-peu: de-là vient que toutes les actions du cerveau & des nerfs s'affoiblissent aussi, les humeurs dégénerent en liqueurs froides & pituiteuses, la circulation des liqueurs ne se fait plus que dans les grands vaisseaux, & la mort enfin est une suite nécessaire & inévitable de ces changemens. C'est ce qui a fait dire à Galien, *de Sanitate tuendâ, Lib. VI. cap.* 3. que « comme on ne peut empêcher que la nature ne fasse du progrès vers la secheresse, notre corps vieillit & se déprave infailliblement. »

Hippocrate a rapporté avec beaucoup d'ordre, *sect.* 3. *Aphor.* 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. les différentes maladies de chaque âge.

Quels alimens sont les plus convenables aux différens âges de la vie? Tant que le fœtus demeure dans les entrailles maternelles. Il reçoit des humeurs préparées par la mere, & à peine l'enfant est-il né, qu'il fait prendre le téton. Ainsi le lait maternel est presque la seule nourriture qui convienne aux enfans. Lorsque les dents de devant sont poussées, on doit leur donner quelque chose d'un peu plus solide; mais pourtant facile à avaler, & leur faire souvent des frictions, mais ne les leur faire qu'à jeun: selon le conseil de Galien, *de Sanitate tuendâ, Lib. I. cap.* 10. on fera bien de leur donner de la soupe au lait ou à la viande. Quand les molaires sont une fois sorties, on peut faire usage par degrés d'alimens plus durs. Mais tout ce qui est chaud, vineux, & qui irrite, est nuisible aux enfans, parce qu'ils ont tout le genre nerveux extremement mobile.

L'appétit devorant des enfans nous engage de leur donner d'autant plus souvent à manger, qu'ils sont plus jeunes, & c'est le conseil d'Hippocrate, *Sect.* 1. *Aphor.* 13. & 14. où il dit que les enfans ne doivent absolument point souffrir la faim: car croissant, ils ont davantage de chaleur naturelle, ce qui fait qu'ils ont besoin de plus d'alimens; autrement le corps se consomme.

La regle d'Hippocrate *Epid. Lib. VI.* qui suit, convient plus ordinairement aux hommes formés & de bonne santé: il veut « que ceux qui travaillent à conserver leur « santé, restent sur leur appétit, & ne reculent point à « prendre de l'exercice. » Et comme cet âge est sujet à des maladies très-aiguës, il est évident qu'on doit éviter tout ce qui échauffe: mais il faut que la nourriture soit toujours proportionnée au travail; car un paysan robuste a besoin d'alimens d'une qualité toute différente & en plus grande abondance qu'un Philosophe occupé seulement de ses méditations.

Comme, selon le sentiment d'Hippocrate, *Epid. Aphor.* 13. & 14. « les vieillards supportent le jeune fort facilement, & qu'ils ont peu de chaleurs naturelles, & « que par conséquent il leur faut peu d'alimens, attendu que le trop éteindroit ce peu de chaleur vitale qui « leur reste; » il leur faut donner des alimens doux, & lorsqu'ils ont perdu toutes leurs dents, devenus une seconde fois enfans, ils ne doivent presque plus vivre que de lait, de bouillons, & d'œufs. Il leur est surtout avantageux de faire modérément usage de vin, qu'on appelle pour cette raison le lait des vieillards; car il y a dans les liqueurs fermentantes quelque chose d'étonnamment spiritueux qui agit tout d'abord avec beaucoup d'efficacité sur le cerveau & sur tous les nerfs, mais qui, appliqué au corps imprudemment, & en trop grande abondance, peut occasionner une mort même très-précipitée; ou qui agissant avec moins de violence réduit le vieillard à une condition plus triste que la mort même, comme la démence & autres maux. Cette substance spiritueuse que contiennent les vins nouveaux & pétillans, est un grand restaurant pour les vieillards.

Cornaro tous les ans pendant les mois de Juillet & d'Août ne faisoit usage d'aucune sorte de vins; il perdoit alors l'appétit, & vers le milieu d'Août il se trouvoit entierement affoibli: mais à peine avoit-il bû du vin nouveau pendant les trois ou quatre premiers jours de Septembre, qu'il sentoit ses forces se rétablir, & renaître en lui la vigueur d'une verte vieillesse.

Quel genre de vie est le plus convenable aux différens âges? Comme l'âge tendre est le tems où le corps est plus agile, à peine les enfans peuvent-ils demeurer tranquiles: ils languissent entierement si des parens ou des Gouverneurs trop séveres, leur défendent absolument le jeu: lorsqu'ils sont occupés trop-tôt à des travaux rudes, le corps en effet se fortifie: mais il tombe promptement, & avant l'âge, dans cet état calleux de la vieillesse. Ainsi voyons-nous les paysans, exercés dès leur plus tendre enfance à des travaux trop grossiers, devenir roides & calleux comme des vieillards, à l'âge de quarante ans.

Il est aussi dangereux de les assujettir trop tôt à l'étude des plus hautes sciences: ils donnent souvent de merveilleux témoignages d'un génie prématuré: mais ils meurent presque toujours fort jeunes; ou n'étant, pour ainsi dire, capables de rien, ils traînent ensuite une vie stupide. La vérité de ce que j'avance est attestée par des miliers d'exemples.

Il est nécessaire que les hommes formés entretiennent leurs forces, & les augmentent par un mouvement salutaire au corps, de peur qu'ils ne s'engourdissent, & qu'ensevelis enfin dans la graisse, ils ne soient par un excès d'embompoint, privés du sentiment, ce que Justin dit être arrivé à Ptolomée Roi d'Egypte.

Galien *de Sanitate tuendâ, Lib. V. cap.* 3. recommande aux vieillards des frictions d'huile faites le matin à leur reveil; & il leur ordonne de s'occuper à leurs travaux accoutumés, sans cependant se trop fatiguer; & comme la diete ne cause aux vieillards que de légeres incommodités, au lieu que les moindres jeûnes sont préjudiciables aux jeunes gens, il leur recommande de prendre peu & fréquemment des alimens doux.

Quels médicamens sont les plus propres dans les différens âges de la vie? Il paroît qu'il n'y a presque rien qui convienne tant aux enfans, que ce qui diminue l'abondance des humeurs. C'est pour cela qu'ils supportent les purgatifs les plus doux, principalement ceux qui sont faits avec la rhubarbe. Ils tirent ordinairement un grand secours de ceux qui sont propres à tempérer l'acrimonie acide, comme les absorbans préparés avec des yeux d'écrevisses pulverisés, & autres de même nature; ensuite ceux qui empêchent tant soit peu que le genre nerveux ne s'irrite trop fortement, & qui fortifient en même-tems modérément les solides: c'est pourquoi la rhubarbe est bonne pour cet effet, si l'on y joint des yeux d'écrevisses & un peu de canelle.

Dans un âge plus avancé, on ne fait jamais usage de ceux qui de leur nature mettroient les humeurs trop en mouvement: il y auroit à craindre pour lors qu'ils ne rompissent les tendres vaisseaux.

Ceux surtout qui détruisent la trop grande propension qu'ont les humeurs à l'épaississement inflammatoire, sont d'un grand secours dans l'âge formé.

Mais comme il n'y a rien de plus sec & de plus froid que le tempérament d'un corps accablé sous une multitude d'années, la vieillesse a besoin de remedes humectans

& tant-soit-peu nourrissans ; en y ajoutant le sel piquant & gracieux de substances spiritueuses, mais toujours mêlés avec des substances humectantes.

Quel fond peut-on faire sur la doctrine du resserrement & du relâchement des solides? Après que la Medecine eut été divisée en deux Sectes qui avoient chacune leurs Sectateurs ; les uns prétendant qu'il n'y avoit que les seules expériences qui eussent donné naissance à cet Art, n'envisageoient que les causes évidentes comme nécessaires à connoître ; ils croyoient qu'on ne pouvoit faire que des questions superflues sur les causes obscures & les actions naturelles ; & ils disoient que la Medecine n'avoit point été inventée en conséquence de la connoissance des causes ; mais qu'après avoir inventé, premierement la Medecine, on avoit ensuite cherché les causes. Ils soutenoient en conséquence, qu'il n'y avoit que la connoissance des expériences qui fût absolument nécessaire : on les appelloit Empiriques. Les autres, nommés Rationaux, ne nioient pas que les expériences ne fussent nécessaires : mais ils assuroient qu'il n'y avoit que le raisonnement qui pût nous frayer une route vers ces expériences : & ils vouloient de plus, qu'il fût nécessaire de découvrir les causes cachées des maladies aussi-bien que les évidentes ; de savoir celles des actions naturelles, & par conséquent des parties intérieures.

Mais parmi les Medecins Rationaux, Themison l'un des Sectateurs d'Asclépiade, & les Sectateurs de Themison ensuite réduisirent cet Art difficile en abrégé, assurant que la connoissance des causes n'avoit nul rapport avec les guérisons, & qu'il suffisoit d'avoir quelques notions des maladies en général ; lesquelles se réduisent à trois sortes ; l'une, des maladies de resserrement ; l'autre, de celles de relâchement ; & une troisieme, des mixtes ; qu'en effet, tantôt les malades faisoient trop peu d'excrétions ; tantôt trop ; & d'autres n'en faisoient pas assez dans quelque partie du corps, & en faisoient trop dans une autre.

Voilà d'où tira son origine la doctrine du resserrement & du relâchement, dont Prosper Alpin a traité fort au long dans sa *Medicina Methodica*. On trouve aussi beaucoup d'endroits propres à donner une idée de cette Doctrine dans Cælius Aurelianus qui en faisoit profession.

Mais à proprement parler, le resserrement & la laxité n'ont lieu que dans les solides ; & l'on ne sauroit facilement, par cette Doctrine, rendre raison des maladies des humeurs. Quoiqu'il soit d'un grand usage en Medecine, de considérer le plus ou le moins de cohésion survenant dans les parties solides ; on ne peut point par-là expliquer toutes les maladies, comme le vouloient les Méthodiques. Voyez les mots *Acida* & *Alcali*.

D'où l'on doit tirer les indications d'un degré de resserrement ou de relâchement ? Lorsqu'après avoir bu & mangé abondamment & être resté exposé à un air humide, le corps n'enfle pas, ou du moins ne reste pas long-tems enflé ; c'est une marque que les vaisseaux & les viscéres ont une force suffisante ; au moyen de laquelle ils expulsent bien-tôt du corps l'humide superflu qui le distend. Quand le corps d'une personne adulte ne décroît pas par degrés, en conséquence de l'excessive contraction des vaisseaux, & de l'expulsion des fluides qui s'en ensuit ; c'est une preuve qu'il y a un juste équilibre entre les solides & les fluides. Si immédiatement après un repas un peu fort, le corps enfle tout d'un coup ; il y a lieu de croire que les vaisseaux sont trop foibles & se dilatent trop aisément. Si toutes les parties sont seches, maigres & coriaces ; c'est une preuve que les vaisseaux sont trop resserrés.

FIBRILLA, diminutif de *Fibra* ; mais qui se prend ordinairement dans le même sens.

FIBULA, en Anatomie le *Peroné*, ou l'os de la jambe le plus petit, & le plus extérieur. Voyez *Crus*. En Chirurgie c'est un *bouton*. Voyez *Infibulatio*.

FIBULEUS, ou *Musculus Peronæus primus*.

FIC

FICARIA, voyez *Scrophularia*.

FICATIO ou FICUS, maladie de l'anus & d'autres parties, voyez *Anus* & *Ficus*.

FICATUS, *συκωτὸς*, épithete que l'on donne aux viscéres des animaux que l'on a engraissés avec des figues seches, & aux mets préparés avec ces viscéres, surtout avec le foie. GALIEN, *Lib. III. de Aliment. Facult.* & *Comm.* 3. *in Lib. de Rat. Vict. in Acut.*

FICEDULA, Offic. Charlt. Exerc. 88. Bellon. *des oiseaux*, 359. *Ficedula atricapilla*, Gesn. de Avibus, 339. *Atripilla*, Jons. de Avibus, 90. Schw. a. 227. *Atricapilla, seu ficedula*, Aldrov. Ornit. 2. 757. Raii Ornit. 226. Ejusdem Synop. a. 79. Will. Ornit. 162. *Becfigue*.

Cet oiseau pris en aliment éclaircit la vue. DALE.

FICOIDEA.

Plante ainsi nommée de sa ressemblance avec le *ficoides*.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est à étamines ; son calyce est divisé en cinq segmens ronds ; lorsque la fleur est tombée, le pistil qui est terminé par cinq filamens, devient un fruit à cinq cornes, qui quand il est mûr forme cinq cellules qui sont pleines de petites semences.

Les especes de *ficoidea* sont :

1. *Ficoidea, procumbens. Portulacæ folio.* Acad. Reg. Scient. *Ficoidea rampant à feuille de pourpier*.
2. *Ficoidea, Hispanica annua, folio longiore. Ficoidea annuel d'Espagne à feuille longue.*

Cette Plante est exotique, on la cultive dans les serres ; mais je ne lui connois aucune propriété médicinale.

FICOIDES.

Voici ses caracteres.

Toute cette plante est pleine de suc, elle ressemble à la joubarbe ; ses feuilles sont conjuguées, & croissent deux à deux. Le calyce environne l'extrémité des bords de l'ovaire ; c'est une substance charnue ; il est à cinq pieces, ou pentaphylloïdal ; sa fleur est polypétale ; très-finement découpée, & sortant de la partie supérieure d'une capsule. L'ovaire pousse cinq tuyaux courbés, se remplit d'abord de suc ; mais devient dans la suite un fruit fongueux ; il est divisé en cinq cellules, ou plus ; ces cellules ressemblent à de petites gousses, & sont pleines d'une grande quantité de semences très-menues.

Boerhaave fait mention dans son *Index alter Plantarum Part. I. p.* 289. de cinquante trois especes de *ficoides*, & l'on dit dans l'Histoire des Plantes, qui lui est attribuée, qu'elles sont toutes émollientes, & qu'elles possédent de plus les autres propriétés de la joubarbe.

Le fruit du *ficoides* se mange, & il fait la plus grande partie de la nourriture des Hottentots.

FICUS, *Figuier*.

Voici ses caracteres.

De l'extrémité du pédicule part un petit calyce à trois

pieces, d'où naît le péricarpe enfermé dans une membrane tant soit peu épineuse, & rétréci au sommet du fruit, où il forme un ombilic, & s'insere dans plusieurs petites feuilles écailleuses & pointues par le bout, couchées successivement les unes sur les autres, & couvrant en se serrant les unes sur les autres, presqu'entierement la cavité du péricarpe, tandis que les feuilles extérieures sont soutenues par des pédicules forts, s'appliquent étroitement les unes sur les autres, de sorte que celles qui sont les plus avancées en dedans n'ont point de pédicule.

De la cavité du péricarpe partent circulairement des fleurs longues tubuleuses, à plusieurs pétales, hermaphrodites, avec des ovaires qui sont autant de capsules testacées, croissant les unes dans les autres, rudes & formant des gousses pulpeuses.

Boerhaave fait mention des huit especes suivantes de *figuier*.

1. *Ficus communis*, C. B. Pin. 457. Boerh. Ind. A. 2. 258. *Ficus*, Offic. Germ. 1327. Emac. 1510. J. B. 1. 128. Chab. 9. Raii Hist. 2. 1431. Aldrov. Dend. 427. *Ficus vulgaris*, Park. Theat. 1494. *Ficus sativa*, Jons. Dendr. 46. *Le figuier*.

Le *figuier* ne s'éleve presque jamais dans nos contrées à une grande hauteur; il porte des feuilles larges, plus épaisses que celles de la vigne, parsemées de veines élevées, & divisées en cinq segmens mousses par la pointe; elles rendent un suc clair & laiteux lorsqu'on les rompt. On ne lui voit point de fleur; c'est pourquoi l'on suppose qu'elles sont cachées dans le fruit qu'il porte deux fois par an, au printems & en automne; mais celui dont il se charge au printems est le seul qui vienne en maturité. Il est de la grosseur de la poire, lorsqu'il est mûr, d'un vert foncé à l'extérieur rouge au dedans, plein de petites semences rondes, & douceâtres au gout. Les figues seches nous viennent principalement d'Espagne & de Portugal. On les prépare d'abord avec une lessive chaude faite des cendres de morceaux de *figuier* même. Au sortir de cette lessive on les fait sécher au soleil; on les met ensuite dans des caisses, ou dans des tonneaux; & ce sont-là les seules dont on fait usage en Medecine.

Ces figues sont rafraîchissantes & humectantes, bonnes pour la toux, pour la difficulté de respirer, & pour toutes les maladies de la poitrine; on les recommande dans la pierre & dans la gravelle; elles passent pour avoir la vertu de faire sortir la petite vérole & la rougeole; appliquées extérieurement elles résolvent & mûrissent, & produisent de hons effets, dans les abscès, les enflures & les hubons pestilentiels.

Les figues nouvelles bien mûres se digerent plus promptement & plus facilement qu'aucun autre fruit de l'été. C'est un fait dont l'expérience journaliere ne nous permet pas de douter; car on en mange heaucoup plus que d'aucun autre fruit, sans en être incommodé, & cela avant les repas, sans qu'elles prennent sur l'appétit, sans que la quantité ordinaire de mets & de boisson en soit diminuée, & sans que l'estomac en soit surchargé. J. B. C'est la coutume en Italie de manger beaucoup de figues avant dîner, sans que cela nuise à ce repas. Galien nous dit qu'il s'étoit interdit tous les fruits de l'été, excepté les raisins & les figues bien mûres, depuis l'âge de vingt-huit ans, jusques dans la vieillesse; c'étoit un des moyens dont il s'étoit avisé pour conserver sa santé; & nous lisons que ceux de ses amis à qui il conseilla le même régime, & qui eurent le courage de suivre ses avis, s'en trouverent fort bien. Jean Bauhin prouve que les figues ont quelque chose de glutineux & de salin; parce qu'elles s'attachent aux mains, & qu'elles les netroyent en même-tems comme feroit un sel lixiviel, & le nitre; c'est par cette raison qu'elles font aller à la selle sans tranchées & sans agitation; on augmente l'énergie de leur sel naturel par une addition de sel commun; c'est ainsi qu'on prépare & qu'on mange en Italie les figues nouvelles. Pour empêcher ce fruit de séjourner trop long-tems dans l'estomac, & en rendre la digestion & le passage plus prompts & plus faciles, il est à propos de boire beaucoup d'eau par-dessus. Les Anciens, mais particulierement Dioscoride, Pline & Galien, ont parlé fort au long des vertus de ce fruit. Les Medecins conviennent tous que les *caricæ*, ou figues séchées sont honnes dans l'asthme, dans la toux, & dans les autres maladies de la poitrine & des poumons. On en fait macérer deux ou trois dans du vin, pendant nne nuit, on les en tire le matin, & on les fait manger à l'asthmatique: mais une préparation des plus efficaces de ce fruit, c'est sa décoction avec l'hysope; Mesué la regarde comme un puissant détersif. Les figues vertes calment la soif & la chaleur, les figues seches produisent un effet tout contraire surtout dans les tempéramens bilieux, affectés de maladies fiévreuses, auxquelles ils sont assez sujets; car il en est alors d'elles, ainsi que du miel, du sucre & des autres choses douces, elles se convertissent en bile. Gaspard Hoffman défend à ceux qui sont sujets au dévoiement de manger des figues, surtout après dîner, lorsquelles sont fort mûres, & capables de rester long-tems dans l'estomac; parce que s'il arrivoit qu'elles s'y corrompissent, elles donneroient lieu à des fievres putrides: le même Auteur prétend qu'il n'y a que deux cas où les figues seches soient aujourd'hui de quelque usage, on en fait, dit-il, une décoction pour les enfans dans la petite vérole, & dans la rougeole, & des gargarismes dans les inflammations à la gorge & aux amygdales. Cependant je lis presque dans tous les Auteurs, qu'on peut en tirer de grands avantages dans l'asthme, dans la toux, & dans les autres maladies des poumons. Quelques Sages-femmes ont assez la coutume de faire manger des figues roties à celles qui les appellent, lorsqu'elles se sentent près de l'accouchement; elles prétendent que cela le facilite; pour calmer la toux, on prend des figues, on allume dessus de l'esprit-de-vin, & l'on en fait prendre la décoction.

Les figues appliquées à l'extérieur, mûrissent, amollissent & attirent; broyées avec quelque ferment & assaisonnées avec du sel elles font percer en peu de jours les bubons pestilentiels & les autres abscès. Tragus pense que ce fut ce remede que le Prophete conseilla au Roi Ezechias, *Reg.* 2. *cap.* 20. & qui le guérit.

Galien, Oribase, Paul Eginete, & beaucoup de Modernes sont fortement persuadés que l'usage fréquent des figues engendre des poux. Le petit peuple est maintenant entêté de la même opinion: mais je doute, dit Ray, que le fait soit confirmé par l'expérience.

Le suc du *figuier* tiré de l'arbre par une incision, ou exprimé des feuilles, est amer & chaud; on le met au nombre des caustiques: mais en le préparant convenablement, on en fait un détersif excellent pour l'extérieur, dans les ulceres malins, dans les dartres, dans la lepre, & dans d'autres maladies cutanées; on s'en sert aussi pour extirper les porreaux appellés *myrmeciæ*.

Il faut porter le même jugement, dit Gaspar Hoffman, des figues vertes ou non mûres, soit qu'elles aient été cneillies sur le *figuier* des jardins ou sur le *figuier* sauvage. Ces dernieres surtout, sont presque aussi caustiques que le suc même de l'arbre, puisque leur solution dans dn vinaigre a la force de dissoudre le sang de bœuf.

Prenez *de rejettons* ou *de jeunes branches de figuier coupées par morceaux, une livre.*

Faites-les bouillir dans une pinte de vin, & une pinte & demie d'eau.

Vous aurez un puissant sudorifique.

Sa dose est de quatre onces le matin dans l'hydropisie.

Si l'on trace des lettres sur un papier avec le lait ou le suc des jeunes branches de *figuier*, elles disparoîtront ; & pour les lire, il faudra approcher le papier du feu ; lorsqu'il sera fort chaud, alors les caracteres deviendront lisibles. Le vinaigre, le suc de limon & les autres acides, produisent le même effet. Pline & Dioscoride nous assurent, que l'acidité du suc du *figuier* fait coaguler le lait, & le met en fromage. Ray, *Hist. Plant.*

2. *Ficus communis, fructu albo*, C. B. P. 457.
3. *Ficus communis, fructu viridi*, C. B. P. 457.
4. *Ficus communis, fructu cæruleo*, C. B. P. 457.
5. *Ficus, foliis robustioribus & ramis erectioribus*, H. L.
6. *Ficus humilis*, C. B. P. 457. *Chamæficus*, J. B. 1. 120.
7. *Ficus Malabarensis, folio cuspidato, fructu rotundo parvo gemino*, Pluk. 178. 2. *Figuier de Malabar.*
8. *Ficus Bengalensis, folio subrotundo, fructu orbiculato*, H. A. 1. 119. Boerhaave, *Index alt. Plant. Vol. II. p.* 258.

Outre les huit especes précédentes du *figuier*, j'en trouve encore les suivantes dans Dale.

1. *Ficus sylvestris Dioscoridis.* Voyez *Caprificus.*
2. *Ficus Indica*, Offic. J. B. 1. 146. C. Comm. Flor. Mal. 111. Aldrov. Dendr. Jons. Dendr. 48. *Ficus Indica, arbor radicum Indiæ*, Chab. 9. *Ficus Indica arcuata*, Park. Theat. 1499. *Ficus Indica, foliis mali cotonei similibus, fructu ficubus simili, ex Goa.* C. B. P. 457. Tourn. Inst. 663. *Arbor ex Goa, sive Indica*, Ger. 1331. Emac. 1514. *Katoualou*, Hort. Mal. 3. 73. Tab. 57. Raii Hist. 2. 1437. *Figuier des Indes.*

Ce *figuier* croît aux Indes orientales dans plusieurs contrées du Malabar : il est verd, & porte du fruit pendant toute l'année; il dure plusieurs siecles ; il a les mêmes propriétés que le *figuier* commun. Ray. Dale.

3. *Ficus folio mori, fructum in codice ferens.* Voyez *Sycomorus.*
4. *Ficus Cypria*, Offic. J. B. 124. *Ficus folio sycomori, folia non in codice gerens*, C. B. Pin. 459. *Ficus sylvestris Cretica, folio non diviso, leviter crenato*, Tourn. Coroll. 45. *Sycomorus Cypria*, Chab. 8. Jons. Dendr. 61. *Sycomorus altera, sive Ficus Cypria*, Park. Theat. 1492. Raii Hist. 2. 1439. *Sycomore de Chypre.*

Cet arbre ressemble beaucoup au sycomore d'Egypte, (voyez *Sycomorus*) par son tronc, ses feuilles & son fruit : la seule différence qu'il y ait entre eux, c'est que ce dernier porte son fruit sur ses plus grosses branches, & sur son tronc même ; au lieu que dans le premier, il naît extremement serré sur de petites branches isolées, sans feuilles, & ordinairement de la longueur d'un empan. Ces sortes d'arbres apportent du fruit trois ou quatre fois l'an. Il est petit, d'une couleur cendrée, & d'une figure elliptique, à peu près comme les prunes. On en trouve sur les arbres presque en tout tems de l'année. Le sycomore en question croît en Chypre, ainsi que son nom nous l'apprend : mais on le trouve encore en Syrie, à Rhodes & dans quelques autres contrées.

Il a les mêmes propriétés que le sycomore d'Egypte. Voyez *Sycomorus.* Ray, *Hist. Plant.*

Ficus, nom de certaines excroissances charnues qui viennent aux environs de l'anus, du vagin & des parties naturelles. Ce nom leur vient de leur ressemblance avec la figue. Voyez *Anus* & *Vagina.*

FID

FIDA, *Or* ou *Argent.* Ruland.
FIDDA, la *Lune.* Ruland.
FIDEUM, *Safran.* Johnson.
FIDICINALES, ou *Lumbricales musculi.* Voyez *Lumbricales musculi.*
FIDO, *vif-argent*, quelquefois l'*or.* Ruland.
FIDUCIA, *confiance* ; la *confiance* qu'un malade a dans l'habileté de son Medecin ; ce qui, selon Hippocrate, & les autres Auteurs qui ont écrit depuis, ne contribue pas peu à la guérison.

FIG

FIGENTIA, toutes substances capables de fixer les volatils, & de concentrer les acides. Blancard.
FIGURA, figure, apparence, ou forme extérieure des choses. On entend par *figurata medicamenta*, des remedes solides, réduits sous quelque forme particuliere, comme les trochisques, les pilules & autres semblables ; & par *stercora figurata*, des exerémens assez solides pour conserver une figure moulée. Castelli.

FIL

FILACEÆ RADICES, *Racines filamenteuses* ; ce sont celles qui sont composées d'un grand nombre de filamens, qu'on peut séparer les uns des autres.

FILAGO, *herbe à coton.*

Voici ses caracteres :

Son calyce est écailleux, ni beau, ni brillant ; ses fleurons sont en etoile : si on rompt cette plante, elle se met en filamens qui se séparent.

Boerhaave en compte les sept especes suivantes.

1. *Filago, seu impia*, Tourn. Inst. 454. Boerh. Ind. A. 119. *Gnaphalium*, Offic. *Gnaphalium vulgare majus*, C. B. Pin. 263. Raii Hist. 1. 295. *Gnaphalium Germanicum*, J. B. 3. 158. *Gnaphalium minus, sive herba impia*, Park. 686. Raii Synop. 84. *Filago, seu herba impia*, Ger. 617. Emac. 642. *Le Filago commun.* Dale, p. 91.

Cette espece de *filago* s'éleve à peu près à la hauteur d'un pié : sa tige est ordinairement cotoneuse : ses feuilles sont longues, étroites, chiffonées, pointues par le bout, blanchâtres, assez serrées contre la tige : au sommet des branches croissent de petits globes ronds, ou des têtes composées d'un grand nombre de petites fleurs nues, ramassées en bouquet. Du milieu de ces fleurs partent d'un & d'autre côté de petites branches qui s'élevent au-dessus d'elles à trois ou quatre pouces: elles portent à leur extrémité des têtes de fleurs semblables aux premieres, avec cette différence qu'elles sont plus petites ; c'est de-là que cette plante a été appellée *herbe impie*, parce que les jeunes têtes s'élevent au-dessus des vieilles, d'où elles tirent leur origine. Ses têtes s'en vont en duvet, & portent des semences fort petites. La racine de cette plante est petite, ligneuse, & périt tous les ans. Elle croît dans les lieux secs & stériles, & dans les champs en friche.

Le *filago* est resserrant & dessiccatif; il passe pour bon dans toutes sortes d'hémorrhagies & de dévoiemens. On en fait prendre aux bœufs lorsqu'ils ont perdu la faculté de ruminer. On s'en sert rarement.

Dodonée recommande beaucoup l'eau distilée de cette plante pour le cancer au sein : il faut y tremper des plumasseaux & des compresses, & s'en appliquer une fois par jour. Lobel dit, que l'infusion de cette plante fait un baume excellent pour les blessures & les contusions. Tournefort.

2. *Filago altera*, Dod. p. 67.
3. *Filago minor*, Dod. p. 66.
4. *Filago vulgaris, tenuissimo folio erecta*, T. 454.
5. *Filago maritima, capite folioso*, T. 454.

6. *Filago erecta latifolia, capitulis tomentosis.*
7. *Filago, quod gnaphalium, longifolium, humile, ramosum, capitulis nigris*, Raii Synop. 85. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.* Vol. I. p. 119.

Cette plante est anti-hystérique ; elle est très-bienfaisante dans les cancers, & les autres maladies des mamelles. Il y en a qui assurent qu'elle guérit la lépre : mais c'est une idée qu'ils paroissent avoir conçue sur le duvet, dont ses feuilles sont couvertes : c'est sur le même fondement qu'ils ont imaginé qu'elle étoit propre à nettoyer la peau de ce duvet difforme qui y croît quelquefois. Toutes les especes de *filago* sont extremement dessiccatives ; pour s'en assurer, il suffit d'en mâcher des feuilles. On peut les employer toutes dans les cas où il s'agit d'arrêter des flux d'humeurs. Boerhaave, *Hist. Plant.*

FILAMENTUM, *Filament*. On entend en Botanique par ce terme, ces petites fibres ou filets qui partent des racines des plantes. On l'applique aussi à ces concrétions visqueuses qui paroissent dans l'urine comme des cheveux ou des fils.

FILELLUM ; le frein ou la membrane qui attache le prépuce au gland. On l'appelle aussi *canis*. Castelli.

FILETUM, le *filet* ; ligament nerveux sous la langue que les Sages-Femmes coupent ordinairement aux nouveaux-nés avec leur ongle, ou avec un sou marqué. S'il est nécessaire qu'un Chirurgien fasse cette opération, il se sert de sa lancette ou de ses ciseaux. Il est assez rare qu'on soit obligé d'en venir-là. On n'emploie jamais un mal-adroit à couper le filet, sans exposer l'enfant à perdre la vie, ou la faculté de parler.

FILICULA. Voyez *Filix*.

FILIPENDULA, *Filipendule*.

Voici ses caracteres :

Sa racine est fibreuse & vivace ; elle a des bulbes glanduleuses qui lui sont attachées : ses feuilles sont très-finement découpées comme celles de la mille-feuille. Son calyce est d'une seule piece, dentelé & divisé en cinq ou six segmens rebroussés, ou courbés en arriere. Ses fleurs sont hexapétales ou eptapétales ; elles forment un pannicule peu serré sur de longs pédicules, qui sont presque tout nuds. Elles portent beaucoup d'étamines ; ces étamines sont situées sur le rebroussement du calyce. Son fruit est ordinairement rond, & contient un grand nombre de semences réunies les unes aux autres, & pourvues chacune de leur tuyau.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Filipendula vulgaris, an Molon Plinii*, C. B. Pin. 163. Tourn. Inst. 293. Elem. Bot. 243. Boerh. Ind. A. 43. *Filipendula Offic.* J. B. 3. 189. Ger. 900. Emac. 1058. Raii Hist. 1. 623. Synop. 3. 259. Merc. Pin. 38. *Filipendula vulgaris*, Park. Theat. 434. Hist. Oxon. 3. 320. Buxb. 111. *Filipendula Officinarum*, Rupp. Flor. Jen. 129. *Filipendula vulgaris, œnanthe*, Merc. Bot. 1. 35. Phyt. Brit. 41. *Œnanthe Filipendula*, Chab. 407. *Saxifraga rubra vulgo. Filipendule.*

Les racines de la *filipendule* sont composées d'un grand nombre de glandes ovales, unies ensemble par des filamens foibles : elles poussent plusieurs feuilles longues, étroites, &, pour ainsi dire, crenelées : les crenelures sont faites en dents de scie, & à peu près semblables à celles de la petite saxifrage. Ces tiges s'élevent à peu près à la hauteur d'un pié ; elles n'ont en-bas qu'un très-petit nombre de feuilles : mais elles portent à leur extrémité un assez grand nombre de fleurs en ombelle, blanches au-dedans, & rougeâtres au-dehors, à six feuilles, avec un grand nombre d'étamines jaunâtres dans le milieu, qui sont place à plusieurs semences plates ramassées ensemble, & formant une tête. Cette plante croît dans les terres crétacées, & fleurit en Juin & en Juillet : on fait principalement usage de sa racine.

La *filipendule* est styptique, odorante, gluante, d'un gout un peu salé, & rougit assez le papier bleu. La racine le rougit très-fort ; elle est styptique & un peu amere. Cette plante contient un sel approchant de l'alun : mais il est mêlé avec beaucoup de soufre ; car par l'analyse chymique, on tire de la *filipendule* beaucoup d'acide, de terre & d'huile. Tous les Auteurs conviennent que cette plante est fort diurétique & fort apéritive. Tabernæmontanus, après Sylvaticus, Simon Januensis, Bayrus & Lobel, en recommande l'usage pour l'épilepsie. Simon Pauli loue la poudre des racines pour guérir les fleurs blanches; Mercator & Prévôt, pour la dyssenterie. Tournefort.

Sa racine est atténuante, & tant soit peu astringente. Sa décoction provoque les urines, chasse la pierre, & soulage dans la dysurie & la strangurie. Il y en a qui la recommandent en poudre, ainsi que son suc dans l'épilepsie : d'autres ont écrit qu'elle avoit à peu près les mêmes qualités que la pivoine ; ce qui a fait dire à Lobel, que les racines de *filipendule* étoient bonnes dans l'épilepsie & le vertige. Prises avec la semence de fenouil, elles soulagent dans la difficulté de respirer, dans l'asthme & dans les gonflemens d'estomac. Simon Pauli vante, d'après l'expérience qu'il en a fait lui-même, la poudre de ces racines comme un remede infaillible dans les fleurs blanches, lors même que les autres remedes ont été sans effet. On l'emploie avec succès dans l'écoulement excessif des vuidanges. Sa dose est d'une dragme dans une décoction de daucus. Corbæus faisoit prendre tous les jours une dragme de la racine verte de *filipendule*, dans du vin de teinte, pour les fleurs blanches. Prévôt nous dit avoir guéri plusieurs fois la dyssenterie, en ordonnant une dragme de la même racine réduite en poudre dans du vin, ou avec un jaune d'œuf; ce qui faisoit le secret de Ludovicus Mercatus, avant que Prévôt eût publié ce remede. Cette plante est certainement très-astringente ; elle possede cette qualité au point, que prise en aliment, elle a suffi seule pour guérir des hernies, ainsi que l'a remarqué Thomas Carthusius. Ray, *Hist. Plant.*

2. *Filipendula omni parte major, folio angustiori ; an Filipendula minor*, C. B. P. 163. Prod. 85. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.* Vol. I. p. 43.

FILIUS ANTE PATREM, le *fils avant le pere* ; expression dont les Botanistes se servent pour marquer qu'une plante porte sa fleur avant ses feuilles.

FILIUS, *fils* ; terme employé de différentes manieres dans la préparation de la pierre philosophale : ainsi la rougeur qui survient après la blancheur, & qu'on appelle en langage Spagirique, *Rex diadematus* ou *coronatus*, se nomme aussi *Filius nigri & albi*. Ils entendent par *Filius unius ostum*, le vitriol ou l'orpiment ; par *Filius unius diei*, un œuf, & la pierre philosophale ; & par *Filius veneris*, le laiton. Ruland.

FILIX, la *Fougere*.

Voici ses caracteres :

Sa feuille est composée d'autres feuilles attachées à une côte, de maniere qu'il y a des lobes de l'un & de l'autre côté : ces lobes sont découpés, & la découpure pénetre jusqu'à la côte principale. Son fruit ressemble à celui du polipode.

Boerhaave en compte les neuf especes suivantes.

1. *Filix, non ramosa dentata*, C. B. P. 358. Hist. Oxon. 3. 578. Tourn. Inst. 536. Elem. Bot. 428. Dill. Cat. 103. Boerh. Ind. A. 26. *Filix mas*, Offic. Ger. 969.

Filix, Chab. 553. *Filix mas vulgaris*, Park. 1036. Raii Hift. 1. 143. Synop. 47. Buxb. 112. *Filix mas non ramofa, pinnulis latis, denfis, minutim dentatis*, Ger. Emac. 1129. *Filix vulgo mas dicta, five non ramofa*, J. B. 3. 737. *Fougere commune mâle.*

Les feuilles de cette *fougere* font affez longues & larges, non divifées en branches comme celles de la *fougere* femelle : mais elles ont plufieurs rejettons longs, de feuilles crenelées & dentelées, qui croiffent d'un & d'autre côté de la tige, qui ne font pas directement oppofés fur la côte, mais qui croiffent alternativement les uns un peu au-deffus des autres. Sa graine croît en petits globes ronds & obfcurs fur le revers de la feuille. Sa racine reffemble beaucoup à celle de l'ofmonde, & les Herboriftes vendent affez fouvent l'une pour l'autre. Elle croît dans les haies & dans les fentiers étroits.

Sa racine eft la feule partie dont on fait ufage; on croit qu'elle a les mêmes propriétés que celle de l'ofmonde, & on l'emploie dans les mêmes occafions. On la regarde comme mal-faifante pour les femmes, & comme capable de caufer l'avortement. Voyez *Ofmunda Regalis.*

Cette plante croît à l'ombre des haies. On fait ufage de fa racine en Medecine; cette racine eft épaiffe, noirâtre au-dehors, pâle au-dedans, fibreufe; accompagnée d'un grand nombre de filamens dans lefquels elle eft entrelacée; elle eft amere, & tant foit peu aftringente au gout.

Ses propriétés font les mêmes que celles de la *fougere* femelle; elle eft d'une efficacité particuliere dans le rachitis; elle chaffe la pierre & tue les vers; elle foulage ceux en qui la rate prend des accroiffemens exceffifs. Diofcoride affure que fa racine prife en boiffon, ou appliquée en onguent avec de la graiffe, guérit la bleffure des fleches. Théophrafte, Pline & Diofcoride difent tous trois qu'elle caufe l'avortement & la ftérilité. Tragus dit, d'après l'expérience qu'il en a faite, que fi un cheval fe couche, & qu'on ignore la maladie dont il eft tourmenté, on n'a qu'à lui mettre un morceau de la racine de cette plante fous la langue; qu'il évacuera fur le champ par haut & par bas, & fe levera. Dale. Ray. Cependant je ne voudrois point garantir ce fait comme vrai.

2. *Filix, non ramofa latifolia, dentata.* T. 536.
3. *Filix, non ramofa, latifolia, dentata profundiùs, pinnulis maximis.*
4. *Filix, non ramofa minor, pinnulis in fummo leviter incifis.* Flor. 1. 147.
5. *Filicula, fontana, major, five adianthum album, filicis folio.* Voyez *Adianthum.*
6. *Filix, Baccifera*, Corn. 5.
7. *Filix, faxatilis Tragi.* J. B. 3. 755. *Mufcus corniculatus.* Ger. Ic. 1561.
8. *Filicula, faxatilis Regia, pinnulis ad fumariam accedentibus.* Vaill.
9. *Filicula faxatilis, pinnulis brevioribus acutis.* T. 542. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. I. p.* 27.

Nous lifons dans l'Hiftoire des Plantes attribuée à Boerhaave, que toutes ces efpeces de *fougere*, mais furtout la premiere, la feconde & la troifieme, font excellentes dans le rachitis & dans les maladies qui proviennent du relâchement, ainfi que dans le fcorbut, la pleuréfie, & l'hydropifie, en qualité de diurétique puiffant.

Les Botaniftes divifent la *fougere* en mâle & femelle : la *fougere* mâle n'a point de branches, mais feulement une côte principale; la femelle eft branchue.

Outre les plantes dont nous venons de parler, il y en a un grand nombre d'autres comprifes fous le nom de *Filix*: mais ou elles n'ont aucune propriété connue, ou elles n'en ont point d'autres que celles des *fougeres* dont nous avons fait l'énumération; d'ailleurs nous en avons parlé dans les Articles de leurs noms particuliers.

Dale ajoute l'efpece fuivante de *fougere*, aux neufs efpeces précédentes de Boerhaave.

Filix, fœmina, Offic. Germ. 969. Emac. 1128. Raii Hift. 1. 149. Synop. 49. Buxb. 113. *Filix fœmina vulgaris*, Park. 1034. *Filix ramofa major pinnulis obtufis non dentatis*, C. B. 357. Tourn. Inft. 536. Elem. Bot. 428. *Filix, major & prior trago feu ramofa repens*, J. B. 3. 735. *Filix ramofa repens vulgatiffima*, Hift. Oxon. 3. 583. *Trilypteris*, Dill. Cat. 174. *Fougere femelle.*

La *fougere femelle* commune a de grandes feuilles larges divifées en plufieurs branches, avec des crenelures, longues, étroites & roides, rondes pour la plupart par les bords, quelquefois cependant tant foit peu dentelées. Le revers de ces feuilles eft couvert vers le milieu de l'été d'un grand nombre de particules brunes, femblables à de la pouffiere, & placées fur fes bords; ce font fes femences. Sa racine eft longue & épaiffe; elle s'enfonce profondément enterre, & pouffe des rejettons en tout fens; ce qui rend la plante difficile à déraciner. Elle ne croît que trop fréquemment dans les communes & dans les bruyeres, le petit peuple s'en fert au lieu de bois pour chauffer les fours & pour d'autres ufages femblables.

Ses racines font la feule partie dont on fe ferve en Medecine, encore en fait-on rarement ufage; on la recommande comme bonne pour les vers, furtout pour les vers plats; on fait avec fes feuilles & fes tiges brulées, une efpece de potaffe. Miller, *Bot. Off.*

La poudre de fa racine prife à la dofe d'une demie-once, Simon Pauli dit d'une dragme, dans de l'hydromel, tue les vers plats & les longs. Simon Pauli dit qu'elle produit cet effet fur le champ, & que c'eft le meilleur des fecrets que les Charlatans, & les vendeurs d'orvietan qui courent les Provinces, poffédent contre les vers; à quoi il auroit pu ajouter, que profitant de l'ignorance de ceux à qui ils ont affaire, ils la mettent à un prix qui n'eft pas au-deffous de fes effets. La décoction de cette racine prife dans du vin pendant quelques jours de fuite, foulage dans l'accroiffement exceffif de la rate. Le fuc de la même racine verte ou feche mêlé avec l'eau rofe, ou avec l'eau de fiente de bœuf, ou avec l'eau de fleurs de tilleul, ou au défaut de ces eaux avec l'eau commune, eft un excellent remede pour toutes les brûlures, foit de feu, foit d'eau bouillante, foit d'huile; car elle contient, ainfi que Tragus & Simon Pauli l'ont obfervé, un fuc vifqueux & mucilagineux qui la rend efficace dans des cas où les autres remedes font fans effet. Elle paffe encore pour fort falutaire dans les hernies & les ulceres. Ray. Dale.

FILLETIN, *Plaque de fer.* Ruland.

FILONES, les fibres de pierres. Fallope, *de Metallis.*

FILTRATIO, *Filtration.*

C'eft l'action de paffer un fluide à travers un filtre, pour en féparer les particules groffieres, & le rendre plus limpide. Pour filtrer un fluide, les Apothicaires prennent un morceau de papier gris, & lui donnent la forme d'un entonnoir. Ils placent cet entonnoir dans un autre avec l'extrémité la plus petite tournée du côté du vaiffeau deftiné à recevoir la liqueur filtrée. Ils verfent enfuite la liqueur à filtrer dans cet entonnoir, & la laiffent paffer goutte à goutte; ils ont foin de ne point trop charger l'entonnoir de papier; de peur que le poids du fluide ne faffe crever le papier. On filtre encore avec une poche de laine ou de linge, qu'on appelle la chauffe d'Hippocrate; c'eft à la nature du fluide à filtrer à déterminer celle de ces deux méthodes qu'il eft à propos de fuivre.

FILTRUM. Voyez *Filtratio.*

On donne encore le nom de *filtre* à une pierre étrangere, rare

rare & précieuse, qu'on trouve au fond des eaux, à la profondeur d'environ cent brasses, dans quelques endroits de la Baie du Mexique, où elle croît comme un champignon; elle se pétrifie à l'air. On taille dans de gros morceaux de cette pierre des vaisseaux dont on fait beaucoup de cas par la propriété singuliere qu'ils ont de purifier l'eau dont on les remplit; & de lui faire déposer une certaine quantité de féces insensibles, ce qui rend l'eau plus limpide, & plus légere, sans lui ôter de sa fraîcheur. Ceux qui voudront en savoir davantage là-dessus, n'ont qu'à consulter la Dissertation *Physico-Medicale*, Latine & Françoise, de Mich. Bern. Valentinus, imprimée à Strasbourg, 1702.

FILUM, *Fil.* On se sert de *fil* dans plusieurs opérations Chirurgicales. On entend en langage Spagirique, par *filum arsenicale*, du mercure sublimé. RULAND.

FIM

FIMBRIA, est en Chirurgie synonyme à *Catablema.* Voyez *Catablema.*

FIMBRIATA, *Frangés*, de *fimbria*, frange. Ce mot se dit des feuilles des plantes, lorsqu'elles sont découpées par les bords; cette découpure faisant autour d'elles comme une frange.

FIMUS, κόπρος, *Fiente des animaux.* La *fiente* de bœuf ou de vache appliquée fraîche, calme l'inflammation dans les plaies; pour s'en servir on l'enveloppe dans des feuilles, on la fait chauffer sur les cendres chaudes, & on l'applique ensuite. Appliquée de la même maniere, elle soulage dans les douleurs cruelles de la sciatique. Si on y ajoute du vinaigre, & qu'on en frote les parties, elle discute les tumeurs dures & scrophuleuses, & les bubons qui viennent à la gorge, aux aines, aux aisselles & ailleurs. La *fiente* de bœuf en fumigation est bonne dans la chute de matrice; brûlée, elle chasse les cousins.

La *fiente* de bouc, surtout de ceux qui vivent dans les montagnes, prise dans du vin, guérit la jaunisse; si on y ajoute des aromats, elle provoque les regles & chasse le fœtus mort. Séchée, broyée, mêlée avec l'encens, & appliquée dans de la laine en pessaire, elle réprime l'excès de l'écoulement menstruel; avec du vinaigre, elle arrête les autres hémorrhagies. Elle guérit l'alopécie, si on la fait brûler, & si l'on en frote ensuite les parties avec du vinaigre ou de l'oxymel. En cataplasme avec de la graisse, elle soulage dans la goute. Bouillie dans du vinaigre, ou dans du vin; on s'en sert contre la morsure des serpens, dans l'herpès, dans les érésipeles & dans les parotides. On a une façon singuliere de l'employer dans la sciatique.

Voici comme on s'y prend.

On commence par mettre de la laine dans la cavité qui est entre le pouce & le premier doigt, où le pouce s'unit au poignet; cette laine est imprégnée d'huile; on applique dessus de la *fiente* de bouc enflammée, & l'on en continue l'application, jusqu'à ce que la sensation passant du bras à la hanche suspende la douleur; c'est-là ce qu'on appelle cautériser à la maniere des Arabes.

La *fiente* de brebis appliquée en cataplasme avec du vinaigre guérit les épinyctides; les cors, les thymes & les poireaux. Brûlée & mêlée avec du cérat de roses, elle produit les mêmes effets. Voyez *Ovis.*

La *fiente* de porc, séchée & prise dans du vin, ou dans de l'eau, arrête le vomissement de sang, & calme les douleurs de côté opiniâtres. Bue avec du vinaigre, elle est salutaire dans les ruptures & dans les spasmes. Appliquée avec le cérat de roses, elle guérit les luxations.

Le crotin de cheval ou d'âne, mêlé avec du vinaigre arrête les hémorrhagies. La *fiente* de bœuf, ou de vache qui ont mangé de l'herbe, est un excellent remede contre la piqure du scorpion; pour cet effet on la fait infuser seche dans du vin, & le malade boit cette infusion.

La *fiente* de pigeons est excessivement chaude & caustique; c'est pourquoi on fait très-bien de la mêler avec de la fleur d'orge; détrempée avec du vinaigre, elle discute les tumeurs écrouelleuses. Broyée avec du miel, de l'huile & de la graine de lin, elle fait percer les charbons & guérit les brûlures.

La *fiente* de poule produit les mêmes effets que celle de pigeon; mais elle est moins énergique. Elle est particulierement salutaire pour ceux qui ont mangé des champignons vénéneux, ou qui sont attaqués de colique.

La *fiente* de cigogne prise dans de l'eau, passe pour un remede contre l'épilepsie.

La *fiente* de vautour en fumigation, passe pour chasser le fœtus mort.

Les crotes de souris pilées dans du vinaigre & appliquées sur les parties affectées, guérissent l'alopécie. Prises dans du vin doux avec de l'encens, elles chassent la pierre. On en fait un suppositoire qui provoque le ventre des enfans & les fait aller à la selle.

La *fiente* de chien, évacuée dans le tems de la canicule, desséchée & prise dans du vin, ou dans de l'eau arrête le dévoiement.

Les excrémens humains, appliqués récents, garantissent les plaies de l'inflammation & les font agglutiner en même-tems; séchés & appliqués sur les parties avec du miel, ils passent pour soulager dans l'esquinancie.

La *fiente* de crocodile terrestre est un cosmétique dont les femmes se servent pour se rendre le teint brillant. La meilleure est la blanche; (car je substitue à λεπτοτάτη, avec Pline & la plupart des autres Interpretes λευκοτάτη) qui est friable légere, semblable à l'amydon, qui se dissout promptement dans un fluide, & qui, quand elle est broyée, est acide au goût, & à l'odeur du levain. Il y en a qui l'adulterent avec la *fiente* d'étourneaux nourris de riz; en effet, cette *fiente* ressemble beaucoup à celle de crocodile terrestre. D'autres la travaillent avec de l'amydon, ou de la terre cimolée; la colorent avec l'orcanette; lui donnent la figure de vers & la vendent pour de la vraie *fiente* de crocodile. DIOSCORIDE, *Lib. II. cap.* 98.

FIR

FIREX, *Huile.* RULAND. JOHNSON.

FIRFIR, *Couleur rouge.* Ibid.

FIRMAMENTUM, *le Firmament*; c'est proprement cette étendue des Cieux, que nous voyons, & qui n'est terminée que par notre horizon. Les Alchymistes l'appellent dans leur langage *Macrocosmicum*, d'où ils ont fait par analogie, le *Firmamentum hominis seu Microcosmi.* Paracelse parle de l'homme en plusieurs endroits, mais surtout dans son *Paramirum*, sous le nom de *Microcosmus.*

Crollius entend par *Firmamentum*, la lumiere naturelle, ou le moyen naturel qu'on a de s'instruire des choses.

FIRMISIUM MINERALIUM, l'*Antimoine.* PARACELSE.

FIS

FISARUM, *Confection de sel ammoniac*, suivant Ruland.

FISSICULATIO, dissection Anatomique, proprement ouverture faite avec le scalpel.

FISSURA, *fentes, crevasses, ouvertures, ruptures*, elles sont naturelles, ou proviennent de maladie. Ainsi la bouche & l'orifice des parties naturelles de la femme, s'appellent assez fréquemment des fentes naturelles. Quant aux fissures ou fentes morbifiques; elles sont ou au crane, ou aux autres os, voyez *Caput*; ou à la peau, & alors ce sont des gerçures, ce qui arrive quelquefois à l'anus, aux levres, & à d'autres parties du corps.

FISTASIA. Voyez *Pistachia.*

FISTULA, *Fistule.*

Les Medecins & les Chirurgiens définissent la *fistule*, une cavité formée dans les parties molles du corps, par un amas de pus à la suite d'un abscès, qui les éloigne de leur contact mutuel, & qui se vuide par une ouverture artificielle ou spontanée. C'est de Galien que nous avons tiré cette définition. « Tant que la partie affectée n'a point d'ouverture à sa surface, dit-il, « *Comment.* 2. *in Lib. Hippocratis, de Officina Medici*, « la maladie s'appelle abscès; mais lorsqu'il y a une « ouverture faite, par laquelle la matiere de l'abscès « peut s'écouler, la maladie ne s'appelle plus un abs- « cès, elle prend sur le champ le nom de *fistule*. » Il s'ensuivroit de cette définition, que toute *fistule* doit avoir été précédée d'un abscès: & que tout abscès doit nécessairement produire une *fistule*; au lieu qu'on entend ordinairement par *fistule*, que les bords de l'abscès se touchant presque, sans toutefois se consolider, rendent du pus pendant long-tems, & demeurent séparés, ensorte que de nouvelles humeurs venant à s'amasser dans la cavité, il s'en fait un écoulement continuel, & il en naît une plaie d'une guérison fort difficile. Aussi Galien donne-t-il cette autre définition de la *fistule* au Chap. 4. de son Traité *de Tumoribus præter naturam*: « Lorsque le pus excorie les parties & sépare « celles qui le contiennent, de celles qui sont au-des- « sous; ensorte qu'après l'évacuation du pus, les par- « ties séparées ne peuvent se restituer dans leur état « naturel: il s'ensuit, dit Galien, une maladie qu'on « appelle *fistule*. » Il s'exprime de la même maniere dans le 10. Chap. de son second Liv. *de Methodo Medendi ad Glaucum*. Car après nous avoir dit dans le 9. Chap. du même Ouvrage, que dans les suppurations, la peau s'unit difficilement aux parties subjacentes, lorsqu'elle est affectée de maniere à ressembler à des lambeaux déchirés: il ajoute immédiatement après, au commencement du Chap. suivant, « que quand la peau « est hors d'état de s'unir aux parties subjacentes, alors « il y a *fistule*. » Paul Eginete donne dans le quarante-huitieme Chapitre de son quatrieme Livre, presque à la lettre, la même définition de la *fistule*, que nous venons de citer de Galien.

La *fistule* est à quelques égards différente du sinus; car elle est plus étroite, dure ordinairement plus long-tems, & a communément sa surface intérieure & son orifice calleux. C'est pourquoi Paul Eginete donne dans le Chap. 49. de son quatrieme Livre, la définition suivante de la *fistule*.

La *fistule*, dit-il, tire son nom de sa ressemblance à un roseau ou à une flute; c'est un sinus calleux qui provient ordinairement d'un abscès.

On lit dans le soixante-dix-septieme Chapitre du septieme Livre, que les *fistules* naissent ordinairement à la suite des abscès mal traités. Celse après nous avoir dit que les *fistules* proviennent d'abscès & d'ulceres de différentes especes, les définit en peu de mots dans le huitieme Chapitre de son cinquieme Livre, des ulceres profonds, étroits & calleux.

Le siége d'une *fistule* est toujours dans la membrane adipeuse, & nous n'avons aucun exemple bien attesté de *fistule* qui pénétrât dans ce que nous appellons proprement la substance des muscles. Mais si nous considérons que le pus amassé dans la membrane celluleuse & atténué tant par son séjour, que par la chaleur du corps, peut être logé sur des muscles; nous concevrons facilement que ce pus comprimé par l'action de ces muscles, doit être dispersé dans toutes les parties adjacentes, produire des sinus profonds & des *fistules* de l'espece la plus maligne, surtout s'il vient à s'insinuer dans les interstices des muscles. C'est pourquoi plus la membrane adipeuse sera épaisse, ou plus il y aura de couches de muscles, les unes sur les autres dans la partie affectée, plus le pus retenu sera capable de produire de mal. Aussi remarque-t-on que les sinus & *fistules* à l'abdomen sont extremement opiniatres, en conséquence de la grande quantité de graisse logée entre les couches des muscles du bas-ventre.

Voici les moyens qu'on peut employer pour s'assurer de l'existence d'un sinus ou d'une *fistule*.

La chose est évidente & les yeux suffisent, lorsqu'il y a une ouverture extérieure à la surface du corps; car s'il sort une grande quantité de pus par un petit orifice, ou si on fait sortir ce pus en comprimant les parties adjacentes, il s'ensuit qu'il y a cavité ou sinus, & que le sinus est proportionné à la quantité de pus évacuée. Celse nous apprend dans le huitieme Chapitre de son cinquieme Livre, « qu'entre autres expédiens auxquels « on peut avoir recours en pareils cas, il faut surtout « s'en rapporter à la sonde, l'introduire dans la *fistule*, « & s'assurer par son moyen de sa profondeur & de sa « direction. »

On s'instruira en même tems, continue-t'il, si elle a pénétré jusqu'à l'os, & si l'os n'est point encore carié.

Mais voici ce qu'il veut qu'on fasse pour découvrir si la *fistule* n'auroit pas plusieurs ramifications ou clapiers, quoiqu'elle n'eût qu'un seul orifice extérieur.

« Les différens changemens que l'on peut apporter dans « la posture du corps, nous apprendront, dit-il, dans « le même Chapitre, si la *fistule* n'attaque qu'une seule « partie, ou si elle pénetre en plusieurs endroits; si en « faisant changer de situation au corps ou à quelque « membre en particulier, le pus qui sembloit épuisé, « commence à couler derechef, on en conclurra non- « seulement qu'il y a un autre sinus d'où ce pus vient; « mais encore que la direction de ce sinus est contraire « à celle du premier. »

Mais ce que l'on peut faire de mieux pour s'assurer de l'état & des différentes directions des sinus & des *fistules*, c'est d'y injecter doucement avec une seringue de l'eau tiede, il est évident que ce fluide s'insinuera facilement dans toutes leurs circonvolutions, & que si la *fistule* est voisine des parties extérieures & peu éloignée des tégumens, l'élévation de la peau marquera son cours. Mais si le sinus & la *fistule* sont profonds, tout ce qu'on peut savoir en pareil cas par le moyen de l'eau injectée, c'est la grandeur de sa capacité, qui doit toujours être proportionnelle à la quantité d'eau reçue; qu'on ne croie pas qu'il soit possible d'en savoir davantage par l'usage de la sonde. D'ailleurs il peut arriver qu'en faisant passer de force cet instrument par l'orifice de la *fistule*, il déchire la membrane adipeuse qui est fort tendre, & s'y fasse un passage. Si la *fistule* fait des circonvolutions, c'est envain qu'on tentera de s'assurer de sa longueur par le moyen de la sonde.

Mais si le sinus n'est point ouvert, ce n'est point sans peine qu'on parviendra à s'assurer de son existence, surtout s'il est situé profondément. Toutes les lumieres que l'on peut avoir en pareil cas, se tirent des symptomes de l'inflammation qui précede & de la nature de la suppuration qui suit. Si ces deux causes antécédentes laissent une fluctuation & une cavité molle au toucher, on peut tenir pour certain qu'il y a un sinus formé; d'ailleurs il ne se peut faire aucune suppuration considérable dans le corps, sans être accompagnée d'une fievre hectique légere. Mais dans les cas de cette nature il n'y a point de précautions que l'on ne doive prendre pour ne pas confondre un anevrysme caché, ou une tumeur variqueuse avec une suppuration profonde. Un habile Chirurgien préviendra bien-tôt cet inconvénient, en examinant avec soin l'origine & les progrès de la maladie. J'avouerai cependant qu'il s'est rencontré quelquefois des abscès si profonds, que les habiles Artistes ont été excusables de s'être trompés sur les conjectures qu'ils ont formées sur leur nature.

Lorsque les *fistules* n'étant point encore calleuses sont

compliquées avec des ulceres, & qu'on s'est assûré de leur existence, soit à l'œil, soit à l'aide de la sonde, ce qu'on a de mieux à faire en pareil cas, c'est une incision qui pénetre jusqu'au fond de la cavité si toutefois cette opération se peut faire sans danger; de déterger ensuite & de consolider. Mais comme il est rare d'avoir à faire à des malades assez raisonnables pour se soumettre d'abord à l'opération, on commencera par déterger en injectant quelque liqueur convenable, ou en appliquant des plumasseaux couverts d'un onguent digestif. Quoique ce soit la pratique de plusieurs Chirurgiens d'insérer des tentes dans les *fistules*, dans le dessein de porter le remede jusqu'au fond de la cavité; comme il peut arriver que ces tentes étant ou trop dures ou trop longues, donnent lieu aux callosités, à l'inflammation ou à une agitation trop violente des humeurs, & tirent la cure en longueur, il me paroîtroit plus à propos de n'en point employer, ou du moins d'avoir l'attention de n'en point employer de trop dures ni de trop longues. Belloste & César Magatus, tous deux grands Chirurgiens, ont bien connu les inconvéniens qu'il y avoit à se servir de tentes; aussi les ont-ils rejettées comme superflues & nuisibles; je suis bien éloigné de les désapprouver en cela; j'applaudis au contraire à leur pratique, & je pense avec eux que l'usage des tentes n'est sûr que dans les cas où il s'agit de prévenir l'agglutination des bords d'une *fistule* étroite, encore doivent-elles être alors très-courtes & très-molles.

Ce que l'on doit faire ensuite dans la cure des *fistules*, c'est de tenir leur fond comprimé vers leur orifice: pour cet effet on se servira d'une compresse étroite ou d'une emplâtre dont la forme sera appropriée à l'usage qu'on lui destine; & lorsque l'ulcere aura été nettoyé & qu'on aura porté dans la *fistule* les remedes convenables, on tiendra cette compresse appliquée sur son fond, ainsi que dans les autres ulceres, par le moyen des plumasseaux, des emplâtres & d'un bandage. Quant à la méthode d'appliquer le bandage, il me paroît à propos de commencer par le fond de la *fistule*, & de le tenir dans cet endroit plus serré qu'ailleurs, afin que la matiere fluide suivant la pente qu'elle a à couler vers l'endroit où il y a le moins de compression, se porte du fond de la *fistule* vers son orifice; ce qui donnera lieu au fond de s'agglutiner avant le reste. C'est ainsi que cela se fait ordinairement, surtout dans les *fistules* aux bras & aux jambes, lorsque leur fond est tourné vers les parties supérieures, & leur orifice vers les parties inférieures.

Lorsque les *fistules* sont trop profondes pour qu'on puisse nettoyer profondément leurs cavités occultes les plus éloignées; on n'aura d'autre moyen d'en faire sortir la sanie, que d'y injecter des remedes détersifs, comme les décoctions d'aigremoine ou d'aristoloche, mêlées avec le miel rosat ou l'essence de myrrhe & d'aloës; à quoi l'on peut substituer la décoction de feuilles de noyer avec une addition de sucre.

On peut joindre à ce remede si vanté par Belloste, les préparations suivantes.

Prenez *d'onguent digestif fait de térébenthine & de jaunes d'œufs, une once & demie;*
de miel commun, ou rosat, ou de chelidoine, une once;
d'esprit de vin commun, neuf onces.

Mêlez le tout ensemble. Ou,

Prenez *de la décoction de germandrée, ou d'absinthe, ou d'aigremoine, huit onces;*
d'esprit de vin commun, trois onces,
d'élixir de propriété, ou d'essence d'aloès & de myrrhe, une once;
de miel rosat, deux onces.

Mêlez le tout ensemble.

Il faut à chaque pansement injecter de l'une ou de l'autre de ces préparations chaude, & la retenir pendant un peu de tems dans la *fistule*, comprimant doucement le fond & l'orifice, afin que la matiere peccante soit plus efficacement évacuée. On suivra cette méthode jusqu'à ce que le fond de l'ulcere commence à s'agglutiner peu à peu. On en viendra ensuite à l'onguent digestif; si cet onguent paroît trop foible & produit peu d'effet, on lui substituera le baume d'Arcæus, le baume du Pérou, le baume de la Mecque, le baume de soufre, l'essence de myrthe & d'aloës, l'huile de myrrhe par défaillance, l'huile d'œufs & d'autres vulnéraires balzamiques. Quant au régime & à la cicatrisation, ce sont les mêmes que dans les autres ulceres.

Si la méthode que nous venons d'indiquer ne suffit pas pour déterger & conduire la *fistule* à l'agglutination, il en faut venir à l'opération; ce remede est ordinairement plus efficace que les autres, surtout lorsque la direction de la *fistule* tend en-bas, qu'elle est trop recourbée & qu'elle fait trop de circonvolutions, ou lorsqu'on ne peut pas faire sur son fond la compression nécessaire. Dans ces cas il faut faire une incision qui pénetre depuis l'orifice jusqu'au fond.

Pour cet effet on introduira une sonde crenelée dans la cavité de la *fistule*, & laissant conduire le bistouri par la crenelure, on ouvrira la peau & les chairs autant qu'il sera nécessaire pour le but que l'on se propose, & que la sureté de l'opération le permettra. Lorsque le fond de la *fistule* sera découvert, il est évident qu'on aura plus de facilité, & pour évacuer la matiere peccante & pour appliquer les remedes. On n'aura pas besoin de la sonde crenelée, si l'on se sert d'un bistouri émoussé par la pointe, comme ceux que l'on voit *Pl. V. du premier Volume, Fig. 4. & 5.* On se sert quelquefois de ciseaux, tels que ceux qui sont représentés *Pl. II. du second Volume, Fig. D.* On insere une des branches jusqu'au fond de la *fistule*, & l'on fait l'incision: mais cette méthode me paroît devoir rendre l'opération moins commode pour le Chirurgien, & plus cruelle pour le malade, à moins que la peau & les chairs ne soient fort tendres.

Lorsqu'on aura fait l'opération de la *fistule*, s'il se fait une effusion considérable de sang, comme il arrive assez fréquemment, on n'emploiera pour premier appareil que de la charpie seche, & l'on achevera le pansement d'une maniere convenable. On se servira dans la suite, de l'onguent digestif, avec l'onguent d'Egypte ou le précipité rouge, jusqu'à ce que l'ulcere soit suffisamment détergé. Du reste on se conduira comme dans les ulceres récens. On peut consulter le quatrieme Chapitre du sixieme Livre de Celse, non-seulement sur les *fistules* en général, mais encore sur celles à la poitrine, à l'abdomen & à l'anus. On trouvera ce qui concerne les *fistules* auxquelles les différentes parties sont sujettes, dans les Articles de leurs noms. HEISTER, *Chirurgie.* Voyez *Anus* & *Thorax.*

Belloste proscrit absolument toutes les tentes & toute injection dans la cure de la *fistule.*

Fistula lacrymalis, Fistule lacrymale.

On entend en général par *fistule* lacrymale un écoulement spontané ou involontaire, d'un fluide purulent ou d'un vrai pus, par le grand angle de l'œil, ou un écoulement de la même matiere par le même endroit, en conséquence de la compression du sac lacrymal. Cette maladie provient d'un ulcere dans les conduits lacrymaux, mais surtout dans le sac: c'est pourquoi plus cet ulcere est invétéré, plus la maladie est dangereuse. Le mal est quelquefois dans le sac seulement, & la matiere corrompue vient par les points lacrymaux. Quelquefois il serpente sous la peau qui le couvre, & attaque les os contigus. Si la peau n'est point rongée, la *fistule* est imparfaite; s'il y a corrosion à la peau & dessous, la *fistule* est parfaite; si l'os est attaqué, il y a *fistule lacrymale* compliquée.

Nous observerons ici, que les Auteurs Modernes qui ont parlé de cette maladie, l'ont décrite avec très-peu d'exactitude, ce qui me paroît devoir être attribué à deux causes différentes. La premiere, c'est que la multitude prodigieuse des maladies auxquelles le grand angle de l'œil est sujet, a fait donner plusieurs noms à la même maladie, & quelquefois le même nom à plusieurs maladies différentes. La seconde, c'est que la plupart des Chirurgiens n'ont pas connu la nature de cette *fistule*. Combien peu parmi les Anciens, ne l'ont pas fait provenir d'un ulcere, soit à la caroncule même, soit au-dessous, soit derriere elle: cependant il est décidé par une infinité d'Observations exactes faites par les Modernes les plus éclairés, que son siége n'est jamais dans la caroncule lacrymale, ou dans les parties adjacentes, mais dans le sac, d'où le pus coule par les points lacrymaux. Si c'est à cette erreur qu'il faut attribuer la méthode vicieuse de traiter la *fistule* lacrymale, c'est aux Medecins que nous avons obligation de l'avoir corrigée.

La perfection de la théorie & de la pratique à laquelle nous devons tendre, ainsi que le but que nous nous sommes proposés, exige que nous exposions en peu de mots, & les fautes que l'on commettoit, & comment on peut parvenir à s'en garantir. 1°. Plusieurs donnoient le nom de *fistule lacrymale*, à ce que nous appellons maintenant *Epiphora*. 2°. D'autres confondoient cette maladie avec l'*Ankylops* & l'*Ægilops*. Mais avant que de pouvoir concilier ces différentes opinions, il est à propos d'établir clairement la différence qu'il y a entre ces deux maladies. L'anchylops est un tubercule formé entre le grand angle de l'œil & le nez, soit dans le sac lacrymal, soit proche du sac lacrymal, accompagné d'inflammation, ou sans inflammation. Nous observerons ici que les parties circonvoisines du sac lacrymal sont sujettes ainsi que d'autres, 1°. aux tumeurs enkystées: 2°. aux inflammations & aux abscès; 3°. à une distension, & à une résolution que nous appellons hernie lacrymale, cas fréquent. (Voyez *Planche XII. fig.* 10. *A B*, & *Fig.* 16. & 17.) Lorsqu'on presse cette tumeur avec le doigt, elle s'affaisse, tantôt avec facilité, tantôt avec peine, & la matiere sort par le nez ou par les points lacrymaux, ou par l'une & l'autre voie. L'ægilops est une tumeur qui se forme proche le sac lacrymal, à la suite d'une inflammation, ou d'un abscès; & dont la matiere acre & purulente ronge la peau qui la couvre, ou les conduits lacrymaux, ou la graisse située proche la cavité des yeux, quelquefois les os planum, ou enfin les parties & les os voisins du nez, y portant une carie dangereuse. Il y a des cas où les conduits, tant supérieurs qu'inférieurs, sont tellement affectés, que le pus coule continuellement des points lacrymaux dans le grand angle. Voyez la *Fig.* 18. *a* & *b*; or c'est-là ce qu'il faut appeller proprement une *fistule* lacrymale. Lorsque le fluide lacrymal coule de l'œil, clair, & non corrompu, il y a seulement *épiphora*. Ou je me trompe, ou ce que je viens de dire suffit, pour ne plus confondre ces différentes maladies, ainsi qu'il est arrivé à plusieurs Medecins & Chirurgiens. Voyez *Ægilops*, *Anchilops* & *Epiphora*.

L'ankylops provient de différentes causes. Il peut, ainsi que toute autre maladie, être produit par une inflammation, ou par une tumeur enkystée; mais il provient souvent du relâchement ou de la distension du sac; il est ordinairement accompagné de la *fistule* lacrymale; car la matiere purulente ne pouvant passer par le nez, le sac est nécessairement distendu & affoibli. L'ægilops est une des suites principales de l'inflammation ou de l'abscès; ces deux causes donnant lieu à la corrosion de la peau, & des conduits lacrymaux, il en naît quelquefois une *fistule*. Mais ce n'est pas le seul principe de cette maladie; elle provient encore d'un ulcere dans le sac, ou dans les parties adjacentes; car aussi-tôt que les conduits lacrymaux sont corrodés, la matiere corrompue coule dans le sac. Voyez la *Fig.* 18. Si le canal lacrymal inferieur *Fig.* 7. & 8. lettre *D D*, est embarrassé par quelque obstruction, il en resultera quelquefois une *fistule*; car il est assez difficile que la matiere qui forme l'obstruction ne devienne peu-à-pen acrimonieuse, & que le sac n'en soit relâché, corrodé, & enfin exulcéré; c'est ce qui arrive assez fréquemment, soit après une opthalmie, soit après une inflammation de la membrane du nez, ou de ses canaux, soit après la petite vérole; ainsi que j'en vû plusieurs exemples. Cette maladie vient encore d'une maniere spontanée, & sans avoir aucune cause sensible.

Il y a différentes sortes de *fistules* lacrymales. 1°. La *fistule* lacrymale est parfaite ou imparfaite; parfaite, lorsque la peau est corrodée & que le pus sort du sac lacrymal proche le grand angle de l'œil: imparfaite, lorsque la peau est entiere, & que le pus sort par les points lacrymaux. La premiere espece se reconnoît à la vue. Voyez *Planche XII. Fig.* 19. *a b.* 2°. Elle est simple ou composée, lorsqu'elle est ou n'est pas accompagnée de callosités ou de carie. 3°. Récente ou invétérée. 4°. Douce ou opiniâtre. 5°. Accompagnée d'obstruction dans le conduit nasal, ou sans cette obstruction. 6°. Intermittente & périodique, ou continue. Garengeot fait une septieme classe de *fistules*, en les distribuant en vraies & fausses. Il y a *fistule* vraie, selon lui, lorsque l'exulcération est dans les conduits lacrymaux même; fausse, lorsque l'exulcération est dans les parties adjacentes; c'est proprement ce que nous appellons *ægilops*. Quelques Auteurs, comme Signorottus & Platner, pensent qu'il faut qu'il y ait callosité pour constituer les *fistules* lacrymales, ainsi que pour constituer les autres. C'est une erreur réfutée, non-seulement par l'acception reçue des termes, *fistule lacrymale*; mais encore par l'autorité de Celse, de Fallope, de Cardan, de Wolhouse, & par l'expérience même. Outre que Saint-Yves, célebre oculiste de Paris, assure avoir rarement trouvé des *fistules* lacrymales avec callosité; il m'est arrivé plusieurs fois à moi-même d'en avoir vû d'invétérées, sans cela. D'autres se sont imaginés qu'il ne pouvoit y avoir *fistule* lacrymale sans obstruction du conduit nasal; & c'est cette obstruction qu'ils regardent comme la premiere cause de cette maladie; autre erreur, si l'on veut s'en rapporter aux Auteurs que j'ai déja cités ci-dessus, & à l'expérience journaliere. J'ai vu plusieurs *fistules* lacrymales, où lorsqu'on vient à comprimer le sac avec les doigts, le pus sort en abondance par les points lacrymaux, sans toutefois que le conduit nasal soit fermé, le pus pouvant par conséquent suivre cette voie aussi librement que l'autre. Enfin, il y en a qui prétendent que la matiere purulente ne coule que par un point: mais ils ne conviennent point entr'eux, si c'est par le supérieur ou par l'inférieur; c'est que dans la vérité elle coule par l'un & l'autre; dans des cas plus abondamment par le supérieur que par l'inférieur, & dans d'autres au contraire plus abondamment par l'inférieur que par le supérieur.

Nous en avons assez dit sur les différentes sortes de *fistules* lacrymales, & sur la maniere de distinguer cette maladie de celles avec lesquelles elle a quelque affinité. Le malade se plaint d'un écoulement fréquent de larmes, & il s'amasse dans ses yeux, surtout le matin, une matiere purulente, sans qu'il y ait d'inflammation. Lorsqu'on vient à comprimer avec le doigt le sac lacrymal, il sort du pus par les points lacrymaux. On conclura qu'il y a carie, lorsque l'odeur du pus sera très-fétide, sa couleur extraordinaire, comme verte ou noire; mais plus sûrement encore lorsque l'os paroîtra nu à la vue, comme dans les *fistules* ouvertes; ou lorsqu'on s'appercevra qu'il est tel par l'introduction de la sonde: on seroit exposé à se tromper, si l'on s'en tenoit à la couleur du pus; il m'est arrivé plusieurs fois de trouver le pus louable, cependant la sonde ne me permettoit pas de douter que l'os ne fût nu. Si le mal est invétéré & l'écoulement journalier de pus copieux, nous pouvons compter qu'il y a carie. Le siége de cette carie ne sera pas toujours le même: elle attaquera tantôt l'os unguis, tantôt l'os planum, ou l'os

de la mâchoire supérieure. Il ne faudra point douter qu'il n'y ait obstruction dans le conduit nasal, si le pus & les liqueurs injectées ne passent point par le nez, mais si tout vient par les points lacrymaux. Enfin, s'il y a dans les parties une dureté extraordinaire, on conjecturera qu'il y a callosité; quoique j'aie observé que ce symptome accompagne rarement la *fistule*. S'il y a tumeur enkystée, les parties extérieures seront enflées, dures, & ne cederont point à la compression des doigts; mais il n'y aura point d'inflammation. Si la tumeur céde à la compression, il y aura hernie lacrymale. L'ægilops est distingué des autres maladies des yeux, en ce que les parties contiguës au grand angle sont exulcérées, sans que les conduits lacrymaux soient affectés.

J'ai traité en 1726. un Etudiant d'une *fistule* lacrymale fort extraordinaire. Quoiqu'il eût cette maladie depuis huit ans, la compression des doigts ne faisoit sortir aucune matiere purulente. Ses joues étoient mouillées par un flux continuel de larmes; ses yeux se remplissoient de pus pendant le sommeil; lorsqu'on injectoit une liqueur par un des points lacrymaux, elle sortoit par l'autre, il n'y avoit point de tumeur au sac lacrymal; cependant ayant fait une incision à la peau, je trouvai l'os unguis carié.

Ces maladies des yeux ont ordinairement des suites très-fâcheuses, comme leur siége est dans le voisinage d'os spongieux & mous; il arrive fréquemment qu'ils sont attaqués, & quelquefois même cariés. L'ankylops, ou l'ægilops dégénerent promptement en une *fistule* qui de bénigne devient opiniâtre & dangereuse, & même quelquefois chancreuse: mais après la corrosion des os, elle est presque toujours incurable. Le danger s'accroît encore par la mauvaise constitution du corps, par l'acrimonie du pus, & par l'irrégularité du régime. Il diminue au contraire, lorsque le malade est sain, & qu'il ne survient dans la maladie aucun accident fâcheux, comme la carie, la callosité, & l'obstruction du conduit nasal: alors on guérit, & même en peu de jours, quoique quelques Auteurs disent le contraire, surtout si l'on se fait traiter selon la méthode d'Annell. La *fistule* parfaite est quelquefois accompagnée de carie: il n'est presque pas possible d'en guérir, sans que l'os soit extirpé, soit par des remedes convenables, soit par l'incision, soit par le cautere. Lorsqu'il survient callosité; la cure ne sera parfaite que quand on l'aura dissipée. Il n'y a que ces deux accidens qui puissent empêcher la cure de la *fistule* lacrymale de se terminer heureusement. Plus la *fistule* est invétérée, plus sa guérison est difficile; car alors les os sont ordinairement cariés, & si l'on n'emporte pas cette carie avec soin, le mal ne tarde pas à revenir, quoiqu'en disent certains Chirurgiens, qui nous assurent que la nature seule a guéri des *fistules* ave ccarie & callosité. Ne vous flattez pas d'avoir procuré au malade une guérison durable & parfaite, si vous n'êtes parvenu à desobstruer le conduit nasal, & à le tenir ouvert: enfin, attendez-vous à un écoulement continuel de larmes, quelle que soit l'adresse avec laquelle vous aurez cautérisé la carie & dissipé la callosité. Les instrumens comprimans des Anciens, dont on a fait si long-tems usage, n'étoient bons qu'à tourmenter infructueusement le malade, & qu'à faire dégénérer une maladie légere en une très-considérable. Les Modernes méritent de grands éloges pour avoir tenté, à l'exemple d'Annell, depuis 1712. la cure des *fistules* récentes, ou du-moins de celles où il n'y a ui carie ni callosité, sans le scalpel, le trocar, ou le cautere, les seuls moyens connus des Anciens.

Lorsqu'il y a une tumeur ou ankylops avec inflammation proche le grand angle, si l'on veut prévenir l'abscès & la *fistule*, il faut travailler sur le champ à sa résolution: c'est pourquoi, on commencera par oindre le tubercule avec un plumasseau doux, ou avec un doigt trempé dans l'esprit dulcifié de vitriol, prenant toutes les précautions nécessaires pour ne pas toucher l'œil. On se trouvera forr bien d'oindre les parties avec du miel rosat, auquel on aura donné quelque acidité en y mêlant de l'esprit de vitriol, & d'appliquer ensuite une emplâtre de diachylon. On pourra aussi ordonner avec succès une compresse trempée dans de l'esprit de vin camphré chaud, ou un cataplasme de pommes cuites devant le feu, ou dans l'eau avec du camphre, que l'on continuera jusqu'à ce que la résolution soit faite. Si la tumeur est enkystée, traitez-la comme telle. Voyez *Tumor*. Il m'est arrivé à moi-même d'extirper avec mon bistouri une tumeur de cette nature, qu'une jeune fille avoit profondément dans l'orbite.

Si l'inflammation tend plutôt à suppuration qu'à résolution, hâtez-la; car le délai pourroit lui donner lieu de dégénérer en une *fistule* dangereuse. Pour cet effet, servez-vous d'un cataplasme émollient, ou appliquez l'emplâtre de diachylon avec des gommes. Pour prévenir la corrosion du sac ou des parties adjacentes, ouvrez la partie inférieure du tubercule avec une lancette ou un bistouri, lorsque la matiere sera parvenue à l'état de maturité. Lorsque vous aurez fait sortir le pus, nettoyez à fond l'abscès avec l'huile de brique, l'onguent digestif, le miel rosat mêlé avec la myrrhe, & avec une quantité convenable d'onguent Egyptiac, ou de précipité rouge. Travaillez ensuite à la guérison de l'ulcere avec quelques baumes, ainsi que dans les autres abscès. S'il arrive que l'abscès perce de lui-même, comme j'en ai vu quelques exemples, & si l'étroitesse de l'ouverture ne permet pas de le nettoyer, aggrandissez-le par une incision, ou en y introduisant une éponge, ou un morceau de racine de gentiane: nettoyez-le ensuite, & le guérissez comme nous l'avons dit ci-dessus. S'il y a carie, appliquez de la charpie trempée dans quelques gouttes d'esprit de soufre ou de vitriol; ou à la place de l'esprit de soufre ou de vitriol, servez-vous de la poudre ou de l'essence d'euphorbe; appliquez ensuite des compresses trempées dans quelque liqueur calmante, ou dans de l'eau de chaux; & lorsque la carie sera emportée, travaillez à fermer la plaie. Il est quelquefois possible d'enlever la carie avec une rugine. Voyez *Planche I. fig.* 3. 4. 5. Il y en a qui préferent à la rugine l'usage du cautere armé de sa cannule, tel que celui qu'on voit *Pl. XII. fig.* 21. 22. après quoi ils se servent des balsamiques pour guérir la plaie.

La maniere de traiter la vraie *fistule* lacrymale, celle où l'ulcere est dans les conduits lacrymaux, varie selon la nature, le dégré & les autres symptomes plus ou moins fâcheux de la maladie. Lorsqu'elle est récente, lorsque le malade est d'un tempérament sain, que la peau extérieure n'est point encore corrodée, que le conduit nasal est ouvert, & que la matiere est d'une couleur & d'une consistance louable, ne faites point d'incision, n'appliquez point de cautere, le malade peut être guéri sans recourir à aucune opération chirurgicale; il suffit de vuider fréquemment le sac lacrymal en le comprimant avec les doigts, & d'empêcher par ce moyen que le pus ne prenne de l'acrimonie, & ne ronge les parties adjacentes. Il faut employer en même-tems les remedes déterfifs & résolutifs prescrits pour l'écoulement involontaire des larmes à l'article *Epiphora*. La purgation, la saignée, la scarification, les vésicatoires, les autres remedes qui peuvent convenir en pareil cas, & l'exactitude du régime, sont des moyens qu'il faut employer proportionnellement à la constitution & aux forces du malade.

On trouve dans la Chirurgie de Dionis plusieurs exemples de *fistules* lacrymales récentes guéries par lui-même, sans autre secours que celui de la compression.

Voici la maniere qu'il suivoit, & elle lui réussissoit particulierement sur les enfans.

1°. Il mettoit une emplâtre de céruse brûlée sur le tubercule de la *fistule*. 2°. Il remplissoit exactement l'angle de l'œil avec une petite compresse triangulaire, de l'épaisseur d'un pouce, ou avec plusieurs qui formoient la même épaisseur. 3°. Sur cette compresse, il en met-

toit une tant soit peu plus large; il les avoit toutes trempées auparavant dans l'eau de chaux, dans de l'esprit de vin, ou dans quelque autre liqueur dessiccative : il les fixoit enfin par un bandage circulaire, mais si fermement, qu'il empêchoit l'amas d'humeurs corrompues de se faire dans le sac relâché, qui reprenoit par ce moyen sa force & sa premiere forme. Dionis veut que pour compléter la cure, on suive cette méthode pendant plusieurs mois. Il y en a qui substituent à ce bandage des instrumens comprimans, dont on trouve quelques-uns recommandés par Aquapendente, Scultet, Palfin, Heister & d'autres Chirurgiens, & qu'on voit *Planche XII. fig.* 20. Mais toutes ces manieres de comprimer sont inutiles, si le conduit lacrymal est bouché. Cette pratique ne peut être de quelque utilité, que quand l'abscès est proche du sac lacrymal, ou du moins quand le conduit lacrymal est encore perméable, comme on voit *Pl. XII. fig.* 18.

Mais comme cette derniere méthode ne guérissoit point les *fistules* invétérées, ni les récentes, lorsque le malade étoit d'une mauvaise constitution, les Chirurgiens penserent avant Annell, & continuerent de penser après lui, qu'il falloit ouvrir le tubercule entre le grand angle & le nez, soit avec quelque remede corrosif, soit avec une lancette ou un bistouri. Ils observent tous, que dans cette opération il faut prendre garde de couper les conduits qui vont des points lacrymaux au sac, ou les ligamens qui resserrent les paupieres, & de défigurer l'œil. Il y en a qui veulent qu'on fasse une incision oblique de *D* à *E* ou à *C*, comme on voit *Planche XII. fig.* 9. ou de *B* à *A*, comme on voit *fig.* 10. avec un bistouri droit; d'autres veulent qu'on se serve d'un bistouri courbe. Quant à moi, cela me paroît indifférent; je me suis servi de l'un & de l'autre avec succès. Il faut que cette incision s'étende jusqu'à la cavité du sac lacrymal, qu'on dilatera dans la direction de l'incision, tant en montant qu'en descendant, avec le scalpel, depuis le haut du sac lacrymal jusqu'aux conduits osseux. On remplira la cavité de charpie sur laquelle on mettra des compresses qu'on fixera par le moyen d'un bandage.

D'autres veulent que l'incision soit sémi-circulaire, & que sa partie concave soit tournée vers l'œil, & sa convexe vers le nez, en commençant à la partie inférieure de l'apophyse de l'os frontal appellée apophyse nasale, où elle touche les os maxillaire & unguis, (parties de la tête bien connues dans le squelette,) s'étendant en forme d'arc dans la direction de l'apophyse nasale de l'os maxillaire, à l'endroit où elle touche presque l'apophyse interne de l'os de la pomette. Voyez *Planche XII. fig.* 19. la ligne ponctuée *cb*. Lorsque l'incision est suffisamment large, on la remplit de charpie, qu'on y laisse jusqu'au lendemain, afin que la dilatation soit telle qu'on le désire. Alors on examine non-seulement où il y a carie, mais encore où & comment il est le plus à propos de percer. Si l'hémorrhagie est excessive, on applique de la charpie trempée dans de fort esprit de vin; on met dessus une compresse, & l'on fixe la compresse par un bandage serré. On déterge ensuite avec de l'essence d'ambre, de l'huile de brique, & les autres remedes de la même nature que nous avons indiqués ci-dessus dans l'ægilops. Lorsque la plaie est bien nettoyée, on emploie les baumes vulnéraires & les autres dessiccatifs, avec les compresses épaisses & triangulaires, & le bandage dont nous avons parlé ci-dessus, & l'on travaille à faire cicatriser peu à peu. Il y en a qui se servent des instrumens comprimans dont nous avons parlé plus haut, avec une emplâtre & une petite compresse. C'est ainsi qu'ils travaillent à guérir la plaie; ce qui leur réussit très-rarement, le conduit nasal étant presque toujours fermé.

Selon la méthode ancienne de traiter la *fistule* calleuse, on commençoit par ouvrir l'ulcere; on extirpoit ensuite la callosité avec les trochisques de minium, le précipité rouge, l'onguent Egyptiac ou la pierre infernale, & l'on achevoit la cure comme nous avons dit ci-dessus. S'il y avoit carie, on appliquoit de la poudre d'euphorbe avec de la charpie trempée dans l'esprit de vitriol. Mais comme ces moyens réussissoient rarement, on fut contraint d'enlever la carie avec un instrument tranchant, comme nous avons dit ci-dessus, ou avec un cautere, dont on réitéroit l'application autant qu'il étoit nécessaire. La forme des instrumens étoit variée selon la volonté du Chirurgien. Les uns n'avoient point de cannule, comme on voit *Planche IV. du premier Vol. fig.* 14. & 16. d'autres avoient une petite cannule qu'on introduisoit dans l'ulcere jusqu'à l'os, & par laquelle on appliquoit le cautere, pour l'empêcher d'agir sur la peau. J'ai tiré un de ces instrumens de Platner. Voyez la *Planche XII.* & les *fig.* 21. & 22. Après la cautérisation, on travailloit à la chute de l'escarre avec l'onguent digestif, & l'on continuoit la cure de l'ulcere avec les baumes vulnéraires de la maniere que nous avons dit ci-dessus. Il est à propos dans cette opération de couvrir l'œil sain, afin que le malade ne soit point effrayé par la vue du cautere, & d'appliquer sur l'œil affecté un instrument en forme de spirale, tel qu'on le voit *Planche XII. fig.* 23. pour garantir cet organe de l'action du cautere. Il ne faut pas manquer de sécher le mieux qu'il est possible l'os carié avec de la charpie avant que d'y appliquer le cautere, autrement celui-ci seroit trop promptement éteint. Mais toutes ces précautions sont inutiles lorsque le conduit nasal est obstrué; car à moins que l'os ne se perce par accident, ou qu'on n'y fasse une ouverture, & qu'on ne pratique un nouveau passage au pus dans les narines, il ne faut point espérer qu'il prenne cette voie de lui-même, & que le malade soit guéri; le mal ne tardera pas à revenir, ou du moins l'œil sera toujours pleurant.

Les anciens Ecrivains mêmes ne nient point que leur méthode ne soit sujette à cet inconvénient; d'où je conclus que celles que j'ai indiquées ci-dessus lui sont préférables, surtout lorsqu'il n'y a suppuration qu'à l'extérieur du sac lacrymal, ou lorsque le conduit nasal est perméable. Il faut donc mettre beaucoup de différence entre ces *fistules* & celles où le conduit nasal est obstrué.

Pour remédier au défaut de la méthode précédente, quelques-uns ont imaginé ce qui suit.

Ils ouvrent le sac lacrymal, & le lendemain ils percent l'os unguis avec un instrument pointu. Voyez *Pl. XII. fig.* 24. *Pl. I. fig.* 7. *A*, ou *Pl. X. du premier Vol. fig.* 2. *B*. Cette perforation se fait obliquement entre les os spongieux supérieurs & inférieurs parallelement au nez. Ils mettent ensuite une tente dans l'ouverture qui forme un nouveau canal lacrymal, qu'on entretient par le moyen des tentes, & par une introduction fréquente d'une sonde dans le nez. Lorsque ce canal est formé, on travaille à guérir la plaie extérieure. Il y en a qui ne font aucun usage des cauteres, mais qui percent l'os avec l'instrument dont nous avons parlé ci-dessus, ou avec une sonde crenelée : telle est la maniere dont ils ôtent la carie, & par laquelle ils ouvrent un nouveau conduit lacrymal dans le nez. Quelques-uns, après avoir appliqué la cannule que l'on voit *Planche XII. fig.* 22. sur l'os lacrymal, prennent le cautere de la *fig.* 21. & s'en servent pour percer l'os, & pratiquer un passage dans le nez : cela fait, ils achevent la cure comme nous avons dit ci-dessus. Quoique toutes ces méthodes aient leurs inconvéniens, & exposent le malade à avoir un œil toujours pleurant, cependant les Modernes les plus expérimentés ont été obligés de les suivre faute de meilleures. Saint-Yves même, ce célebre Oculiste de Paris, comme il paroît par son Traité *des Maladies des yeux*, & par beaucoup d'autres, ne connoissoit que cette derniere.

On a de la peine de déterminer à cette opération les per-

sonnes de naissance ; elles craignent les douleurs de l'incision, de la perforation & du cautere ; elles sont peut-être encore plus effrayées du danger de porter une cicatrice désagréable, ou de s'exposer à une cure infructueuse, surtout entre les mains d'un Chirurgien ignorant, que de la douleur de l'opération ; c'est ce qui détermina l'ingénieux Annell à chercher une méthode plus sûre & moins cruelle, qu'il éprouva sur le Duc de Savoye en 1712. & qui eut tout le succès possible. Cette méthode guérit non-seulement les *fistules* récentes, mais encore les *fistules* invétérées, où il n'y a ni callosité, ni carie, sans le scalpel, sans le cautere & sans ces bandages incommodes dont on se servoit auparavant. C'est pourquoi je vais tâcher d'en donner une exposition fort exacte.

Il inventa une sonde particuliere ; cette sonde est recourbée, foible & comme un fil d'argent. On la voit *Pl. XII. Fig.* 11. 12. & 13. Il plaçoit son malade dans une situation exposée au grand jour & la plus commode ; élevant la paupiere supérieure, autant qu'il étoit nécessaire avec une main, il introduisoit de l'autre sa sonde, de la maniere la plus douce qu'il étoit possible, par le point lacrymal supérieur que le Chirurgien doit bien connoître dans le sac lacrymal. Cette opération suppose dans le Chirurgien qui s'en acquitte avec adresse, une étude particuliere de la structure & de la situation des parties. Cela fait il dirigeoit adroitement sa sonde vers le nez ; & élevant tant soit peu la main, il faisoit passer par un mouvement presque insensible l'extrémité de la sonde arrêtée dans le sac lacrymal, du conduit nasal dans le nez. On conçoit que tout ceci sera beaucoup plus aisé, lorsque le canal sera simplement obstrué par de la matiere, que lorsqu'il sera consolidé, comme il arrive assez communément dans les *fistules* invétérées. Dans ce dernier cas la violence qu'il faut faire est si grande que le malade souffre une douleur très-aiguë, mais toutefois supportable, & que le sang vient par le nez. Pour empêcher le conduit lacrymal de s'obstruer une seconde fois, il y injectoit un fluide par le moyen d'une seringue, soir & matin, & même plus fréquemment si le cas l'exigeoit ; il continuoit ce traitement jusqu'à ce qu'il ne vînt point de pus par les points lacrymaux ; d'où il concluoit que l'ulcere étoit guéri, & le conduit nasal dans son état naturel.

Garengeot paroît n'avoir point connu le véritable usage de ces sondes ; il a cru qu'elles étoient faites seulement pour trouver le sac lacrymal, & non pour ouvrir le conduit nasal.

Il faut faire l'injection avec la petite seringue d'Annell, qu'on voit *Pl. XII. Fig.* 14. ou avec une autre semblable. On insere la partie antérieure ou la petite cannule *A*, qui est à peu près de la grosseur d'une soie de cochon, dans le point lacrymal de la paupiere inférieure, comme étant le moins mobile, d'où le collyre détersif & dessiccatif passe dans le sac lacrymal. Voyez *Epiphora*. C'est par ces injections réitérées que le pus est évacué, & le conduit lacrymal tenu ouvert. La maniere de les faire commodément, c'est de placer le malade vis-à-vis du jour, la tête droite ou tant soit peu panchée. Si l'œil droit est affecté, le Chirurgien se mettra du côté droit ; il remplira sa seringue d'un liquide convenable, d'un de ceux par exemple dont on a fait mention à l'Article *Epiphora*, il posera le doigt annulaire de sa main gauche sur la paupiere inférieure, immédiatement au-dessous du point lacrymal inférieur, proche du sac ; il tiendra par ce moyen la paupiere abaissée, verra beaucoup plus distinctement le point, & introduira très-commodément la seringue. D'ailleurs ce doigt ainsi placé assurera sa main. Il prendra ensuite sa seringue par sa partie postérieure *C*. Il la placera entre le premier & le second doigt ; il prendra des mêmes doigts de sa main gauche qui est déja placée sous l'œil du malade & fixe la paupiere, la partie inférieure *D*. Il introduira l'extrémité *A* dans le point lacrymal inférieur, & appuiera en *B* sur le piston avec son pouce droit. La liqueur contrainte d'entrer par le point, passera dans le sac, dans le conduit nazal & dans le nez. Mais il faut convenir qu'un coup d'œil en apprendroit beaucoup plus sur cette opération, que la description la plus étendue. Il arrive pendant l'injection que la liqueur injectée par le point lacrymal inférieur, ou revient sur le champ par le supérieur, ou coule du conduit nasal dans le nez & dans la gorge. Si c'est l'œil gauche qui soit affecté, le Chirurgien n'a qu'à changer de côté & opérer comme ci-dessus. Il m'est arrivé quelquefois pour varier, de faire l'injection par le point supérieur ; pour cet effet je plaçois le doigt annulaire de ma main gauche au-dessus de ce point ; je relevois la paupiere supérieure, jusqu'à ce que je visse distinctement ; j'introduisois ma seringue, & j'injectois le fluide aussi facilement que par l'autre point. Il faut ici de la dextérité dans la main & de bons yeux, c'est pourquoi je conseille de préférer le point lacrymal inférieur.

Il faut continuer ce traitement jusqu'à ce que, 1°. l'injection passe librement dans le nez, sans le secours de la sonde ; 2°. jusqu'à ce qu'il ne sorte aucune matiere purulente par le grand angle de l'œil, soit d'elle-même, soit par la compression avec les doigts. Cela fait, vous pouvez conclurre que votre opération a réussi. Le succès est plus prompt dans les uns que dans les autres ; la cure exige quelquefois quatre, huit, quatorze ou vingt jours, quelquefois plus de tems : mais il n'y a point de *fistule*, si opiniâtre qu'elle soit, dont on ne vienne à bout par cette méthode, pourvu qu'il n'y ait ni carie, ni callosité. J'en ai moi-même guéri plusieurs par cette opération en trois ou quatre jours, & trouvé par une expérience singuliere, qu'elle suffisoit même dans les cas où la carie n'étoit pas considérable. Je me souviens d'avoir traité en 1727. une fille d'onze ans d'une *fistule* invétérée avec carie légere ; je continuai les injections tous les jours pendant six mois, au bout desquels elle guérit ; elle est maintenant mariée & se souvient à peine de cette indisposition.

Il faut convenir que la méthode inventée par Annell, & décrite par Heister, paroît très-raisonnée, & tendre droit au but. Heister qui n'est pas un Praticien dont l'autorité soit à mépriser, assure qu'elle lui a réussi beaucoup plus fréquemment que toute autre : cependant M. Sharp, juge compétent en opération Chirurgicale, semble la désaprouver par des raisons qui ne sont pas appuyées sur sa propre expérience, ainsi qu'il paroît, & qui par conséquent doivent perdre d'autant plus de leur poids.

Voici la maniere dont il en parle.

« Il y a quelques années qu'Annell, Chirurgien François, recommanda dans la *fistule lacrymale* récente « d'introduire une petite sonde par un des points lacrymaux dans le sac & dans le nez, de briser par ce « moyen les concrétions qui sont censées faire l'obstruction, & d'injecter un fluide avec une petite seringue, par l'autre point, pour emporter ces concrétions. Cette méthode fut d'abord reçue avec de « grands applaudissemens, & quelques Praticiens du « premier ordre continuent de la suivre : cependant s'il « m'est permis d'en juger sur l'expérience des autres & « sur ce que la raison m'en dit, je serai fort éloigné « d'en penser favorablement ; car le reflux des larmes « hors du sac étant le symptome caractéristique de la « *fistule*, il s'ensuit que les canaux qui y conduisent « depuis les points lacrymaux, doivent être ouverts & « libres. Quant à l'obstruction du conduit nazal, il ne « paroît pas vraissemblable qu'elle puisse être levée par « une injection faite avec aussi peu de force, surtout « dans les cas où l'obstruction ne provient pas d'une « substance lâche dont le passage soit embarrassé, mais « d'une inflammation des membranes.

« Si l'efficacité de l'injection, continue M. Sharp, ne dé« pend pas de la vitesse avec laquelle le fluide est lan-

« cé, il faut donc que ce soit de sa qualité balsamique :
« mais aucun Chirurgien ne s'est avisé jusqu'à présent
« de dilater un abscès quel qu'il fut par des injections,
« surtout lorsque le pus est bien conditionné ; il peut
« en diminuer la cavité par des compresses dans toutes
« sortes de cas, ainsi que dans celui-ci, & c'est la mé-
« thode que je croi qu'il faut essayer avant toute autre.
« Comme Annell & les défenseurs de sa méthode ap-
« pliquent une compresse & un bandage après l'injec-
« tion, je serois assez porté à attribuer le succès de cet-
« te opération plutôt à cette compression qu'au reste de
« sa méthode. »

Tout Lecteur judicieux qui se donnera la peine de comparer les raisons de M. Sharp avec ce que nous avons cité d'Heister, & avec ce que nous en rapporterons encore sur la méthode d'Annell, distinguera facilement les cas dans lesquels elle doit réussir d'avec les autres, & prononcera facilement entre ces deux Auteurs.

Lorsque la *fistule lacrymale* est parfaite, c'est-à-dire, lorsque la peau extérieure est corrodée, l'obstruction du canal lacrymal n'en peut être levée que plus facilement. Il vaut mieux passer la sonde d'Annell par l'ouverture de la *fistule*, & la diriger embas vers le conduit nasal, que de l'introduire par le point lacrymal. Il faut aussi se servir de la sonde forte *B*, *Fig.* 12. Il m'est arrivé même de désobstruer très-bien le conduit nasal avec la sonde *K*, *Pl. II. du second Volume*. Procédez comme ci-dessus pour nettoyer l'ulcere ; préférez seulement une tente de plomb ou de cire, à celle de linge. Ayez soin surtout de toucher tous les deux jours le conduit nasal avec une pierre infernale taillée en forme de cone, jusqu'à ce que ses bords soient suffisamment durs, & en état de permettre la guérison de l'ulcere. Lorsque vous serez parvenu à fermer l'ulcere, continuez les injections pendant quelque tems, pour tenir le conduit nazal ouvert. Nous lisons dans les opérations Chirurgicales de M. Garengeot, que M. Petit substituoit avec succès aux tentes un fil fort & ciré. Dans les cas où l'os unguis est carié, il faut dilater l'ouverture de l'ulcere, emporter la carie ou percer l'os.

Lorsque la *fistule* n'est point accompagnée d'obstruction au conduit nasal, il vaut mieux évacuer fréquemment la matiere par des injections convenables, que d'introduire la sonde d'argent. Lorsque le sac lacrymal sera relâché, servez-vous de remedes corroboratifs ou d'instrumens comprimans, tel que que celui de la *Pl. XII. Fig.* 20. ou tel que ceux que l'on trouve dans Fabricius ab Aquapendente, Scultet, Palfin & d'autres, vous lui rendrez par ce moyen sa force premiere & le ton qui lui convient.

Ce seroit se tromper lourdement que d'imaginer que la méthode d'Annell est infaillible dans toute *fistule* : lorsqu'il y a callosité fort dure, ou carie invétérée & considérable, toutes ces injections sont superflues, & nous n'avons point encore trouvé de remedes qui satisfissent dans ces cas. Il arrive encore assez souvent que le conduit nazal ne peut être ouvert, qu'on ne peut prévenir la formation continuelle, ou que l'injection d'Annell ne puisse passer dans le nez, quoiqu'on soit parvenu à y introduire la sonde. J'ai plusieurs exemples de ce phénomene, dont à la vérité je ne connois pas la raison. Si l'on tombe dans l'un de ces cas, & si le malade veut guérir à quelque prix que ce soit, il faut avoir recours aux méthodes que nous avons proposées ci-dessus, tant pour pratiquer un nouveau canal dans le nez que pour emporter la callosité & la carie, ou suivre celle que nous allons proposer. Il y en a qui pensent que la carie a fait quelquefois des progrès si considérables dans les os spongieux du nez, qu'il est impossible de l'emporter, soit par le cautere, soit par des remedes. Mais jamais je n'ai rencontré ce cas. Quoiqu'il en soit, s'il est impossible de l'emporter, il ne l'est jamais de soulager le malade. Pour cet effet on pratiquera un nouveau conduit nasal de la maniere que nous avons indiquée ; la matiere qui causoit des douleurs inouies, en sortant par les points lacrymaux, suivra ce conduit, surtout si l'on continue pendant quelque tems des injections convenables.

Le célebre Brunner, Medecin de l'Electeur Palatin, m'a assuré par une Lettre avoir guéri une *fistule lacrymale* fort dangereuse par des injections mercurielles.

Nous avons déja dit que dans la *fistule* imparfaite, c'est-à-dire, dans celle qui est cachée sous la peau, il faut faire une incision & percer l'os unguis. Un Chirurgien de Hambourg a inventé un instrument particulier qui rend cette opération plus prompte & moins douloureuse. Voyez la *Pl. XII. Fig.* 24. Il perce en même tems la peau, le sac & l'os unguis ; on introduit ensuite dans le nouveau conduit nasal une tente, & l'on conduit le reste de la cure ainsi que nous l'avons prescrit ci-dessus. Comme ce nouveau conduit est sujet à se refermer, quelques Praticiens ont substitué aux tentes, à l'exemple de Wolhouse, un petit tuyau de plomb, d'or ou d'argent, tel qu'on le voit *Pl. XII. Fig.* 25. Il passe dans le nez à travers l'os unguis ; & pour qu'il ne se fasse point une seconde obstruction, on l'y laisse, après que la plaie extérieure est refermée. Cette méthode m'a réussi plusieurs fois. Je me sers seulement d'un tuyau un peu plus large, *Fig.* 26. afin que le passage soit plus libre, ensuite je guéris l'ulcere.

On trouve dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris, une autre méthode publiée en 1729. Lamorier en est l'inventeur. Il fait l'incision à la maniere ancienne, au sac lacrymal. Il introduit ensuite une espece de pince à bec recourbé & pointu. Voyez *Pl. XII. Fig.* 29. *A*. Il pratique avec cet instrument une ouverture dans la cavité du nez à travers l'os unguis : mais comme on ne peut prévenir la réunion de cette ouverture à moins qu'elle n'ait une certaine largeur, il dilate un peu sa pince, comme on voit *Fig.* 30. Par ce moyen & l'os unguis & la membrane interne du nez se trouvent déchirés. Cela fait, il panse la plaie avec de la charpie & l'onguent digestif ; il introduit au lieu de tente dans ce conduit, le troisieme ou quatrieme jour, une petite bougie recourbée de la grosseur d'une paille au moins, avec une petite tête. Voyez *Fig.* 31. *A B*. Il conserve pendant trente-cinq ou quarante jours cette bougie dans l'ouverture, d'où il ne la tire que quand le conduit est bien formé. Il travaille ensuite à guérir l'ulcere.

Jean-Gaspar Schobinger, de Saint Gall, en Suisse, décrit de la maniere suivante la méthode de Saint-Yves, dans sa Dissertation *de Fistula lacrymali*, *Basil. an.* 1730.

On fait asséoir le malade, dit-il, on étend doucement la peau aux environs du grand angle, ainsi que lorsqu'il s'agit d'ouvrir une veine ; on y fait une incision oblique, ainsi qu'au sac lacrymal, avec une lancette ; cette incision s'étend depuis la paupiere (*a*) jusqu'au tendon du muscle orbiculaire ; & l'on introduit ensuite un morceau d'éponge préparée, qu'on laisse dans la blessure pendant toute la nuit, pour la dilater ; on couvre cette éponge d'une emplâtre convenable. On leve cet appareil le jour suivant ; on examine l'état de la plaie & de l'os unguis, soit par une injection, soit avec une sonde ; & l'on voit si l'os est carié ou non. Le Chirurgien soutient ensuite la tête du malade avec une main,

(*a*) Heister remarque que la description de Schobinger n'est pas claire ; car en disant : *depuis la paupiere* ; il ne nous apprend pas par quelle paupiere il faut commencer l'incision ; mais en mon particulier, je crois qu'il la faut commencer par la paupiere inférieure.

&

& perce ensuite obliquement, & le plus adroitement qu'il peut avec l'autre l'os unguis vers le nez; il se sert pour cela d'une sonde forte ou d'un trocar, espece de foret ou d'aiguille à pointe triangulaire. Il faut qu'il connoisse exactement la situation de l'os unguis, de peur de percer l'os planum; de pénétrer dans l'apophyse nasale de l'os maxillaire ou dans sa cavité. Il faut aussi qu'il pousse son instrument dans une direction tellement oblique, qu'après avoir percé l'os unguis, il passe dans le milieu du nez, entre les lames des os spongieux. Alors il ordonne au malade d'inspirer, ou plutôt d'expirer par le nez, afin de s'assurer par l'haleine & le sang qui doivent sortir par la plaie, que la perforation a été bien faite. Cela fait, il travaille à conserver les choses dans cet état, & à dilater un peu l'ouverture qu'il a pratiquée avec un petit morceau de racine préparée : ensuite il applique une emplâtre; il continue la dilatation pendant quelques jours avec des tentes de linge ciré; il change de tentes tous les trois jours passant successivement des plus petites à la plus grosse, qui n'excede pas une plume en diametre, de laquelle il revient aussi successivement à la premiere. Il assure qu'en suivant cette méthode l'os carié se séparera de lui-même, sans avoir recours au cautere, & & qu'il y aura un nouveau passage du sac lacrymal dans le nez. S'il se fait dans l'opération quelques esquilles ou aspérités, on les emportera, & s'il y a un sinus, on l'ouvrira avec des ciseaux. O travaillera sur la fin de la cure à guérir les ulceres de la membrane de Schneider, & du sac lacrymal, en appliquant fréquemment la pierre infernale. On aura soin à chaque pansement de faire respirer le malade par le nouveau conduit, afin que le pus qui pourroit s'y être ramassé & y demeurer en stagnation, en soit expulsé. On introduit ensuite une nouvelle tente trempée dans de l'huile (*a*), sur laquelle on met une emplâtre. Lorsque les côtés du conduit sont suffisamment faits & consolidés, on supprime la tente & l'on panse la plaie qui se ferme, dit-il, communément en six ou huit semaines. Si des injections convenables qu'on peut réitérer après la cure, ou sur sa fin, (il entend apparemment qu'elles se fassent par le point lacrymal) pénetrent dans le nez, on poutra compter sur le succès de l'opération.

J'observerai ici que Schobinger dit que la maniere de traiter la *fistule* par des injections, selon Annell, est maintenant hors d'usage; & qu'elle a été bannie de la pratique par l'extreme industrie qu'elle exigeoit. Je conviens avec cet Auteur, que les injections d'Annell sont parfaitement négligées par ceux qui sont incapables de les faire. Quant à moi, qui ai eu de fréquentes occasions d'y avoir recours, je n'y ai trouvé aucune difficulté. Au reste, on pourroit conjecturer à la maniere dont elles sont décrites dans Schobinger, qu'il n'en n'a pas été de même pour lui; & que c'est faute de bien connoître la méthode d'Annell, qu'il la désapprouve.

Garengeot n'en a point parlé dans ses *Opérations Chirurgicales*; sans doute il ne l'a pas jugé digne de son attention. Et l'on seroit tenté de croire sur la maniere indifférente dont il en parle dans son Traité *des Instrumens de Chirurgie*, qu'il ne l'a jamais éprouvée. Il a représenté la sonde destinée à l'opération d'Annell, si petite, si foible, & par conséquent si mal construite vers l'extrémité supérieure, qu'on n'imaginera jamais qu'elle puisse servir à percer le conduit nasal obstrué. L'extrémité de la cannule de sa séringue est pareillement si petite & si aiguë, qu'on la prendroit plutôt pour une aiguille, que pour un tuyau applicable aux paupieres. Il veut que l'on emploie le *speculum oculi*, contre le sentiment d'Annell, dont je n'ai pas jugé à propos de m'écarter. Il en propose deux qui sont plus propres à embarrasser le Chirurgien, qu'à l'aider dans une opération, où l'usage seul des doigts suffit, ainsi que je l'ai dit plus haut, & que je m'en suis convaincu par une infinité d'expériences. Il assure que la sonde ne peut pénétrer dans le conduit nasal, parce que ce passage est trop tortueux, ce à quoi il me suffira de répondre qu'il y a un très-grand nombre de cas, où elle y a passé, & où l'on trouve tous les jours qu'elle y passe; quoiqu'à parler vrai, ceux qui n'ont pas une pratique suffisante, à qui ces parties ne sont pas bien connues, qui n'entendent pas assez la méthode d'Annell, ou qui ne donnent pas à l'opération toute l'attention qu'elle exige, puissent y trouver quelque difficulté.

Si ce que je viens de dire ne suffit pas pour prouver que non-seulement cette méthode est possible, mais qu'elle est très-aisée; j'ajouterois que je l'ai pratiquée pendant vingt ans avec succès, sur un grand nombre de malades, après une simple lecture, & sans avoir jamais vu opérer; & que plusieurs Chirurgiens qui pratiquoient dans des contrées fort éloignées, comme à Hambourg, & qui n'étant ni plus adroits, ni plus éclairés que d'autres, l'avoient tentée vainement, ont fait le voyage d'Helmstadt pour me voir opérer, & s'en sont retournés très-en état de suivre mon exemple. J'ai traité un Etudiant en Théologie, à qui j'introduisis plusieurs fois par jour la sonde par le point lacrymal, & le conduit nasal obstrué dans le nez; cette opération lui parut si peu difficile, qu'il la tenta lui-même devant un miroir, & y réussit; ce qu'il recommença en présence d'un grand nombre de personnes, plus promptement que je ne m'en acquittois moi-même, & avec tant de dextérité qu'on eût dit qu'elle passât du sac & du conduit nasal dans le nez, sans toucher les points lacrymaux. Il la laissoit dans cet état pendant deux heures entieres, sans aucun inconvénient dans le dessein de tenir ces passages ouverts. Je me suis étendu dans cet endroit, tant pour démontrer la possibilité de la méthode d'Annel, que pour faire voir que Garengeot n'a jamais été suffisamment instruit de cette opération, & que quand il a dit que la sonde ne servoit qu'à découvrir le sac lacrymal; il en ignoroit entierement le véritable usage. En effet, on emploie principalement cette sonde pour ouvrir le conduit nasal obstrué, tant dans l'épiphora, que dans la *fistule* lacrymale : cas où il est rare que la méthode d'Annell ne réussisse pas. Enfin, Garengeot a dit peu de choses à la vérité de la méthode d'Annell; mais il n'a rien dit de son Inventeur. Je laisse au Lecteur à conjecturer quelles pouvoient être ses raisons.

La différence des méthodes, que suivent les Chirurgiens dans la cure de la *fistule* lacrymale est fort sensible; & je ne crois pas qu'il y ait une autre maladie, où ils soient si peu d'accords entre eux.

Il me reste maintenant à exposer en peu de mots la méthode que je me suis faite. Je commence par celle d'Annell, surtout dans les *fistules* récentes; je la suis pendant plusieurs jours, & même pendant plusieurs semaines, selon la nature de la maladie, & quand je m'apperçois qu'elle diminue : S'il n'y a point d'amélioration, je prends le scalpel, je couvre les yeux du malade, & je fais une incision oblique à la peau extérieure, & qui pénetre dans le sac lacrymal; ensorte que le lendemain je puis percer l'os unguis, & pratiquer une ouverture dans le nez, sans être incommodé par le sang. Je me sers de l'instrument qu'on voit *Planche XII. fig.* 24. ou *Pl. X. du II. Vol.* je procede avec une extreme circonspection, par les raisons que j'ai dites ci-dessus: je lave la plaie avec du vin chaud; j'insere d'abord une tente trempée dans quelque médicament balsamique,

(*a*) Tous les autres Chirurgiens, blâment, comme préjudiciable l'usage des huiles, dans les maladies des os, quelles qu'elles soient : c'est pourquoi je suis fort surpris que celui-ci les recommande pour les blessures des os les plus tendres; encore ne dit-il point quelle huile il est le plus à propos d'employer. Pour moi, je crois qu'on hasardera moins en trempant la tente dans de l'esprit-de-vin, ou plutôt dans quelque essence vulnéraire.

je lui substitue le second ou le troisieme jour une bougie, où je remplis le nouveau passage d'une tente de plomb, tant soit peu plus grosse que la bougie, & qui ait environ le diametre de l'instrument, (voyez *Planche XII. fig. 21. a.*) Je continue de la même maniere jusqu'à ce que le canal soit formé. Pour hâter la cure, je tire tous les jours la tente, & je touche les levres de la plaie avec la pierre infernale, j'emploie à cela trois semaines ou un mois, & même davantage s'il le faut. Si le canal est assez large, pour ne point exiger l'insertion d'un tuyau; je travaille à fermer la plaie. Si j'y en laisse un, il est d'or ou de plomb, court, & tel que Platner l'a donné & qu'on le voit *Pl. XII. fig. 25.* mais l'expérience m'ayant appris qu'il falloit que ces tuyaux eussent une certaine capacité pour recevoir commodément l'humeur visqueuse; ceux dont je me sers communément, sont comme dans la *fig. 25.* J'applique ensuite des emplâtres & des médicamens balsamiques, & je fais cicatriser le sac & la peau extérieure; pour rendre la cure plus certaine, j'injecte par le point lacrymal, un jour après que la plaie est fermée, une décoction de véronique, avec la seringue d'Annell; je réitere l'injection tous les jours pendant quelque-tems, pour déterminer les larmes à couler par ce canal. Quoique ces tuyaux soient communément assez larges pour porter la matiere dans le nez, cependant il faut avouer que dans les *fistules* considérables, mais spécialement dans celles qui sont étroites, ils ne produisent pas tout l'effet qu'on en attendoit; il reste toujours quelque indisposition, comme un écoulement continuel de larmes. Je n'ai jamais employé le cautere, & je pense qu'il est rarement nécessaire, quoiqu'il soit fort recommandé par les Auteurs (*a*). J'aime mieux me servir des instrumens dont j'ai parlé ci-dessus. Je peux pratiquer par leur moyen une ouverture assez large, pour n'avoir pas à craindre une seconde obstruction; d'ailleurs j'emporte en meme-tems la carie de l'os unguis, sans avoir recours au cautere.

Il ne sera pas hors de propos d'ajouter en finissant, quelques précautions qu'il est à propos de prendre. 1°. Dans les cas où l'incision est nécessaire, & lorsque le malade a trop de sang, je crois qu'il faut purger, saigner, & revenir aux mêmes remedes dans le cours de la cure, s'il y avoit inflammation, ce qui arrive assez rarement. 2°. Si la constitution du corps est dépravée, j'ordonne quelques altérans, comme la décoction des bois avec un purgatif convenable. 3°. Si la *fistule* est accompagnée d'une autre maladie, je traite cette maladie de la maniere qui convient. 4°. Le malade sur lequel j'opere est droit. Platner veut qu'il soit comme dans la cataracte. 5°. Le même Auteur veut que l'on sépare dans l'incision le périoste de l'os, & que l'on sépare le sac lacrymal de l'os unguis par une incision transversale. Comme cette multiplication d'opérations ne m'a paru fondée sur aucune raison solide, je l'ai toujours négligée, & ne m'en suis point mal trouvé; car à quoi bon faire en deux fois, ce que l'on peut faire en une? 6°. Lorsqu'il y a hernie du sac lacrymal, il veut que l'on y fasse une incision avec le scalpel, même lorsque le conduit nasal est ouvert, & qu'on guérisse ensuite la blessure avec du baume de la Meque; la cicatrice, dit-il, fortifiera le sac. J'ai quelquefois suivi cette pratique: mais j'avois soin quelque-tems après l'incision, de toucher tous les jours les levres de la plaie avec la pierre infernale, & lorsqu'elle étoit cicatrisée, de fortifier le sac lacrymal par des injections de décoction de véronique, avec un peu d'esprit-de-vin. 7°. Lorsque l'os unguis est carié, je me contente de le percer avec un cautere à la maniere des Anciens. Platner dit, qu'il faut pousser la cautérisation jusqu'au nez: mais comme il ne donne aucune raison de cette cruelle pratique, & qu'on peut parfaire la cure, sans y avoir recours; je préfere les moyens plus doux. 8°. Garengeot veut qu'en faisant l'incision dans ces cas, on coupe le petit muscle oblique de l'œil, s'il paroît dépouillé de sa graisse; mais comme son autorité est le seul appui de son opinion, je prendrai la liberté de le contredire; l'opération qu'il propose étant préjudiciable à l'œil. 9°. Le même Auteur prétend qu'on ne peut pratiquer en perçant l'os, un passage toujours libre dans le nez, qu'après l'opération les larmes ne pourront suivre ce passage; enfin, que les points lacrymaux deviendront superflus: mais toutes ces propositions sont contredites par l'expérience des meilleurs Chirurgiens. J'ignore par quelle raison il s'est dispensé de faire mention des méthodes proposées par Saint-Yves, Wolhouse & Lamorier.

FISTULARIS, *Tubuleux*. Les Botanistes donnent cette épithete aux fleurs composées de plusieurs fleurons, longs, creux, petits, & semblables à des tuyaux.

FISTULARIA. Voyez *Pedicularis pratensis purpurea*.

FIX

FIXA, *Fixe*. On entend par substances fixes, celles qu'une chaleur considérable ne fait point monter & s'évaporer.

FIXATIO, *Fixation*, ou l'action de rendre fixe une substance volatile, ensorte qu'elle puisse être exposée à un violent dégré de chaleur sans s'évaporer.

FLA

FLABELLUM MARINUM, nom du *Keratophyton maximum, cinereum, elegantissimè reticulatum*. On a donné ce nom à cette plante à cause de sa ressemblance avec un éventail.

FLAGELLATIO, *Flagellation*. Voyez à l'article *Fibra* l'effet de la flagellation sur les fibres musculeuses.

FLAMMULA JOVIS, nom de la *Clematitis, sive flammula surrecta alba*. Ce nom est commun à différentes especes de renoncules.

FLATUARII, *Souffleurs* ou *Alchymistes*.

FLATUS, *Flatulence*, ou air contenu dans quelque cavité du corps, & raréfié par la chaleur des parties, d'où proviennent des distensions, des sensations incommodes, & même des douleurs.

FLAVII CLEMENTIS MEDICAMENTUM, nom d'un remede pour la goute, dont on trouve la description dans Actuarius, *Methodo medendi. Lib. VI. cap.* 8.

FLE

FLEMEN, tumeurs aux environs des chevilles. On entend quelquefois par ce mot des sillons calleux aux piés ou aux mains.

FLERESIN, *la Goute*.

FLEXOR, *Fléchisseur*; nom commun à plusieurs muscles dont les fonctions sont de fléchir les parties auxquelles ils appartiennent.

Flexor capitis. Voyez *Rectus internus major*.

Flexor carpi radialis, *le fléchisseur radial du carpe*. Il part tendineux de la protuberance interne de l'os du bras, il devient charnu, & s'attache fortement au pronateur rond du rayon. Lorsqu'il est parvenu à la moitié de sa route oblique vers le carpe, il dégénere en un tendon plat, qui passe sous le ligament annulaire, & qui s'insere dans la partie supérieure de l'os du métacarpe qui soutient le premier doigt.

Flexor carpi ulnaris, *le fléchisseur cubital du carpe*. Il part plus tendineux que charnu, ainsi que le muscle

(*a*) Galien nous apprend, *de Comp. Pharmac. Sec. Locos, Lib. V. cap. 2.* que les Anciens dans la cure de la *fistule*, poussoient la cruauté, jusqu'à verser dessus du plomb fondu, par un entonnoir.

précédent, tant de la même protuberance de l'os du bras, que de la partie supérieure & externe du cubitus, où le muscle perforant a son origine; il continue d'être charnu pendant toute la longueur du cubitus, il s'insere par un tendon fort & court, en partie dans le quatrieme os du carpe, & en partie dans l'os du métacarpe qui soutient le petit doigt.

Flexores primi internodii digitorum. Voyez *Lumbricales manûs.*

Flexor pollicis longus, *le long fléchisseur du gros orteil.* C'est un antagoniste du long extenseur, il part en opposition à ce dernier, de la partie postérieure du peroné, avec un double rang de fibres charnues qui dégenerent en un tendon d'une force moyenne, ainsi que le fléchisseur de la troisieme phalange du pouce de la main. Il cesse d'être charnu lorsqu'il passe sur l'articulation, & qu'il se loge dans la partie intérieure de l'os calcaneum, sous le tendon du muscle fléchisseur des orteils, le long perforant, auquel il envoie un faisceau de fibres charnues; il s'insere à l'extrémité supérieure du second os du gros orteil.

Flexor pollicis brevis, *le court fléchisseur du gros orteil.* Il est court, épais, charnu, & paroît divisé en deux muscles par le tendon du muscle précédent qui passe par-dessus, il prend son origine à la partie supérieure du second os cuneiforme, & s'avançant sur l'endroit où se termine le premier muscle péronnier, il s'insere aux os sésamoïdes du gros orteil, qui sont pareillement attachés à la partie supérieure du second os de cet orteil.

Flexor primi internodii digitorum penis. Voyez *Lumbricales pedis.*

Flexor secundi internodii digitorum manûs. Voyez *Perforatus manûs.*

Flexor primi et secundi ossis pollicis, *le fléchisseur de la premiere & de la seconde phalange du pouce, ou le thenar.* C'est un muscle large, charnu, divisé en plusieurs parties, qui a son origine au ligament transversal du carpe, aux os du carpe, & à l'os du métacarpe du doigt du milieu, d'où il va s'insérer dans le premier & le second os du pouce. La partie de ce muscle qui part de l'os du métacarpe du doigt du milieu, est séparée de son autre partie par le tendon du fléchisseur long du pouce qui passe entr'elles. Outre cette division, il en souffre encore une seconde à son origine de l'os du métacarpe; ensorte qu'on le prendroit pour trois muscles séparés, ainsi que Vesale l'a remarqué. C'est dans son tendon, & proche de son insertion dans le premier os du pouce, que sont placés les deux os sésamoïdes. Ses actions varient proportionnellement à la diversité des rangs de fibres qui le composent; il fléchit le pouce, soit directement, soit obliquement, ou vers le carpe, ou vers la paume de la main; enfin, il sert à la plupart des mouvemens qui se font dans les escamotages.

Flexor secundi internodii digitorum penis. Voyez *Perforatus pedis.*

Flexor tertii internodii, seu longissimus pollicis; *le long fléchisseur du pouce, ou le fléchisseur de la troisieme phalange du pouce.* On a fréquemment observé qu'il avoit deux origines. La premiere & la supérieure, est à la protuberance interne de l'os du bras, d'où il part tendineux entre le perforant & le perforé, formant un ventre charnu, & redevenant tendineux avant que de s'unir au tendon de son autre portion qui est la plus considérable. Cette premiere portion manque quelquefois; quelquefois on trouve son origine à la partie supérieure & antérieure du cubitus. La seconde ou l'inférieure, celle qu'on décrit communément, & à laquelle on fait plus d'attention, naît par un double rang de fibres charnues qui suivent le rayon pendant un certain espace, immédiatement au-dessous de sa partie supérieure; ces fibres s'unissent & forment un tendon; cette union ne differe pas beaucoup de la maniere dont les poils d'une plume s'unissent à la côte; il passe ensuite sur l'articulation du carpe, & il devient entierement tendineux, lorsque s'étant avancé sur le fléchisseur de la premiere & de la seconde phalange, il s'insere à la partie supérieure du troisieme os du pouce. Cowper. 84.

Flexor tertii internodii digitorum manûs. Voyez *Perforans manûs.*

Flexor tertii internodii digitorum penis. Voyez *Perforans pedis. Myotomie reformée de Cowper.*

FLO

FLOCCUS, *Flocon*; flocon de laine, ou poil du drap, & des couvertures. Lorsqu'un malade arrache les flocons de laine de ses couvertures, il est menacé d'un délire prochain; cette action est donc un symptome fâcheux. Voyez *Delirium.*

FLOS ADONIS. Voyez *Adonis flos.*

Flos æris. Voyez *Æs.*

Flos Africanus. Voyez *Africanus flos.*

Flos ambervalis, ou *Polygala vulgaris.*

Flos Amoris, ou *Amaranthus.*

Flos Armerius; nom que l'on donne à différentes especes de *Caryophyllus.*

Flos auriculæ. Voyez *Xochinacaztlis.*

Flos Cariophyllæus. Voyez *Statice.*

Flos Constantinopolitanus; nom commun à différentes sortes de *Lychnis.*

Flos cuculi. Voyez *Armeria.*

Flos mirabilis. Voyez *Jalapa flore flavo.*

Flos passionis; nom commun à différentes especes de *Granadilla.*

Flos regius; nom commun à différentes sortes de *Delphinium.*

Flos solis. Voyez *Corona solis.*

Flos tinctorius, ou *Genista tinctoria Germanica.*

Flos trinitatis, ou *Viola tricolor hortensis repens.*

Flos trollius, ou *Helleboro-ranunculus, flore luteo globoso.*

Flos salis; *fleur de sel.* La fleur de sel se trouve dans les eaux du Nil. Elle se forme aussi quelquefois à la surface de quelque lac. Prenez celle qui est de la couleur du safran, dont l'odeur tient un peu de la rancidité de la saumure, qui est quelquefois plus rance que la saumure même, qui est acre au gout, & dont la substance est graisseuse. Rejettez celle qui aura la couleur du minium, & celle qui sera grumeuse. Celle qui sera pure ne se dissoudra que dans l'huile, au lieu que celle qu'on aura adultérée se dissoudra en partie dans l'eau.

On l'emploie efficacement contre les ulceres malins & phagédéniques, les ulceres aux parties naturelles, & la purulence des oreilles; elle éclaircit la vue, elle dissipe les taches & guérit l'albugo. On la fait entrer dans les emplâtres & dans les onguens avec l'huile rosat, pour leur communiquer une couleur agréable. Prise intérieurement, soit dans du vin, soit dans de l'eau, elle provoque les sueurs, émeut les intestins, & fait mal à l'estomac. On s'en sert aussi dans la composition des *Acopa* & des *Smegmata*, dont on se sert pour dessécher les poils. En général sa nature est acrimonieuse & chaude, ainsi que celle de tous les autres sels. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 129.

FLORES, *Fleurs.* On entend par fleurs en Chymie, les parties les plus subtiles des corps, sous une forme seche, separées des plus grossieres par la sublimation. Telles sont les fleurs d'antimoine, qui sont de plusieurs especes, celles de benjoin, de bismuth, de thym, de sel ammoniac, & de souffre. Voyez les articles respectifs de ces différentes substances. On entend quelquefois par le macis, les fleurs de muscade.

FLU

FLUCTUATIO, *Fluctuation.* Terme de Chirurgie; il se dit des abscès dans lesquels la matiere est formée; & l'on s'apperçoit qu'il y a fluctuation, ou au tact, on a un mouvement qui se fait dans la matiere, & qui ressemble à un flot.

FLUOR ALBUS, *Fleurs blanches.* On entend par *fleurs blanches*, une maladie cachectique qui consiste en un écoulement irrégulier d'une humeur impure, mucilagineuse, & ordinairement blanchâtre, par les parties naturelles de la femme, & qui est accompagné de symptomes fâcheux, & d'altérations dans les fonctions naturelles.

Quoique les jeunes femmes soient plus sujettes à cette maladie que les autres; celles qui sont avancées en âge n'en sont toutefois pas exemptes, ainsi qu'Hippocrate l'a remarqué il y a long-tems dans son II. Liv. *de Morbis mulierum.* Il y a plusieurs exemples de filles âgées seulement de six ou sept ans qui ont été tourmentées par des *fleurs blanches*, comme on peut voir dans Fernel, *Lib. VI. Patholog. cap.* 16. dans Rodericus à Castro, *Lib. I. Morb. mulier. cap.* 14. & dans les *Act. Hafn. Vol. I. Obs.* 83. Cet écoulement commence ordinairement à treize ou quatorze ans, tems auquel se fait l'éruption des regles. Ni le mariage, ni la grossesse n'en garantissent pas toujours. J'ai été appellé par des femmes grosses en qui il paroissoit des *fleurs blanches* qu'elles ont eues pendant tout le tems de la gestation. L'expérience nous a fait connoître encore, qu'entre les femmes, celles dont les nerfs & les fibres étoient extremement lâches, & moins solides qu'ils ne doivent être, ou dont la constitution abondoit en sérosité, y étoient plus sujettes que les autres.

J'ai dit que cet écoulement étoit irrégulier, parce qu'il n'a aucun retour périodique & marqué. Il y a des femmes en qui il se fait journellement & sans cesse; & d'autres en qui il a des intervalles, & ne se fait, par exemple, que deux ou trois fois le mois. J'avouerai toutefois qu'il y a quelques exemples de *fleurs blanches* dont l'écoulement est périodique & déterminé. Il précede quelquefois, quelquefois il accompagne ou suit l'écoulement menstruel: il y en a en qui il se fait dans l'intervalle des regles. Lorsqu'il est très-violent, il supplée aux regles mêmes, & afflige assez ordinairement celles en qui l'âge a supprimé cette évacuation.

La matiere de cet écoulement varie tant par rapport à la couleur, que par rapport à la consistance, ainsi que Platerus l'a judicieusement observé, *Prax. Tom. III.* où il en parle de la maniere suivante.

« Dans cette maladie, dit-il, l'humeur est quelquefois « séreuse, & ordinairement abondante; d'autres fois « limpide, & sans être accompagnée de picottemens; « tantôt elle est acre ou saline, tantôt jaunâtre ou ver- « dâtre, tant soit peu noirâtre, ou même sanieuse; « dans un tems elle est sans odeur, & dans un autre elle « est fétide. La sérosité n'est pas toujours seule; elle est « quelquefois mêlée d'une humeur pituiteuse, tant « soit peu glutineuse, froide, fétide; tantôt en moin- « dre ou plus grande quantité que la sérosité, & tantôt « en égale quantité. »

Lorsque cette maladie n'est pas poussée à un haut degré, les symptomes qui l'accompagnent sont si légers, qu'il arrive que des femmes mariées & non mariées, en sont attaquées pendant des mois & même des années entieres sans que leur santé en souffre: mais lorsqu'elle est violente, elle est accompagnée de dépravation dans le tempérament, & de cachexie; d'où il s'ensuit une langueur considérable & une foiblesse dans les fonctions, avec de la demangeaison, de la chaleur & des picotemens, tant dans les parties naturelles que dans les parties circonvoisines. Il y a des femmes que cet écoulement rend stériles; il y en a d'autres en qui il n'empêche point la conception. Si la matiere en est fétide, ce sera non-seulement une incommodité considérable pour la femme, mais encore l'occasion pour le mari d'un si grand dégout, qu'il se refusera à ses embrassemens.

Hippocrate a exposé dans le second Livre *des Maladies des Femmes*, d'une maniere admirable, la grande affinité que les *fleurs blanches* ont avec la cachexie.

« La matiere rendue dans cet écoulement, ressemble, « dit-il, à l'urine blanche d'un âne; le visage de la ma- « lade se couvre de pustules blanches; les parties qui « sont au-dessous des yeux s'enflent, les yeux mêmes « sont affectés. Une femme les a alors comme dans « l'hydropisie; la couleur de la peau est blanchâtre; la « partie inférieure de l'abdomen se gonfle; il se fait « aux jambes des tumeurs si molles & si lâches, qu'elles « retiennent les impressions du doigt; il y a tiraille- « ment dans l'estomac. S'il arrive qu'une femme, af- « fligée de *fleurs blanches*, ait envie de vomir, elle se « sentira des eaux acres dans l'estomac, elle ne sera « pas exempte de ces nausées même à jeun; si elle est « contrainte de monter à quelque lieu élevé, elle sera « promptement essouflée & sans respiration, ses jam- « bes seront froides en tout tems, ses genoux foibles, « & l'orifice de sa matrice dans une dilatation contre « nature; il arrivera même à cette partie de descen- « dre, il y aura une sensation continuelle de pesan- « teur, & la maladie parvenue à ce degré, sera de diffi- « cile guérison.

Tout ce que dit ici Hippocrate, doit être entendu d'un écoulement violent, immodéré, opiniâtre, chronique, dont la source & le principe sont dans la dépravation des solides & des fluides, mais spécialement dans une foiblesse contre nature de l'estomac. Comme le fluide chyleux lymphatique, doux & subtil, qui donne aux parties solides la force & le ton qui leur conviennent, sort en grande abondance par les vaisseaux de la matrice, & se perd: il s'ensuit nécessairement que la force élastique & systaltique du cœur & des arteres, & le mouvement péristaltique de l'estomac & des intestins tendent à l'anéantissement. Il y aura donc langueur & affoiblissement. La digestion se fera mal, il s'engendrera des humeurs visqueuses & crues; & ces humeurs portées dans la masse du sang, donneront lieu non-seulement à la dépravation du suc nourricier, & à la perte des couleurs, mais encore à l'imbécilité de l'esprit, à la mélancolie & à l'abbattement.

Comme la matrice est le siége de cette maladie, il ne sera pas hors de propos de donner ici avec exactitude une description anatomique de sa structure, mais particulierement de celle de ses vaisseaux. Il n'y a aucune partie du corps où les vaisseaux soient en aussi grand nombre que dans la matrice: les plus considérables sont les veines & les arteres spermatiques qui passent par les ovaires, & portent une multitude innombrable de ramifications au fond de la matrice. L'artere & la veine hypogastrique envoyent aussi des ramifications non-seulement aux parties inférieures & moyennes de la matrice, mais encore au vagin. Tous ces vaisseaux sanguins distribués dans la substance de cette partie, y serpentent de cent manieres différentes, & y font un nombre infini de circonvolutions: mais l'union des uns avec les autres qui se fait par anastomose, a ceci de particulier & de merveilleux; que comme ils ont différens diametres, ils se terminent en un grand nombre de petites cellules qui communiquent les unes avec les autres; que les uns remplissent, & les autres vuident: ces cellules sont de figure ovale, & rendent fongueux & spongieux le tissu de la matrice. Mais une circonstance qui mérite bien d'être remarquée, c'est que les veines hypogastriques qui rapportent le sang, sont non seulement aussi grandes que les arteres hypogastriques, & qu'il en est de même des veines spermatiques, mais encore qu'elles font les unes & les autres un grand nombre de circuits; ensorte que si on venoit à les développer & à les étendre, elles auroient des aunes en longueur, & seroient infiniment plus grandes que les arteres.

Il s'ensuit évidemment de cette structure particuliere des vaisseaux de la matrice, que le sang doit circuler len-

tement dans les veines, surtout dans celles qui n'ont point de valvules. Il est encore possible de déduire avec facilité de cette théorie anatomique, une exposition claire de l'écoulement des regles, & de toutes les maladies auxquelles la matrice est sujette. Il n'est pas difficile non plus d'après ces idées de rendre raison de ce que les femmes mariées & non mariées sont quelquefois incommodées d'un écoulement long & opiniâtre de sérosité de différentes couleurs & de consistance différente; car comme le ton & le mouvement de la matrice qui dépendent d'une constriction & dilatation convenable de ses fibres, peuvent être facilement altérés & affoiblis; comme la circulation du sang & des humeurs ne peut être que très-lente dans des vaisseaux qui font un aussi grand nombre de circonvolutions & de serpentemens que ceux de la matrice; & comme le retour du sang se fait sans doute très-languissamment dans les veines destituées de valvules, il est évident que la matrice doit être extremement sujette à des engorgemens & à des stagnations de sérosités: mais la lenteur de la circulation donnant lieu à l'humeur lymphatique & séreuse d'acquérir de la viscosité, cette humeur est contrainte de se faire une route à elle-même, & de passer à travers les petits orifices dont la matrice & le vagin sont parsemés, au lieu de suivre la route générale des fluides. L'opinion de la plus grande partie des Auteurs est, que cette humeur se filtre par les lacunes de Graaf, ou par les petits trous qu'on apperçoit aux environs de l'urethre, ou par les glandes logées dans cette partie. Mais on n'apperçoit dans ces lacunes aucune ouverture dans laquelle on puisse introduire seulement l'extrémité d'une soie de porc; au lieu qu'il y a d'un & d'autre côté de l'orifice de la matrice, & dans toute la substance du vagin, un grand nombre d'autres lacunes capables de recevoir une soie de porc de la longueur de la moitié du doigt, & qui rendent une humeur qui n'est pas fort différente de la matiere séminale, lorsqu'on vient à les presser.

Quoique les glandes dont nous avons fait mention puissent rendre une grande quantité d'humeurs, lorsqu'elles sont relâchées, cependant elles ne sont pas seules le siége des *fleurs blanches*: il y a un grand nombre d'autres passages par lesquels sortent & la matiere qui constitue cette maladie, & la liqueur impure & séreuse, qui vient soit avec les vuidanges, soit après elles. Quoique Ruysch prétend qu'il soit impossible de l'exposer aux yeux, & de faire voir les glandes de la matrice, il n'y a cependant aucun doute que la sérosité qui fait les *fleurs blanches*, ne puisse être évacuée par des orifices qui servent de passage au sang dans l'écoulement menstruel. Ce qui acheve de confirmer cette opinion, c'est l'observation que Fantoni fait dans son Anatomie; savoir, que quand on souffle dans les veines de la matrice, l'air passe dans sa cavité & dans le vagin; & que par conséquent en soufflant dans la cavité de la matrice & dans le vagin, l'air doit passer dans les veines.

D'ailleurs nous lisons dans de Graaf & dans Van-Horne, que le cou de la matrice est percé de petites ouvertures sensibles. Verrheyen nous assure de plus, que si l'on fait macérer la matrice dans de l'eau, & qu'on tienne le tout pendant quelque tems sur un feu modéré, on appercevra à la surface interne du vagin un grand nombre de corpuscules sphériques, les uns rangés en grappe, & les autres dispersés çà & là. Il ajoute même avoir vu de pareils corpuscules dans la partie inférieure de la cavité de la matrice; d'où il conjecture que ce sont autant de glandes qui servent à la sécrétion de l'humeur pituiteuse & séreuse.

Il n'y a donc aucun lieu de douter que la matiere rendue dans les *fleurs blanches* ne vienne des mêmes vaisseaux, & ne suive la même route que le sang dans l'écoulement menstruel. Un fait bien propre à démontrer sans réplique la même opinion, c'est que la suppression des regles procure des *fleurs blanches* à quelques femmes. On lit dans le Traité de Séverinus Pinæus, *de Notis virginitatis, Lib. I. Prob.* 3. une observation, par laquelle il paroît qu'il y a des femmes qui rendent un fluide blanc, lorsque le sang, qui doit être évacué par l'écoulement menstruel, est arrêté. Cet Auteur nous dit dans le même Ouvrage avoir disséqué plusieurs femmes mariées & non mariées, qui n'étoient point mortes des *fleurs blanches*, mais qui en avoient été incommodées toute leur vie, & avoir trouvé dans la matrice une humeur limpide qui distiloit de sa cavité dans le vagin, où elle devenoit blanche comme de la chaux dissoute dans de l'eau; ce qui pouvoit être causé par l'interposition d'un air froid entre les particules séreuses, à moins qu'on aime mieux attribuer cette altération à une certaine acrimonie, que l'humeur recevoit sans doute des glandes de la matrice.

La cause immédiate des *fleurs blanches* consistant dans une foiblesse des fibres & des vaisseaux de la matrice; & dans un rallentissement de la circulation du sang dans les vaisseaux, ce qui donne lieu à la sérosité de se séparer; il nous reste à chercher quelles sont les causes secondes & éloignées d'où cette premiere dépend. Rien ne tend plus immédiatement à relâcher le ton des fibres que le froid & l'humidité de l'air. C'est par cette raison que les *fleurs blanches* sont beaucoup plus épidémiques en automne, & dans les lieux humides, froids, marécageux, bas, vaporeux, & qui ne sont pas suffisamment purgés par des vents salutaires & vifs, & beaucoup plus fréquentes en Hollande, si l'on en croit Sylvius, *Prax. Lib. III. c.* 4. que dans aucune autre contrée, surtout si le régime qu'on y tient favorise cette maladie; car tous les alimens que leur viscosité rend de difficile digestion, comme les substances légumineuses, les préparations de lait, les mets farineux, & tous ceux qui sont doux, comme les pétoncles, les huitres, les poissons pêchés dans les étangs & les lacs; les fruits d'été pris en trop grande quantité, tous les acides & les salades, engendrant un chyle glutineux & cru, peu propre à nourrir & s'assimiler, ne peuvent qu'augmenter les *fleurs blanches*. Ces effets seront d'autant plus sensibles, que l'appétit sera plus grand, ainsi qu'il arrive aux jeunes personnes. L'expérience journaliere nous apprend encore, que celles qui sont oisives, qui menent une vie sédentaire, & qui se livrent trop au sommeil, sont beaucoup plus sujettes à cette maladie, que celles qui se donnant du mouvement & prenant un exercice convenable, procurent à leur corps de la force & de la vigueur. C'est pourquoi les femmes de campagne ont plus rarement des *fleurs blanches* que celles qui habitent les villes: comme elles sont presque perpétuellement occupées à travailler, elles jouissent d'une santé plus parfaite & plus suivie.

Une observation qu'on a faite, c'est que s'il arrive une suppression de mucosité en celles qui sont sujettes à en avoir des fluxions par le nez, cette humeur sera portée vers la matrice, & elles seront assez fréquemment attaquées de *fleurs blanches*; effet que produira beaucoup plus surement encore le défaut de l'évacuation menstruelle. Aussi-tôt que les *fleurs blanches* commencent, la santé se dérange, les vaisseaux se remplissent d'humeurs impures, & les fondemens de la cachexie sont jettés.

Après avoir examiné les causes qui conspirent à la formation des humeurs superflues, que l'on peut regarder comme la matiere des *fleurs blanches*; passons maintenant à l'examen de celles qui disposent à cette maladie la matrice qui en est proprement le siége.

Les causes qui concourent à la production de cet effet sont principalement celles qui relâchent les vaisseaux & les fibres de la matrice, en détruisent & la force & le ton; d'où il arrive que la masse du sang & des humeurs est nécessairement portée avec trop de lenteur dans des vaisseaux dont les circonvolutions innombrables tendoient par elles-mêmes à la rallentir. Ce qui donnera lieu à la sécrétion d'une sérosité visqueuse, qui se fera par les pores de la matrice. Aussi remar-

quons nous que les femmes mariées, en qui des accouchemens laborieux, des avortemens fréquens ou des extractions imprudentes & violentes d'arriere-faix ont affoibli la matrice, sont assez communément incommodées de *fleurs blanches*. Nous savons aussi par expérience que celles en qui l'écoulement menstruel est excessif, ou qu'on délivre de môles avant le terme, ont ordinairement la même maladie. De toutes ces circonstances il est facile d'inférer qu'elle consiste dans une trop grande distension ou relâchement trop grand des vaisseaux, auquel il faut remédier promptement par des corroboratifs convenables; car si on laisse invétérer le mal, le ton des vaisseaux en sera tellement altéré, qu'on éprouvera une extreme difficulté à le rétablir.

Si l'on veut prognostiquer avec quelque certitude les suites de l'écoulement des *fleurs blanches*, & même prendre les mesures convenables pour sa suppression, il est très-important de le savoir distinguer de toutes les évacuations de la matrice avec lesquelles il a quelque affinité. Premierement, il ne faut point le confondre avec des regles mal colorées, telles qu'en ont quelquefois les femmes, surtout celles qui sont jeunes; quoique ces regles marquent de l'indisposition, cependant leur évacuation est périodique & réguliere; au lieu que les *fleurs blanches* varient non-seulement par rapport à la couleur & à la consistance, mais encore par rapport au tems de leur évacuation, même lorsqu'il y a de l'irrégularité & de l'excès dans l'écoulement menstruel. Il n'est pas moins essentiel de distinguer cette maladie d'une gonorrhée virulente prise dans un commerce avec un homme infecté de levain impur; le virus vénérien affecte non-seulement les prostates, mais encore le vagin; ces parties deviennent douloureuses, & sont exulcérées dans la gonorrhée; ensorte que ceux qui ont le malheur de connoître une femme en cet état, partagent presque infailliblement sa maladie; au lieu qu'il n'en est pas ainsi des *fleurs blanches*. A quoi je pourrois ajouter que l'écoulement de matiere corrompue est beaucoup moins considérable dans la maladie vénérienne que dans l'autre; mais qu'elle y est beaucoup plus acre, qu'elle cause une ardeur accompagnée de douleur, qu'elle continue pendant les regles, & qu'elle se fait sentir en urinant, au lieu que les *fleurs blanches* précédent ou suivent l'écoulement menstruel. Aussi Baglivi donne-t'il la regle suivante comme un moyen infaillible pour reconnoître ces maladies.

« Demandez à la malade, dit-il, *Prax. Med. Lib. II. c.* « 8. *sect.* 3. si l'écoulement de matiere blanchâtre con« tinue avec ses regles : si elle vous répond affirmati« vement, vous pouvez lui dire qu'elle a la gonorrhée. « Si elle vous assure au contraire qu'elle cesse d'éva« cuer de la matiere blanche dans le tems de ses re« gles, & qu'elle ne paroit que lorsque celles-ci ces« sent, soyez sûr qu'elle n'a que des *fleurs blanches*. »

Il y auroit beaucoup d'imprudence à prendre tout ecoulement de matiere sanieuse pour une gonorrhée virulente; il se forme quelquefois, rarement à la vérité, dans une femme stérile, des abscès & des ulceres qui n'ont rien de contagieux. Le Lecteur peut consulter là-dessus Clasius, *in Observationibus Medic. rarioribus*, *Observ.* 4. & 5. *de Ulcere Musculorum uteri*, *vaginæ*, *vicinorum*, & *uteri purulente*. Il ne faut pas croire que l'érosion & l'exulcération soient des signes sûrs d'une gonorrhée virulente; il peut arriver dans les *fleurs blanches* & surtout aux personnes scorbutiques, que la sérosité acquere une si grande acrimonie que les parties adjacentes en soient corrodées & exulcérées: mais cette érosion ou exulcération est plus superficielle & plus facile à guérir que dans la gonorrhée. Si l'on veut se mettre à l'abri de toute erreur dans le jugement qu'on aura à porter de ces maladies, on aura soin de s'informer exactement de l'état des malades, & d'en examiner scrupuleusement toutes les circonstances.

Lorsque l'écoulement des *fleurs blanches* est modéré, récent & produit par une cause extérieure, il n'a rien de dangereux, & il peut être supporté par des femmes mariées ou non mariées, pendant des mois entiers, sans se manifester par aucun symptome violent. Ce n'est pas qu'à la longue ses effets ne deviennent très-sensibles, & qu'ils ne soient très-funestes; si cette maladie provient d'un grand relâchement d'estomac, & d'une mauvaise constitution; si elle est parvenue à un haut degré de violence, ou que ce soit un reste de quelque grande indisposition, ses suites seront beaucoup plus terribles. Toutes les fonctions du corps en seront troublées; elle portera à la santé les coups les plus violens; elle sera accompagnée d'une fievre lente suivie d'une extreme exténuation, & occasionnera souvent la stérilité, ainsi qu'Hippocrate nous en avertit dans les termes suivans, 42. *Aph. sect.* 5.

« Les femmes qui auront la matrice trop humide, ne « pourront concevoir, parce que la matiere séminale « s'éteindra en elles. » On lit dans le même Auteur, *Lib. de Sterilitate*, « qu'une femme dont la matrice se« ra trop lubréfiée, ne pourra point concevoir, parce « qu'elle ne gardera point la matiere séminale. »

C'est par la même raison que celles qui ont gardé des *fleurs blanches* pendant long-tems sont fort sujettes à avorter; le ton de la matrice étant altéré & affoibli, il n'y a pas suffisamment de force dans cette partie pour retenir le fœtus conçu; l'influx continuel de matiere y met la corruption, & il est enfin expulsé. On voit assez que la descente de matrice doit être une des suites assez fréquente de la même indisposition.

Comme la difficulté de guérir cette maladie, lorsqu'elle est opiniâtre & invétérée, expose le Medecin à des reproches de la part de ceux qui ne connoissent pas les causes qui rendent sa guérison difficile; nous croyons qu'il est de notre devoir de les en instruire. Une des premieres raisons qui font qu'on vient à bout rarement des *fleurs blanches*, c'est qu'on en place la cause immédiate dans la seule abondance excessive d'humeurs impures & corrompues, au lieu qu'il faudroit remonter plus haut & la chercher dans l'altération du ton des vaisseaux de la matrice. & dans un vice de cette partie, à laquelle il faudroit diriger les remedes, sans négliger toutefois ceux qu'on croit capables d'évacuer & d'épuiser les matieres impures. Mais ceux qui connoîtront un peu le mécanisme de la matrice, qui sauront quel est le nombre infini des vaisseaux dont elle est parsemée, & qui auront déduit des circonvolutions de ses vaisseaux la nécessité du rallentissement de la circulation du sang, du relâchement des vaisseaux & des glandes, & de l'altération du ton qui leur convient, concevront combien il est difficile de remettre cette partie dans son état naturel, quels corroboratifs & quel travail la guérison de cette maladie exige. Une seconde raison du peu de succès de la Medecine en pareil cas, c'est que, ou on ne remonte point à l'origine de la maladie qui est la foiblesse de l'estomac, ou on n'y fait point une attention suffisante. Si la digestion des alimens se fait mal, il s'engendrera nécessairement des sucs peccans; ces sucs seront portés dans la masse du sang, & les substances même les plus faciles à digérer se convertiront en impuretés bilieuses ou pituiteuses, dont l'existence dans l'estomac se manifestera par des nausées semblables à celles que donneroit une graisse rance, ou d'une fadeur semblable à celle du miel ou de quelqu'autre substance acre & nidoreuse. A moins donc qu'on ne commence à corriger le vice des premieres voies, tous les remedes employés pour purifier les humeurs & chasser la matiere peccante, seront sans effet. Enfin une troisieme cause de l'opiniâtreté des *fleurs blanches* & qui n'est pas moins considérable que les précédentes, c'est le peu de cas que les femmes font des avis d'un Medecin: leur santé est pour l'ordinaire la derniere chose qu'elles consultent; elles conserveront plutôt pendant dix ans leur mal que d'en

guérir en lui sacrifiant pendant un mois leur gout; elles meneront une vie oisive, elles feront excès de fruits doux, d'acides, d'alimens farineux, de thé & de caffé, boiront peu, dormiront beaucoup, se rafraîchiront l'abdomen & les parties inférieures, recevront en hiver par les parties naturelles, la vapeur du charbon, boiront des liqueurs fraîches lorsqu'elles auront fort chaud, & n'oublieront rien de ce qui pourra préjudicier à leur santé, même lorsque la matrice étant affectée en elles par les suites d'un accouchement laborieux, d'un avortement ou de quelqu'autre accident, elles auroient toutes les raisons possibles de se ménager.

Voici ce qu'il faut se proposer dans la cure des *fleurs blanches*.

Il faudra premierement, débarrasser les premieres voies & tout le corps de l'abondance excessive de sérosité peccante, en employant les évacuans capables d'agir par les émonctoires que la nature a préparés pour cet effet. On travaillera ensuite à restituer à la matrice les forces & le ton qui lui conviennent, afin que la circulation du sang & des humeurs se faisant plus promptement & plus librement, il n'y ait point de stagnation, que le relâchement des glandes n'ait plus lieu, & que tous les autres accidens qui naissent de ces deux causes soient prévenus. Voilà les effets à produire; on choisira les meilleurs remedes tant pour l'extérieur que pour l'intérieur, qu'on en connoîtra capables. Après quoi le Medecin portera ses secours à l'estomac: pour qu'il n'y ait que de bons sucs portés dans la masse du sang, il corrigera les matieres peccantes, & suppléera à leur dissipation des sucs bons & louables. Si la maladie est violente & si la malade est cachectique, il travaillera à améliorer la masse du sang & des humeurs, à hâter les excrétions naturelles, à rendre aux visceres leur premiere force & à les rétablir dans leur premieres fonctions.

Le premier pas qu'on ait à faire c'est d'évacuer la matiere récrémentitielle des premieres voies; ce qu'il ne faut pas tenter toutefois par des remedes violens, ni par des cathartiques forts; il faut donner la préférence aux moyens doux & aux remedes qui operent en qualité d'altérans. Mon sentiment là-dessus est appuyé, dit Hoffman, sur l'autorité des plus célebres Praticiens, entre lesquels je ne citerai que le savant Riviere, qui nous assure dans la quatre-vingt-deuxieme Observation de sa troisieme Centurie, qu'après avoir essayé inutilement presque tout ce que la matiere médicale fournit en pareil cas, il en vint à une tisane laxative qui produisit les plus heureux effets; cette tisane seule suffit pour faire cesser des *fleurs blanches* dont l'écoulement étoit invétéré, & rétablir la malade dans une parfaite santé. Il fait encore l'éloge du même remede dans le quatrieme Chapitre du quinzieme Livre de sa *Pratique*. S'il est vrai qu'on puisse user avec succès des laxatifs dans cette maladie, il ne l'est pas moins qu'entre les laxatifs il n'y en a point de plus salutaire que les préparations de rhubarbe, parce qu'étant en même tems ameres & balsamiques, elles remplissent deux indications en corrigeant l'acide peccant, & en fortifiant les parties affoiblies. Pour cet effet on choisira la rhubarbe la meilleure & la plus solide, rejettant celle qui est légere & vermoulue. Ce remede n'exclut point l'usage de ceux qui tendroient au même but, de quelque nature & sous quelque forme qu'ils puissent être, poudres, infusions, décoctions, extraits ou essences.

Voici la maniere de préparer les poudres.

Prenez *de la meilleure rhubarbe*, *une demi-dragme*;
de terre foliée de tartre, *autrement appellée tartre régénéré*, *douze grains*.

Mêlez pour une dose.

On préparera de la maniere suivante une infusion très-utile.

Prenez *de la meilleure rhubarbe*, *six dragmes*;
de racine de zédoaire,
d'aristoloche ronde,
de pimprenelle,
d'écorce d'orange, } *de chaque trois dragmes*;
de graine de carotte,
d'anis étoilé,
de sel de tartre, } *de chaq. une dragme*;

Mêlez le tout, & mettez infuser dans une pinte de vin.

L'extrait se donne très-commodément avec les pilules laxatives & corroborantes.

Voici la maniere de le préparer.

Prenez *d'extrait de rhubarbe*;
d'aloès rosat,
de galbanum,
de la meilleure myrrhe,
de gomme de liere,
de gomme sandarac,
d'extrait d'aristoloche,
d'ambre, } *de chaque une dragme*;

Mêlez le tout, & faites de chaque dragme vingt pilules avec l'essence de baume du Pérou.

Lorsque les *fleurs blanches* étoient très-violentes, l'estomac foible & les visceres fort relâchés, je me suis toujours bien trouvé, dit Hoffman, des remedes suivans, & l'expérience m'en a constaté l'efficacité.

Prenez *du safran de Mars le plus fin*, *ou de l'antimoine calybé cachectique*,
de la fécule d'arum,
du sel d'absinthe,
de la solution d'yeux d'écrevisses, } *de chaq. une dragme*;
d'écorce de cascarille,
d'ambre,
de cinnabre, } *de chaque une demi-dragme*;
d'huile de bois de sassafras, *six gouttes*.

Mettez le tout en poudre.

Faites-en prendre une dragme tous les matins, délayée dans de l'eau ou du vin.

L'efficacité de ce remede sera d'autant plus sensible, si l'on ordonne après une infusion faite des herbes balsamiques, la mente, l'ortie morte, la sauge & les semences de carotte & d'anis étoilé.

Le remede suivant sera d'une efficacité singuliere, soit pour fortifier l'estomac, soit pour résoudre & expulser les impuretés, si on en fait succéder l'usage à ceux dont on vient de parler.

Prenez *de l'essence d'ambre*;
du bois d'aloès,
de teinture acre d'antimoine,
de liqueur minérale anodyne,
d'esprit de corne de cerf, } *de chaque une demi-once*;

On pourra donner cinquante gouttes de ce mélange

dans du vin ou dans quelque infusion appropriée selon l'état du malade.

Nous venons d'indiquer les remedes les plus importans qu'on puisse ordonner pour l'intérieur dans les *fleurs blanches* : mais il est quelquefois nécessaire d'ajouter à leur efficacité en leur joignant des applications extérieures, celles qu'une longue expérience m'a fait connoître pour les meilleures, ce sont des bains préparés avec des ingrédiens corroboratifs, nervins & imprégnés d'un sel huileux volatil. Entre ces ingrédiens on peut compter la marjolaine, la sariette, le thym, le baume, le calament, la matricaire, l'absinthe, l'origan, le romarin & l'hysope avec les fleurs de camomille Romaine, le laurier & les baies de genievre : on enfermera le tout dans un sachet qu'on mettra dans l'eau & qu'on y laissera bouillir pendant une demi-heure. On appliquera ce sachet sur la région de la matrice, tandis que la malade prendra le bain. Il seroit aussi à propos lorsqu'elle sera sortie du bain, de lui en tenir de plus petits remplis des mêmes herbes bouillies dans du vin rouge, sur la région des aînes, où on les laissera pendant la nuit. Les fumigations de tacamahac, de mastic, d'ambre, de benjoin, d'encens, reçues dans la matrice, produiront aussi de fort bons effets.

Quant au régime, il est nécessaire de manger peu, & de n'user que d'alimens faciles à digérer pendant tout le cours de la cure. On se privera de toutes sortes de viandes, surtout de celles qui sont de difficile digestion, grasses, ou fumées; on s'interdira tout poisson de mer, tout mets préparé avec le lait, & toutes les substances légumineuses, farineuses, acides ou douces. Si l'on se permet la viande, on préferera le roti au bouilli. On prendra en boisson ordinaire la décoction de squine, de bois de sassafras, de sandaux rouge & jaune, du bois de l'arbre qui donne le mastic, & de canelle. Du bon vin de Hongrie bu modérément aux repas, hâtera puissamment la digestion, & l'empêchera de se faire languissamment.

Rien n'est plus dangereux dans les *fleurs blanches*, soit simples, soit virulentes, ainsi que dans les cas où l'écoulement menstruel est mal coloré, que l'usage des astringens pris intérieurement, ou appliqués à l'extérieur. Ces remedes tendent à agglutiner & à mettre en une masse extremement tenace la matiere retenue dans la matrice & dans les vaisseaux; d'où s'ensuivra l'impossibilité de son excrétion, & il se formera dans la région des os pubis, une large tumeur, dure au toucher, & qui sera bientôt accompagnée des symptomes les plus terribles, si on ne se hâte de la dissiper. J'ai vu cet accident donner lieu aux fievres lentes, à l'atrophie, à la phthisie, aux éruptions pourpreuses, à des tumeurs semblables à celles qu'on voit aux timpanites, à des fluxions qui attaquoient la luetre & les amygdales, aux skirrhes, aux abscès, & aux exulcérations de la matrice les plus incurables.

Il est étonnant que les Modernes aient presqu'entierement banni de leur pratique, les pessaires & les injections pour la matrice. Ils n'ont recours à ces remedes, dont les Anciens, & surtout Hippocrate, usoient si fréquemment, & faisoient si grand cas, que dans des conjonctures particulieres; on doit cependant être convaincu par l'expérience de l'efficacité de ces remedes, surtout lorsque la substance de la matrice est attaquée. J'en ai vu moi-même des effets merveilleux dans des *fleurs blanches* invétérées, qui avoient résisté à tout autre remede, ainsi que dans des abscès & des exulcérations à la matrice. Comme on guérit plus promptement les hommes de gonorrhées invétérées, soit bénignes, soit malignes, par le secours des injections; je crois qu'il est nécessaire d'ordonner aux femmes quelques remedes analogues appliquables à la partie affectée dans les *fleurs blanches*. Mais il faut observer en général que les injections doivent être faites en petite quantité à la fois, & qu'il faut y revenir fréquemment; on les fera, par exemple, d'une ou de deux onces, & on aura soin d'en bannir absolument toutes les substances salines, acres, & d'une nature grasse & lubrefiante.

Quoique les bains d'eaux minérales chaudes soient très-efficaces dans les maladies cachectiques, il ne faut toutefois y avoir recours qu'avec beaucoup de circonspection : on n'en usera, soit intérieurement soit extérieurement, que dans les cas où la substance de la matrice sera affectée, & l'écoulement de sérosité excessivement abondant. L'usage de ce remede n'exige pas moins de prudence, lorsque l'écoulement sera infecté de virus vénérien, lorsque les parties seront exulcérées, & que l'évacuation des urines sera douloureuse, & qu'elles seront chargées d'une grande quantité de matieres glutineuses qui se précipiteront au fond; car ces eaux portant avec elles une terre calcaire, subtile, & d'une nature extremement astringente, resserreront, si on les applique à l'extérieur, & feront empirer l'état des parties relâchées & corrodées par une matiere corrompue, si on les prend intérieurement.

Les eaux calybées me paroissent beaucoup plus convenables en pareil cas. Si on les prend avec des décoctions de plantes céphaliques, elles seront capables de chasser la sérosité superflue par la perspiration, & de détourner de la matrice le cours des humeurs.

Il m'est arrivé quelquefois de rencontrer des cas, où un écoulement considérable de sang, à la suite d'une suppression de regles pendant deux ou trois mois, causée, non par la grossesse, mais par quelqu'autre cause, a dégénéré en *fleurs blanches*. Pour dissiper cet accident, il est à propos d'en venir à la saignée, après avoir murement pésé toutes les circonstances; car lorsque les vaisseaux de la matrice sont distendus par une trop grande quantité de sang, ils perdent leurs forces & leur ton, & il s'ensuit des stagnations qu'il est fort difficile de dissiper.

Dans les *fleurs blanches*, les bains, soit secs, soit humides, feront toujours beaucoup plus de mal que de bien, si leur usage n'a été précédé par celui des altérans, des corroboratifs, & des évacuans; car comme ils mettent les humeurs impures & peccantes dans une agitation violente, ils peuvent les faire passer d'une partie moins noble sur une plus noble, & mettre la malade dans un danger extreme. Les bains *Laconiques*, ou secs, seront extremement salutaires aux femmes phlegmatiques, si l'on a commencé par débarrasser le corps des humeurs récrémentitielles & superflues; car comme ils sont chauds, ils provoqueront les sueurs, aideront l'excrétion de l'humidité surabondante, & restitueront aux parties trop relâchées leur force naturelle.

Si l'estomac est plein de crudité, comme il arrive fréquemment dans cette maladie, on ordonnera avec succès les émétiques doux auxquels on reviendra à plusieurs fois. Entre ces remedes, je regarde l'ipécacuanha qui fortifie ordinairement & facilite la perspiration, comme le meilleur & le plus énergique. L'élixir viscéral mêlé avec l'essence de cascarille & pris avec les alimens, produira aussi de fort bons effets.

S'il reste après la cure des *fleurs blanches* invétérées, un écoulement de quelque matiere qui distile de la matrice par les parties naturelles, on joindra à l'usage continué des remedes que nous avons indiqués ci-dessus, tant pour l'extérieur que pour l'intérieur, les fumigations d'oliban, de tacamahac, de mastic, & d'ambre : elles fortifieront & restitueront dans leur état naturel les glandes relâchées, & produiront des effets très-salutaires, si on peut les appliquer commodément au vagin.

Les femmes scorbutiques, infectées de virus vénérien, ou sujettes à des éruptions rouges & pourpreuses, à qui il surviendra des *fleurs blanches*, doivent s'interdire soigneusement les purgatifs chauds & les bains: ces malades veulent être traitées doucement, en commençant par les diaphorétiques fixes, & par les remedes qui résistent puissamment à la corruption. Je me

suis bien trouvé dans ces cas, des poudres béfoardiques, données avec un ou deux grains de soufre d'antimoine; faisant prendre en même-tems la décoction dont on use ordinairement dans la vérole, & qu'on prépare avec les racines & les bois qui purifient le sang, ajoutant l'antimoine crud. Si on emploie un mois ou deux à préparer le corps de cette maniere, il n'y a point de doute que les remedes, tant extérieurs qu'intérieurs, avec lesquels on tentera ensuite la cure n'aient beaucoup plus d'efficacité. Frederic Hoffman.

Il y a dans la dissertation précédente, d'excellentes choses sur la cure des *fleurs blanches*. Un Medecin prudent ne perdra jamais de vue ce qu'Hoffman dit de l'usage des astringens. Il est certain que ces remedes ne sont capables de produire en pareil cas, que de fâchenx effets. Il faut remarquer que le cancer de la matrice est assez fréquemment la cause d'un écoulement de *fleurs blanches*, qui ne manque guere d'être suivi de pertes abondantes & de la mort. Le principe des *fleurs blanches*, est quelquefois aussi dans la disposition scrophuleuse du corps.

FLUTA. Voyez *Murena*.

FLUVIALIS, Plante aquatique dont Tournefort compte les trois especes suivantes.

1. *Fluvialis Pisana, foliis denticulatis*. J. B.
2. *Fluvialis, foliis dentatis angustis. Fluvialis species, angusto brevique folio, undequaque spinis infesta*. Raii. H. 3. 132.

La troisieme espece de *Fluvialis* est l'*Algoïdes vulgaris*. Voyez *Algoïdes*.

FLUVIORUM, *vel* FLUVIALIS AQUÆ QUALITATES, *les qualités des eaux de rivieres*. Toutes les eaux de rivieres & d'étangs sont mauvaises, excepté celle du Nil, qui a de très-bonnes qualités; elle est agréable à boire, elle ne séjourne dans le corps ni trop, ni trop peu de tems; elle étanche la soif. Si on la boit froide, loin d'en être incommodé, elle aide à la coction & à la digestion; elle rend le corps robuste, la chair, & la peau belle, & le teint fleuri. Les eaux des autres rivieres au contraire passent difficilement, séchent, & alterent, surtout si leur lit est creusé dans un mauvais terrain. Les meilleures eaux sont celles des fontaines dont les sources ne tarissent point, & qui ne reçoivent point les eaux des rivieres. Aëtius, *Tetrab.* 1. *Serm.* 3. *cap.* 165.

* L'expérience journaliere fait voir que le Nil n'est pas le seul fleuve ou riviere qui soit digne de l'exception qu'Aëtius lui donne, à la regle générale qu'il établit.

FLUXIO, ou CATARRHUS. Voyez *Catarrhus*.

FLUXUS, ῥόος, ῥοῦς, *Flux*. Ce mot se dit en général de toute espece de fluxion, & en ce sens il est synonyme à *Catarrhysis* & à *Catarrhus*. Mais son acception se restraint quelquefois, & il se prend seulement pour *fluxus ventris*, flux de ventre, ou évacuation continuelle d'excrémens humides, sans tenesme & sans lienterie. C'est la définition qu'en donne Galien, *Comm.* 2. *Epid. I.* Il y a une autre espece de *flux*, qu'on appelle *hépatique*; c'est une maladie dans laquelle les excrémens ressemblent à de l'eau, où on auroit lavé de la chair d'un animal fraîchement tué, & qui provient d'une imbécillité du foie, causée par une intempérie froide de ce viscere. Galien, *Lib. V. de Locis affectis. cap.* 7.

Sylvius dit dans sa Pratique de Medecine, qu'il n'a jamais bien connu cette indisposition, mais qu'il imagine qu'elle consiste dans la surabondance de sérosité du sang, accompagnée de relâchement des vaisseaux. P. Barbette pense que c'est une espece de flux hémorrhoïdal.

Ῥόος, *Fluxus*, se prend quelquefois strictement pour l'écoulement du flux menstruel, ainsi qu'on voit dans Hippocrate, *Lib. de Naturâ muliebri*. Il y a trois especes de *fluxus muliebris*, c'est la couleur qui les distingue. L'un se nomme *fluor albus*, ou fleurs blanches. Voyez ce que nous en avons ci-dessus. L'autre, *fluor ruber*, *sive cruentus*, c'est la même chose que les regles. Si le troisieme differe des deux précédens, ce ne peut être qu'une hémorrhagie par les parties naturelles qui aura pour cause, ainsi que toutes les autres, la solution de continuité des veines de la matrice, occasionnée par la surabondance ou l'acrimonie du sang. Ῥόος *fluxus*, se dit aussi de la chute ou perte des cheveux, ainsi qu'on peut voir dans Alexandre de Tralles, *Lib. I. cap.* 2. Castelli.

F O C

FOCALE, espece de mouchoir que les Anciens portoient autour de leur cou, pour garantir la gorge des injures de l'air, il est encore en usage chez les Allemands.

FOCHA, la signification de ce mot n'est pas bien connue; Costæus & Magius qui ont traduit Avicenne, entendent par *focha* une espece de boisson faite avec l'orge, ou les raisins. Avicenne donne ce nom dans l'un de ses Traités, à une potion aromatique dont la vertu est d'exciter à l'acte vénérien. Castelli.

FOCILE MAJUS & MINUS. On donne ces noms aux deux os de l'avant-bras, mieux connus sous ceux d'*ulna* & de *radius*. Voyez *Brachium*. Ils se disent aussi des deux os de la jambe le *tibia* & le *fibula*.

FOCKII, espece de *solanum* qui croît à Java. Bontius.

FOCOT GUEBIT, espece de peuplier. Ray, *Index*.

FOCUS, ἑστία, *foyer*; en métallurgie, est, selon Ruland & Johnson, le lieu préparé pour la fonte des métaux. *Focus morbi*, le *foyer* d'une maladie, c'est la partie qui en est le siége principal, & d'où elle répand au loin ses funestes influences. Ainsi le *foyer* d'une fievre, c'est, selon Galien, *Lib. de Marasmo*, *cap.* 7. la partie du corps dont la substance solide entre la premiere en une chaleur immodérée, ou, comme il s'exprime ailleurs, *M. M. Lib. II. cap.* 20. c'est le lieu de la putréfaction & de l'inflammation. Les Anciens Anatomistes appellent le premier lobe du foie, *focus*, le *foyer*; parce qu'ils s'imaginoient qu'il contribuoit particulierement à la coction des alimens; le second, *mensa*, la table, parce que les alimens, disoient-ils, y sont déposés; le troisieme, *culter*, le couteau, & le quatrieme, *auriga*, conducteur, parce qu'ils le regardoient comme le distributeur des alimens.

F O D

FODINA. Quelques Anatomistes entendent par ce mot la cavité de l'oreille, à laquelle ses circonvolutions ont fait donner le nom de *labyrinthus*, labyrinthe.

F Œ D

FŒDULA, espece de champignon. Ruland.

F Œ N

FŒNICULUM, *Fenouil*.

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibreuse, ses feuilles capillacées; les pétales de sa fleur d'une seule piece, ses semences oblongues tant soit peu épaisses, bosselées & cannelées.

Boerhaave en compte les huit especes suivantes.

Fœniculum, vulgare Germanicum. Boerh. Ind. A. 48. Rupp. Flor. Jen. 224. Mor. Umb. 3. Hist. Oxon. 3. 270. C. B. Pin. 147. *Fœniculum*, Offic. *Fœniculum vulgare*, Ger. 877. Emac. 1032. Park. Theat. 884. Raii Hist. 1.457. Synop. 3.217. *Fœniculum vulgare minus, acriore & nigriore semine*, J. B. 3. 2. Tourn. Inst. 311.

Elem. Bot. 260. *Marathrum, seu Fœniculum*, Chab. 381. *Fenouil.*

Notre *fenouil* commun a les racines blanches, épaisses, assez larges, s'enfonçant profondément en terre, peu divisées & environnées de petites fibres. Ses feuilles sont larges, aîlées, divisées en plusieurs segmens, longs, foibles, très-fins, capillacés; elles sont d'un verd obscur, & quelquefois un peu rougeâtres. Sa tige s'éleve à quatre ou cinq piés de haut; elle est fort divisée & pleine d'une moëlle blanchâtre. Ses fleurs croissent au sommet des branches en ombelles plates, elles sont jaunes, petites, à cinq feuilles; elles font place à une couple de semences rondes, tant soit peu applaties & cannelées. La plante entiere a une odeur assez forte, mais qui n'est point désagréable. On la cultive ordinairement dans les jardins, pour s'en pourvoir commodément; mais elle croît d'elle-même en différens endroits voisins des côtes de la mer, où elle est fort commune, elle fleurit en Juin. Ses feuilles, sa racine, & sa graine sont d'usage. Sa racine est une des cinq racines apéritives, & sa semence une des semences carminatives majeures.

Foeniculum, μάραθρον, paroît être un diminutif de *fœnum*, foin, parce que quand il est fané & sec comme le foin, on le ramasse de la même maniere pour l'hiver. C. B. D'autres pensent que cette plante est ainsi appellée, parce qu'elle rapporte beaucoup, & dérivent le mot *fœniculum à magno cum fœnore*. Quant à *marathron*, il vient de μαραίνεσθαι, se faner; parce que quand il est sec & fané, on s'en sert pour assaisonner un grand nombre de choses.

Si l'on veut procurer des sueurs dans les fievres putrides accompagnées de malignité; il ne faut point chercher de plantes plus apéritives & plus discussives que le *fenouil*, d'où l'on peut inférer que la décoction de son herbe, de ses semences, ou de sa racine, ne peut être que très-salutaire dans la petite vérole & la rougeole. Simon Pauli.

Sa graine mise en poudre & prise à jeun tous les matins avec du sucre, éclaircit merveilleusement la vue. Infusée dans du vinaigre avec une égale quantité de canelle, & une addition de sucre, c'est un remede très-ami des yeux, lorsqu'on les a naturellement foibles, ou qu'ils sont affoiblis par l'âge; ensorte que des personnes âgées de quatre-vingts ans, & presqu'entierement aveugles ont recouvré l'usage de cet organe à un point incroyable. Arnaud de Villeneuve, croit qu'il est à propos de substituer le miel au sucre. Tragus dit que la graine de *fenouil* fait merveille dans l'obscurcissement de la vue. Le suc des fleurs, ou de la racine de *fenouil*, ou l'eau qu'on en retire distilée dans les yeux, produira le même effet.

La semence de *fenouil* fortifie l'estomac, & chasse le dégout & les nausées. Gaspard Hoffman assure que les graines ou les feuilles vertes, loin d'aider la digestion ne sont capables que de l'empêcher. C'est de la semence seche qu'il faut entendre ce que nous avons dit jusqu'à présent. On peut la regarder comme un excellent carminatif, comme l'exprime le vers suivant qui est assez connu:

Semen fœniculi reserat spiracula culi.

Mêlée avec d'autres pectoraux, elle soulage dans l'asthme, & agit en qualité d'aléxipharmaque. Ses feuilles bouillies dans de l'eau d'orge, font venir le lait aux Nourrices. Leur décoction, ou celle de la graine, calme la douleur de reins, provoque les urines & chasse la pierre. Ses racines hâtent l'écoulement menstruel, & passent pour lever les obstructions du foie & de la rate, & guérir la jaunisse. Toute la plante bouillie dans le potage, est bonne pour exténuer les personnes excessivement grasses, & dissiper la pesanteur du corps. Les Italiens & les habitans de la Provence & du Languedoc, prennent ses rejettons les plus tendres, avec l'extrémité de ses sommités, les assaisonnent avec de l'huile & du vinaigre, & les font paroître sur leur table au second service, en guise de celleri. Nous nous servons de ses feuilles, nous les coupons par petits morceaux, nous les faisons confire dans du vinaigre, & nous en faisons une sauffe à de certains poissons cuits, comme le saumon, la perche, l'éturgeon & autres.

Prenez dans la fievre quarte & les autres fievres;

de suc de racine de fenouil, quatre onces.

Adoucissez-le avec le sucre, & faites-en boire au malade, pendant dix jours de suite, le matin à jeun.

Zacutus dit que si l'on tient les malades bien couverts dans leur lit, ce remede procurera aux uns la sueur; aux autres un crachement de phlegmes visqueux; à ceux-ci des rapports fétides; à ceux-là des vents par bas; & il en parle avec beaucoup d'éloge.

Jean Craton, Medecin d'un Empereur, dit avoir vu un Moine qui avoit été guéri par son Supérieur en neuf jours de la cataracte, seulement par des applications sur les yeux de racines de *fenouil*, bouillies & cuites dans du vin.

Une femme ayant senti son enfant descendre au-dessous du pubis avant le tems destiné à sa sortie, avec les autres symptomes de l'avortement, s'appliqua un cataplasme de pain cuit dans du vinaigre, avec de la graine de *fenouil* mise en poudre, à la partie prominente du ventre au-dessous du nombril, & même par de-là jusqu'à l'os sacrum; & tous les signes fâcheux disparurent sur le champ: le *fenouil* est excellent pour prévenir l'avortement. Ray, *Hist. Plant.* 457.

Les seules préparations officinales qu'on en tire, sont l'eau simple de ses feuilles & l'huile distilée de sa graine. Miller, *Bot. Off.*

La vapeur de la décoction du *fenouil* nettoie les yeux & fortifie merveilleusement la vue. Nous lisons dans Gabelchoverus, *Cent.* 1. *Curatione* 60. *in Annotationibus*, qu'elle a beaucoup d'autres propriétés salutaires. Le même Auteur nous assure, *Cent.* 6. *Curatione* 86. que la décoction de cette plante augmente le lait aux Nourrices. Hoffman, *de Præstantia remediorum domesticorum.*

2. *Fœniculum, vulgare, Italicum, semine oblongo, gustu acuto.* C. B. p. 147. M. H. 3. 270.
3. *Fœniculum, foliis atrovirentibus.* H. Edimb. 122.
4. *Fœniculum, dulce, offic.* Ger. 877. Emac. 1032. Park. Theat. 884. C. B. Pin. 147. Boerh. Ind. a. 48. Morb. Umb. 3. Hist. Oxon. 3. 270. Raii Hist. 1. 458. *Fœniculum, dulce, majori & albo semine*, J. B. 3. 4. Tourn. Inst. 311. Elem. Bot. 260. Rupp. Flor. Jen. 224. Chab. 381. *Fenouil doux.*

Le *fenouil* doux ne vient pas si haut que le commun; du reste il lui est assez semblable; la grande différence est dans la semence qu'il a plus longue & plus étroite, moins plate, pour l'ordinaire un peu courbée, d'une couleur plus jaune & plus douce au goût. On nous apporte cette graine d'Allemagne; elle est à peu près de la même nature que celle du *fenouil* commun; mais elle passe pour meilleure; elle est beaucoup plus d'usage chez nos Droguistes. Cependant Parkinson préféroit d'après l'expérience qu'il en avoit faite lui-même, la semence du *fenouil* commun à celle du *fenouil* doux. Miller, *Bot. Off.*

Cette plante a les mêmes propriétés que le *fenouil* commun.

5. *Fœniculum, sylvestre*, C. B. P. 147.

6. *Fœniculum, sylvestre glauco folio.* T. 311.
7. *Fœniculum, marinum, altissimum, angustifolium.*
8. *Fœniculum, Tortuosum*, J. B. 3. 16. Raii Hist. 1. 460. Boerh. Ind. a. 48. Tourn. Inst. 311. Elem. Bot. 260. *Seseli, Massiliense, offic.* Ger. 834. Emac. 1051. *Seseli Massiliense, Fœniculi folio, quod Dioscoridis censetur*, C.B. P. 161. Park. Theat. 903. *Seseli Massiliense folio Fœniculi crassiore.* Bot. Monsp. 239. *Seseli Massilioticum, Fœniculi folio*, Schrod 137. *Fœniculum, Tortuosum Monspelliensium; seseli Massiliense multis*, Chab. 384. *Saxifraga montana minor, Fœniculum tortuosum dicta.* Hist. Oxon. 3. 273. *Seseli de France.*

Les Botanistes le cultivent dans leurs Jardins; il fleurit en Août. Sa graine est blanche, cannelée, aromatique au gout, & tant soit peu acrimonieuse, c'est la seule partie dont on fasse usage; elle est seche & chaude, elle provoque les urines & les regles, & entre dans la composition de la thériaque d'Andromachus.

Fœniculum, *sylvestre*, ou *Seseli perenne*; *folio glauco breviori*, ou *Seseli perenne, folio glauco longiori.*
Fœniculum, *Alpinum* ou *Meum.*
Fœniculum, *Porcinum* ou *Peucedanum Germanicum.*

FŒNIX, ou PHŒNIX, le Fils d'un jour, ou la Pierre Philosophale. Ruland.

FŒNUM BURGUNDIACUM, ou *Medica major erectior, foliis purpurascentibus.*

FŒNUM GRÆCUM, *Fænugrec.*

Voici ses caracteres.

Il a des siliques plates, en forme de cornes, & pleines ordinairement de semences rhomboïdales, ou en forme de rein, avec une ligne profonde, qui s'étend d'une des extrémités à l'autre.

Boerhaave en compte les sept especes suivantes.

1. *Fœnum græcum, sativum.* C. B. Pin. 348. Park. Theat. 1096. Hist. Oxon. 2. 166. Rupp. Flor. Jen. 213. Tourn. Inst. 409. Elem. Bot. 326. Boerh. Ind. A. 2. 32. *Fœnum græcum, offic.* Germ. 1026. Emac. 1196. Raii Hist. 954. Chab. 167. *Fœnu græcum.* J. B. 2. 365. *Fænugrec.* Dale, *pag.* 227.

Le *fænugrec* est une des plantes légumineuses à trois feuilles; il s'éleve à un ou deux piés d'hauteur; ses tiges sont placées alternativement; ses feuilles sont semblables à celles du trefle; elles vont en s'arrondissant par la pointe, & sont un peu dentelées par les bords; ses fleurs croissent une à une avec les feuilles; elles sont blanches en papillon, & beaucoup plus petites que celles du pois; elles font place à des siliques foibles & très-longues, un peu plates & pleines de semences jaunes, dures, & quarrées, d'une odeur forte & désagréable. Sa racine est petite & périt tous les ans. On la seme en différens endroits. On fait cas de sa semence qui vient d'Allemagne; c'est la seule partie de cette plante dont on fasse usage en Medecine.

On s'en sert rarement pour l'intérieur: mais on la fait entrer fréquemment dans les fomentations, les bains, les cataplasmes & les clysteres émolliens; elle mûrit & dissout; elle est anodyne & bonne pour toute sorte de tumeurs & d'enflures. Sa farine est très-énergique dans ces cas.

On seme le *fænugrec* en beaucoup d'endroits; mais je n'en connois aucun où il vienne de lui-même. La substance farineuse de sa graine, qui est la seule partie de la plante dont on se sert, est émolliente, digestive, maturative, discussive, & même parégorique; elle est d'un si grand usage, que les Chirurgiens préparent rarement un cataplasme propre à produire un des effets dont nous venons de faire l'énumération, sans y faire entrer le *fænugrec*, ou son mucilage. C'est un ingrédient fort ordinaire dans les clysteres émolliens; car sa substance mucilagineuse émousse l'acrimonie des humeurs, & garantit d'érosion les intestins qu'elle enduit. Son mucilage appliqué aux environs des yeux, en efface assez promptement les meurtrissures. Les Anciens en employoient la décoction dans la plupart des maladies des femmes.

Pour la sciatique.

Prenez *du fænugrec bouilli dans de l'hydromel jusqu'à dissolution, une quantité suffisante.*

Broyez-le, & le faites bouillir derechef dans du miel.

Etendez-le sur un linge, & appliquez-le à la partie.

On en sera soulagé sur le champ dans cette maladie, ainsi que dans la goute, & dans toutes les maladies des articulations, à ce que dit Bayrius.

Ce fut le Docteur Hulse qui communiqua cette recette à M. Ray.

Nous sommes sûrs que le *fænugrec* est un excellent ophthalmique; & j'ai vu une meurtrissure qu'un enfant s'étoit faite à la conjonctive dans un violent accès d'épilepsie, se dissiper par le moyen du remede suivant, en trois jours, au commencement desquels il fut purgé avec des feuilles de séné, & une très-petite quantité de racines de méchoacan.

Prenez *de la pulpe de pommes douces, de la consistance de la bouillie.*

Faites-la bouillir dans une quantité suffisante d'eaux de fenouil & de verveine.

Mettez-en, par exemple, dans cette eau, une demi-livre.

Faites-la passer à travers un tamis.

Ajoutez *de mucilage de fænugrec extrait avec de l'eau-rose, une once;*
de pierre hématite bien broyée, une dragme;
de camphre, &
de tutie préparée, } *un scrupule;*
de bol d'Armenie, une petite quantité;
d'eau-rose, une quantité suffisante.

Faites du tout un épitheme pour les yeux.

La fleur de *fænugrec* mêlée avec le suc d'ache, est fort bonne en application pour les tumeurs froides des mamelles. Ray, *Hist. Plant.*

Le *fænugrec* & sa fleur, sont émolliens & discussifs, broyés, bouillis, & mis en cataplasme avec l'hydromel: ils sont très-énergiques dans les inflammations, tant extérieures qu'intérieures. En cataplasme avec le nitre & le vinaigre, ils diminuent la rate. La décoction de *fænugrec* en demi-bain, produit de fort bons effets dans toutes les maladies des femmes qui proviennent d'une inflammation à la matrice. Sa crême bouillie dans de l'eau, nettoie les cheveux, guérit la gale & la teigne. En pessaire avec de la graisse d'oie, elle amollit & dilate les parties circonvoisines de la matrice. L'herbe verte avec le vinaigre, est bonne en application aux parties où il y a exulcération & relâchement. Sa décoction est bienfaisante dans le ténesme & la dyssenterie, accompagnée d'évacuations fétides. L'huile de *fænugrec* avec la myrrhe, nettoie la tête, & dissipe les cicatrices aux parties naturelles. Dioscoride, *Lib. II. cap.* 124.

2. *Fœnum Græcum sylvestre*, C. B. P. 348. *Fœnugrec sauvage.*
3. *Fœnum Græcum, sylvestre alterum polyceration*, C.B.P. 348. *Autre fœnugrec sauvage à plusieurs siliques.*
4. *Fœnum Græcum, sylvestre alterum*, Dod. P. 547.
5. *Fœnum Græcum, sylvestre polyceration majus Creticum*, Breyn. Cent. 1. 79. Ic. 80.
6. *Fœnum Græcum, sylvestre polyceration minus Monspeliense*, Breyn. Cent. 1. 79. Ic. 80.
7. *Fœnum Græcum, corniculis reflexis minus & repens*, Voyez *Alchimelech*. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. II. p.* 32.

FŒTABULUM; terme inventé par M. Aurelius Severinus, *Lib. de Abscess. in animal.* par lequel il entend un abscès avec un sac ou kyste: il a cru que *fœtabulum* exprimeroit beaucoup mieux le principe générateur de ces abscès, que *germen* qui convient proprement aux végétaux, au lieu qu'il est question ici d'une chose qui se passe dans l'animal. Castelli.

FŒTUS; c'est le nom qu'on donne aux petits de tous les vivipares tant qu'ils sont dans la matrice, & à ceux des ovipares avant qu'ils soient éclos. Les Botanistes l'ont appliqué aux embryons des végétaux.

On trouve dans les *Essais de Medecine de la Société d'Edimbourg, Vol. II. p.* 172. une dissertation sur la nutrition du fœtus dans la matrice.

FOL

FOLIACEUM ORNAMENTUM; substance frangée placée à l'extrémité des trompes de Fallope, qu'on appelle le pavillon; c'est-là que tombe l'œuf au sortir de l'ovaire pour descendre dans la matrice.

FOLIATA TERRA, *terre-foliée*, ou soufre parfaitement préparé par la dépuration & la déalbation, *Theat. Chym. Vol. IV. p.* 720. Le sel essentiel de tartre, & l'*arcanum terræ foliatæ tartari* des Chymistes, sont aujourd'hui la même chose que le tartre régénéré, quoique par les éloges qu'ils en font, il paroît qu'ils ne seroient pas fâchés de nous faire croire le contraire. V. *Tartarus.*

FOLIATIO; c'est une partie de la fleur des plantes; c'est proprement l'assemblage des feuilles colorées qui composent la fleur même. Miller.

FOLIATUM, φολίατον; onguent prétieux pour la tête & pour l'estomac, dont il n'y avoit que les riches qui fissent usage à Rome, On l'appelloit aussi *spicaton*, σπίκατον, Galien, *de C. M. S. L. & de C. M. P. G.*

FOLIUM, φύλλον, *feuille.* Voyez l'article *Botanica.*

Folium Indum. Voyez *Malabatrum.*

On entend dans la langue Spagirique par *folia*, les parties pures des métaux; ce que l'on en tire après en avoir enlevé toutes les scories. De-là vient la façon de dire des Spagiriques, *vertite aurum in folia*: mettez l'or en feuilles, ou dissolvez-le dans une liqueur pour en avoir tout l'esprit, & cet esprit est le soufre colorant. On entend aussi par *folium*, la pierre philosophale, *Theat. Chym. Vol. IV. p.* 772. *Folium*, chez les Anatomistes, signifie la fontanelle, ou cet espace triangulaire & membraneux situé dans les enfans à la rencontre des sutures coronale & sagittale. Enfin, Arnaud de Villeneuve donne le nom de *folium* à la luette relâchée. Castelli.

FOLLICULUS, *follicule*; en Botanique, c'est cette enveloppe légere, ou cette ouverture membraneuse sous laquelle sont contenues les graines ou semences des plantes. On entend en Chirurgie par *folliculus*, un sac ou un kyste semblable à une membrane qui renferme la matiere des abscès irréguliers ou enkystés, tels que le stéatome, l'athérome & le méliceris dont nous parlerons aux articles de leurs noms.

Folliculus fellis, la *vésicule du fiel.*

FOLLIS. Ce mot a en Anatomie la même signification que le précédent.

FOM

FOM, le *son* ou la *voix*. Ruland.

FOMENTATIO. Voyez *Fotus.*

FOMENTUM. Voyez *Fotus.*

FOMES, ἔναυσμα, ζώπυρον, *chaufage.* Ce mot en Medecine se dit de la cause interne ou antécédente qui fait durer ou fomente une maladie. Galien.

FON

FONS, πηγή, *fontaine* ou *source.* Ce mot a différentes significations en Medecine. Hippocrate dit, *Lib. IV. de Morb.* que le sang, la bile, le phlegme & l'eau sont les quatre *fontaines* du corps. On entend par *fontes signorum*, ou *les sources des signes*, toutes les circonstances qu'on peut regarder, ou d'où l'on peut déduire les symptomes indicatifs de la santé ou des maladies. On donne aussi le nom de *fontes*, aux trois chefs principaux auxquels on peut rapporter tous les remedes dont on se sert en Medecine; & l'on dit *fons Diæteticus, Pharmaceuticus*, & *Chirurgicus*, les sources diététiques, pharmaceutiques & chirurgicales. Quelques Anatomistes nomment la partie membraneuse située dans les enfans nouveaux-nés à la rencontre des sutures sagittale & coronale, dont la substance est foible, & qui s'ossifie avec le tems, *fons pulsans* ou *pulsatilis*; & d'autres, *fontana* & *fontanella*. Les Chymistes, pour marquer le cas qu'ils font du mercure, l'appellent *fons Chymiæ*, la source de la Chymie. Il faut entendre, selon Ruland, par *fons Philosophorum*, ou par la fontaine des Philosophes, ce qu'on entend par *balneum maris* ou *mariæ*, le bain-marie.

FONTALE ACETOSUM. Paracelse entend par cette façon de dire, les eaux minérales acidules. Paracelse, *Lib. de Tartar. morb. cap.* 16.

FONTALIS RAII, ou *Potamogeiton rotundifolium.*

FONTANELLA; l'ouverture faite par le cautere. V. *Caustica.*

On entend par *fontanelle*, un petit ulcere pratiqué par le Chirurgien en différens endroits du corps, soit pour prévenir une maladie, soit pour rétablir la santé. Il y en a qui rendent ce mot par celui de cautere, mais fort improprement; car on entend généralement par cautere, ou un fer rouge, ou un remede corrodant & caustique. Les Chirurgiens semblent s'être proposé dans cette opération pour modele, la nature qui produit quelquefois d'elle-même des ulceres de cette espece, par lesquels elle chasse comme par des égouts les matieres corrompues, qui ne manqueroient pas sans cela de produire des maladies fâcheuses. Les parties du corps où l'on ouvre le plus communément & le plus commodément ces ulceres artificiels, sont premierement la partie supérieure de la tête; secondement, le cou; troisiemement, les bras sur lesquels on choisit la partie la plus basse, ou l'extrémité du muscle deltoïde & du biceps; on ne cautérise gueres ailleurs aujourd'hui qu'au bras: quatriemement, les parties inférieures du corps, particulierement le dessus du genou, le côté intérieur de la cuisse, à l'endroit où il y a une cavité qu'on apperçoit au doigt: cinquiemement, enfin le dessous du genou, le côté intérieur de la jambe où l'on remarque une espece de cavité, sont des endroits assez commodes pour la cautérisation.

Quoiqu'il y ait plusieurs méthodes de cautériser, ou de pratiquer un ulcere artificiel, je n'en connois point de plus courte que celle dans laquelle, après avoir marqué l'endroit avec de l'encre, & tenu la peau élevée avec les doigts, on fait avec le bistouri une incision dans laquelle on puisse introduire facilement un pois. Lorsque le pois est placé, on le couvre d'une emplâtre, & on fixe le tout par un bandage. Il n'est plus question ensuite que de lever cet appareil soir & matin, de net-

toyer l'ulcere, d'introduire un nouveau pois, & d'appliquer derechef l'emplâtre & le bandage. Il faudra peu de jours pour que le petit ulcere soit bien formé; après quoi il rendra tous les jours une humeur purulente, qu'on aura grand soin de nettoyer avec un linge propre à chaque pansement.

Une autre maniere de pratiquer un cautere, c'est d'ouvrir la peau avec un fer rouge: mais de peur que les femmes & les enfans, & les autres malades pusillanimes, ne soient effrayés, il est à propos de cacher le fer dans un étui, ou dans une espece de cannule, telle qu'on la voit *Planche III. du premier Volume, fig.* 8. *A.* On appliquera la cannule *B B* sur la partie que l'on veut cautériser; de sorte qu'en comprimant la plaque *C*, le fer rouge contenu dans la cannule soit fortement appliqué. On frotera ensuite la partie cautérisée avec du basilicum ou du beure frais, & on la couvrira d'une emplâtre. On continuera ce pansement tous les jours jusqu'à ce que l'escarre tombe & laisse un ulcere dans lequel on introduira un pois, & qu'on traitera ainsi que nous avons dit ci-dessus. Quoique cette méthode ancienne de cautériser puisse paroître cruelle à quelques malades & les effrayer, on tire cependant un grand avantage de la douleur qu'elle cause, c'est celui de produire nécessairement une révulsion considérable: mais quelque bon que soit ce motif de préférence, les malades sont rarement assez raisonnables pour s'y rendre.

La troisieme maniere de cautériser, c'est de se servir d'une substance corrosive & caustique. Pour cet effet, on prend une emplâtre fénestrée ou percée dans le milieu, comme on voit *Planche VIII. du premier Vol. fig.* 11. On applique cette emplâtre sur la partie; de sorte que son ouverture, qui doit être de la grandeur d'un pois, corresponde exactement à l'endroit qu'on se propose de cautériser, & que pour cet effet on aura marqué avec de l'encre. On couvrira ensuite la partie de la peau qu'on apperçoit par le trou de l'emplâtre, de quelque caustique convenable & solide; & de peur que ce caustique ne s'échappe & tombe, on le couvrira de charpie, ou d'une petite compresse, sur laquelle on mettra une emplâtre assez large, & sur cette emplâtre une seconde compresse qu'on fixera par un bandage. Cela fait, on ordonnera au malade de se tenir en repos, & on laissera les choses dans cet état six ou huit heures, selon que l'ingrédient corrosif sera plus ou moins actif, & demandera plus ou moins de tems pour ouvrir la partie. On levera ensuite cet appareil, & l'on trouvera une espece de croute toute formée sous la peau; on traitera cette croûte ainsi que nous l'avons indiqué ci-dessus.

Mais de quelque maniere que le petit ulcere ait été pratiqué, il en faut faire le pansement tous les jours; il rendra dans l'été beaucoup de pus; & la quantité pourra en être telle que le pansement deviendra nécessaire deux fois par jour: on substituera toujours un nouveau pois à celui qu'on aura ôté; on appliquera une emplâtre à peu-près de la largeur de la panme de la main, ou au lieu d'emplâtre un morceau de papier ou de soie couvert de cire, ou même une feuille de liere qu'on fixera par un bandage. Il m'a semblé que les bandages de linge étoient alors beaucoup moins commodes que ceux de cuir, ou une plaque de cuivre, auxquels sont ajustés des cordons ou des aggrafes, de maniere qu'un malade peut se les appliquer sans aucune incommodité. La machine que l'on voit représentée, *Pl. III. du premier vol. Fig.* 9. est peut-être ce que l'on a inventé de mieux. Les lettres *AA*, marquent un morceau de cuir, la lettre *B*, un petit crochet de métal, & la lettre *C* une plaque de cuivre percée en plusieurs endroits propres à recevoir le crochet. Nous remarquerons qu'il y en a qui se servent d'un petit globe d'argent, ou d'une petite balle de bois, au lieu de pois; mais il me semble qu'il n'y a aucune différence à faire entre ces choses. On tiendra le cautere ouvert, jusqu'à ce que la maladie pour laquelle on l'avoit pratiqué, soit radicalement guérie. Ceux qui se sont soumis à cette opération, pour prevenir les symptomes facheux de quelque maladie invétérée, feront sagement de garder ces petits ulceres jusqu'à la mort, à moins qu'ils ne veulent derechef s'exposer aux accidens qu'ils avoient éloignés par ce moyen. Si une maladie pour laquelle on avoit été contraint d'ouvrir un petit ulcere artificiel, revient lorsque cet ulcere est fermé; on n'a rien de mieux à faire que de le r'ouvrir.

Les avantages principaux que l'on attend de la cautérisation, c'est la guérison, ou l'affoiblissement de plusieurs maladies de la tête, des yeux, des oreilles, des dents, des mamelles, & d'autres parties, ainsi que des douleurs de la sciatique. Comme ce remede est d'une très-grande importance, différens Auteurs en ont traité expressément. Il ne faut avoir aucun égard à l'opinion de van-Helmont, qui a prétendu avec quelques autres, que les cauteres n'étoient bons qu'à tourmenter ceux qui s'y soumettoient. J'avoue qu'il arrive quelquefois que c'est très-inutilement qu'on a recours à ce remede: mais alors il faut travailler sur le champ à refermer l'ulcere. Il ne faut pas ignorer qu'on doit dans les maladies opiniatres & violentes, cautériser en deux endroits, à la jambe & au bras, ou aux deux jambes, ou aux deux bras, ou à la jambe & au cou, ou au bras & au cou; il est évident que la matiere peccante & corrompue ayant deux issues, sera plus commodément & plus promptement expulsée.

Lorsque les cauteres ont tiré d'affaire un malade, ou lorsque d'autres circonstances concourent à indiquer l'agglutination des ulceres; alors on ôtera la petite balle, ou le pois, & ils ne tarderont pas à se refermer d'eux-mêmes. S'il s'y forme des excroissances fongueuses, ainsi qu'il arrive quelquefois, on les emportera avec un peu de poudre d'alun brulé, ou d'hellébore noir. Si les cauteres cessent de suppurer dans les vieillards, & que les bords de l'ulcere deviennent secs, livides ou noirs; on peut assurer qu'ils sont menacés d'une maladie violente, & même d'une mort prochaine. Il est donc à propos de recourir promptement aux remedes capables de prévenir l'un ou l'autre de ces accidens. HEISTER *Chirurg.*

Maniere de pratiquer un Cautere à la suture coronale.

On pratique quelquefois des cauteres au sommet de la tête, à l'endroit où la suture sagittale & coronale concourent. Cette opération est beaucoup moins fréquente en Allemagne qu'en Italie & en Hollande. La plupart des Chirurgiens estiment qu'elle n'est d'aucune utilité, puisqu'on ne peut rien faire sortir du dedans de la tête par ce moyen. Mais il y en a quelques autres dont les lumieres & la probité sont connues, qui en parlent comme d'un excellent remede; & il faut avouer qu'il produit fréquemment des effets salutaires dans les maux de tête, le vertige, l'épilepsie, l'affoiblissement de la vûe, la perte de la mémoire, & beaucoup d'autres maladies de la tête & des yeux.

Pour s'assurer de l'endroit où il étoit à propos d'appliquer le cautere; les anciens rasoient la tête; ils passoient ensuite un cordon du nez à la fossette du cou, & un autre du milieu d'une oreille, au milieu de l'autre; & ils regardoient le point d'intersection des deux fils, comme celui de la rencontre des sutures coronale & sagittale, & comme le lieu propre pour l'opération. Mais il s'en faut beaucoup que cette méthode soit exacte, elle devoit tromper souvent; car la rencontre des sutures est placée différemment dans les différens sujets. Mais heureusement il est assez peu important que la cautérisation soit faite au point de rencontre des sutures, ou à leur voisinage, ou à la suture sagittale; car l'écoulement de matiere vient beaucoup moins de l'intérieur du cerveau, que des tégumens extérieurs du crane. Les Anciens se trompoient donc en deux choses, premierement en ce qu'ils imaginoient que la matiere de l'écoulement venoit principalement

du dedans du cerveau ; secondement, en ce qu'ils regardoient l'endroit du crane où les sutures se rencontrent, comme plus foible & plus propre à la perspiration; car quoique les enfans aient quelquefois dans ce lieu une ouverture qu'on appelle *fontanelle*; dans les adultes les os sont devenus si compactes avec le tems, qu'ils sont quelquefois plus épais à la *fontanelle* que partout ailleurs. C'est toutefois le préjugé contraire qui avoit déterminé les anciens à préférer pour l'opération cet endroit à un autre. Ce n'est qu'à l'aide d'une grande connoissance de la tête du squelete, & d'un examen de la tête du malade fait soigneusement avec la main, qu'on parvient à trouver les sutures & leur rencontre. La plupart des hommes ont un enfoncement ou une prominence à l'endroit où les sutures s'unissent, & il n'y en a point de plus commode pour l'opération.

Pour donner à ce remede toute son efficacité, on pratique ordinairement le petit ulcere, par le moyen d'un cautere. D'abord on rase la tête, on cherche ensuite la rencontre des sutures, on y applique le cautere, & on l'y laisse, jusqu'à ce qu'il soit parvenu au crane. L'instrument dont on se sert dans cette opération, est ou simple, & tel que l'ont décrit Meekren, & Decker, & qu'on le voit *Pl. IV. du premier Volume, Fig. 9*; ou garni d'une petite cannule, ainsi que l'a inventé Aquapendente, & que nous l'avons représenté *Pl. V. du premier Vol. Fig. 1. & 2.* Il y en a, qui pour empêcher que le cautere ne s'éteigne avant que d'atteindre le crane, font une incision à la peau, soit rectiligne & perpendiculaire au front, ainsi que Celse l'ordonne, soit transversale ; ils écartent ensuite les levres de la plaie, appliquent sur le crane la petite cannule que l'on voit *Fig. 2.* passent le cautere par cette cannule, & le laissent sur l'os, jusqu'à ce qu'il soit suffisamment brulé. Lorsque l'ouverture est parfaite, ils y mettent un pois avec un onguent digestif, sur ce pois une emplâtre, sur l'emplâtre une compresse quarrée, & sur la compresse le bandage à quatre chefs ; du reste ils procedent comme nous l'avons dit ci-dessus, & comme on fait dans les cauteres aux autres parties.

Pour rendre raison de l'efficacité de cette opération dans la cure de plusieurs maladies violentes de la tête; il faut observer que, quoique la combustion n'attire peut-être de la tête à travers le crane, aucune humeur maligne; cependant la douleur vive qu'elle cause est capable de l'écarter en un moment par la forte révulsion à laquelle elle donne lieu. Ceux qui voudront en savoir plus sur les avantages de cette espece de cautérisation, n'ont qu'à consulter Marc Donatus, *Lib. II. Hist. Miral. cap.* 4. M. A. Severinus, *Pyroth. Chirurg. Lib. II. part. I. cap. 6.* Riviere, *Cent.* 11. *Obs.* 93. Aquapendente, *Operationes Chirurgicæ, cap.* 1. Claudinus, *Respons. de Cauterio in futurâ coronali.*

Voyez aussi la Dissertation de Frederic Hoffman, *de Vesicantium & fonticulorum circonspectio in Medicina usu, vol. 6. edit. in fol. Gen. 1640. pag. 67.*

FONTANELLA, *fontanelle*; c'est l'ouverture quadrangulaire que l'on trouve aux enfans nouveaux nés, entre l'os frontal & les os du sinciput, & qu'on appelle *fons pulsatilis.*

FONTICULUS, ce mot signifie en Chirurgie la même chose que *fontanella.*

FONTINALIS, espece de mousse que nous avons décrite à l'article *Botanica.*

FOR.

FORAMEN, *trou*; ce mot vient *à forando*, percer; ou de l'action par laquelle on fait un trou. *Foraminulentum os, os cribriforme* ou *ethmoides*, c'est l'os cribreux ou ethmoide. CASTELLI.

FORBICIN, ou FORFICULA. Voyez *forficula.*

FORCEPS, *pince* ou *tenette*; instrument de Chirurgie fort connu. Il y en a de différentes sortes pour les différentes opérations qu'on a à faire. On s'en sert pour embrasser quelque chose, & le tirer hors du corps. On entend aussi en Méchanique par *forceps*, des pinces, ou des tenailles.

FORFEX, *Ciseaux.*

FORFICULA, *auricularia, mordella, vellicula, oreillere, perce-oreille.*

C'est un petit insecte longuet, fort agile, & courant vîte. Il a deux petites cornes à la tête, six pieds; sa queue est fourchue. Son corps est gros comme un petit ver plat, fort uni & poli, long comme la moitié de l'ongle. Il habite souvent sur les feuilles des choux, dans les creux des arbres, dans les trous des murailles, dans les terres; il y en a de plusieurs especes qui different en grosseur & en couleur, les plus gros sont jaunâtres; les médiocres ou les plus communs sont de couleur de chataigne, & les plus petits sont noirs & blancs; ces petits insectes se transforment en nymphes, & ensuite ils paroissent avec des ailes, en mouches ou papillons. Le *perce-oreille* cherche les oreilles où il se glisse avec beaucoup de vitesse, & il mord ou il pince les endroits où il s'attache; ce qui cause beaucoup de douleur & offense quelquefois le cerveau : il se fourre aussi dans les replis des autres parties du corps où il agit de même; mais comme ces endroits ne sont pas si sensibles, ni si dangereux que les oreilles; il n'y fait pas tant de mal; il contient beaucoup de sel volatil & d'huile.

On en met infuser dans de l'huile, & on fait bouillir l'infusion, comme quand on prépare l'huile de vers; on se sert de cette huile pour fortifier les nerfs dans les mouvemens convulsifs; on en frotte les tempes & le poignet, & les narines.

On estime les *Perce-oreilles* pour la surdité, étant séchés, pulvérisés, mêlés avec de l'urine de lievre, & introduits dans l'oreille. LEMERY. *Des drogues.*

Lorsque cet insecte s'est introduit dans les oreilles; la maniere la plus prompte de l'en faire sortir, c'est de coucher la personne sur le côté, & de verser de l'eau chaude dans l'oreille, où il s'est introduit: vous verrez aussi-tôt l'*Oreillere* nager sur l'eau.

* FORGES *Aqua*, Eaux de Forges.

Forges est un bourg de la Normandie à quelques lieues de Rouen, dans lequel se trouvent trois sources d'eaux minérales, distinguées par les noms de la Cardinale, la Roiale & la Reinette. Elles ont été examinées en différens tems par différens Medecins. Suivant M. Duclos, ces eaux bues vers la fin de l'été, avoient un gout un peu ferrugineux, elles ont laissé par l'évaporation un sédiment en petite quantité, d'un brun foncé & légerement salé; ce que l'on en a retiré de sel étoit de la nature du sel commun, & le reste étoit une terre ferrugineuse. *Mem. Acad. R. Sc. T. IV. p. 90.*

M. Givri croit que les Eaux de Forges sont imprégnées d'un principe alumineux & ferrugineux : mais que comme ce dernier y est en petite quantité il ne se fait point sentir au gout, & que ces eaux ne sont point altérées dans leur couleur par le mélange de la noix de galle. *Givri, Arc. Ac. p. 57.*

M. Linand est dans l'opinion que les Eaux de Forges contienent par une terre chargée entr'autres de mines de fer & de vitriol. Il assure qu'elles sont d'une odeur & d'une saveur aigrelette, astringente, ferrugineuse & vitriolique; qu'elles teignent d'une couleur noire les excrémens de ceux qui les boivent, & que par leur mélange avec la noix de galle, elles prennent une couleur d'un violet foncé; d'où il conclut que ces eaux sont chargées de parties ferrugineuses, ou plutôt qu'elles ne sont qu'une teinture de Mars plus ou moins forte, ou une espece de solution de parties vitrioliques, volatiles, sulphureuses & terrestres dans une proportion que la Chymie ne peut jamais imiter parfaitement. Il ajoute que la plupart de ceux qui boivent ces eaux se sentent après le diner une forte envie de dormir, & que ceux qui s'y livrent sont ordinairement attaqués de douleurs de dents, de fluxions & de catharres. Voyez *Journal*

des Sav. 1697. *p.* 367. 1698. *p.* 249.

M. la Rouviere attribue à ces mêmes eaux un gout astringent, qui sur la fin (ce qui est particulier à une seule source) se change en une saveur sulphureuse & desagréable. Il a observé une pellicule qui nageoit à leur surface, & elles ont laissé un sédiment au fond du vaisseau dans lequel on les avoit gardées quelques heures. Il pense que ces eaux sont imprégnées de parties sulphureuses & balsamiques très-subtiles, ainsi que d'un esprit volatil nitreux-aërien. Voyez *Journal des Savans* 1699. *p.* 369. & *Moullin*, *p.* 171.

M. Morin a expérimenté que les Eaux de Forges nouvellement puisées, prenoient par leur mélange avec la noix de galle en poudre, une couleur, qui d'abord étoit légerement violette, mais qui au bout d'une demi-heure, devenoit presque noire. Si l'on fait, selon lui, cette expérience quatre à cinq jours après que les eaux ont été puisées, quoique conservées dans des vaisseaux exactement bouchés, alors elle ne réussit plus & leur couleur n'est point altérée par le mélange de la noix de galle. Il dit encore que l'on apperçoit tous les jours à la superficie des Fontaines, des floccons très-légers, de couleur de rouille, qui sont à peine sensibles au toucher, & qui ressemblent en tout au saffran de mars qui est produit par le fer exposé à la rosée ou à la pluie. Il conjecture de-là que ces eaux en passant par des mines de fer dans les entrailles de la terre, le mouillent, & produisent ainsi un safran de Mars qu'elles entrainent avec elles. Il croit encore que ces eaux sont chargées d'un principe spiritueux vitriolique volatil d'une nature martiale.

M. Dodart assure d'après l'expérience qu'il en a faite sur lui-même, que l'on peut, sans inconvénient, se laisser aller au sommeil, auquel on est enclin après le diner, quand on boit les Eaux de Forges, & il conseille de ne se pas laisser effrayer par ce que dit au contraire Linand, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut. Voyez *Hist. Acad. Roy. Sc.* 1708. *p.* 57. 65. *Swedenb. Ferr. p.* 367.

M. Boulduc a examiné cette source des eaux de Forges, que l'on appelle communément *la Royale*, & qui étant d'une force moyenne entre les deux autres, est d'un plus grand usage. Le sédiment que les eaux de cette source déposent dans le canal par lequel elles coulent, étant desséché à l'air, a fourni plusieurs parties ferrugineuses qui se sont attachées à l'aimant qu'on y a appliqué. Lorsqu'on a fait calciner légerement ce sédiment, il a donné un plus grand nombre de ces parties martiales. Il a fait effervescence avec tous les acides, il s'y est dissous & a laissé précipiter des concrétions crystallines; mêlé avec la teinture de violettes, il a donné une couleur verte; & par des lotions & des filtrations réitérées avec l'eau pure & distilée, il s'est séparé en des parties ferrugineuses, une terre absorbante & des parties crystallines sélénitiques, formées par l'union de l'acide vitriolique, avec une grande quantité de terre calcaire, & qui ne se fondoient que très-difficilement dans l'eau. Cette eau apportée dans des bouteilles de verre à Paris, par relais, aussitôt après avoir été puisée, a paru très-limpide, sans sédiment, d'un gout ferrugineux & légerement astringent, d'une odeur qui n'avoit rien de desagréable: après quelques jours elle a perdu son odeur & son gout, & a fourni un peu d'un sédiment jaunâtre, ces changemens arrivant plus promptement dans une bouteille ouverte que dans celles qui sont bien bouchées.

Si l'on approche du feu le vaisseau qui la renferme, elle laisse échapper des bulles, se trouble, devient laiteuse, & reprend ensuite sa premiere limpidité, après avoir déposé un sédiment de la nature de celui que nous avons dit se trouver dans ses canaux. Cette eau pendant qu'on la tenoit en évaporation, étoit dans une légere effervescence, & se couvroit à sa surface de pellicules très-légeres, argentées, qui après l'évaporation s'étant mêlées avec le résidu, donnerent une masse jaune, d'un gout légerement salé, & qui étant lavée & filtrée, a donné les mêmes principes que nous avons exposés en parlant du premier sédiment. Cette eau bouillie avec le lait ne l'a point coagulé, elle a pris une couleur rouge par son mélange avec la noix de galle, & évaporée seulement jusqu'à ce qu'elle commençât à jaunir, elle a précipité sur le champ la dissolution d'argent: premierement en grumeaux blancs qui se sont changés en lune cornée, ensuite en grumeaux violets qui ne se sont point fondus au feu, mais qui y sont devenus noirs & comme brulés. La même eau, c'est-à-dire, évaporée, jusqu'à ce qu'elle devînt jaune, étant placée sur des cendres chaudes, a donné sur une livre d'eau la huitieme partie d'un grain de sel marin. Lorsque l'évaporation a été continuée jusqu'à ce que le sel se précipitât en particules aussi fines que le sable, la liqueur étant délayée avec de l'eau pure & exposée à l'air, a donné sur chaque livre d'eau seulement $\frac{1}{24}$ de grain de sel de Glauber. La liqueur restante, après l'extraction du sel de Glauber étoit un peu onctueuse, très-rouge, fort amere, & d'une très-grande difficulté à coaguler: exposée à un feu violent, elle donnoit une odeur de bitume brulé. Il est aisé d'après cette analyse & cette expérience, de connoître quels sont les principes contenus dans les eaux de Forges. Voyez *Mem. Acad. R. Sc.* 1735. *p.* 443.

Quoique ceux qui ont analysé les eaux de Forges, ne soient pas d'accord dans tous les points, ils le sont cependant en ce qu'ils conviennent unanimement que ces eaux sont imprégnées d'un principe ferrugineux, & qu'il les faut ranger dans la classe des fontaines martiales.

Ils paroissent aussi s'accorder assez sur leurs vertus médicinales. On les regarde comme purgatives, diurétiques, tempérantes, apéritives & corroboratives par leur qualité légerement astringente. Il n'est pas difficile de concevoir maintenant pourquoi on estime & on recommande l'usage des eaux de Forges dans les obstructions des visceres du bas-ventre, l'affection mélancolique, les douleurs de colique, les suppressions d'urine, la foiblesse d'estomac, les vomissemens habituels, & les flux de ventre immodérés, &c. & pourquoi au contraire on les regarde comme nuisibles dans les affections paralytiques, le crachement de sang & les autres maladies de la poitrine. Voyez *Helvetius*, *Mal. I.* 667.

FORMA, *forme*; les Chymistes entendent par ce mot, autant qu'il est possible de les deviner, ou l'esprit de l'univers, par lequel tous les corps naturels sont produits, ou la faculté qu'ont toutes les choses de produire leurs semblables; ainsi la forme de l'homme est dans l'homme, & non dans autre chose, la forme d'un arbre est dans un arbre; la forme d'un métal dans un métal: ainsi du reste. Ruland entend par les formes des choses, les influences qui leur viennent d'enhaut, le pouvoir, la force & les vertus occultes de toutes les substances. Le mot *forma* est quelquefois encore synonyme dans les Chymistes *à quinta essentia*; il lui font signifier aussi la forme ou figure extérieure d'une chose. CASTELLI.

FORMATUS, *formé*. Bohnius donne cette épithete, *Circul. Anat. Phys.* aux muscles, ainsi appellés pour les distinguer de ceux qu'on nomme *non-formati*, ou *informes*, non-formés, ou informes. On entend par les premiers toutes les parties charnues & tendineuses, qui ont toujours été comprises par les Anatomistes, sous le nom de muscles; & par les seconds, toutes les parties charnues, mais d'un tissu fibreux, comme les membranes, surtout celles qui sont situées dans la région moyenne du corps, dans l'estomac, dans les intestins, & dans d'autres endroits semblables. CASTELLI.

FORMICA; Offic. Ind. Mod. 52. Jonf. de insect. 85. Mer. Pin. 202. Mouf. 238. Aldrov. de Insect. 517. Charlt. Exerc. 51. Jonf. de Insect. 85. Raii. Insect. 69. Schrod. 5. 341. *Fourmi.*

C'est un petit insecte oblong, rouge, ou noirâtre, armé

d'nn aiguillon, & qui vit en essain. Le mâle est ailé la femelle n'a point d'aîles; les œufs & l'animal sont d'usage.

Les *fourmis* échauffent, dessechent, & provoquent à l'acte vénérien; leur odeur acide ranime puissamment les esprits vitaux. On dit qu'elles guérissent de la gale, de la lepre, & qu'elles dissipent les tâches de roussenr. Leurs œufs passent pour bons contre la surdité; si on en frote les joues des enfans, ils en emporteront le duver. DALE, d'après *Schroder*.

FORMICA MAJOR, Offic. Aldrov. de Insect. 517. *Formica major herculeana*, ἱπποµύρµηκες, Charlt. Exerc. 57. *Formica alata*, ἱπποµύρµηκες *Aristoteli*, ejusd. *Major Aristoteli* ἱπποµύρµηκες. Jons. de Insect. 85. *Hyppomyrmaces*, Raii. Insect. 70. *La grosse fourmi.*

Cet insecte provoque à l'acte vénérien, & son huile par infusion est bonne dans la goute & dans la paralysie. DALE.

Voici ce qu'on lit sur les *fourmis* dans les Transactions Philosophiques.

Il y a trois sortes de *fourmis*, des noires, des brunes, & d'autres de couleur de feuilles mortes; elles font bande à part, & rarement, pour ne pas dire jamais, on n'en trouve deux especes mêlées ensemble.

M. Rai dit avoir reçu du Docteur Hulse au mois d'Aout 1670. les observations suivantes sur les *fourmis*.

« Découvrez une fourmilliere avec un bâton, & jettez dessus des fleurs de chicorée: vous les verrez bientôt s'y ramasser en grand nombre: & versez dessus une goutte de liqueur; les endroits sur lesquels cette liqueur tombera seront sur le champ teints en rouge. Ces tâches rouges durent quelquefois assez de tems, quelquefois elles disparoissent sur le champ. D'abord je conjecturai, que quand on tourmentoit les *fourmis* en remuant la fourmilliere, elles lançoient leurs aiguillons contre les feuilles de la fleur, & répandoient la liqueur acre dont j'ai parlé: mais je me suis dérrompé, en m'apercevant qu'en les frotant & les broyant contre les feuilles de la fleur, elles produisoient le même effet. Tout le monde sait que si les *fourmis* se mettent dans les habits de quelqu'un, & parviennent à sa peau, elles lui causeront une doulenr semblable à celle que produit la piqure des orties; effet qne j'imagine provenir plutôt de la liqueur corrosive qu'elles répandent, que de leur aiguillon. »

« Je ne sai à quelle espece de liqueur rapporter ce suc: mais j'ai versé de l'esprit de sel & de l'huile de soufre sur ces fleurs, & je n'ai produit aucune altération dans leur couleur. J'y ai mis du sel de tartre, & j'ai versé dessus un peu d'esprit de sel, il s'est fait une assez grande fermentation: mais la couleur est restée la même. »

« Cette Observation est vraie, non-seulement des fleurs de chicorée, mais encore de celles de pié d'allouette, de bourache, & en général de toutes les fleurs bleues. »

Il y a quelques années que M. Samuel Fisher, de Sheffield me communiqua les expériences suivantes.

« Si vous remuez, dit-il, une fourmilliere, surtout de grosses *fourmis*, avec un bâton, ou un autre instrument, & que vous les irritiez, elles verseront dessus une liqueur qui vous frappera l'odorat, si vous l'approchez du nez, comme l'esprit de vitriol recemment distilé.

« Un esprit foible de *fourmis* teindra en rouge, en un moment les fleurs de bourache; le vinaigre un peu chaud produit le même effet. Les *fourmis* distilées seules ou avec de l'eau, rendent un esprit semblable à celui de vinaigre, ou plutôt semblable à l'esprit de vinaigre retiré du verd-de-gris. Si l'on prend de ces animaux vivans, ou de cet esprit, & qu'on y mette du plomb, on aura un fort bon sucre de Saturne. Le fer mis dans cet esprit, fournit une teinture astringente, & par la réitération un safran de Mars. Prenez le Sucre de Saturne ainsi fait, & le distilez, & il vous viendra le même esprit acide. Si vous distilez le sucre de Saturne fait avec le vinaigre, il n'en sera pas de même: il vous viendra une huile inflammable avec de l'eau & rien d'acide. Il n'en est pas à cet égard du sucre de Saturne fait avec le verd-de-gris, ainsi que de celui de *fourmi*; si vous mettez ces animaux dans de l'eau, & si vous les irritez en les remuant, elles répandront leur liqueur acide. De tous les animaux que nous avons distilés jusqu'à présent, mon frere & moi, & nous en avons distilé un grand nombre, tant chairs que poissons & insectes, nous n'avons trouvé que la *fourmi* qui donne un esprit acide, les autres donnent constamment un esprit urineux. »

Lorsque le Docteur Hulse dit dans ses Observations, que l'esprit de sel & l'huile de soufre, ne causent aucune altération dans la couleur des fleurs de chicorée; il parle sans doute des fleurs entieres & non broyées; car il est certain que si l'on prend une fleur bleue, qu'on la broye tant soit peu, & qu'on laisse tomber dessus une goutte d'esprit de sel, ou de quelqu'autre acide, elle sera sur le champ teinte en rouge. La raison de cet effet n'est pas bien cachée; il en est des feuilles des fleurs, ainsi que de toutes les autres parties de la plante; elles sont couvertes d'une peau ou membrane, à travers laquelle la liqueur ne peut passer aisément, ni par conséquent se mêler avec le suc ou la pulpe des feuilles. Aussi voyons nous que si l'on jette ces fleurs dans du vinaigre froid, elles ne perdent leur couleur qu'au bout de quelque tems, surtout si le tems est froid; au lieu qu'elles deviendront rouges sur le champ, si le vinaigre est chaud. *Phil. Transac. Abreg. Vol.* 2.

On entend encore par *formica*, une espece de verues noires, dont la base est large, & la surface crévassée, qu'on appelle autrement *Myrmecia*; il survient à l'anus, au gland, de petites tumeurs variqueuses qui portent le même nom. FORMICA est aussi quelquefois synonyme à *Herpes miliaris*.

FORMICANS, µυρµηκίζων, *Fourmillant*. Galien donne cetre épithete à une espece de pouls inégal, le plus foible & le plus bas de rous les pous, dont le mouvement ressemble à celui que produiroit une fourmi en marchant; c'est proprement le dernier degré du pous vermiculaire. C'est une des suites de la langueur excessive de la chaleur vitale, & de l'imbecillité de la systole du cœur. GALIEN, *de Puls. ad Tyron. cap.* 8. & *de Difficult. puls. Lib. I. cap.* 26. & 27.

FORMICATIO, *Fourmillement*, on sensation dans quelque partie semblable à celle qui seroit produite par un grand nombre de fourmis qui la couvriroient.

FORMIX, ou *noli me tangere*, ou *herpes esthiomenos*, ou *lupus*. Voyez *Herpes* & *Ulcus*.

FORMULA, *Formule*, on maniere de dispenser les drogues, tant simples que composées, relativement à leur consistance, à leur quantité & à leurs qualirés. Paracelse entend par *formula urinæ*, une urine claire & rouge. Morel a fait un Traité des formules des remedes, ainsi que Gaubius.

FORNACEÆ TESTÆ, ὄστρακα τὰ ἐξ ἰπνῶν, *briques* ou *tuiles*, avec lesquelles on construit les étuves, les fourneaux, les cheminées. Lorsqu'elles ont été exposées à un degré violent de chaleur, elles font un bon escarrotique: broyées dans du vinaigre, elles guérissent les demangeaisons & les éruptions exanthémateuses. On en prépare un remede qui soulage dans la gonte, & on en fait un cérat qui discute les tumeurs scrophuleuses. DIOSCORID. *Lib. V. cap.* 178.

FORNACUM TERRA, ἐκ τῶν καµίνων γῆ. Terre d'étuves, de fourneaux, ou de cheminées. Cette terre produit

duit les mêmes effets que les tuiles & les briques dont nous avons parlé ci-dessus, lorsqu'elle a été exposée au même degré de chaleur. Dioscorid. *ibid. cap.* 178.

FORNAX, κάμινος, *Fourneau Chymique*. Frederic Hoffman & les autres en distinguent, d'après Geber, de sept sortes, selon les différentes opérations auxquelles ils sont destinés. Nous avons parlé de ces opérations aux articles de leur nom. Ces fourneaux sont connus sous les noms de fourneaux de calcination, de sublimation, de distilation *per ascensum*, ou *per descensum*, de fusion, de dissolution, & de fixation.

FORNIX, *la voute à trois piliers*; partie du cerveau. Voyez *Caput*.

FORPEX. Voyez *forfex*. Castelli.

FOS

FOSSA. On entend par ce mot en Anatomie la cavité intérieure, ou la grande ouverture des parties naturelles de la femme, qu'on apperçoit en separant les levres; Bartholin l'appelle *fossa navicularis*.

FOSSIO, l'action de bécher. Galien parle, *Lib. de sanitate tuendâ*, de cet exercice, comme d'un des plus violens de la gymnastique; les Anciens le regardoient comme fort sain, parce que la personne qui le prenoit recevoit à chaque instant les vapeurs douces & bienfaisantes, qui s'élevent de la terre à mesure qu'on la remue.

FOSSULA. Voyez *Bothrion*.

FOT

FOTUS, *Fomentation*. Appliquer chaud un épitheme liquide, c'est la même chose que fomenter. Cela se fait ordinairement avec de la flanelle mise en double, qu'on trempe dans la liqueur, & qu'on exprime ensuite; précaution qu'il est à propos de prendre, parce que si la liqueur étoit extremement chaude, elle brûleroit la partie, y feroit élever des cloches, & produiroit d'autres fâcheux effets. Il est bon d'observer ici qu'un certain degré de chaleur dissout & dissipe une tumeur, & que plus de chaleur la durcit & la rend scirrheuse. Voyez *Epithema*.

FOV

FOVEA, en termes d'Anatomie, est le grand sinus des parties naturelles de la femme, la même chose que ce qu'on appelle autrement *Bothrion*.

Fovea, dans le Jurisconsulte Claudinus, *Append. de ingress. ad infirmos*, est un petit bain chaud pour mettre une jambe ou deux seulement, à l'effet de les faire suer, en quoi il differe de *Stupha*, qui est un bain assez spacieux pour contenir un ou plusieurs corps entiers. Castelli.

FRA

FRACES, est la pulpe ou substance qui reste des olives après qu'elles ont été pressées.

FRACTURA, κάταγμα, *Fracture*. Voyez *Catagma*. Les différentes especes de fractures, suivant les distinctions qu'en faisoient les Anciens sont 1°. le *Catagma raphanedon*, κάταγμα ῥαφανηδὸν, de ῥάφανος, rave, fracture transversale de l'os dans toute son épaisseur, comme feroit la rupture d'une rave cassée en deux. On l'appelle aussi *Sicyedon*, σικυηδὸν, & *cauledon*, καυληδὸν de σίκυος, concombre, & καυλὸς, tige; parce que ces ruptures ressemblent à celles de l'un ou de l'autre. V. *Cauledon*. 2°. *Catagma schedacedon*, κάταγμα σχεδακηδὸν, fracture oblongue de l'os. 3°. *Catagma ad onycha*, τὸ εἰς ὄνυχα, on καλαμηδὸν. V. *Calamedon*. 4°. *Alphitedon*, ἀλφιτηδὸν, ou *caryedon*, καρυηδὸν. Voyez *Alphitedon*. 5°. *Catagma secundum apothrausin, & apocopen*, τὸ κατ' ἀπόθραυσιν, καὶ κατ' ἀποκοπὴν, fracture de l'os, dans laquelle les esquilles sont tellement détachées, qu'on les sent vaciller & balotter. Voyez *Apothrausis*.

Les fractures du crane, observées par Hippocrate, *Lib. de Cap. vulner.* sont, 1°. *Rogme*, ῥωγμὴ, la fissure, que Paul Eginete appelle *trichismus*, τριχισμὸς, de θρὶξ, cheveu, quand elle est extremement petite. 2°. *Phlasis*, φλάσις, que Galien appelle *thlasis*, θλάσις, est dans Hippocrate celle où il y a collision ou contusion de l'os, sans fissure on sans dépression. 3°. *Edra*, ἕδρα, est celle où l'instrument vulnérant a laissé une marque ou empreinte sur l'os: & si cette espece de fracture a penétré fort avant dans le crane, on l'appelle διακοπὴ, Voyez *Diacope*; si une portion de l'os a été emportée tout d'un piece, ἐκκοπὴ. Voyez *Eccope*; si la plaie a été ou semble avoir été faite avec une hache, ἀποσκεπαρνισμὸς. Voyez *Aposceparnismus*. 4°. *Apechema*, ἀπήχημα, ou *apochopema*, ἀποχέτημα, qu'on appelle aussi *xymphore*, ξυμφορὴ. Voyez *Apechema* & *contrafissura*. 5°. *Esphlasis*, ἔσφλασις, ou *engisoma*, ἐγγίσωμα, qui se divise en *ecpiesma*, & *camarosis*. Voyez chacun de ces quatre mots à leur rang alphabétique.

Quand il arrive solution de continuité à un os; les Auteurs Latins appellent ce désordre *fractura*; & les Grecs, comme nous l'apprend Galien, *Meth. Med. Lib. VI. cap.* 5. κάταγμα. Il n'y a pas de nom particulier pour la solution de continuité aux cartilages: on la comprend sous le terme général de *fracture*. Du moins Hippocrate, *Lib. de Articulis, text.* 48. en parlant de la *fracture* de l'oreille externe, qui est toute cartilagineuse, se sert du terme général de *fracture*, à l'endroit où il dit: ἦν δὲ ἐς κάταγῇ.

Les Anciens n'appelloient pas *fracture* toute solution de continuité dans un os, mais seulement celle qui étoit produite par une violence externe, comme nous le dit Paul Eginete, *Lib. VI. cap.* 89. dans les termes qui suivent: « la *fracture* en général est une séparation ou « rupture de l'os, causée par une violence externe: » & c'est par cette circonstance qu'ils distinguoient la *fracture* de la carie. De plus, le terme de *fracture* ne s'emploie que quand les parties d'un même os sont desunies, pour la distinguer de la luxation, où il n'y a que dérangement ou écartement de deux os, qui naturellement sont contigus. La *fracture* se distingue encore de la contusion, dans laquelle il y a écrasement des solides, en ce que dans la premiere les os se separent par portions d'un volume considérable. Cependant les Anciens mettoient au nombre des *fractures*, le broyement des os en petites particules, s'il étoit produit par une cause externe; & ils appelloient cette espece de *fracture* ἀλφιτηδὸν, comme nous l'apprend Paul Eginete, *Lib. suprà citato*.

Les Chirurgiens divisent en général les *fractures* en trois especes: les simples, les composées & les compliquées. La simple *fracture* est lorsqu'il n'y a qu'un seul os de cassé dans une partie, & que les parties qui le couvrent ou qui l'environnent ne sont pas considérablement offensées. Lorsqu'il arrive une *fracture* de cette espece à des parties du corps où il se trouve deux os comme à l'avant-bras, & que le *radius*, par exemple, est cassé, sans que le cubitus le soit; les Chirurgiens appellent cette *fracture* incomplete, parce que la situation des parties n'est point changée, & que la longueur du membre est toujours la même. Mais quand le cubitus & le *radius* au bras, ou le *tibia* & le péroné à la jambe sont tous deux cassés, c'est une *fracture* complete ou composée, quoiqu'on puisse aussi proprement appeller *fracture* composée celle d'un seul os en plusieurs parties. Mais lorsqu'outre la *fracture* d'un seul ou de plusieurs os, il y a des symptomes autres que ceux de la *fracture*, qui exigent qu'on procede à la cure par une méthode particuliere, comme dans le cas où il y a plaie ou ulcere, la *fracture* alors s'appelle compliquée, parce que dans la cure d'un pareil désordre, il faut porter son attention à tous les symptomes concomitans: mais il faut ajouter qu'on n'appelle la *fracture* compliquée, que quand ces symptomes concomitans sont à un degré considérable: car une fracture est toujours accompagnée au moins d'une légere contusion, & suivie d'un

peu d'inflammation. Il ne faut donc donner à la *fracture* le nom de compliquée, que quand ces symptomes sont d'une importance à mériter qu'on procede à la cure par une méthode différente de celle qu'on suivroit pour une *fracture* simple ou composée. Par exemple, quand la *fracture* est accompagnée de plaie, il ne faut pas y mettre comme à la simple *fracture*, un appareil qui y reste pendant plusieurs semaines : mais il en faut un qu'on puisse changer souvent pour panser la plaie, sans pourtant s'exposer à désunir ou déplacer les parties de l'os qui ont été remises.

Les *fractures* sont appellées transversales, obliques ou longitudinales, selon leurs différentes directions. On leur donne aussi différens noms, & on les traite différemment, selon que les portions d'os restent l'une sur l'autre, ou l'une contre l'autre, ou s'avancent dans les chairs sous la forme d'esquilles piquantes.

On nomme différemment les *fractures* suivant leurs différentes directions. La *fracture* transversale est celle par laquelle l'os est divisé en une direction perpendiculaire à sa longueur. La *fracture* oblique au contraire est celle par laquelle l'os n'est pas divisé en une direction perpendiculaire à sa longueur, mais s'écarte de cette direction plus ou moins. La surface de cette *fracture* est plus grande que celle de la précédente, & il est plus difficile de tenir en état les portions *fracturées* après qu'elles ont été réduites. La *fracture* longitudinale est celle par laquelle l'os est fendu en long; & cette *fracture* pourroit s'appeller plus proprement fissure, puisque les parties de l'os ne sont point entierement séparées, mais seulement fendues sur la longueur : c'est pourquoi on appelloit autrefois cette fracture comme nous l'apprend Galien, *de Meth. Med. Lib. VI. cap.* 5. σχιδακηδὸν, ou division longitudinale de l'os.

Quant à la différente situation des os fracturés; les extrémités de l'os fracturé peuvent rester dans leur situation naturelle, surtout dans la *fracture* transversale. Elles peuvent aussi s'écarter un peu l'une de l'autre, mais de maniere pourtant qu'elles restent toujours à-peu près l'une vis-à-vis de l'autre. Les portions fracturées peuvent aussi cesser de se toucher aucunement, & glisser l'une à côté de l'autre; ce qui arrive presque toujours dans la *fracture* oblique & même dans la transversale. Enfin si les portions fracturées sont pointues, elles peuvent avancer comme autant de piquans dans les tégumens; & c'est sans difficulté cette derniere sorte de *fracture* qui est la pire de toutes.

Il faut être bien attentif à discerner toutes ces différences, non pas seulement pour donner aux *fractures* les noms qui leur conviennent; mais aussi parce qu'à raison de ces différences, la cure doit être conduite de différentes manieres; & qu'après avoir distingué de quelle sorte est la *fracture*, on est plus en état d'en prognostiquer les événemens.

Les effets de la *fracture* sont différens selon la nature de l'os fracturé; les différentes directions de la *fracture*; la situation, la figure, le nombre & la grosseur des portions fracturées; selon la nature de l'endroit où la *fracture* est arrivée, & celle des parties voisines.

Les suites les plus considérables des *fractures* sont l'incapacité de soutenir le corps, de supporter & diriger les muscles; la contraction des muscles, l'accourcissement du membre, le dérangement des muscles de leur situation naturelle, la contorsion & la défiguration du membre, le déchirement, la contusion ou la corruption du périoste externe, des vaisseaux logés dans les petites cellules des os, du périoste interne, de la membrane médullaire, & de la moelle même, l'accumulation de la substance que fournissent les vaisseaux de l'os, d'où provient l'inégalité du calus, la tumeur & la difformité du membre; le tiraillement, le déchirement, l'irritation, la compression & la convulsion des membranes, des tendons & des nerfs; le changement, la destruction, l'obstruction & l'inflammation des vaisseaux adjacens, avec douleur, ecchymose, exténuation, suppuration, gangrene; la mortification d'une partie, & souvent de la totalité du membre, & presque toujours la contusion.

L'incapacité de soutenir le corps. Quand on est debout ou qu'on marche, tout le poids du corps est supporté par les os des jambes & des cuisses. C'est pourquoi dans les enfans noués, les os étant trop souples & trop flexibles, le poids du corps les fait plier. Si-tôt donc que ces os sont fracturés, ils n'ont plus la faculté de soutenir le corps; à moins que, comme il peut arriver dans la *fracture* transversale, les extrémités de l'os fracturé ne soient bien vis-à-vis l'une de l'autre & ne conservent leur situation. Mais bien-tôt après, si le malade continue de remuer la partie fracturée, les portions de l'os s'écarteront aussi-tôt l'une de l'autre; & dès-lors il deviendra incapable de supporter le corps.

Supporter & diriger les muscles. Il y a dans le corps humain beaucoup de muscles qui non-seulement prennent leur origine des os, mais aussi qui s'y inserent; si l'on excepte les muscles sphincters & les fibres musculaires des visceres & des vaisseaux, il n'y a presque pas de muscle dans le corps qui ne tienne à un os, au moins par une de ses extrémités : par conséquent lorsque les os sont fracturés, il faut nécessairement que la direction du mouvement musculaire soit détruite; & que l'action des muscles attachés à ces os soit interrompue. Si, par exemple, il y a *fracture* à la rotule, à laquelle adhere le tendon qui naît des muscles cruraux & qui eleve ce tendon, comme un lévier mu sur son point d'appui; la direction & l'action de ces muscles en sont immanquablement interrompues. Il faut dire la même chose des autres os fracturés.

La contraction des muscles & l'accourcissement du membre. Galien, *Lib. I. cap.* 8. *de motu musculari*, observe que les ventres des muscles ont le pouvoir de se contracter d'eux-mêmes : & il prouve que cet effet n'étoit pas produit par la faculté animale agissant sur le muscle, par le retirement des deux parties d'un muscle lorsqu'on l'a divisé dans un cadavre. Vésale, *Lib. VII. cap.* 19. appuie ce sentiment par des expériences faites sur des animaux vivans : car quand il avoit coupé le ventre d'un muscle, il en voyoit une partie se retirer vers son origine, & l'autre vers son insertion. Quand il avoit coupé le tendon d'un autre muscle, il observoit que le muscle se retiroit vers son origine. Quand il avoit coupé la tête d'un autre muscle, le muscle se retiroit vers son insertion : & quand il coupoit la tête & l'insertion du muscle, alors les deux extrémités se retiroient vers le ventre ou vers les parties les plus charnues. Or ce sont les os auxquels les muscles sont attachés qui les tiennent dans la distension qui les fait se retirer quand on les coupe. C'est pourquoi quand les os sont fracturés, les muscles, en conséquence de leur contraction spontanée, s'accourcissent & tirent à eux la partie de l'os à laquelle ils tiennent; ce qui rend le membre plus court; & ce à proportion que les muscles qui sont attachés à la portion inférieure de l'os fracturé sont plus forts. Si, par exemple, l'os de l'humérus est fracturé au-dessus de la partie à laquelle est attachée le muscle deltoïde, l'os fracturé sera tiré avec force en en-haut, & le membre sera accourci; car comme Celse nous le dit, *Lib. VIII. c.* 10. « les muscles & les nerfs qui étoient auparavant tendus, sont « pour lors retirés. » La même chose a lieu pour l'os du fémur. C'est pourquoi tous les Chirurgiens conviennent unanimement qu'on guérit rarement d'une *fracture* à l'os du fémur, si elle est à la partie supérieure proche de la hanche, sans en demeurer estropié.

Mais si cet os est fracturé au milieu, ou vers le genou, la cure réussit ordinairement beaucoup mieux. La cause en est entre autres, vraissemblablement, que plus l'os est fracturé haut, plus les muscles tirent la portion inférieure de l'os en en-haut: or comme ces muscles sont très-forts, il faut une forte extension pour réduire les os, que par la même raison il est bien difficile aussi, de contenir dans leur situation naturelle après qu'on est parvenu à les réduire.

Le dérangement des muscles de leur situation naturelle. La plupart des muscles non-seulement tirent leur origine des os, mais aussi s'y inserent; quelques-uns même y adherent par une partie considérable de leur longueur. C'est pourquoi, si les os fracturés s'écartent de leur situation naturelle, il doit arriver un dérangement considérable dans la situation & la direction des muscles adjacens qui en tirent leur origine ou qui s'y inserent. De plus, les portions de l'os fracturé peuvent écarter de leur situation naturelle les muscles qui n'en tirent pas leur origine & qui ne s'y inserent pas, parce qu'elles repoussent les parties adjacentes & se mettent en leur place.

La contorsion & la défiguration du membre. La surface externe du corps humain a de certaines éminences, & conséquemment des endroits creux. Or cette variété est principalement produite par les différentes positions des muscles, & leurs différentes actions, durant lesquelles ils sont tantôt éminens, tantôt affaissés. C'est ce qu'on remarque dans les hommes robustes, & qui ne sont point surchargés de graisse, mais beaucoup moins dans les femmes, qui ont la surface du corps beaucoup plus lisse & plus unie. Attentifs à cette différence, les Peintres ont grand soin de la marquer dans leurs tableaux: ils peignent un Hercule, un Laomedon, avec des membres forts & nerveux; au lieu qu'ils donnent à une Vênus un corps uni & égal dans sa surface. Lors donc que les muscles en conséquence de la *fracture* des os, sont dérangés de leur situation naturelle, la figure des parties change, & la forme naturelle du membre est détruite. C'est pourquoi les Chirurgiens habiles, pour découvrir si les os sont bien placés, comparent le bras ou la jambe où il y a *fracture* avec celui ou celle qui n'a point été endommagé; observant soigneusement si les éminences & les cavités de l'un & de l'autre sont exactement semblables. Ainsi, par exemple, en approchant les deux bras l'un de l'autre autant qu'on le pourra, on connoîtra en quoi le fracturé est différent de l'autre, & cette différence sera surtout remarquable si ce sont les os de l'avant-bras qui sont fracturés; car alors les muscles qui servent à la supination & à la pronation de la main occasionneront un changement surprenant dans la figure naturelle de la partie.

Le déchirement, la contusion ou la corruption du périoste externe, des vaisseaux logés dans les petites cellules des os, du périoste interne & de la membrane médullaire. Tous les os sont couverts d'une membrane qui y porte des vaisseaux & qui en reçoit: cette membrane s'appelle périoste & est presque partout fortement adhérente aux os. Elle couvre partout la surface externe des os, si ce n'est aux endroits d'où naissent les ligamens qui environnent & assurent les différentes articulations; car en ces endroits le périoste est séparé de l'os, & passe par-dessus le ligament, jusqu'à ce qu'il s'insere dans un autre os & y soit adhérent. Par ce moyen le périoste est perpétué d'un os à l'autre sans aucune interruption de continuité. Ainsi toute la surface des os est couverte d'un périoste, à l'exception de la partie qui est contenue dans la capsule des articulations formée par les ligamens qui environnent les articulations: mais il n'arrive jamais ou presque jamais, que la partie qui est enfermée dans cette capsule soit fracturée. Lors donc qu'un os est fracturé, le périoste externe ne manque guere d'être offensé: de plus, il y a plusieurs os dont la structure est prodigieusement cellulaire; les petits os même qui n'ont pas une grande cavité médullaire, tels que les phalanges des doigts avec les os du carpe & du métacarpe ne laissent pas d'avoir leur substance pleine de petites cellules osseuses. Mais pour les plus gros os qui ont une grande cavité au milieu, où est contenue la moelle, leurs lames osseuses qui dans le milieu sont fort serrées les unes contre les autres, s'écartent davantage vers les extrémités de l'os, & forment des cavités surprenantes dans lesquelles sont logés les vaisseaux sanguins & les cellules médullaires. C'est pourquoi si les os sont fracturés vers leurs extrémités, cette structure cellulaire sera détruite, les vaisseaux sanguins seront rompus & laisseront échapper le fluide qu'ils contiennent, lequel par sa stagnation pourra causer beaucoup d'accidens très-funestes. Il est encore également visible que la *fracture* de l'os détruira aussi le périoste interne, la tendre membrane qui enveloppe la moelle & la moelle même, cette derniere substance étant si tendre que même dans un vieux bœuf, en la paîtrissant un peu fort avec les doigts, elle devient mollasse comme une pulpe. L'expérience journaliere ne nous apprend que trop quels terribles symptomes peut produire la corruption de l'huile médullaire. Mais toutes ces différentes substances ne peuvent manquer d'être déchirées si les extrémités de l'os fracturé s'écartent & glissent à côté l'une de l'autre; car alors il n'y a pas à douter que tout ce qui étoit contenu dans la cavité de l'os ne soit rompu. Il est vrai que les terribles accidens que cette espece de *fracture* donne lieu de craindre n'arrivent pas toujours: mais il est également certain qu'ils arrivent quelquefois. C'est pourquoi il est à propos d'avertir le malade ou les personnes qui sont auprès de lui, des accidens qui peuvent lui arriver, afin que s'ils arrivent en effet, on ne les attribue pas à l'ignorance du Chirurgien.

L'accumulation de la substance que fournissent les vaisseaux de l'os, de laquelle procede l'inégalité du calus, la tumeur & la difformité du membre. Hippocrate, dans ses *Coac. Prænot.* nous apprend, que « les os ou les cartilages une fois rompus, ne croissent plus » Et, *Sect. VI. Aphor.* 19. il dit, que « les portions fracturées ne reprennent point. » Galien, *Meth. Med.* décide aussi, qu'un os ne s'unit point à un os, ni un cartilage à un cartilage; & qu'à la suite d'une *fracture*, l'union qui se fait des parties séparées s'opere par l'interposition d'un calus, qui fait l'effet d'une espece de glu, mais non par la concrétion des parties séparées. Mais dans son premier Commentaire sur Hippocrate, *des fractures*, il expose son sentiment sur ce sujet avec beaucoup plus d'étendue en ces termes: « Comme les os ne sauroient, en conséquence de leur sécheresse naturelle, reprendre comme des chairs, l'union s'en fait par le calus qui vient aux levres de la *fracture*: or l'origine du calus est le superflu de la nourriture des os fracturés; & quand le malade ne suit pas un régime exact, ou qu'il est pléthorique, ce superflu de nourriture est trop abondant, & se déchargeant en-dehors, mouille les bandages comme quand il vient du sang d'une plaie. » Par-là, Galien semble nous faire entendre que le calus n'est pas formé de ce qu'on appelle proprement la substance de l'os, mais seulement d'une espece de glu, qui, placée entre les deux extrémités de l'os fracturé, les fait tenir ensemble; car un peu après il ajoute: « Le calus est aux deux portions de l'os fracturé, ce qu'est la glu ou la colle à deux morceaux de bois qu'elle fait tenir ensemble. » Mais comme on ne sauroit nier que le calus n'acquiere à la fin la dureté de l'os, & que Galien cependant ne croit pas qu'il en ait la nature, il prend un tour tout-à-fait singulier pour exprimer sa pensée à ce sujet, en disant, que « tout ce qui se décharge de l'os, & qui colle par sa concrétion, les levres de la *fracture*, est tellement changé par l'os contigu, qu'il y devient presque semblable, & prend le nom de calus. » Ainsi, il est dans le sentiment que cette matiere prend le nom de calus après qu'elle a acquis la dureté de l'os. Il paroît que cette opinion de Galien a eu depuis d'autres Sectateurs. Mais on fait voir à l'article *Vulnus*, que

dans les plaies la substance perdue est réparée, & les parties séparées, réunies, non par le moyen d'une glu, mais par une réproduction qu'opere un sang louable à l'aide de la nature, comme le dit Galien lui-même dans le passage que nous venons de citer; & au mot *Caput*, on fait voir qu'une partie du crane, retranchée par le trépan ou quelque autre instrument vulnérant, se reproduit. Il en est de même des os fracturés qui se réunissent, non par l'interposition d'une glu, mais par la concrétion des deux extrémités; car dans les cas où une partie de l'os a été retranchée, cette liqueur visqueuse qui durcit par degrés, ne sert pas simplement à boucher le vuide, mais à reconstruire une partie osseuse en place de celle qui a été détruite. Cette merveille est constatée par une infinité d'observations. Or il faut attribuer ce phénomene à la propriété surprenante qu'a le corps humain, avec l'aide des alimens dûment changés par l'action des visceres & des vaisseaux, de réparer ce qui a été détruit, & d'augmenter en toute dimension ce qui est déja en partie régénéré. Il est certain que c'est le principe vital logé dans l'œuf, qui, lorsque le corps du poulet est organisé, du blanc de l'œuf, qui est une substance extremement molle, produit des os assez solides, non-seulement pour que le poulet se soutienne dessus, mais même qu'il courre avec beaucoup d'agilité dès qu'il est sorti de la coquille. Il paroît que le même principe agit tant dans les os, pour la réparation des pertes de substance, & la réunion des parties séparées, que dans les plaies des parties molles, & produit une véritable régénération d'une substance organique, & non pas seulement une concrétion de matiere glutineuse.

Comme dans les plaies des parties molles les vaisseaux sont extremement tendres & pulpeux, en conséquence de ce qu'ils ne sont plus couverts de peau, il leur est fort aisé de se distendre & de dégénérer en chair fongueuse. La même chose arrive par rapport aux calus des os qui peuvent acquérir trop de volume, si les vaisseaux qui fournissent la nutrition aux os, sont distendus par la surabondance ou l'impétuosité excessive des fluides qu'ils contiennent. Mais cet accident est surtout à craindre dans les jeunes gens, en qui les parties solides sont plus foibles, la quantité des fluides plus abondante, & la circulation plus vive que dans les personnes plus avancées en âge. Aussi les Chirurgiens remarquent-ils qu'il est très-ordinaire que dans les jeunes gens les calus prennent trop d'accroissement, surtout s'ils ne se moderent pas sur le manger. De-là suit nécessairement l'irrégularité & le changement de figure dans la partie. Mais le cas où il arrive le plus souvent que le membre soit défiguré, c'est si l'on presse les extrémités de l'os l'une contre l'autre avant que le calus ait acquis assez de consistance; car le calus, alors encore souple & flexible comme de la cire, s'écarte de toutes parts sur les côtés, & forme autour de la *fracture* une espece d'anneau qui la surmonte. C'est ce qui arrive surtout lorsqu'un malade, après s'être cassé la cuisse ou la jambe, commence trop-tôt à marcher; car comme tout le poids du corps est supporté par ces os, si le calus n'a pas encore acquis autant de consistance que l'os même, il éprouvera une compression qui l'affaissera.

Le tiraillement, le déchirement, l'irritation, la compression, & la convulsion des membranes, des tendons & des nerfs. C'est ce qui arrive ordinairement lorsque les fragmens de l'os sont montés les uns sur les autres, & surtout s'ils sont piquans & pointus; car en ce cas toutes les parties adjacentes en sont offensées & lacérées. On peut voir à l'article *Vulnus* les accidens qu'on a lieu de craindre en conséquence de la lésion ou de l'irritation des membranes, des tendons & des nerfs. Ils sont tels, qu'Hippocrate dans son Traité *des Fractures*, conseille aux Chirurgiens de ne point entreprendre de pareilles cures, s'ils peuvent s'en dispenser avec honneur, parce qu'il y a beaucoup plus de suites fâcheuses à craindre que de succès à espérer: « car si, « dit-il, les os ne se trouvent pas replacés dans leur situation naturelle, on s'en prend à l'ignorance du « Chirurgien; & s'ils le sont, leur replacement contribuera plutôt à la destruction du malade qu'à sa guérison. »

* Cette partie de la Chirurgie s'est perfectionnée sans doute depuis Hippocrate. On ne balance point à présent à entreprendre la cure de ces sortes de *fractures*; & quand elle est conduite par un Chirurgien adroit & habile, qui sait enlever & détruire les causes qui occasionnoient le tiraillement, le picottement, & la convulsion des nerfs & des membranes, elle est presque toujours accompagnée d'un heureux succès.

Le changement, la destruction, l'obstruction, & l'inflammation des vaisseaux adjacens. Les symptomes les plus funestes qui paroissent à la suite des *fractures*, sont moins l'effet pour l'ordinaire de la lésion de l'os même, que de celle des parties adjacentes comprimées ou blessées par les esquilles des os. Il y a quantité de vaisseaux qui tiennent aux os, ou y sont du moins adjacens, & qui conséquemment peuvent être comprimés ou lésés par les fragmens d'os déplacés de leur situation naturelle. C'est pourquoi Hippocrate, dans le passage que nous venons de citer, nous avertit qu'il est fort important de prendre garde si l'os de l'humérus ou celui de la cuisse plie en-dedans ou en-dehors, parce que la partie interne de ces os est garnie en-dessus d'un grand nombre de vaisseaux. Or il s'ensuit des obstructions de tout ce qui, par la compression ou le tiraillement, rétrécit les vaisseaux: il est donc visible que les *fractures* des os doivent occasionner très-souvent des obstructions. Et quand le mouvement des humeurs dans des vaisseaux ainsi rétrécis ne seroit pas totalement obstrué, du moins la plupart des fonctions du corps en doivent être considérablement dérangées, puisque l'intégrité de ces fonctions dépend en grande partie de la juste proportion des troncs des vaisseaux avec leurs ramifications, & des ramifications avec les troncs. C'est pourquoi, si à l'obstruction des vaisseaux se joint beaucoup de vivacité dans la circulation des humeurs causées par la fievre, il pourra s'en ensuivre une inflammation, accompagnée de tous ses symptomes ordinaires, tels que la suppuration, la gangrene & le sphacele. Le tiraillement des membranes, des tendons & des nerfs, doit aussi causer des douleurs extremement aiguës, non pas tant pour la lésion qu'en reçoivent les os, puisque quand ils sont une fois rétablis dans leur situation naturelle, la douleur cesse entierement ou diminue considérablement; mais parce que quand les vaisseaux sont rompus ou seulement divisés par la moindre plaie, le sang qui se décharge au-dessous de la peau, & qui s'amasse dans la membrane adipeuse, y forme une ecchymose, comme on le voit expliqué plus au long à l'article *Contusio*. Or quand l'artere ou un gros tronc de nerfs qui se distribuent dans les parties intérieures, sont tellement comprimés ou détruits qu'ils ne sauroient plus transmettre leurs fluides respectifs, les parties qui sont au-dessous de l'endroit comprimé ou détruit se trouvent tout-à-fait privées de l'influence vitale des humeurs; d'où il arrive qu'elles sont corrompues par une gangrene putride, ou desséchées par un marasme lent.

La mort même est quelquefois la suite des *fractures* des os, en conséquence des douleurs extremes qui produisent des fievres aiguës, des délires & des convulsions; ou si la gangrene se jette sur la partie affectée, dégénere en sphacele, & gagne les parties supérieures; le malade, après avoir essuyé des insomnies, des délires, des syncopes & des hoquets, meurt dans une espece de sommeil doux & tranquile.

Les fractures sont presque toujours accompagnées de contusion; car la force externe ne sauroit gueres détruire la cohésion des parties de l'os, sans agir en même-tems sur les parties molles qui le couvrent; & se trouvant pressées entre la cause vulnérante & l'os, qui est une

substance dure, comment pourroit-il arriver qu'il ne s'y fît pas de contusion ? Aussi dans les *fractures* y a-t'il toujours quelque degré de contusion, si ce n'est dans les cas où l'os, par la vérole, le scorbut ou autres maladies, est devenu si cassant, qu'il n'a fallu que très-peu de force pour le rompre. Il ne faut pas négliger de faire attention à cette circonstance, parce que souvent après que l'os a été bien réduit, cette contusion des parties occasionne des suites très-fâcheuses. C'est pourquoi Hippocrate, sur la fin de son Traité *de Fracturis*, où il décrit un grand nombre de suites fâcheuses des *fractures* & des luxations, établit comme un axiome, qu'il y a plus à craindre de la contusion que de la *fracture* même ; & dit positivement : « le désordre est « moindre quand l'os est fracturé, que quand il ne l'est « pas, s'il y a contusion à des veines & des nerfs consi- « dérables : car dans ce cas la vie du malade est plus en « danger que dans l'autre, surtout s'il y a fievre conti- « nue. » C'est pourquoi il est souvent à propos d'appliquer sur les *fractures* des remedes qui soient propres à la cure des contusions ; car quoique la plupart des Chirurgiens croyent que ce qu'ils ont d'essentiel à faire est de réduire l'os fracturé, & de le contenir dans sa situation naturelle, il paroît bien cependant par ce qui vient d'être dit, qu'il faut procéder différemment à la cure, selon les symptomes qui accompagnent la *fracture*.

Méthode pour découvrir les fractures, *selon* Heister.

Il faut s'assurer, s'il y a *fracture*, 1°. par l'inspection, examinant si la partie blessée paroît plus courte que celle qui est saine, & si le blessé peut ou ne peut pas s'appuyer dessus. 2°. En la touchant, tâtant s'il y a quelque inégalité contre nature, ou si l'os plie ; & je conseille au Chirurgien, en passant, de commencer par faire mettre le malade dans son lit, avant de se mettre en devoir d'examiner ou de réduire la *fracture*. 3°. Par l'ouie, en écoutant si l'os ne craque point lorsqu'on le remue ou qu'on y touche. 4°. Si l'on reconnoît par ces signes qu'il y a *fracture*, il est tout naturel de l'attribuer à quelque violence extraordinaire provenant du dehors. 5°. Il faut aussi observer que les *fractures* sont plus ordinaires en hiver qu'en tout autre tems. 6°. Dans les *fractures*, surtout celles qui sont transversales, les parties se replacent souvent d'elles-mêmes sans que personne s'en mêle ; ce qui fait qu'on n'a aucun motif, ou qu'on n'en a pas du moins de bien assuré pour soupçonner qu'il y ait *fracture*. Si donc en ce cas le blessé, après avoir reçu quelque lésion externe, ne peut plus se servir que très-difficilement de la partie blessée, ou qu'il ne puisse la remuer ou y toucher sans de grandes douleurs, il est très-probable qu'il y a *fracture*. Mais le moyen le plus sûr pour s'en assurer, est de faire tenir la partie affectée par un Aide, qui la remuera doucement, tandis que le Chirurgien examinera s'il entend quelque bruit à l'os, s'il y a quelque vuide ou quelque inégalité.

Méthode pour découvrir les fissures.

Quant aux fissures, il n'est pas si aisé de s'en assurer, parce qu'on ne sauroit s'en appercevoir par la vue, par le toucher ou par l'ouie : aussi bien des Chirurgiens s'y trompent-ils, à ce que dit Gouey. Cependant si nous en voulons croire ceux qui disent s'y bien connoître, on ne manque pas de symptomes pour s'assurer de leur réalité. Ils disent qu'on ne sauroit toucher une partie où il y a fissure, sans y exciter de grandes douleurs ; qu'elle ne sauroit porter les parties supérieures ; qu'il y vient des tumeurs considérables, quelquefois inflammation, suppuration & carie, & que les personnes avancées en âge y sont plus sujettes que les autres, à cause de la fragilité & de la rigidité de leurs os. Et en effet, ces observations semblent bien fondées ; car il est presque impossible que le sang & la sanie adhérens aux fissures, ne se putréfient & ne causent les accidens qu'on vient de dire, en corrodant la moelle, les parties circonvoisines & l'os même.

Des prognostics des fractures.

Il faut que le Chirurgien use de beaucoup de circonspection en prognostiquant les suites d'une *fracture*, & qu'il ne se hâte pas trop d'annoncer que la cure sera facile & certaine, de peur que quelque accident qu'il n'auroit pas prévu ne le démente, & qu'on n'impute le mauvais succès à son ignorance ; car les personnes qui ne sont pas au fait, s'imaginent quelquefois qu'une *fracture* est tout ce qu'il y a de plus aisé à guérir ; tandis qu'au contraire le Chirurgien le plus habile est quelquefois dans l'impossibilité absolue de rendre à un membre fracturé sa premiere force & sa premiere beauté. Ainsi, comme il y a des *fractures* qui ne sont pas de conséquence, mais qu'il y en a aussi de très-dangereuses, un Chirurgien prudent ne doit pas seulement avoir égard, par rapport à son prognostic, à la disposition de la partie fracturée, mais aussi aux parties voisines, à la situation de l'os, aux désordres accidentels, à l'âge, à la constitution & la complexion du malade ; & surtout il doit se garder de promettre que la cure sera prompte, parce que s'il arrive que le malade la retarde par des imprudences, on pourroit en imputer le retard à l'inexpérience du Chirurgien.

C'est ici la place de faire quelques observations particulieres. La premiere est que les *fractures* simples & récentes se guérissent plus aisément que celles qui sont accompagnées de plaies externes, de luxation, de contusion violente, d'hémorrhagie ou de carie. 2. Les unes se guérissent plus aisément & plus promptement, les autres plus difficilement & plus lentement, selon la différence de l'os fracturé : car les petits os comme les clavicules & les côtes, reprennent en vingt jours ; le radius, en trente ; le tibia ou l'humérus, en quarante ou cinquante ; & l'os du fémur en cinquante ou soixante, & même soixante-dix. 3. Il faut observer de plus qu'en général les *fractures* se guérissent plus vîte dans les jeunes gens dont le corps est bien sain, que dans les vieillards & surtout ceux qui sont d'une mauvaise complexion.

Quand un os fracturé n'est écarté que très peu de sa situation naturelle, il est beaucoup plus aisé de le réduire, que quand il en est beaucoup éloigné. Les *fractures* transversales se guérissent aussi plus vîte que celles qui sont obliques. Celles qui sont proches des articulations sont plus dangereuses que celles qui sont au milieu de l'os : car dans celles-là non-seulement il arrive souvent que les articulations sont affectées de maniere qu'elles deviennent roides ; mais les ligamens & les tendons sont ordinairement froissés ou écrasés, ce qui produit souvent des douleurs violentes, des inflammations, des convulsions & même la mort.

S'il y a deux os de cassés à un même membre, la cure est infiniment plus difficile. Ou si un même os est cassé en plusieurs morceaux, il est presque impossible de prévenir la gangrene & le sphacele : & le moins qui en puisse arriver, c'est que la cure sera très lente & qu'il restera des inégalités au membre : c'est pourquoi le Chirurgien, s'il est prudent, aura soin d'en avertir le malade ou quelqu'un de sa famille.

Quand la *fracture* est réduite sur le champ, la réunion se fait beaucoup plus vîte & plus facilement. Si donc le Chirurgien n'est appellé que long-tems après, qu'il ne promette pas une cure prompte.

Si la *fracture* est située proche de parties nobles, elle est toujours dangereuse, & très-souvent fatale : telle est celle du crane à cause du voisinage du cerveau ; celle des vertebres, à cause de la moelle spinale ; celle des côtes, du sternum, de l'os des iles & de l'os pubis, à cause des visceres qui sont dans la poitrine & dans le bas-ventre. Elle n'est pas moins dangereuse, si elle est proche de quelque artere ou veine considérable,

surtout s'il y a quelque pointe d'esquille qui blesse ces vaisseaux; car il en arrive des hémorrhagies mortelles, comme on en voit arriver en conséquence de *fractures* à l'humérus & au fémur.

Si les fragmens de l'os sont si écartés l'un de l'autre, qu'ils percent à travers la chair & la peau; les muscles, les nerfs, les veines & les arteres qui se trouvent entre deux empêcheront leur replacement; & quantité d'accidens qu'on ne pourra pas prévenir tous, empêcheront la cure & feront que le membre restera toujours foible & difforme, surtout si l'os fracturé est ou l'humérus, ou le tibia, ou le fémur; ou la corruption s'y mettra à un point qu'il ne sera pas possible d'éviter l'amputation.

La saison la plus convenable pour la cure des fractures aussi bien que pour toutes les autres maladies, est la plus seraine & la plus tempérée; c'est-à-dire, celle qui n'est ni trop chaude ni trop froide. La cure va beaucoup plus vîte dans les jeunes gens, que dans les vieillards; mais dans les femmes grosses, elle va ordinairement toujours mal jusqu'à ce qu'elles soient délivrées.

La *fracture* d'un os en plusieurs fragmens est ordinairement suivie d'inflammation, de suppuration, ou de fistule; à quoi on ne peut point remédier qu'on n'ait retiré les esquilles. Mais les *fractures* qui proviennent de causes internes & sont souvent accompagnées de carie, sont beaucoup plus dangereuses que celles qui viennent de causes externes; & l'on n'en doit pas espérer la cure, jusqu'à ce qu'on ait détruit la cause interne, soit que ce soit le scorbut, la vérole, ou l'hydropisie; & qu'on ait corrigé entierement toute l'habitude du corps du malade.

Si quelque fragment d'os considérable a été emporté par une balle de fer ou de plomb, ce qu'il y a de mieux à faire est de couper la partie inférieure du membre blessé; car l'os en ce cas ne pouvant reprendre, il vaut mieux tout d'un coup en venir-là, que d'affoiblir inutilement le blessé par un procédé lent & infructueux, & qui peut-être lui couteroit la vie. Que s'il n'y a eu qu'un petit fragment d'emporté, on pourra à la vérité faire reprendre l'os: mais le membre en sera accourci; & si c'est la jambe, le malade en restera boiteux.

S'il entre du sang par la fissure dans la cavité intérieure de l'os tibia, par exemple; il y aura tout lieu de craindre la carie ou le *spina ventosa*, des fistules incurables, la consomption & le sphacele; de sorte qu'il est sûr que le malade en mourra, si on ne se hâte de lui couper la jambe. Il en sera de même de toute fracture, où du sang introduit dans l'os en corrompra la moelle.

Les *fractures* aux jambes sont plus dangereuses que celles aux bras, & plus disgracieuses parce qu'on ne les sauroit cacher surtout dans les hommes; & que non-seulement elles rendent la jambe difforme, mais que pour l'ordinaire elles font boiter. C'est pourquoi on ne sauroit prendre trop de soin pour la cure de cette sorte de *fracture*.

Cure des Fractures.

Dans la cure des *fractures*, le principal objet doit être l'agglutination de l'os. Ainsi il faut premierement, remettre l'os dans sa situation naturelle; ce qui se fait en étendant le membre & replaçant l'os avec la main. Secondement, après la réduction, y mettre un bandage convenable, & recommander bien expressément le repos au malade. Troisiemement, prévenir les accidens qui pourroient survenir, ou y remédier. Or il faut pour cela que le Chirurgien sache: 1°. Combien il y a d'os au membre blessé, s'il y en a plusieurs; ou s'il n'y en a qu'un, s'ils sont gros ou petits, denses ou spongieux, égaux ou inégaux; & s'il n'y en a qu'un de fracturé, ou s'il y en a plusieurs. 2°. Quels muscles sont les plus proches, & quelle est leur position & leur fonction. 3°. S'il y a proche de la *fracture* quelques nerfs, veines ou arteres considérables; car il importe beaucoup de savoir tout cela pour conduire la cure avec succès.

Quand les os fracturés ne sont point déplacés, il ne faut pour procurer l'agglutination des fragmens, qu'un bandage convenable sans extension ni replacement. Mais s'ils sont écartés l'un de l'autre, il faut toujours quelque degrés d'extension, proportionnés à la distorsion des fragmens: car plus la séparation est considérable, & le membre accourci, par la contraction des muscles; plus il faut que l'extension soit aussi considérable. Mais il faut la faire avec ménagement, de peur que si on la faisoit avec trop de violence, elle ne blessât le malade.

Pour venir à bout de l'extension du membre, il faut 1°. avoir soin que le malade soit tenu bien ferme par quelqu'un, qui ne laisse pas aller le membre du côté qu'on le tire. Il faut le poster de la maniere qu'on juge la plus convenable pour les circonstances: car tantôt il faut pour la commodité du Chirurgien, que le malade soit assis sur une chaise ou sur le plancher; tantôt il faut qu'il soit couché sur un lit ou sur une table. 2°. Faire tenir par des Aides le membre fracturé au-dessus & au-dessous de la *fracture*. 3°. L'Aide qui tient la partie inférieure, la tirera avec autant de force qu'il faudra pour replacer les fragmens. Mais si les mains seules ne suffisent pas, on se servira d'une corde ou d'une serviette; & si ce n'est pas assez d'un seul homme, on en mettra deux ou trois; observant toujours cependant de procéder avec tout le ménagement possible; afin de ne point faire souffrir au malade des tourmens inutiles.

Les Anciens avoient inventé pour la réduction des fractures dans les cas où les mains seules, les cordes & les serviettes ne leur réussissoient pas, ce qui étoit rare, des machines particulieres, comme des cordes avec des poulies, le banc d'Hippocrate, & autres, représentés par Oribase, Paré, André de la Croix, Scultet, & autres Auteurs: mais les Modernes les ont toutes rejettées, parce que leur application est sujette à des inconvéniens; & que d'ailleurs on ne les a pas toujours sous sa main, lors d'une bataille, ou en d'autres occasions; outre qu'il est certain que les mains, les cordes ou les serviettes suffisent pour la fin qu'on se propose.

Il reste encore une observation très-importante par rapport à l'extension du membre fracturé, qui est que si le Chirurgien est appellé après que la tumeur est formée ou qu'il y a une violente inflammation, il doit différer l'extension jusqu'à ce que l'une & l'autre soient dissipées; car en cet état on ne sauroit manier, comprimer ou étendre les parties affectées, sans des douleurs aiguës, des convulsions & peut-être occasionner un sphacele. Mais si la tumeur & l'inflammation sont peu considérables; il faut pour empêcher qu'elles ne le deviennent, procéder sans délai à l'extension.

Si l'inflammation est si violente, que l'extension soit absolument impraticable: la premiere chose qu'il convient de faire, est de travailler à calmer ce symptome; & les regles qui ont été prescrites à l'article *Contusa*, seront fort bonnes à pratiquer ici; comme de saigner, de purger, de faire boire au malade des fluides aqueux, de lui administrer des remedes internes capables de résister à l'inflammation, & de lui appliquer chaudes des fomentations résolutives. Par ces moyens on calmera par degrés l'inflammation, ensorte qu'au bout de vingt-quatre heures l'extension du membre sera praticable. Ou bien, au lieu des fomentations qui viennent d'être prescrites, on pourra employer avec un égal succès celles qui suivent.

Prenez *feuilles de scordium, deux ou trois poignées;*
eau, une pinte;
esprit-de-vin, six onces;

Faites bouillir ensemble un quart d'heure, & ajoutez ensuite

sel commun, une once ;
nitre, demi-once.

Mettez sur la partie fracturée un linge imbibé de cette décoction, avec un bandage par-dessus, & renouvellez souvent.

Si l'inflammation est si violente, qu'un jour ne suffise pas pour mettre l'os en état d'être réduit ; continuez l'usage des mêmes médicamens, jusqu'à ce que vous soyez parvenu à la calmer.

Quelquefois les esquilles, qui irritent les parties voisines, empêchent le replacement de l'os : c'est pourquoi si elles ne tiennent pas, il faut les ôter ; si elles tiennent au périoste, il faut les en détacher ; car jamais elles ne reprendront, & conséquemment elles empêcheront le succès de la cure : mais si elles adhèrent fermement aux autres parties, & qu'elles ne nuisent point à la cure, il faut commencer par réduire l'os, & y appliquant un bandage convenable, laisser les esquilles, ou jusqu'à ce qu'elles se résolvent par la suppuration, & sortent avec le pus, ce qui se fera sans presque causer de douleur au malade ; ou jusqu'à ce qu'elles soient réunies à l'os ; après quoi il ne faut jamais tenter de les tirer, mais plutôt les rétablir autant qu'il est possible dans leur premiere situation ; par ce moyen il pourra arriver qu'elles reprennent : si pourtant elles ne reprennent pas, il faudra bien les tirer le mieux qu'on pourra.

Quand les fragmens ou les esquilles poussent si fort en dehors, qu'ils empêchent le replacement de l'os, il faut examiner s'ils peuvent être réunis ou non, & l'on jugera qu'ils le peuvent être s'ils ne sont pas trop considérablement écartés de l'os, & s'il n'y a pas beaucoup de chair entre deux : mais s'ils ne peuvent être ni replacés ni agglutinés, il faut les ôter avec une pince forte & aiguë, telle que celle marquée, *Pl, VIII. fig.* 1. ou, s'ils sont fermes & durs, il faudra en scier autant qu'il sera besoin avec la scie représentée *Pl. XII.* du premier Volume, *fig.* 9. Cela fait, on procedera à l'extension & au replacement de l'os ; car il est rare qu'avant ce préparatif on vienne à bout de le replacer & de le faire reprendre.

Si les esquilles restent cachées sous la peau ensorte que la main n'y puisse atteindre, d'abord tâchez de les réduire : & si vous n'y réussissez pas, il faut faire une incision dans la peau pour les tirer.

On a déja décrit plus haut quelle est la meilleure méthode pour étendre le membre. Le Chirurgien maniera la partie que deux Aides tiennent étendue, la pressera tantôt en-dehors, tantôt en-dedans, tantôt en-haut, tantôt en-bas ; & lui donnera différentes positions selon que les circonstances l'exigeront, jusqu'à ce qu'il lui paroisse que toutes les esquilles sont rétablies dans leur situation naturelle.

On peut juger si les fragmens sont réduits par la cessation ou la rémission de la douleur, par le rétablissement du membre dans sa forme & sa longueur ordinaire : si la réduction n'est point attestée par ces signes, il y a tout lieu de croire qu'elle est manquée ; & en ce cas il faudra recommencer l'extension jusqu'à ce que l'os soit entierement replacé.

Après la réunion des fragmens, il n'y aura plus rien à faire pour en procurer la réunion, que de les contenir avec soin dans la même situation.

Voici en général ce qu'il y a à faire pour procurer la réunion :

1°. D'appliquer un bandage convenable ; 2°. De placer le membre dans une bonne situation. Au premier chef appartiennent les bandes, les compresses, les éclisses de carton ou de bois ; & quelquefois de cuivre, de fer, d'étain ou de plomb. Voyez *Pl. VIII. Fig.* 7. Mais je recommande principalement celles de bois ou de carton. La maniere de mettre l'appareil consiste premierement, à rouler une bande autour du membre fracturé, par-dessus laquelle on met des compresses & des éclisses qu'on fait tenir avec de bonnes ligatures. Quelquefois on se sert d'especes d'étuis de carton, de bois ou de métal, qui environnent le membre, tels que ceux qui sont représentés *Pl. XIV. Fig.* 9. ou autres instrumens. Voyez l'Article *Fascia*. Quelques-uns de ces instrumens sont propres pour les *fractures* simples, d'autres pour les composées : mais tous sont employés à l'effet de tenir en état l'os réduit, & de le mieux réunir. Ainsi il n'est pas étonnant que faute de se tenir en repos, ou faute de bon appareil, la cure puisse tourner mal.

Quelques-uns des modernes appliquent une emplâtre immédiatement sur la partie blessée, avant de mettre le bandage : mais d'autres avec raison rejettent cette méthode non-seulement comme inutile, mais même comme très-souvent préjudiciable ; car outre que l'emplâtre ne sert de rien sans le bandage, & que le bandage tient bien la fracture en état sans emplâtre ; il y a encore cet inconvénient que l'emplâtre obstrue les pores de la peau, & cause souvent par-là des tumeurs, des inflammations & des demangeaisons violentes. Et pour dire ce que j'en pense moi-même, je suis convaincu que la plupart des *fractures* se peuvent guérir sans emplâtre. Si cependant on veut absolument en mettre, il faut avoir soin du moins qu'elles ne soient pas trop longues, & que tout le membre n'en soit pas enveloppé, mais qu'il reste au moins un travers de doigt de libre, de peur que dans le cas où il s'éleveroit une tumeur, elles n'empêchent la circulation du sang & ne produisent la gangrene ou le sphacele.

Comme nous avons déja traité assez au long des bandages, nous ne dirons plus ici qu'un mot pour expliquer la maniere de mettre l'appareil dans le cas dont il s'agit : & attendu que c'est des bandages que dépend en grande partie la perfection de la cure, il faut avoir soin non-seulement qu'ils soient assez longs & assez larges, mais aussi qu'ils soient adaptés à la figure du membre fracturé. Dans les *fractures* simples, on applique deux bandages à un seul chef, de maniere que chacun commence sur la partie affectée, faisant remonter l'un après deux ou trois tours, & descendre l'autre en sens contraire & remonter ensuite.

Il faut observer que plus les bandages sont serrés, mieux ils retiennent les fragmens. Mais aussi comme en les serrant trop ils peuvent obstruer la circulation du sang, & occasionner par-là des tumeurs, des inflammations & la gangrene ; & qu'au contraire s'ils sont trop lâches ils se déferont & laisseront désunir les fragmens replacés ; il y a un juste milieu à garder en cela.

Voici comment on découvre si le bandage est bien ou mal fait.

Quand l'extrémité du membre enfle un peu, quelque tems après qu'on a appliqué le bandage, c'est une marque qu'il est bien fait ; si l'enflure est trop considérable, c'est signe qu'il est trop serré ; s'il n'y a point du tout d'enflure, c'est signe qu'il est trop lâche. Ainsi dans les deux derniers cas il faudra, ou le lâcher ou le serrer.

Il faut que les compresses & les éclisses soient assorties à la grosseur du membre fracturé : & si le membre est inégal, comme est la jambe, il faudra mettre les compresses en plusieurs doubles, voyez *Pl. XIV. Fig.* 13. pour remplir les parties les plus creuses, & attacher les éclisses avec trois cordons en commençant par celui du milieu.

Si c'est le bras qui est fracturé, après l'avoir bandé comme il faut, suspendez-le par une écharpe attachée au cou : si c'est la jambe, placez-la sur une paillasse, telle que celle représentée *Pl. XIV. Fig.* 5. ou dans l'étui représenté aussi même *Pl. Fig.* 9. avec un oreiller & un carton uni dessous, qui regne tout du long depuis le pié jusqu'à la cuisse : c'est-là pour la jambe la situa-

tion la plus commode, comme il paroît par ce qui a été dit à ce sujet à l'Article *Fascia*. Or on peut attacher ces machines avec trois ou quatre cordons autour de la jambe pour les tenir en état. Quelques-uns se servent pour cet effet d'un oreiller, qu'ils attachent bien ferme sous le membre après l'avoir bandé. D'autres se servent de boîtes de bois, que Solingen & Scultet ont décrites. Mais les plus intelligens d'entre nos modernes préferent la paillasse, & parce qu'elle tient mieux en état les os fracturés & parce qu'elle s'ajuste plus aisément. A cela ils ajoutent souvent une espece de semelle faite de bois ou de carton, telle que celle qui est représentée *Pl. XIV. Fig. 6.* qui retient le pié & la jambe; & pour empêcher qu'elle ne fasse de mal au pié, on la couvre d'une compresse fort douillette, *Fig. 7.* & on l'attache à la paillasse avec les cordons *a a a*, *Fig. 6.* Ensuite on coud un morceau de linge en forme de bourlet, garni de cordons à la partie inférieure de la compresse pour suspendre le talon, de peur que si le malade portoit trop long-tems dessus, il ne s'en ensuivît, comme il arrive souvent, des inflammations, des douleurs, & peut-être des symptomes encore plus dangereux. Il faut de plus former une espece d'arcade par-dessus la jambe avec un cerceau de tonneau, de tambour ou de boisseau, tel qu'il est représenté *Pl. XIV. Fig. 10.* & cela non-seulement pour empêcher que les couvertures n'y fassent de mal, mais aussi pour avoir plus de facilité d'y mettre de tems à autres des serviettes chaudes ou d'autres linges.

Le malade restera couché sur le dos, la tête, & la jambe cassée un peu élevée, pour empêcher qu'elle ne glisse en en-bas: & on attachera une corde au ciel du lit ou au plancher, qu'il puisse prendre d'une main pour se lever à son séant quand il en sera besoin. Si le malade est d'une constitution pléthorique, il faudra lui ouvrir la veine pour parer les accidens qui pourroient arriver. Le Chirurgien est obligé en conscience, surtout dans les commencemens de visiter souvent le blessé, & de regarder au bandage pour voir s'il est assez serré, & s'il n'est point dérangé; s'il l'est il faudra sur le champ le refaire; s'il est trop serré, le relâcher; ou s'il est trop lâche, le serrer. Quand au régime qu'il faudra observer, celui qui est prescrit à l'Article *Vulnus*, est celui qu'il faudra suivre aussi dans les *fractures*.

On pourra lever le premier appareil plutôt ou plutard selon les circonstances: en général il ne le faut pas faire sans nécessité avant les six ou huit premiers jours: mais s'il y a inflammation, douleur ou demangeaison, ou que le bandage se trouve trop serré ou trop lâche, comme il arrive souvent, il faut le changer aussi-tôt. Pour l'application du second & du troisieme appareil, vous procéderez comme au premier. Seulement s'il n'y a point de tumeur, on peut faire le bandage un peu plus ferme au troisieme appareil, tant pour empêcher que le calus ne croisse d'une maniere difforme, que pour procurer la consolidation de la *fracture*.

Si quelques-uns des symptomes mentionnés ci-dessus dénotent qu'il y a fissure, Wurtzen conseille d'appliquer son emplâtre, avec les compresses propres aux *fractures*, & de faire tenir le malade en repos pendant plusieurs jours, au moyen de quoi la tumeur s'affaissera. Si l'enflure est considérable & mollasse, il conseille l'incision; par laquelle on fera sortir tout le fluide corrompu; après quoi on remplira la plaie d'une tente trempée dans son onguent jaune; & l'on mettra par-dessus le bandage qui convient pour les *fractures* compliquées avec plaie. Selon cet Auteur, les onguens, les cataplasmes, les fomentations & les bains, loin de calmer ce désordre ne font que l'augmenter: car la matiere putride qui s'amasse corrodant petit à petit les parties qui sont dessous, & principalement les os, produit la carie & d'autres symptomes funestes. Et quoiqu'ordinairement on attribue ces symptomes à la goutte & aux fluxions d'humeurs, il nous apprend qu'ils proviennent souvent de ces fissures. Gouey pense que les fissures récentes peuvent être guéries par les bandages seuls.

Voici comme se prépare l'emplâtre de Wurtzen.

Prenez *de résine blanche pure, deux livres;*
de térébenthine commune, demi-livre.

Tandis que l'une & l'autre fondent sur le feu, jettez-y quatre onces de poudre de racine de Reine des prés; & remuez jusqu'à ce que le tout soit refroidi.

Quand vous voudrez l'étendre sur un linge ou sur un morceau de peau, vous le mettrez d'abord dans de l'eau chaude. Wurtzen attribue de grandes vertus à cette emplâtre.

Si la *fracture* est compliquée avec plaie, après la réduction, il faudra la traiter de la même maniere que les autres plaies. D'abord nettoyez-la avec du vin chaud, de l'esprit de vin ou de l'eau salée; ensuite emplissez-la de charpie seche pour arrêter l'hémorrhagie; en troisieme lieu, enduisez-la de quelque onguent digestif; enfin mettez-y de quelque baume vulnéraire, jusqu'à ce qu'elle soit entierement guérie. Mais comme il faut défaire le bandage tous les jours pour déterger la plaie, & que d'ailleurs à cause de la *fracture* il ne faut pas du tout remuer le membre malade, on doit en ce cas ne mettre qu'un bandage extremement court, surtout si la *fracture* est à la cuisse ou à la jambe; car comme on ne sauroit rouler la bande autour de la partie affectée sans la soulever, il s'ensuit presque infailliblement que l'os après sa réunion sera dérangé, & conséquemment qu'il ne reprendra pas bien. C'est pourquoi les meilleurs Chirurgiens en ce cas ne veulent point de bandages longs, & y substituent celui qui est à dix-huit chefs, représenté *Pl. XIV. Fig. 4.* comme étant suffisant pour tenir le membre en repos, & le soutenir autant qu'il est besoin. Mais quand la plaie est guérie & que la *fracture* n'est pas agglutinée, il est plus à propos alors de cesser l'usage du bandage à dix-huit chefs, & d'y en employer un simple étroit & long, jusqu'à ce que la cure soit achevée. Mais on trouvera ce sujet plus amplement détaillé à l'Article *Fascia*.

Si la *fracture* est accompagnée d'ulcere, surtout à la jambe ou à la cuisse; comme il faut découvrir l'ulcere tous les jours aussi-bien que la plaie: appliquez-y après la réduction le bandage à dix-huit chefs, jusqu'à ce que l'ulcere soit guéri; alors vous le quitterez pour en employer un long, étroit & simple, jusqu'à ce que l'os soit consolidé, comme nous avons dit qu'il falloit faire pour la *fracture* avec plaie.

Quelquefois il arrive *fracture* à une partie de l'os où il y a eu ulcere & carie pendant quelque tems. La cure alors est difficile, si elle n'est pas impossible, & il y a peu d'Auteurs qui aient proposé des remedes pour ce cas. M. Petit à la vérité parle d'une fracture à la jambe qui étoit accompagnée de carie: mais comme il ne parle que de ce seul cas, il s'en faut bien que l'exemple qu'il rapporte puisse nous servir de regle. Cependant n'ayant rien de mieux sur cette matiere, il faut au moins tirer de ce cas unique toute l'instruction qui en peut résulter. Un jeune homme d'environ vingt ans, dit-il, qui depuis long-tems étoit incommodé d'un ulcere & de carie à la jambe, se cassa le *tibia* précisément à cet endroit, sans se casser en même tems le péroné. M. Petit ne trouva pas l'extension nécessaire: mais commençant par écarter toutes les chairs mauvaises d'autour de la *fracture*, il la réduisit avec les doigts & remplit l'ulcere de charpie seche, y appliquant des compresses & un bandage à dix-huit chefs, comme à la *fracture* avec plaie; alors il plaça le membre sur une paillasse. Quelques jours après, lorsque la fievre fut appaisée, il cautérisa l'extrémité de l'os, où il y avoit carie;

rie; & ensuite il en sépara les parties cariées avec le trépan exfoliatif : après quoi il appliqua sur l'os nu, de la charpie trempée dans de la teinture d'aloès; après avoir d'abord usé d'onguent digestif pour les chairs, & d'onguent brun, *unguentum fuscum*, pour réprimer l'excroissance des chairs fongueuses, fort incommodes en pareil cas. Il continua la même méthode pendant cinquante jours, jusqu'à ce que les parties cariées de l'os fussent exfoliées. Enfin il fit renaître de nouvelles chairs avec le baume vulnéraire, & agglutina ensuite l'ulcere & l'os par la méthode ordinaire.

Mais le cas d'une cuisse fracturée avec ulcere & carie, dont M. Petit n'a point parlé, est celui qui est le plus difficile. J'ai connu un Etudiant d'environ vingt ans, qui depuis plusieurs années avoit un ulcere avec carie au milieu & à la partie interne de la cuisse, où descend l'artere crurale. La carie n'étoit pas visible à cause de l'épaisseur de la chair à cette partie; & on ne pouvoit pas élargir l'ulcere avec un bistouri, ni cautériser l'os, à cause du voisinage de la grande artere; ensorte que tous les remedes qu'on y appliquoit étoient sans effet. A la fin en marchant, & sans aucune cause violente, sa cuisse se cassa précisément à cet endroit. On ne pouvoit, comme je l'ai dit, en cet endroit, ni élargir la plaie, ni cautériser l'os; & quoique l'os fût réduit, & qu'on y eût appliqué un bandage convenable, jamais il ne guérit; & le jeune homme passa le reste de ses jours dans les souffrances. On doit donc étudier avec soin les moyens de traiter ces sortes de *fractures* à la cuisse, au bras, & à toute autre partie où l'os n'est point apparent, & où on ne sauroit le découvrir sans risque; & je crains que ces moyens ne soient pas aisés à découvrir.

Lorsqu'un Chirurgien a réduit la *fracture*, & prescrit à son malade de se tenir dans un parfait repos, il a rempli son ministere : c'est la nature qui fait le reste, en procurant le calus qui agglutine les portions d'os séparées par la *fracture*. Des petites arteres & des fibres osseuses des parties fracturées, il suinte une certaine gelée ou liqueur visqueuse qui s'attache à l'extrémité des os fracturés comme de la colle. Cette colle se convertit d'abord en cartilage, ensuite en une substance plus dure que le cartilage, & enfin en une substance tout-à-fait osseuse, qui joint si bien les parties de l'os fracturé, que s'il se cassoit jamais, ce seroit plutôt par-tout ailleurs qu'en cet endroit-là, de même que les planches qui sont assemblées avec de bonne colle forte.

Mais comme dans les plaies les chairs nouvelles poussent quelquefois en trop grande quantité, aussi dans les *fractures* le calus trop fourni de sucs osseux, rend alors le membre inégal & difforme. Quand le Chirurgien voit cet inconvénient arriver, & qu'il n'y a pas moyen d'en empêcher les suites, il faut qu'il en avertisse le malade, de peur qu'on ne le lui impute. Or on ne peut pas toujours prévenir cette excroissance du calus, ni le retrancher comme les excroissances de chairs, quand une fois il s'est épaissi jusqu'à consistance de poix, pour bien des raisons. C'est pourquoi elle est incurable.

Pour l'ordinaire on peut empêcher la croissance excessive du calus en bandant la partie bien serrée, & la bassinant avec de l'esprit de vin rectifié; car par-là on réprimera & on durcira tout à la fois cette matiere visqueuse. Je recommande cette précaution singulierement pour les bras des femmes & les jambes des hommes, comme étant les membres des uns & des autres qui sont les plus apparens. Mais si le calus est déja durci, je ne sai point de remedes propres à le dissiper ou à l'emporter; quoique quelques-uns veuillent qu'on y puisse réussir par l'application de l'emplâtre *de Ranis cum mercurio*, par-dessus laquelle on applique une plaque de plomb qu'on serre bien. Le calus vient plus vite ou plus lentement selon la différente grosseur de l'os fracturé, selon l'habitude du corps, la température de l'air & l'âge du malade. Quelques-uns, lorsqu'ils trouvent qu'il se forme trop lentement, hâtent sa formation, en donnant fréquemment au malade de l'ostéocolle, une demi-dragme chaque fois.

La meilleure méthode pour prévenir la demangeaison, est de ne se servir d'aucunes applications grasses huileuses, ni même d'emplâtres, parce que toutes ces substances sont de nature à obstruer les pores du corps. Si avec cela on ne l'a pas prévenue, il sera à propos de bassiner la partie avec du vin chaud, de l'esprit de vin ou de l'oxycrat, & de faire un bandage d'une toile bien blanche & bien douce. S'il y a quelques vésicules ou ampoules, il faut les ouvrir & les couper avec des ciseaux.

Quant aux inflammations, il faut les traiter de la maniere prescrite aux articles *Inflammatio*, *Contusio* & *Vulnus*. Mais pour les douleurs & les convulsions, il faut observer ce qui est indiqué à l'article *Vulnus*. Il faut prendre un soin particulier de replacer les fragmens, si on a lieu de croire qu'ils occasionnent ces accidens; & s'il y en a quelques-uns qui ne tiennent pas, il les faut tirer, & mettre le membre dans la posture la plus commode qu'il est possible, quoique la meilleure méthode soit d'ouvrir la veine, & d'appliquer des cataplasmes résolutifs & des fomentations, sans négliger en même-tems les remedes internes & la diete convenable; car sans toutes ces précautions, il pourroit arriver de violentes inflammations, le sphacele & la mort même.

Mais si l'inflammation est si violente, qu'il y ait à craindre la mortification, commencez par tirer du sang; ensuite appliquez un bandage à dix-huit chefs, au lieu d'un simple bandage long, avec des fomentations digestives, soit d'eau de chaux avec de l'esprit de vin camphré, & de l'essence d'aloès & de myrrhe, ou d'esprit de vin camphré & de sel ammoniac, ou quelques-uns des médicamens déja prescrits ci-dessus pour calmer les inflammations. Mais si la mortification paroît déja, faites quantité de scarifications & d'incisions pour évacuer les humeurs qui sont en stagnation, sans oublier les fomentations convenables. Et quand la gangrene a gagné à un point que les fomentations n'y puissent plus rien faire, & qu'on voit déja des apparences de sphacele, il faut sans différer amputer le membre, pour empêcher la corruption d'aller plus loin.

Si la fracture est accompagnée d'hémorrhagie, il faut chercher soigneusement quelle est la veine ou l'artere qui est ouverte, & réprimer l'effusion trop abondante du sang, ou par la pression, ou par de la charpie, des compresses ou des bandages, ou par la ligature des vaisseaux lésés, ou enfin par la suture. Après cela, vous réduirez l'os, vous ôterez tous les corps étrangers qui peuvent s'être introduits dans les plaies, & vous appliquerez un bandage.

Si la *fracture* est accompagnée de paralysie ou de dépérissement du membre, il n'y a gueres d'espérance de sauver le blessé. Tout ce qu'on peut faire en ce cas, c'est premierement de frotter souvent la partie affectée avec des linges chauds. Secondement, de l'étuver avec des esprits forts, tels que ceux de fourmis, de vers de terre, de corne de cerf, de sel ammoniac, ou l'esprit de matricaire du Dispensaire de Leyde, l'essence d'euphorbe & de castoreum. Troisiemement, de la fomenter avec des fomentations chaudes, & des bains faits de vin imprégné d'aromatiques fortifians, & de végétaux céphaliques, ou avec des bains chauds naturels. Quatriemement, enfin la méthode la plus convenable est de mettre le membre paralytique, roidi ou tabéfié dans le ventre d'un animal tué tout récemment, comme un bœuf, un veau, un cochon ou un chien, parce que par-là on fera affluer dans la partie lésée du sang & des esprits animaux qui la rétabliront, principalement si à ces remedes externes on en joint d'internes, de nerveux & de corroborans.

Quand un membre est devenu roide, & qu'il enferme dans son articulation une matiere corrompue qui s'y est durcie, c'est ce que les Grecs appellent ankylose. Si

cette ankylose procede des sucs de l'os fracturé qui se sont jettés sur l'articulation & s'y sont épaissis, la cure en sera difficile: mais si elle vient seulement d'une trop longue inaction ou de l'épaississement de l'humeur destinée à lubréfier les jointures, il faut réitérer fréquemment les fomentations chaudes, & frotter les parties roides avec des huiles, de la graisse d'animaux, & des onguens émolliens, & les remuer avec la main en différens sens, jusqu'à ce que leur faculté naturelle de se mouvoir soit rétablie.

Quand la *fracture* est accompagnée de luxation, commencez par réduire la luxation, & vous réduirez ensuite la *fracture*, & appliquerez sur l'une & l'autre un bandage convenable. Dans certains cas, par exemple, où la *fracture* est proche de la tête de l'os, ensorte qu'on ne sauroit saisir la partie luxée, ni l'étendre: il vaut mieux réduire les fragmens, les bander comme il faut, & les agglutiner, avant de songer à la luxation, observant cependant de garantir la partie luxée de tumeur & d'inflamation, en y appliquant de l'esprit de vin simple ou camphré, ou du vinaigre chaud. Mais je ne saurois m'empêcher d'avouer que cette méthode n'a pas toujours tout le succès possible; car quelquefois on ne peut plus après venir à bout de réduire les parties luxées, de quelque maniere qu'on s'y prenne. Cependant comme nous n'en avons pas de meilleure, il ne faut pas la rejetter, attendu qu'il y a plusieurs exemples dans les Auteurs, de luxations réduites au bout de plusieurs mois, & même d'une année entiere.

Si un membre fracturé est défiguré après la consolidation, ou par la négligence du Chirurgien, ou par l'imprudence & la vivacité du malade, il n'y a pas d'autre moyen de lui rendre son ancienne beauté que de le faire allonger, diviser & casser une seconde fois par des hommes vigoureux: mais il est vrai que la cure de cette seconde *fracture* exige la plus scrupuleuse circonspection. Lors donc que la difformité & la douleur ne sont pas considérables & que le calus est durci, ou que le malade est vieux & infirme, il faut s'abstenir de cette cruelle opération, non-seulement à cause de la douleur qu'elle cause, mais aussi à cause de ses suites dangereuses. Mais si le calus est encore tendre, & que le malade soit jeune & robuste, on peut la faire sans rien craindre, pour rendre au membre sa forme naturelle. Il faut observer néanmoins qu'avant de l'entreprendre on a dû pendant plusieurs jours appliquer sur le calus des emplâtres & des onguens, des fomentations & des bains résolutifs & émolliens.

Zwinger assure, qu'on peut résoudre un calus par l'application de l'emplâtre *de ranis cum mercurio*, & cela en quatorze jours, pourvu qu'il n'y ait pas plusieurs mois qu'il soit formé. Mais Heister en doute, & en abandonne la vérification à l'expérience.

Après avoir traité des *fractures* en général, & en particulier de la *fracture* de la tête à l'article *Caput*, nous allons parler ici des autres *fractures* particulieres, qui ne sont rangées sous aucun article qui leur soit propre.

Fractures du Nez.

L'os & les cartilages du nez sont sujets à *fracture*, lorsqu'on tombe ou qu'on reçoit un coup à cette partie. Elle se fait, ou au milieu, ou sur le côté; & on s'en apperçoit ou par la vue ou au toucher. Quand c'est à la partie antérieure que quelqu'un des os est cassé, le nez s'applatit & le malade respire difficilement; si c'est sur le côté, la partie fracturée se creuse. Quand cet accident arrive au cartilage, le nez penche d'un côté. Quelquefois il n'y a que *fracture* simple: mais le plus souvent elle est accompagnée d'une plaie en dehors; & quand la lésion est très-considérable, la cure ne sauroit être complete, mais il restera quelque difformité aux narines. Cette *fracture* est très-dangereuse à cause du voisinage du cerveau, qui fort souvent est aussi affecté: de plus, il est fort à craindre qu'elle n'entraîne après soi l'ozene ou la puanteur du nez, la carie ou le polype, tous maux qui détruisent l'odorat, gênent considérablement la parole & la respiration.

Lorsqu'il est question de réduire l'os du nez, placez le blessé à l'opposite de la lumiere, le faisant pencher sur un lit, ou lui faisant tenir la tête par derriere, par un Aide, tandis que vous lui relevez les parties enfoncées avec une sonde, une spatule ou un tuyau de plume; & que vous appliquez dessus par dehors le pouce ou l'index de l'autre main. S'il y a *fracture* des deux côtés, procédez à l'autre côté comme vous venez de faire à celui-ci; & pour empêcher les os fracturés de retomber, emplissez chaque narrine d'un bourdonnet sur lequel vous aurez étendu de l'onguent, ou toute autre chose propre pour la cure des plaies récentes. Il faut faire rentrer les esquilles de force dans leur situation naturelle avec les doigts: mais si l'esquille est si écartée de l'os qu'il ne paroisse pas possible de l'y réunir, il faut la tirer avec une pince.

Si la *fracture* est accompagnée de plaie externe, après la réduction pansez d'abord avec de la charpie seche, que vous couvrirez d'une emplâtre vulnéraire; ajoutez-y ensuite des remedes balsamiques; comme des onguens digestifs, de l'essence d'aloès, de myrrhe, d'ambre, & de mastic. Evitez d'employer jamais des médicamens gras ou huileux pour ces *fractures*, aussi bien que pour toutes autres; parce qu'ils n'y sont point du tout propres: mais s'il n'y a point de plaie en dehors, une emplâtre suffira pour tenir l'os en état; & à moins qu'il n'y vienne abscès ou carie, l'agglutination sera complete en quatorze jours. Cependant comme on juge quelquefois nécessaire d'y appliquer un support simple ou double d'un carton fort, couvert d'éclisses & adapté au nez, comme on le voit represénté *Pl. VIII. fig.* 8. il faut le poser sur un côté & l'y faire tenir sans trop le serrer avec un bandage à quatre chefs. Voyez *Fascia*.

Avant d'appliquer l'emplâtre ou le bandage, quelques-uns introduisent un petit tuyau d'argent ou de plomb, ou un tuyau de plume dans la narine affectée, pour maintenir la liberté de la respiration. Voyez *Pl. VIII. du premier Volume lett. P* & *Q*; & pour les faire tenir aussi-bien que l'os, ils se servent d'un bandage à quatre chefs, ou d'un cordon attaché à ce bandage. Bien des Modernes rejettent tout cet appareil, excepté pourtant les éclisses, le bandage, & l'emplâtre, comme inutile & même préjudicable, attendu qu'il est rare que le malade puisse porter ces tuyaux ni les tentes mêmes qui irritent les parties, & empêchent la respiration; outre que ces os, après avoir été reduits, se separeront encore à la premiere occasion.

Fractures de la machoire.

La machoire inférieure est moins sujette aux *fractures* qu'aucun autre os: mais quand il lui en arrive, soit d'un côté, soit de l'autre, ses fragmens ne s'écartent pas tant que dans les autres; car ses muscles sont tellement situés, qu'ils ne laissent pas les os faire un grand écart. Cependant plus l'os est blessé violemment par une chute ou par un coup, plus les fragmens sont brisés menu, & éloignés de leur situation originaire.

Quant à la maniere de découvrir qu'il y a *fracture* à l'os de la mâchoire, on s'en assure par la vue, & surtout par le toucher; car par cette derniere voie on saura avec la plus parfaite certitude, ce qu'il y a de rompu dans la mâchoire, & si les dents sont éloignées de leur situation naturelle. De plus, les douleurs violentes & les convulsions sont des signes assez sûrs de *fracture* à la mâchoire: cependant on ne s'en assure pas avec la même certitude, si les portions de l'os ne sont pas entierement séparées.

La méthode pour réduire les os fracturés de la mâchoire inférieure, est de placer le malade dans une situation convenable à l'opposite du jour, & de faire bien tenir sa tête par derriere par un Aide; ensuite le Chirurgien introduit son doigt ou le pouce de l'une des mains dans sa bouche, & applique l'autre main en dehors;

& avec les deux repousse les fragmens l'un contre l'autre, jusqu'à ce qu'ils paroissent bien replacés; ce dont il peut juger, lorsqu'il voit les dents rangées dans leur situation naturelle. Mais s'il y a quelques dents ébranlées, ou tout-à-fait déracinées, il faudra, si le cas le permet, les attacher aux dents voisines avec du fil d'or, d'argent, ou de lin, ou du fil ordinaire. Si la mâchoire est fracturée des deux côtés, il faudra procéder à l'autre comme on aura fait à celui-là; & vous réussirez d'autant mieux à cette opération, que vous connoîtrez mieux l'anatomie de cette partie. Quand les fragmens ne sont pas séparés, le replacement devient inutile.

Quand vous aurez réduit l'os, appliquez-y d'abord une emplâtre, ensuite une compresse trempée dans de l'esprit de vin; & par-dessus, s'il n'y a qu'une partie de fracturée, mettez une autre compresse cousue à un morceau de carton de la figure d'une demi-mâchoire, pourvu toujours, qu'il n'y ait qu'un côté de fracturé. Voyez *Planche VIII. fig.* 9. Attachez-les ensuite toutes deux ou avec un bandage à quatre chefs, percé au milieu pour recevoir le menton, ou avec une bride décrite à l'article *Fascia*. Si l'os de la mâchoire est fracturé des deux côtés, appliquez-y de même une compresse trempée dans de l'esprit de vin, & une autre avec du carton percé au milieu, *Pl. VIII. fig.* 10. & ajusté au menton, de sorte que la perforation *a* puisse être appliquée au menton, & l'extrémité *b b* aux oreilles. Ces *fractures* cependant peuvent être aisément guéries sans emplâtres ni compresses, avec un bandage convenable, de maniere que les parties de l'os fracturé ne se dérangent point après la réduction, à moins d'être déplacées par quelque cause violente. Si vous desirez un plus long détail par rapport au bandage en ce cas, voyez l'article *Fascia*.

Enfin, pour procurer l'agglutination de l'os de la mâchoire fracturée, il est à propos d'ouvrir la veine, & de recommander le repos au blessé; & de lui défendre absolument de parler ou de mâcher aucunement, surtout au commencement. Ainsi, que ses mets avant l'agglutination, soient tous mets à la cuillere, comme bouillon, soupe, œufs; qu'il soit couché sur le dos, & non pas sur le milieu du visage ou sur les joues; & au moyen de ces précautions vous le guérirez parfaitement en vingt ou trente jours; surtout si l'on a soin d'oindre plusieurs fois par jour les parties internes où il y a *fracture*, avec du miel rosat.

Si la *fracture* est accompagnée de plaie, il faut la découvrir tous les jours, & panser la plaie, jusqu'à ce qu'elle soit consolidée. Le Dran rapporte un exemple de *fracture* à chaque mâchoire dans ses *Observ. Chirurg.* 3. *T. I.* & un de la mâchoire inférieure, *Observ.* 8.

Pour la maniere de traiter les *fractures* de la clavicule, voyez *Clavicula*.

Fractures de l'épaule.

L'os de l'épaule peut être fracturé, ou à l'acromion, c'est-à-dire, la partie où il se joint à la clavicule, ou ailleurs. Si c'est l'acromion qui est cassé; on peut aisément le réduire avec les doigts, ou en élevant le bras, pour relâcher le muscle deltoïde, ou en pressant l'humerus directement en haut, en l'empoignant près du coude: mais la difficulté est de le contenir; car il ne faut presque rien pour le déranger, en sorte qu'il sera fort difficile de le faire reprendre, n'y eût-il d'autre cause qui en empêchât que le seul poids & le mouvement du bras, & la contraction du muscle deltoïde; ce qui fait qu'il y a peu de personnes à qui cet accident soit arrivé, qui puissent dans la suite élever leur bras en en-haut sans rien craindre. Après la réduction, appliquez une compresse humectée d'esprit de vin, que vous attacherez avec le bandage appellé communément *spica*; vous mettrez un coussinet arrondi sous l'aisselle, & suspendrez le bras dans une écharpe attachée au cou. Mais s'il y a *fracture* au cou de l'omoplate, qui est au-dessous de l'acromion; ce qu'il n'est pas aisé de découvrir, à cause de sa situation enfoncée; & ce qui arrive aussi rarement par la même raison; il s'en ensuit ordinairement la roideur de l'articulation; ou l'inhabileté au mouvement; une inflammation, un abscès violent, ou quelques autres symptomes funestes, & souvent la mort même. J'en ai même vu un exemple dans un Professeur à Helmstadt, & les choses ne peuvent guere tourner autrement, à cause de l'articulation voisine, des tendons des muscles, des ligamens, des nerfs, des veines, & des grosses arteres adjacentes, auxquels il est bien difficile qu'une pareille *fracture* n'apporte pas quelque dommage. Les autres *fractures* de l'épaule sont moins dangereuses.

Pour reduire l'omoplate, il faut qu'un Aide étende le bras en-devant, tandis que le Chirurgien s'occupera à le replacer avec la main; après quoi on y mettra des compresses & des éclisses d'un carton fort, ajustées à la partie, & trempées dans de l'esprit de vin, ou de l'oxycrat; & on fera tenir le tout avec le bandage étoilé ou le *quadriga*. Voyez *Fascia*.

Fractures du sternum.

L'os de la poitrine, ou le sternum, aussi bien que les autres, peut être enfoncé ou fracturé par quelque lésion externe, comme une chute ou un coup. Cet accident non-seulement cause de la douleur & de l'inégalité dans la partie, mais endommage souvent, ou même rompt les veines ou les arteres qui y sont répandues; d'où s'ensuivent des douleurs de poitrine, la difficulté de respirer, des toux violentes, le crachement de sang, ou des extravasations de sang sur les parties contenues dans la poitrine, ou en-dedans du mediastin, avec plusieurs autres symptomes dangereux.

Ce n'est pas seulement aux symptomes qui viennent d'être décrits, qu'on reconnoît que le sternum est fracturé: on le connoît encore par la simple vue, lorsque la partie n'a plus sa configuration naturelle; par le toucher, lorsqu'avec les doigts on le sent mobile; par l'ouie, si on l'entend craquer: mais l'indication la plus spéciale, par où l'enfoncement du sternum se reconnoît, c'est s'il y a un sinus ou de l'inégalité à la partie.

La méthode la plus convenable pour reduire le sternum, est de coucher le blessé sur le dos, sur un lit ou sur une table, mettant sous lui quelques oreillers un peu fermes, un pain, un tambour, quelque corps cylindrique, un rouleau, ou toute autre chose qui ait assez de volume pour faire baisser les épaules, & élever ou tendre la poitrine. Alors le Chirurgien pressera & ébranlera avec quelque violence les deux côtés de la poitrine; il poussera les côtes en-devant, & fera rentrer dans leur situation naturelle les parties enfoncées du sternum. Mais comme cette méthode peut ne pas réussir, il faudra, si elle manque, faire une incision cruciale à la peau, & élever les parties enfoncées du sternum avec un élevatoire (*terebra*) qu'on fera entrer en le tournant à vis: & quoique cette méthode soit la plus douloureuse, Gouey & M. Petit la recommandent comme la plus facile & la meilleure. Nous avons déja décrit à l'article *Fascia*, la meilleure maniere de retenir cet os. Mais s'il s'est amassé du sang dans le mediastin, comme il arrive souvent, surtout quand il se fait sentir des douleurs violentes sous le sternum, après qu'il est replacé; & que ce sang cause une suppuration en-dedans, il ne faut pas manquer de trépaner la partie inférieure du sternum, comme on feroit au crane; & d'appliquer sur la poitrine un baume vulnéraire, après en avoir fait sortir la matiere corrompue. Enfin, lorsqu'on découvre qu'il y a du sang épanché dans la poitrine, la seule ressource qui reste, est d'y faire une perforation de la maniere qu'on le prescrit à l'article *Empyema*. Quant aux appareils, il faut user de compresses trempées dans du vin chaud, où de l'esprit de vin avec la serviette & le scapulaire.

Fractures des côtes.

Quelquefois les côtes sont fracturées ou fissurées de maniere qu'il n'y a que la partie intérieure ou extérieure d'affectée, sans qu'elles soient déplacées: & les symptomes alors sont si peu formidables, que souvent on ne s'en apperçoit pas, & qu'elles reprennent d'elles-mêmes: mais quand toute la côte est fracturée, & que les fragmens s'écartent de leur situation naturelle, le cas est plus dangereux; car ces fragmens séparés écorchent les muscles & la membrane interne de la poitrine, qu'on appelle pleure. Quand ces os sont fracturés, ils poussent en dedans ou en dehors à peu près comme un arc rompu. Dans le dernier cas les symptomes ne sont pas dangereux: au lieu que dans le premier, surtout si les veines ou les arteres sont lésées, ils le sont beaucoup,& pour l'ordinaire accompagnés de piquures violentes, d'inflammation, de difficulté de respirer, de toux, de fievre, de crachement de sang, de suppuration, d'hémorrhagie dans la cavité du thorax, ou dans l'interstice cellulaire du médiastin, avec quantité d'autres symptomes considérables, surtout si les visceres qui sont proches ont été aucunement lésés: & si l'on n'y remédie pas à tems, il s'en ensuit pour l'ordinaire des fievres violentes, des inflammations, & des ulceres à la poitrine & aux poumons, des empiemes, des fistules incurables, la carie des os, & même la mort. Quelquefois à la vérité ce n'est qu'une simple *fracture*: mais le plus souvent elle est accompagnée de plaie externe; ou bien quelque fragment aigu irrite les parties tendres, & alors il s'en ensuit une grande effusion de sang qu'il est difficile d'arrêter: & si le sang s'épanche dans la poitrine, on ne peut l'en tirer qu'en ouvrant ou aggrandissant la plaie, lorsque la lésion n'est point aux fausses côtes. Si le cartilage est divisé de l'os, cela s'appelle aussi *fracture* & se traite comme les autres *fractures*.

Quand les parties de la côte fracturée sont restées dans leur situation naturelle, ou lorsque la côte n'est pas entierement rompue, & que l'égalité de la partie n'a point été altérée, ou que la douleur n'est pas violente; il est difficile de découvrir une pareille *fracture*: seulement en touchant l'endroit offensé, le blessé y sentira de la douleur: quoiqu'il en soit, elle s'agglutinera aisément. Mais quand les parties fracturées sont séparées l'une de l'autre, non-seulement on sent une inégalité au toucher, mais on entend les os craquer si on les remue. Si quelque partie aiguë touche les visceres, ou que quelque fragment pique en dedans, tous les symptomes ci dessus décrits s'en ensuivront, & l'on pourra par ces formidables symptomes, juger du danger de la *fracture*. La tumeur venteuse que les Grecs appellent *Emphyseme*, vient souvent à la suite d'une *fracture* aux côtes; car l'air s'insinue par une petite plaie entre la chair & la peau, dans la substance de la membrane cellulaire ou adipeuse; & fait enfler d'abord la poitrine, ensuite le cou, la tête, le ventre & les autres parties, comme sont les veaux ou les moutons, que les Bouchers ont soufflés. M. Littre nous en donne un exemple remarquable, dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, *an.* 1713. & M. Mery, un autre dans les mêmes *Mémoires*, même année.

Voici l'exemple rapporté par M. Mery.

Un pauvre homme d'environ soixante ans, un lundi sur les trois heures après-midi, eut le malheur d'être jetté à terre par un carrosse, dont les roues lui passerent sur la poitrine, & lui casserent la quatrieme & cinquieme côte du côté gauche, dans le milieu. On le ramassa pour le porter à l'Hôtel-Dieu.

En visitant son corps, on n'eut pas de peine à découvrir la *fracture* des côtes: bien-tôt après parut au même endroit une tumeur considérable, occasionnée par une grande quantité d'air, qui s'étoit introduit & logé dans la tissure vésiculaire de la membrane, qui est sous la peau. Le Chirurgien qui soignoit le blessé, ne jugea pas à propos d'y appliquer les médicamens usités pour l'emphyseme, parce qu'il n'appercevoit au dehors ni plaie, ni contusion. Il n'osa pas non plus se hasarder d'y appliquer le bandage ordinaire pour les *fractures* des côtes, de peur de lui gêner davantage la respiration, qui étoit déja embarrassée: il se contenta de saigner le malade; ce qui fut réitéré les jours suivans. Mais nonobstant toutes ces précautions, la respiration & l'emphyseme augmenterent par degrés, jusqu'au soir du jeudi, qui étoit le quatrieme jour de sa maladie, & qui fut le dernier de sa vie.

Le lendemain matin, en examinant son corps, je trouvai que l'emphyseme s'étoit répandu par toutes les parties externes, excepté les plantes des piés & les paumes des mains; ensorte que son visage, son cou, sa poitrine, son abdomen, ses bras & ses jambes étoient remplis & distendus d'air, qui cédoit lorsque je pressois avec les doigts la peau où il étoit logé.

En faisant une incision à la peau & aux autres tégumens qui couvroient la *fracture* des côtes, j'observai une ouverture si petite qu'elle étoit presque imperceptible, aux muscles intercostaux, mais sans aucune ecchymose. Alors découvrant la poitrine, j'apperçus une petite portion de la membrane qui environne les poumons déchirée, & dont une partie étoit adhérente aux poumons, & l'autre à une portion des côtes fracturées. Cependant il ne s'étoit pas épanché une seule goutte de sang des poumons dans la cavité de la poitrine; circonstance qui me parut extremement singuliere & rare.

Après la découverte de ces phénomenes, il n'étoit pas bien difficile de trouver la route que l'air avoit suivie pour former ce monstrueux emphyseme: car il est visible qu'une partie de l'air qui étoit entré dans la trachée-artere par les poumons pendant la dilatation de la poitrine, devoit être reportée pendant sa contraction dans le même passage; tandis qu'une autre partie de l'air, s'échappant des cellules des poumons dans l'ouverture de leur membrane déchirée, devoit passer de la cavité de la poitrine par la petite plaie des muscles intercostaux,& s'insinuer dans le tissu de la membrane cellulaire; parce que la résistance qu'elle faisoit n'étoit pas égale à l'effort de l'air qui la pénétroit: car il n'est pas probable que l'air se soit insinué lui-même dans cette membrane pendant la dilatation de la poitrine, puisqu'en se dilatant elle ne peut porter dans les poumons qu'une quantité d'air égale à celle dont elle prend la place par sa dilatation: par conséquent l'air ne pouvoit pas s'insinuer dans la membrane cellulaire pendant la dilatation de la poitrine; & comme l'air en entrant ne causoit aucune douleur au malade, qui même n'en ressentoit pas non plus à aucune partie du corps, lorsqu'on lui pressoit la peau sous laquelle cet air étoit logé; on est en droit d'en inférer que toutes les cellules de la membrane cellulaire ont une communication mutuelle les unes avec les autres: au contraire le malade en question auroit éprouvé des douleurs aiguës, s'il avoit fallu que l'air forçât & déchirât la membrane cellulaire pour s'y insinuer.

Dans la réduction des côtes, il faut toujours prendre garde si les esquilles poussent en dedans ou en dehors. Dans le dernier cas, il faut placer le malade sur une chaise élevée, ou sur une table & replacer doucement avec les doigts les portions d'os dérangées; après quoi il faut appliquer des compresses trempées dans l'esprit de vin, avec une éclisse de carton fort, qu'on attache avec un bandage circulaire ou avec la serviete & le scapulaire. Dans le premier cas, tandis que le malade retient sa respiration, le Chirurgien presse & remue doucement avec ses mains l'extrémité antérieure & la postérieure des côtes, jusqu'à ce que la partie enfoncée ait repris sa situation. Quant au bandage il se fait, comme on vient de dire plus haut, au carton près, & en serrant

un peu moins la serviete : mais il ne faut pas defaire le bandage, à moins qu'il ne soit trop lâche, ou que quelques symptomes ne paroissent l'exiger ; & dans ces cas le malade doit être debout tandis qu'on le fait : par ce moyen la cure sera achevée en trois semaines ou un mois. Pendant tout ce tems, Celse conseille au malade d'éviter de crier, de parler, de se laisser aller à quelque passion vive, ou aux mouvemens du corps, de s'exposer à la fumée ou à la poussiere, & en un mot, à tout ce qui peut exciter la toux & l'éternuement. Si ces précautions ne réussissent point, il ne faut pas manquer de relever les côtes avec une emplâtre adhésive, comme pour l'enfoncement du crane. Voyez *Caput*.

Si quelques fragmens d'os perçant à travers la pleure, causent de grandes douleurs, la difficulté de respirer, la toux, le crachement de sang, l'inflammation, la fievre, & les autres symptomes dangereux ; il faut faire une incision immédiatement dans la peau ; & tirer les fragmens qui sont entrés dans la chair, avec les doigts, des pinces, des crochets ou quelque autre instrument ; faute de quoi, on mettroit la vie du malade en danger. Ouvrez la veine au bras, donnez des clysteres, des remedes calmans & anodyns, & prescrivez une diete légere. Cette incision est singulierement nécessaire lorsqu'on n'a pas pu venir à bout de réduire les côtes, ni par l'emplâtre adhésive, ni en ébranlant la poitrine.

Quand les signes dont on parlera à l'article *Thorax*, indiquent que les veines ou les arteres de dessous les côtes sont offensées, & qu'il y a hémorrhagie en dedans, il faut ouvrir la poitrine à l'endroit de la partie affectée, & y passer le doigt avec de la charpie ou du linge autour, imprégné de quelque styptique convenable, jusqu'à ce que le saignement soit arrêté. Si avec le doigt on n'y réussit pas, il faut chercher le vaisseau rompu & le fermer soit par une ligature, soit par le cauterë actuel. Mais pour ne rien omettre qui puisse servir à nettoyer la plaie, le Chirurgien doit la tenir ouverte, au moyen d'une tenre, aussi long-tems qu'il sera besoin, si elle est dans le bas de la poitrine ; si elle est dans le haut ou aux vraies côtes, après l'agglutination, il faudra faire une perforation à la poitrine dans le bas.

Pour la cure de l'emphyseme, il est à propos d'élargir la plaie externe de la peau, si elle est perite, par une incision ; & de frotter doucement la tumeur à chaque pansement, ou de la presser en allant vers la plaie, afin d'en chasser par degrés l'air qui y est enfermé. Pour ce qui est des contusions, si elles sont accompagnées de toux & de suppuration violente, il y faut employer la phlebotomie & les autres remedes.

Dans le Dran, *Observ.* 29. *Tom. I.* il y a un exemple d'un emphyseme guéri par cette méthode.

Fractures des vertebres.

Quand des vertebres sont fracturées par une chute, un coup, ou quelque autre cause externe, sans que la moelle spinale soit affectée, il n'y a gueres alors que les apophyses postérieures qui soient lésées ; lésion qui n'est point du tout dangereuse : mais quand le corps des vertebres & conséquemment la moelle spinale est lésée par quelque violence externe, les parties des bras, des jambes ou des visceres qui sont au-dessous, se roidissent & restent sans mouvement. Il n'est donc pas étonnant que la mort s'en ensuive, un peu plus-tôt ou un peu plus-tard, selon que la lésion est plus ou moins considérable. Si les apophyses transverses qui tendent vers la cavité du thorax sont cassées, il faut conséquemment que les têtes des côtes qui y sont insérées, le soient aussi ; ce qui fait un cas très-dangereux.

On découvre la *fracture* des vertebres, 1. Par la violence externe qui est arrivée, comme une chute, un coup ou une contusion ; 2. Singulierement par les douleurs de la partie affectée ; 3. Par le toucher, la vue ou l'ouie.

Quand il n'y a que les apophyses épineuses de fracturées, il les faut réduire avec les doigts, appliquant de chaque côté de l'épine du dos des compresses étroites, imbibées d'esprit-de-vin, & une éclisse de carton fort, avec la serviete & le scapulaire. On pourra de cette maniere réunir aisément & en peu de tems les os des vertebres, par la raison qu'ils sont tendres & spongieux.

Si la moelle spinale est blessée, la mort s'ensuit immanquablement. Cependant comme il y auroit une espece de cruauté à laisser un blessé dans cet état, sans essayer de lui donner quelque soulagement ; le Chirurgien doit dépouiller avec le bistouri l'os blessé, élever les fragmens qui pressent sur la moelle, ou s'ils ne tiennent pas, les ôter tout-à-fait : alors nettoyez bien la plaie & y appliquez des remedes balsamiques, vous servant pour bandage de la serviete & du scapulaire. Continuez jusqu'à ce que la plaie soit guérie, s'il est possible qu'elle guérisse, ou jusqu'à ce que le malade meure.

Fractures de l'os sacrum.

Il arrive quelquefois que l'os sacrum soit fracturé par une chute, ou par quelque coup violent : & cela se connoît par la douleur que souffre le malade, mais singulierement par le toucher, comme les autres *fractures*.

Dans celle-ci il faut tout d'abord réduire les fragmens avec les doigts. Mais s'ils sont enfoncés en-dedans, la meilleure méthode est, après s'être rogné l'ongle bien près, d'introduire dans l'anus un doigt graissé d'huile ou de beure, & de repousser avec, la partie enfoncée, tandis qu'avec l'autre main on la réduit en dehors. Cela fait, appliquez une emplâtre convenable à la *fracture*, & des compresses trempées dans de l'esprit de vin chaud, avec un bandage fait en forme de T ; ou seulement des compresses imbibées d'esprit de vin avec un bandage tel qu'on jugera nécessaire. Enfin pour procurer la consolidation, faites tenir le malade bien tranquile dans son lit pendant quinze jours, couché sur le côté ; où s'il aime mieux être assis, mettez-le dans une chaise sans fond, de peur que les os ne se séparent encore.

Il arrive rarement que les os innominés soient fracturés : mais quand ils le sont, il y a fort à craindre, parce que les parties adjacentes sont toujours affectées, & qu'il s'ensuit de très-mauvais symptomes, surtout si le malade vomit une matiere brune & sanguinolente. Pour les réduire il faut faire coucher le malade sur le côté non-lésé ; rétablir les parties fracturées avec les mains, & appliquer des compresses trempées dans l'esprit de vin attachées avec le bandage appellé *spica*. Ouvrez ensuite la veine, donnez des remedes calmans & résolutifs, & prescrivez une diete légere.

Fractures de l'humérus.

L'humérus est sujet à être fracturé, soit au milieu, ce qui est le moins dangereux, ou près de sa tête supérieure & intérieure, ce qui l'est beaucoup davantage, cause de bien plus grandes douleurs, & se guérit beaucoup plus difficilement. Il est fort aisé de connoître cette *fracture*, parce qu'elle est une des plus apparentes : mais on s'y prend diversement pour les bandages & pour la cure selon la différence des parties affectées. Quelquefois les os fracturés restent dans leur situation naturelle : mais le plus souvent ils se séparent ; & l'un glissant sur l'autre, fait que le membre en devient plus court ; il arrive quelquefois, quoique rarement, que le poids du bras fait éloigner les fragmens l'un de l'autre. Dans le premier cas, la réduction est très-aisée. Dans le second elle demande plus de force, surtout si les nerfs & les muscles du malade sont forts, comme ils ont coutume d'être dans les hommes robustes.

Quand l'os de l'humérus est fracturé, la meilleure maniere de le réduire est celle-ci : on place le malade sur un siége un peu haut ; alors son avant-bras étant un peu plié, un des Aides lui empoigne le bras au-dessus de la *fracture*, & un autre au-dessous, & celui-ci tire en ligne droite contre l'autre. Le Chirurgien pendant ce

tems-là manie lui-même la partie fracturée, & quand l'os est suffisamment étendu il le réduit, & y met un bandage tel qu'on peut voir à l'Article *Fascia*.

Si un Aide seul ne suffit pas pour l'extension, il en faut employer deux; & entourer les têtes des articulations avec des serviettes ou des bandages, & tirer en différens sens, jusqu'à ce que le membre soit devenu plus long qu'il ne doit être naturellement; & alors le Chirurgien fait la réduction avec les mains.

Fractures du cubitus.

Le cubitus ou avant-bras a deux os, le *radius* & le *cubitus*. Ainsi dans la *fracture* de l'avant-bras, ou il n'y en a qu'un de cassé, lequel il l'est ou au milieu ou à l'une de ses extrémités, ou ils le sont tous les deux. Dans le second cas ils se dérangent plus facilement de leur situation naturelle, & conséquemment reprennent plus difficilement. S'il n'y en a qu'un de fracturé, il ne se déplace pas si aisément; & conséquemment il est plus aisé de le réduire & de le tenir ferme; car l'os qui reste entier est plus capable de le contenir que ne peuvent être jamais aucuns bandages ou éclisses. Si la *fracture* est proche de l'extrémité inférieure, l'os fracturé est attiré vers celui qui ne l'est pas par le muscle quarré & le fort ligament qui est situé entre les deux; ce qui rend la réduction difficile: aussi est-ce une circonstance à laquelle il faut avoir égard & pour la réduction & pour le prognostic.

On connoît la *fracture* de ces os par les indications qui annoncent les autres *fractures*. On verra bien au toucher & à la vue, en remuant la main du bras affecté, en-dedans & en-dehors, si les deux os sont cassés & à quel endroit est la *fracture*: mais si c'est le cubitus qui est fracturé, on s'en appercevra plus vîte que si c'étoit le radius, parce qu'alors il devient incapable de supporter l'articulation. On s'assurera aussi de la *fracture* par l'ouie; car si l'on tient bien ferme la partie supérieure de l'avant-bras & qu'on fasse remuer la main en-dedans & en dehors, on entendra craquer les os.

Si c'est le *radius* qu'il est question de réduire, & que les fragmens se soient approchés du *cubitus*, un Aide tirera le bras, pressera sur la main du blessé vers le *cubitus*, jusqu'à ce que la partie enfoncée se soit élevée. Après cela on comprimera le bras de chaque côté avec les paumes des mains, à l'effet de rétablir les muscles comprimés, entre le cubitus & le radius, & de remettre les fragmens du radius dans leur position naturelle: ensuite bandez le bras de la maniere prescrite à l'Article *Fascia*, l'enfermant dans une espece d'étui de carton ou de bois mince, tel que celui qui est représenté *Pl. VIII. Fig.* 14. & le suspendez avec une écharpe attachée au cou.

Pour la réduction, le bandage & la suspension du *cubitus*, suivez la méthode prescrite pour le *radius*: ayez seulement attention de tourner la main vers le *radius* ou le pouce, jusqu'à ce que la partie deprimée du *cubitus* ait repris sa premiere position.

Quand les deux os du bras sont fracturés faites à chacun des deux ce que vous feriez s'il étoit fracturé seul: seulement il faudra employer plus de force & de circonspection, & pour les réduire & pour les tenir en état: on ne sauroit prendre trop de soin pour les bandages: mais ce à quoi il faut apporter toute son attention, c'est d'empêcher la synovie des articulations de se durcir, les ligamens de se roidir, le bras & le coude de rester sans mouvement, comme il arriveroit si on les laissoit trop long-tems sans les remuer. Il ne faudra donc pas manquer de tourner & étendre le bras avec ménagement deux ou trois fois par jour, & de le fomenter avec de l'huile ou de l'eau chaude, pour lui conserver sa mobilité.

Fractures du carpe.

Les os du carpe étant très-petits sont rarement cassés: mais ils le sont quelquefois, s'ils reçoivent un coup de pierre, de bâton, ou autre corps dur & pesant; & en ce cas il y a peu de cure parfaite à espérer: car on ne peut guere replacer comme il faut ces petits os, ni encore moins les consolider; les ligamens & les tendons sont pour la plupart écrasés; & conséquemment l'articulation de la main devient roide & immobile; souvent même il s'en ensuit des abscès, des suppurations, des fistules, & la carie, dont on ne peut ordinairement empêcher le progrès que par l'amputation de la main; à cause de la délicatesse de ces os, & de la difficulté d'évacuer le pus. Aussi Ruysch & d'autres ont-ils vu des *fractures* de cette sorte n'être pas guéries au bout de trois ans.

Cependant, comme il est à propos que le Chirurgien fasse quelque tentative plutôt que de laisser le malade sans aucune espérance; il faut qu'un des Aides tienne bien ferme la partie du bras qui se joint au carpe, qu'un autre tienne la main même, & qu'ils tirent l'un contre l'autre autant qu'il sera nécessaire, que pendant ce tems-là le Chirurgien réduise le carpe fracturé du mieux qu'il pourra, & y mette ensuite un bandage convenable.

Fractures du métacarpe.

Comme il arrive fort souvent au métacarpe d'être cassé; il est aussi fort aisé à réduire, parce que ses os sont assez grands. Pour y parvenir un Aide étendra la main fracturée sur une table unie; & le Chirurgien rétablira les os séparés le plus exactement qu'il pourra avec ses doigts, après quoi il appliquera un bandage convenable. Voyez un exemple d'un métacarpe fracturé où il y avoit plaie, dans le *Dran, T. I. Obs.* 56.

Fractures des doigts.

Quand il y a un ou plusieurs doigts de fracturés, ce qu'on doit se proposer principalement est de rétablir dans leur situation les parties qui sont déplacées; d'y faire ensuite un bandage avec un ruban étroit, & de l'attacher avec le doigt voisin, de la maniere prescrite à l'Article *Fascia*, où l'on a aussi enseigné comment il faut s'y prendre quand il y a plusieurs doigts de blessés: quand la collision de la main ou des doigts est trop considérable, il vaut mieux prendre tout d'abord le parti de l'amputer, que de fatiguer le malade par une cure pénible qui n'aura point de succès, & qui peut-être mettra sa vie en danger.

Fracture de la cuisse.

L'os de la cuisse qui est le plus gros de tous les os du corps, peut être fracturé au milieu ou près des articulations, mais plus ordinairement à cette partie que les Anatomistes appellent le cou du fémur, près de l'endroit où il se joint avec l'os de la hanche. Quand cela arrive il est difficile de le réduire & de le contenir dans sa situation naturelle. Quelquefois cet os se trouve fracturé en deux endroits; & alors le danger est grand; car le moins qui en puisse arriver si le blessé n'en meurt pas, c'est qu'il reste boiteux toute sa vie. Quelquefois la *fracture* est transversale & quelquefois elle est oblique; & l'une des portions d'os glissant sur l'autre rend la cure très-difficile; car les muscles étant très-forts & contractés avec violence, ils tirent la partie inférieure en en-haut; ensorte qu'on ne sauroit faire l'extension ni la réduction qu'avec de grands efforts. Dans les *fractures* obliques les portions fracturées glissent & se déplacent plus aisément que dans les transversales, & rendent pour l'ordinaire le membre plus court, quelque habile que soit le Chirurgien, & quelque soin qu'il ait pris pour l'empêcher. Ainsi il faut indépendamment de ce qu'il y a à faire d'ailleurs retenir la *fracture* oblique de la cuisse par un bandage bien ferme, de peur que les fragmens ne se séparent.

Lorſqu'il eſt queſtion de réduire l'os de la cuiſſe, examinez s'il eſt fracturé près de ſon cou ou en quelque autre partie; car cette circonſtance eſt eſſentielle à ſavoir pour faire la réduction comme il faut, & appliquer un bandage convenable; car lorſqu'il eſt fracturé au milieu ou près de ſa partie inférieure, il faut l'étendre & le réduire avec les mains, comme les autres os; avec cette différence ſeulement qu'il faut beaucoup de force ſurtout dans les hommes robuſtes, pour cette extenſion. C'eſt pourquoi il faut employer des hommes vigoureux pour tirer ce membre, & en mettre s'il eſt beſoin pluſieurs à chaque extrémité; & ſi les mains ne ſuffiſent pas, y employer des écharpes, des ſerviettes & des bandes de toile entortillées aux deux extrémités avec des bouts paſſans pour donner plus de priſe à tirer.

Si les mains, les écharpes & les bandes n'étendent pas l'os ſuffiſamment, ce qui eſt rare, il faudra ſe ſervir du baudrier ou ceinturon d'Hildanus, repréſenté *Pl. VIII. Fig.* 17. Il doit être bouclé fort ſerré au-deſſus du genou, après l'avoir fait paſſer dans les trous des crochets *A A*, auxquels on attache une corde *B B*, qu'on tire autant qu'il eſt néceſſaire avec les mains appliquées à *C*, afin de pouvoir rétablir les fragmens dans leur place. Or cette méthode eſt auſſi propre pour l'extenſion du cubitus & de l'humérus que pour l'os de la cuiſſe. Si c'eſt l'avant-bras qu'il eſt queſtion d'étendre, attachez votre ceinturon au-deſſus de la main: ſi c'eſt l'humérus, attachez-le au-deſſus du coude.

Mais ſi le baudrier ne fait rien, il faut avoir recours à la poulie ou au polyſpaſte, repréſenté *Pl. VIII. Fig.* 15. On attache en *C* un crochet *A* à la corde du baudrier, *Fig.* 17. On en pend un autre en *B* à l'anneau *A* de l'écroue de la *Fig.* 16. qu'il faut viſſer bien ſerré dans le vindas ou cabeſtan: alors on aſſure bien la partie ſupérieure du bleſſé avec des écharpes, des ſerviettes ou de forts bandages de toile, afin qu'il ne gliſſe point vers la poulie; & la corde *C* de la *Fig.* 15. étant miſe au polyſpaſte, on tire juſqu'à ce que l'os ſoit ſuffiſamment étendu, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que le Chirurgien ſoit ſuffiſamment à ſa commodité pour réduire la *fracture*. Il eſt bon d'obſerver ici que les différentes poulies *E*, *D*, augmentent ſi conſidérablement le pouvoir attractif, qu'au moyen de cette machine, un homme peut faire dix ou douze fois plus qu'il ne feroit ſeul.

Fracture du cou du fémur.

Quand le cou du fémur eſt fracturé, comme il arrive ſouvent, tant à cauſe de ſa ſituation tranſverſale, qu'en conſéquence des qualités de ſa ſubſtance qui eſt ſpongieuſe & caſſante, non-ſeulement, ſelon Hildanus, la réduction eſt difficile, mais même le membre reſte toujours accourci, & le bleſſé boiteux. Car, 1°. la groſſeur & la force prodigieuſe des muſcles ſont cauſes de la difficulté qu'il y a à replacer l'os. 2°. Quand la réduction auroit été parfaitement bien faite, les deux portions d'os ſeront ſujettes à ſe déplacer, parce que la partie inférieure du fémur ſera tirée en en-haut par les muſcles; ce qui ſe fait d'autant plus facilement, que le cou du fémur n'eſt pas joint à la tête tranſverſalement ou directement, mais obliquement & de côté, comme on le voit manifeſtement ſur un cadavre. Il n'eſt donc pas étonnant que ces ſortes de *fractures* aient des ſuites fâcheuſes, & qu'on en reſte boiteux.

A ces raiſons, on peut encore ajouter que la *fracture* du cou du fémur eſt difficile à découvrir, & qu'on la prend le plus ſouvent pour une luxation, la tête du fémur gliſſant hors de la cavité cotyloïde; quoique Paré, & après lui, Schenkius & Ruyſch, & quantité d'autres Medecins & Chirurgiens célebres, aient démontré qu'il eſt beaucoup plus aiſé que le cou du fémur ſoit fracturé, qu'il ne l'eſt que la tête, qui eſt gardée par de forts ligamens, ſorte de la cavité cotyloïde par quelque violence externe que ce ſoit. Mais les Anciens, & même encore les Praticiens du ſiecle dernier, étoient ſi peu au fait de cette obſervation, que quand ce cas arrivoit, ils ne ſoupçonnoient pas même qu'il y eût *fracture*, & ſe ſervoient d'inſtrumens propres à réduire un membre diſloqué; ce qui faiſoit endurer au malade des tourmens inexprimables. Cependant, comme cette extenſion de la cuiſſe paſſe pour auſſi inutile qu'elle eſt cruelle & dangereuſe, il eſt bon d'en indiquer ici une autre qui l'eſt beaucoup moins, & qui n'eſt point accompagnée ou ſuivie comme cette premiere, de douleurs violentes, d'inflammations & d'autres déſordres.

Lors donc qu'après une léſion conſidérable faite à la cuiſſe par une cauſe externe, le malade ne ſauroit ſe tenir ſur la jambe du côté bleſſé, lorſqu'il ſent des douleurs aiguës à l'articulation; quand cette jambe eſt plus courte que l'autre, qu'elle eſt lâche & comme mal aſſurée vers le haut; que ſans effort on fait aiſément tourner le pié en-dehors ou en-dedans, & qu'en prêtant l'oreille, on entend pendant cette contorſion une eſpece de craquement d'os, on peut conclurre en toute ſûreté que le cou du fémur eſt fracturé. Lors donc que ces ſymptomes paroiſſent, il ne faut point étendre la jambe avec violence, comme on faiſoit dans les luxations avec des inſtrumens inventés pour cet effet, par Scultet & autres: mais tenant le malade dans une attitude aſſurée avec des ſerviettes paſſées entre ſes jambes ou autrement, faites étendre le membre affecté par des hommes vigoureux, qui le tiendront avec les mains, ou avec des ſerviettes, ou avec le baudrier décrit ci-deſſus, juſqu'à ce qu'il devienne égal à l'autre, & que le cou du fémur ſoit, ſinon parfaitement, du moins le mieux qu'il ſera poſſible, rejoint avec la tête qui eſt logée dans la cavité cotyloïde. Quoiqu'il ſoit preſque impoſſible d'empêcher que le membre ne ſoit accourci & que le malade ne reſte boiteux, on en a pourtant guéri quelques-uns; & j'ai trouvé qu'il étoit très-utile pour cet effet d'appliquer de forts bandages, afin que le cou joigne bien la tête, & qu'ils ſe conſolident s'il eſt poſſible. Dans cette vue, on fera bien de ſe ſervir du ſpica de l'aine & d'une ſerviette, ou d'un linge long & large entre les cuiſſes, pour empêcher que le corps du malade alité ne gliſſe en embas, & d'attacher au pié du lit la cheville du pié & le genou avec de bonnes ligatures, de peur que la partie inférieure de l'os fracturé ne ſoit retirée en en-haut. J'ajoute à cela le paillaſſon. Voyez *Faſcia*.

Quand tout cela eſt fait, & que vous avez mis le malade dans une poſture convenable, examinez ſoigneuſement ſi la jambe affectée eſt égale à celle qui ne l'eſt pas, ou non; car ſi elle eſt plus courte, il y a lieu de conjecturer que le cou s'eſt encore déplacé; auquel cas, après l'avoir débandée, il faut la tendre encore juſqu'à ce qu'elle ait recouvré ſa dimenſion naturelle. Si au contraire vous ne voyez pas de différence d'une jambe à l'autre, vous aurez lieu de vous flatter d'une cure complete, pourvu que le malade prenne garde à lui & obſerve une diete réguliere; car pour le reſte, il faut s'en repoſer ſur la nature.

Il ſeroit fort à ſouhaiter que quelqu'un inventât une machine pour maintenir la cuiſſe fracturée dans un degré d'extenſion convenable; enſorte que le membre bleſſé pût reſter auſſi long que l'autre pendant quinze jours au plus, ou même pendant tout le tems de la cure; au moyen dequoi on pourroit s'attendre raiſonnablement à une agglutination plus certaine & plus parfaite. Et quoique Hildanus ait déja décrit un inſtrument propre pour l'extenſion des *fractures* obliques, il y a encore lieu de craindre que cet inſtrument ne ſoit pas auſſi parfait qu'il le faudroit. Cependant, n'en ayant pas de meilleur, & le bandage ci-deſſus indiqué n'étant pas jugé ſuffiſant, il faudra ſe ſervir de la machine d'Hildanus; ou ſi on ne l'avoit pas à ſa portée, ſe ſervir au moins du paillaſſon & de toutes ſes dépendances, avec le bandage à quatre chefs décrit par Hildanus; ou mettre deux longues ſerviettes entre les

jambes près de l'aine, & attachées soit au côté ou au ciel du lit, avec des clons ou des anneaux d'une maniere si ferme, que le corps ne puisse pas glisser vers le pié du lit; & pour empêcher de remonter la portion d'os inférieure, attacher les genoux & les chevilles du pié avec des ligatures ou de bons bandages qui les retiennent au pié du lit, & contenir la jambe dans une position convenable, jusqu'à ce que l'os fracturé soit réuni. Cette méthode est non-seulement commode, mais même extremement nécessaire à toutes les *fractures* de la cuisse, & surtout aux obliques. De peur néantmoins que l'aine ne souffre une compression trop violente, & ne soit écorchée par les bandages & les serviettes, on peut mettre par-dessous quelques compresses de toile fine, & les changer de tems en tems. Si l'on veut un détail plus particularisé des bandages de cette partie, on le trouvera à l'article *Fascia*.

Quand la *fracture* de la cuisse est compliquée avec plaie, elle est dangereuse, &, généralement parlant, incurable, & même mortelle, si elle arrive proche des articulations, surtout si elle affecte les gros vaisseaux sanguins; ce qu'on connoît par l'hémorrhagie qui s'en ensuit. Et le danger n'est pas moindre, si la plaie est à la partie inférieure de la cuisse, parce qu'elle ne sauroit être détergée ni fomentée que très-difficilement.

Pour la cure de ces *fractures*, servez-vous du bandageà dix-huit chefs, représenté *Planche XIV. fig.* 4. & décrit à l'article *Fascia*. Mais si la partie blessée a été affectée aussi d'une violente contusion, & que le sang séjourne sous la peau & dans les interstices des parties, il faut faire avec circonspection de fréquentes & de profondes incisions, afin d'ouvrir une issue au sang extravasé qui s'y putréfieroit bien-tôt. Lavez ensuite la partie affectée avec de l'eau de chaux mêlée avec un quart d'esprit de vin camphré, ou quelque autre liqueur résolutive, jusqu'à ce que la contusion soit dissipée.

Quand cette sorte de *fracture* est accompagnée d'hémorrhagie, mais qui n'est pas violente, ni tout proche de l'os, il faut emplir la plaie de charpie seche bien entortillée, comme dans les autres hémorrhagies; la couvrir ensuite de plusieurs compresses bien epaisses, & mettre par-dessus un bandage convenable. Mais dans le cas où l'hémorrhagie seroit plus violente, il faut user de liqueurs astringentes, singuliérement d'esprit de vin rectifié, dont j'ai vu de très-bons effets. Si elle est extremement violente, cherchez soigneusement l'artere blessée, après avoir appliqué le tourniquet; & quand vous l'aurez trouvée, liez-la avec un fil. Si cette fracture a été causée par une balle de mousquet, & accompagnée d'une copieuse hémorrhagie, & qu'elle ait broyé une partie de l'os en petites esquilles, & que l'artere crurale soit lacérée, le Chirurgien n'a pas de moyen plus sûr pour sauver la vie au malade, que d'amputer le membre & de lier l'artere; car il est bien rare que l'artere crurale se réunisse, ce qui fait qu'on ne peut arrêter l'hémorrhagie sans amputation: outre que dans ce cas il y a tout lieu de craindre la gangrene. Mais quand l'artere crurale étant saine on a arrêté le saignement & nettoyé la plaie, on se met en devoir de réduire les os fracturés; après quoi on met dessus des compresses & des éclisses, & par-dessus un bandage bien serré à dix-huit chefs, & l'on entourre le membre d'un paillasson. On débande la plaie tous les jours, & on la panse avec de l'onguent digestif, du baume, ou de l'essence vulnéraire, jusqu'à ce qu'elle soit consolidée.

Fractures de la Rotule.

Pour découvrir & guérir plus aisément la fracture de la rotule, il faut d'abord savoir comment cet os adhere à la cuisse & à la jambe par le moyen des muscles & des tendons, comment il monte avec les muscles dans l'extension de la jambe, & comment il descend dans l'inflexion, & comment dans les violens mouvemens du corps il est capable de résister à une grande force. Lors donc que la rotule est fracturée par une chute, un coup ou quelque autre violence externe, elle l'est ou longitudinalement ou transversalement, ou en plusieurs sens: mais la *fracture* transversale est la plus ordinaire; & en même-tems que la longitudinale est la plus rare, elle est aussi la plus aisée à guérir; car les fragmens restent ordinairement dans leur situation naturelle. Au contraire, la *fracture* transversale & celle en plusieurs sens sont très-dangereuses; car quoique la partie inférieure, par la raison qu'elle n'a point de muscles, conserve sa situation, la supérieure qui est attachée par de forts muscles, est attirée en en-haut, & conséquemment rend cette fracture très-difficile à guérir.

Il est fort aisé de découvrir la fracture de la rotule; car avec les doigts seulement on sentira si elle est cassée ou non, & même si elle l'est longitudinalement, transversalement ou en plusieurs sens; & si les fragmens sont divisés, ou s'ils tiennent encore les uns aux autres. Dans cet examen, donnez-vous de garde de faire plier le genou; car outre que ce fléchissement est inutile, il est douloureux, & même dangereux, en ce qu'il peut séparer les fragmens qui tenoient ensemble, ou les écarter plus qu'ils ne sont. Mais quand un petit fragment de la rotule est attiré en en-haut, il n'est pas absolument aussi aisé de s'en appercevoir, surtout si la personne est grasse. En général cette sorte de fracture n'est pas si dangereuse que quelques autres, parce que le suc de l'os qui produit le calus ne sauroit pénétrer dans l'articulation & la rendre roide aussi aisément que dans les autres *fractures* de ce même os, à la suite desquelles le genou perd souvent son mouvement & sa flexibilité.

Si nous en croyons plusieurs Chirurgiens expérimentés, il ne faut gueres s'attendre dans le cas de cette *fracture* à une cure parfaite; car pour l'ordinaire le genou devient tout-à-fait roide, ou pour le moins ne fléchit plus que difficilement. De plus, le suc de l'os destiné pour la formation du calus s'insinue lui-même dans l'intérieur de l'articulation; & cette même liqueur, qui dans son état d'intégrité sert à lubréfier, s'y unit, & devient si dure, que les os de la jambe & de la cuisse collés ensemble, sont roides comme des planches, & ne font plus pour ainsi dire qu'un même os les uns avec les autres, y compris la rotule. De plus, comme dans cette sorte de *fracture*, surtout la transversale, le malade est obligé de rester long-tems sans mouvoir sa jambe, jusqu'à ce que l'os soit parfaitement agglutiné, cette circonstance toute seule contribue beaucoup à l'épaississement de la liqueur destinée à lubréfier l'articulation, & il arrive souvent que le ligament qui supporte la rotule, & qui dirige en grande partie le mouvement de l'articulation, est affecté par la même violence; d'où il doit s'ensuivre tout naturellement que le mouvement du genou soit entierement détruit, ou en grande partie. Ces considérations posées, il n'est pas étonnant que ceux qui ont eu une fois la rotule fracturée, soient sujets à tomber souvent, & à se la fracturer encore, comme j'en ai vu plusieurs; & cela par la raison principalement que la contusion de ce ligament est suivie le plus souvent d'une débilité incurable. J'ai cependant su des exemples de *fractures* transversales guéries si parfaitement, que les personnes ne s'en sont plus jamais ressenties par la suite.

Voici comment on procede à la cure:

Quand la *fracture* est directe, après avoir fait mettre le malade sur le dos, & lui avoir étendu la jambe, on réduit les fragmens des deux côtés avec la main; on applique ensuite un bandage unissant, de la maniere qui est marquée à l'article *Fascia* pour les plaies du ventre ou du front. Quand elle est transversale ou en plusieurs morceaux, ou en plusieurs sens: mettez le malade dans la même

même posture qu'on vient de dire; & après lui avoir étendu la jambe, abaissez les fragmens qui sont tirés en en-haut, avec la main, le pouce ou les autres doigts; réduisez-les dans leur situation naturelle, & fortifiez-les avec une emplâtre en forme de demi-lune, comme celle qui est représentée *Pl. XIV. fig.* 2. ou perforée, comme celle de la *fig.* 3. ensuite placez & ajustez le membre blessé, de maniere qu'il ne puisse ni être fléchi ni dérangé: mais on trouvera un plus grand détail sur ce sujet à l'article *Fascia*.

Quoique quelques Chirurgiens aient inventé des machines pour contenir ces *fractures*, dont une est recommandée par Solingen, l'autre est décrite par Garengeot: cependant si l'on veut convenir de la vérité, il faut avouer qu'elles ne remplissent pas l'intention pour laquelle elles ont été imaginées. De peur que la rotule ne soit fracturée de nouveau, comme il n'arrive que trop souvent, il faut défendre au malade de marcher, ou même de poser le pié à terre avant neuf ou dix semaines; car c'est le plus long-tems, pour l'ordinaire, que la fracture mette à reprendre; & s'il ne veut pas prendre patience autant qu'il est nécessaire, il restera infailliblement boiteux. Voyez les *Observations* de Purman sur les *Fractures*.

Fractures des os de la jambe.

Par rapport aux *fractures* de la jambe & de ses deux os, le tibia & le péroné, il n'y a pas d'autres enseignemens à donner que ceux qu'on a donnés en général pour les *fractures* des os; c'est à dire, qu'il faut les étendre en les tirant avec les mains, ou avec des bandages, les réduire exactement, les bander, & placer le membre dans une situation convenable. J'observerai seulement que quelquefois il n'y a qu'un des deux os de fracturé, & que quelquefois ils le sont tous les deux. S'ils le sont tous les deux, il est rare que ce soit au même endroit; l'un ordinairement est cassé un peu plns haut que l'autre. S'il n'y a que le tibia de fracturé, on le découvre aisément, parce qu'il est immédiatement sous la peau: mais si c'est le péroné seul, on a plus de peine à s'en appercevoir, parce qu'il est caché parmi la chair ou les muscles. De plus cette *fracture* ne cause qu'une douleur supportable, & pour l'ordinaire n'empêche pas le blessé de marcher. On peut pourtant s'en assurer en empoignant la jambe au-dessous du mollet d'une main, & remuant le pié avec l'autre; car au moyen de ce mouvement, la main qui tient la jambe sentira s'il y a *fracture* ou non, & en quel endroit: mais si la *fracture* du tibia, comme il arrive souvent, est accompagnée de plaie externe:

Voici comme il faudra s'y prendre pour la cure.

En premier lieu, il faudra debarasser de toutes ordures les plaies, & les os fracturés des fragmens qui ne tiennent plus & de toutes matieres étrangeres; après l'extension du membre on réduira la *fracture*; ensuite s'il y a hémorrhagie, on l'arrêtera; & cela fait, on bandera la jambe bien ferme avec un bandage à dix-huit chefs, tel qu'il est représenté *Pl. XIV. fig.* 4. dont on peut voir la description à l'article *Fascia*. Si quelques fragmens qui poussent empêchent la réduction, il les faut ôter avec des pinces tranchantes, ou avec une petite scie, & ensuite réduire la *fracture* & bander la partie, & l'entourrer ensuite d'un paillasson ou d'une botine de cuir, de la forme qui convient pour contenir le tibia fracturé. Voyez *Pl. XIV. fig.* 9. renouvellez le bandage tous les jours jusqu'à ce que la plaie soit guérie. Quelquefois les petites esquilles d'os, qui ne tiennent plus, s'en vont d'elles-mêmes par la suppuration: mais si l'on en trouve qui soient entierement séparées, on ne risquera rien de les ôter.

La machine de Monsieur Petit pour les *fractures* de la jambe, est représentée *Pl. XIV. fig.* 11. & 12. & décrite à l'explication de cette Planche.

Fractures des os du pié.

Les os du pié, c'est-à-dire le tarse, le métatarse & les orteils, sont sujets aux *fractures* aussi-bien que ceux des mains: mais à cause de la violente contusion des nerfs, des tendons, des ligamens, & des membranes, ces sortes de fractures sont ordinairement accompagnées de plaies & de très-dangereux symptomes. La cure s'en fait à peu-près de la même maniere que de celles des mains, à la différence près du bandage, sur quoi on peut consulter l'article *Fascia*. Mais il faut observer que les *fractures* du pié, aussi-bien que celles de la main, & même de la jambe, près de la cheville, surtout quand la malléole s'éloigne de l'os principal, ne se guérissent jamais parfaitement; & qu'il en reste pour l'ordinaire au membre, quelque grosseur, un ulcere, la carie ou une fistule incurable; accidens auxquels on ne remedie que par l'amputation: encore ne sauve-t-elle pas toujours le malade. Dans ces fractures il est donc à propos d'instruire du danger le malade ou ses amis, de peur que si la cure va mal, on n'en attribue le mauvais succès, comme on fait fort souvent, à l'inhabileté du Chirurgien. Je renvoie ceux qui voudront être instruits plus en détail des *fractures* des os, au Traité de M. Petit sur les maladies des os. Monroe & Boerhaave ont aussi très-bien traité cette matiere.

De la division des os par des instrumens tranchans, qu'on peut appeller plaies des os.

Jusqu'ici nous avons parlé des *fractures* des os faites avec des instrumens mousses: il nous reste à parler de celles qui sont faites avec des instrumens aigus ou tranchans, comme des javelots, des épées & autres, lesquelles sont proprement les plaies des os, & dont peu d'Auteurs ont traité séparément. Les sabres ou épées divisent non seulement les parties molles, mais aussi les os les plus durs, qu'ils coupent tantôt superficiellement, tantôt plus avant, & qu'ils divisent quelquefois même entierement, ensorte que la solution est égale à une fracture. Ces sortes de plaies ne peuvent qu'être accompagnées de quantité de symptomes très-funestes, à proportion de la largeur & de la profondeur de la plaie, & de la force avec laquelle le coup a été asséné, selon que le blessé l'a reçu à la tête, au nez, à la mâchoire, aux doigts, à la main, au bras, à l'épaule, à la jambe ou à la cuisse. On les découvre toutes aisément: mais comme elles demandent à être traitées différemment des autres *fractures*, je crois qu'il n'est pas hors de propos de dire ici un mot de la maniere dont on les traite.

Avant d'y venir, il faut observer que les plaies légeres qui ne pénetrent pas avant dans l'os, ne sont pas pour l'ordinaire bien dangereuses, sur-tout si on les traite régulierement, c'est-à-dire, si l'on couvre, autant qu'il est possible, l'os affecté, de ses tégumens, pour empêcher l'air d'y pénétrer, & si l'on a soin d'éviter, comme très-dangereux, les médicamens gras & huileux. Quand elles pénetrent fort avant ou qu'elles divisent entierement l'os, & qu'elles affectent ses parties voisines; surtout celles qui sont essentielles à la vie, comme la tête, le cou, l'épine du dos, la poitrine; ou quand elles offensent ou divisent des veines, arteres, nerfs ou tendons considérables du bras ou des jambes, elles sont beaucoup plus dangereuses, plus difficiles à guérir & plus ordinairement suivies de la mort.

Pour les *fractures* faites par des instrumens tranchans, Monsieur Petit, Chirurgien très-expérimenté, recommande dans son Traité *sur les Maladies des os*, de rejoindre les levres de la plaie & d'employer le bandage unissant pour les *fractures* longitudinales de cette sorte; pour les obliques & celles qui sont tout-à-fait transversales, la suture & le bandage à dix-huit chefs. Mais comme cette Méthode réussit souvent mal, & trompe les Commençans, je veux essayer de la mettre

dans un plus grand jour. Pour la premiere sorte de *fracture*, je suis presque tout-à-fait de son avis, surtout quand la plaie n'est pas considérable, qu'elle n'a pas percé une épaisseur considérable du crane, qu'il n'y a point de contusion, & que le cerveau n'est point affecté : mais quand le contraire arrive, il faut procéder avec beaucoup de circonspection ; il faut tenir la plaie ouverte avec de la charpie, la mondifier, & après cela la consolider avec des baumes ; car en la fermant trop-tôt, on occasionne souvent de dangereux symptomes, & la mort même. Mais je ne suis pas tout-à-fait d'accord avec lui pour le traitement des plaies obliques ou transversales : & bien-loin de penser qu'on y doive ordinairement employer la suture & le bandage à dix-huit chefs, je crois tout au contraire qu'on ne doit le faire que rarement ; car j'ai moi-même traité & vu quantité d'autres traiter avec succès ces sortes de plaies sans l'un & sans l'autre. Par exemple, de petites plaies obliques à la tête, au front ou au crane, peuvent s'unir à merveille au moyen d'une emplâtre & d'un bandage, sans faire la suture avec une aiguille & du fil que M. Petit recommande. On vient à bout ordinairement de les guérir, par des poudres, des baumes & des emplâtres agglutinatifs, soit qu'elles affectent la tête, la mâchoire, la clavicule, l'épaule, l'omoplate, le bras, la main, la cuisse, la jambe ou le pié : mais quand les morceaux pendent de maniere qu'on ne sauroit les réunir sans suture, il faut bien alors la faire.

Blessures des os des doigts.

Quand les os des doigts ont été blessés & coupés, en sorte qu'ils soient pendans, ne tenant plus que par de la chair & de la peau : j'ai toujours procédé à la cure de la maniere qui suit, sans suture & sans bandage à dix-huit chefs. Je joignois les portions séparées, exactement ; je mettois autour une emplâtre pour maintenir les os dans la situation où je les avois remis ; j'y appliquois une compresse trempée dans de l'esprit de vin, par-dessus laquelle je mettois de petites éclisses de carton, pour plus de sureté. Alors je bandois le tout bien ferme avec une bande longue & étroite, & je suspendois la main dans une écharpe attachée autour du cou. Je la laissois ainsi pendant plusieurs jours, & ne prescrivois rien au malade que de se tenir tranquile, & de se modérer sur le boire & sur le manger. A la fin je défaisois le bandage avec beaucoup de circonspection. J'ôtois doucement la compresse, mais non pas l'emplâtre ; & après avoir nettoyé la plaie le mieux qu'il m'étoit possible, j'y mettois quelques gouttes d'essence vulnéraire, & appliquant une nouvelle compresse trempée dans de l'esprit de vin ; je remettois le même bandage qu'auparavant : je le laissois encore plusieurs jours de suite, au bout desquels je pansois le doigt comme ci-dessus ; & ensuite de trois jours en trois jours jusqu'à la fin du mois revolu, qu'il se trouvoit parfaitement guéri.

Blessures des os du bras & de la jambe.

Si l'un des os de l'avant-bras est coupé, & que ce soit le cubitus, comme il arrive le plus souvent, parce que c'est celui des deux qui est le plus exposé dans le combat, il ne faut ni suture ni bandage à dix-huit chefs. Je commence dans ce cas par nettoyer la plaie, ensuite j'y mets quelque essence & quelque baume vulnéraire, & j'y laisse de la charpie que j'en ai imbibée ; après cela j'y applique une emplâtre, une compresse, & une éclisse de carton, le tout humecté avec de l'esprit de vin. Je fais faire à cet appareil presque tout le tour du bras à l'endroit de la plaie, afin que lorsqu'il sera sec, il en conserve d'autant mieux la forme de la partie ; puis je roule autour une longue bande, & je suspends le bras dans une écharpe attachée au cou. Je panse la plaie de cette maniere tous les deux jours ; & même tous les jours s'il y a évacuation de matiere qui le demande. Ces fractures se consolident ainsi sans suture, & je crois même mieux qu'elles ne feroient avec suture. Quand un des os de la jambe est coupé, je me sers du bandage à dix-huit chefs, comme dans les autres *fractures* de la jambe ou de la cuisse : mais j'y pratique rarement la suture, parce qu'il est bien rare qu'elle soit nécessaire à ces plaies du tibia seul, qui n'est presque couvert que de peau ; & qu'elle n'est nécessaire pour le péroné que dans le cas où il y a quelqu'un des grands muscles de coupé. Il faut éviter les sutures autant qu'il est possible, parce qu'elles sont ordinairement accompagnées d'inflammations, de douleurs, de convulsions, & autres symptomes redoutables ; & je suis toujours pour qu'on s'en abstienne, à moins qu'il n'y ait impossibilité absolue de guérir la plaie sans cela.

Blessures de l'os du bras & de celui de la cuisse.

Si l'os de la cuisse est coupé avec un instrument tranchant, pour mieux réunir & contenir les gros muscles de cette partie, il faut y employer la suture, comme aux autres plaies, & traiter la plaie de la maniere prescrite à l'article *Vulnus*, y appliquant le bandage à dix-huit chefs & le paillasson. Mais si c'est l'humerus qui est coupé, il sera à propos d'y pratiquer la suture pour les raisons qu'on vient de dire, & au lieu du bandage à dix-huit chefs, il en faudra au contraire un long & étroit, comme pour les autres *fractures* du bras. Vous suspendrez le bras à une écharpe attachée au cou : de cette maniere on réunira mieux les muscles, & la cure s'achevera plus promptement & plus aisément.

Si les os de l'avant-bras ou de la jambe, sont divisés de maniere que le membre ne tienne plus que par la peau, la chair & les vaisseaux sanguins, il faut pratiquer la suture & employer le bandage à dix-huit chefs : mais la suture ne sauroit être d'aucune utilité, si le membre n'est plus retenu que par la peau seule, ses nerfs & ses vaisseaux sanguins étant entierement coupés ; surtout si le membre blessé est d'une grosseur considérable, comme le bras ou la cuisse. C'est pourquoi en ce cas, je conseillerois de couper le membre, d'arrêter l'hémorrhagie comme dans les autres amputations, & de panser comme à l'ordinaire.

Blessures de quelques autres os.

Si la mâchoire inferieure est tellement coupée que les morceaux se séparent, & qu'on ne puisse pas la réunir sans suture, il en faut faire une, y employant aussi les baumes, les emplâtres, les compresses & les bandages convenables. Si la clavicule ou l'acromion de l'omoplate sont pareillement coupés, il faut procéder à peu près de la même maniere qu'on a dit pour la *fracture* de ces os ; défaisant le bandage, & pansant la plaie tous les jours ou de deux jours l'un, jusqu'à ce que la cure soit achevée. Il faut arrêter l'hémorrhagie, qui dans ces plaies est ordinairement fort abondante, par des compresses, des astringens, ou par la ligature des arteres, selon que les circonstances paroîtront exiger l'un ou l'autre.

F R Æ

FRÆNATOR, nom d'un muscle qui sert à faire faire différens mouvemens à la tête sur la premiere & sur la seconde vertebre du cou. Ce muscle ainsi que son associé a été découvert par M. Dupré, Chirurgien de l'Hôtel-Dien de Paris, & on les nomme tous les deux les *rengorgeurs*.

FRÆNULUM, FRÆNUM. Voyez *Frenum*.

FRAGA, les *fraises*. Voyez *Fragaria*.

FRAGARIA, *Fraisier*.

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibreuse & vivace. Ses feuilles sont trois à trois sur chaque pédicule, elles sont pleines de nervures & rayonnées. Ses tiges rampent à terre; son calyce est d'une seule piece, étendu comme en étoile, & divisé en dix segmens égaux: sa fleur est en rose, pentapétale, garnie de plusieurs étamines qui sont placées sur les bords de la base de l'ovaire. Son fruit est sémisphérique, pulpeux & chargé à l'extérieur d'une multitude de petites semences garnies d'un tuyau droit.

Boerhaave en compte les six especes suivantes.

1. *Fragaria, vulgaris*, C. B. Pin 326. Tourn. Inst. 295. Elem. Bot. 245. Boerh. Ind. A. 41. Hist. Oxon. 2. 186. Phyt. Brit. 42. Dill. Cat. Gis. 50. Rupp. Flor. Jen. 86. Buxb. 116. Park. Theat. 758. *Fragaria, offic.* Ger. 844. Emac. 997. Raii Hist. 1. 609. Synop. 3. 254. *Fragaria, vulgaris, sive trifolium frugiferum*, Merc. Bot. 1. 36. *Fragaria ferens fraga alba & rubra*, J. B. 2. 395. *Le Fraisier.*

Le *fraisier* a les racines rougeâtres, petites, pleines de fibres, poussant un grand nombre de filamens foibles, qui prennent racine & s'étendent. Ses feuilles croissent trois à trois sur un même pédicule, elles sont unies ensemble à leur naissance, elles sont pleines de nervures, leur figure est ovale, & elles sont profondément découpées par les bords. Ses fleurs partent de la racine sur de longs pédicules quatre ou cinq à la fois, elles ont chacune cinq petites feuilles rondes & blanches, avec plusieurs étamines jaunes dans le milieu; elles sont suivies d'un petit fruit rond & conique, d'une couleur rougeâtre, d'un gout agréable & piquant; d'une odeur douce, & chargé à l'extérieur d'un grand nombre de petites semences vertes. Il croît dans les bois, fleurit en Mai; & son fruit est mûr en Juin. Ses feuilles, sa racine & son fruit sont d'usage.

Les *fraises* rafraichissent & humectent, résistent au poison, sont bonnes pour les personnes bilieuses & altérées: mais Cesalpin prétend qu'elles portent à la tête, & enivrent ceux qui en font excès. Ray dit que, quoiqu'il lui soit arrivé d'en manger plusieurs fois en grande quantité, il n'en a jamais éprouvé ces effets: il faut cependant avouer qu'elles ont un gout vineux, foible à la vérité; mais qu'elles ne tiennent point du vin dont on les assaisonne. S'il y a quelque raison d'en manger sobrement, c'est qu'elles sont sujettes à se corrompre dans l'estomac. Il est donc à propos de les assaisonner ainsi que nous avons coutume de faire avec du vin & du sucre, quand ce ne seroit que pour en corriger la froideur & l'humidité. Nous apprenons de Bruyer, que dans quelques Provinces de France, on les mange avec de la crême, ce qu'on fait partout en Angleterre. Elles produisent, ajoute cet Auteur, les mêmes effets que le vin; mais Ray n'est pas de son avis. L'eau distilée de *fraises* passe pour fortifier le cœur, pour soulager dans les maladies de la poitrine, pour purifier le sang; & prise en gargarisme, pour guérir les ulceres à la bouche & l'esquinancie, pour broyer la pierre dans la vessie, & produire d'autres effets merveilleux, si nous en croyons Tragus.

Ceux en qui il y a intempérie chaude, & qui ont des pustules au visage, ou tout le corps, ou quelque partie du corps couverte de gale seche & prurigineuse, feront bien de prendre tous les jours environ une once d'eau de *fraises*; on peut en conseiller autant à ceux qui sont tourmentés de la pierre; car elle rafraîchit les reins & en chasse le gravier.

Pour la pierre,

Prenez *des fraises mûres.*

Mettez-les dans un vase plein d'eau bouillante la plus pure.

Passez cette eau au bout de quarante heures.

Mettez derechef de nouvelles *fraises* dans la même eau bouillante.

Couvrez-la bien afin que rien ne s'en évapore, & laissez-la reposer.

Broyez les premieres *fraises* qui restoient, après avoir passé la premiere liqueur.

Exprimez-en le suc à travers un linge, & le gardez pour l'usage.

Mêlez-le avec du sucre candi en poudre, & faites-en prendre une cuillerée le matin, trois ou quatre fois par mois.

Ce remede est agréable, & son efficacité constatée, & des personnes qui avoient été tourmentées de la pierre pendant vingt années, & qui avoient essayé d'une infinité de remedes qui leur avoient été ordonnés par différens Medecins, avoient fait l'éloge de celui-ci à Gesner. J. B.

Les feuilles du *fraisier* sont rafraîchissantes, & modérément dessiccatives; elles ont évidemmenr de l'astringence, ainsi que la racine; elles sonr diurétiques; on en fait un grand usage dans la jaunisse; elles enrrent dans les gargarismes, dans les bains, dans les cataplasmes, & dans les autres remedes qu'on ordonne dans les hémorrhagies, & dans la dyssenterie, & dans les cas où il s'agit de nettoyer les ulceres sordides, ou de réprimer des catarrhes & des fluxions.

Le *decoctum cum toto*, pour me servir de l'expression des Medecins; c'est-à-dire, la décoction de la plante entiere, avec ses feuilles, ses racines, & ses tiges, passe pour un excellent remede dans la jaunisse, prise soit séparément, soit avec les autres remedes qui conviennent dans cette maladie. Ruland l'ordonnoit sous la forme suivante, après avoir purgé avec l'extrait d'Esule.

Prenez *de feuilles de fraisier, trois poignées*;
de raisins broyés, trois dragmes.

Faites bouillir le tout dans une suffisante quantité d'eau de fontaine, & faites-en boire au malade.

J'ai vu, dit Gaspard Hoffman, des personnes qui avoient mangé beaucoup de *fraises*, en rendre des particules dans leur urinal, ensorte qu'on eût été tenté de soupçonner qu'il y avoit colliquation des reins. Cet effet, dit Ray, est rare & presque incroyable. Le premier de ces Auteurs assure que le *fraisier* est salutaire dans les fievres colliquatives, en ce qu'il procure la dérivation des eaux répandues dans l'abdomen, & qui forment depuis cette partie jusqu'aux reins, les apparences d'une hydropisie.

Un Auteur que je ne connois point, assure, dit Simon Pauli, que le *fraisier* bouilli dans du vin rouge, & appliqué en cataplasme sur le pubis, arrête les fleurs blanches. J'ai éprouvé moi-même, ajoute le même Auteur, qu'il supprimoit les pollutions nocturnes, & qu'il guérissoit la gonorrhée non virulente.

On lit dans Hildanus, *Cent. V. Observ.* 38. qu'une femme fut attaquée des symptomes les plus terribles, immédiatement après avoir mangé des *fraises* à jeun; qu'elle eut des défaillances, le vertige, que ses hypocondres s'enflerent, & qu'elle fut tourmentée d'un grand mal d'estomac: mais il est bon de savoir que cette femme avoit mangé imprudemmenr ce fruit crud, sans le la-

ver, & sans sucre ni vin. Je pense qu'il avoit été empoisonné par l'urine, la salive, ou l'haleine de quelques serpens ou crapaux qui s'en repaissent avec avidité. Cette conjecture est à peu près la même que celle du Docteur Robinson qui a pensé qu'il avoit été infecté du suc vénéneux de quelque insecte.

Il y a des personnes que l'odeur seule des *fraises* a fait tomber en défaillance, ainsi qu'il est arrivé au Président de l'Hopital, à Eslingen. Une Autrichienne devint épileptique pour en avoir mangé, & depuis ce tems elle éprouvoit tous les ans un paroxysme de la même maladie, lorsque ce fruit étoit en fleur. RAY, *Hist. Plant.*

Le *fraisier* a les mêmes vertus que la quinte-feuille. La décoction de ses feuilles & de son fruit verd est astringente & corroborative, son fruit est émollient, nourrissant, relâchant, rafraîchissant, diurétique, apéritif, & corrige l'acrimonie; c'est pourquoi il est très-bon dans les fievres ardentes les plus violentes, & dans les cas où l'inflammation étant poussée au dernier point, la soif est devenue très-pressante. Son fruit guérit la gonorrhée.

On en tire de la maniere suivante, une boisson très-bonne pour les fiévreux.

Prenez *du suc de fraises & de limons, & de l'eau de fontaine, en égale quantité.*
du sucre, autant qu'il en faut pour rendre le tout agréable.

Mêlez & faites une boisson.

Sa pulpe appliquée en cataplasme, est bienfaisante dans toutes les inflammations extérieures, & j'en ai éprouvé plusieurs fois d'heureux effets dans le relâchement de la matrice. Elle agit ainsi que le quinquina, dans les fievres tierces & quartes. C'est encore un lithontriptique.

Prenez *des fraises mûres*, & les mettez dans de l'eau.

Agitez le vaisseau, jusqu'à ce que les semences se séparent, & se précipitent.

Faites-les sécher, & prenez-en une dragme ou deux dans du vin blanc le matin à jeun.

Les Lithotomistes regardent ce remede comme un des plus propres à prévénir la réproduction de la pierre dans ceux à qui l'on a déja fait l'opération.

Gesner a observé que les *fraises* qui viennent dans des lieux marécageux & humides, sont plus belles, mais moins bonnes que celles de Montagne. Cette plante utile a cet inconvénient que les crapaux la cherchent, & qu'ils y sont presque toujours cachés; d'où il arrive, à ce que nous disent les Auteurs, que son fruit en est souvent empoisonné, & est devenu quelquefois mortel. Quoiqu'il en soit, il est de la prudence de ne point manger de fraises sans les avoir lavées. En Italie on en broye la pulpe dans de l'eau rose, & on en fait avec le suc de citron une conserve bonne à tous les usages dont nous avons parlé ci-dessus.

2. *Fragaria, fructu albo*, C. B. P. *Fraisier commun à fruit blanc.*
3. *Fragaria, fructu parvi pruni magnitudine*, C. B. P. 227. M. H. 2. 186. *Fraisier haut.*
4. *Fragaria, fructu rotundo, suavissimo, flore duplici.* H. R. Par. 72.
5. *Fragaria, Virginiana, fructu coxineo*, M. H. 2. 186. *Fraisier de Virginie à fruit purpurin.*
6. *Fragaria, crassis, rugosis foliis; flore & semine carens.* BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Vol. I. p.* 236.

FRAGARIA STERILIS, *Fraisier stérile.*

Voici ses caracteres.

Il est semblable au *fraisier* précédent, ses tiges sont sans attache. Son calyce, sa fleur & son fruit ressemblent à ceux de la quinte-feuille. BOERHAAVE, *Index alt. Plant.*

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Fragaria sterilis, Alpina, coalescens*, H. R. Par. *Pentaphylloides Fragariæ folio*, Bot. Monsp. App. 309.
2. *Fragaria sterilis*, C. B. Pin. 327. Raii Hist. 1. 611. Synop. 3. 254. Tourn. Inst. 296. Elem. Bot. 246. Boerh. Ind. A. 42. Dill. Cat. Gis. 60. Buxb. 116. *Fragaroides, offic. Fragaria, minimè vesca*, Park. Theat. 758. *Fragaria minimè vesca, sive sterilis*, Merc. Bot. 1. 36. Phyt. Brit. 43. Mer. Pin. 39. Ger. Emac. 998. *Fragaria, non frugifera*, vel *non vesca*, J. B. 2. 395 Chab. 165. *Comaroides*, Pent. Anth. 290. *Pentaphylloides foliis ternis, quinquefoliis albi effigie*, Herm. Flor. 2. 7. *Fraisier stérile.* DALE, *p.* 160.

Cette plante passe pour avoir les mêmes vertus que la quinte-feuille.

FRAGAROIDES, voyez *Fragaria sterilis.*

FRAGMEN, FRAGMENTUM, *Fragment* ou *Fracture*; ce mot se prend pour la rupture d'un os, ou pour quelque particule séparée de sa totalité. C'est en ce sens que le sable & le gravier passent pour des fragmens de la pierre.

FRAMBŒSIA, *Framboise.* Voyez *Rubus Idæus.*

FRANGULA, voyez *Alnus.*

FRAXINELLA, *Fraxinelle* ou *Dictame blanc.* Sa racine est vivace, ses feuilles sont aîlées, comme celles du frêne; son calyce est d'une seule piece, divisée en cinq segmens foibles & longs. Sa fleur est pentapétale & irréguliere; quatre de ses pétales sont tournés en haut, & le cinquieme en bas, ensorte qu'elle paroît être à deux levres; elle a huit, neuf, ou dix étamines recourbées; son fruit est composé de plusieurs petites siliques faites en corne de bélier; qui s'ouvrent en deux endroits, & répandent des graines noires & longues. BOERHAAVE, *Index alt. Plant. Part. I. p.* 299.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes,

Fraxinella, Ger. 1056. Emac. 1245. Tourn. Inst. 430. Elem. Bot. 341. Boerh. Ind. A. 299. Hist. Oxon. 3. 456. *Dictamnus albus, fraxinella*, Offic. *Dictamnus albus, vulgo, sive fraxinella*, C. B. Pin. 229. *Fraxinella vulgaris*, Park. Theat. 417. *Fraxinella, flore purpureo & albo*, Park. Theat. 333. *Fraxinella, officinis, dictamnus*, J. B. 3. 494. Buxb. 217. Raii Hist. 1. 698. *Fraxinella, dictamnus albus*, Chab. *Fraxinella, & dictamnus albus officinarum*, Rupp. Flor. Jen. 235. *Dictame bâtard.* DALE, *p.* 177.

Les racines de ce *dictame* sont assez larges, blanches, s'étendant au loin, & poussant des feuilles longues, aîlées & assez semblables à celles du frêne, d'où il a pris le nom de *fraxinelle*: ses tiges s'élevent environ à la hauteur de deux piés, elles sont garnies de petites feuilles qui croissent sur elles alternativement. Ses fleurs croissent au sommet des tiges en épi; elles sont d'une figure irréguliere; elles ont cinq feuilles étroites & assez longues, rangées comme celles de la violette; tantôt d'un rouge pâle, & tantôt blanches avec des raies brunes. Elles ont dans le milieu plusieurs étamines recourbées en-haut. Sa semence est noire, sphérique, luisante & renfermée dans de longs vaisseaux séminaux faits en corne. Toute la plante a une odeur forte, tant soit peu résineuse. Elle croît dans les champs en plusieurs contrées de l'Allemagne & de la

France; on la cultive aussi dans les jardins, où elle fleurit en Juin & en Juillet.

Sa racine passe pour cordiale, alexipharmaque, & bien-faisante dans les maladies pestilentielles, de quelque maniere qu'on la prenne. Matthiole assure qu'elle est bonne, de quelque maniere qu'on la prenne, contre la morsure des animaux venimeux. Si l'on la prend en boisson à la dose d'une dragme, elle tuera les vers. On l'ordonne dans les maladies froides de la matrice; elle provoque les urines & les regles, hâte l'accouchement, expulse l'arriere-faix, & le fœtus mort, si on l'emploie en pessaire ou en fumigation avec le pouliot, ou si l'on en prend la quantité de deux dragmes dans du vin pur. Elle calme les tranchées, chasse le gravier des reins, & entre dans les potions que l'on ordonne pour les plaies internes. Les femmes se servent à Rome de son eau distilée, comme d'un cosmétique & comme d'un collyre dans les inflammations des yeux; ce qui prouve évidemment, dit Gaspard Hoffman, qu'on ne peut la substituer au vrai dictame. Mais comme elle est amere & acrimonieuse, je ne vois aucune raison, ajoute Ray, pour qu'elle ne produise point les mêmes effets que cette plante. Ses gousses & ses fleurs excitent de la demangeaison, par le contact seul, & même elles exulcerent la peau dans les contrées chaudes. Elle varie par rapport à sa fleur qui est quelquefois blanche. Ray, *Hist. Plant.*

Toute cette plante est extremement odoriférante, aussi abonde-t'elle en huile; ses fleurs & ses tiges sont aromatiques, balsamiques & douces; c'est ce qui l'a fait mettre au rang des plantes balsamiques & vulnéraires. Cette espece est commune chez les Herboristes. Son odeur est balsamique; elle est douce & odoriférante dans toutes ses parties; on recommande son écorce pour faciliter l'accouchement, & pour procurer l'écoulement des vuidanges: comme elle est extremement amere, on l'ordonne pour les vers. Ses semences, ses feuilles, & ses racines, sont d'usage; lorsqu'on manque de vrai dictame, on la lui substitue dans la thériaque d'Andromachus. La conserve de ses fleurs fortifie par son astringence, l'estomac & les intestins. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

2. *Fraxinella, niveo flore*, Clus. H. 100.
3. *Fraxinella, purpurea major, multiflora*, H. R. P. *La grande fraxinelle purpurine à plusieurs feuilles.* Boerhaave, *Ind. alt. Plant.* Vol. I. p. 229.

FRAXINUS, *le frêne.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont aîlées, & croissent attachées à une côte commune, dont l'extrémité se termine en une feuille irréguliere. Sa fleur est mâle, sans pétale, & est composée d'étamines garnies d'un double sommet. Son ovaire est oblong, ovale, plat, avec un tuyau divisé en deux parties; il dégénere en un fruit plat & membraneux qui ressemble à une langue, & contient une semence de la même figure.

Boerhaave en compte les six especes suivantes.

1. *Fraxinus, excelsior, flore petaloide, mas*, C. B. P. 406. Tourn. Inst. 577. Elem. Bot. 448. Boerh. Ind. A. 2. 171. Dill. Cat. Gis. 59. Rupp. Flor. Jen. 269. Buxb. 117. Jons. Dendr. 290. *Fraxinus*, Offic. Ger. 1289. Emac. 1472. Raii Synop. 3. 469. Mer. Pin. 39. Chab. 62. *Fraxinus, ornus*, Mont. Ind. 43. *Fraxinus vulgaris*, Park. Theat. 1419. Merc. Bot. 1. 36. Phyt. Brit. 43. *Fraxinus vulgatior*, J. B. 2. 173. Raii Hist. 2. 1702. *Frêne commun.* Dale, p. 332.

Le *frêne* vient fort gros & fort haut; son tronc est droit, il est couvert d'une écorce blanchâtre ou cendrée; les branches qu'il pousse sont assez droites & unies; ses feuilles sont d'un verd obscur, aîlées; ayant leurs aîles opposées les unes aux autres; ovales, très-pointues par le bout, & terminées par une feuille irréguliere qui croît à leur extrémité. Ses fleurs croissent en petites touffes pleines d'étamines; elles paroissent tout au commencement du printems avant les feuilles. Ses semences sont petites, longues, plates, étroites, enfermées dans une cosse membraneuse foible, & croissant en tas, les unes à côté des autres. Cet arbre est fort commun dans les bois & dans les haies; sa semence est mûre en Septembre & en Octobre; son écorce, ses feuilles, & sa graine, sont d'usage.

Les feuilles de cet arbre par l'analyse chymique, donnent beaucoup de liqueur acide, un peu d'esprit urineux, point de sel volatil, beaucoup d'huile, beaucoup de terre, & médiocrement de sel fixe; ce qui fait conjecturer que le sel qui se trouve naturellement dans cette plante, approche de celui qu'Angelus Sala a nommé *oxisal diaphoreticum*: mais dans le *frêne*, ce sel est joint avec beaucoup de soufre & de terre; ainsi il n'est pas surprenant que cette plante soit apéritive, diurétique, sudorifique. Tragus dit que l'eau distilée de *frêne* guérit la jaunisse & le calcul; que la décoction des feuilles dans le vin désopile le foie & la rate. Dans la petite vérole & dans la rougeole, Simon Pauli loue l'usage du sel de *frêne* pris dans l'eau de chardon-béni, mêlée avec un peu de sirop de grenade, ou de celui de framboise. Césalpin rapporte que de son tems on se servoit du bois de *frêne* en décoction, comme de celui de gayac. Lobel dit aussi qu'il est bon pour les maux vénériens. Les cendres de l'écorce de *frêne* font un bon caustique. La cendre de l'écorce de sa racine, dit Lobel, enfermée dans un nouet de linge, mouillée & appliquée ensuite sur la peau, fait l'office d'un cautere potentiel. On entretiendra la plaie qu'elle aura faite par l'application d'une feuille de liere.

Le même Auteur assure que la vapeur des feuilles, de l'écorce ou de la graine brûlées de cet arbre, guérit la surdité. Il est certain que cette fumée est résolutive, & l'eau même qui distile d'une branche fraîche de *frêne*, dont l'autre bout est allumé, a la même vertu. Il faut la seringuer dans l'oreille, & boucher cette partie avec du coton trempé dans la même eau. On ordonne l'écorce de la racine de *frêne* pour l'hydropisie, pour le rhumatisme, pour la sciatique & pour les maladies où il faut vuider les sérosités superflues. Cette écorce est employée dans les bouillons, dans les potions & dans les aposemes que l'on ordonne pour les pâles-couleurs. On ajoute à ces remedes la teinture de mars ou le tartre martial soluble. Tournefort, *Histoire des Plantes.*

Les semences du *frêne* broyées & prises dans du vin provoquent les urines, à ce que dit Hippocrate. On lit dans Galien, que si on nourrit pendant trois jours un petit cochon avec de l'écorce de *frêne* bouillie dans du vin, & qu'on le tue le quatrieme jour, on ne lui trouvera point de rate. Son écorce & son bois dessechent, atténuent & passent pour posséder une vertu spécifique contre la dureté de la rate: c'est pourquoi l'on prétend que si l'on boit habituellement dans un vaisseau fait de *frêne*, cette partie en sera diminuée; lorsqu'il s'agit de produire cet effet sur elle, il y a des Auteurs qui ordonnent la décoction de l'écorce de *frêne*; j'en ai lu quelques-uns qui disent l'avoir substituée avec succès au gayac. Le Docteur Tancr. Robinson a remarqué qu'on ordonnoit avec succès chez les étrangers, l'écorce moyenne du *frêne* dans les fievres intermittentes; & il ajoute avoir appris que la même pratique réussissoit en Angleterre. Le suc des feuilles & des bourgeons nouveaux de cet arbre, pris en petite quantité tous les matins, passe pour énergique dans l'hydropisie; son sel mêlé avec des diurétiques provoque la sueur; il en est de même de la décoction de son écor-

ce. Sa graine que l'on nomme *lingua avis*, échauffe & desseche puissamment ; elle est bonne dans les maladies hépatiques, dans la pleurésie & dans la pierre. Les Chymistes modernes, & surtout Glauber, lui attribuent au souverain degré, la vertu de broyer la pierre dans les reins & dans la vessie. Prise avec des pistaches, des pommes de pin & du sucre, elle excite à l'acte vénérien. Mise en poudre, lorsqu'elle est bien mûre, & séchée, c'est un remede excellent non-seulement contre la pierre, mais encore dans la jaunisse & l'hydropisie, ainsi que nous l'assure un célebre Medecin, le Docteur Bowles. Une dragme de sa graine prise dans du vin guérit l'hydropisie, à ce que nous dit Pline, & exténue ceux qui sont excessivement gras & corpulens. Les Arabes en font aussi beaucoup de cas. On recueille en Angleterre les semences, ou plutôt le fruit du *frêne*, avant qu'il soit mûr ; on le met confire dans du sel & dans du vinaigre, & on le fait ensuite entrer dans les sauces. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Fraxinus, excelsior frugifera fœmina.*
3. *Fraxinus, humilior, sive altera Theophrasti, minore & tenuiore folio*, C. B. P. 416.
4. *Fraxinus, folio rotundiore*, C. B. P. 416. J. B. 2. 174. Chab. 62. Raii Hist. 2. 1703. Jonf. Dendr. 291. Boerh. Ind. A. 2. 172. *Mannifera arbor*, Offic. *Fraxinus*, Tourn. Inst. 577. Elem. Bot. 448. *Alepensis*, Herm. Cat. Hort. Lugd. Bat. 261. *Le frêne à feuilles rondes.* DALE, p. 332.

Ses feuilles ressemblent à celles du pistachier ; elles sont rondes, plus petites que celles du *frêne* commun, dentelées par les bords ; elles ont quelquefois la moitié qui est tournée intérieurement vers le fond de la côte, plus courte que la moitié extérieure ; ce que l'on voit aussi quelquefois dans le pistachier & le térébinthe.

Quant aux propriétés médicinales de cet arbre, voyez *Manna.*

5. *Fraxinus, virginiana, caudice penitùs nodoso.*
6. *Fraxinus, major, foliis rotundioribus splendentibus undulatis, an fraxinus Alepensis?* H. L. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.* Vol. I. p. 171.

FRE

FRENA, *alvéole.* CASTELLI.

FRENANS MEDICAMENTUM, *remede astringent* ou dont la vertu est de calmer & de restraindre l'influx violent des humeurs abondantes en quantité & mises en mouvement. CASTELLI.

FRESUM, *écossé* ou *pelé* ; ce mot se dit fréquemment des légumes.

FRI

FRICIUM ou FRICATORIUM MEDICAMENTUM, liniment ou remede qu'on applique à la surface du corps, par la friction ou par l'oignement. On distingue trois sortes de linimens relativement à la consistance, des secs, des mous & des liquides. Les premiers se donnent en frictions seches, en fumée, en vapeur ou en fumigation ; les deux autres en friction humide.

L'utilité de ces remèdes est tellement exaltée par les anciens, & on en est tellement persuadé aujourd'hui, qu'il est inutile d'insister là-dessus ; il n'y a personne assez étranger en Medecine, pour ignorer combien la friction sert non-seulement à faire passer les remedes de la circonférence au centre ; mais encore à leur donner de la force & de l'énergie, lorsqu'ils y sont parvenus. GAUBIUS, *de Methodo concinnandi formulas.*

FRICTIO, *friction* ou *frottement* ; partie de la Gymnastique. Voyez là-dessus l'Article *Fibra.*

FRIGIDARIUM, vaisseau qui contenoit de l'eau froide dans les bains des anciens ; il y avoit le *Caldarium* pour l'eau chaude, & le *Tepidarium* pour la tiede. CASTELLI.

FRINGILLA, le *pinçon* ; petit oiseau assez connu. Lemery dit qu'il contient beaucoup de sel volatil & d'huile, & qu'on l'estime propre pour l'épilepsie.

FRITTA, terme d'art à l'usage des Verriers, par lequel ils entendent une masse compacte de sel & de cendres formée dans le sable par le froid. Les anciens l'appelloient *hammonitrum*, ou plus exactement peut-être *ammonitrum.* PLINE, *Lib. XXXVI. cap.* 26.

FRITILLARIA, *le damier.*

Voici ses caracteres.

Sa fleur ressemble au lis ; elle est en cloche hexapétale ; pendante, nue & ordinairement marquetée en *damier* ; elle a six étamines avec un ovaire. L'ovaire est composé d'un tube divisé en trois, ou d'un pistil dont la triple cavité aboutit dans la cavité de l'ovaire. Ce pistil dégénere en un fruit oblong, plein de semences plates à double rang. La racine consiste en deux tubercules charnus, du milieu desquels part une tige. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Part. II.* p. 139.

Reneaume dit que la fleur du *damier* est bonne dans les fievres ardentes, & qu'elle calme la soif. On fait de son suc un onguent excellent pour les ulceres carcinomateux. Sa fleur possede à un haut point la vertu spécifique de fortifier le cœur & le cerveau, & de corriger la malignité du méconium. L'eau qu'on en distile est bonne pour les inflammations des yeux. RAY, *Hist. Plant.*

Boerhaave en compte vingt-huit especes.

FRIXUS, FRICTUS, *φρυκτὸς, φρυγόμενος, τηγόμενος ; τετηγανισμένος, τηγανιστὸς, frit* ou passé par la friture dans une poelle. Ainsi *panis teganites, τηγανίτης*, c'est du pain frit ou grillé dans une poelle à frire. Galien dit, *de Alim. Fac.* que tous les mets frits sont une nourriture seche & qui ne cause point de flatulence. *Fricta vel frixa resina*, ou simplement *phrycte* chez les Grecs, *φρυκτή*, c'est de la résine noire ou de la colophone ; ils la distinguoient par ce nom d'une autre résine humide ou liquide qu'ils appelloient *ὑγρά*. Le nom de *phrycte* lui venoit de la maniere dont on la préparoit, & qu'on trouve dans Dioscoride, *Lib. I. cap.* 93.

FRO

FRONDIPORA. Voyez *Eschara marina.*

FRONDOSITAS, *feuillage*, ou aptitude à porter des feuilles, ou l'action d'en porter.

FRONDOSUS, *feuillu*, couvert de feuilles, ou propropre à en porter.

FRONS, *μέτωπον*, le *front*, ou la partie antérieure de la tête, qui est située au-dessus des yeux, qui est nue ou sans cheveux, & qui s'étend jusqu'aux tempes. CASTELLI. Voyez *Caput.*

FRONTALE, *προμετωπίδιον* ; Epithete que l'on donne à un topique, ou remede extérieur qu'on applique sur le front. Les frontaux sont ordinairement des remedes hypnotiques & rafraîchissans, préparés avec des ingrédiens céphaliques froids, broyés & enfermés dans un petit sac de linge, de la largeur de quatre ou cinq doigts. Ce terme se dit aussi pour *Anacollema.* Voyez *Anacollema.*

FRONTALIS, *le frontal*, muscle qui appartient à la partie antérieure de la tête. Voyez *Caput.*

FRONTATUS. Les Botanistes donnent cette épithete à la feuille d'une fleur qui va en devenant toujours plus large, jusqu'à ce qu'enfin elle se termine en ligne droite, comme si elle étoit coupée. Ainsi *fronta-*

tus est proprement le contraire de *cuspidatus*; on dit que les feuilles d'une fleur sont *cuspidatæ*, lorsqu'elles se terminent en pointe. MILLER, *Diction. Vol. I.*

FRONTO, de *frons*; qui a le front grand & large. CASTELLI.

FRU

FRUCTUS, καρπὸς *fruit.* C'est en général la production d'un arbre ou d'une plante, qui sert à la multiplication de son espece. Ce terme s'étend en ce sens, à toutes les especes de semences avec leur accompagnement. Les Botanistes l'employent proprement pour désigner la partie de la plante qui contient sa graine. Il se dit aussi d'un amas de semences, tel qu'on le remarque dans certaines plantes, comme le pois, la renoncule, la feve, & autres semblables. Il se prend en général pour toutes sortes de grain; soit nu, soit couvert d'une peau, soit contenu dans une capsule, ou dans une gousse; soit osseux, charnu, membraneux, ou autre. On définit le fruit, la production de la fleur, on ce pourquoi la fleur paroît avoir eté produite, nourrie, & parfaite. MILLER, *Diction.*

Les Chymistes entendent dans leur langue, par fruit de la terre, les métaux qui proviennent, disent-ils, de l'eau, qui en est la mere, d'où ils entrent dans la terre qui en est une seconde mere, où poussent & se perfectionnent leurs arbres; dont la racine est dans l'eau, & le reste dans la terre. CASTELLI.

FRUMENTACEUS, *fromentacé.* Les Botanistes donnent cette épithete à toutes les plantes qui ont quelque analogie avec le froment, soit par leurs fruits, leurs feuilles, leurs épis, ou autres parties. MILLER, *Diction.*

FRUMENTUM INDICUM, ou *Mays granis aureis.*

FRUMENTUM SARRACENICUM, ou *fagopyrum, vulgare erectum*; ou *fagopyrum, vulgare scandens.*

FRUMENTUM TURCICUM, ou *Mays granis aureis.*

FRUTEX. Voyez l'explication de ce mot à l'article *Botanica.*

FRUTEX ÆTHIOPICUS, ou *Clutia*, ou *Conocarpodendron, foliis argenteis, sericeis, latissimis.*

FRUTEX AFRICANUS CONIFER; nom que l'on donne à différentes especes de *conocarpodendron*, & de *lepidocarpodendron.*

FRUTEX AFRICANUS AMBARUM SPIRANS, ou *Coma aureæ similis frutex, ambarum spirans.*

FRUTEX CORONARIUS, ou *Syringa alba, sive philadelphus Athenæi.*

FRUTEX PAVONINUS, ou *Poinciana, flore pulcherrimo.*

FRUTICOSUS; les Botanistes donnent cette épithete aux plantes, dont la substance est dure & ligneuse.

FUC

FUCA, c'est un poisson de mer, assez semblable à la perche. Il y en a différentes especes, de diverses couleurs. On les trouve sur le rivage parmi les joncs & l'algue. C'est un bon aliment; on les digere facilement, ils purifient le sang, & poussent par les urines. LEMERY, *des Drogues.*

FUCATUS, de *fucus*, fard, vernis, peinture; *fardé, vernis, coloré.* Ce terme se prend figurativement pour *palliativus*, palliatif, & se dit d'une cure imparfaite, dans laquelle on se propose seulement de calmer les symptomes, & non pas de guérir entierement, la chose étant quelquefois impossible.

FUCHSIA; plante découverte en Amerique par le Pere Plumier, qui lui a donné ce nom en mémoire de Leonard Fuchsius savant Botaniste.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est en entonnoir; elle n'a qu'une feuille, cette feuille est divisée par les bords en plusieurs segmens; son calice dégénere en un fruit rond, mou, charnu, & divisé en quatre cellules pleines de semences rondes.

Nous n'en connoissons que l'espece suivante.

Fuschia, triphylla, flore coxineo. Plum. Nov. Gen. *Fuchsia à trois feuilles, & à fleur purpurine.* MILLER, *Dict. Vol. I.*

On n'attribue à cette plante aucune propriété médicinale que je connoisse.

FUCUS.

Voici ses caracteres.

C'est une espece de substance bourbeuse, coriace, herbacée, & qui présente en tous sens des apparences de feuilles. Sa semence est quelquefois contenue dans des follicules.

Les Botanistes font mention d'un grand nombre de *fucus*, entre lesquels il n'y a que les deux suivans auxquels on attribue quelque propriété médicinale.

1. *Fucus maritimus, vel quercus maritima, vesiculas habens.* C. B. P. 365. Tourn. Inst. 566. Boerh. Ind. A. 9. *Quercus marina.* Offic. Ger. 1378. Emac. 1567. Park. Theat. 1294. Aldrov. Dendr. 160. *Fucus, sive alga marina, latifolia vulgatissima.* Raii. Hist. 1. 70. Synop. 3. 40. *Fucus marinus, vulgatissimus, latifolius, foliis quercinis, vesiculis donatis.* Hist. Oxon. 3. 647. *Varech commun.*

Cette plante est d'usage, elle a les mêmes propriétés que l'algue. DALE.

2. *Fucus, lactucæ folio.* Elem. Bot. 443. Tourn. Inst. 168. *Lichen marinus.* Offic. Ger. 1377. Emac. 1566. Raii Hist. 1. 77. Synop. 10. *Marinus platiphyllos.* Pluk. Almag. 216. *Fucus marinus, lactuca marina dictus.* Park. 1293. *Fucus primus Dioscoridis, fucus marinus lactucæ folio.* Hist. Oxon. 3. 645. *Muscus marinus, lactucæ folio.* C. B. 364. *Lactuca marina, bryon Theophrasti, Dioscoridis & Plinii.* Chab. 562. *Bryon marinum, lactucæ foliis.* Calc. Mus. 19. *Lactuca marina, sive intybacea.* J. B. 3. 801. *Fucus à feuilles de laitue.* Voyez *Bryon.* DALE.

Fucus, Offic. tertius Dioscor. Fucus marinus, rocella tinctorum, dictus alga tinctoria. J. B. 3. 797. Raii Hist. 1. 74. Tourn. Inst. 566. *Fucus marinus, rocella tinctorum.* C. B. 365. *Alga cornucervi divisura.* ejusd. 364. *Alga tinctoria.* Hist. Oxon. 3. 646. *An fucus, sive alga membranacea, purpurea, parva?* Raii Synop. 3. *Varech purpurin.* DALE.

On le trouve dans la Mer méditerranée. Voyez ses propriétés à l'article *Alga*, où nous l'avons placé sous le nom d'algue rouge.

Vitis marina & lenticula marina. Offic. *Lenticula marina.* Calc. Mus. 19. *Lenticula marina, serratis foliis.* Ger. Emac. 1615. Park. Theat. 1281. *Fucus, folliculaceus, serrato folio.* C. B. P. 365. Tourn. Inst. 568. Raii. Hist. 1. 72. Hist. Oxon. 3. 647. *Fucus folliculaceus, serratus, sargazo.* Mont. Exot. 7. *Sargazo.* Pison. *Lentille de mer.*

On trouve cette plante sur les rochers au bord de la mer. Les Portugais & les Hollandois s'en servent dans la dysurie. DALE.

FUG

FUGAX, passager, de saison. Ce mot est synonyme à *Horæus*, & se dit quelquefois des fruits.

FUGILE, la cire des oreilles. Dans Paracelse, ce mot est appliqué à des urines qui ont l'apparence de la cire des oreilles. Il signifie selon Ruland, ces abscès qui se

forment autour des oreilles, & qu'on appelle *Parotides*. Forestus en fait un synonime à *Bubo*. CASTELLI.

FUGITIVUS SERVUS, *Mercure*.

FUL

FULICA. Offic. Aldrov. Ornith. 3. 91. Will. Ornith. 239. Raii. Ornith. 319. ejusd. Synop. A. 116. Gesn. *de Avib.* 344. Jonf. *de Avib.* 98. Mer. Pin. 174. *Cotta major, sive calva*. Charlt. Exerc. 107. *An cotta, sive cotta Anglorum?* Aldrov. Ornith. 3. 98. *Cotta Anglorum*. Jonf. *de Avib.* 99. *Poule d'eau*. Bellon des oiseaux. 181. *Fouque*, ou *Poule d'eau*.

On recommande le cœur de la poule d'eau dans l'épilepsie, & l'on dit que sa chair est bonne contre la morsure des serpens.

FULIGO, *Suie*.

Analyse de la suie.

Prenez de la *suie* la plus noire & la plus seche, tirée de la cheminée d'un four, où l'on n'ait rien fait cuire que du pain, ni brûler que des végétaux; choisissez pour cela un jour sec; remplissez-en une grande cornue presque jusqu'au col; appliquez à cette retorte un grand récipient de verre; après que vous aurez bien nettoyé le dedans de son col, lutez sa jointure avec de la pate de graine de lin commun. Poussez & conservez constamment votre feu au cent cinquantieme degré. Il vous viendra d'abord avec une violence considérable, une grande quantité d'eau transparente; ensorte que si l'on avoit commencé par faire un feu violent, le récipient n'auroit pas manqué de se briser. Continuez ce procédé, tant qu'il viendra de cette eau claire, ce qui ne laissera pas de durer, quelque seche que fût la *suie*. Otez ensuite cette eau, & la mettez dans un vaisseau séparé. Appliquez derechef votre récipient, & poussez votre feu à un peu plus de deux cens degrés; il vous viendra avec une violence considérable, une grande quantité d'eau blanche, laiteuse, & grasse. Procédez ainsi en augmentant peu-à-peu votre feu, tant que cette eau viendra; mettez-la à part. Appliquez le récipient de rechef, & poussez le feu vivement, il viendra en abondance un sel jaune volatil, qui s'attachera de tous côtés au récipient. Continuez le feu dans la même violence, tant qu'il viendra de ce sel. Employez enfin la chaleur la plus violente que le sable puisse donner, & avec la chaleur de suppression vous aurez une huile épaisse & noire; laissez refroidir le tout, & vous trouverez dans le col de la retorte un sel qui n'a pu s'élever plus haut, même à l'aide d'un feu si violent. Il restera au fond une matiere noirâtre & féculente, dont la surface supérieure sera couverte d'une croute épaisse, blanchâtre, saline, & fort ressemblante par sa couleur, sa figure, sa concrétion & ses stries, au sel ammoniac commun. Si on rectifie l'eau laiteuse, on en tirera un esprit volatil très-pénétrant, & un peu de sel volatil acre.

REMARQUES.

Ce procédé nous instruit de ce que la force d'un feu ouvert peut produire, altérer, exprimer, & emporter dans l'air; premierement, en forme de fumée; secondement, en forme de flamme; troisiemement, en forme d'exhalaison; & jusqu'où elle est capable de porter les choses. On peut considérer une cheminée comme un chapiteau d'alambic, convergent, dont le sommet est ouvert, qui s'éleve quelquefois à plus de trente piés de hauteur, & jusqu'au sommet duquel la *suie* est portée; & qui laisse sortir par son orifice supérieur, une fumée noire qui se répand dans l'air, & qui se dissipe peu-à-peu. Une observation sur laquelle il n'est pas inutile d'appuyer, c'est que la quantité des matieres élevées par la force du feu, de tous les endroits de la surface de la terre, où l'on en entretient continuellement, doit être immense. Ce qui nous apprend que les végétaux combustibles, leur fumée, la flamme, la *suie*, & les nuées noires qui sont portées dans l'air, sont composées d'une seule & même matiere élevée par le feu. Cette matiere est mêlée de différentes parties. Elle contient, 1°. un esprit fétide, huileux, amer, désagréable à l'odorat & au gout, & résidant dans l'eau qui monte d'abord, d'où il se répand ensuite dans toutes les autres parties. Cet esprit paroît être la partie huileuse des végétaux, & en même-tems la plus subtile que la force du feu met en mouvement. 2°. Une eau qui est ici en grande abondance, dans laquelle réside l'esprit, d'abord limpide, puis laiteuse, donnant enfin un esprit salin, un sel volatil, & en quelque sorte une huile même. Il n'est presque pas possible de dépurer cette eau par art; elle conserve toujours une amertume inaltérable, & on ne peut lui ôter l'odeur désagréable de l'esprit. 3°. Un sel acre, volatil, alkalin, huileux, qui vient d'abord, monte dans le récipient, & s'attache à ses parois. Ce sel est vraiment alkalin, comme il paroît par son gout, son odeur, sa qualité brûlante, sa violente effervescence avec les acides, & sa concrétion avec eux pour former un sel composé. Ainsi la combustion des corps répand dans l'atmosphere une grande quantité d'alkali volatil. 4°. Un esprit acre, alkalin, gras, composé du sel dont nous venons de parler, dissous dans de l'eau, & fort ressemblant à l'esprit par son acrimonie, sa fluidité, sa subtilité, & sa volatilité. 5°. Une huile fétide, noire amere, désagréable au gout, inflammable, épaisse, & presque caustique, mêlée avec un sel huileux. 6°. Un vrai sel ammoniac attaché à la partie inférieure du col de la retorte, & élevé à la surface de la terre noirâtre qui reste. En effet, j'ai éprouvé que si on ramassoit soigneusement, & que l'on séparât cette matiere saline de celle qui vient d'abord, on auroit un vrai sel ammoniac. Elle est d'une couleur blanchâtre, tant soit peu transparente, n'entre point en effervescence avec des acides, & si on la mêle avec des alkalis fixes, donne sur le champ un vrai sel alkali volatil, ainsi que fait le sel ammoniac, d'où l'on voit que le vrai principe de ce sel est dans la *suie*. 7°. Une terre fixe noirâtre, qui calcinée à feu ouvert, & dépouillée de son huile, qui lui est fort adhérente, devient une terre calcaire blanchâtre.

Telle est l'analyse de la *suie*. Si l'on se donne la peine de l'examiner, on saura quelles sont les parties des végétaux que le feu volatilise & éleve; ce qui s'en dissipe dans l'air, & ce qu'ils ont de fixe, & qui reste malgré la violence du feu. On en conclura, que la terre même qui paroît si fixe au feu le plus violent, lorsqu'elle est séparée des autres principes; peut être élevée, lorsqu'elle est mêlée avec eux par la force de la flamme ou du feu, à la hauteur de quarante piés sous la forme d'un nuage léger. Nous ne finirions point, si nous voulions examiner tous les avantages que la Medecine en peut retirer. On ordonne, & même quelquefois avec succès dans la cure des maladies froides, des pilules dorées faites de *suie* seche. Le sel volatil de *suie* a les mêmes propriétés que celui des animaux. Hartman recommande celui qui vient le dernier, dans les cancers: en effet, on ne peut nier que le sel ammoniac prudemment employé, ne soit très-propre à empêcher la putréfaction & le cancer de faire du progrès. Il est à propos d'avertir, que la *suie* produite par le bois du chêne seul, par les tourbes dont on use en Hollande, & par le charbon de terre, ne donne pas les mêmes produits dans son analyse. Je ne doute point qu'elle ne variât encore si on se servoit de *suie* ramassée dans des cheminées d'auberges qui sont continuellement pleines de fumées, non-seulement de

de chauffage, mais encore de toutes sortes de substances bouillies, rôties & frites. Mais ce que nous avons dit suffit pour nous aider à former un jugement sain de la nature de la *suie*. *Chym. de* BOERHAAVE.

Le sel & l'esprit de *suie* se rectifient de la même maniere que l'esprit de corne de cerf.

FULIGO METALLORUM, *Arsenic*, & quelquefois *Mercure*.

FULMINATIO, *fulmination*. Ce mot a deux significations en Chymie; premierement, il signifie une explosion, & en ce sens il est synonyme à *détonation*; secondement, la dépuration des métaux les plus parfaits, ou cette couleur brillante qui succede à une espece de nuée sulphureuse qui s'éleve de ces métaux mélangés avec le plomb, lorsqu'ils sont en fusion.

FUM

FUMANS NIX, la *Chaux vive*.

FUMARIA, la *Fumeterre*.

Voici ses caracteres:

Ses feuilles sont divisées comme dans les plantes ombelliferes: son calyce est petit & de deux pieces; il est dans quelques especes au-dessous de l'éperon de la fleur; & dans d'autres, il n'y en a point. Si l'on examine attentivement sa fleur, on la trouvera dans plusieurs especes tétrapétale, le dernier pétale sortant en forme de cuvette de l'extrémité du pédicule. Le supérieur recourbé en forme d'éperon, est tourné en-haut, & a la figure d'un casque relevé: c'est à ce dernier que sont attachés le calyce & le pédicule. Le troisieme & le quatrieme pétales sont placés de côté, & forment, en s'appliquant l'un contre l'autre, une espece de gaine très-pointue, cachée entre les deux premiers pétales.

L'ovaire qui est situé à l'extrémité du pédicule, est court, resserré, & garni d'un long tube avec une tête en globe ou en disque. Il paroît être couvert exactement & caché de toute sa longueur dans la gaine dont nous avons parlé ci-dessus. Deux étamines suivent le tube dans toute sa longueur, & lui sont si fortement attachées, & tellement renfermées avec lui dans une gaine très-petite, fort mince, & transparente, qu'on n'apperçoit à l'extérieur que la sommité du tube de l'ovaire & les deux testicules. Lorsque l'ovaire est mûr, il dégénere en une gousse qui n'a qu'une seule capsule, & qui est pleine de semences rondes.

Si on ouvre adroitement cette fleur lorsqu'elle est bien formée, on n'aura pas plutôt séparé ses deux pétales internes, que les testicules élanceront leur semence avec une explosion subite.

Boerhaave en compte les sept especes suivantes.

1. *Fumaria viticulis & capreolis, vicinis plantis adhærens, Neapolitana, flosculis subflavis in summitate nigricantibus*, C. B. P. 143. Var.

2. *Fumaria, Officinarum & Dioscoridis, flore purpureo*, C. B. P. 143. Tourn. Inst. 422. Boerh. Ind. A. 308. *Fumaria*, Offic. Chab. 377. *Fumaria purpurea*, Ger. 927. Emac. 1088. *Fumaria vulgaris*, Park. 287. J. B. 3. 201. Raii Hist. 405. Synop. 3. 204. *Fumaria vulgaris latifolia, siliquis curtis non bivalvibus*, Hist. Oxon. 2. 261. *Herba melancholifuga*, Cat. Altd. *Fumeterre*. DALE.

Cette plante est tendre, pleine de suc, se soutenant à peine: elle a un grand nombre de feuilles en ailes finement découpées, d'un verd blanchâtre. Ses tiges sont creuses, anguleuses, branchues, & s'élevant rarement fort haut: elles portent à leur sommet de longs épis de fleurs purpurines en-dessus, & blanchâtres en-dessous, assez semblables aux fleurs légumineuses, garnies d'un éperon à la partie postérieure; & dont le pédicule s'insere dans le milieu de la fleur. Elles sont suivies d'une seule graine ronde. Toute la plante a un gout amer; ce qui la fait surnommer *fel terræ*, fiel de terre. Elle croît par-tout dans les champs & dans les terres labourées. Elle fleurit en mai; elle est toute d'usage.

Cette plante, quoique très-amere, rougit néantmoins le papier bleu, de même que l'aloès. Ainsi il y a apparence qu'elle contient à peu près les mêmes principes; savoir, un sel semblable au sel naturel de la terre, mais dans lequel l'ammoniac domine sur le nitre & sur le sel marin. D'ailleurs le sel de la *fumeterre* est joint avec beaucoup de soufre & de terre, & dissous dans une quantité considérable de flegme.

Par l'Analyse chymique, la *fumeterre* donne beaucoup de sel volatil concret, beaucoup de sel fixe très-lixiviel, & beaucoup d'huile fort épaisse.

Tous ces principes rendent cette plante laxative, diurétique, propre à purifier le sang & à desobstruer les parties: elle passe pour spécifique dans toutes les maladies de la peau, dans la mélancolie hypocondriaque, dans la cachexie & dans l'hydropisie. On donne le suc de *fumeterre* depuis deux onces jusqu'à six: l'infusion dans du petit lait, depuis six onces jusqu'à dix ou douze; l'eau distilée à un verre ou deux; le sirop simple, à deux ou trois onces dans la tisane; le sirop composé à une once ou deux, si l'on veut que le malade soit purgé. L'eau de *fumeterre* est aussi détersive, & propre pour dessécher les ulceres de la bouche. On fait un onguent du suc de cette plante, mêlé avec parties égales de suc de patience sauvage, & de celui d'aunée que l'on fait épaissir sur le feu avec du sain-doux. On employe la *fumeterre* dans l'électuaire de *psyllio*, dans celui qu'on appelle *sennatum*, dans la confection hamech, & dans le sirop de chicorée composé. TOURNEFORT.

La *fumeterre* purge la bile & les humeurs recuites: mais il faut la prendre à grande dose. Je suis, dit Gaspar Hoffman, de l'avis de ceux qui pensent que Mésué & Avicenne en ordonnoient le suc depuis cinq onces jusqu'à onze; la décoction à la dose de quinze onces; & la poudre, depuis quatre onces jusqu'à cinq, pour clarifier & purifier le sang. En Angleterre on en fait bouillir l'herbe dans du petit lait, au printems, & l'on en prend la décoction pour le même effet. Elle passe pour très-salutaire dans toutes les maladies qui proviennent d'humeurs séreuses & bilieuses, comme la lepre, la gale, les démangeaisons, la teigne, les herpes, & telles autres affections cutanées, sans en excepter même, à ce qu'on dit, la vérole. Elle est diurétique & sudorifique; c'est pourquoi on en ordonne l'eau dans cette derniere maladie, & on la mêle avec la thériaque d'Andromachus dans la peste. Elle leve les obstructions au foie, & purge la bile jaune par les urines. Je fais grand cas de sa conserve, dit Gaspar Hoffman, & je l'ordonne après une purgation générale pour lever les obstructions des visceres.

Le suc, ou l'eau distilée de *fumeterre*, appliquée aux yeux, passe pour en dissiper l'obscurcissement. On lui a donné le nom de *fumeterre*, parce qu'elle éclaircit la vue en provoquant les larmes comme fait la fumée. PLINE.

On peut ordonner le suc ou l'essence de *fumeterre* dans le petit lait, pendant plusieurs jours de suite, dans les affections atrabilaires: comme ses sels sont très-volatils, on observera d'en faire peu bouillir l'herbe. RAY, *Hist. Plant.*

La *fumeterre* est regardée, avec raison, comme une des plantes les plus salutaires & les plus employées; car elle contient non-seulement une grande quantité de suc amer, mais encore beaucoup de sel nitreux & tartareux. Bouillie dans de la biere ou du petit lait, ou prise en pilules, c'est un remede admirable dans tou-

tes les maladies chroniques, & surtout dans celles qui proviennent de la corruption de la lymphe & de la sérosité, comme la lepre, la gale, le scorbut, la vérole, & aux autres affections cutanées; car elle facilite la circulation du sang, & dissipe en même-tems tout ce qui embarrasse les visceres, leve les obstructions, provoque & aide les excrétions par les selles & par les urines, & rend la perspiration libre. C'est par ces actions qu'elle dépure très-efficacement le sang & la lymphe. C'est aussi ce qui nous porte à croire qu'il seroit difficile de trouver une plante qu'on pût lui comparer, pour la vertu de dépurer & de nettoyer la masse du sang & des humeurs, & pour fortifier le ton des visceres. HOFFMAN, *de Præstant. Remed. domest.*

3. *Fumaria Officinarum foliis cæsiis, flore dilutè rubello.*
4. *Fumaria minor tenuifolia*, C. B. P. 143. M. H. 2. 261. *La petite fumeterre à feuille étroite.*
5. *Fumaria semper virens & semper florens, flore albo*, Flor. 1. 91. *La Fumeterre toujours verte, à fleur blanche.*
6. *Fumaria lutea*, C. B. P. 143. *Fumaria lutea montana*, M. H. 2. 260. *Fumaria quæ split dicitur*, J. B. 3. 26. 203. *La Fumeterre jaune.*

Elle croît sur les collines cultivées, & dans les champs de la Pouille & de la Calabre.

Achille Gasserus fait les remarques suivantes sur cette plante, dans ses Observations publiées par Velschius, *Obs.* 99.

Lorsque le desir de m'instruire me fit voyager en Italie, j'y appris à connoître une plante qu'on appelle *split* dans l'Esclavonie, *herbe Sclavonienne* à Venise. Elle est amere au gout, & ses feuilles ressemblent beaucoup à celles de la rue; ce qui a donné lieu à quelques-uns de la regarder comme telle, ou de la confondre avec l'*harmel* des Arabes. Elle est fort commune sur les confins de la Bosnie, aux environs du Chateau de Bosmaprina; & on en fait beaucoup de cas, à cause de son efficacité, dans plusieurs maladies, comme la goute, la sciatique, les affections des nerfs, les convulsions, la paralysie, l'épilepsie, l'apoplexie, & autres maladies semblables. J'en écrivis ce que j'en savois à G. Laubius, célebre Medecin & mon Ami; & voici la réponse qu'il me fit.

« Vincesl. Levinus, Habitant de Moravie, & Homme « lettré, m'a assuré que la plante appellée *Split*, est une « espece de *fumeterre* ou de *corydalis*; qu'on la trouve « sur les montagnes de la Bosnie, dans les terreins « pierreux; qu'elle a les feuilles, la fleur & le gout de « la *fumeterre*; mais que sa semence est enfermée dans « des gousses; qu'elle est toujours verte, & qu'elle a « plusieurs racines entortillées les unes dans les autres; « & qu'on pourroit l'appeller *fumaria Alpina.* »

Elle est bienfaisante dans toutes les affections froides des nerfs, elle fortifie le cerveau, elle purge doucement, elle provoque les urines, & leve les obstructions du mésentere & du foie. Sa racine est amere & acrimonieuse.

On en tire la préparation suivante.

Prenez *des racines de split, une once.*

Broyez-les bien, & y ajoutez une pinte de vin blanc dans un pot vernissé d'une capacité suffisante.

Couvrez-le avec une pâte bien exactement appliquée sur les bords.

Laissez bouillir le tout sur un feu modéré pendant une heure.

Faites prendre une once de cette décoction chaude pendant cinq jours de suite, à jeun.

Elle enivre le premier jour, elle donne les jours suivans une gaieté modérée, & bien-tôt elle dissipe la maladie à l'aide d'un régime convenable: elle fortifie le cerveau, & je connois un Medecin qui est persuadé de son efficacité, dans la manie & la mélancolie. Greg. a Klo, Medecin Bavarois m'a assuré la vérité de tout ce que j'ai dit du *split*, & il ajoutoit qu'il s'étoit guéri lui-même radicalement, avec cette seule plante, d'une si grande foiblesse aux articulations qu'à peine pouvoit-il marcher, & qu'il se croyoit d'ailleurs menacé d'une attaque d'apoplexie. Il fixe sa dose à deux onces. RAY, *Hist. Plant.*

7. *Fumaria, claviculis donata.* C. B. P. 143. M. H. 2. 260.
8. *Fumaria, bulbosa, radice cavâ, major*, C. B. P. Voy. *Aristolochia aldulterina.*
9. *Fumaria, bulbosa, radice cavâ major, flore albo*, C. B. P. 143. Var. J. B. 3. 204. *La grande fumeterre, à racine bulbeuse, & à fleur blanche.*
10. *Fumaria, bulbosa, radice non cavâ, major*, C. B. P. 144. *La grande fumeterre à racine bulbeuse & non creuse.*
11. *Fumaria, bulbosa, radice non cavâ major, flore albo.* Boerh. *Index alt. Plant. Vol. I. p.* 308.

Fumaria, Africana, ou *Cysticapnos Africana scandens.*

FUMIGATIO, *Fumigation*, ou application de fumée à de certaines parties; comme de celle du cinnabre factice aux parties affectées d'ulceres vénériens.

On entend encore par ce mot, une espece de calcination chymique, dans laquelle des métaux ou d'autres corps durs sont rongés, ou amollis par des vapeurs ou fumées qui leur sont appliquées.

FUMUS ALBUS, *Mercure.*

FUMUS CITRINUS, *Soufre.*

FUMUS DUPLEX, le mercure & le soufre dans le procédé de la Pierre philosophale.

FUMUS RUBEUS, *Orpiment.*

FUN

FUNCTIO, *Fonction* ou *action.* Voyez *Actio.*

FUNDA, *la fronde*, espece de bandage. Voyez *Fascia.*

FUNDALIA ou FÆCULA. Voyez *Fæcula.*

FUNDULUS, *Goujeon*, petit poisson d'eau douce, qu'on appelle encore *gobites.* Voyez *Gobius.* Le *Gobio capitatus* ou *Têtard*, s'appelle aussi *Fundulus.*

FUNDUS, en Anatomie, ce terme se dit du fond d'un viscere en général. Ainsi *fundus ventriculi*, c'est le fond de l'estomac, *fundus uteri*, c'est le fond de la matrice.

FUNGOIDES, voyez l'explication des termes de Botanique, & la division des fungus, selon le systeme de Ray, à l'article *Botanica.*

FUNGUS, voyez *Amanita* & *Boletus.*

Les *fungus* constituent le premier genre de plantes dans le sisteme de Botanique de M. Ray, quant à leurs divisions, & sous-divisions. Voyez l'article *Botanica.*

Les Auteurs de Botanique font mention d'un nombre prodigieux de *fungus.* On trouvera le catalogue de ceux qui croissent en Angleterre, dans la derniere édition de Londres 1724. du *Synopsis Styrpium Britannicarum* de Ray, où je renvoie le Lecteur curieux; aucun de ces *fungus* n'ayant des propriétés médicinales que les suivans.

1. FUNGUS TYPHOIDES COCCINEUS, Offic. *Fungus typhoïdes coccineus Melitensis*, 68. Plant. Rar. 80. Raii Hist. 2. 1851. *Fungus Melitensis*, Ejusd. Mss. *Di Fisica*, 56. Tab. 4. *Fungus typhoides coccineus tuberosus Melitensis*, Ejusd. 69. *Fungus typhoides Lubernensis*, Filii Hort. Pi-

san. 64. *Cynomorion purpureum officinarum*, Mich. Nov. Gen. 17. Tab. 12. *Mousseron rouge.*

On le trouve sur les rochers de l'Isle de Malte, & on le regarde comme un puissant astringent. Employé à la dose d'un scrupule dans du vin, on s'en sert pour arrêter les hémorrhagies. DALE.

2. FUNGUS ESCULENTUS. Voyez *Amanita.*
3. FUNGUS ROTUNDUS ORBICULARIS. Voyez *Lycoperdon.*
4. FUNGUS MAXIMUS ROTUNDUS. Voyez *Lycoperdon.*
5. FUNGUS SAMBUCINUS. V. *Auricula Judæ.*
6. FUNGUS LARICIS. V. *Agaricus.*
7. FUNGUS PHALLOÏDES. V. *Phalloides.*

FUNGUS, en Chirurgie, est une excroissance spongieuse, qui s'éleve dans les plaies & les ulceres.

M. Sharp dit que dans les plaies faites avec un instrument tranchant, lorsque le corps est sain d'ailleurs, la guérison s'en fait de suite & sans interruption, si ce n'est quelquefois par des *fungus*; de sorte qu'alors l'affaire du Chirurgien est de porter toute son attention de ce côté-là, & d'y appliquer des choses qui n'interrompent point l'action de la nature, comme seront celles qui agiront le moins sur la surface de la plaie. Or il trouve qu'il n'y a rien de mieux pour cet effet qu'une simple charpie seche ; il dit, que premierement, elle arrête le sang avec beaucoup moins d'inconvénient que les poudres & les eaux styptiques ; & que de plus en absorbant la matiere, qui, au commencement de la suppuration, est ténue & acrimonieuse, elle tient la place d'un vrai digestif; que pendant que les chairs travaillent à reprendre, c'est le meilleur entre-deux qu'on puisse mettre entre le bandage & les tendres granulations des chairs nouvelles; & que c'est la plus douce compresse qu'on puisse appliquer sur les *fungus* naissans.

Si un ulcere produisoit des chairs lâches & spongieuses, qui saillissent beaucoup hors de la surface de la plaie, il faudroit bien employer pour les détruire les escarotiques ou le bistouri. Ce *fungus* est bien différent de celui qui naît d'une plaie saine qui travaille à se refermer; car il est mou, lâche, & fort saillant, & tout d'une piece; au lieu que l'autre ne fait qu'une légere protubérance. Il vient ordinairement à des personnes qui ont des dispositions cancéreuses; & quand il se forme sur des glandes, il ne tarde gueres pour l'ordinaire à dégénérer en cancer, comme il arrive aux bubons à l'aine. Quand j'ai rencontré de ces excroissances formées dans des ulceres vénériens, je les ai quelquefois coupées, dit M. Sharp, avec le bistouri : mais le flux du sang est ordinairement si considérable, que je conseille plutôt d'y employer des escarotiques. Ceux qui sont en usage pour cet effet, sont le vitriol, le caustique de lune, la pierre infernale, & plus ordinairement encore le précipité rouge. Mais, pour moi, je ne crois pas que même dans ce cas, le précipité seul soit toujours le meilleur remede ; car quoique ce soit un escarotique, cependant la poudre angélique, (*pulvis angelicus*) qui est composée de précipité rouge & d'alun brûlé, rongeant davantage les chairs, est, je crois, préférable au précipité seul.

Il est rare qu'on voie de ces *fungus* invétérés sur un ulcere : mais il n'est pas rare d'y en voir d'une espece plus bénigne, qu'on peut réduire par la simple pression, & par l'usage d'escarotiques doux. Si cependant l'ulcere paroît blanc & lisse, comme sont ceux qui viennent aux hydropiques, & souvent à des jeunes femmes à l'occasion d'obstructions, il ne faudra pas songer à extirper ces excroissances, que le malade ne soit rétabli; auquel tems elles pourront tomber d'elles-mêmes, sans qu'il soit besoin d'y rien faire. Dans les ulceres, audessous desquels est un os carié, il s'éleve une grande quantité de chair flasque & mollasse, au-dessus de la surface de la peau : mais comme la carie est la cause de ce désordre, inutilement tenteroit-on la cure de ces excroissances avant d'avoir retranché la partie d'os qui est corrompue ; & toutes les tentatives qu'on feroit avec les escarotiques, ne serviroient qu'à multiplier les souffrances du malade, sans avancer la cure. Dans les ulceres scrophuleux des glandes, ce désordre est fort ordinaire ; or en ce cas, avant d'en venir aux violens escarotiques, je conseillerois de faire usage de précipité, avec des compresses serrées aussi fort que le malade le pourra supporter, pour comprimer fortement les *fungus* & les empêcher de pousser.

Quand l'excroissance est cancéreuse, & ne vient pas cependant d'un cancer considérable, mais ne tient qu'à la peau, on recommande ordinairement pour la retrancher, le cautere actuel : pour moi, je trouverois plus sûr de la couper, & d'appliquer sur la plaie des topiques doux. Mais on est rarement dans le cas de pratiquer l'une ou l'autre de ces deux méthodes. Voyez *Cancer*.

Il naît aussi souvent des excroissances fongueuses des plaies à la tête qui pénetrent le crane ; il en vient aussi de pareilles après l'opération du trépan. Pour les trouver traitées plus au long, voyez l'article *Caput*.

Il vient aux articulations certaines tumeurs qu'on appelle enflures blanches, & que quelques Auteurs, & en particulier Heister appellent aussi *fungus*.

Voici ce qu'en dit ce dernier.

Il vient aux articulations des excroissances qui ressemblent fort à des tumeurs œdémateuses : elles sont dangereuses, & méritent pour cette raison un examen tout particulier. Ce n'est que faute de connoître leur nature & leur origine, & de savoir si elle provenoit du sang ou de sa sérosité, d'une matiere corrompue, de flatulences ou de quelque autre cause ; que la plupart des Auteurs n'en ont point parlé du tout, ou n'en ont parlé que fort superficiellement. Ces *fungus* des articulations sont des tumeurs qui ne sont accompagnées ni de chaleur, ni de douleur, & sont si molles qu'elles cedent à la pression du doigt : mais dès qu'on le retire, elles se rétablissent aussi-tôt sans qu'il reste aucune empreinte de la pression sur la peau. Quoique ce désordre n'arrive gueres aux articulations des bras ou des piés, cependant les genoux ne laissent pas d'y être fort sujets à cause de la grande quantité de glandes & de graisse qui sont logées dans ces parties entre les ligamens & les tendons. Il y a de ces *fungus* de plusieurs sortes; les uns petits, d'autres plus gros; les uns mollasses, d'autres durs, selon que les humeurs dont ils sont formés sont ténues ou gluantes, selon qu'elles se sont plus ou moins épaissies par leur stagnation. Dans quelques-uns l'humeur peccante est en dehors de l'articulation : dans d'autres elle est en dedans; comme la sérosité qui s'amasse dans le scrotum dans le cas de l'hydrocele, ainsi que j'en ai vu & guéri. On peut appeller cette derniere espece de *fungus*, une hydropisie des articles; & on la distingue des *fungus* qui n'occupent qu'un côté de l'articulation, en ce qu'elle la distend toute entiere. Ce qui vient d'être dit suffit pour ne pas confondre ces deux différens maux.

Il n'est pas douteux que ce *fungus* vient de l'épaississement d'une sérosité visqueuse & gluante, qui s'amasse autour des ligamens des articulations, en conséquence d'une chûte ou d'un coup; ce qui forme une tumeur en dehors ou dans l'articulation même, qui affoiblissant les ligamens, détruit le mouvement de la partie. Quand les nerfs, les arteres ou les veines sont affectés par ces sortes de tumeurs ; l'effet qui s'en ensuit, est que les parties inférieures à la tumeur, ne reçoivent plus de nourriture, & que l'articulation en grossissant se détruit petit à petit.

Nous avons déja observé, que dans les tumeurs aux articulations, les ligamens sont considérablement allongés & relâchés, & qu'en conséquence la force naturelle du membre affecté est plus ou moins affoiblie à proportion de la violence de la cause qui l'a blessé. Or,

comme il est très-difficile de remédier à ce désordre, & qu'il n'est pas aisé de faire résoudre ou suppurer ces sortes de tumeurs; il faut convenir qu'un Chirurgien qui entreprend une pareille cure, fait une tentative hardie: car outre qu'il est très-difficile de les faire suppurer, c'est quelquefois un malheur que d'en être venu à bout, à cause du danger qu'il y a que la suppuration ne carie les os, ou ne produise une fistule incurable, pour raison de laquelle il faudra en venir à l'amputation. Les *fungus* récens & mous se guérissent souvent par l'usage des résolutifs & des corroborans; les émolliens irriteroient le mal: au lieu que ceux qui sont d'un volume considérable & invétérés, résistent à tous les médicamens, & ne peuvent être extirpés que par le bistouri; ce qui même ne procure pas toujours la guérison: car par l'incision on ne purge pas l'humeur peccante; & il arrive souvent que l'enflure revient après que la plaie est guérie.

Voici, je crois, la meilleure méthode qu'on puisse suivre en ce cas:

Frottez la partie affectée avec des linges chauds plusieurs fois par jour; ensuite fomentez-la avec d'excellent esprit-de-vin tartarisé, ou avec un linge que vous y aurez trempé; continuez de faire l'un & l'autre jusqu'à ce que la force naturelle du membre soit rétablie.

La fomentation de Purman est aussi un très-bon remede.

Prenez *saumure de harengs, deux pintes;*
du plus fort vinaigre, une pinte;
feuilles de sauge, deux poignées;
vitriol romain, une once & demie;
alun cru, six onces.

Faites bouillir le tout ensemble pendant une demi-heure, & appliquez sur la partie.

Quand la tumeur commence à se dissiper, & que le membre a repris un peu de forces, il faut travailler sérieusement à la résolution entiere de la tumeur en fomentant plusieurs jours de suite avec de l'esprit-de-vin tartarisé; & pour empêcher que la partie ne sente du froid, ce qui lui seroit très-préjudiciable, il y faut appliquer des compresses, & la tenir toujours bien bandée.

Je ne puis me dispenser de recommander encore comme très-salutaire une fomentation que j'ai employée moi-même sur mes malades avec beaucoup de succès.

Prenez *litharge, demi-livre;*
bol d'Arménie, une once;
mastic, } *de chaque, demi-once.*
myrrhe, }
vinaigre, une pinte.

Faites bouillir pendant un quart d'heure.

Dans la décoction chaude, vous tremperez tous les matins & soirs, de bonnes compresses ou linges en plusieurs doubles, avec lesquels vous fomenterez la partie; observant de donner en même-tems au malade pour remedes internes, des purgatifs, des atténuans & des sudorifiques.

Si aucun de ces remedes n'opere, Wurtzen & Purman veulent qu'on ait recours, pour derniere ressource, à l'incision, qu'on fera au-dessous de la tumeur, ou à toute autre place qu'on jugera la plus commode; mais apportant toute l'attention possible pour ne pas offenser les ligamens ou les tendons; au moyen de quoi, s'il y a dans une cavité unique de la sérosité amassée qui y soit en stagnation, elle s'évacuera d'elle-même; ou si elle est dispersée en plusieurs cavités, elle s'écoulera petit-à-petit en peu de jours. On pourra faciliter sa sortie en appliquant des tentes trempées dans quelque digestif, sur lesquelles on aura saupoudré de l'alun. Mais avant de faire l'incision, on aura soin de presser la tumeur avec les doigts, & de la bander au-dessus de l'endroit qu'on voudra inciser, de peur qu'elle ne mollisse sous le bistouri: cette précaution servira de plus, non-seulement à faire appercevoir la partie plus à l'aise, lorsqu'il sera question d'inciser, mais aussi à procurer après l'incision, une sortie plus vive à la sérosité, qui formera un jet en arcade, comme fait le sang lors d'une saignée, ou comme fait l'eau qu'on tire par l'opération de l'hydrocele. L'opération faite, s'il reste encore de l'enflure, appliquez-y une emplâtre de *diachylum* ou d'*oxycroceum*, ou l'emplâtre rouge de Wurtzen, qui dans ce cas recommande fort l'eau de chaux ou l'esprit de vin. Par ce moyen on viendra à bout de dissoudre ce qui reste. Après cela, quand le membre aura repris sa forme naturelle, on consolidera la plaie avec des baumes vulneraires; évitant avec soin l'usage des médicamens gras & huileux, comme étant très-préjudiciables aux ligamens & aux tendons. Mais s'il se trouve que la sérosité soit trop ténace & trop gluante pour se décharger d'elle-même, il y faudra injecter à chaque pansement quelque liqueur atténuante. Une des meilleures, pour cet usage, sera une décoction d'aigremoine, de pié de lion, & d'aristoloche, à quoi on joindra du miel rosat, ou d'éclaire.

Quoique la voie de l'incision soit la plus facile, quelques-uns préferent celle des caustiques; & quand l'escarre est tombée, ils font sortir les humeurs qui s'étoient amassées; procédant, quant-au-reste, comme nous avons dit plus haut. Je conseillerois pendant le cours de la cure, d'oindre les articulations affectées, de quelque onguent nervin, ou de quelque esprit aromatique, jusqu'à ce qu'elles aient recouvré leurs forces naturelles.

Comme il n'arrive que trop souvent, qu'après que la cicatrice est fermée, il se reforme un nouvel amas de sérosité épaisse; pour y obvier, il faut faire prendre au malade des médicamens internes, résolutifs, purgatifs, & sudorifiques; & de plus tenir la plaie ouverte pendant quelque tems, en y laissant des tentes, & la nettoyer tous les jours avec une injection vulnéraire de décoction d'Aristoloche, de pié de lion, d'aigremoine, ou autres simples semblables, à quoi on ajoutera le miel rosat, ou de celandine. Purman regarde cette méthode comme la plus avantageuse, en ce que non-seulement le fond de la plaie est nettoyé, mais qu'il est quelquefois rempli de nouvelles chairs en six jours de tems. Il ne sera pas cependant mal-à-propos d'injecter dans la plaie de l'eau de chaux, & de l'en bassiner pardessus, ou d'y mettre quelque emplâtre digestive, ayant toujours grand soin de bien bander le genou, pour empêcher qu'il ne s'y forme quelque nouvel amas de sérosité. Par-là on empêche qu'il ne s'amasse de nouveaux *fungus*, suivant le témoignage de Wurtzen, qui a eu plus d'une cure de cette espece à conduire.

Mais ce n'est pas une regle générale qu'on puisse extirper par l'incision, toutes sortes de *fungus* aux articulations, sans aucun risque; car quand il est invétéré, dur, ou d'une grosseur considérable, ou que le malade est extrêmement foible, il ne la faut pas hasarder; parce qu'elle seroit plus préjudiciable qu'avantageuse; attendu qu'elle est souvent suivie de nouveaux désordres, tels que la carie des os, la fistule, & la gangrene, qui font périr une personne qui auroit pu sans cela atteindre à une extreme vieillesse.

FUNICULUS UMBILICALIS; *cordon ombilical.* Voyez *Placenta.*

C'est une coutume généralement observée, que de faire une ligature au *cordon ombilical* de l'enfant nouveau-né, faute de quoi il perdroit tout son sang par les vaisseaux ombilicaux. Dès que la femme est délivrée, on prend un fil d'environ une aune de long, qu'on met en quatre doubles, & après avoir fait un nœud à chaque bout, on lui fait faire deux fois le tour du *cordon om-*

bilical, & on le ferre à deux nœuds; ensuite, par un furcroît de précaution contre l'hémorrhagie, on fair une seconde ligature, à un doigt de la premiere, en approchant de l'arriere-faix; après quoi on coupe le *cordon ombilical* avec des ciseaux au-dessous de la seconde ligature; ensuite on enveloppe le bout du *cordon* d'un petit linge, on met une compresse par-dessus, & on assure le tout avec un bandage. La nourrice a soin du reste, jusqu'à ce que le bout étant desséché, tombe de lui-même.

Quelques Modernes regardent cette ligature comme inutile, parce qu'ils ont vu, disent-ils, ne la pas faire sans qu'il s'en soit ensuivi aucun accident. Je ne saurois disconvenir que cela ne puisse être: mais d'un autre côté, nous avons une infinité d'exemples du contraire, qui font qu'on ne sauroit s'empêcher de regarder comme de vraies meurtrieres, des femmes, qui étant accouchées seules & sans témoins, négligent à dessein cette précaution, par où elles causent à l'enfant des convulsions & autres symptomes dangereux, qui ne manquent guere de lui causer la mort.

FUNIS, σχοῖνος, σχοινίον, *une corde, un cordon*. C'est un des instrumens nécessaires à un Chirurgien, comme nous l'apprend Hippocrate, *Lib. de Artic.* Les Arabes appellent la veine médiane, *funis brachii*, la corde du bras. CASTELLI.

FUR

FURCALA. Voyez *Clavicula*, qui est la même chose.

FURFUR, πίτυρον, *son*, la pellicule ou écorce qui se sépare du grain en le moulant: c'est en ce sens qu'on le trouve souvent dans Hippocrate & dans Galien, qui le recommandent en gargarisme à cause de sa qualité déterfive. C'est pour cela qu'en France on l'emploie souvent dans les clysteres, comme on le lit dans le *Medecin Charitable* de Phil. Guibert. C'est en laissant le *son*, ou une partie du *son* avec la farine que se fait le pain, que les Grecs appelloient πιτυρίας, *pain de son*. Voyez *Artos*.

Galien assure que tout ce qui est *son*, est déterfif. Les parties excrémentitielles qui sortent avec l'urine, sont appellées par Hippocrate, *de Naturâ humanâ*, πίτυρα, *furfures*, à cause de la ressemblance qu'elles ont avec le *son*. Ainsi il faut entendre par πιτυρώδης ὑπόστασις, *Coac.* & πιτυρώδης οὖρον, *Progn.* « hypostase semblable à « du *son*; » & « urine pleine de *son*. » Les *furfurosi* sont des malades qui ont une sorte de gale à la tête, de laquelle se détachent, lorsqu'ils se peignent ou qu'ils se gratent, des parties écailleuses semblables à celles du *son*; ce qui a fait appeller cette maladie πίτυρα, *furfures*, ou πιτυρίασις, *furfuratio*. Galien, *de C. M. S. L. Lib. I. cap. 6.* Serenus Samonicus l'appelle *Porrigo*, & *Farrea nubes*. Voyez *Farina*.

FURFURACEUS, *de son*. Voyez l'article précédent.

FURFURATIO, πιτυρίασις. Voyez l'article *Furfur*.

FURNUS. Voyez *Fornax*, qui est la même chose.

FURO. Voyez *Viverra*, qui signifie la même chose.

FUROGI, *un coq*. RULAND.

FUROR, μανία, espece de délire violent, accompagné de fievre. Voyez *Mania* & *Uterinus furor*.

FURUNCULUS, *clou, furoncle*.

Le *furunculus* des Latins est ce que nous appellons *clou*: c'est une petite tubérosité dure, qui se forme dans la graisse sous la peau, & est accompagnée d'inflammation, de rougeur, & de douleur. Comme il n'y a aucune partie du corps qui soit à l'abri de ces tubérosités: tout le corps, quelquefois, en est tellement parsemé, que le malade ne fait sur quel côté se coucher, par où se tourner, ni en quelle posture se tenir. Non-seulement les adultes, mais aussi les jeunes personnes, & même les enfans nouveaux-nés y sont sujets; & la douleur que causent ces petites tumeurs enflammées est si violente, qu'elle fait crier, empêche de dormir, & ôte les forces.

Il est vrai qu'aux adultes ces tubérosités ne sont pas dangereuses: mais il n'en est pas de même des enfans; car ces *clous*, surtout, s'ils en ont un grand nombre, leur causent des douleurs aiguës, qui leur font pousser des cris perçans, les empêchent de dormir, les affoiblissent, les font tomber dans des convulsions, même dans l'épilepsie, & leur donnent à la fin la mort. Or, ainsi que dans les autres inflammations, il paroît que la cause qui produit les terribles symptomes qui accompagnent les furoncles, est un sang glutineux & épaissi. Plus donc l'épaississement du sang sera considérable, plus il se formera de *clous*, & plus la matiere qu'ils contiendront sera virulente.

C'est pourquoi l'indication de la cure dans les furoncles, est de travailler au plus vîte à retablir la fluidité & la circulation du sang, par des remedes convenables. Quand le malade n'a que peu de *clous*, il n'est pas besoin de lui donner des remedes internes; parce qu'ordinairement ils guérissent par de simples applications externes. Mais quand il en a un grand nombre, ou qu'ils reviennent fréquemment, il faut lui faire prendre des purgatifs & des médicamens propres à atténuer, & à purifier le sang. C'est pourquoi dans les adultes il est à propos de commencer par diminuer la quantité du sang, ou par la saignée, ou par les ventouses & les scarifications: en même-tems on lui fera prendre des décoctions des bois & autres substances atténuantes; & on lui fera observer un régime convenable. Les personnes qui ont des *clous*, doivent se bien garder de boire aucune liqueur forte, comme vin, ou eau-de-vie, & de prendre du tabac.

Les furoncles naissans se guérissent ordinairement par des remedes externes. On emploiera utilement à cet usage, l'esprit de vitriol mêlé avec du miel, en telle dose que le mélange soit extremement acide, en oignant le furoncle avec cette composition. On avancera aussi beaucoup la cure, en touchant souvent le *clou* avec de l'esprit de vitriol ou de soufre pur. On y employera aussi avec succès, les emplâtres digestives, telles que le diachylum simple, l'emplâtre de melilot, l'emplâtre de *sperma-ceti*, ou l'*emplastrum diasaponis*.

Mais, si, pour avoir négligé trop long-tems le mal, ou pour toute autre cause, les *clous* résistent aux médicamens que nous venons d'indiquer, il faudra nécessairement les amener à suppuration: & quelquefois il est si difficile de murir la matiere peccante & coagulée, que renferme le *clou*, qu'il conserve encore sa dureté, quoi qu'on fasse, pendant plusieurs semaines. Quelquefois aussi cette humeur épaisse & stagnante devient à la fin d'une si grande acrimonie, que l'inflammation dégénere en ulceres malins, qui gagnent tous les environs, ou en fistules qu'on ne sauroit guérir qu'avec des peines extremes. La maniere la plus prompte d'ordinaire, d'accélérer la suppuration, est d'appliquer sur le mal une emplâtre de farine & de miel, ou de diachylum avec des gommes. Quand ces emplâtres ne suffisent pas, il faut appliquer des cataplasmes maturatifs; observant pourtant, que quant aux enfans, les emplâtres valent mieux que les cataplasmes. Dès que le *clou* est suffisamment mûr, ce qu'on reconnoît à l'amollissement de la tumeur, & à la couleur jaune de sa partie supérieure, il y faut mettre le bistouri ou la lancette, & en faire sortir toute la matiere corrompue qui s'y est logée; après quoi on y mettra une emplâtre de diachylum, & on nettoyera tous les jours l'ulcere jusqu'à ce qu'il n'y reste plus de pus, ensuite de quoi on procedera à la consolidation de la plaie.

Si un enfant au téton a des *clous*, le mieux qu'on pourra faire, sera de faire prendre des purgatifs à la nourrice, & de lui faire observer un régime exact & convenable. Quant à l'enfant lui-même, on lui donnera de doux laxatifs, & des préparations d'yeux & de coquilles d'écrevisses, de nacre de perles, de poudre d'anis, & d'antimoine, qui sont tous médicamens propres à corriger l'acrimonie du sang.

Il est bon d'observer ici, que comme les pustules ou boutons qu'on appelle *vari*, sont des diminutifs de furon-

cles, la cure que nous venons d'indiquer pour ceux-ci, peut aussi leur être appliquée. L'usage du lait & des eaux minérales, y est aussi très-bon.

FUS

FUSANEUS, χυτὸς, ῥυὰς, épithete de ces petits poissons qu'on voit nager par miliers, & qui se prennent en grande quantité dans les filets. Ce mot considéré relativement aux maladies, voyez *Sporadicus* qui signifie la même chose.

FUSANUS. V. *Evonymus*, qui a la même signification.

FUSIO, χύσις, de χύω, qui signifie fondre; *fusion*. Ce mot en général signifie une résolution ou liquefaction opérée par le feu: ainsi *fusio*, & *solutio per ignem*, sont, à parler strictement, deux termes synonymes: mais néantmoins dans l'usage, par *fusion* on entend ordinairement la solution ou fonte des métaux; & par liquéfaction, la solution de substances grasses & épaisses.

FUSTERNA, dérivé de *fustis*, bâton; la partie supérieure du sapin; ainsi appellée, parce qu'à cause de ses bosses & de ses nœuds, elle est toute propre pour donner une bâtonnade à quelqu'un. Quant à la partie inférieure du même arbre, Vitruve l'appelle *Sapinea*. BLANCARD.

FYA

FYADA, *mercure*. RULAND. JOHNSON.

Fin du troisieme Volume.

EXPLICATION

Des Planches contenues dans ce troisieme Volume.

PLANCHE PREMIERE.

Figure premiere, posture convenable du malade, du Chirurgien & de l'Aide dans l'opération de la cataracte.

Fig. 2. aiguille d'argent dont les Anciens se servoient dans l'opération de la cataracte. Son extrémité supérieure est ronde, conique, assez foible, & sa pointe tout-à-fait semblable à celle des aiguilles ordinaires.

Fig. 3. autre aiguille pour la même opération, dont la pointe est triangulaire.

Fig. 4. autre aiguille pour abaisser la cataracte, dont la pointe est plus large, & par cette raison plus commode que celles dont la pointe est plus déliée.

Fig. 5. autre aiguille pour la même opération à deux pointes, dont l'une est fort menue, & l'autre plus large; *A*, la pointe menue; *B*, la pointe large; *C*, le manche qui peut être d'argent, de fer, de cuivre, de bois ou d'ivoire.

Fig. 6. aiguille qui seroit assez semblable à la précédente si elle n'étoit crenelée vers son extrémité. Brisseau en recommande l'usage, & on en trouvera la description à l'Article *Cataracta*.

Fig. 7. & 8. ce sont deux aiguilles représentées dans Nuck & dans Solingen, & inventées, à ce qu'on dit, par Smalsius: on les emploie l'une & l'autre en mêmetems dans l'opération. Celle qu'on voit *Fig.* 7. est aiguë & crenelée comme celle de Brisseau. Celle qu'on a représentée *Fig.* 8. est obtuse, & d'une configuration telle qu'elle puisse entrer dans l'œil par le moyen de la crenelure de l'autre aiguille: c'est d'elles qu'on se sert pour déprimer la cataracte, après qu'on en a retiré l'aiguille crenelée.

Fig. 9. & 10. ce sont deux aiguilles dont l'usage est le même que celui des deux précédentes. Elles sont tirées d'Albinus.

Fig. 11. c'est une aiguille de l'invention d'Albinus pour l'extraction des cataractes membraneuses. Son mécanisme est tel, qu'en pressant sur le manche *B*, sa pointe *A* s'ouvre dans l'œil comme une paire de tenailles. Je doute qu'on s'en serve avec succès.

Fig. 12. & 13. ce sont les parties séparées de l'aiguille précédente. La *Figure* 12. représente l'aiguille creuse, dans laquelle l'autre partie de la même aiguille ou l'autre aiguille est reçue. Cette autre aiguille qu'on peut voir *Fig.* 13. est assez déliée pour se coucher dans la cavité de la premiere, & entrer dans l'œil avec elle. Aux environs de *B*, il y a une petite ouverture propre à recevoir l'éminence *D*, de la *Figure* 13. & c'est par un clou qui traverse la partie ou l'aiguille 12. & l'éminence de la partie 13, qu'elles sont attachées l'une à l'autre en *D*, où elles forment une espece de jointure. *E* est un ressort élastique, qui s'appuyant sur la partie inférieure de l'aiguille 12. tient les deux parties 12. & 13. serrées l'une dans l'autre, & empêche qu'elles ne puissent se séparer, à moins que l'Opérateur n'appuie le doigt ou la main sur le manche *B*. Alors les deux parties s'ouvrent, & forment une espece de pincette avec laquelle on saisit la membrane dont on veut faire l'extraction.

Fig. 14. On voit dans cette *Figure* comment l'Opérateur doit placer une de ses mains, tandis qu'avec l'autre il introduit une aiguille dans l'œil au point indiqué par *A*, & comment cette aiguille paroît derriere la prunelle, lorsqu'il est sur le point de déprimer la cataracte.

Fig. 15. le *speculum oculi*, qui est un instrument dont on se servoit pour tenir l'œil ouvert & dilaté.

Fig. 16. autre instrument de même nature, mais plus commode. Ses branches *AA* & *BB* peuvent s'éloigner ou se rapprocher à l'aide du bouton *C*. *D* marque son manche.

Fig. 17. c'est une aiguille pour l'opération de la cataracte à l'œil droit avec la main droite. *A*, la pointe de l'aiguille. *B*, le manche. *C*, un coude pour recevoir le nez.

Fig. 18. un étui pour la pointe de l'aiguille précédente.

Fig. 19. Cette *Figure* est tirée de l'Appendice qu'on a fait dans la quatrieme édition de Cheselden: on prétend y représenter la direction que doit avoir l'aiguille dans l'ouverture & la division de l'uvée.

Fig. 20. la maniere de diviser l'uvée dans son milieu, & avec le même instrument que dans la *Figure* précédente. Division pratiquée pour que les rayons de lumiere puissent entrer dans l'œil.

Fig. 21. on voit comment M. Cheselden ouvrit une uvée, à laquelle il s'étoit formé une concrétion dans sa partie inférieure *A*, à l'occasion d'une taie blanche située au milieu de la cornée de cet œil.

PLANCHE II.

Fig. 1. l'urethre d'un homme séparée de toutes les autres parties du pénis, avec la vessie, les prostates, le gland & le rectum. Le tout représenté du côté gauche, & tiré le plus au naturel qu'il a été possible, & tel qu'on l'a vu, tant par rapport à la figure qu'à la disposition dans un enfant de quatorze ans. *A*, le gland. *BCDEF*, l'urethre dans sa position & avec sa courbure naturelle. *E*, le bulbe de l'urethre. *F*, une partie de l'urethre, ou celle qu'on appelle membraneuse. *G*, le corps de la vessie. *H*, le fond de la vessie. *IKL*, le cou ou l'entrée de la vessie, entouré des prostates & séparé de ses fibres musculeuses qui forment le sphincter de la vessie: on a écarté ces parties pour rendre les autres plus distinctes. *I*, l'*apex* ou le sommet des prostates. *K*, le corps des prostates. *L*, leurs extrémités voisines de la vessie. *MN*, la partie inférieure de la vessie, voisine du rectum, où elle forme une espece de cavité, dans laquelle les pierres sont placées. *NOP*, la partie postérieure de la vessie, voisine de l'os sacrum & de la cavité de l'abdomen, couverte du péritoine. *QR*, la partie antérieure de la vessie lorsque l'homme est droit, ou sa partie supérieure lorsqu'il est couché. C'est cette partie qui n'est point enveloppée du péritoine, qui est entierement séparée de la cavité de l'abdomen, comme il est facile de s'en convaincre en soufflant ou en injectant quelque liqueur dans la vessie d'un cadavre, (pour n'en pas dire davantage sur ce sujet, que nous exposerons plus au long dans le cours de l'explication des Figures de cette

Planche :) c'est cette partie, dis-je, qu'on coupe dans la taille au haut appareil. *SS*, la partie du rectum voisine de la vessie. *T*, le sphincter de l'anus, ou le muscle destiné à fermer l'orifice du rectum. *V*, partie de la vésicule gauche séminale. *XX*, interstice qui se trouve entre le rectum, le bulbe de l'urethre, & le cou de la vessie : il est rempli par une membrane adipeuse, composée en partie des fibres musculeuses détachées du sphincter & des muscles releveurs de l'anus.

Fig. 2. position de la vessie & de l'urethre dans la femme, vue du côté gauche & leur connexion au vagin & à la matrice : elle est tirée d'Alghisi. *A*, la vessie. *BB*, son sphincter renfermant l'urethre *CC*. *D*, l'orifice extérieur de l'urethre placé au-dessus du vagin. *E*, le clitoris & son prépuce. *FF*, les nymphes. *GG*, les levres des parties naturelles. *H*, l'orifice extérieur de l'utérus, qu'on appelle l'ouverture ou l'entrée du vagin. *II*, le corps du vagin. *K*, la matrice. *L*, l'orifice intérieur de la matrice, vu par une petite ouverture faite latéralement au vagin.

Fig. 3. la maniere d'introduire la sonde dans l'urethre. *A*, la main gauche du Chirurgien tenant le pénis droit. *B*, sa main droite introduisant la sonde, ensorte que sa partie convexe soit tournée d'abord du côté de l'abdomen.

Fig. 4. la position qu'il faut donner à la sonde dans l'urethre lorsqu'elle est parvenue au bulbe marqué *E*, *fig.* 1. Il faut alors la tourner, ensorte que la partie concave de l'instrument regarde alors l'abdomen, & que son extrémité marquée *B* s'introduise peu-à-peu du cou de la vessie dans sa cavité. *C*, le manche ou la poignée de la sonde, par laquelle le Chirurgien la tiendra & la dirigera de la main droite.

Fig. 5. maniere dont les Anciens faisoient la Lithotomie, telle qu'elle est décrite par Celse. Ils introduisoient les deux premiers doigts dans l'anus, jusqu'à l'endroit où la pierre & le cou de la vessie pouvoient être approchés du périnée. Ils faisoient l'incision en *BB*; à l'endroit même de la pierre, à la partie *A* la plus prominente du périnée.

Nota. Il doit y avoir une ligne ponctuée qui aille de *A* au milieu de l'incision *BB*.

Fig. 6. La maniere de tirer la pierre *A* avec le crochet *B*, lorsque la pierre est arrêtée dans l'ouverture qu'on a faite ; ensorte qu'on ne puisse la faire sortir avec les doigts seuls.

Fig. 7. Voyez *Pl. XI. du second Vol. fig.* 7. bis.

Fig. 8. Une vessie séparée du corps, vue par sa partie antérieure. *AA* le col de la vessie & le commencement de l'urethre. *BB* le corps de la vessie. *C* le fond de la vessie, avec les parties adjacentes de l'ouraque. *DD* les prostates qui environnent l'urethre. *EE* les vesicules seminales, qu'on voit en partie de chaque côté ; dans les adultes elles sont plus apparentes & elles s'étendent jusques en *FF*; là elles font une cavité intérieure & forment dans la vessie de chaque côté une espece de sinus, dans lequel la pierre est placée. On pourroit donc l'appeller le sinus de la vessie : les vessies d'enfans & de jeunes gens n'en ont point, ainsi la figure de la vessie d'un adulte est un peu différente de celle d'un enfant. La vessie a dans l'un & l'autre la forme d'une poire ; avec cette différence que dans l'enfant le sommet de la poire est en bas, du côté de l'urethre, comme dans cette figure ; au lieu que dans les adultes, cette partie est en haut, la vessie étant plus large dans sa partie inférieure que dans la partie supérieure, comme on peut voir dans la figure premiere de cette Planche.

Fig. 9. La maniere dont le malade doit être placé & tenu pour la lithotomie, selon Alghisi qui n'est pas en ceci totalement d'accord avec Tolet & les autres Chirurgiens modernes. *A* la posture du malade. *B* le Chirurgien avec la sonde dans la main gauche & le bistouri à incision dans la main droite. *CC* deux Aides placés l'un d'un côté & l'autre de l'autre, pour fixer les jambes du malade. Ils ont une main sur le genou & l'autre sur le pié *D*; l'Aide qui est à genoux sur la table, & qui passe à califourchons sur le corps du malade qu'il empêche de se mouvoir, releve le scrotum avec ses mains, & étend la peau du périnée. *EE* un oreiller placé sous les fesses du malade. *F* un vaisseau placé sous le malade pour recevoir le sang & les excrémens que le malade rend quelquefois dans l'opération ; *G* la partie du périnée à laquelle on fait l'incision. *H* la trousse qui contient les instrumens ; elle est attachée autour de l'Opérateur.

Fig. 10. On voit dans cette figure un nœud tout formé, c'est avec ce nœud que Raw avoit coutume d'arrêter les jambes & les mains du malade. *A* l'intervalle dans lequel les mains étoient interceptées. *BB* les deux extrémités qu'on attachoit aux jambes.

PLANCHE III.

Fig. 1. Tuyau de cuivre ou d'argent, qu'on appelle sonde : on s'en sert sur les femmes, soit pour s'assurer de l'existence d'une pierre, soit pour procurer une évacuation d'urine, lorsqu'il y a eu rétention.

Fig. 2, 3. 4. 5. Sondes d'argent de différentes formes & grandeurs, pour le même usage sur l'homme, selon l'âge & la conformation des parties. *AA* la poignée d'un stylet d'argent enfermé dans la sonde d'où on le tire, lorsqu'il en est tems. *BB* ouvertures pratiquées latéralement aux extrémités de la sonde, qui servent d'entrées à l'urine dans la cavité de la sonde. *CC* poignée de la sonde.

Fig. 6. Sonde d'argent flexible, qu'on emploie quelquefois dans les rétentions d'urine : on l'introduit plus aisément qu'une sonde inflexible, qui, surtout, quand il faut l'introduire souvent, pourroit occasionner une inflammation à l'urethre. Il n'y a point non plus d'inconvénient à la laisser dans la vessie, lorsque le passage de l'urine est entierement fermé par une pierre. Les lettres *A*, *B* & *C* marquent les mêmes choses que dans les figures précédentes.

Fig. 7. Autre sonde d'argent sans ouvertures latérales : elle est seulement percée à son extrémité *A* fermée par le bouton *B*, qui est proprement l'extrémité du stylet qui remplit sa capacité. Si l'on presse la poignée *C* du stylet, le bouton avance, comme on le voit en *D* dans la figure voisine de celle-ci ; par ce moyen l'urine a lieu d'entrer dans la cavité de la sonde, & de sortir.

Fig. 8. Grand bistouri dont on s'est presque toujours servi jusqu'à présent dans l'opération de la lithotomie. On l'appelle lithotome.

Fig. 9. Le même instrument enveloppé d'une lisiere, ensorte qu'il n'y a qu'un pouce de sa lame qui soit découvert ; c'est-à-dire, la longueur nécessaire pour l'opération.

Fig. 10. Cuillere de fer dont on se sert dans l'opération de la taille pour tirer la pierre. Sa partie concave est hérissée de pointes pour pouvoir la retenir plus surement.

Fig. 11. Autre cuillere, dont l'une des extrémités recourbée, porte un bouton *B*; elle fait l'office de sonde & de conducteur : les Lithotomistes en font un assez grand usage.

Fig. 12. 13. 14. & 15. Sondes crenelées dont on se sert ordinairement dans la taille au grand appareil. La crenelure sert à guider le lithotome. *DD* la poignée de la sonde. *EE* la crenelure.

PLANCHE IV. tirée de RIDLEY.

Figure 1. représente la base du cerveau, avec une partie de la moelle allongée, les vaisseaux sanguins étant injectés avec de la cire colorée.

AA

A A. les lobes antérieurs du cerveau.
B B. les lobes postérieurs du cerveau.
C C. le cervelet.
D D. les sinus latéraux.
E E. les arteres vertébrales, qui entrent dans le crane par le grand trou de l'os occipital.
F. les sinus vertébraux.
GGGGG. la dure-mere du côté droit séparée de la moelle épiniere, à laquelle elle est adhérente du côté gauche.
1. 2. 3. 4. &c. les dix paires de nerfs du cerveau, avec sept autres de la moelle épiniere.
a. tron qui aboutit de l'entonnoir à la glande pituitaire.
b b. les deux tubérosités blanches derriere l'entonnoir.
c c. les deux troncs de l'artere carotide coupés à l'endroit de leur passage entre les lobes antérieurs & postérieurs du cerveau.
d d. les deux arteres qui se joignent aux carotides, avec l'artere cervicale, appellées branches de communication.
e e. deux grandes branches de l'artere cervicale, qui paroissent quelquefois venir de la branche qui communique à chaque côté : la premiere sert d'origine au plexus choroïde, & la derniere au plexus choroïde du quatrieme ventricule.
f. plusieurs petites branches de l'artere carotide.
g. l'artere cervicale composée de deux rameaux de l'artere vertébrale au dedans du crane.
h h. les deux troncs de l'artere vertébrale.
i i i. l'artere épiniere.
k. petite branche d'une artere qui traverse la neuvieme paire.
l l. les jambes de la moelle allongée.
m m. la protubérance annulaire, ou pont de Varole.
n. la partie du tronc médullaire du côté droit, appellée par Willis & Wieussen, corps pyramidaux.
o. la partie du même côté appellée corps olivaires.
p. la premiere branche de l'artere carotide, ou l'antérieure qui divise les lobes du cerveau. Elle se divise en deux branches, dont on n'en voit qu'une ici.
q q. petites branches d'arteres, qui aident à former le plexus choroïde dans le quatrieme ventricule.
r r r r. branches d'arteres dispersées depuis l'artere cervicale sur & à travers la protubérance l'annulaire.
ſſ. partie des pédoncules du cervelet.
* * nerf épineux accessoire, qui n'est pas exprimé assez distinctement.

Fig. 2. représente le cervelet coupé par le travers de sa partie postérieure, & replié latéralement.
A A A. le cervelet.
B B. ramifications qui paroissent dans le milieu du cervelet, lorsqu'on le coupe perpendiculairement.
CC. les nerfs pathétiques.
c c. éminences nommées *Nates*.
d d. éminences nommées *Testes*.
e. la protuberance transverse, d'où la paire des nerfs pathétiques tire son origine.
f. la glande pinéale.
g g. premiere production du cervelet qui aboutit aux *nates*, elle s'étend latéralement.
h h. la troisieme production.
i i. la production transverse médullaire, qui va au quatrieme ventricule, d'où la branche molle de la septieme paire tire son origine.
k k. la production médullaire qui descend de la transverse, derriere l'éminence nommée *testes*, jusqu'à l'autre médullaire transverse, dont nous venons de parler.
l l. l'origine de cette production est un peu trop bas.
m m. la huitieme paire de nerfs.
n. le *calamus scriptorius*, ou extrémité du quatrieme ventricule.
o. la moelle de l'épine.
p p. les nerfs accessoires.
q q. la dixieme paire de nerfs.

PLANCHE V.

Explication de Lancisi.

a a. les nerfs olfactifs.
b b. les nerfs optiques, coupés.
c c. les nerfs moteurs communs des yeux.
d d. les nerfs dits pathétiques.
e. la protubérance annulaire.
f f. les trois branches de la cinquieme paire.
g g. la sixieme paire.
h h. les deux portions du nerf auditif.
i i i. l'origine de la huitieme paire.
k k k k. plusieurs ramifications de la paire vague, & des nerfs intercostaux.
l l. communication remarquable entre les nerfs phréniques & un des intercostaux, qui aide à former les nerfs brachiaux.
m. le nerf recurrent du côté droit.
n. le nerf droit de la neuvieme paire.
o. le nerf gauche de la neuvieme paire.
p p. les corps pyramidaux.
q q. la dixieme paire coupée.
r r. l'extrémité supérieure des nerfs, vulgairement appellés intercostaux, & que Lancisi dit pouvoir être regardés comme une onzieme paire.
ſſſ. le gros tronc de ces nerfs.
t. v v. le nerf accessoire de la huitieme paire, & la communication avec la troisieme paire des vertébrales.
x x x. les nerfs phréniques, que l'on appelle aussi diaphragmatiques, dont le gauche est plus long que le droit.
y. ouverture inférieure de l'entonnoir.
z z. nerfs qui vont aux testicules, à l'uterus, &c.

Explication ajoutée.

1. 1. nerfs brachiaux.
2. 2. &c. communication des nerfs vertebraux avec l'intercostal.
3. 3. nerfs cruraux & sciatiques.

PLANCHES VI. & VII.

Leur explication, qui est celle des caracteres Chymiques, se trouve avec elles.

PLANCHE VIII.

Tirée d'Heister.

Fig. 1. représente des tenailles tranchantes, propres à couper les esquilles prominentes des os. Les branches dans cette figure ont deux ou trois pouces de long, afin de pouvoir s'en servir plus commodément.

Fig. 2. un crochet simple.

Fig. 3. un crochet double, d'un usage fort étendu en Chirurgie.

Fig. 4. une aiguille pour faire la ligature des arteres dans les hémorrhagies & dans beaucoup d'autres cas.
A. est la pointe mousse.
B. l'œil, l'ouverture, ou le chas.
C. sa tête.

Fig. 5. est l'étui dont on se sert pour tenir l'instrument suivant, qui sert à porter la pierre infernale & à l'appliquer.

Fig. 6. l'instrument appellé *Porte-pierre infernale*, qui est d'acier.
a. les pincetes qui embrassent la pierre.
b. le petit anneau coulant qui serre les branches.
c. autre extrémité de l'instrument en forme de cannule, dont on se sert pour soutenir les levres des plaies.

Fig. 7. représente la figure d'une attelle faite d'un ais fort mince, ou de carton, pour les fractures des bras & des jambes. Sa largeur doit être d'environ trois ou quatre travers de doigts, & la longueur proportionnée à la grosseur de la partie.

Fig. 8. est l'attelle de carton qu'on emploie ordinairement pour les fractures du nez. Sa grandeur doit être proportionnée à celle de la partie.

Fig. 9. est une attelle de carton, proportionnée à la grandeur de la mâchoire inferieure, lorsqu'elle n'est fracturée que d'un côté.

Fig. 10. est une attelle double de même espece pour la mâchoire inférieure lorsqu'elle est fracturée des deux côtés. L'ouverture *a* doit être appliquée sur le milieu du menton, & les deux extrémités, ou ailes *b b* qui doivent se plier dans le milieu *a*, s'appliquent près des oreilles.

Fig. 11. est une compresse en forme d'X pour les fractures de la clavicule.

Fig. 12. est une attelle de carton pour appliquer sur la compresse précédente dans la même fracture.

Fig. 13. est un instrument de fer ou d'acier en forme de T, dont on se sert pour tenir les épaules dans une situation convenable, dans les fractures des clavicules.

A A. est une traverse à laquelle sont attachés des anneaux de fer, pour tenir les épaules en arriere.

B. est la piece à plomb qui descend jusqu'à la ceinture.

C. est une ouverture dans laquelle passent des rubans qui servent à attacher la machine autour de la ceinture, dessus le ventre.

Fig. 14. est un étui de carton dans lequel on place le bras fracturé, après qu'il est réduit. Sa grandeur doit être proportionnée à celle du bras.

Fig. 15. est un polypaste ou poulie composée, dont on se sert pour l'extension des os fracturés.

A. & *B.* sont deux crochets par lesquels on arrête l'instrument.

C. la corde par le moyen de laquelle se fait l'extension du membre fracturé.

D. & *E.* sont deux poulies mouffiées pour augmenter la force de la puissance.

Fig. 16. est une grosse vis de fer, dont on doit enfoncer le filet *B* dans une grosse solive pour accrocher la poulie *E*, dont nous avons parlé, à son anneau *A*.

Fig. 17. est le baudrier d'Hildanus, dont on a quelquefois besoin pour faire l'extension des os des bras & des jambes.

A A. sont deux crochets auxquels est attachée la corde *B B.*

C. endroit où doit être appliquée la force qui fait l'extension.

PLANCHE IX. & X.

Voyez l'article *Fascia*.

Nota. S'il se trouvoit quelque renvoi dans ce Volume, sous le titre de *Planche X.* voyez Planche III. du premier Volume.

PLANCHE XI.

Figure 1. tête d'un enfant d'environ deux ans, avec un bec de lievre *A*. Il avoit le palais tout crevassé; & deux dents incisives lui sortoient du côté gauche.

Fig. 2. Aiguille, ou plutôt petit instrument qui a un bouton à l'une de ses extrémités, & dont l'autre extrémité se termine en une pointe triangulaire: on s'en sert dans l'opération du bec de lievre.

Fig. 3. Le même instrument en argent ou en cuivre, avec une pointe plate.

Fig. 4. instrument ou aiguille semblable à la précédente, avec une pointe plate, comme elle; mais sans bouton ou tête.

Fig. 5. deux aiguilles dont on se sert dans l'opération du bec de lievre, garnie chacune de leur fil, entortillé circulairement sur elles.

Fig. 6. & 7. deux especes de pinces ou de tenettes, dont quelques-uns se servent dans l'opération du bec de lievre, pour prévenir une trop grande effusion de sang. On prend avec la partie *A B* les bords de la levre, & on tient ces bords serrés, à l'aide des deux especes de viroles mobiles de *C C* à *B B*.

Fig. 8. aiguille de l'invention de M. Petit, Chirurgien, à peu-près semblable à une lardoire, & fort commode pour la perforation dans l'opération du bec de lievre, & pour l'insertion de ce dont on se servira pour tenir les parties réunies. *A* est une fente pratiquée à l'extrémité de cette aiguille. Lorsque l'aiguille est à moitié passée, on insere dans cette fente une lisiere, à laquelle on fait traverser très-facilement la levre, par ce moyen; car elle suit l'extrémité de l'aiguille dans laquelle elle est insérée.

Fig. 10. lisiere d'argent, fléxible, avec une tête à chaque extrémité, dont M. Petit recommande l'usage.

Fig. 10. autre lisiere, avec une tête à l'une de ses extrémités seulement, & à laquelle Heister donne la préférence en plusieurs occasions.

Fig. 11. c'est le visage d'un homme qui a un cancer à la levre inférieure. Les lettres *a*, *a*, *a*, marquent les endroits rongés, ou l'exulcération formée par le cancer, & par laquelle les dents & les gencives ont été découvertes; les lettres *b*, *b*, *b*, marquent la tumeur chancreuse située dans la partie interne du côté gauche de la bouche.

On trouvera à la fin de l'Article *Dens*, l'explication des autres Figures de cette Planche, qui ont rapport aux différentes opérations qui se font sur les dents.

PLANCHE XII.

Figure premiere. crochet obtus, recourbé d'une façon particuliere, propre à séparer les paupieres dans les opérations que l'on fait sur les yeux; on l'appelle hameçon plat. *A* représente sa partie obtuse, & applatie; *B*, son manche.

Fig. 2. représente l'aiguille *A* fixée sur son manche *B*. Elle est propre à élever & à couper les vaisseaux sanguins de la conjonctive dans le *ptergyium*.

Fig. 3. instrument propre pour les scarifications de l'œil.

Fig. 4. instrument propre pour le même usage. *A*, son manche; *B*, la partie qui fait les scarifications aux paupieres, ou au globe de l'œil.

Fig. 5. V. fig. 20. Pl. VII. du II. Vol.

Fig. 6. œil gauche. *a*, *a*, indiquent les points lacrymaux. *b*, la caroncule lacrymale entre ces points.

Fig. 7. & 8. les conduits lacrymaux, tels qu'ils passent des yeux dans le nez. *a*, *a*, le sac lacrymal; *b*, *b*, les points lacrymaux; *c*, *c*, les conduits qui vont des points au sac; *d*, *d*, le conduit nasal; *e*, *e*, l'ouverture de ce conduit dans les narines.

Fig. 9. la jonction du conduit lacrymal avec l'œil gauche; *a*, *a*, les points lacrymaux; *b*, la caroncule; *c*, *c*, les conduits entre les points lacrymaux & le sac lacrymal; *d*, le sac lacrymal & le conduit nasal; *f*, l'ouverture de ce conduit dans les narines.

Fig. 10. *a b*, Hernie ou tumeur formée par le relâchement du sac lacrymal, qu'on appelle hernie lacrymale, & *anchylops*.

Fig. 11. petite sonde d'argent, un peu courbée, dont l'extrémité est formée en olive : on s'en sert dans les obstructions du condnit nasal, lorsque l'œil est humide & fistuleux. Anel en a proposé le premier l'usage.

Fig. 12. sonde d'Anel dont on se sert, ainsi que de la premiere dans l'obstruction du conduit nasal. Elle est seulement un peu plus forte en allant de son extrémité *a*, à son extremité *b*: on en a augmenté la force, pour en faciliter l'insertion.

Fig. 13. autre sonde pour le même usage ; mais d'autant plus commode que les précédentes, qu'elle est plus courte.

Fig. 14. seringue d'argent de l'invention d'Anel, pour injecter un fluide convenable par les points lacrymaux. *A* est la petite cannule dont il faut introduire l'extrémité dans le point lacrymal. *B*, le piston. *C*, la partie supérieure qu'il faut tenir de la main droite. *D*, la partie inférieure qu'on tiendra de la gauche.

Fig. 15. *A*, autre petite canule d'une figure différente, mais destinée au même usage que la premiere. On peut l'adapter à la seringue précédente, ou a une pareille par le moyen de la vis *B*.

Fig. 16. & 17. Différentes manieres dont le sac lacrymal peut être relâché ou distendu.

Fig. 18. comment un abscès ou un tubercule formé aux environs des conduits lacrymaux peut les altérer. *a*, la partie supérieure du conduit ; *b* sa partie inférieure.

Fig. 19. *a*, fistule lacrymale totalement formée, avec un grand orifice. *b*, autre avec un petit orifice. La ligne ponctuée *c d* marque l'endroit où il faut ouvrir la fistule lacrymale.

Fig. 20. instrument d'acier de l'invention de Platner, pour la compression du sac lacrymal. *A*, le bouton qu'il faut placer sur le sac. *B*, la jointure. *C*, la vis qui sert à presser le bouton sur le sac. *D*, la partie supérieure qui se trouve placée du côté du front. *E*, la boucle dans laquelle il faut passer la courroye *FF* percée d'un grand nombre de trous, à l'aide desquels l'instrument entier se fixe sur la tête.

Fig. 21. Instrument de fer, pour brûler l'os unguis, lorsqu'il est carié. *A*, la partie qu'on applique sur l'os. *B*, le manche.

Fig. 22. Cannule de fer qu'on adapte au cautere précédent. On fixe sa partie *A* sur l'os carié, avant que d'introduire le cautere dans sa cavité. *B*, manche de cette cannule.

Fig. 23. instrument de cuivre ou d'argent dont la partie *a* doit être concave, & de la figure à peu près d'une cuilliere. L'œil sera placé dans cette cavité qui le couvrira & qui le garantira pendant la cautérisation. On passera par l'ouverture *b*, le cautere à l'œil carié. *c*, manche ou poignée de l'instrument. On peut encore s'en servir pour couvrir l'œil, lorsqu'il est question de faire l'incision, dans le cas de la fistule lacrymale.

Fig. 24. instrument dont on se sert pour percer les tégumens, le sac lacrymal, & même l'os unguis, après que le sac est ouvert. *A*, la pointe. *B*, le manche.

Fig. 25. *AB*, de petits tuyaux qu'il faut insérer, selon Voolhouse, dans l'os unguis après la pérforation, & qu'il faut y laisser pendant toute la cure.

Fig. 26. *A*, petit tuyau de la même espece & destiné au même usage que les précédens, mais un peu plus large qu'eux. Il peut être fait d'or ou de plomb.

Fig. 27. & 28. petits tuyaux d'argent de l'invention de Platner; ils ont des rebords, & on s'en sert comme des précédens, c'est-à-dire, qu'on les introduit dans le nouveau passage qu'on a pratiqué dans les narines & qu'on les y tient, jusqu'à ce que le cal soit formé.

Fig. 29. pincette de Lemoriere. *A*, son extrémité pointue & recourbée, avec laquelle on perce l'os unguis. *B B*, la partie des branches que l'on tient à la main, & qui ferme la pince lorsqu'on la serre.

Fig. 30. La partie supérieure de la même pince, mais représentée ouverte comme elle doit l'être lorsqu'on vent agrandir le trou fait à l'os unguis.

Fig. 31. forme de la bougie dont Lemoriere se servoit pour tenir ouvert le nouveau trou pratiqué dans les narines & qui lui tenoit lieu de tente. *A*, la partie supérieure. *B*, la partie inférieure qu'il introduisoit dans le trou.

PLANCHE XIII.

Voyez l'Article *Fascia*.

PLANCHE XIV.

Tirée d'Heister.

Fig. 1. est une compresse appellée *compresse graduée*. Elle sert dans les fractures de la cuisse pour rendre la partie de même grosseur, afin que les attelles puissent mieux l'embrasser, & la tenir dans la situation qu'il faut.

Fig. 2. deux emplâtres en croissant, pour embrasser la rotule fracturée après qu'on l'a remise.

Fig. 3. Emplâtre fénestrée pour le même usage.

Fig. 4. est une jambe fracturée, avec une plaie externe *A* que l'on doit bander avec le bandage à dix-huit chefs *BBBB*, qui paroît avoir été inconnu aux anciens.

Fig. 5. est une espece d'attelles de paille pour les fractures de la jambe & de la cuisse, appellée *fanon*. *AAAA*, représente deux baguettes garnies de paille attachée avec une ficelle. On les roule dans une grosse toile *BB*, d'environ deux piés de large & trois piés de long, laissant entre deux un espace assez large pour y placer la partie avec son appareil. Cette couche est ordinairement deux fois aussi longue que la cuisse, & elle va depuis les os des îles jusqu'à l'extrémité des piés.

Fig. 6. est une semelle de gros carton ou de bois, proportionnée à la grandeur du pié malade. On l'applique sous le pié fracturé, & on l'assure au moyen des trois rubans *a a a*, pour tenir la partie dans la situation qu'il faut, ce qui lui a fait donner par Celse le nom de *mora*.

Fig. 7. est une compresse piquée pour mettre entre le pié & l'étaye, pour le garantir des parties du carton & du bois qui pourroient l'offenser.

Fig. 8. est une ouverture dans laquelle entre le talon; on l'attache au pié avec les deux rubans *bb*.

Fig. 9. est une boîte de cuivre pour contenir la jambe fracturée. Elle est composée de trois pieces *A*, *B*, *C*, attachées par des charnieres 1, 2, 3, 4, 5, 6. La piece du milieu qui est la base de la machine, est creuse pour recevoir le membre : les deux autres *A*, *C*, sont mobiles, pour pouvoir les écarter & les approcher comme l'on veut. A chaque piece *A*, *C*, sont attachés trois tenons quarrés *E E E*, à travers desquels on passe des rubans pour les assurer sur la jambe. La grandeur de cette boîte doit être proportionnée à celle de la partie.

Fig. 10. est un cerceau de bois que l'on pose sur la jambe fracturée pour que les couvertures du lit ne portent point dessus.

Fig. 11. & 12. est une boîte de bois dont l'usage est admirable pour les fractures compliquées de la jambe. M.

Petit qui en est l'inventeur en a donné d'abord la description dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences pour l'année 1718. & ensuite dans son Traité des Maladies des Os, d'où Garengeot l'a transportée dans son Traité des *Instrumens de Chirurgie.* Mais j'aime mieux décrire cette machine d'après les Mémoires de l'Académie que d'après les deux Ouvrages dont je viens de parler, parce qu'elle est représentée dans ces deux derniers en entier sans le moindre éclaircissement.

Je la donnerai en entier dans la *Fig.* 11. & par parties séparées dans la *Fig.* 12.

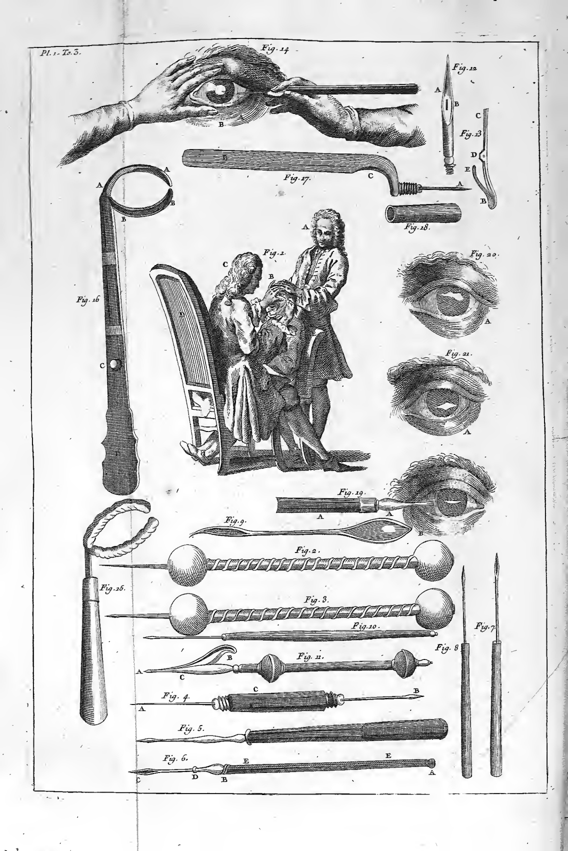
Le plancher ou la partie principale *A, A, A, Fig.* 12. sert à soutenir la jambe fracturée après qu'on a assuré l'appareil au moyen du bandage à dix-huit chefs, des attelles & des attaches nécessaires. Les deux murailles de la boîte *BBBB*, & la semelle *c* qui soutient la plante du pié, sont attachées ensemble par les gonds *DDDD*, & fermées par les crochets *E, E*, comme on peut le voir dans la *Fig.* 11. de sorte que la jambe ne peut faire aucun mouvement. *F, F*, est la partie inférieure ou le pié de la machine, qui sert comme d'appui à tout le reste; elle est attachée par ses extremités *G G* à la partie sur laquelle la jambe pose par des gonds. *Nota.* Le Graveur a mis par méprise un *I* au lieu d'une *F*, à la partie antérieure de la machine. Il y a une espece de pallette mobile *H* attachée aux extrémités des jumelles du chassis supérieur par deux gonds *II*, laquelle pallette se plie contre les jumelles & peut s'en éloigner par degrés qui lui sont marqués par des crans *L L* creusés sur la partie supérieure des jumelles du chassis inférieur du côté du pié dans lesquels entre son extrémité *K*, de maniere que l'on peut lever plus ou moins, & baisser de même le chassis supérieur sur lequel se trouve la jambe. Le plancher *A A*, de même que les murailles, sont garnis d'un petit matelas qui soutient la jambe. Comme les autres parties de cette boîte paroissent n'avoir pas besoin d'une plus ample explication, je ne m'arrêterai pas davantage à les détailler, & je me contenterai de faire observer au Lecteur que sa grandeur doit être proportionnée à celle de la jambe.

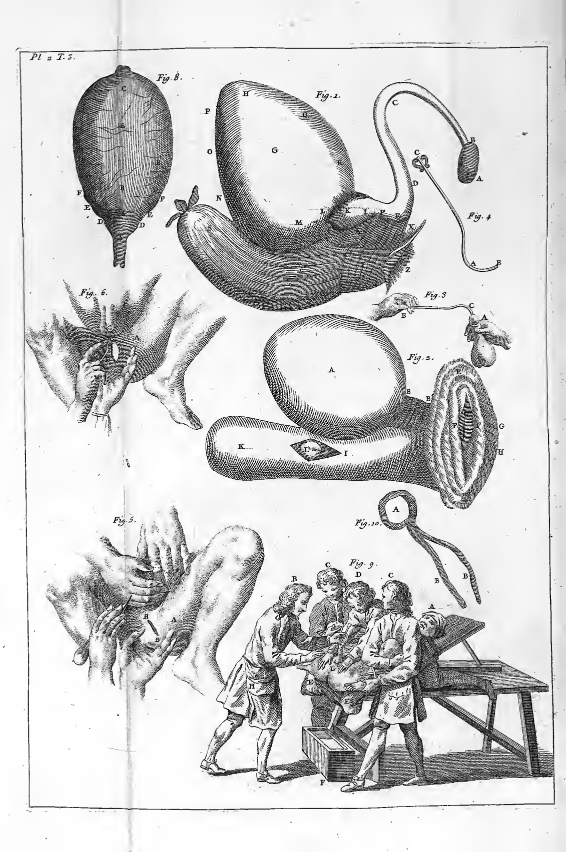
Mais comme les fractures sont très-fréquentes à la Guerre, & que ces sortes de machines sont assez rares & même embarrassantes pour les Chirurgiens, on se sert à leur place de boîtes de pailles. Toutes les fois que l'on panse la jambe on détache les crochets *E, E*, & l'on écarte les trois murailles, après quoi on place avec soin la jambe dans la même situation qu'auparavant, & l'on ajuste la boîte de la maniere qu'on l'a dit.

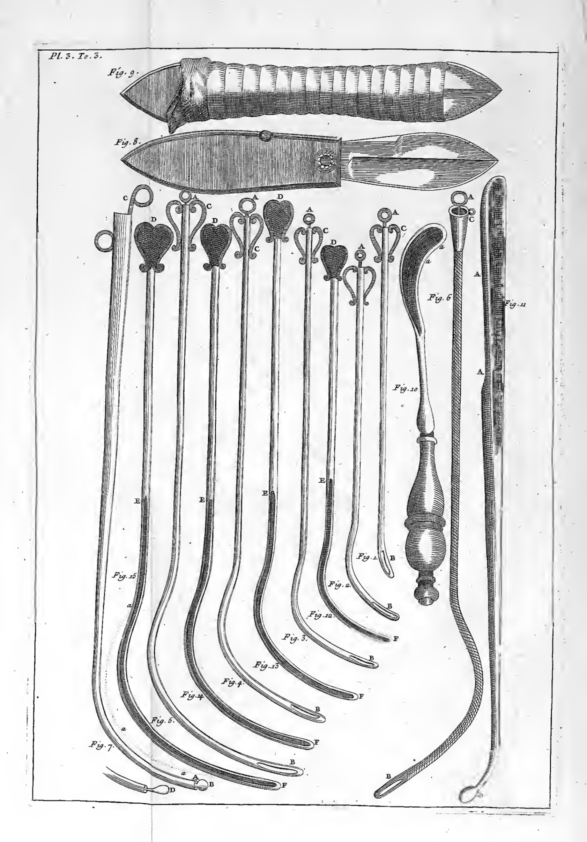
Fig. 13. est une compresse pliée à l'une de ses extrémités pour remplir le vuide que laisse la jambe, afin que les attelles la compriment également & avec plus de force.

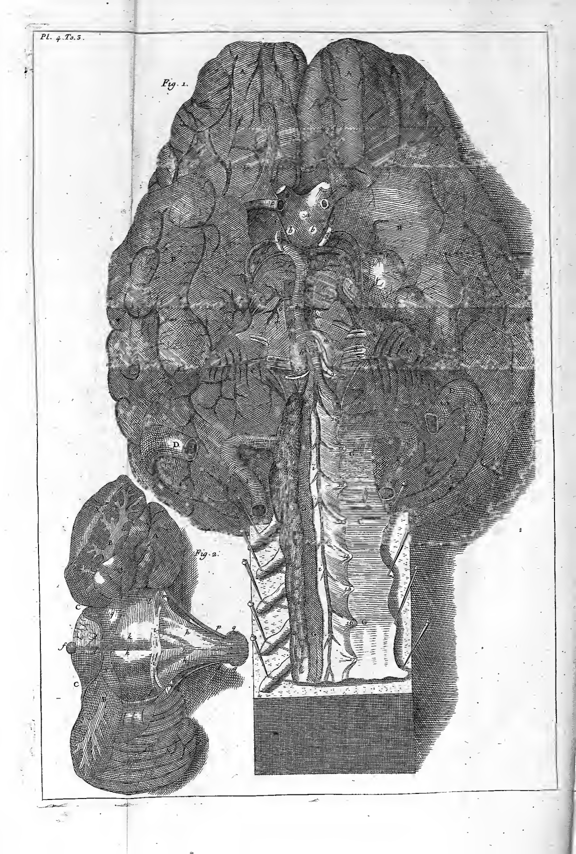
Fin de l'Explication des Planches contenues dans ce troisieme Volume.

De l'Imprimerie de J. CHARDON.

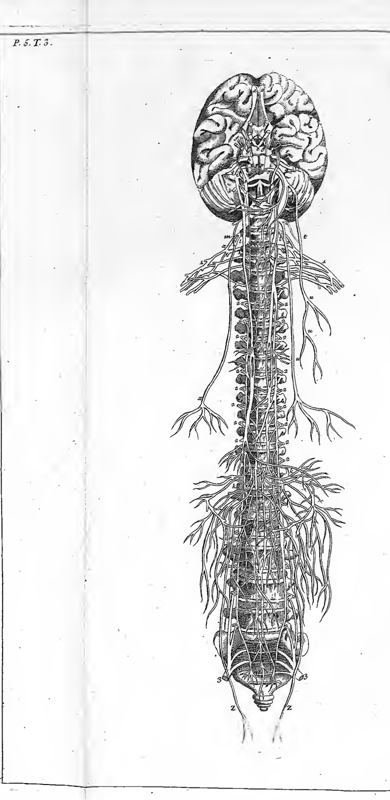

Pl. 1. To. 3.
Fig. 14
A
B
Fig. 12
A
B
C
Fig. 13
D
E
B
Fig. 17
B
C
A
A
A
B
B
Fig. 18.
A
Fig. 2.
C
B
Fig. 16
Fig. 20.
A
Fig. 21.
A
C
Fig. 19.
A
A
B
Fig. 9.
Fig. 2.
Fig. 15.
Fig. 3.
Fig. 10.
Fig. 7
Fig. 8
Fig. 11.
A
B
C
Fig. 4.
C
B
A
Fig. 5.
Fig. 6.
E
E
C
D
B
A


Pl 2 T. 3.
Fig. 8.
Fig. 1.
Fig. 4
Fig. 6.
Fig. 3
Fig. 2.
Fig. 5.
Fig. 10.
Fig. 9.


Pl. 3. To. 3.
Fig. 9.
Fig. 8.
Fig. 6
Fig. 11
Fig. 10
Fig. 1.
Fig. 2.
Fig. 12.
Fig. 3.
Fig. 13
Fig. 4.
Fig. 14
Fig. 5.
Fig. 15
Fig. 7.


Fig. 1.
Fig. 2.

P. 5. T. 3.



CARACTERES

Latin	Caractère	Français
Abstrahere	Ā	Soustraire
Acetum	✠	Vinaigre
Acetum Destillatum	※	Vinaigre distillé
Aer	🜁	Air
Ærugo destillata	⊕dd	Verd de gris distillé
Æs Ustum	♀	Cuivre calciné
Ahenum		Fourneau
Albumen	◎	Blanc d'Oeuf
Alchaest vini	♁A	Esprit de vin rectifié
Alembicus	XX	Alambic
Alumen	O	Alun
Alumen plumosum	OP.	Alun de plume
Alumen ustum	⊖	Alun Calciné
Amalgama	aaa.	Amalgame
Amphora		Mesure de 29. pintes
Ana	āā	Parties egales
Annus		l'Année
Antimonium	♁	Antimoine
Aqua	▽	Eau
Aquafortis	🜄	Eau forte
Aqua Pluvialis	▽pl	Eau de pluie
Aqua Regia	▽R	Eau regale
Aqua salis nitri		Eau mere du nitre
Aqua vitæ	▽V	Eau de vie
Arcitenens	♐	Le Sagitaire
Arena	∴	Sable
Argentum	☽	l'Argent
Argentum limatum	☽/	Limaille d'Argent
Argentum vivum	☿	Vif-argent
Aries	♈	Le Belier
Arsenicum	o-o	Arsenic
Auripigmentum	o=o	Orpiment
Aurum	☉	l'Or
Aurum foliatum	◙	Or en feuille
Aurum limatum	☉/	Limaille d'Or
Aurum potabile	☉P	Or potable
Balneum	B	Bain
Balneum Mariæ	MB	Bain-marie
Balneum vaporis	VB	Bain de vapeurs
Borax		Borax
Cæmentare	Z̄	Cæmentation
Calcinare	C	Calcination
Calx	C.	Chaux
Calx vina	Ψ	Chaux vive
Camphora		Camphre
Cancer	♋	Le Cancer
Capricornus	♑	Le Capricorne
Caput mortuum		Tete morte
Cera		Cire
Cerussa	‡	Ceruse
Chalybs	♂	Fer
Cineres		Cendres
Cineres clavellati	Ψ	Potasse
Cinnabaris		Cinabre
Coagulare	HE.	Coagulation
Cornu Cervi	C.C.	Corne de Cerf
Cornu cervi ustum	C.C.U.	Corne de Cerf calcinée
Creta		Craie
Crocus	⊕	Saffran
Crucibulum	+	Creuset
Crystallus	Ç	Cristal
Cuprum	♀	Cuivre
Destillare		Distillation
Dies		Jour
Digerere	8	Digestion
Drachma	ʒ	Dragme
Essentia	‡Ess	Essence
Fæces vini		Feces du vin
Farina		Farine
Farina laterum		Poudre de Briques
Ferrum	♂	Fer
Filtrare	33	Filtration
Fluere	≈	Liquefaction
Fuligo		Suie
Fumus		Fumée
Gemini	♊	Les Gemeaux
Granum	gr.	Un Grain
Gummi		Gomme
Gutta	G.g.	Une goutte
Hora	⧗	Une heure
Ignis	△	Feu
Ignis reverbereus	△R	Feu de reverbere
Ignis rotæ		Feu de roue
Jupiter	♃	Etain
Lapis Hæmatites		Sanguine
Lapis Lazuli		Pierre d'azur
Leo	♌	Le Lion
Libra cœlestis	♎	La Balance
Libra pondo	℔	Livre, poids
Lithargyrus		Litharge
Luna	☽	l'Argent
Lutare	.N	Lutter
Lutum Hermetis	LHer	Lut d'Hermes
Magnes		Aimant
Manipulus	M	Une poignée
Manipulus semis	Mſs	Une demie poignée
Marcasita		Marcasite
Mars	♂	Fer
Martis limatura	♂	Limaille de Fer
Massa	∅	Masse

CARACTERES

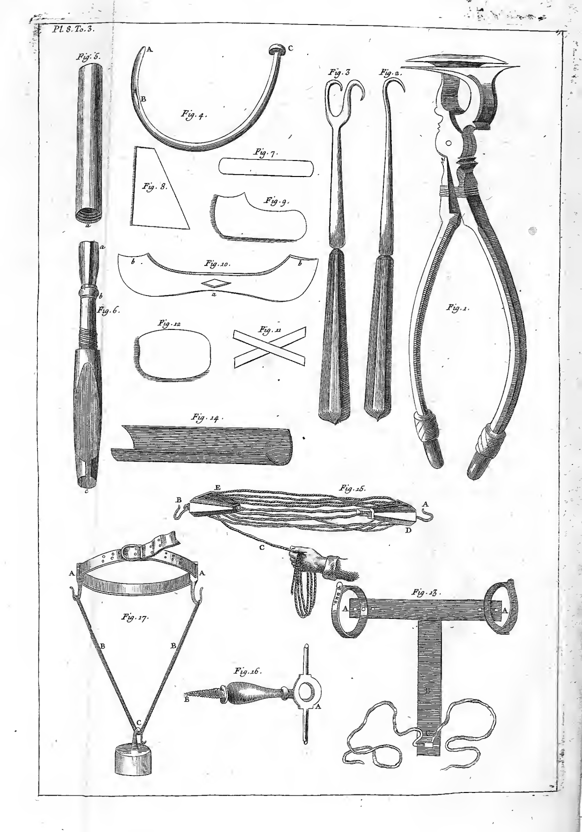
Latin	Caractère	Français
Materia	āa	Matiere
Materia Prima	MP.	Matiere premiere
Mel		Miel
Mensis	⊠	Mois
Mercurius	☿	Mercure
Mercurius præcipitatus		Mercure precipité
Mercurius sublimatus		Mercure sublimé
Nitrum	⦶	Nitre
Nox		La nuit
Oleum		Huile
Oleum olivarum		Huile d'olives
Oppositio	☍	Opposition en astronomie
Orichalcum		Cuivre raffiné
Phlegma		Phlegme
Pisces	♓	Les poissons
Plumbum	♄	Plomb
Præcipitare		Precipitation
Pugillus	P.	Une pincée
Pulvis		Poudre
Pumex		Pierre Ponce
Purificare		Purification
Putrificare		Putrefaction
Quadratus	□	Quarré
Quinta Essentia	Q.E.	Quintessence
Recipiens	®	Un Recipient
Regulus		Regule
Retorta		Retorte
Saccharum		Sucre
Sal alcali		Sel alcali
Sal ammoniacum		Sel ammoniac
Sal commune	⊖	Sel commun
Sal gemmæ		Sel gemme
Sal marinum		Sel marin
Sal nitrum	⦶	Salpêtre ou nitre
Sapo		Savon
Saturnus	♄	Plomb
Scorpius	♏	Le Scorpion
Scrupulus	℈	Un Scrupule
Semis	ß	Une moitie
Sextilis	✱	Sextile
Sigillare Hermetice	SH	Le Sceau d'Hermes
Sol	☉	Le Soleil ou l'or
Solvere	≈	Dissolution
Spiritus		Esprit
Spiritus vini		Esprit de vin
Stannum	♃	l'Etain
Stratum super Stratum	SSS	Couche sur Couches
Sublimare		Sublimation
Succinum	BB†	Ambre
Sulphur		Soufre
Sulphur Philosophorum		Le Souphre des Philosophes
Sulphur vivum		Soufre natif
Talcum	X	Talc
Tartarus		Tartre
Taurus	♉	Le Taureau
Terra	▽	Terre
Terra Sigillata		Terre Sigillée
Tinctura	℞	Teinture
Trigonus	△	Triangulaire
Venus	♀	Cuivre
Vinum	V	Vin
Vinum album	VA.	Vin blanc
Vinum coctum	VC.	Vin cuit
Vinum rubrum	VR.	Vin rouge
Virgo	♍	La Vierge
Viride Æris	⊕	Verd de gris
Vitellum ovi		Jaune d'oeuf
Vitriolum		Vitriol
Vitrum	XX	Verre
Uncia	℥	Une once
Urina	⊡	Urine

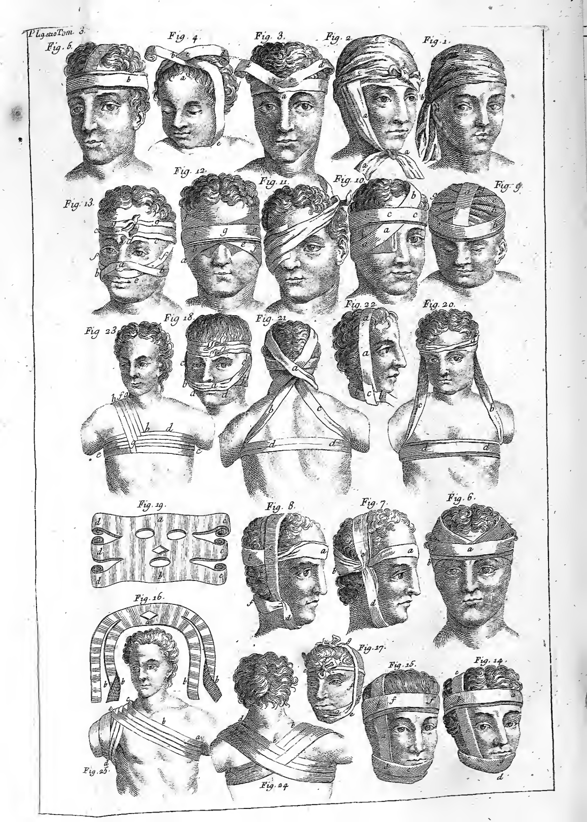
			℈j 1 Scrupule	20 Grains
		ʒj 1 Dragme	3 Scrupules	60 Grains
	℥j 1 Once	8 Dragmes	24 Scrupules	480 Grains
lb 1 Livre	12 Onces	96 Dragmes	288 Scrupules	5760 Grains
lbß ½ Livre	6 Onces	48 Dragmes	144 Scrupules	2880 Grains
	℥ß ½ Once	4 Dragmes	12 Scrupules	240 Grains
		ʒß ½ Dragme	1½ Scrupules	30 Grains
			℈ß ½ Scrupule	10 Grains

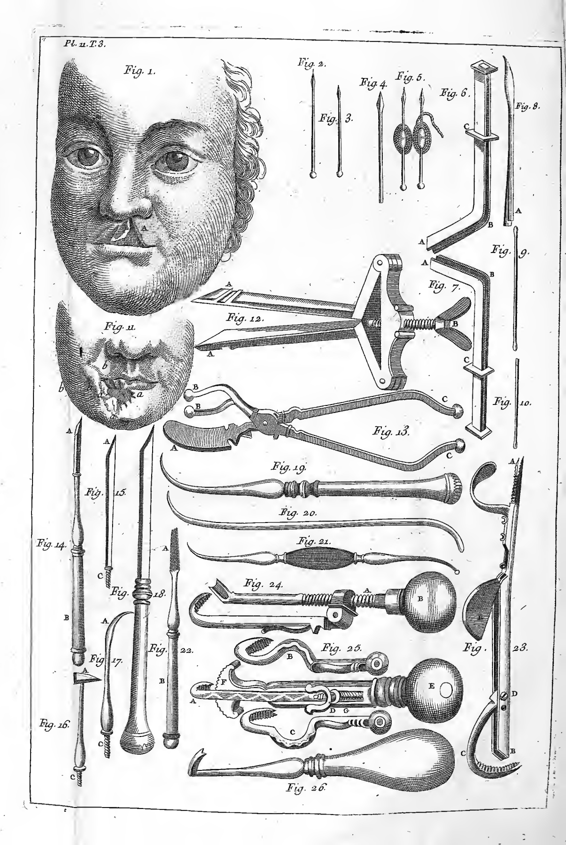
P. Dans les auteurs de Medecine Signifie une Livre

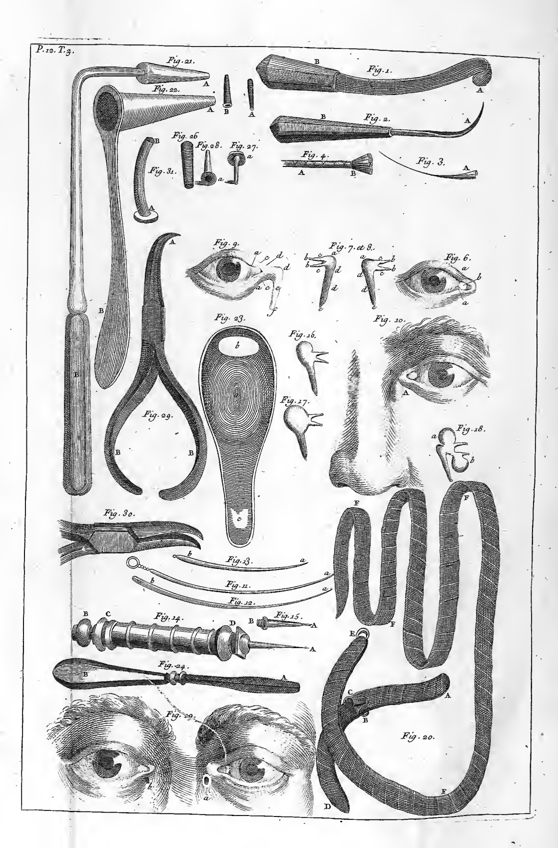
XX. Lorsque ce caractere est precedé de celui cy ✱, il signifie en fait de monnoie un denier

Ces Caracteres et Specialement le dernier se rencontrent dans Celse.


Fig. 5.
a
A
C
B
Fig. 4.
Fig. 3
Fig. 2.
Fig. 1.
Fig. 8.
Fig. 7.
Fig. 9.
a
b
Fig. 6.
c
b
b
Fig. 10.
a
Fig. 12
Fig. 11
Fig. 14.
E
Fig. 15.
B
A
D
C
A
A
Fig. 17.
B
B
C
Fig. 13.
A
A
Fig. 16.
B
A


Pl. 4. in 12o Tom. 3.
Fig. 5.
Fig. 4.
Fig. 3.
Fig. 2.
Fig. 1.
Fig. 13.
Fig. 12.
Fig. 11.
Fig. 10.
Fig. 9.
Fig. 23.
Fig. 18.
Fig. 21.
Fig. 22.
Fig. 20.
Fig. 19.
Fig. 8.
Fig. 7.
Fig. 6.
Fig. 16.
Fig. 17.
Fig. 15.
Fig. 14.
Fig. 25.
Fig. 24.


Pl. 11. T. 3.
Fig. 1.
Fig. 2.
Fig. 3.
Fig. 4.
Fig. 5.
Fig. 6.
Fig. 7.
Fig. 8.
Fig. 9.
Fig. 10.
Fig. 11.
Fig. 12.
Fig. 13.
Fig. 14.
Fig. 15.
Fig. 16.
Fig. 17.
Fig. 18.
Fig. 19.
Fig. 20.
Fig. 21.
Fig. 22.
Fig. 23.
Fig. 24.
Fig. 25.
Fig. 26.


P. 12. T. 3.
Fig. 21.
Fig. 22.
Fig. 1.
Fig. 2.
Fig. 26
Fig. 28.
Fig. 27.
Fig. 31.
Fig. 4.
Fig. 3.
Fig. 9.
Fig. 7. et 8.
Fig. 6.
Fig. 23.
Fig. 16.
Fig. 10.
Fig. 29.
Fig. 17.
Fig. 18.
Fig. 30.
Fig. 13.
Fig. 11.
Fig. 12.
Fig. 14.
Fig. 15.
Fig. 24.
Fig. 19.
Fig. 20.

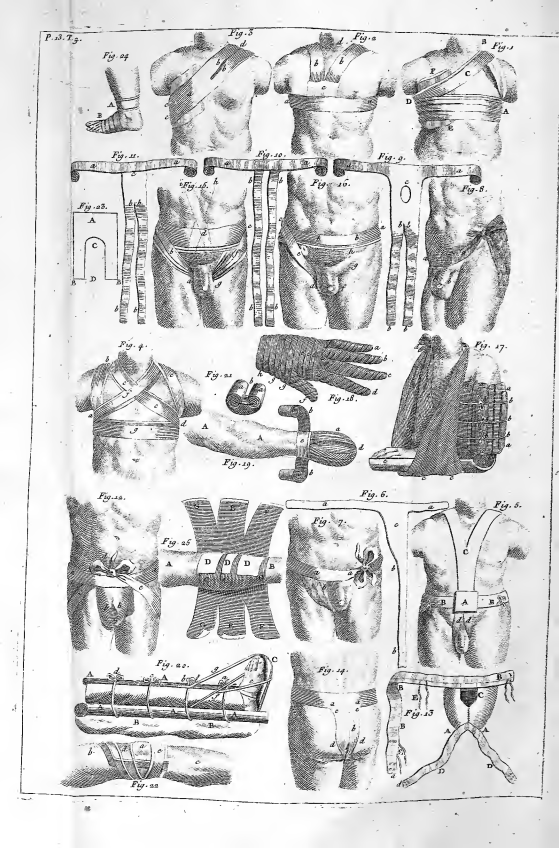

P.13.T.3.

Fig 3
Fig. 2.
Fig. 1.
Fig. 7.
Fig. 8.
Fig. 6.
Fig. 5.
Fig. 4.
Fig. 11.
Fig. 9.
Fig. 12.
Fig. 10.
Fig. 13.